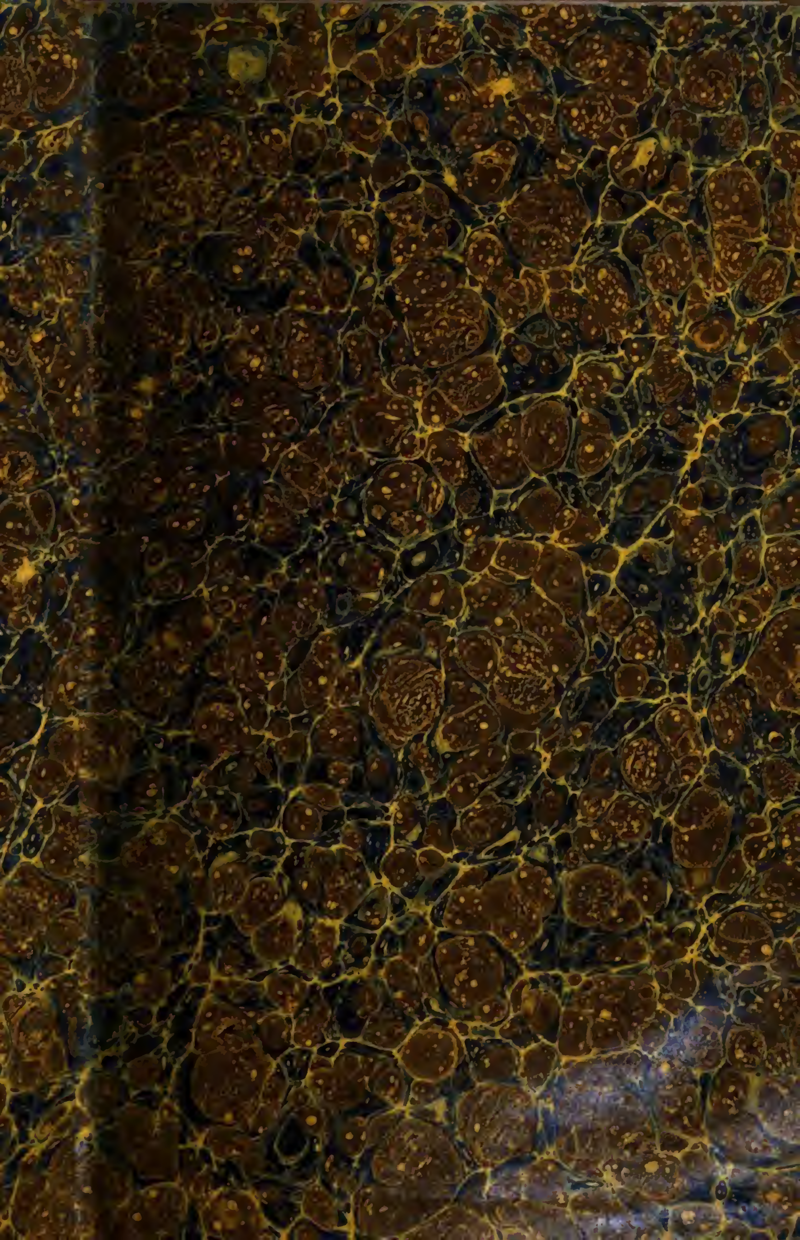
ABRÉGÉ DE GÉOGRAPHIE RÉDIGÉ SUR LE NOUVEAU PLAN, D'APRÈS LE...







ABRÉGÉ

DE GEOGRAPHIE.

ABRÉGÉ
DE GÉOGRAPHIE

RÉDIGÉ SUR UN NOUVEAU PLAN,

D'APRÈS LES DERNIERS TRAITÉS DE PAIX ET LES DÉCOUVERTES LES PLUS RÉCENTES

PAR ADRIEN BALBI.

TROISIÈME ÉDITION,

REVUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE PAR L'AUTEUR.

OUVRAGE ADOPTÉ PAR L'UNIVERSITÉ.

2.e P.e

BRUXELLES.
MELINE, CANS ET COMPAGNIE.
LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1846

ASIE.

DESCRIPTION GÉNÉRALE.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

POSITION ASTRONOMIQUE. *Longitude*, entre 24° *orientale* et 172° *occidentale*. *Latitude boréale*, entre 1° et le 78°, en ne tenant pas compte des ilots qui forment l'extrémité australe de l'archipel des Maldives.

DIMENSIONS. *Plus grande longueur*, depuis le cap Oriental sur le détroit de Bering jusqu'au cap Bad ou Ras-Bad près de Djidah en Arabie, 5820 milles. Si l'on négligeait la petite largeur du golfe Persique, on aurait 6110 milles depuis le cap Oriental jusqu'aux environs de Moka au sud-ouest de l'Arabie. *Plus grande largeur*, depuis l'Oural à la latitude de 64°, jusqu'à l'embouchure du Kamboge ou Maykaoung, 3780 milles. La plus grande largeur absolue, en ne tenant pas compte de la direction de la ligne ni des bras de mer qu'elle devrait traverser, serait de 4590 milles depuis le cap Sèrerovostotchnoï ou Sacré, extrémité septentrionale de l'Asie, et le cap Tamdjong-Bourou, extrémité méridionale de cette partie du monde.

CONFINS. Au *nord*, la mer de Marmara et la mer Noire, la Russie Européenne, la mer Caspienne et l'Océan-Glacial-Arctique. A l'*est*, le détroit et la mer de Bering, le Grand-Océan et la mer de la Chine qui en est une branche. Au *sud*, la mer de la Chine et l'Océan-Indien avec ses différentes branches. A l'*ouest*, le détroit de Bab-el-Mandeb et la mer Rouge, qui séparent l'Asie de l'Afrique; ensuite l'isthme de Suez, qui la rattache à cette dernière; la mer Méditerranée, l'Archipel, les détroits des Dardanelles et de Constantinople qui, avec la mer de Marmara, la mer Noire et le détroit d'Iénikale, la séparent de l'Europe; plus loin la mer Caspienne, le fleuve Oural et la chaine principale de ce nom; enfin le fleuve Kara et la mer ou pour mieux dire le golfe qui porte son nom. Voyez à la page 80.

MERS. On vient de voir dans le paragraphe qui précède quelles sont les mers principales de l'Asie. Nous allons maintenant tracer le tableau abrégé de leurs subdivisions et de leurs principaux enfoncemens.

L'OCÉAN-GLACIAL-ARCTIQUE, qui baigne toute la côte boréale de l'Asie, forme un grand enfoncement entre la côte orientale du Novaïa-Zemlia (Nouvelle-Zemble) et la côte opposée de l'extrémité septentrionale des gouvernemens de Tobolsk et de Iénisseïsk. Cette mer, qui n'a pas encore reçu de nom général, pourrait bien être nommée *mer Asiatico-Boréale*. Elle offre deux golfes principaux : celui de *Kara*, décoré du titre pompeux de *mer de Kara*, et celui de l'*Ob*, nommé aussi *baie de l'Ob*.

L'Océan-Glacial-Arctique forme un second enfoncement nommé *baie de Taïmourskata;* il est très petit, mais remarquable parce qu'il reçoit la Taïmoura, qui est le fleuve le plus boréal de tout l'Ancien-Continent.

La *Khatanga*, la *Lena*, la *Yana*, l'*Indigirka* et la *Kovyma* ou *Kolyma* ont également à leur embouchure un golfe plus ou moins remarquable.

Le GRAND-OCÉAN forme le long de la côte orientale de l'Asie et des grandes îles qui du nord au sud se développent devant elle, une série de méditerranées à plusieurs issues, connues sous les noms suivans : *mer de Bering* ou *Bassin du Nord*, entre le Kamtchatka, l'extrémité nord-ouest de l'Amérique et l'archipel des Aléoutes; *mer*

d'Okhotsk ou de *Tarrakaï*, entre le Kamtchatka, la côte d'Okhotsk et la grande île de Tarrakaï ou Tchoka, celle de Ieso et les Kouriles; *mer du Japon*, entre le pays des Mandchoux, la Corée, l'archipel du Japon et les îles de Ieso et de Tarrakaï; *mer Orientale* ou *Toung-hat*, entre la Corée, le pays des Mandchoux, la Chine, l'île Formose, l'archipel de Lieou-Khieou et l'extrémité sud-ouest de celui du Japon; une partie de cette mer est connue sous la dénomination de *Houang-hat* ou *mer Jaune*; elle se termine au nord par le golfe de *Phou-haï* ou de *Liao-toung*; *mer de la Chine*, entre la Chine, l'Inde-Transgangétique et la partie nord-ouest de la Malaisie (Archipel Indien) ou les côtes de Sumatra, Borneo, Paragua, Luçon, les îles Bachi et celle de Formose; ses principaux enfoncemens portent les noms de *golfe de Tonquin* et de *golfe de Siam*. Nous citerons aussi, à cause de leur grande importance commerciale, les golfes beaucoup plus petits qu'offrent les côtes de la Chine, aux embouchures du Ta-si-kiang et du Yang-tse-kiang, dans les provinces de Canton et de Kansou, et non loin de Hang-tcheou dans celle de Tchekiang; on pourrait les nommer golfes de *Canton*, de *Hang-tcheou* et du *Yang-tse-kiang*. Dès l'année 1816, dans la première édition de notre *Compendio di Geografia*, nous avons proposé de réunir sous le nom général de *Méditerranée Asiatico-Orientale* les quatre dernières méditerranées formées par la longue série d'îles comprise entre le cap Lopatka, dans la péninsule de Kamtchatka, et le cap Tamdjong-Bourou, dans celle de Malacca. C'est la plus vaste méditerranée du globe, quoique l'on n'ait pas encore pensé à lui imposer un nom général. Le canal de Formose, celui de Corée, le détroit de La Pérouse et la Manche de Tartarie, qu'avec M. Klaproth nous appellerons plus exactement Manche de Tarrakaï, font communiquer entre elles les quatre mers secondaires dont elle se compose.

Le Grand-Océan, en s'enfonçant entre l'Afrique, l'Asie et l'Océanie, forme la vaste MER DES INDES, qu'il nous paraîtrait plus convenable de nommer OCÉAN-INDIEN. Ce dernier offre deux grands enfoncemens, que l'usage nomme *golfe du Bengale*, entre l'Inde et l'Inde-Transgangétique, et *golfe d'Oman*, entre l'Arabie, la Perse et l'Inde. Le golfe d'Oman, en pénétrant dans l'intérieur de l'Inde, forme, à l'est et au nord de la péninsule de Guzerate, deux petits golfes, nommés *golfe de Cambaye* et *golfe de Cutch*; mais, plus à l'ouest, en s'enfonçant entre la Perse et l'Arabie, il en offre un bien plus considérable entre l'Arabie et la côte d'Afrique, et qui est connu sous le nom de *mer Rouge*. Le golfe du Bengale offre aussi deux enfoncemens considérables : celui de *Martaban*, à l'embouchure du Saluen, et celui du *Bengale* proprement dit, à l'embouchure du Megna.

Nous avons vu à la page 81, dans la géographie physique de l'Europe, que l'OCÉAN-ATLANTIQUE, en pénétrant dans l'intérieur de l'Ancien-Continent, forme la MER MÉDITERRANÉE proprement dite, qui appartient à l'Afrique, à l'Europe et à l'Asie. Dans la partie qui baigne les côtes de cette dernière, elle présente un enfoncement considérable entre la Syrie et l'Asie-Mineure; on le nomme *golfe d'Alexandrette* ou de *Scanderoun*. La côte de l'Asie-Mineure présente plusieurs autres golfes, parmi lesquels nous nommerons celui de *Satalie*, au sud, et ceux de *Makry*, *Stanchio*, *Scala-Nova*, *Smyrne* et *Adramiti*, à l'occident. Ces derniers appartiennent à l'*Archipel*, qui est lui-même une branche de la mer Méditerranée. La *mer de Marmara* et la *mer Noire* n'offrent sur la côte Asiatique aucune subdivision assez importante pour être nommée dans cet ouvrage.

DÉTROITS. L'Asie en offre plusieurs; voici les plus remarquables et les plus fréquentés : le *détroit de Bab-el-Mandeb* entre la mer Rouge et le golfe d'Oman; il sépare l'Asie de l'Afrique; le *détroit d'Hormouz*, entre le golfe Persique et le golfe d'Oman; le *détroit de Manaar*, entre Ceylan et la péninsule de l'Inde, si remarquable par le grand barrage formé de rochers qui interdisent la navigation aux petits caboteurs; les Européens le nomment *pont d'Adam*; la Compagnie-Anglaise des Indes-Orientales doit, dit-on, entreprendre de grands travaux pour le rendre navigable. Le *détroit de Malacca*, entre la péninsule de ce nom et le groupe de Sumatra; celui de *Singapoure*, entre l'îlot de ce nom et l'extrémité de la péninsule de Malacca; ces deux détroits sont très fréquentés et séparent l'Asie de l'Océanie; le *canal des Jonques* ou d'*Haï-nan* entre la péninsule projetée par la province de Canton ou Kouantong et l'île d'Haï-nan;

le canal de Formose, entre l'île de ce nom et la Chine; le *détroit de Corée*, entre la péninsule de ce nom et l'archipel du Japon; le *détroit de Tsougar* nommé sur nos cartes *détroit de Sangar*, et improprement de *Matsmaï*, entre l'île Niphon et celle de Ieso dont Matsmaï n'est que la capitale; il établit la communication entre la mer du Japon et le Grand-Océan; le *détroit de La Pérouse*, entre la grande île Tarrakaï et celle de Ieso; il fait communiquer la mer d'Okhotsk avec celle du Japon; la *Manche de Tartarie*, dont on a voulu révoquer en doute l'existence; elle sépare la grande île de Tarrakaï du pays des Mandchoux; les géographes japonais qui, selon MM. Siebold et Klaproth en ont fait le relevé en 1785 et 1808, appellent *Mamia no Sseto* (détroit de Mamia) sa partie la plus étroite; enfin le *détroit de Bering*, qui sépare l'Asie de l'Amérique et établit la communication entre la mer de Bering et l'Océan-Glacial-Arctique.

CAPS. L'Asie en a un grand nombre; nous nommerons les suivans comme les plus remarquables : sur l'Océan-Glacial-Arctique on trouve le *cap Olénii;* le *cap Taïmourski;* le *Sèverovostotchnoï* ou *Sacré* (du Nord-Est), mais il serait plus convenable de l'appeler *Cap-Nord*, étant l'extrémité boréale non-seulement de l'Asie-Continentale, mais de tout l'Ancien-Continent; il est situé dans le nouveau gouvernement de Iénisseïsk : le *cap Saint* ou *Sviatoïnoss*, dans la province de Iakoutsk; le *cap Chelakhskii*, dans le pays des Tchoutches, reconnu il y a quelques années par M. Wrangel. Sur le Grand-Océan et sur ses branches : le *cap Oriental*, sur le détroit de Bering; c'est la pointe la plus orientale de l'Asie et de tout l'Ancien-Continent; le *cap Lopatka*, extrémité australe du Kamtchatka; le *cap Turon* dont le sommet ressemble à un lion couché qui va se jeter à la mer et près duquel se trouve la célèbre baie de ce nom; le *cap Avarella*, dans la Cochinchine, si remarquable par sa forme et par sa hauteur, par les mines d'argent qu'on exploite et par les sources chaudes qu'on trouve dans son voisinage; le *cap Padaran*, peu éloigné du précédent, qui est pour les navigateurs de ces mers ce que le cap de Bonne-Espérance est pour ceux de l'Atlantique; le *cap Tamdjong-Bourou*, dans la péninsule de Malacca, pointe la plus méridionale du continent Asiatique; le *cap Romania*, à l'ouest du précédent, signalé à tort dans presque toutes les géographies comme le plus austral de ce continent; le *cap Negrais*, dans l'empire Birman et sur le golfe du Bengale; le *cap Comorin*, extrémité australe du continent Indien; le *cap Monz*, à l'extrémité de la côte occidentale de l'Inde; le *cap Mocadon*, en Arabie, à l'entrée du golfe Persique; le *cap Ras-el-gat*, extrémité orientale de l'Arabie; le *cap Fartak*, presque au milieu de sa côte méridionale; le *Ras-Baïl*, au sud de Djidah, sur la mer Rouge. Sur la mer Méditerranée on trouve le *cap Chelidonia* sur la côte méridionale de l'Asie-Mineure. Sur l'Archipel on voit le *cap Baba* qui est le point le plus occidental de tout le continent Asiatique; sur la mer Noire on observe le *Kerempeh* et l'*Indjé* qui sont les parties les plus boréales de l'Asie-Mineure.

PRESQU'ILES. L'Asie offre parmi ses nombreuses péninsules, l'*Arabie*, qu'on doit ranger parmi les plus grandes du monde. Viennent ensuite la *presqu'île du Décan*, dans l'Inde; celle de *Malacca*, dans l'Inde-Transgangétique; celle de *Corée*, dans l'empire Chinois, et celle de *Kamtchatka*, dans l'Asie-Russe. Toutes ces presqu'îles sont baignées par l'Océan-Indien, le Grand-Océan et leurs branches. La Sibérie présente trois grandes péninsules qui n'ont pas encore reçu de nom particulier. Nous proposons d'appeler *presqu'île des Tchoutckes* l'extrémité nord-est de l'Asie comprise entre le golfe d'Anadyr, le cap Oriental et le cap Nord, dans le pays des Tchoutches; *presqu'île des Samoyèdes*, l'extrémité boréale du gouvernement de Iénisseïsk, dont le dernier prolongement dans l'Océan-Glacial-Arctique forme le cap Sèverovostotchnoï; et *péninsule Kara-Ob*, la partie du gouvernement de Tobolsk, qui s'avance dans le même océan, entre les embouchures de la Kara et de l'Ob. L'Asie-Occidentale offre dans la vaste *péninsule de l'Asie-Mineure*, un des plus beaux pays du monde, et le berceau de vingt peuples célèbres qui ont entièrement disparu. Nous signalons aussi la petite *péninsule de Loui-tcheou*, qui forme l'extrémité méridionale du continent Chinois, à cause de sa fertilité, de sa grande population et de sa ressemblance géologique avec la Floride dans l'Amérique et avec le Jutland en Europe, malgré les montagnes imaginaires dont les cartographes la décorent.

FLEUVES. Quoique l'Asie soit la plus grande de toutes les parties du monde, ses

fleuves n'occupent que le second rang, relativement à ceux de l'Amérique ; et, comme dans cette partie du monde, aucun de ses plus grands fleuves ne court vers l'occident, tous prennent la direction du nord, de l'est et du sud. Nous allons nommer ceux qui sont les plus remarquables par la longueur de leur cours, en les classant d'après les différentes mers auxquelles ils portent le tribut de leurs eaux, et en renvoyant pour les détails à la description spéciale des principales régions entres lesquelles nous avons partagé cette partie du monde.

L'OCEAN-GLACIAL-ARCTIQUE reçoit :

L'Ob, formé par la réunion de la Katounia et de la Biya; il est grossi par le puissant *Irtyche;* ce dernier, considéré à tort comme affluent de l'Ob, devrait en être regardé comme la branche principale; il prend sa source sur le territoire de l'empire Chinois.

Le Iénisseï, formé par la réunion de l'*Oulou-Kem* et du *Bet-Kem,* dont le cours appartient à l'empire Chinois; il est grossi par l'*Angarà* ou *Toungouska-Supérieure,* qui sort du lac Baïkal. En regardant la *Selenga,* qui entre dans ce lac, et l'Angarà, qui en sort, comme un même fleuve et comme la branche principale du Iénisseï, ce fleuve dépasserait tous ceux de l'Ancien-Continent pour la longueur de son cours.

La Lena, qui est le troisième grand fleuve de la Sibérie, dont il parcourt les vastes solitudes orientales.

Le GRAND-OCÉAN, l'OCÉAN INDIEN et leurs branches reçoivent :

L'Amour ou Sakhalian (le Noir), formé par la réunion du *Keroulun* ou *Argoun,* avec la *Chilka,* mais dont le premier est regardé comme la branche principale. Le domaine de ce grand fleuve appartient presque tout entier à l'empire Chinois; le reste est compris dans l'empire Russe. L'Amour débouche dans une espèce de bassin formé par la côte du pays des Mandchoux et celle de la grande île de Tarrakaï.

Le Houang-Ho ou Fleuve-Jaune, en mongol Kara-Mouren (fleuve noir); c'est le second fleuve de la Chine: il prend sa source dans le pays des Mongols du Khoukhou-noor; après avoir arrosé toute la Chine-Septentrionale, il entre dans la mer Jaune.

Le Kiang (c'est-à-dire *le fleuve* par excellence), est le plus grand courant d'eau de l'empire Chinois, et un des plus grands fleuves du monde. Il est formé par l'union de trois grandes branches nommées *Kin-cha-kiang* (fleuve au sable d'or), *Yalou-kiang* et *Min-kiang;* cette dernière, regardée à tort comme la principale, doit céder la place au *Kin-cha-kiang,* pour la longueur du cours. Le Kiang traverse le K'ham ou Tibet-Oriental et toute la Chine-Centrale. Il entre par une large embouchure dans le Toung-haï ou la mer Orientale.

Le Maykaoung, le Salouen et l'Iraouaddi prennent leurs sources dans le Tibet, traversent sous différentes dénominations cette région élevée, ainsi que la partie occidentale de la vaste province de Yun-nan dans la Chine; en la quittant ils entrent dans l'Inde-Transgangétique. Le Maykaoung traverse le Laos-Indépendant, et celui qui est soumis au roi de Siam et à l'empire d'An-nam, ainsi que le royaume de Kamboge dépendant de ce dernier; il se décharge ensuite dans la mer de la Chine. Le Salouen et l'Iraouaddi, après avoir parcouru l'empire Birman, entrent dans le golfe du Bengale; nous verrons plus bas que, selon un savant géographe et orientaliste, l'Iraouaddi paraît être identique avec le grand courant qui traverse le Tibet sous le nom de Zzangbo-tchou, et la pointe occidentale du Yun-nan sous celui de Pin-lang-kiang; ce grand fleuve forme à son embouchure un des plus vastes delta de l'Ancien-Continent.

Le Gange et le Brahmapoutra, appelé Megna dans son cours inférieur. Ces deux fleuves se réunissent à leur embouchure; ils parcourent, surtout le premier, les plus belles parties de l'Inde, et forment à leur vaste embouchure le *plus grand delta de tout l'Ancien-Continent.*

L'Indus ou Sindh, appelé aussi Mita Moran (le *Fleuve Doux*); c'est à ce grand fleuve que l'Inde doit son nom. L'Indus est formé par la réunion de deux branches, dont l'une descend du Tsoungling ou Kara-koroum dans le Petit-Tibet, et l'autre du versant septentrional de l'Himalâya. Après avoir arrosé le Petit-Tibet et franchi l'Himalâya, ainsi que traversé toute l'Inde-Occidentale, il entre par onze bouches dans l'Océan indien et proprement dans le golfe d'Oman. Nous indiquerons dans la description de l'Inde ses principaux affluens; ici nous nous bornerons à faire observer que le *Setledje* est de tous les courans connus celui *dont la source est la plus haute,* car elle est à 15,900 pieds au-dessus du niveau de l'Océan. Voyez l'article *Lacs* à la page 633.

L'Euphrate et le Tigre forment par leur

réunion le CHAT-EL-ARAB (la *rive des Arabes*), qui se décharge par plusieurs bras dans le golfe Persique; le premier de ces fleuves est le plus considérable de ceux qui arrosent l'Asie Ottomane. De grands souvenirs historiques et la splendeur des premiers empires fondés sur ses bords par les peuples de l'Asie Occidentale, relèvent l'importance de son bassin.

L'Asie offre en outre plusieurs grands fleuves qui n'aboutissent pas à la mer, mais qui se jettent dans de vastes lacs intérieurs dont quelques-uns sont décorés du titre de mer. Pour éviter les répétitions inutiles, nous renvoyons pour tout ce qui les regarde à l'article qui traite des lacs.

CANAUX. Les canaux navigables ne se trouvent dans cette partie du monde qu'à la Chine, dans l'empire d'An-nam, et dans quelques parties du Bengale; mais le *Yu-ho* ou *canal Impérial* de la Chine, offre l'ouvrage hydraulique de ce genre le plus long qui existe sur le globe, puisque, indépendamment des rivières dont il opère la jonction, il a plus de 600 milles de longueur. Ce grand monument d'une industrie perfectionnée, appliquée à de grands objets d'utilité, permet d'aller par eau de Canton à Péking, et met en communication avec cette métropole les villes principales de la Chine-Orientale, Occidentale et Méridionale. Le grand canal indiqué par Arrowsmith dans l'île Niphon, au Japon, et qui dans cette ile joindrait de Tenriou à la mer de Corée, n'existe nullement. L'empire d'An-nam en a deux considérables : celui d'*Hué* et celui de *Saïgon*. Ils sont construits depuis plusieurs années. Celui de Saïgon met la ville de ce nom en communication avec le Kamboge ou Maykaoung, en traversant des forêts et des marais; il a environ 20 milles de longueur, 12 pieds de profondeur et près de 80 pieds de largeur. Ce beau canal a été creusé dans l'espace de six semaines. Vingt-six mille hommes y furent employés nuit et jour, et 7000 d'entre eux périrent de fatigue ou des maladies qui en furent la suite. La compagnie anglaise des Indes-Orientales a le projet de joindre par un *canal* navigable l'*Hougly* au *Gange*, en abrégeant ainsi de 800 milles la distance qui sépare les villes de Rahdjamahl et Mirzapour. La dépense ne monterait qu'à 12,500,000 francs. Mehemet-Ali a aussi le projet de joindre par un *canal* l'*Oronte* à l'*Euphrate*.

Les canaux d'irrigation sont beaucoup plus nombreux, surtout dans la Chine, au Japon, dans l'Inde et dans les parties les mieux cultivées du Turkestan-Indépendant, comme les khanats de Boukhara, de Khiva et de Chehrisebz. L'Hindoustan présentait au commencement du siècle passé dans le *Zabeta*, auquel M. Hamilton donne 200 milles anglais de longueur, le canal de ce genre peut-être le plus long qui existait alors; il s'étendait depuis les collines jusqu'à Delhy dans le Haut-Douâb ou la Mésopotamie formée par la Djemna et le Gange. Les Anglais ont entrepris de le restaurer pour redonner à la province de Delhy son ancienne fertilité. La Perse et l'Asie-Ottomane avaient anciennement un grand nombre de canaux d'irrigation. Leur destruction et leur dépérissement sont une des causes principales de la stérilité à laquelle sont condamnées de vastes régions, renommées autrefois par leur florissante culture. Il faut cependant avouer que quelques cantons de la Syrie, de la Mésopotamie et de la Perse, doivent encore leur état prospère à des canaux d'irrigation.

LACS. Cette partie du monde offre dans la MER CASPIENNE le plus grand lac du globe et la partie de sa surface la plus basse que l'on connaisse. Les opinions des anciens au sujet de cette vaste nappe d'eau ont successivement varié. Hérodote, Aristote, dit M. Jaubert dans un savant mémoire sur l'ancien cours de l'Oxus, la considéraient comme un lac isolé. Du temps d'Eratosthène, d'Hipparque, de Strabon, on en fit un golfe de l'Océan-Septentrional. Ptolémée lui rendit sa qualification primitive; mais ses idées sur ce point ne furent pas admises sans contestation, et l'on peut avancer que, jusqu'au xe siècle de notre ère, la configuration et même l'existence du lac d'Aral, si précisément indiqué par Massoudi et par Ebn-Haukal, furent complétement ignorées dans notre Occident. On doit ajouter que le lac d'Aral a été pendant long-temps regardé comme formant partie de la mer Caspienne. Quoique plus des deux tiers des côtes de cette prétendue mer appartiennent à cette partie du monde, les côtes asiatiques ne reçoivent pas les plus grands fleuves qui se jettent dans la mer Caspienne; car nous avons vu que tout le cours du *Volga* appartient à l'Europe, et que l'Asie partage avec cette dernière le cours de l'*Oural*. Celui-ci prend sa source dans les montagnes

de ce nom, traverse le territoire russe et se jette par plusieurs embouchures dans la partie septentrionale de la mer Caspienne. L'autre grand fleuve qui appartient à la partie asiatique de cette vaste nappe d'eau est le Kour, qui naît dans l'Arménie Ottomane, traverse cette région ainsi que la Géorgie, et après avoir reçu l'*Aras*, se jette dans la mer Caspienne au sud de Bakou. Pour détruire une erreur propagée par quelques naturalistes, nous ajouterons, sur l'autorité de M. Klaproth, que la mer Caspienne et le lac Baïkal nourrissent une grande quantité de phoques, dont les peaux forment un article considérable de commerce en Russie. Il est bon aussi de rappeler que l'examen de tous les passages des auteurs turks, arabes et persans fait par M. Jaubert, ne laisse plus aucun doute raisonnable sur l'existence d'un fait très contesté par plusieurs célèbres géographes et naturalistes : c'est que pendant un temps assez considérable, l'*Amou* ou *Djihoun a versé une grande partie de ses eaux dans la mer Caspienne.*

L'Aral est un autre grand lac de l'Asie, décoré par les géographes du titre de Mer. Il est situé dans la moitié occidentale du Turkestan-Indépendant, dont il reçoit les deux plus grands fleuves : l'*Amoudaria* ou *Djihoun* et le *Syr-daria* ou *Sihoun*.

Voici les autres lacs les plus remarquables de cette partie du monde :

La Tele-koul, situé presque au centre du Turkestan-Indépendant; il reçoit le *Sarasou*, qui traverse le Pays des Kirghiz de la Grande-Horde.

Le Karan-koulak, dans le pays des Kirghiz; il reçoit le *Tchout*, fleuve qui sort du lac *Touz-koul* dans le Thian-chan-pe-lou, contrée dépendante de l'empire Chinois.

Le Lop et le Bosteng réunis par la rivière *Khaïdou*, dans le Thian-chan-nan-lou, soumis à l'empire Chinois; le Lop reçoit le *Tarim* ou *Erghéou*, qui est le plus grand de tous les fleuves de l'Asie qui ne se rendent pas à une mer proprement dite, à l'exception de ceux qui se jettent dans la mer d'Aral et la mer Caspienne.

Le Balkachi-noor, sur les confins du Thian-chan-pe-lou et du Turkestan-Indépendant; il reçoit l'*Ili*, qui traverse la partie méridionale de ce grand gouvernement de l'empire Chinois.

Le Khoukhou-noor, en chinois Thsing-haï (mer Bleue), dans le pays des Mongols du Tangout, auxquels il donne son nom.

Le Namtso, en mongol Tengri-noor (lac Céleste), qui est le plus grand lac du Tibet; il est remarquable par sa situation élevée, par les hautes montagnes qui l'environnent et par les traditions religieuses qui s'y rattachent; il reçoit le *Dargouzzangbo*.

Le Yarbrogh-youmtso ou lac de Baldhi, dans le Tibet, remarquable par la singularité de sa forme que, d'après les missionnaires et M. Klaproth, on pourrait comparer à un fossé environnant une île; c'est dans cette dernière que réside la grande prêtresse lamaïque, regardée comme une divinité incarnée.

Le Zerrah, dans le royaume de Kaboul; il reçoit l'*Helmend* ou *Hirmend,* qui est actuellement le plus grand courant de ce royaume.

Le Bakhteghian, dans le royaume de Perse; il reçoit le *Bend-Emir* ou *Kuren*. D'après M. Christie ce lac offre de grandes variations périodiques dans son étendue.

L'Ourmiah (Maragha, Schahey), dans le royaume de Perse; il reçoit la rivière qui passe par Tavriz et on y compte 56 îlots. Ce lac est doublement remarquable par la grande salure de ses eaux et par les variations de niveau auxquelles il est sujet.

Le lac de Vachpouragan, nommé aussi lac de Van et par les Turks Ardich; le *Kochab* est son plus grand affluent. Les inscriptions cunéiformes et les traditions populaires, qui malgré l'introduction du christianisme et de l'islamisme rappellent la domination assyrienne et ses célèbres monarques, donnent un grand intérêt historique à ce lac, qui, comme les précédens, est remarquable par sa grande élévation au-dessus du niveau de la mer. On doit ajouter que le célèbre couvent d'Akhtamar sur l'île de ce nom est la résidence d'un patriarche arménien.

Le Bahr-et-Louth ou mer Morte, dans l'Asie Ottomane; il reçoit le célèbre *Jourdain*.

Nous ne classerons pas avec les lacs susmentionnés le Tchany, situé sur les limites des gouvernemens de Tobolsk et de Tomsk, parce que, à proprement parler, ce n'est pas un lac, mais un vaste marais, qui parfois paraît se décharger dans l'Irtyche. Notre cadre ne nous permet pas d'indiquer le nombre prodigieux d'autres lacs sans issue qu'on trouve surtout en Sibérie, dans l'Asie-Mineure, l'Asie-Centrale, le Tibet et la Perse. C'est en examinant attentivement les meilleures cartes qu'on pourra se former une idée

de ce trait principal de la géographie physique de ces régions. Devons-nous classer ici le *Rin* ou *Ruun* du Catch (Cutch) qui s'étend du Gori, branche la plus orientale de l'Indus, jusqu'au Guzerate, que de savans géographes regardent à tort comme une vaste lagune marécageuse? M. le capitaine Burnes qui l'a exploré, dit positivement que ce n'est ni un marais, ni un désert. Cet intelligent voyageur le considère comme une partie du continent Indien abandonnée par la mer. Son niveau est sensiblement plus bas que celui de tous les pays environnans; il est envahi tous les ans par les eaux de la mer qui y entrent par le golfe de Catch. C'est à cette époque que tout le Catch (Cutch) devient une grande île, au nord de laquelle sont celles de Pachâm (Puchum) et de Khavir (Khuveer) beaucoup plus petites. Lorsque les eaux se retirent, les îles disparaissent, le sol se sèche, le sel contenu dans l'eau de la mer se cristallise, et cette vaste plaine aride et sans végétation offre le curieux phénomène du mirage. L'inondation périodique du Rin et les phénomènes volcaniques qu'on y observe assez souvent forment un des traits les plus remarquables de la géographie physique de cette partie de l'Asie. On doit ajouter que quelques heures suffirent en 1819 pour changer près de Sindri (Sindree) presque 2000 milles carrés d'un terrain solide en un lac profond, et pour élever au nord de ce même lieu une colline de sable nommée par les naturels *Oullah band* ou *montagne de Dieu*. C'est dans le Rin que viennent aboutir les eaux du *Louni* (Loonee) auquel le Djoudpour doit la fertilité de son territoire.

Nous allons maintenant indiquer quelques-uns des nombreux lacs qui sont traversés par des fleuves. Nous nous bornerons à mentionner les principaux; ils sont situés dans l'empire Chinois et dans l'Asie Russe, régions qui offrent les plus grands lacs de cette espèce que possède l'Asie.

L'empire Chinois offre le Dzaïsang, dans le Thian-chan-pe-lou; il est traversé par l'*Irtyche*, affluent de l'Ob; le Thoung-thing, entre les provinces de Hou-pe et Hou-nan; c'est le plus grand lac de la Chine; il est traversé par l'*Heng-kiang*, un des affluens du *Kiang*; le Phouyang, dans le Kiang-si; le *Kan-kiang*, affluent du *Kiang*, le traverse. Nous citerons aussi parmi cette espèce de lacs: le Manassarovar, à cause de son importance religieuse, étant un des principaux pèlerinages des Hindous, et à cause de la grande élévation à laquelle il se trouve; on doit même le regarder comme *le lac connu le plus élevé de tout le globe*, car son niveau se trouve à 15,900 pieds de Paris au-dessus de celui de l'Océan, son élévation dépasse de plus de 160 toises le sommet du Mont-Blanc, point culminant de tout le vaste système des Alpes. D'après les géographes Chinois ce lac communique avec le Ravanhrad, d'où sort le *Lang-tchou*, qui, réuni au *Latchou*, forme le *Setledje*, le plus grand affluent de l'Indus.

L'Asie Russe nous présente le Baïkal, qui est le plus grand de tous les lacs de l'Asie, la mer Caspienne et celle d'Aral exceptées; il reçoit la *Selenga*, et est la source de l'*Angarà*, qu'on doit regarder avec la Selenga, comme la branche principale du *Iénisseï*, le plus grand fleuve de l'Ancien-Continent. Le Taïmour, dans la péninsule des Samoyèdes à l'extrémité boréale du gouvernement de Iénisseïk; il en sort la *Taïmourcha*; ce sont le lac et le fleuve les plus septentrionaux de tout l'Ancien-Continent. C'est aussi dans cette classe que nous devons ranger la *Goktcha* (Goukeka, Goktchaï, Sevan) dit aussi *lac d'Erivan*, qu'à tort nous avons classé dans la première édition de l'*Abrégé*, parmi les lacs sans issue, induit en erreur comme nous l'avions été par les meilleures cartes et par les meilleurs ouvrages géographiques. Selon le colonel Monteith, le Zengue (Zengan, Sevanga) débouche ses eaux dans l'Aras, le plus grand des affluens du Kour. Sur l'îlot Sevan, dont ce lac prend quelquefois le nom, se trouve un monastère regardé comme le plus ancien de l'Arménie.

ILES. Ayant indiqué dans la description des différens états de l'Asie les principales îles qui leur appartiennent, nous nous bornerons ici à nommer les principaux archipels et les îles qui se font remarquer par leur grande étendue. Nous les classerons d'après les mers différentes auxquelles ces terres appartiennent, en nous bornant à donner ici quelques détails sur celles de la partie Asiatique de la mer Rouge, à cause de l'incertitude où est le géographe sur tout ce qui concerne leur existence politique.

Iles et Archipels dans l'océan-Glacial-Arctique. A cette classe appartiennent: l'île *Bièlot*, à l'extrémité septentrionale de la péninsule Kara-Ob; l'île *Nhangalaounoï*, dans l'archipel à l'embouchure de la Lena; les

îles *Kotelnoï* et *Nouvelle-Sibérie,* dans celui auquel cette dernière donne le nom; l'île *Liakhovsky*, au sud de l'Archipel de la Nouvelle-Sibérie; enfin l'*archipel des Ours,* vis-à-vis l'embouchure de la Kolyma.

Iles et Archipels dans le Grand-Océan et ses branches. Dans cette série nous citerons; l'île de *St-Laurent,* dans la mer de Bering; l'*archipel des Kouriles;* les îles *Ieso* et de *Tarrakaï*, qui ferment la mer d'Okhotsk; l'île *Niphon*, dans l'archipel du Japon; c'est la plus grande île de toute l'Asie; viennent ensuite dans le même archipel les îles *Saïkokf* ou *Kiousiou* et celle de *Sikokf;* à l'ouest et le long des côtes de la Corée, l'*archipel de Corée,* composé de plus de mille îles; plus au sud et vis-à-vis des côtes de la Chine, l'*archipel de Lieou-khieou*, l'île de *Formose* et celle d'*Hai-nan;* et tout près des côtes de cet empire l'*archipel de Jean Potocki*, celui de *Chusam* ou *Tcheou*, l'île de *Thsong-ming,* l'*archipel de Phenghu* (Pescadores) et l'*archipel de Kamboge* (Hasting) dont l'île Koh-Doud surpasse de beaucoup toutes celles qui le composent.

Iles et Archipels dans l'Océan-Indien. Cette classe nous offre à l'extrémité de la péninsule de Malacca, et proprement entre les deux caps Tamdjong-Bourou et Romania, la petite île de *Singapoure*, devenue de nos jours un des plus grands entrepôts du commerce de l'Asie; le long de la côte occidentale de cette péninsule se développe un vaste archipel, qui n'a pas encore reçu de nom général et que nous proposons de nommer *archipel de Junkselon-Pinang* du nom de ses deux îles principales; et plus au nord l'*archipel de Merghi;* à l'ouest de ce dernier se trouvent les *archipels de Nicobar* et d'*Andaman;* plus au nord encore l'*archipel d'Arracan*, si remarquable par ses phénomènes volcaniques et par ses ports; et non loin de l'extrémité méridionale de l'Inde, le *groupe de Ceylan*, si important par ses productions et par la pêche des perles; enfin les *archipels des Maldives* et des *Lakedives.* Dans le *golfe Persique* nous trouvons le *groupe de Kichm* avec l'île de ce nom, la plus grande de tout le golfe, et le stérile îlot d'*Hormouz*, si célèbre dans les annales du commerce de l'Orient; plus à l'ouest et près des côtes de l'Arabie, le *groupe de Bahrain*, si renommé par la pêche des perles. Dans la *mer Rouge,* nous trouvons d'abord l'île *Périm*, qui partage en deux parties très inégales le détroit de Bab-el-Mandeb; l'île *Djebel* (Sebahn, Tarr, Tor, Teer), remarquable par son volcan que Bruce vit fumer; les Arabes et les Abyssins le regardent comme une des ouvertures par lesquelles le diable sort de l'enfer quand il veut venir dans ce monde; l'île *Camaran*, qui est la plus grande de toutes celles de cette mer, après Dhalac qui appartient à l'Afrique; l'*archipel Corallien*, composé d'un nombre presque infini d'îlots et de rochers de corail, qui s'étendent le long de la côte arabique, depuis Loheïa jusqu'à Djidda, et dont les îles principales sont: Fuscht, renommée par la bonté de son eau; *Baklan*, *Gusr-Farsan* et *Firan*, par la pêche des perles qu'on y fait; celle de Gusr-Farsan donne le nom à un groupe et se distingue par son étendue, que les indigènes paraissent avoir exagérée en lui en accordant une égale à celle de l'île Dhalac.

Iles et Archipels dans la Mer Méditerranée et ses branches. Nous classerons dans cette série l'île de *Chypre*, une des plus grandes de cette mer, et plus à l'ouest, près de la côte de l'Asie-Mineure, les îles de *Rhodes*, de *Samos*, de *Chio*, et de *Metelin*, qui, avec d'autres moins considérables, forment la partie asiatique de l'*archipel* proprement dit.

MONTAGNES. On connaît encore trop peu la direction des chaînes de montagnes de l'Asie pour pouvoir entreprendre d'en décrire les différentes branches, comme on l'a fait à l'égard de celles d'Europe. Mais si le manque de matériaux nous empêche d'entrer dans les détails de leurs innombrables ramifications, on a assez de données sur la direction des chaînes principales pour essayer de les classer par massifs ou systèmes. En attendant que de nouvelles explorations viennent ajouter de nouveaux faits relatifs à la classification des montagnes de cette partie du monde, nous proposons de les ranger toutes dans les cinq systèmes suivans:

Le SYSTÈME ORIENTAL ou ALTAI-HIMALAYA. La première de ces dénominations rappelle la position de ce système à l'égard des quatre autres; la seconde, le nom de ses deux groupes extrêmes. Dans le système Altaï-Himâlaya on peut distinguer cinq groupes principaux, savoir: l'*Altaï*, qui est le plus septentrional; le *Thian-chan*, qui est le plus central et offre néanmoins les phénomènes volcaniques les plus éloignés de la mer que l'on connaisse; le *Kuen-lun*, auquel appartiennent les plus grandes élévations de la Chine et toutes les montagnes de cette vaste région; l'*Himâlaya*, qui est le plus méridional et en même temps le groupe dont les

sommets offrent les plus hauts pics connus de tout le globe; enfin le *Japonais* ou *Maritime*, remarquable par ses terribles et nombreux volcans. Le système Altaï-Himâlaya peut être regardé comme le plus vaste de tout le globe; il embrasse toutes les montagnes des empires Chinois et Japonais, celles de l'Inde-Transgangétique, de l'Inde-Septentrionale, des royaumes de Kaboul et de Herat, du Baloutchistan, et presque toutes celles du Turkestan-Indépendant et de la Sibérie. On le connait encore trop imparfaitement pour être en état de dire quel est son noyau principal; cependant il nous semble qu'on pourrait regarder provisoirement comme tel le grand nœud que forme le Bolor avec le Thsoungling, entre le Turkestan, le Thian-chan-nan-lou et le Baltistan.

Groupe de l'Altaï. Il entoure les sources de l'Irtyche et du Iénisseï ou Kem; à l'est, il prend le nom de *Tangnou;* celui des *monts Sayaniens*, entre les lacs Kossogol (Kousou-koul) et Baïkal; plus loin celui de *Haut-Kenteï* et des *monts de Daourie;* enfin au nord-est il se rattache au *Iablonnoï-khrebet* (chaîne des Pommes), au *Khingkhan*, aux *monts Aldan*, qui s'avancent le long de la mer d'Okhotsk, et sous la dénomination de *Stanovoï* parcourent toute l'extrémité nord-est de l'Asie, et vont aboutir au cap Oriental au détroit de Bering. Du côté de l'ouest l'Altaï s'avance de l'orient à l'occident sous les noms d'*Oulouk-tag*, *Alghinskoe-khrehet* (*Dalaï Kamtchat* des Kirghiz, l'*Alghidin-tsano* de nos cartes). Mais ici nous devons faire remarquer, avec M. de Humboldt, que ce prolongement de l'Altaï n'est pas une chaîne continue, ainsi que la représentent les cartes publiées jusqu'à présent, mais bien une série de collines isolées et de petites montagnes qui s'élèvent brusquement au-dessus des plaines parcourues par les Kirghiz; ces peuples ignorent jusqu'au nom d'*Alghidin-tsano* qu'on donne à cette prétendue chaîne de montagnes. Parmi les chaînes secondaires qui se détachent de celle qu'on peut regarder comme la principale de ce groupe, nous nommerons: les *monts de Kolyvan*, entre l'Irtyche et la Biya, si riches en mines d'or et d'argent; la *chaîne Baïkalienne*, qui forme une partie du contour du lac Baïkal; les *monts de Nertchinsk*, si importans par leurs grandes richesses minérales, surtout en argent, plomb et cuivre; la haute et longue *chaîne du Kamtchatka*, si remarquable par ses terribles volcans; la chaîne que M. de Humboldt propose d'appeler *Grand-Altaï*, dont les plus hautes cimes sont à deux degrés de latitude au sud-est du lac Ieké Aral-noor, et qu'il ne faut pas confondre avec la chaîne imaginaire que représentent les cartes; elle va du nord-ouest au sud-est et paraît se joindre au Thian-chan; enfin la *chaîne de Tarbagataï*, qui s'étend à l'ouest des lacs Dzaisang et Alak-tougoul, nommée *Ala-tau*, entre ce dernier et le Balkhach. Nous ferons remarquer qu'une grande partie de la chaîne principale de ce groupe forme la frontière entre les empires Russe et Chinois, et que selon M. de Humboldt, c'est justement dans sa partie, nommée *Petit-Altaï* par les géographes européens, que se trouvent quelques-uns de ses sommets les plus élevés.

Groupe du Thian-chan ou *Mont Céleste.* Son point culminant paraît être la masse de montagnes remarquable par ses trois cimes couvertes de neiges éternelles, qui s'élèvent presque au centre de l'Asie dans l'empire Chinois, sur les confins du Kan-su, et célèbre sous le nom de *Bokhda-oola* (*montagne Sainte* en kalmuk), le *Bogdo* de Pallas, le *Siue-chan* (mont Neigeux) et le *Pé-chan* (mont Blanc) des Chinois. Du Bokhda-oola, le Thian-chan se dirige à l'est vers Barkoul, où au nord de Hami ou Khamil, dans le Thian-chan-nan-lou, il s'abaisse brusquement et s'aplanit au niveau du désert élevé, nommé le *Grand-Gobi* ou *Chamo*, parcouru par les hordes des Mongols, et après une grande interruption se relève au nord de la grande courbure du Houang-ho, sous le nom de *Ganjar* ou *Inchan.* Dans sa marche vers l'est, arrivé dans le voisinage de Barin dans le Pays des Mongols, le Gadjar se confond avec la chaîne neigeuse nommée *Ta-hang*, qui sépare le Chan-si du Tchy-li, et avec la crête montagneuse qui, procédant du nord au sud sous le nom de *Khingkhan-oola*, forme la réunion de l'Altaï avec le Thian-chan. La chaîne que l'on pourrait regarder comme la principale paraît encore s'avancer vers l'est, où elle se rattache, d'un côté aux *Montagnes de la Corée*, et de l'autre à la *Chaîne Maritime* qui longe la côte du Pays des Mandchoux; c'est à la première de ces deux branches qu'appartient la *Montagne Blanche* (Golmin chayan alin), si célèbre dans l'histoire des Mandchoux. Du côté de l'ouest, le Thian-chan se prolonge vers l'occident, d'abord entre Gouldja et Koutché, ensuite entre le lac Temourtou ou Issi-Koul et Aksou, et file vers Samarkand, en séparant les sources du Sihoun de celles de l'Amou. Dans cette longue marche le Thian-chan reçoit les noms de *Mouztagh* (le Moussart de Strahlenberg), à l'est de la chaîne transversale du Bolor, et celui d'*Asferah*, à l'ouest de cette chaîne; ensuite en tournant au sud-ouest, à-peu-près sous le méridien de Kodjend, elle prend le nom d'*Ak-tagh* (mont Blanc ou Neigeux), dénomination sous laquelle elle expire dans les plaines ondulées où commence le grand abaissement de terrain qui environne la mer d'Aral et la mer Caspienne.

Outre les chaînes secondaires que nous avons mentionnées en traçant la marche de la chaîne principale du côté de l'orient, on doit aussi nommer les *Monts Alachan*, qui longent le côté occidental de la grande courbure du Houang-ho, et qui paraissent réunir la partie du Thian-chan, nommée les monts Gadjar, à la chaîne septentrionale du grand nœud du Khoukhou-noor, nommée *Nan-chan* ou *Ki-lian-chan*, qui appartient au groupe du Kuen-lun. Du côté de l'ouest nous nommerons: l'*Ala-tau*, qui s'étend au nord du Thian-chan vers l'ouest, depuis l'Ili jusque vers le Turkestan, en traversant le cours du Tchoui; le *Mingboulak*, au nord de Khokand et presque parallèle à l'Asferah. On pourrait classer ici la *chaîne du Bolor*, qui, dans sa marche du nord au sud, forme trois nœuds remarquables, en joi-

gnant entre eux les groupes de l'Himâlaya et du Kuen-lun, du Thian-chan, et la chaîne secondaire nommée Ala-tan.

Groupe du Kuen-lun, dit aussi *Koulkoun* et *Tartach-davan*, qu'on pourrait encore nommer *groupe Tibetain-Chinois*, à cause des deux régions principales qu'il traverse. Nous le ferons commencer, avec M. de Humboldt, à l'ouest du *Thsoung-ling* (monts des Ognons ou Bleus). Il se rattache, comme on l'a dit plus haut, à la chaîne transversale ou secondaire de *Bolor;* suivant les livres chinois, il en forme la partie méridionale. Selon des renseignemens récens, on pourrait regarder l'*Hindou-koh* comme son prolongement vers l'ouest, contre l'opinion généralement admise qui regarde cette dernière chaîne comme une continuation de l'Himâlaya. En attendant qu'on dissipe ces doutes, nous laisserons cette vaste chaîne à l'Himâlaya. Il reste encore beaucoup d'obscurité sur la direction de la partie orientale du Kuen-lun. Après avoir bien médité sur tout ce que nous ont dit, sur les montagnes du Tibet, de la Chine et de la presqu'île au-delà du Gange, les missionnaires, les voyageurs les plus récens, MM. Abel Rémusat, Klaproth et de Humboldt, nous croyons qu'on pourrait décrire de la sorte la direction et les principales branches de cette partie du Kuen-lun. Après avoir traversé le Tibet de l'ouest à l'est sous les noms de *monts Thsoung-ling* au nord, des *monts de Ngari*, de *Zzang* et de *Ui* au sud, ces branches se réunissent de nouveau dans le K'ham ou Tibet Oriental pour y former le *Kuen-lun* des Chinois, noyau d'une hauteur prodigieuse, dont ils ont fait dans leur géographie mythologique le *roi des montagnes*, le *point culminant de toute la terre*, la montagne qui touche au pôle et qui soutient le ciel, et comme le dit si bien M. Abel Rémusat, l'*Olympe des divinités bouddhiques* et des *tao-sse*. C'est de ce plateau que partent les hautes chaînes qui font du Tangout, du K'ham, du Szutchhouan-Occidental et du Yun-nan, un des pays les plus élevés du globe, et dont le niveau du sol est peut-être plus élevé que celui qui sert de base aux plus hauts colosses de l'Himâlaya. On doit aussi ajouter que le Kuen-lun se rattache dans le Tibet au groupe de l'Himâlaya par plusieurs hautes chaînes, dont les pics gigantesques sont couverts de neiges qui ne fondent jamais. Parmi les nombreuses ramifications de ce groupe, dont nous n'osons encore signaler aucune comme la principale, tant est encore imparfaite l'orographie de cette partie de l'Asie, nous nous bornerons à citer les suivantes, qui nous paraissent être les plus remarquables.

1° La longue *chaîne* que nous proposons de nommer *Birmano-Siamoise*, du nom des deux états dont elle touche les frontières; elle traverse toute l'Inde-Transgangétique du nord au sud, depuis les confins du Yun-nan jusqu'à l'extrémité de la péninsule de Malacca. Parmi ses rameaux nous signalerons celui qui s'en détache au nord-ouest; il traverse le Bong, le Kathi-tchaoun, et va se joindre aux *monts Khamti* sur la frontière méridionale de l'Assam.

2° La *chaîne* que nous proposons de nommer *Laos-Siamoise*, parce qu'elle traverse le Laos et forme la limite orientale du royaume de Siam; elle sépare le bassin du Meïnam du bassin du Maykaoung.

3° La *chaîne Annamitique*, qui traverse le Yunnan et sépare le bassin du Maykaoung des fleuves qui ont leurs embouchures sur la côte du Tonquin et de la Cochinchine.

4° La *chaîne du Yun-ling*, qui court du nord au sud en séparant par la longue série de ses pics neigeux la Chine du Tibet. Un savant orientaliste regarde cette chaîne comme le noyau de toutes celles qui parcourent la Chine, la Mongolie et la partie méridionale du Pays des Mandchoux, ainsi que toute la Corée; mais nous bornerons son domaine aux montagnes qui serpentent sur le territoire de la Chine proprement dite. Le *Yun-ling* se réunit à la chaîne des *Pe-ling*, qui borne le Chen-si au sud, et y est couronnée de plusieurs pics neigeux. Arrivée à la frontière de la province de Ho-nan elle s'abaisse, se dirige au nord-est vers le Chan-si, où elle se réunit au mont Ta-hang. Dans le Chen-si même une chaîne secondaire, appelée *Loung*, part des Pe-ling au nord-ouest, vers le Houang-ho, où elle s'élève brusquement à la hauteur de la neige et se réunit par l'Alachan à la chaîne Gadjar de la Mongolie. En général les Pe-ling marquent la distinction entre le bassin septentrional et le bassin moyen: côtoyés au nord par le Houang-ho, ils s'abaissent insensiblement jusqu'au rivage de la mer, où leurs dernières hauteurs viennent se terminer entre les embouchures du Houang-hô et du Kiang. La *chaîne des Nanling*, naissant de l'extrémité des Yun-ling, et fort éloignée en cet endroit de l'origine des Pe-ling, s'en rapproche en courant à l'est, et en envoyant vers le nord-est plusieurs rameaux qui semblent accompagner les circonvolutions du Kiang et le suivre jusqu'à son embouchure. Les *monts de Yan* au nord-ouest de Péking, et le *Ta-hang* à l'ouest, dans le Chan-si paraissent appartenir également à ce système aussi bien qu'à celui du Thian-chan.

Groupe de l'Himâlaya. La chaîne principale sépare les vallées de Sirinagour ou Gherwal, du Nepal et du Boutan de celles du Tibet, offrant dans ses colosses les plus hauts sommets que l'on ait encore mesurés sur tout le globe. Sa direction générale est du nord-ouest au sud-est; par conséquent l'Himâlaya n'est pas parallèle au Kuen-lun; il s'en rapproche tellement sous le méridien d'Attok et de Djellal-abad, qu'entre Kaboul, Kachemir, Ladak et Badakhchan, l'Himâlaya semble ne former qu'une seule masse de montagnes avec l'Hindou-koh et le Thsoung-ling dont nous avons déjà parlé. On ne connait pas encore exactement les limites de l'Himâlaya du côté de l'est; mais on pourrait provisoirement regarder le bassin du Brahmapoutra comme son extrémité orientale. Sa partie occidentale, située à l'ouest de l'Indus, est connue sous le nom d'*Hindoukoh;* elle traverse de l'est à l'ouest le royaume de Kaboul, s'étend dans le Khanat de Koundour et dans le Khorassan, où elle paraît se perdre dans les hauteurs qui sillonnent

le plateau élevé qui forme le sol de cette vaste contrée, où vient aussi expirer l'extrémité orientale de la chaîne du Damavend, que nous avons regardée provisoirement comme une dépendance du système Tauro-Caucasien. Sa partie connue la plus élevée paraît être le grand pic situé entre Bamian et Inderab; il porte le nom d'*Hindou-koh* ou *Hindou-kouch*. M. Burnes dit l'avoir vu distinctement à la distance de 150 milles, ce qui suppose une élévation de plus de 3600 toises. Voici les principales chaînes secondaires qu'on peut regarder comme appartenant à ce système :

1° La *chaîne méridionale*, qui court parallèlement à la chaîne principale, formant avec cette dernière les grandes vallées du Boutan, du Nepal et du Gherwal.

2° La *chaîne orientale*, qui, sous les noms de *monts Yomadoung* et *Anapektomiou*, s'étend depuis le Brahmapoutra jusqu'au cap Negrais, dans l'empire Birman; dans sa longue marche elle paraît offrir de fréquentes et fortes interruptions. On pourrait regarder les montagnes et les hauteurs qui sillonnent le sol du Catchar, du Tiperah, du Pays des Garraons, du district de Tchittagong, de l'Arrakan et du Pegu Occidental, comme comprises dans son domaine. Un rameau de cette chaîne va joindre les monts Khamti.

3° La *chaîne occidentale*, que nous proposons de nommer *Salomon-Brahouiks*, du nom que portent ses deux parties principales; elle se détache de l'Hindou-koh au sud de Kaboul, entre cette ville et Pichaouer, et va presque droit au sud à travers l'Afghanistan et le Baloutchistan Oriental: les rameaux qui s'en détachent à l'est et à l'ouest forment les chaînes secondaires qui parcourent ces deux vastes contrées. Les *monts Bouskeroud*, dans le Baloutchistan Occidental, en se perdant insensiblement dans le plateau du Kirman d'un côté et de l'autre dans le golfe d'Oman, au cap Djask, pourraient être regardés de ce côté comme les limites occidentales du grand système de l'Altaï-Himâlaya.

Groupe Japonais ou ***Maritime***. Nous proposons ces dénominations pour comprendre dans une seule division toutes les montagnes qu'offre la longue série d'îles comprises entre le cap Lopatka, à l'extrémité méridionale du Kamtchatka, et le canal de Formose. L'importance, sous tant de rapports, de l'archipel Japonais qui en occupe le milieu et la grande élévation des pics de l'île Niphon, nous ont engagé à préférer la première dénomination à toute autre : la seconde indique la position de ce groupe relativement aux quatre autres dont se compose le système Altaï-Himâlaya. Les montagnes de la grande île Tarrakaï (Karafouto ou Saghalien) sont une dépendance de celles de la chaîne principale qui traverse l'île Ieso. Pour éviter d'inutiles répétitions, nous renvoyons à la description des empires Chinois et Japonais, et de l'Asie Russe, pour tout ce qui concerne les détails des îles appartenant à ce groupe. Ici nous dirons seulement que ses plus hauts pics se trouvent dans les îles Formose, Kiousiou, Niphon et Ieso.

TABLEAU DES POINTS CULMINANS DU SYSTÈME ALTAI-HIMALAYA.

		Toises.
GROUPE DE L'ALTAÏ.		
Petit-Altaï	*Iyikton* (mont de Dieu ou Alas-tau), point culminant de l'Altaï-Russe	1800
	Cime d'Italitzkoï.	1678
Grand-Altaï	*Tagtau*, dans la Dzoungarie	1600 ??
Aldan.	*Allakh-iouna* (Sibérie Orientale).	1000 ?
Chaîne du Kamtchatka	*Volcan d'Avatcha*	1500
	Le *Pic de Klintchevska.*	3184
GROUPE DU THIAN-CHAN	Le point culminant du *Bokhda-oola*	3000 ??
	Le *Pé-chan*, volcan.	2200 ??
	Le point culminant du *Pechta*	2000 ?
	Le point culminant de l'*Asferah.*	2500 ??
	Le point culminant du *Mouz-tagh*	2500 ??
	Le point culminant du *Bolor* ou *Belour-tag.*	3000 ??
	Le *trône de Salomon* (Thakt-i-Souleiman), au nord-ouest de Kachghar	2500 ??
GROUPE DU KUEN-LUN	Les points culminans du *Kuen-lun*, dans le Tibet et dans la Chine Occidentale	2500 ??
	Les points culminans du *Yun-ling*, dans la Chine.	2500 ??
GROUPE DE L'HIMALAYA.		
Himâlaya	Le *Tchhamoulari*, sur les limites du Boutan	4400 ?
	Le *Dhawalagiri*, sur les limites du Nepal.	4390
	Le *Djawahir*	4026
Hindou-Koh	Le *Pic* visible à Pichaouer.	3200
	Le *Pic Hindou-Koh* proprement dit	3600 ?
	Le *Koh-i-Baba* au sud de Bamian, près de	3000

Chaîne Orientale.	Le *mont Bleu*, dans le Tchittagong	933
	Quelques autres *pics*.	1000
Chaîne Occidentale	Le *Souffaïd-Koh*, dans les monts de Salomon	2100?
	Le *Toukhte Soliman*.	2000
GROUPE JAPONAIS.		
Chaîne de l'île Formose.	Le point culminant de l'île *Formose*	1900?
Chaîne Japonaise.	Le point culminant de l'île *Kiousiou*.	1500?
	Le *Fousi-no-yama*, volcan de l'île *Niphon*	1900?
	Le *Sira-yama*, volcan de l'île *Niphon*.	1500??
	Le point culminant de l'île *Sikokf*	1300?
	Le *Pic* de l'île *Ieso*.	1201

SYSTÈME OCCIDENTAL ou TAURO-CAUCASIEN. Ce grand massif, que nous avons proposé dès l'année 1817 dans notre *Compendio*, est un des mieux circonscrits. Les steps qui bordent l'isthme Caucasien au nord; le grand enfoncement dont les mers Caspienne et d'Aral occupent le bassin le plus bas; les déserts de la Perse et de l'Arabie, le golfe Persique, la Méditerranée, l'Archipel et la mer Noire en dessinent l'immense contour. L'Arménie, la Haute-Géorgie et la plus grande partie de l'Adzarbaïdjan, le Kourdistan et l'intérieur de la partie orientale de l'Asie-Mineure forment un vaste plateau, qu'on peut regarder comme le noyau d'où partent les différentes chaînes qui appartiennent à ce massif, et que nous proposons de nommer *Plateau Armeno-Persique* ou *Tauro-Caucasien*. Laissant à part les questions oiseuses faites par quelques géographes sur l'étendue qu'on doit donner au *Taurus* proprement dit et à l'*Anti-Taurus*, nous nous bornerons à classer d'après les connaissances actuelles les principales chaînes de ce système, que nous proposons de nommer *Occidental*, à cause de sa position relativement à celui de l'Altaï-Himâlaya, et *Tauro-Caucasien*, du nom de ses deux chaînes principales.

Trois chaînes de montagnes se détachent du plateau vers l'occident; leurs subdivisions en plusieurs rameaux doivent les faire regarder comme les trois noyaux d'autant de groupes différens.

La première resserre et franchit le lit de l'Euphrate près de Samosate, et s'avance vers l'ouest sous le nom de ***Monts Taurus*** chez les Européens, et sous celui de ***Djebel-Kourin*** et autres, chez les habitans actuels de ces contrées. Cette chaîne suit à des distances variables la direction de la côte méridionale de l'Asie-Mineure, et finit d'un côté à l'ouest du golfe de Satalia, et de l'autre à celui de Cos. On pourrait regarder les hautes montagnes de l'*île de Chypre* et celles de *Rhodes* comme des dépendances de ce groupe.

La seconde chaîne se détache du même plateau, au nord de la précédente, mais plus à l'ouest: c'est la plus élevée, et sa position relativement aux autres nous engage à la nommer ***Chaîne Moyenne***; sa partie orientale correspond à l'*Anti-Taurus* des anciens. Après avoir parcouru en directions différentes, et avec de fortes interruptions, tout l'intérieur de la partie orientale de l'Asie-Mineure, elle prend une direction nord-ouest, la suit sous différentes dénominations, se subdivise en plusieurs rameaux, et va se perdre dans l'Archipel aux golfes de Samos, de Smyrne et d'Adramiti.

La troisième, qu'on pourrait nommer ***Chaîne Sptentrionale***, parcourt l'Asie-Mineure de l'est à l'ouest, en longeant la mer Noire et en ne laissant entre elle et cette mer que des plaines étroites.

Trois autres branches principales se détachent du plateau Armeno-Persique. Les deux principales deviennent le noyau de deux groupes différens.

La première, qui est aussi la plus occidentale, n'est à proprement parler qu'un rameau du Taurus. C'est l'*Amanus* des anciens et l'*Alma-dagh* des modernes, que nous proposons de nommer ***Chaîne Amanique***. L'Amanus séparait la Cilicie de la Syrie, en ne laissant que deux passages étroits, l'un vers l'Euphrate, l'autre sur la mer; le premier répond aux *Portes Amaniques* des anciens; l'autre aux *Portes de Syrie*. La petite largeur de la vallée de l'Oronte et les hauteurs qui couronnent sa partie inférieure, paraissent autoriser le géographe à regarder le *groupe du Liban* comme une dépendance du système Tauro-Caucasien et le prolongement de la chaîne Amanique. Ce groupe commence au sud d'Antioche ou Antakia par le grand pic que les anciens nommaient *Mont Casius*. Ce groupe s'étend du nord au sud à travers la Syrie, en suivant les sinuosités de la côte. La grande élévation de quelques-uns de ses sommets, ainsi que son importance historique, nous paraissent mériter qu'on le regarde comme la partie principale de ce groupe, auquel nous avons en conséquence étendu sa dénomination. Le ***Liban*** se divise en deux chaînes principales: le ***Liban*** proprement dit, près de la Méditerranée; et l'*Anti-Liban*, du côté des plaines de Damas. On peut regarder les hauteurs qui, sous les noms de *Djebel Seir* et de *Djebel Haïras*, s'élèvent au sud de la mer Morte et serpentent ensuite dans l'extrémité nord-ouest de l'Arabie, comme les derniers échelons de ce groupe, dont les extrémités se perdent dans les déserts élevés qui occupent tout le nord de cette vaste péninsule. On connaît trop peu encore l'intérieur de l'Arabie pour que nous osions classer ses *montagnes*. Nous nous permettrons seulement de faire observer au lecteur que les prétendues plaines sablonneuses qu'offrent les cartes de cette vaste péninsule ne sont que de hauts plateaux, sur lesquels s'élèvent des chaînes de montagnes qui les parcourent en diverses directions, et dont les points culminans les plus remar-

quables pourraient bien atteindre une hauteur absolue de 1800 à 2000 toises.

C'est dans l'eyalet de Diarbekir que se détache la seconde chaîne qu'on pourrait appeler *Mésopotamique*, parce qu'elle se prolonge dans la Mésopotamie. Cette chaîne est très peu élevée et très courte en comparaison des autres, mais remarquable parce qu'elle est le noyau des hauteurs connues sous le nom de *Monts Sindjar*, séjour des indomptables Yezidis, et parce qu'elle forme dans son prolongement les *collines d'Hamerin* qui bordent au nord les plaines où s'élevaient jadis Ninive et Babylone.

Enfin la troisième branche, qui est la plus remarquable par son élévation et par sa longueur, se détache du plateau au sud-est du lac de Ven, et sous les noms d'*Aglin-Dagh*, d'*Elvend*, de *Monts de Louristan* et *Monts Baktiari*, elle traverse le Kourdistan et le Khousistan dans l'empire Ottoman et le royaume de Perse. On pourrait nommer *Groupe Kourdistanique* les montagnes dont cette troisième branche est le noyau. Sa partie septentrionale, qui est aussi la plus élevée, correspond aux *Monts Niphates* des anciens, nom qui rappelle les neiges perpétuelles qui couvrent ses sommets les plus hauts.

Il nous semble qu'on pourrait regarder le célèbre *Mont Ararat*, qui s'élève vers la partie orientale du plateau Arméno-Persique, comme la souche de la grande chaîne qui s'en détache, et qui, en suivant une direction sud-est à travers l'Adzarbaïdjan et le Ghilan, tourne à l'est dans cette dernière province, et continue sous différens noms sa marche vers l'orient en parcourant le sud du Mazanderan et en traversant le Khorassan. C'est dans cette vaste province que, malgré la chaîne continue que les cartographes dessinent sur le dos de son plateau, cette branche paraît se perdre dans les aspérités de son sol élevé. On pourrait réunir sous la dénomination de *Groupe Oriental* ou d'*Ararat-Damavend* toutes les montagnes qui appartiennent à cette branche.

Le haut pic nommé *Kop-tagh*, entre Erzeroum et Baïbouth, que les Arméniens regardent comme aussi élevé que l'Ararat, nous paraît pouvoir être considéré comme le commencement de la haute chaîne qui, allant d'abord au nord-est et ensuite au nord à travers les eyalets d'Erzeroum et d'Akhaltsikhé, forme la jonction des chaînes appartenant au Taurus avec celles qui appartiennent au Caucase. Nous proposons de l'appeler *Groupe d'Eerzeroum*, à cause du voisinage de cette grande ville.

Le *Groupe Caucasien* comprend toutes les montagnes qui s'étendent au nord du Kour et du Rioni, depuis la mer Caspienne jusqu'à la mer Noire. La chaîne principale, dont le faîte forme la séparation entre l'Europe et l'Asie, va du sud-est au nord-ouest, depuis la péninsule d'Abcheron sur la mer Caspienne jusqu'aux environs de la forteresse d'Anapa sur la mer Noire. Les hautes montagnes de la Crimée, quoique appartenant à l'Europe, n'en doivent pas moins être regardées comme une dépendance de ce groupe. Notre cadre ne nous permet pas de mentionner les chaînes peu importantes et encore trop peu connues qui se détachent au nord et au sud de la chaîne principale.

TABLEAU DES POINTS CULMINANS DU SYSTÈME TAURO-CAUCASIEN.

		Toises.
Groupe du Taurus proprement dit.	Le *Sogout-tagh*, dans le sandjak d'Hamid et quelque autre point neigeux	2400 ??
	Le *Takhtalou*, à l'ouest d'Antalia ou Satalia.	1219
	L'*Oros-Staveros* (Olympe), point culminant de la chaîne de l'île de Chypre	1200 ?
Groupe Moyen ou de l'Anti-Taurus.	Le *Mont Ardjs* (Argœus), au sud de Kaïsarieh.	2500 ?
	Le *Mont Karadja*, au sud de Konieh.	2200 ?
	Le *Kerchich-tagh* (Olympe), près de Brousse	1400 ?
	Le *Mont Ida*, dans le sandjak de Biga.	773
	Le *Mont Kerki*, dans l'île de Samos.	750
	L'*Olympe* ou *Saint-Elie* (île de Lesbos)	507
Groupe du Liban	Le point culminant du *Liban* proprement dit, au nord de Baalbek, dans la Syrie.	1700
	L'*Anti-Liban* ou *Djebel-chaïk*, à l'ouest de Damas.	2500 ??
	Le *Mont-Carmel*	344
	Le *Mont-Thabor*.	313
	Le *Mont-Sinaï*, dans l'Arabie.	1241
	Le *Mont Ste-Catherine* ou *Horeb*	1409
Groupe d'Ararat-Damavend	Le *Grand-Ararat*, dans l'Arménie.	2700
	Le *Pic Damavend*, volcan en Perse.	2000 ?
	Le *Pic de Sevellan*, près d'Arbedil	2000
Groupe d'Erzeroum	Le *Kop-tagh*, entre Erzeroum et Baïbouth.	2400 ?
Groupe Kourdistanique	Le point culminant des *Monts Djidda-Daug*, dans le pays des Chrétiens Chaldéens	2800 ?
Groupe Caucasien	L'*Elbrouz* au nord de Kouthaisi.	2800
	Le *Mquinwari*, dit improprement *Kazbek*.	2400
	Le *Chat Albrouz*, sur les confins du Daghestan	2000 ?
	Le *Tchatyr-dagh*, dans la Crimée.	790

SYSTÈME ARABIQUE. Peu important en comparaison de ceux que nous venons de décrire, ce massif comprend toutes les montagnes de l'Arabie, à l'exception de celles de la partie nord-ouest que nous avons réunies au groupe du Liban, dépendant du système Tauro-Caucasien. On ne sait encore rien ni sur la direction ni sur la hauteur des montagnes de ce massif. Il parait cependant que l'Arabie, à quelques exceptions près, offre comme la Perse un immense plateau surmonté et couronné de montagnes, qui semblent s'étendre sans ordre dans toutes les directions, tantôt s'élevant à de grandes hauteurs, tantôt étant tout-à-coup interrompues par des plaines d'une grande étendue, mais toujours hautes et souvent arides. Les chaînes les plus connues qui appartiennent à ce système sont:

La *Chaîne Maritime*, qui borde à une distance de 30 à 100 milles la mer Rouge et le golfe d'Oman, jusqu'au cap Mocadon. Il est probable qu'elle renferme des sommets de 1000 à 1400 toises, surtout dans les rameaux qui se prolongent dans l'intérieur. On doit compter aussi parmi ses pics le *Mont Chakak*, que les pèlerins, en allant de Damas à la Mecque, aperçoivent à deux journées de distance.

La *Chaîne Centrale*, qui parait s'étendre depuis le cap Recan, sur le golfe Persique, jusqu'à la chaîne Maritime aux environs de la Mecque, et à laquelle appartiennent les *Monts El-Ared*. On ne sait rien sur l'élévation de cette chaîne ou pour mieux dire de ce groupe; mais il y a tout lieu de croire qu'elle doit être considérable, à cause de la hauteur de la base sur laquelle s'élèvent ses pics.

La *Chaîne Septentrionale* ou d'*El-Chammar*, que passent les pèlerins en allant de Bassorah à la Mecque; on prétend qu'elle atteint la hauteur du Liban.

SYSTÈME INDIEN ou des GATES. Ce massif qui, à l'exception de la chaîne des Gates et de celle des Nilgherry, offre des montagnes très peu élevées, s'étend sur plus des trois quarts de la surface de l'Inde. La grande vallée de l'Indus à l'ouest, celle du Gange et de la Djemna au nord, séparent les hauteurs qui appartiennent à ce système de celles qui dépendent du grand massif Altaï-Himâlaya. Les *Gates Occidentales*, qui s'étendent pendant plusieurs centaines de milles du nord au sud, offrent la chaîne principale du système Indien; on peut les regarder jusqu'à un certain point comme le noyau de toutes les autres montagnes. Depuis le Tapty, où les géographes commencent cette chaîne, jusqu'au cap Comorin où elle finit, les Gates suivent la côte à une très petite distance. On ne connait point encore la hauteur de toutes leurs pointes les plus élevées, mais il est probable que les plus hautes dépassent 1500 toises. On pourrait regarder la haute *Chaîne d'Abou*, qui s'élève près de la ville de ce nom, dans l'Adjimèr, comme la continuation des Gates. Sans nous perdre dans les innombrables détails qu'exigerait la description des chaînes et des groupes qui serpentent sur les plaines élevées de l'Inde, depuis les bords de la Djemna et du Gange jusqu'au cap Comorin, nous nous bornerons à citer les suivantes comme les plus importantes et les plus connues, en faisant observer que ce sont plutôt des groupes que des chaînes proprement dites, et que malgré leur petite élévation elles offrent de grandes aspérités et des gorges d'un accès très difficile. Ces chaînes sont:

Les *Monts Nilgherry*, qui s'élèvent au nord de Coïmbetore et qu'on pourrait regarder comme l'anneau de jonction entre les Gates Occidentales et les Gates Orientales. Cette chaîne offre les pics les plus élevés après ceux des Gates Occidentales.

Les *Gates Orientales*, qui traversent les provinces de Salem, le Carnatic et le Balaghat et se prolongent jusqu'au Krichna.

Les *Monts du Berar*, qui sous différens noms parcourent les provinces de Kandeich et de Berar, et séparent le bassin du Tapty de celui du Godavery.

Les *Monts Vindhya*, qui forment le plus vaste groupe parmi les hauteurs secondaires de l'Inde, puisqu'ils serpentent sous plusieurs dénominations sur tout l'espace compris entre le Godavery, le Tapty, la Djemna et le Gange. La *chaîne de Mandou*, dans le Malwa, parait être la plus élevée, quoique son point culminant n'atteigne que la médiocre hauteur de 411 toises.

On pourrait regarder les *montagnes de l'île Ceylan*, dont on a tant exagéré la hauteur, comme une dépendance de ce système.

TABLEAU DES POINTS CULMINANS DU SYSTÈME INDIEN.

		Toises.
GATES OCCIDENTALES	Les points culminans des *Gates*, au sud du Tapty	1500?
	Les points culminans de la *Chaîne d'Abou*, au nord du Tapty.	850
	Le *Pic Soubramani*, dans le Malabar.	879
	Le *Mont Taddianda-malla*, dans le Malabar.	887
MONTS NILGHERRY	Le *Mourchourti-Bet*	1376
	L'*Outa-Kamound.*	1003
GATES ORIENTALES	Les points culminans à l'ouest de Nellore.	500
MONTS VINDHYA	Le *Pic de Chaizgour*, dans le Malwa	411
	Le *Pic d'Ambawara.*	300
GROUPE DE L'ILE DE CEYLAN	Le *Pic d'Adam.*	1000
	Le *Pedrogalla*	1015

SYSTÈME OURALIEN. Ce massif qui appartient en commun à l'Europe et à l'Asie, et que presque tous les géographes regardent comme un groupe du grand système Altaï-Himâlaya, n'en

doit pas moins être séparé et former un système indépendant, puisqu'un enfoncement très remarquable, plusieurs lacs salés et des déserts d'un niveau très bas séparent les dernières hauteurs qui appartiennent à ce système de celles qui doivent être rangées dans le système Altaï-Himâlaya. La chaine principale, qui est encore peu connue, surtout dans sa partie méridionale, va du nord au sud, depuis le golfe de Kara jusqu'aux steps des Kirghiz. Cette chaine, peu remarquable pour son élévation, est importante en ce qu'elle forme, depuis le golfe de Kara jusqu'à la source de l'Oural, la barrière entre l'Europe et l'Asie, et parce qu'elle offre dans ses sables aurifères les plus riches mines d'or et de platine exploitées dans l'Ancien-Continent, comme aussi par l'immense quantité de cuivre et surtout de fer qu'on retire de ses entrailles. L'Oural proprement dit, ou la chaine principale, porte successivement, du nord au sud, les noms de *Monts Poyas*, *Oural Verkhotourien*, *Oural d'Iékaterinbourg* et *Oural Bachkirien*. Les plus hautes cimes de toute la chaine et du système se trouvent dans l'Oural Verkhotourien et dans le Bachkirien. On doit remarquer que l'on a extraordinairement exagéré la hauteur de toutes ces montagnes. M. Ferri, qui a séjourné assez long-temps dans ces contrées, nous assure qu'aucun sommet ne conserve la neige pendant toute l'année; d'ailleurs des mesures prises il y a quelques années ont démontré sans réplique combien on était dans l'erreur relativement à la grande élévation qu'on attribuait à leurs sommets principaux. Nous ajouterons qu'une mesure exacte a réduit à 576 toises deux tiers les 1037 toises que tous les géographes s'accordent à donner au *Pavdinskoï kamen*.

Sans parler des branches très peu élevées qui partent de la chaine principale dans la partie nommée *Poyas* (la *Ceinture*), pour former les collines qui s'étendent dans les gouvernemens d'Arkhangel et de Vologda, nous nous bornerons à mentionner les branches suivantes qui se détachent de l'Oural Bachkirien.

Les prétendus *Monts Obtcheï-Syrt*, qui se détachent du versant occidental de la chaine principale, ne sont à proprement parler qu'un long plateau à collines ondulées, qui serpente dans le gouvernement d'Orenbourg; il est surtout remarquable en ce qu'il forme en partie la limite septentrionale du plus grand enfoncement que l'on connaisse sur le globe.

La *Chaîne de Moughodjar*, qui se détache de l'Oural Méridional; elle s'étend dans les pays des Kirghiz de la Petite-Horde, et va expirer entre la mer Caspienne et la mer d'Aral sous le nom d'*Oust-Ourt*.

On pourrait regarder les montagnes qui s'élèvent sur les côtes occidentales du *groupe de Novaïa-Zemlia* (*Terre-Neuve*, la *Nouvelle-Zemble* des géographes) comme un groupe orographique dépendant de ce système.

TABLEAU DES POINTS CULMINANS DU SYSTÈME OURALIEN.

		Toises.
Oural Verkhotourien..........	Le *Kvar-Kouch*..................................	825
Oural Bachkirien............	Le sommet de l'*Irmel*.	696
	Le *Grand-Taganaï*.	638
Groupe de Novaïa-Zemlia.......	Le *Mont-Glazowsky*, dans l'île Septentrionale...........	400

PLATEAUX. On trouve en Asie les plateaux les plus vastes et peut-être les plus élevés de tout le globe; mais on possède encore trop peu d'observations barométriques pour pouvoir en déterminer l'élévation au-dessus du niveau de la mer. Nous offrirons cependant quelques approximations sur la hauteur de quelques-uns des plus remarquables; elles sont le résultat de longues recherches et de l'examen de tout ce que les voyageurs et les savans qui s'en sont occupés nous ont fait connaître de moins vague jusqu'à ce jour. On verra combien on se trompait en estimant à 1400 ou 1600 toises au-dessus du niveau de la mer l'élévation de la Dzoungarie, et de 1300 à 1900 toises celle de la partie orientale du désert de Gobi ou Chamo, puisque les mesures barométriques prises il y a quelques années par MM. Fuss et Bunge, académiciens de St-Pétersbourg, ne donnent à ce dernier que 400 à 666 toises d'élévation au-dessus du niveau de la mer, et puisque M. de Humboldt, qui a visité les limites septentrionales de la Dzoungarie, n'évalue qu'à 300 toises la hauteur des steps voisins du lac Balkach. Enfin, en suivant l'opinion du savant auteur du *Gea*, nous accorderons de 1000 à 1200 toises au plateau de l'Yemen, élévation que M. Zeune a cru pouvoir déduire de la comparaison de la température observée par Niebuhr en 1763, à Beit-el-Faki et à Djeubla (Uschobla).

TABLEAU

DE LA HAUTEUR APPROXIMATIVE DES PRINCIPAUX PLATEAUX DE L'ASIE.

	Toises.	Toises.
Le *plateau de la Mongolie*, comprenant la partie orientale du grand désert de Gobi ou Chamo, et particulièrement le long du chemin d'Ourga aux monts Khing-khan, au nord de Péking......................de	400	à 666

Le *plateau Chinois-Tibetain*, comprenant les vastes terrains élevés du K'ham ou Tibet Oriental, du Sifan, du Khoukhou-noor, du Kansou, du Schensi, du Szutchbouan et du Younan....de	1500 à 2100??
Le *plateau de l'Yemen*....de	1000 à 1200?
Le *plateau de la Petite-Boukharie*, ou du Thian-chan-nan-lou, dans l'empire Chinois... de	1000 à 1400??
Le *plateau du Tibet Occidental*, ou les vallées du Haut-Indus et du Haut-Setledje, dans l'empire Chinois....de	1400 à 2200?
Le *plateau volcanique de l'Asie-Intérieure*, ou de *Bichbalik*, comprenant tout le pays entre la pente du Thian-chan et de la petite chaîne du Tarbagataï et le *plateau de la Dzoungarie*, pays situés dans l'empire Chinois et presque au milieu de l'Asie... de	300 à 400
Le *plateau de l'Asie-Occidentale*, qu'on pourrait aussi nommer *Armeno-Persique* ou *Tauro-Caucasien*, embrassant toute l'Arménie, la Haute-Georgie et la plus grande partie de l'Adzarbaïdjan, le Kourdistan, la partie orientale de l'intérieur de l'Asie-Mineure et toutes les hautes plaines de l'Iran ou du royaume de Perse....de	500? à 1300?
Le *plateau Paropamisien*, comprenant toutes les hautes plaines du Turkestan-Indépendant le long du haut Sihoun et du haut Djihoun, le Khorassan, le royaume de Kaboul et le Baloutchistan....de	650? à 1100?
Le *plateau de la Syrie*, comprenant les hautes plaines d'Alep, de Damas, de Tabarieh, de Jérusalem, etc., etc....de	250? à 400?
Le *plateau de l'Hindoustan*, c'est-à-dire la partie de l'Inde sur laquelle serpentent les monts Vindhya....de	160? à 300?
Le *plateau du Decan* ou l'intérieur de l'Inde, entre la Nerbedda et le Caveri.......	170? à 470?
Le *petit plateau de Pamir* dans le Turkestan, sur le dos du Belour, entre les sources du Djihoun à l'ouest et celles du Yaman-yar à l'est, dont les géographes modernes ont fait tantôt une chaîne de montagnes, tantôt une province. C'est sur cette plaine élevée que le plus célèbre voyageur du moyen-âge, Marco Polo, a observé le premier la grande difficulté que l'on a d'allumer et d'entretenir le feu à de très grandes élévations. Sa hauteur pourrait être estimée....de	2000? à 2400?

VOLCANS. L'Asie est la partie du globe qui, eu égard à sa vaste étendue, paraît offrir actuellement après l'Europe et l'Afrique le moindre nombre de volcans proprement dits Les principaux se trouvent dans la presqu'île de Kamtchatka, où l'on en compte cinq ; nous nommerons : le *Klioutchevskoï* ou *volcan de Tolbatschik*, qui est le plus formidable ; l'*Avatcha*, qui vient après, et le *Kamtchatskaïa*. On pourrait ajouter le *volcan* que M. Francis Hamilton dit exister dans les monts *Djenkyeit*, partie de la chaîne Birmano-Siamoise dans l'Indo-Chine ; ce volcan se trouve entre Moyeip et Tavay. Le *Pe-chan* ou *Echik-bach* sur la pente septentrionale du Thian-chan dans le Thian-chan-pe-lou et à quelques milles de Koutché, et celui de *Ho-tcheou*, sur sa pente méridionale, dans le Thian-chan-nan-lou et peu éloigné de Tourfan, sont très remarquables, étant les monts ignivomes encore brûlans, les plus éloignés de la mer que l'on connaisse ; c'est à deux savans orientalistes, à MM. Abel Rémusat et Klaproth, que les géographes doivent leur connaissance. On a encore des doutes sur l'existence des volcans qu'on prétend avoir observés en 1825 dans la partie orientale de l'Himalâya, et l'activité des autres volcans de ce continent est pour le moins très contestée. Nous citerons cependant, sur l'autorité imposante de M. de Humboldt, le *volcan de Damavend*, visible de Téhéran, et le *Seïban*, entre Melazkerd et Bayazid, en Arménie. Mais c'est dans les îles que l'Asie offre le plus souvent ce terrible phénomène. Nous nommerons dans l'archipel du Japon : le *Fousi-no-yama*, dans l'île Niphon ; c'est le plus considérable et le plus terrible de tout l'empire Japonais ; le *Sira-yama* et l'*Asama-yama* ou *Asama-no-dake*, dans la même île ; l'*Ounzen-ga-dake*, le *Miyi-yama* et l'*Aso-no-yama*, dans l'île Kiousiou ; les trois *volcans* sur la *baie des Volcans*, dans l'île Ieso ; l'*Ourbitch*, dans l'île Itouroup, une des Kouriles ; et celui de l'îlot *Koo-sima*, à l'ouest du détroit de Sangar ; ce dernier est, selon le docteur Tilesius, le *volcan peut-être le plus petit du globe ;* son cône ne s'élève qu'à 25 toises. Tous ces volcans appartiennent à l'empire Japonais. Dans l'Asie Russe, outre ceux du Kamtchatka, déjà mentionnés, nous nommerons ceux des îles *Alaïd*, *Ikarma* et *Tchirikotan* dans l'archipel des Kouriles. La mer des Indes offre dans le volcan, sur l'îlot *Barren-island*, une montagne ignivome très active. Notre cadre ne nous permet pas de parler des volcans sous-marins et de ceux que les naturalistes classent ou avec les flammes légères de Pietra-

Mala et de Barigazzo dans les Apennins, ou avec les éruptions boueuses de Macalouba et de Taman. L'Asie, ainsi que les autres parties du monde, a déjà présenté aux voyageurs plusieurs de ces volcans qui n'offrent qu'une partie des phénomènes des volcans proprement dits.

VALLÉES et PLAINES. Il serait oiseux de vouloir seulement nommer toutes les vallées et toutes les plaines principales de cette partie du monde. Nous nous bornerons à citer les vallées du *Gherwal,* du *Nepal,* du *Boutan,* du *Tibet,* du *Szu-tchhouan,* du *Yun-nan,* de l'*Arménie,* du *Caucase* et de l'*Adzar-batdjan,* pour la grande élévation de leur sol. Ensuite nous nommerons les plaines qu'arrosent le *Gange,* l'*Ira-ouaddi,* le *Maykaoung,* le *Kiang,* le *Houang-ho,* la *Lena,* l'*Iénisseï,* l'*Ob,* le *Djihoun,* le *Sihoun* et l'*Euphrate,* à cause de leur grande étendue. Nous ajouterons que la *plaine* qui s'étend au sud de Péking à travers le Payho, le canal Impérial, le canal de Weiho, le Houang-ho et son affluent le Hai-ho, sur une longueur de presque 500 milles du nord au sud, et qui se prolonge ensuite à l'est jusqu'à l'embouchure du Houang-ho, formant un système montueux isolé des montagnes du Chantoung, *est une des plaines les plus vastes du monde.*

ENFONCEMENS. L'Asie offre non-seulement les montagnes les plus hautes et peut-être les plateaux les plus élevés du globe, mais aussi la *dépression de sa surface* la plus considérable et la plus étendue que l'on connaisse. Ce trait si remarquable de sa géographie physique, qu'elle partage cependant avec l'Europe Orientale, est bien connu depuis environ une dizaine d'années, malgré le silence des géographes routiniers qui nous décrivent minutieusement le contour des îles, les cascades d'une médiocre élévation, les détours compliqués de quelques fleuves peu considérables, et une foule d'autres accidens du sol d'une importance secondaire. L'existence de ce singulier affaissement a été prouvée par les observations barométriques de nivellement faites par Lecker à Astrakhan, cité par Chappe d'Auteroche, par MM. de Parrot et Engelhardt, entre la mer Caspienne et la mer Noire; par MM. de Helmersen et Hoffman, entre Orenbourg et Gouriev; par MM. Duhamel et Anjou, entre la mer Caspienne et la mer d'Aral. Voici les limites de ce grand enfoncement d'après M. de Humboldt, qui le premier les a tracées en résumant tous les travaux entrepris jusqu'à ce jour pour les reconnaître. La mer Caspienne et celle d'Aral offrent la partie la plus basse de ce bassin intérieur du globe; une partie considérable des terrains qui lui appartiennent s'étend entre la Kouma, le Don, le Volga, l'Oural ou Iaïk, l'Obtcheï-syrt, le lac Ak-sakal, le Sihoun inférieur et le khanat de Khiva sur les rives de l'Amouderia. Tous ces pays, dont M. de Humboldt évalue la superficie à environ 10,000 milles allemands carrés, sont situés au-dessous du niveau de l'Océan. M. de Humboldt fixe à 50 toises au-dessous de ce même niveau la hauteur moyenne des eaux de la mer Caspienne, et à 31 celle des eaux de la mer d'Aral; Saratov sur le Volga, et Orenbourg sur l'Oural, malgré leur grande distance de la mer Caspienne, ne sont encore qu'au niveau de l'Océan. Les faits publiés il y a quelques années par M. Parrot, pour prouver l'inexactitude de ses premières observations barométriques, qui l'ont engagé à donner ce grand abaissement à la mer Caspienne, ne nous paraissent pas encore assez positifs pour nous déterminer à regarder son niveau égal à celui de l'Atlantique, surtout après les observations thermométriques faites avec beaucoup de soin par M. le colonel Monteith, observations dont le résultat serait un enfoncement de 391 pieds anglais.

DÉSERTS et STEPS. L'Asie offre un grand nombre de déserts et de steps, dont plusieurs sont d'une immense étendue. On peut regarder, à quelques exceptions près, toute la *partie septentrionale de l'Asie Russe,* comme un immense step, parsemé de grands marais. Dans sa partie méridionale on trouve beaucoup de steps, quoique moins vastes que celui qui borde l'Océan-Glacial-Arctique. Parmi ces steps on doit citer le grand *step des Kirghiz;* une partie considérable appartient au Turkestan-Indépendant : c'est le plus grand. Viennent ensuite celui d'*Ichim,* entre le Tobol et l'Irtyche; celui de *Baraba* entre l'Irtyche et l'Ob. Le désert de *Gobi,* quoique beaucoup plus resserré qu'on ne le présente sur les cartes, est toujours un des plus grands déserts sablonneux que l'on connaisse; il traverse la Mongolie, et sépare les Khalkha des Mongols proprement dits; son milieu est, selon la découverte de M. Bunge, un ancien fond de mer. Un autre désert, mais beaucoup moins grand, occupe

une partie du Thian-chan-nan-lou et s'étend au sud du Tarim; c'est le plus central de l'Asie; on pourrait le nommer le *désert Central* à cause de sa position; nous l'avons déjà vu figurer parmi les plateaux les plus remarquables de l'Asie. Le *désert de Khârizm* et ceux de *Karâ-koum* et de *Kizyl-koum,* dans le Turkestan-Indépendant. Le *désert d'Adjimèr* entre l'Indus et le Ban, dans l'Inde; et ceux de l'*Adjemi,* de *Kirman* et de *Mekran,* dans la Perse. Le *Barraï-el-Cham* ou le *désert de Syrie,* entre cette région et l'Euphrate. Enfin les vastes déserts qui occupent la plus grande partie de l'Arabie, parmi lesquels celui d'*Akhaf* paraît être le plus étendu.

CLIMATS. Les nombreux plateaux qui occupent la plus grande partie de la surface de l'Asie, et la direction des grandes chaînes de montagnes qui s'élèvent sur leur dos, donnent à la plupart des régions dont se compose cette partie du monde, des climats physiques rarement correspondans aux climats astronomiques. En suivant les traces de Malte-Brun, nous partagerons l'Asie sous ce rapport dans les cinq régions suivantes :

Région Centrale. Elle occupe le centre du Continent Asiatique et embrasse toutes les contrées comprises dans l'empire Chinois, que nous avons vues figurer parmi les plateaux de l'Asie. Quoique située entre le 28e et le 50e parallèle, cette vaste région est généralement sujette à des froids excessifs, tels qu'on n'en éprouve de semblables que dans les latitudes les plus élevées. L'hiver y est très long et l'été très court: ce dernier y est accompagné d'une chaleur insupportable dans les déserts, à cause des sables qui en recouvrent la surface. Mais, à cause d'une grande dépression du sol et d'autres circonstances, le pays compris entre le Kuen-lun et le Thian-chan, ainsi que quelques autres contrées, jouissent d'un climat bien différent, car le coton, le riz, la grenade et la vigne y prospèrent partout.

Région Méridionale. Elle comprend l'Inde et l'Inde-Transgangétique. Garanties des vents glacés du nord par les montagnes du Tibet et du Yunnan, inclinées fortement vers l'équateur et arrosées par de nombreux et larges fleuves, ces magnifiques contrées offrent, surtout l'Inde, les pays les plus fertiles et les plus riches de l'Asie. L'hiver y est inconnu et les étés y sont très chauds, quoique cependant, généralement parlant, ils soient bien loin d'offrir les excès de chaleur qu'on éprouve dans la Région Occidentale. On n'y connaît en général que deux saisons : l'été ou la *saison sèche*, et le printemps ou la *saison des pluies*. Nous nommons printemps cette dernière, parce que dans les plaines de cette région le thermomètre oscille toujours autour du tempéré.

Région Septentrionale. Elle embrasse toute l'Asie Russe au nord du plateau central. Penchée tout-à-fait vers le pôle et vers l'Océan-Glacial-Arctique, cette vaste région n'aspire jamais la douce haleine des vents des tropiques; elle voit continuellement les glaces s'amonceler en masses énormes aux embouchures de ses grands fleuves et le long de ses côtes solitaires bordées du côté opposé d'immenses marais glacés. Quelques cantons dans ses parties australe et occidentale, favorisés par des circonstances locales, forment les seules exceptions qu'offre l'aspect horrible des immenses solitudes de cette vaste partie de l'Asie.

Région Orientale. Cette région, qui se confond insensiblement avec les plateaux de l'Asie-Moyenne, offre trois parties distinctes. La *Septentionale*, qui comprend l'extrémité orientale de la Mongolie et le pays des Mandchoux; par son exposition au nord-est, par l'élévation assez considérable de son sol, par son voisinage de la Région Septentrionale et des grands plateaux, cette subdivision offre les contrées de la zone tempérée peut-être les plus froides de tout le globe. La *Partie Méridionale* comprend la Corée et la Chine; bordée au nord et à l'ouest par des pays très froids, avec un sol fortement incliné à l'orient et baignée dans ses extrémités méridionale et orientale par le Grand-Océan dont la température est peu variable, cette subdivision, malgré sa position méridionale, doit être nécessairement moins chaude que les autres pays de l'Asie situés sous les mêmes parallèles. Aussi voyons-nous la Chine nous offrir tous les climats de l'Europe. La troisième partie, que nous appellerons *Maritime*, embrasse cette longue chaîne d'îles volcaniques, qui, avec la côte opposée du Continent Asiatique, forment les méditerranées d'Okhotsk, du Japon, de Toung-haï. et dont les montagnes composent le groupe maritime du système Altaï-Himâlaya. Voyez à la page 636. Placée entre les pays tropicaux et les contrées froides de cette région d'un côté, et de l'autre entre les contrées glacées de la Région Septentrionale, environnée en outre des mers les plus orageuses du globe, cette région entièrement maritime doit présenter nécessairement d'innombrables variations de température, et éprouver en hiver des froids peu en rapport avec les latitudes sous lesquelles sont situées ses îles les plus boréales.

Région Occidentale. Cette grande région se détache plus qu'aucune des autres de la masse du Continent. La mer Caspienne, dit Malte-Brun, le Pont-Euxin, la Méditerranée et les golfes Persique et Arabique donnent à l'Asie-Occidentale quelques ressemblances avec une grande péninsule. On pourrait, avec quelque degré de vérité, dire que cette région est aussi opposée à la région Orientale, que celle du Midi l'est à celle du Nord. L'Asie-Orientale est en général humide ; l'Occidentale est sèche et même en plusieurs endroits aride ; l'une a le ciel orageux et souvent nébuleux ; l'autre jouit de vents constans et d'une grande sérénité d'atmosphère ; l'une a des chaînes de montagnes escarpées séparées parfois par des plaines marécageuses ;

l'autre est composée de plateaux en grande partie sablonneux et peu inférieurs en élévation aux chaines de montagnes qu'ils portent sur leur dos. Dans l'Asie-Orientale on voit les fleuves de long cours se suivre de très près, tandis que dans l'Asie-Occidentale il n'y en a que deux ou trois d'un volume considérable, mais en revanche beaucoup de lacs sans écoulement. Enfin, la proximité de l'immense foyer de chaleur que renferme l'Afrique, la qualité du sol et la petite masse d'eau qui le couvre donnent à une très grande partie de l'Asie-Occidentale une température bien plus chaude que celle dont jouissent même les pays les plus méridionaux du Continent Asiatique.

MINÉRAUX. Il n'y a pas de minéral précieux ou utile qu'on ne rencontre dans cette vaste partie de l'Ancien Continent. Si l'Asie, sous le rapport minéralogique, parait jouer un rôle moins brillant que l'Amérique, ce n'est pas parce qu'elle est moins riche, mais parce que l'on connait encore très imparfaitement ses richesses minérales, et parce que l'art de les exploiter y est encore peu avancé. Le tableau suivant offre, comme celui que nous avons donné à la page 96, les pays de l'Asie qui se distinguent le plus par leurs richesses minérales. Mais nous devons faire observer, pour nous mettre à l'abri de la critique, que les prétendues mines de diamans de Golconde, mentionnées dans toutes les géographies et dans presque tous les traités d'histoire naturelle, n'ont jamais existé. Selon M. Hamilton, cette pierre précieuse, qu'on trouve si abondamment près des rives du Krichna et du Pennar, n'est connue dans le commerce sous le nom de *diamans de Golconde,* que parce qu'elle a été taillée dans cette ville, qui depuis bien des siècles a été justement regardée comme son marché principal.

TABLEAU MINÉRALOGIQUE DE L'ASIE.

DIAMANS. *Inde*, royaume du Nizam, Balaghat, Soumbhoulpour, Gundur, Ceylan; *Asie Russe*, gouvernemens de Perm et d'Orenbourg.

AUTRES PIERRES PRÉCIEUSES. *Empire Birman; royaume de Siam; Inde*, Ceylan, etc.; *Russie Asiatique*, dans les gouvernemens de Perm, d'Orenbourg, de Tomsk, d'Irkoutsk, etc.; *empire Chinois*, Chine, etc.; *royaume de Perse*, Khorassan, etc.; *Turkestan-Indépendant*, Badakhchan.

OR. *Empire Japonais*, îles Sado, Niphon, etc.; *empire Chinois*, Tibet, Yun-nan, etc.; pays des Lolos, île Haï-nan; *Asie Russe*, gouvernemens de Perm, d'Orenbourg, de Tomsk, etc.; *empire Birman*, Ava, Laos, etc.; *empire d'An-nam*, Tonquin et Laos, etc.; *royaume de Siam*, Laos; *péninsule de Malacca; Asie Anglaise*, royaume d'Assam, etc.

ARGENT. *Empire Chinois*, Chine; *Russie Asiatique*, gouvernemens de Tomsk, Irkoutsk, etc.; *empire d'An-nam*, Tonquin, Cochinchine; *empire Japonais*, province de Bungo; *Asie Ottomane*, Arménie, Asie-Mineure.

ÉTAIN. *Royaume de Siam*, île Djanbseylon, etc.; *péninsule de Malacca*, royaume de Ligor, royaume de Quéda, etc.; *empire Chinois*, Chine; *empire Birman; empire d'An-nam*, Cochinchine, etc.

MERCURE. *Empire Chinois*, Chine, Tibet; *empire Japonais; Inde*, Ceylan.

CUIVRE. *Empire Japonais*, province de Sourounga, Ietsingo, Kiino-kuoni, etc.; *Asie Russe*, gouvernemens de Perm, d'Orenbourg, de Tomsk, Géorgie, etc.; *Asie Ottomane*, Asie-Mineure, Arménie; *empire Chinois*, Yun-nan, Kouei-tcheou, etc.; dans la Chine, le Tibet, etc.; *empire d'An-nam; Inde*, Népal, Agra, Adjimèr, Nellore, etc.; *royaume de Perse*, Adzarbaïdjan.

FER. *Asie Russe*, gouvernemens de Perm, d'Orenbourg, de Tomsk, d'Irkoutsk; *Inde*, Cachemire Népal, Bengale, Bahar, Oude, Agra, Berar, Nellore, etc.; *empire Chinois*, Chan-si, Chen-si dans la Chine, Tibet, Boutan; *royaume de Siam;* royaume de Siam proprement dit; *empire d'An-nam*, Tonquin, etc.; *Asie Ottomane*, Diarbekir, etc.; *royaume de Kaboul, Confédération des Seikhs*, Peichaouer; *royaume de Perse*, Fars; *empire Japonais.*

PLOMB. *Empire Chinois*, Chine; *Asie Russe*, gouvernemens d'Irkoutsk, de Tomsk, de Géorgie; *royaume de Siam; empire Japonais*, île de Ieso; *royaume de Perse*, Fars; *Arabie*, imanat de Mascate; *Asie Ottomane*, Asie-Mineure, Arménie.

CHARBON DE TERRE. *Empire Chinois*, les provinces septentrionales de la Chine; *Inde*, Bengale, etc. Ce minéral existe dans plusieurs autres contrées de cette partie du monde, mais sans y être exploité.

SEL. *Empire Chinois*, Tchy-li et autres provinces de la Chine propre; *Inde*, Guzerate, Adjimèr, Bengale, Lahore, Allahabad, Agra, Orissa, etc., côte de Coromandel, Arakan, Ceylan, etc.; *Asie Russe*, step d'Ichim, de Baraba, etc., lac de Koriakov, non loin de l'Irtyche, Chirvan, Arménie, etc.; *royaume de Perse; Arabie*, Yemen; *Asie Ottomane*, Anatolie, Chypre, etc.

VÉGÉTAUX. Cette immense partie de l'Ancien Continent est dotée d'une végétation extrêmement riche et variée. Toutes les familles naturelles semblent en effet avoir des représentans dans les plantes de l'Asie, car la vaste étendue de son continent réunit les climats les plus disparates. Depuis les humbles végétaux des mers glaciales qui composent la flore Arctique, jusqu'aux arbres gigantesques et aux plantes des Indes

orientales, admirables par le luxe de leur végétation, on trouve en Asie tous les intermédiaires; quelquefois les extrêmes semblent exister dans une même contrée, comme, par exemple, dans le nord de la presqu'île en deçà du Gange où la haute chaîne des monts Himalâya présente une végétation polaire; mais la plupart des autres pays de l'Asie offrent chacun une végétation homogène et tellement caractéristique que, pour donner une idée générale des plantes qui couvrent le Continent Asiatique, nous croyons convenable de le diviser en plusieurs grandes régions. Nous avouerons néanmoins que ces régions présentent sur leurs bords des nuances qui se fondent entre elles de manière à ne point offrir de limites précises. Elles se lient aussi par les plus grands rapports avec les autres parties du monde qui les avoisinent. Ainsi, la végétation de l'une a l'aspect Européen, tandis que celle de l'autre est ou Africaine ou Océanique, selon qu'elle est soumise aux mêmes influences climatériques de l'Afrique ou de l'Océanie. Mais ce défaut de précision est inévitable, lorsqu'on veut parler d'une manière générale des productions naturelles d'une immense contrée. Les régions suivant lesquelles nous divisons l'Asie sous le point de vue botanique sont : 1° la *région Sibérique;* 2° la *région Sinico-Japonique;* 3° la *région Arabico-Persique;* 4° la *région Indique.*

Région Sibérique. Sous cette dénomination, nous entendrons la réunion de ces immenses contrées qui s'étendent depuis les monts Ourals à l'occident jusqu'à la mer du Kamtchatka à l'orient, et depuis la mer Glaciale jusqu'aux confins de la Chine proprement dite et aux montagnes qui bordent le Tibet. Arrosées par une multitude de fleuves et de rivières, coupées en divers sens par plusieurs grandes chaînes de montagnes, ces contrées nourrissent un nombre de végétaux fort considérable, nombre qui doit s'accroître à mesure qu'on s'éloigne du pôle et que l'aspect du pays est plus diversifié. Jetons un coup-d'œil rapide sur la nature des régions partielles qui divisent naturellement cette grande portion du Continent Asiatique. Toute l'étendue comprise entre la Russie d'Europe et le fleuve Iénisseï offre dans ses productions une physionomie européenne. C'est à l'est de ce fleuve que l'on croit être réellement en Asie, soit par la nouveauté des plantes, soit par l'aspect étrange de la contrée. Ici ce n'est plus, comme dans la partie occidentale, une terre où çà et là s'élèvent des collines et quelques hautes sommités, mais le pays est traversé par de hautes chaînes de montagnes entre lesquelles s'étendent de vastes plaines ou des vallées remarquables par leur fertilité. Les bords du Iaïk, de l'Irtyche, de l'Ob et de la Selenga sont les lieux qui ont été le plus explorés sous le point de vue botanique; et les collections rapportées par Gmelin, Pallas et Patrin, donnent une idée de la végétation dans cette partie du globe. C'est principalement sur les environs du lac Baïkal et sur les gouvernemens où le commerce attire les voyageurs, que nous avons le plus de notions.

Pour en donner une idée générale il convient, d'après l'examen des matériaux que nous possédons, de signaler les genres de plantes qui caractérisent la région Sibérique. La majeure partie de ces genres appartiennent aux familles des *ombellifères*, des *rosacées*, des *synanthérées*, des *gentianées*, des *graminées*, des *cypéracées*, des *crucifères*, des *légumineuses* et des *renonculacées*. On en trouve également d'autres qui sont comme les représentans des petites familles dont ils font partie. Dans les ombellifères nous citerons plusieurs espèces de *ligusticum* et de *selinum* particulières aux bords du Iaïk et de la Lena. Le genre *spiræa* de la famille des rosacées est presque entièrement indigène de la Sibérie. Les *asters*, les *absinthes* (artemisia), les *gentianes*, les *pédiculaires*, les *dauphinelles*, les *carex*, etc., sont fort nombreux dans les contrées à l'est du Iénisseï. Parmi les légumineuses on remarque le genre *astragalus*, composé d'une masse énorme d'espèces presque toutes particulières à la Sibérie, mais répandues de loin en loin sur cette immense région. On conçoit, en effet, que la diversité des stations doit faire naître des plantes voisines quant aux formes génériques, mais très différentes par leur port, leur feuillage, etc. Ainsi, un genre de plantes tel que l'*astragalus* dont il vient d'être question, affectionne un climat particulier comme celui de la Sibérie; mais ses nombreuses espèces sont modifiées d'après les changemens des localités. D'un autre côté, la région Sibérienne est tellement vaste qu'on doit y distinguer plusieurs climats; par conséquent les plantes qui naissent sous l'influence de ces climats divers ne doivent point se ressembler. Aussi la végétation du Kamtchatka a-t-elle de grands rapports avec celle de la côte nord-ouest d'Amérique; tandis que les végétaux de la Daourie ressemblent à ceux de la Russie-Méridionale; ceux des monts Altaï ont des rapports avec les végétaux des chaînes Caucasiques, et ceux du gouvernement d'Irkoutsk avec les plantes de la Chine-Occidentale.

Région Sinico-Japonique. Elle comprend non-seulement la Chine proprement dite, mais encore tout le royaume d'An-nam avec la Cochinchine qui fait le prolongement méridional du littoral chinois sur l'Océan, ainsi que les grandes îles situées dans cette mer à l'est de la Chine, et qui dépendent de la monarchie Japonaise. Les difficultés sans nombre qu'ont éprouvées les Européens et surtout les savans pour pénétrer dans ces pays si dignes de l'attention des naturalistes, ont singulièrement retardé la connaissance des plantes qui y croissent naturellement. Après avoir demeuré deux ans au Japon, Kæmpfer, médecin allemand, le quitta en 1692 et

publia la relation de son voyage sous le titre de *Amœnitates exoticæ*, etc., ouvrage dans lequel il décrivit et figura les plantes les plus remarquables du Japon. En 1775, le docteur Thunberg, animé du zèle le plus ardent pour la science, surmonta tous les obstacles : établi comme chirurgien dans la petite île de De-Sima située dans la baie de Nangasaki, il en explora les richesses végétales sous le prétexte de chercher des plantes médicinales, parcourut ensuite pendant quatre mois tout le pays jusqu'à Iedo, capitale de l'empire. La *Flora Japonica* fut le résultat de cette expédition. Ce livre, malgré ses imperfections, est fort précieux à cause des renseignemens qu'il fournit sur l'état général de la végétation. De nouveaux renseignemens sont promis à l'Europe savante par le docteur Siebold, naturaliste hollandais, qui a fait un long séjour au Japon et qui a déjà publié quelques résultats de ses observations botaniques. Il s'en faut de beaucoup que nous ayons sur la Chine des documens aussi importans. La science des végétaux ne paraît pas avoir fait de grands progrès chez les Chinois, car d'après les dessins des plantes qui nous sont venus de la Chine, par la voie du commerce, on s'aperçoit bien qu'ils ont tout sacrifié à la bizarrerie des formes et au brillant du coloris, et qu'ils se soucient fort peu de ce qui peut instruire sur les objets qu'ils ont voulu représenter. Cependant, grâces au goût des Chinois pour les plantes d'ornement, les négocians d'Europe ont pu se les procurer à Canton, le seul port qu'il leur soit permis de visiter et aux environs duquel quelques botanistes ont herborisé pour ainsi dire par procuration. Loureiro, missionnaire Portugais, qui a passé trois ans dans cette ville, ne pouvait obtenir les plantes des environs que par l'intermédiaire d'un paysan chinois. Cet auteur les a publiées dans l'ouvrage important qui a pour titre : *Flora Cochinchinensis ;* mais le plus grand nombre des végétaux dont ce livre renferme l'histoire botanique croît dans la Cochinchine.

Une singulière analogie avec la flore Européenne, et en même temps la présence de plusieurs végétaux de l'Inde, tels sont les traits principaux qui caractérisent la flore Japonaise. On y rencontre, en effet, des *veronica*, des *iris*, des *carex*, des *campanula*, des *chenopodium*, des *allium*, des *juncus*, des *euphorbia*, etc., etc., spécifiquement semblables à nos plantes européennes. Mais, d'un autre côté, le Japon nourrit des *canna*, des *amomum*, des *justicia*, des *celastrus*, des *carissa*, des *dioscorea*, des *diospyros*, des *paullinia*, des *laurus*, etc., que nous savons être des plantes indiennes ou indigènes des climats tropiques. Ce mélange des deux végétations peut s'expliquer par la position géographique des îles japonaises, par la grande chaleur qui y règne pendant l'été et la basse température de l'hiver, enfin par l'inégalité et la différence de nature du sol qui donne naissance à des plantes fort diverses. Le Japon offre en outre des espèces et même des genres particuliers. Nous citerons, entre autres, plusieurs plantes remarquables : l'*olea fragans* qui sert, dit-on, à aromatiser le thé ; l'*aububa japonica*, arbrisseau que l'on cultive dans les jardins d'Europe, à cause de son feuillage touffu, luisant et tacheté ; le *gardenia florida*, si multiplié dans les serres des jardins d'Europe et dont les fleurs toujours doubles exhalent l'odeur la plus suave ; le *rhus vernix*, célèbre par le vernis qui en découle ; les *aralia cordata*, *pentaphylla* et *japonica*, ces végétaux d'une petite famille voisine des ombellifères et dont les fleurs offrent l'élégante disposition qui caractérise ces dernières ; plusieurs liliacées, telles que l'*amaryllis sarniensis*, le *lilium japonicum*, les *hemerocallis japonica* et *cordata*, qui se sont répandues dans tous nos jardins ; le *camellia*, qui, par les soins de nos horticulteurs, s'est extraordinairement multiplié et a produit un grand nombre de variétés aussi remarquables par la vivacité et la fraîcheur de leurs couleurs que par l'élégance de leurs formes ; le *daphne odora ;* le *sophora japonica ;* le *pyrus japonica* à fleurs d'un beau rouge écarlate : le *mespilus japonica ;* plusieurs spirées, et enfin le *corchorus japonicus* ou plutôt *spiræa japonica*, qui décorent maintenant les bosquets de l'Europe.

Quoique nous ne possédions que peu de données sur la végétation de la Chine, nous pouvons néanmoins avancer d'une manière générale qu'elle a beaucoup de rapport avec celle du Japon. Seulement elle est moins riche en plantes analogues à celles de l'Inde, tandis qu'au contraire elle nourrit beaucoup de végétaux semblables à ceux de la région Sibérique et qui appartiennent même pour la plupart à des genres européens. La fertilité du territoire chinois, sa culture extrêmement soignée, ont changé, sans doute, l'aspect du pays, soit par l'extirpation des espèces semées par la nature, soit par les changemens que la culture du riz et d'autres céréales ont fait subir au sol. Aux environs de Péking les plantes herbacées sont pour la plupart les mêmes que celles des environs de Paris. M. de Jussieu possède un herbier formé par un missionnaire (le père d'Incarville), et qui peut servir de preuve à notre assertion. Cependant, certaines contrées de la Chine et particulièrement les provinces méridionales, sont les habitations naturelles de plusieurs plantes remarquables par leur extrême beauté ou par les usages qu'en font journellement, non-seulement les Chinois, mais encore des nations répandues sur toute la terre. Il nous suffira de citer parmi les plantes d'ornement, l'*hortensia*, l'*hibiscus sinensis*, le magnifique *aster* connu sous le nom de *reine-marguerite*, la jolie *primevère* nouvellement introduite dans les jardins d'Europe sous le nom de *primula sinensis*, la *glycine sinensis*, magnifique légumineuse à fleur de couleur lilas et qui se multiplie avec la plus grande facilité par les soins de nos horticulteurs, etc. Le *thé* (thea viridis), dont tout le monde connaît l'utilité, est indigène de la Chine. Les différentes sortes que l'on rencontre dans le commerce ne proviennent pas d'espèces différentes sous le rapport botanique ; elles doivent leurs qualités à la meilleure préparation qu'on leur fait subir ainsi qu'à la stratification de plusieurs couches des

fleurs de l'*olea fragrans* et du *camellia sasanqua*, végétaux communs dans les lieux où croît le thé. Nous mentionnerons encore, comme une des plantes les plus intéressantes par leur importance commerciale : l'*illicium anisatum*, qui fournit l'anis étoilé ou anis de la Chine, avec lequel on aromatise l'anisette de Bordeaux et plusieurs autres liqueurs de table.

Région-Arabico-Persique. Toute la partie sud-ouest de l'Asie, ou celle que nous désignons en Europe sous le nom d'*Orient*, est comprise dans cette région. Au nord, sa végétation se confond avec celle de l'Europe Méridionale et Orientale, excepté dans la partie située entre la mer Caspienne et la mer Noire, où de hautes chaînes de montagnes (le Caucase et le Taurus), et dans les plaines voisines des mers où la dépression d'un sol arénacé et imprégné de sel déterminent la croissance des végétaux particuliers. Les plantes de l'Asie-Mineure, c'est-à-dire de tout le littoral Asiatique de la Méditerranée, ont les plus grands rapports avec celles de la Grèce, de l'Italie et de l'Egypte. Cependant, quelques pays dont le sol est très varié, la Syrie, par exemple, offrent aussi plus de variétés dans les espèces qu'ils nourrissent. Ainsi le Liban nourrit un certain nombre de plantes que l'on ne retrouve point ailleurs. C'est dans cette chaîne de montagnes que croissait en abondance, aux temps les plus reculés de l'histoire sacrée, le fameux cèdre (*pinus cedrus* Lin., *cedrus excelsa* des auteurs modernes) qui servit à la construction du temple de Jérusalem. Ce bel arbre est maintenant si rare dans sa patrie, que, suivant des voyageurs dignes de foi, on n'en trouverait pas trente individus dans toute la chaîne du Liban. D'autres plantes s'y sont au contraire extraordinairement multipliées. Ce sont principalement celles dont les produits sont devenus des objets de commerce très considérables. Telles sont les diverses espèces d'*astragalus*, d'où découle la gomme adraganth. L'empire Persan a reçu la visite d'un grand nombre de voyageurs; mais ces voyageurs se sont plutôt appliqués à transmettre leurs observations sur les mœurs, les usages et les antiquités des pays qu'ils ont parcourus, qu'à nous en faire connaître l'histoire naturelle. Les seuls documens importans que l'on possède en Europe sur la flore de l'intérieur de la Perse, sont encore inédits et consistent en quelques herbiers recueillis par les voyageurs Michaux, Bruguières et Olivier. Espérons que les matériaux recueillis par M. Bélanger, dans la traversée de la Perse depuis le Caucase jusqu'au golfe Persique, fourniront des renseignemens nombreux et intéressans pour la Flore de cette contrée. Ces collections, quoique fort incomplètes, donnent néanmoins une idée suffisante de la végétation persique; on cesse d'y voir les formes européennes qu'offraient encore les plantes de l'Asie-Mineure; les genres ont changé et ils offrent de grandes affinités avec les plantes de l'Hindoustan. De tout temps les Persans ont été passionnés pour les jardins d'agrément, et ils y ont cultivé un certain nombre de charmans végétaux qui se sont répandus dans les jardins d'Europe; tels sont le lilas, le cyclamen, plusieurs espèces d'œillets, de roses, etc., auxquels on donne pour nom spécifique celui de la Perse, leur patrie originaire.

La flore de l'Arabie voisine de la mer Rouge, car c'est la seule partie de cette région que l'on connaisse suffisamment, se lie avec celle d'Egypte. Parmi les botanistes qui ont exploré avec succès cette région, Forskal est celui qui a laissé le plus de renseignemens positifs; un séjour de plusieurs années dans l'Arabie Heureuse, pendant lequel il se concilia l'amitié des indigènes, le mit à portée de connaître les végétaux du pays beaucoup mieux que n'aurait pu le faire tout autre voyageur. Sa flore d'Egypte et d'Arabie comprend un plus grand nombre de plantes appartenant à cette dernière contrée qu'à la première. Le littoral arabique de la mer Rouge est célèbre par la beauté et la richesse de ses productions végétales, à l'exception des environs de Suez où la végétation est extrêmement aride. Près de Ter, ville située au pied du mont Sinaï, on cultive en abondance plusieurs sortes d'arbres fruitiers, et on rencontre çà et là de petites forêts de palmiers. Au sud de ces contrées est située la partie principale de l'Arabie nommée *Yemen* ou Arabie Heureuse. Ce riche pays est entrecoupé de rivières et de chaînes de montagnes qui entretiennent la fertilité de son territoire le plus souvent argileux. Le climat y est assez pluvieux; ce qui, joint aux autres circonstances, fait que la température y éprouve beaucoup de vicissitudes. C'est non loin de Loheïa, ville située sur les bords de la mer Rouge, qu'est le centre de la flore Arabique. On y rencontre de temps en temps, dans les terrains sablonneux, le *corypha umbraculifera* ou palmier-éventail qui croît abondamment dans les Indes-Orientales. Le café (*coffæa arabica*) est spontané dans les monts Djébbel èsuad, près de la ville de Hadie; mais on cultive cette précieuse plante dans toute l'étendue de la contrée. Depuis la ville de Djœbla jusqu'à Taæs, le pays est pour ainsi dire envahi par de petits bois d'euphorbes arborescentes. On y voit aussi, mais en petite quantité, le *mimosa nilotica*, arbre qui fournit la gomme arabique. La présence en Arabie de ces plantes à gomme, de plusieurs autres qui se retrouvent également en Afrique, particulièrement sur la côte occidentale, indique un certain rapport de végétation entre ces diverses contrées. D'un autre côté, la Flore de la partie sud de la presqu'île Arabique, se lie avec celle de l'Inde-Méridionale et de son archipel, ainsi que le prouve le palmier que nous avons mentionné plus haut.

Si nous ne craignions pas d'être trop prolixe, nous citerions une foule de végétaux qui croissent dans l'Arabie et qui depuis long-temps sont célèbres par les parfums et les médicamens qu'on en retire; nous parlerions de ces plantes céréales tellement nombreuses et vigoureuses dans cette partie du monde, qu'on a prétendu que celle-ci en avait été le berceau; mais ces renseignemens nous forceraient de dépasser les limites de cette notice qui a seulement pour but de donner une idée générale sur la végétation des diverses régions.

Région Indique. De toutes les parties du continent Asiatique, c'est la plus favorisée de la nature. Après les conquêtes d'Alexandre, lorsque l'on eut pénétré dans les contrées au-delà du Gange, rien ne frappa plus d'admiration les anciens que les productions aussi belles que singulières de ces Indes-Orientales qui semblaient avoir en dépôt toutes les richesses et les magnificences naturelles. Cependant on ne les connut pendant long-temps que d'une manière très imparfaite, quoique les naturalistes, et particulièrement Aristote, eussent porté vers elles une vive attention. Mais la science des végétaux n'était encore appuyée sur aucun principe stable; l'art de la culture n'avait d'ailleurs fait aucun progrès en Europe, et dès-lors on ne pouvait avoir sur les plantes de l'Inde d'autres notions que celles qui étaient fournies par les voyageurs dans l'esprit desquels les êtres les plus disparates se confondaient.

Ce ne fut qu'après la découverte du passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance, et lorsque les Portugais et les Hollandais eurent établi des comptoirs sur les côtes des vastes presqu'îles de l'Asie-Méridionale, qu'on commença à se former des idées exactes sur leurs productions végétales. Plusieurs d'entre elles devinrent des objets importans de commerce, et par cela même leur origine fut tenue, pour ainsi dire, secrète, par les nations ou les particuliers qui voulaient en perpétuer le monopole entre leurs mains. Les propriétés médicales, vraies ou imaginaires, d'un très grand nombre de ces plantes, employées par les naturels contre une infinité de maladies, déterminèrent quelques médecins à les étudier avec plus de soin qu'on ne l'avait fait jusqu'alors. C'est dans ce but que Rumph et Rhéede écrivirent leurs énormes in-folios, dont l'un a pour titre : *Herbarium Amboinense;* et l'autre : *Hortus Malabaricus.* Nous citons ici l'ouvrage de Rumph quoiqu'il traite des végétaux appartenant à une partie de l'Océanie, mais la similitude de ces plantes avec celles du Continent Indien, oblige les botanistes qui étudient celles-ci à consulter les planches dont cet ouvrage est orné et qui souvent sont les seules que l'on possède. Aussitôt que la botanique eut pris rang parmi les véritables sciences, on ne tarda pas à explorer les végétaux de l'Inde avec autant et même plus de succès que pour d'autres contrées plus rapprochées de nous. Burmann, contemporain de Linné, écrivit une *Flora Indica,* résumé de tout ce que l'on avait écrit jusqu'alors, enrichi de plusieurs espèces que le savant Paul Hermann avait recueillies lui-même et dont Burmann avait acquis la précieuse collection. Enfin, de nos jours les travaux de Roxburgh, dans le magnifique ouvrage sur les plantes de Coromandel, des docteurs Francis Hamilton, Carey et Wallich, dans deux volumes qui ont paru de la nouvelle *Flora Indica,* les immenses matériaux rapportés en Europe par M. Wallich qui en a commencé la publication dans ses *Plantæ Asiaticæ rariores,* ont presque complété les connaissances qu'il était possible d'acquérir sur la végétation du Continent Indien.

Au nord de la presqu'île en-deçà du Gange, court la vaste chaîne des monts Himalâya. Les pays adjacens nourrissent des plantes qui offrent de grands rapports avec les plantes des climats septentrionaux. Celles du Népal, par exemple, qui sont les mieux connues, ont toutes une physionomie que nous nommerions volontiers européenne, car une grande quantité d'entre elles appartiennent à des genres dont la majeure partie des espèces croît parmi nous. C'est dans cette partie de l'Inde que croît naturellement le beau marronnier (*æsculus hippocastanum*) si répandu aujourd'hui dans l'Europe. Mais à mesure que l'on s'approche de l'équateur et que l'on descend, en même temps, des plateaux élevés sur lesquels s'appuient les hautes montagnes, la végétation change de face; elle déploie alors tout le luxe et la majesté qu'elle offre ordinairement sous les climats tropiques, lorsqu'elle est secondée par les agens les plus puissans, comme la nature du sol et l'humidité. En effet, ce n'est point aux plages arides de l'Afrique situées sous les mêmes latitudes, mais au Brésil et à l'Amérique-Méridionale que les Indes-Orientales peuvent être comparées. Mais, malgré l'analogie qu'on observe entre les végétations de régions si distantes entre elles, on trouve que chacune a reçu en partage des plantes qui en font la décoration particulière et caractéristique.

Dans la région Indique équatoriale on trouve le plus grand nombre des espèces de la famille des cannées et amomées, plantes d'ornement dont les fruits et les racines sont en outre des épiceries très recherchées; telles sont les plantes des genres *canna, amomum, costus, zingiber, maranta, curcuma,* etc. Tout le monde connaît les *basiliers,* les *amomes,* le *gingembre,* le *galanga,* le *cardamome,* le *curcuma,* qui sont ou ces plantes elles-mêmes ou les produits utiles qu'on en retire. Le *poivre noir* (piper nigrum) et le *bétel* (piper betel), masticatoire très en usage chez les Hindous, croissent en abondance sur la côte du Malabar. Une foule de graminées utiles (*eleusine coracana, panicum, sorghum,* etc.) sont vulgaires partout. D'autres monocotylédones, remarquables par leur élégance, sont particulières aux climats chauds de l'Inde. Nous citerons entre autres le *crinum asiaticum,* le *polyanthes tuberosa,* le *methonica superba,* le *flagellaria indica,* plusieurs *amaryllis, pancratium, aloès,* etc. Le plus grand nombre des liserons (*convolvulus* et *ipomæa*) habite encore les mêmes contrées asiatiques. On y remarque aussi, dans la grande quantité de végétaux utiles, toute la famille des *laurinées.* Les *lauriers* qui fournissent la cannelle, le camphre (*laurus cinnamomum, L. camphora, L. malabathrum,* etc.), forment des forêts, surtout dans lile de Ceylan déjà renommée chez les anciens sous le nom de Taprobane. Le muscadier (*myristica officinalis*), le girofflier (*caryophyllus aromaticus*), le jambosier (*Eugenia jambos*) ne sont point étrangers au continent de l'Inde, quoique leur patrie soit plus particulièrement les îles de l'Océanie situées entre les tropiques. Dans le nombre immense des légu-

mineuses qu'on y voit croître en abondance, nous ferons remarquer principalement le tamarinier (*tamarindus indica*) dont le fruit est un purgatif acidule employé par toute la terre; le *cœsalpinia sappan*, qui fournit un bois de teinture, semblable à celui du bois de Brésil; le *guilandina bonduc;* le *moringa oleifera*, qui fournit l'*huile de Ben*, plusieurs espèces de *casses*, de *bauhinia*, etc. Enfin, ne pouvant ici nous étendre sur les détails de tous les végétaux remarquables de l'Inde, nous nous bornerons à citer le *daphne indica*, dont l'odeur suave parfume les serres chaudes où on le cultive en Europe; le manguier (*mangifera indica*), le goyavier (*psidium pomiferum*), le durion (*durio zibethinus*) et surtout le mangouste (*garcinia mangostana*) dont les fruits passent pour être délicieux.

Parmi les arbres à fruits qui se trouvent auprès des habitations, on distingue surtout les *mangifera*, les *citrus*, les *artocarpus*, les *eugenia*, les *elate* et les *borassus*. Les arbres qui forment l'essence des forêts appartiennent aux genres *rhizophora*, *ægiceras*, *avicennia*, *sonneratia* et *heritiera*. Ces derniers sont les plus abondans.

ANIMAUX. Deux grands systèmes de montagnes dirigés dans le sens des parallèles à l'équateur divisent l'Asie en trois zones. La ligne des sommets glacés de ces montagnes n'est interrompue que par quelques gorges peu évasées, quelques déchirures profondes ou par des plateaux presque toujours très culminans au-dessus des zones latérales. Aucun grand fleuve comparable à ceux qui parcourent les zones latérales n'arrose la zone intermédiaire. Les cours d'eau qui la traversent çà et là s'épuisent en général peu loin de leur naissance, ou pour former des lacs, ou par le seul effet de l'évaporation et de la filtration sur un sable aride. Quelques plantes herbacées et quelques arbustes amaigris étendent seuls une mince nappe de verdure sur ces plaines sablonneuses et souvent salines nommées *steps* par les Russes. Des deux zones latérales, l'australe presque toujours brûlante, la boréale presque toujours glacée, ont cela de commun d'être arrosées par de grands fleuves, généralement parallèles entre eux, assez voisins les uns des autres et courant presque perpendiculairement des cimes où ils prennent naissance aux mers qu'ils entretiennent. Ces grandes bandes qu'ils découpent sur leurs versans, sont sillonnées par des affluens collatéraux dont l'irrigation et les vapeurs entretiennent d'immenses forêts ou de vastes prairies. Ces grands caractères géognostiques, dont les causes ont nécessité la distribution actuelle des animaux d'Asie, marquent les limites de cette distribution dont nous signalerons les traits principaux dans le tableau suivant.

Le *chameau bactrien* ou *à deux bosses*, le *cheval sauvage* ou *tarpan*, le *djigheteï*, autre espèce de cheval, si rapide, que les Mongols en ont fait le coursier du soleil; plusieurs variétés ou peut-être même plusieurs espèces de ces *bœufs à queue de cheval*, dont les queues ondoyantes marquent les dignités militaires par tout l'Orient; au moins deux espèces d'*antilopes*, le *dzeren* ou *chèvre jaune*, aussi rapide que le *djigheteï*, et le *saïga*, presque aveugle, parcourent paisiblement les steps de la zone centrale, sans avoir presque d'autre ennemi redoutable que l'homme. Ce n'est que dans quelques parties occidentales de cette zone que la panthère leur dresse ses embûches. Une seule espèce de chat, le *manul*, souche de nos chats angoras, habite ces vastes steps. Le *tigre* de l'Inde-Transgangétique paraît cependant avoir été vu en Sibérie sur les bords de quelques rivières, même jusqu'aux sources de l'Ob; il est nombreux encore aujourd'hui dans les forêts du Mazanderan et de l'Adzarbaïdjan, d'où les chasses d'Abbas Mirza l'ont fait fuir souvent jusqu'auprès de Tiflis. La patrie du tigre d'ailleurs s'étend au nord jusqu'aux bords du Keroulun et de l'Orkhon dans le Pays des Kalkas et jusqu'au mont Altaï; toute la Chine enfin en est remplie, si l'on doit s'en rapporter à l'Almanach de Péking qui relate, parmi les événemens naturels qui ont lieu chaque mois, que les tigres s'accouplent dans le onzième mois, c'est-à-dire vers la fin de décembre. Les tigres qui se montrent de temps en temps dans la Sibérie sont originaires de la Mongolie, où l'empereur de la Chine les chasse annuellement. Des troupes de plusieurs espèces de *chiens*, des *chacals*, des *loups* chassent aussi par meutes les antilopes, les ânes et les chevaux sauvages. Toutes les montagnes qui circonscrivent cette zone ont également leurs sommets habités par le *musc;* la chaîne du nord, l'Altaï, l'est en outre par l'*argali* ou *mouton des rochers sibériens;* celle du sud par l'*égagre* ou *chèvre sauvage;* le Caucase l'est par le *bouquetin* de ce nom et par le *chamois*. Le grand prolongement de cette zone, qui partant de la Bactriane et de la Perse se termine en Arabie, est peuplée de nouvelles espèces d'*antilopes*, la *chèvre bleue*, l'*algazel*, la *gazelle corinne;* enfin par le *chameau à une bosse* ou *dromadaire*, autochtone de la seule Arabie, et partout ailleurs établi avec les Arabes. La presqu'île Arabique et la Perse doivent aux *lions*, à la foule des *panthères*, des *caracals* et autres espèces de *chats*, aux *chacals*, aux *antilopes* et aux *singes* une physionomie africaine. Leurs montagnes et leurs plateaux arides sont parcourus, ainsi que la partie Caspienne de la zone centrale, par l'*onagre* ou âne sauvage, type de ces ânes si beaux et si rapides, vantés dans l'Écriture et si estimés encore aujourd'hui en Orient.

Sur les bords des fleuves et dans les vastes forêts des plaines sibériennes vivent d'innombrables trou-

pes de *rennes*, d'*élans*, de *loups*, de *renards* ordinaires, bleus et noirs, d'*ours*, de *gloutons*, et plusieurs espèces de *martes*. De nombreuses espèces de rongeurs habitent sur la cime des arbres comme les *écureuils ;* l'une d'elles le *taguan*, peut même s'élancer dans les airs; d'autres sont toujours cachés sous terre, comme le *zemni* et le *spalax* aveugles; d'autres enfin sillonnent les terres et les eaux par des voyages sans but apparent, puisqu'ils n'ont pas pour terme l'expatriation, tel est par exemple le *campagnol économe* du Kamtchatka. Sur tous les bords de la mer Glaciale, le terrible *ours polaire* fait la guerre à toute la nature vivante. Dans les eaux de ces rivages vivent tous ces grands *phoques*, ces grands *cétacés*, dont les espèces sont encore en partie indéterminées. Sur les bords du grand promontoire oriental vit ce *lamantin de Steller* à dents plates et sans racine, comme celles de l'ornithorynque et qui parvient à 19 et 20 pieds de long. Le lac Baïkal, malgré ses eaux douces et son isolement au centre de ces montagnes qui hérissent la Daourie, a aussi, comme la mer Caspienne, ses espèces particulières de *phoques* ou plutôt de *loutres*. Tous ces quadrupèdes sibériens, par le renforcement de toutes les causes créatrices de vie animale et de vie végétale que distribuent les eaux de nombreuses rivières, acquièrent des dimensions plus grandes qu'ailleurs dans ces marécages découverts ou boisés, étendus depuis l'Ob jusqu'à la Khatanga. Cette exubérance luxueuse de la nature se répétera tout-à-l'heure dans les deltas de l'Inde-Transgangétique par rapport au reste de la zone australe, jusqu'aux pieds des montagnes de l'Altaï et de Kolyvan. Toutes les peuplades sibériennes ont de tout temps dressé le *renne*, et les plus orientales, le *chien* au tirage des traineaux.

Dans la zone australe le soleil des tropiques multiplie à l'infini ces richesses que la terre doit partout à l'action fécondante des eaux. Dans l'Inde de nouvelles espèces d'antilopes, le *tayl-gau*, le *cervicapre* errent sur ces plaines du Sind qui rappellent les déserts de la Perse. Dans les forêts de l'intérieur et surtout dans celles qui revêtent les pentes et les éperons de l'Himalâya, vivent cinq ou six espèces de *cerfs* inconnues encore il y a quelques années, l'*hypélaphe d'Aristote*, le *cerf de Wallich*, celui de *Duvaucel*. Dans le Tibet, errent des essaims d'*antilopes bleues* (A. Hodgsoni), dont les cornes par leur chute annuelle ont plus d'une fois rappelé aux auteurs anglais la fabuleuse *licorne*. Là, se présente aussi cette gracieuse *chtickara* aux quatre cornes, aux formes gracieuses et sveltes. Dans les forêts du Bengale habitent ces charmans *axis* perpétuellement mouchetés de blanc, comme nos daims le sont en été. Dans les forêts d'*Orissa* vit ce *jungly-gau*, souche sauvage des bœufs domestiques de l'Inde, et qui représente notre antique *urus*, autre souche des bœufs domestiques d'une autre contrée, et dont la patrie, renfermée dans l'Europe Occidentale, ne s'étendait à l'est que jusqu'à la Vistule. Dans cette belle région, à partir de l'Indus, les rugissemens du *lion* n'effraient plus l'homme et le reste de la nature. Mais sur les bords du Gange un danger peut-être plus terrible encore recommence. Le *tigre* aux rayures noires se tapit auprès de toutes les eaux où l'ardeur du climat appelle à chaque instant l'homme et les animaux. Et ce danger est partout présent dans l'Inde-Tansgangétique et dans son archipel. Partout le continent indien, le *buffle* à la peau noire et demi-nue, aux cornes proclives en arrière, habite, soit sauvage, soit domestique, tous les rivages fangeux de la mer et des fleuves. Entre le Gange et l'Indus les forêts sont peuplées d'une foule d'*écureuils*, de ces beaux *paons*, de ces *faisans*, de ces *coqs* sauvages depuis naturalisés partout et partout devenus domestiques de l'homme. Plusieurs espèces d'*ours*, dont une, au pelage d'un pied de long, fut longtemps prise pour un *paresseux*, habitent les solitudes des forêts des Gates et des montagnes du Mysore. Là aussi se trouve ce joli *chevrotain memina* naguère connu dans la seule Ceylan. Dans tout cet espace l'ennemi le plus à craindre pour l'homme est peut-être cette *sangsue* de terre si nombreuse dans les gazons épais du Decan, et qui dans les campemens des armées peut verser plus de sang que les faibles troupes des Hindous. L'*éléphant indien* et le *rhinocéros unicorne* peuplent aussi toutes les forêts solitaires; mais c'est dans l'Inde-Transgangétique que ces deux animaux parviennent à toute leur grandeur. Dans cette dernière région, le *tapir bicolore* de Malacca, dont la patrie semble s'étendre depuis Malacca, où on l'a découvert, jusque dans les provinces méridionales de la Chine, rappelle la zoologie américaine. Là vivent des *orangs*, des *gibbons*, des *vouvous* tous aux longs bras et marchant à quatre pattes sans cesser d'être debout, ces *guenons kaau* au nez gigantesque, cette *guenon douc* habillée de toute couleur comme les suisses de nos cathédrales. L'*éléphant indien* sur les bords du Kamboge et de l'Iraouaddi, atteint jusqu'à 16 pieds de haut; mais ses défenses toujours moins courbées sont aussi toujours plus petites que celles de l'éléphant d'Afrique. Dans le seul Gange, 250 espèces autochtones de poissons décrits et représentés par Hamilton Buchanan, servent de pâture à ces grands *gavials* ou crocodiles à bec allongé comme celui d'une bécasse, à ces *dauphins gangétiques* connus de Pline sous le nom de *platanista*, et dont le bec est encore plus effilé que celui des gavials. Mais comme si la nature avait voulu faire de cet Hindoustan, rendu si malheureux par l'homme, une contrée de délices, ces énormes gavials de 15 à 20 pieds de long sont innocens pour notre espèce; le *guépard*, inoffensif pour l'homme, habite l'Inde au sud du bassin du Gange, où les troupes du *chacal indien* ne chassent que de petits animaux. Néanmoins, dans les canaux d'eau salée du delta du Bengale vivent quelques espèces d'*hydrophis* ou serpens à plusieurs dents maxillaires, dont la première seule est percée pour le venin.

Les oiseaux sont aussi riches que variés dans toute l'Asie, et les zones de cette grande région se trouvent occupées par un nombre considérable d'espèces de toute grandeur et de toute livrée. De gigantes-

ques *vautours*, tels que le *chaugoun* et l'*oricou* règnent en tyrans sur les rivages de l'Indus, où pullulent un grand nombre d'*aigles*, de *faucons*, de *buses*, de *chouettes*, rapaces diurnes et nocturnes, sans cesse à l'affût d'une proie. Des essaims de *perroquets* à plumage rouge, vert, blanc ou peint de mille couleurs, habitent le continent et les îles qui en dépendent. On sait que ce fut sur les bords du Gange, au temps de l'expédition d'Alexandre, que fut découverte la grande *perruche verte* qui apprend si facilement à imiter la voix de l'homme. Les *loris* au plumage cramoisi, les *cacatoës* à la livrée blanc de lait, les *pisttacules* émaillés, sont donc très abondans dans toute la partie chaude de l'Asie. Mais les espèces les plus remarquables et qui ont offert dans ces derniers temps une série aussi neuve que précieuse pour les naturalistes, sont ces *couroucous* au plumage d'or et vermillon; ces *malcohas* à gros bec; ces *coucals* aux plumes rigides; ces *boubous* ou coucous à bec rond, le *taccoïde* indien, les *édolios*, les *eudynamis*, les *surnicous*, les *barbus*, les *pics*, oiseaux grimpeurs variés à l'infini. Les *martins-pêcheurs* fréquentent les grèves, et la petite tribu des *ceyx*, celle des *tanysiptères* et des *choucalcyons* y vivent plus exclusivement. Les *calaos*, les *corbeaux*, les *mainates*, sont les passereaux de grande taille les plus dignes de fixer l'attention. Mais des espèces admirables, dont l'Asie a enrichi nos cabinets, sont venues dans ces derniers temps frapper nos regards par l'incomparable beauté de leur plumage ou par la nouveauté et la bizarrerie de leurs formes. Tels sont ce superbe *drongo* dont la livrée brille de l'azur le plus pur et le plus vif, ce *calyptomène vert* dont le corps chatoie comme une émeraude, ces *eurylaimes* à bec massif, ces *myophones* métallisés, ces *verdins* si gracieux, etc. Des centaines de passereaux devenus des types de genres auraient besoin d'être cités; mais il nous suffira de mentionner les *pomatorhins*, les *prinia*, les *arachnotères*, etc. L'Asie possède les oiseaux gallinacés les plus brillans par les couleurs, les plus grands par la taille, les plus exquis par la délicatesse de la chair. Telles sont ces légions de *colombes*, ces *francolins* du Pégou, ce *criptonyx* de Malacca, cet admirable *luen* dont l'immense queue est semée de mille yeux, ces *faisans* du Népal si riches, ces *satyra*, ces *coqs*, ces *lophophores*, ces *paons* dont rien ailleurs ne rappelle la magnificence. Les mers, les fleuves, les ruisseaux de cet immense continent sont fréquentés par des oiseaux palmipèdes et échassiers, dont les espèces varient suivant les latitudes, et dont beaucoup sont identiques avec celles d'Europe et d'Amérique.

L'Asie nourrit les plus grands reptiles du monde connu. C'est sur ses côtes que pullulent les *tortues franches* et le *caret*; c'est dans ses rivières que vivent les gigantesques *gavials*, les *crocodiles bicarénés*, ces monstrueux *pythons*. Mille couleuvres, mille serpens venimeux, ce *naya* des bateleurs, ces *oular-limpé*, si atrocement mortifères, forment des légions, où viennent s'adjoindre des *hydrophis*, des *lézards* de grande taille, des *batraciens* dont les noms formeraient un long catalogue.

Soit au nord, où les mers de la zone glaciale l'entourent, soit au sud, où mille canaux séparent les îles morcelées de l'Asie, soit sur ses côtes où elle confine à l'Afrique et à l'Amérique, partout de nombreuses tribus de poissons vivent dans ses eaux douces ou salées. Les *squales* y sont par centaines et presque tous de grande taille. Les *balistes*, les *aleutères*, les *chætodons*, les *murénophis*, les *labres*, richement parés, vivent de préférence dans les zones intertropicales. Le poisson le plus célèbre des eaux douces est le *gouramy*, qui fournit une nourriture aussi délicate qu'abondante.

Les insectes, les brillans *papillons*, les *cigales*, les *libellules*, y comptent de riches espèces. Il en est de même des mollusques, soit terrestres, soit marins, et parmi les plus célèbres de ces derniers il suffira de citer ces *huîtres à perles*, que des plongeurs indiens vont arracher au fond des rivages. Une grande variété de zoophytes, de ceux surtout qui affectionnent la température équatoriale, se fait remarquer sur les côtes, soit de l'Inde, soit des îles qui en dépendent, et consistent principalement en *holothuries*, dont les peuples asiatiques font leurs délices, en *actinozoaires*, *polypiers coralligènes*, etc. Mais parmi les produits recherchés comme objet de nourriture, nous ne devons pas oublier ces *nids de salangane*, si avidement convoités par les Apicius chinois comme un mets analeptique et puissamment restaurant, que produit ou que façonne, avec le mucilage du fucus pétri dans son gésier, la petite *hirondelle salangane*.

GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

SUPERFICIE. Malgré l'estimation erronée adoptée par bien des géographes, d'après laquelle l'Amérique serait la plus grande des cinq parties du monde, nous n'hésitons pas à regarder comme telle l'Asie, dont nous avons vu à la page 38 que la superficie, même en retranchant la Malaisie (archipel Indien), comptée par les géographes anglais et allemands parmi ses dépendances, s'élève à 12,118,000 milles carrés, tandis que la surface de l'Amérique n'est que de 11,146,000 de ces mêmes milles.

POPULATION. Cette partie du monde offre aussi la plus grande *population absolue*, puisque nous avons vu à la page 38 qu'elle s'élève à environ 390,000,000 d'habitans, même d'après les calculs les plus modérés et faits avec tout le soin qu'on peut apporter dans de semblables sujets. Mais sa *population relative* est de beaucoup inférieure à celle de l'Europe; celle-ci compte 82 habitans par mille carré, tandis que l'Asie n'en a que 32.

ETHNOGRAPHIE. Les limites de cet ouvrage ne nous permettent pas d'indiquer tous les peuples que nous avons essayé de classer d'après leurs langues dans l'*Atlas*

ethnographique du globe. Nous nous bornerons à indiquer ici toutes les familles regardées comme asiatiques, en signalant leurs peuples principaux et quelques autres dont les idiomes encore trop peu connus n'ont pas été classés jusqu'à présent. Guidé par les résultats des dernières recherches que M. Klaproth a faites sur les langues de l'Inde, et qu'il a bien voulu nous communiquer, nous réunissons sous le nom de *famille malabare* les peuples qui parlent le telougou, le karnata, le tamoul et le malabare; c'est une souche à part, dont le fond n'a rien de commun avec le samscrit, quoiqu'un grand nombre de mots de ce dernier idiome s'y soient glissés à cause des doctrines religieuses des Hindous adoptées par les peuples malabares. Voyez à la page 102.

TABLEAU

DE LA CLASSIFICATION DES PEUPLES DE L'ASIE D'APRÈS LES LANGUES.

FAMILLE SÉMITIQUE : les *Juifs*, répandus sur la plus grande partie de l'Asie; les pays où ils vivent en plus grand nombre sont : l'Asie Ottomane et l'Arabie; ensuite l'Inde, la Perse, le Turkestan-Indépendant et la Chine. Les *Arabes*; c'est le peuple le plus nombreux et le plus puissant de cette famille; ils occupent presque toute l'Arabie, la plus grande partie de la Syrie et de la Mésopotamie, dans l'Asie Ottomane; une partie du Khouzistan et du Fars dans le royaume de Perse, et sont établis dans quelques localités sur les côtes de Malabar et de Coromandel dans l'Inde, ainsi que dans quelques autres parties de l'Asie, telles que le Turkestan-Indépendant et la Région du Caucase.

FAMILLE GÉORGIENNE : les *Géorgiens*, dans la Géorgie et l'Imerethi, dans l'Asie Russe; les *Mingreliens*, dans la Mingrelie, et les *Souanes* dans le Souanethi, dans l'Asie Russe; les *Lazes*, établis le long de la mer Noire depuis Trébizonde jusqu'au Tchorokh.

FAMILLE ARMÉNIENNE : les *Haïkans*, nommés communément *Arméniens*; ils forment la grande masse de la population dans presque tous les eyalets de l'Asie Ottomane qui correspondent à l'Arménie, ainsi que dans la ci-devant Arménie Persane, aujourd'hui province russe d'Erivan; ce peuple est aussi nombreux dans une partie de la Géorgie et du Chirvan dans l'Asie Russe, et de l'Adzerbaïdjan dans le royaume de Perse. Les Arméniens sont en outre répandus dans presque toutes les villes marchandes de l'Asie Ottomane et Russe, de la Perse, de l'Inde, de l'Inde-Transgangétique, du Turkestan et même de quelques-unes de la Chine, où ils font les plus importantes affaires.

LES ABASES ou ABSNE, qui demeurent dans l'Abakhsethi ou Grande-Abasie : plusieurs tribus sont vassales de l'empire Russe. Les *Natoukhaïtchi*, une de leurs tribus, sont de terribles voleurs, qui n'obéissent à aucun maître.

FAMILLE PERSANE : les *Perses* ou *Guèbres*, dont le plus grand nombre vit à Surate et à Bombay, etc., dans l'Inde, à Iezd en Perse; on en trouve aussi, mais en moindre nombre, dans le Kerman, dans le Moultan, et à Bakou dans le Chirvan. Les *Tadjiks* plus connus sous le nom de *Persans*; ils forment encore la masse principale de la population de la Perse, et sont la nation la plus nombreuse et la plus policée de cette famille. Les *Boukhares*, qui sont les habitans indigènes de la Grande-Boukharie dans le Turkestan-Indépendant et des villes principales du Turkestan-Chinois. Les Boukhares, que les géographes continuent encore à classer à tort parmi les peuples turks, se trouvent aussi dispersés comme négocians dans les grandes villes de la Sibérie, dans celles de l'Asie Centrale, et dans les principales villes de la Chine, entre autres à Péking, à Hang-tcheou et à Canton. Les *Kurdes* et les *Loures*, dans le Kurdistan et le Louristan; les Kurdes se trouvent aussi dans le Khorassan et en d'autres provinces de la Perse et de l'empire Ottoman. Les *Afghans* ou *Pouchtaneh*, nation jadis très puissante; elle est encore le peuple dominant dans les royaumes de Herat et de Caboul, et forme une grande partie de la population des provinces enlevées à ce dernier état par le chef des Seikhs: les Rohillas qui vivent dans les districts anglais de Mourabad et de Bareily, appartiennent à cette branche de la famille persane. Les *Beloutchis*, qui sont la nation dominante du Beloutchistan et du Sind; quelques-unes de leurs tribus vivent dans le Moultan.

FAMILLE HINDOUE : c'est une des plus nombreuses du globe; son domaine s'étend sur toute la partie septentrionale de l'Inde, au nord du Tapty et du bassin du Godavery. Ses principaux peuples sont: les prétendus *Mongols* originairement composés de Turks, de Boukhares et de Persans : ils parlent l'hindoustani et formaient la nation dominante dans l'empire du Grand-Mogol avant sa dissolution; ils sont répandus sur la plus grande partie de l'Inde, surtout dans l'Hindoustan proprement dit. Les *Seikhs*, peuple dominant dans le royaume de Lahor. Les *Bengalais*, un des peuples les plus nombreux de cette famille; ils forment la plus grande partie de la population du Bengale et une fraction de celle des pays limitrophes. Les *Mahrattes*, qui pendant la décadence de l'empire du Grand-Mogol et jusqu'à ces derniers temps ont été la puissance prépondérante dans l'Inde; ils sont très belliqueux et occupent une partie des provinces d'Aurungabad, de Bejapour, de Berar, de Gundwana, de Malwa, de Kandeisch, de Guzerate, etc. Les *Cingalais*, établis dans la plus grande partie de l'île Ceylan. Les *Maldiviens*; ils habitent l'archipel des Maldives. Les *Zingunes*, plus connus sous le nom de *Bohémiens*; ce peuple vagabond, répandu dans presque toute l'Europe, dans toute l'Asie Occidentale et dans l'Afrique Septentrionale, paraît être originaire des environs de l'embouchure de l'Indus; mais par une singula-

rité remarquable, c'est justement dans son pays natal où aujourd'hui il se trouve en moindre nombre. Nous ajouterons que les recherches auxquelles nous nous sommes livré après la publication de l'Abrégé nous engagent à rectifier ce que nous avons dit dans la description de l'Europe sur l'état nomade et l'abrutissement de ce peuple, du moins en ce qui regarde une grande partie des Bohémiens de l'empire d'Autriche et même une partie de ceux de l'empire Ottoman, où ils ont abandonné la vie vagabonde pour s'adonner à l'agriculture et à plusieurs arts mécaniques. Nous nommerons entre autres les Bohémiens des environs de Hermannstadt et de Klausenbourg en Transylvanie et ceux du pachalik de Scutari.

Famille Malabare : elle comprend les peuples qui habitent la partie méridionale de l'Inde entre le cap Comorin, le Tapty et les affluens de la gauche du Godavery. Ses principaux peuples sont les *Malabares*, étendus sur une grande partie du Malabar ; les *Tamoules*, qui habitent le Karnatic ; les *Telinga*, étendus depuis la rivière de Paliacate jusqu'à la côte d'Orissa.

Les Garrows, les Cattywars, les Gonds, les Bhils et autres peuples, quoique vivant de temps immémorial dans l'Inde, n'appartiennent pas à la famille ethnographique qui forme la grande masse de sa population ; ils sont tous plus ou moins sauvages et abrutis.

Famille Tibetaine : les *Bodh* ou *Tibetains*, dans le Tibet. Les *Bouthias*, montagnards qui vivent dans les plus hautes vallées de l'Himalâya ; les *Kiratas*, les *Neouars* (Newars), les *Murmis*, les *Margars*, les *Gurungs* et autres peuples du Nepal, du Boutan, doivent être classés dans cette famille.

Famille Chinoise : cette souche est remarquable en ce qu'elle offre les peuples les plus nombreux non-seulement de l'Asie, mais de tout le globe ; elle prend sa dénomination des *Chinois*, qui sont la nation la plus policée et la plus nombreuse de l'empire Chinois, et forment la presque totalité de la population de la Chine proprement dite ; ils sont aussi établis le long des côtes de l'île d'Haï-nan, de la côte occidentale de celle de Formose, dans le royaume de Siam, dans la péninsule de Malacca et autres parties de l'Inde-Transgangétique, ainsi qu'à Singapoure, à l'île du prince de Galles et jusque dans l'île de Ceylan.

Les Myankaï ou Myamma, plus connus sous le nom de Birmans ; ils sont la nation dominante de l'empire Birman, où ils occupent la plus grande partie du royaume d'Ava proprement dit ; une de leurs branches, les *Ma-ramma*, habitent le royaume d'Aracan dans les possessions Anglaises.

Les Moans, plus connus sous le nom de Péguans ; ils vivent dans le royaume de Pégou, partie de l'empire Birman.

Famille Siamoise, ainsi nommée du peuple le plus policé et le plus puissant ; elle comprend : les *Thay* ou *Tay-nay* (Taï-née), nommés *Siamois* par les Européens ; ils sont la nation dominante du royaume de Siam et forment la grande majorité de la population du royaume de Siam proprement dit ; les *Thay-jhay* (Taï-yaï), regardés par les Syamois comme leurs ancêtres ; ils occupent sous les noms de *Laos*, *Law*, *Shan* (Chan), toute la partie centrale de la péninsule Transgangétique. Les recherches faites sur ces peuples par MM. Francis Hamilton, Buchanan Hamilton, Gützlaff, et le savant résumé de M. Ritter, nous engagent à ramener provisoirement dans cette famille non-seulement la presque totalité des habitans du *Kochampri* (Mrelapchan), du *Haut-Laos* (Lowa-chan, du *Laos-Moyen* (Yangoma ou Iün-chan), du *Bas-Laos* (pays des Lenzen ou Lantschang), le *Laos-Oriental* (Lactho et Tarout), pays partagés entre les empires Birman et d'An-nam et le royaume de Siam, mais aussi les *Lolos* et les *Pape* (Papesifou), tribulaires de la Chine, les *Loy* (Loe) du Tsiampa, dans l'empire d'An-nam, les *Khiaïn* et les *Kasichan* à l'ouest de l'Irraouadi dans l'empire Birman. Nous ajouterons que M. Gützlaff regarde les *Kahs* comme la peuplade la plus abrutie de cette famille ; ils n'ont aucune loi, et ne professent aucune religion. Les Laos civilisés eux-mêmes, les Siamois et les Birmans traitent en esclaves tous les individus de cette nation dont ils peuvent s'emparer.

Les Anamites, subdivisés en *Tonquinois*, qui sont les plus nombreux, et en *Cochinchinois*, qui dans ces derniers temps sont devenus la nation dominante de l'empire d'An-nam, et une des plus puissantes de l'Asie, par les progrès qu'ils ont faits dans l'art de la guerre en adoptant la discipline des Européens.

Les Sian-pi ou Coréens ; ils forment la presque totalité de la population du royaume de Coree.

Famille Japonaise : les *Japonais*, répandus sur tout l'empire du Japon, où ils forment la presque totalité de la population ; sous le rapport de la puissance et de la civilisation, ils sont au premier rang parmi les peuples Asiatiques. Les *Lieou-khieou*, établis dans l'archipel de ce nom, appartiennent à cette souche.

Les Miaos-szu, les Mian-tings sont des nations assez nombreuses qui vivent dans la Chine proprement dite, sans appartenir à la souche chinoise. Les sauvages qui habitent l'interieur de l'île d'Haïnan ; les Kemoys, dans les montagnes qui séparent le Laos de la Cochinchine ; les Play ou Karayn dans l'empire Birman, sont d'autres peuples étrangers aux familles ethnographiques des peuples civilisés au milieu desquels ils vivent.

Famille Toungouse : les *Toungouses*, subdivisés en *Mandchoux*, qui depuis 1644 sont devenus la nation dominante dans l'empire Chinois ; ils sont très avancés dans la civilisation et forment la moitié de la population du Liao-toung et la totalité de celle de la Mandchourie jusqu'au confluent de l'Ousouri avec l'Amour ; les *Toungouses* proprement dits, qui sont très arriérés sous le rapport de la civilisation ; ils vivent dans l'empire Russe où ils sont répandus sur plus d'un tiers de la Sibérie, depuis le Iénisseï jusqu'à la mer d'Okhotsk. Nous rappellerons que les Mandchoux offrent un phénomène remarquable dans l'histoire

de la civilisation, puisqu'il y a à peine 250 ans qu'ils étaient encore nomades, ne sachant ni lire ni écrire, et qu'aujourd'hui ils ont une littérature riche, très importante surtout pour l'étude de la littérature chinoise dont elle aide l'intelligence par ses traductions des textes originaux chinois. C'est le mandchou et non pas le chinois que depuis cette époque on parle à la cour de Péking.

FAMILLE MONGOLE : les *Mongols* subdivisés en *Mongols* proprement dits, en *Khalkha* et en *Charraïgol* ou *Mongols du Tibet;* ils occupent la Mongolie et une partie du Tibet, ainsi que le Pays du Khoukhou-noor, dans l'empire Chinois; une partie vit dans l'Asie Russe : les Mongoles dans le XIIIe siècle furent la nation dominante du plus grand empire dont l'histoire ait conservé le souvenir. Les *Kalmuks* ou *Olet;* ils occupent une grande partie de la Dzoungarie. Les *Bourètes*, répandus dans le gouvernement d'Irkoutsk.

FAMILLE TURQUE : les *Osmanlis* ou les *Turks* proprement dits des Européens; ils forment la nation dominante de l'empire Ottoman; c'est le peuple le plus puissant et le plus civilisé de cette famille; les eyalets d'Anadoli, d'Erzeroum, de Konieh, etc., sont les contrées où ils sont en plus grand nombre; les *Ouzbecks*, qui sont le peuple dénominateur du Turkestan-Indépendant; les *Turks de Sibérie* ou *Touraliens*, qui sont les prétendus *Tatars de Sibérie* ou *Tatares Touraliens* des géographes; ils sont répandus dans les gouvernemens de Toblosk, de Tomsk et de Iénisseïsk; les *Turkomans*, subdivisés en un nombre prodigieux de branches et de rameaux, répandus dans les royaumes des Caboul, de Herat, dans le Turkestan-Indépendant, dans l'Asie Ottomane et dans l'Asie Russe; dans cette dernière région ils vivent dans les provinces du Caucase; les Turkomans du royaume de Perse sont devenus depuis longtemps la nation dominante de cette monarchie; les *Kirghiz*, subdivisés en *Bourouts* ou *Orientaux* et en *Kazak* ou *Occidentaux;* une partie des Orientaux est tributaire de l'empire Chinois; la plus grande partie des Occidentaux est vassale de l'empire Russe; le reste vit tout-à-fait indépendant. Tous les nombreux peuples que nous venons de nommer sont censés parler des dialectes de la langue turque; les suivans parlent des langues sœurs : les *Sokha* ou *Yakoutes*, établis dans le gouvernement de Iénisseïsk et dans la province de Iakoutsk; ce sont les plus orientaux et les plus septentrionaux de tous les peuples de cette famille, mais aussi les plus abrutis; les *Tchouwaches*, nommés improprement *Tatars montagnards* par les Russes; ils errent dans une partie du gouvernement d'Orenbourg.

Nous rappellerons au lecteur que cette famille, ainsi que les deux précédentes, comprennent les peuples généralement connus sous le nom de *Tartares*, dénomination qu'il faut bien se garder de confondre avec celle de *Tatars*, qui ne convient qu'aux peuples compris dans la famille Mongole. Voyez aux pages 146 et 150 du premier volume de l'*Atlas ethnographique du Globe*, où nous avons exposé les motifs qui nous ont engagé à faire cette distinction, approuvée par les deux premiers juges compétens de l'époque, par MM. Klaproth et Abel Rémusat. Nous appuyons sur cette remarque, parce qu'il paraît que des savans très versés d'ailleurs dans l'ethnographie, ignorent cette distinction. S'il en était autrement, ils ne nous auraient pas adressé à tort des remarques critiques sur l'emploi du mot *Tartares*.

FAMILLE SAMOYÈDE : les *Tawghi*, répandus depuis le Iénisseï jusqu'à la Lena; c'est le peuple le plus septentrional de tout l'Ancien-Continent; les *Ouriangkhaï*, nommés aussi *Soyotes;* le plus grand nombre vit sur le territoire de l'empire Chinois entre les monts Sayans et les monts Khangaï et Altaï; le reste sur celui de l'empire Russe. La faim rend parfois anthropophage une des tribus soumise aux Chinois; les Ouriangkhaï sont le peuple le plus méridional de cette famille.

FAMILLE IÉNISSEÏ, dont les différens peuples sont confondus par les géographes avec les Ostiakes, qui appartiennent à la souche Ouralienne ou Finnoise. Ces peuples, peu nombreux et abrutis, vivent dans le gouvernement de Iénisseïsk; les *Denka*, les *Imbazi*, les *Poumpokols*, les *Kottes* et les *Assanes* en sont les peuples principaux.

FAMILLE KORIÈKE : cette souche ne comprend que quelques peuples de ce nom, abrutis et peu nombreux, répandus dans l'extrémité nord-est de l'Asie, dans les districts d'Okhotsk, de Kamtchatka, dans la province de Iakoutsk et dans le Pays des Tchouktchi.

Les ANDON-DOMNI ou YOUKAGHIRES, peuplade très peu nombreuse, dont les tribus vivent entre les Iakoutes et les Korièkes le long de l'Océan-Glacial, depuis la Yana jusqu'à la Kolyma.

FAMILLE KAMTCHADALE : elle embrasse les peuplades peu nombreuses et presque entièrement ichtyophages répandues sur la péninsule de Kamtchatka.

FAMILLE KOURILIENNE : les *Kouriliens* ou *Kouriles;* ils habitent l'archipel des Kouriles partagé entre les empires Russe et Japonais, et l'extrémité méridionale du Kamtchatka; les *Aïnos* ou *Iesso*, établis sur l'île Ieso dans l'empire Japonais; les *Tarakaï* ou les *Aïnos* de la grande île Tarakaï ou Saghalien, et les *Giliaki* de la partie de la Mandchourie à l'est de l'Ousouri; ces derniers sont nommés *Fiaka* et *Khedjen* par les Mandchoux.

FAMILLE OURALIENNE ou TCHOUDE : les *Vogoules* ou *Mansi*, répandus entre Kourgan et Beresov dans le gouvernement de Tobolsk; les *Ostiakes*, distingués en *As-Iakh* ou *Ostiakes de l'Ob*, *Ostiakes de Berezov*, du *Iougan*, de *Narym*, etc., etc.

FAMILLE MALAISIENNE : les *indigènes* de l'île *Formose* dans l'empire Chinois; les *Malais* qui forment la masse principale de la population de la péninsule de Malacca et du Kamboge Occidental, dans l'Inde-Transgangétique, et une grande partie de celle des îles voisines, telles que Salanga, Prince-de-Galles, Singapoure, etc.; il faut cependant excepter les montagnes de l'intérieur de la péninsule habitées par des peuples nègres ou de race entièrement différente.

La supériorité des races européennes sur les races asiatiques a exposé ces dernières à de fréquens envahissemens, qui eurent lieu du temps des Grecs et des Romains, et plus tard par les nations modernes, particulièrement par les Portugais, les Hollandais, les Russes, les Anglais et les Français. Les peuples européens les plus nombreux établis en Asie sont les *Grecs* dans l'Asie Ottomane, et les *Russes* dans l'Asie Russe. Viennent ensuite les *Portugais*, les *Anglais*; et après ceux-ci les *Français*, les *Danois* et les *Hollandais*. Nous ne parlerons pas des *Italiens*, parce qu'ils sont en trop petit nombre. Nous rappellerons seulement qu'un mauvais jargon italien, fort répandu dans l'Archipel et sur les côtes de la mer Méditerranée, est tout ce qui est resté dans les temps modernes de la domination de Venise, de Gênes et d'autres villes d'Italie, qui au moyen-âge avaient recueilli par l'industrie, par le commerce et souvent par les armes l'héritage de l'ancienne Rome en Orient.

RELIGIONS. L'Asie est le domaine des fables, des rêveries sans objet, des imaginations fantastiques, a dit un célèbre orientaliste : aussi quelles étonnantes variations, et, on peut le dire, quelle déplorable diversité n'observe-t-on pas dans la manière dont la raison humaine, privée de guide et livrée à ses seules inspirations, a tâché de satisfaire à ce premier besoin des sociétés antiques, la religion! Si le judaïsme et le christianisme sont nés en Asie, s'il est peu de vérités qui n'aient été enseignées dans cette partie du monde, on peut dire en revanche qu'il est aussi peu d'extravagances qui n'y aient été en honneur, ou qui n'y aient pris naissance. La superstition des Sabéens, le culte du feu et des autres élémens, l'islamisme, le polythéisme des brahmanes, celui des bouddhistes et des sectateurs du grand lama, le culte du ciel et des ancêtres, celui des esprits et des démons, et tant de sectes secondaires ou peu connues, enchérissant l'une sur l'autre, en fait de dogmes insensés ou de pratiques bizarres et même atroces, donnent une faible idée de l'étonnante variété qu'offrent les croyances religieuses des Asiatiques. Devant indiquer dans la description de chaque état les religions différentes qu'on y professe, nous allons essayer de classer les principaux peuples de l'Asie d'après les principales croyances qui se partagent entre elles la nombreuse population de cette partie du monde.

Le Judaïsme, qui comptait jadis tant de disciples dans l'Asie Occidentale, où les Juifs avaient fondé un royaume florissant, n'est plus dominant dans aucun état, à moins qu'on ne regarde comme tel la partie du désert de l'Arabie habitée par les *Rechabites*, qui depuis bien des siècles conservent leur religion et leur indépendance. Le Judaïsme est en outre professé par quelques milliers d'individus dans le Turkestan-Indépendant, dans la Perse, dans la Chine; mais c'est dans l'Asie Ottomane, dans l'Arabie et l'Inde, que les Juifs sont le plus nombreux.

Le Christianisme, autrefois dominant dans une si grande partie de l'Asie Occidentale et si répandu dans l'Asie Moyenne et dans la Chine, ne compte plus dans ces régions qu'un petit nombre de fidèles; et malgré les efforts des missionnaires anglais il ne s'est pas beaucoup répandu dans les contrées boréales de l'Inde ni dans l'Inde-Transgangétique. C'est avec peine que nous devons mentionner les persécutions auxquelles aujourd'hui sont exposés non-seulement tous les missionnaires, mais même tous les indigènes qui le professent. Le nombre de ces derniers allait toujours en augmentant depuis le commencement du XIXe siècle, surtout dans l'empire d'An-nam. L'empereur régnant, qui s'est déclaré l'ennemi de cette religion, ne donne la liberté qu'à ceux des chrétiens prisonniers qui consentent à marcher sur le crucifix. L'*Eglise Orientale* ou *Grecque Orthodoxe* est dominante dans toute l'Asie Russe, et ses nombreux sectaires sont tolérés dans l'Asie Ottomane. Quant aux principales sectes de cette église, que les orthodoxes considèrent comme des hérétiques, nous trouvons les *Nestoriens* dans l'Asie Ottomane, dans le Turkestan-Indépendant, dans les royaumes de Perse et de Caboul, et, sous le nom de *chrétiens de St-Thomas*, dans l'Inde. Les *Arméniens*, qui forment une grande partie de la population de l'Arménie, sont dispersés dans toute l'Asie Occidentale, et se rencontrent d'un bout à l'autre de ce continent dans toute les grandes villes de commerce. L'*Eglise Occidentale* ou *Latine* compte beaucoup de croyans; le plus grand nombre appartient à l'*Eglise Catholique* et vit dans l'Inde, l'empire d'An-nam, la Chine, l'Asie Ottomane et la Perse. Après les catholiques viennent les protestans attachés à l'*Eglise Episcopale*; ils se rencontrent dans toutes les vastes possessions Anglaises, où vivent aussi plusieurs milliers d'individus attachés aux *Eglises Luthérienne, Presby-*

térienne et *Réformée*. Voyez aux pag. 69 et 70.

L'ISLAMISME ou la RELIGION MAHOMÉTANE est de tous les cultes dominant en Asie celui qui est le plus répandu, quoique le nombre de ses croyans ne soit pas le plus grand. Cette religion est professée par les Arabes, les Persans, les Afghans et par tous les peuples turks, à l'exception de ceux qui sont connus sous les noms impropres de Tartares de l'Ob, de Tchoulym, de Verkho-Tomsk, des Katchintsi, des Kistim et Toulibertes, des Biriousses, des Abintsi, des Sayans, des Beltires, des Teleoutes et des Yakoutes, qui sont tous ou encore attachés à l'idolâtrie la plus grossière, ou bien convertis au Christianisme par les Russes. L'islamisme est aussi adopté par les Beloutchis, les prétendus Maures ou Mogols de l'Inde, les Malais de la presqu'île de Malacca, les Circassiens, les Abases et autres peuples de la Région du Caucase, ainsi que par la plus grande partie des habitans du Kachemire.

Nous verrons dans la description de la Perse et de l'Inde les localités peu nombreuses où l'on rencontre encore des GUÈBRES, dont nous avons indiqué les dogmes à la page 77. Nous renvoyons à la même page pour tout ce qui concerne la RELIGION DE NANEK professée par les Seikhs dans le nord-ouest de l'Inde.

Le BRAHMANISME, dont nous avons indiqué les dogmes à la page 74, étend son domaine sur presque toute l'Inde.

Le BOUDDHISME est la religion de l'Asie qui compte le plus grand nombre de croyans. Nous avons exposé les principaux dogmes de cette religion aux pages 75 et 76; elle domine, à quelques exceptions près, sur toute l'Inde-Transgangétique, sur le Tibet, la Mongolie, le Pays des Mandchoux, la Chine, la Corée, le Japon, chez les Bouthias, les Murmis, les Kirates et autres peuples dans les autres vallées de l'Himâlâya; elle compte aussi plusieurs milliers de croyans dans l'Asie Russe.

Nous renvoyons aux pages 76 et 77 pour ce qui concerne le CULTE DES ESPRITS et celui de CONFUCIUS professés à la Chine, au Japon, dans la Corée, au Tonquin et autres pays; et à la page 77 pour la RELIGION DU SIN-TO, qui est la plus ancienne de celles qu'on professe au Japon.

On peut qualifier d'IDOLATRIE et de PRATIQUES SUPERSTITIEUSES et non de RELIGION POSITIVE les croyances des peuples les plus abrutis que nous rencontrerons dans la description des principaux états de l'Asie. Nous ne citerons ici que les *Toungouses*, les *Samoyèdes*, le *Tchouktchi*, les *Youkaghires*, etc., dans l'Asie Russe; quelques tribus de *Toungouses*, les *Soyotes*, les peuplades de l'intérieur de l'île d'*Haï-nan* et de la partie orientale de l'île *Formose*, ainsi que quelques peuplades encore sauvages de l'intérieur de la Chine; les *Aïnos* ou *Kouriles*, dans l'Asie Russe et dans l'empire Japonais; les *Nagas*, les *Koutchoung*, les *Mismi*, les *Singhphos*, etc., dans l'Inde-Transgangétique Anglaise, et un grand nombre d'autres peuples sauvages dans l'empire Birman, dans celui d'An-nam et dans le royaume de Siam; les *Gonds*, les *Cattywars* et autres dans l'Inde, et les *Bedahs* dans l'île de Ceylan; enfin plusieurs peuplades du *Caucase* et tous les peuples *turks* de l'Asie Russe que nous avons nommés à la page précédente en parlant de l'islamisme, et qui ne sont ni mahométans ni chrétiens.

GOUVERNEMENT. Si l'on entend par despote un maître absolu, qui dispose des biens, de l'honneur et de la vie de ses sujets, usant et abusant d'une autorité sans bornes et sans contrôle, on ne voit nulle part, dans les états policés de l'Asie Orientale, de semblables despotes, malgré toutes les déclamations dont les gouvernemens de ces pays ont été l'objet. Partout les mœurs, les coutumes antiques, les idées reçues et les erreurs même imposent au pouvoir des entraves plus embarrassantes que les stipulations écrites dont la tyrannie ne peut se délivrer qu'en s'exposant à périr par sa violence même. Ce n'est que dans quelques états musulmans, et surtout en Perse qu'on rencontre le despotisme le plus odieux et cette servitude avilissante qu'on s'est plu à attribuer à toutes les nations de l'Asie. Quelque nouvelle que soit cette manière d'envisager les gouvernemens de cette partie du monde, elle n'en est pas moins vraie; et le géographe qui veut être exact doit l'admettre, en rejetant les opinions erronées admises dans tous les traités de géographie. On a pris tous les monarques de l'Asie pour des despotes, parce qu'on leur parle à genoux et qu'on les aborde en se prosternant dans la poussière. On s'en est rapporté à l'apparence, faute d'avoir su pénétrer la réalité; on a vu en eux des dieux sur la terre, parce qu'on n'apercevait pas les obstacles invincibles qu'opposaient à leurs volontés les religions, les coutumes, les mœurs et les pré-

jugés. Un roi des Indes ne peut lever des taxes sur un brahmane, quand lui-même mourrait de faim, ni faire un marchand d'un laboureur, ni enfreindre la moindre disposition d'un code qui passe pour révélé, et qui décide des intérêts civils comme des matières religieuses. L'empereur de la Chine ne peut choisir un sous-gouverneur de province que sur une liste de candidats dressée par les lettrés, et s'il négligeait, le jour d'une éclipse, de jeûner et de reconnaître publiquement les fautes de son ministère, cent mille pamphlets autorisés par la loi, viendraient lui tracer ses devoirs, et le rappeler à l'observation des usages antiques.

L'Asie offre aussi beaucoup de peuples dont le gouvernement pourrait être comparé à celui de nos empires féodaux du moyen-âge; tels sont, par exemple, les Mahrattes, les Afghans, les Beloutchis, les Mongols, les Kalmuks, les Mandchoux, plusieurs peuples turks et plusieurs nations du Caucase, entre autres les Circassiens et les Abases. L'empire même du Japon n'est à proprement parler qu'une monarchie féodale sous la domination d'un prince qu'on pourrait comparer aux *maires du palais*. D'autres peuples sont entièrement libres, tels que les Arabes Bédouins, les Kurdes Bilbas, plusieurs peuplades de la Région du Caucase et de la Syrie et les Seikhs; ces derniers même sont peut-être la seule nation asiatique policée, chez laquelle tous les habitans soient parfaitement égaux. Les petites nations nomades et plusieurs tribus arabes sont régies par un gouvernement pastoral ou patriarcal, ordinairement héréditaire dans certaines familles; d'autres peuples sont gouvernés par des vieillards et forment une espèce de république, tels que la ville et le territoire d'Antsoug dans la région du Caucase. L'empire des Wahhabites offrait naguère un singulier mélange de monarchie, d'aristocratie et de démocratie. Le Tibet, le Boutan et une partie de l'Arabie sont gouvernés théocratiquement, cette dernière par les imams de Sana, de Mascate et par le grand-scherif de la Mecque, dont le pouvoir est tempéré par les kadis; les deux premiers, par des pontifes absolus, mais électifs, qui ont le titre de *Dalaï-lama*, de *Boghdo-lama* et de *Dharma-lama*, et sont considérés comme une émanation de la divinité même. En général on peut dire que cette partie du monde offre toutes les nuances possibles de gouvernement depuis les formes républicaines dominantes chez les sauvages, chez les nomades, les peuples pasteurs et quelques tribus chrétiennes de l'Inde, jusqu'au despotisme le plus atroce de certains gouvernemens de l'Asie Occidentale.

DIVISION. Nous avons vu à la page 644 les grandes divisions physiques de l'Asie. Sous le rapport politique cette partie du monde peut actuellement être partagée dans les 9 grandes régions suivantes : l'*Asie Ottomane;* l'*Arabie,* subdivisée en plusieurs états, dont ceux de l'Yemen et de Mascate sont maintenant les plus importans; la *Perse,* subdivisée dans les trois royaumes de Perse proprement dite, de Kaboul et de Kandahar, et dans la confédération des Beloutchis; le *Turkestan-Indépendant,* qui comprend les khanats de Boukhara, de Khokan, de Khiva, etc., le territoire des Kirghiz-Indépendans et autres pays; l'*Inde,* subdivisée en plusieurs états, dont l'empire Anglo-Indien, les royaumes de Sindia et de Nepal, la confédération des Seikhs et la principauté du Sind sont les principaux; c'est aussi à cette région qu'appartiennent les petits territoires que nous décrirons sous les titres d'Asie Française, d'Asie Danoise et d'Asie Portugaise; l'*Inde-Transgangétique,* dont les principaux états sont les empires Birman et d'An-nam et le royaume de Siam; les Anglais y ont acquis de vastes et importans territoires depuis quelques années; l'*empire Chinois,* qui comprend la Chine, le Tibet, le Boutan, la Corée, la Mongolie, le Turkestan-Oriental ou la Petite-Boukharie et le Pays des Mandchoux; les Portugais y possèdent la ville de Macao, dans la province de Canton; l'*empire du Japon;* et l'*Asie Russe,* qui comprend la Sibérie et la Région du Caucase.

DESCRIPTION DES DIVERS ÉTATS DE L'ASIE.

ASIE OTTOMANE.

POSITION ASTRONOMIQUE. *Longitude orientale*, entre 24° et 27°. *Latitude*, entre 30° et 42°. Dans ces déterminations on n'a pas compté les vastes contrées de l'Arabie occupées par les troupes du pacha d'Egypte.

CONFINS. Au *nord*, le détroit des Dardanelles, la mer de Marmara, le détroit de Constantinople, la mer Noire et l'Asie Russe. A l'*est*, l'Asie Russe et le royaume de Perse. Au *sud*, l'Arabie. A l'*ouest*, la mer Méditerranée et l'Archipel.

FLEUVES. Les fleuves de cette vaste contrée aboutissent à quatre mers différentes. Un grand nombre d'autres moins considérables se perdent dans les sables ou se jettent dans des lacs intérieurs, parmi lesquels on doit ranger la prétendue mer Caspienne, qui n'est que le plus grand de tous les bassins méditerranéens connus et en même temps le plus vaste lac du globe. Malgré cela, dans le tableau suivant nous le laisserons figurer parmi les mers, en suivant l'usage adopté par tous les géographes.

La MER NOIRE reçoit :

Le Tchoroku, qui prend sa source dans la chaîne du Taurus qui s'étend au sud de Trébizonde, traverse une petite partie de l'eyalet d'Erzeroum, passe par Baïbourd et au-dessous de Bathoumi entre dans la mer Noire.

Le Ieschil-Irmak, qui naît dans les montagnes du Taurus au sud de Tokat, traverse l'eyalet de Sivas, passe par Tokat où il s'appelle en turk *Tokat-som*, c'est-à-dire *rivière de Tokat*, touche Amasia et au-dessous de Samsoun entre dans la mer Noire.

Le Kizyl-Irmak, qui est formé par la réunion de la branche *Orientale* ou de *Sivas* et de la branche *Méridionale*. Elles naissent toutes deux dans les hautes vallées du Taurus; l'une vient des frontières de Sivas; l'autre prend son origine sur le Hassan-dagh. Le Kizyl-Irmak passe ensuite par Osmandjik et Baffra, et se rend à la mer Noire, après avoir traversé les eyalets de Sivas et de Konieh, et touché celui d'Anadoli. C'est le célèbre *Halys* des anciens et le plus grand fleuve de l'Asie-Mineure proprement dite.

La Sacaria ou Sangarias des anciens, qui naît dans une des chaînes du Taurus, traverse la partie nord-est de l'eyalet d'Anadoli, reçoit à la gauche le *Pursak* qui passe par Koutaïeh et se rend dans la mer Noire.

La MER DE MARMARA ne reçoit que de petits fleuves, parmi lesquels nous nommerons :

La Nikabitza, qui est le plus grand. Il traverse le sandjak de Khodavend-kiar dans l'eyalet d'Anadoli, et reçoit à la droite le *Niloufer*, qui passe non loin de Brousse.

La MER ÉGÉE ou l'ARCHIPEL reçoit :

Le Kodos ou Sarabat, qui naît dans la chaîne du Taurus nommée Mourad-dagh, traverse les sandjaks de Koutaïeh et de Saroukhan dans l'eyalet d'Anadoli, passe non loin de Magnesie et, au nord de Smyrne, se jette dans le golfe auquel cette ville donne le nom.

Le Mendres, le Méandre des anciens, qui naît dans une chaîne du Taurus, passe près de Guzel-hissar dans le sandjak d'Aïdin dans l'Anadoli, et après un cours célèbre par ses nombreuses tortuosités, se jette dans l'Archipel au sud de l'île de Samos.

La MÉDITERRANÉE reçoit :

Le Sihoun, qui prend sa source dans une des chaînes du Taurus non loin de Kaïsarieh, sous le nom de Tchakeb-souï, traverse l'eyalet d'Adana, passe par cette ville et se rend ensuite dans la mer Méditerranée.

Le Djihan, qui prend sa source dans une chaîne du Taurus, traverse l'eyalet d'Adana, et après avoir reçu la rivière de *Marach* se jette dans le golfe d'Alexandrette.

L'Asi, l'Oronte ou Axius des anciens. Il prend sa source dans le Djebel-el-Chaïkh ou Anti-Liban, traverse la partie septentrionale de l'eyalet de Damas et partie de celui d'Alep, et après avoir passé par Hems, Hamah et Antakia ou Antioche se jette dans la Méditerranée.

Le GOLFE PERSIQUE reçoit :

Le Chat-el-Arab, le plus grand fleuve de l'Asie Ottomane, formé comme nous l'avons dit à la page 631 par la réunion de l'Euphrate proprement dit et du Tigre. L'Euphrate proprement dit est formé lui-même par la réunion du Frat et du Mourad-Tchaï. Celui-ci, dont le cours est plus long, a sa source dans les monts Bingueul, une des branches du Taurus, et passe par Melazgherd; le Frat naît dans l'Ala-dagh, autre montagne du Taurus, passe peu loin d'Erzeroum et par Erzingan. L'Euphrate passe ensuite par Semisat, Racca, Ana, Hilla, Samara, Korna. Les affluens de cette branche sont

peu considérables, à l'exception du *Kouramas* ou *Kara-sou* qu'il reçoit à la droite, et du *Khabour* qui lui apporte le tribut de ses eaux à la gauche. Le TIGRE, le DIDJLEH des Arabes, que les Orientaux regardent comme la branche principale de l'Euphrate ou Chat-el-Arab, naît dans l'eyalet de Diarbekir par la réunion de deux branches: l'OCCIDETALE ou CHAT, qui est la plus grande, passe par Diarbekir, et l'ORIENTALE ou KHABOUR; toutes deux naissent dans les monts Taurus. Le Tigre ensuite se grossit des eaux de plusieurs rivières considérables qui descendent des montagnes des Kurdes, et passe par Mossoul, Bagdad et Korna. Après sa réunion avec le Frat au-dessous de Korna ce fleuve prend le nom de CHAT-EL-ARAB; il passe par Bassorah, et par une seule embouchure il entre dans le golfe Persique. Un canal forme la communication entre le Chat-el-Arab et le Karoun. Le domaine de ce grand fleuve et de ses branches comprend les gouvernemens d'Erzeroum, Van, Diarbekir, Racca, Bagdad, Cheherzour, Mossoul, et partie de ceux de Marach, Alep et Damas. Ce fleuve célèbre, auquel se rattachent les plus antiques et les plus vénérables souvenirs, a été proposé il y a quelques années comme le moyen d'obtenir par la navigation à vapeur une correspondance facile entre Londres et le gouvernement de l'Inde. De premières tentatives ont déjà été faites par ordre du gouvernement britannique, pour atteindre ce but important.

Le KAROUN vient du territoire Persan et, après avoir communiqué avec le Chat-el-Arab par un canal, entre par cinq bouches dans le golfe Persique.

La MER CASPIENNE reçoit:

Le KOUR, qui naît dans l'eyalet d'Erzeroum, traverse celui de Tchildir et entre dans les provinces Caucasiennes de l'empire Russe, où il se jette dans la mer Caspienne après avoir reçu l'*Aras* à la droite; la source de ce dernier se trouve aussi dans l'eyalet d'Erzeroum.

BASSINS MÉDITERRANÉENS. Parmi les nombreux fleuves qui n'aboutissent à aucune mer nous nommerons les suivans:

L'ARDEN, le JOURDAIN des anciens. Il naît dans le mont Hermon dans l'Anti-Liban ou Djebel-el-Chaïkh, traverse le lac de Tabarieh (Genezareth) et la Palestine dans l'eyalet de Damas et entre dans la mer Morte nommée Oulou-Deguizi ou Bahar-el-Louth par les naturels.

Le KOUEÏK ou KOÏK qui naît dans les montagnes au sud d'Aïntab, passe par Alep et se perd dans le lac Kincoïn.

Le BARRADI, qui descend de l'Anti-Liban, passe par Damas et se rend dans le lac Bohaïrat-el-Mardj.

RELIGIONS. L'ISLAMISME est la religion dominante et est professé par le plus grand nombre d'habitans, c'est-à-dire par les Osmanlis, les Turkomans, les Lazes, les Arabes, les Persans ou Tadjiks, les Bohémiens et une partie des Kurdes. Presque tous ces peuples sont *sunnites*, à l'exception des Moutoualis, des Arabes Kezil, des Persans et des Kurdes Bilbas qui sont *schyytes*. Le CHRISTIANISME est professé aussi par un grand nombre. Les Grecs appartiennent à l'*Église grecque*, les Arméniens à l'*Eglise arménienne*; les dogmes de l'*Eglise catholique* sont professés par plusieurs Grecs, Arméniens et Kurdes, et, depuis environ un siècle, par les Maronites. L'*Eglise protestante* compte un petit nombre de croyans établis dans les grandes villes de commerce. L'*Eglise jacobitique* compte un nombre assez considérable de Kurdes et quelques milliers de Grecs. L'*Eglise nestorienne*, quoique plus répandue, ne compte qu'un petit nombre de prosélytes parmi les Kurdes et les Arméniens qu'on estime égal à celui de l'Eglise jacobitique. Le JUDAÏSME est professé par les Juifs, qui sont répandus dans toutes les grandes villes de cette contrée. Les DRUZES, les NOSAÏRIS, les ISMAÉLIENS et les YEZIDIS professent des religions différentes de celles que nous venons de nommer; nous avons indiqué à la page 73 les rapports qu'ont les trois premières avec l'Islamisme, et nous y avons exposé les principaux dogmes religieux des Yezidis.

GOUVERNEMENT. Voyez l'empire Ottoman, aux pages 559 à 563.

INDUSTRIE. On peut dire que l'agriculture est dans un état pitoyable dans cette vaste contrée, à l'exception de certains districts et des environs des grandes villes. L'industrie manufacturière y est un peu plus florissante, surtout dans les grandes villes. On peut même dire que les teintures du coton, de la soie, de la laine et des peaux surpassent ou pour le moins égalent tout ce que l'industrie européenne offre de plus parfait en ce genre. Les principaux articles des fabriques et des manufactures de la Turquie Asiatique sont: les *étoffes de soie* d'Alep, de Damas, Mardin, Bagdad et Brousse; les *étoffes de coton* de Mossoul, Damas, Alep, Guzel-hissar, Diarbekir, Smyrne et Manissa; les *toiles* de Brousse, Tokat, Amasia, Trébizonde, Rizè, Mardin, Bagdad et Diarbekir; les *draps ordinaires* de Khanak-kalesi, Guzel-hissar, Hilleh; les *camelots* et les *châles* d'Angora; les *tapis* de Brousse, Kara-hissar, Pergame, Alep, Damas; les *maroquins* de Konieh, Kaïsarieh, Kouskin, Diarbekir et Orfa; le *cuir* de Diarbekir et Konieh; les *selles* d'Aïntab; les *brides* de Hilleh; le *tabac* de Latakia; l'*opium* de Kara-hissar; la *faïence* de Khanak-kalesi et de Hilleh; les *savons* de Damas, Bagdad et Alep; la *coutellerie* de Damas; les *ustensiles*

de cuivre de Tokat et d'Erzeroum, et la *verrerie* de Mardin et d'Hébron.

COMMERCE. Peu de contrées au monde se trouvent mieux placées que l'Asie Ottomane pour être le centre d'un commerce immense. Aussi ces belles régions, dès la plus haute antiquité et pendant tout le moyen-âge, ont-elles été le siége du plus grand commerce du monde; mais par suite du manque de sûreté, de grands chemins, de canaux navigables et d'encouragemens de la part du gouvernement, leur commerce actuel est à peine une ombre de celui qu'elles faisaient autrefois. Malgré cela, la position centrale de ces belles provinces placées entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique, les riches productions de leur sol, les nombreux produits de l'industrie de quelques-unes de leurs grandes villes, et les caravanes de Damas et de Bagdad qui convoient à la Mecque les pélerins de l'Europe et de l'Asie Orientale, contribuent à donner encore une grande activité aux relations commerciales.

On doit distinguer dans cette contrée le commerce maritime et le commerce intérieur. Celui-ci, qui est de beaucoup le plus considérable, se fait par caravanes comme dans les autres parties de l'intérieur de l'Asie. *Erzeroum*, *Karahissar*, *Tokat*, *Angora*, *Brousse*, *Smyrne*, *Bassorah*, *Bagdad*, *Diarbekir*, *Alep*, *Mossoul* et *Damas* sont les principales villes par lesquelles passent les caravanes qui viennent de la Perse, de l'Arabie et de l'Europe. Le commerce maritime se fait presque en entier par les Européens, à l'exception de celui qui a lieu par Bassorah. C'est ce qu'on appelle le commerce du Levant. Les Anglais, les Français, les Néerlandais, les Russes et les Autrichiens, ou pour mieux dire les Vénitiens et les Triestins, font les plus grandes affaires. *Smyrne*, *Latakia* qui est le port d'Alep, *Tripoli* ou *Tarablous*, *St-Jean d'Acre* ou *Akka* en sont les places principales. *Trébizonde* est le principal port de la mer Noire. Les Arméniens, et après eux les Juifs et les Grecs, sont parmi les peuples indigènes ceux qui sont le plus adonnés au commerce.

Les principaux ARTICLES D'EXPORTATION sont : soie, coton, laine, cuir, tabac, cuivre, poil de chameau et de chèvre, opium, safran, noix de galle, térébenthine, storax, raisin, figues et autres fruits secs, vins de Chypre et d'autres endroits, cuirs, maroquins, tapis et autres produits des fabriques indigènes et plusieurs articles manufacturés importés de l'Inde, de la Perse et de l'Arabie. Les principaux ARTICLES D'IMPORTATION sont : étoffes de soie, draps, aiguilles, montres et quincaillerie, miroirs et verrerie de Bohême et de Venise, papier, étain, objets provenant des fabriques de Nuremberg, porcelaine, denrées coloniales et une foule d'autres articles de l'industrie européenne. L'Arabie, la Perse et l'Inde fournissent une grande partie des produits précieux de leur sol, et la dernière fournit ceux de ses nombreuses manufactures.

DIVISIONS ADMINISTRATIVES et **TOPOGRAPHIE.** Nous avons déjà signalé ailleurs la difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité, où est le géographe d'offrir exactement les divisions administratives actuelles de l'empire Ottoman. Ces difficultés sont encore plus grandes lorsqu'il est question de sa partie asiatique, à cause de l'anarchie à laquelle cette région est livrée depuis longtemps. Aidé par les conseils du savant orientaliste M. Jouannin, qui en a traversé une très grande partie, et par ceux d'autres savans déjà mentionnés, nous n'avons par désespéré d'offrir dans le tableau suivant, sinon les divisions exactes de cette importante partie de l'Asie, du moins celles qui s'approchent le plus de ses véritables divisions administratives.

Toute l'Asie Ottomane est partagée en 20 gouvernemens ou *eyalets*, subdivisés en départemens, *sandjaks* ou *livas*. Quelques-uns de ces derniers sont indépendans du pacha gouverneur de l'eyalet auquel ils appartinnent géographiquement. Les gouvernemens et les départemens sont très inégaux par rapport à leur étendue et à leur population. Un grand nombre de tribus nomades ou montagnardes et plusieurs pays ne sont que tributaires; d'autres ne sont que vassaux et quelques-uns sont même tout-à-fait indépendans. Par des raisons exposées ailleurs, on a réparti les grandes divisions administratives d'après les grandes divisions géographiques dans lesquelles l'usage a depuis long-temps partagé ces vastes contrées; on doit cependant faire observer qu'elles ne leur correspondent pas toujours exactement. On a mis une étoile devant tous les chefs-lieux de *liva* qui, en 1826, étaient indépendans du pacha gouverneur de leur eyalet respectif. On a réuni provisoirement à l'eyalet de Kars la partie de la Géorgie Ottomane que le traité d'Andrinople a rendue à l'empire. Les iles de l'Archipel qui appartiennent géographiquement à l'Asie, ainsi que celle de Chy-

pre, ne figurent pas dans ce tableau, parce qu'elles forment partie de l'eyalet Djezaïr ou Eyaleti Derïa que nous avons donné tout entier à la partie européenne de l'empire à laquelle appartient son chef-lieu (voyez à la page 563); cependant le lecteur en trouvera la description dans ce chapitre d'après le plan suivi dans cet Abrégé. A l'égard des vastes territoires de l'Arabie actuellement occupés par les troupes ottomanes, nous avons cru devoir les décrire dans le chapitre consacré à l'Arabie, parce que ces pays sont regardés sous le rapport administratif comme une dépendance de l'Egypte, et parce qu'en effet ils relèvent immédiatement de son vice-roi. D'après le traité de paix qu'il a conclu avec le grand-seigneur, ce monarque lui a accordé l'administration non-seulement de tous les pachaliks et districts qui correspondent à la Syrie des géographes; mais il lui a donné en outre la direction de la caravane de la Mecque, et il a concédé en ferme à son fils Ibrahim le Mohassil d'Adana dans l'Asie-Mineure, doublement important comme position militaire et comme pays très abondant en bois de construction d'une excellente qualité. Pour distinguer ces pays de ceux qui dépendent immédiatement du sultan, on a mis deux étoiles devant leurs noms, dans le tableau suivant des divisions administratives.

EYALETS.	CHEFS-LIEUX, VILLES ET LIEUX LES PLUS REMARQUABLES.
L'ASIE-MINEURE ou ANADOLI comprend les eyalets et livas suivans:	
ANADOLI	Koutaïeh; * *Iznik-mid;* * *Brousse; Moudania; Kidonie* ou *Haïvali; Pergame; Sart;* * *Smyrne;* * *Guzel-hissar; Ayasalouk* (Ephèse); * *Antalia* ou *Adalia;* * *Kara-hissar;* * *Angora;* * *Kanghri;* * *Kastemouni; Sinope* * *Boli; Bartine* ou *Bartan.* Plusieurs tribus de *Turkomans* seulement vassales.
** ADANA........	Adana; *Tarsous; Sis; Païas; Anemour; Selefkeh;* * *Alaïe* ou *Alaïa.* Plusieurs tribus de *Turkomans* seulemens vassales.
CARAMANIE......	Konieh; *Larenda* ou *Karaman;* * *Ak-cheher;* * *Ak-seraï;* * *Nikdé; Gourouk; Maden;* * *Kircher* ou *Kirchehr;* * *Kaïsarieh.* Un grand nombre de tribus *Turkomanes* seulement vassales.
MARACH........	Merach ou Marach; *Albostan; Aïntab; Malathia.* Plusieurs tribus de *Turkomans* ou de *Kurdes.*
SIVAS..........	Sivas; *Tokat;* * *Ouscat* ou *Ieuzgat; Amasia; Merzifoun;* * *Tchoroum; Vezir-Pacha; Unieh.* Plusieurs tribus de *Turkomans.*
TRÉBIZONDE.....	Trébizonde ou Trabezoun; *Kerasun.* * *Le Pays des Lazes* avec une partie du *Ghouria* presque entièrement indépendant; on y trouve: * *Irizeh,* * *Batoum.*
L'ARMÉNIE avec une partie du KURDISTAN et de la GEORGIE correspondent aux eyalets et livas suivans:	
ERZEROUM......	Erzeroum; *Kamakh; Maden; Erzindjan; Kara-hissar; Gumuch-khaneh; Baïbourd; Toprak-kalah.* Plusieurs tribus de *Turkomans.*
VAN...........	Van; * *Mouch;* * *Betlis; Khochab;* * *Bayazid.* Les principautés kurdes vassales de nom, mais réellement indépendantes; on y trouve: *Djoulamerk,* etc. Quelques tribus de *Turkomans.*
KARS	Kars; *Ani.* Plusieurs tribus de Turkomans. *Ardanoudji* ou *Erdenoutch* dans la partie de la Géorgie qui est restée à l'empire Ottoman.
Le KURDISTAN OTTOMAN proprement dit, comprend l'eyalet suivant:	
CHEHREZOUR....	Kerkouk; *Chehrezour* (jadis siége du pacha); *Erbil; Baïan.* Les principautés kurdes d'*Amadia*, de *Suleïmanieh* ou *Sindian*, de *Koï* et de *Kouran*. seulement vassales de l'empire Ottoman. Depuis quelques années ce gouvernement relève du pacha de Bagdad.
La MÉSOPOTAMIE, ou AL-DJEZYREH avec l'IRAK-ARABI des modernes comprend les eyalets et livas suivans:	
BAGDAD........	Bagdad; *Mechhed-Ali; Hilla; Mechhed-Hosseïn; Ana; Nisibin; Mardin; Bassorah* ou *Basrah; Korna.* Les *principautés kurdes de Karadjolan* et de *Sehau*, vassales de nom: celle de Karadjolan est une des plus puissantes, et ses habitans, moyennant une rétribution, escortent ordinairement la caravane qui va de Bagdad à Mossoul et *vice versâ.* Le *Pays de Sindjar* ou des *Yezidis* et celui des *Bilbas* dans les montagnes appelées autrefois Zagros, sont habités par des Kurdes entièrement indépendans. Le chef des Yezidis habite dans le village de *Babir.* Les *Arabes Mountefik* dans les environs de Korna et les *Arabes Kazaïles*, le long du Frat ou près de Semavat peuvent être regardés comme tout-à-fait indépendans. Les Moun-

tefik recevaient même une forte somme annuellement pour défendre le pays contre les Wahhabites. Les *Arabes Nedjedi* le paraissent être moins.

Diarbekir.....	Diarbekir ou Kara-hamid; *Maden; Siverek.* Les principautés kurdes de *Djezyreh*, qui parait être la plus puissante, de *Palou*, d'*Agil* et de *Gouh*, avec les chefs-lieux de ce nom, ne sont que tributaires.
Rakka.........	Rakka; *Orfa; Bir; Tor; Khabour.* Plusieurs tribus d'*Arabes*, de *Turkomans* et de *Kurdes.*
Mossoul..........	Mossoul; *Elkoch.* Plusieurs tribus de *Kurdes* tributaires; quelques tribus de *Yezidis* tout-à-fait indépendantes.

La SYRIE ou SCHAM comprend les eyalets et livas suivans:

** Alep.........	Alep ou Haleb; *Killis; Alexandrette* ou *Scanderoun; Baïlan; Antakia* ou *Antioche; Chogr* ou *Djesr-chogr.* Plusieurs tribus de *Turkomans*, d'*Arabes* et de *Kurdes.*
** Damas........	Damas ou Damase; *Hamah; Hems; Tadmor* ou *Palmyre; Jérusalem; Bethlehem; Kalil* ou *Hebron; Rayh* ou *Jérico; Nablous* ou *Sichem; Gaza; Ramla; Jaffa* ou *Joppe.* Plusieurs tribus d'*Arabes Bédouins* et quelques-unes de *Turkomans.*
** Acre.........	Acre ou Akka; *Baïrout; Sidon* ou *Saïde; Sour* ou *Tyr; Nazareth* ou *Nasra, Tabarieh.* Le *pays des Moutoualis*, dont le chef-lieu est *Baalbeck;* ils ne sont que tributaires. Le *Pays des Druzes* où se trouve *Daïr-el-Kamar*, siége de leur grand-émir, qui n'est que tributaire.
** Tripoli.......	Tripoli ou Tarablous; *Latakia.* Le *Pays des Nosaïris* qui comprend les vallées du Liban depuis Antakia jusqu'au Pays des Druzes: ils sont tributaires, et le village de *Bahlonlie* peut être regardé comme leur chef-lieu, étant le siége du chef ou mokaddem le plus puissant. Le *Pays des Maronites* également tributaires, et partagé entre le petit émir qui réside à Djebel ou Djebaïl et le grand émir qui réside à Canobin. Le *Pays des Ismaéliens*, dont le chef-lieu est *Massiade* ou *Masiat;* ils sont tributaires.

Dans l'ASIE-MINEURE on trouve :

Koutaïeh (*Cotyœum*), grande ville bâtie dans une situation pittoresque, sur le penchant du Poursak-dagh, et baignée par le Poursak. C'est le siége du beylerbey d'Anadoli et d'un grand-juge ou *mollah*. Parmi ses édifices on observe une grande et vieille *mosquée* remarquable par sa singulière architecture. On porte à 50,000 le nombre de ses habitans.

Dans ses environs immédiats est situé le village de *Tounchali*, avec des bains chauds renommés. Plus loin, dans un rayon de 45 milles, on trouve : Seidi-Gazi, village ruiné, remarquable par sa belle mosquée et encore plus par le monument phrygien situé dans son voisinage et visité par M. Leake. Ce savant voyageur, d'après les mots *au roi Midas* sculptés sur un des côtés, croit que ce tombeau taillé dans le roc et couvert de sculptures dans le genre de celles de Mycènes, pourrait être attribué à un des rois phrygiens de la dynastie de Midas; en admettant cette supposition, ce serait un des monumens les plus anciens de l'Asie, puisque sa construction remonterait entre 570 et 740 ans avant Jésus-Christ. Eski-cheher, petite ville, importante par ses bains chauds, dont on voit encore les restes des anciens édifices; c'est l'ancienne *Dorylœum.* Turba, petit village, où l'on commence à monter le Domaoun-dagh, haute montagne, sur laquelle depuis long-temps on a établi un hospice semblable à ceux des Alpes pour secourir les voyageurs égarés dans la neige; de gros chiens y sont entretenus pour ce pieux office. Azani, misérable village qui mérite l'attention de l'archéologue par les magnifiques ruines d'un *théâtre* et d'un *temple de Jupiter;* M. Keppel qui les a visités il y a quelques années, dit que ce dernier égale les ouvrages grecs les plus remarquables qui subsistent encore; on y trouve plusieurs inscriptions grecques et latines. Kara-hissar ou Afioun Kara-hissar (la forteresse Noire de l'Opium), ainsi nommée à cause de l'immense quantité d'opium qu'on y recueille et à laquelle, ainsi qu'à ses nombreuses manufactures de laine, elle doit son état florissant. Kara-hissar était le patrimoine féodal d'Othman, fondateur de l'empire; M. Kinneir lui accorde jusqu'à 60,000 habitans.

Brousse (*Prusa*), au pied du mont Olympe et non loin du Nilufer, que l'on passe sur plusieurs ponts, ville grande, assez bien bâtie et une des plus florissantes de l'empire par son industrie et par son commerce. Un vieux château environné de *murailles*, sur lesquelles on remarque encore des sculptures romaines, la domine et de vastes faubourgs l'entourent. Ses bâtimens les plus remarquables sont : la *mosquée cathédrale* (Ouloudjami), vaste édifice qui date de l'époque de la conquête de cette ville; les *mosquées du sultan Orkhan*, avec son tombeau et un collége très fréquenté, et celles des *sultans Othman, Murad* et *Bayazid.* On doit mentionner aussi ses nombreux et beaux caravansérais construits en pierre, et les magnifiques *thermes* décrits par un savant orientaliste, M. Jouannin, ainsi que les

belles et nombreuses *fontaines* qui ajoutent à l'agrément de cette ville. Jadis résidence des rois de Bithynie, Brousse a été dans le moyen-âge la capitale de tout l'empire Ottoman jusqu'à la prise d'Andrinople; aujourd'hui elle est le siége d'un mollah de première classe, d'un pacha, d'un métropolitain grec et d'un archevêque arménien. C'est avec M. de Hammer que nous porterons jusqu'à 100,000 le nombre de ses habitans.

Dans un rayon de 45 milles on trouve : MOUDANIA, sur le golfe de son nom, avec un port qui sert de débouché aux marchandises de Brousse, et par lequel cette ville reçoit toutes les expéditions de Constantinople et de l'Europe; les fièvres y sont endémiques. ISNIK (Nicée), misérable amas de huttes qui s'élèvent sur l'emplacement de la métropole de l'ancienne Bithynie, si renommée par le *premier concile général* que les chrétiens y tinrent en 325. Ses épaisses *murailles*, ses tours et ses portes sont encore assez bien conservées. On y voit encore une *église* assez remarquable, un *aqueduc* et un vaste édifice avec des souterrains immenses, nommé par les Grecs le *palais de Théodore;* selon M. Kinneir ce serait un amphithéâtre. IZNIK-MID ou NIKMID (*Nicomédie*), jadis une des plus grandes villes de l'empire Romain; elle conserve encore quelque commerce. M. Fontanier lui accorde 5300 maisons, nombre cinq fois plus grand que celui que lui assignent d'autres voyageurs modernes. ABOULIOUN (*Apollonie*), sur un îlot du lac auquel elle donne son nom; ses 2000 habitans sont presque tous pêcheurs et vivent presque exclusivement du produit de la riche pêche qu'ils font sur ce lac, et que les cartes représentent beaucoup trop petit.

SMYRNE (*Izmir* des Turks), au fond du golfe du même nom, bâtie en forme d'amphithéâtre autour d'une montagne au sommet de laquelle est un château en ruine; deux autres la défendent du côté de la terre et du coté de la mer. Sans être belle, Smyrne présente un aspect agréable. Quelques maisons bien bâties appartiennent la plupart aux Européens et forment un assez joli quartier. Le *grand bazar* (bezesten) et le *vizir-khan*, construits avec le marbre blanc de l'ancien théâtre, sont les deux constructions qui se distinguent le plus. Ses rues sont étroites et sales, à l'exception de celles qui sont couvertes. Quoique Smyrne n'offre aucune antiquité remarquable, on peut dire qu'elle a contribué peut-être plus que toute autre ville de l'Asie à enrichir les collections et les cabinets des antiquaires de l'Europe. Smyrne doit aux avantages de sa position le rang qu'elle occupe parmi les places commerçantes les plus importantes du monde. L'étendue et la sûreté de sa rade, la facilité de ses communications avec les parties les plus éloignées de l'intérieur, en ont fait l'entrepôt général des produits du Levant, ainsi que des marchandises européennes et des denrées coloniales importées en échange. Depuis plusieurs années cependant le commerce de la soie y est beaucoup diminué, et celui du cuivre est presque nul, s'étant concentré à Tarsous; mais celui des fruits secs y est immense. Elle a été long-temps régie par un *mousselim* ou gouverneur civil nommé pour un an, et par un conseil municipal composé de huit ayans ou *notables*. Maintenant elle forme un petit gouvernement ou eyalet régi par un pacha à trois queues. Elle est le siége d'un mollah de première classe, d'un archevêque grec et d'un archevêque arménien; et malgré les ravages produits souvent par les incendies et par la peste, on porte sa population actuelle au-dessus de 130,000 âmes. Smyrne, comme toutes les autres villes principales de l'empire, mais sur une plus grande échelle, offre le phénomène d'une république fédérative dans le quartier des Francs, habité principalement par des Anglais, des Français, des Hollandais et des Italiens. Leurs personnes et leurs propriétés sont affranchies de la domination turque; en matière civile, commerciale ou criminelle, les Francs ne reconnaissent d'autres juges que les consuls des diverses nations auxquelles ils appartiennent. Le français est la langue universellement adoptée dans cette petite république, où du reste on voit régner, au milieu des mœurs et des usages de l'Orient, la civilisation de l'Europe et tous les usages, les amusemens et les occupations qui l'accompagnent. Dans le magnifique casino, fondé par souscription, on trouve tous les principaux écrits périodiques de l'Europe, et dans le théâtre, qui est très fréquenté, une compagnie d'amateurs joue des comédies italiennes. Smyrne possède en outre un *collége grec* où l'on enseigne les sciences et la littérature, et une *gazette* que l'on publie en français.

Dans ses environs immédiats on trouve : le beau village de BOURNABAT, où la plupart des Francs ont leurs maisons de campagne; elles sont divisées à peu près comme les *bastides* de Marseille; et les villages de BOUDJA et de SEDI-KEUÏ, remarquables par leurs belles campagnes et leur nombreuse population. Plus loin on voit MANISSA (*Magnesia*), assez jolie ville, florissante par son commerce et par ses grandes plantations de safran; on y voit une forteresse ruinée, de construction romaine, et les tombeaux de sultan Murad II et de sa famille; M. Fon-

tanier estime à 40,000 âmes sa population. FOKIA, petite ville encore assez florissante par son port, bâtie sur l'emplacement de l'ancienne *Phocée*, si renommée par ses nombreuses colonies fondées en Espagne et dans les Gaules, parmi lesquelles figure surtout *Massilia* (Marseille). VOURLA, petite ville, bâtie sur l'emplacement de l'ancienne *Clazomène;* c'est la résidence temporaire de l'archevêque grec d'Éphèse: on y voit encore les vestiges de la *Chaussée* construite par Alexandre-le-Grand.

Plus loin et dans un rayon de 55 milles on trouve au sud et au sud-est Smyrne: AYASALOUK, misérable village turk, où l'on voit encore une mosquée, un aqueduc et un château construit avec les matériaux enlevés aux ruines d'*Ephèse*, situées à une petite distance. C'est parmi ces dernières qu'on a reconnu les restes du *stadium*, les vestiges du *théâtre*, les débris d'un *temple* magnifique et les voûtes immenses qui soutenaient le second *temple de Diane*, qui, au rapport des anciens, était pour le moins aussi magnifique que le premier, compté justement parmi les merveilles du monde. On regardait celui-ci comme le plus grand temple construit par les Grecs; il avait 425 pieds de long sur 220 de large: on y voyait 127 colonnes de marbre hautes de 60 pieds, et sculptées par les plus habiles artistes de ce temps-là; selon Xénophon la statue de la déesse était en or. SCALANOVA (*Kouch-adasi*), ville florissante par son port et son commerce, qui avant la révolution grecque y avaient rassemblé une population qu'on portait a 20,000 âmes. PALATSHA, assemblage de quelques misérables huttes habitées par des Turks, paraît correspondre à *Milet*, si puissante dans l'antiquité, lorsque ses vaisseaux couvraient tout le Pont-Euxin où elle fonda tant de colonies; on a reconnu les ruines de son vaste *théâtre* .GUZEL-HISSAR (*Tralles*), ville florissante par ses manufactures de coton et par son commerce; on lui accorde 30,000 habitans. TIRRA, ville moderne, qu'on dit être presque aussi grande que Smyrne, quoique beaucoup moins peuplée.

A l'est et au nord de Smyrne on trouve: CASSABA ou DURGUTHLI, assez grande ville, à laquellle des voyageurs modernes accordent 6000 maisons. SART (*Sardes*), la magnifique résidence des opulens rois lydiens, la plus riche des villes de l'Asie-Mineure, que Florus appelait la *seconde Rome*. et un des sept premiers diocèses fondés par St. Jean, n'est plus qu'un misérable village habité par quelques Turks. Plusieurs ruines, les *restes* d'une grande *église*, peut-être ceux de son antique cathédrale, les débris du magnifique *temple de Cybèle*, et dans ses environs le *tumulus* colossal d'*Alyattes* le père de Crésus, rappellent encore son ancienne splendeur. M. Cockerell en 1812, vit encore debout trois colonnes du temple que M. Leake croit avoir été construit entre 715 et 545 ans avant Jésus-Christ. Le monument d'Alyattes, que ce dernier voyageur a visité, remonte à la même époque. C'est un cône en terre de 200 pieds de haut, dont la base formée, selon Hérodote, de grandes pierres de taille, a six stades de circonférence. M. Leake le regarde comme une des antiquités les plus remarquables de l'Asie, et l'historien grec qui nous en a conservé la description, le regardait de son temps comme le plus grand de la Lydie, et seulement inférieur aux pyramides d'Egypte et aux monumens de Babylone. Le temps et l'exhaussement du sol ont entièrement recouvert la base de ce tombeau extraordinaire qui a l'apparence d'une colline. D'autres monumens semblables, mais moins grands, se trouvent à une petite distance. PERGAME, assez grande ville et encore la plus florissante de la vallée du Caïcus, quoiqu'elle ne soit qu'une ombre de l'ancienne résidence des rois de Pergame. On prétend qu'on y trouve d'importantes antiquités. Son magnifique *temple d'Esculape*, sa célèbre *bibliothèque* qui ne le cédait qu'à celle d'Alexandrie, et l'invention du *parchemin*, assignent une place distinguée à cette ancienne ville, qui figure aussi parmi les sept premiers diocèses de l'Asie-Mineure. HAÏVALI, nommée KIDONIE par les Grecs, située sur le golfe d'Adramiti; véritable création du commerce et de l'industrie, cette petite république, fondée par le Grec Economos vers la fin du XVIIIe siècle sous la protection de la Porte, était devenue en peu de temps une des villes les plus industrieuses, les plus commerçantes et les plus policées de l'Asie Ottomane. Mais ses nombreuses manufactures de savon, ses tanneries, ses moulins à huile, son beau *collége*, sa *bibliothèque*, son *imprimerie*, ses belles églises, ses 3000 maisons et ses 36,000 habitans disparurent dans la guerre de l'insurrection. Depuis 1821 Kidonie n'offre plus qu'un amas de ruines.

Dans ce même rayon on trouve plusieurs îles remarquables, parmi lesquelles leur grande importance nous engage à nommer les trois suivantes: METELIN (*Lesbos* des anciens Grecs, *Midilli* des Turks), importante par sa grande fertilité, sa population assez nombreuse et surtout par ses beaux ports militaires; on voit plusieurs restes d'anciens monumens près de *Metelin*, petite ville assez florissante, capitale de l'île. CHIO (*Chios* des Grecs, *Sakyz* des Turks), naguère encore la plus riche et la plus florissante des îles de l'Archipel, remarquable par la civilisation, l'industre et la richesse de ses habitans, n'offre depuis 1822 que ruines, à l'exception du district des villages où l'on recueille le mastic. Ses 100,000 habitans qui fournissaient à l'empire Ottoman les meilleurs jardiniers, sont réduits à 14,000; et *Chio*, où le commerce et l'industrie avaient rassemblé près de 30,000 âmes, et qu'on regardait comme la moderne Athènes par son célèbre *collége*, par sa riche *bibliothèque* et sa *typographie*, n'est plus qu'un amas de ruines. Les franchises que le grand-seigneur a accordées depuis quelque temps aux habitans de cette île ne peuvent manquer de réparer, du moins en partie, tant de désastres; elles ont tellement modifié son administration que cette île forme pour ainsi dire un petit état vassal et tributaire. SAMOS (*Susam* ou *Sisam* des Turks), importante par sa fertilité, sa population et par les vestiges que l'on y rencontre encore de son ancienne prospérité attestée surtout par les trois ouvrages suivans: la *montagne percée;* c'était un canal de 875 pas de long pratiqué

dans une montagne pour conduire l'eau à la ville de Samos; cette étonnante excavation, dont on a reconnu l'ouverture, était huit fois aussi grande que la fameuse voûte de Malpas qui appartient au canal de Languedoc; la *jetée* faite au côté gauche du port de Samos, haute de 20 toises; elle s'avançait à plus de 250 pas dans la mer; le *temple de Junon Samienne* situé à 4 milles de la ville, le plus spacieux édifice grec de ce genre qu'eût vu Hérodote: il était rempli de richesses, et les peuples de l'Asie et de la Grèce le regardaient comme un asile inviolable. Depuis les franchises que le sultan a accordées au prince Vogorides, qui en est gouverneur, l'île de Samos avec les îlots qui en dépendent, forme un petit état vassal et tributaire, plutôt qu'une petite province de l'empire Ottoman.

Konieh (*Iconium*), dans une plaine riche et bien arrosée, jadis résidence des sultans seldjoukides de Roum, et maintenant du pacha gouverneur de l'eyalet de son nom et d'un métropolitain grec. Parmi ses nombreuses mosquées on remarque celle de *Sélim*, bâtie sur le modèle de Sainte-Sophie. On doit encore citer le *couvent des Mewlevis*, fondé par le célèbre Djelaleddin Roumi, dans le XIIIe siècle de notre ère. Ce couvent est le chef d'ordre de tous les établissemens du même genre répandus sur la surface de l'empire, et il jouit d'immenses richesses. Près de la porte de Ladik on voit une *sculpture* que M. Kinneir regarde comme un des plus beaux morceaux que l'antiquité nous ait légués, et une *statue* colossale d'*Hercule*; ces deux monumens ont été grossièrement restaurés par les Turks. Malgré sa décadence, Konieh est encore importante par ses manufactures, par son commerce et par ses medressés ou colléges. On évalue sa population à environ 30,000 âmes.

Dans un rayon de 54 milles on trouve: Caraman dit aussi Larenda, assez grande ville, importante par son industrie, par son commerce et par le voisinage des ruines de *Larenda*, qui ont servi à la construction de ses édifices. Ak-Cheher, ville archiépiscopale et florissante, à laquelle M. Kinneir accorde 15,000 maisons, quoique Ali-Bey l'appelle une petite ville! Le medressé ou collége de Bayazid et la mosquée principale sont des édifices remarquables. C'est dans ce même rayon qu'on trouve le vaste lac salé de Touzla; ses débordemens pendant la saison des pluies, joints à ceux d'autres lacs situés sur cette vaste plaine élevée, y forment un marais immense; on en retire une grande quantité de sel.

Tokat, sur une branche du Kizyl-Irmak, grande ville, avec des rues étroites mais bien pavées, et dont l'apparence, selon M. Fontanier, est tout-à-fait européenne. Elle a un archevêque arménien, plusieurs fabriques de toiles, d'étoffes de soie, de coton, de tapis et surtout de vaisselle de cuivre. Tokat est le point central de beaucoup de caravanes et un entrepôt de marchandises de Smyrne. En admettant les 18,500 maisons que lui accorde M. Fontanier, qui l'a visitée il y a quelques années, nous croyons qu'on ne s'éloignerait pas beaucoup de la vérité en portant à environ 100,000 âmes sa population actuelle.

Dans un rayon de 42 milles on trouve: Sivas (*Sebaste*), assez grande ville, chef-lieu de l'eyalet de ce nom, à laquelle M. Gardanne accorde 4010 maisons, nombre que M. Trezel réduit à 1000! Dans ses environs on exploite de vastes mines de cuivre. Amasie (*Amasea*), grande ville, qui selon M. Fontanier ne compte pas moins de 10,000 maisons, siége d'un archevêché arménien, et importante par son commerce et par les antiquités qu'elle renferme, mais qui n'ont pas encore été assez explorées et parmi lesquelles on doit compter une partie des *murs* de son ancienne *citadelle* et les restes d'un *temple* antique. La *mosquée du sultan Bayazid* est un édifice moderne qui doit aussi être cité, ainsi que les *cavernes* taillées dans le roc situées dans ses environs; la plus remarquable est connue sous le nom de *pierre du miroir*.

Hors du rayon et vers l'ouest est situé Iezgatt, ville qui doit son grand accroissement à Tchapan-Ouglou, qui l'avait choisie pour sa résidence; elle paraît avoir beaucoup perdu depuis la mort de ce chef célèbre, dont la domination s'étendait sur presque toute la partie orientale de l'Asie-Mineure. Vers le sud-ouest on voit Kaïsarieh (*Cesarée*, capitale de la Cappadoce), ville assez grande, florissante par son commerce et à laquelle on accorde 25,000 habitans, nombre bien faible comparé aux 400,000 que lui assignent les historiens à l'époque où elle fut prise et pillée par Sapor, roi de Perse, sous le règne de Valerien. Paul Lucas prétend avoir vu dans les environs d'Yrkoup, non loin de cette ville, 20,000 petites *pyramides* ayant chacune des portes et des fenêtres! Mais des renseignemens récens et bien autrement exacts nous représentent ce pays comme rempli de débris de monumens semblables à ceux de Babylone, de Van et d'autres villes d'aussi ancienne origine; des briques couvertes d'inscriptions cunéiformes ont été retrouvées dans des fouilles, ainsi que des objets qui rappellent l'ancien culte de Mithra.

Trébizonde, ville bien déchue de ce qu'elle était à l'époque où une branche des Comnènes de Constantinople y établit le siége d'un nouvel empire. C'est le chef-lieu de l'eyalet de son nom et le siége du pacha dont relèvent les chefs héréditaires, turbulens et peu soumis qui dominent tout le pays situé le long de la mer Noire, depuis Trébizonde jusqu'à Batoum à l'embouchure du Tcho-

rok. Cette ville est encore importante par sa rade assez fréquentée, par son industrie, par son commerce et par sa population. Trébizonde est fortifiée; elle possède quelques édifices considérables, entre autres un grand *bazar* et des *bains* en marbre remarquables par leur élégante architecture. Parmi ses antiquités il faut nommer le *temple d'Apollon* changé en une chapelle de forme octogone. Le cuivre et les esclaves sont les articles les plus importans du commerce d'exportation de cette ville, dont la population nous paraît pouvoir être estimée à 50,000 âmes, et dont le territoire est très remarquable par sa belle position, la douceur de son climat, par sa fertilité et par l'abondance et la variété de ses productions.

Dans un rayon d'environ 50 milles on trouve: Irizeh ou Riza (*Rhizaum*), petite bourgade, siége d'un chef héréditaire, peu soumis au pacha de Trébizonde; en dépit des géographes qui la représentent comme une ville florissante, peuplée de 30,000 habitans, nous ne lui en accorderons que 4000, sur l'autorité de M. Jouannin et de M. Fontanier. Gumuch-khané, petite ville du pachalik d'Erzeroum, dans l'Arménie, importante par les riches mines de plomb argentifère et de cuivre exploitées dans son voisinage.

L'Asie-Mineure offre un grand nombre d'autres villes remarquables sous plus d'un rapport, soit dans l'intérieur, soit le long de ses côtes. Voici celles que notre cadre nous permet de citer; elles nous fourniront l'occasion d'indiquer une foule de monumens antiques qui rappellent la richesse, la puissance et la grande prospérité de cette contrée maintenant si misérable, si faible et si déchue.

Sur la côte Septentrionale et à une distance plus ou moins considérable dans l'intérieur, en allant de l'est à l'ouest, on trouve: Martsivan (*Merzifoun*), ville de médiocre étendue, à laquelle M. Fontanier accorde 4000 maisons, et importante par ses riches mines de cuivre. Sinope (*Sinoub* des Turks), ville très déchue depuis plusieurs années, mais à laquelle son port, ses chantiers de constructions et son commerce donnent encore une certaine importance; on lui accorde près de 10,000 habitans. Kastamouni, autre ville déchue, à laquelle nous ne donnerons, avec M. Kinneir, qu'environ 13,000 habitans au lieu des 50,000 que lui assigne Malte-Brun en citant Hadji-Khalfah, mort en 1658. Boli, assez jolie ville, chef lieu du liva de ce nom, et florissante par ses fabriques de cuir et d'étoffes de coton; c'est le passage ordinaire des caravanes qui vont à Constantinople, ce qui, avec son industrie, contribua beaucoup à augmenter sa population qu'on porte jusqu'à 50,000 âmes. Angora (*Ancyra*), située à environ 60 milles au sud-est de Boli, dans l'intérieur, et célèbre par la grande victoire que Tamerlan remporta sur Bayazid; quoique bien déchue; elle est encore importante par ses nombreuses fabriques de camelots faits avec le poil des chèvres particulières à son district et dont la finesse égale celle de la soie. Nous remarquerons à ce sujet que dans les environs d'Angora les chèvres, les chats et les lapins ont ce poil long et soyeux qui les fait distinguer des autres individus de leur espèce. Les deux *lions* de grandeur naturelle, près de la porte de Smyrne, et l'inscription en l'honneur d'Auguste, sculptée sur six colonnes, restes du *temple d'Auguste*, et connue sous la dénomination de *monument d'Ancyre*, sont les antiquités connues les plus remarquables de cette ville, dont les portes, les murailles et presque tous les édifices sont construits avec les débris de ces anciens monumens. Nous croyons qu'on pourrait réduire à 35,000 ou 40,000 âmes les 80,000 que lui accorde Malte-Brun.

Scutari a déjà été décrit à la page 568 avec les environs de Constantinople. Demonnesi ou Iles du Prince, groupe d'îlots, situé à l'entrée du Bosphore, fréquenté par les habitans de la métropole qui y vont faire des parties de plaisir ou vont y séjourner pour rétablir leur santé. La côte méridionale de la mer de Marmara (Propontide) est parsemée de ruines célèbres parmi lesquelles on doit surtout mentionner celles de Cyzique, une des villes les plus florissantes et les plus belles de l'Asie, si renommée par la beauté de ses temples, par son *prytanée* réputé le plus magnifique de la Grèce après celui d'Athènes, par ses gymnases, par ses théâtres, ses stades, ses ports, ses arsenaux et par ses importantes fortifications; on voit encore les débris de ses murs non loin de Peramo, misérable endroit sur la côte orientale de la péninsule qui s'est formée par les attérissemens qui ont réuni l'île de Cyzique au Continent. Marmara, la plus grande des îles répandues sur la mer de ce nom; elle est surtout importante par ses carrières de marbre.

Le long de la côte Occidentale on trouve: Poungar-Bachi ou Bournar-Bachi, village que nous nommons pour indiquer l'emplacement présumé de Troie, l'ancienne Ilium, dont le siége a été chanté par Homère et qu'il ne faut pas confondre avec l'Ilium recens, qui se trouve à quelques milles de distance. Il ne reste aucun vestige de la première ville; mais sur un rocher voisin et qu'on croit être le Pergama, on trouve des débris de constructions en polygones irréguliers, une citerne taillée dans le roc et trois tombeaux héroïques; quelques colonnes en marbre et d'autres débris indiquent près de Tchiblak, la position de la nouvelle ville bâtie par Alexandre, ruinée par Sylla et reconstruite par Jules César. Chemale, autre village important par les antiquités qui se trouvent dans ses environs, parmi lesquelles le docteur Clarke vit une immense *colonne* de granit dont le fût, quoique d'une seule pièce, a 37 pieds et 8 pouces anglais de long, et encore plus par le voisinage d'Alexandria Troas, ville entièrement ruinée et

déserte, mais dont les magnifiques ruines attestent son ancienne magnificence; on y voit encore une partie de ses *murailles* et l'*aqueduc* contruits avec d'énormes pierres de taille, une partie de la porte du côté de l'est. et surtout le prétendu *palais de Priam*, vaste édifice dont les débris sont visibles à une grande distance en mer et qui paraît avoir été le gymnase de cette ville; ces ruines ont servi à la construction d'une foule de bâtimens à Constantinople.

Sur cette même côte. mais au sud du rayon de Smyrne, on trouve : Boudroun (*Halycarnasse*), petite ville, dans une situation romantique, défendue par une assez bonne citadelle, avec un port et des *chantiers* où l'on construit des frégates et des bâtimens inférieurs pour la marine ottomane. Plusieurs sculptures d'un travail exquis représentant des processions funéraires et des combats entre des figures habillées et d'autres nues et encastrées dans les murailles de la citadelle, ont fait supposer à M. Beaufort que cette dernière a été construite en partie avec les matériaux du fameux *mausolée*, ou tombeau que la reine Artémise fit ériger à Mausole son époux. Ce magnifique monument exista jusqu'au moyen-âge et fut mis au nombre des sept merveilles du monde, par ses dimensions, par la noblesse de son architecture et surtout par l'excellence des sculptures dont il est orné, travail dû aux plus célèbres artistes de ces temps. L'île de Stancho (*Cos* des Grecs, *Istankioï* des Turks), importante par sa fertilité; on y trouve la petite ville de *Cos*, qui est encore assez florissante quoiqu'elle soit bien déchue de ce qu'elle était lorsque son fameux *temple d'Esculape* et le grand nom d'Hippocrate y attiraient des étrangers de toutes les parties de la terre connue. Crio, misérable village, près du cap de ce nom, remarquable par les ruines de l'ancienne Gnide ou Gnidus, une des villes principales de la Doride, où Vénus avait plusieurs temples dans l'un desquels était la fameuse *statue de Vénus Gnidienne*, chef-d'œuvre de Praxitèle, qui y attirait une foule de curieux. On y a reconnu les traces de trois théâtres, dont un de 400 pieds de diamètre, de plusieurs temples et d'autres édifices publics et privés.

Sur la côte Méridionale on trouve l'île de Rhodes (*Rhodus* des Grecs, *Rodos* des Turks), si renommée dans l'antiquité par les grandes richesses et la civilisation de ses habitans, et par la sagesse des lois qui la régissaient et auxquelles elle dut la longue durée de son indépendance; elle jeta encore quelque éclat dans le moyen-âge, lorsque après la chute des colonies chrétiennes de Palestine, elle devint la résidence des chevaliers de St-Jean. Aujourd'hui presque déserte et inculte en comparaison de ce qu'elle était aux beaux temps de la Grèce et de Rome, cette île est encore importante par les fortifications et par les chantiers de construction de son chef-lieu actuel, qui porte le même nom, et par les grandes franchises que le sultan actuel lui a accordées. Sous le rapport administratif on pourrait ranger cette île avec celles de Chio et de Samos que nous avons vues être plutôt de petits états vassaux et tributaires que des provinces de l'empire Ottoman. *Rhodes* moderne paraît être bâtie tout près de l'emplacement de l'ancienne *Rhodes*, une des villes les plus florissantes et les plus magnifiques de la Grèce; on y admirait le fameux colosse représentant *Apollon*. Cette statue, qui nous paraît la plus haute dont l'histoire fasse mention, était l'ouvrage de Charès, élève de Lysippe; on la regardait comme une des sept merveilles du monde; ses dimensions étaient tellement énormes, que, quoique creuse dans l'intérieur, l'airain qu'on retira de ses débris forma la charge de 900 chameaux, malgré le déchet que le métal dut éprouver pendant les 874 ans qui s'étaient écoulés depuis qu'un tremblement de terre avait renversé cette statue admirable l'an 222 avant Jésus-Christ. Marmoritza ou Marmara, misérable petite ville, près de l'emplacement de l'ancienne *Physcus*, mais importante par son port, un des plus beaux de la Méditerranée. Macri, petit endroit près d'un des plus beaux ports de la Méditerranée et non loin des magnifiques ruines de l'ancien *Telmessus*, où l'on admire encore les restes du théâtre, des portiques et surtout les tombeaux; une partie de ces derniers sont taillés dans le roc avec un art admirable, et ressemblent aux étonnantes excavations de la Perse et de l'Inde; les autres sont des sarcophages remarquables par leurs dimensions énormes et leur situation d'un accès très difficile : ce sont probablement des restes de la domination perse dans cette contrée. Patara, jadis si florissante lorsque son célèbre *oracle d'Apollon* y attirait tant d'étrangers, n'offre plus que quelques pâtres qui de temps en temps parcourent les ruines de ses temples, et les restes de son théâtre assez bien conservé, ainsi qu'une partie de ses murailles et une de ses portes. L'îlot de Castel-Rosso (*Megiste* des anciens Grecs), remarquable par ses tombeaux taillés dans le roc, son théâtre et d'autres anciens monumens assez bien conservés. Mira, petit village, près des ruines de l'ancienne ville de ce nom, où l'on voit encore un théâtre de 358 pieds anglais de diamètre très bien conservé et quelques autres anciens édifices, ainsi que de nombreux tombeaux: dans plusieurs de ces derniers on trouve des inscriptions en caractères lyciens, de même qu'à Telmessus, Limyra et Cyana.

Adalia ou Satalie, ville assez grande, florissante par son commerce et à laquelle M. Corancez donne 30,000 habitans, nombre qui nous paraît exagéré, quoique nous trouvions trop faible celui de 8000 que lui accorde M. Beaufort. On y voit encore un magnifique *arc de triomphe* érigé en l'honneur d'Adrien. Dans un rayon de 40 milles on trouve au sud les magnifiques restes de *Phaselis*, dont les anciens habitans accumulèrent des richesses immenses par la piraterie qu'ils exerçaient, associés aux terribles corsaires de la Cilicie; c'est aux Phasélites que les Romains empruntèrent une sorte de bâtiment à voiles et à rames qu'ils nommèrent *phaselus*; un *théâtre* taillé dans le roc, des *mausolées*, une longue *colonnade*, sont les antiquités

les plus remarquables de cette ville aujourd'hui entièrement déserte. D'un autre côté vers l'est on voit *Eski-Adalia* (Adalia l'ancienne), dénomination donnée par les Turks aux magnifiques restes de l'ancienne *Sidé*, si renommée dans l'antiquité par l'adresse de ses marins. M. Beaufort y vit le *théâtre* le plus vaste et le mieux conservé de toute cette côte et d'autres antiquités remarquables; et plus loin vers le nord on trouve *Aylason*, village bâti sur l'emplacement de *Sagalassus;* on y voit un beau *théâtre*, qui semble, dit M. Arundell, avoir servi la veille; les restes d'un vaste *portique*, d'un *gymnase* et d'autres antiquités. Anamour, misérable château près duquel se trouvent les ruines d'*Anemurium*, remarquables surtout par leurs nombreux tombeaux qui offrent réunis les trois genres différens que les archéologues distinguent dans cette espèce de monument. Selefkeh, petite ville, avec un port, remarquable par les ruines de l'ancienne *Seleucia*, parmi lesquelles on distingue d'immenses citernes, des catacombes, un théâtre et autres anciens édifices. Mezelu, misérable village, près des ruines de *Soli* ou *Pompéiopolis*, qui ressemblent à celles d'Antinoé en Égypte et de Djerach en Syrie; la magnifique colonnade à l'entrée de son port artificiel offre encore 44 colonnes debout.

Tarsous (*Tarsus*), jadis la ville la plus puissante, la plus belle et la plus peuplée de la Cilicie, la docte rivale d'Athènes et d'Alexandrie, dont l'académie était, de l'avis de Strabon, la première du monde, est encore une assez grande ville; son commerce est assez florissant, et sa population est estimée par M. Castellane à 30.000 âmes; depuis quelques années elle est devenue le plus grand débouché des mines de cuivre de l'Asie-Mineure. Dans un rayon d'environ 10 milles au nord-est se trouve: *Adana*, remarquable par sa population, que M. Kinneir croit être égale à celle de Tarsous, quoique cette ville soit presque déserte pendant l'été; on y voit les restes d'un beau pont en pierre et un aqueduc bien entretenu; et hors du rayon à 40 milles de Tarsous est située *Sis*, siége d'un patriarche arménien; c'est une ville ruinée, qui dans le moyen-âge, comme capitale de la Petite-Arménie, joua un rôle assez important. On sait que la Petite-Arménie répond à peu près a la Cilicie des anciens, et qu'elle fut ainsi appelée parce que, dans le XIe siècle, elle servit de refuge à une partie des Arméniens que l'invasion des Turks forçait à s'expatrier. Payas ou Bayas, petite ville, sur le golfe d'Alexandrette, que les pillages sur terre et sur mer du rebelle Kutchuk-Ali avaient rendu riche et populeuse il y a quelques années, mais que le châtiment de ce brigand a réduite à un amas de ruines. M. Kinneir la croit bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Issus, qui joue un si grand rôle dans l'histoire et la géographie anciennes. Merach ou Marach, dans l'intérieur, ville de médiocre étendue, chef-lieu du gouvernement de ce nom.

L'île de Chypre (*Cyprus* des Grecs, *Kybris* des Turks), une des plus grandes et des plus fertiles de la Méditerranée, jadis très riche, florissante et peuplée, maintenant presque déserte et remplie de villes ruinées, mais encore renommée par ses vins excellens, ses cotons et plusieurs autres productions. *Nicosie* (*Lefkoscha* des Turks), ville de médiocre étendue, chef-lieu de l'île; on y voit encore quelques édifices assez remarquables; on porte sa population de 12 à 16.000 âmes. *Larnaka*, petite ville d'environ 5000 habitans, importante par son port, son commerce et ses salines; M. Dubois nous fait observer que dans ses environs on trouve des *tombeaux* portant des inscriptions phéniciennes. *Baffa* (Paphos), remarquables par les ruines de *Paphos*, où *Vénus* avait un *temple* de la plus grande magnificence, et par ses *grottes sépulcrales; Limasol*, par ses vastes salines.

Dans l'ARMÉNIE on trouve:

Erzeroum, dans une vaste plaine, très élevée, et au pied d'une haute montagne, non loin du bras septentrional de l'Euphrate. C'est une grande ville très florissante par son industrie et par son commerce, surtout d'expédition et de transit, et à laquelle les voyageurs modernes s'accordent à donner 100,000 âmes. Ses armuriers ont la réputation de fabriquer les meilleurs sabres de l'empire. Parmi ses nombreuses mosquées on doit citer l'*Oulou-djami*, qu'on dit pouvoir contenir 8000 personnes. La *douane*, quelques-uns de ses *marchés*, de ses *bazars* et de ses *caravanserais*, sont les édifices les plus remarquables. Dans l'ancien *couvent* qui servait d'*arsenal* aux Turks, et qui remonte à la plus haute antiquité, les Russes ont découvert, pendant l'occupation de cette ville, des boucliers, des casques, des arcs, des hallebardes et autres armures du plus beau travail, qui paraissent avoir appartenu aux Arabes du temps des califes. Erzeroum est un des boulevards de l'empire du côté de la Russie et de la Perse, et le chef-lieu du pachalik de ce nom; son pacha, en sa qualité de général en chef permanent de l'armée de Perse (*Iran-Seraskeri*), étend sa juridiction sur les territoires soumis aux pachas de Kars, de Bayazid, de Van, de Mouch, de Mossoul, de Trébizonde et sur la partie du territoire du pachalik d'Akhal-tsikhé (*Tchildir*) qui est restée au pouvoir des Turks. Nous ferons observer avec M. Fontanier que son autorité est très bornée, surtout à l'égard des pachas héréditaires de Van, de Mouch, de Bitlis et de Bayazid, qui sont pour ainsi dire des princes indépendans.

Les autres villes principales de l'Arménie sont: Maden, petite ville, très importante par les riches

mines de cuivre qu'on emploite dans son voisinage. Erzindjan, sur l'Euphrate, importante par la richesse et la fécondité de son territoire, par son commerce et par sa population que les auteurs nationaux portent jusqu'à 30,000 âmes. Kars, importante par ses fortifications et son commerce; Bayazid, par sa force, son commerce et sa population, qu'on porte au-dessus de 15,000 habitans; elle est le siége d'un pacha héréditaire. Mouch, assez considérable et résidence d'un pacha héréditaire. Van, sur le lac de ce nom, ville forte et commerçante, à laquelle les auteurs arméniens accordent plus de 40,000 habit., que nous croyons pouvoir réduire à 20,000; elle est la résidence d'un autre pacha héréditaire. La ville de Van paraît avoir tenu une place encore plus importante dans l'antiquité. Moyse de Khorène, écrivain arménien du ve siècle de notre ère, nous apprend que la fameuse Sémiramis, après avoir joint l'Arménie à ses autres conquêtes, attirée par la belle situation de Van, voulut y fonder un résidence royale, et y exécuta des travaux dignes d'une reine d'Assyrie. Cet historien parle avec admiration d'une montagne artificielle que Sémiramis éleva au nord de la ville actuelle, et sur laquelle était placé le palais royal. Il cite encore des châteaux, des pavillons et des jardins qui s'élevèrent comme par enchantement dans le voisinage, et qui faisaient de ce pays un séjour délicieux. La vérité est que Van a de tout temps été appelée par les Arméniens *Schamiramakert*, c'est-à-dire ville de Sémiramis, et que la plus grande partie des monumens dont parle Moyse de Khorène subsistent encore. M. Schulz, qui, par ordre du gouvernement français, visitait en 1827 cette contrée, a retrouvé la colline formée d'énormes quartiers de rocher et qui supporte la citadelle actuelle. Cette colline s'étend de l'ouest à l'est l'espace d'une heure de chemin; dans l'intérieur sont d'immenses cavernes et des appartemens voûtés où sans doute Sémiramis allait l'été prendre le frais. Il n'est pas rare de rencontrer sous ces voûtes des débris de statues et de monumens antiques. Ce qu'il y a de plus intéressant, ce sont les *inscriptions cunéiformes* qui couvrent l'entrée et les flancs de la montagne, et qui ont été copiées pour la première fois par M. Schulz. Il paraît que les rois de Perse qui vinrent après Cyrus partagèrent le goût des antiques monarques de l'Assyrie pour le séjour de Van. Parmi les différentes inscriptions cunéiformes, la seule qu'on ait pu lire porte, suivant M. Saint-Martin, le nom de Xerxès, fils de Darius. On rapporte que Tamerlan, dans le cours de ses expéditions guerrières, voulut achever de détruire ces vénérables restes de l'antiquité: mais la patience de ses soldats fut lassée par l'étendue et la solidité de ces constructions. On trouve au reste des ruines du genre de celles de Van, non-seulement sur le territoire de cette ville, mais dans toute la contrée voisine.

Ani, une des anciennes capitales de l'Arménie, dont M. Saint-Martin, dans ses savantes recherches, a décrit l'histoire et les malheurs, a été visitée il y plusieurs années par M. Ker-Porter. Ses ruines sont trop importantes pour que nous n'en donnions pas quelques notions. Cette ville est située sur l'Arpatchaï; au nord et à l'est elle est fermée par un double rang de hautes *murailles* et de *tours*, dont la construction étonne. Toute la surface du terrain ne présente que chapiteaux brisés, colonnes, frises d'un travail exquis. Plusieurs églises et diverses parties de la ville conservent encore plus que des ruines de leur ancienne magnificence. A son extrémité occidentale on voit le *palais* des anciens *rois d'Arménie;* on le prendrait pour une ville à son étendue; il est si magnifiquement décoré au dedans et au dehors qu'une description, dit M. Ker-Porter, ne saurait donner une idée de la variété et de la richesse des sculptures qui en couvrent toutes les parties, ni des dessins en mosaïque qui ornent le sol de ses salles innombrables. Tous les restes d'édifices que renferme cette ville excitent l'admiration par la solidité de la bâtisse et l'excellence du travail.

Le KURDISTAN proprement dit, ou le Kurdistan des géographes européens, n'offre que des villes d'une médiocre étendue; les plus importantes paraissent être les suivantes :

Bitlis, ville forte, résidence d'un pacha; on lui accorde 20,000 habitans, nombre qui nous paraît exagéré. Djezireh, Amadia, Djulamerk et Karadjolan, siéges d'autant de princes kurdes, plutôt vassaux que sujets de la Porte; ce sont toutes de petites villes, à l'exception de Djezireh, située sur le Tigre; quoique beaucoup déchue, on prétend qu'elle a encore près de 20,000 habitans.

Dans la MÉSOPOTAMIE ou AL-DJEZYREH on trouve :

Diarbekir (*Amida*), sur la rive droite du Tigre, qu'on y passe sur un pont en pierre, ville grande et bien bâtie, au milieu d'un territoire très fertile, qui produit des pastèques qu'on dit peser cent livres. La grande *mosquée*, la *cathédrale arménienne*, et quelques-uns des *caravanserais* et des *bazars* sont, avec le *palais du pacha*, les bâtimens les plus remarquables. Diarbekir est le siége d'un patriarche chaldéen catholique, d'un évêque de cette religion et d'un patriarche jacobite. Ses fabriques de maroquins, de poterie et d'objets en cuivre, d'étoffes de soie et de coton, et son commerce d'expédition et de transit la rendent florissante. On croit que sa population s'élève au-delà de 60,000 habitans.

Dans un rayon d'environ 80 milles on trouve au nord-ouest: Maden, petite ville, importante par ses mines de cuivre, regardées comme les plus riches de toute l'Asie Ottomane; on y exploite aussi des mines de fer. Au sud se trouvent d'un côté Mardin, assez grande ville, bâtie sur une montagne

et défendue par une citadelle; on lui accorde environ 20,000 habitans; du côté opposé, Orfa (*Edesse*), bâtie, selon M. Buckingham, sur les ruines d'*Ur*, ville chaldéenne que le patriarche Abraham quitta pour aller habiter Haran; ce savant voyageur, qui l'a visitée il y a quelques années, la trouva bien bâtie, industrieuse et commerçante, et porte jusqu'à 50,000 le nombre de ses habitans; elle est le siége d'un patriarche jacobite. Edesse joua un grand rôle pendant les croisades. Nissibin, ville de médiocre étendue, mais remarquable par le voisinage des ruines de l'ancienne *Nisibis*, dont on voit encore une partie des *murailles* et plusieurs autres antiquités; c'était la place la plus importante de la Mésopotamie; elle joue un grand rôle dans l'histoire des guerres des Romains avec les peuples asiatiques. Haran ou Charres, si célèbre par la défaite de Crassus, mais aujourd'hui en grande partie ruinée, est une ville très ancienne. C'est là que les *Sabéens* avaient leur oratoire principal, et que de tout temps les adorateurs des astres se sont réunis de préférence.

Moussel ou Mossoul, située dans une plaine sur le Tigre, qu'on y passe sur un pont moitié de bateaux et moitié en pierre. Cette ville dont l'intérieur est mal bâti, et les rues étroites et mal pavées, a plusieurs mosquées, parmi lesquelles on en remarque une dont une des tours est inclinée comme celle de Pise. Les manufactures de coton qui l'ont rendue si célèbre et ont donné le nom à la mousseline, ont beaucoup décliné; cependant elles sont encore importantes surtout pour les toiles de coton, dont elles fournissent toutes les provinces voisines. Mossoul est le centre d'un commerce assez étendu, de plusieurs manufactures et fabriques florissantes et le siége ordinaire du patriarche chaldéen catholique d'Elkoch. Il parait que sa population dépasse 60,000 âmes.

Dans les environs on trouve: Nounia, village sur la rive gauche du Tigre, vis-à-vis de Mossoul, remarquable comme étant bâti, selon l'opinion commune, sur l'emplacement de Ninive, dont il ne reste plus que des vestiges informes. On sait que Ninive, pendant long-temps capitale de l'empire d'Assyrie, était alors la plus grande ville de l'Asie. Détruite par les Mèdes et les Chaldéens, il se forma plus tard une nouvelle ville de ses ruines. Il est maintenant impossible de faire la part de l'ancienne et de la nouvelle cité. Il est seulement certain qu'on trouve de temps en temps au milieu des décombres, des statues, des bas-reliefs et des inscriptions. Elkoch, montagne sur laquelle s'élève le *Monastère de St-Mathieu*, siége apostolique du patriarche chaldéen catholique qui réside à Mossoul et dont dépendant 300 villages. Elkoch possède un *mausolée* qu'on dit être celui du *prophète Nahum*. C'est beaucoup plus loin et vers l'ouest de Mossoul que dans les montagnes de Sindjar, vivent ces féroces *Yezidis* la terreur de tous les pays environnans qui sont tour-à-tour pillés ou mis à contribution par ces brigands indomptables.

Nous citerons encore dans cette contrée, mais hors du rayon de Mossoul : Rakka, sur la rive gauche de l'Euphrate, ville assez considérable, chef-lieu du pachalik de ce nom: on y voit les ruines du *palais* du fameux calife *Haroun-al-Rachid*. Ana, petite ville, sur la rive droite de l'Euphrate, résidence d'un émir arabe, et rendez-vous ordinaire des caravanes qui vont à Damas.

Dans l'IRAK-ARABY on trouve :

Bagdad, sur les bords du Tigre, mais principalement sur la rive gauche de ce fleuve. Ornée de très beaux bazars et de quelques maisons assez bien bâties, Bagdad a l'aspect d'une ville persane plutôt que turque. Ses rues sont très étroites et malpropres. Une forte et haute muraille, entourée de fossés larges et profonds, et une citadelle bien fournie d'artillerie la défendent. Cette cité si vantée et jadis si magnifique lorsqu'elle était la résidence des califes, parait ne renfermer qu'environ 100,000 habitans. Elle est cependant toujours une des plus industrieuses et des plus commerçantes de l'Asie Ottomane, et le centre du commerce de cette région avec la Perse, le Turkestan, l'Arabie et l'Inde. L'*arsenal*, le *palais du pacha*, la *douane*, le *tombeau de Zobeïde*, femme d'Haroun-al-Rachid, et celui du *cheïkh Abdoul-Kadir-Ghilani* sont, avec ses beaux *bazars*, les édifices les plus remarquables. Un pont de bateaux de 620 pieds de long réunit le faubourg situé à l'ouest du Tigre à la ville proprement dite.

Les environs de Bagdad sont jonchés de débris de villes grecques, romaines, persanes et arabes, confondues ensemble dans le même néant. On y voit encore les traces d'anciens canaux; on y rencontre des idoles, des ustensiles, des pierres gravées et même on y voit des ruines d'anciens édifices. Ces vieux débris rappellent des souvenirs si imposans, que nous ne pouvons nous dispenser de sortir un moment des limites de notre cadre, pour les signaler à l'attention du lecteur. C'est encore notre savant ami M. Reinaud qui nous servira de guide dans leur description.

La contrée qui avoisine Bagdad, arrosée par le Tigre et l'Euphrate, est représentée dans nos livres saints comme le berceau du genre humain. Là s'élevèrent les célèbres villes de Babylone, de Séleucie, de Ctésiphon, de Bagdad, qui furent successivement les capitales des empires de Babylone, d'Assyrie, de Syrie, des Parthes, des Arabes. Situées en quelque sorte au centre de l'Ancien-Continent, elles devinrent, soit par mer au moyen du Tigre et de l'Euphrate, soit par terre à l'aide des

caravanes, l'entrepôt des marchandises de la Perse, de l'Inde et de la Chine, ainsi que de l'Asie Occidentale, de l'Afrique et de l'Europe. C'est là ce qui explique l'importance que présentent successivement Ninive, Babylone, Séleucie, Ctésiphon et Bagdad; et cette importance durerait encore si le commerce du monde n'avait pas pris d'autres voies. Malheureusement la nature du sol ne permettait pas de construire les édifices en pierres ou en marbre. On n'avait à sa disposition que l'argile qui séchée au soleil ou cuite au feu, servait à faire des briques, et le bitume ainsi que la chaux, qui se convertissaient en mortier. Ces masses de briques, d'après le témoignage unanime des écrivains de l'antiquité, étaient susceptibles de produire l'effet le plus imposant; mais elles ne comportaient pas les détails délicats de la sculpture, et sans doute on n'y vit jamais briller ces bas-reliefs et ces sujets figurés qui font encore le principal intérêt des monumens grecs, romains, égyptiens et persans. D'ailleurs par la facilité du transport et du travail, quand une ville tombait, ses matériaux servaient à celle qui la remplaçait, et quelquefois une immense cité laissait à peine quelque trace de son existence.

Commençons par les ruines de la grande Babylone. Babylone qui par ses superbes *quais*, ses *portes de bronze*, ses *jardins suspendus*, son *temple de Bélus*, sa formidable et vaste *enceinte* et ses nombreux *palais*, était regardée par Hérodote, qui cependant avait vu l'Égypte, comme la première ville de l'univers, n'offre plus que d'informes débris; ses ruines même n'ont commencé à être bien étudiées que dans ces dernières années. Elle était située sur les deux rives de l'Euphrate et avait 480 stades de circonférence. Sur la rive orientale on distingue parmi des monceaux de décombres une colline appelée par les Arabes du pays *alcasr* ou le palais, et qui parait répondre au palais bâti par Nabuchodonosor et où Alexandre-le-Grand rendit le dernier soupir. A côté l'on remarque des pans d'un mur qui semblent avoir servi de fondement aux jardins suspendus, et où subsiste encore un arbre enté sur un vieux tronc. Ces divers débris offrent de longs corridors et des chambres qui servent de retraite aux lions et autres bêtes féroces. Pour la colline, elle forme un carré dont le côté est d'environ 2000 pieds, et elle diminue chaque jour parce qu'on ne cesse d'en retirer les briques. Celles-ci sont de la plus belle espèce. Cuites au feu et parfaitement moulées, elles offrent une inscription sur la face qui est au-dessous. Quoique le ciment n'ait pas une ligne d'épaisseur, les couches en sont si bien liées qu'on a une peine extrême à en détacher quelque chose. A côté des monceaux de briques se trouvent mêlés des fragmens de vases d'albâtre, des pots de terre, de tables de marbre et de tuiles vernies.

Le débris le plus imposant qui se soit conservé sur la rive occidentale, est une espèce de colline située à plusieurs milles du fleuve, et que les habitans appellent *Birs-Nembrod*, du nom de Nembrod dont il est parlé dans la Bible. Ce débris, selon M. Ker-Porter qui le premier l'a examiné avec attention, a 2000 pieds de tour, et 200 pieds de haut; au-dessus est une tour tronquée qui est haute de 35 pieds. On distingue encore trois des huit terrasses qui probablement en couronnaient jadis le sommet. Tout porte à croire que c'est ici la *tour de Babel*, le premier édifice imposant dont les hommes aient conservé le souvenir, et qui, sous le nom de *temple de Bélus*, occupait encore une place immense au temps d'Alexandre. Les parties qui sont encore debout n'ont pour habitans que les bêtes sauvages. Ainsi a été accomplie la parole du prophète Isaïe : « Cette grande Babylone, cette reine entre les royaumes du monde, qui faisait l'orgueil des Chaldéens, sera détruite et ne sera plus rebâtie dans la suite des siècles. Les Arabes n'y dresseront pas même leurs tentes, et les pasteurs n'y viendront point faire reposer leurs troupeaux. Les bêtes s'y retireront. Les hibous hurleront à l'envi l'un de l'autre dans ses maisons superbes et les dragons habiteront dans ses palais de délices. »

Les inscriptions imprimées sur les briques se composent de caractères cunéiformes, c'est-à-dire en forme de clous ou de coins; mais ces caractères ne paraissent pas être les mêmes que ceux qu'on rencontre à Persépolis, à Van, à Kirmanchah, quoique le trait en forme de clou se rencontre dans toutes les inscriptions des monumens qui furent élevés par les Assyriens, les Chaldéens, les Mèdes et les Perses. Il paraît que c'était l'écriture primitive de ces peuples; seulement, comme elle était d'un usage peu commode, l'on en avait imaginé une autre pour les besoins courans de la vie, et celle-là ne servait que pour les monumens publics. Les principaux cabinets d'Europe, par exemple celui du roi à Paris, renferment des briques et d'autres débris de babyloniens. Ces briques portent ordinairement des inscriptions, et quelquefois des figures d'animaux réels ou fantastiques.

Babylone, étant la capitale de la Chaldée, perdit sa plus grande importance, lorsque la Chaldée devint une des provinces de l'empire Perse. Alexandre annonça l'intention d'en faire la capitale de ses immenses conquêtes et de la rendre plus brillante qu'elle ne l'avait jamais été. Mais il mourut, et Séleucus, un de ses lieutenans, étant devenu maître de la Mésopotamie, fonda dans le voisinage, sur le bord occidental du Tigre, la ville de Séleucie qui s'éleva aux dépens de Babylone. Plus tard les rois parthes bâtirent en face de Séleucie, sur la rive orientale du Tigre, la ville de Ctésiphon qui porta un nouveau coup à Babylone. Cependant, lorsque Trajan parcourut en vainqueur l'Orient, Babylone était encore debout, et ce prince put contempler la chambre où Alexandre était mort. Mais bientôt la ville se dépeupla entièrement, et les bêtes féroces y accourant de toutes parts, elle devint comme un vaste parc, où les monarques persans allaient de temps en temps prendre le plaisir de la chasse.

Quant aux villes de Séleucie et de Ctésiphon, elles se maintinrent jusqu'au VIIe siècle, au commencement de l'islamisme. A cause de leur voisinage, les Arabes les appelaient du nom commun de Madaïn ou *les deux villes* par excellence; les Arabes,

sous le calife Omar, étant sortis de leur désert, l'une et l'autre tombèrent en leur pouvoir, et par la fondation de Bagdad et d'autres villes dans le voisinage, elles se réduisirent à rien. Il reste encore à Ctésiphon un des côtés du *palais des Cosroès;* c'est une espèce de mur en briques, percé de fenêtres et de niches, et ayant au milieu un grand portique haut de 85 pieds, large de 76 et profond de 148. C'est pour cela que les Arabes appellent cet édifice du nom de *Takht-i-Kosrou* ou voûte de Cosroès. C'est probablement la même que leurs anciens auteurs nomment *Eïvan-Kesra* ou portique des Cosroès, et qui, à les croire, se fendit la nuit où Mahomet vint au monde. Aux environs le voyageur français Michaux découvrit en 1783 une espèce de caillou de plus d'un pied de haut et en forme d'œuf, que l'on conserve maintenant au cabinet du roi; cette pierre, couverte de figures et de caractères à têtes de clou, paraît se rapporter aux anciens dogmes religieux des peuples du pays. Millin en a publié les dessins. Hager et Munter en ont examiné les sujets. Espérons que quelque savant en donnera une explication satisfaisante.

A côté des grands noms de Babylone, de Séleucie et de Ctésiphon, le géographe n'a plus à citer, si l'on excepte Bagdad que nous avons déjà décrite, que les noms vulgaires de HILLEH ou HILLAH, sur la rive droite de l'Euphrate, petite ville d'environ 7000 âmes, remarquable par son industrie, mais surtout par le voisinage des ruines de Babylone. MECHHED-HOSSEIN, ou lieu du martyre de Hossein, ville ainsi appelée parce qu'elle a été bâtie à l'endroit où l'imam Hossein, fils du calife Ali et petit-fils de Mahomet, fut tué; cet endroit s'appelait originairement KERBELA. La ville actuelle est arrosée par un bras de l'Euphrate et entourée de jardins et de campagnes assez bien cultivées. La *mosquée de Hossein* est visitée annuellement par un grand nombre de pélerins; les trésors immenses que la piété des musulmans y avait assemblés, furent enlevés par les Wahhabites en 1801. On estime à près de 10,000 âmes sa population permanente.

A quelques milles plus loin et au sud de Hillah on doit citer: MECHHED-ALI, petite ville, remarquable par la superbe mosquée où se trouve le *tombeau du calife Ali*, visité annuellement par plusieurs milliers de pélerins venant principalement de la Perse. Les trésors qu'on y conservait ont été transportés dans la mosquée d'Imam-Moussa à Bagdad, pour les soustraire au pillage des Wahhabites. Dans ses environs on voit une espèce de rotonde, qui d'après les naturels serait le *tombeau du prophète Ezéchiel;* et près de l'Euphrate se trouvent les ruines de *Koufa*, une des villes les plus remarquables dans les annales des Arabes et renommée pour sa savante école. Koufa a donné son nom à l'écriture koufique qui est l'écriture monumentale des Arabes, et qui est employée pour les monnaies et les monumens des premiers siècles de l'islamisme.

BASSORAH, grande ville fortifiée et encore très commerçante, quoique peu peuplée et très déchue en comparaison de ce qu'elle était au temps des califes. Elle est située sur la rive droite du Chat-el-Arab, qui y est navigable pour des vaisseaux de 500 tonneaux. Des jardins et des plantations coupés de canaux d'irrigation que la marée montante nettoie, occupent une grande partie de l'intérieur de la ville. Ses rues sont irrégulières, très sales et ses maisons sont en terre ou en briques. Les bazars, remarquables par leur étendue et les riches produits qu'on y étale, ne le sont nullement par leur architecture. Il paraît que le plus beau bâtiment de Bassorah est celui de la *factorerie anglaise.* L'air de cette ville est malsain à cause des vases que la marée couvre et découvre alternativement. Ses habitans, dont le nombre paraît s'élever au-dessus de 60,000, sont sujets à des fièvres dangereuses.

La SYRIE, que tant de souvenirs historiques ont rendue si célèbre, offre une foule de lieux qui sous plus d'un rapport intéressent vivement le géographe, l'historien, l'archéologue et le théologien. Nous en grouperons les plus remarquables autour de ses cinq villes principales, en commençant par Alep, regardée comme la capitale de la Syrie.

ALEP (*Berœa; Haleb-el-Chahba* des Orientaux) bâtie dans le style asiatique sur plusieurs hauteurs baignées par le Koïk, et ceinte d'une muraille environnée de fossés. Cette ville, qui dans tout l'empire Ottoman n'était inférieure qu'à Constantinople et au Caire pour l'étendue, la population et la richesse, qui leur était même supérieure sous le rapport de la salubrité, de l'élégance et de la solidité de ses bâtimens particuliers, ainsi que de la propreté de ses rues, n'offrait encore naguère qu'un amas de ruines. Les deux tremblemens de terre qui eurent lieu en 1822 en ont détruit plus de la moitié, et ont ruiné ou considérablement endommagé ses plus beaux édifices. Avant cette terrible catastrophe son commerce la mettait au premier rang parmi les villes asiatiques et l'avait fait appeler la *Moderne Palmyre;* la grande caravane de Bagdad et de Bassorah lui apportait les productions de la Perse et de l'Inde, tandis qu'elle recevait par Latakia et Alexandrette celles de l'Europe et de l'Amérique, et que de fréquentes communications avec Diarbekir et Damas la rendaient le grand marché de l'Arménie, de la Mésopotamie, de la Syrie et de l'Arabie. Sa population, beaucoup exagérée par Tavernier et d'Arvieux, nous paraît s'être élevée à près

de 200,000 âmes avant 1822, mais en comprenant dans ce nombre celle de ses environs immédiats. L'*aqueduc*, dont la construction remonte à l'origine même de la ville, restauré d'abord par la mère de Constantin et plus tard en 1218, était le plus ancien monument d'Alep; venait ensuite l'ancienne *cathédrale* convertie en mosquée principale. Cette ville est le chef-lieu de l'éyalet de son nom, et la résidence d'un mollah de première classe, d'un patriarche grec, d'un évêque arménien, et de deux autres, l'un maronite et l'autre jacobite. Toutes les principales nations de l'Europe y tiennent des consuls.

Voici les lieux et les villes les plus remarquables qu'on trouve dans un rayon de 74 milles : Duboul, petit endroit dans la *vallée de Sel*, ainsi nommée d'un vaste marais où l'on recueille tous les ans une quantité considérable de sel. Sermein, autre petit endroit que nous citons à cause de ses nombreuses citernes taillées dans le roc et de plusieurs excavations habitées aujourd'hui par des paysans. Edlip, petite ville, environnée d'oliviers, à laquelle Burckhardt accorde 1000 maisons. Reiha, beaucoup plus petite, mais remarquable par les ruines de l'ancienne *Reiha* ou *Bouia* et de celles de *Benin*, situées à quelques milles de distance. Famieh, sur l'Oronte, petite ville, qui remplace la célèbre Apamea, où les rois de Syrie avaient établi leur haras principal et où ils entretenaient 500 éléphans; ses riches pâturages y attirent encore beaucoup de Bédouins, et l'abondante *pêche* qu'on fait dans le lac d'El-Taka, qui communique avec l'Oronte et qui, selon Burckhardt, produit au gouverneur près de 3000 livres sterling, lui donnent encore une certaine importance. Hamah, sur l'Oronte, grande ville, florissante par son industrie et par le commerce alimenté par les riches produits de ses belles campagnes, regardées comme le grenier de la Syrie. C'est le séjour de plusieurs grands seigneurs turks qui y vivent retirés des affaires ou disgraciés. On y voit une machine hydraulique, dont la plus grande roue n'a pas moins de 70 pieds de diamètre. Sans adopter l'estimation exagérée d'Ali-Bey qui lui donne 100,000 âmes, ni celle trop faible de Burckhardt qui les réduit à 30,000, nous croyons qu'on pourrait lui accorder de 45 à 50,000 habitans.

Dans une autre direction on trouve : Antakieh, la vaste, la magnifique Antioche (*Antiocha Magna*), où les rois Séleucides faisaient leur résidence ordinaire, où plusieurs empereurs romains fixèrent leur séjour, si riche, si florissante lorsque saint Pierre en était le premier évêque avant de transférer son siége à Rome, n'est plus qu'une ville presque déserte. Les différens siéges qu'elle a soutenus contre les Sarrasins, les Perses et autres nations, les fréquens tremblemens de terre qu'elle a éprouvés, et surtout les ravages qu'y fit pendant les croisades le sultan Bibars, lorsqu'il l'enleva aux chrétiens, ont ruiné les beaux édifices qui la rendaient la rivale de Rome ; une partie de ses vastes et solides *murailles* et ses *aqueducs* ont seuls survécu à tant de désastres. Ses 6 à 700,000 habitans nous paraissent pouvoir être réduits à environ 10,000, malgré l'estimation exagérée d'Ali-Bey qui lui en accorde 18,150. Antioche conserve encore ses célèbres *sources thermales;* elle fait quelque commerce et est le siége titulaire de plusieurs patriarches qui résident en d'autres villes ; celui des Grecs vit à Damas, celui des Grecs-Unis dans un couvent du mont Liban, le patriarche catholique à Rome et celui des Nestoriens à Mardin. Kepse, village remarquable par le voisinage des ruines de l'ancienne *Seleucia Pieria;* on admire encore les débris de ses fortifications et ses excavations extraordinaires. Beilan, si importante dans l'antiquité sous le nom de Porte de la Syrie, est bien déchue depuis quelques années; c'était le séjour d'été d'un grand nombre d'Européens établis dans le Levant. Alexandrette (*Iscanderoun* des Turks), petite ville, bâtie au milieu de marais pestilentiels; son port est le débouché principal des marchandises qu'Alep expédie pour l'Occident ; sa célèbre *poste aux pigeons*, à l'imitation de laquelle on en a établi dans les Pays-Bas et entre Paris et Londres, n'est plus en activité depuis long-temps. Ellis, ville d'environ 12,000 habitans, florissante par ses nombreuses manufactures et son commerce ; Aïntab, dans le pachalik de Merach dans l'Asie-Mineure, également florissante et mieux bâtie, à laquelle on accorde 20,000 habitans ; Bir, petite, mais importante parce qu'elle est le passage ordinaire de l'Euphrate, et par le voisinage de *Membig*, dont les *murs* encore debout attestent l'ancienne grandeur de *Mabog* ou *Hierapolis*, ville consacrée au culte d'Astarte ; cette déesse, qu'on représentait sous une image monstrueuse, moitié femme et moitié poisson, y avait un temple magnifique, desservi par 300 prêtres et rempli de riches offrandes ; son pillage procura des sommes énormes à Marcus Licinius Crassus.

Tripoli (*Tripolis; Tarabolos* des Orientaux), ville de médiocre étendue, mais selon MM. Irby et Mangles la mieux bâtie de la Syrie, environnée de jardins et de campagnes bien cultivées, non loin de l'embouchure du Nahr-el-Kadich. Une citadelle la défend. Son port, son industrie et son commerce assez actif ajoutent à l'importance que lui donnent une population d'environ 16,000 âmes et la résidence du pacha qui gouverne l'eyalet de ce nom ; depuis 1828 ce dernier relève de celui d'Acre. Tripoli est aussi le siége d'un évêché grec.

Dans un rayon de 48 milles on trouve : Batroun, petite ville, sur le territoire des Maronites, importante par sa rade et son commerce. Kanobin, très petite ville, remarquable par sa position romantique

et parce qu'elle est regardée comme la capitale des Maronites, montagnards régis par leurs propres lois et seulement tributaires des Turks; leur patriarche réside dans un vaste couvent, dont l'*église* a été bâtie par Théodose-le-Grand. Non loin, sur la pente du Liban, on voit quelques cèdres remarquables par leur antiquité, que les naturels font remonter jusqu'au temps de Salomon. BAALBEK, très petite ville, ruinée par les guerres et par les révolutions de la nature; on peut la regarder comme le chef-lieu des *Moutoualis*, montagnards féroces, tributaires, mais non sujets de la Porte. Elle occupe une partie de l'emplacement de l'ancienne HELIOPOLIS, dont on voit encore, au milieu d'une foule de débris, le *château* et le *temple du Soleil*; ce dernier est mieux conservé que le premier; on y admire ses colonnes colossales, son portique, les belles sculptures de son immense portail, mais surtout la *muraille* qui environnait toutes ses constructions, à cause de la grandeur prodigieuse des blocs dont elle est composée. Burckhardt, qui en mesura plusieurs, trouva que le plus grand avait 61 yards de long, 4 d'épaisseur et autant de largeur; le docteur Richardson les regarde comme les masses les plus pesantes que la main de l'homme ou les machines aient encore mues.

ZAHLE, petite ville, dont la population croissait rapidement du temps de Burckhardt, époque où elle dépendait de Bechir, émir des Druzes; non loin est situé *B e z o m m a r*, le plus beau et le plus riche couvent du Kesrouan, bâti sur une haute montagne; Burckhardt y trouva le vieux patriarche Youssouf, quatre évêques, plusieurs moines et un *collége* où étaient élevés plusieurs jeunes gens de différentes villes du Levant. BAÏROUT (*Berytus*), une des anciennes villes de la Phénicie, où Justinien fonda une école de droit, et qui conservait encore une grande importance du temps des croisades. Le capitaine Mangles lui accorde encore 10,000 habitans, quoique son port ait été détruit par Facardin. MASSIADE ou MASIAT, très petite ville, qu'on peut regarder comme le chef-lieu des célèbres *Assassins* (les *Ansariéh* ou *Ismaéliens* des Orientaux), montagnards, dont la guerre a beaucoup diminué le nombre; ils ne sont que tributaires des Turks.

Le long de la côte on trouve: TORTOSA (*Orthosia* des anciens, *Tartous* des Orientaux), misérable petite ville, importante par ses antiquités et surtout par le voisinage des excavations extraordinaires qui ont appartenu à l'ancienne république d'*A r a d u s*; c'est sur l'îlot désert de *R u a d*, vis-à-vis de Tortosa, que s'élevait la ville d'*Aradus*, dont les maisons avaient 5 à 6 étages et où le commerce et la liberté avaient rassemblé une immense population. Hors du rayon et toujours le long de la côte, nous mentionnerons encore deux petites villes: GEBILE (*Byblos* ou *Gabala*), remarquable par ses antiquités, ses tombeaux taillés dans le roc et par sa *mosquée de sultan Ibrahim*, renversée il y a quelques années par un tremblement de terre; LATAKIA (*Laodicea*), par son *arc de triomphe* encore presque entier, et surtout par son port qui, dans ces derniers temps, est devenu un des débouchés d'Alep.

ACRE (*Aco* et plus tard *Ptolemaïs; Akka* des Orientaux) ville fortifiée et de médiocre étendue, située sur une baie. Après avoir joué un grand rôle dans l'histoire des croisades, elle était tellement déchue vers le milieu du XVIIIe siècle, qu'elle était presque déserte. Le cheïkh Daher, émir arabe qui s'en empara par surprise, y ramena le commerce et la navigation. Ce chef habile, qui dominait sur toute l'ancienne Galilée, eut pour successeur le fameux tyran Djezzar-Pacha qui l'embellit et la fortifia, surtout depuis la résistance qu'il y opposa au général Bonaparte. Parmi ses monumens dont aucun n'est ancien, mais qui tous sont construits avec les débris d'édifices antiques, on remarque le *palais du pacha;* la *mosquée*, bâtie par Djezzar, enrichie de superbes colonnes de marbre recueillies dans toutes les villes voisines, surmontée d'une superbe coupole et ornée de belles arabesques; deux *bazars*, avec de grandes voûtes; des *bains publics*, réputés des plus beaux de l'empire Ottoman, et la superbe *fontaine* en marbre blanc près du palais du pacha. Acre est le chef-lieu de l'eyalet de ce nom et l'entrepôt du commerce de coton de la Syrie; les principales nations commerçantes de l'Europe y entretiennent des consuls; sa population paraît s'élever à près de 20,000 âmes.

Dans les environs immédiats de cette ville s'élève le MONT CARMEL, fameux dans les annales de la religion par le séjour qu'y ont fait les prophètes Élie et Elisée, et par celui des nombreux religieux chrétiens qui dans le moyen âge vivaient dans les grottes dont il est percé; l'ancienne *église* qui s'élevait sur son sommet a été démolie, à cause de l'insurrection grecque, en 1821; mais, d'après la réclamation de Charles X, elle a été rebâtie avec les matériaux de l'ancienne et avec les secours envoyés par ce prince et par les fidèles de la chrétienté. Plus loin et dans un rayon de 54 milles on trouve le long de la côte: TYR (*Thor* des Syriens, *Tsour* des Juifs, *Sour* des Orientaux), la reine des mers dans l'antiquité, le berceau du commerce, la capitale de la riche et florissante Phénicie, ne comptait dans la seconde moitié du XVIIIe siècle qu'une dizaine de chétives cabanes, asile de quelques misérables pêcheurs. Agrandie au commencement du siècle actuel aux dépens de Seïde, M. Buckingham la trouva, en 1816, changée en une petite ville, bien bâtie, comptant déjà 800 maisons en pierre, une mosquée, trois églises, des bains publics et trois bazars; il estime sa population pour le moins à 8000 âmes; M. Connor, qui la visita en 1820, réduit ce nombre à environ 1500. L'immense *digue* construite par Alexan-

dre pendant le mémorable siége de la seconde Tyr qui était au milieu de la mer, et changée par les atterrissemens en un isthme, nous paraît être la seule antiquité que cette ville célèbre puisse encore offrir à l'attention du voyageur. Séide ou Saïde (*Sidon*), la *mère de toutes les villes phéniciennes*, est encore une ville assez considérable, bien qu'elle ait beaucoup déchu depuis quelques années; le beau *palais*, bâti dans le goût italien par l'émir Facardin (Fakhreddin), tombe en ruines; son port est comblé et ses monumens ont disparu; mais dans ses environs subsistent encore les *tombeaux* creusés dans le roc, que Hasselquist appelle *les anciens rois de Syrie;* la plupart sont ouverts et servent d'asile aux bergers. Nous rappellerons que c'est près du mont *Mar-Elias-Alza*, tout près de Seïde, que depuis quelques années vit la célèbre lady Esther Stanhope, nièce du fameux Pitt. M. Lamartine, qui l'a visitée dernièrement, a donné un brillant portrait de cette femme extraordinaire, si remarquable par sa naissance, par sa beauté, par ses richesses et par ses idées, mélange bizarre des rêves de l'astrologie et des doctrines de cinq ou six religions différentes. Sa maison est située près de *Djioun*, village druse; c'était originairement un ancien couvent, que le fameux pacha d'Acre Abdalah lui assigna. Elle y bâtit plusieurs petites maisons, séparées les unes des autres par de petites cours ou de petits jardins et entourées d'un mur d'enceinte semblable à nos fortifications du moyen-âge. « Elle y créa, dit ce grand écrivain, artificiellement un jardin charmant, à la mode des Turks: jardins de fleurs et de fruits, berceaux de vignes, kiosques enrichis de sculptures et de peintures arabesques; eaux courantes dans des rigoles de marbre, jets d'eau au milieu des pavés des kiosques; voûtes d'orangers, de figuiers et de citronniers. Là lady Stanhope vécut plusieurs années dans un luxe tout-à-fait oriental, entourée d'un grand nombre de drogmans européens ou arabes; d'une suite nombreuse de femmes, d'esclaves noirs, et dans des rapports d'amitié et même de politique soutenus avec la Porte, avec Abdalah pacha, avec l'émir Béchir souverain du Liban, et surtout avec les chérifs arabes des déserts de Syrie et de Bagdad. » On doit ajouter qu'avant de s'être établie à Djioun, 40 à 50,000 Arabes, rassemblés dans les environs de Palmyre, l'avaient proclamée reine de cette ville célèbre. M. Lamartine remarque que depuis quelque temps sa fortune a beaucoup diminué et avec elle son influence sur les peuplades qui l'environnent; sa cour n'est plus aussi nombreuse, et son revenu se trouve réduit à 30 ou 40,000 francs, somme qui suffit encore au train qu'elle est obligée de conserver. Kaïsarieh (*Césarée* de Palestine), fondée par Hérode-le-Grand en l'honneur d'Auguste, et devenue en quelques années une des plus belles et des plus magnifiques villes de l'Orient, si célèbre dans les premiers temps du christianisme et si importante pendant les croisades, n'a pas un seul habitant; mais la conservation de ses remparts, de son port et de ses monumens, dit M. le comte de Forbin, inspire une surprise indéfinissable; on y trouve des rues, des places, et en rétablissant les portes de ses hautes et terribles murailles, il serait facile de l'habiter et de la défendre. Nous rappellerons que c'est dans cette ville que s'élevait le magnifique *temple* dédié à *Auguste* et orné de la statue colossale de ce prince, imitation de celle de Jupiter Olympien, et que l'on admirait dans son *môle* superbe, un des plus grands ouvrages hydrauliques de l'antiquité; la plupart des pierres employées à sa construction avaient jusqu'à 50 pieds de long, 18 de large et 9 d'épaisseur, et l'endroit où se firent plusieurs jetées avait jusqu'à 20 brasses de profondeur. Jaffa (*Joppé*), petite ville de 4 à 5000 habitans, importante par son *port* où débarquent les pélerins qui vont à Jérusalem; quoique mauvais, c'est un des plus remarquables, étant le plus voisin de Jérusalem, et un des plus anciens du monde; la tradition populaire y fait construire l'arche de Noé, et la Bible nous informe que le prophète Jonas s'y embarqua pour aller à Tarcluch, et que c'est par ce port que Salomon recevait les matériaux employés à la construction du temple. Un tremblement de terre attribué aux volcans souterrains qui rejettent la poix venant de la mer Morte, a, dit-on, anéanti cette ville le 1er janvier 1837. La ville de Tabarieh, décrite ci-après, a éprouvé le même sort, ainsi qu'un grand nombre d'autres lieux de moindre importance.

D'un autre côté, dans l'intérieur, on trouve: Safed ou Saffad, petite ville, bien bâtie et assez florissante, à laquelle Burkhardt accorde 600 maisons. C'est une *des quatre villes* que les Juifs regardent comme *sacrées*, et d'où ils envoient des missionnaires quêter pour leurs co-religionnaires pauvres; ils y ont une espèce d'université et une typographie; tout près se trouve la prétendue *maison de Jacob*, magnifiques tombeaux taillés dans le roc, que les Turks regardent comme l'ancienne demeure de ce patriarche, et la *citadelle* qui paraît être une des plus anciennes constructions de la Palestine; ses murailles sont d'une force et d'une épaisseur extraordinaires; il en est souvent question dans l'histoire des guerres des Croisades. Cette ville a été presque entièrement détruite par le tremblement de terre qui a renversé Jaffa et Tabarieh, et dont les effets se sont fait sentir à Beryte, à Seïde et à St-Jean-d'Acre. Deir-el-Kamar, petite ville, regardée comme la capitale du pays des Druzes, montagnards qui n'ont jamais été entièrement soumis aux Turks, dont ils ne sont que tributaires; elle paraît s'être beaucoup agrandie depuis que Volney l'a visitée, puisque Burckhardt lui accorde 1200 familles et le capitaine Leight 5000 habitans. Tout près se trouve *Betted in*, où l'émir Béchir habite un beau *palais* construit dans le goût italien; ce prince par son adresse et par sa politique jouit d'un grand ascendant sur tous les montagnards du Liban. Beaucoup plus loin se trouve le couvent de *Mar-Hanna-Chouair*, duquel dépendent cinq couvens de religieuses; il est célèbre dans tout l'Orient par sa *typographie arabe*, où furent imprimés plusieurs ouvrages.

Du côté opposé, mais toujours dans le rayon, est

située la fameuse PLAINE D'ESDRELON, qui était la partie la plus fertile de la terre de Chanaan, et couverte des plus riches pâturages. C'est là que Barac défit Sisara, et que Josias, roi de Juda, combattant contre Necao, roi d'Egypte, tomba percé de flèches; en général dans toutes les guerres qui ont eu lieu dans cette contrée, depuis Nabuchodonosor, roi d'Assyrie, jusqu'à l'expédition des Français en Égypte, la plaine d'Esdrelon a servi de campement aux armées : Juifs, Gentils, Sarrasins, Croisés, Égyptiens, Persans, Druzes, Turks, Arabes, Français, tous y ont déployé leurs étendards. NAZARETH ou NASRA, petite ville à laquelle des voyageurs modernes accordent 3000 habitans; le *couvent latin* est un vaste bâtiment, et l'*église de l'Annonciation* est la plus belle de la Palestine après celles du Saint-Sépulcre à Jérusalem et à Bethlehm; une autre église au-dessous de la première renferme plusieurs grottes changées en chapelles, où la croyance populaire place la cuisine, la chambre à coucher et autres parties de la demeure de la Sainte-Vierge; non loin on montre l'emplacement où, d'après d'autres traditions, l'ange Gabriel lui apparut, ainsi qu'une partie de l'atelier de St-Joseph, et l'école où Notre-Seigneur venait avec les enfans de son âge humilier sa divine sagesse. Dans ses environs on trouve *Cana*, joli petit village d'environ 300 habitans, remarquable par le miracle qu'y opéra Jésus-Christ; le *mont Thabor*, par la brillante victoire qu'une poignée de Français remporta sur les Arabes, et plus encore par la tradition qui place sur son sommet la scène de la Transfiguration de Notre-Seigneur Jésus-Christ; on y voit une grotte où l'on a construit trois autels en mémoire des trois tabernacles que St-Pierre proposa d'y élever; tous les ans des pères latins y célèbrent la messe le jour de la Transfiguration. C'est encore dans les environs de Nazareth qu'on rencontre plusieurs lieux où Jésus-Christ opéra des miracles : le *champ des épis*, l'endroit de la *multiplication du pain et des poissons*, le *mont des béatitudes* sont les plus remarquables; tous les ans les moines y vont en procession chanter l'évangile le jour de leur commémoration.

TABARIEH (*Tiberias*), petite ville d'environ 4000 âmes, une *des quatre* regardées comme *saintes* par le Talmud, remarquable par la beauté de sa situation sur le bord occidental du lac de son nom, dit aussi de Galilée et de Genesareth, par la résidence qu'y firent pendant 350 ans les principaux docteurs juifs après la ruine de Jérusalem, par l'école qu'ils y fondèrent, devenue si célèbre pendant le moyen-âge et remplacée depuis long-temps par un *collège* qui subsiste encore; enfin par le voisinage des bains d'*Emmaus*, si fréquentés aux temps des Romains; on en voit encore les restes; ils n'ont rien perdu de leur efficacité et attirent encore bien des étrangers à Tabrieh. On dit que cette ville a été entièrement détruite par le dernier tremblement de terre. Un peu plus loin, vers le nord-est, était *Capharnaum*, ville entièrement ruinée, mais dont l'emplacement ne saurait être passé sous silence, ayant été la demeure la plus ordinaire de Jésus-Christ pendant les trois dernières années de sa vie mortelle, et le lieu où il guérit la belle-mère de St. Pierre, la paralytique, le fils du Centenier, celui où il ressuscita la fille de Jaïre, etc. BISAN, misérable village d'environ 200 habitans, qui remplace la ville de BETHSAN de la Bible, la SCYTHOPOLIS des Grecs et des Romains; c'était la plus grande de la Décapolis; on y a reconnu un théâtre, plusieurs tombeaux dans les environs, et sur la colline les traces de son acropolis.

SEBASTA, pauvre petit village, qui remplace SAMARIE, la capitale des rois d'Israël, détruite entièrement par Salmanasar, et la magnifique SEBASTE, rebâtie par Hérode-le-Grand en l'honneur d'Auguste, où l'on admirait une place de trois stades et demi de tour au milieu de laquelle s'élevait le grand *temple d'Auguste*, aussi remarquable par ses dimensions que par la beauté de son architecture. Il ne reste plus rien de ses vastes murailles; mais une colonnade encore debout, un grand nombre de colonnes renversées et plusieurs autres débris attestent la magnificence de cette ville, où les prophètes Elie et Elisée menacèrent en vain les rois d'Israël de la colère de Dieu, et opérèrent leurs miracles en la présence de tout le peuple. NAPLOUSE (le *Sichem* de l'Ancien-Testament, le *Sychar* du Nouveau, la *Neapolis* des anciens Grecs et Romains, le *Nabolos* des Arabes et autres Orientaux), à différentes reprises capitale de l'ancien royaume de Samarie, et encore la métropole de la secte des Samaritains, rappelle des souvenirs historiques de 3000 ans. Elle est dans une vallée fertile et agréable, formée par le mont *Ebal* au nord, et le mont *Garizim* au sud; c'est encore une ville considérable par son industrie, son commerce et par sa population qu'on porte à 10,000 âmes. Une tradition populaire y place les *grottes sépulcrales de Joseph*, de *Jacob* et de *Josué*, ainsi que le fameux *puits* creusé par ce dernier; tous ces monumens existent encore. C'est sur le mont Garizim qu'était bâti le *temple* fréquenté par les anciens Samaritains et rival de celui de Jérusalem; et c'est sur cette même montagne que les Samaritains adorent encore Jehovah.

JÉRUSALEM (*Jeruschalaïm* des Hébreux; *Hierosolyma* des anciens Grecs et Romains; *Elkods* des Arabes; *Koudsi-Cherif* des Turks, c'est-à-dire *la Sainte* par excellence) est peut-être la plus célèbre ville du monde, puisqu'elle est le berceau du judaïsme et du christianisme, le second sanctuaire de la religion mahométane et qu'elle fut le but de ces guerres religieuses qui, sous le nom de *Croisades*, ont exercé une si grande influence sur les destinées de l'Europe. Cette ville occupe aujourd'hui le bas du mont Sion, le mont d'Acra, celui de Moria et le Calvaire. Elle est entourée de murs très élevés en pierres de taille et flanqués de tours, et le torrent El Kedron coule tout près. Les maisons des habitans n'offrent rien de remar-

quable; mais quelques-uns de ses édifices publics sont trop importans pour être passés sous silence. Nous nommerons d'abord la *mosquée d'Omar*, appelée *El Haram* ou *la Sacrée*, assemblage de plusieurs mosquées et chapelles qui s'élèvent au milieu d'une vaste enceinte fermée et dont les deux principales sont : celle que l'on nomme *El-Aksa* ou *la reculée*, par opposition aux mosquées de la Mecque et de Médine, qui pour les Arabes sont plus rapprochées; elle est divisée en sept nefs soutenues par des piliers et des colonnes; la nef centrale, surmontée d'une coupole, a 160 pieds de long sur 32 de large; l'autre, nommée *El-Sakhra* ou *la roche*, est de forme octogone, a 160 pieds de diamètre et s'élève sur une plate-forme d'environ 460 pieds de long sur 339 de large, pavée de marbre blanc et exhaussée de 16 pieds; elle est terminée par un dôme de 47 pieds de diamètre, de 93 de haut, et soutenu par 4 piliers et 12 colonnes magnifiques; la porte principale est ornée d'un superbe portique supporté par 8 colonnes d'ordre corinthien; son intérieur est décoré avec un goût exquis et la plus grande richesse, et est constamment éclairé par plusieurs milliers de lampes. Au milieu se trouve une roche en forme de segment de sphère d'environ 33 pieds dans sa plus grande dimension; c'est la *sakhra-halah* (la roche sacrée) qui est l'objet de cet édifice, sur laquelle on dit que le patriarche Jacob reposa sa tête; la tradition populaire prétend même y reconnaître l'empreinte du pied de Mahomet qui, disent les musulmans, monta de là au ciel et fait garder la *pierre* par 70,000 anges qui se relèvent tous les jours. Vient ensuite la *mosquée* qu'on dit être bâtie au-dessus du tombeau de David. Parmi les édifices consacrés au christianisme, nous nommerons surtout l'*église du Saint-Sépulcre*, que l'impératrice Hélène fit construire sur l'emplacement qu'on lui désigna comme le lieu où fut élevée la croix de Jésus-Christ, et celui où son enveloppe visible fut déposée; un incendie, en 1811, a réduit en un monceau de ruines ce temple magnifique, où se trouvaient aussi les tombeaux très simples de Godefroi de Bouillon et de Baudouin, les héros de cette immortelle épopée, l'une des gloires littéraires de l'Italie; les flammes ont épargné le *tombeau de Jésus-Christ*, et le couvent catholique qui est auprès, ainsi que les chapelles des huit nations ou branches du christianisme; ce temple a été rebâti en 1812 aux frais des moines grecs soupçonnés d'avoir été les auteurs de ce désastre. Nous rappellerons que le *couvent* catholique du *Saint-Sauveur* est la résidence d'un évêque *in partibus* et le chef-lieu de 17 hospices répandus dans la Palestine, la Syrie, l'Egypte et l'île de Chypre; ils forment ce que l'on nomme la *Mission de Terre-Sainte*; l'église de ce couvent possède des ornemens sacrés d'une richesse extraordinaire, des candelabres et autres objets précieux envoyés en don par les rois de France, d'Espagne, de Portugal, de Naples, etc.; on nous assure que leur valeur monte à plus de 8 millions de francs. Un nombre encore assez considérable de pélerins viennent tous les ans visiter ces lieux saints et forment la plus grande ressource des religieux grecs, arméniens et catholiques qui vivent dans des couvens séparés. Celui des Arméniens est si vaste, qu'on dit qu'il a 800 à 1000 cellules pour loger autant de pélerins. Les principaux articles de l'industrie de cette ville consistent en reliques, rosaires et autres objets ornés de nacre de perle. Il paraît que la population de Jérusalem s'élève à 30,000 âmes.

Les environs immédiats de Jérusalem offrent plusieurs localités trop remarquables pour être passées sous silence. Nous nommerons : le Mont Olivet, ainsi nommé des oliviers dont il était couvert et qui le couvrent encore en partie; c'est du haut de cette colline que le Rédempteur prédit à Jérusalem sa destruction; c'est de là aussi qu'il monta au ciel en présence de ses disciples. On prétend y retrouver encore la trace du pied gauche du Seigneur; c'est sur cet emplacement remarquable que l'impératrice Hélène avait fait bâtir une église et un couvent dont on voit les ruines: un grand nombre de pélerins, dit M. Richardson, y accourent encore pour prendre l'empreinte du pied de J.-C., avec de la cire ou du plâtre et l'emporter chez eux. Au bas de cette colline était *Gethsemani*, où il y avait un jardin dans lequel J.-C. se retirait quelquefois, où il fit sa prière la nuit de la Passion et où il fut livré par Judas à ses ennemis. Un peu plus loin, vers l'est, est situé *Bethany*, petit village, où la tradition commune veut encore reconnaître la maison de Lazare, son tombeau, la maison de Simon le lépreux, celles de Marie-Madeleine et de Marthe, et le figuier qui fut maudit par J.-C. La Vallée de Josaphat, située entre le mont Olivet et une des collines sur lesquelles est bâtie Jésusalem, sert encore de cimetière aux Juifs actuels comme à leurs ancêtres. Une tradition vulgaire veut que cette vallée reçoive tout le genre humain au moment du jugement dernier.

Dans un rayon de 45 milles on trouve : Betleem, petite ville ou pour mieux dire gros village, c'est le lieu où le Sauveur vint au monde; on y voit une belle *église* bâtie par l'impératrice Hélène, ornée

avec les dons de toute l'Europe, et où se trouve la fameuse *chapelle de la Nativité*, vaste grotte creusée dans le roc et pavée en marbre. D'après la tradition populaire ses trois autels, constamment éclairés par de superbes lampes d'argent, indiquent, l'un, le lieu où naquit le Sauveur; le deuxième, la place de la crèche, et le troisième, l'endroit où Marie offrit le nouveau-né à l'adoration des Mages. Les habitans, qui peuvent s'élever à 7 ou 800, dessinent sur les coquilles de nacre apportées de la mer Rouge les diverses scènes de la Passion, ou bien façonnent ces coquillages en forme de croix et les vendent aux pélerins: c'est, avec les chapelets et autres objets semblables, l'article le plus important de leur commerce. Peu loin de Betlehm, vers le sud, on voit encore les fameux *étangs de Salomon;* ce sont trois réservoirs remarquables par leur étendue et par la solidité de leur construction qu'on attribue à ce monarque; ils fournissent l'eau à l'aqueduc de Jérusalem. Santa Saba, monastère remarquable par sa situation romantique sur une hauteur, non loin du torrent Kedron; on voit dans ses environs un grand nombre de grottes qu'on dit avoir été habitées par plus de 10,000 moines à l'époque à laquelle St-Saba introduisit la vie monastique en Palestine. A quelques milles, vers l'est, et non loin de la mer Morte était Massade (*Massada*), la plus forte place de la Judée, remarquable par les immenses travaux qu'Hérode-le-Grand y avait fait exécuter pour augmenter ses fortifications naturelles; ce monarque y avait fait aussi construire un palais de la plus grande magnificence et d'une solidité extraordinaire. Nous rappellerons à propos de la mer Morte, que les observations faites il y a quelques années par des voyageurs intelligens ont mis hors de doute ce que les auteurs anciens et modernes rapportaient de la gravité spécifique de ses eaux qui est telle, que des personnes qui ne savent pas nager flottent sur sa surface, que ses rivages sont affreusement stériles et entièrement dépourvus de végétation, et que ses eaux paraissent ne nourrir aucun poisson. Rihah ou Rayh, misérable village d'environ 50 cabanes, remarquable par le voisinage de l'ancienne *Jéricho*, si souvent nommée dans l'Ancien et le Nouveau-Testament à l'occasion des faits importans qui s'y passèrent; Hérode-le-Grand y mourut dans un beau palais qu'il y avait fait bâtir. La vallée de Jéricho, si vantée par les anciens pour l'abondance de ses eaux et sa prodigieuse fertilité, est aujourd'hui d'une aridité affreuse; les *dattes* exquises si recherchées des Grecs et des Romains, les *roses rouges* d'un parfum si suave, le *baume* si précieux qu'elle produisait en si grande quantité dans une étendue de 70 stades de long sur 20 de large, ont absolument disparu.

Naplouse. Sebasta et Jaffa, comprises également dans le rayon d'Acre, ont déjà été décrites aux pag. 676 et 677. D'un autre côté on trouve: Ramla (*Rama* ou *Arimathia*), jolie petite ville, à laquelle Ali-Bey accorde 2000 familles, nombre réduit à 2000 habitans par M. Berggren: le *couvent des Latins* est regardé comme l'*hôtel* de tous les voyageurs chrétiens qui passent par cette ville en allant à Jérusalem ou en en revenant. Ascalon, si importante au temps des Croisades, est aujourd'hui entièrement déserte malgré ses débris imposans; ses remparts avec leurs portes sont encore debout, dit M. le comte de Forbin: des rues vous conduisent à des places; on y voit de toutes parts des débris de palais, de grandes églises et ceux d'un vaste *temple de Vénus* orné de 40 colonnes de granit rose de la plus haute proportion. Razze ou Gazza, petite ville, encore assez florissante, à laquelle on accorde de 2 à 5000 habitans. El-Khalil ou Kalil (*Cariath-Arbe* et plus tard *Hebron*); cette ville, qui a été pendant quelques années la capitale du royaume de David et qui figure parmi les plus anciennes du monde, est devenue, selon M. Berggren, qui l'a visitée il y a quelques années, un repaire affreux de malfaiteurs, composé de 4 à 5000 Turks et de quelques Juifs originaires de Russie; la magnifique *église* bâtie par l'impératrice Hélène sur l'emplacement que la tradition populaire désignait comme l'endroit où fut enseveli Abraham, a été changée en une *mosquée*, desservie avec une grande magnificence; son entrée n'est permise qu'aux seuls musulmans; on y voit les prétendus tombeaux de ce patriarche et de plusieurs membres de sa famille recouverts avec des étoffes de soie verte richement brodées en or et renouvelées de temps en temps par le grand-seigneur. Hébron possède de petites verreries, où l'on fabrique ces anneaux dont les Bédouins ornent leurs bras et leurs jambes.

Damas (*Damascus; Demechk* ou *Dimichk-al-Cham* des Orientaux), une des plus anciennes villes du monde, puisqu'elle est mentionnée dans l'histoire d'Abraham. Plus fortunée que ses contemporaines, Ninive, Babylone, Memphis et autres vastes cités, Damas, sans avoir jamais atteint ni la célébrité ni l'étendue de ces anciennes capitales, non-seulement leur a survécu, mais elle est encore restée une des villes les plus belles et les plus florissantes de l'Orient. Elle est bâtie au milieu d'une vallée arrosée par le Barrady et ses branches; elle est fameuse par l'abondance de ses vergers et des fruits exquis qu'ils produisent, ce qui l'a fait regarder par les Arabes comme un de leurs quatre paradis terrestres. Damas, avec ses vastes faubourgs, occupe une grande étendue et offre une population qui s'élève probablement au-dessus de 140,000 âmes. Ses rues sont bien pavées et garnies de trottoirs de chaque côté; ses maisons, bâties en terre et en briques, simples à l'extérieur, mais d'une grande magnificence au dedans, ont presque toutes des jets d'eau ou des fontaines dans l'intérieur. Malgré sa haute antiquité, elle n'offre aucun monument ancien remarquable. Parmi ses édifices publics dignes de fixer l'attention, on doit citer surtout la

mosquée principale, qui est l'ancienne *cathédrale* dédiée à *St-Jean;* c'est un des plus beaux temples que les premiers chrétiens aient élevés; on admire surtout ses grandes dimensions, son beau dôme et ses minarets. Les grandes réparations faites par le calife Valid ont fait croire qu'elle a été bâtie par les Arabes. Viennent ensuite le *bazar* destiné à recevoir les caravanes; c'est une vaste rotonde à colonnes, surmontée d'une élégante coupole; le milieu est orné et rafraîchi par une belle fontaine; le *serat* ou *palais du pacha;* le *Khan* d'*Asad-pacha* et celui de *Soliman-pacha*. Damas se distingue surtout par le luxe et la beauté de ses cafés, dont plusieurs bâtis sur pilotis dans la rivière, sont une curiosité du Levant; un art ingénieux, en exhaussant le lit du Barrady à quelques toises en amont, a fait les frais d'une petite cascade, dont le bruit et la fraîcheur procurent pendant la chaleur du jour des sensations délicieuses aux consommateurs qui se reposent sur des siéges garnis de riches coussins. Damas est le rendez-vous général de 30 à 50,000 pélerins qui s'y rassemblent de tous les points de l'Europe et de l'Asie Ottomane, et même de la Perse et du Turkestan pour aller en caravane à la Mecque. Le séjour plus ou moins long qu'y font plusieurs milliers d'entre eux, a donné un grand essor à son commerce et l'a rendue une des villes les plus commerçantes de l'Asie. Outre cette grande caravane qui part à la fin du mois de Ramadan, il y a trois autres caravanes qui vont trois fois par an à Bagdad; celle d'Alep part deux ou trois fois par mois. Si sa célèbre fabrique de sabres a justement perdu sa renommée depuis que Tamerlan a transporté en Boukharie ses fabricans, cette ville se distingue encore par un grand nombre d'autres fabriques, parmi lesquelles on doit citer surtout celles d'ouvrages en nacre, véritables chefs-d'œuvre en ce genre. Burckhardt regarde Damas comme la ville de l'Orient où l'on fait le plus grand commerce de livres manuscrits. Damas est le chef-lieu de l'eyalet de ce nom, la résidence d'un mollah de première classe et du patriarche grec d'Antioche, dont relèvent 42 archevêques et évêques de cette communion.

En traçant un rayon de 68 milles autour de Damas on n'embrasse que des villes absolument désertes, d'autres peu remarquables, ou bien celles que nous avons déjà décrites. C'est ainsi que d'un côté on trouve: Seïde, Tyr, Safed, Tabarieh et autres comprises dans le rayon d'Acre et décrites aux pages 676 et 677; vient ensuite Bostra, petite ville, capitale du Hauran, remarquable par les antiquités qui rappellent son importance et sa splendeur, lorsque embellie et fortifiée par Trajan et Alexandre Sévère, elle était la métropole de la province de l'Arabie romaine. Djerrach (*Gerasa*), ville entièrement déserte, mais une des plus remarquables par ses restes imposans découverts par Seetzen, visités par MM. Irby et Mangles en 1818, et depuis par MM. Desmazures et Champmartin. Les monumens de cette ville magnifique appartiennent à la plus belle époque de l'architecture romaine. Bâtie sur les deux côtés d'une vallée, traversée par une rivière, elle paraît avoir été composée de deux grandes rues qui se croisaient au centre, à angles droits, et que décorait un double rang de colonnes, les unes d'ordre ionique et les autres d'ordre corinthien. Plus de 200 colonnes sont encore debout, mais le nombre de celles qui sont renversées est bien plus considérable. Le pavé est encore en très bon état, avec des trottoirs pour les promeneurs. On découvre aussi sur le pavé les marques des roues des anciens chars. Les temples, les théâtres, les bains, les tombeaux et les restes d'anciennes murailles inspirent l'admiration. Rabat Amman (*Philadelphie*), autre ville entièrement abandonnée depuis plusieurs siècles; on y voit les ruines d'un palais considérable, un *amphithéâtre* magnifique, vaste et bien conservé, un *temple* avec un grand nombre de colonnes encore debout, et sur le sommet de la colline un autre *temple* en rotonde, dont les colonnes sont d'une grandeur extraordinaire.

Dans une autre direction on trouve: Deir-el-Kamar, Baïrout, Baalbeck, Kanobin et Tripoli déjà décrites dans le rayon de cette dernière ville aux pages 674, 675 et 676; et vers le nord-est Hems (*Emesa*), assez grande ville, sur l'Oronte, importante par les produits de son agriculture, assez florissante, par ceux de ses nombreuses manufactures et par sa population, qui paraît dépasser 20,000 âmes. Malgré sa haute antiquité et les nombreux édifices qui l'embellissaient lorsqu'elle était la capitale du petit royaume de son nom, Hems n'offre aucun monument assez important pour être mentionné dans cet Abrégé; mais hors du rayon, vers l'est, au milieu du désert, et au centre d'une oasis extrêmement fertile et abondante en eaux excellentes, s'élève Palmyre, bâtie par Salomon sous le nom de Tadmor, dénomination par laquelle la désignent encore ses habitans actuels. Située entre l'Euphrate et la Méditerranée, Palmyre devint dès la plus haute antiquité l'entrepôt principal où se rendaient par terre les marchandises de l'Orient et de l'Occident. Ce riche commerce ne tarda pas à en faire une des villes les plus opulentes de l'Asie; mais c'est sous les règnes brillans d'Odénat et de la célèbre Zénobie que cette ville magnifique, qui osa se croire la rivale de Rome, parvint à sa plus grande prospérité. Prise et saccagée par Aurélien, restaurée et fortifiée par Justinien, prise et reprise dans les différentes guerres qui ont désolé cette région, Palmyre n'est plus qu'un misérable village habité par quelques centaines de familles arabes; mais ses

vastes et imposantes ruines sont là pour attester son ancienne splendeur. On y admire surtout le magnifique *temple du Soleil* converti en mosquée; il est environné de colonnes colossales et d'une vaste enceinte carrée formant une immense double colonnade intérieure; les *quatre* énormes *colonnes de granit* situées en obélisque au centre de l'avenue; les débris de cette même *avenue*, qui offrent une *colonnade* d'un mille de longueur; les restes d'un *arc de triomphe*; ceux des *sépulcres*, espèces de tours carrées en marbre à plusieurs étages, sans ornement dans la partie extérieure, mais couvertes de sculptures et embellies de colonnes dans l'intérieur. Ces magnifiques ruines, inférieures seulement à celles de Baalbeck et de Thèbes sous le rapport des dimensions des matériaux employés dans leur construction, doivent être rangées parmi les plus imposantes que l'antiquité nous ait léguées.

ARABIE.

POSITION ASTRONOMIQUE. *Longitude orientale*, entre 30° et 57°. *Latitude*, entre 12° et 34°.

CONFINS. Au *nord*, la partie de l'isthme de Suez qui dépend du vice-roi d'Egypte et l'Asie Ottomane. A l'*est*, le golfe Persique et le golfe d'Oman. Au *sud*, ce dernier golfe et l'Océan-Indien. A l'*ouest*, la mer Rouge.

FLEUVES. Peu de contrées sur le globe sont aussi privées d'eau que l'Arabie. Elle n'a aucun fleuve considérable, à l'exception du MEÏDAN et du CHABB, qui descendent du plateau de l'Yemen pour se rendre dans la mer des Indes; ce sont les seuls fleuves connus qui paraissent avoir un cours permanent; tous les autres courans de cette vaste contrée ne sont à proprement parler que des torrens nommés *ouadi*, ou vallons. Ils descendent des montagnes et se dessèchent quelque temps après la saison des pluies, avant d'arriver à la mer. L'EUPHRATE ne saurait être regardé comme un fleuve appartenant à l'Arabie, parce que les tribus nomades qui errent sur ses bords peuvent être rattachées à cette contrée, ou comprises dans l'Asie Ottomane, selon qu'elles sont vassales de l'empire Ottoman, ou qu'elles parviennent à recouvrer leur indépendance. L'AFTAN, ou la RIVIÈRE DE LAHSA, qui joue un si grand rôle sur nos cartes, a été reconnue par M. le capitaine Sadlier en 1819 comme un torrent qui se dessèche en été.

RELIGION. L'ISLAMISME, qui a pris naissance dans cette contrée, est la religion professée par la grande majorité de ses habitans, quoique partagée en plusieurs sectes. Les *Zeïtes* sont assez nombreux dans l'Yemen, les *Abadites*, dans l'Oman; les *Chiites*, sur la côte du golfe Persique, et les *Messeckhilites* dans l'Hedjaz. Les *Wahhabites*, secte nouvelle dont nous avons indiqué les doctrines à la page 74, après s'être répandus sur presque toute la péninsule, sont aujourd'hui renfermés dans le pays où ils prirent naissance; on en trouve cependant encore parmi quelques tribus nomades. La RELIGION DE MOÏSE est professée par un nombre assez considérable de Juifs, dont les *Rechabites* sont les plus remarquables par leur antiquité et par l'indépendance qu'ils ont su conserver.

GOUVERNEMENT. Tous les états de l'Arabie offrent les formes d'un gouvernement modéré, comme dans les imamats de l'Yemen et de Mascate et dans le grand-chérifat de la Mecque. Plusieurs des innombrables tribus nomades présentent même les formes d'un gouvernement tout-à-fait patriarcal, et quelques-unes sont de véritables républiques, tantôt démocratiques, tantôt aristocratiques. Nulle part le despotisme ne pèse sur les habitans de cette contrée. L'empire des Wahhabites offrait naguère un singulier mélange de théocratie, de monarchie, d'aristocratie et de démocratie.

INDUSTRIE. Les fabriques et les manufactures de l'Arabie sont presque nulles. Ce n'est que depuis peu que les *Banianes* (c'est ainsi qu'on appelle les Indiens établis dans cette contrée) ont fondé quelques manufactures de coton.

COMMERCE. Quoique le commerce de l'Arabie ait beaucoup diminué en comparaison de ce qu'il était avant la découverte du Cap de Bonne-Espérance, il est encore assez considérable. Les caravanes qui se rendent à la Mecque, les ports de *Yambo*, de *Djiddah*, de *Kamfidia*, de *Moka*, d'*Aden*, de *Mascate*, d'*El-Katif* et de *Gran* sont les places les plus considérables. On peut dire que presque tous les objets d'habillement sont fournis par l'Inde, ceux de luxe par l'Europe, et les armes par la Perse et par l'Asie Ottomane. Les principaux ARTICLES EXPORTÉS sont : le café, qui est le plus important de tous; viennent ensuite les perles, les dattes sèches, les peaux, les chevaux, les feuilles de séné, l'indigo, la gomme, en outre une grande quantité de benjoin, d'encens et de myrrhe qui viennent de l'Afrique, quoique dans le commerce ces articles passent pour des produits de la péninsule. Les principaux ARTICLES D'IMPORTATION sont, outre les trois que nous venons de nommer, les

étoffes, le sucre et autres productions de l'Inde, acier, fer, canons, plomb, étain, cochenille, toiles, perles fausses, armes blanches et à feu, et une foule d'objets provenant des fabriques et des manufactures de l'Europe.

DIVISION et TOPOGRAPHIE. Depuis la chute de l'empire éphémère fondé par les Wahhabites, on peut regarder toute la péninsule comme partagée en un grand nombre de petits états indépendans les uns des autres. Les Arabes modernes ne connaissent pas les dénominations inexactes d'*Arabie-Pétrée*, d'*Arabie-Heureuse* et d'*Arabie-Déserte*. Leurs écrivains ne s'accordent pas non plus dans la division de leur pays, et les divisions données par Niebuhr diffèrent de celles qu'ont proposées d'autres savans. Nous croyons qu'on pourrait partager cette vaste contrée, en combinant les grandes divisions géographiques en usage chez les naturels, avec ses divisions politiques actuelles, dont nous ne donnerons cependant que les principales. Nous ferons aussi observer que les Ottomans ont depuis quelques années recouvré la puissance qu'ils exerçaient en Arabie, depuis les vastes conquêtes du sultan Selim. Voyez aux pages 559 à 562 et l'*Afrique Ottomane*. Depuis les grands succès obtenus par les troupes de Mehemet-Ali, on peut regarder la plus grande partie de cette région comme une dépendance politique de la monarchie fondée par cet homme extraordinaire; car il n'y a que l'imamat de Mascate, parmi les états les plus étendus, qu'on puisse regarder comme absolument indépendant.

HEDJAZ. Cette division comprend l'Arabie-Pétrée de nos cartes et toute la côte orientale de la mer Rouge jusqu'aux frontières de l'Yemen. Ses principaux états sont :

Le Grand-Chérifat de la Mecque, qui comprend la partie que les Arabes nomment Beled-el-Haram ou le Pays Sacré. Depuis l'expulsion des Wahhabites et du cheïkh d'Abou-Arich, cet état peut être regardé comme une dépendance politique du pacha d'Egypte, dont les troupes occupent toutes les places fortifiées et les ports. Ses villes principales sont :

La Mecque, située dans un vallon stérile, au milieu des montagnes, et à deux journées de marche de Djiddah. C'est la capitale du grand-chérifat. Ses rues sont assez régulières, et ses maisons sont bâties en pierre. La ville est ouverte, mais elle est défendue par trois citadelles. La Mecque a beaucoup perdu dans ces dernières années par le pillage auquel elle a été exposée pendant l'occupation des Wahhabites, et par la diminution du nombre de pèlerins qui annuellement la visitaient, et qui la rendaient le centre du commerce de l'Arabie avec l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Depuis quelques années elle a commencé à réparer ses pertes. Sa population, qui de 100,000 avait été réduite à 18,000 âmes à l'époque où Ali-Bey la visita, s'élevait en 1814, lorsque Burckhardt y était, à près de 34,000; mais elle monte au-delà de 80,000 à l'époque du pèlerinage ou du *hadji*. Pendant ce temps-là, dit M. de Larenaudière, la Mecque offre l'aspect d'une grande et belle foire, avec prières du jour, prières du soir, illumination de la grande mosquée, illumination des tentes des pachas et des seigneurs, courses à l'Arafat, jeux et divertissemens, feux d'artifices et salves d'artillerie. Alors si les gens pieux font leurs affaires avec le ciel, d'autres gens, et ce n'est pas le plus petit nombre, font leurs affaires avec la terre. Les Hindous, les Malais musulmans, les Cachemiriens, les hommes de Boukhara et de Samarcande, de la Tartarie, de la Perse, des côtes de Melinde, de Mombaze et de tous les points de l'Arabie, se mettent en rapport avec les hommes de l'Occident, avec les peuples de l'Afrique septentrionale et intérieure, avec les Egyptiens, avec les Turks, les Albanais, toute l'Asie-Mineure et même avec les Grecs et des Arméniens qui se mêlent partout. Il faut reconnaître qu'aujourd'hui les spéculations lucratives du commerce sont le principal mobile du voyage de Hedjaz. » La Mecque est célèbre pour avoir donné le jour à Mahomet, et pour avoir été, suivant la remarque de M. Reinaud, le principal *berceau des traditions musulmanes*. A en croire les mahométans, c'est à la Mecque qu'Adam et Eve, après leur péché et leur pénitence, obtinrent leur pardon de Dieu. C'est également à la Mecque qu'Ismaël, fils d'Abraham, fuyant avec sa mère Agar la jalousie de Sara, vint s'établir, et donna naissance à l'illustre tribu des Koraïschites à laquelle appartenait Mahomet. Abraham, ajoutent les musulmans, y visita plusieurs fois son fils chéri, et y éleva le *temple de la Kaaba*, qui depuis ce moment n'a pas cessé d'être l'objet de la vénération des fidèles. La *Kaaba*, ainsi appelée à cause de sa forme presque carrée, est un édifice de 34 pieds de haut sur 27 de large, et couvert d'une immense étoffe de soie noire sur laquelle se trouve brodée en caractères d'or la profession de foi musulmane, consistant dans ces mots : *Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu ; Mahomet est l'envoyé de Dieu*. C'est le grand-seigneur qui, depuis la chute des califes de Bagdad et des sultans mamelouks d'Egypte, fait présent de cette étoffe au temple; il l'envoie par la caravane du Caire. Les portes de la Kaaba ne s'ouvrent que trois fois par an, une pour les hommes, une pour les femmes, et la troisième pour la nettoyer. A l'extérieur, vers un des angles, est encastrée la fameuse *pierre noire ;* tout autour sont le *puits de Zemzem* où les pèlerins viennent se purifier, et diverses coupoles, chaires et autres lieux de station où les pèlerins s'acquittent de leurs cérémonies. Le tout est enfermé dans une vaste galerie carrée appelée du nom général de *almesdjid-alharam* ou

de mosquée sacrée, et dans laquelle on entre par la porte nommée *Bad-alsa-am* ou porte du salut. La Mecque n'a d'autre industrie que celle d'une quantité d'ouvriers qui font des chapelets. Le célèbre baume de la Mecque ne vient pas dans le voisinage de cette ville, mais dans l'intérieur de la péninsule. Selon Burckhardt les sciences y sont dans un grand déclin. Les *colléges* et autres établissemens, jadis consacrés à l'enseignement public, avaient été convertis en hôtelleries pour les pélerins; les habitans, livrés au luxe et à une grande corruption de mœurs, ne s'occupaient que de leurs plaisirs. Ils n'avaient d'ailleurs presque plus de rapport d'origine avec les anciens maîtres du pays. Burckhardt assure qu'il restait à peine dans la ville quelques hommes de la tribu des Koraïschites, et que tout le reste avait péri à la suite des guerres intestines et des disettes, ou s'était transporté ailleurs.

Dans les environs de la Mecque on doit citer d'abord les lieux qui sont à une légère distance de la ville, et qui ont été consacrés par la religion. Tels sont le MONT ARAFAT et LA VALLÉE DE MINA, où les pélerins sont obligés de faire des stations et de réciter des prières. Telle est encore la MONTAGNE DE HIRA, où se trouve une caverne dans laquelle le prophète, quelque temps avant sa prétendue mission, avait coutume de se retirer pour méditer sur les choses célestes, et où l'ange Gabriel lui apparut pour la première fois.

Plus loin, dans un rayon de 55 milles et sur les bords de la mer Rouge, se trouve DJIDDAH, que M. Rüppell regarde comme la ville la plus belle et la plus riche de toute la mer Rouge, et à laquelle il accorde 40.000 habitans, nombre huit fois plus grand que celui que des voyageurs précédens lui assignaient; Burckhardt ne l'estime que de 12 à 15,000 en temps ordinaire et peut-être au double pendant les mois d'été, qui correspondent aux moussons. On considère Djiddah non-seulement comme le *port de la Mecque*, mais comme le *grand entrepôt maritime du commerce* de l'Egypte, de l'Inde et de l'Arabie. Djiddah est fortifiée et a une nombreuse garnison de troupes égyptiennes, commandées par un pacha, qui maintenant relève directement du vice-roi d'Egypte. Dans l'intérieur des terres est la ville de TAIEF, célèbre par son territoire arrosé d'eaux courantes et planté de palmiers, de vignes et d'herbages; elle fournit des légumes et des fruits à la Mecque.

MEDINE, située dans un lieu creux, entre des montagnes arides, et arrosée par un ruisseau appelé *Aïoun-Zarkeh* ou *sources bleues*. Grâce à son château assis sur une éminence rocailleuse, à ses casemates à l'épreuve de la bombe, à ses murs épais, hauts de 90 pieds, flanqués de 40 tours, cette ville passe pour la *principale forteresse* de l'Hedjaz et pour une place imprenable. Cette ville se nommait originairement YATREB. Son nom de *Medine* est arabe et signifie *ville;* il est pour *Medinet-Alnébi* ou ville du prophète, à cause du refuge qu'y chercha Mahomet lorsqu'il fut obligé d'abandonner la Mecque, sa patrie, et du séjour qu'il y fit jusqu'à sa mort. La principale de ses mosquées est celle qui fut originairement construite sur l'emplacement de la maison où le prophète était mort, et où l'on remarque encore son *tombeau*, ainsi que ceux des deux premiers califes Abou-bekr et Omar. Les musulmans vénèrent de plus la *mosquée* que Mahomet construisit à sa première arrivée à Medine, et qui, à ses diverses reconstructions près, peut passer pour le *plus ancien temple musulman*. Trente *colléges* ou *écoles* sont ouverts dans Medine pour l'instruction. Les habitans de cette ville, trop nombreux pour les denrées que produit son territoire, subsistent surtout des dons envoyés par les musulmans des autres pays, qui demandent des prières faites en leur nom. Les pélerins font aussi des présens, et le grand-seigneur envoie tous les ans une somme considérable: en un mot tout l'Islamisme contribue à l'entretien des habitans, et enrichit par ses aumônes 8000 mendians fainéans, qui vivent, dit M. Sadlier, splendidement, traitent avec arrogance les voyageurs et leur vendent cher jusqu'à l'eau de leurs puits. Nous ajouterons que bon nombre de ces maisons, construites en pierre et de formes élégantes, tombent en ruines; que la guerre et la progression décroissante du pélerinage ont porté un coup mortel à la prospérité de cette vieille cité, qui n'a plus pour se défendre de la misère que le tombeau du prophète.

Dans le voisinage de Medine on doit citer le MONT OHOD, où le prophète essuya une sanglante défaite de la part des Mecquois ses ennemis; le PUITS DE BEDR, où Mahomet avait d'abord remporté sur ces mêmes Mecquois une brillante victoire, et qui aujourd'hui, suivant Burckhardt, forme un bourg de 500 maisons. EL-SSAFRA, gros village dans la vallée de ce nom, célèbre dans tout l'Hedjaz par sa fertilité; c'est le grand marché de toutes les tribus voisines et *l'entrepôt principal* du fameux *baume de la Mecque* dans sa pureté naturelle. Enfin YAMBO, petite ville, située sur les bords de la mer et regardée comme le port de Medine. M. Rüppell lui attribue 5000 habitans.

Plus au nord, le long de la mer Rouge, on trouve: WOUCHK, petite ville, dont le port, selon M. Rüppell, est le plus important de toute la côte, quoiqu'on le cherche en vain sur les meilleures cartes. AKABA (*Aïla* ou *Elath* des anciens Orientaux, nommée aussi *Akaba-el-Masri* ou *Akaba d'Egypte* pour la distinguer d'une autre Akaba qui est dans l'intérieur), misérable petite ville, près de laquelle était située la célèbre ASIONGABER; c'est de son port que les vaisseaux de Salomon partaient pour aller à Ophir; c'est aussi par cette ville que les Phéniciens faisaient le commerce avec l'Inde et l'Arabie. Le petit port d'Akaba est le rendez-vous d'une partie des pélerins musulmans d'Egypte et de Barbarie qui se rendent à la Mecque. Vers l'ouest et sur la péninsule formée par la Méditerranée, le golfe de Suez et celui d'Akaba, s'élèvent les deux célèbres montagnes HOREB et SINAÏ. C'est sur la première que Dieu apparut à Moïse et lui commanda d'aller délivrer les Juifs de la servitude d'Egypte; et c'est

sur le Sinaï que Dieu donna à Moïse les tables de la loi; c'est aussi au pied de cette montagne qu'est situé le *couvent de Ste-Catherine*, semblable à une petite citadelle, et un des plus célèbres de l'Eglise grecque. La partie principale est la grande *église* bâtie, ainsi que tout le reste, par l'empereur Justinien; réparée plusieurs fois, elle conserve encore l'autel et la coupole primitifs; on distingue encore sur cette dernière le portrait de Justinien, celui de sa femme Théodora et le tableau de la Transfiguration. Un voyageur réduit à 60 ou 80 les milliers de pélerins qui autrefois visitaient ce sanctuaire et à une trentaine le nombre de moines qu'il renferme. On y monte et on en descend par le moyen d'un panier et d'un cabestan. Les moines possèdent deux petites pièces de canon et sont bien fournis d'armes pour se défendre contre les Arabes. Leur bibliothèque, relativement à ces contrées, est une des meilleures et des plus riches. On doit ajouter que dans les environs se trouvent plusieurs emplacemens que la tradition vulgaire a rendus célèbres, et qui sont visités par de pieux chrétiens, par des juifs et des mahométans; tels sont le lieu où fut érigé le serpent de bronze, les tombeaux de Moïse et d'Araon, la grotte où vécut St-Athanase, la chaire de Moïse et l'empreinte du pied de la jument de Mahomet dans son ascension au ciel. Les montagnes d'Horeb et de Sinaï offrent de plus un grand intérêt pour les physiciens; M. Gray et l'infortuné Seetzen, quand ils visitèrent ces lieux, entendirent par intervalle, sous leurs pieds, un tremblement prolongé qui ressemblait aux battemens d'une pendule et qui soulevait le sable. Déjà du temps de Justinien, l'historien Procope faisait remarquer que le point le plus élevé du Sinaï était inhabité, à cause du bruit terrible qu'on y entendait toutes les nuits. Toute la partie septentrionale de l'Arabie Pétrée, qui faisait l'effroi des voyageurs, et sur laquelle on n'avait jusqu'à ces derniers temps que des notions vagues, a été explorée, d'abord par Burckhardt, Mangles, Irby et autres voyageurs, et depuis par MM. Delaborde et Linant.

Dans l'intérieur de l'Hedjaz on doit remarquer surtout certaines tribus de juifs indépendans, mentionnés dans le XIIe siècle par Benjamin de Tudela, sous le nom de *Rechabites*, et que M. Wolf a retrouvés dans les environs de la Mecque. Selon ce dernier voyageur, les enfans de Rechab sont au nombre de 60,000, vivent sous des tentes comme leurs ancêtres et dédaignent la culture des champs. Ils sont circoncis, professent le judaïsme pur, et ne possèdent que le Pentateuque, les livres de Samuel, des Rois, d'Isaïe, de Jérémie et des prophètes du second ordre. Ils furent vaincus, mais non domptés par Mahomet. Ces juifs montrent quelquefois la plus grande hardiesse. A l'exemple des autres tribus de l'Arabie, ils lancent à la rencontre des caravanes un des leurs, qui vient exiger le tribut accoutumé; si elles refusent, il part comme un trait, et bientôt après, une nuée de cavaliers vient fondre comme la foudre sur ces voyageurs.

Plus au nord et vers le sud de la mer Morte on trouve: El-djy, village principal du Ouadi-Mousa, auquel des voyageurs modernes n'accordent que 2 ou 300 maisons, mais très remarquable à cause des restes imposans encore très bien conservés de l'ancienne *Petra*, situés dans ses environs, visités en 1818 par MM. Irby et Mangles, et depuis par MM. Delaborde fils et Linant; la superbe *avenue de tombeaux*, de plus de 2 milles de long, taillés dans le roc; le *grand temple* auquel elle aboutit, le *théâtre*, les colonnes et les immenses débris de sculptures de tout genre, ainsi que la situation romantique de ces imposantes ruines, doivent les faire placer à côté de celles de Baalbeck, de Djerrach et de Palmyre. « En contemplant ces monumens, dit M. Walckenaer, ces édifices, ces tombeaux, les uns mutilés, les autres encore debout et intacts, on croit voir comme une ville qui vient d'être dévastée par l'ennemi et que ses habitans ont abandonnée momentanément. Souveraine du désert, cette forteresse dont la nature construisit les gigantesques murailles, cette antique cité placée entre l'Asie et l'Afrique, a dû avoir de l'influence sur les premiers temps de la civilisation et du commerce de ces deux parties du monde. »

A quelques milles de Petra sont: Carac ou Karek et Mont-Réal ou Chaubek, qui jouèrent un grand rôle dans les guerres de Croisades. Karek est encore une petite ville assez considérable pour ces pays; Burckhardt lui accorde 550 familles.

L'YEMEN comprend tout le sud-ouest de la péninsule. La partie le long de la mer Rouge se nomme *Tehama*. Cette grande division se subdivise en *Yemen* proprement dit et en *Hadramaut*. Tous les deux comprennent un grand nombre d'états indépendans.

Dans l'Yemen nous signalerons les suivans:

L'Imamat de Sanaa ou de l'Yemen, qui est un des états les plus puissans de l'Arabie, quoique depuis quelque temps son importance politique soit bien diminuée, et quoiqu'il soit actuellement vassal du grand-seigneur, auquel il paie un tribut annuel de 2000 quintaux de café. Ses villes principales sont:

Sana ou Saanaa, capitale de l'état et siége de l'imam, bâtie au milieu d'une plaine fertile, ceinte de murs de briques et de tours, avec des maisons massives et hautes, quelques beaux édifices et des rues larges, mais sales et non pavées: cette ville serait, selon M. Seetzen, une de plus belles cités de l'Orient; elle est du moins une des plus anciennes, et elle joua jadis un grand rôle. Avant l'islamisme, elle possédait un *temple* qui rivalisait avec la Kaaba, et l'année même où Mahomet naquit, les peuples de Sana marchèrent contre la Mecque, voulant ensevelir la maison carrée sous ses ruines. On ne trouve aucune indication sur la population de Sana; il est probable cependant qu'elle ne dépasse pas 30,000 âmes. Sana est défendue par un château, où se trouvent les deux palais *Dar-el-Dahhab* et *Dar-Amer*, une mosquée et l'hôtel des monnaies. Les autres villes les plus remarquables sont: Damar, chef-lieu du district de Makhareb-el-Anes, assez grande ville bien bâtie, à laquelle on accorde 5000 maisons, et où se trouve une *école* célèbre fréquentée par les zeidites. Beït-el-Fakau, chef-lieu du dis-

trict de ce nom, petite ville d'environ 4000 âmes, remarquable parce qu'elle est le centre du commerce de café de tout l'intérieur de l'Yemen. MOKKA, chef-lieu du district de ce nom, ville fortifiée, avec un port et une rade. Quoique son commerce soit beaucoup déchu, on la regardait, avant le pillage qu'elle a éprouvé il y a quelques années, comme la première place maritime commerçante de l'Arabie; nous avons vu cependant que Djidda doit être regardée comme telle; lord Valentia lui accorde 5000 âmes.

L'état d'Abou-Arich, le long de la mer Rouge, entre le grand-chérifat de la Mecque et l'imamat de l'Yemen. Depuis la chute de l'empire des Wahhabites, cet état paraît être rentré dans ses anciennes limites. ABOU-ARICH, dans le Tehama, petite ville, est la résidence du chérif. Ses environs abondent en fruits et possèdent des mines de sel gemme.

Le Pays de Kobaïl ou Hachid-el-Bekil, entre le Nedjed et l'imamat de l'Yemen, habité par plusieurs tribus sédentaires, très belliqueuses. Elles forment une espèce de confédération et fournissent des soldats à plusieurs états de la péninsule. Ce sont les *Suisses* de l'Arabie.

Le Pays d'Aden, à l'extrémité sud-ouest de la péninsule et au sud de l'imamat de l'Yemen. Ses principales villes sont: LAHHADJ, petite ville, sur le Meïdan, résidence du sultan. ADEN, autrefois place forte et la plus opulente ville de l'Arabie; quoique en grande partie ruinée, elle est encore assez importante par son port et par son commerce.

L'Hadramaut s'étend à l'est de l'Yemen proprement dit, le long de la côte de l'Océan-Indien jusqu'à l'Oman. On ne connaît point ses limites dans l'intérieur. Une partie de ses habitans, de même que les Suisses, les Tyroliens, les Auvergnats, les Savoyards, les Galiciens et autres montagnards de l'Europe, émigrent pour aller dans les villes maritimes de l'Arabie, en Egypte et jusque dans l'Inde, exercer plusieurs métiers ou pour y servir comme soldats, et reviennent au bout de quelques années dans leur pays natal pour y jouir du fruit de leurs épargnes. L'état imparfait de la géographie de cette partie de l'Arabie et notre cadre ne nous permettent de citer que les villes suivantes:

MAKALLA, siége d'un petit sultan, ou pour mieux dire d'un cheïkh indépendant, dont la puissance s'étend sur une douzaine d'autres villes du voisinage. Comme les autres chefs entre lesquels est partagée la côte méridionale de l'Arabie, il est souvent en guerre avec ses voisins, et comme eux il exerçait la piraterie, à laquelle les Anglais ont mis un terme. Makalla est une assez grande ville, avec des maisons à trois étages et avec un bon port, où il se fait un commerce important. TERIM, dans les montagnes, ville qu'on dit être grande et populeuse. C'est le siége d'un petit sultan; on y fabrique une espèce de châles de soie mêlée d'or. CHIBAN, dans les montagnes, et résidence d'un autre petit sultan; on la représente comme plus grande et plus peuplée que Terim. DOAN, non loin de la mer, et dans une vallée profonde, ville de médiocre étendue, résidence d'un cheïkh indépendant.

Le PAYS DE MAHRAH paraît être un vaste plateau, traversé dans tous les sens par des tribus nomades. C'est une des parties encore les moins connues de l'Asie.

L'OMAN comprend l'extrémité orientale de la péninsule. Son intérieur et très peu connu. Parmi les nombreux états entre lesquels il est partagé, nous citerons les suivans:

L'Imamat de Maskat. C'est un des plus puissans de l'Arabie. Assisté par les Anglais, il a pu résister aux Wahhabites et conserver son indépendance. Ses villes principales sont: MASKAT ou MASCATE, entourée de jardins et de plantations de dattiers, avec un bon port et des fortifications assez considérables pour résister à des troupes asiatiques. C'est la capitale de l'état et l'entrepôt de toutes les marchandises, qui de l'Inde sont amenées dans le golfe Persique: elle est aussi le centre du grand commerce des perles qu'on pêche dans cette mer. Sa population, qu'on évaluait ordinairement à 12,000 habitans, est estimée à 60,000 âmes par un médecin qui y a vécu assez long-temps. ROSTAK, dans l'intérieur, sur une colline; c'est la résidence ordinaire de l'imam, qui habite un beau palais. SOHAR ou OMAN, ville assez commerçante, avec un port et plusieurs chantiers.

L'imam de Mascate possède en outre, sous la suzeraineté du roi de Perse, une partie du Moghistan dans le Kerman, et les îles Kichm et Hormouz. Ce prince possède en Afrique l'île Zanzibar et quelques places sur la côte opposée de cette partie du monde.

L'Etat de Belad-Ser, au nord-ouest de l'imamat de Mascate, dont autrefois il dépendait, et le long du golfe d'Oman et de la côte occidentale du golfe Persique. Ses habitans sont de redoutables corsaires, et la marine militaire du cheïkh était, il y a quelques années, assez considérable. SEER ou SER, petite ville, à l'embouchure du torrent de même nom, avec un assez bon port sur le golfe Persique, est le siége du cheïkh et la capitale de l'état.

LE LAHSA ou HESSE (*Bahrain* ou *Hadjar*) s'étend au nord-ouest de l'Oman, le long du golfe Persique, jusque près de l'embouchure de l'Euphrate. Il est divisé en plusieurs petits états, dont presque toute la population côtière vit de pêche et encore plus de piraterie. Ses villes principales sont:

RAS-AL-KHYMA, ville très florissante, lorsqu'elle était la résidence du cheïkh des terribles corsaires Algivasem ou Djoasmis, et la station de leur flottille, composée de 63 gros bâtimens et de 810 barques, montés par 19,000 hommes. Tous ces bâtimens, ainsi que les vastes chantiers sur lesquels on les avait construits, furent détruits par les Anglais en 1809. Son port est le meilleur de toute la côte. EL-KATIF, sur une baie, ville fortifiée et protégée par une citadelle; le capitaine Sadlier ne lui accorde que 6000 habitans; c'est la place la plus commerçante de cette partie de l'Arabie. FORT, chef-lieu du pays de Lahsa ou Lahissa; c'est un fort avec un village ouvert, qu'entourent des champs et des plantations de dattiers; M. Sadlier porte sa population à 15,000 habitans. GRAIN ou KOUEÏT, petite

ville, à laquelle cependant les relations modernes accordent 10,000 habitans, industrieux et adonnés à la pêche et au commerce. On dit que cette petite ville possède 800 barques occupées à la pêche et au cabotage.

Le groupe de Bahrain ou de Barra forme un petit état régi par un cheïkh, qui paraît continuer encore à être vassal des Anglais. Les troupes de ces derniers avaient occupé ces îles, pour empêcher leurs habitans de continuer à prendre part aux pirateries des Arabes établis sur la côte voisine. C'est dans les parages de ces îles et d'autres plus à l'orient et à l'occident que l'on fait une des plus riches *pêches de perles* du globe. Bahrain, qui est la plus grande du groupe, a pour capitale *Menaïna*, petite ville fortifiée, avec un bon port et environ 5000 habitans.

LE BARRIA ou BARR-ABAD (ou les Déserts de l'intérieur). Ce vaste espace de l'Arabie-Intérieure offre deux divisions principales : le *Nedjed*, occupé par les Wahhabites, et les vastes *déserts* qui s'étendent entre l'Euphrate, les frontières ottomanes de la Syrie et les confins septentrionaux du Nedjed ; les déserts sont parcourus dans tous les sens par un grand nombre de tribus. Nous proposons de conserver le nom de *Nedjed* pour désigner la première division, et de nommer *Désert* tout l'espace immense que parcourent les Arabes-Bédouins dans les confins que nous venons d'indiquer.

Le Nedjed occupe presque le milieu de la Péninsule, et est le berceau du wahhabisme, qui, par les conquêtes rapides de ses sectaires, menaça la religion musulmane d'une subversion générale, et de nos jours attira l'attention du monde politique. Les Wahhabites étaient parvenus à soumettre non-seulement toutes les tribus nomades de l'intérieur, mais à s'emparer de l'Hedjaz, du Lahsa, d'une partie de l'imamat de l'Yemen, et avaient porté la terreur de leurs armes victorieuses jusqu'aux portes de Damas et de Bagdad. Après les défaites qu'ils ont essuyées en 1818 et la mort de leur chef Abdallah, fait prisonnier par Ibrahim-Pacha, et ensuite décapité à Constantinople, ces sectaires restèrent soumis pendant quelque temps à l'empire Ottoman. Depuis ils ont repris de nouveau les armes contre les troupes du vice-roi d'Egypte stationnées dans plusieurs forts du Nedjed. Les villes principales de cette contrée sont :

Derréyéh ou Deriah, située à l'entrée d'une profonde et étroite vallée, resserrée par des montagnes arides. C'était la capitale de l'empire des Wahhabites. Elle comptait 28 mosquées, 30 colléges et 2500 maisons clair-semées, bâties moitié en briques et moitié en pierres : on portait sa population au delà de 15.000 âmes. Les forts, les murs et les tours de cette ville, ainsi que ses établissemens publics ont été détruits par Ibrahim-Pacha, après un siége de 7 mois. En 1819, Derréyéh était déserte, quoique les géographes continuent à nous la représenter comme étant dans son premier état ; rien n'indique qu'elle se soit relevée depuis lors. Mounfouhah, dont les murs ont été rasés par les Turks en 1818, pouvait contenir 2000 familles, selon M. Saldier, Anizeh ou Aneyzeh, ville commerçante, située presque à égale distance de la mer Rouge et du golfe Persique ; elle a éprouvé le sort de Mounfouhah.

Les principales tribus du Désert sont : les *Anaseh* (Aenezes), qui paraissent être les plus nombreux ; ils errent dans les vastes solitudes qui s'étendent entre Alep, Damas, Bagdad et le Nedjed. Les tribus Would Aly, Szamar, Doukhy et Mehennh reçoivent une rétribution du pacha de Damas pour laisser passer la caravane de la Mecque sans l'inquiéter, et une autre des gouverneurs des provinces ottomanes limitrophes pour ne pas en molester les paisibles habitans. Les Anaseh sont régis par plusieurs cheïkhs, dont quelques-uns sont très puissans. Quelques-unes de leurs branches se sont établies dans le Nedjed et entre autres à Khaïbar, où les Juifs exercèrent long-temps une grande puissance.

Les *Chararat* sont très misérables, mais nombreux ; ils sont gouvernés par 30 à 40 cheïkhs. Les *Beni-Szahher*, qui avec d'autres Arabes sont connus sous le nom collectif de *Ahil-el-Chemoul* ; ils errent pendant l'été dans les déserts qui s'étendent au sud de Damas ; ils sont soumis à deux cheïkhs principaux et à 20 ou 30 petits chefs, et reçoivent une rétribution du pacha de Damas. Les *Maoualy*, qui errent dans la partie septentrionale du désert et s'approchent souvent des environs d'Anah sur l'Euphrate ; ils sont gouvernés par un cheïkh suprême, et reçoivent une rétribution des habitans des villes frontières. Nous remarquerons avec Burckhardt, que les Aenezes, qui sont les véritables *Bédouins*, ne comptent pas moins de 350,000 individus, dont les lois et le régime sont aujourd'hui encore exactement les mêmes qu'au commencement de l'ère musulmane. Ces enfans du désert ont su conserver leur indépendance pendant une trentaine de siècles, au milieu des grandes monarchies qui se sont élevées autour d'eux, pour disparaître toutes l'une après l'autre.

PERSE.

Cette vaste région, qui embrasse les contrées élevées situées entre le bassin du Tigre et celui de l'Indus, forma à différentes époques et sous différentes dynasties l'empire de Perse. L'usage lui conserve encore cette dernière dénomination, quoique depuis long-temps elle ne soit plus soumise à un même souverain, et que les rois actuels de Perse n'étendent leur domination que sur la moitié occidentale de sa vaste surface. Le partage de la Perse eut lieu à la mort de Thamas Kouli-khan en 1747. Actuellement elle compte quatre états indépendans ; ce sont : le *royaume d'Iran* ou de la *Perse* proprement dite ; le *royaume de Kaboul* ou des *Afghans* ; le *royaume de Kandahar* ; et la *confédération de Beloutchis*. Chacun de ces états

va former un article à part dans cet ouvrage; mais d'abord nous devons rendre compte de la dénomination d'*Iran* que porte aujourd'hui l'empire du Chah. Ce mot *Iran* désignait sous les Darius et les Sapor toutes les contrées situées entre la Mésopotamie et l'Inde, par opposition au mot *Touran* par lequel on indiquait le pays des Scythes et les contrées situées au nord de l'Oxus avec lesquels ces rois étaient souvent en guerre. C'est par un sentiment d'orgueil ridicule que les faibles monarques de la Perse actuelle ont remis en usage un nom si imposant. Pour éviter les répétitions, nous réunirons ici tout ce qui se rapporte à la *religion*, au *gouvernement*, à l'*industrie* et au *commerce* des états qui se sont formés du partage de la Perse.

RELIGIONS. L'ISLAMISME est la religion professée par la grande masse de la population. Les Tadjiks ou Persans, les Ghelaki, les Louri ou Loures, les Hazares et les Beloutchis du district de Nourmanchir appartiennent à la secte des *schyytes;* les Afghans, les Beloutchis du Beloutchistan, les Turks, les Arabes et la plus grande partie des Kurdes sont *sunnites*. Les Hindous des provinces autrefois dépendantes de l'Inde professent la RELIGION DE BRAHMA. Celle de ZOROASTRE ou le MAGISME est suivie encore par un petit nombre de Guèbres ou Parses. Le CHRISTIANISME est professé par les Arméniens divisés en *arméniens* proprement dits et en *catholiques romains;* leur nombre a beaucoup diminué depuis la cession de l'Arménie Persane à la Russie; quelques milliers d'individus professent les dogmes de l'*église Nestorienne*. Les juifs, qu'on rencontre toujours dans les plus grandes villes, professent le JUDAÏSME, et les Sabéens, le SABÉISME, devenu un mélange monstrueux de christianisme, de mahométisme et de magisme; ces derniers, ainsi que les Juifs et les Guèbres, sont très peu nombreux. Dans les montagnes de la province de Laghman, dans le royaume de Kaboul, domine encore l'IDOLATRIE.

GOUVERNEMENT. Celui du royaume de Perse est le despotisme militaire le plus effréné; le pays et les habitans sont considérés comme la propriété du souverain, qui les gouverne d'après sa volonté absolue. Tout cela ne s'applique cependant qu'aux habitans sédentaires qui forment presque les huit neuvièmes de la population du royaume, et parmi lesquels on compte les Tadjiks ou Persans, les Ghelaki et quelques milliers d'Arméniens, d'Arabes, de Guèbres et autres peuples. Les Turks, les Kurdes, les Loures, les Arabes et les Beloutchis dans le royaume de Perse, les Afghans et d'autres tribus turkes dans ceux de Kaboul et de Kandahar, ainsi que les Beloutchis du Beloutchistan, sont encore nomades et ne sont régis que par leurs khans respectifs, dont l'autorité est parfois très limitée; ils fournissent la presque totalité des soldats aux armées de ces états, et depuis long-temps ont été la cause principale des bouleversemens qu'ils ont subis. Les Turks sont la nation dominante du royaume de Perse; les Afghans, de ceux de Kaboul et de Kandahar, ainsi que des royaumes tributaires de Herat et de Peichaouer. Le roi de Perse actuel appartient aux Katchars, tribu turke. Plusieurs de ces tribus nomades ne sont que tributaires ou vassales; quelques-unes sont même tout-à-fait indépendantes. Le gouvernement de Beloutchistan peut être regardé comme une *monarchie représentative*, puisque toutes les tribus des Beloutchis jouissent du droit d'élire leurs chefs ou *serdars;* mais il paraît que très souvent cette charge, une fois confiée à quelqu'un, devient héréditaire. Le gouvernement du royaume de Kaboul était une monarchie limitée héréditaire, dans laquelle le pouvoir des grands, l'organisation des tribus nomades, les usages et les coutumes des villes et des villages mettaient des bornes à l'autorité du souverain. Mais, désolé par la guerre civile et les invasions des Seïkhs, ce royaume, depuis le commencement de ce siècle, n'a pas de gouvernement régulier; c'est une véritable anarchie. On doit en dire actuellement autant du royaume de Kandahar et des deux autres royaumes tributaires de Herat et de Peichaouer.

INDUSTRIE. La grande masse des Tadjiks, des Indiens, des Arméniens, des Guèbres et des Ghelaki s'adonne à l'agriculture et à l'industrie manufacturière. La plupart des Arabes et presque toutes les tribus des Turks, des Afghans, des Beloutchis et d'autres peuples nomades ne sont que pasteurs. Tous les Juifs, un grand nombre d'Arméniens et plusieurs Arabes s'adonnent au commerce; les derniers infestent depuis long-temps le golfe Persique par leurs pirateries. L'agriculture, qui depuis long-temps se trouve dans la plus grande décadence, est cependant exercée en plusieurs endroits avec beaucoup d'activité et d'intelligence, malgré les obstacles qu'opposent, surtout

dans le royaume de Perse, la nature du sol, disposé à se couvrir d'une couche saline, le manque de rivières et l'obstruction des canaux souterrains, et, dans tous ces états, les mauvais chemins, les guerres civiles et étrangères, et les oppressions de tout genre, auxquelles les laboureurs et les propriétaires sont exposés de la part d'un gouvernement presque toujours tyrannique. Les Persans ont beaucoup de dispositions naturelles pour les arts mécaniques, et ils en ont porté quelques-uns à un grand degré de perfection. Ils excellent surtout dans la fabrication des sabres, dans la chaudronnerie, la parfumerie, la préparation des cuirs, dans la poterie, dans les manufactures de soies unies et brodées, des tapis, des feutres, des toiles peintes et des châles.

COMMERCE. Ces états, n'ayant aucune marine militaire ni marchande, font tout leur trafic par terre; le commerce maritime, qui n'a quelque importance que dans le royaume de Perse, est entre les mains des Arabes côtiers, ainsi que dans celles des Anglais au sud, et des Russes au nord. Le *commerce intérieur* n'est pas aussi actif et aussi important qu'il pourrait l'être, à cause du mauvais état des grands chemins et de leur peu de sûreté. Les principaux ports sur le golfe Persique sont : *Abouchehr* et *Bender-Abbassi;* ce dernier est bien déchu; *Enzili* et *Balfrouch* sont les ports les plus marchands sur la mer Caspienne. Le commerce terrestre se fait, par des caravanes, avec le Turkestan, la Turquie Asiatique, et, à travers le Turkestan et l'Afghanistan, avec la Russie, l'Inde et la Chine. Les villes qui y participent le plus sont : *Tauris, Kirmanchâh, Hamadan, Kachan, Ispahan, Chiraz, Balfrouch, Mechhed* et *Nichabour* dans le royaume de Perse; *Kaboul, Kandahar, Ghazna, Herat* et *Peichaouer* dans les états de la Perse Orientale. Les principaux articles d'EXPORTATION sont: perles, soie, chevaux, chameaux, poil de chèvre et de chameau, peaux d'agneaux, ammoniaque, naphte, ambre et turquoises, cuivre, soufre, riz, garance, noix de galle, safran, raisins secs, dattes, pistaches, opium, noix, amandes, gomme adragant, salep, coton, tabac, étoffes de soie et de coton, châles, draps grossiers, tapis, feutres, maroquins et autres peaux préparées, eau-de-rose, assa-fœtida, henneh, ouvrages en cuivre et en acier, tuyaux de pipes à tabac, etc. Les principales IMPORTATIONS consistent en indigo, cochenille, café, sucre, rhubarbe, drogues, fourrures, étain, plomb, fer, porcelaine et thé de la Chine, diamans, rubis et autres pierres précieuses, ivoire, draps fins et toutes espèces de marchandises d'Europe.

Royaume de Perse ou d'Iran.

POSITION ASTRONOMIQUE. *Longitude orientale*, entre 42° et 61°. *Latitude*, entre 26° et 39°.

CONFINS. Au *nord*, l'empire Russe (l'Arménie et le Chirvan); ensuite la mer Caspienne et le Turkestan (les khanats de Khiva et de Boukhara). A l'*est*, les états ou royaumes de la Perse orientale et le Beloutchistan. Au *sud*, les golfes d'Oman et Persique. A l'*ouest*, l'Asie Ottomane ou la Turquie Asiatique.

FLEUVES. Aucun fleuve de l'Iran ne figure parmi les grands fleuves de l'Asie; son sol n'est arrosé que par quelques-uns de leurs affluens. Mais le vaste plateau qui occupe la plus grande partie de ce royaume, donne naissance à plusieurs courans assez considérables, dont aucun n'arrive aux deux mers qui le baignent. Ces fleuves s'écoulent dans des lacs sans issue ou se perdent dans des sables.

Dans le GOLFE PERSIQUE se rendent :

Le TIGRE, dont le cours principal ne touche pas seulement le territoire de l'Iran. Ses principaux affluens a la gauche sont: le *Kerah* dit *Karasou* par les Turks; il passe par Kirmanchah et Hawisa; le *Keroun* qui passe par Chouster; ce dernier reçoit à la droite l'*Abzal*, qui passe par Dizfoul, et à la gauche le *Djerhai*, qui passe par Dorak ou Felani.

Le DIV-ROUD, dont le bassin appartient au Laristan et au Mogostan, passe par Velazgherd et entre dans le golfe Persique vis-à-vis de l'île Kichm.

La MER CASPIENNE reçoit :

Le KOUR, qui, depuis le dernier traité de paix avec la Russie, ne touche plus le territoire de ce royaume. Son principal affluent du côté de la Perse est l'*Aras;* celui-ci reçoit à la droite l'*Otrar* qui passe par Khoï, et l'*Ahar* qui passe par Ahar.

Le SEFID-ROUD nommé KIZIL-OZEN dans la partie supérieure de son cours; il traverse l'Irak Adjemi, passe par Roudbâr dans le Ghilan et ensuite se rend dans la mer Caspienne.

Le GOURGAN, qui descend des montagnes du Khorassan septentrional et l'ATTRACK (Attruck), dont le cours est plus que double du précédent et qui a sa source dans les mêmes montagnes, ont leurs embouchures dans l'angle sud-est de la mer Caspienne. Leurs bassins ont été représentés à tort comme une continuation de celui du TEDJEN ou TEDJEND que nous décrirons plus bas. L'Attrack dans la partie supérieure de son cours traverse le territoire des

colonies Kurdes fondées par Chah-Abbas-le-Grand, et passe non loin des places fortes de Koutchan (Koochan), Chirouan (Sheerwan) et Boudjnour (Boojnoor). Le reste de son bassin appartient au territoire des Turkomans nomades nommés Toukas et Yamonts et des Turkomans sédentaires dit Goklans. Les Toukas, dont la plupart errent dans le désert, sont entièrement indépendans.

Parmi les fleuves qui n'arrivent à aucune des deux mers, nous nommerons les suivans comme les plus importans :

Le Bend-Emir et le Kuren, qui traversent le Farsistan et aboutissent au lac *Bakhteghân* qui est le plus grand lac du royaume après celui d'Ourmiah ou Maragha. C'est à ce petit bassin qu'appartiennent les importantes ruines de Persépolis.

Le Zenden-Roud, qui passe par Ispahan et se perd dans les sables.

Le Tedjen (Tedjend), dont le cours est encore très peu connu et dont la partie supérieure seulement appartient à la Perse; il baigne Herat et poursuivant son cours dans le Khorassan, il entre dans le Turkestan, où il se perd dans les sables au lieu de se rendre à la mer Caspienne comme toutes les meilleures cartes l'ont représenté jusqu'à ces derniers temps.

DIVISIONS ADMINISTRATIVES et **TOPOGRAPHIE.** Selon les relations les plus récentes, le royaume de Perse est divisé en 11 provinces d'une étendue très différente, puisque le Farsistan est 24 fois plus grand que le Ghilan. Leurs limites ne paraissent pas être constantes, le roi qui vient de mourir ayant souvent déclaré plusieurs districts de l'Irak et d'autres grandes provinces entièrement indépendans de leurs gouvernemens respectifs. Un *beylerbey* (bey des beys) est à la tête du gouvernement de chaque grande division administrative, et a sous lui différens *hakims* ou gouverneurs des districts. Il faut ajouter que le *vali* du Kurdistan, qui réside à Senneh, n'est que tributaire et gouverne immédiatement la province d'Ardelan, partie de cette vaste contrée; que les Kurdes des tribus *Mekris*, *Bilbas* et *Giaf*, et les Loures de la tribu des *Feïli* sont entièrement indépendans, ainsi que plusieurs chefs des tribus Kurdes et turkomanes dans le Khorassan Septentrional et plusieurs chefs d'autres districts. Le royaume de Herat, démembrement de la monarchie de Kaboul, qui avait conservé son indépendance, est depuis 1832 non-seulement vassal, mais même tributaire du roi de Perse. Voici les onze provinces dans lesquelles ce royaume paraît être actuellement partagé; ce sont plutôt des divisions géographiques que des divisions administratives proprement dites. Quelques efforts que nous ayons faits pour connaître ces dernières, nous avons trouvé tant de contradictions dans les géographes et dans les voyageurs, que nous avons préféré donner les premières, qui sont les plus connues, plutôt que de nous exposer à présenter un tableau erroné qui ne serait d'aucune utilité, parce qu'il n'offrirait exactement ni les divisions administratives actuelles, ni les divisions géographiques.

DIVISIONS ADMINISTRATIVES.	CHEFS-LIEUX, VILLES ET LIEUX LES PLUS REMARQUABLES.
Irak-Adjemi	Téhran; *Ispahan* ou *Isfahan; Kachan; Koum; Hamadan; Kazbin; Zendjan; Sultanieh.*
Tharabistan	Damavend; *Damegan.*
Mazanderan	Sari; *Farhâbâd; Achraf; Balfrouch; Astrâbâd.*
Ghilan	Recht; *Enzili; Roudbar* (*Dilem*); *Fomen; Lahadjan* (Lahajan).
Adzerbaïdjan	Tebriz ou Tauris; *Oudjan; Maragha; Ahar; Ardebil; Khoï; Selmas; Ourmiah; Sabalag.*
Kurdistan	Kirmanchâh; *Senney* ou *Senneh.*
Khouzistan	Chouster; *Dizfoul; Khourremabad; Dorak* (Felani); *Haviza; Goban.*
Fars	Chiraz; *Istakhâr; Mourgâb; Fesa* ou *Bessa; Dârâbgherd; Firouzâbâd; Kazeroun; Sourma; Yezdkast; Yerz; Ardjan; Baft; Djaroun; Abouchehr* ou *Bender-Bouchehr; Lar*, chef-lieu du Laristan; les îles *Karak; Kichm* ou *Djeziré-Diraz; Hormouz* ou *Ormuz.*
Kerman	Sirdjan ou Kerman; *Minam; Velskerd; Krouk; Khoubis* ou *Kebis; Minâb; Gomroun* ou *Bender-Abbassi; Kichm; Djask.*
Kouhistan	Cheheristan ou Rabat-Cheheristan; *Toun; Tabs* ou *Tebbes.*
Khorassan Occidental	*Mechhed; Nichabour;* Kelat; *Tourbout* (Hyderee); *Koutchan* (Koochan, Kabouchan); *Chirouan* (Sheerwan); *Boudjnourd* (Boojnoor); les *Goklans;* les *Yamouts*, etc.
Royaume de Herat	*Herat; Gouroudje; Oba.*

Dans l'*Irak-Adjemi* on trouve : Téhran, au milieu d'une plaine bien cultivée, couverte de villages mais dépourvue d'arbres. Depuis qu'elle est devenue la rési-

dence ordinaire du souverain, cette ville acquiert tous les jours en étendue et en population; cette dernière ne saurait être évaluée actuellement au-dessous de 130,000 âmes pendant l'hiver; en été elle est beaucoup moindre, parce que la cour et une grande partie de ses habitans l'abandonnent à cause de l'excessive chaleur et du mauvais air qui y règnent. Les maisons sont en terre comme dans les autres villes de la Perse. Téhran est entourée d'une forte muraille, et dans son enceinte une autre muraille, encore plus forte, forme l'*Arag*, espèce de citadelle où se trouve le *palais du roi*. Ce palais, sans être remarquable par la beauté de l'architecture, se distingue par son immense étendue, par ses jardins et par plusieurs corps de bâtimens qui portent des noms particuliers; quelques-uns sont meublés avec tout le luxe de l'Orient; dans le *sandhouk-Khaneh* (la maison de la caisse ou le trésor) le roi garde des sommes énormes en argent monnayé, mais surtout en lingots d'or et d'argent et en pierreries; on y voit plusieurs trônes, parmi lesquels se trouve le fameux *trône du paon* enlevé par Nadir-chah au Grand-Mogol. Les fabriques de tapis et de quelques ouvrages de fer sont les seules branches de l'industrie de ses habitans.

Dans ses environs on remarque: NIGARISTAN, beau château, où le roi passe le commencement de l'été. TAKHT-I-KATCHAR, maison royale de plaisance qui s'élève en amphithéâtre sur une pente de la chaîne de l'Elbourz. CHAH-ABDOULAZIM, gros village de 3 à 400 familles, bâti sur les ruines de *Rei*, l'ancienne *Rhagès* de la Bible, où se passa la scène de Tobie, et l'*Arsacia* des rois Parthes; c'était au VIIIe siècle, du temps du fameux calife Haroun-al-rachid, une des plus grandes villes de l'Asie; on y voit encore d'immenses débris, et trois tours énormes sont encore debout; dans le village se trouve une belle mosquée et le tombeau du saint mahométan dont il porte le nom. A environ 30 milles au nord-nord-est de Téhran s'élève le Pic VOLCANIQUE DE DAMAVEND, une des plus hautes montagnes de cette partie de l'Asie; à ses pieds passe la route qui de Téhran mène à Balfrouch et à quelques autres villes sur la mer Caspienne.

ISPAHAN, sur le Zendeh-roud, jadis capitale du royaume. Elle n'a plus que l'ombre de sa splendeur passée. Les 700,000 habitans qu'elle pouvait compter lorsque Abbas-le-Grand y résidait, sont réduits à environ 200,000; encore n'est-ce que dans ces dernières années qu'elle a atteint ce nombre. Il paraît qu'elle commence à se relever de ses ruines. Ispahan possède encore d'importantes manufactures d'étoffes de coton, de soie, de velours, de draps, de verre colorié pour les fenêtres, des teintureries, des fabriques de sucre, de cuir, de poterie, de fusils et de pistolets. Son commerce est très étendu et florissant. Parmi les nombreux et beaux édifices qui formaient jadis l'ornement de cette métropole, on admire encore le vaste *palais royal*, renfermant dans son enceinte divers palais et pavillons, tels que l'édifice nommé *Tchihl-soutoun* (palais de 40 colonnes), *Ahneïkhané* (palais de glace) et *Talaritavile* (pavillon de l'écurie); la salle d'audience, les peintures, les belles sculptures et les jardins du premier sont vraiment remarquables. Viennent ensuite plusieurs autres palais parmi lesquels nous nommerons celui de *Seadetabad* (le séjour du bonheur) destiné aux ambassadeurs. Le *palais de Feth-Ali-châh* ou *Amaret-nou* (nouveau palais), bâti en 1816 aux dépens du gouverneur d'Ispahan, est, selon M. Buckingham, le mieux construit et supérieur à ceux de Téhran, Tauris, Kirmanchâh et Chiraz. Parmi les mosquées on remarque la grande *mosquée royale* qui s'élève sur un des côtés du Meïdan; elle est assez bien conservée, ainsi que celle de *Loutfallah*. Mais le *Meïdan*, regardé par plusieurs voyageurs comme *la plus grande place du monde*, reste désert, et le marché, dont les tentes remplissaient toute sa vaste enceinte, ne se tient plus qu'à une de ses extrémités. L'immense *bazar d'Abbas*, qui offre un chemin couvert de presque deux milles de long, éclairé par des dômes et bordé de boutiques, subsiste encore; mais on n'y voit plus le mouvement qu'il présentait, lorsque le grand prince qui le construisit avait rendu cette ville une des plus florissantes de l'Asie; le *Tcharbag*, superbe avenue, qui ressemble assez à celle de Versailles, et qui se prolonge depuis le Meïdan jusqu'au pied des hauteurs à l'est d'Ispahan, ne présente plus les magnifiques maisons et les palais qui en faisaient le plus grand ornement. A cause de leurs dimensions, on ne doit pas oublier les deux *ponts* en briques et en pierres de taille construits sur le Zendeh-roud. Ispahan possède plusieurs *colléges* ou *medressés*, parmi lesquels se distingue, par le grand nombre de professeurs, celui de la mosquée royale, qu'on peut regarder comme une université mahométane. Les Juifs y sont nombreux ainsi

que les Arméniens; les premiers habitent le faubourg nommé *Iahoudia*, les seconds celui de *Djoulfa*, où réside aussi un archevêque arménien. Les environs d'Ispahan sont des plus beaux et des mieux cultivés de tout le royaume.

Les autres villes les plus remarquables de cette province sont: KACHAN, ville dont la population paraît dépasser 30,000 âmes, renommée par ses fabriques d'ustensiles de cuivre et ses manufactures de soie et de coton, avec un palais royal et un *collége* (medressé) magnifique, bâti par le dernier roi KOUM, ville en grande partie ruinée, mais célèbre par les tombeaux de plusieurs saints musulmans, parmi lesquels, celui de *Fatime* se distingue par son architecture, par la richesse des ornemens et par les trésors qu'il renferme; il est visité annuellement par plusieurs milliers de pélerins qui y accourent de tous les points de l'Iran. Le dernier roi, d'après un vœu qu'il avait fait à son avénement au trône, dépensait annuellement de grandes sommes pour la réparation et l'embellissement de ce sanctuaire que les Persans mettent à côté de ceux de Mechhed et de Kerbela. HAMADAN, ville encore assez grande et florissante par ses fabriques de tapis et d'autres étoffes, et surtout par ses tanneries, mais dont nous n'osons déterminer la population estimée si différemment par deux voyageurs modernes: M. Ker-Porter lui accorde 45 à 50,000 âmes, que M. Alexander réduit à 25,000. Dans ses environs immédiats, au milieu des ruines qui l'entourent et au pied de l'Elvend, s'élevait jadis la superbe *Ecbatane*, capitale de la Médie, dont Hérodote et Polybe nous ont laissé une si brillante description. MM. Morier et Ker-Porter ont reconnu l'emplacement du *palais* où les monarques Persans venaient passer l'été. Sa magnificence ne le cédait pas en éclat à ceux de Suze et de Babylone. Il était placé au-dessus de la citadelle, regardée comme une des plus fortes places de l'Asie, et avait sept stades de circonférence. Toute la boiserie était de bois de cèdre ou de cyprès; les solives, les plafonds, les colonnes dans les péristyles et dans les cours, étaient garnis de plaques d'argent et d'or; toutes les tuiles étaient en argent. Ces plaques furent enlevées par Alexandre, Antiochus et Seleucus Nicanor; néanmoins Antiochus-le-Grand y trouva encore assez d'argent pour en faire monnayer pour près de 4000 talens. M. Ker-Porter a reconnu sur la plate-forme, sur laquelle s'élevait ce magnifique édifice, les trous où tournaient les pivots de la porte principale. Des fragmens de colonnes et des vertiges d'inscriptions cunéiformes sont tout ce qui reste de cette ville jadis si brillante et une des plus riches de l'Asie. Des fouilles bien dirigées ne pourraient manquer de produire d'importans résultats archéologiques. Hamadan est encore, comme le dit si judicieusement M. Alexander, le grand *entrepôt des médailles* et des *pierres gravées antiques*, comme Bagdad l'est des fameux cylindres. C'est de là que sont venues en partie les nombreuses pierres gravées et autres objets du même genre, qui se rapportent au culte de Mithra, et qui ont donné lieu aux savantes et laborieuses recherches de MM. de Hammer et Lajard. Nous ajouterons qu'on y montre encore le prétendu *tombeau de Mardochée et d'Esther*, en grande vénération parmi les Juifs; on le croit élevé sur l'emplacement du véritable tombeau détruit lors du pillage qu'éprouva cette ville lorsqu'elle fut prise par Tamerlan.

KAZBIN, plus grande que Téhran, encore assez florissante par son industrie et son commerce, mais beaucoup moins peuplée; on y remarque ses immenses *bazars*, et on porte jusqu'à 60,000 le nombre de ses habitans. SULTANIEH, ville déserte, dont on admire encore les immenses ruines et où sont les restes du *mausolée de Mohammed Khodabendeh-Oldjaïtou*, un des plus beaux monumens que la Perse possède en ce genre; elle fut un moment la capitale de la Perse sous les princes tartares de la race de Gengis-khan. Tout près se trouve le principal *palais d'été* du roi, autour duquel s'élève la citadelle de *Sulthânâbâd*, que le dernier roi a fait bâtir. ZENDJAN, ville assez considérable, à laquelle on donne près de 15,000 habitans.

Dans le *Mazanderan* et le *Ghilan* on trouve: BALFROUCH, que M. Fraser dit être aussi grande qu'Ispahan, et peuplée presque entièrement d'artisans et de marchands. C'est la troisième ville du royaume. Sa population ne saurait être estimée au-dessous de 100,000 âmes. Elle a d'immenses bazars, et à une petite distance, sur la mer Caspienne, une mauvaise rade fréquentée par les Russes.

Les autres villes les plus remarquables sont: ASTÉRABAD, près d'une baie de la mer Caspienne, ville importante par son commerce; on lui accorde 40,000 habitans. SARI, dont on porte la population à 30,000 âmes. FARHABAD, regardée généralement par les géographes comme la capitale du Mazanderan. Non loin est situé le village d'*Achraf*, où l'on voit les restes du magnifique *palais* bâti par Abbas-le-Grand, qui voulait y établir sa résidence et les chantiers de sa marine militaire. RECHT, regardée comme la capitale du Ghilan; elle possède plusieurs manufactures d'étoffes de soie; des relations récentes lui accordent 60,000 habitans.

Dans l'*Adzerbaïdjan* on trouve: TAURIS ou TEBRIZ, grande ville, encore florissante par ses nombreuses fabriques de soie et de coton, quoiqu'elle soit bien déchue de ce qu'elle était lorsque Chardin portait sa population à 550,000 âmes, nombre que les plus récens voyageurs réduisent à 100 et même à 80,000. Presque tous les édifices qui en faisaient l'ornement ont été détruits par les guerres et surtout par des tremblemens de terre. On voit encore les vestiges de sa grande place (*meïdan*), rivale pour l'étendue de celle d'Ispahan; un toit de bois

recouvre le fameux *Kaiserich,* regardé par quelques voyageurs comme le plus beau bazar de la Perse. L'*Ark-Ali-châh,* ou la citadelle d'Ali-châh, est ce que Tauris offre aujourd'hui de plus remarquable. Abbas-Mirza, y avait établi un *arsenal* organisé à la manière européenne, où les travaux les plus importans étaient dirigés par des Francs et surtout par des Anglais : c'était le plus grand établissement militaire de la Perse. Ce prince, qui depuis plusieurs années résidait dans cette ville, avait essayé de donner la forme de bastions à plusieurs des tours qui l'environnent; mais l'irrégularité de ses murailles rendra ces travaux d'une utilité bien douteuse pour sa défense.

Les autres villes les plus remarquables sont : OUDJAN, petite ville regardée comme le lieu le plus froid de la Perse, ce qui avait engagé le roi Feth-Ali à y faire construire un *palais*, où il passait une partie de l'été. ARDEBIL, importante par ses fortifications et son commerce, et remarquable par le voisinage du majestueux *pic de Sevellan* dit aussi d'*Ardebil;* son édifice le plus considérable est le vaste et beau *mausolée de Sefi*, fondateur de la dynastie de Sefewis ou des Sophis; on y voit aussi celui de *Châh Abbas* et quelques autres encore. C'est dans une des salles de la mosquée annexée à cet édifice qu'on conservait la célèbre *bibliothèque* regardée comme une des plus riches de l'islamisme ; ses plus précieux manuscrits sont allés augmenter la collection de la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg. KHOÏ, importante par ses fortifications, ses fabriques et sa population estimée à 20,000 âmes. SELMAS, au nord du lac d'Ourmiah, si remarquable par son étendue et la grande salure de ses eaux, et par les variations considérables que subit leur niveau; on dit cette ville aussi peuplée que la précédente; elle possède des *eaux sulfureuses*. M. Ker-Porter a découvert dans son voisinage des *bas-reliefs* du temps des Sassanides, analogues à ceux de Kirmanchâh. MARAGHA, remarquable par ses *souterrains* taillés dans le roc et par les restes du superbe *observatoire* qu'y éleva jadis Houlagou; on lui accorde 15,000 habitans.

Dans le *Kurdistan Persan* on trouve : KIRMANCHAH, sur le Kerah, ville assez grande, entourée de fortes murailles en briques, avec une citadelle où réside le beylerbey. Selon M. Buckingham qui l'a visitée il y a quelques années, cette ville est très florissante et compte environ 40,000 habitans; elle doit sa prospérité à ses fabriques, à son commerce, et surtout à la circonstance favorable d'être la résidence du gouverneur général de cette province ainsi que de celle de Chouster et d'autres districts.

Les campagnes qui avoisinent Kirmanchâh paraissent avoir de tout temps attiré les rois de Perse, par la fraîcheur des eaux et la beauté des points de vue. Le MONT BISOUTOUN, situé à quelques milles de Kirmanchâh et qui s'élève jusqu'à la hauteur de 1500 pieds, offre à sa base ainsi que celui de Tchihl minar, une plate-forme, où sans doute s'élevait jadis quelque somptueux édifice. Sur le flanc sont sculptés un grand nombre de *bas-reliefs* et des *inscriptions cunéiformes*. Il faudrait, suivant M. Ker-Porter, deux mois pour copier en entier les figures et les inscriptions. Le principal bas-relief représente un roi faisant conduire devant lui quelques prisonniers qui ont les mains liées derrière le dos, et en foulant un autre sous les pieds. Serait-ce ici le grand Cyrus qui fait sentir sa puissance au roi de Lydie Crésus? Sur une autre face du mont Bisoutoun se trouve une classe de monumens d'une date moins ancienne et qui appartiennent aux princes Sassanides. Le principal groupe porte chez les Persans de nos jours le nom de *thakht-i-bostan* ou voûte du jardin. En effet il est placé dans deux grandes excavations taillées dans le roc, et comme dans le fond des excavations l'artiste a représenté entre autres sujets, des chasses au sanglier et au cerf, tout porte à croire que la plaine située au pied de la montagne formait un vaste jardin, ou plutôt comme disaient les anciens Persans, un immense paradis, où les rois venaient prendre le plaisir de la chasse. Ces sculptures paraissent se rapporter au temps de Kosroès Parviz et de son épouse Chirin, qui, au rapport de l'histoire orientale, montrèrent une grande prédilection pour le séjour de Kirmanchâh, et qui y firent exécuter de grands travaux. A côté des excavations se trouve un autre bas-relief représentant deux hommes portant chacun la main à un anneau ou diadème et ayant derrière eux un personnage tenant une épée élevée et ayant la tête entourée d'une auréole. Celui-ci est sans doute Ozmuzd ou un des êtres vénérés par les Mages, qui préside à l'inauguration d'un roi son serviteur.

Les autres villes les plus remarquables sont : SENNEY, ville médiocre, qu'on dit avoir 15,000 habitans; c'est la résidence du *vali* du Kurdistan, qui régit immédiatement une grande partie de cette contrée pour laquelle il paie un tribut au roi de Perse. KONKOVAR, misérable petite ville que nous ne nommons que pour faire mention des ruines d'un grand *temple de Diane*, reconnues il y a quelques années.

Dans le *Khouzistan,* on trouve : CHOUSTER, ville de médiocre étendue, bâtie au pied des monts Bakhtiary, sur le Keroun, chef-lieu de cette province et résidence d'un prince du sang. Elle fait quelque commerce, et ses habitans, qu'on estime à 20,000, entretiennent des manufactures d'étoffes de soie et de laine. On y remarque le fameux *aqueduc* bâti par Sapor.

Dans ses environs immédiats on voit encore quelques ruines qui marquent l'emplacement de la célèbre SUSE, où les monarques persans, antérieurs à Alexandre, résidaient pendant l'hiver dans un palais

d'une grande magnificence, où ils gardaient une partie considérable de leurs trésors, et dans lequel le conquérant grec trouva, selon Diodore de Sicile, 9000 talens d'or monnayé et 40,000 autres d'or et d'argent en lingots. Bâtie et briques comme Babylone, tout a disparu; il ne reste plus de cette vaste capitale, dont les murs avaient 120 stades de circonférence, que des *vestiges de terrasses* d'un ou deux milles de circuit et quelques *inscriptions à tête de clou.* C'est au milieu de ces tristes solitudes qui ne retentissent que du cri de la hyène et du rugissement du lion, que se trouve le *tombeau du prophète Daniel*, auquel les rabbins ont attribué beaucoup de prodiges, et où les Juifs vont encore en pèlerinage. Nous rappellerons au lecteur que c'est dans cette ville que ce grand prophète eut ses visions sur les quatre grandes monarchies des Babyloniens, des Perses, des Grecs et des Romains, et sur l'empire spirituel du Messie, dont le temps précis lui fut révélé; et que c'est aussi à Suse qu'arriva l'histoire d'Esther et de Mardochée, et que Néhémie obtint d'Artaxercès Longuemain la permission de retourner en Judée pour y relever les murs de Jérusalem.

Les autres villes et lieux remarquables du Khouzistan sont: Dizfoul, florissante par son commerce et son industrie; on y voit un des plus beaux *ponts* de la Perse, et on lui accorde 15,000 habitans. Non loin se trouvent les ruines de *Chouch*, que M. de Hammer croit être l'ancienne *Elymaïs*, ville renommée dans tout l'Orient par les grands trésors que la crédulité des peuples et des princes de l'antiquité avait rassemblés dans son *temple de Diane;* Antiochus-le-Grand qui voulut s'en emparer, perdit son armée, battue par les habitans que sa cupidité avait mis en insurrection. Khodarezmabad, résidence du khan des Feïli, tribu qui paraît être entièrement indépendante. Dorak ou Felani, où réside le puissant chef des *Sabéens*, qui n'est que tributaire du roi de Perse; son territoire offre d'importantes ruines. Goban, résidence du cheïkh des Beni-kiâb aussi tributaires du roi de Perse.

Dans le *Fars* on trouve : Chiraz, sur le Roknâbâd, dans une vallée aussi fertile que délicieuse, mais dont on a exagéré extraordinairement la beauté du climat. Ses rues sont étroites et mal pavées comme dans presque toutes les villes de l'Orient. Le *palais du gouverneur* avec des jardins magnifiques; la *mosquée* principale ou d'*Atabeg-châh;* celle du *Vakil* ou du *Régent*, bâtie par Kerim-khan; les magnifiques *bains* qui en sont voisins, et le *bazar-i-vakil*, regardé comme un des plus beaux de l'Orient, étaient les plus remarquables édifices de cette ville, avant le terrible tremblement de terre qui en 1824 y exerça de tels ravages que, suivant M. Alexander, pas un de ses dômes et de ses minarets ne resta debout. Chiraz est encore très industrieuse et assez commerçante; elle possède onze colléges et paraît avoir environ 30,000 habitans. Les Persans, faisant allusion au goût que ses habitans ont toujours montré pour les lettres, appellent cette ville le *séjour de la science.*

Dans ses environs immédiats, qui sont assez bien cultivés et où l'on récolte le meilleur vin de la Perse, se trouvent les *tombeaux* de *Sa'di* et de *Hhafyz*, auteurs dont les écrits font encore les délices de l'Orient. Ces deux monumens, restaurés par Kerim-khan, sont environnés des beaux jardins; celui de Sa'di, qui est le plus voisin, est le rendez-vous ordinaire des promeneurs de Chiraz. On admire aussi les fameux *jardins* construits par ce grand prince, si remarquables par leur belle verdure, leurs canaux, leurs cascades artificielles et leurs maisons de plaisance ornées de belles et riches peintures, de marbres et de meubles superbes; mais ces beaux lieux, presque abandonnés à eux-mêmes, dépérissent tous les jours. On doit aussi mentionner le fameux *puits*, taillé dans une roche très dure et remarquable par sa grande profondeur qui a été extraordinairement exagérée par Chardin.

Plus loin et dans un rayon d'environ 60 milles on trouve des restes de monumens antiques trop importans pour ne pas nous engager à sortir de notre cadre en les faisant connaître au lecteur. Ces monumens, à la différence de ceux de Ninive, de Babylone et de Séleucie, dont nous avons parlé aux pages 672 et 673, ayant été construits en marbre fort dur ou taillés sur le roc, portent encore la trace de leur destination primitive. On peut dire sous ce rapport que le *Farsistan* est la *terre classique de la Perse.* Il paraît que ce pays, berceau de la famille de Cyrus, devint sous les rois ses successeurs une espèce de territoire sacré, où ces princes venaient se faire investir de la souveraine puissance, et où était leur sépulture. Après la conquête de la Perse par Alexandre, d'autres goûts et d'autres souvenirs transportèrent ailleurs l'attention des monarques persans. Mais en 227 de notre ère, Artaxercès ou Ardechir, qui se disait issu du sang de Cyrus, s'étant rendu maître du trône, affecta une espèce de prédilection pour le Farsistan; et ses successeurs, jusqu'à la conquête du pays par les musulmans, tinrent à honneur d'y laisser une marque de leur souvenir. On retrouve encore sur les lieux les restes des monumens élevés à ces diverses époques. Guidé par M. Reinaud, nous commencerons par les ruines appelées du nom générique de *Persépolis.* Ces ruines sont situées à quelque distance au nord-est de Chiraz et s'étendent jusqu'à plus de 20 milles vers le nord. Sur leur emplacement se trouvent des campagnes fertiles et plusieurs villalages, dont les principaux sont Merdacht et Moürghab.

Près de Merdacht, au pied d'une haute montagne de marbre gris, on remarque une espèce de plate-forme taillée dans le roc et dont les quatre côtés répondent aux quatre points cardinaux. Ce lieu est

appelé par les Persans modernes *Tchihl-minar* ou les quarante colonnes, et paraît répondre au *palais* qui en partie fut brûlé par Alexandre, lorsque ce prince, égaré par l'ivresse, voulut signaler à jamais la chute de l'empire de Cyrus. L'ensemble présente la forme d'un amphithéâtre et de plusieurs terrasses élevées les unes au-dessus des autres. On monte d'une terrasse à l'autre par des escaliers si commodes que dix cavaliers pourraient y passer de front. Au haut de chaque terrasse sont des restes de portiques et des débris d'édifices avec des chambres qui paraissent avoir été habitées. Enfin, vers le fond, contre le rocher auquel cet immense édifice était adossé se trouvent deux *tombeaux* taillés dans le roc, dont il a jusqu'ici été impossible de découvrir l'entrée. Les escaliers, les portiques et les appartemens sont construits en marbre, sans chaux ni mortier, et cependant les pierres sont si bien liées, qu'il faut une extrême attention pour en distinguer la jointure. Ce qui rehausse infiniment l'intérêt de ces constructions, c'est que les murs sont couverts de *bas-reliefs* et *d'inscriptions*, et que la sagacité de nos savans est parvenue à soulever un coin du voile qui en faisait jusqu'ici un mystère pour la docte Europe. Parmi les voyageurs qui ont décrit ces monumens et ceux du même genre dont il est question dans cet ouvrage, il est juste de citer Chardin, Niebuhr, MM. Ker-Porter et Alexander; et parmi les savans qui ont fait de ces débris l'objet de leurs investigations, nous nommerons MM. Silvestre de Sacy, Grotefend, Saint-Martin, de Hammer, etc. Quelques bas-reliefs représentent le souverain donnant audience aux grands de sa cour, ou s'acquittant de quelque cérémonie envers la divinité; plus loin sont des espèces de processions. En d'autres endroits on voit des combats d'animaux, soit entre eux, soit contre des hommes; et ces animaux sont en général fabuleux, étant un composé de divers animaux réels dont la patrie originaire est le pays situé vers les sources de l'Oxus, entre la Boukharie et le Tibet; tels sont le griffon, la martichore, la licorne, etc. Pour les inscriptions, elles sont en forme de clous et quelques-unes sont répétées trois fois, mais d'une manière différente, apparemment parce qu'elles appartenaient à des langues diverses. Sur la moins compliquée de toutes et où les mots sont séparés entre eux par un coin ou clou posé obliquement, M. Grotefend a lu les noms de Darius fils d'Hystaspe et de son fils Xerxès. Il paraît évident que ces imposans monumens furent élevés sous les premiers successeurs de Cyrus; les figures d'animaux ainsi que les cérémonies du culte rappellent la doctrine de Zoroastre qui, comme on sait, prit naissance dans la Bactriane et qui sous cette puissante race avait force de loi.

A quelques milles au nord de Tchihl-minar est une autre montagne, dans laquelle on a pratiqué *quatre tombeaux* presque en tout semblables aux deux premiers. M. Ker-Poter, qui a pénétré dans l'un d'entre eux, y a reconnu les traces de la violence qu'il avait fallu faire pour en forcer l'entrée. Mais dans le voisinage sont six *bas-reliefs* plus modernes qui appartiennent à la dynastie des Sassanides, à partir du IIIe siècle de notre ère. Sur l'un on aperçoit Ormuzd, le génie du bien dans la religion des Mages, qui présente à Artaxercès fondateur de la dynastie des Sassanides, un anneau duquel pendent les bandelettes et qui doit être l'emblème de l'autorité royale. Deux inscriptions en pehlvi et une en grec, qui en est la traduction, ne laissent aucun doute sur l'objet de cette précieuse sculpture. Un second bas-relief représente une princesse recevant ce même anneau d'un personnage qui paraît être le roi son mari. On voit sur un autre un monarque à cheval, saisissant les mains d'un personnage qui est à pied. Auprès de celui-ci est un homme à genoux en posture de suppliant. Comme ce même sujet est représenté sur les monumens de Chapour, et que là l'homme à pied et l'homme à genoux portent le costume romain, il est à croire qu'il est question, sur l'un et sur l'autre, de l'infortuné empereur Valérien qui tomba au pouvoir de Sapor Ier. Nous regrettons que notre cadre ne nous permette pas de nous étendre sur des monumens aussi curieux et aussi peu connus jusqu'à ces dernières années. La montagne où sont sculptés les quatre tombeaux et les six bas-reliefs, porte dans le pays le nom de *Nakchi-Rostam* ou figure de Rostam, parce que le peuple a cru y reconnaître l'image de cet ancien héros de la Perse. Un troisième endroit, peu éloigné de Nakchi-Rostam, et qui est appelé *Nakchi-Redjeb*, porte trois bas-reliefs également taillés dans le roc représentant l'un un roi à cheval, suivi de neuf personnes et dont plus tard les musulmans, par fanatisme religieux, ont mutilé la tête: les deux autres, deux personnages qui ont l'air de vouloir s'arracher un diadème. Une inscription en pehlvi et en grec, nous apprend que la figure du personnage à cheval est Sapor Ier.

Enfin au nord de Nakchi-Rostam et de Nakchi-Redjeb, dans la plaine qui porte le nom de Mourghâb, on rencontre un petit édifice carré avec un piédestal de marbre blanc d'une grandeur énorme. Le peuple appelle cet édifice *Mechhed maderi-Soleyman* ou le tombeau de la mère de Salomon, par une suite de l'habitude où sont les Orientaux d'attribuer au grand Salomon les monumens dont ils ignorent l'origine. Comme cet édifice répond par sa forme à la description que Diodore de Sicile a faite du *tombeau de Cyrus*, M. Ker-Porter n'a pas hésité à voir ici le mausolée de ce grand prince, et la plaine où il est placé lui a paru être *Pasargade*.

Tel est le court tableau des merveilles qu'offre le sol de Persépolis, et qui ne peuvent qu'augmenter d'intérêt par les nouvelles recherches auxquelles elles donneront lieu. On doit ajouter qu'une partie de ces monumens, par leur situation au pied des montagnes, est encore ensevelie sous les décombres, et que dans les plaines et les vallées on rencontre çà et là des fragmens de colonnes, des débris d'inscriptions, des vestiges de bas-reliefs. Nous devons dire également qu'à côté de ces magnifiques débris de la vénérable antiquité, se trouvent quelques inscriptions arabes; elles appartiennent les unes au règne des princes Bouides qui jetèrent

pendant quelque temps un grand éclat en Perse, d'autres à un petit-fils du grand Tamerlan; et comme si le spectacle de tant de grandeur déchue ne suffisait pas pour faire faire à l'homme un retour sur sa propre faiblesse, ces inscriptions insistent principalement sur l'instabilité des choses humaines.

D'un autre côté, vers le golfe Persique, est situé KAZROUN, petite ville, naguère encore assez florissante, mais que M. Alexander trouva presque entièrement ruinée par les tremblemens de terre. Elle est importante par les ruines de *Chapour*, situées dans son voisinage. M. Morier, qui le premier a examiné avec quelque attention cette ville bâtie par Sapor Ier, et qui se maintint avec éclat dans les premiers temps de la domination musulmane, y a reconnu les restes d'une *citadelle*, plusieurs *bas-reliefs* sculptés sur le roc et offrant des sujets très variés; quelques figures lui ont paru supérieures sous le rapport de l'art à celles de Persépolis. M. Alexander en porte le même jugement. Dans les environs de Chapour on trouve un souterrain qui donne entrée à des *grottes* et à des *excavations* immenses, qu'aucun voyageur européen n'a encore explorées. M. Johnson vit dans le souterrain une *statue colossale* renversée et brisée, qu'un savant regardait en 1818 comme la seule statue en ronde bosse que l'on eût jusqu'alors trouvée en Perse.

Hors du rayon de Chiraz nous nommerons aussi les villes suivantes en commençant par celles qui sont situées dans l'intérieur du Farsistan, dont les limites sont déterminées très différemment par les géographes européens et nationaux: IEZD ou YEZD, importante par sa population qu'on porte à 60,000 âmes, par ses florissantes manufactures de soie, de draps, et par son commerce qui est très étendu à cause de sa position centrale et des grandes routes qui y aboutissent; on y trouve encore quelques Guèbres. IEZDIKHAST, petite, mais remarquable par ses *fortifications naturelles*, par les nombreuses *grottes* taillées dans le roc qui servent de demeure à une partie de ses habitans, et renommée dans toute la Perse par la blancheur et la bonté de son pain. SOURMA, FESA et DARABGHERD, petites villes, presque entièrement ruinées, selon M. Alexander et autres voyageurs modernes; nous les nommons pour redresser l'opinion erronée répandue par les géographes qui les représentent encore comme des villes florissantes et considérables. A Fesa, on voit encore le *cyprès* auquel du temps de Pietro della Valle on accordait 1000 ans d'existence, et la *mine d'argent* qui depuis long-temps n'est plus exploitée; près de Dârâbgherd se trouve la fameuse *source de moum* ou naphte, qui appartient au roi: et on voit sur une montagne des *sculptures* représentant le roi Sapor à cheval avec des Romains à ses pieds. FIROUZABAD, qu'on dit être aussi grande que Chiraz, mais très dépeuplée; on y fabrique la meilleure eau de rose de toute la Perse; on y voit une immense *colonne* de 150 pieds de haut et les ruines d'un fameux *temple de Guèbres*. LAR, chef-lieu du Laristan, regardé par plusieurs géographes comme une province séparée; quoique très déchue de son ancienne splendeur, elle possède encore plusieurs manufactures et contient, à ce qu'on dit, plus de 15,000 habitans.

Le long de la côte on trouve: ABOUCHEHR ou BENDER-BOUCHEHR, ville de médiocre étendue, bâtie à l'extrémité d'une péninsule; c'est maintenant le premier port marchand du royaume sur le golfe Persique; la Compagnie anglaise des Indes-Orientales y a une factorerie. M. Morier y vit la carcasse du seul vaisseau de guerre que Nadir-châh fit construire avec le bois du Mazanderan transporté à grands frais à travers la Perse dans ce port. On portait encore il y a quelques années jusqu'à 12, 15 et même 20,000 âmes la population de cette ville, que l'on dit maintenant réduite à 1500 par la peste, la guerre et autres calamités. Nous nommerons encore les îles suivantes: KARAK, remarquable par la *pêche de perles*, que M. Morier dit être aujourd'hui plus riche que celles qu'on fait dans les parages du groupe de Bahrain sur les côtes de l'Arabie; KICHM ou DJEZIRÉ DIRAZ, régie par un cheïkh dépendant de l'imam de Mascate en Arabie, mais aussi tributaire du roi de Perse; HORMOUZ ou ORMUZ, avec environ 100 habitans et un fort gardé par 200 soldats de l'imam de Mascate; c'est sur ce rocher couvert de pierres salines, sans eau potable et presque sans végétation, qu'avant la découverte du cap de Bonne-Espérance et dans le commencement de la domination portugaise dans les Indes, le commerce entassait les trésors de l'Orient.

Dans le *Kerman*, on trouve: KERMAN ou SIRDJAN, assez grande ville, importante par ses manufactures de châles, de tapis et d'armes, et à laquelle on donne 30,000 habitans: elle est le chef-lieu de la province de son nom. MINAN, formée à ce qu'on dit par 3 à 400 grottes creusées dans une montagne et habitées par des pasteurs attachés aux dogmes de *Alioulliahs*, sectaires mahométans; VELSKERD, à laquelle on accorde 10.000 habitans; KROUK, remarquable par la fertilité de son territoire et par sa population qu'on estime à 15,000 âmes; KHOUBIS ou KEBIS, au milieu d'une oasis du désert; elle est presque entièrement habitée par des brigands qui attaquent des caravanes qui passent tout près pour aller de Iezd à Kandahar; MINAB, chef-lieu de la partie du Moghistan dépendant de l'imam de Mascate; ce dernier paie pour elle un tribut au roi de Perse; GOMROUN ou BENDER-ABBASSI, encore assez peuplée pendant l'hiver: sous le règne d'Abbas-le-Grand c'était l'entrepôt général du commerce du golfe Persique.

Dans le *Kouhistan* nous ne nommerons que CHEHERISTAN ou RASAT-CHEHERISTAN, chef-lieu de cette province, et TABS ou TEBBES, remarquable par sa citadelle, jadis la principale forteresse des Assassins.

Dans la partie du *Khorassan* qui dépend du roi de Perse on trouve: MECHHED, ville bien déchue, mais très importante par son industrie et son commerce; on y voit le *tombeau de l'Imam Ali*, fils de Moussa, regardé comme le patron de la Perse; il est

visité tous les ans par un grand nombre de pèlerins. Le magnifique groupe d'édifices qu'offre ce sanctuaire, dans la construction duquel les artistes de l'Asie ont épuisé leurs talens et où la superstition a prodigué les trésors des Persans, est regardé par M. Fraser comme le bâtiment de ce genre le plus beau et le plus magnifique qu'il ait vu en Perse. Nous réduirons avec cet intelligent voyageur à 32,000 les 100,000 habitans qu'on s'accorde à donner à cette ville.

Dans les environs immédiats de Mechhed on voit les ruines de la ville de Trous, l'ancienne capitale du Khorassan, confondue par bien des géographes avec la précédente; elle était sous les premiers califes une des principales cités de l'Asie; le grand Haroun-al-rachid y mourut. Plus loin et dans un rayon d'environ 60 milles on trouve : Nichabour, une des plus anciennes villes de la Perse, pendant long-temps capitale de la dynastie des Seldjoukides; quoique environnée de ruines et ne comptant plus, selon M. Fraser, que 2000 maisons, elle se trouve au milieu d'un territoire que ce voyageur dit être le mieux cultivé et le plus peuplé de cette province; dans son voisinage sont les célèbres *mines de turquoises.*

Tourbout (Toorbut, Hyderee), siége d'un chef, soumis il y a quelques années par Abbas-Mirza; il pouvait armer 6000 hommes; Koutchan (Koochan, Kabouchan), une des plus fortes places de la Perse, et siége d'un chef Kurde très puissant soumis par Abbas-Mirza en 1832; il pouvait armer 8000 hommes. C'est aussi à cette province qu'appartiennent les territoires des Turkomans vassaux de la Perse nommés Goklans et Yamouts.

Dans la partie du Khorassan qui forme le Royaume de Herat vassal et tributaire du roi de Perse, nous nommerons :

Herat, ville fortifiée, bâtie au milieu d'une superbe vallée, très peuplée et très bien cultivée; elle a une citadelle, de vastes faubourgs et environ 100,000 habitans, selon l'estimation de M. Christie. Ses rues sont étroites et irrégulières, et ses maisons sont bâties en briques. Le *palais* du ci-devant gouverneur est un édifice ordinaire, mais ses jardins sont superbes. On doit encore citer la *mosquée* de *Gaïats-eddin-Mohammed-Sam,* et celle qui porte le nom de *Mesdjid-Djouma* ou mosquée principale, le *tombeau* de *Kodja-Abdollah-Ansaris* et la *medressé* ou le *collége du sultan Hussein,* nommée *Batkara.* Ce Hussein était un descendant de Tamerlan, qui résidait à Herat à la fin du XVe siècle, et qui s'acquit une grande réputation par la protection éclairée qu'il accorda aux lettres. A sa cour fleurirent les historiens Mirkhond et Khondemir, le poète Djami, etc. Herat est le centre d'un grand commerce, et ses fabriques sont nombreuses et florissantes; l'eau de rose qu'on y prépare est plus estimée même que celle de Chiraz. C'est aussi dans cette ville qu'on fabrique les fameux sabres dits de Khorassan.

Les autres villes les plus remarquables du royaume sont :

Gouroudje, petite ville importante par les eaux thermales et les mines de fer et de plomb qu'on exploite dans son voisinage; Oba, par ses beaux bains minéraux et par ses carrières de marbres. Voyez le tableau des divisions administratives pour les autres lieux les plus remarquables.

États et Royaumes de la Perse-Orientale.

POSITION ASTRONOMIQUE. *Longitude orientale,* entre 57° et 70°. *Latitude,* entre 28° et 36°.

CONFINS. Au *nord,* le royaume d'Iran ou de la Perse Occidentale et le Turkestan. A l'*est,* le royaume de Lâhore. Au *sud,* ce même royaume et le Beloutchistan. A l'*ouest,* le royaume de Perse ou d'Iran.

FLEUVES. Un seul se rend directement à l'Océan-Indien et proprement dans le golfe d'Oman; tous les autres ne sont que des fleuves qui se perdent dans les sables ou bien se rendent dans des lacs sans écoulement.

L'OCÉAN-INDIEN reçoit :

L'Indus, qui, après les pertes faites par ce royaume, ne fait plus que toucher une petite partie de sa frontière vers le nord-est, dans la province de Laghman. Son principal affluent dans cet état est le *Kaboul* à la droite; celui-ci descend de l'Hindou-Koh, passe par Kaboul et Djelalâbâd. Les principaux affluens du Kaboul sont : le *Logar* (Logur) à la droite : il passe à Ghaznah, et Logar; le *Kama,* à la gauche : il baigne Kouner.

Parmi les fleuves qui n'aboutissent à aucune mer nous nommerons :

L'Helmend ou Hirmend, qui, après l'*Indus*, est le plus grand courant de tout le royaume; son bassin est encore très peu connu. Il prend sa source dans le royaume de Kaboul à quelques milles à l'est du haut pic de Koh-i-Baba, traverse l'Afghanistan proprement dit et le Sedjistan où il se jette dans le lac Zerrah, nommé aussi Lukh par les naturels. Ses principaux affluens à la gauche sont : l'*Urghendâb* qui reçoit le *Tarnak* (Turnuk) grossi par l'Urghessan et le Chorudan, et le *Lora* qui ne lui apporte le tribut de ses eaux que pendant l'hiver; en été cette rivière se perd dans les sables. Le *Kachroud* (Khauish) est le principal affluent à la droite.

Le Farrahroud, qui traverse la province de Farrah et se jette dans le lac Zerrah.

DIVISIONS POLITIQUES et **ADMINISTRATIVES.** Depuis 1800, époque où Zemanchâh a été détrôné par son frère Mahmoud, le royaume de Kaboul est livré à la guerre civile et à toutes les horreurs de l'anarchie. Le belliqueux et habile Randjit-Singh, roi de Lâhore et chef de la ci-devant confédération des Seïkhs, profitant de la faiblesse des souverains du Kaboul, s'empara à différentes époques de ses plus riches provinces: le Kachemir, le Peichaouer, le Tchotch, l'Hazareh, et le Moultan avec ses dépendances, les provinces de Leïa, de Dera-Ismaïl-khan et Dera-Ghazi-khan en furent détachés. Les khans du pays de Balkh, et celui du Beloutchistan ainsi que les princes du Sindh se sont soustraits au vasselage du Kaboul et sont devenus entièrement indépendans. D'après l'importante exploration que le capitaine Burnes a faite dans l'Asie intérieure et selon les notices les plus récentes, le royaume de Kaboul est divisé en trois parties très inégales, dont la septentrionale, qui est aussi la principale, forme le *royaume de Kaboul* proprement dit; la partie méridionale forme le *royaume de Kandahar;* et la plus petite, le *royaume de Peichaouer*. Ces trois royaumes sont régis par trois frères, très souvent en guerre les uns contre les autres. Nous avons déjà vu que le *royaume de Herat,* seul reste des vastes états naguère dépendans de Mahmoud-châh et de Soudja-châh, rois détrônés, a perdu son indépendance et est devenu en 1832 vassal et tributaire de celui du roi de Perse. Nous verrons plus bas que le *royaume de Peichaouer* est depuis quelques années vassal et tributaire de celui de Lâhore. On ne sait rien sur l'état politique actuel du Sedjistan; il est probable que les deux princes tributaires du roi de Kaboul ont profité de la faiblesse de ce royaume pour devenir entièrement indépendans. Eu égard à toutes ces pertes, et aux dernières nouvelles, le royaume de Kaboul actuel paraît ne plus comprendre que la partie septentrionale de l'Afghanistan proprement dit. Ce royaume, ainsi que celui de Kandahar est subdivisé en provinces régies par des gouverneurs ou *hakims;* plusieurs districts relèvent immédiatement de leurs chefs, qui sont les khans des tribus à demi ou entièrement nomades. Nous indiquerons dans le tableau ci-dessous les trois grandes divisions politiques des pays qui formaient naguère la puissante monarchie Afghane. Nous y avons ajouté les divisions administratives de chacun, autant que le comporte l'état encore si imparfait de la géographie de cette partie de l'Asie. Nous y avons aussi indiqué les tribus les plus nombreuses, parce qu'elles forment une partie trop importante de la population de ces royaumes pour pouvoir être entièrement négligées. Il est cependant probable que plusieurs de ces dernières sont aujourd'hui tout-à-fait indépendantes malgré la place qu'on leur a assignée dans les divisions administratives auxquelles ces tribus sont censées appartenir.

RÉGIONS ET PROVINCES.	CHEFS-LIEUX DES PROVINCES, VILLES ET TRIBUS LES PLUS REMARQUABLES.
AFGHANISTAN ou ROYAUME DE KABOUL.	
KABOUL	KABOUL (Caboul); *Logar; Safaïd-Kouh* au pied du haut pic de ce nom.
LAGHMAN	Dir, résidence du plus puissant khan des *Jousoffeï; Batchaour*, siége du chef des *Rohdlar*, mélange de plusieurs tribus différentes.
DJELALABAD	Djelalâbâd. Les *Kheïber*, tribu nombreuse de Berdourani; ce sont de terribles voleurs.
GHAZNAH	Ghaznah ou Ghizneh; *Sourmoul*, résidence du chef d'une nombreuse tribu de *Ghildji*.
BAMIAN	*Bamian* (Bameean); *Deh-Sendji; Deh-Koundi* et *Tchagouri*, petits bourgs ou gros villages où résident des khans des Hazareh.
ROYAUME DE KANDAHAR.	
KANDAHAR	Kandahar; *Meïmoud*, chef-lieu de la tribu Dourani nommée *Popalseï*, à laquelle appartient la dynastie qui a régné jusqu'à ces jours. *Ourghessan*, chef-lieu de la tribu des *Bahrikseï*.
FARRAH	Farrah (Furrah). Les *Ghildji* dans le pays d'Oke, et les *Nourseïs*, tribu de Douranis dans le district de leur nom, sont les nomades les plus nombreux de cette province.
SIVI	*Sivi* (Sevi). Les *Kabers*, tribu Afghane très nombreuse.
SISTAN ou SEDJISTAN.	
SOULT. DE DJELALABAD	Djelalâbâd (Douchak); *Koulinout*. *Rodbar*.
KHANAT D'ILLOUM-DAR	Illoum-dar.

TOPOGRAPHIE. Resserré par l'espace, nous nous bornerons à la description de quelques-unes seulement des villes les plus considérables des trois états que comprend actuellement cette partie de l'Asie, en commençant par le royaume de Kaboul.

Dans le *royaume de Kaboul* nous décrirons d'abord :

KABOUL, ville de médiocre étendue, bâtie sur les bords du Kaboul, au milieu d'une plaine délicieuse, bien cultivée et très peuplée, dont la beauté et la fertilité ont été célébrées par plusieurs auteurs de la Perse et de l'Inde. Kaboul est environnée d'un mur en briques. Le *Balla-Hissar,* bâti sur le sommet d'une colline, est une espèce de citadelle, où le roi a son *palais*. Ce dernier est vaste et magnifique; il offre trois tours, dont les flèches sont dorées, et une vaste salle soutenue par des colonnes. Une autre citadelle sert de prison d'état surtout pour les princes du sang. Dans le centre de la ville proprement dite, qui est entourée de murailles et de tours, il y a une grande place et quatre vastes bazars à deux étages et voûtés. La plupart des maisons sont en bois; les autres sont en pierres et en terre. Avant les troubles qui agitent le royaume, on accordait 80,000 habitans à cette ville, où se trouvaient une colonie d'Arméniens et une autre de Juifs. M. Burnes trouva ces derniers réduits à 3 familles, et les Arméniens à 21 individus. Ce savant voyageur n'accorde plus que 60,000 âmes à Kaboul, dont le commerce, naguère si florissant, est bien déchu. Kaboul est regardée comme le plus grand marché aux chevaux de tout l'Afghanistan. Sur le sommet d'une des collines qui environnent cette ville on admire le *tombeau de l'empereur Baber,* d'où l'on jouit d'une vue magnifique.

GHAZNAH ou GHIZNEH, ville très déchue de ce qu'elle était lorsque les sultans Ghaznevides y siégeaient. Tous les beaux monumens élevés par le grand prince Mahmoud, ses bains magnifiques, ses superbes mosquées, ses riches palais, ses beaux et nombreux bazars ont disparu depuis longtemps. De vastes décombres dans les environs, deux *minarets* de 100 pieds de haut, le *tombeau de Mahmoud* bâti en marbre et surmonté d'une coupole, ceux de *Beloli-le-Sage* et de *Hakim sunai,* et la *digue de Mahmoud,* sont tout ce qui rappelle la splendeur de cette ville, qui a été pendant deux siècles la capitale de l'empire des Ghaznevides et une des plus grandes et belles cités de l'Asie. Le grand nombre de saints personnages qui y sont enterrés l'ont fait nommer par les Mahométans la *seconde Médine;* plusieurs musulmans y vont encore en pèlerinage. On doit ajouter que, malgré sa basse latitude, Ghizneh est une des villes les plus froides de l'Asie, à cause de la grande élévation du sol sur lequel elle est bâtie. Les relations les plus récentes ne lui accordent que 1500 maisons.

Nous nommerons encore BAMIAN, ville de médiocre étendue, remarquable dans le voisinage de l'ancienne *Bamiam*, entièrement abandonnée et consistant en un nombre prodigieux d'*excavations* faites dans le roc. Aboul-Fazel en compte 12,000, y compris celles de ses environs. On y voit encore deux énormes *statues* de 50 coudées de haut représentant un homme et une femme, et une autre de 15 coudées, qui paraît représenter leur fils : ces statues adhèrent à la montagne et sont posées dans des niches. Ces imposantes ruines, que M. Hamilton appelle la *Thèbes de l'Orient,* mériteraient bien que des voyageurs intelligens en fissent le but d'un voyage archéologique.

Dans le *royaume de Kandahar,* nous ne décrirons que KANDAHAR, ville fortifiée, au milieu d'une plaine fertile et bien cultivée qui s'étend entre l'Ourghendâb et le Tarnak. Bâtie d'après un plan régulier par Nadir-châh, dans le voisinage de l'ancienne, avec des rues bien alignées quoique étroites, Kandahar est une des plus belles villes de l'Asie. Ses maisons sont en briques et en général à plusieurs étages; celles des chefs Douranis, qui, presque tous, y ont une habitation, passent même pour être élégantes. Au milieu de la ville se trouve une vaste rotonde voûtée nommée *Tchasou,* garnie intérieurement de boutiques et à laquelle aboutissent les quatre rues principales. Le ci-devant *palais royal,* la *mosquée* qui est voisine et le *tombeau d'Ahmed-châh* surmonté d'une belle coupole, sont avec le Tchasou ses édifices les plus remarquables. Kandahar a été la capitale du royaume pendant tout le règne d'Ahmed-châh; elle en est encore la première place pour le commerce et pour les fabriques, et celle où l'on frappe la monnaie. En 1809 on portait sa population à environ 100,000 âmes.

Dans le *Sistan*, dont la plus grande partie ne consiste qu'en déserts arides, on doit distinguer les possessions de deux princes, qui, avant les derniers troubles, n'étaient que vassaux et quelquefois tributaires du roi de Kaboul. Les deux petites villes de DJELALABAD et ILLOUNDAR, qui en sont les capi-

tales respectives, n'offrent rien de remarquable; le sultan d'Illoumdar est beloutchi d'origine. Le Sistan forma jadis le patrimoine féodal de Rostam, l'Hercule persan, qui, à en croire les écrivains nationaux, vécut plusieurs siècles, et servit pendant long-temps de boulevard à l'Iran contre les entreprises des peuples du Touran.

Confédération des Beloutchis.

POSITION ASTRONOMIQUE. *Longitude orientale* entre 58° et 67°, en ne comptant pas le district isolé de Harrand-Daïel sur l'Indus. *Latitude* entre 25° et 30°.

CONFINS. Au *nord*, le royaume de Kandahar. A l'*est*, les possessions de Randjit-Singh ou le royaume de Lâhore et la principauté du Sindh. Au *sud*, le golfe d'Oman. A l'*ouest*, le royaume de Perse.

FLEUVES. Cette contrée, malgré sa vaste étendue, n'est arrosée par aucun fleuve dont le cours soit bien long, car l'Indus ne baigne que le district de Harrand-Daïel qui est une fraction de son territoire séparée entièrement de la masse principale. Presque tous ses fleuves sont à sec pendant les chaleurs de l'été.

Les principaux courans qui se rendent dans le golfe d'Oman sont:

Le Nougor, qui descend du plateau du Mekran occidental, et passe par Kassarkand et Gouttar.

Le Doust, qui est le plus grand fleuve du Beloutchistan en supposant que le Bhadar (Budur) forme la partie supérieure de son cours. Ce fleuve alors aurait sa source dans le plateau du désert du Sedjistan et traverserait du nord au sud la vaste province du Mekran.

Le Pourally, qui descend du plateau du Djhalavan, et traverse la petite province de Lous en passant non loin de Bela.

Le Nari, qui passe par Bagh, et reçoit le *Kouhi*, qui baigne Gandâwâ et Dadour. On pourrait le regarder comme une dépendance du bassin hydrographique de l'Indus, à cause des canaux qui paraissent le mettre en communication avec ce grand fleuve.

DIVISIONS ADMINISTRATIVES et **TOPOGRAPHIE.** Le Beloutchistan (Baloochistan), ainsi nommé à cause des *Beloutchis* qui sont la nation dominante et forment la plus grande partie de sa population, n'est à proprement parler qu'une confédération composée de plusieurs petits territoires, dont les chefs reconnaissent la suprématie de celui qui réside à Kelat. Ce dernier lui-même était vassal du roi de Kaboul, et n'est devenu tout-à-fait indépendant que dans ces derniers temps. Après la mort de l'habile et brave Nassir-khan, arrivée en 1795, les *serdars* ou khans les plus puissans, profitant de la faiblesse de son successeur Mahmoud, se dérobèrent à son autorité; quelques-uns ne la reconnaissent plus que de nom; d'autres peuvent même être regardés comme tout-à-fait indépendans. Toute la confédération est partagée dans les six provinces suivantes, subdivisées chacune en plusieurs districts dépendant immédiatement des serdars ou chefs. Le territoire qui appartient immédiatement au khan Mahmoud n'embrassait en 1825 que le district de Kelat et la partie septentrionale de la province de Saravan, la partie basse du Katch-Gandâvâ et le district de Harrand-Daïel.

PROVINCES.	CHEFS-LIEUX, VILLES ET LIEUX LES PLUS REMARQUABLES.
Saravan	Kelat; *Kharan*, siége d'un serdar puissant; *Krouth* (le *Queda?* de la carte de Macartney) dans le district le plus septentrional de la Confédération.
Katch-Gandava (Cutch-Gundava).	Gandâvâ qu'on dit être aussi grande que Kelat, mais mieux bâtie et mieux entretenue; c'est la résidence du khan pendant l'hiver; *Dadour; Harrand* (Hurrund), chef-lieu du district fertile de ce nom qui s'étend le long de l'Indus.
Djhalavan	Zouri: on lui accorde 2 à 3000 maisons. *Khozdar*, siége d'un serdar.
Lous	Bela; *Leyarie*.
Mekran	Kedje; on lui accorde près de 3000 maisons; *Koussourkound*, chef-lieu du district de ce nom. La plus grande partie de cette vaste province ne consiste qu'en horribles déserts.
Kouhistan	Pouhra, siége du chef des *Ourabhi*, tribu des Beloutchis; c'est un des serdars les plus puissans; on peut le regarder comme tout-à-fait indépendant. *Sourhoud*, près de riches mines de fer et de cuivre.

Kelat, située sur une hauteur et sur le dos même d'un plateau très élevé, au milieu d'un territoire très bien cultivé, mais dont le climat est très froid; Kelat est défendue par un mur de terre flanqué de bastions. Sur le sommet de la partie la plus élevée se trouve le palais du khan, qui y réside pendant l'été. On compte dans la ville près de 2500 maisons et presque la moitie de ce nombre dans les faubourgs. Elles sont

en briques à moitié cuites et en charpente, le tout enduit de mortier de terre. Le bazar est vaste et bien garni de marchandises de toute espèce; mais le commerce a beaucoup diminué depuis qu'un grand nombre des Hindous qui l'exerçaient sont allés s'établir à Kouratchi dans la principauté du Sindh. Néanmoins cette ville est toujours la plus marchande de toute la confédération.

TURKESTAN.

POSITION ASTRONOMIQUE. *Longitude orientale*, entre 47° et 80°. *Latitude*, entre 36° et 51°.

CONFINS. Au *nord*, les territoires des Kirghiz vassaux de l'empire Russe. A l'*est*, le Thian-chan-pe-lou, le Thian-chan-nan-lou et le Baltistan, pays compris dans l'empire Chinois. Au *sud*, les royaumes de Lâhore, de Kaboul, de Kandahar et de Perse. A l'*ouest*, la mer Caspienne et le territoire des Kirghiz de la Petite-Horde, vassaux de l'empire Russe.

FLEUVES. On connait encore très imparfaitement le cours des fleuves de cette vaste région; ils aboutissent tous à des lacs intérieurs, dont les deux plus grands ont le titre de mers.

Dans la MER d'ARAL se rendent:

L'Amou-Daria (l'*Oxus* des anciens), dit aussi Djihoun, formé par l'union du Bolor et du Badakchan. M. le capitaine Burnes regarde le Bolor (Zour-Ali, Dervazeh) comme la branche principale, et le Badakchan comme son affluent à la gauche: nous suivons son opinion. Le Bolor prend sa source dans les hautes alpes nommées Bolor, passe par Bolor, traverse le Dervazeh, passe près de Ouakhan (Wakhan), de Huzrutinam, de Termedz (Tirmez), de Tchardjou (Charjooee), baigne Khiva, Ourghendj et Konrad, et après s'être divisé en deux bras principaux et plusieurs secondaires, il se jette dans la mer d'Aral. Le prétendu affluent de l'Amou, qui passe par Samarcande et par Boukhara est, selon M. de Meyendorf, une rivière entièrement indépendante de ce fleuve, qui est le plus grand de toute cette contrée. Dans le khanat de Khiva, ses eaux réparties entre un grand nombre de canaux rendent très fertile le territoire qu'elles parcourent. Ses principaux affluens à la droite sont: le *Kafernikhan* (Hisser); il traverse le khanat de Hissar, en passant peu loin de la ville de ce nom; et le *Toupâlak*, qui baigne Dehi-Nou. Ses principaux affluens à la gauche sont: le *Badakchan*, qui baigne Badakchan ou Irzâbâd; l'*Ak-surraï*, qui passe près de Koundouz; enfin le *Khounloum* (Khooloom), qui passe près de Heïbuck et baigne Khouloum.

Le Syr-Daria (le Jaxastes des anciens) dit aussi Sihoun est le second fleuve du Turkestan. Selon les renseignemens que nous devons à M. Klaproth, la partie supérieure de son cours porte le nom de Naryn; sa source est dans les hautes alpes des Thian-chan ou Monts Célestes, au sud de l'angle sud-ouest du lac Temourtou-noor ou Issi-koul, dans le pays des Kirghiz, montagnards soumis à l'empire Chinois. Le Narym a des affluens considérables. A environ 100 lieues au-dessus de son embouchure, dans la mer d'Aral, le Kouwan s'en détache. Cette branche, dans le milieu de son cours, se partage aussi en cinq rameaux; ils se réunissent ensuite, et un peu plus bas ils forment un grand nombre de lacs de diverses grandeurs. Selon M. de Meyendorf, le Syr, à peu de distance de son embouchure, se rejoint au Kouwan par un petit ruisseau. Il baigne Kodjend, Tounkat et Otrar; il passe peu loin au nord de Khokand, et à quelques milles à l'ouest de Tachkend.

Les principaux fleuves qui entrent dans les LACS de moindre étendue sont:

Le Sara-sou, qui traverse le pays des Kirghiz de la Grande-Horde et se jette dans le lac *Teles-koul*.

Le Tchoui, qui vient de la Dzoungarie dans l'empire Chinois: il sort du lac *Issi-koul*, entre dans le Turkestan, traverse dans cette contrée le territoire des Kirghiz de la Moyenne Horde et de la Grande, et se jette dans le lac *Kaban-Koulak* ou *Beï-le-koul*.

Le Kohik, dit Kouwan à Samarcande; dans la partie inférieure de son cours, il prend le nom de Zer-Afchan dans les environs de Boukhara, et passe par Kara-koul: c'est peut-être le *Sogd* des anciens géographes; selon M. Burnes, c'est le *Polytimetus*; au lieu de se jeter dans l'Amou, comme on le représente encore sur toutes les cartes et dans les géographies, ce fleuve entre dans le lac de Kara-koul ou Dendjs (Dengis), après avoir traversé la plus belle partie du khanat de Boukhara: il prend sa source dons une des branches du Belour, au-dessus de Fani.

La rivière de Karchi (Kachka ou Chersebz), dont le cours est très borné en comparaison des fleuves précédens, traverse le florissant khanat de Chersebz et partie de celui de Boukhara, où il paraît se perdre dans un lac ou bien au milieu des sables. Il passe près des villes de Chersebz, de Karchi et de Kourchi; au-dessus de Karchi, il prend le nom de Kachka.

Le Mourgab (Moorgaub) naît dans les montagnes du pays des Hazareh, traverse le Mourgâb, baigne Merou-Roud et fertilise toute la partie du désert qui forme la Grande Oasis de Merve; enfin il se prend dans les sables.

Le Tedjend vient du Khorassan, traverse le Kouhistan et l'Oasis de Charakhs (Shurukhs), où il se perd dans les sables du désert, au lieu de se rendre dans la mer Caspienne, comme le représentent toutes les cartes et le décrivent toutes les géographies. Cette erreur grave a été produite par l'opinion qui regardait le *Tedjend*, l'*Attrack* et le *Gourgan*, qui forment des bassins différens, comme ne formant qu'un seul et même courant, qu'à tort on regardait comme correspondant à l'*Ochus* des anciens.

RELIGION. La presque totalité des habitans se compose de *mahométans sunnites.* Les habitans du pays de Dervazeh sont *idolâtres.* Il y a en outre quelques milliers de *Juifs* et un nombre encore moindre d'individus qui professent d'autres religions.

GOUVERNEMENT. Il est plus ou moins despotique dans presque tous les khanats; mais la rigueur de l'arbitraire y est adoucie par l'influence de la religion et par les habitudes nomades d'un grand nombre de leurs habitans. Celui du khanat de Boukhara peut être regardé comme une aristocratie théocratique. Les lois du Coran y sont plus strictement observées qu'en aucun autre état mahométan.

INDUSTRIE. Les habitans du khanat de Boukhara se distinguent sur tous leurs voisins par leur industrie et par les belles étoffes de coton, de soie, par les bonnets, les papiers et autres articles qu'ils savent fabriquer. On peut dire en général que dans toutes les grandes villes des khanats entre lesquels le Turkestan est partagé, l'industrie est assez florissante, et que la plupart de leurs nombreux habitans s'adonnent à l'agriculture; plusieurs cantons même sont si bien cultivés qu'ils ressemblent à des jardins. Dans ces contrées, que bien des géographes représentent encore comme des déserts stériles, les canaux d'arrosement sont aussi multipliés que dans les parties les mieux cultivées du royaume Lombard-Vénitien. L'éducation du bétail et le pillage sont les principaux moyens de subsistance des peuples entièrement nomades.

COMMERCE. Peu de nations sont plus adonnées au commerce que les Boukhares. Ils mettent autant d'intelligence et d'activité dans leurs opérations commerciales que de parcimonie dans leur manière de vivre. Les marchands boukhares parcourent toute l'Asie pour se livrer à leur trafic; aussi ont-ils formé de nombreuses colonies, en Chine, en Russie et dans les états limitrophes du Turkestan. Ils font leurs plus importantes affaires avec la Russie par Orenbourg, avec la Chine par Kachgar, avec Kaboul par Balkh, et avec l'Inde par Kachemir. Leur commerce avec les autres contrées est moins important. Les principaux articles d'EXPORTATION sont : coton filé, toiles et étoffes de coton, bonnets, étoffes de soie, chevaux, turquoises, lapis-lazuli, peaux de renards, peaux d'agneaux avortés, fruits secs; pistaches, semences de vers à soie, or en poudre. Les principaux articles d'IMPORTATION sont : thé, étoffes de soie, rhubarbe, porcelaine et autres articles de l'empire Chinois; indigo, châles de Kachemir, étoffes de soie et de coton de l'Inde; en outre plusieurs articles produits du sol et des fabriques des royaumes de Kaboul et de Perse, et surtout de l'empire de Russie. La plus grande partie de ces marchandises est exportée vers les pays avec lesquels les Boukhares ont des relations commerciales et auxquels elles conviennent. Les féroces Kirghiz et plusieurs tribus de Turkomans font de temps immémorial l'abominable *commerce des esclaves.* Les villes les plus commerçantes sont : *Boukhara, Khokand, Tochkend, Balkh, Nouvelle-Ourdghandj* et *Khiva.*

DIVISION POLITIQUE et **TOPOGRAPHIE.** Le Turkestan depuis long-temps n'est plus soumis au même souverain; mais il est partagé en un grand nombre d'états, dont l'étendue et la population sont très différentes. Le khanat de Boukhara, et ensuite ceux de Khiva, de Koundouz et de Khokand sont actuellement les puissances prépondérantes de cette contrée. Viennent ensuite les khanats de Hissar et de Chersebz, et les autres états et pays que nous indiquons ci-dessous d'après les relations les plus récentes.

Khanat de Boukhara. C'est le plus riche le plus peuplé et le plus puissant. Il comprend les plus belles contrées du Turkestan; mais sa partie cultivée occupe à peine le dixième de sa surface qui consiste en vastes déserts. Tout le khanat est actuellement divisé en 9 provinces, qui prennent le nom de leur chef-lieu, à l'exception de celles de Minkal et de Lubiab : ces provinces sont : *Boukhara; Karakoul; Kermina; Minkal* (chef-lieu, Kutta-Kourgan); *Samarcande; Juzzak;* toutes dans la vallée du Kohik ou Zer-Afchan; *Karchi* (Kurshee); *Labiak* (chef-lieu, Tchardjoui), le long des rives de l'Amou-Daria; et *Balkh* avec les districts au sud de ce fleuve, parmi lesquels on doit comprendre les ci-devant khanats d'Ankoï et de Méïmaneh. Voici ses villes les plus remarquables :

BOUKHARA, grande ville, bâtie au milieu d'une plaine très bien cultivée et traversée par un grand canal dérivé du Zer-Afchan, est la capitale de cet état, et la résidence ordinaire du khan. Peu de villes répondent plus mal que Boukhara à l'impression agréable produite par son extérieur; car, à l'exception des bains, des mosquées et des medressés, on ne voit que des maisons en terre de couleur grisâtre, entassées sans ordre et formant des rues étroites, tortueuses, sales et tracées au hasard. Ces maisons, qui ont leurs façades sur des cours, n'offrent du côté des rues que des murs uniformes, sans fenêtres, sans rien qui puisse fixer l'attention

ou récréer les regards des passans. Un mur en terre, de 4 toises de haut, flanqué de tours rondes avec des bastions, environne cette ville. La population de Boukhara paraît s'élever au-dessus de 100,000 âmes; dans ce nombre, près des trois quarts ou près de 60,000 sont Tadjiks; le reste se compose d'Ouzbeks qui sont la nation dominante; de Juifs, qui sont ici plus nombreux que dans aucune autre ville de l'Asie-Centrale; de Turks, d'Afghans, de Kalmouks et d'autres peuples beaucoup moins nombreux. L'édifice le plus remarquable de Bouhkara est l'*Ark* ou le palais du khan, on le dit bâti dans le IXe siècle; il est sur une éminence et entouré d'un mur haut de 10 toises; il n'y a qu'une seule porte d'entrée. On doit citer immédiatement après le *minaret de Mirghharab*, regardé comme le monument le plus beau sous le rapport de l'architecture; il ressemble à une grande colonne. Viennent ensuite quelques-unes des 360 mosquées que compte Boukhara et plusieurs des 60 medressés (colléges) construites ordinairement vis-à-vis des mosquées; celle de *Kokaltach* est regardée comme la plus grande; sa partie nommée *Elnassar-Eltchi* a été bâtie aux frais de Catherine II. Enfin le *caravanseraï d'Abdullah-Djansaraï* qui est le plus grand édifice de ce genre; et dans les environs immédiats de Boukhara la *medressé*, le *couvent* et le *cimetière de Tcheharbekr*, réputé le plus bel édifice de cette métropole. Boukhara a un grand nombre de fabriques et de manufactures, et son commerce est très étendu, étant pour ainsi dire le rendez-vous de toutes les nations commerçantes de l'Asie. On doit ajouter que, quoique cette ville ne soit plus ce qu'elle était sous la dynastie des Samanides (de 896 à 998), elle est encore un des principaux foyers de lumières pour tous les peuples mahométans, qui envoient de l'extrémité de l'Asie leurs enfans étudier, dans ses *écoles* célèbres, la théologie mahométane et la médecine; M. de Meyendorf porte le nombre des étudians et des écoliers de cette ville à environ 10,000.

Samarkand ou Samarcande, sur le Kouwan, grande ville, autrefois florissante et capitale du vaste empire de Tamerlan. On sait que ce conquérant voulant la rendre la première ville du monde, y amena de toutes les contrées de l'Asie les artisans les plus habiles avec les objets les plus précieux. Clavijo, qui la visita à cette époque, porte leur nombre à 150,000, et dit qu'elle n'était pas plus grande que Séville, mais beaucoup plus peuplée et avait des faubourgs immenses avec de grands jardins et des vignobles. Quoique très déchue de sa grande splendeur elle est encore très importante par ses fabriques de papier de soie, par ses étoffes de soie et de coton, par son commerce et par ses *écoles* mahométanes, rivales de celles de Boukhara. Plusieurs de ses bâtimens témoignent de son ancienne splendeur. Trois de ses colléges sont parfaitement conservés, entre autres celui où le fameux *Outoug-Beg* avait établi son *observatoire;* c'est le plus beau : il est orné de bronzes et revêtu d'émail ou de peintures. Le *tombeau de Tamerlan* et de sa famille est d'une conservation parfaite; les restes de ce conquérant reposent sous un dôme très élevé, dont les parois sont ornées d'agates. Nous réduisons avec M. Burnes à 8 ou tout au plus 10,000 habitans, les 50,000 qu'un autre voyageur moderne accorde à cette ancienne métropole du Turkestan.

Khanat de Chersebz, enclavé dans le territoire de celui de Boukhara, dont il a été détaché en 1751. C'est un des plus peuplés et des plus fertiles. Chersebz ou Chehri-sebz est la résidence du khan.

Khanat de Hissar, au sud de ceux de Ramid et de Boukhara. C'est un des plus puissans et le plus riche de tous après ceux de Bouhhara et de Khokand. Hissar, à quelques milles de la rive gauche du Saridjouï ou Kafer-nihan, en est la capitale; on lui accorde 3000 maisons. Deïnaou est la seconde ville du khanat.

Khanat d'Ankoï, vers la frontière méridionale et au nord-ouest de Balkh. Ankoï, ville qu'on dit contenir 4000 maisons, en est la capitale.

Khanat de Meïmameh, au sud d'Ankoï. Meïmameh ou Meïmend, ville d'environ 1000 maisons, en est la capitale.

Balkh, une des villes les plus anciennes de l'Asie, jadis des plus grandes et des plus populeuses, mais dont la population est aujourd'hui réduite à environ 2000 habitans; elle possède encore quelques manufactures et un commerce assez étendu. Balkh fut dès la plus haute antiquité, la capitale d'un royaume qui se forma sur les bords de l'Oxus, et devint plus tard, sous le nom de *Bactra*, la résidence des rois de la Bactriane. Balkh rivalisait alors avec Ninive, Babylone et Séleucie, servant d'intermédiaire pour les communications qui avaient lieu entre la Chine et l'Inde, et les pays riverains de la mer Caspienne, de la mer Noire et de la mer Méditerranée. Sa position dans la plaine arrosée par l'Oxus, fleuve dont elle n'est éloignée que d'environ 25 milles et qui paraît avoir été jadis en communication avec la mer Caspienne, favorisait singulièrement les entreprises de ses marchands. Il paraît que de plus cette ville donna naissance à Zoroastre, et que dans ses murs s'éleva le *premier temple érigé au culte du feu*. Tout porte à croire que dans ces temps reculés Balkh était un foyer de civilisation, l'entrepôt du commerce de l'Asie Centrale, l'anneau qui unissait les peuples de l'Orient avec ceux de l'Occident.

Nous nommerons encore dans le khanat de Boukhara les villes suivantes : Karchi (Kurshee) près du Karchi, avec un fort, un grand bazar et près de 10,000 habitans. Kara-koul (Kara-kool), près du Zer-Afchan, petite ville d'environ 4000 âmes. Tchardjoui (Charjooee) peu éloignée de la rive gauche de l'Amou-Daria, importante par sa position et par la mine de sel qu'on y exploite; elle peut avoir 2500 habitans.

Khanat de Koundouz. Il embrasse tous les pays situés dans le bassin du haut Oxus et une petite partie de la Kama affluent du Kaboul. Ces pays sont: le *Koundouz* proprement dit avec les districts de Koundouz, de *Khouloum*, de *Heïbuck*, de *Gori*, *d'Inderab*, de *Talikhan* (Taligban) et de

Houzirout-imam; le *Badakhchan* (Budukshan) où l'on exploite des mines de rubis; le *Koulab* (Bulgeewan); le *Chaghnan* (Chughnan); le *Wakhan* (Wukhan); le *Dervazeh* (Durwaz), si remarquable par sa position très élevée; le *Tchitral* dans la vallée de la Kama, dans le Kaferistan proprement dit. On doit remarquer cependant que plusieurs des derniers pays que nous venons de nommer ne sont que vassaux, et que le Tchitral, ainsi que le reste du Kaferistan sont plutôt le théâtre des incursions de Mourad-Beg, que des provinces de son royaume. Les habitans de ce dernier pays se distinguent par leur beauté, par leurs usages et par leur idolâtrie; ce qui leur a valu le nom de *kafres* ou *infidèles*, et a fait nommer *Kaferistan* leur pays. Dans toutes les contrées que nous venons de nommer il n'y a aucune ville qui mérite une description par son importance commerciale ou industrielle, ou par sa population considérable. Nous en nommerons cependant quelques-unes qui plus que les autres nous paraissent devoir être mentionnées, en commençant par celle qu'on pourrait regarder comme la capitale du khanat ou du royaume.

Koundouz, dans une vallée, ville très malsaine, jadis grande, mais aujourd'hui tellement déchue que sa population ne s'élève qu'à 1500 habitans; elle a un fort; Mourad-Beg n'y séjourne que pendant l'hiver. Khouloum (Khooloom), située sur le Khouloum, au commencement de la grande plaine du Turkestan; quoiqu'elle ne compte que 10,000 habitans, on pourrait la regarder comme la ville la plus peuplée des états de Mourad-Beg. Badakhchan (Fyzâbâd) sur le Badakhchan, assez grande ville très déchue est très dépeuplée, naguère capitale du florissant royaume de ce nom. Koulab, remarquable par sa population, qui nous paraît pouvoir être évaluée à 7 ou 8000 âmes.

Khanat de Khokand. C'est le deuxième état du Turkestan pour la population et le troisième pour l'étendue. Depuis 1805 il a réuni le khanat de Tachkend, et depuis 1815 celui de Turkestan. Khokand, ou Khokhan, située sur un petit affluent et à quelques milles de la gauche du Syr-Daria, en est la capitale. C'est une ville industrieuse et commerçante, qui paraît être aussi grande et aussi peuplée que Boukhara. On dit qu'elle possède 100 écoles et 500 mosquées, et que la littérature persane y fleurit. Le château du khan est sa seule fortification. Les trois *bazars* en pierre, les vastes *écuries du khan*, bâties en briques, sont, avec son *château* et quelques *mosquées*, ses édifices les plus remarquables. Toutes les maisons sont en terre. Les autres villes les plus importantes du khanat sont : Marghalan et Khodjend, qui selon MM. de Meyendorf et Nazarov sont aussi grandes que Khokand. Khodjend est située sur le Syr-Daria, ainsi que Ouratoupa, qu'on dit être grande et très peuplée. Tachkend, sur des canaux dérivés du Tchirtchik, ville marchande, mais peu industrieuse, jadis capitale du khanat de ce nom; on lui accorde au moins 3000 maisons. Turkestan, jadis florissante lorsqu'elle était la capitale du khanat de ce nom: on dit qu'elle ne contient aujourd'hui qu'un millier de maisons en terre. On doit encore mentionner Osch, Nemengan et Andedjan, qui comme les précédentes, à l'exception de Turkestan, sont les chefs-lieux des gouvernemens dans lesquels est partagé tout le khanat.

Khanat de Khiva ou d'*Ourghendj*. C'est le plus étendu de tout le Turkestan, mais presque toute sa surface est occupée par des déserts. C'est à Mohammed Rahim, père du sultan actuel, que cet état est redevable de sa puissance. Ce prince, aussi heureux qu'entreprenant, est parvenu à soumettre plusieurs hordes de Turkomans et à se faire reconnaître suzerain par les *Karakalpaks*, les *Araliens*, et plusieurs autres tribus. Khiva, sur un canal dérivé de l'Amou-Daria, au milieu d'un territoire fertile, en est la capitale; elle paraît avoir 6000 habitans permanens. C'est le plus grand *marché d'esclaves* de tout le Turkestan. Les autres villes les plus remarquables sont : Nouvelle-Ourghendj, sur un canal de l'Amou-Daria; elle peut avoir 12,000 habitans permanens. C'est la ville la la plus commerçante du khanat et l'entrepôt du commerce entre Boukhara et la Russie. Konrat, sur la rive gauche de l'Amou-Daria; c'est le chef-lieu de la tribu la plus nombreuse des *Araliens*, qui, suivant l'habitude d'autres hordes nomades, l'habitent pendant l'hiver et l'abandonnent pendant l'été.

Le *Pays des Karakalpaks*, le long du Syr-Daria, habité par des tribus de ce nom, nomades en été et sédentaires en hiver, et une partie du *Pays des Turkomans*, sont vassaux du khan de Khiva, et n'offrent aucune localité assez remarquable pour être mentionnée dans cet Abrégé. Parmi les pays vassaux de ce khanat, on doit mentionner aussi les deux vastes et fertiles oasis de *Charakhs* et de *Merve*. Grâce aux nombreux canaux alimentés par le Mourghâb, l'oasis de Merve avait acquis une fertilité proverbiale; ses villes et ses villages se distinguaient par leur richesse et par leur nombreuse population. Cette prospérité a été détruite en 1787 par Mourad, roi de Boukhara; la plupart des habitans furent enlevés et conduits dans la capitale du vainqueur; le reste se réfugia en Perse, ce qui ruina entièrement Merve, Merou-Roud et tous les villages de cette oasis, qui n'offrent plus qu'une vaste solitude parcourue par des Turkomans nomades. L'oasis de Charakhs, traversée par le Tedjend, est très fertile et a pour chef-lieu Charakhs (Shuruks), siége des *Salore*, tribu turkomane regardée comme la plus noble de cette nation: M. Burnes lui accorde 2000 familles. En 1832 le khan régnant y a établi une douane ainsi qu'à Merve, où l'on lève des droits sur les caravanes qui y passent. On doit ajouter qu'une grande partie de la côte orientale de la mer Caspienne, et surtout les environs de la *Baie de Balkan*, doivent être regardés comme compris dans ce khanat, à cause de leurs habitans nomades qui reconnaissent la suzeraineté du khan de Khiva.

Parmi les états moins puissans de cette vaste région nous nommerons encore les suivans;

Le *Khanat de Chersebz*, enclavé dans les limites de celui de Boukhara dont il a été détaché en 1751.

C'est un des plus peuplés et des plus fertiles. Chehresebz (Chebrisebz, Shur-Subz), est la résidence du khan. On la regarde comme la plus forte place du Turkestan, à cause de la nature marécageuse du pays qui l'environne. C'est la *patrie* du fameux conquérant *Tamerlan*.

Le *Khanat de Hissar*, au sud du précédent. C'était un des plus puissans et le plus riche après ceux de Boukhara et de Khokand; mais sa puissance est bien décline depuis qu'il est partagé entre les trois chefs qui le régissent. Hissar, à quelques milles de la rive gauche du Saridjouï ou Kafer-nihan, en est la capitale; on lui accorde 3000 maisons. Deïnaou parait être la seconde ville du khanat, et Tirmez, peu loin de l'Oxus, la troisième.

Il nous reste encore à faire mention de deux vastes contrées habitées par des tribus turques nomades, régies par un grand nombre de chefs, formant chacune un état indépendant; ce sont:

Le Pays des Kirghiz de la grande Horde, qui parait occuper une grande partie du Turkestan moyen et septentrional, depuis les environs de la mer d'Aral et de la mer Caspienne, vers Mangkichlak, jusqu'au lac Issi-koul, dans l'empire Chinois. Ils se nomment eux-mêmes *Kaïssak* ou *Kasak*, et la plupart sont de redoutables voleurs. Ils n'ont point de chef suprême; ils sont sous la dépendance de divers sultans, dont quelques-uns se mettent tantôt sous la protection de la Russie, tantôt sous celle de la Chine, afin d'en obtenir des présens. Leur vaste territoire est traversé par le Sara-sou et le Tchouï. Il paraît que la tribu des Ousoun, qui erre dans les environs du Sara-sou, est la plus puissante parmi celles qui habitent vers l'ouest, tandis que celles des *Tchongbag* et des *Bourout-Occidentaux* se distinguent parmi celles qui errent vers l'est.

Pays des Turkomans, compris entre la mer Caspienne, la mer d'Aral et le khanat de Khiva. Il est partagé entre un grand nombre de tribus dont le gouvernement est entièrement démocratique. La partie qui avoisine la *baie* de *Mang-kichlak* paraît avoir été conquise, il y a quelques années, par des tribus des Kuirghiz de la Grande-Horde. La plus grande partie du territoire qui s'étend vers le Sud et surtout les environs de la baie de Balkan doivent être regardés comme compris dans le khanat de Khiva. Le reste paraît conserver encore son indépendance. On doit ajouter que la Baie de Mang-Kichlak est devenue depuis quelques années l'entrepôt d'un commerce assez considérable entre les Russes et les habitans du khanat de Khiva.

INDE.

Cette vaste contrée, dans les limites que lui accordent les géographes, portait anciennement chez les peuples qui l'habitent les noms généraux de *Djamboudwipa*, l'île de l'arbre Djambou (Eugenia Djambou), et de *Bharatakhanda*, le pays de Bharata. Ils la divisent en *Pays Septentrional* (Oudit-chya-desa), *Moyen* (Madhya-desa) et *Méridional* (Dakchinadesa). Ils regardent la partie septentrionale et la moyenne, ou tout le pays compris entre l'Himâlaya et les monts Vindhya comme la véritable patrie de leurs ancêtres. Tout ce qui est hors de ces frontières était réputé pays impur, même l'Inde-Méridionale au sud des Vindhya. Dans les anciens livres de Zoroastre, l'Inde porte le nom de *Ferakh-kand*. La dénomination qu'on lui donne communément d'*Inde en deçà du Gange* est on ne peut plus inexacte, parce que ce fleuve passe au travers, mais ne forme pas la limite orientale des provinces d'Allahâbâd, de Behar et de Bengale, qui en sont indubitablement des parties intégrantes et principales. La qualification de *péninsule*, que lui donnent quelques géographes, ne saurait convenir tout au plus qu'à la partie de l'Inde qui s'étend au sud de la Nerbuddah, et qu'on connait depuis long-temps sous le nom de *Dekkan* ou *Pays du Midi*.

Les limites naturelles de l'Inde sont au *nord*, l'Himâlaya; à l'*ouest*, la chaine qu'à la page 637 nous avons proposé de nommer Soliman-Brahouik; à l'*est*, les monts Khamti, les hauteurs qui séparent les affluens du Brahmapoutra de ceux de l'Irraouaddy; ensuite la chaine de montagnes qui traverse l'Arakan. La mer des Indes achève le contour de cette magnifique région. Dans ces limites tracées par la nature, l'Inde comprendrait l'*Assam*, le *Pays des Garrows*, le *Katchar*, tout le *Tiperâ*, la plus grande partie du *Kathi* ou *Kassay* et l'*Arakan*, pays que l'usage place dans l'Inde-Transgangétique, ou dans la presqu'île au-delà du Gange; le *Sindh*, le *Pendjâb* et le pays compris entre les bords occidentaux de l'Indus et les monts Soliman-Brahouik.

Il est bon aussi de faire observer que lorsqu'on parle du commerce des Indes, on comprend souvent non-seulement le commerce de l'Inde-Transgangétique, mais aussi celui de la Chine, du Japon, et des prétendus Iles Asiatiques ou de la Malaisie. On l'appelle le *commerce des Indes-Orientales* pour le distinguer de celui des *Indes-Occidentales* ou de l'*Amérique*. Quelquefois on appelle le premier le *commerce des Grandes-Indes* par opposition à celui de l'Amérique qu'on nomme des *Petites-Indes*.

POSITION ASTRONOMIQUE. *Longitude*, entre 65° et 90°. *Latitude*, entre 8° et 35°.

CONFINS. Au *nord*, le Tibet et autres contrées comprises dans l'empire Chinois. A l'*est*, l'Inde-Transgangétique. Au *sud*, l'Océan-Indien. A l'*ouest*, le Beloutchistan et le royaume de Kaboul.

FLEUVES. Peu de régions de l'Ancien-Continent offrent un plus grand nombre de fleuves que l'Inde; elle en possède même deux qui figurent parmi les plus grands du globe. C'est à ces vastes et puissans courans qu'elle doit sa grande fertilité. Voici les fleuves que notre cadre rétréci nous permet de mentionner; nous les rangeons en deux classes selon les mers différentes auxquelles ils aboutissent.

Le GOLFE D'OMAN reçoit : l'INDUS, qui, selon le capitaine Burnes, est formé par la réunion de deux branches principales, savoir : le SCHYOUK (Shyook) ou BRANCHE ORIENTALE qui vient du lac Mansurour, et le FLEUVE DE LADAK ou la BRANCHE SEPTENTRIONALE qui descend des monts Tsoungling ou Kara-Koroum. Ce fleuve court d'abord sous la dénomination de SIND et passe près d'Iskardo; franchissant ensuite l'Himâlaya, il sépare les deux royaumes actuels de Kaboul et de Lâhore, traverse ce dernier et les principautés du Sindhy en passant dans ce long cours par les villes d'Attock, de Mittun, de Rori et Bakkar, de Silhouan, de Hala, de Muttari, d'Haïderâbâd et de Tâttâ. Selon le même voyageur, au-dessous de cette dernière ville, l'Indus se divise en deux branches : celle de droite, nommée BAGOAR (Buggour), et celle de gauche, nommée SATA; le Baggar baigne Mirpour. La Sata se subdivise en sept autres branches, dont la plus considérable est nommée OUANYANI (Wanyanee; Wangunee) ou GORA. A ces neuf branches permanentes il faut en ajouter deux autres que M. Burnes regarde comme temporaires, car elles n'ont de l'eau que pendant 3 mois; ce sont le SYR (Seer) nommé PINYARI dans sa partie supérieure; cette branche se détache de l'Indus aux environs de Darrack (Iurruck), et passe par Mughribi, au-dessous de laquelle ville elle prend le nom de GOUNGRA. L'autre branche est le FOULLALI (Fullalee; Gonee); elle passe par Haïderâbâd, prend ensuite le nom de FOURAOUN et enfin celui de KORY (Koree) à son embouchure; c'est la plus large et la plus profonde de toutes les branches de l'Indus; elle passe par Lukput, mais malheureusement un vaste banc de sable en barre l'entrée. C'est à cette branche que venait se joindre celle qui se détachait de l'Indus dans le voisinage de Bakkar en traversant le désert et en passant peu à l'ouest de la célèbre forteresse d'Oumercote. Les principaux affluens de l'Indus à la droite sont : le ***Kaboul***, grossi à la gauche par la ***Kama***, grande rivière qui traverse le Kaferistan; à la gauche : le ***Pandjnad***, formé par la réunion de cinq rivières qui donnent le nom au Pendjâb ou province de Lâhore; ces rivières sont le ***Djhelam*** (Jhylum, l'*Hydaspe* des anciens) nommé aussi ***Behat***, qui reçoit, selon M. Hamilton, le ***Tchenâb*** (*Acesines*) et le ***Raveï*** (*Hydraotes*) et le ***Setledje*** (Sutledje l'*Hesudrus*) qui prend le nom de ***Gharra*** après avoir reçu le ***Bedja*** (Byas, l'*Hyphasis*). Le Setledje est le plus remarquable des affluens de l'Indus par la longueur de son cours et par l'énorme élévation à laquelle se trouvent les lacs de Rawan et Mana Sarovara, qu'on regarde comme ses sources. D'autres géographes et M. le capitaine Burnes considèrent le Tchenâb, comme la branche principale à laquelle ils font aboutir le Djhelam et le Setledje.

La NARMMADA ou NERBUDDAH prend sa source dans un petit lac, sur le plateau d'Omerkantak dans le Gandwânâ, court à l'ouest en traversant cette province et celles de Mâlvâ, de Kandeich et de Guzerate, en passant par les villes de Mândlah, Garrâh, Hindia et Barotch, et finit au golfe de Kambaya. Ses affluens sont trop peu considérables pour nous engager à les mentionner; mais nous rappellerons que c'est au sud de ce fleuve que la plupart des géographes font commencer le Dekkan.

Le TAPTY naît dans le Gandwânâ, court de l'est à l'ouest presque parallèlement à la Nerbuddah, traverse les provinces de Berar, de Mâlwâ, de Kandeich et de Guzerate, et, après avoir passé par Bourhânpour et Surate, entre dans le golfe de Kambaya.

Le GOLFE DU BENGALE reçoit :

Le KAVERY; ce fleuve naît dans les Gates Occidentales, traverse le Maïssour, le Koïmbatour et le Karnatik, passe par Eroad, Seringapatam, Tritchinopoly, et par plusieurs branches se rend dans le golfe du Bengale. C'est sur ces branches que se trouvent Negapatam, Karikal et Tranquebar.

Le PANNAR a sa source sur le plateau de Maïssour, court au nord sur ce dernier, traverse Balaghât et dans le Karnatik se rend à la mer.

Le KISTNAH ou KRICHNA prend sa source dans les Gates Occidentales, dans le Bedjapour, traverse cette province, celle d'Haïderâbâd et, dans les Circars du Nord, entre dans le golfe du Bengale, par deux branches principales: celle du NORD dite aussi KISTNAH, passe près de Masulipatam; celle du SUD, qui est la plus large, prend le nom de SIPPELEK. On doit remarquer avec M. Hamilton que ce fleuve, plus que tout autre courant de l'INDE, est riche en diamans et autres pierres précieuses. Ses principaux affluens à la droite sont : la ***Mâlparbâ*** et la ***Toumbadrâh*** (Toombudra); cette dernière est regardée par quelques géographes comme une des trois branches dont selon eux se forme le Kistnah; la Toumbadrâh reçoit à la droite le ***Vâdâwatty***, qui vient du centre du plateau du Maïssour. Les principaux affluens du Kistnah à la gauche sont : la ***Bimâ*** grossie par la ***Sina*** et autres rivières; et le ***Moussy*** qui passe par Haïderâbâd.

Le GODAVERY naît dans les Gates Occidentales dans l'Avrangâbâd, le traverse ainsi que les provinces de Bider, de Berar et les Circars du Nord. C'est dans ces derniers que ce fleuve entre dans la mer par plusieurs embouchures qui portent différens noms, et dont une vers le nord retient la dénomination de Godavery. Ce fleuve passe par Nâ-

dere et Mangapett. Ses principaux affluens sont à la droite: la *Mandjera;* à la gauche: la *Pourna*, la *Wardâ* grossie par la *Païn-Ganga*, le *Baïn-Ganga* et le *Silaïr*.

Le **Mahanaddy** ou **Kattak** (Cuttac), descend des montagnes du Bandelkand, traverse le Gandwânâ et l'Orissa, baigne Senepour et Kattak, et, après avoir formé un large delta composé de plusieurs branches, entre dans la mer.

Le **Gange** est le fleuve principal de l'Inde. Il est formé dans le Gherwâl par l'union des deux branches le **Bhagirathy**, qui est regardé comme le vrai Gange, et l'**Alaknanda**. Le **Bhagirathy** sort du flanc de l'Himâlaya au-dessus de Gangotri à la hauteur de 13,800 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer. Mais selon M Hamilton, le **Dauli**, étant plus considérable et venant de plus loin, devrait être regardé comme la source principale. Le Bhâgirathy et l'Alâknandâ se réunissent dans un lieu nommé Devaprayaga, où s'élève un temple qui est un des sanctuaires les plus célèbres parmi les Indiens. Après Hardwâr le Gange entre dans la vaste plaine de l'Hindoustan, traverse les provinces de Delhi, Agra, Aoudh, Allahâbad, Behar et Bengale, en passant par Farrakhâbâd, Allahâbâd, Mirzapour, Benares, Ghazipour, Patna, Râdjâmahal. C'est dans le Bengale que ce fleuve forme un delta immense composé d'un grand nombre de branches, sur lesquelles se trouvent Mourchidâbâd, Kassim-bazar, Dakka et autres grandes villes. Les branches principales sont: l'**Hougly**, qui passe par Calcutta et Chandernagor; elle est toujours navigable et traversée par les vaisseaux qui font le commerce avec la capitale de l'Inde Anglaise; ses eaux sont réputées sacrées par les Brahmines. Ces prêtres de Brahma jurent devant les tribunaux sur ses eaux, comme les mahométans jurent sur le Coran et les chrétiens sur l'Evangile. Viennent ensuite l'**Houringotta**, qui est aussi toujours navigable; et le **Gange** proprement dit: l'Houringotta confond ses eaux avec celles du Megna ou Brahmapoutra au-dessous de Lakipour. Les principaux affluens du Gange sont à la droite : la *Kalli-Naddy* (Calini; la *Djamnâ* (Jumnah) dont les sources se trouvent dans le Gherwâl à l'ouest de celles du Gange; elle passe par Delhi, Agra et Allahâbâd, et reçoit le *Tchambal* (Chumbul), la *Betwah* et la *Kiane;* la *Sone* qui passe par Daoudnagar. Les principaux affluens à la gauche sont: la *Râmganga*, qui passe à Morâbâd; la *Goumty* (Goomty), qui arrose Lucknow; la *Gogra*, qui naît sur le versant méridional de l'Himâlaya dans le Nepal, fornie la célèbre cascade de Kanar, passe par Feïzâbâd et Aoudh, et reçoit le *Kali*, le *Tchauka*, le *Rapty* et le *Petit-Gandak;* le *Gandak* (Gunduk), qui est le plus grand fleuve du Nepal et dont les sources se trouvent selon les uns dans le Tibet, selon d'autres près du Dhawalaghiri, la plus haute montagne connue du globe; le *Bâgmatty* (Bogmutty) qui naît près de Khatmandou, capitale du Nepal; le *Koussy* (Kosi, Cosah), qui prend sa source sur le versant méridional de l'Himâlaya, reçoit l'*Arun* et le *Tombao* dans le Nepal, et le *Gogary* dans le Behar; la *Mâhâmada*, grossie par le *Parnâbabah;* le *Tistah* (Teestah): c'est le dernier des grands affluens du Gange; il naît dans le Tibet, sépare la principauté de Sikkim du Boutan, passe par Dinâdjpour et partage inégalement le tribut de ses eaux entre le Gange et le Brahmapoutra.

Le **Brahmapoutra** (Burrampooter); sur l'autorité de Rennell et de Turner les géographes représentaient ce fleuve comme la continuation du grand courant qui traverse le Tibet sous le nom de **Zzangtsiou**; mais l'exploration faite en 1827 par les lieutenans Wilcox et Brulton a démontré que le Brahmapoutra naît dans le pays de Borkhamti au pied des Langtan, montagnes neigeuses qui s'élèvent à l'est de l'Assam et au nord de l'empire Birman. Ce fleuve traverse le pays des Mismi, le royaume d'Assam et le Bengale oriental, et après avoir reçu une branche du Gange et quelques-unes de celles de son affluent Tistah, le Brahmapoutra prend la dénomination de **Megna**, passe par Lakipour, et au-dessous de cette ville il confond ses eaux avec celles du Gange. Ces deux fleuves réunis arrivent au golfe du Bengale, où ils forment un vaste delta. Les principaux affluens du Brahmapoutra, dont le cours supérieur appartient, selon les divisions arbitraires des géographes, à l'Inde-Transgangétique, sont à la droite: le *Goddado*, qui vient du Boutan; à la gauche: le *Brak*, qui traverse le Kassay occidental et le Katchar dans l'Inde-Transgangétique, et le Silhet dans le Bengale; le *Goumti* (Goomty), qui traverse le Haut-Tiperah dans l'Inde-Transgangétique et le Bas-Tiperah dans le Bengale.

RELIGIONS. Les Hindous sont très inégalement partagés sous le rapport de leurs croyances religieuses. Le **Brahmanisme** est professé par plus des sept huitièmes de la population de cette contrée. Les princes Maharattes, les rois de Maïssour, de Trevankore, les princes radjepoutes d'Adjmir, etc., appartiennent à cette religion. Le **Bouddhisme** est professé par une grande partie des habitans de Ceylan, par les Tibetains (Bhotias) dans le Kemaoun, dans le Nepal, la principauté de Sikkim. La croyance des *Djaïnas*, sectaires établis dans le Dekkan et peu nombreux comparés avec les adorateurs de Brahma, est une dégénération du Bouddhisme. La **religion de Nanek**, réformée par Gourou-Gowind, qui nous paraît tenir le milieu entre le Brahmanisme et l'Islamisme, est professée par les Seïks, peuple guerrier et dominant dans la confédération de ce nom. La plupart de ses disciples vivent dans le Lâhore et dans la partie occidentale de la province de Delhi; le célèbre Randjit-Singh était attaché à ses dogmes. L'**Islamisme** compte après le Brahmanisme le plus grand nombre de croyans; c'est la re-

ligion professée par les prétendus Mongols, est celle qui dominait dans l'Inde lorsque la plus grande partie de cette contrée formait le grand empire, dont le souverain était connu sous le titre de *Grand-Mogol*. C'est aussi la religion que professent encore les souverains des royaumes du Dekkan ou d'Haïderâbâd, d'Aoudh, les princes Bhatties dans l'Adjmîr, les radjas de Bopâl, les princes du Sindh, etc., etc. La RELIGION DES MAGES OU DE ZOROASTRE est professée par les Parsi ou Guèbres, dont le plus grand nombre vit à Bombay, à Surate et autres villes du Guzerate. Le CHRISTIANISME compte plusieurs milliers de fidèles surtout dans l'île de Ceylan, dans le Malabar et dans le Canara. Les *Catholiques* sont les plus nombreux; viennent ensuite les *Jacobites*, les *Protestans*, les *Arméniens*, et les soi-disant *chrétiens de St-Thomas*. La RELIGION DE MOÏSE, dont on a tant exagéré le nombre des croyans, ne compterait, selon les calculs approximatifs des meilleurs auteurs qui ont écrit sur l'Inde, qu'environ 100,000 âmes : c'est dans le Malabar qu'on les trouve en plus grand nombre.

GOUVERNEMENT. Tous les nombreux princes indigènes qui règnent encore sur une grande partie de l'Inde jouissent d'une autorité absolue sur leurs sujets, quoiqu'elle soit différemment modifiée dans quelques états. Dans la confédération des Seïkhs, dans les états des princes Maharattes, dans ceux de l'Adjmir, aussi bien qu'en plusieurs autres principautés tributaires des Anglais, le gouvernement peut être regardé comme féodal. La Compagnie anglaise des Indes-Orientales, qui partage avec le roi d'Angleterre la souveraineté sur presque tous les pays qui forment l'empire Anglo-Indien, quoique jouissant de tous les droits annexés à la royauté, n'en a pas le titre; son autorité n'est que temporaire, et doit, de temps à autre, être confirmée de nouveau par le parlement d'Angleterre, dont elle reconnait toujours la suzeraineté, et devant lequel les gouverneurs généraux et les autres employés sont directement responsables. L'administration du gouvernement de l'Inde est partagée entre la Compagnie et un bureau de *contrôle*. Un appel à la loi commune et aux tribunaux ordinaires de l'Inde a toujours existé contre les membres et les agens de la Compagnie, dans le cas d'illégalité et d'oppression. La Compagnie compte 3579 propriétaires dont le capital est de 6 millions de liv. sterl. L'intérêt de ce capital est assuré sur les revenus du pays. 2600 propriétaires votent dans les assemblées générales et choisissent 24 directeurs chargés de gérer les affaires de l'Inde. Quand un ordre des vingt-quatre a été sanctionné par le bureau de *contrôle*, les propriétaires n'ont plus le droit d'intervenir. Le président et les autres membres du bureau de contrôle sont nommés par le roi. Il y a dans l'Inde trois gouverneurs; le gouverneur général, demeurant à Calcutta, a seul le droit de faire la guerre et la paix. Des conseils permanens aident de leurs avis les gouverneurs, et ont le droit d'insérer dans les registres des procès-verbaux, les remontrances qu'ils jugent à propos de leur faire. La justice est administrée par trois degrés de juridiction, savoir : par des juges indigènes; par des juges anglais, choisis parmi les employés de la compagnie; enfin par des avocats anglais, qui sont nommés *juges royaux*, et qui jouissent d'une pleine indépendance. D'après la *nouvelle charte*, la Compagnie a perdu le monopole du commerce de l'Inde et de la Chine; car, à partir du 22 avril 1834, elle a cessé ses opérations commerciales, et depuis lors tous les sujets anglais peuvent faire le commerce avec les pays situés au-delà du Cap de Bonne-Espérance jusqu'au détroit de Magellan. L'avant-dernière charte octroyée en 1813 n'avait ouvert aux sujets anglais que certains ports dans les possessions de l'Inde, et il leur était presque impossible de former des établissemens industriels dans l'intérieur des terres. Dans ses possessions immédiates la Compagnie a laissé subsister les lois du pays; seulement on a introduit plusieurs améliorations dans le mode d'administrer la justice et dans tout ce qui concerne la police. Le grand-mogol Akbar II existe encore à Delhi, où il vit richement pensionné par la Compagnie; mais au milieu des égards qu'on lui témoigne et de la pompe royale dont il est environné, il n'en est pas moins un véritable prisonnier, n'ayant pas la liberté de sortir de son palais. La Compagnie fait placer son nom et son protocole en tête de quelques-uns des édits qu'elle rend pour l'administration de la justice dans la partie de ses vastes possessions situées dans les anciens états de ce prince.

Les princes qui régissent les pays médiats ou vassaux de la Compagnie, n'en sont guère que les souverains nominaux pour tout ce

qui ne concerne pas l'administration intérieure de leurs territoires; pour tout le reste l'autorité réelle appartient aux *résidens* anglais accrédités à leur cour. Une foule de petites principautés enclavées dans les provinces immédiates de la Compagnie doivent être regardées plutôt comme de grands fiefs que comme des territoires vassaux; et tous les états radjepoutes dans la vaste province d'Adjmir, forment depuis 1818 une confédération particulière sous la protection des Anglais.

Le gouvernement du Sindh offre un véritable phénomène politique. Trois branches de la famille Talpouri, beloutchi d'origine, occupent simultanément le trône d'Haïderâbâd. Par le traité qu'elles ont stipulé en 1809 à la mort de Mir Fattih-Ali, l'aîné mâle de chaque famille hérite par tiers du royaume du Sindh, de manière cependant que le plus âgé des trois aînés a la prééminence; la moitié du territoire est censée lui appartenir; il prend le titre d'*Amir* et se trouve à la tête du gouvernement. Le plus âgé après lui occupe la seconde place, et le plus jeune la troisième. La formidable association connue sous le nom de *Pindaries*, qui pendant une longue suite d'années a ravagé régulièrement tous les ans plusieurs provinces de l'Inde, a été entièrement détruite par les Anglais en 1818. Dans la même année ils ont mis fin à la puissante confédération des Maharattes. Quelques années auparavant ils avaient détruit plusieurs établissemens de pirates sur la côte occidentale de l'Inde, et depuis ils ont fini de purger ces parages ainsi que ceux du Gange, des corsaires qui les infestaient encore. Mais la plupart des *Bhils* (Bheels), les *Sondies*, les *Minahs* (Meenahs), les *Gadjars* (Gudjurs), les *Koulies*, les *Kûchaks* ou *Gidarmars*, les *Tchohans* (Chohans), les *Thougs*, les *Gônds* et autres peuples dans l'Inde, les *Bedahs* ou *Waddahs* dans l'île de Ceylan, errent sur de vastes espaces à peu près déserts et vivent encore sans lois et dans l'état sauvage. Nous ajouterons que les *Bhinderwas*, tribu de Gônds qui habitent dans les montagnes d'Omerkantak dans le Gandwânâ, sont incontestablement antropophages par suite d'une horrible superstition, qui leur fait croire que c'est une action agréable à Kali et un acte de miséricorde envers leurs parens que de les tuer et de les manger, lorsqu'ils sont attaqués d'une maladie grave regardée comme incurable, ou bien lorsque quelque individu de la famille, arrivé à un âge avancé, devient faible et infirme. Cet horrible festin, dit le lieutenant Prendegast, qui en 1820 visita cette peuplade, est partagé par tous les parens et amis qu'on a soin d'inviter dans ces occasions.

INDUSTRIE. Depuis bien des siècles l'Inde est renommée par l'industrie et l'adresse de ses habitans dans les arts. Les toiles de coton qu'on appelle communément *indiennes*, parce que de temps immémorial elles ont formé un article principal des exportations de l'Inde, les étoffes de soie, les draps et les châles de laine, les tapis et les nattes sont les articles dans lesquels se distinguent les Indiens. On peut même dire que par la combinaison et les heureux mélanges de différentes espèces de coton qui conviennent par leur force, leur souplesse et leurs qualités variées au tissage des différentes mousselines, et à force de recherches et d'observations faites par les ancêtres, et transmises de père en fils, les Hindous sont venus à perfectionner les arts de la main et à les porter tous à un degré de perfection que les nations les plus industrieuses de l'Europe n'ont pu atteindre que dans ces dernières années. On ne compte pas moins de 124 espèces différentes d'*étoffes de coton* que ces peuples savent travailler. Vizagapatam, les environs de Mazulipatam, Paliakate, Madras, etc., plusieurs villes de l'Orissa et du Bengale sont les lieux qui en fournissent la plus grande quantité et les qualités les plus estimées. Les *soieries brochées d'or* et *d'argent* de Surate; les *étoffes de soie* de Mourchidâbâd, Kassim-bazar et autres villes du Bengale; les *draps* et surtout les *châles* de Kachemir qui sont encore supérieurs à tous ceux qu'on a fabriqués hors de ce pays, et les *tapis* de Patna sont, avec les *ouvrages en filigrane* et en *natte* et les *armes blanches*, les autres objets dans la fabrication desquels se distinguent éminemment les peuples de l'Inde.

COMMERCE. Les productions du sol aussi variées que précieuses et abondantes, et les produits de l'industrie ont attiré, depuis la plus haute antiquité, les nations commerçantes dans cette contrée, qui a toujours été le centre d'un grand commerce. Les Hindous sous le nom de *Banianes*, et ensuite les Arméniens et les Parsi ou Guèbres, font les plus grandes affaires avec les places intérieures, et les deux derniers prennent

part même aux plus vastes spéculations du commerce maritime. Ce dernier peut être regardé comme étant aujourd'hui presque tout entre les mains des Anglais. Après eux viennent les Anglo-Américains, les Portugais, les Français, les Hollandais et les Danois. Celui des autres nations de l'Europe est encore moins considérable. Le traité de commerce conclu il y a quelques années par les Anglais avec Randjit-Singh et avec les princes du Sindhy, les arrangemens pris pour remonter l'Indus et le Setledje, ainsi que la navigation à vapeur établie régulièrement par Suez et Malte entre Calcutta, Madras, Bombay et l'Angleterre, et les essais tentés pour descendre et remonter l'Oronte et l'Euphrate avec des bateaux à vapeur, donneront un grand développement à ce commerce déjà très important. Les principales EXPORTATIONS sont : outre les toiles de coton, les étoffes de soie, les châles, les tapis et les autres objets mentionnés dans l'article de l'industrie, les nombreux produits du sol, savoir : opium, coton, riz, sucre, nitre, poivre, bois de sapan et surtout bois de sandal, gomme-laque, indigo, cannelle, soie, cochenille, diamans et autres pierres précieuses, perles, poissons, peaux de tigres et autres objets. Les principaux ARTICLES D'IMPORTATION sont : draps, velours, fer, cuivre rouge, plomb, armes à feu, vins, eau-de-vie, dentelles, fil d'or, galons, coraux, papiers, fruits secs et confits, drogues et produits de l'Amérique, montres, miroirs et quincaillerie, tous objets importés par les nations européennes. L'Arabie y envoie du café, des encens, des coraux, des dattes et des chevaux; la Chine, beaucoup de thé par le moyen des vaisseaux européens; l'empire Birman, beaucoup de bois de teck; les Moluques, le clou de girofle et la noix muscade; le Tibet et la côte d'Afrique, beaucoup de coquillages très recherchés des Hindous pour leur parure.

Les principales villes commerçantes dans l'intérieur sont : *Farakhâbâd, Agra, Delhi, Mirzapour, Allahâbâd, Benares, Patna, Dakka, Oudeypour, Indour, Nagpour, Soumboulpour, Bourhânpour, Haïderâbâd, Amretsir, Lâhore, Palli, Hârdwâr* pendant le pélerinage, *Chikarpour, Bahaoulpour*, etc., etc. Parmi les villes maritimes nous nommerons : *Calcutta, Bombay, Madras* et *Surate*; ensuite *Kambâya, Mangalore, Broatch, Goa, Kalikut, Kotchin, Paliakate, Pondichéry, Negapatnam, Vizagapatam, Koringa, Mazulipatam, Colombo, Koratchi*, etc., etc. Une partie du commerce extérieur se fait aussi par le moyen des caravanes, ce qui a lieu surtout avec les royaumes de Kaboul et de Perse, et avec le Turkestan.

DIVISIONS. Afin de rendre plus facile l'étude de cette partie de la géographie, nous ferons précéder le tableau des divisions politiques actuelles de l'Inde par le tableau de ses divisions géographiques coordonnées aux anciennes divisions politiques. Ces dernières se rencontrent dans tous les livres d'histoire et de voyages, et sont encore mentionnées par les naturels et par les Européens, toutes les fois qu'il est question des pays qui font partie de l'Inde. Elles ne sauraient donc être ignorées sans inconvénient; nous avons résumé les principales dans le tableau suivant.

TABLEAU DES DIVISIONS GÉOGRAPHIQUES DE L'INDE.

Considérée sous ce rapport, l'Inde dans les limites que nous lui avons assignées peut être partagée de la manière suivante :

L'HINDOUSTAN-SEPTENTRIONAL, qui comprend, selon M. Hamilton, les contrées montueuses, qui s'étendent à l'est du Setledje, jusqu'aux frontières du Boutan, et auxquelles il nous semble qu'il faudrait ajouter la haute et magnifique vallée du Kachemir. Ses subdivisions sont, en allant de l'ouest à l'est : le *Kachemir*; le *Gherwâl*, où il faut distinguer le *Sirmor*, le *Gherwâl* proprement dit ou *Serinagour*, le *Kemaoun*, et les petits districts de *Païnkhandi* et *Bhoutant*; le *Nepal*, subdivisé en *Nepal* proprement dit et en principauté de *Sikkim*.

L'HINDOUSTAN-MÉRIDIONAL ou HINDOUSTAN proprement dit, qui comprend la plus grande partie et les plus importantes provinces du ci-devant *empire du Grand-Mogol*. Ces provinces, dont plusieurs rivalisent en étendue et en population avec les principaux royaumes de l'Europe, sont, en allant de l'ouest à l'est, le *Lâhore*, le *Moultan*, le *Sindh*, le *Katch*, le *Guzerate*, le *Mâlwâ*, l'*Adjmîr*, le *Delhi*, l'*Agra*, l'*Aoudh*, l'*Allahâbâd*, le *Behar*, et le *Bengale*.

Le DEKKAN-SEPTENTRIONAL ou DEKKAN proprement dit, qui s'étend au sud de la Nerbuddah et d'une ligne imaginaire tirée depuis la source de ce fleuve jusqu'au golfe du Bengale. Dans son acception générale, cette division s'étend jusqu'au cap Comorin; mais dans le sens propre et chez les naturels, le Dekkan du côté du sud est limité, selon M. Hamilton, par la Toumbadrâh et le Kistnah. Rétrécie de la sorte, cette division de l'Inde ne comprend que le *Kandeich*, l'*Avrangâbâd*, le *Bedjapour*, l'*Haïderâbâd*, le *Bider*, le *Berar*, le *Gandwânâ*, l'*Orissa* et les *Circars du Nord*.

LE DEKKAN-MÉRIDIONAL ou PAYS AU SUD DU KRICHNA. Cette partie comprend le reste

du continent jusqu'au cap Comorin, qui en est l'extrémité méridionale. Ses subdivisions sont, selon M. Hamilton : le *Kanara*, le *Malabar*, le *Kotchin*, le *Travankore*, le *Koimbatour*, le *Karnatik*, le *Salem* ou *Barrâmâhâl*, le *Mysore*, le *Balaghât*.

Les ILES qui en dépendent géographiquement. Nous passons sous silence la grande île formée par le Farrân, branche de l'Indus, et le Run, celles assez considérables qui forment le delta du Gange et du Megna, et les îles beaucoup plus petites qui se trouvent le long des côtes du Guzerate. Nous nous bornerons à nommer ici le *groupe de Salsette* ou *de Bombay*, à cause de son importance politique et archéologique; le *groupe de Ceylan*, dont l'île principale est une des plus grandes de toute l'Asie; et les deux vastes groupes d'innombrables écueils, que les géographes depuis long-temps décorent du titre imposant d'*Archipel des Lakedives* et d'*Archipel des Maldives*.

TABLEAU DES DIVISIONS POLITIQUES DE L'INDE.

En égard aux différentes puissances qui se partagent actuellement la domination de l'Inde, cette vaste contrée peut être divisée de la manière suivante :

Pays qui forment l'Empire Indo-Britannique.

Pays qui forment le Royaume de Lahore, ou la ci-devant *Confédération de Seïkhs*.

Principautés de Sindhy ou Sindh.

Royaume de Sindhia.

Royaume de Nepal.

Territoires soumis aux Portugais, aux Français et aux Danois, ou Inde Portugaise, Française et Danoise. Voyez l'*Asie Portugaise, Française et Danoise*.

Royaume des Maldives.

Empire Anglo-Indien.

La plus grande partie de cette vaste contrée formait au commencement du siècle passé un des plus puissans empires du monde, connu sous le nom de l'*empire du Grand-Mogol*. Pendant la longue anarchie qui suivit l'invasion de Nadir-châh, les soubahs et les nababs se rendirent indépendans chacun dans leur province respective; plusieurs nations belliqueuses sortirent de leurs montagnes et envahirent les pays qui étaient à leur portée; les rois de Kaboul, et de Maïssour, les Seïkhs, les Maharattes, le Nizdam et les Anglais se disputèrent le riche héritage d'Akbar et d'Avrangzeb. La bravoure personnelle d'un gouverneur de la Compagnie Anglaise, l'adroite politique d'un autre, la sagesse et la loyauté d'un troisième, secondées par des circonstances plus ou moins favorables, rendirent en peu d'années les Anglais maîtres de presque toute l'Inde, et offrirent de nos jours le spectacle encore nouveau dans les annales du monde, d'une poignée d'Européens à la solde d'une compagnie de commerce, conquérant un des plus riches empires de la terre et gouvernant tranquillement plus de cent millions d'Asiatiques.

CONFINS. Au *nord*, la confédération des Seïkhs, l'empire Chinois (le Tibet et le Boutan) et le Nepal. A l'*est*, les territoires de l'Inde-Transgangétique qui sont dépendans ou tributaires des Anglais, et le golfe du Bengale. Au *sud*, l'Océan-Indien. A l'*ouest*, le golfe d'Oman, les principautés du Sindhy et le royaume de Lâhore.

FLEUVES. Comme cet empire embrasse toutes les côtes de l'Inde, à quelques fractions près, nous renvoyons aux pages 705 et 706 pour tout ce qui les regarde, afin d'éviter les répétitions.

DIVISIONS ADMINISTRATIVES et TOPOGRAPHIE. On doit partager l'Inde-Anglaise en deux parties distinctes :

Les Possessions immédiates de l'Angleterre, qui sont gouvernées par le roi : c'est la partie la moins considérable; elle ne comprend que l'île de Ceylan, qui forme le gouvernement de ce nom.

Les Possessions de la Compagnie des Indes-Orientales, où il faut distinguer encore les *Possessions médiates* et les *Possessions immédiates*. Celles-ci forment un des états les plus riches et les plus puissans du globe. Elles embrassent les plus belles provinces du ci-devant empire du Grand-Mogol, et sont régies par des employés choisis par la compagnie. Ces vastes territoires forment trois grands gouvernemens nommés : *présidence de Calcutta*, *présidence de Madras* et *présidence de Bombay*. Chacune de ces grandes divisions est subdivisée en *districts* administrés par un juge, par un receveur général et par d'autres employés. Les districts sont encore subdivisés en *pergannahs*. Il y a des districts qui ne contiennent pas de pays immédiats proprement dits; leur territoire est entièrement composé de plusieurs principautés médiates, dont les princes ou radjas jouissent d'une autorité si bornée qu'on doit les regarder plutôt comme de grands propriétaires que comme des souverains vassaux ou tributaires. Les districts de la province d'Orissa, celui de Sirmore dans le Gherwâl en offrent des exemples. Dans la rédaction du tableau ci-dessous, on a cru pouvoir omettre sans inconvénient les petits

districts du Gandwânâ, du Guzerate et autres trop nombreux et trop petits pour y trouver place. D'après la nouvelle charte, la présidence de Calcutta doit être séparée en deux : celle du *Fort-William* ou de *Calcutta* et celle d'*Allahâbâd*. Quoique cette dernière ville ait été définitivement désignée pour être la capitale de la nouvelle présidence, nous n'avons pas encore les moyens d'indiquer les provinces qui doivent la former. Il paraît cependant probable qu'elle se composera des provinces d'*Allahâbâd*, d'*Aoudh*, d'*Agra*, de *Delhi*, de *Gherwâl*, d'*Adjmîr*, de *Gandwânâ;* toutes les autres resteront à la présidence de Calcutta. Nous verrons dans la description de l'Afrique ce qui concerne l'*île de Ste-Hélène*, qui n'appartient plus à la Compagnie, et nous y décrirons celle de *Socotora*, qu'elle a achetée depuis quelques années et qu'elle a fait immédiatement occuper par ses troupes.

Les *Possessions médiates* sont gouvernées par leurs princes respectifs, dont plusieurs ne sont que vassaux ou alliés de la Compagnie, mais dont le plus grand nombre lui paie un tribut. Les troupes anglaises forment la partie principale des garnisons de leurs places fortes. Quelques-uns de ces princes possèdent des territoires aussi vastes et aussi peuplés que ceux de certaine puissance européenne du second ordre. Les possessions médiates sont inégalement partagées entre les trois présidences de Calcutta, de Madras et de Bombay. Le tableau suivant offre les divisions actuelles politiques et administratives de l'empire Anglo-Indien. Le nombre et les limites de quelques districts, surtout de ceux qui forment les présidences de Calcutta et de Bombay, offrent encore beaucoup de vague et d'incertitude. Nous n'avons pu résoudre nos doutes ni en consultant la dernière édition de l'*East India Gazetteer* que M. Hamilton a publiée en 1828, ni en examinant la carte publiée par M. Cary à Londres en 1830. Nous devons ajouter qu'il paraît que l'important et riche *royaume de Maïssour* a perdu entièrement son indépendance et qu'il a été réuni aux possessions immédiates de la Compagnie. Cependant, comme nous n'avons encore vu aucun document officiel relatif à ce changement, nous avons cru devoir lui laisser la place que nous lui avons assignée dans la première édition de l'Abrégé. Les noms entre parenthèses sans être précédés d'un astérisque sont écrits d'après l'orthographe anglaise, qui, malgré les justes réclamations de plusieurs savans, continue encore au grand détriment de la science à être employée presque exclusivement par tous les géographes et tous les cartographes du continent de l'Europe et de l'Amérique. Nous avons cru devoir faire cette addition à ce tableau pour en rendre la lecture plus facile et pour aider le lecteur à retrouver sur les cartes les noms qu'il renferme. Nous avons déjà signalé ailleurs tout ce que nous devons à l'obligeante amitié de M. Klaproth pour ce qui concerne la description de l'Asie.

POSSESSIONS IMMÉDIATES DE LA COMPAGNIE.

ANCIENNES PROVINCES.	DISTRICTS ACTUELS.	CHEFS-LIEUX, VILLES PRINCIPALES.
PRÉSIDENCE DE CALCUTTA.		
BENGALE	*Calcutta* ou les 24 pergannahs.	CALCUTTA; *Barrakpour*, *Tchinsoura* (Chinsura); *Badjdadj* (Budgebudge).
	Naddiâ (Nudea)	Nâddiâ, collége hindou célèbre.
	Haglî (Hoogly).	Haglî; *Kirpoy*, *Tchandarcâna*.
	Djiessore (Jessore)	Morlay (Moorley); l'île *Sagor* ou *Gangasagara*, importante par son temple hindou et célèbre par son port et par la salubrité de son climat.
	Bâkergandj (Backergunge).	Barisal; *Bâkergandj;* l'île *Dekkin-Chabazpour*, salines immenses.
	Tchittagong (Chittagong).	Islamâbâd; les îles : *Maskal*, *Sandip* (Sundeep) à l'embouchure du Megna, jadis repaire des pirates; *Hattia*, salines.
	Tiperah	Kamilla; *Lak'ipour* (Luckipoor).
	Dakka-Djelalpour.	Dakka; *Narraïngandj; Sounergong*.
	Moymansingh (Mymunsingh).	Nassirâbâd; *Sirâdjgandj*, la petite principauté de Sasang (Susung) dont le chef-lieu est *Diradjpour*.
	Silhet	Silhet; *Azmerigandj; Laour*.

ANCIENNES PROVINCES.	DISTRICTS ACTUELS.	CHEFS-LIEUX, VILLES PRINCIPALES.
	Rangpour (Rungpoor).	Rangpour; ***Dhap***, ***Tchilmary***, pélerinage hindou; ***Rangamatty***, une des anciennes capitales du Bengale, réduite à 250 maisons; ***Goâlpârâ***.
	Dinâdjpour (Dinagepour).	Dinâdjpour; ***Mâldah;*** les ruines de ***Gour; Bhawânipour***, célèbre par le grand marché qu'on y tient en avril.
	Pourniâh (Purneah).	Pourniâh; ***Nâthpour; Kasbâh***.
	Radjchahi (Rajshahy).	Nattore; ***Bâltch; Râdjemahal***.
	Birboum (Birboom).	Soury; ***Surroul; Baidyanâth***, célèbre pélerinage hindou.
	Mourchidâbâd (Moorshedabad).	Mourchidâbâd; ***Djangipoure; Kassim-bazar*** (Cassin-buzar).
	Bardwân (Burdwan.	Bardwân; ***Catwâ*** (Cutwa).
	Midnapour.	Midnapour; ***Djellassore; Bâgri***, jusqu'en 1816 repaire de voleurs; ***Pipley***.
	Princ. de Kôtch-Bahâr (Cooch-Bahar).	Bahâr (Beyhar), siége du radja tributaire, dont dépend cette principauté.
BEHAR	***Behâr*** (Bahar)	Patna; ***Behâr; Gaya; Dinapour; Daoudnâgar; Bar; Islamgandj***.
	Râmghar (Ramghur).	Tchittra; ***Râmghar***. La principauté de Tchata Nagpour, dont ***Bârva*** (Burwa) est le chef-lieu.
	Boglipour (Boglipoor).	Boglipour; ***Monghir; Sitakand; Tchampanâgar***.
	Tirhout (Tirhoot).	Hayipour.
	Sâran (Sarun).	Tchhaprâ; ***Mandji*** (Manjee); ***Boggah***.
	Châhâbâd (Shahabad).	Arrah; ***Rhotas***, grandes fortifications, temples et restes imposans.
ALLAHABAD	***Allahâbâd***	Allahâbâb; ***Karrâ; Fattihpour*** (Futtehpoor); ***Châhzapour***.
	Djouanpour (Juanpoor).	Djouanpour; ***Zafferâbâd; Azimghar*** (Azimghur).
	Benares.	Benares (*Varanachi; ***Ghazipour***.
	Mirzapour.	Mirzapour; ***Ramnagour; Bidjïghar*** ou ***Bidzegour***.
	Bandelkhand (Bundelkund).	Banda; les imposantes ruines de ***Mahobah; Tchatterpour?; Kallinger***.
	Kâpour (Caunpoor).	Kâpour.
AOUDH (Oude)	***Gârakpour*** (Goruckpoor).	Gârakpour; la petite principauté de Butoul, dont ***Khas-Butoul*** est le chef-lieu.
AGRA	***Agra***	Agra; ***Fattihpour*** (Futtehpoor); ***Mathoura*** ou ***Mathra; Bindrâband*** (Bindrabund), péler. hindou.
	Etaweh	Minpour; ***Kanoudj*** (Kanoje; * Kânyakoubdja; ***Etaweh***.
	Farrakhâbâd (Furruckabad).	Farrakhâbâd; ***Fattihghar*** (Futtehghur).
	Kalpi	Kalpi; ***Djalouan***.
	Alighar (Alighur).	Alighar; ***Noh***.
DELHI	***Delhi***	Delhi (* Dilli) ou Dehli; ***Rewary; Paniput***, batailles de 1525 et 1762; ***Chamli; Sonepat***.
	Bareily	Bareily; ***Tchilkyah***.
	Morâbâd.	Morâbâd; principauté de Rampour, dont ***Rampour*** est le chef-lieu; ***Ragginâ; Nadjibâbâd***.
	Sâhâranpour (Saharunpoor).	Sahâranpour; ***Hardwar*** (Hurdwar).
	Merout	Merout; ***Anopchihr;*** les ruines d'***Hastinâpour*** (* Hastinâ-nagara); ***Sirdhamâ***, siége d'un radja tributaire.
	Harriânâ (Hurriana).	Hansi; les ruines d'***Hissar***.
GHERVAL (Gurwal)	***Sirinagur*** (Serinagur).	Sirinagur; ***Dewaprayaga, Gangotri, Kedernath*** et ***Bhâdrinath***, pélerinages hindous; ***Barahat***, résidence du radja du Gherwâl.

ANCIENNES PROVINCES.	DISTRICTS ACTUELS.	CHEFS-LIEUX, VILLES PRINCIPALES.
	Kemaon (Kumaon)....	Almora; *Djosimath* (Josimath); *Badrinath;* le *Païnkhandi* et le *Bhoutant* habités par des Bhoutias.
	Sirmore.............	Raïnghar (Raeenghur); *Nahan*, chef-lieu de la principauté de Sirmore; *Belaspour*, de celle de Kahlore; *Rampour*, de celle de Bassâhir, quoique le radja depuis quelque temps réside à *Seran*.
Adjmîr (Ajmeer)........	*Adjmîr*.............	Adjmîr, ville florissante par son commerce et qui s'accroît tous les jours; on porte à 25.000 âmes sa population actuelle; *Pouchkour* (Pooshkoor, Pokur), ville importante par son temple renommé et par sa grande foire.
Orissa................	*Singboum* (Singhboom).	Singboum, résidence d'un radja qui jusqu'à ces derniers temps vivait de vols.
	Kandjiar (Kunjeur)...	Kandjiar, siége d'un radja.
	Moharbandj....... (Mohurbunge).	Hariorpour, siége du radja.
	Balassore..........	Balassore; la principauté de Nilghar, dont *Nilghar* est la capitale.
	Kattâk (Cuttack)......	Kâttak; *Ramghar* (* Ramaghara). Plusieurs petites principautés sont comprises dans ce district.
	Khourdah (Khoordah).	Khourdahgar, siége d'un radja; *Djaggernâth* (Juggernauth).
Gandwana (Gundwana)........................		Djabbalpour (Jubbulpoor); *Ghârrâ*, jadis capitale du Gandwânâ, maintenant presque déserte; *Radjeghar*, résidence d'un radja de Tchandaïl; *Bandougour; Soukpour*, résidence d'un radja dans le pays des sauvages *Tchohan; Sohadjpour*, résidence d'un radja; *Omerkantak* (Omerkuntuc), pélerinage hindou; *Soumboulpour*, siége d'un radja; *Sohnpour*, siége d'un radja; *Mandlâh*.

Inde-Transgangétique. Voyez, pour cette partie, l'Inde-Transgangétique Anglaise dans le chapitre suivant.

PRÉSIDENCE DE MADRAS.

ANCIENNES PROVINCES.	DISTRICTS ACTUELS.	CHEFS-LIEUX, VILLES PRINCIPALES.
Karnatic (Carnatic)	*Madras*.............	Madras.
	Tchinglepet........ (Chingleput).	Tchinglepet; *Kondjeveram; Meliapour* (St-Thomé); *Kovelong* (* Saadet-Bender), grandes ruines; *Sadras; Mâhâbâlipouram*.
	Nellore.............	Nellore; *Vinkatigherry* et *Kalastry* avec des mines de cuivre.
	Arkot Septentrional.	Arcot, *Vellore*, *Tripetty*, pélerinage hindou; *Paliakate*.
	Arkot Méridional....	Veradâtchellam (Verachelum); *Trinomalli; Kuddalore; Porto-novo; Tchillanbaram*, pélerinage hindou.
	Tandjaore (Tanjore).	Tandjaore; *Kombakonum* (Combooconum), pélerinage hindou; *Nagore; Negapatam; Poudoukotta*.
	Tritchinapali.....	Tritchinapali; l'île *Seringham* formée par le Kaveri, pélerinage hindou.
	Madoura...........	Madoura; *Dindigoul*.
	Chevâganga (Chevagunga).	Chevâganga, résidence d'un radja; *Ramnad*, résidence d'un radja; l'île de *Ramisseram*, pélerinage hindou.
	Tinevelly............	Tinevelly; *Pallamkotta*, *Tutikorin*, pêche de perles.
Koïmbatour...........	*Koïmbatour*........ (Coimbatoor).	Koïmbatour; *Satimangalum; Eroad*.
	Salem et Barramahal.	Salem; *Ryacotta; Vencattagherry; Kistnagherry*.

ANCIENNES PROVINCES.	DISTRICTS ACTUELS.	CHEFS-LIEUX, VILLES PRINCIPALES.
MAÏSSOUR (Mysore)	*Seringapatam*	Seringapatam.
MALABAR	*Malabar.*	Kalikut? Kotchin? *Kranganore; Malatchery; Kolangadu; Ponany*, siége du *tanyoul* ou grand-prêtre des Moplays et jadis repaire de corsaires; *Baypour* (Sulthanpatnam); *Merkara*, siége du radja de Kourg (Coorg): *Kananore; Tellichery.*
KANARA	*Kanara*	Mangalore; *Djemâlâbâd; Ieunour* (Einuru), temples célèbres de Djaïnas; *Barcelore; Battecollah*, temple des Djaïnas; *Onore; Ankola; Sounda.*
BALAGHAT (Balaghaut)	*Bellary*	Bellary; *Adoni; Gouty* (Gooty); Karnoul; Mourikonda, pélerinage hindou.
	Kaddâpâh (Cuddapah).	Kaddâpâh; *Sidout; Gandikotta.*
CIRCARS DU NORD	*Gantour* (Guntoor).	Gantour; *Kondavir; Nizampatam.*
	Mazulipatam	Mazulipatam; *Ellore; Sikakollum; Coudapilly.*
	Râdjâmandri (Rajumudry).	Râdjâmandri; *Modapollam; Koringa.*
	Vizagapatam	Vizagapatam; *Bimilipatam; Semitchâllam*, pélerinage hindou.
	Gandjam (Ganjam)	Gandjam, pagode célèbre; *Goumsur; Cicacole* (* Baplus-Bander).

PRÉSIDENCE DE BOMBAY.

AURANGABAD (Aurungabad).	*Bombay* (île)	BOMBAY; *Mahim.*
	Djounir ou *Sounur* (Jooneer).	Pouna; *Tchintchour; Djedjarry; Merud; Loghur; Karly.*
	Kalliani	Kalliani; *Râdjâpour; Auhtah; Nagotama; Paully; Panwell; Basseïn.*
	Djowâr (Jowaur)	Djowâr.
	Baglana.	Sallier; ce district est le pays originaire des Maharattes.
	Sanganmir (Saungumnere).	Sanganmir; *Nâssak*, pélerinage hindou.
	Ahmednagar.	Ahmednagar (Ahmednuggur).
	Perraïnda.	Perraïnda.
	Solapour.	Solapour.
	Akalkotta.	Akalkotta (Akulkotta).
BEDJAPOUR (Bejapoor)	*Konkan Septentrion.*	Tanna? et *Kennery* dans l'île Salsette; les îles *Elephanta* et *Dorun* ou *Karandja; Dabul?; Djaïghar* ou *Zyghar; Viziadroug; Kheir.*
	Konkan Méridional.	Raïpour?; *Gheriah*, jadis capitale d'un état de corsaires; *Atchera; Tchikoury, Gokâk; Fort-Victoria* (*Bankout).
	Bedjapour	Bedjapour.
	Annagoundy.	Annagoundy (* Bisnagar); *Kamlapour.*
	Darwar	Darwar (* Nassirâbâd); *Houbly; Gadjantarghar* (Gujunderghur); *Asirghar* (Asseerghur)?
KANDEICH (Candeish)	*Gaulna*	Gaulna; *Tchandore; Malligâm*; plusieurs tribus de *Bhils* (Bheels).
	Kandeich	Nândode? *Talnere.*
	Meiwar.	Sulthanpour? *Bedjaghar.*
GUZERATE (Gujerat)	*Surate*	Surate; *Bulsau.*
	Barotch.	Barotch (Broach); *Sinnore?; Djmbosier* (Jumbosier).
	Kaïra	Kaïra; *Bidjapour* (Beejapoor); *Rhaunaggar; Pourbander* (Poorbunder), résidence d'un radja.
	Ahmedâbâd	Ahmedâbâd.

POSSESSIONS MÉDIATES DE LA COMPAGNIE.

ROYAUMES et PRINCIP. actuels.	ANCIENNES PROVINCES où ils sont placés.	CHEFS-LIEUX, VILLES PRINCIPALES.
PRINCIPAUTÉ DE DJEYPOUR (Jeypoor).	*Adjmir* (Ajmeer).....	Djeypour (Jyenagour); *Amber; Rampoura* (Rantampoor).
PRINCIP. DE KOTAH......	*Adjmir* (Ajmeer).....	Kotah; *Gagroun; Châhâbâd.*
PRINCIP. DE BOUNDI	*Adjmir* (Ajmeer).	Boundi; *Patun.*
PRINCIP. D'ODEYPOUR ou DE MEWAR.	*Adjmir* (Ajmeer).....	Odeypour (Odeypoor); *Tchitore; Sarowy.*
PRINCIP. DE DJOUDPOUR ou DE MARWAR.	*Adjmir* (Ajmeer).....	Djoudpour (Joudpoor); *Palli* (Pallee); *Nagore; Mirta* (Meerta); *Djallore* (Jallore); *Siouannou* (Seewannu).
PRINCIP. DE TONK.......	*Adjmir* (Ajmeer).....	Tonk; et *Seronge* dans le Mâlwâ.
PRINCIP. DE DJESSALMIR (Jesselmere).	*Adjmir* (Ajmeer).	Djessalmir, ville principale de cette principauté partagée entre plusieurs chefs; elle est commerçante et compte près de 20,000 âmes.
PRINCIP. DE BIKANIR.....	*Adjmir* (Ajmeer).....	Bikanir (Bicanere); *Tchorou* (Choroo).
PAYS DES BHATTIES.	*Adjmir* (Ajmeer).	Bhatnir, résidence des principaux chefs qui partagent entre eux la domination de ce pays. *Fattihâbâd* (Futtehabad). *Raniah* et *Biranah*, villes appartenant à des chefs indépendans les uns des aut.
PRINCIP. DE KATCH......	*Katch* (Cutch).	Bhoudj (Bhooj); *Mandâvie; Andjar.*
ROYAUME DE BARODA.	*Guzerate* (Gujerat).	BARODA; *Powânghar; Kappervourdie* (Kuppurwunge); *Pattan* (Puttun), jadis capitale de tout le Guzerate; *Pâlhânpour*, siége d'un radja tributaire; *Disa* (Deesa); *Rhâdânpour;* l'île *Bate*, pélerinage hindou; *Dwaraka*, pélerinage hindou; *Djanâghar* ou *Soreth* (Junaghur), siége d'un radja tributaire; *Wankanir*, résidence d'un radja tributaire. Une partie du *Pays des Katties.*
PRINCIP. DE BANSWARA.	*Guzerate*...........	Banswara.
PRINCIP. DE THERAD.....	*Guzerate.*	Therâd (Theraud).
PRINCIP. DE TURRAH.	*Guzerate*...........	Turrah (*Thearah*); plusieurs tribus de *Coulies.*
PRINCIP. DE DUBBOÏ......	*Guzerate*...........	Dubboï.
PRINCIP. DE NOANAGAR...	*Guzerate*...........	Noanagar (Noanagur), pêche de perles.
PRINCIP. DE GOUNDAL.	*Guzerate*...........	Goundal (Goondul).
PRINCIP. DE KAMBAYA.	*Guzerate.*	Kambaya (Kambay).
ROYAUME INDOUR (Indore).	*Mâlwâ*..............	INDOUR; *Pâkkandy; Mandessor, Godra?* dans le *Guzerate.*
PRINCIP. DE BOPAL......	*Mâlwâ*..............	Bopâl (Bhopaul); *Islamnagar.*
PRINCIP. DE DHARA.	*Mâlwâ.*	Dhara (Dharanuggur); *Mundow?*
PRINCIP. DE REWAH.....	*Allahâbâd.*	Rewah; *Mow.*
PRINCIP. D'IHANSI.	*Allahâbâd*..........	Ihansi.
PRINCIP. DE TEHRI......	*Allahâbâd*..........	Tehri (Tehree).
PRINCIP. DE PANNAH.	*Allahâbâd.*	Pannah; riches mines de diamans.
PRINCIP. DE KAROLI.....	*Agra*...............	Karoli.
PRINCIP. DE BHARTPOUR..	*Agra.*	Bhartpour (Bhurtpoor); *Dig; Biana? Weyre; Kombhère*, grande fabrication de sel.
PINCIP. DE DHOLPOUR.	*Agra*...............	Dholpour (Dholpoor).
PRINCIP. DE MATCHERRY (Macherry) ou MEWAT.	*Agra.*	Alvar, place très forte; *Matcherry; Tedjarah*, jadis capitale du Mewat; *Alinaggar* ou *Ghosauly.* Les *Matcheties*, tribu très féroce.
ROYAUME D'AOUDH.......	*Aoudh* (Oude)........	LUKNOW; *Manikpour; Bangoula* ou *Feïzâbâd; Aoudh; Sulthanpour; Baraitch; Khyrâbâd.*
SIRHIND ou PAYS DES SEIKHS.	*Delhi*..............	Pattialah, résidence du plus puissant prince des Seïkhs vassaux, *Thanesar*, résidence d'un prince vassal et pélerinage hindou; *Sirhind*, jadis grande et florissante, aujourd'hui une masse informe de ruines; elle appartient ainsi que *Lûdiana* (Ludheeana), à deux princes seïkhs vassaux; Lûdiâna est en outre une des principales places d'armes des Anglais.

ROYAUMES ET PRINCIP. actuels.	ANCIENNES PROVINCES où ils sont placés.	CHEFS-LIEUX, VILLES PRINCIPALES.
PRINC. DE KOLAPOUR.	*Bedjapour*..........	Kalapour; *Malkapour* (Mulkapoor); *Kalgong* (Culgong). Ce petit état maharatte figure beaucoup dans l'histoire de l'Inde de ces derniers temps par ses agressions sur les états voisins, par ses dissensions domestiques et par ses pirateries sur la côte de Malabar, dont Malwan était le principal repaire.
ROYAUME DU DEKKAN....	*Haïderâbâd*........ (Hyderabad).	HAÏDERABAD: *Golconde; Ghanpour* (Ghunpoor); *Palountchâh.*
	Bider (Beeder)........	Bider; *Kalbergâ; Nandere*, pélerinage, et depuis 1818 collége seikh célèbre.
	Berar...............	Ellitchpour; *Amrawatty; Mulkâpour.*
	Avrangâbâd.... ... (Aurungabad).	Avrangâbâd; *Davletâbâd; Rozah; Ellora.*
	Bedjapour (Bejapoor).	Sâkkar; *Kopâl* (Copaul).
ROYAUME DE NAGPOUR	*Gandwânâ* (Gundwana)	NAGPOUR, *Deoghar* (Deoghur); *Ramtek*, pélerinage hindou; *Chaupour; Rattanpour* dans le sauvage district de Tchotisghar (Choteesghur); *Mahadeo*, pélerinage hindou: *Ryepour; Tchanda; Wyraghar*, mines de diamans jadis très riches.
ROYAUME DE SATARAH....	*Bedjapour* (Bejapoor).	SATARAH, *Mahabillysir; Merritch; Panderpour* (Punderpoor), pélerinage hindou; *Hattâny* (Huttany).
ROYAUME DE MAÏSSOUR...	*Maïssour* (Mysore)....	MAÏSSOUR; *Bangalore; Tchinapatam; Tchikanhually; Maïlkotta; Pedda-Balapour; Srâvânâ-Belgalâ; Bednore; Simoga; Ikery*, où l'on voit les ruines d'une ville qu'on dit avoir compté 100,000 maisons; *Tchitetteld-roug; Sera; Kolar.*
ROY. DE TRAVANKORE....	*Malabar*............	TRIVANDERAM; *Trâvankore; Porka; Koulan; Andjenga.*
ROYAUME DE KOTCHIN....	*Malabar*............	TRIPONTARY; *Kolan; Verapolly.*
PRINCIP. DE SIKKIM.	*Nepal* (Nepaul).	Sikkim; *Dardjiling; Nayri; Nagarkote*, passage célèbre et important. Ce petit état, régi par un prince tibetain, n'est qu'allié des Anglais. Sa position entre le Nepal, le Boutan et le Bengale lui donne une grande importance sous le triple rapport politique, militaire et commercial.

LES LAKEDIVES, groupes d'innombrables écueils, parmi lesquels se trouvent 19 îlots, habités par des Moplays et régis par un prince vassal des Anglais. *Ameni* est, selon M. Hamilton, le plus grand îlot de cet archipel.

POSSESSIONS IMMÉDIATES DE L'ANGLETERRE.

CEYLAN (Ceylon)................................	COLOMBO: *Negombo; Tchkhilau* (Chilaw), *Candy* (* Maha-neuva); *Point de Galle; Matoura; Battikalo; Trinkomali; Damboulou;* les petites îles *Jafnapatam*, où se trouve *Jafnapatam*, et *Manaar; Kondatchy.*

Dans la PRÉSIDENCE DE CALCUTTA on trouve: CALCUTTA, située dans un terrain marécageux et encore assez malsain, sur la rive gauche d'un bras du Gange, nommé Haglî ou Hougly par les Européens; ce bras forme un port capable d'admettre des vaisseaux de 500 tonneaux. Les maisons qui bordent la route à quelques milles de Calcutta, ainsi que celles de cette métropole, sont couvertes de chaume ou de feuilles; la plupart sont précédées de petites galeries, et presque entièrement construites avec des nattes et des bambous. Celles qui servent d'habitations aux musulmans et aux Hindous de la classe moyenne, sont en briques; elles ont des toits plats et des croisées très étroites. Tout un quartier de Calcutta ne renferme que des huttes de ce genre et quelques bazars à demi ruinés. En général, on peut dire que Calcutta est partagée en deux quartiers, dont

l'architecture est entièrement différente : celui de la *Ville Noire,* mal bâti avec des rues sales et étroites: nous venons d'indiquer les misérables constructions qui le composent; et celui du *Gouvernement,* dit aussi le faubourg de *Tchauringhy* (Chowringhy). Celui-ci, où résident les Anglais et les Européens, est très bien bâti, et rappelle, dit l'évêque Heber, à s'y méprendre, l'aspect de Saint-Pétersbourg : les maisons y ressemblent à des palais. Les principaux bâtimens sont : le *palais du gouvernement,* édifice aussi remarquable par son architecture que par son étendue : c'est le plus beau de la ville; l'*hôtel-de-ville;* la *cour de justice;* les deux *eglises anglicanes,* celles des *presbytériens* et quelques-uns des temples consacrés aux autres cultes. On peut ranger aussi parmi les principaux édifices de Calcutta ceux qui appartiennent aux établissemens publics et aux institutions philanthropiques les plus importantes. Mais nous ferons observer que les temples hindous et les mosquées sont en général petits, bas et mal situés, et que cette capitale n'offre aucun *basar* qu'on puisse comparer à ceux qui font l'ornement des villes de la Perse et de l'Asie Ottomane; cependant ce genre de bâtiment serait de la plus haute utilité dans un climat comme celui de Calcutta, où le soleil et la pluie sont très incommodes. Auprès de Calcutta est situé le *Fort William,* remarquable par son étendue, sa force et sa belle construction : c'est la forteresse la plus régulière et la plus importante de toute l'Inde; on vante surtout ses vastes casernes, son bel arsenal, la fonderie de canons et d'autres établissemens semblables. Quoique Calcutta soit habitée par un si grand nombre d'Hindous et d'autres nations asiatiques, elle offre presque toutes les institutions et presque tous les amusemens des grandes villes de l'Europe. Ses principaux établissemens scientifiques et littéraires sont : le *collége du Fort William,* espèce d'université, où les élèves, sortis de Haileybury, dont nous avons parlé à la page 489, viennent achever leur éducation; peut-être cet établissement a-t-il cessé d'exister, sa suppression ayant été décrétée il y a quelques années; le *collége samscrit du gouvernement;* la *medressé* ou le *collége mahométan du gouvernement,* le *collége épiscopal* (bishop's collége); le *gymnase de Calcutta* (the Calcutta grammar school); l'*académie arménienne ;* l'*école de commerce ;* l'*école des jeunes filles indiennes,* et plusieurs autres établissemens d'instruction; la *société asiatique,* qui est le premier corps savant de l'Asie : elle publie des mémoires auxquels on doit des renseignemens précieux sur l'histoire, la géographie, les productions et les antiquités de cette partie du monde; la *société de médecine et de phrénologie :* elle publie aussi des mémoires; le *théâtre;* le *jardin botanique,* où l'on cultive les végétaux les plus rares de tous les climats; c'est peut-être le plus bel établissement de ce genre situé hors de l'Europe. Calcutta possède plusieurs *typographies.* En 1814 on n'y publiait que la gazette du gouvernement. En 1820 on créa 5 journaux. En 1830 on comptait 33 journaux et recueils périodiques. En 1833 on publiait à Calcutta 48 journaux, 3 recueils politiques, 10 recueils hebdomadaires, 6 mensuels, 4 trimestriels et 6 annuaires. 14 journaux étaient rédigés en bengali, un en persan et un en bengali et en anglais. Plusieurs de ces journaux, même des journaux anglais, appartiennent à des Hindous. Cette ville, qui n'était encore qu'un village en 1717, est devenue sous la domination anglaise la *capitale de toute l'Inde,* puisqu'elle est la résidence du gouverneur général; en moins d'un siècle elle est devenue une des métropoles les plus riches, les plus commerçantes et les plus peuplées de l'Asie. C'est parmi ses habitans asiatiques qu'on trouve des fortunes qu'on peut comparer à celles des Rotschild et des Baring de l'Europe; le mouvement de son commerce égale celui des premières places du globe, et sa population, y compris celle de ses environs immédiats, dépasse sûrement 600,000 âmes. Beaucoup d'Arméniens et des négocians du pays ont adopté les voitures et quelques-uns des usages des Anglais, tout en conservant leurs costumes particuliers; de manière qu'on voit souvent les bonnets pointus des uns et les turbans aplatis des autres, dans des calèches, des landaus ou des phaétons. Depuis quelques années Calcutta est le siége d'un évêché anglican, dont la juridiction s'étend presque sur toutes les églises de cette religion, établies dans les Indes-Orientales.

A quelques milles de distance on trouve : BARRAKPOUR, gros village, bien bâti, où logent les troupes de la province de Bengale; on y remarque la belle *maison de campagne du gouverneur général,* avec un vaste parc tenu à la manière européenne, dont la verdure contraste avec la végétation si différente des campagnes qui l'environnent; on doit aussi nommer la volière et la ménagerie, les deux princi-

paux établissemens de ce genre que possède l'Inde. Sirampour (Serampoor), jolie petite ville d'environ 13,000 âmes, bâtie presque entièrement à la manière européenne, située sur la rive droite de l'Haglî, vis à-vis de Barrakpour. C'est la résidence du gouverneur général de la petite partie de l'Inde qui appartient au roi de Danemark. Les richesses qu'y avait accumulées le commerce que faisaient ses habitans à la faveur de son pavillon neutre pendant les premières années de la dernière guerre entre les Français et les Anglais, en avaient fait une des principales places de l'Inde. Quoiqu'elle soit bien déchue sous ce rapport, sa situation agréable et le bas prix de tous les objets les plus nécessaires à la vie y attirent un grand nombre d'Anglais qui préfèrent son séjour à celui de Calcutta. Depuis quarante ans Sirampour est le siége principal des *missionnaires Baptistes* institués dans le but philanthropique de convertir les Hindous. Ces missionnaires dirigent un *collége* où l'on élève non-seulement les chrétiens indigènes, mais même les jeunes gens qui professent encore le Brahmanisme et le Mahométisme. La traduction de la Bible dans toutes les langues de l'Inde et en plusieurs autres de l'Orient a donné une grande célébrité à la belle *typographie* établie dans cette ville par les Baptistes, sous la direction de l'estimable docteur Carey. Nous ajouterons que cette ville possède une *société asiatique* et qu'on y publie les *Transactions de la société agricole et horticole de l'Inde*.

Plus loin, et dans un rayon de 20 milles, on trouve: Tchandernagor ou Chandernagore, sur la rive droite de l'Haglî, dans une position élevée et pittoresque, assez grande ville déchue, avec des rues alignées et bien pavées, des maisons à deux étages, bâties en briques et en mortier et blanchies extérieurement, avec des toits plats, suivant la construction générale adoptée dans l'Inde. Les navires n'y remontent plus et ne pourraient le faire qu'avec difficulté. Tchandernagor appartient aux Français, qui se sont engagés à ne pas rétablir ses fortifications détruites par les Anglais pendant la dernière guerre. Tchisoura (Chinsura), autre jolie petite ville, naguère appartenant aux Hollandais, qui l'ont cédée à l'Angleterre avec tout le reste de leurs possessions sur le continent Asiatique. Hougli (Hoogly), assez grande ville, très déchue en comparaison de ce qu'elle était lorsque, dans le XVIe siècle, les Portugais, les Français, les Anglais, les Hollandais et les Danois y avaient établi leurs comptoirs. Plus loin encore, à 56 milles au nord-ouest de Calcutta, est située Bardwan (Burdwan), assez grande ville, dont la population s'élève à 54,000 âmes.

Dakka, sur la rive gauche du Bori-Gange ou Vieux-Gange, grande ville, mal bâtie, jadis capitale de tout le Bengale, et maintenant siége d'une cour d'appel. Ses manufactures, quoique beaucoup déchues, sont encore assez nombreuses et florissantes ; on y fabrique les plus belles mousselines de l'Inde. M. Hamilton lui accorde 200,000 habitans, nombre que le magistrat de cette ville ; M. Master, portait à 800,000 et que le *Missionary Register* de 1828 réduisait à 150,000 !

Mourchidabad (Moorshedabad), sur le Gange, capitale du Bengale depuis 1704 jusqu'en 1771, et maintenant siége d'une cour d'appel et de la famille du dernier nabab du Bengale pensionné par les Anglais. Cette ville est très grande et très industrieuse, mais mal bâtie; M. Hamilton lui accorde 165,000 habitans d'après le nombre des maisons qu'elle avait en 1814. L'*Aina-Mahâl*, où demeure actuellement le nabab pensionné, est un bel édifice construit dans le goût européen.

Dans ses environs immédiats on voit les ruines du magnifique *palais* bâti sur le *Mouti djil* (le lac des perles) par le nabab Aliverdi khan, mort en 1756. Un peu plus loin on trouve: Kassim-bazar, ville d'environ 25,000 habitans, florissante par son commerce et par ses fabriques de coton et de soie, et regardée comme le port de Mourchidâbâd. Burhampour, une des six grandes stations militaires de l'Inde; on loue beaucoup l'étendue et la beauté des *casernes* et des maisons où logent les officiers.

Plus loin; et dans un rayon de 62 milles, on trouve: Maldah, ville industrieuse d'environ 18,000 âmes, remarquable par les ruines de l'immense ville de *Gour;* cette dernière s'étendait le long du Gange et occupait un espace de 60 milles carrés anglais en y comprenant les faubourgs; en admettant qu'elle fût aussi peuplée que Calcutta, et n'estimant la population de cette dernière qu'à 500,000 âmes et sa surface qu'à 15 milles carrés, Gour aurait eu deux millions d'habitans: l'Ayen-Akbery, vers l'an 1598, lui accordait 1,200.000 familles, nombre qui nous paraît fort exagéré. Plusieurs villages bâtis sur l'emplacement de cette ville ruinée, et ses débris ont servi depuis deux siècles à la construction et à l'embellissement de Mourchidâbâd, de Mâldah, de Râdjemahal et même de Dakka. On reconnaît encore les vestiges de la *citadelle* qui avait quatre milles de circonférence; les remparts qui subsistent encore ont 60 pieds anglais de haut. On y voit des murailles de 60 à 70 pieds, qu'on croit être celles du *Palais-Royal* qui paraît avoir eu un quart de mille de longueur. Les autres ruines les plus remarquables sont: la grande *mosquée* dite *d'or*, bâtiment superbe, jadis recouvert de marbre enlevé depuis pour orner d'autres édifices; l'*obélisque*, espèce de minaret à quatre étages, assez bien conservé: le *Katti-mesdjid*, édifice de médiocre étendue, mais remarquable par sa grande salle, sa belle et solide construction, et destiné à tout autre usage qu'à celui indiqué par sa dénomination; la *porte du sud* et celle du *nord*, remarquables par leurs grandes arches et la solidité des murailles latérales. Radjemahal, sur la rive droite du Gange; une longue rue composée de huttes de boue, quelques tombeaux, quelques mosquées délabrées, et les ruines d'un vaste palais sont, selon l'évêque Heber, tout ce

qui reste de cette grande ville qui, vers le milieu du XVII[e] siècle, était la capitale du Bengale. C'est dans ce même rayon et entre Râdjemahal et Bardwân que vivent les PAHARRIS (Puharris), dont la religion, la langue et la manière de vivre diffèrent entièrement de celles des autres peuples qui les environnent.

PATNA, sur le Gange, une des plus grandes villes de l'Inde, mais, comme la plupart des villes asiatiques, mal bâtie. En 1811 on portait sa population à 312,000 habitans. C'est la capitale du Behâr et le siége d'un tribunal d'appel; elle possède beaucoup de manufactures de coton et plusieurs fabriques d'opium.

Dans un rayon de 62 milles on trouve: BEHAR (Bahar), ville d'environ 30,000 habitans. Elle donne le nom à cette province. TCHHAPRA (Chuprah), près du Gange, importante par sa population qu'on porte à 44,000 âmes et par son commerce. (MANDJI, Manjee) au confluent du Gogra avec le Gange, remarquable par son immense *ficus religiosa* ou bananier, dont la circonférence de l'ombre à midi est de 1116 pieds anglais; c'est un des plus grands végétaux qui existent sur tout le globe. GAYA, assez grande ville, renommée dans toute l'Inde par ses temples visités annuellement par plus de 100,000 pélerins, on estime à 40,000 le nombre de ses habitans permanens. MONGHIR, que les Anglais appellent le *Birmingham de l'Inde*, à cause de ses nombreuses fabriques d'acier, d'armes, de coutellerie, etc., dont l'origine est très ancienne, mais qui ont pris un grand développement depuis quelques années. Ses fortifications, autrefois très importantes, tombent en ruine depuis que les Anglais ont fait d'Allahâbâd leur grande place d'armes. Sa population paraît dépasser 30,000 âmes. Dans ses environs est situé *Sitâkand*, petit endroit remarquable par ses eaux thermales. Hors du rayon, à l'est de Monghir et près du Gange, on trouve BOGLIPOUR, ville de 30,000 habitans, importante par ses fabriques de soie et de tissus de coton; les mahométans, qui forment la plus grande partie de la population, y ont un *collége* renommé.

BENARES, sur le Gange, très grande ville qu'on peut regarder comme la *métropole ecclésiastique de l'Inde;* elle est nommée justement l'*Athènes* ou plutôt la *Rome Hindoue* par l'évêque Heber et par d'autres savans voyageurs, puisque depuis un temps immémorial, elle est le siége principal de la littérature brahmaniqne et qu'elle est réputée tellement sainte que plusieurs radjas hindous y possèdent des maisons, où leurs *vakils* ou agens résident continuellement, pour faire à leur place les sacrifices et les ablutions commandés par la religion de Brahma. Les maisons de Benares sont très hautes; aucune n'a moins de deux étages; la plupart en ont trois, et plusieurs cinq à six. Elles sont richement décorées de *verrandahs*, de galeries, de fenêtres avec des balcons, de larges toits fortement inclinés et que soutiennent des tasseaux sculptés avec soin. Le nombre des temples est très considérable; la plupart sont fort petits, disposés comme des niches dans les angles des rues et sous l'abri de quelque grande maison. Plusieurs sont entièrement couverts de fleurs, d'animaux, de branches de palmiers, sculptés avec une élégance et un fini admirables. Les habitans décorent les parties les plus en vue de leurs maisons de camaïeux peints des vives couleurs de la tuile, et qui représentent des hommes, des femmes, des taureaux, des éléphans, des dieux, des déesses avec leurs formes et leurs attributs divers. Des taureaux de tous les âges, consacrés à Siva, apprivoisés et familiers comme le chien domestique, circulent librement dans les rues, tandis que des groupes de singes consacrés à Hanoumân grimpent sur les toits des maisons et des temples, ou volent impunément dans les boutiques des fruitiers ou des confiseurs. La haute renommée de sainteté dont jouit cette ville y attire annuellement de toutes les parties de l'Inde un grand nombre de pélerins, et en fait le rendez-vous général des mendians. Benares est le siége d'un tribunal d'appel. Elle s'est tellement accrue sous la domination anglaise que M. Hamilton la regarde comme la ville la plus grande et la plus peuplée de toute l'Inde; il estime sa population actuelle au-dessus de 630,000 âmes. Parmi ses bâtimens les plus remarquables nous nommerons: la superbe *mosquée* bâtie par Avrangzeb: c'est le plus bel édifice de la ville; le *temple de Visvicha* et l'*observatoire* fondé par le radja Djeïsing. Benares possède un grand nombre d'écoles hindoues et plusieurs écoles mahométanes, ainsi qu'une espèce d'*université brahmanique* connue sous le nom de *Vidalaya*, dont les professeurs sont payés par le gouvernement anglais. Cette ville se distingue aussi par ses nombreuses fabriques d'étoffes de soie, de coton et de laine et par son commerce étendu. C'est le grand marché pour les châles du nord; les diamans du sud, les mousselines de Dakka et d'autres villes, et pour les marchandises anglaises qu'elle reçoit de Calcutta; pour le commerce des diamans et autres pierres précieuses elle n'a pas de rivale dans toute l'Asie.

Dans ses environs immédiats on voit RAMNAGHAR, citadelle située de l'autre côté du Gange, où dans un *palais* superbe réside le maha-radja de Benares,

pensionné de la Compagnie anglaise. Plus loin, et dans un rayon de 34 milles on trouve: GHAZIPOUR, assez grande ville, où les mahométans forment la plus grande partie de la population; cette ville est renommée dans toute l'Inde pour la bonté de l'air qu'on y respire et par la beauté et l'étendue de ses *jardins de roses*, dont on tire une grande quantité d'essence; dans sa banlieue on voit le beau *mausolée* élevé en forme de temple grec par la Compagnie, en l'honneur du marquis Cornwallis, cette ville possède aussi un vaste haras pour la remonte de la cavalerie de l'armée. DJINPOUR ou DJOUANPOUR, remarquable par son beau *pont* sur le Goumty, un des plus grands de l'Inde. TCHANARGHAR, assez jolie ville fortifiée, d'environ 15,000 habitans, où l'on garde le célèbre Timbak-dji, chef des Maharattes, auteur principal des troubles qui ont agité le Berar, le Mâlwâ et le Dekkan: on y a établi un *hôtel d'invalides* pour un millier de militaires réformés par la Compagnie. MIRZAPOUR, sur la rive droite du Gange, grande ville, très florissante, dont l'importance ne date que de l'établissement de la puissance anglaise. L'évêque de Calcutta lui accorde plus de 200,000 habitans, engagés dans un commerce très étendu et jouissant de beaucoup d'aisance et de liberté. Elle est décorée de nouveaux bâtimens de toute espèce, dont la magnificence ne le cède qu'à ceux de Calcutta. Sa population en 1801 ne s'élevait qu'à 50,000 âmes.

Hors du rayon, et à 34 milles plus loin vers l'Ouest, au confluent de la Djamna avec le Gange, s'élève ALLAHABAD, chef-lieu de la province de ce nom, regardée par les Hindous comme la *reine des cités saintes*, et visitée annuellement par un grand nombre de pélerins. Quoique très déchue, environnée de ruines et réduite à 20,000 habitans permanens, elle est toujours très importante par sa forte *citadelle*, regardée comme imprenable depuis les travaux faits par les Anglais pour augmenter ses anciennes fortifications; on peut même dire qu'Allahâbâd est maintenant sous plus d'un rapport la *principale place d'armes de l'Inde Anglaise*. Un brillant avenir l'attend depuis qu'elle a été désignée pour *chef-lieu de la nouvelle présidence* que l'on vient de créer et qui probablement deviendra la plus importante à cause de son voisinage de la frontière du nord-ouest, partie la plus vulnérable des possessions anglaises dans l'Inde. La mosquée principale ou la *Djemâ' mesdjid*, l'ancien *palais du sultan Khosrou* avec les *jardins* qui en dépendent, quoique très négligés, sont les objets les plus remarquables qu'Allahâbâd offre à la curiosité du voyageur. Danville et Robertson regardaient Allahâbâd comme identique à l'ancienne PALIBOTHRA, la vaste et magnifique capitale des rois des *Prasii;* mais les savantes recherches de M. Abel Rémusat donnent la certitude que cette dernière se trouvait près de l'emplacement de celle de Patna de nos jours.

AGRA, sur la Djamna, ville très grande, très riche et très florissante lorsqu'elle était la résidence du grand-mogol Akbar, est maintenant remplie de ruines. Une seule partie de sa vaste enceinte est habitée; M. Hamilton n'y compte que 60,000 âmes, nombre qui signale l'exagération des calculs de M. Legoux de Flaix, d'après lesquels cette ville aurait encore eu il y a quelques années, 800,000 âmes! La plupart des magnifiques bâtimens qui faisaient d'Agra une des plus belles villes de l'Asie sont détruits ou tombent en ruines. On doit cependant en excepter les suivans: le *palais impérial*, bâti par Akbar, en grande partie ruiné: ses restes, quoique mal entretenus, rappellent encore sa magnificence; la *Moti mesdjid*, une des plus belles mosquées de l'Asie, construite en marbre blanc sculpté avec une grande élégance; et surtout le célèbre *mausolée* nommé *Tâdj-Mahâl*, élevé par Châh-djihân à son épouse favorite; on le regarde comme le plus beau monument de ce genre qui existe. C'est un carré dont les murailles, construites en marbre, ont près de 190 yards de long; il est surmonté d'un dôme aussi en marbre qui s'élève au centre et dont le diamètre est d'environ 70 pieds. Quatre minarets d'une élégante architecture et recouverts de marbre s'élèvent aux quatre coins; les murailles, les tombeaux et les autres parties de ce superbe édifice sont couverts de fleurs et d'inscriptions en mosaïque, en jaspe, lapislazuli et autres pierres précieuses d'un travail exquis; un jardin superbe et très bien entretenu, de 300 yards de surface, environne ce monument magnifique qui a été restauré par les Anglais et dont l'entretien est à la charge du gouvernement. Depuis quelques années Agra commence à se rétablir, grâce au commerce qui y devient tous les jours plus considérable; on a réparé aussi les fortifications de sa citadelle. Le gouvernement anglais avait désigné cette ville ainsi que celle d'Allahâbâd pour chef-lieu de la quatrième présidence; la Compagnie a donné la préférence à cette dernière.

Dans un rayon de 33 milles on trouve: SECANDRA, ville ruinée mais encore remarquable par le magnifique *mausolée d'Akbar*, qui n'est inférieur qu'à celui d'Agra. L'édifice principal est une espèce de pyramide, environnée extérieurement de cloîtres, de galeries et de dômes, qui vont en diminuant à mesure qu'ils s'élèvent, et terminée en une plate-forme de marbre blanc entourée d'un treillis en marbre d'un travail exquis. Le sarcophage est très simple. Non loin s'élève le *tombeau d'Aboulfazel*, le sage ministre de ce grand monarque. Le tout est environné d'un superbe jardin aussi bien entretenu par le gouvernement que la Tâdj-Mahâl. FATTIPOUR

SIKRA, ville ruinée où l'empereur Akbar résidait souvent dans un *palais* magnifique, dont il ne reste que les débris. On y admire encore la superbe *mosquée* que Djihanguir, le fils de ce monarque, y fit bâtir. La place au milieu de laquelle s'élève ce temple est, de l'avis de l'évêque Heber et d'autres voyageurs, un des plus beaux quadrangles qu'on puisse voir; on loue surtout les proportions colossales de la porte principale, les superbes arcades qui en forment l'enceinte intérieure qui est plus grande que celle de la fameuse mosquée de Delhi, et les trois belles coupoles en marbre blanc qui surmontent l'édifice principal. BHARTPOUR, assez grande ville, capitale de la principauté médiate de ce nom, et renommée dans toute l'Inde par sa force et par les siéges qu'elle a soutenus; ses fortifications furent démolies en 1826 par les Anglais, après qu'elle fut prise d'assaut. MATTRA ou MATHOURA, remarquable par son antiquité, son étendue et son temple célèbre: on y voit les ruines d'un *observatoire*. BINDRABAND *Bindrabund*, * *Vindravana*), assez grande ville, célèbre dans la mythologie hindoue et remarquable par ses beaux temples dédiés à Krichna, parmi lesquels on doit citer surtout la grande *pagode cruciforme*, que M. Hamilton regarde comme un des monumens brahmaniques les plus remarquables par la beauté du travail, l'étendue et la masse des constructions. Bindrâband est aussi un des pélerinages indiens les plus fréquentés. Plus loin vers le Nord, dans un rayon de 50 milles on trouve NOU, petite ville près de la Djamna, importante par ses mines de sel; et COEL qui n'est remarquable que par le voisinage d'*Alighar* (Alighur), dont les formidables *fortifications* ont été augmentées et restaurées par les Anglais.

DELHI, sur la rive droite de la Djamna, ville encore très grande, assez riche et assez florissante quoique très déchue de ce qu'elle était lorsque le grand-mogol y tenait sa cour brillante. Plusieurs édifices de la Delhi moderne ou de la ville bâtie par Châd-djihân figurent parmi les plus belles constructions de l'Asie; nous citerons: le *palais impérial*, une des plus magnifiques résidences royales: c'est un vaste assemblage de bâtimens en granit rouge, environné de hautes et fortes murailles avec un fossé profond, d'environ un mille de circonférence. M. Heber le trouve supérieur au fameux Kremlin de Moscou; on y admire surtout la vaste et magnifique salle d'audience; une partie de cet immense palais est occupée par l'empereur Akbar II, l'héritier et le successeur des puissans Akbar I et Avrangzeb; les Anglais lui ont assigné pour son entretien des biens domaniaux, qui en 1814 produisaient un revenu de 145,754 liv. sterl. Les fameux jardins *Châlinâr*, qui paraissent avoir eu un mille de circonférence et dont la construction a coûté, dit-on, 25,000,000 de fr., sont presque entièrement détruits; la plus grande partie a été changée en un vaste parc. Le *Palais* du *sultan Darâ-Chekoh*, l'infortuné frère d'Avrangzeb; restauré par les Anglais, cet édifice sert de logement au résident anglais. La *Kalemesdjid* ou la Mosquée-Noire, petite mais remarquable par son antiquité et parce qu'elle est bâtie exactement sur le modèle de la célèbre mosquée de la Mecque. Enfin la *Djemâ'mesdjid* ou la mosquée principale, bâtie par l'empereur Châd-djihân avec des frais énormes; l'évêque Heber la regarde comme le plus beau temple mahométan de l'Inde; elle s'élève sur une vaste plateforme environnée d'une belle colonnade de granit rouge marqueté de marbre; la mosquée proprement dite n'a pas moins de 261 pieds anglais de long; on loue beaucoup ses magnifiques décorations, ses coupoles, ses deux minarets dont la hauteur est de 130 pieds, et le superbe puits taillé dans le roc à une profondeur immense, afin de fournir abondamment l'eau nécessaire aux ablutions. On ne doit pas oublier le grand *canal d'irrigation*, qui sur une longueur de 120 milles anglais conduit l'eau de la Djamna depuis les montagnes jusqu'à Delhi; il a été déblayé en 1820 et restauré en 1826 par le gouvernement anglais, qui entretient aussi à ses frais la Djemâ'mesdjid et autres bâtimens publics. Depuis la domination anglaise cette métropole commence à réparer les pertes immenses qu'elle a éprouvées lors de l'invasion de Nâdirchâh et pendant l'occupation des Maharattes. Nous ferons même observer qu'aucune ville peut-être n'a jamais offert à un ennemi un plus riche butin que celui que Delhi offrit au conquérant persan en 1738; des calculs, qui nous paraissent assez exacts l'évaluent à près d'un milliard de francs à cette époque, somme qui serait bien plus forte aujourd'hui si l'on tenait compte de l'augmentation de valeur du marc d'argent. On ne connait rien de positif sur la population actuelle de cette ville, à laquelle on s'accorde à donner 2 millions d'habitans au temps d'Avrangzeb; nous croyons qu'elle dépasse 200,000 âmes; le *Missionnary Register* la portait à 300,000 au commencement de 1828. Delhi a un résident anglais chargé de la surveillance du grand-mogol pensionné et de sa famille; il doit en outre surveiller le ci-devant empereur de Kaboul pensionné par les Anglais et demeurant à Lâdiana (Ludheeana); les princes seïkhs vassaux, les prin-

cipautés vassales de l'Adjmir; et ce qui est bien autrement important, il doit conduire les négociations avec la cour de Lâhore, et en général s'occuper de tout ce qui regarde les affaires politiques du nord-ouest de l'Inde.

Dans les environs immédiats, on voit vers le Sud les vastes ruines de l'Ancienne Delhi, bâtie par les empereurs patans sur l'emplacement de la ville indienne Indra-Prast'ha (Indraput): elles s'étendent jusqu'au village de Kattab (Cuttub), et offrent un des plus tristes spectacles que l'on puisse voir. Quelques-unes des portes de l'ancienne ville, des caravansérais et des mosquées sont encore debout; mais les objets les plus remarquables sont: les *restes* de l'ancien *palais des empereurs patans;* dans une des cours on voit encore la colonne de métal nommée le *bâton de Firouz;* c'est un emblème de Siva qui est situé dans un temple et à la conservation duquel la tradition populaire des Hindous attachait celle de la dynastie qui régnait à Indra-Prast'ha; cette colonne est recouverte d'inscriptions arabes et persanes mêlées à d'autres plus anciennes en caractères nagri; le *tombeau d'Houmayoun,* bâtiment magnifique, environné d'un vaste jardin orné de terrasses et de fontaines, qui ayant été négligées tombent en ruines; enfin le *Kattab-minâr*, autre mausolée superbe élevé à la mémoire de Kattab Salnib, saint personnage mahométan: c'est une tour ronde, s'élevant sur un polygone de 27 côtés, à 5 étages, qui vont en diminuant jusqu'à la hauteur de 242 pieds anglais; M. Heber, qui a parcouru presque toute l'Europe, dit n'avoir jamais vu une tour plus belle.

A 27 milles de Delhi, vers le nord-est, est située Mirout (Meerut), ou Merout, assez grande ville, très importante sous le rapport militaire, étant une des principales stations de l'armée anglaise dans les provinces septentrionales; on loue surtout la beauté et l'étendue de ses *casernes*. On y a bâti la plus *vaste église* que le culte anglican possède encore dans l'Inde.

La PRÉSIDENCE DE CALCUTTA offre encore plusieurs villes importantes; nous décrirons les plus remarquables en suivant l'ordre des anciennes provinces auxquelles elles appartiennent:

Dans la *province du Bengale* on trouve: Islamabad, assez grande ville, importante par son port, son commerce et ses chantiers; Tchilmary, très petite ville d'environ 400 maisons, célèbre dans toute l'Inde par le banc de sable *Vârani-tchar*, formé par le Bhramapoutra, et visité annuellement par un grand nombre de pélerins hindous; Dinadjpour, assez grande ville, d'environ 30,000 habitans, dont une grande partie est occupée dans ses manufactures; Parniah (Purneah), importante par sa population estimée à 40.000 âmes

Dans la *province d'Allahâbâd* on trouve: Kaounpour (Caunpoor), sur le Gange, ville moderne, assez bien bâtie et commerçante, une des principales stations militaires dans l'Inde. Kallinger, naguère encore une des plus importantes forteresses de l'Inde, ressemble beaucoup à Gwalior; mais elle surpassait cette dernière en force et en étendue; les Anglais en ont fait démolir les fortifications en 1820.

Dans la *province d'Agra* on trouve: Kanoudj, ville presque entièrement ruinée, mais remarquable par sa grande antiquité et par l'immense population qu'elle renfermait dans le VI[e] siècle de notre ère: il ne reste presque plus rien de l'ancienne ville hindoue; mais plusieurs tombeaux, dont quelques-uns assez bien conservés, et les restes de deux mosquées rappellent la grandeur de cette ancienne métropole d'un des plus puissans royaumes de l'Inde. Farrabasad (Furruckabad), peu loin de la rive droite du Gange, ville florissante par son commerce; on lui accorde 67.000 habitans. Tout près, sur la rive droite du Gange, s'élève *Fattihghar* (Futtehghur), petite ville, importante par son industrie et par la station militaire que les Anglais y ont établie.

Dans la *province de Delhi* on trouve: Bareily, ville assez grande et commerçante, dont la population dépasse 66,000 âmes, siége d'un tribunal d'appel, et très importante par ses fabriques d'armes, de tapis, et surtout par sa poterie. Chahdjihanpour (Shahjehanpoor), assez grande et belle ville, à laquelle M. Hamilton accorde 50,000 âmes. Rampour, grande ville, située dans un territoire aussi fertile que bien cultivé et chef-lieu d'une principauté rohillah. Quoique sa prospérité et sa population aient beaucoup diminué depuis la mort de Fyz-allah-khan, en 1794, Rampour est encore une ville importante, dont la population peut s'élever à 50,000 âmes. Ahmed-Ali khan, le prince régnant, y demeure dans une belle maison à trois étages, bâtie et meublée dans le goût anglais. Hardwar (Hurdwar), très petite ville située dans une position romantique, sur la rive droite du Gange, renommée dans toute l'Inde par le lieu où des centaines de milliers d'Hindous vont se baigner dans les eaux de ce fleuve, objet de leur *pélerinage;* c'est à la même époque qu'on y tient une des *plus riches foires de l'Asie.* M. Hamilton prétend que dans les années extraordinaires on y a compté jusqu'à un million de pélerins; les nationaux portent ce nombre à deux millions, ce qui nous paraît bien exagéré.

Dans la *province du Gherwâl*, si remarquable par les énormes colosses de l'Himâlaya qui s'élancent au-dessus de son sol déjà très élevé, on ne trouve que de très petites villes; les suivantes sont les plus remarquables: Sirinagur, dans le Gherwâl proprement dit, ville très déchue de ce qu'elle était lorsque le radja y résidait; mais encore assez commerçante pour ce pays; Gangotri, misérable hameau situé près de la source du Gange, à 10,073 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer, remarquable par sa position romantique et par un petit *temple*, regardé comme un des pélerinages les plus révérés de la religion de Brahma, quoiqu'il soit rarement visité. Djosimath (Josimath),

gros village sur le Dauli, une des branches du Gange, remarquable par sa position élevée, par la résidence qu'y fait pendant 6 mois le chef des Brahmanes qui desservent le temple de Bhadrinâth, et par la route qui mène de Sirinagur à travers le haut *passage de Mana*, à Chaprang et Gotorpe. Dans ses environs s'élève au sud-est la Djaouahir (Jawahir), qui tient le troisième rang parmi les plus hautes montagnes de l'*Asie*, et au nord Badrinath, misérable hameau de 30 huttes, sur la rive occidentale de l'Alacananda, à 10,294 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer, avec un petit *temple* indien très révéré, très riche et visité annuellement par environ 50,000 pélerins. Almora, capitale du Kemaoun, assez bien bâtie et la plus considérable de toutes les villes de cette province; beaucoup d'Européens convalescens s'y font transporter pour rétablir entièrement leur santé.

Dans la *province d'Adjmîr* on trouve : Adjmir (Ajmeer), assez grande ville, autrefois très florissante lorsque l'empereur Châh-djihân y résidait; on voit encore les restes de son *palais;* sur le sommet de la montagne voisine s'élève la citadelle *Târâghar*, dont les profondes citernes, les casemates, les magasins immenses et la forte position pourraient faire un nouveau Gibraltar en y ajoutant quelques ouvrages; mais les Anglais négligent cette forteresse. Le *tombeau du cheïkh Moyn-ed-din* y amène tous les ans un concours prodigieux de pélerins mahométans. Dans ses environs immédiats est situé le célèbre sanctuaire indien de *Pouchkhour* (Pooskhur), visité par un grand nombre de pélerins. Plus loin est Nousserabad, assez jolie ville, une des principales stations militaires de l'Inde-Anglaise.

Dans la *province d'Orissa*, située du côté opposé, le long du golfe de Bengale, on trouve : Kattak (Cuttak), ville assez bien bâtie, sur le Mâhânaddy, dont on a extraordinairement exagéré la population; en 1821 elle ne s'élevait qu'à 40,000 âmes. Djaggernat (*Juggernauth* des Anglais, et *Pouri* des indigènes), sur une branche du Mâhânaddy, ville de médiocre étendue, mais renommée dans toute l'Inde par son *temple* regardé comme le plus sacré de tous; c'est un assemblage de plusieurs édifices, ceints d'une haute muraille extérieure; le bâtiment principal est environné d'une autre enceinte; le portail qui y mène est peut-être l'édifice le plus haut de toute l'Inde, quoique les anciennes relations en aient extraordinairement exagéré la hauteur en la portant à 344 pieds. Depuis quelques années la superstition paraît diminuer rapidement : dans les quatre années antérieures à 1820, il n'y eut que trois fanatiques seulement qui se jetèrent sur le passage de l'énorme char du dieu Djaggernât qu'on promène à l'époque à laquelle arrivent les pélerins de tous les points de l'Inde; leur nombre aussi est considérablement diminué. M. Hamilton estime à 30,000 âmes la population permanente de cette ville. Balassor, assez grande ville, très déchue, mais encore importante par son port, ses chantiers et ses salines; M. Hamilton ne lui accorde plus que 10,000 habitans.

Dans la PRÉSIDENCE DE MADRAS, on trouve : Madras, bâtie le long de la côte dans une situation défavorable au commerce maritime. C'est une ville très grande et très populeuse, avec d'assez belles rues et plusieurs bâtimens remarquables par leur architecture; nous citerons le *palais du gouvernement*, la *douane*, la *cour de justice*, l'*église de St-George*. L'ensemble de la ville, bizarre et oriental, offre une réunion de pagodes ou temples hindous, de minarets, de mosquées et de maisons à toits plats, entremêlées d'arbres et de jardins. Madras est divisée en deux parties distinctes, nommées la *Ville-Blanche*, et la *Ville-Noire*. Cette dernière est la demeure des Hindous, des négocians Arméniens et Portugais, ainsi que de plusieurs Européens qui n'appartiennent point au gouvernement. Au milieu de la Ville-Blanche s'élève le *Fort St-George*, qui est une des plus fortes places de l'Inde. Les principaux établissemens scientifiques de Madras sont : le *collége*, fondé en 1812 sur le plan de celui de Calcutta; l'*observatoire*, la *société asiatique* et le *jardin botanique*, qui n'a pas encore réparé les pertes immenses causées par l'ouragan de 1807. En 1825 on y publiait trois journaux anglais. Madras est la capitale de la présidence de ce nom et le siége d'une cour suprême de justice comme celle de Calcutta. Elle est aussi renommée dans toute l'Inde par l'adresse étonnante de ses jongleurs. Cette ville possède un grand nombre de fabriques de coton et fait un commerce très étendu, quoique inférieur à celui de Calcutta et de Bombay. Le recensement de 1823 porte sa population à 462,000 âmes. Un canal navigable construit en 1803 joint la Ville-Noire à l'Ennore.

Dans les environs immédiats on trouve : Meliapour (*St-Thomé* des Portugais; *Mailapouram* des indigènes), petite ville, importante par son siége épiscopal catholique et par son industrie; Saint-Thomas-Mount, rocher granitique isolé, au pied duquel on a établi le principal parc d'artillerie de l'armée de l'Inde-Méridionale; on y fait des courses aux chevaux; la plus belle route de l'Inde mène à cet endroit, renommé aussi par la bonté de l'air qu'on y respire.

Plus loin et dans un rayon de 60 milles on trouve : Sadras, jadis très florissante et un des plus importans établissemens de la Hollande; maintenant presque déserte et couverte de ruines. Tout près est situé le village de *Mâhâbâlipouram* (appelé vulgairement les *Sept-Pagodes*), remarquable par d'immenses *excavations* dans le granit et par d'innombrables *sculptures mythologiques*, semblables à celles d'Ellore. Mais ce qu'on y ad-

mire le plus, c'est le groupe de figures humaines de grandeur naturelle mêlées à d'autres figures d'éléphans, de taureaux, de lions et d'autres animaux; le temple où se trouve la statue colossale de Ganesa, et cinq autres temples plus petits, tous remarquables par leurs sculptures et par la matière employée dans leur construction. Il parait évident qu'une grande catastrophe a englouti une partie de la ville de Mâhâbâlipouram et a été cause de son abandon. En 1776 on voyait une pagode bâtie en briques, presque entièrement submergée, dont le sommet recouvert de cuivre doré, réfléchissait encore les rayons du soleil au milieu des eaux. Kondjeveram, assez grande ville, remarquable par ses deux superbes *pagodes* rangées parmi les plus belles de l'Inde; la plus grande, dédiée à *Siva*, ressemble pour l'architecture et pour l'étendue à celle du Tandjaore; l'autre, dédiée à *Vichnou-Kondji*, est en grande vénération et surpasse l'autre pour la beauté de ses sculptures. Arcot, sur la rive droite du Palar, grande ville, assez bien bâtie, mais qui a beaucoup perdu de son ancienne splendeur depuis qu'elle a cessé d'être la résidence du nabab du Bas-Karnatik; sa citadelle a été rasée il y a 20 ans; la mosquée principale est son plus bel édifice. A quelques milles vers l'ouest on voit *Vellore*, importante par ses fortifications et encore plus parce qu'elle est une des principales stations de l'armée anglaise; la plupart des membres de la famille de Tippou-Saheb y vivent pensionnés par la Compagnie Anglaise. Tripetty, regardé comme le *temple indien* le plus célèbre au sud du Krichna; il est fréquenté annuellement par un grand nombre de pélerins. Paliakate, petite ville, très déchue en comparaison de ce qu'elle était lorsque les Hollandais y avaient transféré l'administration générale de leurs établissemens sur la côte de Coromandel.

Un grand nombre d'autres villes importantes appartiennent à cette présidence; nous nous bornerons à indiquer les principales d'après les grandes provinces auxquelles elles appartiennnent.

Dans le *Karnatik* on trouve: Trinomali, assez grande ville bien peuplée, remarquable par son immense *pagode*. On y admire surtout les quatre tours qui s'élèvent à une grande hauteur aux quatre angles de son enceinte: celle de Vichnou, qui sert d'entrée principale, est haute de 222 pieds anglais; elle a 12 étages et est toute couverte de sculptures; le *temple*, proprement dit, qui est un des plus grands de l'Inde; la statue colossale de *Routren* et un *taureau* furieux en marbre noir de grandeur naturelle; enfin une magnifique *colonnade*, plafonnée de belles pierres de taille, ouverte de tous côtés et composée de 900 colonnes toutes d'une seule pièce, hautes de 20 pieds et couvertes de sculptures. Gingi, regardée par les Indiens comme la plus forte place du Karnatik, n'est maintenant qu'un amas de ruines; on en voit encore les murailles, les portes, les restes du palais de son ancien radja et d'autres édifices remarquables. Kuddalore, située entre deux branches du Palaour, ville industrieuse, grande, populeuse et assez bien bâtie. Porto-Novo (*Mahmoud-bender* ou *Feringyhett*), ville très déchue; elle a un port, et M. Hamilton lui accorde encore 10.000 habitans. Dans ses environs on voit *Tchillambaram*, non loin de l'embouchure du Coleroun, petite ville remarquable par ses quatre *pagodes* visitées annuellement par un grand nombre de pélerins. Le temple principal, bâti sur le même plan que celui de Djaggernât, a 360 toises de long sur 210 de large. Sa circonvallation intérieure est ornée d'un portique à colonnes, qui lui est adossé. Dans cette enceinte sont des temples et portiques consacrés aux divinités trinitaires, et une vaste piscine ou étang destinée aux ablutions ou bains sans distinction de sexe. Quatre pyramides de 150 pieds de haut, dont 30 pieds seulement sont en pierres de taille et le reste en briques, donnent entrée dans l'enceinte de la pagode. Le plus considérable des monumens qui s'élèvent dans son intérieur est le *Nerta-Chabei* ou la *chapelle de la Joie* ou de l'*Eternité;* c'est un portique de 1000 colonnes qui, disposées en quinconce, forment un parallélogramme, au milieu duquel est le *naos* ou sanctuaire. Les colonnes, qui ont 30 pieds d'élévation, sont en granit et revêtues de sculptures qui représentent toutes les divinités du brahmanisme; le tout est couvert en dalles énormes qui forment des plates-bandes. Cette magnifique pagode, qui passe pour un chef-d'œuvre de l'architecture indienne, parait être plus ancienne que celles de Tandjaore et de Ramisseram.

Tandjaore, non loin d'une des branches du Kavery, ville fortifiée et bien bâtie, d'environ 30.000 habitans, jadis capitale du royaume de ce nom et maintenant résidence du radja pensionné. On y admire une *pagode* que lord Valentia regarde comme le plus beau *temple pyramidal de l'Inde;* on y voit un *taureau* de granit noir, de 16 pieds 2 pouces de long et 12 pieds et demi de haut, regardé comme le meilleur morceau de sculpture indienne; la tour principale de ce temple a presque 200 pieds de haut. Les Brahmines ont établi une *typographie* dans cette ville, avec laquelle ils ont fait imprimer des livres pour la défense de leur religion.

Tritchinapali, grande ville, située sur la rive droite du Kavery, remarquable par ses fortifications et parce que les Anglais y ont établi une des plus belles stations de leur armée; on y voit un célèbre *temple indien;* M. Hamilton lui accordait en 1820, en y comprenant ses environs immédiats, 80,000 habitans. Vis-à-vis de cette ville se développe l'*île de Seringham*, formée par le Kavery, et remarquable par son immense *pagode*, un des plus magnifiques temples de l'Inde. Il se compose de sept enceintes, dont les murs ont 25 pieds de haut et 1 d'épaisseur. Chaque enceinte est séparée par un intervalle de 350 pieds, et offre quatre grandes portes surmontées d'une tour et correspondant exactement aux quatre points cardinaux. L'enceinte extérieure a près de 4 milles de circonférence. Les tours, les portes et l'intérieur

de cette masse d'édifices sont couverts de sculptures, et l'intérieur est rempli de petits temples, de boutiques et de maisons pour les brahmines. Selon M. Hamilton, le palanquin et le dais du temple intérieur sont en or massif émaillé de pierres précieuses. On doit ajouter que plusieurs colonnes et piliers employés dans la construction de cet édifice sont des blocs immenses de 33 pieds de long. Madoura, ville autrefois très importante par ses fortifications qui sont à peu près entièrement abandonnées, est encore une des plus remarquables de l'Inde par ses édifices publics, dont plusieurs donnent une idée extraordinaire des anciennes constructions en usage dans cette contrée. On doit citer surtout le *palais*, dont plusieurs parties appartiennent à différentes époques de constructions, et dont on admire la belle coupole de 90 pieds anglais de diamètre; le grand *temple*, avec ses vastes parvis et ses quatre portiques, dont chacun forme une pyramide à dix étages; et le *Tchoultry* de *Trimal Naig*, espèce d'hôtellerie pour les voyageurs, orné de sculptures grossières et de colonnes. On doit aussi mentionner la magnifique esplanade, qui, au sud de la ville, offre un lieu embelli des plus belles pièces d'eau de l'Inde, avec des bassins revêtus en maçonnerie et un petit temple qui s'élève au milieu d'une ile. M. Hamilton ne porte pour 1812, qu'à 20,000 âmes la population de cette ville, à laquelle il en accorde 40,000 vers 1780. Ramisseram, petite île, qui dans la basse marée tient à celle de Manaar par une chaine d'ilots et de rochers, nommée le *pont de Rama* par les Indiens, et le *pont d'Adam* par les Arabes, dénominations qu'on lui a imposées parce qu'elle sert pour ainsi dire de passage du Continent Indien dans l'île de Ceylan, où suivant les Indous Rama séjourna, et où suivant les Musulmans Adam fut exilé après son expulsion du paradis terrestre. Cette île est célèbre dans toute l'Inde par son *temple*, un des bâtimens hindous les plus remarquables, soit par son étendue, soit par l'énorme grandeur des blocs employés dans sa construction. Depuis plus de 150 ans sa garde et son administration sont héréditaires dans une famille, dont le chef prend le titre de *Pandaram*. C'est un des pélerinages de l'Inde les plus fréquentés.

Dans les *Circars du Nord* on trouve Mazulipatam, sur un bras du Krichna, avec le meilleur port de la côte de Coromandel et peut-être 75,000 habitans. Cette ville est renommée par la belle couleur, la finesse et le brillant de ses toiles peintes nommées *chintz*, dont le débit a cependant beaucoup diminué depuis que celles d'Europe leur sont préférées. Son commerce est encore florissant et étendu. Il parait que les fortifications de cette ville et de sa citadelle sont abandonnées par les Anglais. Koringa, ville de médiocre étendue, importante par son port et ses chantiers, où l'on construit beaucoup de petits vaisseaux. Gandjam, ville beaucoup déchue, mais encore bien bâtie et assez importante.

Dans la *province de Koïmbatour* on trouve: Koïmbatour, ville très déchue, remarquable par son ancien temple et parce qu'elle est le chef-lieu de la province.

Dans la *province de Salem* on trouve: Salem, ville de médiocre étendue, chef-lieu de cette province; son industrie parait être déchue.

Dans le *royaume* vassal *du Maïssour* les Anglais possèdent l'importante ville de Seringapatam, située dans une ile du Kavery. Cette ville, si riche, si forte et si populeuse lorsqu'elle était la capitale du puissant royaume régi par Heïder et par Tippou-Saheb son fils, est maintenant très déchue. Leur vaste *palais* tombe en ruine, et une partie est convertie en hôpital. Les autres édifices les plus remarquables sont: la *mosquée principale*, le *temple* indien de *Sri-ranga*, l'*arsenal* qui était primitivement un temple indien, et la *fonderie de canons*. Dans les environs immédiats on admire le magnifique *mausolée d'Heïder* où l'on a enterré tous les membres de sa famille, et le beau *pont* construit sur une branche du Kavery. Depuis quelques années Seringapatam a perdu même l'importance qu'elle avait sous le rapport militaire; sa population, qu'on portait sous Tippou à 150,000 âmes et à 21,000 après la chute de ce monarque, était réduite au-dessous de 10,000 en 1820.

Dans le *Malabar* on trouve: Kotchin, ville située sur un vaste esterre, qui est le plus grand de ceux qui s'étendent depuis Chourghaut dans le Malabar proprement dit jusqu'à Trivanderam dans le Travancore; il offre *un grand système de navigation naturelle intérieure*, nommée *Backwater* par les Anglais. C'est un des traits principaux de la géographie physique de l'Inde et un élément de sa future prospérité. Kotchin est fortifiée et assez bien bâtie, avec un port où l'on construit encore assez de vaisseaux, quoique moins que lorsqu'elle était sous la domination hollandaise. Bien que ravagée à diverses reprises et très déchue, elle fait encore un commerce assez actif avec les principales villes de la côte occidentale de l'Inde, avec l'Arabie, la Chine et les grandes îles de la Malaisie (Archipel Indien). C'est dans cette ville et dans ses environs que vivent les *Juifs-Blancs*, qui prétendent y être venus de Jérusalem avant l'ère vulgaire, et y avoir possédé un petit royaume régi par des princes de leur nation. Mais des recherches exactes ont réduit à leur valeur ces prétentions exagérées. Kotchin était autrefois le principal établissement des Hollandais dans l'Inde, et est encore le siége apostolique d'un évêque qui réside à Coilan; son diocèse s'étend sur l'île de Ceylan. A quelques milles vers le nord est située *Kranganore*, petite ville, remarquable surtout par son siége archiépiscopal catholique.

Kalikat (Kalicut), ville encore assez florissante, quoique beaucoup moins que lorsqu'elle était la résidence du *zamorin* ou empereur qui dominait sur les nombreux états du Malabar. Presque entièrement détruite sous Tippou-Saheb, elle fut rebâtie par les Anglais. En 1800 elle contenait déjà environ 5000 maisons. Son port, à demi comblé, est célèbre dans les annales de la géographie; c'est le premier de l'Inde où aborda Vasco de Gama dans sa

mémorable expédition. Kalicat paraît être le chef-lieu du district du Malabar Anglais. Dans ses environs est située *Baypour*, nommé *Sulthan-putnam* par Tippou-Saheb, qui, profitant de la bonté de son port et du voisinage des immenses forêts de tek, voulait en faire la première place marchande de ses états; on y construit encore beaucoup de vaisseaux. Kananore, petite ville maritime qui avec un très petit territoire est gouvernée par une reine héréditaire, regardée comme le chef des Moplays ou Arabes du Malabar: quelques-unes des îles Lakedives paraissent dépendre encore de cette princesse, qui est tributaire des Anglais. Tellichery, petite ville importante par son commerce, qui paraît cependant être beaucoup moins florissant qu'autrefois.

Dans la *province de Kanara* on trouve: Mangalore, assez grande ville, assez bien bâtie, importante par son port et par son commerce très florissant; on porte au-dessus de 30,000 âmes sa population. Onore, petite ville importante par son port, où Heïder avait établi les chantiers de sa marine militaire. Sounda, jadis une des plus grandes villes de cette partie de l'Inde et maintenant réduite à environ une centaine de maisons.

Dans la *province de Balaghât* on trouve: Bellary, assez belle ville de médiocre étendue, importante par sa *citadelle*, rangée parmi les plus fortes de cette partie de l'Inde. Kaddapah (Cuddapha), jadis capitale de la principauté patane de ce nom, ville de médiocre étendue, remarquable par la grande prison et la maison de travaux forcés que les Anglais y ont établies.

Dans la PRÉSIDENCE DE BOMBAY on trouve: Bombay, située sur la petite île de ce nom, grande ville défendue par une vaste citadelle, capitale de l'Inde-Occidentale ou de la présidence de son nom et siége d'une vice-amirauté. On peut dire qu'en général elle est assez bien bâtie. Parmi ses édifices les plus remarquables on doit surtout nommer: l'*église anglicane*, le *palais du gouverneur*, le *bazar*, les *casernes*, les *bassins* ou *docks* et l'*arsenal*. On doit ajouter le magnifique *temple guèbre* consacré il y a quelques années en présence de plusieurs Parsi accourus de toutes les parties de l'Inde; c'est un édifice de forme carrée et très élégant, dont la construction a coûté deux millions de francs. Depuis quelques années les Anglais ont transféré à Bombay leurs grands établissemens de marine militaire; on y a déjà construit plusieurs de leurs meilleurs vaisseaux de ligne et de leurs meilleures frégates, outre un grand nombre de bâtimens de commerce. Nous ferons observer que le port auquel cette ville doit son nom est le meilleur et le plus sûr de toute la côte occidentale de l'Inde. Bombay est l'entrepôt général de toutes les marchandises de l'Inde, de la Malaisie (Archipel Indien), de la Perse, de l'Arabie et de l'Abyssinie. Sous le rapport du commerce, elle n'est inférieure qu'à Calcutta; mais elle dépasse même cette grande capitale pour le commerce de cabotage et pour le nombre de vaisseaux qui appartiennent à son port. Ce dernier a été déclaré *franc* et *une des stations pour les paquebots à vapeur* destinés à entretenir une correspondance régulière entre l'Inde et l'Angleterre à travers l'isthme de Suez. Les Parsi ou Guèbres et après eux les Arméniens y font les plus grandes affaires. Bombay possède une *société littéraire*, fondée sur le plan de celles de Calcutta et de Madras, et il s'est formé, depuis plusieurs années, une *société d'agriculture et d'horticulture*, et une *société de géographie* qui s'est déjà mise en correspondance avec la célèbre société royale géographique de Londres; elle se propose également de publier des mémoires qui ne peuvent manquer d'être très utiles aux progrès de la géographie de l'Asie, encore si arriérée. La Compagnie a établi aussi à Bombay un bel *observatoire*. En 1825 on y publiait trois journaux anglais et un dans la langue des naturels. Sa population permanente s'élevait en 1816 à 162,000 âmes, et les missionnaires évaluaient dans la même année à 60 ou 75,000 âmes la population flottante.

Dans les environs immédiats de Bombay et à quelques milles de distance on trouve: Mahim, petite ville d'environ 15,000 âmes, importante par son industrie. Elephanta, îlot ainsi nommé à cause de la *figure* colossale d'un *éléphant* taillée en pierre noire près du point de débarquement; en septembre 1814 le cou et la tête de cette statue s'en détachèrent, et depuis lors le reste du corps menace de tomber aussi. A quelque distance de là on trouve creusé dans le roc un vaste *temple*, dont la voûte est soutenue par une colonnade taillée également dans le rocher. Dans le centre se trouve une *trimourti* ou trinité hindoue de dimensions colossales. Les Portugais ont détruit une partie de ce monument curieux que le temps et le climat menacent de ruiner entièrement.

Tanna, petite ville, chef-lieu de l'île Salsette, la plus grande du groupe de Bombay. Près du village de *Kennery* on voit d'immenses *excavations* faites dans le roc; elles ressemblent à celles de Karli et d'Elora. La plus grande était un temple de Bouddah; elle a servi d'église aux Portugais, qui ont effacé en grande partie les sculptures qui ornaient l'intérieur. A l'entrée d'un autre on voit encore deux immenses statues colossales, et sur un des piliers du portique se trouve la fameuse *inscription* en caractères inconnus qu'aucun brah-

mine n'a encore pu lire. Selon M. Forbes, dans leur ensemble, ces étonnantes excavations paraissent avoir été un temple, un collége et un monastère bouddhiques, à l'époque reculée où cette religion dominait dans cette partie de l'Inde. Basseïn, petite ville sur le continent, autrefois appartenant aux Portugais et très commerçante à l'époque de leur prépondérance dans l'Inde.

Pouna, au confluent de la Mouta avec la Moula, sur un vaste plateau élevé, une des villes les mieux bâties de l'Inde, quoique n'offrant aucun édifice vraiment remarquable. Le *palais du peichwa*, dont les Anglais avaient fait une prison et un hôpital pour les indigènes, a été brûlé en 1828. Les rues sont larges et généralement belles; elles offrent la singularité de porter toutes le nom d'une des divinités du panthéon hindou. Pouna a beaucoup perdu de son importance et de sa population depuis qu'en 1818 elle a cessé d'être la résidence du peichwa ou chef de la confédération des Maharattes. En 1819, M. Elphinstone estimait à 115,000 le nombre de ses habitans. Dans l'année 1829 on y a fondé un *collége* pour l'instruction des indigènes.

Dans un rayon de 34 milles on trouve: Tchintchour (Chinchoor), petite ville de 5000 habitans, où réside le *Tchintaman-Deo* (dieu du joyau mystérieux), que les Maharattes croient être une incarnation de Gounpoutty, une de leurs divinités favorites; il demeure dans un vaste palais composé de plusieurs bâtimens. Serrour (Serroor), ville presque entièrement abandonnée depuis qu'elle a cessé d'être la station principale des troupes anglaises dans cette partie de l'Inde; on y voit le *mausolée du colonel Wallace*, qui s'est fait tant aimer par les naturels, que ces derniers le regardant comme une de leurs divinités tutélaires, tiennent des lampes allumées dans certaines circonstances devant son tombeau, et les sentinelles cipayes lui présentent les armes lorsqu'elles supposent que son ombre doit passer. Kârli, petit village où l'on voit un *temple* taillé dans le roc, que M. Erskine croit être bouddhiste; il est orné d'un grand nombre de sculptures; vis-à-vis de Kârli s'élève la forteresse de Loghar (Logbur), que sa position doit faire ranger parmi les plus fortes de l'Inde.

Surate sur la rive gauche du Tapti, qui y forme un petit port. Des rues étroites et tortueuses, de hautes maisons dont la charpente est en bois et les interstices en briques, et dont les étages supérieurs avancent sur les inférieurs, telle est la construction générale de ce célèbre marché de l'Orient. Des murailles flanquées de bastions semi-circulaires l'environnent encore, quoique bien souvent il ait été question de leur destruction. La plus grande partie de son commerce lui a été enlevé par Bombay; cependant elle fait encore beaucoup d'affaires avec l'Arabie, et ses manufactures sont assez florissantes. Les Guèbres y sont très nombreux et très riches; on prétend qu'ils possèdent la moitié des maisons de la ville. La piété indienne y a élevé un vaste hôpital pour les animaux, y compris les singes, les tortues, les punaises et autres vermines. Depuis quelques années Surate est devenue le siége de la cour suprême de justice pour toute la présidence de Bombay. En rejetant comme extraordinairement exagérée l'évaluation de M. Seton qui, en 1798, lui accordait 800,000 âmes, nous lui en donnerons 160,000 en prenant pour base le calcul fait par M. Romes pour l'année 1818.

Dans un rayon de 64 milles on trouve: Barotch (Broach ou Baroche), grande ville, à moitié ruinée et déserte, située sur les bords de la Nerbuddah, avec un port. Son commerce et son industrie ont beaucoup déchu, ainsi que sa population qui probablement est au-dessous des 33,000 âmes qu'on lui accordait en 1812. A quelques milles de Barotch, sur une île de la Nerbuddah, on voit un *bananier* qu'on dit être vieux de 3000 ans; la circonférence des plus longues branches est de 2000 pieds anglais; 7000 personnes peuvent, à ce qu'on dit, se mettre à l'abri sous son feuillage; c'est sans doute un des plus grands arbres qui existent sur tout le globe. Dhaboy (*Dhuboy*), assez grande ville, résidence d'un radja; en 1780 on lui accordait 40,000 âmes. C'est une des plus remarquables de l'Inde par le grand nombre de ses édifices en pierre de taille et de ses sculptures. Les murailles et les tours qui les flanquent sont bâties en grosses pierres de taille. M. Forbes regarde la *porte* dite *du Diamant* comme un des plus beaux morceaux de l'architecture indienne, soit pour l'exécution du travail, soit pour le dessin. Bhaunaggar (Bhownuggur), ville de médiocre étendue, qui depuis quelques années est devenue une des principales places commerçantes de l'Inde-Occidentale, à cause de la bonté de son port; elle a été aussi pendant plusieurs années le centre d'une immense fabrication de fausse monnaie, dont l'infâme profit était partagé par le prince dont elle dépend, qui est tributaire des Anglais. Au sud de Surate est située Damaun, petite ville appartenant aux Portugais et depuis long-temps très déchue; elle est cependant encore importante par son port et par le chantier sur lequel on construit beaucoup de vaisseaux avec le bois de tek qu'on y apporte des forêts voisines.

Ahmedabad, sur le Sabermatty, jadis capitale de la province de Guzerate et une des plus grandes, des plus belles et des plus riches villes de l'Asie au temps du voyageur Thévenot. Quoique très déchue pendant les

révolutions qui ont bouleversé l'Inde, et rendue une des plus misérables villes de cette contrée par les vexations exercées sur ses habitans pendant la domination des Maharattes, elle offre encore plusieurs édifices qui attestent son ancienne splendeur. On doit surtout nommer : la *Djemâ'mesdjid*, bâtie par l'empereur Ahmed; c'est une des plus belles mosquées de l'Inde; on vante ses deux hauts minarets, la grande place qui l'environne et le superbe mausolée de ce monarque, qui en est tout près; la *mosquée de Sadja'at-khan*, moins magnifique mais plus élégante que la précédente; la *mosquée* dite d'*ivoire* à cause de ses nombreux ornemens en cette matière, ainsi que d'autres en argent et en nacre. Ahmedâbâd a beaucoup souffert par le tremblement de terre de 1819. On croit que sa population dépasse actuellement 100,000 âmes.

Dans ses environs immédiats on trouve : le Kokaria (Kokarea), joli petit lac d'environ un mille de circonférence, bordé tout autour de pierres de taille et de grands escaliers; on y arrive par quatre entrées magnifiques; au milieu il y a une île sur laquelle on voit un palais qui tombe en ruines, environné de jardins qu'on laisse dépérir. Chah Bag (le *jardin royal*), palais magnifique, bâti par l'empereur Châh-djihân lorsqu'il était vice-roi du Guzerate, est encore assez bien conservé, mais ses beaux jardins sont presque entièrement détruits. Serkaze, remarquable par sa grande *mosquée*, bâtie exactement sur le modèle de celle de la Mecque.

Plus loin et dans un rayon de 37 milles on trouve : Kaïra, jolie ville, très importante par le voisinage d'un des principaux cantonnemens de l'armée anglaise; elle possède un beau *temple djaën* avec un collége de ces sectaires. Kambaya, grande ville, très déchue, résidence d'un nabab dont l'autorité est presque nulle, et tributaire des Anglais. Des rues désertes, des mosquée qui s'écoulent, des palais qui tombent en ruines rappellent encore son ancienne splendeur et l'instabilité des choses humaines. Le *Darbâr* ou le palais du nabab, et la *Djemâ' mesdjid* ou la mosquée principale, sont de beaux édifices assez bien conservés. On y voit aussi un beau *temple* souterrain de la secte des *Djaïnas*, remarquable surtout par le grand nombre de statues qu'il contient. La retraite de la mer et l'atterrissement de son port qui était le grand débouché d'Ahmedâbâd, ainsi que la ruine de son commerce, ont tellement diminué son immense population qu'on ne l'estime plus qu'à 30,000 âmes.

Parmi les villes les plus remarquables qui appartiennent à la présidence de Bombay nous nommerons les suivantes :

Dans la *province d'Avrangâbâd:* Ahmednagar (Ahmednuggur), grande ville, moderne, très déchue, jadis capitale du royaume mahométan de ce nom; sa grande et forte citadelle, ses fortifications et sa position lui donnent encore une grande importance sous le rapport militaire. Dans ses environs immédiats on voit d'un côté le vaste et massif *palais des sultans d'Ahmednagar* et de l'autre le *mausolée de Sâlâbat Djeng*, situé sur une montagne.

Dans la *province de Bedjapour:* Bedjapour ou Vizapour, jadis capitale du puissant royaume mahométan de ce nom et une des plus grandes et des plus belles métropoles de l'Inde, n'offre plus qu'un vaste espace parsemé de ruines au milieu desquelles, suivant l'expression de M. Mackintosh, s'élèvent encore quelques beaux bâtimens qui attestent la splendeur de la *Palmyre du Dekkan*. Une très petite partie de la ville seulement est habitée; le reste est désert, quoiqu'il subsiste un grand nombre de bâtimens assez bien conservés pour offrir un logement commode. Les principaux édifices qui méritent d'être mentionnés sont : le *Makbara* ou le mausolée du sultan Mohamed-châh; sa construction dura 42 ans; il est surmonté par une *coupole*, dont le diamètre n'est que de 10 pieds plus petit que celui de la coupole de St-Pierre à Rome; on y remarque un écho que les Anglais disent être aussi parfait que celui produit par la galerie sonore de la coupole de St-Paul à Londres; quatre beaux minarets de forme octogone s'élèvent à 140 pieds anglais aux quatre coins de ce magnifique édifice, dont la mosquée qui en dépend n'est pas une des moins belles parties. La *Djemâ' mesdjid*, ou mosquée principale, dont le beau dôme a 140 pieds de haut; enfin le *mausolée du sultan Ibrahim II*, que l'on peut comparer aux magnifiques bâtimens de ce genre de l'Inde Septentrionale. Toutes les faces extérieures de ce beau monument sont recouvertes d'inscriptions du Coran, sculptées avec le plus grand art, formant par leur disposition aussi belle que variée, une infinité d'ornemens : on pourrait presque dire que cet édifice ressemble à une belle page d'un des plus beaux et des plus riches manuscrits arabes; on prétend que tout le Coran y est sculpté.

Bisnagar (Bijanagur), une des plus grandes et des plus belles villes de l'Asie lorsque dans les XIVe et XVe siècles elle était la capitale du puissant royaume de ce nom, qui embrassait toute la partie méridionale de la péninsule et dont dépendaient ceux de Tandjore et de Madoura; quelquefois on l'appelait royaume de Narsinga, du nom de la dynastie régnante. La Toumbâddrâh sépare en deux parties distinctes les vastes ruines de Bisnagar; celles qui restent au nord portent le nom d'*Annagoundy;* celles qui sont situées au sud forment *Bisnagar* proprement dit. Les restes imposans de cette ville célèbre dépassent en étendue et en grandiose ceux de toute autre ville hindoue depuis l'Himâlaya jusqu'au cap Komorin. Ce sont surtout la matière de ces édifices et les dimensions colossales des pierres employées dans leur construction, qui les distinguent de tous les autres monumens de l'Inde. Ses énormes *murailles* sont encore debout; les rochers le long du fleuve

sont recouverts d'innombrables *sculptures* représentant des sujets de la mythologie brahmanique; ses rues désertes sont pavées d'immenses blocs de granit: on en voit une de près d'un mille de long sur 100 pieds de large, toute bordée de colonnades. Parmi ses édifices les plus remarquables qui subsistent encore, on doit citer surtout le grand *temple de Mahâdeva*, desservi par des Brahmanes; sa face pyramidale à dix étages a 160 pieds de haut; le grand *temple de Krichna;* celui plus petit dédié à *Ganesa*, avec une statue colossale de ce Dieu; le *temple de Rama*, remarquable par ses sculptures mythologiques d'un travail exquis; et celui de *Wittoba* qui les surpasse tous pour l'étendue, l'exécution et la belle conservation; c'est un groupe magnifique composé d'un temple principal, de quatre grands *tchoultris* ou auberges pour les pélerins et de plusieurs petites pagodes, le tout enfermé dans une enceinte murée de 400 pieds de long sur 200 de large; tous ces bâtimens sont couverts de sculptures mythologiques d'une exécution parfaite. Annagoundy offre moins de restes remarquables, mais aussi c'est la seule partie de la ville qui contienne des habitans: elle dépend immédiatement d'un radja qui est le descendant des puissans souverains de Narsinga; il réside ordinairement à *Kamlapour*, très petite ville située dans l'ancienne banlieue de cette immense métropole, à laquelle le voyageur César Frédérick donnait 24 milles de circonférence. On doit remarquer que ce prince est plutôt un grand propriétaire qu'un souverain tributaire et vassal des Anglais.

Viziadroug, très petite ville, importante par son port, regardé comme le meilleur de toute la côte occidentale après celui de Bombay.

Ce serait sortir des bornes de cet ouvrage que de vouloir décrire toutes les plus grandes villes appartenant aux états qui sont sous la protection de la Compagnie Anglaise. Nous nous bornerons à donner la description abrégée de celles seulement qui offrent une grande population ou un plus grand nombre de monumens remarquables, en renvoyant pour les autres aux indications données aux pages 715 et 716 dans le tableau des divisions administratives et politiques de cette partie de l'Asie.

Dans le *royaume d'Aoudh* (Oude) on trouve Lucknow, très grande ville, située sur la rive droite du Goutmy, capitale du royaume depuis 1775. Elle se compose de trois quartiers entièrement différens. La *Cité* proprement dite ou l'ancienne ville; elle est mal bâtie quoique très peuplée. Le *Nouveau quartier*, presque entièrement construit pendant le règne de Sa'adet-Ali, le dernier nabab. Il s'étend le long du Goutmy, et il offre dans ses différentes constructions une véritable ville anglaise, soit dans l'architecture extérieure des maisons, soit dans leur ameublement. C'est dans le centre de ce beau quartier qu'on trouve un magnifique marché et la résidence royale nommée *Farrâboukch*. L'architecture de ce bâtiment n'offre rien de remarquable; mais il se distingue par son étendue, par ses décorations et par son beau parc. Le *troisième quartier*, séparé du précédent par un misérable bazar, se compose principalement de bâtimens religieux construits par le nabab Asaf-ed-Daulah et par ses prédécesseurs. Ce sont tous des édifices dans le genre moresque, parmi lesquels on distingue l'*Imam Barrah* avec sa belle mosquée, qui comprend la mosquée principale et le tombeau de son fondateur Asaf-ed-Daulah; le palais commencé par Sa'adet-Ali et resté encore inachevé; le *Daulet-Kanah;* le *Hossein-Bâgh;* le *Sangi-Dâlâm* et quelques autres palais; lord Valentia et l'évêque Heber regardent l'ensemble offert par les édifices de l'Imam Barrah comme le plus beau morceau d'architecture de l'Inde, soit par l'harmonie des proportions, soit par la beauté des matériaux et la finesse du travail. Deux ponts, dont un en pierre, traversent le Goutmy. Lucknow possède aussi une ménagerie très bien fournie, quoique encore plus mal disposée que celle de Barrakpour. On croit que sa population dépasse 300,000 âmes. Un des traits remarquables de cette capitale est la *multitude d'éléphans* qu'on y voit. Une quantité prodigieuse appartient au roi; les nobles et les gens riches en ont autant que leurs moyens le leur permettent. Dans les cortéges royaux, dans les fêtes, dans les occasions d'apparat, ces animaux se montrent en foule, tout couverts des draperies les plus riches et les plus magnifiques. Nous rappellerons que depuis la chute définitive de l'empire du grand-mogol, la cour de Lucknow doit être regardée comme la plus brillante et la plus magnifique de l'Inde. Le roi actuel possède une riche *bibliothèque;* et son père a publié à ses frais un ouvrage magnifique en plusieurs volumes in-folio, offrant le dictionnaire, la grammaire et un système complet de grammaire et de rhétorique en persan.

Dans ses environs immédiats on voit *Constancia*, magnifique palais où demeurait le résident Claude Martine; on prétend que sa construction a coûté à ce général 150,000 livres sterling. On ne doit pas oublier Feïzabad, ville encore très grande et très peuplée, quoiqu'elle soit bien déchue de-

puis qu'elle a cessé d'être la capitale du royaume. On y voit les restes du palais et de la forteresse.

Dans le *royaume du Dekkan* ou *du Nidzam*, on trouve : HAÏDERABAD (Hyderabad), capitale du royaume et de la province de ce nom, située à la droite du Mousah (Moossy), grande ville, dont la population est estimée au-delà de 200.000 âmes, y compris celle de ses vastes faubourgs. Le *palais* où réside le souverain, qui a le titre de Nidzam (Nizam), celui qu'il a fait bâtir pour loger le résident anglais et la *mosquée* dite *de la Mecque* sont avec quelques tombeaux les bâtimens les plus remarquables.

Dans ses environs immédiats est située GOLCONDE, jadis capitale du royaume de Tellingana ; ses fortifications ont joué un grand rôle dans l'histoire de l'Inde, et ses prétendues *mines de diamant*, dont nous avons parlé à la page 645, l'ont rendue célèbre dans tout l'Orient. Depuis long-temps elle est très déchue ; elle sert de prison d'état aux personnes qui déplaisent au Nidzam.

Plus loin à la distance de 66 milles vers le nord-ouest on trouve : BIDER (Beeder), grande ville, très déchue, jadis capitale d'un des cinq royaumes mahométans de l'Inde, remarquables par l'ensemble pittoresque qu'offrent ses superbes mausolées, ses mosquées qui tombent en ruines et ses palais délabrés. L'auteur des *Sketches in India* dit que le *mausolée de Bereed* est un des plus beaux pour ses proportions et pour la richesse de ses ornemens.

A l'extrémité nord-ouest du royaume on voit AVRANGABAD (Aurungabad), capitale du Dekkan, avant que la résidence fût transférée à Haïderâbâd. C'est une grande ville, mais à moitié ruinée et déserte. Le superbe *mausolée de Rabi' a-Dourâni*, fille d'Avrangzeb, qui ressemble un peu au célèbre Tadj-Mahâl, et les restes du palais de ce monarque sont, avec l'immense *bâzar* d'environ deux milles de long, les édifices les plus remarquables de cette ville, résidence favorite d'Avrangzeb qui s'est plu à l'agrandir et à l'embellir. M. Hamilton lui accordait 60,000 habitans vers 1825.

Dans un petit rayon de 14 milles on trouve : DAVLETABAD, autrefois nommée DEOGHIR par les naturels, capitale d'un puissant royaume indien, ville située autour d'un rocher isolé très escarpé et sur le sommet duquel s'élève une *citadelle* réputée imprenable. Cette dernière est une des plus grandes curiosités du Dekkan ; elle ressemble assez à une ruche de 500 pieds de haut, qui s'élève au milieu de la plaine ; on y voit une énorme colonne haute de 160 pieds anglais. L'empereur Mohammed fit, au commencement du XIVe siècle, d'inutiles efforts pour transporter à Davletâbâd la population de Delhi et en faire la capitale de ses vastes états. ROZAH (Rowzah), petite ville, remarquable par sa position romantique, par les nombreux *tombeaux* de saints personnages mahométans situés dans son voisinage, parmi lesquels celui de *Bourhân-ed-din* est le plus beau, et celui d'*Avrangzeb* le plus simple, comme aussi par la salubrité de son climat ; cette dernière circonstance y attire plusieurs Anglais de Bombay, qui viennent y rétablir leur santé.

ELORA, petit village près duquel on voit plusieurs *temples* taillés dans une montagne de granit, qui surpassent en grandeur et en perfection de travail tout ce que l'Inde offre de mieux dans ce genre ; ils ravilisent même avec les étonnantes constructions des anciens Egyptiens. Selon M. Erskine, ces excavations peuvent être rangées en trois classes : celles du nord, qui paraissent devoir être attribuées à des Bouddhistes ou mieux encore à des Djaïnas ; celles du milieu, parmi lesquelles on trouve le grand temple de Kaïlas, sont incontestablement brahmaniques ; les méridionales doivent être attribuées à des Bouddhistes. Les sculptures innombrables, les frises, les colonnes, les chapelles presque suspendues en l'air, tout y respire un goût très raffiné et atteste un travail immense. Le *Kaïlas* ou *Kaylas* surtout, qui a excité l'admiration et l'étonnement de tous ceux qui l'ont visité, est un vaste temple de forme conique, de 100 pieds de haut et de 500 de circonférence, séparé des montagnes voisines par un espace de 247 pieds de long sur 150 de large, environné d'une colonnade qui soutient d'autres chambres. Toutes ces étonnantes excavations du Kaïlas, avec ses cinq chapelles, ses vastes portiques, etc., sont supportés sur le dos d'éléphans et de tigres ou griffons sculptés alternativement. Tout l'intérieur du temple principal, ainsi que la colonnade qui l'environne et toutes les parties accessoires sont couverts d'innombrables sculptures, offrant en quelque sorte un panthéon de toutes les divinités du brahmanisme.

Dans le *royaume de Nagpour* nous nommerons : NAGPOUR, sur les bords du Nag, capitale du royaume maharatte de ce nom. Quoique grande, et résidence du *bhounsla* (bhoonsla) depuis 1740, époque où elle n'était qu'un simple village, cette ville n'offre aucun bâtiment vraiment remarquable. Le palais royal ne se distingue que par son étendue. Ses rues sont tortueuses et étroites et ses maisons assez mal bâties. En 1825 elle comptait 115,000 habitans.

Dans le *royaume de Baroda* qu'on pourrait aussi nommer *royaume de Guzerate*, parce qu'une grande partie de cette vaste province lui appartient, nous nommerons : BARODA, grande ville située au milieu d'un territoire riche et bien cultivé. C'est la capitale de tous les pays soumis à Sydji-Rau, le chef actuel de la célèbre famille maha-

ratte Guikowâr. Les objets les plus remarquables qu'offrent cette ville et ses environs sont le *palais* du roi, quelques pagodes et quelques hôpitaux, ainsi que le *pont* sur le Viswamitra, le seul qu'on trouve, selon M. Hamilton, dans le Guzerate, et les grandes et belles *citernes*. Baroda a beaucoup souffert par le tremblement de terre de 1819. On croit que sa popul. dépasse 100,000 âmes.

A 20 milles au nord-est de Baroda s'élève au milieu de la plaine, une montagne d'environ 2500 pieds anglais de haut, sur le sommet de laquelle est située la forteresse de Tchampanir (Chumpaneer) ou Powanghar; elle n'est accessible que d'un seul côté fortifié par cinq rangs de murailles et est abondamment pourvue d'eau. Elle passe pour imprenable, quoique les Anglais l'aient prise en 1803. Dans sa partie la plus élevée est un ancien *temple* dédié à la déesse *Kali*, auquel on monte par 240 marches. La population environnante se compose principalement de Bhils (Bheels), peuplade remarquable par ses mœurs et ses usages.

A l'extrémité occidentale du Guzerate, et dans le district d'Okâmandel, dont les féroces habitans depuis la plus haute antiquité ont exercé la piraterie jusqu'en 1816, époque à laquelle les Anglais détruisirent leurs repaires, on trouve: Dwaraka, très petite ville, importante par son *temple* visité annuellement par plus de 15,000 pélerins: c'est au *dieu Rantchor* auquel il est consacré qu'appartenaient plusieurs vaisseaux armés en course, ainsi qu'une partie du butin fait par ses forbans.

Les autres états médiats offrent tous des villes beaucoup plus petites que les capitales que nous venons de décrire; mais quelques-unes d'entre elles sont trop importantes sous plus d'un rapport pour être passées sous silence. Voici les plus remarquables; nous les indiquons d'après les états auxquels elles appartiennent et en suivant les anciennes provinces.

Dans la vaste *province de Guzerate*, divisée entre plusieurs petits états tributaires ou des Anglais ou du royaume de Baroda, nous nommerons: Noanagar (Noanagur), assez grande ville, située non loin de la côte nord-ouest de la péninsule; c'est la résidence du *djam* de ce nom, regardé comme le plus puissant de ces petits princes. Pourbander (Poorbunder), assez grande ville située vers le milieu de la côte méridionale de la péninsule, importante par son port et son commerce florissant; c'est la capitale du petit état de son nom: sa population peut s'élever à 30,000 âmes. Pattan-somnath (Puttansomnauth), petite ville, renommée dans toute l'Inde par son *temple* bâti sur l'emplacement de l'ancien, détruit par le célèbre conquérant Mahmoud: ce temple était d'une richesse prodigieuse; les 56 piliers qui supportaient le toit de la partie principale étaient recouverts de plaques d'or ornées de pierres précieuses, plusieurs milliers de petites statues en or et en argent de formes et de dimensions différentes étaient disposées tout autour; au milieu s'élevait une idole gigantesque, dans l'intérieur de laquelle les prêtres avaient caché une quantité immense de pierres précieuses; une chaîne d'or massif du poids de 40 *mând* (maund), servait à faire mouvoir une cloche pour appeler les fidèles à la prière. Deux mille brahmes desservaient ce temple magnifique auquel appartenaient aussi 500 danseuses et 300 musiciens. On prétend que le butin enlevé par Mahmoud s'éleva à 20,000,000 de dinars d'or, équivalant selon Price au moins à 9,166,666 livres sterling ou à 251,666,650 francs. Le temple moderne, qui n'a rien de remarquable, est encore un des *pélerinages* les plus renommés de l'Inde.

Dans le *Katch* (Cutch), dont les habitans sont très adonnés à la navigation et prétendent avoir enseigné aux Arabes l'art de construire et de guider les vaisseaux, on trouve Bhoudj (*Booj*, ou *Bhooj*), assez grande ville environnée de jardins, de temples et d'étangs. Plusieurs pagodes sont remarquables par leurs dimensions et par les sculptures mythologiques qui les recouvrent. On doit surtout mentionner le *mausolée de Rau Laka*; l'intérieur de l'édifice principal consiste en une tour de 24 pieds de diamètre ayant quinze côtés et surmontée d'une grande coupole; à chaque angle il y a la statue d'une des femmes qui se sont brûlées avec lui; le capitaine Macmurdo le regarde comme un des plus beaux monumens de l'Inde. Le tremblement de terre de 1819 a miné une grande partie de cette ville à laquelle en 1818 on accordait 20,000 habitans. Elle est la résidence d'un prince dont relèvent tous les petits chefs qui se partagent le sol de cette province. Les Anglais, auxquels il paie un tribut, y tiennent une garnison. Mandavie, importante par son port et par son commerce; c'est la ville la plus grande et la plus peuplée de tout l'état; en 1818 on estimait sa population à 35,000 âmes.

Dans la vaste *province d'Adjmir* (*Ajmeer*) dite aussi *Radjpoutana* (Rajpootana), à cause des principautés Radjepoutes entre lesquelles elle est partagée, on trouve: Odeypour, assez grande ville, située près d'un lac; c'est la capitale de la principauté de ce nom, dont le souverain porte le titre de *rana*; quoique moins puissant que ceux de Djoudpour et de Djeypour, il est regardé cependant comme le premier de tous les Radjepoutes par la noblesse de la tribu dont il descend; les *palais* en marbre et les *jardins* du prince sont remarquables par leur architecture et par leurs belles décorations. Tchitore, jadis capitale de cet état, renommée dans toute l'Inde par sa position sur une colline isolée, et par ses vastes fortifications qui en font une des plus fortes places de cette région; on admire surtout la *porte* principale, ancien travail des Hindous que l'on compare aux constructions égyptiennes. Parmi ses temples, dont plusieurs sont très anciens et tous remarquables par leur construction, on doit citer surtout celui

de la *déesse Kali* et *deux* autres en forme de tour dédiés à *Siva;* le plus grand de ces derniers, qui est le mieux conservé, a environ 115 pieds de haut et neuf étages tous recouverts de marbres et remplis de sculptures d'un beau travail. On ne doit pas oublier le vaste *étang* taillé dans le roc et environné de petits temples.

Djeypour, bâtie en 1725 par le radja Djeïa-Sing, si célèbre dans l'Inde par son savoir dans l'astronomie et pour les observatoires qu'il construisit, non-seulement dans cette ville, mais aussi à Mattrâ, Delhi, Benares et Oudjeïn, dont la fondation est attribuée à tort à Akbar. Djeypour est, selon Heber, une des plus belles villes de l'Inde, tant par la régularité de ses rues que par la beauté de ses édifices publics et particuliers. Les maisons sont en pierre, à trois et quatre étages, et recouvertes d'un beau stuc qui imite le marbre; plusieurs ont leurs façades peintes à fresque. Le *palais* du prince, qui se développe devant une vaste place, représente par son architecture la queue d'un paon; les vitrages coloriés de ses fenêtres imitent les yeux des plumes de cet oiseau. Tout près s'élève une belle tour ou minaret d'environ 200 pieds de haut. On doit citer aussi les *jardins* qui sont magnifiques et le *tchaouk* ou marché principal. L'évêque Heber accorde 60,000 habitans à cette ville qui est la capitale de l'état de Djeypour, un des plus puissans de la confédération des Radjpoutes. Dans ses environs immédiats est située *Ambir* (*Ambeer* ou *Umeer*), l'ancienne capitale de cet état, remarquable par un magnifique *palais*, dont les ornemens sont comparés, par Heber, à ceux du célèbre Tadj-Mahâl.

Djoudpour, assez grande et belle ville, capitale de l'état de ce nom, le plus puissant de la confédération des Radjepoutes; Djoudpour est défendue par trois forts. Dans le plus grand est le *palais* du prince, qu'on dit être un vaste et magnifique édifice. C'est la ville la plus grande et la plus peuplée de cet état; on porte à 60,000 le nombre de ses habitans. Les autres villes principales sont : Palli (Pallee), qui depuis 60 ans est devenue *une des principales places commerçantes de l'Asie* et dont la population s'élève à 50,000 âmes. C'est le grand entrepôt du commerce entre la Perse Orientale et l'Inde Supérieure, et le débouché principal de l'opium de Maloua (Mâlwâ), Nagore, ville importante par ses fabriques de laiton et de fer, et par sa population qu'on estime à 40,000 âmes. Mirta (Meerta), ville très déchue, mais renommée par ses fabriques d'indienne ordinaire, et dont la population s'élève encore à 20,000 âmes. Djallore (Jallore), la plus forte place de l'état, avec 15,000 habitans. Siouannou (Seewannu), place forte, beaucoup plus petite et de moindre importance. Toutes les villes que nous venons de nommer sont chefs-lieux des districts qui en prennent le nom.

Les villes principales des autres états Radjepoutes sont : Kotah, assez grande et belle ville, industrieuse et commerçante, capitale de l'état de ce nom, qui, de nos jours, est devenu un des plus puissans de la confédération des Radjepoutes. C'est sur le territoire de cet état qu'en 1820 on a commencé à construire sur la Barkandiâ, un *pont* d'environ 1000 pieds de long, qui sera un des plus beaux de l'Inde. Bikanir (Beckaneer), ville de médiocre étendue, capitale de l'état de ce nom; c'est une véritable oasis dans le désert de l'Adjmir; on y voit un *puits* de 300 pieds de profondeur et de 20 de diamètre. Tonk, petite ville remarquable en ce qu'elle est devenue depuis quelques années la résidence d'Amir-khan; ce turbulent chef des Pindarries s'y est établi dans un beau palais qu'il a fait bâtir: mais on doit faire observer que la ville la plus importante de ses états est Seronge dans le Mâlwâ.

Dans la *province de Mâlwâ*, on trouve : Indour (Indore), capitale du royaume de ce nom, un des plus puissans de la ci-devant confédération des Maharattes. Presque entièrement détruite en 1808 par Sindia, elle a été rebâtie avec une célérité extraordinaire depuis 1818, pendant la régence du sage Tâtia Djogh. On peut la ranger parmi les plus belles villes de l'Inde, quoiqu'elle n'offre aucun bâtiment remarquable, à l'exception du *palais royal* bâti en granit en 1820, du *mausolée de Malhâr Rao Holkar*, le fondateur de la dynastie régnante, et celui d'*Atïa-Bhye*. Il est probable que sa population actuelle s'élève au moins à 90,000 âmes. Parmi les villes qui appartiennent à Holkâr, nous nommerons : dans la province de Kandeich, Wone, ville presque entièrement ruinée, mais encore importante par ses anciens temples, d'origine djaïnique ou bouddhique; il n'en reste plus que 12 des 99 qu'elle comptait à l'époque de sa splendeur. Ces temples sont en granit taillé, et sont remarquables par leur parfaite conservation, par les grands blocs employés dans leur construction et surtout par la richesse de leurs sculptures qui l'emportent, selon quelques auteurs, sur tous les ouvrages du même genre que l'on voit dans l'Inde.

Bopal (Bhopaul), ville de médiocre étendue, capitale de l'état de ce nom, devenu depuis 1818 un des plus puissans parmi ceux de second ordre compris dans la confédération Anglo-Indienne; elle n'offre rien de remarquable. Seronge, grande ville très déchue; elle joua un grand rôle dans ces derniers temps comme capitale de la terrible confédération des Pindarries dont le chef était Amir-khan, auquel elle appartient. Voyez Tonk, au haut de la colonne. Dhar, grande ville, encore plus déchue que Seronge, et chef-lieu du petit état de ce nom, qui a été jadis un des principaux de cette vaste province. A quelques milles au sud, on voit les importantes ruines de *Mândau* (Mandow), dont les murailles n'ont pas moins de 28 milles anglais de circonférence; les restes les plus remarquables de cette ville immense, dont l'architecture est presque tout afghane, sont: le *palais de Baz-Bahâder*, le *Djehâzka-Mahal*, le *Djemâ' mesdjid* regardée comme la plus belle et la plus grande de toutes les mosquées bâties par les Afghans dans l'Inde: le collége qui en dépendait n'est plus qu'un amas de ruines; le *mausolée de Hussein Châh*, grand bâtiment tout en marbre. Ces imposantes ruines ont servi, dans

ces derniers temps, de repaire aux féroces Bhils, que les Anglais ont détruits en 1817: quelques ascétiques Hindous en sont les seuls habitans permanens.

Dans le *royaume de Sâtârah*, qu'on peut regarder comme le noyau de la monarchie Maharatte fondée par le célèbre Sevadji, et dont les limites ont été si resserrées par les Anglais, nous nommerons SATARAH, petite ville, résidence du radja, qui est le descendant de Sevadji; il s'y est fait bâtir un beau palais; la citadelle, située sur une montagne, est une des plus fortes places de l'Inde.

Dans le *royaume de Maïssour* (Mysore), si puissant pendant le règne de l'usurpateur Heïder-Ali et de son fils Tippou-Saheb, et rendu par les Anglais à ses princes légitimes, mais dans des limites beaucoup plus resserrées, nous nommerons: MAÏSSOUR, assez grande ville, qui s'est beaucoup relevée depuis qu'elle est redevenue la résidence de ses rois; leur palais, situé dans la citadelle, est vaste mais irrégulier. Il est probable que sa population dépasse 50,000 âmes. Dans ses environs immédiats on trouve la *maison du résident anglais*, remarquable par sa position élevée et une immense statue représentant le *taureau Nandy*, de 16 pieds de haut, morceau supérieur, pour l'exécution, aux statues semblables de Bisnagar et de Nandydroug, et la ville de *Seringapatam*, qui appartient aux Anglais. Dans un rayon de 30 milles on trouve: *Maïlkotta*, petite ville remarquable par ses deux *temples* célèbres, l'un dédié à *Nârâsingha* et l'autre à *Tchillâpulla-Râyâ*, visités annuellement par un grand nombre de pélerins. *Srâvânâ-Belgalâ*, gros village, qu'on peut regarder comme la principale station des Djaïnas; ils ont tout près leur temple principal, où l'on voit l'image de *Gommalâ-Râyâ*, qui est une des plus grandes statues qui existent. BANGALORE, ville forte, la plus grande, la plus industrieuse et la plus commerçante du royaume; dès l'année 1805, on portait sa population à 60,000 âmes; SERA, ville très déchue, à laquelle, avant d'être prise par Heïder, les indigènes accordaient 50,000 maisons, et qui en 1800 n'en avait plus que 1500. TCHITTELDROUG, assez grande ville, à laquelle ses formidables *fortifications*, occupées par les Anglais, donnent une grande importance.

Dans la *principauté de Kotchin*, qui remplace le puissant royaume de ce nom, partagé aujourd'hui entre les Anglais, le roi de Travankore et autres princes indiens, nous ne nommerons que TRIPONTARY, ville de médiocre étendue, résidence du radja. Dans le *royaume de Trâvankore*, qui est un des plus puissans états du second ordre, on trouve: TRIVANDERAM, assez grande ville, capitale du royaume; le *palais du roi* est un vaste édifice, d'une architecture élégante et orné de tableaux, de pendules et d'autres objets d'arts venus d'Europe. TRAVANKORE, qui est l'ancienne capitale, parait avoir beaucoup perdu.

Pour les pays soumis à la Compagnie-Anglaise hors des limites de l'Inde, voyez l'INDE-TRANSGANGÉTIQUE aux pages 749, 750 et 751, et l'île de Sainte-Hélène dans l'AFRIQUE ANGLAISE.

Nous avons déjà indiqué que l'ILE DE CEYLAN, si importante par sa position, par ses beaux ports, par ses productions, forme un gouvernement séparé dépendant directement du roi d'Angleterre. Ses villes principales sont : COLOMBO, capitale de l'île de Ceylan, assez grande ville, forte et assez bien bâtie, ressemblant plus à une ville européenne qu'à une ville de l'Inde. Le *palais du gouvernement* et l'*église de Wolfendal* sont ses plus beaux édifices. Colombo est le centre du commerce extérieur de toute l'île, malgré l'imperfection de son port, qui n'offre de sûreté aux vaisseaux que pendant une partie de l'année. Sa population estimée à 50,000 âmes en 1804, doit sûrement aujourd'hui dépasser considérablement ce nombre; de récens rapports la portent à 65,000.

Dans un rayon de 56 milles on trouve: NEGOMBO, petite ville, importante par ses pêcheries; TCHILAU (Chilaw), par sa pêche de perles, qui cependant est beaucoup inférieure à celle qu'on fait dans la baie de Kondatchy. KANDY, autrefois capitale du royaume de ce nom; c'est une très petite ville, dont la population, même avant l'insurrection de 1817, arrivait à peine à 3000 âmes, malgré le nom de MAHA-NEUVA (grande ville) que lui donnent les Cingalais Son principal édifice est le *palais* où résidait le roi, remarquable seulement par son étendue, et par un *temple de Bouddah*, où l'on conserve la fameuse dent de ce dieu, dont la possession confère, selon les Cingalais, le droit de gouverner le royaume. Le PIC d'ADAM, nommé HAM-A-LIL par les Cingalais; c'est la plus haute montagne de l'île et un des plus célèbres pélerinages des Bouddhistes, qui y accourent de tous les pays où domine la religion de Bouddah pour voir l'empreinte du pied de cette divinité; on monte sur le sommet de ce cône majestueux au moyen d'escaliers taillés dans le roc. POINT DE GALLE, petite ville importante par ses forêts de cannelle, son commerce, son beau port, sa vaste citadelle, et par la salubrité de son air, préférable à celui de tout autre endroit de l'île.

Nous citerons encore: MATOURA, petite ville, importante par la chasse aux éléphans qu'on fait sur son territoire, et par les pierres précieuses qu'on y trouve, ainsi que par le voisinage du célèbre *temple* bouddhique de *Bellegam*; BATTIKALO, par son commerce et son petit port; TRINKOMALI, par son *port*, un des plus beaux de l'Asie et le plus important de toute l'Inde par sa position qui le rend la clef de l'Océan-Indien; les Anglais viennent d'y établir des chantiers militaires et se proposent d'augmenter ses fortifications déjà très considérables, on pourrait nommer cette ville le *Malte de l'Inde*. A quelques milles dans l'intérieur on trouve le *lac de Kandeleï* (Candely), remar-

quable par les immenses *travaux hydrauliques* et les grosses pierres employées dans leur construction; et le village de *Damboulou*, renommé par ses vastes *temples bouddhiques* taillés dans le roc. JAFNAPATAM, ville de médiocre étendue, importante par son beau port, son commerce et ses fortifications; elle est située sur l'île de ce nom. KONDATCUY, baie célèbre dans toute l'Inde par la riche *pêche de perles* qu'on y fait depuis plusieurs siècles. Les ruines de NOURADJAPOURA ou ANOURADGBOURRO, la capitale de l'île dans l'antiquité, qui nous paraît identique avec *Anuro-grammoum* que Ptolomée place dans la Taprobane. Cette ville fut rebâtie avec la plus grande magnificence l'an 246 de Jésus-Christ par Voundou Kabadja, l'un de ses rois. On remarque encore un grand nombre de colonnes de marbre dispersées de tous côtés, et plusieurs pyramides de très grandes dimensions érigées en l'honneur de plusieurs rois qui se sont distingués par leur piété et que les bouddhistes invoquent comme des saints. Knok, dans le XVIe siècle, y avait déjà vu les débris de trois ponts de pierre. Ce lieu est encore remarquable par le *serimahabod* (ficus religiosa), le plus vénéré de l'île; il est l'objet du principal pélerinage des adorateurs de Bouddah, qui croient que ce dieu a souvent goûté sous son ombrage le frais et le repos. Nous ajouterons que des antiquités très remarquables viennent d'être découvertes dans les environs de TOPARY; il s'agit de *temples circulaires* de 100 pieds de haut, surmontés d'obélisques et entourés de tumulus comme chez la plupart des nations antiques. On y voit une statue de plus de 50 pieds de haut, bien proportionnée et une autre en adoration devant elle, portées toutes deux sur un soubassement de rochers en talus de 30 pieds de haut, sur 80 de large. On a cru reconnaître dans la plus grande figure la divinité Bouddah. Ces deux statues et leur soubassement sont taillés dans le roc.

Royaume de Sindhia.

CONFINS. Ce royaume si puissant et si étendu sous Doaulet-Rau au commencement du siècle actuel, est réduit maintenant dans des bornes bien étroites. Comme il se compose d'une partie des provinces d'Agra, de Mâlvâ et de Kandeich, il est environné de tous les côtés par les possessions médiates ou immédiates de l'empire Anglo-Indien. Son territoire n'est pas contigu, mais il est interrompu par des districts appartenant à plusieurs princes indiens.

FLEUVES. Le TAPTY et la NARMMADA (Nerbuddah) dans la province de Kandeich; le *Tchambal* (Chumbul) et le *Betwa*, affluens de la *Djamnâ* qui porte le tribut de ses eaux au GANGE, parcourent le Mâlwâ et l'Agra.

DIVISIONS ADMINISTRATIVES et **TOPOGRAPHIE.** On ne connaît pas exactement les subdivisions actuelles de cet état. Le tableau suivant offre ses villes principales rangées d'après les grandes divisions de l'Inde auxquelles elles appartiennent.

PAYS.	CHEFS-LIEUX, VILLES ET LIEUX LES PLUS REMARQUABLES.
AGRA	Gouâlior; *Nârvâr; Attair; Gohad* (Gohud).
KANDEICH	Bourhânpour? *Hindia.*
MALWA	Odjeïn (Oojein); *Chadjâwalpour* (Shahjehanpoor); *Bilsah; Tchandery; Ragoughar.*

GOUALIOR, ville florissante et populeuse, dont la plus grande partie s'est formée depuis 1810 à côté de l'ancienne. Celle-ci est bâtie dans une vaste plaine au milieu de laquelle s'élève une colline, dont le point culminant est à 342 pieds anglais au-dessus du niveau de la plaine. C'est sur cette colline que se trouve la célèbre forteresse de Gouâlior. On ne peut y arriver qu'en montant un escalier taillé dans le roc et défendu par des bastions. En dedans des fortifications il y a des maisons, des champs, des potagers et des réservoirs d'eau pour l'entretien de la garnison. C'est dans cette forteresse que les grands-mogols renfermaient les princes de leur famille qui leur donnaient de l'ombrage. Il y avait alors, pour leur amusement, une grande ménagerie remplie de lions, de tigres et autres bêtes féroces. Il est probable que la population actuelle de cette capitale monte à 80,000 âmes.

OUDJEÏN (Oojein), sur la Serpa, une des villes les mieux bâties de l'Inde, capitale nominale du royaume de Sindhia jusqu'en 1810, et encore résidence de plusieurs membres de la famille royale. Ses principaux édifices sont : le *palais* habité par la veuve de Mâdhâdji-Sindhia, les *temples de Mâhâ-Kâli*, de *Krichna* et de *Râmâ*, et les *mausolées* le long de la Serpa. Dans un temple dédié à Mahâdeva annexé au beau mausolée d'une des femmes de Mâdhâdji-Sindhia, on voit un grand groupe en marbre blanc représentant le *taureau Mandi de Siva*, avec sa bouche sur un panier de fruits posé sur un lingam et soutenu par deux mounis; M. Hamilton le regarde comme un chef-d'œuvre de la sculpture indienne. Oudjeïn est célèbre dans l'Inde par ses *écoles* et par son *observatoire*; ce dernier est inférieur, malgré sa réputation, à d'autres établissemens semblables dans le Haut-Hindoustan; les géographes hindous y font passer leur

premier méridien. On ne connaît pas la population de cette ville; il est probable qu'elle s'élève à près de 100,000 âmes y compris celle de sa banlieue. Dans ces dernières années elle paraît avoir diminué, ainsi que son commerce, à cause de la translation de la capitale à Gouâlior et de la prospérité croissante d'Indore.

Dans ses environs immédiats, et au nord de la ville moderne, on voit les vestiges de l'ancienne ville de ce nom, qui est l'Ozene de Ptolomée, et l'Ocdjdjayini ou l'Avanti des Hindous: c'était l'*Athènes de l'Inde*, sous le règne du célèbre Vikrâmâdityâ, dont l'avénement au trône forme la principale ère indienne. En creusant le sol à 15 ou 18 pieds, dit M. Hunter, on trouve des murailles en briques, des piliers en pierre et des morceaux de bois d'une dureté extrême; on en a tiré aussi plusieurs ustensiles et des monnaies anciennes. Entre l'emplacement de l'ancienne ville et la nouvelle, est située la prétendue *caverne de Radja Bhyrtey* qui n'est qu'un grand édifice ancien, bâti en briques, et les immenses constructions au-dessous du niveau actuel, qui en sont voisines, décorées de colonnes et ornées de sculptures. La tradition populaire prétend qu'un passage souterrain conduit de ce monument, d'un côté, jusqu'à Hardwâr, et de l'autre, jusqu'à Benares. Vient ensuite le *Kâlydeh*, ancien palais bâti sur une île de la Serpa, par le sultan Nazir-ed-dyn-Khildji qui monta au trône l'an 905 de l'hégire; c'est un vaste bâtiment, remarquable par son architecture bizarre, par son étendue, par sa solidité et par les ouvrages hydrauliques entrepris pour faire tomber l'eau en mille formes différentes.

Nous nommerons encore : Bag (Bang), dans le Mâlwâ, ville très déchue, remarquable par ses riches mines de fer, et par les excavations situées dans son voisinage, que M. Erskine croit avoir été des *temples bouddhistes*. Les murailles d'une de ces excavations sont toutes recouvertes de peintures assez bien conservées et supérieures à tout ce que peuvent faire les artistes actuels de l'Inde. Bourhanpour, sur le Tapty, dans le Kandeich dont elle était autrefois la capitale. C'est une des villes les mieux bâties de l'Inde; elle est encore assez peuplée et florissante par son commerce. La *mosquée principale* est un des plus beaux édifices de ce genre. On doit ajouter que Bourhânpour est le siége principal d'une secte mahométane nommée *Bohrah* ou *Ismaélites*, dont le grand-prêtre y réside, selon M. Hunter, tandis que selon M. Hamilton, il résiderait à Surate et selon d'autres à Oudjeïn; ces Bohrahs sont très adonnés au commerce et sont, dans l'Inde Centrale, ce que sont les Parsi à Bombay et à Surate.

Royaume de Lahore.

Depuis 1805 les Seïkhs sont partagés en *Seïkhs Orientaux* à la gauche du Setledje, et en *Seïkhs Occidentaux* à la droite de ce fleuve. Les premiers sont vassaux de l'empire Anglo-Indien; les Seïkhs Occidentaux, qui sont les plus nombreux, formaient à cette époque la puissante *Confédération des Seïkhs*. Depuis lors Randjit-Singh, chef de Lâhore, est parvenu par sa politique et par la valeur de son armée, dont une grande partie est organisée à la manière européenne, à rendre sujets ou tributaires les princes seïkhs qui étaient ses égaux. Profitant de l'anarchie qui désole depuis 1803 le royaume de Kaboul, ce prince entreprenant a enlevé à ce dernier tout le Kachemir, le Moultân et les provinces de Peichaouer, de Tchotch, de Hasareh et celles de Dera-Ismael-khan, de Leïa et de Dera-Ghazi-khan. Nous ferons observer que la riche province de *Peichaouer* n'est qu'un *royaume vassal* et *tributaire*, et non une province de la monarchie de Lâhore. Vu la grande prépondérance de la famille de Singh sur les autres princes seïkhs, qui sont tous soumis, on peut regarder la *Confédération* comme n'existant plus. Peu d'années ont suffi pour la changer en une monarchie absolue; aussi l'avons-nous nommée *Royaume de Lâhore*, du nom de la province principale qui forme le noyau des possessions de la famille régnante.

CONFINS. Au *nord*, le royaume actuel de Kaboul, et le Petit-Tibet dans l'empire Chinois. A l'*est*, ce dernier pays et l'empire Anglo-Indien. Au *sud*, ce dernier et la principauté du Sindhy. A l'*ouest*, le Beloutchistan et le royaume de Kaboul.

FLEUVES. L'Indus, qui reçoit à la gauche le *Pendjnad*, formé par la réunion de cinq rivières qui donnent le nom au Pendjâb; voyez-en la description donnée à la page 705.

DIVISIONS ADMINISTRATIVES et **TOPOGRAPHIE.** Il est inutile de donner les subdivisions d'un pays dont l'état politique est encore si incertain. Cependant nous ferons observer que le Lâhore, qui est le pays qui depuis long-temps appartenait à la Confédération, est partagé en *Pendjâb* ou *Bas-Lâhore*, dont la plus grande partie, depuis plusieurs années, forme avec la ville de Lâhore l'état particulier de la famille Singh, et où se trouvent *Amretsir*, *Nourpour* et autres villes; et en *Kouhistan* ou *Lâhore des Montagnes*, partagé en un grand nombre de petits états, régis immédiatement par des Seïkhs qui sont tous vassaux et tributaires du roi de Lâhore. Le

tableau suivant offre les grandes divisions des pays qui d'une manière quelconque, en 1832, formaient la monarchie fondée par Randjit-Singh.

RÉGIONS ET PROVINCES.	CHEFS-LIEUX, VILLES ET LIEUX LES PLUS REMARQUABLES.
LAHORE.	
PENDJAB	AMRETSIR; LAHORE: *Dadun-khan; Keora; Miani* (Meani); *Rotas; Manikyala; Raouil-Pindi* (Rawil-Pindee); *Belur; Fulour;* le *Pays des Gakers* (Guckers), si renommés par leur turbulente bravoure, n'offre plus que des villes ruinées.
KOUHISTAN	*Radjour; Bimbur; Djâmboe* et *Mandi* (riches mines de fer et de sel), chefs-lieux des principautés de ce nom; *Koumla* (Koomla); *Kangrâ* (Nagarkote); *Sujanpour* et *Radone* (résidence du radja) dans la principauté de Kângrâ.
KACHMIR.	
KACHMIR	Kachmir (Kachemir; Cachemire; Serinagar); *Islâmâbâd; Pamper; Moudzafferâbâd,* siége d'un prince afghan.
AFGHANISTAN.	
TCHOTCH	Attock.
HASAREH	Il n'y a que des villages.
PEICHAOUER	Peichaouer; *Hadjnaggar* (Hudshnugger); *Cohat.*
MOULTAN.	
MOULTAN	Moultan; *Choudjouâbâd* (Shoojuabad).
LEÏA.	Leïa.
DERA-ISMAÏL-KHAN	Dera-Ismaïl-khan.
DERA-GHAZI-KHAN.	Dera-Ghazi-khan.
BAHAWALPOUR	La seule partie située à la droite du Setleje.

LAHORE (Lâhor), sur le Râvi, au milieu d'une campagne fertile et assez bien cultivée, grande ville, jadis une des résidences des grands-mogols et capitale de la province de son nom, actuellement capitale du puissant royaume fondé par Randjit-Singh. Quoique très déchue de son ancienne splendeur, elle est encore assez peuplée, commerçante et industrieuse. De vastes ruines indiquent l'étendue de l'ancienne ville; les mosquées et les tombeaux y restent, au milieu des champs cultivés, comme des caravanseraïs dans la campagne. La cité moderne occupe l'angle occidental de l'ancienne; elle est entourée d'une forte muraille; ses rues sont étroites, sales et puantes; son bazar est mesquin, mais ses maisons ont plusieurs étages. La magnifique *mosquée principale,* bâtie par Avrangzeb, est devenue un magasin à poudre. On y admire encore le magnifique *palais* de granit rouge construit par Akbar et augmenté par ses successeurs. On ne connaît pas la population de cette ville, mais il paraît qu'elle peut s'élever à 100,000 âmes; le capitaine Burnes ne lui en accorde que 80,000.

Dans ses environs immédiats on voit le *mausolée de Djihâng-hir;* c'est un magnifique carré de 66 pieds de long, bien conservé, quoique inférieur au Tadj-Mahâl d'Agra; il est tout revêtu de marbre blanc, orné de riches et vives mosaïques nuancées de mille couleurs et recouvert d'inscriptions à la louange du conquérant; une muraille de 2400 yards forme l'enceinte extérieure. Au sud de celui-ci s'élève le *tombeau de Nour-djihan-Begoum*, autre beau bâtiment quoique plus petit que le précédent. On doit aussi nommer le *Chalinar* (Shalinar) ou le *jardin de Châh-djihân,* un des plus beaux de l'Orient; il est assez bien conservé. On y admire trois magnifiques *terrasses*, disposées par étages, le long *canal* creusé pour alimenter les 450 jets d'eau destinés à rafraîchir l'atmosphère, et le superbe *lit de marbre*, dit *de l'empereur*, que Randjit-Singh a fait restaurer il y a quelques années.

Plus loin et à 32 milles à l'est de Lâhore, on trouve AMRETSIR, nommée anciennement TCHAK et plus tard RAMDASPOUR, grande ville que M. Burnes dit être mieux fortifiée que Lâhore, et défendue par la forte citadelle de *Govindghur,* avec des rues étroites et des maisons en général assez bien bâties. C'était la capitale de la Confédération, et elle est encore le siége principal de la religion de Nânek, ainsi que le grand entrepôt du commerce du royaume, surtout des châles, du safran, des marchandises de l'Hindoustan et du sel gemme qu'on tire des mines de Dadunkhan. On y remarque l'*Amretsir* (bassin du breuvage de l'immortalité) d'où cette ville a pris son nom. C'est un étang construit en briques et élégamment décoré, au milieu duquel s'élève le temple dédié à Gourou-Govind Singh. Dans ce lieu sacré, l'on voit placé sous un dais de soie le livre des lois écrit par ce réformateur de la religion de

Nânek. Il est desservi par 500 à 600 *akalics* ou prêtres. Le *Nuhr,* canal long et étroit dérivé du Râvi, la met en communication avec Lâhore. C'est dans la citadelle de Govindghur que le roi conserve ses trésors et qu'il a établi un *hôtel des monnaies.* La population d'Amretsir s'élève à 100,000 âmes.

Kachmir (Kachemir, Cachemire), nommée aussi Serinagar, mot indien qui signifie *habitation du bonheur,* capitale de la province de Kachemir, grande ville industrieuse, jadis très peuplée, mais déchue et mal bâtie, avec des rues étroites et sales ; elle est située sur les bords du Djilem, qu'on y passe sur cinq ponts de bois. Plusieurs maisons ont trois étages et des toits recouverts d'une couche de terre, qui en été se couvre de fleurs. Cette ville, renommée par la beauté de sa situation, par la douceur de son climat et par les beaux châles qu'on y fabrique, n'offre aucun bâtiment qui soit vraiment remarquable, si ce n'est le *palais* que les grands-mogols avaient fait bâtir près du lac Dak ou de Kachemir, qui, auprès du faubourg, se réunit au Djilem, par un canal étroit. C'est dans ce palais magnifique que les empereurs de l'Inde passaient une partie de l'été. En 1809, on accordait à Kachemir 150,000 habitans, malgré l'état peu florissant de ses manufactures et de son commerce ; les troubles qui depuis lors ont agité cette belle province, et surtout la mauvaise administration qui a fait émigrer un grand nombre d'habitans, doivent l'avoir réduite à 60,000 tout au plus.

Peichaouer, située au milieu d'une grande plaine de la province de ce nom, dont elle est la capitale. Les rois de Kaboul y résidaient quelquefois dans le *Bâlâ-Hissâr,* vaste édifice, avec de beaux jardins, situé dans le fort qui défend la ville ; il a été détruit pendant une des invasions des Seïkhs ; c'était, avec le *caravanserai* principal, le bâtiment le plus remarquable. Avant les troubles qui agitèrent ce pays, autrefois si riche et si florissant par son commerce et par son agriculture, Peichaouer avait une *école mahométane* très fréquentée à cause de sa grande célébrité. En 1827, cette ville était occupée par les troupes de Randjit-Singh, qui les a retirées depuis ; mais le petit royaume dont cette ville est la capitale est, comme nous l'avons déjà dit, vassal et tributaire de ce prince. Il est probable que sa popul. actuelle ne s'élève pas à 70,000 âmes, quoique M. Elphinstone, en 1809, la portait à 100,000.

Moultan, à quelque distance du Tchinâb, dans une plaine assez bien cultivée, grande ville, assez bien bâtie, très ancienne et très déchue, jadis capitale de la vaste province de ce nom ; nous la regarderons avec MM. Burnes et Larenaudière, comme occupant l'emplacement de la *capitale des Malli* du temps d'Alexandre ; Rennell la place à tort près du Râvi, à Toulamba. Moultan est défendue par de très hautes murailles et par une citadelle ; elle conserve encore quelques bâtimens remarquables, entre autres le magnifique *tombeau de Rouku-i-Allum.* Les déprédations des Afghans, des Maharattes et des Seïkhs avaient singulièrement diminué la population, l'industrie et le commerce de cette ville autrefois si florissante, et une des plus célèbres par son *université mahométane.* Cependant, depuis qu'elle est passée sous la domination de Randjit-Singh, ses manufactures sont redevenues florissantes, son commerce a repris une nouvelle vie et sa population s'élève déjà à 60,000 âmes. Le capitaine Burnes la signale déjà comme pouvant être un jour l'entrepôt du commerce par la voie de l'Indus avec les contrées du Pendjâb et les pays limitrophes.

Nous nommerons encore, à cause de leur importance sous plusieurs rapports, les villes suivantes :

Dans le *Lâhore :* Dadun-Khan, peu loin de la rive droite de Djilem, petite ville d'environ 6000 habitans ; c'est dans son voisinage, à *Keora,* qu'on exploite de riches *mines de sel gemme.* Rotas, sur une montagne, à quelques milles à l'ouest du Djilem ; c'est *une des plus fortes places de l'Inde,* dont la construction dans le XVI[e] siècle dura 12 ans et coûta plusieurs millions. Manikyala petit village, que M. Burnes croit occuper l'emplacement de *Taxila.* Son *tope* où tombeau, décrit primitivement par M. Elphinstone, et depuis par M. Ventura, a excité un grand intérêt. Ce monument qui, dans sa partie inférieure, offre un style qui rappelle plutôt la Grèce que l'Inde, a la forme d'une vaste coupole construite en pierre : elle a 70 pieds de haut et 150 pas de circonférence. MM. Court et Allard font remonter ce monument à un temps plus ancien que celui d'Alexandre ; ils se fondent principalement sur ce que les médailles qu'on y a trouvées offrent une figure assez semblable au trident de Neptune, qu'on aperçoit sur les pierres des monumens de Persepolis. Ni M. Burnes, ni les deux officiers français que nous venons de nommer n'ont pu se procurer des médailles d'Alexandre. Un édifice semblable au tope de Manikyala a été découvert à Raouil-Pindi dans cette province ; un autre à 5 milles de Kaboul ; ce dernier est presque entièrement ruiné. Le tope qu'on a découvert dans

la gorge de *Khyder* est très bien conservé, plus haut et plus grand que celui de Manikyala.

Dans le *Kouhistan* nous ne nommerons que Kot-Kangra et Koumla, villes très importantes par leurs *fortifications*, qui dans le pays passent pour imprenables.

Dans l'*Afghanistan:* Attock, à la gauche de l'Indus, au confluent du Kaboul, petite ville de 2000 habitans; regardée à tort comme une forteresse, mais cependant très importante sous le rapport militaire à cause de sa position et de son *pont de bateaux* sur l'Indus.

Dans le *Moultan:* Dera-Khazi-Khan, assez grande ville, peu éloignée de la rive droite de l'Indus, chef-lieu du fertile district de ce nom, qui sert de cantonnement à 5 régimens de cavalerie de l'armée régulière de Randjit-Singh.

Royaume de Nepal. (Nepaul.)

CONFINS. Par les cessions faites en 1815 à l'empire Anglo-Indien et à son allié le prince de Sikkim, ce royaume se trouve resserré entre le Kâli à l'ouest et le Konki à l'est. Ses limites actuelles sont: au *nord*, le Tibet, compris dans l'empire Chinois. A l'*est*, la principauté de Sikkim. Au *sud* et à l'*ouest*, le territoire de l'empire Anglo-Indien.

FLEUVES. La *Gogra* avec son affluent *Kâli;* le *Gandack* (Gunduck) et le *Koussy* qui tous sont des affluens du Gange.

DIVISIONS ADMINISTRATIVES et **TOPOGRAPHIE.** Ce royaume est partagé en 9 districts très inégaux, dont quelques-uns offrent beaucoup de subdivisions. Nous donnons les principales avec leurs lieux les plus remarquables dans le tableau suivant:

DISTRICTS.	CHEFS-LIEUX, VILLES ET LIEUX LES PLUS REMARQUABLES.
Nepal proprement dit.	Katmandou; *Lâlitâ-Pâtân; Bhâtgong* (Bathgung); *Noa-kote; Tambekhana.*
Pays des 24 radjas...	Gorkha: *Galcot; Argha; Malebun.*
Pays des 22 radjas...	Chhilli; *Chinachin; Gurdon; Taclagur.*
Makwanpour........	Makwânpour (Muckwanpoor), forteresse importante, jadis capitale d'un des états les plus puissans de cette contrée.
Pays des Kirats.....	Divisé en un grand nombre de petits chefs; les Kirâts (Kirauts) sont fréquemment nommés dans les légendes indiennes.
Khatang	Hidâng; *Râwâh.*
Tchayenpour.	Tchâyenpour (Chayenpoor), place fortifiée.
Saptaî (Tanakpoor)..	Nârâgâri; *Djânâkpour,* célèbre dans les mythes des Hindous.
Morang (Morung).	Vidjâyâpour; *Sorabâch; Tchâttrâ.*

Katmandou (le *Goungoulpâtân* des anciens livres, le *Yendatse* des Pârbatties et le *Kâthipour* des montagnards), ville de moyenne étendue, arrosée par le Bichenmatty. Ses rues sont étroites et sales, ses maisons d'une vilaine apparence; plusieurs ont jusqu'à 4 étages. Le palais du roi, bâtiment assez grand, est l'édifice le plus remarquable. Kâtmândou qui, jusqu'à 1768, n'était la capitale que du Nepal proprement dit, est devenue depuis cette époque la résidence des radjas de Gorkah qui en ont fait la conquête. M. Hamilton lui accorde une population approximative de 20,000 âmes.

Dans ses environs immédiats on trouve les importantes villes de Lalita-Patan, sur le Bhâgmatty, autrefois capitale du royaume; elle parait avoir 24,000 habitans; Bhatgong, autre ancienne capitale, mieux bâtie et plus étendue que Kâtmândou, et importante par son industrie et surtout par ses *temples*, ses *écoles* et ses *bibliothèques*.

Nous nommerons encore parmi les villes les plus remarquables: Noa-Kote, qu'on regarde comme la mieux bâtie de tout le Nepal: elle est importante par sa position et par le voisinage du *Dhayabung*, et du célèbre *pèlerinage de Nilkantha,* un des plus élevés; Gorkha, capitale de la principauté de ce nom, et siége primitif de la famille régnante, qui, dans la seconde moitié du dernier siècle, a fait la conquête de tout le Nepal. On lui accordait 2000 maisons lorsque les princes Gorkha y résidaient; on la dit beaucoup déchue depuis que ses princes résident à Kâtmândou.

Principautés de Sindhy (Sinde; Sind).

CONFINS. Cet état qui n'est qu'un démembrement du royaume de Kaboul, dont il était naguère vassal, a pour limites: au *nord*, le Beloutchistan et le royaume de Lâhore ou la prétendue Confédération des Seïkhs. A l'*est*, les états vassaux de l'empire Anglo-Indien dans l'Adjmir et la province de Katch (Cutch.) Au *sud*, cette dernière et le golfe d'Oman. A l'*ouest*, le Beloutchistan.

FLEUVES. Toute la partie inférieure de l'Indus. Voyez-en la description donnée à la page 705.

DIVISIONS ADMINISTRATIVES et **TOPOGRAPHIE.** M. le capitaine Burnes remarque avec raison que l'on a appliqué à tort aux princes qui dominent à Haïderâbâd ce qui appartient proprement aux trois branches de la même famille qui partagent entre

elles la possession de la plus grande partie du Sindhy. Cette puissante famille, issue de la tribu beloutchi *Talpouri*, est divisée depuis plusieurs années en trois branches qu'on distingue par les noms de leurs principautés respectives : ce sont la *branche de Haïderâbâd*, celle de *Kirpour* et celle de *Mirpour*. Les deux premières sont entièrement indépendantes l'une de l'autre; la troisième dépend sous certains rapports de celle de Haïderâbâd, dont ses possessions ne sont que des enclaves. Elle est en outre de beaucoup la moins puissante. Ce sont ces trois principautés qui forment le véritable *triumvirat du Sindhy* et non les princes qui se partagent la principauté de Haïderâbâd, comme on le croit généralement, et comme nous l'avons dit nous-mêmes dans la première édition de cet Abrégé, induit en erreur par les plus imposantes autorités. Nous ferons même observer que le prétendu triumvirat de Haïderâbâd, après avoir été une *tétrarchie* à son origine, en 1786, était réduit par la mort successive de trois frères à une véritable *monarchie* pendant les dernières années du règne de Mourad-Ali-khan, qui vient de mourir. Ce n'est qu'après la guerre civile qui la désole aujourd'hui, qu'on pourra dire si la principauté de Haïderâbâd est un *duumvirat* ou une *monarchie*, selon que les deux prétendans principaux la partageront entre eux ou que le plus fort subjuguera tous ses rivaux. Outre les trois principautés que nous venons de nommer, il y a celle de *Bahaoulpour*, dite aussi *Daoudpoutra*, qui occupe toute la partie septentrionale du Sindhy. Elle est entièrement indépendante du triumvirat; mais Randjit-Singh lui a enlevé toute la partie de son territoire située à la droite du Setledje. Les divisions administratives de ces quatre états sont trop nombreuses et trop peu importantes pour nous permettre d'en offrir le tableau. Nous nous bornerons à décrire la ville capitale de chacun et à indiquer ensuite les villes qui plus que les autres méritent d'être mentionnées.

Principauté de Haïderâbâd. Nous nommerons d'abord Haïderabad, qui en est la capitale, car elle est la résidence des princes régnans, qui prennent le titre d'*oumir*, corruption d'*omras*. Nous ferons observer avec M. Reinaud que ce mot arabe est le pluriel d'*émir* ou chef, de même que *nabab* est le pluriel de *naïb* ou lieutenant, et que les dignitaires indiens, par un orgueil bizarre, sont dans l'usage de mettre au pluriel le mot qui désigne leurs fonctions. L'industrie des habitans de cette ville se distingue surtout dans la fabrication des armes. Haïderâbâd est une ville fortifiée, située dans une île formée par l'Indus et le Foullali, une de ses branches. Elle n'offre aucun bâtiment public vraiment remarquable, à l'exception du *tombeau de Gholâm-châh*, le fondateur de la dynastie régnante; cet édifice se trouve sur une colline, au sud du fort qui protége la ville, et où résident les oumirs; on y garde des trésors immenses, consistant surtout en rubis, diamans, perles, émeraudes, lingots d'or et argent monnayé; ces princes, dit M. Burnes, possèdent la plus riche *collection d'armes* qui existe au monde. M. Hamilton n'accorde que 15,000 habitans à cette ville, nombre qui nous paraît bien petit pour l'époque actuelle; aussi le capitaine Burnes lui en accorde-t-il 20,000.

Les autres villes les plus remarquables de l'état sont : Tatta, sur les bords de l'Indus, grande ville, autrefois très industrieuse et très commerçante lorsqu'elle était la capitale du Sindhy; maintenant elle est presque déserte et ne contient, selon M. Hamilton, que 15,000 habitans; elle paraît correspondre à la *Pattala* d'Alexandre. A environ un mille de ses murs, à l'ouest, s'élève, au milieu d'un grand nombre de tombeaux, le *mausolée de Mirza-Isâ*, que M. Hamilton regarde comme un des plus beaux édifices de ce genre. Plus loin, en remontant l'Indus, on trouve une autre colline couverte de mosquées et de tombeaux mahométans d'une étendue considérable. KorATCHI (Curachi), assez grande ville avec un port, défendu par une forteresse; c'est la ville la plus riche et la plus florissante de l'état, et l'entrepôt d'un commerce assez considérable entre les royaumes de Kaboul et de Lâhore, la Perse, l'Inde et le Beloutchistan. Il est probable que sa population, qu'en 1809 on portait à 13,000 âmes, s'élève maintenant au-dessus de 15,000. En remontant l'Indus on trouve : Hala, ville assez considérable de 10,000 habitans; Sihouan (Sehwun, Sewistan), renommée dans toute l'Inde mahométane par le *tombeau* de *Lab-Chab-Baz*, visité par un grand nombre de pélerins. MM. Burnes et Larenaudière, regardent cette ville comme correspondant à la *capitale de Sambus*, radja des montagnards indiens mentionnés dans l'expédition d'Alexandre. On y remarque un vieux *château* ruiné, qui domine la ville et qui remonte au temps des Grecs; c'est peut-être la construction la plus curieuse de tout le bassin de l'Indus. C'est un tertre haut de 60 pieds, évidemment ouvrage de l'art entouré depuis sa base d'un mur en briques; sa forme est un ovale de 1200 pieds de long sur 730 de large. L'intérieur présente un monceau de décombres, jonchés de fragmens de poterie et de briques. Toute cette masse vue d'un certain côté

ressemble au dessin de la tour du Madjilebi à Babylone que M. Rich a décrite. Les habitans l'attribuent au siècle de Bader-oul-Djamal, fée puissante à laquelle on fait honneur de tout ce qui est ancien ou merveilleux dans le Sindhy. Enfin, à la droite de l'Indus, et au milieu du fertile district entrecoupé de canaux et nommé Tchandkoh (Chandkoh), on doit mentionner LHARKHANA (Lharkhanu), ville assez florissante avec un petit fort et 10,000 habitans. A la gauche de l'Indus, mais dans le désert nous nommerons : OUMERCOTE, importante forteresse que les Talpouri ont enlevée au radja de Djourpour; et PARINAGGAR (Parinuggur) très petite ville, chef-lieu du *Parkar* (Parkur), espèce de péninsule qui s'avance dans le Rin, et renommée par l'*idole Goritcha* (Goreecha), qui y attire tous les ans un grand nombre de pélerins.

Principauté de Khirpour. KHIRPOUR (Khyrpoor), ville de médiocre étendue située sur un canal dérivé de l'Indus; c'est la capitale de l'état; elle compte 15,000 habitans. Dans ses environs et dans un rayon de 25 milles, on trouve toutes les villes les plus remarquables de cette principauté; savoir : RORI (Roree), à la gauche de l'Indus, BAKKAR (Bukkur) sur un îlot, et SAKKAR (Sukkur) à la droite de ce fleuve; ce ne sont pour ainsi dire que des parties d'une même ville, dont la population s'élève à 12.000 âmes. Bakkar est une forteresse peu considérable, qui pourrait devenir de la plus haute importance par sa position. Dans les environs immédiats de Rori on voit les ruines d'*Allore*, que M. Burnes regarde comme situées sur l'emplacement de la *capitale de Musicanus*. CHIKARPOUR (Shikurpoor) dans un territoire très fertile auquel elle donne le nom et qui est traversé par des canaux dérivés de l'Indus; c'est la ville la plus commerçante et la plus peuplée du Sindhy; sa population paraît s'élever à 25,000 âmes.

Principauté de Mirpour. C'est la plus petite du Triumvirat; elle ne contient que de très petites villes. Sa capitale même, MIRPOUR (Meerpoor), située à la droite du Baggar, est une ville qui n'offre rien de remarquable, et dont la population ne va pas au-delà de 10,000 âmes.

Principauté de Bahaoulpour. AHMEDPOUR (Ahmedpoor), petite ville d'environ 9000 habitans en est la capitale. BAHAOULPOUR (Bahawulpoor), peu éloignée de la rive gauche du Setledje; c'est une assez grande ville, florissante par son commerce; ses négocians vont à Balkh, à Boukhara et jusqu'à Astrakhan; on estime sa population à 20,000 âmes. OUCH, près de la rive gauche du Tchenab, ville assez grande et commerçante, située dans un territoire très fertile, avec environ 20,000 habitans; DARAOUL (Durawul) château fort très ancien, que M. Burnes dit être la seule forteresse de cet état. Nous ferons observer que toutes ces villes sont situées dans un rayon de 25,000 milles d'Ahmedpour, et que dans la partie du désert, qui comprend une si grande portion de cet état, vivent les *Daoudpoutras* (Daoodpootras) peuplades guerrières et mahométanes, qui comptent près de 60,000 individus.

Royaume des Maldives.

Ce royaume se compose de l'archipel des Maldives, vaste assemblage de plusieurs milliers d'écueils formant 17 groupes ou atollons. Parmi ce grand nombre d'écueils, 40 à 50 se distinguent par leur étendue; ils sont cultivés et ont une population permanente. Le souverain de ce petit état prend le titre pompeux de sultan et réside dans une jolie ville, qui occupe toute l'île de MALE, laquelle a trois milles anglais de tour et qu'on regarde comme la plus grande de cet archipel. Le *palais* du souverain est une espèce de forteresse d'une chétive apparence; mais la ville est ornée de deux belles mosquées; l'art et la nature l'ont rendue très forte. Elle a un port d'où partent tous les ans plusieurs petits bâtimens qui vont à Atchin (Achin) dans l'île de Sumatra et à Balassore dans l'Orissa.

INDE TRANSGANGÉTIQUE.

Dans l'introduction à la description de l'Inde nous avons signalé les dénominations impropres qu'on a données à cette région. On doit faire la même remarque sur la dénomination que depuis quelques années on s'accorde généralement à donner à celle-ci d'après un célèbre géographe. Les noms d'*Indo-Chine* et de peuples *Indo-Chinois* nous paraissent très impropres, puisque les habitans de ce pays n'ont rien de commun ni avec les Hindous ni avec les Chinois. Nous avons donc préféré adopter pour cette vaste contrée, l'ancienne dénomination d'*Inde-Transgangétique*, qui au moins ne contient aucune indication fausse, puisque toute cette partie de l'Asie est au-delà du Gange; on pourrait aussi et même mieux l'appeler *Inde-Ultérieure*, eu égard à sa position relativement à nous.

POSITION ASTRONOMIQUE. *Longitude orientale*, entre 88° et 107°. *Latitude*, entre 1° et 27°.

CONFINS. Dans l'introduction à la description de l'Inde, nous avons tracé la limite naturelle occidentale qu'il faudrait donner à cette contrée. Les géographes s'accordent cependant à lui assigner pour limites : au *nord*, l'empire Chinois, savoir : le Boután, le Tibet et la Chine proprement dite. A l'*est*, la Chine le long d'un petit espace, ensuite la mer de la Chine. Au *sud*, cette même mer, le détroit de Singapour et le golfe du Bengale. A l'*ouest*, le détroit ou canal de Ma-

lacca, le golfe du Bengale, le Bengale dans l'Inde et le Boután dans l'empire Chinois.

FLEUVES. La partie supérieure du cours des quatre grands fleuves de l'Inde-Transgangétique, à l'exception du Brahmâpoutra, est encore réellement inconnue, quoiqu'on la marque sur les cartes d'une manière positive, et malgré les longues recherches faites par les plus savans géographes afin de pouvoir le connaître. Tout en rendant justice au profond savoir de M. Hamilton, nous n'hésitons pas à nous ranger du côté de M. Klaproth, relativement aux sources de l'Iraouaddy, du Salouen et du Kambodje ou Menam-kong. Quant à celles du Brahmâpoutra, l'exploration faite en 1827 par les lieutenans Wilcox et Burlton ne laisse plus aucun doute, et a fourni une nouvelle preuve combien les plus grands géographes peuvent se tromper lorsqu'ils veulent remplacer les faits qui manquent par des conjectures.

L'Inde-Transgangétique a deux pentes principales : une vers le golfe du Bengale, l'autre vers la mer de la Chine.

Le GOLFE du BENGALE reçoit:

Le BRAHMAPOUTRA, qui prend dans son cours inférieur le nom de MEGNA, et se joint au Gange un peu avant l'embouchure de celui-ci. Voyez les fleuves de l'Inde à la page 706.

L'ARAKAN, qui traverse le pays des Birmans et le ci-devant royaume d'Arakan. Son embouchure est très large et le *Koladyng* est son principal affluent à la droite.

L'IRAOUADDY, qui est un des plus grands fleuves de l'Asie. Il paraît prendre sa source dans le Tibet sous le nom de ZZANGBO-TCHOU, traverse sous celui de PIN-LIANG-KIANG la pointe occidentale du Yun-nan. Il entre ensuite dans le pays des Birmans et traverse tout leur empire du Nord au Sud. Dans le Pegou il se subdivise en plusieurs branches qui arrosent une immense étendue de pays, et facilitent beaucoup la navigation; c'est sur ces branches que se trouvent Bâssin, Dallâ, Rângoun, Syriân et autres villes. Enfin ce grand fleuve se jette dans la mer par plus de quatorze embouchures. Ses plus grands affluens sont tous à la droite, savoir : la *rivière de Païaenduen*, qui passe par la ville de ce nom; sa source se trouve dans les monts neigeux de Langtan; les Birmans la regardent comme la partie supérieure du véritable Iraouaddy; le *Kyaïndouen* (Kyenduen), qui naît dans les montagnes de l'Assam et paraît être le principal affluent de l'Iraouaddy. Le cours du *Talouka* et du *Taloudin*, nouvellement découvert par les Anglais, infirme beaucoup le tracé du cours de ce fleuve que nous avons donné d'après le savant travail de M. Klaproth, travail qui a été aussi adopté par M. Berghaus dans sa *Carte de l'Inde Ultérieure*, véritable chef-d'œuvre d'érudition et de critique géographiques. Imitant l'exemple de ce célèbre géographe, nous attendrons pour adopter une nouvelle hypothèse que ce célèbre orientaliste ait émis son opinion sur cet important problème. Le savant M. Ritter paraît se ranger avec MM. Wilcox et Burlton, qui font de l'Iraouaddy et du Zzangbotchou deux courans différens.

Le ZITTANG, qui naît dans le pays des Birmans, le traverse en partie, et, après avoir arrosé le Pegou, se rend à la mer par une embouchure tellement large, qu'elle ressemble plutôt à un bras de mer qu'à un fleuve.

Le THSAN-LOUEN ou SALOUEN, qui paraît naître dans les montagnes de la partie septentrionale du K'ham, province du Tibet, où il est connu sous le nom d'OÏR-TCHOU; il traverse le Yun-nan, sous la dénomination de NOU-KIANG ou LOU-KIANG. En sortant de cette province de la Chine, il prend le nom de SALOUEN, en séparant le Mrelap dans l'empire Birman, du Louachan et du Yun-chan dans le royaume de Siam. Ce fleuve se jette enfin dans la mer après avoir coupé inégalement, entre les Birmans et les Anglais, le ci-devant royaume de Martaban, et après en avoir arrosé la capitale du même nom; la ville d'Amherst, bâtie récemment, est peu loin de son embouchure. La carte de Wyld et celle de Carry représentent diverses branches qui établissent plusieurs communications entre le Salouen, le Zittâng et l'Iraouaddy.

Le TAVAY et le TENASSERIM sont deux fleuves d'un cours borné : le premier naît dans la province de Ye et passe par Tavay; le second prend sa source dans celle de Tenasserim, et passe par la ville de ce nom et par celle de Merghi.

La MER DE LA CHINE reçoit:

Le MENAM ou le FLEUVE DE SIAM, qui paraît avoir sa source dans le Yun-nan. Ce fleuve traverse le Louachan, le Younchan ou Yangoma et le royaume de Siam proprement dit, en passant par Tchangmaï (Chimay), Siam et Bangkok. Dans le Siam proprement dit, le Menam se partage en plusieurs branches qui coupent en un grand nombre d'îles cette fertile contrée. Dans le pays des Laos il y a la rivière *Anan-myit*, qui joint le Menam du Siam avec le Menam-kong du Kambodje; des renseignemens sur le Laos, qu'on nous a donnés à Lisbonne, contiennent la confirmation de ce fait curieux de l'hydrographie de cette contrée; mais nous devons faire observer que, d'après ces mêmes renseignemens, ce n'est pas un puissant courant d'eau, comme le Cassiquiari de l'Amérique qui joint le Rio-Negro à l'Orénoque, mais bien une petite rivière, qui n'est navigable que dans la saison des grandes eaux.

Le MENAM-KONG (*Kambodje*, *Mekon* ou *May-kaoung*), qui naît dans les montagnes de la partie septentrionale du K'ham, province du Tibet, où il court sous le nom de DZA-TCHOU ou SATCHOU; il traverse le Yun-nan sous celui de LANTHSANG-KIANG; ce fleuve baigne ensuite le Laos, et, après avoir traversé le royaume de Kambodje, dépendant de l'empire d'An-nam, il entre dans la mer sous le nom de RIVIÈRE DE KAMBODJE.

Le SAUNG ou DONNAÏ, dans le Bas-Kambodje; son cours est très borné. Il passe par la grande ville de Saïgou.

Le Sang-koï, qui est le plus grand fleuve du Tonquin. Il prend sa source dans le Yun-nan, où il est nommé Holi-kiang; il reçoit à la droite le *Li-sing-kiang*. Le Sang-koï passe par Ketcho et se rend ensuite dans la mer.

Le Tche-saï-ho vient également du Yun-nan où il a sa source; après avoir traversé le Tonquin oriental, il entre dans la mer.

RELIGION. Le Bouddhisme est professé par les Birmans, les Magh (Mugh) ou Arakaniens, les Pegouans, les Siamois, les Chan ou Laosiens, les Khomen ou Kambodjiens, les nombreux colons Chinois, et par les basses classes chez les Cochinchinois et les Tonquinois dans les empires Birman et d'Annam, dans le royaume de Siam et dans une partie de l'Inde-Transgangétique Anglaise; en outre par les Plau, les Singhpho et autres peuplades à demi-barbares, mais mêlé aux restes de leurs superstitions primitives. Le Brahmanisme est professé par les peuples les plus civilisés du ci-devant royaume d'Assam et les pays de Tipera, de Manipour ou Kassay, de Djinthia et de Katchar dans l'Inde-Transgangétique Anglaise. Une partie des hautes classes chez les Tonquinois et chez les Cochinchinois professent les religions de Tao-sse et de Confucius L'Islamisme est la religion de tous les Marais établis depuis plusieurs siècles le long des côtes de la péninsule de Malacca et de plusieurs iles dépendant géographiquement de l'Inde-Transgangétique, ainsi que dans le Tsiampa et quelques autres localités. Un nombre considérable d'habitans dans le Tonquin, dans la Cochinchine, dans le Kambodje et quelques centaines dans le royaume de Siam et dans l'empire Birman professent la religion Chrétienne Catholique. Quelques milliers de Protestans se trouvent dans l'Inde-Transgangétique Anglaise. La plupart des peuplades barbares répandues dans les empires Birman et d'An-nam, dans le royaume de Siam, dans l'Inde-Transgangétique Anglaise et dans l'intérieur de la péninsule de Malacca, vivent sans culte ou sont adonnées aux superstitions les plus absurdes.

GOUVERNEMENT. Les grands états de l'Inde-Transgangétique sont pour ainsi dire la terre classique du pur despotisme. De même qu'en Chine, sous peine de mort, les noms de l'empereur des Birmans et du roi de Siam ne doivent jamais être prononcés pendant leur vie, par aucun de leurs sujets; et ce nom redoutable n'est confié qu'à un petit nombre de courtisans en faveur. Dans ces deux états, ainsi que dans l'empire d'An-nam, tout homme au-dessus de 20 ans, les prêtres et les fonctionnaires publics exceptés, est obligé de consacrer au service de l'état, soit comme soldat, soit comme laboureur, au moins chaque troisième année de son existence. Voilà pourquoi l'émigration parmi ces peuples est réputée crime de haute trahison, et comme l'équivalent d'un vol fait au prince de sa propriété. Malgré les vices de ces gouvernemens, il y règne dans les temps paisibles beaucoup d'ordre et de régularité. La justice civile et criminelle y est administrée avec plus de fermeté et moins de précipitation que chez plusieurs autres nations de l'Asie; d'où résulte beaucoup plus de sécurité pour la vie et les propriétés. Les formes de l'administration chez les Birmans et les Siamois sont d'une lenteur interminable; le contraire a lieu à la Cochinchine, où l'action du gouvernement est aussi vigoureuse que rapide. L'empereur d'Annam se disait, il n'y a pas long-temps, vassal de la Chine, et le roi de Siam se reconnait encore vassal de cet empire; mais cette dépendance n'existe que de nom. Le tribut qu'ils paient n'est que pour la forme, et toute intervention de la Chine dans les affaires du gouvernement est repoussée avec fermeté. Les peuplades barbares ou demi-sauvages répandues sur l'Inde-Transgangétique vivent sous leurs chefs respectifs; les unes sont plus ou moins opprimées, tandis que d'autres jouissent au contraire de la plus grande liberté.

INDUSTRIE. Les nations policées de cette partie de l'Asie n'ont pas fait de grands progrès dans les arts utiles et de luxe. Ils excellent cependant dans la dorure, dans une espèce de fabrication vernissée avec du laque et ornée d'une riche mosaïque en nacre de perles, dans celles de leurs idoles depuis les plus petites dimensions jusqu'aux proportions les plus colossales, dans certains ouvrages d'or et d'argent, dans la poterie commune et dans la construction des vaisseaux et des pirogues. Les *balons*, dont les Siamois se servent pour la navigation sur les rivières et pour la guerre, sont faits d'un seul tronc d'arbre, quelquefois de 16 à 20 toises. Les anciens voyageurs sont unanimes sur leur beauté et leur magnificence; les balons royaux, montés par le souverain et les grands, se distinguaient par leur forme qui variait selon la dignité du personnage, leurs siéges, leurs impériales en pyramide soutenue par des colonnes, et les sculptures des extré-

mités qui étaient dorées, de même que les rames. Le balon royal, manœuvré par 120 rameurs, était vraiment superbe. Il paraît, d'après les dernières relations, que l'art de construire ces bâtimens a dégénéré en simplicité rustique. Les Cochinchinois, au contraire, ont fait des grands progrès dans l'architecture navale et l'art nautique, ainsi que dans tout ce qui tient à l'art militaire, ils le doivent au vertueux évêque d'Adran, feu Pigneau, et à plusieurs ingénieurs français. En 1787, le roi de la Cochinchine ayant été rétabli sur son trône par les soins de l'évêque d'Adran et des missionnaires français, plusieurs officiers et ingénieurs de cette nation furent appelés dans le pays, y formèrent des établissemens très importans et dirigèrent toutes les innovations faites par Ghia-long, qui a été pour ainsi dire pour l'empire d'An-nam ce que Pierre-le-Grand a été pour la Russie. Sans la révolution de 1789 l'influence française dans cette partie du monde serait devenue immense. Au reste, les peuples de ces vastes contrées ne savent pas travailler le coton comme les Hindous, la porcelaine comme les Japonais, la soie comme les Chinois. Les soins qu'ils mettent à imiter ces derniers donnent aux Cochinchinois et surtout aux Tonquinois un grand avantage dans les arts utiles, sur les nations plus occidentales. Ils fabriquent des cotons grossiers pour leur usage domestique, ainsi que les soies légères, qu'autrefois, dans l'enfance des manufactures européennes, on recherchait avec empressement sur nos marchés. Les grandes villes de l'Inde-Transgangétique sont le siége principal de l'industrie de ces peuples. Dans l'empire Birman l'agriculture est principalement le partage des Karyan (Karyen), des Kyen et d'autres peuples qui n'habitent pas dans les villes et dont quelques-uns n'ont pas cessé d'être nomades.

COMMERCE. Depuis quelques années les relations commerciales des peuples européens et surtout des Anglais avec les états policés de cette contrée, l'empire d'An-nam excepté, sont devenues beaucoup plus fréquentes qu'elles ne l'étaient auparavant; depuis une quarantaine d'années les Chinois se sont emparés de tout le commerce du royaume de Siam, et depuis la mort de Ghia-long, de celui de l'empire d'An-nam, dont ils sont les marchands à l'étranger, les navigateurs et les matelots. Cent quarante jonques du port de 35,000 tonneaux partent du royaume de Siam et vont annuellement à la Chine; 40 à 50 visitent annuellement le florissant établissement anglais de Singapour; ce dernier est aussi fréquenté annuellement par d'autres jonques de la même nation qui partent de l'empire d'An-nam, dont l'empereur régnant témoignait au commencement de son règne beaucoup de goût pour le commerce, et expédiait pour son propre compte un certain nombre de jonques; mais aujourd'hui il a fermé presque entièrement ses ports aux Européens et ne conserve des relations commerciales avec l'Archipel-Indien, les Philippines et la Chine que par l'intermédiaire des caboteurs chinois. Outre le commerce qui se fait dans l'empire Birman par les vaisseaux européens, les bateaux birmans en font un très considérable, en se glissant pendant la belle saison, le long de la côte d'Arakan, par où ils arrivent à travers les bancs de sable jusqu'à Calcutta. Des affaires commerciales assez importantes ont lieu par terre entre les possessions Anglaises et les Birmans, entre ces derniers et la Chine, entre les Tonquinois et les Chinois. Mais les Birmans n'ont point de rapports commerciaux avec Siam; une haine implacable et un état de guerre continuel existent entre ces deux états. Leurs frontières respectives offrent l'aspect d'un désert, et l'esclavage attend le malheureux habitant qui dépasse sa frontière ou qui a le malheur de tomber dans les embûches que ces deux peuples ennemis se tendent réciproquement.

Les principaux ARTICLES D'EXPORTATION sont : coton, soie, étain, bois de tek, bois d'aigle et de sandale, gomme laque, cachou, grains, sel, huile, sucre, ivoire, poivre, nids d'oiseaux, pierres précieuses surtout rubis et agates, fer (du royaume de Siam), ouvrages vernissés, etc., etc. Les principaux ARTICLES D'IMPORTATION sont : étoffes de coton, soies ouvrées, draps, opium, velours, porcelaine, papier, thé, lin, chanvre, et un grand nombre d'articles des fabriques et des manufactures de l'Europe et de la Chine. Les principales places de commerce dans l'intérieur sont : *Ava, Prome, Bhanmo,* dans l'empire Birman; *Ketcho*, dans l'empire d'An-nam, et *Moulmein,* dans l'Inde-Transgangétique Anglaise. Les principales places de commerce maritime sont : *Singapour* et *Georgetown,* dans l'Inde-Transgangétique Anglaise; *Rangoun*, dans l'empire Birman; *Bangkok* et *Tchantibon*, dans le royaume de Siam; *Saigong, Nhatvang, Hue-han* ou *Faifo* et *Touron* ou *Hansan* dans l'empire d'An-nam.

DIVISION. En ne tenant pas compte des peuplades tout à fait sauvages ou demi-barbares qui vivent indépendantes sur les territoires que nous avons regardés comme appartenant aux états policés de cette contrée, on peut partager l'Inde-Transgangétique dans les six parties suivantes : *Inde-Transgangétique Anglaise*, *empire Birman*, *royaume de Siam*, *états indépendans de la péninsule de Malacca*, *empire d'An-nam*, et *îles appartenant géographiquement à l'Inde-Transgangétique.*

Empire Birman.

CONFINS. Après les grandes cessions faites aux Anglais par l'empereur actuel en 1826 par le traité de Yandabou, et en supposant que la frontière orientale de l'empire soit le Salouen, les limites de cet état sont : au *nord,* l'Assam dépendant des Anglais, les cantons occupés par des tribus de montagnards peu connus et l'Yun-nan dans l'empire Chinois. A l'*est,* l'Yun-nan et le Salouen qui le sépare du territoire soumis au roi de Siam et de celui appartenant aux Anglais. Au *sud,* le golfe du Bengale. A l'*ouest,* ce même golfe, le royaume d'Arakan, le Kathy ou Kassaï et autres pays regardés comme formant partie de l'Inde-Transgangétique Anglaise.

FLEUVES. L'Iraouaddy, qui vient du Yun-nan et traverse tout l'empire du nord au sud; nous en avons tracé le cours à la page 741. Le Zittang, qui passe par Tongo; tout son bassin appartient à l'empire. Le Salouen, qui vient du Yun-nan et forme la frontière orientale de l'empire.

DIVISIONS ADMINISTRATIVES et TOPOGRAPHIE. Tout l'empire est divisé en provinces ou vice-royautés, dont le nombre paraît être aussi variable que le pouvoir donné aux gouverneurs qui les régissent. La division civile la plus commune est en *myos* ou arrondissemens. Ces derniers sont trop nombreux pour pouvoir être cités dans cet ouvrage. Nous classerons dans le tableau suivant les principales villes de l'empire d'après les grandes divisions géographiques, en rappelant que quelques-unes de ces dernières sont encore très imparfaitement connues, surtout le Mrelap-chan et le Laos Birman.

PAYS.	CHEFS-LIEUX, VILLES ET LIEUX LES PLUS REMARQUABLES.
Birma (Mrammaphalong)......	C'est la patrie des Birmans. Ava; *Amarapourâ* (Ummerapoura); *Saïgaïng* (Zeekain ou Chagaïn); *Kykokzeit; Yandabou*, remarquable par le traité de paix de 1826; *Bhanmo*, principal entrepôt du commerce avec la Chine; *Montâchbou*, patrie d'Alompra, fondateur de la dynastie régnante, et jadis capitale de l'empire; *Pagham*, presque déserte: mais remarquable par ses temples et pour avoir été la capitale de l'empire; *Miaïday ; Yeynang-gheoun ; Ratna-thaïn; Tongo* (Taungoo); *Prome* (Paaï-Mew, Pecaye ou Pea).
Pegou (Talong)..............	Pegou (*Bagou*); *Syrian; Rangoun; Meaoun*, jadis très florissante et aujourd'hui très déchue; *Bassin* (Basseen; Persains); *Negraïs*, importante par son beau port.
Martaban	Martaban, jadis capitale du royaume indépendant de ce nom et très florissante; aujourd'hui presque déserte, malgré les avantages qu'offre sa vaste et magnique rade.
Laos Birman	Où il faut distinguer le *Mrelap-chan* (Kochampri), situé entre le Birma et le Salouen; c'est une partie du pays des *Chan* ou *Laosciens;* il est partagé entre plusieurs princes tributaires des Birmans. Ses villes principales paraissent être *Seïnni* (Theinni); *Main-Pineïn*, *Gnângruc; Mobiâh; Mone*. Le *Laouachan* (Lowashan; Leng); divisé en *Médiat* ou tributaire et en *Immédiat* ou soumis; le premier paraît avoir pour capitale *Kiaintoun ;* le second, *Leng*, sur le Menam-laï ou Menan-taï, affluent du May-kouang; Leng était l'ancienne capitale du Laos en 1652. C'est aussi parmi ces contrées qu'il nous paraît convenable de placer le *royaume de Bhor-khampti*, tributaire des Birmans et traversé par le haut Iraouaddy; *Maunghi* en est la capitale.
Autres pays tributaires......	Ce sont les territoires de plusieurs peuples plutôt tributaires que sujets des Birmans; la plupart sont régis par des chefs pris dans leur sein. Nous nommerons parmi ces peuples: les *Karyans* (Karayn), qui sont les plus nombreux et qui s'adonnent à l'agriculture; les *Zabaïns* et

les *Kyens*, qui sont presque aussi civilisés que les Birmans; les *Taoung-sou;* les *Yaou;* les *Palaon;* les *Pyon;* les *Lenzen;* les *Luwà;* les *D'hanou;* les *D'hanao* et les *Zalaung.*

Ava, nommée dans les documens de l'empire Ratna-poura (la *ville des Joyaux*). C'est une ville grande, mais peu peuplée, située sur la gauche de l'Iraouaddy; ses maisons clairsemées sur la grande superficie qu'elle occupe ne sont à proprement parler que des cabanes couvertes de chaume. Quelques habitations des chefs sont construites en planches, mais il n'y a vraisemblablement pas une demi-douzaine de maisons en briques. Ava renferme un grand nombre de temples, dont les longues flèches verticales, blanchies ou dorées, lui donnent de loin un air imposant, qui disparaît quand on s'en approche. Le plus considérable de ces temples est le *Logartharbou;* il se compose de deux édifices bâtis dans deux styles différens. L'autre bâtiment le plus remarquable est le *palais du roi,* quoique bâti tout en bois; il a été achevé en 1824; c'est un vaste édifice dont on vante la salle d'audience pour son étendue et surtout pour la richesse de ses ornemens; elle est partout ouverte et n'a de mur que derrière le trône; un grand nombre de belles colonnes en supportent le toit. On voit encore dans plusieurs endroits les ruines des anciens édifices de cette antique capitale de l'empire. M. Hamilton ne lui accordait que 30,000 habitans au commencement de 1827; nous croyons qu'on pourrait bien porter sa population actuelle à 50,000 âmes.

Dans ses environs on trouve: Amarapoura, située sur la rive gauche de l'Iraouaddy et sur les bords romantiques d'un lac. Bâtie en 1783, elle a été la capitale de l'empire sous le dernier empereur et sous son successeur, jusqu'en 1824. Amarapourâ est toute bâtie en bois, à l'exception de quelques temples: un rempart et une citadelle vaste et solide la défendent. Il paraît que le *temple* dit d'*Arakan*, orné de sculptures et de 250 hautes colonnes de bois, chacun d'un seul tronc et dorée, est le plus bel édifice de cette ville; on y révère la figure colossale en bronze de *Gautama*, le dernier des personnages qui dans le système du Bouddhisme aient joué le rôle de Bouddhah. Dans une longue galerie, construite exprès, se trouve une collection de 260 inscriptions anciennes et modernes, apportées de différens lieux de l'empire: une petite partie seulement est gravée sur le marbre; la plupart sont taillées sur le grès. Ces monumens sont très importans pour l'histoire. Amarapourâ, à laquelle le capitaine Cox donnait en 1800 environ 175,000 habitans, n'en contenait plus en 1827, selon M. Hamilton, que 30,000. En 1810, selon le capitaine Canning, 20,000 maisons furent détruites par un incendie.

Saïgaïng (Zeekain) sur la rive droite de l'Iraouaddy vis-à-vis d'Ava. Le nombre de ses temples tant anciens que modernes, est prodigieux; mais plusieurs tombent en ruines depuis qu'elle a cessé d'être la capitale de l'empire. Presque toutes les cimes des collines de ses environs sont couronnées de temples, la plupart ornés de flèches et de toits dorés, ce qui forme une des plus belles vues du monde. Saïgaïng est, avec la ville de Kikokzeit, le *grand atelier* où l'on sculpte presque toutes les statues de Gautama répandues dans l'empire; en 1826, elle était encore très peuplée. Nous ferons observer que les trois villes que nous venons de décrire sont tellement voisines l'une de l'autre qu'elles pourraient être regardées comme n'en formant qu'une seule. On porte leur population réunie, y compris celle de leurs banlieues respectives, à 354,000 habitans.

Les autres villes les plus remarquables de l'empire sont: Yeynang-Gheoun, dans le Birma, située à la gauche de l'Iraouaddy, ville florissante et bien peuplée: c'est dans ses environs qu'on trouve les *sources de pétrole* les plus abondantes que l'on connaisse: elles forment une des principales branches des revenus de l'empire. Prome, sur la rive gauche de l'Iraouaddy, regardée en 1795 comme plus grande et plus peuplée que Rangoun, a beaucoup déchu depuis. Naguère on n'estimait sa population qu'à 3000 âmes; mais des rapports plus récens disent que cette ville prospère, et lui accordent 10,000 habitans. On y construit beaucoup de vaisseaux. Tongo (Taungoo), sur le Miaï-Zittâng, capitale d'une province presque déserte qui a le titre de royaume; c'est le fameux *royaume de Tangou* des voyageurs du XVIe siècle, qui a causé à cette époque tant de révolutions mémorables dans l'ouest et le centre de l'Inde-Ultérieure. Comme ses habitans étaient les premiers Birmans que l'on ait connus distinctement sous cette dénomination, les géographes et les historiens ont supposé jusqu'à ce jour que le Tangou était la patrie primitive de ce peuple qui, par la force des armes, s'était répandu dans les pays voisins.

Pegou, située sur les bords du Pegou et sur l'emplacement de l'ancienne capitale du royaume de ce nom, entièrement détruite en 1757 par Alompra, à l'exception de ses temples. Elle a été rebâtie en 1790, mais elle était encore presque déserte lorsque les Anglais y entrèrent en 1824. On y admire le fameux *temple de Choumadou;* c'est une pyramide composée de briques et de mortier, sans aucun creux ni ouverture, de forme octogone à sa base, et finissant en spirale. La hauteur est de 331 pieds anglais, et la circonférence de la base est de 1296 pieds. Le sommet est surmonté d'une espèce de parasol en fer doré et de 56 pieds de circonférence. Les prêtres qui le desservent prétendent qu'il a été bâti il y a 2300 ans par plusieurs monarques successifs. C'est sans contredit une des constructions les plus remarquables et les plus hautes de toute l'Asie, et supérieure, sous le rapport de

l'architecture, au temple de Choudagon à Rangoun.

RANGOUN, sur le Rangoun, une des branches de l'Iraouaddy. C'est la ville la plus commerçante et le premier port de l'empire. Elle a plusieurs chantiers, sur lesquels on construit les plus gros vaisseaux marchands et militaires. Rangoun est le grand entrepôt du bois de tek. Sa population, qu'on portait autrefois à 30,000 habitans, est estimée à 14,000, mais il est probable qu'elle s'élève actuellement à 20,000. A environ deux milles de distance, sur le sommet d'une colline, s'élève le fameux *temple de Choudagon;* c'est une pyramide semblable au Chonmadou de Pegou, qu'on pourrait comparer à un porte-voix renversé; le parasol en fer doré qui le surmonte est plus petit et moins haut que l'autre, mais la hauteur de la pyramide de celui-ci est de 338 pieds anglais. Le long de tout le chemin qui mène à ce sanctuaire bouddhiste, on voit un grand nombre de petits temples bâtis par des particuliers; abandonnés à eux-mêmes, plusieurs de ces édifices tombent en ruines. Cette magnifique pyramide nous paraît être le plus haut monument de l'Asie. Dans le voisinage se trouve une *cloche* en bronze de sept coudées de hauteur, cinq de diamètre et douze pouces d'épaisseur, qui sert à annoncer les offrandes faites au temple et les actes de dévotion mis en pratique. Cette cloche a été érigée vers l'an 1780 par le prince du pays qui a cru par là se rendre la divinité favorable. C'est ce qu'on lit sur une inscription en langue pali qui est gravée autour de la cloche. Cette inscription est très importante par les notions qu'elle renferme sur l'histoire et les opinions religieuses des Birmans.

Royaume de Siam.

CONFINS. Cet état, dont les géographes, d'après la carte du major Symes, s'accordent à diminuer tant l'étendue, en augmentant extraordinairement à ses dépens celle des empires Birmans et d'An-nam, nous paraît devoir s'étendre au *nord* jusqu'à la Chine, à l'*ouest* jusqu'au Salouen, et à l'*est* et au *sud* beaucoup plus que ne le représentent les cartes les plus récentes, sans en excepter celle de M. Wyld. En admettant d'après les nouvelles les plus récentes que la partie septentrionale du royaume des Langians dans le Laos, dont on faisait il y a quelques années un royaume indépendant, ait été subjuguée par les Siamois et qu'elle soit renfermée dans le royaume de Siam, les limites de ce dernier nous paraissent être : au *nord*, le Yun-nan dans l'empire Chinois; à l'*est*, l'empire d'An-nam; au *sud*, le golfe de Siam, la mer de la Chine et les royaumes indépendans de la péninsule de Malacca; à l'*ouest*, la partie du golfe du Bengale nommée communément le canal ou le détroit de Malacca; ensuite les nouvelles provinces anglaises de Tenasserim, de Tavay et de Ye, et l'empire Birman.

FLEUVES. Le SALOUEN, qui trace la frontière occidentale du royaume; le MEÏNAM, qui vient du Yun-nan et qui parcourt tout le royaume du nord au sud; et le MENAM-KONG ou MAY-KAOUNG, qui vient du Laos et qui baigne une partie de la contrée des Chan ou des Laosiens, dépendant du royaume. Ce grand fleuve a trois branches principales, dont l'orientale dite MENAM forme le port de Bangkok; c'est la plus considérable et la plus profonde. Il y a un grand nombre d'autres rivières trop peu importantes et trop peu connues pour être mentionnées. Voyez à la page 741.

DIVISIONS ADMINISTRATIVES et TOPOGRAPHIE. On ne connaît pas bien les divisions administratives de ce royaume, qui a pris un nouvel essor sous la dynastie chinoise fondée par Piatak, nommé communément le roi chinois. Cet homme habile après avoir délivré en 1768 le royaume du joug des Birmans, fit rentrer dans l'obéissance le Yangoma et les autres parties du Laos qui en dépendaient autrefois, ainsi que presque tous les petits rois de la péninsule de Malacca; il reprit aussi au roi de Kambodje la belle province de Chantibon et toute la côte jusqu'au voisinage de Kankao ou Athien, aussi bien que tout l'archipel qui se développe devant elle. Le tableau ci-dessous offre les contrées différentes dont se compose actuellement ce royaume, et leurs villes principales.

PAYS.	CHEFS-LIEUX, VILLES ET LIEUX LES PLUS REMARQUABLES.
ROYAUME DE SIAM proprement dit (Pays des Thay).	BANGKOK (*Bancasay; Fon* des Siamois): *Paknam*, importante par ses fortifications; *Si-yo-thi-ya* (*Yuthia* ou *Siam* des Européens; *Douaraouddy* des Birmans); *Porselouk; Koupengbet; Tchainat; Louvo; Pra-bat; Bankanam; Pisilouk; Lakonsawan* et *Metak*, sur le Meinam, importans par des mines de fer; *Bang-kong* et *Bampasii*, par leurs grandes plantations de sucre dues depuis peu aux Chinois. *Tchantibon* ou *Chantibon*. Le groupe de Ko-sitchang, à l'entrée du golfe de Siam proprement dit ou de Bangkok; *Sitchang* en est l'île principale; malgré son beau port, on peut la regarder comme déserte.
KAMBODJE SIAMOIS (Camboge)...	*Toung-yaï*, importante par son port et par les grandes plantations

de poivre de ses environs. Les îles *Koh-koud*, *Koh-tchang* et *Koh-kong* qui forment l'extrémité septentrionale du grand archipel de Kambodje.

LAOS SIAMOIS................ (Pays des Chah). Encore très peu connu; il nous semble qu'il faudrait y distinguer le *royaume de Zimé* ou *Yangoma*, dont la capitale est *Zimé* ou *Tchang-maï* (*Zemee; Saymmay*); on y trouve aussi *Logan*, petite ville à laquelle le docteur Richardson n'accorde que 2400 âmes; la partie septentrionale du *royaume des Lanjans* (*Lant-shang, Layn-Zayn*), dont la capitale est *Langione* ou *Winkjan*.

PÉNINSULE DE MALACCA partagée dans les petits royaumes suivans : *royaume de Ligor*, jadis indépendant, aujourd'hui entièrement soumis; Ligor.

Royaume de Bondelon, jadis indépendant, aujourd'hui entièrement soumis: Bondelon; l'île *Tantalam*.

Royaume de Patani. C'est le plus grand, le plus peuplé et le plus fertile; Patani, siége d'un sultan tributaire; *Sangora*.

Royaume de Kalantan. Kalantan, siége d'un sultan tributaire.

Royaume de Tringanou. Tringano ou Tringanou, résidence d'un sultan tributaire.

Royaume de Kedah (Queda). Kedah; *Allestar*, naguère résidence favorite du sultan allié des Anglais. Chassé de ses états par le roi de Siam en 1822, ce prince vit maintenant avec toute sa famille à Georgetown, d'une pension que lui accorde le gouvernement du Bengale. C'est à ce royaume qu'appartenait l'île de *Poulo-Pinang* et la petite province de Wellesley qui en dépend, ainsi que le *groupe de Lankava* dans l'archipel de Djankseylon-Pinang.

Ile de Djankseylon (Junkseylon: Salanga), dans l'*archipel Djankseylon-Pinang*. C'est une dépendance de l'établissement siamois de *Pangâh* (Pungah), situé sur la péninsule. Très peuplée et florissante avant l'invasion des Birmans en 1810, cette île était presque déserte en 1824. Les Anglais ont le projet de se la faire céder à cause de sa position et de ses riches mines d'étain.

BANGKOK (Bankok), située sur le Meïnam, non loin de son embouchure. C'est une grande ville, presque entièrement bâtie sous la dynastie actuelle, après le pillage de Siam; elle est le siége d'un grand commerce et des principales branches de l'industrie du royaume. Tous ses édifices sont en bois, à l'exception de la résidence royale, des temples et d'un petit nombre d'autres bâtimens. Une très grande partie de Bangkok consiste en maisons bâties sur de grands radeaux amarrés le long des rives du Meïnam. Elles forment une seconde ville flottante, avec des rues et des bazars sur l'eau, fréquentés par un grand nombre de personnes qui s'y font conduire en bateau. L'édifice le plus remarquable est le *temple principal consacré à Bouddhah*. C'est un bâtiment de forme pyramidale, terminé par une flèche légère et haute de 200 pieds anglais. L'intérieur offre une grande salle presque carrée, pavée en pierre ayant dans le milieu un grand nombre de petites images de Bouddhah, entre lesquelles on voit des petits morceaux de miroir, de papier doré et des peintures chinoises. Dans un autre temple de Bouddhah il y a une statue colossale de ce dieu, en bois doré. Bangkok possède un vaste port, un arsenal très bien fourni et plusieurs chantiers sur lesquels on construit un grand nombre de vaisseaux. Depuis quelques années cette ville est devenue la première place commerçante de l'Inde-Transgangétique continentale. M. Crawfurd estime sa marine marchande au-dessus de 50,000 tonneaux, montés par des matelots siamois, sans compter les navires possédés et montés par des Chinois, dont le nombre est très considérable. Les faits publiés il y a quelques années par M. Gutzlaff, déposent en faveur de l'opinion de M. Crawfurd. Il y a une grande diversité d'opinions sur la population de cette ville; nous croyons qu'on pourrait lui accorder 90,000 habitans, dont près des trois quarts sont Chinois.

Les autres villes les plus remarquables sont: SI-YO-THI-YA nommée aussi SIAM par les Européens, bâtie sur une île formée par le Meïnam, qui selon Lalonbère n'a que 2200 toises de long, sur 800 à 1400 de large: à peine la sixième partie de cette surface était-elle habitée; le reste ne renfermait guère que des temples et l'arsenal. C'était au XVIII[e] siècle une des plus belles villes de l'Inde-Transgangétique; ses rues étaient droites et arrosées par des canaux; les principales étaient larges et pavées de briques; un grand nombre de ponts, la plupart de claie,

traversaient ces canaux; ceux du grand-canal étaient de briques et longs de 80 pas. Le peuple habitait des cabanes en bois. Les maisons des grands, construites en briques, avaient très peu d'apparence: les plus belles avaient été bâties par des Européens. Le *palais royal*, d'une demi-lieue de tour, en briques, à un étage et sans mérite extérieur, renfermait dans la dernière de ses trois enceintes le *palais* proprement dit, c'est-à-dire l'appartement du roi. Selon Gervaise, son plan avait la forme d'une croix; du centre s'élevait une haute pyramide à plusieurs étages, distinction réservée aux demeures royales. Il était couvert de calin, espèce d'étain blanc et brillant, orné en dehors de belles sculptures et tout éclatant d'or. Le palais en général renfermait aussi le palais de la fille du roi, ceux de plusieurs anciens monarques et quelques temples remarquables par la richesse de leurs ornemens. Si-yo-thi-ya comptait plus de 200 temples; les principaux, selon Kæmpfer et les autres voyageurs, qui en cela ne sont pas d'accord avec Laloubère, se distinguaient par quelques beautés et par une extrême magnificence à l'intérieur et à l'extérieur; c'est-à-dire par le grand nombre de leurs toits superposés, leurs frontispices dorés, les pyramides qui les entouraient et les nombreuses idoles, quelques-unes dorées et d'autres de grandeur colossale, qu'ils renfermaient. Dans le *temple particulier du roi*, situé dans l'enceinte du palais, la principale idole qui était debout et dorée avait 45 pieds de hauteur; elle était composée, selon Kæmpfer, comme les autres idoles, d'un mélange de plâtre, de résine et de poils. Près du palais était un autre *temple* en forme de croix et surmonté de cinq dômes couverts en calin; il s'élevait sur plusieurs bases qui soutenaient 44 pyramides de différentes dimensions, surchargées d'ornemens et dorées à leur sommet qui se terminait tantôt en pointe, tantôt en dôme. Au bas du grand escalier qui conduisait à ce temple on voyait de chaque côté 20 figures de personnages et d'animaux de dimensions colossales, mais d'une exécution médiocre. L'édifice était renfermé dans un cloître de 120 pas de long sur 100 de large. La galerie qui régnait en dedans offrait plus de 400 statues très bien dorées, toutes semblables et assez bien faites; les plus grandes, qui étaient assises, avaient 6 pieds depuis le haut du genou jusqu'au bout du pied. L'extérieur du temple était environné de 16 pyramides de 40 pieds de haut, de 12 de largeur à la base et à sommet doré.

Dans les environs immédiats de Siam, on voyait du temps de Kæmpfer les monumens suivans : un *temple* à l'usage des Pegouans; il renfermait une *statue de Bouddhah* assise sur un autel; elle aurait eu 120 pieds de long, si elle eût été droite; Kæmpfer dit qu'elle ne le cède ni en grandeur ni en beauté à la représentation du même dieu qu'il vit depuis à Miako. Le beau *temple de Berklam*, remarquable surtout par les ciselures de sa porte, et un autre *temple* dont on vantait beaucoup les quatre toits et les beaux ornemens des portes; enfin la *pyramide Pouka-thon*, érigée en mémoire d'une victoire remportée dans le lieu même sur un roi de Pegou. L'architecture en était lourde mais magnifique; elle s'élevait à la hauteur de 20 brasses ou 120 pieds; sa partie inférieure consistait en un massif carré de 115 pas de côté à la base et de 36 au sommet, et élevé de 60 pieds. On parvenait au sommet par un escalier découvert. Le piédestal de la partie supérieure était octogone et se terminait par une aiguille: des saillies, des corniches, des colonnes à chapiteaux et des globes ornaient avec profusion ce bel édifice, qui probablement a été détruit par les Birmans, maîtres du Pegou, lorsqu'en 1767 ils dévastèrent cette ville. Siam depuis long-temps, malgré les brillantes descriptions qu'on en trouve dans les géographies les plus récentes, n'offre plus qu'un vaste amas de ruines, parmi lesquelles habite un petit nombre de Siamois. Les relations diplomatiques de Louis XIV avec Tchaou-naraïa, vers 1680, et la mémorable révolution qui en est résultée nous ont engagé à entrer dans quelques détails sur une ville autrefois si importante. Nous avons eu aussi en vue de montrer les erreurs et les exagérations de certains géographes, qui continuent encore à la décrire d'après son ancien état, et celles d'autres géographes moins récens, tels que La Croix, édition de 1780, et celle de Buache de 1772 qui ne lui donnent pas moins de 600.000 âmes.

A une trentaine de milles au nord de Siam on voyait sur les bords du Meïnam la ville de Louvo, où Tchaou-naraïa résidait la plus grande partie de l'année dans un *palais* qu'il avait fait bâtir. Plus loin encore au nord de Louvo, est situé le Pra-Bat, c'est-à-dire le *pied sacré*, prétendue empreinte colossale du pied de Bouddhah dans un rocher; c'est le plus fameux *pèlerinage bouddhique* du royaume de Siam.

Langione, sur le May-Kaoung, capitale du ci-devant royaume des Lanjans. Selon Marini qui la décrivit vers 1650, on y remarquait le *palais royal* pour son étendue, sa structure et sa symétrie; l'appartement du roi, bâti en bois incorruptible, avec un superbe frontispice, était orné en dehors d'excellens bas-reliefs parfaitement dorés. Selon Van Vusthorf cette ville renfermait de beaux édifices religieux, tels que des *temples* à flèche dorée et une haute *pyramide*, dont le sommet était couvert de lames d'or.

Chantibon, sur le Chantibon, ville de moyenne étendue, mais très florissante par son commerce, entièrement exploité par les Chinois qui forment la plus grande partie de sa population. C'est aussi un des meilleurs ports et un des grands arsenaux du royaume. Une caravane y arrive tous les ans du Bas-Laos, chargée des riches produits de ce pays.

Malacca Indépendant.

La péninsule de Malacca qui, vers la fin du XVIIIe et au commencement du XIXe siècle, était parvenue à secouer le joug du roi de Siam, est rentrée presque entièrement sous le joug de la domination étrangère. La

partie qui conserve encore son indépendance, ne comprend aujourd'hui que les peuplades sauvages et en partie nègres, qui errent dans les montagnes de l'intérieur, et l'extrémité méridionale de la péninsule au sud des limites des royaumes dépendant de Siam. Les peuplades sauvages les plus connues sont : les *Samang*, dans les limites qu'on assigne au royaume de Kedah, et les *Diagong* et les *Benoua* dans les territoires de Malacca, de Roumbo et de Djohore. Les royaumes qu'on peut regarder encore comme indépendans de Siam, sont :

ROYAUMES.	CHEFS-LIEUX, VILLES ET LIEUX LES PLUS REMARQUABLES.
PERAK........	Ce royaume est le plus riche en étain. On y trouve *Perak*, qui est la capitale de nom; *Kalang*, qui est le siége ordinaire du sultan.
SALENGORE,	fondé par une colonie de Bugis de Célèbes. Sultan Ibrahim, son souverain actuel, paraît être le plus puissant. Dès l'année 1818 il a fait un traité de commerce avec le gouverneur anglais de Poulo-Pinang; et en 1822 il a aidé le sultan de Perak à secouer le joug des Siamois. Ses sujets sont redoutés comme de terribles corsaires. *Kolong* ou *Kalang* est sa capitale. *Salengore*, qui l'était autrefois, est maintenant presque déserte.
DJOHORE...... (Johor).	Ce royaume, jadis très puissant, est aujourd'hui aussi faible que dépeuplé. Son souverain actuel est sous la protection des Anglais, qui lui ont acheté l'île de Singapour et quelques îlots voisins. *Djohore*, misérable village de pêcheurs, est selon M. Hamilton la capitale de ce royaume. Voyez le royaume de Lingan, dans le groupe de Sumatra dans l'Océanie.
PAHANG.......	Ce royaume, est assez fertile et peuplé. Son souverain a le titre de trésorier du roi de Djohore, mais il est de fait entièrement indépendant. *Pahang*, petite ville avec un port, en est la capitale; *Tringoram* est remarquable par son port.
ROUMBO.......	Ce petit royaume situé dans l'intérieur de la péninsule, était vassal de l'empire de Menang-kabou dans l'île de Sumatra. Il paraît qu'il est devenu entièrement indépendant depuis la dissolution de cet empire. Ses habitans se livrent presque tous à l'agriculture.

Inde-Transgangétique Anglaise.

CONFINS. Cette partie de l'empire Anglo-Indien se compose de trois parties différentes : les pays détachés il y a quelques années de l'empire Birman; les îles de Poulo-Pinang et de Singapour achetées des sultans de Kedah et de Djohore; et le territoire de Malacca cédé par les Néerlandais en 1824. Les confins de la partie principale qui touche au Bengale sont : au *nord*, l'empire Chinois; à l'*est*, ce même empire et celui des Birmans; au *sud*, le golfe du Bengale; à l'*ouest*, ce même golfe et le Bengale dans la présidence de Calcutta. Les provinces à l'est du Salouen sont bornées par l'empire Birman, le royaume de Siam et le golfe du Bengale. Le territoire de Malacca est renfermé entre les royaumes de Salengore, de Roumbo et de Djohore.

FLEUVES. Les principaux fleuves de cette partie de l'Asie Anglaise sont : la partie supérieure du cours du BRAHMAPOUTRA, ainsi que la partie supérieure du cours de ses affluens le *Brak* et le *Goumty*. L'ARAKAN, qui vient de l'empire Birman. La partie inférieure du cours du SALOUEN. LE TAVAY et le TENASSERIM. (Voyez à la page 741.)

DIVISIONS ADMINISTRATIVES et **TOPOGRAPHIE.** Toute l'Inde-Transgangétique Anglaise est provisoirement partagée dans les pays suivans, où il faut distinguer les PAYS ENTIÈREMENT INDÉPENDANS, parmi lesquels il faut ranger les territoires occupés par les montagnards *Garrows*, par les *Nagas*, par les féroces *Koutchoung* et par les *Kouki*, ainsi que par les *Mismi*, les *Singhpho*, les *Abor*, les *Khamti* et autres peuplades encore peu connues, qui vivent dans les hautes vallées du ci-devant royaume d'Assam. Les PAYS TRIBUTAIRES OU VASSAUX, tels que les pays de *Katchar* ou *Haïroumbo*, et de *Kassaï* ou *Mannipour*, naguère vassaux de l'empire Birman; le pays de *Djintiah* et une partie du *Tiperah*. Enfin les PAYS ENTIÈREMENT DÉPENDANS, tels que les ci-devant *royaumes d'Assam* et d'*Arakan*, les *provinces de Martaban*, de *Ye*, de *Tavay* et de *Tenasserim*, cédées il y a quelques années par les Birmans; l'île de *Poulo-Pinang* ou du *Prince de Galles*, celle de *Singapour* et le *territoire de Malacca*. Par une ordonnance du mois de juin 1830, du gouverneur-général de l'Inde-Anglaise, les îles du Prince de Galles et de Singapour ainsi que le territoire de Malacca, qui formaient de petits gouvernemens séparés, viennent d'être réunis à la présidence de Calcutta. Il n'y a aucune ville

qu'on puisse regarder comme la capitale de ces pays qui relèvent tous immédiatement de la présidence de Calcutta.

Le tableau suivant offre les villes principales des pays que nous venons de nommer. Nous partagerons toutes ces possessions en deux sections géographiques que nous nommerons *Pays à l'ouest de l'Iraouaddy* et *Pays à l'est du Salouen.*

PAYS.	CHEFS-LIEUX, VILLES ET LIEUX LES PLUS REMARQUABLES.
PAYS A L'OUEST DE L'IRAOUADDY.	
ROYAUME D'ASSAM.	Djorhât (Jorhaut); *Rangpour*, la plus grande et la plus peuplée de tout le royaume; *Ghergong*, jadis capitale et maintenant un amas de ruines; *Soudya; Gohati* (Gwahatee); *Kandar*. Le radja de *Dorong* y possède un vaste territoire.
PAYS DE DJINTIAH (Gentiah).	Djintiahpour. C'est le pays des *Kossyah* ou *Kassyah*, qui offrent encore à leurs dieux des sacrifices humains.
PAYS DE KATCHAR (Haïroumbo; Cachar).	Kospour. Ce pays paraît être le plus peuplé de toute cette section, quoiqu'il le soit très peu, comparé aux provinces de l'Inde, même médiocrement peuplées. Ses habitans font encore des sacrifices humains à la déesse Kali.
PAYS DES GARRAUS (Garrows).	Karribâry (Curribary), dans la partie soumise aux Anglais. Les territoires indépendans sont régis par plusieurs chefs, parmi lesquels Agand, en 1813, était le plus puissant. Les crânes humains peuvent être regardés comme la monnaie principale chez ces féroces sauvages, qui ont l'usage affreux de manger la tête de leurs ennemis.
PAYS DES KOUKI (Kookies; Lunctas).	Il n'y a que des villages. C'est la partie du Tipperah qui ne dépend pas des Anglais.
PAYS DES MOÏTAY (Ka-thee; Cussay).	Mannipour, ville entièrement détruite par les Birmans pendant la dernière guerre; elle est encore presque déserte.
ROYAUME D'ARAKAN.	Arakan: *Kyaout-Phyou* (Kyout-Phyoo); *Sandouay* (Sandoway), l'*archipel d'Arakan*, dont les îles principales sont *Ramri* (Ramree), remarquable par sa population, ses fortifications et ses volcans vaseux; et *Tchedabâ* (Cheduba), par ses volcans vaseux et sa population.
PAYS A L'EST DU SALOUEN.	
PROVINCE DE MARTABAN.	Amherst-town; *Yeli; Moulmeïn.*
PROVINCE DE YE.	Ye.
PROVINCE DE TAVAY.	Tavay (Tavoy).
PROVINCE DE TENASSERIM.	Merghi (Mergui); *Tenasserim;* l'*archipel de Merghi* habité par les *Tcholomé* et les *Pasé;* ses îles principales sont : *Kings*, cédée jadis par le roi de Siam aux Français, qui n'en prirent jamais possession; *Domel*, qui est la plus grande, mais sans habitans; et *St-Mathieu*, remarquable par son beau port.
ILE DU PRINCE DE GALLES (Poulo-Pinang).	Georgetown. La petite province de Wellesley sur le continent opposé en dépend.
PROVINCE DE MALACCA.	Malacca.
ILE DE SINGAPOUR.	Singapour (Singapoor).

Les villes les plus remarquables de cette partie de l'Asie dont la côte est si importante par ses beaux et nombreux ports, sont :

ARAKAN, grande ville située sur l'Arakan, jadis populeuse et florissante, mais réduite à la plus grande misère pendant la domination des Birmans, qui la conquirent en 1783. Ses maisons ne sont que des cabanes de bambous bâties sur des piliers le long du fleuve, d'après l'usage des peuples riverains de l'Inde-Transgangétique et de la Malaisie. Dans le centre se trouve un emplacement carré environné d'une muraille, et dans son enceinte s'élèvent plusieurs temples, avec un grand nombre de statues de Gautama, depuis un pouce jusqu'à 20 pieds de hauteur. C'est dans un de ces temples que se trouvait la fameuse *figure* colossale de *Gautama* représenté assis et en demi-relief sur une table de bronze; c'est l'objet de la vénération d'un grand nombre de pélerins, qui s'y rendaient de toutes les contrées où domine la religion de Bouddhah. Cette figure, ainsi que le fameux *canon* de trente pieds de long composé de très grosses barres de fer battu, ont été transportés à Amarapoura par les Birmans. L'air d'Arakan est très malsain, et sa population, que les géographes s'accordaient à porter au-delà de 100.000 âmes, paraît ne pas s'élever aujourd'hui au tiers de ce nombre. Selon le capitaine Laws elle n'offrait plus en 1828 que quelques huttes.

AMHERST-TOWN, petite ville du royaume de Martaban, bâtie en 1828 sur le cap qui domine la vaste et magnifique rade de Martaban. C'est une place

importante sous le double rapport militaire et commercial. Son port est excellent; sa proximité de la frontière birmane, ses franchises commerciales et la protection indistincte qu'on y a proclamée y attirent tous les jours un grand nombre de Pegouans et d'autres habitans de l'empire Birman, qui viennent chercher dans Amherst-town un meilleur gouvernement et tous les avantages qui en résultent. La population de cette ville, qui, en janvier 1827, s'élevait déjà à 1600 âmes, doit dépasser actuellement 16,000. Moulmeïn, à la gauche du Salouen, vis-à-vis de Martaban, petite ville, fondée depuis peu de temps par les Anglais, et devenue déjà une place de commerce très importante.

Mergui, ville assez bien bâtie, sur les bords du Tenasserim, non loin de son embouchure: elle est petite, mais très importante par sa position, par la bonté de son port et par la salubrité de son climat. En 1825, elle comptait environ 8000 habitans, y compris ceux qui étaient répandus dans les villages voisins.

George-town, dans l'île du prince de Galles, jolie ville, bien bâtie et assez bien fortifiée, avec un port, une citadelle, un arsenal et quelques édifices remarquables. C'est le siége d'une cour supérieure de justice. Cette ville prend chaque jour un nouvel accroissement dû au commerce qui y est très-florissant. Sa population s'élevait en 1828 à 60,500 âmes. Depuis quelques années on y publie un *journal*, et elle possède une *bibliothèque*.

Malacca, à l'extrémité de la péninsule et sur le détroit auquel elle donne son nom, ville jadis très-commerçante et forte, mais actuellement très-déchue sous tous les rapports. Elle commence cependant à se relever un peu depuis qu'elle est passée sous la domination anglaise. Une partie de la ville est assez bien bâtie; son port est bon et sa population parait s'élever à environ 33,000 habitans. Cette ville possède une imprimerie et un *collége anglo-chinois,* où l'on compte 25 étudians chinois.

Singapour, fondée en 1819 par sir Thomas Raffles sur l'îlot de ce nom; c'est une ville bien bâtie et déjà très florissante. Plusieurs grandes maisons de commerce y ont été établies par des Européens, et beaucoup d'autres par des Chinois, des Arabes, des Indiens, des Arméniens et autres nations de l'Orient. On a déjà construit plusieurs gros vaisseaux sur ses chantiers, et son *port*, déclaré *franc* et ouvert à toutes les nations indistinctement, est devenu le rendez-vous des vaisseaux de tous les peuples maritimes de l'Asie et de l'Océanie, qui regardent Singapour comme le marché le plus avantageux des produits de leur sol respectif. Cette ville possède un *jardin botanique* et un *collége Malais,* fondé par Raffles. Le *Singapoor chronicle,* qu'on y publie depuis plusieurs années, contient des articles très importans pour la géographie de l'Asie-Orientale et de l'Océanie. La brillante peinture que Fénélon a tracée de l'ancienne Tyr, se trouve, en quelque sorte, réalisée de nos jours par l'étonnante prospérité de cette ville qui, dans le court espace de cinq ans, a vu s'élever sa population de 150 misérables pêcheurs à 15,000 habitans aussi riches qu'industrieux, et a vu porter la valeur de son mouvement commercial à la somme énorme de 110,000,000 de francs. Mais quoique sa population ait continué à croître assez rapidement, s'étant élevée à 19,200 âmes en 1832, son mouvement commercial n'a pas marché de pair avec elle; il a même rétrogradé, comme on peut le voir par le tableau officiel des importations et des exportations des années 1831, 1832 et 1833, qui ne montent qu'à la moitié de la somme que l'auteur du *Voyage Pittoresque autour du Monde* lui attribue.

Empire d'An-nam ou *de Viet-nam.*

CONFINS. On connait encore très imparfaitement les limites occidentales de cet empire, fondé au commencement du siècle actuel par le brave et habile Ngaï-en-choung ou Gia-long, dernier rejeton des rois de Cochinchine. Il nous semble cependant que dans son état actuel on pourrait tracer ses limites de la manière suivante : au *nord,* l'empire de la Chine proprement dit; à l'*est,* la mer de la Chine; au *sud,* cette même mer; à l'*ouest,* le royaume de Siam.

FLEUVES. Le May-kaoung ou Menamkong, qui vient du Yun-nan et du Laos dépendant de Siam; il traverse le Laos tributaire et le royaume de Kambodje, en passant par leurs capitales; le Sang-Koï, qui vient aussi du Yun-nan, traverse le Tonquin en passant par sa capitale Ketcho; il reçoit dans ce royaume le *Lising-Kiang,* qui est son principal affluent à la droite. Le cours de ces deux fleuves dépasse de beaucoup celui de tous les autres de l'empire. Viennent ensuite le Tchelaï-ho, qui prend sa source dans le Yun-nan et traverse le Tonquin. Tous les fleuves de la Cochinchine ont un cours très borné; l'Hué n'est remarquable que parce qu'il baigne la capitale de l'empire. Dans le Kambodje (Camboge) on peut nommer, outre le Menam-Kong déjà mentionné, le Saung ou Donaï, qui passe par la grande ville de Saïgong et par Kandhia.

DIVISIONS ADMINISTRATIVES et **TOPOGRAPHIE.** Comme on ne connait pas exactement toutes les divisions et les subdivisions actuelles de l'empire, nous offrirons dans le tableau suivant ses grandes divisions géographiques, en y intercalant les villes principales respectives, autant que la géographie encore si imparfaite de ces régions et le cadre resserré de cet ouvrage peuvent le permettre.

PAYS.	CHEFS-LIEUX, VILLES ET LIEUX LES PLUS REMARQUABLES.
ROYAUME DE COCHINCHINE (Drang-trong ou royaume du Dedans: royaume d'An-nam Méridional).	HUÉ (Huefo); *Nhatrang; Camaigne* et *Hone-Coha* rangés parmi les plus beaux ports du monde; *Phuyen; Quinon; Faïfo; Touron* (Hansan). *L'archipel de Paracels,* composé d'îlots fréquentés par les pêcheurs.
ROYAUME DE TONQUIN.......... (Drang-ngay ou royaume du Dehors: royaume d'An-nam Septentrional).	Ketcho (Bak-kinh; Dong-king ou Catchao); *Hean; Hanvints; Hunnan; Domea; Chinlen.* Nous ajouterons que le *Lactho*, mentionné par M. de la Bissachère et dont la situation a tant embarrassé les géographes, n'est, selon ce que nous a dit M. Langlois, supérieur des missions étrangères, qui a séjourné dans ce pays, qu'un *huyen* ou subdivision de la province de Thau-hoa, à la vérité aussi grande à elle seule que toutes les autres ensemble. Ce pays est habité par un peuple qui parle une langue particulière. Le *groupe des pirates,* jadis et peut-être encore aujourd'hui habité par des pirates.
TSIAMPA (Binh-Tuam)........	Une grande partie est occupée par des peuplades indépendantes et belliqueuses. Dans la partie soumise il n'y a que des villages. *Padaran* et *Phanary* en sont les principaux.
ROYAUME DE KAMBODJE...... (Camboge, Cambodia).	Saïgong (Saygan); *Kambodje* (Lâweik); *Panomping*, seconde capitale du royaume de Kambodje: depuis 1824 cet état a été réuni à l'empire après la mort de son roi: *Kankao* ou *Athien*, petit état fondé par un négociant chinois, autrefois indépendant et aujourd'hui entièrement soumis. Le *groupe de Poulo-Condor;* en 1704 les Anglais y avaient fondé une colonie qui fut détruite par les Makassars. *L'archipel de Kambodje*, formé par plusieurs groupes d'îles qui s'étendent le long de la côte du royaume de ce nom, et dont la partie principale est nommée *Archipel d'Hasting* sur les cartes anglaises. *Phoukok* (Phukok, Kohdoud, Kohtrol) est l'île la plus grande; elle est en outre remarquable par ses *hautes marées,* par sa riche végétation, par sa pêche de trépang et d'autres mollusques et par sa population. C'est dans cette île que se réfugia Ngaï-en-choung ou Gya-long; ce prince y séjourna pendant les troubles qui agitèrent la Cochinchine, et qui finirent par le placer sur le trône d'An-nam. C'est par erreur qu'à l'exemple d'autres auteurs nous l'avons fait retirer à *Poulo-Way*, île déserte.
LAOS AN-NAMITE............	Cette partie de l'empire d'An-nam paraît être composée de trois parties distinctes : le *royaume du Petit-Laos*, à l'ouest du Tonquin, dont il est tributaire, selon Marini; sa capitale est *Han-niech*, selon M. de la Bissachère; le *royaume de Tiem,* mentionné par Choisi et Van Vusthorf, situé dans les montagnes à l'ouest de la Cochinchine-Septentrionale; la partie méridionale du *royaume des Lanjans,* où l'on trouve *Sandapoura*.
ROYAUME DE BAO (Boatan)....	Cette contrée mentionnée par le père Tissanier, Dampier et autres, était tributaire du Tonquin, selon Marini, et avait pour capitale *Bao*. Nous ne mentionnons ce pays, ainsi que plusieurs autres, que pour engager les géographes à les rétablir sur les cartes, d'où ils ont été effacés sans qu'aucune récente exploration ait infirmé leur existence.
TERRITOIRES INDÉPENDANS.....	Dans les limites de l'empire et spécialement dans les hautes vallées des montagnes qui séparent la Chine du Tonquin et le bassin du Menamkong, du Tonquin et de la Cochinchine, vivent plusieurs tribus plus ou moins féroces, plus ou moins belliqueuses, parmi lesquelles se distinguent les *Moi* ou *Moui* et les *Mouang*, par leur nombre et par le vaste territoire qu'ils occupent. Quelques-unes de leurs tribus font de fréquentes incursions sur le territoire cochinchinois. Viennent ensuite les *Loyes* qui habitent les hautes vallées du Binh-Tuam ou Tsiampa. Ces peuplades sont régies par différens chefs tout-à-fait indépendans.

HUÉ, ville grande et très forte, située sur l'Hué, dans l'An-nam Méridional. Ses ouvrages extérieurs et intérieurs, construits par des ingénieurs français, sont immenses et d'une grande solidité. M. Finlayson loue surtout les greniers, les magasins, les casernes et les arsenaux de terre et de mer, dont la plupart s'élèvent sur les bords d'un canal navigable qui traverse la ville. Dans l'arsenal se trouve un musée d'artillerie, où l'on

voit des modèles de tous les canons en usage chez les nations européennes. Six temples environnés d'une enceinte sont consacrés aux héros qui se sont distingués sous Gia-long; ils forment pour ainsi dire le *panthéon an-namique*. Selon M. White on a employé à ces travaux, depuis 20 ans, près de 100,000 hommes. Le fossé qui environne la place a 3 lieues de circuit et 100 pieds de large; les murs ont 60 pieds de haut. Ces immenses *fortifications*, font de Hué la *première place d'armes de l'Asie*. La citadelle est de forme carrée. Le *palais* de l'Empereur est aussi vaste que massif. Hué possède une immense fonderie de canons, qui, après la suppression de celle de Kambodje, est la seule de l'empire. Elle est aussi la station ordinaire d'une forte section de la flotte des galères. Tous les ans on construit sur ses chantiers des bâtimens de guerre, les uns d'après la coupe des vaisseaux européens, les autres d'après des modèles qui sont un mélange des formes des bâtimens de l'Europe et de l'Asie. Quoique M. Hamilton n'estime la population de cette ville qu'à 30,000 âmes, nous croyons qu'on pourrait sans exagération, la porter jusqu'à 100,000 y compris sa nombreuse garnison.

Les autres villes les plus remarquables sont:

KETCHO, située sur le Sankoi dans l'An-nam Septentrional. Richard la dit égale à Paris en étendue, et cependant M. de la Bissachère ne lui accorde que 40,000 habitans! Ces deux faits peuvent se concilier dès que l'on sait que des cabanes, des jardins, de larges rues et de vastes terrains couverts de décombres, en occupent la plus grande partie. Les palais du roi et des mandarins sont seuls construits en briques séchées au soleil. La résidence des derniers rois est très vaste, mais elle tombe en ruines; une partie sert actuellement de demeure au vice-roi du Tonquin. Dans les environs de Ketcho on voyait du temps de Baron et l'on voit selon M. Chaigneau, la triple enceinte de l'*ancienne ville* et les *ruines du palais des anciens rois;* ce dernier avait 6 à 7 milles de circonférence. Ses cours pavées de marbre, ses portes, les restes de ses appartemens annoncent que c'était un des plus magnifiques édifices de l'Asie. Nous rappellerons aussi avec M. de la Bissachère, qu'un grand chemin construit par Gia-long mène de cette ville à celle d'Hué, et que Ketcho en 1800 possédait la seule imprimerie de l'empire.

SAÏGONG (Saïgon nommée LOUKNOUI (Luknooi) par les naturels), bâtie sur la péninsule formée par la réunion des deux branches du Donnaï; cette capitale du royaume de Kambodje se compose de deux villes distinctes: la *ville nouvelle*, dite *Bingeh*, et la *ville ancienne*, nommée *Saïgong*. Tout près de la première s'élève une immense *citadelle* construite sous la direction des ingénieurs français. Elle n'était pas encore achevée en 1821; pour la force et l'étendue, elle rivalise avec les immenses fortifications de Hué. Au milieu de la ville s'élève un vaste *palais*, bâti pour le roi, qui cependant n'y avait jamais résidé jusqu'à l'époque où M. White était à Saïgong. Selon ce voyageur l'*arsenal maritime* ne le cède guère aux établissemens de ce genre qui sont en Europe. En 1819 il y avait 190 galères d'une construction excellente, longues de 40 à 100 pieds et portant les unes 16 canons, les autres seulement de 4 à 6; ces pièces sont en cuivre et de la plus belle fonte. A la même époque il y avait aussi deux frégates de construction européenne. Les maisons de cette ville sont, pour la plupart, construites en bois et revêtues d'un chaume de feuilles de palmier et de pailles de riz; quelques-unes sont bâties en briques et en tuiles; elles n'ont qu'un étage et n'ont pas de croisées à vitres, mais des volets qu'il faut ouvrir pour éclairer l'appartement. Les maisons de la classe pauvre sont sales et misérables. On y remarquait une église chrétienne, desservie par deux missionnaires italiens. Un canal navigable, construit il y a quelques années, joint cette ville au Kambodje. Saïgong est aussi la première place de commerce de l'empire. Quoique M. White lui accorde 180,000 habitans, nous n'hésitons pas à réduire ce nombre à 100,000. Dans les environs immédiats de cette ville on voit le *monument* que la reconnaissance de Gia-long a élevé à celui qu'il appelait le maître illustre, c'est-à-dire à son vertueux et habile ministre l'évêque d'Adran; c'est une plate-forme surmontée d'une belle maison, dont la conservation est confiée à un détachement de la garde impériale.

KAMBODJE (*Camboge; Eauwek; Lâweik; Loech*), bâtie sur une île formée par un bras du Menamkong ou May-kaoung et traversée par plusieurs canaux. Selon Van Vusthorf, qui la visita en 1637, toutes les maisons étaient contiguës et situées le long d'une digue. Le palais du roi, d'une architecture très simple, et bâti en bois, éclatait d'or et d'argent dans l'intérieur. Cette ville renfermait un *temple* très beau, dont le toit était soutenu par des piliers de bois vernissé, avec des ornemens en relief et dorés; le pavé en était précieux; on y voyait trois grandes statues couvertes d'or; Kambodje est très déchue depuis que la résidence royale a été transférée, selon M. Hamilton, à Panompin. Il paraît que le beau palais royal et ses magnifiques pagodes tombent en ruines. On ne saurait rien dire sur le nombre de ses habitans, qui sûrement doit avoir bien diminué.

Nous nommerons encore dans le *royaume de Cochinchine*, à cause de leur importance sous plusieurs rapports: NHATRANG, dans la province de ce nom, importante par ses fortifications, son beau port, son commerce et les *chantiers de la marine militaire*. QUINON, autre chef-lieu de province, importante par sa population, son beau port et ses fortifications. FAÏFO (Hueau), renommé par son port; ses environs sont remarquables par plusieurs grottes et par la culture de la cannelle. TOURON (Hansan) ville naguère très déchue, mais qui s'est relevée;

elle est importante par son commerce et sa baie magnifique. En 1787 elle fut cédée à la France avec un territoire stérile et étroit de 40 milles de long sur 8 à 10 de large, et les îles adjacentes de *Haï-Wen* au nord, et de *Faïfo* au sud. Les Français n'en prirent jamais possession; l'ambassade qu'ils envoyèrent en 1817 pour réclamer ce territoire fut mal reçue, et aucune démarche ultérieure ne fut faite depuis lors.

Archipels d'Andaman et de Nikobar.

Ces deux archipels forment une longue chaine d'îles qui s'étendent du nord au sud dans le golfe du Bengale entre le cap Negrais dans l'empire Birman et l'extrémité nord-ouest de l'île de Sumatra. Leurs habitans sont très peu nombreux, et sont absolument indépendans, malgré les assertions des géographes qui font dépendre l'archipel d'Andaman des Anglais et celui de Nikobar des Danois.

Archipel d'Andaman. D'après les meilleures cartes et surtout d'après celle de *l'Inde-Transgangétique de M. Berghaus*, qui offre tout ce que l'on sait de plus positif sur cette partie de l'Asie, cet archipel est composé de quatre îles principales, de huit moindres et d'un grand nombre d'îlots ou rochers. Les *trois plus grandes* forment la prétendue île *Grande-Andaman* des géographes, représentée comme telle par plusieurs cartes publiées en 1832 et 1833, l'autre, qui est la plus méridionale, est connue sous le nom de *Petite-Andaman*. Dans la plus septentrionale des grandes îles, on trouve le beau port *Cornwalis*, où les Anglais, en 1793, avaient construit un fort qu'ils ont abandonné depuis à cause du mauvais air. Dans une autre est situé le port de *Chatham*, où les Anglais avaient fondé une colonie en 1791, qu'ils ont ensuite abandonnée pour aller s'établir au port Cornwalis. La *Petite-Andaman* est plus élevée que la *grande* et bien boisée, mais privée de bons ports. Nous nommerons encore l'île *Barren*, déserte, mais remarquable par son volcan. Les habitans de cet Archipel sont des nègres très laids, aussi féroces qu'abrutis.

Archipel de Nikobar (les *Frederiksoerne*, ou *îles de Frédérik* des Danois), composé de dix îles principales et d'un grand nombre d'autres beaucoup plus petites disposées en trois groupes. Leurs habitans, doux et paisibles, ressemblent aux Malais par les formes et par la couleur de leur corps. Dans leur habillement, une petite bande de drap pend derrière eux ce qui peut-être fit croire au Suédois Koeping, marin ignorant, que ces insulaires avaient une queue, conte absurde, qui cependant, a été cru par Linné, Buffon et Monboddo. Les îles principales sont : *Grand-Nikobar*, qui est la plus grande de tout l'Archipel, *Petit-Nikobar* ou *Sambelong; Katchoul* (Katchal); *Kamorta*, où les Autrichiens, en 1778, ont fondé une colonie, qu'ils ont abandonnée depuis; *Nancowry* (Noncovery), où les Danois avaient un établissement, abandonné depuis plusieurs années à cause du mauvais air; *Terressa; Chowry; Batty-Malve; Tillantchong; Karnikobar*, la plus septentrionale, où était l'établissement danois qui a été le dernier abandonné. On doit ajouter que le gouvernement danois de Tranquebar a envoyé, en 1832, un petit détachement de Cipayes, pour prendre possession de l'île de Kamorta et s'établir dans le port de Nancowry.

EMPIRE CHINOIS.

POSITION ASTRONOMIQUE. *Longitude orientale.* Entre 69° et 141°. *Latitude.* Entre 18° et 51°. Dans ces calculs on a compris l'île d'Haï-nan et la partie septentrionale de celle de Tarrakaï ou Tchoka.

CONFINS. Au *nord*, le Turkestan, l'Asie Russe et la mer d'Okhotsk; à l'*est*, les parties du Grand-Océan nommées mer de d'Okhotsk, mer du Japon, mer Orientale et mer de la Chine; au *sud*, cette mer, l'empire d'Annam, le royaume de Siam, l'empire Birman, l'empire Anglo-Indien et le royaume de Nepal; à l'*ouest*, la Confédération des Seïkhs et le Turkestan.

FLEUVES. La position des vastes chaînes de montagnes qui parcourent cet empire donne à ses nombreux fleuves cinq pentes différentes qui les mènent à autant de mers diverses.

L'OCÉAN-GLACIAL-ARCTIQUE reçoit:

L'Ob ou Oby, dont le puissant affluent *Irtyche* naît dans la province de Tarbagataï, dans le gouvernement du Thian-chan-pe-lou, au pied du grand-Altaï, traverse le lac Dzaisang et entre ensuite dans la province d'Omsk dans l'Asie-Russe.

Le Iénisseï, qui est formé par l'union des deux branches nommées Oulou-Kem et Beï-Kem, dans le pays des Ouriangkaï; après leur jonction il prend la dénomination de Iénisseï en franchissant les monts de Sayansk, sur les confins méridionaux de l'Asie-Russe. Ce grand fleuve reçoit à la droite l'*Angara supérieure*; la *Selinga*, qui naît dans les monts Tangnou-oola, dans le pays des Khalkha, et entre dans le lac Baïkal, peut être regardée comme la partie supérieure du cours de ce grand affluent.

La MER d'OKHOTSK reçoit:

L'Amour (Sakhalian-oula, ou He-loung-kiang), qui est formé par la réunion du Kherouloun avec l'Onon. Le Kherouloun, nommé, après avoir passé par le lac Kulunnoor, Ergoune ou Argoun par les Mongols et les Russes, est regardé comme la branche principale; il prend sa source dans les monts Barka-dabahn, traverse le pays des Khalkha et le lac Kulun et sépare ensuite, sous le nom d'Argoun, la Daourie chinoise de la Daourie russe. L'Onon, nommé Chilka après avoir reçu l'*Ingoda* à sa gauche; il passe par Nertchinsk; l'Onon est renommé parmi les historiens parce que c'est sur ses rives que naquit *Tchingis-Khan*. L'Argoun ou

Amour traverse ensuite le pays des Mandchoux, en passant par Sakhalien-oula-khotou, et se jette dans un golfe de la mer d'Okhotsk, vis-à-vis l'île de Tarrakaï. Ses principaux affluens sur le territoire chinois, sont: le *Soungari*, grossi par le *Non* et le *Khourka*, et l'*Ousouri*, à la droite; le *Dzinghiri* est son plus grand affluent à la gauche.

La MER DU JAPON reçoit:

Le Toumen, qui parcourt la partie septentrionale du royaume de Corée; son cours est très borné en comparaison de celui des fleuves que nous venons de nommer.

La MER ORIENTALE ou TOUNG-HAI et ses branches reçoivent:

Le Ya-lou, qui naît dans les monts Chanyanalin et parcourt la partie septentrionale du royaume de Corée, dont il est le plus grand fleuve. Il entre dans la mer Jaune.

Le Liao-ho, qui naît dans les monts Khingkan, traverse, sous le nom de Charamouren, une partie de la Mongolie, et, sous celui de Liao-ho, le Chingking; il se jette dans le golfe de Liao-toung, le Phou-hai des Chinois.

Le Pe-ho, qui prend sa source dans les monts Khingkan, traverse une partie de la Mongolie et la province de Tchy-li, et entre dans le Phou-hai, après avoir passé non loin de Péking et par les villes de Toung-tcheou et Thian-tsing. Ses principaux affluens sont: le *Tchao-ho*, le *Sang-kan-ho* et le *Hou-tho-ho*; ce dernier est traversé par le canal Impérial qui fait communiquer Péking avec le Kiang.

Le Houang-ho ou le Fleuve-Jaune, ainsi nommé à cause de la couleur dorée que le limon donne à ses eaux. Ses sources sont dans les monts Koulkoun, dans le pays des Mongols du Khoukhounoor. Il y fait de grands détours, passe à Lan-tcheou dans le Kan-sou, fait un détour immense dans la Mongolie, traverse le Chan-si, l'Ho-nan, touche le Chan-toung et dans le Kiang-sou entre dans la mer Jaune. Les débordemens de ce fleuve ont occasioné, dès la plus haute antiquité, de grands travaux hydrauliques, qui ont été continués ou repris sous le règne des derniers empereurs. M. Abel Remusat fait observer que l'on a des raisons de croire que l'embouchure du Houang-ho n'était pas jadis où nous la voyons aujourd'hui; mais que ce fleuve allait porter ses eaux dans le golfe du Liao-toung au Phou-haï en traversant le Chan-toung. Ses principaux affluens à la droite sont: le *Oueï-ho*, qui traverse le Kan-sou et le Chen-si; il passe près de Singan; et le *Hoeï-ho*, qui passe par l'Ho-nan, le Nganhoeï et Kiang-sou, et traverse le lac Houng-tse. Le *Fuen-ho*, qui parcourt le Chan-si, est le principal affluent à la gauche.

Le Grand-Kiang (Fleuve par excellence), dit aussi Fleuve-Bleu par nos géographes, nommé à son embouchure Yang-tsu-kiang (fleuve du fils de l'Océan) par les Chinois; c'est le plus grand fleuve de l'empire. Il est formé par la réunion de trois branches nommées Kin-cha-kiang, Yalou-kiang et le Min-kiang; cette dernière est regardée à tort comme la principale. Mais, sur les traces de M. Klaproth, nous considérerons comme telle le Kin-cha-kiang (*rivière à sable d'or*), nommée Mouroui-oussou, dans le nord-est du Tibet; Bouraï-tchou, dans la province de K'ham dans la même contrée; Kin-cha-liang, dans le Yun-nan et le Szu-tchhouan, et Ta-kiang (*Grand-Kiang* ou *grand-fleuve*), après sa jonction avec le Tchouan-kiang, au Min-kiang dans le Szu-tchhouan, près de Siu-tcheou. Le Kiang traverse ensuite cette grande province, celle de Houpe touche celle de Kiang-si, et après avoir coupé celle de Ngan-hoeï et de Kiang-sou, il entre dans la mer Orientale. Ses principaux affluens, outre le *Ya-loung-kiang* (en tibetain *Yarloung*), qui parcourt la province de K'ham dans le Tibet, et une partie du Szu-tchhouan en Chine, et le *Min-kiang*, qui vient du K'ham et traverse le Szu-tchhouan, sont à la droite: l'*Heng*, qui naît dans les montagnes du Koueitcheou, traverse cette province et celle de Hou-nan, est grossi par le *Lo*, entre dans le lac Thoungthing et le décharge ensuite dans le Kiang; le *Kan*, qui prend sa source dans le mont Meï-ling, traverse le Kiang-si, entre dans le lac Phou-yang et se rend ensuite dans le Kiang. Les principaux affluens à la gauche sont: le *Kia-ling*, qui vient des montagnes du Kan-sou, et traverse le Szu-tchhouan; le *Han*, qui traverse le Chen-si et le Hou-pe.

Le Min-kiang ou Ou-loung-kiang; c'est le plus grand fleuve du Fou-kian; il a son embouchure dans le canal de Formose.

La MER DE LA CHINE et ses branches reçoivent:

Le Si-kiang, appelé Tigre à son embouchure, formé par la réunion de plusieurs branches. C'est le plus grand fleuve de la Chine-Méridionale; il parcourt le Kouang-si et le Kouang-toung; le *Hong-kiang* ou *Teien-kiang* et le *Pe-kiang* sont ses principaux affluens. Le Si-kiang passe par Fo-chan et entre dans le golfe de Canton.

Le Ho-li-kiang, qui naît dans le Yun-nan, parcourt cette province et entre dans la Tonquin pour se rendre dans le golfe de ce nom.

Le May-kaoung, le Thalouen (Salouen) et l'Iraouaddy ou Yarou-Zzangbo, naissent dans les montagnes du Tibet, arrosent ce pays et le Yun-nan.) et entrent, le premier dans le Laos, et les deux derniers dans l'empire Birman. Voyez les fleuves de l'Inde-Transgangétique, à la page 741.

Plusieurs fleuves de l'empire Chinois ne se rendent pas à la mer. Nous nous bornerons à citer les suivans comme les principaux de ce genre:

L'Ili; il naît dans les monts Célestes ou Thianchan, traverse la Dzoungarie, passe par Ili ou Gouldja et se jette dans le lac Balkachi.

Le Tchoui sort du lac Temourtou (ferrugineux) dit aussi Touzkoul (salé), situé dans les monts Moussour, traverse ce lac, ainsi que le pays des Kalmuks Torgots, et quitte cette contrée pour entrer dans le Turkestan, où il se jette dans le lac Nabankoulak. Voyez à la page 700.

Le Yarkand-daria, dit aussi Tarim et Erghe-ou-gol. C'est le plus grand de tous les fleuves de cette espèce que possède l'Asie. Il paraît prendre sa source dans le Mouz-tagh, traverse de l'ouest à l'est tout

le Thian-chan-nan-lou, en passant par Yarkand, et aboutit au lac Lob. Selon la carte de M. Klaproth, ses principaux affluens sont: à la droite, la *rivière de Khotan*; à la gauche, la *rivière de Khachkar*, la *rivière d'Aksou*, le *Moussour* et le *Kaïdou*.

RELIGION. La très grande masse des habitans de la Chine professe les dogmes du Bouddhisme ou la religion de Foe, qui est aussi la religion des Coréens, des habitans de l'archipel de Lieou-khieou, des Lolos du Yunnan, et qui paraît aussi être professée par les Mienting dans cette dernière province, et par les Miaotse dans plusieurs autres. Il compte également parmi ses croyans presque tous les habitans du Tibet et du pays du Debradja appelé vulgairement Boutan, et les nombreuses hordes des Mongols, des Kalmuks, ainsi que les Mandchoux. La religion de Confucius, ou la doctrine des lettrés, est la religion de l'empire; elle est professée par les classes les plus élevées et les plus instruites de la population de la Chine et de la Corée. Chaque magistrat y pratique ce culte dans la sphère de ses fonctions, et l'empereur lui-même en est le patriarche. Généralement tous les lettrés s'y attachent sans renoncer toutefois à des usages empruntés aux autres cultes. Les dogmes des Tao-sse ou docteurs de la raison comptent aussi dans cette vaste contrée un grand nombre de croyans. L'Islamisme est professé par les Kirghiz-Kaïsak et les Bourout, ainsi que par les nombreux Boukhares et les Turks qui forment la masse principale de la population du Thian-chan-nan-lou (Petite Boukharie) et qui sont répandus dans plusieurs provinces de la Chine, principalement dans celles de Chen-si et de Kan-sou. Nous rangerons sous le titre d'Idolatrie et de pratiques superstitieuses les croyances des anciens Mandchoux, de quelques tribus de Toungouses, celles des Soyotes, et celles des peuplades sauvages qui occupent l'intérieur de la Chine, de l'île d'Haï-nan et la partie orientale de celle de Formose. Le Christianisme compte parmi les Chinois plusieurs milliers de croyans, qui presque tous appartiennent à l'*Eglise catholique*. Dans le XVIIe siècle ces néophytes étaient très nombreux; mais ils ont beaucoup diminué, surtout dans ces dernières années, à cause des persécutions qu'ils ont endurées. Quelques *Protestans* ont essayé plus récemment de répandre leur religion à la Chine, par la traduction de la Bible; mais ils n'ont jusqu'ici fait aucun progrès dans l'esprit des Chinois. Le Judaïsme est professé par quelques milliers des habitans de la Chine; c'est une colonie de Juifs qui y ont passé très anciennement des provinces les plus orientales de la Perse. On y trouve aussi des Manichéens et des Parsi, restes des établissemens que ces religionnaires ont eus autrefois dans l'Asie-Centrale.

GOUVERNEMENT. Le gouvernement chinois a long-temps passé pour despotique. On sait à présent, dit M. Abel Rémusat, qu'il est limité par le droit de représentation donné à certaines classes de magistrats, et plus encore par l'obligation où est le souverain de choisir ses agens, d'après des règles fixes, dans le corps des lettrés. Ceux-ci forment une véritable aristocratie qui se recrute perpétuellement par les examens et les concours. Les jeunes gens de toutes les conditions sont admis indistinctement à concourir au 3e grade littéraire. Ceux qui l'ont obtenu concourent entre eux pour le 2e grade, qui est exigé de ceux qui doivent exercer des fonctions publiques. Du 2e grade on peut, par le même moyen, s'élever au 1er, qui conduit aux charges les plus élevées. Cette institution qui, sous sa forme actuelle remonte au VIIe siècle, tient lieu de noblesse, et a beaucoup contribué à la longue durée de l'empire, et à y maintenir l'ordre et la tranquillité. Il n'y a du reste de titres héréditaires que pour les princes de la famille impériale et pour les descendans de Confucius, ainsi que ceux de Mencius et de Lao-kiun; mais on accorde souvent des titres rétrogrades qui anoblissent les ancêtres de l'homme qu'on veut récompenser, et le préjugé chinois fait attacher un grand prix à cette marque d'honneur. Le pouvoir suprême est exclusivement exercé par l'empereur qui prend le titre de *fils du ciel* et d'*auguste empereur*. La couronne est héréditaire, et la succession est fixée depuis long-temps dans la ligne masculine; mais l'ordre de primogéniture n'y est pas toujours suivi. D'après les idées reçues en Chine, tout prince étranger qui envoie une ambassade à l'empereur se reconnaît son vassal. Cet usage a induit et induit encore en erreur beaucoup de géographes. Le système de la subdivision des fonctions a prévalu depuis long-temps. L'administration des provinces est partagée entre plusieurs officiers qui n'ont pas de contrôle les uns sur les autres, et qui doivent porter à la cour les affaires sur lesquelles ils ne peuvent pas s'accorder. Le gouverneur-général, que les Européens nomment vice-roi, a

ordinairement deux provinces sous son administration. Il y a en outre un intendant de la province, un surintendant des lettres, un directeur des finances, un juge criminel et deux intendans, l'un pour les salines, l'autre pour les greniers publics. Chaque département, chaque arrondissement et chaque district ont encore des magistrats particuliers qui exercent concurremment des fonctions administratives et judiciaires. L'empereur nomme à tous les emplois, d'après une présentation triple du conseil du personnel. Beaucoup de rapports, de décrets et d'autres documens officiels sont donnés sous la forme d'instructions adressées aux magistrats ou au peuple. On les imprime régulièrement dans la *Gazette officielle,* dont des extraits sont repris et publiés de nouveau dans les gazettes provinciales qui s'impriment dans les principales villes. Lorsque l'empereur prend une mesure ou promulgue une loi à laquelle il peut supposer que l'opinion publique ne sera pas favorable, il déduit dans la gazette susmentionnée les motifs qui ont déterminé sa résolution; et, ce qui est bien plus remarquable, c'est que l'empereur se croit responsable envers ses sujets de toutes les calamités qu'ils éprouvent, telles que famines, épidémies, tremblemens de terre, etc.; dans ces cas il s'accuse publiquement d'avoir irrité le ciel en négligeant ses devoirs, et il s'impose des pénitences, qui consistent en retraites plus ou moins longues, en jeûnes, en prières extraordinaires, etc.

Le gouvernement du Tibet et du Boutan est une véritable théocratie. La constitution politique des Mongols, des Kalmuks et des Kirghiz ressemble à celle des royaumes de l'Europe dans le moyen-âge. Le gouvernement de la Corée et de l'archipel de Lieou-khieou paraît être despotique. Le Dalaï-lama et le Bantchau-erdeni envoient annuellement une ambassade à Péking avec des présens, qui consistent en draps et en étoffes fines de laine, en bâtons d'odeur, en petites colonnes ou obélisques d'argent, en idoles et autres objets relatifs au service divin du lamisme, en chapelets de corail ou de succin. Toute la valeur des présens du Dalaï-lama est estimée à 60,000 roubles en argent, ou à 240,000 francs. Il paraît que le Deb-radja, qui est moins soumis aux Chinois, n'envoie rien à Péking. Le roi de Corée reçoit l'investiture de son royaume de l'empereur de la Chine, auquel il envoie des présens comme gage de sa fidélité; mais il en reçoit réciproquement, quoique d'une valeur beaucoup inférieure. Le roi de Corée paie également un tribut en or aux Japonais. Selon M. Golovnin, le roi de Lieou-khieou paie aussi un tribut aux deux empereurs de la Chine et du Japon, mais paraît être encore plus dépendant de ce dernier que du premier. Les khans des Mongols, au lieu de payer un tribut, reçoivent de forts appointements comme généraux au service de l'empire, ainsi que des présens considérables en étoffes de soie et en riches habillemens. Les empereurs Mandchoux leur donnent souvent en mariage leurs filles, leurs sœurs et leurs nièces pour les attacher à leur dynastie. Depuis plusieurs années les principautés de la Petite-Boukharie (Thian-chan-nan-lou) sont administrées comme une province de l'empire.

INDUSTRIE. L'industrie des Chinois est merveilleuse en tout ce qui concerne les aisances et les commodités de la vie. L'origine de plusieurs arts se perd chez eux dans la nuit des temps, et l'invention en est attribuée à des personnages dont l'existence historique a souvent été mise en doute. Ils ont toujours su préparer la soie et fabriquer des étoffes qui ont attiré chez eux les marchands d'une grande partie de l'Asie. La fabrication de la porcelaine a été portée chez eux à un degré de perfection qui n'a été dépassé en Europe que depuis peu d'années. Le bambou leur sert à faire des milliers d'ouvrages de toute espèce. Leurs toiles de coton sont renommées dans le monde entier. Leurs meubles, leurs vases, leurs instrumens et outils de toute espèce, sont remarquables par une grande solidité, jointe à une certaine simplicité ingénieuse qui mériterait souvent d'être imitée. De tout temps ils ont su travailler les métaux, faire des instrumens de musique, polir et tailler les pierres dures. La gravure en bois et l'imprimerie stéréotype remontent chez les Chinois au milieu du x[e] siècle. Ils excellent dans la broderie, la teinture, les ouvrages de vernis et l'art de découper l'ivoire; les éventails qu'ils en font sont admirés de tout le monde. Leurs ouvrages en filigrane sont fort beaux; leurs fleurs artificielles n'ont pas encore été surpassées, et nous leur devons l'usage des papiers de tenture. On n'imite qu'imparfaitement en Europe certaines productions de leur industrie, telles que leurs couleurs vives et inaltérables, leur papier à la fois fin et solide, leur encre et une infinité d'autres objets qui exigent de

la patience, du soin et de la dextérité. Ils se plaisent à reproduire des modèles qui leur viennent des pays étrangers; ils les copient avec une exactitude scrupuleuse et une fidélité servile. Ils fabriquent même tout exprès pour les Européens des objets qui sont du goût de ces derniers, comme des magots ou des figurines en stéatite, en porcelaine, en bois peint; et la main-d'œuvre est à si bon marché chez eux, qu'il y a souvent de l'avantage à leur commander des ouvrages que des artisans européens ne pourraient exécuter qu'à grands frais.

Sous le rapport de l'industrie on peut ranger les Coréens avec les Chinois; ils se distinguent surtout dans la fabrication d'une étoffe de coton connue sous le nom de *nankin* et dans celle du *papier à écrire*. Les Tibetains sont beaucoup moins industrieux, quoique leurs tissus de laine aient un grand débit dans la Chine, dans l'Inde et dans la Mongolie. Les Tibetains égalent les Chinois dans la fabrication de plusieurs objets en métaux et dans les ornemens de tête des femmes. Les Boukhares dans le Thian-chan-nan-lou paraissent être sous le rapport de l'industrie, supérieurs aux habitans du Tibet; ils excellent surtout dans l'art de polir le jade oriental et dans la fabrication du drap d'or et d'argent, ainsi que dans celle des étoffes de soie et de la toile. Les Kalmuks, les Mongols et les Kirghiz reçoivent des peuples que nous venons de nommer tous les articles de luxe, et quelquefois même quelques-uns de ceux de première nécessité. Les grandes villes et les gros bourgs qui se distinguent sur tous les autres par leur industrie sont: *Péking* et *Thian-tsin*, dans le Tchyli; *Canton* et *Fou-chan*, dans le Kouang-toung; *Tchang-tcheou* et *Fou-tcheou*, dans le Fou-kian; *Hang-tcheou* et *Ning-pho*, dans le Tche-kiang; *Kiang-ning*, *Sou-tcheou*, *Soung-kiang* et *Yang-tcheou* dans le Kiang-sou; *King-te-tching* et *Kan-tcheou*, dans le Kiang-si; *Kachkar* et *Yarkand*, dans le Thian-chan-nan-lou et *H'lassa* (Lassa) dans le Tibet.

COMMERCE. Le commerce intérieur de la Chine l'emporte de beaucoup sur le commerce extérieur; il se fait par les rivières et les canaux, et consiste principalement en échange de productions naturelles ou industrielles des diverses provinces. La Chine est un pays si vaste et il règne tant de variétés dans ses productions, que ce trafic suffit pour occuper la partie de la nation qui peut se livrer aux opérations mercantiles. Cette circonstance a contribué à faire négliger par les Chinois leur commerce maritime, qui s'étendait autrefois jusqu'à la mer Rouge. Cependant leurs marchands visitent encore les principaux ports de la Malaisie (Archipel Indien), de l'Inde-Transgangétique et quelques-uns du Japon et de la Popouasie (Nouvelle-Guinée).

Dans le commerce étranger on doit distinguer le *commerce maritime* et le *commerce par terre*. Le premier est beaucoup plus considérable que le second; son entrepôt principal avec les nations étrangères est le port de *Canton*, qui est le plus fréquenté par les nations maritimes de l'Europe et par les Anglo-Américains. Ces derniers et les Anglais y font à eux seuls presque les trois quarts de toutes les affaires. Le gouvernement chinois, non content d'avoir limité les lieux où les marchands européens peuvent être admis, le lieu où ils peuvent habiter et la durée du séjour qu'ils peuvent faire à Canton, ne leur a pas seulement laissé la liberté de choisir les commerçans chinois avec lesquels ils peuvent négocier; il a confié le monopole du commerce européen à des négocians privilégiés, dont le nombre a été fixé à 12 jusqu'en 1792, où il a été porté à 18. Ces négocians, que les Français nomment *hanistes* et les Anglais *hong*, d'un mot chinois qui signifie *magasin*, sont les intermédiaires obligés dans toutes les opérations commerciales; ils fournissent des garanties, des cautionnemens et des répondans, et leurs fonctions s'étendent souvent à une sorte d'intervention politique dans les difficultés qui s'élèvent fréquemment entre les négocians étrangers et les autorités locales. Après le port de *Canton* vient celui de *Chang-haï*, dont le mouvement est encore plus considérable, et qui d'après les dernières relations nous paraît être la *première* et la *plus grande place commerçante maritime de l'Asie*, quoique aucune géographie n'en fasse mention, celle de M. Ritter exceptée. Viennent ensuite les ports de *Hiamen* ou *Emouy*, de *Fou-tcheou*, de *Ning-pho*, de *Tchang-tcheou* et de *Tchao-hing*. Les Espagnols de Manille ont seuls le droit de trafiquer à Tchang-tcheou dans le Fou-kian.

Le commerce étranger par terre a lieu sur cinq frontières principales : 1° Sur les *confins de la Sibérie*, où Maïma-tchin vis-à-vis de Kiakhta est la place principale. On a

beaucoup exagéré l'importance de ce commerce; selon M. Klaproth le prix de toutes les marchandises qu'on y échange surpasse rarement la somme de 8 millions de francs par an, et ne s'élève souvent qu'à 6 millions. 2° Sur les *confins du Turkestan,* où Yarkand est le principal entrepôt; Kachkar sur la frontière, et Aksou dans l'intérieur sont aussi des places qui y prennent une grande part. 3° Sur les *confins de l'Inde,* où Leh dans le Petit-Tibet, Takakote sur la frontière et Lassa dans l'intérieur du Tibet, sont les principaux entrepôts. 4° Sur les *confins de l'empire Birman,* où Young-tchhang-fou est la place principale. 5° Sur les confins de l'*Empire d'An-nam* où le commerce se fait par des négocians de Kueï-lin-fou.

Les villes de l'empire que l'on peut regarder comme ses principales places de commerce, outre celles que nous venons de nommer et celles qui ont été mentionnées dans l'article *industrie,* sont : *Tchkhang-kia-kheou,* en Mongol *Khalgan,* dans le Tchy-li; *Lin-thsin-tcheou,* dans le Chan-toung; *Wou-tchkhang,* dans le Hou-pe; *Yo-tcheou,* dans le Hou-nan; *Nan-kang,* dans le Kiang-si; *Gouldja* ou *Ili,* dans la Dzoungarie; *Ourga* ou *Kouren,* dans la Mongolie.

Les principaux ARTICLES EXPORTÉS sont : thé, toiles de nankin, porcelaine, rhubarbe, squine, musc, gingembre, badiane, mercure, zinc, borax, soie, châles, nâcre de perle, écaille de tortue et les objets mentionnés dans l'article *industrie.* Nous ferons observer que le thé est celui qui dépasse de beaucoup tous les autres, puisque les Anglais seuls en ont acheté 29,345,775 livres pesant en 1826, et que les 27,478,813 livres qu'ils ont exportées en 1823 représentent une valeur de 1,924,738 livres sterling. Les principaux ARTICLES IMPORTÉS sont : draps et autres lainages, fourrures de la Sibérie et de l'Amérique du Nord, fils d'or et d'argent, cannetilles et paillettes, glaces et verres de Bohême, plomb, corail, cochenille, bleu de Prusse, cobalt, vins de Champagne, ouvrages d'horlogerie, ébène, poivre, bois de sandal et de calambac, ivoire, étain, cuivre, ailerons de requins, holothuries, nids de salangane, écaille et nacre de perle, benjoin, camphre, encens et tabac. Quoique le gouvernement Chinois prohibe l'introduction de l'opium sous les peines les plus sévères, il n'en est pas moins l'objet d'un très grand commerce, qui tend même tous les ans à s'accroître : tous les habitans se montrent passionnés pour ce narcotique. Cet article constitue aujourd'hui plus des deux tiers du commerce qui se fait entre l'Inde et la Chine. La valeur moyenne de l'opium introduit à Canton de 1821 à 1825 inclusivement s'est élevée à environ 8,000,000 de dollars ou à plus de 40,000,000 de francs. Celle de l'opium importé de 1832 à 1833 s'éleva à la somme énorme de 81,368,000 francs. La valeur moyenne des nids d'oiseaux, regardés comme une friandise par les Chinois et importés à Canton, s'est élevée dans ces dernières années à 280,000 livres sterling ou à 7,000,000 de francs.

DIVISIONS ADMINISTRATIVES et **TOPOGRAPHIE.** Dans les nombreux et vastes pays dont l'ensemble forme l'empire Chinois, il faut d'abord distinguer les *pays entièrement soumis,* les *pays tributaires* et les *pays vassaux* ou *protégés.* La première classe comprend : La CHINE proprement dite : c'est le noyau de l'empire; elle forme avec une fraction du *Pays des Mandchoux,* qui est le pays natal de la famille régnante, et une partie de la Petite-Boukharie, les dix-huit provinces de la Chine. Dans le tableau suivant on a rangé ces dernières en cinq groupes géographiques, afin d'aider le lecteur à les retrouver sur les cartes. Les autres pays compris dans cette classe sont la DZOUNGARIE ou le THIAN-CHAN-PE-LOU et le THIAN-CHAN-NAN-LOU ou la Petite-Boukharie; depuis 1760 ces pays forment une province de l'empire. Dans la seconde classe il faut ranger la MONGOLIE proprement dite, le PAYS DES MONGOLS DU KHOUKHOUNOOR, une partie du PAYS DES KIRGHIZ-KAÏSAK ou de la GRANDE-HORDE et du PAYS DES BOUROUT. La troisième classe comprend les ROYAUMES DE CORÉE et de LIEOU-KHIEOU, le TIBET et le PAYS DU DEBRADJA, improprement nommé BOUTAN ou BHOTAN par les Européens. Le THIAN-CHAN-PE-LOU ou la province au nord des monts Célestes, et le THIAN-CHAN-NAN-LOU ou la province au sud des monts Célestes, forment réunis ce que les Chinois appellent SIN-KIANG ou la NOUVELLE-FRONTIÈRE; tous les deux dépendent du gouverneur-général militaire qui réside à Ili. A l'égard du Tibet, qui n'est ni un royaume, ni une province de l'empire Chinois, comme le décrivent nos géographes, mais bien une vaste région géographique, nous le partagerons avec M. Klaproth en quatre provinces, ou pour mieux dire en quatre grandes contrées, subdivisées chacune en plusieurs états dont le plus grand nombre

paie un petit tribut au *Dalaï-lama;* celui-ci, de même que le *Bogdo-lama* ou *Bantchan-lama*, et les autres sont sous la protection de l'empereur de la Chine. Les résidens de ce monarque auprès des cours des lamas souverains ont acquis depuis quelques années une si grande influence dans l'administration intérieure du pays, qu'on pourrait le regarder comme entièrement dépendant de la Chine. Nous ajouterons que dans la Chine proprement dite il y a plusieurs peuplades qui ne sont soumises que de nom, mais qui de fait sont entièrement indépendantes, comme quelques tribus des *Mienting* et des *Miaotse*; les *Lolos* ne sont que vassaux.

Nous venons de voir que la Chine proprement dite avec une partie de la Petite-Boukharie et du Pays des Mandchoux, sont partagées en provinces; chaque province est subdivisée en départemens (*fou*); ceux-ci sont subdivisés en arrondissemens (*tcheou*) et en districts (*hian*). Il y a de plus un certain nombre d'arrondissemens et de districts qui ne dépendent d'aucun département, mais qui relèvent immédiatement du gouvernement de la province; on nomme ces derniers *tchy-li* ou *mouvances directes*. Dans le tableau suivant on a écrit leurs noms en caractères romains. Dans ce même tableau on a donné, d'après MM. Klaproth et Abel Rémusat, tous les départemens, tous les *tchy-li* et tous les cantons immédiats de la Chine proprement dite et ceux de la partie de la Petite-Boukharie qui lui a été incorporée, parce que ces divisions donnant presque toujours leurs noms aux villes qui en sont le chef-lieu, c'était le moyen de faire connaître ces dernières. On a mis un * avant le nom de celles qui ne sont le chef-lieu d'aucune des divisions sus-mentionnées, afin d'éviter toute confusion. Nous citerons comme un fait remarquable que les villes chinoises n'ont pas de nom; on les désigne par le nom du département, de l'arrondissement ou du district dont elles sont les chefs-lieux. On dit la *ville du département de Kouang-toung* (Canton), la *ville du département de Kiang-ning* (le *Nan-king* de nos cartes), etc. La ville où réside actuellement la cour, chef-lieu du département de Chun-thian, dans le Tchy-li, n'a pas elle-même d'autre nom que *King-ssu,* la capitale. Lorsqu'il y a eu en Chine plusieurs dominations simultanées ou que la cour a changé de résidence, on a donné aux diverses villes où elle s'établissait des noms qui marquaient leur position : *Pé-king,* cour du nord; *Nan-king,* cour du midi ; *Toung-king,* cour orientale, etc., etc. Ces dénominations n'ont rien de spécial et peuvent s'appliquer à toutes autres villes que celle que les Européens ont coutume de désigner de cette manière; cet usage a été et est encore une source inépuisable d'erreurs graves dans lesquelles sont tombés les plus savans géographes, lorsque, ignorant le chinois, le mandchou et autres langues, ils n'ont pas eu recours aux savans orientalistes qui pouvaient seuls les guider dans la description de ces contrées éloignées et encore si mal connues.

PAYS et PROVINCES.	CHEFS-LIEUX, VILLES ET LIEUX LES PLUS REMARQUABLES.
CHINE proprement dite.	
	PROVINCES SEPTENTRIONALES.
TCHY-LI............ (l'ancien *Pe-tchy-li* avec une fraction du *Pays des Mandchoux*).	CHUN-THIAN ou PÉKIN : * *Toung-tcheou* (immenses magasins impériaux de sel); *Haï-tian*, * *Yuen-ming-yuen*; *Pao-ting*, résidence du gouverneur du Tchy-li; *Young-phing*; *Ho-kian*; *Thian-tsin*; *Tching-ting*; *Chun-te*; *Kouang-phing*; *Taï-ming*; *Siuan-hoa*; * *Tchang-kia-kheou* ou *Khalgan*; *Tching-te* (Je-ho ou Gè-hol). Les cantons immédiats de Tsun-hoa, Yi-tcheou, Ki, Tchao, Tchin, Ting.
CHAN-SI............	Thaï-youan; *Phing-yang*; *Phou-tcheou*; *Lou-'an*; *Fen-tcheou*; *Thse-tcheou*; *Ning-wou*; *Taï-thoung*; *Sou-phing*. Les cantons immédiats de Phing-ting, Hin, Taï, Hou. Kiaï, Kiang, Thsin, Liao, Pao-te, Chi. La ville de Koueï-hoa, dont relèvent six cantons.
CHEN-SI............	Si-'an (Singan); *Yan'an*; *Foung-thsiang*; *Han-tchoung*; *Yu-lin*; *Hing-'an*; *Thoung-tcheou*. Chang; Khian; Pin; Feou; Souï-te.
KAN-SOU............ (la partie occidentale de la *province de Chen-si* et partie de la *Petite-Boukharie*).	Lan-tcheou; *Koung-tchang*; *Phing-liang*; *Khing-yang*; *Ning-hia*; *Kan-tcheou*; *Liang-tcheou*; *Si-ning*; *Tchin-si* (Bar kol); * *Tyhoua-cheou* (Ouroumtsi); * *Toung-ou*; * *Cha-cheou*. Les cantons immédiats de King, Thsin, Kiaï, Sou, 'An-si, Ti-hoa.

PAYS ET PROVINCES.	CHEFS-LIEUX, VILLES ET LIEUX LES PLUS REMARQUABLES.
	PROVINCES OCCIDENTALES.
SZU-TCHOUAN........	Tching-tou; *Tchoung-khing; Pao-ning; Chun-khing; Siut-cheou; Khoueï-tcheou* (dans les montagnes de son territoire vit un peuple sauvage); *Loung'-an; Ning-youan; Ta-tcheou; Kia-ting; Thoung-tchouan.* Les cantons immédiats de Meï, Khioung, Lou, Tsen, Mian, Meou, Tha, Tchoung, Si-yang, Siu-young, Soung-fan, Chi-tchu, Tsa-kou, Argou, Meï-no (Grand et Petit-Kin-tchhouan).
YUN-NAN...........	Yun-nan; *Kio-tsing; Lin-'an; Tchhing-kiang; Kouang-nan; Khaï-hoa; Toung-tchhouan; Tchao-thoung; Phou-eul; Taï-li; Thsou-hioung; Young-tchhang; Chun-ning; Li-kiang.* Les cantons immédiats de Kouang-si, Wou-ting, Youan-kiang, Tchin-youan, Young-pe, Meng-hoa, King-toung. Le *Pays des Lolos*, partagé en plusieurs fiefs vassaux de l'empire; et le *Pays des Mienting*, beaucoup moins considérable.
	PROVINCES MÉRIDIONALES.
KOUANG-SI..........	Koueï-lin; *Lieou-tcheou; Khing-youan; Sse-'en; Sse-tchhing; Phing-lo; Ou-tcheou; Thsin-tcheou; Nan-ning; Thaï-phing; Tchin-'an.* Le canton immédiat de Yo-ling. Le *Pays des Miaotse.*
KOUANG-TOUNG.......	Kouang-tcheou (Canton); *Chao-tcheou; Nan-hioung; Hoeï-tcheou; Tchhao-tcheou;* * *Tching-haï-hian* (Tinghaï; l'île Naungao (Namao); *Tchao-khing; Kao-tcheou; Lian-theou; Louï-tcheou;* * *Fou-chan;* * *Hianchanghien; Khioung-tcheou* (dans l'île d'*Haï-nan*, si importante par sa population, ses salines et plusieurs produits précieux, et dont l'intérieur est occupé par des sauvages indépendans). Les cantons immédiats de Lo-ting, Lian, Kia-ying. L'*archipel des Larrons* occupé encore par quelques pirates, restes de ceux qui, sous la conduite de *Ching-yih*, qui s'intitulait *souverain des mers* et sous celle de sa veuve et de Paou son amant, furent la terreur de la marine chinoise et de tout le midi de l'empire depuis 1812 jusques en 1825, où ils firent leur soumission. Ching-yih était parvenu à rassembler 70,000 hommes et 800 navires armés en course, outre mille autres embarcations. Ces *flibustiers Asiatiques* ont donné une trop grande célébrité à ces parages par leurs audacieux exploits et par leurs étonnans succès, pour que nous puissions nous résoudre à les passer sous silence.
	PROVINCES ORIENTALES ET MARITIMES.
FOU-KIAN...........	Fou-tcheou; *Hing-houa; Thsiuan-tcheou; Tchang-tcheou;* * *Hiamen* (Emouy, Amoy); *Yan-phing; Kan-ning; Chao-wou; Teng-tcheou; Fou-ning; Thaï-wan* (dans l'île de Formose, si remarquable par son étendue et si importante par ses beaux ports, ses bois de constructions et autres produits; la partie orientale est habitée par des sauvages indépendans; et la partie sud-ouest depuis 1805 parait être occupée par des pirates). Les cantons immédiats de Young-chhun, Loung-yan. L'*archipel Phenghu* (*Pescadores* des Européens), composé de 36 îlots; le plus grand offre un port excellent avec un fort et une garnison de Chinois. Cet archipel a été souvent un nid de corsaires, et il est une station très importante pour les flottes de l'empire, pour les nombreux navires marchands et pour les bateaux pêcheurs qui fréquentent ces parages sujets à de fréquens et terribles ouragans.
TCHE-KIANG..........	Hang-tcheou; *Kia-hing; Hou-tcheou; Ning-pho; Chao-hing; Taï-tcheou; Kin-hoa; Khiu-tcheou; Yan-tcheou; Ven-tcheou; Tchou-tcheou.* L'archipel des 400 îlots dont *Kintam* (*Hintong* des Anglais) et *Tcheou* (*Chusam* des Anglais) sont les principaux; Tcheou est très peuplée et commerçante.
KIANG-SOU.......... (la partie orientale de l'ancien *Kiang-nan*).	Kiang-ning (Nan-king); *Sou-tcheou;* * *Chang-haï-hien; Soung-kiang; Tchang-tcheou; Tchin-kiang; Hoeï-'an; Yang-tcheou; Sin-tcheou.* Taïth-sang, Haï, Thoung. L'île *Thsong-ning* avec d'immenses salines et si remarquable par sa population très concentrée et par l'étendue toujours croissante de son sol aux dépens de la mer.
CHAN-TOUNG........	Tsi-nan; *Yan-cheou; Toung-tchhang;* * *Lin-thsin-tcheou; Thsing-tcheou; Teng-tcheou*, une des stations de la flottille; *Laï-tcheou*, aussi l'une des stations de la flottille; *Wou-ting; Yi-tcheou; Thaï-'an; Tsao-tcheou.* Tsi-ning, Lin thsing.

PAYS ET PROVINCES.	CHEFS-LIEUX, VILLES ET LIEUX LES PLUS REMARQUABLES.
	PROVINCES INTÉRIEURES.
HO-NAN	Khaï-fung; *Koueï-te; Tchang-te; Weï-hoï; Hoaï-khing; Ho-nan*; regardée comme la ville centrale de la Chine; *Nan-yang; Ju-ning; Tchin-tcheou.* Hiu Jou, Chen, Kouang.
'AN-HOE (la partie occidentale de l'ancien *Kiang-nan*).	'An-khing; *Weï-tcheou; Ning-koue; Tchi-tcheou; Thaï-phing; Liu-tcheou; Foung-yang; Ying-tcheou.* Tchhu, Ho, Kouang-te, Lou-'an, Sze.
HOU-PE (la partie septentrionale de l'ancien *Hou-kouang.*)	Wou-tchhang: *Han-yang; Hoang-tcheou; 'An-lou, Te-'an, King-tcheou; Siang-yang; Yun-yang; Yi-tchhang.*
KIANG-SI	Nan-tchhang; *Jao-tcheou; *King-te-chin; *Kouang-sin; *Woutchin*, bourg immense; entrepôt du commerce de la Chine-Méridionale avec la Chine Septentrionale; *Nan-khang; Kieou-kiang; Kian-tchhang; Fou-tcheou, Lin-kiang, Ki-'an; Chouï-tcheou; Youan-tcheou; Kan-tcheou; Nan-'an.* Ning-tou.
HOU-NAN (la partie méridionale de l'ancien *Hou-kouang*).	Tchhang-cha; *Pao-khing, Yo-tcheou, Tchang-te; Heng-tcheou, Young-tcheou; Tchin-tcheou*; dans les montagnes de son territoire vivent plusieurs tribus de *Miaotse*, indépendans de fait quoique soumis de nom; *Yuan-tcheou, Young-chun.* Foung; Tchin; Tsing; Koueï-yang.
KOUEÏ-TCHEOU	Koueï-yang; *'An-chun, Phing-youeï, Tou-yun; Tchin-youan; Szu-nan, Chi-thsiau, Szu-tcheou, Thoung-jin; Li-ping, Taï-ting; Nan-loung, Tsun-yi.*
PAYS DES MANDCHOUX, partagé en trois départemens;	
CHING-KING (Liao-toung).	Ching-yang ou Moukden; *Foung-thian; *Kin-tkheou; * Kaïtcheou*, l'archipel du *Liao-toung* ou de *Jean Potocki*, composé d'environ 20 îles fréquentées par les navires qui font le cabotage entre la Chine et la Corée.
GHIRIN	Ghirin; *Bédouné; Ningouta, Tondon*, lieu d'exil pour les criminels chinois.
SAKHALIEN-OULA	Sakhalien-oula-khoton; *Tsitsikar; Kaïlar.* La partie septentrionale de l'île *Tarrakaï* ou *Tchoka*, où se trouve la *baie Nadeshda*, si importante pour un établissement de pêche; elle est occupée par des Mandchoux.
MONGOLIE, où il faut distinguer :	
LE PAYS DES MONGOLS	subdivisé en KORTSIN, où se trouvent les ruines des villes *Almatou* et *Sibé;* TOURBET; DJALAÏT, où se trouve *Tcholkhotò*, GORLOS, où l'on voit les ruines des villes *Loung-ngan, 'Ao-khotò* et *Bar-khotò*; AROU-KORTSIN; TOUMET, où est la ville ruinée de *Khara-khotò;* KARATSIN, où l'on voit les ruines de plusieurs villes anciennes, et le temple bouddhique *Kou-yuan-ming-szu*, avec des inscriptions du temps de la dynastie mongole de Yuan; AOKHAN; NAIMAN; OUNGNIOUT, avec les ruines de *Jan-tcheou*, KHALKHA (aile gauche): DJAROUT, où est situé un célèbre temple de bouddha *S'akiamouni;* ABAKHAÏ; ABAKHANAR; KHAOTSIT; OUDJOUMOUTSIN; BARIN, où l'on trouve *Barinkhotò*, et les tombeaux des empereurs Khitans. KESIKTEN; SOUNIOUT, DOURBON-KOEBOEHN; KHALKHA (aile droite); TOUMET DE KOUKOU-KHOTÒ, où se trouve *Koukou-khotò* (en chinois Kouei-houa-tchhing), résidence d'une incarnation divine; OURAT, où il faut placer l'ancien pays de *Tenduc* ou *Thian-te* mentionné par Marco Polo, et où se trouvent plusieurs temples célèbres; ORDOS; TCHAKHAR ou MONGOLS DE LA FRONTIÈRE, voisins de la province chinoise de Chan-si; on y voit les ruines de plusieurs anciennes villes; DISTRICTS DES HUIT PATURAGES appartenant au gouvernement chinois, où il y a la ville de *Tchao-naircan-soumé*, nommée autrefois *Khai-phing*, qui est selon les savantes recherches de M. Klaproth le *Clemenfou* de Marco Polo, résidence d'été des khans mongols de la dynastie de Yuan. Plus tard cette ville reçut le nom de *Chang-ton*, ou de résidence supérieure; elle fut détruite sous les Ming.
LE PAYS DES KHALKHA	qui se compose de l'ancien PAYS DES KHALKHA, d'une partie du DÉSERT DE GOBI, du PAYS DES OURIANGKHAÏ et d'une portion de celui des ELEUTS ou OELET. Ses villes les plus remarquables sont : *Ourga* ou *Kouré, Maï-tma-tchin, Ouliasoutaï*, où réside un général mandchou commandant en chef les troupes du Pays des Khalkha. Plusieurs hordes de Kalmuks errent dans cette région élevée. Dans l'Ouriang-khaï vivent les *Soyotes*, qui parfois sont antropophages. Selon les recherches de M. Klaproth, c'est dans cette partie de l'empire et proprement sur la rive gauche de l'Orkhon, peu loin des sources de ce fleuve, qu'on doit

PAYS ET PROVINCES. | CHEFS-LIEUX, VILLES ET LIEUX LES PLUS REMARQUABLES.

placer *Karakkhorin Caracorum*. Cette ville qui, suivant Rubriquis, témoin oculaire, n'était, au temps même de sa gloire, pas plus grande que St-Denis, servait de point de ralliement aux innombrables hordes de la Tartarie; elle était cependant la résidence ordinaire des premiers successeurs de Tchinghiz-khan, et par conséquent la *capitale du plus vaste empire qui ait jamais existé*. C'est dans son enceinte que Koublaï et Argoun reçurent les ambassadeurs de toutes les puissances de l'Asie, et ceux d'une grande partie de l'Europe et de l'Amérique.

THIAN-CHAN PE-LOU, où il faut distinguer :

LA DZOUNGARIE...... subdivisée en trois divisions militaires qui prennent le nom de celui de leurs chefs-lieux respectifs. *Ili* ou *Gouldja* (*Hoeï-yuan-tchhing* des Chinois); *Kour-khara-oussou* et *Tarbagataï* (ile *Soun-tsing-tchhing* des Chinois).

LE PAYS DES KIRGUIZ qui comprend une partie du territoire des *Kirghiz de la Grande-Horde*, qui errent aux environs du lac Balkachi, et une partie de celui des *Bourout* aux environs du lac Dzaïsang.

LE PAYS DES TORGOTS qui comprend le territoire le long du Haut-Ili, assigné par l'empereur de la Chine aux restes des Torgots, qui en 1770 quittèrent les bords du Volga pour se retirer sous la protection de l'empire Chinois.

THIAN-CHAN-NAN-LOU (Petite-Boukkarie), partagée autrefois en 8 principautés tributaires de l'empire, et maintenant en 10 principautés entièrement soumises. Elles portent la même dénomination que leurs chefs-lieux respectifs, que nous nommerons pour faire connaitre les uns et les autres, savoir: KHAMIL ou HAMI, PIDJAN, KHARACHAR, KOUTCHÉ, SAIRAM, AKSOU, OUCHI, KACHGHAR ou KACHKAR, YARKAND et KHOTAN. *Aksou* pourrait être regardée comme la ville capitale, étant le siége du commandant en chef de toutes les troupes de cette division de l'empire. Nous rappellerons que c'est dans cette province et surtout dans les principautés de Kachkar et du Yarkand, que depuis quelques années des princes turks se sont révoltés et font la guerre aux Chinois. Malgré les défaites qu'ils ont éprouvées, il paraît que l'insurrection n'est pas entièrement éteinte.

PAYS DES MONGOLS DU KHOUKHOUNOOR, partagé, selon M. Klaproth, en 30 bannières; ils habitent dans la contrée montueuse et très élevée sur laquelle se trouve le lac Khoukhou-noor; ce sont à proprement parler des Kalmuks. C'est dans les montagnes de cette Suisse de l'Asie-Centrale que le Houang-ho prend sa source, et sur leur versant méridional sont celles du Kin-cha-kiang, du Thalouen et du Menam-kong qui figurent parmi les plus grands fleuves du monde.

TIBET ou SI-ZZANG. subdivisé en :

OUI.............. H'lassa (Lassa); *Botala; Jigagounggar.*

ZZANG............. Jikadze, à laquelle M. Klaproth donne 30,000 habitans; *Djachi-loum-bo* (Tissou-loumbou), résidence du Bantchan-lama; *Ghiandze; Phari*, petite forteresse non loin du mont Chamoulari; *Tchakakote*, ville commerçante de 1000 maisons, près du Dhawalaghiri; *Baldhi.*

K'HAM............ Bathang; *Tsiamdo; Sourmang* ou *Sourman; Souk;* il paraît que la partie orientale de cette province a été réunie à la province chinoise de Sse-tchouan.

NGARI............ Elle comprend plusieurs petits états, tributaires du Dalaï-lama, dont les villes principales sont: *Tchoumarte; Bourang-dakla; Deba*, capitale de l'Undes ou Urna-Desa, et résidence d'un lama; *Toling*, résidence d'un grand-lama. *Ladak* ou *Leï*, capitale du Ladak ou Petit-Tibet; *Garlou* ou *Gotorpe*, avec un poste militaire chinois. La partie orientale de cette province est occupée par des tribus mongoles nommées Khor ou Charaï-gol.

PAYS DU DEB-RADJA (Boutan ou Bhotan), subdivisé en :

PAYS DU DEB-RADJA... Tassisudon; *Pounakha*, résidence du Deb-radja en hiver; *Ouandipour; Ghassa; Mouritchom; Bouxedaouar.*

PRINCIPAUTÉ DE BISNI. Bisni, siége d'un prince tributaire du Deb-radja, et payant aussi un tribut aux Anglais pour la partie de son territoire comprise dans les limites du Bengale.

ROYAUME DE CORÉE. Han-yang-tchhing; *Kiang-ling; Houang-tcheou; Tchoung-tcheou* et le port *Majorikani-bank; Thsiouan-tcheou; King-tcheou* et le port de *Fou-chan; Hïan-hing; Phing-jang.* On doit ajouter que ce royaume nous paraît être *la partie du globe la plus inabordable que l'on connaisse*, car les Européens qui ont voulu y pénétrer, ont trouvé des obstacles encore plus grands que ceux que leur ont opposés les Chinois et les Japonais. Aussi est-il encore

une des parties les moins connues du monde civilisé. L'***Archipel de Corée***, découvert il y a quelques années par le capitaine Maxwell; il remplace une partie considérable du continent imaginaire que les cartes antérieures à sa découverte accordaient à cette presqu'île. Cet archipel comprend plus d'un millier d'îles de différentes grandeurs, réparties en quatre groupes principaux, savoir : de ***James Hall***, au nord; de ***Clifford***, au milieu; et de ***Amherst***, au sud. Ces trois groupes se développent le long de la côte occidentale. Nous proposons d'appeler ***groupe de Broughton*** le quatrième, qui s'étend le long de la côte Méridionale et partie de l'Orientale jusqu'au port de Chosan; ce dernier groupe paraît être le plus peuplé et contient l'île qui semble être la plus étendue de tout l'archipel. La grande île de Quelpaert (Muse des Coréens), remarquable par son haut ***pic*** et importante par sa nombreuse population, sa fertilité et ses villes, dépend de la Corée, et pourrait être regardée comme une dépendance géographique de ce groupe.

ROYAUME DE KIEOU-KHIEOU, qui comprend l'archipel de ce nom divisé en deux groupes :

GROUPE DE LIEOU-KIEOU, dont les îles principales sont : ***Lieou-khieou*** ou la ***Grande-Lieou-khieou*** (***Loo-choo*** des Anglais); on y trouve: ***King-tching*** (Schoui), bâtie sur une colline; c'est la résidence du roi; et ***Napakiang***, qui en est le port. Nous nommerons encore à cause de leurs ***volcans: Lieou-houang-chang*** (île de Soufre, avec une montagne qui fume; ***Komisang***, remarquable par un ***volcan*** qui paraît brûler encore.

GROUPE DE MADJICOSIMA, dont les îles principales sont : ***Typinsan***, la plus grande du groupe; ***Patchousan*** et ***Rochoukoko***, qui viennent après pour l'étendue; ***Koumi***, la plus occidentale de tout l'archipel.

PÉKING, située dans une grande plaine sur le Yu-ho, petit affluent du Pe-ho, ville immense, dont le circuit, sans comprendre les faubourgs, est de 52 li ou 15,400 toises. C'est la capitale de Tchy-li et de tout l'empire. On y arrive du côté de l'est par une superbe avenue longue d'environ 4 milles, pavée dans une largeur de 30 pieds avec des dalles de granit qui ont depuis 6 jusqu'à 16 pieds de long; elle est annoncée par un grand arc de triomphe construit en pierre et d'une architecture très riche. Péking se compose de deux villes entièrement distinctes : celle du nord, nommée ***King-tchhing*** ou la ***Ville-Impériale***, dite aussi la ***Ville-Tatare***, parce qu'elle a été fondée par les Tartares ou Mongols; on devrait la nommer ***Ville-Mandchoue***, parce qu'elle est actuellement habitée surtout par les Mandchoux. C'est presque un carré parfait. La ville du sud, nommée ***Lao-tchhing*** ou ***Vieille-Ville***, ou ***Wa-lo-tchhing***; on l'appelle aussi la ***Ville-Chinoise***, parce que de tout temps elle a été habitée par les Chinois; elle a la figure d'un carré oblong. Les deux villes sont environnées de hautes murailles; celles de la Ville-Tatare sont de briques, hautes de 40 pieds et assez larges pour qu'on puisse s'y promener à cheval. Les portes de la Ville-Tatare, au nombre de neuf, sont dépourvues d'ornemens, mais elles offrent des tours élevées à plusieurs étages et d'un aspect imposant. Devant chaque porte est une esplanade de plus de 360 pieds, enclose d'un mur demi circulaire, et formant comme une place d'armes. Les rues du King-tchhing sont très longues, larges, tirées au cordeau et très propres : les principales ont environ 20 toises de largeur. Celle qui est nommée *Tchhang-ngan-kiai* (rue du repos perpétuel) a 30 toises de large. C'est la plus belle de Péking; elle va de l'est à l'ouest; au nord elle est bordée en partie par les murs du palais impérial, et au sud par plusieurs palais et tribunaux. Les maisons de Péking sont très basses et n'ont souvent qu'un rez-de-chaussée; quelquefois ce dernier est surmonté d'un étage. Elles sont assez mal bâties sur le devant; mais l'éclat et la variété des marchandises exposées aux yeux des passans dans les boutiques, les enseignes de celles-ci et des frontispices resplendissant de sculptures dorées, qui selon M. Ellis sont d'une très belle exécution, forment dans plusieurs quartiers un coup-d'œil satisfaisant. Les rues et les maisons de la Ville-Chinoise sont fort inférieures à celles de la Ville-Tatare sous tous les rapports. Dans la plupart des maisons, dans toutes les boutiques et même dans le palais de l'empereur, des sentences remarquables des philosophes ou des poètes célèbres sont écrites sur les papiers qui tapissent les murailles. Chez les gens riches les portes et les cloisons sont en bois précieux, tels que le camphrier, le cyprès, etc., et ornées de sculptures; les

tables et les chaises, faites d'un bois choisi, brillent par le vernis dont elles sont revêtues; mais le papier remplace partout le verre que nous mettons aux fenêtres. Les grandes maisons se distinguent par une longue suite de pièces; une galerie couverte, à colonnes, se prolonge devant ces appartemens, et donne entrée dans les chambres qui n'ont pas d'autre communication entre elles.

Outre la Ville-Mandchoue et la Ville-Chinoise, Péking a 12 vastes faubourgs d'environ 2 milles de long chacun. Les missionnaires et les Anglais ont beaucoup exagéré la population de cette ville. Malgré l'autorité de M. Timkovski, qui, sur les traces du père Gaubil, lui accordait il y a quelques années 2,000,000 d'habitans, nous n'hésitons pas à la réduire à 1,300,000, nombre qui, tout calculé, nous paraît devoir s'approcher de la vérité.

Le *King-tchhing* ou la *Ville-Tatare* est composé de trois villes, renfermées l'une dans l'autre; et chacune de ces trois villes a son enceinte particulière. L'enceinte intérieure se compose du *palais impérial* ou du *Tsu-kin-tchhing ;* c'est peut-être la plus vaste demeure royale qui existe au monde. Même en ne comprenant que le palais proprement dit sans les immenses jardins et les trois grandes cours qui y mènent et qui appartiennent à la seconde enceinte, sa circonférence est de 6 li ou de 1776 toises. Sa forme est une espèce de carré un peu plus long que large. Il est environné de fortes murailles crénelées, construites de briques et couvertes de tuiles de couleur jaune. Sur chacune des quatre portes il y a un pavillon vaste et élevé; des pavillons semblables se trouvent aussi aux quatre coins de l'enceinte. Un large fossé revêtu de pierres de taille en fait le tour. Le dedans du palais, dont l'architecture ne saurait être jugée d'après les règles de notre art de bâtir, est une enfilade de cours environnées de colonnes et de salles ou appartemens qui semblent se disputer le prix de la beauté et de la magnificence. Parmi les nombreux édifices, dont l'ensemble compose ce palais, on doit mentionner surtout le troisième portail nommé *Touan-men ;* les deux *temples Thaï-miao,* où l'on rend un culte religieux aux tablettes des ancêtres des empereurs mandchoux, et le *Che-tsu-than,* élevé à l'esprit qui fertilise les champs; la belle *porte Ou-men* (du Midi); la *cour de Thaï-ho-tian* terminée à droite et à gauche par des portes, des portiques et des galeries ornés de balcons et soutenus par des colonnes; la superbe salle du *Thaï-ho-tian* (de la grande unité), où l'empereur assis sur son trône reçoit dans les grandes solennités les grands de l'empire et les ambassadeurs étrangers; enfin l'appartement particulièrement destiné à l'empereur et appelé *demeure du ciel serein :* c'est le plus haut, le plus riche et le plus magnifique de tous. Derrière ce logement il y a un vaste jardin nommé le *jardin impérial.* Dans le *Houang-tchhing,* qui est le palais extérieur et qui forme la seconde enceinte, on voit d'autres jardins beaucoup plus grands, où se trouvent de grands lacs creusés de main d'hommes; le beau *temple de Foe* avec une statue de ce dieu en bronze doré qui a 100 bras et 60 pieds de haut; le vaste *temple* mongol de *Soung-tchhou-szu,* habité par le koutoukhtou, le premier des trois grands-prêtres de la religion lamaïque résidant à Péking, et près duquel est placée l'imprimerie pour les livres de prières en langue tibétaine; c'est aussi dans le Houang-tchhing que se trouvent les magnifiques appartemens, les salles de spectacle et de concert construites par l'empereur Khian-loung; et les cinq collines artificielles, dont la *King-chan* ou la *Montagne resplendissante* est la plus élevée. C'est sur cette colline que l'infortuné Hoai-tsoung, dernier empereur de la dynastie Ming, après avoir tué sa fille, se pendit à un arbre pour éviter de tomber vif entre les mains du rebelle Li-tsu-tchhing. Les successeurs de Tchhing-tsoung ont concédé à des particuliers divers emplacemens du *Houang-tchhing;* ils ont permis que quantité de marchands vinssent s'y établir; ils y louent même actuellement un grand nombre de boutiques. Cette enceinte est en général habitée par des gens employés au service de la cour. Notre cadre ne nous permet pas d'indiquer les autres édifices du Houang-tchhing et les parties les plus remarquables de la troisième enceinte. Nous ajouterons seulement que les temples ou *miao,* les *tribunaux,* les *palais* et en général tous les bâtimens publics sont plus ou moins dignes d'être observés, et que dans la seconde enceinte se trouve un vaste palais, entouré d'un large canal qu'on traverse sur un *pont* de jaspe noir d'une construction extraordinaire; selon le père Magalhaens, il représente un dragon, dont les pieds forment les piles.

Les lieux les plus remarquables du *Wai-lo-tchhing* ou de la *Ville-Chinoise* sont : le *temple du Ciel* ou *Thian-than;* sa muraille extérieure a 9 li ou 2664 toises de circonférence; l'empereur s'y rend chaque année le jour du solstice d'hiver pour y offrir un sacrifice au ciel. Les bâtimens dont il se compose sont regardés comme des chefs-d'œuvre de l'architecture chinoise, pour la beauté et la magnificence des ornemens. Ses principales parties sont : un *temple circulaire* qui représente le *ciel;* l'intérieur est occupé par une vaste salle ornée de 82 colonnes; l'or et l'azur y brillent de tous côtés; le toit a trois étages : le supérieur est bleu céleste, l'intermédiaire jaune et l'inférieur vert; les tuiles en sont vernies. Un autre *temple* dit aussi la *Salle ronde;* on y conserve la tablette sur laquelle est écrit le nom du souverain seigneur du ciel. Un *massif* rond à trois étages avec des escaliers et des accessoires superbes; on y place sous une tente ronde la tablette du Chang-ti, devant laquelle l'empereur sacrifie. Enfin le *Tchai-koung* ou *palais de retraite et de pénitence*, où loge l'empereur pendant les trois jours de jeûne qu'il observe pour se préparer à la cérémonie du sacrifice. Cinq cents musiciens sont attachés au service de ce temple magnifique et y ont leurs demeures. Le *Sian-nong-than* ou le *temple de l'inventeur de l'agriculture*, situé à l'ouest du Thian-than; il est également entouré d'une haute muraille, dont la circonférence est de 6 li ou de 1776 toises. L'empereur s'y rend tous les printemps pour y labourer la terre et offrir un sacrifice au ciel.

On ne doit pas oublier dans la Ville-Mongole, le fameux *temple de Tiwangmiao*, où sont les tablettes des plus illustres empereurs de la Chine, depuis Fou-hi, fondateur de la monarchie jusqu'à la dynastie Tsing, actuellement régnante; deux grands arcs de triomphe en bois peint et doré accompagnent l'entrée. Un autre *temple,* non moins remarquable, situé dans le collége Impérial, est celui où l'on offre à Confucius (Cong-fou-tzeu) des hommages et des sacrifices sanglans au nom de tout l'empire. La salle est au fond de la seconde cour; elle contient la tablette du philosophe avec cette inscription: *lieu où l'on honore l'ancien et très sage maître Confucius.* Un peu plus avant, de chaque côté, sont les tablettes de Mencius (Meng-tzeu) et de trois autres de ses principaux disciples qui sont regardés comme des sages du second ordre. Encore plus avant sont les tablettes de dix autres de ses disciples, honorés comme sages du troisième ordre. Enfin, dans des salles qui règnent autour de la même cour, sont les tablettes de 97 personnages illustres par leur sagesse et leur vertu. L'entrée de ce temple est flanquée de deux *pay-sang;* c'est ce que les Européens appellent, d'après leur forme, des *arcs de triomphe,* mais dont la destination est d'honorer les personnages des deux sexes qui ont laissé des souvenirs glorieux de leurs vertus, de leur science ou des services considérables rendus à l'état. L'empire renferme un grand nombre de ces monumens. De telles institutions présentent, sous l'aspect le plus favorable, la théorie du gouvernement chinois; mais on dit qu'à la Chine, comme ailleurs, il y a bien loin de la pratique à la théorie.

Dans un des faubourgs, au nord de la Ville-Tatare, se trouve le magnifique *temple du Ti-than*, dont l'enceinte a environ 200 pas en carré. On y admire surtout le *temple* proprement dit ou la *salle carrée*, et le *massif* devant lequel l'empereur sacrifie à la vertu de la terre. Nous ajouterons que, dans les différens quartiers de Péking, il y a des *cloches* qui servent à indiquer les veilles de la nuit. Les sept principales se ressemblent; elles ont chacune, selon le père Verbiest, 12 pieds de hauteur sans compter l'anse de suspension qui en a trois, 11 de diamètre intérieur et 40 de circonférence; elles pèsent 120,000 livres. Leur forme est celle d'un cône allongé; on les frappe avec un marteau de bois.

Péking se distingue des autres capitales et des grandes villes de l'Asie par ses constructions et plus encore par une foule d'institutions qui rappellent la civilisation des grandes villes européennes, malgré les différences énormes qu'offrent la manière de bâtir des Chinois et leurs usages. Nous nous bornerons à en citer quelques-unes : le *Han-lin-yuan* ou le *tribunal de l'histoire et de la littérature chinoise.* Tous les savans de la Chine, toutes les écoles, tous les colléges dépendent de ce tribunal, qui choisit et nomme les juges et les examinateurs des compositions qu'on exige des lettrés, avant de les promouvoir aux grades. Les lois lui confient l'éducation de l'héritier du trône; et il est chargé d'écrire l'histoire générale de l'empire et de composer des livres utiles. Le *Koue-tsu-kian* ou *collége impérial,* où plu-

sieurs professeurs enseignent à bien composer en chinois et en mandchou. L'*observatoire impérial*, bâti en 1279; ce n'est qu'une tour commune. Les anciens instrumens construits sous la dynastie des Mongols (Yuen) en ont été retirés et remplacés par des nouveaux qui ont été fabriqués en 1673 sur les dessins du père Verbiest, habile astronome et président du tribunal mathématique. Ils sont en bronze et magnifiquement ornés; le plus exact est le globe céleste qui a 6 pieds de diamètre et qui pèse 2000 livres. L'exécution des autres a été un peu négligée par les artistes chinois. Dans cet édifice on conserve aussi les beaux instrumens que le roi d'Angleterre a envoyés en présent à l'empereur Khian-loung en 1793. L'*imprimerie*, d'où sortent les meilleurs livres et principalement les livres historiques, que les libraires de Péking et des autres villes achètent à un prix fixé par le gouvernement. Cette imprimerie publie également tous les deux jours une gazette contenant les événemens extraordinaires qui arrivent dans l'empire, les ordonnances et surtout la liste des promotions, les grâces accordées par l'empereur, telles que des robes jaunes et des plumes de paon, ce qui équivaut aux ordres de chevalerie en Europe; la punition des mandarins qui ont malversé, etc., etc. Il y a en outre un *tribunal pour les médecins*, une *maison d'enfans trouvés*, une autre pour l'*inoculation de la vaccine* et plusieurs autres institutions philanthropiques. Les *écoles publiques* y sont très nombreuses, et la *bibliothèque impériale* est sans contredit la plus grande qui existe hors de l'Europe. M. Abel Rémusat nous a assuré qu'elle contient au moins la matière de 300,000 de nos volumes in-8°. Nous ne devons pas oublier les immenses *cabinets d'histoire naturelle de l'empereur;* chaque tiroir est accompagné d'un cahier de peintures représentant les objets qui y sont placés. Les objets y sont représentés avec une scrupuleuse fidélité. On en conserve également une copie à Moukden. Le père Grimaldi et d'autres jésuites y ont travaillé. Ce n'est qu'à la cour, dit M. Klaproth, qu'il y a des *théâtres* permanens. La scène y est double et triple, c'est-à-dire à deux ou trois étages, où les acteurs, répartis d'après l'action représentée, jouent une seule et même pièce dans le même temps, avec un tel accord de musique et de paroles, qu'ils ne sauraient mettre plus d'ensemble sur une seule scène. Les autres théâtres ne sont que des échoppes ouvertes, transportables et sans décorations; on y joue presque tous les jours depuis midi jusqu'au soir des tragédies et des comédies mêlées de chant et de musique. Les rôles de femme y sont remplis par des jeunes gens, qui s'en acquittent très bien.

Péking communique avec le grand canal impérial, ce qui facilite beaucoup son approvisionnement et rend très actif son commerce. Près de chaque porte de la ville on trouve des ânes sellés pour le service du public. On monte ces animaux pour aller d'une porte à l'autre, ou pour transporter des fardeaux peu pesans. La course se paie 10 thsian équivalant à environ 4 copèques de cuivre ou 16 centimes.

Dans les environs de Péking et à la distance d'environ 20 li ou 6000 toises de France, près de Haï-tian, on voit YUAN-MING-YUEN, c'est-à-dire, *le jardin rond et resplendissant*, superbe résidence impériale d'été. Le palais, selon un excellent observateur, le frère Attiret, est au moins de la grandeur de Dijon, et l'appartement de l'empereur et de l'impératrice est plus étendu que la ville de Dole. Ce palais est composé d'un grand nombre de bâtimens, disposés avec une belle symétrie et séparés par des cours, des jardins et des parterres. La façade de chacun éclate d'or, de vernis et de peintures, et l'appartement impérial est orné de tout ce que la Chine, le Japon, les Indes produisent de plus précieux, et même des chefs-d'œuvre de plusieurs des arts de l'Europe. Les jardins de ce palais sont encore plus admirables. Sur une surface de 60,000 acres anglais s'élèvent des collines de 20 à 60 pieds de haut, couvertes d'arbres à fleurs, séparées par des vallons où serpentent des rivières artificielles, bordées de rochers que la nature semble y avoir placés, et que traversent des ponts embellis de balustrades sculptées, de kiosques et d'arcs de triomphe. Ces rivières se rendent dans des lacs artificiels, sillonnés par des barques magnifiques. Chacun de ces vallons a sa maison de plaisance ou son palais d'une architecture différente des autres; on en compte plus de deux cents. Leurs frontispices à colonnade, leur charpente dorée peinte et vernissée, leurs toits couverts de briques vernies, rouges, jaunes, bleues, vertes et violettes, figurant des dessins agréables, leurs escaliers rustiques, composés de rochers, les font ressembler à des palais de fées. Le cèdre, la brique et le marbre ont servi à leur construction. Du centre d'une demi-lieue de diamètre en tous sens, s'élève une île de rochers qui soutient un palais d'une beauté que le goût européen même est forcé d'admirer; il renferme plus de cent chambres et salons. De ce palais la vue se promène sur les bords du lac, où l'art s'est épuisé à des édifices et à des imitations de la nature qui produisent des effets les plus pittoresques. Sur la MONTAGNE DE THIAN-CHEOU, à environ 11 milles au nord de Péking, se trouvent les treize *mau-*

solées, des empereurs de la dynastie des Ming. Le père Roux, qui les a visités en 1787, dit que cinq jours suffiraient à peine pour les bien examiner. On y admire surtout une grande *salle*, dont les colonnes, de bois de nanmou et d'une seule pièce chacune, ont 50 pieds chinois de haut et 10 de circonférence. La salle dite de *Young-lo* a 180 pieds chinois de long sur 83 de large.

Beaucoup plus loin, dans un rayon d'environ 100 milles, on trouve: TIN-TSIN, ville immense, située sur le Peï-ho; son commerce avec l'intérieur de l'empire dépasse celui de Canton, et sa population pourrait bien être égale à celle de cette dernière ville; c'est le *grand entrepôt du sel*, dont on y voit des masses énormes, ainsi qu'à TAKOU, gros village, placé beaucoup plus bas. TCHANG-KIA-KHEOU (en mogol *Khâlgan*), petite ville du département de Sinan-hoa, fort est très peuplée, remarquable par son commerce et plus encore par le voisinage de la *grande-muraille* qui forme une partie même de son enceinte. Ce monument, qui peut-être le plus grand ouvrage exécuté par la main des hommes, existe depuis environ vingt siècles. Sur une longueur de plus 1300 milles, depuis l'extrémité du Chen-si jusqu'à l'extrémité orientale du Tchy-li, ce rempart extraordinaire passe sur de hautes montagnes et traverse des vallées profondes. Il est composé de deux murs parallèles; l'intervalle en est rempli de terre et de gravier. Les fondations consistent en grandes pierres brutes; le reste du mur est en briques. Sa hauteur est de 24 pieds, son épaisseur d'environ 13. Des tours, dans lesquelles se trouvent beaucoup de canons en fonte, s'élèvent à 100 pas à peu près l'une de l'autre. Inabordable pour la cavalerie des belliqueux nomades de l'Asie-Centrale, cette immense muraille n'a pas été assez forte pour arrêter les conquérans qui ont envahi plusieurs fois la Chine. TCHHING-TE-TCHEOU (*Jeho*), château impérial, situé au-delà de la grande muraille, dans la partie de la Mongolie réunie à la grande province du Tchy-li. Il a été bâti en 1703, sur le plan du palais de Péking, pour servir de pied-à-terre à l'empereur, pendant la saison de la chasse. Ses *jardins* ont été décrits par un connaisseur du goût le plus éclairé, lord Macartney; ils offrent, dit cet ambassadeur, une succession de tableaux enchanteurs: le sublime y domine et la gaîté met en harmonie l'ensemble du paysage; les cabinets, les pavillons, les pagodes sont parfaits dans leur genre; les uns d'une simplicité élégante, les autres superbement décorés; ils ornent toujours la partie du jardin où ils sont, tandis que tout autre la défigurerait. Ce château est bien distribué et tout y est simple et analogue aux localités. Parmi ses nombreux temples, on doit mentionner le *Phou-tho-tsoung-ching-miao*, au nord du château, construit en 1770 sur le modèle de celui de Botala, auquel on prétend qu'il ne cède rien en magnificence. On y voit 500 statues dorées représentant des lamas morts en odeur de sainteté et auxquels on a donné les attitudes contraintes et pénibles qu'ils s'étaient imposées pendant leur vie.

Resserré par l'espace, nous nous bornerons à décrire quelques-unes seulement des villes les plus remarquables qu'offrent la Chine proprement dite, le Tibet, le Boutan la Boukharie et la Dzoungarie, parce qu'il nous semble que ce sont les pays qui inspirent le plus d'intérêt. Dans leur description on a suivi l'ordre adopté dans le tableau des divisions administratives, auquel nous renvoyons pour tout ce qui concerne les villes principales des autres parties de l'empire Chinois. Voyez aux pages 760 à 764.

Dans le *Chen-si*, nous nommerons SI-'AN (Singan), située sur le *Weï-ho*; c'est une des plus grandes villes de la Chine. On loue surtout quatre de ses *portes*, qui sont magnifiques et d'une hauteur extraordinaire, ainsi que les trois *ponts* sur lesquels on passe la rivière. C'est une des places fortes de l'empire, et sa garnison est toujours très nombreuse. On ne sait rien de positif sur sa population, qui pourrait bien s'élever au-delà de 300,000 âmes. Nous ferons observer que cette ville possède une *collection d'anciens monumens*, parmi lesquels on distingue une copie authentique de l'*inscription de Yu*, dont l'original est gravé sur une montagne près des sources du Houang-ho; elle est destinée à transmettre à la postérité les immenses travaux par lesquels Yu, ministre d'Yao, et après lui le fondateur de la dynastie des Hia, vers l'an 2200 avant l'ère chrétienne, ouvrit un libre cours aux eaux du fleuve Jaune et de plusieurs autres grands courans, qui auparavant inondaient la plus grande partie du territoire chinois et la menaçaient d'une submersion totale. M. Klaproth a publié une nouvelle interprétation de ce monument, accompagné d'un commentaire critique. C'est aussi près de Si-'an qu'en 1625, en creusant les fondemens d'une maison, on trouva une *table de marbre* avec une inscription en caractères chinois, des mots syriaques et une croix gravée au-dessus. Ce monument se rapporte au christianisme introduit dans la Chine par les nestoriens venus de Perse et de Syrie l'an 635 de Jésus-Christ.

Dans le *Kouang-toung*, nous citerons CANTON, situé entre le Tchu-kiang, nommé Tigre par les Européens, et le Pe-kiang ou Tchhing-kiang, très grande ville défendue par cinq forts et par une muraille sur laquelle on a placé quelques canons. Comme Péking, Singan et autres villes de la Chine, elle est partagée en deux parties distinctes et séparées par une muraille; on les nomme la *Ville-Chinoise* et la *Ville-Tatare*. Les rues de Canton sont bien alignées, pavées et ordinairement très propres, mais très étroites. Les maisons n'ont qu'un étage et sont bâties en briques; elles ont deux ou trois cours, sur lesquelles donnent les magasins et les appartemens des femmes. Toutes les rues sont bordées de boutiques; plusieurs ne sont affectées qu'à une seule espèce d'ouvriers ou de marchands. Les plus beaux édifices de Canton sont les temples, dont plusieurs sont richement ornés de statues et d'arcs de triomphe, et les maisons des Européens. Ces dernières sont toutes sur une même ligne, dans

le faubourg méridional, sur le bord du Tchu-kiang; on les appelle *Chy-san-hang* ou les *treize comptoirs*. Elles sont belles et construites avec goût, ce qui contraste d'une manière frappante avec celles des Chinois. Sur un espace d'environ cinq milles, le Tchu-kiang, à Canton, ressemble à une ville immense composée de navires de toute grandeur rangés en lignes parallèles, entre lesquels il ne reste qu'un passage très étroit pour les vaisseaux. Chaque propriétaire de ces embarcations qu'on porte à 10,000 y habite avec toute sa famille, qui ne vient presque jamais à terre. Il y a des auberges et de restaurans comme sur la terre ferme; les innombrables lampes de différentes couleurs qui éclairent toutes ces barques pendant la nuit, forment un coup-d'œil magnifique. Le terrible incendie du 1er novembre 1823 a consumé 10,000 maisons et tous les comptoir sétrangers; mais cet immense désastre était déjà entièrement réparé en 1824. Nous avons vu ailleurs l'importance et l'étendue du commerce de cette ville, qui, sous ce rapport, tient une des premières places parmi les villes les plus commerçantes de l'Asie. Dans ces dernières années on y a publié *deux gazettes anglaises* et un *almanach anglais-chinois*, rempli de renseignemens utiles et pratiques. M. Gutzlaff y publie aussi depuis quelque temps un *journal en chinois*, qui est déjà répandu dans les principales villes de l'empire et qui est de la plus haute importance pour la géographie de ces contrées éloignées. Sans adopter les calculs exagérés des missionnaires, qui portent la population de Canton à 1,500,000 âmes et sans admettre les estimations évidemment trop basses de Cook et de Malte-Brun, nous croyons qu'on pourrait accorder à cette ville 500,000 habitans, sans crainte de s'éloigner beaucoup de la vérité. Dans les environs de Canton on trouve: *Houang-phou* (*Whampou*), avec un port, où sont les douanes pour les navires européens qui ne remontent pas le Tchu-kiang plus haut et restent à l'ancre. *Fonchan*, bourg immense, bien bâti et très industrieux, dont la population, estimée à un million par les missionnaires, ne s'élèverait qu'à 200,000 âmes selon M. Deguignes. On y fabrique une immense quantité d'étoffes de soie et de coton, et une infinité d'articles en cuivre, fer et acier; il possède aussi de grandes raffineries de sucre et des manufactures de porcelaine. C'est le siége d'un grand commerce; il nous paraît identique à la ville de *Facon*, visitée par le capitaine Purefoy, à laquelle ce marin n'est pas éloigné d'accorder un million d'habitans. Plus loin sur une île est *Macao*, que nous décrirons dans l'Asie Portugaise. Enfin *Lin-ting*, entrepôt du *commerce interlope de l'opium*, devenu de nos jours le principal article des importations des Européens dans la Chine.

Dans le *Fou-kiang* on trouve; Fou-Tcheou, sur le Si-ho, non loin de son embouchure. C'est une des villes les plus grandes et des plus peuplées de la Chine, aussi remarquable par son grand commerce que par son industrie et par la multitude de lettrés dont elle est le séjour ordinaire. Parmi ses constructions les plus remarquables, on doit surtout mentionner le grand *pont* sur lequel, dans un de ses faubourgs, on passe le Tchang au-dessous de son confluent avec le Si-ho; il est tout construit en pierres blanches, orné d'une double balustrade sur toute sa longueur, et ne compte pas moins de cent arches: c'est sans contredit un des plus grands et plus beaux ponts du monde. Siouen-tcheou, grande ville, bien bâtie, remarquable par ses beaux édifices publics, ainsi que par l'activité de son commerce Dans ses environs, près de la ville de Ho-yang, on admire un *pont* qui est peut-être le *pont en pierre le plus long qui existe*. Le père Martini, qui l'a décrit, dit que la partie principale consiste en plus de 300 piliers. Il n'a point d'arches. Cinq pierres, chacune de la longueur de 18 pas ordinaires, occupent l'intervalle entre chaque pilier. Il est construit en pierres noirâtres, avec des gardefous ornés de lions de la même pierre. Hiamen (Amoy, Emouy), grande ville populeuse, dont les habitans sont très adonnés au commerce et à la navigation et possèdent un grand nombre de grandes jonques ou navires chinois; c'est le *grand entrepôt commercial du Foukian*.

Dans le *The-kiang*, on trouve Hang-tcheou, sur le Thsian-thang et sur le lac Si-hou, ville très grande, très commerçante et industrieuse, avec des fortifications, une nombreuse garnison, un port et peut-être 600 à 700,000 habitans. Ses rues sont larges et pavées. Parmi ses monumens, on remarque quatre grandes *tours* à neuf étages, et plusieurs *arcs de triomphe*. Nous rappellerons que cette ville est la fameuse Kinzaï (King szu) de Marco-Polo, la capitale de l'empire des Song ou de la Chine-Méridionale. A quelques milles à l'est était la ville de *Canfou* du même voyageur, où les Arabes faisaient un commerce maritime très considérable dans le IXe siècle Robertson et d'autres ont conjecturé qu'il s'agissait de la ville de Canton; mais M. Klaproth a démontré la véritable position de Canfou Son port est comblé et la ville n'existe plus. Dans le lac Si-hou, qui s'étend à l'ouest de la ville, il y a trois îlots sur lesquels s'élèvent des temples. des arcs de triomphe, des maisons de plaisance et un palais de l'empereur. Ningpo, ville grande et populeuse que MM. Marsden et Zurla ont cru à tort correspondre au *Canfou* de Marco-Polo, qui était situé à l'embouchure du Thsiang-thang kiang ou du fleuve Tche-kiang. Ningpo a pris sa place. Ce port a le privilége de faire le commerce avec le Japon.

Dans le *Kiang-sou*, nous nommerons: Kiang-ning, appelé autrefois Nan-king, parce qu'elle était la résidence méridionale des empereurs des Ming. Cette ville immense est située sur la rive méridionale du Kiang; elle est encore plus grande que Péking, mais plus d'un tiers offre des ruines, des jardins et même des champs labourés. Le beau palais des empereurs, dont elle était la résidence, a été brûlé en 1645 par les Mandchoux. Parmi les édifices qui restent encore à Kiang-ning, on doit citer le *Paongen-tsé* ou le *temple de la reconnaissance*, élevé dans le XIVe siècle par l'empereur Young-lo; c'est, avec le monastère qui en dépend, un des plus beaux bâtimens de la Chine, surtout par sa fameuse *tour*, décrite par tous les voyageurs. Cette dernière est un édifice isolé, octogone, de 40 pieds de diamètre

à sa base, et de 200 de hauteur totale. Elle a neuf étages, chacun séparé par un toit élégant à huit côtés, et qui semble sortir du mur. A chacun de leurs angles pend une clochette de cuivre. Au sommet s'élève un mât haut de 30 pieds, autour duquel, comme dans les temples des Birmans, règne en spirale un cercle de fer. Ce mât est couronné par une sorte de pomme de pin de cuivre doré, que les Chinois prétendent être d'or massif. Au milieu du rez-de-chaussée, et sous un dôme en cuivre, est une grande idole dorée. Dans chacun des autres étages on trouve également une statue dorée avec d'autres petites sculptées sur les murs et dorées aussi. Le plancher d'en haut est orné de peintures. L'extérieur de la tour est revêtu de briques ou d'une espèce de faïence vernissée bleue, verte et jaune, que le vulgaire prend pour de la porcelaine. Les tuiles de chaque toit sont d'une de ces couleurs et vernies aussi. Son commerce et son industrie sont très grands, et l'on pourrait porter encore sa population à environ 500,000 âmes. Kiang-ning passe pour la ville *savante de la Chine;* du moins les bibliothèques et les savans paraissent y être plus nombreux que dans la plupart des autres villes.

L'antiquité et l'importance de la *littérature chinoise* nous engagent à nous écarter de notre plan pour offrir à nos lecteurs un exposé succinct de l'état des belles-lettres, des sciences et des beaux-arts dans cette contrée célèbre: et afin de réfuter par des faits positifs une foule de préjugés les uns trop favorables, les autres trop désavantageux aux Chinois. « La littérature chinoise, dit M. Abel Rémusat, est incontestablement la première de l'Asie, par le nombre, l'importance et l'authenticité des monumens. Les ouvrages classiques qu'on nomme *King*, remontent à une époque très ancienne. Les philosophes de l'école de Confucius en ont fait la base de leurs travaux sur la morale et la politique. L'histoire a toujours été l'objet de l'attention des Chinois, et leurs annales forment le corps le plus complet et le mieux suivi qui existe dans aucune langue. L'usage des concours a donné un grand essor à l'éloquence politique et philosophique. L'histoire littéraire, la critique des textes et la biographie sont le sujet d'une foule d'ouvrages remarquables par l'ordre et la régularité qui y sont observés. On possède beaucoup de traductions de livres sanscrits sur la religion et la métaphysique. Les lettrés cultivent la poésie, qui est assujétie chez eux au double joug de la mesure et de la rime; ils ont des poëmes lyriques et narratifs, et surtout des poëmes descriptifs, des pièces de théâtre, des romans de mœurs, des romans où le merveilleux est mis en usage. On a composé en outre un très grand nombre de recueils spéciaux et généraux, des bibliothèques et des encyclopédies, et dans le dernier siècle on avait commencé l'impression d'une collection d'ouvrages choisis en 180,000 volumes. Les notes, les gloses, les commentaires, les catalogues, les index, les extraits par ordre de matières, aident à trouver avec facilité les objets que l'on recherche. Les Chinois ont d'excellens dictionnaires où tous les signes de leur écriture et tous les mots de leur langue sont expliqués avec le plus grand soin et dans un ordre très régulier. Les livres sont imprimés sur papier de soie; et comme ce papier est extrêmement fin, on est obligé de n'imprimer que d'un seul côté; les parties en sont classées, numérotées et paginées; enfin, il n'y a pas, même en Europe, de nation chez laquelle on trouve tant de livres, ni de livres si bien faits, si commodes à consulter et à si bas prix. »

La géographie a été cultivée par les Chinois depuis la plus haute antiquité; ce que prouve la description de l'empire donnée par le *Chou-king* cinq siècles avant notre ère; mais leurs cartes, estimables à certains égards, n'étaient point graduées. Les jésuites ont levé une nouvelle carte de l'empire par ordre de l'empereur Kang-hi, de 1707 à 1715; une nouvelle édition perfectionnée en 104 feuilles fut publiée en 1760 par ordre de l'empereur Khian-loung, sous la direction des missionnaires. La géographie impériale forme 260 volumes in-4° avec des plans et des cartes; elle embrasse tout: topographie, hydrographie, description des monumens, des antiquités, des curiosités naturelles, l'industrie, les productions, le commerce, l'agriculture, le gouvernement, la population, l'histoire générale, la biographie et la bibliographie. L'astronomie a toujours été en honneur à la Chine; mais elle n'y a jamais fait que des progrès médiocres. Les connaissances des Chinois en mathématiques paraissent être très bornées; ils emploient le système décimal, et ils exécutent rapidement toutes les opérations d'arithmétique avec une machine, dont l'usage a passé en Russie et en Pologne. La théorie de leur tactique est savamment combinée et a fixé même l'attention de quelques généraux de l'école du grand Frédéric; mais leur artillerie est très mauvaise; leurs fusils ne sont pas meilleurs et leur poudre ne vaut rien. Cependant ils en ont connu la fabrication long-temps avant nous, de même que l'art de faire des feux d'artifices d'un effet surprenant. La médecine des Chinois est mêlée de pratiques superstitieuses et fondée sur une théorie absolument imaginaire; leur pharmacopée est assez riche; et ils ont de bons livres d'histoire naturelle médicale, accompagnés de planches qui peuvent nous être très utiles; les médecins seuls, comme chez nous dans le moyen-âge, cultivent l'histoire naturelle. Les arts du dessin sont imparfaitement cultivés par les Chinois; ils n'emploient pas la perspective; ils ne peignent très bien que les plantes, les fleurs, les maisons, les bateaux, en un mot que la nature inanimée. Leur sculpture ne se distingue que par un fini précieux; ils exécutent sur le bois des gravures en relief d'une finesse remarquable. Leur architecture n'est dépourvue ni de grandeur ni d'élégance; d'ailleurs l'ordre et les belles couleurs dont ils ornent leurs édifices produisent un effet séduisant. La magnificence, exclue des constructions particulières, est réservée pour les monumens publics, tels que les palais de l'empereur, les temples, les tours, les arcs de triomphe, les remparts et les portes des villes. Les ponts, les canaux, les quais, et surtout les digues qui re-

tiennent les eaux du fleuve Jaune, offrent les résultats d'une industrie perfectionnée et appliquée à de grands objets d'utilité. Nous avons déjà fait connaître le mérite de leurs jardins. La musique chinoise, fondée sur un système très compliqué, manque, au jugement des Européens, d'harmonie et de mélodie. Ce que nous avons dit à l'article *industrie* complètera ce court aperçu de la civilisation des Chinois.

Sou-tcheou, sur le canal Impérial et près du lac Taï-hou, ville très grande et une des plus florissantes de toute la Chine. Quelques géographes la regardent comme la capitale du Kiang-sou. Elle est traversée par plusieurs canaux sur lesquels s'élèvent des *ponts* magnifiques. Outre plusieurs beaux *temples*, on y remarque une *tour* de sept étages, et un grand nombre d'*arcs de triomphe*, parmi lesquels se trouve le *monument de Pong-hou*. Mais ce qu'on doit y admirer surtout, c'est la partie du *canal impérial* qui passe par cette ville. Cet ouvrage immense, le plus grand dans son genre qui existe, n'a pas moins de 600 milles. Moyennant plusieurs fleuves navigables, il forme une ligne de navigation intérieure qui va de Péking à Canton, et qui n'est interrompue que par un seul portage à travers les montagnes Nanling. Huttner dit que Sou-tcheou est l'école des plus habiles comédiens, des meilleurs danseurs de corde et joueurs de gobelets; la patrie des femmes à la plus jolie taille et aux plus petits pieds; la législatrice du goût chinois, de la mode et du langage, et le rendez-vous des plus riches oisifs de la Chine. On ne sait rien sur le nombre de ses habitans: nous penchons à croire qu'il pourrait bien s'élever de 500.000 à 600,000. Sur la route de Péking à Sou-tcheou l'empereur a 72 palais; la plupart ne sont que des pied-à-terre; mais plusieurs se distinguent par leur grandeur et leurs ornemens. Chang-haï (Chang-haï-hien), très grande ville, avec un bon port, situé à l'embouchure du Wusing, et communiquant par les canaux de son voisinage avec tous les fleuves de l'empire, ce qui l'a rendue la première place commerçante de la Chine. La quantité de jonques, de magasins près desquels les plus grands navires sont chargés et déchargés, les vastes chantiers, la foule immense de peuple qui remplit ses rues, signalent sa richesse, et son importance commerciale augmentée par le voisinage des villes immenses de Hang-tcheou, de Sou-tcheou et de Nan-king.

Dans l'*Ho-nan*, on trouve: Khaï-fung, sur une branche du Hoang-ho, dans une situation si basse que le niveau des eaux du fleuve est presque de deux pieds plus élevé que la ville. Cette circonstance l'expose à de grands dangers, malgré les digues construites pour parer aux inondations. Les historiens chinois rapportent qu'en 1642, l'empereur ayant ordonné de percer une digue pour faire périr un rebelle qui s'était retranché dans Khaï-fung, 300,000 de ses habitans périrent submergés. Depuis ce désastre elle n'a pas encore pu se relever entièrement. C'est dans cette ville que se trouve le principal *temple* de la colonie juive qui s'établit en Chine environ 200 ans avant l'ère chrétienne.

Dans le *Hou-pe*, on trouve Wou-tchhang, sur le Kiang. C'est une des plus grandes villes de la Chine, que les missionnaires comparent à Paris pour l'étendue, et dont la population pourrait bien s'élever à 400,000 âmes. Le fleuve est tellement large et profond à Wou-tchhang qu'il y forme un vaste port, presque toujours rempli d'un grand nombre de grosses barques employées à transporter une immense quantité de marchandises et de denrées dont cette ville est l'entrepôt. Houang-tcheou, sur le Kiang, une des villes les plus riches, les plus industrieuses, les plus commerçantes et les plus peuplées de la Chine. Sa population s'élève probablement au-dessus de 200,000 âmes.

Dans le *Kiang-si*, nous citerons Nan-tchhang, sur le Kan-kiang, très grande ville, centre du commerce de la porcelaine qu'on fabrique dans cette province. On y fait aussi un grand commerce de soies et de fourrures, et on y fabrique une immense quantité d'idoles. On ne s'éloignerait peut-être pas trop de la vérité en évaluant à 300.000 âmes la population de cette ville. *King-te-tchin*, sur le Po, bourg immense auquel les missionnaires accordent 1,000,000 d'habitans; mais dont la population probablement n'arrive pas à la moitié de ce nombre. C'est la plus grande fabrique de porcelaine du monde; elle n'entretient pas moins de 500 fourneaux.

Dans le *Hou-nan*, on trouve: Yo-tcheou, sur le lac Thoung-thing à l'endroit où il se décharge dans le Kiang. Elle fait un commerce immense de transit, et sa population s'élève peut-être à 200,000 âmes. Au-dessus des eaux du lac Thoung-thing s'élèvent plusieurs îles très peuplées et sur lesquelles se trouvent des monastères de bonzes. Parmi ces îles, il y en a quelques-unes qui sont flottantes, comme celles du lac de Mexico et d'autres lacs.

Dans le *Ching-king*, nous nommerons au moins: Kaï-tcheou, grande ville et marché principal de cette province; on calcule que son port reçoit annuellement près de 2000 jonques ou navires chinois.

Dans le *Tibet*, nous nommerons: H'lassa (Lassa), située sur un affluent du Zzangbo-tchou, assez grande ville, bien bâtie, avec des maisons de deux à trois étages. Elle est la capitale du Tibet, le siége du Dalaï-lama et la résidence ordinaire du *tazin*, ou résident chinois, qui est en réalité un vice-roi. Le vaste et magnifique *temple* qui s'élève au milieu de la ville et qui est formé par l'assemblage de plusieurs bâtimens, et l'immense *bazar* qui en fait le tour, sont les édifices les plus remarquables de cette ville, dont la population permanente, selon un missionnaire qui l'a visitée au commencement du XVIIIe siècle, s'élevait alors à 80,000 âmes, nombre qui apparemment par une erreur typographique, a été changé en 30,000 dans les anciennes Annales des Voyages. La population flottante y est toujours très grande, à cause des nombreux pélerins qui, des parties les plus éloignées de l'Asie, viennent visiter ce sanctuaire du lamisme. Tout près de Lassa se trouve *Botala* ou *Potala*, magnifique couvent construit sur la petite mon-

tagne du Marbouri. C'est la résidence ordinaire du dalaï-lama pendant l'été. Son *temple* est regardé comme le plus beau de tout le Tibet. Il a environ 312 pieds de hauteur, et son toit est doré en entier. Les bâtimens qui l'entourent contiennent plus de 10,000 chambres ou cellules. Les tours ou obélisques, revêtus d'or et d'argent, ainsi que les statues de Bouddha, faites de ces métaux et de bronze, y sont sans nombre. Suivant la tradition du pays, ce magnifique édifice a été élevé de 626 à 649 de notre ère, par le dzanpou, ou roi des Thoupho. Dans ses environs immédiats on admire les quatre célèbres temples de *Bhraeboung*, de *Sera*, de *Ghaldan* et de *Samie;* on les regarde comme les plus grands du Tibet; ils sont aussi les *hautes écoles* ou les *universités* de la *théologie bouddhique*, et ils possèdent des *typographies*. Celui de *Braeboung* (*Bræpoung-ghong-pa*) est desservi par plus de 5000 lamas; autrefois il en comptait 10,000.

Jigagounggaa, près de la rive droite du Zzang-botchou ou Iraouaddy. Quoique cette ville ne soit pas marquée sur nos cartes ni décrite dans nos géographies, elle n'en est pas moins très importante. M. Klaproth, d'après les auteurs chinois, lui accorde 20,000 maisons, en faisant observer que c'est la plus grande ville du Tibet. Jikadze, non loin de la rive droite du Zzangbo-tchou, assez grande ville, à laquelle M. Klaproth accorde 23,000 familles et 5300 hommes de garnison. C'est la capitale du territoire soumis au Bantchan-lama, ou Bogdo-lama. Tout près, vers l'ouest, se trouve *Djachiloumbo*, couvent magnifique où réside ce pontife. On y compte plus de 3000 chambres ou cellules. On y voit un grand nombre d'*obélisques* couverts d'or et d'argent et beaucoup de statues de Bouddha en or, en argent et en bronze. Plus de 3500 lamas y font le service.

Bhaldi (Baïdi), petite ville, près du lac Yamthso, dit aussi Palté, remarquable par un couvent célèbre bâti sur une de ses îles. C'est la résidence de la divinité femelle appelée *Dordjipamo*, ou la *sainte mère de la truie*. Les Hindous et les habitans du Nepal, ainsi que les Tibetains, la révèrent comme une incarnation de *Bhavani*. Elle ne sort de son habitation et de son île, pour se rendre à Lassa, qu'en grande pompe. Pendant tout le voyage, on porte devant elle des encensoirs; elle est assise sur un trône couvert d'une vaste ombrelle. Tout le monde s'empresse de recevoir sa bénédiction, qu'elle donne en faisant baiser son sceau. Les couvens des îles du lac, habités par des moines et par des religieux, se trouvent sous sa direction.

La prétendue civilisation que Bailli et d'autres écrivains ont cru avoir existé dès les temps les plus reculés dans cette partie de l'Asie, regardée par eux comme le *berceau du genre humain*, et à laquelle le *christianisme* lui-même aurait emprunté une partie de ses dogmes et de son culte, nous engage à reproduire ici le résultat des recherches d'un savant philologue qui a réduit de pareilles chimères à leur juste valeur. L'opinion de Bailli était fondée sur des relations inexactes et sur des analogies dont l'examen impartial a fait tirer des conséquences diamétralement opposées. Plus tard de nouveaux faits publiés par M. Klaproth sont venus confirmer les raisonnemens du philologue français.

« Il n'est personne, dit M. Abel Rémusat, qui n'ait été frappé de la ressemblance surprenante qui existe entre les institutions, les pratiques et les cérémonies qui constituent la forme extérieure du culte du grand-lama, et celle de l'église Romaine. Chez les Tartares, en effet, on retrouve un pontife, des patriarches chargés du gouvernement spirituel des provinces, un conseil de lamas supérieurs, qui se réunissent en conclave pour élire un pontife, et dont les insignes même ressemblent à ceux de nos cardinaux; des couvens de moines et de religieuses, des prières pour les morts, la confession auriculaire, l'intercession des saints, le jeûne, le baisement des pieds, les litanies, les processions, l'eau lustrale. Tous ces rapports embarrassent peu ceux qui sont persuadés que le christianisme a été autrefois répandu dans la Tartarie; il leur semble évident que les institutions des lamas, qui ne remontent pas au-delà du XIIIe siècle de notre ère, ont été calquées sur les nôtres. L'explication est un peu plus difficile dans le système contraire, parce qu'il faudrait avant tout prouver la haute antiquité du pontificat et des pratiques lamaïques. Ainsi donc, pour offrir en peu de mots le précis de ce que les traditions des Chinois, d'accord avec la considération de la langue, nous apprennent sur le Tibet, nous dirons que cette contrée montueuse, froide, stérile, a été habitée par des tribus sauvages qui, par la férocité de leurs mœurs, leur ignorance, la simplicité de leur culte, la rudesse de leur idiôme, ont conservé long-temps et conservent encore en partie les traces de leur état primitif. Des colonies venues du midi de la Chine, à une très haute antiquité, se sont mêlées aux naturels du pays. Vers l'époque de notre ère, les religieux de l'Hindoustan ont porté leur culte et leur littérature dans quelques monastères qu'ils fondèrent en divers endroits de la Tartarie et du Tibet. La conversion des Tibetains ne fut complète que vers le VIe siècle de notre ère, où il parait qu'on doit placer la fondation de Lassa. Les lamas prirent alors une autorité qui alla en croissant jusqu'à la conquête des Mongols, et se changea enfin en une domination absolue. La littérature bouddhique s'enrichit par la traduction des ouvrages sanscrits; mais la langue tibetaine conserva toujours les formes agrestes que durent lui imprimer les premiers hommes qui en firent usage. Un idiôme barbare, une orthographe irrégulière, un système grammatical des plus imparfaits, une littérature d'emprunt, une religion transplantée de l'Hindoustan au Tibet, à une époque peu reculée: voilà tout ce qu'on trouve dans ces montagnes sauvages, dont les habitans ne paraissent devoir justifier, sous aucun rapport, la haute attente qu'en ont conçue des écrivains ingénieux, mais peu versés dans les antiquités de l'Asie-Orientale. Il faut surtout renoncer à placer dans le Tibet le berceau du genre humain, à en faire descendre les religions

de l'Hindoustan, à y voir les plus proches héritiers du peuple primitif, à y trouver des traditions antérieures à l'histoire et à y découvrir des monumens des siècles qui ont suivi le dernier cataclysme. Plus on étudiera les Tibetains, et plus on demeurera convaincu qu'ils sont comme les autres Tartares, et qu'ils ont toujours été des pasteurs très ignorans, dont les missionnaires hindous ont été, depuis quelques siècles seulement, les instituteurs en civilisation, en morale et en littérature, et qui n'ont fait encore que des progrès très médiocres. »

Dans le *Boutan*, nous décrirons au moins Tassisudon, qui en est la capitale. C'est une très petite ville située sur le Tchint-siou. Ce n'est, à proprement parler, qu'un château très élevé, à sept étages ; dans le quatrième demeure le daebradja, qui est le prince séculier du pays ou le vicaire du pontife ; et au septième loge le *dharmaradja*, ou le pontife souverain, regardé comme une incarnation de Mahomoni. Un vaste baldaquin doré couvre le temple, qui est magnifique. Dans les environs de Tassisudon on trouve : *Pannukka*, petite ville importante par la douceur de son climat, qui lui mérita d'être choisie *pour résidence d'hiver* du dharma-radja et de son vicaire ; son château est plus grand et plus richement décoré que celui de Tassisudon. *Phari* avec un couvent célèbre, où un lama dépendant du dharma-radja ; c'est une forteresse importante par sa situation dans une gorge ; dans son voisinage, au nord-est, s'élève le *Tchama-louri, une des plus hautes montagnes du monde*.

Dans le *Thian-chan-nan-lou* (Petite-Boukharie), on trouve : Yarkand, sur le Yarkanddaria, grande ville à laquelle on accorde 12,000 maisons. Elle est bâtie au milieu d'un territoire aussi fertile que bien cultivé. Son industrie et son commerce la rendent très florissante et y attirent un grand nombre de Chinois, d'Hindous et de Boukhares des provinces les plus éloignées de la Chine, de l'Inde et du Turkestan. On vante beaucoup son *bazar*, qui est d'une étendue extraordinaire. C'est sur son territoire qu'on ramasse cette immense quantité de *jade*, qui annuellement est envoyé à la cour de Péking et qui a de tout temps été si célèbre en Chine sous le nom de *pierre de Yu* ; c'est avec cette substance, dit M. Abel Rémusat, que sont faits la plupart des vases et des objets d'ornemens usités chez les Chinois. Kachkar, sur la rivière du même nom, ville riche et florissante par son industrie et son commerce. On lui accorde plus de 40,000 habitans ; neuf villes en dépendent. Elle est défendue par une citadelle occupée par une nombreuse garnison chinoise.

Dans la *Dzoungarie*, on trouve Gouldja, sur l'Ili, grande ville à laquelle M. Poutimstef accorde 10,000 maisons. C'est le grand entrepôt du commerce de l'Asie centrale avec ses extrémités occidentale et orientale. On peut regarder cette ville non-seulement comme la capitale de la Dzoungarie, mais aussi comme le chef-lieu de tous les pays de la *Nouvelle Frontière*, puisqu'elle est le siége du général en chef chinois, dont relèvent les généraux des Solon, des Sibe, des Tsakhar et des Oelet, ainsi que les commandans des villes de Yarkand, de Kachkar et autres de la Petite Boukharie.

EMPIRE JAPONAIS.

POSITION ASTRONOMIQUE. *Longitude orientale*, entre 126° et 148°. *Latitude* entre 29° et 47°.

CONFINS. Au *nord*, la partie indépendante de l'île Tarrakaï (Sakhalian), et les îles Kouriles dépendantes de l'empire Russe. A l'*est*, le Grand-Océan. Au *sud*, ce même Océan, la mer orientale ou le Thoung-haï des Chinois. A l'*ouest*, le canal occidental de la Corée, la mer du Japon et sa branche nommée Manche de Tartarie.

FLEUVES. Un empire composé d'îles ne peut avoir nécessairement de très-grands fleuves. Aussi est-ce seulement dans l'île de Niphon, qui est la plus grande, qu'on trouve les courans les plus considérables de cet état. Ils se rendent tous, comme ceux des autres îles, dans les mers qui environnent cet empire. Parmi le grand nombre de fleuves qui l'arrosent nous nous bornerons à citer les suivans, qui tous appartiennent à l'île de Niphon :

Le Yodo-gawa sort du lac *Birwano oumi*, passe par la ville de Yodo à laquelle il donne son nom, et devant Osaka ; il se jette ensuite dans le golfe de cette dernière ville.

Le Tenraiou-gawa (le fleuve du dragon céleste), sort du lac de *Souwa*, dans la province de Sinano, entre dans celle de Tootomi et s'y jette dans la mer par trois embouchures. Il est très large et son courant fort rapide. A la page 631, nous avons signalé l'erreur de M. Arrowsmith, relativement au prétendu canal navigable qui joint ce fleuve aux mers du Japon.

L'Ara-gawa a ses sources sur la haute montagne de Fosio-daké, située entre les provinces de Kootsouke et de Mousasi. Il se divise bientôt en deux bras, dont l'occidental, nommé Toda-gawa, se jette à l'orient de Yedo, dans le golfe de cette ville arrosée par plusieurs bras et canaux dérivés du Toda-gawa. Sur un de ces derniers est le fameux pont *Niphon-bas*, ou Pont-du-Japon, duquel on compte toutes les distances de cet empire. L'autre bras de l'Ara-gawa se jette dans le grand fleuve Tona-gawa.

Le Tone-gawa est formé dans le Kootsouke par la réunion de plusieurs grandes rivières. Il se décharge par un bras dans le golfe de Yedo, et par l'autre dans le grand lac *Kasmiga-oura*, dont les eaux communiquent avec l'Océan oriental, par le large écoulement appelé *Sara-gawa*. Ce lac, situé dans la province de Fitats, est alimenté par un grand nombre de fortes rivières venant des montagnes du Mouts, du Simotsouke et du Fitats.

L'Iko-gawa a ses sources sur le mont San-o-toké, à la frontière du Sinano et du Mouts; il traverse une partie de cette dernière province, y reçoit à la gauche le Datami, et à la droite les eaux du lac salé d'Inaba. Entré dans Yetsingo, il prend le nom de Tsou-gawa; il se partage ensuite en deux branches dont l'une entre dans l'esterre de *Niegata*, et l'autre (l'orientale) dans celui de *Foukousima-gata*.

RELIGION. Il y a dans le Japon deux religions principales. La première, appelée Sinto ou Sinsiou, est la plus ancienne et la religion primitive de cet Empire. Elle est basée sur le culte des génies ou de divinités qui président à toutes les choses visibles et invisibles; on les nomme *Sin* ou *Kami*. Le daïri, ou empereur du Japon, dont la famille est regardée comme descendant des anciennes divinités qui ont régné dans le pays, était dans l'origine le chef de cette religion, qui révère avant tout autre être divin, *Ten-sio-daï-sin*, déesse qui passe pour la première souche de la famille impériale et dont le temple principal est situé dans la province d'Ize. Le frère de cette déesse est le dieu de la guerre *Fatsman*, qu'on appelle ordinairement *Ousa-Fatsman*, parce que on principal temple est à Ousa dans la province de Bounzen. De toutes les divinités japonaises, Fatsman prend le plus de part au sort de l'empire, et l'empereur lui envoie fréquemment des ambassades pour le consulter dans des affaires importantes. La souche de la famille céleste des daïris est impérissable, car le peuple croit que, quand un daïri n'a pas d'enfant, le ciel même lui en procure. Encore aujourd'hui quand un empereur du Japon est sans successeur, il en trouve un sous un arbre de son palais; c'est un enfant choisi en secret par lui, dans une famille illustre de l'empire et qu'on y a déposé. L'âme des daïris, ainsi que celles des autres hommes, sont immortelles, car les sintos admettent une existence après la mort. Toutes les âmes sont jugées par des juges célestes; celles des hommes vertueux entrent dans le *Taka-ama-ka-wara* ou le plateau élevé du ciel, où elles deviennent *kami* ou génies bienfaisans, tandis que celles des méchans partent pour l'enfer *Ne-no-kouni*, ou le royaume des racines. Pour honorer ici-bas les *kami*, on leur élève des *miya* ou temples de différentes grandeurs construits en bois. Au milieu est placé le symbole de la divinité, consistant en bandes de papier attachées à des bâtons du bois de l'arbre *finoki* (thuya japonica). Ces symboles, nommés *gofei*, se trouvent dans toutes les maisons japonaises, où on les conserve dans de petits *miya*. A chaque côté de ces chapelles sont placés des pots à fleurs avec des branches vertes de l'arbre *sakaki* (cleyeria kaempferiana), souvent aussi de myrtes ou de sapins; puis deux lampes, une tasse de thé et plusieurs vases remplis de *saki* ou vin japonais. C'est devant ces chapelles que les Japonais adressent le matin et le soir leurs prières aux kamis. Les *miya* ou temples, quoiqu'en eux-mêmes fort simples, forment souvent, avec les habitations des prêtres et autres maisons, des édifices très vastes et très étendus auxquels donnent entrée des portails magnifiques, nommés *tori-i*, ou lieux destinés aux oiseaux. Devant tous les temples sont placés les deux chiens *Koma-inou*, et devant celui de la déesse Ten-sio-daï-sin, ses deux compagnons qui étaient avec elle pendant sa marche de Fiouga à Idzoumo. On adresse journellement ou à de certaines époques, des prières et des sacrifices au fondateur de l'empire, aux bons empereurs et autres personnages qui ont bien mérité de la patrie, et dont les âmes sont devenues *kami*. On célèbre aussi leurs fêtes appelées *matsouri*. Cependant aucun homme ne peut s'adresser directement à la *Ten-sio-daï-sin;* il doit lui faire parvenir ses prières par l'entremise des *Siou-go-zin*, ou divinités tutélaires ou protectrices. A cette classe appartiennent tous les autres kamis; et comme souvent des animaux servent aux kamis, il y en a aussi qu'on révère comme divinités protectrices, principalement le renard (*inari*). Cet animal est en général fort honoré par les Japonais, qui le consultent dans toutes les affaires épineuses. Les sacrifices qu'on offre aux kamis, principalement au commencement et à la fin de chaque mois, se composent de divers comestibles, comme riz, gâteaux, poissons, œufs, etc. Il n'est pas défendu aux sectateurs du Sinto de tuer des êtres vivans; leurs prêtres laissent croître leurs cheveux comme les laïques, et peuvent se marier. On enterre les morts dans une bière qui a la forme d'un miya. Anciennement, au décès des grands, on enterrait avec eux vivans un certain nombre de leurs serviteurs et amis. Dans les temps postérieurs ces personnes s'ouvraient le ventre à cette occasion. Cet usage fut déjà défendu en l'an 3 de Jésus-Christ, mais il s'était encore conservé jusqu'au temps de Taïko, vers la fin

du XVIe siècle ; cependant on remplaçait aussi les hommes vivans par des statues en terre glaise, qu'on trouve encore souvent aujourd'hui dans la terre.

La seconde religion du Japon, et à présent la plus répandue, est le BOUDDHISME (*Boutsdo*); elle y fut apportée de la Corée en 543 de notre ère et se répandit bientôt partout. Cette croyance se divise au Japon en huit sectes principales, dont les prêtres inondent le pays. Actuellement la religion de Bouddha est tellement confondue avec celle de Sinto au Japon, que beaucoup de temples de l'une servent en même temps aux sectateurs de l'autre, et qu'on y trouve à côté des anciens kamis japonais les images des divinités bouddhiques. Il existe encore au Japon une secte de prêtres appelés *Yamabous*, c'est-à-dire retirés dans les montagnes. Ce sont proprement des espèces d'enchanteurs, qui dérivent des sectes bouddhiques appelées Ten-daï et Singon. Les Yama-bous ressemblent pour l'extérieur aux prêtres de ces sectes, mais ils se distinguent de tous les autres religieux de Bouddha, parce qu'ils mangent de la viande et se marient, deux choses qui sont sévèrement défendues aux autres.

Le SIOUTO ou la DOCTRINE DE CONFUCIUS est la troisième croyance qui règne au Japon ; elle a été importée de la Chine quelques siècles après le Bouddhisme ; les Japonais qui professent ses dogmes sans aucun mélange sont très peu nombreux. La croyance des Aïnos dans Ieso, dans Tarrakaï et dans les Kouriles pourrait être regardée comme une espèce de DUALISME; mais ces peuplades superstitieuses et abruties n'ont ni temples, ni prêtres, ni même d'enchanteurs.

GOUVERNEMENT. Nous avons vu que le *daïri* était l'empereur légitime du Japon ; mais sa puissance fut ébranlée en 1158, époque à laquelle le *koubo*, dit aussi *seogoun* (général en chef des armées), profitant des troubles de l'empire, s'empara d'une portion du pouvoir souverain. Depuis 1585, le seogoun possédant seul la puissance civile, on peut regarder le gouvernement du Japon comme une monarchie héréditaire absolue, soutenue par une foule de *damios* (princes héréditaires), dont la jalousie mutuelle et les otages qu'ils livrent garantissent la soumission au pouvoir suprême ; chaque prince dispose des revenus de son fief ou de son gouvernement ; ils lui servent à défrayer sa cour, à entretenir une force militaire, à réparer les routes et à subvenir à toutes les dépenses de l'état civil. Ces *damios* ne jouissent pas tous des mêmes priviléges, et plusieurs sont dans une très grande dépendance du seogoun ; ces derniers sont non-seulement forcés de laisser leurs familles dans la capitale, mais encore d'y résider six mois de l'année. Quant au koubo ou seogoun, il ne laisse au daïri que le titre d'empereur, mais se reconnaît toujours, pour la forme, comme son premier sujet et lui donne des marques de respect et même de déférence, car il reçoit de lui des titres honorifiques, et c'est du daïri que les grands de l'empire les obtiennent. Le *daïri*, dont le véritable titre, selon M. Siebold, est *mikado*, vit renfermé à *Miyako* (c'est-à-dire la capitale), dans un palais magnifique, d'où il ne sort que pour se rendre à quelques-uns des principaux temples de l'empire. Il a douze femmes; il est entouré d'une cour nombreuse et sa personne est sacrée. Le seogoun entretient auprès de lui une garde et un gouverneur, et, tous les ans, lui envoie une ambassade chargée de lui offrir de riches présens. Le seogoun réside à Yedo.

INDUSTRIE. Les Japonais, dit M. Klaproth, reçurent la civilisation et la littérature chinoises, par la Corée, car leurs premiers instituteurs dans les arts et les sciences furent les Coréens, par lesquels ils reçurent aussi le Bouddhisme. L'usage du papier, qu'on fabrique au Japon avec l'écorce du *morus papyrifera*, ainsi qu'avec les filamens d'un grand nombre de plantes et d'arbrisseaux, date du commencement du VIIe siècle. L'art de l'imprimerie y fut introduit vers l'an 1206, époque à laquelle on commença à imprimer les livres de la religion de Bouddha avec des planches gravées en bois, le système de l'écriture des Japonais et des Chinois ne permettant pas de se servir de caractères mobiles. C'est à Miyako, Yedo, Osaka et Owari qu'existent leurs grandes typographies et leurs meilleurs graveurs. M. Siebold porte de 5 à 8000 le nombre de petits volumes, de planches, de cartes géographiques, etc., qu'on y imprime annuellement. Nous ajouterons avec ce savant voyageur, que les princes de Satsuma et de Kiisja possèdent de grandes collections de livres, et que celle du dernier renferme entre autres un ouvrage manuscrit moderne sur l'histoire naturelle de tout l'empire, tellement détaillée, que les seules planches qui en dépendent forment 800 volumes in-8° ;

elles représentent une infinité d'objets différens, sont coloriées, et ont été exécutées par les meilleurs artistes du Japon. M. Titsingh cite divers traités de botanique avec des planches gravées en bois ou peintes avec beaucoup de soin, surtout un recueil in-folio contenant 77 planches si bien dessinées et peintes avec une telle perfection, qu'aucun objet venu de l'Asie ne peut, de l'avis de M. Abel Rémusat, donner une idée si favorable de l'état des arts dans cette partie du monde. On doit aussi mentionner un traité de botanique en 8 volumes contenant environ 200 planches très bien gravées en bois d'après des dessins très exacts; cet ouvrage est dans son genre une sorte de chef-d'œuvre. Les Japonais ne représentent pas avec moins de fidélité les autres objets d'histoire naturelle. On doit ajouter que les Japonais ne partagent point l'orgueil déraisonnable des Chinois, qui méprisent toutes les connaissances qui ne sont pas nées chez eux. Ce peuple adopte avec une sorte d'avidité les arts et les sciences de l'Europe; mais malheureusement le gouvernement ne favorise ces dispositions qu'avec une extrême réserve. Les grands de l'empire savent le hollandais, l'écrivent et lisent beaucoup dans cette langue; ils lisent aussi les gazettes hollandaises, qui les tiennent au courant des événemens qui arrivent dans l'Occident. Les Japonais ont adopté la méthode de graduation et de projection des cartes européennes, et depuis quelques années ils font passer par Miyako leur *premier méridien*. La nouvelle édition de la carte générale de l'empire, publiée en 1744, a été surpassée par une nouvelle carte levée par ordre de l'empereur, d'après les méthodes pratiquées en Europe. M. Titsingh avait apporté deux séries de vues prises le long de la route entre Yedo et Nangasaki, sur deux rouleaux, l'un de 29 pieds, l'autre de 46 pieds de long; tous les objets remarquables y étaient représentés. A côté de ces faits qui déjà donnent une idée avantageuse de la civilisation japonaise, nous devons ajouter qu'au Japon l'éducation des femmes est très soignée et presque à l'égal de celle de hommes; qu'à l'exception des femmes des grands, elles jouissent de la même liberté qu'en Europe, et que sur la scène elles remplissent le rôle destiné à leur sexe, ce qui est sans exemple en Asie; c'est peut-être en grande partie le résultat de l'usage où sont la plupart des Japonais de n'épouser qu'une femme. Ce peuple rivalise avec les Chinois et les Hindous sous le rapport de l'industrie; il possède d'excellens ouvriers en cuivre, en fer et en acier; ses sabres ne sont inférieurs qu'à ceux du Khorassan. Plusieurs arts, tels que la fabrique des étoffes de soie et de coton, de la porcelaine, du papier d'écorce de mûrier, de divers objets en laque, en verre, sont parvenus à un haut degré de perfection. Les Japonais savent raccommoder et même faire des montres; et le premier de tous les arts, l'agriculture, paraît être celui auquel ils se livrent avec le plus d'activité. Sans adopter les exagérations de certains auteurs qui nous représentent toute la surface du Japon comme cultivée sans en excepter même les sommets arides des montagnes, il nous paraît vraisemblable que le Japon, dans ses terrains cultivables, offre un des pays du monde où l'agriculture, depuis bien des siècles, est pratiquée avec le plus d'intelligence et de succès. Les champs y sont sarclés avec tant de soin que le botaniste le plus clairvoyant aurait de la peine à y découvrir une plante parasite. Selon Thunber tout cultivateur qui néglige une partie de son domaine en perd la propriété; on le donne à un autre. *Yedo*, *Miyako* (Miako), *Osaka*, *Nangasaki*, *Yosida*, *Kourou*, et *Rasi-nomats*, sont les villes les plus industrieuses de l'empire.

COMMERCE. Jadis les Japonais avaient des flottes nombreuses et leurs navires marchands allaient dans les pays que baignent les mers voisines, et même jusqu'au Bengale; mais depuis la révolution de 1585, l'état n'a plus de vaisseaux de guerre, et la construction des bâtimens de commerce est restée telle qu'elle convient à une nation qui veut vivre séquestrée de toutes les autres. Par un édit de 1637, il fut défendu aux Japonais de voyager en pays étranger; ils ne peuvent que faire le cabotage ou aller dans les îles qui dépendent de l'empire. Les Japonais qui, jetés par des tempêtes sur des plages étrangères, reviennent ensuite dans leur patrie, y sont soumis à une surveillance rigoureuse ou à une captivité perpétuelle. Le port de Nangasaki est le seul qui soit ouvert à trois nations étrangères, mais avec de grandes restrictions. Les Chinois, les Coréens et les Hollandais, qui jouissent de cette faveur, ne peuvent y introduire qu'un nombre déterminé de navires; les premiers, dix jonques et les derniers un seul gros vaisseau et deux beaucoup plus petits. Les négocians chinois et les Hollandais qui font

ce commerce sont sous la surveillance de la police et peuvent être regardés comme prisonniers dans le bâtiment qui leur est destiné pour demeure. Les Anglais s'étant emparés de Java en 1811, voulurent supplanter au moins momentanément les Hollandais au Japon; leurs tentatives échouèrent contre la ténacité des Japonais à ne rien changer aux usages établis. Les principales IMPORTATIONS des Hollandais consistent en draps, médicamens préparés en Europe, sucre en poudre, sucre candi, étain, écaille de tortue, mercure, rotin, bois de sapan, épiceries, plomb, barres de fer, miroirs, verreries, ivoire, musc, safran. Les principales EXPORTATIONS sont: cuivre, camphre, soieries, objets en laque. Les Chinois emportent les mêmes espèces de marchandises, ainsi que du poisson sec et de l'huile de baleine, en échange de sucre, de lainage anglais, de thé, de drogues et autres articles. Autant le commerce extérieur est peu étendu, autant le commerce intérieur, surtout celui du Japon proprement dit, est actif et florissant. Aucun impôt ne gêne sa marche; des routes bien entretenues rendent les communications faciles. Quoique fermés à tous les étrangers, les ports du Japon sont couverts de grands et de petits vaisseaux. Les boutiques et les marchés regorgent de toutes sortes de denrées. Dans les villes, de grandes foires attirent un nombreux concours de peuple. Outre les villes que nous avons mentionnées à l'article industrie, on doit nommer aussi les suivantes parmi les principales places de commerce de cet empire : *Kabigi*, *Osaka*, *Miya*, *Mouro* et *Simonoseki*, dans l'île Niphon; *Kokoura* et *Sanga*, dans l'île Kiousiou: *Tosa*, dans celle de Sikokf; *Matsmat*, et *Khakodade* (Fakhodade) dans celle de Ieso.

DIVISIONS ADMINISTRATIVES et **TOPOGRAPHIE.** Si l'on veut être impartial, il faut avouer que Kæmpfer est le seul auteur européen qui jusqu'à présent nous ait donné une description vraiment géographique du Japon. Mais par une inconcevable omission, qu'on doit sans doute attribuer aux Japonais qui lui fournissaient les matériaux pour rédiger sa relation, ce savant voyageur nous a présenté un tableau très détaillé et très exact des divisions administratives de l'empire, dans lequel on n'indique ni les chefs-lieux des provinces, ni les noms de leurs villes les plus remarquables. Tous les géographes ne nous ont donné jusqu'à présent que les noms des 622 districts ou *kori*, dans lesquels sont subdivisées les 68 provinces de l'empire que Kæmpfer leur avait fait connaître. M. Klaproth a bien voulu puiser dans les cartes et les livres japonais pour faire disparaître cette lacune de notre Abrégé, en rédigeant le tableau suivant, qui servira à compléter la description géographique de Kæmpfer.

Deux parties très-inégales pour l'étendue, pour la richesse et pour la population forment l'empire Japonais. Ces deux parties sont : l'EMPIRE DU JAPON proprement dit, et le GOUVERNEMENT DE MATSMAÏ. Ce dernier fait, rigoureusement parlant, partie de la province de Mouts ou O-siou dans le Tosando; mais nous avons cru convenable de le décrire à part, à cause de l'état abruti dans lequel vivent ses habitans très peu nombreux, et à cause du morcellement des terres qui le composent. L'empire proprement dit est partagé en dix *régions* ou *do*, très inégales pour l'étendue et pour la population. A l'exception des deux qui se composent des petites îles Iki et Tsousima, les huit autres sont subdivisées en plusieurs *provinces* ou *korkf;* ces dernières se subdivisent encore en *districts* ou *kori*. Le *Gokinaï*, qui est la première région, se compose des cinq provinces qui forment le domaine du daïri. La grande île *Niphon* embrasse à elle seule le *Gokinaï*, le *Tokaïdo*, le *Tosando*, le *Fokourokoudo*, le *Sanindo*, le *Sanyodo* et presque la moitié du *Nankaïdo*. Nous avons indiqué dans le tableau les autres îles qui correspondent aux divisions administratives de cet empire. Les noms des provinces mis entre parenthèses sont des synonymes employés ordinairement dans les livres japonais.

RÉGIONS ET PROVINCES.	CHEFS-LIEUX, VILLES ET LIEUX LES PLUS REMARQUABLES.
EMPIRE DU JAPON proprement dit.	
GOKINAI (les cinq provinces intérieures de la Cour).	
YAMASIRO (San-siou).........	KIO ou MIYAKO (Miaco); *Nizio; Yodo.*
YAMATO (Wa-siou).	K o r i-y a m a; *Taka-tori; Nara.*

RÉGIONS ET PROVINCES.	CHEFS-LIEUX, VILLES ET LIEUX LES PLUS REMARQUABLES.
Lawatsi (Ka-siou)..........	Sa-yama.
Idzoumi (Sen-siou).	Kisi-no-wata.
Sets (Se-siou).............	Osaka; *Taka-tsouki; Ayakâ-saki.*
TOKAIDO (Contrée de la Mer Orientale).	
Iga (Isiou)................	Wouye-no.
Ize (Se siou).	Kouwana; *Kame-yama; Tsou; Mats-saka; Kambe; Koui; Naga-sima; Yoda.* Le temple Daïsingou.
Sima (Si-siou).............	Toba.
Owari (Bi-siou).	Nakoya: *Inogama.*
Mikawa (Mi-siou)...........	Yosi-da; *Nisiwo; Kariya; Ta-wara; Oka-saki; Koromo.*
Tootomi (Ghen-siou).	Kake-gawa; *Yoko-soka; Famamats.*
Sourouga (Sou-siou)........	Foutsiou: *Tanaka.*
Idzou (Dzou-sio).	Simota. L'île *Fatsisio.*
Kaï (Ka-siou)..............	Fou-tsiou.
Sagami (Sa-siou).	Odawara; *Tamanawa.*
Mousasi (Mou-siou).........	Yedo; *Kawagobe; Iwatski; Osi.*
Awa (Fôsiou).	Yakata-yama: *Tosio; Fosio.*
Kadzouza (Koosiou).........	Odaki; *Sanouki; Kourouri.*
Simoosa (Seo-siou).	Seki-yado; *Sakra; Kouga; Yonghi.*
Fitats (Sioon-siou)........	Mito; *Simodats; Kôdats; Kasama.*
TOSANDO (Contrée des Montagnes Orientales).	
Oomi (Kio-siou)............	Fikone ou Sawayama; *Zeze.*
Mino (Mi-siou).	Oogaki; *Kanora* ou *Kanara.*
Fida (Fi-siou).............	Taka-yama.
Sinano (Sin-siou).	Ouyeda; *Mutsou-moto; Iyi-yama; Takatô; Omoro; Iyi-da; Tala-sima.*
Kootské (Dzio-siou)........	Tats-fayasi; *Mayi-basi; Noumada; Yasinaka; Take-sakï.*
Simotské (Ga-siou).	Outsou-miya; *Kouroufà; Mifou; Odawara.* Le *mont Nikosan.*
Mouts (O-siou).............	Sendaï; *Sira-isi; Waka-mats; Nifon-mats; Mori-oka* ou *Grand-Nambou; Yatsdo.*
	Tana-koura; *Taira; Sira-kawa; Naka-moura; Fouk-sima; Mi-warou; Firo-saki,* dans le canton de Tsougar; *Inabasi; Matsmaï* (Matsumaï) dans l'île de Ieso (Iesso; Yeso).
Yewa (Ou-siou).............	Yone-sawa; *Yama-gata; Oueve-no-yama; Sinzio; Sionaï; Akita.*
FOKOUROKOUDO (Contrée du Territoire Septentrional).	
Wakasa (Siak-siou).........	Kobama.
Yetsisen.	Foukyï; *Foutstou; Marou-oka; Ono; Sabafe; Katsou-yama.*
Yetsiou....................	Toyama.
Yetsingo.	Takata; *Naga-oka; Simbota; Mourakami; Itsoumo-saki; Mora-mats.* Cette province et celles de Yetsisen et de Yet-siou portent ensemble le nom de Yet-siou.
Kaga (Ka-siou).............	Kana-Zawa; *Komats; Daïsioosi.*
Noto (Neo-siou).	Sous-no-misaki; *Kawa-siri; Nanao.*
Sado (Sa-siou).............	Koki.
SANINDO (Contrée du versant septentrional des Montagnes).	
Tango......................	Miyazou: *Tanabe.*
Tanba.	Kame-yama; *Sasa-yama; Fouktsi-yama.* Cette province et celles de Tango et de Tasima portent ensemble le nom de Tan-siou.
Tasima.....................	Idzousi ou Deïsi; *Toyo-oka.*
Inaba (In-siou).	Tots-tori.
Fôki (Fô-siou).............	Yonego.
Idzoumo (Oun-siou).	Matsouyé.
Iwami (Sek-siou)...........	Tsouwa-no: *Famada.*
Oki (An-siou).	Dans cette province il n'y a que des villages.
SANYODO (Contrée du versant méridional des Montagnes).	
Farima (Ban-siou)..........	Fimedzi; *Akazi; Ako; Tatsfou.*
Mimasaka (Saka-siou).	Tsou-yama; *Katsfou-yama.*
Bizen......................	Oka-yama.
Bitsiou.	Matsou-yama. Cette province et celles de Bizen et de Bingo portent ensemble le nom de Fi-siou.

Bingo....................	Foukou-yama.
Aki (Ghe-sion).	Firo-sama.
Souwo (Seou-sion)..........	Tok-yama; *Fouk-yama*
Nagata (Tsiô-siou).	Faki; *Tsio-fou; Founaka*
NANKAIDO.	
Kiï (Ki-siou)...............	Waka-yama: *Tanabe; Sin miya.*
Awasi (île d') (Tan-sion).	Sonmoto ou Smoto.
Awa (A-sion)...............	Tok-sima.
Sanouki (San-siou).	Taka-mats; *Maron-kame.* avec le célèbre temple de *Konbira.*
Iyo (Yo-siou)...............	Matson-yama; *Ouwa-sima; Ima-bari; Saïzioo; Komats; Daïsou; Dago.*
Tôsa (Tô-sion)..............	Kôtsi. Cette province ainsi que celle d'Awa, Sanouki et Iyo forment ensemble l'Île de Sikokf (les quatre royaumes).
SAIKAIDO (contrée de la Mer Occidentale).	
Tsikouzen..................	Fonk-oka; *Akitsouki.*
Tsikoungo.	Kouroume; *Yana-gawa.* Cette province et celle de Tsikousen portent ensemble le nom de Tsikou-siou.
Bouzen.....................	Kokoura; *Nakatsou.*
Boungo.	Ousouki; *Takeda; Saïki; Founaï; Finode.* Cette province et celle de Bouzen portent ensemble le nom de Foo-siou.
Fizen......................	Saga; *Karatsou; Omoura; Sima-bara; Osima; Firando; Nangasaki.*
Figo.......................	Kouma-moto: *Yatsou-siro; Oudo; Amakousa.*
Fiouga (Asi-siou).	Iyifi; *Takanabe; Nobi-oka; Sadowara* Cette province et celle de Figo portent ensemble le nom de Fi-siou.
Oosoumi (Gou-sion)..........	Kokou-bou.
Satsouma (Sats-siou).	Kago-sima. Cette province avec les huit précédentes embrasse toute l'Île de Kiou-siou (les neuf royaumes).
L'ILE IKI (Isiou).............	Katou-moto.
L'ILE TSOU-SIMA (Jaï-siou).	Fou-tsiou. Cette île est remplie de beaux ports fréquentés par les Coréens.

GOUVERNEMENT DE MATSMAI subdivisé en :

Ieso (île de)................	Où il faut distinguer le *gouvernement de Ieso* proprement dit, qui ne comprend que la péninsule sud-ouest de l'île de Ieso, où se trouvent *Matsmaï* et *Khakodade*.
	L'Ainou-Kouni (Pays des Ainou ou Aïnos), où il faut encore distinguer la *partie vassale des Japonais* qui s'étend le long des côtes méridionales et orientales, et où se trouvent : *Atkis* et *Endermo*, et la *partie entièrement indépendante*, qui comprend tout le reste de cette île.
Kouriles Méridionales......	Savoir les îles *Tchikotan; Kounachir* où en 1811, M. Golovnin fut fait prisonnier par les Japonais; *Itourouss* (île des États ou Atorkou) qui est la plus grande et où se trouve *Ourbitch*, avec un fort japonais et un port non loin du volcan de ce nom; *Ourous* dite aussi *Île de la Compagnie.*
Tarrakaï (île de)...........	Dite aussi *Karafto*, *Tchoka* ou *Sakhalian.* L'extrémité méridionale seulement dépend des Japonais. Leur principal établissement se trouve dans la baie d'*Aniwa*, très importante par l'immense quantité de poisson qu'on y prend et par le grand nombre de baleines qui fréquentent ses parages.

Yedo (en chinois *Kiang hou*), située dans une grande plaine de la province de Mousasi, au fond d'un golfe et sur les bords du Tonyak, qui après l'avoir traversée se jette par plusieurs embouchures dans le port; celui-ci est peu profond et n'est accessible qu'aux petits navires. Yedo est une des villes les plus grandes et les plus peuplées du monde. Sa circonférence est estimée à environ 20 milles. Quoique son plan ne soit pas aussi régulier que celui de la plupart des villes du Japon, ses rues sont en général assez bien alignées et se coupent à angles droits. La principale, qui traverse la ville du nord au sud, a 50 pas de large. On y voit le fameux *Niphon-bas* ou le *pont du Japon*, d'où l'on compte les distances sur tous les grands chemins de l'empire; il est

construit en bois de cèdre dit du Japon, bordé de balustrades ornées de boules de cuivre doré et long de 40 toises. Les maisons de Yedo, comme celles de tout l'empire, ne peuvent avoir au plus que deux étages, chacun d'une toise et demie ou de deux toises de haut; mais il n'y a d'habité que le rez-de-chaussée : l'étage supérieur sert de garde-meuble et de grenier. Construites en bambou entremêlé de mortier et peintes en blanc, elles paraissent être en pierre et ne forment qu'une pièce, divisée à volonté par des châssis mobiles couverts en papier fort et transparent. Un papier très fin tient lieu de vitres. Tout l'intérieur est revêtu de papier peint. Les toits sont plats, couverts en tuiles lourdes et pesantes chez les riches, et en morceaux de bois en forme de tuiles retenus par des pierres chez les pauvres. L'intérieur et l'extérieur sont remarquables par leur propreté. Les meubles y sont très peu nombreux. On n'y voit ni chaises ni tables : les Japonais s'asseyent sur des nattes qui couvrent ordinairement le plancher. C'est à la fréquence des tremblemens de terre qu'on éprouve à Yedo ainsi que dans les autres villes du Japon, qu'on doit attribuer le petit nombre de bâtimens remarquables qui les décorent, et leur peu d'élévation. Le principal édifice de cette capitale est le *palais du Seogoun* ou empereur; il est situé vers le milieu de Yedo et, par son étendue, semble former une ville à part; on lui accorde environ 5 lieues japonaises de circonférence. Il est entouré de remparts et de fossés pleins d'eau, sur lesquels s'abattent des ponts-levis. Cette vaste résidence est partagée en trois parties, qui sont séparées les unes des autres de la même manière. Le château extérieur est habité par le plus grand nombre des princes de l'empire, dont les palais forment des rues. Le second château contient des rues larges formées par les palais de plusieurs des plus puissans princes de l'empire, des principaux officiers de la couronne, des employés qui correspondent à nos conseillers d'état et autres dignitaires. Le palais proprement dit s'élève sur une hauteur et domine toute la ville, quoiqu'il n'ait qu'un rez-de-chaussée. Il est surmonté d'une tour carrée à plusieurs étages, ornée de toits très beaux et très riches ainsi que ceux des autres parties de ce château. A cette occasion il est bon de faire remarquer que cette tour carrée est une marque de prééminence, laquelle dans cette ville est interdite aux autres grands, quoique chacun d'eux jouisse de la même prérogative dans ses propres domaines. Le palais en général présente un aspect majestueux et superbe. La salle dite *Sen-Sio-Siki*, ou aux *Cent nattes* doit être très vaste, puisque la grandeur légale de chaque natte est de 6 pieds de Paris sur trois; les portes et les linteaux en sont vernissés et les ferrures dorées; des dragons dorés en ornent les toits; mais tout l'ameublement consiste en nattes blanches garnies de franges d'or. C'est dans ce palais que se trouve la grande *bibliothèque impériale*, qu'ainsi que celle de Miyako nous avons cru pouvoir évaluer à 150,000 volumes dans notre essai statistique sur les bibliothèques de Vienne. C'est aussi à Yedo qu'a été publiée l'*Encyclopédie chinoise* dite *du Japon*, ouvrage peut-être le plus précieux que possède la bibliothèque royale de Paris sur la littérature asiatique; il se compose de 80 volumes in-8° accompagnés d'un très-grand nombre de planches. On ne sait rien de positif sur la population actuelle de cette ville immense; les auteurs japonais lui accordent 280,000 maisons; nous croyons cependant que sans crainte d'exagération on pourrait estimer à 1,300,000 le nombre de ses habitans. Yedo est, pendant six mois, le séjour ordinaire des grands feudataires de l'empire, et, pendant toute l'année, de leurs familles et de leurs nombreuses suites. Cette seule circonstance doit être prise en considération lorsqu'on veut essayer d'estimer sa population. Yedo, comme toutes les autres villes de l'empire, est extrêmement sujette aux incendies; il n'y a guère de jour où il n'en éclate plusieurs, et souvent des quartiers entiers sont la proie des flammes; en 1703 et en 1773 elle a été presque entièrement détruite par un incendie accompagné de circonstances effroyables. Pour prévenir ce fléau on a institué un corps nombreux dont les détachemens parcourent sans cesse la ville nuit et jour; ils sont vêtus de cuir brun.

Kio (résidence) ou Miyako (capitale), dont les géographes européens ont fait leur Miaco, très grande ville de la province de Yamasiro, située dans une plaine environnée de collines et baignée au levant par le Kamo ou Kamogawa, affluent du Yodo-gawa. C'est la ville du Japon qui offre le plus d'édifices remarquables; elle en a été pendant longtemps la capitale, et est encore la résidence du daïri, ou du descendant des anciens em-

pereurs, révéré comme un personnage saint et comme le chef de la religion de l'état. Kio est assez régulièrement bâtie; ses rues sont alignées et se coupent à angles droits. Parmi le grand nombre d'édifices publics qu'elle renferme on remarque surtout les suivans : le *palais du daïri*, entouré de murs et de fossés; il se distingue surtout par son immense étendue et par la belle tour carrée qui le surmonte; outre le palais proprement dit, il renferme treize rues habitées par les personnes de la cour. Le *palais du seogoun*, construit en pierre de taille et environné d'un fossé plein d'eau, entouré lui-même par un fossé sec; au milieu s'élève aussi une tour carrée à plusieurs étages; la forme de cet édifice est un carré long, dont la principale dimension est de 150 toises. Le *temple de Fôkôzi*, célèbre dans tout le Japon par *l'image* colossale de *Daïbouts* ou *Grand-Bouddha*, appelé *Rousiana* (le resplendissant). Cette statue, dit M. Klaproth, représente Daïbouts assis à la manière indienne sur une fleur de lotus; elle était primitivement en bronze doré; mais ayant beaucoup souffert par le tremblement de terre qui eut lieu en 1662, on la remplaça en 1667 par une statue en bois recouverte de papier doré. La hauteur totale de ce colosse est de 83 pieds du Rhin, dont 73 pieds 9 pouces pour la statue et 9 pieds 10 pouces pour la fleur de lotus. L'intérieur du temple est pavé en carreaux de marbre blanc et orné de 96 colonnes en bois de cèdre. Dans un édifice voisin se trouve suspendue la *plus grande cloche connue;* elle a 17 pieds 2 pouces et demi de hauteur et pèse 1,700,000 livres japonaises qui équivalent à 2,040,000 livres hollandaises. Le *Temple de Kwanwon*, qui rivalise sous tous les rapports avec le précédent; la statue du dieu, qui est d'une taille extraordinaire, a 36 mains; elle a autour d'elle les statues de six héros de taille gigantesque. Ce temple est également remarquable par un grand nombre de statues des dieux et des esprits censés être subordonnés à Kwanwon; ces images sont de différentes grandeurs; les plus petites sont placées en avant, afin que la vue puisse les embrasser toutes à la fois; si l'on en croit les Japonais, leur nombre s'élève à 333,333! L'industrie et le commerce sont à Miyako comme dans leur centre. On y affine le plus beau cuivre, on y fabrique la porcelaine qui passe pour une des meilleures du Japon et beaucoup d'étoffes d'or, d'argent, de soie et d'ouvrages en acier. On y frappe aussi toute la monnaie de l'empire. La plupart des livres japonais sont imprimés dans cette ville, où la cour du daïri forme une espèce d'*académie* qui cultive la littérature, les sciences et les beaux-arts et qui, selon Caron, est chargée de la rédaction des annales de l'empire. L'*almanach impérial* y est aussi composé tous les ans par un des principaux savans et revu par une commission; mais on l'envoie imprimer dans la province d'Ize, regardée comme un pays sacré, parce que c'est là que se trouvent les principaux temples des divinités tutélaires de l'empire. Cet almanach contient la statistique de l'empire, et l'on y indique toutes les charges de l'état et les revenus des principales maisons depuis les sommes les plus considérables en descendant jusqu'à celles de 10,000 *cobangs* ou 120,000 fr. inclusivement. Nous avons déjà vu qu'on pourrait estimer à 150,000 le nombre de volumes contenus dans la grande bibliothèque du Daïri. Selon le jésuite Pinheiro, Miyako renfermait à la fin du XVIIe siècle, 500 temples principaux et une des six grandes *universités* de l'empire; il fait observer qu'en 1540 il y en avait quatre autres dans les environs, et que chacune d'elles comptait plus de 3500 étudians. D'après l'*aratame* ou recensement de la fin du XVIIe siècle, rapporté par Kæmpfer, Miyako doit avoir au moins un demi-million d'habitans, puisqu'à cette époque on comptait 52,169 prêtres, 477,557 laïques des deux sexes, sans y comprendre les étrangers et toute la cour du daïri.

Dans un rayon de 30 milles on trouve : NARA, ancienne résidence des empereurs, ville très vénérée par les Japonais et très florissante par le grand nombre de ses temples qui y attirent une foule de dévots de la religion de Bouddha. Le père Almeïda, jésuite portugais, qui la visita vers la seconde moitié du XVIIe siècle, décrit plusieurs de ses édifices, dont l'étendue et la richesse l'étonnèrent. Le *temple de Koubosi* est précédé de trois vastes cours qui s'élèvent en amphithéâtre; on monte de l'une à l'autre par de superbes escaliers. Dans la première cour on remarque deux figures gigantesques armées de massues; la porte du temple proprement dit est gardée par deux lions d'une taille monstrueuse et d'un travail très curieux. Au fond du temple, on voit la *statue de Siaka* avec deux autres de chaque côté; elles sont d'une hauteur et d'une grosseur prodigieuses. Tout l'intérieur de l'édifice est peint en rouge. Le toit avance de plusieurs pieds au-delà du mur. Le monastère qui joint le temple n'est pas moins remarquable par son étendue, sa richesse et les beaux jardins dont il est accompagné. La bibliothèque était remplie de livres au point que les fenêtres en étaient presque

fermées. Le *temple de Daïbouts* est environné d'un portique de 60 toises sur chaque face, et le plafond est soutenu par 98 colonnes de 3 toises et demie de circonférence; la *statue du dieu* est en cuivre et d'une dimension colossale; elle a 14 aunes portugaises de largeur à la poitrine. Tous les ans il part de cette ville une troupe de pélerins sous la conduite de certains bonzes, dans le but de visiter un fameux temple de Siaka pour y expier leurs péchés. Pendant leur longue marche, ils vont nu-pieds et ne vivent que de deux poignées de riz grillé par jour. Le pays qu'ils traversent est montagneux et aride; les bonzes conducteurs les soumettent à des pénitences cruelles. Parvenus au lieu de l'expiation, chaque dévot est mis dans une balance suspendue sur un épouvantable précipice. Là il doit avouer publiquement ses fautes. Si les prêtres s'aperçoivent qu'il hésite ou qu'il use de réticences, ils ôtent le contrepoids de la balance, et le malheureux est précipité dans l'abîme. Les pélerins prennent ensuite congé des bonzes, auxquels chacun donne la valeur d'environ 12 francs.

Osaka, grande ville de la province de Sets, près de l'embouchure du Yodo-gawa. C'est une des cinq villes impériales qui composent l'apanage du koubo. Une grande *citadelle* la protége; c'est une des constructions de ce genre les plus remarquables du Japon. Favorisée par sa position, cette ville réunit, dans de vastes magasins, toutes les productions du sol et de l'industrie pour les faire refluer sur tous les points de l'empire; les plus riches marchands et les artisans les plus habiles y sont établis. Les hommes riches et voluptueux s'y rendent de toutes les parties du Japon. Tous les princes et seigneurs qui possèdent des terres dans les provinces occidentales ont à Osaka des maisons, ou plutôt ce qu'on pourrait appeler un pied-à-terre; car il ne leur est pas permis de s'y arrêter plus d'une nuit; les plaisirs dont on y jouit lui ont mérité le surnom de *théâtre du plaisir*. Sans admettre les calculs exagérés des Japonais, qui assurent que la seule population de cette ville peut fournir une armée de 80,000 hommes, nous dirons qu'on peut évaluer au moins à 150,000 le nombre de ses habitans. Parmi ses nombreux temples, il faut distinguer celui de *Daïbouts*. Parmi ses curiosités on doit citer le *jardin botanique*, où l'on cultive avec le plus grand soin tous les arbres, arbustes et autres végétaux qui croissent au Japon; et la *rue des Oiseaux*, où, selon Thunberg, on transporte des individus de toutes les espèces d'oiseaux qu'on trouve dans l'empire, soit pour les vendre, soit pour les faire voir moyennant une rétribution.

Les autres villes les plus remarquables de l'empire que notre cadre nous permet de signaler à l'attention du lecteur sont Nangasaki, sur l'île de Kiou-siou, ville ouverte du côté de la terre, mais avec quelques fortifications du côté de la mer et des rues étroites et tortueuses. Elle est environnée de montagnes couronnées de temples nombreux, qui en rendent les approches vraiment pittoresques. Son port est le seul dans lequel il soit permis aux vaisseaux étrangers de jeter l'ancre. Le commerce et les fabriques la rendent florissante et très peuplée; elle dépend immédiatement du koubo.

Matsmaï, sur une vaste baie de l'île Ieso, ville assez grande et bâtie dans le genre des autres villes japonaises, avec un port continuellement rempli de bâtimens marchands qu'y attire un commerce florissant. M. Golovnin dit qu'elle possède un *théâtre* japonais et environ 50,000 habitans. On peut la regarder comme la ville la plus importante de cette partie extrême de l'Asie.

Parmi les curiosités du Japon, on ne doit pas oublier l'île de Fatsisio, qui offre le *lieu d'exil* peut-être le plus extraordinaire du globe. C'est une petite île située au sud de Yedo; les côtes sont tellement escarpées, que l'on n'y peut aborder que par le moyen d'une grue. C'est là que les grands du Japon tombés en disgrâce sont retenus; on les y emploie à fabriquer différentes sortes d'étoffes si précieuses par leur beauté que le seogoum s'en réserve l'usage.

ASIE RUSSE.

POSITION ASTRONOMIQUE. *Longitude*, entre 34° orientale et 173° occidentale. *Latitude*, entre 38° et 78°.

CONFINS. Au *nord*, la Russie Européenne ou la partie européenne de la Région du Caucase, savoir : le Pays des Montagnes et le Daghestan; ensuite l'Océan-Glacial-Arctique. A l'*est*, le détroit et la mer de Bering, le Grand-Océan et la mer d'Okhotsk. Au *sud*, le détroit ou canal de la Boussole qui sépare les Kouriles Russes des Kouriles Japonaises; la mer d'Okhotsk, l'empire Chinois, le Turkestan, la mer Caspienne; ensuite le royaume de Perse, l'Asie Ottomane et la mer Noire. A l'*ouest*, la mer Noire, le détroit d'Ienikale (Enikale), la mer d'Azov et la Russie d'Europe.

FLEUVES. La Russie Asiatique est traversée par plusieurs grands fleuves, parmi lesquels elle compte l'Iéniseï, que nous avons vu être le plus grand fleuve non-seulement de l'Asie, mais aussi de tout l'Ancien-Continent. Voici les principaux fleuves rangés d'après les mers auxquelles ils aboutissent.

L'OCÉAN ARCTIQUE GLACIAL, reçoit :

L'Obi ou Ob; il naît près du 51e parallèle dans les monts Altaï, passe par Barnaul, Kolyvan et Narym dans le gouvernement de Tomsk, et par Sourgout et Berezov dans celui de Tobolsk; il entre ensuite dans le vaste golfe auquel il donne son nom. Ses principaux affluens à la droite sont : le *Tom*, qui arrose Tomsk; le *Tchoulym*, le *Ket*, le *Tim* et le *Vakh*. Les principaux affluens à la gauche sont : l'*Irtyche*, qui vient de l'empire Chinois, et qui, par la longueur de son cours, par la masse de ses eaux et par sa largeur, devrait être regardé comme la branche principale de l'Obi, au lieu d'en

être le principal affluent ; l'Irtyche passe par Boukhtarminskaïa, Semipolatinsk, Omsk, Tara et Tobolsk; il reçoit lui-même à la gauche l'*Ichim* et le *Tobol;* vient ensuite la *Sosva*, qui descend de l'Oural.

L'Iénisseï. L'usage fait naître ce grand fleuve dans le pays des Ouriangkaï, dans l'empire Chinois, par la réunion de l'Oulou-kem et du Beïkem; mais, par les raisons exposées ailleurs, c'est la Selenga qui devrait être regardée comme la branche principale. Cette dernière vient du pays des Mongols Khalkha, dans l'empire Chinois, entre dans le lac Baïkal, en sort sous le nom d'Angara, ou Toungouska-Supérieure, passe par Irkoutsk, dans le gouvernement de ce nom, et par Oust-Toungouska, dans celui de Ienisseïsk. L'Iénisseï proprement dit, dans la partie supérieure de son cours, avant sa réunion avec l'Angara, passe par Krasnoïarsk, dans le gouvernement de Ienisseïsk, et dans la partie inférieure de son cours, par Touroukhansk ; ensuite après avoir traversé le pays des Samoyèdes, ce grand fleuve se jette dans le golfe étroit auquel il donne son nom. Outre le Toungouska ou Angara-Supérieure, ses principaux affluens à la droite sont: la *Podkamenaïa Toungouska* (la Toungouska au-delà des rochers), et la *Nijnie-Toungouska* (la Basse-Toungouska), qui est le plus grand de tous; il traverse une partie du gouvernement d'Irkoutsk, de la province de Iakoutsk et du gouvernement de Ienisseïsk. Les principaux affluens à la gauche sont : le *Sym* et le *Touroukhan*, dans le gouvernement de Ienisseïsk.

La Taïmoura, qui est le *fleuve le plus boréal de tout l'Ancien-Continent,* en ne tenant pas compte d'autres courans trop peu considérables, comparés à la longueur de son cours et au volume de ses eaux. La Taïmoura traverse le pays des Samoyèdes dans le gouvernement d'Ienisseïsk.

La Khatangha, dans le gouvernement de Ienisseïsk; ce fleuve traverse le pays des Samoyèdes, et entre dans un golfe auquel il donne son nom; c'est le plus grand de tous les fleuves qui arrosent ces solitudes boréales.

L'Anabara, dont la principale partie du cours sépare le gouvernement d'Ienisseïsk de la province de Iakoutsk.

L'Olenek traverse la province de Iakoutsk, et, à Oustie Olenskoïe, se jette dans l'Océan-Glacial.

La Lena, un des plus grands fleuves de l'Asie. Il naît dans les montagnes qui bordent la côte occidentale du lac Baïkal, traverse le gouvernement d'Irkoutsk et la province de Iakoutsk, et, après avoir arrosé Kirensk, Olekminsk, Iakoutsk et Jigansk, se jette, par plusieurs embouchures, dans l'Océan-Glacial. Ses principaux affluens à la droite sont : le *Vitim* et l'*Aldan;* ce dernier se distingue par la longueur de son cours ; à la gauche, le *Viloui* se fait remarquer aussi par l'étendue des pays qu'il traverse.

La Iana l'Indighirka et le Kolyma, sont les autres fleuves les plus remarquables de ces solitudes arctiques.

La MER DE BERING reçoit :

L'Anadyr, qui, après avoir traversé le pays des Tchouktchi, se jette dans un golfe auquel il donne son nom.

Le Kamtchatka traverse du sud au nord la péninsule de ce nom, et se rend dans le Grand-Océan qui, dans ces parages, reçoit aussi le nom de mer de Kamtchatka.

La MER CASPIENNE reçoit :

L'Oural, qui est commun à l'Europe et à l'Asie-Russe, et dont le cours a été décrit à la page 520.

L'Iemba, nommé Djem par les Kirghiz, dont il traverse le territoire.

Le Kour, qui prend sa source dans les montagnes sur les confins de l'Arménie, traverse la Géorgie-Ottomane, la partie cédée à la Russie, ainsi que la province de Géorgie, le Karabagh, le Chirvân, et, au-dessous de Salian, se jette dans la mer Caspienne et proprement dans le golfe de Kizil-aghadj. Ses principaux affluens à la droite sont : l'*Aras*, grande rivière qui vient de l'Arménie-Ottomane, traverse l'Arménie-Russe, et, après avoir arrosé le Karabagh, entre dans le Kour qu'elle surpasse pour le volume de ses eaux et pour la longueur de son cours; pendant un espace assez long elle sépare le territoire russe de celui qui est soumis au royaume de Perse. Parmi ses affluens nous nommerons le *Zengan* (Zengue), qui baigne Erivan et lui apporte le tribut des eaux du lac Goukha. Les principaux affluens à la gauche sont : l'*Aragavi* et l'*Alazan*, tous deux dans la Géorgie.

La MER NOIRE reçoit:

Le Rion, si renommé sous le nom de Phase dans la mythologie grecque, par l'expédition des Argonautes. Ce fleuve, que les anciens regardaient à tort comme un des plus grands de l'Asie, prend sa source à l'est du mont Elbrouz, traverse l'Imerethi, sépare la Mingrelie du Gouriel, et, non loin de Poti, entre dans la mer Noire. La *Tskenis-thskali* à la droite, et la *Kwirili* (Quirila) à la gauche, sont ses principaux affluens.

RELIGIONS. Toute la population de cette immense région peut être partagée sous le rapport religieux de la manière suivante : Peuples qui professent le Christianisme; ce sont les plus nombreux; ils se subdivisent en Russes, Cosaques, Géorgiens, etc.; on doit leur adjoindre plusieurs partisans parmi les indigènes de la Sibérie et du Caucase; le plus grand nombre appartient à l'*Eglise grecque orthodoxe;* viennent ensuite les *Arméniens,* appartenant à l'*Eglise arménienne* et les *Chrétiens,* appartenant à d'*autres églises;* cette dernière classe est peu nombreuse et ne comprend que les colons allemands et quelques autres. Peuples qui professent le Mahométisme; ils sont en si grand nombre que sous ce rapport ils viennent immédiatement après les Chrétiens; à cette classe appartiennent presque tous les Turks de la Sibérie, appelés mal à propos *Tatares,* les Boukhares, les Barabinzes, les Koumuk,

les Basians, les Turkomans, les Kirghiz, les Tadjiks ou Persans, les Kizilbach, etc.; mais un grand nombre de ces prétendus musulmans mêlent beaucoup de superstitions au culte de Mahomet. Les peuplades du Caucase et de la Sibérie, dont la religion ne consiste que dans une IDOLATRIE la plus grossière et dans des PRATIQUES SUPERSTITIEUSES; nous citerons entre autres les Iakoutes, les Toungouses, les Samoyèdes, les Tchouktchi, les Kouriliens, les Youkaghires, etc., etc. La RELIGION DE BOUDDHAH tient le quatrième rang; elle compte parmi ses adhérens les Mongols, les Bourèts et les Kalmuks. Enfin le JUDAÏSME, dont le nombre des croyans est très petit dans cette partie de l'empire Russe.

GOUVERNEMENT. Voyez aux pages 524 et 527.

INDUSTRIE. Dans les confins resserrés que nous avons donnés à la Russie d'Asie, l'industrie de cette vaste région se réduit à peu de chose, malgré les grands progrès qu'elle a faits depuis un demi-siècle et surtout depuis trois lustres. Elle consiste principalement dans l'exploitation des mines de l'Oural, de Kolyvan et de Nertchinsk; et dans des manufactures de fer, de cuivre, de cuir, de chagrin, de tapis; des fabriques d'armes, d'émail, de verre, d'ouvrages de porphyre et en jaspe, de sel, de salpêtre, de poix, de colle de poisson et de feutres d'une grandeur considérable. Les villes qui se distinguent le plus par leur industrie sont : *Iekaterinbourg,* dans la partie asiatique du gouvernement de Perm, ensuite *Tobolsk, Irkoutsk, Tomsk, Tiflis, Telminsk, Kasanich,* etc.

COMMERCE. Nous rectifierons avec M. Klaproth deux jugemens erronés que depuis long-temps on porte sur le commerce de l'Asie Russe : on se plaît, généralement parlant, à exagérer l'importance du commerce des pays Caucasiens, tandis qu'on regarde à tort comme bien peu de chose celui de la Sibérie. Le fait est que ce dernier est très important et le devient toujours davantage, tandis que celui de la Région du Caucase est encore peu de chose; et il y a apparence qu'il se passera bien des années avant qu'il acquière toute l'importance et toute l'étendue qu'on lui attribue déjà. Le manque de rivières navigables, puisqu'on ne peut regarder comme telles des fleuves dont la navigation est circonscrite à de petits bateaux, ou à une distance de quelques lieues de leur embouchure; le défaut de routes, le mauvais état de celles qui existent, et les dangers qu'offrent les fréquentes incursions des montagnards sont les principales entraves qui s'opposent au développement et aux progrès du commerce dans cette région. Le climat, les fleuves et le gouvernement font disparaître jusqu'à un certain point ces inconvéniens dans la Sibérie. Dans le commerce de l'Asie Russe on doit distinguer le commerce intérieur avec la Russie Européenne ou la Russie à l'ouest de l'Oural, et le commerce extérieur fait avec la Turquie, la Perse, le Turkestan et l'empire Chinois. La Sibérie envoie à Moscou par Tobolsk, qui est la place principale pour le *commerce intérieur,* ses pelleteries, du fer, des ossemens de mammouths, des dents de morses, et les marchandises qu'elle a reçues des états limitrophes; elle reçoit en échange des objets manufacturés et de luxe, soit russes, soit tirés des pays étrangers. La *foire d'Irbit* dans la partie asiatique du gouvernement de Perm, est la plus riche et la plus importante de toute l'Asie Russe.

Le commerce avec l'empire Chinois se fait par l'intermédiaire de Kiakhta, d'Irkoutsk et de quelques autres villes de la Sibérie. Des pelleteries et quelques objets de moindre importance sont offerts en échange du thé, de la porcelaine, de la soie, du musc, de la rhubarbe, des soieries et des cotonnades des Chinois.

Les marchands du Turkestan ou de la Boukharie vendent aux Russes des peaux frisées, des étoffes en soie et en coton, des pierres précieuses et d'autres objets. *Orenbourg,* que nous regardons comme placée en Europe, est l'entrepôt principal de ce commerce; viennent ensuite *Troïtzkoï* dans la partie asiatique du gouvernement d'Orenbourg, *Petropavlovsk* dans la province d'Omsk et quelques autres villes.

Les relations commerciales avec la Perse se font en partie par terre et en partie à travers la mer Caspienne par le port d'*Astrakhan,* qui appartient à l'Europe, *Bakou* et autres places moins importantes; *Tiflis* en est le grand entrepôt terrestre; vient ensuite *Erivan.* La soie brute qu'on achète aux Persans et le naphte qu'on leur vend sont les deux principaux articles. Les négocians qui font ce commerce par terre sont souvent pillés par les Bachkirs, les Kirghiz et les Lesghis. Le commerce avec la Turquie consiste surtout en échange des produits des

deux pays; *Tiflis*, *Akaltsikhé*, dans la Géorgie, par terre, et *Redout-kaleh*, dans la Mingrelie, par mer, en sont les principaux entrepôts.

Petropavlovsk, dans le Kamtchatka, est le port le plus important pour le commerce qui se fait sur le Grand-Océan; mais il se trouve entre les mains de la Compagnie-Russe d'Amérique, qui en a presque tout le monopole depuis 1821; elle tient des comptoirs à Moscou, Irkoutsk, Iakoutsk, Okhotsk, Kazan, Tomsk et autres villes. Les pelleteries en forment l'article principal.

Outre les places commerçantes que nous venons de nommer, la Russie d'Asie compte aussi parmi les villes qui se distinguent le plus sous ce rapport: *Tomsk*, *Semipolatinoï*, *Gouriev*, *Tumen*, *Tara*, *Krasnoïarsk*, *Ienisseïsh*, *Touroukhansk*, *Okhotsk*, et *Iakoutsk*.

DIVISIONS ADMINISTRATIVES et TOPOGRAPHIE. En rappelant au lecteur ce que nous avons dit aux pages 527 et 528, sur la division de l'empire Russe, nous lui offrons dans le tableau ci-dessous les divisions administratives qui regardent sa partie asiatique, à laquelle appartiennent aussi les parties des gouvernemens d'Orenbourg et de Perm situées à l'est de l'Oural, que, par des motifs déjà indiqués, nous avons décrites dans la Russie d'Europe aux pages 549 et 550. Nous lui rappellerons aussi que tous les pays de la région Caucasienne situés au nord de la crête principale du Caucase doivent, par les motifs exposés aux pages sus-mentionnées, être regardés comme appartenant à l'Europe. Le tableau suivant offre les principales divisions administratives de l'Asie Russe, coordonnées à ses grandes régions géographiques et à leurs principales subdivisions. Pour les chiffres qui indiquent les populations des villes, voyez à la page 530. Mais quelques explications sont nécessaires pour faciliter l'intelligence de ce tableau.

La vaste région que nous nommons *Sibérie* comprend tous les pays qui s'étendent à l'est de la crête principale de l'Oural; elle est subdivisée en quatre gouvernemens, deux provinces et deux districts. Nous avons regardé comme ses dépendances géographiques le Pays des Kirghiz et celui des Tchouktchi. Sous la dénomination de *Région Caucasienne*, nous avons compris tous les pays situés entre la mer Caspienne et la mer Noire, l'Aras, le Kouban et la Kouma; ils forment un grand gouvernement général dont le chef-lieu est à Tiflis. Sous le rapport administratif ce gouvernement est subdivisé en douze provinces et en quelques pays qui ne sont encore que vassaux ou seulement soumis de nom aux Russes. Dans ses limites il embrasse même plusieurs autres pays tout à fait indépendans et même souvent en guerre avec l'empire. Afin d'éviter les répétitions et de conserver, autant que possible, les divisions géographiques qui sont indispensables pour éviter la confusion dans la géographie de cette partie de l'Asie, nous avons mis un astérisque avant tous les noms des chefs-lieux des provinces de la Région Caucasienne, lorsque celles-ci ne sont pas des subdivisions d'une division géographique.

RÉGIONS.	CHEFS-LIEUX, VILLES ET LIEUX LES PLUS REMARQUABLES.
SIBERIE.	
GOUVERNEMENT DE TOBOLSK...	Tobolsk, 25. *Tumen*, 10. *Tourinsk*, 3. *Ialoutorovsk*, 2. *Tara*, 4. *Kourgan*. 2. *Ichim*. 2. *Sourgout*, 0.5. *Berezov*, 0.9. *Pelym*, 0.1. *Les Turks Touralinzes* et autres peuples.
GOUVERNEMENT DE TOMSK.....	Tomsk. 9. *Kaïnsk*, 2. *Zmeïnogorsk* (Smeïnogorsk ou Schlangenberg), 8. *Barnaul*. 9. *Kolyvan*. 0.8. *Tomskoï-Savod*; *Riddersk*; *Sousounsk*; *Bisk*. 2. *Narym*. 0.8. *Kouznetsk*, 2. Les *Turks de Tchoulim*; les *Barabintses*; les *Turks de l'Obi*; les *Ostiakes de l'Obi*. etc.
GOUVERNEMENT DE IENISSEÏSK..	Krasnoïarsk, 4. *Kansk*. 1. *Abakansk*, 2. *Atchinsk*; *Ienisseïsk*, 6. *Touroukhansk*, 0.4. *Minoussinsk*, 1. *Khantanskoie*. Les *Yakoutes* (Iakoutes); les *Toungouses*; les *Ienisseïens*; les *Samoyèder*; les *Katchintses*, etc., etc.
GOUVERNEMENT D'IRKOUTSK....	Irkoutsk, 16. *Selenginsk*; 2. *Kiakhta*; *Nijneï-Oudinsk*, 0.6. *Nertchinsk*, 3. *Nertchinskoï-Zavod*; *Troïtzkosavsk*. 3. *Karensk*, 0.7. *Balagansk*, 0.3, *Barquozin*, 0.2. *Verkneï-Oudinsk*, 3. Les *Bourèts*; les *Mongols-Khalkha*; les *Toungouses*, etc.
PROVINCE D'OMSK...........	Omsk, 7. *Petropavlovsk*. 4, forteresse principale de la ligne d'Ichim et douane importante. *Semipolatinsk*. 4. *Oustkamenogorsk*, 2. *Semiyarsk*, 0.5. Les *Barabintses*; les *Kirghiz*; etc.

RÉGIONS.	CHEFS-LIEUX, VILLES ET LIEUX LES PLUS REMARQUABLES.
PROVINCE D'YAKOUTSK.......	Yakoutsk, 3. *Vilouisk; Olekminsk*, 0.1. *Vilouïsk* ci-devant *Olensk*, 0.5. *Oustie-Olenskoie; Verskhoïansk*, 0.5. *Vitimskoï; Sredne-Kolymsk*, 0.2. *Zachiversk* avec 22 habitans. *Jiqansk* avec 16 habitans. *Nijneï-Kolymsk; Oudskoï*. Les *Yakoutes*; les *Toungouses*; les *Samoyèdes*; les *Youkaghires*. *L'archipel de la Nouvelle-Sibérie*, sans habitans permanens; les îles Kotelnoï et Nouvelle-Sibérie, etc., sont les plus étendues; cet archipel est remarquable par les énormes ossemens fossiles qu'on y trouve.
DISTRICT D'OKHOTSK..........	Okhotsk, 1. *Ijighinsk*, 0.6. *Kamenoï-Ostrog*. Les *Toungouses*; les *Koriëkes*.
DISTRICT DE KAMTCHATKA.....	Petropavlovsk (Avatcha), 1. *Verkhné-Kamtchatsk*, 0.1. *Nijné-Kamtchatsk*, 0.2. *Aklansk*, 0.2. *Botcheretskoï*, 0.1. *Tigilsk*, 0.3. Les *Kamtchadales*; les *Konèghes*; les *Aïnos* ou *Kouriliens*. *L'archipel des Kouriles*, dont la partie au nord du détroit de la Boussole est regardée comme appartenant à la Russie; ses îles principales paraissent être *Paramouchir, Onekotan, Matoua* et *Ouchichir*.
PAYS DE KIRGHIZ............	Ce vaste espace de l'Asie n'offre aucune localité remarquable; il est parcouru dans tous les sens par les nombreux nomades connus sous le nom de *Kirghiz kaïsak de la Horde-Moyenne* et de la *Petite-Horde*, ainsi que par une partie de ceux de la *Grande-Horde*.
PAYS DES TCHOUKTCHI........	Il forme l'extrémité nord-est de l'Asie, et ses habitans, les *Tchouktchi* et quelques faibles tribus de *Koriëkes*, parcourent en tous sens ces horribles solitudes, où ils conservent encore leur indépendance. L'île de *St-Laurent* ou *Tchouakak*, habitée par les *Tchouakak*, peut, à cause de son voisinage, être regardée comme une dépendance géographique de cette contrée.
RÉGION CAUCASIENNE.	
GÉORGIE..................	TIFLIS, 17. *Douchethi*, 1. *Gori*, 3. *Ilisavetpol* (Elisabethpol; Gandjah), 11. *Telavi*, 2. *Signakh*, 3. *Tchari* ou *Djari*, chef-lieu du territoire d'une tribu de *Lesghis*, que le comte Paskewitch a soumis entièrement.
CHIRVAN..................	* Bakou; *Vieux-Chamakhi, *Nouveau-Chamakhi; Fit-tagh; Salian; *Nouchi; Cheki; *Chouchi*, dans le ci-devant khanat de Karabagh; le *Mogan; Astara*, dans le khanat de Talichâh; *Lenkoran*.
ARMÉNIE..................	Erivan; *Edjmiadzin; Nakhchivan; Abassabad; Ardabad*.
GÉORGIE OTTOMANE.	Akhal-tsikhe; *Akhalkalaki*.
IMERETHI..................	Khouthaïssi; *Oni*, dans le Ratcha; *Koteri; Bagdad*. Dans la Mingrelie : *Zombidi; Redout-Kaleh; Anaklia*. Dans le Ghouria : *Diditsikhe; Pothi* (Poti); *Bedoute St-Nicolas*. Dans la Grande-Abasie : *Soouksou; Sokoumkaleh; Pitzounda; Anapa*.
PAYS DES MONTAGNES........	Vladikavkas; *Dariel; Kazbek*. Le *Pays des Ossethes* (Ossetes). La *Circassie*, subdivisée en *Grande-Kabarda* et *Petite-Kabarda*. La *Petite-Abasie*, dans le bassin de la Haute-Kouma et dans celui du Kouban; le *Pays des Souanes*, au nord de la Mingrelie; le *Pays des Bassians*, situé entre ceux des Ossetes et des Souanes; le *Pays des Mitsdjeghi* ou *Kistes*; le *Pays des Koumuk*, le long de la Soundja, de l'Aksaï et du Koï-sou inférieurs, où se trouve *Enderi* (Audreïef; Andreïeva); le *Pays des Lesghis*, entre le Koï-sou, l'Alazani et les plaines qui bordent la mer Caspienne; on y trouve *Khoundzakh, Chahar, Akoucha, Koubitchi*.
DAGHESTAN................	* Kouba; *Nouveau-Kouba; Koura; Antzoug; Yarsi* (Ersi); **Derbend; Barchly; Kaïa-kend; Kara-Gourich; Tarkou, Karaboudakh, Kazanich*.
PROVINCE DU CAUCASE........	Stavropol, 3. *Piatigorsk. Gheorghievsk*, 1. *Konstantinogorsk; Pokoivchi*, résidence de Mengli-Ghireï, khan des Nogaïs; *Karas; Kizliar*, 9. *Mozdok*, 4. *Alexandrovsk*, 0.7. *Vladikavkas*, regardée comme le chef-lieu du Pays des Montagnes, 4. Voyez cette division ci-dessus.

Tobolsk, chef-lieu du gouvernement de ce nom, autrefois capitale de toute la Sibérie et maintenant résidence du gouverneur général de la Sibérie-Occidentale, qui étend sa juridiction sur le gouvernement de Tomsk et sur la province d'Omsk. Elle est située sur la rive droite de l'Irtyche près de son confluent avec le Tobol, et se divise en *Ville-haute* et *Ville-basse;* celle-ci est souvent exposée aux inondations. Les deux villes prises ensemble occupent un grand espace; la plupart des maisons sont en bois comme dans les autres villes de la Sibérie. Les rues sont en général larges et bien alignées; elles ne sont point pavées, mais, comme dans beaucoup d'autres villes de cette contrée, elles sont couvertes d'un plancher élevé et très solide. Les Turks, improprement appelés *Tatares* par les Russes, forment presque un cinquième de la population, et les Boukhares y sont aussi très nombreux; ces derniers font la plus grande partie de son commerce, qui est fort important et fort étendu. Le négoce des marchandises russes et autres venant de l'Europe se fait presque toujours au printemps, lorsque les fleuves, libres de glace, laissent aux négocians russes la faculté de s'avancer jusqu'aux autres villes de la Sibérie. En revanche il revient de ces villes à Tobolsk, et principalement d'Irkoutsk et des frontières de la Chine, vers la fin de l'été, des bateaux chargés de poisson et de diverses marchandises de Sibérie et de Chine, dont la plus grande partie est transportée en Russie, l'hiver, par le traînage. Il arrive aussi en cette ville, au commencement de l'hiver, des caravanes de Kalmuks et de Boukhares, que leur commerce y retient pendant toute cette saison. On doit ajouter qu'elle est aussi l'entrepôt principal des pelleteries de la couronne. Tobolsk est le siége d'un archevêché russe, et possède une *imprimerie,* un *théâtre,* un *séminaire* avec sept professeurs, un *gymnase* et d'autres écoles. Ses tanneries, ses fabriques de savon et sa fabrique d'instrumens de chirurgie pour l'armée et pour la flotte, sont les branches principales de son industrie.

Irkoutsk, chef-lieu du gouvernement de ce nom et résidence du gouverneur général de la Sibérie-Orientale, qui étend sa juridiction sur le gouvernement de Ienisseïsk, sur la province de Yakoutsk et sur les districts d'Okhotsk et du Kamtchatka. C'est une assez grande ville, bien bâtie, quoique presque tous ses édifices soient en bois; elle est située sur la droite de l'Angara, qui en ce lieu est extrêmement large et rapide. Son vaste *bazar* construit en pierre nous paraît être son plus bel édifice. Irkoutsk est le siége d'un évêché russe. Les progrès faits par l'agriculture et l'industrie ont beaucoup embelli ses environs; malgré sa position orientale et la rigueur de son climat, qui a cependant été beaucoup exagérée, Irkoutsk offre presque toutes les ressources des villes européennes du troisième ordre; elle a un *gymnase* avec une *bibliothèque* assez considérable pour cette localité, une *école de navigation*, plusieurs *écoles élémentaires,* une *typographie,* un *théâtre* et autres établissemens. Les fabriques de draps, de savon, de toile, de chapeaux, de maroquins, et les tanneries fournissent les principaux produits de son industrie. La Compagnie-Russe d'Amérique a un comptoir considérable et de vastes magasins dans cette ville, où se font les assortimens des pelleteries de la côte nord-ouest d'Amérique et des parties septentrionales de la Sibérie; on peut aussi la regarder comme le grand entrepôt du commerce que la Russie fait avec la Chine. Malgré l'évaluation de l'Annuaire de St-Pétersbourg, qui ne lui accorde que 16,000 habitans, appuyé sur plusieurs faits incontestables, nous croyons que sa population ne saurait être estimée au-dessous de 25,000 âmes.

A environ 35 milles d'Irkoutsk on trouve: Telminsk, grand et beau village, avec plusieurs édifices très étendus et construits en pierre; ce sont des manufactures de drap, de verre, de toile et de papier. On s'y sert des machines anglaises pour filer; une seule a été achetée comme modèle en Angleterre; toutes les autres ont été établies dans l'endroit même. La verrerie, dont les produits étaient autrefois de mauvaise qualité, fournit à présent un beau verre et même du cristal qu'on y taille et polit avec goût. Presqu'à égale distance, on trouve le vaste Lac Baïakal nommé aussi mer Sainte (*Sviatoï more* en russe), objet d'une vénération profonde pour les indigènes des environs. C'est une des nappes d'eau les plus remarquables du globe, par son étendue, par la beauté romantique de ses environs, par la Selenga qui la traverse, et qu'on peut regarder comme le *plus grand fleuve de tout l'Ancien Continent*, par la grande transparence de ses eaux, par ses phoques et ses veaux marins, dont la pêche procure des bénéfices considérables, par ses crues périodiques, qui ressemblent assez au flux et reflux de la mer, par la fréquence de ses terribles tempêtes et par d'autres

phénomènes naturels. Beaucoup plus loin et dans un rayon de 150 milles on trouve: VERKNEÏ-OUDINSK, jolie petite ville, bâtie sur la rive droite de la Selenga, importante par son commerce florissant et sa population; SELINGINSK, d'où partent les caravanes qui vont à Kiakhta pour commercer, et où se trouve, selon Cochrane, un établissement de missionnaires anglais, qui, malgré leurs travaux jusqu'en 1820, n'avaient pu parvenir à convertir un seul individu. KIAKHTA, petite ville, bien bâtie, située sur la frontière de l'empire Russe, vis-à-vis de Maïmatchin, qui appartient à l'empire Chinois; elle est très importante, étant le seul point de réunion pour tout le commerce que font entre eux ces deux empires et qui a tant contribué aux progrès de la civilisation et de la culture que l'on remarque en Sibérie; il est purement d'échange; la principale foire s'y tient au mois de décembre; un grand nombre de marchands s'y rendent de toutes les parties de la Russie, et on y fait des affaires pour la valeur de 8 à 10 millions de francs. On doit ajouter que plusieurs négocians russes de Kiakhta possèdent des capitaux immenses.

TIFLIS, bâtie en partie le long du Kour et en partie sur une montagne, chef-lieu de la province de Géorgie, jadis capitale du royaume de ce nom et maintenant résidence du gouverneur général de toute la Région du Caucase, d'un archevêque géorgien et d'un archevêque arménien. Détruite en 1796 par Agha Mohammed-khan, elle a été reconstruite lentement avec beaucoup de goût. Cependant la ville ancienne est mal bâtie, malpropre et a des rues étroites et irrégulières. Les maisons des plus riches habitans ont seules des fenêtres vitrées; dans les autres les carreaux sont remplacés par des feuilles de papier quelquefois huilé. Dans la Ville-Nouvelle, au contraire, on voit des rues larges, de belles places, de grandes casernes, des hôpitaux assez bien entretenus, de vastes caravanserais et de beaux et grands édifices pour loger le gouverneur et les administrations. La plupart de ces constructions ont été faites pendant l'administration du général Yermolof. Parmi les anciens édifices, la *cathédrale* est remarquable par son antiquité, son étendue et son architecture. Tiflis possède un *gymnase*, un *séminaire* et plusieurs écoles; on y publie quatre *gazettes*, une en russe, une en géorgien et les deux autres en arménien et en persan; dans sa banlieue se trouve un assez beau *jardin botanique*. Le gouvernement y a fondé depuis quelque temps, une *société pour l'encouragement de l'agriculture, de l'industrie et du commerce dans les pays transcaucasiens*; il y a des mahométans qui en sont membres. Ses *bains sulfureux*, son industrie et son commerce y attirent un grand nombre d'étrangers; nous rappellerons même que depuis quelques années cette ville est devenue le passage ordinaire d'un grand nombre d'Anglais qui viennent de l'Inde en Europe à travers la Perse et la Russie; ils s'embarquent à Bombay et arrivent en quinze ou vingt jours à Bender-Bouchehr sur le golfe Persique, d'où en six semaines ils se rendent à Tiflis. Cette ville jouit du droit de franchise que lui a accordé l'empereur Alexandre. Avant les ravages qu'y a faits le choléra-morbus, sa population pouvait s'élever à 30,000 âmes, en y comprenant sa nombreuse garnison.

Nous signalerons à l'attention du lecteur quelques autres villes qui, malgré leur médiocre étendue et même leur petitesse extrême, sont remarquables sous plusieurs rapports; nous les classerons d'après les divisions administratives où elles sont situées.

Dans le GOUVERNEMENT DE TOBOLSK: TUMEN, ville de médiocre étendue, importante par son industrie et la seconde de tout le gouvernement pour la population: TARA, plus petite, mais mieux bâtie, industrieuse et commerçante; TOURINSK, assez florissante. Dans toutes les villes que nous venons de mentionner, une partie principale de la population se compose de peuples turks et de Boukhares que nous avons vus être d'origine persane. BEREZOV et PELYM, misérables petits endroits, que nous signalons comme d'horribles *lieux d'exil*; c'est dans le premier que, en 1731, mourut exilé le fameux prince de Mentsikov. Nous ajouterons que c'est à l'est de Tara que commence le *steppe de Barabra*, vaste plaine remplie de marécages, qui pour la plupart sont des restes d'anciens lacs desséchés, et n'offrent en été que de maigres pâturages. Les Barabi (Barabra), tribu turque qui y vivait autrefois de la chasse, se sont retirés, dit M. Erman, plus au nord; des villages tout neufs, construits par des exilés, et des champs cultivés tout autour attestent déjà les premiers pas de la civilisation dans ces tristes solitudes, partagées maintenant entre ce gouvernement et celui de Tomsk.

Dans le GOUVERNEMENT DE TOMSK: TOMSK, belle ville, située sur la grande route qui mène à la frontière chinoise, ce qui la rend très commerçante; on y trouve beaucoup de tanneries de cuir de Russie et des imprimeries sur étoffes, entretenues surtout par des Turks, qui forment une partie considérable de sa population. KOLYVAN (autrefois *Tchaousk*), gros village, bien bâti; Demidov y ayant établi en 1725 la première usine de l'Altaï, toutes les mines et les usines de la contrée ont été comprises dans la suite sous le nom de Kolyvan, quoique, dit M. Ledebour, il n'y ait plus d'usine; mais on y trouve une grande *manufacture d'ouvra-*

ges en porphyre et en jaspe, tels que colonnes, vases, chambranles, etc., dans laquelle travaillent ordinairement 300 ouvriers. M. Ledebour y vit façonner deux colonnes de jaspe vert et blanc, de 9 pieds 4 pouces et demi de haut, et un grand vase en forme de coupe, de 8 pieds 8 pouces de diamètre; un beau bas-relief en jaspe jaune-clair, auquel on avait travaillé trois ans, était achevé. Dans une forge voisine on fabrique les instrumens nécessaires aux ouvriers. ZMEÏNOGORSK en allemand *Schlangenberg*, montagne des serpens), située au pied du mont Altaï, et presque entièrement habitée par des fonctionnaires et des ouvriers employés aux *mines d'argent;* selon M. Ledebour elle ne donne plus que 80 pouds par an au lieu des 600 qu'elle donnait autrefois. L'intérieur de ces mines présente un labyrinthe de galeries en partie soutenues par de la charpente et des murs, et en partie taillées dans le roc; des eaux souterraines mettent en mouvement d'énormes roues qui servent à élever le minerai. BARNAUL, ville régulièrement bâtie, siége de la chancellerie supérieure de toutes les mines de l'Altaï; depuis 1817 les mines qui en dépendent doivent livrer annuellement un millier de pouds d'argent. On y a élevé un *obélisque* en granit de 100 pieds de haut pour célébrer la fête séculaire de la fondation des usines de Kolyvan. RIDDERSK, gros village, qui n'a d'autres habitans que les ouvriers employés à ses riches *mines d'argent*. KHAKOV, autre gros village, remarquable par la *mine d'argent* découverte en 1811 et regardée comme la plus riche du district de Kolyvan. SOUSOUN, gros village, important par ses grandes forges de cuivre, de plomb et par son *hôtel des monnaies* où l'on frappe annuellement pour la valeur d'environ un million de francs en pièces de cuivre.

Dans le GOUVERNEMENT DE IENISSEISK: KRASNOÏARSK, chef-lieu de ce nouveau gouvernement, jolie petite ville, qui depuis 1822 a pris beaucoup d'accroissement. Depuis l'administration de M. Stephanov et la fondation du *gymnase*, de la *société poétique et littéraire* qui publie l'*Almanach du Iénisseï*, et d'autres établissemens littéraires, on peut même dire qu'elle est devenue un foyer de lumières pour la Sibérie-Centrale. Ses alentours, dit M. Erman, sont de toute beauté. IENISSEÏSK, regardée à tort dans tous les ouvrages de géographie, même les plus récens, comme la capitale de ce gouvernement, en est cependant la ville la plus importante sous presque tous les rapports; le commerce y a même assez d'activité, en raison des relations intimes qu'entretiennent ses habitans avec Irkoutsk, Kiakhta et Irbit. TOUROUKHANSK, presque sous le cercle polaire, petite ville, dont les géographes continuent encore à exagérer l'importance commerciale et la population, quoique des renseignemens publiés depuis quelques années s'accordent à diminuer l'une et l'autre. ABAKANSK, misérable endroit, près du Iéniseï, que nous citons pour mentionner la *montagne d'Isik*, située dans ses environs et remarquable par d'anciens tombeaux qu'on y a découverts, renfermant des ornemens d'or et d'argent, et sur laquelle on voit des statues d'hommes hautes de 7 à 9 pieds et chargées de sculptures extraordinaires. Ces contrées, d'une civilisation encore si peu avancée, paraissent avoir jadis été occupées par un peuple qui avait l'usage de l'écriture et des arts. Aux environs de la ville d'Abakanskoï, vers les bords du Iénisseï, ainsi que dans les provinces voisines, on remarque des *tombes* en pierre et des *collines factices* voûtées en dedans, dans lesquelles se trouvent à côté des squelettes et des cendres des morts, des ustensiles en bois et en bronze, des ornemens d'or et d'argent, des figures en métal ou en pierre. Il paraît que les nomades de la Tartarie, par un usage analogue à celui des anciens Etrusques, avaient l'habitude de se faire enterrer avec leurs bijoux et ce qu'ils possédaient de plus précieux. Pallas, Strahlenberg et d'autres voyageurs, ont fait connaître plusieurs de ces objets, et M. Klaproth a publié un mémoire important à leur occasion. Malheureusement il n'a pas été jusqu'ici possible de lire les *inscriptions* qui les accompagnent. Les seuls monumens dont il soit possible de fixer l'origine sont ceux qui portent des *inscriptions arabes*. Ces monumens, qui se trouvent aussi dans plusieurs localités le long du Volga, consistent en lampes de terre, en miroirs de bronze, etc. Plusieurs de ces miroirs sont conservés à Saint-Pétersbourg, etc. Les uns sont ronds, les autres sont carrés; les uns ont un manche pour être tenus à la main; les autres consistent dans un simple disque; quelques-uns ont par derrière une espèce de main où de belière, où l'on passait un cordon afin de les pendre à un mur; les autres ont un simple trou qui suffisait pour la même destination. Ce que ces miroirs offrent de plus curieux, sont les figures d'animaux réels ou fantastiques, et les inscriptions placées par derrière. Nous ajouterons que ces miroirs, qui ont été l'objet de curieux éclaircissemens de la part de MM. Fraehn et Reinaud, paraissent avoir servi quelquefois de talismans et de décorations militaires. KHATANSKOÏE, autre misérable endroit, sur la Khatanga, remarquable par la haute latitude à laquelle il est situé.

Dans le GOUVERNEMENT D'IRKOUTSK : NERTCHINSK, petite ville, au milieu d'une contrée sauvage et aride, mais chef-lieu d'un district riche en mines d'argent et de plomb. NERTCHINSKOÏ-ZAVOD qui nous paraît être le BOLCHOÏ-ZAVOD de Cochrane, petite ville, située dans une contrée pittoresque, et remarquable par ses *mines d'argent* et de *plomb* exploitées en grande partie par les exilés dont ce lieu est une des principales stations, surtout pour les condamnés d'une condition élevée. Le produit de ces mines a beaucoup diminué. BARGOUSIN, remarquable par ses sources thermales et les lacs amers de ses environs, d'où l'on tire le *sel purgatif de Sibérie*.

Dans la PROVINCE D'OMSK : OMSK, petite ville, assez bien bâtie et bien fortifiée, chef-lieu de cette province et résidence du général chargé de garder la frontière de l'empire contre les Kirghiz kaïsak. PETROPAVLOVSK, forteresse principale de la ligne militaire d'Ichim; elle est aussi importante

par sa douane. Boukhtarminskaïa, petite forteresse, sur l'Irtyche, dans un des sites, dit M. Cochrane, les plus romantiques du globe, remarquable par le voisinage de la frontière chinoise.

Dans la PROVINCE DE IAKOUTSK, dont la surface est plus d'un tiers de celle de l'Europe, quoique sa population soit au-dessous de 140,000 habitans, on trouve : Iakoutsk, chef-lieu de cette province et *rendez-vous de tous les chasseurs* qui y apportent les fourrures des animaux qu'ils ont tués le long de la Lena, de la Yana, de l'Ingoda et d'autres fleuves. La Compagnie Américaine y a un comptoir. Il s'y tient en décembre, juin, juillet et août des *foires* assez considérables, qui sont fréquentées même par des marchands grecs de la ville de Nechin dans la Russie d'Europe. Oustie-Olenskoïe, misérable petit endroit à l'embouchure de l'Olenek, remarquable en ce qu'on pourrait le regarder comme le *village le plus septentrional de l'Ancien Continent*. Zachiversk, avec 22 habitans, et Jigansk, avec 16 seulement, que nous nommons pour signaler la petitesse de lieux que les cartes représentent comme très importans. Nous rappellerons que c'est sur les bords du Vitim, un des affluens à la droite de la Lena, qui pendant une partie considérable de son cours sépare cette province du gouvernement d'Irkoutsk, qu'on trouve les *plus belles zibelines* de tout le globe; que c'est près de l'embouchure de la Lena que M. Adams vit non-seulement un squelette, mais le *cadavre d'un mammouth*, qui, enfoui sous une couche de terre congelée, avait conservé parfaitement toutes ses parties molles et la peau et le poil dont il était recouvert: et que les bords du Viloui offrirent le *cadavre* bien conservé d'*un rhinocéros;* ces deux faits, dont on ne peut contester l'exactitude, sont rangés parmi les plus extraordinaires de la géographie physique; ils ont exercé la sagacité de MM. Cuvier, Humboldt et autres savans naturalistes, et suffiraient seuls pour donner une grande importance géographique à ces vastes et tristes solitudes.

Dans le DISTRICT D'OKHOTSK : Okhotsk, chef-lieu du district de ce nom, petite ville avec un mauvais port sur la mer d'Okhotsk, mais très commerçante par rapport aux vastes solitudes au milieu desquelles elle est située. Okhotsk est l'entrepôt de la Compagnie Américaine et le passage ordinaire de ceux qui vont au Kamtchatka; il y a des petits chantiers, où l'on construit et radoube les vaisseaux destinés aux commerce de la côte Nord-Ouest d'Amérique.

Dans le DISTRICT DU KAMTCHATKA : Petropavlovsk (Avatcha; Petropavloskaia), jolie petite ville, chef-lieu de ce district, très importante par son port, un des plus beaux de toute la côte orientale de l'Asie, et remarquable par le voisinage d'un terrible volcan. On remarque dans cette partie du Kamtchatka ainsi que dans plusieurs autres, un nombre considérable de *digues* et de *levées* en terre et en maçonnerie. Ces ouvrages, dit M. Dobell, prouvent que le pays était autrefois habité par une population beaucoup plus nombreuse et plus avancée dans la civilisation que celle qui l'occupe aujourd'hui. Malgré les traces évidentes de l'art, les habitans croient que ces travaux sont l'ouvrage de la nature : jusqu'ici l'on n'a recueilli aucune donnée sur l'époque de leur construction. Verkhni-Kamtchatsk (Haut-Kamtchatsk) et Nijni-Kamtchatsk (Bas-Kamtchatsk), misérables petites villes, remarquables par le voisinage des volcans qui se trouvent sur leurs territoires; l'immense *Klioutchi*, que nous avons rangé parmi les plus hauts pics de l'Asie est près du village de *Klioutschevskaïa*. Nous nommerons encore : Bolcheretsk, misérable petite ville, importante par son port et remarquable par une espèce de *poste aux chiens* entretenue par ses habitans; ces animaux leur procurent un bénéfice considérable, étant les seules bêtes employées pour le transport des marchandises et des hommes dans la péninsule. L'expérience a prouvé que ces singuliers attelages sont préférables à ceux du renne qui ne supporte pas la fatigue et qui demande beaucoup de soins et de repos. Les chiens font faire à un *kibitka* de 48 à 50 verstes par jour, quelle que soit la longueur du voyage; ils en peuvent faire le double si cela est nécessaire; mais lorsqu'ils sentent les ours ou les rennes, ils s'élancent sur leur piste sans que rien puisse les arrêter. On les nourrit de poissons secs, et ils supportent facilement la faim et la fatigue.

Dans la RÉGION DU CAUCASE, nous nommerons au moins les villes et les lieux suivans, en les classant d'après les provinces ou pays où on les trouve : dans la *Géorgie :* Mtskhetha, sur la rive gauche du Kour, à environ 10 milles au nord de Tiflis. C'est une des plus anciennes villes de l'Asie, mais presque entièrement ruinée, à l'exception de la forteresse qui en occupait le centre et qui est encore assez bien conservée. Mtskhetha a été la capitale du royaume de Géorgie jusqu'en 469 de l'ère vulgaire. L'étendue de ses ruines fait présumer qu'elle devait être très grande. On voit encore la *cathédrale*, remarquable par son antiquité et par la beauté de ses sculptures. On doit aussi citer le *pont* sur le Kour, restauré il y a plusieurs années par les Russes; on attribue sa construction à Pompée. M. Gamba accorde 200 familles à cette ville ruinée. Elisavetpol, autrefois capitale du khanat de Gandjah, ville très déchue, quoique encore la plus peuplée de la province après Tiflis; on lui accorde 12,000 habitans. Dans ses environs immédiats on voit d'*immenses ruines*, dont quelques-unes sont en pierres, d'autres en briques liées entre elles avec du ciment; on y découvre de temps en temps des médailles perses, parthes, sassanides, grecques et romaines; et l'on y voit deux villages bâtis il y a quelques années par des *colons allemands*. Plus loin sont situées des *mines de fer* et une d'*alun;* cette dernière est d'une excellente qualité; enfin la *colonne de Chamkhor*, qui nous paraît être le monument le plus curieux de cette région; on ne connaît pas positivement l'usage auquel il servait primitivement; les mollahs en ont fait usage pour appeler les musulmans à la prière; on ne connaît pas non plus son origine qui paraît se perdre dans

la nuit des temps; on l'attribue à Alexandre-le-Grand. Un escalier en spirale, assez large pour deux hommes de front, mais très dégradé, conduisait à une galerie qui régnait extérieurement autour de la colonne; sa base est carrée, a 15 pieds de largeur à chaque face et 12 pieds de hauteur; la colonne en a environ autant de diamètre; tout le monument est construit en briques rouges, posées de la manière la plus régulière par assises, et peut avoir 180 pieds de haut. Des ruines plus ou moins considérables l'environnent et attestent l'existence d'une population riche et puissante établie jadis dans ces solitudes parcourues, pendant l'hiver seulement, par quelques nomades.

Dans le *Chirvân:* Vieux-Chamakhi, chef-lieu de la province de Chirvân, et autrefois du khanat de Chamakhi. Après avoir été pendant plusieurs siècles une des villes les plus populeuses et les plus florissantes de cette région, elle fut en grande partie détruite par Pierre-le-Grand, et ensuite entièrement abandonnée; mais la beauté de sa situation et ses restes encore imposans ont engagé le gouverneur-général Yermolof à réparer ses murailles, ses bazars et plusieurs de ses anciens bâtimens; ses rues ne sont déjà plus désertes, ses caravansérais se remplissent de marchandises, et les 30,000 habitans du Nouveau-Chamakhi, que le dernier khan avait forcés de se retirer dans la forteresse de Fit-tag, sont déjà en partie établis dans cet ancien entrepôt du commerce de l'Orient. Salian, petite ville, importante par sa riche pêche. Bakou, petite ville, autrefois capitale du khanat, et aujourd'hui de la province de ce nom; elle est très importante par la riche pêche de phoques qu'on fait dans ces parages, par la grande quantité de soie et de safran qu'on recueille dans son petit territoire, ainsi que par son port, qui, bien que médiocrement bon, est cependant le plus fréquenté de la mer Caspienne. Dans les environs de Bakou on trouve: les célèbres *puits de naphte*, dont l'abondant produit est une des branches principales du revenu de cette riche province; et *Artech-gah* (endroit du feu), un des *sanctuaires guèbres* les plus anciens et les plus célèbres de l'Asie; c'est un emplacement assez considérable, entouré de murs crénelés. Au milieu de la cour s'élève un autel, où l'on monte par plusieurs degrés; à chaque coin on voit une cheminée quadrangulaire entièrement fermée et haute d'environ 25 pieds; la flamme produite par le gaz dépasse de deux à trois pieds le sommet de ces cheminées, qui reproduisent dans ce temple le phénomène qu'offrent dans les Apennins les feux de Pietramala et de Barigazzo. Au centre de l'autel, et presque à fleur de terre, on a établi un foyer dont la flamme sort également sans interruption. Une vingtaine de cellules sont adossées aux murs de cette enceinte sacrée; quelques-unes sont habitées par des Hindous, les autres par des Parsi ou descendans des anciens Guèbres. Non loin se trouvent des *volcans vaseux*, semblables à ceux de Macalouba en Sicile, et de Taman dans le territoire des Cosaques de la mer Noire. Noucha et Choucha, petites villes chefs-lieux des provinces de leur nom. On doit citer encore le Mogan, vaste plaine située entre le Kour et la mer Caspienne; elle est couverte d'herbages très hauts et infestée de serpens de 8 à 10 pieds de long, qui, comme au temps de Pompée, rendent son trajet très difficile.

Dans l'*Arménie*, enlevée depuis plusieurs années à la Perse: Erivan, ville de médiocre étendue, mais importante par sa forte citadelle; on lui accorde 14,000 habitans. Dans ses environs on trouve le célèbre *couvent d'Etchmiadzin* (*Utch kilisseh* ou *Trois églises* des Turks); cet ancien chef-lieu de la religion arménienne a beaucoup souffert dans les dernières guerres entre les Russes et les Persans; il est probable que le patriarche et ses prêtres, qui s'étaient réfugiés sur le territoire russe, seront rentrés dans leur résidence après la cession définitive de ces pays à la Russie. Nakhtchivan, une des plus anciennes villes de l'Arménie, autrefois très grande et florissante, mais réduite maintenant, selon M. Kotzebue, à environ un millier de maisons.

Dans la partie de la *Géorgie* ci-devant *Ottomane* (pachalik de Tchildir), cédée il a quelques années à la Russie: Akhaltsikhe (*Akiskha* des Turks), assez grande ville, importante par ses fortifications, et remarquable par la belle *mosquée d'Ahmed*, construite sur le modèle de celle de Ste-Sophie, par le *collége* qui y est annexé et la *bibliothèque* qui en dépend, regardée comme une des plus belles de l'Orient; les Russes en ont enlevé 300 ouvrages pour enrichir leurs collections de St-Pétersbourg. Quoique M. Dupré, cité par M. Gamba, lui accorde 40,000 habitans, nous croyons que sa population n'arrive pas même à la moitié de ce nombre.

Dans l'*Imerethi*, K'houthaïssi (Kotatis), sur le Rioni, petite ville assez commerçante, autrefois capitale du royaume d'Imerethi et à présent de la province de ce nom. Dans son voisinage on voit les ruines de l'ancienne ville, remarquable surtout par les débris de son antique *cathédrale* et par ses épaisses *murailles* encore en assez bon état. K'houthaïssi est la résidence d'un gouverneur qui étend sa juridiction non-seulement sur tout l'Imerethi, mais sur la Mingrelie, le Ghouria, la Grande-Abasie et toutes les places et les forts où les Russes tiennent garnison. Oni, petit bourg, que nous nommons pour signaler à l'attention du lecteur une des parties les plus curieuses de cette région; nous voulons parler du district montueux de Ratcha; ce beau pays, presque désert, abonde en mines d'argent, de cuivre et de fer. L'air y est pur et le climat très salubre, chose rare dans toute la Région du Caucase. Son sol est parsemé de ruines, de forteresses et de tours; on y trouve fréquemment des médailles grecques, sassanides et quelques-unes en caractères inconnus. Zougdidi, misérable bourg, où réside le *dadïan* ou prince de la *Mingrelie*. Ce prince, dit M. Klaproth, accompagné de sa cour, va souvent d'un bourg à l'autre, et y reste aussi long-temps qu'il y trouve des vivres, du vin et des poules; quand tout est consommé, il plie bagage et gagne un autre endroit; la pauvreté de la cour est si grande que personne n'y

possède assez d'argent pour échanger un ducat turk de la valeur de 8 francs. Redout-kaléh, petite ville fortifiée, avec un port, qui est le plus fréquenté sur cette côte. Diditsikhe, autre petite ville, résidence du prince du Ghouria. Redoute St-Nicolas, Pothi et Anaklia, petites forteresses maritimes; celle de Pothi commande la navigation du Phase, et a été, avec Anaklia et Anapa, un des sujets principaux de la dernière guerre entre la Russie et la Porte.

Sokhoum-kaléh, petite ville très déchue dont les fortifications tombent en ruines, située sur la mer Noire dans la Grande-Abasie, importante par sa belle baie. Les vestiges d'anciennes *fortifications* et de *murailles* trouvées à *Iskouriah*, viennent à l'appui des savans qui placent dans ces parages le port de Dioscurias, une des villes les plus commerçantes de l'antiquité. Pline dit qu'on y voyait des marchands de 300 langues différentes, et que lorsque les Romains y eurent établi leur domination, les affaires s'y traitaient par l'entremise de 130 interprètes. C'est ordinairement dans la rade de Sokhoum-kaléh et quelquefois dans celle de Redout-kaléh que stationne l'escadre russe qui parcourt la côte de la Grande-Abasie et de la Mingrelie, pour protéger les navires marchands contre les attaques des Abases et de Circassiens. Ces peuples se sont de temps immémorial livrés à la *piraterie* et aux brigandages. Heureusement pour le commerce ils sont peu redoutables sur mer, parce qu'ils n'ont que des bateaux à rames et pas un canon. Nous rappellerons à ce propos que les bateaux de ces corsaires sont parfaitement semblables au *cameræ* de leurs ancêtres; vingt-quatre rameurs y sont placés à l'aise; mais, comme à présent ils s'éloignent peu de la côte et ne sortent d'ordinaire que par un beau temps, ils ne font plus usage d'un petit toit incliné pour se mettre à l'abri des vagues dans les tempêtes violentes. C'est sur de semblables barques que les Goths, fixés dans le IIIe siècle en Crimée, débarquèrent en Asie. Nous rappellerons que beaucoup de jeunes Abases allaient autrefois en Egypte et s'y vendaient comme esclaves aux Mameluks, servant ainsi à recruter cette terrible aristocratie militaire qui a dominé d'une manière si tyrannique et pendant si long-temps sur cette région célèbre.

Dans le *Pays des Montagnes*, on ne trouve que très peu de villes; encore sont-elles toutes d'une médiocre étendue, ou très petites. Nous en décrirons quelques-unes ainsi que les territoires qui appartiennent aux principaux peuples de cette vaste partie de la Région du Caucase, que le savant Hassel, suivi de tous les géographes, appelle improprement *Circassie*. Nous avons préféré la dénomination que lui donnent les géographes russes et qui a été adoptée par M. Klaproth. Cette contrée est occupée par des peuplades presque toutes indépendantes de fait. Les Russes n'y possèdent réellement qu'une petite bande, sur laquelle passe la route militaire qui de Mozdok mène à Tiflis, à travers la fameuse gorge de Dariel. Vladiskavkas, qui dépend du gouverneur de la province du Caucase, est la forteresse principale sur cette route, et en même temps l'endroit le plus remarquable; on pourrait la regarder comme le chef-lieu de cette division. Voici les lieux, les pays et les peuples les plus remarquables qu'elle comprend: Dariel, petite forteresse, qui donne le nom au fameux défilé connu anciennement sous le nom de *Porte-Caspienne;* il faut le traverser pour aller de Mozdok à Tiflis. Kazbek, résidence d'un chef géorgien qui commande aux Ossètes de la vallée du Terek, depuis Dariel jusqu'à Kaïchaour; il progeté les convois russes contre les attaques des montagnards, moyennant le paiement d'une somme convenue avec le gouverneur de Vladikavkas. D'autres Ossètes sont tout-à-fait indépendans et même ennemis des Russes. Ce sont, dit M. Klaproth, les descendans des *Sarmates-Mèdes* des anciens et les restes des *Alains* et des *Azes* du moyen-âge.

La Circassie est divisée en *Grande-Kabarda*, située dans le bassin du Kouban, et *Petite-Kabarda*, dans la partie moyenne de celui du Terek; elles sont habitées par les *Circassiens*, dont les femmes sont regardées comme les plus belles de toute la Région du Caucase. Ce peuple forme une république aristocratique militaire, redoutable aux Russes par ses fréquentes incursions sur leur territoire. Le Pays des Mitsdjeghi, dont les sauvages habitans, surtout ceux nommés *Tchetchentses*, sont des brigands encore plus déterminés que les Lesghis; c'est principalement à cause d'eux que les Russes sont obligés d'envoyer une escorte de plus de 150 hommes avec deux canons pour accompagner les courriers qui apportent la correspondance officielle de Mozdok à Vladikavkas; ils sont expédiés avec moins de risques de ce lieu à Tiflis. Dans le Pays des Koumuk, qui sont agriculteurs et reconnaissent la suprématie de la Russie, on trouve: Enderie (Andreïeva), gros village de 12,000 âmes; c'est leur chef-lieu: on y tient un grand marché tous les vendredis.

Les Lesghis, qui habitent un vaste pays, dans les hautes montagnes, auquel ils donnent leur nom, sont, comme les autres peuples de cette partie du Caucase, farouches, cruels et très adonnés au brigandage; depuis long-temps, ces montagnards sont la terreur de leurs voisins: la Géorgie a le plus souffert par leurs incursions. C'est ordinairement vers la fin du moins de mai, dit M. Klaproth, que ces brigands sortent de leurs montagnes et se dispersent dans la Géorgie, s'y cachent sur les côteaux qui bordent les rivières, dans les bosquets touffus ou dans les ruines des anciennes églises et des forts qu'on rencontre partout dans ce pays. C'est de ces repaires qu'ils s'élancent pour attaquer à l'improviste les villages, s'emparer du bétail et emmener les habitans en captivité. Arrivés dans un lieu sûr, ils annoncent aux parens de leurs prisonniers qu'ils peuvent les racheter moyennant une somme qui varie selon la condition et l'état du captif. Le prisonnier qui n'a pas les moyens de se racheter est obligé de servir pendant dix ans dans la maison de son maître. On trouve sur leur territoire: Khoun-dzakh, gros bourg, résidence du *khan des Avars*, le prince le plus puissant des hautes montagnes du Caucase-Oriental; il porte le titre de *Nutsahl* et peut armer jusqu'à 10,000 hommes. Les rois de Géorgie lui payaient 24,000 fr. de tribut pour qu'il s'abstînt de faire des

incursions sur leur territoire; les Russes lui en paient 40,000; moyennant cette pension, il s'est toujours montré soumis à cette puissance; les cantons d'*Ounsokoul*, *Hidat*, *Bakdalal*, *Moukrat*, *Karakh* et *Tkaserouk* en dépendent. Nous nommerons ensuite: CHAHAR, gros bourg, où réside le *khan des Kazikoumuk*, qui a le titre de *Sourkhaï;* ses domaines s'étendent le long du bras oriental du Koï-sou; il est ennemi des Russes, et peut armer plus de 6,000 hommes. AKOUCHA, petite ville, chef-lieu de la république de ce nom; la plupart de ses habitans sont pasteurs; plusieurs excellent dans la fabrication d'un drap très estimé dans tout le Caucase. KOUBITCHI, gros bourg, chef-lieu de la république de ce nom, dont les habitans sont connus dans tout l'Orient sous le nom de *Zer-keran* (faiseurs de cottes de maille); ils fabriquent des armes excellentes et du drap (Koubitchi-châl), renommés non-seulement dans tout le Caucase, mais même exportés en Perse et dans les pays au-delà de la mer Caspienne.

Dans le *Daghestan:* KOUBA, autrefois capitale du khanat de ce nom, un des plus puissans états du Daghestan et maintenant chef-lieu de la province de Kouba; il est probable que cette ville finira par être abandonnée, depuis que les Russes, pour se soustraire aux effets de son climat insalubre, ont fondé à environ 60 milles à l'ouest une ville nouvelle de ce nom. KOURA, petite ville, résidence du *Khamoutaï-khan;* ce prince vit dans une sorte de dépendance de la Russie, quoiqu'il aime le brigandage autant que son voisin le khadi de Thabasseran. ANTZOUG, autre petite ville, chef-lieu de la république de ce nom, située sur le haut Samoura. YARSI ou ERSI, résidence du *khadi de Thabasseran;* c'est un des trois princes d'une même famille qui se partagent la souveraineté du Thabasseran, pays situé à l'ouest de Derbend; le khadi est pensionné de la Russie et peut avec les deux autres armer 6,000 hommes.

DERBEND, grande ville, très ancienne et très déchue, mais encore importante par ses *fortifications* qui du temps de Nouchirvan en faisaient un des boulevards de la Perse; M. Klaproth lui accorde 4000 familles; ses fortes *murailles*, l'*église arménienne* et la *mosquée* principale méritent d'être mentionnées. Dans le voisinage on voit un *mausolée* qu'on prétend être celui des *Kirklar* ou des quarante héros arabes qui furent tués dans une bataille contre les infidèles, lorsque Derbend fut conquis, les armées du calife, tous les musulmans et surtout les Lesghis de Koubitchi y viennent en pélerinage. Non loin de Derbend on aperçoit les débris d'une grande *muraille*, qui dit-on, se prolonge sur toute la chaîne des monts du Thabasseran et qui fut bâtie par Nouchirvan pour empêcher les incursions des Khazars; cette muraille et d'autres fortifications dans les défilés du Caucase, ont donné lieu à la fable d'une grande muraille qui s'étendrait de la mer Noire à la mer Caspienne.

BARCHLY, résidence du khan des Kaïtak, qui a le titre d'*Ouzmeï;* ce prince peut armer 7000 hommes, et exerce une espèce de souveraineté sur les Lesghis d'Akoucha et de Koubitchi, mentionnés dans le Pays des Montagnes; les Russes lui paient une pension de 8000 francs. TARKOU, résidence du khan de ce nom; il a le titre de *Chamkhal*, et sa domination s'étend sur la partie septentrionale du Daghestan jusqu'aux rives de l'Ouroussaï-boulak qui le séparent du khanat de Kaïtak; il est vassal des Russes qui lui paient une pension d'environ 8000 francs. La ville de Tarkou, appelée jadis SEMENDER, est bâtie en terrasses sur trois montagnes pointues, à environ 3 milles de la mer Caspienne; on lui accorde 10,000 habitans. KARABOUDAKH et KAZANICH sont deux gros bourgs dépendans du Chamkhal; on accorde 3000 maisons au premier; les habitans du second fabriquent beaucoup de *bourki* ou manteaux de feutre et exploitent les mines de fer du voisinage.

Dans la *province du Caucase:* STAVROPOL, assez jolie ville, fortifiée, déclarée en 1825 chef-lieu de cette province; elle possède un *séminaire*. GEORGHIEVSK, chef-lieu du gouvernement du Caucase jusqu'en 1825, et encore résidence du gouverneur-général militaire dont la juridiction s'étend sur une grande partie du Caucase; elle est fortifiée, bien bâtie et située sur les bords de la Petite-Kouma. Dans un rayon de 25 milles on trouve: *Pokorivchi*, village où réside ordinairement Mengli-Ghireï, khan des Nogaïs. *Konstantinogorsk*, petite ville, renommée dans tout l'empire Russe par ses *bains sulfureux*, visités tous les ans par des étrangers qui y accourent des parties les plus reculées de l'empire; on pourrait l'appeler l'*Aix-la-Chapelle de la Russie*. PIATIGORSK, petite ville construite nouvellement, et où siégeront les administrations et la cour de justice de la province, à l'exception du tribunal ecclésiastique, KARASS, joli village, situé au pied du Bechtau (les cinq montagnes), remarquable par sa colonie composée d'Allemands et d'Écossais, et un important établissement de missionnaires qui enseignent le turk et d'autres langues.

MOZDOK, ville assez commerçante, et une des principales stations militaires de la ligne du Terek. KIZLIAR, ville et forteresse importante située sur un bras du Terek, dont la plus grande partie de la population qu'on porte à 9000 âmes, sans le militaire, se compose d'Arméniens, parmi lesquels on compte plusieurs millionnaires. Son commerce florissant a beaucoup contribué à l'embellir et à l'agrandir depuis 1818; on y a construit une magnifique *église* qui a coûté 600,000 francs aux Arméniens; c'est sans doute le plus beau temple de toute la Région du Caucase.

Sur le chemin d'Astrakhan à Mozdok, on trouve près de la Kouma les ruines de l'ancienne ville de MADJARI. M. Klaproth, qui a visité ces ruines en 1807, a démontré, par des passages d'auteurs orientaux et par les médailles qu'on a trouvées à Madjari, que c'était une ancienne ville tatare dont le nom (*bâtisse en briques*) n'a aucun rapport avec celui de Magyars ou Hongrois, auxquels on a voulu attribuer sa fondation. L'emplacement de Madjari est un carré élevé, ayant plusieurs verstes de diamètre et entièrement couvert de ruines. Quelques-

unes de ces ruines, quoique se dégradant toujours davantage, prouvent que la ville était autrefois grande et magnifique. C'est surtout au XIVe siècle de notre ère, sous les princes tatares de la *horde d'Or,* qu'elle paraît avoir jeté un certain éclat. Telle est du moins la date que portent plusieurs des médailles et des inscriptions funéraires arabes qu'on y rencontre souvent. La dégradation actuelle et la disparition des restes de Madjari viennent principalement de l'établissement dans le voisinage de nouvelles colonies qui vont y chercher des matériaux. Lorsque les Vénitiens faisaient le commerce à Tana, Madjari servait de lieu de passage et d'entrepôt pour les marchandises qu'on transportait de l'embouchure du Terek sur la mer Caspienne à celle du Don sur la mer d'Azov.

POSSESSIONS. Nous réparerons ici une omission faite à la page 552, en faisant observer que toute la *surface* de l'empire Russe et de ses dépendances politiques peut être estimée à 5,912,000 milles carrés et toute sa *population* à 60,000,000 d'âmes. Voyez la *Russie d'Europe* et l'*Amérique Russe.*

ASIE PORTUGAISE.

Après la terrible catastrophe que fit subir à la monarchie Portugaise la mort du roi Sébastien tué en 1578 à la bataille d'Alaçar, et la perte de presque toutes ses colonies dans l'Orient qui eut lieu pendant les soixante années de la domination espagnole, il n'est plus resté au Portugal que quelques débris de ses vastes possessions dans ces contrées éloignées. Leur position géographique, leur petite étendue et les bornes de notre cadre nous obligent à retrancher de leur description beaucoup de détails. D'ailleurs le tableau des divisions administratives que nous en donnons, en indiquant leur position, leur supplée assez pour nous en dispenser.

DIVISIONS ADMINISTRATIVES et TOPOGRAPHIE. Toutes les possessions actuelles des Portugais en Asie et dans l'Océanie ne forme qu'un seul gouvernement sous le titre de *vice-reynado da India* ou *vice-royauté de l'Inde.* Il se compose des pays suivans, qui tous dépendent du vice-roi résidant à Villa-Nova de Goa, et que nous proposons de classer de la manière suivante, d'après les grandes régions où ils sont situés. La seconde colonne du tableau indique les anciennes subdivisions géographiques ou administratives de l'Inde, de la Chine et de la Malaisie (Archipel Indien) auxquelles ces possessions appartiennent.

RÉGIONS.	PROVINCES, etc.	VILLES PRINCIPALES ET LIEUX REMARQUABLES.
INDE.....	*Bedjapour*....................	VILLA NOVA DE GOA (Pandjim); *San-Pedro; Goa;* les petites provinces de *Bardes* et de *Salse,* où se trouvent plusieurs gros villages (*aldeas*).
	Guzerate..................	Damaun, où l'on construit beaucoup de vaisseaux; *Diu,* remarquable par son ancienne splendeur et encore importante par son port.
CHINE....	*Kouang-toung*...........	Macao.
MALAISIE.	*Archipel Sumbava-Timor.*	Dillé, dans l'île de Timor; les îles *Sabrao* et *Solor.* Voyez l'Océanie Portugaise.

PANDJIM ou VILLA-NOVA DE GOA, sur la petite île de Goa, à l'embouchure du Mandava, jolie ville nouvelle, bien bâtie, et où depuis plusieurs années s'est concentrée presque toute la population de Goa. On nous assure que sa population peut s'élever à 18,000 habitans. Elle a un beau port et fait un commerce assez étendu. C'est dans cette ville que résident le vice-roi et la cour suprême de justice (casa de relaçao) pour l'Asie et l'Océanie Portugaises. L'archevêque de Goa, qui prend le titre de *primat de l'Inde,* réside dans la petite ville de *San-Pedro,* qui communique à Pandjim par une superbe chaussée d'environ 3 milles de long.

Dans ses environs et à 5 milles plus haut que Pandjim, on trouve: GOA, assez grande ville maintenant presque déserte. Les *églises de St-Gaétan,* de *St-Pierre* et de *St-Dominque,* les *églises* et les *monastères des Augustins* et des *Jésuites,* et le magnifique *palais de l'inquisition* sont les seuls édifices encore assez bien conservés; ils attestent l'ancienne splendeur de cette ville, si florissante lorsque les Portugais étendaient leur domination sur une si grande partie de l'Asie-Méridionale. Quelques moines, une trentaine de nonnes et quelques centaines d'Indiens attachés à la religion catholique, sont actuellement les seuls habitans de cette ville, que les géographes continuent encore à décrire comme florissante et bien peuplée.

Nous nommerons encore MACAO, petite ville, fortifiée et encore assez commerçante, bâtie sur une petite île que nous avons vu appartenir à l'archipel de Canton. C'est *un des points les plus remarquables de l'Asie,* ayant été le centre du commerce de l'Orient pendant la domination des Portugais dans

ces mers, et parce qu'on peut la regarder comme le berceau de ce commerce immense, qui de nos jours s'est concentré dans la ville de Canton et de là étend son influence sur tout le globe. Macao est pendant huit mois de l'année le séjour des agens de la Compagnie Anglaise des Indes-Orientales établis à Canton. Les Anglais y possèdent des *bibliothèques* et y ont, depuis quelque temps, établi un *musée* d'histoire naturelle et d'objets curieux dans les sciences et les arts de ces contrées. La *mission évangélique*, et la *typographie chinoise* qui s'y trouvent depuis quelques années, ont beaucoup contribué aux progrès de l'étude de la littérature des Chinois, surtout par les travaux de MM. Stauntonn, Fr. Davis et Morrisson; ce dernier y a publié un grand dictionnaire chinois en 3 volumes in-folio. Les Portugais y ont aussi publié pendant quelque temps une gazette portugaise beaucoup mieux imprimée qu'aucune de celles publiées en Portugal. Macao a un port, environ 30,000 habitans, et est la résidence d'un évêque qui exerce une grande influence dans l'administration. Nous ajouterons que l'autorité du gouverneur portugais est limitée par la surveillance qu'exerce le mandarin chinois sur tout ce qui concerne la police de cette prétendue possession territoriale du Portugal sur le sol du Céleste Empire, auquel il doit payer un tribut annuel.

ASIE FRANÇAISE.

Tout ce que la France possède en Asie se trouve dans l'Inde. Ce ne sont que de petites fractions de territoire séparées les unes des autres par les vastes provinces qui dépendent des Anglais. Le tableau des divisions indique leur situation. Il faut aussi ajouter que la Compagnie Anglaise des Indes-Orientales a constitué en faveur de la France une rente de 4 laks de roupies sicca, en échange de divers priviléges dont cette puissance jouissait autrefois sur la vente du sel et de l'opium.

DIVISIONS ADMINISTRATIVES et TOPOGRAPHIE. En ne tenant pas compte de la *résidence de Goretti* qui a été détruite il y a quelques années, des *loges de Mazulipatam*, de *Calicut* et de *Surate*, dans l'Inde, ni de celles de *Mascate* et de *Mokka*, dans l'Arabie, parce que ce ne sont pas des possessions territoriales et parce que le gouvernement n'y profite pas de ses droits, toute l'Asie-Française se compose des pays indiqués dans le tableau suivant. Leur ensemble forme le gouvernement de Pondichéry, subdivisé en cinq districts. La seconde colonne indique les noms des anciennes provinces de l'Inde où ils sont situés.

NOMS DES DISTRICTS.	PROVINCES.	VILLES PRINCIPALES.
Pondichéry........	*Karnatic*....................	Pondichéry.
Karikal.	*Karnatic.*	Karikal.
Yanaon...........	*Circars Septentrionaux.*	Yanaon.
Chandernagor.	*Bengale.*	Chandernagor.
Mahé..............	*Malabar*...................	Mahé.

Pondichéry, belle ville située sur la côte de Coromandel et divisée en *Ville-Noire* et *Ville-Blanche* d'après ses habitans. Elle a deux places bordées d'un double rang d'arbres et des rues larges et bien alignées. L'*hôtel du gouverneur* et le nouveau *bazar* sont ses principaux édifices. De grandes améliorations ont été faites dans ces dernières années, de sorte que cette ville, qui pendant les dernières guerres était tant déchue, gagne tous les jours en embellissemens et en population; mais tout cela est un faible dédommagement pour tout ce qu'elle a perdu de puissance et de richesses lorsqu'elle était la résidence des Dupleix et des Labourdonnais, et lorsque son commerce rivalisait avec celui des principales places de l'Asie. On y a établi un *collége* et des *écoles* pour les blancs des deux sexes, et d'autres pour les Indiens, un *mont-de-piété*, un *jardin botanique* qui est un des plus considérables de l'Inde, de belles promenades et, dans les environs, des cultures d'indigo, de cannes à sucre et de mûriers. Pondichéry est le siége du gouvernement général de toutes les possessions françaises en Asie, ainsi que d'une cour royale et d'un tribunal de première instance. Elle n'a pas de port, mais une assez bonne rade. Sa population, sans la banlieue, est d'environ 40,000 âmes.

Nous avons déjà décrit Chandernagor dans les environs de Calcutta, à la page 718. Les autres villes sont trop peu importantes pour être décrites dans cet ouvrage. Nous ajouterons que dans un rayon de 60 milles on trouve : *Kuddalore*, *Porto-Novo*, *Tchillambaram*, *Tranquebar* et *Trinomalli*, que nous avons décrites à la page 724.

ASIE DANOISE.

L'archipel de Nicobar n'appartient que de nom aux Danois, qui n'ont jamais eu dans quelques-unes de ces îles que des établissemens de missionnaires abandonnés depuis plusieurs années; on nous assure ce-

pendant qu'ils se proposent de les rétablir; les loges à *Porto-Novo, Calicut, Balassor* et *Patna*, ne sont nullement des possessions territoriales; toute l'Asie-Danoise se réduit donc aux deux petits établissemens de Tranquebar et de Sirampour. Celui-ci, situé dans le Bengale, a été déjà décrit à la page 717 avec les environs de Calcutta. Nous ne dirons qu'un mot sur TRANQUEBAR; ce dernier est situé dans le royaume de Tanjaore, et consiste dans un petit territoire pour lequel les Danois paient au radja de Tanjaore, une redevance annuelle de 2000 roupies sicca d'après la convention faite à l'époque de son acquisition en 1616. TRANQUEBAR est une jolie ville bâtie presque entièrement à la manière européenne, avec de belles rues et des maisons ornées de portiques et à deux ou trois étages. Une citadelle nommée Dansborg la défend. Elle n'a pas de port proprement dit, mais un bras de Kavery peut recevoir de petits bâtimens. Tranquebar fait un commerce assez considérable; c'est la résidence d'un gouverneur qui dépend de celui de Sirampour. Sa population peut s'élever à 12,000 âmes, sans comprendre celle de son petit territoire.

TABLEAU STATISTIQUE DE L'ASIE.

Après avoir décrit les principaux états de l'Asie, nous allons en tracer le tableau statistique, afin d'offrir au lecteur les élémens principaux de leurs ressources et de leurs forces. Mais comme nous l'avons déjà vu, tous ces états, à un très petit nombre d'exceptions près, sont hors du domaine de la statistique. Nous n'avons donc que des approximations pour remplir les colonnes du tableau; et malgré les nombres précis qu'on trouve dans bien des ouvrages de géographie et de statistique, nous serons souvent obligé de laisser les colonnes vides. Mais quelques observations préliminaires sont indispensables pour éclairer le lecteur et pour nous mettre à l'abri des critiques que des personnes étrangères à ce genre d'études pourraient nous adresser. Du reste ces observations doivent aussi se rapporter aux états admis dans les tableaux statistiques que nous offrons à la suite de la description de l'Afrique et de l'Océanie.

SURFACE et **POPULATION.** Nous avons signalé aux pages 596 et 599 les principes qui nous ont guidé dans la détermination des *surfaces des états;* nous avons déjà vu aux pages 35 à 37 les méthodes à l'aide desquelles le géographe peut déterminer approximativement la *population des états* qui ne sont pas encore entrés dans le domaine de la statistique. Nous regrettons que le défaut d'espace ne nous permette pas de citer au moins quelques exemples des différences étonnantes que nous avons signalées dans notre *Essai sur la population du Globe* publié dans la deuxième série de la *Revue des deux mondes,* tomes I et II. Ceux de nos lecteurs qui voudront consulter ce journal verront à quelles longues et fastidieuses recherches nous avons dû nous livrer pour leur offrir les résultats que présente ce tableau.

Il ne nous reste donc plus qu'à faire quelques remarques sur les *revenus*, les *dettes*, les *forces de terre* et de *mer* de ces mêmes états. Nous commencerons par avouer que nous avons été long-temps à douter si nous devions admettre ou non ces élémens dans les tableaux statistiques de cet abrégé, tant nous avons trouvé de discordance entre les nombreuses évaluations portées sur un même état. Les difficultés qu'offre la rédaction d'un semblable tableau pour l'Europe peuvent donner la mesure des difficultés bien plus grandes que le géographe doit vaincre pour parvenir à remplir le même cadre pour les états de l'Asie, de l'Afrique et de l'Océanie. Le défaut de connaissances préparatoires et d'aptitude à observer de certains voyageurs; les préjugés qui dirigeant les recherches de quelques autres, ont seuls commandé leurs opinions; la manière particulière de voir de chaque auteur; la trop grande confiance que d'autres mettent dans les rapports exagérés des indigènes, étrangers presque toujours à toute notion de statistique; mais surtout l'ignorance de la langue du pays, et les obstacles qu'opposent les vues politiques des gouvernemens, les préjugés et les superstitions des naturels; telles sont les sources principales des évaluations si disparates qu'on rencontre dans les ouvrages les plus estimés. C'est à ces mêmes causes que l'on doit aussi attribuer la foule d'erreurs qui les déparent.

REVENUS. Le terme moyen par lequel on obtient des résultats assez exacts lorsqu'il est pris sur des renseignemens positifs, ne donnerait qu'une approximation illusoire si on voulait l'employer pour déterminer les revenus et les forces d'un de ces états, en admettant indistinctement, comme élémens

du calcul, tous les renseignemens vagues et disparates qui s'y rapportent. Pour approcher de la vérité autant qu'il est possible, on a procédé d'une manière différente. D'abord nous avons exclu de ces calculs toutes les évaluations évidemment exagérées, soit en plus soit en moins. Comparant ensuite le pays dont on voulait déterminer les revenus avec d'autres contrées, dont cette donnée nous était assez suffisamment connue, nous avons admis comme élémens du calcul l'étendue et la qualité du sol, le nombre des habitans, leur état moral et politique, celui de l'agriculture, de l'industrie et du commerce; en un mot toutes les circonstances qui entrent comme élémens dans la solution de ce problème très compliqué.

Le système fiscal de ces états est plus ou moins, mais toujours très différent du système fiscal des états européens. Plus de la moitié du revenu et quelquefois plus des trois quarts proviennent de l'impôt foncier. C'est la conséquence nécessaire du principe sur lequel est basé ce système d'après lequel le souverain est considéré comme seul propriétaire du sol. C'est lui seul qui est censé en avoir le *dominium directum;* ses sujets n'en ont que l'usage ou le *dominium utile,* moyennant la contribution d'une part de la récolte. Autant que cette rente foncière est payée avec régularité, ces derniers jouissent de père en fils des terres ainsi octroyées comme de toute autre propriété héréditaire. Ce principe est dominant dès la plus haute antiquité dans presque tous les états agricoles de l'Asie, de l'Afrique et de l'Océanie; mais les fermiers partagent avec le souverain le produit brut dans des proportions qui diffèrent d'un état à l'autre, mais qui sont toutes beaucoup plus fortes qu'en Europe. A la Chine, par exemple, chaque tenancier paie un dixième du revenu; dans l'Inde Anglaise, la part du gouvernement est d'un cinquième; en Perse, selon M. Fraser, l'impôt foncier depuis quelques années est aussi d'un cinquième; dans l'île de Java, au contraire, il est d'un quart, et au Japon il s'élève quelquefois jusqu'aux deux tiers. Deux autres circonstances majeures rendent très difficile, pour ne pas dire impossible, l'estimation des revenus de ces états. Dans tous une grande partie des recettes et dans quelques-uns les trois quarts, consistent en denrées; une grande partie sert pour l'entretien des troupes et pour payer les employés civils; le reste est vendu pour le compte du gouvernement. Souvent il arrive que le souverain est le plus grand négociant du pays; quelquefois il en est même le seul. De là vient l'impossibilité de déterminer en argent le revenu brut, quelque soin que l'on prenne pour obtenir un résultat assez exact. Cette somme dépend de trop d'élémens hétérogènes et variables pour offrir rien de fixe. Dans l'estimation des revenus de ces états il n'est presque jamais question que de la recette nette, c'est-à-dire des sommes que chaque province envoie au trésor général après avoir payé toutes les charges, non-seulement de son administration, mais quelquefois même celles qui proviennent de l'entretien des nombreux corps d'armée qui y sont cantonnés. Quelquefois des voyageurs qui jouissent à juste titre d'une brillante réputation, n'ont pas tenu compte dans leur évaluation des dons que plusieurs souverains asiatiques reçoivent de leurs sujets dans certaines circonstances et qui forment une partie très considérable de la recette. M. Fraser dit que le roi de Perse, à l'occasion de la fête de *Nourouzi,* reçoit des présens pour la valeur de 1,000,000 à 1,200,000 tomans, somme énorme comparée à la totalité du revenu net qu'il assigne aux états de ce monarque. Cette différente manière d'estimer la recette explique l'étonnante disparité dans les évaluations données par des voyageurs qui ont visité le même pays à un très petit intervalle de temps l'un de l'autre. C'est ainsi que nous voyons l'estimable M. Jaubert et M. Fraser offrir dans leur évaluation des revenus de la Perse, une différence assez considérable, en les portant le premier à 2,900,000 tomans ou à 58,000,000 francs, et le second à 49,780,000 francs, tandis que M. Kinneir en offre une encore plus grande en les estimant à 3,000,000 sterling ou 75,000,000 de francs, et que son savant traducteur va bien au-delà en faisant observer dans une note qu'ils montent très certainement à près de 100,000,000 de roupies ou à plus de 250,000,000 de francs! Cette apparente contradiction disparaît lorsqu'on pense aux diverses manières d'évaluer les sources différentes d'où découlent les revenus de ce royaume, et lorsqu'on songe que les trois premières estimations indiquent le revenu net de la Perse, tandis que celle de M. Drouville se refère au revenu brut ou à la totalité des sommes payées par les contribuables sous toutes les formes imaginables.

Si nous n'étions pas resserré par l'espace nous pourrions offrir une foule d'exemples à l'appui de ce que nous venons de dire. Nous pourrions aussi le démontrer de la manière la plus évidente à l'aide d'un état très détaillé et officiel, des revenus de l'empire Ottoman 1786 et 1798, que nous avons sous les yeux et que nous devons à l'obligeance d'un savant voyageur, dont les lumières nous ont été d'un grand secours dans la description de cet empire. Dans cet état on porte la totalité de la recette en 1798 à 77,580,000 piastres, somme qui à elle seule est déjà de beaucoup supérieure à la somme à laquelle on s'accorde à porter le revenu général de l'empire. Mais cette somme serait plus que doublée si l'on voulait calculer le revenu brut, c'est-à-dire si l'on voulait calculer la totalité des sommes payées par les contribuables aux différens gouverneurs des provinces et aux princes tributaires ou vassaux. Les deux riches principautés de Valachie et de Moldavie, par exemple, ne figurent dans cet état que pour le tribut payé par leurs hospodars, qui est à peine le huitième de leur revenu brut; l'Egypte n'y figurait à cette époque que pour une somme qui n'est pas le sixième de ce que ce pays rapporte aujourd'hui au vice-roi qui le gouverne. Fondant nos calculs sur l'état sus-mentionné, sur un document officiel relatif aux revenus de la Valachie en 1822, 1823 et 1824, et sur un tableau très détaillé des revenus moyens annuels de l'Egypte dans ces dernières années, nous n'avons pas hésité à porter à 360,000,000 de francs la totalité des revenus de l'empire Ottoman. Dans cette somme d'Égypte avec ses dépendances figure pour environ 100 millions de francs, somme énorme lorsqu'on la compare à la population sur laquelle on la prélève. Selon un article très détaillé publié dans le IIe volume de la *Revue des Deux-Mondes,* les revenus du vice-roi d'Egypte s'élèveraient à 30,290,000 piastres d'Espagne; équivalant à environ 160,000,000 de fr. : mais nous avons le droit de rejeter de semblables évaluations jusqu'à ce que l'on indique le document officiel qui a servi de base. Les calculs autrement positifs de M. le major Prokesch, ne donnent qu'un total de 241,000,000 de piastres turques ce qui fait un peu plus de 100 millions de francs. Ce seul exemple démontre l'impossibilité de faire des comparaisons entre les états de l'Europe, où le gouvernement ne prélève qu'une petite partie du revenu net du propriétaire, et directement ou indirectement une fraction du produit de l'industrie de ses administrés, et les états de l'Asie, de l'Afrique et de l'Océanie, où le souverain est quelquefois le seul propriétaire du sol et le seul accapareur de l'industrie et du commerce. Les détails officiels relatifs aux revenus de la Valachie nous ont servi aussi à déterminer par approximation ceux de la principauté de Moldavie dans ses limites actuelles, ainsi que les revenus de la principauté de Servie. Dans les revenus des principautés de Servie, de Valachie et de Moldavie on a compris le tribut qu'elles paient à la Porte. C'est une somme imposée sur la nation et qui doit nécessairement figurer dans le revenu brut. Ce dernier ainsi que la population et la superficie ont été calculés dans des limites qui sont beaucoup plus reculées depuis que le grand-seigneur a rendu les six districts garantis par le traité d'Andrinople. Ainsi ces différentes estimations peuvent être presque doublées.

Puisque la nature de notre sujet nous a ramené sur le terrain des calculs approximatifs, nous devons déclarer aussi que nos évaluations des revenus de l'État du pape, des empires d'Autriche et de Russie et d'autres états, ne diffèrent tant en plus de celles qu'en ont données les plus célèbres statisticiens, que parce que ces derniers paraissent, ou n'avoir pas eu connaissance des documens officiels que nous avons sous les yeux, ou n'avoir pas compris dans leurs calculs la totalité des sommes qui devaient y être portées, ou bien encore parce qu'ils n'ont évalué que leur revenu net. Mais comme nous l'avons déjà fait observer dans le chapitre qui précède le tableau statistique de l'Europe, c'était le revenu brut des ces états qu'il fallait prendre afin d'offrir des élémens comparables. Nous avons vu à la page 606 que le revenu brut de toutes les provinces Vénitiennes s'est élevé en 1823 à 50,551,200 francs; cependant ces mêmes provinces ne figurent dans un tableau général des revenus de l'empire d'Autriche, donné par M. le baron de Malchus sur l'autorité d'un autre savant statisticien, M. André, que pour 2,140,000 florins de convention, ce qui fait un peu plus d'un dixième de la totalité des sommes payées par les contribuables! Si nous voulions calculer de cette manière les revenus de la France et de l'Angleterre, en ne tenant compte que de l'excédant des caisses provinciales envoyé au trésor général à Paris et à Londres, nul doute que le milliard de la

France et le milliard et demi de l'Angleterre seraient réduits, le premier à 3 ou 400 millions et le second à 5 ou 600 millions. Mais nous devons prévenir le lecteur que si nous avons tâché d'évaluer le revenu brut de ces états ainsi que ceux de tout l'empire Ottoman et des pays qui en ont été détachés, afin d'avoir des élémens comparables dans la colonne des revenus du tableau statistique de l'Europe, nous avons reculé devant les difficultés que nous aurions eues à surmonter pour réduire à la même forme tous les états des autres parties du monde hors du domaine de la statistique. Nous nous sommes borné, à l'égard de ces derniers, à n'admettre les évaluations des voyageurs qu'après les avoir assujéties à l'examen des circonstances qui leur sont particulières et dont l'ensemble, comme nous l'avons déjà vu, pouvait les modifier considérablement.

Les Etats Barbaresques et plusieurs états de l'Océanie, considérés sous le rapport financier, forment une classe à part, en ce que leurs budgets offrent parmi les principaux articles de la recette, les produits de la piraterie, ceux de la vente et du rachat des esclaves; et il faut bien le dire, dans la recette des Etats Barbaresques, on doit compter aussi les tributs payés par les puissances maritimes de l'Europe pour garantir leurs vaisseaux marchands des attaques de ces brigands. D'après un document qui paraît officiel, les sommes payées pour cet objet au dey d'Alger, se montaient à 806,660 francs! Dans la recette de l'empire Anglo-Indien, il faut tenir compte des produits considérables provenant du commerce; en 1829, ils dépassèrent 164 millions de francs sur une recette générale de 747,714, 250 francs. On doit en dire autant des revenus de Java, estimés en 1822 à 25,563,190 roupies, bien que l'on doive faire de fortes réductions sur la somme de 10,151,405 roupies attribuées au commerce, parce que la plus grande partie de ces 10 millions n'est pas le résultat d'opérations commerciales, mais bien de la vente des produits du sol que le gouvernement hollandais fait cultiver pour son compte. Nous pourrions signaler une foule d'autres anomalies offertes par les budgets de ces états; mais l'espace nous manque. Qu'il nous soit permis d'ajouter encore quelques faits relatifs aux revenus des deux plus anciens empires de l'Asie. Malgré les détails importans donnés sur les finances de l'empire Chinois par Duhalde, Deguignes et autres savans du siècle passé, et ceux bien plus précieux publiés par MM. Klaproth et Perring-Thoms, le géographe n'a pas encore les moyens d'évaluer avec assez de précision la totalité du revenu brut de cet empire. Le Tibet par exemple, ne paie rien ou presque rien à l'empereur de la Chine; c'est au contraire ce dernier qui envoie au grand-lama des présens annuels très riches pour les objets religieux qu'il reçoit de ce pontife. Mais le Tibet a une administration, une armée assez nombreuse, une cour à entretenir. Pour pouvoir comparer les finances de cet empire à celles d'autres états, ces sommes devraient donc être portées dans la recette brute, ainsi que celles que coûte l'administration de ses provinces vassales, telle que la Mongolie, et l'administration de ses provinces soumises, telle que le Thian-chan-nan-lou. D'un autre côté nous voyons Schneegans porter à 425,300,000 fl. les revenus de l'empire du Japon, parce qu'il évalue les produits en nature reçus par le gouvernement d'après les prix élevés qu'ils auraient en Europe, tandis que Kæmpfer les exagère, lui aussi, parce que dans son estimation de 340,000,000 de florins il comprend les revenus des princes vassaux de l'empereur. C'est comme si, en évaluant les revenus de l'empire d'Autriche, on portait dans la recette générale de cet état les sommes provenant des revenus particuliers des princes de Lichtenstein, Esterhazy et autres grands vassaux de l'empire. Nous avons rédigé le tableau suivant pour donner un échantillon de l'étonnante disparité d'opinions émises sur les revenus de l'empire Chinois.

KLAPROTH, dans la traduction de l'ouvrage de Timkovski, estime le revenu à 39,667,272 *liang* ou onces d'argent, ce qui, en comptant l'once à 7 francs, donnerait........	277,690,000 fr.
PERRING-THOMS d'après un manuscrit rédigé en 1823 par le Chinois Waug-Koueiching, et sans comprendre dans son estimation les produits de la douane de Canton, les porte à 74,561,633 taels, équivalant à 24,820,544 livres sterling, qui, à 25 francs chaque, correspondent à..	620,513,6
DEGUIGNES fils, mais sans comprendre les produits des domaines de l'empereur, le monopole du ginseng, les confiscations, les présens et autres menus objets..........	710,000.000
BARROW..	1,485,000,000
DUHALDE, 200,000,000 onces d'argent qui, à 7 fr. 50 c., correspondent à............	1,500,000,000

DETTE. La forme plus ou moins despotique du gouvernement des états compris dans cette catégorie qui n'inspire aucune confiance aux capitalistes, et le manque absolu de ces derniers dans le plus grand nombre, sont cause que ces états n'ont pas eu occasion de se charger de *dettes* proprement dites. Quand ces gouvernemens sont pressés d'argent ils ont recours à de nouveaux impôts, aux confiscations des biens des riches, à l'altération de la monnaie, et quelquefois comme en Chine et dans d'autres états, à l'émission du papier-monnaie. On ne doit donc pas être étonné de ne pas trouver dans ce tableau, non plus que dans ceux de l'Afrique et de l'Océanie, la colonne de la dette publique. Nous ferons cependant observer que les possessions immédiates de la Compagnie Anglaise, dont l'administration offre la régularité des contrées européennes et jouit par conséquence du crédit qui en est la conséquence, présentent au milieu de ces états une grande anomalie financière par leur dette. Dès l'année 1827 elle s'élevait à 42,870,876 livres sterling, et son intérêt coûtait annuellement 1,749,068 livres sterling. On pourrait encore citer quelques autres états de l'Inde, dont la dette est assez considérable relativement à leurs revenus; mais ces détails seront consignés dans un autre ouvrage. L'intérêt de la science nous fait un devoir de signaler ici une erreur échappée à bien des géographes et des statisticiens, relativement à la dette de l'empire Ottoman qui figure dans tous les tableaux statistiques. Cette prétendue dette ne doit pas être confondue avec les dettes proprement dites, dont nous avons parlé aux pages 612 à 615; ce sont des sommes que le *miri* ou le trésor de l'état doit au *khazné odassi* ou trésor particulier du sultan; c'est comme si l'on disait que la France, sous un roi absolu, tel que Louis XIV, avait une dette de 100 millions, parce que les intendans devaient cette somme à la cassette de ce monarque. Le total de cette singulière dette de l'empire Ottoman en 1786 s'élevait à la somme de 53,350,000 piastres turques, dont 1,350,000 étaient dues au trésor de la Mecque et de Médine, 45,500,000 au khazné odassi et 6,500,000 à l'arsenal.

FORCES DE TERRE ET DE MER. A l'égard des armées de ces états, le résultat de nos recherches se réduit pour le plus grand nombre à de simples approximations; elles n'ont abouti qu'à nous confirmer dans l'impossibilité où l'on est de fixer même approximativement la force de certains autres. Aussi le lecteur ne doit pas s'étonner de trouver tant de lacunes dans les colonnes de nos tableaux. Il vaut encore mieux ne rien dire, que d'offrir des estimations tout-à-fait erronées. Quelques observations générales sont cependant nécessaires sur cet important sujet.

On se tromperait beaucoup si l'on croyait qu'il n'y a de troupes permanentes et régulières que dans les états de l'Europe et dans ceux que les habitans de cette partie du monde ont fondés hors de ses limites. De tout temps les grandes monarchies asiatiques ont eu des armées permanentes, et depuis le commencement du XIXe siècle quelques-uns de ces états possèdent même des armées organisées comme les nôtres. Les victoires éclatantes remportées par une poignée d'Européens sur les masses innombrables de l'empire Ottoman et des autres états de l'Asie ont démontré aux peuples de l'Orient les avantages de la discipline; et c'est par l'art terrible de la guerre que la civilisation de l'Europe a ouvert sa marche en Asie et en Afrique. Déjà plusieurs princes de ces contrées lointaines ont adopté la tactique des Européens; elle est en pleine vigueur sur les rives du Bosphore, au Caire, sur les bords de l'Indus et jusque sur les rivages éloignés de la mer de la Chine.

D'après ce que nous venons de dire on voit que, dans les armées des états dont les forces forment le sujet de ce chapitre, on doit distinguer trois classes de troupes, savoir : les *troupes régulières* ou *disciplinées à l'européenne*; les *troupes irrégulières permanentes* ou *soldées constamment*, et prêtes à chaque instant à entrer en campagne; les *troupes irrégulières* appelées sous les drapeaux en temps de guerre et jamais soldées pendant la paix. Sous le rapport de l'armement et de la discipline, les troupes irrégulières rappellent les armées qui se levaient en Europe au moyen-âge. C'est, généralement parlant, une multitude sans costume uniforme et armée de mauvais fusils; il n'y a que la cavalerie, surtout celle des Turks et des Persans, qui soit vraiment redoutable à toute espèce de cavalerie régulière européenne quelconque, excepté aux cuirassiers. Les troupes irrégulières non permanentes n'offrent au contraire qu'une multitude confuse qui ne s'engage que pour une campagne et qui ne respire que le sang et le pillage; on peut dire qu'en général ces

troupes sont encore plus mal armées que les troupes irrégulières permanentes et encore plus indisciplinées. Nous croyons devoir ajouter quelques détails trop importans pour la géographie politique, pour pouvoir être passés sous silence.

Les *troupes régulières permanentes* sont maintenant beaucoup plus nombreuses qu'on ne le croit généralement. Depuis long-temps toutes les troupes soldées par la Compagnie Anglaise des Indes-Orientales sont organisées comme les troupes anglaises, et les victoires qu'elles ont constamment remportées sur les armées des princes indigènes ont démontré leur supériorité sur toute sorte de troupes asiatiques; nous ajouterons même avec un officier très instruit, qu'une force composée de 30,000 soldats anglais et de 70,000 cipahis ou indigènes serait plus que suffisante pour repousser toute armée européenne de 100,000 hommes. L'implacable ennemi des Anglais, Sindhia, peu de temps avant de mourir, était parvenu à organiser à l'européenne une partie considérable de son armée, et l'entreprenant Randjit-Singh dut la plupart de ses succès contre le royaume de Kaboul et la conservation de son indépendance à l'égard des Anglais, à la discipline européenne introduite dans une grande partie de ses troupes. Depuis plusieurs années deux officiers français, MM. Chaignaux et Vannier ont non-seulement organisé complètement l'armée régulière de l'empereur d'An-nam, mais ils ont aidé ce monarque à fortifier plusieurs places de ses états d'après les principes de la tactique européenne; ils ont perfectionné la fabrication des armes dans ses arsenaux et ont dirigé la construction d'une flotte qui, dès l'année 1825, de l'aveu de M. Hamilton, était supérieure à toute autre force navale asiatique. Le roi de Perse compte 38,500 hommes parfaitement disciplinés, armés et habillés sur le modèle des troupes anglaises. L'empereur ottoman, au contraire, a pris les Français pour modèle de réforme de son armée; il compte environ 50,000 hommes bien armés et disciplinés. Une autre armée presque aussi forte avait été formée sur les bords du Nil par le vice-roi d'Egypte; c'est encore la discipline française qu'il a entrepris d'imiter.

Les *troupes irrégulières permanentes* forment encore la masse principale des forces de tous ces états. Les janissaires, qui tant de fois ont renversé les sultans et mis l'empire Ottoman à deux doigts de sa ruine, appartenaient à cette classe, à laquelle appartiennent encore les *zaïms* et les *timariots,* dont l'ensemble forme la force principale de la cavalerie ottomane; ce sont des cavaliers qui tiennent des fiefs viagers à titre de service militaire. La prétendue armée régulière de l'empire Chinois doit aussi être rangée dans cette classe. Selon M. Timkovski elle se compose de 740,000 hommes, dont 175,000 cavaliers; ce nombre cependant devrait être diminué considérablement à cause des 125,000 hommes de milices chinoises que ce voyageur russe y comprend. L'armée irrégulière permanente du khan de Boukhara ne monte, selon M. Meyendorf, qu'à 25,000 cavaliers; celle de la Perse paraît ne s'élever à présent qu'à environ 40,000 hommes.

Les *troupes irrégulières non permanentes* sont très nombreuses dans tous ces états, mais surtout dans ceux dont une grande partie de la population se compose de nomades. Les royaumes de Perse et de Kaboul, les khanats de Khiva, de Boukhara, la confédération des Beloutchis, les empires Ottoman et Chinois en possèdent le plus grand nombre. M. Timkovski estime approximativement à 500,000 hommes les troupes de cette classe, que l'empereur de la Chine peut appeler sous les drapeaux. Le grand-seigneur et le roi de Perse pourraient bien chacun armer plus de 200,000 cavaliers de ces troupes, tandis que les khans de Khiva et de Boukhara, malgré le petit nombre de leurs sujets, pourraient en armer presque autant, grâce aux nombreuses hordes qui se reconnaissent leurs vassales. Le khan des Beloutchis, dont la troupe permanente, selon M. Pottinger, n'arrive pas même à 4000 hommes, pourrait disposer au besoin de plus de 200,000. C'est pour n'avoir pas fait attention à la différence qui existe entre les troupes irrégulières permanentes et les troupes irrégulières non permanentes, que plusieurs voyageurs estimables qui ont visité la même contrée presque en même temps ou à un très petit intervalle, en ont estimé les forces de la manière la plus diverse. C'est ainsi que M. Meyendorf ne porte qu'à 25,000 hommes l'armée du khan de Boukhara, tandis que M. Fraser la porte à 100,000. C'est en ajoutant à l'armée permanente de l'empire les 368,000 fantassins et les 38,000 cavaliers que les princes vassaux doivent fournir au koubo, que les

géographes, suivant Varenius, s'accordent à porter à 526,000 hommes l'armée de l'empire du Japon. Dans les tableaux statistiques de cet Abrégé, il n'est jamais question que des troupes régulières et irrégulières permanentes; nous n'avons mentionné les troupes irrégulières non permanentes que lorsqu'il nous a manqué tous les moyens d'indiquer la force des premières; mais alors, pour éviter toute méprise, nous avons ajouté un *g* pour indiquer que ce nombre exprime la force de l'armée en temps de guerre. Le tableau suivant offre les principales estimations données sur la force de l'armée de l'empire Chinois.

Timkovski, sans les troupes irrégulières, qu'il dit être estimées par quelques-uns à 500,000 hommes.	740,800 hommes.
Vanbraam.	770,000
Deguignes.	810,000
Perring-Thoms, d'après le manuscrit mentionné à la page 799 et en comprenant dans ce nombre 31,000 hommes employés dans la marine.	1,239,552
Klaproth, dans la traduction de Timkovski, et en faisant observer que l'effectif n'est que de 906,000 soldats et de 7552 officiers	1,358,000
Barrow	1,974,450

Dans les articles relatifs à l'industri· et au commerce des états de l'Asie, de l'Afrique et de l'Océanie, on a signalé le peu de progrès que l'architecture navale et la navigation ont fait chez les peuples qui les habitent. Il ne faut donc pas s'étonner si nous avons omis dans les tableaux statistiques de ces trois parties du monde la colonne des flottes. A l'exception de l'empire Ottoman, des états Barbaresques, de l'imamat de Mascate et de l'empire d'An-nam, aucune autre puissance indigène, quelque grande qu'elle soit, ne possède des vaisseaux de guerre qui puissent être comparés à ceux des Européens. On doit même dire qu'à l'exception de l'empire Ottoman aucun de ces états ne possède un vaisseau de ligne; car le prétendu vaisseau de ligne de l'imam de Mascate n'a pas même la force des frégates du second rang. Nous avons déjà signalé la place importante qu'on doit encore assigner à la flotte ottomane sous le rapport de son matériel, malgré les pertes immenses qu'elle a éprouvées de nos jours dans sa lutte contre les Grecs et dans la mémorable journée de Navarin. Mais nous devons ajouter qu'Alexandrie, sous l'administration de Mohamed-Ali, a déjà repris une partie de l'importance militaire qu'elle avait sous le règne brillant des Ptolémées, grâce à l'activité de ses chantiers. La flotte de l'empire de Maroc, qui au commencement du siècle était encore assez considérable, se trouve depuis quelque temps dans un état pitoyable. Alger était la première puissance navale de l'Afrique après l'Égypte; mais cet état a cessé d'exister pour former sous la protection de la France une colonie, qui promet d'avoir les résultats les plus importans pour son commerce et son influence politique sur cette partie du monde. Nous ne parlerons pas des superbes vaisseaux qu'on lance sur les chantiers de Bombay dans le territoire de la Compagnie des Indes-Orientales; ils appartiennent à la flotte du Royaume-Uni, dont nous avons déjà parlé. Cette grande puissance de l'Asie n'entretenait en 1826 que 18 bâtimens inférieurs; sa marine marchande et ses vastes côtes sont protégées par les flottes de l'Angleterre. Nous avons déjà mentionné la flotte que des ingénieurs français ont construite dans l'empire d'An-nam. En admettant les faits positifs rapportés par MM. Chaignaux et Vannier, il nous semble qu'on pourrait regarder actuellement cet état comme la première puissance maritime indigène; outre une escadre de 11 bâtimens, dont la force pourrait être comparée à celle de nos frégates de moyenne grandeur, il possède une flottile immense; selon ces deux officiers, elle se composait, il y a quelques années, de 100 *grandes galères* de 50 à 70 rames, portant un canon pierrier et un sur l'avant, du calibre de 12 à 24; de 280 *bateaux* armés de 16, 18 et jusqu'à 22 canons; et de 500 *petites galères*, de 40 à 44 rames, armées de pierriers, et sur l'avant d'un canon de 4 à 6 livres de balles. On doit ajouter que le royaume de Siam et l'empire Birman ont aussi des flottilles nombreuses, quoique beaucoup inférieures à celles de l'empire d'An-nam. Le royaume de Perse, malgré l'étendue de ses côtes et les tentatives faites par le célèbre Nadir-châh, n'a pas de marine militaire; les géographes et

les voyageurs s'accordent à dire que le Japon n'en a pas non plus. La marine militaire de la Chine doit être bien peu formidable puisque l'empereur n'a pas été capable de protéger ses nombreux sujets contre les pirateries des corsaires établis dans les îlots des parages de Canton et dans ceux de l'île de Formose. Les puissances de l'Océanie n'offrent que des flottilles plus ou moins nombreuses, mais toutes remarquables par l'audace de leurs équipages; celle du royaume de Siak dans l'île de Sumatra paraît être aujourd'hui la plus forte. Viennent ensuite les flottilles du royaume d'Achin dans la même île, du royaume de Bornéo dans l'île de ce nom et celles des royaumes de Soulou et de Mindanao. On ne doit pas oublier la marine militaire de Sandwich, qui, d'après les derniers rapports, se composait de 1 frégate et de 10 bâtimens inférieurs tous construits sur le modèle des navires anglais ou anglo-américains.

Mais avant de tracer le tableau statistique de cette partie du monde, nous devons faire une remarque pour nous mettre à l'abri de la critique. Quoique la grande masse des Osmanlis vive en Asie, et que, comme nous l'avons vu à l'article *ethnographie*, cette nation, qui est le peuple dominant de l'empire Ottoman, regarde avec raison cette partie du monde comme sa patrie, nous n'avons pas hésité à classer les vastes pays qui forment ce que nous appelons *Asie Ottomane*, parmi les possessions des puissances étrangères de cette grande division du globe. En cela nous avons suivi la méthode adoptée pour tous les autres états qui possèdent des territoires dans plusieurs parties du monde. La capitale de l'empire Ottoman étant en Europe, nous avons regardé la Turquie-Européenne comme le noyau de l'empire, et, malgré son étendue, sa population et ses richesses, nous avons considéré comme partie secondaire la Turquie Asiatique. Nous ne pouvions donc la classer que parmi les états compris dans la seconde division de notre tableau. Dans les évaluations de la superficie et de la population on a compris les pays de l'Arabie occupés militairement par les troupes du vice-roi d'Egypte.

TABLEAU STATISTIQUE DES PRINCIPALES PUISSANCES DE L'ASIE.

NOMS DES ÉTATS.	SUPERFICIE en milles carrés.	POPULATION		REVENUS en FRANCS.	ARMÉE.
		ABSOLUE.	RELATIVE.		
PUISSANCES ASIATIQUES.					
EMPIRE CHINOIS..........................	4,070,000	170,000,000	42	980,000,000	914,000
EMPIRE JAPONAIS.	180,000	25,000,000	139	250,000,000	120,000
EMPIRE D'AN-NAM..........................	210,000	12,000,000	57	90,000,000	90,000
ROYAUME DE SIAM.	152,000	3,600,000	24	40,000,000	80,000
EMPIRE BIRMAN..........................	153,000	3,700,000	24	45,000,000	35,000
ROYAUME DE SINDHIA.	29,760	4,000,000	134	26,000,000	20,000
ROYAUME DE NEPAL..........................	40,000	2,500,000	63	13,000,000	17,000
ROYAUME DE LAHORE.	130,000	8,000,000	62	70,000,000	60,000
PRINCIPAUTÉS DU SINDHY..........................	40,000	1,000,000	25	13,000,000	50,000 g
ROYAUME DE KABOUL.	110,000	4,200,000	38	27,000,000	150,000 g
CONFÉDÉRATION DES BELOUTCHIS....................	110,000	2,000,000	18	?	150,000 g
ROYAUME DE HERAT.	50,000	1,500,000	30	8,000,000	8,000
ROYAUME DE PERSE ou D'IRAN....................	338,000	9,000,000	26	80,000,000	80,000
KHANAT DE BOUKHARA.	60,000	2,500,000	42	12,000,000	25,000
KHANAT DE KHIVA..........................	110,000	800,000	7	?	100,000 g
KHANAT DE KHOKHAN.	58,000	1,000,000	17	?	100,000 g
IMAMAT D'YEMEN..........................	40,000	2,500,000	63	12,000,000	5,000
IMAMAT DE MASCATE, *y compris toutes ses possessions en Afrique.*	39,000	1,600,000	41	4,000,000	2,500
PUISSANCES ÉTRANGÈRES.					
ASIE ANGLAISE ou EMPIRE ANGLO-INDIEN............	849,650	114,430,000	135	. . . " . . .	. . " .
Territoire de la Compagnie Anglaise.	349,000	80,800,000	231	527,236,000	210,000
Pays vassaux de la Compagnie Anglaise.	485,000	32,800,000	68	. . . " . . .	. . " . .
Royaume d'Haïderâbâd ou du Nidzam.	72,000	10,000,000	138	48,000,000	20,000
Royaume de Nagpour ou du Bhounsla.	53,000	3,000,000	57	14,000,000	18,000
Royaume du Maïssour..........................	20,000	3,000,000	148	27,000,000	6,000
Royaume d'Aoudh.	15,000	3,000,000	201	45,000,000	5,000
Royaume de Baroda ou de Guikovar............	13,600	2,000,000	147	18,000,000	22,000
Royaume d'Indore ou de Holkar.	8,600	1,200,000	140	19,000,000	34,000
Royaume de Sattarah..........................	8,200	1,500,000	183	4,400,000	4,000
Royaume de Travancor.	5,800	900,000	155	7,800,000	11,000
Ile de Ceylan, dépendant du roi d'Angleterre.	15,650	830,000	35	. . . " . . .	. . " . .
ASIE OTTOMANE, avec ses dépendances en Arabie.	556,000	12,500,000	23	"	"
ASIE RUSSE..........................	4,010,000	3,600,000	0,89	. . . " . . .	. . " . .
ASIE PORTUGAISE.	3,700	500,000	135	"	"
ASIE FRANÇAISE..........................	400	209,000	523	. . . " . . .	. . " . .
ASIE DANOISE.	70	35,000	500	"	"

ABRÉGÉ
DE GÉOGRAPHIE

RÉDIGÉ SUR UN NOUVEAU PLAN,

D'APRÈS

LES DERNIERS TRAITÉS DE PAIX

ET LES DÉCOUVERTES LES PLUS RÉCENTES.

AFRIQUE.

DESCRIPTION GÉNÉRALE.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

POSITION ASTRONOMIQUE. *Longitude*, entre 19° *occidentale*, et 49° *orientale*. *Latitude* entre 38° *boréale* et 35° *australe*.

DIMENSIONS. *Plus grande longueur* : depuis le cap Bugaroni dans le ci-devant Etat d'Alger, jusqu'au cap des Aiguilles dans l'Afrique-Australe, 4380 milles. *Plus grande largeur* : depuis le cap Vert jusqu'aux environs du cap Calmez sur la mer Rouge 3170 milles. Mais nous ferons observer que la *plus grande largeur absolue* de l'Afrique est entre le cap Vert et le cap d'Orfui, puisque dans cette direction sa largeur est de 4034 milles.

CONFINS. Au *nord*, le détroit de Gibraltar et la mer Méditerranée. A l'*est*, l'isthme et le golfe de Souéys (Suez), la mer Rouge, le Bab-el-Mandeb, le golfe d'Aden et l'Océan-Indien. Au *sud*, l'Océan-Austral. A l'*ouest*, l'Océan-Atlantique.

MERS. On peut dire que l'Afrique n'a aucune mer qui lui appartienne entièrement, puisqu'elle partage la *Méditerranée* avec l'Europe et l'Asie, et la *mer Rouge* avec cette dernière; la Méditerranée est une branche de l'OCÉAN-ATLANTIQUE; la mer Rouge en est une de l'OCÉAN-INDIEN. Nous avons déjà fait observer que la mer Rouge n'est à proprement parler qu'un golfe; aussi de savans géographes commencent déjà à l'appeler *golfe Arabique*. Parmi les principaux golfes de cette partie du monde, outre le golfe Arabique et celui de *Souéys* (Suez) qui en est une subdivision, nous nommerons : le *golfe d'Aden*, entre l'Arabie, l'Abyssinie et le Pays des Somaulis; ce n'est proprement que la partie antérieure du golfe Arabique; les *golfes de Benin* et de *Biafra*, regardés communément comme deux subdivisions du prétendu *golfe de Guinée;* nous avons signalé ailleurs le peu de justesse de cette qualifition. Viennent ensuite le *golfe de la Sidre* dans l'Etat de Tripoli et ceux de *Cabes* et de *Tunis* dans celui de Tunis. Mais si l'Afri-

que a peu de mers et de golfes, elle compte en revanche plusieurs vastes baies; nous nous bornerons à nommer la *baie Saldanha*, qui offre un des plus beaux ports de l'Afrique-Australe; la *False-Bay* (Fausse Baie), à l'ouest du cap de Bonne-Espérance; la *baie de Lagoa*, sur la côte orientale; la *baie d'Anton Gil*, dans l'île de Madagascar, une des plus belles du monde.

DÉTROITS. L'Afrique n'en a que deux: celui de *Gibraltar*, qui la sépare de l'Europe, et celui de *Mandeb*, appelé par les Arabes *Bab-el-Mandeb*, qui forme la communication entre le golfe Arabique (la mer Rouge) et celui d'Aden. Le prétendu *détroit de Mozambique*, entre le Continent Africain et l'île de Madagascar, doit être rangé parmi les *bras de mer* ou *canaux maritimes* les plus remarquables du globe. Voyez à la page 19.

CAPS. Parmi le grand nombre de caps que présente l'Afrique, nous nommerons les suivans comme les plus remarquables sous plusieurs rapports. Sur la côte septentrionale on trouve: le *cap Spartel*, sur l'Atlantique à l'entrée du détroit de Gibraltar; par sa position il appartient aussi à la côte occidentale; le *cap Tres-Forcas* ou *des Trois Fourches*, dans l'empire de Maroc; le *cap Bugaroni* et le *cap de Fer*, dans le ci-devant état d'Alger; le *cap Blanc*, près de Bizerte, dans l'état de Tunis; c'est le plus septentrional de toute l'Afrique; le *cap Bon*, dans le même état; les *caps Messratha* (Mesurata), et *Rasat*, dans l'état de Tripoli, le *cap Burlos*, point le plus septentrional du delta du Nil.

Sur la côte occidentale et sur l'Océan Atlantique on trouve: les *caps Blanc*, près de Masagan, *Cantin* et *Ger*, dans l'empire de Maroc; les *caps Noun*, *Bojador* et un autre *cap Blanc* près d'Arguin, sur la côte du Sahara; le *cap Vert*, dans la Sénégambie, aussi remarquable par sa forme que par sa position, étant le point le plus occidental de tout le Continent Africain; les *caps Roxo* ou *Rouge* et *Verga*, dans la même région; les *caps Monte*, *Mesurado*, *Palmas*, *des Trois-Pointes*, *Formose*, *St-Jean* ou *das Serras* et *Lopez*, dans la Guinée; *pointe Palmeirinha*, *cap Negro* et *cap Frio*, dans le Congo; et *cap de Bonne-Espérance*, dans l'Afrique-Australe Anglaise.

La côte méridionale offre, outre le fameux *Cap-de-Bonne-Espérance* que nous venons de nommer, parce que par sa position il appartient aussi à la côte occidentale, le *cap des Aiguilles*, remarquable comme le point le plus austral de tout le Continent d'Afrique.

Le long de la côte orientale on trouve sur l'Océan-Indien: les *caps Corrientes*, *Bazaruta* et *Delgado*, dans l'Afrique-Portugaise; le *cap d'Orfui*, remarquable par sa forme, et le *cap Gardafoui* (Guardafui), par sa position, étant le plus oriental de ce continent; tous deux sont situés dans le Pays de Somaulis. Nous nommerons encore sur le golfe d'Aden et près de l'entrée de la mer Rouge, le *Ras-Bir*, dans l'Abyssinie; sur la mer Rouge, les *caps Calmez*, dans la Nubie, et le *Ras-el-Enf*, dans la Troglodytide dépendante de l'Egypte. La grande île de Madagascar présente dans ses trois extrémités australe, occidentale et boréale, les *caps Ste-Marie*, *St-André* et d'*Ambre*.

PRESQU'ILES. Ce vaste continent a trop peu de coupures pour offrir des presqu'îles proprement dites d'une étendue remarquable. Il n'offre que de petites péninsules qui appartiennent plutôt aux descriptions topographiques. Nous en signalerons cependant quelques-unes des plus remarquables, telles que la péninsule du *cap Vert*, celle qui se développe à l'est de Tunis et qui termine le cap Bon; et les deux plus petites qui, dans l'Afrique-Australe Anglaise forment un des côtés de la *False-Bay* et de la *Baie-Saldanha*.

FLEUVES. L'hydrographie de l'Afrique est encore très imparfaite, et l'on ne connait complètement le cours d'aucun de ses plus grands fleuves; on n'a que des conjectures sur les sources du Nil; et le voyage des frères Lander n'a résolu qu'en partie le problème relatif à l'embouchure du Niger. Voici les fleuves de l'Afrique que l'on peut regarder comme les plus grands; nous nous bornerons à les nommer, ayant tracé leur cours dans les régions auxquelles ils appartiennent. Les grands courans, aboutissant à trois mers différentes et à un grand bassin intérieur, forment les quatre grandes divisions hydrographiques entre lesquelles on pourrait partager l'Afrique.

Fleuves qui se rendent dans la mer Méditerranée. Cette mer ne reçoit qu'un seul des grands fleuves de l'Afrique, mais aussi le plus considérable de tous: *c'est le Nil*, autrefois *Ægyptus*; il traverse toute la région à laquelle il donne son nom.

Fleuves qui entrent dans l'Océan-Atlantique. Les plus grands sont: le SÉNÉGAL et la GAMBIE dans la Nigritie-Occidentale: le DJOLIBA ou KOUARA (Niger); il traverse une grande partie de la Nigritie-Centrale (Soudan et Guinée); le COUANGO ou ZAÏRE (Congo, Barbela), et le COUANZA, ils arrosent la

Nigritie-Méridionale (Congo); l'ORANGE, qui parcourt l'Hottentotie dans l'Afrique-Australe.

Fleuves qui se jettent dans l'Océan-Indien. Les principaux sont le ZAMBÈZE ou COUAMA, le LOFFIH, le MOTHER, l'OUTANDO et le ZEBI (Zebee), qui paraissent traverser d'immenses espaces dans l'Afrique-Orientale; ils ont leurs embouchures sur les côtes de Mozambique et de Zanguebar.

Fleuves qui appartiennent au bassin du lac Tchad. Cette vaste mer intérieure, découverte il y a quelques années dans le Soudan-Oriental, reçoit le YEOU, qui traverse la partie orientale de l'empire des Fellatah, et la partie centrale de l'empire de Bornou; le CHARY, qui arrose une partie de ce dernier empire et d'autres contrées.

CANAUX. Dans des pays aussi peu civilisés que le sont ceux qui appartiennent à cette partie du monde, on ne doit pas s'attendre à trouver beaucoup de canaux. Aussi l'Egypte et l'empire d'Achantie, qui figurent parmi les contrées les plus avancées dans la civilisation sur ce continent, sont-ils les seuls peut-être qui jusqu'à présent offrent des canaux; mais la plupart ne servent qu'à l'arrosage, l'Egypte seule en a qui sont navigables. Parmi le grand nombre de canaux qui arrosent cette contrée célèbre, nous nommerons les suivans qu'on regarde comme les plus importans : le *canal de Joseph* ou le *calideh-Menhi;* il a environ 100 milles de long sur une largeur de 50 à 300 pieds; une partie paraît répondre à l'ancien canal *Oxyrinchus*, que Strabon, en y naviguant, prit pour le Nil même. Le *Beny-Ady*, qui communique au précédent; le *Bahr-el-Wady*, que l'on pourrait appeler le *canal de l'Ouest;* il est creusé dans la pierre calcaire et a 60,000 mètres de long; le *canal de Damanhour*, long de 40,000 mètres; le *canal Bahyreh*, qui joint la branche de Rosette au lac Maryout; le *canal de Menouf*, long de 50,000 mètres; le *canal Abu-Meneggy*, qui passe par Balbeïs et près de Tell-Buisah; il n'a pas moins de 160,000 mètres; enfin le *canal de Cléopâtre*, rétabli depuis quelques années par le vice-roi actuel, afin de joindre le Nil au vieux port d'Alexandrie; il commence à Foua sur le Nil; Mohammed-Ali y a employé 150,000 Arabes pendant plusieurs mois; 20,000 sont morts pendant les travaux. Ce bel ouvrage a 40 milles de long; mais telle est la nature du terrain et l'insuffisance des moyens mis en usage, que déjà le canal est à moitié rempli de vase, et ne peut servir à la navigation que lorsque les eaux du Nil sont élevées. Il a reçu le nom de *Mahmoudy*, en mémoire du sultan régnant Mahmoud. On doit aussi faire mention du *barrage du Nil*, ouvrage hydraulique de la plus haute importance; on a déjà commencé les travaux sous la direction de M. Lehon, ingénieur français.

LACS. Dans l'état actuel de la géographie, on peut dire que cette partie du monde est extraordinairement dépourvue de lacs. Ce n'est que la Nigritie-Centrale (Soudan) qui paraît en avoir plusieurs, parmi lesquels se trouve même le lac *Tchad* (Schad), découvert depuis peu d'années; c'est le plus grand de tous les lacs connus de l'Afrique, dont il occupe presque le centre. Les îles qui s'élèvent au-dessus de sa surface sont le séjour des féroces Biddoumahs, qu'on dit être de terribles pirates. Viennent ensuite le *lac Djebou* (Dibbie), qui est traversé par le Djoliba; le *Loudeah*, dans l'état de Tunis, et le *Melgig*, dans celui d'Alger, quoique assez considérables, n'ont aucun débouché. Le *Calounga-Kouffoua* (lac Mort) dit aussi simplement *Kouffoua*, que M. Douville a découvert dans son exploration de l'intérieur de l'Afrique-Equatoriale, reproduit sur une grande échelle une partie des phénomènes qui caractérisent la mer Morte dans l'Asie-Ottomane; les montagnes qui l'environnent au nord et au sud exhalent une odeur fétide, qui leur a valu le nom de *Moulonda gia iatba risoumba* ou *Monts des mauvaises odeurs;* il en coule du bitume; les eaux du lac sont recouvertes de cette substance ainsi que de naphte, qui s'élève du fond. Aucun poisson ne vit dans ces eaux, dont le goût est huileux et dont les exhalaisons causent une toux assez forte. Aucun être animé ne vit dans ses environs; la végétation même y est presque nulle. Ce lac extraordinaire donne naissance à plusieurs rivières qui coulent à l'ouest et à l'est. La plus considérable vers l'ouest est le Bancora (un des principaux affluens du Couango), qu'on a cru à tort être le Zaïre. MM. Douville et Eyriès le croient le même que le *lac Zambre* et le *lac Maravi*, que, d'après des relations confuses données par les indigènes, les cartographes ont promené sur un grand espace de l'Afrique-Orientale. Nous n'hésitons pas à partager leur opinion, mais nous ne nous prononcerons pas relativement au lac Aquilunda. Des recherches d'un autre genre ne nous laissent pas le loisir qu'il faudrait pour concilier les remarques de M. Douville sur ce lac, avec la description que les *Ephémérides géographiques de Weimar* en ont donnée, d'après les renseigne-

mens d'une authenticité fort problématique fournis par M. d'Etourville, qui l'aurait visité au commencement de ce siècle. Nous nommerons encore parmi les lacs les plus remarquables de l'Afrique : le *Dembea* ou *Tzana*, dans le ci-devant empire d'Abyssinie, et le *Birket-el-Keroun*, dans l'Egypte; ils sont les plus grands lacs de la région du Nil; nous rappellerons que le second est le célèbre *Mœris;* on a cru pendant longtemps, sur l'autorité des auteurs anciens, qu'il avait été creusé de main d'hommes; mais M. Jomard a prouvé que ce lac est l'ouvrage de la nature, quoique modifié par les travaux des anciens Egyptiens. Le lac *Mariout* (l'ancien *Maréotis*) était un lac d'eau douce, célèbre chez les anciens par ses jardins et ses vignobles; aujourd'hui ses eaux sont salées par l'irruption de la mer arrivée en 1801. Quant aux prétendus lacs *Edkou*, *Bourlos* et *Menzaleh*, ce ne sont que des *lagunes*, qui reproduisent dans le delta du Nil ce que nous avons déjà signalé aux embouchures de la Brenta, de l'Adige et du Pô, en Italie; de l'Oder, du Pregel et de la Vistule, dans la monarchie Prussienne. L'île de Madagascar offre le *lac Antsianake*.

ILES. Le contour si peu découpé de l'Afrique est cause que cette partie du monde offre moins d'îles que les autres grandes divisions du globe. Nous proposons de les classer d'après les cinq mers où elles sont placées. Nous nommerons les principales, en nous bornant à décrire ici les îles dont on n'a pas fait mention dans les six chapitres entre lesquels nous avons partagé la description de l'Afrique.

Iles dans la mer Méditerranée. Elles sont toutes très petites; les principales sont : l'île *Zerbi* ou *Gerbi*, qui est la plus grande et la plus importante de toutes; elle est située dans le golfe de Cabes ainsi que le *groupe de Kerkeni;* ces îles appartiennent à l'état de Tunis. Viennent ensuite : *Pantellaria*, qui appartient politiquement à la Sicile, mais qui, sous le rapport géographique, doit être placée en Afrique; *Tabarca*, que le bey de Tunis a cédée à la France.

Iles dans l'Océan-Atlantique. Cette division en offre plusieurs, dont un certain nombre forme des groupes et même des archipels. Les principales sont : le *groupe de Madère*, et l'*archipel du Cap-Vert*, dans l'Afrique-Portugaise; l'*archipel des Canaries*, dans l'Afrique-Espagnole; l'*île Gorée*, dans la Senégambie-Française. Viennent ensuite : l'*archipel des Bissagos*, vis-à-vis de l'embouchure du Geba et du Rio-Grande, où demeurent les Bijugas ou Bissagos, renommés par leur férocité et par leur humeur belliqueuse; ils sont régis par plusieurs chefs indépendans; on remarque dans cet archipel l'île *Bissao*, qui appartient aux Portugais; *Boulama*, sur laquelle les Français, dans le XVIII[e] siècle, projetèrent à différentes reprises de fonder une colonie, et qui plus tard fut le siége d'un petit établissement anglais abandonné en 1793; l'*archipel de Los*, remarquable par sa population. Plus bas on trouve : l'*île Cherbro*, qu'on peut regarder comme la plus grande de toute la Guinée-Occidentale; ses habitans conservent leur indépendance. Les îles d'*Anno-Bon*, de *St-Thomas*, du *Prince* et de *Fernan-do-Po;* elles forment un groupe dans le plus grand enfoncement du prétendu golfe de Guinée. Ce groupe est partagé entre les Anglais, les Portugais et les indigènes; ces derniers possèdent encore Anno-Bon, quoique leur île, depuis 1778, appartienne de nom à l'Espagne : nous proposons de nommer ces îles, *groupe d'Anno-Bon et de Fernan-do-Po*. Les îles de l'*Ascension*, de *Sainte-Hélène*, appartiennent aux Anglais.

Iles dans l'Océan-Austral. Ces îles sont toutes très petites, à l'exception de celle de Kerguelen, et désertes, à l'exception de celle de Tristan-d'Acunha. Les principales sont : le *groupe de Tristan d'Acunha*, qui appartient aux Anglais : nous proposons d'y réunir, à cause du voisinage, l'*île de Diego-Alvarez*, qui paraît être la même que l'*île Gough;* elle a de hautes montagnes d'où descendent de belles cascades; l'*île Bouvet*, qui correspond au *cap de la Circoncision* des anciennes cartes; les petits groupes du *prince Edouard* et de *Crozet* ou *Marion;* l'*île de Kerguelen*, nommée *île de la Désolation* par Cook, presque entièrement dénuée de végétation, mais fournie d'excellens ports, que les marins fréquentent à cause de la riche pêche de phoques qu'on y fait depuis quelques années. Enfin la *Terre d'Enderby* (Enderby's land), découverte dernièrement par le capitaine Biscoe, située au sud-est de la précédente et d'un aspect aussi désolé qu'elle. C'est à tort que des savans et des géographes se sont empressés de la regarder comme contiguë à la Terre de Graham, et ont voulu faire par leur réunion le prétendu *Continent Austral*. Voyez les îles de l'Amérique.

Iles dans l'Océan-Indien. Cette grande division de l'Afrique maritime offre un vaste assemblage d'îles, que les géographes anglais nomment depuis quelques années *archipel Ethiopien*, dénomination peu exacte, que nous proposons de remplacer par celle d'*archipel de Madagascar*. Nous décrirons *Madagascar*, qui est une des plus grandes îles du monde, et les îles *Comores* qui appartiennent à cet archipel, dans le chapitre de la Région de l'Afrique-Orientale; toutes les autres, telles que l'*île de France* ou *Maurice*, l'*île* de *Bourbon* ou *Mascarenhas*, les *Seychelles*, les *Amirantes*, etc., etc., seront décrites avec les possessions Anglaises et Françaises. Les îles *Quiloa*, *Monfia*, *Zanzibar*, et *Pemba*, le long de la côte de *Zanguebar* et celle de *Socotora*, presque vis-à-vis du cap Gardafoui, seront décrites dans l'Afrique-Arabe, à cause de leurs rapports politiques avec l'iman de Mascate.

ILES DE LA MER ROUGE. Parmi les îles assez nombreuses mais peu importantes que leur voisinage de la côte africaine oblige les géographes à ranger dans cette partie du monde, nous nommerons l'*île Dahlak*, qui est la plus grande de toutes. Au temps des Romains cette île était la station principale pour le commerce des perles. Sous les Ptolémées et même du temps des califes, les marchands qui l'habitaient étaient renommés par leurs immenses richesses. Depuis long-temps les pêcheries de la mer Rouge sont épuisées ou complètement abandonnées. Dahlak n'a plus pour habitans que de pauvres pêcheurs.

MONTAGNES. L'orographie de l'Afrique n'offre encore, à quelques exceptions près, que des doutes et des hypothèses. On ne connait complètement la direction d'aucune des chaines principales de ses systèmes montueux, et ce n'est que dans les iles, dans la région du Nil, dans quelques localités de la Nigritie et à l'extrémité de l'Afrique-Australe, que l'on en a mesuré quelques pointes. Toutes les autres évaluations ne sont que des mesures approximatives, la plupart affectées des plus grandes incertitudes. L'inspection des belles cartes de cette partie du monde publiées par M. Brué et la comparaison des voyages anciens avec ceux qui ont été faits de nos jours, nous ont prouvé la justesse de ce que Malte-Brun avait dit sur le caractère particulier et sur l'ensemble des montagnes de l'Afrique. Ses chaines sont plus remarquables par leur largeur que par la hauteur, et généralement parlant elles n'arrivent à un niveau considérable qu'en s'élevant lentement de terrasse en terrasse. On pourrait presque dire que toute l'Afrique offre deux immenses plateaux que nous proposons de nommer *Boréal* et *Austral*, à cause de leur position respective; le second, beaucoup moins étendu que le premier, considéré dans sa totalité, parait être beaucoup plus élevé. Au milieu de tant d'incertitudes, il nous semble qu'on pourrait, en attendant des faits positifs, classer provisoirement toutes les montagnes connues de ce continent en quatre grands systèmes que nous proposons de nommer ***système Atlantique, système Abyssinien, système Austral*** et ***système Nigritien*** ou ***Central***. Laissant de côté tout ce qui est hypothétique ainsi que les détails trompeurs des anciennes cartes, nous engageons nos lecteurs à nous suivre, ayant sous les yeux la dernière édition de la carte générale de l'Afrique de l'Atlas de M. Brué. Nous regardons comme autant de petits systèmes isolés les montagnes qui s'élèvent au-dessus des iles et qui sont des dépendances géographiques du Continent-Africain.

SYSTÈME ATLANTIQUE, ainsi nommé du ***mont Atlas*** célèbre depuis si long-temps, mais encore très peu connu. Nous rattachons à ce vaste système toutes les hauteurs de la Région du Maghreb, c'est-à-dire les montagnes des États Barbaresques, ainsi que les élévations qui sont dispersées dans l'immense Sahara ou Désert. Il parait que la chaine principale s'étend depuis les environs du cap Noun, sur l'Atlantique, jusqu'à l'est de la Grande-Syrte dans l'état de Tripoli. Dans ce vaste espace, elle traverse le nouvel état de Sydy-Hescham, l'empire de Maroc, le ci-devant état d'Alger, celui de Tripoli, et la régence de Tunis. C'est dans l'empire de Maroc et proprement à l'est de la ville de Maroc et au sud-est de celle de Fez, que cette chaine offre les plus grandes hauteurs connues de tout le système; elle diminue ensuite d'élévation en avançant à l'est, de manière qu'il parait que les sommets qui s'élèvent dans le territoire d'Alger sont plus hauts que ceux du territoire de Tunis, et ces derniers moins élevés que ceux qui sont situés dans l'état de Tripoli. Plusieurs chaines secondaires se détachent en différentes directions de cette chaine principale; nous nommerons entre autres celle qui va finir au détroit de Gribraltar dans l'empire de Maroc. Plusieurs montagnes intermédiaires semblent lier l'une à l'autre les chaines secondaires qui sillonnent les territoires d'Alger et de Tunis; les géographes nomment ***Petit-Atlas*** les montagnes secondaires du pays de Sous, par opposition au nom de ***Grand-Atlas***, qu'ils donnent aux montagnes élevées de l'empire de Maroc. Dans la partie de la chaine principale, nommée ***monts Gharian***, au sud de Tripoli, se détachent plusieurs rameaux très-bas, qui, sous les noms de ***monts Maray***, ***mont Haroudjé-Blanc***, ***mont Haroudjé-Noir***, ***mont Tibesty***, ***mont Tiggerendoumma*** et autres moins connus, sillonnent les immenses solitudes du désert de Libye et du Sahara proprement dit. D'après les observations faites sur les lieux par M. Baugnière dans le ci-devant état d'Alger, la grande chaine que plusieurs géographes traçaient au-delà du ***Petit-Atlas*** sous le nom de ***Grand-Atlas*** n'existe pas. Les habitans de Mediah, que ce savant a questionnés sur ce sujet lui ont tous assuré que l'on allait de cette ville jusqu'au Sahara par un terrain plus ou moins élevé et par des pentes plus ou moins douces, mais sans avoir jamais aucune rangée de montagnes à traverser. Le col de Teniah, par lequel on se rend d'Alger à Mediah, se trouve donc être dans la chaine principale de cette partie de la Régence.

TABLEAU DES POINTS CULMINANS DU SYSTÈME ATLANTIQUE.

	Toises?
Les plus hauts sommets de l'Atlas dans l'empire de Maroc........................	2000?
Le *Ouânascherysch* (Waneseris) sur le territoire d'Alger.	1400??

	Toises.
Le *Jurjurá* et le *Félizia* sur le territoire d'Alger	1200?
Le *col de Teniah*, au sud d'Alger	494
Le *Zaouan*, point culminant de l'État de Tunis.	700?
Les points culminans du *Gharian* dans l'État de Tripoli	650??
Les points culminans des *Monts Akhdar* dans l'État de Tripoli.	300?

SYSTÈME ABYSSINIEN. Jusqu'à ce que l'on ait exploré la partie centrale de l'Afrique, où s'élèvent les montagnes, que depuis Ptolémée les géographes nomment *Monts de la Lune*, dénomination équivalente à celle de *Djebel-el-Kumr* des Arabes, on doit regarder les hautes alpes qui couronnent le vaste plateau de l'Abyssinie comme le noyau de ce système; c'est ce qui nous a engagé à l'appeler *système Abyssinien*. Tout ce que l'on sait de moins vague sur la direction de ces montagnes nous paraît pouvoir être réduit à ce qui suit. Une chaîne remarquable par son élévation et son étendue se dirige du sud au nord à travers les royaumes de Schoa, d'Amhara et de Tygré; c'est dans cette chaîne que se trouvent les *monts Gechen* (Gesben), au sud, et les *monts Beyeda* et *Amba-Haï*, au nord dans la partie nommée *Monts Samen*. Cette chaîne paraît se prolonger vers le sud-ouest à travers le plateau du Gingiro et du Narea, pour aller se joindre aux célèbres Montagnes de la Lune, auxquelles doivent s'arrêter les conjectures de tout géographe qui ne veut pas substituer ses hypothèses aux réalités. Une autre chaîne paraît se détacher au sud-ouest de celle qui couronne le lac Dembea; elle franchit le Bahr-el-Azrek, traverse le Bertat, et va se joindre aux *monts Dyré* et *Tegla*, au sud du Kordofan et du Dar-Four. Plusieurs hauteurs sillonnent le territoire de ce dernier royaume, et semblent vouloir former la jonction des montagnes de ce système avec celles du système Atlantique. Une chaîne très haute, se détachant à l'est du Samen, parcourt la partie orientale du royaume actuel de Tygré, et, courant du sud au nord, forme le fameux défilé du Taranta; procédant au nord, elle suit presque toute la direction de la côte occidentale du golfe Arabique, et dans la Nubie, elle forme les *monts Langay*, dont l'élévation doit être assez grande, puisque, selon Burckhardt, elle trace les limites des saisons dans cette partie de l'Afrique. On pourrait regarder comme une branche de la chaîne principale sus-mentionnée les montagnes qui, avec des interruptions assez considérables, sillonnent les pays occupés par les Bertuma-Gallas, jusqu'à la frontière de celui de Somaulis. Les hauteurs qui longent le bassin du Nil dans la Nubie et dans l'Égypte, et celles encore plus considérables qui longent la côte de la mer Rouge, sont trop peu importantes sous le rapport orographique, pour nous engager à les décrire.

TABLEAU DES POINTS CULMINANS DU SYSTEME ABYSSINIEN.

	Toises.
L'*Amba Gechen*	2300 ??
L'*Amba-Haï* et le *Beyeda*, dans le Samen, au royaume de Tygré.	1900 ??
La *source du Bahr-el-Arzek*, dans la province de Gojam	1652
Le *mont Lamalmon*.	1752
L'*Amba-Hadji*, dans le Royaume du Tygré	1239
Le *mont Taranta*.	1219

SYSTÈME NIGRITIEN ou CENTRAL. Nous proposons on l'une ou l'autre de ces dénominations pour désigner le système qui embrasse toutes les montagnes de la Sénégambie, de la Guinée, du Soudan proprement dit de nos cartes et du Congo. Dans ce vaste espace, qui forme la région que nous avons nommée *Nigritie*, l'état imparfait de la géographie ne permet encore de désigner aucune chaîne comme principale. Comparant entre elles les meilleures relations des voyageurs et les ouï-dire les moins vagues des indigènes, il nous semble qu'on pourrait y distinguer trois massifs ou nœuds principaux où se trouvent les plus grandes hauteurs, et d'où partent différentes chaînes. Ces massifs sont: le SÉNÉGAMBIEN, dont on a extraordinairement exagéré la hauteur; il comprend le *plateau* du *Fouta-Djalo*, du *Kouranko*, du *Soulimana* et du *Sangara;* il offre les sources des plus grands fleuves de l'Afrique-Occidentale et Centrale, c'est-à-dire du Djoliba, du Sénégal, de la Gambie, du Rio-Grande, de la Rokelle; il s'en détache à l'est la chaîne vulgairement nommée *Kong*, qui est beaucoup moins élevée qu'on ne l'avait cru jusqu'à présent. Le second massif, qu'on pourrait nommer NIGRITIEN, parce qu'il embrasse les pays arrosés par le Niger ou Djoliba et par ses affluens, s'étend sur la plus grande partie de l'empire des Fellatah, sur le Haoussa, le Yarriba, le Djacoba, l'Adamova, et le Mandara. Les derniers voyages de Denham et de Clapperton et Lander, nous représentent le Haoussa dans l'empire des Fellatah comme couronné de plusieurs chaînes de montagnes d'une médiocre élévation au-dessus de leurs plaines, qui elles-mêmes ne sont qu'un plateau peu élevé. Dans le Zegzeg, il s'en détache une *chaîne* qui, à travers le *Gouari*, le *Zamfra*, le *Youri* et le *Yarriba*, va se réunir vers le sud-ouest à la chaîne Kong; une autre chaîne, prenant la direction de l'est-sud-est à travers le Kurry-Kurry, le Djacoba et l'Adamova, va joindre les montagnes du Mandara; les pics les plus méridionaux de ces dernières ainsi que ceux qui s'élancent sur le sol de l'Adamova, paraissent être les points culminans connus des montagnes de la partie centrale de ce système. Cette chaîne paraît s'étendre à l'est jusqu'au Dar-kulla. Les explorations futures nous diront si un prolongement vers l'est la rattache, comme quelques géographes le supposent, aux montagnes de la Lune, dont nous

avons parlé dans le système Abyssinien. On prétend qu'une chaîne secondaire se détachant, dans l'Adamova, de la chaîne de Mandara, forme la jonction de celle-ci avec les montagnes et les pics élevés du pays des Calbongos, qui pendant long-temps ont été les monts connus les plus hauts de tout ce système, bien que presque aucune géographie n'en fasse mention. La chaîne Kong continue sa direction vers l'est, traverse le royaume de Yarriba, et vient aboutir aux pics sus-mentionnés des Calbongos dits aussi Camerones. Le troisième massif, qu'on pourrait nommer AUSTRAL, à cause de sa position relativement aux deux autres, ou bien du CONGO, à cause de la contrée où il se trouve, s'avance bien avant sur le grand plateau Austral dans l'Afrique-Intérieure. Mais, d'après les communications que nous devons à M. Douville, il paraît que la direction de la chaîne principale n'est pas du nord au sud, comme le représentent les meilleures cartes, mais du nord-est au sud-ouest. Il en part plusieurs chaînes qui parcourent, en différentes directions, tout le Congo; on suppose qu'un de ces rameaux, procédant au nord-ouest, va se réunir aux monts du pays des Calbongos, tandis qu'une autre chaîne moins considérable part de ce même pays et longe la côte jusqu'au cap St-Jean ou Serra sur la côte de Gabon. Dans le tableau ci-dessous nous nous sommes borné à offrir les hauteurs les plus considérables que l'on ait mesurées jusqu'à présent, et à offrir des conjectures sur quelques pics de la Nigritie-Centrale. Quant à celles de la Nigritie-Méridionale, nous remplacerons par les mesures prises par M. Douville des trois montagnes les plus élevées de la chaîne centrale, les conjectures et les erreurs que l'on avait débitées sur l'orographie de cette partie de l'Afrique, parmi lesquelles on doit ranger surtout la grande hauteur que l'on accordait à la *Serra-Frio*, aux *monts de Cristal* au sud, et aux *monts du Soleil* au nord; toutefois nous rappellerons que nous avons déjà signalé ailleurs les doutes que des savans ont élevés sur l'exactitude des résultats de l'exploration de M. Douville dans cette partie de l'Afrique.

TABLEAU DES POINTS CULMINANS DU SYSTÈME NIGRITIEN.

	Toises.
Le *mont Loma*, source du Djoliba	257
Le point culminant de la *Sierra-Leone*.	435
Le *Pain de Sucre*	394
Les points culminans de la chaîne principale dans le *royaume de Yarriba*.	450?
Les points culminans de la première chaîne dans le *Mandara*, au sud de Mora	375
Le *pic de Mendefy*, dans la chaîne principale du Mandara.	1200??
Les *monts Camerones*, dans le pays des Calbongos	2200?
Le *mont Zambi*, dans le royaume des Molonas.	2458
Le *volcan Zambi*, dans le Libolo (Afrique-Portugaise)	2380
Le *mont Muria*, dans le Cambambe (Afrique-Portugaise).	2600

SYSTÈME AUSTRAL. En attendant que des voyageurs intrépides nous mettent en état de tracer la ligne de démarcation entre les eaux qui se rendent dans l'Atlantique et celles qui se jettent dans l'Océan-Indien, nous croyons plus prudent et plus convenable de réunir dans un massif séparé toutes les montagnes de la région que nous avons nommée de l'*Afrique-Australe*, et toutes celles qui appartiennent à la *région de l'Afrique-Orientale*, depuis le cours connu ou supposé du haut Couama ou Zambèze jusqu'aux environs de Mélinde. Cette division nous parait d'autant plus convenable que nous savons, par le voyage de Campbell, qu'un plateau aride s'étend au nord-ouest des montagnes qui sillonnent le pays des Cafres Betjouanas, et que les rapports des Portugais parlent de rivières considérables qui courent au nord-ouest. Le *plateau du Mocaranga*, au nord, et celui de l'*Hottentotie*, au sud, nous semblent être les massifs les plus remarquables d'où partent les chaînes principales de ce système. Sa position méridionale, relativement aux trois autres, nous a engagé à le nommer *système Austral*. Les fameux *monts Lupata*, que Malte-Brun, sur l'autorité d'autres géographes, étendait en 1813 depuis le cap Gardafoui (Guardafui) jusqu'au cap de Bonne-Espérance, et auxquels plusieurs autres donnent le nom d'*Épine du monde*, ne paraissent s'étendre tout au plus que jusqu'aux environs de Mélinde, et encore ce n'est qu'après s'être extraordinairement abaissés. On pourrait regarder provisoirement comme un prolongement méridional des Lupata les hauteurs qui, à travers le Manica, le Chikanga, le pays des Cafres-Maquinis et Betjouanas, des Hottentots Coranas et Bosjemans, vont se rattacher aux *Monts de Neige* dans l'Afrique-Australe-Anglaise. Ces derniers se dirigent vers l'ouest sous la dénomination de *Nieuveld* après avoir envoyé une branche qui court à l'ouest-nord-ouest sous le nom de *monts Karri* (Karrée), à travers le pays des Bosjemans. Les Nieuveld, dans le district de Tulbagh, se partagent en plusieurs branches; une va d'abord au nord, ensuite au nord-ouest, sous les noms de *monts Roggeveld* et *monts Khamies*; une autre va au sud-ouest en prenant les dénominations de *monts Witteberg* et *monts Bokkeveld*, et finit au cap de Bonne-Espérance. Une branche du Bokkeveld, se prolongeant à l'est, forme le *Zwartberg*, qui, avec les Nieuveld sus-mentionnés, forme les contrescarpes méridionale et septentrionale du plateau nommé le *Grand-Karrou*, dans la colonie du Cap.

TABLEAU DES POINTS CULMINANS DU SYSTÈME AUSTRAL.

	Toises.
Les plus hauts sommets des *monts Lupata*, dans le Manica	1000??
Les points culminans du *Nieuveld*.	1600

	Toises.
Le *Compass*, dans les monts des Neiges.	1564
Le *Kombery*, dans les Nieuveld.	1255
Les points culminans des *monts Karri*.	1050
Les points culminans du *Roggeveld*.	828
Les points culminans du *Bokkeveld*.	950?
Le *mont de la Table*, près du cap.	597
Le *pic du Diable*.	517

Les SYSTÈMES INSULAIRES ou MARITIMES peuvent être classés d'après les mers différentes dans lesquelles sont situées les îles dont ils sont composés. Voici les principales hauteurs connues des ces systèmes :

Dans l'OCÉAN-ATLANTIQUE.

			Toises
Groupe de Madère.	*Ile de Madère*.	Le *Pic Ruivo*.	965
		La *Cimo de Torinhas*.	914
Archipel des Canaries.	*Ile de Ténériffe*.	Le *Pic de Ténériffe*.	1858
		Le *Chahorra*.	1546
	Grandes-Canaries.	Le *Pico del Pozo de las Nieves*.	974
	Palma.	Le *Pico de los Muchachos*.	1206
	Lanzarota (Lancerot).	Le *volcan de la Corona*.	306
Archipel du Cap-Vert.	*Ile de Feu* (Fogo).	Le *Volcan*.	1233
	Ile Sant-Iago.	Le *Pic San-Antonio*.	1157
Gr. d'Anno-Bon et Fernan-do-Po.	*Saint-Thomas*.	Le *Pic*.	1100
	Fernan-do-Po.	Le *Pic*.	1563
Ile Ascension		La *Montagne Verte* (Green-Mountain).	455
Ile Sainte-Hélène.		Le *Pic de Diane*.	422

Dans l'OCÉAN-AUSTRAL.

Groupe de Tristan d'Acunha.	*Ile Tristan d'Acunha*.	Le *Pic*.	1200?
	Gough ou *Diego Alvarez*.	Le *Pic*.	730

Dans l'OCÉAN-INDIEN.

Archipel de Madagascar.	*Ile de Madagascar*.	Les plus hauts sommets des *Ambostimènes*.	1800
		Les plus hauts sommets des *Betanimènes*.	1200
	La Grande-Cornore.	Le *Pic*.	1200?
	Anjouan.	Le *Pic*.	600?
	Ile Maurice (France).	Le *Piter-Boot*.	432
	Ile Bourbon.	Le *Piton des Neiges*.	1955?
		Le *Bernard*.	1900
		Le *Volcan*.	1400

PLATEAUX. La presque totalité du sol de l'Afrique n'étant qu'une succession de hautes terrasses étagées les unes sur les autres, cette partie du monde doit nécessairement offrir un grand nombre de plateaux. A la page 5, nous avons déjà signalé les deux immenses plateaux dans lesquels on pourrait partager toute l'Afrique-Continentale. Nous ajouterons que le *grand plateau Austral* est le plus remarquable de cette partie du monde. L'Afrique n'en offre aucun autre qui, sur une si vaste étendue, se soutienne à une si grande élévation. Dans la partie explorée par M. Douville, il occupe tout l'intérieur entre le 5e parallèle boréal et le 15e austral. Dans ce vaste espace les observations barométriques faites sur un grand nombre de points lui donnent une hauteur absolue qui va depuis 430 toises dans le pays des Mouchingi et des Moucangama, au milieu, jusqu'à 1100 toises dans le royaume des Moluas, au nord et jusqu'à 1200 toises dans le pays de Bihé, au sud. Nous ajouterons que le prétendu *plateau de Dembo*, dont ce voyageur n'a jamais entendu parler, quoiqu'il se trouve indiqué sur les meilleures cartes, en forme partie. Voici les autres plateaux beaucoup moins étendus; on peut les regarder provisoirement comme les contrées les plus élevées de cette partie du monde.

TABLEAU

DE LA HAUTEUR APPROXIMATIVE DES PRINCIPAUX PLATEAUX DE L'AFRIQUE.

	Toises.
Le *plateau de Gondar* dans l'Abyssinie.	1583?
Le *plateau de l'Atlas*, dans l'intérieur des régences d'Alger et de Tunis.	500??
Le *Karrou*, entre les monts Nieuveld et les monts Karri. de 500 à	800
Le *Grand-Karrou*, dans le district de Graaf-Reynet entre le Nieuveld et le Zwartberg.	500
Le *Bokkeveld*, dans le district de Tubagh.	830
Le *plateau du Tchad*, dans la Nigritie-Centrale (Soudan-Oriental). de 180 à	220
Le *plateau du Yarriba*, dans la Nigritie-Centrale.	200
Le *plateau du Fouta-Djalo et du Sangara* (Sénégambie et Soudan-Occidental), de 180 à	200?
Le *plateau du Mocaranga*, dans l'Afrique-Orientale.	800??
Le *plateau du Tananarivou*, dans l'île de Madagascar.	800?

VOLCANS. Le Continent-Africain, disaient encore naguère les géographes, n'offre aucun volcan actif, dont l'existence soit bien prouvée. Les sept qui, selon Kircher, se trouvent dans le Monomotapa, l'Angola, le Congo, dans la Guinée et dans l'Abyssinie, ne sont mentionnés dans aucune relation récente, ni par aucun voyageur moderne. Malgré cela nous ferons observer que le Kordofan paraît avoir quelques volcans d'après les renseignemens publiés par M. Rüppell; d'un autre côté M. Monrad prétend qu'il y en a un dans le pays des Calbongos, au milieu des pics élevés, dont nous avons parlé à la page 8; et suivant M. Douville, on retrouve dans le Congo, sur les confins des provinces de Libolo et de Quisama, entre les royaumes d'Angola et de Benguala, un des volcans que les anciennes relations donnaient à cette partie de l'Afrique : c'est le *Moulondou-Zambi* ou le *Mont-des-Ames*, ainsi nommé par les indigènes parce qu'ils regardent l'ouverture par laquelle cette montagne vomit des flammes, comme la porte qui donne aux âmes la possibilité d'entrer dans l'autre monde. Si le continent offre peu de monts ignivomes, les îles qui en dépendent géographiquement en ont plusieurs; les principaux sont : le *pic de Ténériffe*, sur l'île de ce nom, et le *volcan de la Corona*, sur l'île Lanzarota, dans l'archipel des Canaries; le *pic do Fogo* (du Feu), sur l'île de Fogo, dans l'archipel du Cap-Vert; le volcan sur l'île Bourbon, dans l'archipel de Madagascar.

VALLÉES et **PLAINES.** Les vastes déserts, qui occupent une si grande partie de la surface de l'Afrique, offrent en même temps ses plaines les plus étendues. Les plus grandes plaines proprement dites, se trouvent ensuite en suivant la partie basse du Sénégal, de la Gambie et autres fleuves, le fameux delta du Nil, la côte des Esclaves, etc. L'Abyssinie, la partie haute de l'empire de Maroc et du ci-devant état d'Alger; le *Bihé*, le *Muchingi*, le *Cancobella*, le *Mucangama*, le *Dombos*, dans la Nigritie-Méridionale; les districts de Tulbagh et de Graaf-Reynet, dans la colonie du Cap, présentent les vallées les plus remarquables de l'Afrique. Nous ajouterons que la région du Nil offre, dans la plus grande partie du cours de ce grand fleuve, une vallée qui nous paraît être la plus longue que l'on connaisse sur tout le globe; mais cette vallée est extrêmement étroite, puisqu'en quelques endroits, elle n'a que quelques centaines de pieds de largeur.

DÉSERTS. L'Afrique en a plusieurs, et le *Sahara*, qui est le plus grand du globe, occupe sous différentes dénominations la plus grande partie de la Région du Maghreb et étend son domaine bien avant dans celle du Nil et même en quelques parties au-delà de la frontière septentrionale de la Nigritie. Le Sahara commence cette immense zone des déserts de sable et de roche nue, qui appartiennent presque exclusivement à la partie chaude et tempérée de l'Ancien-Continent, et qui s'étend depuis l'Atlantique jusqu'à l'extrémité orientale du Gobi, sur un espace de 132 degrés de longitude à travers l'Afrique-Septentrionale, l'Arabie, la Perse, le Kandahar, le Thian-chan-nan-lou et le pays des Mongols. Par la nature du sol susceptible de s'échauffer pendant le jour jusqu'à 50° ou 60° du thermomètre centigrade, cette ceinture de déserts et surtout le Sahara joue un grand rôle dans la climatologie non-seulement de l'Afrique, mais de tout l'Ancien-Continent. D'autres déserts moins grands s'étendent entre le Nil et la mer Rouge, dans la *Nubie* et l'*Egypte*; celui d'*Angad* occupe la partie occidentale du ci-devant état d'Alger. Toute

la côte d'*Ajan*, et celle des *Cimbebas* ne sont qu'un désert. Les *Karrous*, dans le pays des Hottentots, couverts tour-à-tour chaque année d'une superbe verdure d'innombrables troupeaux dans la saison pluvieuse, deviennent dans la saison sèche un désert aride et une solitude affreuse.

CLIMAT. A l'exception des États Barbaresques, de l'Égypte, d'une partie du Sahara, de l'Hottentotie et d'une lisière de la Cafrérie, tout le reste de ce vaste continent est placé entre les tropiques. Son climat général doit donc être celui de la zone torride. On peut même dire que l'influence de ce climat se fait sentir sur une grande partie de ces mêmes contrées que leur position plus boréale devrait en exempter, puisqu'il n'y a réellement en Afrique que la partie des Etats Barbaresques que la chaîne de l'Atlas protége contre les vents ardens du désert, et la partie de l'Hottentotie que les monts Nieuveld et leurs branches mettent à l'abri des chaleurs brûlantes de l'intérieur, qui jouissent des avantages des pays situés dans les zones tempérées. A l'exception de cette lisière de l'Afrique et des contrées auxquelles l'élévation du sol procure les bienfaits d'une latitude plus élevée, tout est brûlé sur ce continent, qu'on doit regarder comme la partie du monde la plus chaude. Rien n'y tempère la chaleur et la sécheresse si ce n'est les pluies annuelles, les vents de mer et l'élévation du sol.

Nous avons exposé, pages 11 et 12 du t. 1er, l'ordre des saisons qui se succèdent dans la zone torride, et qui par conséquent dominent sur plus des trois quarts du sol de l'Afrique. Nous avons aussi signalé à la page 23 les vents terribles qui balaient souvent cette partie du monde. Nous ajouterons ici que toutes ces côtes, la septentrionale et celle de l'extrémité de la Région Australe exceptées, sont, généralement parlant, les plus malsaines que l'on connaisse; et que l'intérieur de ce continent offre, presque partout et constamment toutes les vingt-quatre heures, une alternative de chaud et de froid très nuisible à ses habitans et extrêmement dangereuse pour les Européens.

MINÉRAUX. La minéralogie de l'Afrique est aussi imparfaite que toutes les autres parties de la géographie de ce continent. Nous avons cependant essayé de ranger dans le tableau ci-dessous les principales contrées d'après l'abondance respective des minéraux qu'elles produisent. Les anciennes relations et les voyages les plus récens ont été mis à profit pour le tracer. C'est d'après M. D'Avezac que nous avons indiqué l'existence des diamans dans la ci-devant régence d'Alger. Ce fait important, révoqué en doute par les géographes modernes, quoique affirmé par Pline, se trouve confirmé par les diamans qu'on a recueillis parmi les sables aurifères charriés par le Ouêd-el-Dzeheb (la rivière de l'Or) affluent du Ouêd-el-Raml, entre Constantine et la mer.

TABLEAU MINÉRALOGIQUE DE L'AFRIQUE.

DIAMANS. *Région du Maghreb.* Alger.

PIERRES PRÉCIEUSES. *Nigritie*, Angola, Bihé, Cassange, Muchingi, Pays des Malouas. *Afrique Ottomane*, Egypte, dans la chaîne Arabique. *Madagascar.*

OR. *Nigritie*, Bouré, Kamalia, dans le Mandingue, Wasaw, Dankara, Haoussa, Wangara, Bambouk, Akim, etc., etc. *Région de l'Afrique-Orientale*, Abuta. *Région du Nil*, Qamâmyl, les contrées le long du Bahr-el-Abiad, Abyssinie, etc.

ARGENT. *Région de l'Afrique-Orientale*, Chicova. *Nigritie*, le plateau de Timbo, Baghermeh.

CUIVRE. *Nigritie*, Pays des Molouas, Borgo ou Dar-Saley, Dar-Four, etc. *Afrique-Orientale*, Pays des Cazembes, des Movizas, des Maquinis, Butua, Zumbo, Inhambane. *Afrique-Australe*, Pays des Hottentots. *Région du Nil*, Fertit, Kordofan, etc. *Région du Maghreb*, empire de Maroc, etc.

PLOMB. *Région du Maghreb*, Alger, etc.

FER. *Nigritie*, Bambouk, plateau de Timbo, Kailie, Dentilia, Angola, Loango, Benguela, Pays des Molouas, Sala, Ouassoulo, Beré, Mandara, Calanna, etc. *Région de l'Afrique-Australe*, Pays des Maquinis. *Région de l'Afrique-Orientale*, Pays des Cazembes. *Madagascar*, Pays des Ovas. *Région du Maghreb*, Alger, etc. *Région du Nil*, Abyssinie.

SEL. *Région du Maghreb*, empire de Maroc, Tagaza, Aroan, Bilma, etc. *Région du Nil*, plateau de Baylur, Kordofan, Sennaar, etc., *Nigritie*, Quisama, Angola, Benguela, Saley ou Vadaï, Dar-Four, etc. *Archipel du Cap-Vert*, îles Maio, Bonavista, Sal. *Archipel des Canaries*, île Canaria. *Madagascar.*

VÉGÉTAUX. Les notions que nous possédons sur la géographie des plantes de l'Afrique sont bornées en ce sens qu'on ne connaît de cette partie du monde que les rivages des mers qui en baignent presque tout le vaste contour. L'intérieur est pour

ainsi dire entièrement inconnu, car aucun voyageur n'a parlé en vrai botaniste des plantes qui y croissent naturellement. Mais les renseignemens fournis par M. Desfontaines sur la flore Atlantique, par les ouvrages de Forskahl et de M. Delile sur celle de l'Égypte, par M. Viviani sur les plantes de la Cyrénaïque, quelques matériaux dus au zèle et à l'intrépidité des voyageurs Salt, Caillaud, Oudney, Denham et Clapperton, suffisent pour nous former une idée précise de la végétation de l'Afrique-Centrale. De plus quelques autres contrées ont été spécialement étudiées, soit parce qu'elles sont les siéges d'opulentes colonies, soit que le hasard y ait conduit des botanistes éclairés. Ainsi le cap de Bonne-Espérance a été visité par une foule de naturalistes qui en ont fait suffisamment connaître les singulières productions végétales; le Sénégal l'a été par Adanson, et depuis par MM. Leprieur et Perrottet, le Congo par Ch. Smith, Sierra-Leone par Smeathmann, la Côte-d'Or par Afzelius, la Guinée par Thonning, les royaumes d'Oware et de Benin par Palisot-Beauvois, les îles de Madagascar, de France et de Bourbon par Commerson, du Petit-Thouars, Bory-Saint-Vincent, Bojer, etc.

Les côtes de Barbarie offrent les plus grands rapports, quant à leurs végétaux, avec celles de la Péninsule espagnole. Séparées par le faible espace du détroit de Gibraltar, elles semblent être continues et reproduire les mêmes êtres. Ainsi, l'on observe une singulière analogie entre la flore d'Alger et celle de l'Andalousie et de Valence en Espagne. Les *oliviers*, les *orangers*, le *chamærops humilis*, le *ricin* arborescent, le *dattier* y croissent également bien. Une chaleur un peu plus forte dans cette partie de l'Afrique favorise le développement de quelques formes inconnues à l'Europe australe, mais ces formes ne sont que spécifiquement différentes, et bien rarement elles diffèrent assez pour constituer des genres distincts de ceux qui croissent en Europe. Les plantes de la Cyrénaïque ont aussi de grandes ressemblances avec ces dernières; elles forment le passage des espèces atlantiques aux espèces égyptiennes, et déjà on y rencontre quelques-uns de ces genres qui semblent propres à la zone torride. Le *zizyphus lotus* est si abondant dans cette contrée que les peuples anciens se nourrissaient exclusivement de son fruit et avaient reçu, pour cette raison, le nom de Lotophages.

L'Egypte présente un grand nombre de plantes particulières et tellement caractéristiques, que leur simple aspect, maigre et rabougri, suffit pour en faire reconnaître la patrie. C'est dans la Haute-Égypte que croissent en abondance ces nombreuses espèces de *cassia* dont les feuilles de quelques-unes (C. *obovata* et *acutifolia*) forment, sous le nom de *séné*, une branche de commerce si considérable. Indépendamment du dattier et du chamœrops, on y rencontre aussi une espèce remarquable de palmier, que M. Delile a figuré sous le nom de palmier Doüm (*cucifera thebaica*). Plusieurs plantes aquatiques tapissent le Nil de leurs larges feuilles et élèvent gracieusement leurs fleurs au-dessus des eaux; telles sont les *nymphæa lotus* et *cœrulea*, que l'on reconnait dans les emblèmes hiéroglyphiques des anciens monumens; mais le *nelumbium speciosum*, figuré également dans les monumens égyptiens, a disparu des eaux de ce fleuve. Le fruit désigné par Théophraste et d'anciens auteurs, sous le nom de *persea*, est fourni par une plante que MM. de Sacy et Delile pensent être le *balanites Ægyptiaca*, petit arbre épineux qui couvre les parties sablonneuses, non-seulement de l'Egypte, mais encore d'une grande partie de l'Afrique-Centrale, et qui se retrouve abondamment au Sénégal. Si l'on passe en revue les plantes rapportées de l'Abyssinie par M. Salt, on trouve que la végétation de cette région n'a pas encore le caractère de celle qui domine entre les tropiques. Elle offre cependant quelques rapports avec celles de la côte de Mozambique et du cap de Bonne-Espérance. C'est dans ce pays que Bruce a trouvé une espèce de *protea*, et M. Salt un *pelargonium*, genres que l'on sait être particuliers au cap de Bonne-Espérance et à la Nouvelle-Hollande. Le *café* croît naturellement sur la côte africaine de la mer Rouge près du Bad-el-Mandeb aussi bien qu'en Arabie. Les plantes de la Haute-Égypte et des contrées plus avancées dans l'intérieur des terres, ressemblent au contraire beaucoup à celles de la côte ouest d'Afrique.

Aucun pays n'offre dans ses végétaux une physionomie aussi singulière que le cap de Bonne-Espérance. C'est là que vivent en nombreuses sociétés les *erica*, les *protea*, les *pelargonium*, les *mesembryanthemum*, les *ixia*, les *stapelia*, etc. Ces genres sont constitués par une multitude d'espèces toutes rassemblées vers la pointe australe d'Afrique, à l'exception d'une ou deux qui s'avancent jusque sur les côtes septentrionales et ressemblent à des déserteurs éloignés de leurs régimens. M. de Candolle a signalé l'analogie des productions végétales du Cap avec celles de la Terre de Diémen qui occupe une position géographique à peu près semblable, c'est-à-dire qui est également située à l'extrémité sud d'un grand continent. Les plantes de l'Afrique équinoxiale se ressemblent beaucoup entre elles sur une grande étendue des côtes occidentales. Ainsi, il y a une grande uniformité de végétation depuis la rivière du Sénégal, par le 16° degré de latitude nord, jusqu'au Congo, par le 6° degré de latitude sud. Parmi les arbres on y remarque l'*adansonia digitata* ou *baobab*, ce colosse du règne végétal qui existe également en Nubie, le *bombax pentandrum*, l'*elais guineensis*, etc. Ces végétaux remarquables sont répandus sur une étendue très considérable de la côte. Le *sterculia acuminata*, arbre dont les graines connues des in-

digènes sous le nom de *cola*, ont, dit-on. la propriété de rendre potables les eaux les plus infectes, existe sur les côtes de Guinée et de Sierra-Léone; enfin l'*anona senegalensis* et le *chrysobolanus icaco* sont encore des arbres utiles qui se trouvent sur les bords des rivières depuis le Sénégal jusqu'au Congo. Grâces aux laborieuses investigations de MM. Perrottet et Leprieur nous possédons des renseignemens fort importans sur les végétaux de la Sénégambie publiés dans la flore de cette contrée. On est étonné d'y rencontrer non-seulement les espèces qui croissent dans les régions de l'Afrique analogues par le climat à la Sénégambie, comme la Haute-Égypte, l'Arabie, etc.: mais encore des plantes que l'on croyait particulières à la Malaisie (Archipel-Indien), à Madagascar et à l'Amérique-Méridionale. Cependant il est essentiel de remarquer que ces rapports de végétation n'ont lieu qu'entre les contrées caractérisées par une chaleur excessive accompagnée d'humidité, comme les bords de la Gambie et de la Casamance. Quant aux localités sablonneuses et arides du Sénégal proprement dit, elles fournissent des productions végétales semblables à celles de l'Égypte et de l'Arabie. Les plantes alimentaires cultivées par les naturels de la côte ouest d'Afrique sont: le *maïs* (*zea maïs*), la *cassave* (*jatropha manihot* L.); deux sortes de légumes dont l'un est le *cytisus cajan* L., l'autre une espèce de haricot (*dolichos*) et l'*arachis hypogea*. Les meilleurs arbres à fruits de la contrée sont: le *bananier* (*musa sapientum*), le *papayer* (*carica papaya*), les *limoniers* et *orangers*, le *tamarinier*, l'*elais guineensis* qui fournit l'huile de Palme, et le *raphia vinifera* qui donne ainsi que l'*elais* et une espèce de *corypha*, le fameux vin de palmier. Quelques auteurs pensent que la plupart de ces plantes sont d'origine étrangère à l'Afrique. Ainsi, M. Robert Brown assigne une origine américaine au maïs, à la cassave, à l'ananas, au papayer et au tabac, tandis qu'il pense que le bananier, le limonier et l'oranger, le tamarinier et la canne à sucre ont été importés d'Asie. L'intérieur de l'Afrique équinoxiale n'est pas connu des botanistes. La petite quantité de plantes publiées dans la flore d'Oware et de Bénin ne peut donner une idée exacte de la végétation de ces vastes contrées. Cependant, si on les compare avec celles du Congo, du Sénégal et de la Haute-Égypte, on trouve entre elles des relations frappantes et qui prouvent clairement, ce nous semble, cette loi universelle: que les mêmes causes climatériques donnent naissance aux mêmes productions végétales, sans qu'il soit nécessaire d'en supposer la transmigration d'un pays dans un autre.

Il nous reste à dire un mot sur la flore des îles principales que l'on considère comme dépendantes de l'Afrique. Les Canaries présentent une transition très remarquable des plantes européennes ou plutôt méditerranéennes aux plantes équinoxiales. Les formes européennes y dominent encore, mais les espèces ont déjà la vigueur qui caractérise les végétaux de la zone torride, ou en d'autres termes, on y trouve des espèces arborescentes de genres qui ont chez nous leurs espèces herbacées. Le catalogue des plantes de l'île de Ste-Hélène, dressé par M. Roxburgh en 1813, présente un grand nombre de plantes dont les unes sont américaines et les autres africaines, ce qui résulte de la position géographique de cette île; mais elle offre ceci de remarquable, qu'elle nourrit encore un plus grand nombre de plantes d'Europe, malgré son immense distance de cette partie du monde.

Dans les îles de Madagascar, de France et de Bourbon, intermédiaires entre le Continent de l'Afrique et l'Archipel Indien, croissent des végétaux indigènes de ces deux vastes régions. Madagascar offre dans sa partie occidentale les plantes de la côte d'Afrique, et celles des Indes dans la partie qui regarde l'orient. Cette île et celles de Bourbon et de France, renferment un grand nombre de plantes qui leur semblent particulières, peut-être par la raison que les localités semblables de l'Inde ne sont pas bien connues. C'est à Madagascar que le *nepenthes distillatoria*, entre autres végétaux singuliers, a été observé pour la première fois. Des espèces très voisines ont été rencontrées dans les Indes Orientales. Le nombre des *orchidées* est si grand dans les trois grandes îles de l'Afrique australe, que M. Dupetit-Thouars a publié un ouvrage spécial sur cette seule famille. Il en est de même des *fougères* qui abondent dans ces îles et que le colonel Bory-Saint-Vincent a fait connaître dans le *Specie* de Willdenow, ou qui sont inédites dans son vaste et magnifique herbier.

ANIMAUX. Réunie physiquement à l'Asie par l'isthme de Suez, l'Afrique, à quelques animaux près qui sont communs à ces deux continens, offre une physionomie zoologique tout aussi distincte que si elle en était séparée par une distance égale à un diamètre du globe. Ces animaux, africano-asiatiques plutôt qu'asiatico-africains, ne s'étendent guère que dans la presqu'île Arabique, si semblable géologiquement à l'Afrique boréale, tandis que tous les autres points ont une création spéciale. Toutefois c'est ainsi qu'on doit généraliser la dispersion des êtres sur ce vaste continent.

Dans toute l'Afrique Centrale et Boréale errent le *lion*, la *panthère*, l'*autruche*, les *chacals*, les *gazelles* et les *antilopes*, dont pas une ne se retrouve au sud de l'autre tropique, où sont accumulées tant d'espèces. Partout ces antilopes sont la pâture des *lions* et de toutes les autres espèces de ce genre, ainsi que des *chacals*, des *hyènes* et des *pythons*. Le *chameau à une bosse*, dont les caravanes peuplent aujourd'hui le Sahara et donnent au désert sa physionomie nomade, ne fut introduit à l'ouest du Nil qu'après le IIIe siècle. Mais au-delà du Sahara, dès que commence l'influence humide des grands fleuves de la Sénégambie et du Soudan, apparait une création dont les êtres ne franchirent jamais les limites du désert Là vivent

en étendant leurs voyages jusqu'au cap de Bonne-Espérance, les *éléphans africains* à grandes défenses et aux dents molaires marquées de losanges, ces *rhinocéros* à deux cornes, bien connus dans les spectacles de Rome, l'immense *girafe*, l'*hippopotame* informe. Entre les deux tropiques se trouvent ces espèces variées de *cynocéphales*, dont pas une seule n'habita jamais l'Égypte, et dont trois y avaient des autels, culte qui par conséquent ne put commencer que dans le pays de ces singes. Les uns à visages peints n'habitent que les Guinées; les autres la pointe australe du Continent; d'autres enfin depuis le Sennaar jusqu'en Cafrerie. Dans les bassins du Nil supérieur et de ses affluens vivent deux espèces de ce *fennec* décrit et figuré par Bruce et qu'on avait cru être un *galago*. Ses immenses oreilles surpassant les deux tiers de la longueur de son corps de chien, l'éloignent beaucoup de la forme d'un quadrumane. Figuré sur les monumens de la Basse-Égypte avec les cynocéphales, le scarabé sacré et les antilopes du même pays, le fennec y constate l'origine éthyopique du peuple qui éleva ces monumens. Dans cette dernière zone qui longe la côte de Zanguebar le *buffle du Cap* parcourt les mêmes forêts que l'éléphant; enfin, au-delà du tropique austral vivent ces nombreuses espèces d'*antilopes*, réparties chacune dans un site qu'elles ne quittent jamais, depuis les roseaux des rivages jusqu'aux pointes aigües des rochers. Ces antilopes se pressent sur cette extrémité de l'Afrique comme pour la dédommager de n'avoir pas une seule espèce de cerf. Là, vivent aussi dans les mêmes cantons ces *zèbres* connus des Romains et ces *quacchas* si semblables aux zèbres, que l'on prit d'abord ces deux animaux pour les deux sexes de la même espèce. Ce *phacochère* à corps de cochon, à dent machelière d'éléphant et dont la face hérissée de quatre protubérances l'a fait nommer aussi *sanglier à masque*. Ce *sanglier éthiopique* à long grouin, dont les figures se voient sur la mosaïque de Palestrine, qui a deux paires de côtés de plus que notre sanglier et à qui l'on a rendu son ancien nom de *koyropotame*. Enfin parmi les reptiles de ce continent citons les *crocodiles*, le *succhos* et le *khamses* honorés des Égyptiens et différens peut-être des crocodiles du Niger et du Sénégal. Ces *monitor*, ces *tupinambis*, ces *caméléons*, dont d'autres espèces ne se retrouvent plus qu'en Espagne et aux Moluques. Madagascar a comme l'Afrique sa création à elle. Aucun de ses mammifères non importés ne lui est peut-être commun avec ce Continent : tels sont ces *makis* à quatre mains ; cet *aye-aye* rongeur pourvu de mains et qui n'habite que la côte occidentale ; ces *tenrecs* insectivores en remplacement des pagalins de l'Asie et de l'Afrique et des fourmiliers de l'Amérique dont Madagascar n'a pas un seul.

Les espèces d'oiseaux propres à l'Afrique ont une grande analogie, sur les confins des diverses régions qui entourent cette vaste contrée, avec ceux de l'Europe et de l'Asie. Puis la variété du sol apporte des influences secondaires et nouvelles sur chacune des grandes zones qui en partagent la surface. Ainsi, la Région du Nil et les rivages qui bordent la Méditerranée ont des espèces analogues à celles de l'Arabie, de la Perse et de l'Espagne. Les sables déserts de l'Afrique-Centrale sont la patrie d'espèces accommodées aux solitudes, tandis que l'extrémité méridionale affecte un type entièrement neuf et caractéristique dans les oiseaux qu'elle nourrit. Madagascar enfin, qui avec les îles Maurice et de Bourbon dépend du système de terre africain, a une création toute spécifique, bien que par ses caractères elle soit entièrement africaine. Quant aux îles de l'Océan-Atlantique, telles que Sainte-Hélène, l'Ascension, les îles du Cap-Vert; elles sont habitées par quelques espèces qui proviennent des côtes voisines.

L'oiseau le plus voisin des quadrupèdes par ses formes, l'*autruche*, qu'Aristote a dit avec tant de raison *partim avis, partim quadrupes*, ne quitte point la zone équatoriale et les déserts de toute l'Afrique. Elle est remplacée en Amérique par le nandu, et dans la Polynésie par les casoars. C'est le *chameau emplumé* du désert; c'est avec la gazelle, l'objet des mille contes des Arabes et des nègres. Le *messager* ou le *secrétaire*, singulier oiseau de proie qui vit de reptiles, qu'il sait combattre avec adresse et dévorer sans danger, habite le territoire du cap de Bonne-Espérance. Peu de régions du globe sont aussi peuplées d'oiseaux de rapine de toutes sortes que l'Afrique. Les animaux qui y pullulent fournissent par leurs débris à tous les rapaces une proie abondante et facile. Aussi les grands *vautours* qui s'alimentent de charognes, ces *griffons*, ce hideux *chincou*, cet *oricou* à pendeloques charnues, guettent sans cesse la chute de quelque animal et se précipitent sur son cadavre qu'ils dépècent en quelques instans; et des espèces plus petites, les *percnoptères*, viennent s'adjoindre aux convives de ces banquets. Quelques *aigles* sont répartis dans tous les pays de l'Afrique et sur le bord des eaux douces ou des mers; et là pêchent les *pygargues*, ou aigles qui vivent de poissons. Tels sont surtout et au premier rang le *blagre* et le *vocifer*. Les autres rapaces diurnes sont des *circëates*, des *éperviers*, des *vautours*, et notamment le *gymnogène* de Madagascar, le *milan parasite*, les *couhichs* de l'Egypte, le *naucler* de Riocourt, des *buses*, des *buzards* et des *faucons*. Quant aux oiseaux de proie que la lumière du jour blesse, chaque petite tribu est à peu près représentée sur ce Continent. Enfin comme les insectes y pullulent, les *pies-grièches* qu'on a à juste raison nommées les *faucons entomophages*, s'y trouvent en essaims aussi nombreux que variés. De même que l'Amérique et l'Asie, la zone chaude de la Région du Cap a des *couroucous*, singuliers oiseaux à plumage d'un rare éclat. Mais là seulement se trouvent ces *musophages* et ces *touracos* à vestitures non moins splendides. La nombreuse famille des *coucous* est très riche en espèces dans cette partie du monde. Elle nourrit les *chalcites* ou *coucous cuivrés*, les *indicateurs*, célèbres par ce qu'en a raconté Levaillant, des *coucals* dont le pouce est armé d'un ongle acéré; mais ce n'est

qu'à Madagascar qu'on rencontre les *vouroudrious* et les *couas* ou les *taitsous*. Les *pogonias*, les *barbus*, les *barbions* sont africains. De nombreux *calaos* et entre autres celui d'Abyssinie, qui vit de charognes, y remplacent les toucans d'Amérique; et quant aux oiseaux de ce dernier genre on trouve leur représentant à Madagascar dans l'*euricère*. Les *perroquets* pullulent dans les contrées boisées de l'Afrique chaude. C'est du Sénégal que provient la *perruche à collier;* c'est du Congo, de la Guinée que nous arrive le *jaco gris*, si habile à imiter l'homme, et c'est dans les champs de Teff que s'abattent par bandes criardes les innombrables *perruches-moineaux*. Les *pics*, les *alcyons*, les *engoulevents*, les *hirondelles* y comptent des espèces variées; les *souï-mangas* y remplacent les colibris du Nouveau-Monde, et les *huppes*, les épimaques de l'Asie. Les *corbeaux*, les *choucas*, les *rolliers*, les *rolles* y ont des individus très remarquables. Il en est de même des *guêpiers*, des *échenilleurs*, des *bagadais*, des *manikups*, des *drongos*, des *moucherolles*, des *merles*, des *traquets*, des *sylvies*, des *martins*, des *pique-bœufs*, des *alouettes*, etc., etc. Mais nous citerons principalement de tous ces genres une espèce de corbeau à bec très puissant, le *corbivau*, et les *merles* à plumage bronzé et comme passé au feu.

Cependant dans cette série d'espèces si étonnantes par le nombre des individus, aucune famille n'en fournit davantage, sans contredit, que celle des moineaux. A partir des *tisserins*, qui lient cette tribu aux troupiales de l'Amérique, et qui sont les plus habiles ouvriers qui existent pour tisser les fils qu'ils emploient dans la construction de leurs nids, on compte les *moineaux*, quels que soient les petits genres dans lesquels on a essayé de les grouper, par millions d'individus et par centaines d'espèces. C'est ainsi que les *veuves* aux longues queues, les *oryx* à la livrée de feu; les *sénégalis* de toutes les couleurs, bleus, rouges, piquetés, noirs, etc., semblent des papillons destinés à émailler, par leur vive coloration, les chardons en maturité dont ils mangent les graines. Ces oiseaux se trouvent donc accommodés à un sol qui produit en grande quantité les semences alimentaires, telles que les millets, les couscous, les panics, etc. Ainsi donc les *veuves*, les vrais *moineaux*, les *jacarinis*, les *bengalis*, les *gros-becs*, les *phytotomes*, les *bouvreuils* y comptent de nombreuses espèces. Mais le genre *coliou* est exclusif au Cap, et on y retrouve aussi une jolie *mésange*.

Des colombes animent les diverses contrées de l'Afrique, entre autres le *pigeon vert* ou *waalia* de Bruce, si répandu en Abyssinie. Les gallinacées de grande taille y sont rares; l'Afrique ne nourrit guère en effet que quelques gros oiseaux de basse-cour originaires de l'Inde, et la seule race qui lui soit propre et qui soit naturalisée en Amérique aujourd'hui est celle des *pintades* ou *poules de Numidie*, dont on connaît quatre espèces à chair d'une rare délicatesse; toutefois, les sables stériles de cette partie du monde, analogues par leur stérilité aux steppes des plateaux de l'Asie, sont la patrie adoptive des *perdrix*, des *francolins*, des *gangas* et de quelques espèces de *turnix*, oiseaux essentiellement pulvérulateurs. C'est encore dans ces océans mouvans nommés déserts que se plaisent les *échassiers* coureurs, tels que les *outardes*, ces *grues* aux longues jambes, ces *marabous* aux plumes délicates et légères; ces *anthropoïdes* ou grues des Baléares qui singent les gestes de l'homme. Quant aux rivages des mers ou aux bords des fleuves, ils pullulent de ces oiseaux riverains qui semblent répandus sous toutes les zones échauffées, tels que *pluviers*, *chevaliers*, *barges*, etc. Cependant des *vanneaux* à lambeaux charnus, des *burrhins*, des *ibis* jadis révérés dans le culte égyptien, et surtout l'*ombrette* à plumage tabac d'Espagne, des *spatules*, des *cigognes*, des *anostomes*, des *tantales*, de *œdicnèmes*, des *giaroles*, y comptent des espèces qui lui sont exclusivement propres, et ce n'est que sur les rivages de la mer Rouge que vivent les *dromes* au plumage mi-partie noir et blanc.

L'Afrique nourrit aussi des oiseaux palmipèdes qui lui sont propres, tels sont : les *anhinga* ; et des espèces qui sont répandues suivant les latitudes dans d'autres parties du monde, telles que *grèbes*, *sternes*, *cormorans*, *pélicans*, *rhyncops*, *pétrels*, *albatrosses*, *canards* et *oies*. Les grands palmipèdes marins et antarctiques se réfugient principalement sur l'extrémité australe de ce continent. Jadis vivait aux îles Maurice et Bourbon un grand oiseau, depuis long-temps éteint, et qu'on nommait le *dronte;* ses débris seuls attestent une existence qui fait lacune dans la grande chaîne des êtres.

Les reptiles ne sont point aussi multipliés en Afrique qu'en Asie et en Amérique. Cependant c'est dans le Nil, c'est dans le Sénégal et le Niger, que se tiennent ces puissans *crocodiles* jadis vénérés par les Egyptiens. Des serpens venimeux, entre autres le *céraste cornu*, sont répandus dans le territoire du Cap; des *lézards* variés, des *geckos*, des *batraciens* en petit nombre sont classés dans nos catalogues comme propres à ce continent et d'immenses *tortues franches*, ressources précieuses des navigateurs, fréquentent les attérages et les îlots volcaniques de l'Océan-Atlantique.

Les poissons africains sont encore très mal connus. Ceux des eaux douces de l'Égypte, étudiés par le savant Geoffroy Saint-Hilaire, sont parfaitement décrits. C'est là que se rencontrent ce gigantesque et singulier *bichir*, ces *coffres*, ces *pimélodes* nombreux et variés. Les poissons de la mer Rouge, étudiés par Rüppell et figurés dans son grand ouvrage, ressemblent par leurs formes à la plupart des poissons saxatiles des mers chaudes d'Asie, et la plupart se rencontrent même dans les archipels de la Sonde, excepté quelques petits genres particuliers. Les côtes occidentales d'Afrique, baignées par l'Océan-Atlantique, nourrissent les poissons des zones chaudes, tandis que les pays bordés par la Méditerranée partagent ceux des côtes d'Espagne et de France. Enfin les mers australes qu'arrêtent les rivages du cap de Bonne-Espérance produisent les espèces confinées dans toutes

les latitudes antarctiques placées au sud des trois grands caps. Les poissons de la côte orientale, entre les tropiques, sont ceux de l'Océan-Indien.

Il en est de même des mollusques, à part les terrestres dont les espèces varient suivant les régions; les coquillages marins de la zone équatoriale sont analogues, sur la côte orientale, à ceux de l'Océan-Indien. Toutefois, de belles espèces nouvelles se rencontrent chaque jour à Madagascar, et celles des côtes du Sénégal décrites par Adanson, bien que peu nombreuses, ont été mieux étudiées depuis. Dans les eaux douces du Nil vivent ces belles huîtres découvertes par M. Cailliaud et nommées *éthéries*. Les mollusques des rivages de la Méditerranée ont de l'analogie avec ceux de l'Italie et de la Sardaigne; et c'est encore par essaims que navigue sur cette mer l'ancien *murex à pourpre*, des Romains, qui n'est pas autre que la *janthine*, si riche en couleur pourprée et violette. Sur les rochers du cap sont en grand nombre des *patelles*, des *oscabrions*, et sur les rivages de la mer Rouge si bien étudiés par M. Savigny, des milliers de *doris* d'*aplysies*, etc.

Les insectes d'Afrique, bien qu'ils aient été l'objet de plusieurs ouvrages, et entre autres de celui de Beauvois, sont si variés, si nombreux en espèces qu'il serait impossible de nommer même les plus intéressantes sans dresser un long catalogue. Ils varient en genres suivant les lieux, les limites géographiques, et par conséquent sont entièrement soumis à l'influence du climat.

Parmi les zoophytes, de brillantes *actinies*, des *polypes* de toutes formes, des *madrépores* ceignent les côtes de l'Afrique. Sur le rivage dans la Méditerranée se pêche le vrai *corail*, si recherché pour les bijoux de fantaisie dans tout l'Orient. La mer Rouge est hérissée de ces coraux si intéressans pour le naturaliste, mais si redoutables pour le navigateur.

GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

SUPERFICIE. La surface de l'Afrique peut être évaluée en nombres ronds à 8,500,000 milles carrés.

POPULATION. Il paraît probable que la *population absolue* de l'Afrique s'élève à 60.000,000 d'âmes. Divisant ce nombre par 8,500.000 et négligeant les fractions, on aura 7, quotient, qui représente la *population relative* de l'Afrique. Maintenant si l'on voulait comparer cette grande division du globe avec les autres parties du monde, on trouverait que l'Afrique occupe le troisième rang sous le triple rapport de la surface, de la population absolue et de la population relative, comme nos lecteurs peuvent s'en convaincre en jetant un coup-d'œil sur le tableau que nous avons donné à la page 38.

ETHNOGRAPHIE. L'Afrique est habitée par un grand nombre de nations, dont les langues ont été le sujet de plusieurs importantes recherches dans ces dernières années. Sans entrer dans des détails qui seraient déplacés dans cet ouvrage, nous nous bornerons à mentionner dans chacune des grandes régions entre lesquelles nous avons partagé cette partie du monde, les peuples principaux, en les classant d'après les différentes langues qu'ils parlent. L'*Atlas ethnographique du Globe* sera encore notre seul guide; car au milieu de quelques dénominations nouvelles et de noms parfois étranges, nous n'avons trouvé, dans les descriptions de l'Afrique les plus récentes, aucun fait nouveau assez important pour nous obliger à changer ou même à modifier les classifications que nous y avons proposées. Seulement nous avons rempli ici une partie des lacunes que l'imperfection de l'ethnographie nous avait obligé de laisser subsister dans l'Atlas ethnographique, par quelques faits que nous devons à M. Douville, faits qui d'ailleurs concordent presque entièrement avec les renseignemens que nous avons recueillis à Lisbonne sur les langues parlées dans l'Afrique Portugaise.

TABLEAU

DE LA CLASSIFICATION DES PEUPLES DE L'AFRIQUE D'APRÈS LES LANGUES.

La RÉGION DU NIL offre les familles ou souches suivantes :

FAMILLE EGYPTIENNE : les *Coptes*, qui sont les descendans des anciens Egyptiens. Depuis l'introduction de l'islamisme en Egypte leur langue a été à peu près remplacée par l'arabe jusqu'à ce qu'elle se soit entièrement éteinte vers le milieu du XVIIe siècle. Les Coptes sont maintenant très peu nombreux, et, sous le rapport linguistique, ils doivent être regardés comme des Arabes et comme une branche de la famille Sémitique. Il paraît cependant que dans les montagnes de Mathmothah, au-dessus du golfe de Cabes, et dans un canton de la Nigritie intérieure, on parle encore cette langue, qui, comme nous venons de le dire, est entièrement éteinte dans le pays qui en a été le berceau.

FAMILLE NUBIENNE : les *Nouba* et les *Kenouz* (Kenous) dans la Nubie. Plusieurs milliers de Kenouz vivent dans les principales villes de l'Égypte, où ils sont connus sous les noms impropres de *Barbary*. *Berbers* ou *Barabra*. Ce sont les traits de ce peuple que, selon M. Champollion et d'autres savans, on rencontre dans les monumens qui représentent les anciens Égyptiens.

FAMILLE TROGLODYTIQUE : les *Bicharieus*, les *Hadendoa*, les *Hammadeh*, les *Amarer*, etc.; les *Adarebs*, dont les *Bartoum* paraissent être la tribu la moins civilisée, mais en même temps la

plus puissante; les *Ababdés*, confondus à tort avec les Arabes bédouins. Tous ces peuples occupent la partie de la Nubie située à l'est du Nil.

Famille Schiho-Dankali : les *Schiho* (Shiho) proprement dits; ils habitent près du passage d'Assouali; et les *Hazorta*, près de celui de Taranta dans l'Abyssinie; les *Danakil*, peuple nomade qui erre le long de la côte, depuis le Bab-el-Mandeb jusqu'à Arkiko; on regarde les *Dumhoeta* comme sa tribu la plus puissante; les *Adaïel* occupent le pays situé entre le Bab-el-Mandeb et les environs de Zeyla.

Les Chelouks (Schilouks), connus aussi sous les noms de *Nouba* ou *Fongi*, le long du haut Bahr-el-Abiad et dans le royaume de Sennaar, dont ils étaient la nation dominante avant la récente invasion des Ottomans.

Les Tcheret-Agow, dans le centre de l'Abyssinie; ils sont braves et bons cavaliers.

Les Fouriens, qui forment la masse principale de la population du Dar-Four.

La RÉGION DE L'ATLAS n'offre qu'une seule famille, à laquelle appartiennent tous ceux de ses habitans qu'on peut regarder comme indigènes; c'est la

Famille Atlantique : les *Amazig*, dits improprement *Berber* ou *Berebber*, et nommés aussi *Schila* (Shuluh), *Qobayl* (Guebalys), etc.; ils occupent les hautes vallées de l'Atlas et une partie des plaines dans l'empire de Maroc, dans le ci-devant état d'Alger et dans celui de Tunis; ils sont partagés en beaucoup de tribus, dont plusieurs sont entièrement indépendantes. Les *Touaryks* (Tuaricks), nation nombreuse et guerrière répandue sur toute la partie moyenne du Sahara; les *Tibbos*, qui occupent presque toute la partie orientale du Sahara: les habitans de *Syouah* et d'*Audjelah;* les *Chellouhs* (Shelluhs), dans la partie méridionale de l'empire de Maroc, où ils vivent presque tous régis par des chefs indépendans.

La RÉGION DES NÈGRES ou la NIGRITIE présente les familles ou souches suivantes :

Les Volofs ou Iolofs, qui ont la réputation d'être les plus beaux et les plus noirs de tous les Nègres; ils possèdent les royaumes de Bourb-Iolof, de Cayor et de Baol, et ils forment la masse principale de la population de ceux de Bondou, du Bas-Yani et de Salum.

Famille Mandingo : les *Mandingos*, nation puissante, assez policée et industrieuse, entre les mains de laquelle se trouve presque tout le commerce de l'or et de l'ivoire, et qui faisait naguère presque tout celui des esclaves. Outre le vaste territoire entre la Gambie et le Geba et le pays côtier arrosé par le Kissi (Kissee), les Mandingos possèdent dans la Sénégambie les royaumes de Bambouk, de Kasson, de Kaarta, de Barra, de Kollar, de Badibou, du Haut-Yani, du Oulli ou Woulli, le Dentilia et le Kabou; dans la partie occidentale de la Nigritie-Centrale (le Soudan-Occidental de nos cartes), les Mandingos sont la nation la plus nombreuse du ci-devant empire de Bambara, dont ils étaient le peuple dominant avant son partage; ils possèdent aussi le Kankan, le Sambatikilia, le Time et autres pays. Les *Sousou*, nation assez civilisée, qui occupe la côte de la Nigritie-Occidentale (Sénégambie) comprise entre le Rio Nunez et le Kissi, ainsi que d'autres parties de cette contrée.

Les Foulahs ou Fellatah, dits aussi *Foulans*, *Fellans*, *Poules*, etc., nation très nombreuse et très puissante, répandue dans presque tous les états de la Nigritie-Occidentale (Sénégambie), où elle possède le Fouta-Toro, le royaume de Bondou, le Fouta-Djalo (Fouta-Djalon), le Fouladou et le Brouko; dans la Nigritie-Centrale (le Soudan de nos cartes), elle occupe le Ouasselon, le Sangara et autres contrées, ainsi que le vaste empire des Fellans ou Fellatah sur lequel règne Bello.

Les Djalonkés, qui forment une partie considérable de la population du Fouta-Djalo (Fouta-Djalon), du Kouronia, du Baleya, du Firia, du Sangara, du Soulimana, du Bouré.

Les Kissours, dans le royaume de Tombouctou, dans la Nigritie-Centrale (Soudan).

Les Kalannas, dans le royaume de Kalanna, dans la Nigritie-Centrale.

Famille Haoussa : les *Haoussas*, qui composent la masse principale de la population des provinces de Cachenah, Gouber, Kano, Doury et autres du Haoussa, vaste contrée qui forme le noyau de l'empire de Fellans ou de Fellatah.

Les Yarribani, qui sont la nation dominante dans le vaste royaume de Yarriba.

Les Mandaras, dans le royaume de Mandara, dans la Nigritie-Centrale (Soudan).

Les Bagherméhs et les Mobbas, qui sont les nations dominantes des deux royaumes de Baghermeh et de Mobba dans la Nigritie-Centrale (Soudan).

Famille Bornouane : les *Bornouans*, qui forment la masse principale de la population du Bornou proprement dit, et de quelques autres districts aujourd'hui séparés de l'empire de Bornou.

Les Timmanies, établis depuis l'embouchure du Grand-Scarcie jusqu'au cap Shilling; c'est sur leur territoire que se trouve la colonie anglaise de Sierra-Leone.

Les Boullam, au sud-est des précédens, le long de la côte jusqu'aux frontières du royaume de Cap-Monte, et répandus très avant dans l'intérieur et sur les îles voisines.

Famille Achantie : les *Achantis* (Ashantees), nation dominante dans l'empire d'Achanti, et les *peuples* établis dans la plupart des royaumes qui en sont tributaires ou vassaux.

Famille Dagoumba : les *Dagoumbas* dans le royaume de Dagoumba (Dagwumba), vassal de l'empire d'Achantie.

Les Akkras ou Inkrans, dans le royaume de ce nom; ils sont tributaires des Achanties.

Les Kerrapies (Kerrapees), nation assez nombreuse, partagée entre plusieurs petits états presque tous tributaires des Achanties.

Famille Ardrah : les *Dahomeys*, dans le royaume de Dahomey proprement dit, dont ils sont la na-

tion dominante; les *Judahs*, dans le royaume de Judah, tributaire de celui de Dahomey; les *Ardrahs*, dans le royaume d'Ardrah, tributaire de celui de Yarriba; les *Benins*, dans la plus grande partie du vaste royaume de Benin, dont ils sont la nation dominante.

Famille Kayli : *Kaylis* (Kaylees) et les *Gungoumes*, dans les royaumes de Kayli et de Gungoume dans l'intérieur de la côte de Gabon.

Famille Congo : les habitans du *Congo* proprement dit, du *Sogno* (Sonho), de *Caconyo*, du *Loango*, du *Mayumba*, de l'*Oando*, etc., qui parlent différens dialectes de la langue congo; les habitans du *Ho*, du *Cancobella* et du *Sala*, dont la langue est un mélange de l'abounda et de la congo. M. Douville nous représente le Sala comme un des plus puissans états de cette partie de l'Afrique; nous ajouterons qu'il correspond à l'Anzico et au Micoco des anciens voyageurs et de nos cartes. Les *Molouans*, dont le vaste royaume nous paraît être la puissance indigène prépondérante de toute l'Afrique au sud de l'équateur; les habitans du *Moucangama*, du *Muchingi*, du *Humé*, du *Cassange*, du *Cutato*, du *Ginga*, du *Holo-ho*, du *Baïlundo*, du *Bihé* et ceux du royaume d'*Angola* soumis aux Portugais; tous ces peuples parlent des dialectes de la langue abounda. M. Douville regarde les Molouas comme la souche de cette grande branche de la famille Congo; il les range avec les Bihé au premier rang parmi les Nègres par leur intelligence et leur industrie.

Famille Benguela : les habitans du *Benguela*, soumis aux Portugais; ceux du *Quisama*, du *Libolo*, du *Quigné*, du *Nano*, du *Humbé*, du *Mongangue la* et autres pays; ces peuples, selon M. Douville, parlent des dialectes ou des langues qui appartiennent à cette famille.

La REGION DE L'AFRIQUE-AUSTRALE offre les familles ou souches suivantes :

Famille Cafre : les *Koussas*, les *Tambouki* et les *Mamboukki*, dans la Cafrerie Maritime; les *Betjouanas* subdivisés en *Briquas*, *Tammahas*, *Barrolongs*, les *Macquinis*, les *Morolongs* et les *Gokas*, dans la Cafrerie Intérieure.

Famille Hottentote : les *Coranas*, les *Gonaaquas*, les *Namaaquas*, les *Dammaras* et autres peuples, qui sont les *Hottentots* proprement dits; ils demeurent dans la colonie du cap de Bonne-Espérance et dans la Hottentotie-Indépendante. Les *Saabs* dits communément *Bosjemanns;* c'est le peuple le plus sauvage et le plus abruti de l'Afrique Australe; il erre sur les frontières septentrionales de la colonie du Cap.

La REGION DE L'AFRIQUE-ORIENTALE offre les familles ou souches suivantes, dont plusieurs cependant appartiennent aussi, par la position du vaste territoire qu'elles occupent, à la Région du Nil, comme les *Gallas*, et à la Région des Nègres, comme les *Nineanaï* et les *Gingiros*.

Famille Monomotapa : les *Mongas*, qui demeurent aux environs de Sena, dans l'Afrique Orientale Portugaise; les *Bororo*, entre Sena et Tete; les *Movizas;* les *Maravi*, qui sont actuellement la nation la plus puissante du ci-devant empire du Monomotapa. Les *Macouas*, peuple nègre très puissant, qui vit à l'ouest de Mozambique, le long de la côte de ce nom et dans l'intérieur; il paraît s'étendre au nord jusqu'aux environs de Melinde, et au sud jusqu'à l'embouchure du Zambèze. Les *Monjous*, une des nations nègres les plus laides; ils vivent dans l'intérieur à côté des Macouas méridionaux. Les *Sowaïel* ou *Sowauli*, nation negre très puissante, répandue le long de la côte, depuis Magadocho (Magadoxo) jusque vis-à-vis de Mombaza.

Famille Galla : les *Gallas*, nation nombreuse, puissante et célèbre par ses incursions et ses conquêtes; c'est aujourd'hui le peuple dominant dans une grande partie du ci-devant empire d'Abyssinie; les Gallas paraissent occuper aussi tout le pays qui s'étend depuis les limites méridionales de l'Abyssinie jusqu'aux frontières occidentales des états situés le long de la côte entre Melinde et Magadocho. Les *Mouzimbos* ou *Zimbes*, appelés aussi *Marouca*, nation nomade qui paraît errer sur les vastes espaces arrosés par le cours supposé du Zebi (Zebee); elle a acquis une funeste célébrité par ses terribles incursions faites vers la fin du XVIe siècle et poussées jusqu'à Melinde et à Quiloa.

Les Somaulis, le long de la côte d'Aden et répandus dans l'intérieur du grand triangle qui forme cette partie de l'Afrique, et dont le cap Gardafoui peut être regardé comme le sommet.

Les Gingiros qui habitent le royaume de Gingiro, que d'anciennes relations placent au sud des montagnes de l'Abyssinie et sur les rives du Zebi.

Les Nineanaï qui occupent le pays de Bomba. Cette identité de nom, combinée avec la position que lui assigne M. Douville, nous paraissent être des motifs assez forts pour nous engager à regarder ce pays comme identique avec le *Mani-emougi*, sur lequel les plus célèbres géographes n'ont proposé jusqu'à présent que des doutes ou des conjectures. C'est le *Mohenemugi* de Battel et le pays des *Niemiemay* de Dapper.

Outre ces peuples qu'on peut regarder comme indigènes de cette partie du monde, l'Afrique en possède plusieurs autres qui, à différentes époques, s'y sont établis, et dont quelques-uns sont devenus même très nombreux et puissans. C'est ainsi que les peuples de l'Abyssinie qui parlent les langues *gheez* ou *tigré* dans le royaume de Tigré, et *amhara*, dans les royaumes d'Amhara, d'Ankober, d'Angote, dans la province de Lasta et autres, appartiennent incontestablement à la souche Sémitique et paraissent s'y être fixés bien avant les temps historiques. Les *Arabes*, à une époque très ancienne, et plus tard, pendant les grandes conquêtes des premiers successeurs de Mahomet, envahirent la Région du Nil et celle du Maghreb (Sahara-Atlas) et de là se répandirent dans la Nigritie (Soudan), où on les trouve en grand nombre; dans la suite des temps, ils sont parvenus à introduire exclusivement leur langue dans plusieurs contrées, telles que l'Egypte, une

grande partie de la Nubie, surtout le long du Nil dans les pays de Chendy, de Damer, de Scheygya, etc., dans toutes les villes des États Barbaresques, dans une grande partie des campagnes qui les environnent et dans la partie occidentale du Sahara; cette nation s'est aussi établie dans quelques états de la Nigritie-Occidentale (Sénégambie) et dans plusieurs états de la Nigritie-Centrale (Soudan), tels que le Dar-Four, le Mobba, le Baghermeh, l'empire de Bornou et même de l'empire des Fellans; on rencontre encore des Arabes sur presque toute la Côte-Orientale, dans les îles qui en sont voisines, dans le groupe des Comores et sur la côte occidentale de la grande île de Madagascar. Plus tard les *Osmanlis*, qui appartiennent à la souche asiatique Turque, se sont établis comme nation dominante dans la partie inférieure de la Région du Nil et dans les régences d'Alger, de Tunis et de Tripoli dans la Région du Maghreb.

Les *Madecasses* ou *Malgaches*, qui forment la grande masse de la population de l'île de Madagascar; ils appartiennent incontestablement à la grande souche Malaie que nous verrons répandue d'un bout à l'autre de l'Océanie; mais leur arrivée dans cette île est antérieure aux temps historiques. Nous indiquerons ailleurs les principaux peuples entre lesquels cette nombreuse nation est partagée.

L'Europe, depuis les Grecs et les Romains, ensuite à l'époque des grandes découvertes géographiques et depuis lors jusqu'à nos jours, a fourni beaucoup de ses habitans à l'Afrique : les *Portugais*, les *Espagnols* et les *Français* qui appartiennent à la souche Gréco-Latine; et les *Anglais*, les *Hollandais*, les *Danois* et les *Anglo-Américains* qui sont compris dans la Famille Germanique, sont les seuls peuples européens ou d'origine européenne qui possèdent des établissemens en Afrique.

RELIGION. Le Fétichisme est la religion du plus grand nombre des habitans de l'Afrique, puisque c'est la religion que professent encore presque tous les Nègres, quelques peuplades de la famille Atlantique et presque tous les indigènes de Madagascar. Ces nations abruties, qui voient dans les objets les plus communs qui les environnent des sujets de leur adoration, paraissent généralement admettre un *bon* et un *mauvais principe;* ils ont des jours heureux et malheureux; leurs prêtres sont des jongleurs adroits qui prétendent préserver les hommes et les animaux de l'influence des mauvais esprits. Quelques-uns de ces peuples ont un *fétiche national* et *suprême* : les Ouidah ou Widah, par exemple, adorent le *serpent;* un ordre de prêtres et des jeunes filles sont destinés à servir ce monstre dans une espèce de temple, où il est somptueusement nourri. Les féroces Bissagos adorent le *coq;* les Benin, qui regardent leur propre ombre comme un fétiche, ont pour idole principale, outre leur *roi*, un *lézard*. Le fétiche principal des Achanties est le *fleuve Tando;* celui des habitans du Dankas, le *fleuve Cobi*, tandis que le *Rio-Volta* ou *Adirray* (Adieri) l'est des habitans d'Odentie. Dans l'Akkra, la *hyène*, à Dixcove et Anamabou, l'*alligator*, à Ussue, le *chakal*, et dans toute l'Achantie, le *vautour*, sont adorés comme des divinités. L'*iguana* est le grand fétiche de Bonny et le *requin* celui des Calabars, tandis que celui des Dahomey est tantôt un *léopard* et tantôt une *panthère*, auxquels on immole tous les ans des victimes humaines. Les nègres qui habitent près des cataractes de la Bousempra sur la côte d'Or, révèrent ces *cascades* comme leur idole suprême; et les Agows, qui demeurent près des sources du Nil en Abyssinie, sacrifient depuis un temps immémorial au *génie de ce fleuve*. Les récits du Maure Sydy Hamed nous représentent les habitans de Wassenah adorant la *lune*, ainsi que plusieurs peuplades de la Nubie et d'autres contrées de la Région du Nil et de l'Afrique-Intérieure; ceux des environs du cap Mesurado, en Guinée, adorent le *soleil*. Des *arbres*, des *pierres*, la *lune* et quelques *astres* sont les objets du culte des féroces et puissans Gallas. Quelquefois les Nègres se font des *idoles à face humaine;* et le capitaine Tuckey et le docteur Smith furent surpris de voir ces idoles avoir, sur les bords du Zaïre dans l'intérieur de l'Afrique, des figures européennes et ressembler aux Égyptiens, ou plutôt aux antiques figures des Etrusques. Les Betjouanas ont une espèce de pontife qui est la personne la plus importante après le roi. A Dagoumba il y a un *oracle* très renommé, ce qui rend cette ville de la Guinée-Intérieure l'entrepôt d'un grand commerce. Les Jagas de Battel qui, d'après ce que nous avons dit ailleurs, étaient purement des nations appartenant à la famille congo, commandées par des chefs portant le titre de *Jagas*, avaient un grand-prêtre qu'ils nommaient *Chitome;* ils le révéraient comme les Kalmuks et les Tibetains adorent le Dalaï-lama; ce pontife demeurait dans un pays réputé saint et près d'un temple où l'on entretenait toujours un feu sacré avec le plus grand soin. La religion du royaume de Magadocho paraît être un *mélange* de *mahométisme* et de *paganisme*. L'*idolâtrie*,

mêlée avec quelques notions sur des bons et des mauvais anges empruntées aux Arabes, paraît former les différentes croyances religieuses des peuples de Madagascar. A Noki, dans le Loango, on voit un *mélange* monstrueux de *christianisme* et de *fétichisme*. Nous ajouterons ici quelques faits curieux que nous devons à M. Douville. Selon ce voyageur, les Cassange, les Molouas, les Muchingi, les Moucangama et autres peuples de la Nigritie-Australe réunissent, comme tant d'autres nations de la Nigritie-Centrale, aux superstitions de l'idolâtrie, l'horrible pratique des *sacrifices humains*, et ce qui est encore plus extraordinaire, quoique très hospitaliers et d'un caractère doux, ces peuples sont *anthropophages*. Cette bizarrerie atroce est chez eux la conséquence d'une croyance religieuse. Nous avons vu à la page 708 qu'une superstition à peu près semblable engage les Bhinderwas à tuer et à dévorer leurs parens malades ou les vieillards infirmes; nous verrons plus loin que chez les Battas, une des nations les plus policées de l'Océanie, l'*anthropophagie* est recommandée par leur code criminel. A quels horribles travers d'esprit n'est pas exposé l'homme lorsqu'il est abandonné à lui-même ! Chez les peuples du Congo que nous venons de nommer, les sacrifices humains, dit M. Douville, n'ont lieu qu'à l'occasion de l'avénement d'un souverain ou à celle de quelque grande maladie épidémique. La victime est toujours choisie hors du pays et autant que possible à une grande distance du lieu du sacrifice; elle doit être un jeune homme ou une jeune fille, et doit ignorer le sort qui l'attend jusqu'au moment d'être immolée. La peine de mort attend irrévocablement celui qui le lui révélerait. Dans l'intervalle on en prend le plus grand soin et on tâche même de l'engraisser par tous les moyens possibles. Le moment fatal arrivé, on la tue subitement au milieu de la plus grande solennité et en présence du roi, des nobles et de tout le peuple convoqué dans ce but. Son corps est ordinairement coupé en quatre parties et grillé immédiatement pour être distribué aux assistans selon leur rang, et mangé sur-le-champ.

La Religion Mahométane est après l'idolâtrie celle qui compte le plus grand nombre de disciples. Elle est dominante dans tous les grands états de la Région du Maghreb; dans la meilleure portion de la Région du Nil, c'est-à-dire l'Égypte, la plus grande partie de la Nubie et dans la Troglodytique, quoique dans cette dernière contrée les Ababdès soient des mahométans peu rigides, et que les Danakil n'aient ni prêtres ni mosquées. L'Islamisme est aussi la religion que professent les habitans de plusieurs états de la Côte-Orientale et une grande partie de la population de l'empire de Bornou, du Dar-Four, du Mobba, du Baghermeh, de l'empire des Fellans ou Fellatah, des royaumes de Ten-Boktoue (Tombouctou), du Bas-Bambara, du pays des Dirimans et autres contrées de la Nigritie-Centrale (Soudan). Les Foulahs du Fouta-Toro et du Fouta-Djalo, presque tous les Mandingos et les Sousous sont non-seulement mahométans, mais le sont même avec beaucoup de fanatisme. Les Mandingos ont propagé l'islamisme jusqu'à Sierra-Leone d'un côté, et de l'autre jusqu'à Dahomey. Il faut cependant faire remarquer que les Mandingos du Dentilia sont encore *idolâtres*, ainsi que la grande masse des habitans des pays où ils ne sont que la nation dominante; et que les Foulahs du Ouasselo (Ouassellon) et du Sangarari sont encore païens. La plupart des habitans du royaume de Cayor dans la Sénégambie professent l'islamisme, tandis que la famille royale est encore *idolâtre;* d'un autre côté la masse de la population du royaume de Dagoumba (Degwumba) adore les *fétiches;* mais le roi et les principaux personnages de sa cour suivent les préceptes du Coran; enfin, un petit temple en pierres, qui peut-être existe non loin du lac Djébou (Dibbie) dans la Nigritie-Centrale (Soudan) remplace pour une partie des mahométans de l'Afrique, le fameux pélerinage de la Mecque.

Le Christianisme compte un assez grand nombre de croyans, mais ils sont partagés entre différentes églises. Appartiennent à l'*Eglise Grecque* ou *Orientale* tous les *Coptes* ou *Monophysites* de l'Abyssinie, où ils forment la grande masse de la population, et presque tous les 80,000 individus Coptes qui, selon M. Scholz, vivent actuellement dans l'Égypte. Mais nous rappellerons que le Christianisme des Abyssins est mêlé à beaucoup de pratiques et de superstitions, restes du paganisme. Le serpent est chez eux en grande vénération, et selon Pearce, celui qui tue un de ces reptiles sacrés est puni de mort. Vient ensuite l'*Eglise Catholique*, à laquelle sont

attachés les habitans de l'Afrique-Espagnole, un nombre assez considérable de ceux qui vivent dans l'Afrique-Portugaise et Française, et quelques Coptes en Égypte. Une partie de ceux qui demeurent dans les colonies Anglaises, Danoises, Hollandaises et Anglo-Américaines de l'Afrique, appartiennent aux *Eglises Luthérienne* et *Calviniste*.

Le JUDAÏSME est professé par un grand nombre d'Israélites répandus dans les États Barbaresques, dans l'Afrique-Ottomane et l'Abyssinie.

Le MAGISME compte quelques *Guèbres* établis à Mosambique, où ils font les plus importantes affaires commerciales.

GOUVERNEMENT. Toutes les formes de gouvernement avec leurs nuances différentes se trouvent en Afrique. Le petit état arabe de Damer, dans la Nubie, offre une *théocratie monarchique;* le Fouta-Toro et le Fouta-Djalo (Fouta-Djalon), dans la Nigritie-Occidentale (Sénégambie), offre des *théocraties oligarchiques;* et le nouveau royaume de Sous, dans la région du Maghreb, une *oligarchie féodale.* Nous ajouterons que l'islamisme adopté par les populations noires les pousse à renverser leurs monarchies absolues et guerrières, pour leur substituer des *gouvernemens théocratiques* avec des *formes oligarchiques.* L'empire de Bornou présente la singularité d'un *cheikh guerrier,* qui est le véritable souverain, et d'un *sultan,* qui jouit des honneurs attachés au trône, mais dont l'autorité est nulle; c'est à peu près ce que nous avons vu au Japon. Le *gouvernement* de Maroc, de Benin, du Yarriba, du Bourb-Iolof, de Bondou, du Dar-Four, de l'empire des Fellans et d'un grand nombre d'autres pays, est *despotique.* Le royaume de Dahomey gémit même sous un *despotisme* comme on en trouve peu d'exemples sur le globe: tous les premier-nés mâles appartiennent au roi, qui les fait élever publiquement; ce monarque a même le monopole de toutes les femmes de son royaume, et chaque nègre qui veut se marier doit lui payer 20,000 cauris pour recevoir une épouse. Le roi de Moropua est peut-être le *plus absolu* de tous les monarques de la terre, puisqu'il prescrit à ses sujets même le temps pendant lequel ils doivent s'amuser. Plusieurs souverains de la Guinée et celui de Gingiro dans l'Afrique-Orientale exercent sur leurs sujets le pouvoir le plus absolu; pour satisfaire leur cupidité, ils envoient leurs satellites voler des hommes dans les habitations qu'il leur plait de choisir, et livrent ensuite ces infortunés aux marchands en échange des objets qu'ils veulent acheter. Les peuples de l'Abyssinie, les Ovas (Hovas), les Antancayes, les Seclaves et autres de race malaisienne, à Madagascar, gémissent sous le double joug du despotisme et du régime féodal. Dans cette île, comme dans la Polynésie, le droit de tuer certains animaux et de manger certaines viandes est réservé aux classes supérieures. Nous rappellerons même que les Guanches des Canaries étaient jadis opprimés par le gouvernement féodal le plus tyrannique; leurs *achimenceys* ou nobles étaient les seuls qui eussent le droit de posséder des terres.

Le sultan du Mobba ou Saley, dans la Nigritie-Centrale (Soudan), et celui d'Anjouan, dans l'archipel de Madagascar, ne jouissent que d'une *autorité très bornée.* Dans le Bambouk et en beaucoup d'endroits le long des côtes de la Guinée, les principaux chefs des villages forment, à côté d'un *monarque électif,* des *aristocraties* turbulentes et désastreuses. Le puissant royaume d'Achanti offre une *monarchie mélangée d'aristocratie*, dont le pouvoir suprême réside entre les mains d'un roi, de quatre chefs et de l'assemblée des capitaines. Le gouvernement de Sennaar avant les derniers événemens était absolu, quoiqu'un conseil des grands de l'état eût le droit de *déposer* le roi et même de le condamner à mort. Le gouvernement des Mandingos du plateau de la Sénégambie est *républicain,* tandis que dans leurs colonies il est *aristocratique*, et dans leurs pays conquis il est *monarchique* limité par un conseil de vieillards. Les Sousous forment une sorte de *confédération républicaine*, remarquable par le *pourrah,* association secrète, semblable au *tribunal vehmique* du moyen âge, et destiné à maintenir l'ordre et la justice; cette singulière institution ressemble beaucoup au *bellipaaro* des Sokkos. Les florissantes villes de Cavally et de Lahou, sur la côte de l'Ivoire, celle de Bonny sur la côte des Esclaves et le Pays des Camerones, sont des *républiques oligarchiques.* La grande famille des peuples cafres est régie en général par un *gouvernement monarchique* modéré; chaque tribu a ordinairement son chef héréditaire. Plus d'un quart de la population de l'empire de Maroc, c'est-à-

dire la plus grande partie des Amazirgh ou Bereber et plusieurs tribus des Chellouques (Chillah) vit indépendante dans les vallées de l'Atlas, régie par des chefs qui exercent sur ces peuples une autorité plus ou moins étendue, mais toujours modérée. On doit dire la même chose de plusieurs chefs des tribus, soit Arabes, soit Atlantiques qui vivent dans la partie méridionale du ci-devant État d'Alger, et de quelques autres peuplades de la région du Maghreb, dont l'autorité est très bornée. Le *gouvernement* des différentes tribus qui errent dans la Troglodytique est *patriarcal*, comme celui des Arabes Bédouins et de la plupart des tribus maures du Désert. Le Borgou forme une espèce de *confédération* de petits rois, dont celui de Boussa est le chef principal; cela ne les empêche pas de se faire quelquefois la guerre entre eux. Les nations noires de l'île de Madagascar, telles que les Antavarts, les Bestimesseras, les Antaximes, les Ambinovoules, etc., forment en quelque sorte des *républiques* où l'autorité suprême réside, dans les *cabares* ou assemblées publiques; les conquêtes de Radama ont modifié cette forme de gouvernement dans les territoires qu'il a réunis à son royaume, et qui sont maintenant gouvernés par sa veuve. Les États Barbaresques présentaient sous différentes formes toutes les nuances du *despotisme* et de l'*anarchie militaire*. Les *Quaquas*, qui demeurent à l'est du cap Lahou dans la Guinée, sont divisés en castes comme les Hindous et les anciens Égyptiens. Tandis que les Arabes d'Égypte sont très attachés à la distinction des rangs transmise par leurs ancêtres, les Turks et les Mamelouks, que le vice-roi d'Égypte a détruits, n'estimaient que les qualités personnelles; la même opposition se trouve parmi les Maures et autres peuples qui n'admettent aucune distinction fondée sur la naissance, et parmi les Abyssins, les Malais de Madagascar et autres nations, chez qui la naissance donne les plus grands priviléges à certaines classes. Nous verrons dans la description de l'Égypte le gouvernement que Mohamed-Ali a donné à ce pays classique.

Les observations sur le gouvernement des peuples de la Nigritie-Méridionale que que nous devons à M. Douville sont trop neuves et trop piquantes pour ne pas trouver place dans cet article. Tous les principaux peuples de cette vaste contrée ont un *gouvernement monarchique* plus ou moins remarquable par ses formes. Le souverain gouverne d'après des lois fixes, mais il est lui-même sous le joug de ces lois, parce que les grands de l'état peuvent convoquer le peuple en assemblée générale, pour le déposer s'il y manque. Chez les Dembos, comme chez plusieurs autres peuples de cette partie de l'Afrique, la *noblesse* est la récompense de certaines actions déterminées. La couronne est héréditaire, mais avec restriction : si l'héritier a commis quelque action avérée qui le rende indigne de gouverner, les deux premiers nobles, qui ont le titre de *censeurs* et dont le pouvoir est très grand, peuvent convoquer le peuple en assemblée générale; celle-ci juge l'affaire à la majorité des voix, et si le crime est prouvé, elle prononce la déchéance et choisit à la majorité un autre successeur. Le choix tombe ordinairement sur l'individu dont le mérite est le plus éclatant. Dans cet état ainsi que dans plusieurs autres, le peuple paie un tribut si modique, qu'il ne suffit pas à la subsistance de la famille et de la cour du souverain. Plusieurs de ses femmes sont obligées de se mêler au reste du peuple pour cultiver quelque coin de terre. D'ailleurs, celles des nobles travaillent pour subvenir à l'entretien de leurs maris, qui, dit ce voyageur, n'ont acquis avec le titre de noblesse, ni le droit de vexer le peuple, ni la possession des terres qui appartiennent au souverain; celui-ci les distribue à chacun selon l'étendue qu'il peut cultiver. Dans le gouvernement de presque tous ces pays, le droit d'élection appartient au peuple; chez presque tous, la souveraineté est intronisée dans la personne de celui qui en est reconnu le plus digne.

INDUSTRIE. Quoique les nations les plus policées de l'Afrique soient bien loin d'égaler celles de l'Asie sous le rapport de l'industrie, elles ne sont pas en général aussi abruties qu'on le croit communément. Les Ovas de Madagascar paraissent être le peuple le plus industrieux non-seulement de cette grande île, mais aussi de toute l'Afrique, l'Egypte et les états Barbaresques seuls exceptés; ils travaillent les métaux presque aussi bien que les Européens, et contrefont avec la plus grande facilité la plupart des objets de fabrique étrangère qu'on leur montre; ils font des étoffes très belles et d'une longue durée, et ces toiles de calin qui sont si estimées. Les habitans des prin-

cipales villes de l'Egypte et des états Barbaresques, des royaumes d'Ardrah, de Dagoumba, des empires d'Achanti, de Bornou et autres états exercent plusieurs métiers et excellent dans la fabrication de plusieurs étoffes et dans la préparation des peaux; le district de Tafilet et plusieurs villes de l'empire de Maroc, ainsi que le Kachenah dans l'empire des Fellans (Foulans), sont renommés par la beauté de leurs maroquins et par la préparation des peaux. Depuis quelques années surtout, les filatures de coton de Damiette, Mansourah, Mahallet-el-Kebir, Fouah, Benelasul, Mitcamer, etc., dans la Basse-Egypte, ont acquis une grande importance. A l'île de Zerbi, dans l'état de Tunis, on fait des étoffes de laine, de lin et des châles qui sont recherchés dans tout le nord de l'Afrique. Les Nègers sont en général mauvais chasseurs, excellens pêcheurs, assez bons forgerons et habiles orfèvres; ils savent donner à l'acier une bonne trempe et réduire le fil d'or à une extrême finesse. Les Foulahs ou foulans et les Sousous fondent le fer et l'argent, travaillent très habilement le bois et la peau, et tissent des étoffes. Chez les Bamboukains, les Eyos (Eyéos), les Kaylis (Kaylees), les Bornouans, les Baghermeh et plusieurs autres peuples, l'art du tisserand est porté à un certain degré de perfection. Les habitans de Loggoun dans l'empire de Bornou fabriquent les toiles de coton les plus belles et du tissu le plus serré de ce vaste état. L'orfévrerie de tout l'Achanti, du Dagoumba, de Chendy, de Djinie, de Tombouctou et d'autres contrées et villes de l'intérieur de l'Afrique jouit d'une grande célébrité sur tout ce continent; ce travail est d'un fini admirable et ressemble aux ouvrages de filigrane. Les Betjouanas sont assez bons forgerons, armuriers, potiers et sculpteurs; les Maquinis, qui appartiennent à la même souche, sont encoreplus avancés; ils travaillent le fer, le cuivre et l'ivoire. On dit que les habitans de Haoussa fabriquent eux-mêmes leurs fusils. Les Mayomba dans le royaume de Loango, les Molouas, les Bororos, les Maravi et autres nations de l'Afrique-Transéquatoriale, exploitent des mines de cuivre qu'ils savent travailler. Les Molouas, les Bihé, les Holo-ho et autres peuples de la Nigritie-Méridionale, excellent surtout dans la fabrication des pagnes, des nattes et des corbeilles qui sont exportées dans tout l'intérieur de cette partie de l'Afrique. Quelques tribus des Maures du Sahara sont d'assez bons tisserands, armuriers et orfèvres. Les habitans d'Ouidah dans la Guinée, et les Molouas dans le Congo, savent même tailler les pierres fines pour en faire des pendans d'oreilles, des bracelets, etc. On dit qu'à Bornou il y a des graveurs en pierres fines et en cachets.

COMMERCE. Malgré les obstacles que le manque de fleuves navigables, les montagnes et les déserts opposent au commerce en Afrique, cette partie du monde n'en offre pas moins dès la plus haute antiquité un mouvement commercial intérieur très vaste, et qui forme un des traits les plus caractéristiques de ce continent. Tombouctou, Djinie et les autres villes centrales de la Nigritie sont le but des caravanes qui partent tous les ans des extrémités de l'Afrique pour échanger les produits des contrées extérieures et ceux de l'Europe et de l'Asie, contre les produits de l'Afrique-Intérieure. Mourzouk dans le Fezzan et Cobbé dans le Dar-Four, sont comme les deux ports septentrional et oriental de la Nigritie. Il faut y ajouter depuis quelques années Audjelah, dont les habitans sont devenus les courtiers d'une grande partie du commerce de la Nigritie-Centrale (Soudan) avec l'Egypte et l'état de Tripoli. Depuis que les Marocains ont perdu leur influence politique sur Tombouctou, les Arabes du nouvel état de Sous se sont emparés de tout le commerce que cette ville faisait avec l'empire de Maroc, et sont devenus, comme les Fezzaniens au nord et les Fouriens à l'est, les agens immédiats des rapports commerciaux de la Nigritie-Centrale avec l'Afrique-Septentrionale. Les Foulahs et les Sousous, et surtout les Mandingos, font le commerce du côté de la Sénégambie, les Dagoumba et les Achantis du côté de la Guinée. Dans la région du Nil, le Caire est le grand entrepôt du commerce qui se fait entre l'Asie et l'Afrique; cette grande ville, par le moyen des habitans des oasis d'Audjelah et du Fezzan, du Dar-Four, et des marchands de Chendi et de Damer, étend ses relations commerciales avec les villes de Tunis, Alger, Fez, Maroc, les grandes villes de la Nigritie-Centrale, de la Nubie et de l'Abyssinie. La ville de Chendi elle-même était devenue depuis quelque temps le grand entrepôt de l'Afrique-Orientale, entre la Nigritie-Centrale, l'Abyssinie, la Nubie, l'Egypte et l'Arabie, de même que Coumassie l'est devenu de nos jours entre la Nigritie-Centrale et la côte de la Guinée; mai-

le commerce de la première est beaucoup déchu dans ces dernières années à cause des guerres qui ont désolé presque toute la Région du Nil.

Généralement parlant, on peut dire que le commerce est, jusqu'à un certain point, l'occupation principale de plusieurs peuples de l'Afrique. Sans parler des *Juifs*, repandus dans une grande partie de ce continent, et des *Mandingos*, des *Fezzaniens*, des *Fouriens* et autres déjà mentionnés, il nous semble qu'on doit regarder comme tels les suivans: les *Serakhalés* (Serracolets) dans la Nigritie-Occidentale (Sénégambie), où depuis longtemps ils sont renommés par leur adresse et leur intelligence; les *Somaulis*, qui possèdent plusieurs vaisseaux et échangent les produits de l'Abyssinie-Méridionale et de l'extrémité orientale de l'Afrique avec ceux de l'Arabie. Les *Ghibberti*, qui ne sont pas une nation particulière comme on le croit communément, mais bien des Arabes établis dans la Troglodytique au milieu des Dankalis, et qui sont les courtiers de presque tout le commerce de l'Abyssinie avec l'Asie; les *Morizas*, qui sont tributaires des Cazambes et font presque toutes les affaires commerciales de l'intérieur du Monomotapa. Il est aussi curieux de voir les *Laoubés*, établis parmi les Iolofs, avoir des mœurs et des usages qui ressemblent à ceux des Bohémiens; et les *Krous* (Kroos) de la côte des Graines, ainsi que d'autres nègres côtiers qui demeurent entre le cap Ste-Anne et le cap Palmas, quitter pendant quelque temps le pays pour exercer le commerce ou bien pour s'engager comme matelots sur les vaisseaux européens, comme aussi de voir un grand nombre de *Foulahs* et de *Kénouz* (Kensi) faire dans l'intérieur de l'Afrique et en Egypte ce que font en Europe les Savoyards, les Auvergnats, les Tyroliens, les Gallegos, les habitans du Frioul, du pays de Foulda et autres montagnards actifs et laborieux.

Les villes les plus importantes de l'Afrique sous le rapport du commerce sont: *Fez*, *Maroc*, *Mogador* et *Tanger*, dans l'empire de Maroc; *Alger*, maintenant dans l'Afrique-Française; *Tunis* et *Tripoli*, dans les états de ce nom; *Mourzouk* et *Gadamès*, dans l'état de Tripoli; le *Caire*, *Alexandrie*, *Chendy*, *Damer*, *Sennaar*, *Souakin*, *Cosseir* et *Massouah*, dans l'Afrique-Ottomane; *Adowa*, dans l'Abyssinie; *Angornou* et *Bornou*, dans l'empire de Bornou; *Kano*, *Sackatou* et *Kachenah*, dans l'empire des Felans; *Koulfa*, dans le Nyffé; *Coummassie*, *Grand-Bassan*, *Cap-Lahou*, *Yandi*, etc., dans l'empire d'Achanti; *Tombouctou*, *Djinie*, *Sego*, *Sansanding*, *Kankan*, etc., dans la Nigritie-Centrale-Occidentale; *Bonny*, *Calabar*, etc., dans la Guinée; *Cassange*, *Yanvo*, *Bihé*, *Baïlundo*, *Missel*, *Holo-ho*, etc., dans l'intérieur, et *Cabinda*, *Ambriz*, etc., sur la côte de la Nigritie-Méridionale (Congo): *St-Louis* (Sénégal), et *St-Denis* (ile Bourbon), dans l'Afrique-Française; *Free-Town*, *Cap-Corse*, *Le Cap* et *Port-Louis* (ile de France), dans l'Afrique-Anglaise; *Orotava* et *Santa-Cruz*, dans l'Afrique-Espagnole; *Funchal*, *Praya*, *St-Paul de Loanda*, *Benguela*, *Mozambique*, etc., dans l'Afrique-Portugaise; *Elmina*, dans l'Afrique-Hollandaise; *Christiansbourg*, dans l'Afrique-Danoise; *Berbera*, dans le pays des Somaulis; *Tamatave*, *Foulepointe*, etc., dans l'ile de Madagascar.

Les marchandises les *plus recherchées* dans l'intérieur de l'Afrique sont: les pistolets, les fusils, les sabres; les verroteries de Venise, dont on importe encore des quantités incroyables; les étoffes grossières en laine, les soieries, la poterie, le cuivre jaune, les cotonnades imprimées, les mousselines rayées, le papier à écrire, le corail, les rasoirs, le sel, les parfums et les épices. Les principales IMPORTATIONS dans les autres pays de cette partie du monde, outre presque tous les articles sus-mentionnés, sont: étoffes de l'Inde, châles, eau-de-vie, rhum, quincaillerie et en général un grand nombre d'articles des fabriques européennes. Les principaux articles d'EXPORTATION sont: poudre d'or, ivoire, riz, froment, gomme, poivre, plumes d'autruche, peaux non préparées, cuirs, maroquins, coton, indigo, dattes, séné, cire, aloès, cuivre, natron, sel, vin de Madère, des Canaries et du Cap, orseille et plusieurs articles coloniaux des iles possédées par les Européens. Nous regrettons d'avoir encore à ajouter à ces articles celui des esclaves, qui avant l'abolition de la traite était la branche principale du commerce de l'Afrique, et qui, malgré toutes les défenses et les croisières, continue encore et se fait sur les côtes occidentale et orientale avec la plus grande activité; selon M. Graberg, ce commerce infâme s'est même ouvert un nouveau débouché sur la Méditerranée par le port de Tripoli. Quant au commerce des esclaves qui a lieu par terre, non-seulement il continue toujours, mais il paraît même qu'il est devenu plus considérable depuis

que celui qui se faisait par mer souffre des entraves. Plusieurs princes mahométans, tels que le cheïkh de Bornou, les sultans de Baghermeh et de Dar-Four, ainsi que plusieurs autres ne se font aucun scrupule d'attaquer les villages des nègres idolâtres pour en faire des esclaves et les vendre; cette chasse aux hommes est ce qu'ils appellent une *ghazie,* du mot arabe qui signifie *guerre contre les infidèles;* mais ce qui est encore plus horrible, c'est de voir les chrétiens d'Abyssinie courir, eux aussi, sur les malheureux Changallahs pour avoir des esclaves.

L'Afrique qui vit s'élever sur ses côtes la superbe Carthage, la première puissance maritime de l'Ancien-Monde; l'Afrique, qui vit ses ports remplis de flottes nombreuses, qui lui assuraient la souveraineté des mers, et dont plusieurs expéditions devaient découvrir de nouvelles contrées et ouvrir de nouveaux débouchés à son commerce; l'Afrique n'offre maintenant aucun peuple qui mérite le nom de puissance maritime. Les Africains les plus civilisés ignorent à peu près la construction des vaisseaux, et les despotes barbaresques et le pacha d'Egypte doivent à des ingénieurs européens presque tous les bâtimens de guerre qu'ils possèdent. Les Bissagos, les Bonny et quelques autres peuplades de la Nigritie-Maritime, les féroces corsaires de l'extrémité septentrionale de Madagascar, sont, avec les Somaulis, les seuls Africains qui connaissent un peu la navigation; encore, à l'exception de ceux-ci, qui sont de paisibles marchands, ce n'est que pour exercer la piraterie que ces peuples construisent quelques grands canots. Ceux des Bonny sont les plus forts; ils peuvent porter 140 hommes et ont souvent un canon de gros calibre monté sur l'avant. Les corsaires qui vivent dans les îles du lac Tchad ou de la mer de Bornou dans la Nigritie-Centrale (Soudan), ne sont pour ainsi dire navigateurs que pour être les pirates de l'Afrique-Intérieure.

Parmi les différentes monnaies qui ont cours en Afrique, le *sel,* le *tibbar* et les *cauris* méritent de fixer notre attention; la première parce qu'elle nous rappelle l'enfance des sociétés et du commerce; les deux autres par les grandes différences qu'elles offrent sous le rapport de la valeur qu'on leur accorde dans cette partie du monde, comparée avec celle qu'elles ont dans les autres. Le *tibbar* ou la *poudre d'or,* dont la plus grande partie se recueille dans la Nigritie-Centrale (Soudan), a cours sans exception dans presque toute l'Afrique, ou dans les endroits les plus abondans en or, par exemple à Sansanding; la valeur de ce métal est à celle de l'argent comme 1 ½ à 1, tandis qu'au Japon elle est comme 12 à 1 et en Europe comme 15 à 1. Le manque de mines de *sel* dans plusieurs pays de l'intérieur de l'Afrique, et la difficulté du transport de cet article si nécessaire à l'homme, en élève tellement le prix, que le sel y sert de monnaie dans un grand nombre de contrées. Dans le pays des Mandingos, par exemple, un morceau de sel, long de 2 pieds 1/2, large de 1 pied 2 pouces et épais de 2 pouces vaut, selon Mango-Park, de 1 jusqu'à 2 livres sterling ou de 25 à 50 francs; dans le Dar-Kulla, selon Browne, 12 livres de sel équivalent à un esclave de quatorze ans; selon M. Salt, au marché d'Antalow dans le Tigré, 2 à 3 livres de sel ont la valeur d'un trentième de dollars; plus loin cette valeur augmente à proportion de la distance, jusqu'à ce que le sel y soit changé, selon Alvarez, contre un poids égal d'or. Dans l'intérieur de la Nigritie-Méridionale (Congo), selon M. Douville, un morceau de sel coupé en forme quadrangulaire et long de 8 à 9 pouces pesant environ 3 onces vaut de 2 à 3 francs. Les *cauris,* dont la valeur est tout-à-fait arbitraire et qui remplacent le billon sur les bords du Gange, dans le Haut-Tibet et dans le royaume de Kaboul, sont la monnaie la plus commune dans la Nigritie-Centrale (Soudan et Guinée) et sur le plateau de la Sénégambie; mais elles paraissent n'avoir plus de cours dans la Nigritie-Méridionale, où M. Douville ne les a jamais rencontrées dans les transactions commerciales. Ces jolies petites coquilles qu'on pêche dans les parages des îles Maldives, ont dans l'intérieur de l'Afrique une valeur presque dix fois plus grande qu'au Bengale; dans cette dernière contrée 2400 cauris équivalent à 1 shilling ou 25 sous de France, tandis qu'à Kachenah et à Sego il n'en faut que 250 pour représenter la même valeur. On doit ajouter que la principale monnaie courante de l'Abyssinie consiste en *pièces de coton* de la valeur d'un dollar; quand il s'agit de sommes moins considérables, on coupe ces pièces dans la proportion convenable.

ÉTAT SOCIAL DES AFRICAINS. Nous empruntons à notre *Tableau Physique, Moral et Politique des cinq parties du Monde,* les fragmens suivans; ils offrent quelques-uns des traits principaux de la civilisation de l'Afrique. Réunis aux faits que nous

avons exposés en parlant de l'industrie, du commerce, du gouvernement, de la religion et à ceux que nous avons intercalés dans les articles de la topographie, ils forment un ensemble qui nous paraît assez complet pour donner au lecteur le moyen de comparer sous cet important point de vue, les peuples de l'Afrique avec ceux des autres parties du monde.

L'Afrique présente plusieurs grands foyers de civilisation indigène et quelques autres qu'elle doit à l'Europe et à l'Asie. Le premier et le plus ancien, comme aussi le plus important, sé trouve dans la Région du Nil. Là, avant les temps historiques, on voit les *Egyptiens* et les *habitans de Méroë* cultiver les sciences et les arts, dont il nous reste de si imposans monumens répandus le long du Nil et de l'Astaboras et dans les oasis voisines; l'ancienne civilisation des plateaux d'Axum et de Gondar paraît être une émanation de celle de Méroë, tandis que l'état social de la Basse-Nubie et de la Moyenne, ainsi que celui des oasis qui entourent l'Egypte paraissent être dus à des colonies *égyptiennes*. Les autres foyers de civilisation indigène qu'on trouve dans la Nigritie, ne méritent pas moins que le premier de fixer l'attention des philosophes. Le caractère particulier qu'offre l'état social parmi les *Foulahs* et les *Sousous* sur le plateau de la Sénégambie: les progrès faits par les *Ardrahs* et leurs voisins avant l'invasion des Dahomeys, progrès qui les avaient élevés jusqu'à l'invention d'une sorte d'écriture qu'on pourrait comparer aux *quippos* des Péruviens; la civilisation imparfaite qu'on observe chez les habitans du *Dahomey*, du *Benin*, du *Dagoumba* et autres peuples de la Guinée; celle des *Molouas*, des Bihé, des *Cassange* dans le Congo, des *Movizas* dans le Monomotapa, des *Betjuanas*, des *Maquinis* et autres dans l'Afrique-Australe, donnent lieu de croire que ces peuples, qui paraissent avoir été exempts de toute influence étrangère, ont suivi une direction particulière dans le développement de leurs facultés intellectuelles, et n'ont avancé que très lentement vers la civilisation. Chez les *Achantis*, les plus puissans et les plus policés de tous les peuples de la Guinée, on a remarqué des traditions, plusieurs usages et quelques lois, que le voyageur Bowdich crut pouvoir attribuer à d'anciennes liaisons avec les Carthaginois et les Egyptiens. Mais, selon nous, cette observation pourrait être appliquée à plusieurs autres peuples nègres de l'Afrique-Intérieure. Les habitans de *Tombouctou*, de *Bornou*, de *Kachenah*, de *Haoussa* et d'autres contrées de l'Afrique-Intérieure paraissent devoir aux Arabes, sinon tout, du moins en grande partie, l'état imparfait de civilisation dans lequel on nous les représente. Quant aux peuples anciens et modernes de la grande famille *Berbere* ou *Atlantique*, successivement en contact avec les Phéniciens, les Carthaginois, les Grecs et les Romains, et ensuite avec les Arabes, il est tout naturel de croire que c'est à ces peuples qu'ils doivent les faibles progrès qu'ils ont faits dans la civilisation.

A ces deux espèces de civilisation indigène nous devons en ajouter deux autres qui sont étrangères à l'Afrique, où depuis les temps historiques et à quatre époques successives elles ont été importées par deux nations européennes et deux nations asiatiques. Les Carthaginois et plus tard les Arabes appartiennent à la famille Sémitique; les Grecs et ensuite les Romains sont compris dans la famille Greco-Latine. Mais les Carthaginois, les Grecs et les Romains n'étendirent pas leur influence audelà de la Région du Maghreb (Sahara-Atlas) et de celle du Nil. Ce ne fut même qu'à partir du IVe siècle de notre ère, que le christianisme, faisant toujours de nouveaux progrès, s'établit sur les versans de l'Atlas, en Nubie, et dans l'Abyssinie où il domine encore en partie. Trois siècles après, les Arabes, animés de l'esprit de prosélytisme et de conquête, le coran d'une main et le glaive de l'autre, parcoururent toute la Région du Maghreb et toute la Côte-Orientale jusque au-delà de Sofala, en introduisant partout l'islamisme et l'imparfaite civilisation qui l'accompagne. Plus tard et successivement le zèle et la persévérance des missionnaires mahométans portèrent la religion de Mahomet bien au-delà du Djoliba et de la Gambie et parvinrent même en plusieurs endroits à toucher l'Atlantique sans avoir encore pu franchir les hautes montagnes qui vers l'intérieur s'étendent au sud de la Région du Nil. On peut dire sans exagération que, jusqu'à ces derniers temps, c'est la langue arabe qui en Afrique a été presque le seul véhicule des connaissances et de la civilisation. Tous les Arabes du Désert apprennent à lire et à écrire; ils ont même une sorte d'enseignement mutuel pour instruire leurs enfans. Les écoles arabes du Caire, de Merawe, Damer et du Dar-Four, dans la Région du Nil; celles du Bornou, du Borgou, du Baghermeh et autres pays de la Nigritie-Centrale (Soudan); celles de Maroc, de Fez, d'Alger, de Tunis, etc., dans la Barbarie, sont les foyers principaux des connaissances répandues dans l'Afrique par cette nation, tandis que les écoles des *Mandingos*, des *Foulahs*, des *Iolofs* et des *Sousous* mahométans dans la Nigritie-Occidentale et Centrale (Sénégambie et Soudan), sont d'autres foyers de l'instruction importée sur ce Continent par ses partisans les plus zélés. On doit avouer que de même qu'en Asie les apôtres du bouddhisme, se répandant à la fois en Tartarie, au Tibet et ailleurs, contribuèrent à adoucir les mœurs des peuples les plus intraitables, de même en Afrique c'est aux missionnaires musulmans que l'humanité est redevable de l'abolition de l'anthropophagie et des sacrifices humains chez plusieurs nations africaines. Ces véritables bienfaits, réunis aux imparfaites connaissances dans les arts les plus indispensables à la vie, qu'ils répandirent parmi ces peuples, contrastent douloureusement avec la conduite de certains princes mahométans et avec celle des peuples étrangers à la race nègre. Condamnée par les uns et par les autres à l'esclavage dès la plus haute antiquité, cette race malheureuse a été la victime de la double traite *intérieure* et *maritime*. Les résultats de ce commerce abominable furent la multiplication des guerres in-

testines et la démoralisation complète d'une race d'hommes susceptibles autant que les autres d'un grand perfectionnement social. Il est juste cependant de signaler les nobles efforts faits dans ces derniers temps par quelques philanthropes européens pour expier en quelque sorte tant de crimes.

Dès l'année 1787 le vertueux Isert fonda la première colonie de nègres libres dans le pays d'Aquapim, sous les auspices du gouvernement danois, et introduisit pour la première fois parmi les nègres la charrue européenne. Flint, son successeur, en fonda une seconde plus près d'Akkrah, et l'on vit sa vertueuse sœur enseigner aux négresses à filer le coton et une multitude d'autres travaux de femmes. Toute l'Europe a retenti des noms illustres des Granville-Sharp, des Wadström, des Afzelius, des Winterbottom, des Beaver, des Watt, qui eurent le mérite de fonder en 1787 la colonie des nègers libres à Sierra-Leone, et de l'éloquence des Wilberforce, des Clarkson et des Buxton, qui défendirent avec tant de chaleur la cause de la liberté des nègres. Après avoir surmonté mille obstacles, ces philanthropes eurent la consolation de voir leurs efforts généreux couronnés d'un assez grand succès, malgré les obstacles opposés par un des climats les plus délétères que l'on connaisse, et ceux qu'apporta la continuation de la traite des nègres. Free-Town s'éleva sur les bords de la Sierra-Leone, et ses écoles et ses ateliers, peuplés par des centaines d'écoliers et d'apprentis nègres, devinrent un foyer d'instruction pour les Africains des pays limitrophes. Gloucester-Town, Regent-Town, Thornton et autres petites villes s'élevèrent successivement dans ce canton naguère inhospitalier, et devinrent avec Free-Town, au milieu des nègres abrutis, le siége d'un commerce assez florissant et d'une civilisation européenne. L'influence de ces établissemens se fit sentir bien loin, et de nouvelles colonies libres s'élevèrent en différens endoits; les écoles de Kingstown près du cap Mesurado, d'Anamaboë, de Cap-Corse (Cape-Coast), d'Akkrah, de Dixcove, etc., furent ouvertes aux nègres libres depuis Sierra-Leone jusqu'aux frontières du Dahomey. Nous signalerons dans la description de l'Egypte tout ce que cette contrée classique doit de nos jours à l'Europe. Nous verrons dans la description de la Nigritie les nobles efforts faits par la société philanthropique formée il y a quelques années au-delà de l'Atlantique; la florissante colonie de Liberia lui doit sont existence et l'Afrique un nouveau foyer de civilisation. Plus bas, dans le pays des Hottentots, les intéressantes colonies de Griquatown et de Kat Rivière sont devenues aussi d'autres foyers d'instruction pour les nombreuses peuplades qui habitent le plateau de l'extrémité de l'Afrique-Australe. Les Français ne restèrent pas indifférens à ces mouvemens philanthropiques de leurs rivaux, et les écoles de Gorée et de Saint-Louis, fondées depuis 1815 dans la Sénégambie, offrent déjà aux enfans des nègres limitrophes et des contrées de l'intérieur les premiers principes des sciences et des arts. Ils ne se sont pas bornés là : M. Drovetti, ancien consul de France en Egypte, voulant mettre pour ainsi dire la barbarie et la civilisation en présence, a acheté quelques Ethiopiens, et les a envoyés à ses frais à Paris, pour qu'ils y fussent élevés dans les sciences de l'Europe et ramenés plus tard dans leur patrie. Quelles ne doivent pas être les conséquences de tant d'efforts dirigés vers un but si noble!

Sans répéter ici la longue série des peuples abrutis qui conservent encore l'horrible pratique de l'anthropophagie et les superstitions atroces que nous avons mentionnées ailleurs, qu'il nous soit permis de rappeler quelques usages barbares, dont nous aurons malheureusement à signaler les analogues chez quelques nations de l'Amérique et de l'Océanie. L'exposition des enfans est permise aux guerriers Gallas. Les Madecasses noient impitoyablement tous les enfans qui naissant avec quelques vices de conformation, et toutes les femmes des Mamelouks, naguère dominateurs de l'Egypte, qui pouvaient se priver de l'avantage de devenir mères, le faisaient sans même y attacher l'idée du crime. Dans plusieurs royaumes de la Nigritie, à l'avénement de chaque roi, les veuves de son prédécesseur se tuent les unes les autres jusqu'à ce que le nouveau monarque mette un terme au massacre; dans ces mêmes états, on mêle le sang humain à l'argile pour construire des temples en l'honneur des monarques. Parmi le plus grand nombre des nations des côtes de la Guinée, il est d'usage que les plus riches particuliers fassent, au moins une fois dans leur vie, des sacrifices humains expiatoires aux mânes de leurs pères. Dans ces occasions qui sont toujours des époques de réjouissances publiques pour ces peuples féroces, on ceint quelquefois, par un raffinement de barbarie, le front des malheureuses victimes, de tiges épineuses, qu'on enfonce bien avant dans les chairs, et, dans cet état, on les promène jaillissantes de sang par toute la ville, au milieu des cris et des insultes d'une populace effrénée jusqu'au lieu où elles doivent être immolées. Le roi de Lagos envoie de temps à autre un homme masqué et bien armé, qui passe pour le diable, parcourir toutes les rues de la ville et tuer tous ceux qu'une chance fatale amène sur son passage; dans la même ville, après l'équinoxe du printemps, on empale vivante une jeune fille pour se rendre propice la déesse qui préside à la saison pluvieuse. Des atrocités analogues se pratiquent dans plusieurs autres villes de la Nigritie. Des milliers de nègres périssent tous les ans sur le tombeau de leurs rois qui ordinairement s'y font suivre par plusieurs de leurs femmes immolées sur leur tombe. Le chef électif des Fantee doit, dans certaines circonstances, se faire amputer le bras gauche pour témoigner son dévoûment au peuple, qui lui accorde ensuite une autorité illimitée. La veuve hottentote qui veut se remarier est obligée de se faire couper une phalange d'un doigt; et chez ce même peuple un magicien ou jongleur sanctifie l'union des nouveaux époux en les aspergeant de son urine.

On peut dire que presque tous les Africains sont polygames; du moins les nègres le sont tous; et cet usage, si contraire à la nature, n'est nulle part poussé si loin que chez cette race. La polygamie la plus effrénée règne au Congo, où l'influence de

la religion catholique n'a pu l'éteindre; seulement elle est parvenue à y faire défendre les unions incestueuses; et quoique la religion la défende en Abyssinie, les lois, selon Pearce, l'y autorisent; les empereurs mêmes y sont polygames. Chez les habitans du Dar-Four, le commerce entre les deux sexes est illimité. Les Koussas, les Betjouanas et presque tous les peuples de l'Afrique-Australe sont polygames et ont les mœurs les plus relâchées. Les Hottentots chrétiens sont monogames, et ont en horreur l'inceste et l'adultère; tous les autres sont polygames. Les femmes, chez un grand nombre de nations africaines, comme partout où la civilisation n'a pas rendu à la compagne de l'homme la considération qui lui est due, sont chargées de tous les travaux. Chez les Sousous, elles exploitent les mines de fer; chez les Cafres, ce sont elles qui sont chargées de la construction de la cabane et des autres occupations les plus pénibles; il en est de même chez les peuples du Congo et de presque tous les pays de la Nigritie. Néanmoins leur sort en Afrique est incomparablement meilleur qu'il n'est en plusieurs parties de l'Asie et parmi le plus grand nombre des peuples sauvages de l'Amérique. Il y a même plusieurs contrées où les femmes sont entièrement égales aux hommes. Chez divers peuples nègres elles sont admises à l'ordre de la prêtrise, ce qui a lieu avec beaucoup de cérémonies et après de longues épreuves. Dans plusieurs pays du Congo, c'est la mère qui anoblit et non pas le père; là, les princesses ont le pouvoir de prendre pour mari qui elles veulent et de le répudier à volonté pour appeler un autre à l'honneur de leur couche. Dans presque tous les états de Madagascar, la succession au trône a lieu par ordre de primogéniture sans distinction de sexe, ce qui fait qu'on y voit souvent régner des femmes, comme on en a vu des exemples de nos jours dans l'île de Madagascar, à Bombetoc, à Tcintingue et chez les Ovas, dont le trône est occupé par la veuve du célèbre Radama.

DIVISION. L'état encore si imparfait de la géographie de cette partie du monde ne permet pas de la partager en grandes régions géographiques bien distinctes; et le grand nombre de ses divisions politiques et les grandes incertitudes dont ces dernières sont affectées, ôtent la possibilité au géographe compilateur de prendre celles-ci pour base de ses descriptions. Ces motifs nous ont engagé à partager provisoirement toute l'Afrique en cinq grandes régions que nous proposons de nommer : *Région du Nil*, *Région du Maghreb* ou *du Sahara-Atlas*, *Région des Nègres* ou *Nigritie*, *Région de l'Afrique-Australe*, et *Région de l'Afrique-Orientale* ou *du Zambèze*. Nous avons ajouté une sixième division pour y réunir toutes les *possessions des puissances étrangères* éparses sur ce vaste continent et sur les îles qui en dépendent géographiquement; cette partie offre l'ensemble des pays appartenant à chacune de ces puissances sous les titres de *Afrique-Ottomane*, *Afrique-Arabe*, *Afrique-Française*, *Afrique-Anglaise*, *Afrique-Espagnole*, *Afrique-Portugaise*, *Afrique-Danoise*, *Afrique-Hollandaise* et *Afrique-Anglo-Américaine*.

RÉGION DU NIL.

POSITION ASTRONOMIQUE. *Longitude orientale*, entre 22° et 41°. *Latitude boréale*, entre 7° et 32° environ.

CONFINS. Au *nord*, la mer Méditerranée. A l'*est*, l'Asie-Ottomane, la mer Rouge, le Bab-el-Mandeb, et une petite partie du golfe d'Aden. Au *sud*, la Région de l'Afrique-Orientale et la Région des Nègres. A l'*ouest*, la Région des Nègres et la Région du Maghreb.

FLEUVES. Cette immense région offre la singularité de n'être traversée que par un seul grand fleuve dont on ne connaît pas encore les sources, quoique la partie inférieure de son cours soit connue dès la plus haute antiquité. Deux autres singularités non moins remarquables sont le manque d'affluens depuis sa jonction avec l'Atbarah, et la petitesse extrême de la vallée profonde dans laquelle il coule; la largeur de cette dernière, depuis Damer jusqu'au commencement du Delta, se réduit souvent à quelques centaines de toises. Les débordemens réguliers du Nil, auquel l'Egypte doit sa prodigieuse fertilité, et qui étonnaient tant les anciens, ne nous surprennent nullement, ce phénomène étant commun à tous les grands fleuves de la zone torride. Nous tracerons avec quelques détails le cours de ce grand fleuve qui appartient à la Méditerranée, et nous exposerons les conjectures auxquelles on s'arrête relativement aux autres courans les plus remarquables de cette contrée.

LE NIL. D'après les renseignemens les plus récens, ce grand fleuve paraît prendre sa source dans les montagnes de la Lune, sur un plateau très élevé, où on le nomme FLEUVE-BLANC ou BAHR-EL-ABIAD. C'est sous ce nom qu'il arrose le Donga, le pays des Chelouks, le Denka, et, après avoir baigné à droite le Dar-el-Aïze, dans le Sennaar, et avoir laissé à gauche le Kordofan, il reçoit à la droite le *Fleuve-Bleu* ou *Bahr-el-Azrek*, qui vient de l'Abyssinie, et que plusieurs géographes regardent à tort comme la branche principale. Après sa jonction avec ce dernier, il prend le nom de NIL, sous lequel il parcourt la Nubie, où il baigne Halfay, Chendy, Damer, Dongola, Derr et autres villes de cette ré-

gion; poursuivant son cours vers le nord, il franchit la cataracte de Phylæ, entre dans l'Egypte, où il passe par Syène, Esné, par l'emplacement de l'ancienne Thèbes à Luxor, Karnak et Gournah, ensuite par Kéné, Girgeh, Syout, Monfalout, Minyeh, Atfyh, par l'emplacement de l'ancienne Memphis, par le Caire. Au-dessous de cette grande ville, le Nil se partage en plusieurs bras par lesquels il entre dans la Méditerranée; celui de *Rosette*, à l'ouest, et celui de *Damiette*, à l'est, sont les principaux. Plusieurs canaux et quelques-uns de ses bras secondaires vont aboutir aux lagunes qui forment la partie extrême de son magnifique delta. Ses principaux affluens sont: le *Maleg*, qui paraît prendre sa source dans le plateau de Narea, le *Bahr-el-Azrek* et le *Tacazzé* ou *Atbarah*, tous trois à la droite; du côté opposé, la géographie positive n'a aucun affluent important à nommer. Le *Bahr-el-Azrek*, que pendant long-temps on a regardé comme le véritable Nil, prend sa source au pays des Agows, dans l'Abyssinie, traverse le grand lac Dembea ou Tzana, baigne les provinces de Gojam, Damot et autres contrées de l'Abyssinie; en sortant de cette région, il arrose le Sennaar, dont il touche la capitale; c'est l'*Astapus* des anciens géographes; ses principaux affluens sont: le *Dender*, qu'on a cru à tort un affluent du Rahad, et le *Rahad*, tous deux à la droite; le *Roma*, le *Yabouos* et le *Toumat*, à la gauche; ce dernier traverse le Darfoq et le Qamamyl. Le *Tacazzé* qui, dans la partie inférieure de son cours, est plus connu sous le nom d'*Atbarah*, prend sa source dans les hautes montagnes de la province de Lasta dans l'Abyssinie; il est identique avec le *Tacaree* des voyageurs portugais, le *Tekesel* de Poncet, et l'*Astaboras* de Ptolomée. Ce grand affluent du Nil traverse le royaume actuel de Tigré et le pays des Changallahs (Shangallas); ensuite la Haute-Nubie, où, avec le Bahr-el-Azrek et le Nil, il forme la fameuse île de Méroé. Ses principaux affluens sont: l'*Arequa*, au bassin duquel appartiennent les environs d'Antalow, la ville la plus importante du royaume de Tigré; et le *Mareb*, dont les branches descendent du plateau d'Axum; cet affluent parcourt ensuite le pays des Changallahs et la Nubie-Orientale, où il fertilise le Taka. Il faut cependant observer que ce n'est que dans la saison des pluies que le Mareb apporte le tribut de ses eaux à l'Atbarah: car dans la saison sèche il se perd dans les sables. Le principal affluent du Tacazzé à la gauche est le *Guangue*, qui traverse le royaume d'Ambara et le pays des Changallahs.

Les autres fleuves de cette région sont trop peu connus pour mériter qu'on en trace le cours. Seulement nous ferons observer que dans le vaste territoire occupé par les Gallas dans le sud-est de l'Abyssinie, l'Anazo, et l'Havach (Hawash) dont le cours est assez considérable, n'arrivent pas à la mer et paraissent se perdre dans les sables. Le Zebi (Zebee) ou Kibber, qui prend sa source dans le haut plateau de Narea, paraît être identique avec la grande rivière qui débouche à Patté (Patta) dans l'Océan-Indien.

DIVISION et TYPOGRAPHIE. Considérée géographiquement, cette vaste région peut se partager en quatre grandes contrées, dont deux sont au sud, savoir: l'*Abyssinie* et celle que nous proposons de nommer *Pays du Bahr-el-Abiad*, parce qu'elle est traversée par ce grand fleuve; la *Nubie* au milieu, et l'*Egypte* avec ses dépendances au nord. Les divisions politiques de tous ces pays ont beaucoup changé dans ces dernières années. La description suivante offre leur état actuel combiné autant que possible avec leurs divisions géographiques, ainsi qu'avec les divisions politiques que présentaient ces pays au commencement de ce siècle.

Abyssinie.

Depuis plusieurs années le puissant empire d'Abyssinie, qui pendant des siècles lutta avec succès pour conserver sa religion et son indépendance contre les efforts combinés de l'idolâtrie et de l'islamisme vainqueur de l'Asie et de l'Afrique, est en proie à l'anarchie et complétement démembré. D'après les renseignemens publiés il y a quelques années par M. le comte de Montmorris (lord Valentia) sur les mémoires laissés par Pearce, et dont les plus récens semblent se rapporter à l'année 1819, il paraît que l'état politique de l'Abyssinie a beaucoup changé depuis l'époque où Salt l'a visitée pour la seconde fois. En 1812, Welleta-Selassé régnait sur la plus grande partie du Tigré, et était allié ou vivait en bonne harmonie avec Itsa Tecla Gorgis, roi du *Waldubba*, Itsa Guarlu qui régnait à *Gondar*, Itsa Yonas qui dominait sur le *Gojam* et Itsa Bede Mariam qui était maître du *Samen*. Quelques princes cités par Pearce régnaient sur d'autres parties de l'Abyssinie. Selon ce même voyageur, les Gallas n'auraient été ni aussi puissans, ni aussi formidables qu'ils l'étaient quelques années auparavant. Depuis la publication des renseignemens recueillis par Salt et Pearce, les choses ont beaucoup changé dans cette malheureuse contrée, livrée à une anarchie continuelle depuis 70 ans et dans laquelle il n'y a plus d'autorité suprême reconnue. L'Abyssinie n'offre plus ni les divisions politiques indiquées par Salt, ni les prétendus *cinq royaumes* dans lesquels se plaisaient à la partager en 1834 des naturalistes et des savans, qui, tout en exploitant notre Abrégé sans le citer, se gardent bien de signaler nos doutes ou de nommer les auteurs dont nous invoquons l'autorité. Les

faits nouveaux et intéressans que nous avons puisés dans l'ouvrage que le missionnaire Samuel Gobat a récemment publié à Londres, combinés avec ceux que nous avons trouvés consignés dans un savant article du *Temps*, sur le voyage de M. Rüppell, paraissent nous autoriser à regarder l'*empire d'Abyssinie* comme entièrement dissous et n'offrant plus dans ses confins que plusieurs états indépendans les uns des autres, mais tous plus ou moins livrés aux horreurs de la guerre civile, et quelques-uns même aux dévastations de la guerre étrangère; car les Gallas, peuples pasteurs et féroces, attaquent souvent les provinces voisines des contrées où depuis long-temps ils se sont établis et les ravagent horriblement. Parmi ces états, dont plusieurs n'ont qu'une existence éphémère, les trois suivans nous semblent être actuellement les puissances prépondérantes de l'Abyssinie: ce sont le *royaume d'Amhara*, dont la capitale est Gondar; il embrasse les provinces à l'ouest du Tacazzé; le *royaume de Tigré*, qui paraît avoir pour capitale Antalow, et dont la domination s'étend sur les provinces à l'est du Tacazzé; enfin le *royaume de Schoa*, qui comprend non-seulement la province de ce nom et celle d'Efat, mais qui dans ces dernières années a étendu ses frontières au sud et à l'ouest par la conquête de vastes pays occupés depuis long-temps par les Gallas; ce dernier état, moins dévasté par la guerre civile que les deux précédens, offre la partie de l'Abyssinie la moins inculte et la moins dépeuplée. En attendant la publication de l'important ouvrage de M. Rüppell qui remplira une des plus importantes lacunes de la géographie de l'Afrique, nous suivrons provisoirement, dans la description que nous allons donner, les divisions politiques tracées par un géographe célèbre; c'était le seul parti que nous puissions prendre, n'ayant aucun moyen d'adapter à l'état actuel de cette contrée les renseignemens incomplets publiés depuis la deuxième édition de la *description de l'Afrique*, par M. Ritter. Voici, d'après ce géographe, les principaux états qui se sont élevés sur les débris de l'empire d'Abyssinie. Tout lecteur instruit pourra facilement les combiner, sinon en tout, du moins en partie avec les divisions politiques principales que nous venons d'établir.

Le ROYAUME DE TIGRÉ (Tygré). C'est le plus puissant par la force de sa position, par l'humeur belliqueuse de ses habitans, et par les ressources qu'il tire du commerce. Il comprend toutes les provinces du ci-devant empire d'Abyssinie situées à l'orient du Tacazzé, à l'exception de celles qui sont au pouvoir des Gallas et des tribus des Chiho-Dankali (Shiho-Dankali) et autres nomades de la Troglodytique. Voici les principaux pays qui en dépendent:

Enderta. ANTALOW, ville d'environ 1000 maisons, est censée être la capitale de la province et en même temps du royaume. CHELICOUT, assez grande ville, ou pour mieux dire gros village, devenu très important depuis que le roi y fait sa résidence ordinaire. La demeure de ce prince et l'*église*, regardée comme une des plus belles de l'Abyssinie, sont les principaux édifices. Sa population pourrait être estimée à 8000 âmes.

Tigré (Tygré), proprement dit. Cette contrée peut être regardée comme le berceau de l'empire d'Abyssinie. Ses habitans, qui sont les véritables Abyssins, ont étendu leur domination et leur nom sur toute cette région. Cette partie du ci-devant empire d'Abyssinie est décorée du titre de royaume et est subdivisée en plusieurs provinces et districts que notre cadre ne nous permet pas de décrire ni même d'indiquer. ADOVA, actuellement la ville la plus commerçante de toute l'Abyssinie, ne paraît avoir qu'environ 8000 habitans; le plus grand nombre professe l'islamisme. La toile de coton qu'on y fabrique circule comme monnaie dans toute l'Abyssinie. Adova est assez bien bâtie et a été pendant quelque temps la capitale de l'empire. AXUM, jadis capitale du royaume de ce nom, dont les rois étendirent leur domination sur la plus grande partie de l'Abyssinie, dominèrent sur une partie de l'Arabie, et reçurent même un tribut des empereurs Byzantins. C'est aussi dans cette ville que la civilisation éthiopienne fleurit, réunie à la civilisation et aux arts de la Grèce, comme le démontrent encore des *ruines* magnifiques, des *inscriptions* en caractères grecs et des *obélisques* sans hiéroglyphes; parmi ces derniers deux sont encore debout; le plus grand est d'un seul bloc de granit de 60 pieds de haut; il est couvert de sculptures d'un travail parfait; plusieurs autres obélisques sont renversés à une petite distance; un de ces derniers est encore plus grand que le précédent. La ville moderne d'Axum compte tout au plus 600 maisons; à son extrémité septentrionale, on voit une *église* qui n'est inférieure qu'à celle de Chelicout, mais dont la construction ne remonte qu'à l'année 1657. C'est dans ce temple que l'on conserve et que l'on continue l'histoire authentique de l'Abyssinie, dite *Chronique d'Axum*, dont un exemplaire a été apporté en Europe par Bruce. Dans le voisinage d'Axum, on trouve le monastère de *Abba-Pantaléon*, remarquable par le petit *obélisque* situé au pied d'une colline et par la grande *inscription grecque* sculptée sur une pierre; elle remonte à l'année 330 de Jésus-Christ, et se rapporte à un exploit de l'empereur Aeizanas.

Lasta, très montueuse. SOCOTA, ville qu'on dit être plus grande qu'Antalow.

Samen, très montueuse. Nous devons signaler ici un des faits les plus curieux de l'ethnographie;

nous voulons parler de l'existence d'une *colonie de Juifs* au milieu de l'Abyssinie, depuis près de trois mille ans. Il paraît qu'à l'époque de la conquête de la Judée et des provinces voisines par Nabuchodonosor un grand nombre d'habitans se réfugièrent en Egypte et en Arabie, d'où ils allèrent en Ethiopie. C'est l'opinion de M. Marcus, qui a publié il a quelques années un savant mémoire sur ce sujet. Ce qu'il y a de certain, c'est que, dès le temps d'Alexandre-le-Grand, ces Juifs ont été appelés dans le pays, *falasjan* ou *exilés*, et qu'ils y étaient solidement établis; ils ont jusqu'à ces derniers temps conservé leur indépendance, leur langue, leur religion et leurs institutions nationales. Ils occupent la contrée située sur la rive occidentale du Tacazzé, rendue d'un accès difficile par de hautes montagnes. Ces juifs dominèrent pendant long-temps sur les régions voisines entre le Samen et la mer, et du côté du lac Dembea. Quoique réduits successivement à des limites plus étroites, ils pouvaient encore, du temps de Bruce, mettre cinquante mille hommes sur pied. Mais en 1800, la race royale s'étant éteinte, cette partie du Samen est tombée sous la dépendance du souverain chrétien du pays, et paraît maintenant être dépendante du Tigré.

Baharnegach (le pays du). Cette contrée est subdivisée en plusieurs districts. On y trouve Dixan, petite ville remarquable par son commerce.

Siré, où se trouve la ville de Siré, qui du temps de Bruce était plus considérable que celle d'Axum, et dans laquelle M. de Rienzi a vu des *ruines* qui lui ont paru plus anciennes que celles de l'antique capitale de l'Abyssinie. *Agame* où se trouve la ville de Genater, *Temben*, avec Adet; *Wojjerat*, remarquable par sa fertilité, et *Waldubba*, remplie de moines, sont les autres provinces les plus importantes.

ROYAUME DE GONDAR, nommé improprement d'AMHARA à cause de la langue qu'on y parle. Il comprend les provinces centrales de l'Abyssinie et le grand lac Dembea ou Tzana, qui en occupe presque le centre. Depuis plusieurs années il est en proie à l'anarchie. Le véritable souverain, l'empereur ou le *negus*, était, il y a quelques années, prisonnier de Guxo, chef galla qui régnait en son nom. Les principales provinces qui forment cet état sont:

Dembea, une des plus fertiles de toute l'Abyssinie. Gondar, assez grande ville, située sur une vaste plaine semée de quelques monticules, jadis capitale de tout l'empire et actuellement du royaume d'Amhara. L'Abyssinien Abraham, cité par William-Jones, compare cette ville au Caire; mais Bruce lui accorde à peine 50,000 habitans. M. Coffin, qui l'a visitée en 1814, dit que si elle était bâtie comme nos villes d'Europe, la huitième partie de l'espace qu'elle occupe la contiendrait sans peine; mais toutes les maisons sont si isolées et entourées d'arbres en si grand nombre et si épais, qu'on ne les voit guère que lorsqu'on y entre. Ces maisons sont couvertes de chaume; les murs même en sont revêtus à cause de la mauvaise qualité de l'argile. M. Rüppell, qui l'a visitée, dit que les deux tiers des maisons ne représentent que l'aspect d'une dévastation générale, et que sa population s'élève tout au plus à 6000 âmes, nombre que nous adoptons sur l'autorité d'un observateur si intelligent et si judicieux. La principale église, nommée *Quosquam*, est bâtie de la même manière que les maisons, mais avec beaucoup d'art; l'intérieur en est tapissé de soie bleue et orné de glaces. Les édifices consacrés au culte y sont si nombreux que les prêtres l'appellent la *Ville aux quarante-quatre églises*. Le *palais* du roi est fort délabré; depuis plusieurs années il était inhabité: toutes les portes avaient été brisées et les murs tombaient en ruines. D'après Bruce c'est un édifice carré à quatre étages, flanqué de tours et environné, ainsi que les maisons qui l'avoisinent, d'un mur en pierre de 30 pieds anglais de haut. Les deux étages supérieurs étaient déjà ruinés, et dans la partie qui subsistait encore se trouvait la salle d'audience qui avait 120 pieds de long. On pouvait alors le regarder comme l'édifice le plus remarquable de l'Abyssinie.

Gojam, une des provinces les plus peuplées de l'Abyssinie; Kollela paraît en être la ville principale. *Maitscha*, où se sont établis plusieurs Gallas qui ont embrassé la religion et la civilisation des Abyssins. Ibala, près du lac Dembea, est sa ville principale; on la dit presque aussi grande que Gondar.

Les autres provinces les plus importantes sont: *Belessem*, où se trouve la ville d'Emfras; *Damot*, avec Buré et de riches mines d'or; *Woggara*, avec Tabulaque; *Tchelga*, avec Tchelkin, place de commerce.

ROYAUME D'ANKOBER. Cette partie du ci-devant empire d'Abyssinie paraît être actuellement la plus riche et la plus peuplée; c'est aussi celle où l'ancienne civilisation et la littérature abyssiniennes se sont le plus conservées, quoique depuis plusieurs années elle soit régie par Murdazimaï, prince galla. En 1814, il était ami et allié des rois de Gondar et de Tigré. Son royaume se composait de deux grandes provinces: celle d'*Efat*, où se trouve Ankober, résidence du roi, et celle de *Schoa*, où est situé Tegulet, ville ruinée, jadis capitale de tout l'empire d'Abyssinie.

ROYAUME D'AMHARA proprement dit. Cet état comprend la province de ce nom et quelques autres pays limitrophes; le Galla Liban en était roi il y a quelques années; il était en même temps le chef suprême des tribus des Gallas *Wochali*, *Woolo*, *Azowa*. En 1814, il vivait en bonne harmonie avec son voisin le roi de Tigré. Watho-Haimanot, sur le Bashilo, était sa résidence. Ce prince, ainsi que les Gallas qui en dépendent, sont mahométans et passent pour être plus civilisés que toutes les autres tribus qui composent cette nombreuse nation.

ROYAUME D'ANGOT, ainsi nommé de la grande province d'*Angot*, dont la majeure partie lui appartient; celle de *Furfura* et d'autres districts moins considérables paraissent en dépendre aussi. Gojee, chef galla, très belliqueux et entreprenant en était le roi il y a quelques années; il commandait aussi à la plus grande partie des *Edjow-Gallas* parmi lesquels on compte les tribus *Djawï* et *Tolum*.

En 1814, quoiqu'à la tête de 40,000 hommes, il a été battu par Welleta Selassé, roi de Tigré. Ses villes principales sont : Agof, Corbenou et Corbotche.

D'autres chefs gallas, tels que les *Assouba-Gallas*, possèdent le reste de la vaste PROVINCE D'ANGOT, le MARA et autres contrées du côté de l'est, tandis qu'au sud-ouest du royaume d'Ankober, les nombreuses tribus des *Boren-Gallas* ou *Gallas occidentaux*, ceignent la frontière méridionale du royaume de Gondar et paraissent dominer sur une partie des provinces de NAREA et de CAMBAT. On représente ces Gallas comme les plus féroces et les plus abrutis de tous ceux qui dominent sur l'Abyssinie.

Le ROYAUME DE NAREA se compose de la province de ce nom; c'est un des plateaux les plus élevés de l'Afrique. Ses habitans, qui sont presque aussi blancs que les Espagnols et les Napolitains, paraissent avoir conservé leur indépendance contre les Gallas; autrefois ils étaient tributaires de l'empereur d'Abyssinie.

Le SAMARA (côte maritime de l'Abyssinie), qui forme la partie méridionale de la Troglodytique de Malte-Brun, est partagé entre un grand nombre de petites tribus plus ou moins féroces et abruties, qui conservent leur indépendance et forment autant de petits états qu'elles comptent de chefs. Les endroits les plus remarquables sont : Dubora, village dans la baie d'Amphila, habité par des *Dumhoeta*, la plus puissante tribu des Danakil, peuplade qui possède toute la côte depuis le Bab-el-Mandeb jusqu'à Arena.

Zulla, misérable village, dans la baie d'Annesley, où réside le chef des *Hazorta;* une autre tribu nombreuse d'Hazorta demeure près de l'important passage de Taranta. Zulla est aussi remarquable à cause du voisinage d'*Adoule*, si célèbre dans l'antiquité par le commerce maritime qu'on y faisait; on la regardait comme le port d'Axum. On y trouve encore des colonnes et des débris d'anciens édifices. On doit aussi nommer la baie d'Assab à cause des *ruines* que M. de Rienzi y a visitées. et qu'il croit être plus anciennes que celle d'Axum et de Siré.

Matzoua (Massouah), petite ville d'environ 2000 habitans, sur l'ilot de ce nom, avec un assez bon port, où se fait le plus grand commerce maritime de l'Abyssinie; plusieurs *banians* ou marchands hindous y sont établis. Cette ville, selon M. de Rienzi, est régie par un aga dépendant du vice-roi d'Egypte. Arkiko, petite ville située sur le continent, vis-à-vis de Matzoua, est le siége d'un *naïb* qui, selon M. de Rienzi, reconnaît la suzeraineté du royaume de Tigré, mais est indépendant dans tout ce qui concerne l'administration de son petit territoire.

L'île *Dhalak*, la plus grande île de la mer Rouge. Voyez à la page 5.

Plusieurs NATIONS NÈGRES habitent dans l'Abyssinie et y conservent encore leur indépendance. Les Abyssins les nomment en général *Changallahs* (Shangalla), quoiqu'elles parlent plusieurs langues entièrement différentes. Plusieurs tribus passent une partie de l'année sous l'ombrage et l'autre dans des cavernes. Les Abyssins les chassent comme des bêtes fauves; elles se nourrissent de sauterelles, de serpens, d'éléphans et d'autres animaux. Nous n'en nommerons que trois : les *Tcheret-Agov*, qui vivent dans les hautes vallées du Samen; ils sont très belliqueux et excellens cavaliers; les *Agov-Damot*, qui demeurent près des sources du Bahr-el-Azrek; ils adorent ce fleuve comme leur divinité principale et fournissent la ville de Gondar de viande, de beurre et de miel; les *Dobenah*, nation nombreuse, qui vit de la chasse des éléphans et des rhinocéros, entre le Mareb et le Tacazzé.

Avant de quitter l'Abyssinie nous ferons observer que de même que l'Egypte nous offre une foule d'anciens temples taillés dans le roc, de même cette contrée nous présente plusieurs de ses *églises* entièrement creusées dans le rocher. Il y en a plusieurs dans le Lasta et dans le Tigré. Nous citerons entre autres les *neuf églises* creusées dans une montagne du Lasta, dont Alvares a donné le plan. Ces temples extraordinaires sont environnés d'un cloître; leurs voûtes ou plafonds sont soutenus par des piliers et leurs parois sont couvertes de sculptures, dont la plupart sont des arabesques d'une exécution remarquable. La tradition les attribue à saint Lalibala, le plus illustre des empereurs de la dynastie Zageene; ce monarque a son tombeau dans celle qui est nommée *Golgota*, longue de 120 palmes et large de 60. On doit citer aussi l'église de *St-Georges* de 200 palmes de long sur 120 de large. Selon le même voyageur on trouve dans une plaine à quelques milles de distance de ces églises, des *édifices* en ruines; il compare ces restes à ceux d'Axum, qu'il a décrits le premier. Ces constructions sont très élevées et en pierres de taille. Alvares présume qu'elles ont servi de résidence aux anciens rois. Les indigènes attribuent leur construction ainsi que celle des églises susmentionnées, à des hommes blancs. M. Salt a visité dans le Tigré la vaste *église d'Abouhasoubba*, sur la route de Genatir à Antalow; une des salles qui en dépendent a 50 pieds anglais de long sur 30 de large; une autre salle se termine par un dôme de 40 pieds d'élévation. Les murailles de ces salles sont ornées de sculptures qui représentent des crosses, des inscriptions éthiopiennes et des peintures offrant l'image du Christ, des Apôtres et de St-Georges.

Contrée du Sud-Ouest ou *Pays du Bahr-el-Abiad.*

Cette vaste contrée, encore très peu connue, comprend tous les pays de la Région du Nil, que les géographes regardent comme situés hors des confins de l'Abyssinie et de la Nubie; dans ce nombre nous comprendrons provisoirement le Dar-Four et le Kordofan. Ces pays sont habités par des peuples la plupart noirs, qui presque tous conservent encore leur indépendance, quoique de temps en temps ceux qui habitent dans

le voisinage du royaume de Sennaar et du ci-devant empire d'Abyssinie, aient été par intervalle soumis par ces deux états ou leurs tributaires. Voici les principaux pays compris dans cette section.

Le DONGA, encore tout-à-fait inconnu et habité par des nègres; on suppose que c'est dans ce pays élevé que le véritable Nil ou le Bahr-el-Abiad prend sa source, probablement dans les lacs mentionnés par Ptolomée et les auteurs arabes.

Le PAYS DES CHELOUKS (Schilouks), le long du Bahr-el-Abiad. Ce puissant peuple noir, qui a la réputation d'être antropophage et qui empoisonne ses armes, est le même qui, dans le XVI[e] siècle, a envahi et soumis le royaume de Sennaar.

Le DENKA, le long de la rive droite du Bahr-el-Abiad, habité par un autre peuple nègre idolâtre, redoutable à ses voisins.

Le BERTAT (*Djebel-O'ouyn*), vaste contrée montagneuse et boisée, habitée par un grand nombre de nations nègres idolâtres, indociles et belliqueuses, mais vivant en paix avec les tribus d'Arabes musulmans et même avec les Abyssins, qui s'y sont établis dans plusieurs parties. Les pays les plus connus et les plus importans paraissent être le *Qamamyl*, riche en substances aurifères dont les nègres retirent par le lavage des quantités assez considérables d'or, surtout à ABQOULGUI, sur le Toumat. Le *Fazoql*, gouverné par un *melik* ou petit roi, naguère tributaire de Sennaar; ADASSI est le lieu le plus considérable; enfin le *Darfoq*, où se trouve FARDASSI sur le Yabouos, lieu regardé comme le marché principal entre le Bertat, la Nubie et l'Abyssinie.

Le CHEIBON (Scheibon), contrée peu connue, au nord du pays des Chelouks, remarquable par la quantité de poudre d'or que les nègres qui l'habitent savent retirer de leur sol.

Le FERTIT, au nord du Donga, important par les mines de cuivre que les gens du pays assurent y exister.

Le PAYS DES TUKLAWI, au nord de celui des Chelouks; on dit que le roi réside dans une ville nommée *Taggala* (Tuggala).

Le KORDOFAN (Kordoufan). Cette contrée n'est, à proprement parler, qu'un assemblage de plusieurs petites oasis séparées par de vastes déserts du Dar-Four et du Bahr-el-Abiad. La plus grande partie de la population se compose de nègres assez civilisés qui se livrent à l'agriculture; le reste est formé de Dongolais adonnés au commerce, et d'Arabes qui en parcourent les arides solitudes. Le Kordofan, après avoir été pendant long-temps tributaire du royaume de Sennaar, reconnaissait depuis la moitié du XVIII[e] siècle, la suzeraineté des rois du Dar-Four. Envahi par les troupes du vice-roi d'Egypte en 1820, il est resté sous sa domination et forme depuis lors une partie de l'Afrique-Ottomane. OBÉID, ville de médiocre étendue, mais florissante par le commerce jusqu'à l'invasion des Turks, n'offre plus qu'un amas de ruines. On conserve cependant son nom à trois établissemens situés près de l'emplacement qu'elle occupait, et connus sous les noms de WADI-NAGHELE, ORTA (ou le camp fortifié des Turks), et WADI-SAFIC; leur population totale est estimée à 5000 âmes par M. Rüppell. BARA parait être le lieu le plus remarquable après Obéid; les Turks y ont bâti un fort où ils tiennent une petite garnison. M. Rüppell n'a pu obtenir que des renseignemens incertains sur les *ruines anciennes* dans le Kordofan et sur celles de Djebel-Marre dans le Dar-Four, sur lesquelles quelques journaux avaient il y a quelques années attiré l'attention des archéologues. Mais ce voyageur a trouvé dans cette partie de l'Afrique ces mêmes armures en fer que Clapperton et Denham ont vues dans le bassin du Tchad: quelques chefs ont même des robes en mailles de fer pour leurs chevaux. Les armures en fer, si connues en Europe dans le moyen âge, sont donc d'un usage commun dans le centre de l'Afrique.

Le ROYAUME DE FOUR (Dar-Four). C'est, comme le Kordofan, un groupe de plusieurs oasis au milieu d'un vaste désert qui le sépare du Mobba à l'ouest, et du Kordofan à l'est. Ce royaume a étendu autrefois sa domination sur le Kordofan, le Bego, le Dageo, le Dar-Runga et autres pays peu connus. Après la perte de toutes ces contrées sa puissance a beaucoup diminué, et le Dar-Four ne joue plus un rôle important parmi les états du Soudan-Oriental, avec lesquels tous les géographes s'accordent à le placer. *Cobbe*, petite ville, à laquelle on donne 6000 habitans, en est la capitale. Le sultan réside habituellement à une petite distance de cette ville, dans un lieu appelé *El-Facher*. Cobbe possède deux mosquées, cinq écoles publiques, et se distingue surtout par l'activité commerciale de ses habitans, qui en ont fait un des principaux entrepôts du commerce de l'Afrique-Intérieure.

Nubie.

Depuis l'invasion faite en 1822 par Ismayl-pacha, fils du vice-roi d'Égypte, tous les pays le long du Nil compris dans cette vaste contrée peuvent être regardés comme tributaires de ce prince, qui possède en outre Souakim, considérée comme la place maritime la plus importante. Même les principales tribus des nomades, qui parcourent les déserts à l'est et à l'ouest du Nil, ont été obligées de reconnaitre sa suzeraineté. Il est vrai que peu de temps après la conquête il éclata une terrible insurrection dans les pays conquis; mais on nous assure, qu'à l'exception des extrémités méridionales du ci-devant royaume de Sennaar et de quelques districts sur sa frontière occidentale, tout est rentré dans l'ordre et reconnait la domination de Mohammed-Ali. Voici les pays les plus importans qui appartiennent à cette grande division de la Région du Nil;

nous les indiquerons en descendant le Bahr-el-Azrek et le Nil proprement dit.

Le ROYAUME DE SENNAAR. Au temps de Bruce, vers 1770, cet état étendait sa domination sur toute la Nubie-Méridionale jusqu'à Dongolah, et quelques années auparavant l'avait portée même sur le Kordofan; avant l'invasion d'Ismayl-pacha, les *meliks* de Chendy, de Damer et le territoire des Chaykyé, au nord, le Fazoql, le Bouroum et autres pays au sud, lui payaient un tribut. Depuis 1822, *Bady*, son melik actuel, descendant des Chelouks qui ont fondé ce puissant royaume au commencement du XVIe siècle, est vassal du vice-roi d'Egypte et ne possède plus que le tiers de son ancien territoire.

Les villes principales sont: SENNAAR, dans le Sennaar proprement dit, sur la rive gauche du Bahr-el-Azrek. C'est un amas confus de cabanes rondes, couvertes en chaume et d'autres en argile, qui ont parfois un étage, et assez ordinairement une terrasse. Le palais des anciens rois est une construction en briques cuites, élevée de 4 étages, abandonnée et à demi délabrée. M. Caillaud, en 1822, estimait à 9000 âmes la population de cette ville, dont les géographes exagèrent tant l'étendue et le nombre des habitans. Avant la dernière invasion, Sennaar était le centre d'un commerce assez étendu. HELLET-EL-CHERIF-MAHAMMED, grosse bourgade à la gauche du Bahr-el-Azrek.

PAYS DE HALFAY, le long du Bahr-el-Azrek et du Nil proprement dit. Après avoir secoué le joug du Sennaar, cet état jouissait de son indépendance, lorsque Ismayl-pacha le rendit tributaire de l'Egypte. HALFAY, peu loin des deux branches dont l'union forme le Nil; c'est une petite ville très déchue à cause des fréquentes attaques des Chaykyé; M. Cailliaud lui accorde 3 à 4000 habitans. SOBAH, à la droite du Bahr-el-Azrek, misérable endroit, remarquable en ce qu'il offre, selon M. Cailliaud, les *dernières ruines* d'anciens édifices que l'on rencontre sur la célèbre île de Méroë.

PAYS DE CHENDY, le long du Nil. Ce royaume, naguère tributaire du roi de Sennaar, est sur tout remarquable parce qu'il correspond à la partie la plus importante du célèbre état théocratique de Méroë, qui pendant plusieurs siècles répandit les bienfaits de la civilisation au milieu des peuples barbares dont il était entouré, et que plusieurs écrivains ont supposé être le berceau des institutions religieuses et politiques des Egyptiens. CHENDY, sur la rive droite du Nil, peut avoir 8 à 900 maisons, qui la plupart n'ont qu'un rez-de-chaussée très élevé et une terrasse pour toiture. M. Cailliaud en estime la population de 6 à 7000 âmes. Elle a encore déchu beaucoup depuis lors, car M. Hoskins qui l'a visitée en 1833 ne lui accorde que 6 à 700 maisons et 3500 habitans. Avant l'invasion des Egyptiens, Chendy était l'entrepôt principal du commerce de la Nubie et son *plus grand marché pour les esclaves;* ses négocians entretenaient des relations suivies avec le Sennaar, le Kordofan, le Dar-Four, le Dongolah, et par Souakim avec l'Arabie. C'est dans un village près de cette ville que Nimr, ancien roi de Chendy, dépossédé par Ismayl-pacha, mit le feu à la maison habitée par ce dernier et le brûla; cette mort a été le signal du soulèvement général qui éclata à cette époque contre les Egyptiens dans les provinces conquises, depuis l'extrême frontière du Sennaar jusqu'à celle de la Basse-Nubie.

Dans un rayon de 27 milles on trouve: *Naga*, lieu misérable, peu éloigné de la rive droite du Nil, où l'on voit encore les *ruines* de sept *temples*. *El-Meçaourat*, autre endroit qui n'est remarquable que par les *restes* de huit *temples* ou sanctuaires. M. Cailliaud regarde ces grandes constructions comme appartenant au *collège* célèbre, où, loin du tumulte des villes, les prêtres de Méroë instruisaient de jeunes adeptes dans la connaissance des dogmes religieux et des sciences dont ils étaient dépositaires. Les figures informes et les noms gravés en caractères éthiopiens par des élèves, rappelèrent à M. Cailliaud le griffonnage que l'on voit encore sur les murailles intérieures des casernes de l'antique Pompeïa. *Assour* ou *Hachour*, petit village, sur la rive droite du Nil, au-dessous de Chendy; tout près se trouvent, selon M. Cailliaud, les ruines de *Méroé*, ville jadis si célèbre par ses monumens, par son commerce, par son oracle de Jupiter Ammon et par son roi pontife, que ce dieu même était censé choisir parmi ses prêtres. M. Cailliaud y vit un grand nombre de *pyramides*. *L'île de Kourgos* (Kourqos), où l'on voit, selon M. Rüppell, trois groupes de *mausolées* antiques, ayant la forme de pyramides; ils sont ornés de sculptures; l'un de ces groupes se compose de 21 pyramides.

PAYS DE DAMER, le long du Nil et de l'Atbarah. Ce petit état était naguère régi par plusieurs prêtres mahométans présidés par un pontife de leur religion (el-Fakyh-el-Kebir). DAMER, près du confluent de l'Atbarah dans le Nil, jolie petite ville d'environ 500 maisons, avec des rues droites et bordées d'arbres qui aboutissent à une belle mosquée. C'est l'*école* la plus célèbre de l'Afrique-Orientale, dans laquelle sont élevés et instruits plusieurs jeunes mahométans envoyés non-seulement des contrées voisines, mais aussi du Dar-Four, du Sennaar et d'autres pays éloignés. Damer est en outre une place d'un grand commerce pour toute la Région du Nil.

PAYS DE BARBAR, le long du Nil, habité par des Arabes de la tribu Meyrefab. ANKHEYRE, sur la rive droite du Nil selon Bukhardt, et EL-MEKHEYR sur la même rive, selon M. Cailliaud, en est la capitale. On y fait un commerce assez considérable.

PAYS DES CHAYKYÉ, le long du Nil. Avant l'invasion d'Ismayl-pacha, c'était une république militaire gouvernée par trois *meliks* principaux nommés *Chauss*, *Zibert*, et *Omar;* ces chefs avaient chacun sous leurs ordres trois autres chefs subalternes, qui commandaient des corps de troupes. Ces Arabes devinrent redoutables à leurs voisins, surtout au Dongolah, au Barbar et à l'Halfay, sur lesquels ils dominèrent pendant quelque temps. Les Chaykyé furent ceux qui opposèrent le plus de résistance aux troupes des Egyptiens. Parmi les lieux les plus remarquables nous nommerons:

Korti, petite ville sur la rive gauche du Nil; on la regardait comme la capitale de l'état. Hannek, sur la rive droite, à laquelle M. Cailliaud accordait 2000 habitans avant sa ruine. Meraouy, encore plus petite, mais dans le voisinage de laquelle se trouvent les imposantes ruines du *mont Barkal*, regardées par M. Cailliaud, comme les restes de *Napata*, qui pendant plusieurs siècles fut, après Méroë, la capitale de la Nubie, et qui fut détruite par Petronius, général romain. On y voit encore deux groupes formés chacun par plusieurs *pyramides*, plus petites que celles d'Egypte, mais accompagnées comme celles d'Assour, de sanctuaires extérieurs ou de petits temples; ensuite un grand *temple* très dégradé, qui, par son étendue, le grand nombre de colonnes, de sphinx, d'autels en granit couvert des plus belles sculptures, et par sa grande salle hypostyle, doit être rangé au nombre des plus beaux monumens de l'Ethiopie-Inférieure. Le *typhonium* placé à la moitié de la montagne est le plus beau reste encore subsistant de ces magnifiques ruines, que M. Waddington, qui les a visitées le premier, croit être plus anciennes que celles de l'Egypte. Nouri, misérable endroit, à la gauche du Nil, remarquable par ses grandes *pyramides*, plus effilées et beaucoup plus petites que celles d'Egypte. Les chevaux des Chaykyé sont les meilleurs que l'on connaisse parmi les races arabes.

PAYS DE DONGOLAH, le long du Nil. En 1814, ce pays était tributaire des Chaykyé, auxquels il fut enlevé par les Mamelouks échappés de l'Egypte, qui en furent eux-mêmes dépouillés en 1820 par Ibrahim-pacha. Le Dongolah, qui dans le moyen âge était la puissance prépondérante de la Nubie, n'est plus reconnaissable, tant il a perdu sous le rapport de l'étendue, de la fertilité et de la population. Opprimés depuis 60 ans par les Chaykyé, ses habitans ont émigré en grand nombre dans le Barbar, le Chendy et jusqu'au Kordofan et au Dar-Four. Les lieux les plus remarquables sont:

Marakah ou Nouveau-Dongolah, gros village à la gauche du Nil, construit, il y a quelques années, par les Mamelouks, qui ont abandonné le Vieux-Dongolah. M. Cailliaud le regarde aujourd'hui comme le lieu le plus considérable de tout le Dongolah, et M. Rüppell ajoute qu'il est la résidence du commandant turk qui étend sa juridiction depuis Ouadi-Halfa jusqu'à Ouadi-Gammer. Dongolah ou Vieux-Dongolah (Dongolah-Agouz), sur la rive droite du Nil, ville la plus grande, la plus peuplée et la plus riche de la Nubie pendant le moyen âge, réduite maintenant à un simple village d'environ 300 habitans. L'île d'Argo, remarquable par sa fertilité et surtout par des *débris d'anciens édifices* et par deux *statues* colossales visitées pour la première fois par M. Waddington.

PAYS DE MAHAS, le long du Nil. Tynareh, misérable village à la droite du Nil, est le lieu le plus considérable; on y voit les *ruines* de plusieurs *églises coptes*. Sescé et Gouaien-Taoua, misérables villages à la gauche du Nil, remarquables par les *ruines* de leurs anciens *temples*. M. Waddington signale un de ces temples en ruines, dit aussi de *Soleb*, à cause du voisinage du hameau de ce nom, comme un des plus grands et des plus remarquables par son élégance; l'état de ses ruines lui rappelait celles qu'il avait vues à Ségeste, à Phigalée et à Sunium.

PAYS DE SOKKOT, le long du Nil. Amaarah, sur la rive droite, est le lieu le plus remarquable; on y voit les restes d'un beau *temple* égyptien. L'île de Says, où il s'était formé une petite république aristocratique, qui, sur son refus de payer les impôts, a été détruite en 1823 par les troupes du vice-roi d'Egypte; le château de Says a été rasé.

OUADY-EL-HADJAR, le long du Nil. C'est une contrées stérile et presque déserte. Semneh, misérable hameau, remarquable par le *temple* égyptien qui se trouve vis-à-vis de l'autre côté du fleuve.

PAYS DES BARABRAS (Qenous ou Kenouz), dit aussi communément BASSE-NUBIE; il s'étend le long du Nil, entre la cataracte d'Ouady-Halfa et celle d'Assouan ou Syène, nommées communément la *seconde* et la *première cataracte*. Derr, sur la rive droite du Nil, petite bourgade de 200 maisons, dont la plupart des habitans sont d'origine turque; M. Richardson en 1817 lui accordait 3000 habitans; on la regarde comme la capitale de la Basse-Nubie, ou de la Nubie-Ottomane. On trouve dans ses environs beaucoup de ruines et un *temple* égyptien taillé dans le roc, dont M. Champollion attribue la construction à Sésostris. Les lieux suivans, le long du Nil, quoique de misérables hameaux, sont importans par les ruines d'anciens édifices et par leurs anciens temples égyptiens.

Ouady-Halfa, village remarquable par la *cataracte* que le *Nil* forme dans son voisinage. Déjà plusieurs voyageurs modernes ont signalé l'extraordinaire exagération des géographes anciens et modernes sur la hauteur qu'on lui attribuait; malgré cela, par une inconcevable négligence, plusieurs géographes portent encore à plusieurs centaines de pieds son élévation, qui n'est que de quelques pieds. On y voit aussi les débris de trois *temples* égyptiens, dans un desquels M. Champollion retrouva des colonnes, qu'il regarde comme l'origine des ordres grecs.

Ebsambol. Près de ce misérable hameau se trouvent les plus magnifiques excavations de toute la Nubie, visitées et décrites de nos jours, d'abord par MM. Drovetti, Burckhardt et Belzoni, et ensuite par Richardson, Rifaud, Gau, Champollion, Rosellini et d'autres voyageurs. Le *temple d'Athor*, dédié par la femme de Sésostris-le-Grand, est le plus petit; il est décoré extérieurement d'une façade contre laquelle s'élèvent 6 colosses de 35 pieds chacun environ, taillés aussi dans le roc et d'une excellente sculpture. Ce temple est couvert de bas-reliefs dont plusieurs sont très intéressans. Le grand *temple* est une autre construction du grand Sésostris, excavation immense, dont le travail qu'elle a dû causer effraie l'imagination. Le sable du désert, continuellement apporté par les vents, s'accumule à l'entrée de ce magnifique monument et nécessite de nouveaux déblaiemens chaque fois qu'on veut y pénétrer. La façade est décorée de 4 colosses assis,

de 61 pieds de hauteur, et représentant Rhamsès-le-Grand ou le grand Sésostris. La première salle de l'intérieur est soutenue par 8 piliers contre lesquels sont adossés autant de colosses de 30 pieds chacun, représentant Sésostris. Sur les parois de cette vaste salle règne une file de grands bas-reliefs historiques, relatifs aux conquêtes du Pharaon en Afrique; celui qui représente son char de triomphe, accompagné de groupes de prisonniers nubiens, nègres, etc., de grandeur naturelle, offre une composition de toute beauté. Les autres 16 salles abondent en beaux bas-reliefs religieux, offrant des particularités fort curieuses. Les couleurs appliquées à ces sculptures semblent avoir conservé son éclat primitif. Le temple est terminé par un sanctuaire, au fond duquel sont assises quatre belles statues bien plus fortes que nature et d'un très beau travail.

Ibrim, qui paraît être la Premnis de Strabon; c'est un misérable endroit, avec une citadelle en ruine. On y voit encore 4 *spéos* ou excavations dans la roche, qu'il ne faut pas prendre pour des tombeaux et qui sont de la plus haute antiquité; le plus ancien remonte, selon M. Champollion, au règne de Thouthmosis Ier, et le plus récent au règne du grand Sésostris. Amada, où se trouve un *temple* fort encombré de sables; il est surtout remarquable par la beauté de ses sculptures qui appartiennent à la belle époque de l'art égyptien. M. Champollion regarde les 4 colonnes de ce temple, fondé par Thouthmosis III ou Mœris, comme le type de la colonne dorique grecque.

Seboua, village habité par des Arabes Aleykat adonnés au commerce. On y voit un grand *hémispéos*, c'est-à-dire un édifice moitié construit en pierre de taille et moitié creusé dans le rocher. M. Champollion le regarde comme le plus mauvais ouvrage de l'époque du grand Sésostris. Le temple est précédé d'une avenue de sphinx accompagnés de statues colossales, la plupart enfouies sous les sables, ainsi qu'une partie du temple. Meharraqah, avec un *temple*. Dakkeh (Deqqeh, le *Pselcis* des anciens), avec un temple remarquable surtout par ses sculptures mythologiques. Kirscheh (Ghirsché), avec un *hémispéos* du temps de Sésostris. La partie excavée dans le rocher, travail immense, a été dégradée, avec une espèce de recherche, probablement par les Perses sous Cambyse. La grande salle est soutenue par six énormes piliers dans lesquels sont taillés six colosses, offrant le singulier contraste d'un travail barbare à côté de bas-reliefs d'une fort belle exécution.

Dandour, avec un petit temple non achevé, du temps de l'empereur Auguste. En face de Dandour, MM. Champollion et Rosellini ont découvert un *écho* qui répète fort distinctement et d'une voix sonore jusqu'à onze syllabes.

Kalabschi (El-Galabcheh, le *Talmis* des anciens); c'est le plus grand village qu'on rencontre entre Assouan et Derr, quoiqu'il n'ait qu'environ 200 familles; il est situé presque sous le tropique. Son grand *temple*, que Burckhardt regardait comme un des plus précieux restes de l'antiquité égyptienne, n'a jamais été terminé; construit sous Auguste, Caligula et Trajan, il a servi plus tard d'église aux chrétiens. M. Champollion juge ses sculptures d'un goût barbare. Tout près est situé l'intéressant monument de *Beyt-Oually, spéos* remarquable par les bas-reliefs historiques qui le décorent et qui sont d'un fort beau style. Teffah, Kardaseh et Debout, petits villages remarquables par leurs *temples*.

CONTRÉE ORIENTALE. Nous comprenons sous cette dénomination tous les pays situés entre l'Atbarah, le Nil et la mer Rouge. De vastes déserts vers le Nil, et des montagnes escarpées vers la mer Rouge, occupent la plus grande partie de cette subdivision de la Nubie, parcourue dans tous les sens par plusieurs tribus nomades qui appartiennent à la famille Troglodytique et à la nombreuse nation Arabe. Les tribus les plus importantes comprises dans la première sont : les *Bicharieus* ou *Bisharyes* proprement dits, sur le territoire desquels se trouve Olba, misérable village, avec un port sur la mer Rouge; c'est leur marché principal. Les *Hadendoa*, qui habitent le fertile canton nommé *Belad-el-Taka* et les vallées des montagnes *Langay*; plusieurs s'adonnent à l'agriculture. Gos-Redjab, sur l'Atbarah, est regardé comme leur chef-lieu. Selon Burckhardt, on trouve dans les collines vosines des monumens importans et d'anciens tombeaux habités par des familles de cette tribu. Les *Hammadab* ou *Hammadeh*, qui demeurent le long de l'Atbarah. Atbarah, sur l'Atbarah, village de 100 familles, est l'endroit le plus important de leur territoire. Les *Hallenqahs*, qu'on classe parmi les Arabes, mais qui nous paraissent devoir être rangés parmi les peuples de la famille Troglodytique; ce sont de terribles brigands qui volent et pillent les tribus voisines. Djebel-Dyab ou Dahaby (mont d'or), montagne jadis exploitée, mais non encore épuisée.

Souakin, dont une partie est située sur un îlot et le reste sur le continent; c'est la place maritime, sur la mer Rouge, la plus commerçante de toute la région du Nil, et un des plus grands marchés pour les esclaves. Burckhardt évalue sa population à 8000 âmes, la plupart Arabes et Hadereb, tribu des Bichariens. Cette ville est gouvernée par un émir qui autrefois n'était dépendant que de nom du pacha de Djidda en Arabie, mais qui aujourd'hui paraît être entièrement soumis au vice-roi d'Égypte. Son port est un des meilleurs et des plus fréquentés de la mer Rouge.

CONTRÉE OCCIDENTALE. Cette partie, beaucoup moins grande que la précédente, s'étend à l'ouest du Nil et comprend les pays suivans : le *désert de Bahiouda*, que parcourent les *Arabes Hassanyeh*, dont plusieurs s'adonnent au commerce, et les *Arabes Kababich*; et le *désert* qui côtoie le bord occidental du Nil, et au milieu duquel se trouve l'*oasis de Selimeh*, remarquable par les *couches de sel gemme* exploitées annuellement par les Arabes nomades des cantons limitrophes.

Egypte.

Cette contrée, si puissante sous les Pharaons, si riche sous les Ptolémées et encore si importante sous les rapports historique et archéologique, va fixer pour quelques momens notre attention. C'est l'Egypte qui, mère des sciences et des arts, a instruit la Grèce, et c'est la Grèce qui a instruit les Romains pour nous instruire plus tard nous-mêmes. Après avoir, pendant plus de mille ans, éclipsé les plus glorieux empires, après avoir, sous Sésostris, subjugué une grande partie de l'Ancien-Monde, elle a fini par devenir successivement le jouet des Perses, des Romains, des Arabes et des Turks. La tyrannie et les fléaux qui l'accompagnent l'ont dépouillée de quelques-uns des titres de son antique gloire; mais son nom seul ébranle encore l'imagination, et les souvenirs de Thèbes, de Memphis et d'Alexandrie, les noms du lac Mœris et du labyrinthe, les pyramides et les obélisques, traverseront tous les siècles. Il nous convenait d'autant mieux d'arrêter ici pour quelques instans les regards que ce n'est qu'à la fin du dernier siècle qu'une armée française, pénétrant dans l'ancienne patrie des Pharaons, les savans qui l'accompagnaient purent enfin présenter à l'Europe, dans le plus magnifique ouvrage qu'on ait publié, le tableau complet des débris qui ornaient encore cette illustre contrée; c'est à peine s'il y a quelques années, qu'un autre savant français est parvenu à déchiffrer, avec une rare sagacité, une partie des témoignages inscrits sur ces restes de l'antiquité, ce qui a permis d'en fixer à la fois l'origine et l'objet. Une autre circonstance, qui méritait presque autant notre attention, ce sont les nobles tentatives que fait le pacha actuel d'Egypte, Mohammed-Ali, pour rendre à cette contrée une partie de son ancien éclat. Quel spectacle plus curieux pour le philosophe que celui d'un peuple qui essaie de sortir de la barbarie, et dont les efforts sont partagés par les peuples voisins. C'est même par là que notre plan nous commande de commencer. Nous avons indiqué ailleurs les sources principales auxquelles nous avons puisé les faits exposés dans cette courte description; mais la reconnaissance nous impose le devoir de signaler ici les savans qui ont bien voulu nous aider dans cette tâche difficile. C'est à l'obligeance de M. Jomard, qui, aidé de l'influence et de la coopération active de M. Drovetti, consul-général de France, et d'Osmân-Nourredin-bey, a tant contribué à opérer cette régénération morale, que nous devons l'aperçu suivant sur le gouvernement actuel de l'Égypte, sur les progrès que les arts et les sciences de l'Europe y ont déjà faits, ainsi que le tableau de ses divisions administratives actuelles. Pour l'Égypte antique, M. Champollion nous a ouvert ses portefeuilles, communiqué ses souvenirs et même des résultats que l'ordre de ses travaux ne rendra publics que longtemps après l'apparition de notre ouvrage: ainsi l'obligeance du savant interprète de l'Egypte des Pharaons a été inépuisable comme sa science.

Voici ce qu'écrivait en 1833 M. Jomard: « On a en ce moment sous les yeux une sorte de phénomène moral bien fait pour frapper, et cependant presque inaperçu. Le bandeau du fanatisme et de l'ignorance tombe par degrés des yeux des Orientaux qui, depuis cinq ans, sont venus chercher la lumière en France. Si l'on comparait l'état actuel des jeunes Egyptiens qui se sont instruits à Paris et sur d'autres points du royaume, avec ce qu'ils étaient en y arrivant, avec ce qu'était l'Egypte elle-même dans les années antérieures, ou ce qu'elle est encore dans la plus grande partie de son territoire; si on se reportait au point de départ de tous ces missionnaires de la civilisation, on serait grandement surpris du chemin qu'ils ont fait. On serait étonné surtout de l'aptitude singulière que plusieurs d'entre eux ont montrée, non-seulement pour les arts européens, pour l'industrie et les sciences utiles à la société, mais encore pour les principes de la *civilisation moderne*, pour les idées fondamentales de la société européenne, si différentes de celles des peuples de l'Orient. Il est vrai que le perfectionnement graduel de ces étrangers, et leur contact continuel avec nos mœurs et nos usages, nous ont accoutumés à ce singulier changement. N'était-il pas, après tout, bien déraisonnable à ceux qui proposaient de leur refuser le secours de l'instruction (sous prétexte de leur inaptitude), d'imposer des bornes aux facultés humaines, comme si l'on pouvait déterminer rigoureusement la mesure de l'intelligence dans une race ou dans l'autre, et d'en faire un privilége exclusif pour l'Europe; comme si la portée de l'esprit humain était fixée à toujours par le climat, les préjugés et les institutions! Quant à ceux qui, par intolérance religieuse ou politique, s'opposaient à ce qu'on instruisît des barbares, il faut les plaindre plutôt que de leur répondre.

Il suffisait presque, pour réussir dans une telle tentative, d'étudier avec soin le caractère de ces Orientaux, de leur préparer les voies en les mettant promptement en possession de la langue française, qui devait leur servir de clef pour pénétrer plus avant. Il fallait leur inspirer le goût de l'étude par des occupations variées et agréables, et en

même temps s'efforcer, par le ressort de a discipline (quoique bien nouvelle pour eux), de les habituer au travail et de vaincre l'apathie orientale; opposer enfin aux obstacles moraux et matériels une patiente persévérance et des soins vigilans, sans quoi l'on n'évitait pas les écueils où d'autres étaient tombés quelques années auparavant.

Avant de donner un aperçu du résultat des soins qu'on a pris pour initier aux sciences et aux arts les 90 Egyptiens venus successivement en France depuis 1826, il faut donner une idée de l'état actuel des choses en Egypte; on sera mieux disposé par là à augurer favorablement de l'avenir de cette jeunesse, car l'incertitude de son avenir était encore le sujet d'une autre objection contre l'utilité de cette entreprise philanthropique. Si l'Egypte n'avait pas marché elle-même dans la route de la civilisation, l'on pouvait craindre que les efforts tentés en Europe n'eussent pas de résultats, et il fallait travailler à un état de choses qui permît aux adeptes égyptiens de retrouver dans leur patrie quelques secours pour se perfectionner, et d'y respirer encore, pour ainsi dire, une atmosphère scientifique. Heureusement que les germes déposés sur ce sol fécond par l'expédition française ne s'étaient pas éteints. La tradition en est vivante encore et dans toute sa force. Persuadé sans doute qu'il faut, pour civiliser un pays, commencer sur-le-champ, et sans perdre un moment, par l'éducation, comme on commence un jardin par les plantations et un édifice par les fondemens, le vice-roi a fondé plusieurs écoles de mathématiques et de médecine. Un génie supérieur pouvait seul songer à des créations si étrangères au sol égyptien, tel que la conquête de Sélim l'a façonné. Il faut savoir que Mohammed-Ali entretient d'abord à ses frais non-seulement les élèves de ces écoles, mais jusqu'à leurs familles. La *première école*, connue sous le nom de *Casr-el-aïn* (du nom d'un bâtiment situé entre le Caire et le Nil), a fourni le plus grand nombre des jeunes gens envoyés en France en 1826, à la vérité trop âgés, bien peu préparés, et, si on peut le dire, à peine dégrossis. En y rentrant comme maîtres, plusieurs de ces jeunes gens y porteront les bonnes méthodes et les moyens d'arriver à de plus grands succès, d'obtenir des résultats positifs et efficaces.

L'*école de médecine* attachée à un *hôpital*, l'un des plus grands qui existent, fait de son côté des progrès réels, surtout dans les opérations chirurgicales. Elle compte plus de 300 élèves et possède un grand nombre de sujets qui se distinguent déjà par la science et la pratique. Ces deux derniers établissemens, situés à Abou-Zabel, à 12 milles au nord du Caire, n'en font qu'un; ils fleurissent sous la conduite d'un habile médecin français, le docteur Clot.

Une grande *école centrale* est projetée en ce moment pour l'enseignement des principales connaissances et professions savantes ou industrielles. Ce projet gigantesque comprendrait le plan d'une école polytechnique associée à celui des différentes écoles d'application, soit pour les services et les travaux publics, soit pour les arts chimiques, économiques et mécaniques, et même pour le commerce et l'agriculture. Quoique l'Egypte ne soit pas mûre pour une si vaste conception, toutefois il faut dire que plusieurs des élèves de l'école franco-égyptienne seront dans peu d'années en état d'enseigner douze ou quinze professions ou branches des sciences et des arts; quant à la dépense, elle ne peut effrayer le prince qui a tant fait de frais pour l'instruction, pour les canaux et l'industrie, et qui entretient si généreusement les grandes écoles d'Egypte et de France. On sait qu'il a introduit l'*imprimerie*, les *machines* et les *bateaux à vapeur*, l'*art télégraphique*, l'*éclairage au gaz hydrogène* et bien d'autres améliorations encore étrangères à plus de la moitié de l'Europe. Et qu'on ne dise pas que de pareils changemens sont prématurés, que tout finira avec lui, qu'un insensé seul peut se livrer à des rêves d'amélioration ou lutter contre l'ignorance et le fanatisme du pays. Pour réaliser ces changemens il fallait frapper les esprits et les yeux par les merveilles des arts de l'Europe, ouvrir des canaux et planter des routes, exploiter le sol et accroître ses produits, communiquer avec toutes les contrées voisines, former une armée puissante et défendre ses frontières de terre et de mer, appeler l'industrie à mettre en œuvre les matières premières dont la vallée du Nil abonde; il fallait aussi comprimer l'opposition fanatique des ulemas, la résistance des Osmanlis et de tous les partis. Il a fait toutes ces choses et de plus grandes encore. Et si le monopole qu'on lui reproche est une tache à son administration; si en même temps cet acte, jugé tyrannique et contraire aux intérêts du commerce et de l'agriculture, lui a procuré les moyens de réaliser des entreprises si coûteuses; si son armée, aidée de puissantes ressources, est venue à bout d'assujétir l'Arabie, la Haute-Nubie et les contrées libyques du voisinage, de détruire par là l'influence barbare des nomades, si hostile, depuis un temps immémorial, à la culture et à toute civilisation; si le prince est venu à bout, non pas à l'aide de mesures un peu oppressives, mais malgré ces mesures, de porter au loin la gloire du nom égyptien, et de le faire respecter même de la puissante Europe et de bien des ennemis, de tripler les revenus publics, de doter enfin le pays de cultures nouvelles, la postérité aura à décider s'il aurait réussi autrement, et s'il est au-dessous de Pierre-le-Grand. Nous pouvons même dès aujourd'hui décider si, à ce prix, l'amélioration de l'Egypte est payée trop cher, et si la France et le reste de l'Europe doivent compromettre les avantages que cet état de choses leur promet en Afrique, en arrêtant l'impulsion donnée, ou même en ne la secondant pas par un concours actif et zélé.

Voici un aperçu succinct des changemens survenus en Egypte depuis les dernières années; il résulte de pièces authentiques, dont la plupart sont encore peu connues jusqu'à présent.

Le changement des simples usages matériels est considéré quelquefois comme sans importance; mais, le plus souvent, cet abandon est très signifi-

catif pour l'observateur qui réfléchit, et c'est surtout à l'*Orient* que cette vérité doit s'appliquer. Si, par exemple, ce qu'on nomme le costume oriental, si la pipe, la barbe et le turban y perdaient de leur crédit, il faudrait croire à une véritable révolution morale : or, c'est ce qu'on commence à observer en Egypte, surtout dans l'armée. Personne n'est plus scandalisé de ces changemens, même parmi ceux qui ne les approuvent pas. L'ampleur des habits a diminué considérablement; on se contente de couvrir la tête avec le *tarbouch*, ou profonde calotte; un grand nombre d'individus, même étrangers à l'armée, se rasent le menton.

Les provinces viennent d'être divisées en *départemens*, en *arrondissemens* et *sous-arrondissemens*. Des *assemblées provinciales* sont établies. Une *assemblée centrale*, ou *divan général*, composée des députés de toutes les provinces, au nombre de plus de 180 membres, a été réunie dans la capitale; une trentaine d'officiers civils et militaires, attachés à l'administration actuelle, en faisaient partie. Il y a eu, en août 1829, à Casr-el-Aïn, une première réunion de ce divan au palais d'Ibrahim-Pacha et en sa présence, dans laquelle on a délibéré sur les affaires de l'intérieur de l'Egypte.

Cette réunion se composait : 1° des ministres, des ulemas, des directeurs des différentes fabriques et de quelques fonctionnaires distingués, en tout 38 personnes, au nombre desquelles se trouvaient Albas-Pacha, petit-fils de S. A. le vice-roi, Ahmed-Pacha, fils de Taher-Pacha, et Monammed-Bey, gendre du vice-roi, en qualité de membres du divan, et sans autre privilége; 2° des mamours (autrement les préfets et sous-préfets, autrefois le nasr et les câchefs ou gouverneurs) au nombre de 28; 3° de 93 cheïkhs-el-beled ou chefs des villages en qualité de députés des départemens.

Ibrahim a fait connaître que son père, voulant mettre de l'ordre dans l'administration civile et dans l'administration de la justice, avait résolu de s'éclairer sur l'état des provinces, et qu'à cet effet il venait de convoquer les gouverneurs des provinces et les plus notables d'entre les cheïkhs-el-beled, afin de les consulter et de recueillir leurs avis, et de pourvoir ensuite aux moyens de rendre l'Égypte plus heureuse. Le vice-roi soumet à cette assemblée toutes sortes d'affaires. Les séances sont publiques. Sans être une représentation proprement dite, cette assemblée est plus qu'un conseil. Chacun y prend la parole à son tour et parle avec liberté. Les voix se recueillent ensuite, et la décision est prise à la majorité des suffrages. On y traite des affaires d'administration générale, des impôts, des subsistances, de l'établissement des canaux et des digues. On y adresse des réclamations et des plaintes, et il y est fait droit quand il y a lieu. Il y aura dans chaque province un conseil général composé du *mamour* et des *cheïkhs-el-beled*. Les objets dont ces conseils auront à s'occuper dans leurs délibérations seront réglés. Une décoration a été donnée à chaque cheïkh des départemens et aux cheïkhs du Vieux-Caire.

Une nouvelle *loi pénale* au sujet des personnes coupables de crimes emportant la peine de la prison, la mort ou les travaux forcés à perpétuité ou à temps, a été établie. Les gouverneurs, directeurs, inspecteurs, jusqu'à la dernière classe des agens administratifs, accusés de concussion ou de vexations, sont enfermés après avoir restitué ce qu'ils auraient pris ou reçu. Si les susdits agens détournent des fonds ou autres objets appartenant au gouvernement, ils subissent une année de galère à Alexandrie. Les faux monnayeurs et les assassins sont condamnés aux galères à perpétuité ou pour un temps proportionné à la gravité du délit; si l'accusateur ne peut prouver la culpabilité dans l'espace de quinze jours, on prend des cautions, et on met l'accusé en liberté. Mais si, après quelque temps, ce même accusé est encore traduit pour le même crime, et s'il est prouvé qu'il est vraiment coupable, les personnes qui se seraient portées caution subissent une punition d'un an de galère. Cette loi a été publiée dans toutes les provinces, et l'on a donné l'ordre à tous les gouverneurs de la mettre à exécution. Il résulte de là que la peine de mort est abolie, même pour les crimes d'assassinat et de fausse monnaie. Ces sortes de condamnations ne peuvent au surplus être prononcées que par le divan général, devant lequel l'inculpé a le droit de se défendre.

On a fixé définitivement la valeur des monnaies altérées par les changeurs, qui ordinairement sont les Juifs. Plusieurs ont été punis pour avoir augmenté arbitrairement cette valeur, et un *tarif des monnaies* a été publié.

On a dressé un tableau statistique de l'*arsenal d'Alexandrie*. Cet arsenal existait depuis plusieurs années; mais, en 1829, la forme en a été changée, et il a été mis sur le pied des arsenaux français. C'est sous la direction de M. Cerisi, ingénieur français, que ce nouvel arsenal a été construit. Le nombre des ouvriers employés est de 890 charpentiers, 460 ouvriers de divers états, 95 forgerons et 145 cordiers, en tout 1697, les chefs compris. Tous ces ouvriers sont enrégimentés. On paie journellement dans cet établissement 567 employés, compris les Européens.

La *propagation des bonnes méthodes de culture* a été ordonnée. Quinze cents jardiniers venus de Grèce et d'autres contrées sont employés au Caire et dans les provinces. On envoie des marchandises à Sennaar, pour rapporter en échange le bois qui manque à l'Egypte, et l'on construit sur les lieux mêmes des navires propres à la navigation du Nil. Le palais du vice-roi, à Choubra, est éclairé au gaz. L'exploitation de natroun ou soude minérale, et les *fabriques de salpêtre*, de *poudre*, ainsi que les *filatures* continuent à être dans une grande activité.

L'ancien mode de comptabilité a été réformé, et le *mode de comptabilité en parties doubles* doit être suivi par toute l'Egypte, aussitôt qu'on aura mis les comptables en état de le faire. Les places de finances, jusque-là occupées par des étrangers, seront données à des indigènes, de quelque secte qu'ils soient. Un vaste bâtiment, destiné à recevoir le dépôt des registres de la comptabilité publique,

a été construit dans la citadelle. Il existe une *école d'administration*, d'où seront tirés tous les préfets et sous-préfets. Elle est placée sous un directeur, chargé d'enseigner l'administration provinciale, et un cheïkh-el-beled chargé d'enseigner l'agriculture pratique et la statistique agricole des provinces.

L'*imprimerie* de Boulaq, ville presque contiguë au Caire, a déjà produit un assez grand nombre d'ouvrages de sciences et de littérature en arabe, en turk et en persan. On y occupe des ouvriers égyptiens. Déjà 55 volumes de tout format, sortis de cette imprimerie, sont arrivés en France. Plusieurs sont traduits du français : ils roulent sur la littérature, la médecine, l'art militaire et les différens arts, etc. Cette imprimerie a été dirigée pendant quelque temps par don Raphaël qui avait été attaché à l'imprimerie orientale fondée en Egypte lors de l'expédition française; elle est maintenant en grande activité; un *traducteur* et un *lithographe* instruits à Paris, vont y être fixés.

Dès 1816, on avait proposé de faire en Egypte un *journal* à trois colonnes, en français, turk et arabe, et déjà dès le temps de l'expédition française, outre le *Courrier de l'Egypte*, publié pour l'armée, on avait commencé le *Tanbyêh* (c'est-à-dire avertissement), journal qui devait paraître en arabe et en français. Enfin il a paru, en 1828, à Boulaq, un journal imprimé en arabe et en turk (cette dernière langue est la langue du gouvernement), avec le titre de : *Evénemens de l'Egypte*. En tête est gravée une pyramide avec un palmier et un soleil-levant, symbole assez bien choisi pour l'aurore de la nouvelle civilisation égyptienne; la température du Caire y est marquée avec l'indication des jours et des heures où se font les observations. Depuis 1830, le journal a augmenté de grandeur; la matière est de plus de moitié en sus qu'à l'origine. On y insère des nouvelles étrangères. Il y a des supplémens où l'on publie les prix de toutes les marchandises qui arrivent à Alexandrie de tous les états du grand-seigneur. On y publie les ordres et les décisions, le mouvement du port, les documens sur l'exécution des travaux publics, la construction des vaisseaux et les nouvelles du pays et de l'étranger.

C'est ainsi que les élémens d'instruction et de civilisation se développent en Egypte, pendant le temps que des nationaux se forment à l'école même de l'Europe savante, unique moyen de faire fructifier les germes qu'ils vont reporter sur le sol natal; aussi la sollicitude des fauteurs de la civilisation égyptienne devait se porter sur l'avenir de cette intéressante pépinière. Si l'on veut que l'Egypte, si heureusement placée pour répandre au loin les lumières européennes (puisqu'elle est pour ainsi dire à cheval sur l'Asie et l'Afrique), achève de s'éclairer, il faut que les jeunes adeptes continuent de trouver autour d'eux les secours de la science. Le gouvernement d'Egypte paraît avoir compris ce besoin, en autorisant la création de plusieurs établissemens pour les arts et les lettres, les sciences et l'industrie. Un matériel considérable est préparé en France pour cette destination : bibliothèques scientifiques et littéraires, instrumens de physique et de chimie, collection d'instrumens modèles et appareils de chirurgie, anatomie et médecine; ustensiles de laboratoire et objets de toutes espèces, pour les produits chimiques et fabrications industrielles; imprimerie et lithographie; modèles d'écritures et de comptabilités administratives; machines et ustensiles pour les exploitations agricoles et l'art vétérinaire; tous ces objets vont être expédiés en Egypte où déjà il en existe un noyau.

Désespérer de l'Egypte, après des progrès aussi réels, aussi étendus, serait une fâcheuse appréhension, et aurait pour effet d'arrêter l'impulsion qui est acquise. Ne voyons-nous pas cette jeune civilisation jeter déjà des rayons au dehors : à peine maîtres de Candie, les Egyptiens y ont fondé un *journal* écrit dans la langue des indigènes et dans celle du souverain. La discipline la plus sévère y règne parmi les troupes égyptiennes, et la propriété, la liberté civile et religieuse y sont respectées comme des droits sacrés. A l'instar de l'Egypte, le sultan a fondé aussi un journal qui produira sans doute d'heureux fruits. Quel avenir cette révolution ne promet-elle pas à l'Europe, pour l'amélioration de l'état moral et matériel de toute la population africaine qui habite la côte septentrionale, aujourd'hui surtout qu'Alger est sous les lois de la France! Communauté de langage, et même en partie, communauté d'origine; c'est de quoi lier, par les nœuds du commerce et les relations d'amitié, deux pays restés trop long-temps étrangers l'un à l'autre. C'est promettre à l'Europe que bientôt les barrières qui lui cachent l'intérieur de l'Afrique seront abaissées, et que les deux portes du Soudan, à l'est et à l'ouest, par les sources du Nil et par la Sénégambie, seront enfin ouvertes à ses explorateurs, à ses populations avides de connaissances.

Nous finirons ce tableau rapide des progrès de l'Egypte dans la voie des améliorations, par une sorte de statistique sommaire dans la mission scientifique qu'elle a envoyée en France depuis quelques années, divisée par professions ou branches d'enseignement. *Administration civile* (droit naturel, droit des gens, droit positif, économie et statistique), huit élèves. *Administration militaire*, quatre élèves. *Marine*, trois élèves. *Agriculture et art vétérinaire*, quatre élèves. *Mécanique et hydraulique*, cinq élèves. *Arts chimiques et économiques*, *mines et fonderie*, huit élèves. *Médecine*, deux élèves. *Génie militaire et artillerie*, quatre élèves. *Gravure et lithographie*, deux élèves. *Diplomatie*, trois élèves. *Art de traduire*, un élève. *Architecture*, un élève. *Mines*, *constructions navales et génie maritime*, trois élèves. *Fabriques diverses et arts manuels*, trente-trois élèves. Plus, neuf autres sans destination ou sans aptitude. Ajoutons qu'une douzaine d'autres sont en Angleterre, en Suisse, etc., occupés à l'étude de la marine et des arts mécaniques. En outre, six jeunes enfans, nés dans l'Ethiopie-Inférieure et la Haute-Nubie, viennent d'être envoyés en France par M. Drovetti pour y être instruits dans les sciences et les arts. (Voyez à la page 26.)

Parmi les productions dont l'Egypte s'est enrichie, figure au premier rang le *coton* à longue soie; il a remplacé le coton herbacé, dont la qualité était très inférieure; dans les marchés de Liverpool et de Marseille, il a pris faveur sur le coton de Géorgie et de Virginie, le prix étant beaucoup moindre. L'Egypte a produit dans ces dernières années 225,000 balles de coton. Elle en produira sans peine une quantité double. L'*indigo*, la *cochenille*, la *soie* sont cultivés avec le même succès. Dans le même temps on rehausse les digues, on plante les routes, on creuse ou l'on rectifie des canaux, et, malgré des pertes considérables et des malheurs qui se sont succédés sans interruption, on doit espérer que l'agriculture finira par devenir libre et prospère. »

TABLEAU

DES DIVISIONS ADMINISTRATIVES DES PAYS SOUMIS AU VICE-ROI D'ÉGYPTE.

RÉGIONS ET PROVINCES.	CHEFS-LIEUX, VILLES ET LIEUX LES PLUS REMARQUABLES.
ÉGYPTE proprement dite.	
	BASSE-ÉGYPTE.
LE CAIRE.	LE CAIRE (MASR); *Boulaq; Vieux-Caire; Torrah; Souez.*
KELYOUB.	Kelyoub; *Choubrâ; El-Khancah; Abou-Zabel; Chybyn-el-Canâter; Mataryeh; Atryb.*
BELBEYS...........	Belbeys.
CHIBEH.	Chibeh; *Tell-Bastah; Hehydêh.*
MIT-CAMAR........	Mit-Camar.
MANSOURAH.	Mansourah; *Tmây-el-Emdid.*
DAMIETTE..........	Damiette; *Menzaleh; Farescour; Sân; Tennys; Tyneh; El-Arych.*
MEHALLET-EL-KEBIR.	Mehallet-el-Kebir; *Semennoud; Abousyr; Bahbeyt; Koumzalat.*
TANTAH	Tantah; *Zefti.*
MELYG.	Melyg; *Chibyn-el-Koum.*
MENOUF	Menouf.
NEGYLEH.	Negyleh; *Terraneh; Omm-dynar; Wardân.*
FOUAH	Fouah; *Rachyd* ou ROSETTE; *Deyrout; Berenbal; Sa-el-hadjar.*
DAMANHOUR (Bahyreh).	Damanhour; *Rahmanyeh; Kourat.*
ALEXANDRIE	ISKANDERYÊH (ALEXANDRIE); *Aboukir* (Canope); *El-Kheyt.*
	MOYENNE ET HAUTE-ÉGYPTE.
DJYZEH	Djyzeh; *Bédrécheyn; Myt-Rahynêh* (MEMPHIS, Pyramides); *Sakkara; Dahchour; Abousyr.*
ATFYH.	Atfyh.
BENY-SOUEYF.	Beny-soueyf; *Bouch; Fechn; Abou-Djirdjeh; Behneseh; Samallout; Ahnâs.*
FAYOUM.	Medynet-el-Fayoum; *Begyg.*
MINYEH.	Mynieh-ebn-khasim; *Meylaouy-el-arich; Beni-hassan, Cheïkh-Abadêh; El-tell; Darout-el-Cheryf; Achmouneyn.*
MONFALOUT.	Monfalout; *El-Cousyeh; Sanabou.*
SYOUT.	Syout; *Aboutig; Sadfeh; Tahtah.*
DJIRDJEH..........	Djirdjeh; *Menchyet-el-nédé; Ilon; Akhmym; Qaou; Madfounêh* (Abydus); *Denderah* (Teutyris).
KÉNÊH.	Kénéh; *Cous; Keft; Erment; Karnak; Louqsor; Gournah; Medynet-Abou*, etc. (THÈBES); *Qoceyr.*
ESNÉ	Esné; *Edfou; Assouan* (Syène); *Koum-Ombou; El-Kab; El-Sag* (Eléphantine); *El-heif* (Philæ); *Selsélêh.*
DÉPENDANCES POLITIQUES.	
CONTRÉE ORIENTALE..	Outre *Souez* et *Qoceyr*, dépendant des préfectures du Caire et de Kéné, les vastes solitudes parcourues par les nomades Arabes et troglodytiques. *Bérénice*, ancien port; le *mont Zabarah.*
CONTRÉE OCCIDENTALE.	Les oasis dites de *Khargeh* (*La Grande* ou *de Thèbes*), de *Dakhel*, de *Farafreh*, *La Petite*, et de *Syouah*; *les lacs de Natron.*
NUBIE.............	*Derr, Ebsambol, Dongolah, Korti, Meraoueh, Damer, Chendy, Sennaar, Souakim, Ouadi-Halfa* et autres villes et lieux situés dans les contrées décrites aux pages 32 à 36.
KORDOFAN.	*Obéïd*, voyez à la page 32.
ABYSSINIE.	*Matzoua* ou *Massouah* décrite à la page 31.
ARABIE............	*La Mecque; Djiddah*, etc., dans le grand-chérifat de la Mecque: *Akaba*; etc., dans l'Arabie-Pétrée; *Derréyéh*, etc., dans le Nedjed. Voyez aux pages 682, 683 et 686

Voici les villes et les lieux les plus remarquables de l'ÉGYPTE proprement dite :

Le Caire (El-Kahira), très grande ville, située dans une plaine sablonneuse à 400 toises de la rive droite du Nil, au pied du mont Moqattam. Ses rues sont étroites, tortueuses et non pavées; quelques-unes sont si étroites que souvent les balcons de deux maisons opposées se touchent; plusieurs sont couvertes par le haut, ce qui les garantit des rayons du soleil; cela a lieu surtout dans les rues où se tiennent les marchés; plusieurs ont des embranchemens en zigzag aboutissant à des impasses innombrables. Chacune de ces ramifications a une entrée, que les habitans ferment quand il leur plaît. La description de cette ville par M. Jomard nous apprend que le Caire est divisé en 53 quartiers appelés *harah*, dont 16 sont les principaux. Plusieurs se distinguent les uns des autres par la population qui leur est spéciale, comme celui des *Juifs*, le *quartier Copte*, le *quartier des Grecs* et celui des *Francs* ou *Européens*. Quatre places se distinguent par leur étendue : celles de *Qarameydan*, de *Roumeyleh*, de *Birket-el-fil*, et d'*El-Ezbekyeh;* les deux dernières sont inondées pendant les hautes eaux; la quatrième est la plus grande de la ville; on peut la comparer pour l'étendue à deux fois celle de Louis XV à Paris. Elle offre un magnifique spectacle lorsqu'un grand nombre de barques illuminées la parcourent dans tous les sens au mois de septembre, quand la crue du Nil est au maximum.

Les maisons en terre et en briques, comme toutes celles de l'Egypte en général, sont mal construites; la plupart ont deux et jusqu'à trois étages. N'étant éclairées que par des fenêtres sur des cours intérieures, elles présentent du côté de la rue l'aspect de prisons. Les palais des *beys* et des *kachefs* et les maisons des premiers *cheikhs* ou chefs de la religion de l'*ayd*, de l'*oualy*, du *cadi* et des autres fonctionnaires, se distinguent, au premier abord, des maisons des simples particuliers par une construction moins vicieuse, un aspect plus orné, une plus grande étendue. Le rez-de-chaussée est en pierre de taille, et chaque assise est ordinairement peinte en rouge ou en vert. Au-dessus, et à chaque étage, on voit des balcons très saillans en grillage; ou en boiseries travaillées au tour plus ou moins artistement. Presque toutes ont une grande salle ouverte au rez-de-chaussée, nommée *mandar* ou *belvédère*, où le maître donne ses audiences, et d'où il voit tout ce qui entre dans la cour; une autre grande pièce au rez-de-chaussée, en forme de T, pavée en marbre, ornée au centre de jets d'eau et garnie de divans ou larges sophas; des salles de bains, des jardins situés au-delà du principal corps de logis, et de vastes écuries bien entretenues. Les magasins sont simples au dehors comme au dedans, et n'attirent nullement par l'artifice des étalages; les femmes n'y ont pas d'emploi et en sont exclues. Les cafés, au nombre d'environ 1200, sont des salles simplement garnies de nattes, avec des banquettes qui règnent tout autour, où l'on ne prend guère que la liqueur dont ils tirent leur nom, et cela, selon M. Rifaut, moyennant 2 paras la portion, ce qui équivaut actuellement à 2 centimes.

Une multitude de mosquées, plus élégantes les unes que les autres, couvertes d'arabesques du meilleur goût et ornées de minarets admirables de richesse et de grâce, donnent à cette capitale un aspect imposant et varié. Quatre se distinguent parmi toutes les autres par leur étendue et leur architecture : celle de *Touloun*, vaste édifice du IXe siècle, qu'on regarde comme le plus beau monument arabe qui reste en Egypte, quoiqu'à moitié ruiné; on y admire surtout la délicatesse des sculptures et ses beaux portiques en arcades. Viennent ensuite la *mosquée d'El-Hakym*, également remarquable par son antiquité, son étendue et ses ornemens; celle de *El-Azhar* (*Loub-el-Ozab*), avec une coupole magnifique; ses dépendances offrent une grande quantité d'appartemens destinés à loger les pélerins qui vont à la Mecque; mais, ce qui la rend surtout célèbre, c'est le *collége* qui y est annexé et qui est le premier du pays. C'est là qu'enseignent les plus célèbres docteurs de l'islamisme; une bibliothèque établie dans le collége facilite les études des élèves; cette mosquée est aussi la plus fréquentée. Enfin la *mosquée de Sultan-Hasan*, la plus remarquable par la grandeur et l'élévation de sa coupole, par la hauteur de ses deux minarets, par la variété des marbres qu'on y a prodigués et par ses ornemens en arabesques travaillés en pierre dure, en bois et en bronze.

Parmi les 31 bains principaux, on remarque par leur grandeur ou leur richesse ceux d'*Hammâm-Yezbak*, d'*El-Soultan*, d'*El-Moyed*, d'*El-Tanbaleh*, de *Margouch*,

de *Sounqor*, d'*El-Soukkarieh*, etc. On doit aussi mentionner les *citernes*, vastes bâtimens destinés à procurer de l'eau gratuitement à tout le peuple ; les plus remarquables sont ornées de colonnes de marbre et de grilles en bronze, artistement travaillées. Ordinairement l'étage supérieur est occupé par une école gratuite, où l'on apprend seulement à lire, à écrire et à compter, entretenue par la même fondation que la citerne. Quelques-unes des *portes* de la ville; l'*aqueduc*, qui conduit l'eau du Nil à la citadelle; quelques-uns des *marchés;* les *jardins*, surtout celui dit *Gheyt-Qasim Bey*, où se réunissaient les membres de l'institut d'Egypte ; et les vastes *cimetières* dans l'intérieur et au-dehors de la ville, méritent d'attirer l'attention du voyageur. Les tombeaux, particulièrement ceux que l'on nomme *Tourab-el-Seydeh*, *El-Qarafeh* et *Tourab-Qaydbey* sont remarquables par leur étendue et par la profusion des colonnes, des marbres, des sculptures et des ornemens. A l'égard des jardins, il faut remarquer qu'ils diffèrent entièrement de ceux de nos villes; on y cherche en vain des allées, des promenades et du gazon; ce ne sont que des bosquets touffus, des massifs d'orangers et de citronniers et des berceaux de vignes.

La citadelle est située à une des pointes du Moqattam qui la domine et qui rend impossible sa défense, inconvénient auquel le vice-roi a remédié en faisant construire un fort sur une hauteur voisine. C'est la résidence ordinaire du vice-roi, qui y a un logement magnifique. C'est aussi dans cette partie du Caire qu'on voit encore les ruines du *palais royal* de *Salah-Eddin* (le fameux sultan Saladin) dont le *salon de Joseph*, orné de piliers de granit rouge, est le plus important débris. Selon M. Champollion jeune, un incendie a dévoré, il y a quelques années, les toits de ce grand et beau monument, et l'on a démoli le reste. Non loin on trouve le fameux *puits de Joseph*, que le grand Saladin a fait creuser près de sa résidence, et dont on admire la profondeur et l'étendue.

Cette ville doit beaucoup d'embellissemens et plusieurs établissemens au vice-roi Mohammed-Ali. Nous citerons entre autres les constructions nouvelles exécutées dans le château du Caire, tant pour le palais du vice-roi que pour les établissemens militaires.

Nous avons signalé ailleurs la grande importance commerciale de cette ville, dont la population, avant le choléra et la peste qui l'ont désolée, nous paraît avoir dû approcher de 330,000 âmes : il est difficile qu'elle monte actuellement au-dessus de 270,000. Ce que nous venons de dire de la population du Caire doit s'appliquer au nombre d'habitans de presque toutes les autres villes de l'Egypte que ces deux terribles fléaux ont décimées.

Dans les environs immédiats et à quelques milles de distance de la moderne capitale de l'Egypte, on trouve plusieurs lieux remarquables; nous citerons les suivans : Boulaq et le Vieux-Caire, sur la rive droite du Nil; on les regarde comme les deux ports du Caire. A Boulaq on remarque la *douane*, le *bazar*, les *bains*, l'*imprimerie* arabe, persane et turque, une *école* ou *collège*, des fabriques de soieries et d'indiennes qui occupent plus de 800 ouvriers, et de très beaux *jardins;* on estime sa population actuelle au-delà de 18,000 habitans. Au Vieux-Caire, qui paraît correspondre à l'ancienne *Babylone* et qui est le *Fosthat* ou *Masrel Atïk* des Arabes, on voit les *greniers* dits vulgairement *de Joseph;* ce sont sept cours carrées, dont les murs en briques ont 15 pieds de hauteur; ils renferment des tas de blé d'une hauteur prodigieuse; on croit voir, dit M. Rifaud, des montagnes recouvertes avec des nattes. L'Île de Roudah, où se trouvent de beaux *jardins;* on y voit aussi le fameux *Nilomètre* situé à son extrémité méridionale. *Choubra*, petit village remarquable par la *maison de plaisance* que le vice-roi y a fait bâtir il y a quelques années; on y voit un kiosque de 280 mètres de circonférence, dont le milieu est orné d'une superbe fontaine en marbre de Carrare, et de beaux jardins, au centre desquels est bâti un vaste harem. Mohammed-Ali y passe une partie de l'été. Une partie renferme un *jardin d'expérience*, où l'on essaie d'acclimater des végétaux étrangers. Abou-Zabel, lieu important par le grand *hôpital* où l'on soigne 1200 malades, mais qui peut en recevoir jusqu'à 1800, et par une *école de médecine et de chirurgie* fréquentée par trois cents élèves; un des Egyptiens formés à Paris y a été nommé professeur pour la langue française et la traduction de nos ouvrages de médecine.

Djyzèh ou Gyzèh, sur la rive gauche du Nil, chef-lieu d'une préfecture, petite ville industrieuse, que quelques voyageurs regardent comme la plus agréable de toute l'Égypte, et que les *pyramides* qui portent son nom et une brillante victoire de Bonaparte ont rendue célèbre. Ces immenses mausolées qui sont les plus grands monumens de ce genre que les hommes aient jamais élevés et dont l'origine remonte beaucoup au-delà des temps historiques, ont été depuis la mémorable expédition d'Egypte le sujet de savantes recherches de la part de M. Jomard et d'autres archéologues; elles ne laissent plus aucun doute sur leur destination. L'intérieur de celles de *Chéops* et de *Che-*

phrènes, qui sont les plus grandes, offre de vastes chambres, dont les murailles sont formées de blocs immenses, et ont un sarcophage au milieu de la pièce principale. Dans la pyramide de Chephrènes, qu'Hérodote prétendait n'avoir aucune chambre dans son intérieur, Belzoni, qui y pénétra le premier de nos jours, retrouva dans la grande salle, qui en occupe le centre, l'inscription faite par les Arabes qui l'avaient visitée dans le moyen âge, et un immense sarcophage avec des ossemens qui furent reconnus avoir appartenu à un bœuf. La *pyramide de Chéops* est la plus grande de toutes; sa hauteur, qui d'après les calculs erronés de Gemelli aurait été de 520 pieds et de 480 selon l'estimation de Savary, n'est d'après les mesures exactes prises par la Commission d'Egypte que de 428 pieds 3 pouces 2 lignes. Un *sphinx* colossal, le plus grand peut-être qu'on ait encore sculpté, puisqu'il aurait selon Pline 143 pieds de long, s'élève au pied de la pyramide de Chephrènes; il a été pendant plusieurs siècles presque tout recouvert de sable, jusqu'à ce que l'entreprenant M. Caviglia le mit entièrement à découvert dans la partie antérieure; avant cette longue et difficile opération, il n'en paraissait que le cou et la tête, qui ont ensemble 27 pieds de hauteur. Sur le second doigt de la patte gauche de devant M. Caviglia découvrit une inscription en vers grecs, à laquelle la signature d'Arrien ajoute un nouvel intérêt. D'autres importantes inscriptions ont été découvertes, ainsi qu'un petit temple bâti à côté du sphinx et qui comme lui avait été jusques alors enseveli sous les sables. La troisième *pyramide*, qu'on attribue à *Mycerinus*, est beaucoup moins grande que les précédentes, mais elle les surpassait de beaucoup en beauté, ayant été toute revêtue en beau marbre de la Thébaïde arraché par les Arabes afin d'orner d'autres édifices. Non loin se trouve une quatrième *pyramide* de si petite dimension que sa hauteur est dépassée par beaucoup d'obélisques. Toutes ces pyramides sont construites avec d'immenses blocs de pierre de taille; la masse de la plus grande est évaluée à 6,000,000 de tonneaux. Dans les environs on voit aussi plusieurs *tumuli* ensevelis sous les sables et visités intérieurement pour la première fois par M. Caviglia; leur intérieur offre de belles sculptures et des peintures remarquables par la vivacité de leur couleurs; M. Salt regardait à tort ces tombeaux comme plus anciens que les pyramides. Saqqarah ou Sakkara, village situé à la gauche du Nil, remarquable par son *champ des momies*, l'ancienne nécropolis de Memphis, et par ses *pyramides* qui sont en briques ou en pierre et les plus hautes après celles de Gyzéh; M. Msara a découvert d'immenses galeries sous la plus grande; et le général Minutoli a pénétré en 1821 dans une autre, dans l'intérieur de laquelle il trouva deux chambres, l'une couverte de hiéroglyphes en relief et l'autre de hiéroglyphes seulement tracés en noir.

Bédréchéin, Mit-Rahineh et Menf, villages entre lesquels se trouvent les débris de l'antique Memphis, la seconde résidence des Pharaons; les découvertes faites par les savans français, pendant l'occupation de l'Egypte par leurs armées, ont résolu tous les doutes qui restaient encore sur l'emplacement de cette métropole célèbre. On doit à M. Jomard une description complète de ses ruines. Memphis était bâtie sur la rive gauche du Nil et avait selon Diodore de Sicile 150 stades de circonférence. Le *palais des Pharaons* s'étendait en longueur d'une extrémité de la ville à l'autre; c'était vraisemblablement un amas de différens logemens, accompagnés de chapelles, de cours, de bosquets, de jardins, etc. Cette ville renfermait plusieurs temples magnifiques: un des plus beaux était celui de *Vulcain*; on vantait beaucoup la grandeur et la beauté de ses portiques et le colosse de 75 pieds de long couché sur le dos qu'on y voyait du temps d'Hérodote. Vis-à-vis du portique méridional s'élevait un bâtiment dans lequel le bœuf Apis était nourri. Un autre temple remarquable était celui de *Sérapis*; on y abordait par une avenue de sphinx d'une grandeur prodigieuse; les sables s'amoncelèrent successivement à l'entour de ces simulacres, au point que du temps de Strabon, les uns étaient ensevelis jusqu'à la moitié du corps, les autres jusqu'à la tête, et qu'aujourd'hui ils ont disparu. Memphis communiquait par des canaux avec le fameux lac Mœris et avec le lac, ou pour parler plus exactement, avec la lagune Maréotis. Cet avantage contribua à la rendre le centre des richesses, du commerce et des beaux-arts. L'ancienne capitale, la magnifique Thèbes fut oubliée et la gloire de Memphis subsista jusqu'au temps où ses plus beaux édifices furent détruits par le féroce Cambyse, quoique cependant elle continuât à figurer par sa population et son étendue comme la seconde ville de l'Egypte. La fondation d'Alexandrie la fit beaucoup décheoir jusqu'à la conquête des Arabes. Prise d'assaut par ces féroces conquérans en 640, elle fut détruite de fond en comble. Nous ajouterons qu'il paraît très probable que c'était dans cette capitale et non pas à *Tanis* que résidaient les Pharaons du temps de Moïse. Le village de Massarah, est à la droite du Nil, près de Torrah (Troja); les vastes flancs de la montagne voisine offrent les carrières d'où l'on a tiré le beau calcaire employé à bâtir Memphis et les pyramides. Ces carrières ont été exploitées sous les Pharaons, les Perses, les Lagides, les Romains et dans les temps modernes, à cause de leur voisinage des capitales successives de l'Egypte, *Memphis*, *Fosthat*, et *Le Caire*. Menf, autre village sur la gauche du Nil, important par ses ruines qui ont appartenu à l'ancienne Memphis. M. Caviglia y a exhumé la *statue* colossale du *grand Sésostris*, de 34 pieds et demi de haut. Darchour (*Acanthus*) et Abousir, petits villages, sur la même rive du Nil, remarquables par leurs *pyramides*. Près d'Abousir se trouvent les fameuses *catacombes d'oiseaux*, mentionnées par Niebuhr, Davison, l'expédition française, Clarke et les autres voyageurs; ce sont de vastes corridors remplis du haut en bas de petites jarres où sont déposées les momies de ces animaux.

Nous allons maintenant indiquer les

autres villes et les lieux les plus remarquables en descendant le Nil, depuis l'extrême frontière de l'Egypte jusqu'aux embouchures de ce fleuve dans la Méditerranée. Nous avons écrit entre parenthèses et en italique les noms anciens des lieux correspondans aux modernes.

Dans le SAID ou la HAUTE-EGYPTE on trouve:

Assouan, à la droite du Nil, petite ville remarquable par son commerce, par sa position pittoresque et par les antiquités qu'on trouve dans son voisinage. Tout près, au sud, on voit encore les *murailles* et autres ruines de la ville bâtie par les Arabes sur l'emplacement de l'antique Syène, ville encore populeuse et florissante pendant le moyen âge, et si renommée dans l'antiquité par le fameux *puits* au fond duquel, au jour du solstice d'été, l'image du soleil se peignait tout entière, phénomène qu'on a voulu révoquer en doute comme impossible, mais que les gens versés dans l'astronomie ne font aucune difficulté d'admettre. « Syène, dit un géographe célèbre, qui sous tant de maîtres divers fut le poste avancé de l'Egypte, présente plus qu'aucun autre point du globe ce mélange confus de monumens qui, jusque dans les destinées des nations les plus puissantes, rappelle la fragilité humaine. Ici les Pharaons et les Ptolémées ont élevé ces temples et ces palais à moitié cachés sous le sable mobile; ici les Romains et les Arabes ont bâti ces forts, ces murailles; et au-dessus des débris de toutes ces constructions, des inscriptions françaises attestent que les guerriers et les savans de l'Europe moderne sont venus placer ici leurs tentes et leurs observatoires. Mais la puissance éternelle de la nature présente un spectacle encore plus grand. Voilà ces terrasses de granit de couleur rose grisâtre, coupées à pic et à travers lesquelles le Nil roule en écumant ses flots impétueux; voilà ces carrières d'où l'on a tiré les obélisques et les statues colossales des temples égyptiens; un obélisque ébauché en partie, attenant à son rocher natal, atteste encore les efforts de l'art et de la patience. Sur la surface lisse de ces roches, des sculptures hiéroglyphiques représentent les divinités égyptiennes, les sacrifices et les offrandes de cette nation qui, plus qu'aucune autre, a su s'identifier avec son pays, et qui, dans le sens le plus littéral, a gravé sur le globe les souvenirs de sa gloire. »

Dans les environs de ce lieu remarquable, dont M. Jomard a donné une description très détaillée, on trouve, à la gauche, les *catacombes* ou les *hypogées* de Syène; vis-à-vis et au sud, une suite d'îles riantes et fertiles auxquelles leur verdure et leur situation délicieuse ont mérité le nom de *Jardins du Tropique*. Celle que l'on nomme *El-Sag*, vis-à-vis d'Assouan, est la fameuse *Eléphantine* des anciens; on y voit les restes du *nilomètre* décrit par Strabon, mais on a démoli entièrement les deux *temples* de l'époque d'Aménophis IIIe, pour bâtir une caserne et des magasins à Syène! Plus au sud, on trouve l'île d'*El-Heif*, lieu décrit par Michel-Ange Lancret; c'est la *Philæ* si célèbre par ses *temples*, qui y attiraient jadis un si grand nombre de pélerins, et où était cet *obélisque*, dont l'inscription joue un si grand rôle dans l'interprétation des hiéroglyphes. Nous n'oublierons pas la *cataracte*, dont on a tant exagéré et dont on exagère encore l'élévation, mais qui, mesurée de nos jours, s'est trouvée n'avoir que 5 à 6 pieds de chute perpendiculaire.

Koum-Ombou (*Ombos*), à la droite du Nil, misérable endroit remarquable par son grand *temple* et par un autre beaucoup plus petit, décrits par MM. Chabrol et Jomard. Le grand, d'une très belle architecture, a été commencé par Epiphane et continué par ses successeurs. On y a trouvé, ainsi qu'en d'autres endroits, quelques peintures qui, n'ayant pas été achevées, prouvent, selon la remarque de M. Jomard, que les Egyptiens employaient pour le dessin les mêmes procédés géométriques que les modernes, c'est-à-dire, qu'ils divisaient les tableaux par carreaux. Dans les environs, et en descendant le Nil, on trouve à la droite les vastes carrières de *Djebel-Selseleh* (*Silsilis*), décrites par M. Rozière et dont on a tiré ces blocs immenses qui ont servi aux constructions colossales de Thèbes et pour les temples d'Edfou et d'Esné. Ces carrières sont très riches en inscriptions de la XVIIIe dynastie, et offrent plusieurs chapelles creusées dans le roc par Aménophis-Memnon, Horus, Rhamsès-le-Grand ou Sésostris. Rhamsès son fils, Rhamsès-Meïamoun et Ménéphtah IIe; elles ont aussi des inscriptions hiératiques. Leur monument le plus important est un grand *spéos* commencé par le roi Horus et remarquable surtout, dit M. Champollion, par la variété des époques des bas-reliefs qui le décorent, et qui font de cette immense galerie un véritable *musée historique*. M. Richardson vit, sur la rive droite du fleuve, un sphinx qui n'avait pas été achevé, des pierres à peine dégrossies, et en d'autres endroits des blocs presque détachés et les éclats qui sont encore tout près, comme si l'ouvrier avait quitté le travail la veille; mais près de vingt siècles se sont déjà écoulés! Edfou (*Apollinopolis-Magna*), à la gauche du Nil, petite ville d'environ 2000 habitans, dont la principale industrie consiste à fabriquer des vases de terre auxquels ils donnent les formes qu'on voit encore représentées sur les plus anciennes sculptures des hypogées. On y voit un des plus grands *temples* de l'Egypte, assez bien conservé et d'une belle architecture, mais dont les bas-reliefs sont de mauvais style et de l'époque des Ptolémées. De misérables cabanes en briques sont bâties sur le toit, dans le péristyle et devant le propylon de ce magnifique édifice. Edfou renferme un autre temple beaucoup plus petit qui ressemble à ceux de Phylæ, Denderah et autres.

Esné (*Latopolis*), à la gauche du Nil, chef-lieu de préfecture, ville assez commerçante, c'est le rendez-vous des caravanes du Dar-Four et du Sennaar; on y tient un grand marché pour les chameaux, renommé dans toute l'Egypte, et on y fabrique des tissus de coton, beaucoup de poterie et une espèce de châles appellée *milayeh*. Parmi les ruines de Latopolis on admire le beau *portique* d'un

grand *temple*, d'assez belle architecture, mais dont les bas-reliefs sont détestables; leur superficie, avec celle des hiéroglyphes, a été estimée à 5000 mètres carrés ou 45,000 pieds. Ce beau monument a été changé en magasin de coton. Il est surtout important par ses sculptures mythologiques et par le Zodiaque de son plafond, dont l'interprétation a fait attribuer à ce temple une immense antiquité. M. Champollion, fondé sur plusieurs faits, pense que c'est au contraire le plus moderne de tous ceux qui existent encore en Egypte. Le *temple de Contra-Lato*, sur la rive droite, a été démoli pour renforcer le quai d'Esné, que le Nil menace et finira par emporter. On estime la population d'Esné à environ 4000 âmes. Dans ses environs, vers le sud-est, est situé *El-Kab*, misérable village près duquel on voit les *hypogées* si intéressans de l'ancienne *Elethyia*, découverts par la Commission d'Egypte et décrits par M. Costaz, les ruines d'un *temple* périptéral, ainsi que les *murailles de la ville*, que le docteur Richardson trouve être trop bien conservées pour pouvoir faire remonter leur construction aux anciens Egyptiens. Les hypogées, quoique moins grands et moins décorés que ceux de Thèbes, sont de la plus haute importance pour les archéologues, à cause des nombreux bas-reliefs peints et assez bien conservés qu'on voit sur leurs murailles; ils retracent, dans une série de tableaux d'une belle exécution et d'une grande précision, les scènes principales de la vie domestique des anciens Egyptiens, tels que les travaux de l'agriculture et de la moisson, les vendanges, les danses champêtres, les funérailles, etc. ERMENT (*Hermontis*), à la gauche du Nil, village important par ses débris d'anciens édifices et surtout par les restes imposans d'un grand *temple*, et du voisinage des magnifiques ruines de Thèbes.

LOUQSOR (Luxor), KARNAK et MED-AMOUD à la droite, MEDYNET-ABOU, GOURNAH et autres misérables villages à la gauche, sont situés sur l'emplacement de l'ancienne THÈBES (appelée *Diospolis-Magna* par les Grecs), dont MM. Jollois et Devilliers ont donné une description détaillée dans le grand ouvrage sur l'Egypte. Déjà du temps de Strabon elle n'offrait que les débris de sa grandeur répandus le long du Nil sur un espace de 80 stades. L'époque de sa plus grande splendeur connue a été sous les Pharaons des XVIIIe, XIXe et XXe dynasties, que M. Champollion place entre 1822 et 1300 avant Jésus-Christ. C'est pendant ces règnes brillans qu'eurent lieu, selon ce savant, l'expulsion des rois pasteurs, la restauration de la monarchie égyptienne, les vastes conquêtes de Sésostris en Afrique et en Asie, la construction de ses plus magnifiques édifices et des temples de la Nubie, la sortie des Juifs sous la conduite de Moïse, et l'établissement des colonies dans la Grèce par Danaüs. C'est aussi à cette époque que Thèbes paraît avoir eu plus de 30 milles de circonférence et que ses temples et ses palais offraient des richesses immenses en or, en argent, en ivoire et en pierres précieuses. Enlevés plus tard par Cambyse, ces trésors servirent à embellir les palais de Persépolis, de Suze et autres dont nous avons parlé dans la description de la Perse. Diodore de Sicile, témoin oculaire, cite encore un *temple* qui avait 13 stades de tour et dont les murailles avaient 24 pieds d'épaisseur et 45 coudées d'élévation. Dévastée plus tard par Ptolémée-Philométor, et détruite l'an 28 avant Jésus-Christ par Cornelius Gallus, premier préfet de l'Egypte, cette antique citée ne se releva plus et n'offrit depuis lors qu'un amas de ruines, qu'on peut regarder comme les plus magnifiques et les plus anciennes qui existent sur tout le globe. Voici un tableau rapide des principaux débris épargnés par la barbarie des conquérans et l'action inévitable du temps.

Parmi ces restes imposans, nous citerons à la gauche du Nil: l'immense *hippodrome*, qui, comme le *Circus-Maximus* de l'ancienne Rome, est changé en un champ livré à l'agriculture. Les ruines de Medynet-Abou, étonnante réunion d'édifices appartenant à des Pharaons, à des Ptolémées et à des empereurs romains, et au milieu desquels s'élève l'énorme et gigantesque *palais de Rhamsès Méïamoun*. On y admire un grand nombre de compositions religieuses et historiques qui sont gravées sur le pourtour de la cour; elles représentent diverses fêtes et scènes, telles qu'offrandes, sacrifices, combats, courses en chars, initiations, et elles retracent les conquêtes de l'un des plus illustres d'entre les Pharaons. Les ruines de l'immense monument connu des Grecs sous le nom de *Memnonium*, mais que M. Champollion dit être l'*Aménophion* des Egyptiens. Ces ruines s'étendent sur un espace d'environ 1800 pieds de longueur; on y voit des débris de plus de 18 colosses, dont les moindres avaient 20 pieds de haut; on y admire encore, du côté du fleuve, *deux colosses* qui, quoique assis, n'ont pas moins de 61 pieds de haut; celui qui est situé vers le nord jouit d'une grande célébrité, sous le nom de *colosse de Memnon*. C'est le portrait du troisième Aménophis de la XVIIIe dynastie, qui régnait vers l'an 1680 avant Jésus-Christ, et la célèbre *statue de Memnon*, dont les anciens racontaient que la bouche faisait entendre des sons harmonieux aussitôt qu'elle était frappée par les premiers rayons du soleil levant. Plusieurs inscriptions en vers et en prose faites par d'anciens voyageurs grecs et romains, venus pour entendre ces sons, sont encore visibles sur le tronc, les jambes, les cuisses et le corps de ce colosse; le docteur Richardson y a reconnu celles de Julie Bomilla, Cécile Treboulla, Pulitha Balbina et autres qui accompagnaient l'empereur Adrien et sa femme Sabine. Ni les savans de l'expédition d'Egypte, ni aucun voyageur ne furent assez heureux pour entendre ce son, que plusieurs anciens assurent avoir entendu. La *tête* colossale dite du *jeune Memnon*, d'une extraordinaire beauté et du poids de 12 tonneaux, se retrouve maintenant au musée de Londres, auquel Belzoni en a fait présent. Le *tombeau d'Osimandias*, dont le véritable nom égyptien est *Rhamesseum*, du nom de son fondateur Rhamsès-le-Grand. C'est le plus ruiné des grands monumens de Thèbes. Parmi les parties les moins dégradées, on remarque une *salle hypostyle*, dont environ 30 colonnes subsistent encore intactes, et les énormes

débris de la *statue* colossale de *Rhamsès-le-Grand*, qui, assis, avait encore 53 pieds de haut, non compris la base, second bloc de 33 pieds de long sur 6 de hauteur. Le petit *temple d'Hathôr*, remarquable par son élégance et par ses ornemens. La grande *Syringe*, avec ses longs corridors et ses grandes salles souterraines. Les ruines de Gournah ou Qournah, qui présentent les restes imposans du *Ménephthéum*, ou du palais du Pharaon Ménéphtah Ier.

Le long de la rive droite du Nil, on trouve : à Luxor, les restes d'un *palais* immense, bâti par Aménophis-Memnon (Aménothph III) de la xviiie dynastie, et par le grand Sésostris aussi de la xviiie. Il est précédé de deux *obélisques* de 72 et de 75 pieds de haut, chacun d'un seul bloc de granit rose, d'un travail exquis, accompagnés de quatre colosses de même matière, dont deux de 44 pieds de haut et deux d'environ 30 pieds, mais enfouis jusqu'à la poitrine; vient ensuite un immense pylône haut de 50 pieds et un péristyle d'environ 200 colonnes, la plupart encore debout; les plus grandes ont 10 pieds de diamètre. Ces immenses édifices appartiennent, selon M. Champollion, à Rhamsès-le-Grand, à Ménéphtah Ier, Horus, Aménophis-Memnon et autres rois. Nous ferons remarquer que ces deux obélisques ont déjà été enlevés. Le plus petit se trouve à Paris, où il a été transporté sur le *Louqsor*, bâtiment construit exprès à Toulon. M. Lebas, ingénieur de la marine, a dirigé toutes les opérations difficiles de l'abatage et du transport de cette masse pesant 250.000 kilogrammes; le lieutenant de vaisseau, M. Verninhac, commanda cette expédition, qui a donné un éclatant témoignage de la perfection à laquelle ont été portées de nos jours la statique et la navigation. L'autre obélisque est à Londres, où il doit être élevé au milieu d'une des places de cette capitale. A Kafr-Karnak, on voit l'*allée des Sphinx*, longue de 1026 toises; elle s'étend entre Luxor et Karnak; on y a compté jusqu'à 600 sphinx de dimensions colossales. Mais c'est à Karnak qu'apparaît toute la magnificence pharaonique. Dans les *débris de ce palais* merveilleux, le voyageur est étonné par le grandiose d'édifices qu'on regarde comme supérieurs à tout ce qui est sorti de la main de l'homme. Il y admire surtout l'*avenue des colonnes monolithes* de 70 pieds de haut, mais toutes renversées; la *salle hypostyle* de 318 pieds de long sur 159 de large; son toit est soutenu par 134 colonnes encore debout, dont les plus grandes ont 70 pieds de hauteur, 11 de diamètre; la circonférence de leurs chapiteaux étant de 64 pieds, cent hommes peuvent se tenir à leur aise sur chacun d'eux; la *cour*, où se trouvent deux obélisques hauts de 69 pieds, mais dont un seul est debout; et enfin une autre salle entièrement détruite, où s'élève encore le *plus grand des obélisques existans*, haut de 91 pieds. Il y contemple les *portraits de la plupart des vieux Pharaons*, dont les grandes actions sont représentées dans des tableaux de dimension colossale : ici il voit Ménéphtah Ier combattant les peuples ennemis de l'Egypte et rentrant en triomphateur dans sa patrie; plus loin, les campagnes de Rhamsès-le-Grand; ailleurs Sésonchis traînant aux pieds de la Trinité thébaine, Ammon, Mouth et Khons, les chefs de plus de trente nations vaincues, parmi lesquelles M. Champollion a retrouvé en toutes lettres, *Ioudahamalek*, le royaume des Juifs ou de Juda; découverte de la plus haute importance sous le triple rapport archéologique, historique et religieux.

A l'ouest de Medynet-Abou, on trouve : les *tombeaux des rois* de la xviiie, xixe et xxe dynastie. Ils sont taillés dans la roche calcaire et à des niveaux différens, dans l'aride vallée que les habitans actuels de l'Egypte nomment *Biban-el-Molouk*, sur la rive gauche du Nil. L'imagination s'égare lorsque, au milieu de ces palais souterrains, on réfléchit à la hardiesse d'une telle entreprise, à la constance qu'elle a dû demander et aux difficultés qu'il a fallu vaincre pour l'exécuter. Après avoir passé sous une porte assez simple, on entre dans de grandes galeries ou corridors couverts de sculptures parfaitement soignées, conservant en grande partie l'éclat des plus vives couleurs, et conduisant successivement à des salles soutenues par des piliers encore plus riches de décorations, jusqu'à ce qu'on arrive enfin à la salle principale, celle que les Egyptiens nommaient la *salle dorée*, plus vaste que toutes les autres et au milieu de laquelle reposait la momie du roi, dans un énorme sarcophage de granit. Le plus grand et le plus magnifique de tous ces tombeaux encore existans est, selon M. Champollion, celui du successeur de Rhamerri, Rhamsès-Méïamoun; il est orné de sculptures du plus haut intérêt. Une de ses petites salles latérales contient, entre autres choses, la représentation des travaux de la cuisine; une autre, celle des meubles les plus riches et les plus somptueux; une troisième est un arsenal complet où se voient des armes de toute espèce et les insignes militaires des légions égyptiennes : ici on a sculpté les barques et les canges royales avec toutes leurs décorations. Plusieurs de ces tombes royales portent sur leurs parois le témoignage écrit qu'elles étaient, il y a bien des siècles, abandonnées et seulement visitées par beaucoup de curieux, lesquels, comme ceux de nos jours encore, croyaient s'illustrer à jamais en griffonnant leurs noms sur les peintures et les bas-reliefs qu'ils ont ainsi défigurés. Ces *inscriptions* sont remarquables sous le rapport paléographique, puisqu'elles appartiennent à presque tous les siècles depuis les temps des Pharaons, des Perses, des Grecs, des Romains et des Arabes, jusqu'à ceux des voyageurs du moyen âge et de nos jours.

On ne doit pas oublier la *nécropole de Thèbes* ou les *tombeaux des grands* et les *cimetières de cette ancienne capitale*. Ils occupent une immense étendue sur la rive gauche du Nil, et on y trouve tous les genres de tombeaux en usage chez les anciens Egyptiens. M. Jomard a donné la description de ces monumens souterrains sous le nom d'*hypogées de Thèbes*. Il y en a de si considérables en longueur que, selon M. Passalacqua, les galeries

qui les composent pourraient contenir, dans certains hypogées, deux à trois mille hommes avec assez d'espace pour y circuler. Leurs entrées sont ordinairement dans les flancs des montagnes, et leur niveau le plus souvent horizontal. C'est dans cette nécropole qu'on a trouvé les plus belles momies et les plus anciens papyrus qui enrichissent les musées de l'Europe, et que M. Passalacqua a découvert il y a quelques années le tombeau encore intact d'un prêtre d'Ammon, que nous avons décrit à la page 328 du tome Ier. Le village de Gournah, dont nous avons parlé plus haut, consiste dans une partie de cette nécropolis, puisque depuis longtemps la plupart des Arabes qui l'habitent n'ont d'autre demeure que ces mêmes tombeaux. Très indisciplinés et adonnés au vol, vivant sans aucune pratique religieuse, ces *troglodytes* d'un nouveau genre, dont le nombre s'élevait, vers la fin du XVIIIe siècle, à environ 4000 âmes, sont maintenant réduits, selon M. Rifaud, à 400 individus. Le commerce d'antiquités, surtout depuis 1817, est l'unique métier de cette peuplade aussi féroce qu'abrutie.

Qous (*Apollinopolis-Parva*), petite ville assez commerçante sur la rive droite du Nil; on y voit les débris d'un grand *temple*. Keft ou Qoft (*Coptos*), non loin de la rive droite du Nil, une des villes les plus florissantes de l'Egypte lorsque, du temps de Strabon, elle était le grand entrepôt du commerce de cette contrée avec l'Inde et l'Arabie par le port de Bérénice; sa prospérité dura jusqu'au règne de Dioclétien, qui la prit et la ruina de fond en comble pour la punir de s'être révoltée contre les Romains; on voit encore les restes du grand *bassin* qui lui servait de port, et d'autres antiquités. Qené ou Kénéh (*Cœnepolis* ou *Neapolis*), près de la rive droite du Nil, chef-lieu de préfecture, ville assez florissante, entrepôt des caravanes qui par Qosseïr vont à la Mecque et renommée dans toute l'Egypte par sa *fabrique de bardaques* : ce sont des vases en terre cuite, qui ont la propriété de rafraîchir l'eau; ils ont encore les mêmes formes qu'on voit représentées sur les monumens. On estime à 5000 âmes sa population.

Denderah (*Tentyris*), non loin de la rive gauche du Nil et presque vis-à-vis de Kénéh. Ce n'est maintenant qu'un village, important par ses antiquités et surtout par son *grand temple*, regardé comme un chef-d'œuvre d'architecture égyptienne; on admire surtout le grand propylon et le portique; la façade méridionale est ornée de figures colossales et est remarquable par la quadruple ceinture hiéroglyphique qui l'entoure. C'est au plafond d'une des salles supérieures qu'était placé le fameux planisphère, que M. Saulnier a fait transporter en France en 1821 et qui, acheté par le roi, devrait former maintenant un des plus intéressans morceaux du magnifique musée du Louvre. C'est ce même planisphère qui a fait naitre tant d'hypothèses pour expliquer la prodigieuse antiquité qu'on attribuait à ce monument, mais qui a disparu devant les faits positifs dus aux savantes recherches faites par MM. Champollion jeune, Richardson et autres archéologues. Madfouneh (la *ville enterrée*), sur un canal à la gauche du Nil, misérable endroit qui remplace l'ancienne Abydos ou Abydus, que Strabon dit avoir été la seconde ville après Thèbes, quoique dès son temps réduite à n'être qu'un simple village; M. Jomard en a donné la première description détaillée. On admire encore dans ses environs de vastes *hypogées* et un grand nombre de ruines, entre autres d'un *palais* magnifique, en grande partie enseveli dans les sables; son intérieur, très bien conservé et couvert de hiéroglyphes très bien sculptés et de peintures dont on admire l'étonnante vivacité des couleurs, quoiqu'elles datent de plus de 22 siècles. On a cru que cet édifice était le *Memnonium* où, selon Strabon, résidait le grand Osymandias ou Ismende, qu'on suppose avoir régné 2276 ans avant Jésus-Christ; mais, selon M. Champollion, il appartient réellement au règne de Ménéphtah Ier. M. Henniker vante aussi la grandeur extraordinaire des blocs employés dans sa construction. C'est parmi ces intéressantes ruines que M. Bankes, en 1818, trouva un *bas-relief* consistant en plusieurs lignes de cartouches qu'on sait aujourd'hui, d'après l'interprétation qu'en a donnée M. Champollion dans sa deuxième lettre sur le musée de Turin, être une *table chronologique des anciens Pharaons* désignés par leurs noms royaux; c'est un des morceaux historiques les plus précieux que l'on ait encore découverts. M. Drovetti, aidé du père Ledislao, fit à Madfouneh une riche collection d'antiquités égyptiennes, dont la plupart sont à présent dans le musée de Turin.

Djirdjeh, sur la gauche du Nil, ville assez considérable par sa population, son commerce et son industrie. Elle était autrefois la capitale de la Haute-Egypte et est encore aujourd'hui chef-lieu d'une préfecture; on lui accorde 7000 habitans. Dans ses environs on voit à *Menchyet-el-Nédé* les ruines de *Ptolemaïs*, sur la rive gauche du Nil, fondée par un des premiers Ptolémées et que Strabon disait être la plus grande ville de la Thébaïde; selon cet ancien géographe, elle ne le cédait pas même à Memphis pour l'étendue.

Akhmym (*Chemmis* ou *Panopolis*), à la droite du Nil, petite ville remarquable par sa grande fabrique de toile de coton, par les ruines d'un *temple* et par les *catacombes* de ses environs; on porte à 10,000 âmes sa population. Qaou (*Antæopolis*), sur la rive droite du Nil, village important par plusieurs antiquités, entre autres par les grandes colonnes de son portique, reste d'un grand *temple* aujourd'hui renversé et par les immenses *hypogées* de son voisinage, qui sont couverts d'inscriptions et de hiéroglyphes; plusieurs n'ont pas encore été ouverts; M. Salt y trouva deux momies d'une rare conservation. Siout ou Assyout (*Lycopolis*), à la gauche du Nil, chef-lieu d'une préfecture, ville assez bien bâtie, dont le vaste *bazar* est construit avec les matériaux d'anciens édifices. On la regarde actuellement comme la capitale de la Haute-Egypte. M. Jomard estime à 12,000 le nombre de ses habitans, que M. Richardson porte à

20,000. Syout est le lieu où s'assemblent les caravanes de la Nubie et du Soudan. Ses environs offrent dans la chaîne Libyque ou occidentale de vastes *catacombes* couvertes de hiéroglyphes; plusieurs ont servi long-temps de demeures aux chrétiens dans les premiers siècles du christianisme.

Dans l'OUESTANIEH ou MOYENNE-EGYPTE on trouve :

Monfalout, sur la rive gauche du Nil, chef-lieu d'une préfecture; quoique déchue de ce qu'elle était au temps de Norden, elle est encore assez importante par son industrie. Achmouneyn, non loin de la rive gauche du Nil, gros village auquel M. Richardson assigne 10,000 habitans, nombre réduit par d'autres à 7, à 6 et jusqu'à 4000. Parmi les restes de l'antique Hermopolis Magna, on distinguait encore naguère un magnifique *portique* avec une double colonnade remarquable par la grandeur des colonnes, regardées comme les plus grandes de toute l'Egypte, celles de Thèbes seules exceptées. Ce beau reste a été détruit il y a quelques années. Dans ses environs se trouve la vaste *nécropolis d'Hermopolis Magna*. Cheykh Abadé (*Antinoé* ou *Antinopolis*), à la droite du Nil, vis-à-vis d'Achmouneyn, village remarquable par les magnifiques ruines de temples, de théâtres, de thermes, d'arcs de triomphe, etc., qui ont appartenu à Antinopolis, bâtie par Adrien en l'honneur de son favori Antinoüs, sur les ruines de l'ancienne ville de Besa, renommée dans toute l'Egypte par son oracle. La magnificence de ses édifices la fit appeler la *Rome Egyptienne*, et lui valut l'honneur d'être pendant quelque temps la métropole de la Haute-Egypte. La stupide ignorance d'un chef a détruit il y a quelques années la plus grande partie de ces restes imposans pour former une fabrique de nitre au soleil. Tout près on trouve de vastes *catacombes*. Beni-Hassan (*Spéos Artemidos*), à la droite du Nil, village presque abandonné, mais remarquable par les *hypogées* de son voisinage. « Dans ces catacombes antiques, dit M. Jomard, où les prêtres égyptiens ont tracé une quantité innombrable de hiéroglyphes, dont le secret a péri avec les colléges de Thèbes, de Memphis et d'Héliopolis, nous trouvons des colonnes semblables à celles des plus anciens temples grecs, des temples de Thésée et de Minerve, des temples de Posidonia, de Coré et d'Agrigente : ce sont des colonnes cannelées, à seize cannelures creuses, hautes de sept diamètres et un cinquième, diminué d'un dixième au sommet; enfin pareilles aux colonnes de l'ordre dorique grec, au chapiteau près, qui a la forme d'un abaque ou talloir. Ainsi voilà encore un ordre grec emprunté à l'architecture des bords du Nil, comme l'a été ensuite l'ordre corinthien, puisé dans les colonnes dactyliformes de l'Egypte. » Le célèbre archéologue qui est parvenu à lire les hiéroglyphes, M. Champollion, a confirmé la découverte de M. Jomard, en reconnaissant dans ces colonnes taillées vingt siècles avant Jésus-Christ, le type du vieux ordre dorique. Outre les peintures relatives à la vie civile, aux arts, aux exercices gymnastiques, aux punitions militaires, etc., déjà remarquées par ses prédécesseurs, ce voyageur y a trouvé aussi de véritables *gouaches* d'une grande beauté, et surtout une série de peintures du plus haut intérêt, relatives aux métiers, et ce qui est neuf, à la caste militaire, dont elle retrace l'éducation, les soldats de toute arme et de tout rang, la petite guerre, un siége, la *tortue* et le *bélier*, un champ de bataille, la fabrication des différentes armes et autres objets semblables.

Minyeh, à la gauche du Nil, chef-lieu d'une préfecture, assez jolie ville, remarquable par sa grande filature de coton montée en machines européennes, et par ses *bardaques* ou vases de terre pour conserver l'eau, dont on fait un grand débit. Behnésé, misérable village que nous ne nommons que pour signaler l'emplacement de la ville célèbre qu'il représente, d'Oxyrinchus, dont les habitans, après avoir été renommés parmi les anciens Égyptiens par leur extrême dévotion pour leurs faux dieux, étaient presque tous devenus des moines dans le ivᵉ siècle du christianisme. Tous ses bâtimens publics et les temples des idoles avaient été convertis en monastères; ces derniers y étaient même plus nombreux que les maisons particulières. On n'y comptait pas moins de 20,000 religieuses et 10,000 moines. La renommée de la piété de tous ces ecclésiastiques engagea une armée de 50,000 Nubiens à venir au secours d'Oxyrinchus, lorsque les Arabes envahirent l'Egypte. Beny-Soueyf, sur la rive gauche du Nil, chef-lieu de préfecture, une des villes les plus commerçantes, les plus industrieuses et les plus peuplées de l'Egypte-Moyenne. Atfyh (*Aphroditopolis*), sur la rive droite du Nil, chef-lieu d'une préfecture, petite ville d'environ 4000 habitans, en face de laquelle on trouve des *pyramides*.

Medynet-el-Fayoum (*Crocodipolis* ou *Arsinoé*), chef-lieu de la préfecture du Fayoum. C'est une des villes les plus peuplées et les plus florissantes de l'Egypte-Moyenne, quoique beaucoup déchue depuis qu'elle a cessé d'être le séjour de plaisance des Mamelouks; leurs vastes maisons tombent déjà en ruines. M. Rifaud paraît lui accorder encore 10 à 12,000 habitans. Elle s'élève presque au milieu du fertile plateau qui forme la province de Fayoum, qu'un grand canal met en communication avec le Nil. Plusieurs antiquités rendent important ce canton de l'Egypte, entre autres le célèbre *lac Moeris*, dont le nom actuel est *Birket-el-Keroun*, qu'on prétendait avoir été entièrement creusé par les Pharaons, mais que M. Jomard a prouvé n'avoir été que modifié par de grands travaux hydrauliques; le fameux *labyrinthe* dont l'emplacement présumé a été indiqué par ce savant et par M. Caristie, et que M. Letronne a si bien décrit d'après le témoignage d'Hérodote, de Diodore et de Strabon; les *pyramides de Meidoun* et d'*Haouara*, construites en briques; les *grottes sépulcrales de Banchis*, au nord de la seconde chaîne Libyque; l'*obélisque* au village d'*El-begig*; le *temple* dit *de Qeroun*, au sud-ouest de l'extrémité du lac Moeris. Mais nous ne pouvons nous dispenser de dire quelques mots sur le *labyrinthe*, qui était non-seulement le plus

ancien et le plus magnifique de tous les ouvrages de ce genre mentionnés dans l'histoire, mais qui, selon Hérodote, était supérieur au temple de Diane à Ephèse à celui de Junon à Samos et même aux célèbres pyramides. Ce bâtiment contenait 12 grandes salles, qui communiquaient ensemble par un égal nombre de portes placées les unes vis-à-vis des autres: six de ces salles regardaient le nord et six le sud. Un même mur entourait tout l'édifice, qui était à deux étages, dans lesquels on comptait en tout 3000 chambres, dont 1500 dans la partie supérieure et autant sous terre. Celles-ci étaient destinées à la sépulture des douze rois qui avaient fait bâtir le labyrinthe et à celle des crocodiles objet de la vénération spéciale des habitans de Crocodilopolis. Cet historien assure que ce qu'il avait vu dans l'étage supérieur, le seul ouvert aux étrangers, lui paraissait surpasser tous les ouvrages des hommes, et qu'il ne pouvait se représenter sans une profonde admiration, les tours et les détours qui menaient et ramenaient dans les différentes pièces. Les plafonds et les murailles étaient revêtus de marbres et ornés de superbes morceaux de sculptures. Chaque appartement était entouré de colonnes de pierres blanches bien polies. A l'angle où finissait le labyrinthe, il y avait une pyramide de 40 toises de haut, sur laquelle étaient gravées de grandes figures d'animaux et où l'on entrait par un conduit souterrain. Strabon et Pline ajoutent d'autres particularités; dans l'intérieur on voyait des chapelles consacrées à plusieurs divinités et des galeries où l'on montait par 80 degrés, ornées d'un grand nombre de colonnes de porphyre, d'images des dieux et de statues des rois d'Égypte, le tout de taille colossale. Le toit formait une plate-forme immense, revêtue de quartiers de marbre d'une grandeur prodigieuse. Les passages se croisaient et se multipliaient à l'infini, en sorte qu'il était impossible à un étranger de retrouver le chemin par lequel il était venu. La solidité de ce vaste édifice égalait sa magnificence; il résista pendant plusieurs siècles aux ravages du temps et même à la fureur des habitans d'Héracléopolis, qui l'avaient, dit-on, en horreur parce qu'il renfermait les crocodiles sacrés, animaux dont l'ichneumon qu'ils adoraient, était l'ennemi mortel. Pline assure que le labyrinthe subsistait encore de son temps. Il paraît que sa destruction doit être attribuée aux Arabes.

Dans le **BAHARI** ou la **BASSE-EGYPTE** on trouve :

Mataryeh, sur un canal qui aboutit à la rive droite de la branche orientale du Nil, dite aussi de Damiette; c'est un petit village, remarquable par plusieurs restes d'édifices appartenant à l'ancienne On ou Hon, nommée plus tard Heliopolis par les Grecs, à cause de son magnifique *temple dédié au soleil.* C'était une des plus grandes villes de l'ancienne Égypte, célèbre par la beauté de ses temples et par son *collége* où les prêtres enseignaient les hautes sciences et spécialement la philosophie et l'astronomie; ce fut à leur école qu'Hérodote, Platon, et Eudoxe s'instruisirent dans les sciences et les mystères des Egyptiens. C'est dans le temple du soleil que Putiphar, père d'Aseneth, épouse de Joseph, était prêtre; c'est dans cette ville que, selon Diodore, le grand Sésostris éleva deux *obélisques* de 120 coudées ou pieds de haut sur 8 de large à la base. C'est encore ici que la tradition populaire place le *puits*, le *jardin* et le *sycomore* trouvés par Joseph et Marie dans leur fuite de la Judée, auprès desquels ils se reposèrent et se désaltérèrent. Déjà du temps de Strabon cette grande ville était presque déserte, et une foule d'objets précieux enlevés à ses magnifiques monumens par Auguste et Constantin, servirent à embellir Rome et Constantinople. Les ruines du fameux *temple du soleil*, les débris des *sphinx* mentionnés par Strabon et le superbe *obélisque* d'un seul bloc de granit de 68 pieds de haut sur 6 et demi à sa base, sont tout ce qui reste de cette cité célèbre. Sur l'obélisque on voit sculptée une croix, qui a été le sujet de très grandes disputes parmi les auteurs chrétiens; mais cette figure est un signe qu'on rencontre sur plusieurs autres monumens. Belbeys, petite ville, chef-lieu de préfecture, située à la jonction de plusieurs canaux dérivés du Nil, et fortifiée par Bonaparte en 1798. A quelques milles de distance était située la ville d'*Onion* où était le *temple* juif de ce nom, construit sur le modèle de celui de Jérusalem par Onias, fils du grand-prêtre Onias III; des prêtres et des lévites y faisaient le même service et y pratiquaient les mêmes cérémonies que dans le vrai temple. Ptolémée Philométor, protecteur d'Onias, lui avait assigné quantité de terres et de grands revenus en argent pour son entretien et pour celui de ses desservans. Après la prise de Jérusalem, Vespasien le dépouilla de tous ses ornemens et le fit fermer, ce qui le fit tomber en ruines par la suite des temps.

Tell-Bastah (Tell-Boustah), sur un canal qui aboutit au Menzaleh, misérable endroit remarquable par le voisinage de l'ancienne *Bubastos*, dont les nombreuses ruines ont été découvertes par feu Malus. Bubastis, nommée *Phi-beseth* dans la Bible, était une des plus anciennes villes de l'Egypte, et a été la résidence des rois de la XXIIe dynastie mentionnée par Manethon, qu'on place entre 970 et 850 ans avant Jésus-Christ. On y voyait un *temple* magnifique dédié à *Bubastis*, divinité égyptienne correspondant à la Diane des Grecs. Cette déesse y était représentée sous la figure d'une chatte; la fête, qu'on y célébrait tous les ans en son honneur, tenait le premier rang dans le calendrier égyptien; on prétend qu'elle y attirait 700,000 étrangers. On vantait beaucoup les dimensions du temple, la richesse et la beauté de ses sculptures. Non loin de Tell-Bastah, et sur le même canal, on trouve *Hehydeh*, jolie petite ville moderne, presque ignorée des géographes, quoique florissante par l'industrie de ses habitans; ses environs sont rangés parmi les parties de l'Egypte les mieux cultivées et les plus fertiles. Nous mentionnerons aussi *Bousir* ou *Abousyr*, misérable endroit qui correspond à l'ancienne *Busiris*, si renommée par son grand *temple* consacré à *Isis*, et plus encore par la grande fête que les anciens égyptiens célébraient tous les ans en l'honneur de cette déesse. On y voyait, selon

Hérodote, une multitude extraordinaire de personnes des deux sexes qui, après s'être frappées et lamentées, mangeaient les restes du bœuf qui avait été immolé à la déesse; ce repas sacré avait été précédé d'un long jeûne.

Mehallet-el-Kebir (le Grand-Quartier), sur le canal Melig, autrefois chef-lieu de la province El-Gharbieh, et aujourd'hui de la préfecture de son nom, assez grande ville, très déchue, mais encore importante par l'industrie et le nombre de ses habitans qu'on porte au-delà de 17,000. Mehallet-el-Kebir correspond à l'ancienne *Xoïs;* selon M. Ritter, elle serait la même que *Cynopolis.* Tantah, située presque au milieu du Delta, et chef-lieu de préfecture. C'est une des villes les plus belles et les plus peuplées de la Basse-Egypte, remarquable par sa belle *mosquée*, dont on vante le dôme et la hauteur des minarets, mais surtout par le grand nombre de pélerins qui, trois fois par an, viennent visiter le *tombeau de Seyd-Ahmed-el-Bedaouy*, ce qui donne lieu à trois riches *foires;* celle du mois d'avril est la plus considérable. M. Rifaud dit que les marchands qui la fréquentent sont beaucoup plus nombreux que ceux qui se réunissent à Beaucaire.

Fouah, sur la rive droite de la branche de Rosette, nommée anciennement Bolbitinique, assez grande ville, chef-lieu de préfecture et assez florissante par son commerce et surtout par son industrie. Dans ses environs et dans un rayon de 18 milles on trouve: *Rahmanyeh*, petite ville importante par le *grand canal de Mahmoudy*, que le vice-roi a fait creuser, et qui a été mentionné à la page 3. Non loin, à *Kourât*, était *Naucratis*, sur la branche Canopique, une des villes les plus commerçantes de l'ancienne Egypte, à cause de son *port* qui, sous les Pharaons, était le seul du royaume où les vaisseaux marchands eussent la permission d'aborder. Les Grecs y avaient élevé un *temple* magnifique aux frais communs de neuf villes de l'Asie-Mineure. *Sa-el-Hadjar* (Sa-de-la-Pierre), misérable village près duquel on voit les ruines présumées de *Saïs*, l'ancienne capitale du Delta, la mère d'Athènes et la ville qui vit naître et mourir le roi Psammétique; son corps fut déposé dans le *temple de Minerve*, édifice magnifique dont le *portique*, suivant Hérodote, surpassait de beaucoup tous les autres bâtimens de ce genre, tant par son élévation et son étendue, que par la qualité et la grandeur des pierres qu'on y avait employées; il était orné de statues colossales (androsphinx), d'une hauteur prodigieuse. Tout près de son entrée principale était une *chapelle monolithe* ou formée d'une seule pierre, qu'Amasis avait fait transporter de l'île Eléphantine, éloignée d'environ 600 milles de Saïs; 2000 hommes furent occupés pendant trois ans à ce transport difficile. Cette chapelle avait en dehors 21 coudées de long, 14 de large et 8 de haut dans œuvre; sa longueur était de 18 coudées sur 12 de large et 5 de haut. Ce superbe édifice et tant d'autres monumens magnifiques ont entièrement disparu. Les restes imposans des circonvallations colossales de ses trois *nécropoles*, visités par M. Champollion, sont tout ce qui subsiste de cette grande cité où l'on célébrait, en l'honneur de Minerve, la fameuse *fête des lampes*, ainsi nommée par la grande quantité de lampes qu'on allumait autour des maisons; les Egyptiens qui ne pouvaient se trouver cette nuit-là à Saïs, observaient chez eux la même cérémonie d'allumer des lampes. *Damanhour* (*Hermopolis-Parva*), assez grande ville, située près du canal du même nom, chef-lieu d'une préfecture et importante surtout par ses plantations de coton. *Rosette* ou *Rachid* (*Bolbitine*), située sur la rive gauche de la branche du Nil qui en prend le nom et que les anciens nommaient Bolbitinique. C'est une des plus importantes villes du Delta, à laquelle d'anciennes relations accordent 40,000 habitans, nombre qu'il faut réduire à environ 15,000. On y remarque une grande *mosquée* dont le toit est supporté par un grand nombre de colonnes; ses deux minarets sont remarquables par la légèreté de leur architecture et par leur élévation. Depuis l'ouverture du grand canal de Mahmoudy, le commerce de Rosette a beaucoup perdu. C'est dans cette ville que M. Bouchard a trouvé en 1799 le célèbre monument dit *Pierre de Rosette*, consistant en une inscription gravée en trois caractères différens: le sacré ou hiéroglyphique; l'enchorial ou démotique, et le grec. Ce précieux monument, ainsi que l'obélisque de Philæ dont nous avons parlé, sont de la plus haute importance pour tout ce qui concerne l'explication des hiéroglyphes, science dans laquelle M. Young, mais surtout M. Champollion jeune, ont acquis justement de nos jours tant de célébrité. La pierre de Rosette est aujourd'hui conservée à Londres.

Damiette (*Tamiathis*), chef-lieu de préfecture, sur la rive droite et à 5 milles de l'embouchure de la branche du Nil qui en prend le nom. C'est une des villes les mieux bâties et les mieux situées de l'Egypte; quoique très déchue, elle fait encore un commerce assez étendu, et se distingue par son industrie, par la richesse de sa pêche et par sa population. Les vastes et beaux *magasins du riz*, construits par le vice-roi, et quelques-unes de ses mosquées sont ses édifices les plus remarquables. Sans adopter les exagérations de quelques voyageurs modernes, et sans lui accorder les 70 et même 80,000 habitans que lui assignent quelques géographes, sans doute d'après d'anciennes relations qui paraissent se rapporter au temps des croisades, nous croyons que sa population actuelle ne va pas beaucoup au-delà de 20,000 âmes. Nous ne devons pas manquer de relever une autre erreur des écrivains, qui ont confondu la Damiette actuelle avec la Damiette du temps des croisades, et qui ont cru que la distance considérable qui sépare aujourd'hui Damiette de la mer, provient des alluvions du Nil. M. Reinaud a fait voir qu'en 1250 le gouvernement égyptien, craignant une nouvelle invasion de croisés, fit raser l'ancienne Damiette, et que la ville actuelle s'est formée peu à peu de maisons bâties dans l'intérieur des terres. Nous rappellerons à ce propos, d'après la remarque judicieuse d'un observateur intelligent, que c'est par une méprise semblable que l'on a prétendu prouver l'abaissement du niveau de la Méditerranée, fondé sur l'embar-

quement de saint Louis à Aigues-Mortes. M. Vaysse de Villiers a prouvé, à l'aide d'argumens qui nous paraissent sans réplique, que la mer n'a jamais baigné les murs de cette ville, et que saint Louis n'a pu s'y embarquer que dans une chaloupe, comme ses successeurs pourraient le faire encore aujourd'hui. La seule différence consiste dans le peu de profondeur et dans le rétrécissement du canal qui met Aigues-Mortes en communication avec la mer, changemens dus aux attérissemens qui se sont formés pour avoir négligé de le nettoyer. Nous pourrions citer plus d'un exemple de ce genre, mais nous les destinons à un autre ouvrage.

Dans un rayon de 35 milles on trouve: *Menzaleh*, petite ville, près de la vaste lagune à laquelle elle donne son nom; ses environs et les îles sont habités par une race abrutie qu'on pourrait appeler *ichthyophage*, parce qu'elle vit presque exclusivement des produits de l'abondante pêche qu'on y fait. C'est sur un de ces îlots qu'était située l'ancienne *Thennesus* ou *Tennis*, qui dans le IXe siècle florissait par ses nombreuses manufactures, et qui ne comptait pas moins de 30,000 habitans chrétiens. *San*, village habité par des pêcheurs, dont les cabanes s'élèvent au milieu des débris d'une ancienne ville nommée *Zoan* par les Juifs, et *Tanis* par les Grecs. C'est de cette ville qu'une des principales branches du Nil prenait le nom de Tanitique. Tanis était le siége des rois des XXIe et XXIIIe dynasties de Manethon, et, selon quelques savans, le lieu où Moïse vint au monde, et le théâtre des prodiges opérés par ce prophète pour délivrer les Juifs de l'esclavage. On y voit encore les *débris* de sept *obélisques*, de quelques *monolithes*, et d'autres anciens monumens. *Tmay-el-Emdyd*, lieu remarquable par son beau *temple monolithe* de granit, décrit par M. Jomard et par lord Valentia, et posé sur un piédestal de la même pierre. *Mansourah*, sur la rive droite de la branche de Damiette, dans un canton regardé comme le plus fertile et un des mieux cultivés de l'Egypte. C'est une des principales villes du Delta et le chef-lieu d'une préfecture; M. Michaud y a encore vu le *bâtiment* où saint Louis fut mis en captivité après la perte de la bataille donnée dans les environs de cette ville. *Koum-Zalat*, misérable endroit que nous citons pour signaler l'emplacement de *Butis* ou *Buto*, une des villes les plus remarquables de l'ancienne Egypte par son immense *temple monolithe* dédié à *Latone*, et par son *oracle* qui était le plus vénéré de cette contrée; le temple avait, selon les auteurs anciens, 40 coudées de haut sur autant de long; une pierre immense, dont les rebords avaient quatre coudées, lui servait de couverture. Les habitans de ses environs et de l'espace marécageux compris entre Rosette et Damiette, parlaient anciennement le dialecte bachmourique, et se distinguaient de leurs voisins par leur rusticité; leurs descendans paraissent être aussi sauvages que leurs ancêtres. Au sud-est de Tennis, mais hors du rayon de Damiette, on trouve *Tyneh*, autre lieu misérable, mais assez important par la petite forteresse turque qui défend l'entrée du canal bourbeux, autrefois nommé branche Pélusiaque du nom de *Pelusium*, dont on voit encore dans le voisinage les anciennes *murailles* assez bien conservées. C'était une place forte que les monarques de l'Egypte regardaient comme la clef de leur royaume du côté de la Syrie; pour mieux la défendre, ils avaient même fait construire une épaisse *muraille* d'environ 90 milles, qui s'étendait depuis cette forteresse jusqu'à Héliopolis. Pelusium n'est pas, comme on l'a cru, la patrie du célèbre Ptolémée, dont les ouvrages sur la géographie et l'astronomie sont les plus importans que l'antiquité nous ait légués. Plus au nord, et sur les bords de la Méditerranée, on voit *El-Arich*, château fort, environné de jardins potagers et de palmiers; il correspond à l'ancienne *Rhinocorura*, dont le nom, qui signifie *nez coupé*, a donné lieu à plusieurs historiens d'écrire que c'était un établissement formé par une troupe de brigands, à qui un certain roi avait fait couper le nez. Du temps des Romains, c'était un grand entrepôt pour les marchandises qui, de l'Arabie, venaient en Europe.

Alexandrie (*Alexandria*) dite Iscanderièh par les Arabes et par les Turks, place forte, située sur une langue de terre sablonneuse, fermée par la Méditerranée et le lac Mariout (*Maréotis*). Elle a deux ports, et on doit y distinguer deux parties entièrement différentes: la *Ville-Moderne* et la *Ville-Ancienne*. Les constructions modernes sont irrégulières et les rues qu'elles forment malpropres. Le *nouveau palais*, la *douane*, la *mosquée des mille et une colonnes*, et surtout les *fortifications* et l'*arsenal de la marine* sont les constructions les plus importantes des temps modernes. On ne doit pas oublier le *canal de Rahmanyeh*, mentionné à la page 3; il fait communiquer cette ville avec Le Caire par la branche du Nil qui débouche à 5 milles au-dessous de Rosette. Alexandrie est encore une place très importante pour le commerce, étant l'entrepôt de celui que l'Egypte fait avec Constantinople, Livourne, Venise, Trieste et Marseille. Toutes les nations maritimes de l'Europe y entretiennent des consuls. Sa population a considérablement augmentée depuis 1800, puisqu'on nous assure qu'elle dépasse 25,000 âmes; au commencement du siècle, elle n'en comptait que 17,000.

Plusieurs ruines et quelques monumens attestent encore la magnificence et la richesse de la résidence des Ptolémées et de la capitale de l'Egypte pendant la longue domination des Romains. Cette métropole superbe, bâtie par Alexandre, qui en donna lui-même le plan et le fit exécuter par le célèbre architecte Dinocrates, avait 96 stades de circonférence, et sa population, sous le règne d'Auguste, parait avoir dépassé 700,000 âmes. Une rue droite de 100 pieds de large la traversait dans toute sa longueur; elle formait une suite de portiques, de temples et d'autres magnifiques édifices, une autre rue non moins belle la coupait à angles droits; leur intersection formait une vaste place carrée, du milieu de laquelle on voyait deux ports et les vaisseaux qui à pleines voiles arrivaient de la Méditerranée et du lac Maréotis. Un *môle* magnifique et artificiel nommé *Heptastade*, parce qu'il avait

7 stades de long, réunissait l'île de Phare au continent, et séparait les deux ports qu'Alexandrie possédait sur la Méditerranée. A l'entrée du grand port, et sur un rocher, s'élevait la fameuse *tour du Phare*, au sommet de laquelle on allumait des feux toutes les nuits pour guider les vaisseaux; on y avait pratiqué divers étages entourés de galeries soutenues par des colonnes de marbre; sa hauteur paraît avoir dépassé 400 pieds; on la rangeait parmi les merveilles du monde. Alexandrie était partagée en plusieurs quartiers, dont le *Bruchion*, nommé aussi le *quartier des palais*, était le plus magnifique et le plus étendu. Outre le *palais* bâti par ordre d'*Alexandre*, on en voyait plusieurs autres construits par les Ptolémées; tous ces bâtimens communiquaient ensemble. C'est dans ce quartier qu'était le *théâtre*, le *stade* et le *gymnase*. Ce dernier était orné de portiques de 600 pieds de long, soutenus par plusieurs rangs de colonnes de marbre, dont cinq subsistent encore. Dans le *temple de Soma* ou *Sema* reposait le corps d'Alexandre, que le premier des Ptolémées y avait déposé dans un cercueil d'or massif. Dans ce même quartier on voyait la fameuse *bibliothèque* et le *musée;* la première doit être regardée comme la *plus grande collection de livres* qui ait été faite par les anciens; avant l'incendie, qui en réduisit en cendres la plus grande partie, du temps de Jules César, elle ne comptait pas moins de 700,000 volumes, ou pour mieux dire rouleaux, qui contenaient beaucoup moins de matière que nos volumes imprimés. Le *musée* était une véritable académie de savans; elle différait cependant de nos académies, en ce que ses membres vivaient ensemble dans un magnifique édifice aux frais des rois d'Egypte et ensuite à ceux des empereurs romains. C'est à cet établissement qu'Alexandrie est redevable d'avoir été pendant tant de siècles à la tête de la civilisation des peuples anciens et du moyen âge, et d'avoir produit tant de grands hommes dans les sciences et les belles-lettres. Plus tard elle posséda une célèbre *école* qui pourrait être regardée comme le *berceau de la théologie chrétienne;* elle donna à l'Eglise plusieurs pères illustres par leur doctrine. Dans le *quartier de Rachotis*, ainsi appelé du village de ce nom qui existait avant la fondation de la ville, on voyait le vaste et magnifique *temple de Sérapis*, bâti en marbre, au milieu d'une immense cour environnée de galeries et d'appartemens destinés à loger ses nombreux desservans; la statue du dieu était d'une grandeur énorme; ce temple a été détruit par ordre de l'empereur Théodose. Les restes de la fameuse bibliothèque déposés dans un bel édifice annexé au bâtiment principal formèrent, avec la riche bibliothèque de Pergame, donnée par Marc-Antoine à Cléopâtre, et par les augmentations successives qui eurent lieu pendant la domination romaine, la *seconde bibliothèque*, presque aussi considérable que la première; elle fut détruite par le fanatisme du calife Omar. C'est dans ce même quartier qu'était la superbe colonne de granit rouge, qu'on nomme communément la *colonne de Pompée;* sa hauteur totale est de 114 pieds; le fût, quoique d'un seul bloc, n'a pas moins de 90 pieds de long sur 9 de diamètre; ce monument subsiste encore; il domine la ville et sert de signal aux vaisseaux. Un canal navigable, nommé *fossa Alexandrina*, traversait ce quartier et mettait en communication le lac Maréotis avec le port d'Eunoste sur la Méditerranée; il fournissait aussi l'eau aux *citernes* de la ville; ces dernières étaient en si grand nombre, que presque toutes les maisons étaient bâties sur des voûtes; ces constructions superbes, dues aux Grecs et aux Romains, subsistent encore presqu'en entier. Alexandrie avait deux faubourgs très considérables; l'un nommé *Nécropolis* (la ville des morts), était remarquable par ses nombreuses *grottes sépulcrales*, dont plusieurs sont taillées dans le roc et excitent encore l'admiration des voyageurs qui vont les visiter. Davison, en 1763, vit les murailles de quelques-unes couvertes de peintures, dont les voyageurs récens ne font pas mention. L'autre faubourg commençait à la porte de Canope; on y voit encore l'*hippodrome*, cirque spacieux destiné à la course des chevaux, et les deux *obélisques*, dits *aiguilles de Cléopâtre*, dont l'un est debout et a été donné au roi de France par le vice-roi Mohammed-Ali, et l'autre, qui est renversé, appartient aux Anglais, qui ne l'ont pas encore enlevé à cause des difficultés du transport; ces deux blocs superbes sont en granit et chargés de hiéroglyphes; ils ont environ 60 pieds de haut sur 7 de large à la base. Nous finirons par faire observer qu'Alexandrie a été pendant 600 ans la première place commerçante du monde; que c'est dans cette ville qu'environ 285 ans avant Jésus-Christ l'on a fait en grec la *première traduction de la Bible*, et que c'est en fouillant dans ses ruines, qui n'ont jamais été bien explorées, qu'on trouvera peut-être des monumens en deux ou trois langues qui compléteront la mémorable découverte de l'interprétation de l'écriture hiéroglyphique.

Dans les environs d'Alexandrie on trouve : *El-Kheyt*, où l'on voit encore les débris de l'ancienne *Marea* et de son immense *quai*, ainsi que les restes d'une espèce de *bassin* où l'on conservait les vaisseaux. *Aboukir*, village avec une forteresse qui en défend le port; dans son voisinage s'élevait jadis *Canopus*, si célèbre par son *temple de Sérapis*, auquel on se rendait en foule pour assister aux fêtes qu'on y célébrait et dans lesquelles la dissolution était portée au dernier excès.

DEPENDANCES POLITIQUES DE L'EGYPTE. Nous comprenons sous cette dénomination les vastes espaces qui s'étendent à l'est et à l'ouest de l'étroite vallée du Nil et de son large delta. Sillonnés par de petites chaînes de montagnes peu élevées et arides que séparent d'immenses déserts encore plus arides, au milieu desquels s'élèvent des oasis plus ou moins fertiles, comme des îles au milieu d'une mer de sable, ces vastes espaces sont parcourus dans toutes les directions par plusieurs tribus d'Arabes et par quelques tribus des Ababdès qui appartiennent à la famille troglodytique. Les uns et les autres vivent errans, habitant sous des tentes, toujours armés, et campant, selon leurs besoins ou l'intérêt de leur sûreté, tantôt sur les bords du Nil, tantôt

dans le désert. Avant que Mohammed-Ali fût parvenu à établir sa domination en Egypte, ces nombreuses hordes de brigands en étaient le fléau, dépouillant impunément les voyageurs et les Egyptiens eux-mêmes au milieu de leurs champs. Aujourd'hui ils sont presque entièrement soumis; la plus grande sûreté règne dans les villes et les campagnes, et même plusieurs de ces nomades sont devenus agriculteurs. Voici les tribus les plus nombreuses et les plus remarquables : les *Oualad-Ali*, que M. Cailliaud croit être la tribu la plus forte de toutes celles qui campent sur la lisière de l'Egypte; elle escorte les voyageurs qui vont dans la Lybie; ses campemens sont épars dans l'espace qui sépare d'un côté Alexandrie de Syout, et de l'autre Alexandrie de la frontière orientale de l'état de Tripoli; la tribu des *Bychuris* fournit des guides pour les déserts de l'est et jusqu'au mont Sinaï; celle des *Aouazem*, à l'est de Thèbes, se distingue, dit M. Rifaud, par son honnêteté, sa bravoure et son hospitalité. Les *Ababdès*, compris dans la famille troglodytique : ils parcourent tout le pays qui s'étend depuis les environs de Cosseir jusqu'à la frontière de la Nubie; plusieurs se sont établis le long du Nil, entre Assouan et Edfou, dans la Haute-Egypte. Ils sont pillards, et escortent les voyageurs vers la Nubie. M. Cailliaud a retrouvé sur leur territoire les célèbres *mines d'émeraudes* exploitées par les anciens.

Voici les lieux les plus remarquables qu'offre cette contrée en allant du sud au nord; nous les partageons en deux parties d'après leur position à l'est ou à l'ouest du Nil; nous les nommerons *Contrée Occidentale* et *Contrée Orientale*.

Dans la *Contrée Occidentale* on trouve : El-Khargeh, petit endroit, chef-lieu de la *Grande-Oasis*, nommée aussi *Oasis de Thèbes* ou d'*El-Khargeh*. En 1818 on a découvert dans son voisinage les ruines de trois beaux *temples* et une *nécropolis;* le grand temple avait trois enceintes comme celui de Jupiter Ammon; le toit, dont il subsiste encore une partie, était formé par d'immenses blocs; on en a mesuré un de 35 pieds de long sur 19 de large et 2 et un quart d'épaisseur; ce temple a des statues colossales et des hiéroglyphes. La nécropolis offre 2 à 300 édifices construits en briques non cuites; les figures de saints peintes sur les murs indiquent qu'ils ont servi de demeures à des chrétiens. Cette oasis est traversée par les caravanes qui vont au Dar-Four.

Medynet-el-Qassr, petite ville de 2000 âmes, assez bien bâtie, chef-lieu de l'*oasis de Dakhel*, située à l'ouest de la grande. Elle a des bains sulfureux très fréquentés par ses habitans.

Qassr, gros village de 800 habitans, chef-lieu de la *Petite-Oasis*, nommée *El-Ouah-el-Bahryeh* par les Arabes. Dans ses environs on trouve les ruines de *bains romains* et d'une *église grecque*.

Les lacs de Natron sont très remarquables par la grande quantité de cette substance qu'on en retire depuis un temps immémorial: ils sont situés dans le *désert de Nitre*, qui formait partie de la *Région Scithiaque* (Scithiaca regio) de Ptolémée; elle s'étendait dans la direction du nord-ouest du Caire; elle est très renommée dans les annales de l'église par le grand nombre de saints solitaires qui l'habitèrent dès le IVe siècle : c'est là qu'était le *couvent de St-Macaire*.

Al-Baretoun, misérable lieu, que nous citons pour signaler la position de Parætonium; son vaste port sur la Méditerranée, et les fortifications élevées par les Ptolémées, l'avaient rendu une place importante de leur royaume; il en était le boulevard à l'occident comme Pelusium l'était du côté opposé. On y a découvert quelques ruines importantes.

Syouah, chef-lieu de l'*oasis de Syouah*, qui, géographiquement, appartient à la Région de Maghreb (Sahara-Atlas), et qui correspond à l'*Ammonium* des anciens, jadis si célèbre par son oracle qu'on venait consulter des extrémités de la terre, par son gouvernement théocratique, par ses temples superbes, par sa source périodique du soleil, par ses bosquets de palmiers et d'oliviers, et par la visite d'Alexandre-le-Grand, que la basse flatterie de ses prêtres ne rougit pas d'y saluer fils de Jupiter. Mais cette oasis, jadis si riche, et centre d'un grand commerce, n'offre maintenant que sa source célèbre, les débris de ses superbes monumens, et n'est plus que le triste séjour d'une petite peuplade aussi misérable que corrompue. Elle vit au nombre d'environ 2000 individus à Syouah, petite ville dont la construction est une des plus singulières et des plus bizarres qu'on puisse voir. Sa forme conique, ses divisions intérieures et l'agglomération des individus que renferme cet obscur séjour, pourraient la faire comparer à une ruche. Dans les environs immédiats de Syouah, on a découvert à *Qoum-al-Beyda* (Omm-Beydah) les ruines du célèbre *temple de Jupiter Ammon*, et reconnu les vestiges de sa triple enceinte. A moins d'un mille distance de ces ruines vers le sud-est, on a trouvé dans un bois de palmiers la célèbre *fontaine du soleil*, encore douée des alternatives de température qui l'avaient rendu si célèbre; et, dans une colline voisine nommée Djebel-Dâr-Aboubeker, on voit de vastes *catacombes*, dont une partie sert aujourd'hui d'habitation aux Arabes; leur construction doit être attribuée en partie aux Egyptiens et en partie aux Grecs. Nous ajouterons que le grand temple de Jupiter Ammon était composé de blocs énormes; que les décorations, les figures et les scènes qu'elles représentent sont, selon MM. Drovetti, Cailliaud et Minutoli, entièrement égyptiennes. La *statue du dieu*, faite d'émeraudes et d'autres pierres précieuses, avait la forme d'un bélier depuis la tête jusqu'au milieu du corps. A environ 50 milles au nord-ouest de Syouah est situé un *lac*, où l'on voit une *île*, que personne n'a encore pu visiter et sur laquelle les naturels débitent les contes les plus extraordinaires.

Dans la *Contrée Orientale* nous nommerons : Bérénice, ville ruinée et entièrement déserte, située sur la mer Rouge et découverte par Belzoni; on reconnait encore, dit ce voyageur, la direction de ses rues, et, au milieu, on voit un petit temple égyptien couvert de hiéroglyphes et de sculptures; il est presque entièrement recouvert de sable. C'est à

5

son port qu'arrivaient les marchandises de l'Arabie et de l'Inde destinées pour Coptos. Le MONT ZABARAH (Smaragdus mons), si célèbre dans l'antiquité par ses *mines d'émeraudes*, qui, retrouvées de nos jours par M. Cailliaud, et de nouveau exploitées par ordre du vice-roi, furent abandonnées comme ne rendant pas autant que coûte leur exploitation.

QOCEYR ou COSSEÏR, que les géographes décorent du titre de ville, n'est qu'un amas de quelques maisons et de beaucoup de magasins qu'occupent les marchands des caravanes de Kous et de Kénéh; il a un petit port sur la mer Rouge, et comme nous l'avons vu plus haut, il fait partie de la préfecture de Kénéh; M. Jomard lui accorde 1200 habitants. C'est à quelques milles de ce lieu et proprement à l'endroit appelé aujourd'hui *Schaeana*, que, d'après les savantes recherches de M. Reichard, on doit placer le port de *Myos Hormos* (port de la Souris), le plus célèbre et le plus fréquenté de cette côte par les marins de l'antiquité, depuis que celui de Bérénice avait été abandonné. C'est un des points de la géographie comparée qui a le plus exercé la sagacité des savants et des commentateurs des géographes anciens; ces derniers, après bien des hypothèses, avaient même désespéré de parvenir à déterminer sa position; et les savants modernes, malgré le beau travail de M. de Rozière, n'avaient pas encore pu les fixer d'une manière satisfaisante.

Au milieu des rochers escarpés et très élevés qui longent la rive droite du Nil, depuis Assouan jusqu'à quelques milles au nord d'Antinopolis, on voit une multitude de grottes taillées dans le roc; à l'est de ces mêmes rochers, on ne trouve que les vastes déserts sablonneux qui s'étendent jusqu'à la mer Rouge. C'est dans cet horrible séjour que vivaient ces *saints solitaires de la Thébaïde*, si célèbres dans l'histoire des premiers siècles de l'église. Plus au nord, et hors des limites de l'ancienne Thébaïde, au milieu d'autres déserts, étaient le célèbre *couvent de St-Antoine*, la *grotte de St-Paul*, premier ermite, et diverses autres retraites semblables, consacrées par la pénitence des anciens anachorètes. Il paraît que des religieux coptes se distinguent encore dans ces solitudes par leur vie austère.

SUEZ ou SOUEIS, situé au fond du golfe qui en prend la dénomination, et dépendant de la préfecture du Caire, misérable petite ville à moitié ruinée, qui fait encore quelque commerce à cause de son port, où il y a un petit chantier. M. Jomard ne lui accorde que 1000 habitans. Ce lieu était bien autrement important, lorsque du temps des Ptolémées, il portait le nom d'ARSINOÉ, et plus tard celui de CLÉOPATRIDE. C'était à son port qu'aboutissait le fameux *canal* commencé par Nécos et achevé par Ptolémée Philadelphe. Cet immense ouvrage hydraulique, dont on a voulu révoquer en doute l'existence, faisait communiquer la branche orientale du Nil avec la mer Rouge; il avait, selon d'Anville, 75,000 toises de long, 28 et demie de large, et sa profondeur était, selon Pline, de 40 pieds. L'*établissement des bateaux à vapeur* entre l'Inde et l'Angleterre donnera une nouvelle vie à Suez, qui ne peut manquer de devenir une ville très commerçante, si on réalise le projet conçu par Méhémet-Ali d'y faire aboutir le *chemin de fer* qui doit commencer au Caire.

RÉGION DU MAGHREB.

POSITION ASTRONOMIQUE. *Longitude*, entre 19° *occidentale* et 26° *orientale* environ. *Latitude boréale*, entre 15° et 37° environ.

CONFINS. Au *nord*, le détroit de Gibraltar et la mer Méditerranée. A l'*est*, la Région du Nil. Au *sud*, la Nigritie. A l'*ouest*, l'Océan-Atlantique.

FLEUVES. A l'exception du versant boréal de l'Atlas, peu de pays au monde offrent une plus grande aridité et moins de fleuves. Ceux qui arrosent et fertilisent la partie cultivable de l'état de Tunis, du ci-devant état d'Alger et de l'empire de Marok ont un cours très borné lorsqu'on les compare aux fleuves des autres régions de cette partie du monde. Nous citerons seulement les principaux d'après les mers différentes auxquelles ils aboutissent.

La MÉDITERRANÉE reçoit :

Le MEDJERDAH, qui prend sa source aux montagnes de Hanâlak, dans l'Atlas, ou ci-devant état d'Alger, traverse la partie principale de celui de Tunis, où il se jette dans la Méditerranée, au sud de Porto-Farina.

Le CHELIF, qui est le plus grand courant du ci-devant état d'Alger, dont il arrose la partie occidentale. Il naît dans les hautes vallées de l'Atlas, aux montagnes de Ouanascherysch, traverse le lac de Tittery, et, près de Mostaghânem, entre dans la Méditerranée.

Le MOLOUYAH (Malouia). C'est le plus grand des fleuves de la Barbarie qui se jettent dans la Méditerranée et dans l'Océan, quoique pendant l'été il soit souvent sans eau. Il naît dans l'Atlas au pied du Scha'bat-bény-O'bayd, traverse la partie orientale de l'empire de Marok, reçoit le Ssâa à la droite; et à plusieurs milles au-dessous de Qala't-el-Ouâdi, il entre dans la Méditerranée.

L'OCEAN ATLANTIQUE reçoit les suivants; ils appartiennent tous à l'empire de Marok :

L'AOULKOS ou LUCCOS, dont le cours n'est pas très considérable, mais dont la masse d'eau est très grande relativement aux autres fleuves de cette région. C'est près de l'A'raysch (Larache) qu'il se jette dans l'Océan.

Le SEBOUR (Seboun); il prend sa source dans une forêt, au pied de l'Atlas dans le royaume de Fez, qu'il traverse de l'est à l'ouest; à Ma'mourah (Marmora), il entre dans l'Océan. Il reçoit à la gauche le *Ouâdy Fés* ou *Ouâdy-al-Mafrousyn*, qui traverse la grande ville de Fez.

L'OMMO-REBYA' (*Morbéya* des cartes) naît aux montagnes de Ssanhâgah, en un lieu appelé Ouânsyfan, et descendant de l'Atlas, il sépare le royaume de Fez de celui de Marok. C'est au dessous d'Azamour qu'il entre dans l'Océan.

Le TENSYFT dit aussi OUAD-MARAKSCH (le Fleuve de Marok); il descend de l'Atlas, passe à environ 5 milles au nord de Marok, sépare la province d'Abda de celle de Schedma, et débouche dans l'Océan entre

Asafy et Mogador. Quoiqu'il reçoive plusieurs affluents, la masse de ses eaux est si petite pendant l'été, que dans cette saison on peut le passer à gué en plusieurs endroits.

DIVISION TOPOGRAPHIQUE. Cette vaste région, pour la détermination et la distribution de laquelle le travail de M. d'Avezac sur l'Afrique-Intérieure nous offre une autorité digne de toute confiance, répond précisément à ce que les géographes et les historiens arabes, aussi bien que tous les peuples musulmans et les indigènes eux-mêmes, appellent *Ard-hél-Maghreb*, c'est-à-dire la *Contrée du Couchant*. Elle embrasse d'une part, le long de la Méditerranée, une zone cultivable nommée *Tell* ou les *Hautes-Terres*, que les Européens appellent *Barbarie*, en y adjoignant une lisière d'oasis comprises par les Arabes sous la dénomination générale de *Bélâd-él-Djéryd* ou *Pays des Dates*; et d'autre part, au sud, l'immense *Ssahhrâ* (Sahara) ou *Désert*. Quatre puissances politiques principales, appelées *États Barbaresques*, se partageaient le domaine du *Tell* et du *Bélâd-él-Djéryd*. Les régences de Tripoli et de Tunis occupent l'*Afriqyah* des Arabes; celle d'Alger remplit le *Maghreb-aousath* (couchant moyen), et l'empire de Marok répond au *Maghreb-aqssay* (couchant éloigné). Mais dans les limites mêmes que l'usage assigne à ces états, un grand nombre de tribus, soit Arabes, soit Berbères, conservent leur indépendance, bien que ces états exercent une suzeraineté effective sur des oasis plus éloignées dans le Désert. Celui-ci est naturellement partagé en trois grandes sections, eu égard aux races d'hommes qui les parcourent et y font leur demeure. La partie orientale, que la géographie vulgaire désigne sous le nom de *désert de Libye*, est presque entièrement occupée par les *Tibbou*, auxquels sont entremêlés quelques tribus arabes; la partie centrale appartient exclusivement aux farouches *Touâryq*; la partie occidentale ou *Sâhhel* (la côte) est le domaine des *Maures* ou Arabes du couchant.

Depuis la première édition de l'*Abrégé*, cette partie de l'Afrique a presque entièrement changé ses divisions politiques, par suite des événemens importans qui y ont eu lieu. L'*état d'Alger* n'existe plus; il appartient de droit aux Français, qui cependant n'en occupent que la capitale avec un petit territoire et quelques autres points. L'*état de Tripoli* est devenu depuis le mois de mai 1835 une province turque. Le même sort paraît réservé à celui de *Tunis*, de manière que des quatre puissances barbaresques il ne reste plus que l'*empire de Marok*. Malgré cela nous conserverons l'ancien ordre de l'Abrégé dans la description de cette partie de l'Afrique, parce qu'elle forme une grande région naturelle trop bien tracée pour être modifiée par les divisions si changeantes de la géographie politique. D'ailleurs celle-ci rentre dans tous ses droits lorsque dans la description de l'Afrique-Ottomane et de l'Afrique-Française on a soin d'indiquer les pays qui leur appartiennent. Nous ajouterons aussi, pour éviter toute méprise, que la Région du Maghreb ou du Sahara-Atlas comprend aussi dans ses limites l'*oasis de Syouah* et l'*extrémité nord-est* de la partie orientale du *Désert*, pays que nous avons déjà décrits en parlant des autres possessions du vice-roi d'Egypte et avec lesquelles ils ont trop de rapports pour pouvoir les en séparer.

Régence de Tripoli.

Comme nous venons de le dire, la régence de Tripoli est aujourd'hui rayée du nombre des États Barbaresques, dont elle était, selon M. Graberg de Hemsö, l'état le plus avancé dans l'échelle de la civilisation, avantage qu'elle devait aux qualités personnelles du pacha Sydy-Yousef et à la stabilité de son gouvernement, qui depuis plus d'un siècle était héréditaire dans la dynastie Karamanli. Maintenant ce pays est devenu une province de l'empire ottoman et est gouverné par un pacha nommé par le grand-seigneur. Il est probable que la grande *oasis du Fezzan* et celle de *Ghadâmes*, qui, pendant les troubles qui ont agité cette régence, étaient devenues entièrement indépendantes, vont rentrer dans leurs anciens rapports de vasselage comme avant la guerre civile. C'est pour cela que nous ne changeons pas les divisions politiques tracées dans la première édition de l'Abrégé.

TRIPOLI, assez grande ville, avec un port défendu par plusieurs batteries. Le *palais* où réside le pacha est un vaste édifice dont quelques parties sont remarquables par leur beauté. Les deux bazars, quelques mosquées et quelques restes d'antiquités, entre autres les *débris* d'un superbe *arc de triomphe* en

marbre, sont les constructions les plus remarquables. Tripoli est un des principaux dépôts des marchandises européennes destinées aux contrées lointaines de l'Afrique-Centrale. On s'accorde assez généralement à porter à 25,000 le nombre de ses habitans.

Voici les autres villes et lieux les plus remarquables; nous les indiquerons selon les grandes divisions géographiques de cet état; c'est aussi l'ordre que nous suivrons pour les autres.

Le long de la COTE DE LA MER MÉDITERRANÉE on trouve : Lebdah, très petite ville remarquable par les débris de *colonnes*, de *statues*, et les restes d'un *amphithéâtre* et d'autres édifices appartenant à l'ancienne *Leptis-Magna*. Mesrathah (Mesurata), petite ville importante par son industrie et son commerce. Benghasy, petite ville avec un port assez fréquenté ; c'est la résidence du gouverneur du Barqah ou de la moderne Cyrénaïque; il réside dans une masure délabrée, décorée du nom de château. Toukrah et Tolmytathah (Tolometa), misérables endroits remarquables par les restes de *Teuchira* et de *Ptolémaïs*. Dans cette dernière, on voit encore une *caserne romaine*, dont l'intérieur est assez bien conservé; les restes d'un *temple* romain et plusieurs *grottes sépulcrales*. Toukrah conserve encore sa belle *muraille* de 2 milles de circonférence et un grand nombre de *tombeaux*. Dernah (Derne), petite ville, importante par son port et son commerce.

Sur le PLATEAU DE BARQAH (Barca) on trouve : Qaennah (Grennah), misérable endroit, que nous citons pour signaler les restes de la magnifique *Cyrène*. Au milieu de nombreuses agglomérations de pierres, débris de monuments réduits à cette dernière forme par les laboureurs qui cultivent la plaine, on distingue encore les ruines d'un *bain* construit en briques et conservant plusieurs pièces voûtées ; un *stadium*, formé par de simples rangs de bornes semblables à celles des rues; deux petits *temples* hypogées de l'époque romaine avec des emblèmes chrétiens et plusieurs châteaux ; mais ce qui mérite surtout d'attirer les regards du voyageur, c'est la *nécropolis*. Tout le flanc de la montagne, autant que la vue peut en embrasser l'étendue, se présente couvert de façades, de grottes, de sarcophages et de débris de toute espèce. Dans une de ces grottes, notre savant ami Pacho a découvert des peintures qui paraissent représenter des jeux funéraires, et que M. Letronne regarde comme romaines; dans une autre, sont représentés un cirque et une chasse; dans un troisième, une peinture élégamment miniée et d'une conservation parfaite, offre, dans une série de petits tableaux, les principales phases et les diverses occupations de la vie d'une esclave noire. La coiffure et le costume de ces miniatures ne sont pas moins remarquables tant par la forme que par la couleur. Les longues robes bleues sans agrafes, et les châles rouges entrelacés avec les cheveux, ou couvrant la tête en guise de turban, offrent une analogie frappante avec l'habillement des modernes Africaines, principalement de celles qui habitent le Fezzan. Massakhit, simple hameau, que Pacho regarde comme identique avec la fameuse *Ville Pétrifiée*, dont ont tant parlé Yakouti, Lemaire et d'autres auteurs, induits probablement en erreur par le grand nombre de *grottes sépulcrales* situées dans ses environs.

Dans le DÉSERT se trouvent les oasis ou pays suivants, tributaires du pacha de Tripoli.

L'Oasis d'Aoudjelah (Audjelah), qui est loin d'offrir l'agréable aspect des oasis voisines de l'Egypte, et dont dépendent celles de *Djâlo* (Djallou), d'*El-Edjkarah* (Lechkerret), et la plus fertile de toutes, celle de *Maradèh*. Les habitans de cette oasis, depuis un petit nombre d'années, ont établi des relations commerciales directes avec les états de Bornou, de Baghermeh et de Ten-Boktoue (Tombouctou) dans la Nigritie; malheureusement le commerce des esclaves en est l'objet principal. Abou-Zeith-Abdallah, bey actuel d'Aoudjelah, est né à Toulon; fait prisonnier à douze ans en Égypte en qualité de tambour, il a embrassé l'islamisme et est parvenu aux premières dignités de l'état de Tripoli.

Le Fezzan est une grande province formée de plusieurs oasis qui, dans leur ensemble, offrent la population la plus considérable de tout le Grand-Désert. *Moursouk*, avec des maisons bâties en terre et des rues très-étroites, est la résidence du sultan, tributaire de Tripoli. C'est le grand marché intérieur de l'Afrique-Septentrionale et le rendez-vous des caravanes qui viennent du Caire, de Tripoli, de Tunis et Ghadâmes, de Ten-Boktoue (Tombouctou) et de Bornou. Les autres villes principales sont : *Thraghan*, jadis capitale du Fezzan-Oriental et encore remarquable par la fabrique de ses tapis, qui valent ceux de Constantinople; *Soukna* (Sokna); *Gherma* (Germa); *Oubari* et *Tibesti*, remarquable par sa source d'eau chaude sulfureuse.

L'Oasis de Ghadames, dont le chef-lieu est la petite ville de *Ghâdames* (Gadames), remarquable par l'activité commerciale de ses habitans, renommés dans toute l'Afrique pour leur loyauté dans les affaires. C'est le rendez-vous général des caravanes qui, de Tripoli, vont par Touât à Ten-Boktoue (Tombouctou). Dans ces derniers temps le commerce de Mourzouk a fait decroître celui de Ghadâmes, qui présente le phénomène curieux d'une petite ville habitée par deux peuples différens, vivant en état de guerre dans une même enceinte, séparés par une muraille qui partage la ville en deux parties ne communiquant entre elles que par une porte que l'on ferme dans les moments de troubles.

État de Tunis.

C'est le plus petit des Etats Barbaresques, mais le mieux cultivé et le plus peuplé. Nous avons déjà vu qu'il est à la veille de devenir une province de l'Empire Ottoman.

Tunis, ou plus exactement Tounis, située sur une hauteur au fond d'une vaste lagune nommée Boghaz, avec un port et des fortifications assez considérables, en est la capitale. Malgré ses rues étroites et sales, Tunis est une des villes les mieux bâties de l'Afrique et peut-être la plus peuplée après le Caire, car elle paraît avoir au moins 100,000 habitans. Parmi ses principaux édifices on remar-

que le nouveau *palais* où réside le bey; c'est un vaste bâtiment construit à grands frais dans le goût mauresque. Viennent ensuite les *cinq* grandes et belles *casernes*, et surtout la *nouvelle caserne* achevée depuis quelques années; elle peut loger commodément 5360 hommes. On doit aussi nommer l'*aqueduc* qui pourvoit la ville d'eau; la *bourse* et quelques mosquées. Plusieurs établissemens assez bien entretenus sont destinés à l'instruction de la jeunesse. De nombreuses manufactures de velours, de soieries, de toiles et de bonnets rouges occupent une grande partie de sa population, tandis qu'une autre non moins considérable s'adonne au commerce.

Il n'est pas rare de trouver sur le sol de Carthage et dans les contrées voisines des restes de l'antiquité, tels que temples, théâtres, inscriptions, etc. On peut consulter à ce sujet l'ouvrage de Shaw, et, si jamais il est publié, le riche recueil de dessins qu'avait formé sur les lieux le comte Camille Borgia, mort si prématurément. Le monument le plus important est un *aqueduc* de 70 pieds de haut, qui partait de Zawan et de Zungar, à 50 milles de la ville, et qui fournissait de l'eau aux habitants. On doit encore citer les débris des *citernes publiques* qui, au rapport de M. de Châteaubriand, continuent à offrir un coup-d'œil imposant. C'est une suite de voûtes prenant naissance les unes dans les autres et bordées dans toute leur longueur par un corridor. Dans un pays aussi chaud et aussi aride, on conçoit que les habitants devaient songer de bonne heure à se prémunir contre la soif. Chaque maison avait sa citerne; et on distingue au milieu des anciens faubourgs, sur un espace d'environ trois milles, une suite de réservoirs disposés de manière à recevoir l'eau des pluies. Mais aucun de ces monumens, si l'on en excepte les citernes, ne paraît antérieur à la domination romaine. Ce n'est qu'en 1817 que le major Humbert, dont nous avons déjà parlé, parvint à découvrir quatre *cippes funéraires* et deux *pierres fracturées* offrant des *inscriptions puniques*. Ces objets précieux se trouvent maintenant en Hollande, au musée de Leyde. Outre les inscriptions qu'on y lit et qui ont été la matière des recherches de MM. Hamaker, Gesenius et Etienne Quatremère, ils présentent entre autres symboles une figure de cheval et un bras avec les doigts de la main écartés. Le cheval a été remarqué depuis longtemps sur les médailles carthaginoises frappées en Sicile; il paraît que c'était le type national. Quant à la main ouverte, les uns y ont vu l'action d'une personne qui adresse des vœux au ciel; d'autres une espèce d'alumette qui doit préserver de la malice des méchants la personne qui a fait élever le cippe. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on remarque ce même symbole au-dessus de la porte d'un des édifices composant le palais de l'Alhambra à Grenade, et qu'encore aujourd'hui les Maures d'Afrique, sans excepter les chrétiens et les juifs, le font peindre sur leurs maisons et le portent sur eux en forme de figurines et de bijoux. D'autres importantes découvertes archéologiques ont été faites il y a quelques années par M. le capitaine Talbe, consul général du Danemarck à Tunis.

Dans les environs de Tunis, à l'entrée du Boghaz, on voit *La Goletta*, petite ville remarquable par ses *fortifications*, par sa rade, par ses *chantiers*, ses magasins et par le *phare* qu'on y a construit en 1820. *Berda* (*Bardo*), dans une position charmante, avec un beau *palais*, où le bey passe la belle saison. Vers le nord-est de la péninsule formée par la mer Méditerranée et le Boghaz s'élevait jadis la superbe *Carthage*, qui fut longtemps maîtresse du commerce de la mer Méditerranée, et qui tint tête à toutes les forces de Rome. Nous ne pouvons nous dispenser de jeter un coup-d'œil rapide sur les ruines de cette célèbre cité. Ici, nous recourons de nouveau aux lumières de notre ami M. Reinaud.

Carthage, fondée ainsi que *Leptis*, *Utique* et autres villes de la côte d'Afrique, par les Phéniciens, fut entièrement détruite par les Romains, après une défense désespérée. L'incendie, allumé à-la-fois par les vainqueurs et les vaincus, dura dix-sept jours, et ce qui échappa aux flammes tomba plus tard sous les coups des démolisseurs. Néanmoins, reconstruite quelque temps après, elle devint la capitale d'une partie des provinces romaines d'Afrique; sous les empereurs, elle était regardée comme une des plus florissantes villes de l'empire. Elle eut beaucoup à souffrir de l'invasion des Vandales: enfin les Arabes s'en étant emparés vers la fin du VIIe siècle, lui portèrent un coup mortel. Lorsque saint Louis, débarqua dans ces parages, il n'existait plus qu'un château fort, une tour et quelques maisons éparses au milieu des ruines. On y remarque encore un petit village appelé *Malga*. Il serait intéressant de déterminer l'emplacement des principaux quartiers d'une ville qui fixa pendant longtemps l'attention de l'univers. Shaw en 1727, et M. de Châteaubriand en 1807, aidé du major hollandais Humbert, qui résidait sur les lieux, ont fait des recherches à ce sujet. Mais d'une part la rage des vainqueurs, de l'autre les constructions successives faites sans doute aux dépens des premières, ont rendu toute tentative de ce genre extrêmement difficile. Pour donner une idée de l'embarras auquel on est exposé, il suffira de dire que le port, où venaient se réunir les flottes les plus considérables de l'ancien monde, est placé par Shaw et d'Anville vers le nord-ouest de la ville, et par M. de Châteaubriand au sud-est. Contentons-nous donc d'un aperçu général. Carthage était bâtie sur une presqu'île, et se divisait en trois quartiers principaux. La ville proprement dite, appelée *Megara*, était ceinte en grande partie d'une *triple muraille*, haute de 30 coudées et flanquée de nombreuses tours. En dedans des murailles étaient deux étages voûtés: dans l'un étaient logés trois cents éléphans et quatre mille chevaux; dans l'autre étaient déposés le fourrage, les harnais, etc. Les mêmes murs renfermaient, de plus, des *casernes* pouvant contenir jusqu'à vingt mille fantassins et quatre mille cavaliers. La citadelle était placée au haut d'une colline qu'on voit encore et se nommait *Byrsa*. Il y avait un *port* creusé de main d'homme, qui s'appelait *Cothon*. Ce port était divisé en deux parties, l'une destinée à la marine marchande, l'autre aux vaisseaux de guerre. Au milieu était le *palais de l'amiral*, d'où l'on pouvait voir tous les bâtimens qui entraient et sortaient, et d'où l'on avait vue jusque sur la haute mer.

A l'égard des monumens puniques qui peuvent exister hors de Carthage, déjà en 1631, un Français établi à Tunis avait signalé à l'illustre Peiresc, une

pyramide située à trois ou quatre journées de distance, et où l'on voyait quatre petites chambres avec une inscription. De son côté le comte Borgia découvrit en 1816, à *Dugga*, la *Thugga* ou *Tucca* des anciens, située à deux journées au sud-ouest de Tunis, une *inscription* à-la-fois *punique* et en *caractères inconnus*, qui a été publiée par le major Humbert. Ces derniers caractères appartiendraient-ils à l'écriture de quelque peuple indigène dont la langue différait du punique, le même idiome pour le fond que le phénicien et l'hébreu? Ce qu'on peut affirmer, c'est que les noms qui nous sont parvenus de beaucoup de villes d'Afrique, contemporaines de Carthage, s'expliquent au moyen de la langue berbère qui se parle encore sur les versans de l'Atlas, et qui a déjà fourni plus d'un rapprochement curieux aux savans d'Europe.

Voici les autres villes principales :

LE LONG DE LA COTE et à l'ouest de Tunis on trouve : PORTO-FARINA, près de l'embouchure du Medjerdah, avec un petit port. Dans ses environs, on trouve les ruines d'*Utica*, dont on a retiré plusieurs belles *statues*, entres autres deux *colosses* d'*Auguste* et de *Tibère*. BYZERT (Bizerte), sur un canal qui met en communication la mer avec un lac ou lagune ; elle a quelques fortifications.

LE LONG DE LA COTE et au sud de Tunis on trouve : HAMAMÊT ; ensuite SOUSAH (Souse), remarquable par ses belles plantations d'oliviers, par son port et sa population qu'on porte à 10,000 âmes ; à quelques milles à l'ouest on voit, près d'*El-Genrme*, un *amphithéâtre* colossal, assez bien conservé ; MONASTIR, remarquable par son industrie, son commerce, sa rade et sa population qu'on porte à 12,000 habitants. ATMEDEA ou plutôt ALMAHADIA, autrement nommée AFRICA, ville fondée par les premiers monarques Fatimides, dans le IXe siècle de notre ère, et qui fut, pendant une grande partie du moyen âge, le port le plus fréquenté par les flottes chrétiennes d'Europe. Elle est encore assez importante par son port et son commerce. SFAX, qui n'offre rien de bien important, et CABES, dans un territoire assez bien cultivé, avec un petit port ; on lui accorde plus de 20,000 habitans, la plupart adonnés au commerce et aux manufactures. Dans le Golfe de Cabes se trouvent : le *groupe de Kerkeni*, habité par quelques centaines de pêcheurs ; et la florissante île de *Gerbi*, remarquable par sa population et par l'industrie de ses habitans ; ses draps, ses toiles et ses châles sont répandus dans toute la Barbarie.

Dans l'INTÉRIEUR on trouve : KAIRWAN ou QAYROUAN, ville fondée par les Arabes et pendant quelques siècles, capitale de l'Afrique-Musulmane. On cite parmi ses édifices une vaste *mosquée*, qu'on dit être soutenue par 500 colonnes de granit. On porte à 50,000 le nombre de ses habitans, que nous croyons pouvoir réduire à 40,000. TOUZER (Tozer), sur le bord occidental du lac Chibka ou Loudeah, paraît être la ville la plus marchande de l'intérieur dans le pays des Dattes ou Bélâd-êl-Djéryd (Biledulgerid).

Régence d'Alger.

C'était naguère encore le plus belliqueux des États Barbaresques, et celui qui jusqu'en 1830 a le plus incommodé le commerce des nations policées, et a joué le rôle le plus important dans la politique de l'Europe, malgré la disproportion de ses forces et des ses ressources comparées à celles des puissances de cette partie du monde. Heureusement pour le commerce et pour la civilisation que le démêlé entre le dernier dey et la France a eu pour résultat définitif la brillante conquête d'Alger et l'occupation de cet état par les troupes françaises. On a déjà pris quelques mesures pour la colonisation de cette importante partie de l'Afrique, qui serait susceptible de devenir inexpugnable entre les mains des Français, à cause de sa population et de son voisinage. La richesse extraordinaire du territoire qui longe la Méditerranée offre une des plus grandes et des plus utiles exploitations que les capitalistes français puissent trouver. La possession d'Alger pourrait devenir en peu de temps de la plus haute importance par les relations commerciales qu'on peut ouvrir entre le monde civilisé et l'intérieur de l'Afrique. « L'état d'Alger, » dit M. d'Avezac, dans l'Encyclopédie pittoresque, « devenu conquête française, n'est encore ni une colonie, ni une province de la France. Notre occupation militaire ne tient sous notre dépendance directe que la capitale et quelques places du littoral ; mais les chances de la guerre, qui ont substitué notre possession à celle des précédens souverains, nous ont transmis tous leurs droits, et notre domination, réelle ou nominale, s'étend sur le même territoire, n'ayant d'autres limites que la Méditerranée au nord, l'empire de Marok à l'ouest, la régence de Tunis à l'est, et au sud l'immensité du Ssahhrâ. » Nous ajouterons que deux puissans ennemis s'étaient élevés contre les Français parmi les Arabes de la régence : *Achmet, bey de Constantine*, et *Abd-el-Kader, émir de Mascara;* celui-ci domine sur une grande partie des ci-devant beylicks d'Oran et de Titery, et entre autres à Mascara et à Tlemecen. Achmet règne sur la plus grande partie du vaste et important beylick de Constantine. On doit les regarder comme absolument indépendans de fait, et leurs territoires forment deux états distincts. Suivant le traité conclu en 1837 entre Abd-el-Kader et le gouvernement français, la plaine de la Metidja, depuis Coleah jusqu'à la Kadara, et les petits territoires de Mostaghanem et de Mazagran appartiennent à la France. Le territoire d'Abd-el-Kader

s'étend à l'ouest d'Oran jusqu'à la Macta. Il est vraisemblable que l'influence politique des Français sur les peuples de la régence ne fera que s'accroître au moyen du traité qui vient d'être conclu avec ce chef puissant. D'autres états aussi indépendans, mais beaucoup moins considérables, sont formés par les plus puissantes tribus des Arabes et des Qobayls (Guebaïlis ou Kabiles). Parmi ces derniers, le cheïkh *Ben-Zamoun* paraît être le plus redoutable. Il commande à presque toutes les tribus qui occupent un vaste territoire non loin des côtes au-delà du cap Matifou, à l'est d'Alger; même sous les deys d'Alger, il s'était constamment maintenu dans une sorte d'indépendance.

Tous les pays actuellement occupés par les Français forment trois gouvernemens militaires : celui d'*Alger,* dont le gouverneur centralise en sa main toute l'action gouvernementale de la régence; cette division comprend, outre Alger, une demi-circonférence d'environ 3 lieues et demie autour de cette ville. C'est seulement dans l'intérieur de cette ligne que la puissance française est positive et que les colons sont en sûreté. Le *gouvernement d'Oran*, qui avait été partagé en trois districts, nommés de Tlemecen, de Mostaghanem et du Chelif, mais qui, depuis le dernier traité, à été réduit à un territoire d'une étendue de 15 à 20 lieues dans l'intérieur des terres; son gouverneur exerce une grande influence sur toute la partie occidentale de la régence. Enfin, le *gouvernement de Bone*, dont relève aussi le commandant de Bougie. Relativement à l'administration de la justice, toute la régence est partagée en trois provinces ou districts, dont chacun dépend des tribunaux de première instance établis à *Alger,* à *Oran* et à *Bone;* à Alger il y a en outre un tribunal de commerce et un tribunal supérieur. Avant d'indiquer les villes principales qui formaient la régence d'Alger, nous devons dire un mot sur les CONCESSIONS, dénomination employée pour désigner la partie du sol qui depuis quatre siècles appartenait à la France.

Ce territoire s'étendait le long de la côte, depuis Bugia (Bougie) ou Bodjéyah jusqu'à la frontière de l'état de Tunis. Il se composait de deux parties distinctes : la PARTIE ORIENTALE, depuis la frontière de Tunis jusqu'à la rivière de Seybas ou Seibouse (*Rubricatus*), qui appartenait entièrement à la France, et sur laquelle s'élevaient les forteresses de *Bastion de France,* de *La Calle* et le *Poste du Moulin;* la PARTIE OCCIDENTALE, depuis le Seybas jusqu'à Bougie, sur laquelle la régence d'Alger concédait à la France, moyennant une redevance déterminée, la pêche exclusive du corail. Cette redevance, qui par le traité du Bastion de France, en 1694, avait été fixée à 17,000 livres, fut portée à 60,000 en 1790 et à 200,000 francs par le traité de 1817. Ces établissemens, qui dans le XVIIe siècle étaient encore assez considérables, se composaient, outre les trois forts déjà mentionnés, de ceux du *Cap Roux,* du *Cap Rose* et du *Cap Nègre.* Déjà antérieurement à 1798, ils avaient été tellement négligés, qu'avant la dernière guerre il n'y avait plus que le *Poste du Moulin* et *La Calle* qui eussent une faible garnison régulière de 2 à 300 hommes. Malgré leur petite importance sous le rapport militaire, ces établissemens étaient bien autrement importans sous celui du commerce. En 1825, la pêche du corail y employa 183 bâtimens du port de 1791 tonneaux et montés par 1986 hommes d'équipage; le produit en fut de 25,985 kilogrammes, évalués sur les lieux à 1,812,450 francs, et qui, travaillés, devaient représenter ensuite une valeur considérable. La presque totalité de ces bâtimens étaient italiens, mais tous payaient une redevance à la France. En 1827, le Poste du Moulin et La Calle furent entièrement démolis par les troupes du dey.

ALGER, que les Arabes appellent *Al-Djézayr,* est bâtie en amphithéâtre sur le penchant d'une colline; elle a un port, des rues étroites et des maisons terminées en terrasse, selon l'usage de l'Orient. Défendue d'une manière formidable du côté de la mer, cette ville est très faible du côté de la terre. Le fort de l'Empereur (Sultan- Calassi) qui la dominait et la défendait, était lui-même dominé par une hauteur sur laquelle se trouve le jardin du consul des Pays-Bas. Les principaux édifices publics sont : le *Seraï* ou palais du dey, appelé *Pachali;* il a deux grandes cours entourées de vastes bâtimens, avec des galeries spacieuses soutenues de colonnes de marbres apportées de Gênes; à son entrée étaient les instrumens de supplice, et l'on y exposait les têtes des rebelles; le dernier dey habitait dans la *Qassâbah* (Al-Kassaba) ou citadelle située sur une éminence, à l'extrémité méridionale de la ville, des fortifications de laquelle elle forme en même temps

une partie principale. Viennent ensuite l'*arsenal* ou chantier de construction : un mur élevé le sépare de la ville; il communique avec la mer par trois portes ou ouvertures qui servent à lancer les bâtimens; la *Djami* (Djouma) ou mosquée principale, et surtout celle qui a été commencée par les esclaves chrétiens en 1790; les cinq *qassaeryah* ou *casernes* réservées à la milice : ce sont les plus beaux bâtimens de la ville; le marbre et les fontaines les décorent partout. Les *bagnes* ou les cinq casernes qui étaient destinées aux esclaves, sont de grands bâtimens avec de vastes corridors auxquels on arrive par une cour sombre et sale; c'était là que, couchés sur la paille, les malheureux captifs se reposaient des rigoureux travaux qu'on leur imposait. On doit ajouter les *bazars* et quelques maisons des plus riches particuliers. On ne doit pas oublier la *nouvelle place*, ouverte par les Français en 1832, en faisant sauter, au moyen d'une mine secrètement préparée, l'une des deux grandes mosquées. Alger possède trois *collèges*, qui sont des espèces de séminaires destinés à l'instruction des ministres du culte, outre un grand nombre d'*écoles publiques* où l'on apprend à lire et à écrire aux enfans des deux sexes de cinq à six ans et au-dessus. Une *école de médecine* s'est déjà formée; on doit créer un *cours d'accouchemens* à l'hôpital civil, ainsi qu'une *bibliothèque publique* dans chacune des trois villes principales de la régence. Depuis l'occupation on y publie le *Moniteur algérien*; il paraît une fois par semaine. On a excessivement exagéré la population de cette ville, en la portant à 80, à 100 et jusqu'à 200,000 âmes. Des recensemens exacts, faits par les Français, ont fait justice de ces ridicules exagérations. Au 1er avril 1833, Alger n'avait que 23,753 habitans, sans comprendre la garnison; en la comprenant, elle dépasse toujours 30,000 âmes. Alger, par ses formidables batteries, par sa flotte et par l'audace de ses habitans était justement considérée comme la *Malte musulmane*. Les Français ont augmenté ses fortifications; son armement commence déjà à prendre l'aspect de celui des places fortes de France. On doit ajouter qu'à la prise de cette ville on y trouva 12 bâtimens de guerre, 1500 pièces de canons en bronze, les arsenaux de mer et de terre remplis d'armes et de munitions, et dans la Qassâbah un *trésor d'environ 48 millions de francs* en or et argent monnayé, et dont on a beaucoup exagéré la valeur en la portant à 270 et même à 400 millions. Le butin fait à Alger doit donc être rangé à côté des plus riches que les chances de la guerre aient fait tomber entre les mains d'un ennemi victorieux.

Voici les autres villes et lieux les plus remarquables d'après leur position relativement à la ville d'Alger.

Le long de la Méditerranée et à l'OUEST D'ALGER on trouve : SIDI-FERRUCH, qui porte aussi le nom espagnol de TORRE-CHICA (Petite Tour), baie remarquable par le débarquement opéré en 1830 par l'armée française, une des expéditions navales les plus grandes et les plus mémorables de l'histoire moderne, par le nombre des bâtimens employés dans le transport et par le talent remarquable avec lequel elle a été conduite. SCHERSCHEL (*Sersel, Sargel*), petite mais remarquable par l'industrie de ses habitans et par les débris d'anciens édifices. TÈNES, jadis capitale d'un petit royaume; MOSTAGHANEM (*Mostagan*), plus forte, occupée en 1833 par les Français; sa population s'est beaucoup accrue depuis que les Juifs de Mascara s'y sont établies après la destruction de cette ville, arrivée à la fin de 1835. MAZAGRAN, petite ville de près de 3000 habitants, au milieu d'un territoire très-fertile et bien cultivé. ARZEOU (Arzew), très-petite ville de 500 habitans, à laquelle la pureté du ciel, la fertilité de son territoire, ses riches *salines* et le voisinage du *meilleur port* de la régence donnent une grande importance; c'est le *Portus Magnus* des anciens; les restes de vastes *citernes* et les vestiges d'un grand nombre de *constructions romaines* attestent son ancienne splendeur; on croit que ces importantes ruines appartiennent à l'ancienne *Arsenaria*. OUAHRAN (*Oran*), avec une double rade. C'était la résidence d'un bey qui gouvernait toute la partie occidentale de l'état d'Alger; elle a appartenu à l'Espagne jusqu'en 1792. Ses fortifications, très endommagées par les tremblemens de terre et négligées par les Algériens sont encore très importantes, surtout depuis qu'elles ont été en partie réparées par les Français. Les vastes *magasins* en pierre de taille construits par les Espagnols existent encore intacts. Sa population en 1833 ne s'élevait qu'à 3804 habitans. Peu loin se trouve *Mers-el-Kebir*, regardé par les marins comme le meilleur port de la côte après celui d'Arzeou.

A l'EST D'ALGER on trouve : BOUGIE, remarquable par son port, par les mines de fer qu'on exploite dans ses environs et fameuse surtout par l'*invention des chandelles de cire* auxquelles elle a donné son nom. Des relations modernes représentent la population des environs de Bougie comme la plus sauvage et la plus dangereuse de toutes celles qui habitent le territoire de la régence d'Alger. BONE ou BOUNAH (Beled-el-A'neb), avec un port très fréquenté, surtout à l'époque de la pêche du corail; dans ses environs on voit les ruines de *Hippone*, à laquelle l'épiscopat de saint Augustin donna tant de célébrité. LA CALLE, naguère encore principal établissement français sur cette côte, et réduite à un amas de ruines depuis 1827. L'île THABARCAH (*Tabârca*), cédée en 1830 à la France par le dey de Tunis; elle est importante par son port, rendez-vous ordinaire des nombreux pêcheurs qu'attire la riche *pêche de corail* qu'on fait dans ses parages.

Dans l'intérieur à l'EST, au SUD et à l'OUEST D'ALGER on trouve : QOSTHANTHYNAH (Constantine, *Cirtha* et plus tard *Constantina*), résidence d'Achmet-Bey, qui gouverne la partie orientale de cette régence et qui est en guerre contre les Français. Quoique bien déchue de son ancienne splendeur, Constantine paraît être encore la plus grande ville de cette partie de l'Afrique. M. Dupré lui accorde une population de 60,000 âmes, nombre que nous croyons devoir réduire au-dessous de 40,000. Le *pont* sur le Roumelou Soufegmar, bâti par les Romains, est encore bien conservé, les quatre *portes* revêtues de sculptures élégantes, l'*arc de triomphe*, le *bas-relief* près du pont, plusieurs *pierres sépulcrales*, et une grande quantité de *ruines d'autels*, de *bas-reliefs*, d'*aqueducs* et de *colonnes* rappellent les magnifiques constructions qui décoraient cette ville, autrefois une des plus importantes de l'Afrique ; elle a vu naître deux puissans rois de Numidie, Masinissa et Jugurtha ; plus tard elle a été la capitale de la Mauritanie Césarienne. Dans la partie supérieure de la ville, le Ouad-el-Kebir sort d'un souterrain et forme une grande *Cascade* ; ce point, élevé de 600 pieds au-dessus de la plaine, est l'endroit d'où l'on précipite encore comme autrefois les criminels. BELIDAH (*Blida*), dans une situation délicieuse. Détruite entièrement le 2 mars 1825 par un tremblement de terre qui fit périr presque tous ses habitans, elle s'est promptement relevée de ses ruines, grâce à sa position favorable au commerce et à la fertilité de son territoire ; on estimait il y a quelques années à 15,000 âmes sa population ; depuis les désastres que lui a attirés de la part des Français la perfidie de ses habitans on la dit réduite à 4000 âmes. MEDEA (Medaya, Mehdyah), assez jolie ville, dans un territoire délicieux et très fertile; c'était la résidence du bey de Titery ; elle a un bel *aqueduc* et peut compter près de 6000 âmes. Quelques débris d'anciens édifices paraissent justifier l'opinion des savans qui les attribuent à l'ancienne *Lamida*. CALLAH, petite ville sale et mal bâtie, sur une montagne, mais remarquable parce qu'on y fabrique la plus grande partie des *tapis* et des *étoffes de laine* en usage dans cette partie de l'Afrique; les villages qui l'environnent se livrent à la même industrie. MASCARA, ville insignifiante selon quelques géographes, était naguère très-importante par sa population qu'on pouvait estimer au-delà de 10,000 âmes et comme résidence du célèbre Abd-el-Kader; prise par les Français, à la fin de 1835, elle fut abandonnée, après avoir été livrée aux flammes et réduite à un amas de ruines. TLEMECEN (*Trémécen*), remarquable par son industrie, sa population et par les débris de plusieurs anciens édifices. C'est encore la ville la plus considérable de la province d'Oran, par sa population, qui peut-être dépasse 10,000 âmes.

Empire de Marok.

C'est le plus puissant état de cette région, quoique depuis long-temps bien déchu. Non-seulement depuis 1795 il a perdu l'influence qu'il conservait encore sur le royaume de Ten-Boktouc (Tombouctou), qui, pendant les règnes de Mouley-Ismayl, mort en 1727, et de Mouley-A'bd-Allah, son successeur, était tributaire de l'empire, mais il a vu même une grande partie du royaume de Sous s'en détacher pour former l'état indépendant de Sydy-Heschain. Cet empire dans ses limites actuelles se compose, selon M. Graberg, du *royaume de Fez* (Fès), au nord de la Morbeya; de celui de *Marok*, avec une partie du ci-devant royaume de Sous, au sud de ce fleuve; du *royaume de Tâfilélt*, au midi de l'Atlas. L'ancien royaume de Segelmesa n'est aujourd'hui qu'un district de celui de Tâfilélt. Il y a en outre le *pays de Zara'a* et le *district de El-Hharits*, aussi au sud de l'Atlas. Les deux royaumes de Fez et de Marok sont divisés, selon M. Graberg, en 30 provinces ou préfectures dont quelques-unes sont très grandes, tandis que quelques autres ne comprennent qu'une ville avec sa banlieue. Les nombreuses tribus *Amazirg* et *Chelloks* sont régies par des chefs nommés par elles-mêmes, et les tribus *Arabes* par des cheïks nommés par le sultan. Nous avons déjà fait observer que de nombreuses tribus Atlantiques et Arabes conservent entièrement leur indépendance sur le territoire qu'on regarde comme dépendant de l'empereur. Selon M. Graberg, les *villes impériales* de *Fez*, *Marok*, et *Mequinez* sont alternativement la résidence de l'empereur.

MAROK ou MAROC (*Merâkasch*), grande ville, une des trois résidences impériales et capitale du royaume de ce nom, située dans une vaste plaine fertile, qui est en même temps un plateau élevé d'environ 250 toises au-dessus du niveau de la mer. Plusieurs édifices décorent cette ville autrefois si populeuse, et rappellent son ancienne splendeur. Nous nous bornerons à nommer les suivans, en prenant pour guide principal un officier anglais très instruit, M. Washington, qui l'a visitée en 1830 : le *palais impérial*, immense édifice de 1500 yards de long sur 600 de large, subdivisé en plusieurs pavillons séparés par de vastes cours et de grands jardins; la *place d'audience* ou le *Meschouât*, grand carré entouré d'un mur, où l'empereur donne audience et prononce ses jugemens; la mosquée *El-Koutoubia*, remarquable surtout par son immense *tour carrée*, haute de 220 pieds anglais et divisée en sept étages; sa construction, qui remonte vers la fin du XII[e] siècle, est contemporaine de la *Giralda* de Séville et de la *Sma-Hassan* de Rabatt, édifices qui lui sont

entièrement semblables; c'est un des bâtimens arabes les plus remarquables; la *mosquée El-Moazin*, qui se distingue par ses grandes dimensions : c'est aussi la plus ancienne de la ville; celle de *Beni-Yousef;* l'édifice nommé *Bel-Abbas*, qui offre réunis dans sa vaste enceinte un sanctuaire, un mausolée, une mosquée et un hôpital où l'on soigne jusqu'à 1500 malades; la *Qossaryah* (Al-Kaisseria), grand bâtiment entouré de boutiques où les négocians étalent leurs marchandises; l'immense *fabrique de maroquins* où, assura-t-on à M. Washington, 1500 personnes étaient employées; la brillante couleur jaune de ce maroquin n'a pas encore pu être imitée par les tanneurs européens. On ne doit pas oublier les vastes *magasins* où l'on conserve une immense quantité de blé, les grands *cimetières* et les ruines des *aqueducs*, dont quelques-uns se prolongent jusqu'à 20 milles hors des murs de la ville. Marok a beaucoup perdu depuis que les empereurs n'y font plus leur résidence ordinaire. Sans adopter les chiffres évidemment exagérés de M. Jackson, ni les 30,000 habitans que lui accordait au commencement du siècle Ali-Bey, nous croyons que sa population actuelle doit flotter entre 50 à 60,000 âmes. Nous ajouterons que, dans un rayon de 28 milles au sud-sud-est de Marok, s'élève le *Miltsin*, plus haut sommet mesuré de l'Atlas; sa hauteur absolue est de 1782 toises; et que vers le sud-est, à environ 18 milles, on voit de vastes ruines nommées *Tassremout* (Tassremoot) par les indigènes; ce sont des débris de fortes et épaisses murailles en pierre de taille, de bains, de voûtes, etc., qui ont appartenu probablement à une ville romaine ou même carthaginoise; mais ce qui est curieux, c'est de voir que la tradition populaire raconte sur la chute de cette antique cité à-peu-près les mêmes circonstances qui accompagnèrent, d'après l'immortel Homère, la ruine de Troie.

Fez ou Fès, une des trois résidences impériales, située dans le royaume de ce nom, dont elle est la capitale. Cette ville est la plus importante de l'empire, quoique moins grande que Marok. M. Graberg la regarde comme la véritable capitale de l'empire; elle est située sur un ruisseau affluent du Séboue, dans une espèce d'entonnoir formé par des montagnes bien boisées. Ses maisons, toutes construites avec des briques bien faites et cuites au four, ont en général un étage au-dessus du rez-de-chaussée et ne reçoivent l'air que par une cour intérieure; une terrasse en forme le toit. Les rues sont pavées, mais étroites, tortueuses et très sales; ce ne sont, pour ainsi dire, que de longues galeries couvertes par des treilles ou de la maçonnerie, ce qui empêche l'air de circuler. Selon M. Caillié, Fez n'offre aucun monument remarquable. On y compte cependant beaucoup de mosquées, toutes surmontées d'un minaret d'environ 100 pieds de haut; celle de *Mouley-Edrys* est la plus belle; elle offre ce qu'il y a de plus beau dans la ville. Fez possède aussi des *bains sulfureux* et *ferrugineux* qui sont très fréquentés. Ali-Bey, qui l'a visitée au commencement de ce siècle, la regarde comme la plus belle ville de la Barbarie, et parle beaucoup de ses *écoles* renommées dans toute l'Afrique, ainsi que de sa *bibliothèque* qui est très considérable pour cette contrée. Quoique M. Caillié n'accorde à Fez que 20,000 habitans, nous croyons qu'on ne se tromperait pas beaucoup en portant à 80,000 sa population actuelle; c'est le *minimum* que lui assigne un juge très compétent, M. Graberg. Les couvertures de laine, les fabriques d'armes blanches et à feu, de maroquin, de poudre à canon et d'autres articles occupent une grande partie des habitans, qui font en outre un commerce très étendu.

Meknasah (*Méquinez*), à quelques milles au sud-ouest de Fez, dans un vallon fertile entouré de hauteurs et assez bien cultivé. Le *palais impérial*, vaste bâtiment carré et fortifié, est l'édifice le plus remarquable de cette ville, à laquelle Hœst n'accorde que 10,000 habitans, tandis que M. Jackson lui en assigne 110,000. Nous dirons avec M. Graberg que leur nombre reste sûrement au-dessous de 60,000.

Voici les autres villes et lieux les plus remarquables de l'empire :

Dans le ROYAUME DE FEZ on trouve : Tetbouan (*Tétouan*) remarquable par son port sur la Méditerranée, par sa population et par son commerce. Taigeh (*Tanger*), sur le détroit de Gibraltar, importante par son port et par son commerce très-actif; c'est la résidence des consuls européens. Laracbe ou El-A'raysch, à l'embouchure du Luccos; c'est la station ordinaire de la flotte de l'empereur; depuis 1780 son commerce a beaucoup diminué. Salé (Sla), à l'embouchure du Buregreg, autrefois repaire de corsaires très-redoutables qui osaient faire même des descentes sur les côtes des pays habités par les chrétiens; depuis quelques temps elle est très déchue, quoique M. Washington lui accorde encore 10,000

LINES. RABATH (*Rabat*) ou NOUVEAU-SALÉ, vis-à-vis de Salé; c'est encore une des principales villes de l'empire, malgré l'état de décadence où elle se trouve; elle a un *chantier*, un petit port et peut-être 25,000 habitans. La *tour carrée* nommée *Sma-Hassan*, haute de 150 pieds anglais; le *mausolée* d'un sultan et celui d'*Al-Mansor*, le héros de l'Afrique-Mauresque, sont les objets les plus remarquables. AL-QASSAR (*Al Kazarr*), ville très déchue, mais qui compte encore 8000 âmes.

Dans le ROYAUME DE MAROK on trouve: MAZAYGAN (Mazagan), qui n'offre rien de remarquable, ainsi que ASAFY (Saffi). OUALYDIAH (Voladia), désignée comme le meilleur endroit de cette côte où l'on pourrait former un bon port; MOGADOR ou SOUEYRAH, bâtie régulièrement en 1760, fortifiée et pourvue d'un port qui se comble de sables comme tous ceux de cette côte. C'est la place maritime la plus commerçante de l'empire; elle nous paraît être aussi sa meilleure *forteresse*. Parmi ses bâtimens, la fameuse *tour de Beny-Hhasan* se distingue par sa grande élévation.

AGADIR, jadis nommée SANTA-CRUZ par les Portugais, qui en étaient les maîtres; elle a un port sur l'Atlantique. Dans l'intérieur nous nommerons: TAROUDANT, capitale de la province de Sous, ville très déchue, quoique encore importante par son industrie et sa population, que M. Graberg porte à 20 ou 22,000 âmes. TAGAVOST, que ce savant géographe dit être industrieuse, très commerçante et la plus grande de cette province.

Dans le ROYAUME DE TAFILÈLT (Tafilet), sur le versant septentrional de l'Atlas, on voit le palais impérial DAROAA'YDAH. Suivant M. Caillé, GHOURLAND serait le lieu le plus important de cette contrée, et RESSANT serait la résidence du gouvernement. Ce royaume est généralement appelé, par les sujets de l'empire, *Belâd-él-Schefâ* (le pays des schérifs), parce que c'est des rois de Tâfilêlt que la dynastie impériale des schérifs régnans tire son origine.

Dans le PAYS DE DARA' II, M. Caillié nous fait connaître la petite ville de MIMEINA.

Etat de Sydy-Hescham.

Fondé en 1810 par Hescham, fils du schérif Ahhmed-ebn-Mousay. Il se compose d'une partie du Pays de Sous, et il s'étend quelque peu à l'est et au sud de cette contrée. Habité par une population industrieuse, agricole, guerrière et marchande, cet état paraît être actuellement considéré comme l'entrepôt du commerce entre Ten-Boktoue (Tombouctou) et Marok. Les marchands de cette dernière ville aiment mieux s'y arrêter que de traverser d'affreuses solitudes pour se rendre à Ten-Boktoue. TALENT en est la capitale; on y voit en outre ILEGH, où se trouve le tombeau vénéré du schérif Ahhmed, père de Hescham.

Bélâd-él-Djéryd et Ssahhrâ (Biledulgerid et Sahara).

Le Bélâd-él-Djéryd et surtout le Ssahhrâ, dans la partie qui n'est pas comprise dans les états que nous venons de décrire, offrent dans leurs vallons, leurs oasis et leurs affreux déserts, un grand nombre de pays qu'on peut et que l'on doit même regarder comme des états entièrement indépendans; ils sont presque tous habités par des nomades plus ou moins féroces. Nous avons déja nommé les trois nations principales auxquelles ils appartiennent. Nous nous bornerons ici à citer, d'après la lumineuse classification de M. d'Avezac, les tribus les plus connues et les plus remarquables de chacune de ces grandes divisions de l'ouest à l'est, et en commençant par celles que l'on connaît sous le nom de Maures.

Les MAURES occupent la côte de l'Atlantique, entre l'état de Sydy-Hescham et le Sénégal, et s'étendent dans l'intérieur jusqu'aux solitudes parcourues par le Touâryq (Touariks). Ces nomades sont subdivisés en un grand nombre de tribus, dont la plupart se distinguent par leur extrême férocité et leur passion pour le brigandage. Rien n'est plus difficile que de se reconnaître au milieu des indications diverses données par les voyageurs et les géographes sur la dénomination de ces tribus et leur distribution dans le Sâhhel: ce point de géographie était resté dans une déplorable incertitude, jusqu'à ce que les travaux de M. d'Avezac eussent porté la lumière dans l'ethnographie de cette contrée. Ses recherches ont établi que cette portion du Désert est habitée à-la-fois par des *Maures de pure race arabe*, soit Qahhthânyte, soit Isma'ylyte, venus d'Orient aux premiers siècles de l'hégire; et par d'autres *Maures de race mélangée*, issus des tribus arabes les plus anciennement émigrées de l'Yémen en Afrique et entées sur les populations Berbères indigènes.

Parmi les MAURES MÉLANGÉS on doit classer les nombreuses tribus confondues sous le patronyme commun de SSANHAGAH (Zanaga, Zénagues) et formant plusieurs groupes de l'ouest à l'est, sous les noms principaux de *Terarsah* (Trarzas, Trazarts, Tarassa), *Berâknah* (Bracknas, Ebraguena, Brauncnarts), *Douysch* (Doviches, Douiches), etc. Dans le groupe de Terârzah sont compris les *Aoulâd-él-Hhâggy Darma'ko* (Darmancourts), *les Aoulâd-Ahhmed Dahmân* (Ouladahmeds et Ouladamins), riverains du Sénégal; les *A'âdjounah* (Azounas), brigands qui infestent la côte voisine; les *Aoulâd-Mobârek* (Oulad-Mbarrik), qui habitent l'intérieur, et nombre d'autres kabyles ou tribus. Dans le groupe de Berâknah se trouvent les *Aoulâd-A'mar* (Ludamar), dont Mungo-Park éprouva la brutale rapacité, les *Gégébah* (Dhiedhiebe), parmi lesquels a vécu M. Caillié; les *Tûkant* (Tagantes) et beaucoup d'autres. Dans le groupe des Douysch sont compris les *Aoulâd Ghaysi* (Oulad-Kroïsi), plus connus sous le nom de *Aoulâd-Abou-Seyf* (Houlas de Bouséif, Valades Bousséïfes); les *Kountah* (Kounts, Kontats, Oulad-sydi-Moktar) et peut-être aussi les *Zaouât* qui habitent vers Araouân. Dans la même catégorie est LAMTHAH, souche des *Aoulâd-Noun* (Oulet de Nun, Woled-Nun), qui habitent la vallée de Noun (Ouâdy-Noun); des *Masoufah*, qui exploitaient jadis les mines de sel de *Tayhâ*

say, aujourd'hui abandonnées, et peut-être des *Ouarqualân* (Varéclan, Querquelen), qui occupaient le Désert au voisinage du Bélâd-êl-Djéryd, et qui paraissent les mêmes que ceux qu'on appelle aujourd'hui *Touât* (Tawats, Tuath, Tsuats), du nom de la principale oasis qu'ils possèdent.

Quant aux TRIBUS ARABES DE RACE PURE, elles peuvent être classées en deux groupes principaux : l'un d'origine Isma'ylyte et portant le nom de HÉLAL (Hilel, Héléil), l'autre d'origine Qahhthânyte et auquel appartient le nom de MAGHALAH (Mahchil, Maguilla). Parmi les tribus qui forment le groupe de *Hélâl*, les plus connues sont celles des *Bény-A'mer* (Bénihémir) et des *Mosselmyn* (Muslim, Monselmines, Monsléminee), qui demeurent vers le cap Bojador; et celle d'*El-Hharits*, qui est probablement la même dont M. Caillié prononce le nom El-Harib, dans le voisinage du Pays de Dara'h. Peut-être faut-il annexer à ce groupe les tribus de *Tiknah* (Dikna), de *Modjât* (Mjot, Emjot, Mujatts, Mongearts), de *Moghâferah* (Mograffra), de *Tadjakânt* (Tajacantes) et quelques autres. Parmi celles qui sont comprises dans la descendance de MAGHYLAH, les plus célèbres sont : celle des *Sébâyn* au *Aoulâd-Aby-Séba* (Oulad-Besba, Villa de Bousbach, Ulled-Missebach, Ladbessebas, Bessebes et peut-être Labôs), et celle des *Delemyn* ou *Aoulâd-Deleym* (Wadelims, Oulets de Line, Oulad-Elim, Oulad-Lême, Ulled-Dleim), qui toutes deux habitent dans les environs du Cap-Blanc, et sont des monstres de cruauté. Dans le même lignage sont : la tribu d'*El-Ouodâyah* (Ludaya, Ludayes), maîtresse des oasis de Ouâdan et de Oualatâh, et celle des *Barbaysch* ou des *Berâbysch*, à laquelle appartient Tyschyt. A ce groupe on peut annexer les tribus d'*El-A'rousyah* (Larousie, El-Arosiem), d'*Arkybât* (Orghébet) et plusieurs autres.

Les oasis les plus remarquables de cette partie du Désert, sont : en premier lieu celle de *Touât*, qui est fort étendue; la capitale est *Aghâbly;* on y trouve encore la ville de *A'yn-êl-Ssâlah*, naguère visitée par le major Laing. *Ouadân* (Hoden), *Tyschyt*, *Taoudyny*, *Taghâzây* (Tagaza), sont célèbres par leurs mines de sel gemme. *Araouân* offre une petite ville d'environ 3000 âmes. Enfin les deux *Oualâtah* (Gualata, Oualet), souvent confondues, sont deux stations distinctes, l'une sur la route du Sénégal à Marok, appartenant aux Ouodâyn, l'autre sur la route de Ten-Boktoue et paraissant occupée par les Berâbysch; c'est de celle-ci que l'on a fait un prétendue royaume de Byrou (Beeroo), à cause des *puits* (en arabe *byrou*) qui s'y trouvent.

Les TOUARYQ (*Touariks*). Les tribus indépendantes de ce peuple nombreux et guerrier occupent toute la partie moyenne du Ssahhrâ, depuis les confins des pays habités par les Berbers de Marok, d'Alger et de Tunis, et les Arabes de Tripoli, jusqu'au sud de Ten-Boktoue (Tombouctou) et au nord de Djénny et du Bornou, et depuis les confins des pays parcourus par les Maures ou Arabes occidentaux du Désert jusqu'à ceux des Tybou (Tibbos). Partagés en un grand nombre de tribus jusqu'à présent peu connues, les Touâryq sont encore, depuis les Carthaginois et les Romains, les conducteurs des caravanes, les marchands qui font le commerce actif et régulier, qui de temps immémorial existe entre le nord et le centre de l'Afrique. Leurs tribus les plus puissantes sont les suivantes : celles des *Hhagare* (Haugars, Agarys) qui habitent entre Teuat, et Araouân; Ahyr ou Hayr leur appartient, et Ouallen paraît être leur capitale; ils sont renommés par leur perfidie et leur cruauté : Laing courut le risque de la vie au milieu d'eux. Celle des *Sourqâ* (Soorkas, Sorgous) qui s'étendent depuis Mabrouk jusque vers Djénny, soumettant tous les peuples nègres voisins à leurs insolentes exactions. Au nord de Haoussair sont les *Takhâma* et au nord de ceux-ci les *Kollouvi*, auxquels appartiennent les oasis d'Azben et de Ghât, et tout le Ssahhrâ jusqu'au Fezzan. On cite encore les *Matkara*, les *Mahinga* et plusieurs autres tribus. Parmi toutes ces tribus, celles de Hhagarâ et Matkara sont les moins mélangées; elles ont le teint seulement basané; les autres offrent des nuances plus foncées à raison de leur voisinage des races nègres et des croisemens qui en sont résultés. Les principales oasis appartenant aux Touâryq sont : *Ghât*, espèce de république oligarchique; dans sa capitale, qui porte le même nom, on tient tous les ans une foire fréquentée par un grand nombre de tribus du Ssahhrâ. *Ahir*, grande et fertile, mais peu connue; *Mabrouk*, peu importante; *Asben*, une des plus grandes; on dit que sa capitale *Aghades* est aussi considérable que Tripoli; c'est un des plus grands entrepôts du commerce du Ssahhrâ.

Les TYBOU, TIBBOU ou TIBBOS ne possèdent point exclusivement la partie orientale du Ssahhrâ à laquelle le nom spécial de *Désert de Lybie* a été imposé par les géographes. Au nord, le pays de Barqâh, que nous avons compris dans la régence de Tripoli, est occupé par les Arabes, dont les plus connus sont les *Hyarâbyn* et les *Aoulâd-A'ly*; et la série d'oasis qui en est voisine est habitée par des peuplades berbères. Au sud errent des tribus arabes, dont les principales sont celles des *Beny-êl-Hhasan*, de *Doghanâh*, d'*El-Assâl*, de *Sâlâmat*. A l'est sont les repaires des races mêlées arabes-berbères de *Laouâtah* et de *Berdaouah*. La région moyenne seule appartient aux Tybou, partagés en grandes tribus dont voici les principales : les *Tibbou de Bilma*, entre le Fezzan et la petite oasis d'Aghaden; leur chef ou cheîkh réside à *Bilma*, petite ville, mais importante par les deux lacs salés de son voisinage, d'où l'on tire tous les ans une immense quantité de sel, qu'on transporte dans la Nigritie. Les *Tibbou de Gonda*, qui possèdent le point d'*Aghaden*, rendez-vous de brigands de toute espèce; ils attaquent les caravanes qui vont du Fezzan au Bornou; ces Tibbou, dont le chef se nomme Mina-Thar, possèdent plusieurs milliers de chameaux; depuis quelques années ils sont devenus commerçans et industrieux, changement qu'ils doivent à leurs communications avec les marchands de Tripoli; ils paraissent être les plus nombreux de tous. Les *Tibbou de Traïta*, vivent au sud des précédens. Viennent ensuite les *Tibbou de Borgou* ou *Birgou*, dont le chef-lieu semble être *Yen*. Les *Tibbou de Reschadeh* ou des rochers, ainsi nommés parce que plusieurs de leurs tribus vivent dans les cavernes des montagnes de Tibesti. *Abo* parait être leur chef-lieu, ou du moins leur station principale. Et les *Tibbou* dits d'*Arna*, du nom de leur chef-lieu.

NIGRITIE ou RÉGION DES NÈGRES.

POSITION ASTRONOMIQUE. *Longitude*, entre 20° *occidentale* et 24° *orientale*.

Latitude, entre 17° *boréale* et 18° *australe*.

CONFINS. Au *nord*, la Région du Maghreb et proprement le Ssahhrâ. A l'*est*, les Régions du Nil et de l'Afrique-Orientale. Au *sud*, la Région de l'Afrique-Australe et l'Océan-Atlantique. A l'*ouest*, l'Océan-Atlantique.

FLEUVES. Cette région offre un grand nombre de fleuves, mais on ne connaît encore que très imparfaitement leur cours; il paraît qu'ils vont tous se rendre dans l'Océan-Atlantique, à l'exception de ceux qui appartiennent au grand bassin du lac Schâd ou Tchad.

L'OCÉAN ATLANTIQUE reçoit :

Le SÉNÉGAL, dit aussi ZENAGA ; il prend sa source dans le Fouta Djalo sous le nom de BA-FING (Fleuve-Noir), chez les Mandingos, et BALEO (Noir), chez les Péuls (Poules) ; on le nomme aussi FOURA (le Fleuve), et chez les Ghiolofs (Iolofs) DENGUEH. Ce grand fleuve, après avoir arrosé le Fouta-Djalo, baigne le Djalonkadou, le Bambouk, le Kadjâga, le Kasson, le Fouta-Toro et le Oualo. Le Sénégal, dans la partie inférieure de son cours, forme, selon les meilleures cartes, la séparation entre cette région et le Ssahhrâ. Ce fleuve passe par l'ancien Fort-St-Joseph, Bakel, Podor, Dagana et St-Louis, et forme un grand nombre d'îles, parmi lesquelles se distinguent, par leur étendue, celles du Morfyl (Morphil ou de l'Ivoire), de Bifesch et de Beyghio (Bequio). Le Sénégal reçoit un grand nombre d'affluens dans la partie supérieure de son cours et très peu dans la partie inférieure; nous citerons parmi ceux de la rive droite, le *Kokoro*, grossi par la *Ba-Oulima*. Ses principaux affluens à la gauche sont : la *Falémé*, qui est le plus grand de tous, et le *Neriko*, qui établit une jonction temporaire entre le bassin de Sénégal et celui de la Gambie. Nous ajouterons aussi que le *lac de Kayar* (Cayor), à la droite, dans le pays parcouru par les Maures de Terârzah, et celui dit *Panié-Foul*, à la gauche, dans le Oualo, le Fouta-Toro et le Ghiolof, déchargent leurs eaux dans le Sénégal.

La GAMBIE prend sa source sous le nom de DIMAN, dans le plateau du Fouta-Toro, baigne le Tenda, le Bondou, le Iani, la Saloum, le Badibou, le Barra, et entre dans l'Océan par plusieurs embouchures, regardées presque toutes, par la plupart des géographes, comme des fleuves différens avec lesquels la Gambie communique par des canaux; les plus remarquables sont : la CASSAMANCE et la rivière de CACHEO, dit aussi SANTO-DOMINGO. L'assertion de Labat, qui dit que la Cassamance est un bras de la Gambie, a été changée en réalité par les recherches faites dernièrement sur les lieux par le capitaine anglais Boteler, et par les savantes observations publiées par M. d'Avezac, dans le Bulletin de la Société de Géographie de Paris.

La RIVIÈRE DE GÉBA ou GESVES naît dans le Kabou, traverse le pays des Biafares et des Balantes, et par plusieurs branches se rend à l'Océan.

Le RIO-GRANDE, dit aussi RIVIÈRE DES NALOUS ; il naît dans le plateau du Fouta-Djalo, baigne le Tenda-Maié, le Kabou, le pays des Laudemans, et se jette dans l'Océan au sud du Geba.

Le RIO DE NUNHO-TRISTAO, vulgairement appelé RIO-NUNEZ et même KAKONDY dont le cours paraît être très borné; il est important par la masse de ses eaux; il passe par Kakondy, et traverse le pays des Sousous, et des Nalous.

Tous ces fleuves appartiennent aux pays que les géographes européens nomment Sénégambie; les suivans arrosent ce qu'ils appellent la Guinée.

Le SCARCIES ou SCASSAS naît sur le revers méridional du plateau du Fouta-Djalo, arrose le pays des Sousous, le Timani; dans celui de Boullom, ce fleuve entre dans l'Océan. Le *Kabba* ou *Mungo*, beaucoup plus considérable que le Scarcies, est cependant regardé comme un de ses affluens ; ce dernier baigne le Kouranko, le Limba et le Mimani.

La RIVIÈRE DE SIERRA-LEONE, dite ROKELLE dans la partie supérieure de son cours. Sa source est voisine de celle du Djoliba (Dhioliba); elle traverse le Soulimana, le Kouranko, le Limba, le Timani et le Boullom; c'est dans ce dernier qu'elle entre dans l'Océan.

Le KAMARANKA (Camarancés) prend sa source un peu au sud de la Rokelle dans la Kissi, traverse le Kouranko, et, après avoir couru presque parallèlement à la rivière de Sierra-Leone, il entre dans l'Océan au sud de l'embouchure de cette dernière.

Le MESURADO. On ne connaît encore qu'une petite partie de son cours; on croit que sa source est très éloignée de l'embouchure.

Le SESTOS. On ne connaît encore que la partie inférieure de son cours; c'est le plus grand fleuve connu de la côte dite des Graines.

Le SUEIRO-DA-COSTA, dont le cours, d'après les rapports des indigènes, serait très long; il a son embouchure près de Frand-Bassan, à l'extrémité orientale de la côte dite l'Ivoire.

L'ANCOBRA ou SEINNIE, dit aussi RIO-COBRE (Serpent), dans les anciennes relations. Il prend sa source sous le nom de Tando, au pied d'une montagne dans le royaume d'Achanti proprement dit, traverse ce royaume, arrose le Dinkara, le Gura, l'Ouarsa, l'Amanahea dans l'empire d'Achanti, et se jette dans l'Océan.

Le PRA, BOSSOMPRA ou RIVIÈRE ST-JEAN, naît dans l'Achanti proprement dit, arrose le Dinkara, le Tufel, l'Ouarsa, et, sur les limites du Fanti, entre dans l'Océan. On le nomme aussi CHAMA. C'est au bassin de ce fleuve qu'appartient la rivière qui passe par Komassy (Coumassie).

Le RIO VOLTA, connu dans les divers pays qu'il arrose dans l'empire d'Achanti, sous les noms d'ADIRRIE, AMOU, ASIRZAW et FANDO; c'est le plus grand courant d'eau connu de ce puissant état. Il prend sa source au pied du mont Kondoungourie dans le Banda sur les frontières de l'empire, arrose le Banan (Baun), le Coranza, l'Inta, le Bouroum, le Quaou, l'Aquapim, l'Aquambou et autres pays dépendant de l'Achanti, et près d'Adda, colonie danoise, il entre dans l'Océan.

Le LAGOS, dont on ne connaît encore que la partie inférieure; on suppose que sa source est très éloignée. D'après quelques relations des indigènes, le Lagos serait identique au Mory du Dagoumba. M. Adams prétend qu'il n'est que l'issue du lac Cradou et du lac près d'Ardrah qui communiquent entre eux et avec le fleuve de Benin.

Le DJOLIBA, DHIOLIBA, KOUARRA, QUORRA ou NIGER. Ce fleuve mystérieux, dont le cours a fait naître tant d'hypothèses, et dont l'exploration a coûté la vie à tant de voyageurs, a été presque entièrement reconnu il y

a quelques années. Appelé à sa source Tembie, Ba, Djoliba, etc., etc., il descend du mont Loma qui s'élève entre le Soulimana et le Sangara, traverse sous le nom de Djoliba le Sangara, le Kankan, le Ouassoulo, les royaumes du Haut et du Bas-Bambarra, arrose le Banan, le Pays des Dirimans et le royaume de Tombouctou. Au-dessous de cet état, son cours a été jusqu'à ce jour livré aux hypothèses. L'opinion publiée par M. Reichard de Weimar en 1803, adoptée depuis par le célèbre Clapperton et par notre savant ami M. Brué, a été confirmée, à quelques détails près, par l'intéressante exploration des deux frères Lander. D'après Clapperton, le Djoliba au-dessous de Kabra prendrait la direction sud-est, traverserait sous le nom de Quorra la partie occidentale de l'empire de Bello, baignerait le Borgou, le Niffé, le Yourriba, le Founda. D'après la relation abrégée du voyage des frères Lander, communiquée par le lieutenant Becher à la Société royale de géographie de Londres, et la savante analyse que M. Jomard a bien voulu nous communiquer, le Kouorra court droit au sud, entre les méridiens de Yaouri et de Katunka, fait ensuite un grand détour vers l'est entre Rabba et Kacunda, et, après avoir couru pendant quelques milles vers le sud jusqu'au confluent avec la Tchadda, ce grand fleuve tourne brusquement au sud-ouest. Arrivé à Kirri (Kirree), il forme un véritable delta, qui se développe entre le Vieux-Calabar et la Rivière de Benin, que l'on doit maintenant regarder comme ses deux bras oriental et occidental; le bras central ou principal aboutit au cap Formoso et est par conséquent identique à la Rivière de Nun; c'est cette branche que les frères Lander ont descendu jusqu'à son embouchure. Cinq ou six autres branches coulent dans les espaces intermédiaires. Un fait important, dont la connaissance est due à l'exploration de M. Caillé, c'est que le Djoliba à Sego, ou aux environs, se bifurque pour former une très grande île et une autre beaucoup plus petite à l'extrémité de laquelle se trouve Djénny, et que plusieurs milles après la jonction des deux branches qui a lieu à Isaca, ce grand fleuve continue son cours à travers le vaste lac Djebou (Dibbi, Debo). La carte jointe à la relation du lieutenant Becher représente une bifurcation semblable entre Abbazacca et Kirri. Les principales villes qui se trouvent le long du Djoliba, dans la partie reconnue ou supposée de son cours, sont : Bammakou, Yamina, Sego, Sansanding, Silla, Tinné ou Djénny, Massina, Ten-Boktoue ou Tombouctou, Koubi, Yaouri, Boussa, Raca, Rabba, Egga, Kacunda, Bocqua, Abbazacca, Damouggou et Kirri; au-dessous de cette dernière ville, on trouve Eboe sur le bras central ou la Rivière de Nun, Benin sur le bras Occidental, Brasse, sur le bras de ce nom; Owyhere, Nouveau-Calabar, Boni et autres villes paraissent aujourd'hui devoir être placées sur des bras du Kouarra. La géographie positive de ce vaste bassin est encore trop imparfaite pour que nous puissions hasarder de nommer tous les principaux affluens du Djoliba; nous nous bornerons à signaler les suivans comme les plus remarquables à la gauche : le *Cobbie* (Cubbie), qui passe par Sakkatou et Cobbie; la *Coudounia*, qui apporte au Kouarra une grande masse d'eau en traversant le royaume de Niffé; la *Charry* ou *Tchad* (Sharry, Chad ou Tshadda), qui passe à Funda et qu'il ne faut pas confondre avec le fleuve du même nom qui appartient au bassin du Tchad. A la droite nous ne nommerons que la *Moussa* (Moussa), qui passe par la ville de ce nom et aboutit au Kouarra, dans les environs de Raca; elle sépare le royaume de Borgou de celui de Yarriba. Nous ajouterons que le Djoliba ou Kouarra franchit la chaîne des montagnes Kong, dont on se plaisait à exagérer tant la hauteur, et que la partie inférieure de son cours oppose de grands obstacles à la navigation par les nombreux écueils dont son lit est parsemé, surtout entre Yaouri et Kirri.

Le Vieux-Calabar ou Bongo paraît descendre du plateau du pays élevé des Calbongos et déboucher dans le golfe où paraît aboutir le bras oriental du vaste delta du Djoliba sous le nom de Rio de la Cruz.

Le Rio del Rey, le Rio Camarones, dont on regarde le Malemba comme un bras, le Dandjea et le Gabon ou Ouongavounga, sont encore très peu connus; on ignore la position de leurs sources, qu'on suppose être très éloignées de leurs embouchures respectives, surtout celle du Gabon; ils traversent des contrées comprises communément sous le nom de pays de Biafarea le long de la côte de Gabon, où ils viennent aussi tous mêler leurs eaux avec celles de l'Océan.

Les fleuves suivans appartiennent aux pays communément connus sous la dénomination de Congo; leurs sources et la plus grande partie de leurs cours offrent encore beaucoup d'incertitude. Le Congo et le Coanza étaient encore naguère plus imparfaitement connus que les autres à cause de la longueur de leurs cours, qui a été et est encore le sujet de plusieurs hypothèses parmi les géographes. M. Douville a soulevé un coin du voile qui enveloppait leurs cours; nous lui devons la rectification de cette importante partie de la géographie de l'Afrique. Voici les fleuves qui passent pour avoir le cours le plus long

Le Couango, Congo ou Zaïre, que d'après d'anciennes relations les indigènes nomment aussi Moienzi-Enzaddi, c'est-à-dire *le fleuve qui engloutit tous les autres*, et Zemazae qui signifie *mère des eaux*. On ne connaît pas encore exactement la partie supérieure de son cours; d'après les renseignemens donnés par les indigènes à M. Douville, qui en a exploré une grande partie, il prend sa source dans le haut plateau austral, dans le pays des Regas entre le 25e et 26e de longitude orientale et le 9e et 10e de latitude australe. Il tourne d'abord vers l'ouest et traverse le royaume de Humé, le pays des Mouchingi, les royaumes des Cassanges, de Cancobella, de Holoho. Le Couango fait ensuite un grand détour vers le nord-ouest et après vers le sud-ouest pour aller aboutir à l'Océan-Atlantique, dans lequel il se décharge par une large et profonde embouchure. Dans ce long cours ce fleuve passe à quelque distance de Cancobella et de San-Salvador, arrose Conde-Yonga, Inga, Noki en Embomma. Ses principaux affluens à la droite sont le *Hogi*, que M. Douville regarde comme le plus grand; le *Rambegi*, le *Louimbi* et le *Bancora*. Parmi ceux de la gauche nous nommerons le *Cassanci*. Nous rappellerons que Riley Maxwell et Mungo-Park croyaient ce fleuve identique au Djoliba; que plusieurs relations des indigènes et les observations faites sur ses débordemens donnaient une certaine probabilité à cette opinion, et qu'elle a fait entreprendre en 1816 la malheureuse expédition du capitaine Tuckey, qui nous fit connaître exactement la partie inférieure du cours de ce grand fleuve.

Le Loge ou Ambaiz, confondu, selon M. Douville, par l'expédition anglaise avec le Onzo. Il prend sa source dans le royaume de Ginga et traverse celui de Holo-ho.

Le DANDE prend sa source dans le royaume de Ginga et arrose les provinces portugaises d'Encogé et de Dembos.

Le ZENZA, improprement nommé BENGO à son embouchure par les Portugais. Il naît à l'ouest du royaume de Ginga et traverse les provinces portugaises du Haut et Bas-Goloungo (Alto et Baxo-Golungo) et celle d'Ambaca.

Le COUENZA ou COANZA, dont naguère on ne connaissait encore que la partie inférieure du cours, prend sa source, selon les renseignemens donnés par les indigènes à M. Douville, bien plus au sud et plus à l'est que ne l'indiquent les cartes les plus récentes, dans le plateau austral, et au pied du mont Ilele dans la pays des Moumbos. Ce grande fleuve traverse du côté du sud les royaumes de Cuninga, Cutato, Haco, Libolo et Quisama, et du côté du nord, le royaume de Quiçua et les provinces portugaises de Pongo-Andongo, de Cambambe, de Massangano et de Muchima. Le Coanza entre dans l'Océan au sud de la pointe Palmeirinha; on doit le regarder comme le plus grand fleuve de cette partie de l'Afrique après le Zaïre.

Le CUVO ou COUVO traverse les royaumes de Bihé, de Baïlundo et de Sela; il se décharge dans l'Atlantique.

Le CATUMBELA, dont la source est encore inconnue, se jette dans l'Atlantique au nord de Benguela, après avoir traversé le royaume de Mano et les provinces portugaises appartenant au Benguela.

Le grand bassin inférieur du LAC TCHAD, dans la partie orientale de la Nigritie-Centrale (Soudan-Oriental), reçoit :

Le YEOU, dont on ne connaît pas encore la source; on la suppose dans les montagnes du Bocher ou Djacoba. Ce fleuve traverse le Kurry-Kurry et le Katagoum dans l'empire de Bello, le Pays des Bedes indépendans, et le Bornou proprement dit dans l'empire de ce nom. Katagoum dans l'empire de Bello, Bedkarfi, Habchary et Yeou dans l'empire de Bornou, sont les villes principales arrosées par ce fleuve. Le *Chachum* (Shashum) paraît être son principal affluent à la gauche. On ne connaît rien de positif sur ses affluens à la droite; quelques-uns paraissent être assez considérables.

Le CHARY; on ne connaît encore qu'une petite partie de son cours inférieur. La masse de ses eaux paraît être plus considérable que celle du Yeou. Le Chary passe près de Loggoun, par Chowy et autres villes de l'empire de Bornou. Ce fleuve paraît former actuellement la ligne de séparation entre la frontière de cet état et celle du royaume de Baghermeh.

DIVISION. Depuis long-temps les géographes européens partagent cette région de l'Afrique en quatre parties très inégales qu'ils nomment *Soudan, Sénégambie, Guinée* et *Congo*. Le *Soudan*, selon ces géographes, s'étend entre le Sahara et la Guinée, la Sénégambie et la région du Nil; ils donnent le nom de *Sénégambie* aux pays compris entre le Sahara-Occidental et la côte de Sierra-Leone; *Guinée*, tous les pays situés entre la Sénégambie et le Congo, l'Atlantique et le Soudan; ils comprennent sous la dénomination générale de *Congo* ou de *Guinée-Méridionale*, par opposition à la Guinée proprement dite, qu'ils appellent aussi Guinée-Septentrionale, toutes les vastes contrées situées le long de l'Océan, depuis le cap Lopez jusqu'au cap Frio, et qui s'étendent bien avant dans l'intérieur vers l'orient subdivisant encore la *Guinée-Septentrionale* en plusieurs côtes, nommées de *Sierra-Leone*, du *Poivre*, des *Graines* ou de *Malaguette*, des *Dents* ou de l'*Ivoire*, d'*Or*, des *Esclaves*, de *Benin*, de *Calabar* et de *Gabon*; ils subdivisent en outre la côte des Dents en *côte* de l'*Ivoire* proprement dite, *côte des Males-Gens* et *côte des Bonnes-Gens* ou *Quaquas*. Nous avons déjà vu, plus haut, que toutes ces divisions et leurs dénominations sont inconnues aux indigènes; nous avons fait voir aussi que quelques-unes de ces dernières ont même une acception différente chez les Arabes, les seuls qui aient des noms généraux pour la géographie de l'Afrique. Pour ne pas ajouter, par l'introduction de nouvelles dénominations et de nouvelles divisions, aux difficultés sans nombre qu'offre déjà la description de cette partie de l'Afrique, nous allons choisir dans le *millier d'états* qu'elle comprend, ceux qui sont aujourd'hui les plus inportans. Nous les décrirons d'après les quatre divisions principales que nous venons de nommer; mais dans les ténèbres qui enveloppent encore cette partie de la géographie, nous n'oserons pas entreprendre la tâche difficile de tracer d'une manière précise la ligne de démarcation entre le Soudan de nos cartes et la Guinée, entre le Congo et les pays qui appartiennent à la Région que nous avons nommée Orientale ou du Zambeze. Si l'on voulait subdiviser cette immense région de l'Afrique d'une manière moins inexacte, il nous semble qu'on pourrait la partager en trois grandes contrées géographiques qu'on pourrait nommer NIGRITIE-OCCIDENTALE, correspondant à la *Sénégambie*; NIGRITIE-CENTRALE, qui comprendrait le *Soudan* et la *Guinée*; le premier pourrait être appelé *Nigritie-Intérieure*; celle-ci *Nigritie-Maritime*: enfin, NIGRITIE-MÉRIDIONALE, qui embrasserait le *Congo* étendu jusqu'aux limites bien plus reculées vers l'orient, que lui assigne l'exploration de M. Douville. Mais, par les motifs que nous avons déjà exposés, nous conserverons autant que possible, dans notre description, les divisions principales en usage parmi les géographies, en les coordonnant cependant avec celles que nous venons de proposer.

Nous ajouterons que notre *Nigritie-Intérieure* correspond aux pays dont l'ensemble forme le *Takrour* de M. d'Avezac, dénomination que ce savant a proposée pour la substituer à celle de Beled-el-Soudan, par le motif que cette dernière appellation, pour être exacte, ne devrait s'appliquer qu'aux contrées habitées par des peuples Nègres; tandis que, dans les limites assignées au Soudan par les Européens et par les Arabes, on rencontre la race Poule, qui est rouge et qui se compte elle-même parmi les Blancs. M. d'Avezac partage le Takrour en trois grandes sections : à l'est c'est le *Bornou* et ses annexes; au centre le *Haousâ*; à l'ouest le *Mély*. Il propose aussi de nommer *Ouanqarah* la partie intérieure de notre *Nigritie-Maritime*. Ces dénominations nouvelles ne changeant nullement la position des pays ni l'état politique des contrées comprises dans cette partie de l'Afrique, nous avons conservé les divisions que nous avions tracées dans la première édition de l'Abrégé, nous bornant à y intercaler les fait nouveaux dont la science s'est enrichie depuis sa publication.

Nigritie-Centrale.

Les pays qui forment le Soudan de nos cartes et une partie de la Guinée peuvent être divisés de la manière suivante : *Pays qui appartiennent au bassin du Djoliba; Pays qui appartiennent au bassin du lac Tchad; Pays qui appartiennent à tous deux.*

Les principaux pays qui appartiennent au bassin du Djoliba ou Kouarra, sont :

Le Sangaran ou Sangara, vaste contrée habitée par des idolâtres régis par plusieurs chefs indépendans et souvent en guerre les uns contre les autres. Le Djoliba y prend sa source et la traverse.

Le Bouré, petit pays habité par des Djalonkés (Dhialonkes), régi par Boucary, chef mahométan, despote et guerrier. Ce canton montueux est très important par l'exploitation de ses riches *mines d'or*, dont le produit se répand dans tout le Soudan et dans les établissemens anglais et français de la côte. Djénny, qui passait pour être le pays le plus fourni de ce précieux métal, n'a en partie que celui qu'on lui apporte de Bouré; Sansanding, Yamina et Sego sont dans le même cas. *Bouré*, sur le Tankisso, affluent à la gauche du Djoliba, en est la capitale.

Le Kankan, au nord du Sangaran. *Kankan*, près du Milo, affluent de droit du Djoliba, en est la capitale; c'est une ville aussi industrieuse que commerçante, avec environ 6,000 habitans, tous mahométans.

Le Ouassoulo ou Ouasselon au nord du Kankan, habité par des Foulahs idolâtres, pasteurs et cultivateurs, dont plusieurs se distinguent par leur industrie. *Sigala*, petit village, est le siége de leur chef, que M. Caillié dit être très riche en or et en esclaves.

Le Bambarra (Bambarrana) formait, il y a quelques années, un vaste et puissant royaume, qui était la puissance prépondérante du Soudan-Occidental. Depuis quelque temps, il est partagé en deux états différents, qu'on pourrait nommer le *Haut-Bambarra* et le *Bas-Bambarra*.

Dans le Haut-Bambarra on trouve : *Sego* (Seghou), sur le Djoliba, assez jolie ville avec des maisons construites en argile et blanchies, des rues assez larges, et entourée d'une muraille en terre; c'est la capitale du royaume et le siége d'un grand commerce. Mungo-Park estimait à 30,000 âmes sa population ; peut-être en a-t-elle un tiers de moins. Les autres villes principales le long du Djoliba sont : *Bammakou*, importante par son commerce et par sa position, qu'on a déjà signalée au gouvernement français pour l'engager à y former un établissement. Viennent ensuite *Marabou*, *Yamina*, *Sami*, *Sansanding* et *Silla*.

Le Bas-Bambarra est un royaume fondé depuis quelques années par le foulah Sego-Ahmadou, qui fait depuis lors la guerre au roi de Sego. C'est actuellement la puissance prépondérante du Soudan-Occidental; il a déjà battu les puissans Touariks, qui lèvent des contributions sur les états du Soudan-Central, a donné le royaume de Massina à son frère, et a plusieurs fois battu les troupes du Haut-Bambarra. *Djénny* (*Djinné* ou *Jenné*), à l'extrémité d'une petite île formée par le Djoliba, est sa capitale. M. Caillié dit que les maisons sont aussi grandes que celles des villages en Europe; la plupart ont un étage; elles sont toutes à terrasse, n'ont pas de fenêtres à l'extérieur, et les chambres ne reçoivent l'air que par une cour intérieure. Il n'y a pas de cheminées. Djénny a une grande mosquée en terre dominée par deux tours massives mais peu élevées. Les rues ne sont point alignées, mais assez larges pour un pays où l'on ne connaît point l'usage des voitures. Elles sont très propres et balayées tous les jours. Quoique cette ville ait perdu une grande partie de son commerce à cause de la guerre, elle est encore très commerçante. Tous les jours il en part et il y arrive des caravanes nombreuses, et elle est le séjour de beaucoup d'étrangers, surtout de Mandingues, Foulahs, Bambarras et Maures qui s'y établissent pendant un certain temps pour y exercer le commerce. M. Caillié ne lui accorde que 8 ou 10,000 habitants, nombre qui nous paraît de beaucoup trop petit. Les autres villes principales sont : *El-hhamdo-l'Illah*, fondée récemment par Sego-Ahmadou, afin que la jeunesse qui fréquente les *écoles* qu'il y a établies ne soit pas exposée aux distractions et au bruit de Djénny. *Isaca*, située à la jonction des deux bras du Djoliba; elle sert de port aux embarcations qui qui font le trajet de Djénny à Tombouctou.

Royaume de Massina. *Massina*, sur le Djoliba, résidence du roi, frère de Sego-Ahmadou, roi du Bas-Bambarra.

Le Banan, situé à la droite du Djoliba. Ses habitants ressemblent aux Mandingues et sont très adonnés au commerce. On y trouve *Dihiover*, gros village, habité par des Foulahs et situé sur la rive droite du lac Débo à l'endroit où le Djoliba en sort.

Le Pays des Dirimans, situé le long de la rive droite du Djoliba depuis le lac Débo jusqu'aux environs de Diré, village dépendant du roi de Tombouctou ; il s'étend aussi plus loin à l'est. *Alcodia* est la résidence de leur chef.

Le Royaume de Ten-Boktoue ou Tombouctou, situé le long du Djoliba, est maintenant beaucoup resserré dans ses frontières. Dans le XIVe siècle, ce petit état était le noyau d'un vaste empire dont dépendaient les royaumes de Gualata, d'Agadez, de Melli, de Kano, de Cachena, de Zeg-Zeg et de Zamfara. Tributaire de l'empire de Marok de 1672 à 1727, et influencé par cette puissance depuis la mort de l'empereur Muley-Ismayl, jusqu'à celle de Sidi-Mohammed, c'est-à-dire depuis 1727 jusqu'en 1793, le royaume de Ten-Boktoue fut depuis lors vassal, tantôt du Bambara, tantôt du Haoussa. Maintenant il paraît être indépendant, quoique obligé de payer annuellement une forte contribution aux Touariks qui errent sur ses frontières, afin que ces féroces et puissans nomades n'inquiètent pas les caravanes qui, de toutes les parties de l'Afrique, se rendent dans sa capitale. Cette ville mystérieuse, qui depuis des siècles occupe les savans, et sur la population de laquelle on se formait des idées si exagérées, comme sur sa civilisation et sur son commerce avec l'intérieur du Soudan, est située, selon M. Caillié, à 8 milles de distance de la rive gauche du Djoliba, dans une immense plaine de sable blanc et mouvant sur lequel il ne croît que de frêles arbrisseaux rabougris. *Ten-Boktoue* (Tombouctou) n'est fermé par aucune clôture; sa circonférence peut être estimée à 3 milles. Les maisons sont grandes, peu élevées, n'ont qu'un rez-de-chaussée et sont construites en briques. Les rues sont propres et assez larges pour y laisser passer trois cavaliers de front. En dedans et en dehors, on voit beaucoup de cases de paille, de forme presque ronde, comme celles des Foulahs pasteurs; elles servent de logement aux pauvres et aux esclaves qui vendent les marchandises pour le compte de leurs maîtres. Ten-Boktoue renferme sept mosquées, dont deux grandes, surmontées chacune d'une tour en briques. Quoique le commerce de Ten-Boktoue paraisse avoir beaucoup diminué en comparaison de ce qu'il était autrefois, cette ville peut encore être regardée comme le principal entrepôt de cette partie de l'Afrique. On y dépose tout le sel provenant des mines de Toudeyni. Les Maures y restent 6 à 8 mois pour faire le commerce et attendre un nouveau chargement pour leurs chameaux. Ses principales affaires se font avec Djénny et par la navigation le long du Djoliba. M. Caillié ne porte qu'à 10 ou 12,000 âmes la population permanente de Ten-Boktoue. Tout en rejetant les exagérations des voyageurs qui l'ont précédé, nous croyons que ce nombre est au moins d'un tiers au-dessous du nombre réel de ses habitants. Parmi les lieux les plus remarquables du royaume, nous nommerons : *Cabra*, petite ville à la gauche du Djoliba, à laquelle M. Caillié n'accorde que 1000 à 1200 habitans; c'est le port de Ten-Boktoue; son commerce est très actif.

Le Royaume de Boagou (Borgoo), dont la plus grande partie est située à la droite du Kouarra. Ce n'est à proprement parler qu'une confédération de plusieurs petits rois, dont ceux d'*Ouaoua*, de *Kiama*, de *Niki* et de *Boussa*, sont les plus puissans; ils sont presque tous despotiques chez eux; ils regardent celui de Boussa comme leur suzerain, et résident dans des villes du même nom. Les villes les plus remarquables sont : *Boussa*, sur la rive gauche du Kouarra, résidence du chef de la confédération, nommé Mohamed, quoique idolâtre. Clapperton lui accorde de 10 à 12,000 habitans; c'est près de cette ville que Mungo-Park fit naufrage. *Kiama*, bâtie sur le flanc d'une chaine de collines; c'est la résidence du sultan Yarro; elle paraît être la ville la plus commerçante du Borgou et en même temps la plus peuplée; on lui accorda 30,000 âmes. *Ouaoua* (Wawa), une des plus jolies villes de cette contrée, avec environ 18,000 habitans.

Le Royaume de Yaouri situé entre le Haoussa et le Borgou, est actuellement une des puissances principales de la Nigritie; son sultan a repoussé avec succès les attaques répétées des Fellans. *Yaouri* (Yaoori), située sur la rive gauche du Quorra ou Kouarra, ville grande, populeuse et fortifiée, en est la capitale. Ses habitans sont assez industrieux et adonnés au commerce; ils fabriquent une grande quantité de poudre à fusil, qui, quoique de mauvaise qualité, trouve un grand débit dans tout l'intérieur de la Nigritie.

Le Royaume de Niffé ou Tappa, situé à la gauche du Kouarra, est partagé entre les deux fils du dernier roi qui se font la guerre : Mohamed-el-Magia, qui est Mahométan, est aussi le plus fort et est soutenu par le sultan Bello; Edrisi est païen. *Tabra* est provisoirement la capitale de la partie dépendante de Mohamed-el-Magia, on lui accorde 18 à 20,000 âmes. *Koulfa*, peu éloignée à l'est de la précédente, est la ville la plus industrieuse et la plus commerçante du Niffé; on lui assigne une population de 12 à 15,000 âmes; la plupart de ses habitans sont mahométans. Rabba, peu éloignée de la rive gauche du Quorra, ville grande, peuplée et commerçante, obéirait selon les frères Lander à Mallam Dendo, proche parent du sultan Bello; Mallam serait le véritable dominateur du Niffe, dont le monarque n'aurait qu'un pouvoir nominal. Rabba est l'entrepôt de toutes les marchandises de fabrique indigène et étrangère; on y amène surtout beaucoup d'esclaves. Egga, à la droite du Quorra, grande ville, très peuplée, remarquable surtout par l'activité commerciale de ses habitans, qui possèdent un grand nombre de grosses barques, sur lesquelles ils font le commerce en remontant et en descendant ce fleuve. Ces gros bateaux sont à proprement parler leurs habitations; ils ne les quittant jamais et ils y vivent avec leurs familles. Comme plusieurs autres villes situées sur les bords du Quorra, Egga est exposée à des débordements, qui pendant quelque temps la couvrent entièrement ainsi que ses environs.

Le Royaume de Yarriba. Il s'étend depuis Pouka, près de Badagry sur la côte des Esclaves, jusqu'aux frontières du Borgou et à la rive droite du Kouarra vers le 10e degré de latitude. C'est une des puissances prépondérantes de la Nigritie; et Clapperton regarde son armée comme aussi forte que celle de tout autre royaume de l'Afrique. Les rois de Dahomey, d'Alladah, de Badagry et de Maha lui paient un tribut, et celui de Benin est son allié. Malgré sa grande puissance, les Fellatah, commandés par Danfodio, ont pris il y a quelques années sa capitale et plusieurs autres places, qu'ils ont évacuées par la suite. *Eyeo* ou *Katunga*, bâtie sur le penchant et autour de la base d'une petite chaine de collines, est la capitale du royaume. Elle est environnée de murs de 20 pieds de haut et d'un fossé. Sa circonférence est d'environ 15 milles. Les maisons sont bâties en terre et ont des toits en chaume. Des sculptures ornent les poteaux qui soutiennent les verandahs des maisons du roi et des caboceirs; elles représentent, soit un boa tenant une antilope ou un cochon, soit des troupes de guerriers accompagnés de tambours. Les autres villes principales sont : Bohou, très grande ville, jadis capitale du royau-

me; *Djannah*; *Duffou*, à laquelle on accorde 1,5000 ; habitans; *Tcha-dou*; *Tchahi*; *Kouso*, avec 20,000 habitans; voyez à la page 67 pour les royaumes tributaires.

Le ROYAUME DE FOUNDA. Cet état, encore très imparfaitement connu, s'étend le long du Tchadda et domine sur une grande partie des pays situés à la gauche de cet affluent du Quorra; ceux qui sont à la droite appartiennent aux Fellatah. *Founda*, sur la rive gauche du Tchadda, en est la capitale. C'est une des plus grandes villes de la Nigritie; M. Laird dit qu'elle est aussi grande que Liverpool, et lui accorde de 60 à 70,000 habitans. Le palais du roi consiste en un groupe de cases de forme circulaire entourées de palissades; 1500 femmes y sont entretenues par ce despote, qui observe à-la-fois les cérémonies de l'islamisme et du fétichisme, croyances qui se partagent entre elles tous les habitans. Les murailles de Founda s'élèvent à une hauteur de 25 pieds et sont défendues par des bastions d'architecture mauresque. Les habitans de Founda fabriquent de grossières étoffes de coton, savent bien préparer et travailler le cuir, brassent de bonne bière et sont d'assez bons forgerons. Nous nommerons encore *Djamahar*, petite ville située sur une colline escarpée; à l'époque de la sécheresse, elle devient le port de Founda.

Le ROYAUME DE BENIN ou ADOU. C'est un des états les plus puissans de la Nigritie; on dit qu'il s'étend depuis Lagos jusqu'au Bonny et à vingt journées de marche dans l'intérieur; en admettant ces limites, il embrasserait une grande partie du vaste delta du Niger. Cet état est allié du Yarriba et doit être rangé parmi les contrées les moins connues de la Nigritie. On a assuré aux frères Lander que le roi régnant est frère de celui de Yarriba. *Benin*, dont on a tant exagéré l'importance, est la capitale du royaume; c'est une ville qui occupe un espace assez considérable, mais dont la population ne s'élève, selon M. Adams, qu'à 15,000 âmes. Selon Palisot de Beauvois, tout près s'élève le vaste *palais du roi*, fermé de murailles avec de jolis appartemens et de longues galeries soutenues par des piliers de bois. Non loin de là est le puits profond et toujours ouvert qui sert de sépulture aux souverains, et dans lequel, lorsque le roi défunt a été descendu, on voit s'élancer volontairement ses serviteurs, ses favoris, et durant trois jours y précipiter par force tous ceux que les affidés du nouveau roi rencontrent et peuvent attraper. Aussi ses sujets ignorans croient-ils qu'il a un commerce direct avec le ciel, qu'il peut vivre sans se nourrir, mais que 120 lunes ou 10 ans après sa mort il est destiné à reparaître sur la terre pour y règner de nouveau. Dans les états q 'on pourrait regarder comme tributaires de ce royaume, on trouve: *Owyhere* (Oware, Awerri), petite ville d'environ 5000 habitans, capitale du royaume de ce nom, habité par les *Jackéris*, peuplade nègre remarquable par son industrie et par la douceur de ses mœurs, qui contraste singulièrement avec les habitudes féroces de ses voisins, les habitans du royaume de Benin. Palisot de Beauvois et M. Adams disent qu'ils ont conservé quelques traces du christianisme que les Portugais y introduisirent au XVIIe siècle. C'est de cette ville qu'en 1786 Palisot de Beauvois partit pour son exploration dans l'intérieur des terres, dans la direction du nord-est; on dit qu'il pénétra jusqu'à 300 lieues de la côte, se frayant un chemin à travers un désert immense peuplé de lions, de panthères, de serpens monstrueux et d'autres animaux féroces. Nous avons cru devoir rappeler cette excursion à laquelle le refus des guides mit un terme, pour signaler l'existence de vastes déserts dans cette partie de l'Afrique environnée de contrées très fertiles et assez peuplées. *Bonny* (Banny), sur une île, à l'embouchure de Bonny, dit aussi San-Domingo, Doni ou Andour, et qu'on regarde comme un embouchure du delta du Djoliba. Bonny est le chef-lieu d'une république oligarchique tributaire du Benin; on lui accorde 20,000 habitans. Bonny était naguère le plus grand marché d'esclaves de toute la Guinée; c'est encore une de ses villes les plus commerçantes.

Le ROYAUME DE QUA. Il s'étend entre le Saint-Antony (Andoney) et le Rio-del-Rey. *Vieux-Calabar*, sur le Bongo ou Calabar, en est la capitale. Ses habitans, quoique idolâtres, se distinguent par leur civilisation.

Les relations les plus récentes ne donnent aucun moyen de déterminer les divisions politiques auxquelles appartienent les villes suivantes, situées sur la partie inférieure du Quorra; mais ces villes sont trop importantes pour être passées sous silence. BOQUA, petite ville sur la rive gauche du Quorra; c'est une espèce de port libre sur un terrain neutre, où les tribus obéissant à des rois ennemis apportent sans danger les objets d'échange. ATTA, autre ville près de la rive gauche du Quorra, à laquelle les frères Lander accordent 15,000 habitans. DAMOGGOU, sur la rive gauche du Quorra, siège d'un roitelet qui possède une flottille. KIRRI (Kirree), assez grande ville; c'est un des grands marchés de la Nigritie. Nous rappellerons que c'est au-dessous de cette ville que commence l'immense delta du Niger. EBBOE, ville de médiocre étendue, qu'on a à tort qualifiée de grande ville; les frères Lander ne lui accordent que 6000 habitans; elle est située non loin de la rive droite du Quorra. C'est un des grands marchés de la partie inférieure de ce fleuve et la capitale du royaume des Ebboe, qui paraît être beaucoup moins étendu et puissant que ne le représentaient les relations vagues recueillies par d'anciens voyageurs; MM. Lander y trouvèrent un grand nombre de grosses barques provenant de la côte.

On pourrait provisoirement regarder comme une dépendance géographique du bassin du Djoliba les états suivans, tous très peu connus, mais trop importans pour n'être pas mentionnés.

Le ROYAUME DE KONG (Conge), remarquable par l'industrie de ses habitans, qu'on dit être mahométans. Il paraît s'étendre sur une grande partie des montagnes connues sous le nom de Kong. On représente sa capitale, nommée *Kong*, comme un ville aussi grande que commerçante.

Le MELI, le MOSI (Mosee), le FOBI (Fobee), le CALANNA et le DAGOUMBA, sont des pays peu connus; ils paraissent être importans, et, avec d'autres contrées encore plus ignorées, ils occupent l'espace qui s'étend entre les royaumes que nous avons décrits le long du Haut-Djoliba, Tombouctou, le Borgou, le Yarriba, le Dahomey, l'empire d'Achanti et le Kong. *Calanna*, capitale du royaume de ce nom, et *Yahndi*, de celui de Dagoumba, passent pour être de grandes villes bien peuplées, industrieuses et commerçantes. Voyez l'empire des Achantis à la page 67.

Parmi les états qui appartiennent au bassin du Djoliba et à celui du Tchad, notre cadre ne nous permet de nommer que les suivans:

L'Empire des Fellans ou Fellatah, fondé dans le Gouber (Goober) par le cheïkh Othman, connu communément sous le nom de Hatman Danfodio. Ce nouveau prophète conquérant, profitant de la confiance sans bornes qu'avaient en lui les Fellans, rassembla ses compatriotes qui avaient vécu jusqu'alors épars dans les forêts de la plus grande partie du Soudan, où ils s'occupaient à élever des troupeaux; il s'empara de la riche province de Kano; du Gouber, dont il tua le sultan: subjugua ensuite tout le Haoussa, le Cobbi (Kubbi), le Yaouri et une partie du Niffé. Tout l'intérieur de l'orient à l'occident fut frappé de terreur. Le Bornou dans l'est, et le Yarriba dans l'ouest, furent assaillis avec succès, et, malgré la résistance opposée par les Yarribani, Danfodio parvint à s'emparer de Raka, Elora ou Affaga, ainsi que d'un grand nombre d'autres villes, et poussa ses conquêtes jusqu'à la côte maritime. Katunga, capitale du Yarriba, fut prise et détruite en grande partie. Les triomphes de Danfodio attirèrent dans ses états un grand nombre de Fellans ou Foulah de la Sénégambie, auxquels il assigna les terres et les maisons des nègres dans plusieurs provinces, mais surtout dans le Zeg-Zeg. En 1802, ce terrible conquérant devint fou à cause de son fanatisme religieux. A sa mort, arrivée en 1816, son fils Mohammed Bello, le sultan actuel, eut pour sa part, selon Clapperton, la plus grande partie des pays conquis par son père, mais les provinces situées à l'ouest du Haoussa tombèrent en partage à Mohammed-Ben-Abdallah, fils de son frère; il paraît cependant que tous ont été réunis par la suite sous le sceptre de Bello. A la mort de Danfodio, il se forma une confédération ou *towia* parmi les peuples conquis pour recouvrer leur indépendance. Le Goubar, le Zamfra, le Guari et le Katongkora, districts du Cachenah, le Yaouri, le Coppi, le Daoura et la partie méridionale du Zeg-Zeg secouèrent le joug des Fellatah; tous ceux sur lesquels on put mettre la main furent tués. Mais la valeur et l'habileté de Bello parvinrent à reprendre presque tout le Gouber, une partie du Zamfra, du Guari et du Coppi, ainsi que la partie méridionale du Cachenah et la plus grande partie du Niffé. Cet empire est actuellement la puissance prépondérante du Soudan; il paraît comprendre le Gouber, le Cobbi ou Kebé, le Guari, partie du Niffé, le Zamfra, le Zeg-Zeg, le Kano, le Doury, le Cachenah, le Katagoum, l'Aweïk, le Kurry-Kurry et le vaste pays de Djacoba paraissent être aussi ses vassaux. Une partie de la population du Djacoba, quoique moins abrutie que d'autres peuples nègres, offre la singularité d'être anthropophage. *Sackatou*, dans la province de Tadela ou Ader, qui formait autrefois un district du Gouber, est la résidence ordinaire de Bello. Cette grande ville est située sur le sommet d'une colline peu élevée, près d'une rivière qui va se joindre au Kourra ou Djoliba, à quatre journées de distance. Bâtie en 1805 par Danfodio, elle a été ceinte par l'empereur régnant d'une muraille de 24 pieds de haut et d'un fossé sec. Une bonne partie de Sackatou au-dedans des murailles pourrait être prise pour une suite de jardins mal cultivés. Les maisons, assez bien bâties, forment des rues régulières, au lieu d'être réunies en groupes comme dans les autres villes du Haoussa. Il y a deux grandes mosquées, un marché spacieux au centre de la ville, et une grande place devant la maison du sultan. Cette dernière forme une sorte de petite ville; il s'y trouve cinq cours carrées, une petite mosquée, un grand nombre de cases et un jardin. Une grande tour carrée, surmontée d'un dôme haut de 35 à 40 pieds, est l'appartement où Bello reste pendant la grande chaleur du jour. En admettant comme exactes les estimations sur la population des villes du Soudan données par MM. Clapperton et Lander, Sackatou pourrait bien contenir jusqu'à 80,000 habitans, la plupart Fellatah; ce serait la ville la plus peuplée de toute la Nigritie.

Les autres villes principales de l'empire dans le bassin du Kouarra sont: *Cachenah*, nommée il y a cent ans *Sangras*; c'est le chef-lieu du Cachenah. Ses murailles en terre embrassent une grande étendue de terrain, mais comme à Kano et en d'autres villes, les maisons n'occupent pas la dixième partie de cet espace; tout le reste est couvert de champs et de bois. Depuis la conquête des Fellatah, le commerce des environs s'est porté à Kano, et la plupart des maisons de cette grande ville, jadis si florissante par son industrie et par ses vastes relations commerciales, tombent en ruines. *Kalaouaoua* (kalawawa), chef-lieu du Gouber. *Zirmi*, chef-lieu du Zamfra. *Zariya*, chef-lieu du Zeg-Zeg; la vieille ville, prise en 1800 par Danfodio, est presque totalement abandonnée; la ville nouvelle, bâtie par les Fellatah, est entièrement habitée par ce peuple. On y voit une grande mosquée, et sa population est estimée à 50,000 âmes. *Magaria*, dans l'Ader, jolie ville que Bello fait bâtir; elle devient tous les jours plus considérable, les habitans de tous les villages à une grande distance à la ronde ayant reçu l'ordre de venir y demeurer.

Les villes principales de l'empire dans le bassin du Tchad sont: *Kano*, chef-lieu de la province de ce nom. On porte à 40,000 âmes sa population permanente. C'est actuellement le *plus grand marché de l'Afrique-Centrale*. Cette ville, dont la forme est un ovale irrégulier d'environ 15 milles, est entourée d'un mur en terre de 30 pieds de haut et de deux fossés à sec. Elle a 15 portes en bois recouvertes de lames de fer; on les ouvre et ferme régulièrement, comme dans les autres villes de cette partie de l'Afrique, au lever et au coucher du soleil. Les maisons, construites en argile et ordinairement à deux étages, sont presque toutes carrées avec de petites fenêtres et un appartement dans le centre, dont le toit est soutenu par des troncs de palmier; il est destiné à recevoir les étrangers. Les maisons sont à un quart de mille des murailles, et, dans quelques endroits, réunies en petits groupes séparés par de larges mares d'eau stagnante; elles n'occupent guère que le tiers du terrain compris dans l'intérieur des murs: le reste est employé en champs et en jardins. Clapperton assure que le marché de de cette ville est le mieux réglé de toute l'Afrique. *Baebaegie*, dans la même province, avec plusieurs maisons en pierre et 20 à 25,000 habitans, dont la plupart sont des réfugiés du Bornou et du Ouadey ou leurs descendans; presque tous s'adonnent au commerce. *Katoungwa*; *Zangaeia*; *Katagoum*, chef-lieu de la province de ce nom, sur un affluent du Yeou, c'est une des principales forteresses de l'empire; on lui accorde 7 à 8000 habitans. *Sansang* et *Pedigouna* dans le pays des Bedes.

Les principaux états qui appartiennent au bassin du lac Tchad sont:

L'Empire de Bornou. Cet état, qui paraît avoir étendu jadis sa domination sur tout le Soudan-Oriental et sur une grande partie du Soudan-Central, se trouve aujourd'hui très resserré dans ses frontières. Peu de temps après la conquête du Bornou par les

Fellatah, le cheïkh El-Kanemy, à la tête des belliqueux habitans du Kanem, réussit à les chasser et à délivrer entièrement sa patrie du joug étranger. Depuis lors ce chef, aussi brave que prudent, peut être regardé comme le souverain de fait, tandis que le véritable empereur ne l'est que de nom. Ce dernier continue à jouir de tous les honneurs attachés à sa dignité, mais il n'a presque aucune influence dans les affaires. L'empire de Bornou ressemble, à quelques égards, à la France sous les rois fainéans. Malgré ses pertes, cet état est encore la puissance prépondérante du Soudan-Oriental. Ses plus grands ennemis sont le sultan de Baghermeh et l'empereur des Fellatah. En 1827 le cheïkh avait été battu par les troupes de Bello dans une invasion qu'il avait faite dans les états de ce dernier. Il paraît que l'empire de Bornou actuel se compose du Bornou proprement dit, le long du Yeou et du bord occidental du lac Tchad; du Kanem, sur la rive septentrionale et partie de la rive orientale de ce lac; ensuite d'une partie de Loggoun, au sud de ce même lac; de partie du Mandara au sud du Loggoun, et d'une partie du pays des Mungas ou Mongowi, à la gauche du Yeou. *Nouveau-Borneau*, ou *Birnie*, ville murée et peu éloignée du lac Tchad, avec environ 10,000 habitans, est la capitale titulaire de l'empire et la résidence de l'empereur. Les autres villes principales sont: *Kouka*, ville de médiocre étendue, nouvellement bâtie par le cheïkh El-Kanemy, à une petite distance du lac Tchad; c'est sa résidence ordinaire, et par conséquent la véritable capitale de l'empire. *Angornou*, tout près de Birnie et voisine du lac Tchad; c'est actuellement la ville la plus grande et la plus commerçante de tout l'empire; on lui accorde 30,000 habitans, sans tenir compte du grand nombre d'étrangers qui fréquentent son marché. *Digoa*, grande ville murée, dont on porte la population à 30,000 âmes. *Birnie* ou *Vieux-Bornou*, sur le Yeou, ville entièrement ruinée, jadis capitale de l'empire. Le vaste espace couvert de ses ruines atteste son ancienne splendeur; on voit encore en plusieurs endroits les restes de ses murailles en briques rouges; elles ont de 3 à 4 pieds d'épaisseur; on portait à 200,000 âmes sa population. *Gambarou*, sur la rive du Yeou, grande ville qui existait encore en 1809, mais dont il ne reste plus que les *ruines*; MM. Denham et Clapperton pensent que ces édifices devaient être les plus magnifiques de tout le Soudan; Gambarou était la résidence ordinaire des sultans de de Bornou. *Delow*, jadis capitale de Mandara; on lui accorde 10,000 habitans. *Mora*, la capitale actuelle de ce royaume, qui paraît être plutôt allié que tributaire de l'empire de Bornou. *Maou*, chef-lieu du Kanem.

Le ROYAUME DE BAGHERMEH, en partie sur les rives orientale et méridionale du lac Tchad. Ce pays, dont on ne connaît pas encore l'étendue du côté de l'est, touche à l'empire de Bornou avec lequel il est continuellement en état de guerre. Ses habitans se distinguent par leur industrie parmi les autres peuples nègres de l'Afrique. Depuis quelques années le Baghermeh a secoué le joug que lui avait imposé Saboun, avant-dernier sultan du Ouadaï. *Mesna* paraît en être la ville capitale.

Le ROYAUME DE MOBBA, dit DAR-SZALEYH par les Arabes qui depuis long-temps s'y sont établis, OUADAÏ, par les Fezzanais et les marchands du Sahara, et BERGOU, par les Bornouans avec lesquels il confine et auxquels il fait souvent la guerre, comme il la fait aussi au Dar-Four. Quoiqu'il paraisse être un peu déchu de ce qu'il était sous le règne de Saboun, cet état est encore une des deux puissances prépondérantes du Soudan-Oriental. On connaît très imparfaitement les pays dont il se compose. *Ouara*, (Warra), qu'on dit être trois fois aussi grande que Boulaq près du Caire, en est la capitale. Une partie du territoire de ce royaume paraît ne pas appartenir au bassin du lac Tchad.

Nigritie-Occidentale.

Nous avons déjà vu que cette dénomination est synonyme de la SENEGAMBIE de nos cartes. Cette vaste contrée partagée entre un grand nombre d'états a été, de la part de notre savant ami M. d'Avezac, l'objet d'études si profondes et si complètes que nous ne pouvions mieux faire que de recourir à un guide aussi expérimenté : il a bien voulu nous communiquer un résumé de ses importans travaux sur cette partie. Il en résule que trois nations principales se partagent la domination de toutes ces contrées, absorbent en elles quelques restes des populations précédemment maîtresses de divers états indépendans; de telle sorte qu'à la réserve d'un très petit nombre d'exceptions insignifiantes, on ne trouve plus dans la Nigritie-Occidentale que des *états Ghiolofs*, des *états Peuls* et des *états Mandings*. Parmi ces nations sont effacés les *Nones*, plus connus sous la dénomination injurieuse de *Sérères* ou bandits, et la plupart des *Djalonkès* et des *Sérakhalès*, sans parler d'une foule d'autres peuplades moins considérables. Il est remarquable que les trois races dominatrices, distribuées en beaucoup d'états mutuellement indépendants les ont presque constamment constitués sur un patron uniforme pour chacune d'elles : presque partout en effet ce sont des monarchies, sacerdotales et électives chez les Peuls, héréditaires et despotiques chez les Mandings, mixtes et féodales chez les Ghiolofs.

Au milieu de tous ces états existent des villages de commerçans, que l'on peut appeler avec juste raison *hanséatiques*, par analogie avec la célèbre ligue des villes libres d'Allemagne. Deux *hanses* principales, celles des *Sérakhalès* (Seracolets, Serrawoolis) et celle des *Giolhas* (Diolas, Julis), la première au nord, la seconde au midi, ont échelonné leurs comptoirs depuis la côte jusque fort loin dans la Nigritie-Centrale, infatigables courtiers d'un commerce étendu et varié, dont eux seuls savent tirer profit.

Les ÉTATS GHIOLOFS (Jalofs) sont régis par des princes dont le titre varie d'un royaume à l'autre : la couronne y est toujours transmise héréditairement, mais en ligne collatérale, et les grands vassaux ont part à la désignation du souverain. En voici une esquisse sommaire.

Le OUALO (Wallo, Owal), dont le roi se qualifie *Brak*, est voisin de l'embouchure du Sénégal, et complétement sous l'influence des établissemens coloniaux français. *Nder*, l'ancienne capitale, est aujourd'hui ruinée, et le Brak réside à *Daghana*; dans le voisinage était *Nbilor*, détruit en 1830 par l'artillerie française lors de l'insurrection du prétendu prophète Denba-Golokh, qui fut pris et pendu.

Le KAYOR (Caïor), dont le roi prend le titre de *Damel*, s'étend le long de la côte jusqu'au delà du Cap-Vert; c'est le plus considérable des états Ghiolofs; ses villes principales sont *Ghighis*, capitale actuelle; *Markhay* (Makaye, Mangaï) et *Nbdoul* (Embaul, Ambonl), autres résidences du souverain; *Mouyt*, chef-lieu de la province de Gandiole; *Nghiq*, chef-lieu de celle de Nghian-bour; *Koky*, sur la frontière orientale, compte environ 5000 habitans; *Ndout* est le village le plus considérable des Nenes asservis. *Ten-Gughey* possédait un comptoir français sous le nom de Rufisque.

Le BAOL, dont le souverain est appelé *Téyn*, avait autrefois pour capitale *Kdba*, à laquelle a succédé *Lambay* (Lembeye); on y trouve en outre *Sâly*, que les Européens ont nommé *Pordutal*, ancien comptoir français abandonné.

Le SYN, au sud des précédens, est gouverné par un monarque titré *Bour*, qui a pour capitale *Ghiakhdou*; les lieux principaux sont ensuite *Ghilas* et *Ghiagolor*, autres résidences du roi, et *Ghiouala* ou *Joal*, ancien comptoir français.

Le GHIOLOF proprement dit, noyau considérable encore, mais aujourd'hui bien déchu, du grand empire Ghiolof, dont tous les états énumérés ci-dessus ne sont que des démembremens, est gouverné par un *Bour*, qui réside à *Ouarkhogh* (Warghogh, Huarkor, Ouamkrore); on peut citer après cette capitale, le marché de sel de *Ndounout*, sur le Marigot-Ghengher, et le village de *Medinu*, où abondent les teinturiers.

Enfin le SALOUM, dont la population appartient à-la-fois à la souche Mandingue et à la souche Ghiolofe; le noyau en est Ghiolof, comme l'indique le titre de *Bour*, que porte le souverain. Les démembremens seuls en sont Mandingues et sont classés parmi les états de cette nation; ces derniers grandissent de jour en jour, resserrant au nord-ouest le noyau Ghiolof, dont *Kahon* est la capitale; elle est située sur la rivière de Saloum.

Les ÉTATS PEULS (car tel est le nom national de ces peuples appelés plus ordinairement Foulahs et Felans) étaient autrefois gouvernés par des *saltiqés* (siratiques) ou chefs de guerre; aujourd'hui la puissance souveraine est entre les mains d'un chef religieux qui, de même que les anciens khalifes, se décore du titre d'*Emir-él-Moumenyn*, ou prince des fidèles, corrompu vulgairement en celui d'*Almamy*; élu, dans chaque état, par un conseil de *kiernos* ou princes, il est à leur merci et ne peut rien faire d'important sans leur assistance. Dans cette seconde division sont compris les royaumes suivans :

Le FOUTA-TORO, qui s'étend le long de la rive gauche du Sénégal, est partagé en trois grandes provinces principales, subdivisées à leur tour en plusieurs districts : le Fouta propre au milieu, le Toro à l'ouest et le Damga à l'est. *Kiélogn* (Tjilngn, Chuloigne), capitale de la première, est aussi celle de tout l'empire et la résidence de l'almamy, qui cependant séjourne fréquemment à *Paldy*, tout près de *Saldé*, où il vient recevoir les présens annuels stipulés pour la sécurité du commerce européen en ces parages; nous citerons encore, dans cette province, l'ancienne capitale *Agnam*, *Ghiaba* (Diaba, Djaba), *Boumba*, *Foundégandé*, dans l'intérieur, et sur le Sénégal *Kaheydé*, *Dounghel* et *Oualaldé*. Le chef de Toro porte le titre spécial de *Lam-Toro*; il réside à *Ghédey*, sur le bras du Sénégal vulgairement nommé Rivière-à-Morfil; les lieux les plus notables de la province sont ensuite *Podor*, ancien établissement français abandonné; *Gayé* et *Donayé*, où les Maures viennent faire escale; *Maou*, *Mokhtar-Salam*, *Hateybé*, sur le Sénégal, et *Hayéré*, dans l'intérieur. Nous nommerons encore *Souyma*, patrie du marabouth Mohhammed, prophète prétendu, qui, après avoir bouleversé tout le pays en 1829 et renversé l'amamy Yousef pour faire remonter sur le trône l'almamy Biram, aujourd'hui régnant, s'est retiré à Podor, où il jouit paisiblement des richesses et de la considération qu'il s'est acquises. La province de Damga a pour chef-lieu *Kobilo*; on y remarque en outre *Kanel* (Canel) et *Sédo*, à chacun desquels M. Mollien accorde 6000 habitans; *Haouré* (Aoret, Howry), résidence du kierno Bayla, dont le major Gray fut prisonnier; *Dembagané*, sur le Sénégal.

Le BONDOU, au sud-est du Fouta-Toro, est aussi partagé en provinces et districts : la capitale de tout le pays et résidence de l'almamy est *Boulébané*, petite ville entourée de murailles de glaise, et qui n'a pas plus de 1800 habitans. *Cousean* est le chef-lieu de la province soumise à Toumané, frère du roi, laquelle s'étend au sud-est le long de la Falémé, jusqu'au-delà de *Saysandin*, où les Français ont un comptoir; *Fattéconda* paraît être le lieu principal du territoire qui est situé au-delà de cette rivière. Le Ferlo est un district frontière au sud-ouest.

Le FOUTA-GHIALO (Fouta-Diallon, Fouta-Jallo, Fouta-Djalo) occupe la région montagneuse élevée, qui renferme les sources du Sénégal, de la Gambie, de la Falémé, du Rio-Grande; il comprend les trois provinces de Timbou, de Laby et de Temby, avec leurs annexes et dépendances, qui sont fort étendues à l'ouest et à l'est. *Timbou* (Teemboo) est la capitale de l'état et la résidence de l'almamy; elle a environ 9000 habitans. La domination de ces Peuls se fait sentir jusqu'à la côte habitée par les Landamas, Nalous, Bagos, Sousous, vers les embouchures du Rio de Nunho et du Rio Pongo; et du côté opposé sur les pays Ghialonkés de Firia et de Baleya.

Le KASSO (Casson), autrefois étendu au nord du Sénégal, est aujourd'hui réduit à la seule province de Logo, sur la rive méridionale du fleuve, près des cataractes de Félou et de Gouina; il est gouverné par le prince Haouaht-Denba, homme d'un grand courage qui cherche à étendre sa domination sur les contrées banboukaines du voisinage; *Mamier* est sa résidence habituelle. Les autres points principaux de son royaume sont : *Médina*, où les Français ont un comptoir; *Sabousira* (Savnsirie), *Ghiamou*

(Dhiamu), *Tinué* (Tenakie), *Mousakaré*, *Ghiapéry* (Japerey, Diapérey), *Samboula* et *Digila*; ces deux dernières sur la rive orientale du Bas-Fyn.

Le Fouladou ou Fouladougou, qui comprend les provinces de Brouko et de Gangaran, est peu connu; il est traversé par les rivières de Ouonda et Bâ-Oulimâ, bras principaux du Ba-Qouy, dont la réunion avec le Bas-Fyn forme le Sénégal. Les points principaux paraissent être *Bangassi*, résidence du prince Sérinumma, et la mieux fortifiée de toutes les villes de la Nigritie-Occidentale; *Marina* et *Koulikouri*, dans le Fouladou propre; *Gomo*, *Karakello*, *Koli*, *Tombifoura*, dans le Brouko; *Kändy*, *Koïna*, *Sabousira*, et *Maniakorro* aujourd'hui ruinée malgré sa triple enceinte de murailles, dans le Gangaran.

Les ETATS MANDINGS (Mandingos, Mandingues), dont la constitution a été fort peu étudiée jusqu'ici, paraissent former des corps politiques moins homogènes que les états Ghiolofs et Peuls; sous ce nom de Mandings nous comprenons aussi les Bambarras et les Sousous, qui sont des populations de la même famille, et qui parlent le même langage. Nous allons les parcourir sommairement.

Le Kaarta, dont l'ancien Kasso, le Baghona et le Ghiafnou sont des annexes, est situé au nord du Sénégal, et appartient aux Mandings-Bambarras. La capitale était autrefois *Kemmou;* c'est aujourd'hui *Ghioga* (Joko); les autres villes principales sont *Gédingouma*, qui a changé son nom en celui d'*Elimané*, *Kouniakary*, ancienne capitale du Kasso, *Ghiaghé* (Dhyagé, Jaghee), capitale actuelle de cette province conquise; *Kirridjou*, *Jarra* et *Baghnat*, souvent dévastées par les Maures Aouald-A'mar; et *Ghiafnou* (Jafnoo), l'une des stations de la hanse des Serakhalés.

Le Mambouk, entre le Bas-Fyn ou haut Sénégal et la Falémé, est une agrégation de divers districts, tels que ceux de Niagala, Natiéga, Tambaoura, Satadou, Konkadou, Camana, Ouaradou; les principales villes sont *Farbana*, capitale du Bambouk proprement dit, et *Natako*, chef-lieu du Niagala. Il existe, à une assez grande distance dans l'ouest, un petit état de même nom, formé peut-être par une émigration du précédent; on trouve *Malém*, capitale *Kasasa* et *Kounghiel*.

Le Dentillia, sur la rive gauche de la Haute-Falémé, est renommé pour l'industrie de ses habitans, et pour ses mines de fer; *Béniséray l* (Banisérile) en est la capitale; on y remarque encore *Kéroudné* (Kirwanny) et *Ghiola-fondou* (Juli-funda), dont le nom trahit une station de la hanse des Ghiolas.

Le Tenda est séparé du Dentilla par le désert boisé de Samakarra, qui porte aussi le nom de Tenda; ses villes principales sont: *Farbana*, sur la rive gauche de la Falémé, *Jallacota*, *Bady*, *Tambico*, *Badou*, près de la Gambie.

Le Oulli, au sud-ouest du Bondou, dont il est séparé par le désert boisé de Simbani, a pour capitale *Médynah*, à laquelle on assigne 5000 habitans; on y remarque en outre *Barragonda*, *Kolor*, *Koussag* et *Sabi*.

Le Yani, appelé aussi royaume de Kataba à cause de la capitale, comprend ce que les anciens géographes appelaient les royaumes de Haut et Bas-Yani et de Walley; outre la ville de *Kataba*, les points les plus notables de cet état sont: *Yanimarrou* (Nyay-Marigo). *Kaay*, *Ghioghiobouré* (George's-fort) et *Pisania*.

Les petits états de Badibou, Sanjalli, Kolar et Barra, anciennes dépendances ou annexes du royaume ghiolof de Saloum, jadis beaucoup plus important et plus étendu qu'il n'est à présent. Celui de Barra, située à l'entrée de la Gambie, est assez puissant pour avoir mis récemment en péril les établissemens anglais sur ce fleuve.

Le Kabou, dont l'intérieur est fort peu connu, s'étend depuis le Rio de Géba jusqu'à la Gambie; les petits états de Kantor, Tomani, Jemarrou, Eropina, Yamina et Jagra (Jogery) paraissent en être des dépendances; il exerce aussi la suzeraineté sur les Biafares, les Balantes et les Papels, que la conquête mandingue a refoulés sur la côte. La capitale est *Schimisa*, dont *Brouko* et *Tjaconda*, sur la Gambie, relèvent immédiatement.

Enfin le Fouini, qui comprend les provinces de Combo, Jéréja, de Kaën, et qui étend sa domination sur les Feloups et les Banyons de la côte, termine cette nomenclature. *Jéréja* en est la capitale.

Les anciens états autochtones qui conservent encore une ombre d'existence au milieu des trois nations dominatrices, sont le pays de Galam et le Ghialonkadou.

Le Pays de Galam ou le Kayaga (Kadjaaga, Gayaga), qui appartient aux Sérakhalés, a perdu, au nord les provinces de Ghidima (Gedumah) et de Ghiafnou, et se trouve resserré au sud par les Mandings du Bambouck et par les Peuls du Bondou; ce n'est plus qu'une lisière le long de la rive méridionale du Sénégal; elle est partagée par la Falémé en deux provinces gouvernées chacune par un prince qui porte le titre de *Tonka*: le Tonka de *Touábo*, est le chef de la province de Gouey; le Tonka de *Magana*, résidant à *Makadougou*, est le chef de celle du Kaméra; le poste français de *Bagel* est établi dans la première, et l'ancien fort *St-Joseph* dans la seconde.

Le Ghialonkadou (Djallonkadou), comprenant les provinces de Kullo et de Gadou, est le seul refuge qui soit resté aux Ghialonkés (Jellonkas) indépendans; c'est une contrée couverte de forêts et presque déserte. Nous ne pouvons citer parmi ces villes que *Manna* et *Souscita*, dans la province de Kullo.

Nigritie-Maritime.

Nous avons vu que cette subdivision de la Nigritie-Centrale correspond à la Guinée de nos cartes, moins la partie que les récentes explorations ont démontré appartenir au bassin du Djoliba. Cette vaste contrée est divisée en un grand nombre d'états. Nous nous bornerons à décrire les suivans comme les plus importans et les plus connus, en faisant observer que l'*empire des Achantis* est la puissance prépondérante de toute cette partie de l'Afrique, dont elle occupe presque le mi

lieu. Nous commencerons notre description par la côte dite de Sierra-Leone.

Le TIMMANIE, petite contrée traversée par le Scarcio et la Rokelle inférieure. *Kamba*, petite ville, en est le chef-lieu.

Le KOURANKO, vaste pays à l'est du précédent, et traversé par le Kabba affluent du Scarcie, la Rokelle et la Camaranca; il paraît partagé en plusieurs états, dont celui de Kouranko proprement dit, semble être le principal. *Kolakonka*, sur un affluent de la Camaranca, en est la capitale; *Kamato*, sur la Rokelle, est une autre petite ville de 1000 habitans, qui en dépend.

Le ROYAUME DE SOULIMANA (Solima), au nord-est du Kouranko. C'est l'état connu le plus policé de la Sierra-Leone. *Falaba*, sur un affluent de la Rokelle, est la résidence du roi; on lui accorde 6000 habitans. *Semba, Konkodogoure* et *Sangouja* sont les autres villes les plus importantes.

Le ROYAUME DU CAP-MONTE. Les dernières relations représentent cet état comme le plus considérable de la Guinée-Occidentale; il s'étend depuis le Rio Gallinas jusqu'à celui du Grand-Bassam, le long de la côte et à une grande distance dans l'intérieur. *Couscea*, près de la source de Rio Cap-Monte, en est la capitale; on porte sa population à 15 ou 20,000 habitans.

Le ROYAUME DE SANGUIN; il s'étend depuis la rivière St-Jean jusqu'à la Petite-Sisters ou Sestre. Ce royaume, autrefois un des plus puissans de la Guinée, est depuis plusieurs années partagé en plusieurs petites bourgades d'environ 1000 habitans, représentée sur les cartes sous le nom anglais de *Trade-town* (Ville-de-commerce), paraît être le lieu le plus remarquable le long de la côte.

La petite RÉPUBLIQUE oligarchique DE CAVALLY, ainsi appelée du nom de son chef-lieu. *Cavally* est située à l'embouchure du fleuve de ce nom; on y fait un commerce assez étendu; les relations modernes lui accordent 10,000 habitans; c'est le siège d'un culte particulier.

L'EMPIRE D'ACHANTI (Ashantee). Ce puissant état a été fondé depuis un peu plus d'un siècle par Saï-Toutou qui bâtit Coumassie, et par Beitinnie, issu de la même famille; ce dernier s'empara de Douabin, dont il fit la capitale du petit royaume de ce nom. Ces deux états constamment alliés formèrent depuis lors par leurs conquêtes l'empire actuel des Achantis, composé du royaume d'Achanti proprement dit et de plusieurs royaumes et républiques, partie incorporés à l'empire, partie seulement tributaires. Les Achantis sont très braves; et les Anglais, vaincus par eux, ont été sur le point d'abandonner tous leurs établissemens sur la Côte-d'Or. En ne comprenant que le pays seulement tributaire, l'empire d'Achanti paraît s'étendre depuis le Rio St-André jusqu'au Popo, petit état dépendant du Dahomey, et depuis l'Océan jusque près du dixième parallèle. *Coumassie*, assez grande ville; dans le royaume d'Achanti proprement dit, et dans une vallée boisée, environnée au sud et à l'est d'un marais, est la capitale de l'Achanti et de tout l'empire. Ses rues sont larges, bien alignées et très propres; chacune d'elles a un nom et est sous la surveillance d'un officier de police. Les maisons sont petites, construites en roseaux liés par un ciment de terre glaise, et couvertes de paille. Au milieu de la ville une enceinte murée renferme les *palais du roi* et des princes de sa famille. On y voit des chambres petites, mais décorées avec une grande profusion d'ornemens d'or, d'argent et des sculptures d'oiseaux et d'autres animaux assez bien exécutées. Coumassie possède des mollahs ou docteurs chargés d'enseigner à lire et à écrire l'arabe. Cette ville est l'entrepôt d'un grand commerce qui se fait avec toutes les parties de l'empire, ainsi qu'avec la côte et le Soudan, surtout avec Tombouctou et Cachenah. Bowdich n'évalue qu'à 15,000 habitans la population permanente de cette ville, mais il fait observer que, dans les grandes fêtes, elle peut dépasser 100,000 âmes en y comptant la population flottante. Les autres villes les plus importantes de l'Achanti proprement dit, sont : *Douabin*, capitale du petit royaume indépendant, sur lequel règne un descendant de Beitinnie, un des conquérans fondateurs de l'empire. *Doumassie*, petite ville, importante par l'industrie de ses habitans.

Les autres villes les plus remarquables de l'empire, dans les pays entièrement soumis et dans ceux qui n'en sont que tributaires ou vassaux, sont les suivantes : nous les indiquerons en suivant l'ordre géographique. Le long de la côte en allant de l'ouest à l'est, on trouve : *Saint-André*, vers le millieu de la Côte-d'Ivoire et près de l'embouchure du fleuve Saint-André; c'est une petite ville, résidence d'un roitelet tributaire, et importante par son commerce. *Cap-Lahou*, près de l'embouchure du fleuve de ce nom, et résidence d'un roitelet tributaire; c'est la plus grande place de commerce de la Guinée depuis Cap-Monte jusqu'ici; on en exporte une grande quantité de poudre d'or. *Grand-Bassam*, ville florissante par son commerce et par la grande quantité d'or qu'on en exporte; c'est le chef-lieu d'un petit état tributaire, dont dépend aussi la ville de *Petit-Bassam*, (Pequininy-Bassam). *Amanahea*, dans le royaume de ce nom, dit aussi Bein ou Apollonia; *Boussoua*, capitale du royaume d'Abanta ou Ante; *Makasim*, capitale de la république de Fantyn ou Fantie; *Accrac* ou *Ankran*, capitale du royaume de ce nom; M. Roberston lui accorde 12,000 habitans. *Agouona* (Agwoona, Acona), dans le Crepi, divisé en plusieurs petits états tributaires de l'empire. Dans les cinq derniers que nous venons de nommer, ainsi que dans celui d'Adampi ou Ningo se trouvent plusieurs établissement européens et leurs chefs-lieu respectifs que nous avons décrits dans le chapitre qui les regarde.

Dans l'intérieur de l'empire on trouve : *Abbradie* dans le Ouarsa (Warsaw), et *Dankara* dans le Dankara, deux royaumes tributaires, où sont situées les plus riches *mines d'or* de tout l'empire. *Kickiouherry* (Kickiwherry), dans le royaume d'Assin, et *Coransa*, dans celui de ce nom; on dit que leurs habitans sont plus civilisés que les Achantis. *Diabbie*, capitale de l'Amina, *Sallagha* (Sarem), capitale du royaume d'Inta, qui s'étend à la gauche du Rio Volta ou Adirrie; ses habitans en grande partie mahométans, se distinguent par leur industrie et leur civilisation, supérieures à celles des Achantis; Sallagha est un des grands entrepôts du commerce de cet empire avec le Soudan proprement dit. *Yandi*, capitale du grand royaume de Dagoumba, ville très commerçante, qu'on dit être plus grande que Coumassie et résidence d'un roi mahométan tributaire de l'empire : c'est le siége d'une grande industrie et d'un *oracle* très renommé parmi les nègres.

Le ROYAUME DE DAHOMEY. Quoique sa puissance soit bien déchue depuis la moitié du XVIIIe siècle, et qu'on le regarde même comme tributaire ou pour le moins

comme vassal du Yarriba, ce royaume n'en est pas moins toujours un des plus grands et des plus puissants de la Nigritie. Il paraît s'étendre depuis la frontière orientale de l'empire d'Achanti jusqu'à la frontière du Yarriba et des petits royaumes tributaires de ce dernier; on connaît encore moins son étendue du côté du nord; mais on sait qu'elle est très considérable. *Abomey*, capitale du royaume d'Abomey proprement dit, ville bâtie sans ordre et entourée d'un fossé profond qu'on passe sur quatre ponts. On y tient tous les ans des foires considérables. Tous les géographes s'accordent à porter à 24,000 habitans sa population. Les autres villes les plus remarquables sont : *Calmina*, avec 15,000 habitants, et un vaste bâtiment où réside ordinairement le roi. *Widah* ou *Judah*, capitale du royaume jadis indépendant de ce nom. *Grique* (Gregoy), à laquelle M. Leod accorde jusqu'à 20,000 habitans. *Grand-Popo* (Ifla), sur une île, à l'embouchure du Mousui, ville considérable par sa grande population et chef-lieu d'un petit état tributaire.

Le Royaume d'Ardrah, jadis tributaire du Dahomey; depuis plusieurs années il paraît l'être de celui de Yarriba. *Allada*, nommée *Ardrah* par les Européens, en est la capitale. C'est une ville assez bien bâtie et commerçante, à laquelle M. Robertson accorde 20,000 habitants.

Le Royaume de Badagri, petit état, qu'on dit être tributaire du roi de Yarriba, et dont la capitale du même nom est le port où abordèrent de nos jours plusieurs Européens pour explorer l'Afrique-Intérieure.

Le Royaume de Lagos (Awané), petit état situé à l'embouchure du Lagos, et depuis quelque temps tributaire du royaume de Benin. Voyez plus haut. *Lagos* (Awané), sur une île formée par le Lagos. C'était, il y a quelques années, un des plus grands marchés d'esclaves de toute la Nigritie-Maritime. M. Robertson lui accorde jusqu'à 20,000 habitans.

Le Pays des Calbongos. Il s'étend entre le Rio-del-Rey et le Rio-Camarones. Partagé en plusieurs petits états, il est surtout remarquable par les hautes montagnes qui s'élèvent sur son sol.

La côte de Gabon n'offre que de petits états peu importans. Nous nous bornerons à nommer celui d'Empounga (Empoonga), où se trouve *Naango*, nommée *Georgetown* par les Anglais; elle est située sur le Gabon, et était, lorsque Bowdich l'a visitée, le plus grand marché d'esclaves de cette côte. C'est dans cette ville que ce voyageur se procura une foule de renseignemens importans sur le cours des fleuves et sur les états de l'intérieur. Ceux-ci sont beaucoup plus considérables, mais malheureusement connus seulement par les relations vagues et contradictoires des indigènes. Il paraît cependant que l'État d'Oungoumo, dont la capitale paraît être *Mattadi*, est un des plus puissans, et que le royaume de Kayli (Kaylees), au sud du précédent, est habité par un peuple assez policé et industrieux, qui exploite des mines de fer, qu'il sait convertir en couteaux, lames et autres armes; qui sait faire d'assez jolies étoffes, mais qui est *anthropophage;* on l'accuse de manger ses prisonniers et jusqu'à ses propres enfans.

Nigritie-Méridionale.

On a vu que sous cette dénomination nous embrassons non seulement tous les pays qui forment le Congo de nos cartes, mais aussi tous ceux que l'exploration de M. Douville a fait connaître vers le nord-est et l'est. Le Congo, même dans les limites que les géographes s'accordent à lui assigner, ne forme pas un seul état, comme on l'a dit; il n'est pas non plus partagé en quatre ou cinq états seulement, comme le représentent les cartes et comme le décrivent les faiseurs d'abrégés. C'est une vaste région divisée en un grand nombre d'états indépendans, dont plusieurs se composent d'une foule de petits vassaux. Le géographe n'a encore aucun moyen de déterminer avec précision la limite orientale de cette vaste région. Fidèle à notre plan, nous omettrons tout ce qui, étant très imparfaitement connu, doit nécessairement être exclu de cet abrégé. Mais, aidé de l'obligeante coopération de M. Eyriès et de M. Douville, nous ajouterons, d'après le plan de cet ouvrage, la description abrégée des principaux états indépendans de l'intérieur, en fixant provisoirement les limites orientales de cette grande région de l'Afrique aux sources présumées du Congo et du Coanza, bien que le puissant royaume des Molonas et quelques autres états étendent leur domination sur une partie de la section de ce continent, que nous avons nommée Région de l'Afrique-Orientale. Considérée sous le rapport politique, nous partageons toute la Nigritie-Méridionale en deux parties distinctes que nous nous proposons de nommer *Pays indépendans* et *Pays soumis aux Portugais.*

Dans les PAYS INDÉPENDANS on trouve :

Le Royaume de Loango. Il paraît s'étendre depuis le cap Lopez jusqu'à quelques milles au sud du Zaïre; on ne connaît pas ses limites du côté de l'orient. Il se compose du *royaume de Loango* proprement dit, et des royaumes tributaires de *Santa-Chatarina* et de *Magumba* qui ont pour chefs-lieux deux petites villes de ce nom; ensuite des royaumes de *Cacongo* (Macongo de Tuckey, dit aussi Malemba, Chimfooka), de *Ngojo* et partie de celui de *Sogno. Loango*, dans le Loango proprement dit, nommée aussi *Boualis* et plus communément *Bansa-Loango*, est la capitale de tout le royaume. Elle est située dans une grande plaine très fertile, a des rues longues, étroites, mais propres, et un port peu profond, où l'on fait un commerce assez considérable. M. de Grandpré lui accorde 15,000 habitans. Les autres villes principales paraissent être : *Chinguelé* (*Ginguele*), capitale du Cacongo; *Malemba*, naguère grand marché d'esclaves; *Cabenda*, dans le Ngojo, remarquable par la beauté de sa situation, la fertilité de ses environs et par son port; on y vendait naguere un grand nombre d'esclaves.

Le Royaume de Congo, au sud du Loango et au nord de l'Angola. Quoique affaibli par les guerres civiles et par la perte de plusieurs de ses provinces orientales, cet état paraît encore être un des plus importans de

toute cette partie de l'Afrique. Les renseignemens donnés par M. d'Etourville, et d'autres que nous avons recueillis à Lisbonne, semblent s'accorder à étendre l'influence politique du roi de Congo beaucoup plus à l'orient qu'on ne le suppose généralement. *Bamba* ou *Pamba*, *Sundi*, *Pango*, *Batta*, *Pemba*, et une partie de *Sogno* (Sonho), sont les principaux pays les moins imparfaitement connus qui en dépendent encore. On doit y ajouter, d'après M. Douville, le *Pays des Mossosos*, dont la capitale est *Hialala*, petite ville de 1200 habitans. Les Portugais exercèrent autrefois une grande influence sur ce royaume, grâces à leurs missionnaires, qui étaient parvenus à convertir au christianisme une grande partie des habitans. Mais depuis long-temps, cet état, qu'ils regardent comme leur vassal, est de fait indépendant, quoique bien des géographes le rangent encore parmi les provinces de la monarchie portugaise. *San-Salvador*, nommée par les indigènes *Banza-Congo* (la capitale du Congo), est la résidence du roi. Située sur une montagne, sa position est vantée comme une des plus saines de l'univers. D'anciennes descriptions nous représentent cette ville comme bien bâtie, ayant des rues larges et plusieurs belles places symétriquement plantées de palmiers. La plupart des maisons, blanchies à l'extérieur et à l'intérieur, ne sont que des chaumières rondes, de même que toutes celles des autres villes du Congo, à un très petit nombre d'exceptions près. Les anciennes relations portent à 24,000 âmes la population de cette ville.

Le Royaume de Bomba, qui paraît être le même que celui de Mani-Emougi (Mono-Emugi, Mou-Nimigi, Mohenemugi). C'est une des puissances prépondérantes de l'intérieur de l'Afrique, et sa domination s'étend sur plusieurs petits royaumes situés vers le nord et le nord-est; nous citerons entres autres le *Pays des Mouenehai* et celui de *Samouhenehai*. La ville de *Bomba* en est la capitale; d'après les indigènes, elle serait aussi peuplée, mais moins étendue que Yanvo, la capitale des Molouas.

Le Royaume de Sala, dont le roi est connu sous le nom de *Micoco-Sala* (roi de Sala), dénomination qui a donné lieu à beaucoup d'erreurs géographiques. En combinant ce que les anciens voyageurs ont dit sur le royaume d'Anzico et sur le titre de *Makoko* qu'ils lui donnent, avec les renseignements que nous devons à M. Douville, il nous semble qu'on ne saurait révoquer en doute l'identité de ce royaume avec celui d'Anzico. Mais ses habitans paraissent avoir beaucoup perdu de la férocité dont les accusaient les anciennes relations. *Missel*, qui correspond au *Monsol* ou *Mussel* de nos cartes, est la résidence du roi; c'est une ville d'environ 14,000 âmes. Les autres villes principales sont: *Gismola*, *Ambegi*, *Coucapalessa* et *Coutotilessa;* cette dernière contient environ 6000 habitans. Le royaume de Sala est une des puissances prépondérantes de cette partie de l'Afrique; plusieurs princes, dont les territoires s'étendent considérablement vers le nord et vers l'est, lui payent un tribut ou en sont vassaux.

Le Royaume des Molouas, qui paraît être la première puissance prépondérante de l'Afrique-Transéquatoréale. Il s'étend au sud de celui de Bomba; un grand nombre de pays situés vers l'est et le sud-est, et même des peuples qui habitent le long de la Côte-Orientale reconnaissent sa suzeraineté ou lui payent un tribut. Nous nommerons entre autres les royaumes de Mouchingi et de Moucangama; ce dernier a pour capitale *Moucangama*, ville d'environ 4000 habitans. Le royaume des Molouas offre la singularité d'avoir deux capitales distinctes: *Yanvo*, où réside le roi, et *Tandi-a-voua*, dite aussi la *Agattou-Yanvo* (la Ville des femmes) où réside la reine. *Yanvo* nous paraît être la plus grande ville connue de toute l'Afrique au sud de l'équateur, puisque M. Douville lui accorde 43,000 habitans. Les maisons en général sont bâties en briques cuites au soleil. Il y a des places publiques, de grandes prisons, deux forteresses carrées construites en briques. Le palais du roi est vaste, mais n'a qu'un rez-de-chaussée. Le sérail est aussi très grand; il contient environ 700 femmes qui partagent la couche royale. *Tandi-a-voua*, a aussi des places publiques, une forteresse et un vaste palais où réside la reine, mais M. Douville ne porte sa population qu'à 16,000 âmes. Nous remarquerons avec ce voyageur, que ces deux villes sont entourées de branches de rivières qui se dirigent vers l'est; elles appartiennent par conséquent, sous le rapport purement géographique, à la Région de l'Afrique-Orientale.

Le Royaume d'Humé s'étend au sud-est du lac Kouffoua; il occupe un vaste espace, et ses habitans se distinguent par leur humeur belliqueuse et féroce.

Le Royaume de Cassanca s'étend très loin vers l'est en suivant le cours du Couango. Ses habitans sont les peuples connus autrefois sous le nom impropre de *Jaggas*. *Cassanci*, sur le Cassanci, affluent du Couango, petite ville d'environ 3000 habitans, en est la capitale. C'est le *plus grand marché aux esclaves* de tout l'intérieur de la Nigritie-Méridionale.

Royaume de Cancobella, dont les habitans sont très féroces; il s'étend le long de la Bancora, un des principaux affluents du Couango. *Cancobella*, petite ville d'environ 2000 habitans, en est la capitale.

Royaume de Ho, situé le long d'un des principaux affluents du Couango; il s'étend très loin vers l'ouest.

Royaume de Holo-Ho. C'est le plus vaste des états situés au sud du Couango. Les *Mouchicongos* et les *Mahungos* en dépendent. *Holo-ho*, petite ville, de 2000 habitans, est la résidence du roi. Les Mouchicongos sont très belliqueux; c'est sur leur territoire qu'est situé *Ambriz*, naguère un des grands entrepôts maritimes pour la traite, avec un port sur l'Atlantique.

Royaume de Ginga, dont les habitans sont originaires du royaume d'Angola, et sont les ennemis les plus implacables des Blancs. *Matamba*, petite ville d'environ 1500 âmes, en est la capitale.

Les Royaumes de Quiçua, Cutato, Cunhinga, Tamba, Libolo, Quisama, Séla, Baïlundo et Nano, sont plus petits que les précédents; ils s'étendent à l'est et au sud du royaume d'Angola. Leurs habitans, quoique belliqueux, vivent en paix avec les Portugais et laissent ces derniers traverser leurs territoires. Leurs capitales portent les mêmes noms. Nous rappellerons que dans celui de Libolo, est situé le *volcan Zombi*, et que celui de Quisama possède une riche *mine de sel gemme*, dont on exporte tous les ans des quantités considérables qui sont consommées dans l'intérieur.

Le Royaume de Bihé, dont les habitans, quoique doux et industrieux, se distinguent par leur bravoure et leur humeur belliqueuse. C'est une des puissances prépondérantes de cette partie de l'Afrique. *Bihé*, petite ville de 3000 âmes, est la résidence du roi; on

y tient un des plus grands marchés d'esclaves de tout l'intérieur de la Nigritie-Méridionale.

Les PAYS soumis aux PORTUGAIS comprennent les deux *royaumes d'Angola* et de *Benguela* avec leurs dépendances, qui consistent en quelques petits forts sur le territoire du royaume de Congo et d'autres états moins considérables, ainsi que dans quelques loges situées à de grandes distances dans l'intérieur. Ces deux royaumes forment la grande province, ou la CAPITAINERIE GÉNÉRALE D'ANGOLA ET CONGO. De vastes espaces de terrains entièrement déserts et des peuplades tout-à-fait indépendantes séparent les uns des autres les petits cantons de l'intérieur, habités par des peuples réellement soumis aux Portugais. *Loanda* ou *St-Paul de Loanda*, située en partie près de la mer, et en partie sur une éminence qui domine la plage et près de l'embouchure du Zenza, nommé Bengo par les Portugais, est la résidence du capitaine général et d'un évêque. Suivant M. Douville, nous devons regarder Loanda comme la plus belle ville de toute cette région. On y voit des maisons en pierres, plusieurs églises et plusieurs couvens; elle est très bien fortifiée, possède un port et fait un commerce assez important. Malheureusement l'exportation des esclaves en forme l'article principal. Sa population permanente s'élevait il y a quelques années à 5000 âmes. Les habitants les plus riches ont d'assez belles maisons de campagne sur les rives du Zenza, du Danda et du Coanza.

Les autres villes et les postes les plus importans sont : *Benguela* (San-Felipe de Benguela), sur une baie, petite ville avec un ancien fort délabré, chef-lieu du Benguela; sa position en rend le séjour très malsain. Benguela, de même que Loanda, sert d'exil pour les criminels portugais. Viennent ensuite les *forts St-José de Encoche*, *Cambambé*, *Massagano*, *Mouchima*, dans le royaume d'Angola; ils sont tous très petits, et ne sont importans que relativement aux pays où ils sont situés. Les *forts d'Ambaca*, de *Pedra-Pungo-Andongo*, et do *Caconda* n'existent plus depuis bien des années, quoique les cartographes et les géographes continuent à les représenter et à les décrire sur les cartes les plus récentes et dans les traités les plus modernes. Nous citerons encore la petite province de Dembos, si remarquable par ses montagnes : on pourrait l'appeler la *Suisse de la Nigritie-Méridionale;* et le Goloungo-Alto, autre province, où se trouve le *mont Muria, le plus haut sommet mesuré de toute l'Afrique.*

RÉGION DE L'AFRIQUE-AUSTRALE.

POSITION ASTRONOMIQUE. *Longitude orientale,* entre 9° et 33°. *Latitude australe,* entre 18° et 35°.

CONFINS. Au *nord,* le Congo dans la Nigritie et l'Afrique-Orientale. A l'*est,* l'Océan-Indien. Au *sud,* l'Océan-Austral. A l'*ouest,* l'Océan-Atlantique.

FLEUVES. Tous les fleuves de cette région peuvent être partagés en quatre classes : *fleuves qui se jettent dans l'Océan-Atlantique, fleuves qui se rendent dans l'Océan-Austral, fleuves qui aboutissent à l'Océan-Indien,* et *fleuves qui paraissent se perdre dans les sables.* Nous ne parlerons que des fleuves appartenant aux trois premières classes, en nous bornant à faire observer que le KRUMAN, dans le pays des Betjouanas, est le principal fleuve de cette dernière division.

L'OCÉAN ATLANTIQUE reçoit :

L'ORANGE. C'est le plus grand fleuve de cette partie de l'Afrique; il est formé par la réunion de deux branches : la SEPTENTRIONALE, nommée GARIEP ou FLEUVE JAUNE, qui naît dans le pays des Cafres-Barrolongs et traverse celui des Hottentots-Koranas; la MÉRIDIONALE, dite NOUVEAU-GARIEP ou FLEUVE NOIR, dont on ne connaît pas encore exactement la source; elle traverse le pays des Bosjesmans. Après la jonction de ces deux branches, ce fleuve poursuit son cours vers l'ouest à travers le Pays des Hottentots, dans lequel il entre par une seule embouchure dans l'Océan. Son principal affluent est le *Gamma* ou *Grande Rivière des Poissons.*

L'ÉLÉPHANT (Olifants-River) prend sa source dans le mont Winterhoek et traverse la partie occidentale de la colonie anglaise du Cap-de-Bonne-Espérance; il reçoit à la droite le *Petit-Dourn* et le *Grand-Dourn* qui traversent le district de Tulbagh, dans lequel l'*Eléphant* se jette dans l'Océan.

L'OCÉAN-AUSTRAL reçoit :

Le GAURITS (*Rio-Formoso*, *Rio-Infante* et improprement *Goudsriver*), formé par la réunion des deux branches nommées GRANDE-GAMKA (*Grand-Fleuve du Lion*) et PETITE-GAMKA (*Petit-Fleuve du Lion*), qui naissent toutes deux dans la haute chaîne du Nieuveld. Après leur jonction le Gauritz court au sud à travers la colonie du Cap-de-bonne-Espérance, qu'il partage presque en deux parties égales; il franchit la haute chaîne du Zwartberg et se jette dans l'Océan. Ses principaux affluens sont le *Buffel* et le *Tau* à la droite; l'*Eléphant* à la gauche.

Le CAMTOOS, formé par la réunion de plusieurs branches qui descendent de la chaîne Nieuveld. Parmi ses affluens le *Kareeka* prend sa source dans la chaîne Schneeberg (Sneeuwberg) ou Monts de Neige.

Le ZONDAGS (Nukokamma), formé par la réunion de plusieurs branches qui descendent des Monts de Neige. Ce fleuve traverse les hauts plateaux du district de Graaf-Reynet. Il reçoit plusieurs affluens à droite et à gauche, parmi lesquels nous nommerons le *Camdebo;* c'est dans la baie d'Algoa qu'il entre dans l'Océan.

Ce GRAND-POISSON (*Groote-Vis-River*, dit aussi *Kamtky* et *S. Johannifluss*), descend des Monts de Neige, baigne le territoire de la nouvelle colonie fondée en 1820, passe par Salem et autres lieux, et se jette dans l'Océan. Le *Tarka*, à la gauche, paraît être son principal affluent.

Le KEIS-KAMMA a un cours beaucoup moins considérable; nous le nommons parce qu'il fixe la limite orientale entre le territoire des colons anglais et celui qui est soumis à un des rois des Cafres indépendans.

L'OCÉAN INDIEN reçoit :

Le MAFUMO ou LAGOA; il descend des hauteurs qui sillonnent le plateau des Cafres-Marouzis; le LORENÇO-MARQUEZ et l'ARROE; ce dernier paraît être le même que le MANISSA (*Manica*, dit aussi *Espiritu-Santo*).

Ces *trois* grands fleuves aboutissent à la superbe baie de Lagoa ou de Lorenço-Marquez; les deux derniers paraissent traverser dans la partie supérieure de leur cours le vaste pays occupé par les nombreux Cafres-Macquini.

L'Inhambane, le Sabia et le Sofala traversent les pays du même nom compris dans le territoire appartenant aux Portugais; on ne connaît encore que la partie inférieure de leur cours.

DIVISION. Dans l'état actuel de la géographie de cette partie de l'Afrique, il nous semble qu'on pourrait provisoirement la partager de la manière suivante : elle combine jusqu'à un certain point les divisions politiques avec les divisions ethnographiques. Voici ses principales divisions en commençant par la côte occidentale :

La Cimbébasie ou Côte des Cimbebas. Elle s'étend depuis le cap Frio jusqu'à l'Ile-aux-Oiseaux, près des limites du pays des Hottentots. C'est une des parties les plus arides et les plus désertes du globe; l'eau potable y est très rare, et on y voit à peine par-ci par-là quelque trace de verdure. On prétend que derrière ces solitudes errent les *Cimbebas*, peuple dont l'existence est bien loin d'être prouvée.

L'Hottentotie ou Pays des Hottentots. Cette région s'étend depuis la Cimbébasie et le pays des Cafres-Betjouanas jusqu'à la colonie du Cap-de-Bonne-Espérance. Le grand fleuve Orange la traverse de l'Est à l'Ouest. Les Hottentots sont partagés en plusieurs peuplades subdivisées en ungrand nombre de petites tribus. Nous citerons entre autres les *Namaquas*, où se trouve *Pella* à la gauche de l'Orange, et les missions de *Kommagas* et de *Steinkopf*; les *Coranas*; les *Damaras*, qui savent travaillerle cuivre; les *Griquas*, remarquables pour leurs progrès dans la civilisation, qu'ils doivent aux missionnaires établis parmi eux. Sur leur territoire, on trouve la petite ville de *Griqua* (Klaarwater), avec 3060 habitans, dont plus de 350 fréquentent les écoles; et *Hardcastle*, avec 880 habitans.

L'Afrique-Australe-Anglaise ou Colonie du Cap-de-Bonne-Espérance. Cette importante colonie, ci-devant hollandaise, occupée par les Anglais en 1795 et en 1806, leur fut cédée formellement en 1815. Elle forme aujourd'hui le noyau des possessions anglaises dans cette partie du monde. Ses confins sont : au *nord*, l'Hottentotie-indépendante; à l'*est*, la Cafrerie proprement dite; au *sud*, l'Océan-Austral; et à l'*ouest*, l'Océan-Atlantique.

D'après des notices récentes, cette colonie est partagée en deux gouvernemens : celui du Cap et celui d'Uitenhagen, subdivisés en neuf districts. Les lieux les plus remarquables sont : Le *Cap* (Cap-de-Bonne-Espérance), que les Hollandais nomment *Caapstad*, et les Anglais *Capetown*. C'est la résidence du gouverneur général et de toutes les autorités supérieures. La ville du Cap est située au pied des montagnes de la Table et du Lion, au fond de la baie de la Table sur l'Atlantique et à une petite distance de la baie False, sur l'Océan-Austral. Malgré cette position avantageuse, on peut dire que le Cap n'a pas de véritable port, parce que ces deux baies sont exposées au vent et offrent toutes deux un mouillage peu sûr; néanmoins cette ville est toujours *un des points les plus importans du globe* sous le rapport commercial; le Cap est *la plus forte place de l'Afrique* et la *relâche ordinaire des vaisseaux* qui vont en Asie ou qui en reviennent. Toutes les rues sont coupées à angles droits, les maisons bâties en pierres ou en briques, et presque toutes ont le toit en terrasse. Ses édifices les plus remarquables sont : l'*église* principale qui sert au culte réformé et anglican; le *palais du gouverneur*, les *casernes* et les *magasins*. Hors de l'enceinte de la ville se trouve le magnifique *hôpital*, qui peut contenir 600 malades. Le cap possède en outre une *ménagerie* assez bien fournie d'animaux rares; un *jardin botanique*, qui, dans ses belles allées ombragées, offre une promenade charmante; un *collége* très bien organisé et destiné à compléter l'instruction de la jeunesse; plusieurs *écoles élémentaires*; une *bibliothèque* publique et deux *journaux*. En 1834, sa population s'élevait à près de 20,000 habitans, dont plus d'un tiers se composait d'esclaves affranchis pendant cette année. Dans ses environs, remarquables par de beaux chemins et par les charmantes maisons de campagne, où se retirent les habitans les plus riches pendant les grandes chaleurs, on trouve : *Constantia*, gros village, remarquable par la bonté de ses *vins*; et *Simonsstadt*, sur la baie False, petite ville, importante par ses beaux *chantiers*.

Les autres lieux les plus remarquables sont : *Stellenbosch*, chef-lieu de district, et *Gnadenthalberg*, la plus importante mission des frères Moraves en Afrique; *Uitenhagen*, chef-lieu du district de ce nom, duquel dépendent les districts à l'est du Gaurits; *Graaf-Reynet* chef-lieu du district de ce nom; *Graham's Town*, qui paraît être le lieu le plus remarquable des nouveaux établissemens faits dans le district d'Albany; selon M. Georges Thompson, depuis 1826, ils se relèvent du dépérissement dont ils étaient menacés.

La Cafrerie proprement dite, ou la la Cafrerie maritime, plus connue sous le nom de Côte de Natal. Cette contrée s'étend le long de l'Océan-Indien depuis le Keiskama et l'Hottentotie jusqu'à la baie de Lagoa, dans les établissemens portugais. Les Cafres qui l'habitent sont divisés en plusieurs peuplades subdivisées en tribus, dont les suivantes sont les plus remarquables : les *Koussas* ou *Amakosas*, qui vivent le long des frontières orientales de la colonie anglaise du Cap; Gaïka, dont parle M. Barrow dans son voyage au Cap-de-Bonne Espérance, était encore naguère, malgré ses vices, leur chef le plus renommé; il est mort il y a déjà quelques années; son successeur se nomme Sandili; celui-ci, Hinga, Poto et d'autres chefs étaient reconnus par les Anglais comme les rois légitimes des Cafres de cette partie. Hinga ayant été tué dans la dernière guerre, Kreoli, son successeur, a été forcé de céder aux Anglais un vaste territoire. Les *Tambouki*, remarquables par leur industrie; ils savent travailler le fer et l'argent, qu'ils mêlent ensemble pour faire des ornemens. Les *Zoulas* (Zoolas), nommés *Hollontontes* par les indigènes de la baie de Lagoa dont ils forment une tribu, sont devenus dans ces dernières années très puissans. Leur chef Tchaka a soumis le Mapouta et a été pendant quelque temps la terreur des populations qui demeurent au sud de la baie de Lagoa. Selon M. Georges Tompson, son armée était forte de 15,000 hommes; il vient d'être tué par son frère Dingan, qui est bien loin de pouvoir résister comme lui à son rival Massalikathi (Mosolekatsi), qui selon les derniers rapports des missionnai-

ses et de MM. Hume et Muller, étend sa domination sur presque toutes les peuplades Cafres connues des colons du Cap. Il paraît que les *Mantatis*, dont les journaux ont tant parlé il y a quelques années, n'étaient autre chose que les tribus cafres de cette partie de l'Afrique, que Tchaka mettait en fuite par la terreur de ses armes. C'est dans son territoire que se trouve la petite colonie que le lieutenant anglais Farewel a fondée en 1824 au *Port-Natal* et sous la protection de Tchaka. Les *Mamboukki*, qui passent pour être les plus belliqueux; ils sont pasteurs et agriculteurs.

Les ÉTABLISSEMENS PORTUGAIS. Pour éviter les répétitions, et pour ne pas séparer ce qui est contigu, nous renvoyons à la page 80, où l'on a indiqué les lieux les plus remarquables situés le long de la CÔTE DE SOFALA correspondant à cette subdivision de l'Afrique-Australe.

La CAFRERIE INFÉRIEURE ou le PAYS DES CAFRES BETJOUANAS forme la plus grande division de cette région. Elle est partagée entre plusieurs peuples indépendans et souvent en guerre entre eux. La Société des Missions protestantes de Paris, présidée par l'amiral comte Verrhuell, a envoyé, il y a quelques années, trois ministres chez les Betjouanas pour leur apporter le christianisme et la civilisation qui l'accompagne. Les principaux peuples connus jusqu'à présent sont les suivans : les *Briquas*, qui demeurent le long du Kruman et de ses affluents : *Nouvelle-Litakou*, ville à laquelle on accorde 6000 habitans, est la résidence du roi, auquel payent tribut plusieurs hordes de Hottentots qui errent dans les solitudes au sud-ouest du Litakou; les missionnaires y ont une église et des écoles. Les *Tammahas*, au nord-est des Briquas; leur roi réside à *Méribowhey*. Les *Barrolongs*, au nord et à l'est des Tammahas, subdivisés en plusieurs peuplades, dont les principales sont : les *Ouanketse* (Wanketze), dont le roi réside à *Mélita*; les *Maroutsis* (Marootzees), qui se distinguent par leur industrie et dont *Kourritchane*, peu éloignée à ce qu'il paraît d'un affluent du Mafumo, est la résidence du roi; M. Campbell lui accorde jusqu'à 16,000 habitans; les *Machow* (Mashow), dont le chef-lieu est *Machow*, qui paraît avoir avec ses environs 10 à 12,000 âmes; ces peuples sont agriculteurs. Les *Macquinis*, qui demeurent au nord des Maroutzis, et qui paraissent être les plus nombreux, les plus puissants et les plus civilisés de tous les peuples Cafres; ils tirent une grande quantité de fer et de cuivre de leurs mines, qu'ils vendent après aux nations voisines. Les *Morolongs*, au nord et à l'ouest des Machow. Les *Gokas*, le long du Donkin, affluent du fleuve Jaune; on dit que leur chef-lieu est plus grand que Likatou.

RÉGION DE L'AFRIQUE-ORIENTALE.

POSITION ASTRONOMIQUE. *Longitude orientale*, entre 22°? et 49°. *Latitude*, entre 12° *boréale* et 20° *australe*.

CONFINS. Au *nord*, la Région du Nil et le golfe d'Aden. A l'*est*, l'Océan-Indien. Au *sud*, l'Océan-Indien pendant un petit espace, ensuite la Région de l'Afrique-Australe. A l'*ouest*, la Nigritie.

FLEUVES. Les doutes que nous avons signalés sur la direction des fleuves de la Nigritie sont encore plus grands lorsqu'on veut tracer le cours des grands fleuves qui arrosent cette vaste partie de l'Afrique. On peut dire qu'on ne connaît entièrement le cours d'aucun de ses fleuves principaux. Tout ce que la géographie offre de moins vague et de plus important sur ce sujet, nous paraît pouvoir être réduit à ce que nous offrons dans le tableau suivant :

L'OCÉAN INDIEN reçoit :

Le ZAMBEZE, dit aussi le COUAMA et QUILIMANÉ; c'est un des plus grands fleuves de l'Afrique; on ne connaît que la partie inférieure de son cours; toute la partie supérieure est encore livrée aux conjectures des géographes. Il paraît cependant que sa source est beaucoup plus éloignée qu'on ne le croyait. Nous penchons à croire que le ROUPOURA et le MUAUCURA, qui traversent le vaste territoire des Cazembes, pourraient bien être les deux branches principales du Zambeze; nous invoquerons à notre appui la belle carte de l'Afrique de notre savant ami M. Brué, et quelques renseignemens qu'on nous a donnés à Lisbonne. En admettant cette hypothèse, ce grand fleuve après avoir arrosé les contrées soumises aux Cazembes traverserait le royaume de Changamera, le Mocaranga et la partie centrale des établissemens portugais, qui forment la capitainerie générale de la Mozambique. Ses principaux affluens seraient la *Mansora* (Arvanha), à la droite; l'*Aroanga* (Roanga), le *Reisigo*, et la *Mangaza* dite *Chiré* dans la partie inférieure de son cours, à la gauche; cette dernière paraît recevoir à la gauche le *Suabo-Grande*. Le Zambeze se jette dans le canal de Mozambique par quatre embouchures principales dites LUABOEL, LUABO, COUAMA et QUILIMANÉ; cette dernière paraît être actuellement la plus considérable; c'est aussi celle qui est la plus fréquentée par les navigateurs qui remontent ce grand fleuve. Parmi les lieux situés sur le Zambeze nous nommerons Zumbo, Chicova, Tete, Sena et Quilimané.

Le LOFFIH (Luffee), le MUCTU-EA-FINE et le OUTANDO (Whotundo), sont trois grands fleuves, dont on ne connaît que les embouchures et qui se jettent dans l'Océan-Indien, au septième parallèle austral, dans le voisinage de l'île Zanzibar. On leur suppose un cours très long, surtout au Loffih. Il paraît que ce dernier est le même que le grand courant qui, selon M. Douville, sort du lac Kouffoua. Le Loffih paraît aussi arroser le pays des Domges, qu'on dit avoir des relations de commerce avec les Mombas ou Monbaza. Le *Casati* ou *Casau*, qu'on suppose traverser une partie du territoire des Cassanges, pourrait être provisoirement regardé comme un affluent du Loffih.

Le QUILIMANCY. On ne connaît encore qu'une petite partie de son cours dans les environs de Melinde. Malte-Brun, Brué et d'autres savants géographes pensent qu'il peut être le même que le ZEBI (Zebee), qui descend du haut plateau du royaume de Narca, décrit plus haut, et traverse celui de Gingiro ou Zendero, on suppose que ce fleuve, après avoir arrosé le vaste pays que parcourent les hordes errantes des féroces Gallas, vient aboutir à l'Océan, près de Melinde, sous le nom de Quilimancy.

DIVISION. La grande région dont nous allons parler plutôt que nous n'allons la décrire, est un nouvel exemple de l'état très imparfait où se trouve la géographie de cette partie du monde. Faute de documens satisfaisants, à l'aide desquels on puisse déterminer des divisions distinctes, physiques ou politiques, nous partagerons provisoirement tous les pays qu'elle embrasse en deux sections, que nous nommerons *Partie Continentale* et *Partie Insulaire*. Obligé d'exclure de cet Abrégé tout ce qui est très vague ou purement hypothétique, nous n'avons rien à dire sur la plus grande partie intérieure de cette région, à l'exception du peu que nous dirons d'après les auteurs portugais sur le prétendu *empire du Monomotapa*. Nous subdiviserons en différentes côtes toute la partie maritime, qui s'étend depuis la baie de Sofala, sur le canal de Mozambique jusqu'à Zeylah sur le golfe d'Aden, suivant en cela l'usage de tous les géographes nos devanciers et retenant dans nos descriptions les noms sous lesquels depuis long-temps ces pays sont connus.

Partie continentale.

Nous proposons pour cette section les deux grandes divisions suivantes, que nous nommerons d'après leur position, *Partie Intérieure* et *Partie Maritime*.

La PARTIE INTÉRIEURE. Parmi les nombreux pays qu'elle embrasse, nous nous bornerons à mentionner les suivans, en commençant par quelques-uns de ceux qui formaient autrefois l'EMPIRE DU MONOMOTAPA. Ce vaste état a éprouvé le sort de l'empire d'Abyssinie. Les *Maravi*, les *Cazembes*, les *Meropua* et les *Bororos* sont les principaux peuples qui se sont partagé ses dépouilles. Les Maravi, que nous avons vus appartenir à la famille Monomotapa, en possèdent la plus importante partie; Changamera, le plus puissant de leurs chefs, s'est emparé depuis plusieurs années de presque tout le Botonga et de tout l'Abutua, et ayant pris le titre de *quiteve*, il est regardé par les siens comme le successeur des empereurs du Monomotapa; on nous a assuré à Lisbonne que vers le commencement du siècle il siégeait à *Zimbaoé*, l'ancienne capitale de l'empire. Les *Cazembes* et les *Meropua* viennent après pour la puissance, mais ils sont moins connus; les *Movizas*, si remarquables par leur activité commerciale, sont tributaires des Cazembes. Les *Bororos*, qui occupent le pays entre les établissemens portugais de Sena et de Tette, sont assez avancés dans la civilisation et paraissent posséder de vastes territoires. Les *Mongas*, qui demeurent dans les environs de Sena, n'ont jamais été soumis aux quiteves ou empereurs du Monomotapa. Nous ne savons à qui appartient aujourd'hui le *Pays de Matuca*, où se trouve le canton de la province de Manica, si renommée dans le XVIe siècle par la grande quantité d'or qu'on en retirait. Les renseignements que nous avons pu nous procurer pendant notre séjour à Lisbonne sont si contradictoires, qu'ils nous laissent dans l'incertitude; cependant il nous paraît probable que ce pays remarquable fait partie du royaume fondé par Changamera. Avant de quitter cette région nous rappelerons que sur la *montagne de Foura*, près de *Massapa*, on remarque des pierres taillées, qui jadis étaient posées les unes sur les autres avec beaucoup d'art, quoique sans mortier. Cette particularité est d'autant plus extraordinaire et remarquable, que dans cette partie de l'Afrique même les habitations des souverains ne sont construites qu'en bois et recouvertes de chaume.

On ne connaît le ROYAUME DE GINGIRO (Zendero), situé au sud de l'Abyssinie et traversé par le Zebi, que d'après l'ancienne relation du jésuite Anton Fernandez qui l'a visité en 1613. S'il existe encore, c'est un des états où le gouvernement offre toutes les horreurs du despotisme le plus atroce, réunies aux pratiques superstitieuses les plus absurdes et les plus inhumaines. Lorsque ce despote veut acquérir quelque objet précieux apporté par des marchands étrangers, il leur donne en échange le nombre d'esclaves qu'ils désirent, en faisant enlever dans les maisons désignées par ses gens, les fils et les filles des paisibles habitans. Après l'inauguration, le nouveau roi fait mettre à mort tous les favoris de son prédécesseur. C'est avec le sang de ses malheureux sujets qu'on égorge tout exprès que l'on teint les seuils et les poteaux de la demeure royale, ainsi que le pilier principal qui soutient son trône; ce dernier ressemble à un ballon établi en forme de cage au haut de sa résidence.

HOURROUR ou ARRAR, petit royaume mahométan, dont la ville d'*Hourrour* est la capitale. C'est le noyau du fameux royaume nommé ADEL par les Portugais. Dès le commencement du XVIe siècle il étendait sa domination sur le royaume d'Adaïel, dont le chef-lieu était *Zeyla*, et sur toute la côte depuis cette ville jusqu'au cap Gardafui. Dans le XVIIe siècle sa capitale était *Auça-Guriel*, nommée aussi *Abxia*. Nous rappellerons que cet état joua un grand rôle à cette époque sous le rapport commercial et militaire; il s'est surtout signalé par sa haine fanatique contre les chrétiens et particulièrement contre les Abyssiniens, dont il dévasta horriblement le territoire par ses fréquentes invasions.

Nous avons déjà nommé dans l'ethnographie, les autres peuples les plus remarquables qui vivent dans cette région si peu connue.

La PARTIE MARITIME pourrait être subdivisée de la manière suivante :

AFRIQUE-ORIENTALE PORTUGAISE. En y comprenant la côte de Sofala, que nous avons vue appartenir géographiquement à la Région de l'Afrique-Australe, cette vaste contrée s'étend depuis la baie de Lagoa jusqu'au cap Delgado; on la connaît communément sous les noms de *Côte de Sofala* et *Côte de Mozambique*. Cette partie de la monarchie portugaise est divisée en sept gouvernemens ou capitaineries subalternes. Ce sont de vastes territoires, très faiblement peuplés et situés le long de la côte. Le gouvernement de Sena s'étend beaucoup vers l'ouest dans le ci-devant empire de Monomotapa, où les Portugais possèdent quelques forts et des loges. MOZAMBIQUE,

située sur l'îlot de ce nom, petite ville, assez bien bâtie, avec un port et une citadelle, est la résidence du gouverneur général de cette partie de l'Afrique et le siège d'un évêché. Son insalubrité a engagé les habitans à bâtir au fond de la baie l'agréable et vaste bourg de *Mesuril*, aujourd'hui plus peuplé que Mozambique; on y remarque surtout le palais du gouverneur; il paraît que la population permanente de Mozambique, y compris celle de Mesuril, s'élève à 10,000 habitans. On doit ajouter que cette ville paraît être la *place la plus commerçante* de toute la Côte Orientale, et est encore un des principaux marchés pour l'abominable commerce des esclaves. Les autres lieux les plus importans de cette partie de l'Afrique portugaise sont : le préside de Lorenzo-Marquez, misérable établissement qui appartient géographiquement à la Région de l'Afrique Australe, mais que nous nommons ici seulement à cause de sa position méridionale et de son voisinage de la superbe baie de Lagoa, sur laquelle les Anglais ont le projet de fonder une colonie. D'après de récentes notices, ce misérable établissement portugais a été entièrement détruit par les Cafres. Sofala, près de l'embouchure du Sofala; c'est un assemblage de huttes défendues par un petit fort, que certains géographes décorent du titre de ville riche, industrieuse et commerçante. Sofala était autrefois la capitale d'un royaume renommé par la quantité d'or qu'on en tirait. Tette, sur la rive droite du Zambeze, petite ville, avec un petit fort, chef-lieu du gouvernement des Rivières de Senna, auquel appartient le bourg de Senna avec un petit fort, et les postes de Zumbo et de Manica. Quilimané, petite ville et port, à l'embouchure principale du Zambeze, importante par son commerce. On doit ajouter que plusieurs chefs dans le ci-devant empire du Monomotapa sont tributaires ou du moins vassaux des Portugais, et que les plus puissans de ceux qui se partagent la côte de Mozambique sont les chefs de Sereima, de Sain-Coul et de Quintangone; on nous assure que ce dernier, qui est le plus puissant, peut armer jusqu'à 5000 hommes.

COTE DE ZANGUEBAR. C'est la partie la moins connue; elle s'étend depuis le cap Delgado jusqu'à la Pointe-Basse, où, selon M. Brué, commence la côte d'Ajan. Nous rappellerons que le cap Delgado, extrémité méridionale de cette côte, est un des points les plus remarquables de la géographie ancienne, puisqu'il paraît correspondre au *Prasum Promontorium*, auquel M. de Larenaudière et d'autres savans géographes s'accordent à porter les limites des connaissances géographiques des anciens au sud de l'équateur. On ne connaît presque toutes les divisions politiques de cette côte que d'après de très anciennes relations; elle paraît être partagée entre plusieurs chefs indépendans, dont la plupart sont Arabes. Voici les états qu'on regarde comme les plus importans :

Le *Royaume de Quiloa*, régi par un roi nègre sous la tutelle d'un visir maure qui est le véritable souverain et qui paraît être pour le moins un vassal du gouvern eur de Zanzibar, île qui appartient à l'Afrique-Arabe. Quiloa, petite ville, située sur un îlot à l'embouchure du Coavo et d'une autre rivière moins considérable, en est la capitale; son commerce est bien déchu depuis quelques années.

Le *Royaume de Monbaza*, qui paraît maintenant être réduit à l'île de ce nom. Il est régi par un prince arabe. Les Anglais, après avoir occupé l'île Monbaza pendant deux ans pour protéger leurs sujets indiens contre les vexations exercées sur eux par le vieux cheïkh qui la gouvernait, l'ont évacuée en 1827. Mombaza, sur l'île de ce nom, avec un château très dégradé bâti par les Portugais, en est la capitale. Pendant les trois ans que les Anglais l'ont occupée, son *magnifique port* fut amélioré par la construction d'un embarcadère, par le creusement d'un puits et par l'établissement d'un *chantier*. Mombaza devint une ville commerçante et sa population augmenta rapidement, malgré la guerre qu'elle eut à soutenir contre l'iman de Mascate, qui voulait la soumettre.

Possessions actuelles *de l'imam de Mascate.* Les principaux pays qui appartiennent à ce souverain sont : Patta et Lamo, petites villes situées sur le continent. Les îles Zanzibar et Pemba, fertiles et importantes par leur position et par leurs produits, *Zanzibar*, capitale de l'île de ce nom, est devenue depuis quelques années une ville riche et commerçante; elle paraît avoir déjà plus de 10,000 habitans.

Le *Royaume de Mélinde*, situé à l'embouchure du grand fleuve Quilimancy, paraît être actuellement partagé entre plusieurs petits chefs. Mélinde, que tous les géographes continuent à décrire dans l'état florissant où elle était au temps de la domination portugaise sur ces côtes, n'offre plus aujourd'hui qu'une triste solitude.

Le *Royaume de Magadoxo* (Makadjou). Cet état s'étend sur la partie méridionale de la côte d'Ajan. Magadoxo, ville qui paraît d'être assez grande et bien bâtie, est la résidence du roi; elle fait un commerce considérable avec les pays environnans.

COTE D'AJAN. Elle comprend la partie de la Côte Orientale qui s'étend depuis celle de Zanguebar jusqu'au cap d'Orfui. On pourrait la comparer à la Cimbébasie, tant elle paraît aride et déserte. Voyez à la page 75.

COTE DES SOMAULIS, qu'il vaudrait mieux nommer PAYS DES SOMAULIS (Somolis), parce que sous ce nom on comprendrait toute cette partie de l'Afrique qui paraît être habitée presque entièrement par des tribus de Somaulis répandues depuis le Magadoxo et la côte d'Ajan, jusqu'à celle qui, avec l'Arabie et l'Abyssinie, forme le golfe d'Aden. Les Somaulis sont adonnés au commerce et à la navigation; plusieurs se sont établis près de Moka dans l'Arabie, et à Arena dans le Danakil, pour suivre plus facilement leurs affaires commerciales. D'après M. de Rienzi, qui a traversé une partie de leur pays, ce peuple pasteur est également remarquable par la beauté de ses traits, par son adresse à vivre en paix avec ses farouches voisins, même avec les Gallas, et par sa coutume bizarre de se teindre les cheveux en jaune avec de la chaux et de les floconner pour imiter la toison de ses brebis, dont la queue est charnue et d'une grosseur énorme. Berbera (Barbora), petite ville, avec un port, est la principale place maritime de cette partie de l'Afrique. D'après lord Valentia il s'y tient une foire qui commence en décembre et ne finit qu'en avril. Des caravanes considérables se rendent dans cette ville; elles y apportent de la gomme arabique, de la myrrhe et de l'encens qui viennent des environs du cap Gardafui. Le souverain d'Hanim, qui réside à 20 journées de marche à l'ouest de Berbera, y envoie de l'or et de l'ivoire. D'autres princes de l'intérieur du pays y font amener du beurre fondu, un grand nombre d'esclaves, de chameaux, de chevaux, de mulets et d'ânes. Ce sont les Somaulis eux-mêmes qui transportent ces objets en Arabie et

sur la côte d'Abyssinie, car ils ne souffrent point que les vaisseaux arabes entrent dans leurs ports. Vient ensuite ZEYLA, située sur un îlot; elle a un port assez fréquenté, et son commerce, quoique moins étendue que celui de Berbera, est encore assez important. Elle reste presque déserte pendant la saison des grandes chaleurs, à cause des moucherons qui, selon M. de Rienzi, ne laissent aucun repos à ses habitans.

Partie insulaire.

Nous proposons de partager cette section en deux parties très inégales : l'*archipel de Madagascar,* ainsi nommé à cause de la grande île qui en occupe le centre, et les *îles éparses* le long de la Côte-Orientale, et nommées plus haut. Ici nous ne décrirons que l'île de Madagascar et le groupe des Comores, en réservant la description des autres pour le chapitre suivant.

Dans l'ARCHIPEL DE MADAGASCAR nous décrirons les îles suivantes :

ILE DE MADAGASCAR. Jusqu'au commencement du XIXe siècle cette grande île était partagée entre un grand nombre de peuplades indépendantes; depuis quelques années elle est inégalement partagée entre le royaume de Madagascar, qui en possède la plus grande partie, et plusieurs chefs qui dominent sur le reste.

Le *Royaume de Madagascar* est une création politique de nos jours. Le jeune Radama, chef des Ovas, est parvenu dans le cours de quelques années à soumettre le meilleure et la plus grande partie de l'île. Les chefs de Bombetoc, des Seclaves, des Antavares (Antavarts), des Betimsaras (Bestimessaras), des Betanimènes, le long des côtes et ceux de l'intérieur de Madagascar sont devenus ses vassaux. Digne émule de Mohammed-Ali en Égypte, de Tamehameha à Sandwich et de Finow Ier à Tongatabou, ce jeune conquérant a commencé l'entreprise aussi glorieuse que difficile de la civilisation de ses nombreux sujets; il a fondé des écoles pour l'instruction de la jeunesse; il a embelli sa capitale de plusieurs édifices, et a envoyé à l'île Maurice, à Londres et à Paris quelques-uns de ses sujets pour apprendre nos arts et nos sciences. Peu d'années lui ont suffi pour créer une armée avec laquelle il projetait de soumettre l'île entière. Ses généraux et autres chefs supérieurs sont montés sur des chevaux venus du dehors; il s'est formé une artillerie. Ses troupes sont en grande partie armées de fusils, exercées à l'européenne et soumises à la plus sévère discipline. On en porte le nombre à 30,000 hommes; quoique exagéré, ce nombre est cependant peu éloigné de la vérité; et on pourrait, sans craindre aucune exagération, porter à 50,000 hommes la totalité de ses forces en y comprenant les soldats armés de lances et de sagaies. Le gouverneur anglais de l'Ile-de-France s'était engagé à lui payer annuellement 40,000 piastres ou 200,000 francs, pour qu'il abolît la traite des esclaves. Ce jeune conquérant était sur le point de voir couronner du plus brillant succès ses vastes projets, lorsqu'une nouvelle Clytemnestre, la reine Ranavola-Manjoka, le fit empoisonné le 27 juillet 1828. Cette méchante femme lui a succédé au détriment des plus proches parens de Radama, qu'elle a fait mettre à mort, pour se livrer plus facilement à son infâme complice, jeune Africain d'une rare beauté. Déjà les Malgaches de Bambetoc (Bambatouka?) et les Arabes fixés parmi eux, ont pris les armes contre elle. Leur exemple sera probablement imité par d'autres peuples ennemis naturels des Ovas, et le grand royaume fondé par la bravoure et la politique de Radama est menacé d'une dissolution complète. Cette considération nous engage à décrire les lieux les plus considérables de l'île, en indiquant les territoires des principaux peuples dont se composait le royaume de Madagascar à l'époque de la mort de ce prince.

Le Pays des Ovas forme le noyau du royaume; il comprend tout l'intérieur de l'île entre le 16e et le 19e parallèle environ. C'est un plateau élevé et très bien peuplé; ses habitans sont les plus industrieux des peuples Madécasses; ils doivent à Radama d'être actuellement la nation la plus puissante de toute l'île et le peuple dominant du royaume de Madagascar. C'est au milieu de cette haute plaine que s'élève TANANARIVE (Tananearrivou, ou Emirne), capitale du royaume et résidence ordinaire de Radama à l'époque de sa mort. C'est un assemblage de petites bourgades; les cases qui les composent sont disséminées sous les arbres et forment mille paysages variés et délicieux. Les proportions gigantesques de la végétation, dit M. de Fontmichel, offrent un singulier contraste avec l'exiguité chétive des habitations humaines, qui ne se recommandent à l'attention des voyageurs que par l'attrait de la nouveauté. Radama, qui avait le goût des constructions durables, et qui, proportionnellement à ses moyens d'exécution en tout genre, a déployé en cela autant de génie à Madagascar que Pierre Ier en Russie, Radama fit élever à Tannarive un *temple à Jankar*; les murailles et les voûtes sont l'ouvrage d'un maçon qu'il avait fait venir précédemment de l'Ile-de-France. L'intérieur de cet édifice est presque vide; une espèce d'autel apparaît dans le fond : on y brûle des parfums en l'honneur du bon génie. Sur l'une des murailles on a représenté, dans une peinture à fresque, informe et grossière, mais originale, Jankar, le bon génie, luttant contre Agathie, le mauvais génie. Le palais de *Tranouvala* et celui de *Bessakane,* plus spacieux que le premier, ainsi que le magnifique *mausolée de Radama*, sont les autres édifices les plus remarquables; ils ont été construits d'après les règles de l'architecture européenne, par le même artiste français qui a construit le temple de Jankar; les appartemens de ces palais sont décorés avec luxe et avec élégance. On doit citer aussi le *collège* établi par les missionnaires anglais Jones et Griffiths, d'où sont sortis plusieurs maîtres que Radama a répartis dans les principales villes de ses états, pour y répandre l'instruction; on y enseigne l'arithmétique, la géographie, le malgache, l'anglais, etc. Il y a d'autres *écoles inférieures* et des *écoles* particulières *pour les jeunes filles*, où on leur enseigne la couture ainsi qu'à lire et à écrire. Les missionnaires y ont établi une *presse* pour imprimer une traduction de la Bible en langue madécasse; quatre naturels sont déjà assez versés dans les connaissances typographiques pour faire la composition; deux autres font marcher la presse. On prétend que Tananarive contient 50,000 habitans, y compris ceux des bourgades qui sont censées en faire partie.

Les autres territoires les plus importans le long des

côtes, en faisant le tour depuis le cap Saint-André, sur la côte occidentale jusqu'au Pays d'Anossy dans la partie méridionale de l'île, nous paraissent être les suivans : le Pays des Seclaves, dont une grande partie a été régie pendant long-temps par une reine puissante, qui résidait à Bombetoc, ville commerçante, avec un port assez fréquenté par les peuples des côtes de Mozambique et de Zanguebar; le chef qui lui a succédé a déjà secoué le joug des Ovas; dans ce même pays, mais plus au nord, se trouve : Mouzangaye, ville bien policée, à laquelle on accorde 30,000 âmes; elle est la plus commerçante de toute la côte occidentale, et son port est fréquenté par les mêmes nations qui visitent Bombetoc; les Arabes forment une partie très considérable de sa population. Il paraît que c'est aussi sur le territoire de ce peuple que se trouve le beau port *Louquez*, où, d'après de récentes notices, un territoire de 100 milles carrés a été cédé aux Anglais pour y former un établissement. Le Pays des Antavares, qui s'étend le long de la côte orientale et au sud du port Louquez, jusqu'aux confins du pays des Betimsaras; sa partie septentrionale seulement appartient au royaume de Madagascar; on y trouve la baie Wokmar, où les Français et d'autres nations font la traite du riz et surtout des viandes salées; la partie méridionale conserve encore son indépendance; on y voit la superbe baie Antongil avec le port Choiseul, où les Français ont eu un établissement; Tintingue (Teinting), autrefois résidence de Tsiphana, ancien chef très âgé, et grand-père du jeune Mandi-Tsara, qui a été élevé en France, et qui règne sur le territoire de *Pointe-à-Larrée*. Vis-à-vis est l'établissement français de l'île de *Ste-Marie*, avec le *fort St-Louis*. Ces deux princes madécasses, avant les derniers évènemens, pouvaient être regardés comme vassaux, ou du moins comme alliés de la France. Tintingue a été pris et occupé par les troupes françaises en 1829. Le Pays des Betimsaras (Bestimessaras) qui s'étend depuis le territoire de Pointe-à-Larrée jusqu'à celui de Tamatave. Foulpointe peut en être regardé comme le chef-lieu; c'est une petite ville très commerçante. Le Pays des Bétanimènes; c'est le plus peuplé et le plus fertile de tous les territoires maritimes de l'île; il embrasse toute la côte depuis les limites des Betimsaras jusque vers le port Manourou, à l'embouchure du Tantamane. Tamatave était naguère la résidence du chef ou roi Jean René, mulâtre français, originaire de l'Ile-de-France et vassal du royaume de Madagascar; il régnait aussi comme tuteur de son neveu le jeune Berora sur le territoire d'Yvondrou, situé au sud de celui de Tamatave; Berora qui ainsi que Mandi-Tsara a été élevé à Paris dans le pensionnat de M. Morin, était l'héritier de ces deux petits royaumes. Tamatave paraît être aujourd'hui la place la plus commerçante de toute l'île; elle était aussi son plus grand marché d'esclaves avant que Radama en eût sévèrement défendu la traite. Dans la partie de la ville nommée la *Batterie*, qui lui sert en même temps de défense, se trouvent plusieurs bâtimens isolés; le plus grand servait d'habitation à Ratafe, beau-frère de Radama et gouverneur du fort de Tamatave, et était la résidence ordinaire de ce prince lorsqu'il séjournait dans cette ville. Les appartemens, sans être vastes et dignes d'un souverain, sont propres, commodes, et la salle de réception est décorée avec luxe. Nous ajouterons avec M. de Fontmichel, que Tamatave, qui a été pris par les troupes françaises en 1829, est le point le plus important de l'île par la sûreté de sa rade, par la modicité de la dépense qu'il exigerait pour être mis sur un pied respectable de défense, et par l'heureuse disposition du terrain, sur lequel on peut asseoir avec facilité des fortifications formidables. Le Pays des Antacimes, au sud de celui des Bétaniménes. On y trouve Mananzari, et Malatane, ports commerçans, où s'étaient établis des traitans français pour les achats de riz. Andevourante passait, il y a quelques années, pour être le plus grand village de toute l'île.

Parmi les pays qui paraissent être entièrement indépendans du royaume de Madagascar, nous nommerons les suivans : le *Pays d'Anossy*, partagé entre plusieurs petits chefs, et où se trouvent le port de Ste-Lucia et les ruines du fort Dauphin, où les Français fondèrent leurs premiers établissemens dans cette île, et où ils font encore le commerce. Rabé-Fagnian, chef de l'Anossy proprement dit, Raava, fille du vieux Ramalifois, mort il y a quelques années, et Bédouk, chef des montagnards, paraissent être les principaux princes de cette partie de Madagascar; ils ont résisté à toute la puissance de Radama et sont amis des Français. Toute la côte sud-ouest, qui s'étend depuis le cap Ste-Marie jusqu'au cap St-André, est peu connue sous le rapport de ses divisions politiques; on représente ses habitans comme inhospitaliers, cruels et peu portés au commerce, du moins avec les Européens.

GROUPE DES ILES COMORES. Ce petit groupe, situé à l'entrée septentrionale du canal de Mozambique, comprend les îles *Comore*, *Anjouan* (Johanna), *Mayotta* et *Mehilla*. Autrefois très peuplées et florissantes, ces îles sont depuis quelque temps ruinées et presque désertes à cause des dévastations commises annuellement par les Seclaves, les Antavares, les Betimsaras et les Bétanimènes, peuples maritimes de l'île de Madagascar; ces pirates cruels en ont enlevé un grand nombre d'habitans pour les vendre comme esclaves. Le groupe des Comores paraît aujourd'hui être partagé entre quatre chefs principaux. *Anjouan*, quoique très déchue, semble être encore l'île la plus peuplée et la plus importante; son chef, qui prend le titre de sultan, réside à Machadou, petite ville fortifiée, avec une baie et environ 3000 habitans; ce prince dominait autrefois sur tout ce groupe. *Comore*, dit aussi *Grande-Comore*, est la plus grande; elle a un pic très élevé. *Mehilla* est la plus petite.

POSSESSIONS DES PUISSANCES ÉTRANGÈRES.

Les possessions des puissances étrangères en Afrique ne forment pas une région géographique, mais plusieurs divisions politiques très inégales entre elles et très morcelées. Plusieurs des établissemens qui appartiennent aux Européens, surtout ceux de la côte de Guinée, ont beaucoup perdu de leur importance, depuis que la traite des nègres est défendue. Il est même question en Angleterre de les abandonner presque tous. Nous réunirons sous les dénominations d'*Afrique-Ottomane*, d'*Afrique-Portugaise*, d'*A-*

frique-*Anglaise*, d'*Afrique-Française*, etc., tout ce que l'empire ottoman, le Portugal, l'Angleterre, la France, etc., possèdent dans cette partie du monde.

Afrique-Ottomane.

Voyez à la page 40 le tableau de tous les pays soumis au vice-roi d'Egypte et aux pages indiquées la description des autres contrées qui en dépendent dans la Région du Nil; leur ensemble forme ce que nous appelons l'*Afrique-Ottomane Vassale*. Nous proposons de nommer *Afrique-Ottomane Sujette* la ci-devant régence de Tripoli, qui vient d'être incorporée à l'empire ottoman. Voyez-en la description aux pages 55 et 56.

Afrique-Portugaise.

La monarchie portugaise est la seconde puissance étrangère par l'étendue et le nombre des habitans de ses possessions dans cette partie du monde. Elles forment les cinq gouvernemens suivans, indépendans les uns des autres et très inégaux pour la population.

Le Gouvernement de Madère. Il ne comprend que le *groupe de Madère*, situé dans l'Océan-Atlantique. Il comprend l'île de *Madère*, qui est de beaucoup la plus grande et renommée par son vin; la petite île de *Porto-Santo* et d'autres îlots encore moins importans et presque tous déserts. Funchal, dans l'île de Madère, ville très agréablement située sur la côte méridionale, au pied de hautes montagnes et défendue par plusieurs forts. C'est la résidence du gouverneur et d'un évêque; on lui accorde 20,000 habitans, dont la plupart font un commerce étendu. Malheureusement Funchal n'a pas de port, et sa rade n'est pas tenable en hiver.

Le Gouvernement du Cap-Vert. Il se compose de deux parties distinctes : l'*archipel du Cap-Vert*, situé dans l'Océan-Atlantique, et la *Partie Continentale*.

La *Partie Continentale* ne comprend que les petites places ou postes de *Cacheu*, *Bissao* (Bissago), *Zinghicor* (Zinghichor), *Farim* et *Geba* le long de la Casamanza, du Geba et du Rio-Grande dans la Nigritie Occidentale (Sénégambie). Cacheu, sur le San-Domingo, petite ville, avec un fort, un port et 500 habitans, est la résidence du gouverneur de tous ces postes et le lieu le plus important.

L'*archipel du Cap-Vert* se compose de 10 îles principales, savoir : *San-Thiago*, qui est la plus grande; Villa de Praya, avec 1200 habitans et une rade, est la résidence du gouverneur général de l'archipel et des possessions dans la Sénégambie; l'évêque réside à Ribeira Grande, misérable endroit qui ne compte que 200 habitans. *San-Antao* est l'île la plus peuplée de tout l'archipel : elle est aussi remarquable par son pic élevé; Villa de Nossa-Senhora-do-Rosario, avec environ 6000 habitans, en est le chef-lieu. *Fogo*, remarquable par son volcan; c'est la troisième île pour la population. *San-Nicolao* est très dépeuplée; Ribera-Brava, avec un port et 3600 habitans, en est le chef-lieu. Les autres îles principales sont : *Boa-Vista* et *Maio*, importantes par leurs salines; et *San-Vicente* (Saint-Vincent), remarquable par son beau port; *Sal* ou *Sel*, avec de riches salines, et *Santa-Lusia*, sont désertes; *Brava*, (Saint-Jean) n'a rien de remarquable.

Le Gouvernement de San-Thomé et do Principe. Cette province ne comprend que les deux îles de ce nom, situées dans le golfe de Guinée et dans le groupe des îles Fernando-Po-et-Annobon, *San-Thomé*, qui paraît être la plus grande de tout le groupe, est aussi remarquable par son pic élevé. San-Thomé (Panoasan), ville d'environ 3000 habitans, est la résidence du gouverneur L'*île do Principe* (du Prince) est beaucoup plus petite; San-Antao, avec environ 1000 habitans et un port, en est le chef-lieu; c'était il y a quelque temps le rendez-vous ordinaire des vaisseaux négriers,

Le Gouvernement d'Angola comprend une grande partie du Congo dans la Nigritie. Nous l'avons décrit à la page 77.

Le Gouvernement de Mozambique comprend une partie considérable de la Région de l'Afrique-Orientale. Nous l'avons décrit aux pages 81 et 82.

Nous ajouterons que le gouvernement portugais n'a pas encore renoncé aux droits qu'il prétend avoir sur les territoires de *Cabinda* et *Malimba* dans le Congo, et que les Portugais possèdent encore une loge à *Whidah* dans le royaume de Dahomey.

Afrique-Anglaise.

Toutes les possessions des Anglais dans cette partie du monde peuvent être partagées dans les trois divisions suivantes, qu'on nous assure correspondre à leurs divisions administratives actuelles.

Etablissemens dans la Nigritie et sur les îles de l'Océan-Atlantique. Cette division comprend les *Colonies de la Sénégambie*, où l'on trouve *Bathurst*, sur l'île Ste-Marie, à l'embouchure de la Gambie, petite ville, où se fait le plus grand commerce de la Gambie; les postes ou comptoirs de *Vingtain*, *Jonkakonda* et *Pisania* en dépendent.

Les *Etablissemens de Sierra-Leone* (Nigritie ou Guinée-Occidentale). On y trouve la colonie de *Sierra-Leone*, fondée en 1787 dans le but philanthropique de supprimer la traite des nègres et de propager la civilisation en Afrique par le moyen d'Africains libres. Les derniers rapports ont démontré combien l'on était dans l'erreur relativement à la prétendue prospérité de cette colonie, que son climat délétère a fait justement nommer un *charnier infect*. Depuis sa fondation jusqu'en 1826 elle a dévoré presque la moitié des personnes qui s'y sont établies. L'épreuve qu'on y a fait de l'instruction et du travail des Nègres libres est restée bien loin de ce qu'on en espérait. Il est maintenant démontré que cet établissement, qui a coûté à l'Angleterre près de 400 millions de francs, est aussi inutile comme station navale que comme entrepôt de commerce; on a le projet

de l'abandonner pour le transférer dans l'île de Fernando-Po. Il faut cependant avouer que depuis trois ans et surtout depuis les améliorations introduites dans l'administration par le célèbre voyageur Denham, qui en a été gouverneur et qui y est mort comme ses prédécesseurs, de grandes améliorations ont eu lieu; cette colonie paraît marcher vers un état florissant, qui pourrait avoir des conséquences immenses pour la civilisation de l'intérieur de l'Afrique et des pays côtiers qui l'environnent. Il faudrait cependant renoncer tout-à-fait à y envoyer des soldats et des colons blancs; le climat est si éminemment délétère pour la race blanche, en même temps qu'il paraît être favorable aux nègres, qu'un séjour de quelques mois dans cet établissement équivaut pour des Européens, à une sentence de mort. *Freetown*, sur la rive méridionale de la Sierra-Leone, petite ville bien bâtie, avec un port et 4400 habitans. Elle possède cinq écoles, un théâtre, de belles casernes, et est la résidence du gouverneur général, dont l'autorité s'étend sur tous les établissemens de la Sénégambie et de la Guinée-Occidentale; depuis 1817 on y publie un journal politique. *Ragentstown* est l'autre ville la plus importante. Viennnent ensuite *Gloucester*, *Wellington*, *Kingstown* et autres gros villages, qui gagnent tous les jours en population et en embellissement.

Les *Etablissemens de la Côte-d'Or* et *de la Côte-des-Esclaves* (Nigritie ou Guinée-Orientale). Tous ces établissemens, à l'exception d'un seul, sont situés dans la partie maritime d'Achanti et ne consistent presque tous qu'en de petits forts insignifians situés près des villes, dont presque tous prennent leur nom. Nous les mentionnons dans l'ordre de leur position de l'ouest à l'est et en indiquant les différens royaumes où ils sont placés. Ces forts sont : le fort d'*Apollonia* et celui d'*Amanahea*, dans le royaume d'Amanahea; le fort près de *Dixcove* et le comptoir à *Suconda*, dans le royaume d'Ahanta; le fort abandonné de *Commenda;* le *Cap-Corse* (Cape-Coast); *Animaboe*, qui est le meilleur fort que les Anglais possèdent sur cette côte; *Cormentin;* le fort du *Tantumquerry* et le fort de *Winebah* ou *Simpah*, dans la république de Fantie; le fort *James*, dans le royaume d'Accra ou Incran, et le fort *William*, à Whydah au Juda dans le royaume de Dahomey. Le *Cap-Corse*, avec la ville de ce nom, est la résidence du gouverneur général, dont la juridiction s'étend sur tous les établissemens de la Guinée; on lui accorde 8000 habitans. Cap-Corse fait aussi un commerce important; on y a fondé des écoles pour les nègres, ainsi qu'à *Animaboe;* on porte à 4000 âmes la population de cette dernière ville.

Les *Etablissemens dans les Iles de l'Atlantique*. Ces colonies sont encore très peu considérables, parce qu'elles ne comptent que quelques années d'existence. Une des plus importantes est celle de *Fernanda-Po*, île située au fond du golfe de Guinée. Le continuateur du précis de Malte-Brun, la rangeait encore en 1834 parmi les colonies espagnoles, bien que dès l'année 1828 les Anglais en aient pris possession et s'y soient établis. Le *fort Clarence,* que les Anglais y ont construit sur un territoire acheté aux indigènes de cette île, compte déjà près d'un millier d'habitans et plusieurs habitations destinées à recevoir les agens de la société africaine de Sierra-Leone, établissement qu'on a le projet d'abandonner. La fertilité de cette île, ses superbes forêts, sa position importante sous le double rapport militaire et commercial, et la salubrité qu'à tort on attribuait à son climat, ont rendu pendant une couple d'années Fernando-Po le centre des forces britanniques dans les parages de la Nigritie, et l'entrepôt du commerce anglais avec l'intérieur de l'Afrique. La marine anglaise y a déjà établi le centre de ses croisières pour empêcher la traite des nègres, mais la grande mortalité que subissent les Européens qui y séjournent, l'a déjà privée en partie de ces avantages; il est question maintenant de l'abandonner, ou du moins de n'y laisser qu'un petit établissement et une petite croisière pour surveiller les navires qui font encore l'infâme commerce des esclaves. L'*île Ascension*, naguère déserte, et depuis peu occupée par un poste de soldats anglais avec leurs familles et quelques nègres; ce rocher aride et volcanique sert de relâche aux vaisseaux anglais qui croisent dans l'Atlantique et, par ses récens établissemens, est devenu très important. L'*île Ste-Hélène*, autre petit rocher perdu dans l'immensité de l'Océan, mais de nos jours devenu si célèbre par le *séjour* et la *mort de Napoléon*; il appartenait à la Compagnie Anglaise des Indes-Orientales qui l'a cédé au gouvernement anglais; c'est un des points les plus importans de l'empire Britannique par les avantages qu'offre sa position pour établir des croisières, et par ses fortifications, qui l'ont fait appeler le *Gibraltar des mers des Indes.* Nous nommerons, à cause de leur célébrité : *James-Walley*, petite bourgade, bien bâtie, avec un hôpital militaire et un *jardin botanique*; c'est la résidence du gouverneur; et *Longwood*, sur un petit plateau, non loin du lieu où, sous quelques pierres que voilent de grands saules, reposent les restes de Napoléon. « La maison de Bonaparte, dit un voyageur, est aujourd'hui dégradée et tombe en ruines; les chambres basses sont métamorphosées en écuries, et la chambre où il rendit le dernier soupir sert de grenier à paille; un hideux palefrenier chinois commande en maître dans cette fameuse demeure. » L'*île Tristan-d'Acunha*, la plus grande du groupe de ce nom, est remarquable par son pic élevé. Depuis plusieurs années, quelques Anglais s'y sont établis; sa position et son climat salubre le rendraient un point important pour les navigateurs qui vont dans l'Australie (la Nouvelle-Hollande), si elle avait un port.

Etablissemens dans l'Afrique-Australe. Voyez l'*Afrique-Australe Anglaise* décrite à la page 79 et suivante.

Établissemens sur les iles dans l'Océan-Indien. Ces colonies cédées en 1814 par la France à l'Angleterre comprennent l'importante *île Maurice* et un grand nombre d'îlots compris géographiquement dans l'archipel de Madagascar. L'*île-Maurice* ou *de France* est de beaucoup la plus grande; on y trouve *Port Louis*, dit aussi *Port-Nord-Ouest.* Cette petite ville, bien bâtie, avec un port, est la résidence du gouverneur général de tous les établissemens anglais dans l'Océan-Indien. On y publie deux journaux, et l'on nous assure qu'elle compte 20,000 habitans avec sa banlieue. A quelques milles de distance se trouve le célèbre *jardin de l'État*, où fleurissent les richesses botaniques de tout l'Orient. Parmi les dépendances les plus importantes de Maurice nous nommerons : l'*île Rodriguez*, qui ne compte que 123 habitans, mais qui a un bon port; *Diego-Garcia*, îlot peuplé par 275 habitans; *Agalega*, autre îlot, avec 199 âmes; le *groupe des îles Scy-*

chelles, composé de 30 îlots, dont ceux de *Mahé* et de *Praslin* sont les plus grands; le *groupe des îles Amirantes*, composé de 11 îlots inhabités et fréquentés seulement dans la saison de la pêche des tortues par un petit nombre d'habitans des Seychelles. Depuis quelques années les Anglais paraissent posséder le beau port *Louquez*, dans le Pays des Seclaves dans l'*île Madagascar*. On doit ajouter que la Compagnie-Anglaise des Indes-Orientales, vient de faire occuper par un petit détachement l'île de Socotora, afin d'avoir une relâche sûre et commode pour les paquebots à vapeur qu'elle vient d'établir entre Calcutta et Suez. Socotora est la plus grande des îles africaines dans l'Océan-Indien, après celle de Madagascar. Elle est censée appartenir à l'iman de Mascate, dont relevait son cheikh principal. C'est une île aride, pierreuse et presque entièrement dépourvue d'eau et de végétation; cependant le meilleur aloès croît dans ses vallées abritées; on y recueille aussi une grande quantité de dattes excellentes. Sa position et ses deux rades l'ont fait servir de station aux négocians de l'antiquité; on croit même qu'Alexandre-le-Grand y avait envoyé une colonie. Il paraît qu'une partie des habitans de l'intérieur est attachée aux dogmes de l'église jacobite et qu'une tribu sauvage vit encore indépendante dans les bois.

Afrique-Française.

Les possessions françaises dans cette partie du monde peuvent être partagées de la sorte :

Etablissemens dans la Sénégambie. Ils sont divisés en deux arrondissemens : celui de *St-Louis*, qui comprend l'*île de St-Louis* et celles de *Babagué*, *Safal* et *Ghimbar* (Ghéber) formées par le Sénégal; les divers établissemens sur ce fleuve, tels que *Kamou*, *Makana* ou *St-Charles*, *Bakel*, *Dagana* et *Faf*; les *escales* ou lieux de marchés le long du Sénégal où se traite la gomme, telles que l'*escale du Coq*, près de Podor, l'*escale des Darmankours*, au-dessous de St-Louis et celle des *Trarzas*, au-dessus de Dagana; enfin la partie de la côte qui s'étend depuis le cap Blanc jusqu'à la baie d'Iof. L'*arrondissement de Gorée*, qui comprend avec l'île de *Gorée* toute la côte depuis la baie d'Iof jusqu'à la Gambie, et notamment le comptoir d'*Albreda*. Nous devons faire observer que le territoire le long de la côte depuis le cap Blanc jusqu'à la Gambie n'est pas une possession de fait, mais seulement de nom, puisqu'il appartient à des peuples entièrement indépendans. Une grande partie de l'arrondissement de St-Louis appartenait au *royaume de Oualo* ou *Hoval*, ruiné et presque entièrement dépeuplé par la guerre civile et par les Maures ses voisins; il reconnaît depuis quelques temps la suzeraineté de la France. Voyez page 73.

Les lieux les plus remarquables de cette partie de de l'Afrique-Française sont : *Saint-Louis*, dans l'île de ce nom, petite ville assez bien bâtie, et qui s'est considérablement augmentée depuis quelques années; c'est la résidence du gouverneur général de tous ces établissemens, et l'entrepôt du commerce qu'on fait sur le Sénégal, et surtout de celui de la gomme. Elle a une société d'agriculture et compte près de 6000 habitans. Dans ses environs, à *Richard-Tol*, florissait un beau *jardin de naturalisation* fondé en 1822; le défaut de ressources l'a presque fait abandonner. *Gorée*, sur l'îlot de ce nom, avec un port et deux forts; sa population s'élève à environ 3000 âmes. C'est un lieu de relâche très important pour les vaisseaux français qui vont dans l'Inde. *Bakel*, sur le Sénégal, n'a que 400 habitans, mais on y entretient un poste de 100 soldats. *Dagana*, village de nègres dans le royaume de Oualo, avec environ 1200 habitans. Le village de *Makana*, ancien emplacement du *fort Saint-Joseph*; c'est un établissement assez important; en 1825 on y a construit un comptoir auquel on a donné le nom de *Saint-Charles*. *Portendick*, dans le pays des Maures Aulad-Ahmed-Dahman, n'a d'habitans qu'au moment de la vente de la gomme aux bâtimens européens. C'est surtout depuis la décadence de la colonie anglaise de Sierra-Leone et le nouvel établissement que les Anglais ont formé à Fernando-Po, que l'on peut prévoir l'importance qu'aura pour la France la possession de Saint-Louis et de Gorée, surtout si les stations du Haut-Sénégal peuvent se maintenir. De là au bassin du Djoliba on peut communiquer en peu de jours. De faibles obstacles séparent les deux cours d'eau, et une fois arrivé à Sego on pourra aisément descendre à Djénny et à Tombouctou, ou remonter à Bouré, le *pays de l'or*, ainsi que l'a démontré l'importante exploration de M. Caillié.

Etablissemens dans l'Océan Indien. Après la malheureuse expédition faite contre la reine Ranavala-Manjoka, l'évacuation du *fort de Tintingue*, et l'abandon des loges à *Tamatave*, à *Foulpointe* et près de l'emplacement de l'ancien *Fort-Dauphin*, la France ne possède plus dans ces parages que l'*Ile-Bourbon* et la colonie de l'*île Ste-Marie* près de Madagascar. Il paraît qu'on a le projet d'évacuer aussi l'île de Ste-Marie, qui a perdu toute son importance après l'évacuation du fort et des loges sus-mentionnés. Voyez plus haut page 84. L'*Ile-Bourbon* est remarquable par son étendue et sa population, qui en 1826 s'élevait à 86,198 âmes, par son volcan et la hauteur de ses montagnes, par la salubrité de son climat et par la qualité de ses productions, telles que sucre, café, cannelle, girofle, muscades, cacao, etc. *St.-Denis*, jolie ville très commerçante, est la résidence du gouverneur général de tous ces établissemens et le siége d'une cour royale; elle possède un *collége*, un assez beau *jardin botanique*, et compte environ 9000 habitans. Elle n'a pas de port, mais seulement une rade peu sûre et exposée à de terribles ouragans, qui font souvent éprouver de grandes pertes aux habitans de cette colonie. En 1819, on a commencé la fondation d'un *port*, susceptible de recevoir des bâtimens d'un faible tonnage. Le travail était déjà assez avancé, lorsqu'en 1828 un violent ouragan déplaça le môle déjà fondé, et le ramenant presque parallèlement à la côte, de perpendiculaire qu'il y était, acheva d'un seul coup ce qu'on avait projeté de faire, mais réduisit considérablement les dimensions qu'on s'était proposées dans son établissement. *St.-Paul*, ville florissante, qui depuis quelques années rivalise en richesse et en population avec St.-Denis, à cause de la supériorité de son mouillage et de sa position dans une plaine. Nous avons déjà signalé ci-dessus à la page 84 les relations commerciales et politiques que la France entretient avec les nations de Madagascar, relations qui pourraient devenir de la plus grande importance par la grande population de cette île, par

sa fertilité et par la richesse de ses productions.

Établissemens dans le ci-devant état d'Alger. Nous avons déjà décrit aux pages 58 à 62 cette importante acquisition que la France a faite en détruisant le plus grand repaire des pirates qui infestaient la Méditerranée.

Afrique-Espagnole.

L'Espagne ne possède dans cette partie du monde que l'*Archipel des Canaries* dans l'Atlantique et quelques *forteresses* dans l'*empire de Marok*, à l'entrée de la Méditerranée. Ces derniers forment ce que les Espagnols nomment les *Presidios* et servent de lieu de déportation pour les criminels.

Dans les Presidios on trouve : *Ceuta*, place forte, située sur une presqu'île à l'extrémité orientale du détroit de Gibraltar, avec un mauvais port et environ 8000 habitans. C'est la résidence d'un évêque et du gouverneur, dont dépendent les autres *presidios* de *Penon-de-Velez*, *Alhucemas* et *Melilla*; ce dernier a un port, et quoique plus considérable que les deux autres, ne compte qu'environ un millier d'habitans.

L'Archipel des Canaries se compose de 20 îles et îlots qui forment la province des Canaries ; les sept îles suivantes sont les plus considérables et les seules qui soient habitées.

Teneriffa. C'est la plus grande de tout l'archipel et celle qui compte le plus d'habitans ; elle offre, dans son *pic* fameux, une des plus hautes montagnes de l'Afrique ; pendant plusieurs siècles on l'a regardée comme *la plus haute du monde*. La ville de *Santa-Cruz* (Ste-Croix) est commerçante et la capitale de la province ; elle a un assez bon port et trois forts; on lui accorde 8000 habitans. *Laguna*, ville mal bâtie et très déchue, remarquable par la bonté de son climat qu'elle doit à sa situation élevée ; c'est le siège du tribunal de l'île; on lui accorde 8000 habitans. *Oratava*, dans une position charmante; c'est la ville la plus considérable de l'île après Santa-Cruz : on porte sa population à 11,000 âmes, y compris celle de *Puerto de la Paz*, qui est son port. *Canaria*, presque égale en étendue à Ténériffe ; elle donne le nom à tout l'archipel, et est renommée par sa fertilité. *Palmas*, avec environ 9000 habitans, est le chef-lieu de l'île et le siège de l'évêque des Canaries et du tribunal supérieur ou de l'*audiencia* de cet archipel.

Les autres îles les plus importantes sont : *Parma*, dont *Santa-Cruz* est le chef-lieu ; *Lance-rota*, remarquable par son extrême aridité et par son volcan; *Teguisé* en est le chef-lieu. *Forteventura*, aussi aride que la précédente; *Santa-Maria de Betencuria* en est la capitale. *Gomera* et *Fer*, beaucoup plus petites que les précédentes ; la seconde est un des points les plus importans de la terre, ayant été depuis Ptolémée jusqu'à Riccioli l'endroit du globe par lequel tous les géographes faisaient passer leur premier méridien.

Des analogies frappantes, signalées il y a quelques années par un philologue célèbre, entre les idiomes que parlent les peuples indigènes de l'Atlas et ceux que parlaient jadis les *Guanches*, les anciens habitans de cet archipel, ont réveillé de nos jours l'attention des savans sur cet ancien peuple, détruit par le glaive impitoyable des premiers conquérans espagnols. Dépouillé de tout ce qui appartient aux brillantes fictions mythologiques et à l'exagération de ses enthousiastes admirateurs, qui les premiers nous l'ont décrit dans de nombreux récits, ce peuple éteint inspire encore trop d'intérêt pour que le géographe n'ait pas à s'arrêter un moment afin de rappeler quelques-uns de ses usages en parlant des îles où, pendant tant de siècles, il vécut ignoré du reste du monde. La taille élancée et la grande force musculaire des Guanches, si vantées par les anciens auteurs, nous autorisent à regarder ce peuple comme les *Patagons de la Géographie classique :* la parfaite conservation et l'affublement de ses *momies*, nous offrent, à l'extrémité du monde connu des anciens, cet usage si remarquable d'embaumer les morts, propre, presque exclusivement, aux Egyptiens, tandis que les *cordelettes* et les petits disques, qui parfois leur sont attachés, nous présentent quelque chose qui ressemble au fameux quippus des Péruviens, des Mexicains et des Chinois. D'un autre côté, ses *institutions politiques* nous retracent le système féodal de l'Europe au moyen âge, que nous avons vu établi, depuis un temps immémorial, sur les hautes plaines de l'Asie-Moyenne, et que nous retrouverons chez presque toutes les nations policées du Monde-Maritime. L'habitude singulière des Guanches de donner à une femme plusieurs maris, nous rappelle la *polyandrie*, que naguère encore on croyait n'être en usage qu'au Tibet, mais que des voyageurs dignes de foi ont retrouvée depuis dans d'autres régions, au nord de l'Inde, à Ceylan, dans le Dekkan, sur les bords de l'Orénoque, en quelques autres localités de l'Amérique et jusqu'au centre de la Polynésie. Enfin la *grande muraille*, que les anciens habitans de Lancerota, réputés les plus policés de tous les Guanches, ont élevée pour séparer les possessions de deux petits états rivaux entre lesquels cette île était partagée, rappelle les murailles semblables construites par les Romains au nord de l'Anglèterre et en Ecosse, par les Persans dans la région du Caucase; par les Egyptiens depuis Pelusium jusqu'à Héliopolis, par les Péruviens dans l'Amérique du Sud, et la plus étonnante de toutes les constructions de ce genre, la grande muraille élevée par les Chinois pour mettre leur vaste empire à l'abri des incursions des barbares.

Afrique-Hollandaise.

Depuis la perte de l'importante colonie du Cap de Bonne-Espérance, les possessions hollandaises dans cette partie du monde ne consistent qu'en quelques petits forts insignifiants sur la côte d'Or dans la Guinée et proprement dans l'empire d'Achanti. Nous nous bornerons à les citer en indiquant leurs noms suivant l'ordre de leur position, en allant de l'ouest à l'est et en désignant les royaumes où ils se trouvent situés.

Dans le royaume d'Ahanta, le fort *Antonius*, près d'Axime et le fort *Hollandia*, jadis nommées *Friedrichburg*, près de Pockeso; le fort près d'*Akhouna* et un autre près de *Taccorary :* le fort *Orange* près de Suconda : selon M. Hulton, ce fort serait abandonné,

le fort *Sébastien*, près de Chamah ou Assema. Dans la république de Fantie, le fort *Vredenburg*, près du Petit-Commenda; *Elmina* ou *St-George de la Mina*; le fort *Nassau*, près de Mori; le fort *Leydsnamheyde* ou *Apam* et le fort près de *Seniah*. Dans le royaume d'Accra, le fort *Crève-cœur*, à Accra. ELMINA, jolie ville, avec plusieurs maisons bâties en pierres et quelques rues pavées. C'est la résidence du gouverneur général de tous ces établissemens; elle est défendue par une bonne citadelle et un fort, et le siège d'un commerce assez florissant qu'y attire la franchise de son port; on porte sa population à environ 10,000 âmes.

Afrique-Danoise.

Les Danois ne possèdent dans cette partie du monde que quelques petits forts environnés de territoires peu étendus, mais remarquables par la liberté dont jouissent leurs habitans et par les progrès qu'ils ont fait dans les arts les plus utiles de la civilisation européenne. Ces petits établissemens, encore très peu connus, sont situés sur les *Côtes d'Or* et des *Esclaves*, dans la Guinée et proprement dans l'empire d'Achanti. Nous nous bornerons à les indiquer selon l'ordre de leur position en allant de l'ouest à l'est.

Dans le royaume d'Incran, on trouve : le fort de CHRISTIANSBURG. C'est l'établissement principal et la résidence du gouverneur général; il est situé près d'Accra. Viennent ensuite les comptoirs de *Tema*, *Nimbo*, etc. Dans le pays d'Adampi on trouve : le fort *Friedensburg* à Ningo; *Adda*, sur le Rio-Volta, petite ville de 3000 habitans, et le fort *Kœninstein* sur le même fleuve. Dans le pays de Crepi (Kerrapay), le fort *Binzenstein*, près de Quitta.

Afrique-Anglo-Américaine.

La Société Américaine de colonisation, indépendamment de tout secours du gouvernement fédéral, a fondé en 1821 dans la Guinée, sur les bords du Mesurado (Montserado) et à l'est du Cap-Mesurado, un petit établissement auquel on a imposé le nom de LIBERIA, parce qu'il ne doit être habité que par des hommes libres. Cette petite colonie, après avoir couru le risque d'être détruite par les attaques des Deys, des Queahs, des Gurrahs et autres peuples voisins confédérés contre elle, se trouve, d'après les plus récents rapports, dans un état assez prospère. Son territoire s'est beaucoup agrandi pendant ces dernières années. Il s'étend aujourd'hui depuis la rivière Gallinas jusqu'à Settra-Krou sur une largeur d'environ 40 à 45 milles dans l'intérieur des terres. *Monrovia*, ainsi nommée en l'honneur de Monroe, alors président des Etats-Unis, petite ville fortifiée avec environ 1,000 habitans et un port, en est le chef-lieu; elle possède déjà des *écoles*, une *bibliothèque* publique et un *journal*. *Caldwell*, avec plus de 600 habitans et une *société d'agriculture*, est l'autre endroit le plus remarquable de cette colonie, qu'on peut regarder comme formant une petite république composée d'Africains délivrés de l'esclavage en Amérique, et transportés en Afrique dans le but philanthropique de répandre dans l'intérieur de ce continent les sentimens d'humanité, l'industrie, les arts et les sciences de l'Europe. Le noble but que l'on s'est proposé dans la fondation de cette colonie est déjà atteint en partie. Les naturels, dit M. G. de Felice, ont déjà adopté l'habillement des colons; ils montrent un vif désir d'imiter leurs manières et de prendre les habitudes de la vie civilisée; quelques enfans des indigènes fréquentent les écoles. Quelques tribus se sont placées de leur propre mouvement sous la protection du gouvernement colonial; d'autres peuples, placés à une distance trop grande de Liberia pour réclamer son appui, demandent comme une faveur que les colons viennent se fixer sur leur territoire; et l'on cite plus d'un chef africain qui a ouvert des négociations à ce sujet avec l'agent principal de cet établissement. Parmi ses chefs les plus distingués on doit citer le brave, le vertueux *Ashmun*, mort il y a quelques années en Amérique, et le célèbre *Prince*, qui resta pendant quarante ans esclave à Natchez; c'est le frère d'Abdule-Kadre, qui en 1825 était almamy du Fouta-Ghialo. Le Maryland a formé une colonie sur le plan de Liberia, dans la Nigritie-Maritime près du *cap Palmas*.

Afrique-Arabe.

Nous comprenons sous cette dénomination tous les pays de cette partie du monde qui dépendent de l'imam de Mascate. D'après les rapports les plus récents, ce prince possède, soit médiatement soit immédiatement, les iles suivantes situées le long de la côte orientale d'Afrique : *Quiloa*, dans le royaume de ce nom, qu'à la page 82 nous avons vu être tributaire de l'imam; *Pemba*, et *Zanzibar* (Zindgibar; Souayeli); et les villes de *Patta* et *Lamo*. Voyez pour leur description à la page sus-mentionnée.

TABLEAU STATISTIQUE DE L'AFRIQUE.

Malgré les remarques que nous avons faites aux pages 35 et 36, et tout ce que nous avons dit dans l'introduction au tableau statistique de l'Asie, nous croyons indispensable, dans l'intérêt de la science et dans celui de nos lecteurs, d'ajouter encore quelques autres observations.

La géographie de cette partie du monde est encore si imparfaite, ses lacunes sont encore si grandes et si nombreuses, que le titre de *Tableau statistique de l'Afrique* devrait être rejeté comme absurde. Comment, pourrait-on nous dire, voulez-vous donner la statistique d'états dont vous ne connaissez pas seulement la géographie? Quelle confiance peut-on avoir dans des chiffres qui ne sont basés sur aucun des éléments qu'on regarde cependant comme les seuls à l'aide desquels on peut les obtenir? Depuis longtemps nous nous sommes fait à nous-mêmes ces objections, et dès l'année 1808, au début même de notre carrière littéraire, nous avons appelé l'attention des savans sur les richesses chimériques que de prétendus géographes et des savans étrangers à la géographie et à la statistique accumulent dans leurs ouvrages, au grand détriment de ces deux sciences. Dans tous nos travaux postérieurs nous avons réduit à leur juste valeur ces prétendus trésors scientifiques et nous avons eu le plaisir de voir que non-seulement les savans qui s'occupent spécialement de ce genre d'études, mais aussi le public, ont applaudi à notre franchise. Nous avions même pris la détermination d'exclure entièrement de la *Balance politique du Globe* tous les états de l'Afrique et de l'Océanie, et presque tous ceux de l'Asie; mais le géographe célèbre dont les sciences historiques et géographiques déplorent encore la perte, nous a fait changer d'avis. C'est en cédant pour ainsi dire à ses instances que nous nous sommes livré à de longues et pénibles recherches pour offrir, non pas la *statistique* de tous ces états, mais les *nombres limites* qui dans l'état actuel de la géographie pourraient être adoptés, en attendant que des faits positifs viennent les remplacer. Et pour nous servir de l'expression employée par notre célèbre ami Malte-Brun, c'est plutôt pour signaler au lecteur ce qu'il doit rejeter, et pour le mettre en garde contre une exactitude trompeuse, que pour lui offrir réellement la statistique d'états qui ne peuvent encore en avoir, que nous nous sommes décidé à leur accorder une place dans ce travail sur la statistique générale du globe.

Mais nous devons justifier quelques modifications que nous avons fait subir aux résultats numériques auxquels nous nous étions arrêté dans ce tableau. Les changemens survenus dans l'Abyssinie nous ont engagé à donner une beaucoup plus grande étendue au royaume de Tigré. D'un autre côté nous avons rejeté les évaluations exagérées que, d'après les premiers rapports des voyageurs anglais et d'après les calculs du savant Hassel, nous avons adoptées sur l'empire de Bornou et sur celui des Fellatahs ou Fellans. Nous avons plusieurs motifs pour croire que les chiffres que nous proposons s'éloigneront beaucoup moins de leur étendue et de leur population réelles. Les observations qu'un géographe et statisticien très-distingué a faites sur nos évaluations relatives à l'empire du Marok, en rendant compte de notre travail sur la Russie, nous ont engagé à porter la population de cet empire de l'Afrique-Septentrionale à 6,000,000 d'âmes, nombre auquel nous devons provisoirement nous arrêter, quoiqu'il reste beaucoup au-dessous de celui qu'a proposé M. Graberg. Un voyageur très instruit, M. Washington, qui a rempli bien des lacunes dans la géographie de cet empire, ne lui accorde que 5 à 6 millions d'habitans.

D'après les renseignemens que nous devons à l'obligeance d'un savant célèbre, dont le nom figure toujours dans presque toutes les grandes acquisitions que la géographie de l'Afrique a faites de nos jours, et qui, par ses intimes relations avec les hommes les plus importans de l'Egypte, est à même, plus que tout autre, de connaître les principales ressources de cette contrée, dont nous laisserons subsister les évaluations que d'après lui nous avons données dans la *Balance politique du Globe*. Nous n'avons aucune confiance dans des recensemens et dans des tableaux statistiques sur l'Egypte, dont M. Jomard n'a pas eu connaissance, et dont nous avons déjà signalé l'exagération dans la partie relative aux revenus de l'empire ottoman, aux pages 797 et 798. Nous espérions pouvoir fixer notre opinion sur l'étendue et la population du royaume des Malouas d'a-

près les renseignements pris sur les lieux par M. Douville; mais ce voyageur, qui réunit à une solide érudition une grande réserve sur tout ce qu'il n'a pas vu par lui-même, n'a jamais voulu rien affirmer sur ce sujet. Malgré sa louable réserve, qui devrait être imitée par bien des voyageurs, nous croyons que l'étendue de ce royaume, en y comprenant toutes les vastes contrées qui en sont tributaires ou qui reconnaissent sa suzeraineté, pourrait bien être évaluée à 200,000 milles carrés. En adoptant ce chiffre, qui d'ailleurs s'accorde assez bien avec les renseignemens sur sa grande étendue que nous avions obtenus à Lisbonne et qui nous ont été confirmés à Paris par des Portugais très instruits, et en évaluant seulement à 5 habitans sa population relative, on aurait un million d'âmes, nombre qui nous paraît représenter le minimum de la population absolue de cette puissance prépondérante de l'Afrique-Transéquatoréale; nous ne serions pas même éloigné de la porter jusqu'à 1,400,000 âmes, en calculant sa population relative à 7 habitans par mille carré. Nous avons déjà exposé aux pages 599 et 600 les motifs qui nous ont guidé dans la détermination des surfaces et des populations de l'Afrique-Portugaise, de l'Afrique-Française et de l'Afrique-Anglaise; mais ici nous devons prévenir le lecteur qu'une partie très considérable de la population que nous avons assignée aux deux premières, est de nom et de fait entièrement indépendante. Dans l'Afrique Anglo-Américaine on a compris les tribus indigènes qui vivent sur le territoire que les nouveaux colons regardent comme leur propriété, ainsi que les Africains qui sont déjà devenus leurs alliés. Nous n'avons fait subir aucun changement à nos évaluations relatives à l'Afrique-Anglaise, quoique, à la rigueur, d'après les principes suivis dans la détermination des autres possessions étrangères en Afrique, on pourrait y joindre l'Hottentotie et la Cafrerie-Maritime, régions comprises dans les limites des relations commerciales et politiques que les Anglais entretiennent avec leurs habitans. Quant à l'Afrique-Ottomane, on en a exclu toutes les vastes contrées de l'Arabie qui sont occupées par les troupes du vice-roi d'Egypte, mais on a tenu compte de tous les pays conquis depuis quelques années dans la Région du Nil. La surface et la population de l'Afrique-Arabe ont déjà été comptées dans les sommes relatives à cette puissance dans le tableau statistique de l'Asie. Nous rappellerons enfin que dans toutes ces évaluations on a toujours négligé les fractions décimales des populations relatives au-dessus de 10.

Maintenant que le lecteur a le moyen d'apprécier convenablement la valeur des chiffres que nous lui offrons, nous allons tracer le tableau statistique de cette partie du monde. Nous avons cru inutile de mettre les points d'interrogation qui accompagnent plusieurs chiffres adoptés dans la *Balance politique du Globe* que nous produisons ici; parce que ce signe devrait être mis après toutes les sommes indistinctement. Nous avons aussi cru devoir retrancher le nombre d'hommes que chaque état peut armer en temps de guerre. Dans des pays gouvernés comme le sont ces états, il n'y a pas d'armée régulière, ou, s'il y en a, elle varie selon le caprice du despote qui les régit, et rien n'est déterminé. On pourrait cependant adopter comme base d'un calcul approximatif, qu'en temps de guerre le douzième ou le dixième de la population totale prend les armes pour attaquer ou pour se défendre. Les relations fréquentes que les états de la Nigritie-Maritime et de la Nigritie-Occidentale entretiennent avec les établissemens européens, ont déjà contribué à rendre plus dangereuses les guerres que les Blancs ont quelquefois à soutenir contre eux, par l'introduction des armes à feu dans leurs armées. Il n'y a pas longtemps que les Achantis ont été sur le point de chasser les Anglais de toutes les colonies qu'ils possèdent dans cet empire, et que les Mandingues de Barra auraient détruit l'établissement anglais de Sainte-Marie sur la Gambie, sans le secours qui lui a été apporté par le gouverneur français de Saint-Louis. Dans l'armée africaine il y avait un corps de 1,800 hommes armés de fusils; les Mandingues ont soutenu le feu des Anglais avec la plus grande intrépidité et pendant plusieurs heures. Nous avons déjà signalé ailleurs la force de l'armée du royaume de Madagascar. Les forces indiquées dans le tableau sont les armées permanentes. Les faibles rapports qui lient encore le vice-roi d'Egypte à la Porte-Ottomane, nous ont engagé à donner séparément le revenu et l'armée permanente de l'Afrique-Ottomane.

TABLEAU

STATISTIQUE DES PRINCIPALES PUISSANCES DE L'AFRIQUE.

NOMS DES ÉTATS.	SUPERFICIE EN MILLES CARRÉS.	POPULATION		REVENUS EN FRANCS.	ARMÉE.
		ABSOLUE.	RELATIVE.		
PUISSANCES AFRICAINES.					
Empire de Marok.	130.000	6.000.000	46	22,000.000	26.000
État de Tunis.	40.000	1,800,000	45	7.000.000	6.000
État de Tripoli.	208 000	660.000	3.2	2,000,000	4,000
Royaume actuel de Tigré.	150.000	1,800,000	12	?	?
Empire de Bornou.	50.000	1,200.000	25	?	?
Empire des Fellatahs.	70,000	1,700,000	24	?	?
République du Fouta-Toro.	15,000	700,000	47	?	?
Empire d'Achanti.	100,000	3.000,000	30	?	?
Royaume des Molouas.	200,000	1,000.000	5	?	?
Royaume de Changamera.	50,000	500,000	10	?	?
Royaume de Madagascar.	120,000	2,000,000	17	?	?
PUISSANCES ÉTRANGÈRES.					
Afrique Ottomane.	367,000	3,000,000	3.2	100,000,000	70,000
Afrique Portugaise.	390,000	1,400,000	3.6	»	»
Afrique Française.	74,000	1,600,000	22	»	»
Afrique Anglaise.	91,000	270,000	3	»	»
Afrique Espagnole.	2,430	208.800	86	»	»
Afrique Hollandaise.	80	15,000	183	»	»
Afrique Danoise.	480	30,000	63	»	»
Afrique Anglo-Américaine.	3,000	25, 000	8.3	»	»
Afrique Arabe.	4,000	100,000	25	»	»

AMÉRIQUE.

DESCRIPTION GÉNÉRALE.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

POSITION ASTRONOMIQUE. *Longitude occidentale*, entre 36° et 170°. *Latitude*, entre 71° boréale et 54° australe. Si l'on voulait compter aussi les îles qui dépendent géographiquement du Nouveau-Continent, la *longitude* serait entre 10° et 170° *occidentale*, et la *latitude* pour les parties connues serait entre 79° *boréale* et 70° *australe*.

CONFINS. Au *nord*, l'Océan-Arctique ou Glacial-Boréal. A l'*est*, d'abord l'Océan-Arctique, ensuite l'Océan-Atlantique. Au *sud*, l'Océan Austral. A l'*ouest*, le Grand-Océan, ensuite la mer de Bering, le détroit de ce nom qui sépare l'Amérique de l'Asie, enfin l'Océan-Arctique.

DIMENSIONS. La configuration de l'Amérique, divisée en deux grandes péninsules, exige qu'on donne les dimensions de chacune séparément; c'est ce que nous ferons en commençant par l'Amérique-du-Nord. *Plus grande longueur de l'Amérique-du-Nord.* Depuis le cap Lisburn, sur l'Océan-Arctique dans l'Amérique-Russe, jusqu'à l'extrémité sud-est de la Floride, sur le nouveau canal de Bahama dans les Etats-Unis, 3672 milles. *Plus grande largeur.* Depuis les environs du cap Charles, dans le Labrador, jusqu'à la côte de l'état mexicain de Sonora-et-Cinaloa, à l'ouest de Villa-del-Fuerte, 2808 milles. *Plus grande longueur de l'Amérique-Méridionale.* Depuis la côte au nord-est de la Hacha, sur la mer des Antilles dans le département colombien de la Magdalena, jusqu'au cap Froward, sur le détroit de Magellan dans la Patagonie, 3965 milles. *Plus grande largeur.* Depuis le cap Saint-Roque, dans la province brésilienne de Rio-do-Norte, jusqu'à la pointe Malabrigo, au nord-ouest de Truxillo, dans la république du Pérou, 2625.

Si l'on ne tenait aucun compte de la direction de la ligne de la plus grande longueur à laquelle la plus grande largeur doit être perpendiculaire, alors on trouverait que la largeur de l'Amérique-du-Nord, entre le cap Charles dans le Labrador et la côte de la Nouvelle-Californie près de Santa-Barbara, est de 2880 milles, et que la largeur de l'Amérique-du-Sud, entre Pernambuco dans le Brésil et la pointe Parina, au nord-ouest de Truxillo dans la république du Pérou, est de 2786.

MERS, GOLFES ET LAGUNES. Les côtes du Nouveau-Monde sont découpées de manière qu'elles offrent plusieurs mers méditerranées et un grand nombre de golfes. Nous indiquerons les principaux d'après les nouvelles explorations, qui ont tant changé le gisement des côtes que l'on donnait à la partie septentrionale et à l'extrémité méridionale de l'Amérique. Toutes les mers secondaires de cette partie du monde appartiennent au trois océans suivans, dont elles ne sont que les principaux enfoncemens :

L'OCÉAN-ATLANTIQUE forme deux grandes méditerranées à plusieurs issues, et un golfe du même genre, savoir : la *Méditerranée-Arctique*, la *Méditerranée-Colombienne* et le grand *Golfe de St-Laurent*. Il forme en outre un grand nombre de golfes, dont les dimensions sont incomparablement plus petites.

La MÉDITERRANÉE-ARCTIQUE, que l'on pourrait aussi appeler MER DES ESQUIMAUX, puisque toutes les petites tribus qui habitent le long de ses côtes et sur ses îles appartiennent à la souche que l'*Atlas ethnographique du Globe* nomme famille des Esquimaux, du nom de ces peuples. Cette vaste mer, qu'avant les dernières explorations on croyait être une mer méditerranée fermée, n'est à proprement parler qu'une méditerranée à plusieurs issues. Elle offre deux grands enfoncemens connus depuis long-temps ; les géographes les décorent du titre de mer, savoir :

La *mer d'Hudson*, au sud, entre le Maine-Occidental (la Nouvelle-Galles) et le Maine-Oriental ;

la presqu'île Melville, la grande île Southampton et celle de Mansfield en comptant le contour; l'*entrée de Chesterfield*, la prétendue *rivière de Wager* et la *baie Répulse*, si renommées dans l'histoire des explorations de ces régions, sont ses enfonçemens les plus remarquables vers le nord-ouest; on peut regarder la *baie de James*, vers le sud-est, comme le golfe le plus plus remarquable de cette mer.

La *mer de Baffin*, qui s'étend au nord-est de la précédente, entre la côte occidentale du Groënland, le Devon-Septentrional et le groupe d'îles encore si imparfaitement connues que nous proposons de nommer archipel de Baffin-Parry. Ses principaux enfoncemens ou golfes, tous très peu considérables, sont: la *baie Jacob*, qu'on peut aussi nommer *golfe de Disco*, du nom de la plus grande des îles qu'on y trouve; le *golfo Boréal*, dénomination que nous proposons pour désigner l'enfoncement remarquable qui aboutit aux détroits de l'Isabelle et de Smith, et qui s'étend entre l'extrémité septentrionale du Groënland et le Devon-Septentrional: quelques géographes, et entre autres Grimm, le nomment avec raison *baie de Ross*; le *détroit de Lancaster-et-Barrow*, dont l'ouverture est assez large pour pouvoir être classée parmi les principaux enfoncemens de cette mer.

Nous attendons de nouvelles explorations pour assigner une place et donner une dénomination à la partie moyenne de la Méditerranée-Arctique, comprise entre la péninsule Melville et l'archipel de Baffin-Parry, partie que M. Brué désignait naguère sous le nom de *mer Christiane*, et que le savant Grimm a nommée *Canal de Fox*, dans son globe.

La mémorable et périlleuse exploration que le capitaine Ross a faite au sud-ouest du détroit de Lancaster-et-Barrow nous engage à ajouter un quatrième enfoncement à la Méditerranée-Arctique; c'est le *golfe de Bouthia*, qui n'est que le prolongement de l'*entrée du prince Régent* (Prince Regent Sound). Cette mer intérieure s'étend entre l'extrémité nord-ouest de l'archipel de Baffin-Barry, l'île Cokburn et la presqu'île Melville d'un côté, et la grande presqu'île de Bouthia du côté opposé.

Mais avant de quitter ces mers boréales nous dirons un mot sur la *pêche de la baleine*, qui dans le moyen-âge a valu tant de richesses à la France, et qui pendant les XVII[e] et XVIII[e] siècle rapporta d'immenses trésors aux Hollandais et à d'autres peuples maritimes. Poursuivie par tant d'ennemis, la reine des mers a cherché de nouveaux asiles, et c'est à présent dans les mers du Spitzberg, sur les côtes du Brésil, dans les parages du cap Horn, dans ceux du Nouveau-Sheltand et jusque dans les mers du Japon et de Bering que les pêcheurs anglais et anglo-américains vont la poursuivre. Ces deux nations sont, avec les marins des villes Anséatiques et ceux du Holstein, les seuls qui aujourd'hui fassent en grand cette pêche, dans laquelle la France, comme nous l'avons vu à la page 172, joua le premier rôle dans le moyen-âge. Mais voici quelques faits positifs à l'aide desquels le lecteur pourra se former une idée de l'importance qu'ont ces mers pour les gouvernemens qui savent diriger l'industrie et les capitaux de leurs administrés. Pendant les 14 années antérieures à 1826, la monarchie anglaise a employé dans les mers du Nord, 1846 navires dont les retours ont produit 6,276,790 livres sterling. Pendant la même période, les 40 et 50 navires employés annuellement dans les mers Australes ont produit des retours pour la somme énorme de 13,600,000 livres sterling. Les Anglo-Américains, aujourd'hui les seuls rivaux des Anglais, font des bénéfices qui, tout calculé, sont proportionnellement encore plus grands, à cause d'un voyage moins long et d'un système d'armement plus économique; ils arment près de 200 navires. Les Danois, les Hambourgeois, les Brémois et les Lubecqnois employent annuellement de 60 à 80 navires et font des bénéfices très considérables. Viennent ensuite les Hollandais, dont les armemens ne sont plus que l'ombre de ce qu'ils étaient, lorsque dans les XVI[e] et XVII[e] siècles ils pouvaient être regardés comme les maîtres de cette pêche. La part de la France est à présent presque nulle, puisqu'elle n'employait il y a quelques années que 8 navires, malgré les fortes primes accordées aux armateurs par le gouvernement.

Le GOLFE DE ST-LAURENT, où abontit l'immense fleuve de ce nom; son contour est formé par l'extrémité du Labrador et du Canada, le côtes du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Ecosse; l'entrée est resserrée par les îles de Terre-Neuve et de Cap-Breton, devant lesquelles se développe le *grand banc de Terre-Neuve*; ce dernier est incontestablement un des points du globe les plus remarquables, puisque c'est principalement sur ce banc que depuis le XV[e] siècle se fait la *pêche de la morue*, qui depuis lors attire tous les ans des milliers de navires dans ces parages. Pendant l'année 1829, les États-Unis seulement employèrent 1500 navires à cette pêche, et l'Angleterre et ses colonies 608, ce qui fait un total de 2108 bâtimens montés par 24,110 marins. Les armateurs de ces deux nations [illegible] millions de [illegible] de poisson, 17,730 barriques d'huile, qui représentent à eux seuls, au taux le plus bas, une valeur de 1,090,000 livres sterling. La part de la France dans cette pêche est très considérable, quoiqu'elle soit encore inférieure à ce qu'elle était autrefois. Selon un savant mémoire rédigé par MM. Audouin et Milne Edwards, la France, en 1826, expédia, entre Terre-Neuve, le grand banc de Terre-Neuve et l'Islande, 350 navires, montés par 10,129 hommes, et recueillit 27,312,304 kilogrammes de poisson; on estime la valeur de son produit moyen à 7,500,000 francs. On voit donc qu'indépendamment des autres nations, les Anglais, les Anglo-Américains et les Français emploient à cette pêche près de 2500 navires, plus de 34,000 hommes et créent une valeur de plus de 35 millions de francs, sans compter tous les gains directs et indirects qui résultent de la construction et de l'armement de tant de navires, de la salaison de tant de poissons; et indépendamment de l'avantage immense de former un grand nombre de bons matelots.

MÉDITERRANÉE-COLOMBIENNE, qui se développe entre la côte méridionale des Etats-Unis, les côtes des confédérations Mexicaines et de l'Amérique-Centrale, et celle de la république de Colombie; les grandes îles de Cuba, Haïti, Porto-Rico et les Petites-Antilles en complètent le contour. La presqu'île de la Floride, l'île de Cuba et la péninsule ouverte du Yutacan partagent cette méditerranée dans les deux mers secondaires suivantes, que l'on nomme:

Golfe du Mexique; il embrasse toute la partie septentrionale et occidentale de la Méditerranée-Colombienne. Ses enfoncemens les plus remarquables sont: la *baie de Campêche*, entre les états mexicains du Yatacan et de Tabasco; la *baie de Vera-Cruz*, le long de l'état mexicain de ce nom; la *baie de la Floride*,

comprise entre l'embouchure du Missisipi et le cap Agi, extrémité de la péninsule Floridienne. Les côtes du Mexique offrent en outre un grand nombre de lagunes, parmi lesquelles nous mentionnerons celles qui couronnent le *delta du Mississipi*, celle de *Galvestown* et la lagune de *Tamiagua*.

Mer des Antilles; elle embrasse toute la partie méridionale et orientale de cette méditerranée. Les principaux enfoncemens sont : le *golfe de Honduras*, entre la côte du Yucatan dans la confédération Mexicaine et celle de Honduras dans la confédération de l'Amérique-Centrale ; M. Brué, dans ses nouvelles cartes, en fait une des trois grandes subdivisions de notre Méditerranée-Colombienne, et l'appelle *mer de Honduras*, en y comprenant toutes les eaux bornées par la côte septentrionale du Guatemala, le Yucatan, l'île de Cuba, et la Jamaïque; viennent ensuite le *golfe de Darien;* le *golfe* et *la lagune de Maracaibo*, et le *golfe de Paria*, dans la Colombie ; ce dernier est formé par la côte de cette république et par celle de l'île Trinité ; on l'appelle aussi *golfe Triste*.

Voici les autres enfoncemens de l'Atlantique les plus remarquables ; nous les nommerons en allant du nord au sud : la Baie Fundy nommée autrefois Baie Française, entre le Maine et la Nouvelle-Ecosse. Nous rappellerons que c'est dans cette baie que les marées de l'Océan paraissent atteindre leur plus grande hauteur ; en effet les eaux de la mer s'y élèvent quelquefois, selon Chabert, jusqu'à 70 pieds, tandis qu'à Chepstow, dans le comté de Monmouth en Angleterre, elles ne montent qu'à 66, et à St-Malo en France, qu'à 50. Ces deux dernières villes sont cependant très renommées par la hauteur extraordinaire de leurs marées. Nous nommerons ensuite le Longisland-Sound, formé par la côte du Connecticut, du New-York et l'île Longue ; les Baies Delaware et Chesapeak, et la grande lagune de Pamplico, nommée *Sound de Pamplico* : tous ces enfoncemens appartiennent aux Etats-Unis ; la baie de Bahia ou de San-Salvador dans le Brésil; la vaste lagune de los Patos, improprement nommée *lac de los Patos* ; c'est la plus grande lagune de toute l'Amérique ; elle s'étend le long de la côte de la province de San-Pedro dans le Brésil et de la côte de l'État de l'Uraguay ; les Golfes de San-Antonio et de St-Georges, dans la Patagonie Nous ajouterons que l'Amazone et le Rio de la Plata forment à leurs immenses embouchures deux enfoncemens très considérables, que les géographes ne doivent pas négliger.

Le GRAND-OCEAN forme sur la côte occidentale de l'Amérique des enfoncemens beaucoup plus considérables et beaucoup moins nombreux que ceux que forme l'Océan-Atlantique sur la côte opposée. Les principaux sont les suivans en allant du nord au sud.

La Méditerranée de Bering a plusieurs issues. Elle appartient en commun à l'Asie et à l'Amérique ; la côte de cette dernière, depuis le cap du Prince-de-Galles jusqu'à l'extrémité de la péninsule d'Alaska et les îles Aleoutes ou Aleoutiennes, en forment le contour du côté américain. Ses principaux enfoncemens sur la côte de cette partie du monde sont : le *golfe de Norton* et le *golfe de Bristol*, tous deux dans l'Amérique-Russe.

La Méditerranée ouverte, que nous proposons de nommer Méditerranée ouverte de Cook. Elle est forformée par la côte méridionale de l'Amérique-Russe, et par la côte occidentale de l'Amérique-Anglaise du nord. Son enfoncement le plus remarquable est le golfe nommé *Entrée-de-Cook;* la péninsule des Tchougaches en forme la côte orientale.

Le golfe de Californie, nommé vulgairement mer Vermeille ou mer de Cortès; il est formé par la grande presqu'île dont il prend le nom et par la côte opposée de l'état de Sonora-et-Cinaloa, dans la confédération Mexicaine.

La Méditerranée ouverte, que nous proposons de nommer Méditerranée ouverte de Panama. Elle se développe entre l'embouchure du Rio-Verde dans l'état-Mexicain d'Oaxaca et la pointe Galera dans le département colombien de l'Equateur ; le *golfe de Tehuantepec* dans l'état d'Oaxaca ; les *golfes de Fonseca*, de *Papagayo* et de *Nicoya* dans la confédération de l'Amérique-Centrale, et le *golfe de Panama*, dans la république de Colombie, sont ses enfoncemens les plus remarquables.

Le golfe de Guayaquil, formé par l'extrémité méridionale de la côte de la république de Colombie et l'extrémité septentrionale de la république du Pérou.

Le golfe de Chonos, formé par la côte de la Patagonie et les archipels de Chonos et de Chiloë; son enfoncement principal est le canal que les Espagnols nomment *El-Ancud*.

Les golfes de Penas et de la Madre de Dios, formés par la côte de la Patagonie, la presqu'île de Tres-Montes et l'archipel de la Madre de Dios.

On ne connaît encore que très imparfaitement les côtes de l'Amérique baignées par l'OCÉAN-ARCTIQUE; les principaux enfoncemens connus, formés par cet océan en allant de l'ouest à l'est sont :

Le golfe de Kotzebue, entre le cap du Prince-de-Galles et le cap Golovnin, dans l'Amérique-Russe.

Le golfe du Mackenzie, à l'embouchure du grand fleuve de ce nom ; il est situé dans l'Amérique-Anglaise, comme les quatre autres suivans.

La baie de Liverpool (mer des Esquimaux) entre le Mackenzie et le cap Bathurst.

La baie de Franklin, à l'est du cap Bathurst.

Le golfe du couronnement de Georges IV, à l'embouchure du Coppermine ou de la rivière de la Mine-de-Cuivre.

La mer du roi Guillaume (King William's Sea). C'est ainsi que le capitaine Ross désigne la vaste étendue de l'Océan-Arctique, comprise entre la grande péninsule de Bouthia-Felix et la partie du continent américain à l'est du cap Turnagain, qu'il nomme Terre du roi Guillaume (King William's Land); on y trouve la *baie Spencer* et la *baie des Poëtes*.

Le détroit de Lancaster-et-Barrow fait communiquer l'Océan-Arctique avec la Méditerranée-Arctique et particulièrement avec ses deux grands enfoncemens que nous avons nommés golfe de Bouthia et mer de Baffin.

DÉTROITS. L'Amérique en a un grand nombre. Nous nommerons les plus remarquables en allant du nord au sud, et en suivant l'ordre d'après lequel nous avons décrit les mers auxquelles ils appartiennent. *Le détroit de Lancaster-et-Barrow*, entre le Devon-Septentrional et l'extrémité boréale de l'archipel de Baffin-Parry; c'est le passage qui

mène de la mer de Baffin dans l'Océan-Arctique, que les navigateurs anglais ont exploré; le *détroit de la Furie et de l'Hecla*, entre la presqu'île Melville et l'île Cockburn; il établit une autre communication entre la Méditerranée-Arctique et le même Océan, les *détroits de Cumberland*, de *Forbisher* et d'*Hudson*; ils forment la communication entre la Méditerranée-Arctique et la mer d'Hudson; le *détroit*, ou pour parler plus correctement, le *canal de Davis*, qui mène de la Méditerranée-Arctique dans la mer de Baffin; le *détroit de Belle-île*, entre l'île de Terre-Neuve et la côte du Labrador, et le *détroit de Canso*, entre l'île Cap-Breton et la côte de la nouvelle-Ecosse; tous deux mènent de l'Atlantique dans le golfe de St-Laurent, le *Nouveau canal de Bahama*, entre l'archipel de Bahama et la côte orientale de la Floride; le *détroit*, ou plutôt le *canal de la Floride*; entre l'extrémité méridionale de la péninsule de ce nom et la côte nord-ouest de l'île de Cuba; ce dernier, qu'on peut regarder comme la continuation du précédent, fait communiquer l'Océan-Atlantique avec le golfe du Mexique; le *canal de Yucatan* ou *de Cordova*, entre le cap Catoche dans le Yucatan et le cap San-Antonio dans l'île de Cuba; il mène de la mer des Antilles dans le golfe du Mexique; le *détroit* dit *Bouche-du-Dragon*, entre la péninsule de Paria dans le département colombien du Maturin et l'île de la Trinité; il joint l'Océan au golfe de Paria: le fameux *détroit de Magellan*, entre la Patagonie et l'archipel de Magellan; c'est un des plus longs que l'on connaisse; il établit la communication entre l'Atlantique et le grand-Océan; le *détroit de Le Maire*, entre la Terre-de-Feu et la Terre-des-Etats, dans l'archipel de Magellan; c'est le passage ordinaire pour aller de l'Atlantique dans le Grand-Océan et *vice-versâ*; le *détroit de Mesier*, qui sépare la grande île Wellington (Campana), dans l'archipel Patagonique, de la côte occidentale de la Patagonie; le *détroit de la Nouvelle-Géorgie*, sur la côte Nord-Ouest, entre le continent et la grande île de Quadra-et-Vancouver; c'est, avec le précédent, un des plus longs du globe; le *détroit de Chelekof* (de Kenaisk), entre l'île de Kodiak et la presqu'île d'Alaska; le *détroit d'Isanak*, entre cette même presqu'île et l'île Oumanak, une des plus grandes de l'archipel des Aleoutes; le *détroit de Bering*, dans l'empire Russe, il sépare l'Amérique de l'Asie et forme la communication entre la mer de Bering et l'Océan-Arctique.

CAPS. L'Amérique offre un grand nombre de caps; nous en indiquerons les plus remarquables en les classant d'après les mers principales qui baignent cette partie du monde.

Sur l'Océan-Atlantique on trouve: le *cap Nord*, dans l'Islande; il est situé presque sous le cercle polaire arctique; le *cap Farewell*, sur l'île de ce nom, extrémité australe du Groënland; le *cap Charles*, dans le Labrador; le *cap Cod*, dans le Massachusetts; les *caps Charles* et *Henry*, à l'entrée de la baie Chesapeake; le *cap Hatteras*, dans la Caroline-du-Nord; les *caps Orange* et *Nord*, dans la province brésilienne du Parà; le *cap St-Roque*, dans la province brésilienne du Rio-Grande-do-Norte; le *cap Frio*, dans celle de Rio-de-Janeiro; les *caps Santa-Maria* et *San-Antonio*, à l'embouchure du Rio de la Plata; les *caps de las Virgines* et *Espirito Santo*, à l'entrée orientale du détroit de Magellan; le *cap Froward*, sur ce même détroit; c'est *l'extrémité méridionale du Nouveau-Continent*. Dans la Méditerranée-Arctique, on trouve: le *cap Chidley*, sur la côte occidentale du Groënland; le *cap Clarence*, sur une des îles qui forment le Devon-Septentrional; il est remarquable par son élévation et par sa haute latitude; le *cap Oyers-Wâlsingham*, dans une des îles de l'archipel Baffin-Parry; il est situé presque sous le cercle polaire arctique; le *cap Walsingham*, un peu au sud du précédent, sur la même île; le *cap Penrhyn*, dans la presqu'île Melville; le *cap Chidley*, dans le Labrador. Sur la Méditerranée-Colombienne sont situés: le *cap Tancha* ou *Agi*, extrémité australe de la Floride; le *cap San-Antonio*, extrémité occidentale de l'île de Cuba; le *cap Catoche*, extrémité nord-est de la péninsule ouverte du Yucatan; le *cap Gracias à Dios*, sur la côte de Honduras dans la confédération de l'Amérique-Centrale; la *Pointe-Galinas*, et le *cap Paria*, dans la république de Colombie.

Les principaux caps sur le Grand-Océan sont: le *cap Flattery*, à l'entrée du prétendu fameux détroit de Jean-de-Fuca; le *cap Mendocino*, non loin de la frontière septentrionale de la confédération Mexicaine; le *cap San-Lucas*, à l'extrémité de la péninsule de la Californie; le *cap Corrientes*, dans l'é-

tat mexicain de Xalisco : la *pointe Mala*, dans le département colombien de l'Isthme; le *cap Blanco*, dans la république du Pérou; les *caps Victoria et Pilares* (Pilar), à l'entrée occidentale du détroit de Magellan. La mer de Bering, enfoncement du Grand-Océan, offre le *cap du Prince-de-Galles*, sur le détroit de Bering; c'est le point le plus occidental du Nouveau-Continent; ensuite le *cap Rodney*, et le *cap Newenham;* ils sont tous dans l'Amérique-Russe.

Sur l'Océan-Arctique on voit : les *caps Golovnin, Lisburn* et *des Glaces*, sur la côte occidentale; le *cap Barrow*, sur la côte septentrionale, doublement important comme limite de l'exploration faite par l'est, et comme le *point* connu *le plus boréal du Nouveau-Continent* avant la dernière exploration du capitaine Ross. La *pointe Beechey;* elle marque les limites de l'exploration faite par l'ouest; le *cap Bathurst*; il s'avance vers le nord d'une manière remarquable entre le Mackenzie et le Coppermine; la *pointe Turnagain :* c'est la limite de l'exploration faite à l'est du Coppermine; le *cap Felix*, sur la mer du roi Guillaume; le *cap Adelaïde*, sur la même mer; c'est un des points les plus remarquables du golbe, étant tout près *d'un des pôles magnétiques*.

Sur l'Océan-Austral on trouve : le *cap Horn*, sur une petite île de l'archipel de Magellan; c'est un point très important, étant reconnu par tous les navigateurs qui vont de l'Atlantique dans le Grand-Océan et *vice versâ;* ce cap est aussi communément regardé comme l'extrémité méridionale de l'Amérique proprement dite.

PRESQU'ILES. Nous commencerons par faire observer que cette partie du monde se compose de deux immenses presqu'iles, celle de *l'Amérique-du-Sud* et celle de *l'Amérique-du-Nord*, réunies par l'isthme de Panama; et que la partie de cette dernière dont les côtes sont baignées par la mer d'Hudson, le détroit de ce nom et d'autres parties de la Méditerranée-Arctique, ainsi que par le détroit de Belle-Ile, le golfe du Saint-Laurent, et par la large embouchure du grand fleuve de ce nom, forme aussi une vaste péninsule, que les géographes ne mentionnent point, et qui est sans doute une des plus remarquables de l'Amérique; nous proposons de la nommer *presqu'île de Labrador*. Les autres péninsules les plus remarquables du Nouveau-Continent sont : la *presqu'île Melville ;* elle se projette entre les grandes îles de l'archipel de Baffin-Parry et le golfe de Bouthia; la *presqu'île de Bouthia-Felix*, entre le golfe de Bouthia et la Mer du Roi Guillaume; c'est la plus septentrionale de l'Amérique; la *Nouvelle-Écosse*, qui s'étend à l'est du Nouveau-Brunswick, dans l'Amérique-Anglaise; la *Floride*, dans les États-Unis, et le *Yucatan*, dans la confédération Mexicaine; ces deux dernières, ainsi que la *presqu'île de Labrador*, doivent être classées parmi les péninsules ouvertes, à cause de la grande largeur du côté par lequel elles tiennent au continent; la *Californie*, dans la confédération Mexicaine; les *péninsules des Tchougaches*, d'*Alaska* et des *Tchouktchis*, dans l'Amérique-Russe; cette dernière est formée par le golfe de Norton, le détroit de Bering et l'Entrée de Kotzebue; la seconde sépare en partie la mer de Bering du Grand-Océan; la première se projette dans la Méditerranée-Ouverte de Cook; ces trois péninsules pourraient aussi être regardées comme les parties saillantes de la grande *presqu'île ouverte*, qu'on pourrait nommer *de Bering*, en l'honneur de ce marin célèbre; elle est formée par l'Océan-Arctique, la mer et le détroit de Bering.

L'Amérique Méridionale ne manque pas de péninsules, mais elles sont toutes très petites, en comparaison de celles de l'Amérique-du-Nord; les suivantes sont les plus remarquables : la *péninsule des Guarjiros*, que nous proposons de nommer ainsi, du noms de ses féroces habitans, et la *presqu'île Paraguana;* elles se projettent toutes deux à l'entrée du golfe de Maracaïbo dans la république de Colombie; la *presqu'île de Tres-Montes*, sur le Grand-Océan, et celle de *Saint-Joseph*, sur l'Atlantique, toutes deux dans la Patagonie; la *péninusle de Brunswick*, formée par la partie centrale du détroit de Magellan et par l'Otway-Water, qui la sépare de la partie de la Patagonie que le capitaine King a nommée King's William IV Land (pays du roi Guillaume IV); c'est sur cette péninsule, d'une configuration très remarquable, que s'élève le cap Froward, que nous avons vu être l'extrémité australe de tout le Nouveau-Continent.

FLEUVES. L'Amérique offre les plus grands fleuves du monde. Comme nous décrivons le cours des principaux fleuves dans la description de chaque état, nous nous borne-

rons ici à indiquer les plus grands fleuves du Nouveau-Continent, en donnant cependant quelques détails sur le *Saint-Laurent*, l'*Amazone* et le *Rio de la Plata*, afin de réunir dans un seul article tout ce qui regarde ces grands courans, qui traversent plusieurs états différens; c'est le seul moyen d'éviter d'inutiles répétitions. Nous les classerons d'après les mers principales auxquelles ils aboutissent.

L'OCÉAN-ATLANTIQUE et ses enfoncemens reçoivent les plus grands fleuves de l'Amérique. L'Atlantique reçoit immédiatement les fleuves suivans, à l'exception du Saint-Laurent qui débouche dans le golfe auquel il donne son nom; nous le plaçons ici, parce que c'est le seul grand fleuve qu'offre l'Amérique-Septentrionale du côté de l'Atlantique.

Le ST-LAURENT. Malgré l'immense volume de ses eaux, sa grande profondeur et sa vaste embouchure, ce fleuve ne figure que parmi ceux du troisième et du quatrième ordre, lorsqu'il est question de la longueur du cours. Les géographes commencent le cours du St-Laurent aux environs de Kingstown, sur le lac Ontario, dans le Haut-Canada, à l'endroit nommée LAC DES MILLE-ILES. De là ce fleuve se dirige vers le nord-est, en séparant le territoire du Haut-Canada de celui de l'état de New-York dans la confédération Anglo-Américaine; il traverse ensuite le Bas-Canada jusqu'à son embouchure dans le golfe auquel il donne son nom. Mais on peut et l'on doit même regarder comme la partie supérieure du cours de ce fleuve cette série de grands lacs, nommée communément la *mer de Canada*. Nous regarderons, avec M. Brué, le KAMINISTIQUIA, un des principaux affluens du lac Supérieur, comme la plus haute source du St-Laurent; d'autres géographes considérent la *rivière de St-Louis*, qui est l'affluent le plus considérable de ce vaste lac, comme la source de ce grand fleuve. En descendant donc le Kaministiquia, nous trouvons le LAC SUPÉRIEUR, qui, par le SAUT SAINTE-MARIE, d'environ 20 pieds de hauteur, verse ses eaux dans le LAC HURON; celui-ci reçoit les eaux du *lac Michigan;* le lac Huron débouche par la RIVIÈRE SAINT-CLAIR; ce dernier par la RIVIÈRE DÉTROIT se décharge dans le LAC ERIÉ; et celui-ci, franchissant la fameuse cascade de NIAGARA, entre dans le lac ONTARIO, le dernier de ceux qui forment la partie supérieure du cours du St-Laurent. Ses plus grands affluens sont: l'*Ottawa* et le *Seguenai*, à la gauche. Voyez l'Amérique-Anglaise et la confédération Anglo-Américaine.

L'ORÉNOQUE. Malgré la longueur de son cours, ce fleuve appartient tout entier à la Colombie. Ses principaux affluens sont le *Ventuari* et le *Caroni* à la droite; le *Guaviarre*, le *Meta* et l'*Apure* à la gauche. L'Orénoque, dans la partie supérieure de son cours, envoie une de ses branches dans le Rio-Negro, affluent de l'Amazone; c'est le *Cassiquiare* qui forme la fameuse *bifurcation de l'Orénoque*, dont on révoquait en doute l'existence, mais dont le baron de Humboldt a démontré la réalité.

Le MARANON, dit communément l'AMAZONE. C'est le plus grand fleuve du monde; il est formé par la réunion du NOUVEAU-MARANON, dit aussi TUNGURAGUA, avec l'UCAYALI ou VIEUX-MARANON. On s'accorde généralement, quoique à tort, à regarder le Tunguragua comme la branche principale, et on fixe conséquemment la source de l'Amazone au lac Lauri (Lauricocha) dans les Andes du Pérou, dans la république de ce nom. Quant à nous, nous n'hésitons pas à regarder le BENI ou PARO, qui, après sa jonction avec l'APURIMAC, forme l'UCAYALI, comme le véritable Maranon. Le Beni ou Paro naît dans les montagnes de Sicasica dans la république de Bolivia, traverse du sud au nord cet état, ainsi que la république du Pérou, et entre dans la Colombie, où il forme sa jonction avec le NOUVEAU-MARANON, dans le territoire encore contesté de la province de Maynas; il poursuit ensuite son cours dans cette même province, et, à San-Francisco de Tabatinga, il entre dans l'empire du Brésil; dont il traverse de l'ouest à l'est l'immense province du Parà, jusqu'à son embouchure dans l'Atlantique; là il forme, avec le Parà ou Rio des Tocatins, la grande île Marajo. Nous devons faire observer que depuis sa jonction avec le Nouveau-Maranon, jusqu'au confluent du Rio-Negro, il est connu dans le pays sous le nom de SOLIMOËNS, et que ce n'est qu'au-dessous de l'embouchure de ce dernier affluent qu'on l'appelle AMAZONE. Ses principaux affluens à la droite sont: le *Javary* la *Madeira*, qui pour la longueur de leurs cours rivalisent avec les plus grands fleuves du monde; le *Topayos* et le *Xingu;* ces quatre affluens arrosent le Brésil. Les principaux affluens à la gauche, outre le *Tunguragua* ou *Nouvel-Amazone*, sont le *Napo*, le *Putumayo* ou *Iça*, le *Caqueta* ou *Yupura*, *Rio-Negro*, grossi par le *Cassiquiare*, branche de l'ORÉNOQUE, et par le *Rio-Branco*; le premier de ces affluens appartient entièrement au territoire de la Colombie; la plus grande partie du second et le cours supérieur du Caqueta apppartient à ce même état; tous les autres arrosent le territoire de l'empire du Brésil.

Le TOCANTIN, dit PARA dans la partie inférieure de son cours. Ce grand fleuve, que plusieurs géographes regardent à tort comme un affluent de l'Amazone, avec lequel il communique par un canal naturel, dont l'eau est salée, nommé TAJIPURU, est formé par la jonction du RIO DES TOCANTINS, ou TOCANTIN proprement, dit avec le RIO-GRANDE ou ARAGUAY; c'est ce dernier qui est la branche principale. Tout le bassin de ce fleuve appartient à l'empire du Brésil.

Le SAN-FRANCISCO est un des cinq grands fleuves du Brésil, dont il arrose la province de Minas-Geraes et celles de Pernambuco, d'Alagoas et de Sergipe.

La dénomination de RIO DE LA PLATA n'appartient, rigoureusement parlant, qu'au grand courant formé par la réunion du PARANA avec l'URAGUAY; il est si large qu'il ressemble plutôt à un bras de mer qu'à un fleuve; il passe par Buénos-Ayres, Montevideo et Maldonado. Les géographes modernes regardent avec raison le PARANA comme la branche principale de ce grand fleuve, dont ils placent la source dans la province de Minas-Geraes au Brésil. Le PARANA traverse toute la partie sud-ouest de cet empire, forme la séparation entre cet état, le directorat du Paraguay et la confédération du Rio de la Plata, et, après avoir traversé la partie méridionale de cette dernière, il confond ses eaux avec celles de l'URAGUAY. Son principal affluent à la droite est le *Paraguay*, grossi lui-même par le *Pilcomayo* et le *Rio-Grande* ou *Vermejo:* le *Tieté* paraît être le plus grand affluent à la gauche du Parana.

La partie de la MÉDITERRANÉE-ARCTIQUE, nommée MER D'HUDSON, reçoit :

Le CHURCHILL ou MISSINIPI, dont on ne connaît pas encore bien la source, et dont le cours laisse encore bien des doutes sur plusieurs points. Ce fleuve traverse, ainsi que le suivant, la Nouvelle-Bretagne dans l'Amérique-Anglaise.

Le NELSON, formé par la réunion des deux branches la SASKATCHAWAN-SEPTENTRIONALE et la SASKATCHAWAN-MÉRIDIONALE ; après leur jonction il prenait autrefois le nom de FLEUVE-BOURBON ; aujourd'hui on l'appelle NELSON. C'est le débouché des eaux du grand lac Winnipeg et de ses tributaires.

La MÉDITERRANÉE-COLOMBIENNE, dans la partie nommée GOLFE DU MEXIQUE, reçoit les fleuves suivans :

Le MISSISSIPI, dont le cours appartient entièrement aux États-Unis. C'est le plus grand fleuve de l'Amérique-du-Nord et un des plus grands du monde. Ses principaux affluens sont le *Missouri*, qu'on regarde à tort comme le plus grand de ses affluens, tandis qu'on devrait le considérer comme la branche principale du Mississipi, qu'il dépasse de beaucoup sous le rapport de la longueur du cours et sous celui du volume de ses eaux ; l'*Arkansas* et la *Rivière-Rouge* (Red-River) sont les principaux affluens du Mississipi à la droite ; l'*Ohio* est son principal affluent à la gauche ; ce dernier est grossi par un grand nombre de rivières qui arrosent les états de la partie occidentale de l'Union. La remarque que nous avons faite sur le Missouri peut s'appliquer aux affluens supérieurs des fleuves Nelson et Mackensie, et à plusieurs grands fleuves de l'Amérique et des autres parties du monde.

Le RIO-DEL-NORTE, autrefois RIO-BRAVO. C'est le plus grand fleuve de la confédération Mexicaine, dont il traverse le territoire du Nouveau-Mexique et les états de Cohahuila-Texas et de Tamaulipas.

La MER DES ANTILLES, qui est une dépendance de la Méditerranée-Colombienne, reçoit :

La MAGDALENA, qui traverse les départemens de Cundinamarca, de Boyaca et de Magdalena dans la république de Colombie.

Le GRAND-OCEAN, malgré l'immense développement de sa côte orientale, ne reçoit qu'un seul fleuve, c'est :

L'OREGON ou COLOMBIA, dont le bassin appartient presque entièrement aux États-Unis. Ce fleuve naît dans la cordillère Missouri-Colombienne (Montagnes-Rocheuses) et traverse le grand district que les géographes de l'Union appellent de l'Oregon. Ses principaux affluens sont: l'*Otchenankane*, à la droite, le *Lewis* et le *Multnomah*, à la gauche.

On peut aussi nommer le RIO-COLORADO (occidental), dont tout le bassin appartient à la confédération Mexicaine; il descend de la Sierra-Verde, traverse la Nouvelle-Californie, et, après avoir reçu le *Yaquesila* et le *Gila* à la gauche, il mêle ses eaux avec celles du golfe de Californie, que nous avons vu être un enfoncement du Grand-Océan.

L'OCEAN-ARCTIQUE reçoit :

Le MACKENZIE, qui est le plus grand fleuve de cette mer. Dans la partie supérieure de son cours ce fleuve est connu sous les noms de RIVIÈRE DE LA PAIX, d'OUNGIGAH (Unijah) et de RIVIÈRE DU LAC DE L'ESCLAVE. Tout le bassin du Mackenzie appartient à l'Amérique-Anglaise. La *Rivière de l'Élan*, ou *Atapesow*, que quelques géographes regardent comme la branche principale du Mackensie, et son plus grand affluent.

CANAUX. Malgré les obstacles sans nombre que le système colonial a opposés au développement de l'industrie et du commerce depuis la découverte du Nouveau-Monde jusqu'à nos jours, on est surpris de pouvoir citer quelques constructions hydrauliques dignes de figurer à côté de celles que possède l'Europe. Dans la description des Etats-Unis, du Canada, du Mexique et de la Guyane-Hollandaise, nous signalerons à l'attention du lecteur les principaux canaux navigables, ceux d'irrigation et de dessèchement les plus remarquables qu'offre l'Amérique. Ici nous nous bornerons à indiquer, d'après le savant mémoire de M. le baron de Humboldt, les cinq canaux navigables projetés il y a quelques années pour ouvrir une communication entre l'Atlantique et le Grand-Océan. Le géographe ne saurait passer sous silence des projets dont l'exécution peut amener une grande révolution dans le commerce maritime du monde.

La partie centrale du continent Américain offre, selon M. de Humboldt, cinq points propres à effectuer la jonction des deux Océans, dont trois se trouvent dans le territoire de la Colombie et les deux autres dans les confédérations de l'Amérique-Centrale et du Mexique. Ces points importans sont : l'ISTHME DE TEHUANTEPEC, dans l'état Mexicain d'Oaxaca (latitude boréale, 16°—18°) entre les sources du *Rio Chimalapa* et du *Rio del Passo*, qui se jette dans le Rio Huasacualco (Goazacoalcos) ; on a calculé que la navigation de Philadelphie à Noutka et à l'embouchure de l'Oregon (Colombia), qui est à-peu-près de 15,000 milles, en prenant la route ordinaire autour du cap Horn, serait au moins diminuée de 9000 milles, si le passage de Huasacualco à Tehuantepec pouvait être effectué par un canal, sans compter l'avantage immense d'éviter les tempêtes qu'éprouvent les navires qui doivent doubler ce cap, non moins terrible que le promontoire qui termine l'Afrique. Le *point culminant* de l'isthme de Tehuantepec est le *mont Pelado*, élevé de 317 toises au-dessus de la mer; la plus grande élévation de la *ligne de partage des eaux* entre les deux Océans est de 210 toises. L'ISTHME DE NICARAGUA (latitude boréale, 10°—12°), dans la confédération de l'Amérique-Centrale, entre la

port de San-Juan de Nicaragua, à l'embouchure du Rio-San-Juan, le *lac de Nicaragua* et la *côte du golfe de Papagayo*, près des volcans de Granada et de Bombacho. Le gouvernement fédéral de Guatemala a déjà commencé à traiter avec des capitalistes de New-York pour son exécution, retardée sans doute par la guerre civile qui désole cette fédération. La plus grande hauteur de la *ligne de partage* de cet isthme est de 21 toises 1/2. L'ISTHME DE PANAMA (latitude boréale, 8° 15'—9° 36'), entre Portobello et Panama. Des travaux géodésiques exécutés par des ingénieurs anglais par ordre de Bolivar, ont engagé le gouvernement à renoncer au projet de ce canal, et à y substituer un chemin en fer; on aurait déjà commencé les travaux sans les troubles sanglans qui agitent la Colombie. Le *mont Maria Henriquez*, élevé de 98 toises, est le *point culminant* de cet isthme. L'ISTHME DE DARIEN ou de CUPICA (latitude boréale, 6° 40'—7° 12'), entre le *Rio-Atrato* et le *Rio-Napipi*. Le prétendu CANAL DE RASPADURA, entre le *Rio-Atrato* et le *Rio-San-Juan de Choco* (latitude boréale, 4° 58'—5° 20'). M. de Humboldt regarde d'abord l'isthme de Nicaragua et ensuite celui de Cupica comme les points les plus favorables pour établir des *canaux de grande dimension*, semblables au canal Calédonien dont nous avons parlé à la page 467. Lorsqu'il s'agit d'une communication mécanique capable de causer une révolution dans le monde commercial, il ne peut être question des moyens qui établissent un système de navigation intérieure par des écluses de 16 à 20 pieds de largeur entre les bajoyers, comme dans les canaux de Languedoc, de Briare en France, de la Grande-Jonction ou de la Clyde dans la Grande-Bretagne. Une profondeur moyenne de 15 pieds 1/2 à 17 pieds 1/2, c'est-à-dire inférieure de 15 pouces à celle du canal Calédonien, suffira pour des bâtimens de 300 à 400 tonneaux, minimum ordinaire de la portée des navires employés dans les mers Orientales.

LACS. Aucune partie du monde n'en offre un plus grand nombre que l'Amérique, surtout la partie de sa surface située entre le 42e et le 67e degré de latitude boréale. Ce vaste espace, que dans l'*Atlas ethnographique du globe* nous avons proposé de nommer la *Région des lacs*, présente à lui seul, non-seulement les plus grandes masses d'eau douce de tout le globe, mais un si grand nombre de lacs et de marais, qu'il est presque impossible au géographe de pouvoir les nommer tous. Ces lacs constituent un des grands traits de la géographie physique de l'Amérique. Dans la saison des pluies, plusieurs débordent, et grâce à la petite pente du sol, qui sépare à peine le bassin d'un fleuve de celui d'un autre, il s'établit des communications naturelles temporaires entre des fleuves dont les embouchures respectives se trouvent à d'immenses distances, comme celle, par exemple, du Mississipi-Supérieur avec des affluens méridionaux du lac Winnipeg, qui verse ses eaux dans le Nelson. Voici les principaux lacs que notre cadre nous permet de nommer.

Le bassin du Saint-Laurent nous offre les *lacs Supérieur*, *Michigan*, *Huron*, *St.-Clair*, *Erié* et *Ontario* qu'à la page 97 nous avons vus s'écouler par le fleuve St-Laurent; ils forment ce que quelques géographes appellent la *mer d'eau douce* ou bien *la mer du Canada*. C'est la plus vaste masse d'eau douce qui existe sur la surface du globe; le seul *lac Supérieur* dépasse *tous les autres lacs d'eau douce connus du globe*. Un grand nombre de lacs de moindre étendue appartiennent à ce même bassin, tels que le *Nipissing*, le *St-Jean*, etc., dans le Canada; le *Champlain*, etc. etc., dans les Etats-Unis.

Le bassin du Bourbon ou Nelson, dans l'Amérique-Anglaise du Nord, offre les *lacs de la Pluie*; *des Bois*; le *Winnipeg* (Ouinipeg, Winnipic), qui est un des plus grands de l'Amérique; le *Manitow*; le *Petit-Winnipeg* et une foule d'autres assez considérables.

Le bassin du Missinipi ou Churchill présente les *lacs du Buffle*, *de la Crosse*, *de l'Ours Noir*, etc., et celui des *Rennes*, par lequel il communique avec le Mackenzie.

Le bassin du Mackenzie offre d'abord les trois grands *lacs Atapeskow* ou *des Montagnes*, de l'*Esclave* et du *Grand-Ours*; ensuite le lac *Wollaston*, qui lui est commun avec le bassin du Missinipi, et une foule d'autres lacs de moindre étendue qu'il serait oiseux de nommer. Le *lac de l'Esclave* ainsi que celui du *Grand-Ours* doivent être rangés parmi les plus grands de l'Amérique. Nous attendons la publication de la récente exploration du capitaine Back avant d'admettre avec quelques savans que le *lac de l'Esclave* soit le plus grand lac de l'Amérique-Septentrionale.

Passant sous silence les nombreux lacs qui couvrent pour ainsi dire la surface de la Nouvelle-Galles, du Maine-de-l'Est, du Bas-Canada Septentrional et d'autres parties de l'Amérique-Anglaise, parce que, malgré leur étendue, ils offrent peu d'intérêt au géographe, nous indiquerons les principaux lacs situés dans le bassin de l'Oregon ou Colombia; ce sont: le *Timpanagos*, sur le territoire de la confédération Mexicaine; d'après les dernières explorations, ce lac est la source du Multnomah. Nous nommerons ensuite, sur le territoire des Etats-Unis, les lacs *Otchenankane*, *Cutsamin* ou *Eardbebs* et *Flat-Bow*.

Le bassin du Mississipi en a un grand nombre, mais

peu remarquables par leurs dimensions; nous citerons cependant le *lac Pontchartrain*, dans le delta de ce fleuve, parce qu'il les surpasse tous pour l'étendue.

Nous indiquerons, dans la description des Etats-Unis, les autres principaux lacs qui se trouvent sur le territoire de cette confédération.

Dans le Bassin du Tololotlan ou du Rio-Grande, on voit le grand *lac de Chapala*, dans l'état mexicain de Xalisco. Ses environs offrent des vues pittoresques d'une grande beauté. Un voyageur très instruit, qui l'a visité il y a quelques années, trouve que les géographes ont beaucoup trop exagéré son étendue.

La Belle vallée de Mexico ou de Tenochtitlan offre cinq lacs, dont trois au-moins seraient assez remarquables par leurs dimensions, s'ils étaient situés en Europe, mais qui ne peuvent être distingués en Amérique que par l'aspect délicieux de leurs rives, par leur position élevée et par les superbes travaux hydrauliques entrepris pour empêcher les dommages causés par leurs fréquens débordemens. Ces lacs sont ceux de *Tezcuco*, qui est le plus grand, de *Xochimilco*, de *Chalco*, de *San-Christobal*, et de *Zupango*.

Parmi les lacs du territoire Mexicain, il faut encore nommer le *Teguayo*, dans la Nouvelle-Californie; d'après les explorations faites il y a quelques années, ce lac n'a aucune issue. Voyez les fleuves de la confédération Mexicaine.

Le territoire des Etats-Unis de l'Amérique-Centrale offre plusieurs grands lacs, parmi lesquels se distinguent : le *lac Nicaragua*, un des plus grands de l'Amérique; il reçoit les eaux du lac *Managua* ou de *Léon*, qui est beaucoup plus petit; ce lac est connu par la beauté de ses vues, par ses volcans et par les projets conçus depuis longtemps dans le but de le faire servir de base aux travaux hydrauliques qu'on se propose d'entreprendre pour effectuer la jonction tant désirée et si utile des deux Océans; le fleuve St.-Jean ou San-Juan en sort et se jette dans la mer des Antilles; et le *lac Izaval*, d'où sort le Rio-Golfo, dit aussi le Rio-Dulce; ce lac, nommé improprement *lagune d'Izaval* par quelques géographes, est célèbre dans l'histoire du Guatemala.

Les principaux lacs de l'Amérique-du-Sud, qui sous ce rapport offre un grand contraste avec l'Amérique-du-Nord, sont les suivans :

Le *lac Titicaca*; c'est le plus grand de tous, et le niveau de ses eaux, malgré sa vaste étendue, est plus élevé que le sommet du pic de Ténériffe. Ce lac, situé sur les territoires des républiques de Bolivia et du Pérou, est aussi remarquable, parce qu'il offre dans son bassin les montagnes les plus élevées de toute l'Amérique; parce que c'est dans une de ses îles que naquit le célèbre Manco-Capac, fondateur de l'empire des Incas; et parce qu'on doit y placer le foyer de la civilisation indigène la plus avancée de totue l'Amérique-Méridionale. On trouve encore sur ses bords de beaux restes de monumens élevés par une des nations civilisées les plus anciennes du Nouveau-Monde. Le lac Titicaca, environné de tous côtés par des montagnes d'une hauteur prodigieuse, forme un bassin isolé, qui n'a aucune communication avec la mer.

Le bassin de Rio-Colorado ou Mendoza offre plusieurs grands lacs dont la plupart devraient être classés parmi les marais, à cause de leur peu de profondeur; ils sont tous situés sur le territoire de la confédération de Rio de la Plata; le plus remarquable est le *lac Guanacache*.

Le bassin du Rio-Negro, partagé entre le territoire de Buénos-Ayres et celui de la Patagonie. Dans ce vaste espace de l'Amérique, encore presque entièrement inconnu, on indique sous les noms de *lagunas del Desaguadero*, *laguna Grande* et *lac del Tehuel*, de grandes étendues d'eau qui ne sont pour la plupart que de vastes marais qui paraissent être temporaires.

L'immense bassin du Rio de la Plata offre, le long du haut Paraguay, le grand *lac* temporaire *des Xarayes*, dont les bords, dans la saison des pluies, s'étendent sur les deux rives du fleuve à quelques centaines de milles sur les territoires brésilien et bolivien. Ce n'est à proprement parler qu'un des plus vastes marais de l'Amérique.

On pourrait ranger à côté du lac des Xarayes la grande *laguna de Rogaguado*, vaste lac temporaire de la république de Bolivia, qui s'étend à la droite du Paro ou Beni et qui paraît être la source du Javary, du Jutay de Jurua, du Tefe et du Purus, affluens de l'Amazone, ainsi que de deux autres courans moins considérables qui se rendent dans la Madeïra, autre affluent de ce grand fleuve.

L'agriculture florissante et la population concentrée sur les rives du lac de *Tacarigua*, dit aussi de *Valencia*, donnent une trop grande importance à ce lac, situé dans le département colombien de Venesuela, pour que nous puissions le passer sous silence, malgré la petitesse de ses dimensions qui dépassent à peine celles du lac suisse de Neufchâtel. Les trésors retirés par Ferdinand Perez de Quesada et par Antonio de Sepulveda, et les travaux entrepris il y a quelques années par une compagnie anglaise pour en retirer d'autres, ont donné une assez grande célébrité au *lac de Guatavita*, situé au nord de Bogota, sur le dos des montagnes de Zipaquira, à la hauteur absolue de 1400 toises, pour nous engager à le nommer, quoique sa circonférence ne soit que de 3 milles. Nous ajouterons que c'est sur les bords de ce petit bassin, entouré de montagnes neigeuses, que les Indiens avaient construit un temple fameux; et qu'au temps de leur indépendance ils accouraient de plusieurs contrées très éloignées pour jeter dans ses eaux limpides, à titre d'offrande et en signe d'adoration, différents objets précieux, fruits de leur industrie. Nous rappellerons à ce sujet que, selon M. de Humboldt, c'est un *lac* de la *vallée d'Orcos*, dans le Pérou, que l'on suppose renfermer la fameuse *chaîne d'or* massif que l'incas Huayna-Capac fit fabriquer lors de la naissance de son fils Huescar, et qui a tant occupé l'imagination des premiers colons de cette partie de l'Amérique; on prétend qu'elle avait 233 annes de long.

Nous citerons aussi le *lac Lauri*, dans la république du Pérou, nommé à tort par les géographes *lac Lauricocha*, puisque *cocha* en péruvien veut dire *lac*. Malgré la petitesse de ses dimensions, c'est un des plus remarquables de l'Amérique, à cause de la grande hauteur à laquelle il se trouve, et parce qu'on le regarde comme la source du Nouveau-Maranon ou Tunguragua.

Nous nommerons enfin le fameux *lac Parime* pour signaler la non-existence de cette vaste nappe d'eau imaginaire décorée du titre de *mer Blanche*. Un voyageur célèbre a savamment discuté ce point important de la géographie de l'Amérique-du-Sud, en débarrassant les cartes de cette partie du Nouveau-Mond de ces grands lacs et de ce réseau bizarre de

rivières placées comme au hasard entre les 60° et 68° de longitude occidentale. Personne, dit M. de Humboldt, ne croit plus en Europe aux richesses de la Guyane et à l'empire du *Grand-Patiti*. La ville de Manoa et ses palais couverts de lames d'or massif ont disparu depuis longtemps ; mais l'appareil géographique servant d'ornement à la fable du *Dorado*, ce *lac Parime*, qui, semblable au lac Mexico, reflétait l'image de tant d'édifices somptueux, a été religieusement conservé par les géographes. Dans l'espace de trois siècles les mêmes traditions ont été diversement modifiées ; par l'ignorance des langues américaines on a pris des fleuves pour des lacs, et des portages pour des embranchemens de fleuves; on a fait avancer le petit lac *Cassipa* de 5° de latitude vers le sud, tandis que l'on a transporté un autre lac, le *Parime* ou *Dorado*, à 100 lieues de distance de la rive occidentale du Rio Branco à la rive orientale de l'Orénoque. Nous ajouterons que les roches micacées de l'Ucucuamo, le nom de Rio Parime, les inondations des rivières Urariapara, Parime et Xurumu, et surtout l'existence du lac Amucu, ont donné lieu à la fable de la *mer Blanche* et du *Dorado de Parime*, but de tant d'expéditions désastreuses faites à la recherche de trésors imaginaires et dont la dernière est de l'année 1775 !

ILES. Fidèle à notre plan, nous classerons d'après les différentes mers qui baignent le Nouveau-Continent, les îles principales qui appartiennent géographiquement à l'Amérique.

Dans l'OCEAN-ATLANTIQUE et ses dépendances hydrographiques, on trouve un grand nombre de groupes que nous proposons de classer de la manière suivante :

L'ARCHIPEL DE TERRE-NEUVE ou DU ST-LAURENT; nous proposons la première de ces dénominations à cause de l'île de Terre-Neuve, qui est la plus grande de ce groupe ; la seconde à cause du golfe du St-Laurent. Cet archipel appartient entièrement à l'Amérique Anglaise, à l'exception des deux îlots *St-Pierre* et *Miquelon* qui dépendent de la France. Ses îles principales sont : *Terre-Neuve*, *Cap-Breton*, *Prince-Edouard* ou *St-Jean* et *Anticosti*.

Nous indiquerons dans la description des Etats-Unis les îles principales situées le long des côtes de l'Atlantique; ici nous ne citerons que l'île RHODE, qui donne le nom à un des états de l'Union, et l'île LONGUE, dans l'état de New-York, qui est la plus grande.

Le petit ARCHIPEL DES BERMUDES appartient à l'Amérique Anglaise ; *Bermude* est la plus grande, et *St-George* l'île principale.

L'ARCHIPEL COLOMBIEN ou des ANTILLES ; c'est un des plus grands et des plus peuplés du monde, et le plus important de toute l'Amérique ; il est partagé entre les Amériques Anglaise, Espagnole, Française, Danoise, Suédoise et la république d'Haïti, auxquelles nous renvoyons pour les détails. Les géographes ne s'accordent pas dans les divisions principales de ce grand archipel, que, d'après l'usage le plus universellement suivi, nous partagerons en :

Grandes Antilles, qui comprennent les îles de *Cuba*, et *Haïti* autrefois nommée *St-Domingue* ; ce sont les plus grandes ; la *Jamaïque* et *Porto-Rico*, viennent après.

Petites Antilles, où les géographes font plusieurs subdivisions qui, différant chez les diverses nations qui les possèdent, exigeraient des détails étrangers à cet ouvrage. Les îles principales de ce groupe sont : la *Trinité*, la *Martinique*, la *Guadeloupe* et la *Dominique*, qui sont les plus grandes ; la *Barbade*, *Antigoa*, *Sainte-Croix*, etc., remarquables par leur richesse et leur agriculture florissante.

Archipel de Bahama ou îles Lucayes, dont les plus grande îles sont : *Inaque* ; *Grande-San-Salvador* ; *Grande-Bahama* ; *Providence*, où se trouve la capitale de tout l'archipel *Hetera*, etc., etc.

Nous indiquerons dans la description des états respectifs les principales îles qui longent les côtes de l'Amérique sur la méditerranée Colombienne. Aux embouchures de l'Amazone et du Parà on trouve la grande île MARAJO ou JOANES ; elle forme une banlieue du Brésil. Les côtes de cet empire offrent un grand nombre d'îles, que nous indiquerons dans sa description ; ici nous citerons l'île MARANHAM, située à l'embouchure du Maranhão ou Maranham ; ITAPARICA, à l'entrée de la baie de Bahia ou de Todos-os-Santos ; GRANDE, dans la province de Rio-Janeiro; SANTA-CATHARINA, dans la province de ce nom ; et à environ 200 milles au nord-est du cap St-Roque, l'îlot stérile de FERNANDO-DE-NORONHA.

Les ILES MALOUINES ou l'ARCHIPEL DE FALKLAND, sur lequel la république de Buénos-Ayres se propose de former un établissement à cause de ses bons ports, de ses tourbières et de la riche pêche des phoques qu'on fait dans ses parages. D'ailleurs ces îles servent aujourd'hui de relâche aux navires expédiés pour la pêche des baleines et la chasse des phoques. L'archipel des Malouines se compose de deux îles principales et de 90 autres beaucoup plus petites. Celle dite *Hawkins's Maiden-Land*, et plus tard *Falkland*, est l'*Occidentale* et la plus grande. En 1766, les Anglais y ont fondé l'établissement du *Fort-Georges*, près d'un port superbe qu'ils nommèrent *Port-Egmond* ; mais cette petite colonie fut détruite en 1770 par une escadre espagnole partie de Buénos-Ayres. L'île *Soledah* (île Conti) ou l'*Orientale*, presque aussi grande que la précédente, est aussi remarquable par la petite colonie du *Port-Louis*, fondée par les Français et vendue aux Espagnols en 1767. C'est au milieu de la baie de la Soledah que s'élèvent les deux îlots aux *Loups-Marins* et aux *Pingoins*, dénominations qui rappellent les animaux qu'on y a chassés par milliers pendant long-temps, et surtout cet être singulier, dont l'existence tient de l'oiseau et du poisson, et dont la vue ne frappa pas moins les anciens navigateurs que les modernes ne furent frappés d'étonnement à l'aspect de l'ornithorhynque. Il n'y a, dit M. Lesson, presque point de relations de voyages qui ne mentionnent ce manchot ou pingoin très anciennement connu, que l'on retrouve aussi au Cap-de-Bonne-Espérance, au sud de la Terre-de-Diemen et sur toutes les îles placées sur les limites du pôle austral, telles que la Désolation, Macquarie, à l'extrémité de l'Amérique, aux Orcades du Sud et au Nouveau-Shetland. Partout, les rivages en sont peuplés ; leurs innombrables légions, stupides, pressées, inactives, couvrent les grèves et forment de longues files qui ressemblent à une procession de pénitens provençaux, ou comme le dit Pernetty, à des enfans de chœur en camail. Depuis quelque temps le gouvernement anglais à fait occuper cet archipel ; la confédération du Rio de la Plata a protesté contre cette occupation.

Leur situation rend importans les deux îlots TRINITÉ et ST-PAUL, perdus pour ainsi dire dans l'immensité de l'Atlantique; le premier, à la latitude australe d'environ 21 degrés, a été occupé par un petit poste de Brésiliens, qui le nomment aussi île *Ascensao* ou *Ascension*, qu'il ne faut pas confondre avec celle que nous avons décrite à la page 86; le second est presque au milieu de l'Atlantique et sous le premier parallèle boréal.

L'OCÉAN AUSTRAL ou ANTARCTIQUE offre dans sa partie explorée les îles suivantes :

L'ARCHIPEL DE MAGELLAN, plus connu sous le nom de TERRE-DE-FEU : il se compose d'un grand nombre d'îles, qui n'ont été explorées en détail que depuis quelques années par le capitaine King. Nous proposons de conserver provisoirement le nom de *Terre-de-Feu* à la plus grande de toutes ces îles, malgré le nouveau nom de *King-Charles-Southland* que ce savant marin lui a imposé; comme elle forme la partie orientale de la Terre-de-Feu proprement dite, découverte par Magellan, on pourrait aussi l'appeler l'*île Orientale;* cette île est surtout remarquable par sa grande étendue, par son *volcan* et par le *mont Sarmiento,* qui est la *plus haute montagne* connue de toutes les *îles* de l'Océan-Austral situées à des latitudes si élevées. Deux de ses pointes forment le cap Orange à l'embouchure orientale du détroit de Magellan et le cap San-Diego sur le détroit de Le Maire. Vient ensuite l'*île Occidentale*, que M. King nomme *South-Desolation*; elle est la plus grande de toutes après la précédente; son extrémité nord-ouest forme le cap Pilares à l'entrée occidentale du détroit de Magellan. Nous nommerons ensuite les *îles Clarence, Hoste* et *Navarin*, du côté de l'Orient; ensuite la grande *île Hanover*, *l'archipel de la reine Adelaïde*, dont l'*île de la reine Adelaïde*, celles de *Piazzi* et de *Rennell* sont les principales; cet archipel forme l'entrée occidentale et septentrionale du détroit de Magellan. A une certaine distance de la Grande-Terre, à l'est, on voit l'*île des Etats* (Staten-Land), importante par le détroit de Le Maire et par l'établissement de *Hopparo,* que nous nommons d'après Hassel et autres savans géographes; les Anglais l'ont fondé depuis quelques années. Vers le sud le *groupe des îles Hermite,* dont l'*île Hermite* et celle de *Wollaston* sont les principales, et l'*île Horn*, sur laquelle s'élève le célèbre promontoire de ce nom, aussi remarquable par sa configuration extraordinaire que par sa hauteur. Enfin, plus au sud, le petit *groupe des îles Diego-Ramirez*, qui est l'extrémité la plus méridionale des terres que l'usage attribue à l'Amérique. Nous ferons en outre observer que l'archipel de Magellan est la *terre habitée la plus australe de tout le globe*, et que, par sa position à l'extrémité de l'Amérique, il appartient autant à cet océan, auquel nous l'avons assigné, qu'à l'Atlantique et au Grand-Océan qu'il sépare l'un de l'autre. On doit même ajouter que cet archipel n'est à proprement parler que la continuation de celui que nous avons proposé de nommer *archipel Patagonien*, et que nous avons rangé parmi les groupes d'îles situés dans le Grand-Océan.

L'ARCHIPEL ANTARCTIQUE ou les TERRES-ANTARCTIQUES, dénominations que nous proposons pour réunir sous un nom général toutes les îles qui, étant à une grande distance du Nouveau-Continent, sont situées au-delà du 54e parallèle austral. La plupart de ces îles ont été découvertes il y a quelques années; toutes ont été trouvées sans habitans, et presque toutes couvertes de glaces; elles ne sont importantes que par les phoques qu'on trouve en grand nombre dans leurs parages; elles fournissent déjà de précieuses fourrures et une grande quantité d'huile aux marins anglais et anglo-américains qui les fréquentent. Les baleines aussi sont très nombreuses dans ces mers. Les îles et groupes les plus remarquables de cet archipel sont :

L'île *Saint-Pierre*, nommée *Géorgie-Australe*, par Cook, qui la visita un siècle après La Roche qui l'avait découverte. Elle paraît être la terre antarctique la plus grande que l'on connaisse; son extrémité australe touche presque le 55e parallèle. Depuis la visite de Cook, ces solitudes glacées, ainsi que celles de l'archipel de Sandwich, ont valu plusieurs millions de francs aux marins qui les ont fréquentées.

Le petit *Archipel de Sandwich*, situé au sud-est de l'île Saint-Pierre. Ses îles principales sont : *Bristol*, qui paraît être la plus grande; *Thule-Australe*, qui l'égale presque en étendue et qui est la plus méridionale; et le *petit groupe du marquis de Traversay*, remarquable par le volcan qui s'élève dans son île principale. C'est aussi parmi ces îles qu'on doit ranger les quatre que le capitaine James Brown a découvertes il y a quelques années; celles qu'il a nommées du *Prince* et de *Willey* ont un volcan chacune.

Les *Orcades-Australes*, situées à l'ouest-ouest-sud de l'archipel de Sandwich. Ce groupe comprend l'île principale nommée *Pomona* (*Mainland*, *Coronation*) et plusieurs îlots, tels que *Melville*, *Roberlson*, *Weddell* et *Saddle*, etc.

Le *Shetlan-Austral*, situé à l'ouest-ouest-sud des Orcades-Australes; il se compose de plusieurs îles, dont les plus grandes son nommées *Barrow*, du *Roi-Georges* et *Levingston*. L'île *Deception* offre un des plus beaux ports du monde, celle de *James* a a un pic très élevé; et l'îlot *Bridgman* présente, dans son petit volcan, la *montagne ignivome la plus australe* et la *plus basse* que l'on connaisse actuellememt; ce petit cône est situé à environ 62 degrés de latitude, et ne s'élève, selon une relation publiée en 1824, qu'à 80 pieds au-dessus du niveau de l'Océan; en admettant l'exactitude de cette évaluation, c'est au volcan de Bridgman et non à celui de Koo-sima, que conviendrait la qualification que nous avons donnée à ce dernier, décrit à la page 642.

La *Terre-de-la-Trinité*, vue dans ces dernières années par le capitaine Bellinghausen; elle est probablement un archipel semblable aux précédens. Elle s'étend au sud du Shetland-Austral. On n'en connaît pas encore les limites.

Nous proposons de placer parmi ces îles la *Terre de Graham* (Graham's Land), découverte en 1831 et 1832 par le capitaine Biscoe en allant à la pêche de la baleine; car dans l'état actuel de la géographie, il ne faut pas s'empresser d'adopter le nom pompeux et tout-à-fait gratuit de *Continent-Austral* que l'on a proposé de donner aux deux terres, à la vérité assez étendues, mais très probablement séparées par un espace immense de mer. Nous avons déjà classé parmi les îles Africaines la Terre d'Enderby, à cause de sa position. Celle de Graham, située entre la Terre-de-la Trinité, dont elle est peut-être un prolongement, et l'île d'Alexandre Ier, n'a pas moins de 150 milles dans sa partie explorée. Vers l'extrémité méridionale de la côte septentrionale est située l'*île Adélaïde*, et

peu loin de la côte de la grande terre, s'élève le mont William.

Les petites *îles d'Alexandre* Ier et de *Pierre* Ier, situées au sud-ouest de la Terre-de-la-Trinité, presque sous le 70e parallèle. C'est à ces deux terres, et surtout à celle de Pierre Ier, que nous proposons de donner provisoirement l'épithète de *Thule-Australe*, étant la terre du globe la plus méridionale que l'on connaisse.

Il ne faut pas quitter ces terres, où l'homme n'a pas encore établi de demeure permanente, sans signaler au lecteur la grande importance qu'elles ont acquise de nos jours. Nous le ferons en résumant le tableau intéressant et animé des pêcheries de la mer du Sud, tracé par notre savant ami M. Lesson. Habitans naturels des confins du monde, dit ce naturaliste, les *phoques* ne sont nulle part plus abondans, nulle part en troupes aussi considérables que sur les côtes sauvages qu'envahissent les glaces du pôle austral. Leurs tribus s'y multipliaient en paix depuis des siècles; mais les progrès de la navigation ont fait éclore, dans ces trente dernières années, les entreprises hardies qui n'ont pas peu contribué à porter parmi elles une rapide diminution; les phoques, de plus en plus repoussés des zônes tempérées où ils vivaient anciennement, sont forcés aujourd'hui de chercher un refuge sur les points les plus écartés du globe. Ce n'est pas que ces animaux soient encore complétement expulsés des côtes du Chili, du Pérou et de la Californie, et qu'on ne les trouve dans la Méditerranée aussi bien que dans l'Océan-Indien; mais dans ces mers, ils ne vivent qu'isolés ou par individus solitaires qu'on dédaigne de poursuivre, car les faibles gains que leur chasse procurerait seraient loin de compenser les frais des armateurs. Les Anglais et les Anglo-Américains arment, chaque année, pour chasser ces animaux, plus de 60 navires. Ils furent expédiés d'abord sur les côtes de la Patagonie, aux Malouines, à la Nouvelle-Zélande et au sud de l'Australie (Nouvelle-Hollande). Ces contrées ne fournissant plus à des expéditions fructueuses, il fallut se lancer dans les parages les moins fréquentés et c'est ainsi que les Orcades et le Shetland-du-Sud étaient connus depuis plusieurs années par des chasseurs de phoques qui s'y rendaient en secret, et que Powel et Weddell, tout en dirrigeant avec succès leurs entreprises lucratives, ajoutèrent des notions d'un haut intérêt sur les Terres-Antarctiques qu'ils explorèrent dans un but purement commercial. Nous avons vu ailleurs à quelles sommes considérables s'élèvent les produits de cette pêche. Nous ajouterons seulement que, parmi les trois espèces principales de phoques qui sont plus particulièrement l'objet de ces armemens, se trouve le *phoque à crin* ou l'*otarie molosse*, dont la peau sert à confectionner d'excellens cuirs; par son éclat et sa douceur soyeuse, ce poil précieux égale celui de la loutre. Un fait notoire, dit M. Lesson, est l'usage constant qu'ont ces amphibies de se lester en quelque sorte avec des cailloux, dont ils se chargent l'estomac pour aller à l'eau, et qu'ils revomissent en revenant au rivage.

Le Grand-Océan offre un grand nombre d'îles que nous indiquerons dans la description des états dont elles font partie. Nous citerons ici les principales en allant du sud vers le nord, jusqu'au détroit de Bering.

L'Archipel Patagonien, qui correspond en partie aux archipels de *Guayaneco*, de *Tolède*, de la *Madre de Dios* de plusieurs géographes, se compose selon nous de toutes les îles situées le long de la côte occidentale de la Patagonie, depuis le golfe de Penas jusqu'au cap Pilares à l'embouchure occidentale du détroit de Magellan. Nous proposons de l'appeler *Patagonien*, à cause de son voisinage de la Patagonie, dont il n'est séparé que par des canaux très étroits. Nous avons déjà vu à la page précédente que l'archipel de Magellan n'est à proprement parler que la prolongation de cet archipel. L'expédition du capitaine King a complété la reconnaissance des îles dont il se compose. Les principales sont, en allant du Nord au sud: le *groupe de Guayaneco*, dont toutes les îles sont peu étendues; il est surtout remarquable par le Nevado de Cuptana qui s'élève sur une de ses îles; la grande île *Wellington*, qui correspond à l'île, naguère encore imparfaitement explorée, nommée *Campana* par les navigateurs espagnols; c'est la plus grande de tout l'archipel; ensuite l'île de la *Madre de Dios*, et celles de *St-Martin*, de la *Roca Partida* et de *Lobes*.

L'Archipel de Chonos, formé d'un grand nombre d'îlots, situés entre la presqu'île de Tres-Montes, la côte de la Patagonie et la grande île Chiloë. L'île principale se nomme Chonos; la plupart des autres sont des rochers.

L'Archipel de Chiloë, situé au nord du précédent et composé de la grande île *Chiloë* et de plusieurs autres beaucoup plus petites; il forme une province de la république du Chili.

Le petit Groupe de Juan-Fernandez, composé naguère de deux îles, l'une nommée *Mas-a-Tierra*, était la plus importante par son port; et l'autre nommée *Mas-a-Fuera*. Il paraît que la première a entièrement disparu au commencement de 1837. Ces îles furent de tout temps l'asile des pirates, qui allaient s'y rafraîchir et se radouber. Les relations les plus récentes présentaient l'île principale comme étant habitée par quelques Anglais et Chiliens s'occupant à chasser les chèvres et les bœufs qui y abondaient, quoique d'autres relations contemporaines prétendent qu'ils avaient été entièrement détruits par les chiens envoyés par le président du Chili, pour ôter cet avantage aux corsaires. En 1811 cette île fut choisie pour lieu de déportation pour certaines classes de condamnés de la république. Nous rappellerons aussi qu'un matelot anglais, qui y fut laissé et qui y vécut seul pendant plusieurs années, a fourni le sujet du fameux roman de Robinson Crusoé.

Le petit Groupe de Saint-Ambroise, situé au nord du précédent et presque sous le 28e parallèle austral. Il se composé de l'île de ce nom, qui paraît être la principale, de celle de *Saint-Félix* et de quelques autres îlots tous déserts. Près de la seconde se trouve un rocher remarquable en ce que, sous quelque point de vue qu'on l'examine, il ressemble à un vaisseau sous voiles.

L'Ile Puna, dans le golfe de Guyaquil, sur la côte de la république de Colombie.

L'Archipel de Gallapagos, situés sous l'équateur, à environ 500 milles à l'ouest de la côte de la Colombie. Malgré la température de son climat et la fertilité du sol, les nombreuses îles dont il se compose étaient encore récemment sans habitans permanens. On y trouve un grand nombre de tortues délicieuses. Le capitaine anglais Cowley a donné les noms suivans aux îles principales: *Albemarle*, *James*, *Chatam* et *Char-*

les. Les deux premières sont remarquables par leurs volcans. La dernière, est nommée aujourd'hui *Floriana*. M. Vilamil, habitant de la Louisiane, s'y est établi en 1832, avec une centaine de colons, qui le regardent comme leur roi.

Les ILES AUX PERLES, dans le golfe de Panama, dépendantes du département colombien de l'Isthme.

Le GROUPE DE REVILLA-GIGEDO, situé à environ 200 milles à l'ouest de l'état mexicain de Xalisco; il se compose de trois îles désertes, dont la principale, nommée *Socorro*, est remarquable par son pic élevé.

Le golfe de Californie offre plusieurs îles, dont les plus grandes sont en allant du sud au nord: CERRALBO, SAN-JOSÉ et CARMEN; SAN FRANCISCO, dans les parages de laquelle *on pêche des perles*, ainsi qu'autour de celles de San-Jose et de Santa-Cruz; TIBURON, la plus grande de toutes; SANTA-INES et SAN-IGNACIO.

La côte occidentale de la Californie est bordée d'îles, parmi lesquelles nous citerons celles de SANTA-MARGARITA, de CEDROS, de SANTA-CATALINA et de SANTA-CRUZ, qui sont les plus étendues.

Sur les traces de M. Brué nous étendrons le nom d'ARCHIPEL DE QUADRA-ET-VANCOUVER aux nombreuses îles situées vis-à-vis de la côte du Continent-Américain, entre le détroit de Jean-de-Fuca ou Claaset et le détroit Cross. Ce vaste archipel, habité en grande partie par les Wakas et Kolouges, est partagé entre l'Angleterre et la Russie, de manière que la grande île de *Quadra-et-Vancouver*, et celle de la *Reine-Charlotte*, appartiennent à la première, et les îles du *Prince-de-Galles* et de *Sitka* à la Russie. Voyez l'Amérique-Anglaise et l'Amérique-Russe.

Le GROUPE DE KODIAK, ainsi nommé de l'île principale située au sud-est de la péninsule d'Alaska dans l'Amérique-Russe.

L'ARCHIPEL DES ALEOUTES, remarquable par ses volcans, et parce qu'il forme une grande partie du contour de la méditerranée de Bering. Les îles principales sont: *Oumanak, Ounalaska, Alchen, Tanagaï, Ali*, etc., Elles appartiennent toutes à l'Amérique-Russe.

Les principales îles appartenant à l'Amérique et situées dans la mer de Bering sont: le *groupe de Pribylov*, composé des îles *St-Paul* et *St-Georges*, outre plusieurs îlots, et la grande *île Nounirok*.

L'Océan-Arctique offre un grand nombre d'îles dont la plupart, avant les dernières explorations faites par les Anglais, étaient représentées comme des parties du Continent-Américain. Nous proposons de les réunir sous la dénomination de *Terres-Arctiques* ou d'*Archipel-Arctique*. En combinant les divisions géographiques avec les divisions politiques, nous croyons qu'on pourrait partager de la sorte toutes les nombreuses îles comprises dans cet archipel. Nous renvoyons pour les détails aux descriptions de l'Amérique-Anglaise et de l'Amérique-Danoise.

L'ARCHIPEL-ARCTIQUE ou les TERRES-ARCTIQUES, où il faut distinguer:

Les Terres-Arctiques-Orientales ou Danoises, qui comprennent le grand *groupe du Groënland*, l'*Islande* et l'*île de Jean-Mayen*; cette dernière est encore sans habitans permanens; elle est située à l'est du Groënland et au nord-nord-est de l'Islande. *Jean-Mayen* est fréquentée par les bâtimens baleiniers et est remarquable par le *Beerenberg*, qui est le *sommet connu le plus élevé de tout le globe* à une aussi haute latitude, par l'*Esk*, qui est le *volcan connu le plus boréal de toute l'Amérique*, et par la quantité prodigieuse de *bois flottant* que les courans polaires accumulent sur ses côtes.

Les Terres-Arctiques-Occidentales ou Anglaises, qui s'étendent à l'ouest de la Mer de Baffin et au nord de la mer de Hudson. Ses principaux groupes sont: le *Devon-Septentrional*, la *Géorgie-Septentrionale*, qui comprend les îles *Cornwallis, Bathurst, Melville*, etc.; l'*archipel de Baffin-Parry*, où l'on trouve les îles *Cockburn, Southampton, Mansfield*, le *Nouveau-Galloway*, etc., etc.

MONTAGNES. La classification des montagnes de l'Amérique a été le sujet d'un grand travail de l'illustre voyageur, auquel on doit les connaissances les plus exactes de la géographie physique de cette partie du monde. Il en est résulté pour le géographe la connaissance d'un fait aussi curieux qu'important; c'est que toutes les grandes hauteurs du Nouveau-Monde appartiennent à cette longue chaîne qui, sous différentes dénominations et avec de très fortes interruptions, s'étend d'un bout à l'autre de l'Amérique en longeant sa côte occidentale, ou bien en s'en approchant d'une manière remarquable sur une ligne qui n'a pas moins de 9,000 milles de développement. Prenant pour guide ce beau travail de M. de Humboldt, nous tracerons, d'après le plan suivi dans la description des autres parties du monde, la classification des principales chaînes de montagnes qui sillonnent le sol de l'Amérique, en y ajoutant les faits nouveaux et importans dont la géographie s'est enrichie depuis.

Toutes les montagnes du Nouveau-Monde peuvent être classées en huit systèmes dont trois appartiennent au continent de l'Amérique-du-Sud, deux au continent de l'Amérique-du-Nord, et les trois autres aux trois grands archipels qui se développent à l'est de la partie centrale du Nouveau-Continent et à ses deux extrémités boréale et australe. Nous commencerons par le système des Andes, qui est le plus élevé de tous; il n'est inférieur que de quelques toises aux plus hauts colosses de l'Himâlaya, que nous avons vu être les points culminans connus de tout le globe.

SYSTÈME DES ANDES ou PÉRUVIEN, ainsi nommé à cause de la célèbre cordillère des Andes et du nom de l'empire qui embrassait autrefois les riches contrées que parcourent ses chaînes principales

et sur le sol desquelles se trouvent ses pics les plus élevés. La chaîne principale, à laquelle il serait convenable de conserver exclusivement le nom d'ANDES, décrit sans aucune interruption sensible deux courbes immenses depuis le cap Paria, à l'entrée du golfe de ce nom dans le département colombien du Maturin, jusqu'au cap Froward, sur le détroit de Magellan dans la Patagonie. M. de Humboldt y distingue quatre parties qu'il nomme *Andes-Patagoniques*, depuis l'extrémité australe jusqu'au 44e parallèle; c'est la partie la moins connue; *Andes du Chili* et *du Potosi*, depuis le 44e jusqu'au 20e; *Andes du Pérou*, depuis le nœud de Porco jusqu'au nord-ouest du plateau d'Almaguer, à 1° 5'; et *Cordillères de la Nouvelle-Grenade*. Notre cadre ne nous permet pas d'entrer dans les détails qu'exigerait la seule indication des nœuds et des chaînes qui se détachent en différentes directions de la chaîne principale. Nous nous bornerons à indiquer ses branches les plus importantes, en faisant observer que, d'après l'état actuel de la géographie de cette partie du globe, c'est dans les *Andes-Péruviennes*, et particulièrement entre le 14e et le 20e parallèles, qu'il paraît convenable de placer le noyau de ce vaste système. La haute vallée du Titicaca, qu'on peut justement appeler le *Tibet du Nouveau-Monde*, à cause de la prodigieuse élévation des pics qui l'entourent et de la hauteur du sol audessus duquel ils s'élancent, est le grand *divortia aquarum* de l'Amérique-du-Sud. C'est non loin de ces montagnes que paraissent naître le Beni et l'Apurimac, qui par leur jonction, forment le véritable Maranon, le Guapaix, qui est une des principales branches de la Madeira, et le Pilcomayo, un des plus grands courans qui forment le Rio de la Plata. Ce plateau, si célèbre dans l'histoire de la civilisation indigène du Nouveau-Monde, si intéressant encore par de beaux restes d'antiques monumens, offre deux chaînes principales nommées la *Cordillère-Occidentale*, qui est la continuation de la chaîne principale des Andes, et la *Cordillère-Orientale*; celle-ci paraît s'en détacher à l'est dans le nœud de Porco, et, courant ensuite au nord-est, forme le versant oriental de la belle vallée du Titicaca. C'est dans cette chaîne orientale que se trouvent le *pic Sorata* et le *pic Illimani*, points culminans de tout le Nouveau-Monde. La Cordillère-Orientale envoie elle-même une branche considérable vers l'est qui, sous les noms de *Sierras-Altissimas*, *Sierra de Cochabamba* et *Sierra de Santa-Cruz*, s'étend dans la province bolivienne de Cochabamba, et, en diminuant toujours de hauteur dans les pays des Moxos et des Chiquitos, va se perdre dans les plaines élevées que les géographes représentent à tort comme de hautes montagnes dans la province brésilienne de Matto-Grosso.

Dans cette même partie de la chaîne principale, mais plus au nord, entre le 11° et le 10° 50', et proprement dans le nœud de Pasco et de Hanuco, il se détache deux longues chaînes : l'*Orientale*, dite aussi de *Muna*, sépare la vallée du Pachitea et de l'Aguaitia, affluens du Beni ou Paro de la vallée du Huallaga; la *Centrale*, dite aussi de *Patas* ou *Chachapoyas*, qui sépare la vallée du Huallaga de celle du Tunguragua ou du Nouveau-Maranon; cette dernière est beaucoup plus longue que la précédente, et s'étend au-delà de ce fleuve en formant le fameux Pongo de Manseriche. Ces deux chaînes parcourent le sol de la république du Pérou et sont beaucoup moins élevées que la partie correspondante de la chaîne principale, qui longe la côte dans une direction presque parallèle à la chaîne de Chachapoyas.

Depuis Loxa jusqu'à Pasto la chaîne principale, se bifurquant, forme, avec la chaîne parallèle à l'est, une longue vallée du nord au sud traversée par les nœuds de Loxa, de l'Assuay, de Chisinche et de Pasto. Cette partie des Andes est un des points les plus remarquables du globe; elle offre rapprochés, entre le 1° 30' latitude australe et le 15' latitude boréale, le plus grand nombre de colosses regardés naguère comme les *montagnes les plus élevées du monde*, et elle présente entre ces deux chaînons le *sol classique de l'astronomie du* XVIIIe *siècle*.

Enfin dans les environs de Popayan, les Andes forment cette *trifurcation* connue sous le nom de *Cordillères de la Nouvelle-Grenade*. Nous proposons de regarder la *Sierra de la Suma-Paz*, qui est la *Chaîne-Orientale*, comme la continuation de la chaîne principale; elle traverse la Colombie du sud-ouest au nord-est depuis Almagner jusqu'au cap Paria, en passant à l'est de Bogota, Pamplona, Merida, Truxillo, au nord de Barquisimeto, Nirgua, Valencia, Caracas et au sud de la Nouvelle-Barcelone et de Cumana; elle est connue sous les noms de *Sierra Nevada de Merida* et de *Cordillère du littoral de Venezuela*. La *Chaîne Centrale*, dite aussi de *Quindiu*, court droit au nord, en séparant la vallée du Magdalena de celle de la Cauca. Le *Chaînon-Occidental* dit aussi du *Choco*, se dirige vers le nord et sépare la vallée de la Cauca des terrains côtiers; son élévation est de beaucoup inférieure à celle des chaînes Centrale et Orientale; dans son extrémité nord-ouest, le chaînon du Choco éprouve même une telle dépression, qu'entre le golfe de Cupica et l'embarcadère du Rio Napidi, on ne trouve plus qu'une plaine à travers laquelle on a projeté un canal de jonction des deux Océans. Nous ajouterons que ce chaînon renferme le fameux *terrain aurifère*, qui verse par an dans le commerce plus de 13,000 marcs d'or et une grande quantité de platine.

Dans la partie méridionale de la chaîne principale, et particulièrement dans celle que nous avons nommée Andes du Chili, se détache une branche considérable, qui, courant vers le sud-est, va former les hautes montagnes du Tucuman dans la confédération du Rio de la Plata; on pourrait l'appeler *Sierra du Tucuman*; cette chaîne, dont on ne connait pas encore l'élévation avec exactitude, se perd insensiblement dans les vastes plaines herbacées nommées Llanos du Tucuman.

On pourrait regarder comme des dépendances géographiques de ce système le petit groupe isolé de la *Sierra Nevada de Santa-Marta*, dans le département du Magdalena, considéré communément, quoique à tort, comme l'extrémité de la chaîne principale des cordillères de la Nouvelle-Grenade; ensuite les hauteurs qui s'élèvent sur les îles situées vis-à-vis de la côte entre le golfe de Maracaybo et le cap Paria; enfin les montagnes des *archipels Patagonien*, *de Chiloé* et de *Chonos*, celles de l'*archipel de Magellan*, dont on a tant exagéré l'élévation, et celles, beaucoup plus éloignées mais beaucoup plus basses, qui s'élèvent dans les *îles Malouines*.

Dans le tableau ci-dessous, on a rangé parmi les chaînes secondaires la *Cordillère Orientale du Titi-ca*, parce qu'elle s'écarte considérablement de la

direction générale de la chaîne que l'on a considérée comme la principale de tout ce système; toutefois nous remarquerons que c'est parmi ses pics que se trouvent non-seulement les plus hauts des Andes, mais même les points culminants de tout le Nouveau-Monde. Les lettres E et O, placées dans le tableau suivant après certaines montagnes, indiquent leur position dans le chaînon oriental ou occidental de la chaîne principale.

TABLEAU DES POINTS CULMINANS DU SYSTÈME DES ANDES.

		Toises.
CHAINE PRINCIPALE.		
Andes de la Patagonie. . . .	*Corcovado* (côte occidentale de la Patagonie).	1950
Andes du Chili.	*Descabezado,* dans le Chili.	3300?
	Volcan de Maypo.	1987
Andes du Pérou.	*Chipicani* près d'Arica.	2955
	Pichu-Pichu près d'Arequipa.	2909
	Volcan d'Arequipa ou *Guagua-Plitina.*	2873
	Nevado de Sasaguanca, au nord-est de Lima.	2800
	Chimborazo. O.	3350
	Illiniza. O.	2717
	Volcan de Pichinca près de Quito. O.	2491
	Volcan de Cotopaxi. E.	2950
	Volcan d'Antisana. E.	2992
	Cayambé. E.	3070
Andes de la Colombie. . . .	Quelques *Nevados* de la Sierra de Merida.	3000??
	Nevado de Mucuchies près de Merida.	2500?
	Silla de Caracas (Cordillère de Venezuela).	1350
CHAINES SECONDAIRES.		
Cordillère Orientale du Titicaca.	*Nevado de Sorata,* près de Sorata.	3948
	Nevado d'Illimani à l'est de La-Paz.	3753
	Cerro de Potosi.	2522?
Cordillère de Chachapoyas. .	Le *point culminant.*	1800
Chaîne Centrale ou de Quindiu.	*Nevado de Huila.*	2800
	Pic de Tolima.	2865
DÉPENDANCES.		
Sierra Nevada de Santa-Marta.	*El Picacho* et la *Horqueta.*	3000?
Ile de la Margarita (Colombie).	Le *point culminant* de l'île *Margarita.*	600
Archipel de Chiloë (rép. du Chili).	Le *point culminant* de l'île *Chiloë.*	1000??
Archipel de Chonos.	*Pic de Cuptana.*	1500
Archipel Magellanique. . .	*Mont Sarmiento,* dans la Terre-de-Feu.	1000
	Le *cap Horn,* dans les îles Hermites.	290
Archipel des Malouines. . .	*Mont Chatteleux,* dans l'île Solledad.	350

SYSTÈME DE LA PARIME ou de LA GUYANE. C'est moins une cordillère continue, accompagnée de plusieurs chaînons et contreforts bien prononcés, qu'un groupe irrégulier de montagnes, séparées les unes des autres par des plaines, par des savanes et par d'immenses forêts. Nous y comprenons toutes les hauteurs qui sillonnent le grand espace connu sous le nom de Guyane partagé entre la ci-devant république de Colombie, l'empire du Brésil et les Amériques Anglaise, Hollandaise et Française. L'Orénoque, le Cassiquaire, le Rio Negro et l'Amazone en tracent les limites. On connaît encore très imparfaitement la direction des chaînes principales. D'après les cartes les plus récentes que M. Brué a publiées, en s'aidant de tous les renseignemens qu'il a pu se procurer sur cette région encore si peu connue, il paraît que la *Sierra de Parime* forme le noyau de ce groupe. C'est dans une de ces chaînes que naît l'Orénoque; ce fleuve la baigne au sud et à l'ouest dans la partie qui paraît être la plus élevée. Le Sierra de Parime se prolonge à l'est inclinant un peu vers le sud et prenant les noms de *Sierra de Pacaraina* sur les limites des Guyanes Colombienne et Brésilienne, et de *Serra de Tumucumaque*, dans les confins de la province brésilienne du Pará, où elle paraît se perdre dans les plaines comprises entre les caps Orange et Nord. Nous proposons de regarder comme une dépendance géographique de ce système les deux chaînons qui s'élèvent près de la rive gauche de l'Amazone dans la province de Pará entre Almeirim et Outeiro; on les connaît sous les noms de *Serra Velha* et *Serra do Paru*.

Le point culminant connu de ce système est le *Pic de Duida*, haut de 1300 toises; il est situé au nord d'Esmeralda sur l'Orénoque.

SYSTÈME BRÉSILIEN. Les explorations faites dans ces dernières années ont prouvé combien on avait exagéré la hauteur qu'on accordait aux montagnes de ce système; elles ont aussi beaucoup rétréci le domaine que les géographes lui assignaient, en le regardant à tort comme une dépendance de celui des Andes. Toutes les véritables chaînes de montagnes se trouvent à l'est de l'Uraguay et du Parana; elles commencent après le confluent du Tiété avec ce dernier. Le système bré-

silien offre trois grandes chaînes, qui courent avec différentes inclinaisons du sud au nord. Nous croyons qu'on pourrait regarder comme la chaîne principale celle que M. Eschewège nomme *Serra do Espinhaço*, parce que c'est la plus élevée et celle qui paraît être la plus continue ; mais elle n'est pas la plus longue; nous proposons de la nommer *Chaîne-Centrale*. Elle s'étend depuis la rive droite du San-Francisco jusqu'à l'Uraguay, ou depuis le 10° jusqu'au 28° parallèle ; elle traverse du nord au sud les provinces de Bahia, de Minas-Geraes, de San-Paulo et l'extrémité septentrionale de celle de San-Pedro ; elle touche seulement celle de Rio-de-Janeiro. La partie septentrionale de la chaîne d'Espinhaço est aussi connue sous le nom de *Serra das Almas;* dans la partie méridionale de la province de Minas-Geraes on la nomme *Serra das Mantequeira*. Ses plus haut sommets sont tous dans la province de Minas-Geraes entre 18° et 21° de latitude. C'est aussi la partie à laquelle les *mines d'or* et *de diamant* ont donné une grande célébrité.

A l'est de la chaîne Centrale ou d'Espinhaço s'étend, à-peu-près parallèlement à la côte, une autre chaîne, depuis le 16° jusqu'au 30° de latitude. C'est elle que les Brésiliens appellent *Serra do Mar* ou *Chaîne-Maritime*, et que relativement aux deux autres on pourrait nommer *Chaîne-Orientale*. Quelques faibles arêtes paraissent l'étendre au nord jusqu'au cap San-Roque. Dans ce long espace elle parcourt avec de très fortes interruptions les provinces de Rio-Grande, de Paraïba, de Pernambuco, d'Alagoa, de Sergipe, de Bahia, d'Espiritu-Santo, de Rio-de-Janeiro, de San-Paulo et de San-Pedro. Cette chaîne ne le cède en hauteur qu'à celle d'Espinhaço, à laquelle elle tient par des contreforts qui partent de cette dernière, notamment dans les provinces de Minas-Geraes et de Bahia; ces élévations secondaires sont connues sous les noms de *Serra d'Esmeraldas* ou *Negra* et de *Serra Semora*.

La plus longue de toutes les chaînes de ce système mais en même temps la plus basse des trois principales, est celle que M. Eschwège nomme *Serra dos Vertentes*, parce qu'elle sépare les affluens de l'Amazone, du Tocantin et du Parnahiba de ceux du San-Francisco, du Parana et du Paraguay. La Serra dos Vertentes que nous proposons de nommer la *Chaîne-Occidentale*, s'étend depuis la frontière méridionale de la province de Serra jusqu'à l'extrémité occidentale de celle de Matto-Grosso, en décrivant un demi-cercle immense, et en passant par les provinces de Piauhy, Pernambuco, Minas-Geraes, Goyaz et Matto-Grosso. Dans ce long cours elle prend successivement les noms de *Serra Alegre*, *Serra de Ibiapaba*, *Serra de Piauhy*, *Serra de Taugatinga*, *Serra de Tabatingu*, *Serra de Araras*, *Serra dos Pirineos* ou *Serra dos Vertentes* proprement dits, *Serra de Santa-Marta*, *Serra dos Bororos*, *Campos-Paresis* et *Serra Urucumanacu*. Nous ferons observer que ce n'est que dans sa partie centrale, nommée *Pirineos*, que cette chaîne atteint une hauteur assez considérable, et qu'à l'ouest de l'Uraguay elle n'offre point de chaîne continue et élevée, mais bien une série d'arêtes et de monticules qui forment la séparation des eaux, et qui ne sont à proprement parler que les aspérités du plateau peu élevé qui occupe le centre de l'Amérique-Méridionale.

La *Serra Borborema*, dont on ne connaît pas la hauteur, mais qu'on suppose être assez considérable, est un chaînon qui part de la Serra dos Vertentes, dans la partie nommée Serra de Ibiapaba ; elle paraît traverser la province de Parahiba en se dirigeant vers le cap San-Roque. A l'ouest de la chaîne des Vertentes, à partir d'un nœud qui porte le nom de Taugatinga, se détache vers l'ouest une chaîne qui bientôt se dirige au nord en lançant différentes branches vers l'est ; elle forme la séparation entre les eaux qui arrosent la province de Maranhão et les affluens orientaux du Tocantin.

De la Serra do Espinhaço se détache un chaînon au sud de Villa-Rica, qui sous les noms de *Serra Negra*, *Serra da Canastra*, *Serra Marcella* et *Serra dos Christaes*, joint cette chaîne à l'Occidentale ou des Vertentes.

TABLEAU DES POINTS CULMINANS DU SYSTÈME BRÉSILIEN.

		Toises.
CHAÎNE PRINCIPALES.		
Chaîne-Centrale. (do Espinhaço)	Le plus haut sommet de la *chaîne de Mantequiera*, point culminant de tout le système.	1317
	Le *mont Itacolumi*, point culminant de la Serra do Espinhaço.	960
	La *Serra da Piedade*, près de Sabara.	910
	La *Serra da Frio*, près de Villa-do-Principe.	932
Chaîne-Orientale. (Serra do Mar).	La *Serra d'Arasoiaba*, au sud-ouest de San-Paulo.	640
	La *Serra Tingua*, au nord de Rio-Janeiro.	555
Chaîne-Occident. (Serra dos Vertentes).	Le point culminant des *Pirineos*.	406 ?
CHAÎNES SECONDAIRES.	La *Serra Marcela*.	200
	La *Serra da Canastra*.	350
	Les points culminans de la *Serra Borborema*.	450 ?

SYSTÈME MISSOURI-MEXICAIN, que nous proposons d'appeler ainsi à cause du Missouri, dont les sources et les affluens principaux sourdissent au pied de sa chaîne principale, et à cause de la célébrité de l'empire du Mexique, sur le vaste plateau duquel s'élancent ses pics les plus élevés. Cet immense système, qu'on pourrait même regarder comme un prolongement du grand système des Andes, embrasse toutes les montagnes de l'Amérique-du-Nord situées à l'ouest du Mississipi, du lac Winnipeg et du Mackenzie. La chaîne principale de ce grand système, malgré quelques fortes interruptions, s'étend depuis l'isthme de Panama jusqu'au-delà du 58° parallèle. Dans ce long cours elle est connue sous différentes dénomi-

nations empruntées presque toutes aux pays qu'elle traverse; nous proposons le nom de *Chaîne Missouri-Mexicaine* pour sa dénomination générale. La chaîne Missouri-Mexicaine traverse le département colombien de l'isthme et l'état de Costa-Rica dans la confédération de l'Amérique-Centrale sous le nom de *Cordillère de Veragua*; on croit qu'elle parcourt ensuite tout le territoire de cette confédération, restant constamment rapprochée du Grand-Océan, et prenant la dénomination de *Cordillère de Guatemala*; cette partie de la chaîne est remarquable en ce que, à l'exception de l'île de Java, elle nous paraît offrir *le plus grand nombre de volcans* connus qui, sur un espace donné, existent sur le globe; la chaîne principale coupe ensuite par le milieu l'état mexicain d'Oaxaca, prenant la dénomination de *Cordillère d'Oaxaca*; avançant vers le nord-ouest elle traverse les états de Puebla, Mexico et Queretaro, où on la nomme *Cordillère de Mexico*.

Dans les environs de Queretaro la chaîne principale prend le nom de *Sierra Madre* en passant par Guanaxuato, où elle offre les *mines d'argent les plus riches*, que l'on connaisse. Procédant ensuite vers Zacatecas, Durango et San-Pedro de Batopilas, elle passe à l'ouest de Chihuahua. De là, avançant droit au nord, elle prend successivement les noms de *Sierra de Acha*, *Sierra de los Mimbres*, *Sierra de las Gruellas* et *Sierra Verde*. Jusqu'à ce point la chaîne principale n'a parcouru que le territoire mexicain. Continuant encore sa marche vers le nord, elle forme ce que les géographes anglais et ceux de l'Union nomment les *Montagnes-Rocheuses* (Rocky-Mountains), dénomination qu'ils étendent même à la partie précédente nommée Sierra Verde; nous proposons de substituer à cette dénomination impropre le nom de *Cordillère-Missouri-Colombienne*, du nom des deux grands fleuves le Missouri et le Colombia qui y prennent leurs sources. Les montagnes Missouri-Colombiennes (Rocky-Mountains) après s'être considérablement baissées par 46° et 48° se relèvent beaucoup vers les 48° et 49°, et continuent à se diriger vers le nord, en séparant les affluens du Saskatchawan et du Mackenzie de ceux de l'Oregon ou Colombia et d'autres fleuves qui se rendent dans le Grand-Océan. Ces montagnes paraissent se baisser encore beaucoup vers le 58° parallèle; au-delà par environ 62°, Mackenzie d'abord, et plus tard le capitaine Franklin ont cru reconnaître la pente orientale de cette chaîne, que quelques géographes prolongent jusqu'aux rivages de l'Océan-Arctique. Nous devons faire observer que dans les états de Puebla, Mexico, Queretaro, Mechoacan, Guanaxuato, Guadalaxara, Durango et autres, la direction de la chaîne principale est plus indiquée par celle du plateau que par l'arrangement des montagnes elles-mêmes; celles-ci sont, ou dispersées sur le plateau, ou rangées d'après des lignes qui n'ont aucun rapport constant de parallélisme avec l'axe principal de la cordillère. Nous devons même rappeler que les conjectures du major Long ont été confirmées par l'exploration du général Asthley. Ce dernier a trouvé un passage facile entre les sources de la Rivière-Platte et les affluens du lac Timpanogos. Ce fait est d'autant plus remarquable que c'est précisément dans cette partie de la chaîne que se trouve un des plus grands *divortia aquarum* de l'Amérique, puisqu'on y trouve les sources des principaux affluens du Missouri supérieur et du Missouri inférieur, celles du long Rio del Norte, les sources des grands courans qui aboutissent au golfe de Californie et celles des principaux affluens de l'Oregon ou Colombia.

Dans les environs de Guanaxuato, la Sierra Madre prend une largeur extraordinaire, et en se trifurquant elle envoie une branche au nord-est et une autre au nord-ouest. La *Chaîne Orientale*, qu'on pourrait aussi nommer *Sierra de Catorce*, parce qu'elle passe par les célèbres mines de ce nom, avance vers Charcas, Real de Catorce et le Texas, où nous la ferons finir en dépit de quelques cartographes. On pourrait provisoirement y rattacher, comme une dépendance géographique, le petit groupe nommé *Mont Ozark* (mount Cerne), qui s'élève au-delà de l'Arkansas entre le Mississipi et le Missouri. La *Chaîne-Occidentale*, qui n'est à proprement parler que la pente occidentale du plateau, paraît s'étendre depuis la partie centrale de l'état de Xalisco, en suivant la direction plus ou moins parallèle à la côte, jusque vers 32 degrés, où cesse toute espèce de renseignement qui puisse la faire rattacher soit aux hauteurs de la Chaîne-Centrale, soit à celles de la Californie.

La *Cordillère-Maritime* est une autre grande chaîne du système Missouri-Mexicain; elle tient à la chaîne principale ou Missouri-Mexicaine par des arêtes transversales et par des contre-forts que cette dernière envoie vers l'ouest, et décrit une courbe à double courbure entre le cap San-Lucas, dans la Californie, et l'extrémité occidentale de la péninsule d'Alaska. Peu élevée dans la péninsule Californienne, elle augmente progressivement de hauteur en avançant vers le nord dans la *Sierra Lucia* et dans la *Sierra de San-Marcos*, dénominations qu'elle prend dans la Nouvelle-Californie. La Cordillère-Maritime continue à se diriger vers le nord à travers les parties de la côte qu'on avait nommées la Nouvelle-Albion et la Nouvelle-Géorgie, sur le territoire aujourd'hui Anglo-Américain, la Nouvelle-Hanovre, le Nouveau-Cornouaille et le Nouveau-Norfolk, dans l'Amérique-Anglaise. C'est dans ce dernier pays, dont la partie occidentale appartient à la Russie, que, tournant à l'ouest, elle atteint sa plus grande hauteur et paraît s'élargir beaucoup dans l'Amérique-Russe; là cessent nos connaissances positives. On ne connaît rien sur sa direction; on sait seulement que des pointes assez hautes s'élèvent dans la presqu'île d'Alaska, et qu'à l'extrémité occidentale de ce continent, près du détroit de Bering, le capitaine Beechey a mesuré un sommet élevé de 430 toises.

On pourrait regarder comme des dépendances géographiques de la Cordillère-Maritime, les montagnes qui s'élèvent dans les grands *archipels de Quadra-et-Vancouver* et des *Aleoutes*, ainsi que dans les îles *Nounivok* et *Prybilov*, dans la mer de Bering, dans celles de *Kodiak*, *Banks* et autres dans la mer ouverte de Cook, ainsi que dans le *groupe de Revillagigedo*.

TABLEAU DES POINTS CULMINANS DU SYSTÈME MISSOURI-MEXICAIN.

		Toises.
CHAÎNE PRINCIPALE.		
Cordillère de Veragua. . .	*Silla de Veragua* (département de l'isthme).	1400?
Cordillère de Guatemala. .	*Volcan d'Agua,* près de Guatemala.	2330?
	Volcan de Fuego, près de Guatemala.	2293?
Cordillère de Mexico. . . .	*Volcan de Popocatepell* ou *de Puebla.*	2771
	Volcan ou *Pic d'Orizaba.*	2717
	Nevado d'Iztaccihuatl ou *Sierra Nevada de Mexico.*	2456
	Nevado de Toluca.	2372
Cord. Missouri-Colombienne. (Montagnes Rocheuses).	*Pic Espagnol.*	1750?
	Pic James.	1798
	Pic de Long ou *Bighorn.*	2121
CHAÎNES SECONDAIRES.		
Groupe des monts Ozark. .	Le point culminant.	400
Cordillère Maritime. . . .	*Cerro de la Giganta* (Vieille-Californie).	700
	Mont Beautemps (Fairweather), (Amériq. Russe).	2304
	Mont St-Elie, volcan de l'Amérique Russe.	2793?
	Pic Oriental (péninsule d'Alaska), volcan.	140[illegible] ?
Arch. des îles Aleoutes. .	*Ajagedan,* volcan de l'île Unimak.	1175
	Le *Volcan de l'île Tanaga.*	1000?
	Le *Pic Makuchkin* (île Unalaska).	830?

SYSTÈME ALLEGHENIEN. Dès l'année 1816 nous avons séparé du système Mexicain les montagnes dont il se compose, ainsi que nous l'avons fait à l'égard du système Brésilien, que les géographes s'accordaient à tort à réunir aux Andes du Pérou. Nous conservons la dénomination que nous avions proposée et que nous décrivons du nom *Alleghenys* (Alleghanys) donné à ces montagnes par les Indiens du Nord ; ceux du Sud les appellent *Apalaches* ou *Pamontink.* Ces montagnes sont divisées en plusieurs chaînes parallèles et s'étendent du nord-est au sud-ouest entre l'embouchure du Saint-Laurent et les sources de l'Alabama et du Yazou. Notre cadre ne nous permettant pas d'entrer dans les détails qu'exigerait la description des différentes chaînes parallèles, dont la Virginie seule en offre six principales, nous nous bornerons à tracer la direction des deux chaînes les plus remarquables ; elles séparent les eaux qui descendent vers l'Atlantique de celles qui se jettent dans le fleuve Saint-Laurent et dans le Missisipi.

La *Chaîne-Orientale* est connue sous le nom de *Montagnes Bleues* (Blue-Rigde). Ces montagnes s'étendent depuis la Géorgie dans une direction nord-est jusqu'à la pointe sud-est de l'état de New-York. Plus au nord, à la droite de l'Hudson, s'élève le petit groupe nommé *Catts-Hill,* que nous rattacherons à cette chaîne; au-delà de ce fleuve s'élèvent les *Montagnes Vertes* (Green-Mountains), qui continuent la chaîne ; elles se dirigent au nord et se portent vers la baie des Chaleurs dans le Nouveau-Brunswick sur le golfe du St-Laurent. On doit rattacher à cette chaîne le groupe des *Montagnes Blanches* (White-Moutains), si remarquable par son élévation.

La *Chaîne-occidentale*, connue au sud sous le nom de *Montagnes du Cumberland* (Cumberland-Mountains), et plus au nord sous celui d'*Allegheny,* traverse le Tennessee, la Virginie t une partie de la Pennsylvanie. Au-dessus de la Susquehannah elle prend une direction plus orientale et se rattache à la Chaîne-Orientale dans l'état de Vermont.

On pourrait regarder comme des dépendances géographiques de ce système, les hauteurs qui sillonnent le *Labrador*, le *Haut* et le *Bas-Canada* et la partie de la *Région Mackensie-Saskatchawan*, située à l'est du Mackenzie et du lac Winnipeg, ainsi que les collines Ouiscounsin (Wiscunsin) décorées à tort par bien des géographes du titre de montagnes, comme aussi les élévations qu'on remarque sur les îles de l'archipel du St-Laurent.

Mais, pour éviter les erreurs, nous croyons utile d'appeler l'ettention du lecteur sur la partie principale de ce sytème, qui, malgré sa petite élévation, joue un grand rôle dans la climatologie de cettte vaste région. Comprise entre le 35° et le 41° de latitude boréale, cette partie du système Alleghenien doit être considérée comme un *grand plateau* toujours parallèle à la côte et composé d'une série successive d'élévations, qui, en laissant entre elles des vallées plus ou moins profondes, versent leurs eaux presque toujours dans les directions nord-est et sud-ouest, jusqu'à ce qu'elles aient atteint les pentes occidentale et orientale de ce plateau. Plusieurs sommets qui s'élèvent dans les chaînes principales, malgré le nom de montagnes dont on les décore dans le pays, devraient être rangés parmi les collines, tant est petite leur élévation au-dessus de leur base. Toutes les hauteurs indiquées dans le tableau suivant sont tirées de la carte des Etats-Unis par M. Brué, même avant sa publication ; nous avons dû à cette importante communication l'avantage d'avoir évité les erreurs reproduites dans plusieurs ouvrages estimés, à cause de la confusion qui s'est glissée dans l'évaluation relative d'un grand nombre de ces mesures. Quelques pointes d'une médiocre élévation ont été admises dans ce tableau, à cause de l'importance relative que leur donnait leur situation au milieu de ces vastes plaines de l'Amérique, sur lesquelles bien des géographes continuent à tracer des chaînes de hautes montagnes qui n'ont jamais existé.

TABLEAU DES POINTS CULMINANS DU SYSTÈME ALLEGHENIEN.

		Toises.
CHAÎNES PRINCIPALES.		
Montagnes bleues. . . .	*Mont Otter* en Virginie.	664
	Mont Tonnerre (Thunder-Hill) en Virginie.	523
	Le *Cattshill* (New-York).	485
	Le *Mont Washington* dans le groupe des Montagnes-Blanches (New-Hampshire).	1040
Montagnes du Cumberland.	La hauteur générale sur les limites de la Virginie et du Kentucky est de 500 à	515?
Montagnes d'Allegheny. .	*Mont Greenbrier* en Virginie.	590
CHAÎNONS ET GROUPES SECONDAIRES.	*Mont Bior* dans le Bas-Canada.	206
	Mont Ocoutch (Ocooch), dans le côteau des Ouisconsin, dans le territoire du Nord-Ouest.	312
	Coteau des Prairies (district des Sioux).	275
	Le *plus haut sommet* de l'île de Terre-Neuve.	200

SYSTÈME ARCTIQUE. Nous proposons de comprendre dans ce système toutes les montagnes connues et celles qu'on découvrira dans les archipels, les groupes et les îles qui forment ce que nous avons appelé les *Terres-Arctiques*. On ne connaît encore que très imparfaitement l'orographie de cette partie du globe. Tout ce que notre cadre nous permet de dire, c'est que la direction des îles et des archipels peut faire supposer la direction des montagnes de ce système, dont les parties principales sont les groupes du *Groenland*, du *Devon-Septentrional*, de la *Géorgie-Boréale*, de l'*Archipel* de *Baffin-Parry*, l'*Islande* et l'île de *Jean-Mayen*. Voyez à la page 105.

TABLEAU DES POINTS CULMINANS DU SYSTÈME ARCTIQUE.

		Toises.
CHAÎNE DU GROENLAND.	Les *Cornes du Cerf*.	1300??
CHAÎNE DE L'ISLANDE.	*OErafe-Jækull*, point culminant de l'Islande.	1040
	Hnappafels-Jækull.	1000
	Dranga-Jækull.	1000
	Hecla, volcan.	868
ILE DE JEAN-MAYEN.	*Beerenberg*.	1070
	Esk, volcan.	250

SYSTÈME ANTILLIEN, ainsi nommé parce qu'il embrasse toutes les montagnes qui s'élèvent sur l'archipel des Antilles, à l'exception de l'île Margarita et des autres plus à l'ouest, que l'on a rangées avec les dépendances géographiques du système des Andes. Le tableau suivant en offre les points culminans classés d'après les îles auxquelles ils appartiennent.

TABLEAU DES POINTS CULMINANS DU SYSTÈME ANTILIEN.

		Toises.
CUBA.	Le *Mont Potrillo*, près de Trinidad.	1400
	Le point culminant de la *Sierra de Cobre*.	1400
LA JAMAÏQUE. . . .	Le point culminant des *Montagnes Bleues*.	1138
HAÏTI (St-Domingue). .	*Anton-Sepo* ou *Pic de la Grande-Serrania*.	1400
	Mont de la Selle.	1155
ST-EUSTACHE.		1000?
ST-CHRISTOPHE. . .	Le *Mont de Misère*.	581
LA GUADELOUPE. . .	*La Soufrière*.	778
LA DOMINIQUE. . . .	Le *point culminant*.	950
LA MARTINIQUE. . .	Le *Piton du Carbet*.	619
	La *Montagne Pelée*.	692
ST-VINCENT. . . .	Le *Morne Garou*.	790

SYSTÈME ANTARCTIQUE. Nous proposons de comprendre sous cette dénomination toutes les montagnes qui s'élèvent sur les archipels et sur les îles dont l'ensemble forme ce que nous avons proposé d'appeler *Terres-Antarctiques*. Voyez à la p. 103. L'orographie en est encore très imparfaite. Nous ferons observer que d'après les recherches que M. Brué a faites sur le *pic de l'île James* ou *Smith*, dans l'archipel du Nouveau-Shetland, la hauteur de cette montagne serait bien loin d'être aussi considérable que les premières explorations l'avaient indiquée. En admettant provisoirement qu'elle s'élève à 900 toises, ce pic serait *le point culminant* connu de toute l'*extrémité australe du globe*.

PLATEAUX. L'Amérique offre un grand nombre de plateaux, parmi lesquels les uns sont remarquables par leur prodigieuse élévation, les autres par leur immense étendue. Mais suivant la remarque judicieuse de M. Brué, bien loin de regarder avec quelques auteurs comme un *plateau* le vaste espace du Nouveau-Continent, dont le centre est occupé par la mer du Canada, nous le signalerons au contraire comme *la dépression du sol la plus remarquable* de cette partie du monde. En effet, selon les calculs de ce savant géographe, le fond du lac Ontario, dont la surface est seulement de 36 toises plus élevée que le niveau de l'Atlantique, se trouve au moins de 34 toises plus bas que ce même niveau, tandis que le lac Supérieur, élevé à sa surface d'environ 93 toises, présente une profondeur de 140 toises, ce qui donne à sa partie inférieure 47 toises au-dessus du niveau de l'Océan. Le tableau suivant est le résultat des longues recherches auxquelles nous nous sommes livré pour connaître les régions les plus hautes du Nouveau-Monde; le lecteur ne doit cependant le regarder que comme un essai destiné à lui offrir provisoirement la hauteur approximative en toises au-dessus du niveau de l'Océan, des principaux pays que, dans l'état actuel de la géographie, on pourrait considérer comme des plateaux.

TABLEAU DES PRINCIPAUX PLATEAUX DE L'AMÉRIQUE.

	Toises.	Toises.
Le *plateau Péruvien*, qui embrasse toutes les hautes terres des républiquesdu Bas-Pérou, de Bolivia et des provinces-Unies du Rio de la Plata, depuis le 6e jusqu'au 26e parallèle de latitude australe. Le célèbre *bassin du lac Titicaca*, qui en occupe presque le centre, forme lui-même un haut plateau assis sur le plateau Péruvien; sa hauteur moyenne est de 1987 à 2100 toises. Les parties les plus élevées du plateau Péruvien après ce bassin sont: les hautes terres des provinces de Truxillo, de Tarma, de Huamanga et de Cuzco, dans la république de Bolivia; et celles de Jujuy, de Salta et de Tucuman, dans les Provinces-Unies du Rio de la Plata. La hauteur générale de cet immense plateau paraît pouvoir être estimée . . . . de	600 à	1400
Le *plateau Colombien*, qui comprend toutes les plus hautes vallées de la république Colombienne, dans les départemens d'Assouay, de l'Equador, de Cundinamarca et de Boyaca. Son élévation va . . . . .de	800 à	1500
Le *plateau Brésilien*. Nous proposons de comprendre sous cette dénomination la partie haute des bassins du San-Francisco et du Parana, dans les provinces brésiliennes de Minas-Geraes et de San-Paulo, ainsi que les plus hautes terres des provinces de Rio-de-Janeiro, d'Espiritu-Santo, de Bahia, de Pernambuco et de Piauhy. On pourrait estimer sa hauteur moyenne . . . . .de	160 à	260
Le *plateau Central de l'Amérique du Sud*. Nous proposons d'y comprendre la vaste province de Matto-Grosso et partie de celles de Goyaz et de San-Paulo, dans l'empire du Brésil; le dictatorat du Paraguay, le Chaco, dans la confédération du Rio de la Plata; les pays des Chiquitos et des Moxos dans la république de Bolivia. La hauteur moyenne de ce plateau, que les géographes ont tant exagérée et exagèrent encore, ne nous paraît pas pouvoir être évaluée au-delà . . . . . de	100 à	200
Le *plateau de la Guyane*, qui embrasse l'île immense formée par l'Orénoque, le Rio Negro, l'Amazone et l'Océan-Atlantique; sa surface est partagée entre la Colombie, l'empire du Brésil et une partie des Guyanes Anglaise, Hollandaise et Française. Sa hauteur atteint peut-être . . . . .de	200 à	400
Le *plateau d'Anahuac* ou du *Mexique*; il s'étend depuis Oaxaca jusqu'à Chihuahua, dans la confédération Mexicaine; on pourrait y comprendre toutes les hautes terres du Guatemala, et estimer son élévation . . . . de	600 à	1200
Le *plateau Missouri-Colombien* qu'on pourrait aussi nommer *plateau Central de l'Amérique-du-Nord*. Nous proposons d'y comprendre la partie supérieure des bas-		

		Toises.		Toises
sins du Missouri, du Saskatchawan, du Mackenzie, du Colombia ou Oregon, du Lewis, du Colorado (occidental), du Rio del Norte, de l'Arkansas, de la Rivière-Platte et de la Pierre-Jaune (Yellow-Stone).	de	350	à	550
Le *plateau Alleghenien*, dont nous avons parlé à la page 111 ; il comprend les hautes plaines des états de Géorgie, des Deux-Carolines, du Tennessee, de Virginie, d'une partie du Kentucky, du Maryland, de Pennsylvanie, de New-Jersey, de New-York, du Massachussets, du Vermont, du New-Hampshire, du Maine et quelques parties du gouvernement du Bas-Canada. Son élévation peut être estimée	de	180	à	500

VOLCANS. Non-seulement l'Amérique a un grand nombre de volcans, mais elle compte parmi les montagnes ignivomes les plus terribles et les plus élevées de tout le globe. Les départemens de l'Equateur et du Cauca dans la Colombie, les états de Nicaragua, de San-Salvador et de Guatemala dans la confédération de l'Amérique-Centrale, la république du Chili, l'Archipel des Aleoutes dans l'Amérique-Russe, et l'Islande dans l'Amérique-Danoise, sont les parties du Nouveau-Monde qui offrent le plus grand nombre de volcans. Les monts ignivomes les plus remarquables sont : l'*Antisana* le *Cotopaxi*, le *Sanguay*, et le *Pichincha*, dans le département colombien de l'Equateur ; les *volcans* de *Pasto*, de *Sotora* et de *Purace*, dans celui de Cauca ; le *Guagua-Plitina* ou *volcan d'Arequipa* et le *Sehama*, dans la république du Pérou ; les *volcans* de *Coquimbo*, de *Santiago*, de *Maipu*, de *Rancagua*, de *Peteroa*, de *Chilan*, d'*Antoco*, etc., etc., dans la république du Chili ; les *volcans* de *Soconusco*, de *Guatemala* ou de *Fuego*, *d'Agua*, de *Pacaya*, de *Tajumulco*, d'*Antitan*, de *San-Salvador*, de *Granada*, de *Telica* près de San-Leon de Nicaragua, dans la confédération de l'Amérique-Centrale ; le *Popocatepetl* ou *volcan de la Puebla*, le *Citlaltepetl* ou *volcan d'Orizaba*, le *volcan* de *Colima* et celui de *Xorullo*, dans la confédération mexicaine ; le *volcan du St-Elie*, celui du *Beau-Temps* (Fair-Weather), les deux volcans de la péninsule d'*Alaska* et ceux des îles Aleoutiennes *Unimak*, *Tanaga*, *Umnak* et *Unalaschka*, dans l'Amérique-Russe ; le *Krabla*, le *Leirhnukr*, l'*OErafe-Jokul*, le *Kotlugiaa* (Sidu-Jokul ?), le *Skaptafells-Jokul* et l'*Hecla*, dans l'Islande. Nous ferons observer à propos de ce dernier, que ses éruptions et sa hauteur ont été beaucoup trop exagérées, et ont donné à ce mont ignivome un rang qu'il doit céder à plusieurs autres montagnes de cette île. On ne doit pas non plus passer sous silence l'*Esk*, dans l'île de Jean-Mayen, qui est la *montagne ignivome connue la plus boréale du Nouveau-Monde* ; le *volcan de St-Vincent*, qui est le plus terrible dans l'Archipel des Antilles, et le *volcan de Bridgman*, dans le Shetland-Austral, qui est le *mont ignivome connu le plus austral de tout le globe*, et en même temps *le plus bas* de tous les volcans connus. Voyez à la page 103. Cette partie du monde se trouve donc avoir le *volcan le plus haut* et le *volcan le plus bas* du Globe. Voy. la hauteur de l'*Antisana* dans le système des Andes, p. 107. Sur l'autorité de M. Humboldt, nous ajouterons que le grand *pic de Tolima* et de *Paramo de Ruiz*, dans la chaîne centrale de Cundinamarca dans la Colombie, ont fait, il y a quelques années une éruption. Nous n'avons pas nommé le fameux *volcan de Copiapo*, mentionné dans toutes les géographies et par nous-même, dans la première édition de cet Abrégé, parce que selon M. Meyen il n'existe pas.

VALLÉES et PLAINES. L'Amérique-du-Sud offre plusieurs vallées très remarquables par la grande hauteur de leurs berges, malgré l'élévation de leur sol au-dessus du niveau de l'Océan. On doit surtout mentionner les *vallées du Cauca*, du *Magdalena*, et de *Quito*, dans la Colombie ; du *Tunguragua* ou du *Haut-Nouveau-Maranon* et du *Jauja*, dans la république du Pérou ; le superbe bassin du *lac Titicaca*, qu'on peut regarder comme une vallée aussi remarquable par sa grande élévation absolue que par ses dimensions ; la vallée du *San-Francisco*, dans le Brésil ; la *vallée* du *Rio del Norte*, ou du *Nouveau-Mexique*, dans la confédération mexicaine. Pour donner quelques exemples, nous dirons que la *vallée de Chota*, près de Quito, a 804 toises et celle du *Rio-Catacu*, au Pérou, en a plus de 700 de profondeur perpendiculaire ; et cependant leur fond reste encore élevé d'un nombre égal de toises au-dessus de la mer.

A l'égard des plaines, on peut dire que le Nouveau-Continent offre les plus vastes

du monde. En effet, l'espace immense qui s'étend depuis l'embouchure du Mackenzie jusqu'au delta du Missisipi et entre la Chaîne-Centrale du système Missouri-Mexicain et les chaînes principales du système Alleghenien, n'est, à proprement parler, que la plus vaste plaine, non-seulement du Nouveau-Continent, mais même de tout le globe; elle embrasse les bassins de Missisipi, du Saint-Laurent, du Nelson et du Churchill, presque tout le bassin du Missouri, la presque totalité des bassins du Saskatchawan et du Mackenzie, et tout celui de la Coppermine. Nous proposons de la nommer *plaine Missisipi-Mackenzie.* La seconde grande plaine du Nouveau-Continent est la *plaine de l'Amazone;* elle comprend toute la partie centrale de l'Amérique-du-Sud, étendant son domaine sur plus de la moitié de l'empire du Brésil, sur le sud-ouest de la Colombie, sur la partie orientale de la république du Pérou, et sur la partie septentrionale de la république de Bolivia; ses limites sont presque identiques avec celles des parties moyennes et basses de l'immense bassin de l'Amazone et de celui du Rio-Tocantin. Vient ensuite la *plaine du Rio de la Plata,* qui s'étend entre les Andes et leurs branches principales, les montagnes du Brésil, l'Atlantique et le détroit de Magellan; dans ces limites elle embrasse le sud-ouest du Brésil, le dictatorat du Paraguay, le pays des Chiquitos, le Chaco, la plus grande partie de la confédération du Rio de la Plata, de l'état de l'Uraguay et de la Patagonie; une grande partie est connue sous le nom de *Pampas de Buénos-Ayres* ou du *Rio de la Plata.* Enfin la *plaine du Guaviare-Orenoco,* qui comprend les *Llanos* de la *Nouvelle-Grenade* et de *Venezuela* dans la Colombie. Cette plaine s'étend depuis le Caqueta jusqu'aux embouchures de l'Orénoque, le long du Guaviare, du Meta et du Bas-Orénoque. M. de Humboldt fait observer que la *plaine,* que nous avons nommée *Missisipi-Mackenzie*, nourrit à l'une de ses extrémités des bambousacées (ludolfia, miega) et des palmiers, tandis qu'à l'autre, pendant une grande partie de l'année elle se trouve couverte de glaces et de neiges; ce savant estime sa superficie à 270,000 lieues marines carrées, ou à 2 millions 430,000 milles carrées étendue presque égale à celle de toute l'Europe. La *plaine de l'Amzone,* ayant un climat chaud et humide, présente, dans ses immenses forêts, une force de végétation à laquelle rien ne peut être comparé dans les autres continens; sa superficie est évaluée, par M. de Humboldt, à 260,000 lieues carrées, égales à 2,340,000 milles. Les deux autres plaines du Guaviare-Orenoco et du Rio de la Plata, diffèrent de celle de l'Amazone, qu'elles cernent au nord et au sud, par le manque d'arbres et par les innombrables graminées qui couvrent leur vaste surface, semblables en cela aux savanes ou prairies de la plaine Missisipi-Mackenzie. La superficie de la *plaine du Rio de la Plata* monte, selon M. de Humboldt, à 135,000 lieues carrées ou à 1 million 215,000 milles, et celle du *Guaviare-Orenoco,* à 29,000 lieues, qui correspondent à 261,000 milles.

DESERTS. L'Amérique a plusieurs déserts qu'on peut comparer à ceux de l'Afrique et de l'Asie pour l'aridité de leur sol et pour le sable qui les recouvre; mais tous sont extrêmement petits en comparaison des solitudes de ce genre, qui s'étendent sur un si vaste espace de la superficie de ces deux parties du monde. Les plus remarquables sont : le *désert d'Atacama;* il s'étend, avec quelques interruptions, depuis Tarapaca, dans la république du Pérou, jusqu'aux environs de Copiapo, dans celle du Chili; il renferme par conséquent la bande étroite de pays que la république de Bolivia possède sur le Grand-Océan : le *désert de Sechura,* beaucoup plus petit, occupe une partie considérable de la côte du gouvernement péruvien de Truxillo; le *désert de Pernambuco,* qui est le plus étendu; il s'étend sur une grande partie du plateau du nord-est du Brésil, qui s'élève entre Pernambuco, le San-Francisco, Crato, Seara et Natal; M. Koster y vit des oasis couvertes d'une belle végétation au milieu de collines de sable mouvant. Nous ne parlons pas des *solitudes;* l'Amérique offre les plus grandes du globe; elles forment partie des vastes plaines dont nous avons parlé dans l'article précédent, ainsi que les Terres-Arctiques et Antarctiques mentionnées dans celui des îles. C'est dans cette classe qu'il nous semble plus convenable de ranger le prétendu *désert de Nuttal* que traversent plusieurs grandes rivières, et remarquable par ses riches mines de sel gemme et par sa situation élevée; il s'étend au pied de la Cordillère-Missouri-

Colombienne (Montagnes Rocheuses), entre l'Arkansas supérieur et le Paduca, et forme partie du grand plateau central de l'Amérique-du-Nord.

CLIMAT. La configuration de l'Amérique, la disposition de ses vastes chaînes de montagnes et la position de ses plateaux élevés et de ses plaines immenses produisent une influence remarquable sur sa température, et offrent sur plusieurs points de grands contrastes entre deux climats très différens et pourtant très rapprochés l'un de l'autre. « Le Pérou, dit Malte-Brun, la vallée de Quito, celle de Mexico, quoique situés entre les tropiques, doivent à leur élévation une température printannière ; ils voient même les *paramos*, ou les dos de leurs montagnes, se couvrir des neiges qui séjournent, même perpétuellement, sur quelques sommets, tandis qu'à peu de lieues de là une chaleur souvent malsaine étouffe l'habitant des ports de Vera-Cruz ou de Guayaquil. Ces deux climats donnent naissance à deux systèmes différens de végétation : la flore des zones torrides sert de bordure à des champs et à des bosquets européens. Un semblable voisinage ne peut manquer d'occasionner fréquemment des changemens subits par le déplacement de ces deux masses d'air, si diversement constituées, inconvénient général en Amérique. Mais partout ce continent éprouve un moindre degré de chaleur. L'élévation seule explique ce fait pour la région montagneuse ; mais pourquoi, se demande-t-on, s'étend-il aux contrées basses ? Voici ce que répond un habile observateur, M. de Humboldt : « Le peu de largeur du continent, son prolongement vers les pôles glacés ; l'Océan, dont la surface non interrompue est balayée par les vents alisés ; des courans d'eau très froide qui se portent depuis le détroit de Magellan jusqu'au Pérou ; de nombreuses chaînes de montagnes remplies de sources et dont les sommets converts de neiges s'élèvent bien au-dessus de la région des nuages ; l'abondance de fleuves immenses qui, après des détours multipliés, vont toujours chercher les côtes les plus lointaines ; des déserts en général non sablonneux, et par conséquent moins susceptibles de s'imprégner de chaleur ; des forêts impénétrables qui couvrent les plaines de l'équateur remplies de rivières, et qui, dans les parties du pays les plus éloignées de l'Océan et des montagnes, donnent naissance à des masses énormes d'eau qu'elles ont aspirées, ou qui se forment par l'acte de la végétation ; toutes ces causes produisent, dans les parties basses de l'Amérique, un climat qui contraste singulièrement, par sa fraîcheur et son humidité, avec celui de l'Afrique. C'est à elles seules qu'il faut attribuer cette végétation si forte, si abondante, si riche en sucs, et ce feuillage si épais qui composent le caractère particulier du Nouveau-Continent. »

En considérant ces explications comme suffisantes pour l'Amérique-Méridionale et le Mexique, nous ajouterons, par rapport à l'Amérique-du-Nord, qu'elle n'a presque pas d'étendue dans la zone torride, et qu'au contraire elle se prolonge très loin dans la zone glaciale, dont les vents glacés la balaient du nord au sud depuis l'embouchure du Mackenzie jusqu'au delta du Mississipi, à cause de l'absence d'une chaîne qui en interrompt le cours. Ainsi, la colonne d'air glacial, inhérente à ce continent, ne se trouve pas contrebalancée par une colonne d'air équatoriale. De là résulte une extension du climat polaire jusqu'aux confins des tropiques ; l'hiver et l'été luttent corps à corps, les saisons changent avec une rapidité étonnante. Une heureuse exception favorise presque toute la côte occidentale de l'Amérique-du-Nord, laquelle abritée des vents glacés par la chaîne maritime et par la chaîne centrale, jouit de la température propre à sa latitude.

Nous devons aussi corriger une opinion que, sur l'autorité de Volney, tous les géographes reproduisent, mais dont de récentes observations météorologiques, faites pendant plusieurs années et sur plusieurs points, ont démontré le peu de solidité. C'est que la température des plaines du Mississipi, au lieu d'être beaucoup plus douce que celle des pays situés sur la côte de l'Atlantique, offre plutôt des excès de chaleur et de froid beaucoup plus grands que ceux qu'éprouvent les lieux situés sur l'Atlantique, sous des latitudes correspondantes.

On peut dire, en général, que toutes les contrées situées au-delà des 50mes parallèles sud et nord sont froides et ont un sol impropre à la culture des grains de l'Europe. Toute l'Amérique-Danoise, toute l'Amérique-Russe, à l'exception des contrées abritées

par la chaîne maritime, presque toute l'Amérique-Septentrionale anglaise ainsi que l'extrémité de la Patagonie, l'archipel des Malouines et les Terres-Antarctiques, appartiennent à cette classe de pays. Les régions élevées de la zone torride et les plaines des deux zones tempérées sont favorables jusqu'à un certain point à la culture des céréales de l'Europe, et même à celle de ses fruits, tandis que les contrées chaudes de la zone torride étalent les productions les plus précieuses du règne végétal avec une étonnante profusion. Nous ajouterons qu'en général toutes les côtes des contrées équatoriales, et même celles des pays situés à des latitudes encore plus élevées, sont malsaines; les côtes qui bordent la mer des Antilles et la côte des Etats-Unis, sur l'Atlantique, jusqu'au-delà du 40° degré, sont sujettes à la fièvre jaune, qui y fait souvent d'horribles ravages.

MINÉRAUX. On peut dire, sans exagération, que les régions équatoriales de l'Amérique sont la patrie de l'or et de l'argent. Aucune contrée du globe ne possède d'aussi riches mines de ce dernier métal. L'énorme quantité d'argent mise en circulation par celles de Guanaxuato, de Catorce, de Zacatecas, de Pasco et de Potosi, a produit une véritable révolution dans l'industrie et le commerce des nations les plus policées de notre hémisphère; les mines d'or de quelques cantons de l'Afrique et de la Malaisie (Archipel Indien), la Chine et le Japon, et, depuis quelques années, la chaîne de l'Oural, peuvent seules rivaliser en richesses avec celles de l'Amérique. Voici quelques faits positifs et curieux qui justifient le rang que, sous le rapport minéralogique, nous avons assigné à l'Amérique; nous les empruntons à la nouvelle édition de l'*Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne*, et aux *Fragmens de Géologie et de Climatologie* de M. de Humboldt.

« Il est impossible, dit ce savant, d'évaluer la masse d'or et d'argent qui est maintenant en exploitation sur toute la surface du globe : nous ignorons absolument ce que produisent l'intérieur de l'Afrique, l'Asie-Centrale, le Tonquin, la Chine et le Japon. Le commerce d'or en poudre, qui se fait sur les côtes orientales et occidentales de l'Afrique, et les notions que les anciens nous ont transmises sur ces contrées, avec lesquelles nous ne sommes plus en relation, peuvent faire supposer que les pays au sud du Niger ou Djoliba sont très riches en métaux précieux. On peut faire la même supposition à l'égard de la haute chaîne de montagnes qui se prolonge au nord-est du Paropamisus, vers les frontières de la Chine. La quantité d'or et d'argent que les Portugais et les Hollandais ont jadis exportée du Japon, prouve que les mines de Sado, de Sourouma, de Bingo et de Kinsima ne le cèdent pas en richesse à plusieurs mines de l'Amérique. Sur les 73,191 marcs ou 17,635 kilogrammes d'or, et sur les 3,554,447 marcs ou 869,960 kilogrammes d'argent que l'on retirait annuellement au commencement du XIXe siècle de toutes les mines de l'Amérique, de l'Europe et de l'Asie-Boréale, l'Amérique seule fournissait 57,658 marcs d'or et 3.250,000 marcs d'argent, par conséquent 80 centièmes du produit total de l'or et 91 centièmes du produit total de l'argent. A la même époque toutes les mines d'or de l'Europe ne produisaient que 5,300 marcs ou 1.277 kilogrammes, et celles d'argent 215,200 marcs ou 52,670 kilogrammes. L'Asie-Boréale ne fournissait que 2.200 marcs ou 538 kilogrammes d'or et 88,700 marcs ou 21,709 kilogrammes d'argent. Dans l'estimation du produit de l'or, on a eu égard à la forte diminution qu'ont subie les mines du Brésil depuis 1760 et surtout depuis le commencement du XIXe siècle. En 1804, toutes les colonies espagnoles d'Amérique fournissaient annuellement en argent 3,460,000 marcs (le Mexique seul, 2,340,000 marcs); en or 45,000 marcs. » M. de Humboldt évalue à 3,444 francs 44 centimes le kilogramme d'or et 222 francs 72 centimes le kilogramme d'argent. Depuis 1811, cet état de choses est bien changé. Pendant les guerres de l'indépendance, qui ont désolé ces magnifiques contrées, les travaux ont été suspendus dans beaucoup de mines; plusieurs ont manqué du mercure, si nécessaire pour l'amalgamation; les eaux ont gagné plusieurs galeries dans les mines les plus riches; des éboulemens considérables ont eu lieu dans d'autres; et, lors de la reprise des travaux, les capitaux ont manqué pour les opérations extraordinaires. Des compagnies anglaises se sont formées en 1824 pour reprendre l'exploitation de ces mines abandonnées. Les journaux portaient leur capital à la somme énorme de 32,800,000 livres sterling; mais

à peine 1,900,000 livres sterling a-t-il été souscrit, et cette somme n'a pas même été versée en totalité. Un statisticien distingué, M. de Montveran, qui a résumé avec un talent remarquable les documens précieux rassemblés par MM. Ingham, Gallatin, Moore et White, pour répondre aux questions posées par le congrès des Etats-Unis, n'évalue le produit moyen de toutes les mines du Nouveau-Monde, pendant la période septénaire de 1824 à 1830 inclus, qu'à 33,870 marcs 3/4 d'or et à 838,857 marcs d'argent. La production des métaux précieux a donc souffert une diminution de presque moitié pour l'or et de trois quarts pour l'argent. Dans les 33,870 marcs 3/4 d'or, M. de Montveran a compris les 4,411 marcs 3/4 qu'il dit provenir des mines de la Caroline-du-Nord. Depuis la découverte de l'Amérique jusqu'en 1803, les colonies espagnoles et portugaises ont donné, selon M. Humboldt, en 311 années, 3,625,000 marcs d'or et 512,700,000 marcs d'argent. Tout l'argent tiré du sein de la terre en Amérique, depuis trois siècles, formerait une sphère de 85 pieds de diamètre. Plus haut nous avons déjà fait la comparaison entre le produit des mines d'or de l'Oural et celles du Brésil. Cet empire partage seul avec l'Inde, l'île de Bornéo et l'Oural, l'avantage d'avoir des mines de diamant; on prétend même qu'elles ont fourni le plus gros que l'on connaisse. Le tableau suivant offre les contrées du Nouveau-Monde qui abondent le plus en pierres précieuses, en métaux, houille et sel. Dans chaque article, on a essayé de placer chaque pays avant ou après un autre, selon la quantité plus ou moins grande du minéral qu'il produit. A ce propos nous ferons observer qu'en admettant l'estimation du produit de l'or de la Caroline donnée par M. de Montveran, les Etats-Unis devraient être aujourd'hui placés immédiatement après la Colombie.

TABLEAU MINÉRALOGIQUE DE L'AMÉRIQUE.

DIAMANS. *Empire Brésilien*, Minas-Geraes, etc.

AUTRES PIERRES PRÉCIEUSES. *Empire Brésilien*, Minas-Geraes, etc,; *république de Colombie*, Cundinamarca; *république du Chili; république du Bas-Pérou*, etc.

OR. *République de Colombie*, l'Andageda, l'Atrato, le San-Juan, le Cauca, etc., dans le Choco, département du Cauca; *empire Brésilien*, Minas-Geraes, Goyaz et Matto-Grosso; *Etats-Unis du Mexique*, la Pimeria Alta dans l'état de Sonora-et-Cinaloa, etc.; *république du Chili; république du Bas-Pérou; république du Haut-Pérou; Etats-Unis* ou *confédération Anglo-Américaine*, comté d'Anson dans la Caroline-du-Nord, comté de Davidson dans la Caroline-du-Sud, etc.; *Etats-Unis de l'Amérique-Centrale.*

ARGENT. *Etats-Unis du Mexique*, Guanaxuato, San-Luis Potosi, Zacatecas, etc.; *république du Haut-Pérou; république du Chili; Etats-Unis de Rio de la Plata*, Mendoza; *Etats-Unis de l'Amérique-Centrale*, etc.

ETAIN. *République du Bas-Pérou; Etats-Unis du Mexique*, Guadalaxara.

MERCURE. *République du Bas-Pérou; Etats-Unis du Mexique*, etc.

CUIVRE. *République du Chili; république du Bas-Pérou; Etats-Unis du Mexique; Etats-Unis*, New-York, Indiana, etc.

PLOMB. *Etats-Unis*, Illinois (Galena), Missouri (comté de Washington), New-York, etc.; *Etats-Unis du Mexique*, etc.

FER. *Etats-Unis*, New-Jersey, Pennsylvanie, Massachussetts, Connecticut, Sud-Caroline, New-York, Maryland, etc.; *Etats-Unis du Mexique; empire Brésilien*, St.-Paul, Minas-Geraes, etc.; *Amérique-Anglaise*, Canada; *Colombie; Confédération de l'Amérique-Centrale*, etc.

CHARBON DE TERRE. *Amérique-Anglaise*, île Cap-Breton, Nouvelle-Ecosse, etc.; *Etats-Unis*, Pennsylvanie, etc.; *Chili*, Penco.

SEL. *Etats-Unis du Rio de la Plata; empire Brésilien*, Rio-Grande do Norte, Parà, etc.; *Etats-Unis*, New-York (comté Onondaga), Massachussetts (comté Barnstaple), Kentucky, Illinois (comté Gallatin), Missouri, etc.; *Etats-Unis de l'Amérique-Centrale*, Honduras, etc.; *Colombie*, Zipaquira, etc.; *confédération Mexicaine*, Oaxaca, Nouvelle-Californie; *république du Bas-Pérou; Bolivia*, Yocalla, Chiquitos; *Amérique-Anglaise*, îles Bahama, St.-Christophe, etc., dans l'archipel des Antilles.

VÉGÉTAUX. Les végétaux, dans le Nouveau-Monde, offrent plus de diversité que dans les autres régions correspondantes par leurs climats; et cette remarque est d'autant

plus vraie qu'on porte davantage son attention sur ceux qui se rapprochent plus de la zône équinoxiale.

Bien que nous soyons loin de connaître la flore de plusieurs régions d'Amérique, nous pouvons néanmoins affirmer qu'elle est généralement plus riche que celle des autres parties du monde. Plus de 15.000 espèces de phanérogames y croissent spontanément (la plupart appartiennent aux climats équatoriaux); et ce ne sont pas, comme en Europe et dans les pays tempérés, de ces plantes sociales qui semblent envahir une contrée entière, à l'exclusion de tout autre végétal; car la nature en Amérique, plus variée dans ses productions, y a disséminé les individus tout en multipliant les espèces. Dans cette notice, cependant, notre intention se portera spécialement sur les végétaux qui, par leur structure si différente de celle des plantes d'autres continents, sont l'apanage de l'Amérique.

Quoique la zone glaciale de l'Amérique n'ait été explorée que sur quelques points du littoral, cependant l'état de sa végétation nous paraît suffisamment connu. On ne peut comparer la pauvreté de la nature dans ces affreuses contrées qu'à sa triste uniformité. Les basses terres du Groënland, celles qui avoisinent les baies de Baffin et d'Hudson, nourrissent des plantes presqu'en tout semblables à celles des Hautes-Alpes d'Europe; et l'on sait que les régions hyperboréennes de notre continent ont, relativement à leurs productions, une grande analogie avec celles-ci. Ainsi la flore de l'Amérique glaciale et celle de la Laponie sont à-peu-près identiques. Quelques saules rabougris (*salix herbacea, retusa, reticulata*), des bouleaux (*betula alba, nana*), des peupliers (*populus trepida*), quelques pins au sombre feuillage, sont les seuls arbres qui s'avancent le plus au nord et résistent au froid en raison des nombreuses enveloppes corticales dans les uns, ou des sucs résineux dont le tissu des autres est imprégné.

Un nombre assez limité de plantes herbacées se font remarquer et par les dimensions gigantesques de leurs fleurs, comparées aux autres parties, et par la courte durée de leur existence; mais la rigueur de la température n'est pas un obstacle au développement des cryptogames. Plusieurs mousses et lichens couvrent la terre de ces contrées polaires, et semblent en exclure tout autre végétal.

Les bords du fleuve St-Laurent et toute la région du Canada offrent, sous le rapport de la végétation, une transition de la zone froide à la zone tempérée de de l'Amérique. C'est dans l'île de Terre-Neuve qu'on trouve déjà de ces plantes particulières aux États-Unis; mais les végétaux du nord y dominent encore. Plus au sud, les espèces se multiplient et se font remarquer par leur beauté incomparablement plus grande que celle des plantes qui croissent dans l'Ancien-Monde, sous les mêmes latitudes ou sous des climats dont la température est la même. En effet, trouverons-nous en Europe, entre les 43e et 45e degrés parallèles, des arbres dont les fleurs aient de 1 à 2 décimètres de largeur, et des feuilles longues de 3 à 6 décimètres, comme celles de certains magnoliers (*magnolia glauca, tripetala*)? Pourrions-nous faire entrer en ligne de comparaison les végétaux de nos forêts avec le *liriodendron tulipifera*, le *pavia lutea*, le *cornus florida* et le *rhododendron maximum?* Et parmi les plantes de genres européens, quelle diversité, quelle élégance dans les espèces de chênes, de pins et en général d'arbres verts qui décorent les forêts de l'Amérique septentrionale!

Une foule de végétaux, les seuls que nous ayons pu véritablement acclimater en Europe, croissent naturellement aux Etats-Unis. C'est là que l'on observe le mélange des formes septentrionales et des formes équinoxiales; on y trouve des lauriers (*laurus sassafras, Carolinensis*) des passiflores (*passiflora peltata, incarnata*) des casses (*cassia chamæcrista*), des cactus, des bignones, des orchidées, etc. Michaux a donné les descriptions d'une grande quantité d'espèces de chênes indigènes des Etats-Unis dont le bois égale et même surpasse en dureté celle de notre *quercus robur*. La belle famille des conifères s'y montre aussi sous des formes extrêmement variées; les pins, sapins et genévriers sont surtout les genres les plus nombreux en espèces. Le *myrica cerifera*, arbrisseau de la famille des amentacées, est remarquable par l'usage que les Américains font des fruits dont l'enduit cireux sert à la fabrication des bougies. Au nombre des plantes herbacées les plus intéressantes par leur élégance ou la singularité de leur organisation, nous citerons plusieurs espèces de lobélies (*lobelia cardinalis, syphilitica, etc.*), et la fameuse *dionæa muscipula*, dont les feuilles sont terminées par un appareil propre à saisir les insectes que la fatalité amène sur ce piège. Cette jolie plante croît dans les lieux marécageux, ainsi que d'autres qui se trouvent également dans des localités analogues de la zone équinoxiale du même continent; tel est le *cabomba aquatica*, également naturel à la Guyanne et dans les Carolines.

Un certain nombre de plantes européennes (sans parler des plantes introduites par la culture) croissent naturellement dans cette région de l'Amérique. Parmi celles-ci, on distingue les *linnæa borealis, gentiana pneumonanthe, saxifraga aizoon, dryas octopetala, etc.* Mais il est à remarquer que ces plantes appartiennent aux contrées froides, et que ce sont celles qui varient le moins.

Les végétaux de la côte Nord-ouest d'Amérique ont de grands rapports et avec ceux des Etats-Unis et avec ceux de la Région-Sibérienne d'Asie. Nous avons vu un certain nombre de plantes rapportées de l'île d'Unalaschka d'un voyage fait sur les côtes depuis la Californie jusqu'au détroit de Bering, et par lesquelles nous avons pu vérifier ce rapprochement. C'est de cette région d'Amérique que divers voyageurs anglais, et particulièrement M. Douglas, ont rapporté en ces derniers temps une foule de plantes qui aujourd'hui font la décoration de nos parterres; tels sont les *clarckia pulchella, coreopsis tinctoria, escholtzia california*, plusieurs *œnothera, lupinus*, etc.

Si nous portons nos regards sur les contrées qui se trouvent le plus au sud de l'Amérique septentrionale, nous verrons une toute autre végétation que la précédente; ce sera celle des climats équatoriaux modifiée par la hauteur absolue du sol. Ainsi, tandis que les côtes du Mexique et le littoral des îles Antilles nous présenteront les végétaux propres aux contrées les

plus chaudes du globe, les hautes chaînes de montagnes qui règnent du nord au sud et sur le continent et dans les îles, nourriront des plantes dont la structure aura les plus grands rapports avec celle des plantes de la région tempérée, et même plusieurs espèces qui appartiennent à celle-ci se représenteront à des latitudes rapprochées de l'équateur. Nous ne saurions donc mieux faire que d'emprunter à M. A. de Humboldt les divisions de la zone équatoriale, dans la partie située entre les 17e et 21e degrés de latitude boréale, en région chaude, en région tempérée et en région froide.

La région chaude est celle où la hauteur du sol varie entre 0 et 600 mètres. La température moyenne de l'année y est de 26° centigrades. Les différences de température que l'on observe entre le littoral oriental et le littoral occidental de la Nouvelle-Espagne, entre la température de Vera-Cruz, par exemple, et celle d'Acapulco, entre celle des côtes des îles et celle de l'intérieur des terres de ces mêmes îles, tiennent plus à leur exposition aux vents et à leur élévation au-dessus de la mer qu'à leurs latitudes diverses. Entre autres plantes particulières à cette région, on remarque plusieurs palmiers (*corypha, oreodoxa*) des borraginées (*cordia gerascanthus, tournefortia velutina, etc.*), des légumineuses (*bauhinia, hæmatoxylon, hymenæa, etc.*), des labiées (*salvia, hyptis*), des rubiacées, des solanées (*crescentia*), etc., etc.

Dans la région tempérée, la chaleur moyenne de l'année est de 25°-17°, 5'. Cette région, que l'on désigne aussi sous le nom de plateau du Mexique, est élevée de 600 à 2200 mètres au-dessus de la mer. On y rencontre beaucoup d'arbres et de plantes frutescentes, parmi lesquelles on distingue quelques chênes (*quercus xalapensis, obtusata, glaucescens, laurina*); *taxus montana; erythroxylum mexicanum; piper auritum, terminale, etc.* C'est de là aussi que proviennent les *Dahlias*, le *cobœa scandens*, ces plantes actuellement si répandues en Europe, où elles croissent avec la plus grande facilité et qui sont les plus beaux ornemens des jardins.

Toluca et les autres lieux du Mexique, dont l'élévation est de 2200 à 4700 mètres, forment la région froide. En effet, la chaleur moyenne y varie entre 17°, 5' et 0°, 8'. Là, s'élèvent des montagnes couvertes d'une neige perpétuelle, et sur les limites de laquelle croissent des caryophyllées et des rhodoracées, familles presque toutes indigènes des climats septentrionaux. Dans les localités moins élevées, on rencontre un grand nombre de plantes qui appartiennent aussi à nos genres européens, mais qui en diffèrent spécifiquement. Ainsi il y a des valérianes, des roses, des *galium*, des *pinguicula*, des violettes, des sauges, etc. Un arbre qui a fait l'admiration des voyageurs, tant par la beauté de son port et de son feuillage que par la singulière organisation de ses organes floraux, croît près de Toluca. Nous voulons parler du *cheirostemon platanoides* de Humboldt et Bonpland, que d'autres botanistes ont aussi nommé *chiranthodendron*, dénominations qui répondent à celle d'*arbol del manitas* des colons espagnols, et qui donnent une idée de la conformation de ses étamines, dont l'ensemble simule assez bien les cinq doigts d'une main humaine. On a cru pendant longtemps que cet arbre était unique à Toluca, mais le savant botaniste mexicain Cervantes a assuré à MM. de Humboldt et Bonpland qu'il y en avait des forêts entières au nord de cette ville.

Toutes les contrées basses situées sous des latitudes proches de l'équateur, tout le littoral du Continent-Américain, soit oriental, soit occidental, depuis le Mexique jusqu'au sud du Brésil et du Pérou, en y comprenant les terres basses des îles nombreuses qui se trouvent sur les côtes, sont caractérisées par une végétation tout-à-fait particulière. La nature y est si variée dans ses productions qu'il serait téméraire de vouloir dans une courte notice esquisser seulement quelques traits de son immense tableau. Contentons-nous donc de parler ici de ces plantes si utiles à l'homme qu'il leur a, pour ainsi dire attaché son existence, et de celle dont le nombre des individus est tel, dans certains pays, qu'il en détermine la nature et l'aspect.

Les palmiers, ces princes du règne végétal, croissent tous dans les climats des tropiques, à l'exception du dattier et de quelques *chamærops*. Quelques-uns habitent le penchant de montagnes assez élevées; tel est, par exemple, le *ceroxylon andicola*, que les savans voyageurs déjà cités ont rencontré dans les montagnes de Quindiu au Pérou. C'est sur l'écorce de cet arbre que les indigènes recueillent une cire très propre à l'éclairage. Les autres palmiers, dont le nombre est si considérable que nous sommes forcé d'en taire les noms génériques et spécifiques, sont très communs dans les plaines ou sur les collines de toute cette partie de l'Amérique et principalement dans la Colombie, à la Guyane, au Brésil, etc. C'est surtout dans ce dernier pays que les palmiers abondent; ils y sont tellement diversifiés qu'ils ont fourni au célèbre voyageur allemand, M. de Martius, le texte d'un superbe ouvrage enrichi de planches qui représentent le port de l'arbre et les détails de son organisation.

Les contrées équinoxiales de l'Amérique offrent, dans les fougères arborescentes, un coup-d'œil admirable à l'Européen qui aborde pour la première fois sur ces plages. Quel n'est pas son étonnement quand il voit, pour la première fois, ces plantes si modestes, si cachées dans nos climats, se présenter avec toute la majesté des pins et des palmiers? Les nombreuses espèces de cyathées (*cyathæa arborea, speciosa, muricata, etc.*), de pterides, d'aspidies, de doradilles (*asplenium arboreum*), forment un des traits caractéristiques de la flore des Antilles, de la Nouvelle-Andalousie, près du couvent de Caripé, de la Nouvelle-Grenade, aux environs de Guaduas et d'Icononzo, ainsi que dans les vallées du Pérou, entre Loxa et le fleuve des Amazones, et dans le Mexique, près de Xalappa.

S'il fallait passer en revue toutes les autres richesses végétales que la nature déploie dans cette partie de l'Amérique, nous parlerions de ces nombreux *cactus* dont les tiges simulent de vastes candélabres sur les côtes de Cumana, et surtout de ce *cactus coccinillifer* qui fait la fortune d'une partie du Mexique, fortune que le courageux Thierry de Menonville voulut faire partager aux colonies françaises; nous citerions les forêts d'*araucaria* du Chili et du Brésil, le cacao (*theobroma cacao*), le rocou (*bixa orellana*), le bois de campêche (*hæmatoxylon campechianum*), le bananier (*musa paradisiaca*), l'ananas (*bromelia ananas*), et tant d'autres végétaux, non-seulement utiles à leur pays, mais devenus nécessaires à l'Europe pour ses arts et ses manufactures. Il faudrait aussi nous étendre sur les plantes introduites dans les îles du Nouveau-Monde et dont la culture, si multipliée, a presque totalement changé l'aspect de ces régions: tel est, par exemple, le café. Nous n'omet-

trons pas également de faire connaître les principaux lieux où se cultivent en grand le sucre, le coton, etc.; mais on sent que toutes ces indications, si elles étaient plus détaillées, nous entraîneraient au-delà des limites que comporte une simple notice.

Depuis les voyages de MM. Auguste St-Hilaire, Martius et Pohl au Brésil, nous possédons de bons renseignemens sur l'ensemble de la végétation de ce vaste pays. C'est dans leurs ouvrages qu'il convient d'étudier les espèces éminemment utiles comme l'ipécacuanha (*cephaelis ipecacuanha*), le faux quinquina (*strychnos pseudoquina*), les *theobroma jatropa*, etc. Mais nous profiterons de l'aperçu d'un voyage dans l'intérieur du Brésil, sorte de compte-rendu que M. de St-Hilaire a présenté aux savans, immédiatement après son retour, pour faire connaître, d'une manière générale, la distribution des plantes, soit dans l'empire brésilien, soit dans la ci-devant province Cisplatine et dans les Missions dites du Paraguay.

Tous les voyageurs ont parlé de ces immenses forêts vierges du Nouveau-Monde, immenses par l'étendue du terrain qu'elles occupent et par les dimensions gigantesques de leurs arbres; la belle gravure publiée par M. le comte de Clarac, représentant un site pris dans l'intérieur de leur épais fourré, a complété l'idée que peut s'en former un Européen peu familiarisé avec l'aspect d'une nature sauvage et vigoureuse. Malgré les progrès de la civilisation sur le continent de l'Amérique méridionale, les forêts vierges occupent encore de vastes régions. Ainsi, celles qui commencent près de Rio-de-Janeiro s'étendent en largeur à plus de 50 lieues. Dans la capitainerie de Minas-Geraes, l'incendie en a fait disparaître plusieurs qui ont été remplacées par des pâturages.

Dans le district de Minas-Novas et sur les larges plateaux qui le recouvrent, il est un autre genre de forêts appelées *carascos* par les habitans, et forêts naines par M. de St-Hilaire, parce qu'elles se composent d'arbustes d'un mètre à-peu-près de haut, très diversifiés, mais où cependant domine une mimeuse épineuse (*mimosa dumetorum*), dont le feuillage est d'une extrême élégance. Enfin, lorsque le terrain s'abaisse et devient égal, comme par exemple au-delà de Villa-Dofanado, on trouve des bois qui tiennent le milieu entre les forêts vierges et les carascos. Les *cattingas* (c'est ainsi qu'on les appelle) présentent un épais fourré de broussailles, de plantes grimpantes et d'arbrisseaux au milieu desquels s'élèvent, comme des baliveaux, des arbres de moyenne grandeur. Par l'effet de la sécheresse, les cattingas perdent leur verdure et ne sont plus la retraite d'une foule d'oiseaux et d'insectes comme pendant la saison des pluies.

Les hautes montagnes du Brésil offrent un nombre de végétaux plus considérable que les campos dont nous avons parlé. Parmi les plantes particulières aux montagnes des environs de Villa-Rica, dans la capitainerie de Mina-Geraes, M. Auguste St-Hilaire a remarqué les *vellosia*, genre d'amaryllidées, dont les espèces vivent en société et sont des arbrisseaux à rameaux étalés et couverts de fleurs bleues, violettes, quelquefois blanches, et aussi grandes que nos lis.

Dans l'hémisphère austral, une végétation, analogue à celle de l'Europe, commence à des latitudes plus rapprochées de l'équateur. Ainsi, les environs de Montevideo sont couverts de plantes qui appartiennent, à peu d'exceptions près, aux genres qui composent la flore française : il est vrai que plusieurs d'entre elles y ont été naturalisées. De ce nombre est le cardon (*cinara cardunculus*) qui infeste les campagnes du Rio de la Plata et de l'Uruguay.

Pour compléter cette esquisse de la végétation américaine, il nous resterait à décrire les régions péruvienne et chilienne, celles de Buénos-Ayres et des Terres-Magellaniques. Mais, par ce que nous connaissons des plantes du Pérou, nous aurions à répéter beaucoup de ce que nous avons dit sur la végétation générale du Mexique et du Brésil; car, des localités presque semblables, le voisinage de la ligne, des températures analogues, doivent produire des êtres sinon absolument les mêmes, du moins très ressemblans dans leur organisation. Le Pérou et la Colombie sont néanmoins la patrie des espèces de *quinquinas* (*cinchona condaminea, oblongifolia, etc.*) les plus célèbres par leurs propriétés fébrifuges. On a longtemps cru qu'aucun véritable *chinchona* ne croissait loin des Cordillères dans l'Amérique-du-Sud; mais M. Auguste de St-Hilaire en a rencontré au Brésil trois espèces qui rivalisent, par leurs qualités physiques, avec les espèces péruviennes.

L'Amérique méridionale est censée la patrie primitive de deux végétaux éminemment utiles à l'homme, c'est-à-dire de la pomme-de-terre (*solanum tuberosum*) et du maïs (*maïs zea*). Mais de quelle contrée d'Amérique sont-ils originaires? Cette question, depuis longtemps agitée, et sur laquelle M. A. de Humboldt n'a pu prononcer, puisque nulle part dans ses voyages il n'avait rencontré la pomme-de-terre sauvage, a été résolue, il y a quelques années, par l'envoi de tubercules à la société horticulturale de Londres, tubercules sauvages, nains et arrondis, provenant d'une localité dans le Chili, où ils étaient très abondans, et qui, cultivés, ont donné d'autres tubercules et des individus en tout semblables à ceux de nos pommes-de-terre. M. Bertero, voyageur aussi instruit qu'intrépide, a également trouvé en abondance la pomme-de-terre sauvage aux diverses localités du Chili, principalement aux environs de Quillota, d'où il nous a envoyé de nombreux échantillons. Quant au maïs, un Brésilien fort instruit en a envoyé à M. de St-Hilaire des échantillons venant sans culture dans les missions du Paraguay. Les fleurs femelles du maïs sont bien réunies en grappe comme celles de nos contrées, mais elles offrent cette particularité que chaque fleur partielle est recouverte par des enveloppes glumacées semblables à celles des autres graminées.

La Patagonie, les îles voisines et les Terres-Antarctiques sont à peine connues; on sait seulement, par la petite quantité de plantes qu'en ont rapportée les voyageurs, que celles-ci, tout en offrant de l'analogie avec nos végétaux hyperboréens, sont néanmoins caractérisées par un aspect fort singulier. Les mousses, les lichens et autres cryptogames se rencontrent ici, mais sous des formes assez différentes de celles des cryptogames du Nord. S'il est possible d'avoir une idée juste de la végétation des Terres-Magellaniques, c'est par la connaissance de celles des îles Malouines dont nous possédons, grâces aux talens et au zèle de MM. Gaudichaud et d'Urville, une flore assez complète. Les mêmes plantes ont été trouvées sur les plages de ces îles et du détroit de Magellan. Il faut néanmoins tenir compte de la nature de ces diverses contrées. Les Terres-Magellaniques sont hérissées de montagnes assez élevées où croissent, nous n'en doutons pas, des plantes particulières; tandis que le sol des Malouines est à-peu-près uniforme, formé d'une tourbe spon-

gieuse qui provient du détritus des plantes, dont les générations se succèdent et meurent sans disparaître du lieu, c'est-à-dire sans qu'aucun animal n'en fasse sa proie. Aucun arbre ne se montre sur cette terre dont la monotonie est décourageante. Le plus grand végétal est un arbuste de 6 pieds, et, chose très remarquable, il appartient au genre *veronica*. Quelques synanthérées, un grand nombre de graminées, des fougères, des lichens et des mousses, y sont les plantes dominantes. Nous n'omettrons pas de citer un végétal remarquable, commun à ces îles et aux Terres-Magellaniques ; c'est le *bolax glebaria* de Commerson, vulgairement nommé le gommier des Malouines. Cette ombellifère forme, sur la terre, une touffe verte, dure et ferme, quelquefois haute de trois pieds, et épaisse de 7 à 8. Toutes les parties de la plante sont remplies d'un suc gommo-résineux qui rougit et durcit à l'air.

Telle est l'indication des richesses végétales que la nature déploie avec luxe et profusion dans l'Amérique. Cette indication est sans doute trop succincte pour compléter les idées qu'on doit se former sur cette matière ; mais nous n'avons eu d'autre but, dans cette notice, que de répandre de l'intérêt sur un sujet qui a tant de connexion avec la géographie physique du Nouveau-Monde.

ANIMAUX. Ni l'Asie, ni l'Europe, ni l'Afrique n'ont, dans l'ensemble de leurs animaux, une physionomie aussi caractérisée que l'Amérique ; il faut se reporter au temps où Colomb découvrit cette portion de notre planète, pour concevoir quel dut être l'émerveillement des naturalistes à la vue de tant de productions aussi riches que variées, aussi belles que capricieuses dans leurs formes. Tous les cadres d'histoire naturelle furent brisés par cette masse d'êtres jusqu'alors inconnus, et c'est de cette ère que la science jeta de profondes racines, en exploitant une masse imposante de faits ; elle traça des limites que les découvertes récentes ont remplies, mais sans les déborder. Les premiers travaux qui firent connaître la création de cette partie du monde rappelleront les noms de Léry, Laët, Margraff, Fernandez, Pison, Acosta, Nierenberg, Rochefort, Feuillée, Dutertre. Gomara, Garcilaço, Sloane, Catesby, Labat, Edwards, Plumier, Browne, Bancrofft, Fermin, etc., etc.

La grande majorité des genres de l'Amérique lui est propre, et est sans analogie avec ceux des autres parties du monde. Cependant, liée à l'Asie par sa partie boréale, elle possède la plupart des animaux qui vivent sous les glaces polaires ou qui se sont avancés à travers les steppes de la Sibérie. Beaucoup d'espèces européennes se sont aussi fait jour dans l'Amérique-Septentrionale, et les genres ne sont plus, dans cette région, différens pour la plupart de ceux du vieux monde, tant il est vrai que cette adhérence territoriale et l'influence de température imposent des identités dans la texture intime des animaux. Quant à la région intertropicale, elle possède la variété et la richesse de cette zone, observée soit en Afrique soit en Asie ; mais la grande partie de ses genres lui appartiennent en propre et presque toutes ses espèces sans exception. De même que l'Afrique conserve dans sa Région-Capensienne (Extrémité-Australe) un cachet indélébile de création, de même aussi l'Amérique-Méridionale, jetée en longue pointe au milieu des tempêtes du pôle austral, affecte dans son ensemble une création à part, une nature qui lui est propre. Puis, si l'on réfléchit aux régions variées, aux circonscriptions de bassins que présente cette surface du monde, on devra sentir combien ces profondes et riantes forêts du Brésil et de la Guyane, doivent receler d'animaux différens de ceux des Florides et des hauts plateaux du Mexique, du Pérou et de la chaîne des Cordillères, des Etats-Unis et du Chili, des vastes pampas de la Patagonie ou des froids bassins de la côte nord-ouest ; de la Chaîne Missouri-Colombienne (Rocky-Mountains), des sables de la Californie ; des prairies rases des Malouines, des rochers couverts de neige de la Terre-de-Feu, etc.

L'Amérique, qu'un vieil usage nomme encore le Nouveau-Monde, bien que ce nom convienne plutôt à l'Australie, l'Amérique nourrit une grande famille de singes divisée en nombreuses tribus, et dont les genres et les espèces sont sans analogues avec les singes d'Afrique ou d'Asie. C'est en effet dans les régions brûlantes du Brésil, de la Nouvelle-Espagne, de la Guyane, qu'on rencontre ces *atèles* aux longs bras, se balançant sur les lianes des bords de l'Orénoque, ces *lagotriches* à queue prenante, ces *alouates* à la voix de stentor, ces *sapajous* maraudeurs, ces *sagoins* si gracieux, ces *singes de nuit* dormeurs et à tête arrondie, ces *sakis* à barbe d'Israélite, ces *ouistitis* fantasques et si vivement peints, ces *tamarins* au pelage noir ou à crinière dorée, ainsi qu'on voit ce *rosalia* ou *marikina* si estimé des créoles. Nul quadrumane ne s'offre en Amérique, mais en revanche les chauves-souris y comptent plus d'un genre, bien qu'on ne puisse y citer une seule roussette, car ces carnassiers frugivores sont exclusivement asiatiques. Mais les *phyllosomes*, mais le *vampire* sanguinaire, les *madatées*, les *glossophages*, les *artibées*, les *monophiles*, les *thaphiens*, les *mormoops*, des *vespertilions*, des *nycticées*, des *dysopes*, des *nyctinomes*, sont répandus aussi bien au nord que dans le sud, aussi bien au Brésil qu'à la Guyane. Quelques *musaraignes* fréquentent les rives du Missouri, et deux *scalops* sont propres à la Virginie, au Canada et à la Pennsylvanie. Toutefois les *condylures*, au nez enveloppé de lanières étoilées,

sont un genre qui caractérise les états du nord de l'Union.

Les carnivores plantigrades ont de nombreux représentans dans ces vieilles forêts de la chaîne Missouri-Colombienne, et descendent dans les plaines de la Rivière de la Mine-de-Cuivre, de la Colombia, plaines si bien décrites par Cooper. Ce sont l'*ours brun*, l'*ours gris*, mais surtout cet *ours féroce*, cet *ursus horribilis*, si célèbre dans les auteurs américains. L'*ours noir* de Pallas et l'*ours blanc*, apparaissent sur les côtes de la Sibérie, et les Cordillères nourrissent l'*ursus ornatus*, remarquables par ses sourcils fauves. C'est en Amérique que vivent ce *raton* ami de l'eau, ce *crabier* errant sur les rivages et mangeant tout ce que la mer y rejette; c'est au Brésil qu'on rencontre ces *coatis* au nez mobile, ce *kinkajou* à queue prenante; c'est au Labrador et chez les Esquimaux que se plaisent les *blaireaux*, les *wolverennes*, diverses *martes*, la *zibeline*, le *vison* et autres espèces répandues au Chili, en Pennsylvanie, etc. Les *mouffettes* si puantes sont sans exception de la partie du monde qui nous occupe. Les *loutres* ne sont nulle part en plus grand nombre, nulle part l'objet d'une chasse aussi active qu'à la côte nord-ouest. Les chiens et les renards sont abondans dans la partie boréale, et comment ne pas citer ce *chien des Esquimaux*, ce *chien de Terre-Neuve*, si précieux pour l'homme, ces *renards* aux belles fourrures décrits dans ces derniers temps par le capitaine Sabine. L'Amérique aussi a ses *canis* carnassiers et voraces; ce *loup noir* si robuste, ce *loup rouge* ou *agouara-guazou* du Paraguay, celui du Mexique, ceux des prairies du Missouri, témoignent que si la nature a été prodigue d'animaux sur ce sol fécond, elle a mis des bornes à sa générosité, en graduant le nombre des êtres inoffensifs à ceux qui ne vivent que de chair et de sang. Comme l'Ancien-Monde aussi l'Amérique possède de grandes espèces de chat. Ce ne sont plus ce tigre dit royal aux longues rayures noires, ce lion emblème de la force et bien à tort de la magnanimité, mais ce sont ce *conguar* que les relations nomment le *lion des Péruviens*, ce *tigre unicolore* de Surinam, le *conguar noir* de Cayenne, ce *jaguar* que Marcgrave a nommé *onça*, ce *yaguarondi* du Chili, ces diverses espèces de *lynx* du Canada; cet *ocelot*, cet *eyra*, ce *margay*, ce *chati*, ce *collocola*, ce *pagaros* et dix autres des régions chaudes et tempérées, des vastes forêts, comme des pampas et des savannes. Sur les côtes de Terre-Neuve, sur les rochers du cap Horn apparaissent diverses espèces de *phoques*, objet d'armemens coûteux et de pêches commerciales lucratives.

Parmi les marsupiaux, un genre riche en espèces est entièrement américain: c'est celui des *sarigues*, animaux munis d'une poche pour serrer dans le danger leur progéniture; qui ne connaît le *marmose*, l'*opossum* des Anglo-Américains, les *micourés* le *tuan*, etc., etc.? C'est à la Guyane que vit le *chironecte yapock*. Quant aux rongeurs, il serait beaucoup trop long de les mentionner avec quelques détails; il nous suffira de citer les noms de ces *tamias* qui se creusent des terriers; ces *écureuils* bariolés de lignes blanches sur un fond très coloré, ces *guerlinguets*, ces *anisonyx*, ces *sciuroptères* au parachute aérien, ces *spermophiles* aux abajoues, ces *cténomes*, ces *mériones* charnus, ces *saccomys* aux joues boursouflées, ces *rats* variés, tels que *sigmodon*, *cynomes*, *néotomes*, etc., etc. C'est en Amérique qu'habitent les *échimys*, les *capromys*, les *mynomes*, les *potamys* et ces singuliers *viscaches* et *chinchilla* à la douce fourrure et de la taille des lapins. Le Canada a été jadis célèbre par l'abondance de ces *castors*, architectes habiles, et par ses *ondatras* musqués. C'est encore dans l'Amérique du Nord que vivent ces porcs-épics *urson*, ce *coëndou*, ce *couy* et cet *orico* si bien revêtus d'épines. Enfin de timides *lapins*, des *lièvres*, le *tapéti*, pullulent dans les prairies rases et sur tous les points de ce Continent; tandis que les *paccas*, les *agoutis* le *cabiai*, le *cobaye* et le *moco* semblent propres au Paraguay, au Brésil et à la Guyane.

Il est une famille toute américaine, dont les espèces, protégées par des cuirasses solides, ont reçu des Espagnols le nom d'*armadillos* et d'*encoubertos*. C'est principalement au Brésil que vivent ces *tatous encoubert*, *noir*, *des bois*, *apar*, *cachicame*, *tatouay*, que rappellent dans l'Ancien-Monde et les *oryctéropes* du Cap et les *pangolins*. Mais c'est exclusivement dans l'Amérique chaude que se rencontrent les *fourmilliers* à la langue extensible, les *bradypes* paresseux, l'*unau* et les *aïs*, et c'est au pied de la chaîne des Andes qu'on a découvert le bizarre *chlamyphore*. Le *mégalonyx* et les *mastodontes*, dont les ossemens ont été trouvés en Géorgie et sur les bords de l'Ohio, sont éteints depuis long-temps, sans doute, et remplaçaient dans le Nouveau-Monde les éléphans de l'Ancien. Deux *tapirs*, l'un des marécages torridiens et l'autre des pentes des Cordillères, le *maipouri* et le *panchaque* sont deux pachydermes de grande taille, qui lient la création américaine à celle de la Malaisie par l'existence du *tennü* de Sumatra, tout en y remplaçant les *rhinocéros*. Les *pécaris*, ces sortes de cochons à glandes suintant une humeur fétide sur le dos, y tiennent lieu de sangliers européens; de même que les chameaux y sont remplacés par les *lamas* et les *vigognes*, et par l'utile et inoffensif *alpaca*. L'*original* des Canadiens, le *rhenne* du nord, peuplent les contrées glacées et le pourtour du golfe St-Laurent, tandis que le *wapiti* rappelle par ses formes sveltes celles de notre cerf. Le *cerf* de Virginie, le *guazoupoucou*, le *guazouti*, les *guazoupita*, les *tamémazames*, les *cariacous* sont les représentans naturels des gazelles et des antilopes qui n'y existent point. Ces dernières y sont remplacées par des sortes de ruminans à longs poils, voisins des chèvres, les *rupicâpres*. Le *bison* ou *buffalo* et le *bœuf musqué* sont les plus grands quadrupèdes des États-Unis. Le premier aux formes hideuses nous retrace l'*aurochs*, ce bœuf de nos anciennes forêts Hirciniennes, relégué aujourd'hui au fond de la Souabe et de la Russie. Tout-à-fait au nord, sur les confins de la Sibérie, apparait l'*argali*; et sur les montagnes du Canada est relégué le *mouflon américain*, races typiques de nos moutons et de nos brebis. Quant aux cétacés parcourant en liberté les mers qui baignent les rivages, beaucoup d'espèces sont au nord communes à l'Amérique et à l'Asie, et les dauphins, les baleines, les cachalots y sont l'objet de pêches intéressantes pour le commerce.

L'Amérique offre la même richesse et la même variété dans les oiseaux. Dans nulle contrée il n'y en a un plus grand nombre de vivement colorés, et nulle part aussi on ne trouve plus de genres qui soient plus caractéristiques. Si l'Afrique et ses déserts possèdent l'*autruche*, si la Malaisie et l'Australie ont des *casoars*, les plaines rases de la Patagonie sont parcourues par des troupes agiles de *nandu*, l'autruche d'Amérique de toutes les relations de voyages. Dans les savannes

de la Guyane vit ce *sariama* qui rappelle le *messager du Cap*; puis des essaims d'oiseaux de proie s'abattent en maraudeurs sur tous les points de sa surface, et il nous suffira de citer dans les vautours, ces *condors* des Andes, objets de mille fables populaires, ce *catharthe roi*, couronné de lambeaux de chair, ces *urubus* fétides; dans les *falco*, ces *iribins* et ces *rancancas*, ces *pygargues* du nord, ce *chima-chima* et ce *chimango* de la Plata, ces *harpies* puissantes et cruelles, ces *cymindis* au bec en hameçon, ces *macaguas* rieurs, ces *elanus* et *nauclerus* luisans, et de nombreuses espèces d'*éperviers*, de *busards* de *buses* et des *chouettes* qui se creusent des clapiers.

Les *couroucous* dorés et massifs n'abandonnent guère les zones échauffées de l'Amérique, et l'on sait qu'ils ont des représentans dans l'Ancien-Continent. Le *sasa* mangeur d'arum ne quitte point les marais de le Guyane, tandis que vivent exclusivement sur ce continent les *anis*, les *coucouas*, les *taccos*, divers *payes*, mais surtout les *guiras*, les *barbacous* et les *tamatias*. Si l'Asie et l'Afrique ont leur *calaos* au bec démesuré, l'Amérique a les *toucans* et les *aracaris* à langue barbelée et singulière.

La famille des perroquets dont les races sont multipliées à l'infini et les espèces aussi nombreuses que les moineaux, présente dans la contrée qui nous occupe les *aras* au cri rauque, les *araras* aux joues nues, les *amazones* au plumage vert, les *tarouas*, les *criks*, les *papegais*, les *caïcas* et les *guaroubas*. C'est toujours sous l'influence d'une vive chaleur que se colore le plumage si métallisé de ces *jacamars* émeraudes, de ces *jacamerops*, auxquels s'adjoignent les *pics*, les *martins-pêcheurs*, les *todiers* et les *motmots*. Mais quelle variété n'offrent point ces *manakins* rouges, jaunes, noirs à tête de feu, ces beaux *rupicoles* à crête distinguée, ces *colibris* et ces *oiseaux-mouches*, vrais bijoux sortis des mains d'un lapidaire, et dont les habits scintillent du feu des rubis, des topazes, des émeraudes, etc. Aux *guit-guits* azurs, aux *fourniers* sombres, viennent s'unir ces *picucules*, ces *sittines* et ces *synallaxes* du Brésil, de la Guyane et du Paraguay.

Le *tijuca* noir, des *pies magnifiques*, des *geais* et des *corbeaux*, les *bataras* ouvrent en Amérique cette longue série d'espèces où viennent se classer les somptueux *cotingas*, les *averanos*, les *procnias*, les *pies-grièches tarabas*, les *manikups*, les *bécardes*, les *tyrans*, les *yetapas* les *conopophages*, les *grallaries*, les *merulaxes*, des *merles*, etc. Il est une famille très nombreuse exclusive à l'Amérique, c'est celle des troupiales, comprenant les *caciques*, les *carouges*, les *amblyramphes*, etc.; et les moineaux y ont des représentans dans les *paroaires*, le *chipiùs*, les *tardivoles*, les *jacarins*, etc. Des *colombes* variées, le *mégalonyx* du Chili, les *attagis*, les *tinochores* se présentent avec une longue suite de grands oiseaux gallinacés devenus précieux dans nos basses-cours: tels sont les *hoccos*, les *pauxi* et les *dindons*. Des *lagopèdes*, des *gélinottes* pullulent dans la partie nord, et nos cailles y sont représentées par les *colins*, tandis que les *mégapodes* malaisiens sont remplacés par les *tinamous* timides, et que les *pénélopes* rappellent les formes des *touracos*. C'est en Amérique que vivent les singuliers échassiers nommés *kamichi*, *chaïa*, *agamis*, *héliornes*, *courliri*, *helias* et *savacou* au bec bizarre, tandis que les rivages sont couverts de *vanneaux*, *pluviers*, *échasses*, *hémipalmes*, *spatules* et *flammans*, *hérons* et *tantales*, et que les mers soit Pacifique, soit Atlantique, qui les baignent dans une immense étendue, sont peuplées de *pélicans* au large gosier, de *frégates* au vol puissant, de *rhyncops* au bec anomal, de *harles*, d'*alques* et *cérorhynques*, de *manchots*, de *sphénisques* et de *gorfous*, vrais représentans des *pingoins* du Vieux-Monde.

Dans les fleuves du Mexique, de la Louisiane, de la Floride et des états méridionaux Anglo-Américains, le *caïman* à museau de brochet, dresse aux animaux les mêmes embûches que le *crocodilus acutus* à St-Domingue et à la Barbade, les *caïmans* à lunettes et à paupières osseuses, dans les fleuves de la Colombie et des Guyanes. Six espèces de *crotales* ou *serpens à sonnettes* infestent toutes les basses terres soit littorales, soit méditerranées de l'Amérique et de l'archipel Antillien depuis le 45e degré nord jusqu'au Rio de la Plata. D'autres serpens venimeux, des *trigonocéphales* s'embusquent dans toutes les forêts du Brésil et de trois des petites Antilles, la Martinique, Ste-Lucie et la Grenade.

De nombreuses *couleuvres*, des *orvets* de toutes couleurs, des *batraciens*, des *sauriens* de petite taille, font de l'Amérique une des contrées les plus abondantes en reptiles.

Les *poissons* y présentent ces nombreuses nuances que nous avons vues déjà régner dans les mers d'Asie. Ainsi aux poissons pélagiens et chasseurs des hautes mers se joignent les poissons saxatiles des côtes rocheuses, ceux qui se cachent dans le sable ou dans le limon des embouchures des fleuves; et de même que l'Amérique possède les plus grands courans d'eau douce, de même aussi les poissons des fleuves y abondent et leurs noms fourniraient un trop long catalogue. Les grands *squales*, les larges *raies*, les bancs de *morues* et de *gades* sont pour les peuples de ces climats et même pour les Européens, l'objet de pêches qui font vivre des populations entières.

Les *mollusques* terrestres et fluviatiles, les *insectes*, les *zoophites* prouvent dans leur répartition le même luxe que nous avons indiqué pour les animaux des classes supérieures. Ces êtres sont distribués par parallèles, et ceux du nord n'ont rien de commun avec ceux du sud, et ceux des côtes baignées par l'Océan-Atlantique diffèrent complètement de ceux qui vivent dans les eaux de l'Océan-Pacifique. La portion australe possède une création neuve, peu connue, très remarquable, et c'est là que pullulent les *concholépas*, naguère si rares et qui dans leur patrie servent à faire de la chaux, les *crépidules*, les *fisurelles*, tant d'*holothuries*, d'*alcyons*, de *boltenia*, de *pyura*, etc., etc. C'est par millions d'individus que le Brésil et la Guyane nous envoient les insectes si brillans que ces contrées produisent, insectes devenus, par leur abondance, vulgaires dans les collections.

GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

SUPERFICIE. Nous avons déjà relevé l'erreur d'après laquelle l'Amérique serait la plus grande de toutes les parties du monde. On a maintenant des mesures bien autrement exactes que celles que firent des savants estimables sur de mauvaises cartes et

à une époque où l'on connaissait si imparfaitement cet hémisphère. D'après nos calculs, qui nous ont donné des résultats presque identiques avec ceux qu'a obtenus M. le baron de Humboldt, la surface de cette partie du monde, y compris les îles que nous regardons comme ses dépendances géographiques, ne s'élève qu'à 11,146,000 milles carrés.

POPULATION. Nous avons vu plus haut que la populations de l'Amérique, malgré l'immense étendue de ce continent, ne s'élève qu'à 39 millions. Cette population égale à peine les populations réunies de la France et du ci-devant royaume des Pays-Bas. En divisant ce nombre par sa surface, que nous venons d'évaluer à 11,146,000 milles carrés, on aura une population relative de 3.5, c'est-à-dire que chaque mille carré de cette partie du monde n'offre que trois habitants et demi. Sur un espace égal, l'Océanie en a six et demi, l'Afrique sept, tandis que l'Asie en compte trente-deux et l'Europe quatre-vingt-deux.

ETHNOGRAPHIE. Malgré sa faible population et l'état encore si imparfait de l'ethnographie, l'Amérique offre encore un plus grand nombre de peuples différens que toutes les autres parties du monde. Dix millions environ d'individus y parlent plus de 438 langues différentes et plus de 2,000 dialectes. Ce phénomène, unique sur le globe, quelque incroyable qu'il paraisse, n'en est pas moins vrai. Les faits incontestables recueillis et classés dans l'*Atlas ethnographique du globe* ne laissent plus aucun doute raisonnable sur ce point. Le cadre de cet Abrégé ne permet pas de les désigner tous; d'ailleurs nous n'avons pas même assez d'espace pour décrire, d'une manière suffisante, seulement les familles ethnographiques et les langues qu'on regarde absolument comme indépendantes les unes des autres. Nous nous bornerons donc à classer, d'après leurs idiomes, seulement les principales nations du Nouveau-Monde. Considérés sous ce point de vue, tous les peuples de cette partie du globe offrent deux grandes divisions : *peuples américains* ou *indigènes*; et *peuples d'origine étrangère*. Ces derniers, quoique divisés en un petit nombre de peuples, offrent néanmoins la plus grande masse de la population de l'Amérique; et, à l'exception des Nègres, qui presque partout sont esclaves, ces peuples étrangers ont même l'avantage d'être, à quelque exceptions près, les nations dominantes du Nouveau-Monde. Mais avant d'offrir le tableau ethnologique de l'Amérique, nous devons signaler un autre phénomène unique sur le globe, offert par cette partie du monde; c'est que sa population indigène forme à peine le quart de sa population totale. Voici quelques faits qui viennent à l'appui de notre assertion. En prenant pour base les importans résultats des recherches difficiles auxquelles M. de Humboldt s'est livré pour connaître les rapports numériques des différentes races qui peuplaient le Nouveau-Monde au commencement de 1822, et en y ajoutant les faits nouveaux que nous avons pu recueillir après leur publication, nous trouvons que, pour la fin de l'année 1826, époque à laquelle s'arrêtent tous nos calculs relatifs à la statistique du globe, les différentes races qui habitent l'Amérique, peuvent être représentées par les nombres suivans :

Blancs Européens ou descendans d'Européens établis en Amérique	14,600,000
Indiens ou Américains indigènes . .	10,000,000
Nègres ou Africains sans mélange; esclaves et libres	7,400,000
Races mélangées de noir, blanc et indien (mulâtres, mestizos, zambos et mélange des mélanges).	7,000,000

Le tableau ci-dessous offre tous les peuples d'origine étrangère, et les peuples indigènes les plus remarquables. Pour éviter les répétitions, nous avons mis deux ** devant le nom de tous les peuples qui conservent leur indépendance. Dans cette longue énumération, nous suivrons l'ordre de l'*Atlas ethnographique du globe*, en commençant par l'extrémité méridionale de l'Amérique-du-Sud; nous irons ensuite en remontant vers le nord, d'un côté jusqu'au Groënland, de l'autre jusqu'au détroit de Bering.

TABLEAU
DE LA CLASSIFICATION DES PEUPLES DE L'AMÉRIQUE D'APRÈS LES LANGUES.

NATIONS INDIGÈNES. Parmi le grand nombre de nations comprises dans cette section nous nous bornerons à citer les suivantes :

** Les PECHERAIS ou YACANACUS, nation très peu nombreuse, mais qui est remarquable en ce qu'elle est *la plus australe de tout la terre connue*; elle habite l'archipel de Magellan ou de la Terre-de-Feu, et, à ce qu'il paraît, même quelques localités le long de

la côte occidentale du continent oposé à cet archipel. Les rapports des capitaines King et Fitzroy, commandans de l'expédition anglaise envoyée il y a quelques années à l'exploration des côtes de l'extrémité méridionale de l'Amérique-du-Sud, ont confirmé les détails donnés par Cook concernant la vie misérable menée par ces sauvages, dont l'abrutissement ne peut être comparé qu'à celui des naturels des côtes Nord-ouest de l'Australie (Nouvelle-Hollande); ils se nourrissent de coquillages et s'accroupissent par famille sur la plage, où ils trouvent la plus ample moisson de pétoncles et d'autres mollusques, et changent de place seulement quand elle est épuisée.

** TEHUELTES, nation asse z nombreuse de la Patagonie, subdivisée en plusieurs tribus, qui sous différens noms errent dans les vastes solitudes de cette région, depuis le détroit de Magellan jusqu'aux environs du Rio Camarones. Quelques-unes de ses hordes offrent des peuplades d'une haute taille, parmi lesquelles, *quelques individus peuvent être de véritables géans:* c'est la seule explication raisonnable qu'il nous paraît possible de donner aux nombreux rapports anciens et modernes si contradictoires que l'on a publiés sur les *fameux Patagons*, dénomination donnée par Magellan à un peuple de cette contrée, qui paraît avoir appartenu à cette souche ethnographique. Nous invoquons à l'appui de notre opinion l'autorité d'un juge compétent, M. d'Orbigny, auquel la géographie sera redevable d'avoir été purgée de cette erreur et d'une foule d'autres, qui déparent les meilleures descriptions des vastes régions qu'il a parcourues.

La FAMILLE CHILIENNE comprend plusieurs peuples dont quelques-uns sont assez nombreux; ils habitent les hautes vallées du Chili-Septentrional et celles du Chili-Oriental au-delà des Andes, et s'étendent ensuite dans le Chili-Méridional et dans la Patagonie. Les plus nombreux et les plus remarquables sont : les *Aucas* ou *Moulouches* proprement dits, nommées *Araucans* par les Espagnols; ceux qui habitent à l'ouest des Andes forment la puissante** *confédération des Araucans.* Cette nation belliqueuse, après avoir fait une longue guerre aux Espagnols, vivait en paix avec eux, lorsque, à l'époque de la révolution, ayant pris le parti des royalistes, elle tourmenta beaucoup les républicains, dont elle détruisit plusieurs villes: celle de Conception en conserve encore les traces affreuses. Le territoire cette confédération, que les géographes appellent *Araucanie*, s'étend à l'ouest des Andes entre le Biobio, le Valdivia et le Grand-Océan. Il est partagé en quatre gouvernemens ou tétrarchies; chaque gouvernement est subdivisé en 9 provinces qui sont elles-mêmes partagées en neuf *regues* ou districts. Les quatre *uthal mapus* ou tétrarchies sont gouvernées par quatre *toquis* ou tétrarques, indépendans l'un de l'autre dans l'administration civile de leurs territoires respectifs, mais néanmoins confédérés pour le bien général de la contrée. Ces quatre chefs, ainsi que leurs gouverneurs subordonnés des provinces et des districts respectifs, sont héréditaires dans la ligne masculine. Le gouvernement de ce pays offre la plus frappante ressemblance avec l'aristocratie militaire des ducs, des comtes et des marquis du nord de l'Ancien-Continent, quoique son existence soit de beaucoup antérieure à l'arrivée des Espagnols dans cette partie reculée du Nouveau-Monde. Les Araucans passent justement pour être la nation indigène indépendante la plus policée de l'Amérique, et paraissent être le premier peuple de ce Continent, qui, en se procurant par un heureux hasard de nombreuses et bonnes races de chevaux, s'accoutuma de bonne heure à l'équitation et forma des corps de cavaliers; dès l'année 1568 il eut déjà plusieurs escadrons de cavalerie dans son armée. Comme plusieurs autres nations de l'Amérique, il conserve le souvenir d'un grand déluge, auquel il n'échappa que peu de monde. Les Araucans savent déterminer les solstices par le moyen de l'ombre, et leur année offre encore plus d'analogie avec l'année égyptienne que celle des Aztèques. Ils divisent le jour naturel comme les Chinois, les Japonais, les Taïtiens, et quelques autres nations; et distinguent les planètes des étoiles et les croient autant de terres habitées comme la nôtre. Malgré l'état imparfait de leurs connaissances, ils ont dans leur langue des mots pour désigner les différentes figure géométriques, comme le point, la ligne, l'angle le triangle, le cône, la sphère, le cube; ils cultivent avec succès la rhétorique, la poésie et la médecine, autant qu'on peut y réussir sans livres et sans écriture; chez eux, comme dans l'ancienne Rome, l'éloquence mène aux honneurs politiques et au maniement des affaires. Leurs *amfibes,* qui équivalent à nos empyriques, sont de bons herboristes et connaissent bien le pouls et les autres signes diagnostiques. Depuis très long-temps et avant l'arrivée des Espagnols, ils font usage de la saignée, des lavemens, de la sonde, des vomitifs, des purgatifs et des diaphorétiques; et leurs *gutarves* ou chirurgiens savent remettre les os à leur place, consolider les fractures, traiter les plaies et les ulcères. Ces professions sont regardées comme les états de forgeron, d'orfèvre, de charpentier et de potier, tout imparfaits qu'ils sont encore parmi ce peuple. Le tableau que nous venons de tracer de la civilisation de ce peuple, d'après Molina et les auteurs célèbres qui récemment l'ont reproduit, est malheureusement une pure fiction. M. Poeppig, qui a publié depuis quelque temps son intéressant voyage dans l'Amérique Méridionale, où il a eu occasion de voir de près ce peuple, nous a détrompé. Nous avons cependant laisse subsister l'ancienne description pour signaler, par cet exemple, jusqu'où peut aller l'exagération des auteurs amis du merveilleux, et la mauvaise foi ou l'impardonnable crédulité des voyageurs peu instruits. Nous ajouterons avec M. Poeppig, que les *Araucans* sont cependant moins sauvages que leurs voisins; qu'ils exercent une agriculture imparfaite, qu'ils demeurent dans des maisons mieux bâties, et qu'ils ont fait même des essais pour se donner un gouvernement régulier. Ils sont malgré cela cruels, voleurs et méchans. On doit ajouter que cette nation est une des plus nombreuses parmi celles qui conservent encore leur indépendance, quoiqu'elle soit bien loin de compter le cinquième du nombre d'individus que lui assignent les statisticiens allemands les plus célèbres. Après les Aucas viennent les ** *Vuta-Huilliche,* qui habitent au sud des premiers; ils s'étendent le long de la côte occidentale de la Patagonie jusqu'au détroit de Magellan; leurs principales tribus portent les noms de *Cunchi, Chonos, Poy-yus* et *Key-yus.*

On doit ajouter que les montagnards compris dans cette famille ont en général une *taille supérieure à celle des Européens les plus hauts.* Montés sur des chevaux, à la manière des Tartares, ils se réunissent

subitement et fo it des marches de deux à trois cents lieues pour piller les pays ennemis.

** Les Puelches, partagés en plusieurs tribus, dont quelques-une sont appelées *Pampas* par les Espagnols; c'est une des nations les plus belliqueuses de l'Amérique-du-Sud; leur demeure principale était la partie méridionale de l'état de Buénos-Ayres, entre le Rio-Colorado et le Rio-Negro. Le fameux *Pincheira*, fils d'un Européen et d'une Indienne des environs de Chillan, avait réuni plusieurs tribus de Pampas sous ses ordres, et s'était rendu redoutable aux habitans du Rio de la Plata. En 1829 on le vit après une défaite se porter subitement sur l'établissement de Patagonie et ravager pendant plusieurs mois les campagnes qui l'environnent. Ce fut sous ses ordres que les naturels de la Bahia-Bianca assassinèrent la garnison de la place pour se venger du massacre de plusieurs Indiens que Lavalle avait fait passer au fil de l'épée. Après la paix avec Buénos-Ayres, il attaqua et ravagea les provinces de Mendoza et de San-Luis. C'est au nom de Ferdinand VII qu'il a toujours combattu les républicains, et il se glorifiait beaucoup de la qualité de colonel, grade qu'on lui avait effectivement donné dans l'armée espagnole. Battu complétement le 14 janvier 1832 par les Chiliens dans les Andes de Chillan, il se rendit avec 15 hommes de sa suite et termina sa carrière militaire et politique. On peut regarder maintenant cette nation comme ayant entièrement disparu des plaines dont elle était le fléau: ses débris se sont réfugiés dans les Andes.

La Famille Mocoby-Abipon, à laquelle appartiennent les ** *Mocoby*, nation guerrière et de *très haute taille* établie dans le Chaco; et les *Abipons* également de *formes athlétiques*, mais réduits à un petit nombre par leurs guerres contre les premiers.

La Famille Péruvienne ou Quichua comprend: les *Péruviens*, qui forment la masse principale de la population dans la république du Pérou, dans celle de Bolivia et dans les départemens méridionaux de la Colombie. Quoique les Péruviens ignorassent comme tous les autres peuples du Nouveau-Monde l'art admirable de l'écriture alphabétique, et que leurs quippos et leurs peintures symboliques fussent inférieurs au système graphique des Mexicains, ils n'en étaient pas moins la *nation la plus policée de l'Amérique-Méridionale*, lors de l'arrivée des Espagnols, comme l'attestent leurs institutions politiques et religieuses, leurs bâtimens, leurs forteresses et la magnificence de leurs temples, leurs routes superbes de quatre à cinq cents lieues sur le dos même des Cordillères, leurs canaux d'irrigation, leurs ponts, leurs vases et autres ustensiles d'or, leurs habillemens, leurs armes et leurs ornemens.

Les *Aymaras* ou *Aymares* compris dans cette famille sont aussi très nombreux et subdivisés en plusieurs peuplades; ils demeurent dans le diocèse de la Paz et dans une partie de celui de la Plata ou Chiquisaca, dans la république de Bolivia.

** Les Chiquitos, nation nombreuse, qui erre dans la vaste région à laquelle elle donne son nom, et appartenant à la république de Bolivia; une grande partie des Chiquitos a déjà embrassé le christianisme et dépend de cet état.

** Les Carapuchos, qui vivent dans la république du Pérou le long du Pachitea, affluent gauche de l'Ucayali; ils sont *anthropophages*.

La famille Guarani, qui comprend quatre nations principales, subdivisées en un grand nombre de tribus et de peuplades répandues sur tout le Brésil et sur la plus grande partie de la ci-devant Amérique-Espagnole du Sud. Nous nous bornerons à citer: les *Guaranis* proprement dits, le long du Parana, de l'Uraguay et de l'Ibicuy. Convertis par les jésuites vers le milieu du XVIIIe siècle, les Guaranis offrirent le phénomène de ce *gouvernement théocratique*, si extraordinaire dans sa puissante organisation; les Sept-Missions dans la province de San-Pedro dans l'empire du Brésil, et le district des Missions à la droite du Parana dans le dictatorat du Paraguay, sont tout ce qui reste du prétendu *empire du Paraguay*, dont la capitale était Candelaria, que les géographes continuent à marquer sur les cartes et à décrire, quoique depuis plusieurs années elle ait cessé d'exister. Nous citerons aussi les *Brésiliens*, répandus jadis sous différentes dénominations sur tout le Brésil, et réduits actuellement à un petit nombre de tribus. Les *Omaguas*, aujourd'hui peu nombreux et vivant le long de l'Amazone et du Yapura; ce peuple a joué un grand rôle dans l'histoire de ces régions incultes; on pourrait les appeler les *Phéniciens du Nouveau-Monde*, à cause de leur habileté à naviguer sur l'Amazone et ses principaux affluens, ainsi que l'esprit entreprenant qui les a rendus pendant longtemps les *maîtres de la navigation* d'une immense partie de l'Amérique-Méridionale.

** Les Botacudos ou Engeraecmoung, connus jadis sous les noms d'*Aymores* ou *Ambourés*; ces terribles *anthropophages* occupent l'espace parallèle à la côte du Brésil compris entre le Rio Pardo et le Rio Doce; leurs habitations principales se trouvent le long de ce dernier fleuve et du Rio Belmonte dans les provinces d'Espiritu-Santo et de Bahia.

** Les Mundrucus, nation très belliqueuse et féroce, la plus nombreuse et la plus puissante de la province du Pará; elle demeure entre le Xingu et le Tapayos, et depuis quelques années presque toutes ses tribus sont amies et alliées des Portugais.

La Famille Patagua-Guaycurus, qui comprend cinq nations principales, dont nous citerons les deux plus remarquables: les *Payagua*, qui demeurent dans les environs de l'Assomption dans le Paraguay; et les ** *Guaycurus*, qui occupent les deux rives du haut Paraguay; ils vivent du produit de la chasse; de la pêche et de leurs nombreux troupeaux de bœufs; leurs chefs forment une espèce de confédération aristocratique et sont divisés en trois castes: les nobles, les soldats et les esclaves. Depuis 1719 ils vivent en paix avec les Portugais, et depuis 1796 avec les Espagnols; on les appelle aussi *Cavalleiros*, parce qu'ils font toujours leurs expéditions militaires à cheval, ce qui les rend formidables à toutes les nations environnantes. Les *Payagua* étaient autrefois nombreux et maîtres de la navigation du Paraguay, et accompagnaient les Guaycurus dans leurs expéditions. La *taille* des hommes chez ces deux peuples est *très haute*, et il n'est pas rare d'y trouver des individus qui ont plus de 6 pieds.

** Les Guanas, nation nombreuse répandue dans le Chaco, dans la partie méridionale de Matto-Grosso et dans le Paraguay; la plus grande partie est devenue agricole.

** Les Bororos, nation nombreuse de la province de Matto-Grosso.

La Famille Caribe-Tamanaque, qui comprend plusieurs nations, dont les principales sont: les *Cari-*

les, *Caraïbes* ou *Carina*, nation très nombreuse, jadis maîtresse de toutes les Petites-Antilles et d'une immense étendue du continent; on les retrouve encore dans les départemens du Maturin et de l'Orénoque, dans la Colombie et dans les Guyanes Anglaise, Hollandaise et Française. Les Caribes ont joué un grand rôle par leur audace, par leurs entreprises guerrières et par leur activité commerciale, qui leur mérita l'épithète de *Boukhares du Nouveau-Monde*; leurs principales habitations sont encore le long de l'Orénoque. M. de Humboldt remarque que ces sauvages sont peut-être, après les Patagons, *les hommes les plus robustes et les plus grands du globe*; ils faisaient autrefois la traite des esclaves, et quoique très féroces et très cruels dans leurs incursions, ils n'ont jamais été anthropophages comme leurs frères qui habitaient les Petites-Antilles, chez lesquels cet horrible usage était tellement commun qu'il a rendu synonyme les mots *cannibale*, *caribe* et *anthropophage*. Le besoin de supputer les objets de leur petit commerce, dit M. de Humboldt, et de se transmettre des nouvelles, avait porté ce peuple à perfectionner l'usage des *quippos*, qu'on retrouve aussi au Pérou, dans les plaines de la Guyane, chez les Tlascalteques et au Canada, en Amérique, dans l'Asie-Centrale, en Chine et dans l'Inde. Comme chapelets, continue ce savant, les quippos sont devenus des objets de dévotion entre les mains des chrétiens d'Occident; comme *suampan*, ils ont servi aux opérations de l'*arithmétique palpable* ou manuelle des Chinois, des Tartares et des Russes. Nous nommerons ensuite les *Tamanaques*, jadis très puissans et réduits aujourd'hui à un petit nombre d'individus; ils vivent sur la rive droite de l'Orénoque, au sud-est de la mission d'Encaramuda, dans la Colombie. Les intéressantes traditions de ce peuple sont répandues sur toute l'immense mésopotamie formée par l'Amazone et l'Orénoque; c'est à elles que se rapportent sans doute les figures symboliques sculptées sur les roches et relatives à la croyance d'Amalivaca, qui est le personnage mythologique de l'Amérique barbare équinoxiale. ** Les *Guaraunos*, errans dans le delta de l'Orénoque, où ils favorisent le commerce clandestin dont l'île de la Trinité est le centre; cette nation n'est composée pour ainsi dire que de matelots, et vit, ou sur des arbres ou dans des bateaux; elle est d'une grande importance politique, puisqu'elle pourrait faciliter toute expédition militaire qui voudrait remonter l'Orénoque pour attaquer la Guyane Colombienne. Nous citerons aussi les *Chaymas* et les *Cumanagottes*, nations nombreuses établies dans le département du Maturin, et les *Arawaques*, dans le département et sur les rives du Berbice et du Surinam dans les Guyanes Anglaise et Hollandaise. Enfin les *Ouavaous* qui habitent la côte de Pommeroun, depuis Morocco Crik près du cap Nassau, jusqu'à l'Orénoque; ils sont peu nombreux, mais remarquables par leur adresse dans la construction de leurs pirogues.

**Les Oyampis, nation belliqueuse et à demi nomade, maintenant la plus nombreuse de la Guyane Française, où elle vit le long du haut Oyapock et du Jari ou Rouapira, affluent de l'Amazone.

**Les Guahiva ou Guagivos, nation nombreuse, nomade, sale et féroce; elle erre le long du bas Meta, depuis les embouchures du Pauto et du Casanare jusqu'à son confluent avec l'Orénoque. Les Guahiva infestent tout ce vaste espace à plus de 150 milles de distance des bords du Meta, et sont la terreur des établissemens colombiens des environs, aux métairies desquels ils volent beaucoup de bêtes à cornes.

Les Ottomaques, nation misérable, féroce, sale et des plus abruties, établie le long de l'Orénoque, entre les embouchures de ses deux affluens le Sinaruco et l'Apure, surtout dans la mission d'Uruana. Ce peuple présente le phénomène physiologique de manger tous les jours, pendant plusieurs mois, des quantités très considérables de terre sans que sa santé en soit altérée; pendant l'époque des inondations cette substance forme même sa nourriture principale; il en est si friand que, dans la saison de la sécheresse, lorsque la pêche est la plus abondante, les Ottomaques râpent, dit M. de Humboldt, leurs boulettes de *poya* et mêlent un peu d'argile à leurs alimens.

**Les Manitivitanos, nation belliqueuse, féroce, alliée des Portugais et établie sur les bords du Rio Negro. Vers la moitié du XVIIIe siècle, sous leur chef Comy, les Monitivitanos partageaient avec les Marepizanos la prépondérance politique sur le Rio Negro, et étaient les rivaux des Guaypunabis sur le haut Orénoque. Ces *anthropophages* pénétraient de temps en temps au nord des grandes cataractes de l'Orénoque pour y faire la *chasse aux hommes*, comme c'était jadis l'usage des Caribes, pour fournir des esclaves aux Hollandais et aux Portugais.

**Les Marépizanos, voisins des Manitivitanos.

**Les Manaos, nation de la province du Parà, encore nombreuse et guerrière, quoique beaucoup moins qu'autrefois, lorsqu'elle était maîtresse de tout le cours de l'Urarira, affluent droit du Rio Negro, et qu'elle s'étendait jusqu'au Rio Chiuara; une assez grande partie a embrassé le christianisme et vit mêlée à d'autres peuples le long du Rio Negro à Lamalonga, Thomar, etc. Les Manaos sont remarquables par le rôle important qu'ils jouent dans le mythe du Dorado des Omaguas, et parce que les croyances religieuses offrent au milieu des plaines de l'Amérique dans leur *Mauary* ou l'*auteur du bien*, et leur *Sarauhà* ou l'*auteur du mal*, le dualisme des anciens Scandinaves et d'autres peuples de notre hémisphère, ce qui a fait dire à des voyageurs et à quelques mauvais théologiens que ces peuples adoraient le diable.

La Famille Saliva, qui comprend plusieurs peuples, dont les principaux sont: les *Salivi* ou *Salivas*, nation agricole, jadis puissante et aujourd'hui beaucoup déchue, quoique encore assez nombreuse; on les retrouve encore à Carichana dans les missions de de l'Orénoque et à Cabapuna, Guanapalo, etc., dans celles de la province de Casanare. Les Salivi ont beaucoup de goût pour la musique; ils se servent depuis les temps les plus reculés de trompettes de terre cuite, qui ont 4 à 5 pieds de long et plusieurs renflemens en forme de boules, communiquant les uns avec les autres par des tuyaux étroits. Ces trompettes donnent des sons extrêmement lugubres. Les jésuites ayant cultivé ce goût naturel des Salivas, ce peuple est devenu renommé dans toute la région qu'arrose l'Orénoque par son *habileté dans la musique instrumentale*.

**Les *Macos*, dits *Piaroas* par les Espagnols, nation nombreuse, agricole et de mœurs douces; elle demeure le long du haut Orénoque et de ses principaux affluens supérieurs.

La Famille Cavere-Maypure, dont les principales nations sont : les *Caveres* ou *Cabres*, jadis nombreux, puissans, guerriers et *antropophages*, maintenant réduits à un petit nombre d'individus établis dans les missions de l'Orénoquo à côté d'autres peuples; ils furent assez forts pour disputer aux Caribes la prépondérance politique sur le bas Orénoque. ** Les *Guaypunabis*, établis le long du haut Orénoque. Quoique les plus policés de tous les peuples qui demeurent sur la partie supérieure de ce fleuve, les Guaypunabis sont incontestablement *antropophages*. Après avoir arrêté les progrès des armes des Caribes dans ces régions, ils firent une guerre à mort aux Manitivitanos, leurs rivaux sur le Rio Negro ou Guaynia. Les Guaypunabis commandés par Macapu et par son successeur Cuseru exercèrent vers le milieu du xviiie siècle la suprématie politique sur toutes les peuplades du haut Orénoque. Les *Maypures*, nation du haut Orénoque, jadis nombreuse et puissante et maintenant réduite à un petit nombre d'invidus.

**Les *Moxos* (Mossi; Moha), nation nombreuse qui occupe une grande partie de la vaste province des Moxos dans la république de Bolivia ; une assez grande partie vit soumise dans les missions.

**Les Goahiros; ils occupent la partie nord-ouest de la péninsule formée par le golfe de Maracaybo et la mer des Antilles ; ils étaient, il y a quelques années, en état de guerre avec les Espagnols, et ils entretiennent des relations commerciales avec les Anglais de la Jamaïque. Unis aux Motilones, qui possèdent les terres baignées par le Mutrachies et le St-Faustin jusqu'à la vallée de Cucuta, les Goahiros interceptent souvent les communications sur les routes des montagnes et font de terribles incursions dans les plaines. Plusieurs de ces sauvages parlent l'anglais outre leur langue, et tiennent sous leur dépendance les Cocinas, autre peuple barbare qui occupe la côte orientale de la même péninsule.

**Les Cunacunas, nation belliqueuse, dont on a beaucoup trop exagéré le nombre ; elle occupe la partie orientale de l'isthme de Panama dans la Colombie. Les Cunacunas vivaient en guerre contre les Espagnols et faisaient des excursions jusqu'à Panama, attaquant même sur mer les barques chargées de vivres; maintenant ils sont en paix avec les Colombiens, et ils entretiennent des relations commerciales avec les Anglais ; mais ils pillent souvent les **Caymans ou Oraras, qui habitent sur la côte orientale du golfe de Darien.

**Les Maynas ou Maïnas, nation nombreuse et guerrière, établie le long du Morona et de la basse Pastaza dans le pays auquel ils donnent le nom ; une partie vit soumise dans les missions.

**Les Changuenes, nation nombreuse, guerrière et extrêmement cruelle, établie dans l'extrémité orientale de l'état de Costa-Rica dans la confédération de l'Amérique-Centrale, où elle est la terreur de toutes les nations voisines.

** Les Taukas (Towkas dits aussi Xicaques), au sud ; les ** Moscos (Mosquitos), au milieu, et les **Poyais au nord-ouest, sont les trois peuples principaux établis dans la partie du Honduras qui formait le ci-devant district de Taguzgalpa. C'est sur le territoire de ces peuples et sur celui des Zambos, beaucoup moins nombreux que les précédens, que le général M. Gregor, après s'être emparé en 1819 de l'île Roatan et s'être fait céder par Georges-Frédéric, chef des Poyais, la plus grande portion du territoire sur lequel ce dernier étendait ses courses de chasse, projeta de fonder un royaume des Poyais. Il prit le titre de Roi et y amena des colons ; mais ces derniers ayant été mal reçus, le gouvernement Colombien ayant même protesté en 1825 contre l'occupation de toute partie du territoire en question, et aucun des gouvernemens européens n'ayant voulu le reconnaître, M. Gregor fut obligé de renoncer à son projet, et le *royaume des Poyais*, et la *Nouvelle-Neustrie* dénomination qu'il avait imposée plus tard à ce pays pendant son séjour à Paris, ne figurent plus sur les cartes que comme une curiosité géographique; malheureusement l'*emprunt royal Poyais*, contracté par M. Gregor, fera sentir long-temps ses funestes effets aux trop faciles spéculateurs qui avancèrent leurs capitaux pour la fondation de cet état.

**Les Chols ou Choles, nation assez nombreuse ; elle habite sur les confins du Yucatan et de l'état de Vera-Paz.

**Les Lacandones, nation assez nombreuse du Yucatan, où elle habite sur les bords du Rio de la Passion; elle possède un grand nombre de canots.

La Famille Maya-Quiche, dont les principales nations actuellement existantes sont : les *Mayas* ou *Yucatans*, qui forment la grande masse de la population de l'état de Yucatan et d'une partie de celui de Tabasco dans la confédération mexicaine; leurs ancêtres étaient presque aussi avancés dans la civilisation que les Mexicains. Les *Mames* (Pocomams), nation nombreuse de l'état de Guatemala et d'une petite partie de celui de San-Salvador ; le territoire de leurs ancêtres formait un des plus puissans états du Guatemala. Les *Quiches* (Kiches), nation nombreuse du Guatemala ; ses ancêtres étaient le peuple dominant du royaume de Quiche, l'*état le plus puissant* et *le plus civilisé de tout le Guatemala*. Les *Kachiqueles*, nation peu nombreuse de l'état de Guatemala ; ses ancêtres étaient le peuple dominant du puissant royaume de Guatemala proprement dit, dont la capitale était la grande et forte ville de Patinamit ou de Tecpanguatemala. Les *Kachis*, nation nombreuse de l'état de Guatemala.

Les Chapanèques, établis dans l'état de Chiapa. Lors de l'arrivée des Espagnols les Chapanèques formaient une puissante république, qui avait soumis par la force des armes les Zoques, les Tzendales et les Quelenes, peuples qui leur étaient inférieurs en civilisation et en industrie. Leurs traditions parlent de Vodan, petit-fils d'un illustre vieillard, qui, lors de la grande inondation dans laquelle périt la majeure partie du genre humain, fut sauvé sur un radeau, lui et sa famille. Vodan coopéra à la construction d'un grand édifice que les hommes entreprirent pour atteindre les cieux. L'exécution de ce projet téméraire fut interrompue. Chaque famille reçut dès-lors une langue différente, et le grand esprit *Teotl* ordonna à Vodan d'aller peupler le pays d'Anahuac. « Cette tradition américaine, dit le savant auteur des *Vues des Cordillères*, rappelle le Menou des Hindoux, le Noé des Hébreux et la dispersion des Couchites de Singar. En la comparant, soit aux traditions hébraïques et indiennes conservées dans la Genèse et dans deux pouranas sacrés, soit à la fable de Xelhua le Cholulain et à d'autres traditions américaines, il est impossible de ne pas être frappé de l'analogie qui existe entre les souvenirs antiques des peuples de l'Asie et de ceux du Nouveau-Monde. »

Les Mixtèques, nation nombreuse de l'état d'Oaxaca, dans la confédération Mexicaine.

Les Zapotèques, nation nombreuse du même état; ses ancêtres se distinguaient des autres Américains par leurs progrès dans la civilisation, même avant d'avoir été soumis aux Mexicains. M. de Humboldt leur attribue la construction du fameux palais de Mitla; l'architecture de ce palais, l'élégance des grecques dont ses murs sont ornés, et surtout le bas-relief trouvé vers la fin du XVIIIe siècle près de la ville d'Oaxaca, prouvent que la civilisation des Zapotèques était sous ce rapport supérieure à celle des habitans de la vallée de Mexico.

Les Totonaques, nation répandue dans une grande partie de l'état de Vera-Cruz et dans le district de Zacatlan dans celui du Puebla; ses ancêtres avaient adopté la mythologie et les cruels sacrifices des Aztèques; c'est sur leur territoire que se trouve l'importante place de Vera-Cruz et qu'était située celle de *Cempoallan*, où Cortès débarqua pour aller faire la conquête du Mexique.

La Famille Mexicaine, à laquelle appartiennent plusieurs nations dont les principales sont les suivantes: les *Mexicains* ou *Aztèques*, nation la plus répandue de la ci-devant Amérique Espagnole du Nord, puisque le territoire qu'elle occupe, quoique interrompu par ceux d'autres nations, s'étend depuis le 37e parallèle jusqu'aux environs du lac de Nicaragua. La division de l'année plus exacte que celle des Grecs et des Romains; une écriture idéographique, le papier de pita, la manière de travailler des blocs immenses de pierre, les cartes géographiques de leur pays et de ceux que leurs ancêtres avaient parcourus; leurs villes, leurs chemins, leurs digues, leurs canaux; leurs immenses pyramides très exactement orientées, leurs institutions civiles, militaires et religieuses, tout donne aux peuples de cette famille le droit d'être considérés comme les plus policés que les Européens aient trouvés dans tout le Nouveau-Monde. Leurs monumens, après être restés presque dans l'oubli depuis l'époque de la conquête du Mexique jusqu'à la plublication du mémorable voyage de M. le baron de Humbolt, qui en a signalé l'importance, ont enfin attiré l'attention, des savans de l'Europe et de l'Amérique, et un illustre et savant amateur anglais, lord Kingsborough, a eu la noble idée de les décrire tous dans un ouvrage dont la magnificence ne le cède qu'au beau travail de la Commission d'Egypte. Ceux de nos lecteurs qui voudraient connaître l'ensemble de ces intéressans débris peuvent consulter l'article de la famille Mexicaine dans l'*Atlas ethnographique du Globe*. Ici nous nous bornerons à dire que les lieux où l'on trouve encore des *codices mexican* ou peintures hiéroglyphiques des Mexicains, sont: Mexico, dans la collection de l'université et dans celle de don Jose-Antonio Pichardo; Paris, Berlin et Dresde, dans les bibliothèques royales; Vienne, dans la bibliothèque impériale; Rome, dans le musée Borgia; Bologne, dans la Bibliothèque de l'Institut; Oxford, dans la bibliothèque Bodleyenne. On doit aussi nommer les collections particulières de MM. Beulloch, à Londres, de Franc et Baradère, à Paris. Nous ne savons pas entre quelles mains est passée la belle collection que nous avons vue à Paris chez notre estimable ami M. Latour-Allard; elle comptait quelques manuscrits mexicains parmi ses objets les plus précieux.

Les *Toltèques*, auxquels on attribue la construction des pyramides de Teotihuacan et autres anciens monumens, ont depuis long-temps disparu; on les regarde comme la souche principale de cette famille, à laquelle appartiennent aussi les *Mecos* et les *Pipils* ou *Pipiles*. Les *Mecos* errent dans les vastes solitudes de l'état de Durango, où ils inquiètent les paisibles habitans et les forcent à ne voyager que bien armés; ce sont, selon M. de Humboldt, les descendans des fameux *Chichimèques*. Les *Pipils* descendant d'une colonie de Mexicains; ils vivent dans l'état de San-Salvador aux environs de Sonsonate, de San-Salvador et de San-Miguel dans la confédération de l'Amérique-Centrale.

Les Othomis (Othomites), nation nombreuse répandue dans une partie des diocèses de Mexico, de la Puebla, de Machoacan et de Guadalaxara.

Les Tarasques, nation nombreuse de l'état de Mechoacan; c'était la nation dominante du puissant royaume de ce nom, qui avait pour capitale Tzintzontzan; les Tarasques se distinguaient et se distinguent encore par la douceur de leurs mœurs et par leur industrie dans les arts mécaniques. On prétend qu'ils excellaient dans la sculpture; mais leurs *mosaïques en plumes*, dit M. Beltrami, prouvent qu'ils possédaient mieux la peinture; ce talent s'est conservé parmi les Tarasques, puisqu'ils font encore de ces tableaux extraordinaires. Il est étonnant, dit ce voyageur, qu'on puisse si bien combiner des milliers de petites plumes, dont quelques-unes ne sont pas de la largeur d'une tête d'épingle, et en former une draperie, une chevelure, des nuages et des nuances, le ciel et la terre, un paysage, des fleurs, etc., etc., le tout d'un ouvrage parfait, et certes des plus délicats. Ces plumes sont collées, plaquées sur du fer-blanc, que leur apportèrent les Espagnols, et qui leur était auparavant inconnu. Avant la conquête, ils collaient les plumes sur des feuilles de maguey.

La Famille Tarahumara, à laquelle appartiennent les *Tarahumara*, nation nombreuse, qui vit dans les missions de Tarahumara dans le diocèse de Durango; elle s'étend dans une partie des vallées de la Sierra-Madre depuis le 24e jusqu'au-delà du 30e parallèle.

Les Taqui (Jakis), nation nombreuse de la Sonora, dans l'état de Sonora-et-Cinaloa; elle demeure le long du Yaqui ou Hiaqui. En 1825 ces Indiens paisibles, mécontens du gouvernement mexicain, se révoltèrent et prirent pour chef un des leurs, auquel ils déférèrent le titre d'empereur. Ce risible monarque se nommait *Juan primero de la Bandera* (Jean Ier du pavillon). La suite de cette insurrection fut le massacre des Blancs et le ravage de toute la contrée. Soumis par les Mexicains, ils se sont de nouveau révoltés en 1828, et ont fait un appel aux autres peuples, sans cependant trouver d'auxiliaires.

* Les Moqui, nation paisible, agricole, vêtue et assez assez avancée dans la civilisation; ses principale demeures sont le long des rives septentrionales du Yaquesila.

** Les Apaches (Apachés), nation nombreuse, partagée en plusieurs tribus répandues depuis l'état de San-Luiz-de-Potosi jusqu'à l'extrémité septentrionale du golfe de Californie. A l'exception de quelques tribus fixées au sol, qui réunissent leurs cabanes en villages et qui cultivent le maïs, tous les Apaches sont nomades; ils sont ennemis des Ictans et plus encore des Espagnols; ils tiennent ces derniers dans

un état perpétuel d'alarmes par leurs attaques aussi terribles que fréquentes; la plupart de leurs guerriers sont montés sur des chevaux et armés de longues lances. Selon M. de Morineau, les Apaches se réunissent en bourgades de 2 à 3000 âmes. Il en part souvent des guerriers qui, rassemblés sous un chef électif et temporaire, vont à de fort grandes distances ravager les récoltes et incendier les habitations. Ils massacrent tout, à l'exception de quelques femmes et des troupeaux qu'ils emmènent avec eux. Ils sont très rusés pour surprendre leurs ennemis; quelquefois, dit ce marin, *déguisés sous des peaux de bêtes sauvages*, ils vont s'offrir aux chasseurs, qui deviennent ainsi leurs victimes.

La Famille Panis-Arrapahoes, qui comprend plusieurs nations; nous ne nommerons que les principales, savoir : les ** *Panis* (Pawnis), nation guerrière et assez nombreuse, vivant dans trois gros villages bâtis sur les rives du Loup, affluent gauche de la Platte. Les Panis vivent en état de guerre avec les Sioux, les Osages, les Konzas, les Corneilles et la confédération présidée par *Bear's tooth* (dent d'ours). Une de ses plus puissantes tribus, celle des *Skeye* (Loup-Panis) a aboli le *sacrifice humain* qu'autrefois elle faisait tous les ans à Vénus ou à la grande étoile, immédiatement avant de commencer les travaux champêtres, afin d'obtenir une riche moisson. La victime était un prisonnier de guerre, mâle ou femelle, offert par un des membres de la tribu; on l'habillait aussi richement que l'état social de ce peuple le comportait; on la traitait avec les plus grands égards, et les prêtres, qui l'accompagnaient toujours, prévenaient tous ses désirs en lui cachant soigneusement le principal motif de leurs cruels soins; ils tâchaient même de la faire engraisser, en lui fournissant une nourriture aussi abondante que choisie, s'imaginant par là rendre le sacrifice plus agréable à leur dieu cruel.

** Les *Arrapahoes* (Arrapahays), nation nombreuse qui erre le long de Platte, entre les Panis et les Canenawisch. Depuis plusieurs années *Bear's tooth* a su par sa politique et par sa bravoure réunir à sa nation les *Kaskaias*, les *Kiaways* et les *Ietans* qui appartiennent à cette famille, ainsi que les *Bald-heads*, (Têtes-Chauves) et une partie des *Sheinnes*. Ces peuples belliqueux, nomades et excellens cavaliers, forment une confédération non-seulement formidable aux indigènes, mais qui inquiète aussi beaucoup les Espagnols, surtout ceux qui sont établis le long des frontières orientale et septentrionale des Etats-Unis Mexicains. Ces sauvages les ont battus il y a quelques années sur les bords du Rio-Colorado.

*** Les *Ietans* (Teutans; Tetans), nation nomade, puissante et encore assez nombreuse, nommée *Camanches* (Cumanches) par les Espagnols, et *Paducas* par les Panis et les Osages. Ces nomades errent dans les vastes contrées comprises entre les sources du Missouri, l'Arkansas supérieur, les fleuves de la Trinité, Braces (Brassos de Dios), Colorado (Oriental) et Rio del Norte, et les montagnes connues sous les noms de Sierra-Madre et Sierra dos Mimbres. Ils poussent quelquefois leurs incursions jusqu'à San-Antonio et même jusqu'à Chihuahua; ces sauvages, de même que les Patagons, les Guaycurus, les Apaches et plusieurs autres nations de l'Amérique, ont appris à dompter le cheval; montés sur ces animaux ils parcourent avec une grande rapidité des espaces immenses, portant la désolation et la mort dans les établissemens espagnols, dont ils forcent les habitans à ne voyager que bien armés et en caravanes.

La Famille Colombienne comprend un grand nombre de peuples indépendans répandus dans le grand bassin du Colombia et dans l'extrémité supérieure du bassin du Missouri; les peuplades principales sont : les ** *Tuchepaous* (Tushepaws), qui demeurent près des sources du Missouri et du Colombia et s'étendent même plus bas que ce dernier fleuve; ** les *Multnomah*, dont la tribu principale vit dans l'ile Wappatoo, situé au confluent de la Multnomah avec le Colombia; ** les *Chahala* (Shahala), dont la tribu principale réside à la droite du Colombia au dessous du confluent du Canoë; les ** *Serpens* (Snake) nommés aussi *Alliatan* et *Shoshonees*; ils errent le long des affluens méridionaux du Colombia, surtout le long du Lewis et du Multnomah. On peut dire en général que la plupart des peuples compris dans cette famille ont des mœurs douces, habitent dans de vastes cabanes assez bien construites, et vivent presque exclusivement de poissons et de racines. Presque tous ont l'*usage d'aplatir* extraordinairement *la tête de leurs enfans*, ce qui leur a valu la dénomination générale de *Têtes-Plates* (*Flat-Head* des Anglais). ** Les *Chochonis* (Shoshonees), les ** *Tchopounnich* (Chopunish), les ** *Sokulks*, les ** Echelouts (Escheloots), les ** *Enichurs* (Eneeshurs) et les ** *Chilluckitequaws*, sont bons cavaliers, et les trois premiers possèdent même un grand nombre de chevaux.

La Famille Sioux-Osages à laquelle appartiennent un grand nombre de peuples, tous indépendans et dont les principaux sont : ** les *Sioux* ou *Dacotas*, dits aussi *Otchenti-Chakong*, *Narcotah* et *Nadowessies*; c'est la nation indigène la plus puissante et la plus nombreuse de toutes celles qui vivent encore indépendantes dans l'Amérique-Septentrionale. Elle est divisée en un grand nombre de peuples, dont les *Dacotas* et les *Assiniboins* sont les plus puissans. Les *Dacotas* proprement dits occupent dans le territoire de la confédération Anglo-Américaine le vaste espace qui s'étend le long du Missouri moyen, du St-Pierre, du haut Mississipi et du haut Fleuve-Rouge (Red-River), du lac Winnipeg, ainsi que le long de leurs affluens depuis le 42e jusqu'au 49e parallèle; ils sont subdivisés en plusieurs tribus et forment une grande confédération. Les *Assiniboins*, nommés *Hoha* (les Révoltés) par les Dacotas, dits aussi *Stone-Sioux* et *Assinepotuc*, vivent alliés des Chippeways au nord des Dacotas et à l'ouest du lac Winnipeg, au nord du Pembina et le long des fleuves Assinihoin, Saskatchawan et Mousc. Ils sont en guerre avec les *Pieds-Noirs* (Blak-Feet) et poussent leurs excursions jusqu'aux montagnes Missouri-Colombiennes. Les Sioux eurent aussi leur *Hélène*, qui ne fut pas moins funeste aux Dacotas et aux Assiniboins que la femme de Ménélas ne le fut aux Grecs et aux Troyens. Ozalapaïla, femme de Wihanoaappa, fut enlevée par Ohatam-pà; celui-ci tua son mari et deux de ses frères qui avaient été la redemander. La discorde et ses réactions se mirent entre ces deux familles, les plus puissantes de la nation. Les parens, les amis, les partisans des deux côtés, prirent fait et cause; des vengeances amenèrent d'autres vengeances et toute la nation fut entraînée dans une guerre civile et cruelle, qui finit par la diviser en deux factions, sous le nom de *Achiniboïna*, celle qui s'était rangée du côté de la famille de l'offenseur, et de *Sioicaé*, celle qui tenait

le parti de l'offensé. C'est ainsi que les Sioux se partagèrent en deux peuples rivaux : les *Dacotas* ou *Sioux* proprement dits et les *Assiniboins*. Depuis cet événement, que leurs traditions placent au commencement du XVIIe siècle de l'ère vulgaire, ces deux peuples se sont fait une guerre à mort jusqu'à nos jours ; il paraît cependant qu'ils veulent se réunir ; c'est au moins ce que rapportent les derniers renseignemens qui nous sont parvenus sur cette nation. Tous les *Sioux* forment une confédération, mais leurs tribus sont indépendantes les unes des autres. Chacune fait la guerre comme il lui plaît, et délibère de son côté sur ses affaires. Elles se réunissent toutes en conseil général, lors seulement qu'il s'agit de statuer sur quelque chose qui intéresse la nation entière. Dans ce cas, chaque tribu envoie un député qui la représente, dans le bois où ils sont convenus de s'assembler. Si la résolution du conseil est de quelque importance et mérite d'être conservée, ils gravent sur un tronc d'arbre, avec un couteau ou une hache, des hiéroglyphes relatifs au sujet de leurs délibérations, et chaque député y met le *tabellionat* ou *blason* de sa tribu. Les Sioux commencent leur année à l'équinoxe du printemps, comme les Romains du temps de Romulus, tandis que leur voisins, les Chippeways, commencent la leur au solstice d'été, comme l'ont fait autrefois les Grecs. Ce peuple, ainsi que beaucoup d'autres sauvages de l'Amérique, ne connaît point de semaines, et, comme les Anglo-Saxons et autres peuples de l'Ancien et du Nouveau-Monde, il ne compte les jours que par sommeils ou nuits.

** Les *Omawhaw* ou *Maha*, dont la résidence principale est actuellement un gros village bâti sur l'Elk-Horn, affluent droit du Platte. Cette nation est subdivisée en plusieurs tribus. Les Maha ont des noms particuliers pour désigner l'étoile polaire et Vénus, et même pour la grande Ourse, les Pléiades, la ceinture de l'Orion et la Voie-lactée ; selon les relations modernes, il paraît qu'ils construisent des *tumuli* semblables à ceux qu'on attribue aux Allighewis.

** Les *Mandanes*, nation peu nombreuse, paisible et amie des Blancs ; ils habitent les bords du haut Missouri dans deux villages. Ce peuple est très remarquable par la singularité de sa croyance religieuse et par la grande *blancheur* de ses individus ; M. Gallatin fait observer à cette occasion que c'est peut-être la seule race américaine qui ait pu donner lieu au récit, souvent répété et jamais prouvé, des *Welsh-Indians*, qui a fourni à Southey le sujet de son poème sur cette émigration, vraie ou supposée, que les Anglais prétendent avoir eu lieu vers la fin du XIIe siècle.

** Les *Ouaouasach* (Wawsash), généralement connus sous le nom d'*Osages*, nation brave et belliqueuse ; elle vit dans de gros villages et fait une guerre implacable aux sauvages occidentaux ; elle est cependant amie des Konzas et des Sakis. Les Osages sont actuellement en grande partie agriculteurs et demeurent dans le district qui porte leur nom et dans l'état de Missouri. Ils sont divisés en trois branches principales. Plusieurs ont déjà embrassé le christianisme et ont fait des progrès dans la civilisation ; avant leurs relations avec les Européens, les Osages avaient à-peu-près les connaissances astronomiques que nous avons signalées chez les Maha ; ils ne croyaient point aux sorciers, mais cependant, comme la plupart des autres sauvages, ils ajoutaient foi aux songes ; ils observaient les présages, portaient des amulettes et s'abandonnaient à une foule de pratiques superstitieuses.

La Famille Mobile-Natchez ou Floridienne comprend six nations principales et indépendantes, subdivisées chacune en plusieurs tribus ; ces nations sont : la ** *Natches*, aujourd'hui presque éteinte, mais autrefois très-puissante ; ses restes vivent dispersés parmi les Criks (Creeks), les Tchikkasah (Chikkasah) et autres peuples. Les Natchez étaient surtout remarquables par leur gouvernement monarchique, par leur grande *civilisation* et par le culte qu'ils rendaient au soleil dans un *temple* où, comme chez les anciens Romains, l'on entretenait un feu continuel. ** Les *Muskohnes* ou *Criks* (Creeks), qui selon M. Gallatin offriraient l'union de peuples sauvages la plus nombreuse établie actuellement sur le territoire des États-Unis. Ils occupent les fertiles vallées comprises dans les états d'Alabama et de Géorgie, où ils vivent dans des villes et des villages ; ils ont fait de grands progrès dans la civilisation, et ont institué des *écoles* pour l'instruction de leurs enfans. Ils sont divisés en deux branches principales : les *Criks Supérieurs* ou *Criks* proprement dits ; ce sont les plus nombreux ; ils occupent la partie la plus élevée de l'Alabama, où ils forment une puissante confédération présidée par un chef nommé *Myco* ; les *Criks Inférieurs*, dits aussi *Séminoles*, demeurent dans les plaines traversées par le Flint ; ceux-ci sont beaucoup moins civilisés que les supérieurs, et ont beaucoup souffert dans les défaites qu'ils ont éprouvées en se battant contre le général Jackson. ** Les *Tchikkasah* (Chikkasah ; Chickasaws), nation encore assez nombreuse, qui, réunie aux *Yasoux*, demeure dans la partie septentrionale de l'état de Mississipi. Ces peuples font de rapides progrès vers la civilisation et, déjà réunis dans de gros villages, vivent du produit de leur agriculture. Au commencement du XVIIIe siècle ils étaient la nation dominante de ces contrées.** Les *Chaktah* (Chactaws ; Choctaws) dits aussi *Têtes-Plates*, nation nombreuse, vivant dans de gros villages dans les états du Mississipi et de la Louisiane, dans le territoire d'Arkansas et une petite fraction dans l'état d'Alabama. Agricole et ayant des *lois écrites*, ce peuples est célèbre par la touchante *fiction d'Atala* et par les brillantes peintures qu'en a tracées M. de Châteaubriand.

** Les *Tcherokis* (Cherokees ; Cheleki), nation nombreuse, dont le territoire comprend l'angle nord-ouest de la Géorgie, le nord-est de l'état d'Alabama et le sud-est de celui de Tennessi (Tennessee) ; son chef-lieu est la petite ville de New-Echota. Par le dernier traité qu'ils ont conclu avec le gouvernement fédéral des Etats-Unis, les Tcheroskis doivent aller s'établir à l'ouest du Mississipi, où on leur a assigné un vaste territoire. Cette remarque doit s'étendre aux autres nations indigènes qui vivent encore dans la partie de la Confédération située à l'est du Mississipi. En 1818 un quart environ de la nation, préférant la vie sauvage qu'avaient menée leurs pères, alla s'établir sur les bords de l'Arkansas. Grâce au zèle des missionnaires Baptistes et Moraves, tout le reste de la nation a abandonné l'état sauvage et a adopté la religion et les usages de ses voisins civilisés. Les Tcherokis occupent maintenant des maisons commodes et comptent au-delà de 70 villages. Quelques-uns ont des fermes bien cultivées et pourvues de bétail de toute

espèce, et d'autres se livrent aux arts mécaniques, fabriquent des étoffes et possèdent des moulins à moudre et à scier. La plupart savent lire, écrire et compter. Le nombre des enfans qui fréquentent leurs *écoles* s'élève déjà à 500, ce qui est beaucoup sur une population totale de 15,060 individus; presque tous parlent assez bien l'anglais. Ils ont une *bibliothèque*, un *musée*, une *imprimerie* et un *journal* hebdomadaire intitulé le *Phenix-Tcheroki*, publié par un Tcheroki dans la langue nationale avec la traduction anglaise en regard. Mais ce qui surprendra davantage, c'est qu'en 1827 ils ont rédigé et promulgué une *constitution*, d'après laquelle leur gouvernement se compose des trois pouvoirs distincts, législatif, exécutif et judiciaire, et dont les formes sont une imitation du gouvernement des Etats-Unis. On peut, on doit même regarder cette petite république comme l'*état indigène indépendant le plus civilisé du Nouveau-Monde*.

La Famille Mohawak-Huronne ou Iroquoise comprend un grand nombre de peuples, qui sont les descendans de nations autrefois beaucoup plus nombreuses et puissantes; le nombre des individus dont elles se composent diminue avec une effrayante rapidité. Les nations principales sont: les *Mohawaks*, réduits maintenant à un petit nombre; une partie demeure près de Niagara, une autre au-delà de la baie de Kenty. Les Mohawaks, par leur nombre et par leur bravoure, méritèrent de donner le nom à la puissante confédération appelée communément des *Cinq-Nations* par les Européens, et dont l'origine remonte jusqu'au xve siècle. Cette confédération, qui vendit une grande étendue de terrain au gouvernement des Etats-Unis, et dont le chef-lieu est Anondago, se compose aujourd'hui des peuples suivans: les *Mohawaks*, les *Senecas*, et les *Onondagos* qui furent les premiers à s'allier; les *Oneïdas* et les *Cayugas*, qui s'y joignirent après; les *Tuscaroras*, qui n'entrèrent dans l'alliance qu'au commencement du xviiie siècle; et les *Canyos* les *Mohegans*, et les *Nauticokes*; ces derniers qui appartiennent à la famille Chippaways-Delaware, sont plus connus sous le nom de *Stock-bridge-Indians*, et y entrèrent encore plus tard. Les cinq premières nations sont nommées *Maquas* par les anciens voyageurs hollandais, et *Iroquois* par les Français, la seconde dénomination est la plus commune et est passée dans plusieurs géographies. A l'époque où les Français s'établirent dans le Canada, les *Cinq-Nations* demeuraient dans les environs du lieu où par la suite Montréal fut bâtie, et s'étendaient jusqu'au lac Champlain. Dans le temps de leur plus grande puissance, elles subjuguèrent plusieurs tribus de la famille Chippaways et elles furent les alliées des Anglais dans toutes leurs guerres. Depuis 1794 la plupart de ces nations s'adonnent à l'agriculture, à l'éducation du bétail, exercent quelques métiers et ont même quelques *écoles*. Les Mohawaks du Canada ont adopté le costume européen.

**Nous mentionnerons encore les *Senecas*, qui sont la nation la plus nombreuse de la confédération, quoiqu'ils ne comptent pas plus de 1600 individus de tout âge. Ils vivent dans les états de New-York et de l'Ohio; ceux de ce dernier sont les sauvages qui approchent le plus des Blancs par leurs habillemens et leurs mœurs; ils ont des maisons et des métairies meilleures que les autres indigènes de cet état. **Les *Hurons*, nation jadis nombreuse et puissante, établie à l'est du lac Huron dans trente-deux bourgades, vivent d'agriculture et sont plus avancés dans la *civilisation* que les Algonquins et les Iroquois. Les guerres entre ces deux peuples, dans lesquelles cette nation suivit le parti des premiers, la réduisirent à 1500 individus, qui demeurent sur la rive occidentale du lac St-Clair. Les descendans du petit nombre de Hurons, qui se réfugièrent au Canada parmi les Français, y vivent dans le village de Loretto à 9 milles anglais de Québec; ceux-ci sont catholiques et agriculteurs.

La Famille Lennappe, nommée par Vater Chippeways-Delaware ou Algonquino-Mohégane. Toutes les nations comprises dans cette famille, de même que tous les peuples sauvages de l'Amérique, ont beaucoup diminué; plusieurs se sont fondues dans d'autres familles, tandis que quelques-unes se sont tout-à-fait éteintes. On doit même remarquer qu'il ne reste plus que des débris de toutes ces nombreuses nations qui avant l'arrivée des Européens habitaient à l'est des monts Allegheny, depuis le cap Breton jusqu'au cap Hatteras. Voici les nations principales actuellement existantes que l'ethnographie classe dans cette famille: **les *Sawanou* (Shawannos), nation autrefois très répandue et beaucoup plus nombreuse, dont on retrouve les restes sur le haut Wabasch dans l'état d'Indiana, sur l'Anglaise et près des sources du Grand-Miami dans l'état de l'Ohio et même dans celui d'Illinois. Les *Mequachaques*, une de leurs tribus, comme les Levites chez anciens Juifs, sont seuls chargés des sacrifices et de toutes les cérémonies de la religion; la tribu des *Kikkapous* (Kikkapoos) est renommée par son penchant à la guerre et pour avoir vu naître le célèbre *prophète Elsquatawáy* et son frère Tecumseh. **Les *Sakis* et les *Ottogamis* (les *Foxes* des Anglais et les *Renards* des Français), sont les deux fractions principales d'une même nation; ils vivent le long du haut Mississipi et de son affluent Ayooa. Ils sont alliés des Sioux, sont sédentaires et cultivent plus de maïs qu'ils n'en consomment. Ce sont eux qui détruisirent presque entièrement les nombreuses nations des Missouris et des Illinois, ainsi que les alliés de ces derniers, les Kahokias, les Kaskaskias et les Piorias. Le fameux *Ponthiak*, ennemi mortel des Anglais et l'un des plus grands hommes qui aient régné parmi les barbares de l'Amérique, appartenait à une tribu des Sakis. Ce peuple possédait jadis les vastes contrées à l'est du Mississipi comprises entre ses deux affluens le Ouisconsin et l'Illinois; depuis quelques années il les a cédées au gouvernement des Etats-Unis.

**Les *Miamis* et les *Illinois* sont les peuplades les plus connues parmi les différentes tribus qui composent cette nation, à laquelle appartiennent aussi les **Pottawatameh*, qui paraissent être les plus nombreux. Le plus grand nombre vit dans les états d'Indiana, d'Illinois et dans le territoire du Michigan. Les Pottawatameh, ainsi que les *Winnebagoes*, ont vendu au gouvernement des Etats-Unis toutes leurs terres situées au sud du Ouisconsin, à l'exception de quelques lots. **Les *Lenni-Lennappe* ou *Lennopea*, nommés *Delawares* par les Anglais, et *Loups* par les Français, étaient autrefois très nombreux et répandus sur une grande partie de la côte orientale des États-Unis. Les restes de cette nation vivent aujourd'hui dans les états d'Indiana et de l'Ohio. **Les *Mahicanni* (Mohegans) et les *Abenaqui*, sont les deux branches principales d'une nation jadis très

nombreuse, répandue sur plusieurs points de la Nouvelle-Angleterre et de New-York. La plupart des individus de cette nation, connus maintenant sous le nom de *Stock-bridge-Indians*, s'est réunie aux Cinq-Nations ou à la confédération Mohawk, et un très petit nombre vit encore sur l'extrémité orientale de l'Ile-Longue.

**Les *Micmacks* (Souriquois) dits aussi *Gaspésiens*, autrefois très nombreux et répandus sur toute la côte orientale du Canada, de l'Acadie (Nouvelle-Ecosse et Nouveau-Brunswick dans l'Amérique Anglaise), une partie des îles voisines et même sur la baie de St-Georges dans celle de Terre-Neuve, ne se retrouvent plus que sur la côte sud-ouest de la Nouvelle-Ecosse et à ce qu'il paraît dans l'intérieur de l'île de Terre-Neuve; ces derniers sont encore sauvages et idolâtres; les autres sont presque tous chrétiens et font de rapides progrès dans la civilisation. Il paraît que c'est à une tribu de cette nation, qui habitait la contrée montueuse située à la droite du St-Laurent, nommée Gaspésie, qu'on doit rapporter ce qu'on raconte des Indiens qu'on y trouva, si remarquables par leurs mœurs policées et par le culte qu'ils rendaient au soleil. Ces Gaspésiens distinguaient les aires du vent, connaissaient quelques étoiles et traçaient des *cartes* assez exactes de leur pays; une partie de cette tribu *adorait la croix* avant l'arrivée des missionnaires, et conservait une tradition curieuse sur un homme vénérable, qui, en leur apportant ce signe sacré, les avait délivrés du fléau d'une épidémie. Malte-Brun pense très raisonnablement que ce pourrait bien être l'évêque du Groënland, qui en 1121 visita le Vinland.

**Les *Algonquins* et les *Chipokais* ou *Chippaways*, qui sont les deux branches principales et les plus connues d'une nation répandue dans le Canada, dans le territoire de Michigan et dans les districts Huron et des Mandanes dans les Etats-Unis. Ces peuples sont toujours en guerre contre les Sioux, sur lesquels ils ont souvent le dessus à cause des fusils dont ils sont presque tous armés. Des hiéroglyphes sculptés en bois de pin ou de cèdre remplacent, selon Pike, chez eux comme chez les Sioux, les Hurons et autres peuples le langage écrit. **Les *Knistenaux*, nation nombreuse et éparse dans tout le Bas-Canada, dans une partie du Labrador, dans la Nouvelle-Galles; et plus à l'ouest jusqu'au fort Georges sur le Saskatchawan-Septentrional et la rivière de l'Elan, et jusqu'au lac des Montagnes ou Athapeskow. Ils sont habillés, doux et probes; on prétend qu'ils ont les plus belles femmes de tous les peuples indigènes de l'Amérique-du-Nord. Les *Nenawehk*, le long de la Saverne, et les *Abbitibes*, le long du fleuve et du lac de ce nom, mesurent le temps comme les anciens Anglo-Saxons, par nuits et non par jours. **Les *Cheppewyans* ou *Chepayans*, dont les nombreuses tribus sont répandues sur tout le bassin du Mackenzie, sur celui de la Rivière de la Mine-de-Cuivre et sur une partie du bassin du Tacoutche-Tesse. **Les *Carriers*, nation peu nombreuse, mais la plus répandue dans la Nouvelle-Calédonie; on les nomme aussi *Tacoullies*, dénomination qui signifie *voyageur par eau*, parce qu'ils ont l'habitude de passer en canot d'un village à un autre.

**Les Indiens, qui habitent dans les environs de Santa-Barbara dans le territoire de la Californie, compris dans les limites de la confédération Mexicaine. C'est une nation peu nombreuse, mais remarquable par sa *civilisation*, véritable phénomène au milieu des peuples abrutis dont elle est environnée. Selon les Espagnols, qui nous les ont fait connaître dans la seconde moitié du siècle passé, ces Indiens vivent dans de grandes maisons assez bien bâties et réunies en gros villages, couchent sur des lits élevés au-dessus du sol, fabriquent des corbeilles d'un travail extrêmement fini et capables de tenir l'eau, élèvent sur les tombeaux de leurs chefs des monumens en bois ornés de peintures historiques, construisent des bateaux très élégans et solides, sont monogames et traitent leurs femmes avec plus d'égards que ne le font en général les peuples sauvages. Malgré cet état social assez avancé, cette nation ignore la fabrication de la poterie, connue de plusieurs nations américaines et même des naturels de San-Diego, et les hommes vont entièrement nus pendant l'été.

**Les Ouakach (*Wakash*) dits aussi Noutka, nation très belliqueuse, vivant dans de gros villages, sur la grande île de Quadra-et-Vancouver ou Noutka, et régie par plusieurs chefs, parmi lesquels *Macouina* était le plus puissant vers la fin du siècle passé. Les *bals* des Ouakach sont des *ecpèces de combats figurés*, où ils paraissent armés d'arcs, de flèches, de fusils, quelquefois déguisés en ours, en cerfs, ou bien couverts de masques et de grossières enveloppes, qui leur donnent la forme de quelques oiseaux aquatiques plus grands que nature, dont ils cherchent à imiter les mouvemens; tandis que d'autres s'efforcent de contrefaire les chasseurs qui guettent ou poursuivent ce prétendu gibier. En d'autres circonstances, ils exécutent des danses dont la pantomime beaucoup trop facile à interpréter, scandaliserait l'homme le moins scrupuleux. De même que les Islandais gravaient autrefois en caractères runiques leurs *sagas* sur leurs boucliers, les Ouakach peignent sur leur coiffure conique deux ou trois traits qui rappellent une pêche extraordinaire, une victoire mémorable ou un évènement rare. Comme quelques autres peuplades de ces contrées, ils divisent l'année en 14 mois chacun de 20 jours, en ajoutant quelques jours complémentaires à la fin de chaque mois, ce qui rappelle la division de l'année mexicaine.

La Famille Koluche, à laquelle appartiennent les peuples qui habitent le long de la côte, depuis Jakutat jusqu'au îles de la reine-Charlotte, quoiqu'en plusieurs endroits leur territoire soit interrompu par celui de peuples compris dans d'autres familles ethnographiques. Tous ces peuples sont remarquables par leur courage, leur industrie et surtout par leur adresse à tailler, à sculpter et à polir la pierre. On doit surtout mentionner les *Kolouches* (Kolougis) proprement dits, nation très belliqueuse et féroce, répandue dans les archipels du roi Georges, du Duc-d'York, du Prince-de-Galles et dans l'île de l'Amirauté. C'est sur leur territoire que les Russes ont bâti la Nouvelle-Arkhangel.

La Famille des Esquimaux, qui comprend cinq nations principales, dont une vit en Asie. Voici les nations les plus remarquables qui vivent dans les limites de l'Amérique: les *Esquimaux*, nation peu nombreuse, mais disséminée sur toute l'extrémité boréale du Nouveau-Monde; elle est subdivisée en trois branches principales, savoir: les *Kalalits* (Karalits), nommés communément *Groënlandais*, parce qu'ils occupent les solitudes du Groënland; les *Esquimaux* proprement dits; ils vivent sur la côte nord-est du Labrador; ils sont les plus méridionaux et les moins civi-

femmes. A l'arrivée des Espagnols en Amérique, le sang humain ruisselait dans les *téocallis* ou temples des Mexicains et des Maya. Les tribus péruviennes offraient sur le plateau de Cuzco, avant l'apparition de Manco-Capac, tous les cruels sacrifices que les superstitieux Hindous font à Brahma sur les bords du Gange. Le culte du soleil introduit par les Incas, quoique infiniment plus doux, n'était pas exempt de sacrifices humains; des milliers de victimes étaient immolées sur le tombeau du monarque. Les nations antropophages du Brésil avaient cependant un culte moins sanguinaire, et leur croyance portait l'empreinte d'un dualisme très prononcé, qu'on rencontre encore aujourd'hui chez quelques nations de cette vaste contrée. On prétend cependant que les Cahetès n'ont ni culte ni croyance religieuse quelconque.

Les peuples du haut Orénoque, de l'Atabapo et de l'Inirinda, n'ont, comme les anciens Germains et les Perses, d'autre culte que celui des forces de la nature; ils appellent le bon principe *Cachimana;* c'est le *manitou*, le grand-esprit, qui règle les saisons et favorise les récoltes. A côté de Cachimana, il y a un mauvais principe *Iolokiamo*, moins puissant, mais plus rusé et surtout plus actif. Sur les rives de l'Orénoque, dit M. de Humboldt, il n'existe pas d'idole, comme chez tous les peuples restés fidèles au premier culte de la nature; mais le *botuto*, ou la trompette sacrée, est devenu un objet de vénération. Pour être initié aux mystères du *botuto* et devenir *piache* ou jongleur, il faut avoir des mœurs pures et être resté célibataire. Les initiés se soumettent à des flagellations, à des jeûnes et à des exercices pénibles. Il n'y a qu'un petit nombre de ces trompettes sacrées. La plus anciennement célèbre est celle d'une colline placée près du confluent du Tomo et du Guaynia ou Rio-Negro. Il n'est pas permis aux femmes de voir l'instrument merveilleux; elles sont exclues de toutes les cérémonies du culte. Si l'une d'elles a le malheur de voir la trompette elle est tuée sans pitié.

Les Sioux, les Chippaways, les Saukis, les Renards, les Winebagos, les Menomenes et autres sauvages de l'Amérique-du-Nord, croient peut-être tous à un grand-esprit, mais il n'y a pas un sauvage qui n'ait son *manitou* favori, de son choix, ou dans un animal, ou dans un arbre, ou dans des herbes, ou dans des racines; et dans la même tribu, le manitou sauvage n'est presque jamais celui d'un autre. Chaque chef de famille, chaque vieille femme, et presque chaque individu, a sa collection d'herbes, de racines médicales: c'est ce qu'ils appellent le *sac de médecine*, regardé par eux comme le sanctuaire d'une quantité de divinités. Ils gardent soigneusement ce sac dans leurs tentes, et quand ils sont en marche et à la guerre, ils ne s'en séparent jamais. Chez plusieurs de ces mêmes peuples, quand ils sont sédentaires pendant une portion de l'année, il y a des loges où des filles sont chargées de veiller à la *conservation du feu*, qui brûle au milieu, comme le faisaient autrefois les vestales à Rome, les vierges du soleil au Pérou, les gardiens du prytanée à Athènes et comme le pratiquent encore de nos jours les Guèbres de la Perse et de l'Inde. Il paraît qu'ils le consacrent au soleil ou qu'ils le regardent comme l'emblème de cet astre vivifiant.

La religion des Araucans, des Natchez, des Chaktahs et d'autres nations indigènes, est une espèce de *sabeïsme*. Les Cahans font les gestes les plus extravagans en adressant leurs prières à l'être suprême, qu'ils implorent tous les matins. Les Knistenaux regardent comme des esprits les brouillards qui couvrent les marais de leur pays. Les Cheppewyans croient descendre d'un chien et regardent cet animal comme sacré; ils se figurent le créateur du monde sous la figure d'un oiseau dont les yeux lancent des éclairs et dont la voix produit le tonnerre. Les idées d'un déluge et de la longue vie des premiers hommes leur sont héréditaires.

Chez plusieurs sauvages de l'Amérique-du-Nord et même chez quelques-uns de l'Amérique-du-Sud, le fanatisme donne lieu à des scènes non moins cruelles que celles qui depuis des siècles ensanglantent les rives du Gange, lorsque les Hindous célèbrent le *courrack-pouja*. Nous citerons entre autres la grande danse de *médecine* ou de *pénitence*, célébrée tous les ans au mois de juillet par les Minetares, qui habitent le long du Missouri. Dans cette fête horrible, on voit les pénitens se mutiler, ou prier leurs prêtres de leur enlever avec un couteau des morceaux de chair; l'un fait enlever sa peau par bandes; un autre veut que la coupure soit en forme de croissant; un troisième se fait per-

cer l'épaule et y fait passer une courroie qui traîne par terre et à laquelle est attachée une tête de bison ; d'autres encore se percent de flèches les parties musculeuses des bras, des jambes, et même du corps. Les malheureux qui se mutilent ainsi par pénitence chantent ou se lamentent, mais sans se plaindre des tortures qu'ils subissent volontairement. Les Mbayas, les Guanas, les Payaguas et autres nations du Paraguay, célèbrent une fête non moins cruelle. Les hommes se pincent les uns les autres aux bras, aux cuisses et aux jambes, en saisissant avec leurs doigts le plus de chair qu'ils peuvent, et ils percent d'outre en outre ce qu'ils ont pincé, avec un éclat de bois ou une très grosse arête de raie. Ils se répètent de temps en temps cette opération jusqu'à la fin du jour, de manière qu'ils se trouvent tous lardés de la même façon et de pouce en pouce sur les deux cuisses, les deux jambes et les deux bras depuis le poignet jusqu'à l'épaule. On ne finirait jamais si l'on voulait mentionner toutes les extravagances et toutes les bizarreries cruelles enfantées par l'ignorance et la superstition chez les peuples indigènes de cette partie du monde.

Le CHRISTIANISME, qui étend sa bienfaisante influence sur tout le Nouveau-Monde, depuis les terres arctiques jusqu'au-delà des confins de la Patagonie, offre les subdivisions suivantes : l'*Eglise Catholique* est dominante dans l'empire du Brésil et dans toute l'Amérique ci-devant espagnole, par conséquent dans tous les nouveaux états qui se sont élevés sur les débris des colonies fondées par les Espagnols, et que nous avons indiqués à l'article *Division politique*. Mais il faut avouer que dans quelques villages éloignés des grandes villes du Mexique, de la Colombie, du Pérou, etc., les indigènes conservent leurs anciennes idoles à côté des saints que les prêtres espagnols leur ont apportés; ces gens superstitieux couronnent encore de fleurs les objets de l'ancien culte, et leur adressent de préférence des prières secrètes; on assure qu'en quelques endroits l'adoration même du soleil à son lever est pratiquée en cachette. La religion catholique est aussi celle que professent les habitants de la république d'Haïti, ceux du Bas-Canada, des îles Trinité, Ste-Lucie, Tabago, et d'autres parties de l'Amérique-Anglaise, ainsi que d'une portion considérable des Etats-Unis, surtout du Maryland et de la Louisiane. Les *Eglises Episcopale* ou *Anglicane*, *Presbytérienne*, *Réformée* et *Luthérienne* dominent dans les Etats-Unis et dans l'Amérique-Anglaise. La plus grande partie des habitans des Possessions danoises et suédoises professent le *luthéranisme*, tandis que presque toute la population des possessions hollandaises suit les dogmes du *calvinisme*. L'*Eglise grecque orthodoxe* est dominante dans l'Amérique-Russe. Dans les Etats-Unis et dans l'Amérique-Anglaise, on rencontre des disciples de toutes les sectes nées parmi les protestans; les *méthodistes*, les *quakers*, les *baptistes*, etc., etc., sont les sectes qui comptent le plus de croyans; ces trois sectes ont fait même beaucoup de prosélytes parmi les Nègres, surtout dans l'Archipel des Antilles.

Le JUDAÏSME n'est professé que par un petit nombre d'individus; les Etats-Unis, les Antilles Anglaises, Hollandaises et Françaises, et les Guyanes Hollandaise et Anglaise sont les pays où les Juifs sont le plus nombreux.

GOUVERNEMENT. L'Amérique, lors de l'arrivée des Espagnols, offrait toutes les nuances de gouvernement, depuis le despotisme paternel des Incas jusqu'à l'indépendance la plus absolue qu'on rencontre parmi les tribus les plus abruties, où chaque individu ne dépend que de lui-même. On doit cependant faire observer que le gouvernement de presque toutes les nations indigènes, quel que soit l'état de leur civilisation, se présente toujours sous des formes adoucies, qui contrastent singulièrement avec le despotisme qui règne en Asie et en Afrique, même parmi presque toutes les nations policées. Si le florissant empire du Pérou était régi par un *despotisme théocratique;* si le plateau de Cundinamarca offrait, chez les Muyscas comme chez les Japonais, un *pontife*, un *roi absolu*, le gouvernement de Natchez était *théocratique*, et celui du puissant empire mexicain ressemblait plus à nos *monarchies féodales* du moyen-âge qu'aux empires despotiques de l'Ancien-Continent. Tlascala, Cholula et Huetxocingo étaient des *républiques*, et l'on peut considérer comme telles les petits états formés par les féroces peuplades qui dominaient les côtes orientale et septentrionale du Brésil, chez lesquelles rien ne se décidait qu'à l'unanimité des voix.

Maintenant, la plupart des nations diné-

pendantes de l'Amérique forment autant de petites *républiques*, avec des chefs tantôt électifs, tantôt héréditaires; quelques-unes, réunies ensemble, forment des *confédérations*, telle que la fameuse confédération des Cinq-Nations, celles des Sioux, des Arrapahoes, des Criks-Supérieurs, etc. Le gouvernement des Osages, les Kanses, des Panis ou Padoucas, des Missouris, des Mahaws, des Otos, des Guaycurus et de plusieurs autres nations, est une espèce d'*oligarchie républicaine*. Le gouvernement des Arucans présente un mélange d'*aristocratie* et de *démocratie;* et celui des Tcherokis offre déjà une imitation de l'administration intérieure des Etats-Unis. On peut dire en général que les nations indigènes indépendantes vivent sous un *gouvernement patriarchal,* et que leurs chefs, électifs chez les unes et héréditaires chez les autres, ne jouissent que d'une autorité très bornée. C'est ordinairement le plus brave guerrier, le chasseur le plus habile et le plus courageux que ces tribus choisissent pour chef.

Les Amériques Anglaise, Française, Espagnole, Hollandaise, Danoise, Russe et Suédoise offrent, à quelques modifications près, les formes administratives de leurs métropoles respectives. Les Etats-Unis forment une puissante *confédération* de 24 républiques, se gouvernant chacune par ses autorités locales pour tout ce qui concerne les relations civiles et municipales, mais sujettes à une autorité centrale pour tout ce qui regarde la défense commune, la politique extérieure, les douanes et les postes. La constitution anglo-américaine, qui a servi de modèle aux confédérations des Etats-Unis, du Mexique et des Etats-Unis de l'Amérique-Centrale, est désirée par un puissant parti dans les Provinces-Unies du Rio de la Plata, et a servi de prétexte à des troubles graves dans la Colombie. Cette dernière forme même aujourd'hui une fédération plutôt qu'une république. Le Pérou, la Bolivia, le Chili, l'Etat oriental de l'Uraguay et Haïti sont les *républiques* dont les formes administratives ressemblent beaucoup à celles des Etats-Unis. Toutes ont un congrès divisé en deux chambres, celle des représentans et celle des sénateurs; cette dernière est présidée par le chef de la république, qui a le titre de *premier président*. L'empire du Brésil est une *monarchie constitutionnelle,* dont le pouvoir législatif réside dans l'empereur, le sénat et la chambre des députés ou des représentans des provinces. Le Paraguay est une véritable *monarchie despotique;* le docteur Francia, qui la régit, prend depuis plusieurs années le titre de *directeur;* il est le chef de l'église et de l'état.

INDUSTRIE. C'est une grande erreur assez répandue en Europe que de regarder tous les indigènes de l'Amérique non convertis au christianisme, comme errans, vivant de la chasse et de la pêche et privés entièrement des arts les plus indispensables à la vie sociale. Quoique depuis longtemps les peuples américains les plus avancés dans la civilisation se soient éteints ou aient adopté les religions, les lois et la civilisation de l'Europe, on ne peut raisonnablement révoquer en doute les progrès que plusieurs nations indigènes avaient faits dans les arts et dans les institutions sociales. Les historiens de la découverte de l'Amérique nous ont transmis une foule de faits qui attestent l'existence de ces dernières dans le Pérou, la Nouvelle-Grenade, le Mexique, le Guatemala; et les monumens conservés encore sur les plateaux de Cuzco, de Cundinamarca et d'Anahuac, ainsi que les imposantes ruines des villes del Pallenqué et de Tulha, au milieu des solitudes de l'état de Chiapa, prouvent sans réplique combien ces prétendus sauvages avaient dû cultiver les arts que suppose leur construction. De nos jours, les peuples indigènes soumis presque tous aux nations de l'Europe et à leurs descendans, n'offrent, dans le petit nombre de peuplades indépendantes répandues sur des territoires que ces derniers regardent comme enclavés dans leurs possessions, que des nations ou entièrement abruties ou marchant lentement vers la civilisation. Les Tcherokis, les Criks ou Moskoghis, les Chakthas, les Osages, les Yutas, les Yabipaï, les Moqui, les Casas-Grandes, les Araucans et quelques autres ont un gouvernement régulier, exercent l'agriculture et les arts les plus indispensables à la vie sociale, savent travailler l'argile pour faire de la pôterie et de la faïence peintes. Le goût de ce genre de fabrication semble même avoir été jadis commun aux peuples indigènes des deux Amériques. Les poteries des Maniquarez, dit M. de Humboldt, célèbres depuis un temps immémorial, sont encore travaillées par des femmes, suivant la

méthode employée avant la conquête. Les Maypures, les Guypunabis, les Caribes, les Ottomaques, les Guanos et autres peuples sont connus pour fabriquer de la poterie peinte. Les Mapoyes, les Parecas, les Javaranas, les Curacicanas, les Macos indépendans et une foule d'autres peuples de l'Amérique-du-Sud, ainsi que plusieurs de l'Amérique-du-Nord, cultivent sur un territoire assez étendu des bananes, du manioc, du maïs, du coton, et savent employer ce dernier à tisser des hamacs ou à faire de la toile grossière pour s'habiller. Ceux qui vivent sous un climat froid savent préparer des fourrures qui leur servent d'habillement et qui forment même l'objet d'un commerce très important avec les nations d'origine européenne. Selon La Peyrouse, les habitans du Port-des-Français savent même travailler le fer et le cuivre; ils fabriquent à l'aiguille une sorte de tapisserie, nattent avec beaucoup d'art et de goût des chapeaux et des corbeilles de roseaux, taillent, sculptent et polissent la pierre serpentine. Les habitans de la baie Tchinkitane montrent une certaine adresse dans la tannerie, la sculpture, la peinture et les arts. Toute l'industrie des nations les plus abruties se borne à la construction de leurs misérables cabanes, de leurs grossiers canots et à la fabrication de leurs arcs et de leurs flèches; ces nations vivent exclusivement du produit de leur chasse et de leur pêche; elles voient tous les jours diminuer leur nombre, et sont refoulées dans les forêts par la marche progressive de la civilisation des nations moins sauvages et des établissemens des Européens.

Parler de l'industrie et des arts des nouveaux habitans de l'Amérique, c'est parler de l'industrie et des arts de l'Europe et de ses habitans, qui, depuis trois siècles se sont établis d'un bout à l'autre du Nouveau-Monde. Les Anglais, les Français et les Allemands y ont importé leur industrie. C'est aux Etats-Unis, où elle a pris le plus grand essor, où depuis quelques années le Rhode-Island, le Massachusetts, le Connecticut, la Pennsylvanie, le New-York, le New-Jersey et l'Ohio offrent des produits qui égalent presque ceux des meilleures fabriques et manufactures de l'Europe. Parmi les nouvelles républiques de l'Amérique ci-devant espagnole, celles qui se distinguent le plus par leur industrie sont les états de Mexico, de la Puebla, de Queretaro et de Guadalaxara, dans la confédération mexicaine; les villes de Lima, de Cuzco et de Guamangua, dans la république du Pérou; de Quito, de Bogota et de Caracas, dans la Colombie; de Guatemala, San-Salvador, etc., etc., dans la confédération de l'Amérique-Centrale; de Buénos-Ayres, dans celle du Rio de la Plata; de Santiago, dans le Chili. Dans l'empire du Brésil, l'industrie était restée encore plus arrêtée que dans la ci-devant Amérique-Espagnole; mais depuis quelques années elle a fait des progrès sensibles dans toutes les grandes villes, surtout à Rio-de-Janeiro, à Bahia et à Pernombuco. Plusieurs arts ont pris de nos jours un développement extraordinaire à la Havane, dans l'Amérique-Espagnole, ainsi que dans les villes principales du Canada, de la Nouvelle-Ecosse et du Nouveau Brunswick, dans l'Amérique-Anglaise. Les Mexicains, en outre, excellent dans la fabrication de bimbeloteries en bois, en os et en cire, et dans celle des meubles, aussi remarquables par leurs formes que par le choix des bois et le brillant poli qu'ils savent leur donner. L'exploitation des métaux précieux est encore dans tous les nouveaux états de l'Amérique ci-devant espagnole, la branche d'industrie la plus importante; mais ses produits ont extraordinairement diminué: par suite des événemens, les travaux ayant été suspendus, les plus riches mines ont été inondées et ne sont plus exploitées, ou sont devenues d'une exploitation très coûteuse. Mexico, Guanaxuato, Puebla, Bogota, Quito, Caracas, Lima, Cuzco, Santiago, Buénos-Ayres et Rio-de-Janeiro se distinguent surtout par la manière dont on y travaille les métaux précieux. On doit ajouter que la fabrication du savon, celle de la poudre destinée à l'exploitation des mines, que la préparation des cuirs et les différentes manipulations qu'on fait subir au tabac, ainsi que les manufactures de toile grossière et de draps ordinaires, emploient un grand nombre de bras dans tous les pays que nous venons de nommer. On doit aussi faire observer que la liberté de la presse ayant fait naitre un nombre prodigieux de journaux, l'imprimerie se trouve actuellement répandue d'un bout à l'autre de tout le Nouveau-Continent. Nous avons déjà vu plus haut que cet art admirable a même pénétré chez les peuples indigènes indépendans.

COMMERCE. On peut dire que la navigation, qui est la base principale du commerce, a été inconnue de tout temps d'une extrémité à l'autre de l'Amérique, puisque aucune de ses nations indigènes ne s'est élevée au-dessus de la construction de simples pirogues. Cela est d'autant plus remarquable, que nul autre partie du globe n'offre autant de fleuves navigables, pendant un si long espace que l'Amérique. On peut expliquer cette singularité, en observant que les nations indigènes les plus policées de ce continent se sont toutes établies sur des plateaux où la navigation ne saurait prospérer. Aussi remarque-t-on que les *Omaguas* et les *Payaguas,* le seuls peuples indigènes chez lesquels cet art était un peu plus avancé que parmi les autres, appartiennent à l'Amérique-Méridionale et vivent sur les bords de l'Amazone et du Paraguay, dont ils dominaient autrefois les rives et les affluens; mais le peu de progrès faits dans la civilisation par ces deux peuples navigateurs, ne leur permit d'avoir que de simples canots. Il est aussi remarquable de voir le courage avec lequel les Caribes insulaires et continentaux, les Tayabares et les Cahetès, tribus jadis maîtresses de la ci-devant capitainerie de Pernambuco, et les Neughaïbas qui habitaient avec les Guyanas, des Mamayanas et des Yuruanas la grande île Marajo, montés sur de faibles canots, portaient la dévastation et le carnage à d'immenses distances, et livraient sur mer de terribles combats à leurs ennemis. Les habitans de la fameuse lagune d'Itza ou del Peten, dans la province de Vera-Paz, étaient aussi une nation maritime; ils avaient un grand nombre de barques assez bien construites. Tout le monde connait la singulière construction des bateaux des Esquimaux, et l'intelligence que plusieurs peuples de la côte Nord-Ouest montrent dans l'art de construire leurs embarcations.

Mais si parmi les peuples indigènes on ne voit aucune nation maritime, les peuples d'origine européenne présentent déjà dans l'Amérique-Anglaise du Nord, une nombreuse marine marchande, et dans les Etats-Unis, non-seulement une des principales nations maritimes du globe, mais la *seconde puissance commerçante du monde.* Les Anglo-Américains possèdent une marine militaire imposante, qui a soutenu avec honneur son indépendance contre la reine de l'Océan, et a puni les puissances barbaresques qui avaient osé l'insulter; son pavillon flotte dans tous les ports; ses pêcheurs ont pénétré dans les mers glaciales de l'un et de l'autre hémisphère, et son commerce a pris un tel développement, que ses négocians sont devenus pour ainsi dire les courtiers de l'Ancien et du Nouveau-Monde.

L'activité commerciale des Caribes, qu'un voyageur célèbre appelle les Boukhares du Nouveau-Monde; les grands marchés établis à Tenochtitlan ou l'ancien Mexico, à Tlascala et autres grandes villes de l'Amérique-Equinoxiale, sont à-peu-près tout ce que l'histoire du commerce de l'Amérique offre de plus important avant l'arrivée des Européens. La variété et l'importance de ses productions donnèrent en peu de temps une grande étendue à ses relations commerciales. Malheureusement la manière vicieuse avec laquelle on y a fait le commerce jusque après la seconde moitié du XVIII[e] siècle, a privé l'Europe et l'Amérique des immenses avantages qu'elles en auraient tirés, si on lui avait accordé la liberté dont il a joui par la suite. Le système de Galvez, qui, en 1778, proclama successivement la liberté du commerce entre les treize principaux ports de l'Espagne et l'Amérique ci-devant Espagnole, augmenta extraordinairement l'exploitation des mines et donna un grand développement à la culture des productions agricoles. Les progrès des colonies françaises, anglaises et portugaises, ainsi que ceux des colonies des autres nations maritimes de l'Europe ne furent pas moins considérables, et l'indépendance des treize provinces de l'Amérique-Anglaise du Nord, puissamment favorisée par la France et reconnue par l'Angleterre en 1783, vint augmenter considérablement les produits de l'agriculture, le commerce et la navigation non-seulement des colonies déclarées libres, mais même du Canada, du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Ecosse et d'autres parties qui restèrent attachées à l'Angleterre. Depuis lors les manufactures et les fabriques de l'Europe, trouvant un plus grand nombre de consommateurs, firent d'étonnans progrès. La pêche de la baleine dans les mers australes et boréales, celle de la morue sur le grand banc de Terre-Neuve, le transport des immenses quantités de sucre, de tabac, de coton, de café, de riz, de froment, de cuirs et de fourrures exportées tous

les ans pour les ports de l'Europe, et les quantités non moins considérables des produits des fabriques et des manufactures de cette dernière importées en Amérique, ont enrichi ces deux parties du monde, ont donné un prodigieux développement à l'industrie européenne et à sa marine marchande, et ont fait avec raison regarder le commerce de l'Amérique comme le plus riche et le plus utile que l'Europe pouvait exploiter. Le soulèvement de la partie française de St-Domingue, d'abord son émancipation, ensuite et plus tard la reconnaissance de son indépendance par la France; la résidence du roi de Portugal transférée de ce royaume au Brésil en 1800, et la séparation définitive qui eut lieu en 1822 de cette vaste colonie de sa mère patrie; l'insurrection de toutes les colonies espagnoles sur le Continent, et leur organisation définitive en états indépendans de l'Espagne; les innovations plus ou moins avantageuses qu'a éprouvées l'administration dans toutes les colonies restées attachées aux puissances européennes, et l'étonnante prospérité de l'ile de Cuba, qui en fut une des conséquences principales; toutes ces causes réunies changèrent entièrement les anciens rapports commerciaux de l'Amérique avec l'Europe et ouvrirent de nouveaux débouchés à l'industrie de cette dernière. Les guerres sanglantes qui eurent lieu, d'abord entre les Espagnols et les colons, ensuite entre les nouveaux états, puis les troubles qui les agitent intérieurement, ont suspendu ou diminué considérablement l'exploitation des mines et ont arrêté l'essor qu'avaient pris l'agriculture et le commerce. Malgré tous ces désavantages, les relations commerciales de ces deux parties du monde entre elles sont encore tellement importantes, que le commerce de l'Amérique, quoique déchu dans ces dernières années, conserve encore le rang que la richesse et la variété des productions du Nouveau-Monde lui avaient assigné dès le commencement de sa découverte. Ces résultats n'ont rien d'étonnant; de tout temps le commerce maritime a propagé la civilisation dans le monde; mais c'est en Amérique qu'il a réalisé sa conquête la plus grande, la plus féconde en beaux résultats. Après la lassitude produite par les croisades et les guerres stériles du moyen-âge, le génie européen s'est tourné vers l'Océan, a cherché des mondes pour satisfaire son activité, et l'Amérique est devenue le grand théâtre de ses exploits militaires et de ses spéculations commerciales. Jusque alors le commerce, borné au bassin de la Méditerranée, avait peu développé la navigation; la découverte du Nouveau-Monde, en agrandissant le théâtre, a multiplié les sources et les produits des spéculations, et a commencé l'histoire de la marine moderne. L'Amérique a sur l'Inde l'avantage d'avoir fourni à l'Europe un commerce actif; elle a contribué plus que toute autre partie du monde à augmenter sa population, à accroître sa richesse et à développer sa puissance, tout en recevant de l'Europe les germes féconds de sa civilisation, les lumières bienfaisantes de sa religion et tous les prodiges de son industrie.

Les EXPORTATIONS principales de l'Amérique consistent en argent, or, cuivre, diamans, topazes, sucre, café, coton, tabac, riz, blé, cire, fourrures, cuirs, morue, cacao, indigo, vanille, quinquina, cochenille, cannelle, girofle, muscade, salsepareille, ipécacuanha, baume de copahu, gaïac et autres drogues médicinales; bois de campêche, de Fernamboux ou brésillet et autres bois de teinture, mahoni ou acajou, cèdre et autres bois d'ébénisterie et de construction, ambre, etc. Les principaux articles d'IMPORTATION sont: draps, toiles, étoffes de soie, velours, chapeaux, quincaillerie, armes et une foule d'objets sortis des ateliers et des manufactures de l'Europe; eau-de-vie, sel, thé, poissons salés; mais l'on ne peut mentionner les principaux articles du commerce de cette partie du monde sans parler de la *chasse aux hommes*, exercée dans l'Amérique-Equinoxiale par les Européens dès le commencement même de sa découverte, et continuée presque jusqu'à nos jours par les Caribes, les Marepizanos, les Amuizanos, les Manitivitanos et autres nations indigènes, avec les mêmes atrocités et les mêmes horreurs qui accompagnent la traite des Nègres en Afrique et celle des esclaves dans l'Océanie. Avant les efforts louables faits par plusieurs philanthropes d'Angleterre, de France et d'autres contrées qui ont provoqué l'abolition de la traite des Nègres, proclamée par les rois de Danemark, d'Angleterre, de France, des Pays-Bas et autres souverains, les *esclaves* étaient peut-être l'article d'importation le plus considérable; le nombre des malheu-

reux Africains arrachés chaque année à leur sol pour aller arroser de leur sueur les champs de l'Amérique, ne saurait être évalué au-dessous de 100,000. Le Brésil seul a pendant plusieurs années de suite tiré de l'Afrique plus de 100,000 noirs par an. Récemment encore ce commerce infâme, malgré les traités et les défenses les plus sévères, se continuait avec une prodigieuse activité; Rio-de-Janeiro, Bahia, et Pernambuco en sont les grands entrepôts dans le Brésil, et St-Thomas et La Havane dans les Antilles. Il faut espérer que ce scandale cessera bientôt.

Les principales places maritimes commerçantes de l'Amérique sont : *New-York*, *Philadelphie*, *Boston*, *Baltimore*, la *Nouvelle-Orléans* et *Charleston*, dans les Etats-Unis ; *Vera-Cruz*, *Tampico de Tamaulipas* et *Acapulco*, dans le Mexique; la *Guayra*, *Porto-Cabello*, *Guayaquil* et *Carthagène*, dans la Colombie ; *Callao*, qui est le port de Lima, dans le Pérou ; *Valparaiso*, dans le Chili ; *Buenos-Ayres*, dans la confédération du Rio de la Plata; *Montevideo*, dans l'Etat-Oriental de l'Uraguay ; *Rio-de-Janeiro*, *Bahia*, *Pernambuco*, *Maranham* et *Parà*, dans l'empire du Brésil; *Port-au-Prince*, *Cap-Haïtien* (Cap-Français), *Les Cayes* et *Jacmel*, dans la république d'Haïti ; *La Havane* et *Matanzas*, dans l'île de Cuba et *San Juan*, dans l'île de Porto-Rico, comprises dans l'Amérique-Espagnole ; *Kingstown*, dans la Jamaïque ; *Bridgetown*, dans la Barbade ; *Halifax*, dans la Nouvelle-Ecosse ; *Quebec*, dans le Canada; *Georgetown*, autrefois nommée *Stabroek*, dans la Guyane, pays compris dans l'Amérique-Anglaise; *St-Pierre*, dans la Martinique; *Point-à-Pitre*, dans la Guadeloupe, iles dépendantes de l'Amérique-Française ; *Paramaribo*, dans la Guyane, *St-Eustache* et *Willemstadt*, dans les Antilles, comprises dans l'Amérique-Hollandaise ; *Christianstadt*, dans l'île Ste-Croix et *St-Thomas*, dans l'île de ce nom, dans l'Amérique-Danoise. On doit même faire observer que, parmi les places très commerçantes que nous venons de nommer, les suivantes surtout se distinguent par la richesse et l'étendue de leurs relations commerciales : *New-York*, *La Havane*, *Philadelphie*, *Vera-Cruz*, *Rio-de-Janeiro*, *Bahia*, *Buenos-Ayres* et *Kingstown*; celle de New-York peut même être regardée sous ce rapport comme la *seconde place commerçante du monde*.

On doit ajouter en outre que toutes les grandes villes de l'intérieur de l'Amérique, et surtout celles des Etats-Unis, de l'Amérique-Anglaise et de l'Amérique ci-devant Espagnole, font un commerce très étendu. Nous en signalerons l'importance dans leur description respective.

ÉTAT SOCIAL DES AMÉRICAINS. Le Nouveau-Continent offre comme l'Ancien plusieurs foyers de civilisation indigène; mais la détermination de leur nombre, la démarcation de leurs limites présentent beaucoup de difficultés. Le silence absolu de l'histoire, la négligence des historiens de la découverte et de la conquête de l'Amérique, le peu de critique des anciens voyageurs, qui ont négligé de parler dans leurs relations d'une foule d'objets si nécessaires pour asseoir un jugement convenable sur l'état social des nations, rendent cette tâche très difficile, pour ne pas dire impossible. La vaste érudition et la sagacité de M. de Humboldt, les savantes recherches de MM. Castanedo, Warden, Mc. Cullock, Atwater, Say, Mitchill, Duponceau, Raffinesque, lord Kingsborough, Constancio, Jomard, etc., les faits nouveaux recueillis par MM. Dupaix, Cabrera, Juarros, Beullock, Latour-Allard, Baradère et Franck, ont jeté beaucoup de lumières sur cette importante partie de l'histoire de l'homme et nous ont encouragé à hasarder de coordonner les faits principaux qui s'y rapportent, en classant les principales nations du Nouveau-Monde d'après les *foyers de civilisation* qui nous paraissent pouvoir être regardés comme indigènes, et en signalant la part qui est due à l'influence des Européens. Cet essai destiné à faire partie de notre *Tableau Physique, Moral et Politique des cinq parties du Monde*, tout imparfait qu'il est, pourra néanmoins fournir au lecteur le moyen de comparer sous cet important point de vue les peuples de l'Amérique avec ceux des autres parties du monde; il est pour ainsi dire le complément de ce que nous avons dit dans l'article *ethnographie* et dans ceux qui sont relatifs à l'industrie, au commerce, à la religion et au gouvernement des Américains.

Le Nouveau-Monde nous présente d'abord trois nations remarquables par l'état social avancé où on les

a trouvées lorsqu'elles furent subjuguées par les Espagnols. L'examen des institutions politiques et religieuses des *Mexicains*, des *Péruviens* et des *Muyscas*, de leurs mœurs, et l'état auquel les arts avaient été portés chez ces peuples, tout en signalant des différences énormes entre leur civilisation respective et la civilisation de l'Ancien-Continent, surtout comparée avec celles des Grecs, des Romains et des peuples actuels de l'Europe, laissent entrevoir cependant quelques rapports avec l'état social des anciens Egyptiens, des Etrusques et des Tibetains. *Quetzacoatl, Manco-Capac* et *Bochica,* dit M. de Humboldt, sont les noms sacrés des trois grands-prêtres et législateurs des plateaux d'Anahuac, de Cuzco et de Cundinamarca. Les anciennes traditions les représentent comme des hommes venus du côté de l'Orient d'un pays inconnu, et comme étant barbus et moins basanés que les indigènes au milieu desquels ils parurent. Ces hommes extraordinaires changent tout d'un coup l'état des *Mexicains*, des *Péruviens* et des *Muyscas;* ils réunissent les tribus errantes dans les forêts; ils enseignent aux hommes à labourer la terre, aux femmes à ourdir des étoffes; ils leur donnent un système religieux particulier et leur apprennent les arts les plus indispensables à la vie sociale; ils remplacent les usages barbares par des institutions politiques, qui rendent ces trois nations les plus puissantes et les plus policées du Nouveau-Continent. Les teocallis ou pyramides des *Mexicains* et des autres peuples *Astèques*, leur papier de maguey et leurs peintures hiérolyphiques; les temples du soleil, les cordelettes ou quippos et les quatre grandes fêtes des Péruviens; les pèlerinages annuels à Iraca et dans ses environs, devenus célèbres par les prétendus miracles de Bochica; l'inviolabilité des pèlerins, aussi sacrée sur le plateau de Bogota que dans les déserts brûlans de l'Arabie et sur les bords majestueux du Gange; les imposantes ruines de Mitla; des villes fortifiées et de grands monumens en pierres; les grandes routes tracées au milieu des cordillères et les ponts hardis élevés sur les torrens les plus larges et les plus fougueux; les calendriers des Mexicains, des Péruviens et des Muyscas; tout ces faits, attestés par les voyageurs anciens et modernes, sont autant de preuves évidentes de la grande civilisation qu'avaient atteinte ces trois peuples avant d'être soumis à l'influence européenne. L'amphithéâtre de Copan, avec ses pyramides, ses bas-reliefs et ses colonnes; le temple de la grotte de Tibulca; le vaste palais royal ou alcazar d'Utatlan; les places fortes de Tecpanguatemala et de Mixco; les restes imposans des vastes capitales d'Utatlan, de Patinamit et d'Atitlan, ainsi que des forteresses de Parraquin, de Socoleo, d'Uspantlan, déposent en faveur de l'état social auquel s'étaient élevés les *Quiches*, les *Kachiqueles*, les *Zutugiles* et autres nations du Guatemala. A côté de ces peuples il faut aussi placer les *Chapanèques*, les *Maya*, les *Itzaes*, les *Zapotèques*, les *Tarasques* dans le royaume de *Mechoacan*, les habitans des républiques de *Tlascala* de *Cholula* et de *Huetrocingo*, dont la civilisation rappelle l'état social des Mexicains. C'est encore à ce foyer qu'on doit, selon nous, réunir le *Cibola* et le *Quivira*, contrées non moins célèbres par les fabuleuses richesses qu'on leur a attribuées que par l'état avancé dans lequel on a trouvé leurs habitans, visités au milieu du XVIe siècle par le frère Malcos de Niza et par Francisco de Coronado, comme aussi les *Moqui*, dont la ville principale, située sur les rives du Yaquesila, offrit à la vue d'autres religieux espagnols, qui la visitèrent beaucoup plus tard, une population nombreuse, des places publiques et des maisons à plusieurs étages. C'est encore avec ces peuples qu'il paraît plus convenable de classer ces nations vêtues de la côte du Nord-Ouest, visitées dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, chez lesquelles on a trouvé des habitations à deux étages, ornées de sculptures et de statues en bois, des espèces de temples, des monumens en l'honneur des morts, et de grands tableaux peints sur bois, des flûtes ou sifflets de Pan à onze tuyaux, et des pirogues construites très artistement.

Les *Natches* et quelques autres nations, au nord de l'équateur, les *Araucans* et d'autres peuples au sud de ce cercle, présentent d'autres genres de civilisation, qui paraissent s'être développés indépendamment de toute influence des Mexicains, des Quiches, des Muyscas, des Péruviens et des autres nations civilisées que nous venons de nommer. Les Araucans, si différens de tous ces peuples, nous retracent même, comme le dit un savant distingué, M. Walckenaer, les vertus et les mœurs des temps héroïques de la Grèce. Plusieurs monumens épars sur la vaste surface du Nouveau-Monde, à d'immenses distances les uns des autres, et dans des contrées naguère encore habitées, ou parcourues actuellement par des nations tout-à-fait sauvages ou très peu avancées dans la civilisation, signalent au philosophe l'*existence d'autres foyers de civilisation* d'un genre tout différent. Le silence de l'histoire a ouvert de nos jours un vaste champ aux conjectures et aux systèmes; plusieurs savans ont traité ce sujet, mais sans avoir pu offrir encore des résultats satisfaisans. Ce qui nous paraît démontré, c'est l'existence de plusieurs nations dans un état social très différent, à des époques, tantôt éloignées tantôt contemporaines, mais toutes de beaucoup antérieures à la découverte de l'Amérique par Colomb. Ce sont ces nations inconnues qui paraissent avoir élevé ces nombreux *tumuli*, ces forts carrés, ces immenses retranchemens découverts sur le territoire de l'Union depuis le lac Ontario jusqu'au golfe du Mexique entre les Allegheny et la chaîne Missouri-Colombienne (Rocky Mountains). Des conjectures assez généralement admises s'accordent à regarder les *Allighewi* (Allighawi) comme le peuple auquel on doit ces constructions; on lui attribue aussi le vase ou l'idole à trois têtes semblable à la *trimourti* ou trinité indienne, le buste assez ressemblant aux bourkhans des Bouriètes, trouvé il y a quelques années près de l'Ohio, les momies tirées de la caverne du Mammouth et les sculptures gravées sur les rochers, dont nous parlerons dans la description de l'état de l'Ohio. D'un autre côté les figures symboliques qui couvrent les rochers granitiques le long du bas Orénoque, sur les rives du Cassiquiare, et entre les sources de l'Essequebo et du Rio-Branco, lieux qui ne sont occupés depuis long-temps que par des hordes barbares, qui errent dans ces solitudes et qui n'ont aucun moyen d'exécuter de semblables travaux, paraissent aussi devoir être attribuées à une autre nation inconnue, qui depuis long-temps a cessé d'exister. Quelques-unes de ces sculptures grossières, dit M. de Humboldt, sont liées aux intéressantes traditions des *Tamanaques* relatives, à la croyance d'*Amalivaca*, qui est un personnage mythologique de l'Amérique barbare équinoxiale aussi étranger à cette nation, que Manco-

Capac, Bochica et Quetzacoalt l'étaient aux Péruviens, aux Muyscas et aux Mexicains.

Les traditions populaires recueillies par les premiers voyageurs, et, il y a quelques années, par un savant naturaliste, auquel on doit la mesure des plus hautes montagnes de l'Amérique, s'accordent à attribuer à un peuple inconnu les constructions gigantesques élevées dans les environs de Cuzco et dans ceux du lac Titicaca, long-temps avant l'apparition de Manco-Capac sur ces hautes plaines. Mais ici nous devons signaler un fait curieux et de la plus haute importance pour l'anthropologie; c'est que les crânes de cette nation inconnue, trouvés par M. Pentland dans les tombeaux, et dont plusieurs ornent la grande collection craniologique formée par M. Cuvier, se distinguent de ceux de toutes les autres races connues, par leur extrême dépression et par l'avancement extraordinaire de leurs mâchoires. Mais aucun de ces débris d'une civilisation antérieure non-seulement à l'histoire mais même à presque toutes les traditions du Nouveau-Monde, ne mérite l'attention du philosophe comme les *ruines des* grandes *villes de Culhuacan* (Palenqué) et de *Tulha*, découvertes vers la moitié du XVIIIe siècle dans les solitudes de la province de Chiapa, et dessinées plus tard par le colonel Dupaix; on les regarde justement comme les plus magnifiques de toute l'Amérique. Leurs sculptures, remarquables par les sujets qu'elles représentent, le sont aussi par la construction particulière qu'offre la tête de leurs figures: c'était sans doute une autre race, entièrement différente de toutes celles que l'on connaît, qui habitait ces contrées et qui éleva ces édifices. Ses temples, ses tombeaux, ses aqueducs, ses pyramides, ses bas-reliefs ornés de caractères en signes figurés, autorisent à appeler cette ancienne ville de Culhuacan la *Thèbes Américaine*.

L'examen de l'état social dans lequel on a trouvé tous les peuples que nous venons de nommer, et la comparaison de leurs monumens avec ceux de l'Asie et de l'Afrique, ouvriront un jour, non-seulement un champ immense aux conjectures sur leur origine, mais ils nous paraissent déjà signaler au philosophe d'assez probables communications entre différentes parties des deux continens, à des époques que l'on n'a encore aucun moyen de déterminer. S'il est vrai, comme quelques savans ingénieux l'ont avancé, que les temples pyramidaux des Mexicains et d'autres peuples de l'Amérique-Centrale, les systèmes politiques et religieux de ces mêmes peuples, des Péruviens et des Muyscas, leurs calendriers astronomiques et leurs almanachs astrologiques si compliqués, le développement extraordinaire de leur système féodal et la division de leur population en castes, leurs couvens d'hommes et de femmes, leurs congrégations religieuses suivent une discipline plus ou moins sévère, leurs traditions enfin et leurs quippos paraissent porter l'empreinte d'anciennes relations avec différentes contrées de l'Asie; d'un autre côté les constructions massives et un grand nombre de sculptures colossales accompagnées de légendes en signes figurés, trouvées dans le Guatemala et le Yucatan, nous rappellent forcément les immortels monumens de l'ancienne Egypte, tandis que les momies découvertes en plusieurs parties de l'Amérique semblent nous reporter, les unes aux îles Sandwich et jusqu'à celles de Fidji, au milieu de l'Océanie, à cause des tissus qui en forment l'enveloppe, les autres à l'archipel des Canaries, dans les parages de l'Afrique, par leur frappant rapport avec les momies des Guanches, peuple entièrement éteint, mais compris dans la grande famille atlantique répandue encore de nos jours dans toutes les hautes vallées de l'Atlas. Ce sont surtout les monumens de Palenqué qui paraissent laisser peu de doute sur les anciennes communications des deux mondes, même entre le Guatemala et l'Egypte. Du moins c'est l'opinion très probable d'un juge très compétent. M. Jomard, qui a décrit sur les lieux les monumens élevés par les Pharaons dans la vallée du Nil et qui a étudié sur les nombreux dessins de M. Castanedo, rapportés par M. Baradère, ceux de la Thèbes Américaine, s'exprime sur ce point de la manière la plus positive en répondant aux questions que nous avons eu l'honneur de lui adresser. « Quand on a étudié avec soin, dit ce savant, le mode de sculpture égyptien, c'est-à-dire, la sculpture en relief plat et la sculpture en relief dans le creux, ce singulier système d'un relief très faible, même dans les sculptures colossales; quand on considère encore le système général des tableaux égyptiens sculptés et peints; celui des encadremens des tableaux; l'emploi des légendes ou *signes de l'écriture* distribués par colonnes verticales et horizontales; le genre des poses et des attitudes profilantes, le choix des attributs et des accessoires; la forme de certains meubles, et bien d'autres caractères de ces tableaux, que j'ai retrouvés dans les sculptures en bas-relief de Palenqué, je dis que les rapports sont presque incontestables. » Nous verrons plus bas dans la description de l'état de Chiapa, qu'un autre savant, notre ami M. Constancio, avait déjà émis cette opinion.

Mais on ne peut s'occuper des nations civilisées de l'Amérique sans parler des *Européens*. Cette race, qui depuis tant de siècles est à la tête de la civilisation, n'a encore fait sentir sur aucune partie du monde sa prépondérance morale et politique d'une manière plus complète que sur le Nouveau-Monde. Nous avons déjà signalé à la page 124 l'immense développement qu'elle a pris d'un bout à l'autre du Nouveau-Continent et sur les vastes terres qui en dépendent. Langues, religions, lois, gouvernemens, usages, mœurs, sciences, arts, animaux, végétaux, tout y a été importé; c'est pour ainsi dire *une nouvelle Europe*, qui en moins de trois siècles s'est élevée comme par enchantement au-delà de l'Atlantique, mais avec une infinité de nuances dépendantes de la configuration physique du sol, de son état primitif de culture et des habitudes des peuples indigènes qui l'habitent. Les terrains élevés, par exemple, des confédérations du Mexique et du Guatemala, ceux des états de Colombie, du Pérou et de Bolivia, doués d'un climat tempéré offrent depuis long-temps la culture, les croyances, les institutions et les usages de l'Europe civilisée, à côté des produits, des restes d'usages et d'habitudes de l'ancienne civilisation indigène. Les plaines immenses des États-Unis, du Rio de la Plata et de l'empire du Brésil, couvertes de verdure, présentent des peuples entièrement *pasteurs;* les llanos de la Colombie nous offrent les *Zambos*, qui, enfantés par l'union de l'Américain avec le Nègre et devenus de véritables Bédouins, parcourent avec leurs troupeaux ces brûlantes solitudes, et semblent menacer par leur activité et leur audace extraordinaires les paisibles habitans des villes, des montagnes et des bois. Cette jeune Europe rivalise déjà d'industrie et de puissance avec l'ancienne, partout où les troubles, qui ont suivi son émancipation, ne sont pas venus entraver la marche de son développement. Sur

tous les points les efforts réunis de la civilisation et des gouvernemens d'un côté, des entreprises commerciales et des missionnaires de l'autre, ont refoulé les hordes sauvages dans les bois, dans les montagnes ou dans les parties les plus éloignées des habitations. Ses établissemens extrêmes sont pour ainsi dire les *postes avancés de la civilisation* au milieu des habitations clairsemées des peuples barbares, qui peu-à-peu finissent par adopter la vie de leurs nouveaux voisins, disparaissent, ou bien s'éloignent de plus en plus. D'un autre côté la civilisation européenne, dit M. de Humboldt, s'est répandue comme par rayons divergens des côtes ou des hautes montagnes voisines des côtes, vers le centre de l'Amérique-du-sud, et l'influence des gouvernemens diminue à mesure que l'on s'éloigne du littoral. Des missions naguère encore entièrement dépendantes du pouvoir monacal, habitées par la seule race des indigènes cuivrés, forment une vaste ceinture autour des régions plus anciennement défrichées, et ces établissemens chrétiens se trouvent placés sur la lisière des savanes et des forêts, entre la vie agricole et pastorale des colons et la vie errante des peuples chasseurs. Les Africains mêmes, qu'un commerce infâme a arrachés à leur sol pour mettre en culture les Antilles et les terres chaudes de l'Amérique, après avoir brisé les chaînes du plus dur esclavage, organisés en nation, offrent depuis quelques années, au milieu de la méditerranée Colombienne, une puissante république régie par de sages lois et participant à tous les avantages qui accompagnent les croyances et la civilisation de l'Europe. L'instruction publique a fait de grands progrès à Haïti, et cette république de Noirs est incomparablement mieux régie, plus tranquille et plus heureuse que la Colombie, le Chili et Buenos-Ayres.

Mais nulle part en Amérique le philosophe ne contemple un spectacle plus imposant que celui que lui offre l'étonnante prospérité de la confédération Anglo-Américaine. C'est un véritable phénomène encore sans exemple dans les annales des nations. Grande et florissante dès son enfance même, cette puissante confédération démontre tout ce que peut la liberté soutenue par de sages institutions, l'esprit de concorde, l'amour de la patrie, le respect pour les lois et pour la religion, l'activité et le travail assidu. Elle compte à peine un demi-siècle d'existence politique, et déjà des villes riches et populeuses s'élèvent sur tous les points de ses côtes immenses; déjà les vastes solitudes de l'intérieur offrent des villes florissantes et de nombreux villages, et ses antiques forêts sont remplacées par des campagnes bien cultivées que parent les plus riches dons de la nature, et alimentent les usines nombreuses, où l'on forge et travaille les métaux arrachés aux entrailles de la terre. Des édifices magnifiques, des temples somptueux, des maisons élégantes, de beaux théâtres, des places superbes décorées de beaux monumens, des canaux et des chemins en fer d'une longueur extraordinaire, des magasins immenses, des chantiers nombreux, des ateliers de toute espèce s'élèvent sur l'emplacement même des misérables cabanes de ses anciens habitans, et des milliers de vaisseaux, chargés de tous les produits des manufactures des peuples les plus industrieux et des productions de tous les climats, sillonnent les eaux de ses fleuves, qui ne portaient naguère que l'informe pirogue du sauvage. Fulton, l'honneur immortel de cette florissante république, a appliqué la vapeur à la navigation, et la mer du Canada, le mystérieux Mississipi, l'immense Missouri et leurs nombreux affluens sont parcourus par des vaisseaux à vapeur qui rapprochent entre elles les contrées les plus éloignées, qui vivifient des colonies languissantes établies depuis long-temps sur leurs bords, en font naître de nouvelles, et, créant une échelle non interrompue entre la Nouvelle-Orléans et le Canada, transformèrent en quelques années, en états florissans, ces pays naguère presque entièrement déserts. Ici tout a changé et change à chaque instant. Là où régnait la barbarie fleurit aujourd'hui la civilisation; à des peuplades de chasseurs ont succédé des nations agricoles; le commerce a remplacé le pillage; la puissance de sages lois a été substituée aux violences de la force brutale, et de nombreux instituts philanthropiques et les consolations d'une religion de paix soulagent et confortent l'humanité dans ces lieux mêmes où elle eut tant à souffrir de la barbarie et des superstitions atroces des anciens habitans. On ne peut admirer assez les rapides progrès qui signalent chaque année l'existence de cette nouvelle Europe, riche de toute l'instruction et de toute l'activité de l'ancienne, et qui semble même vouloir les surpasser. Il n'est pas de contrée sur le globe, quelques pays de la confédération Germanique et du nord de l'Europe exceptés, qui possèdent des moyens d'enseignement aussi multipliés que cette partie de l'Amérique, où l'état de New-York offre même le phénomène, unique dans les annales du monde civilisé, de compter plus d'écoliers qu'il n'a d'enfans sur son territoire. Les savantes écoles de médecine à Philadelphie, à New-York, à Boston, et à Baltimore; les académies des beaux-arts de Philadelphie, de New-York et de Boston; l'école militaire de West-Point, imitation de la célèbre école Polytechnique de Paris; les universités des principaux états, les colléges plus ou moins nombreux dans tous, complètent les études élémentaires faites par une jeunesse aussi nombreuse que docile, dans des écoles primaires multipliées sur tous les points. La société philosophique américaine à Philadelphie, celles des sciences et des arts, et des antiquaires à Boston; la société philosophique de New-York, les sociétés d'agriculture de Philadelphie et de New-York, l'institut américain de Washington, celui d'Albany et plusieurs autres établissemens de ce genre rivalisent déjà, par leurs savants mémoires, avec les instituts correspondans de la vieille Europe; et les musées, les collections d'histoire naturelle, les bibliothèques et les athénées qui s'établissent dans toutes les villes principales de la confédération, sont autant de garans des progrès que les sciences et les arts devront à ces enfans de l'Europe. Chaque citoyen veut s'instruire, veut connaître les affaires du corps politique dont il fait partie; et plus de 800 écrits périodiques, nombre presque égal au tiers de la totalité des productions de ce genre qu'on publie dans tout le monde civilisé, se chargent de remplir ce double objet, et forment la partie principale du commerce de librairie, dont la valeur égale presque celle de ce même commerce dans toute l'Europe Méridionale. Enfin en moins d'un demi-siècle, la confédération Anglo-Américaine a vu quadrupler sa population, doubler presque le nombre de ses états et l'étendue de son territoire; elle en a complété la reconnaissance géographique par les mémorables explorations faites par des officiers intelligens; elle a réuni, par d'immenses et nombreux canaux, l'Atlantique à la mer du Canada et les principaux fleuves entre eux et a sillonné en plusieurs sens par de longs chemins en fer plusieurs parties de sa vaste surface;

elle s'est déjà établie sur les rives du Grand-Océan, a déjà civilisé plus d'une horde barbare, et a fait respecter son pavillon sur toutes les mers. Sans colonies lointaines, elle a donné un immense développement à sa marine marchande, qui ne le cède qu'à la marine anglaise, et qui est déjà supérieure à celle de toutes les nations du globe. Jamais de semblables merveilles n'ont été enfantées en si peu de temps, même par les plus puissans monarques et après plusieurs règnes de gloire.

L'histoire de l'homme nous présente dans cet hémisphère quelques contrastes assez frappans, qui lui donnent un caractère tout particulier et qui méritent d'être signalés. Nous voyons par exemple, dit M. de Humboldt, l'usage du papier de pite ou maguey très commun chez les peuples de la race Aztèque et Toltèque dès les temps les plus reculés; tandis que les Grecs et les Romains, à l'époque même de leur plus grande splendeur, éprouvaient des difficultés pour se procurer du papyrus. Les *Toltèques*, que ce voyageur célèbre appelle les *Pélages du Nouveau-Monde*, les *Chichimèques*, les *Nahuatlaques*, les *Acolhues*, les *Tlascaltèques* et les *Aztèques* firent des migrations du nord au sud du Nouveau-Continent, presque contemporaines à celles qui eurent lieu dans la partie occidentale de l'Ancien-Continent; mais, par une singularité bien remarquable, au lieu d'y apporter, comme celle-ci, la ruine et le carnage, au lieu d'y étouffer la civilisation, les migrations américaines y marquent leur passage par la culture, les arts et les institutions sociales, dont il reste encore des vestiges incontestables parmi les peuplades de la côte Nord-Ouest. Un autre fait non moins remarquable, c'est que le Danemark, la Suède et la Russie étaient encore plongés dans la plus profonde ignorance, lorsque les peuples du plateau d'Anahuac avaient déjà fait d'assez grands progrès dans la civilisation et jouaient un rôle si brillant parmi les nations du Nouveau-Monde. Mais malgré l'usage des peintures hiéroglyphiques répandu d'un bout à l'autre de l'Amérique, aucune nation, pas même la Mexicaine, dont la peinture symbolique était plus perfectionnée et qui possédait même quelques germes des caractères phonétiques dans la représentation des noms propres, ***ne s'est élevée à l'invention d'un seul alphabet***, ni même d'un système d'écriture semblable à celui des Chinois, tandis que nous voyons les autres parties du globe nous offrir tant d'alphabets inventés à différentes époques, avec des formes si variées et d'après des systèmes si différens. Cependant nous avons vu tout récemment les Tcherokis (Cherokees) faires de grands progrès dans la civilisation et créer un alphabet pour écrire leur propre langue; cet alphabet est en grande partie syllabique. Il est aussi curieux de voir la culture des céréales, la vie pastorale et l'usage du lait se perdre sur l'Ancien-Continent dans la nuit des temps, tandis que les habitans de l'Amérique, avant l'arrivée des Européens, ne cultivaient d'autres graminées que le maïs ou zéa, n'élevaient aucun troupeau et ne se nourrissaient d'aucune espèce de laitage, quoique des pâturages aussi vastes qu'abondans, et deux espèces de bœufs indigènes dans l'Amérique-du-Nord, eussent pu changer les sauvages chasseurs en bergers paisibles, et remplacer par l'usage du lait une nourriture moins abondante et achetée par tant de peines et de dangers.

La propagation étonnante des chevaux et des bœufs européens, soit domestiques, soit devenus sauvages, a produit une véritable révolution dans la manière de vivre de plusieurs nations américains. Les *Guaycurus*, les *Chunchi*, les *Leucuches*, les *Huilliches* et les *Pehuenches* au sud, les *Ietans*, les *Apaches*, les *Cumanches* et les *Tancards* au nord, grâce au cheval qu'ils ont su dompter et dont ils possèdent de nombreux troupeaux, sont devenus de *véritables Tartares*. Montés sur ces animaux, ils font de fréquentes excursions à de très grandes distances, et répandent partout le pillage et la désolation. Les *Abipons*, les *Minuanos* et les *Charruas* dans la ci-devant vice-royauté de Buenos-Ayres, et, parmi les nations Colombiennes, les *Outlachouts* (Ootlashoot), les *Tchopounnich* (Chopunnish), les *Chochonis* (Shoshonees) et les *Sokulks*, ensuite les *Echelouts* (Eshehoots), les *Fnechures* (Eneshures) et les *Tchillouckittequaus* (Chilluckittequaws) possèdent aussi un grand nombre de ces utiles animaux, dont ils se servent constamment et dans leurs courses et dans leurs guerres. Les *Peons* espagnols dans la confédération du Rio de la Plata et les *Sertanejos* portugais dans les provinces brésiliennes de San-Pedro, de San-Paulo, de Pernambuco et de Rio-Grande-do-Norte se vouent entièrement à garder les plus grands troupeaux de bœufs du globe, et ont acquis par ce genre de vie toute la férocité des nomades de l'Asie. Occupés sans cesse à monter à cheval, à jeter le lacet et à rassembler les bestiaux, ces hommes féroces, mais hospitaliers, ont contracté des habitudes inconnues aux nations civilisées dont ils descendent, et croupissent dans la plus profonde ignorance. Il est juste cependant de faire observer que parmi ces pâtres, ceux de la Banda-Orientale, qui vivent loin des femmes au milieu d'immenses solitudes, sont les plus abrutis et les plus vicieux; tandis que les paisibles bergers du Tucuman, qui vivent réunis en petites peuplades, offraient avant les guerres qui désolent ces vastes plaines, les mœurs innocentes de l'antique Arcadie; de jeunes couples, dit un géographe célèbre, y improvisaient même au son d'une guitare des chants alternatifs dans le genre de ceux que Théocrite et Virgile ont tant embellis.

Nous avons signalé ailleurs les singularités les plus remarquables qu'offrent les peuples barbares ou sauvages de l'Amérique. Ici nous nous arrêterons un instant pour contempler cette foule de nations si différentes pour la langue, les mœurs, les usages et les croyances religieuses, mais presque toutes nomades et belliqueuses, qui vivent dans la Région nommée *Missouri-Colombienne* dans l'*Atlas ethnographique du Globe*; elle embrasse les vastes solitudes de la partie moyenne de l'Amérique-du-Nord comprise entre le Mississipi et le Grand-Océan. Nous croyons devoir le faire, d'autant plus que, à l'exception des peuples Esquimaux et de quelques autres peuplades des deux Amériques, ce que nous en dirons peut s'appliquer jusqu'à un certain point à toutes les autres nations non civilisées du Nouveau-Monde. Semblables sous plusieurs rapports aux grandes nations nomades de l'Asie-Moyenne, ces nations en diffèrent essentiellement par leur nombre très borné, par la vie pastorale qu'elle ne connaissent guère, et par leur état social beaucoup moins avancé. Inutilement les vastes plaines du Missouri et de ses grands affluens et le superbe bassin de l'Oregon ou Colombia se parent chaque année de pâturages abondans, de plusieurs végétaux utiles à la vie sociale, et sont parcourues par d'immenses troupeaux de bœufs musqués, de bizons et de chevaux; leurs stupides habitans végètent au milieu de

ces trésors que la nature bienfaisante étale devant eux, sans songer à en tirer aucun parti. Livrés à-la-fois à tous les maux qu'entraînent la disette et l'état de guerre perpétuelle dans lequel elles vivent, ces nations abruties ajoutent à leurs souffrances celles que leur imposent des superstitions et des usages aussi absurdes que barbares. Les produits de la chasse chez toutes, ceux de la pêche dans la partie inférieure du bassin de l'Oregon ou Colombia, et ceux d'une agriculture encore très imparfaite chez quelques tribus qui chassent dans le bassin du Missouri, forment, à quelques exceptions près, la subsistance précaire de tous ces peuples. Quoique le voisinage et le commerce des Européens semblent n'avoir servi qu'à ajouter des maladies destructives et le vice de l'ivrognerie aux vices et aux souffrances auxquels elles étaient déjà livrées, il est cependant juste d'avouer que quelques-unes de ces nations offrent des commencemens d'un état social développé naturellement chez elles et supérieur à celui des peuples abrutis d'autres régions du Nouveau-Monde. Le philanthrope se réjouit même en voyant la marche lente, mais toujours progressive de la civilisation européenne, et ses heureux résultats obtenus depuis le commencement du siècle actuel parmi quelques-unes des nations de ce groupe. Il ne voit peut-être pas éloigné le moment où le manque d'espace assez vaste pour pouvoir fournir suffisamment à une subsistance précaire due à la chasse ou à la pêche, forcera ces peuples nomades à renoncer à leur vie vagabonde pour se livrer à la vie pastorale ou agricole et jouir de tous les avantages physiques et moraux qui en sont les suites.

L'*anthropophagie* nulle part n'était jadis plus répandue que dans le Nouveau-Monde, où elle parait même avoir été en vigueur chez presque toutes les nations de l'Amérique-Méridionale. Les *Tupinambas*, les *Tayabares*, les *Cahetès*, les *Pitigoares*, et les *Tapuyas* dans le Brésil, les nombreuses nations du Pérou, avant l'apparition de Manco-Capac sur le plateau de Titicaca, et les *Caribes* qui dominaient dans l'archipel des Antilles et le long des côtes entre l'Amazone et le golfe de Maracaybo, sont les nations principales que l'histoire signale parmi les anthropophages de cette partie du Nouveau-Monde. Maintenant l'anthropophagie règne encore parmi les *Botecudos*, les *Purys*, les *Bougres*, les *Mundrucus* et quelques autres tribus brésiliennes, parmi les *Daricavanas*, les *Puchirinavis*, les *Manitsritanos*, les *Guaypunabis*, les *Guagas*, les *Carapuchos*, les *Guajaribes*, dans la ci-devant Amérique Espagnole du Sud, et parmi quelques tribus *Caribes* le long de l'Orénoque. Les *Tapuyas* de la ci-devant capitainerie de Porto-Seguro mangeaient même à ce qu'on assure les corps de ceux qui mouraient parmi eux, et c'étaient les devins qui étaient chargés de préparer cet horrible festin; les *Capanaguas* ne dévorent les chairs rôties de leurs morts, que sous prétexte de les honorer. Nous rappellerons à ce propos que cette coutume cruelle et bizarre, que les anciens auteurs attribuent aussi aux Scythes et aux Massagètes, est inconnue aux nations abruties du bassin de l'Orénoque. « L'anthropophagie, dit M. de Humbolt, n'est parmi ces peuples que l'effet d'un système de vengeance; ils ne mangent que des ennemis faits prisonniers dans un combat; les exemples où, par un raffinement de cruauté, l'Indien mange ses parens les plus proches, sa femme, une maîtresse devenue infidèle, sont extrêmement rares. » Quoique les vieillards jouissent d'une grande considération parmi les tribus à demeures fixes et même chez plusieurs nomades, on assure cependant que parmi les Sioux, les Assiniboins et les peuples chasseurs du Missouri, ainsi que parmi plusieurs autres nomades des deux Amériques, les malheureux qui ne peuvent plus suivre la tribu dans ses courses sont impitoyablement abandonnés par leurs enfans au milieu des bois, où ils meurent bientôt de faim, ou deviennent la proie des bêtes féroces.

D'un bout à l'autre du Nouveau-Monde, chez les peuples non civilisés, la femme, au lieu d'être la compagne de l'homme dans ses plaisirs et dans ses peines, n'est en général que son esclave et pour ainsi dire sa bête de somme. Ce sont les femmes qui supportent tous les travaux les plus pénibles, qui sont chargées de la construction des cabanes, de la préparation des peaux pour les habillemens, et du transport des effets lorsque la tribu change de domicile. C'est seulement parmi quelques peuples de la grande famille colombienne, tels que les *Sokulks*, les *Chochonis* (Shoshonees), les *Clatsops* et les *Tchinnocks*, ainsi que parmi les *Guaycurus* du Brésil et parmi un petit nombre d'autres nations des deux Amériques que les femmes sont mieux traitées, et qu'elles jouissent même d'une considération presque égale à celle de l'homme. Les Américains n'ont en général qu'une seule femme : on prétend même que quelques nations ont en horreur la polygamie, comme les *Cocamas*, les *Moxos*, les *Chiquitos* et les *Panos*. On a trouvé la polygynie en vogue chez quelques hordes d'*Avanos* et de *Maypures*, où plusieurs frères n'ont, comme à Ceylan et au Tibet, qu'une seule femme en commun. Néanmoins on trouve également des peuples polygames dans les régions équinoxiales et dans les hyperboréennes. Toutes les nombreuses hordes répandues jadis le long des côtes du Brésil et connues sous le nom impropre de *Tupi*, étaient polygames à l'exception des *Tupinambas* de Pernambuco et de quelques autres, et punissaient l'adultère de la peine de mort; les *Machakalis* l'étaient aussi, et les *Araucans*, dans le Chili, le sont encore. Les *Chochonis* (Shoshonees) et autres tribus de la nation *Serpens* (Snake) sont communément polygames, mais les femmes qui appartiennent au même homme ne sont pas généralement des sœurs comme chez les *Minnetaries* et les *Mandanes*. Plusieurs individus chez les *Killamuks*, les *Clatsops*, les *Tchinnocks* (Chinnocks), les *Cahtlamahs* et autres peuples Colombiens sont aussi polygames; de même on en rencontre plusieurs chez les *Chipiouans*, nation nombreuse et hyperboréenne qui vit à côté des Esquimaux.

DIVISION. Le Nouveau-Monde, regardé, sous le rapport purement géographique, offre d'abord deux grandes divisions : le *Continent* et les *Iles* qui l'environnent. On donne le nom d'*Amérique-Continentale* ou de *Nouveau-Continent* à la première; on appelle *Amérique-Insulaire* la seconde. La nature et l'usage ont encore subdivisé l'Amérique-Continentale en *Amérique du Nord*, que quelques géographes ont proposé de nommer *Colombie*, et en *Amérique du Sud*. Parmi les innombrables iles qui appartien-

nent géographiquement au Nouveau-Continent et que nous avons classées dans l'article qui les regarde, il y a trois groupes qui doivent être mentionnés lorsqu'on parle des grandes divisions géographiques de l'Amérique; ces trois groupes sont: les *Terres Arctiques*, ou les îles qui s'étendent au nord du continent- Américain; les *Antilles*, que l'usage appelle improprement *Indes-Occidentales;* et les *Terres Antarctiques*, qui n'ont pas encore d'habitans permanens. Voyez aux pages 101 à 104.

La géographie politique, devant offrir les possessions respectives des différentes nations qui se partagent entre elles le sol du Nouveau-Monde, ne peut suivre ses divisions naturelles; elle présente aujourd'hui des groupes très inégaux, qui correspondent aux limites des divers états. Afin d'éviter les répétitions, nous réservons pour les descriptions particulières des états et pour l'introduction au tableau statistique de l'Amérique, plusieurs subdivisions que nous avons cru nécessaire de proposer, afin de donner une idée précise des divisions actuelles du Nouveau-Monde comparées à celles qu'il offrait avant les mémorables événemens qui de nos jours en ont entièrement changé la face. Considérée sous le rapport politique, et sans tenir compte des troubles qui agitent encore les nouveaux états, cette partie du monde offre deux divisions principales, savoir:

L'Amérique-Indépendante, qui comprend la *Confédération Anglo-Américaine*, nommée aussi l'*Union* ou les *Etats-Unis* proprement dits, la *Confédération Mexicaine* ou les *Etats-Unis du Mexique*, la *Confédération de l'Amérique-Centrale* ou les *Etats-Unis de l'Amérique-Centrale*, et la *Confédération du Rio de la Plata* ou les *Etats-Unis du Rio de la Plata;* les *républiques* de la *Nouvelle-Grenade*, de l'*Equateur* et de *Venezuela*, qui formaient naguère celle de *Colombie;* les républiques du *Pérou*, de *Bolivia*, du *Chili*, de *Haïti;* la *république Orientale de l'Uraguay* ou l'*Etat Oriental de l'Uraguay;* le *dictatorat du Paraguay*, l'*empire du Brésil* et l'*Amérique-Indigène-Indépendante.*

L'Amérique-Coloniale, subdivisée en *Amérique - Anglaise*, *Amérique - Espagnole*, *Amérique-Française, Amérique-Hollandaise, Amérique-Danoise, Amérique-Russe* et *Amérique-Suédoise.*

CONFÉDÉRATION ANGLO-AMÉRICAINE.

POSITION ASTRONOMIQUE. *Longitude occidentale*, entre 70° et 127°. *Latitude boréale*, entre 25° et 52.

CONFINS. Au *nord*, l'Amérique-Anglaise. A l'*est*, le Nouveau-Brunswick dans l'Amérique-Anglaise, l'Océan-Atlantique et le canal de Bahama. Au *sud*, le détroit ou canal de la Floride, le golfe du Mexique et la confédération Mexicaine. A l'*ouest*, la confédération Mexicaine et le Grand-Océan.

PAYS. Cette puissante confédération se compose actuellement: 1° Des 13 provinces, nommées avant la guerre de l'indépendance les *Colonies Anglaises de l'Amérique-du-Nord;* la partie orientale de leur territoire, à quelques exceptions près, forme les 13 états dont l'indépendance a été reconnue par le traité de paix entre la France et l'Angleterre, de 1783. 2° D'une portion du Canada, qui a été cédée à la même époque. 3° De la Louisiane et dépendances, vendues par la France en 1803. 4° De quelques parties du territoire ci-devant dépendant du Mexique et cédées il y a quelques années par les Espagnols. 5° Des Florides cédées plus tard par l'Espagne.

LACS. A l'exception du lac *Michigan*, qui appartient entièrement aux États-Unis, la Confédération partage avec l'Amérique-Anglaise les quatre autres grands lacs nommés *Supérieur, Huron, Erié* et *Ontario.* Les autres lacs principaux à l'est des montagnes Missouri-Colombiennes (Rocky-Mountains) sont: le *Champlain*, le *lac des Bois* et *de la Pluie* ou *lac Long*, vers les sources du Mississipi; les *lacs Oneïda*, *Cayuga*, *Seneca* et *George*, dans le New-York; le *lac Winnipiseogee*, dans le New-Hampshire, remarquable par son immense profondeur. Les principaux lacs à l'ouest des montagnes Missouri-Colombiennes sont beaucoup plus grands; nous nommerons le *lac Otchenankane*, le *Cutsamin* ou *Eardbebs* et le *Flat-Bow*, dans le district de l'Oregon. Voyez à la page 100.

ILES. Les Etats-Unis en ont un grand nombre le long de leurs côtes, sur l'Atlantique et sur le golfe du Mexique; elles forment cette immense série de lagunes qui constituent un des traits principaux de la géographie physique de cette région, et le grand delta du Mississipi. Les principales sont: *Mount-Desart*, dans le Maine; *Martha's-*

Vineyard et *Nantuket*, dans le Massachusetts; *Rhode*, qui donne le nom à l'état de Rhode-Island; *Long* (Longue), dans le New-York; *Smiths*, dans la Virginie; *Port-Royal*, *Hilton-Head* et *Ste-Hélène*, dans la Caroline-Méridionale; *Ossabaco*, *Supelo* et *Cumberland*, dans la Géorgie; *Amelia*, dans la Floride; cette dernière est devenue célèbre dans les guerres qui de nos jours ont désolé cette partie de l'Amérique, et était le centre de la contrebande qu'on faisait lorsqu'elle dépendait de l'Europe.

FLEUVES. Tous les fleuves qui arrosent le sol de l'Union se rendent à cinq mers différentes, savoir : la mer d'Hudson, le golfe de Saint-Laurent, l'Atlantique, le golfe du Mexique et le Grand-Océan. Nous négligerons les courans d'eau qui appartiennent à la mer d'Hudson, parce que ce n'est qu'une fraction de la partie supérieure de leur cours qui appartient au territoire de la Confédération. Nous tracerons le cours des autres principaux fleuves d'après les mers différentes auxquelles ils aboutissent.

LE GOLFE DU SAINT-LAURENT reçoit :

Le St-Laurent, dont nous avons parlé à la page 98. Ce grand fleuve ne touche que pendant une petite partie de son cours le territoire de l'Union; mais en revanche, une très grande partie des eaux qui appartiennent à son bassin se trouve dans ses confins. Parmi les affluens du St-Laurent et des grands lacs qui versent leurs eaux dans ce fleuve, on doit surtout nommer par leur importance : le *Kaministiquia* et *St-Louis*, regardés comme les sources du St-Laurent; ils se rendent dans le lac Supérieur; le *Menomenie*, affluent de la Baie-Verte, golfe du Michigan; le *Chicago*, dont le cours très borné, mais qui est très important, étant destiné à joindre ce grand lac au bassin du Mississipi par l'Illinois, auquel aboutira le canal projeté; le *Maumée* et le *Cuyahoga*, petits affluens du lac Erié, mais très importans, le premier étant destiné à joindre par un canal ce lac à l'Ouabache (Wabash), affluent de l'Ohio, et le second joignant déjà par le grand canal de l'Ohio ce même lac au Scioto, autre affluent de l'Ohio; le *Genesee* et l'*Oswego*, autres petits affluens du lac Ontario, mais non moins importans que les précédens; ils forment deux communications entre ce lac et le grand canal de l'Erié, qui joint ce lac à l'Océan-Atlantique par l'Hudson, auquel il aboutit; le *Sorel*, dont le cours appartient à l'Amérique-Anglaise, mais dont la plus grande partie du bassin, formé par les lacs Champlain et George, est renfermée dans les confins de l'Union. Voyez le *canal Champlain* à la page 152.

L'OCÉAN-ATLANTIQUE reçoit :

Le St-Jean, dont la seule partie supérieure du cours appartient au Maine; tout le reste est compris dans es limites du Nouveau-Brunswick.

Le Schoodic (Ste-Croix), formé par la réunion des deux branches : la Ste-Croix proprement dite et le Shoodic. Ces deux branches ont leurs sources, la Ste-Croix au nord, et le Schoodic, au sud, dans deux séries de lacs; ce fleuve sépare le Nouveau-Brunswick, dans l'Amérique-Anglaise, du Maine, dans la Confédération. On l'appelle aussi Pasamaquoddy, du nom de la baie où il aboutit.

Le Penobscot. C'est le plus grand fleuve du Maine; il passe à Bangor et se jette dans la baie de Penobscot; la *Piscataqua*, à la droite, est son principal affluent.

Le Kennebec, formé par deux branches : l'Androscoggin, qui est l'occidentale et qui sort du lac Umbagog ou Mooscelocmaguntic, et le Kennebec proprement dit, qui sort du lac Moose-Head. Au dessous de ces deux branches, le Kennebec ressemble plus à une baie qu'à un fleuve; il arrose la partie occidentale du Maine.

Le Piscataqua. Malgré sa petitesse, nous mentionnerons ce fleuve, parce qu'il forme la limite entre le New-Hampshire et le Maine.

Le Merrimac prend sa source dans les Montagnes-Blanches (White-Mountains), traverse du nord au sud le New-Hampshire, entre dans le Massachusetts, où, après avoir fait un grand coude à l'est, il débouche dans l'Atlantique. Le Merrimac baigne Concord dans le New-Hampshire, Chelsmford et Newbury-Port dans le Massachusetts. Le canal de Middlesex joint ce fleuve au port de Boston.

Le Connecticut; c'est le plus grand fleuve du New-Hampshire et du Vermont, qu'il sépare l'un de l'autre, ainsi que du Massachusetts et du Connecticut, qu'il traverse. Il baigne Windsor dans le Vermont, Springfield, dans le Massachusetts, Hartford, dans le Connecticut, et se jette dans le bras de mer nommé Long-Island-Sound, formé par l'île Longue (Long) et la côte de New-York et du Connecticut.

L'Hudson; c'est le fleuve principal du New-York, dont il traverse du nord au sud la partie orientale; il est aussi le plus grand courant du New-Jersey, dont il baigne l'extrémité nord-est. Ses affluens sont peu importans; nous ne citerons que le *Mohawak* à la droite; ce dernier passe par Rome, Utica et Schenectady. Mais ce qui rend ce fleuve bien remarquable, ce sont les travaux hydrauliques faits il y a quelques années : le *grand canal d'Hiré* joint l'Hudson au lac Erié, et le *canal de Sandy-Hill* le met en communication avec le lac Champlain. Ce fleuve baigne les villes de Sandy-Hill, Troy, Albany, Hudson et New-York; c'est un peu au-dessous de cette grande ville qu'il entre dans l'Atlantique.

Le Delaware est formé par la réunion des deux branches qui descendent du Catsberg dans le New-York; il sépare cet état de la Pennsylvanie et celle-ci de la Virginie; il baigne ensuite la partie orientale de l'état auquel il donne son nom. Ce beau fleuve baigne Wilford, Easton, Trenton, Philadelphie et Chester dans la Pennsylvanie, et New-Castle dans le Delaware, après quoi il entre dans la magnifique baie à laquelle il donne le nom. Ses principaux affluens à droite sont : le *Lehig*, qui baigne Northampton et Easton; cet affluent est remarquable par les travaux hydrauliques auxquels il a servi de base; le *Schuylkill*, qui passe par Reading, où commence le grand *Canal Union*, par Noristown et par Philadelphie, au-dessous de laquelle ville il entre dans le Delaware.

L'Elk, petit fleuve du Maryland, dont il baigne la la partie orientale, mais dont le cours est très important, servant de base au beau *canal* qu'on a ouvert

pour former la jonction de la baie Chesapeake où il se jette, avec la baie Delaware. L'Elk passe par Elkston.

Le SUSQUEHANNA, formé par la réunion de deux branches : la SUSQUEHANNA-ORIENTAL, qui naît dans le New-York, reçoit le *Tioga* à la droite, et le *Lackawanna* (Lackawannock) à la gauche ; ce dernier, très important par les mines de houille qu'on exploite dans son bassin, baigne Towanda, Wilkesbarre et Danville dans la Pennsylvanie ; et le SUSQUEHANNA-OCCIDENTAL, qui naît dans les monts Allegheny, dans la Pennsylvanie, passe par Clarfield, Williamsport, et, après avoir reçu plusieurs affluens, se joint à Northumberland à la branche orientale. Le Susquehanna passe ensuite par Sundbury, Harrisburg, et, au-dessous de Havre-de-Grâce, il entre dans la baie Chesapeake. Ses principaux affluens sont la *Juniata* à la droite, et la *Swatara* à la gauche, tous deux d'un cours borné, surtout le second, mais tous deux très importans à cause des grands travaux hydrauliques auxquels ils ont servi de base ; ils appartiennent au grand système hydraulique connu sous le nom collectif de *canal de Pennsylvanie*.

Le PATAPSCO traverse la partie centrale du Maryland et se jette dans la baie Chesapeake ; c'est sur sa gauche qu'est située la florissante ville de Baltimore.

Le POTOMAC naît dans les monts Allegheny. Dans toute l'étendue de son cours, ce fleuve forme la limite entre le Maryland et la Virginie, et traverse le district fédéral de Colombie. Cumberland, dans le Maryland, Georgetown, Washington et Alexandrie dans le district fédéral, sont les villes principales baignées par cette superbe rivière qui se jette dans la baie Chesapeake et qui est navigable pour les plus grands vaisseaux jusqu'à Washington. On a creusé cinq petits canaux pour éviter les chutes qui entravaient la navigation au-dessus de cette ville.

Le JAMES, formé par la réunion des deux branches, le JACKSON, qui traverse le comté de Bath, et le COWPASTURE, qui arrose celui de Pendland, toutes deux dans la partie moyenne de la Virginie. Après leur jonction, le James passe par Patonsburg, Richmond, et se décharge dans la baie de Chesapeake. Son embouchure entre le confluent de l'Elisabeth et le Hampton s'appelle vulgairement HAMPTON-ROADS. Parmi ses affluens, nous nommerons le *grand Calfpasture*, à la gauche ; il passe par le Lexington ; et l'*Elisabeth*, à la droite ; ce dernier est remarquable par le canal qui joint la baie Chesapeake au détroit d'Albemarle.

Le ROANOKE, formé par la réunion du STAUNTON et du DAN, dont les sources se trouvent dans la Virginie. Plusieurs importans travaux hydrauliques ont fait disparaître les obstacles opposés par l'inégalité du sol à la navigation de ce fleuve, qui parcourt la partie nord-est de la Caroline Septentrionale et aboutit à la belle lagune nommée Albemarle-Sound. Voy. le *Roanoke-Navigation* à la page 152.

Le PAMPLICO (Pamlico), ou la RIVIÈRE DE TAR, naît dans le nord de la Caroline-Septentrionale, passe par Tarborough et se jette dans la vaste lagune connue sous le nom de Pamplico-Sound.

Le NEUSE traverse la Caroline-Septentrionale du nord au sud-est, passe à quelques milles à l'est de Raleigh sa capitale à Newbern, et entre dans le Pamplico-Sound.

Le CAPE-FEAR, ce fleuve qui arrose la partie centrale de la Caroline-Septentrionale, est formé par la réunion de deux branches très inégales, dont la jonction a lieu dans le voisinage de Wilmington : la BRANCHE-ORIENTALE ou le EAST-CAPE-FEAR, dont le cours est très borné ; et la BRANCHE-OCCIDENTALE ou le CAPE-FEAR proprement dit. Cette dernière est formée elle-même par la réunion du HAW et du DEEP, qui se réunissent près de Haywoodsboro ; le Cape-Fear proprement dit baigne ensuite Fayetteville. Après la jonction des deux branches principales, le Cape-Fear passe par Brunswick et ensuite entre dans l'Atlantique.

Le PEDIE (Pedee) prend sa source dans la Caroline-Septentrionale, qu'il traverse sous le nom de YADKIN, parcourt ensuite celui de GRAND-PEDIE (Great-Pedee) la partie orientale de la Caroline-du-Sud, et, au-dessous de Georgetown, il entre dans l'Atlantique.

Le SANTEE, qu'on regarde comme le plus grand fleuve de la Caroline-Méridionale, est formé par la réunion de deux branches : la WATEREE, qui dans la partie supérieure de son cours arrose la Caroline-Septentrionale où on la nomme CATAWBA, entre ensuite dans la Caroline-du-Sud et passe près de Cambden ; la CONGAREE est formée elle-même de deux branches nommées BROAD et SALUDA, dont la jonction a lieu un peu au-dessus de Columbia. Le Santee se partage ensuite en deux branches et par deux embouchures entre dans l'Atlantique. Un canal navigable joint le Santee au Cooper, qui débouche dans le port de Charleston.

Le SAVANNAH, formé par deux branches : le TUGALOO et le KIOKORE, qui descendent des monts Allegheny. Le Savannah sépare la Géorgie de la Caroline-du-Sud ; Augusta et Savannah sont les villes principales situées sur la rive droite ; Hambourg est sur la gauche.

L'ALATAMAHA ; c'est le fleuve central de la Géorgie ; il est formé par deux branches nommées l'OAKMULGEE qui passe par Hartford, et l'OCONEE, qui baigne Milledgeville. Après leur jonction l'Alatamaha passe par le fort James et Darien et se jette ensuite dans l'Alatamaha-Sound.

Le STE-MARIE ; c'est un fleuve d'un cours très borné, mais remarquable par la grande profondeur de son lit ; il passe par Ste-Marie et sépare la Géorgie de la Floride.

Le ST-JEAN ; il parcourt du sud au nord la plus grande partie de la péninsule de la Floride et se décharge dans l'Atlantique. Son cours offre plusieurs singularités remarquables. Dans la partie supérieure il est connu sous le nom d'OCKLAWAHA ; le St-George est la plus grande masse d'eau semblable à un lac qui soit traversée par ce fleuve.

Le GOLFE DU MEXIQUE reçoit :

L'APPALACHICOLA ; c'est le plus grand fleuve de la Géorgie ; il sépare cet état de celui d'Alabama et traverse la Floride. Il est formé par la réunion de deux branches, dont la principale nommée CHATAHOOCHE, descend des monts Apalaches, et sépare dans la partie supérieure de son cours le territoire occupé par les Tcherokis (Cherokees), de celui qui appartient à l'état de la Géorgie ; l'autre nommée FLINT passe par le fort Early et par le fort Scott. Un peu au-dessous de ce dernier a lieu la jonction des deux branches, qui sous le nom d'APPALACHICOLA traverse la Floride, où par plusieurs embouchures il confond ses eaux avec celles du golfe du Mexique.

Le MOBILE, formé par la réunion de la TOMBECKBE et de l'ALABAMA ; chacune de ces branches est formée à son tour par la réunion de deux autres principales. Le TOMBECKBE prend ce nom après la jonction du TUSCALOOSA (Blak Warrior) avec le Tombeckbe proprement dit ; il passe ensuite par Demopolis et St-Stephens.

L'Alabama est formé par la jonction de la Talapoosa avec la Coosa, nommée Etowah dans la partie supérieure de son cours ; cette dernière passe par Etowah, capitale des Tcherokis et par Fort-Willams ; le fort Jackson se trouve au confluent de ses deux branches. L'Alabama passe ensuite par Montgomery et Cahawba ; dans cette dernière ville il reçoit à la droite le *Cahawba ;* plus bas il baigne Claiborne. Un peu au-dessus de Florida a lieu l'union des deux grandes branches l'Alabama et le Tombeckbe, après quoi le Mobile se partageant en deux autres branches principales dite Mobile à l'occident et Tensaw à l'orient ; ce fleuve baigne Mobile à l'ouest et Blakely à l'est, et entre dans la baie à laquelle il donne son nom. Presque tout le cours de ce grand fleuve appartient à l'état d'Alabama, la moindre partie à celui du Mississipi.

Le Pearl prend sa source dans l'état de Mississipi, dont il arrose la partie sud-ouest, et le séparant à l'extrémité de son cours de celui de Louisiane ; le Pearl passe par Jackson, capitale de l'état du Mississipi, et après un cours assez long se jette dans la lagune nommée improprement lac Borgne.

Le Mississipi ; c'est le plus grand fleuve de l'Amérique-Septentrionale et un des plus grands du monde. Les géographes ne sont pas encore d'accord sur les sources du Mississipi ; après avoir examiné ce point difficile de la géographie de l'Union, il nous semble que, d'après la belle carte que M. Tanner a publiée, on pourrait regarder les petits lacs *Cassina, Petit-Winnipeg* (Little-Winnipeck), et des *Sangsues* (Leech) comme les sources principales du Mississipi. Mais nous devons faire observer que ces sources sont variables ; dans la saison des pluies plusieurs autres lacs, qui font communiquer le Petit-Winnipeg avec le Grand-Fork, affluent de la Rivière-du-lac-de-la-Pluie (Rainy-lake-River), débordant l'un dans l'autre, portent beaucoup plus loin les sources du Mississipi et établissent une communication temporaire entre les eaux qui se rendent dans la mer d'Hudson et celles qui par le Mississipi appartiennent au golfe du Mexique. L'exploration récente de M. Schoolcraft fixe définitivement la véritable source de ce fleuve au lac *Itasca*, à 160 milles anglais plus haut que celui de Cass ou Cassina ; ce petit lac, de 7 à 8 milles d'étendue, étant de 160 pieds anglais plus élevé que celui de Cass, la source du Mississipi se trouve être à 1500 pieds au-dessus du niveau de l'Océan. Le cours du Mississipi appartient entièrement aux Etats-Unis ; sa direction principale est du nord au sud ; dans son cours immense le Mississipi passe par les forts St-Antoine et Crawford dans le district Huron ; par le fort Armstrong, dans l'état d'Illinois ; par St-Louis, dans l'état du Missouri ; par Natchez et la Nouvelle-Orléans, dans l'état de Louisiane. C'est après avoir reçu le tribut des eaux que lui apporte la Rivière Rouge, que le Mississipi se partage en deux bras principaux : l'occidental, nommé Atchafalaya, et l'oriental qui est le Mississipi proprement dit ; ces bras se subdivisent en d'autres moins considérables et forment avec les premiers le delta de ce grand fleuve, si remarquable par le grand nombre de marais, de lacs, de lagunes et d'anses qu'offre sa partie inférieure.

Les principaux affluens du Mississipi à la droite sont : la *Rivière St-Pierre,* qui traverse le district des Sioux et a son embouchure près du fort St-Antoine ; la *Rivière des Moines*, qui arrose le même district ; le *Missouri*, qui non-seulement est le plus grand de tous les affluens du Mississipi, mais qui dépasse même de beaucoup ce fleuve sous le rapport de la longueur du cours et sous celui du volume de ses eaux. Le Missouri est formé par la réunion des trois branches dites *Jefferson, Madisson* et *Gallatin,* qui descend des montagnes Missouri-Colombiennes (Rocky-Mountains, Montagnes-Rocheuses) ; cet immense affluent traverse le district des Mandanes, celui des Sioux et l'état auquel il donne le le nom, en passant par plusieurs villages des Mandanes, des Sioux et autres peuples indigènes indépendans, par le fort Calhoun, et ensuite par les petites villes de Jefferson et St-Charles dans l'état du Missouri . où au-dessus de St-Louis il réunit ses eaux à celle du Mississipi. Ses principaux affluens sont : la Pierre-Jaune (Yellow-Stone), grossie à la droite par la *Rivière du grand-Pic* (Grosse-Corne) ; le Petit-Missouri ; la Rapide (Rivière-qui-court) ; la platte, formée par les deux branches Septentrionale et Méridionale (Paduca) ; la Konezas, formée par plusieurs branches ; tous ces affluens sont à la droite ; les plus remarquables du côté gauche, tous incomparablement plus petits que ceux de la droite, sont la Rivière Jacques (Des Yanktons), la Rivière des Sioux, la Grande-Rivière et la Rivière Charaton. Le Mississipi reçoit ensuite le *St-François* (St-Francis), la *Rivière blanche* (White-River) et l'*Arkansas ;* le cours de ce dernier est très long et le volume de ses eaux très grand ; l'Arkansas descend des pics neigeux des montagnes Missouri-Colombiennes, traverse les district des Osages et le territoire auquel il donne son nom, sépare, dans la partie supérieure de son cours, la confédération Anglo-Américaine de la confédération Mexicaine, et après avoir passé par Arkopolis et par Arkansas, il entre dans le Mississipi ; ses principaux affluens sont à la droite : le *Canadien,* formé par la réunion de trois grandes branches ; et à la gauche la *Negraka* ou *Grand-Rivière, l'Illinois* et le *Bras-Occidental* de la *Rivière Blanche* que nous venons de nommer. Enfin le Mississipi reçoit la *Rivière Rouge* (Red-River), qui vient des frontières de la confédération Mexicaine, sépare cet état de la confédération Anglo-Américaine, et, après avoir traversé l'état de Louisiane et baigné Natchitoches, il entre au-dessous de Natchez dans le Mississipi ; la *Washita*, qui sort de monts Massern dans le territoire de l'Arkansas, est son plus grand affluent.

Les principaux affluens à la gauche du Mississipi, sont : le *Wisconsin,* qui traverse le district Huron ; l'*Illinois,* dont les sources sont au sud-ouest du lac Michigan ; il traverse l'état auquel il donne son nom ; le *Sangamo,* à la gauche, est son principal affluent ; le *Kaskaskia*, que nous nommons parce qu'il passe par Vandalia, capitale de l'état d'Illinois ; l'*Ohio*, qui est le plus grand de tous les affluens à la gauche du Mississipi. Cette belle rivière, à laquelle aboutissent plusieurs grands canaux et le grand chemin en fer qui part de Baltimore, est formée par la réunion de l'*Allegheny* avec la *Monongahela*, qui a lieu à Pittsbourg en Pennsylvanie ; l'Ohio passe ensuite par Marietta, Portsmouth et Cincinnati dans l'état auquel il donne son nom ; par Vevay, dans l'Indiana ; par Louisville dans le Kentucky, et se rend ensuite dans le Mississipi. Ses principaux affluens à la droit sont : le *Muskingum*, qui passe par Zanesville et Marietta ; le *Scioto*, qui passe par Colombus, Chillicothe et Portsmouth, et auquel aboutit le grand

canal de l'Ohio; le *Miami*, qui baigne Dayton; tous ces affluens traversent l'état de l'Ohio; l'*Ouabach* (Wabash), qui passe par Vincennes, et qui est grossi par la Rivière-Blanche (White-River), qui baigne Indianopolis, capitale de l'état d'Indiana, arrosé par cette rivière. Les principaux affluens à la gauche de l'Ohio sont : le *Grand-enhawa*, dans la Virginie; le *Kentucky*, qui donne son nom à l'état qu'il traverse et où il passe par Frankfort; la *Rivière-Verte* (Green-River), qui passe par Greensbury; *Cumberland*, qui arrose les états de Kentucky et de Tennessee, en passant par Nashville dans le second; le *Tennessee*, qui traverse l'état de ce nom à l'extrémité septentrionale de celui d'Alabama et l'extrémité occidentale de celui de Kentucky; cette rivière baigne Knoxville dans le Tennessee, et Florence dans l'Alabama.

Le Sabine, dont le cours est très petit en comparaison du Mississipi; mais il trace la limite entre les États-Unis et la confédération Mexicaine, circonstance qui lui donne une grande importance géographique.

Le GRAND-OCÉAN reçoit les fleuves suivans; ils arrosent l'immense district de l'Oregon. Les plus remarquables sont :

Le Colombia ou Oregon, qui naît dans les montagnes Missouri-Colombiennes (Rocky-Mountains). D'après la belle carte de M. Tanner, ce grand fleuve est formé par la réunion de deux branches nommées Flat-Head ou Clark et Flat-Bow ou Septentrionale. Elles ont un cours opposé et très tortueux. Après leur réunion le Colombia fait un grand coude et court presque du nord au sud jusqu'à l'endroit où le Lewis le rejoint; là il forme un autre grand coude en prenant sa direction vers l'occident, direction qu'il continue jusqu'à son embouchure dans l'Océan, qui a lieu dans les environs d'Astoria. Ses plus grands affluens sont tous à la gauche; ce sont le *Lewis*, qui est le plus grand de tous; il est formé par la réunion des deux branches dites *Saptine* ou *Lewis-Méridional*, qui est de beaucoup la plus longue, et *Lewis-Septentrional*; le *Multnomah*, dont le cours supérieur n'a été reconnu que depuis quelques années; il sort du grand lac Timpanogos dans la confédération Mexicaine, où il parcourt sous le nom de *Timpanogos* une partie du pays; il continue ensuite son cours vers le nord-ouest sous celui de *Multnomah* jusqu'à ce qu'il joigne ses eaux à celles du Colombia dans le pays des Ouappatous (Wappatoos). L'*Othenankane* est le plus grand affluent à droite du Colombia; il décharge les eaux du grand lac auquel il donne son nom.

Le Calédonia, dont le cours est parallèle et un peu plus long que celui de l'Othenankane, affluent du Colombia. Il se décharge dans le détroit nommé canal de Géorgie, formé par la côte du continent et la grande île de Quadra-et-Vancouver.

Le Tacoutche-tesse, dit aussi Fraser; son cours est très borné, mais la méprise de Mackenzie, qui l'avait pris pour le vrai Colombia, lui donne une certaine importance; il a son embouchure dans le canal de Géorgie.

CANAUX et CHEMINS DE FER. On peut dire qu'aucun pays du globe n'a encore entrepris en si peu de temps de plus grands travaux en ce genre que les États-Unis. Leurs canaux et leurs chemins en fer surpassent pour la longueur toutes les constructions semblables que l'on a exécutées ailleurs, à l'exception du canal impérial de la Chine; et le court espace de temps qu'on a mis à leur exécution est sans exemple dans les annales des nations. Il faudrait faire un traité spécial si l'on voulait seulement indiquer tous les canaux entièrement achevés, ceux qui sont déjà commencés et le grand nombre de ceux qui ne sont encore que projetés. Le système hydraulique de l'Hudson et du lac Érié avec ses branches offre dans le seul état de New-York une ligne de 566 milles de canaux entièrement achevés. Le système de canalisation de l'état de Pennsylvanie, conçu sur une échelle encore plus vaste, présente une ligne de 1256 milles de long, en y comprenant une centaine de milles de chemin à rainures. M. Mitchell, dans son intéressant ouvrage sur les canaux et les chemins de fer, publié en 1835, estime à 2618 milles anglais la *ligne des canaux navigables déjà achevés* et livrés à la navigation au commencement de cette année; à la même époque, il y avait, selon ce savant, 948 1/2 *milles de chemins de fer déjà achevés*, et 752 1/2 devaient l'être dans l'année; 752 1/2 autres milles l'auraient été dans un temps plus long. Cette création admirable de la civilisation de nos jours, qui fait, pour ainsi dire, disparaître la distance sous la rapidité de la marche, aura une influence sur la future prospérité des États-Unis encore plus grande que celle que cette puissante fédération doit au système de canalisation. Les chemins de fer sont d'une si haute importance sous le rapport politique et commercial pour tous les pays qui les construisent sur une grande échelle, que tout géographe, quelque borné que soit son cadre, ne saurait les passer sous silence sans laisser une grande lacune dans la description des pays qu'il entreprend de décrire. Ces considérations nous ont engagé à sortir de la routine suivie par tous nos prédécesseurs, et, malgré les bornes étroites de cet ouvrage, nous avons essayé de tracer dans le tableau suivant les principaux canaux et les principales routes à rainures qui sillonnent dans tous les sens le vaste territoire de l'Union. Nous en avons même admis plusieurs qui ne sont pas encore achevés, parce que la rapidité avec laquelle on travaille à leur construction nous garantissait leur prochaine existence. Pour éviter les répétitions inutiles, nous prévenons le lecteur que leur longueur et la hauteur de leurs points culminans au-dessus du niveau de l'Océan-Atlantique, sont exprimées en milles et en pieds anglais.

Le système de canalisation des États-Unis a pris son origine dans les états des Massachusetts, de New-Hampshire et de Conneticut. Il a débuté par le canal de Middlesex dans le Massachusetts; sa longueur est de 27 milles; il joint le port de Boston au Merrimac, non loin du florissant village de Lowel. Son point culminant est élevé de 104 pieds.

Le canal de Blackstone dans le Massachusetts et le Rhode-Island; il est long de 45 milles, et il met en communication les deux villes de Worcester et de Providence.

Le canal de New-Haven, partie principale de la voie hydraulique destinée à réunir le Long-Island-Sound avec le lac Memphremagog dans le Vermont et le Bas-Canada; la partie depuis New-Haven, où commence le canal principal, qui est déjà très avancé, jusqu'aux chutes de la Rivière-Blanche (White-River) a 205 milles de long; son point culminant est à 499 pieds au-dessus du niveau de l'Atlantique. Le *canal de Farmingthon*, qui va de Northampton dans le Massachusetts à New-Haven dans le Conneticut, en fait partie.

Le canal de Morris forme une des communications

entre l'Hudson et le Delaware; il commence à Phillisburgh vis-à-vis d'Easton sur le Delaware, et en passant par Newark, il aboutit à Jersey-City vis-à-vis de New-York. Sa longueur est de 100 milles; son point culminant est élevé de 915 pieds.

Le GRAND CANAL D'ÉRIÉ dans le NEW-YORK. C'est le plus long de tous ceux de l'Union, n'ayant pas moins de 362 milles. Il commence à Albany, sur l'Hudson, et va presque tout droit à l'ouest, en passant par Schenectady, Utica, Rome, Syracuse, Lyon, Rochester et Buffalo, où il aboutit sur le lac Erié. Ce grand canal ouvre une communication entre les grands lacs du Canada et l'Hudson. Son point culminant est à 630 pieds.

Le CANAL CHAMPLAIN va depuis le grand canal d'Erié qu'il quitte à 8 milles d'Albany, jusqu'à Whitehall sur un affluent du lac Champlain, en passant par Waterford, Sandy-Hill et Fort-Ann. Sa longueur est de 63 milles et demi. Ce canal, par le moyen du Sorel qui débouche dans le Saint-Laurent, établit la communication la plus courte entre New-York et Quebec, par conséquent entre le lac Erié, l'Hudson et le Saint-Laurent.

Le CANAL HUDSON-ET-DELAWARE, qui joint l'Hudson au Delaware en passant par Kingston, Mombacus, etc.; il aboutit à Carpenter's-point sur le Delaware. Sa longueur totale est de 65 milles et demi et son point culminant a 5.5 pieds.

Le CANAL LACKAWAXEN n'est que le prolongement du précédent; il part de Carpenter's-point et aboutit à Honesdale, où commence un chemin de fer de 16 milles de long qui mène à Carbondale dans la Pennsylvanie. Sa longueur de Carpenter's-point à Honesdale est de 53 milles; son point culminant est élevé de 816 pieds.

Le CANAL D'OSWEGO dans le New-York, long de 38 milles; il commence à Salina et aboutit à Oswego sur le lac Ontario en ouvrant une communication entre le grand canal d'Erié et le lac Ontario. Ce canal est de la plus haute importance, puisque la navigation entre ce dernier lac et le lac Erié est interrompue par la célèbre cataracte de Niagara. Voyez l'article *canaux* de l'Amérique-Anglaise.

Le CANAL DE SENECA dans le New-York, de 20 milles de long; il met en communication les deux lacs Seneca et Cayuga avec le grand canal d'Erié.

Sous la dénomination collective de CANAL DE PENNSYLVANIE, les ingénieurs de la Pennsylvanie comprennent une immense ligne de 676 milles de travaux hydrauliques; elle commence à Middletown, sur le Susquehanna, continue le long de son affluent Juniata, se prolonge jusqu'au pied des monts Allegheny, franchit cette chaîne et va joindre les branches dont la réunion forme l'Ohio. Une grande partie de cette ligne est exécutée. Voici ses branches principales :

Traverse-Division (Section-Transversale); ce canal commence à Colombia sur le Susquehanna et aboutit à Pittsburg, longeant en partie le Juniata et passant par Millerstown, Mexico, Lewistown, Hutingdon et Johnstown. Sa longueur est de 322 milles, le point culminant du canal à Frankistown est à 910 pieds; le point culminant du chemin en fer qui fait partie de cette ligne est 1381 pieds; la hauteur totale est par conséquent de 2291 pieds.

Susquehanna ou *Middle-Division* (Section-Moyenne); ce canal commence à Duncan'-Island, et en passant par Liverpool, Nothumberland, Danville, Bloomsbury, Towanda, aboutit à Tioga. Sa longueur est de 204 milles; le point culminant est à 413 pieds.

West-Branch-Division (Section de la Branche occidentale); ce canal commence à Northumberland sur le Susquehanna-Occidental, passe par Milton, Pennsboro, Williamsport, et aboutit à Dunstown. Sa longueur est de 70 milles; le point culminant est à 109 pieds.

Delaware ou *Eastern-Division* (Section-Orientale); cette partie commence à Bristol sur le Delaware, passe par Yardleyville, New-Hope, Monroe, et aboutit aux ouvrages hydrauliques d'Easton construits par la compagnie de la Lehigh. Sa longueur est de 60 milles; le point culminant est élevé de 179 pieds.

Pittsburgh-et-Erié ou *Western-Division* (Section-Occidentale); elle commence à Pittsburg sur l'Ohio et aboutit à Erié sur le lac de ce nom. Sa longueur est de 168 milles.

Le SCHUYLKILL-NAVIGATION (canal de Schuylkill) va de Philadelphie à Port-Carbon en passant par Norristown, Reading, Hambourg, Pottsville. Sa longueur est de 112 milles et son point culminant est élevé de 620 pieds.

L'UNION-CANAL (canal de l'Union) commence au Schuylkill, à 3 milles au-dessous de Reading, et aboutit à Middletown sur le Susquehanna, en passant par Bernville, Lebanon et Hummelstown. Sa longueur est de 80 milles et son point culminant est élevé de 311 pieds.

Le LEHIGH-NAVIGATION (canal de Lehigh) commence à Easton à l'embouchure du Lehigh et finit à Mauch-Chunk, où commence le chemin en fer qui mène aux mines de houille; il passe par Bethlehem, Allantown et Lehigtown. Sa longueur d'Easton à Mauch-Chunk est de 47 milles; son point culminant est de 364 pieds.

Le CHESAPEAKE-ET-OHIO-CANAL (canal de la Chesapeake et de l'Ohio) part de Georgetown sur le Potomac et aboutit à Pittsburg sur l'Ohio en passant par Harper's-Ferry, Williamsport, Cumberland, Connelsville. Sa longueur est de 340 milles dont 189 appartiennent au Maryland et 151 à la Pennsylvanie. Le point culminant est élevé de 1898 pieds; il ne compte pas moins de 398 écluses (locks) et il a un *tunnel* ou passage souterrain de 4 milles et 80 yards de long.

Le CANAL DELAWARE-ET-CHESAPEAKE, achevé en 1828, est un des plus importans, quoiqu'il n'ait que 14 milles de long. Il a 8 pieds de profondeur, 60 de largeur à la superficie des eaux et 36 au fond. Il est navigable pour des vaisseaux de 300 tonneaux. Ce beau canal a coûté plus de 2 millions de dollars, et forme la communication entre la baie de Chesapeake et la baie de Delaware. Il commence à Delaware-City, jolie ville bâtie en 1827 à quatre milles environ au-dessous de Newcastle, et aboutit sur le Susquehanna en suivant une partie du cours de l'Elk.

Le CANAL CHESAPEAKE-ALBEMARLE, dit aussi DISMAL-SWAMP-CANAL; il joint le James aux lagunes d'Albemarle; une partie appartient à la Virginie et l'autre à la Caroline-du-Nord; il commence à Deep-creek, petite ville florissante qui lui doit son existence, traverse le marais Dismal et aboutit au Joyce's-creek, branche du Pasquotank qui appartient au Dismalsound. Sa longueur est de 23 milles; son point culminant est élevé de 16 pieds et demi. Il est navigable pour des bâtimens côtiers.

Le CANAL DE BALTIMORE part de cette ville et aboutit à Colombia sur le Susquehanna; il a 60 milles de longueur.

Le CANAL DE LA RIVIÈRE JAMES, divisé en deux sections; l'inférieure, qui commence à Richmond dans la Virginie, se termine au-dessus de Venture-Falls, et a 26 milles de long; la supérieure n'en a que 6.

Le ROANOKE-NAVIGATION (canal du Roanoke). Il n'est navigable que pour de gros bateaux. Il commence à Welden, situé au pied des chutes du Roanoke, et finit à Salem sur ce même fleuve en passant par Whitby, Abbeyville et Monroe. Sa longueur est de 244 milles.

Le JONCTION-CANAL joint le Staunton ou Roanoke avec l'Appomatox. Sa longueur est de 44 milles, dont deux et trois quarts de portage.

Le CANAL D'EUTAW, dit aussi SANTEE-CANAL, joint le Santee avec le port de Charleston dans la Caroline-du-Sud. Il part d'Eutaw, sur le Santee, et forme la jonction de ce fleuve avec le Cooper, qui se décharge dans le port de Charleston. Sa longueur est de 21 milles.

Le GRAND CANAL DE L'OHIO; il traverse du nord au sud l'état de ce nom. Il commence à Cleveland à l'embouchure du Cayahoga dans le lac Erié, et aboutit à Portsmouth au confluent du Scioto avec l'Ohio, en passant par Chilicothe, Circleville, Hebron, Salem, New-Philadelphia et Bolivar. Ce grand ouvrage ouvre une communication entre le grand lac du Canada et le Mississipi, et complète l'immense ligne de navigation qui, par les canaux de Welland dans le Canada et d'Erié dans le New-York, permet à un vaisseau, qui partirait de Quebec sur le St-Laurent, d'aller à la Nouvelle-Orléans, ou à New-York et *vice-versâ*, sans jamais quitter le continent. Sa longueur est de 307 milles; son point culminant est élevé de 449 pieds au-dessus de l'Ohio à Portsmouth; 805 au-dessus du lac Erié, et 973 au-dessus de l'Océan-Atlantique.

Le CANAL DU MIAMI dans l'état d'Ohio, qui est aussi un des plus grands. Il ouvre une nouvelle communication entre l'Ohio et le lac Erié, par le moyen du Maumee, affluent de ce lac, et le Miami, affluent de l'Ohio; la partie qui joint Cincinnati sur l'Ohio à Dayton sur le Miami a une longueur de 68 milles, et son point culminant à Dayton est élevé de 175 pieds au-dessus de l'Ohio à Cincinnati.

Le CANAL OUABASCH-ET-ERIÉ, dans l'état d'Indiana. Il joint le Ouabasch (Wabasch), affluent de l'Ohio au Maumee, affluent du lac Erié; et par conséquent le bassin du St-Laurent à celui du Mississipi. Il commence à Lafayette sur le Ouabasch et finit à Wayne sur le Maumee; il a 105 milles anglais de long.

Mais avant d'indiquer les principaux chemins en fer que l'on construit dans l'Union, il est bon de donner quelques éclaircissemens. Nous les croyons d'autant plus nécessaires, que nous avons oublié d'en parler dans les *Principes Généraux*, où nous devions au moins donner une idée de ces importantes constructions. Un *chemin de fer* est un chemin formé d'une ou plusieurs lignes de routes sur lesquelles se meuvent des voitures ou chariots de différentes espèces. Les roues de ces voitures, munies à leur circonférence d'un rebord qui les empêche de dévier, roulent sur deux barres de fer parallèles séparées par une distance de 5 pieds. Ces barres ont deux à trois pouces de largeur et reposent sur des soutiens de pierre ou de bois placés à trois pieds les uns des autres, qui élèvent chaque ligne de route à une hauteur de deux pouces au-dessus du sol. Comme cette manière de construction, en usage en Angleterre et dans les autres pays de l'Europe, est excessivement coûteuse, les ingénieurs des Etats-Unis ont imaginé de substituer le bois au fer. « La plupart des chemins à rainures des Etats-Unis, dit M. List, sont construits en ornières de bois, avec des fondemens plus ou moins solides en pierre. Il est certain qu'après 7 à 10 ans de tels chemins auront besoin d'une réparation, et que, pour l'œil d'un artiste, ils n'offrent pas un aspect aussi séduisant que la route entre Liverpool et Manchester; mais, si l'on examine en financier et en économiste, on trouvera qu'ils répondent mieux à leur but que les entreprises les plus magnifiques. » Et puisque ce savant distingué nous rappelle ce chemin superbe, nous emprunterons à un écrit périodique qui jouit justement d'une grande célébrité, à la *Bibliothèque Universelle*, quelques faits importans qui completeront ce que nous avons dit à la page 502. Ce chemin, dont la construction à coûté plus de 800,000 livres sterling ou 20,000,000 de francs, se compose de deux routes, dont l'une sert pour les voitures allant de Liverpool à Manchester, et l'autre pour celles qui se dirigent en sens inverse. Les voitures y sont tirées par des machines à vapeur en mouvement, dites *locomotrices*. Les diligences parcourent ordinairement la distance qui sépare ces deux villes en une heure et demie, ce qui fait environ 20 milles par heure ou 7 lieues de 25 au degré, par heure! Cette vitesse ne fait éprouver aucune espèce d'inconvénient. Le nombre de voyageurs pendant le seul premier semestre de 1831 a été de 188,726; ils ont payé 45,600 livres sterling ou environ 1,140,000 francs. Chaque place dans l'intérieur d'une des diligences ne coûte que cinq schellings ou environ 6 francs 25 centimes, tandis que sur la route ordinaire le prix était, avant l'établissement du chemin en fer, de 12 à 14 schellings ou de 15 à 17 francs et demi. Ces faits incontestables démontrent combien nous sommes loin d'avoir exagéré en parlant de l'influence que l'introduction de ces routes ne peut manquer d'avoir dans un pays où les distances étant immenses, la célérité des communications entre les différentes villes devient encore plus indispensable qu'elle ne l'est en France, en Angleterre, en Allemagne et en Italie, où la population est très concentrée. Voici les principaux chemins de fer.

Le CHEMIN DE BOSTON A ALBANY; il passe par Newton, Worcester, Leinster, Springfield, par le mont Washington où se trouve son point culminant à 1480 pieds; ensuite par Dalton dans la vallée de l'Housatonic, par Castletown et Greensbush sur l'Hudson, vis-à-vis d'Albany. Sa longueur est de 200 milles, dont 160 jusqu'aux frontières de l'état de New-York et 40 de là à Albany.

Le CHEMIN DE BOSTON A PROVIDENCE; il passe par Roxbury, Dedham et Foxborn. Sa longueur est de 43 milles; son point culminant est élevé de 381 pieds et demi.

Le CHEMIN DE PHILADELPHIE A COLOMBIA, sur le Susquehanna, où il joint le canal de Pennsylvanie; il passe par Downingstown, Lancaster, Mount-Pleasant. Sa longueur est de 80 milles et son point culminant est élevé de 599 pieds.

Le CHEMIN DE BALTIMORE A L'OHIO; c'est le plus long de tous ceux que l'on a encore entrepris sur le globe; il est à double voie et aura plus de 250 milles de long; 60 sont achevés. Il part de Baltimore, et en passant par Points-of-Rocks, il se dirige vers Wheeling sur l'Ohio; une branche doit le mettre en communication avec Washington. Dans une partie de ce magnifique chemin, le seul ouvrage d'art, appelé la *chausée de Paterson*, tonnelle souterraine, sous laquelle le che-

min se dirige, on remarque une construction de plus de 10,000 perches cubes de maçonnerie. Cette chaussée est construite en blocs de granit équarris, pesant de 1 à 7 tonneaux; la distance de la surface de la voie à la clef de la voûte est de plus de 30 pieds.

Le chemin de Charleston a Hambourg sur le Savannah dans la Caroline-Méridionale vis-à-vis d'Augusta dans la Géorgie; il passe par Beesville, Branchville, Blackville et Aiken, et a une longueur de 135 milles. Commencé en 1830, il a été achevé en 1833. C'est le chemin le plus long que l'on ait encore achevé dans l'Union. Les capitalistes ont déjà commencé à étendre les travaux pour le prolonger jusqu'à la rivière Tennessee.

Le chemin de Trenton dans le New-Jersey, à Raritan sur le Delaware, où il y a une station de bateaux à vapeur.

Le chemin de Camden, vis-à-vis de Philadelphie, à Amboy dans les environs de New-York; il traverse le New-Jersey presque en ligne droite entre Philadelphie et New-York. Sa longueur est de 50 milles. Il doit avoir les routes d'embranchemens suivantes : 1° de la *ville de Jersey*, en passant par Newark et Elisabeth-Town, *jusqu'à la grande route d'Amboy*, en se servant d'un bateau à vapeur pour traverser le canal entre Perth et South-Amboy; 2° d'*Amboy à Brunswick;* 3° d'auprès de *Borden-Town à Trenton;* 4° de *Camden à Salem.*

Le chemin de Newcastle, dans le Delaware à Frenchtown; sa longueur est de 16 milles. Ce chemin est en concurrence avec le superbe canal de Delaware-et-Chesapeake, dont nous avons parlé à la page 152.

Le chemin de Honesdale aux mines de houille de Lackawaxen, long de 16 milles.

Le chemin des mines de Mauck-Chunc décrit ci-après; il a 9 milles de long.

Nous ajouterons avec M. List, que, pour ainsi dire, chaque province des différens états voit se former une foule de petites entreprises pour des chemins à ornières de 5 à 25 milles de longueur. Dans un seul comté de Pennsylvanie, celui de Schuylkill, il y a jusqu'à six routes pour amener les produits des mines de charbon au canal de Schuylkill. On a projeté une foule de grandes routes, entre autres un chemin à rainures entre New-York et le lac Erié, qui conduira à travers le territoire de Michigan, aux riches mines de plomb sur les rives du Mississipi et de l'Ouisconsin; la distance est de 600 milles. Il a même été question d'ouvrir un chemin qui conduirait de l'état du Maine tout le long des provinces de l'est par Boston, New-York, Philadelphie, Baltimore, Richmond, Raleigh, Hambourg, à travers la Géorgie et l'Alabama jusqu'à la Nouvelle-Orléans. Un habile ingénieur, M. le major Poussin, qui à notre prière a bien voulu en faire le calcul, dit que 4 jours et 15 heures suffiraient pour le voyage de Boston à la capitale de la Louisiane, voyage qui demande aujourd'hui 16 jours malgré la célérité des communications qui a lieu dans les Etats-Unis.

ETHNOGRAPHIE. Sous le rapport ethnographique les habitans des États-Unis doivent être rangés dans les trois classes suivantes :

Les Européens et leurs descendans. A cette classe, qui est de beaucoup la plus nombreuse, puisqu'elle forme environ les huit dixièmes de la population totale, appartiennent les quatre souches ou familles Germanique, Celtique, Gréco-Latine et Sémitique. La *Souche Germanique* comprend des descendans des *Anglais* de toutes les parties de l'archipel britannique, qui forment à eux seuls plus des six huitièmes de toute la population européenne de l'Union; ils occupent presque exclusivement les six états de la Nouvelle-Angleterre; ils sont très nombreux dans les états du Centre, et ils forment une partie considérable des états méridionaux et des états de l'Ouest. Les *Allemands,* très nombreux dans la Pennsylvanie; ils forment une assez grande partie de la population dans les états de New-York, de New-Jersey, de l'Ohio et d'autres états dans l'Ouest. Les *Hollandais,* établis surtout dans le New-York, et en moindre nombre dans la Pennsylvanie et le New-Jersey. Les *Suédois* et les *Suisses,* qui se trouvent en très petit nombre; les premiers dans le New-Jersey, la Pennsylvanie et le Maryland; les seconds dans l'Indiana, où ils forment un établissement séparé, et mêlés aux autres Allemands dans les états où ceux-ci sont établis. La *Souche Celtique* comprend les *Irlandais*, les *Gallois*, les *Écossais* et leurs descendans; les premiers sont surtout nombreux dans les états du Centre et dans ceux de Pennsylvanie, New-York, New-Jersey et Kentucky. La *Souche Gréco-Latine,* à laquelle appartiennent les *Français*, les *Italiens* et les *Espagnols;* ces deux derniers sont en très petit nombre; les premiers sont beaucoup plus nombreux; ils forment même une partie considérable de la population, surtout dans les états de Louisiane, Illinois, Missouri et Mississipi. La *Souche Sémitique* comprend les *Juifs* d'Europe, qui sont établis en Amérique : leur nombre est très petit; ils vivent presque tous à New-Port, New-York, Philadelphie, Charleston et Savannah.

Les Africains et leurs descendans. Cette nombreuse classe de la population des États-Unis doit être subdivisée en deux parties, les *esclaves,* qui en 1820 montaient à 1,538,118, et les *gens libres*, qui, à la même époque, étaient au nombre de 233,657; le dernier recensement porte ces deux nombres à 2,011,320 et 339,360. Les états de Virginie, de la Caroline-du-Sud, de la Caroline-du-Nord, de la Géorgie, du Kentucky, du Ten-

nessee, de l'Alabama, du Maryland, comptaient en 1830 le plus grand nombre d'esclaves. Le Maine, le New-Hampshire, le Vermont, le Massachusetts, l'Ohio et l'Indiana n'en avaient point du tout ; le Rhode-Island et le Connecticut n'en avaient que 14 le premier et 23 le second ; la Pennsylvanie n'en comptait que 386, et ceux de l'Illinois ne montaient qu'à 745. D'après une récente loi de l'état de New-York, les Nègres y sont libres à 21 ans.

Les INDIGÈNES ou AMÉRICAINS, que l'on nomme improprement INDIENS. Ils appartiennent à un grand nombre de souches différentes, quoique chacune se compose d'un très petit nombre d'individus. Fuyant la civilisation, la plupart de ces sauvages ont abandonné les parties orientale et méridionale du territoire de l'Union, et se sont retirés peu-à-peu vers l'ouest dans des lieux déserts ou dans d'épaisses forêts, pour trouver une nourriture que les progrès de l'agriculture leur enlevaient de jour en jour, en faisant éloigner le gibier qui la compose en grande partie. Beaucoup de ces sauvages ont été détruits par ces brusques changemens de lieux, ou par les guerres que les diverses tribus se font continuellement entre elles. Quelques-uns de ces peuples se sont cependant adonnés à l'agriculture et ont fait des progrès dans les arts de la civilisation. Les *Onéïdas*, et les *Tuscaroras*, que nous avons vu appartenir à la grande confédération connue sous le nom des *Cinq-Nations*, sont devenus cultivateurs; les *Tuscaroras*, qui sont très peu nombreux et vivent à Lewistown vers le lac Ontario, possèdent même une école dirigée par un missionnaire méthodiste. Nous renvoyons au chapitre de l'Amérique-Indépendante et au long article de l'*ethnographie* pour tout ce qui concerne les principaux peuples qui, quoique vivant sur un sol que les Anglo-Américains regardent comme leur territoire, n'en conservent pas moins leur entière indépendance. Mais il faut ajouter que, depuis quelques années surtout, le gouvernement fédéral emploie tous les moyens pour engager les peuples sauvages à se retirer tous à l'ouest, non-seulement du Mississipi, mais aussi du Missouri et de l'Arkansas. Il leur achète les terres sur lesquelles ils sont campés, en leur payant de fortes sommes en marchandises et en argent comptant, ou en leur accordant une somme annuelle aussi longtemps que chacun de ces peuples continuera à subsister comme nation. Pendant l'année 1831 le gouvernement fédéral a acquis 384,776 acres de terre dont 162.216 lui ont été vendus par les seuls *Wyandots*. Par un autre contrat précédent, les *Winebagos* toucheront annuellement pendant 30 ans, la somme de 18,000 dollars et les *Pottawatamis* jouiront d'une somme annuelle de 16,000 dollars tant qu'ils subsisteront en corps de nation.

RELIGION. Il n'y a pas de religion dominante aux Etats-Unis ; la liberté de conscience y existe dans toute sa plénitude ; on peut même dire que toutes les croyances religieuses de l'Europe y ont des représentans. Mais les géographes et les statisticiens ont partagé et partagent encore, d'une manière très erronée, les habitans de cette confédération d'après les religions qu'ils professent. Les faits suivans, que nous empruntons à notre *Tableau physique, moral et politique des cinq parties du Monde*, peuvent être regardés comme aussi exacts que le sujet le comporte ; ils sont le résultat des longues recherches auxquelles nous nous sommes livré et dans lesquelles l'*American Almanac*, un des meilleurs ouvrages que l'on ait encore publié dans ce genre, et le *Quaterly Register of the American Education Society*, nous ont été d'un grand secours. Ces faits offrent la distribution de la population d'après les six religions prépondérantes, et indiquent les autres sectes qui comptent le plus grand nombre de partisans. Les *baptistes* (calvinistic baptists), les *épiscopaux méthodistes* (methodist episcopal church), les *presbytériens* et les *congrégationalistes* se partagent à eux seuls plus des huit treizièmes de la population des Etats-Unis. Les *baptistes* sont prépondérans dans le Maine, dans le Rhode-Island, dans la Virginie, les deux Carolines, la Géorgie, l'Alabama, le Mississipi, le Tennessee, le Kentucky, l'Indiana, l'Illinois, le Missouri, le district de Colombie et le territoire de Michigan. Les *méthodistes* ont la prépondérance numérique dans le Delaware, et on les trouve en très grand nombre dans tous les autres états et territoires. On doit même remarquer que les méthodistes ont fait plus de progrès que toute autre secte ; car il y a quarante ans ils ne formaient qu'un trente-cinquième à peine de la population totale de l'Union, tandis qu'à présent on

croit qu'ils en forment le *dixième*. Les *presbytériens* sont prépondérans dans le New-York, le Ney-Jersey, la Pennsylvanie et l'Ohio; ils sont en outre très nombreux dans le Delaware, le Maryland, la Virginie, les deux Carolines, le Tennessee, le Kentucky, etc. Les *congrégationalistes* sont prépondérans dans le New-Hampshire, le Vermont, le Massachusetts, le Connecticut, et sont aussi très nombreux dans le Maine, le Rhode-Island et la Pennsylvanie. Les autres religions qui comptent le plus de croyans sont: l'*église catholique* qui, après les Méthodistes, est celle qui fait le plus de progrès, s'étant élevée dans moins d'un demi-siècle, d'un trentième à peine de la population totale de l'Union à en former le quatorzième. Ses membres ont la prépondérance numérique dans la Louisiane et sont très nombreux dans le Maryland, la Pennsylvanie, l'Ohio, le Missouri, le Kentucky, le district de Colombie, le territoire de la Floride, etc. L'*église épiscopale protestante* (protestant épiscopal church); on rencontre ses disciples surtout dans le New-York, la Pennsylvanie, le Connecticut, le Maryland, la Virginie, la Caroline-Méridionale, le Massachusetts, le New-Jersey, etc. Viennent ensuite les *luthériens* proprement dits, répandus surtout dans les états du Centre et dans l'Ohio; les chrétiens proprement dits (christians); les *allemands réformés* (German reformed); les *quakers*, qui habitent surtout les états du Centre et le Rhode-Island; c'est dans la Pennsylvanie qu'on les trouve en plus grand nombre; les *unitaires* (unitarians *ou* congrégationalistes); les *méthodistes* proprement dits; les *baptistes libres* ou *baptistes* proprement dits (frewill baptists); les *arminiens* (dutch-reformed); les *mennonites*. Viennent ensuite plusieurs autres croyances, dont les partisans sont beaucoup plus nombreux, parmi lesquels nous nommerons cependant à cause de leur célébrité, les *Frères Moraves*, qui ont des établissemens à Bethléhem et à Nazareth en Pennsylvanie, et à Bethabara, Salem et autres lieux sur les affluens du Yadkin, dans la Caroline-Méridionale. Nous ajouterons d'après M. Constancio que, quoiqu'il n'y ait point de culte favorisé par les constitutions des états, les protestants exercent une influence prépondérante. Dans le Massachusetts, le Connecticut, le New-York, la Pennsylvanie, etc., le dimanche est observé avec la même rigueur qu'en Angleterre et en Ecosse. A Philadelphie et dans plusieurs autres villes on tend des chaînes dans les rues pour empêcher les voitures de circuler pendant le service divin; à New-York il a fallu un soulèvement du peuple pour s'opposer à la tentative des prêtres qui voulaient interdire le départ des bateaux à vapeur le dimanche; et dans quelques états on est allé jusqu'à défendre de voyager pendant les jours de fête. Cependant il y a des états où l'on commence à être plus tolérant. La plupart des indigènes indépendans vivent encore en proie aux superstitions les plus absurdes et parfois les plus cruelles. Nous en avons déjà parlé dans l'article qui les concerne, aux pages 135 et 136; cependant quelques tribus ont été converties depuis quelques années.

GOUVERNEMENT. Chacun des 24 états forme une république particulière et indépendante des autres pour tout ce qui regarde les affaires qui sont purement locales; elle est administrée par un gouvernement électif et une assemblée législative composée de deux chambres, dont les membres sont choisis par le peuple. Les 24 états réunis forment la république fédérative des *Etats-Unis*, la *confédération Anglo-Américaine* ou simplement l'*Union*. L'acte fédéral arrêté à Philadelphie en 1787 fixe les rapports de ces différens états entre eux et détermine les prérogatives dont doit jouir le gouvernement général, auquel sont confiés la défense du pays, les réglements relatifs au commerce et tous les intérêts généraux qui touchent la confédération générale. Tous les pouvoirs législatifs résident dans un *congrès* qui siège à Washington et se compose d'un *sénat* et d'une *chambre de représentans;* ces derniers, élus tous les deux ans par le peuple, à raison d'un pour 40,000 habitans, doivent avoir au moins 25 ans. Dans les états qui ont des esclaves, cinq individus de cette classe sont considérés comme équivalant à trois hommes libres; c'est sur cette base qu'on rédige les tableaux de la population sur lesquels on règle la nomination des représentans. Les sénateurs sont nommés à raison de deux par législature de chaque état pour le terme de six ans; ils sont divisés en trois séries qui se renouvellent tous les deux ans: pour être sénateur il faut avoir atteint l'âge de 30 ans.

Le pouvoir exécutif est confié à un *prési-*

dent et à un *vice-président* élus pour quatre ans et nommés par un nombre d'électeurs égal à celui des sénateurs et des représentans réunis, et que chaque état envoie au congrès à cet effet. Le président doit être citoyen-né des Etats-Unis, avoir atteint l'âge de 35 ans, et avoir résidé 14 ans dans le pays; il est commandant en chef de l'armée, de la marine et de la milice; il a le pouvoir, de concert avec le sénat, de conclure des traités, de nommer les ambassadeurs, les autres ministres publics, les consuls, les juges de la cour suprême et les principaux officiers du gouvernement; son traitement est de 125 mille francs par an; celui du vice-président est de 30,000 francs. Le *sénat* est présidé par le vice-président qui n'a droit de suffrages que lorsque les votes sont partagés. Le congrès s'assemble au moins une fois tous les ans, ce qui est ordinairement au premier lundi de décembre; les membres reçoivent une indemnité du trésor, mais ils ne peuvent occuper aucun emploi du gouvernement.

Tous les bills d'impôt doivent prendre naissance dans la *chambre des représentans;* le sénat peut y faire les changemens qu'il juge convenables. Tout bill doit être signé du président pour avoir force de loi; si le président n'approuve pas un bill, il doit le renvoyer avec ses objections à la chambre qui l'a proposé; si ensuite ce bill passe dans les deux chambres à une majorité de deux membres, il a dès ce moment force de loi. Il en est de même lorsque le président ne le renvoie pas au congrès dix jours après sa présentation. Le congrès impose et fait percevoir les taxes et droits, négocie des emprunts, règle le commerce, déclare la guerre, lève et maintient des armées de terre et de mer, assemble la milice et l'emploie à faire exécuter les lois et à la défense commune, fait battre monnaie, etc., etc. Il propose des amendemens à la constitution toutes les fois que les deux tiers des membres des deux chambres le jugent nécessaire, ou à la demande des deux tiers des législatures des divers états.

Le *pouvoir judiciaire* réside dans une *cour suprême* et dans des *cours inférieures,* dont les membres sont inamovibles et reçoivent un traitement régulier; la cour suprême siége à Washington et est composée d'un juge en chef et de six juges adjoints.

Un territoire ne peut être admis dans l'Union s'il n'a 60,000 habitans. Les territoires non encore constitués en états de la fédération, sont soumis à une forme de gouvernement particulière; les habitans n'y jouissent pas des droits politiques, et l'administration en est confiée à des gouverneurs nommés par le président des Etats-Unis.

Chaque état et chaque territoire se divise en *comtés*, excepté l'état de Louisiane, dont les divisions prennent généralement les noms de *paroisses,* et l'état de la Caroline-du-Sud qui se partage en *districts.*

INDUSTRIE. L'agriculture forme la principale occupation des habitans; elle est encouragée par la fertilité du sol et par la grande facilité avec laquelle on en acquiert la propriété. Ses progrès ont marché de pair avec ceux de la population. Le vaste territoire de l'Union produisant presque toutes les matières premières qui alimentent les manufactures, il n'a fallu aux citoyens des Etats-Unis que la paix pour développer leur industrie et leur commerce : aussi, depuis la dernière guerre avec l'Angleterre, ces deux branches ont-elles fait des progrès immenses. En 1803, il n'existait dans toute l'Union que 4 filatures de coton; en 1811, il y avait déjà 80,000 machines à filer; on estime actuellement leur nombre peu au-dessous d'un million. Depuis l'introduction des mérinos, la laine américaine s'est beaucoup améliorée : dès l'année 1815, on comptait 10 filatures de laine; leur nombre s'est depuis augmenté, et leurs produits rivaliseront un jour avec ceux des manufactures de l'Europe, surtout lorsque la main-d'œuvre sera moins élevée. Le Rhode-Island, le Massachusetts, le Connecticut, la Pennsylvanie, le Delaware, le New-York, le New-Jersey et l'Ohio sont les états où l'industrie a fait le plus de progrès. Partout on rencontre des moulins à foulon, des machines à carder, des fourneaux, des forges, des fonderies, des moulins à poudre, des raffineries de sel et de sucre, des manufactures de tabac, de chandelles et d'huile de baleine; des distilleries, des brasseries, des clouteries, des chapelleries, des tanneries, des verreries, des plomberies, des marbreries, des corderies, des papeteries, des fabriques de poterie et d'objets en bois, enfin plusieurs autres de différentes espèces. Les fonderies de canons, la fabrication des machines à vapeur, la construction des vais-

seaux, l'exploitation des mines de fer, de plomb, et de charbon occupent depuis quelques années un grand nombre d'individus. Les tanneries et les mégisseries se perfectionnent : les premières sont même très nombreuses et très florissantes, et l'on a vu s'élever depuis quelques années un nombre immense de vastes et beaux moulins à eau pour usines et pour moudre le blé, en Pennsylvanie, en Delaware, en Virginie, et surtout dans les environs de Baltimore dans le Maryland. La librairie a pris un essor extraordinaire, et les produits de la presse périodique se sont accrus dans des proportions qui n'ont pas encore été atteintes dans les états les plus policés du globe. La culture du mûrier et la propagation du ver à soie commencent à faire des progrès dans plusieurs états de l'Union. Les villes qui se distinguent le plus par leur industrie, outre les grandes places de commerce de *New-York, Philadelphie, Boston, Baltimore, Nouvelle-Orléans*, etc., sont : *Pittsburg, Cincinnati, Rochester, Troy, Utica, Albany, Patterson*, etc., etc.

COMMERCE. Les Etats-Unis forment la *seconde puissance commerçante du monde*, surtout pour tout ce qui regarde le commerce maritime, car leur marine marchande n'est inférieure qu'à celle de l'Angleterre. On peut même dire que, sous le rapport de la navigation intérieure, aucun état du monde n'offre des lignes navigables aussi longues et aussi faciles que celles que présente le territoire de l'Union. Depuis l'ouverture des magnifiques canaux qui mettent en communication avec les bassins de l'Hudson, du Delaware et du Susquehanna entre eux et avec les immenses bassins du Saint-Laurent et du Mississipi, Montréal et Québec dans le Canada, et New-York, Philadelphie, Baltimore, Pittsburgh, Cincinnati, Saint-Louis et la Nouvelle-Orléans dans les Etats-Unis, communiquent ensemble sans être forcés de s'exposer aux dangers de la mer. Un réseau immense de chemins en fer augmente encore tant de facilités offertes au commerce intérieur par la navigation sur les canaux et sur les fleuves que sillonnent dans tous les sens de nombreux bateaux à vapeur. Les progrès du commerce américain ont été assez lents jusqu'en 1802, mais les négocians des Etats-Unis ont su habilement profiter de l'état auquel la guerre avait réduit les puissances mercantiles de l'Europe, pour étendre leurs relations dans toutes les parties du globe. Depuis cette époque jusqu'en 1812, ils sont devenus les facteurs de presque tout le monde commerçant, et le commerce américain prit tout-à-coup un essor extraordinaire. La guerre contre l'Angleterre et la concurrence avec les nations de l'Europe, qu'il eut à soutenir après 1815, diminuèrent beaucoup ses profits, mais il ne tarda pas à se relever, et il devient tous les jours plus florissant.

Les EXPORTATIONS consistent en *produits indigènes* et en *produits étrangers;* les premiers sont principalement le coton, le blé en grain et en farine, le riz, le maïs, le tabac, la graine de lin, le bois de charpente, le merrain, la potasse, le poisson salé, la viande salée de cochon et de bœuf, les peaux et diverses autres productions animales; les produits étrangers sont des denrées coloniales, comme thé, sucre, café, coton, cacao, indigo, poivre, etc., etc. Les Etats-Unis exportent depuis quelques années des produits de leurs manufactures pour des valeurs considérables; tels sont la poudre à tirer, des meubles, des étoffes grossières de coton, des chapeaux, des ouvrages en cuir, des livres, des armes, etc. Outre les denrées coloniales susmentionnées et parmi lesquelles le sucre et le café tiennent le premier rang, les principaux articles d'IMPORTATION sont : l'eau-de-vie, le sel et le vin; viennent ensuite une foule d'objets provenant des fabriques et manufactures de l'Europe et ceux qui proviennent de l'Inde, de la Chine et des importantes pêches que les Anglo-Américains font dans l'Atlantique et dans les mers australes. A tout cela il faut ajouter le commerce d'échange assez important fait avec les indigènes, et dont les principaux articles d'exportation sont des chemises, de gros draps, des ornemens d'argent et de cuivre, des fusils, des *tomawhauks* ou haches de guerre, des munitions, des piéges d'acier pour prendre les animaux à fourrure et divers objets de quincaillerie; les Anglo-Américains reçoivent en échange des peaux de bison, d'élans, de daims et de castors, du suif et des nattes. On doit ajouter que les plus grandes affaires commerciales se font avec l'Angleterre et ses colonies, ensuite avec la France. Viennent après celles qui se font avec la Chine, l'île de Cuba, la confédération mexicaine,

les Pays-Bas, les villes anséatiques, le Danemark et le Brésil.

Les principales villes commerçantes de l'Union sur la mer sont : *New-York, Philadelphie, Boston, Baltimore*, la *Nouvelle-Orléans*, *Charleston* (dans la Caroline-du-Sud), *Providence* (dans le Rhode-Island), *Salem* (dans le Massachusetts), *Portland* (dans le Maine), *Norfolk* (dans la Virginie), *Savannah* (dans la Géorgie), *Brooklyn* (dans le New-York), et *Alexandrie* (dans le district de Colombie). Les principales places commerçantes dans l'intérieur sont : *Albany*; *Troy*, *Utica*, *Rochester*, et *Buffalo*, dans le New-York; *Pittsburgh* et *Lancaster*, dans la Pennsylvanie; *Richmond*, dans la Virginie; *Cincinnati*, dans l'Ohio; *Louisville*, dans le Kentucki; *St-Louis*, dans le Missouri, etc.

DIVISION. Un des géographes les plus distingués de l'Union, M. Tanner, remarque judicieusement que cette confédération offre l'anomalie géographique d'une immense contrée sans nom propre. En effet on trouve des *Etats-Unis* en Europe dans les îles Ioniennes; des *Etats-Unis* dans l'Amérique-du-Nord, dans les Confédérations Mexicaine et de l'Amérique-Centrale; des *Etats-Unis* dans l'Amérique-du-Sud, dans la ci-devant vice-royauté de Rio de la Plata, et l'on vient de voir naître une nouvelle confédération composée de l'état de Colombie et de ceux du Haut et du Bas-Pérou. Depuis longtemps nous avions fait la même remarque; aussi depuis quelques années avons-nous proposé les noms de *Confédération Anglo-Américaine* et d'*Anglo-Américains* pour désigner le sol et les habitans de cette importante partie du Nouveau-Monde. Ces dénominations, basées principalement sur l'origine de la masse principale des habitans, ont été adoptées dans plusieurs ouvrages estimables, et nous croyons pouvoir provisoirement les conserver sans inconvénient, jusqu'à ce qu'il plaise au congrès souverain d'en donner une plus convenable. A l'exemple de M. de Humboldt et d'autres savans, nous avons employé souvent comme synonymes les noms d'*Union* et d'*Etats-Unis*, mais seulement dans des circonstances qui n'admettent pas la moindre équivoque. Ainsi donc, cette confédération se trouve être désignée sous les quatre noms de *Confédération Anglo-Américaine*, qui nous parait être le moins impropre, parce qu'il ne peut convenir à aucun autre état fédératif; d'*Etats-Unis de l'Amérique-du-Nord*; d'*Union* par excellence; et d'*Etats-Unis* (United-States) proprement dits; ce dernier est le nom officiel et est employé dans les transactions politiques.

La Confédération Anglo-Américaine se compose de 24 *Etats*; d'un *District Fédéral*, où se trouve la capitale de la Confédération; de 3 *Territoires* organisés, qui dépendent du gouvernement fédéral; et de l'immense *District Occidental* (Western District), qui n'est pas encore organisé, mais que M. Tanner a partagé dans les districts que nous avons indiqués dans le tableau statistique, à la fin de ce chapitre et dans le tableau ci-dessous. Le territoire du Michigan, que quelques journaux s'étaient empressés de ranger parmi les *Etats*, à cause de l'augmentation de sa population, qui, en novembre 1835, dépassait 96,000 âmes, doit être classé parmi les *territoires*, n'ayant pas encore été reconnu comme tel par le congrès. Cependant il est probable qu'il le sera sous peu. Les petits postes qui se trouvent pour ainsi dire perdus sur l'immense District Occidental, relèvent immédiatement du ministre de la guerre, et dans certains cas des gouverneurs des états et territoires où ils sont situés. Les parties de territoire sur lesquelles demeurent les principales nations indigènes qui conservent encore leur indépendance, ont déjà été indiquées dans l'article de l'*ethnographie* et seront le sujet de quelques observations dans le chapitre de l'Amérique-Indigène-Indépendante. Afin de mettre plus d'ordre dans cette description, et afin de combiner autant que possible les anciennes divisions avec les divisions actuelles, sans cependant négliger tout-à-fait les grandes divisions géographiques, nous proposons de partager de la sorte tous les états, districts et territoires, dont l'ensemble forme la grande Confédération Anglo-Américaine.

ÉTATS, DISTRICTS ET TERRITOIRES SUR L'ATLANTIQUE, subdivisés en :

ÉTATS SEPTENTRIONAUX : *Maine, New-Hampshire, Vermont, Massachusets*, *Rhode-Island et Connecticut*; ils forment ce qu'on appelait la *Nouvelle-Angleterre*. Le Maine, le New-Hampshire et le Vermont longent la frontière de l'Amérique-Anglaise.

ETATS MOYENS ou du CENTRE : *New-York, New-Jersey, Pennsylvanie, Delaware, Maryland, District Fédéral* ou *Colombie, Virginie*; l'usage place ces trois derniers parmi les Etats Méridionaux; le New-York touche à l'Amérique-Anglaise.

ETATS MÉRIDIONAUX : *Caroline-du-Nord, Caroline-du-Sud, Géorgie* et *territoire de la Floride*.

ETATS ET TERRITOIRES SUR LE GOLFE DU MEXIQUE:

La plus grande partie du *territoire de la Floride* (la partie occidentale de la Floride-Orientale et toute la Floride-Occidentale); *Alabama* et *Mississipi*, états formés de l'ancien territoire de la Géorgie; *Louisiane*, état formé d'une partie de la Louisiane.

TERRITOIRE SUR LE GRAND-OCÉAN : le *district* non encore organisé *de l'Oregon*.

ETATS, TERRITOIRES ET DISTRICTS dans l'INTERIEUR.

États intérieurs : *Indiana* et *Illinois*, parties du Canada; *Missouri*, partie de la Louisiane; *Tennessee*, partie de la Caroline; *Kentucky*, partie de la Virginie.

États, territoires et districts sur les frontières de l'Amérique-Anglaise : *Ohio*, partie du Canada; *Territoire Michigan* avec le *district Huron*, parties du Canada; *district des Mandanes* et *district des Sioux*, parties de la Louisiane.

Districts et territoires sur les frontières de la confédération Mexicaine : *Territoire Arkansas*, *district Ozark* et *district des Osages*, partie de la Louisiane.

VILLE CAPITALE. Washington, dans le district fédéral.

TOPOGRAPHIE. Nous commencerons par les états maritimes sur l'Atlantique, qui sont la partie principale de l'Union, en suivant l'ordre tracé dans le tableau des divisions. Pour éviter les répétitions nous renvoyons aux pages 152 à 155, pour tout ce qui concerne les canaux et les chemins en fer.

ETAT DU MAINE, divisé en 10 comtés.

Augusta, petite ville de 4000 habitans, située dans le comté de Kennebec et sur les rives du Kennebec; depuis 1831 elle est la capitale de l'état.

Portland, dans le comté de Cumberland, naguère capitale de l'état, en est la ville principale; elle est située sur une presqu'île de la baie Casco, qui y forme *un des meilleurs ports de l'Amérique*. Bien bâtie et florissante par son commerce et par sa nombreuse marine marchande, elle compte 12,542 habitans.

Les autres villes principales sont : Eastport, avec 2400 habitans, Waldeborough, avec 3100, Castine, Hallowell, avec 4000 habitans, Wiscasset, Bath, avec 3800 habitans, et Kennebunk, toutes importantes par leur commerce et par le grand nombre de vaisseaux marchands qu'elles possèdent. Castine est en outre d'une grande importance par son beau port et comme position militaire, susceptible, à peu de frais, de devenir inattaquable. Nous nommerons encore: Brunswick, avec 3700 habitans, remarquable par son célèbre *collége Bowdoin*, ses collections scientifiques et sa belle galerie de tableaux; Waterville, avec un *collége*; Bangor, avec 2900 habitans et une *école de théologie*, Gardiner, avec 3700 habitans et le *lycée Gardiner*; Thomaston, avec 4200 habitans et la prison de l'état. Ensuite Bath, avec 3800 habitans, Belfast, avec 3100; Berwick, avec 3200; Saco, avec 3200, et Yorck, avec 3500.

ETAT DE NEW-HAMPSHIRE, divisé en 8 comtés.

Concord, sur le Merrimac, dans le comté de Merrimac, petite ville de 3700 âmes, capitale de l'état.

Portsmouth, sur le Piscataqua, bien bâtie et agréablement située, avec 8100 habitans et un des plus *beaux ports de l'Union*, est la ville la plus importante de cet état. Elle possède une nombreuse marine marchande et fait un commerce très étendu. Son port est bien fortifié; on y construit beaucoup de vaisseaux et la confédération y a un *arsenal maritime*. Parmi ses édifices nous citerons l'*église épiscopale*.

Les autres villes principales sont : Dover, la plus industrieuse de tout l'état; elle compte 5400 habitans; Exeter, avec 2800 habitans, remarquable par son *académie* ou collége *Phillips*, qui est un des établissemens de ce genre les plus richement dotés de toute l'Union; Hanover, où se trouve le célèbre *collége de Dartmouth*; Franconia, avec 443 habitans, mais importante par ses riches *mines* de fer et remarquable par sa situation romantique. Viennent ensuite Sommersworth, avec 3100 habitans; Gilmanton, avec 3800, et Walpole, avec 2000.

ETAT DE VERMONT, partagé en 13 comtés.

Montpelier, sur l'Onion, dans le comté de Washington, petite ville de 3000 habitans, capitale de l'état.

Les autres villes principales sont : Middlebury, qui est la plus importante de tout l'état par son industrie, par son *collége*, par son commerce et par ses carrières de marbre, mais qui ne compte que 3500 habitans; Burlington, sur le lac Champlain, qui est la plus commerçante de l'état; elle ne compte encore que 3500 habitans, et possède le *collége* ou *university of Vermont*. Viennent ensuite : Windsor, avec 3100 habitans, et Woodstock avec 300 : Bennington, Randolph et Rutland.

ETAT DE MASSACHUSETTS, partagé en 14 comtés.

Boston, dans le comté de Norfolk, capitale de l'état. C'est la plus grande ville de la Nouvelle-Angleterre et la quatrième de toute la confédération. Elle est agréablement située au fond de la baie de Massachusetts, sur une langue de terre. Son port, défendu par deux forts, et un des plus grands et des meilleurs de l'Union. Sept ponts, dont trois en bois d'*une longueur extraordinaire*, font communiquer cette ville avec ses faubourgs, ainsi qu'avec les villes voisines de Charleston et de Cambridge. Boston est une des plus belles de l'Amérique; elle compte plusieurs beaux édifices parmi lesquels nous citerons : le *palais de l'État*, le *théâtre*; l'*hôtel-de-ville*; la *salle de concert* et des *avocats*; la *douane*; le *nouveau marché*, un des plus beaux bâtimens de ce genre; la *maison de justice*; l'*Athénée*. Parmi ses places publiques se distingue surtout celle de *Franklin*, et parmi ses monumens la *statue de Washington*. Boston est une des villes de l'Union qui possède le plus d'établissemens scientifiques et littéraires. A la tête de tous il faut mettre son grand *athénée*, dont on vante la beauté du local, la riche bibliothèque et ses collections; le *collége de médecine*; l'*académie des sciences et des arts* (academy of arts and sciences) : la *société historique du Massachusetts* (historical society of Massachusetts), qui a déjà publié plusieurs volumes de mémoires; la *société de médecine de Massachusetts*; la *société linnéenne*; deux *écoles supérieures* (high school) et un grand nombre d'*écoles élémentaires*. Sa position avantageuse, les *canaux* et les *six chemins en fer* qui aboutissent à cette ville en font une des plus commerçantes de l'Amé-

rique. Les chemins à ornières ne sont pas tous achevés; voici leurs directions : de *Boston* à *Worcester;* de *Boston* au fleuve *Hudson*; de *Boston* au fleuve *Connecticut*; de *Boston* à *Providence* par Pawtucket, de *Boston* à *Taunton;* enfin de *Boston* à *Lowell*. En 1830, elle avait 61,000 habitans. Boston est le siége d'un évêché catholique.

Ses environs peuvent être rangés parmi les parties les plus peuplées de l'Amérique. On y trouve entre autres : *Charlestown*, jolie petite ville de 8800 habitans, importante par son commerce, mais surtout par son *arsenal maritime* (Navy-yard) établi depuis 1814; on y a construit un vaisseau de 130 canons et un autre de 102, dont la force nominale n'est que de 74. Cet arsenal possède aujourd'hui une calle de construction pour les plus grands bâtimens; elle est construite en granit de Quincy et est un monument magnifique d'architecture navale; cet établissement est destiné à recevoir plusieurs calles pareilles. On doit aussi mentionner la belle *prison de l'État*. Dans ses environs se trouve l'*Arsenal*, beau bâtiment construit en 1816, le *Magasin à poudre* et le *Bunker's Hill Monument*, qu'un grand nombre de souscripteurs élèvent à la mémoire du général Warren; ce sera une grande et belle pyramide en granit construite sur le sommet d'une colline. *Cambridge*, petite ville de 6100 âmes; elle possède l'*Havard-college*, qui est l'*université* la plus ancienne et la plus célèbre de l'Union; elle se distingue surtout par sa bibliothèque qui est la plus riche de toute l'Union, par son jardin botanique dirigé par M. le professeur Nutall, et par ses collections scientifiques, parmi lesquelles on vante la collection anatomique en cire. C'est dans cette ville qu'a été établie la *première imprimerie* des États-Unis. *Waltham*, village remarquable par sa grande *fabrique de coton*, dont les 450 ouvriers forment avec leurs familles une petite colonie; et *Nahant*, sur le promontoire de ce nom, rendez-vous du beau monde dans la belle saison; on a établi des bains dans le voisinage.

Les autres principales villes de cet état sont : SALEM, la seconde ville du Massachusetts pour le commerce, la richesse et la population; cette dernière s'élève à 13,900 âmes; elle possède un *athénée* avec une bibliothèque et une *société de marins* connue sous le titre de *société des Indes-Orientales;* elle possède aussi une des plus belles et des plus riches *collections* d'*armes*, de *meubles* et d'*ustensiles* ainsi qu'une nombreuse *collection zoologique* formée par ses membres dans leurs voyages dans toutes les parties du globe. NEWBURY-PORT, avec 6400 habitans; MARBLEHEAD, avec 5200 habitans; PLYMOUTH, avec 4800 : c'est la *première colonie anglaise*, fondée en 1620 par 101 puritains; GLOUCESTER, avec 7500, et NEW-BEDFORD, avec 7600 : toutes ces villes sont remarquables par leur nombreuse marine marchande et par leur commerce; SPRINGFIELD, petite ville de 6800 âmes, importante par son *arsenal* et sa grande fabrique d'armes qui appartient à la confédération; AMHERST, WILLIAMSTOWN et ANDOVER, avec des *colléges* célèbres : celui d'Andover est l'*école théologique* peut-être la plus célèbre de toute l'Union; LOWEL, bâtie il y a quelques années est regardée comme la ville la plus industrieuse de l'état : sa population s'élève déjà à 6500 âmes; TAUNTON, importante par ses manufactures de coton et ses forges : elle compte 6000 âmes; LYNN, renommée par ses manufactures de souliers de femmes, dont on fabriquait un million de paires par an dès l'année 1811; HATFIELD, très petite ville, remarquable par son *orme* gigantesque, regardé comme le plus grand arbre de toute la Nouvelle-Angleterre; selon une description que le journal le *Temps* en a donnée, il y a quelques années, le tronc de cet arbre à deux pieds au-dessus du sol n'a pas moins de 34 pieds anglais de diamètre; à cinq pieds, son diamètre est encore de 24 pieds. WORCESTER, sur le canal qui mène à Providence; elle a 4200 habitans; on doit citer sa célèbre *Massachusetts antiquarian society*, qui possède une riche bibliothèque et qui a publié de savans mémoires; et DIGHTON, remarquable, par le voisinage du *Writing-Rock* mentionné plus loin. BARNSTABLE, importante par les immenses *salines* qui se trouvent dans ses environs. Nous nommerons aussi : BEVERLEY, DANVERS, TROY, DORCHESTER, MALDEN et les îles MARTHA'S-VINEYARD et NANTUKET; la première importante par ses fabriques de lainage et ses salines; la seconde, par ses pâturages et par le grand nombre de baleiniers qu'elle compte parmi ses marins.

ETAT DE RHODE-ISLAND, partagé en 5 comtés.

PROVIDENCE, dans le comté de ce nom, située au fond de la superbe baie de Narraganset, ville remarquable autant par son industrie que par son commerce. Elle est le chef-lieu de l'état, conjointement avec Newport. Les deux principales *églises des congrégationalistes*, l'*église épiscopale*, le *bâtiment de l'Université* (Brown university) sont ses plus beaux édifices. Sa population s'élève à 17,000 âmes. dans ses environs on remarque surtout *Pawtucket*, gros village florissant par ses nombreuses manufactures et renommé par la belle *cascade* formée par la rivière Pawtucket.

NEWPORT, sur l'île de Rhode (Rhode-Island), petite ville de 8000 habitans; elle partage avec Providence la prérogative d'être la capitale de cet état. La beauté de sa situation et la salubrité du climat ont fait de Newport un rendez-vous à la mode pour les états du Sud et du Centre pendant les chaleurs de l'été. Quoique son commerce ait un peu déchu de ce qu'il était autrefois, il est encore assez considérable pour qu'on puisse classer cette ville parmi les places commerçantes de l'Union. Son port n'est à proprement parler qu'une anse de la baie de Narraganset, qui, avec celle de Chesapeake, est une des plus importantes de l'Union; car c'est la seule rade où l'on puisse entrer par un vent du nord-ouest, direction des ouragans sur les côtes des Etats-Unis. Cette considération unie à la beauté de la rade, à sa capacité et aux avantages militaires de cette position par rapport à toute la côte Sud jusqu'au cap Cod, ont déterminé le gouvernement fédéral à dépenser près de 2 millions de dollars pour se conserver, au moyen de fortifications imposantes, ce *Gibraltar-Américain*.

Les autres villes les plus importantes sont : NOUVELLE-PROVIDENCE, avec 3500 habitans; SCITUATE, avec 6850; SMITHFIELD, avec 4000; COVENTRY, avec 3850; WARWICK, avec 5500; NORTH-KINGSTON, avec 3000, SOUTH-KINGSTON, avec 3700; BRISTOL, avec 3000.

ETAT DE CONNECTICUT, partagé en 8 comtés.

HARTFORD, dans le comté de Hartford et sur la rive droite du Connecticut, est alternativement avec New-Haven, la capitale de l'état. Plusieurs élégans édifices ornent cette petite ville, remarquable par son industrie et par son beau port sur le Connecticut. L'*hospice des sourds et muets*, le *collége* (Washington college) et l'*arsenal* méritent aussi d'être mentionnés. Population, 9700 âmes.

New-Haven, dans le comté de ce nom, ville la plus peuplée et la plus commerçante de l'état, dont elle est alternativement la capitale avec Hartford. Elle a un port et un *college* célèbre connu sous le nom de *Yale-collège*, regardé comme une des principales universités de l'Union ; des *écoles de droit*, de *théologie* et de *médecine* sont annexées à cet établissement ; son *cabinet de minéralogie* passe pour être le premier ou du moins un des plus riches des Etats-Unis, et sa *bibliothèque* une des plus riches. New-Haven possède plusieurs *typographies* et compte 10,653 âmes. Dans ses environs on exploite des *carrières de marbre serpentin*, dont on exporte une grande quantité.

Les autres villes principales sont : New-London, avec 4400 habitans, Bridgeport, Fairfield, avec 4200, et Norwich, avec 5200, toutes remarquables par leur port et par leur commerce, surtout la première dont le port est le meilleur de l'état ; Stafford, importante par ses forges et par ses *eaux minérales* visitées annuellement par un assez grand nombre de personnes ; Cornwall, très petite : son *école des missions étrangères*, fondée dans la vue d'élever et d'instruire des jeunes gens non chrétiens de diverses parties du monde, a déjà renvoyé chez eux plusieurs Américains et six indigènes des îles Sandwich munis de connaissances qui peuvent devenir très utiles à leurs compatriotes et accélérer l'époque de leur complète civilisation ; Bristol, très petite aussi, mais importante par ses nombreuses manufactures de montres : en 1830 seulement elle en a vendu 30,000, ce qui, à 8 dollars chaque, ferait 240,000 dollars ; Middletown, Berlin et East-Windsor, remarquables par leurs fabriques et leurs manufactures. Middletown est en outre la troisième ville de l'état pour sa population, qui s'élève à 6900 âmes, et possède une petite *université* (wesleyan university) fondée en 1830. Il faut encore ajouter Say-brook, avec 5000 habitans ; Danbury, avec 4300 ; Litchfield, avec 4500 ; New-Milford, avec 4000 ; Groton, avec 4000 et Lyme, avec 4100.

ÉTAT DE NEW-YORK, partagé en 56 comtés.

Albany, dans le comté de ce nom, sur la rive droite de l'Hudson et à l'endroit où commence le canal d'Érié, est la capitale de l'état, dont elle est en même temps la seconde ville pour le commerce et pour la population ; cette dernière s'élève actuellement au-dessus de 24,000 âmes. Albany est assez bien bâtie et possède plusieurs édifices remarquables, tels que le *Capitole* ou le *palais de l'État*, qui est vraiment magnifique et dont les salles sont décorées et meublées avec une grande richesse, et où l'on a établi la bibliothèque publique ; le *Farmers and Mechanic's Bank* ; l'*Albany-Bank* ; le *musée* ; l'*hôpital* ; la *nouvelle-prison* ; le *théâtre* et l'*arsenal*. Albany possède quelques établissemens scientifiques et littéraires assez importans, parmi lesquels nous nommerons la *société des arts*, celle d'*agriculture* et l'*Albany-Institute*, fondé par un opulent philanthrope, M. Van Rensselaer, dans le but d'encourager les sciences et les arts et de former des ouvriers habiles en tout genre ; il a déjà publié quelques volumes de ses mémoires. On ne doit pas passer sous silence, à cause de sa singularité, la *librairie flottante* de M. Wilcox ; c'est un vaste magasin de livres établi sur un gros bâtiment ; selon le duc Bernard de Saxe-Weimar, le propriétaire de cet établissement fit d'importantes et bonnes affaires en remontant et en descendant le canal d'Érié.

Dans ses environs on remarque : *Troy*, ville florissante par sa fabrique d'armes, par ses toileries et par son commerce que facilite le canal d'Érié ; c'est la *quatrième ville* de l'état pour la population, qui s'élevait déjà, en 1830, à 11,400 âmes, et on peut la regarder comme la *troisième* par son industrie et par son commerce ; malgré cela, on cherche en vain son nom sur quelques cartes générales des Etats-Unis, publiées en France en 1824 et même à des époques plus rapprochées. Dans son voisinage on voit deux grands *aqueducs* en bois qui portent les eaux du canal Érié au-dessus de la Mohawak, et la célèbre *cascade de Cahoes* ; et, beaucoup plus loin, au sud-est, *New-Lebanon*, remarquable par ses *bains chauds* ; et, au nord, *Saratoga* et *Ballston*, dans des positions charmantes et près des lacs de ces noms, importantes par leurs *eaux minérales* et par les beaux édifices qu'on y a construits pour loger les nombreux voyageurs qui en font usage.

New-York, bâtie à l'extrémité méridionale de l'île Manhattan, dite aussi de New-York, sur une magnifique baie et à l'embouchure de l'Hudson. C'est la *ville la plus commerçante* et *la plus peuplée de toute l'Amérique* et un des plus grands foyers de l'industrie anglo-américaine. Elle est le siège d'un évêché catholique, et sa population, qui en 1786 ne s'élevait qu'à 23,614 âmes, et qui en 1810 ne montait encore qu'à 96,373, était déjà de 203,007 âmes en 1830, et n'en comptait pas moins de 269,873 à la fin de 1835. New-York, comme presque toutes les villes de l'Amérique, est très bien bâtie, surtout ses nouveaux quartiers, où l'on voit des rues larges, droites et bien alignées. La *Broadway* (Rue-Large) est une des plus belles du Nouveau-Monde ; elle a presque trois milles de long sur une largeur de 80 pieds. La largeur des trottoirs, la beauté des maisons, la richesse et la variété des magasins, la foule toujours active qui l'anime, font de cette rue une des promenades les plus intéressantes. New-York offre un grand nombre d'édifices remarquables ; nous nous bornerons à citer : le *New-York-Exchange*, un des plus beaux de toute l'Amérique ; c'est le siège du bureau de la poste, du cabinet littéraire des commerçans (commercial reading rooms) et d'autres établissemens ; ce magnifique bâtiment a été réduit en cendres par le terrible incendie, qui, le 15 décembre 1835, a détruit plusieurs centaines de maisons ; l'*hôtel-de-ville* (city-hall), superbe édifice ; la *prison de la ville* (city geol) ; la *maison de correction* (penitentiary) ; la *cathédrale catholique* ; les *églises* de *St-Jean*, de *St-Paul*, de la *Trinité* ; l'*hôpital* ; la *douane* ; la *maison de Charité* ; l'*hospice des orphelins* ; l'*hospice des fous* (lunatic asylum) ; le *musée* ; le *Columbia-college* ; les *théâtres*. New-York possède aussi un grand nombre d'instituts littéraires et d'instruction publique ; nous nommerons : la *société littéraire et philosophique*, la *société Linnéenne* et celles *d'agriculture*, *d'histoire*, de *médecine* ; l'*académie des beaux-arts* ; le *Columbia-college*, espèce d'université ; l'*école de médecine*, avec un jardin botanique et autres établissemens ; le *séminaire théologique* ; l'*institut des sourds-muets* et une infinité d'*écoles élémentaires* et du *second ordre*. On doit ajouter l'*American museum*, avec de belles collections d'histoire naturelle, d'instrumens et d'armes en usage chez les Indiens, et une galerie de tableaux ; la *bibliothèque publique*, celle qui est annexée à l'*hôpital civil* (civil hospital) ; l'*établissement typographique* de la société biblique américaine, qui tient treize presses constamment en activité ; et parmi les collections appartenant à des particuliers, la riche *biblio-*

thèque du docteur *David Hosack*, et celle de M. *Eddy*; mais le beau *jardin botanique*, que M. Hosack a cédé à l'Etat, est très négligé et presque abandonné. New-York peut être regardée comme la ville de toute l'Amérique qui occupe le plus grand nombre de presses, et son *commerce de librairie*, supérieur sous certains rapports à celui de Boston, rivalise avec celui de Philadelphie. On doit ajouter qu'étant le *plus grand entrepôt commercial des États-Unis*, elle possède plusieurs vastes chantiers appartenant à des particuliers, parmi lesquels se distingue surtout celui de M. Bayard, où l'on a construit il y a quelques années, une frégate de 64 pour les Grecs et une autre de 68 pour la Colombie. La marine marchande de cette ville ne jauge pas moins de 303,500 tonneaux; 90 bateaux à vapeur font en outre le service dans presque toutes les directions. Plusieurs lignes de paquebots à voiles sont chargées de la correspondance régulière entre New-York et les villes commerçantes de l'Europe et de l'Amérique; plusieurs de ses bâtimens jaugent 500 tonneaux et offrent dans leur intérieur toutes les commodités que l'on peut se procurer dans les meilleures auberges. Tous les huit jours, il part un paquebot pour Liverpool en Angleterre; tous les quinze jours il en part un pour Londres, et un tous les dix jours pour le Havre en France. New-York est aussi en relation régulière, par ses paquebots, avec Charleston, Savannah, New-Orleans, La Havane, Vera-Cruz, Buénos-Ayres, Montevideo. La traversée entre New-York et Liverpool s'accomplit quelquefois en dix-sept jours; le prix n'est que de 30 guinées par personne y compris la nourriture.

Les environs immédiats de New-York offrent d'abord le *Governors Island*, petit îlot sur lequel s'élève le fort Columbus, *Castle-Williams*, le *Fort Lafayette* et le *Fort Richmond*, qui protègent l'entrée du port; ensuite une foule de jolies maisons de campagne situées dans l'île Manhattan et dans l'île Longue (Long-Island), que nous avons vue être une des plus grandes de l'Union. C'est à l'extrémité occidentale de cette dernière que, vis-à-vis de New-York, s'élève la ville de *Brooklyn*, la troisième de l'état pour la population, qui monte déjà à 15,400 âmes, et florissante par son industrie et son commerce; malgré cela les géographes et les cartographes européens paraissent en ignorer l'existence. Cela doit surprendre d'autant plus que c'est justement à Brooklyn qu'est situé l'*arsenal maritime de New-York* (navy-yard of New-York), vaste bâtiment sur les chantiers duquel on a construit l'*Ohio*, un des plus beaux vaisseaux de l'Union et la fameuse frégate à vapeur *Fulton the first*, sur laquelle on a tant débité de contes, mais dont le duc de Saxe-Weimar a fait justice. Selon cet illustre voyageur c'est une batterie flottante de 30 pièces de 32; les flancs ont 6 pieds anglais d'épaisseur; la machine destinée à la mettre en mouvement est de la force de 120 chevaux; elle est désarmée depuis quelques années. En traçant un rayon de 75 milles autour de New-York, on trouve un grand nombre de villes et de lieux remarquables que nous aurons occasion de décrire, soit dans cet état, soit dans les états limitrophes; ici nous nommerons cependant *New-Haven*, dans le Connecticut; *Poughkeepsie*, dans le New-York, petite ville de 7200 habitans, une des plus florissantes de l'état par son industrie et par son commerce: on y publie trois journaux; *Patterson*, *Newark*, *New-Brunswick* et *Trenton*, dans le New-Jersey; *Easton*, *Reading* et *Philadelphie*, dans la Pennsylvanie.

Rochester, ville très commerçante, située sur le Genessee, dans le comté de Monroe; plusieurs voyageurs portent sa population à 17,000 âmes, mais le dernier recensement ne lui en donne que 9,269. Le canal Érié y passe au-dessus du Genessee sur un *aqueduc* en pierre, semblable à celui du fameux canal de Bridgewater en Angleterre; c'est un ouvrage qui fait beaucoup d'honneur à Benjamin Wright. On y admire la belle *cascade du Genessee*, haute de 97 pieds anglais.

Les autres villes principales sont: Hudson, avec 5400 habitans; Utica, avec 8300 habitans; Oswego, avec 2700; et Buffalo, avec 8700, remarquables surtout pour leur activité commerciale; Utica et Bufalo, situées, la première vers le milieu du canal Erié et la seconde à l'endroit où il aboutit au lac Erié, font des progrès rapides en population et en richesse, à cause de l'extension que prend tous les jours leur commerce. Il en et de même de Lokport: en 1821 il n'y avait que deux maisons; on en comptait six cents en 1826, et en 1830 cette ville avait 5800 habitans; le canal y passe par *dix écluses doubles*, dont cinq pour ceux qui remontent. Nous nommerons ensuite: Auburn, avec 4400 habitans, importante par son célèbre *séminaire théologique* et par sa belle *prison de l'État*; Westpoint, par son *école militaire*, le seul établissement de ce genre que possède l'Union; organisée sur le plan de la célèbre École Polytechnique de Paris, elle est entretenue par le gouvernement fédéral, et a déjà fourni à l'armée des officiers et des ingénieurs très habiles; Schenectady, avec l'*Union-college* et 4300 habitans; Clinton, sur l'*Hamilton-college* et le *séminaire théologique des Baptistes*; Geneva, avec le *Geneva-college*; Sacket's Harbor, sur le lac Ontario, importante par son commerce et par ses *chantiers* militaires et marchands; Salina, avec 6900 habit., et Syracuse, remarquables par l'immense quantité de sel qu'on retire de leurs *sources salées*; Caldwell, petit village remarquable par sa position charmante sur le lac George, devenu depuis quelques années le *rendez-vous à la mode* du beau monde des états de New-York, de Vermont, de Massachusetts et du Connecticut; Pompey, avec 4800 habitans, importante par les nombreuses antiquités qu'on y a découvertes. Enfin Bethlehem, avec 6100 habitans; Sempronius, avec 5700; Fishkill, avec 8300; Brighton, avec 6500; Gates, 7500; Onondaga, avec 5700; Manlius, avec 7400; Seneca, avec 6200; Newburg, avec 6400; Hempstead, avec 6200; Brookhaven, avec 6100; Canandaigua, avec 5200. Nous ajouterons encore Manchester, qui en 1826 n'était encore qu'un village, parce que dans ses environs se trouve la fameuse *cascade de Niagara*. D'après des mesures récentes, toute la largeur est de 1400 yards, dont 380 forment la cascade du côté des États-Unis; 430 sont occupés par l'îlot de la Chèvre (Goat-Island) et 700 forment la cascade du côté du Canada; la hauteur de la cascade américaine est de 162 pieds anglais; celle de la cascade canadienne ou anglaise n'est que de 142.

ETAT DE NEW-JERSEY, partagé en 14 comtés.

Trenton, dans le comté d'Hunterdon, petite ville de 4000 habitans, agréablement située au confluent du Sapping avec le Delaware, bien bâtie et florissante par ses manufactures de coton, ses tanneries, etc.; c'est la capitale de l'état. On y remarque surtout le beau *pont* sur le Delaware, composé de cinq arches de

lois. Trenton est le grand entrepôt du commerce intérieur qui a lieu entre New-York et Philadelphie, entre lesquelles cette ville est située.

Newark, sur le Passaic, ville la plus peuplée et la plus importante de l'état, remarquable par ses fabriques, surtout celles de souliers, de voitures élégantes, de chaises, etc., par l'*église des presbytériens*, une des plus belles de l'Union, par son commerce et par son *cidre*, qu'on nous assure rappeler d'une manière étonnante le vin de Champagne; sa population s'élève à 10,900 âmes. Patterson, petite ville, florissante par ses nombreuses manufactures de coton et remarquable par la jolie *cascade* formée par le Passaic; elle compte 7700 habitans.

Les autres villes principales sont: New-Brunswick, avec 6000 habitans, et importante par son commerce, par le *Rutgers-college* et par le *séminaire théologique des réformés hollandais* (dutch reformed); Princeton, avec la célèbre institution nommée *college of New-Jersey* et un *séminaire théologique des presbytériens*; Perth-Amboy, remarquable par son *port*, un des plus beaux de l'Union. Viennent ensuite Greenwich et Lebanon avec des forges; Hanover, Little-Egg-Harbour, Great-Egg-Harbour et Bridgetown.

L'ETAT DE PENNSYLVANIE, partagé en 51 comtés.

Harrisburg, dans le comté Dauphin et sur la rive gauche du Susquehanna, petite ville bien bâtie et florissante, est la capitale de l'état. Le *capitole* et les deux bâtimens destinés aux bureaux de l'administration sont d'assez beaux édifices. D'après le dernier recensement, sa population ne s'élève encore qu'à 4307 âmes.

Philadelphie, bâie sur la partie la plus étroite de la presqu'île formée par le Delaware et le Schuylkill, passe pour être la ville la plus régulièrement tracée de l'Union, la *plus industrieuse* et celle où il y a le plus de richesse solide; elle en est *la seconde sous le rapport de la population*, qui, avec les faubourgs, s'élève à 20,000 âmes, et *la troisième* sous celui de la *marine marchande*, qu'on estime au-dessus de 100,000 tonneaux. Son port est vaste et sûr, ses rues sont larges, bien pavées et bien aérées, ses maisons sont belles, en général bâties en briques et à trois étages, propres, mais sans ornemens. On doit ajouter que les places y sont plus nombreuses que dans aucune autre ville des Etats-Unis; celle de *Washington* est ornée de la statue équestre de ce grand homme. Parmi les nombreux édifices publics qui méritent d'être mentionnés, nous citerons; le *marché* (Market), le plus beau peut-être de l'Amérique; la *Banque des Etats-Unis*, que plusieurs connaisseurs regardent comme le plus bel édifice de toute l'Union: il est bâti en marbre blanc sur le modèle du célèbre Panthéon d'Athènes; la *Banque de Gérard* (Gerard's-Bank); la *Banque de Pennsylvanie*, le *palais de l'Etat* (State-House), où siégea le congrès qui, le 4 juillet 1776, déclara l'indépendance des Etats-Unis et où se tinrent les séances du congrès, jusqu'à sa translation à Washington; l'*athénée*, la *monnaie* (the Unidet States-Mint) établie en 1793; c'est le seul établissement de ce genre que possède l'Union; on a construit un nouvel hôtel des monnaies, dont les dimensions et l'architecture, bien supérieures à celles du précédent, font honneur à la libéralité du gouvernement fédéral; les *bâtimens de la société philosophique*, de la *bibliothèque de la ville*, de *l'université*, et de l'*académie des beaux-arts*, l'*hôpital de la Pennsylvanie*, la *Masonic-Hall* avec une belle salle pour les fêtes publiques; le *théâtre*, dans Chesnut-street. On doit encore faire une mention particulière de la *maison pénitentiaire* (pénitentiary), de l'*hôpital de la marine* (naval hospitale) et de *l'arsenal de la marine* (navy-yard), qui est un des plus grands établissemens en ce genre que possède l'Union; quoique le peu de profondeur du Delaware ne permette pas d'armer les vaisseaux de ligne, on y a construit le *Pennsylvanie*, dont nous avons parlé à la page 630. Philadelphie est le siége d'un évêché protestant, d'un évêché catholique et d'un grand nombre d'institutions littéraires et d'instruction publique parmi lesquelles on distingue la *société philosophique américaine*, la *société de médecine*, la *société Linnéenne*, la *société d'agriculture*, la *société des sciences naturelles* et celle *pour l'encouragement des inventions mécaniques*; l'*université* (university of Pennsylvania), dont la *faculté médicale* peut être regardée comme la première de l'Union; l'*académie des beaux-arts*, avec une assez belle collection de tableaux et de statues; l'*athénée*, les trois grandes *bibliothèques publiques*, parmi lesquelles se distingue la *bibliothèque de la ville*, le *musée de Peel* avec de belles collections d'histoire naturelle et de tableaux; on y admire un *squelette* entier de *mammouth* qui pèse 1000 livres; c'est le plus grand morceau de ce genre qu'il existe; l'*observatoire*, le *jardin botanique de Bartram*. Le commerce de librairie de cette ville surpasse celui de New-York; l'activité de ses nombreuses typographies est immense; les magasins de Carey et Lee sont très richement fournis, et le magasin de cartes du célèbre géographe M. Tanner nous paraît être le premier établissement de ce genre qu'il y ait aux Etats-Unis. Philadelphie et ses environs possèdent de nombreux et importans établissemens manufacturiers. Nous ajouterons, d'après les journaux, que l'énorme *legs de 16 millions de dollars*, que M. Étienne Gérard lui a laissé en mourant, a rendu la municipalité de Philadelphie non-seulement la plus riche de toute l'Union, mais une des plus riches du monde. Ce vieillard opulent a légué en outre deux millions de dollars pour l'établissement d'un *grand collége* dans l'état de Pennsylvanie.

Dans les environs immédiats de Philadelphie on doit surtout nommer le beau port sur le Schuylkill, dit *Market-Street-Bridge*, construit en bois à l'extrémité de la rue du Marché (Market street), l'arche du milieu a un ouverture de 190 pieds anglais, et celle des deux autres est de 150 pieds. A un mille au-dessus on admire un autre *pont* aussi en bois, d'une seule arche de 340 pieds et 4 pouces anglais d'ouverture; ce bel ouvage nous paraît offrir l'*arche la plus large* que l'on ait encore construite; enfin le *Waterworks*, magnifique construction hydraulique, qui fournit l'eau à toute la ville, et qui a coûté 432,512 dollars. Nous ajouterons que beaucoup de maisons de la ville possèdent des cabinets de bains alimentés par ces magnifiques conduits. Plus loin on voit *Germantown*, petite ville florissante par son industrie; elle possède l'institution nommée *Mount-Airy college*, et *Franfort*, où se trouve un grand *hôpital pour les fous*. Beaucoup plus loin, et dans un rayon d'environ 80 milles, on voit plusieurs villes et lieux remarquables; nous nommerons d'abord les suivans qui appartiennent à la Pennsylvanie: *Reading*, petite ville florissante, sur le beau canal par lequel on transporte le charbon de terre à Philadelphie: sa population s'élève à 5900 âmes; *Pottsville*, ville très florissante, qu'on cherche en vain sur les cartes et dans les

géographies les plus récentes; c'est l'établissement principal de la compagnie de houille du Schuylkill (Schuylkill-coal-Company) qui exploite les *mines de charbon* et de *fer* découvertes dans son voisinage et dont les produits sont transportés à Philadelphie par le canal qu'elle a ouvert. *Mauch-Chunk*, autre petite ville, située au confluent de Mauch-Chunk avec le Lehigh; elle doit sa naissance aux riches *mines de houille* exploitées par la *Lehigh-coal-Company*; un beau *chemin en fer* construit avec le métal tiré des mines voisines, facilite le transport de ce combustible. « Ce chemin, dit M. Milbert dans son *Itinéraire pittoresque du fleuve Hudson*, est construit en ligne directe et sur un plan incliné. Le charbon est chargé sur 14 chariots qui contiennent chacun un tonneau et demi de ce combustible; les chariots attachés à la suite les uns des autres et portés sur des roues en fer de peu d'élévation qui se meuvent dans des rainures, roulent avec une telle facilité, que, sans autre moyen d'impulsion que l'inclinaison du plan, tout ce convoi se met en marche et parcourt rapidement le trajet de 9 milles qui sépare la mine de la rivière. Cette vitesse est même susceptible de s'accélérer tellement que, pour prévenir les accidens, on a été obligé d'établir derrière le dernier chariot une espèce de modérateur, appareil extrêmement simple au moyen duquel un seul homme armé d'une vis de pression, peut arrêter tout court le train en mouvement. Arrivées au terme de leur voyage, ces voitures vont successivement se vider sous un grand hangar, où les barques stationnées sur la rivière viennent s'approvisionner. On remonte chaque chariot vide au moyen d'un cheval qu'on y attèle. Pendant la descente ce cheval est attaché derrière le chariot et le suit dans son trajet.» *Easton*, petite ville de 3500 habitans, florissante par le commerce, et remarquable par le *pont en chaînes* qu'on y a construit sur le Lehigh, et par les canaux et les routes qui y aboutissent; on a le projet d'y établir une école militaire sur le plan de West-Point. *Bethlehem* et *Nazareth*, très petites villes, que nous ne nommons que pour signaler deux des principales colonies des Frères Moraves. Nous avons déjà décrit *Harrisbourg* à la page précédente. Hors des limites de la Pennsylvanie nous nommerons d'un côté *Trenton*, *New-Brunswick* et *Newark*, dans le New-Jersey; *New-York*, etc., dans l'état de ce nom; et de l'autre *Wilmington*, *Dover*, etc., dans le Delaware; *Baltimore*, etc., dans le Maryland.

PITTSBURGH, située dans une plaine, entre l'Allegheny et le Monongahela, à l'endroit où ces rivières se réunissent pour former l'Ohio. Cette position si favorable au commerce, les belles routes qui aboutissent et les riches mines de charbon de son voisinage, ont rendu Pittsburgh une des villes les plus florissantes de l'Amérique. Ses fonderies de canons, ses ateliers où l'on construit des machines à vapeur, ses verreries, ses poteries, ses clouteries, ses manufactures de laine et de coton, et une foule d'autres fabriques et manufactures ont fait donner à cette ville le nom de *Birmingham américain*. Son commerce est immense, et parmi les villes de l'intérieur il n'y a que Cincinnati qui rivalise avec Pittsburgh. Elle possède la *western university*; sa population s'élève à 30,000 habitans en comprenant dans ce nombre ceux de ses environs immédiats. On y a construit plusieurs vaisseaux marchands; aujourd'hui on y construit un grand nombre de bâtimens à vapeur pour la navigation de l'Ohio, du Mississipi et des tributaires de ce grand fleuve.

Dans les environs immédiats de Pittsburgh on trouve: *Birmingham*, gros bourg important par ses verreries, ses fabriques de quincaillerie et par ses sources salées, dont on tire par l'ébullition une quantité considérable de sel; l'*arsenal*, près de l'Allegheny, beau bâtiment où l'on conserve plus de 20,000 fusils; *Alleghenytown*, remarquable par la belle *prison* (penitentiary) qu'on y a construite il y a quelques années; enfin l'*Union-rolling-mill*, une des plus grandes fabriques de clous de toute l'Union; on vante surtout le mécanisme qu'on y emploie. Plus loin et dans un rayon d'environ 16 milles on remarque *Economy*, petit village charmant, bâti il y a peu d'années par M. Rapp pour les partisans de ses doctrines; son système, dont les journaux ont tant parlé dans ces dernières années, est basé principalement sur la communauté des biens et sur la coopération de tous les membres de la société pour le bien-être commun, et sur les consolations de la vie à venir promises par la religion. C'est cette dernière partie qui forme la différence entre son système et celui de M. Owen, dans lequel les principes religieux ne sont pas considérés comme nécessaires. La colonie de M. Rapp était très florissante en 1826, possédait de vastes terrains, cultivés, plusieurs machines pour fabriquer des étoffes, et comptait 700 individus, qui tous le regardaient comme leur père et le vénéraient presque comme un nouveau prophète. Il paraît que cet établissement, ainsi que celui de M. Owen, a cessé d'exister.

Les autres villes principales de la Pennsylvanie sont: YORK, avec 4200 habitans, LANCASTER, CARLISLE et BROWNVILLE, remarquables surtout par leurs fabriques et leurs manufactures; LANCASTER a 7700 habitans, la plupart allemands, un petit *musée*, le *collège de Franklin* et un *institut des sourds-et-muets*; CARLISLE possède le *collège de Dickinson*; WASHINGTON celui de *Washington*, et CANONSBURGH celui de *Jerfferson*; LEBANON, importante par le canal qui y passe et par son commerce; JUNIATA, par de riches *mines de fer* et par ses nombreuses *forges*. Nous citerons en outre SUNBURY et NORTHUMBERLAND, réunies par un pont et situées à l'endroit où a lieu la jonction des deux branches principales du Susquehanna: MEADVILLE, avec l'*Allegheny-college*: CAMSKALBURG, avec 2800 habitans; WILKESBARRA, WILLIAMSPORT, GETTYSBURG, HUNTINGDON, BEDFORT, WATERFORD, ERIÉ, ALLENTOWN et LEWISTOWN.

ETAT DE DELEWARE, partagé en comtés.

DOVER ou DOUVRES, dans le comté de Kent, sur le Jones-creek, affluent du Delaware, très petite ville, dans une position insalubre, et avec environ un millier d'habitans, est la capitale de l'état.

WILMINGTON, dans le comté de Newcastle, situé entre le Chrsitiana-creek et le Brandwine, affluent du Delaware, ville de médiocre étendue, mais la plus grande, la plus peuplée et la plus commerçante de l'état. Elle se trouve être aussi l'entrepôt immédiat des produits des nombreuses et florissantes fabriques établies sur le Brandwine. La Christiana y forme un bon port; le dernier recensement ne lui accorde que 6628 âmes.

Les autres villes principales sont: NEWCASTLE, SMYRNA et LEWISTOWN.

ETAT DU MARYLAND, partagé en 19 comtés.

ANNAPOLIS, dans le comté d'Arundel, petite ville,

située à l'embouchure de la Severn, sur la baie de Chesapeake, est la capitale de l'état. Quoiqu'elle ne compte que 2615 habitans, elle possède néanmoins un *théâtre* et une *banque*.

BALTIMORE, dans le comté de ce nom, située sur la rive gauche du Patapsco, qui y forme un port spacieux et sûr, défendu par le fort *Mac Henri*. Selon M. de Ross, qui l'a visitée il y a quelques années, cette ville, inférieure à New-York et à Philadelphie pour l'étendue et la population, les surpasse pour l'élégance, la régularité des édifices et la propreté des rues; les agrémens des dames, les charmes de la société, le ton, les usages et jusqu'aux modes rappellent ici les grandes villes de l'Europe. Ce jugement est confirmé par M. Levasseur. Quoique les rues de cette ville, dit ce dernier voyageur, soient toutes larges et régulièrement tracées, Baltimore n'a cependant pas la monotonie de Philadelphie. Le sol sur lequel elle est assise a un mouvement d'ondulation qui donne à chaque quartier un caractère varié. De plusieurs points élevés de la ville, l'œil peut embrasser non-seulement l'ensemble des constructions, mais encore une partie du port, les eaux brillantes de la Chesapeake et les sombres forêts qui s'étendent au loin. Baltimore est le siège d'un archevêché, dont relèvent tous les évêques catholiques de l'Union. Parmi les nombreux édifices qui ornent cette belle ville, on doit nommer : la *cathédrale catholique*, qui est le plus beau de ses temples; sa coupole ressemble à celle du Panthéon à Rome; l'intérieur offre plusieurs beaux tableaux; on regarde l'*église des Unitaires* comme un chef-d'œuvre d'élégance; le magnifique bâtiment nommé l'*Exchange*, construit depuis peu, et dont la *douane* et la *bourse* font partie; celui de l'*école de médecine*; l'*athénée* avec une grande salle pour les concerts; le *nouveau théâtre*; le *monument de Washington*, la plus belle construction de ce genre que possède l'Amérique; c'est une colonne de marbre blanc de 163 pieds anglais de hauteur, avec des bas-reliefs en bronze représentant plusieurs scènes de la vie de ce grand homme; elle est surmontée par la statue colossale du héros; le *monument* élevé à la mémoire des citoyens morts le 13 septembre 1814 en combattant contre les Anglais qui furent repoussés; le style en est sévère et l'exécution belle; enfin la *fontaine publique* (public fountain) qui s'élève au milieu d'un *square*; c'est le rendez-vous le plus fréquenté par les promeneurs pendant la belle saison. Le commerce de Baltimore est très important; il n'est inférieur qu'à celui de New-York, de la Nouvelle-Orléans, de Philadelphie et de Boston; il deviendra encore plus considérable lorsqu'on aura achevé les deux grands chemins en fer qui doivent mettre cette place en communication d'un côté avec les villes situées sur l'Ohio et de l'autre avec celles que baigne le Susquehanna. Les manufactures de coton, les verreries, les fabriques de bleu de Prusse et de vitriol, les distilleries et la construction des vaisseaux sont les branches principales de l'industrie de ses habitans, qui montent à 92,000. Baltimore est *un des plus grands marchés de farine* du monde. Cette ville possède de nombreux établissemens scientifiques et littéraires; nous nommerons : l'*University of Maryland*, qui comprend aussi l'*école de médecine*, une des meilleures de l'Union; d'importantes collections scientifiques et autres accessoires en dépendent, ainsi qu'un grand hôpital; le *collège de St-Marie*, établissement des catholiques, avec une riche bibliothèque et un beau cabinet de physique et de chimie; le *collège de Baltimore*; deux *académies* ou collèges inférieurs; la *bibliothèque de la ville*, une des plus riches des Etats-Unis; le *musée*, dont les collections d'histoire naturelle et d'instrumens des sauvages, quoique moindres que celles de Philadelphie, sont justement rangées parmi les plus riches de l'Union. Il est inutile de rappeler que, comme à Boston, à Philadelphie et dans d'autres grandes villes, les *écoles élémentaires* sont ici très nombreuses.

Dans ses environs immédiats, on voit un beau *moulin à vapeur* qui, avec douze ouvriers seulement, peut moudre jusqu'à 2000 barriques de blé par jour. Dans un rayon de 50 milles, on trouve : *Annapolis*, que nous avons décrite un peu plus haut; *Frédéricktown*, petite ville remarquable par son climat et par sa population qui s'élève à 4400 âmes; *Washington*, *Alexandrie* et *Georgetown*, dans le district de Colombie; *Harpersferry*; dans la Virginie; *Lancaster*, dans la Pennsylvanie, et *Dover*, dans le Delaware.

Les autres villes principales de l'état sont : SNOW-HILL, VIENNA, et OXFORD, importantes par le grand nombre de vaisseaux marchands qu'elles possèdent; CUMBERLAND, par les riches *mines de houille* de son voisinage; ensuite EMMITSBURG, par le voisinage du florissant *collège* catholique de *Mount-St-Mary*; EASTON, HAGERSTOWN, avec 3400 habitans, ELKON, CHESTERTOWN, NOTTINGHAM et WILLIAMSPORT.

DISTRICT FÉDÉRAL ou DE COLOMBIE. C'est la plus petite des divisions territoriales de la Confédération Anglo-Américaine. Il est partagé en 2 comtés.

WASHINGTON, dans le comté de ce nom, située sur le Potomac, au confluent de sa branche orientale, est, comme nous l'avons vu, la ville capitale du district et de toute la Confédération. La Rock-creek la sépare au nord-ouest de Georgetown, qu'on peut regarder comme un de ses faubourgs, tant cette dernière ville en est voisine; la petite rivière, nommée Tiber-creek, la traverse, en même temps qu'un canal réunit le Tiber-creek avec la branche orientale du Potomac. Washington est bâtie sur un plan très régulier; ses rues, larges de 80 ou 100 pieds, se coupent du nord au sud, à angles droits; plusieurs aboutissent à des avenues de 130 à 160 pieds de largeur; ces dernières portent le nom des divers états de l'Union. Le terrain compris dans le plan de la ville est très étendu, mais il n'y a encore qu'une petite portion occupée par les maisons; en 1820, on en comptait 2141 et l'on estimait les habitans à 13,322; on porte actuellement ces derniers à 18,833. Plusieurs beaux édifices embellissent cette métropole; les plus remarquables sont les suivans : le *capitole*, bâti en pierre de taille sur une éminence; c'est un bâtiment vraiment imposant, surmonté par trois coupoles, dont celle du milieu, qui correspond à la vaste salle nommée la *rotonde*, a 96 pieds anglais de diamètre; les sénateurs et les députés des différens états de la confédération s'y rassemblent dans deux salles séparées, et la cour suprême y siège aussi pendant deux mois; c'est encore dans cet édifice que, dans une vaste salle, on a établi la belle bibliothèque du congrès, composée en grande partie des livres qui formaient celle du président Jefferson. L'*hôtel du président*, autre édifice, bâti en pierre de taille est également remarquable, par ses dimensions, par son architecture et par la richesse de son ameublement. Les quatre grands

corps de bâtimens en briques qui l'entourent servent à loger les administrations des *finances* (treasury), de la *marine* (of the navy), de la *guerre* (of war) et de l'*intérieur et des affaires étrangères* (of state). La belle *caserne de la marine*, avec un grand logement pour le commandant. L'*arsenal de la marine* (navy-yard), qui est un des plus beaux établissemens de ce genre, quoique les vaisseaux que l'on y construit ne soient armés que dans le chantier de Norfolk en Virginie; il est situé sur la branche orientale du Potomac, qui forme en cet endroit un port sûr et commodo. Le *dépôt d'artillerie*, où l'on voit plusieurs armes curieuses. Le vaste bâtiment où se trouvent une belle collection de modèles relatifs à presque toutes les branches des arts et de l'industrie. Viennent ensuite l'*hôtel-de-ville*, le *théâtre*, la *maison de correction*, le *cirque*. On ne doit pas oublier le *fort* qui domine le Potomac et le grand *pont* en bois, de plus d'un mille de long, qui traverse ce fleuve; il est éclairé pendant la nuit. A la tête des établissemens scientifiques et littéraires de Washington, il faut mettre l'*institut de Colombie*, divisé en cinq sections pour les sciences mathématiques, les sciences physiques, les sciences morales et politiques, la littérature en général et les beaux-arts; on doit citer aussi les *sociétés de médecine*, de *botanique*, d'*agriculture* et de *Columbian-college*. Dans le bureau topographique, il y a une belle collection d'instrumens et les plans de toutes les forteresses et de tous les forts formant le système de défense des frontières de l'Union, et un dépôt général de toutes les cartes et des levées des Etats-Unis, ainsi que de tous les mémoires des découvertes et voyages faits par les ingénieurs du gouvernement; dans le département des Indiens (Indian departement), on conserve une belle collection des portraits des chefs indiens et de leurs femmes qui sont venus de temps à autre faire des traités ou cessions de terres. Washington possède plusieurs *écoles élémentaires* et plusieurs typographies. Nous ajouterons que c'est dans cette ville qu'on publie le *National Intelligencer*, autrefois regardé comme la feuille officielle des Etats-Unis; qualification qui, aujourd'hui, pourrait être donnée au *Globe*, qu'on publie aussi dans la même ville. Il est bon aussi de faire observer que c'est du capitole que les géographes anglo-américains commencent à compter les méridiens qu'ils tracent sur leurs cartes.

Malgré son peu d'étendue, ce district compte deux autres villes trop importantes pour n'être pas mentionnées; nous voulons parler de : Georgetown, dont la population s'élève à 8400 âmes; elle est remarquable surtout par son *collége* catholique, très florissant, érigé en 1715 en université et par un *couvent* de religieuses catholiques; il est tenu par des jésuites et possède une belle bibliothèque; Alexandrie, sur la droite du Potomac, importante par son commerce et par sa population, qui monte à 8200 âmes.

ETAT DE VIRGINIE, partagé en 110 comtés.]

Richmond, dans le comté Henrico, sur la rive gauche du James et vis-à-vis de Manchester, avec laquelle elle communique par deux ponts, est la capitale de l'état. Le *capitole* ou *hôtel de l'état*, bâti sur le plan de la maison carrée à Nîmes; l'*hôtel du gouverneur*, l'*arsenal* et quelques *églises* sont ses édifices les plus remarquables. La fabrique de clous, la fonderie de canons, la manufacture d'armes, celles de voitures, de selles, de souliers et autres articles occupent une partie considérable de sa population, que M. Tanner porte à 24,178, mais qui, selon le dernier recensement, ne s'élève qu'à 16,060. Sa position avantageuse et le canal construit il y a quelques années pour éviter les chûtes du James, rendent, Richmond le centre d'un commerce aussi riche qu'étendu. Un nombre considérable de vaisseaux marchands appartiennent à son port. Depuis 1820 elle est le siége d'un évêché catholique.

Norfolk, près de l'embouchure de l'Elisabeth, ville de médiocre étendue, dans le comté de Norfolk, mais la plus peuplée de la Virginie, après Richmond, et la plus commerçante. Sa population s'élève à 9800 âmes. Son port, très bien défendu, est un des meilleurs de l'Union. Norfolk possède un *théâtre*, un *athénée* et quelques autres établissemens d'instruction publique. C'est dans ses environs qu'on trouve *Portsmouth*, petite ville, et tout près *Gosport*, sur l'Elisabeth, non loin de l'endroit où commence le canal ouvert il y a quelques annés pour joindre la baie Chesapeake avec le détroit d'Albemarle; quoique ce ne soit qu'un village, il est très important par le grand *arsenal maritime* que le congrès y a établi. Depuis que le gouvernement fédéral a adopté en 1820 le plan proposé par une commission d'ingénieurs et d'officiers de marine, on a beaucoup agrandi cet arsenal; on y a créé une forme de construction très grande, bâtie en granit de Quincy, et l'on compte en construire d'autres successivement : de nouveaux ateliers, de nouveaux hangars, de nouveaux casernemens pour les marins y ont aussi été construits. Ce magnifique établissement est le grand dépôt maritime pour les Etats-du-Sud, comme Charlestown que nous avons décrit à la page 161 l'est pour les Etats-du-Nord. On doit aussi nommer la rade de *Hampton* (Hampton road), qui, d'après le nouveau système de défense, est destinée à être le point principal de rassemblement des forces navales de l'Union. Cette position importante domine toute la baie Chesapeake, qu'un canal à grandes dimensions fait communiquer avec la baie Delaware, et par conséquent avec Philadelphie. Les vaisseaux construits dans cette dernière ville et à Washington peuvent donc en toute sûreté venir à Norfolk pour y être armés et ensuite se réunir dans la rade de Hampton. Le *fort Monroe*, place d'armes, ayant un revêtement en pierre de taille, occupe, avec une lunette avancée, toute la belle position de *Old-Point-Comfort*; c'est dans son enceinte que se trouve l'*école d'application pour l'artillerie* (artillery school of pratice). Le *fort Calhoun*, batterie casematée, construite sur le *banc du Rip-Rap*; cette batterie croise ses feux avec ceux du fort Monroe. *Newport-News*, *Naseway-Shoal* et *Cramp-Island-Flats*, autres positions qui doivent aussi être occupées et qui formeront ainsi un système complet de défense pour la rade de Hampton. Malgré leur grande importance, les géographes et les cartographes européens paraissent ignorer presque toutes ces localités, mentionnées si souvent dans les feuilles américaines à cause *des grands travaux* que depuis plusieurs années on y exécute. Nous ajouterons que c'est au général Bernard que l'on doit les projets de ce beau système, ainsi que des autres fortifications que, depuis 1816, le gouvernement fédéral a fait élever pour l'entière protection de sa frontière maritime.

Les autres villes principales sont Williamsbourg, ancienne capitale de la Virginie, avec le *collége de*

William-et-Marie et une bibliothèque; PETERSBURG, avec 8300 habitans; LYNCHBURGH, avec 4600; WINCHESTER, avec 3500; et WHEELING, avec 5200, toutes importantes par leur industrie et leur commerce; nous avons déjà dit que le grand chemin en fer de Baltimore doit aboutir aux environs de cette ville, ce qui la rendra un des plus grands entrepôts de l'intérieur. CHARLOTTESVILLE, remarquable par l'*université de la Virginie* (university of Virginia); LEXINGTON, par le collège de *Washington* et FARMVILLE, par le voisinage de celui de *Hampden-Sidney*; YORKTOWN, avec le meilleur port de cet état; HARPERS-FERRY, importante par la grande *manufacture d'armes* qui appartient à l'Union, et dans laquelle on fabrique annuellement 15.000 fusils, ainsi que par son vaste *arsenal* où l'on conserve environ 100,000 fusils; WHITE-SULPHUR-SPRINGS, WARMSPRINGS, SWEETSPRINGS et BATH, par leurs *bains* et par leurs *eaux minérales* visités par beaucoup de monde; ESTLEVILLE, près de laquelle se trouve le plus beau *pont naturel* de tous les États-Unis; ses dimensions sont beaucoup plus grandes que celles du fameux *Rockbridge* qui donne le nom à un comté de cet état. Nous nommerons aussi FREDERICKSBURG, dont la population s'élève à 3300 âmes; LEESBURG, FINCASTLE, CHRISTIANSBURG, EVANSHAM, ABINGDON, STAUNTON, TAPPAHANNOK, BELHAVEN, DUMFRIES, DANVILLE, WELLSBURN et POINT-PLEASANT. On ne doit pas oublier MOUNT-VERNON jolie maison de campagne située sur une éminence près du Potomac, à 9 milles anglois au dessous d'Alexandria; c'était la résidence ordinaire de Washington; et MONTICELLO, près de Charlottesville, demeure habituelle de Jefferson.

ETAT DE LA CAROLINE-DU-NORD, partagé en 64 comtés.

RALEIGH, dans le comté de Wake, sur la Neuse, petite ville bien bâtie sur une éminence et dans un climat sain, est la capitale de l'état. On y remarquait naguère quelques beaux édifices, entre autres le *palais de l'état*, vaste et beau bâtiment, avec une statue en marbre de Washington, par Canova; le *théâtre* et le *palais du gouverneur*; un incendie a détruit, il y a quelques années, le palais de l'état, ainsi qu'une assez grande partie de la ville, et a beaucoup endommagé le chef-d'œuvre du célèbre sculpteur italien. Raleigh possède 2 musées, mais ne compte que 1700 habitans.

NEWBERN, dans le comté de Craven, au confluent du Trent avec la Neuse, jolie ville, avec un *théâtre*, une *académie* et une *bibliothèque*; c'est la plus peuplée de l'état, quoiqu'elle ne compte encore que 3776 habitans. Elle fait un grand commerce et son port possède beaucoup de navires marchands.

Les autres villes principales sont: WILMINGTON, dont le port possède un plus grand nombre de vaisseaux que tous les autres ports de l'état; elle compte 2600 habitans; FAYETTEVILLE, avec 2868; EDENTON, ELISABETH, PLYMOUTH et BEAUFORT; elles sont toutes petites, mais importantes par leur commerce; la dernière surtout l'est par son port, qui, avec celui qu'offre l'embouchure du Cape-Fear-River, sont les seuls débouchés à la mer de la Caroline-du-Nord; ces deux derniers ports se trouvent en outre sur la grande ligne de communication intérieure au sud de la Chesapeake; en outre, d'importantes fortifications faites il y a quelques années les rattachent au système général de défense pour la frontière maritime de l'union. CHAPEL-HILL, remarquable par l'*université* de la Caroline-du-Nord (university of North-Carolina); SALEM, par son industrie; c'est le chef-lieu des établissemens que les Frères Moraves ont dans les Etats-méridionaux. Enfin CHARLOTTE, très petite ville, dont la prospérité et la population augmentent tous les jours à cause du voisinage des *mines d'or*, qu'on y exploite sur une grande échelle, depuis quelques années. Leur produit, dont on avait révoqué en doute l'importance, s'est tellement accru, surtout depuis 1828, que les terrains aurifères des Etats-Unis, qui s'étendent à l'est des montagnes Bleues (Blue-Ridge), depuis le voisinage du Potomac jusque dans l'état d'Alabama, doivent être rangés parmi *les plus riches mines d'or* que l'on connaisse. Cette zône aurifère, qui naguère encore n'était exploitée que dans la Virginie, les Carolines et la Géorgie, l'est aussi à présent dans l'Alabama et le Tennessee; mais ce n'est que dans la Géorgie et dans la Caroline-du-Nord que l'exploitation se fait sur une grande échelle. Dans la Caroline-du-Nord, il faut distinguer les *lavages* des *mines* proprement dites. Les premiers se font dans le comté de Burke, dont le chef-lieu est MORGANTOWN, et dans celui de Rutherford, qui a pour chef-lieu RUTHERFORD; les véritables *mines* sont exploitées dans les comtés de Meckclenburg, de Rowan, de Davidson et de Cabarras, dont les chefs-lieux respectifs sont: CHARLOTTE, SALISBURY, LEXINGTON et CONCORD. Les mines offrent déjà plusieurs galeries, mais nulle part on n'a encore pénétré à plus de 120 pieds anglais de profondeur. M. Bissel prétend que toutes les mines et tous les lavages des deux Carolines, de la Géorgie et de la Virginie emploient actuellement au moins 20,000 personnes, et estime la valeur totale de leur produit à 100,000 dollars par semaine, ce qui ferait 5,000,000 de dollars par an. Sans adopter entièrement son estimation, qui nous parait exagérée, nous ferons observer que leur produit doit sûrement dépasser de beaucoup la quantité adoptée il y a quelques années par les savans célèbres qui ont traité ce sujet; car l'emploi constant d'un si grand nombre de personnes, et les 466,000 dollars envoyés à la monnaie de Philadelphie en 1830, supposent un produit beaucoup plus considérable que celui auquel ils se sont arrêtés. D'après des documens officiels relatifs à cette année, l'or envoyé par la seule Géorgie monta à la valeur de 212,000 dollars; celui de la Caroline-du-Nord, à 204,000; tandis que les envois de la Caroline-du-Sud et de la Virginie ne s'élevèrent qu'à 26,000 et 24,000 dollars. Il est inutile de rappeler que la quantité d'or envoyée à la monnaie de Philadelphie ne représente pas la totalité du produit provenant des mines et des lavages.

ETAT DE LA CAROLINE-DU-SUD; c'est le seul état de la confédération dans lequel le nombre des esclaves dépasse celui des habitans libres. La Caroline-du-Sud est partagée en 29 districts.

COLOMBIA, dans le district de Richland, sur la rive gauche du Congaree, immédiatement après la jonction de ses deux branches principales, la Broad et la Saluda. C'est une petite ville bien bâtie, avec 3500 habitans; elle est la capitale de l'état. Le *palais* et le *collège de l'état* (college of South-Carolina), ainsi que l'*église des presbytériens* sont ses édifices les plus remarquables.

CHARLESTON, dans le district de ce nom, bâtie sur une péninsule formée par le Cooper et l'Ashley, qui, se réunissant au-dessous de cette ville, forment un port aussi vaste que sûr, dont l'entrée est défendue par trois forts. Charleston est la ville la plus peuplée de tous les Etats-Méridionaux, à l'exception de la Nou-

velle-Orléans, et la sixième ville de la Confédération sous le rapport du commerce. Elle est aussi la résidence d'un évêque protestant et d'un évêque catholique. On lui accorde actuellement 34,500 habitans. Parmi les bâtimens publics, nous citerons le *palais de l'état*, l'*hôtel-de-ville*, la *douane*, le *théâtre*, le *marché*, la *prison* et l'*église de St-Michel* avec un clocher très élevé. L'*école de médecine* (medical college), le *Charleston college*, l'*école de droit* (law school), la *société littéraire et philosophique*, les *sociétés de médecine* et d'*agriculture*, celle de *botanique* avec un beau jardin et la *bibliothèque publique* sont les principaux établissemens scientifiques et littéraires de cette ville, qui possède en outre plusieurs *pensionnats*, des *écoles élémentaires*, et plusieurs typographies. On construit un grand nombre de vaisseaux marchands sur les chantiers établis le long du Cooper. On doit aussi mentionner le *moulin mécanique* pour nettoyer le riz, appartenant à M. Lucas. La fièvre jaune a souvent décimé la population de Charleston; cependant on regarde cette ville comme une des plus saines de toutes celles qui sont situées dans la région inférieure des Etats-Méridionaux de l'Union; aussi est-elle pendant la mauvaise saison le rendez-vous des riches planteurs du pays et même de ceux des Antilles.

Les autres villes principales sont : GEORGETOWN avec 2000 habitans, HAMBURG, CAMDEN, et BEAUFORT, importantes surtout par leur commerce; WINNSBOROUGH.

ETAT DE GÉORGIE, partagé en 76 comtés.

MILLEDGEVILLE, dans le comté Baldwin, sur la rive droite de l'Oconee, une des branches de l'Alatamaha, jolie petite ville, avec 2100 habitans; c'est la capitale de l'état.

SAVANNAH, dans le comté Chatham, près de l'embouchure du Savannah, qui y forme un beau et bon port. C'est la première ville de l'état sous tous les rapports. La *bourse*, l'*église presbytérienne*, l'*édifice de l'académie* et le *théâtre* sont ses principaux bâtimens. Parmi ses établissemens scientifiques et littéraires il faut mentionner l'*observatoire*, la *société de médecine* et la *bibliothèque*. Elle compte 7800 habitans qui font un grand commerce et possèdent beaucoup de vaisseaux marchands.

Les autres villes principales sont : AUGUSTA, sur la Savannah, importante par son commerce et par sa population, qui s'élève à 6700 âmes; c'est l'entrepôt de l'immense quantité de beau coton recueilli dans la Haute-Géorgie et qui est ensuite embarqué à Savannah et à Charleston; DARIEN, importante par son port à l'embouchure de l'Alatamaha et par son commerce; BRUNSWICK, par son beau port; ATHENS, remarquable par l'*université de la Géorgie* (Franklin college, ou university of Georgia) qu'on y a établie; MACON, fondée en 1824 sur un territoire acheté aux Criks (Creeks); en 1826 elle comptait déjà 1600 habitans, et en 1830, elle en avait 2600; c'est une des plus florissantes de l'état; et l'on a eu le projet d'en faire la capitale. Viennent ensuite COLUMBUS, CLINTON, MONTICELLO, STE-MARIE, MADISON et WASHINGTON. On doit ajouter que c'est dans la partie septentrionale de cet état, près des sources du Chatahoochee, du Tallapoosa et du Coosa, qu'on a découvert les mines d'or dont on a parlé à la page précédente.

TERRITOIRE DE LA FLORIDE, partagé en 15 comtés.

TALLAHASSEE, dans le comté de Léon, très petite ville, bâtie il y a peu d'années entre l'Ausillee et l'Ocklockone; c'est la capitale du territoire; sa population s'élève peut-être à 2000 habitans.

Les autres villes principales sont : ST-AUGUSTIN, autrefois capitale de la Floride-Orientale, défendue par un beau fort en pierre; sa population a beaucoup diminué dans ces dernières années; on ne lui accorde aujourd'hui qu'environ 2000 âmes. PENSACOLA, petite ville dont la population en 1826 ne dépassait pas encore un millier d'âmes. C'est un des points militaires les plus importans des Etats-Unis à cause du son *port*, qui est regardé comme le plus beau et le plus sûr de tout le golfe du Mexique. Le congrès y a fait construire un *arsenal* pour la marine et d'importantes fortifications, qui feront de cette ville une des principales places fortes de l'Union. Un beau phare de 80 pieds de hauteur, éclairé par 20 quinquets mis en mouvement par une machine, indique pendant la nuit l'entrée de son port. Nous citerons encore la BAIE de ST-JOSEPH, qui possède un havre très sûr; la BAIE d'APPALACHICOLA, débouché de la rivière de ce nom; ST-MARC, petit port sur la baie d'Appalachie; enfin TAMPA, dans la baie de Espiritu-Santo, dernier poste militaire dans cette partie de la péninsule de la Floride; et FERNANDINA, sur l'île d'Amelia, contiguë à l'excellent havre de ST-MARYS, et tant de fois nommée dans les guerres qui de nos jours ont désolé cette contrée.

ETAT D'ALABAMA, partagé en 36 comtés.

TUSCALOOSA, dans le comté de ce nom, très petite ville, située sur la rivière Tuscaloosa, est la capitale de l'état; elle possède l'*université de l'état* (Alabama university) et compte 1600 habitans.

MOBILE, dans le comté de ce nom et près de l'embouchure du bras occidental du Mobile, jolie petite ville, bien bâtie; sa prospérité commerciale a pris dans ces dernières années un très grand développement, grâces à son heureuse position à la tête d'une baie, débouché naturel des riches produits du sol très fertile de cet état et surtout de l'immense quantité de coton qu'on y recueille. Mobile a déjà un théâtre, une banque, branche de la banque des Etats-Unis, plusieurs autres banques locales, des églises, de très beaux magasins pour recevoir les balles de coton, que, par le moyen de presses à vapeur et hydrauliques, on réduit d'un tiers en volume avant de les charger à bord des bâtimens. Le *magasin de coton* construit par des négocians de la Nouvelle-Orléans est un vaste bâtiment en briques, où l'on conserve une immense quantité de cette marchandise. Malheureusement, Mobile est souvent ravagée par la fièvre jaune pendant les mois d'été et d'automne; aussi s'est-il formé dans son voisinage le petit faubourg *Spring-Hill*, où se retire, pendant la saison des maladies, la population qui se trouve forcée de rester sur les lieux, lorsque, comme il est d'usage, elle ne se rend pas au nord. L'embouchure de la baie du Mobile est défendue par un fort construit sur *Mobile-Point* sur l'emplacement du fort Bowyer, par un autre fort projeté sur l'île Dauphine, et par une tour à la Passe au Héron. Quoique le recensement de 1830 n'accorde à cette ville que 3194 habitans, nous n'hésitons pas à lui en assigner au moins 8000. Dès l'année 1829, M. Tanner portait à 8150 âmes sa population, qu'un savant ingénieur, M le major Poussin, chargé il y a quelques années d'importans travaux dans cette partie de l'Union, élève même à 10,000. Depuis 1828 elle est le siége d'un évêché catholique.

Les autres villes principales sont : CAHAWBA, autre-

fois capitale de l'état; **Montgomry**, **Huntsville** et **St-Stephens**, importantes par leur commerce. On doit aussi nommer: **Fort-Jakson**, **Fort-Crawford**, **Claiborne**, **Demopolis** et **Florenca**.

ETAT DU MISSISSIPI, partagé en 26 comtés.

Jackson, dans le comté Hinds, sur le Pearl, très petite ville nouvellement bâtie, dont la population peut s'élever à un millier d'habitans, est la capitale de l'état.

Natchez, dans le comté Adams, sur la rive gauche du Mississipi, jolie petite ville, dont une grande partie des maisons est bâtie en bois et à un seul étage. Quoique sa population n'atteigne encore que 2790 âmes, Natchez est la ville la plus peuplée de tout l'état; elle possède une *académie* ou collège, une *bibliothèque*, et en 1826 on y publiait trois journaux et une gazette littéraire; son commerce est florissant; on exporte annuellement de 30,000 à 40,000 balles de coton.

Les autres lieux les plus remarquables sont: **Monticello**, qui était naguère capitale de l'état; **Columbia**, qui a été également désignée pour chef-lieu du Mississipi; **Washington**, remarquable par le *Jefferson-college*, le premier établissement littéraire de l'état; **Port-Gibson**, **Woodville** et **Vicksburg**.

ETAT DE LOUISIANE, partagé en 31 paroisses.

Nouvelle-Orléans, dans la paroisse de ce nom et sur la rive gauche du Mississipi. C'est la ville la plus grande, la plus peuplée et la plus commerçante de tous les Etats-Méridionaux. Sa population, que le recensement de 1830 ne portait qu'à 46,310 âmes, paraît dépasser actuellement 60,000; elle est la capitale de l'état. On peut dire qu'en général cette ville est bien bâtie; des rues larges en coupent d'autres à angles droits. Dans celles qui sont près du fleuve, les maisons sont presque toutes en briques, mais elles sont en bois dans les parties les plus reculées du centre. La Nouvelle-Orléans est le siége d'un évêché catholique. Parmi ses bâtimens les plus remarquables, nous citerons: le nouveau *palais de l'état*, le *palais du gouverneur*, l'*arsenal de l'état*, le *palais de justice* et la *douane de l'Union*; le *nouveau marché*, construit sur le modèle des propylées d'Athènes; la *cathédrale catholique*, quoique d'une mauvaise architecture, et l'*église des Presbytériens*. Parmi ses établissemens littéraires, il faut nommer surtout la *bibliothèque publique* et le *collège*, qu'on nous assure n'être pas encore organisé. La Nouvelle-Orléans est une ville presque entièrement française pour les mœurs et pour la manière de vivre, quoiqu'un grand nombre d'Anglo-Américains s'y soient établis depuis quelques années. Elle possède deux *théâtres*, plusieurs imprimeries où l'on publiait il y a quelques années *huit journaux*; mais ses fabriques et ses manufactures sont peu nombreuses relativement à sa population. C'est le *commerce* qui occupe surtout ses habitans; depuis l'introduction des bateaux à vapeur, elle est devenue le débouché naturel de l'immense et fertile bassin du Mississipi et un des plus grands marchés du Nouveau-Monde. Le commerce intérieur y emploie 1400 grands bateaux plats et 130 bateaux à vapeur, et le commerce maritime un grand nombre de vaisseaux. On peut même dire qu'elle est la *seconde place de l'Union* pour l'exportation des produits du sol, n'étant inférieure sous ce rapport qu'à New-York. En avril 1831 on a ouvert un *chemin en fer* de 4 milles et demi de long, qui met cette ville en communication avec le lac Ponchartrain; ce bel ouvrage aboutit au *port artificiel* qu'on construit sur ce dernier. La position basse de la Nouvelle-Orléans et les immenses marais qui l'environnent en rendent l'air très malsain; la fièvre jaune y fait souvent de grands ravages: en 1811, 1814, 1822 et 1829 elle a enlevé un grand nombre d'habitans. La position de cette ville et les fortifications nouvelles qui en défendent les approches par mer, la rendent aujourd'hui la *plus forte place* des Etats-Unis.

Les autres lieux les plus importans sont: **Donaldsonville**, sur la rive droite du Mississipi, à l'endroit où s'en détache le bras dit *La Fourche*, très petite ville, dans la paroisse de l'Ascension; depuis 1826 jusqu'en 1831, elle a été la capitale de l'état. Sa population n'arrive peut-être pas à un millier d'âmes. **Natchitoches**, regardée comme la ville la plus commerçante de l'état après la Nouvelle-Orléans, est une des plus peuplées, quoique sa population ne monte encore qu'à 1000 âmes. **Baton-Rouge**, petite ville d'environ 2000 habitans, chef-lieu d'un cantonnement militaire, avec un *arsenal* très considérable; sa position, sur le bras principal du Mississipi, lui donne une grande importance par la facilité de pouvoir distribuer des armes et des munitions sur tous les points qui concourent à la défense du delta de ce grand fleuve. **Jackson**, remarquable par le *collège Louisiana*. Nous nommerons encore **Alexandria**, **Concordia**, **Washitta**, **Opelousas**, **St-Francisville**, et **St-Martinsville**. Ensuite, **Jesup**, sur la Rivière-Rouge, cantonnement militaire important.

DISTRICT DE L'OREGON. Ce vaste espace du Continent-Américain, que les Etats-Unis regardent comme une partie de leur territoire, n'est qu'une subdivision du *Western-Territory*; il n'est encore habité que par des nations indigènes qui conservent leur indépendance et dont nous avons indiqué les principales dans l'article *Ethnographie* de cette partie du monde. Il est traversé par le Colombia ou Oregon, dont il prend le nom.

Astoria, petit établissement commercial fondé sur le territoire des Tchinnouks (Chinnooks), à l'embouchure du Colombia, qui y forme un port, est le seul lieu que nous ayons à nommer. Dans son voisinage se trouvent plusieurs pins gigantesques, qui sont peut-être *les arbres les plus hauts que l'on ait trouvés sur le globe*. M. Ross Cox, qui pendant plusieurs années a parcouru cette région, en décrit un situé près du fort Astoria, que les chasseurs canadiens nomment le *roi des pins*; son tronc, à la hauteur de 10 pieds au-dessus du sol, a une circonférence de 45 pieds anglais; il estime son élévation totale à 300 pieds, dont 150 libres de toute branche. Ce voyageur en vit un autre au sud du Colombia, dont la circonférence du tronc était de 57 pieds, et la hauteur jusqu'à la première branche, de 260 pieds!

ETAT D'INDIANA, partagé en 64 comtés.

Indianapolis, dans le comté Marion, sur la branche occidentale de la Rivière-Blanche (White-River), jolie petite ville d'environ 1200 habitans, est la capitale de l'état.

Vincennes, dans le comté de Knox, sur la rive gauche du Wabash, petite ville bien bâtie, avec une *académie* et environ 1800 habitans. Depuis 1834 elle est la résidence d'un évêque catholique. **New-Albany**, avec environ 2500 habitans, est la ville la plus peuplée de tout l'état; on y construit beaucoup de vaisseaux à vapeur.

Les autres lieux les plus remarquables de l'état sont: **Harmony** ou **New-Harmony**, jolie petite ville, bâtie

par M. Rapp en 1815 dans une vallée non loin du Wabash. Ses importans établissemens industriels et agricoles et les 25,000 acres qui en dépendent ont été vendus pour 120,000 dollars par son fondateur à M. Owen; celui-ci y a introduit le système social qu'il a imaginé pour l'amélioration des hommes et dont nous avons parlé à la page 166. L'anarchie, qui s'était introduite pendant l'absence de M. Owen, a donné occasion à ce que, à son retour d'Angleterre en 1826, il fût investi d'un pouvoir dictatorial sur le millier de partisans qui formaient alors son établissement et dépendances. CORYDON, autrefois capitale de l'état; MADISON, avec environ 2000 habitans; RICHMOND, avec près de 1500; SALEM, avec 1000; JEFFERSONVILLE, BROOKVILLE et VEVAY, toutes très petites, mais importantes par leur commerce; cette dernière, fondée par des Suisses du pays de Vaud, est même remarquable par ses vignobles, où l'on récolte le *meilleur vin* de toute l'Union. On doit encore nommer FORT-WAYNE, importante par sa position; BLOOMINGTON, par l'*Indiana-college*, le principal établissement littéraire de l'état; et CLARKEVILLE, comprise dans le lot de 150,000 acres de terre donné par le congrès au général Clarke, comme récompense des services signalés qu'il a rendus à la confédération.

ETAT D'ILLINOIS, partagé en 52 comtés.

VANDALIA, dans le comté de Fayette, sur la Kaskaskia, bâtie sur un plan très régulier, avec des rues larges et une place assez étendue; c'est la capitale de l'état. Elle ne compte encore que 1500 habitans, mais elle possède la *Société historique de l'Illinois* (Historical Society of Illinois).

Les autres villes principales sont : CHICAGO (Fort-Dearborn), à l'extrémité sud-ouest du lac Michigan; on porte à 3000 âmes sa population, qui s'accroît rapidement. Le chemin de fer projeté et le canal qui doit unir le lac Michigan à l'Illinois, lui promettent une grande prospérité. KASKASKIA, autrefois capitale de l'état; SHAWANEETOWN, importante par ses *salines* qui appartiennent à l'Union; GALENA, par ses *mines de plomb*; JACSONVILLE, par l'*Illinois-college*; CAHOKIA, très déchue; elle ne compte guère qu'un millier d'habitans, quoiqu'on lui en accordât 7000 lorsqu'elle dépendait de la France; BELLEVILLE et EDWARDSVILLE; FORT-CLARKE et FORT-EDWARDS.

ETAT DE MISSOURI, partagé en 33 comtés.

JEFFERSON, sur la rive droite du Missouri, peu loin de l'embouchure de l'Osage, très petite ville, dont la population peut s'élever à environ 500 âmes, est la capitale de l'état.

ST-LOUIS, dans le comté de ce nom et sur la rive droite du Mississipi, est la ville principale de l'état sous tous les rapports. Sa position avantageuse sur un des plus grands fleuves du monde et peu éloignée de ses affluens, le Missouri et l'Illinois, lui a fait prendre le plus rapide accroissement; située au centre de la plus grande navigation intérieure de l'Amérique-du-Nord, elle est destinée à devenir en peu d'années une des places les plus commerçantes du globe. Sa population, qui en 1816 n'était encore que de 2000 habitans, s'élève selon le dernier recensement à 5852. C'est une miniature de la Nouvelle-Orléans. Elle est déjà le siège d'un évêché catholique et possède deux banques, un *théâtre*, un *musée*, un *collège* (St-Louis-college), une *bibliothèque*, trois imprimeries. Elle est devenue le centre d'un commerce très étendu, et pour ainsi dire l'entrepôt des affaires importantes qui se font entre la Nouvelle-Orléans, Cincinnati et Pittsburgh; on peut dire que St-Louis doit cette activité commerciale à la *navigation à vapeur* qui s'y est établie sur une grande échelle. Voici quel était en 1831 l'état des principales lignes de cette navigation. Six bateaux à vapeur étaient employés régulièrement entre *St-Louis* et la *Nouvelle-Orléans*; quoique cette dernière ville en soit éloignée par eau de 1200 milles anglais, l'aller et le retour s'accomplissent en 24 jours; quelquefois même en 18 seulement. Six bateaux à vapeur entretenaient la communication régulière entre *St-Louis* et *Louisville* sur l'Ohio, éloignée de 630 milles anglais, et ne mettaient que 10 ou 11 jours pour l'allée et le retour. Un de ces bateaux remontait sur l'Ohio 150 milles jusqu'à *Cincinnati*. Trois autres étaient chargés de la communication entre *St-Louis* et la *Rivière de la Fièvre* (Fever River) sur laquelle se trouve Galena, si importante par ses riches mines de plomb; ils parcouraient le double intervalle de 480 milles dans dix jours; un de ces bateaux remontait quelquefois 400 milles plus haut jusqu'à la *Rivière St-Pierre* (St-Peter's River). Deux bateaux allaient de *St-Louis* en remontant le Missouri jusqu'à *Franklin*, éloigné de 200 milles anglais, et poussaient leur course jusqu'au *Fort Leavenworth*, à 200 milles plus haut. Enfin deux ou trois autres bateaux allaient de *St-Louis* à *Pékin* sur l'Illinois, éloigné de 180 milles anglais. D'autres bateaux viennent assez souvent à St-Louis de Pittsburgh et d'autres places de l'intérieur. Depuis quelques années des *caravanes* d'environ cent hommes partent tous les ans de St-Louis et arrivent dans l'espace de 40 à 50 jours à Santa Fé dans le Nouveau-Mexique; elles y apportent des étoffes de coton, des draps, de la quincaillerie, et en remportent des piastres et des mulets. Les marchandises sont transportées sur des chars couverts, qui servent en même temps de logement aux conducteurs. Au nord de la ville s'élèvent *sept collines artificielles*, qui paraissent avoir été construites par ce peuple inconnu auquel on attribue les tumuli et les fortifications mentionnés à la page 173. Ces collines, dit le duc de Weimar, n'avaient pas encore été fouillées en 1826.

Les autres villes principales sont : ST-CHARLES, petite ville, située sur le Missouri; elle ne comptait encore en 1826 qu'un millier d'habitans. Non loin se trouve *Florissant*, *collège* fondé par les jésuites, où la plupart des jeunes gens de l'état du Missouri qui se destinent à l'état ecclésiastique reçoivent leur éducation supérieure. POTOSI, petite ville, qui a acquis de nos jours une grande importance par les *mines de plomb* que l'on y exploite; elles sont à fleur de terre et d'une immense richesse. On doit encore nommer FRANKLIN, STE-GENEVIÈVE, HERCULANEUM, JACKSON et NOUVEAU-MADRID; cette dernière a été presque entièrement bouleversée par les tremblemens de terre de 1811 et 1812. On ne doit pas oublier les deux postes militaires les plus importans de cet état, savoir : JEFFERSON'S BARRACKS, sur la rive droite du Missouri; ce casernement sert en même temps d'*école pratique pour l'infanterie* de l'Union (school of pratice for Infantry). C'est à cette école qu'en sortant de l'établissement de West-Point, décrit à la page 164, les cadets destinés pour le service de l'infanterie viennent recevoir, pendant deux ou trois ans, toutes les connaissances pratiques de leur profession. La garnison de ce poste n'est jamais moins d'un régiment de ligne, et son commandement est confié à un général de brigade. LEAVENWORTH, sur la rive droite du Missouri, près du

confluent de Little-Platte, est l'autre cantonnement.

ETAT DE TENNESSEE, partagé en 62 comtés.

NASHVILLE, dans le comté Davidson, sur la rive gauche du Cumberland, est la ville capitale et la plus importante de l'état. Elle doit principalement à sa position favorable au commerce les grands progrès qu'ont faits son industrie et sa population; cette dernière s'élève à 5600 âmes. Des bateaux à vapeur font le trajet régulier de cette ville à la Nouvelle-Orléans. C'est à Nashville que se trouve la petite université connue sous le nom de *Nashville-University*.

Les autres villes principales sont: KNOXVILLE, la plus importante du Tennessee-Oriental, avec un *collège* renommé (East Tennessee-college) et environ 2000 habitans; MURFREESBOROUGH, autrefois capitale de l'état; GREENVILLE, remarquable par son *collège* et par les ouvrages fait avec le fer tiré des *mines* de ses environs. Viennent ensuite: MARYVILLE, importante par son *école de théologie*; FRANKLIN, FAYETTEVILLE, CLARKSVILLE, COLUMBIA, CARTHAGE et BRAINERD; c'est dans cette dernière que se trouve la principale *mission* fondée dans le but de convertir et de civiliser les Tcherokis.

ETAT DE KENTUCKY, partagé en 83 comtés.

FRANCFORT, dans le comté Franklin, sur la rive droite du Kentucky, petite ville bien bâtie, avec un beau *palais de l'Etat* et 2000 habitans; c'est la capitale du Kentucky.

LEXINGTON, dans le comté Fayette, sur le Townfork, une des branches de l'Elkhorn, affluent du Kentucky, ville bien bâtie avec quelques beaux édifices, un *théâtre*, un *musée*, une *bibliothèque publique*, six imprimeries et plusieurs établissemens littéraires. On la regardait il y a quelques années comme la ville la plus considérable de l'état; elle compte 6104 habitans, dont un grand nombre est employé dans ses manufactures de clous, d'étain, de cuivre, de laine, de coton, etc. Lexington est le siège de l'*université* dite de *Transylvanie* (Transylvania university), qui est l'établissement de ce genre le plus célèbre et le plus fréquenté des Etats-Occidentaux; les *écoles de médecine* et de *droit* en font partie.

LOUISVILLE, dans le comté de Jefferson, sur la rive gauche de l'Ohio, ville la plus industrieuse et la plus commerçante de l'état. On estimait il y a quelques années à 6050 tonneaux la portée de tous les bâtimens à vapeur appartenant à Louisville. Elle possède une grande fabrique de machines à vapeur, de grandes manufactures de savon, de chandelles, une importante raffinerie de sucre, et à ce qu'on dit, la plus grande distillerie de whisky de l'Union. Le dernier recensement lui accorde 10,352 habitans, qui entretiennent de fréquentes et importantes relations commerciales avec Cincinnati, St-Louis et la Nouvelle-Orléans. Le beau canal, nommé *Louisville-Portland canal*, ouvert il y a quelques années pour éviter les chutes de l'Ohio, joint cette ville à Portland; quoiqu'il n'ait que 2 milles de long, les grandes difficulcés qu'il a fallu vaincre dans sa construction et ses grandes dimensions peuvent le faire comparer, dit l'ingénieur M. John R. Henry, avec un canal de 70 à 75 milles anglais de long creusé dans un terrain ordinaire.

Les autres villes principales sont: MAYSVILLE, la plus importante sous le rapport commercial après Louisville et Lexington; elle compte 2040 habitans; DANVILLE, avec 849 habitans et le *Centre-College*; AUGUSTA, avec 691 habitans et l'*Augusta-College*; PRINCETON, avec 366 habitans et le *Cumberland-College*; BARDSTOWN, avec 1625 habitans et le *collège* catholique de *St-Joseph*, un des établissemens les plus florissans de ce genre que possède l'Union; cette ville est aussi la résidence de l'évêque catholique du Kentucky; RUSSELSVILLE, avec 1358 habitans; PARIS, avec 1219; MANCHESTER et OWINGVILLE, importantes par leurs *sources salées*; HARRODSBURG, OLYMPIAN-SPRINGS et BIGBONE-LICK, par leurs *eaux minérales*; Harrodsburg compte 1051 habitans; GEORTOWN, avec 1341 habitans; SHELBYVILLE, avec 1201; NEW-PORT, avec 717 habitans et un arsenal de l'Union; BOWLING-GREEN, chef-lieu du comté Waren, où se trouve la fameuse *grotte du Mammouth*, dont on dit que l'intérieur a été exploré jusqu'à une distance de 10 milles anglais; elle est divisée en un grand nombre de compartimens; la surface d'un seul n'aurait pas moins de 8 acres anglais; il offre un arc magnifique de 60 à 100 pieds de haut; on recueille dans cette grotte une immense quantité de nitre; MONTICELLO et IRVINE, importantes par le nitre qu'on retire des grottes de leur voisinage.

ETAT DE L'OHIO, partagé en 73 comtés.

COLUMBUS, dans le comté de Franklin, sur la rive gauche du Scioto, affluent de l'Ohio, très petite ville, agréablement bâtie, avec un assez bel hôtel du gouvernement et un autre pour les bureaux de l'état, en est la capitale. Sa population ne s'élève encore qu'à 2437 âmes.

CINCINNATI, danr le comté Hamilton, sur la rive droite de l'Ohio, à l'endroit où commence le canal qui joint cette rivière à la ville de Dayton, sur le Miami. L'accroissement de Cincinnati est vraiment prodigieux. En 1810 on n'y comptait encore que 2540 habitans; en 1824 il y en avait déjà 12,016; en 2826 leur nombre montait à 16,230; en 1830, à 24,831; actuellement on le porte au-dessus de 34,000. On peut dire que les habitans de Cincinnati se font tous remarquer par leur esprit actif et entreprenant. Profitant de la position avantageuse de leur ville, ils l'ont rendue la rivale de Pittsburgh par l'étendue de leurs relations commerciales et par la quantité, la variété et la bonté des produits de leur industrie; ces derniers dès l'année 1826 se sont élevés à 10 millions de francs. La confection des machines à vapeur, les manufactures de coton, les draps des différentes qualités, les fonderies de caractères d'imprimerie et pour les métaux, les papeteries, les fabriques de savon, de chandelles, de briques, les brasseries, les raffineries de sucre, plusieurs produits chimiques sont les objets principaux de l'industrie de Cincinnati. On doit ajouter que cette ville paraît être actuellement la principale dans la partie occidentale de l'Union pour tout ce qui concerne les produits intellectuels; ses 9 imprimeries ont déployé une activité immense; en 1826 elles ne publiaient pas moins de 9 *journaux*; sans compter le *Western Monthly Review*; leur nombre et leurs produits ont encore augmenté depuis. Cincinnati est la résidence d'un évêque catholique et peut être regardée aujourd'hui comme le *principal entrepôt du commerce de l'Ohio*. Plusieurs belles places et quelques beaux édifices ornent cette ville qui est bâtie dans un site agréable, sain et assez élevé. La *maison de justice*, le *marché principal*, le *collège de médecine* (medical school), la *maison des fous* (lunatic asylum), l'*hôpital du commerce* (commercial hospital), deux ou trois *églises* et un *moulin à vapeur* de neuf étages, méritent surtout d'être mentionnés. Cincinnati partage avec Pittsburgh l'avantage d'être la ville de

l'intérieur où l'on construit le plus de bateaux à vapeur. Sur le nombre total de 348 qu'on a construits depuis 1811 jusques et y compris 1831, 111 l'ont été dans ses chantiers. Nous ajouterons que, parmi les 198 bâtimens à vapeur qui restaient en 1831, 68 avaient été construits à Cincinnati, 68 à Pittsburgh, 12 à New-Albany, 7 à Marietta, 6 à Brownsville. Depuis plusieurs années on a transféré dans cette ville le quartier-général du commandement de la *division militaire occidentale* de la confédération qui était auparavant à Louisville. Nous rappellerons que le quartier général de la *division militaire occidentale* est établi à New-York, ville décrite à la page 162.

Les autres villes principales sont : CHILLICOTHE, avec 2846 habitans, ZANESVILLE, avec 3094, STEUBENVILLE, 2937, NEW-LANCASTER, avec 1930, et NEW-LISBON, avec 1138, toutes importantes par leur industrie et leur commerce; CLEVELAND, sur le lac Érié, et PORTSMOUTH, sur l'Ohio, aux deux extrémités du grand canal de l'Ohio, deviendront dans peu de temps de grands entrepôts du commerce intérieur de l'Union; la première a 1076 habitans, la seconde en a 1064; DAYTON, sur la Miami, à l'endroit où aboutit le canal qui part de Cincinnati; elle compte 2965 habitans; CANTON, avec 1257 habitans, remarquable surtout par la magnifique *église* des catholiques qu'on y a bâtie il y a quelques années. ATHENS (Athènes), très petite, mais importante par son *collège*, connu sous le nom d'*université de l'Ohio* (Ohio university); OXFORD, avec la *Miami university*; GAMBIER, avec le *Kenyon college*; LEBANON, avec 1157 habitans; POLAND, très petite, mais importante par ses *forges*; SANDUSKY, par son port sur le lac Erié; WOOSTER et JACKSON, par leurs riches *sources salées*; GALLIPOLIS, par sa position; YELLOWSPRINGS, par ses *eaux minérales*, les plus fréquentées de l'état; MARIETTA, par sa population qui s'élève à 1207 âmes, et par les *anciennes fortifications des indigènes* qui se trouvent dans les environs, ainsi que dans ceux de CIRCLEVILLE, de PORTSMOUTH, NEWARK et autres lieux de cet état; elles ont été le sujet de profondes recherches de la part de plusieurs savans de l'Europe et de l'Amérique, recherches résumées avec une rare sagacité et une vaste érudition par MM. de Humboldt, Warden et Malte-Brun. Ce sujet est trop important pour que nous ne nous arrêtions pas quelques momens, afin de faire connaître au lecteur l'état actuel de ce grand problème historique. Nous puiserons surtout au mémoire que M. Warden a publié en 1827 dans les Mémoires de la Société de géographie de Paris, et à notre Atlas ethnographique du globe.

Depuis le bord méridional du lac Érié jusqu'au golfe du Mexique et le long du Missouri jusqu'aux montagnes Missouri-Colombiennes (*Montagnes Rocheuses*, *Rocky Mountains*), on rencontre des vestiges d'ouvrages considérables et réguliers, portant l'empreinte d'une antiquité remontant à plusieurs siècles, et qui tous semblent annoncer une origine commune. Ces monumens, de formes et de grandeurs différentes, et les divers objets d'antiquité découverts jusqu'à ce jour consistent : 1° en fortifications; 2° en *tumuli* ou tertres; 3° en murailles de terres parallèles; 4° en murailles souterraines de terre et de briques, et en objets enfouis à une profondeur considérable; 5° en ouvertures pratiquées dans la terre, appelées *puits*; 6° en rochers avec des inscriptions; 7° en idoles; 8° en coquilles d'autres pays; et 9° en momies. L'examen de tous ces objets et celui de l'état social où se trouvaient les peuples de tout ce vaste espace lors de la découverte de l'Amérique par Colomb, ne permettent pas de les attribuer aux ancêtres de ses habitans actuels, mais à un peuple inconnu et très différent, que l'on conjecture avoir été les *Allighewi*.

Les restes de plusieurs *fortifications* sont d'une grande étendue. Celles qui se trouvent près de *Chillicothe*, occupent plus de cent acres de superficie; c'est une muraille en terre de 20 pieds d'épaisseur à sa base, 12 de hauteur et entourée de tous côtés, excepté du côté de la rivière, d'un fossé ou tranchée, large d'environ 20 pieds. Les plus considérables de ces fortifications, situées sur les bords des rivières, sont de forme rectangulaire, et ont plus de 700 pieds de long sur 600 de large. D'autres, de formes circulaires et placées à quelque distance des courans d'eau, ont rarement plus de 150 pieds de diamètre. Dans le district de *Pompey*, dans l'état de New-York, on voit les restes d'une grande ville, dont la superficie paraît avoir été de 500 acres; on reconnaît encore ses deux cimetières; trois vieux forts circulaires qui s'élèvent à 8 milles anglais de distance les uns des autres, forment un triangle qui embrasse l'emplacement de cette ville ancienne. Près de la rivière de St-François, dans le territoire d'Arkansas, M. Sauvage a découvert les ruines d'une autre ville fortifiée, d'une grande étendue, et les débris d'une citadelle, construite de briques et de ciment. Nous mentionnerons aussi les constructions en pierres trouvées sur les bords du Noyer-creek, petit affluent du Mississipi, dans les environs de la ville *Louisiana*, dans l'état des Illinois; elles ressemblent à d'autres fortifications découvertes sur les rives du *Buffalo-creek* et de la *Rivière d'Osage*, et diffèrent beaucoup des anciennes villes, des fortifications et des tertres si nombreux dans les limites que nous avons indiquées. L'ancienne fortification découverte par le capitaine Carver, près du lac Pepin et du Mississipi dans le pays que M. Tanner nomme le district Huron, a près d'un mille d'étendue; sa forme est circulaire et la surface qu'embrassent ses remparts pourrait contenir 5000 hommes. Quoique ces ouvrages, dit ce voyageur, aient été déformés par le temps, on en distingue néanmoins les angles qui paraissent avoir été construits suivant les règles de l'art militaire et avec autant de régularité que si Vauban lui-même en eût tracé le plan. Les autres fortifications les plus remarquables se trouvent dans l'état de l'Ohio près de *Newark*, près de *Marietta*, sur la rive orientale du Miami, sur les bords du Petit-Miami, près de *Piqua*, etc. Celles de *Circleville*, dans ce même état, ont déjà disparu sous les constructions de la ville moderne. Nous remarquerons avec M. Warden que tous les ouvrages de ce genre, qui se trouvent au nord-ouest de l'Ohio, offrent des parapets plus élevés, des fossés plus profonds et d'autres indices qui prouvent quelque connaissance de l'art militaire. Des personnes versées dans cet art les considèrent comme de véritables places de guerre. Toutefois, parmi ces ouvrages, il en est qui paraissent n'avoir été élevés ni pour l'attaque, ni pour la défense, à en juger par leur étendue, par la stérilité du sol voisin et le manque d'eau des environs. La plate-forme enfoncée, qu'on remarque dans plusieurs de ces ouvrages, était probablement destinée dit Guillaume Bartram, aux mêmes usages qu'aujourd'hui chez les Indiens modernes, c'est-à-dire pour y brûler et y torturer les malheureux captifs condamnés à mort. Cette plate-forme est toujours entourée d'un ou deux bancs, placés l'un au-dessus de l'au-

tre, qui servaient de siéges aux spectateurs de ces horribles scènes, et à ceux des jeux[1], des danses et des foires qui s'y tenaient. M. de Humboldt ajoute qu'il ne connaît nulle part quelque chose qui ressemble à ces fortifications, soit dans l'Amérique-Méridionale, soit dans l'Ancien-Continent. La régularité des formes polygones et circulaires, les petits ouvrages destinés à couvrir les portes de l'enceinte, sont surtout très remarquables. On ignore si ce sont des enclos de propriété, ou des murs de défense contre des peuples ennemis, ou des campemens retranchés, comme dans l'Asie-Centrale. L'usage de séparer par des circonvallations les différens quartiers d'une ville, se trouvait également dans l'ancien Tenochtitlan et dans Chimu, ville péruvienne située entre Truxillo et les côtes de la Mer-du-Sud.

Les *tumuli* ou *monticules de terre* de forme conique dont on retrouve un nombre prodigieux, diffèrent entre eux par la hauteur et la largeur. Plusieurs ressemblent à ceux qu'on rencontre en France, en Allemagne et surtout dans la Scandinavie et dans l'empire Russe. Généralement parlant, les tumuli américains ont des dimensions plus considérables dans la partie méridionale des Etats-Unis; vers le nord, ils ont de 10 à 12 pieds de diamètre à leur base, et de 4 à 5 pieds de hauteur; au sud, ils ont une élévation de 80 à 90 pieds, et couvrent une surface de plusieurs arpens. Parmi ceux qu'on a découverts dans les environs de St-Louis, dans l'état du Missouri, sur les bords de la Cahokia, on en voit un qui a 2400 pieds de circonférence à sa base et 100 pieds d'élévation; ce sont les mêmes dimensions de la pyramide en briques d'Asychis, roi d'Egypte. Nous rappellerons que près de ces tumuli, le long de la même rivière, on remarque l'emplacement de deux villes à 50 milles de distance l'une de l'autre. Depuis quelques annés on a ouvert plusieurs de ces tertres, et on y a trouvé une quantité de squelettes, qui, pour la plupart, ne ressemblent pas à ceux des Indiens d'aujourd'hui. Ceux-ci sont en général grands, minces et bien faits; les autres, au contraire, paraissent avoir été petits et trapus. D'autres tombeaux du même genre ont été visités il y a quelques années par MM. Say et Peale en remontant le Merameg, affluent du Mississipi; ces deux savans ont fait justice de la fable à laquelle la petite ville bâtie sur ses bords doit le nom de Lilliput, parce qu'on prétendait que ces tertres ne contenaient que les ossemens d'une race de pygmées. On a invariablement rencontré, dans tous ces tertres et aux environs, dit M. Warden, des débris de poterie. Ceux qu'on a recueillis vers le nord et sur les rives du lac Erié, sont en général grossiers et mal faits, tandis que les fragmens extraits des tombeaux situés le long de l'Ohio sont bien travaillés et bien polis. Ces monumens, dit M. de Humboldt, que l'on regarde comme des lieux de sépulture de grandes communes, sont le plus souvent placés au confluent des rivières, sur les points les plus favorables au commerce. La base des *tumuli* est ronde ou de forme ovale; ils sont généralement coniques, quelquefois aplatis au sommet, comme pour servir aux sacrifices ou à d'autres cérémonies qui doivent être vues par une grande masse de peuple à-la-fois. Près de *Paint-creek* et de *St-Louis*, il y en a deux à trois étages; ils rappellent par leur forme les *teocallis* mexicains et les pyramides à gradins de l'Egypte et de l'Asie-Occidentale. Les *tumuli* sont construits partie en terre et partie en pierres jetées les unes sur les autres. Outre les différentes espèces de poterie dont on a fait mention, on y a trouvé des haches, des vases et des ornemens de cuivre, un peu de fer, de l'argent, des plaques (près de Marietta) et peut-être de l'or (près de Chillicothe). Les grands tumuli de 80 à 150 pieds de haut, continue M. de Humboldt, doivent être considérés tout-à-fait à part. Ils sont le plus souvent isolés; d'autres fois aussi ils semblent être du même âge que les fortifications aux quelles on les trouve liés. En général ce sont des constructions moins caractéristiques que les fortifications, et ils peuvent être dus à des peuples qui n'ont eu aucune communication entre eux; aussi les deux Amériques, le nord de l'Asie et toute l'Europe-Orientale en sont couverts. Nous avons déjà vu que les Omawhaws de la rivière Plate en construisent encore.

Il existe en plusieurs localités des *murailles parallèles en pierres,* particulièrement le long de l'Ohio, du Scioto, de la Kenhawa et du Big-Sandy. Ces ouvrages sont toujours de forme oblongue ou circulaire et placés à une certaine distance des tertres, avec lesquels ils n'ont aucune communication.

Le *monument hiéroglyphique* appelé *Writing-Rock* ou *Dighton-Rock* est un bloc de gneiss ou de granit secondaire situé à l'est de l'embouchure de la rivière Taunton, dans l'état de Massachusetts. Sa largeur à la surface du sol est de 10 à 12 pieds environ, à la marée basse, mais lorsqu'elle est haute, son sommet se trouve recouvert de deux ou trois pieds d'eau. Sa surface est polie. Les caractères ne sont que des traits et paraissent, pour la plupart, avoir été sculptés avec un instrument de la forme d'un segment de cylindre. Le dessin de ce monument avait été envoyé par M. Sewal, professeur des langues orientales à Cambridge dans le Massachusetts, à Gebelin; ce dernier crut y voir des caractères phéniciens. MM. Yates et Moulton, qui l'ont examiné en 1826, pensent que l'inscription est d'origine phénicienne; ils signalent même la ressemblance frappante qu'offrent certains traits avec les lettres et les chiffres P, W, X, A, M, O, 7, 9. Au bas de l'inscription est un oiseau, ancien symbole de la navigation, ayant la tête tournée en haut. Selon M. Mathieu, ces sculptures auraient été exécutées par les Atlantides, l'an du monde 1902! M. Kendall cite plusieurs autres rochers également couverts de caractères, entre autres à *Newport,* dans le Rhode-Island, à *Scaticook* sur le Housatonic, dans le Connecticut, sur l'*Alatamaha,* en Géorgie, etc. Au confluent des rivières d'Elk et de Kanhawa, vers les 38° de latitude, on trouve un rocher de grès très dur. Sur une surface unie de plus de 12 pieds de long sur 9 de large du plan supérieur, on voit les contours de plusieurs figures, dont quelques-unes sont plus grandes que nature. La profondeur des traits peut être d'un demi-pouce et leur largeur de trois quarts en quelques endroits. Ces figures représentent une tortue, un aigle, avec les ailes déployées, exécuté avec beaucoup d'expression, particulièrement la tête; un enfant, dont les traits sont très bien tracés; plusieurs figures sur une ligne parallèle, parmi lesquelles on ne peut distinguer que celle d'une femme; d'un autre côté de ce même rocher on voit un homme avec les bras étendus, dans l'attitude d'une personne qui prie, et une autre figure semblable suspendue avec une corde par les talons.

Parmi les objets les plus remarquables découverts dans les fouilles, on doit surtout mentionner une espèce de *vase* trouvé dans un ancien ouvrage sur le Cany affluent du Cumberland. Ce morceau curieux est com-

posé de trois têtes jointes par derrière, auprès de leur sommet, au moyen d'un col qui s'élève au-dessus de ces têtes d'environ 3 pouces. Les traits de ces trois têtes, qui ont quatre pouces du sommet au menton, ressemblent à ceux des Tartares; l'une représente une personne âgée et les deux autres des figures très jeunes. Ces têtes sont creuses et le vase peut contenir une pinte.

Quant aux *momies*, nous ferons observer, avec M. Warden, qu'on en a trouvé plusieurs dans les cavernes calcaires du Kentucky et particulièrement dans celledite du Mammouth; elles gisaient à des profondeurs différentes dans des couches de terre saturée de nitre, dont cette immense caverne contient une quantité prodigieuse. La momie décrite par le savant docteur Mitchill a été trouvée aux environs de Glasgow, dans le Kentucky, et est conservée dans le cabinet de la société des antiquaires de Boston. Elle était placée entre de larges pierres et recouverte d'une pierre plate. On l'a trouvée accroupie, les genoux repliés sur la poitrine, les bras croisés et les mains passées l'une sur l'autre à la hauteur du menton. Ces dernières, ainsi que les doigts, les ongles, les oreilles, les dents, les cheveux, et généralement tous les traits, étaient parfaitement conservés. La peau est d'une couleur un peu jaunâtre. On n'y distingue ni suture ni incision qui indiquent que les viscères en aient été retirés. Elle peut avoir plus de six pieds anglais de hauteur, mais elle est tellement desséchée, qu'elle ne pèse guère plus de douze à quatorze livres. On ne remarque sur le corps ni bandage, ni substance bitumineuse ou aromatique quelconques. L'enveloppe intérieure se compose d'une sorte d'étoffe faite de ficelle double et tordue d'une manière toute particulière, et de grandes plumes brunes, entrelacées avec beaucoup d'art. La seconde enveloppe est de la même étoffe, mais sans plumes; la troisième, est d'une peau de daim ras, et la quatrième et dernière, d'une autre peau de daim avec le poil. La ressemblance des deux premières enveloppes avec les étoffes fabriquées par les insulaires des îles de Sandwich et de Fidji, et d'autres rapprochemens que M. Mitchill découvre entre le peuple inconnu auquel appartiennent ces momies et les naturels de la Polynésie, lui paraissent des preuves décisives qui démontrent l'origine malaisienne de cette nation, qui depuis longtemps a complétement disparu du sol de l'Amérique. Quant à nous, nous imiterons la réserve des savans distingués auxquels nous avons emprunté tous les faits que nous venons d'exposer, en laissant de côté toute hypothèse sur l'origine de ce peuple mystérieux, jusqu'à ce que de nouvelles recherches viennent nous fournir de nouveaux faits à l'aide desquels on puisse résoudre ce problème actuellement insoluble.

TERRITOIRE DU MICHIGAN. C'est une péninsule formée par les lacs Michigan, Huron, St-Clair et Erié; il est partagé en 17 comtés, dont 4 forment le district Huron.

DÉTROIT, dans le comté de Wayne, sur la rive droite de la rivière Détroit, petite ville régulièrement bâtie, mais dont presque toutes les maisons sont en bois; le fort *Shelby* la défend et contient un arsenal, un entrepôt d'artillerie et de belles casernes. Détroit, dont la population dépasse déjà 3000 âmes, fait un commerce très étendu avec le Canada, les états septentrionaux de l'Ouest et avec ceux de New-York et de Pennsylvanie; elle possède une *académie* ou collège secondaire et une *société d'agriculture*, et est le siége d'un évêché catholique.

Les autres lieux les plus remarquables sont: MICHILLIMACKINAC, communément appelée MACKINAW, sur l'île de ce nom, dans le détroit de Michillimackinac, petite ville défendue par deux forts bâtis sur des rochers escarpés, et auxquels leur position et leurs fortifications ont fait donner, par les Anglo-Américains, le nom de GIBRALTAR. Cette petite ville, qui commande la navigation des lacs Huron et Michigan, est, durant l'été, le rendez-vous d'un grand nombre d'Indiens et de marchands de fourrures. Le FORT GRATIOT, sur la rivière St-Clair, poste important qui défend l'entrée du lac Huron.

DISTRICT HURON. Cette division territoriale proposée par M. Tanner, dépend, sous le rapport administratif, du territoire du Michigan; elle embrasse tout l'espace compris entre le Mississipi, les lac Michigan et Supérieur. Elle est connue généralement sous le nom de *Territoire du Nord-Ouest*. On a proposé d'en faire une division administrative séparée sous le nom de *Territoire-Huron* (Huron Territory); mais la congrès ne l'a pas encore adoptée. Ce vaste espace du territoire de l'Union est presque entièrement occupé par des nations indigènes tout-à-fait indépendantes. Nous les avons déjà fait connaître à l'article Ethnographie.

GREEN-BAY ou FORT BROWN, à l'extrémité de la baie Verte (Green bay), PRAIRIE DU CHIEN, sur la rive gauche du Mississipi, et le FORT DU SAUT STE-MARIE, qui commande le canal qui joint le lac Supérieur au lac Huron, sont les principaux établissemens de ce district; on nous assure que le fort du saut Ste-Marie est le dernier établissement et le plus septentrional que les Anglo-Américains ont fondé du côté de la frontière anglaise.

DISTRICT DES MANDANES. C'est la partie du Western-District que M. Tanner a nommée ainsi à cause des Mandanes, la plus nombreuse des nations qui en parcourent les solitudes. Il comprend la partie supérieure du cours du Missouri.

DISTRICT DES SIOUX. C'est la partie du Western-District que M. Tanner a ainsi nommée à cause des Sioux, la plus puissante des nations qui parcourent dans tous les sens son immense étendue. Il comprend la partie inférieure du cours du Missouri. COUNCIL-BLUFF, sur la rive droite du Missouri, avec le *fort Calhoun*, est le seul endroit que nous ayons à nommer. Les militaires qui forment la garnison de ce poste ont rassemblé au milieu de ces vastes solitudes, non-seulement les commodités de la vie sociale, mais ils y ont même formé une petite *bibliothèque* assez bien choisie.

TERRITOIRE DE L'ARKANSAS, partagé en 23 comtés.

LITTLE ROCK (Arkopolis), dans le comté d'Arkansas, sur la rive droite de la rivière de ce nom, est la capitale de ce territoire. C'est une très petite ville qui peut compter environ 800 habitans.

Les autres lieux les plus importans sont: ARKANSAS, dit aussi POST; c'est le plus ancien établissement fait dans ce territoire, et celui qui est le plus peuplé, quoique le nombre de ses habitans n'arrive pas à un millier. WASHINGTON et BATESVILLE, misérables petits lieux, que nous nommons à cause de leur importance au milieu de ces solitudes. NAPOLÉON, petite colonie fondée en 1819 par des émigrés français sur les bords du Big-Black, affluent du White-River ou de la Rivière Blanche; WARM-SPRING, misérable petite bourgade située sur l'emplacement de la TERRE DE LA PAIX,

nom donné au terrain qui environne les *sources chaudes* (hot springs) très renommées pour leur efficacité dans les maladies chroniques et les affections de paralysie, qu'elles guérissent ou soulagent. Les Indiens s'y rendent de temps immémorial, et ce qui est vraiment singulier, les tribus ennemies, qui s'y rencontrent vivent en bonne intelligence, tant qu'elles restent dans ce lieu de paix ; c'est ce qui lui valut le nom sous lequel on le designe. On ne doit pas oublier GIBSON, sur l'Arkansas ; c'est le cantonnement militaire le plus important de cette partie de l'Union.

DISTRICT D'OZARK. Dénomination donnée par M. Tanner à la partie du territoire de l'Arkansas qui est traversée par la chaine des monts Ozark.

Il est parcouru par des nations entièrement indépendantes. Les lieux les plus remarquables ont déjà été indiqués dans le territoire de l'Arkansas.

DISTRICT DES OSAGES. Autre portion du Territoire de l'Arkansas, que M. Tanner a ainsi nommée à cause des Osages, la plus nombreuse des nations qui parcourent sa vaste surface.

TABLEAU STATISTIQUE DE L'UNION. Maintenant nous allons donner le tableau statistique des différens états, territoires et districts qui forment la confédération Anglo-Américaine. N'ayant pas assez de loisir pour calculer nous-même la surface de chaque état, nous l'empruntons à la carte publiée par M. Tanner à la fin de 1829. Bien que quelques mesures partielles nous aient prouvé que les surfaces calculées par M. Darby en 1828 sont peut-être plus exactes que celles de M. Tanner, nous avons donné provisoirement la préférence à ces dernières, parce que le tableau de M. Tanner est le plus détaillé que l'on ait encore publié, et parce qu'il offre la surface des nouvelles divisions de l'immense *Territoire-Occidental*, que les Anglo-Américains nomment *Western-District*, et que, comme on l'a vu, ce savant géographe a subdivisé en six districts. Nous avons disposé alphabétiquement ce tableau, afin d'en rendre l'usage plus commode à nos lecteurs, et nous avons réduit en milles géographiques de 60 au degré équitorial les milles anglais du tableau original, afin de faciliter les comparaisons avec les autres états du globe, dont les surfaces ont toutes été calculées d'après cette mesure. Nous avons mis une étoile après le nom des treize états primitifs. Ce sont les treize anciennes provinces qui ont fait la guerre de l'Indépendance et qui ont été reconnues par le traité de Versailles en 1783. Après la qualification de chaque partie organisée du territoire de l'Union nous avons ajouté, d'après M. Warden, l'époque de son admission dans ce grand corps politque. C'est aussi à l'obligeante amitié de ce savant statisticien que nous devons les résultats du recensement de 1830, que nous offrons dans les 3e et 5e colonnes. Nous y avons ajouté entre parenthèses les populations que M. Tanner accorde aux districts dans lesquels il a subdivisé le vaste Territoire-Occidental. Ce sont des approximations qu'il ne fallait pas confondre avec les résultats du recensement officiel, d'autant plus que nous sommes bien loin de les regarder comme exactes. Dans notre dissertation sur la population de l'Amérique, publiée dans le 38e volume de la *Revue Encyclopédique*, nous avons démontré combien ces estimations sont exagérées. Nous nous réservons de donner les résultats de nos calculs dans le tableau statistique de cette puissante confédération que nous nous proposons de publier. La cinquième colonne indique de combien pour cent la population s'est accrue dans chaque état pendant les dix dernières années ; on a supprimé, comme peu importantes, les fractions décimales du document officiel.

TABLEAU

STATISTIQUE DE LA CONFÉDÉRATION ANGLO-AMÉRICAINE.

ÉTATS, TERRITOIRES ET DISTRICTS.	SUPERFICIE EN MILLES CARRÉES.	POPULATION ABSOLUE en 1820.	POPULATION ABSOLUE en 1830.	POPULATION RELATIVE en 1830.	AUGMENTATION par cent de 1820 à 1830.
Alabama, état, en 1819.	30,865	143,000	309,206	10	142
Arkansas, territoire, en 1819.	45,743	14.000	30.383	0.7	113
Caroline Méridionale, état.	23,925	501.000	581,458	24	16
Caroline-Septentrionale, état.	36,303	639.000	738,470	20	16
Colombie, district fédéral, en 1800.	75	33,000	39,588	48	21
Connecticut, état.	3,843	275,000	297,711	77	8
Delaware, état.	1,657	73,000	76,739	46	5
Floride, territoire, en 1822.	41,960	10,000	34,725	0.8	000
Géorgie, état.	46.346	341,000	516.504	11	51
Huron, district.	91,166	37,000	(37,000)	0,4	000
Illinois, état, en 1818.	43,633	55,000	157.575	3,6	185
Indiana, état, en 1816.	27,506	147,000	341,582	12	132
Kentucky, état, en 1792.	30.521	564.000	688.844	23	22
Lousiane, état, en 1811.	37.152	153 000	215,791	5,8	40
Maine, état, en 1820.	28.824	298,000	399,468	14	34
Maryland, état.	8,402	407,000	446,913	53	10
Massachusetts, état.	6 593	523,000	610.014	93	17
Mandanes, district.	222,463	94.000	(94.000)	0.4	000
Michigan, territoire, en 1823.	28,636	10,000	31,000	1	250
Mississipi, état, en 1817.	35.931	75,000	136,806	3,4	81
Missouri, état, en 1821.	49.361	67,000	140,084	2.8	110
New-Hampshire, état.	6,932	250,000	269,533	39	10
New-Jersey, état.	5,652	278.000	320.779	57	16
New-York, état.	36.926	1,373.000	1,913,508	52	39
Ohio, état, en 1802.	29,955	581,000	937,679	31	62
Oregon, district.	225,655	171,000	(171,000	0,8	000
Osages, district.	69,315	31,000	(31,000	0.4	000
Ozark, district.	62,811	27,000	(27,000	0.4	000
Pennsylvanie, état.	35,796	1,049,000	1,347,670	38	28
Rhode-Island, état.	780	83,000	97.210	99	17
Sioux, district.	122.373	27,000	(27,000	0,2	000
Tennessee, état, en 1796.	30,294	423,000	684,822	23	62
Vermont, état, en 1791.	7.385	236,000	280,679	38	19
Virginie, état.	50,207	1,065,000	1,211,166	24	14
TOTAL.	1,535,207	10,050,000	13,243,407	8,8	32

La grande différence qu'on observe entre 9,637,999 habitans, résultat du recensement de 1820, et la somme de 10,050,000, à laquelle M. Tanner fait monter pour la même année la population des Etats-Unis, vient de ce que ce géographe a compris dans son tableau les tribus indigènes indépendantes qui vivent dans les six districts entre lesquels il a subdivisé le Western-District, tribus qui ne figurent dans aucun recensement officiel. C'est aussi cette population sauvage et non recensée, que nous avons dû ajouter au résultat du recensement de 1830, qui est cause de la différence considérable qu'on observe.

entre les résultats de ce dernier, qui ne donne que 12,856,171 âmes, et le total que nous offrons dans le tableau. Nous verrons plus bas, dans le *Tableau statistique de l'Amérique,* quelle est la population que nous assignons à cette puissante confédération pour la fin de l'année 1826, à laquelle se rapportent tous les calculs que nous avons faits sur tous les états du globe que nous avons entrepris de comparer entre eux. C'était le seul moyen d'avoir des élémens comparables et d'éviter les erreurs et les absurdités dans lesquelles tombent tous ceux qui, étrangers à cette science, négligent cette base essentielle de la statistique.

Voici quelques faits importans que l'on peut déduire de la simple inspection de notre tableau, et que le lecteur pourra étendre à son loisir en comparant les élémens dont ils se composent avec les élémens semblables offerts par les tableaux statistiques qui terminent dans cet ouvrage la description de chaque partie du monde. En ne tenant pas compte des *six districts* proposés par M. Tanner, ni du *district de Colombie,* à cause de son peu d'étendue, ni des *trois territoires organisés,* à cause de leur peu d'importance actuelle, on voit :

1° Que les *états de Virginie* et du *Missouri* sont les plus étendus de l'Union, tandis que ceux du *Rhode-Island* et du *Delaware* sont les plus petits ; que, tandis que la *Virginie* surpasse en étendue les *royaumes* réunis de de *Bavière,* de *Wurtemberg,* de *Hanovre* et de *Saxe* avec les deux *grands-duchés* de *Bade* et de *Hesse,* sa population absolue dépasse à peine celle du *grand-duché de Bade.* D'un autre côté, le *Rhode-Island,* le plus petit des états de l'Union, est presque égal en étendue au *grand-duché de Saxe-Weimar,* il dépasse en superficie tous les cantons de la *confédération Suisse,* ceux des Grisons, de Berne et du Valais seuls exceptés, tandis qu'il est plus grand que les vingt-quatre *petits états de la confédération Germanique,* que les *républiques* des *Iles Ioniennes,* de *Kracovie,* d'*Andorre* et de *St-Marin,* que le *duché de Lucques* et la *principauté de Monaco;* mais sa population absolue est si peu considérable, qu'elle dépasse à peine celle du *canton des Grisons,* un des moins peuplés de la confédération Suisse, et est même inférieure à la population d'un grand nombre de villes européennes du troisième ordre ;

2° Les états de *New-York,* de *Pennsylvanie* et de *Virginie* sont les seuls de l'Union, dont le nombre d'habitans dépasse un million ; les trois plus petits sous ce rapport sont le *Delaware,* le *Rhode-Island* et le *Mississipi.* La population de l'*état de New-York* est presque égale à celle de la *confédération Suisse,* surtout si l'on tient compte des années différentes auxquelles se rapportent les populations données dans nos tableaux ; mais sa superficie est plus que triple de celle de la Suisse. Aussi, tandis que cette confédération, en 1826, comptait 177 habitans par mille carré, l'état de New-York n'en comptait, même en 1830, que 52. La population absolue de la *Pennsylvanie* est presque égale à celle du *royaume de Saxe*, et celle de la *Virginie* approche de celle du *grand-duché de Toscane;* mais leurs populations relatives offrent des différences énormes ; car le *royaume de Saxe* compte 314 habitans par mille carré, et le *grand-duché de Toscane* 202, tandis que la *Pennsylvanie* n'en a que 38 et la *Virginie* 24 seulement. Le *Rhode-Island,* qui est cependant l'état le plus peuplé de l'Union, n'en compte que 99, et le *Massachusetts,* qui vient immédiatement après sous ce rapport, n'en a que 93.

3° La *confédération Anglo-Américaine*, considérée dans son ensemble, est le *cinquième état du monde* pour l'étendue, n'étant inférieure sous ce rapport qu'à l'*empire Russe,* à la *monarchie Anglaise* (the British Empire), à l'*empire Chinois* et à celui du *Brésil;* mais son peu de population absolue la place dans un rang bien inférieur, lorsqu'on la compare aux principaux états du globe sous le rapport du nombre des habitans. Même en ne tenant pas compte de l'époque différente à laquelle se rapporte la population qu'on lui assigne dans ce tableau, et de l'exagération de la population indigène indépendante que lui accorde M. Tanner, l'*Union* dépasse à peine la *monarchie Prussienne* et n'égale pas encore la population réunie des *états secondaires de la confédération Germanique,* non plus que celle de la partie européenne de la *monarchie Espagnole;* mais elle dépasse de beaucoup la population absolue de *tous les états de l'Amérique,* de l'*Afrique* et de l'*Océanie,* celle de *tous les états de l'Europe,* à l'exception des *monarchies Française, Anglaise* et *Espagnole,* et des *empires Russe* et *Autrichien,* et celle de *tous les états de l'Asie.*

les *empires chinois et japonais* seuls exceptés. Considérée sous le rapport de la condensation des habitans, la *confération Anglo-Américaine* occupe un des derniers rangs parmi les états du globe. En effet, tandis qu'elle ne compte pas même 9 habitans par mille carré, l'*empire Russe* en a un peu plus de 10, la *Monarchie Britannique* 32 et le *Royaume-Uni* 257, l'*empire Chinois* 42, l'*empire d'Autriche* 165, la *monarchie Française* 175 et le *royaume de France* 200. Que serait-ce si l'on voulait étendre cette comparaison jusqu'aux parties de ces états où la population est le plus concentrée? Ceux qui désireraient connaître ces différences n'ont qu'à consulter notre Tableau *The World compared with the British Empire*, où nous avons donné les résultats des longues veilles que nous avons consacrées à ce sujet important.

POSSESSIONS et **COLONIES.** Les Etats-Unis n'ont encore fondé qu'une petite colonie en Afrique, dans les environs du cap Mesurado, et une autre près du cap Palmas. Voyez l'*Afrique Anglo-Américaine* à la page 89.

CONFÉDÉRATION MEXICAINE.

POSITION ASTRONOMIQUE. *Longitude occidentale*, entre 89° et 126°. *Latitude boréale*, entre 16° et 42°.

CONFINS. Au *nord*, la confédération Anglo-Américaine. A l'*est*, la même confédération, le golfe du Mexique et la confédération de l'Amérique-Centrale. Au *sud*, la confédération de l'Amérique-Centrale et le Grand-Océan. A l'*ouest*, le Grand-Océan.

FLEUVES. Les contrées les plus peuplées de la confédération n'offrent pas de grands fleuves navigables, ce qu'elles doivent à leur position très élevée; on peut dire même qu'elles souffrent de la disette d'eau dans les parties centrales du plateau sur lequel elles sont situées. Les autres contrées sont arrosées par plusieurs grands fleuves. Nous classerons de la manière suivante les principaux courans qui traversent le sol de cette vaste région. Nous décrirons ensuite sous le titre de *bassins méditerranéens* les principaux courans de la confédération, qui n'aboutissent à aucune des mers qui en baignent les côtes.

Le GOLFE DU MEXIQUE reçoit:

Le MISSISSIPI. Une fraction seulement du bassin de ce grand fleuve appartient à la confédération Mexicaine; c'est celle qui est arrosée par deux de ses affluens à la droite, savoir: l'*Arkansas*, qui naît au nord du Nouveau-Mexique, et le *Rio-Roxo* (le *Red-River* des Anglais et le *Rio-Rouge* des Français), qui prend sa source à l'est de ce territoire; ils parcourent de vastes espaces où errent plusieurs tribus indigènes indépendantes, et séparent le territoire de la confédération Mexicaine de celui des Etats-Unis.

Le SABINE, remarquable surtout en ce qu'il sert de limite entre la province de Texas appartenant à l'état mexicain de Cohahuila-et-Texas, et l'état anglo-américain de la Louisiane. Ce fleuve forme à son embouchure une lagune nommée Baie-Sabine.

Le RIO DE LOS BRASOS DE DIOS naît dans les solitudes qui s'étendent à l'est du Nouveau-Mexique, et que plusieurs peuples nomades indépendans parcourent dans toutes les directions. Ce fleuve traverse la province de Texas et, au-dessous de Galveston, il entre dans le golfe du Mexique.

Le COLORADO DE TEXAS descend de la Sierra de los Organos sur la frontière orientale du Nouveau-Mexique, traverse le pays parcouru par les Apaches et les Cumanches, ainsi que la partie moyenne de la province de Texas, et aboutit à la lagune de San-Bernardo.

Le RIO DEL NORTE, autrefois nommé RIO BRAVO. C'est le plus grand fleuve de la confédération Mexicaine. Il naît dans le nœud que forme la Sierra Verde avec la Sierra de las Grullas dans le Nouveau-Mexique; il traverse dans toute sa longueur ce territoire, sépare l'état de Chihuhahua des solitudes parcourues par les féroces Apaches-Faraones et Apaches-Mescaleros, et, après avoir arrosé les états de Cohahuila-Texas et Tamaulipas, il entre dans le golfe du Mexique. Dans ce long cours il passe non loin de Santa-Fe, par Albuquerque et Passo del Norte, dans le Nouveau-Mexique; par Monclova, dans l'état de Cohahuila-Texas, et Reinosa et El-Refugio, dans celui de Tamaulipas. Ses affluens ne sont nullement proportionnés à la masse de ses eaux et à la longueur de son cours; les principaux à la droite sont: le *Conchos*, qui descend de la Sierra Madre, et qui est grossi par les courans sur un desquels se trouve l'importante ville de Chiuhahua; la *Sabinas*, qui arrose l'état de Cohahuila. Le principal affluent à la gauche est le *Puerco*; il naît dans le Nouveau-Mexique et traverse la contrée habitée par plusieurs tribus d'Apaches et de Cumanches.

Le TIGRE, dont le cours est très borné; il traverse les états de Nuevo-Leon et de Tamaulipas, en passant par Monterey et Linares avant de se décharger dans le golfe du Mexique.

Le SANTANDER, dont le cours est très borné; il naît dans les montagnes de l'état de Zacatecas, passe près de Charcas et Guadalcazar, dans l'état de San-Luis-Potosi, et après avoir baigné Nuevo-Santander et Sotto-la-Marina, entre dans le golfe du Mexique.

Le TAMPICO ou PANUCO, qui, malgré la petite étendue de son cours, est un des fleuves les plus remarquables de cette contrée. A l'époque de la conquête du Mexique par les Espagnols, ses bords séparaient les peuples civilisés de cette partie de l'Amérique des peuples barbares; plus tard d'importans travaux hydrauliques ont réuni le magnifique bassin de Mexico à celui de ce fleuve par le moyen du fameux *Desague*. Le Panuco prend sa source près de San-Luis-Potosi, passe par Altamira dans l'état de Tamaulipas, et, après

avoir reçu les eaux du lac de Tampico, entre dans le golfe du Mexique. Son principal affluent est le *Moctezuma*, nommé *Tula* dans la partie supérieure de son cours; il décharge par le Desague de Huehuetoca dans l'état de Mexico ou de Tenochtitlan; il passe par Tula et non loin d'El-Doctor.

Le Guazacualco ou Huasacualco, dont le cours est très borné, mais qui est devenu fameux par la colonie qu'on a voulu établir sur ses bords, par le port qui se trouve à son embouchure, regardé comme un des moins mauvais du golfe du Mexique, et par le projet qu'on a eu de joindre le *Passo*, qui est son principal affluent à la droite, avec le Chimalapa, petit fleuve qui se décharge dans le Grand-Océan. Le Guazacualco arrose la partie orientale de l'état de Vera-Cruz.

Le Tabasco ou Grijalva, vient des montagnes des Etats-Unis de l'Amérique-Centrale, traverse les états de Chiapa et de Tabasco et, après avoir baigné Chiapa, Santiago de Tabasco et Tabasco, entre dans la baie de Campêche partie du golfe du Mexique.

Le Sumasinta vient des montagnes des Etats-Unis de l'Amérique-Centrale, arrose l'état de Chiapa et, après avoir séparé l'état de Tabasco de celui de Yucatan, entre dans la lagune de Terminos, dépendance géographique du golfe du Mexique.

Le Balize, dit Main, dans la partie supérieure de son cours. Il vient des Etats-Unis de l'Amérique-Centrale, sépare l'établissement anglais du Yucatan du territoire de l'état de ce nom, et, près de Balize, entre dans la baie de Yucatan.

Le GRAND-OCEAN et le GOLFE DE CALIFORNIE reçoivent :

Le Colombia, dont nous avons parlé à la page 151; mais ce n'est qu'une partie seulement de son bassin qui appartient à la confédération Mexicaine, celle qui est parcourue par le *Timpanagos*, dit *Multnomah*, dans la partie inférieure de son cours. Ce grand affluent sort du grand lac Timpanogos ou Timpanagos, situé dans une partie de l'Amérique encore très mal connue, que les Mexicains regardent comme une dépendance de la Nouvelle-Californie.

Le Sacramento, dont on ne connaît pas encore la source, mais que l'on suppose venir du lac Timpanagos; ce grand fleuve parcourt un pays sauvage, habité par plusieurs nomades de la Nouvelle-Californie et se jette dans le superbe port de San-Francisco, une des plus belles du Grand-Océan.

Le San-Felipe, dont on ne connaît pas encore les sources, mais auquel on suppose un cours assez long; il traverse la partie moyenne de la Nouvelle-Californie.

Le Colorado de Occidente ou le Fleuve Rouge Occidental. C'est le plus grand fleuve de la Confédération après le Rio del Norte. Il prend sa source dans la Sierra Verde sous le nom de San-Rafael, continue son cours sous celui de Zuguanasas, et au-dessous du confluent avec le Yaguesila, il prend la dénomination de Colorado, sous laquelle il entre dans le golfe de Californie. Dans ce long cours il traverse des pays très peu connus et habités par des indigènes indépendens, dont les Yutas, les Chemeguabas et les Jumas paraissent être les peuples principaux. On ne connaît encore que ses affluens à la gauche : ce sont le *Rio de St-Xavier* et le *Nabajoa*, qui descendent de la Sierra des Grullas; le *Yaquesila*, sur les bords duquel habitent les Nabajoa et les Moquis; enfin le *Gila*, qui descend de la Sierra de los Mimbres, arrose pendant son cours le territoire de plusieurs tribus indigènes indépendantes, remarquables par les progrès qu'elles ont faites dans la civilisation, telles que les Casas-Grandes et les Cajuenches; le Gila reçoit à la gauche le *Rio San-Pedro* qui vient de l'état de Sonora-et-Cinaloa, où il baigne Terrenate.

Le Rio de l'Ascension, qui traverse la Pimeira-Alta dans l'état de Senora-et-Cinaloa et se jette dans le golfe de Californie.

Le Hiaqui, dit aussi Sonora. Il prend sa source dans les plus hautes montagnes de l'état de Chihuahua, traverse le Sonora, et, au-dessous de Betlen, se jette dans le golfe de Californie.

Le Rio del Fuerte, le Cinaloa et le Muliacan sont d'autres fleuves moins considérables que les précédens; après avoir arrosé la partie méridionale de l'état de Sonora-et-Cinaloa, ils se rendent dans le golfe de Californie.

Le Rio Tololotlan ou Rio-Grande, dit aussi San-Yago. C'est un des plus grands fleuves de la confédération Mexicaine. On n'est pas encore fixé sur ses sources; en regardant le Lerma comme sa branche principale, ce fleuve naîtrait dans les environs de Mexico, au pied du Nevado de Toluca. Après avoir traversé l'état de Mexico, il baigne ceux de Mechoacan et de Guanaxuoto, et traverse d'un bout à l'autre celui de Xalisco, où par trois embouchures il se rend dans le Grand-Océan. Ce fleuve passe non loin de Salamanca dans l'état de Guanaxuato, par Zapotitlan et San-Blas dans l'état de Xalisco. Quoique toutes les géographies et presque toutes les cartes placent Guadalaxara sur ses rives, nous le ferons passer avec MM. Ward et Beltrami à 16 milles au nord-ouest de cette ville. Plusieurs accidens naturels rendent le cours de ce fleuve très remarquable. Selon M. Beltrami, c'est à environ trente milles de Guadalaxara, non loin d'un pont qui traverse le fleuve, que l'on voit le *Salto de Guanacualtan*, où les eaux du Rio-Grande se précipitent d'une hauteur de 80 pieds. Immédiatement au-dessous de cette magnifique cataracte commence une série de grandes chûtes, connues dans le pays sous le nom de *Parrancas;* elles offrent pendant plusieurs milles une suite de vues les plus romantiques, les plus agrestes que l'on puisse contempler; on prétend que dans quelques endroits la profondeur de l'abîme est de 200 toises. Le beau lac de Chapala, dont on a exagéré l'étendue, vient mêler ses eaux à celles du Rio-Grande, et ajoute par la beauté agreste de ses environs montagneux à l'intérêt qu'inspire au naturaliste le bassin de ce fleuve encore si peu connu. L'îlot de Mascala qui s'élève au-dessus de ses eaux sera à jamais mémorable dans les annales de la révolution du Mexique, par la résistance qu'il opposa aux Espagnols pendant cinq ans; maintenant il est devenu son *bagne*, où les condamnés aux galères expient leur peine. Aucun des affluens du Rio-Grande n'a un cours assez étendu pour que nous ayons à en faire mention.

Le Zacatula, qui traverse la partie sud-ouest de l'état de Mexico et a son embouchure dans le Grand-Océan; les riches mines d'argent de Tasco appartiennent à son bassin.

Le Tlascala dit aussi Naspa; il prend sa source au-dessus de Tlascala, traverse la ville et le territoire de ce nom, et, après avoir arrosé du nord au sud presque tout l'état de la Puebla et baigné la ville de ce nom, il se rend dans le Grand-Océan.

Le Rio Verde prend sa source dans la partie occidentale de l'état d'Oaxaca qu'il traverse jusqu'à son

embouchure dans le Grand-Océan, en passant par Oaxaca.

Le Chimalapa. C'est un très petit fleuve qui naît dans les montagnes de l'isthme de Tehuantepec et aboutit à la lagune de ce nom dans l'état d'Oaxaca. Nous en faisons mention parce qu'il a été question de joindre le golfe du Mexique au Grand-Océan au moyen d'un canal qui unirait ce fleuve au Passo, affluent du Guazacualco. Voyez ce dernier à la page 179.

BASSINS MEDITERRANEENS formés par plusieurs fleuves qui se rendent dans des lacs sans issue. Les principaux fleuves connus de cette classe sont :

Le Salado et le San-Buenaventura, dans la Nouvelle-Californie. D'après les dernières explorations de cette partie encore si peu connue de l'Amérique, ces deux fleuves paraissent descendre de la Sierra-Verde, se diriger vers le sud-ouest à travers des pays incultes et aboutir au grand *lac* salé dit *Teguayo*.

Le Guanabal, qui descend du plateau de Zacatecas et se rend au *lac de Parras* dans le Bolson ou désert de Mapimi.

DIVISION et TOPOGRAPHIE. L'insurrection qui éclata en 1810 dans la vaste vice-royauté du Mexique ou de la Nouvelle-Espagne, eut pour résultat de détacher de la monarchie espagnole cette magnifique colonie. Après avoir formé l'empire éphémère du Mexique sous Iturbide, elle se constitua en république fédérative par l'acte constitutionnel émané du congrès au commencement de 1824. Son organisation, basée sur le modèle de l'Union Anglo-Américaine, où les districts et les territoires ne jouissent pas des droits politiques accordés aux états, a duré avec quelques modifications jusqu'en 1835, époque où le premier président Santa-Anna, soutenu par le clergé, l'armée et l'aristocratie, changea la fédération en république, dont il devint le chef suprême (*Xefo Supremo*) ou le premier président. On ne connait pas encore les détails de cette nouvelle organisation. Comme il est probable que la division territoriale ne subira pas de grandes modifications, nous allons offrir, dans le tableau ci-dessous, la division telle qu'elle était sous le gouvernement fédéral, en faisant observer que tous les *Etats* sont devenus des *provinces* ou des *départemens* de la nouvelle *république mexicaine*, dont le titre officiel jusqu'à présent a été *Etats-Unis du Mexique* (Estados Unidos Mexicanos), ou *Confédération Mexicaine*. On doit ajouter que la partie orientale du vaste état de *Chohahuila et Texas* est en pleine insurrection et qu'il est probable qu'il finira par rester indépendant, ou par se réunir à la grande confédération Anglo-Américaine, à laquelle appartiennent les quatre cinquièmes de ses habitans, qui, comme colons, s'y sont établis dans ces dernieres années.

Noms des États, Districts et Territoires.	Capitales, Villes et Lieux les plus remarquables.
District fédéral.	Mexico; *Guadalupe; Azcapulzalço; Tacuba; Miscalco; Ixtacalco.*
Etat de Mexiço.	Tlalpan (jadis San-Agostino de las Cuevas); *Tezcuco; Toluca; Chilpanzingo; Tula; Actopan; Tulanzingo; Mextitlan; Tixtlan; Acapulco; Zimapan; Pachuca; Real del Monte; Tasco; Cuernavaca.*
Etat de Queretaro.	Queretaro; *Cadereita; El-Doctor; Maconi; Amealco; San-Juan del-Rio; San-Pedro-Toliman; Xalpan.*
Etat de Guanaxuato.	Guanaxuato; *Allende* (jadis San-Miguel-el-Grande); *Leon; Zelaya; Hidalgo* (jadis Dolores); *Salamanca; Irapuato; El-Jaral.* Les ruines des forts du *Sombrero* et de *los Remedios.*
Etat de Michoacan.	Valladolid; *Pascuaro; Zintzunzant* (Tzintzontzan, le Huitzitzilla des Mexicains); *San-Pedro-y-San-Pablo-Tlalpuxahua; Zamora; Ario.* Le volcan de *Jurullo.*
Etat de Xalisco.	Guadalaxara; *Iecolotlan, Tepic; San-Blas; San-Juan de los Lagos* ou *Lagos; Kokula; Tetonilsco; Chapala; Mescala; Aranda; Bolanos; Barca; Sayula; Etzatlan, Autlan et Colotlan.*
Etat de Zacatecas.	Zacatecas; *Aguas-Calientes; Fresnillo; Sombrerete; Jeres; Pino; Nochistlan.*
Etat de Sonora-et-Cinaloa.	Villa del Fuerte; *Culiacan; Alamos; Guaymas; Cinaloa; Arispe; Sonora; Pitit; El-Rosario; Cosala; Hostimuri; Santa-Çruz-sur-Mayo.*

ETAT DE CHIHUAHUA	Chihuahua; *Santa-Rosa de Cosiquiraqui.*
ETAT DE DURANGO	Durango; *Guarisamey* et *San-Dimas; Nombre-de-Dios; Parras; San-Pedro-de-Batopilas; San-Juan-del-Rio; San-Jose-del-Parral; Papasquiaro; Mapimi.*
ETAT DE COHAHUILA-ET-TEXAS	Monclova; *Saltillo; Santa-Rosa; Bexar* (San-Antonio de Bexar), *San-Felipe de Austin; Nacodoches.*
ETAT DE NUEVO-LEON	Monterey; *Linares; Pilon; Cadereita.*
ETAT DE TAMAULIPAS	Aguayo; *Tampico de Tamaulipas* (Pueblo-Nuevo de Tampico); *Sotto-la-Marina; Nuevo-Santander; Altamira-San-Carlos; El-Refugio; Padillo.*
ETAT DE SAN-LUIS-POTOSI	San-Luis-Potosi; *Mineral de Catorce; Charcas; Ramos; Guadalcazar; Valle-del-Maiz; Rio-Verde.*
ETAT DE VERA-CRUZ	Vera-Cruz; *Alvarado; Pueblo-Viejo de Tampico; Tampico-Alto, Panuco; Papantla; Xalapa;* le volcan d'*Orizaba; Orizaba; Perote; Cordova; Acayucan; Tuxtla* (Santiago de Tuxtla); *Guasacualco* (Huasacalco);
ETAT DE PUEBLA	Puebla (Puebla de los Angeles); *Cholula; Huajocingo;* (Huexotzingo); *Tehuacan; Atlixco; Tepeaca; Tlapa; Acatlan.*
ETAT D'OAXACA	Oaxaca (jadis Antequera); *Mitla; Tepozcolula; Tehuantepec; Villalta; Xamiltepec; Yanguitlan; Tlapa.*
ETAT DE CHIAPA	Ciudad-Real; *Ocosingo;* les ruines de *Tulha; Tuxtla; Chiapa de los Indios; San-Bartolomeo de los Remedios; San-Domingo Comitlan; San-Juan-Chamula; San-Domingo de Palenquè;* les ruines de *Culhuacan.*
ETAT DE TABASCO	Santiago de Tabasco (jadis Villa Hermosa de Tabasco); *Nuestra-Senora de la Vittoria; Usumeinta; Nacajuca; Teapa; Tucotalpa; Jalapa; Macuspana; Canduacan; Jalpa.*
ETAT DE YUCATAN	Merida; *Campêche; Valladolid; Bacalar* (Salamanca de Bacala); *Ichmul; isla del Carmen; Lerma; Mama.*
TERRITOIRE DES CALIFORNIES	San-Carlos de Monterey; *San-Antonio; San-Francisco; San-José; Santa-Barbara; San-Fernando; San-Diego;* les îles *Santa-Barbara; Santa-Cruz; Santa-Catalina; San-Luis Rey; Loreto;* les îles *San-Jose, Santa-Cruz; El-Carmin,* etc.; *Santa-Gertrudia;* les îles *de los Cedros; Natividad,* etc.; *San-Pedro-Martir; San-José del Cabo de todos-Santos.*
TERRITOIRE DU NOUVEAU-MEXIQUE	Santa-Fe; *Taos; Albuquerque; Passo-del-Norte.*
TERRITOIRE DE TLASCALA	Tlascala; *Huamautola.*
TERRITOIRE DE COLIMA	Colima.

MEXICO, dans le district fédéral, sur l'emplacement de l'ancienne *Tenochtitlan*, une des villes les plus régulières et les plus belles du monde. Mexico est située près de la rive occidentale du lac de Tezcuco et au milieu d'une assez grande plaine de l'aspect le plus triste, ayant d'un côté un marais fangeux et de l'autre un terrain aride et couvert d'algues en putréfaction. Le plan de la ville est carré et l'intérieur en est vraiment magnifique. Les rues sont spacieuses et tirées au cordeau, ornées de grands et beaux bâtimens. Les principales partent des quatre points cardinaux et viennent aboutir à la grande place; plusieurs ont deux milles de longueur. Rien n'y borne la vue ou ne l'affecte désagréablement; l'uniformité des façades, celle des toits en terrasses, présentent, au contraire, une perspective dont le regard se détache avec peine. Au milieu des principales rues, très solidement pavées en petites pierres rondes et polies, on a pratiqué des conduits souterrains, et de chaque côté de larges et beaux trottoirs; la nuit, elles sont éclairées par de nombreux réverbères. Les maisons sont en général d'une architecture simple, mais élégante, bâties en pierres de taille et à deux ou trois étages. On entre au rez-de-chaussée par des portes à deux battans, ornées de bronze, dont quelques-unes

sont remarquables par leur grande hauteur. Ces portes conduisent à la cour, environnée par les bâtimens qui offrent une galerie à chaque étage; cette cour est remplie d'arbres et de fleurs qui sont de l'effet le plus agréable. La façade des maisons est ordinairement peinte en détrempe en blanc, en rouge ou en vert clair, ce qui leur donne un aspect gai. Sur quelques-unes sont inscrits des passages de l'Ecriture ou des stances adressées au Christ et à la Vierge; quelques autres sont entièrement couvertes de carreaux de porcelaine, qui forment des dessins élégans ou représentent des sujets de la Bible. Cette sorte de décoration, qu'on rencontre aussi à La Puebla, rappelle les palais moresques et les mosquées qui existaient en Espagne à l'époque de la conquête du Mexique. Les murs de quelques églises sont également couverts de porcelaine. Les toits presque plats, carrelés en briques et la plupart couverts d'arbustes et de fleurs, offrent le soir une promenade délicieuse, d'où l'on jouit d'une vue superbe et où l'on respire un air rafraîchissant. Grâces à cette espèce de décoration, la ville, vue d'une élévation voisine, paraît plus belle qu'aucune des cités d'Europe, où les toits irréguliers et des groupes de cheminées sont les objets les plus frappans.

La *Plaza-Mayor* (Grande-Place) est une des plus belles qui existent; la magnifique cathédrale, le ci-devant palais du vice-roi, l'hôtel bâti par Cortez (Casa d'Estado) et une rangée de bâtimens avec des portiques en forment le contour; au milieu s'élève une belle *statue équestre* de Charles IV, exécutée à Mexico par un Espagnol; c'est sans doute le plus bel ouvrage de ce genre qu'ait produit le Nouveau-Monde. Parmi les bâtimens publics qui décorent cette métropole, nous mentionnerons les suivans : la *cathédrale*, qui est le plus grand et le plus beau temple de l'Amérique; deux belles tours s'élèvent sur les deux côtés de la façade, à laquelle il ne manque que d'être plus élevée au-dessus du sol pour être vraiment imposante. L'intérieur en est léger et magnifique; c'est une belle et vaste croix latine surmontée à son centre par un grand dôme, reposant sur quatre piliers aussi hardis qu'élégans; cinq nefs en partagent la largeur. L'église jointe à la cathédrale (*el Sagrario*) et qui sert aux cérémonies paroissiales, est un grand carré du plus bel effet. Pour la richesse des ornemens en métaux précieux, ce temple, ainsi que celui de la Puebla, n'a pas d'égal dans le monde. Le *palais du gouvernement* (jadis palais du vice-roi), vis-à-vis de la cathédrale; c'est un grand carré isolé, qui a presque un mille de circuit; des cours spacieuses et de beaux portiques en relèvent, à l'intérieur, la grandeur et la magnificence. C'est la résidence du président; il contient en outre plusieurs administrations publiques, la prison, la monnaie, le jardin botanique, la bibliothèque, l'imprimerie du gouvernement, etc. La monnaie de Mexico, malgré l'imperfection des machines employées pour la fabrication des pièces, doit être regardée comme l'établissement de ce genre le plus remarquable qui ait jamais existé, par la prodigieuse quantité de piastres qu'on y a frappées et qui circulent par tout le globe; quand les mines étaient en pleine activité 20 balanciers, servis par 400 ouvriers, y frappaient 80,000 piastres par jour. Voici quelques faits empruntés à notre tableau *the World compared with the British Empire;* ils donneront au lecteur le moyen d'apprécier l'immense activité de la monnaie de Mexico, comparée à celle des établissemens semblables d'Angleterre et de France, regardés comme les plus actifs de l'Ancien-Continent. De 1733 à 1826 on a frappé, dans la monnaie de Mexico, pour la valeur de 295,704,760 livres sterling; à la *monnaie de Londres*, la seule du Royaume-Uni pour les pièces d'or et d'argent, depuis 1727 jusques en 1826, on frappa pour la valeur de 126,592,342 liv. sterl.; dans *toutes les monnaies de la France*, on frappa pendant la même période pour 257,303,300 liv. sterl. La refonte est comprise dans tous les calculs. Le jardin botanique, malgré ses petites dimensions, offre un lieu enchanteur par la beauté des plantes qui y fleurissent en plein air et par le nombre de jolis oiseaux qui l'habitent. La *Mineria* ou *l'école des mines;* cet édifice dont la construction a coûté plusieurs millions de francs, n'est surpassé en grandeur ni en beauté d'architecture par aucun autre de ce genre que possède l'Europe; malheureusement ses fondations, placées sur un sol humide, ont déjà fléchi, ses élégantes colonnes sont visiblement inclinées et laissent des séparations effrayantes entre les architraves et les entablemens; une par-

tie de ce beau monument, avant même qu'il soit entièrement achevé, est déjà tombée, et le reste ne tardera pas à avoir le même sort. C'est dans ce bâtiment que se trouve l'*observatoire*, où le baron de Humboldt a fait les observations qui ont servi à rectifier tant d'erreurs propagées par les savans et les voyageurs qui l'avaient précédé dans la description de l'Amérique.

On pourrait appeler Mexico la *Ville-Sainte du Nouveau-Monde*, tant est grand le nombre de ses églises, de ses chapelles et de ses couvens. Plusieurs de ces derniers édifices sont pour ainsi dire de petites villes, renfermant dans leur vaste enceinte d'autres églises et des confréries, outre l'église et le couvent principal. Malgré le cadre borné de cet ouvrage, nous ne pouvons nous dispenser de mentionner quelques-uns de ces édifices, qui méritent l'attention, même du voyageur qui arriverait directement de Rome; ils réunissent la grandeur à la magnificence, la majesté à la richesse; les beaux-arts y ont tout prodigué et en ont fait pour ainsi dire de superbes musées; la peinture surtout y domine d'une manière très remarquable. Ce sont principalement les églises et les couvents de *St-Augustin*, de *St-François*, de *St-Ferdinand*, de *St-Dominique*, de la *Professa*, de la *Conception* et de l'*Incarnation*. Ce dernier, ainsi que celui de la Conception, sont surtout remarquables par leur immense étendue; dans l'église de celui de l'incarnation on voit une statue de Notre-Dame en argent massif très bien travaillée, et un grand lustre tout en argent d'un travail exquis. M. Beltrami regarde le chœur du couvent de St-Ferdinand comme un des plus beaux chefs-d'œuvre qui existent en ciselure et en mosaïque. Le couvent des Franciscains est un immense établissement; la belle église ainsi que les cloîtres et les cours sont ornés avec profusion de tableaux d'un grand mérite; celui des Dominicains et son église offrent aussi un grand nombre de tableaux, de statues et autres décorations vraiment remarquables. Depuis l'indépendance, le gouvernement a quelquefois employé cet immense et solide bâtiment comme prison d'état; il peut contenir des milliers de personnes. Le monastère de la Professa est digne surtout de l'attention des étrangers, par l'élégance et la richesse des ornemens de son église. On doit aussi nommer le ci-devant *palais de l'inquisition*, remarquable par son élégance; lors du voyage de M. Beulloch il était occupé par l'école polytechnique; le *bâtiment de l'université*; ceux du *collège de San-Idelphonse* et du *Mont-de-piété*; la *députation* ou *hôtel-de-ville*; l'*Accordata*, prison spacieuse et bien aérée; l'*hôpital de Jésus de los naturales*, fondé par Cortez; dans la belle église qui en dépend, les cendres de ce conquérant reposent dans un beau monument; le *bâtiment de l'académie des beaux-arts*. Parmi le grand nombre de magnifiques édifices appartenant à des particuliers, nous nous bornerons à citer les hôtels *Yzitas* et *Pinillos*. Outre la grande place et le jardin botanique dont nous avons parlé, Mexico possède deux belles promenades publiques, le *Paseo*, planté d'un double rang d'arbres et l'*Alameda*. A l'aspect de ce dernier, on se croit, dit M. Beltrami, dans une des plus grandes capitales du monde, à ne considérer que la magnificence de ses fontaines et d'autres accessoires; mais son étendue est trop bornée.

Mexico nous paraît être la *seconde ville de l'Amérique pour la population*, puisqu'on l'estimait il y a quelques années à environ 180,000 âmes. Elle se distingue aussi par plusieurs établissemens scientifiques et littéraires; sans les troubles qui ont agité et qui agitent encore ce pays, ils auraient déjà reçu de grands perfectionnemens. A la tête de tous il faut mettre l'*université*, l'*école des mines* et l'*académie des beaux-arts*; viennent ensuite les *collèges de Saint-Idelphonse* et de *St-Grégoire* et le *séminaire*, l'*école modèle lancastérienne* et plusieurs autres établissemens d'instruction publique élémentaire pour les enfans des deux sexes. On y a formé une *société pour les progrès des arts industriels et de l'agriculture*; on s'occupe aussi de fonder une *école de médecine* et de rétablir sur une plus grande échelle le *jardin botanique*, que par manque de fonds on a beaucoup négligé dans ces dernières années. La *bibliothèque de l'université* et celle de la *cathédrale*; le *musée d'antiquités mexicaines*, riche déjà de plusieurs morceaux précieux; le *cabinet de minéralogie* attaché à l'école des mines, et les *collections de l'Académie des beaux-arts* méritent aussi d'être mentionnés. On a le projet de réunir au musée mexicain les beaux dessins de la plupart des antiquités existantes conservés à l'école des mines; ils représentent les restes des pyramides, des

châteaux, des fortifications, des temples, des ponts, des maisons, des statues, des bas-reliefs et des idoles; dans ces dessins quelques tours sont représentées hautes de sept étages. En 1826 on publiait à Mexico cinq *journaux*.

Nous avons signalé ailleurs l'industrie et le commerce de cette grande ville qui, sous ces deux rapports, n'a pas d'égale dans tous les états formés des ci-devant colonies Espagnoles; c'est surtout dans l'orféverie, la bijouterie, la passementerie, la sellerie et les ouvrages en bois que se distinguent ses habitans. Mexico est le siége du président et du congrès de la Confédération Mexicaine, d'un archevêque et de la cour de justice, dont le ressort s'étend sur le district Fédéral, sur l'état de Mexico et sur le territoire de Tlascala. Cette ville, depuis les temps les plus anciens, est sujette à de terribles inondations causées par la différence du niveau entre la surface du lac de Tezcuco (presque égal à celui du sol de Mexico), et le niveau de la surface des lacs de San-Christobal, de Zumpango, de Chalco et de Xochimilco. Ces derniers, étant tous plus élevés que le lac de Tezcuco, débordent dans celui-ci, font monter ses eaux et couvrent de plusieurs pieds d'eau toutes les rues de Mexico. Malgré la dépense énorme de 31 millions de livres tournois, faite depuis 1607 jusqu'en 1804 pour la garantir de ce fléau par la construction des digues et par l'ouverture du fameux *desague*, Mexico reste encore très exposée. L'exécution du grand canal qui, partant du lac Tescuco, devait porter ses eaux à travers les lacs de San-Christobal et de Xumpango jusqu'à la fameuse tranchée de Huchuetoca, a été non-seulement suspendue par les révolutions politiques, mais même par manque d'entretien, les anciens travaux du *desague* ont été réduits à l'état le plus déplorable et menacent la ville des plus grands malheurs. Les inondations ont été tellement considérables et prolongées, qu'il a été plusieurs fois question d'abandonner la ville; deux fois la cour de Madrid avait déjà donné l'ordre positif de la transférer dans une position moins défavorable.

Avant de parler des environs de Mexico, nous devons nous arrêter un moment à considérer la splendeur et l'étendue de la ville ancienne, sur les ruines de laquelle s'est élevée la moderne capitale du Mexique. « Animés, dit M. de Humboldt, de ce même esprit de destruction que les Romains montrèrent à Syracuse, à Carthage et en Grèce, les conquérants espagnols ne crurent avoir achevé le siége de Tenochtitlan qu'après en avoir rasé les bâtimens. » On ne doit donc pas être surpris de ne trouver presque aucun vestige des anciens édifices mexicains.

« Orné de nombreux teocallis, qui s'élevaient en forme de pyramides, entouré de chaussées ou de digues, situé presqu'au milieu du lac Tezcuco sur des îlots ornés de verdure, recevant dans ses rues à chaque heure des milliers de bateaux qui vivifiaient cette vaste nappe d'eau salée, l'ancien Tenochtitlan, dit M. de Humboldt, devait ressembler à quelques villes de Hollande, de la Chine ou du delta inondé de la Basse-Egypte. Trois chaussées principales de la largeur de deux lances l'unissaient au continent; ces chaussées existent en partie : ce sont aujourd'hui de grands chemins pavés qui traversent des terrains marécageux. » De beaux aqueducs amenaient l'eau douce à la ville; on reconnaît encore les restes de celui à double tuyau qui passait près de Churubusco. Cortez comparait l'étendue de Tenochtitlan à celle de Séville ou de Cordoue. Les rues principales étaient larges et alignées; quelques-unes, comme à Venise, étaient moitié à sec et moitié occupées par des canaux navigables garnis de ponts de bois très bien faits et si larges que dix hommes à cheval y pouvaient passer à la fois. Les maisons basses, comme celles de Péking et autres grandes villes de l'Asie, étaient construites partie en bois, partie en tetzontli, pierre spongieuse, légère et facile à briser. D'après un fragment du plan de Tenochtitlan que Montezuma a fait lever pour Cortez, et que M. Beulloch a retrouvé de nos jours, on voit que cette ville était divisée en carrés réguliers formés par les rues principales et par les canaux. Dans chaque carré s'élevait un temple ou teocalli.

Le temple principal était dédié à *Tezcatlipoca*, la première des divinités aztèques après *Téoll*, qui est l'être suprême et invisible, et à *Huitzilopochtli*, le dieu de la guerre. Il avait été érigé seulement six ans avant la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. Il occupait le centre de la ville et couvrait, avec les autres temples et bâtimens qui lui étaient annexés, tout l'espace sur lequel sont actuellement la cathédrale, la plus grande partie de la place du marché et des rues et des édifices environnans. Cortez affirme que dans l'enclos de murailles qui l'entourait, en formant un carré, une ville de 500 feux aurait pu être élevée. Les murs de chaux et de pierres étaient fort épais, hauts de 8 pieds et ornés de créneaux en forme de niches et de quantité de figures en pierres, qui représentaient des serpens, ce qui lui avait fait donner le nom de *coatepantli* ou muraille des serpens. Ce temple avait quatre portes qui répondaient aux quatre points cardinaux. Au centre de l'enceinte s'élevait une pyramide tronquée semblable à celles de Téotihuacan, haute de 54 mètres et large de 97 à sa base, selon M. de Humboldt. Un escalier conduisait au sommet, qui avait 7 à 8 toises en carré; il renfermait deux chapelles magnifiques, ouvertes par devant et surmontées d'une belle construction en bois très élevée. Les deux idoles contenues dans les chapelles étaient de pierre, d'une stature colossale et d'une difformité affreuse. Le centre de cet espace contenait une pierre verte pyramidale, haute de 5 paumes, sur laquelle on immolait la victime. Cinq mille personnes étaient attachées au service du temple et y avaient leur logement. Parmi les temples au nombre de 39

qui environnaient le temple principal, et que Cortez a cru en être des parties, on distinguait celui de *Quezalcoalt,* le dieu qui présidait à l'air ; il était de forme ronde, et sa porte représentait la gueule ouverte d'un serpent. Devant la première entrée du temple principal on voyait un vaste édifice tout revêtu des têtes des individus qui avaient été sacrifiés. Gomara affirme, d'après deux témoins qu'il cite, que ceux-ci avaient calculé que le nombre des têtes s'élevaient à 130,000, sans compter celles des tours qui accompagnaient le corps de l'édifice. Sans adopter les estimations évidemment exagérées des auteurs espagnols, qui prétendent qu'à la fête de l'inauguration de ce temple, 60,000 prisonniers furent sacrifiés, et que plusieurs milliers subissaient le même sort tous les ans, nous n'hésitons pas à affirmer, que c'est peut-être l'endroit du globe où ces horribles sacrifices étaient pratiqués le plus souvent et en plus grand nombre. Nous rappellerons à ce sujet que le grand-sacrificateur était le seul autorisé à frapper les victimes ; il leur arrachait le cœur encore palpitant et l'offrait aux dieux ; les membres de la victime étaient alors divisés entre les assistans, comme un festin digne de ces infernales divinités.

Le *palais* principal, *résidence* ordinaire de *Montezuma,* était situé dans le lieu même où se trouve aujourd'hui l'hôtel du duc de Monteleone, vulgairement appelé *Casa del Estado;* il était construit en pierre et en chaux et, comme ceux de l'empereur de la Chine, composé d'un grand nombre de maisons spacieuses mais peu élevées. Il avait cinq grandes portes à chacune des quatre façades; trois vastes cours le divisaient intérieurement; celle du milieu était ornée d'une belle fontaine. On y trouvait de grandes salles et plus de mille chambres. Quelques-unes de ces pièces étaient incrustées des marbres les plus fins, d'autres de pierres rares; les poutres et les parquets étaient de cèdre, de cyprès et d'autres bois parfaitement travaillés et sculptés. Suivant un témoin oculaire digne de foi, il y avait une salle assez grande pour pouvoir contenir trois mille personnes. Outre ce palais, Montezuma en avait d'autres dans l'intérieur de la capitale ou en dehors. A Mexico, dit M. Beulloch, il avait non-seulement un *sérail pour ses femmes,* mais des *logemens* pour tous ses *ministres* et conseillers et pour tous les officiers de sa maison et de sa cour aussi nombreuse que brillante; de plus des *maisons* pour recevoir les seigneurs étrangers qui le visitaient, et particulièrement les deux rois alliés. Deux vastes *bâtimens* étaient en outre destinés, l'un *aux oiseaux paisibles,* l'autre *à ceux de proie*, aux *quadrupèdes,* et aux *reptiles.* Ces deux ménageries paraissent avoir été les plus magnifiques du monde. La première contenait plusieurs chambres et des galeries soutenues par des colonnes de marbre d'une seule pièce. Les galeries donnaient sur un jardin dans lequel, au milieu de massifs d'arbustes, dix viviers, les uns d'eau douce, les autres d'eau salée, recevaient les oiseaux aquatiques de rivière et de mer. Dans les autres parties du bâtiment, on nourrissait un nombre prodigieux d'oiseaux de toute espèce. Cortez dit que 300 hommes étaient employés à les soigner et à recueillir leurs plumes en certaines saisons ; c'est avec leur plumage qu'on faisait ces fameuses mosaïques qui firent justement l'admiration des Espagnols. Des médecins étaient chargés d'observer les maladies de ces animaux et d'y appliquer de prompts remèdes. Les salles et les chambres de cette maison singulière étaient en nombre si prodigieux, que ce conquérant atteste que deux grands monarques avec toute leur suite auraient pu y loger. Ce fameux édifice était situé sur la place où est actuellement le couvent de St-François. L'autre bâtiment destiné aux bêtes féroces avait de vastes cours pavées en carreaux de dalles et divisées en appartemens. Dans l'une, on nourrissait tous les oiseaux de proie, depuis l'aigle royal jusqu'à la crescerelle : plusieurs individus de chaque espèce. Ces oiseaux étaient distribués suivant leur famille dans des chambres souterraines de plus de 6 pieds de profondeur et de plus de 19 en largeur et en longueur. Près de 500 dindons étaient tués tous les jours pour la nourriture de ces oiseaux. Le même édifice renfermait un grand nombre de salles basses dans lesquelles de fortes cages de bois contenaient des loups, des chats sauvages, les espèces que les premiers Espagnols ont nommées lions et tigres, et une foule d'autres bêtes féroces, que l'on nourrissait avec d'autres animaux et avec les entrailles des victimes des sacrifices humains. On y voyait aussi des crocodiles et des serpens; ces derniers étaient gardés dans de grandes tonnes ou vaisseaux, et les crocodiles dans des étangs fermés de murailles. Il y avait en outre plusieurs viviers pour les poissons, dont deux fort beaux existent encore. M. Beulloch dit qu'on peut les voir au palais de Chapoltepec dans les environs immédiats de la moderne Mexico. Tous les palais étaient entourés de beaux jardins, où l'on cultivait toute espèce de fleurs, d'herbes odoriférantes et de plantes médicinales. Il y avait plus des bois clos de murs pour les chasses de l'empereur, qui les visitait souvent. L'un de ces bois occupait une île sur le lac, connue à présent sous le nom de *Penon.*

L'*arsenal* était un vaste bâtiment rempli de toutes sortes d'armes offensives et défensives, dont ces peuples faisaient usage, ainsi que des ornemens et des enseignes militaires. Un nombre surprenant d'ouvriers y étaient employés à fabriquer ces armes et d'autres objets. Des artistes tels que sculpteurs, peintres, orfèvres, ouvriers en mosaïque et autres, travaillaient constamment pour la cour. Un district entier n'était peuplé que de danseurs, que l'on élevait pour le plaisir de l'empereur. Le *marché,* deux fois grand comme celui de Séville, était entouré d'un portique immense sous lequel on exposait toutes sortes de marchandises, des comestibles, des ornemens en or, en argent, en pierres fines, en os, en coquilles et en plumes, de la faïence, des cuirs et du coton filé. On y trouvait des pierres taillées des tuiles, des bois de charpente. Il y avait des ruelles pour le gibier, d'autres pour les légumes et les objets de jardinage; on voyait des maisons où des barbiers rasaient la tête avec des rasoirs faits en obsidienne. D'autres maisons ressemblaient à nos boutiques de pharmaciens ; on y vendait des médecines toutes préparées, des onguens et des emplâtres. Il y avait aussi des maisons où l'on trouvait à manger et à boire en payant. Pour éviter la confusion, chaque genre de marchandises se vendait dans un lieu séparé; tout s'y vendait à la mesure d'étendue ou de capacité, jamais au poids. Au milieu de la grande place était une maison qu'on pourrait appeler le palais de justice : dix ou douze personnes y siégeaient en permanence et jugeaient les disputes suscitées par la vente des marchandises. D'autres personnes se tenaient continuellement dans la foule pour voir si l'on vendait à juste prix ; les Espagnols ont vu briser de fausses mesures saisies aux marchands. On doit ajouter que la plus grande propreté régnait non-seulement

dans le marché, dans les palais impériaux, mais aussi dans tout le reste de la ville. Chaque matin, s'il faut en croire les récits de quelques historiens, mille hommes étaient employés à balayer et à laver les rues de la ville.

Les opinions les plus absurdes ont été émises par les auteurs espagnols sur la population de cette ancienne capitale. L'abbé Clavigero, qui a eu soin de les recueillir, a démontré qu'elles vont de 60,000 jusqu'à 1,500,000 âmes! Sur les traces de M. le baron de Humboldt, nous croyons que l'on ne s'éloignerait pas beaucoup de la vérité en portant à 300,000 le nombre d'habitans que contenait Tenochtitlan lors de l'arrivée de Cortez. En adoptant ce nombre, elle aurait été non-seulement *la ville la plus peuplée de tout le Nouveau-Monde*, où la population dans aucune ville ne s'est encore élevée aussi haut, mais elle aurait été une des cités les plus populeuses du globe, puisque, à l'exception de quelques-unes des grandes villes de l'Asie et de l'Afrique-Musulmane, sa population aurait dépassé à cette époque celles de toutes les métropoles de l'Europe, Londres, Paris, Constantinople et peut-être Séville seules exceptées.

Tel était l'état de Tenochtitlan, l'année 1520, d'après la description de Cortez et de Bernal-Diaz dont la véracité a été confirmée par les vestiges qui à Tezcuco et en d'autres lieux montrent par analogie quelle était sa magnificence. M. de Humboldt et d'autres savans voyageurs qui ont médité sur ce sujet n'en doutent plus; c'est ce qui nous a engagé à entrer dans ces détails, qui ont pour but de donner au lecteur une idée de la civilisation à laquelle s'étaient élevés les Américains avant l'arrivée des Espagnols. Maintenant nous allons indiquer le peu de vestiges de tant de splendeur, qui ont survécu à la rage destructive des soldats de Cortez, à la stupide superstition des ecclésiastiques qui l'accompagnèrent et à la barbare vengeance de ses alliés, accourus des provinces les plus éloignées pour travailler à la destruction de la capitale de leurs rivaux. Nous avons déjà indiqué à la page 129 tout ce qui se rapporte aux manuscrits et à la littérature des Mexicains. Voici les monumens les plus remarquables de l'ancienne Mexico.

Nous nommerons d'abord le grand *Calendrier Mexicain*, déterré en 1790 dans les fondations du grand temple de Mexitli à la Grande-Place; il est posé maintenant contre le mur nord-est de la cathédrale, et on le nomme vulgairement l'*horloge de Montezuma*. C'est une pierre énorme de porphyre trappéen gris noirâtre à base de wake basaltique, dont le diamètre, selon M. de Humboldt, est de près de 12 pieds et le poids de 24,000 kilogrammes. La sculpture en relief, dit ce savant, a le fini que l'on trouve dans tous les ouvrages mexicains : les cercles concentriques, les divisions et les subdivisions sans nombre sont tracées avec une exactitude mathématique; plus on examine le détail de cette sculpture, plus on y découvre ce goût pour la répétition des mêmes formes, cet esprit d'ordre, ce sentiment de la symétrie qui, chez des peuples à demi civilisés, remplace le sentiment du beau. L'année civile des Aztèques était une année solaire de 365 jours; elle était divisée en 18 mois, dont chacun avait 20 jours: après ces 18 mois ou 360 jours, on ajoutait cinq jours complémentaires, et l'on commençait une nouvelle année. Le commencement du jour civil des Aztèques était compté comme celui des Persans, des Egyptiens, des Babyloniens et de la plupart des peuples de l'Asie, à l'exception des Chinois, depuis le lever du soleil. Il était divisé en huit intervalles, division que l'on retrouve chez les Hindous et les Romains. De ces huit intervalles, quatre étaient déterminés par le lever, le coucher et les deux passages du soleil par le méridien. Nous ajouterons que leur *semaine* était de cinq jours comme chez les peuples du Benin et les anciens javanais, et que ces peuples avaient des *indictions* de 13 ans, des *demi-siècles* de 22 ans et des *siècles* ou *vieillesses* de 104 ans. Nous nommerons ensuite la prétendue *pierre des sacrifices*, enterrée dans la place devant la cathédrale à 100 verges du calendrier; on peut en voir la surface; elle a 25 pieds de circonférence; ses côtés sont couverts de sculptures historiques, partagées en quinze groupes qui représentent les victoires des guerriers mexicains sur différentes villes, dont les noms y sont inscrits. La *statue* colossale de la *déesse Teoyaolimiqui*, enterrée sous la galerie de l'université; il y a quelques années qu'on l'a exhumée pendant une semaine, afin que M. Beulloch pût en faire prendre le moule en plâtre. Il serait impossible, dit ce voyageur, à l'artiste le plus ingénieux d'inventer une figure mieux adaptée à l'objet abominable auquel cette divinité était destinée. Des milliers d'hommes ont été sacrifiés devant cette idole affreuse pour lui en offrir le cœur encore palpitant. C'est un monstre colossal, taillé dans un bloc de basalte de 9 pieds de haut, à figure humaine difforme, unie à tout ce que la structure du tigre et du serpent à sonnettes offre de plus horrible. Deux grands serpens lui tiennent lieu de bras, et sa draperie est composée de vipères entortillés en nombreux anneaux de la manière la plus dégoûtante. Deux ailes de vautour terminent ses côtés; ses pieds sont ceux d'un tigre avec les griffes étendues comme pour saisir sa proie; et au milieu d'eux paraît la tête d'un autre serpent à sonnettes, qui semble descendre du corps de l'idole. Ses ornemens s'accordent avec sa forme hideuse: c'est un large collier de cœurs humains, de crânes et de mains enfilées par des entrailles et couvrant entièrement la poitrine à l'exception des seins difformes de la statue. Elle a évidemment été peinte de couleurs naturelles, qui devaient beaucoup ajouter au terrible effet qu'elle était destinée à produire sur ses adorateurs. Mexico possède encore quantité d'autres objets intéressans pour les antiquaires. Selon M. Beulloch on peut trouver des idoles sculptées dans presque toutes les parties de la ville. La pierre du coin du bâtiment occupé par l'administration de la loterie, est la *tête d'un serpent*, d'une grandeur démesurée, que ce voyageur estime n'avoir pas moins de 70 pieds de long. Dans les cloîtres, derrière le couvent des Dominicains, on voit un *serpent* idole, presque entier et d'un bon travail; cette monstrueuse déité est représentée dévorant une victime humaine, que l'on voit se débattre dans ses horribles mâchoires. A ces objets on doit ajouter les *idoles* et les *peintures aztèques* conservées à l'université, au musée mexicain et dans la superbe collection qui appartient à don Jose-Antonio Pichardo, qui est la plus riche et la plus belle, et à laquelle se trouvent réunis les précieux morceaux recueillis par le savant Gama.

Les faubourgs de Mexico sont loin de répondre à la magnificence de la ville proprement dite; ils sont encombrés de masures, de plâtras et d'immondices, et souvent on

rencontre la misère et la plus dégoûtante malpropreté dans l'intérieur d'une construction élégante; ils sont le séjour ordinaire d'environ 20,000 mendians, qui étalent tous les signes de la misère la plus hideuse. Voici les lieux les plus remarquables situés dans les environs immédiats de Mexico et dans un rayon de 40 milles. Mais avant tout, nous devons nous arrêter un instant pour faire connaitre au lecteur le beau bassin dans lequel est situé Mexico.

Le bassin de Tenochtitlan est assis sur le dos même de la cordillère; quoiqu'il offre un enfoncement assez considérable, la surface de son sol se trouve encore à 2277 mètres au-dessus du niveau de la mer. Une série de cinq lacs traverse ce bassin du nord au sud; ce sont les lacs de *Zupango*, de *San-Christobal*, de *Tezcuco*, de *Xochimilco* et de *Chalco*, qui prennent leurs noms des petites bourgades situées sur leurs bords. M. de Humboldt évalue la surface totale de ces lacs à 22 lieues carrées; celle du lac de Tezcuco, qui est le plus grand, est de 10 lieues 1/10 carrées; celle des lacs de Chalco et de Xochimilco réunis est de 6 lieues 1/2 carrées. Ces lacs sont renommés par leurs *jardins flottans* connus sous la dénomination de *chinampas*. Cette ingénieuse invention des Aztèques remonte, selon M. de Humboldt, à la fin du XIVe siècle. Ces jardins extraordinaires étaient très nombreux sur tous ces lacs à l'époque de l'arrivée des Espagnols; c'étaient des radeaux formés de roseaux (totora), de joncs, de racines et de branches de broussailles, couverts de terreau noir. Les chinampas renferment quelquefois même la cabane de l'Indien qui sert de garde pour un groupe de ces jardins flottans. On les toue et on les pousse avec de longues perches pour les transporter à volonté d'un rivage à l'autre. Leur nombre a beaucoup diminué, et maintenant on n'en trouve que dans le lac Chalco; mais en revanche il y a un grand nombre *chinampas* fixes. On en voit beaucoup tout le long du canal de la Viga dans le terrain marécageux contenu entre le lac de Chalco et celui de Tezcuco. C'est sur ces chinampas que se cultivent les fèves, les petits pois, le piment, les pommes de terre, les artichauts et autres légumes consommés à Mexico. La promenade que l'on fait en bateaux autour des chinampas d'Istacalco est une des plus agréables dont on puisse jouir dans les environs de cette capitale.

Chapoltepec, rocher isolé au sommet duquel s'élevait un des palais de Montezuma, et sur lequel le vice-roi Galvez fit construire un superbe château de plaisance pour lui et ses successeurs. Quoique cette construction eût coûté au roi d'Espagne 1,500,000 francs, on l'a laissée dépérir par ordre de la cour avant d'avoir été meublée; elle ne présente déjà que des ruines, mais ses jardins offrent des *arbres* magnifiques. M. de Humboldt, fondé sur le grand âge de ces énormes cyprès, dont les troncs ont plus de 16 mètres de circonférence, croit que ces arbres ont été plantés par les rois de la dynastie aztèque. Tacubaja, gros village avec environ 2000 habitans et le *palais de l'archevêque*: presque toutes ses maisons sont de belles *villas* avec de superbes jardins appartenant à la noblesse et à d'autres riches citoyens de la capitale. Tlalpan, capitale de l'état de Mexico. Avant la révolution, ce n'était qu'un misérable village d'environ 300 habitans, connu sous le nom de *San-Agostino de las Cuevas*; il est déjà devenu une petite ville florissante, qui possède un *hôtel des monnaies* et compte environ 6000 âmes, un grand nombre des plus riches habitans de Mexico y passe la belle saison, et ceux des environs s'y rendent par milliers pour la Pentecôte. Tacuba, gros village, avec environ 2500 habitans et plusieurs maisons de campagne où les riches habitans de Mexico vont passer la belle saison; on y voit encore la belle *chaussée* en pierre par laquelle Cortez fit son entrée dans Tenochtitlan. Guadelupe, gros village, d'environ 2000 habitans, remarquable par le riche et célèbre *sanctuaire de Notre-Dame-de-Guadelupe*, bâti sur la colline de Tepejacac, sur laquelle s'élevait jadis le *temple de la Cérès mexicaine* (*Cen-teoll*, la déesse du maïs). Ce sanctuaire est partagé en trois temples, dont le principal est vaste et majestueux; on y voit l'image de la Vierge que la tradition populaire croit avoir été peinte par la Vierge elle-même. Les ornemens en or, en argent et en pierreries y abondent; un grand palais, réuni au temple, offre des habitations magnifiques à des chanoines. Plusieurs milliers de pèlerins s'y rendent annuellement en grandes caravanes, des parties les plus éloignées de la capitale; c'est sans contredit le *sanctuaire le plus révéré de tout le Nouveau-Monde*.

Plus loin au nord on trouve: San-Christobal, joli village, près du lac de ce nom; on y admire la grande *digue* de quatre milles de long, construite par les Mexicains, renforcée et agrandie ensuite par les Espagnols en 1634, pour empêcher le débordement des eaux de ce lac dans celui de Tezcuco. Huehuetoca, village remarquable par le célèbre *désague* (canal d'écoulement) qui y aboutit, et que M. de Humboldt range parmi les *ouvrages hydrauliques les plus gigantesques* que les hommes aient exécutés. On le regarde avec une sorte d'admiration, surtout en considérant la nature du terrain, l'énorme largeur, la profondeur, et la longueur de la fosse. Si cette fosse était remplie d'eau à une profondeur de 30 pieds, les plus grands vaisseaux de guerre passeraient à travers la rangée de montagnes qui bordent le plateau de Mexico au nord-est. Dans l'état où il se trouvait en 1803, ce canal d'écoulement, construit pour préserver Mexico des débordemens des lacs situés dans son voisinage, a depuis l'écluse de Vertideros près de Huehuetoca, jusqu'au Salto du Rio Tula, 24,530 vares Mexicaines ou 20,583 mètres. Dans cette longueur il y en a un quart sur lequel la chaîne des collines de Nochistongo a été coupée à une profondeur extraordinaire. Plus loin et hors du bassin de Mexico on voit: Tula, petite ville bien peuplée; on y a trouvé, selon M. Beltrami, un *calendrier* sculpté comme celui de Mexico sur une pierre énorme, mais qui offre, selon ce voyageur, de grandes différences avec celui des Mexicains; il l'attribue aux Toulthèques ou Toltèques. M. Beltrami dit avoir reconnu parmi ses signes le *Verseau*, les *Gémeaux*, la *Vierge* et autres emblèmes du nôtre; la lune y est peinte sous l'image d'une laide figure telle qu'il l'a vue chez les sauvages du Haut-Mississipi et telle qu'on la représentait chez les peuples européens, avant que Moria et Bianchini ne vinssent nous dire que la lune était aussi un monde.

Au nord-est nous nommerons: Otumba, misérable petite ville, jadis grande et très peuplée, remarquable par son magnifique *aqueduc*, par deux anciennes *colonnes* très curieuses et richement sculptées, et surtout par le voisinage des fameuses *pyramides* dites *de*

San-Juan de Téotihuacan, du nom du village près duquel elles sont situées. La tradition populaire attribue la construction de ces monumens aux Toultèques, ce qui paraît la faire remonter au VIIIe ou au IXe siècle de notre ère. Ce sont deux teocallis ou temples consacrés l'un au soleil et l'autre à la lune, appelés par les indigènes *Tonatiuh-Ytzaqual* (maison du soleil) et *Meztli-Ytzaqual* (maison de la lune). La première, qui est la plus élevée, a 171 pieds de haut et 645 pieds de long à la base, d'après les mesures prises en 1803, par le docteur Oteyza et adoptées par M. de Humboldt. M. Beulloch estimait son élévation approximativement au-dessus de 300 pieds anglais, tandis que le lieutenant Glennie ne porte qu'à 221 pieds français sa plus grande hauteur. En admettant cette dernière évaluation, ce monument serait la plus haute construction de tout le Nouveau-Monde. Nous avons vu dans cet Abrégé que la pyramide de Chéops, qui est le plus haut monument de ce genre qui existe sur le globe, a, d'après des mesures exactes, 428 pieds d'élévation. La hauteur du teocalli de la lune est de 34 pieds moindre que celle du teocalli du soleil. Cette pyramide est plus dégradée que la précédente. M. Beulloch trouva sur son sommet les ruines d'un ancien monument de 47 pieds anglais de long sur 14 de large; les murs sont construits en pierres non taillées, hautes de 8 pieds et épaisses de 3. Les faces de ces édifices sont exactement orientées selon les points cardinaux, comme toutes les pyramides égyptiennes, asiatiques et mexicaines. Leur intérieur est d'argile mêlée de petites pierres; ce noyau est revêtu d'un mur épais d'amygdaloïde poreuse. On y reconnaît en outre des traces d'une couche de chaux, qui enduit les pierres en dehors. Un escalier construit en grandes pierres de taille, conduisait jadis à leur cime; c'était là que, d'après le récit des premiers voyageurs, s'élevaient de petits autels avec des coupoles construites en bois, et que se trouvaient des statues couvertes de lames d'or très minces. Chacune des quatre assises principales était subdivisée en petits gradins de 3 pieds de haut, dont on distingue encore les arrêtes. Ces deux teocallis sont environnés d'un grand nombre de petites pyramides qui ont à peine 27 à 30 pieds d'élévation. Ces monumens forment des espèces de rues très larges qui suivent exactement la direction des parallèles et des méridiens, et qui aboutissent aux quatre faces des deux grandes pyramides. Sur la plupart des petites pyramides, on remarque, dit M. Glennie, des hiéroglyphes et des débris de poterie ornés de diverses figures en bas-reliefs ou en creux. Il paraît assez certain qu'elles servaient de sépulture aux chefs des tribus. « On voit par ces détails, dit M. de Humboldt, que ce teocalli avait une grande analogie de forme avec le monument antique de Babylone que Strabon nomme *mausolée de Bélus*, et qui n'était qu'une pyramide dédiée à Jupiter Belus. Ni le teocalli ni l'édifice babylonien n'étaient des temples dans le sens que nous attachons à ce mot, d'après les idées que les Grecs et les Romains nous ont transmises. Tous les édifices consacrés aux divinités mexicaines formaient des pyramides tronquées; ces deux grands teocallis, ainsi que ceux de Cholula et de Papantla, confirment cette idée; ils indiquent ce qu'ont été les temples moins considérables construits dans les villes de Tenochtitlan et de Tezcuco. Des autels couverts étaient placés au sommet des teocallis; ces édifices rentrent par là dans une même classe avec les monumens pyramidaux de l'Asie, dont anciennement, on trouvait des traces jusqu'en Arcadie; car le mausolée conique de Callistus, qui était un vrai *tumulus* couvert d'arbres fruitiers, servait de base à un petit temple consacré à Diane. »

A l'est de Mexico on trouve TEZCUCO (jadis *Acolhuacan*) assemblage de petites maisons et de chaumières décoré du titre de ville; on lui accorde 5,000 habitans, mais les importantes ruines qu'on voit dans sa banlieue attestent la grande étendue de la capitale des Acolhuacans ou Acolhues, qui furent, avant les Aztèques, les dominateurs de toutes les contrées environnantes. Avant l'invasion des Espagnols, quoique tributaire de Montezuma, elle était regardée comme la ville la plus savante de l'empire; c'était pour ainsi dire l'*Athènes de l'Amérique*, étant la résidence des historiens, des orateurs, des poëtes, des artistes et des hommes célèbres dans toutes les sciences cultivées par les peuples aztèques; elle a été aussi le siége de plusieurs rois et entre autres du sage Nezahualcojotl, qu'on pourrait nommer le *Solon américain*, par la sagesse de ses lois et par son vaste savoir. Il fut poëte distingué, et quelques-unes de ses poésies se sont conservées. Il avait aussi acquis quelques connaissances en astronomie en observant fréquemment les astres, et s'était appliqué à connaître les plantes et les animaux, et tous ceux que le climat de son royaume ne lui permettait pas de posséder vivans, il les avait peints. Il rechercha les causes de plusieurs phénomènes, ce qui le conduisit à la connaissance de l'être suprême et à l'horreur de l'idolâtrie et des sacrifices humains; mais les préjugés religieux de ses sujets l'obligèrent à les rétablir, à condition cependant qu'on ne sacrifierait plus que des prisonniers de guerre. Il mourut en 1470, après 34 ans d'une règne qui, en admettant la vérité de tout ce que Hernandez et autres savans ont raconté de ce prince, nous paraît être le plus remarquable de toutes les Annales du Nouveau-Monde. C'est ici que, pour affaiblir l'incrédulité du lecteur, nous rappellerons que dans le Mexique et le Pérou, comme au Chili et dans d'autres pays peu civilisés, il se trouvait dans chaque village des hommes doués d'une mémoire étonnante, des archives pour ainsi dire vivantes, par lesquels les traditions des faits, ainsi que les traditions des harangues, renfermant les traits principaux de la religion et de la politique, se transmettaient de génération en génération dans toute leur pureté. Les fondations, dit M. Beulloch, et les restes des temples, des forteresses, des palais et autres édifices de grande étendue suffisent pour attester l'ancienne splendeur de Tezcuco. On y voit encore les ruines du *palais* bâti par les Espagnols après la conquête, et les *casernes* construites pour Cortez par le jeune cacique de Tezcuco, son allié; ce bâtiment est encore entier, entouré d'une muraille de 20 pieds de haut, sur le sommet de laquelle les traces des pas des sentinelles espagnoles sont encore visibles. Le *palais des anciens* caciques ou *rois* tributaires de *Tezcuco*, avait 300 pieds de long, et formait un des côtés de la grande place; il était construit sur des terrasses en pente, élevées les unes audessus des autres; quelques-unes de ces terrasses sont encore entières et sont recouvertes d'un ciment très dur, aussi beau que celui des édifices romains. D'après ce qu'on connait des anciennes fondations, ce palais devait occuper plusieurs acres de terrain. Il était bâti en gros blocs de pierre basaltique de 4 ou 5 pieds de long et de 2 ou 3 pieds de large, taillés et polis avec la plus grande pureté. Une vaste église,

érigée auprès de ces ruines, a été presque entièrement bâtie avec les matériaux qui en ont été tirés. M. Beulloch pense que la plupart bâtimens de Tezcuco sont peu différens de ce qu'ils étaient avant l'arrivée des Européens, circonstance qui ajoute à l'intérêt qu'inspire la vue de cette petite ville. On doit aussi mentionner le bel *aqueduc* de construction indienne, plusieurs *tumuli* ou pyramides de briques, ainsi que le *palais de la ville*, où Cortez et toute sa petite armée furent logés. C'est sur la place du marché de Tezcuco que le premier évêque de Mexico, Summarica, mu par un zèle excessif et mal entendu, rassembla tous les documens concernant l'histoire du Mexique, la littérature et les arts, enfin toutes les peintures, manuscrits en hiéroglyphes aztèques, en forma une pyramide et les livra aux flammes.

A deux milles de Tezcuco est situé le village indien de *Huexotla*; c'était autrefois une place de grande importance, comme l'attestent ses murailles et ses ruines. M. Beulloch y a vu les fondations d'un *palais* dans lequel deux grands réservoirs d'eau étaient encore assez bien conservés. L'ancienne *muraille*, haute de près de 30 pieds et très épaisse, s'étend à une grande distance, et sa construction extraordinaire mérite quelques détails : elle est divisée en cinq parties inégales superposées. La plus considérable est bâtie en pierres ovales fort larges, dont les extrémités dépassent et donnent à la bâtisse l'apparence d'avoir été faite de crânes humains ; une corniche en saillie sépare cette partie des autres. Plus loin on trouve, au pied de la montagne conique nommée *Tescosingo*, un lieu que les indigènes appellent *Bano de Montesuma*, parce qu'il a servi de bain à ce monarque. C'est un beau bassin de 12 pieds de long sur 8 de large ; au milieu est un puits de 4 à 5 pieds de profondeur, avec un parapet de 2 pieds et demi tout autour. On y voit aussi un trône ou siége, tel que les anciennes peintures représentent ceux qui servaient au roi. Il y a des escaliers pour descendre dans le bassin, et le tout est coupé dans un rocher de porphyre avec une précision toute mathématique et un poli parfait. Selon M. Trinidad-Rosalia, qui a visité ces monumens, on voit des vestiges de constructions très distincts jusque sur la cîme de la montagne de Tescosingo, qui est perforée par des excavations artificielles ; un escalier conduit à une d'elles près du sommet. On trouve, dit M. Beulloch, dans les environs des terrasses avec des parapets, bâties en pierres et en ciment, où il reste encore des vestiges d'un stuc plus dur et plus beau que celui de Portici et d'Herculanum ; quelques-unes de ces terrasses sont construites sur des précipices ; d'autres sont coupées dans le roc. Ce voyageur pense que ces restes étaient des antiquités avant la découverte de l'Amérique, et que les monumens auxquels ils ont appartenu avaient été érigés par un peuple dont l'histoire était perdue avant la fondation de Mexico.

Au sud et au sud-est de Mexico on trouve : Xochimilco, près du lac de ce nom, petite ville importante par sa population industrieuse et par quelques restes de sa grandeur passée. Toujours dans le même rayon, mais beaucoup plus loin, on voit le volcan Popocatepetl, qui est la plus haute cîme des cordillères mexicaines et le mont-Iztaccihuatl (la Femme Blanche), qu'on doit aussi ranger parmi ses plus hautes montagnes. Chalco, sur les bords du lac de ce nom, petite ville renommée par le grand *marché* qui s'y tient tous les vendredis, par ses *chinampas*, ou îles flottantes mentionnées à la page 188, et par la magnifique *digue* construite par le vice-roi Velasco après l'inondation qu'éprouva Mexico en 1555, dans le but d'empêcher l'irruption des eaux du lac Chalco dans celui de Tezcuco.

Enfin, au sud-ouest, on trouve d'abord Lerma, petite ville assez bien bâtie, remarquable surtout par sa magnifique *chaussée*, et plus loin Toluca, importante par sa population, par la haute *montagne* à laquelle elle donne son nom, et par ses manufactures de savon et de chandelles ; on y prépare les meilleurs jambons et les meilleurs saucissons de toute la confédération.

Puebla (Puebla de los Angeles), grande et belle ville, capitale de l'état de ce nom, située sur une des plaines les plus élevées du plateau d'Anahuac, au milieu d'un territoire bien cultivé et renommé par sa fertilité et par la bonté du climat. Des rues larges et tirées au cordeau ; de belles églises, dont la richesse et les décors intérieurs rivalisent avec celles de la cathédrale de Mexico et surpassent celles de tous les autres temples du christianisme ; de belles places ; une population qui, malgré ses pertes, s'élève encore à 70,000 âmes ; un commerce très étendu et de nombreuses manufactures, quoique depuis quelque temps en décadence, disignent à Puebla le second rang parmi les grandes villes de la Confédération Mexicaine. Elle est aussi le siége de l'évêché le plus riche après le diocèse de Mexico, et la cour de justice qui comprend dans son ressort les états de Puebla, Vera-Cruz et Oaxaca. Les maisons de cette ville sont vastes, la plupart élevées de trois étages, avec des toits plats, dont quelques-uns sont couverts en tuiles vernies de diverses couleurs, arrangées en mosaïque et formant des peintures qui représentent généralement des sujets de la Bible, ce qui produit un bel effet, entièrement différent de tout ce qu'on voit en ce genre en Europe. Quelques maisons sont peintes à fresque comme celles de Gênes. Notre cadre ne nous permet pas même de nommer tous les nombreux édifices qui décorent Puebla ; nous nous bornerons à signaler les suivans : la *cathédrale*, vaste édifice qui forme un des côtés de la grande place ; on doit la ranger parmi les plus beaux temples du monde, et surtout parmi les plus riches ; on y admire le grand autel, qui forme à lui seul un temple superbe. Ses nombreuses et élégantes colonnes, avec des plinthes et des chapiteaux d'or bruni, son magnifique autel en argent, couvert de statues, de vases, etc., sont d'un effet admirable et peuvent soutenir

la comparaison avec la fameuse *confession* de Saint-Pierre de Rome; cette partie de la cathédrale, exécutée par un artiste italien d'après les dessins faits à Rome, a coûté presque un demi-million de piastres. Viennent ensuite l'*église de St-Philippe-de-Neri*, la plus grande après la cathédrale; celle du *St-Esprit*, grand et beau bâtiment; le vaste et bel édifice de l'ancien *collége des jésuites* y est annexé; les *églises et monastères de St-Augustin* et de *St-Dominique*, remarquables par leurs grandes dimensions et par la richesse extraordinaire de leurs maîtres-autels; celui de St-Dominique, élevé de plusieurs degrés, dit M. Beulloch, est en argent ainsi que tous ses ornemens; enfin la petite *église de Ste-Monique*, qui mérite d'être citée pour la richesse de sa voûte, de ses murs couverts de sculptures du travail le plus précieux, et pour ses tableaux, ses statues et ses ornemens d'argent. Mais nous ne devons pas oublier la *maison de retraite spirituelle*: c'est un bâtiment magnifique, plus étendu, dit M. Beulloch, que le plus vaste des palais d'Angleterre, et qui a des revenus plus considérables qu'aucune des grandes institutions de charité en Europe. Il a été fondé pour servir de refuge aux personnes des deux sexes qui désirent se soustraire aux soins et aux distractions du monde afin de se préparer dans le silence, la méditation et la prière, à recevoir les sacremens et à remplir les autres devoirs imposés par l'église catholique. Tout individu peut s'y retirer sans aucun frais pendant une semaine. Les pénitens y passent tout ce temps chacun dans sa chambre, excepté les heures des repas, qu'ils prennent en commun, et les heures des dévotions publiques qu'ils passent dans la chapelle. Les longues galeries dans lesquelles ils peuvent se promener sont très richement ornées de crucifix d'or et d'argent, et leur magnificence forme un contraste frappant avec la simplicité des sombres cellules où le solitaire est renfermé pendant la plus grande partie de la journée. Plus de mille personnes profitent annuellement de cette pieuse fondation. Le célèbre *séminaire Palafoxien*, un des principaux établissemens d'instruction publique du Mexique, et sa riche *bibliothèque* ouverte au public, doivent aussi être mentionnés; cette dernière passe même pour être la meilleure de toute la confédération pour tout ce qui concerne les matières ecclésiastiques. En 1826, on publiait à Puebla *deux journaux*. Nous ferons remarquer avec M. Beulloch qu'un antiquaire, en visitant cette ville, pourrait se croire reporté au moyen-âge, tant par la forme des bâtimens que par des usages et des mœurs semblables à ceux de ce temps. Les mêmes jours de fêtes, les mêmes divertissemens usités en Europe aux XIVe et XVe siècles s'y retrouvent encore.

Dans les environs et dans un rayon de 20 milles on trouve : CHOLULA (*Churultecal* de Cortez), jolie ville assez bien bâtie, environnée de belles plantations d'agavé; on lui accorde 16,000 habitans. C'était, au temps de la conquête, une grande ville, capitale d'une espèce de république oligarchico-théocratique, une des puissances temporelles les plus considérables de cette partie de l'Amérique et sa première puissance spirituelle. « Elle était, dit M. Beltrami, la *Jérusalem*, la *Rome*, la *Mecque de l'Anahuac*, l'endroit où tous les peuples de ces vastes régions se rendaient en pèlerinage pour visiter les *lieux saints*; où les dieux et les prêtres faisaient plus de miracles qu'ailleurs et dictaient les plus pures doctrines de la foi. De même que d'autres villes saintes de l'Ancien-Continent, elle regorgeait de pauvres, tandis qu'on n'en trouvait pas dans toutes les autres villes du Mexique. » Outre le grand teocalli, il y avait, dit-on, autant de temples que de jours dans l'année. La grande *pyramide* tronquée ou le *grand teocalli*, consiste, dit M. de Humboldt, en quatre assises; dans son état actuel elle n'a que 172 pieds d'élévation, mais elle en a 1355 de largeur horizontale à sa base; elle est construite de couches de briques qui alternent avec des couches d'argile. Au milieu de la plate-forme, dont la surface est de 4200 mètres carrés, s'élève une *église* dédiée à *Notre-Dame de los Remedios*, qui est entourée de cyprès et dans laquelle la messe est célébrée tous les matins par un ecclésiastique de race indienne, dont le séjour habituel est la cime de ce monument.

TLASCALA (*Tlascallan*), misérable petite ville, chef lieu du territoire de ce nom; elle n'a d'autres souvenirs de son ancienne splendeur que les vestiges de son grand temple et ceux des tranchées, des fossés et de la grande *muraille* de 6 milles de long qui servaient à la défendre lorsqu'elle était la capitale de l'état le plus puissant de l'Anahuac après l'empire de Mexico, et qu'elle renfermait une population qui parut à Cortez plus considérable que celle de Grenade. Tlascala était alors le siége d'un grand marché, où affluaient tous les peuples voisins pour échanger leur superflu contre les denrées, le coton, les toiles de maguey et la cochenille qui y abondaient. Son gouvernement, qui était républicain, offrait des conformités avec plusieurs des gouvernemens de l'antiquité, du moyen-âge et des temps modernes. Son territoire, très fertile et très peuplé, renfermait, d'après la carte faite par les indigènes et conservée à la municipalité (*cabildo*), treize villes, qui formaient, pour ainsi dire, autant de *baronies*. Les barons qui les gouvernaient relevaient des quatre chefs, et tous ensemble formaient le grand conseil qui choisissait celui des chefs préposé au commandement des armées; ils opinaient sur les questions importantes de la république, et, comme les barons sous l'empire du moyen-âge, contribuaient de leur

contingent respectif en *hommes d'armes*, en provisions, etc. C'étaient eux qui administraient la justice jusqu'à un certain degré de juridiction, chacun dans son district; mais on se pourvoyait devant la diète, c'est-à-dire, devant les quatre chefs réunis, qui étaient à-la-fois investis du pouvoir judiciaire suprême et du pouvoir exécutif pour les affaires de haute importance, et principalement pour l'inobservation des *formes*. Les quatre chefs se rendaient chacun dans son district à une certaine époque de l'année, pour y administrer la justice, comme le préteur *pellegrinus* et les proconsuls des Romains, comme les *chefs de justice* de l'Angleterre et des Etats-Unis, comme les juges des cours royales de France. Chose singulière, s'écrie M. Beltrami, les *sessions* anglaises, les *assises* françaises étaient pratiquées par ces peuples que l'on a peints et traités comme des brutes! Les Tlascalthecas (Tlascaltèques), les Cempoalthecas et les Xocoalthecas, alliés des Espagnols, aidèrent ces étrangers à prendre Tenochtitlan et contribuèrent à sa ruine. Après la conquête, Tlascala continua à se régir par ses propres *caciques*, sous la suzeraineté de l'Espagne et sous la surveillance d'un surintendant espagnol; elle ne devait qu'un tribut annuel à l'Espagne. A l'époque de la révolution elle essaya en vain de devenir un état; mais le congrès général n'en a fait qu'un territoire, qui est presque entièrement enclavé dans les limites de l'état de Puebla.

Tepeaca (*Tepeyacac*), petite ville, jadis capitale d'un état indépendant de Mexico, qui comme Tlascala contribua puissamment à sa ruine. On ne doit pas quitter les environs de Puebla sans signaler la grande *carrière de bel albâtre* qu'on exploite près de cette ville; on en tire des lames immenses employées comme vitres aux fenêtres des monastères et des églises: on en fait aussi les fonds baptismaux et autres vases sacrés; des blocs énormes, dit M. Beulloch, sont transportés à peu de frais à Vera-Cruz; de là il serait facile d'en faire passer en Europe, où ce serait une marchandise d'une valeur considérable.

Voici les autres villes les plus remarquables de la confédération; nous les indiquerons d'après les états et territoires où elles sont situées, en suivant l'ordre du tableau des divisions administratives donné à la p. 182.

Dans l'ETAT DE MEXICO: Tlalpan, Tula, Tezcuco et Toluca, que nous avons décrites dans les environs des Mexico, aux pages 188, 189 et 190. Cuernavaca, importante par sa population, mais encore plus par le monument ancien, connu sous le nom de *retranchement militaire de Xochicalco* qui se trouve dans son voisinage. C'est, dit M. de Humboldt, une colline isolée, de 117 mètres d'élévation, entourée de fossés et divisée à main d'homme en cinq assises ou terrasses, qui sont revêtues de maçonnerie. Le tout forme une pyramide tronquée, dont les quatre faces sont exactement orientées selon les quatre points cardinaux. Les pierres de porphyre à base basaltique sont d'une coupe très régulière et ornées de figures hiéroglyphiques, parmi lesquelles on distingue des crocodiles jetant de l'eau, et ce qui est très curieux, des hommes assis les jambes croisées à la manière asiatique. La plate-forme de ce monument extraordinaire a près de 9000 mètres carrés, et présente les ruines d'un petit édifice carré, qui servit sans doute de dernière retraite aux assiégés. Acapulco, petite ville adossée à une chaîne de montagnes dont la réverbération augmente la chaleur étouffante de l'été. Son *port* passe pour être *le plus beau du Mexique*, mais son air est pestilentiel pendant les grandes chaleurs; c'est ce qui s'est opposé à l'accroissement de la population, qui malgré les progrès qu'elle a faits depuis quelque temps, ne dépasse pas encore 4000 âmes. Sous la domination espagnole, Acapulco offrait une *foire* brillante, lorsque, à l'arrivée du galion de Manille, un grand nombre d'habitans des villes environnantes accouraient dans cette ville pour y acheter les marchandises dont ils avaient besoin, et vendre celles dont ils voulaient se défaire. Tixtlan, petite ville, résidence du gouverneur d'Acapulco pendant la mauvaise saison, Zimapan, Real del Monte, près de Pachuca, Tetmascalpec et Tasco, célèbres par *leurs mines d'argent*; Tasco est aussi remarquable par son *église paroissiale* rangée parmi les plus beaux temples du Mexique.

Dans l'ETAT DE QUERETARO: Queretaro, une des plus belles villes du Mexique par la magnificence de ses bâtimens et le charme de sa situation; elle est aussi une des plus riches, des plus industrieuses et des plus peuplées. Toutes les rues se croisent à angles droits et aboutissent à ses trois places principales. L'*aqueduc* formé d'une rangée d'arches très élevées, ouvrage digne des Romains, et le *convent des religieuses de Santa-Clara*, le *plus grand* peut-être *qui existe*, puisqu'il a plus de deux milles de tour, sont les monumens les plus remarquables. Queretaro possède un assez beau *collège* et une *bibliothèque* assez riche dans le couvent de San-Francisco. Sa population, qui s'est élevée avant la révolution jusqu'à près de 50,000 âmes, n'est estimée actuellement qu'à environ 30,000. Cadereita, petite ville, importante par les riches mines d'argent d'*El-Doctor*, *Maconi* et *San-Christobal* comprises dans son district. San-Juan-del-Rio, remarquable par sa grande *foire* du mois d'octobre et surtout par le sanctuaire de Notre-Dame qu'on appelle la *Madone de San-Juan-del-Rio*, visité par un grand nombre de pèlerins. C'est un grand temple d'une architecture aussi simple que magnifique; un seul autel de grandes dimensions s'élève au milieu de la jonction des nefs, et un vaste dôme le couronne; deux clochers très élevés qui accompagnent la façade ajoutent au grandiose de cette belle église.

Dans l'ETAT DE GUANAXUATO: Guanaxuato, bâtie à l'endroit où aboutissent toutes les gorges qui mènent aux *plus riches mines d'argent du monde*. C'est le produit de ces mines qui en a fait une ville magnifique malgré les désavantages du sol; mais on a su tirer parti de toutes les sinuosités du lieu, s'y ménager deux places assez jolies et construire de beaux bâtimens, de superbes églises, des maisons élégantes, un petit théâtre et une *londiga* ou grand bâtiment, servant à-la-fois d'entrepôt et de marché à toutes les denrées qu'on introduit pour le commerce et la consommation de la ville. C'est dans cet édifice même que la révolution et la contre-révolution commencèrent à déployer cette série d'horreurs et d'atrocités qui ont donné une funeste célébrité à l'histoire de ces dernières années. Guanaxuato possède un *hôtel des monnaies*, un *collège* assez fréquenté et une *école modèle à la Lancaster*; elle est en outre le siége de la cour de justice, dont le ressort s'étend, outre l'état de Guanaxuato, sur ceux de Mechoacan, de Queretaro, de San-Luis-Potosi et sur le territoire de Colima. En 1806 en 1807, époque la plus florissante de l'exploita-

tion de ses mines, Guanaxuato avec sa banlieue, a compté jusqu'à 90,000 habitans; cette population pendant la guerre est descendue jusqu'à 20,000 âmes; actuellement on la porte jusqu'à 60,000. Les mines d'argent de *Guanaxuato*, de la *Sirena*, de *las Animas*, de *Penafiel*, del *Sol*, de *San-Vicente*, de *Rayas*, de *Santa-Anita*, du *Mellado*, de la *Catla*, de la *Calice*, del *Secho*, de *San-Lorenzo*, de *las Maravillas*, de *Valenciana*, de l'*Esperanza*, de *Santa-Rosa*, de *Indiana*, de *San-Raphael*, etc., environnent Guanaxuato et ont formé par leur exploitation comme autant de faubourgs, dont plusieurs ont une population très considérable : on évaluait celle de Valenciana immédiatement avant la révolution jusqu'à 16,000 âmes. La Valenciana, dit M. de Humbolt, offre l'exemple presque unique d'une mine, qui pendant plus de 40 ans, n'a jamais donné à ses propriétaires moins de deux à trois millions de francs de profit annuel. Depuis 1804 elle n'a cessé de fournir annuellement un produit d'argent de plus de quatorze millions de livres tournois. Il y a eu des années si productives que le profit net de ses propriétaires, MM. Obregon et Otero, s'est élevé à la somme de 6 millions de francs. Mais l'on doit aussi ajouter que c'est peut-être la mine dont les frais d'exploitation sont les plus considérables à cause de son immense profondeur; en 1803, elle avait atteint 514 mètres. On la regarde dans le pays comme la plus profonde que les hommes aient creusée; dans la même année la mine *Berchert-Glück*, à Freiberg, dans le royaume de Saxe, avait atteint 447 mètres de profondeur perpendiculaire. On croit, ajoute M. de Humboldt, qu'au XVIe siècle, les travaux des mineurs Saxons, dans le filon *Alter-Thurmhof*, allaient jusqu'à 545 mètres de profondeur. En 1803 la dépense de l'exploitation de la Valenciana montait à la somme énorme de 5,000,000 de francs, dont 400,000 francs pour le seul achat de 1600 quintaux de poudre; 3100 ouvriers indiens et métis y étaient employés; 1800 l'étaient dans l'intérieur de la mine. La quantité de minerai livré à la fonte et l'amalgamation a été de 720,000 quintaux; le produit métallique de 360,000 marcs d'argent, et le profit net des actionnaires de trois millions de francs. Malheureusement, pendant les troubles causés par la guerre de l'indépendance et ses suites, tous les travaux nécessaires pour tenir à sec la mine ont été négligés; l'eau s'en est emparée et ses propriétaires ont été dans l'impossibilité de reprendre son exploitation; c'est le sort qu'ont éprouvé presque toutes les autres mines du Mexique, surtout celles qui, étant les plus profondes, étaient aussi les plus riches. Le Mexique s'est vu ainsi privé des immenses trésors qu'il en retirait annuellement. Des compagnies de capitalistes Anglais ont entrepris depuis, mais sans beaucoup de succès, de remettre ces mines en état d'être exploitées de nouveau. Nous rapprochons ici le produit en argent que M. de Humboldt assigne aux plus riches mines de l'Amérique, afin de fournir au lecteur le moyen de comparer la Valenciana aux mines les plus célèbres par leurs richesses. C'est par des comparaisons faites avec des élémens vraiment comparables et soumis à un examen rigoureux, comme le sont toutes celles que fait ce savant, que l'on peut se former une idée de l'immense quantité d'argent mise en circulation par les mineurs du Mexique et par ceux du Pérou. Le filon de *Guanaxuato*, comprenant la Valenciana, la Rayas et autres mines, fournissait au commencement du XIXe siècle 551,000 marcs d'argent; le filon de *Catorce*, 400,000 marcs; celui de *Zacatecas*, de 335 à 402,000 marcs; le filon de *Pasco* ou de *Lauricocha*, 300,000 marcs; le filon de *Potosi*, 400,000 marcs. Mais on doit faire observer que la seule mine de *Valenciana*, dans le filon de Guanaxuato, a donné immédiatement avant la révolution jusqu'à 630,000 marcs d'argent; que le produit du filon de *Pasco*, quelques années après l'établissement des pompes à feu, s'est élevé presque à 480,000 marcs, et que la quantité moyenne fournie par le filon de *Potosi*, de 1585 à 1595, a été au moins de 887,073 marcs; selon d'autres calculs cette quantité aurait été même de 1,497,380 marcs. Nous avons déjà vu que toutes les mines d'argent de l'Europe ne fournissent qu'environ 215,000 marcs.

Léon, charmante petite ville, avec de belles rues tirées au cordeau, dont les principales vont aboutir à une superbe *place* ornée d'une somptueuse *église* paroissiale, de beaux portiques, du palais du gouvernement et de riches magasins; le commerce y est très actif; elle est la plus peuplée de l'état après Guanaxuato et l'entrepôt principal de la fertile province nommée *Baxio*, théâtre funeste des plus grandes horreurs qui de nos jours ont ensanglanté le Mexique. Dans un rayon de 50 milles on trouve les ruines de deux forts qui ont acquis à cet égard une funeste célébrité; ce sont le *fort de Sombrero* (*Comanja* des royalistes), bâti par les patriotes sur le sommet d'une montagne : c'était le boulevard de la révolution; et le *fort de los Remedios*, construit sur la cime d'une autre montagne, et résidence du Padre Torres, un des principaux chefs de l'insurrection, renommé par son épouvantable cruauté. Hidalgo (jadis *Dolores*), gros village, où commença la révolution du Mexique dirigée par son célèbre curé Hidalgo. Zelaya, ville riche, marchande et bien bâtie; la magnifique *église des Carmes*, dont on vante beaucoup la tour et le dôme, est un des plus beaux temples du Mexique. Dans sa banlieue on passe la Laxa sur un *pont* superbe. Allende (jadis *San-Miguel-el-Grande*), importante par ses manufactures, et Irapuato, par sa population qui dépasse 16,000 âmes; Salamanca, remarquable par la fertilité de son territoire et par sa magnifique *église des Augustins*, où l'on conservait un très riche trésor de la Sainte-Vierge. El-Jaral, gros village d'environ 3000 âmes, avec un magnifique palais, où séjourne de temps en temps le *marquis d'El-Jaral*, regardé comme *le plus grand propriétaire du Mexique*; ses possessions sont plus étendues que plusieurs royaumes de l'Europe; on estime leur surface à plus de 40,000 milles carrés. M. Ward porte à environ 3,000,000 les têtes de gros et menu bétail qui vivent sur ses possessions; et à 30,000 le nombre de moutons envoyés tous les ans à Mexico, où ils sont vendus à raison de 20 à 24 réaux par tête; c'est sans doute un des plus riches particuliers du monde.

Dans l'ETAT DE MECHOACAN : Valladolid, ville épiscopale, bien bâtie; l'*aqueduc*, dont la construction a coûté près de 500,000 francs, la *cathédrale* et le *séminaire* qui est un des plus fréquentés de la Confédération, méritent d'être mentionnés; on lui accorde 25,000 habitans. Pascuaro, jolie petite ville, remarquable par la beauté de sa situation, sur les bords du lac de ce nom. Zintzunzant, très petite ville, jadis capitale du royaume de Mechoacan fondé par les Tarasques, dont nous avons parlé à la page 129. Tlalpuxahua, (San-Pedro-y-San-Pablo-Tlapuxahua), im-

portante par sa population et ses *mines d'argent*; Zamora et Aaio, par leur commerce. C'est dans les environs de cette dernière qu'en 1759 s'est formé le *volcan de Jorullo* (Xorullo, Juruyo), phénomène unique dans son genre, puisque, dit M. de Humboldt, la géologie ne nous offre aucun exemple, où dans l'intérieur d'un continent, à 36 lieues de distance des côtes, à plus de 42 lieues d'éloignement de de tout autre volcan actif, il se soit formé soudainement au centre d'un millier de petits cônes enflammés une montagne de scories et de cendres, haute de 517 mètres, en ne la comparant qu'au niveau ancien des plaines voisines.

Dans l'ETAT DE XALISCO, qui est le plus peuplé après celui de Mexico et le plus étendu après ceux de Sonora-et-Cinaloa, de Cohahuila-Texas et de Chihuahua: Guadalaxara, grande et belle ville, siège d'un évêché très riche. Ses rues tirées au cordeau et spacieuses, ses places nombreuses, grandes et symétriques, de nombreuses fontaines, alimentées par un bel *aqueduc* d'environ 15 milles de long, des maisons grandes et d'une assez belle apparence, quelques palais d'un aspect imposant, et plusieurs églises et couvens magnifiques, doivent la faire ranger à côté des plus belles villes de l'Amérique. La *cathédrale* est un vaste temple surmonté de deux clochers; malgré la bizarrerie de son architecture elle est par ses ornemens une des plus belles églises du Mexique; on y admire de superbes tableaux des plus grands peintres de l'Espagne; une multitude de lampes et de vases en or et en argent, enrichis de pierreries et autres objets magnifiques. L'*église de St-François* est peut-être aussi magnifique que la cathédrale, et elle est d'une architecture plus régulière; le couvent dont elle dépend est vaste et renferme dans son enceinte quatre autres églises assez étendues; nous citerons ensuite l'*église* et le *couvent des Augustins*. On doit aussi nommer le ci-devant *couvent des jésuites*, occupé depuis longtemps par l'*université*; celle-ci est de beaucoup inférieure à celle de Mexico (c'est dans son église que se trouve le *sanctuaire de Notre-Dame de Lorette*; le *séminaire*, bâtiment spacieux et bien distribué, ainsi que l'*hôtel des monnaies*; malheureusement, les mines d'*Estancias*, de *Palmareco* et de *Bolanos*, qui naguère encore restaient fermées, ne lui envoient plus leurs lingots d'or et d'argent. Nous avons déjà fait mention de l'*université* et du *séminaire*; on doit encore citer parmi ses principaux établissemens littéraires le *collège* et l'*école-modèle à la Lancaster*. En 1826, on publiait quatre *journaux* dans cette ville, qui est le siége de la cour de justice, dont le ressort s'étend sur les états de Xalisco et de Zacatecas. On varie beaucoup dans la détermination de sa population; mais tous les Mexicains que nous avons eu occasion de consulter se sont accordés à la porter au-dessus de 30,000 âmes; c'est apparemment en étendant sa banlieue beaucoup au-delà de ses faubourgs immédiats, qu'on a estimé à 70,000 le nombre de ses habitans; nous croyons qu'on pourrait bien lui en accorder 45,000.

Nous nommerons encore dans ce vaste état: Lagos, ville très florissante avant la révolution et renommée par sa *foire* célèbre; San-Blas, très petite ville, mais très importante par son *arsenal maritime*, le premier établissement de ce genre que possède la Confédération; son climat est tellement malsain pendant la saison chaude, que les employés et toutes les personnes aisees se retirent à Tapic, ville charmante, qui, à cause de sa situation élevée, jouit d'un meilleur climat. Bolanos, gros bourg, considérable par sa riche *mine d'argent*. Barca, gros et beau bourg commerçant; Kocula, autre beau bourg avec un *temple* magnifique, qui est en même temps un sanctuaire célèbre. Chapala, gros bourg sur les rives du beau lac auquel il donne son nom, et sur lequel s'élève l'île *Mescala*, si célèbre dans les annales de l'indépendance. Voyez à la p. 179.

Dans l'ETAT DE ZACATECAS: Zacatecas, ville de médiocre étendue, mais très importante par la richesse des *mines d'argent* qu'on exploite dans sa banlieue, parmi lesquelles les mines de *San-Juan-Batista*, de *Panuco*, et de *Guadalupe de Veta-Grande* sont les plus riches. Zacatecas possède un *collège* et un *hôtel des monnaies*, qu'on peut regarder comme le second de la Confédération. En 1826 on y publiait un *journal* et l'on estimait sa population à 25,000 âmes. A trois milles de Zacatecas se trouve le magnifique *temple de Nuestra-Sonora de Guadalupa*.

Aguas-Calientes, ville de médiocre étendue, mais une des plus belles et des plus industrieuses du Mexique; son climat délicieux et la fertilité de son sol bien cultivé, lui procurent abondamment presque tous les fruits et toutes les denrées des deux mondes. Les grandes routes qui y aboutissent et l'activité de ses habitans l'ont rendue le centre d'un grand commerce intérieur; elle est surtout renommée par sa grande *manufacture de drap*, qui, selon M. Ward, employait il y a quelques années 350 personnes, et par les *eaux thermales* qu'on trouve dans son voisinage, et auxquelles elle doit son nom. Sa population paraît dépasser 20,000 âmes. Jarez, Pino, Nochistlan, Sombrerete et Fresnillo, petites villes, remarquables par leur population, que M. Ward estime de 14 à 18,000 âmes; Sombrerete et Fresnillo sont en outre importantes par leurs riches *mines d'argent*. Nous rappellerons même, avec M. de Humboldt, que la *Veta-Negra de Sombrerete* a offert l'exemple de la plus grande richesse que jamais filon ait montré dans les deux hémisphères.

Dans l'ETAT DE SONORA-ET-CINALOA: Villa del Fuerte, naguère encore très petite, mais maintenant assez considérable et s'accroissant tous les jours depuis qu'elle est devenue la capitale de l'état, la résidence du gouverneur, du congrès et de l'évêque. Culiancan, ville de médiocre étendue quoiqu'elle soit la plus grande de l'état. Alamos, avec une riche *mine d'argent*; Guaymas, importante par son commerce et par son *port*, que MM. Hardy et Ward regardent comme le *meilleur du Mexique*; elle est si bien située sous le rapport militaire, qu'avec une légère dépense on pourrait la rendre imprenable. Cinaloa, remarquable par sa population; Arispe, par sa population et pour avoir été avant la révolution le siége de l'intendant; Sonora, par son évêché et par ses *mines d'argent*; Pitit, la plus commerçante de l'état; Hostimuri, Cosala et El-Rosario, avec des *mines d'argent*; El-Rosario est aussi le siége de la cour supérieure de justice pour l'état de Sonora-et-Cinaloa et pour le territoire des Californies; Mazatlan, importante par son port. Presidio de Buenavista, dans le Pimeria-Baxa (Basse), et Presidio de Torrenate, dans la Pimeria-Alta (Haute), petits postes militaires, que nous nommons pour indiquer cette partie de la Sonora si importante sous tant de rapports. La Pimeria-Alta surtout, qui s'étend depuis Terrenate jusque vers le Rio-Gila, peut être appelée *le Choco de l'Amérique-Sep-*

tentrionale. Tous les ravins, dit M. de Humboldt, et même des plaines y contiennent de l'or de lavage disséminé dans des terrains d'alluvion. On y a trouvé des *pépites* d'or pur d'un poids de deux à trois kilogrammes. Mais ces *lavaderos* sont faiblement exploités à cause des incursions fréquentes des Indiens-Indépendans, et surtout à cause de la cherté des vivres qu'il faut transporter de très loin dans ce pays inculte. D'un autre côté, et sur la rive droite du Rio de l'Ascension, vivent les Seris, peuplade très belliqueuse, à laquelle plusieurs savans mexicains, trompés par la ressemblance du nom, ont attribué une origine asiatique.

Dans l'ETAT DE CHIHUAHUA : Chihuahua, grande et belle ville située sur un petit affluent du Conchos, qui porte lui-même ses eaux au Rio del Norte. Parmi ses principaux édifices on remarque l'*église* principale, une des plus belles du Mexique; le *palais de l'état* et de vastes *galeries;* tous ces bâtimens ornent une vaste *place*. Chihuahua a une *académie militaire* florissante et environ 30,000 habitans; M. Hardy porte leur nombre à 70,000. Ses environs offrent de belles promenades et de riches *mines d'argent;* un bel *aqueduc* y apporte l'eau. Chihuahua avant la révolution était la résidence du capitaine-général des Provinces-Intérieures. Nous nommerons encore Santa Rosa de Cosiquiraqui, à cause de ses riches *mines d'argent*.

Dans l'ETAT DE DURANGO : Durango, ville épiscopale assez bien bâtie, avec un *séminaire*, un *hôtel des monnaies* regardé comme le troisième de la Confédération et une population qu'on porte à 25,000 âmes. On y frappe des pièces avec l'argent tiré des riches *mines* de ses environs, où se trouvent aussi les deux sanctuaires de *Nuestra Senora de los Remedios* et de *Nuestra Senora de Guadalupe*. C'est à peu de distance de cette ville que, selon M. de Humboldt, se trouve, isolée dans la plaine, une énorme *masse de fer malléable* et de *nickel*, qui dans sa composition est identique avec l'aérolithe tombé en 1751 à Hraschina près d'Agram, dans la Croatie; elle pèse près de 1900 myriagrammes, ce qui est 400 de plus que l'aérolithe découvert à Olumpa dans le Tucuman.

Les autres lieux les plus importans sont : San-Juan del Rio, avec une population qu'on porte à 10,000 âmes; San-Josa del Parral, siège de la cour de justice pour les états de Durango et de Chihuahua et pour le territoire du Nouveau-Mexique; elle est aussi le chef-lieu d'un district de mines. San-Pedro de Batopilas, encore assez considérable et jadis très célèbre par la richesse de ses *mines d'argent*; Nombre de Dios et Parras avec de riches *mines d'argent;* la culture de la vigne réussit dans les environs de Parras, située non loin du lac de ce nom.

Dans l'ETAT de COHAHUILA-ET-TEXAS, le moins peuplé de tous les états et peut-être le plus vaste : Monclova, très petite ville, que nous ne nommons que parce qu'elle est la capitale de l'état. Saltillo, qui est la plus riche et la plus peuplée. San-Felipe de Austin, chef-lieu de la colonie fondée dans le Texas. Il est bon de rappeler au lecteur que l'acquisition de ces vastes solitudes est convoitée par les Etats-Unis; on prétend que le gouvernement fédéral a offert, par le moyen du colonel Poinsett, de payer dix millions de dollars. Les Mexicains ont non-seulement refusé cette proposition, mais ils ont même envoyé cinq régiments pour y former des colonies militaires. De petites concessions, ou plutôt des ventes se font actuellement à des émigrés de diverses nations, au prix de 40 dollars par cent acres. Les Nègres et les Indiens, qui fuient l'esclavage et l'oppression des Etats Méridionaux de l'Union, y sont reçus et protégés; les esclaves sont libres en touchant le sol du Texas comme ils le sont au nord en mettant le pied sur celui du Canada. Les Indiens reçoivent des terres où ils s'établissent.

Dans l'ETAT DE NUEVO-LEON : Monterey, ville de médiocre étendue et assez bien bâtie, avec une population qu'on estime à 15,000 âmes; c'est la plus importante de toutes les villes mexicaines situées entre son méridien et celui qui passe par la frontière occidentale de la confédération Anglo-Américaine. Monterey fait un commerce assez étendu et est le siége d'un évêché et de la cour de justice pour les états de Nuevo-Leon, de Tamaulipas et de Cohahuila-et-Texas.

Dans l'ÉTAT DE TAMAULIPAS : Aguayo, petite ville d'environ 6000 habitans; c'est la capitale de l'état. Tampico de Tamaulipas, petite ville, fondée en 1824 sur les bords du lac qui communique avec le Panuco par une issue navigable pour les gros bateaux. Pendant le siège de la citadelle de St-Jean de Ulua, Tampico faisait avec Alvarado tout le commerce que faisait auparavant Vera-Cruz; cette circonstance favorable et l'avantage d'avoir un port qu'on regarde comme le moins mauvais de la côte orientale du Mexique, l'a rendue en peu de temps la ville la plus peuplée et la plus florissante de l'état; avant la révolution ce n'était qu'un repaire de contrebandiers et de pirates. El-Refugio, très petite ville, importante par son port et son commerce. Altamira, petite ville très déchue depuis que le commerce s'est transporté à Tampico. A quelques milles d'Altamira s'élève une *montagne* isolée, au milieu d'un pays plat, monotone et aride; son sommet se perd dans les nues; coupée en pyramide parfaite, plusieurs savans l'ont jugée plutôt le produit des hommes que celui de la nature; les traditions des indigènes l'attribuent aux géans. C'est sans doute un phénomène qu'on doit ranger parmi les plus grandes merveilles du monde. Tula, assez jolie petite ville; elle doit son origine à une colonie de Mexicains de Tula que nous avons décrite à la page 188. A plusieurs milles de distance se trouve la fameuse gorge de *los Gallos;* M. Beltrami, qui l'a visitée, la compare à tout ce que la nature offre de plus romantique et de plus pittoresque en ce genre.

Dans l'ETAT DE SAN-LUIS-POTOSI : San-Luis-Potosi, ville de médiocre étendue, mais à laquelle une belle place, de belles fontaines, des rues larges et alignées, de superbes églises, des couvens très riches et un commerce très actif assignent une des premières places parmi les villes principales du Mexique. L'*église* paroissiale *de St-Pierre* et celle des vastes *couvens du Carme* et *de St-François*, la *monnaie* et l'*aqueduc* sont les édifices les plus remarquables; on loue surtout les ciselures des deux premières, ainsi que le jardin du couvent du Carme, qui, selon M. Beltrami, a deux milles de tour. Pendant le siége de la citadelle d'Ulua, le commerce de San-Luis avait pris un développement extraordinaire; malgré sa diminution depuis l'ouverture du port de Vera-Cruz, il est toujours resté très considérable; c'est le grand entrepôt de Tampico pour les pays intérieurs. San-Luis doit sa célébrité aux riches *mines d'argent* de son voisinage, qui maintenant sont peu productives et que bien des géogra-

phes confondent avec d'autres mines très abondantes situées dans cet état, mais trop éloignées pour être regardées comme appartenant aux environs de cette ville. San-Luis possède aussi un *collège* florissant et une *école modèle à la Lancaster*. On peut porter sa population à environ 20,000 âmes.

Nous nommerons ensuite : CATORCA (la Purisim Concepcion de Alamos de Catorce), gros bourg, renommé par la richesse immense de sa *mine d'argent* ; CHARCAS (Santa-Maria de las Charcas), RAMOS et GUADALCAZAR, autres bourgades importantes par leurs riches *mines d'argent*.

ETAT DE VERA-CRUZ. Il y a peu de régions du Nouveau-Continent, dit M. de Humboldt, dans lesquelles le voyageur soit plus frappé du rapprochement des climats les plus opposés. Toute la partie orientale de cet état occupe la pente des cordillères d'Anahuac. Dans l'espace d'un jour, les habitans descendent de la zône des neiges éternelles à ces plaines voisines de la mer dans lesquelles règnent des chaleurs suffocantes. Nulle part on ne reconnait mieux l'ordre admirable avec lequel les différentes tribus de végétaux se suivent comme par couches les unes au-dessus des autres, qu'en montant du port de la Vera-Cruz vers le plateau de Perote. C'est là qu'à chaque pas on voit changer la physionomie du pays, l'aspect du ciel, le port des plantes, la figure des animaux, les mœurs des habitans et le genre de culture auquel ils se livrent. VERA-CRUZ, qui est la capitale de l'état, est bâtie sur le bord de la mer, dans une plaine aride, entourée de collines de sable mobile, et près de marécages dont les miasmes délétères, réunis à l'étouffante chaleur produite par la réverbération des rayons du soleil, rendent son climat un des plus malsains que l'on connaisse. Deux redoutes avec quelques canons défendent son port qui n'est ni vaste, ni profond, et où les vaisseaux ne trouvent aucun abri contre les vents du nord qui y soufflent avec une grande violence. Malgré tous ces désavantages et le manque d'eau, cette ville a été pendant des siècles et est encore la *première place commerçante du Mexique*. Pendant la domination espagnole, elle était même la seule où l'on apportait toutes les denrées de ce riche pays pour y être échangées contre celles d'Europe, qui y arrivaient de la Havane ; le commerce qui se faisait à Acapulo ne devant être regardé que comme une très petite fraction dans la masse de celui du Mexique. Vera-Cruz est jolie et très régulièrement bâtie ; elle a beaucoup gagné depuis quelques années sous le rapport de la police intérieure. Parmi les objets les plus remarquables, on doit surtout nommer la *citadelle de San-Juan de Ulua*, bâtie sur un flot ; la tradition vulgaire fait monter les frais de sa construction à 200 millions de francs ; elle domine la ville et protège le port ; c'est la meilleure et la plus importante forteresse de toute la Confédération. Viennent ensuite : le *chemin* qui mène au Perote ; en 1803, il coûtait, selon M. de Humboldt, plus de 480,000 francs par lieue ; le magnifique *phare* ; c'est une très haute tour placée à l'extrémité du château de San-Juan d'Ulua, qui, avec la lanterne, a causé une dépense d'environ 500,000 francs ; enfin l'*aqueduc*, dont la construction a coûté plusieurs millions de francs. Malgré les pertes produites par la guerre et par la *fièvre jaune, qui y est endémique*, on nous assure que la population de cette ville s'élève encore à 15,000 âmes. Il est important de remarquer que ce terrible fléau ne paraît régulièrement que sur quelques points du golfe du Mexique, et surtout à la Vera-Cruz, à la Havane et à la Nouvelle-Orléans. Hors de ces étroites limites, cette maladie ne s'est montrée que sur quelques points de la côte des Etats-Méridionaux de la confédération Anglo-Américaine, à Cayenne, et dans quelques autres ports sur l'Atlantique, et dans l'hémisphère oriental du Sénégal, à Cadix et sur quelques points des côtes de la Méditerranée, mais toujours à des époques éloignées. En 1826, on publiait deux *journaux* à Vera-Cruz.

Les autres villes les plus remarquables sont : ALVARADO, très petite ville, naguère encore triste et misérable village, mais où, pendant le siège de la citadelle de San-Juan d'Ulua, s'était concentrée la plus grande partie du commerce de la Vera-Cruz ; en 1826, on lui accordait déjà au-dessus de 3000 habitans. PAPANTLA, gros village indien, remarquable par l'antique *pyramide* située dans son voisinage au milieu d'une forêt épaisse. Ce monument, comme tous les téocallis mexicains, se compose de plusieurs assises, mais au lieu de briques ou d'argile mêlée de cailloux, on n'a employé dans sa construction que d'immenses pierres de taille porphyritiques, dont le poli et la régularité de la coupe sont vraiment remarquables. C'est une pyramide carrée, de 25 mètres de longueur et de 16 à 20 mètres de hauteur. Un grand escalier mène à la cime tronquée du teocalli. Le revêtement des assises, est orné d'hiéroglyphes, dans lesquels on reconnait des serpens et des crocodiles sculptés en relief. Chaque assise offre un grand nombre de niches carrées et symétriquement distribuées ; on en porte le nombre total à 378. XALAPA, dans une position délicieuse, est environnée de jardins et de campagnes fertiles, où croissent les arbres fruitiers de l'Ancien et du Nouveau-Continent ; c'est dans ses environs qu'on recueille et que l'on prépare une grande partie de la célèbre *racine purgative* qui en tire le nom ; elle est aussi le séjour des plus riches négocians de Vera-Cruz pendant la saison chaude. La *foire*, qu'on y tenait avant la révolution, était la plus fréquentée du Mexique. A quelques milles on trouve, sur le chemin de *Las Vegas*, une *cascade* qui, selon M. Beltrami, serait peut-être la plus haute qui existe au monde ; et sur le chemin de Vera-Cruz on passe le *Puente del Rey*, construit sur la rivière Antigna dans une gorge profonde ; c'est un des passages les plus importans, et il est fameux dans les annales de la guerre de la révolution. ORIZABA, une des villes les plus florissantes de la Confédération, et remarquable surtout par ses immenses *plantations de tabac* et par le voisinage de son *volcan* colossal. PEROTE, importante par sa *citadelle*, par l'*école militaire* qu'on y a établie et par la haute *montagne* voisine nommée *Coffre de Perote* ; CORDOBA, par ses vastes *champs de tabac*, dont le produit, joint à celui d'Orizaba, suffisait, selon M. de Humboldt, à la consommation de tout le Mexique, et rapportait de 18 à 20,000,000 de francs au gouvernement. TUXTLA, remarquable par le voisinage de son *volcan*, que par erreur, quelques géographes placent dans les environs de Vera-Cruz. GUAZACUALCO, emplacement remarquable à l'embouchure de la rivière de ce nom, que nous signalons à cause de son *port*, regardé comme le meilleur qu'offrent les rivières qui débouchent dans le golfe du Mexique, sans en excepter le Mississipi, et par la célébrité que lui a valu l'*essai* malheureux *de colonisation* fait dans ces dernières années par le gouvernement mexicain, en transportant sur ses rives des colons Allemands, Suisses et Français.

Dans l'ETAT DE PUEBLA, outre Puebla, Cholula, Tlascala et Tepeaca, que nous avons déjà décrites plus haut aux pages 191 et 192, nous ajouterons encore Huajocingo, petite ville jadis très importante, parce qu'elle était la capitale de la république de ce nom, souvent en guerre contre celles de Cholula et de Tlascala; elle résista comme ses rivales pendant des siècles à l'empire Mexicain. Tehuacan, remarquable par sa population; Atlixco, par la beauté de son climat, la fertilité de son territoire et par son fameux *cyprès* (*cupressus disticha*, Lin.), dont le tronc a 73 pieds de circonférence, ce qui à quelques pieds près est la même grosseur que celle du baobab du Sénégal (*Adansonia digitata*).

Dans l'ETAT d'OAXACA : Oaxaca, une des plus belles villes du Mexique, bâtie sur les bords du Rio-Verde, au milieu de jardins et de plantations de nopals, dans un climat renommé par sa bonté et par la longévité dont jouissent ses habitans. Oaxaca est le siége d'un évêché. Le *palais épiscopal*, la *cathédrale* et le *séminaire* sont ses bâtimens les plus remarquables. M. Robinson fait observer que cette ville est bâtie en pierres vertes, ce qui lui donne un air de fraîcheur qu'on ne voit dans aucune autre. En 1826, on y publiait deux *journaux*, et on estimait sa population, en y comprenant celle de sa banlieue immédiate, à environ 40,000 âmes. Nous rappellerons avec M. de Humboldt que c'est près de cette ville qu'on a trouvé un *relief*, qui est un des restes les plus curieux de la sculpture mexicaine. Il représente un guerrier sorti du combat et paré des dépouilles de ses ennemis; son accoutrement offre un mélange de costumes très extraordinaire. Les esclaves, représentés assis et les jambes croisées aux pieds du vainqueur, sont très remarquables à cause de leurs attitudes et de leur nudité. Ce qui frappe le plus dans cette composition, dit M. de Humboldt, ce sont les nez, d'une grandeur énorme, qui se trouvent répétés dans les six têtes vues de profil. Dans les environs immédiats d'Oaxaca, au village de *Santa-Maria del Tule*, on voit un énorme tronc de cyprès (*cupressus disticha*, Lin.) qui a 36 mètres de circonférence; mais, dit M. de Humboldt, en l'examinant de près, M. Anza a trouvé que ce qui excite l'admiration des voyageurs n'est pas un seul individu, et que trois troncs réunis forment ce fameux *cyprès*, dont la circonférence apparente dépasse celle du *cupressus disticha* d'Atlixco, du dragonnier des Canaries et de tous les baobabs de l'Afrique. M. Ward estime la circonférence du tronc de ce cyprès à 93 pieds anglais. Un savant géographe, M. de Larenaudière, a donné une brillante peinture de la délicieuse vallée au milieu de laquelle s'élève Oaxaca. « De nombreux villages, dit notre ami, remarquables par des souvenirs ou des beautés naturelles, s'y rencontrent à de petites distances. C'est *Talixtaca*, renommé par sa fertilité; *Huayapa*, le *jardin d'Oaxaca*, qu'entoure un bois de citronniers, d'orangers et une multitude d'arbres à fruits, que parfume la fleur blanche des cacaotiers, et que rafraîchissent les eaux limpides des fontaines; *Zachita*, où les rois tzapotèques tenaient leur cour, et dont les voyageurs n'ont point encore examiné les antiquités; *Etla*, jadis *Loohvanna* (Marché), dont les terres fertiles approvisionnaient la maison militaire des anciens rois, et où l'on récolta le premier froment apporté par les Espagnols; *Azompa*, où l'on prépare la meilleure argile de la province, qui, travaillée par des mains habiles, se transformerait en vases élégans; *Chilapa*, qui n'offre que son église gothique comme une médaille de l'Ancien-Monde; enfin *Ocotlan*, au pied de la Sierra, du sommet de laquelle le grand Esprit, disaient les naturels, rendait ses oracles; les superstitions ont disparu avec les pauvres Indiens, et la nature seule est restée inépuisable et pittoresque. » Nous rappellerons au lecteur que c'est surtout dans la vallée d'Oaxaca que l'on recueille cette belle *cochenille*, véritable trésor de cette contrée. Dans le cours de 62 ans, elle lui a valu 95,937,509 piastres, sans y comprendre les sommes considérables entrées en contrebande par suite de l'élévation du tarif des droits.

Les autres villes et lieux les plus remarquables sont: Tepozcolula, importante par son industrie et par la culture de la cochenille; Tehuantepec, par sa population, sa lagune et ses salines; nous avons signalé à la page 99 tout ce qui concerne le projet de canalisation; Vilalta, par ses mines d'argent et par ses manufactures. On ne doit pas oublier Mitla, dans une triste solitude, emplacement auquel des *ruines d'édifices* très remarquables par leur ordonnance et par l'élégance de leurs ornemens donnent une grande importance archéologique. Le palais ou plutôt les *tombeaux de Mitla* forment trois bâtimens disposés symétriquement; l'édifice principal a près de 40 mètres de long; la hauteur paraît n'avoir jamais dépassé 5 à 6 mètres. Un escalier pratiqué dans un puits conduit à un appartement souterrain de 27 mètres de long sur 8 de large. Cet appartement lugubre est couvert des mêmes *grecques* qui ornent les murs extérieurs de l'édifice; et, ce qui est très curieux, leur dessin est égal à celui que l'on admire sur les vases nommés étrusques. La distribution des appartemens intérieurs offre des rapports frappans avec celle que l'on remarque dans les monumens de la Haute-Egypte. M. de Laguna a trouvé dans ces ruines des peintures curieuses représentant des trophées de guerre et des sacrifices. Mais ce qui les distingue, dit M. de Humboldt, de tous les autres restes de l'architecture mexicaine, ce sont *six colonnes* de porphyre placées au milieu d'une vaste salle et soutenant le plafond. Ces colonnes, qu'on regardait, il y a quelques années, comme *les seules qui eussent été trouvées dans le Nouveau-Continent*, manifestent l'enfance de l'art; elles n'ont ni base ni chapiteau; on n'y remarque qu'un simple rétrécissement à la partie supérieure. On conjecture que c'est dans cet édifice que le roi des Tzapotèques se retirait pour quelque temps lors de la mort d'un fils, d'une épouse ou d'une mère. On voit aux environs de ces ruines celles d'une grande *pyramide* et les débris de plusieurs autres édifices.

Dans l'ETAT DE CHIAPA : Ciudad-Real, petite ville, résidence d'un évêque; Chiapa de los Indios, Tuxtla, San-Bartolomeo (San-Bartolomeo de los Llanos), Comitlan (San-Domingo Comitlan), et Chamula (San-Juan-Chamula), toutes importantes par leurs populations. Chiapa avant la révolution n'était guère habitée que par des indigènes très civilisés, qui avaient obtenu du gouvernement espagnol de grands priviléges par la protection de l'immortel Las Casas, défenseur des Américains et évêque de Ciudad-Réal. Ocosingo, gros village, remarquable par les *vestiges de l'ancienne ville de Tulha*. San-Domingo de Palenqué, autre gros village, devenu de nos jours très important par les imposantes ruines de *Culhuacan*, improprement appelées *Palenqué*, et que M. Jomard appelle la *Thèbes Américaine*. Cachées

pendant tant de siècles dans d'épaisses forêts, et inconnues jusqu'aux derniers temps aux philosophes et aux antiquaires, elles ont été explorées pour la première fois en 1787 par le capitaine Antonio del Rio et don José Alonzo de Calderon, et postérieurement par d'autres personnes qui ont découvert une grande quantité de ruines dans la province de Chiapa et dans le Yucatan. Elles offrent incontestablement les *monumens les plus curieux, les plus grandioses et les plus remarquables du Nouveau-Monde.* Dessinées sur les lieux avec une grande fidélité par le colonel (alors capitaine) Dupaix, en partie publiées à Londres, et savamment analysées par M. Warden, dans les Mémoires de la Société de géographie de Paris, leur ensemble forme la belle collection de M. Baradère et une partie de la collection mexicaine non moins remarquable qui a appartenu à M. Latour Allard. La ville de Culhuacan, située près du Micol, affluent du Tulija, dont les eaux se dirigent du côté de Tabasco, paraît avoir eu de 6 à 7 lieues de tour; ses ruines offrent encore des temples, des fortifications, des tombeaux, des pyramides, des ponts, des aqueducs, des maisons, et l'on y a trouvé des vases, des idoles, des médailles, des instrumens de musique, des statues colossales, et ce qui est bien remarquable, des bas-reliefs d'une assez belle exécution et ornés de caractères qui paraissent être de véritables hiéroglyphes. Tout annonce que ce fut jadis la résidence d'un peuple très avancé dans l'architecture, la sculpture et même dans la peinture, peuple dont la taille haute et svelte, les belles proportions et les traits de la figure n'ont rien d'asiatique, d'africain ou de malais. Le grand temple, de forme carrée et entouré d'un péristyle, peut avoir 300 pieds de long sur environ 30 d'élévation; ses murailles ont 4 pieds d'épaisseur. L'intérieur est divisé en plusieurs corps de logis séparés par des cours. Du milieu de l'édifice s'élève une tour d'environ 75 pieds de haut, qui probablement servait de belvédère; il en reste encore 4 étages; l'escalier qui conduit au sommet est au centre; il est éclairé par des fenêtres percées de chaque côté à chaque étage; l'architecture en est simple et élégante. Au-dessous du temple il y a de vastes souterrains dans lesquels on descend par des escaliers; ils n'ont pas encore été explorés. Les murailles sont ornées de bas-reliefs sculptés sur pierre et revêtus d'un stuc très fin; les personnages ont huit à neuf pieds de hauteur. Notre savant ami M. le docteur Constancio, qui en 1829 a donné un article très remarquable sur ces monumens dans la Revue Trimestrielle créée et savamment dirigée par M. Buchon, a fait preuve d'une vaste érudition dans l'explication qu'il a publiée du tableau de l'*adoration de la croix*, qu'on y a trouvé, et sur lequel, depuis plusieurs années, M. le baron de Humboldt avait appelé l'attention des philosophes et des antiquaires. Ce fait mystérieusement curieux, selon l'expression de ce voyageur célèbre, mérite que nous entrions dans quelques détails.

Ce bas-relief présente au milieu une croix de forme latine avec une seconde croix inscrite dans la première. Les trois bras supérieurs des deux croix se terminent par trois croissans réunis, et le pied de la grande croix repose sur un support presque semi-elliptique placé sur un cœur, dont la partie supérieure porte la figure d'un 8 placé en travers, ainsi ∞. La croix est surmontée d'un coq à double queue, tenant dans le bec un bonnet ou calotte hémisphérique. A gauche de la croix, on voit une femme tenant du bras gauche un enfant nouveau-né, et le présentant à un prêtre en habits sacerdotaux debout du côté opposé sur un siège formé de deux spirales placées en sens opposé. L'enfant est couché sur deux branches de lotus; sa tête est terminée en un croissant de l'extrémité duquel sort un disque à rayons tournés en haut. De derrière sa tête sortent deux feuilles de lotus, et son corps se termine de même par une feuille et est séparé de la main de la figure de femme par quatre petites sphères. La croix inscrite est ceinte dans sa longueur par quatre demi-cercles placés deux à deux en face l'un de l'autre. De chacun des bras latéraux de la grande croix extérieure part une branche droite terminée en crochet rectangulaire et garnie de rayons divergens terminés par de petits globes. Ce vaste tableau est entouré d'un grand nombre de médaillons et de figures. Le scarabée est répété plusieurs fois sur les deux bandes latérales, et, sur celle à droite de la croix, il est accompagné de deux ellipses croisées. Sur plusieurs médaillons, on remarque la croix rectangulaire à branches égales, et dans l'un d'eux, elle porte quatre globes, chacun répondant à un de ses angles. Dans un autre médaillon on voit le T; et au-dessous est une ellipse renfermant une seconde ellipse qui contient un arc surmonté d'une pyramide. Deux sphères sont placées au-dessus de l'un et une au-dessous.

D'après la place qu'occupent dans ce tableau et dans tous les autres les caractères disposés en bandes devant les personnages, et d'après l'expression de la bouche de ces mêmes personnages, qui ont l'air de parler ou de donner des ordres, M. Constancio pense que ce sont de véritables hiéroglyphes. En poursuivant ses comparaisons, il a reconnu les ressemblances les plus frappantes entre les symboles de ce bas-relief et ceux de l'Égypte et de l'Inde. L'identité est parfaite pour plusieurs, et comme, dit ce savant, la religion et la symbolique des Brahmes paraissant n'être qu'une contre-épreuve modifiée et retouchée du système primitif égyptien, il n'est pas étonnant que la symbolique du Guatemala ressemble à-la-fois à celle des deux nations dont la civilisation remonte le plus haut. Le *serpent*, le *lotus*, la *tiare*, le *scarabée*, la *roue*, la *croix rectangulaire* à branches égales ou inégales, inscrite ou non dans un cercle, le *T mystique* et une foule d'autres emblêmes solaires et luni-solaires sont communs à Palenqué, à l'Egypte et à l'Inde. Plusieurs poses semblent se rapprocher davantage du type hindou; mais la *croix posée sur un cœur*, le *crochet* ou sceptre mystique, le *fouet symbolique*, le *scarabée solaire*, le *disque* d'où sort un faisceau de rayons, qui répond à l'idée de lumière, la *calotte de Horus*, sont tout-à-fait égyptiens et se rattachent au sens des représentations emblématiques exprimant la force et l'énergie solaires et la marche annuelle de l'astre du jour, source de lumière et de vie, dans un système comme dans l'autre. M. Constancio finit sa savante analyse en disant que, dans ce tableau, qui occupait tout le fond d'un temple, dédié sans doute au soleil, on a voulu figurer la naissance du soleil au solstice d'hiver. L'enfant mystérieux est présenté par la déesse de l'année, ou l'année personnifiée, au grand-prêtre du soleil, qui tire l'horoscope de cet enfant; les hiéroglyphes disposés des deux côtés de la croix expriment les paroles des deux personnages. M. Constancio ajoute que les Portugais, à leur arrivée dans l'Inde, ont trouvé des croix tout-à-fait semblables à celles de Palenqué, surmontées les unes d'une couronne ou

cercle, les autres d'une colombe, d'un paon ou d'un coq. Confondant Go-tamâ avec Saint-Thomas, ils l'attribuèrent à l'apôtre, ainsi que des légendes écrites à l'entour en anciens caractères semblables au grant'ha, relatives à la mort de Chrichna sur un arbre en croix, et à sa conversion en un morceau de bois d'ébène qui fut transporté miraculeusement à Orixa et recueilli dans la pagode de Jagernat. A la page 143, nous avons déjà signalé les analogies remarquables que M. Jomard a trouvées entre ces monumens et ceux de la vallée du Nil.

Dans l'ÉTAT DE TABASCO on ne trouve que de petites villes. Nous nommerons SANTIAGO DE TABASCO, parce qu'elle est la capitale, et NUESTRA SENORA DE LA VITTORIA, parce que c'est sur son emplacement que Cortez débarqua et qu'il remporta une victoire lors de sa mémorable expédition contre l'empire du Mexique.

Dans l'ETAT DE YUCATAN : MÉRIDA, ville de médiocre étendue, siége d'un évêché et de la cour de justice pour les états de Chiapa, de Tabasco et de Yucatan. CAMPÊCHE, petite ville rangée parmi les places fortes du Mexique, et importante par son commerce et par son port, qui n'est pas très sûr. C'est surtout dans les forêts qui s'étendent au sud de cette ville le long du Rio-Champoton, que l'on fait la coupe du fameux *bois de campêche* (*hœmatoxilon campechianum*). En général, dit M. de Humboldt, l'hœmatoxilon est très abondant dans tout le Yucatan, sur la côte de Honduras dans la confédération de Guatemala, et se trouve épars dans toutes les forêts de l'Amérique-Equinoxiale, où la température moyenne n'est pas au-dessous de 22° du thermomètre centigrade. Nous ajouterons que, dans la partie orientale de cet état et surtout au sud de Mérida, on trouve plusieurs bâtimens en pierre; un de ces édifices, que les naturels nomment *Oxmutal*, est encore assez bien conservé; le père Thomas de Sora, qui l'a visité dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, dit qu'il a 600 pieds sur chaque façade; les appartemens, le corridor extérieur, les piliers sont ornés de figures *in medio relievo*, de serpens, de lézards, etc., en stuc. On y voit des statues d'hommes avec des palmes à la main et dans l'attitude de gens qui dansent en frappant du tambour; elles ressemblent en tous points à celles qu'on a trouvées dans les ruines de Palenqué. Il y a beaucoup de débris d'autres bâtimens semblables au nord de Mérida et surtout sur la route de cette ville à Bacalar.

Dans le TERRITOIRE DES CALIFORNIES nous signalerons : SAN-CARLOS DE MONTEREY, petite ville, résidence du gouverneur de la Nouvelle et de la Vieille-Californie; quoiqu'elle ne compte que 2500 habitans, elle est cependant la ville la plus peuplée de tout ce territoire. SAN-FRANCISCO, remarquable par son *port*, que M. Morineau et plusieurs autres marins très instruits regardent comme le *plus beau de tout le Nouveau-Continent;* c'est, dit M. de Humboldt, l'établissement le plus septentrional que les Espagnols aient fondé en Amérique. LORETO, misérable petite ville, regardée comme le chef-lieu de la Vieille-Californie. C'est dans la baie de CERALVO et autour des îles de SANTA-CRUZ et SAN-JOSE, sur la côte orientale de la Vieille-Californie, que l'on fait la *pêche des perles*; malheureusement, depuis plusieurs années le produit est réduit à peu de chose. Dans cet immense territoire errent une foule de nations indépendantes et plusieurs qui font la guerre aux Mexicains; c'est aussi dans ses limites que se trouvent les grandes bourgades des MOQUI, le long du Rio-Yaquesila et les ruines de CASA-GRANDE sur les bords du Rio-Gila. Ce sont, dit M. de Humboldt, les restes d'une ancienne ville aztèque; ils occupent un terrain de près d'une lieue carrée. La *grande-maison* est exactement orientée et est construite en torchis; les murs ont douze décimètres d'épaisseur. Ce genre de construction est encore en usage dans tous les villages des Moqui. Une muraille interrompue par de grosses tours ceint l'édifice principal et paraît lui avoir servi de défense. Le père Garcès, qui les visita en 1773, découvrit les vestiges d'un canal artificiel, qui conduisait les eaux du Gila à la ville. Toute la plaine environnante est couverte de cruches et de pots de terre cassés, joliment peints en blanc, en rouge et en bleu. On trouve aussi parmi ces débris de faïence mexicaine, des pièces d'obsidienne (*itztli*). Plusieurs savans croient que cette ville ruinée a été la *seconde station* des Aztèques, dans la supposition très vague d'après laquelle on trace leur migration depuis Aztlan jusqu'à Tula et à la vallée de Tenochtitlan. Le même missionnaire trouva dans le pays des Moqui des villages peuplés de 2 à 3000 âmes, et même une ville très régulièrement construite, ayant des maisons à plusieurs étages et deux grandes places publiques. C'est ici qu'il nous paraît plus convenable de dire un mot sur la ville fabuleuse de CIBOLA (Cibora), dont la magnificence, l'immense population, la police et la civilisation de ses habitans ont été tant exagérées par le moine voyageur Marcos de Nizza. D'après les nouvelles de sa découverte, qu'il donna à Antonio de Mendoza, vice-roi du Mexique, celui-ci y envoya, en 1540, Vasquez de Coronado avec une petite armée, pour y établir la domination espagnole. Vasquez y trouva en effet un *royaume de Cibola*, qui renfermait sept bourgades, dont la principale contenait 500 maisons assez bien construites, mais habitées par des sauvages. M. Eryès a commenté avec une rare sagacité la relation de Coronado dans la Biographie Universelle, ouvrage qu'il a enrichi, de même que MM. de Larenaudière, Walckenaer et autres savans distingués, d'un grand nombre d'excellentes notices, qui offrent des documens précieux pour l'histoire de la géographie.

Dans le TERRITOIRE DU NOUVEAU-MEXIQUE : SANTA-FE, petite ville qui depuis quelques années a pris un accroissement considérable; c'est à cette ville qu'arrive la *caravane* qui tous les ans part de St-Louis et que nous avons mentionnée à la page 171. TAOS, remarquable par sa population. PASSO-DEL-NORTE, dans un pays délicieux et bien cultivé, qui ressemble aux plus belles parties de l'Andalousie et où l'on récolte des vins excellens; c'est le passage ordinaire du Rio-del-Norte pour aller à Santa-Fe.

Dans le TERRITOIRE DE COLIMA, remarquable par son *volcan* et par sa fertilité, nous ne nommerons que COLIMA, petite ville assez bien bâtie, située dans une vallée très fertile.

Nous avons déjà signalé à la page 192 tout ce que le TERRITOIRE DE TLASCALA offre de plus remarquable.

CONFÉDÉRATION DE L'AMÉRIQUE-CENTRALE.

POSITION ASTRONOMIQUE. *Longitude Occidentale,* entre 85° et 97°. *Latitude boréale,* entre 8° et 17°.

CONFINS. Au *nord*, les états mexicains de Chiapa et de Yucatan et la mer des Antilles. A l'*est*, la mer des Antilles et le département colombien de l'Isthme. Au *sud*, le Grand-Océan. A l'*ouest*, ce même Océan et les états mexicains d'Oxaca et de Chiapa.

FLEUVES. Le cours de plusieurs fleuves de cette partie de l'Amérique offre encore beaucoup d'incertitudes, malgré la précision trompeuse des meilleures cartes qui en donnent les détails. Tous les fleuves des Etats-Unis de l'Amérique-Centrale aboutissent ou à la mer des Antilles ou au Grand-Océan. Nous tracerons le cours des principaux :

La **MER DES ANTILLES** et ses enfoncemens reçoivent :

Le SUMASINTA, qui naît dans le département de Chimaltenango dans l'état de Guatemala, traverse le département de Quesaltenango et entre dans l'état mexicain de Chiapa. Voyez à la page 179.

Le RIO-GRANDE, qui traverse une partie des états de Guatemala et de Vera-Paz, se jette dans le lac Izaval ou Laguna Dolce, et en sort sous le nom de GOLFO ou RIO-DOLCE, pour deboucher dans le golfe de Honduras : le lac Izaval reçoit à gauche la *Polochie*, qui passe par Coban et par Santa-Cruz.

Le MOTAGUA ; il prend sa source dans les hautes montagnes des environs de Guatemala, traverse l'état de ce nom, paraît passer par Acasobatlan, Gualan et St-Thomas, et se décharge dans le golfe de Honduras. Le Motagua est le fleuve de la confédération qui offre la plus longue ligne navigable.

L'ULOA est formé par la jonction de deux branches, dont l'OCCIDENTALE passe par Comayagua dans l'état de Honduras, traverse cet état et entre dans le golfe de Honduras. Le bassin de ce fleuve, encore peu connu, est surtout important par ses produits minéraux.

Le YARE, dit RIVIÈRE GRAND-CAP ou HERBIAS, dans les parties moyenne et inférieure de son cours. Il naît dans l'état de Honduras, en traverse une partie, et, après avoir arrosé les vastes territoires occupés par les Indiens indépendans du district de Taguzalpa, il se jette dans la mer des Antilles.

Le NUEVO-SEGOVIA, dit BLEWFIELD dans la partie inférieure de son cours. Il naît dans les montagnes de l'état de Honduras, passe par Nueva-Segovia, et, après avoir traversé les territoires de plusieurs tribus indépendantes et l'établissement anglais abandonné, connu sous le nom de Blewfield, se jette dans la mer des Antilles. Le Nuevo-Segovia paraît être le fleuve de la confédération dont le cours est le plus long.

Le SAN-JUAN ; ce fleuve prend sa source à l'endroit où il sort du grand lac de Nicaragua dans l'état de ce nom, en passant par le fort San-Carlos ; il traverse ensuite un pays inculte et, après avoir franchi plusieurs cascades, il entre dans la mer des Antilles. Son bassin est très important par le projet de canalisation mentionné à la page 100. Le lac de Nicaragua reçoit lui-même les eaux du lac de Managua par le moyen du Lipitapa, de manière que le bassin du San-Juan doit être commencé dans les environs de Leon, dans la partie la plus occidentale du lac de Managua (Lindiri), dit aussi de Leon, à cause du voisinage de cette importante ville.

Tous les fleuves qui appartiennent au Grand-Océan ont un cours très borné, et, d'après notre cadre, ne doivent pas être mentionnés. Cependant nous nommerons le petit fleuve TOSTA, à cause du projet qu'on a eu de former la jonction des deux Océans par le moyen d'un canal qui réunirait ce petit courant d'eau à l'extrémité occidentale du lac de Managua ou de Leon ; et le GUACALAT, parce qu'il arrose Guatemala-la-Vieja et qu'il forme le petit port d'Istapa, un des deux par lesquels Guatemala-la-Nueva communique avec le Grand-Océan.

DIVISION et TOPOGRAPHIE. La confédération de l'Amérique-Centrale et l'état mexicain de Chiapa décrit à la page 198, formaient, jusqu'en 1821, une grande division administrative de l'Amérique-Espagnole, sous le titre de capitainerie-générale de Guatemala. Incorporée à cette époque au Mexique, elle s'en sépara à la chûte d'Iturbide, et, en 1824, elle se constitua en république fédérative indépendante, d'abord sous le titre de *Provincias-Unidas-del-Centro-America*, et, quelques mois plus tard, sous celui de *Republica-Federale-de-Centro-America*. Sans faire attention aux points contentieux qui subsistent encore entre cette fédération et celle du Mexique, relativement au district de Soconusco, ainsi qu'avec la république de Colombie, par rapport à sa côte orientale ou les pays des Mosquitos, nous ferons observer que toute la confédération de l'Amérique-Centrale est partagée en un petit *district fédéral*, où se trouve sa capitale, et en cinq *états*, subdivisés chacun en *partidos* ou départemens. Le tableau suivant offre les divisions administratives actuelles de cette confédération.

DISTRICTS ET ETATS.	CAPITALES, VILLES ET LIEUX LES PLUS REMARQUABLES.
DISTRICT FÉDÉRAL.	NUEVA-GUATEMALA.
ETAT DE GUATEMALA.	Antigua-Guatemala ; *Ciudad-Vieja* (Guatemala la Vieja, dite Almolonga par les Mexicains) ; *Estipa* (Istapa) ; *Mixco ; Solola ; Quiché* (Santa-Cruz del Quiché) ; *Quesaltenango ; Totonicapan ; Soconusco ; Chiquimula, Acasaguastlan ; Gualan ; Santa-Cruz ; Izaval ; Coban* (Ciudade de Coban) ; *Peten* (Remedios).

ETAT DE SAN-SALVADOR.	.San-Salvador; *Sonsonate Isalco; San Vicente; Matapa; San-Miguel.*
ETAT DE HONDURAS.	.Comayagua; *Tegucigalpa; Corpus; Ciudad-de-Gracias; Nueva-Segovia* (Somoto); *Truxillo; Omoa; Copan.*
ETAT DE NICARAGUA.	.Leon; *Nicaragua; Masaya; Granada; Managua; Sutzaba; Chinandega; Realejo; Nicoya; San-Carlos.*
ETAT DE COSTA RICA.	.San-Jose de Costa-Rica; *Cartago; Villa-Viejo; Boruca.*

GUATEMALA (*Guatemala-la-Nueva* ou *Nouvelle-Guatemala*), capitale du district Fédéral, et provisoirement de toute la confédération. Elle est située dans une vallée au milieu d'un plateau assez élevé au-dessus du niveau de la mer, dans un climat délicieux et au milieu de campagnes très fertiles et bien cultivées. Guatemala a été bâtie en 1774, après la catastrophe qui a détruit une si grande partie de Guatemala l'Antigua. Les rues ont 36 pieds de largeur, sont tirées au cordeau, très bien pavées et avec un ruisseau d'eau courante au milieu. Toutes les maisons n'ont qu'un seul étage, à cause de la fréquence des tremblemens de terre; leurs murs, construits en briques, sont extrêmement épais. Chaque maison a un ou plusieurs jardins, des cours et des plates-formes, avec une ou plusieurs fontaines de bonne eau de source, amenée à la ville et dans les faubourgs par un bel aqueduc. Cette ville se distingue en général par son ensemble élégant, par sa propreté et par sa commodité. Les principaux édifices se trouvent disposés autour de la grande place, dont le milieu est orné d'une belle fontaine. Nous citerons les plus remarquables : la *cathédrale*, de médiocre étendue, mais d'une belle architecture; le *palais archiépiscopal*, le *collège de Infantes*, le *palais du gouvernement*, celui de l'*audiencia* ou de *justice*, la *monnaie*, l'*hôtel-de-ville* et la *douane*. On doit aussi faire mention de deux belles églises nouvellement bâties, celle de *Ste-Thérèse* et celle qui est nommée le *Panthéon*, ainsi que le bel *amphithéâtre* en pierres, destiné aux combats de taureaux et autres amusemens de ce genre. Guatemala a plusieurs instituts, parmi lesquels se distinguent l'*université*, les deux *collèges de Infantes* et *Tridentinum*, l'*académie des beaux arts*, la *société économique* (sociedad economica de los Amigos del Estado de Guatemala), la *bibliothèque publique*, le *cabinet d'histoire naturelle* et le *musée d'anatomie* avec de beaux appareils en cire. La société économique publie un recueil mensuel consacré spécialement à la culture et à la propagation des connaissances d'économie politique applicables à la nouvelle république; c'est un établissement que l'on pourrait comparer aux académies nationales de France. Guatemala est la résidence d'un archevêque et provisoirement du président et du congrès, ainsi que de toutes les autorités centrales de toute la confédération. Sa population, y compris ses environs immédiats, peut s'élever à 50,500 âmes. Quoique située sur un plateau et manquant de rivière navigable, cette ville fait le plus grand commerce de toute la confédération; une grande quantité de marchandises y sont transportées à dos de mulet d'Omoa par Izaval d'un côté, et de l'autre par la barre d'Estipa située sur le Grand-Océan. Les habitans de cette ville se distinguent aussi par leur industrie : les étoffes de coton, la poterie, l'orfévrerie, la sculpture sur bois et sur pierre, la fabrication des instrumens de musique et celle du tabac, sont les principaux objets sur lesquels elle s'exerce.

Voici les autres villes et lieux les plus remarquables de la confédération; nous les décrivons en suivant l'ordre adopté dans le tableau des divisions administratives.

Dans l'ETAT DE GUATEMALA : GUATEMALA L'ANTIGUA, capitale de l'état et autrefois de toute la capitainerie-générale de ce nom. Détruite en très grande partie en 1774 par les éruptions et les tremblemens de terre causés par les deux terribles volcans d'*Agua* et de *Fuego*, entre lesquels elle est située, cette ville a perdu un grand nombre de ses édifices et a vu transférer à Guatemala-la-Nueva, l'archevêché, l'université, le tribunal suprême et toutes les autorités centrales de la grande province dont elle était le chef-lieu. Malgré ces désastres, qui avaient réduit sa population de 34,000 âmes à moins de 5000, elle s'est beaucoup relevée, et elle compte actuellement environ 18,000 habitans. Parmi les édifices qui la décoraient, nous citerons la magnifique *cathédrale*, qui subsiste encore et qui est *un des temples les plus grands de l'Amérique*. Nous nommerons ensuite : GUATEMALA-LA-VIEJA, à cause de son antiquité, étant la plus ancienne des trois villes de ce nom; elle a été détruite en 1541 par le volcan d'Agua; sa population actuelle ne monte qu'à 2500 âmes; MIXCO, remarquable par les *ruines* de l'ancienne forteresse de son

nom, construite par les Kachiquels; QUICHÉ, très petite mais importante par le voisinage des *ruines d'Utatland*, la magnifique capitale du royaume de Quiché, le plus puissant et le plus civilisé de tout le Guatemala avant l'arrivée des Espagnols. « Son *palais royal*, dit Torquemada, rivalisait avec celui de Montezuma, à Mexico, et avec celui des Incas, à Cuzco. Bâti en pierres de taille de différentes couleurs, il n'avait pas moins de 728 pas géométriques de long sur 376 de large, et offrait six parties principales. Dans la première étaient les logemens d'une nombreuse troupe de lanciers, d'archers et d'autres soldats d'élite, formant la garde royale. La deuxième était destinée à l'habitation des princes et des parens du roi, qui y était servis avec une magnificence royale, tant qu'ils restaient célibataires. La troisième renfermait l'habitation du roi, où il y avait des appartemens pour le matin, pour le soir et pour la nuit; dans une des salles était le trône royal, sous quatre dais tissus de plumages; on y montait par plusieurs gradins. Dans cette partie du palais se trouvaient aussi la trésorerie, le tribunal des juges de la ville, le dépôt des armes, les jardins, les vergers, les ménageries d'oiseaux et de bêtes féroces, ainsi que diverses fabriques ou offices. La quatrième et la cinquième divisions étaient remplies de palais où demeuraient les reines et les concubines du roi; le nombre en était grand, et une partie considérable de cet espace était encore occupé par les jardins, les vergers, les basses-cours, les ateliers de tisserands et autres. Dans le sixième était la maison d'éducation pour les infantes et les autres jeunes filles du sang royal. Hors du palais était encore un vaste bâtiment ou *séminaire* dans lequel on élevait cinq à six mille garçons sous l'inspection de 70 précepteurs. »

Nous ajouterons: QUESALTENANGO et TOTONICAPAN, villes importantes par leur industrie et leur population; SOCONUSCO, remarquable par son *volcan*, et encore plus par son excellent *cacao*; CHIQUIMULA, à laquelle M. Thompson n'accorde pas moins de 37,000 habitans; ACASACUASTLAN, GUALAN, SANTA-CRUZ et IZAVAL, importantes par leur commerce; COBAN ou CIUDAD DE COBAN, pour sa population; PETEN ou REMEDIOS, par ses fortifications et par des *débris de temples* et *d'idoles*, qui attestent les progrès que les Itzaex ou Itaix avaient faits dans la civilisation avant l'arrivée des Espagnols.

Dans l'ETAT DE SAN-SALVADOR: SAN-SALVADOR, capitale de l'état, située près du *volcan de San-Salvador*, au milieu de belles plantations de tabac et d'indigo. Quelques beaux édifices, plusieurs manufactures, un commerce actif et une population d'environ 39,000 habitans, la font ranger parmi les villes principales des nouveaux états de la ci-devant Amérique-Espagnole. Parmi ses établissemens littéraires, on doit citer son *collège*. Elle a beaucoup souffert par la terrible éruption volcanique qui, en 1835, a fait tant de ravages dans différentes parties de cette confédération. Viennent ensuite: SONSONATE, importante par son commerce, ISALCO et SAN-VICENTE, qui méritent d'être signalées par leurs populations et leurs *volcans*; MATAPA, par ses *mines de fer*; SAN-MIGUEL, avec une population considérable malgré son mauvais air. Elle a été en grande partie détruite par les éruptions volcaniques accompagnées de tremblemens de terre, arrivées en 1835.

Dans l'ETAT DE HONDURAS: COMAYAGUA, ville épiscopale, avec un *collège* et environ 18,000 habitans; TEGUCIGALPA, importante par sa population; CORPUS, par sa *mine d'or*, la plus riche de la confédération; TRUXILLO, petite ville forte, avec un bon port, mais dans un climat délétère; OMOA, petite ville fortifiée, importante par son port qui est le plus commerçant de la confédération, mais également exposée à l'influence du mauvais air. Il y a quelques années que le gouvernement fédéral a accordé la permission d'abattre des bois dans ses environs et dans ceux du golfe Dulce, à tous les étrangers qui en réclameraient l'autorisation; c'est sans doute pour atténuer les effets de la concurrence que suscite aux exploitations de bois de Guatemala l'établissement anglais de Balize. COPAN, misérable bourgade, mais très digne de remarque par les antiquités découvertes dans son voisinage. Elles ressemblent beaucoup à celles de Palenqué, quoiqu'elles soient beaucoup moins bien conservées. Dans ses environs on trouve aussi la fameuse *caverne de Tibulca*, qui n'a rien de remarquable qui la distingue des autres grottes naturelles, si ce n'est sa situation près de ces ruines et près des *monumens imaginaires* décrits par Domingo Juarros, dans son histoire de Guatemala, et que d'après les autorités les plus imposantes nous avons cru devoir reproduire dans l'*Atlas ethnographique du globe* et dans la première édition de cet *Abrégé*.

Dans l'ETAT DE NICARAGUA: LEON, située sur une vaste plaine élevée, belle ville, avec des rues et places larges et régulières, et, en général, disposées avec goût. Son *collège Tridentinum*, changé en *université* en 1812, est son principal établissement littéraire. La *cathédrale* est son unique édifice remarquable, mais elle pourrait orner toute autre plus grande ville, par son élégance et par la régularité de son architecture. Leon fait un commerce assez étendu, est le siège d'un évêché et compte, selon M. Thompson, 38,000 habitans. NICARAGUA, la plus importante et la plus peuplée après la capitale de l'état; MASSAYA et GRANADA, remarquables par leurs *volcans* et par leur forte population; MANAGUA, près du lac auquel elle donne son nom, et avec une population presque égale à celle des deux précédentes; REALEJO, importante par ses *chantiers* et surtout par son beau *port*, réputé un des *meilleurs du monde*, et que quelques auteurs regardent même comme *le plus beau* de toute la ci-devant Amérique-Continentale-Espagnole. NICOYA, avec un port et des *chantiers*; SAN-CARLOS, petit fort à l'endroit où le San-Juan sort du lac de Nicaragua.

Dans l'ETAT DE COSTA-RICA: SAN-JOSE DE COSTA-RICA, ville de médiocre étendue à laquelle on accorde 20,000 habitans; CARTAGO, ville très déchue, mais à laquelle M. Thompson accorde encore 20,000 habitans; BORUCA: c'est une des missions dans le territoire des indigènes indépendans.

ÉTATS-UNIS DU SUD.

POSITION ASTRONOMIQUE. *Longitude occidentale*, entre 61° et 85°. *Latitude*, entre 12° *boréale* et 6° *australe*.

CONFINS. Au *nord*, la mer des Antilles et l'Océan-Atlantique. A l'*est*, l'Océan-Atlantique, la Guyane-Anglaise et l'empire du Brésil. Au *sud*, l'empire du Brésil et la répu-

L'ique du Pérou. A l'*ouest*, la république du Pérou, le Grand-Océan et l'état de Costa-Rica, dans la confédération de l'Amérique-Centrale.

FLEUVES. Tous les grands fleuves des Etats-Unis du Sud appartiennent à l'Océan-Atlantique et à ses enfoncemens; le Grand-Océan ne reçoit, sur les côtes de ces états, que des fleuves dont le cours est très petit, surtout lorsqu'on le compare à celui des premiers.

L'OCÉAN-ATLANTIQUE et ses enfoncemens reçoivent :

Le CHAGRÈS; son cours est très petit, mais il est important pour le projet qu'on a eu de joindre les deux Océans par un canal qui partirait de ce fleuve et aboutirait sur le Grand-Océan. Le Chagrès traverse l'isthme de Panama de l'est à l'ouest, et, après avoir passé par Cruces et Chagrès, entre dans la mer des Antilles.

L'ATRATO, sort de la chaîne du Choco dans la province de ce nom, passe par Quibdo, qui en est le chef-lieu, et, après un cours presque droit du sud au nord débouche dans le golfe de Darien. Ses affluens sont trop peu considérables pour être mentionnés. D'après les renseignemens que nous devons à l'obligeante amitié de M. le général Santander, ancien vice-président de la Colombie et à celle de M. le général Mosquera, ancien préfet du département du Cauca, nous signalerons ici deux erreurs reproduites sur les cartes les plus récentes et regardées comme les meilleures; nous voulons parler du prétendu *canal de Raspadura*, mentionné à la page 100, et de la *ville de Zitara*, qui n'a jamais existé, et que les géographes représentent comme le chef-lieu du Choco, province cependant très renommée par ses lavages d'or, regardés encore comme les plus riches du Nouveau-Monde. Le canal de Raspadura n'a jamais été ouvert; le curé de Novita, auquel on attribue l'honneur de son ouverture, n'a fait que reconnaître la possibilité de joindre le San-Juan, qui débouche dans la mer Pacifique, à l'Atrato, qui a son embouchure dans celle des Antilles. Dès l'année 1827, M. de Humboldt s'était empressé de détruire cette erreur dans une note de la seconde édition de son *Essai sur la Nouvelle-Espagne;* mais comme il arrive de tant d'autres rectifications importantes relatives à la statistique, à l'ethnographie, à l'archéologie et à d'autres branches de connaissances intimement liées à la géographie, les savans qui cultivent cette science et les cartographes n'en ont tenu aucun compte et ont continué à décrire et à figurer ce canal imaginaire. Quant à *Zitara*, nous ferons observer que ce n'est pas une ville, mais un district du département du Cauca, et que *Quibdo* est le nom de la ville qui en est le chef-lieu. Nous ajouterons encore, sur l'autorité de M. le général Santander, qu'il n'y a pas de ville *Carabobo ;* ce n'est qu'une colline renommée par deux combats célèbres livrés dans son voisinage en 1813 et 1821. Nous réservons pour un autre ouvrage plusieurs importantes observations que pourraient nous offrir ces singulières méprises et bien d'autres reproduites sur toutes les cartes et dans les ouvrages les plus récens.

Le MAGDALENA est un des grands fleuves du second ordre de toute l'Amérique; il prend sa source dans la cordillère centrale, à l'endroit où la chaîne Orientale ou de Santa-Fe s'en détache. Le Magdalena passe par Neyva, Honda dans le département de Cundinamarca, Mompox, dans celui de Magdalena, et il entre par plusieurs embouchures dans la mer des Antilles. Le Magdalena est navigable depuis Honda. Ses principaux affluens à droite sont : le *Bogota*, d'un cours très borné, mais important, parce qu'il arrose la plaine dans laquelle est située Bogota, la capitale de toute la Colombie, et parce qu'il forme dans ses environs une des plus magnifiques cascades du monde; le *Sogamozo*, improprement nommé *Galina* sur quelques cartes récentes dans toute la longueur de son cours. Selon M. le général Santander, cet affluent porte d'abord le nom de *Galinazo* jusqu'à la ville de Sogamozo; un peu au-dessous de Capitanejo, il prend celui de *Capitanejo*; plus bas celui de *Sube*, près de la ville de San-Gil; au-dessous de cette dernière il reprend le nom de *Sogamozo*, sous lequel il confond ses eaux avec celles du Magdalena; c'est le plus grand des affluens à la droite de ce grand fleuve. Le Magdalena reçoit ensuite le *Cesar* ou *Césaro* qui descend de la Sierra-Nevada de Santa-Marta; sa direction est entièrement opposée à celle du Magdalena. Du côté gauche, ce fleuve ne reçoit qu'un seul affluent considérable : c'est le *Cauca*, dont le cours est presque aussi long que celui du fleuve principal; ce grand affluent prend sa source à l'ouest du Magdalena dans la province de Popayan, passe par la ville de ce nom et par les villes ou à peu de distance de Cali, Buga, Cartago, Anserma, Antioquia, Magangue; au-dessous de cette petite ville, il entre dans le Magdalena; le Cauca est navigable depuis Anserma, et est grossi à la droite par le *Nechi*, dont le limon est *le plus riche en or* de toute la province d'Antioquia, et fournit une grande quantité de ce métal aux plongeurs qui vont le recueillir; le San-Jorge lui apporte ses eaux à la gauche.

Le RIO DE LA HACHA descend de la Sierra-Nevada de Santa-Marta et entre dans la mer des Antilles à Rio de la Hacha, petite ville du département du Magdalena, à laquelle il donne son nom.

Le ZULIA, formé par plusieurs courans qui arrosent la vallée de Cucuta dans le département de Boyaca, passe devant San-Cajetano et entre dans la lagune dite communément le lac de Maracaybo; une autre branche, nommée ZULIA, traverse une partie de la province de Merida. Le Zulia donne le nom à un département. Des bateaux à vapeur ont été établis sur ses bords, ainsi que sur ceux du Magdalena.

Le TOCUYO naît dans la Sierra-Nevada de Merida, prolongement de la cordillère Orientale, et, après avoir séparé le département du Zulia de celui de Venezuela, il entre dans la mer des Antilles.

L'ORÉNOQUE ou ORENOCO est un des trois grands fleuves de l'Amérique-Méridionale, et, malgré l'immense étendue de son bassin, il appartient en entier à la Colombie. Ce fleuve, dont on ne connaît pas encore exactement les sources, descend des montagnes du système de Parime, en contourne une partie, passe par Esmeralda, Santa-Barbara, San-Fernando de Atabapo, Atures, Carichana, Urbana, Caycara, Angostura ou San-Tomé de Nueva-Guyana, Vieja-Guyana, San-Raphael, et par plusieurs embouchures entre dans l'Océan-Atlantique. Parmi les nombreux bras qui forment le grand delta de l'Orénoque, nous nommerons : le GRAND-MANAMO, le plus occidental; il n'est navigable que pour des chaloupes; le MACAREO, étroit, mais naviga-

ble pour des bâtimens de médiocre tonnage; la Boca-de-Navios, qui est le bras principal; il est navigable pour des vaisseaux de 200 à 300 tonneaux; c'est sur cette branche que se trouve Zacupana. Plusieurs affluents de l'Orénoque sont egaux aux plus grands fleuves de l'Europe, le Volga, le Dnieper et le Danube seuls exceptés. Ses principaux affluens à la droite sont: le *Ventuari*, qui descend des montagnes du système de Parime et entre dans l'Orénoque, près de Santa-Barbara; il est grossi par le *Manipiare*, à la droite, le *Caura*, qui descend des mêmes montagnes et traverse les missions de San-Luis et de San-Francisco de Aripao; il est grossi par l'*Erevato*, à la gauche; le *Caroni*, qui est le plus grand des affluens droits de l'Orénoque; il est formé par la réunion de deux branches, le *Caroni-Oriental*, qui nait dans la Sierra-Rinocote, et le *Caroni-Occidental*, qu'on pourrait aussi nommer *Méridional*; il prend sa source dans la Sierra-de-Pacaraina; après la jonction de ces deux branches, le Caroni passe par Guri et Caroni, dans les ci-devant missions des Capucins Catalans, et entre dans l'Orénoque: son principal affluent est le *Paragua*, qui passe par San-Jose et par Barceloneta, autres anciennes Missions des Capucins Catalans.

Les principaux affluens à la gauche de l'Orénoque sont: le *Cassiquiare*, qui n'est à proprement parler qu'une branche que ce fleuve envoie au Rio-Negro, un des grands affluens de l'Amazone; il passe par Mandavaca et San-Francisco-Solano; l'*Atabapo*, qui descend des hauteurs à l'ouest d'Esmeralda et entre dans l'Orénoque à San-Fernando de Atabapo; le *Guaviare*, qu'on peut regarder provisoirement comme le plus grand des affluens de l'Orénoque; il nait dans la cordillère Orientale ou de Santa-Fe; il arrose San-Juan de los Llanos, et, à San-Fernando de Atabapo, il entre dans l'Orénoque; la *Vichada*, dont on ne connait pas encore bien la source, qu'on suppose être peu éloignée de la cordillère Orientale; le *Meta*, le second grand affluent de l'Orénoque; il naît dans la cordillère Orientale, passe par Buenavista, Santa-Rosalia et autres petites bourgades dans les Llanos, et se mêle à l'Orénoque un peu au-dessous de San-Borja; l'*Arauca*, dont la source est à quelque distance des premiers échelons du versant oriental de la cordillère Orientale: elle passe non loin de Payara; l'*Apure*, qui, pour la longueur et pour le volume des eaux, est presque égal au Guaviare et qui lui est supérieur pour les facilités qu'il offre à la navigation intérieure; il passe par San-Fernando d'Apure et donne le nom à un des départemens de la république de Venezula; il reçoit même plusieurs autres rivières sur lesquelles se trouvent Varinas, Guanare, Barquisimeto, San-Carlos, et parmi lesquelles nous citerons la *Portuguesa*, qui les dépasse toutes; le *Guarico*, qui descend des premières terrasses du versant méridional de la chaîne Maritime ou de Venezuela, traverse les Llanos de Caracas et passe par Calabozo.

L'Amazone vient de la république du Pérou, arrose la province Jean-de-Bracamoros et celle de Maynas, qui, au commencement de 1829, était encore occupée par les Péruviens, malgré les réclamations de la Colombie. Ses principaux affluens, sur le territoire de la première et sur la partie en contestation, sont à la gauche; le *Santiago*, qui paraît être formé par la réunion du *Paute*, qui baigne Cuenca, et du *Zamora*, qui naît non loin de Loxa; il passe ensuite par Santiago; le *Morona*, qui descend, sous le nom d'*Upano*, du grand volcan Sangai, dans la province du Chimborazo, traverse des solitudes peu connues que parcourent des hordes nomades dans le département de l'Assuay, et, entre le Pongo de Manseriche et La-Baranca, il mêle ses eaux à celles de l'Amazone; la *Pastanaca*, le *Tigre*, et surtout le *Napo*, le *Putumayo*, et le *Caqueta*, sont de grands affluens qui traversent des régions peu connues et qui sont encore occupées par des indigènes en partie régis par des missionnaires et en partie errans encore dans l'état sauvage, et conservant toute leur indépendance; plusieurs vivent même en état d'hostilité avec les Colombiens; le *Putumayo*, dit *Iça*, dans la partie inférieure de son cours, et le *Caqueta*, qui, plus bas, prend le nom d'*Yupura*, n'entrent dans l'Amazone qu'après avoir parcouru de vastes contrées de l'empire Brésilien. Le *Huallaga*, l'*Ucayali* et le *Jucari* viennent de la république du Pérou et entrent à la droite dans l'Amazone. Voyez plus haut le cours de ce fleuve.

Le GRAND-OCEAN reçoit:

Le San-Juan, qui descend de la cordillère du Chaco, passe par Novita, Quibdo, et, après avoir arrosé du nord au sud la province du Choco, entre par plusieurs embouchures dans le Grand-Océan. A la page 203, nous avons signalé l'importance de ce fleuve ainsi que d'autres moins considérables.

Le Patia, dans le département du Cauca, l'Esmeraldas, dans celui de l'Equateur, et le Guayaquil, dans celui de ce nom, sont les autres fleuves les plus remarquables qui, en descendant de la haute chaîne des Andes, se rendent dans le Grand-Océan.

DIVISION POLITIQUE. Le vaste territoire de la Colombie se compose de la ci-devant *vice-royauté de la Nouvelle-Grenade* et de la ci-devant *capitainerie-générale de Caracas* ou *de Venezuela*, réunies depuis le 17 décembre 1819 sous le titre de *république de Colombie*. D'après la dernière organisation, tout ce territoire est divisé en 12 départemens, subdivisés en provinces, et celles-ci en cantons et en paroisses. En 1831, les 12 départemens se séparèrent pour former la *Confédération des Etats-Unis du Sud*, composée des 3 républiques suivantes: La république de la Nouvelle-Grenade, qui comprend les départemens de *Cundinamarca*, du *Cauca*, de l'*Isthme*, du *Magdalena* et de *Boyaca*; sa capitale est *Bogota*. La république de Venezuela qui se compose des 4 départemens de *Venezuela*, de *Zulia*, de l'*Orenoco* et de *Maturin*; sa capitale est *Caracas*. La république de l'Equateur qui ne comprend que les 3 départemens de l'*Equateur*, de *Guayaquil* et de l'*Assuay*; sa capitale est *Quito*. Quoique les dernières nouvelles représentent ces trois républiques comme entièrement indépendantes les unes des autres, nous croyons cependant devoir les décrire

Tous les noms écrits dans le tableau en petites capitales et en caractères espacés sont les chefs-lieux des départemens et des provinces. Les huit premiers départemens correspondent à la vice-royauté de la Nouvelle-Grenade; les quatre derniers, savoir : ceux de Zulia, Orenoco, Venezuela et Maturin, formaient la capitainerie-générale de Caracas.

RÉPUBLIQUE DE LA NOUVELLE-GRENADE.

Cette république comme nous venons de le voir, comprend cinq départemens de la ci-devant république de Colombie. Le tableau suivant offre ses divisions administratives.

TABLEAU DES DIVISIONS ADMINISTRATIVES DE LA NOUVELLE-GRENADE.

Départemens et Provinces.	Chefs-Lieux, Villes et Lieux les plus remarquables.
Département de Cundinamarca.	
Province de Bogota	Bogota (Santa-Fe de Bogota); *Zipaquira; Soacha; Guatavita; Muzo; Ubate; Guaduas; Caqueza.*
Province d'Antioquia.	Medellin; *Antioquia; Santa-Rosa-de-Osos; Rio-Negro; Marinilla.*
Province de Neyba	Neyba (Nayva); *Timana; Gigante; La Purificacion.*
Province de Mariquita	Honda; *Ibague; Mariquita; La Palma.*
Département de Cauca.	
Province de Popayan	Popayan; *Cali; Cartago; Buga; Palmira.*
Province de Pasto	Pasto; *Barbacoas ?*
Province de Buenaventura	Iscuande; *San-Buenaventura.*
Province de Choco	Quibdo; *Novita.*
Départ. de l'Isthme (Istmo).	
Province de Panama	Panama; *Cruces; Los Santos; Chorrera; Portobello* (Porto-Vello); *Chagres; la colonie du Cap-Blas; l'archipel des Perles* (ilas de las Perlas) avec l'île de la *Colombie*, autrefois nommée *del Rey* (du Roi).
Province de Veragua	Santiago de Veragua; *La Mesa; Remedios; Santiago de Alange*; l'île de *Quibo.*
Département du Magdalena.	
Province de Carthagène	Carthagène (Cartagena); *Turbaco; Soledad; Tolu; El-Carmen.*
Province de Mompox	Mompox; *Ocana; Simiti.*
Province de Santa-Marta	Santa-Marta; *Cienega; Plato.*
Province de Rio-Hacha	Rio-Hacha.
Département de Boyaca.	
Province de Tunja	Tunja; *Chinquiquira; Santa-Rosa; Suata; Turmeque; Cocuy; Sogamoso* (Sogamozo); *Tensa; Boyaca.*
Province de Pamplona	Pamplona; *San-Jose de Cucuta; Rosario de Cucuta; Malaga; Bucaramanga; Giron; Piedecuesta.*
Province du Socorro	Socorro; *San-Gil; Moniquira; Velez.*
Province de Casanare	Pore; *Tamara; Morcoti; Tame.*

Bogota, capitale de la république et chef-lieu du département de Cundinamarca, située au pied de deux montagnes assez élevées, qui l'abritent contre les terribles ouragans de l'est; elle en reçoit des eaux toujours fraîches et pures, et domine sur la plaine de manière à pouvoir se défendre facilement contre l'ennemi qui se présenterait de ce côté. Le climat de Bogota est un des plus humides que l'on connaisse et excessivement pluvieux, sans cependant être très malsain. La fréquence des tremblemens de terre qui se font sentir dans cette ville a beaucoup influé sur la construction de ses édifices; à l'exception de la cathédrale, ils n'offrent rien de vraiment remarquable. Toutes les maisons sont peu élevées, quoique les murailles en soient d'une prodigieuse épaisseur; les édifices publics ont des soubassemens énormes, et le fût des colonnes des églises est hors de proportion avec la longueur, afin de résister plus facilement aux secousses. Les maisons

sont bâties en briques séchées au soleil, et couvertes en tuiles, et les murs extérieurs sont blanchis. Leur intérieur offre les inconvéniens des maisons de l'Europe à l'époque de la découverte de l'Amérique. Autour de la cour intérieure des grandes maisons règne assez généralement, ou une galerie si l'édifice n'est composé que d'un rez-de-chaussée, ou une terrasse couverte, si la maison a un étage. L'escalier est communément en pierres et gothiquement construit. Les places de Bogota sont spacieuses, et toutes sont ornées de fontaines. Celle *de la cathédrale* est le lieu où le vendredi se tient le marché, qui est fréquenté par une foule immense, qui y accourt des environs. Les trois rues principales sont gaies, assez bien alignées mais mal pavées. Les trottoirs y sont plus commodes que dans les autres villes espagnoles, et l'on y marche à couvert de la pluie, parce que le toit des maisons les abrite presque entièrement.

Parmi les édifices publics, nous mentionnerons la *cathédrale*, bâtie en 1814; c'est le plus beau bâtiment de Bogota, malgré les défauts qu'on reproche à sa façade; les couvens de *San-Juan-de-Dios* et des *dominicains*, plus remarquables par la solidité de leur construction que par la beauté de leurarchi tecture; on prétend que les quatre sixièmes des maisons de Bogota leur appartiennent; le vaste *palais du gouvernement* est un bel hôtel, bâti en 1825 par un riche particulier qui l'a vendu à l'Etat; depuis 1828 il est habité par le président et richement meublé : une grande partie est occupée par les bureaux des ministres et par la chambre des députés. Nous nommerons aussi le *palais du Sénat :* c'est une aile du couvent des Dominicains, où l'on a arrangé assez proprement et sur le modèle de la salle des députés, une chambre dont les murs sont ornés de figures emblématiques; enfin la *monnaie* et le *théâtre*, qui n'offrent rien de remarquable. Bogota possède plusieurs établissemens scientifiques et littéraires : nous citerons l'*université*, qui est la plus fréquentée de la Colombie; l'*école normale d'enseignement mutuel;* le *musée d'histoire naturelle*, où des professeurs enseignent la botanique, la chimie et la minéralogie; le *proto-medicato* où d'autres enseignent les sciences médicales; et l'*académie des avocats*, où l'on enseigne la jurisprudence; les *collèges de San-Bartolomé*, du *Rosario*, de *San-Thomas* et des *Ordenandos;* la *bibliothèque publique* ou *nationale* qui est la mieux composée de la république; l'*observatoire* et le *jardin botanique;* l'*académie nationale*, qui compte parmi ses membres les plus distingués de toute la Colombie. En 1826, on y publiait six *journaux*. Bogota est la capitale de toute la république, le siège du congrès, des deux présidens, de la cour souveraine de justice et de toutes les autorités supérieures de l'état. Cette ville est aussi la résidence d'un archevêque. On ne connaît pas exactement sa population; il paraît cependant qu'elle s'élève à 40,000 âmes.

Ses environs immédiats offrent de jolies promenades entourées de saules et de rosiers, sur lesquels grimpent des capucines; mais elles sont peu fréquentées. Plus loin et dans un rayon de 60 milles se trouvent plusieurs villes et localités remarquables; nous nous bornerons à décrire les suivantes : Zipaquira, petite ville très vivante, remarquable par sa riche *mine de sel gemme* qui produit un gros revenu à la république. Fusagasuga, gros bourg remarquable par le voisinage de *Pandi*, village près duquel se trouvent les *points naturels d'Icononzo*, sur lesquels on passe le torrent de la Summa Paz. Le premier forme une arche de 14 mètres et demi de longueur sur 12 mètres 7 centimètres de largeur; son épaisseur, au centre, est de 4 mètres 2 centimètres; la hauteur du point supérieur au-dessus du niveau des eaux du torrent est de 97 mètres 7 centimètres. Le second pont, qui est à dix toises au-dessous du premier, est formé par trois énormes masses de rochers tombées de manière à se soutenir mutuellement. M. de Humboldt remarque que la masse du milieu forme la clef de la voûte, accident qui aurait pu faire naître aux indigènes l'idée de la maçonnerie en arc, inconnue aux peuples du Nouveau-Monde comme aux anciens habitans de l'Egypte. Les deux *ponts naturels* de la Virginie mentionnés à la page 168; le *pont de terre* ou *Rumichaca*, dans la province de los Pastos; celui de la *Madre de Dios* appelé *Danto*, près de Totonilco au Mexique; la *roche percée* près de Grandola dans l'Alentejo, et le superbe *pont naturel* près de *Veja*, dans le Veronais, cité tome 1er, p. 309, sont les phénomènes géologiques les plus remarquables que l'on connaisse dans ce genre. Soacha, gros village renommé par le voisinage de la célèbre *cascade de Tequendama*, formé par le Rio de Bogota, dit aussi Rivière de Funza, affluent du Magdalena. Cette chute superbe réunit tout ce qui peut rendre un site éminemment pittoresque. Elle n'est point, comme on le croit dans le pays, et comme des physiciens l'ont répété en Europe, la *cascade la plus haute du globe*; la rivière ne se précipite pas, comme le dit Bouguer, dans un gouffre de 5 à 600 mètres de profondeur; mais elle est sûrement une des cascades les plus imposantes du monde, parce qu'elle réunit à une grande élévation une grande masse d'eau. En effet, dit M. de Humboldt, le Rio-Bogota qui, un peu au-dessus du *salto*, a une largeur de 44 mètres, ce qui est la moitié de celle de la Seine entre le Louvre et l'Institut, à Paris, en conserve encore 12 à l'endroit d'où en deux bonds elle se précipite d'une hauteur de 175 mètres. Guatavita, village remarqua-

ble par le petit lac de son nom, que nous avons décrit à la page 101.

Muzo, autre village, auquel le voisinage de sa riche *mine d'émeraudes* donne une grande célébrité et une haute importance; c'est de cette mine et de celle de *Somondoco*, située plus à l'est, hors du rayon de Bogota et dans le département de Boyaca, que, selon M. le docteur Roulin, proviennent en grande partie les émeraudes qui se trouvent maintenant en Europe, et même celles qui existent en Orient; en effet, dans les XVI[e] et XVII[e] siècles, on en tirait pour l'Asie des quantités considérables. C'est par une méprise semblable à d'autres que nous avons signalées ailleurs, que ces pierres sont connues sous le nom d'*émeraudes du Pérou*. Pour donner une idée de la quantité d'émeraudes que l'on retira de la mine de Muzo, ce savant naturaliste fait observer qu'en 1620, c'est-à-dire 56 ans après sa découverte elle avait payé en quint 300,000 piastres, sans compter ce qui avait été soustrait. La fraude devint par la suite si considérable que le gouvernement fit fermer la mine, qui resta dans cet état jusqu'à la révolution. Depuis quelques années une commission qui en a obtenu la concession, en a déjà retiré des produits assez considérables. Tunja, petite ville, capitale du département de Boyaca, que nous décrirons plus bas. Honda, petite ville, importante par son commerce et par sa population, qu'on porte encore au-dessus de 5000 âmes, malgré les désastres qu'elle a éprouvés pendant la catastrophe de 1807, qui l'a presque entièrement ruinée et ceux qu'elle souffrit pendant la guerre. Mariquita, renommée par ses *mines d'or* et *d'argent* d'une exploitation très difficile et exploitées il y a quelques années par une compagnie d'actionnaires anglais. A l'est de la Cordillère, mais toujours dans le rayon, on trouve San-Juan de los Llanos, qui n'offre rien de remarquable, si ce n'est l'immense plaine herbacée qui s'étend à l'est de son territoire.

Voici les autres villes les plus remarquables de la république; nous les indiquons en suivant l'ordre adopté dans le tableau des divisions administratives.

Dans le DÉPARTEMENT DE CUNDINAMARCA, outre les villes et les autres lieux que nous avons décrits dans les environs de la capitale, on doit encore nommer: Ibague, très petite ville importante par son *collège*. Medellin, petite ville, chef-lieu de la province d'Antioquia, importante par sa population, par son *collège* et plus encore par son commerce. Antioquia, petite ville, siége d'un évêché et jusqu'en 1825 chef-lieu de cette province. Santa-Rosa de Osos, remarquable par sa situation élevée et par ses riches *lavages d'or*. Rio-Negro, la plus importante de la province sous tous les rapports après Medellin. Mais avant de quitter la province d'Antioquia nous devons signaler la manière singulière d'y voyager. Hérissée et environnée de tous côtés de montagnes difficiles à franchir, les personnes aisées ont l'habitude de se faire porter par des hommes qui ont une chaise liée sur le dos; c'est ce que les habitans disent *aller à dos d'homme* (andar en carguero), comme on dit *aller à cheval*. Aucune idée humiliante n'est attachée au métier de *carguero*. Les hommes qui s'y livrent ne sont pas des Indiens, mais des Métis, quelquefois même des Blancs. Les *cargueros* portent communément 6 à 7 *arrobas* ou 75 à 88 kilogrammes; il y en a de très robustes qui portent jusqu'à 9 *arrobas*. Quand on réfléchit, dit M. de Humboldt, sur l'énorme fatigue à laquelle ces malheureux sont exposés en marchant 8 à 9 heures par jour dans un pays montueux; quand on sait qu'ils ont quelquefois le dos meurtri comme des bêtes de somme, et que des voyageurs ont quelquefois la cruauté de les abandonner dans la forêt, lorsqu'ils tombent malades; quand on pense qu'ils ne gagnent, dans un voyage d'Ibague à Cartago, que 12 à 14 piastres ou 60 à 70 francs dans l'espace de quinze jours, quelquefois même de vingt-cinq ou trente jours, on a de la peine à concevoir comment ce métier de *carguero*, un des plus pénibles auxquels l'homme se livre, est embrassé volontairement par tous les jeunes gens robustes qui vivent aux pieds des montagnes. Malgré cela leur nombre est si grand au Choco, à Ibague et à Medellin, que l'on en rencontre quelquefois des files de cinquante à soixante. Les mines du Mexique offrent aussi une classe d'hommes qui n'ont d'autre occupation que celle d'en porter d'autres sur leur dos. Dans ces climats, continue M. de Humboldt, la paresse des blancs est si grande, que l'on voit des directeurs des mines avoir à leur solde un ou deux Indiens qu'on appelle leurs *chevaux* (cavallitos), parce qu'ils se font seller tous les matins, et qu'appuyés sur une petite canne, et jetant le corps en avant, ils portent leur maître d'une partie de la mine à l'autre. Parmi les *cavallitos* et les *cargueros*, on distingue et l'on recommande aux voyageurs ceux qui ont le pied sûr et le pas doux et égal. On est peiné d'entendre parler des qualités de l'homme dans des termes qui désignent l'allure des chevaux et des mulets.

Dans le DÉPARTEMENT DU CAUCA: Popayan, située sur le fleuve de ce nom, dans une position des plus belles qu'on puisse imaginer; mais au pied des grands *volcans de Puracé* et de *Sotara*. Plusieurs beaux édifices ornent cette ville; la *rue de Belem* est sa plus belle partie. Cependant ses places n'ont rien de remarquable, et la plupart des maisons qui les entourent tombent en ruine depuis qu'on s'est battu dans la ville. La guerre a porté un grand dommage à son commerce et à son industrie, et a contribué à diminuer sa population, qu'on n'estime plus qu'à 7000 âmes. Malgré ses pertes Popayan est encore une des villes principales de la Colombie par son *hôtel des monnaies*, par son *évêché*, par son *université* du second rang, par son *collège* et parce qu'elle est l'entrepôt commercial entre Quito et Bogota. En 1826 on y publiait un *journal*.

Dans les environs de Popayan on trouve le petit village de *Puracé*, célèbre dans le pays à cause des belles cascades de la rivière Pusambio, dont l'eau est acide, ce qui l'a fait nommer *Rio-Vinagre*, par les Espagnols. Elle forme *trois cascades*, dont les deux supérieures sont très considérables; la hauteur de la seconde est de plus de 120 mètres. Nous nommerons ensuite: Cali, petite ville importante par sa population, son *collège* et son commerce; Cartago, par son commerce; Barbacoas, par ses riches *mines d'or*, et Pasto, remarquable par la grande élévation du plateau sur lequel elle est située; c'est une plaine entourée de volcans et de soufrières, qui dégagent continuellement des tourbillons de fumée, et à laquelle on n'arrive qu'à travers des ravins profonds et étroits comme les galeries d'une mine. Les malheureux habitans de ce désert ne recueillent de leur sol aurifère que des patates, Iscuande, misérable et très petite

ville, située au pied de la Cordillère, importante par la belle qualité de *platine* qu'on retire des riches *mines* de ce métal situées dans son voisinage. San Buenaventura, misérable hameau, très important par la belle baie de son nom, qui est fréquentée par plusieurs vaisseaux marchands. Quibdo, chef-lieu de la province du Choco, une des parties les moins peuplées de la Colombie et *une des contrées les plus humides* que l'on connaisse, mais aussi une de celles qui eu égard à son étendue, *produit le plus d'or et de platine*. Nous avons déjà signalé à la page 202 la singulière méprise des géographes et des cartographes relativement au chef-lieu de cette province.

Dans le DÉPARTEMENT DE L'ISTHME : Panama, chef-lieu du département de l'Isthme, ville épiscopale bien bâtie, au fond d'une vaste baie et sur une péninsule formée par la côte méridionale de l'isthme auquel elle donne son nom. La *cathédrale* et le *collège* sont ce qu'elle offre de plus remaaquable. En 1826, on y publiait deux *journaux*. Panama est une place forte de second rang; elle servait autrefois d'entrepôt aux trésors du Pérou destinés pour l'Espagne ; elle fait encore un commerce important. On nous assure que sa population, qu'on a étrangement exagérée, n'arrive pas même à 10,000 âmes. Panama n'a réellement pas de port ; on n'y voit ni quai, ni bassin, ni chantier ; la rade est fort mauvaise à cause des vents du nord qui y sont quelquefois très violens. Nous rappellerons au lecteur que l'on a entièrement abandonné le projet de couper l'isthme par le canal mentionné à la page 99; mais on nous assure que l'on s'occupe du projet d'un *chemin en fer*, qui mènerait de Portobello à Panama ou à Chorrera, en profitant cependant de la rivière de Crucès que l'on rendrait navigable le plus haut possible.

Viennent ensuite Chorrera et Los Santos, petites villes de 4000 âmes, population très forte pour une province si mal peuplée, et assez importantes par leur commerce; on les cherche en vain sur des cartes récentes signalées comme les meilleures, quoique l'on y trouve indiqués bien d'autres lieux qui n'ont aucune importance et qui comptent à peine quelques centaines d'habitans. Nata, dont la population dépasse 4000 âmes ; Cruces, petite ville d'environ 1200 habitans, mais assez commerçante, étant l'entrepôt entre Panama et Portobello; Chagres, dont la population n'arrive pas à 900 âmes, mais importante par le fleuve qui l'arrose, dont le lit doit être amélioré pour faciliter la navigation ; Portobello, très petite ville, importante par la beauté de son port, et mal famée par son climat délétère, qui lui a valu le triste surnom de *sepultura de los Europeanos* (tombeau des Européens). Malgré ce grand inconvénient on y a tenu pendant longtemps *une des plus riches foires du monde*. Le gouvernement colombien a diminué son insalubrité en faisant abattre une partie des bois qui s'étendaient jusqu'à ses portes. Sa population, que quelques géographes portent jusqu'à 8000 âmes, n'était il y a quelques années que de 1122 habitans. Santiago, petite ville d'environ 5000 habitans.

Mais avant de quitter ce département nous devons dire un mot sur la *pêche des perles*, dont on exagère tant la richesse, et sur une *colonie* qui s'est formée dans ces dernières années et sur laquelle les géographes gardent le plus profond silence, malgré son importance et la singularité de son origine. Cette colonie a été fondée au-dessous du cap Blas sur la côte de Darien, par sept pêcheurs, dont trois Anglais, deux Américains et deux Colombiens ; elle comptait déjà, il y a plusieurs années, 120 personnes de tout âge. Leur occupation principale est la pêche des tortues et la vente de leur chair fraîche ou salée, de l'huile et de l'écaille qu'ils en retirent. Depuis elle a vendu annuellement pour la valeur de 700,000 fr. La *pêche des perles* a été cédée en 1823, pendant 10 ans par le congrès à une compagnie anglaise, qui arme depuis lors deux bâtimens, dont l'un est chargé de pêcher dans les parages de la mer des Antilles, surtout près du Rio-Hacha, l'autre dans ceux de l'archipel de las Perlas, que nous avons dit appartenir à ce département. On nous a assuré, il y a quelques années, que les produits de cette pêche étaient si peu considérables que les actionnaires avaient l'intention d'abandonner leur entreprise.

Dans le DÉPARTEMENT DU MAGDALENA : Carthagène, ville épiscopale, située sur une île sablonneuse, non loin du Magdalena, et chef-lieu du département de ce nom. Carthagène a *un des plus beaux ports de l'Amérique*, et est la station ordinaire d'une partie de la marine militaire de toute la Colombie et la *première place forte* de cette ci-devant république ; mais ses fortifications ont besoin d'être réparées en plusieurs endroits. Quelques *églises*, quelques *couvens* et surtout ses immenses *citernes* sont les constructions les plus importantes de cette ville, qui possède une *université* du second ordre, une *école de navigation* et un *collège*. On doit cependant avouer qu'en général Carthagène offre un aspect lugubre, ce qu'elle doit en partie à ses longues galeries, à des colonnes basses et lourdes, à des rues étroites et sombres et à des terrasses trop saillantes, qui y dérobent la moitié du jour. Malgré tout ce qu'elle a souffert pendant la guerre de l'insurrection, Carthagène compte encore environ 18,000 habitans en y comprenant ceux du faubourg *Gimani*, qui communique avec la ville par un pont de bois. Elle est encore le centre d'un commerce étendu et de communications régulières entretenues par des paquebots avec l'Europe, les États-Unis et les Antilles.

Turbaco, village indien, où se retirent pendant les grandes chaleurs les personnes les plus riches de Carthagène; dans la forêt voisine s'élèvent 18 à 20 petits cônes, dont la hauteur n'est que de 7 à 8 mètres ; les indigènes les appellent les *Volcancitos* (les Petits-Volcans), à cause des éruptions d'air qui ont lieu à de très petits intervalles accompagnées d'un bruit sourd et assez fort. Souvent ce phénomène est accompagné d'une éjection boueuse comme dans les volcans semblables de Macalouba et de Taman, que nous avons mentionnés aux pages 415 et 546. El-Carmen, petite ville, regardée comme le lieu le plus salubre de la province de Carthagène. Tolu, renommée par son baume. Mompox, importante par sa population, qu'on porte à 10,000 âmes, par son *collège* et par son commerce. Ocana, ville très petite, mais remarquable par le congrès qu'on y a tenu en 1828, et parce qu'on a eu le projet d'en faire la capitale de toute la Colombie. Santa-Marta, ville épiscopale, importante par ses fortifications, son port et son commerce ; on lui accorde 6000 habitans. Ce nombre doit être sûrement bien diminué après le terrible désastre qu'elle éprouva en 1834 par le tremblement de terre qui y fit tant de ravages et qui fut accompagné de l'éruption d'un *volcan*. Santa-Marta a été déclarée *port-franc*. Rio-Hacha, remarquable par la pêche des perles qu'on fait dans ses parages et dont nous venons de parler ; elle a un port et compte un millier d'habitans.

Dans le DÉPARTEMENT DE BOYACA : TUNJA, autrefois riche, populeuse et florissante, et aujourd'hui en grande partie ruinée et déserte, malgré l'*université* du second ordre et le *collège* qu'on y a établis. C'est à Tunja qu'avant l'arrivée des Espagnols résidait le *zaque* ou roi des Muyscas, nation très puissante, maîtresse alors du plateau de Bogota. De même que les Japonais, les Muyscas étaient gouvernés simultanément par deux chefs : l'un d'eux, espèce de pontife, résidait à Iraca, où il était, comme le Delaï-Lama et le Daïri, l'objet de la vénération d'un grand nombre de pèlerins qui allaient lui offrir des presens; l'autre, qui était le chef politique, ou le roi, avait le titre de *zaque* et résidait à Tunja; les *sippa* ou princes de Bogota lui payaient un tribut annuel. Les Muyscas adoraient le soleil et avaient fait de si grands progrès dans la civilisation, qu'on peut les regarder, après les Mexicains, les Zapotèques, les Péruviens, les Queches et les Kachiqueles, comme la nation indigène la plus policée du Nouveau-Monde. Les Muyscas paraissent avoir eu des hiéroglyphes dans le genre de ceux des Mexicains; ils possédaient trois calendriers différens, représentant leurs trois années, *rurale* de 12 à 13 lunes, *ecclésiastique* de 37 lunes, et *civile* de 20 lunes. Ce peuple est aussi remarquable pour avoir eu la *semaine la plus petite* offerte jusqu'à présent par l'histoire de la chronologie, n'étant composée que de trois jours. Le monument muysca le plus curieux que l'on possède est le *calendrier lunaire* sculpté sur une grande pierre, découverte vers la fin du XVIII[e] siècle. Il est bon de rappeler que les Muyscas, ainsi que les Arcadiens, avaient une antique tradition d'un temps où la lune n'accompagnait pas encore la terre. Cette idée, qui ne renferme aucun sens symbolique, semble confirmer la présomption d'anciennes communications entre l'Europe et l'Amérique.

Les autres lieux les plus remarquables sont : BOYACA, petit village, remarquable par la bataille perdue en 1819 par les Espagnols; il donne le nom au département. CHINQUIQUIRA, petite ville, qu'on peut regarder comme la *Notre-Dame de Lorette de la Colombie*, à cause du grand nombre de pèlerins qui accourent de tous les côtés pour y visiter l'image de la Sainte-Vierge conservée dans l'église des Dominicains et pour lui faire des offrandes. SANTA-ROSA, la mieux bâtie et la plus peuplée de toute la province de Tunja. SOGAMOSO, petite ville assez florissante, quoique très déchue en comparaison de ce qu'elle était lorsque, sous la domination des Muyscas, un grand nombre de pèlerins allaient visiter son *temple du soleil* et assistaient tous les quinze ans à la célébration du *sacrifice humain*, qui devait marquer l'ouverture d'une nouvelle *indiction* ou cycle de quinze années. La victime était appelée *guesa*, qui veut dire *errant, sans maison*; c'était un enfant que l'on arrachait à la maison paternelle. Il devait nécessairement être pris d'un certain village situé dans les plaines appelées maintenant les Llanos de San-Juan. Le *guesa* était élevé avec beaucoup de soin dans le temple du soleil jusqu'à l'âge de dix ans; alors on le faisait sortir pour le promener par les chemins que Bochica avait suivis, à l'époque où, parcourant les mêmes lieux pour instruire le peuple, il les avait rendus célèbres par ses miracles. A l'âge de quinze ans, lorsque la victime avait atteint le nombre de *sunas* égal à celui que renferme l'indiction du cycle muysca, elle était menée en procession par le *suna*, qui donnait son nom au mois lunaire. On la conduisait vers la colonne, qui paraît avoir servi pour mesurer les ombres solsticiales ou équinoxiales et les passages du soleil par le zénith. Les prêtres, *xeques*, suivaient la victime; ils étaient masqués comme les anciens prêtres de l'Egypte. Les uns représentaient Bochica, qui est l'Osiris ou le Mithra de Bogota, auquel, dit M. de Humboldt, on attribuait trois têtes, parce que, semblable au *Trimourti* des Hindous, il renfermait trois personnes qui ne formaient qu'une seule divinité; d'autres portaient les emblêmes de *Chia*, la femme de Bochica, Isis, ou la lune; d'autres étaient couverts de masques semblables à des grenouilles, pour faire allusion au premier signe de l'année; d'autres enfin représentaient le monstre *Fomagata*, symbole du mal, figuré avec un œil, quatre oreilles et une longue queue. Lorsque la procession, qui rappelle les processions astrologiques des Chinois et celle de la fête d'Isis des anciens Egyptiens, était arrivée à l'extrémité du *suna*, on liait la victime à la colonne qui s'élevait dans une place circulaire, et une nuée de flèches la couvrait. On lui arrachait immédiatement le cœur pour en faire offrande au *Roi Soleil*, à Bochica. Le sang du *guesa* était recueilli dans des vases sacrés. Cette cérémonie barbare, dit M. de Humboldt, présente des rapports frappans avec celle que les Mexicains célébraient à la fin de leur grand cycle de 25 ans.

Nous nommerons encore dans ce département : PAMPLONA, petite ville très déchue, malgré son *collège* et la richesse des *mines d'or* et de *cuivre* de ses environs. SAN-JOSE DE CUTUCA, importante par sa population. ROSARIO DE CUCUTA, remarquable par les séances du congrès, qui en 1821 donna la première constitution à la Colombie. SOCORRO, assez grande ville mal bâtie, mais une des plus importantes de la république par l'industrie et l'activité commerciale de ses habitans, dont on porte le nombre à 12,000. SAN-GIL, avec un *collège* et environ 6000 habitans, qui se distinguent par leur industrie. MONIQUIRA, remarquable par ses riches *mines de cuivre* exploitées aujourd'hui par une compagnie d'actionnaires anglais. VELEZ, par ses *lavages d'or* et par son commerce. PORE, petite ville ruinée par la guerre; elle a une *maison d'éducation*.

RÉPUBLIQUE DE L'ÉQUATEUR.

Cette république a enfin terminé la grande affaire des limites avec celle de la Nouvelle-Grenade, et paraît même commencer à jouir des bienfaits de la paix intérieure, qui depuis la dissolution de la Colombie, y a été continuellement troublée. D'après la nouvelle organisation, son territoire est divisé en 8 provinces, que l'*Allgemeine-Zeitung*, journal auquel nous les empruntons, nomme de la sorte : *Quito, Chimborazo, Imbabura, Guayaquil, Manabi, Cuenca, Loxa* et l'*Archipel de Gallapagos*. N'ayant aucun moyen d'en connaître les subdivisions, nous offrons dans le tableau ci-dessous les trois départemens de la ci-devant république de Colombie, qui correspondent à la république de l'Equateur.

Comme le journal sus-mentionné omet entièrement la province de Jaen, qui faisait partie du département de l'Assuay, nous croyons que cette vaste fraction de territoire colombien est restée à la république du Pérou, qui l'avait déjà occupée et sur laquelle son gouvernement avait depuis longtemps fait entendre de fortes réclamations. Le tableau suivant offre les divisions administratives existantes à l'époque de la séparation de la Colombie. Elles sont identiques avec les nouvelles provinces. Nous y avons ajouté l'archipel de Gallapagos, qui n'est que de nom soumis à cette république; et à la page 104, nous avons vu qu'il est occupé par des colons Anglo-Américains.

TABLEAU DES DIVISIONS ADMINISTRATIVES DE LA RÉPUBLIQUE DE L'ÉQUATEUR.

DÉPART. DE L'EQUATEUR (Ecuador).	
Province de Pichincha.	QUITO; *Antisana; Latacunga* (Tacunga); *Esmeraldas; Machachi; Guallabamba.*
Province de Chimborazo.	Riobamba; *Guaranda; Alausi; Ambato.*
Province d'Imbabura.	Ibarra; *Otavalo; Cayambe.*
DÉPARTEMENT DE GUAYAQUIL.	
Province de Guayaquil.	GUAYAQUIL; *Daule; Baba;* l'île de *Puna.*
Province de Manabi.	Puerta-Viejo; *Monte-Christi; Jipijapa.*
DÉPARTEMENT DE L'ASSUAY.	
Province de Cuenca.	CUENCA; *Canar; Giron.*
Province de Loxa.	Loxa; *Zaruma.*

QUITO, grande ville, capitale de la république et chef-lieu du département de l'Equateur, située à 1480 toises au-dessus du niveau de la mer, dans un ravin, ayant à l'ouest le volcan de Pichincha, à l'est un rang de collines appelé Panecillo, et au nord et au sud une plaine. Toutes les rues, excepté les quatre qui aboutissent à la grande place (plaza mayor) sont tortueuses et construites sans ordre; la plupart sont percées par des crevasses, dont les maisons occupent les parois irréguliers. Il n'y a que les rues principales qui soient pavées. Les maisons appartenant aux principaux habitans ont en général un premier étage; mais celles des classes inférieures n'ont ordinairement qu'un rez-de-chaussée; elles sont pour la plupart construites en *adobes* ou briques cuites au soleil, ou bien en pierres et couvertes de tuiles. Les principaux édifices de Quito sont : le *palais* du ci-devant *président*, bâtiment d'un aspect sombre dont la façade est en pierre; le *palais de l'évêque* et la *cathédrale*, qui est loin d'être la plus belle des églises de Quito; ces trois bâtimens se trouvent sur la grande place, au centre de laquelle s'élève une belle fontaine en cuivre. Parmi les églises, celle du ci-devant *collège des jésuites* est regardée comme la plus belle; sa façade est en pierre et du travail le plus exquis; les piliers, d'ordre corinthien, ont 30 pieds de haut, et chacun est taillé d'un seul bloc de pierre blanche; plusieurs sculptures d'un grand mérite ornent cet édifice, dont l'intérieur a été construit sur le modèle de l'église de Jésus à Rome; sur un des murs, on voit l'inscription en marbre laissée par les académiciens français envoyés au Pérou en 1736 par l'Académie des sciences de Paris pour mesurer un degré du méridien. Viennent ensuite l'*église du Sagrario* et celle du *monastère de Ste-Claire;* cette dernière est surtout remarquable par son beau dôme ellyptique. On doit aussi nommer le *couvent de San-Francisco* pour son immense étendue et sa belle église; le *couvent de San-Diego*, remarquable par sa situation délicieuse, qui rend cette retraite une des plus romantiques; enfin le *grand hôpital*, à cause de son architecture et de ses vastes dimensions. Quito a toujours été un lieu célèbre dans l'Amérique-Méridionale-Espagnole, par le grand nombre d'étudians qui s'y rendaient et s'y rendent encore pour étudier à son *université*. Après cet établissement viennent l'*école normale d'enseignement mutuel*, le *collège*, le *séminaire*, la *bibliothèque publique* du ci-devant collège des jésuites, regardée comme la plus riche de la Colombie. En 1826, on publiait trois *journaux* dans cette ville. Sous le régime espagnol, Quito était la résidence d'un commandant général; actuellement elle est le

siége d'une cour supérieure de justice, d'un évêché et d'autres autorités du département. Les principaux produits de ses manufactures consistent en étoffes de coton et de laine, en beiges, flanelles, *ponchos*, bas, dentelle, fil, ruban de fil et autres articles de moindre importance. On ne connaît pas exactement sa population; mais tout porte à croire qu'elle s'élève à 70,000 âmes, ce qui rendrait cette ville la plus peuplée de toute la république.

« Lorsqu'on a vécu, dit M. de Humboldt, pendant quelques mois sur ce plateau élevé, où le baromètre se soutient à 0m., 54, ou à 20 pouces de hauteur, on éprouve irrésistiblement une illusion extraordinaire; on oublie peu-à-peu que tout ce qui environne l'observateur, ces villages annonçant l'industrie d'un peuple montagnard, ces pâturages couverts à-la-fois de troupeaux de lamas et de brebis d'Europe, ces vergers bordés de haies vives de duranta et de barnadesia, ces champs labourés avec soin et permettant de riches moissons de céréales, se trouve suspendu dans les hautes régions de l'atmosphère; on se rappelle à peine que le sol que l'on habite est plus élevé au-dessus des côtes voisines de l'Océan-Pacifique, que ne l'est le sommet du Canigou au-dessus de la Méditerranée. » L'espace nous manque pour signaler au lecteur tous les lieux et les objets remarquables qui, dans un rayon de 60 milles, seraient dignes de fixer son attention; nous nous bornerons aux suivans, qui nous paraissent mériter la préférence.

Nous commencerons d'abord par mentionner quelques-uns des majestueux colosses qui couronnent la haute vallée de Quito, en nommant le VOLCAN DE PICHINCHA, dans les environs immédiats de Quito, remarquable par son activité et par la fameuse *croix* élevée sur une de ses cimes, qui a servi de signal aux académiciens français lors de la mesure de la méridienne; le CAYAMBÉ (Cayambé-Urcu ou Altar), dont le sommet majestueux *est traversé par l'équateur;* on peut, dit M. de Humboldt, considérer cette montagne, qui est une des plus belles qu'on puisse voir et une de plus hautes du monde, comme un de ces monumens éternels, par lesquels la nature a marqué les grandes divisions du globe terrestre; l'ANTISANA, qu'à la page 112 nous avons vu être le plus haut de tous les volcans du globe; sur ses flancs même, à la hauteur de 4101 mètres, est située la ***métairie d'Antisana***; on la regardait il y a quelques années, avant que l'on connût la hautenr du plateau de Titicaca, comme ***le lieu habité le plus haut de tout le Nouveau-Monde;*** le COTOPAXI, qui est ***le plus redouté de tous les volcans*** du ci-devant royaume de Quito. En 1730 ses flammes s'élevèrent au-dessus du bord du cratère à la hauteur de 900 mètres; en 1748 ses mugissemens furent entendus jusqu'à Honda, à une distance de 200 lieues communes. La quantité de cendres qu'il vomit en 1768 fut si grande, que dans les villes de Hambato et de Tacunga, la nuit se prolongea jusqu'à trois heures du soir, et que les habitans furent obligés d'aller avec des lanternes dans les rues. Sa hauteur est double de celle du Canigou; elle surpasse par conséquent de 800 mètres celle qu'aurait le Vésuve s'il était placé sur le sommet du pic de Ténériffe. Sa forme est la plus belle et la plus régulière de toutes celles que présentent les cimes colossales des Hautes-Andes. C'est, dit M. de Humboldt, un cône parfait qui, revêtu d'une énorme couche de neige, brille d'un éclat éblouissant au coucher du soleil et se détache d'une manière pittoresque de la voûte azurée du ciel. La fonte subite de cette immense calotte de neige, dans la terrible éruption de 1803, causa des dégâts affreux dans le pays qui l'environne. Enfin l'ILINISSA, une des cimes les plus majestueuses et les plus pittoresques, dont les pointes mesurées trigonométriquement par Bouguer, tant au-dessus du plateau de la ville de Quito qu'au-dessus des côtes de l'Océan, servirent à déterminer la *valeur approximative du coefficient barométrique*, doit être par conséquent placé par les physiciens à côté du Puy-de-Dôme, où Perrier, guidé par les conseils de Pascal, tenta le premier de mesurer la hauteur des montagnes à l'aide du baromètre.

Parmi les villes les plus considérables qu'on trouve dans le rayon de Quito, nous nommerons au nord de l'équateur: IBARRA, qui n'offre rien de remarquable, mais dont on porte la population à environ 10,000 âmes; OTAVALO, parce qu'on vante la beauté de ses habitans, qu'on estime de 15 à 16,000. Au sud de l'équateur; LATACUNGA, assez grande ville, qu'on nous assure avoir une population de 17,000 âmes, malgré les grandes pertes qu'elle a éprouvées par les terribles éruptions du Catopaxi, qui plusieurs fois l'ont presque entièrement détruite. C'est dans le voisinage de cette ville que se trouvent deux monumens remarquables: la *maison de l'Inca* à *Callo*, et le *Panecillo* ou *Pain-de-sucre* dans ses environs. Ce dernier est une butte conique d'environ 80 mètres d'élévation, couverte de petites broussailles; les naturels la regardent comme un *tumulis* élevé pour servir de sépulture à un personnage distingué; Ulloa le croit un *monument militaire*; il paraît probable que cette colline doit sinon en tout, du moins en partie, son existence à la main des hommes. La *maison de l'Inca*, située un peu au sud-ouest du Panecillo, est un édifice de forme carrée, dont chaque côté a 30 mètres de longueur. On distingue encore quatre grandes portes extérieures et huit chambres dont trois se sont conservées. Les murs ont à peu près 5 mètres de hauteur sur 1 mètre d'épaisseur. Les portes semblables à celles des temples égyptiens; les niches, au nombre de 18 dans chaque division, distribuées avec la plus grande symétrie; les cylindres servant à suspendre les armes; la coupe des pieres, dont la face extérieure est convexe et coupée en biseau, tout rappelle l'édifice du Canar. M. de Humboldt appelle l'attention sur l'étonnante conformité de construction qu'offrent tous les monumens péruviens, depuis 1000 jusqu'à 4000 mètres d'élévation au-dessus du niveau de l'Océan; on dirait qu'un seul et même architecte les a tous construits.

Dans le DEPARTEMENT DE L'EQUATEUR, outre QUITO et les autres lieux qui viennent d'être mentionnés, nous nommerons RIOBAMBA, importante par sa population, qu'on porte à 20,000 âmes. AMBATO, petite ville, remarquable par sa beauté, par la bonté de ses productions et celle de son climat, par sa population et par le voisinage du célèbre *Chimborazo*, regardé jusqu'à ces dernières années comme la plus haute montagne du Nouveau-Monde, mais qui a cédé son rang aux deux pics le Nevado de Sorata et celui d'Illimani, dont nous avons indiqué la hauteur à la page 107; malgré cela le Chimborazo s'élève sur

toutes les montagnes de la Colombie, comme ce dôme majestueux, ouvrage du génie de Michel-Ange, sur les monumens antiques qui environnent le Capitole. ESMERALDAS, misérable endroit, renommé par son excellent *cacao*, réputé le meilleur que l'on connaisse. GUALLABAMBA, remarquable par son chemin nommé *Ladera de Guallabamba*, qui durant un mille anglais est taillé dans la montagne.

Dans le DÉPARTEMENT DE GUAYAQUIL : GUAYAQUIL, chef-lieu du département, une des villes les plus importantes de la Colombie par sa position, par son commerce et par sa population qu'on porte à environ 22,000 âmes. Si Guayaquil n'offre aucun édifice qui puisse attirer particulièrement les regards du voyageur, il possède un *chantier*, qui fournit de l'occupation à un grand nombre d'ouvriers; on le regarde comme le *premier établissement de ce genre existant sur la côte occidentale de l'Amérique*; on a eu lieu d'admirer quelques-uns des vaisseaux qui en sont sortis. Cette ville possède aussi un *collège*, une *école de navigation* et est le principal *arsenal maritime de la Colombie*. Son port est aussi la station ordinaire de la marine militaire de la république sur le Grand-Océan. A l'entrée du Guayaquil on voit un rocher auquel sa forme extraordinaire a fait donner le nom d'*amortajado* (le cadavre revêtu du drap mortuaire) parce qu'il ressemble à un corps humain sous l'habit de franciscain; M. Stevenson dit qu'à la distance de 2 à 5 milles, on en distingue très bien la tête, le corps, les bras croisés sur la poitrine, etc. Ce même voyageur fait aussi mention d'une coutume vraiment singulière qu'il a observée dans cette ville : des hommes montent au haut des clochers, pourvus de tambours et de trompettes, avec lesquels ils accompagnent le son des cloches, comme font les Chinois avec leurs instrumens, ce qui produit une musique étrange sans être désagréable. Nous nommerons encore la petite ville de JIPIJAPA, à cause de sa fabrique de chapeaux de paille, dont on exporte une grande quantité.

Dans le DEPARTEMENT DE L'ASSUAY : CUENCA, ville épiscopale, assez bien bâtie, située à 1279 toises au-dessus du niveau de la mer. Le ci-devant *couvent des Jésuites* et le *palais épiscopal* passent pour être ses principaux édifices. On porte à environ 20,000 âmes sa population, dont une partie considérable est occupée dans les manufactures de coton, de chapeaux et dans la fabrication de confitures estimées et d'un fromage qui ressemble beaucoup au parmesan. Cuenca possède un *collège* et un *séminaire*.

A environ 30 milles de Cuenca s'élève le fameux *Paramo d'Assuay*, dont les terribles tourmentes font périr tous les ans des voyageurs; il donne le nom au département. Dans ses environs on trouve plusieurs ruines de monumens péruviens; elles sont encore assez importantes pour que nous leur consacrions quelques lignes. Nous nommerons d'abord : les magnifiques restes de la grande *chaussée* construite par les Incas; ils se trouvent à une hauteur qui surpasse de beaucoup celle de la cîme du pic de Ténériffe. Vient ensuite l'*Ingapilca* (la forteresse du Canar). Cette forteresse, dit M. de Humboldt, si l'on peut nommer ainsi une colline terminée par une plate-forme, est bien moins remarquable par sa grandeur que par sa parfaite conservation. Un mur de grosses pierres de taille s'élève à la hauteur de 5 à 6 mètres et forme un ovale très régulier, dont le grand axe a près de 38 mètres de longueur. Au centre de l'enceinte s'élève une maison qui ne renferme que deux pièces et qui primitivement n'avait pas de fenêtres, ainsi que tous les autres monumens péruviens et les maisons découvertes à Pompeïa et à Herculanum; son toit incliné la fait ressembler aux maisons européennes. M. de Humboldt fait observer que les *toits inclinés* sont connus des indigènes de la côte Nord-Ouest de l'Amérique, et ils l'étaient même dans l'Europe-Méridionale dès les temps les plus reculés. Ce monument militaire servait de logement aux Incas, lorsque ces princes passaient de temps en temps du Pérou au royaume de Quito. Les fondations d'un grand nombre d'édifices que l'on trouve autour de l'enceinte, annoncent qu'il y avait jadis au Canar assez de place pour loger le petit corps d'armée, par lequel les monarques péruviens se faisaient suivre dans leurs voyages. Si les ruines du Canar, ajoute M. de Humboldt, n'offrent point les pierres énormes des édifices de Cuzco et des pays voisins, elles sont en revanche remarquables par l'extrême beauté de leur coupe; la plupart sont jointes sans aucune espèce de ciment. Cependant on reconnaît ce dernier dans quelques-uns des bâtimens qui entourent la citadelle et dans les trois maisons de l'Inca, au Pullal. « Les péruviens, continue ce savant, ont montré une habileté étonnante à tailler les pierres les plus dures. Au Canar, on trouve des canaux courbes creusés dans le porphyre pour suppléer aux gonds des portes. La Condamine et Bougner ont vu, dans des édifices construits du temps des Incas, des ornemens de porphyre réprésentant des mufles d'animaux, dont les narines percées partaient des anneaux mobiles de la même pierre. L'architecture péruvienne ne s'élevait pas au-delà des besoins d'un peuple montagnard; elle ne connaissait ni pilastres, ni colonnes, ni arcs en plein cintre : née dans un pays hérissé de rochers, sur des plateaux presque dénués d'arbres, elle n'imitait pas, comme l'architecture des Grecs et des Romains, l'assemblage d'une charpente en bois; simplicité, symétrie et solidité, voilà les trois caractères par lesquels se distinguent avantageusement tous les édifices péruviens. » Enfin, l'*Ynga-Chungana*, dit aussi le *Jeu de l'Inca* : c'est un siège entouré d'une enceinte, le tout creusé dans le roc. Vu de loin, il ressemble à un canapé, dont le dos est orné d'une sorte d'arabesque en forme de chaîne. En entrant dans l'enceinte ovale, on voit qu'il n'y a de siège que pour une personne, mais que cette personne est placée d'une manière très commode et qu'elle jouit de la vue la plus délicieuse sur le fond de la vallée de Gulan. Une petite rivière serpente dans cette vallée et forme plusieurs cascades dont on aperçoit l'écume à travers des touffes de gunera et de mélastomes. « Ce siège rustique, dit M. de Humboldt, ornerait les jardins d'Ermenonville et de Richmond, et le prince qui avait choisi ce site n'était pas sensible aux beautés de la nature; il appartenait à un peuple que nous n'avons pas le droit de nommer barbare. »

LOXA, petite ville, avec un *collège*; c'est dans son voisinage qu'on voit ces vastes forêts où l'on coupe l'arbre qui fournit le fameux spécifique contre les fièvres intermittentes, employé avec tant de succès contre tant d'autres maladies et connu sous le nom de *cascarilla de Loxa* ou *quinquina*. Des forêts de cet arbre précieux et d'une qualité excellente se trouvent aussi dans les montagnes de Mérida, de Santa-Fe, de Popayan et de Quito. ZARUMA, petite ville, à laquelle on accorde de 4 à 6000 habitans, importante par ses riches *mines d'or*. SAN-JAEN DE BRACAMOROS et

San-Francisco de Borja, petites villes perdues pour ainsi dire au milieu des solitudes, au-delà desquelles s'étendent de vastes terres peu connues, où vit un grand nombre de tribus sauvages indépendantes. Quelques-unes, comme les *Xibaros*, après avoir secoué le joug des Espagnols et massacré tous ceux qui se trouvaient dans leur territoire, leur font une guerre à mort. Ces pays offrent des *lavages d'or* très riches. Les cartographes et les géographes continuent à figurer et à décrire les villes fondées par les missionnaires, quoique depuis bien des années elles aient cessé d'exister. Au nord-ouest de San-Jean de Bracamoros et proprement entre les villages indiens d'Ayavaca dans la république du Pérou et de Guamcabamba dans ce département, on voit sur le dos des Cordillères, à 1400 toises de hauteur dans le Paramo de Chulucanas, les ruines de l'ancienne ville de Chulucanas, très remarquable, dit M. de Humboldt, par l'extrême régularité des rues et de l'alignement des édifices. Les maisons, construites en porphyre, sont distribuées en huit quartiers formés par des rues qui se coupent à angle droit. Chaque quartier renferme 12 petites habitations, de sorte qu'il y en a 96 dans la partie encore subsistante. Ces maisons, comme celles d'Herculanum, ne présentent qu'une seule pièce, dont la porte donnait probablement sur une cour intérieure. Au centre des huit quartiers se trouvent les restes de quatre grands édifices de forme oblongue; ils sont séparés par quatre petits bâtimens carrés, occupant les quatre coins. A la droite de la rivière qui borde la ville, on découvre des constructions très bizarres qui s'élèvent en amphithéâtre: la colline est divisée en six terrasses, dont chaque assise est revêtue en pierre de taille. Plus loin se trouvent les fameux *bains de l'Inca*.

RÉPUBLIQUE DE VENEZUELA.

Cette république comprend les 4 départemens de la ci-devant république de Colombie, qui correspondent à l'ancienne capitainerie-générale de Caracas. Le tableau suivant offre les départemens et leurs subdivisions respectives.

TABLEAU DES DIVISIONS ADMINISTRATIVES DE LA RÉPUBLIQUE DE VENEZUELA.

Département de Zulia.	
Province de Maracaybo.	Maracaybo; *Perija; Gibraltar; Alta-Gracia.*
Province de Coro.	Coro; *Paraguana; Carigua; Tocuyo.*
Province de Truxillo.	Truxillo; *Carache; Escuque.*
Province de Merido.	Merido; *Bayladores; La Grita; Mucuchies; Egido; San-Cristoval.*
Départ. de l'Orénoque (Orenoco).	
Province de Varinas.	Varinas (Barinas); *Guanare; Obispos; Araure; Ospino; Nutrias.*
Province d'Apure.	Achagua; *San-Fernando; Mantecal; Payara.*
Prov. de Guyane (Guayana).	Angostura (San-Thomas-d'Angostura; Nueva-Guayana); *Vieille-Guyane* (Guayana-Vieja); *Upata; Caycara; Esmeralda.*
Département de Maturin.	
Province de Cumana.	Cumana; *Cariaco; Guiria; Carupano; Cumanacoa; Maturin; Aragua; Maniquarez.*
Province de Barcelona.	Barcelona; *El-Pao; San-Diego; Piritu.*
Prov. de Marguarita (île de).	Asunpcion; *Pampatar.* Les îlots *Coche* et *Cubagua.*
Département de Venezuela.	
Province de Caracas.	Caracas; *La Guayra; Victoria; Maracay; Calabozo; los Reyes* (San-Sebastian de los Reyes).
Province de Carabobo.	Valencia; *Puerto-Cabello; Tocuyo; Carora; San-Carlos; San-Felipe; Aroa.*

Caracas, autrefois capitale de la capitainerie générale de ce nom, et maintenant de la république de Venezuela et du département de ce nom. Avant le tremblement de terre, qui en 1812 la ruina presque entièrement, cette ville se distinguait par plusieurs beaux édifices et par une population qui était élevée au-dessus de 45,000 âmes. Bâtie dans une vallée délicieuse, à 54 toises au-dessus du niveau de la mer et au pied du pic de la Si la, baignée par quatre petites rivières, elle avait auparavant des rues bien alignées et des maisons très belles. Caracas est le siége d'un archevêché et s'est relevée en partie de ses ruines; mais la guerre et les maux qui l'accompagnent l'ont empêchée de se rétablir entièrement. Cette ville a été le théâtre de plusieurs grands événemens, depuis la guerre de l'indépendance, et a fait de grands efforts pour se sé-

parer de la Colombie, afin de former un état entièrement distinct. Sous le rapport de l'instruction publique, Caracas rivalise avec Bogota et Quito, étant le siége d'une *université* de premier rang, d'une *école normale d'enseignement mutuel*, d'un *collège*, d'un *séminaire* et de plusieurs autres établissemens littéraires. Elle est aussi le centre d'un grand commerce avec les vastes contrées qui forment le département dont elle est le chef-lieu.

Dans ses environs immédiats nous citerons : La Guayra, petite ville de près de 4000 âmes, avec un mauvais port et dans un climat très malsain, mais très importante par son commerce, étant le port par lequel Caracas fait ses expéditions maritimes. Plus loin et dans un rayon de 60 milles nous nommerons : La Victoria, petite ville assez florissante, qu'on nous assure être la plus peuplée du département après Caracas. Maracay, gros village, dans une position délicieuse, dans la vallée d'Aragua, près du beau lac Tacarigua ou de Valencia; on regardait, il y a quelque temps, son *église* comme la plus belle de la province.

Les autres villes principales de la république sont :

Dans le DEPARTEMENT DE ZULIA : Maracaybo, assez jolie ville, située sur le bord occidental du détroit qui sépare la lagune de Maracaybo du golfe de ce nom. Elle est défendue par trois forts, dont celui de la *Barra* est le principal ; elle a aussi plusieurs *chantiers*, sur lesquels on construit des bâtimens ; un des plus beaux, appartient au gouvernement. Maracaybo possède un *collège* et une *école de pilotage*. Malgré les pertes éprouvées pendant la dernière guerre, cette ville fait encore un commerce assez important et paraît compter environ 20,000 habitans.

Coro, ville très déchue depuis 1636, époque à laquelle on transféra à Caracas le siège du gouvernement; aujourd'hui, malgré les navires qui en assez grand nombre fréquentent son port, sa population reste au-dessous de 4000 âmes. Tocuyo, petite ville, importante par son industrie et par sa population. Merida, avec environ 5000 habitans, une *université* du second ordre et un *collège*.

Dans le DEPARTEMENT DE L'ORÉNOQUE : Varinas, petite ville très florissante avant la guerre, et dont la population est descendue de 10,000 à 3000 âmes. Guanare, importante par sa population et par son *collège*. Mantecal, la plus peuplée de la province d'Apure, quoiqu'elle ne compte que 3000 habitans. Angostura ou Nueva-Guayana (Nouvelle-Guyane), petite ville épiscopale située sur l'Orénoque; la guerre a beaucoup diminué sa richesse, son commerce et sa population ; cette dernière ne s'élève plus qu'à 3000 âmes. Malgré cela, Angostura est encore la ville la plus importante de toutes celles que baigne l'Orénoque ; on y a établi un *collège*. Guayana-Vieja (Vieille-Guyane), ville fortifiée, dans un climat excessivement malsain. Caycara, petite bourgade sur l'Orénoque, remarquable par des rochers de syénite et de granit couverts de figures symboliques colossales, représentant des crocodiles, des tigres, des ustensiles de ménage et les images du soleil et de la lune. En rappelant ce que nous avons dit à la page 142, nous ajouterons avec M. de Humboldt, qu'il existe des monumens semblables à *Urbano* sur l'Orénoque, *entre les sources de l'Essequebo et du Rio-Branco*, et dans la *vaste plaine* boisée qu'entourent l'*Orénoque*, l'*Atabupo*, le *Rio Negro* et le *Cassiquiare*, entre le 2e et le 4e parallèles. Ces dernières sculptures sont d'autant plus importantes qu'elles se trouvent dans un coin de terre inhabité et environné de peuplades sauvages, descendues au degré le plus bas de la barbarie, et bien éloignées de pouvoir graver le moindre hiéroglyphe sur les rochers. Esmeralda, misérable hameau, remarquable par sa position sur le haut Orénoque, et auquel les granits du pic de Duida, pris pour des émeraudes, ont valu le nom brillant qu'il porte ; c'est un lieu de mission.

Avant de quitter les vastes solitudes de ce département, nous devons dire un mot sur le pays fabuleux qui a tant occupé les géographes ; sur le Pays d'Eldorado. Nous le ferons en répétant ce qu'en a dit notre savant ami, M. Jules de Blosseville, dans ses *Explorations de l'Amérique*, article dans lequel il a résumé avec érudition et un talent remarquable toutes les découvertes faites dans l'Hémisphère-Occidental; ce beau travail, que cet officier de marine a entrepris pour le *Tableau Physique, Moral et Politique des cinq parties du Monde*, a été publié dans une Revue mensuelle, à laquelle nous l'avons communiqué. « C'est dans cette vaste portion de l'Amérique, dit M. de Blosseville, comprise entre l'Amazone et l'Orénoque, les Cordillères et l'Atlantique, que l'on doit placer le berceau de la fable géographique la plus célèbre, celle du pays d'Eldorado, source inépuisable de richesses. A l'époque de sa découverte, les Péruviens, les Indiens de Venezuela et ceux de Bogota en parlèrent simultanément. Sa recherche excita le zèle avide de plusieurs hommes entreprenans, et les découvertes qu'elle occasiona en firent un épisode remarquable dans l'histoire de la géographie. Tous les rapports semblaient s'accorder pour mettre ce pays au centre de la Guyane. Les plus grands efforts furent tentés du côté de Venezuela, et l'expédition la plus saillante eut pour chef le chevalier allemand Philip de Hutten, qui conduisit en 1541-1545 une petite troupe d'Espagnols de la côte de Caracas jusqu'aux environs du lac Parime, auprès d'une ville des Omaguas, dont il exagéra l'importance. Une entreprise moins heureuse encore fut dirigée vers cette opulente région, une vingtaine d'années après, par Pedro Malaver de Silva. En 1586, Antonio Berrio y Oruna, séduit par la même espérance, descendit de la cordillère de Bogota dans les plaines de l'est, s'arrêta sur les bords de l'Orénoque et y fonda la ville de San-Thomé ou de Vieja-Guayana. Plus tard Walter Raleigh, cet homme si instruit, si capable et si célèbre par son zèle malheureux pour la découverte des pays négligés, celle des mines et les progrès du commerce, porta ses vues vers l'Eldorado ; en 1695 et 1696 il visita les rivages de la Guyane et le cours de l'Orénoque : on sait qu'il paya ses services de sa tête. L'espoir d'arriver à ce pays attrayant avait déjà donné naissance aux expéditions fameuses de Gonzalo Pizarro, de Belalcazar, de Quesada ; il devait exciter plus tard celle de Soarres vers la province de Charcas, et il avait conduit Federman de Venezuela à Santa-Fe de Bogota. Enfin, pour terminer le récit de ces courses ingrates vers un but chimérique, il faut parler ici d'Antonio Santos, qui en 1780, partit de San-Thomé sur la foi d'un prétendu Indien de Parime. Après 500 lieues de chemin, son guide l'abandonna, ses compagnons périrent et il tomba seul dans les mains des Portugais. »

Dans le DÉPARTEMENT DE MATURIN : Cumana, ville très déchue, quoique sa population s'élève encore à près de 10,000 âmes ; elle est importante par ses fortifications, son commerce et par sa baie superbe. Maniquasez, renommée par sa poterie faite par des Indiens d'après leurs anciennes méthodes de fabrication ; Cumanacoa, par son tabac et ses eaux minérales, Casiaco, très petite, mais importante par son port, les produits de son agriculture et son commerce; Araya, jadis très importante par ses riches salines que la mer a envahies. Barcelona, la plus peuplée de la province à laquelle elle donne son nom, quoiqu'elle ne compte plus qu'environ 5000 habitans ; c'est un grand entrepôt pour le commerce de contrebande avec l'île de la Trinité, qui appartient aux Anglais ; Pirito, très petite ville, avec de riches salines et une belle église; Pampatar, très petite ville, mais la plus importante de l'île Marguarita ; son port a été déclaré franc, et l'a déjà rendue assez florissante. Nous nommerons encore l'îlot désert et stérile du Cubagua, qui brilla d'un grand éclat, surtout dans la première moitié du XVI[e] siècle, à cause des trésors que la riche *pêche des perles* y accumulait. Le *Nouveau-Cadix* y fut bâti par les pêcheurs, dont les richesses et le luxe passèrent en proverbe. Mais la destruction continuelle et inconsidérée des huîtres perlifères en diminua tellement le produit, que vers la fin du XVI[e] siècle, ce commerce était devenu tout-à-fait insignifiant. Plus tard la pêche cessa entièrement, les habitans abandonnèrent la ville et il disparut jusqu'aux vestiges du Nouveau-Cadix. Le *quint* que les officiers du roi retiraient du produit des perles, dit M. de Humboldt, montait à 15,000 ducats, qui, d'après la valeur des métaux à cette époque et l'étendue de la contrebande, peuvent être regardés comme une somme très considérable. Il paraît que jusqu'en 1530 la valeur des perles importées en Europe montait annuellement, terme moyen, à plus de 80,000 piastres. Pour juger de l'importance de cette branche du commerce de Séville, de Tolède, d'Anvers et de Gênes, nous devons nous rappeler, continue ce savant, qu'à la même époque toutes les mines de l'Amérique ne rapportaient pas deux millions de piastres, et que la flotte d'Ovando semblait être d'une richesse immense, parce qu'elle portait environ 2600 marcs d'argent.

Dans le DEPARTEMENT DE VENEZUELA outre Caracas, La Guayra, La Victoria et Maracay que nous avons décrites à la page 213, nous nommerons : Valencia, la plus peuplée et la plus importante du département après Caracas ; on vante beaucoup la bonté de son climat et la beauté de sa situation, non loin du lac Tacarigua ; on lui accorde 15,000 habitans ; son commerce est florissant. Puerto-Cabello, seconde place forte de la Colombie, importante par son beau port et par son commerce; malheureusement le mauvais air ne laisse pas accroître sa population, qui ne s'élève qu'à environ 3000 âmes. Barquicimeto, qui avant la guerre et le tremblement de terre de 1812, était une des plus florissantes de la province ; Tocuyo, avec une *maison d'éducation ;* elle fait un grand commerce de blé ; Caroaa, renommée par ses résines aromatiques et ses baumes ; San-Carlos et San-Felipe, importantes par leurs belles plantations d'indigo, de café, de coton, etc. ; Aroa, par ses riches *mines de cuivre* qui ont appartenu à Bolivar.

RÉPUBLIQUE DU PÉROU.

POSITION ASTRONOMIQUE. *Longitude occidentale*, entre 69° et 84°. *Latitude australe*, entre 3° et 22°.

CONFINS. Au *nord*, le golfe de Guyaquil, la Colombie et l'empire du Brésil. A l'*est*, l'empire du Brésil et la république de Bolivia. Au *sud*, la république de Bolivia et le Grand-Océan. A l'*ouest*, le Grand-Océan.

FLEUVES. Le territoire de la république n'offre de grands fleuves qu'à l'est de la grande chaîne des Andes ; ils sont tous des affluens de l'immense Amazone. Tous ceux qui descendent du versant occidental de la même chaîne ont un cours très borné. Nous avons déjà vu à la page 101 que le lac Titicaca forme un grand bassin intérieur.

Le GRAND-OCÉAN reçoit :

Le Chira, malgré son cours borné paraît être le plus grand de tous ; il arrose l'extrémité nord-ouest du département de Livertad (Liberté) ; son embouchure est dans le Grand-Océan entre Payta et la pointe Parina.

Le Piura et le Lambayeque, qui passent par les villes de ce nom.

Le Santa, dit Tomao, dans la partie inférieure de son cours ; il est remarquable par sa rapidité et le volume de ses eaux.

Le Rimac, qui arrose Lima et Callao.

L'Ocona et le Quilca ; ce dernier passe par Arequipa.

L'OCÉAN ATLANTIQUE reçoit :

L'Amazone, dont nous avons tracé plus haut le cours supérieur. Pour éviter les répétitions nous nous bornerons à dire ici que le Tunguragua, dit aussi le Nouveau-Maranon ou le Maranon proprement dit, traverse les départemens de Junin et de Livertad, et baigne le territoire contesté par la république de Colombie, en passant par La Baranca et San-Regis. Dans sa longue marche, il reçoit à la droite le *Huallagua*, nommé *Huanuco* dans la partie supérieure de son cours ; ce dernier arrose Huanuco dans le département de Junin. Nous ajouterons que l'Ucayali ou le véritable Amazone, ainsi que ses branches, l'Apurimac et le Beni qui viennent de la république de Bolivia, et leurs nombreux affluens traversent les départemens de Cuzco et d'Ayacucho ainsi que les immenses solitudes que parcourent les sauvages indépendans et les faibles tribus régies encore par les missionnaires.

Le bassin intérieur du lac TITICACA n'offre sur le sol de la république du Pérou aucun fleuve que notre cadre nous permette de nommer.

DIVISION et TOPOGRAPHIE. La ci-devant vice-royauté du Pérou, dont les bornes avaient été beaucoup resserrées dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle, forme depuis 1821 la *république du Pérou*, dite aussi du *Bas-Pérou*, pour la distinguer de celle de Bolivia, qu'on appelle communément du Haut-Pérou. Ce n'est que depuis 1824, et après la mémorable bataille d'Ayacucho, que

cette république a pris une certaine consistance. Son territoire est divisé en 7 départemens, dont les limites diffèrent peu des anciennes intendances qui composaient cette grande division adminstrative de la ci-devant Amérique-Espagnole ; chaque département est subdivisé en provinces, et celles-ci en cantons.

DÉPARTEMENS.	CHEFS-LIEUX, VILLES ET LIEUX LES PLUS REMARQUABLES.
LIMA.	LIMA ; *Callao; Pisco; Huaura; Huacho; Patibilca* (Patavilca); *Chancay; Canete; Ica.*
AREQUIPA.	Arequipa; *Camana; Moquegua; Tacna; Arica y Huantajaya.*
PUNO.	Puno; *Chucuito* (Chiquito); *Lampa; Cuillomas.*
CUZCO.	Cuzco ou Couzco; *Abancay; Tinta; Urubamba.*
AYACUCHO.	Huamanga (Guamanga), *Huancabelica; Jauja; Ocopa; Lucanas.*
JUNIN.	Huanuco; *Lauricocha* ou *Pasco; Tarma, Huaras; Junin* (jadis *Reges*); *Banos.*
LIVERTAD (Liberté).	Truxillo; *Huanchaco; Caxamarca; Jesus; Miculpampa; Casabamba; Moyobamba; Chachapoyas; Eten; Lambayeque; Piura; Sechura; Payta.*

LIMA, grande ville, autrefois capitale de la vice-royauté du Pérou et aujourd'hui chef-lieu du département de Lima et capitale de la république. Située sur les rives du Rimac, à 5 milles environ au-dessus de son embouchure, Lima est environnée de campagnes délicieuses et assez bien cultivées ; le climat y est très agréable ; on n'y ressent presque jamais la chaleur suffocante qu'on éprouve à Bahia sur le côté opposé du continent, et à Carthagène presque sous la même latitude au nord de l'équateur. Malheureusement tant d'avantages sont rachetés par la terrible fréquence des tremblemens de terre, qui ont failli la détruire bien des fois ; celui du 30 mars 1828 renversa plusieurs édifices publics, un grand nombre de maisons, et fit périr, à ce qu'on dit, un millier d'habitans. Lima est ceinte d'un mur d'*adobes* ou de briques séchées au soleil, flanqué de 34 bastions et percé de 7 portes ; celle qui est appelée de *Maravillas* est remarquable par son architecture. La citadelle de *Ste-Catherine*, où sont les casernes de l'artillerie, le dépôt militaire et l'arsenal, est située à l'extrémité sud-est de la ville. Un beau pont en pierre de cinq arches conduit de cette dernière au faubourg appelé *San-Lazaro;* c'est le rendez-vous du beau monde pendant les soirées d'été. Toutes les rues sont alignées et ont en général 25 pieds de large. L'aspect de l'ensemble des maisons n'a rien d'agréable, elles sont toutes très basses, à cause des fréquens tremblemens de terre. Ordinairement elles n'ont qu'un étage ; il n'y a que celles des personnes les plus riches qui en aient deux ; très peu de leurs croisées sont garnies de vitres. Les murs extérieurs des maisons sont en général construits en *adobes* jusqu'au premier étage, et les murs des compartimens sont toujours faits en cannes revêtues de plâtre de chaque côté ; c'est ce qu'on appelle *bajareque*. Ces additions les rendent tellement épais qu'ils paraissent composés de matériaux très solides, tant par leur épaisseur apparente, que par les corniches et autres ornemens dont ils sont décorés. On emploie ces *bajareques* dans presque tous les ornemens d'architecture ; quelques-uns sont tellement bien exécutés et peints en couleur de pierre, qu'à la première vue un étranger demeurerait convaincu qu'ils sont véritablement construits avec les matériaux dont ils ne sont que l'imitation.

Au milieu de la ville est la *grande place* (plaza mayor), une des plus belles de l'Amérique ; son enceinte est formée par le *palais* du ci-devant *vice-roi*, à présent *palais du gouvernement*, par la magnifique *cathédrale*, par le *Sagrario* et par le *palais de l'archevêque*, regardé comme le plus beau de la ville. Au centre de cette place on voit une belle *fontaine* d'airain ; au milieu de son vaste bassin s'élève une colonne du même métal, de 22 pieds de haut, surmontée d'une statue en bronze de la renommée, dont la trompette ainsi que les gueules des quatre lions qui l'entourent lancent l'eau. C'est sur cette place

que se tient le marché principal, où l'on voit étalé régulièrement et avec profusion tout ce que la nature et l'art peuvent fournir pour satisfaire les premiers besoins et les désirs des hommes. Cette métropole possède plusieurs églises, remarquables surtout par les immenses richesses prodiguées pour leur ornement; on peut dire sans exagération que plusieurs sont tapissées d'or et d'argent; d'énormes candelabres, des statues de grandeur naturelle, les vases sacrés, les calices, les patènes, les hostiaires sont en argent et même en or massif, enrichis avec profusion de pierres précieuses les plus rares. Des petits oiseaux en vie, renfermés dans des cages, sont assez communément suspendus aux piliers du maître-autel et joignent leur doux ramage aux sons imposans de l'orgue et aux chants sacrés du culte. Devant l'autel de *Notre-Dame-du-Rosaire*, on voit suspendues par des chaînes d'argent massif huit de ces cages en argent. Le *Sagrario*, qu'on peut regarder comme la principale église paroissiale de la ville, la *cathédrale*, l'*église de St-Dominique*, le *sanctuaire de Santa-Rosa*, et l'*église de San-Francisco* sont surtout remarquables sous ce double rapport; dans les grandes fêtes, le service divin y est célébré avec une pompe dont il est à peine possible de se faire une idée, et qu'on ne peut comparer qu'à ce qu'on voit à Mexico et à Puebla. Parmi les autres bâtimens les plus remarquables il faut encore nommer l'*église de Nuestra-Senora de la Merced*; le *couvent de la Conception*, qui est le plus riche de tous; l'*hôpital de San-Andres*, remarquable par la grandeur de ses salles qui contiennent 600 lits et qui sont construites de manière à en admettre un nombre double en cas de nécessité; le beau *bâtiment de l'université*; le vaste édifice de la *monnaie*; le *théâtre*, plus remarquable par son architecture que par ses dimensions, qui sont loin de correspondre à la grandeur de la ville; le *cirque* pour les combats de *taureaux*, vaste bâtiment qui peut contenir plus de 20,000 personnes, et qui est presque toujours plein; enfin le *panthéon*, qui est le cimetière public; il est situé hors des murs de la ville, et se distingue autant par sa construction que par son étendue.

Lima possède un grand nombre d'établissemens littéraires, dont les principaux sont: l'*université*, qui est une des plus renommées et des plus anciennes de toute l'Amérique; les *collèges de San-Carlos*, de la *Livertad* (Liberté), de *San-Torribio*, de l'*Independencia*, (de l'indépendance), de *San-Tome*, trois autres collèges pour *les demoiselles*; la *bibliothèque nationale*, qui est une des plus riches du Nouveau-Monde, et celles des *collèges de San-Carlos* et de l'*Independencia*, assez bien fournies. Nous passons sous silence d'autres établissemens moins importans. Les produits de la presse sont alimentés par plusieurs imprimeries d'où, en 1826, sortaient 9 *journaux*. Lima est regardée comme la ville la plus riche de toute la ci-devant Amérique-Espagnole-du-Sud; elle se distingue aussi par son industrie; on y fabrique plusieurs étoffes de laine et de coton, outre un grand nombre d'autres objets de moindre importance. Elle est en outre le centre d'un grand commerce, avantage qu'elle doit à son heureuse position; à l'aide de Callao, elle a des débouchés et de faciles communications avec tous les ports de la mer du Sud, depuis le Chili jusqu'à la Californie, et dans l'intérieur elle alimente les provinces internes de la république. « Rien aujourd'hui, dit M. Lesson, voyageur ausssi instruit qu'impartial, rien ne rappelle ce temps de flatterie, d'opulence, où des marchands se trouvèrent assez riches pour *daller en argent massif la principale rue* par laquelle le vice-roi, duc de la Plata, vint, en 1682, prendre possession de son gouvernement. » Le commerce avait repris, et tout paraissait lui promettre une grande activité, lorsque la guerre civile qui éclata entre le premier président Obregoso et son rival Gamara, suspendit toutes les affaires et replongea le Pérou dans la misère. Malgré ses pertes, Lima compte encore une population que, par plusieurs raisons, nous n'hésitons pas à porter jusqu'à 70,000 âmes. Cette ville est la résidence d'un archevêque, qui est le plus ancien de toute l'Amérique-Méridionale. Parmi ses belles promenades on doit citer la *Nouvelle-Alameda*, qui a un double rang de saules très élevés, entre lesquels passent une route pour les voitures et une promenade pour les piétons, de chaque côté, avec deux rangs de sièges bâtis en briques; elle a environ un mille de longueur le long de la rivière et fait partie du chemin de Callao; à son extrémité se trouvent des bains froids très commodes, formés par une source de belle eau limpide; l'*Ancienne-Alameda*, qui

a un demi-mille de long, et, de chaque côté, un double rang de saules et d'orangers, avec des bancs en pierre; le *pasco de las lomas* ou *de los amancaes;* elle n'est fréquentée que les jours de la St-Jean et de la St-Pierre, lorsqu'on va se promener sur les montagnes qui s'élèvent au nord de Lima et qui alors sont couvertes de narcisses en fleurs.

Les environs de Lima offrent plusieurs lieux qui sous plus d'un rapport méritent d'être mentionnés; nous nommerons entre autres : CALLAO, petite ville, bâtie sur le bord de la mer; c'est la *meilleure forteresse du Pérou;* ses trois châteaux garnis de 190 pièces de canon commandent la ville, le port et l'espèce d'isthme par lequel on arrive à la place;avant la guerre elle avait 4000 habitans. Lorsque la mer est calme on peut encore voir sous l'eau les ruines de l'ancienne ville de Callao engloutie par la mer en 1746; un magnifique chemin va de cette ville à Lima, dont elle est le port principal; elle est aussi *la première place de la république.* PACHACAMAC, emplacement remarquable par les débris des murs du magnifique *temple* élevé par Pachacutec, dixième inca, *à Pachacamac* le créateur et le conservateur du monde, dans la grande ville de Pachacamac; en 1533 les vierges consacrées au service de la divinité furent violées par les soldats de Pizarre, les autels furent détruits et les bâtimens démolis.

Voici les autres villes les plus remarquables; nous les indiquons en suivant l'ordre du tableau des divisions administratives.

Dans le DEPARTEMENT DE LIMA, outre les lieux que nous venons de nommer, nous citerons encore : ICA, petite ville, dont les environs fournissent la plus grande quantité d'eau-de-vie que l'on embarque à Pisco, qui est beaucoup plus petite et encore moins peuplée; c'est à tort que les géographes et les voyageurs la nomment *eau-de-vie de Pisco.* On doit faire observer que le manque de ports, le long de la côte du Pérou, donne une grande importance à Pisco à cause de son port. HUAURA, petite ville, importante par ses *salines*; et HUACHO, par ses mines de *sel;* CHANCAY, par son commerce de porcs; PATIBILCA, par ses ruines d'une *forteresse péruvienne* d'une grande étendue, qui se trouvent dans ses environs, ainsi que celles d'une ancienne ville de ce même peuple.

Dans le DEPARTEMENT D'AREQUIPA : AREQUIPA, grande ville épiscopale, florissante par ses manufactures de laine et de coton et par le commerce qu'elle fait avec les excellens produits de ses campagnes fertiles, qui, malgré leur grande élévation au-dessus du niveau de la mer, offrent un des cantons les mieux cultivés de l'Amérique-du-Sud; la ville est à 2377 mètres. Le *pont* jeté sur le Chile qui arrose cette ville, la *fontaine* en bronze sur la grande place et la *cathédrale,* sont les objets qui méritent une mention. Arequipa possède *quatre collèges* pour les garçons et *trois* pour les filles; en 1826 on y publiait deux *journaux* et l'on portait au-dessus de 30,000 âmes sa population. Cette ville est très souvent exposée aux tremblemens de terre. Le terrible *volcan* qui s'élève dans son voisinage et connu dans le pays sous le nom de *Guagua-Putina,* est regardé comme le cône volcanique le plus parfait et le plus pittoresque de toute la chaîne des Andes. Il en sort constamment des vapeurs et de petites quantités de cendres, mais il n'a pas fait d'éruption depuis l'arrivée des Espagnols en Amérique. C'est de l'immense cratère actuellement éteint du volcan d'*Ucinas,* situé à quelques milles à l'est-sud-est du précédent, que dans le XVIe siècle s'élevèrent les immenses quantités de cendres qui ensevelirent presque totalement la ville d'Arequipa et produisirent tant de désastres dans les environs.

Nous nommerons en outre : MOQUEGA et TACNA, à cause de leur population assez considérable; la première a deux *collèges.* ARICA, village de 3 à 400 habitans, important par son port et par les salines de son voisinage; HUANTAJAYA, par ses riches *mines d'argent,* situées au milieu d'un désert, près de la côte du Grand-Océan, non loin du port d'Iquique.

Dans le DEPARTEMENT DU PUNO : PUNO, chef-lieu du département; on lui accorde de 15 à 18,000 habitans; elle possède un *collège* florissant; en 1826 on y publiait un *journal*; de riches *mines d'argent* étaient autrefois exploitées dans son voisinage. LAMPA et CAILLOMAS, petites villes importantes par leurs *mines d'argent.* CHUCUITO, ville très déchue depuis l'insurrection excitée par Tupac-Amaru dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, époque où l'on portait à 30,000 âmes sa population.

Dans le DEPARTEMENT DE CUZCO : CUZCO, grande ville épiscopale, presque aussi étendue que Lima, mais beaucoup moins peuplée, puisque même en 1826 on ne portait qu'à 46,123 le nombre de ses habitans. C'est sous tous les rapports la seconde ville de la république; elle possède une *université,* trois *collèges* de garçons, deux de filles et plusieurs autres établissemens littéraires. En 1826 on y publiait trois *journaux.* Ses habitans font un commerce assez étendu et se distinguent surtout par leurs broderies et leurs ouvrages en peinture et sculpture. Cuzco a été la capitale de l'empire des Incas, ce qui la faisait regarder par les anciens Péruviens comme une ville sacrée. Son fameux *temple du soleil* occupait l'emplacement du couvent actuel de *St-Dominique.* Ce temple qu'on peut regarder comme le plus magnifique édifice que les indigènes aient élevé dans l'Amérique-du-Sud, et un des plus riches qui aient jamais existé, mérite que nous en donnions une description abrégée; nous le ferons en suivant Garcilasso de la Vega. « Ses quatre murailles, dit cet historien, étaient toutes lambrissées de plaques d'or. Sur le grand autel, situé du côté de l'Orient, on voyait la figure du soleil faite de même sur une plaque d'or; son épaisseur était double de celle des lames qui recouvraient les parois. Cette figure qui était tout d'une pièce, avait le visage rond, environné de rayons et de flammes, de la même manière que nos peintres ont la coutume de le représenter; elle était si grande quelle s'étendait presque d'une muraille à l'autre. Dans l'église actuelle on a placé le saint-sacrement à la place même occupée jadis par cette idole. Aux deux côtés de l'image du soleil étaient les corps des Incas décédés, tous rangés par ordre selon leur ancienneté; leurs corps embaumés étaient très bien conservés; ils étaient assis sur des trônes d'or élevés sur des plaques du même métal, et avaient le visage tourné vers le bas du temple, à l'exception de Huayna-Capac, qui était placé directement vis-à-vis de la figure de cet astre. Le temple avait plusieurs portes, toutes couvertes de lames d'or; la principale etait du côté du nord. Tout autour des murailles il y avait une plaque d'or en forme de couronne ou de guir-

arde; elle avait plus d'une aune de large. Le toit était en bois fort épais, couvert de chaume, parce que les Péruviens ignoraient l'usage des tuiles et des briques. A côté du temple on voyait un cloître à quatre faces, orné d'une guirlande d'or fin d'une aune de large, comme celle qui environnait le temple. Tout autour de ce cloître il y avait cinq pavillons en carré; leur toit avait la forme pyramidale. Le *premier pavillon* était consacré à la *lune*, femme du soleil; c'était celui qui était le plus voisin de la grande chapelle du temple; ses portes et son enclos étaient couverts de plaques d'argent; une grande plaque d'argent offrait l'image de la lune, avec le visage d'une femme. Aux deux côtés de cette idole on voyait les corps des reines décédées, rangées dans l'ordre de leur ancienneté. Mama-Oello, mère de Huayna-Capac, était la seule qui avait la face tournée vers l'astre de la nuit. Venait ensuite le *pavillon* consacré à *Vénus*, aux *Pléiades* et à toutes les *étoiles* en général; cet édifice et son grand portail étaient couverts de plaques d'argent comme celui de la lune. Son toit était parsemé d'étoiles de différentes grandeurs, afin d'imiter le ciel. L'autre *pavillon* était consacré à l'*éclair*, au *tonnerre* et à la *foudre*; il était tout lambrissé d'or. Le *pavillon* suivant était dédié à l'*arc-en-ciel*, dont l'image était tracée sur une des murailles; on l'avait sculptée au naturel sur les plaques d'or qui la recouvraient. Le cinquième et dernier *pavillon* était destiné au *grand sacrificateur* et aux autres prêtres qui desservaient le temple, et qui tous devaient être de la famille des Incas. Cet appartement enrichi d'or, du haut en bas comme les autres, leur servait seulement de salle d'audience; ils y délibéraient sur les sacrifices qu'il fallait faire et sur toutes les autres choses qui concernaient le service du temple. » Les célèbres *vierges du soleil* n'habitaient pas dans le temple, comme on le croit communément, ni même dans ses environs, mais elles occupaient un vaste bâtiment qui en était très éloigné, et travaillaient pour fournir des habillemens aux Incas et à leur nombreuse famille; cet immense couvent, dit Garcilasso, renfermait ordinairement 1500 vierges. On sait combien était terrible la punition infligée à celle qui manquait au vœu de chasteté.

Les faubourgs de l'ancien Cuzco offraient pour ainsi dire une miniature de tout l'empire des Incas. Ces monarques avaient obligé une partie des sauvages qu'ils avaient soumis, à s'y loger conformément aux lieux d'où ils étaient sortis, de sorte que les tribus de l'Orient devaient demeurer à l'Orient, celles de l'Occident à l'Occident et ainsi des autres. A mesure que les conquêtes agrégeaient de nouvelles nations à l'empire, on logeait ces nouveaux sujets autour des précédens et dans une situation relative à la position de leur pays natal. Les *curacas* ou gouverneurs des provinces y faisaient aussi bâtir des hôtels pour s'y loger quand ils allaient à la cour. Chaque peuple devait conserver ses habillemens et sa manière de vivre. L'ancienne résidence des Incas offrait encore une autre *construction* très remarquable; c'était sa célèbre *citadelle*, qu'on doit regarder comme la construction *la plus massive du Nouveau-Monde*. On admire surtout les dimensions énormes des pierres qui composent ses murailles; on est embarrassé pour expliquer comment les Péruviens ont pu remuer ces masses et les transporter de plusieurs lieues de distance, sans le secours de nos instrumens et de nos machines. Pedro de Cieça fait observer que dans les murailles de cette forteresse on voyait une quantité de pierres, qui surpassait en grandeur toutes celles des autres bâtimens qu'il avait vus, quoiqu'il en ait mesuré une à Tihuanaco qui avait 38 pieds de long, 18 de large et 2 d'épaisseur. Les pierres ne sont pas taillées à la règle; elles sont de formes irrégulières, mais elles sont si bien ajustées sans l'aide d'aucun ciment, qu'elles paraissent enchâssées les unes dans les autres, et forment un tout, véritable chef-d'œuvre inimitable, qui joint à une grande solidité une apparence qui plaît beaucoup à la vue. La forteresse de Cuzco avait une triple muraille d'enceinte. On y entrait par une grande porte que l'on fermait avec une pierre de la même grandeur, que l'on ôtait toutes les fois qu'on voulait ouvrir. Un espace de 25 à 30 pieds séparait l'une de l'autre ces trois murailles dont chacune avait son parapet. Au dedans de la troisième enceinte on trouvait une place étroite et longue, où il y avait trois tours placées en triangle; la principale était celle du milieu, nommée *Moyoc-Marca* (Forteresse-Ronde), parce que sa forme était ronde. Elle était d'une grande magnificence, parce que c'était le lieu de repos des Incas quand ils allaient à la forteresse. Tous les murs intérieurs étaient enrichis de plaques d'or et d'argent sur lesquelles on voyait des animaux et des plantes représentés au naturel. Les deux autres tours étaient carrées et servaient à loger les soldats. Le dessous de ces tours, qui communiquaient ensemble, était rempli de logemens disposés avec beaucoup d'art. Il y avait une quantité de petites rues qui se croisaient et qui aboutissaient à diverses portes. Les chambres y étaient presque toutes de la même grandeur et formaient une espèce de labyrinthe, d'où l'on avait de la peine à se tirer. Cette magnifique citadelle était à peine achevée, lorsque les Espagnols envahirent l'empire; ils en démolirent une grande partie; sa construction avait duré plus de 50 ans.

Au sortir de Cuzco on trouvait deux immenses *chaussées de cinq cents lieues de long* qui aboutissaient à Quito; l'une traversait le pays plat en longeant la mer; l'autre allait à travers les montagnes. Pour la construction de cette dernière les anciens Péruviens durent rompre des rochers, combler des vallées et des précipices de 15 à 20 toises de profondeur. Au plus haut du chemin de la montagne il y avait de part et d'autre des plates-formes, avec des escaliers en pierre de taille, afin que ceux qui portaient l'Inca dans sa chaise à bras, y pussent monter plus à l'aise et s'y reposer pendant que le roi aurait le plaisir d'étendre sa vue sur les montagnes et sur les vallons, où la neige paraissait d'un côté et la verdure de l'autre. Le chemin qui longeait la mer avait, selon Augustin de Zarate, près de 40 pieds de largeur; à l'issue des vallées on avait planté des pieux qui indiquaient la route à travers les sables. C'est surtout le long de la route sur le dos des montagnes qu'on voyait se succéder les arsenaux distribués par intervalles, les hospices toujours ouverts aux voyageurs, les forteresses et les temples. De toutes ces admirables constructions il ne reste plus que des débris; le temps et les guerres ont presque tout détruit. M. de Humboldt, qui en a vu les restes imposans dans les hautes plaines de l'Assuay, au *llano del Pullal* dans la Colombie et près de Caxamarca, dit que cette admirable chaussée, bordée de grandes pierres de taille, située à des hauteurs qui surpassent de beaucoup celle de la cime du pic de Ténériffe, peut être comparée aux plus belles routes des Romains, qu'il a vues en Italie, en France et en Espagne.

Dans le département de Cuzco nous citerons encore ABANCAY, petite ville, d'environ 5000 âmes importante par ses sucreries, et URUBAMBA, à laquelle on accorde 5000 habitans.

Dans le DEPARTEMENT D'AYACUCHO : HUAMANGA, assez grande ville, bien bâtie, florissante par son industrie et par son commerce. Elle est le siége d'un évêché et possède une *université* fondée 12 ans avant celle de Cuzco. sa population, qu'on nous dit s'élever à 30,000 âmes, nous paraît arriver à peine à 25,000. HUANCABELICA, petite ville, autrefois chef-lieu de l'intendance de ce nom, remarquable par sa grande élévation, étant située à 1925 toises au-dessus du niveau de la mer, et très importante par sa riche *mine de mercure*; depuis 1570 jusqu'en 1789 elle a fourni la somme de 1,040,452 quintaux de ce métal. Mais la grande *mine de santa-Barbara*, qui a produit presque toute cette immense quantité de mercure, a été abandonnée à cause de l'éboulement qui eut lieu par l'imprudence d'un intendant, qui fit enlever les piliers pour augmenter les produits de la mine. Avant ce désastre, un de ses puits, nommé *Hoyo-Negro*, était à 2159 toises au-dessus du niveau de la mer. Voilà, dit M. de Humboldt, des mineurs qui travaillaient dans un point, qui est de 500 mètres plus élevé que la cime du Pic de Ténériffe. Depuis l'éboulement sus-mentionné, tout le mercure que Huancabelica fournit aux mineurs du Pérou, provient des gîtes de minerai qu'on exploite dans ses environs, surtout près de *Sillacasa*; leur produit de 1790 à 1800 a été, année moyenne, d'environ 3500 quintaux. On nous assure que Huancabelica a près de 12,000 habitans.

JAUJA et OCOPA, petites villes situées dans la belle vallée de la Juaja, si remarquable par sa fertilité, malgré sa grande élévation ; elles sont commerçantes et on leur accorde de 14 à 15,000 habitans. Ocopa est en outre importante par ses haras, et Juaja possède les plus *belles casernes de cavalerie* de tout le Pérou. On doit nommer encore : LUCANAS, très petite ville, importante par son commerce et par ses *mines d'argent*, et AYACUCHO, emplacement célèbre par la victoire remportée en 1824 sur les royalistes par le général colombien Sucre; elle décida du sort de la campagne et mit un terme à la domination espagnole dans l'Amérique-Méridionale ; Ayacucho donne le nom au département.

Dans le DEPARTEMENT DE JUNIN : HUANUCO, petite ville, qui n'est plus qu'une ombre de ce qu'elle était sous la domination des Incas ; mais qui cependant n'est pas un misérable village comme le prétendent quelques géographes. Elle est le chef-lieu de ce département. Le grand chemin de Cuzco à Quito y passait. On y voit encore les *ruines* de quelques-uns de ses anciens édifices, entre autres du *palais des Incas* et du *temple du soleil*. LAURICOCHA, petite ville, importante par sa *mine d'argent*, que plus haut nous avons rangée parmi les plus riches du monde ; on lui accorde de 6 à 8000 habitans. TARMA, autrefois chef-lieu de l'intendance de ce nom ; on estime à près de 10,000 âmes sa population. JUNIN, misérable village d'environ 300 habitans, remarquable par la victoire remportée par les républicains sur les royalistes, il donne le nom au département. BANOS, village remarquable par les *bains chauds* construits par les Incas et plus vastes que ceux de Caxamarca, ainsi que par les *ruines* d'un grand monument appelé le *palais de l'Inca* ; ce dernier est construit en pierre et ressemble à ceux de Callo et de Canar décrits plus haut à la page 212. Il ne reste plus que les fondations du bâtiment et quelques fragmens de ses murs, tous de pierres taillées avec une telle précision, ou peut-être tellement rapprochées en frottant les côtés ensemble, que les séparations sont presque imperceptibles. Près du palais sont les ruines d'un *temple* de forme circulaire, et sur le haut de deux montagnes, situées de chaque côté de la rivière, on voit les restes de deux *forteresses*; plusieurs ouvrages sont taillés dans le roc vif.

Dans le DEPARTEMENT DE LIVERTAD : TRUXILLO, assez jolie ville de médiocre étendue, siége d'un évêché, avec un mauvais port et 12 à 14,000 habitans ; c'est une des plus anciennes de l'Amérique, ayant été fondée par François Pizarre en 1533. On voit dans ses environs les ruines d'anciens *monumens péruviens*, où l'on a trouvé, dit-on, des trésors considérables. CAXAMARCA, jolie petite ville située à 1464 toises au-dessus du niveau de la mer, dans la charmante vallée traversée par la Caxamarca. Ses rues spacieuses se coupent à angles droits ; sa vaste place au centre de la ville, les aiguilles et les dômes de ses églises, ses maisons construites avec soin et couvertes de tuiles, tout contribue à réjouir les yeux et augmente l'intérêt qu'inspire cette ville si célèbre dans l'histoire du Pérou et théâtre des souffrances et de l'assassinat de l'inca Atahualpa. Ses principaux bâtimens sont : l'*église* appelée la *Matris*, bel édifice en pierres, construit avec goût, et l'*église du monastère de la Conception*. Parmi les édifices appartenant à des particuliers, on doit citer le *palais du cacique Astopilco*, qui prétend descendre en ligne droite de l'infortuné Atahualpa ; il offre une partie du palais, où ce monarque fut assassiné. On y voit encore la vaste chambre, où il fut détenu prisonnier pendant trois mois, et où il fit une marque sur le mur, promettant de remplir la chambre d'or et d'argent jusqu'à cette hauteur pour payer sa rançon. Nous rappellerons à ce propos, que l'on a extraordinairement exagéré les trésors gagnés par les Espagnols. M. de Humboldt, qui a traité ce sujet comme tant d'autres avec un talent remarquable, n'évalue pas au-delà de 80,000 marcs d'or le produit des butins faits dans les conquêtes du Mexique et du Pérou. La rançon de l'inca, qu'un voyageur portait encore il y a quelques années sur l'autorité de Zarate, à 498,000 onces d'argent et à 1,599,000 onces d'or, ne s'est élevée, selon Garcilasso, qu'à 41,987 marcs d'or et à 115,508 marcs d'argent, ce qui fait 20,149,804 livres tournois, somme que M. de Humboldt paraît adopter. Nous avons signalé dans d'autres parties de cet ouvrage plusieurs butins dont la valeur a surpassé de beaucoup la fameuse rançon de l'Inca ; le seul argent comptant, trouvé dans la Qassâbah d'Alger, est plus que double de la somme répartie entre les compagnons de Pizarre à Caxamarca. Dans la chapelle dépendante de la prison ordinaire, qui faisait autrefois partie du palais, on voit un autel élevé sur la pierre où Atahualpa fut étranglé par les Espagnols, et sous laquelle il fut enseveli. On remarque encore près de la fontaine, sur la place, les fondations en pierre de la petite batterie élevée par Pizarre en face de laquelle Valverde adressa sa fameuse harangue à l'Inca, et d'où il commanda aux soldats espagnols de massacrer les Indiens. M. Stevenson porte à 7000 âmes la population de cette ville, qui possède un *collége* et qui est importante par son commerce et par son industrie. A 3 milles environ de Caxamarca se trouvent les fameux *bains chauds* ; ce sont deux grandes maisons

bâties en pierre ayant chacune un bain très vaste : c'était à ces bains que le malheureux Atahualpa avait établi sa résidence lorsque Pizarre arriva à Caxamarca. Ils sont très fréquentés encore de nos jours. Plus loin on voit aussi une pierre appelée *Ingavirpo* ou la *pierre de repos de l'inca*, ressemblant à celle que nous avons décrite à la page 212.

A 15 milles environ et sur la Caxamarca on trouve Jesus, village remarquable par les *restes* d'une *ville péruvienne* très curieusement bâtie. Plusieurs maisons sont encore entières ; elles sont construites en pierre et entourent une petite colline ; le rez-de-chaussée a des murs d'une épaisseur étonnante. Il y a des pierres de 12 pieds de long sur 7 de haut et formant tout le côté d'une chambre : une ou plusieurs pierres mises en travers forment le toit. On avait construit de la même manière une rangée de maisons au-dessus de celle-là, dont les portes d'entrée étaient derrière, et une seconde rangée adossée à la montagne. Le toit de la seconde rangée avait été couvert en pierre sur le devant, et probablement formait une promenade ; un second rang de chambres était ainsi établi sur le toit du premier, qui était de niveau avec les chambres du second rang. De cette manière on était parvenu à établir une double rangée de chambres habitables, construites l'une au-dessus de l'autre, jusqu'à la hauteur de sept rangs. Sur le haut de la ville on voit des ruines qui paraissent être celles d'un palais ou d'une forteresse. Tout l'ensemble de ces singuliers bâtimens pouvait contenir, selon M. Stevenson, au moins 5000 familles. Ce voyageur croit qu'il servait de résidence au *chimu* de Chicama, lorsqu'il résidait dans l'intérieur de son territoire avant de devenir sujet de l'inca Pachacutec. La coupe, le transport et la mise en place de ces pierres énormes supposent une adresse extrême de la part des constructeurs de ce vaste édifice.

Les autres lieux les plus remarquables de ce département sont : Micuipampa, petite ville importante par ses riches *mines d'argent* ; c'est une des plus hautes du Nouveau-Monde, étant située à 3618 mètres au-dessus du niveau de la mer ; Eten, importante par ses étoffes de coton ; Lambayeque, par son industrie et sa population ; Picua, remarquable par sa population et par la bonté de son climat ; on la regarde comme la plus ancienne ville du Pérou ; Sechura, au milieu du désert, auquel elle donne son nom ; Patta, avec un port, dont les navires font le cabotage entre les ports du Pérou et ceux de Panama et de Guayaquil dans la Colombie.

RÉPUBLIQUE DE BOLIVIA.

POSITION ASTRONOMIQUE. *Longitude occidentale,* entre 60° et 73°. *Latitude australe,* entre 11° et 24°.

CONFINS. Au *nord,* la république du Pérou et l'empire du Brésil. A l'*est,* l'empire du Brésil et la confédération du Rio de la Plata. Au *sud,* le dictatorat du Paraguay, la confédération du Rio de la Plata et la république du Chili. A l'*ouest,* le Grand-Océan et la république du Pérou.

FLEUVES. Le territoire de cette république offre le grand *divortia aquarum*, ou la ligne de partage des eaux de l'Amérique-du-Sud et les plus hautes contrées connues de tout le Nouveau-Monde. En effet, c'est ici que l'on trouve les sources du Beni, la branche principale de l'immense Amazone et celles du Pilcomayo, un des principaux affluens du Paraguay, qui est lui-même une des branches du puissant La-Plata. Depuis la publication des mesures barométriques prises par un savant naturaliste anglais, M. Pentland, c'est la haute vallée du Desaguadero, prolongement du bassin du lac Titicaca, si remarquable sous tant de rapports, qu'on doit appeler le *Tibet de l'Hémisphère-Occidental.* En général on peut dire qu'un tiers de la population de cette république vit dans des contrées dont le niveau est plus élevé que presque toutes les plus hautes montagnes de l'Europe ; il se trouve au-dessus de la ligne, qui, dans l'Amérique-du-Nord, marque la limite où cesse toute végétation à parité de latitude. Comme nous venons de le dire, la pente générale du sol porte la presque totalité des eaux qui arrosent la Bolivia, à se verser dans l'Océan-Atlantique, par les deux grands fleuves, l'Amazone et le Rio de la Plata. D'autres fleuves, infiniment moins considérables, alimentent le vaste bassin intérieur du lac Titicaca ; le *Desaguadero*, comme le nom l'indique, en est le seul débouché ; après avoir traversé la grande vallée longitudinale du même nom, il se perd par évaporation au milieu du sol muriatifère qui forme la partie basse de la province de Carangas. L'étroite lisière maritime que la république possède sur le Grand-Océan n'offre que quelques petites rivières, perdues pour ainsi dire au milieu des sables arides du désert d'Atacama. En rappelant ce que nous avons dit à la page 98, sur le cours de l'Amazone et du Rio de la Plata, il ne nous nous reste plus, d'après notre plan, qu'à indiquer les principaux affluens de ces deux grands fleuves qui arrosent le territoire de Bolivia.

L'Amazone, dont la branche principale nommée Beni ou Paro prend sa source dans les montagnes neigeuses au nord de la ville de La-Paz, par le torrent de Choquecapo ; le Beni traverse la province de La-Paz, où il coupe la cordillère orientale au pied de la montagne d'Illimani ; ses principaux affluens sur le territoire de la république sont les rivières de *Mapiri*, de *Coroïco* et du *Tipuani*. Vient ensuite la *Mapeira*, qui est le plus grand des affluens de l'Amazone ; il est formé par la jonction de la *Mar-*

more avec la *Guapore*; la Marmore, dont la branche principale, connue sous les noms de *Rio-Grande* et plus bas de *Guapahi* et *Guapaiz*, baigne les départemens de Cochabamba et de Santa-Cruz, et traverse les vastes solitudes que parcourent les Moxos; cette grande rivière reçoit à la droite le *Parapiti*, dont le cours est encore peu connu; le Parapiti, après avoir arrosé le département de Chuquisaca et avoir traversé la lagune de Ubsï, prend la dénomination de *Sara*; c'est sous ce nom qu'il passe par le pays des Moxos.

Le Rio de la Plata reçoit à la droite de sa branche principale, nommée Parana, le Paraguay, auquel le *Pilcomayo* et le *Rio-Grande* ou *Vermejo* apportent le tribut de leurs eaux; ce dernier traverse le district de Tarija; l'autre prend sa source dans le versant oriental des Andes dans la province de Potosi, et, après l'avoir traversée de l'ouest à l'est, il entre dans les solitudes du Grand-Chaco, vaste pays regardé comme faisant partie du territoire de la Confédération du Rio de la Plata; le Pilcomayo est grossi à la gauche par deux grandes rivières, la *Paspaya*, au bassin de laquelle appartient la ville de Potas, et le *Cachamayo*, dont un des affluens a sa source près de La Plata ou Chuquisaca.

Division et Topographie. Le territoire de cette république, détaché en 1778 de la vice-royauté du Pérou pour former partie de la nouvelle vice-royauté du Rio de la Plata, suivit le sort de cette dernière, en s'insurgeant plusieurs fois contre les Espagnols. Délivré du joug de ces derniers à la suite de la victoire gagnée par le général Sucre, à Ayacucho le 10 décembre 1824, le congrès, rassemblé à Chuquisaca, déclara l'indépendance de la république le 6 août 1825. Quelques jours après il décréta que la république prendrait le titre de *Bolivia*, en l'honneur de Bolivar, qui avait tant contribué à son indépendance, et que l'on fonderait une ville qui porterait le nom de *Sucre*, en l'honneur du vainqueur d'Ayacucho; c'est cette ville qui doit être par la suite la capitale de la république; en attendant sa fondation, Charcas ou Chuquisaca a été déclarée la capitale de l'état. Toute la république est partagée en 6 départemens, subdivisés en provinces et districts. Le tableau suivant offre les divisions actuelles de la république. Nous le devons à l'obligeance de M. Pentland, qui, en outre, a bien voulu nous aider de ses conseils et remplir en partie les lacunes qu'offre encore la description de cette région si peu connue, quoique une des plus intéressantes du globe. On a placé la province de Tarija à la fin du tableau, parce qu'elle n'a pas encore été réunie à aucun des six départemens. Cette province, détachée en 1809 du Haut-Pérou pour la réunir à celle de Salta, s'en est détachée pour se joindre à la république Bolivienne; cette séparation a donné lieu à de fortes réclamations de la part du gouvernement de Buénos-Ayres. De même on a séparé du département de Potosi, la province de Lamar, d'après les notices les plus récentes. Les vastes pays des Moxos et des Chiquitos, qui forment les deux provinces de ce nom dans le département de Santa-Cruz, sont composés de missions fondées par des Jésuites avant leur expulsion en 1750; quelques hordes nomades sont sauvages et conservent leur indépendance; un grand nombre, convertis au christianisme, vivent dans les vingt-trois missions.

Noms des Départemens.	Chefs-Lieux, Villes et Lieux les plus remarquables.
Chuquisaca.	Chuquisaca (La Plata, Charcas); *Laguna; Chinti; Yamparaes; Tupisa.*
La-Paz.	La-Paz d'Ayacucho (Nuestra Senora de la Paz); *Tiahuanacu* (Tiaguanaco); l'*Ile de Titicaca; Sorata* (Zarata); *Calamarca; Sicasica.*
Oruro.	Oruro; *Carocollo; Paria; Carangas.*
Potosi.	Potosi; *Porco; Cotagayta; Chayanta.*
Cochabamba.	Cochabamba; *Mizque; Tapacari; Arque.*
Santa-Cruz de la Sierra.	Santa-Cruz de la Sierra (San-Lorenzo de la Frontera). Les *Pays des Moxos* et *des Chiquitos.*
Province de Tarija.	Tarija.
Province de Lamar.	*Puerto-de-Lamar* (Cobija, ou Cebija); *Atacama.*

Chuquisaca ou Charcas, dite aussi La Plata, située près des sources d'un des affluens du Cachimayo, à la hauteur de 2844 mètres au-dessus du niveau de la mer, dans une plaine qui forme le *divortia aquarum* du Rio-Grande et du Paraguay, et environnée de campagnes riantes assez bien cultivées. Elle est assez bien bâtie et une des villes les plus anciennes de l'Amérique, ayant été fondée en 1538 sur l'emplacement de l'ancienne ville péru-

vienne de *Chuquisaca*, nom qu'elle changea ensuite avec celui de *La Plata*, à cause d'une riche mine d'argent que les Espagnols découvrirent dans son voisinage. Parmi ses édifices, nous ne nommerons que la *cathédrale*, le *bâtiment du collège*, plusieurs *couvens* et le *palais du gouvernement*. Chuquisaca est le siège d'un archevêché, et, outre le *collège*, elle possède une *université*, qui, à cause de la tranquillité dont jouissait cette ville, était même fréquentée par la jeunesse de toute la vice-royauté. On nous assure que sa *bibliothèque* est une des plus riches de l'Amérique-du-Sud. On porte à 12,000 âmes sa population.

Voici les autres villes et lieux les plus remarquables rangés d'après l'ordre suivi dans le tableau des divisions administratives :

Dans le **DÉPARTEMENT DE LA-PAZ** : LA PAZA-D'AYACUCHO, assez grande ville épiscopale, à laquelle M. Pentland accorde 40,000 âmes ; elle est située dans une vallée profonde creusée par le torrent de Choqueapo ; elle possède un *collège* et est la plus florissante de la république. Le niveau du sol sur lequel elle s'élève étant à 3717 mètres au-dessus de la mer, dépasse en élévation les plus hautes cimes des Pyrénées. C'est à quelques milles à l'est-sud-est de cette ville que s'élève le *Nevado-d'Illimani*, qui est la plus *haute montagne* mesurée de tout le Nouveau-Monde après le pic de Sorata. TIAHUANACU, village situé près du lac de Titicaca ; il est célèbre dans le pays par les ruines dont il est environné ; ce sont les restes des gigantesques monumens élevés par un peuple antérieur à la domination des Incas. Voici de quelle manière en parle Garcilasso, en citant Pedro de Cieça de Léon qui les avait visités. « Le plus admirable chef-d'œuvre de tout ce pays est un *coteau*, ou si vous voulez un *tertre* fait de main d'homme, qui est si haut qu'il n'est pas possible de le croire. Les Indiens, qui semblent avoir voulu imiter la nature dans la structure de ce mont, y avaient mis pour fondemens de grandes masses de pierres, fort bien cimentées, pour empêcher que ces prodigieuses terrasses entassées les unes sur les autres ne s'éboulassent ; mais on ignore dans quel dessein ils avaient fait ce merveilleux bâtiment. D'un autre côté, assez loin de là, on voyait deux *géans* taillés en pierre. Ils avaient des habits qui leur traînaient jusqu'à terre, et un bonnet à la tête, le tout usé par le temps, et qui sentait son antiquité. On remarque encore là une *muraille* fort longue, et dont les pierres étaient si grandes qu'on ne pouvait comprendre comment des hommes avaient eu assez de force pour les y transporter ; car il est certain que dans cette étendue de terre il n'y avait bien loin de là ni carrières ni rochers, d'où l'on pût avoir tiré toute cette masse énorme de pierres. On y voyait aussi en d'autres endroits *quantité de bâtimens* extraordinaires entre lesquels étaient remarquables de grandes portes dressées en divers lieux et dont la plupart étaient dans leur entier, qui n'avaient aux quatre coins qu'une seule pierre dans leur structure ; et ce qu'il y avait de plus merveilleux, c'est qu'elles étaient presque toutes posées sur des pierres d'une grandeur incroyable, car il y en avait de 30 pieds de long, 15 de large et 6 de front. Toutes ces pierres avec les portes étaient d'une seule pièce, mais il n'est pas possible d'imaginer avec quels outils elles pouvaient avoir été taillées. D'ailleurs, il fallait nécessairement qu'elles fussent incomparablement plus grandes, avant que d'être mises en œuvre. Ce sont ces bâtimens qui servirent de modèles aux Incas pour construire l'étonnante forteresse de Cuzco que nous avons décrite à la page 219. » Garcilasso ajoute ensuite d'après les mémoires que lui avait fournis Diego d'Alcobaça, ancien vicaire et prédicateur, autre témoin oculaire de ces monumens des environs de Tiahuanacu : « On y voit des édifices fort grands et entre autres une *cour* de 15 brasses en carré et de deux étages de hauteur. A l'un des côtés de cette place il y a une salle de 45 pieds de long sur 22 de large, couverte de chaume, comme sur les appartemens de la maison du soleil à Cuzco. La place dont je viens de parler, les murailles, la salle, le plancher, le toit et les portes sont tous d'une seule pièce qu'on a prise et taillée dans le rocher. Les murailles de la cour ont trois aunes d'épaisseur, et bien que le toit de la salle soit de pierre, il semble néanmoins être de chaume, ce que les Indiens ont fait exprès, afin de le faire mieux ressembler à leurs logemens, qu'ils ont coutume de couvrir de paille. Le marécage ou lac joint un des bords de la muraille, et ceux du pays croient que ces bâtimens sont dédiés au créateur de l'univers. Il y a là tout contre quantité d'autres pierres mises en œuvre, qui représentent diverses figures d'hommes et de femmes, faites si au naturel, qu'on les croirait en vie. Les unes tiennent des vases en main, comme si elles voulaient boire, les autres sont assises, les autres debout, et d'autres semblent vouloir passer un ruisseau qui coule à travers ce bâtiment. Outre cela on voit des statues qui représentent des femmes et des enfans qu'elles ont à leur sein ou à leur côté, ou qui les tiennent par le pan de la robe, sans comprendre plusieurs autres de toute façon. »

« Les monumens gigantesques de Tiaguanaco, nous dit M. Pentland qui les a visités, ont souffert de très grandes dégradations depuis le temps de l'inca Garcilasso. On y reconnaissait encore (en 1827) les pierres énormes dont il parle, dont quelques-unes pèsent 80 tonneaux, les grandes portes qui étaient toutes dans un seul bloc de trachyte et les énormes massifs sur lesquels elles étaient posées ; les grandes cours, dont parle Garcilasso, existent aussi et sont des quadrilatères placés sur des tertres ou pyramides artificielles en terre (avec des passages souterrains à l'intérieur). Ces quadrilatères, qui ont 60 toises de côté, sont formés de blocs énormes de trachyte et de grès rouge, et paraissent avoir été recouverts par un architrave, une frise et autres ornemens. Les sculptures, qui restent en très petit nombre, sont fort grossières et en bas-reliefs peu saillans, représentant l'inca, sa femme, le soleil sous plusieurs formes, et la tête d'un oiseau de proie, qui n'est pas le condor et dont je n'ai pas pu déterminer l'espèce. Un fait très remarquable touchant ces restes célèbres, si l'on peut s'en rapporter à la relation de Garcilasso, c'est que les eaux du lac de Titicaca ou de sa partie méridionale, dite d'Unamarca, qui se trouvaient toucher les murailles de ces monumens il y a 300 ans, en sont aujourd'hui assez éloignées, et à 100 pieds au-dessus du niveau actuel du lac.

Dans ce département nous nommerons encore So-

RATA, village remarquable par le voisinage du *Nevado de Sorata*, qui est la *plus haute montagne* connue *de tout le Nouveau-Monde;* sa hauteur, mesurée par M. Pentland, n'est dépassée dans tout le reste du globe que par quelques pointes de l'Himâlaya. Voici quelques faits à l'appui de ce que nous venons de dire; nous les puisons aux tableaux des points culminans des cinq parties du monde donnés dans cet ouvrage; le lecteur pourra les étendre s'il le juge convenable. La hauteur du *Nevado de Sorata* est de 3948 toises; celle du *Nevado d'Illimani*, de 3753; du *Chimborazo*, de 3350; du *Tchhamoulari*, sur les limites du Boutan, de 4400? du *Dhawalagiri*, sur les limites du Nepal, de 4390; du *Djawahir*, aussi dans l'Himâlaya, de 4026; du *Mont-Maria*, dans le Cambambé, le plus haut point mesuré de l'Afrique, de 2600; du *Mont-Blanc*, la plus haute montagne de l'Europe, de 2460; du *Mauna-Roa*, dans l'île d'Hawaii, point culminant connu de toute l'Océanie, de 2483. Nous ajouterons aussi l'îlot de TITICACA, parce qu'il donne le nom au lac que nous avons décrit à la page 101, et parce que ce fut dans cette petite île que Manco-Capac prétendit avoir reçu sa vocation divine pour être le législateur du Pérou. Les Péruviens regardèrent Titicaca comme un lieu sacré, et les Incas y bâtirent, en l'honneur du *Soleil*, un *temple* qu'on dit avoir été tout recouvert de lames d'or. Ils accouraient chaque année de tous les points de l'empire pour y apporter de riches offrandes en or, en argent et en pierreries; on y célébrait le même service qu'à celui de Cuzco. Le père Blas-Valera rapporte que, lors de l'arrivée des Espagnols, les habitans jetèrent toutes ces immenses richesses dans le lac; on nous assure qu'on voit encore les ruines de ce temple célèbre.

Dans le DÉPARTEMENT D'ORURO: ORURO, petite ville, non loin du Desaguadero, importante par les *mines d'argent* de son district; on lui accorde de 4 à 5000 habitans. Cette contrée est ce qu'on pourrait appeler le *Tibet de l'Hémisphère-Occidental*.

Dans le DEPARTEMENT DE POTOSI: POTOSI, grande ville, très déchue, située au pied du Cerro de Potosi, renommé par la prodigieuse masse d'argent que depuis 1545 jusqu'à nos jours on a tirée de ses entrailles. Ses rues sont étroites et irrégulières, et les maisons d'une mesquine apparence. Elle possède un *collège* et un *hôtel des monnaies*, où l'on a frappé une énorme quantité de piastres. Potosi est *une des villes les plus hautes du monde;* sa grande place étant à 4058 mètres au-dessus du niveau de la mer et sa partie la plus haute à 4166, il en résulte que cette ville est à la même hauteur que le pic de Jung-Frau, une des plus hautes cîmes des Alpes. Les *mines*, auxquelles Potosi doit sa célébrité, se trouvent dans le *Cerro de Potosi*, qui est percé dans toutes les directions. La *Descubridora*, nommée par la suite *Centerio*, la mine *del Estano*, la *Rica* et la *Mendieta* sont les quatre mines principales. En outre, selon le *Guia de forasteros del vireynato de Buenos-Ayres*, publié en 1803, il y en avait une multitude d'autres plus petites, où l'on avait fait jusqu'à cette époque plus de cinq mille ouvertures, dont un petit nombre seulement fut exploité; dans cette même année, il y avait en tout 97 places où l'on travaillait. D'après la mesure de M. Pentland, le sommet de cette fameuse montagne métallifère serait élevé de 4888 mètres, et le plus haut point où les mines sont exploitées serait à 4850 mètres; par conséquent les mineurs travaillent à une hauteur supérieure à celle du Mont-Blanc! Les exagérations extraordinaires qu'on trouve dans tous les ouvrages de géographie et dans les livres de voyages sur la masse d'argent tirée de cette montagne, nous engagent à offrir ici le résultat des savantes recherches de M. de Humboldt sur ce sujet; elles serviront à rectifier les jugemens erronés admis aussi par quelques naturalistes. La montagne de Potosi, dit M. de Humboldt, a fourni à elle seule, et en ne comptant que l'argent dont on a payé les droits royaux, depuis sa découverte en 1545 jusqu'à nos jours, une masse d'argent qui équivaut à 5750 millions de livres tournois. Dans ce calcul il a rejeté les exagérations de Sandoval, qui estimait le produit des onze années de 1545 à 1556, sur lesquelles on n'a pas de documens officiels, à la somme énorme de 613 millions de piastres ou 72,000,000 de marcs, ce qui fait année commune 55,726,000 piastres, équivalant à 6,556,000 marcs. « Ce résultat, ajoute M. de Humboldt, très extraordinaire sans doute, n'offre cependant rien que l'on puisse considérer comme impossible. On pourrait être surpris de voir qu'une seule montagne du Pérou ait pu donner deux à trois fois plus d'argent que toutes les mines réunies du Mexique; mais les idées de richesse ne sont que des idées relatives. Il serait possible que l'on découvrît un jour, dans le centre de l'Afrique, des montagnes qui, sous le rapport de leur abondance en métaux précieux, seraient aux Cordillères ce que celles-ci sont aux montagnes de l'Europe. La mine de Valenciana fournit annuellement six à sept fois plus d'argent que la Saxe entière; et le seul filon de Guanaxuato, travaillé dans toute sa longueur, serait en état d'offrir par an plus de deux millions de marcs d'argent. Nous avons observé plus haut que l'on a extrait du filon de la Veta-Negra de Sombrerete, sur une étendue de trente mètres, en cinq mois, plus de 700,000 marcs. En se rappelant les masses d'argent natif, rouge et sulfuré, découvertes de nos jours à Huantajaya, au Pérou, ainsi qu'à Batopilas et à Real del Monte, au Mexique, on conçoit quelle prodigieuse quantité d'argent peut fournir un gîte de minerai dans les Cordillères des Andes, lorsque l'abondance des produits se trouve réunie à la richesse intrinsèque. Ce n'est donc pas l'énorme quantité d'argent que l'on suppose avoir été retirée pendant les onze premières années, qui me fait révoquer en doute le témoignage de Sandoval; c'est la contradiction qui se trouve entre ce témoignage et d'autres faits historiques. » M. de Humboldt, après plusieurs raisonnemens, réduit le produit de ces onze années à 15 millions de marcs. Comme il avait précédemment estimé le produit de 1556 à 1789 à 788 millions de piastres ou à 92,736,294 marcs, il en résulte que ces deux sommes réunies donnent un total de 107,736,294 marcs d'argent. M. Pentland nous fait observer que, d'après des recherches fondées sur des documens officiels, les mines du Haut-Pérou, dont l'argent fut monnayé ou qui a payé les droits régaliens à Potosi, ont produit en argent 1,614,145,538 piastres fortes. Depuis la dernière moitié du XVIIIe siècle, dit M. de Humboldt, la montagne a généralement fourni 3 à 400,000 marcs, et ce produit est sans doute trop considérable encore, pour qu'on puisse avancer avec Robertson, le célèbre auteur de l'Histoire de l'Amérique, que les mines de Potosi ne valent plus la peine d'être exploitées. A la page 195 nous avons vu le rang qu'elles occupent encore parmi les plus riches exploitations argentifères du monde. Il est difficile, dit un géographe célèbre,

de mettre les auteurs d'accord sur la population de Potosi; les uns ne lui donnent que 30,000 habitans; M. Helm, savant minéralogiste allemand, qui y a séjourné plusieurs années, assure qu'elle contient 100,000 âmes. Nous ajouterons que vers le commencement du XVIIe siècle, à l'époque de sa grande splendeur, on estimait à 160,000 âmes sa population, et qu'un recensement fait dans l'année 1826 a réduit, selon M. Peutland, à 9,000 le nombre de ses habitans.

LIPEZ, chef-lieu de la province du même nom. PORCO, petite ville autrefois importante par ses *mines d'argent*. COBIJA, naguère encore misérable village, situé au milieu du désert d'Acatama est devenue une petite ville assez jolie et florissante. Elle le doit à la *franchise de son port*, proclamée par le gouvernement, qui a changé son nom en celui de PUERTO-LAMAR. Des routes ont été ouvertes pour faciliter ses relations commerciales avec l'intérieur, dont elle est devenue l'entrepôt. Malheureusement tous les encouragemens prodigués à ce *port unique de la Bolivia*, n'ont pu suppléer au besoin d'eau douce dont il manque presque totalement, ce qui bornera son accroissement et sa population, à moins que le gouvernement ne veuille ouvrir à ses frais plusieurs puits artésiens; leur parfaite réussite en d'autres localités condamnées par la nature à une complète stérilité et changées par la suite en terrains fertiles, remédiera sans doute, en partie sinon en totalité, à ce grave inconvénient.

Dans le DEPARTEMENT DE COCHABAMBA : COCHABAMBA, assez grande ville, environnée de campagnes fertiles et assez bien cultivées; on porte à 30,000 le nombre de ses habitans. MIZQUE, petite ville, dans un pays fertile quoique malsain.

Dans le DEPARTEMENT DE SANTA-CRUZ : SANTA-CRUZ DE LA SIERRA, petite ville épiscopale mal bâtie, au milieu d'une plaine immense; on estime à 9000 âmes sa population. C'est dans la vaste *province des Chiquitos*, que M. d'Orbigny a parcourue, que ce savant trouva « sinon dans toute sa splendeur passée, du moins encore intact dans ses formes et avec ses caractères primitifs, le gouvernement qu'y avaient établi les jésuites, gouvernement encore inconnu et bien mal apprécié, malgré tous les écrits dont il a été l'objet, et qui sut, par une patience dont il serait difficile de se faire une idée, réunir et rallier en 10 villages, sous les mêmes lois et sous l'empire d'un idiome identique, 17 *nations* bien distinctes, parlant chacune une langue différente. » Au milieu de ces vastes forêts et sur les bords d'une grande rivière inconnue aux géographes avant le voyage de M. d'Orbigny, vit la nation des *Guarayos*, qui selon ce voyageur, réalise en Amérique, par une hospitalité franche et loyale et par les simples mœurs des temps primitifs, le rêves poétiques de l'âge d'or. Dans l'immense *province des Moxos*, si différente de celle des Chiquitos par ses terrains extrêmement plats et en partie inondés par un dédale de rivières, vivent, dit M. d'Orbigny, divisés en 10 nations distinctes, et parlant des langages divers, des peuples *tous navigateurs*, qui connaissent parfaitement les moindres détours de leurs canaux naturels journellement parcourus par eux sur de longues pirogues formées d'un seul tronc d'arbre.

RÉPUBLIQUE DU CHILI.

POSITION ASTRONOMIQUE. *Longitude occidentale,* entre 72° et 77°, en y comprenant l'archipel de Chiloé. *Latitude australe,* entre 25° et 44°.

CONFINS. Au *nord,* la république de Bolivia. A l'*est,* les Etats-Unis du Rio de la Plata et la Patagonie. Au *sud,* la Patagonie et l'archipel de Chonos, qui en fait partie. A l'*ouest,* le Grand-Océan.

FLEUVES. La position des Andes, qui laissent peu d'espace entre elles et la côte, rend extrêmement borné le cours de tous les nombreux fleuves qui arrosent le territoire de cette république. Tous ses courans se rendent dans le Grand-Océan. Le tableau suivant offre le cours des principaux en allant du nord au sud.

Le SALADO, que nous ne mentionnons que parce qu'il forme le confin entre cet état et la république de Bolivia.

Le COPIAPO, le HUASCO, et le COQUIMBO, qui baignent les villes de leur nom.

Le LIMARI, le QUILLOTA, dit aussi ACONCAGUA, et le MAYPO, qui arrosent la partie centrale du Chili; le MAYPO est remarquable par sa grande rapidité et parce qu'il reçoit le *Mapocho*, qui passe par Santiago; le QUILLOTA, parce qu'on traverse son bassin pour aller de Mendoza à Santiago.

Le MAULE et le BIOBIO qu'on peut regarder comme les principaux fleuves de cet état, étant navigables pendant environ la moitié de leur cours. Nous rappellerons que le MAULE a été pendant quelque temps la *limite méridionale du grand empire des Incas*, et qu'à son embouchure s'élève un immense rocher, dont la forme extraordinaire l'a fait nommer l'*église*. Le BIOBIO sépare le Chili proprement dit de l'Araucanie, qui est encore indépendante.

Le CHILLAN, qui arrose la partie du Chili comprise entre le Maule et le Biobio. Il prend sa source au pied de l'immense volcan de son nom, et passe près de la ville de Chillan.

Le CAULEN, le TOLTEN et le VALDIVIA traversent l'Araucanie; le premier est remarquable par sa grande profondeur; le dernier arrose la fraction de ce pays qui forme la province de Valdivia; le CALLA-CALLA mêle ses eaux avec le Valdivia.

DIVISION et TOPOGRAPHIE. La république du Chili correspond à l'ancienne capitainerie-générale de ce nom. Après plusieurs changemens dans ses divisions administratives produits par l'ambition de quelques chefs et par les chances de la guerre de l'indépendance, cet état, depuis 1826, est partagé en huit provinces subdivisées en districts. Le territoire de la république n'est pas continu, mais il est interrompu par la partie de l'Araucanie, qui est occupée par les Araucas; tout ce qui reste au sud de cette contrée ne consiste qu'en quelques établissemens isolés et dans l'archipel de Chiloé. Nous ferons observer que le gouvernement

du Chili réclame ses droits sur les deux îles désertes de *Juan-Fernandez* et de *Mas-a-Fuera;* deux Anglo-Américains et six Taïtiens s'étaient établis il y a quelques années, dans la première. Voici le tabeau des divisions administratives de cette république :

Noms des Provinces.	Chefs-Lieux, Villes et Lieux les plus remarquables.
Santiago.	Santiago; *Valparaiso; Santa-Cruz; Logrono* (San-José de Logrono); *Tiltil; Chacabuco; Triana* (Santa-Cruz de Triana, Rancagua); *Casa-Blanca.*
Aconcagua.	San-Felipe (San-Felipe-el-Real, Villa-Vieja de Aconcagua); *Quillota; San-Martin de la Concia; Casa-Blanca; Santa-Rosa de los Andes; Ligua; Petorca.*
Coquimbo.	Coquimbo (La Serena); *Copiapo;* les fameuses mines d'argent; *San-Francisco de la Selva; Huasco* (Guasco, Santa-Rosa); *Cuscus.*
Colchagua.	Santa-Fernando. Curico (*San-Jose-de-Curico*); *Talca* (San-Agostino de Talca).
Maule.	Cauquenes; *Quilue; Linares; San-Carlo.*
Concepcion.	Concepcion (La Mocha, la Nouvelle-Conception); *Talcahuano; Angeles; Antoco; Hualqui; Aruco; Chillan* (San-Bartolomeo de Chillan).
Valdivia.	Valdivia; *Osorno.*
Chiloé (l'archipel de)	San-Carlos; *Castro; Quinchao.*

Santiago, située sur la rive gauche du Mapocho ou Topocalma, dans une vaste plaine bornée à l'est par les Cordillères, à l'ouest par les collines, est dans un climat délicieux; elle doit cet avantage à l'élévation du sol. Cette ville est divisée en places carrées, s'élevant en tout au nombre de 150, y compris les faubourgs. Les carrés sont marqués par les rues, mais plusieurs ne sont pas encore achevés, n'ayant pas le nombre de maisons nécessaires pour les compléter. Au centre se trouve une vaste place carrée, bordée des principaux édifices et ornée d'une belle fontaine. Santiago possède plusieurs bâtimens remarquables, parmi lesquels nous nommerons : la *monnaie*, qu'on regarde comme le plus beau; elle rivalise d'élégance avec tout autre édifice de ce genre de l'Amérique-du-Sud, et, malgré les défauts de son architecture, est l'égal d'un grand nombre de ces bâtimens en Europe; sa construction a coûté près d'un million de piastres; le *palais du gouvernement*, où demeurait autrefois le capitaine-général; il est très grand, mais pas encore achevé; il en est de même de la *cathédrale*, un des plus grands temples de l'Amérique du-Sud. On doit aussi faire mention du beau *pont* qui traverse le Mapocho, et du *tamajar* ou brise-eau. Ce dernier est formé de deux murs en briques, dont l'intérieur est rempli de terre; il a deux milles de long; on a formé sur le haut une promenade à laquelle on arrive par des marches. On doit remarquer que cette ville est très sujette aux tremblemens de terre; ceux de 1822 et surtout de 1829, lui ont été très funestes. Santiago est le siége d'un évêché et possède plusieurs établissemens littéraires, dont les principaux sont : l'*institut*, qu'on peut regarder comme l'*université* de cet état; le *collège de St-Jacques* et le *lycée;* les deux *collèges pour les demoiselles* et la *bibliothèque nationale*. En 1826, on y publiait dix *journaux*. Autrefois résidence du capitaine-général et aujourd'hui capitale de la république, séjour ordinaire du président du tribunal suprême et de toutes les autorités supérieures de l'état, cette ville a pris un grand accroissement depuis quelques années. On ne saurait évaluer au juste sa population; nous croyons qu'on pourrait, sans crainte d'erreur, la porter au-delà de 55,000 âmes. Cette évaluation, que nous faisions en 1832, malgré les remarques critiques que l'on nous a adressées sur son exagération, se trouve être au-dessous de celles de deux savans voyageurs qui depuis ont visité cette partie de l'Amérique; car M. Pœppig la porte à 60,000 âmes, et M. Meyen à 65,675; ce dernier fait observer que ce nombre est le résultat du recensement de 1830.

Voici les autres villes les plus remarquables :

Dans la PROVINCE DE SANTIAGO : Valparaiso,

jolie ville, qu'on peut regarder comme nouvellement bâtie, puisque sa population, qui, avant la révolution, ne s'élevait qu'à 5000 âmes, était montée vers la fin de 1826 à 20,000. Dans le court espace de quelques années elle est devenue une des principales places marchandes de la mer du Sud. Plus de 3000 étrangers s'y sont établis; des chantiers se sont élevés aux frais du gouvernement et des particuliers; ces derniers en 1826 possédaient une quinzaine de vaisseaux marchands, qui presque tous y avaient été construits. Dans le local de l'hôpital de San-Juan-de-Dios, établissement qu'on a transféré dans les faubourgs, on a fondé une *école lancastérienne*; on a établi dans d'autres bâtimens d'autres établissemens littéraires; c'est dans cette ville qu'en 1811 on a formé la première imprimerie du Chili, et dès l'année 1812 on y publia le premier journal, l'*Aurora du Chili*; en 1826 il y avait 12 *journaux*. Son beau port, d'une entrée facile, est à l'abri de tous les vents à l'exception de celui du nord, qui souffle violemment en hiver; il est défendu par trois forts et par une batterie à fleur d'eau; la *citadelle*, qu'on a commencé à construire sur une hauteur et sur un plan très vaste, n'est pas achevée et ne le sera probablement de long-temps, à cause des sommes considérables qu'il faudrait consacrer à cet objet. Pendant les derniers troubles qui ont agité cette république, Valparaiso a été le siége du gouvernement central. Une assez belle route joint cette ville à Santiago.

Dans la PROVINCE D'ACONCAGUA : San-Felipe, petite ville, à laquelle on accorde 8000 habitans; Lingua et Petroaca, très petites, mais importantes par leurs *mines d'or*; Quillota, par les *mines de cuivre* qu'on exploite dans son district, et qu'on regarde aujourd'hui comme les plus riches du Chili.

Dans la PROVINCE DE COQUIMBO : Coquimbo, petite ville, importante par son port, son commerce et par sa population qu'on nous assure monter encore à 12,000 âmes, malgré les pertes qu'elle a éprouvées par les tremblemens de terre de 1820 et de 1822. Huasco, très petite, mais importante par son port et par la *mine d'argent* qu'on trouve dans son district. San-Francisco; de la Selva et Copiapo, par les riches *mines de cuivre* exploitées dans leurs districts. A la distance de 15 à 60 milles au sud-est de Copiapo, on trouve *Puente Chanarcillo*, le *Pand'Asucar Petacas* et autres montagnes de médiocre élévation remarquables par les *riches mines d'argent* qu'elles contiennent et qu'on exploite depuis 1831, époque de leur découverte.

Dans la PROVINCE DE COLCHAGUA : San-Fernando, petite ville, chef-lieu de la province. Curico, très petite, mais importante par sa riche *mine d'or*; Talca, naguère la plus peuplée de la province, a été presque entièrement détruite par le tremblement de terre de 1835.

Dans la PROVINCE DE CONCEPCION : La Concepcion, ville régulièrement bâtie près de l'embouchure du Biobio, mais en grande partie ruinée par les Araucans. Les guerriers de cette nation belliqueuse, profitant des troubles dont le Chili était agité, y ont pénétré en 1823 et en ont dévasté plusieurs quartiers. La Concepcion commençait à se relever de ce désastre; on portait même sa population au-dessus de 10,000 âmes, lorsque le terrible tremblement de terre de 1835 l'a complétement ruinée. Cette ville est le siége d'un évêque, d'un collége et de quelques autres établissemens littéraires. Dans ses environs on trouve *Talcahuano*, importante par sa belle baie qui a subi le terrible sort de Concepcion; et *Penco*, remarquable par la *mine de charbon* qu'on y exploite.

Dans la PROVINCE DE VALDIVIA : Valdivia, petite ville, importante par ses fortifications et par son *port* superbe, regardé comme un des plus beaux de l'Amérique, on porte à 5000 âmes sa population.

Dans la PROVINCE DE CHILOE, composée de l'archipel de ce nom, il n'y a que de très petites villes et des villages; la presque totalité de la population vit dans la grande île de Chiloé. Voyez à la page 933 pour la position de ces îles.

DICTATORAT DU PARAGUAY.

POSITION ASTRONOMIQUE. *Longitude occidentale*, entre 56° et 61°. *Latitude australe*, entre 20° et 28°.

CONFINS. Au *nord*, la république de Bolivia et l'empire du Brésil. A l'*est*, l'empire du Brésil. Au *sud*, la confédération du Rio de la Plata. A l'*ouest*, le vaste pays du Grand-Chaco, occupé par des indigènes indépendans et regardé comme partie intégrante du territoire de la confédération du Rio de la Plata.

FLEUVES. Le Parana proprement dit, et le *Paraguay*, son affluent à la droite, sont les courans principaux de cet état. Nous avons déjà vu à la page 98, que le premier est la branche principale du grand fleuve appelé La Plata.

DIVISION et TOPOGRAPHIE. Jusqu'en 1808, époque où commencèrent les troubles qui agitèrent l'Amérique-Espagnole-du-Sud, cet état formait, sous le nom de *Paraguay*, une des grandes provinces de la vice-royauté de La Plata. Le célèbre docteur Francia sut profiter de toutes les circonstances favorables que présentaient les événemens pour s'emparer de l'autorité suprême. Le plus grand succès couronna ses projets, et cet homme extraordinaire se trouve depuis plusieurs années investi de l'autorité la plus absolue, qu'il exerce sous le titre de *dictateur*. On doit ajouter que, depuis quelques années, l'entrée de cet état est fermée à tous les étrangers sans exception, sous peine d'être retenus prisonniers. Tout le pays est divisé en une vingtaine de cercles; les missions, à la droite du Parana, sont administrées d'une manière particulière et forment des districts à part. Voici les villes principales :

Asuncion, sur la rive gauche du Paraguay, ville irrégulièrement bâtie, avec des rues tortueuses et inégales; c'est la capitale de

l'état et la résidence ordinaire du dictateur. Le *palais*, ou pour mieux dire la grande maison où il demeure, est un bâtiment construit par les jésuites peu de temps avant leur expulsion, et destiné par eux à servir de maison de retraite aux laïques; le docteur Francia le fit réparer, lui donna un extérieur assez élégant pour le pays et l'isola de tous côtés au moyen de larges rues. Les nouvelles *casernes*, la *cathédrale*, le *séminaire* et le *palais de l'évêque* sont les autres bâtimens les plus remarquables. Dans les environs on trouve une grande *caserne*, que Francia a fait construire pour la cavalerie et où il demeure pendant tous les mois qu'il n'habite pas à l'Asuncion. On ne connaît pas exactement la population de cette ville; il paraît qu'elle s'élève à environ 12,000 âmes.

Les autres villes principales sont : Tevego, fondée par le dictateur dans les solitudes boréales de cet état baignées par le Paraguay, pour y exiler les personnes qui lui déplaisent et pour contenir les Mbayas indépendans; Villa-Real-de-Concepcion, Yquamandiu (Villa-de-San-Pedro), Neembucu (Villa-del-Pilar), Villa-Rica et Caruguaty, toutes chef-lieux des cercles du même nom; dans la dernière vivait le fameux et cruel Artigas, pensionné par le dictateur; il est mort en 1826. Dans le territoire des Missions se trouve Ytapua, importante par la douane qu'on y a établie. La population de tous ces lieux est très faible; celle de Villa-Rica, qui est la plus forte, arrive à 4000 âmes; c'est dans les environs de cette ville qu'on fait la plus grande récolte de l'*herbe* dite du *Paraguay* ou *maté*, espèce de thé, si recherché dans presque toute l'Amérique-Méridionale.

CONFÉDÉRATION DU RIO DE LA PLATA.

POSITION ASTRONOMIQUE. *Longitude occidentale*, entre 59° et 72°. *Latitude australe*, entre 20° et 41°. On a exclu de ces calculs le district de Tarija, toute la Patagonie et l'archipel des Malouines.

CONFINS. Au *nord*, la république de Bolivia. A l'*est*, le dictatorat de Paraguay, la république Orientale de l'Uruguay et l'Océan-Atlantique. Au *sud*, l'Océan-Atlantique et la Patagonie. A l'*ouest*, la Patagonie et les républiques du Chili et de Bolivia.

FLEUVES. Presque tous les fleuves de cette vaste confédération se rendent dans l'Océan-Atlantique. Nous nommerons les principaux, en renvoyant pour les détails du Rio de la Plata à la page 98, et aux articles *fleuves* des états dont le territoire appartient au bassin de ce grand fleuve.

Le Rio de la Plata, dont la branche principale, nommée Parana, vient du Brésil, baigne Corientes, Santa-Fe, Baxada, Buenos-Ayres et Baragan. Il reçoit à droite: le *Paraguay*, qui est grossi par le *Pilcomayo* et le *Rio-Grande* ou *Vermjeo*; ces deux affluents viennent de la république de Bolivia et traversent le vaste territoire du Grand-Chaco occupé par des sauvages indépendans; le Rio-Grande reçoit lui-même plusieurs affluens à la droite; ces derniers arrosent les états de Jujuy et de Salta; celui qui est nommé *San-Salvador* ou *Rio-Grande de Jujuy*, paraît être le principal. Le Parana reçoit ensuite le *Salado*, ainsi nommé à cause du goût salé de ses eaux; son cours laisse encore beaucoup à désirer; il paraît qu'on l'appelle *Calcagui* dans la partie supérieure de son bassin, plus bas *Guachipe* ou *Huapiche*; il traverse les états de Salta, de Tucuman et de Santa-Fe. On ne connaît pas mieux le cours du *Saladillo* ou *Rio-Quinto*, qui d'après les meilleures cartes paraît être un affluent du Rio de la Plata et du Parana; ce courant baigne les états de San-Juan de la Frontera, de San-Luis de la Punta, de Cordova et de Buenos-Ayres, et entre dans le Rio de la Plata à Rosas dans la baie de Samborombon.

Notre cadre ne nous permet pas d'entrer dans les détails qu'exigerait la description du cours des deux grands fleuves, le Colorado et le Rio-Negro. Nous nous bornerons à dire que toutes les cartes, même les plus récentes, figurent d'une manière erronée le cours de ces deux fleuves, dont la description exacte doit être publiée par M. Parchappe, qui le premier l'a relevé. Ce savant voyageur fera disparaître, dans la carte qu'il se propose de publier, cet enchaînement de rivières et de grandes lagunes dont les géographes composent les bassins de ces courans, enchaînement tout-à-fait idéal et qui fait un vrai chaos de la géographie de ces contrées. Voici cependant quelques faits importans que nous ajouterons d'après les indications publiées par M. Parchappe.

Le Rio Colorado ou Mandoza est formé de deux branches principales, dont l'une vient directement de l'ouest et l'autre du nord; c'est par conséquent ce fleuve, et non le Rio-Negro, qui reçoit le *Rio-Diamante* et autres rivières du versant des Andes. L'importante ville de Mendoza, la riche mine d'Upsallata et la ville de San-Juan de la Frontera appartiennent par conséquent au bassin de ce fleuve, qui traverse les états de Mendoza et de Buenos-Ayres, ainsi que les solitudes que parcourent les Aucaes, sauvages indépendans. Malgré la longueur de son cours, le Colorado est peu profond.

Le Rio-Negro ou Cusu-Leuwu est le fleuve le plus considérable de ceux qui se trouvent entre le Rio de la Plata et le détroit de Magellan. Comme le Nil, il prend sa source dans de hautes montagnes et coule dans une vallée, qu'il arrose par ses inondations périodiques; ainsi que ce fleuve, il parcourt une vaste étendue de pays sans recevoir aucun affluent, et il traverse de grands déserts arides, qui ne présentent d'habitable que la zone étroite baignée par ses eaux. Mais ce qui rend surtout ce fleuve remarquable, c'est qu'il est le seul, dit M. Parchappe, qui puisse servir à établir par eau une communication directe avec le Chili, et qu'il conduit à ce fameux col des Andes, que les neiges ne ferment en aucun temps, et auquel aboutissait, dans les premières années de la conquête, un chemin frayé qui conduisait de Buenos-Ayres à Valdivia et autres villes australes du Chili. Les traces

de ce chemin sont aujourd'hui entièrement perdues et la tradition seule en a conservé le souvenir. Dans toute la longueur de son cours, ce fleuve trace la limite entre le territoire que les géographes assignent à la confédération du Rio de la Plata et les vastes solitudes qu'ils appellent Patagonie. Une branche à la droite paraît faire communiquer ce bassin avec un vaste système de lacs et de marais encore trop imparfaitement connus pour que nous ayons à nous en occuper ici; ce système d'ailleurs appartient à la Patagonie.

Le territoire de cette confédération offre plusieurs fleuves, qui, n'aboutissant à aucune mer, forment des bassins intérieurs ; nous nous bornerons à nommer les suivans, prévenant le lecteur, que leur cours offre encore bien des incertitudes, comme tout le reste de la géographie de ces vastes contrées.

L'Andalgala ; ce fleuve traverse l'état de Tucuman et aboutit dans la *Laguna* ou lac d'*Andalgala*.

Le Rio Dolce ; ce fleuve naît dans les hautes montagnes du Tucuman, baigne la capitale de l'état de ce nom, passe près de Santiago-del-Estero dans celui de Santiago, traverse l'état de Cordova, et, dans ce dernier, se perd dans les lacs salés dits *lagunas saladas de los Porongos*.

DIVISION et TOPOGRAPHIE. Le territoire de cette confédération formait, avant l'insurrection, la plus grande partie de la vice-royauté de Buenos-Ayres, érigée en 1778 aux dépens de celle du Pérou, dont on détacha non-seulement tous ces vastes pays, mais en outre ceux qui forment aujourd'hui la république de Bolivia, le dictatorat du Paraguay et l'Etat-Oriental-de-l'Uruguay. Dès l'année 1810, la province de Buénos-Ayres proclama son indépendance. L'année suivante, toutes les provinces insurgées de cette partie de l'Amérique-Espagnole firent cause commune, et prirent le titre d'*Etats-Unis du Rio de la Plata*. Plus tard, sous le régime à jamais mémorable du sage et vertueux Ribadavia, ces pays se constituèrent en république, avec le titre de *République-Argentine*. Mais la discorde, la jalousie et la rivalité de quelques gouverneurs des provinces et quelques intrigues étrangères arrêtèrent l'essor que cet état avait commencé à prendre. M. Ribadavia se retira et l'anarchie et la guerre civile désolèrent ces belles contrées. Lorsque nous employons le mot de *confédération* en parlant de ces pays, cette expression doit être prise dans un sens non pas absolu, mais relatif à l'état où ils se trouvent, état qui ne laisse au géographe aucun moyen de déterminer avec exactitude ni son titre ni ses divisions administratives. Depuis le 13 avril 1835, époque où Rosas parvint à la dictature, la constitution a subi de grands changemens dans l'administration intérieure. Quoique la chambre des représentans ait été conservée, les dernières notices représentent cette contrée comme régie par un gouvernement tout-à-fait despotique. Le tableau suivant offre les 14 états ou provinces qui ont formé pendant quelque temps la République-Argentine, et que nous qualifions provisoirement du titre de *confédération du Rio de la Plata*. D'après les notices les plus récentes, celle de *Jujuy* s'est entièrement séparée de la confédération et pourrait être regardée comme une *république indépendante;* aussi l'avons-nous placée à la fin du tableau des divisions politiques de cette confédération.

Noms des Provinces ou Etats.	Chefs-Lieux, Villes et Lieux les plus remarquables.
Buenos-Ayres	Buenos-Ayres ; *Barragan* (Barrangon); *Chascomus; Areco; Arecife ; Pergantino ; Fort-Independencia ; Bahia-Blanca; Patagones ; El-Carmen ;* l'*archipel des Malouines ?*
Entre-Rios	Baxada.
Corrientes.	Corrientes: *Santa-Anna.*
Santa-Fe.	Santa-Fe.
Cordova.	Cordova; *Concepcion; Carlota.*
Santiago del Estero.	Santiago del Estero.
Tucuman.	Tucuman (San-Miguel de Tucuman).
Salta.	Salta (San-Felipe de Tucuman).
Catamarca	Catamarca; *Belen.*
Rioja.	Rioja; *Famatina.*
San-Juan.	San-Juan (San-Juan de la Frontera) ; *Jacha.*
San-Luis.	San-Luis (San-Luis de la Punta).
Mendoza.	Mendoza; *Uspallata* (Uspayata) : *San-Carlos; Coriconto Barriales; San-Vicente.*
Jujuy.	Jujuy.

BUENOS AYRES, capitale de l'état de ce nom, ville épiscopale, non-seulement la plus peuplée, la plus riche et la plus commerçante de la confédération, mais une des principales places de commerce du Nouveau-Monde, et un de ses principaux foyers d'instruction et de civilisation. Quoique située sur la rive droite et près de l'embouchure d'un des plus grands fleuves du monde, elle n'a pas de port pour les gros navires, à cause de plusieurs bancs de sable qui entravent la navigation ; les bâtimens de long cours sont forcés de s'arrêter à la baie de Barragan. Sous la présidence de M. Ribadavia, le gouvernement avait déjà assigné des fonds considérables pour la *construction d'un port artificiel*, lorsque la retraite de cet habile administrateur et les désordres qui en furent la suite firent avorter ce projet, comme tant d'autres non moins utiles qu'importans. Buenos-Ayres n'a qu'un fort pour toute défense, et est assez bien bâtie. De belles rues régulières et pavées, avec des trottoirs, de belles maisons, quoique presque toutes à un seul étage, quelques vastes bâtimens, de nombreuses églises avec leurs dômes et leurs clochers rendent agréable l'aspect de cette ville, dont le climat justifie le nom que son fondateur Mendoza lui a imposé. Ses plus belles rues sont : la *Victoria*, la *Plata*, la *Florida*, l'*Universitad* et la *Reconquista*. La *place de la Victoria*, celles *del Fuerte*, et *del 25 de Mayo*, sont ses plus belles places. La *cathédrale*, l'*église de San-Francisco*, celle de la *Merced*, la *banque* et l'*hôtel des monnaies*, le *grand hôpital*, la *chambre des députés* sont ses édifices les plus remarquables; on doit aussi mentionner le *fort*. On peut dire sans exagération, que Buenos-Ayres, sous le rapport des ressources scientifiques et littéraires, tient le premier rang parmi les grandes villes de l'Amérique-Méridionale ci-devant Espagnole. Parmi les nombreux établissemens auxquels elle doit cet avantage, nous citerons : l'*université*, qui, pour le nombre et le talent des professeurs comme pour la méthode d'enseignement, est une des premières du Nouveau-Monde ; M. Isabelle dit qu'elle a été organisée en 1833 sur un nouveau plan assez semblable à celui de l'ancienne université de France. Ce même voyageur, qui l'a visitée il y a quelques années, nomme encore parmi les principales écoles spéciales : l'*école de commerce*, l'*académie commerciale*, l'*académie argentine*, l'*académie des Provinces-Unies*, le *gymnase argentin*, le *lycée argentin* et l'*école des jeunes personnes*, tenue par madame Harme et sa fille. On doit citer encore : le *département topographique*, l'*observatoire*, le *laboratoire de chimie*, le *cabinet de physique* et celui de *minéralogie* ; la *bibliothèque publique*, qui est une des plus riches et la meilleure de toute l'Amérique-Méridionale ; la *société littéraire*, instituée par M. Ribadavia. Nous ajouterons qu'aucune ville de l'Amérique-du-Sud ne pouvait, en 1826, soutenir la comparaison avec Buenos-Ayres, sous le rapport de l'activité de la presse périodique, surtout si l'on a égard au nombre respectif des habitans, car dans cette année on n'y publiait pas moins de 17 *journaux;* ce nombre était réduit à 5 ou 6 en 1834. Buenos-Ayres était la capitale de la vice-royauté de ce nom, et, depuis l'indépendance, elle l'a été non-seulement de l'état de Buenos-Ayres, mais, par intervalle, de tous les pays qui ont formé la confédération du Rio de la Plata et la République-Argentine. Malgré les sanglantes révolutions dont elle a été le théâtre depuis 1800, cette ville possède encore une population qu'on s'accorde à estimer à 80,000 âmes; dans ce nombre, on compte quelques milliers d'Anglais, d'Italiens, de Français, d'Allemands et d'autres nations d'Europe et d'Amérique.

Voici les autres villes et lieux les plus remarquables de la confédération :

Dans BUENOS-AYRES, outre la capitale que nous venons de décrire, on doit nommer BARRAGAN, misérable village composé de quelques cabanes, mais important par sa baie, où s'arrêtent les gros vaisseaux qui ne peuvent remonter jusqu'à Buenos-Ayres. CHASCOMUS, petite ville d'environ 5000 habitans ; ARECO, ARECIFE et PERGANTINO, beaucoup plus petites, n'en ont que de 1500 à 2000. Le FORT INDEPENDENCIA, colonie fondée ainsi que la suivante depuis peu d'années, au milieu du territoire occupé par les Aucaes. LA BAHIA BLANCA, beaucoup plus au sud, avec un bon port et des établissemens militaires assez importans pour ces solitudes. EL-CARMEN, très petite colonie sur le Rio-Negro. A la page 102, nous avons déjà indiqué l'occupation par les Anglais des îles FALKLAND ou MALOUINES où les Espagnols avaient fondé une faible colonie. La pêche des phoques, les riches tourbières et ses beaux ports donneront en peu de temps une grande importance à cet archipel.

Dans CORRIENTES : CORRIENTES, très petite ville, à laquelle on n'accorde que 3000 habitans, mais dont la position est une des plus belles de l'Amérique-du-Sud pour devenir un grand entrepôt commercial. En effet elle est peu éloignée du confluent du Parana avec le Paraguay; comme ce dernier reçoit le Vermejo, les habitans de Corrientes peuvent étendre par eau

leurs relations commerciales non-seulement avec toutes les provinces maritimes de la Confédération, mais ils pourraient les pousser même jusque dans l'intérieur du Brésil, du Paraguay et même de la république de Bolivia, lorsque le projet conçu par la province de Salta, de rendre navigable le Rio-Vermejo, aura reçu son exécution. Mais ici, aidé d'un voyageur qui a répandu bien des lumières sur la géographie de cette partie de l'Amérique, nous nous empressons de signaler une erreur grave reproduite sur toutes les cartes les plus récentes et dans tous les traités de géographie qui en parlent. La fameuse *lagune d'Ybéra*, que les géographes étendent, d'après Azara, depuis le 59e jusqu'au 61e degré de longitude occidentale, en ensevelissant presque tout le territoire de Corrientes sous cette vaste nappe d'eau, doit être réduite au quart de la grandeur qu'on lui assigne; M. Parchappe a vu de beaux coteaux, de grandes forêts de palmiers, des champs cultivés et même des villages, là où les meilleures cartes ne nous représentent que des terrains marécageux. Cela nous rappelle le résultat des recherches de deux savans orientalistes, MM. Klaproth et Abel Rémusat, qui nous firent connaître des villes et des provinces entières au nord des chaînes de l'Hymalaya, dans des contrées que des géographes figurent encore comme des parties envahies par les sables du vaste désert de Cobi. Santa-Anna, village ruiné, situé sur la rive gauche du Parana, presque au milieu du célèbre *Territoire des Missions*, dont l'ancien chef-lieu, *Candelaria*, ainsi que les autres petites villes et gros villages ont été détruits depuis bien des années, quoique les cartographes et les géographes continuent toujours à les figurer et à les décrire comme des lieux non-seulement encore existans, mais même importans! Le village de Santa-Anna a acquis de nos jours une triste renommée par l'emprisonnement du célèbre compagnon de voyage de M. de Humboldt. Attiré par sa position avantageuse et par des parties d'édifices assez bien conservées, M. Bompland conçut le projet d'y former un grand établissement agricole, qui servit de point de réunion aux Guaranis dispersés, et surtout à quelques centaines de ces malheureux qui vivaient cachés dans les forêts voisines, s'occupant de l'exploitation de la *yerba maté* ou herbe du Paraguay. Les travaux étaient déjà assez avancés, lorsqu'une troupe de soldats du dictateur Francia franchit tout-à-coup le Parana, cerne l'établissement naissant, massacre une partie des compagnons de ce savant voyageur, s'empare de sa personne, et l'emmenant sur l'autre rive, laisse entre le reste du monde et lui une barrière, que le desposte du Paraguay a su rendre inviolable pendant long-temps et qui n'a été ouverte que lorsqu'il lui a plu de rendre ce savant à la liberté, que de puissantes recommandations avaient en vain sollicitée pour lui pendant plusieurs années.

Dans SANTA-FÉ : Santa-Fé, petite ville avantageusement située sur la rive droite du Parana; sa population, qu'on porte à 6000 âmes et son commerce commencent à se relever.

Dans CORDOVA : Cordova, une des plus importantes de la Confédération et siége d'un évêché. Son *université,* qui autrefois lui donnait une grande importance, est depuis long-temps tombée en décadence, ainsi que sa *bibliothèque* publique, restée presque sans lecteurs pendant plusieurs années. Mais sa position centrale, qui la rend un grand entrepôt commercial, ses manufactures de draps et de différens tissus en laine et en coton et sa population, qui paraît s'élever à 15,000 âmes, lui donnent une grande importance. D'ailleurs, cette ville a été durant les troubles un centre d'opposition et a joué un rôle principal dans la guerre civile qui a désolé la Confédération.

Dans le TUCUMAN : Tucuman, petite ville à laquelle on accorde de 10 à 12,000 habitans. C'est une des plus célèbres dans la guerre de l'indépendance. En 1816 on y tint le congrès général, qui publia la déclaration du droit des *Provinces-Unies du Rio de la Plata* à leur indépendance absolue, tant à l'égard de l'Espagne que de tout autre pouvoir étranger. C'est aussi sur le territoire de la province, dont elle est le chef-lieu, que se sont ordinairement organisées les troupes patriotiques, qui dans toute la révolution ont fait la guerre pour le Haut-Pérou. Dans ses environs on a construit dans un endroit nommé le *Champ de l'Honneur,* une citadelle avec de grandes casernes et des pavillons pour les officiers. Tucuman est le siége titulaire d'un évêché, dont le prélat réside à Salta; elle s'est constamment montrée amie de l'ordre et plus dévouée que les autres villes au système de l'unité.

Dans SALTA : Salta, petite ville, dont on porte à 9000 âmes la population, et résidence de l'évêque de Tucuman. Entourée de vastes pâturages d'une fertilité extraordinaire et couverts d'innombrables bestiaux, surtout de mulets, on peut la regarder comme la *foire perpétuelle* pour le commerce des provinces intérieures de la Confédération. Pendant la guerre son territoire a souffert plus que les autres.

Dans CATAMARCA nous nommerons la petite ville de Catamarca à cause du *coton* qu'on recueille dans son territoire et qu'on prétend être le *meilleur que l'on connaisse.*

Dans RIOJA nous nommerons la célèbre *mine d'argent* de Famatina.

Dans SAN-JUAN : San-Juan de la Frontera, une des villes les plus peuplées de la Confédération, en admettant que sa population s'élève à 16,000 âmes; elle est aussi importante par ses vins et son eau-de-vie, dont elle fait un grand commerce. Jacua, remarquable par sa riche *mine d'or*, qui, selon M. Nunez, rapportait, année moyenne, 80,000 piastres.

Dans MENDOZA : Mendoza, assez jolie ville, bâtie au pied des Andes sur un plateau élevé et sur le grand chemin qui mène au passage d'Upsallata. Depuis quelques années elle a pris un grand accroissement, dû aux progrès de son agriculture. Ses vins, qui ont beaucoup d'analogie avec le Malaga, et les fruits récoltés sur son territoire alimentent un commerce aussi riche qu'étendu. On portait il y a quelques années jusqu'à 21,000 âmes sa population, nombre que, d'après des remarques judicieuses qui nous ont été faites, nous croyons pouvoir réduire à 7 ou 8000. Ainsi que San-Juan, Mendoza se distingue des autres villes de l'intérieur par les progrès qu'elle a faits dans la civilisation; en 1826 on y publiait un *journal.* Upsalata, dans la vallée de ce nom, misérable hameau composé de deux ou trois maisons en ruines, habité par quelques Gauchos, situé dans le voisinage de la riche *mine d'argent,* dont les travaux ont été repris depuis 1824. Les recherches de M. John Gillies ont donné un nouvel intérêt à cette vallée. Ce savant y a reconnu en plusieurs endroits et à des points plus ou moins rapprochés les traces distinctes de l'*ancienne route* (Camino del Inga), qui menait à la capitale de l'empire des Incas. A la page 220 nous avons décrit celles qui, partant de Cuzco, aboutissaient à Quito. Les restes du chemin que cet observateur a reconnu appartiennent

à la branche qui traversait le Potosi, se continuait par la route qu'on appelle *Camino del Despoblado* le long des Cordillères sur les territoires de Salta, Rioja, San-Juan et Mendoza, et poursuivait à travers la vallée de Tenuyau, à environ 34 degrés de latitude. M. Gillies croit qu'elle s'étend encore plus au sud. Selon ce voyageur on en reconnaît des traces certaines le long des Cordillères, dans tous les endroits où les anciennes routes n'ont pas été détruites par leur contact avec des routes plus modernes. « La façon principale, dit M. Gillies, qui paraît avoir été donnée à cette route, consiste dans le nivellement du terrain, dans l'enlèvement des arbres et arbustes, des grosses pierres, etc. Il est évident, d'après la largeur de ces routes, les soins apportés à leur construction et à leur entretien, qu'elles ont beaucoup servi pour les relations avec ces peuples; leur disposition doit nous donner une haute idée de la puissance et de la civilisation des Indiens du Pérou avant leurs communications avec l'Europe. De nos jours les indigènes sont encore si attachés aux coutumes de leurs ancêtres, qu'ils préfèrent généralement voyager à pied, et sont capables de faire ainsi de très longues courses avec très peu de vivres et sans être fatigués. Pendant la guerre de l'indépendance, les officiers espagnols durent à leur infanterie, toute composée d'Indiens montagnards, l'avantage de conserver plus long-temps le Pérou à la métropole. Aucune autre troupe ne pouvait être comparée à celle-là pour la rapidité des marches, au milieu des plus grands obstacles opposés par la nature des lieux. Quelques-uns de ces Indiens, qu'on nomme *Cholos* dans l'Amérique-du-Sud, voyagent encore de temps en temps à pied, depuis le Pérou, sur les routes des montagnes, pour se rendre au Chili, à Mendoza et autres endroits où ils font un petit commerce de gommes et autres productions végétales de leur pays et de quelques articles de leurs manufactures. Cette route par la montagne, dans une partie considérable de sa longueur, est fréquentée maintenant par ceux des habitans de Mendoza et de San-Juan, qui vendent des mules, transportent des eaux-de-vie et autres articles dans le Haut-Pérou. Ils regardent ce chemin comme plus direct et le préfèrent à tout autre, à raison de l'abondance des eaux, des bois à brûler et des pâturages pour leurs mules; il est à présumer qu'à l'avenir il sera encore plus fréquenté. Cette route est coupée en divers points de son étendue par de nombreux défilés ou passages à travers les Cordillères, parmi lesquels on peut citer le défilé de *los Patos*, devenu célèbre depuis que le général San-Martin le traversa avec son armée, dans son expédition de Mendoza au Chili, avant la bataille de Chacabuco. Plus au nord sont divers passages qui communiquent entre San-Juan et Coquimbo, et entre la Rioja et Copiapo. Cette dernière place est située sur la frontière méridionale du désert d'Atacuma, et dans cette partie, qui est nommée *El Despoblado*, elle est traversée par la route qui communique de Salta au port de Cobija, dans la république de Bolivia, à l'autre extrémité de ce même désert. »

La Province de Jujuy forme, comme nous l'avons déjà dit, une république indépendante de la Confédération. *Jujuy*, petite ville, en est la capitale; on voit dans son voisinage un *volcan* qu'on peut ranger à côté de ceux de Macaluba et de Taman, mentionnés aux pages 413 et 546, à cause de ses fréquentes éruptions de torrens d'air et de poussière.

RÉPUBLIQUE-ORIENTALE DE L'URUGUAY.

POSITION ASTRONOMIQUE. *Longitude occidentale*, entre 55° et 61°. *Latitude australe*, entre 30° et 35°.

CONFINS. Au *nord*, la province brésilienne de Rio-Grande do Sul. A l'*est*, la même province et le territoire neutre, espace de terrain compris entre la lagune de Merim et l'Océan-Atlantique, ensuite cet Océan. Au *sud*, l'Océan-Atlantique et le Rio de la Plata. A l'*ouest*, l'Uruguay qui le sépare des états d'Entre-Rios et de Corrientes, compris dans la confédération du Rio de la Plata.

FLEUVES. Plusieurs grands fleuves arrosent les vastes solitudes qui composent cet état. Les principaux sont les suivans :

Le Rio de la Plata, dont nous avons tracé le cours à la p. 98, etc. ; il baigne Colonia del Sacramento, Montevideo et Maldonado. Son principal affluent dans cet état est l'*Uruguay*, qui passe par Soriano ou San-Domingo-Soriano ; celui-ci est grossi à la gauche par le *Rio-Negro*, qui traverse tout l'état de l'est à l'ouest.

Le Cebollati, qui prend sa source dans les montagnes de Barriga-Negra dans le district de Concepcion-de-Minas, et, après avoir traversé dans la direction de l'ouest à l'est la partie sud-est de cet état, se rend dans la lagune de Merim.

DIVISION et TOPOGRAPHIE. Les vastes solitudes qui composent le territoire de cet état, formaient partie de la vice-royauté de Buenos-Ayres, sous le nom de *Banda-Orientale*. Après avoir été régie pendant neuf ans par le féroce et cruel Artigas, qui attaqua Buenos-Ayres, envahit l'Entre-Rios, souleva Santa-Fe, arma les Indiens du Grand-Chaco et désola le Paraguay par des actes inouïs de barbarie, cette contrée, autrefois si florissante, fut envahie par les Portugais et réunie au Brésil sous le titre de *provincia Cisplatina*. Séparée de cet empire par un article du traité de paix conclu entre le Brésil et Buenos-Ayres, elle fut déclarée indépendante, et prit le titre de *république orientale de l'Uruguay*. On la connaît aussi sous le nom de *Nouvel-Etat-Oriental de l'Uruguay*. D'après la nouvelle organisation qu'elle s'est donnée, tout le territoire de la république est partagé en neuf départemens qui prennent le nom de leurs chefs-lieux respectifs; ces départemens sont : *Montevideo*, *Maldonado*, *Canelones*, *San-José*, *Colonia*, *Soriano*, *Paysandu*, *Duragno*, *Cerro-Largo*.

Montevideo, chef-lieu du département de

son nom et capitale de la république. Elle est bâtie en amphithéâtre sur la rive gauche du Rio de la Plata et sur une petite péninsule ; son port, regardé comme le meilleur de la Plata, est exposé à toute la violence des vents d'ouest nommés *pamperos*. Le plan de la ville est régulier ; les maisons bâties en briques et couvertes d'une terrasse, n'ont la plupart qu'un seul étage ; les rues ne sont pas pavées. Par un article de la paix conclue entre le Brésil et Buenos-Ayres, ses fortifications, qui étaient assez considérables, doivent être démolies ainsi que celles de Colonia. Peu de villes de l'Amérique ont plus souffert que Montevideo. Son commerce, jadis si florissant, est réduit au quart de ce qu'il était, et sa population, qu'on portait jusqu'à 26,000 habitans, ne s'élève plus aujourd'hui qu'à environ 10,000 âmes.

Toutes les autres villes sont très petites ; voici les plus remarquables : COLONIA (Colonia del Sacramento), importante par son port sur le Rio de la Plata, et par ses fortifications qui, comme nous venons de le dire, doivent être démolies ; MALDONADO, à l'embouchure du Rio de la Plata, avec un port ; PAYSANDU, sur l'Uruguay, naguère encore misérable hameau d'une douzaine de cabanes, que le commerce et l'industrie ont changé en une petite ville florissante, à laquelle M. Isabelle donne 5000 habitans. FLORIDA, dans l'intérieur, lieu remarquable parce qu'il a été le siége du gouvernement de l'état pendant la dernière guerre contre le Brésil.

Des personnes étrangères à l'archéologie nous reprocheront peut-être de n'avoir pas mentionné dans les environs de Montevideo le *tombeau de Ptolémée*, que l'on prétend y avoir été découvert. Ce tombeau, d'après les relations publiées dans un grand nombre de journaux d'Europe et d'Amérique, serait décoré d'une inscription grecque, et renfermerait plusieurs pièces d'armures d'un travail précieux, entre autres un casque sur lequel on voit représenté Hector traîné par Achille autour des murs de Troie ; mais depuis plusieurs années les savans ont fait justice de cette prétendue découverte et des absurdes commentaires que des juges non compétens s'étaient empressés de publier. Nous avons cru cette explication nécessaire pour nous mettre à l'abri de la critique, et pour signaler une erreur archéologique qui n'a pas manqué de donner une certaine célébrité aux environs de cette ville.

EMPIRE DU BRÉSIL.

POSITION ASTRONOMIQUE. *Longitude occidentale*, entre 37° et 75°. *Latitude* entre 4° *boréale* et 33° *australe*.

CONFINS. Au *nord*, la Colombie, les Guyanes Anglaise, Hollandaise et Française et l'Océan-Atlantique. A l'*est*, l'Océan-Atlantique. Au *sud*, l'Océan-Atlantique, la république Orientale de l'Uruguay et le dictatorat du Paraguay. A l'*ouest*, la confédération du Rio de la Plata, le dictatorat du Paraguay, et les républiques de Bolivia, du Pérou et des Etats-Unis du Sud.

FLEUVES. Parmi le grand nombre de fleuves qui arrosent le vaste territoire de cet empire, nous nous bornerons à décrire le cours des vingt suivans, parmi lesquels quatre, l'*Amazone*, le *Tocantin*, le *S. Francisco* et le *Rio de la Plata* ont été déjà décrits à la page 98 avec les plus grands fleuves du Nouveau-Monde. Tous se jettent dans l'Océan-Atlantique, et plusieurs sont grossis par des affluens dont le cours égale celui des plus grands fleuves de l'Europe, le Volga seul excepté. Ces fleuves sont :

L'OYAPOC ; son cours est peu considérable, mais il est important par le volume de ses eaux et plus encore parce qu'il sépare la Guyane-Française de la Guyane qui appartient à l'empire du Brésil.

L'AMAZONE ; il vient de la Colombie, traverse de l'ouest à l'est la vaste province du Parà, et après y avoir arrosé les villes ou bourgs d'Olivença, Obidos ou Pauxis, Santarem, Almerim, Curupa et Macapa, il entre dans l'Atlantique. Ses principaux affluens à la droite sont : le *Javary*, qui vient du Pérou et sépare cette république de l'empire du Brésil ; il passe par Borba ; le *Jutay* ou *Hyatahy* ; le *Jurua* ou *Hyarua* ; le *Tefe* ou *Jepé*, qui passe par Ega, et le *Purus* ; tous ces affluens viennent de la république du Pérou et arrosent les solitudes encore peu connues de la comarque du Rio-Negro dans la province du Parà ; la *Madeira*, qui vient des républiques de Bolivia et du Pérou ; elle traverse la comarque du Rio-Negro, où elle passe par Borba ; elle est grossie par le *Guaporé*, qui descend des Campos-Parecis et passe peu loin de Matto-Grosso ou Villa-Bella et par le Fort do Principe da Beira ; le *Topayos*, nommé *Juruena* ou *Jurena*, dans la partie supérieure de son cours ; il naît dans les Campos-Parecis, dans la province de Matto-Grosso, la parcourt du nord au sud, ainsi que celle du Parà ; c'est dans cette dernière qu'il baigne l'aldea ou village des Mundrucus, Pinhel, Aveiro et Alter-do-Chão ; l'*Arinos* à la droite est son principal affluent ; le *Xingu*, qui prend sa source dans la partie orientale du plateau des Campos-Parecis, traverse le pays des Borores et de plusieurs autres nations indépendantes, dans la province de Matto-Grosso, arrose celle du Parà, et baigne dans cette dernière Souzel et Pombal.

Les principaux affluens à la gauche de l'Amazone sont : l'*Iça* ou *Putumayo* et le *Yapura* ou *Caqueta*, qui viennent de la Colombie ; le *Rio-Negro*, qui est le plus considérable de tous ces affluens ; on s'accorde maintenant à placer sa source dans la serra de Tunuhy dans la Colombie, où il passe par San-Carlos ; ensuite il entre dans l'empire du Brésil, où il traverse du nord-ouest au sud-est la vaste comarque du Rio-Negro, en baignant Thomar, Barcellos, Moura et Barra do Rio-Negro ; il est grossi à la gauche par le *Cassiquiare*, bras de l'Orénoque qui vient de la Colombie, et par le *Rio-Branco*, qui

traverse du nord au sud la comarque du Rio-Negro; enfin le *Rio-Trombetas* et l'*Anaurapara*, qui descendent du versant méridional de la Serra de Tumucumaque et traversent la comarque du Parà.

Le Tocantin ou Para, formé par la réunion de deux grandes branches, le Tocantin proprement dit, et le Rio-Grande ou Araguaya, nommé aussi Araguya et non *Uraguay* comme on le trouve sur plusieurs cartes; celle-ci doit être regardée comme la branche principale. L'Araguaya elle-même est formée par la réuion de plusieurs courans qui descendent des premiers échelons de la Serra dos Vertentes dans la province de Goyaz, sépare cette province de celles de Matto-Grosso et du Parà; ce grand courant forme dans la province de Goyaz la grande île Santa-Anna, passe par Almeida et par l'emplacement où l'on avait projeté la fondation de San-João de Duas-Barras, traverse ensuite la partie orientale de la province du Parà, et après y avoir baigné Villa-Viçosa ou Cametà, et Parà ou Belem, il entre par une large embouchure dans l'Océan; le Tajipure, canal naturel, très étroit du côté de l'Amazone, fait communiquer ce dernier avec le Tocantin; le principal affluent de l'Araguaya est le *Rio das Mortes*, qui parcourt la partie orientale de la province de Matto-Grosso. Le Tocantin proprement dit nous paraît être formé par la réunion des deux courans principaux de la province de Goyaz, nommés Rio das Almas et Maranhao; il traverse ensuite la partie orientale de cette province, où il reçoit un grand nombre d'affluens, parmi lesquels nous nommerons le *Paranan* à la droite.

Le Maranhao, dit Miarim ou Meari dans la partie supérieure de son cours; ce fleuve naît dans la Serra do Itapicuru dans la province à laquelle il donne son nom, et la traverse du sud au nord. Après avoir reçu le *Grajahu* ou *Santona* et le *Pinaré* ou *Pindaré* à la gauche, il entre dans la baie de San-Marcos, vis-à-vis de l'île Maranhão.

L'Itapicuru, descend de la Sarra de ce nom, baigne du sud au nord la partie orientale de la province de Maranham, passe par Caxias ou Cachias et Itapicuru, et y débouche dans la baie de San-José.

Le Paranahiba ou Parnahiba est un des cinq grands fleuves du Brésil; il naît dans la Serra dos Guacuruaguas ou Curucuruaguas, et sépare pendant toute la longueur de son cours la province de Maranhão de celle de Piauhy. Ses principaux affluens sont à la droite le *Gorongueia*, qui passe par Jurumenha, et le *Caninde*, grossi par le *Piauhy* à la gauche, qui donne le nom à une province de l'empire. Le principal affluent à la gauche, est le *Rio de Balças*; il traverse la partie méridionale de la province de Maranhão.

Le Seara a un cours très borné, et n'est mentionné ici que parce qu'il donne son nom à une des provinces de l'empire; son embouchure est peu éloignée de Cidade-de-Fortaleza ou Seara.

L'Iguaribe ou Iaguaribe. Quoiqu'il soit le plus grand fleuve de la province de Seara, il n'en est pas moins un des plus petits fleuves de l'empire; il traverse la partie orientale de cette province en passant par Aracaty, que plusieurs cartes écrivent à tort Ararati; le *Salgado*, qui baigne Yco, est son principal affluent à la droite.

Le Rio-Grande-do-Norte, dit autrefois Potenci, et le Rio-Parahiba-do-Norte; ce sont deux fleuves d'un cours assez borné; la partie supérieure de leurs bassins laisse encore beaucoup à désirer; ils traversent les deux provinces de l'empire auxquelles ils donnent leurs noms.

Le Rio San-Francisco: c'est un des cinq grands fleuves du Brésil; il naît dans la Serra da Canastra dans la province de Minas-Geraes, la traverse du sud au nord, et parcourt de l'ouest à l'est celles de Pernambuco et de Sergipe; dans ce long trajet il passe au travers ou tout près de Urubu, Rio-Grande, Pilão-Arcado, Santa-Maria et Villanova de San-Francisco. Ses principaux affluens sont: le *Rio das Velhas* et le *Rio-Verde* à la droite; le *Paracatu* et le *Rio-Grande* à la gauche; tous dans la province de Minas-Geraes.

Le Rio Itapicuru, nommé aussi Jacobina et Rio do Peixe, dans la partie supérieure et moyenne de son cours; il traverse le nord de la province de Bahia en passant par Jacobina et Itapicuru.

Le Paraguaçu ou Peruaçu; il est formé par deux branches du même nom, qui descendent de la Serra de Manguadeira, traverse la province de Bahia, et après avoir arrosé Cachoeira, se jette dans la belle baie qui donne le nom à cette province.

Le Rio das Contas; ce fleuve descend de la Serra das Almas, traverse la comarque dos Ilheos dans la province de Bahia, et à Rio de Contas, il entre dans l'Océan.

Le Rio Pardo, qui naît dans la Serra d'Espinhaço dans la province de Minas-Geraes, en arrose une partie ainsi que la comarque dos Ilheos dans celle de Bahia; deux canaux naturels le font communiquer avec le Rio Belmonte.

Le Rio-Grande de Belmonte; ce fleuve est formé par la réunion des deux branches qui prennent leurs sources dans la Serra do Espinhaço dans la province de Minas-Geraes; elles sont connues sous les noms d'Araçuahy et de Jiquitinhonha; celle-ci est la plus occidentale et est renommée par les diamans qu'on y trouve. Après leur jonction, qui a lieu à Minas-Novas, le Rio-Grande de Belmonte traverse la comarque de Porto-Seguro dans la province de Bahia, et à Belmonte il entre dans l'Océan; le Rio de Salsa, canal naturel toujours navigable, met en communication ce fleuve avec le Rio Pardo.

Le Rio Doce, dit Piranga dans la partie supérieure de son cours; ce fleuve, très rapide et peu navigable, naît dans la Serra do Espinhaço et parcourt les provinces de Minas-Geraes et de Espirito-Santo.

Le Parahiba, dit aussi Parahiba-do-Sul, pour le distinguer de Parahiba-do-Norte, est le plus grand fleuve de la province de Rio-de-Janeiro. Il naît dans la comarque de San-Paulo, dans la province de ce nom, traverse celle de Rio-de-Janeiro, et après y avoir baigné San-Salvador dos Campos, ou Campos, entre dans l'Océan.

Le Rio-Grande de San-Pedro, dit aussi Rio-Grande-do-Sul, pour le distinguer du Rio-Grande-do-Norte. Ce fleuve n'est autre chose que le canal par lequel les lagunes de los Patos et de Mirim communiquent avec l'Océan. On pourrait regarder le Jacuy, qui est le plus grand courant qui se rend dans ce vaste estuaire, et qui naît dans la Serra dos Tapes, comme sa branche principale; le Jacuy traverse la province de San-Pedro et baigne ou côtoie Villa do Rio-Pardo, Nossa-Senhora da Conceição da Caxocira, Santo-Amaro et Portalegre; il mêle ensuite ses eaux avec celles de la lagune de los Patos; le Rio-Grande de San-Pedro proprement dit passe par la ville de San-Pedro ou do Rio-Grande.

Nous avons vu à la page 98 que le Rio de la Plata est formé par la jonction de l'Urugay (Uraguay) avec le Parana ; celui-ci qui est la branche principale, naît dans la Serra de Mantequiera dans la province de Minas-Geraes ; il en traverse la partie méridionale, sépare ensuite la province de San-Paulo de celles de Goyaz et Matto-Grosso, ainsi que le territoire du Brésil de celui qui appartient au dictatorat du Paraguay ; enfin il entre dans celui des Etats-Unis du Rio de la Plata. Ses principaux affluens à la droite, dans les limites de l'empire, sont : le *Rio das Mortes*, d'un cours borné, mais remarquable parce qu'il donne son nom à une comarque de la province de Minas-Geraes ; le *Parana-Iba*, qui traverse la partie méridionale de la province de Goyaz ; le *Rio-Pardo*, qui sépare l'extrémité sud-ouest de cette dernière de celle de Matto-Grosso ; malgré ses nombreuses cataractes, il sert à la navigation sur des canots, qui a lieu entre San-Paulo et Cuyaba. Les principaux affluens du Parana à la gauche sont : le *Rio-Verde* dans la partie méridionale de la province de Minas-Geraes ; le *Tieté*, qui passe à une petite distance de Ytu et à Porto-Feliz, dans la province de San-Paulo ; l'*Iguazu*, *Guazu* dit aussi *Corityba*, qui passe par Corityba, et qui dans la partie inférieure de son cours sépare cette province du territoire de l'état de Corrientes dans la confédération du Rio de la Plata. Le *Parayuay*, que nous avons vu être le plus grand des affluens du Parana, prend sa source dans la province de Matto-Grosso, sur le versant méridional des Bampos-Parecis, parcourt l'extrémité méridionale de cette grande province, en traversant le *lac* temporaire *des Xarayes*, passe par Coimbra et poursuivant son cours va séparer la confédération du Rio de la Plata du dictatoral du Paraguay. Ses principaux affluens du côté du Brésil sont : le *San-Lourenço*, grossi par le *Cuyaba*, qui baigne la ville de ce nom ; le *Taguary* et le *Monacgo* ou *Embotetinu* ; ce dernier trace une partie de la frontière de l'empire.

DIVISION et TOPOGRAPHIE. Jusqu'en 1808, le Brésil formait la plus vaste comme la plus importante des colonies de la monarchie Portugaise. A la suite des événemens qui forcèrent le roi de Portugal à quitter ses états d'Europe pour aller résider au Brésil, cette contrée fut déclarée *royaume*, et plus tard en 1823, *empire*, deux ans environ après le départ du roi pour Lisbonne. C'est à cette époque que l'on changea les divisions administratives du Brésil, qui subirent par la suite plusieurs importantes modifications. Par la création des législatures provinciales, en 1835, l'empire du Brésil ressemble plutôt à un état fédératif qu'à une monarchie constitutionnelle. Cependant, les intérêts provinciaux y ont été si minutieusement délimités et isolés, qu'il faut espérer que ce tempérament redonnera le calme et l'union dont depuis quelques années on sent le besoin. Le tableau suivant offre toutes les provinces et leurs comarques (*comarcas*), telles qu'elles étaient à la fin de 1829. On nous assure que depuis lors il n'y a eu aucun changement considérable.

Noms des Provinces et des Comarques.	Chefs-Lieux, Villes et Lieux les plus remarquables.
Rio-de-Janeiro.	Rio-de-Janeiro (San-Sebastião, St-Sébastien) ; *Boa-Vista* ; *Santa-Cruz* ; *Bota-Fogo* ; *Praya-Grande* ; *Macacu* ; *Magé* ; *Mandioca* ; *Marica* ; *Cabo-Frio* ; *Campos* (San-Salvador dos Campos) ; *Cantagallo* ; *Novo-Friburgo* ; *Angra dos Reis* (Ilha-Grande) ; les îles *Grande*, *Marambaya*, etc., etc.
San Paulo.	
Comarque de San-Paulo. . .	SanPaulo ; *Santos* ; *Villa-da-Princeza* ; *Taubaté* ; *Guaratingueta* ; *San-Sebastião* ; *Icarehy*.
Comarque d'Ytu.	Ytu (Hitu) ; *Porto-Feliz* ; *Sorocaba* ; *Mugy-Mirim*.
C. de Paranagua-et-Corityba.	Corityba ; *Paranagua* ; *Cannanea* ; *Iguapé* ; *Castro* ; *Guaratuba*.
Santa-Catharina	Cidade de Nossa-Senhora (Cidade de Nossa-Senhora-do-Desterro) ; *San-Francisco* ; *Laguna* ; *Santa-Anna* ; *San-Miguel*.
San-Pedro	Portalegre (Porto-Alegre) ; *San-Leopoldo* ; *Rio-Pardo* ; *Rio-Grande* (San-Pedro, San-Pedro de Rio-Grande) ; *Estreito* ; *Villa-Nova-da-Caxoeira* ; *Piratinim* ; *San-Miguel* ; *San-Nicolão* ; *San-Francisco-de-Paula*.
Matto-Grosso.	Matto-Grosso (Cidade de Matto-Grosso, jadis Villa-Bella) ; *Cuyaba* ; *Diamantino* ; *San-Pedro-del-Rey* ; *Nova-Coimbra* ; *Forte-do-Principe-da-Beira* ; *Camapuan*.

Noms des Provinces et des Comarques.	Chefs-Lieux, Villes et Lieux les plus remarquables.
Goyaz.	
Comarque de Goyaz	Goyaz (Cidade de Goyaz ou Goiaz, dite autrefois Villaboa); *Meia-ponte; Pilar; Ouro-fino; Santa-Cruz; Santa-Ritta; Crixa;* le *district des Diamans.*
C. de S-J. das Duas-Barras. .	Natividade; *Aquaquente; Cavalcante; Conceição; Tahiras; San-José dos Tocantins; Porto-Real; San-João-da-Palma.*
Minas-Geraes.	
Comarque de Ouro-Preto. .	Cidade-do-Ouro-Preto (autrefois Villarica); *Marianna; Barbasinas; San-Bartholomeu; Santa-Barbara; Antonio-Pereira; Inficionado; Catas-Altas-de-Malto-Dentro.*
Com. du Rio das Mortes. . .	San-João-del-Rey; *San-José; Campanha* (Villa da Princeza-da-Beira); *Queluz; San-Carlos da Jacuhy* (Jacuhy).
Com. du Rio das Velhas. . .	Sabarà (Villa-Real-do-Sabarà); *Cahyte* (Villa-Nova-da-Raynha); *Pitangui.*
Comarque de Paracatu. . .	Paracatu (Paracatu-do-Principe); *San-Romão; Araxà* (San-Domingo do Araxà).
C. du Rio San-Francisco. . .	Rio-Grande (Rio San-Francisco das Chagas); *Pilão-Arcado; Campo-Largo.*
Comarque do Serro-Frio. . .	Villa-do-Principe; *Fanado* (Villa-do-Bom-Successo); *Agua-Suja; Barra-do-Rio-das-Velhas.* Le *district Diamantin* avec *Tijuco.*
Espirito-Santo.	Victoria (Cidade da Victoria); *Itapemirim; Guarapary; Almeida* (Villa-Nova de Almeida); *Villa-Velha-do-Espirito-Santo.*
Bahia.	
Comarque de Bahia.	Bahia (San-Salvador); *Caxoeira; Maragogipe; Nazareth; San-Amaro; Itapicuru; Iguaripe.* L'île de *Taparica* ou *Itaparica.*
Comarque de Jacobina. . .	Jacobina; *Villa de Contas; Villa-Nova do Principe; Joazeiro.*
Comarque dos Ilheos. . . .	San-Jeorge (Ilheos); *Olivença; Camamu.*
Com. de Porto-Seguro. . .	Porto-Seguro; *Santa-Cruz; Caravellas; Leopoldina; Belmonte; San-Mattheus; Villa-Viçosa; Alcobaça.*
Sergipe ou Seregipe.	Sergipe (Cidade de San-Christovão); *Estancia; Lagarto; Villanova de San-Francisco; Propriia* (Propiha, jadis Urabu de Baixo).
Alagoas.	Alagoas (Cidade das Alagoas); *Maceyo; Penedo; Collegio; Atalaya; Porto-Calvo.*
Pernambuco.	
Comarque do Recife. . . .	Pernambuco (Cidade do Recife); *Santo-Antonio de Cabo-San-Agostinho; Serinhem* (jadis Villa-Formosa); *Apojuca.*
Comarque de Olinda. . . .	Olinda; *Goyanna; Pasmado; Iguarassu; Limoeiro; Pao-d'Alho;* l'île d'*Itamaraca.*
Com. da Sertão (du désert). . . .	Symbres; (Jadis Ororaba); *Santa-Maria* (Indios Real de Santa-Maria); *Flores; Guarahey; Pambu* (Santo-Antonio de Pambu).
Parahyba.	Parahyba (Cidade da Parahyba); *Montemor; Villa-Real; Pilar do Taypu; Pombal.*
Rio-Grande.	Natal (Cidade de Natal); *Villanova da Princeza* (jadis Assu); *Portalegre; Estremoz* (jadis Guajiru). L'île de *Fernando de Noronha.*

CIARA OU CEARA.	
Comarque de Ceara.	CIARA (Seara, Cidade da Fortaleza); *Aracaty*; *Granja*; *Sobral* (jadis Garassu); *Villa-Vicosa*.
Comarque de Crato	Crato; *Icco* (Ycò); *San-Joâo do Principe*.
PIAUHY.	OEYRAS (Cidade de Oeyras); *Parnahiba* (Paranahyba); *Piraruca*; *Poti*; *Jerumenha*; *Pernaguà*.
MARANHAO.	MARANHAO (Cidade de San-Luiz); *Hycatu*; *Caxias* (Cachias) *Itapicuru-Grande*; *Guimaraens*; *Alcantara*; *Lumiar*; *Tutoya*.
PARA.	
Comarque do Para.	PARA (Belem, Santa-Maria de Belem, Cidade de Belem); *Villa-Vicosa* (jadis Cametà); *Santarem*; *Gurupa* (Curupa); *Souzel*; *Obidos* (jadis Pauxis); *Macapa*; *Gurupi*; *Collares*; *Ourem*; *Melgaço*; *Pombal*; *Alter do Châo*; *Pinhel*.
Comarque de Marajo. . . .	Villa de Monforte (Villa Joannes); *Chaves*; *Soure*; *Salvaterra*; *Monçara*.
Comarque do Rio-Negro . .	Barro-do-Rio-Negro: *Barcellos*; *Thomar*; *Moira* *Olivença* (jadis San-Paulo); *Borba*; *Serpa*; *Silves*.

RIO-DE-JANEIRO, dite aussi simplement Rio, chef-lieu de la province de ce nom et capitale de l'empire. L'emplacement qu'elle occupe était appelé anciennement *Guenabara* par les Tupinambas. C'est une grande ville, bâtie sur une grande baie qui forme *un des plus beaux ports de l'Amérique*. L'entrée en est défendue par plusieurs forts : celui de *Santa-Cruz*, bâti contre la montagne dite de Pico, et ceux de *Villagagnon* et de *ilha das Cobras* (île des Serpens) construits sur deux ilots dans l'intérieur de la baie, sont les plus importans. Il faut distinguer dans Rio-de-Janeiro la *ville* proprement dite, ou la *ville vieille*, et la *ville nouvelle*; celle-ci a été bâtie à l'ouest de la première depuis 1808; la vaste *place*, ou, pour mieux dire, le *campo de Santa-Anna*, les sépare. Des rues larges, droites, pavées de grès et garnies de trottoirs; de belles maisons, la plupart bâties en granit; plusieurs places publiques et quelques édifices assez beaux, justifient le jugement favorable porté par plusieurs voyageurs sur cette ville; il faut avouer cependant que la ville vieille offre plusieurs vilaines constructions et plusieurs rues étroites et tortueuses.

Les édifices les plus remarquables sont : le *palais impérial*, autrefois la résidence du vice-roi; c'est un bâtiment bâti en granit, composé de trois édifices séparés, réunis par des galeries couvertes; leur architecture n'offre rien de remarquable; le *palais épiscopal*, la *monnaie*, l'*arsenal de terre*; l'*arsenal de la marine*; les *bureaux de l'armée* (trem. *ou* casa do exercito); le nouveau bâtiment de la *douane*, où se trouve aussi la bourse : on le regarde comme le plus bel édifice de la ville. Parmi les églises qui se font plus remarquer par leurs ornemens et leurs richesses intérieures que par leur architecture, nous citerons : la *cathédrale*, près de laquelle se trouve la *chapelle impériale*; l'*église de Nossa-Senhora da Candellaria*; la *chapelle de St-Pierre* et celle de *Santa-Cruz*. On doit ajouter le *théâtre de San-Joâo*, où l'on joue l'opéra italien; le *couvent des Bénédictins*, remarquable surtout par la beauté de sa situation; et le magnifique *aqueduc da Carioca*, terminé en 1740; c'est une imitation de celui de Lisbonne, et sans contredit un des plus beaux de l'Amérique : il peut avoir une demi-lieue d'étendue. Les plus belles places de Rio sont : la *place du château*, sur laquelle se trouve le palais impérial; elle donne sur la baie; une fontaine complète le tableau qu'offre sa vue; la *place du Rocio*, qui lui est supérieure pour les dimensions, la *place du Peloirinho*, autrefois nommée *Capim*; la *place de San-Domingo*; enfin le *campo de Santa-Anna*, remarquable par son immense étendue et par sa fontaine, mais qui est encore un espace presque entièrement ouvert, destiné à devenir une des plus belles places du monde.

Plusieurs instituts scientifiques et littéraires ont été établis depuis 1808 dans la capitale du Brésil; nous nommerons : l'*école de médecine et de chirurgie*, annexée à l'hôpital militaire; l'*école des beaux-arts*; l'*école de navigation*; le *séminaire de San-Joachim*;

le *lycée de Saint-Jean*; l'*école militaire*; l'*école de droit*; celle d'*histoire naturelle*; l'*institut de commerce* et l'*université*; la *bibliothèque impériale*; le *cabinet de minéralogie*; et, hors de la ville, le *jardin botanique*. Ce dernier établissement, dirigé avec le plus grand soin, peut devenir de la plus haute importance pour tout le Brésil. On y a naturalisé le thé, qui y vient parfaitement, ainsi que le cannelier, le géroflier, le muscadier, le laurier camphré, et une foule d'arbres et de plantes exotiques dont la culture peut être adoptée en peu d'années dans toute l'étendue du Brésil. Il y a 60 ans, il n'existait point un seul pied de cafier dans la province de Rio-de-Janeiro, et c'est maintenant une des sources de sa richesse. On ne saurait faire trop de vœux pour que l'arbre à pain de la mer du Sud se naturalise dans ce beau jardin, pour se répandre ensuite dans le reste de l'Amérique-Méridionale. Cette ville, qui, il y a quelques années, n'avait qu'une seule imprimerie, en possède actuellement plusieurs; et, bien que jusqu'à 1820 on n'y ait publié qu'un seul *écrit périodique*, il en paraissait déjà dix en 1828. Rio a un grand nombre de marchés où l'on voit étalées des provisions et des denrées de tout genre, et, ce qui afflige encore tous les amis de l'humanité, on y vend publiquement les esclaves au grand marché destiné à ce commerce abominable. Peu de villes offrent de plus belles promenades que la capitale du Brésil. Outre les places que nous avons mentionnées, elle possède un emplacement destiné à cet objet et nommé le *passeio publico*. Un petit emplacement y est consacré aux leçons de botanique, parce que le jardin destiné à l'enseignement de cette science est situé à une trop grande distance.

L'abolition de plusieurs restrictions qui gênaient la liberté du commerce a fait naître chez les habitans de Rio le goût pour les entreprises et pour les spéculations commerciales. Un grand nombre de négocians anglais, français et allemands sont allés s'y établir, et ont imprimé un grand mouvement à son commerce; cette ville figure déjà parmi les places les plus commerçantes du monde, et elle est sans contredit, sous ce rapport, ainsi que sous celui de la population, la première de toutes les villes de l'Amérique-Méridionale. Sa population doit actuellement être au-dessus de 140,000 âmes, nombre auquel nous avons cru pouvoir l'évaluer à l'époque de la publication de la *Balance politique du globe*.

Les environs de Rio-de-Janeiro sont renommés par les admirables tableaux qu'y offre la nature. C'est la beauté de la situation, la bonté du climat et les richesses végétales plutôt que l'œuvre des hommes qui y attirent l'attention du voyageur. Parmi les lieux les plus remarquables situés dans le voisinage de cette métropole, nous nous bornerons à signaler les suivans : BOA-VISTA, maison de plaisance de l'empereur, bâtie sur une petite hauteur d'où l'on jouit d'une des plus belles vues sur la baie; BOTA-FOGO, baie charmante où se trouve une maison de plaisance impériale; PORTO DA ESTRELLA, village florissant par le commerce et situé sur une montagne; MANDIOCA, superbe possession de M. Langsdorff, dans une position charmante; SAN-CRISTOVAO, autre village, maintenant réuni à la ville, avec une maison de plaisance de l'empereur. Beaucoup plus loin et dans un rayon de 60 milles on trouve : SANTA-CRUZ, avec un assez beau palais impérial, jadis propriété des jésuites; une plantation considérable appartenant à l'empereur en dépend. MACACO, jolie petite ville, importante par ses plantations et par sa population; CABO-FRIO, par ses pêcheries; on y jouit d'une vue superbe. MARICA, très petite; elle possède une *église* qui n'est inférieure qu'aux plus beaux temples de la capitale.

SAN-SALVADOR, nommée communément BAHIA, chef-lieu de la province de Bahia, bâtie en grande partie sur un terrain escarpé, à environ 600 pieds au-dessus du niveau de la mer, et en partie sur la plage de la magnifique baie de Tous-les-Saints (de Todos-os-Santos) qui y forme un des *plus beaux ports de l'Amérique*. La partie haute, qui est la plus considérable, s'appelle la *Cidade-Alta*; elle embrasse aussi les deux faubourgs nommés la *Victoria*, au sud, et *Bom-Fim*, au nord; la partie qui borde la mer s'appelle *Praya*. La cité haute est la demeure des gens aisés et contient les bâtimens les plus remarquables de la ville; on y trouve de grandes et belles rues. Les rues de la ville basse sont irrégulières, étroites et tortueuses, ce qui dépend en grande partie de sa situation; la plupart des maisons sont bâties en pierres; plusieurs ont de trois jusqu'à cinq étages; leur extérieur est assez beau; elles sont garnies de balcons et plusieurs ont des jalousies en place de croisées. On peut dire que Bahia est la première ville du Brésil par le nombre et par la beauté des édifices qui la décorent, bien que quelques-uns seulement puissent soutenir la comparaison, sous le rapport de l'architecture, avec ceux des grandes villes de la ci-devant Amérique-Espagnole. Les édifices qui méritent surtout d'être mentionnés sont : l'ancienne *église*

des Jésuites, qui depuis plusieurs années sert de cathédrale : on la regarde comme le plus beau temple de tout le Brésil ; le *palais du gouverneur;* l'*hôtel-de-ville* (caza da camara) ; le *tribunal d'appel* (caza da relaçao) ; le *palais archiépiscopal ;* l'*hôpital militaire* et l'*école de chirurgie* ou le ci-devant collège des jésuites ; les *couvens* et les *églises des franciscains*, des *carmes* et des *bénédictins*. Tous ces édifices se trouvent dans la ville haute. Dans la basse, nous nommerons l'*église de la Conception* (Conceiçâo), dont les pierres ont été apportées du Portugal numérotées ; *la nouvelle bourse*, qui n'est pas d'une architecture assez sévère ; l'*arsenal maritime*, qui est le premier établissement de ce genre de tout le Brésil ; et la *douane*. Dans le faubourg de Bom-Fim se trouve la belle *chapelle de Bom-Fim*, visitée tous les ans par un nombre immense de personnes à l'époque des fêtes qu'on y célèbre. C'est dans le faubourg opposé de Victoria que se trouve la jolie chapelle *da Graça*, l'église la plus ancienne de Bahia ; une tombe, portant le millésime de 1582, y est consacrée à la mémoire de la célèbre Catherine Alvarès, Indienne de la tribu des Tupinambas, à laquelle appartenait tout le territoire de la capitainerie.

Les principaux établissemens scientifiques et littéraires de Bahia sont : l'*école de chirurgie*, imitation de celle de Rio-de-Janeiro ; le *gymnase*, le *séminaire*, et la *bibliothèque publique*, fondée au moyen d'une loterie, par le comte dos Arcos, un des derniers gouverneurs ; c'est le second établissement de ce genre de tout le Brésil, et il est surtout bien fourni en livres français et anglais. On doit ajouter qu'en 1828, on publiait quatre *journaux* dans cette ville. Bahia possède un *théâtre* assez grand et une des plus belles promenades publiques de l'Amérique ; cette dernière, nommée le *passeio publico*, est située sur le point le plus élevé à l'extrémité sud-est de la ville, prés du fort San-Pedro ; on y respire un air frais et on y jouit d'un des plus beaux points de vue qu'on puisse imaginer ; on y a élevé un *obélisque*, sur lequel une inscription indique le jour et l'année où le roi Jean VI mit pied à terre à Bahia : c'est le premier monarque européen qui ait touché le sol du Nouveau-Monde. Un lac pittoresque, désigné sous le nom de *Dique*, offre des promenades charmantes, mais solitaires, et suit presque entièrement la ville, de manière à ce qu'elle soit en quelque sorte environnée d'eau, même du côté qui ne regarde pas la baie ; on y rencontre un assez grand nombre de caymans. Bahia a été la capitale du Brésil jusqu'en 1763 ; elle est restée encore sa métropole ecclésiastique, puisqu'elle est la résidence de l'archevêque, dont relèvent tous les évêques de l'empire. Bahia est aussi le siège d'un tribunal d'appel, dont le ressort s'étend sur les provinces centrales du Brésil. Son commerce florissant a engagé un grand nombre de négocians portugais, français, anglais, allemands et d'autres nations, à s'y établir. Sous ce rapport, elle n'a d'autres rivales que Rio-de-Janeiro et se place à côté des villes les plus commerçantes du Nouveau-Monde. Cette ville est aussi *la première place forte de l'empire;* le *fortim do mar*, avec ses casemattes où l'on conserve la poudre qu'on fabrique dans ses environs, est la partie la plus importante de ses nombreuses et vastes fortifications ; sa forme est circulaire ; il est bâti sur un rocher isolé de la baie et peut défendre le port et la ville. Le grand nombre de personnes qui viennent à Bahia de tous les lieux situés autour de sa baie et même de quelques lieux plus éloignés, et le grand nombre de vaisseaux marchands qui se trouvent continuellement dans son port, rendent très difficile l'estimation de sa population permanente. D'après les renseignemens que nous avons pu nous procurer de plusieurs sources, nous croyons pouvoir l'évaluer à environ 120,000 âmes, population qui dépasse celles de toutes les autres villes de l'Amérique-Méridionale, à l'exception de Rio-de-Janeiro.

Les environs de Bahia, que les Brésiliens nomment le RECONCAVO, offrent la partie du Brésil où la population est la plus concentrée ; elle est parsemée de gros bourgs et d'un grand nombre de villages, qui tous florissent par les riches produits de leur agriculture ; celui de NOSSA-SENHORA DA PENHA, dit communément TAPACIPE, est remarquable par la maison de campagne de l'archevêque et surtout par ses vastes *chantiers*, où l'on construit un grand nombre de beaux vaisseaux, qui pour la solidité sont supérieurs même à ceux qu'on construit dans l'Inde. Plus loin, et dans un rayon de 40 milles on trouve : CAXOEIRA (Cachoeira), ville qu'on cherche en vain sur plusieurs cartes généralement estimées et très récentes, quoiqu'elle soit la plus importante de toute la province après Bahia, non-seulement pour sa population qu'on porte à 16,000 âmes, mais aussi pour les produits de son agriculture et pour son commerce florissant avec l'intérieur. MARAGOGIPE, NAZARETH, SANTO-AMARO et ITAPICURU, importantes par les produits de leur agricul-

ture; IGUARIPE, par ses nombreuses fabriques de toile et de poterie. Enfin l'île d'ITAPARICA, la plus grande de celles qu'on voit dans la magnifique baie de San-Salvador. En général les bourgs du Reconcavo font un grand commerce de farine de manioc, de légumes secs, de tabac et de sucre; plusieurs pêcheries de baleines (*armaraçòes*) offrent une branche fructueuse d'industrie.

CIDADE DO RECIFE, dite communément PERNAMBUCO, chef-lieu de la province de ce nom, et entièrement différente de la ville d'*Olinda*, avec laquelle les géographes la confondent dans leurs descriptions. Pernambuco est en quelque sorte une ville triple, puisqu'elle se compose de trois parties distinctes, savoir : *Recife* proprement dite, bâtie sur une péninsule qui s'étend au sud de la ville d'Olinda : c'est la partie de la ville la plus commerçante et celle où se trouvent la *douane*, l'*intendance de la marine* et les *chantiers de l'empire*; *Santo-Antonio*, sur une île formée par les bras du Capibaribe; un grand *pont*, presque tout en pierre, la joint au Recife; cette partie est en général mieux bâtie que la précédente; on y trouve la *trésorerie*, le *palais du gouverneur*, le *théâtre* et le *marché* principal; enfin, *Boa-Vista*, sur le continent; un *pont* de bois, le plus grand du Brésil, traverse un bras du Capibaribe. Pernambuco ne se distingue pas beaucoup sous le rapport littéraire, puisque les principaux établissemens de ce genre se trouvent à Olinda, qui en est tout près; elle possède cependant un petit *gymnase* et plusieurs *écoles* inférieures. En 1828, on y publiait trois *journaux*. Cette ville est assez bien fortifiée du côté de la mer, et son port est le plus fréquenté après ceux de Rio-de-Janeiro et de Bahia. Son commerce a pris un tel essor depuis vingt ans, que sa population ne saurait être évaluée actuellement au-dessous de 60,000 âmes.

Dans ses environs immédiats et dans un rayon de 40 milles on trouve · OLINDA, ville très déchue, avec environ 7000 habitans, mais importante par son évêché, sa belle *cathédrale*, son *séminaire* et son *jardin botanique*. On doit aussi nommer beaucoup plus loin : SANTO-ANTONIO DE CABO-ANGOSTINHO, SEGINHEM, jadis nommée VILLA-FORMOSA, et GOYANNA; cette dernière est importante par sa population, son commerce et son agriculture. L'île d'ITAMARACA, importante par ses *salines* et par le port de *Catuma* qu'elle forme avec la côte du continent.

Voici les autres villes les plus remarquables de l'empire; nous les nommerons en suivant l'ordre du Tableau des divisions administratives :

Dans la PROVINCE DE RIO-DE-JANEIRO, outre Rio-de-Janeiro et les lieux que nous avons décrits dans ses environs à la page 236, nous nommerons encore: CAMPOS, petite ville importante par sa population et son commerce; NOVO-FRIBURGO, par sa colonie suisse, qui dépérit tous les jours de plus en plus, et dont la population primitive de 1800 individus était réduite à 500 en 1826; ANGRA DOS REIS ou ILHA-GRANDE, importante par son port et son commerce.

Dans la PROVINCE DE SAN-PAULO : SAN-PAULO, ville épiscopale située presque sous le tropique du Capricorne dans un climat aussi agréable que salubre, ce qu'elle doit à sa position élevée. Des rues droites et presque toutes d'une grande propreté, des maisons blanchies et d'une jolie apparence, élevées de deux étages dans les rues principales et accompagnées de jardins, plusieurs places, trois jolis ponts en pierre et plusieurs édifices publics rendent assez agréable l'aspect général de cette ville. Le *palais du gouverneur*, autrefois collége des jésuites; la *cathédrale*, le *palais épiscopal*, et la *fonderie d'or* sont les bâtimens les plus remarquables. Ses principaux établissemens littéraires sont : l'*université*, fondée il y quelques années, le *séminaire* et la *bibliothèque* publique; en 1828 on y publiait un *journal*. Saint-Paul possède un petit *théâtre*. Un membre éclairé de l'académie royale des sciences de Lisbonne a depuis long-temps réfuté les calomnies débitées par des voyageurs de mauvaise foi sur l'*origine des Paulistes*, qu'on prétendait descendre d'une bande d'aventuriers espagnols, portugais, métis et mulâtres fuyant de diverses parties du Brésil pour former ici une république de brigands. La population de Saint-Paul avec ses environs les plus immédiats peut s'élever à environ 18,000 âmes.

Nous nommerons ensuite SANTOS, importante par son port et son commerce; VILLA DA PRINCESA, par la pêche de la baleine; TAUBATÉ, par son commerce et sa population; GUARATINGUETA, par les produits de son agriculture; YTU, par ses cultures et par la belle *cascade du Tiété*; PORTO-FELIZ, par sa position sur sa ligne navigable qui mène à Cuyaba : SOROCABA, par sa population, son industrie, par la carrière de pierres à fusil et par les *forges impériales d'Ypanema* qui se trouvent dans son territoire; CORITYBA, la plus florissante de la comarque de son nom jusqu'en 1811; CANNANEA, importante par ses pêcheries; IGUAPÉ, par son pélerinage et par les fonderies d'or qui la rendaient autrefois florissante.

Dans la PROVINCE DE SANTA-CATHARINA : CIDADE DE NOSSA SENHORA DO DESTERRO, dans l'île Santa-Catharina, petite ville importante par son commerce son port et sa population estimée à 6000 âmes, SAN-FRANCISCO, par ses chantiers; LAGUNA, SANTA-ANNA et SAN-MIGUEL, par leurs pêcheries : la dernière est la station principale pour la *pêche des baleines*.

Dans la PROVINCE DE SAN-PEDRO : PORTALEGRE, petite ville avec un port. M. Isabelle, qui l'a visitée en 1834, estime sa population à 15,000 âmes y compris 3000 étrangers. Le commerce y est florissant et contribue puissamment à la rapide augmentation de cette ville, où l'on publie 5 *journaux*; on y fait plusieurs embellissemens et entre autres on y construit un théâtre. SAN-LEOPOLDO, petite ville d'un millier d'habitans, chef-lieu de la florissante colonie d'Allemands fondée dans ces dernières années. SAN-FRANCISCO, charmante petite ville, très florissante par son commerce; elle compte déjà près de 8000 habitans; RIO-GRANDE ou SAN-PEDRO, importante par sa population, par son commerce [illegible] de cuirs et de viandes sèches,

el par son port ; elle a été le chef-lieu de la province jusqu'en 1763. Depuis *dix* ans elle n'est plus reconnaissable ; on y a construit des quais, un théâtre, des magasins, la douane, etc. Sa population dépasse 6000 âmes en y comprenant celle de *San José*, qui est de l'autre côté du Rio-Grande, et qu'on pourrait regarder comme un faubourg. Estreito, remarquable en ce qu'elle est le plus ancien établissement de la province ; San-Miguel et San-Nicolao, très petites, quoiqu'elles soient les plus importantes des Sept-Missions de l'Uruguay.

Dans la PROVINCE DE MATTO-GROSSO : Matto-Grosso, petite ville, importante par l'*or* qu'on recueille sur son territoire et par sa population qu'on porte à à 6000 âmes ; Cuyaba, avec une population estimée à 10,000 âmes et résidence d'un évêque *in partibus* ; on peut la regarder comme la *ville la plus centrale de toute l'Amérique-du-Sud* ; Diamantino, très petite, mais remarquable par l'*or* et les *diamans* qu'on recueille dans ses environs ; San-Pedro d'El-Rey, par son sel et son *or* ; Nova-Coimbra et Forte do Principe da Beira, station militaire assez importante ; Camapuan, poste très fréquenté sur le grand chemin qui mène par eau de San-Paulo à Cuyaba ; il est bon de rappeler que cette immense province est encore très mal connue et presque entièrement habitée par des nations indigènes indépendantes, parmi lesquelles nous citerons les *Paraguas*, qui avec les *Guaycurus*, ont été si formidables aux Portugais, et les *Bororos* qui sont très répandus. Les *Guaycurus* ou Indiens cavaliers, qui formaient la nation la plus importante de ces contrées, ont été presque anéantis dans l'intérieur du Brésil ; ils se partageaient la domination des campagnes, de même que les Paraguas étaient les maîtres du fleuve.

Dans la PROVINCE DE GOYAZ : Goyaz, petite ville d'environ 8000 habitans, résidence d'un évêque *in partibus* ; Mea-ponte, la plus commerçante et la plus peuplée de la province après Goyaz ; Pilar, Ouro-fino et Santa-Cruz, importantes par l'*or* qu'on trouve sur leur territoire ; Santa-Ritta, station importante par la navigation intérieure ; Crixa, par sa population. On ne doit pas oublier le District des Diamans, espace assez considérable situé le long du Rio-Claro, affluent droit de l'Araguay ; on y recueille de beaux *diamans*. Natividade, petite ville, plus florissante par les produits de son agriculture et de ses pâturages que par ses *lavages d'or* ; Aguaquente, renommée autrefois par l'*or* qu'on recueillait sur son territoire : on y trouva le *morceau de quarante-trois livres* conservé dans le musée de Lisbonne jusqu'à l'arrivée des Français dans cette capitale. Cavalcante et Conceiaçao, importantes par leur population et par l'*or* qu'on recueille dans leurs districts ; Tahiras, par les produits de son agriculture ; San-José de Tocantin, avec la plus belle *église* de toute la province ; Porto-Real, station très importante sur le Tocantin ; San-Joao da Palma, au confluent du Rio-Palma avec le Paranaam, emplacement important, destiné à être le chef-lieu de cette comarque.

Dans la PROVINCE DE MINAS-GERAES : Cidade do Ouro Preto, autrefois nommée Villarica, située sur le penchant d'une montagne et dans le voisinage de l'Itacolumi, le *point culminant* connu *de tout le Brésil*. Ses rues sont irrégulières, escarpées et mal pavées, mais remplies de jolies fontaines qui conduisent l'eau dans presque toutes les maisons. Ses principaux édifices sont l'église de *Nossa-Senhora do Pilar* et de *Nossa-Senhora da Conceiçâo*, le *palais du gouverneur*, l'*hôtel-de-ville*, le *trésor* où se trouve aussi la *monnaie* et le *théâtre*, le plus ancien du Brésil. On doit mentionner aussi les quatre ponts en pierre. Sous le rapport littéraire, Villarica n'offre rien d'important. Le produit des fameuses *mines d'or* auxquelles cette ville doit son origine, a beaucoup diminué ; la population s'en est beaucoup ressentie, étant descendue de 30,000 à 8593 âmes, nombre qu'elle comptait en 1813 ; on la porte actuellement à environ 9000 habitans, disséminés dans 2000 maisons. Malgré cela Villarica tient toujours un rang distingué parmi les villes plus industrieuses et les plus commerçantes de l'intérieur de l'empire.

Nous nommerons ensuite : Marianna, petite ville épiscopale, avec 5000 habitans ; Santa-Barbara, importante par ses riches *lavages d'or* et par sa population ; Antonio Pereira, Inficionado et Catas-Altas de Matto Dentro, autrefois très importantes par leurs riches *lavages d'or*. San-Joao d'El-Rey, remarquable par la *chapelle des Franciscains*, regardée comme le plus beau bâtiment de la province, et importante par sa population estimée à 6000 âmes, par ses riches *lavages d'or* et surtout par son commerce ; San-José, par sa belle église, son agriculture et ses *lavages d'or* ; Campanha, par sa population, son industrie, son agriculture et par ses *lavages d'or regardés comme les plus riches de la province*. Sabara, petite ville importante par sa population qu'on porte à 9000 âmes ; elle a quelques beaux édifices et de riches *lavages d'or* ; Cayte, remarquable par sa belle *église*, par sa population et ses *lavages d'or* ; Pitangui, renommée par son rhum. Paracatu, importante par ses *lavages d'or* et par ses *diamans* ; San-Romao, par son commerce ; Araxa, par son industrie et par ses *sources salées*. Rio-San-Francisco das Chagas, importante par son commerce ; Pilao-Arcado, par ses riches *salines* ; Villa do Principe, par sa population estimée à 5000 âmes et par ses riches *lavages d'or* ; Agua Suja, par ses *lavages d'or* et son agriculture ; Barra do Rio das Velhas : c'est la station principale du sel qu'on importe par le Rio San-Francisco. Fanado, chef-lieu du riche et beau *district de Minas-Novas*, qui formera bientôt une comarque séparée ; ses *lavages d'or* qui y attirèrent les premiers habitans en 1726, sont presque abandonnés pour l'agriculture. Son coton commence à être fort recherché dans les marchés d'Europe. C'est dans ce district qu'est situé le *Pays d'Americanas* ou *Americanos*, où se trouvent grand nombre de pierres de couleur, mais sur la richesse duquel on fait courir mille bruits fabuleux. C'est encore dans ce district de Minas-Novas que vivent les anthropophages *Botocudos*. Tijuco, chef-lieu du fameux *district Diamantino*, dont l'entrée, jusqu'à ces dernières années, était sévèrement interdite à tous les étrangers. Ce petit district était gouverné par des réglemens particuliers, tracés de la main du célèbre Pombal. Les habitans de cette célèbre petite ville, au nombre d'environ 6000, sont renommés dans la province de Minas par leurs progrès intellectuels. C'est dans le lit de la rivière Jiquitinhonha (Jigitonhonha) qu'on exécute les travaux nécessaires à l'*exploitation des diamans*, dont on a extraordinairement exagéré et dont on exagère encore le produit.

Dans la PROVINCE DE ESPIRITO-SANTO : Victoria, petite ville importante par sa baie et par son commerce ; on lui donne 5000 habitans ; Itapemirim, florissante par les produits de son agriculture ; Guarapary, renommée par son baume ; Almeida et Villa-

Velha do Espirito-Santo, importantes par leurs pêcheries.

Dans la PROVINCE DE BAHIA, outre Bahia et les villes que, à la page 239, nous avons décrites dans ses environs, on doit encore nommer : Jacobina, petite ville, importante par ses fabriques de poterie ; Villa de Contas, par son agriculture et par les *débris fossiles de mastodontes* trouvés sur son territoire ; Joazeiro, station importante pour le commerce sur le San-Francisco ; San Jorge, petite ville, importante par ses pêcheries et par son port ; c'est un des plus anciens établissemens portugais ; Olivença, remarquable par l'industrie de ses habitans ; Camamu, par sa baie magnifique, par ses pêcheries de baleines et par son agriculture ; Porto-Seguro, importante par ses pêcheries et par son port ; Santa-Cruz, très-petite ; nous la nommons parce que c'est le *premier établissement fait par les Portugais dans le Brésil.* Caravellas, avec un port : c'est la plus peuplée et la plus florissante de toute la comarque de Porto-Seguro par son agriculture et par son commerce ; Leopoldina, remarquable par la *nouvelle colonie* composée de Français et d'Allemands.

Dans la PROVINCE DE SERGIPE : Cidade de San-Cristovao, petite ville d'environ 9000 habitans, avec un port ; Estancia, encore simple village, mais supérieur pour la population et pour le commerce à toutes les villes de la province, sans en excepter la capitale ; Lagarto, renommée par sa carrière de pierres à fusil.

Dans la PROVINCE DES ALAGOAS : Alagoas, petite ville, importante par le commerce des produits de son agriculture et par sa population, qu'on estime à 14,000 âmes ; Maceyo et Penedo, florissantes par le commerce des produits de leur agriculture.

Dans la PROVINCE DE PERNAMBUCO, outre Pernambuco et les autres villes décrites à la page 249 dans ses environs, on doit encore nommer : Pasmado, petite ville, remarquable par son industrie ; Pambu, remarquable par la belle *cascade de Paulo-Affonso* et par les riches *mines de cuivre* qu'on trouve sur son territoire.

Dans la PROVINCE DE PARAHYBA : Parahyba, assez jolie petite ville, commerçante, avec un port et environ 6000 habitans.

Dans la PROVINCE DU RIO-GRANDE : Natal, très petite ville d'environ 3000 habitans, mais importante par son commerce et par son port ; Villanova da Princeza, la ville la plus considérable de l'intérieur, importante par ses *salines.* L'île de Fernando de Noronha, rocher stérile, avec un petit fort ; c'est un *lieu de déportation* pour quelques criminels du Brésil.

Dans la PROVINCE DU CIARA : Cidade da Fortaleza ou Ciara, très petite, mais importante parce qu'elle est la capitale de la province ; Aracaty, la plus peuplée, la plus grande et la plus commerçante de la province ; on lui accorde près de 9000 habitans. Icco ou Yco, petite ville, la plus florissante de la comarque de Crato à cause des progrès de son agriculture ; San-Joao do Principe, avec des mines d'alun.

Dans la PROVINCE DE PIAUHY : Oeyras, très petite ville, mais remarquable parce qu'elle est la capitale de la province ; Parnahyba, la plus peuplée et la plus commerçante de toute la province, bien qu'elle n'ait qu'environ 5000 habitans ; Piraruca, remarquable par son *église* ; Poti, par son commerce. Un grand nombre d'établissemens où l'on élève des bestiaux se trouvent disséminés sur toute l'étendue de la province et formeront un jour des villes et des bourgades.

Dans la PROVINCE DE MARANHAO : Cidade de San-Luis ou Maranhao, située sur la côte occidentale de l'île de Maranhão, entre deux petits fleuves ou, pour parler plus exactement, entre deux golfes, nommés le Rio de San-Francisco au nord et le Rio da Bacanga au sud. Cette ville, qui doit son origine à une colonie de Français, est assez bien bâtie, et ses maisons ont en général une assez belle apparence. Le *palais du gouverneur,* le ci-devant *collége des jésuites,* l'*hôtel-de-ville* et la *prison*, qui forment l'enceinte de la grande place, sont, avec quelques *églises* et le *palais de l'évêque,* ses principaux édifices. Maranhão est le chef-lieu de la province de ce nom, le siége d'un évêché et d'un tribunal d'appel ; elle possède en outre un *gymnase* et plusieurs *écoles élémentaires.* En 1828 on y publiait deux *journaux.* Son port, qui est assez bon, mais d'une entrée difficile, est très fréquenté ; elle lui doit l'état florissant de son commerce et de sa population ; sous ce double rapport Maranhão est la quatrième ville de l'empire ; nous croyons qu'on peut évaluer à 28,000 âmes sa population actuelle.

Nous nommerons ensuite : Hycatu, parce qu'elle a été autrefois la capitale de la province ; Caxias, la plus importante et la plus florissante de la province après Maranhão ; Itapicuru-Grande et Guimaraens, florissantes par le commerce des produits de leur agriculture ; Alcantara, par son agriculture et par ses *salines.*

Dans la PROVINCE DE PARA : Belem ou Para, chef-lieu de la vaste province de ce nom, située sur la rive droite du Parà et proprement sur la baie Guajarà, à l'endroit où la Guama se décharge dans le Parà. Son climat, autrefois très malsain, s'est amélioré depuis la coupe de plusieurs vastes forêts. Cette ville a de belles rues, des maisons assez bien bâties et quelques édifices qui, relativement à ces contrées, sont remarquables par leurs dimensions ou par leur architecture. Nous nommerons la *cathédrale,* le *palais du gouverneur,* le ci-devant *collége des jésuites*, le *palais épiscopal* et l'*arsenal.* Parà est le siége d'un évêché et possède un *séminaire*, un *gymnase,* plusieurs autres *écoles* inférieures et un *jardin botanique.* En 1828 on y publiait un *journal.* Le commerce avec les produits de l'agriculture de cette province, dont le port de cette ville est le grand débouché, a beaucoup contribué à l'augmentation de sa population, qu'on porte à présent à près de 20,000 âmes. Cet état prospère est bien changé depuis les troubles et les massacres dont Parà a été le théâtre en 1834 et 1835. On prétend qu'une très grande partie de ses édifices sont en ruines et que sa population actuelle s'élève à peine à 6000 âmes.

Nous nommerons encore : Villa-Viçosa, petite ville, importante par les produits de son agriculture, par son commerce et par sa population qu'on porte à 12,000 âmes. Santarem, la troisième ville de la province pour la population, le commerce et l'agriculture ; Gurupa et Souzel, importantes par l'industrie de leurs habitans ; Obidos, remarquable par sa belle *église,* par son agriculture et parce qu'elle est le lieu jusqu'où la marée est sensible dans l'Amazone ; Macapa, importante par son commerce, par son port sur l'Amazone et par ses fortifications ; Villa-Joannes, misérable bourgade, que nous nommons pour désigner le chef-lieu de la comarque de Marajo, qui s'étend sur toute la grande île Marajo ou Joannes, *une des con-*

trées les plus marécageuses de l'Amérique ; elle a une baie. Barra do Rio-Negro, la plus importante et la plus peuplée de la vaste comarque du Rio-Negro, quoique sa population ne s'élève qu'à 3000 âmes ; Barcellos, chef-lieu de cette comarque jusqu'en 1807 ; elle est encore la plus importante après Barra.

RÉPUBLIQUE D'HAITI.

POSITION ASTRONOMIQUE. *Longitude occidentale*, entre 71° et 77°. *Latitude boréale*, entre 18° et 20°.

CONFINS. Cette république, baignée par l'Océan-Atlantique et ses branches au *nord* et par la mer des Antilles au *sud*, se trouve environnée de plusieurs autres iles, dont les principales sont : les Lucayes, au *nord*, dépendantes de l'Angleterre ; Porto-Rico, à l'*est*, appartenant à l'Espagne ; la Jamaïque et Cuba, à l'*ouest;* la première dépend de l'Angleterre, la seconde est soumise à l'Espagne.

FLEUVES. Quatre courans principaux arrosent cette belle île, en descendant de la partie centrale de la chaine principale des montagnes qui la parcourent en plusieurs directions. Ces fleuves sont : le Neiba (Neiva, Neibe) ; il traverse la vallée de Saint-Jean qui court vers le sud ; le Yuna, vers l'est ; il arrose la plaine de la Vega ; le Yaym (Yaqui, Yaque, St-Yaque et Monte-Christi), vers le nord ; il traverse la plaine de Santiago ; enfin l'Artibonite, qui est le courant le plus considérable de la partie occidentale de l'île ; il prend sa source dans le Cibao, traverse toute la partie ci-devant française de Haïti et entre dans la mer à quelques milles au sud des Gonaïves. Un autre fleuve, d'un cours beaucoup moindre, mais dont le lit est profond, est l'Ozama ; il est remarquable parce que c'est sur ses bords que s'élève San-Domingo. D'autres courans d'un cours très borné se déchargent dans le vaste étang salé ou Laguna Enriquilo, qui forme un bassin intérieur.

DIVISION et TOPOGRAPHIE. L'île de St-Domingue qui, avec quelques îles voisines, beaucoup plus petites, forme le territoire de cette république, était autrefois inégalement partagée entre les Français, qui possédaient la partie occidentale, et les Espagnols, maitres de la partie orientale, dont l'étendue était presque le double de la première. La terrible insurrection des Nègres qui éclata en 1791, finit par l'expulsion de tous les Blancs de la partie française et par l'entière indépendance des Noirs révoltés. Depuis le 8 octobre 1804 jusqu'au 17 octobre 1806, St-Domingue forma l'*empire* éphémère de *Haïti* sous Dessalines, qui avait pris le titre de Jacques Ier. Christophe, son commandant en second, prit aussitôt le timon des affaires sous le titre de *chef du gouvernement*, et parvint, en 1811, à se faire nommer *roi héréditaire d'Haïti*, quoique son royaume ne se composât que de l'ancienne province du Nord de la colonie française ; il régna sous le nom de *Henri* Ier. Quelque temps avant la catastrophe qui, en 1820, mit fin à la vie et au royaume de Henri, l'île était partagée en cinq états indépendans, c'est-à-dire, le *royaume de Haïti*, régi par Henri ou Christophe ; la *république de Haïti*, régie par Pétion, jusqu'en 1818, et par Boyer depuis cette époque ; le petit *état* fondé par Goman dans les *montagnes de Jérémie ;* celui des *Cayes*, fondé et gouverné, jusqu'en 1811, par le général Rigaud, et continué pendant quelques mois encore par Borgella ; enfin la *partie Espagnole*, qui, cédée en 1794 à la France, et rendue en 1814 à l'Espagne, resta toujours sous le gouvernement de cette dernière puissance jusqu'au 1er décembre 1821. Après la chute de Henri, le royaume de Haïti se réunit spontanément à la république Haïtienne, et, en 1822, toute l'île se trouva former, sous le régime du sage et habile Boyer, la *république d'Haïti*, dont l'indépendance a été reconnue par la France et par les autres grandes puissances.

Tout le territoire de la république est divisé en 6 départemens ; sous le rapport militaire, en 26 arrondissemens ; et sous le rapport financier, en 8 arrondissemens. Le tableau ci-dessous offre les 6 départemens, leurs chefs-lieux et leurs villes et lieux les plus remarquables.

Noms des Départemens.	Chefs Lieux, Villes et Lieux les plus remarquables.
Ouest.	Port-au-Prince (Port-Républicain, Port-aux-Crimes); la *Croix des Bouquets*; l'*Arcahaie*; le *Mirebalais*; les *Grands-Bois*; *Leogane*; le *Grand-Goave*; le *Petit-Goave*; *Jacmel*; l'île *Gonave*.
Sud.	Les Cayes; *St-Louis*; *Aquin*; *Miragoane*; l'*Anse-d'Hainault*; *Cavaillon*; *Tiburon*; *Jérémie*.
Artibonite.	Les Gonaïves, *St-Marc*; *Ennery*; le *Gros-Morne*; *Terre-Neuve*; la *Petite-Rivière*; les *Verrettes*.
Nord.	Cap Haïtien; (nommé d'abord *Guarico*, et ensuite *Cabo-Santo*; *Cap Français*; *Cap-Henri*; *Cap-Haïtien*); la *Ferrière* (citadelle Henri); *Millot* (Sans-Souci); *Dondon*; la *Petite-Anse*; le *Trou*; *Fort-Liberté* (autrefois Fort-Dauphin); le *Limbé*; le *Borgne*; le *Fort-de-Paix*; *Jean-Rabel*; le *Mole St-Nicolas* (Cap-Nicolas, Mole); *Plaisance*; la *Marmelade*; la *Grande-Rivière-du-Nord*; l'île *Tortue*.
Nord-Est.	St-Yague (Santiago de los Cavalleros); *Port-Plate*; *Monte-Christi*; *Banica*; *Altamira*; la *Vega*; les ruines de la *Concepcion de la Vega*; *Cotuy*.
Sud-Est.	Santo-Domingo (St-Domingue); *St-Christophe* (San-Cristoval); *Seybo*; *Higuey*; *Samana*; *Savana la Mar*; *Bany*; *Azua*; *St-Jean*; *Neyba*; *Lamate* (Lamoatte); les îles *Saona*, *Beata*, *Alta-Vela*.

Port-au-Prince, chef-lieu du département de l'Ouest et capitale de toute la république, bâtie au fond du golfe de La Gonave, avec un port sûr et commode et une belle rade, mais dans un climat malsain. Cette ville a des rues bien alignées, mais pas encore pavées. A dire vrai, aucun de ses bâtimens publics n'est remarquable sous le rapport de l'architecture; le seul *palais du président*, qui est l'ancien hôtel du gouverneur français, se distingue par ses dimensions et par l'élégance de ses appartemens. Nous citerons encore le *sénat* et le *lycée*. L'*arsenal* a été brûlé en 1827; une assez belle *conduite d'eau* alimente la ville. La *Place d'Armes*, qui est devant le palais, est ornée d'un petit monument élevé à la mémoire de Pétion. Port-au-Prince possède actuellement les principaux moyens d'instruction de toute la république; nous nommerons le *lycée*, et l'*école de médecine* annexée à l'hôpital; on nous assure que les *écoles militaire* et *de dessin*, ainsi que la *bibliothèque nationale*, mentionnées dans plusieurs ouvrages récens comme existantes, ne sont encore qu'en projets; mais les *écoles lancastériennes* sont assez multipliées. Il y a aussi deux imprimeries, où l'on publiait, en 1826, trois *journaux*; l'un d'eux, le *Télégraphe*, qui continue à paraître, est regardé comme la gazette officielle. Port-au-Prince est aussi la plus florissante ville de toute l'île, avantage qu'elle doit à son commerce, supérieur à celui de toutes les autres places, et à la résidence des premières autorités de la république. Sa population, qui a beaucoup augmenté dans ces dernières années, s'élève peut-être à 15,000 âmes.

Voici les autres villes et lieux les plus remarquables :

Dans le DEPARTEMENT DE L'OUEST, outre Port-au-Prince, que nous venons de décrire, nous nommerons : Leogane, petite ville assez importante, avec un port, et remarquable par le rôle qu'elle joua dans l'histoire de l'Amérique; à l'époque de la découverte c'était la place principale du *royaume de Xaragua*, régi par le cacique Behechio; elle se distingua aussi dans les fastes sanglans de la guerre de l'indépendance. Le Petit-Goave, important par son port; dans ses environs, sur la route du Grand-Goave, s'élève le *Tapion de Petit-Goave*, montagne célèbre dans les annales de l'astronomie, par la mesure du pendule faite en 1735 par les académiciens français, qui estimèrent à 355 toises son élévation au-dessus de la mer. Jacmel, par son port et par son commerce; c'est le siège d'un tribunal civil. C'est aussi à ce département qu'appartient le prétendu arrondissement ou la commune des Grands-Bois, qui figure dans le recencement de 1824 publié par les journaux; ses habitans qui, selon M. Mackensie, vivent dans l'état de nature et sans entretenir aucune relation avec les autres insulaires, occupent les montagnes qui s'étendent depuis les environs du Mirebalais jusqu'à la côte à l'est de Jacmel. Ce sont les descendans des Nègres marons échappés des anciens établissemens français; ils n'ont jamais reconnu et ne reconnaissent l'autorité de personne.

On les nomme, dit ce voyageur, les *Vien-Viennent*, à cause du cri qu'ils poussent lorsqu'ils se retirent dans l'intérieur de leurs forêts à l'approche des étrangers. D'après un observateur intelligent, qui a longtemps résidé dans cette île, et qui a beaucoup contribué aux découvertes de l'Afrique, et à nous faire mieux connaître quelques parties de la Colombie, cette peuplade connue sous le nom de *Vien-Vien*, serait beaucoup moins sauvage que nous la présente l'observateur anglais. L'île GONAVE, la plus grande de celles qui avoisinent Haïti et en dépendent, est sans habitans permanens.

Dans le DÉPARTEMENT DU SUD : LES CAYES, chef-lieu du département, assez jolie ville, qu'on peut regarder actuellement comme la seconde place commerçante de la république, à cause de l'activité qu'a prise son commerce; c'est le siège d'un tribunal civil; le gouvernement y a établi une imprimerie et une espèce de *gymnase*, où cent élèves sont instruits à ses frais. Les Cayes ont été la capitale de l'état éphémère fondé par le général Rigaud. Le terrible ouragan du 12 août 1831 l'a détruite entièrement. SAINT-LOUIS, très petite ville, très déchue, mais encore importante par la beauté de son port et par celle de sa situation. JÉRÉMIE petite ville importante par la fertilité de son territoire, par son commerce et par son tribunal civil; c'est dans les montagnes de son territoire que Goman avait essayé de fonder un état.

Dans le DÉPARTEMENT DE L'ARTIBONITE : LES GONAÏVES, petite ville, chef-lieu du département, avec un tribunal civil, un port et des bains.

Dans le DÉPARTEMENT DU NORD : CAP-HAÏTIEN, chef-lieu du département, autrefois capitale du royaume de Haïti; avant la révolution elle partageait avec Port-au-Prince l'honneur d'être en temps de guerre la résidence du gouverneur général de la partie française de St-Domingue. Bâtie au pied de la montagne nommée Le Morne du Cap et en face d'une vaste plaine, avec un beau port, cette ville, malgré les désastres qu'elle a éprouvés depuis la fin du dernier siècle, est encore la mieux bâtie et la plus belle de l'île, et n'est inférieure pour la population et le commerce qu'à Port-au-Prince. Ses rues sont larges et pavées, ses maisons toutes en pierres; elle a quelques belles places, des marchés, des fontaines; ses fortifications du côté de la mer, jadis considérables, tombent en ruines; sa belle *église de Notre-Dame* n'est pas en meilleur état ainsi que le *théâtre*, le *palais du gouverneur* et deux vastes *couvens*. Ses bâtimens les mieux conservés sont l'*arsenal* et le *palais de Christophe*; celui-ci est destiné à loger le président lorsqu'il se rend dans cette ville. Cap-Haïtien est le siège d'un tribunal de commerce et le chef-lieu de l'arrondissement militaire et de l'arrondissement financier de son nom. Sa population, qui a beaucoup diminué depuis ces dernières années, est encore estimée à près de 10,000 âmes.

Dans ses environs on trouve : *Millot*, petit village, près duquel on voit les restes de *Sans-Souci*, assez belle maison de plaisance bâtie par Christophe, et où il passait une grande partie de l'année. Ses vastes appartemens, qui étaient garnis avec une grande richesse, ont été dévastés après la chute de ce tyran. M. Mackenzie y vit encore la chambre à coucher où il mit fin à sa vie par deux coups de pistolet. La chapelle est la seule partie de ce bâtiment que la fureur populaire ait épargnée. A trois lieues de Millot on voit *La Ferrière*, autrefois la *Citadelle Henri*, forteresse bâtie par Christophe sur le sommet d'une montagne haute d'environ 2500 pieds, afin de s'y réfugier en cas d'insurrection et d'y renfermer ses trésors. Sa construction, qui a duré plusieurs années, a coûté des sommes énormes, à cause des difficultés qu'offrait le transport des matériaux et de la grosse artillerie. On ne peut y arriver que par un sentier étroit et en partie taillé dans le roc. Ses murailles sont d'une épaisseur extraordinaire et elles sont garnies de 365 pièces de canon. Elle est très abondamment pourvue d'eau et on la dit toujours approvisionnée pour trois ans. M. Mackenzie croit très probable qu'au moment où le tonnerre fit sauter une partie de ses fortifications elle dispersa une portion des piastres qu'Henri y avait déposées, la totalité de l'argent comptant que ce despote y avait accumulé s'élevait à 30,000,000 de piastres, ou à plus de 150,000,000 francs, dont après sa mort, 6 millions seulement passèrent dans le trésor de l'état. Mais nous ferons observer qu'un juge très compétent soutient que ce trésor ne s'est jamais élevé au-delà de 40 millions de francs, dont environ la moitié passa dans les caisses de la république. *Dondon*, misérable village qui joua un grand rôle pendant la première période de la guerre de l'indépendance de Haïti; on pourrait nommer le territoire montueux qui l'environne la *Vendée Haïtienne*, à cause de la longue résistance que les Nègres royalistes y opposèrent aux insurgés.

Nous nommerons encore : FORT-LIBERTÉ, petite ville ruinée avec un beau port; LE PORT-DE-PAIX, petite ville commerçante, avec un port; LE MOLE SAINT-NICOLAS, petite ville ruinée par Christophe, qui en rasa les fortifications; ses remparts élevés à grands frais par les Français et considérablement augmentés par les Anglais durant leur occupation, en avaient fait, dit M. Mackensie, une des *plus fortes places maritimes du monde*; son port, sa position et ses fortifications qui pourraient facilement être rétablies, lui donnent encore une grande importance militaire. L'île TORTUE, renommée pour avoir été le *repaire* des trop célèbres *flibustiers* et le *premier établissement des Français* à Saint-Domingue.

Dans le DÉPARTEMENT DU NORD-EST : SAINT-YAGUE, chef-lieu du département, siége d'un tribunal civil, mais très déchue depuis les dégâts qu'elle a soufferts lors de la retraite de Christophe sous les ordres de Dessalines en 1805. C'est une des plus anciennes villes de l'Amérique, ayant été bâtie en 1504; elle est aussi renommée comme *un des lieux les plus salubres de l'Amérique*, prérogative justifiée par le mouvement de sa population, qui offre une mortalité extrêmement petite comparée au nombre de naissances respectives. PORT-PLATE, petite ville très déchue, mais encore importante par son port et par la grande exportation d'acajou et d'autres produits qu'on y fait. ALTAMIRA, misérable hameau, remarquable par la magnifique vue dont on y jouit. MONTE-CHRISTI, ville entièrement déchue, par la retraite du Yaque qui y avait autrefois son embouchure. LA VEGA, petite ville que nous nommons pour mentionner les ruines de la *Concepcion de la Vega* situées dans les forêts de son territoire; cette dernière a été la plus florissante ville de St-Domingue jusqu'en 1564, époque où un tremblement de terre l'a tellement ruinée que ses habitans prirent le parti de l'abandonner; elle possédait un *hôtel des monnaies*, où l'on frappait les pièces avec l'or retiré des mines et des lavages de cette île. COTUY, très petite ville, très ancienne qui n'a jamais été importante

malgré le voisinage des riches *mines d'or* qu'on y a exploitées jusqu'en 1747; il y en a aussi de *cuivre* aurifère et de *fer*. Les fameuses MONTAGNES DE CIBAO appartiennent à ce département; M. Mackenzie croit pouvoir affirmer qu'elles recèlent beaucoup d'*or*, et qu'elles pourraient fournir au moins de riches lavages de ce métal; il ajoute à ce propos que la monnaie de la Concepcion de la Vega frappa 240,000 couronnes (crowns) dans une seule année, avec l'or provenant de ses mines.

Dans le DÉPARTEMENT DU SUD-EST : ST-DOMINGUE, jadis capitale de toute la partie espagnole, assez grande ville, située non loin de l'embouchure de l'Ozama, qui y forme un beau port défendu par plusieurs ouvrages. On la regarde communément comme la *première ville bâtie par les Espagnols dans le Nouveau-Monde*; mais M. Mollien nous fait observer que c'est à la *Nueva-Isabella*, bâtie en 1494 sur la côte septentrionale de l'île, que cette qualification doit appartenir. Détruite presque entièrement en 1502 par un ouragan, St-Domingue fut rebâtie sur le bord occidental de l'Ozama. Percée de rues larges et bien alignées, elle a des maisons construites dans le genre de celles de Cadix et généralement solides et bien proportionnées, et quelques édifices remarquables. Nous nommerons surtout la *cathédrale*, beau bâtiment gothique d'une grande solidité; on vante la hardiesse de sa coupole; l'*arsenal*, qui est un des plus grands de l'Amérique : une partie a été changée en casernes; le *palais* où résidait le gouverneur espagnol; celui du *cabildo* ou de la municipalité; le ci-devant *collège des jésuites*, transformé en magasin militaire; la coupole et le maître-autel de son église sont remarquables. Le XVIe siècle a été l'époque brillante de St-Domingue; depuis lors cette ville a toujours vu décroître son commerce et avec lui ses richesses et sa population, qu'on n'estime plus qu'à environ 10,000 habitans. Elle est encore le siége d'un archevêché, d'un tribunal civil, d'un tribunal de commerce et est le chef-lieu de l'arrondissement militaire et financier de son nom. Quelques établissemens littéraires peu considérables remplacent son ancienne université; le gouvernement y possède une imprimerie; la gazette qu'on y publiait a cessé de paraître.

Nous nommerons encore : ST-CHRISTOPHE, dans les environs de St-Domingue, pour ses plantations et les fortifications que le général Borgella y a élevées. HIGUEY, très petite ville, renommée dans toute l'île par son célèbre sanctuaire de Notre-Dame, visité annuellement par un grand nombre de dévots; c'est la *Lorette de Haïti*. SAMANA, très petite, située sur la grande baie, à laquelle elle donne le nom; quoique on la représente à tort comme une place commerçante, nous ne la regarderons avec M. Mollien que comme le *bagne d'Haïti*. L'île SAONE, habitée temporairement par des pêcheurs.

AMÉRIQUE-INDIGÈNE INDÉPENDANTE.

Nous comprenons sous cette dénomination un grand nombre de petits états formés par les nations qui, quoique vivant éparses sur les vastes solitudes que les puissances européennes et les nouveaux états de l'Amérique regardent comme des parties intégrantes de leurs territoires respectifs, n'en conservent pas moins leur indépendance. La géographie physique des pays occupés par ces nations a déjà été donnée dans la description des états dont elles sont censées faire partie, et leur population et leur superficie figurent avec la superficie et la population correspondantes de ces mêmes états. Nos recherches sur ce sujet nous ont engagé à estimer à environ 6,000,000 de milles carrés la *superficie* des terres où sont disséminées les nations indigènes indépendantes, et à porter tout au plus à 1,300,000 âmes leur *population* collective. Pour éviter des répétitions inutiles, nous renvoyons aux pages 124—133, où l'on a classé, d'après les langues, toutes ces petites nations, dont quelques-unes se trouvent partagées entre plusieurs états. Le signe ** qui précède le nom de certains peuples signale ceux qui, étant indépendans, appartiennent à cette section.

Comme l'extrémité de l'Amérique-du-Sud, que les géographes s'accordent depuis quelque temps à nommer *Patagonie*, n'a encore été occupée par aucune puissance, et que les prétentions des Espagnols sur ces vastes solitudes sont loin d'être reconnues par les puissances européennes, nous croyons qu'il est plus convenable de donner ici, plutôt que partout ailleurs, la description de cette partie du Nouveau-Monde. Nous y rattachons les îles les moins éloignées qui en dépendent géographiquement.

POSITION ASTRONOMIQUE. *Longitude occidentale*, entre le 65° et le 78°. *Latitude australe*, entre le 36° et 56°, en y comprenant l'archipel de Magellan, à cause de sa grande étendue et de sa grande proximité.

CONFINS. Au *nord*, la confédération du Rio de la Plata. A l'*est*, l'Océan-Atlantique. Au *sud*, l'Océan-Austral. A l'*ouest*, le Grand-Océan, la république du Chili et l'Araucanie proprement dite, à l'ouest de la grande cordilière des Andes.

FLEUVES. Il n'y a que des fleuves qui se rendent dans l'Océan-Atlantique qui, par la longueur de leur cours, méritent d'être mentionnés.

Le RIO-NEGRO, qui sépare la Patagonie du territoire de Buenos-Ayres. A la page 228 nous avons déjà dit tout ce que la géographie offre de moins vague sur ce fleuve qui est le courant principal de ces vastes solitudes.

Le RIO-CAMARONES (Fleuve des Homards). Après

avoir traversé la partie méridionale de la Patagonie que les géographes espagnols nomment Comarca-Desierta (province déserte), ce fleuve se rend à l'Atlantique dans la baie à laquelle il donne son nom.

Le Rio-Gallego; son cours est beaucoup plus borné que celui des précédens, mais il est remarquable par la rapidité et le volume de ses eaux, et parce qu'il est le plus méridional de tous les fleuves principaux qui arrosent la partie continentale du Nouveau-Monde. Nous ajouterons que, d'après l'exploration que les Anglais ont faite il y a quelques années, la marée y monte jusqu'à 46 pieds anglais, élévation que nous signalons comme la *plus grande que l'on ait encore observée* à de si hautes latitudes australes.

DIVISION et TOPOGRAPHIE. Ces vastes solitudes dont le sol, généralement parlant, est aride, manquant de bois et d'eau douce, mais auquel la haute taille observée parmi quelques-unes des tribus qui le parcourent a donné depuis trois siècles une grande célébrité, sont la patrie des *Patagons*, des *Chunchi*, des *Puelches* et d'autres peuples indigènes décrits dans l'article *Ethnographie* aux pages 124 à 133. Les détails que nous en avons donné sont les seuls que comporte le cadre d'un Abrégé. Nos lecteurs ont déjà vu dans l'article des *Iles*, aux pages 97 et 98, ce que les terres qui dépendent de la Patagonie offrent de plus remarquable. Ils trouveront d'autres détails sur les nations indigènes indépendantes dans la description des différens états de cette partie du monde. Mais nous devons dire un mot sur le *pays des Arguèles* ou *Césares* et sur quelques emplacemens très remarquables, afin de détruire des erreurs récemment reproduites par des noms imposans, et pour signaler au lecteur des points très importans sous plus d'un rapport, mais que les géographes négligent entièrement et que l'on cherche en vain sur les cartes générales, surchargées cependant d'une foule de noms inutiles ou d'une moindre importance.

Falkner, dans sa description de la Patagonie, a déjà relégué avec raison parmi les fables l'existence de la prétendue colonie des Arguèles ou Césares, dont le père Feuillée a donné une description remplie de détails imaginaires. Selon les uns cette colonie aurait dû sa naissance aux équipages des quatre vaisseaux espagnols naufragés en 1640 dans le détroit de Magellan, et qui se seraient établis dans l'intérieur du continent entre le 43e et le 44e parallèles; selon d'autres elle se serait formée des descendans des Araucans, qui après avoir détruit en 1599 la ville d'Osorno dans le Chili et en avoir emmené les femmes, se seraient retirés dans ce même emplacement.

Le Puerto-Deseado (Port-Désiré) au sud du cap Blanco, découvert par Magellan en 1520 et visité après lui par plusieurs navigateurs, et depuis lors par un grand nombre de bâtimens qui fréquentent ces parages pour y faire la pêche. Le Puerto de San-Julian (Port de St-Julien), meilleur que le précédent et visité également par Magellan et par d'autres navigateurs, et de nos jours à cause de la pêche. Le Port-Famine, sur un enfoncement formé par la péninsule de Brunswick, qui se projette dans le détroit de Magellan. C'est l'emplacement de la Ciudad Real de Felipe ou de Filippoli, fondée en 1582 par Sarmiento par ordre de Philippe II, dans le but d'assurer à l'Espagne la possession du passage de ce fameux détroit; c'était une citadelle de quatre bastions garnie de quelques pièces d'artillerie, et ayant à ce qu'on prétend 400 habitans. C'était sans contredit la *forteresse la plus australe de tout le globe*; on peut même ajouter qu'aucune fortification permanente n'a jamais été construite à de si hautes latitudes. Des mesures imprévoyantes et l'anarchie firent bientôt périr cet établissement, où Cavendish en 1586 ne trouva plus qu'un seul habitant. L'aspect des environs rend tout-à-fait improbable l'opinion généralement adoptée que cette colonie ait péri par la famine. Cet emplacement a été choisi, il y a quelques années, par le capitaine King pour faire ses observations météorologiques depuis février jusqu'à juillet inclusivement.

Sur la côte occidentale nous nommerons le golfe de la Trinité, remarquable par les petits établissemens que l'amiral Sarmiento y fonda, et qui éprouvèrent le même sort que Filippoli.

AMÉRIQUE-DANOISE.

POSITION ASTRONOMIQUE de la partie principale. *Longitude occidentale*, entre 17° et 78°. *Latitude boréale*, entre 59° et 76°.

CONFINS de la partie principale. Au *nord*, la partie non encore explorée du Groënland et l'Océan-Arctique. A l'*est*, l'Océan et l'Océan-Atlantique. Au *sud*, ce même Océan et l'Océan-Atlantique. A l'*ouest*, la Méditerranée-Arctique et la mer de Baffin, qui en est une dépendance. Voyez à la page 94.

Les Antilles-Danoises, dans la mer des Antilles, sont environnées des établissements Anglais et Espagnols situés dans cette mer, que nous avons vue être une dépendance de la Méditerranée-Colombienne. Voyez à la page 93.

FLEUVES. La configuration de la partie connue de ces régions boréales ne comporte aucun grand fleuve. Ceux de l'Islande sont les plus connus et les plus remarquables. Nous citerons au sud, le Hvitaa, qui passe par Skalholt, le Thiorsaa, et l'Holmsaa; à l'est le Lagaraa et le Bruaa; au nord, l'Œxaraa et le Skalfandeaa, qui semblent être les plus longs, l'Œxnadalaa et le Kolbeinsdalsaa, qui paraissent avoir une source commune, et

qui, dans la plus grande partie de leur cours connu, forment un delta aussi remarquable par son étendue que par les groupes de montagnes qu'il renferme; enfin, à l'ouest, le HVITAA, nommé aussi BORGARAA, qui longe Borg.

DIVISIONS et TOPOGRAPHIE. D'après les importantes découvertes faites dans les mers Boréales par les navigateurs anglais, il paraît hors de doute que le Groënland n'est pas une péninsule du Nouveau-Continent, comme on le croit généralement, mais un groupe de deux ou trois grandes îles environnées de plusieurs autres beaucoup moins étendues. Les Danois ne possèdent donc plus rien sur le Continent-Américain. Toutes leurs possessions, dans cette partie du monde, forment trois groupes distincts qui correspondent aussi à leurs divisions administratives; ce sont : le GROUPE DU GROENLAND, l'ISLANDE et les ANTILLES-DANOISES; mais ces trois groupes diffèrent considérablement sous le rapport du mode de leur administration; car les *Antilles* sont régies comme des colonies; le *Groënland* est, pour ainsi dire, gouverné par les missionnaires; l'*Islande*, divisée en trois bailliages, offre l'administration régulière du Danemark proprement dit. Le tableau suivant présente les villes et lieux les plus remarquables de ces trois grandes divisions. Nous y avons ajouté le résultat des découvertes les plus récentes sur le Groënland-Occidental et sur le Groënland-Oriental.

CONTRÉES ET DIVISIONS ADMINISTRATIVES.	CHEFS-LIEUX, VILLES ET LIEUX LES PLUS REMARQUABLES.
ISLANDE.	
SONDERAMTEL. (bailliage du Sud)	REIKEVIG (Reikiavik); *Bessestad; Skalholt.*
VESTERAMTEL. (bailliage de l'Ouest).	Stappen; *Hraundalur.*
NORDER OG OSTERAMTEL. (baill. du Nord et de l'Est).	Mådruval; *Skagastrand; Holum; Eskefiord.*
GROUPE DU GROENLAND.	
INSPECTORAT DU SUD.	Julianeshaab; *Staatenhuk* sur une île; *Godthaad; Nye-Herrne* (Nouveau-Herrnhut); *Liechtenfhutls.*
INSPECTORAT DU NORD.	Egedesminde; *Umanak; Upernavik;* l'*archipel de Disco.*
GROENLAND-INDÉPENDANT.	Le *Haut-Pays Arctique* (Artic Highland), sur la côte occidentale; la *Terre de Jameson* (lat. 71°), découverte par le capitaine Scoresby fils; *Nugarbik* (lat. 65° 22'), station où le capitaine Graah a hiverné en 1829-1830 pour continuer sa mémorable exploration de la côte orientale du Groënland, où déjà le 28 juillet il avait pénétré jusqu'à une île située à la latitude de 65° 18'.
ANTILLES DANOISES.	
ILE DE STE-CROIX.	CHRISTIANSTED; *Frederiksted.*
ILE DE ST-THOMAS.	*St-Thomas.*
ILE DE ST-JEAN.	Il n'y a aucune ville.

L'Amérique-Danoise, ainsi que les extrémités boréales de l'Amérique-Anglaise et de l'Amérique-Russe, n'offre, dans son immense étendue, que des contrées affreuses, où nul arbre n'ombrage le sol, où la verdure de quelques mousses et d'un petit nombre de plantes rabougries est la seule végétation dont elle peut se parer, et où l'homme abruti n'a, dans plusieurs endroits, d'autre abri qu'une caverne, que souvent il est obligé de se creuser au milieu de la neige. Les seules exceptions que l'on doit faire à ce triste tableau sont la lisière maritime de l'Islande dans ses parties les moins pauvres d'habitans, quelques fractions du Groënland Méridional, et, comme il est presque inutile de le faire remarquer, les Antilles, qui jouissent des avantages que la nature a prodigués aux régions équatoriales. Mais ces contrées polaires, que sans exagération on pourrait nommer l'asile de l'hiver et le séjour privilégié des bourrasques et des frimas, malgré le petit nombre de leurs habitans et l'état abruti où vivent encore quelques tribus indépendan-

tes, n'inspirent pas moins d'intérêt que bien d'autres régions autrement favorisées de la nature. Elles offrent au géographe les *contrées constamment habitées les plus boréales de tout le globe* et le théâtre des conquêtes paisibles et désintéressées de ces pieux missionnaires qui, malgré les rigueurs de ces climats affreux et les privations qu'ils imposent, n'ont pas craint d'apporter à leurs sauvages habitans les lumières et les bienfaits de l'Evangile. C'est sur la côte occidentale du Groënland, dans le Highland-Arctique, que vit cette intéressante tribu d'Esquimaux, que nous avons mentionnée à la page 134, et qui vécut pendant tant de générations ignorée de ses voisins et se croyant les seuls habitans de l'Univers. C'est dans le Groënland-Méridional qu'ont fleuri, dans le moyen-âge, les établissemens fondés par les audacieux Scandinaves, établissemens qui, avec ceux de l'Islande, doivent être regardés comme les premières colonies fondées par des Européens en Amérique dont l'histoire fasse mention; ils précédèrent de plusieurs siècles ces établissemens immenses qui, à la suite des découvertes de l'immortel Colomb, devaient s'étendre d'un bout à l'autre du Nouveau-Monde. C'est dans la Méditerranée-Arctique et ses dépendances qui baignent ces contrées, que l'on pêche le *narwal*, dont la corne a été long-temps l'objet d'un respect superstitieux, à cause du prétendu *remède universel* qu'on en retirait. Un grand nombre de navires viennent tous les ans y pêcher les phoques et ces prodigieux colosses qui peuplent les abîmes, et qui sont si utiles pour ne pas dire indispensables à l'existence des habitans de ces contrées, auxquels leurs dépouilles fournissent non-seulement la nourriture, le vêtement, des ustensiles et des meubles, mais encore la lumière, le feu, la couverture de leurs tentes et les matériaux pour construire leurs pirogues et leurs cabanes. Ces solitudes glacées offrent au physicien la température moyenne la plus basse que l'on ait encore observée sur tout le globe, et ces prodigieux amas de rochers entremêlés d'immenses blocs de glace, qui lui retracent l'image du chaos et de l'hiver. L'image de la lune s'y présente souvent entourée d'anneaux colorés d'un rouge vif, et celle du soleil ornée de couronnes qui réfléchissent les vives couleurs de l'arc-en-ciel; il admire le spectacle non moins fréquent mais encore plus imposant de l'aurore boréale, dont les lueurs ne sont nulle part plus brillantes que dans ces contrées. Le naturaliste trouve dans l'Islande des basaltes disposés en piliers aussi réguliers que ceux de la fameuse *chaussée des Géans*, que nous avons mentionnée à la page 516; il observe dans cette île une double chaîne volcanique, aussi terrible par ses fréquentes éruptions qu'intéressante par les phénomènes extraordinaires qui les accompagnent; il y admire le célèbre *Geyser*, étonnante masse d'eau bouillante, qui s'élève majestueusement en forme de colonne de 15 à 18 pieds de diamètre sur une hauteur variable qui atteint quelquefois 120 pieds, et que le lieutenant Olafsen assure avoir vu monter une fois jusqu'à 212. Cette même île, suspendue pour ainsi dire sur les abîmes creusés par ses volcans, environnée de glaces, et habitée depuis la seconde moitié du IX[e] siècle par des Norwégiens, offre à l'historien une des plus florissantes républiques du moyen-âge. Le dialecte de ces colons, poli par des écrivains habiles, devint la langue islandaise, si renommée par ses *sagas* ou mémoires historiques en prose mêlée de vers, et par le mérite de sa littérature, qui est une des plus riches et des plus curieuses de cette époque, car alors toute la partie occidentale du monde civilisé était, à quelques exceptions près, plongée dans la plus profonde ignorance. Les *scaldes*, ou poëtes islandais, étaient alors pour la Scandinavie ce que furent les *troubadours*, les *trouvères* et les *minnesaenger*, pour l'Europe-Méridionale, la France et l'Allemagne; guerriers et poëtes, ils servaient les innombrables princes de la Scandinavie dans le conseil et sur le champ de bataille. Enfin l'ethnographe voit dans la famille à laquelle appartiennent les habitans indigènes de cette partie de l'Amérique, l'anneau qui unit le territoire des langues du Nouveau-Monde au territoire de celles de l'Ancien, et y classe, avec un géographe célèbre, parmi les ancêtres des Esquimaux, ces Indiens mentionnés dans un passage de Cornelius-Nepos, qui, jetés par la tempête sur les côtes des Gaules, furent présentés à Quintus Metellus Celer, proconsul de cette province, et sont sans doute les premiers Américains mentionnés par l'histoire, dont le pied a touché le sol européen.

Après avoir signalé tout ce que la nature

offre de plus remarquable dans ces contrées polaires, nous serons très court dans la description des lieux où vivent ses habitans. Ils n'offrent aucun de ces monumens que nous avons eu à décrire jusqu'à présent, et leurs souvenirs sont trop peu intéressans pour être admis dans le cadre d'un Abrégé de géographie. Voici les villes et les lieux les plus remarquables, d'après l'ordre adopté dans le tableau des divisions administratives :

Dans l'ISLANDE nous nommerons d'abord : Reikevig, parce qu'elle est regardée comme la capitale de toute l'île, étant le siége du grand-bailli, du tribunal suprême de l'Islande et de l'évêque ; on estime sa population à 500 ou 600 âmes. Malgré ce petit nombre d'habitans, Reikevig possède un *lycée*, une *école d'enseignement mutuel*, une *bibliothèque* de 5000 volumes, une *typographie* où l'on imprime deux *journaux*, une *société savante*, qui est une section de la *société royale des antiquaires* à Copenhague, une autre *société*, qui est une section *de la société royale de la littérature islandaise* à Copenhague, et la *société pour la diffusion des connaissances utiles* ; ces institutions et la passion pour l'histoire nationale, la poésie et l'instruction solide qu'on observe encore parmi les habitans de cette île, rappellent les temps où, régie par ses magistrats, elle présentait dans le moyen-âge, à l'extrémité du monde connu et au milieu des glaces polaires, un des points du globe où les lettres étaient cultivées avec le plus de succès, et où le génie poétique inspirait à ses habitans ces sagas à l'aide desquels les savans de nos jours ont pu répandre tant de lumières sur l'histoire du Nord.

Nous nommerons ensuite : Lambhuus, petite bourgade dans la banlieue de Reikevig, remarquable par l'*observatoire* qu'on y a établi ; Bessestad, par son importance relativement à ces contrées si peu peuplées ; Skalholt, autrefois siége d'un évêché : à quelque distance on admire les deux plus célèbres sources ascendantes de l'Islande, le *Geyser* et le *Strok*, un des phénomènes les plus remarquables de la géographie physique ; enfin Holum, jadis siége d'un évêché. Ici nous rappellerons que, dès l'année 1530, cette petite ville posséda une *typographie*, qui est par conséquent la première que l'on ait établie dans le Nouveau-Monde ; sa fondation est même antérieure à celle des imprimeries de toutes les grandes villes de l'Europe-Orientale, à un très petit nombre d'exceptions près.

Dans le GROENLAND nous ne nommerons que Julianeshaab, parce que, malgré sa petitesse, c'est le plus important de tous les établissemens dans ces régions arctiques ; Godthaab, parce que c'est le plus ancien ; Nouveau-Hernnhut, à cause de la *mission des frères Moraves*, à laquelle il doit sa naissance ; Upernavik, parce que c'est l'établissement permanent le plus septentrional ; de l'Archipel de Disco, si important par la *riche pêche* qu'on fait dans les parages des îles dont il se compose, parmi lesquelles on doit citer celle de *Disco*, à cause de son étendue. Nous avons déjà rappelé à l'attention du lecteur les Esquimaux, habitans du Highland-Arctique sur la côte occidentale du Groënland Indépendant. Mais nous ne pouvons pas entièrement passer sous silence l'exploration de la côte orientale entreprise par le capitaine Graah par ordre de Frédéric VI, dont le règne tiendra dans l'histoire son principal lustre des sciences que ce sage et vertueux monarque encourage de sa puissante et généreuse protection. Le 20 mars 1829 ce marin aussi habile qu'intrépide partit de Nenortalik, situé à l'extrémité du Groënland-Méridional, et le 28 juillet il avait déjà pénétré jusqu'à une île située à 65° 18 de latitude, ce qui est beaucoup plus au-delà du point atteint par tous ses prédécesseurs, qui, sous les règnes de Frédéric II, de Chrétien IV, de Frédéric III et V et de Chrétien VII, avaient fait des voyages le long de la côte orientale pour retrouver les restes de l'ancienne colonie fondée par les Scandinaves. Obligé de revenir sur ses pas par la saison avancée et par le manque de vivres, il établit son quartier d'hiver à Nugarbik, d'où il envoya en Europe les détails de son exploration. L'illustre héritier du trône de Danemark, le prince Christian Frédéric, en fit part à la Société de Géographie de Paris. C'est de Nugarbik que M. Graah se proposait de partir de nouveau à la bonne saison pour achever, s'il était possible, la reconnaissance de cette côte, restée jusqu'alors inaccessible à tous les marins. « Mais le but principal de l'expédition avait déjà été atteint par la première campagne, car ayant dépassé la latitude attribuée à l'ancienne colonie islandaise, sans en avoir trouvé la moindre trace, sans en avoir rencontré même la plus insignifiante ruine, même dans des places qui nécessairement auraient dû être habitées, si jamais le pays eût été occupé par un peuple domicilié, et, sans avoir découvert chez les indigènes, ni tradition, ni traces de la religion, de la langue ou des mœurs des anciens chrétiens ; il paraît évident, dit le capitaine Graah, que l'ancienne colonie n'a pas été à l'est de Statenhuh, mais dans la partie sud-ouest du Groënland actuel, celle où se trouve aujourd'hui l'établissement de Julianeshaab, opinion énoncée il y a déjà plus de quarante ans par M. Eggers, dans un ouvrage couronné par l'académie royale des sciences de Copenhague et adopté par Malte-Brun et par d'autres savans célèbres. » Nous devons cependant faire observer que les ruines découvertes depuis sur la Terre de Jameson par le capitaine Scoresby fils, la belle végétation observée par ce marin, et que M. Graah lui-même a trouvée supérieure dans les environs d'Ekolumiut (lat. 63° 30') à la végétation la plus forte de la côte occidentale, et surtout la configuration des hommes si différens des peuples Esquimaux que le voyageur danois rencontra durant son exploration, en même temps qu'ils s'approchent beaucoup des Scandinaves par leur haute taille, par la forme de la tête, par le teint et par l'ensemble des traits ; toutes ces circonstances nous paraissent laisser encore indécis cet important problème géographique. C'est peut-être derrière les nombreuses banquises qui longent la côte orientale du Groënland qu'existe encore notre infortuné ami, le *commandant de la Lilloise*. La marine française et tous les savans qui s'occupent des sciences naturelles et de géographie prennent le plus vif intérêt au sort de *M. Jules de Blosseville*, qui, dès le début de sa carrière s'est distingué si avantageusement par d'importans travaux et par de savantes recherches faites pendant deux circumnavigations du globe et par les premiers succès qu'il avait obtenus sur ces mêmes côtes, d'un abord si difficile et d'où l'on craint qu'il ne puisse plus revenir. Deux expéditions infructueuses ont déjà été entreprises pour connaître le sort de *la Lilloise* ; sur la proposition d'un illustre astronome,

de M. Arago, ami et protecteur du jeune marin, la Chambre des Députés a voté de hautes primes proportionnelles applicables au navire qui ramènera tout ou partie de l'équipage de *la Lilloise*, ou fera connaître le sort de cet équipage.

Dans les ANTILLES on doit citer : CHRISTIANSTED, chef-lieu de l'île de Ste-Croix et résidence du gouverneur général des Antilles-Danoises, petite ville, bien bâtie, avec quelques édifices assez beaux et ornés de portiques, un port bien fortifié et environ 5000 habitans. Elle est importante par son commerce; malgré sa petite population, c'est la ville la plus peuplée de toute l'Amérique-Danoise.

SAINT-THOMAS, chef-lieu-de l'île de ce nom, petite ville bien bâtie, avec un *port franc*; on peut la regarder comme une des principales places commerçantes des Antilles, surtout pour le commerce de contrebande de marchandises d'Europe et des Etats-Unis, dont elle est un des grands dépôts. Plusieurs juifs s'y sont établis et y ont une synagogue. On porte à 3000 âmes sa population.

AMÉRIQUE-ANGLAISE.

POSITION ASTRONOMIQUE. Les établissemens anglais en Amérique s'étendant quoique avec d'immenses interruptions, d'un bout à l'autre de cette partie du monde, nous n'indiquerons que la longitude et la latitude de la partie la plus étendue de l'Amérique-Anglaise, de celle qu'on peut considérer comme formant une masse de pays continus, malgré les bras de mer considérables qui en séparent les îles regardées par les Anglais et les géographes comme appartenant à cette grande division du Nouveau-Monde. Les positions astronomiques que nous allons indiquer ne se rapportent donc qu'au Canada, au Labrador, à ce que plusieurs géographes modernes appellent Nouvelle-Bretagne, ainsi qu'aux archipels, dans les mers boréales, nouvellement explorés par les navigateurs anglais, et aux vastes contrées qui, vers l'ouest, s'étendent entre les montagnes Missouri-Colombiennes (Rocky-Mountains) et le Grand-Océan.

Longitude occidentale de la Nouvelle-Bretagne avec ses dépendances, entre 55° et 142°. *Latitude boréale*, entre 42° et 78°.

CONFINS de la Nouvelle-Bretagne avec ses dépendances. Au *nord*, l'Océan-Arctique. A l'*est*, la mer de Baffin et le détroit de Davis qui la séparent de l'Amérique-Danoise, ensuite l'Atlantique. Au *sud*, l'Atlantique et la confédération Anglo-Américaine. A l'*ouest*, le Grand-Océan et l'Amérique-Russe. Les autres parties de l'Amérique-Anglaise sont trop morcelées pour que notre cadre nous permette d'indiquer les confins; la simple inspection d'une carte fera beaucoup plus que tous les détails que nous pourrions donner.

FLEUVES. Cette partie du Continent-Américain offre un grand nombre de fleuves que la pente du sol fait aboutir à cinq mers différentes. Le tableau suivant présente le cours de ceux qui, plus que les autres, attirent l'attention du géographe par l'étendue des pays qu'ils traversent; ils sont classés d'après les mers différentes auxquelles ils portent le tribut de leurs eaux.

L'OCÉAN-ARCTIQUE reçoit :

Le MACKENZIE, qui est le plus grand fleuve de cette mer dans l'hémisphère occidental. Il commence son cours sur le versant oriental des montagnes Missouri-Colombiennes (Rocky-Mountains) par la réunion de plusieurs petits bras, parmi lesquels celui de la PAIX, nommé aussi OUNGIGAH ou UNIJAH, est regardé comme le principal; on l'appelle aussi le BRAS OCCIDENTAL, par opposition à un autre très considérable, qui vient du sud, en descendant de la même chaîne et que les géographes appellent BRAS ORIENTAL. Le Mackenzie continue son cours sous le nom de RIVIÈRE DE LA PAIX à travers le pays des Chepewyans, en passant par quelques misérables forts en bois qui appartenaient à la Compagnie du Nord-Ouest; il entre ensuite dans le grand LAC ATAPESKOW (dit aussi des Montagnes), auquel aboutit encore la grande *rivière Atapeskow* ou de *l'Elan*. En sortant de ce lac il prend la dénomination de RIVIÈRE DU LAC DE L'ESCLAVE, en passant à quelques milles à l'ouest du fort de Chipaway. Le Mackenzie baigne ensuite le fort Entreprise et traverse ensuite le grand LAC DE L'ESCLAVE, sur lequel s'élève le fort Providence; c'est en sortant de ce grand lac qu'il reçoit le nom de MACKENZIE. Ce fleuve passe ensuite par le fort Espérance, et après avoir traversé les solitudes que parcourent les Indiens des Montagnes, les Indiens Querelleurs et les Esquimaux, il entre enfin dans l'Océan-Arctique. En ne tenant pas compte des nombreux affluens qui se rendent dans les lacs Atapeskow et de l'Esclave, les principaux affluens du Mackenzie à la droite sont : la *Rivière de l'Elan* ou *Atapeskow*, que quelques géographes regardent à tort comme le bras principal de l'Oungigah ou Rivière de la Paix; c'est jusqu'à présent le plus grand de tous les affluens connus de ce fleuve, comme aussi du lac Atapeskow. Vient ensuite le *Fleuve de l'Ours*, qui décharge le vaste lac du Grand-Ours. Parmi les affluens connus à la gauche, nous ne nommerons que la *Rivière des Montagnes*, qui jusqu'à présent paraît être considérable.

Le COPPERMINE, ou la RIVIÈRE DE LA MINE DE CUIVRE, prend sa source dans les hauteurs qui sillonnent les solitudes parcourues par les Indiens-Cuivre, traverse un grand nombre de lacs, parmi lesquels on distingue ceux de POINT et de RED-ROCK, franchit une infinité de rapides et de cascades, et, après avoir baigné le pays des Esquimaux, aboutit à l'enfoncement occidental du golfe de George IV, qui est lui-même un des plus remarquables de l'Océan-Arctique.

La MER D'HUDSON reçoit :

Le CHURCHILL ou MISSINIPI, dont on ne connait pas encore bien la source, et dont le cours laisse encore beaucoup à désirer. Plusieurs géographes s'accordent à regarder la RIVIÈRE DU CASTOR comme la partie supérieure de ce fleuve ; il traverse ensuite le LAC DE LA CROSSE et celui de l'OURS ; après être sorti de ce dernier il prend les noms de MISSINIPI et de CHURCHILL ; c'est sous cette dernière dénomination qu'au fort Churchill, il entre dans la mer d'Hudson. Le Missinipi baigne le pays des Knistenaux, reçoit à la gauche les eaux du grand lac des Rennes, qui paraît communiquer avec le lac Wollaston ; ce dernier communiquant avec le lac Atapeskow par la rivière Stone, le bassin du Churchill se trouve ainsi communiquer avec le bassin du Mackenzie.

Le NELSON, qui est le plus grand courant de cette mer. Il est formé par la réunion de deux branches : la SASKATCHAWAN-SEPTENTRIONALE et la SASKATCHAWAN-MÉRIDIONALE, qui descendent des Montagnes Missouri-Colombiennes (Rocky-Mountains) ; la Branche-Septentrionale passe par le fort Augusta et à quelques milles au sud d'Hudson-house la Branche-Méridionale passe par Cheterfields-house. Après leur réunion, le Saskatchawan, nommé autrefois FLEUVE BOURBON, passe par Cumberland-house, entre dans le grand lac Winnipeg, en sort sous le nom de Nelson, et après avoir traversé la Nouvelle-Galles, se décharge à Fort-York dans la mer d'Hudson.

Le SEVERN, selon les meilleures cartes, sort du lac Winnipeg, passe par le fort Canadien, et après avoir arrosé la Nouvelle-Galles, entre à Severn-house dans la mer d'Hudson. C'est ici qu'il nous paraît le plus convenable de placer la description de deux importans affluens du lac Winnipeg : la *Rivière-Rouge* (Read-River) et le *Winnipeg*. Toute la partie du cours de ce dernier offre plutôt une série de lacs que les bords d'un fleuve ; les principaux de ces lacs sont : le *lac Blanc*, le *lac Vermillon*, le *lac de la Pluie* et le *lac des Bois*, qui est le plus grand ; tous ces petits bassins sont sur les frontières anglo-américaine et anglaise ; le lac Salé et autres appartiennent en commun au Winnipeg et au fleuve ALBANY, autre tributaire de la mer d'Hudson. La *Rivière-Rouge* est formée par la réunion de deux branches principales : l'*Assinibonis* ou *Haute-Rivière-Rouge*, grossie à la droite par la *Souris*, et la *Basse-Rivière-Rouge*, qui vient du territoire anglo-américain, où elle est grossie par la *Rivière du lac Rouge*. Tous les pays arrosés par ces fleuves sont occupés par les Indiens Chipaways, Knistenaux, Assiniboines et autres tribus indépendantes ; on n'y trouve que quelques petits forts qui appartenaient aux compagnies du Nord-Ouest et de la Baie-d'Hudson.

Le GOLFE DE ST-LAURENT, qui est un enfoncement de l'OCEAN-ATLANTIQUE, reçoit :

Le ST-LAURENT, qui est le plus grand fleuve de toute l'Amérique-Anglaise, et dont nous avons décrit le cours de la partie supérieure aux pages 98 et 148. A son issue du lac Ontario le St-Laurent forme ce qu'on appelle le LAC DES MILLE ÎLES ; il passe ensuite par Brockville, Johnstown, Cornwall, plus bas il s'élargit pour former ce qu'on appelle le LAC ST-FRANÇOIS ; poursuivant son cours vers le nord-est il baigne Montreal, forme ensuite l'élargissement nommé LAC ST-PIERRE, arrose Trois-Rivières, Quebec et d'autres villes beaucoup moins importantes, et par une embouchure qui par ses dimensions ressemble à un bras de mer, il entre dans le golfe auquel il donne le nom. Ses principaux affluens à droite sont : *Richelieu* (Sorel ou Chambly), qui offre la singularité d'être beaucoup plus large dans la partie supérieure que dans la partie inférieure de son cours ; il sort du lac Champlain, qui appartient à la confédération Anglo-Américaine, et passe ensuite par l'Ile-aux-Noix, St-John et Fort William Henry autrefois nommé Sorel ; la *Chaudière*, remarquable par sa belle cascade. Les principaux affluens à gauche du St-Laurent sont : l'*Ottawa* (Outtawa ou Grand-Rivière), le plus grand des affluens de ce fleuve ; il paraît naître dans les environs du lac Abbitibe, traverse le *lac Temiscaming*, forme les élargissemens nommés *lac Chat*, *lac Chaudière* et autres, et après avoir séparé le Haut-Canada du Bas-Canada, il joint ses eaux à celles du St-Laurent près de l'île Montreal ; le *Madawasca*, le *Mississipi*, le *Rideau*, si important par le canal qui doit le joindre au lac Ontario, et la *Petite-Nation*, sont ses principaux affluens ; viennent ensuite la *Rivière-Maurice*, qui traverse le *lac St-Thomas* et baigne Trois-Rivières ; le *Montmorency*, d'un cours très borné, mais remarquable par sa magnifique cascade ; et le *Saguenay*, le plus grand après l'Ottawa : il est nommé *Pikouagamis* au-dessus du lac St-John qu'il traverse ; c'est à Tadousac que le Saguenay mêle ses eaux à celles du St-Laurent. La reconnaissance que le gouvernement du Canada a fait faire de cette rivière a enrichi la géographie physique d'un fait encore unique sur le globe ; c'est que le lit du Saguenay offre, pendant environ 60 milles anglais une profondeur qui varie depuis 600 jusqu'à 900 pieds anglais ; à son confluent avec le St-Laurent, il est de 600 pieds plus profond que ce dernier dont le lit a 240 pieds de profondeur, de sorte que la profondeur absolue du Saguenay est en cet endroit de 840 pieds ! De hautes montagnes d'environ 2000 pieds anglais d'élévation bordent la profonde vallée de ce fleuve extraordinaire, dont la largeur varie dans toute la partie explorée depuis un quart de mille jusqu'à deux milles anglais.

Le MIRAMICHI, dont le cours est très borné mais dont le bassin est très remarquable par les belles forêts qui alimentent les nombreux chantiers établis sur ses bords et qui ont fourni depuis plusieurs années une immense quantité de bois de construction au Royaume-Uni. Malheureusement d'horribles incendies en ont détruit de vastes espaces. Le Miramichi traverse une grande partie du Nouveau-Brunswick, baigne Newcastle et débouche dans la baie de son nom.

Le GOLFE DU MEXIQUE, qui est une subdivision de la MEDITERRANÉE-COLOMBIENNE, reçoit :

Le MISSISSIPI, dont nous avons décrit le cours aux pages 99 et 150. C'est à la gauche du *Missouri*, qui est son plus grand affluent, qu'aboutissent les petits courants qui arrosent une fraction du territoire anglais.

L'OCEAN-ATLANTIQUE reçoit immédiatement :

Le POUMAROUN qui arrose la Guyane-Anglaise ; dans quelques parties de son cours ce fleuve marque la frontière entre la Colombie et cette partie de l'Amérique-Anglaise.

L'ESSEQUEBO, qui est le plus grand de tous les fleuves de l'Amérique-Méridionale, entre l'Orénoque et l'Amazone ; son embouchure est remarquable par sa grande largeur ; on ne connaît encore qu'imparfaitement la partie supérieure de son cours. L'Essequebo

paraît naître dans la Serrado Tucumaque dans l'empire du Brésil, arrose l'extrémité septentrionale de la province de Pará, sépare ensuite la Colombie de la Guyane-Anglaise, traverse cette dernière du sud au nord en passant par Fort-Iusel et se rend dans l'Océan. Ses principaux affluens à la gauche sont : le *Rupuniri* ou *Rupunuwini*, si renommé dans le mithe d'Eldorado ; le *Cuyuni*, qui parcourt la partie orientale du département colombien de l'Orenoco, où il est grossi par le *Masarony* ; c'est le plus grand de tous les affluens de ce fleuve.

Le DEMERARI, dont on ne connaît pas encore exactement ni les sources ni la partie supérieure de son bassin ; il traverse du sud au nord la florissante colonie de Demerari, en passant par Georgetown.

Le BERBICE, dont le cours est presque parallèle à celui du Demerari. Ce fleuve donne le nom au gouvernement de Berbice, traverse cette importante colonie en passant par la Nouvelle-Amsterdam; dans sa partie supérieure il offre plusieurs grandes cataractes.

Le CORENTYN ou CORENTINE, court du sud au nord en séparant la Guyane-Anglaise de la Guyane-Hollandaise.

On doit ajouter que la vaste BAIE FUNDY, une des dépendances de l'Océan-Atlantique, si remarquable par ses hautes marées, reçoit les fleuves suivans :

Le ST-JEAN ou ST-JOHN, qui vient de la frontière du Maine dans les Etats-Unis, traverse une partie du Bas-Canada et la meilleure partie du Nouveau-Brunswick, dont il est le plus grand fleuve, passe par Fredericktown, et à St-John, il entre dans la baie Fundy. Ce fleuve est devenu de nos jours d'une grande importance pour les géographes, parce qu'il traverse le vaste espace réclamé d'un côté par l'Angleterre et de l'autre par les Etats-Unis. Parmi ses nombreux affluens nous ne nommerons que le *St-François*, parce que le lit de cette petite rivière, joint à celui du St-Jean, marque jusques à son confluent la ligne de démarcation que le roi de Hollande, nommé arbitre par les deux puissances, dans cette dispute, a déterminée; la position de cette ligne ôte aux Anglais plus de la moitié de l'espace auquel ils prétendaient.

Le STE-CROIX. Nous nommons ce petit courant parce qu'il trace la frontière entre le Nouveau-Brunswick et l'état du Maine ; du côté anglais il baigne St-Andrews.

Le SHUBENACADY, autre courant très petit devenu de nos jours d'une grande importance par le beau canal qui y aboutit. Le Shubenacady coupe presque par le milieu la Nouvelle-Ecosse et débouche dans le bassin de Minas (Bason of Minas), une des deux grandes baies qui forment l'extrémité de la baie Fundy.

Le GRAND-OCÉAN reçoit plusieurs fleuves dans les limites de l'Amérique-Anglaise, mais ils sont tous encore trop peu connus et trop peu importans pour que notre cadre nous permette d'en tracer le cours. Nous nous bornerons à nommer le TACOUTCHE-TESSE décrit à la page 151. Ce n'est que la partie supérieure de son bassin et toute la rive droite de la partie inférieure, qui, selon les cartes les plus récentes, appartiennent aux Anglais ; tout le reste, d'après ces mêmes cartes, serait compris dans le territoire Anglo-Américain. Voyez l'article *Division* et la *Région de l'Ouest*, aux pages 255 et 256.

CANAUX. Nous sortons du plan adopté pour la description des états de cette partie du monde pour signaler au lecteur plusieurs beaux canaux, sur lesquels les géographies les plus récentes gardent le silence (à l'exception du canal de La Chine), quoique ces canaux aient été commencés depuis plus d'un lustre. Ce sont :

Le CANAL WELLAND, ouvert dans le Haut-Canada pour éviter la chute du Niagara et établir la communication entre le lac Ontario et le lac Erié. Il commence à Port-Maitland sur ce dernier, traverse la vallée du Chippewa et aboutit au Port-Dalhousie sur le lac Ontario. Sa longueur n'est que de 36 milles anglais ; mais par ses grandes dimensions, dit M. Tanner, il n'a d'égal en Amérique que le canal de la Delaware-et-Chesapeake, que nous avons décrit à la page 153. La nature difficile du terrain, sa forte pente qui a nécessité la construction de 24 écluses, doivent le faire ranger à côté des ouvrages hydrauliques dont l'exécution a le plus coûté. Son point culminant est à 334 pieds anglais. M. M' Gregor dit qu'il a 59 pieds anglais de largeur et 8 1/2 de profondeur.

Le CANAL RIDEAU, qui n'est pas encore achevé ; il doit joindre le lac Ontario à l'Ottawa, affluent du lac St-Laurent. Il commence à Kingston sur le lac Ontario, et à travers une chaine de petits lacs, il va se joindre au Rideau, tantôt en longeant cette rivière, tantôt s'identifiant avec elle ; il aboutit à Bytown, non loin du confluent de l'Ottawa avec le St-Laurent. Sa longueur totale de Kingston à Bytown, en y comprenant la navigation naturelle des fleuves et des lacs, est de 160 milles anglais. Son point culminant au-dessus de l'Ottawa est à 290 pieds anglais ; cette pente a exigé la construction de 19 écluses du côté de Kingston et de 34 du côté de Bytown. M. M' Gregor dit que la dépense a été estimée à 500,000 liv. sterling.

Le CANAL DE LA CHINE, commence immédiatement au-dessus de Montreal, en coupant l'île de ce nom ; il a été entrepris en 1821 par une compagnie et a coûté, selon M. M'Gregor, 130,000 liv. sterling ; sa longueur est de 9 milles anglais, sa largeur de 20 pieds anglais et sa profondeur de 5 pieds.

Le CANAL DE GRANVILLE, entrepris par le gouvernement dans les environs de cette bourgade, afin d'éviter les rapides qui embarrassent la partie inférieure du cours de l'Ottawa ; il s'étend de Vandrieul jusqu'au Long-Saut. On estime la dépense à 180,000 liv. sterl.

Le CANAL D'HALIFAX. Il doit joindre cette ville au Shubenacady, et par conséquent réunir l'Atlantique à la baie Fundy, et proprement le port d'Halifax au bassin de Minas, vaste anse de la baie Fundy. Sa longueur totale sera de 54 milles anglais ; sa largeur a la superficie de 90 pieds anglais et de 36 au fond ; il sera navigable pour des vaisseaux qui tirent 8 pieds.

D'autres canaux ont été proposés ; nous n'en citerons que deux : le CANAL de 11 milles anglais qui doit joindre la baie Verte, enfoncement du golfe de St-Laurent au Cumberland-Bason, enfoncement de la baie Fundy ; la dépense est estimée à 70,000 liv. sterl. pour le rendre navigable pour des navires qui tirent 8 pieds ; le CANAL DE L'ILE CAP BRETON, qui doit ouvrir une communication entre le Bras-d'Or et la baie de

St-Pierre (Saint-Peter's bay); on a estimé sa dépense à 17,150 livres sterling.

La partie de la Guyane actuellement dépendante de l'Angleterre, offre aussi quelques canaux navigables pour de gros bateaux; ils ont été construits sous le régime hollandais. Le CANAL DU MAHAICA paraît être le plus considérable, surtout lorsqu'on a égard à ses différentes branches; d'un côté il met en communication le village et le fleuve de Mahaica avec le Demerari; de l'autre il se réunit à un autre canal qui part du golfe du Mahaicony. On a projeté depuis plusieurs années l'ouverture d'un CANAL entre le BERBICE et l'ABARY, qui aboutirait ensuite au Mahaicony. Nous ignorons si ce projet a été exécuté.

DIVISION et TOPOGRAPHIE. Comme nous l'avons déjà dit, les possessions Anglaises, dans cette partie du monde, ne forment point une masse de pays continus, mais seulement un ensemble de plusieurs contrées, que d'immenses intervalles séparent les unes des autres. Comme nous n'aimons pas à introduire des noms nouveaux, nous conserverons, malgré son peu de convenance, la dénomination générale de *Nouvelle-Bretagne* adoptée par presque tous les géographes et par les cartographes pour désigner les deux Canada, la Nouvelle-Galles et autres contrées de l'Amérique-du-Nord soumises aux Anglais; mais nous y rattachons toutes les vastes solitudes qui s'étendent, au nord, jusqu'à l'Océan-Arctique, à l'est, jusqu'à la Méditerranée-Arctique et à l'Océan-Atlantique, et, à l'ouest, jusqu'aux confins de l'Amérique-Russe et au Grand-Océan. Nous réunirons aussi à cette immense contrée toutes les îles qui en sont voisines, à l'exception de celles qui forment partie de l'archipel Arctique ou des Terres-Arctiques décrites à la page 106. De cette manière, la *Nouvelle-Bretagne* offrira la plus grande des divisions géographiques de l'Amérique-Anglaise; elle doit en outre être regardée comme le noyau des possessions Britanniques dans l'Amérique-du-Nord, à cause de la continuité de son immense territoire et à cause du développement qu'y ont pris dans ces dernières années la population, l'industrie, le commerce et l'agriculture. Les autres régions géographiques sont les *Terres-Arctiques-Anglaises*, les *îles Bermudes*, les *Antilles-Anglaises*, la *Guyane-Anglaise* et la *Patagonie-Anglaise*. Sous le rapport administratif, les divisions de cette partie de l'empire britannique sont bien plus nombreuses; nous les avons indiquées toutes dans le tableau ci-dessous, où chaque gouvernement principal et ses subdivisions importantes sont rangés d'après les grandes divisions géographiques que nous venons de tracer, mais ici notre franchise nous engage à déclarer que, malgré toutes les recherches que nous avons faites pour connaître avec exactitude les contrées diverses qui relèvent de chacun des gouverneurs, nous n'avons pu atteindre entièrement notre but, surtout à l'égard des subdivisions des Antilles. Ni quelques Anglais très instruits auxquels nous nous sommes adressé, ni l'*Edinburgh Almanach* de 1832, ni même le *British Imperial Calendar* de cette année, n'ont pu résoudre nos doutes. Nous croyons cependant que les divisions de notre tableau peuvent être regardées comme aussi exactes que possible, ayant profité d'une foule de faits importans que nous avons puisés aux sources indiquées dans la préface, ainsi que des précieux renseignemens que M. M'Gregor a publiés dans son savant ouvrage sur l'Amérique-Anglaise (*The British America*), qui embrasse presque tout ce que nous venons de comprendre sous le nom de Nouvelle-Bretagne. On doit aussi ajouter que les auteurs et les géographes anglais s'accordent à former de toute l'Amérique, qui dépend de la monarchie, deux divisions principales, savoir : BRITISH-NORTH-AMERICAN COLONIES (Colonies Anglaises de l'Amérique-du-Nord), qui comprend le *Bas* et le *Haut-Canada*, le *Nouveau-Brunswick*, la *Nouvelle-Ecosse*, l'*île de Cap-Breton*, celles du *Prince-Edouard* et de *Terre-Neuve* ainsi que les vastes espaces parcourus par les chasseurs aux gages de la Compagnie de la Baie-d'Hudson; BRITISH WEST-INDIAN COLONIES (Colonies Anglaises des Indes-Occidentales), qui comprend les *Antilles*, les *Lucayes*, les *Bermudes*, la *Guyane* et l'*établissement de Yucatan*. Ces mêmes auteurs s'accordent encore à comprendre sous la dénomination générale de *Leeward-Islands* (Iles sous le Vent), les îles Antigoa, Montserrat, Mevis, Saint-Christophe, Barboude, Anguille et les Vierges-Anglaises, Tortola, etc.; quelques géographes même font de toutes ces îles le gouvernement ou la division administrative de ce nom. Au reste, ces incertitudes dans les subdivisions administratives viennent en grande partie du régime de ces colonies qui, sous certains rapports, est militaire, et de la confusion faite par les auteurs nationaux et étrangers entre les divisions administratives et les divisions judiciaires. Quelquefois

les divisions ecclésiastiques ont été une nouvelle source d'erreur.

En rappelant au lecteur ce que nous avons dit aux pages 598 et 599, nous ajouterons que les vastes pays que nous proposons de nommer *Région Mackenzie-Saskatchawan* et *Région de l'Ouest*, ainsi que la *Nouvelle-Galles*, le *Maine-Oriental*, le *Labrador* et toutes les solitudes glacées des *Terres-Arctiques*, ne sont des possessions anglaises que de nom; elles doivent être rangées avec les prétendues possessions du même genre qui forment une si grande partie de l'Amérique ci-devant Espagnole, de l'empire du Brésil, et du territoire de la confédération Anglo-Américaine. Ces vastes solitudes ne sont, à proprement parler, qu'une des parties les plus importantes de ce que nous avons nommé *Amérique Indigène Indépendante*. C'est aussi à ce chapitre et au long article *Ethnographie* que nous renvoyons le lecteur pour tout ce qui concerne les nations qui vivent dans ces régions inhospitalières. A l'égard du vaste espace compris dans les bassins du Columbia et du Caledonia, espace que les cartes les plus récentes représentent comme appartenant aux Etats-Unis, nous ferons observer que, par l'intéressant voyage dans ces contrées que M. Ross Cox a publié, il paraît que ces solitudes, où le règne végétal étale ses plus grands colosses, et que de faibles tribus indépendantes parcourent dans tous les sens, bien loin d'appartenir aux Anglo-Américains, sont au contraire occupées de fait par les chasseurs Anglais, qui y ont déjà érigé deux forts sur le Columbia. Considérées sous le rapport administratif, toutes les vastes solitudes de la Nouvelle-Bretagne, dans les limites que nous lui avons assignées, sont pour ainsi dire le domaine de la nouvelle *Compagnie des pelleteries de la baie d'Hudson*, composée, depuis 1821, de l'ancienne *Compagnie de la baie d'Hudson* et de celle du *Nord-Ouest* ou de *Montreal*. C'est de cette puissante corporation, et non pas des gouverneurs des provinces susmentionnées, que dépendent immédiatement et que dépendaient naguère les petits forts et les établissemens fondés pour faciliter le commerce des fourrures que ces deux sociétés faisaient, par le moyen de leurs nombreux employés, avec les peuples indigènes entièrement indépendans. Une lisière du Labrador offre le gouvernement théocratique des Missions, que nous avons déjà retrouvé dans tant d'autres pays du Nouveau-Monde et que nous venons de signaler dans l'Amérique-Danoise.

TABLEAU DES DIVISIONS ADMINISTRATIVES.

Noms des Régions et des Gouvernemens.	Chefs-Lieux, Villes et Lieux les plus remarquables.
NOUVELLE-BRETAGNE.	
Gouvernement de Quebec.	
Bas-Canada, divisé en 40 *Comtés*.	Quebec, *Beaufort*, *Pont-Levi*, l'île *Orléans*, *Lorette*, *Montréal*, *La-Chine*, *La Prairie*; *Rivière de Loup*, *Ste-Anne*, *St-Thomas*, *Petite-Rivière*, *Kamouraska*, *Tadousac*, *Gaspé*, *Percé*, *Port-Daniel*, *New-Carlisle*; *Trois-Rivières*; *St-Maurice*, *Fort-William-Henry* (jadis Sorel); *St-John*, *Fort-Chambly*, *Ile-aux-Noix*. Le groupe des *Madeleines*, ainsi nommé de l'île principale.
Région Mackenzie-Saskatchawan.	Occupée entièrement par les sauvages indépendans. On y trouve: le *Fort-Franklin*, près du lac du Grand-Ours, et le *Fort-Espérance*, près du Mackenzie; ce sont deux établissemens très faibles, fondés il y a quelques années, que nous citons pour signaler au lecteur les postes les plus septentrionaux de l'Amérique-Anglaise; *Fort-Chepawyan* ou *Chepewyan*, sur les bords du lac Atapeskow ou des Montagnes, regardé comme le chef-lieu des établissemens de la ci-devant Compagnie du Nord-Ouest; *Hudson-house*, peu éloigné

NOMS DES RÉGIONS ET DES GOUVERNEMENS.	CHEFS-LIEUX, VILLES ET LIEUX LES PLUS REMARQUABLES.
	de la branche septentrionale du Saskatchawan ; on le regarde comme l'établissement le plus important que la ci-devant Compagnie de la Baie-d'Hudson possédait dans cette région ; *Chesterfield-house,* au confluent des deux branches, dont la réunion forme le Saskatchawan-Méridional ; c'est une des principales factoreries de la ci-devant Compagnie du Nord-Ouest ; *Grand-Portage*, sur le Fleuve-Oriental de la Pluie, un des principaux établissemens de la même Compagnie ; enfin *Fort-William* et *Kildonan.*
Région de l'Ouest.	Entièrement occupée comme la précédente par des nations indépendantes. Son territoire, le long de la côte du Nord-Ouest, est connu sous les nom de *Nouvelle-Géorgie,* de *Nouvelle-Hanovre* et de *Nouveau-Cornouailles;* la partie intérieure est ce que les chasseurs anglais nomment depuis quelques années *Calédonie-Occidentale* (West-Caledon). Dans cette dernière est située *West-Caledon,* établissement fondé en 1818 par la Compagnie de Montréal ; il paraît être la plus important de tous ceux qu'on a fondés à l'ouest des montagnes Missouri-Colombiennes (Rocky-Mountains). Viennent ensuite le *Fort-Vancouver*, bâti par la ci-devant Compagnie du Nord-Ouest, après avoir abandonné le Fort-George ; il est situé sur la rive droite du Colombia, à 80 milles anglais au-dessus de son embouchure ; le *Fort-Oakinagan,* au confluent de l'Oakinagan avec le Columbia, dans une position très favorable pour le commerce de ces contrées. Les îles principales, que les Anglais regardant comme partie de leur territoire sont : la grande île *Quadra-et-Vancouver*, où se trouvent les deux gros villages *Noutka* et *Ouikanaouich* (Wikanauish), soumis aux deux plus puissans chefs de la nation Wakas ; l'île de la *Reine-Charlotte* (Queen's Charlotte Island) habitée aussi par des Wakas.
Nouvelle-Galles ou Maine-Occidental.	Entièrement occupée par des nations indépendantes. On y trouve quelques faibles établissemens fondés par la ci-devant Compagnie de la Baie-d'Hudson ; les principaux sont *Fort-York*, le plus important de tous ; les *Forts Churchill* et *Moose.* On représentait, il y a déjà plusieurs années, les fortifications de Churchill comme tombant en ruines.
GOUV. DE YORK ou du HAUT-CANADA, divisé en 25 comtés.	YORK, *Niagara* (autrefois Newark) ; *Port-Maitland* et *Port-Dalhousie ; Dundas ; London ; Kingston ; Brockville ; Perth ; Bytown.*
GOUV. DU NOUV.-BRUNSWICK, divisé en 7 comtés.	FREDERICTON (Frederictown) ; *St-John* (St-Jean) ; *St-Andrews*, *Newcastle.*
GOUV. DE LA NOUVELLE-ECOSSE, divisé en 10 comt., non compris ceux du Cap-Breton.	HALIFAX, *Luneburg, Liverpool* (jadis Port-Rossignol), *Shelburne, Yarmouth, Clare, Digby, Annapolis,* (jadis Port-Royal), *Windsor, Truro, Fort-Cumberland, Pictou* (Poictou), *New-Glasgow, Dorchester* (autrefois Antigonische). L'île du Cap Breton où se trouvent : *Sidney, Louisbourg, Arichat* et *Ship-Harbour.* Les îlots *St-Paul* au nord, et de *Sable*, beaucoup plus loin au sud de l'île Cap-Breton, doivent être mentionnés à cause des nombreux naufrages qui ont lieu dans leur voisinage et des phares qu'on y a établis.

NOMS DES RÉGIONS ET DES GOUVERNEMENS.	CHEFS-LIEUX, VILLES ET LIEUX LES PLUS REMARQUABLES.
GOUVERN. DE L'ÎLE DU PRINCE-ÉDOUARD, divisé en 3 comtés.	CHARLOTTE-TOWN, *Belfast, St-Andrew, George-Town, Murray-Harbour, Tyron.*
GOUV. DE TERRE-NEUVE.	
Ile Terre-Neuve (New-foundland), divisé en 3 distr.	ST-JOHN, *Harbour-Grace* (Conception), *Placencia* (Plaisance), *Trinity-Harbour, Twillingate, Benin, Fortune-Bay.*
Labrador et Maine-Oriental.	Encore très peu connu et occupé presque entièrement par quelques faibles tribus sauvages. *Nain*, établissement principal des missionnaires Moraves; *East-Main*, sur la mer d'Hudson, factoreries de la ci-devant Compagnie de la Baie-d'Husdon.
Iles dépendantes.	Les principales sont : *Anticosti*, sans port et avec deux seules familles établies par le gouvernement à ses deux extrémités pour le secours des naufragés ; l'île *Belleile,* sans habitans fixes.

TERRES-ARCTIQUES-ANGLAISES, où nous proposons de distinguer :

LA PARTIE-CONTINENTALE. . .	Elle comprend la partie nord-est du Continent-Américain, où se trouvent deux vastes péninsules nommées *Melville* et *Terre de Bouthia.* Cette dernière *est la plus septentrionale* de tout le Nouveau-Monde. Son extrémité boréale était connue sous le nom de *Nord-Sommerset,* avant la mémorable exploration du capitaine Ross, auquel est due sa découverte. On y trouve le *Port-Felix*, le *Port du Scherif* et le *Port de la Victoire,* tous trois à l'entrée de la baie Tom et remarquables par le séjour forcé qu'y fit pendant 4 ans le capitaine Ross. Dans le voisinage du Port-Felix est une petite tribu d'Esquimaux : c'est sur cette péninsule que non loin du cap Adélaïde se trouve le *pôle magnétique de Guillaume IV* à la latitude de 70° 5' 17". Plusieurs îles remarquables par leur étendue longent ses côtes orientales et occidentales. Notre cadre ne nous permet pas seulement de les nommer.
LA PARTIE-INSULAIRE. . . .	Elle se compose d'îles que nous proposons de partager en deux groupes principaux, savoir :
LE DEVON-SEPTENTRIONAL.	Encore imparfaitement connu ; la partie explorée offre un assemblage d'îles couvertes de glaces, sur lesquelles on n'a pas trouvé traces d'habitans; le *cap Clarence*, à 76° 53', est le point le plus remarquable par sa grande élévation et par sa haute latitude.
LA GÉORGIE-SEPTENTRIONALE. . . .	Autre assemblage d'îles, encore imparfaitement connues, parmi lesquelles nous nommerons : *Cornwallis; Bathurst; Byam-Martin,* très petite, mais remarquable par les traces qui indiquèrent au capitaine Parry qu'elle avait été visitée par des Esquimaux; *Melleville,* avec le *Havre-d'Hiver*, où le capitaine Parry et sa petite troupe passèrent l'hiver de 1819 à 1820, et où, malgré sa haute latitude, ce marin célèbre découvrit les restes de cinq huttes d'Esquimaux; *Sabine*, au nord de la précédente. On pourrait joindre provisoirement à cet archipel la *Terre-de-Banks*, qui s'étend au sud-ouest de l'île Melville, et dont on ne connaît encore qu'une petite partie.
LE ACHIPEL DE BAFFIN-PARRY. .	Nous proposons de comprendre provisoirement sous cette dénomination toutes les îles qui s'étendent au sud du

Noms des Régions et des Gouvernemens.	Chefs-Lieux, Villes et Lieux les plus remarquables.
	détroit de Lancastre-et-Barrow, au nord du détroit de l'Hecla, et entre le détroit et la mer d'Hudson, la mer de Baffin, l'entrée du Prince-Régent et le golfe de Bouthia, qui en est la continuation. Les îles principales de ce grand archipel, au milieu duquel se développe la presqu'île Melville, sont : l'île *Cockburn*, au nord de cette péninsule : elle est remarquable par ses dimensions; celle de *Southampton*, située au sud, est encore plus grande : elle est habitée par des Esquimaux, que le capitaine Lyon regarde comme beaucoup moins abrutis que toutes les autres tribus de cette race; l'île *Winter* (Hiver), très petite, mais habitée par des Esquimaux; *Mansfield*, entièrement déserte; *James?*, dont l'étendue a été très réduite par les dernières explorations; les *îles* qui forment les trois détroits célèbres de Cumberland, de Forbisher et d'Hudson, qui établissent la communication entre la Méditerranée Arctique ou mer des Esquimaux et la mer d'Hudson; enfin les *terres* qui forment la côte occidentale de la mer de Baffin et la côte méridionale du détroit de Lancastre-et-Barrow, au sud du Devon-Septentrional; ces îles sont toutes si imparfaitement connues, qu'on ne sait encore rien de positif sur leurs dimensions; on n'a encore aucun moyen d'indiquer seulement les bras de mer qui les séparent les unes des autres. Il paraît cependant que le *Nouveau-Galloway*, dit aussi *William-Land*, est la plus grande de ces îles; elle s'étend le long de la mer de Baffin; le capitaine Parry y trouva des Esquimaux sur les bords du Clyde.
GOUV. DES ILES-BERMUDES. . .	Ce petit archipel est placé à environ 600 milles à l'est de la côte des Etats-Unis et proprement des Carolines. St-George, dans l'île *St-George*, importante par son commerce et par son port, est le siège du gouverneur; on lui accorde 3000 habitans. On doit aussi mentionner l'île *Bermuda*, qui est la plus grande de toutes. Cet archipel est une station militaire et commerciale très importante pour les Anglais. Une division des pontons avec un grand nombre de condamnés y est établie.
ANTILLES-ANGLAISES.	
Gouv. des Bahamas ou Lucayes, composé d'environ 650 îlots, parmi lesquels on remarque 14 îles principales.	Nassau, dans l'île *Providence*, petite ville d'environ 5000 habitans, florissante par son commerce, et siège du gouverneur. Les îles principales après Providence sont : la *Grande-Bahama* presque déserte, malgré sa grande étendue; la *Grande-San-Salvador* (la *Cat* des Anglais) qui, après la destruction des indigènes, n'a reçu d'habitans permanens que depuis 1783; les Anglais, qui la regardent comme identique avec l'île *Guanahani* de Colomb, ont donné le nom de *Columbia* à une maison de campagne près du *Port-Howe*, où ils supposent que ce navigateur a débarqué; le *groupe d'Acklin*, où se trouve *Pitts-Town*, dans l'île *Nord-Crooked*, relâche ordinaire du paquebot anglais à son retour de la Jamaïque en Europe; l'île *Inagua*, importante par sa grande étendue et par ses salines; le *groupe des Cayques*; le *groupe des Turques*, important par ses riches *salines*.

Noms des Régions et des Gouvernemens.	Chefs-Lieux, Villes et Lieux les plus remarquables.
Gouv. de la Jamaïque. Ile de la Jamaïque, divisée en 3 comtés.	Spanish-Town (San-Iago de la Vega), *Kingston*, *Port-Royal*, *Montego-Bay*, *Port-Antonia*, *Savanna-la-Mar*, *Morants-Bay*, *Port-Maria*, *Falmouth*, *St-Ann's*, *Anatto-Bay*. Le *groupe des îles Cayman*, auquel de récentes relations n'accordent que quelques centaines d'habitans.
Colonie de Honduras	*Balize* dans le Yucatan.
Gouv. d'Antigoa (Antigua). . . .	Johns-Town, assez grande ville, importante par son commerce et par son port; on lui accorde 16,000 habitans; c'est la résidence du gouverneur des Leewards-Islands, dont on dit que relève aussi celui d'Antigoa. *English-Harbour*, localité importante par la beauté de son port, par plusieurs établissemens de la marine anglaise et par ses belles fortifications.
Gouv. de St-Christophe. St-Christophe. . . . . . . (St-Kitts).	Basseterre, petite ville florissante par son commerce et par ses salines, avec une baie et peut-être 7000 habitans; *Sandy-Point*, importante surtout par les établissemens militaires de *Brimstone-Hill*, situés dans son voisinage.
Montserrat et Nevis. . . .	*Plymouth* et *Charleston* en sont les chefs-lieux respectifs.
Barboude et Anguille.	Ces îles n'offrent aucun lieu remarquable.
Les Vierges-Anglaises.	Les îles principales sont: *Tortola*, la plus importante et la plus peuplée; elle donne même le nom à cette subdivison administrative; *Virgin-Gorda*; *Anegada*, stérile et sans habitans permanens.
Gouv. de l'île Dominique.	Roseau, petite ville fortifiée, avec un arsenal, un port et environ 5000 habitans; le *Fort-Cashacrou*; la magnifique baie *Rupert*, près de *Portsmouth*.
Gouv. de l'île Ste-Lucie.	Port-Castries (Carenage), importante par son port; on lui accorde près de 5000 habitans.
Gouv. de St-Vincent.	Kingston, à laquelle on accorde actuellement jusqu'à 8000 habitans, nombre qui nous paraît exagéré; *Caliacoua* (Tyrellsbai), où se fait le plus grand commerce de l'île.
Gouv. de Grenade. Ile de Grenade (Grenada). . .	Georgetown (jadis Fort-Royal), avec un port; on lui accorde près de 8000 habitans.
Groupe des Grenadilles. . .	*Hillsborough*, dans l'île *Cariacon*, qui est la plus grande et la mieux cultivée.
Gouv. de l'île Barbade. . . . . (Barbadoes).	Bridgetown; *Speightstown*, dite aussi *Petit-Bristol*, petite ville florissante par son commerce, avec 5000 habitans.
Gouv. de l'île Tabaco (Tabago).	Scarborough, petite ville d'environ 3000 habitans.
Gouv. de l'île Trinité. . . . . . (Trinidad).	Spanish-Town (jadis Puerto-Espana), ville fortifiée et commerçante, avec un port et peut-être 10,000 habitans; *St-Joseph d'Oruna*, autrefois capitale; *Charagaramus*, importante par son beau port et par les chantiers que les Anglais y ont établis.
GUYANE-ANGLAISE.	
Gouv. d'Essequebo-Demerari ou de la Guyane.	George-Town (jadis Stabroek), la plus importante de la Guyane-Anglaise par son commerce, par son port et par sa population, qu'on porte actuellement au-dessus de 10,000 âmes; *Fort-Insel*, dans la colonie d'Essequebo.

Noms des Régions et des Gouvernemens.	Chefs-Lieux, Villes et Lieux les plus remarquables.
Gouv. de Berbice.	Nouvelle-Amsterdam, très petite ; le gouverneur y réside.
PATAGONIE.	
Archipel de Magellan.	C'est sur l'autorité de Hassel et de Stein que nous citerons ici le petit établissement d'Opparo, fondé en 1808 par quelques colons anglais sur l'*île des Etats*, pour favoriser la pêche de la baleine qu'on fait dans ces parages. Aucune géographie anglaise, que nous sachions, ne le mentionne.

Dans des contrées qui n'offrent aucun souvenir historique important, où le géographe n'a pas de monumens à signaler à l'attention de l'archéologue, et dans lesquelles, la population étant encore presque partout très clair-semée ou sauvage, il ne trouve que peu ou point d'édifices et d'institutions remarquables à décrire, nous aurons très peu de chose à dire dans cet article, surtout après les détails que nous venons d'intercaler dans le tableau des divisions administratives, et après ce que nous avons dit à l'article des *canaux*. Nous nous bornerons à la description des villes les plus remarquables de cette partie de l'Amérique, en suivant l'ordre adopté dans le tableau.

Dans le BAS-CANADA : Quebec, située sur la rive gauche du St-Laurent, qui, avec la rivière St-Charles, forme le promontoire sur lequel s'élève la ville. « Un superbe bassin, dit un géographe célèbre, où plusieurs flottes pourraient mouiller en sûreté, une belle et large rivière, des rivages partout bordés de rochers très escarpés, parsemés ici de forêts, là surmontés de maisons ; les deux promontoires de la Pointe-Levi et du Cap-Diamant ; la jolie île d'Orléans et la majestueuse cascade de la rivière Montmorency, tout concourt à donner à la capitale du Bas-Canada un aspect imposant et vraiment magnifique. » Quebec est divisée en deux villes entièrement distinctes : la *Ville-Haute*, bâtie sur la pente du Cap-Diamant, dont le sommet est élevé de 350 pieds anglais au-dessus du fleuve : c'est la plus belle ; et la *Ville-Basse*, située sur un terrain artificiel enlevé aux flots : cette partie de Quebec n'offre aucun bâtiment vraiment remarquable. Depuis quelques années la capitale du Canada s'est embellie ; on y a construit plusieurs maisons d'une assez belle apparence. Parmi les principaux édifices on doit nommer surtout : le *château de St-Louis,* ou le *palais du gouverneur,* à cause de ses grandes dimensions et de son aspect imposant ; il a été entièrement brûlé le 26 janvier 1834 ; la *cathédrale catholique*, qui n'est remarquable que par son étendue ; la *cathédrale protestante*, assez belle église moderne surmontée d'une belle aiguille ; le *collége*, beau et vaste bâtiment en pierre, où 200 jeunes gens sont élevés, la *chapelle du séminaire*, qui possède les plus beaux tableaux de tout le Canada ; les *casernes*, grand et bel édifice en pierre, de trois à quatre étages, et l'*arsenal,* qu'on nous assure contenir des armes pour 100,000 hommes. Mais les constructions les plus remarquables sont les fortifications, pour lesquelles on a dépensé des sommes énormes, et qui, lorsqu'elles seront achevées, rendront Quebec *une des plus fortes places de l'Amérique*. La *citadelle* surtout, construite sur le Cap-Diamant, est ceinte de fortes murailles garnies d'une artillerie formidable ; on la regarde comme imprenable ; les casemates, quand elles seront finies, pourront mettre près de 5000 hommes à l'abri des bombes. Nous avons déjà signalé l'activité commerciale de Quebec, qui dans l'Amérique-Continentale-Anglaise n'a de rivale que Montreal. Plusieurs bateaux à vapeur partent régulièrement tous les jours de ces deux villes, vivifient tous les lieux intermédiaires ainsi que les bourgades qui se trouvent dans leurs environs à plusieurs milles à la ronde ; quelques-uns sont aussi longs qu'une frégate de 40 canons et offrent dans leur intérieur, meublé avec une grande élégance, toutes les commodités qu'on trouve dans les meilleures auberges de l'Europe. Les principaux établissemens scientifiques et littéraires de Quebec sont le *collège* et le *séminaire ;* viennent ensuite plusieurs *écoles élémentaires*, une *bibliothèque publique* assez riche, et depuis plusieurs années, la *société de littérature et d'histoire de Quebec*, divisée en quatre sections, savoir : littérature, histoire générale, sciences et arts ; elle a déjà publié des mémoires intéressans ; on doit aussi nommer la *société d'agriculture,* celle de *médecine,* ainsi que les deux *sociétés,* une d'*hommes* et l'autre de *femmes*, *pour la propagation de l'instruction et de l'industrie dans le Canada ;* enfin le *cabinet littéraire* (Exchange Reading-room), qui possède une assez belle *bibliothèque* et qui reçoit un assez grand nombre de journaux. Parmi les journaux publiés dans cette ville se distingue la vieille *Gazette* en français et en anglais ; elle a commencé à paraître en 1764 et était regardée comme le journal officiel du pays jusqu'en 1823. Cette ville est le siége d'une cour de justice, d'un évêché anglican et d'un évêché catholique, qu'on peut regarder comme le primat de tous les catholiques de cette partie de l'Amérique ; elle est aussi la résidence du gouverneur général, qui a le titre de capitaine-général de toute l'Amérique-Anglaise. On ne connaît pas exactement la populatian de Quebec ; nous la porterons, avec M. M' Gregor, au-dessus de 30,000 âmes en comprenant celle de ses faubourgs.

Dans ses environs immédiats, qui offrent une population assez concentrée, on trouve plusieurs lieux remarquables ; nous ne citerons que les suivans : *Beaufort,* petite bourgade, remarquable par le *grand moulin à scies* construit par M. Patterson ; il contient 80 scies isolées et 5 autres circulaires, qui, mises en mouvement par les eaux, coupent avec une étonnante

rapidité les planches qu'un mécanisme ingénieux y adapte; tout près on admire la superbe *cascade du Montmorency*, qui porte à la gauche du St-Laurent le tribut de ses eaux. De l'autre côté de ce grand fleuve est situé *Pont-Levi*, village remarquable par la belle *cascade* que la *Chaudière*, affluent droit du St-Laurent, fait à quelques milles au sud de Quebec. *Orléans*, jolie bourgade sur l'île de ce nom, qu'on doit mentionner à cause de sa fertilité et de sa position charmante. Son extrémité occidentale offre un des points du globe les plus remarquables; c'est le vaste chantier sur lequel, en 1824, on a construit le *Colombus*, et, en 1825, le *Baron Renfrew*, vaisseaux énormes de plus de 300 pieds anglais de long; ces deux colosses sont arrivés tous les deux à la Tamise; mais le premier périt en retournant en Amérique, et le second fit naufrage près de Gravelines. Nous réservons pour un autre ouvrage leur comparaison avec les plus grands vaisseaux de ligne construits dans les temps modernes; en attendant, appuyé sur des mesures exactes, nous n'hésitons pas à regarder le *Columbus* et le *Baron Renfrew* comme *les plus grands bâtimens qui aient navigué sur l'Océan*. *Lorette*, village d'Iroquois convertis et civilisés par les missionnaires catholiques : on y remarque une assez belle *église*.

Montreal, située sur la côte méridionale de l'île de ce nom, non loin d'une colline, qui lui a valu sa dénomination. C'est une assez jolie ville, qu'on peut regarder comme la première place commerçante non-seulement du Canada, mais de tout le Continent-Américain dépendant des Anglais; elle est le siége d'un évêché catholique. Ses principaux édifices sont : la nouvelle *cathédrale* catholique, beau temple commencé en 1825 et ouvert au culte en 1829; ses grandes dimensions doivent le faire ranger parmi *les plus grandes églises du Nouveau-Monde;* on calcule qu'il peut contenir de 10 à 12,000 personnes; l'*église principale anglicane* (principal english church); le *couvent des Sœurs-Grises*, vaste bâtiment; le *collège*, autre grand édifice en pierre, bâti en 1819; 300 élèves et plusieurs professeurs y sont logés; les *casernes*, le *théâtre*, l'*hôpital général*, le plus grand et le mieux organisé de toute l'Amérique-Anglaise; le *séminaire de St-Sulpice;* la *maison-de-ville*; la nouvelle *prison*. On doit citer aussi dans la place du marché le *monument de Nelson*, belle colonne d'ordre dorique de 30 pieds de haut, surmontée de la statue colossale de ce marin célèbre et ornée d'emblêmes relatifs à ses exploits maritimes. Parmi les bâtimens des particuliers nous nommerons la *Masonic-Hall*, qui est une des plus grandes et des plus belles auberges de l'Amérique. Sous le rapport scientifique et littéraire Montreal est à présent la première ville de l'Amérique-Anglaise. Ses principaux établissemens sont : le *collège français*, espèce d'université; l'*université anglaise* (english university), fondée, en 1821, sur le plan de celle de l'Angleterre, quoique sur une bien plus petite échelle; le *séminaire* catholique; l'*école latine* (grammar school), l'*institut classique académique* (classical academies institution), les deux *académies classiques* (classical academies) et plusieurs autres institutions inférieures et écoles élémentaires. Parmi les établissemens d'un autre genre, on doit nommer : la *société d'histoire naturelle de Montreal:* elle publie des mémoires et possède une bibliothèque; l'*institut mécanique* (mecanic's institution), avec un musée; la *société d'agriculture*, celles d'*horticulture*, et les deux *sociétés*, une d'*hommes* et l'autre de *femmes, pour la propagation de l'industrie et des progrès de l'éducation ;* le *cabinet littéraire* (News room), formé par de nombreux souscripteurs dans un local bâti tout exprès; il possède la *bibliothèque* dite *de Montreal*, regardée justement comme la plus riche et la mieux choisie de toute l'Amérique-Anglaise. La presse périodique est plus active ici que dans toutes les autres villes de l'Amérique-Anglaise; on y imprimait il y a quelques années une *douzaine de journaux*, dont plusieurs en anglais et les autres en français. Dans la description de Quebec nous avons déjà parlé des nombreux bateaux à vapeur établis entre ces deux villes; ces bâtimens remontent l'Ottawa et le St-Laurent et entretiennent les nombreuses relations commerciales qui pendant ces dernières années se sont formées dans toute la partie supérieure du bassin du St-Laurent. C'est à ce commerce florissant et aux nombreux colons qui sont venus s'y établir, que Montreal doit l'extraordinaire accroissement qu'offre sa population; en 1815 on ne l'estimait qu'à 15,000 âmes; en 1825, elle s'élevait déjà à près de 24,000 et dépassait même de quelques centaines celle de Quebec; maintenant on la porte à près de 40,000 âmes, en y comprenant celle de ses environs immédiats. Cette ville était le siége de la fameuse *Compagnie du Nord-Ouest*, dont l'esprit entreprenant avait fait tomber en grande partie le commerce de la Compagnie de la baie d'Hudson; tandis que cette dernière, autrefois si puissante, n'employait qu'environ 250 personnes à son service, celle de Montreal entretenait près de 3000 individus comme agens, facteurs et chasseurs; ces deux chiffres représentaient immédiatement avant 1821 jusqu'à un certain point l'importance respective des affaires de ces deux corporations entre les mains desquelles se trouvait le riche *commerce de pelleteries*. Par l'arrangement fait dans cette année, les deux compagnies ont été réunies sous le nom de *Hudson's Bay Fur Company*. Cette réunion a mis fin à la guerre ouverte que leurs agens et dépendans respectifs se faisaient dans les différens postes de leur dépendance. Quoique, par cette réunion, Montreal ait beaucoup perdu, elle peut toujours être regardée comme la première place de l'Amérique pour le commerce des pelleteries. Nous rappellerons au lecteur que la nouvelle compagnie est la plus puissante association de ce genre qui existe : les directeurs résident à Londres; vient ensuite, selon M. M' Culloch, la *Compagnie Américaine* (American Fur Company) de New-York; le troisième rang appartient à la *Compagnie Américaine de la Russie*; le quatrième à la *Compagnie Danoise du Groënland*, dont les directeurs vivent à Copenhague.

Dans les environs de Montreal, dont l'aspect rivalise en beauté avec les approches de Quebec, nous nommerons : la *Montagne de Montreal*, nom pompeux donné à une colline, qui selon les uns est presque aussi haute que le Cap-Diamant de Quebec, tandis que selon d'autres elle aurait 800 pieds anglais de haut; quelle que soit son élévation, c'est toujours un emplacement remarquable par la vue superbe dont on jouit de son sommet, et par les fortifications qu'on a le projet d'y construire pour en faire une forteresse du premier rang; *La-Chine*, gros village très commerçant, qui a été pendant long-temps le point principal de départ des canots chargés des marchandises que la Compagnie du Nord-Ouest envoyait à travers l'Ottawa dans les vastes solitudes de l'intérieur, pour échanger contre les pelleteries; ce commerce continue toujours. Nous avons déjà mentionné le canal qui

aboutit à ce lieu. La-Chine est aussi le point de départ des bateaux à vapeur pour le Haut-Canada. Nous citerons encore l'*île de Ste-Hélène*, importante par l'*arsenal* et par les magasins que le gouvernement y a établis; la *Prairie*, par la station du bateau à vapeur et par son commerce.

Les autres lieux les plus remarquables de cette province sont : Ste-Anne et St-Thomas, gros bourgs situés sur le St-Laurent, importans par leur forte population; près du premier on pêche des marsouins; le second est le lieu le plus peuplé qu'on trouve au-dessous de Quebec et possède en outre une grande et assez belle église. Petite-Rivière, bourgade qui doit à son exposition particulière la douceur de son climat si différent de celui des pays qui l'environnent, ce qui permet aux pommes, aux pêches, aux cerises et aux prunes de Damas d'y croître comme près de Niagara. Kamouraska, gros bourg, qui augmente tous les jours en population et en bien-être; c'est le *Margate* et le *Brigthon du Canada*; un grand nombre de personnes riches s'y rendent annuellement non-seulement de Quebec, mais même de Montreal et d'autres villes encore plus éloignées pour y prendre des bains de mer. Il y a plusieurs hôtels bien tenus, et un bateau à vapeur entretient la communication régulière entre Kamouraska et la capitale du Canada. Les eaux du St-Laurent, qui a 22 milles anglais de large dans cet endroit, cessent d'être salées au-dessus de Kamouraska. Tadousac, Gaspé, Port-Daniel New-Carlisle, petites villes, importantes par leurs ports et leur commerce, surtout la dernière et Gaspé; ces deux villes possèdent un assez grand nombre de vaisseaux marchands.

Au sud de Quebec nous nommerons: Trois-Rivières, petite ville commerçante, chef-lieu du district judiciaire de ce nom, importante par les produits de son agriculture et par sa population; St-Maurice, par ses forges de fer excellent; Fort-William-Henry, petite ville importante par sa position au confluent du Sorel avec le St-Laurent et par ses fortifications. Dans ses environs se trouve la jolie *maison de plaisance* du gouverneur général du Canada. St-John, petite ville, importante par son commerce, par sa douane et par la station des bateaux à vapeur qui mènent les passagers et les marchandises qui vont et viennent du Canada aux Etats-Unis dans la direction du lac Champlain. Dans ses environs immédiats est situé le *Fort Chambly*, dont les fortifications ont été considérablement augmentées dans ces dernières années. Plus loin on remarque l'*Ile-aux-Noix*, qui commande la navigation du Sorel ou Richelieu, et où les Anglais ont établi des *chantiers militaires* et élevé d'importantes fortifications.

Dans la Région-Mackenzie-Saskatchawan nous ne nommerons que les petits lieux suivans: Grand-Portage, poste de chasseurs, remarquable surtout par la magnifique cascade du *Portage de la Montagne* qui se trouve dans ses environs, et qu'un voyageur dit n'être inférieure qu'à celle de Niagara. Fort-William, sur la côte septentrionale du lac Supérieur; c'est peut-être le plus grand établissement que les Anglais ont fait dans l'intérieur de ces solitudes. On y voit plusieurs vastes bâtimens, les uns destinés au logement des employés de la ci-devant Compagnie du Nord-Ouest, les autres à renfermer ses marchandises; d'autres servent d'ateliers à plusieurs artisans qu'elle avait à son service et qui sont passés à celui de la nouvelle Compagnie de la Baie-d'Hudson mentionnée à la page précédente. Dans l'édifice principal on doit citer la salle à manger à cause de sa grandeur, des beaux portraits dont elle est ornée, et surtout à cause d'une *carte géographique* immense, dessinée par M. David Thompson, astronome de la Compagnie du Nord-Ouest; elle offre avec la plus grande exactitude et dans le plus grand détail tous les établissemens et tous les postes qui en dépendaient, d'un côté, depuis la Baie-d'Hudson jusqu'à l'Océan-Pacifique, et de l'autre, depuis le lac Supérieur jusqu'à la Rivière Athabasca et au grand lac Slave. Cet espace immense n'est encore assez bien connu que des employés de la Compagnie; livrée au public, cette carte remplirait bien des lacunes dans nos cartes les plus récentes et ferait disparaître bien des erreurs de celles qui passent pour être les meilleures. Fort-William peut être regardé comme l'entrepôt principal de tout le commerce de pelleteries dans l'intérieur de l'Amérique-Septentrionale; c'est le rendez-vous annuel de tous les employés de la Compagnie, qui viennent y déposer le produit de leur chasse et de leur commerce et y prendre les articles nécessaires pour faire l'une et l'autre pendant l'année suivante. Depuis les derniers jours du mois de mai jusqu'à la fin du mois d'août, c'est pour ainsi dire une foire perpétuelle, un lieu d'amusemens et de plaisir, le carnaval des chasseurs et des employés de la Compagnie. Dans cette circonstance, Fort-William offre la *réunion d'hommes la plus hétérogène* peut-être *qu'on trouve sur le globe*. M. Ross Cox y vit ensemble des Anglais, des Irlandais, des Ecossais, des Français, des Allemands, des Italiens, des Danois, des Suédois, des Hollandais, des Suisses, des Canadiens, des Anglo-Américains, des Africains de la Côte-d'Or, des Océaniens des îles Sandwich, des Bengalais, plusieurs Américains appartenant à différentes nations et plusieurs *Bois-Brûlés*, métis provenant du commerce des femmes indigènes avec les marchands du Canada et les gens aux gages de la Compagnie. Tous les bâtimens sont environnés de fortifications en bois, flanquées de bastions, le tout assez fort pour n'avoir rien à craindre des attaques des tribus indigènes. Tout près et hors de l'enceinte il y a un *chantier* sur lequel la Compagnie fait construire et réparer les navires qui naviguent pour son compte sur le lac.

Kildonan, petite colonie formée en 1814 par lord Selkirk, sur les bords de la Rivière-Rouge (Red-River), à environ 40 milles anglais de son entrée dans le lac Winnipeg, au milieu des terres qu'il acheta en 1811 à la Compagnie de la Baie-d'Hudson. L'année même de sa fondation, elle comptait déjà 200 habitans, la plupart Ecossais. Quatre-vingt-dix autres montagnards de l'Ecosse allaient s'y réunir, attirés par la fertilité de ce district, que la Compagnie nomma *Ossiniboia*, lorsqu'en 1815, par les menées de la Compagnie rivale du Nord-Ouest, le plus grand nombre des colons désertèrent et les autres, attaqués à plusieurs reprises à main armée par les *Canadiens libres* et les *Bois-Brûlés*, furent obligés d'abandonner leurs maisons et leurs campagnes, qui furent incendiées et détruites immédiatement après leur départ. Cette injuste attaque fut le sujet d'un long procès entre lord Selkirk et les agens de la Compagnie du Nord-Ouest, procès qui, pendant long-temps, a fourni aux journaux anglais plus d'un article répété par tous les journaux d'Europe et d'Amérique. D'après M. Ross Cox, cette colonie est

actuellement florissante; en 1829 elle comptait déjà 1052 habitans et 178 maisons; 672 acres 1/2 étaient en culture et 144,105 en prairies. Un missionnaire établi là depuis quelque temps était parvenu à convertir plusieurs indigènes des tribus voisines.

Dans le HAUT-CANADA : York, petite ville d'environ 7000 habitans; elle est bien bâtie et a un beau port sur le lac Ontario; c'est le siége des autorités supérieures de ce gouvernement; en 1826, on y publiait une *gazette*. Kingston, près de l'emplacement de l'ancien fort Frontenac, située à l'embouchure du Cataraqui et à l'issue du St-Laurent du lac Ontario; c'est la ville la plus forte, la plus commerçante et la plus florissante du Haut-Canada; elle possède un *arsenal*, un *chantier militaire*, un beau port, où stationne la flotte anglaise de l'intérieur; en 1826, on y publiait deux *gazettes*; le canal Rideau doit y aboutir; on porte sa population à environ 8000 âmes et c'est le siége d'un évêché catholique. Le *St-Laurent*, de 112 canons, la frégate *Psyché* et d'autres bâtimens de guerre pourrissent désarmés dans le port, parce que, par un article du dernier traité, ni les Anglais, ni les Anglo-Américains ne doivent entretenir des forces navales sur les lacs. Mais les Anglais conservent avec le plus grand soin sur les chantiers couverts de l'arsenal deux vaisseaux de 74, une frégate et d'autres bâtimens inférieurs. Cet établissement naval, qui est le *plus considérable qui existe au milieu des continens*, n'a de rival que celui que les Anglo-Américains ont établi à *Sacket's Harbor*, à 24 milles de distance de Kingston de l'autre côté du lac Ontario; mais là aussi l'*Ohio* de 102 canons et d'autres beaux bâtimens pourrissent dans le port pour la même raison. Nous l'avons mentionné à la page 163 dans la description de l'état de New-York. Viennent ensuite Niagara (autrefois *Newark*), petite ville florissante, dans le voisinage de la célèbre cascade de ce nom; elle est défendue par le Fort-George; en 1826, on y publiait deux *journaux*. Port-Maitland et Port-Dalhousie, petites villes qui augmentent tous les jours, étant situées aux deux embouchures du canal Welland. Dundas, dans une position ravissante, à l'extrémité occidentale du lac Ontario; en 1826, on y publiait une *gazette*. London, entre les lacs Erié, Ontario et Huron; on porte à 3000 âmes sa population, qui augmente tous les jours. Brockville, sur le St-Laurent, importante par son industrie, et Perth par sa population. Bytown, bâtie en 1826 au débouché du canal Rideau dans l'Ottawa, comptait déjà l'année suivante 2000 habitans, quatre églises, etc.; on a construit un hôpital militaire et de vastes casernes sur une hauteur voisine, sur laquelle on doit bâtir une forteresse; on admire le magnifique *pont* qui la réunit à Hull : il a 8 arches de 60 pieds anglais de corde, 2 de 70 et une de 200; c'est un des plus beaux ouvrages de ce genre qui existe. Tout près se trouve la superbe *cascade* formée par l'Ottawa.

Dans le NOUVEAU-BRUNSWICK : Fredericktown, très petite ville, d'environ 2000 âmes, mais importante comme chef-lieu de la province; elle a un *collége* établi dans un beau local et une *société d'agriculture*; on y publie une *gazette*. St-John, à l'embouchure du St-John qui y forme un bon port; c'est, sous tous les rapports, la ville la plus importante de cette province; son commerce est très actif à cause de la *franchise* accordée à son port, et sa population est estimée à 12,000 âmes; elle possède une banque, une *école latine* (grammar school) et d'autres établissemens inférieurs; on y publie quatre *journaux hebdomadaires*. St-Andrews, petite ville d'environ 3000 habitans, très importante par sa douane sur la frontière des Etats-Unis, par son commerce et par son port; on y publie une *gazette*. Newcastle, sur le Miramichi, très petite ville, importante par les *chantiers* de son voisinage où l'on construit beaucoup de vaisseaux marchands, ainsi que dans les environs de plusieurs autres villes maritimes de cette province.

Dans la NOUVELLE-ECOSSE : Halifax, chef-lieu de la Nouvelle-Ecosse, située vers le milieu de la côte orientale de cette province et siége d'un évêché catholique. C'est une jolie ville régulièrement bâtie, mais dont tous les édifices sont en bois à un très petit nombre d'exceptions près. Le *Province Building* (le bâtiment de la Province), est un grand et bel édifice en pierre de taille d'une belle architecture, avec des colonnes d'ordre ionique; on le regarde justement comme *le plus beau bâtiment de l'Amérique Anglaise*; on y a établi les tribunaux, les bureaux de l'administration, la bibliothèque publique; le conseil et l'assemblée législative de la province y ont des salles où ils tiennent leurs séances. On doit aussi mentionner la nouvelle *église catholique*, à cause de son étendue. Son *port* sur l'Atlantique, ouvert en toute saison, est un *des plus beaux de l'Amérique*, aussi les Anglais y ont-ils établi un vaste *chantier*, où leurs vaisseaux, dont Halifax est la station ordinaire en temps de guerre, peuvent trouver tous les approvisionnemens nécessaires et promptement réparer les avaries qu'ils auraient pu souffrir; les Anglais le regardent comme le plus vaste établissement de ce genre qu'ils possèdent hors du Royaume-Uni. D'importantes fortifications défendent l'entrée de ce beau bassin. Depuis quelques années, cette ville possède le *Dalhousie collége*, organisé comme l'université d'Edinburgh et établi dans un bel édifice; une excellente *école latine* et plusieurs autres établissemens inférieurs. Depuis 1822 il s'y est formé une *société pour l'encouragement et les progrès du commerce*. Halifax est le siége d'un évêché anglican. Son commerce est très florissant et sa population, qui a fait de grands progrès, est estimée à 18,000 âmes. On y publie 6 ou 7 *journaux hebdomadaires* et un *mensuel*; elle a deux *bibliothèques mobiles* (circulating libraries), et le genre de vie qu'on y mène est regardé par M. M' Gregor comme supérieur à celui de toute autre ville de l'Amérique-Anglaise. La situation si avantageuse du port d'Halifax a rendu cette ville *un des points principaux pour les communications entre l'Europe et l'Amérique*. Des paquebots du gouvernement et de la Compagnie d'Halifax (Halifax Paket Company's) partent régulièrement une fois par mois; ceux du gouvernement vont d'Halifax à Falmouth; ceux de la Compagnie, à Liverpool. Cette dernière traversée, qui est d'environ 2500 milles, se fait en peu de jours et ne coûte, sur les beaux navires de la Compagnie, que 25 livres sterling y compris une excellente nourriture; d'autres paquebots partent régulièrement de Halifax pour Boston; et des navires mettent à la voile toutes les semaines de ce port pour New-York et les Antilles (West-Indies). Les paquebots du gouvernement vont et viennent des Bermudes. Pendant l'été des navires partent à des époques fixes pour les île du Cap-Breton, du Prince Edouard, pour Pictou, les baies de Miramichi, de Chaleur et pour Quebec, et presque pendant toute l'année pour les parages de Terre-

Neuve et du Nouveau-Brunswik. On a établi des vaisseaux à vapeur entre Quebec et cette ville. Pour compléter ce que nous avons dit dans la description de Quebec et de Montreal, nous ajouterons que la *Compagnie de la navigation à vapeur du St-Laurent* (St-Lawrence steam navigation Company) a lancé un magnifique vaisseau à vapeur de près de 1200 tonneaux, destiné à établir la communication entre Halifax et la capitale du Canada. A Pictou il y a deux autres bateaux à vapeur, qui appartiennent à la Compagnie générale des Mines; un autre est déjà employé à Halifax. Il y en a trois autres à St-John dans le Nouveau-Brunswick : un va tous les jours de cette ville à Frederictown, un autre à Annapolis et le troisième entretient la communication entre St-John, St-Andrews et les Etats-Unis. Enfin un beau bateau à vapeur transporte les passagers et les marchandises de Montreal à La Prairie, et *vice versâ*. En 1825 il s'est formé à Londres une compagnie dans le but d'entretenir des communications régulières et fréquentes, au moyen de plusieurs fort beaux vaisseaux à vapeur, entre le Royaume-Uni et l'Amérique-Anglaise à travers l'Atlantique. Malheureusement ce projet n'a pas encore été réalisé. Ce manque de réussite doit en grande partie être attribué, dit M. M' Gregor, aux préjugés qu'on a en Angleterre contre ces pays, dont on paraît ignorer presque entièrement les ressources et l'importance. A la page 517, dans la description de Valentia, nous avons indiqué les points extrêmes de cette immense ligne de navigation à vapeur.

Les autres villes et lieux les plus remarquables de cette province sont : Lunebourg, avec un port et environ 1200 habitans presque tous allemands. Liverpool, petite ville florissante par son commerce et par sa nombreuse marine marchande ; son beau port ne gèle presque jamais entièrement ; on la regarde comme la seconde ville de la province. Shelburne, dont les beaux édifices, déserts et tombant en ruines, rappellent la splendeur éphémère ; sa population, qui l'année même de sa fondation, en 1783, s'était élevée à près de 12,000 âmes, est réduite, y compris même celle de ses environs, à près de 500 ! mais son *port* reste toujours *un des plus beaux de l'Amérique*. Yarmouth et Clare, villes maritimes, importantes par leur population ; Annapolis, par son port superbe; sa population ne s'élève cependant qu'à 1200 âmes ; Windsor, par son *université*, connue sous le titre de *King's college*, fondée en 1802 ; on la regarde comme *le meilleur établissement de ce genre* que possède l'Amérique-Anglaise; une assez riche bibliothèque en dépend. Truro, très jolie bourgade, située à l'extrémité de l'enfoncement de la baie Fundy nommé Bason of Minas, que nous avons mentionnée à la page 255, et remarquable surtout par les *hautes marées* qu'on y observe. L'estimation de Chabert, citée à la page 95, avait été révoquée en doute par quelques auteurs. Des ouvrages estimables, publiés il y a quelques années en Amérique, réduisaient déjà à 30 pieds anglais seulement la plus grande hauteur de ces marées. Mais des observations récentes ont confirmé les anciennes évaluations, puisque les marées observées à *Bason of Minas*, à *Chignecto*, à *Blomidom* et à *Windsor*, montèrent à 60 pieds anglais ; celles qui eurent lieu à l'embouchure du *Shubenacady* et à *Truro*, atteignirent 70 pieds, et celles qui furent observées près du *Fort Cumberland*, à l'extrémité de l'enfoncement nommé Cumberland Bason, s'élevèrent même jusqu'à 71 ; il n'est donc pas étonnant que dans des circonstances favorables à une plus grande accumulation des eaux, elles aient atteint, comme dit Chabert, jusqu'à 70 pieds français. Pictou, très petite ville de 1600 âmes, importante par son beau port et par l'activité commerciale de ses habitans ; elle possède une bonne *école latine* (grammar school) et une académie connue sous le titre de *Pictou college*, espèce de petite université, avec une bibliothèque, un laboratoire, un cabinet de physique et un musée zoologique, riche surtout en objets d'ornithologie. Dans ses environs se trouve *New-Glasgow*, village remarquable par le voisinage des riches *mines de houille d'Albion* exploitées par la Compagnie des Mines (General Mining Company) formée à Londres en 1826 ; il y a quelques années, les mineurs travaillaient déjà à la profondeur de 250 pieds anglais, et des machines à vapeur étaient appliquées pour en tirer les eaux ; ces mêmes mines fournissent du *fer* aussi bon que le meilleur de la Suède.

Dans l'Île de Cap-Breton, qui depuis 1820 forme une partie de la Nouvelle-Ecosse, quoique les géographies les plus récentes la représentent comme formant une province à part; dans cette île si remarquable par ses profondes et nombreuses découpures, qui y forment une foule de beaux ports, et si importante par ses pêcheries et surtout par ses inépuisables mines d'excellente houille, nous nommerons au moins : Sidney, très petite ville, chef-lieu de l'île ; M. M'Gregor réduit à 500 âmes les milliers d'habitans que des géographes lui accordent. De riches *mines de houille* sont exploitées dans son voisinage du côté du nord et du côté opposé. Louisbourg, que des géographies très récentes représentent encore comme la ville principale du Cap Breton, et dont elles estiment à 10,000 le nombre des habitans, n'offre depuis bien des années que quelques cabanes, humbles demeures d'une cinquantaine de pauvres pêcheurs ; mais son *port* superbe et les imposantes ruines de ses vastes édifices, de ses formidables fortifications, rappellent la splendeur et la prospérité de cette place, dont la France avait fait le centre de ses pêcheries et le rendez-vous ordinaire de ses forces navales. Prise en 1758 par les Anglais après un siège mémorable, ses bastions furent démolis et ses habitans dispersés. Arichat, que les géographes et les cartographes ne daignent pas seulement nommer, est la ville la plus importante de l'île sous tous les rapports ; elle est située sur la petite île de Madame, et compte près de 2000 habitans presque tous adonnés au commerce ou à la pêche. Ship-Harbour, très petite ville, située sur le détroit de Canseau (Gut of Canso), qui sépare l'île de Cap-Breton de la côte de la Nouvelle-Ecosse. C'est le passage le plus sûr et le plus fréquenté pour aller de l'Atlantique dans le golfe de St-Laurent et *vice versâ* ; on pourrait appeler cet important détroit l'*Euripe-Américain*, tant ses marées sont irrégulières et se jouent de tous les calculs des physiciens.

Dans l'ILE DU PRINCE-EDOUARD : Charlotte-Town, petite ville, avec un beau port et environ 3400 habitans; elle possède une bonne *école latine* (grammar school), une *société d'agriculture* et est la résidence d'un évêque catholique. Belfast, colonie agricole d'Ecossais, fondée en 1803 par feu lord Selkirk, et très florissante; sa population, qui n'était primitivement que de 800 âmes, s'élève déjà à 4000. St-Andrew, avec une assez belle chapelle catholique, desservie par un évêque *in partibus*, dont relèvent les

catholiques du Nouveau-Brunswick, de l'île Cap-Breton et du groupe des Madeleines. GEORGE-TOWN et MURRAY-HARBOUR, remarquables, surtout la première, par leurs ports, et toutes les deux par leurs *chantiers* sur lesquels ont été construits, dans ces dernières années, un grand nombre de vaisseaux marchands.

Dans l'ILE DE TERRE-NEUVE : ST-JOHN, ville fortifiée et importante par son beau port, par sa population, qu'on porte en hiver de 12 à 15,000 habitans, dont plus de 2000 sont employés à la pêche pendant l'été ; on y construit plusieurs vaisseaux ; en 1826, on y publiait 3 *journaux hebdomadaires;* elle est le siége d'un évêché catholique. HARBOUR-GRACE (Conception), avec environ 4000 habitans et un beau port ; elle est florissante par ses pêcheries ; on y publie un *journal hebdomadaire.* PLACENCIA, autrefois capitale de l'île et maintenant très déchue; elle a un port. TRINITY-HARBOUR, avec un port, et florissante par ses pêcheries. A la page 94, nous avons déjà signalé l'importance que donne à cette colonie l'abondante pêche que l'on fait sur ses côtes et sur le grand-banc de Terre-Neuve, qui en est voisin. Nous ajouterons que ce dernier est *la plus grande élévation sous-marine que l'on connaisse* ; que la meilleure place pour la pêche de la morue se trouve entre le 42e et le 46e parallèles, et que depuis 1814 un très petit nombre de pêcheurs anglais s'y rendent annuellement; ce sont les Anglo-Américains et les Français qui sont les plus nombreux.

Dans les vastes et horribles solitudes du LABRADOR qui dépendent de cette division administrative, et dont le climat est peut-être aussi froid que dans le voisinage du pôle, nous n'avons aucun lieu remarquable à citer. Nous dirons seulement que, depuis 1814, les pêcheurs qui habitent Terre-Neuve, et un grand nombre de ceux de la Nouvelle-Ecosse et du Nouveau-Brunswick se rendent annuellement sur ses côtes pour y faire la *pêche*, qui depuis cette époque a plus que sextuplé; son produit, en 1829, s'éleva à la somme énorme de 278,400 liv. sterl. Selon M. M'Gregor, près de 20,000 sujets anglais y sont employés pendant la saison de la pêche ; ce même auteur estime la valeur moyenne actuelle des exportations de Terre-Neuve et du Labrador, qui consistent toutes en produits de la pêche, à la somme énorme de 772,400 liv. sterl.

Nous rappellerons au lecteur que la *Nouvelle-Ecosse*, le *Bas-Canada*, le *Nouveau-Brunswick*, les *îles de Terre-Neuve*, du *Cap-Breton*, et du *Prince-Edouard* possèdent à eux seuls une marine marchande, qui dépasse le tiers de toute la marine marchande de la France; qu'elles fournissent annuellement aux commerçans du Royaume-Uni un grand nombre de vaisseaux construits dans leurs ports ; que les chantiers de la marine militaire et marchande de la Grande Bretagne et d'Irlande, tirent de ces mêmes colonies d'énormes quantités de bois de construction d'excellente qualité; qu'enfin les riches mines de houille exploitées dans l'île de Cap-Breton et à Pictou, dans la Nouvelle-Ecosse, ajoutent à l'importance que leur donnent les pêcheries, des ports superbes et une position admirable pour le commerce et pour la domination des mers de cette partie du monde.

Dans les ANTILLES, nous nommerons d'abord :

Dans la JAMAÏQUE : SPANISH-TOWN, ville petite, mais importante par son antiquité, et parce qu'elle est la résidence du gouverneur ; on lui accorde 5000 habitans. Ensuite KINGSTON, bâtie sur la côte méridionale de l'île, au fond d'une baie magnifique, défendue par deux forts. Des rues larges et droites, des maisons généralement bien bâties, lui donnent une assez belle apparence. Son commerce est immense ; c'est, sous ce rapport, la première ville non-seulement de la Jamaïque mais de toute l'Amérique-Anglaise ; elle nous paraît être aussi la seconde ou la troisième sous celui de la population, qu'on porte y compris les esclaves au-dessus de 33,000 âmes. Viennent ensuite : PORT-ROYAL, importante par ses fortifications, son port et sa population estimée à 15,000 âmes : MONTEGO-BAY, par son commerce ; elle a un port et plus de 4000 habitans. A la page 259, nous avons vu que parmi les dépendances de cette riche colonie figure l'*établissement* que les Anglais nomment de *Honduras*, quoiqu'il soit situé dans le Yucatan, un des états mexicains décrit à la page 199. BALIZE, très petite ville, commerçante, avec un port et environ 2000 habitans, est le chef-lieu de cette colonie, qui doit son origine au droit qu'ont les Anglais de couper les bois de campêche et d'acajou sur la côte orientale du Yucatan, dans la confédération Mexicaine, au sud du Rio-Honda ou Grande, et sur la côte de l'état de Honduras, dans la confédération de l'Amérique-Centrale. Cet établissement, que les géographies les plus récentes ne nomment pas ou qu'elles mentionnent à peine, est de la plus haute importance pour les Anglais. Dès l'année 1824, il reçut des marchandises anglaises pour la valeur de 392,664 livres sterling. En 1826, il en reçut pour 792,278 liv. sterling, et ses importations, dans le Royaume-Uni, s'élevèrent à 190,795 liv. sterling. Cette grande activité commerciale ne peut être expliquée que par le commerce de contrebande que ses habitans font avec les provinces limitrophes des confédérations Mexicaine et de l'Amérique-Centrale ; car la faible population de 4643 âmes, que lui accorde un recensement fait depuis peu, ne saurait consommer ni payer le trentième de ces fortes sommes.

Dans la BARBADE, que de terribles ouragans ont ravagée il y a quelques années en causant un dommage estimé à près de 50 millions de francs et en faisant périr un grand nombre de ses habitans, nous nommerons : BRIDGETOWN, une des plus jolies villes des Antilles, capitale de l'île bâtie, au fond d'une baie qui y forme un beau port rempli constamment de vaisseaux. Parmi ses bâtimens les plus remarquables on doit citer : l'*église de St-Michel*, une des plus belles et des plus grandes des Antilles, le *palais de justice* et la *prison*. Quoique le commerce de Bridgetown ne soit plus ce qu'il était dans le XVIIe siècle, lorsque la Barbade était la plus florissante des Antilles, il est toujours très considérable, à cause surtout de la position orientale de son port, rendez-vous ordinaire de presque tous les vaisseaux qui font le commerce dans cet archipel. Aussi les étrangers y sont-ils très nombreux, et cette ville leur offre plus d'attraits et de divertissemens qu'ils n'en trouvent presque partout ailleurs dans ces parages, La Havane seule exceptée. Deux paquebots y arrivent d'Angleterre régulièrement deux fois par mois. De nombreux forts et une formidable artillerie protègent le port et font de cette ville *une des plus fortes places maritimes des Antilles.*

Pour compléter ce que nous avons dit aux pages 258 et 259 sur l'ARCHIPEL des LUCAYES, nous dirons que le GROUPE DES TURQUES est aussi remarquable par l'opinion émise par quelques savans, qui regardent une de ces îles comme identique avec l'île *Guanahani*

de Colomb. En admettant cette opinion, cet archipel joue un grand rôle dans les annales des découvertes géographiques, puisqu'il offre la *première terre découverte par Colomb* dans sa mémorable navigation. Mais les savans ne sont pas encore d'accord sur la désignation de l'île que le navigateur italien nomma *San-Salvador* et que les naturels appelaient *Guanahani*. Le savant commentateur des voyages de Colomb, M. de Navarète, pense que c'est la plus septentrionale des *îles Turques*, appelée la *Grande-Saline* ou *el Gran-Turco*, et soutient son opinion avec un talent remarquable et des raisons très plausibles. M. de Humboldt se range aussi de son avis. Mais Herrera, Catesby, Jean Ferrer, feu le contre-amiral de Rossel et un géographe justement célèbre par sa vaste érudition, M. Eyriès, soutiennent au contraire que c'est la *Grande-San-Salvador* qui doit être regardée comme identique avec la *Guanahani* de Colomb. Notre ami, M. de Laroquette, qui dans la traduction des Voyages de Colomb, a résumé avec une grande sagacité ce point embrouillé de l'histoire de la géographie, a eu la modestie de se borner au simple rôle de rapporteur, sans se prononcer ni pour l'une ni pour l'autre opinion. Ainsi donc, cet important problème de la géographie historique est bien loin d'être complètement résolu, comme il paraît l'être dans les traités et dans les dictionnaires de géographie.

AMÉRIQUE-RUSSE.

POSITION ASTRONOMIQUE. *Longitude occidentale* entre 133° et 170°. *Latitude boréale*, entre 55° (précisément 54° 40') et 71°. Dans ces calculs, on n'a pas tenu compte des îles.

CONFINS. Au *nord*, l'Océan-Arctique. A l'*est*, l'Amérique-Anglaise. Au *sud*, le Grand-Océan. A l'*ouest*, le Grand-Océan, la mer de Bering, le détroit de Bering et l'Océan-Arctique.

FLEUVES. Quoique cette vaste contrée offre un grand nombre de fleuves dont plusieurs, pendant la saison chaude, apportent à la mer une grande masse d'eau, la partie de leurs cours, reconnue jusqu'à présent, est trop peu considérable pour que nous ayons à les mentionner.

DIVISION et TOPOGRAPHIE. On peut dire que cette partie de l'empire Russe, considérée sous le rapport administratif, appartient à la Sibérie-Orientale et dépend immédiatement de la Compagnie Américaine-Russe mentionnée à la page 527. Elle doit son origine à une réunion de marchands formée à Irkoutsk, sous la direction de Chelekhoff, qui obtint de l'empereur Paul le privilège exclusif de faire le commerce des pelleteries aux îles Aléoutiennes et autres contrées voisines; l'empereur Alexandre l'étendit sur toute l'Amérique-Russe. La capitale ou la principale factorerie fut d'abord placée dans l'île de Kodiak; mais les loutres de mer devenant toujours plus rares dans les îles Aléoutiennes, il fallut faire des expéditions plus au sud-est, chasser ces animaux dans l'archipel du Roi-George, et M. Baranoff, qui était alors gouverneur, y fonda la Nouvelle-Arkhangel qui, plus tard, devint l'établissement principal et par conséquent la capitale de cette partie de l'empire-Russe. Nous avons déjà signalé ailleurs la domination purement de nom que les Russes exercent sur ces vastes solitudes. Quelques tribus qui vivent le long des côtes, font le commerce des fourrures avec les Russes, et reconnaissent parfois, de nom seulement, la suzeraineté de l'empire; toutes les autres, ainsi que celles de l'intérieur, sont entièrement indépendantes; on peut même dire que la plus grande partie de l'intérieur de la partie continentale est encore inconnue aux Russes. Cette nation n'y possède encore que quelques faibles établissemens le long des côtes et quelques postes entourés de fossés et de palissades décorés du titre de *fort*. Malgré cela nous lisons à notre grand étonnement, dans les géographies récentes, que l'Amérique-Russe est partagée en 8 *provinces*, qui prennent leur nom des principales tribus qui les habitent! En attendant que la civilisation pénètre dans ces solitudes, et que les Russes y augmentent leurs établissemens et les étendent dans l'intérieur, nous proposons de partager cette région en *Partie Continentale* et en *Partie Insulaire*. C'est d'après ces deux divisions naturelles et géographiques que nous décrirons les faibles établissemens, que l'activité commerciale des agens de la Compagnie Russe et le zèle de quelques missionnaires grecs sont parvenus à créer au milieu de ces sauvages. Nous ajouterons comme une dépendance l'établissement de *Bodega*, dans la Nouvelle-Californie, que l'on a prétendu avoir été abandonné par les Russes; nous ne saurions l'omettre, parce qu'il a été visité, il y a quelques années, par des voyageurs qui l'ont trouvé même assez florissant. Nous commencerons par la Partie Insulaire, parce qu'elle contient les deux principaux établissemens de l'Amérique-Russe.

La **PARTIE INSULAIRE**, comme l'indique sa dénomination, ne comprend que les îles disposées en différens groupes ou archipels, que nous désignerons sous

les noms les plus connus et les plus en usage, en allant du sud au nord :

L'Archipel Koluchien, dénomination que nous proposons pour ce groupe d'îles qui d'après le dernier traité appartient aux Russes, et qui est habité par les belliqueux Koluches; il embrasse les groupes suivans que les géographes qualifient aussi d'*archipels*.

L'*archipel du pince de Galles*, qu'il vaudrait mieux appeler *groupe du prince de Galles*, à cause de la grande étendue de son île principale, qui porte ce nom et qui dépasse de beaucoup toutes les autres. Il est habité par les Koluches mentionnés à la page 135. Il n'offre rien de remarquable pour le cadre de cet ouvrage.

L'*archipel du duc de York*, dont l'île principale porte le même nom; il est habité par des tribus de Koluches.

L'*île de l'Amirauté* (Admiralty), remarquable par son étendue, par sa belle végétation, par ses nombreux ports et par la férocité des Koluches qui l'habitent.

L'*archipel du roi George III*, qu'il vaudrait mieux appeler *groupe du roi George III*, à cause de la grande étendue de son île principale nommée *Sitka* par les naturels, *du roi George III* par Vancouver, et *Baranoff* par les Russes. Sur la côte occidentale on trouve la Nouvelle-Arkhangel, très petite ville d'environ 1000 habitans, siége du gouverneur dont dépendent tous les autres établissemens de l'Amérique-Russe. Les fortifications, les magasins, les casernes, la cale de construction et toutes les habitations sont en bois; cependant la maison du gouverneur a une sorte d'élégance pour ces sites agrestes. Tous les édifices publics et ceux qui dépendent de la Compagnie-Américaine, ainsi que l'hôpital qu'elle a fondé, y sont entretenus avec la plus grande propreté. Dans la maison du gouverneur on trouve même une *bibliothèque* assez considérable composée des meilleurs ouvrages russes et étrangers, et même une *collection d'objets rares*. Les Russes et les Créoles font tous le service militaire et sont en guerre avec les Koluches, qui en 1808 ont détruit *Sitka*, le premier établissement fondé dans cette île. M. Morineau, qui a visité cette côte il y a quelques années et auquel nous empruntons ces détails, dit que deux frégates et deux corvettes forment l'escadre ordinaire en station dans ces parages. La compagnie Russe-Américaine, qui a ici son bureau principal et ses plus grands établissemens, possède une quinzaine de navires de toute grandeur, depuis 20 jusqu'à 200 tonneaux; les petits sont employés à recueillir les fourrures sur les côtes, soit qu'ils les obtiennent de leurs échanges avec les tribus sauvages, soit qu'elles proviennent de la chasse des Kodiaques; ils servent aussi à escorter les *cayouques* expédiées pour la pêche par escadrilles de 50 à 60. Les grands bâtimens sont presque toujours commandés par des officiers de la marine impériale, que le gouvernement regarde comme en activité de service public et qui conservent par conséquent leurs appointemens. Mais le bénéfice provenant du *commerce des pelleteries*, que le gouvernement russe depuis plusieurs années protége de toutes les manières, a énormément diminué à la Chine, région qu'on doit encore regarder comme le plus grand débouché pour les fourrures et les peaux de loutre. « La peau de cet animal, dit M. de Humboldt, qui varie de couleur et de finesse avec l'âge, la saison et le sexe, est d'un noir de jais; elle est si estimée à la Chine, qu'avant 1780 une peau de loutre était payée à raison de 40, de 60 et même de 100 à 120 piastres. Jusqu'en 1787, le prix se conserva jusqu'à 70 piastres pour les peaux de première qualité; mais depuis cette époque, les importations ont excédé de beaucoup les besoins du commerce, et la valeur de cette fourrure a tellement baissé, qu'en 1790 la plus belle peau de Noutka se vendait à Canton à raison de 15 piastres. » M. de Humboldt estime la valeur totale de toutes les sortes de fourrures d'animaux marins et terrestres introduites à la Chine par Kiakhta, année moyenne de 1802 à 1805, à 1,450,000 roubles, et il croit que les marchés de Canton et de Macao étaient à la même époque abondamment fournis avec 30 ou 35,000 peaux de loutre par an, dont il estime la valeur 600,000 piastres. Il paraît que depuis lors le prix des fourrures a encore baissé, ce qui a dû faire éprouver des diminutions considérables dans le bénéfice que faisaient autrefois cette Compagnie, celles de la baie d'Hudson et du Nord-Ouest, mentionnées à la page 261, et les Anglo-Américains qui depuis quelques années prennent une part si active à ce commerce. Un voyageur russe, M. Chabelski, qui a visité ces établissemens, à bord de l'*Apollon*, pendant les années 1821, 1822 et 1823, estime à 800,000 francs la valeur des fourrures que l'empire Russe reçoit annuellement de ces colonies.

Le Groupe de Tchalkha (Hinchinghroke), dans le Prinz-William-Sound, formé par l'île de ce nom et plusieurs autres moins considérables. Sur l'île Tchalkha se trouve le *Port-Etches*, où les Russes ont un petit fort et un petit établissement.

Le groupe de Kodiak, formé par la grande île de ce nom et par plusieurs autres beaucoup moins considérables, que quelques géographes rangent dans le grand archipel des Aléoutiennes. La population de l'île de *Kodiak*, (St-Paul; Kikhtak) a beaucoup diminué par les maladies et par le grand nombre d'habitans que les Russes lui ont enlevé pour les établir, ainsi que les Aléoutiens, dans tous leurs postes le long de la côte et sur les îles où ils ont fondé des colonies. Les Kodiaques sont robustes, actifs, habiles à la pêche, à la chasse et excellent dans tous les travaux qui y ont rapport. Les Russes les emploient avec avantage aux différens arts professés dans leurs établissemens. Leurs embarcations, que l'on nomme *cayouques*, sont un des produits les plus remarquables de leur industrie; elles sont en forme de navette, entièrement recouvertes en cuir percé d'un ou deux trous qui ne laissent que le passage du corps des pêcheurs. St-Paul, petite bourgade sur la baie Lekhik (Læchik), était avant la fondation de la Nouvelle-Arkhangel le chef-lieu de toute l'Amérique-Russe. Nous nommerons ensuite l'île *Sitkhinak*, très petite, mais importante par sa population, qui est assez concentrée relativement à ces contrées si pauvres d'habitans.

L'archipel des Aléoutes (îles Aléoutiennes). Il nous semble plus convenable de borner cette dénomination à la chaîne d'îles qui se développe entre la péninsule d'Alaska en Amérique et celle de Kamtchatka en Asie. Les Russes les partagent dans les quatre groupes suivans : les *Aléoutes* proprement dites, dont les principales sont l'*île de Bering*, sans habitans permanens et remarquable par son étendue et par le naufrage du célèbre navigateur Bering, qui y mourut en 1741; l'*île de cuivre* (Mednoï Ostrov des Russes), également sans habitans permanens; elle doit son nom aux grands morceaux de cuivre qu'on y trouva; *Attou*, la plus

grande et à ce qu'il paraît la plus peuplée de ce groupe; *Kiska*, la plus étendue du petit *groupe des îles Rats* (Khao; Krisji des Russes; Ratten des géographes allemands), subdivision des Aléoutes, proprement dites. Les *îles Andréanov* (Nego), remarquables par leurs nombreux volcans; les îles principales sont *Tanaga, Kanaga* et *Atcha*; elles ont chacune un *volcan* et nous paraissent les plus peuplées du groupe; *Almja* (Amlai). Les *îles des Renards* (Lisii Ostrovi, dites aussi Kavalany), dont les principales sont: *Oumnak*, une des plus grandes, avec un *volcan*; *Ounalachka*, la plus peuplée de tout l'archipel et la seconde pour l'étendue; elle a un *volcan*; entre cette île et la précédente, il y a un *volcan sous-marin*, ou une île volcanique produite pendant l'éruption de 1795; *Akutan*, assez peuplée et remarquable par son *volcan*; *Akun*, une des plus peuplées; *Ounimak*, la plus grande de tout l'archipel; elle a un *volcan* et un siége épiscopal; les Russes y ont une petite garnison et un chantier de construction. Non loin est l'îlot *Couçalça* (Coogalga), qui, avec l'île précédente, forme le passage qu'un savant marin regarde jusqu'à présent comme le plus sûr pour passer de la mer de Bering dans le Grand-Océan; enfin *Sannakh*, dont le sol est regardé comme le moins ingrat de tout l'archipel.

Dans la mer de Bering nous nommerons le GROUPE DES ÎLES PRIBYLOV, composé des îles *St-Paul* et *Saint-George*, remarquables par les deux établissemens d'Aléoutiens que les Russes y ont fondé pour exploiter plus facilement la riche pêche des lions marins, l'île NOUNIVOK, dont la reconnaissance a été faite depuis peu; on la croyait auparavant former partie du Continent-Américain; elle est habitée et d'une étendue considérable. A la page 186 nous avons mentionné l'île de ST-LAURENT parmi les îles de cette mer qui nous paraissent devoir appartenir à l'Asie. Enfin, au milieu du détroit de Bering, nous citerons le petit GROUPE DES ÎLES DIOMÈDE, composé, selon Cook et M. Beechey, de trois îles, que ce savant marin nomme *Fairway, Kruzenstern*, et *Ratmanoff*; celle-ci est de beaucoup plus grande; la première, qui n'est qu'un îlot, est très remarquable parce qu'elle forme avec la côte de l'Amérique, le meilleur passage entre l'Océan-Arctique et la mer de Bering. Il ne faut pas oublier que ce groupe, que M. le capitaine Kotzebue assurait être composé de quatre au lieu de trois îles, appartient par sa position autant à l'Amérique qu'à l'Asie; cette dernière même peut en réclamer la plus grande partie, à cause du voisinage de la plus grande de ces îles.

La PARTIE CONTINENTALE offre dans son état actuel des établissemens encore moins importans que ceux que nous venons de décrire dans la Partie Insulaire, mais elle ne laisse cependant pas d'être assez intéressante sous plus d'un rapport que nous allons signaler à l'attention du géographe, du naturaliste et de l'ethnographe dans la description du petit nombre de points qui nous paraissent mériter quelques détails. En descendant du nord au sud nous suivrons la côte, seule partie de ces solitudes que l'on ait encore explorée. Nous la subdiviserons d'après les nations différentes qu'on y a observées.

Dans le PAYS DES ESQUIMAUX proprement dits nous nommerons la *Pointe-Barrow*, ainsi nommée par le capitaine Beechey, en l'honneur de l'illustre sécretaire de l'Amirauté d'Angleterre, non moins connu par ses voyages et par ses savans travaux géographiques que par les mémorables explorations qui, par son conseil, furent entreprises aux frais du gouvernement, et qui remplirent tant d'importantes lacunes qu'offrait encore de nos jours la description du globe. Cette pointe est doublement importante comme *limite de l'exploration du Continent-Américain*, que les Anglais ont faite *par l'est* sous la conduite de M. Beechey, et comme le *point connu le plus boréal du Nouveau-Continent* (lat. 71° 23′ 31″); tout près se trouve un *village d'Esquimaux* turbulens et peu hospitaliers, qui paraît être le *plus peuplé* de toutes ces régions arctiques.

Dans le PAYS DES KITEGNES, tribu comprise dans la grande famille des Esquimaux décrite à la page 965, s'élève le *cap Glacé*, *limite de l'exploration arctique de l'immortel Cook*. On doit ajouter que la côte de ce pays et du précédent a reçu du capitaine Beechey le nom de *Géorgie-Occidentale* (West-Georgia).

Dans le PAYS DES TCHOUKTCHI, nous signalerons la péninsule formée par les golfes de Kotzebue et de Norton et par le détroit de Bering; ce détroit, un des plus remarquables du monde, sépare le continent-Américain du Continent-Asiatique; M. Beechey lui donne 52 milles d'ouverture, tandis que Kook ne lui en avait donné que 44. Près du *cap Prince de Galles*, extrémité occidentale du Nouveau-Continent, se trouvent deux villages; celui de *King-a-ghe* est un des plus peuplés de ces contrées boréales.

Dans le PAYS DES KONAIGUES, nous nommerons la longue *péninsule d'Alaska*, qui en occupe la plus grande partie; elle est remarquable par ses deux hautes montagnes dont une est un *volcan*, et par le grand *lac Chelekhov*, qu'un fleuve assez considérable pour ces parages décharge dans le grand golfe de Bristol; l'*établissement russe* le plus remarquable, quoique petit, est situé près du cap Douglas sur le détroit de Chelekhov.

Dans le PAYS DES KENAÏZES, qui s'étend au nord du précédent entre la mer de Bering et l'Entrée de Cook (Cook's Inlet), nous signalerons à l'attention du lecteur le *volcan* vu par Vancouver sur la côte occidentale de l'Entrée de Cook, et *Roda*, petit établissement russe.

Dans le PAYS DES TCHOUGATCHES, qui comprend la péninsule si remarquable formée par l'Entrée de Cook et la baie du prince William, que nous proposons de nommer *péninsule des Tchougatches*, on trouve le *fort Alexandre*, une des principales factoreries russes.

Dans le PAYS DES OUGATACHMIOUTES, qui embrasse toute la baie du prince William et ses nombreuses îles, nous nous bornerons à nommer l'île *Tchalkha*, qui est la plus considérable et que nous avons déjà mentionnée à la page précédente.

Dans le PAYS DES KOLUCHES, qui comprend le *New-Norfolk* et la partie septentrionale du *New-Cornwall* de Vancouver, nous signalerons d'abord le *mont St-Elie*, qui est *le point culminant de tout le monde connu au nord du 50° parallèle*; *Yakoutat* (Yacoutat), la plus importante des factoreries russes sur cette partie du Continent; le *mont Beau-Temps* (mont Fairweather), qu'à la page 110 nous avons rangé parmi les plus hautes montagnes du système Missouri-Mexicain auquel appartient aussi le colosse de St-Elie. A la page 267 nous avons déjà indiqué les îles les plus remarquables qui appartiennent au pays des Koluches.

Avant de quitter cette côte, nous rappellerons au lecteur un usage singulier observé par des voyageurs chez plusieurs des peuplades qui l'habitent. Dans quelques cantons, chaque tribu se distingue par les noms de certains animaux : celle-ci s'appelle *Loup*, celle-là *Aigle*, d'autres prennent le nom du *Corbeau* et de l'*Ours*; lorsqu'on entre dans un village, on sait bientôt à quelle tribu il appartient, car la cabane du chef est couronnée d'un symbole qui représente cet animal peint avec plusieurs couleurs ; ce symbole les accompagne aussi à la guerre, et peut être regardé comme leur drapeau.

Depuis 1808 les Russes possèdent un établissement dans la Nouvelle-Californie, entièrement séparé de leurs autres possessions et situé sur un terrain que les Mexicains regardent comme une partie de leur territoire. Cette petite colonie, que les Russes nomment *Bodega*, est située à quelques milles au nord du port de San-Francisco, à l'embouchure de la Slavinska-Ross. On nous avait assuré qu'il avait été abandonné; mais M. Morineau, qui l'a visité il y a quelques années, et le second voyage du capitaine Kotzebue ne laisse plus de doute sur son existence. Sa population se compose d'une trentaine d'Européens et d'environ 300 Kodiaques. Quoique son port ne soit pas fort bon, ce poste est pour les Russes d'une grande importance, étant un entrepôt pour les denrées qu'ils tirent de la Californie et pour les pelleteries qu'ils destinent à la Chine, ainsi qu'un débouché avantageux pour les produits de leur industrie qu'ils ont à donner en échange.

AMÉRIQUE-FRANÇAISE.

POSITION ASTRONOMIQUE de la partie Continentale jusqu'à l'Oyapock. *Longitude occidentale*, entre 54° et 58°. *Latitude boréale*, entre 2° et 6°. Dans ces limites on n'a pas tenu compte de l'espace encore contesté qui s'étend à l'est de l'Oyapock, jusqu'à la rivière de Japoc ou de Vincent-Pinson, rivière, qu'il ne faut pas confondre avec la première. La fixation définitive de ces limites est une question diplomatique encore pendante, fondée sur l'interprétation que l'on doit donner à l'article du traité d'Utrecht qui attribuait au Portugal les terres du Cap-Nord, situées entre l'Amazone et la rivière de Japoc ou de Vincent-Pinson, qu'à tort les géographes regardent comme identique avec l'Oyapoik.

CONFINS de la Partie Continentale. Au *nord*, la Guyane-Hollandaise et l'Océan-Atlantique. A l'*est*, l'Océan-Atlantique et l'empire du Brésil ou la Guyane ci-devant Portugaise. Au *sud*, la même contrée. A l'*ouest*, la Guyane-Hollandaise. La partie insulaire est environnée des colonies Anglaises, à l'exception de la portion de l'île de St-Martin, où les Hollandais sont les voisins immédiats de ce faible établissement.

FLEUVES. La partie supérieure du cours des plus grands fleuves qui arrosent cette partie de l'Amérique est encore très peu connue ; ils se rendent tous à l'Océan-Atlantique. Voici les plus remarquables :

L'Oyapock, dont on ne connaît pas encore la source : on croit qu'il naît dans la Serra de Tumucumaque. C'est le plus grand fleuve de la colonie après le Maroni, et il trace provisoirement, depuis 1815, sa frontière orientale du côté de l'empire du Brésil.

L'Approuague, qui paraît descendre de la chaîne montueuse qui traverse du nord-ouest au sud-est la Guyane-Française, et au pied de laquelle prennent leurs sources tous les autres fleuves, à l'exception du Maroni.

L'Oyac (La Comté) ; un de ses bras, auquel se réunit La-Cayenne, concourt à former l'île de ce nom, sur laquelle est située la capitale de cette colonie.

Le Kourou, le Sinnamary et la Mana, remarquables par la longueur de leur cours et par les établissemens qu'on a faits sur leurs rives.

Le Maroni ; c'est le plus grand fleuve de la colonie, qu'il traverse du sud au nord ; il paraît naître dans la Serra de Tumucumaque ; depuis le 3e parallèle jusqu'à son embouchure dans l'Océan-Atlantique; il sépare la Guyane-Française de la Guyane-Hollandaise.

DIVISION et TOPOGRAPHIE. L'Amérique-Française offre deux divisions géographiques principales, savoir : la Partie Continentale, qui comprend la *Guyane*, appartenant à la France; et la Partie Insulaire, qui embrasse les *Antilles-Françaises* qui, d'après les derniers traités, ne comprennent que la Martinique et la Guadeloupe avec ses dépendances, et les *îlots de St-Pierre* et *Miquelon*, dans les parages de l'île de Terre-Neuve. Sous le rapport administratif, cette partie de la monarchie Française présente une division différente, que, dans le tableau suivant, nous coordonnerons avec les grandes divisions géographiques. Nous avons déjà signalé ailleurs toutes les vastes et importantes contrées qui ont appartenu à la France dans cette partie du monde. Ici nous rappellerons que la Guyane n'offre encore, malgré la fertilité de son sol, que des solitudes incultes, ou parcourues par de faibles tribus sauvages parmi lesquelles les *Oyampis* sont les plus nombreux. D'après des documens officiels, il n'y avait encore, il y a quelques années, que 7774 hectares en culture! Les deux tiers seulement de l'île de St-Martin appartiennent à la France; l'autre tiers, qui comprend la partie méridionale de l'île, appartient à la Hollande. Pour éviter des méprises, il est bon que nous donnions ici l'explication de deux termes employés assez généralement

dans les Antilles et adoptés par les géographes. Dans cet archipel, on donne le nom de *Grande-Terre,* à l'île qui est *au vent* ou à l'est; on appelle *Basse-Terre,* celle qui est située *sous le vent* ou à l'ouest. Quelquefois ces deux dénominations sont contraires à la nature des îles qu'elles désignent. Les deux îles, dont l'ensemble forme ce qu'on appelle la Guadeloupe, en offrent un exemple remarquable : on donne le nom de *Grande-Terre* à la partie de l'île qui est justement la plus petite, et celui de *Basse-Terre* à sa partie la plus élevée, à celle qui contient les plus hautes montagnes.

Noms des Colonies.	Chefs-Lieux, Villes et Lieux les plus remarquables.
PARTIE CONTINENTALE.	
Guyane.	Cayenne; *Remire; Roura;* le *Fort* et la *Mission d'Approuague;* le *poste d'Oyapock; Sinnamary;* la *Mana.*
PARTIE INSULAIRE.	
Antilles.	
Martinique.	Fort-Royal; Lamantin; Ances d'Arlet; *Le Marin;* le Vauclain; *La Trinité ;* Le Français (Cul-de-Sac Français); Le Robert (Cul-de-sac Robert); Ste-Marie; *St-Pierre;* Le Carbet; le Prêcheur.
Guadeloupe.	Basse-Terre (dans la Basse-Terre), Lamantin, Capesterre; *Pointe à Pitre* (dans la Grande-Terre), Moule, Port-Louis, Petit-Canal.
Groupe des Saintes.	La *Terre d'en-Haut*. La Terre-d'en-Bas.
Marie-Galande.	Le *Grand-Bourg* (Marigot).
Petite-Terre; Desirade.	Il n'y a aucun lieu remarquable.
St-Martin.	*Marigot,* dans la partie septentrionale.
Gr. de St-Pierre et Miquelon.	St-Pierre, dans l'*île de St-Pierre.* La *Grande-Miquelon;* la *Petite-Miquelon.*

Voici quelques détails sur les villes et les lieux les plus remarquables de l'Amérique-Française; nous suivrons l'ordre du tableau des divisions administratives :

Dans la GUYANE : Cayenne, très petite ville, sur l'île Cayenne; la partie nouvelle est bien bâtie. Malgré sa petite étendue et sa faible population, qui n'atteint pas même 3000 âmes, elle est la ville la plus grande et la plus peuplée de toute la colonie; elle possède deux *jardins botaniques de naturalisation,* une cour royale, un tribunal de première instance, et une typographie où l'on imprime une *gazette.* Sa rade est vaste et commode. Nous nommerons ensuite Kourou, emplacement célèbre par la malheureuse colonisation de 1763, qui coûta la vie à 13,000 individus : c'était une bourgade régulièrement bâtie et fortifiée; en 1798 on y déporta plusieurs victimes de la révolution. Sinnamary; malgré les pertes que cette bourgade a souffertes, comme tous les autres établissemens de cette colonie, pendant la guerre de la révolution, on peut la regarder comme la plus considérable après Cayenne; elle est aussi remarquable pour avoir été choisie, par un décret de 1797. émané du Directoire, comme lieu destiné à recevoir les condamnés à la déportation : aussi a-t-elle été le tombeau de plusieurs victimes qui y furent envoyées en 1798. La Mana, colonie agricole fondée en 1821 par le gouvernement, sur les bords de la Mana, et cédée en 1828 à madame Javouhey, supérieure générale de la congrégation des dames de St-Joseph. « Depuis que cette petite colonie a fait des progrès, dit M. Noyer, le problème de l'acclimatement des cultivateurs Européens a été en partie résolu. Les sœurs converses que cette respectable dame avait emmenées avec elle, se sont habituées au travail de la terre et à la nourriture du pays. L'esprit de congrégation et la discipline religieuse ont eu des résultats plus considérables que n'en avaient eu les encouragemens donnés auparavant à des familles indépendantes. » De l'autre côté de Cayenne, nous ne nommerons que le Poste d'Oyapock, sur le fleuve de ce nom, à cause des excellens bois de teinture que fournissent ses environs.

La Guyane, qui n'a été jusqu'à présent qu'à charge à la France, pourrait lui être d'une grande utilité si l'on mettait son sol fertile en culture, si l'on défrichait ses forêts vierges peuplées de *colosses végétaux,* qui étonnent et frappent d'admiration l'œil de l'européen qui y pénètre pour la première fois. Mais il faudrait pour cela toute la persévérance hollandaise pour surmonter tous les obstacles opposés par la nature. Ces magnifiques forêts sont partout embarrassées par des lianes, des arbustes, des troncs déracinés, ce qui les rend d'un accès difficile, et l'on ne peut y pénétrer que la hache ou la serpe à la main; de plus, le lit des fleuves qui traversent ces solitudes est barré par les *sauts,* qui s'opposent presque toujours à la navigation. Ajoutez encore les miasmes délétères qui s'élèvent au-dessus des *terres-basses* dont se compose toute la partie de cette vaste colonie située entre la mer et la première chaîne de montagnes. M. Noyer, qui a répandu tant de lumières sur cette possession de la France qu'il habite et explore depuis plusieurs années, ne compte pas moins de 259 *espèces de bois utiles* produites par ses forêts vierges. Le seul approvisionnement des arsenaux français et l'approvisionnement de la Guadeloupe et de la Martinique, qui

tirent leur bois de construction maritime et civile de l'île de Porto-Rico, offrirait un débouché utile à *l'exploitation des bois sur une grande échelle*, comme cet ancien ingénieur géographe le propose dans le savant mémoire qu'il a publié sur cette colonie. Mais ici nous devons faire observer que les *limites orientales de la Guyane-Française* ne sont pas fixées définitivement, car les troupes brésiliennes n'ont évacué provisoirement cette ancienne colonie que jusqu'à la rivière d'Oyapock, que les Portugais prétendent être identique avec la rivière d'Yapock, autrement dénommée Vincent-Pinson, à laquelle le traité d'Utrecht fixait les bornes de la Guyane-Française. Le terrain en litige est de la plus haute importance, non-seulement par sa grande étendue, qui est de plus de 120 milles de côtes, mais parce que c'est justement dans cette partie contestée que se trouve le Cachipour, dont les bords offrent les forêts les plus propres à une grande exploitation de bois. La prospérité de quelques-unes des colonies anglaises de l'Amérique-du-Nord, due en grande partie à l'exploitation de leurs forêts, et la prospérité de la Guyane-Anglaise et Hollandaise due à l'immense quantié de café, de sucre et d'autres denrées coloniales, exportées annuellement des terrains autrefois noyés de cette contrée, montrent aux capitalistes français les grands bénéfices que leur promet la mise en valeur de ce sol vierge, doué d'une grande fertilité et propre à la culture des productions les plus variées et les plus précieuses, qui n'attend que des bras et des capitaux pour récompenser largement les hommes entreprenans qui voudraient le défricher.

Dans l'ILE DE LA MARTINIQUE nous citerons : Le Fort-Royal, petite ville bien bâtie, quoique la plupart des maisons soient en bois; c'est le chef-lieu de la colonie et le siège d'une cour royale et d'un tribunal de première instance. Elle possède un bon port défendu par d'importantes fortifications, *une société médicale d'émulation*, une *maison royale d'éducation pour les filles* et compte 7000 habitans, non compris ceux de sa banlieue. St-Pierre, jolie ville, avec une rade superbe et environ 18.000 habitans. C'est la plus grande et la plus peuplée de l'Amérique-Française et une des plus commerçantes des Antilles. Non-seulement on y fait les plus importantes affaires de l'île, mais cette place peut être regardée comme l'entrepôt du commerce interlope et autres qui se font dans l'archipel Colombien avec les produits de l'industrie et de l'agriculture françaises. Le *jardin colonial* établi en 1803 sert à naturaliser dans cette île les plantes des Indes-Orientales, et fournit au jardin des plantes de Paris ce qui peut y manquer. St-Pierre est le siège d'un tribunal de première instance et possède la typographie la plus considérable de l'Amérique-Française; on y imprime la *gazette officielle* et l'*almanach de la Martinique*. La Trinité, avec un beau port ouvert au commerce et près de 4000 habitans. Anses d'Arlet, bourgade remarquable par l'excellent café qu'on recueille dans sa banlieue, regardé comme le meilleur de l'île; Le Lamantin, par son commerce et sa population, qu'on porte au dessus de 8000 âmes y compris la banlieue; La Rivière Salée et Le Marin.

Dans la COLONIE DE LA GUADELOUPE : La Basse-Terre, petite ville, bâtie sur la côte occidentale de la partie de l'île que l'usage nomme *Basse-Terre* et même *Guadeloupe* proprement dite; c'est la résidence du gouverneur, de la cour royale et du tribunal de première instance. Elle n'a qu'une rade foraine assez mauvaise et très peu commerçante, et sa population n'est que de 9000 habitans, en y comprenant même ceux de la banlieue. Pointe-à-Pître, située sur la côte Occidentale de la Grande-Terre ou de la partie orientale de l'île, et proprement à l'embouchure du canal qui sépare la Grande-Terre de la Basse-Terre et qui a reçu le nom de Rivière-Salée. La Pointe-à-Pître est assez bien bâtie, et doit être rangée parmi les villes les plus agréables des Petites-Antilles. Elle a un bon port, où s'est concentré presque tout le commerce de l'île; sous ce rapport, cette ville est la rivale de St-Pierre dans la Martinique. On y publie une *gazette*. Sa population dépasse 15,000 âmes en y comprenant la banlieue. Le Moule, chef-lieu d'un quartier remarquable par sa population et par le commerce qui y devient tous les jours plus florissant. Port-Louis et Petit-Canal, bourgades importantes par leur population. Le Grand-Bourg ou Marigot, assez jolie petite ville, dont la population peut s'élever à 1500 âmes; c'est le chef-lieu de l'île *Marie-Galande*, qui est après la Martinique et la Guadeloupe, la plus importante des Antilles-Françaises; elle est aussi remarquable en ce qu'elle reçut de Colomb, en 1493, le nom du navire qu'il montait lorsqu'il y débarqua. Les autres îles et îlots compris dans cette division n'offrent rien qui mérite une mention particulière.

Dans le GROUPE DE SAINT-PIERRE ET MIQUELON, situé à quelques milles de la côte méridionale de la grande île de Terre-Neuve appartenant aux Anglais, et formé de trois petites îles, la *Grande-Miquelon*, la *Petite-Miquelon* et *Saint-Pierre*, nous ne nommerons que Saint-Pierre, petite bourgade sur l'îlot de ce nom, résidence du commandant qui gouverne cette colonie. Malgré sa petite étendue et sa faible population permanente, estimée seulement à 800 âmes, elle est d'une grande importance par sa rade utile aux marins, qui par milliers y accourent des côtes de la Bretagne et de la Normandie à l'époque de la pêche de la morue. Selon M. Eugène Ney, qui a si bien décrit plusieurs parties de l'Amérique, qu'il a visitées en voyageur intelligent, cette pêche en 1830 n'occupait pas moins de 14,000 marins, et était une excellente école pour les matelots français, à cause des difficultés qu'offre la navigation dans ces parages. Voyez à la page 94 l'article sur le golfe de Saint-Laurent. M. Marec, qui a savamment traité ce sujet important dans les *Annales Maritimes*, regarde cette petite colonie comme une *vraie fabrique de morue* heureusement placée pour la pêche, la préparation, la conservation et l'exportation régulière du poisson, réunissant toutes les conditions désirables pour la formation d'un entrepôt susceptible d'une grande extension. Il ajoute qu'elle ne reçoit de l'étranger, en articles dont l'achat se rapporte au succès de la pêche, que pour une valeur de 300,000 francs, tandis qu'il y est introduit de France, en articles ayant la même destination, pour une valeur de plus d'un million, sans parler de ce qu'apportent de France, également pour leur usage particulier, les navires que la pêche attire de la métropole à Saint-Pierre.

AMÉRIQUE-HOLLANDAISE.

POSITION ASTRONOMIQUE de la partie Continentale. *Longitude occidentale*, entre 54° et 60°. *Latitude boréale*, entre 3° et 6°.

CONFINS de la partie Continentale. Au *nord*, l'Océan-Atlantique. A l'*est*, la Guyane-Française. Au *sud*, la Guyane-Française et la Guyane appartenant à l'empire du Brésil. A l'*ouest*, la Guyane-Anglaise. Voyez, pour la Partie Insulaire, l'article *Division et topographie*.

FLEUVES. Trois fleuves principaux et plusieurs d'un cours moins long arrosent le territoire de cette colonie qui, malgré sa faible population, est la plus florissante et la plus riche partie de toute la Guyane. Tous ces fleuves ont leur embouchure dans l'Océan-Atlantique, mais la partie supérieure de leurs cours est encore très peu connue. Le tableau suivant offre le cours des principaux, en allant de l'est à l'ouest :

Le Maroni : c'est un des plus grands ; il vient de la Guyane-Française et son cours a été décrit à la page 270.

Le Surinam, qui paraît avoir ses sources dans la Serra de Tumucumaque, arrose, sous le nom d'Arraneten, l'extrémité occidentale de la Guyane-Française, traverse du sud au nord la Guyane-Hollandaise, et, après avoir baigné la belle ville de Paramaribo, il entre dans l'Océan par une large embouchure. C'est, avec le Sarameca, le plus grand fleuve de la colonie. Son principal affluent est le *Commewyne* (Commawina ; Comowinic), qui est grossi lui-même par le *Cottica*.

Le Sarameca (Surameca, Saramaca) ; il nous semble qu'il faudrait regarder le grand courant qui vient de l'ouest comme le bras principal de ce fleuve ; dans ce cas le Sarameca serait le plus grand fleuve de la Guyane-Hollandaise ; dans la partie inférieure de son cours, un canal le réunit au Surinam.

Le Cupanama, le Nikeri et le Corentyn (Corantine); le second donne le nom au plus grand des districts entre lesquels est partagée cette colonie ; le dernier est remarquable parce que son lit sépare la Guyane-Hollandaise de la Guyane-Anglaise.

CANAUX. Les Hollandais ont porté leur activité partout où ils se sont établis. Les terrains bas de cette colonie offrent un grand nombre de canaux d'irrigation ou d'écoulement et même quelques canaux navigables. Parmi ces derniers on doit citer : le canal Surinam-Sarameca, qui part à quelques milles au-dessus de Paramaribo et forme la jonction entre le Surinam et le Sarameca ; le canal de la Baie-Warappa, qui part du confluent de la Cottica avec la Commewyne et aboutit à la mer; d'un autre côté il communique avec un affluent de cette même Commewyne. De semblables canaux ont été creusés dans la partie de la Guyane que le sort des armes a obligé la Hollande de céder à l'Angleterre. Nous en avons déjà parlé à la page 257.

DIVISION et TOPOGRAPHIE. L'Amérique-Hollandaise offre aussi deux divisions géographiques bien distinctes, savoir : la Partie-Continentale et la Partie-Insulaire; celle-ci se compose de deux groupes de petites îles comprises dans le grand archipel colombien ou des Antilles, que nous nous proposons de nommer à cause de leur position et de leurs îles principales, *Groupe Septentrional* ou de *St-Eustache*, et *Groupe Méridional* ou de *Curaçao;* le premier est environné des Antilles-Anglaises, Françaises, Suédoises et Danoises; le second est situé vis-à-vis des départemens colombiens de Zulia et de Venezuela. La partie Continentale comprend la Guyane-Hollandaise. Cette partie, de même que la Guyane-Française et Anglaise, est encore presque entièrement occupée par des nations indigènes indépendantes, surtout au sud de la chaîne de montagnes qui la traverse de l'ouest à l'est. A ces nations indépendantes indigènes on doit ajouter les trois petites républiques de Nègres qui se sont formées depuis plusieurs années, savoir la *république* des *Auka*, le long du Haut-Maroni, celles des *Sarameca* sur le Haut-Sarameca et des *Cottica* sur le Haut-Cottica. Ce sont des Marons ou Nègres qui se sont enfuis dans les bois et sont parvenus à faire reconnaître leur indépendance par les colons. Les deux premières républiques subsistent depuis l'année 1766; celle des Cottica s'est formée plus tard. Un traité conclu en 1809 par les colons avec ces états nègres confirma leur indépendance. Depuis lors, des relations amicales et de commerce se sont établies entre eux et les Hollandais; plusieurs de ces nègres viennent chercher du travail dans la colonie ou y apporter du bois et d'autres provisions. Ces trois petits états, dont quelques voyageurs ont extraordinairement exagéré la population, ont trop souvent jeté l'épouvante dans cette riche colonie pour que nous puissions imiter l'exemple de presque tous les géographes, qui n'en font pas seulement mention, ou qui se bornent à nommer celui de Sarameca seulement.

Sous le rapport administratif, cette partie de la monarchie Hollandaise offre trois divisions, savoir : le *gouvernement de Paramaribo* ou de *Surinam*, qui comprend la Guyane: il est subdivisé en 8 districts, qui prennent leur dénomination de leur position sur les rivières qui les arrosent; le *gouvernement de*

Curaçao et celui de *St-Eustache*. Le tableau suivant offre les divisions gégraphiques et administratives de cette partie de l'Amérique.

GOUVERNEMENS.	CHEFS-LIEUX, VILLES ET LIEUX LES PLUS REMARQUABLES.
PARTIE CONTINENTALE.	
GOUVERNEMENT DE SURINAM. . . .	Paramaribo, *Vredensborg; Fiedrich-Wilhelm; Victoria; Savanna.* Les républiques des Nègres Marons, *Aukas,* (Oukas), *Sarameca* (Sarameka ou Saramaca) et *Cottica* (Cottika).
PARTIE INSULAIRE.	
GOUV. DE CURAÇAO.	Willemstadt, dans l'île de *Curaçao;* les îles *Aruba* (Oruba) et *Aves,* sans habitans permanens; l'île *Bonaire* (Buen-Ayre); avec des salines et un petit établissement.
GOUV. DE ST-EUSTACHE.	St-Eustache (San-Eustaz); l'îlot de *Saba,* qu'on peut regarder comme une forteresse naturelle presque imprenable; la partie méridionale de l'île de *St-Martin* avec la bourgade de *Phillsburg*, qui est le lieu le plus important et le plus peuplé de toute l'île. Voyez l'Amérique-Française à la page 270.

PARAMARIBO, chef-lieu de la Guyane, située sur la rive gauche du Surinam, à une vingtaine de milles de son embouchure; ce beau fleuve, qui en cet endroit a un mille de large, y forme une vaste rade constamment remplie de barques et de navires que son commerce florissant y attire. Paramaribo passe justement pour une des plus jolies villes de l'Amérique-Méridionale, et est sans contredit la plus grande et la plus peuplée non-seulement de toute l'Amérique-Hollandaise, mais aussi de toute l'immense région nommée Guyane. Les rues sont parfaitement alignées et ornées d'allées d'orangers, de citronniers, de tamariniers qui se couvrent de fleurs et font de cette ville un séjour délicieux. *L'hôtel du gouverneur* et l'*hôtel-de-ville* sont deux beaux bâtimens, surtout pour ces contrées. Les maisons, bâties presque toutes en bois, et à deux ou trois étages, ont une belle apparence, sont entourées de jardins et généralement meublées avec luxe et élégance. La ville est ouverte, mais le *fort Zelandia* et plusieurs accidens du terrain environnant la protègent suffisamment pour qu'il ne soit pas facile à un ennemi de s'en emparer. Son commerce, qui autrefois était de beaucoup supérieur à celui de toutes les autres villes de la Guyane, a été surpassé, depuis quelques années, par celui de Stabrock ou George-Town, chef-lieu de la Guyane-Anglaise décrit à la page 259. On s'accorde à lui donner de 18 à 20,000 habitans.

Dans les environs immédiats de Paramaribo et dans un rayon de 40 milles on trouve : le FORT-AMSTERDAM, regardé comme la meilleure forteresse de la Guyane; il est bâti sur une langue de terre entre le Surinam et la Commewyne. SAVANA, joli village, bâti et habité exclusivement par des Juifs, sur la rive droite du Surinam; il possède une belle Synagogue, une *école supérieure*, et un *séminaire*. C'est une véritable *Nouvelle-Jérusalem* pour ce peuple partout si opprimé : il y jouit d'une entière liberté, et s'adonne à l'agriculture et surtout au commerce.

Voici les autres villes les plus remarquables de l'Amérique-Hollandaise :

Dans le GOUVERNEMENT DE CURAÇAO : WILLEMSTADT, jolie ville, chef-lieu de l'île de Curaçao et du gouvernement de ce nom, remarquable surtout par la beauté et la sûreté de son *port*, et très-importante par son commerce encore florissant, quoique bien diminué en comparaison de ce qu'il était, lorsque la contrebande faisait gagner des sommes énormes à ses négocians par l'introduction des marchandises européennes dans l'Amérique ci-devant Espagnole. On avait proposé il y a quelques années de déclarer Willemstadt *port franc*. Des fortifications considérables ajoutent à l'importance de cette ville, dont on porte la population à près de 8000 âmes.

Dans le GOUVERNEMENT DE ST-EUSTACHE : ST-EUSTACHE, petite ville bien fortifiée, avec un petit port, et très importante par son commerce très-florissant, dû en grande partie à la *franchise accordée à son port*. On peut regarder cette place comme un entrepôt considérable de marchandises d'Europe, qui sont introduites clandestinement dans les îles voisines, où elles sont échangées contre des denrées coloniales que ses négocians envoient ensuite en Europe. Il paraît que sa population actuelle s'élève à près de 6000 âmes.

AMÉRIQUE-ESPAGNOLE.

POSITION ASTRONOMIQUE de l'île de Cuba. *Longitude occidentale*, entre 76° et 87°. *Latitude boréale*, entre 20° et 23°.

CONFINS de l'île de Cuba. Au *nord*, le golfe du Mexique, le détroit de la Floride, le canal de Bahama. A l'*est*, ce même canal, ensuite le canal nommé par les marins Passe-du-Vent, qui sépare Cuba de la république d'Haïti. Au *sud*, la mer des Antilles qui la sépare de la Jamaïque et de la confédération de l'Amérique-Centrale. A l'*ouest*, le canal de Yucatan, qui la sépare de la confédération Mexicaine.

L'île de Porto-Rico, située entre l'Océan-Atlantique et la mer des Antilles, à l'*est*, les Antilles-Danoises et Anglaises, et à l'*ouest*, la république d'Haïti.

FLEUVES. Bien que l'île de Cuba soit la plus grande terre de l'Archipel-Colombien ou des Antilles, elle n'a pas de fleuves considérables, surtout lorsqu'on veut les comparer à son étendue. Tous ont un cours très borné, et la plupart de leurs lits sont presque toujours à sec dans les grandes chaleurs. Parmi le très petit nombre de fleuves dignes d'attention, on peut citer les suivans :

Le Rio-Cauto : c'est le plus considérable de tous ; il prend sa source sur le versant septentrional de la Sierra del Cobre. Il doit la longueur de son cours, qu'on estime à près de 150 milles, à la direction tortueuse de sa marche. Le Cauto fertilise le département Oriental et débouche à quelques milles au-dessous de Manzanillo.

Le Rio de Guines, remarquable par le projet qu'on a eu en 1798 de l'unir au *canal de petite navigation* qui devait traverser l'île dans le méridien de Batabano.

Le Ay ou Rio de los Negros, le plus remarquable peut-être de tout l'archipel par les magnifiques scènes agrestes qu'offre son cours. Le Ay s'élance de la caverne del Sumidero, par bonds qui forment plusieurs *cascades* de 60 à 65 varas de hauteur, passe ensuite sous un *pont naturel* gigantesque, et vient reprendre son cours paisible au-dessous de Pueblo-Viejo.

DIVISION et TOPOGRAPHIE. Après la perte définitive des magnifiques et vastes possessions que l'Espagne avait sur le Nouveau-Continent, cette puissance n'étend plus sa domination que sur les deux îles de Cuba et de Porto-Rico ; la première est la plus étendue de l'Archipel des Antilles ; la seconde est la plus petite du groupe des Grandes-Antilles. Ces deux îles forment deux capitaineries-générales qui offrent différentes subdivisions, dont les détails sont étrangers à cet ouvrage. Nous ferons cependant une exception pour l'île de Cuba, à cause de sa grande importance. Le tableau suivant, rédigé sur des documens officiels, offre les lieux les plus remarquables ; les chiffres ajoutés après les noms indiquent la population de chaque lieu, d'après le recensement de 1827. Pour ménager l'espace, on s'est borné à indiquer par milliers le nombre d'habitans, en exprimant en fractions décimales les centaines d'habitans de tous les lieux dont la population est au-dessous d'un millier.

ILE DE CUBA et dépendances.

Départ. Occidental.	La-Havane (Havana), 112. *Guanajay*, 2. *Jesus-del-Monte*, 2. *Madraga*, 1. *Cano*, 1. *Calvario*, 0.9. *Mariel*, 0.8. *Guatao*, 0.7. *San-José de las Lajas*, 0.5. *Los Quemados*, 0.4. *Fuentes-Grandes*, 0.3. *Gibacoa*, 0.3. *Matanzas*, 14. *Seiba-Mocha*, 0.3. *Pinal del Rio*, 0.3. *Santiago*, 0.2. *Gatabano*, 0.3. L'île de *Pinos* avec la colonie *Reina-Amalia*, 0.2. *Jaruco*, 0.9. *Santa-Maria del Rosario*, 1. *Gejucal*, 2. *Guanabacoa*, 5. *Guines*, 3. *Villa de San-Antonio*, 3. *Caimito*, 0.3.
Départ. du Centre.	Puerto-Principe (Ciudad de Santa Maria de Puerto-Principe), 49. *Colonia de San-Fernando de Nuevitas*, 0.7. *Cubitas*, 0.3. *Guaimaro*, 0.3. *Sibanicu*, 0.4. *Guamaro*, 0.3. *Guanaja*, 0.050. *Trinidad* (Ciudad Maritima de Trinidad), 13. *Curacucey*, ? *Villa de Santa-Clara*, 9. *La Puerta del Golfe* (Nuestra Senora de la Esperanza), 0.7. *Sangua-la-grande* (El-Embarcadero), 0.5. *Colonia de Santo-Domingo*, 0.8. *San-Narciso de Alvarez*, 0.3. *Quemando de Guines*, 0.2. *Villa do Espiritu-Santo*, 11. *Moron*, 0.7. *Villa de San-Juan de los Remedios*, 5. *San-Agustin de Mayagigua*, 0.2. *Ciudad Fernandina de Jagua*, 08.

DÉPART. ORIENTAL.	Santiago de Cuba (Ciudad Maritima de Santiago de Cuba), 27. *San-Luis del Cancy*, 0.5. *Caridad del Cobre* (Villa de Nuestra Senora de la Caridad del Cobre), 0.6. *San-Gregorio de Mayari*, 0.7. *Sagua*, 0.4. *Villa de Bayamo*, 7. *Manzanillo*, 3. *Cauto del Embarcadero*, 5. *San-Geronimo de las Tunas*, 2. *Higuany* (San-Pablo de Jiguani), 2. *Holguin* (Ciudad de San-Isidoro de Holguin), 8. *Puerto de Gibara*, 0.3. *Baracoa* (Ciudad y Puerto de Nuestra Senora de la Asumpcion de Baracoa), 3.
ILE DE PORTO-RICO.	SAN-JUAN (San-Juan de Puerto-Rico); *Manaty; Arecive; Coamo; Guayama; San-German; Mayaguez* (Magagua; Miaguessé); *Cabo-Roxo; Ponce*. Dans le Groupe des Vierges, les îles *Grand* et *Petit-Passage*, *Colubra* (Serpent), *Bieque* (Boriquem; Crabe ou Krabben).

LA-HAVANE, grande ville, très forte et très peuplée, située sur la côte septentrionale de l'île de Cuba, qui y forme *un des plus beaux ports du monde*. C'est la résidence du capitaine général, de l'intendant ou gouverneur civil du département occidental et d'un évêque, qui jouit d'un revenu estimé à 110,000 piastres. « Vue de l'entrée du port, dit M. Galibert, La-Havane offre un des coups-d'œil les plus rians et les plus pittoresques dont on puisse jouir sur le littoral de l'Amérique-Equinoxiale. Ses environs, sans avoir la sauvage majesté des côtes du Brésil, réunissent à la grâce des scènes de la nature cultivée de nos climats, la vigueur organique qui caractérise les productions végétales de la zône torride. Les châteaux forts qui couronnent les rochers à l'est du port, son bassin entouré de villages, et dans lequel se déploient les brillantes couleurs des pavillons de diverses nations, les flèches pyramidales d'un grand nombre de clochers qui se confondent tantôt avec la cime panachée du palmier royal, tantôt avec la mâture des vaisseaux, la couleur verdoyante des jardins intérieurs, le faîte rougeâtre des maisons, présentent, par un beau soleil, le spectacle le plus ravissant. Mais l'intérieur de la ville est loin de répondre à ce premier coup-d'œil. A l'exception de la *douane*, de l'*hôtel des postes*, du *palais du gouverneur*, de la *manufacture des tabacs* et de quelques hôtels de la noblesse, on ne voit partout que maisons basses, construites, il est vrai, avec solidité, mais encombrées de balles, de caisses, de tonneaux. Dans les rues, presque toutes étroites et mal pavées, où l'on est suffoqué par l'odeur du *tasajo* (viande salée), on ne rencontre que portefaix et esclaves chargés, que charrettes, que *volantes* (espèce de chaise de poste) de gens d'affaires, cabriolets sans ressorts, qui, dans leur marche rapide, soulèvent des flots de boue ou des nuages de poussière. Dans le port, sur les quais, à l'intérieur de la ville, tout respire l'activité et le mouvement, mais sans ce luxe, sans cette recherche, sans ce *confort* que l'on trouve dans la plupart des villes commerçantes de l'Europe. Le soir seulement ses délicieuses *alamedas* (promenades) sont envahies par un concours varié de promeneurs des deux sexes, dont l'élégance et la toilette pourraient rivaliser avec celles de nos *fashionables;* et lorsque, au théâtre, qui est assez vaste pour admettre 1800 spectateurs, on représente un opéra de quelque maëstro fameux, on est sûr de pouvoir y admirer les grâces et la beauté piquante des Havanaises de distinction. »

Parmi les belles maisons de La-Havane, dit un jeune voyageur qui l'a visitée il y a quelques années, et qui confirme la peinture que nous en avons donnée, on remarque celle du *comte de Fernandida*, qu'il a payée un million 500,000 fr.; il y en a sept ou huit dans la ville qui ont coûté cette somme; on ne peut se figurer le luxe déployé par les nobles habitans de ces palais. La *plaza de armas*, qui est la place principale de La-Havane, est ceinte par le palais du gouverneur et par celui de l'intendant; elle est ornée de statues, de vases, de fleurs, de plantes indigènes et exotiques, coupée de jolies allées sablées et entourée de bancs de pierre avec des dossiers en fer; le soir elle est très bien éclairée. Vis-à-vis du palais du gouverneur, dit M. Eugène Ney, est une chapelle élevée en mémoire de la première messe, qui, à la découverte de l'île, se célébra dans cet endroit, à l'ombre d'un immense ceiva, qui existait encore il y a peu d'années. Les ouvrages qui font de La-

Havane *une des plus fortes places du monde*, méritent une mention particulière par leur importance, leur solidité et par les sommes dépensées pour leur construction : le seul ancien *chemin couvert du comte de Santa-Clara* a coûté 700,000 piastres; le *Morro*, qui avec le *fort de la Punta* défend l'entrée du port, exige 800 hommes de garnison ; la *Cabana*, qui en demande 2000, est une superbe citadelle, avec de vastes casemattes; le *Fort* situé à l'est de la Cabana; les châteaux de *Atarès* et del *Principe*, et la batterie de *Santa-Clara*, sont les autres ouvrages les plus importans. On ne doit pas oublier l'*arsenal*, qui doit être rangé à côté des principaux établissemens de ce genre que possède l'Amérique. On y a construit de superbes vaisseaux qui, dit M. de Humboldt, sont plus chers sans doute que les vaisseaux des chantiers d'Europe; mais ils ont sur ces derniers, par la nature des bois des tropiques, l'avantage d'une longue durée. Depuis 1778 jusqu'en 1827, cet arsenal a fourni à la marine militaire de l'Espagne 22 frégates, 7 paquebots, 9 brigantins, 14 goëlettes et 49 petits navires.

La Havane possède plusieurs institutions scientifiques et littéraires, qui, en rehaussant les facultés de l'homme, concourent à le faire avancer rapidement vers un état de civilisation plus perfectionné qui distingue avantageusement cette ville de plusieurs autres grandes capitales de l'Amérique ci-devant Espagnole. « L'*université*, dit M. de Humboldt, avec ses chaires de théologie, de jurisprudence, de médecine et de mathématiques, établies depuis 1728 dans le couvent des *Padres Predicatores*; la *chaire d'économie politique*, fondée en 1818; celle de *botanique agricole*; le *musée* et l'*école d'anatomie descriptive*, due au zèle éclairé de don Alexandro Ramirez; la *bibliothèque publique*, l'*école gratuite de dessin et de peinture*, l'*école nautique*, les *écoles lancastriennes* et le *jardin botanique*, sont des institutions en partie naissantes, en partie vieillies. Elles attendent, les unes, des améliorations progressives, les autres, des réformes totales, propres à les mettre en harmonie avec l'esprit du siècle et les besoins de la société. » Depuis 1793, La-Havane possède une *société patriotique*, d'où dépendent celles de Santo-Espiritu, du Puerto-Principe et de Trinidad, et depuis quelques années elle se distingue aussi favorablement par l'activité de la presse périodique; en 1830 on y publiait 7 *journaux*, dont un en anglais et un mensuel; ce dernier, qui paraissait sous le titre d'*Annales de Ciencias*, était rédigé par M. Ramon de la Sagra; il traitait de l'agriculture, du commerce et des arts, et a enrichi la géographie et la statistique de documens précieux qui ont rempli bien des lacunes qu'offraient ces deux sciences dans la description des îles de Cuba et de Porto-Rico. A la demande de M. de Humboldt, la Société patriotique a ordonné la construction d'une *maison magnétique* pour y faire annuellement, d'heure en heure, et pendant un jour et demi, des observations sur les variations horaires de la déclinaison magnétique ainsi que sur tout ce qui est relatif à la déclinaison et l'inclinaison absolues et à l'intensité magnétique. De semblables établissemens ont été fondés d'après le plan formé par ce savant, à *Pekin*, à *Kazan*, à *Pétersbourg*, à *Nicolajev* dans le gouvernement de Kherson, à *Berlin*, à *Freiberg*, à *Paris*, de manière que, sur une longueur de 198 méridiens, depuis l'Amérique-Centrale jusqu'à l'extrémité de la Chine, depuis les tropiques jusqu'au 60ᵉ parallèle boréal, et dans les profondeurs des mines comme sur le sommet de hauts plateaux, on exécute un système d'observations simultanées et correspondantes, au moyen d'instrumens de même construction. Ces observations, continuées pendant un temps suffisant, conduiront sans doute à la connaissance des lois du magnétisme terrestre dans ses divers élémens, magnétisme qui joue un si grand rôle dans les phénomènes naturels, et qui depuis quelque temps, a tant excité l'attention des naturalistes, des physiciens et des géographes.

La-Havane est, sans contredit, une des villes les plus riches et les plus peuplées du Nouveau-Monde; son heureuse situation, la sûreté et l'étendue de son port, la variété et l'abondance des produits qu'elle offre à l'exportation, l'accroissement successif de sa population, la prudence et la sagacité de ses commerçans, lui donnent sur les autres places, ses rivales, des avantages immenses. Sa population, tant dans la ville proprement dite que dans les faubourgs, s'est élevée, en 1827, à 112,023 âmes; dans ce nombre, 22,830 étaient esclaves. A la même époque, on n'y comptait pas moins de 2651 voitures de maitres ou de louage; on estimait le montant annuel de ses importations à 60,000,000

francs, et celui de ses exportations à 50,000,000 de francs, et le mouvement de son portégalait ou même surpassait celui de Bristol, de Nantes, de Bordeaux, d'Anvers, de Riga, d'Odessa, de Porto, de Boston, de Philadelphie et de Baltimore, places maritimes toutes justement renommées par le grand nombre de navires qui les fréquentent et dont la valeur des importations et des exportations était inférieure à celle de La-Havane.

Voici les autres villes et lieux les plus remarquables de l'île de Cuba, d'après les divisions administratives auxquelles ils appartiennent.

Dans le DÉPARTEMENT OCCIDENTAL : REGLA et GUANABACOA, situées sur la partie méridionale et orientale du beau bassin qui forme le port de La-Havane; les collines qui s'élèvent entre ces deux grosses bourgades sont couronnées de jolies maisons de campagne où se retire la population aisée de la ville, lorsque la fièvre jaune (*vomito negro*) y exerce ses ravages avec une terrible fréquence; on y a formé plusieurs établissemens de bains, alimentés par des sources minérales. MADRUGA, bourgade remarquable par ses *bains minéraux* renommés dans toute l'île et très fréquentés. PUERTO-MARIEL et BAHIA-HONDA, beaucoup plus petites, mais très importantes par leurs ports superbes, MATANZAS, dans un site pittoresque, quoique marécageux, à l'est de La-Havane. En 1762 ce n'était encore qu'un point sans importance, tant à cause de sa faible population, que du peu de commerce qu'elle faisait; mais depuis l'ouverture de son port en 1793 et la levée des entraves qui s'opposaient au développement du commerce, Matanzas est devenue *la seconde place commerçante de l'île*; en 1827 elle a vu s'élever ses exportations à 9,101,939 fr., et ses importations à 7,353,750 fr. Nous nommerons encore l'ÎLE DE PINOS, à cause de sa grande étendue et parce qu'on y a fondé la colonie de la *Reina Amalia*, et le CAP ANTONIO, auquel les atrocités commises dans ces dernières années par des corsaires espagnols et anglo-américains, commandés par Gibbs, ont donné une triste célébrité. C'est dans le voisinage de cette pointe que ces flibustiers, aussi intrépides, mais peut-être plus cruels que ceux qui, dans les 17e et 18e siècles, furent la terreur de St-Domingue, dirigeaient leurs attaques contre les vaisseaux de toutes les nations qui naviguent dans la Méditerranée-Colombienne. C'est sur une espèce de campement établi sur le cap Antonio et défendu par une batterie de quatre canons, qu'ils dirigeaient leurs prises et que là ils faisaient transporter à La-Havane, sur des navires côtiers, les marchandises qui en provenaient. Les innombrables îlots situés à l'est de l'île de Pinos et ceux qui forment une grande partie de l'archipel de Bahama au nord de Cuba, sont d'autres repaires de flibustiers non moins cruels et aussi entreprenans que ceux du cap Antonio; depuis plusieurs années, ils répandent la terreur et la désolation dans les mers des Antilles. Gibbs, tombé entre les mains de la justice de New-York, a péri à Long-Island, par la main du bourreau, après avoir pris, dans l'espace de quatre ans, treize vaisseaux à l'abordage et avoir massacré près de quatre cents hommes dans ses terribles exploits.

Dans le DÉPARTEMENT DU CENTRE : PUERTO-PRINCIPE, située dans l'intérieur des terres; quoique chef-lieu du département, siège de la *Real Audiencia* ou cour d'appel de l'île, et renfermant une population de 49,000 âmes, cette ville offre l'aspect le plus misérable qu'il soit possible d'imaginer. Ses rues sont étroites, tortueuses et dégoûtantes par leur saleté. Les parties basses seraient même absolument impraticables, si les habitans, en construisant leurs maisons à trois ou quatre pieds au-dessus du sol, pour se garantir de l'humidité, n'avaient eu soin d'y adapter des galeries extérieures, espèce de trottoirs qui, seuls, entretiennent la communication au-dessus des mares infectes qui séjournent dans les rues. Puerto-Principe possède une *société patriotique*, fait un assez grand commerce avec l'intérieur de l'île, mais son commerce extérieur par la baie de Nuevitas est de très peu d'importance. En 1830 on y publiait une *gazette*. COLONIA DE SAN-FERNANDO DE NUEVITAS, fondée en 1818 sur la magnifique baie de Nuevitas, est le chef-lieu d'une des cinq divisions maritimes de l'île; malgré son importance, on cherche en vain son nom sur les cartes les meilleures et les plus récentes. C'est aussi en vain que nous avons cherché la CIUDAD DE FERNANDINA DE JAGUA, autre colonie fondée depuis 1817 sur la baie de Jagua ou Xagua, qui y forme *un des meilleurs ports du monde*, défendu par le fort de *Nuestra-Senora de los Angeles*, regardé par des militaires habiles comme la meilleure forteresse de l'île après les fortifications de La-Havane et le Morro de Santiago de Cuba; depuis quelques années son commerce a pris un grand accroissement. CIUDAD MARITIMA DE TRINIDAD, ville assez bien bâtie, chef-lieu d'une division maritime, avec une *société patriotique*; c'est une des plus peuplées et des plus commerçantes de l'île; en 1830 on y publiait une *gazette*. Dans ses environs est située la superbe *baie del Masio*. VILLA DE SANTA-CLARA et VILLA DE ESPIRITU-SANTO, petites villes, situées dans l'intérieur et remarquables par leur population, la seconde possède une *société patriotique*. VILLA DE SAN-JUAN DE LOS REMEDIOS, petite ville, chef-lieu d'une division maritime et importante par la beauté de son port.

Dans le DÉPARTEMENT ORIENTAL : SANTIAGO DE CUBA, une des plus anciennes villes de l'Amérique, ayant été fondée en 1514, considérée comme la capitale de l'île jusqu'en 1589, et actuellement chef-lieu de ce département, d'une division maritime et siège d'un archevêché. Son *port*, qui est *un des plus beaux de l'Amérique*, est défendu par le *fort del Morro*. Les constructions intérieures de Cuba, quoique présentant plus de régularité et une meilleure disposition que celles de la plupart des autres villes de l'île, n'offrent cependant aucun monument remarquable. Dépourvue, pour ainsi dire, d'eau potable, sans cesse exposée à la réverbération du soleil, par la nature crayeuse de son sol et le voisinage de montagnes, l'air qu'on y respire est suffoquant. Les miasmes qui s'exhalent des lagunes qui l'environnent, et de la baie au fond de laquelle elle s'élève en amphithéâtre, rendent son séjour malsain; aussi les habitans aisés, pour respirer un air plus pur et plus frais, se retirent, de juillet à octobre, dans leurs maisons de campagne, la plupart situées sur de rians coteaux, au milieu de riches plantations de cannes à sucre et de caféiers. Depuis 1778, époque de l'ouverture de son port, San-

tiago a pris une grande extension, et en 1827 elle a vu ses exportations monter à la valeur de 7,637,554 francs et celle des importations à 6.734,105 francs. En 1830 on y publiait une *gazette*. Caridad del Cobre (Villa de Nuestra-Senora de la Caridad del Cobre), très petite ville, remarquable par son *sanctuaire*, visité annuellement par un grand nombre de pèlerins. Holguin et Bayamo, petites villes de l'intérieur, importantes par leurs populations et leur commerce; Manzanillo est le port de la seconde et fait un commerce qui augmente tous les jours. Baracoa, très petite ville, avec un port; c'est le *premier établissement* que les Espagnols ont fait dans l'île.

Mais avant de quitter cette superbe colonie, que des documens officiels que nous avons sous les yeux nous autorisent à regarder comme la *plus riche de toutes les colonies fondées par les Européens*, qu'il nous soit permis de nous arrêter un instant pour offrir au lecteur quelques faits relatifs à sa grande importance et à son étonnante prospérité. « L'importance politique et commerciale de Cuba n'est pas seulement fondée sur l'étendue de sa surface, supérieure à celle des autres Antilles, sur l'admirable fertilité de son sol, sur ses établissemens militaires et sur la nature de sa population, composée de trois cinquièmes d'hommes libres; elle s'accroît encore, dit M. de Humboldt, par les avantages de sa position géographique : sa forme étroite et allongée la rend à-la-fois voisine d'Haïti et de la Jamaïque, de la partie la plus méridionale des Etats-Unis (la Floride) et de l'état le plus oriental de la confédération Mexicaine (le Yucatan). » Réduite pendant les deux derniers siècles à puiser dans les caisses de la Nouvelle-Espagne les sommes nécessaires pour subvenir aux frais de son administration intérieure et à payer sa nombreuse garnison, elle s'est vue depuis en mesure de suffire non-seulement à ses propres besoins, mais encore de venir au secours de la métropole pendant la lutte opiniâtre qu'elle a soutenue contre les colonies du continent. Ce changement favorable est dû principalement à la levée des inconcevables entraves qui arrêtaient le développement de son commerce et de son industrie, à l'introduction de la culture de la canne à sucre de Tahiti, à la grande population blanche qui s'y est établie pour échapper aux massacres de St-Domingue, et pour éviter les horreurs inséparables des guerres civiles, surtout celle qui a ensanglanté dans ces dernières années les possessions continentales ci-devant Espagnoles; au nouvel essor donné à l'agriculture et au commerce par les colons arrivés des Florides et de la Louisiane, enfin à ce grand nombre d'esclaves qui, importés pendant les dix dernières années, ont créé tant de nouvelles plantations. Un concours heureux de circonstances politiques, la modération des officiers de la couronne, la liberté des échanges avec les nations étrangères, la conduite prudente des habitans et les nombreuses concessions de la métropole ont puissamment contribué aux progrès de la population, de l'agriculture, du commerce et de l'industrie, et ont rendu Cuba, eu égard à son étendue et à sa population, la plus florissante et la plus riche de toutes les colonies, non-seulement de l'Amérique, mais de tout le globe. Sa *population* qui en 1775 n'était que de 170,370 âmes, s'était élevée à 272,140 dès l'année 1791, à 551,998 en 1817 et en 1827 à 723,562; dans ce dernier nombre les esclaves ne figurent que pour 286.942; leur nombre en 1775 n'était que de 44.336 individus. Cet accroissement de population, même en faisant abstraction de ce qui est dû à l'infâme commerce des nègres, est tellement considérable, qu'on ne saurait le comparer qu'à l'augmentation qui a eu lieu aux Etats-Unis et dans le Canada, les pays de l'Amérique qui sous ce rapport se présentent sous le jour le plus favorable. L'agriculture a fait des progrès encore plus rapides; l'*exportation du sucre*, qui de 1790 à 1800 n'était, année moyenne, que de 110,091 caisses, s'est élevée de 1800 à 1820 à 207,696 caisses, et de 1820 à 1825 à 250,584 caisses; celle du *café*, qui en 1804 n'était que de 50,000 arrobas, monta à 320,000 arrobas en 1809, et à 1,221,609 arrobas en 1826. La *douane de La-Havane*, qui en 1817 ne rapporta que 2,110,000 piastres, en rapporte 3,733,000 en 1826 et 4,389,262 en 1827. Dans la même année le *mouvement général de tous les ports de l'île* a été de 1841 navires entrés et 1649 sortis. A la même époque, le *montant des importations*, d'après les relevés de la douane, s'est élevé à 17,352,854 piastres, et celui des *exportations* à 14,286,192 piastres, dans lequel la valeur des produits indigènes figurait pour une somme de 10,724,577 piastres. Ces chiffres, au reste, ne doivent être considérés que comme le *minimum* de la valeur des importations et des exportations; car, d'un côté, les estimations de la douane, en général au-dessous de la valeur réelle des marchandises, et de l'autre, les entrées et les sorties frauduleuses qui ont lieu en grand nombre, doivent nécessairement rehausser les sommes que nous venons d'indiquer. Enfin les revenus de l'île qui en 1778 ne montaient qu'à 885,558 piastres, et qui ne s'étaient encore élevés en 1794 qu'à 1,136,918 piastres ont été de 8,469,973 piastres en 1827, ce qui fait près de 45,000,000 de francs. Maintenant si l'on voulait comparer cette colonie avec d'autres regardées comme les plus riches, nous verrions que, d'après M. de Humboldt, le Mexique en 1804, avec une population de 5,800,000 âmes, rapportait 20,000,000 de piastres; toutes les Possessions Anglaises en Asie, dont la population était estimée à la même époque à 32 millions offraient une recette brute de 43,000,000 de piastres; la magnifique île de Java, la contrée la plus riche et la plus peuplée de l'Océanie, avec une population d'environ 6,000,000 d'âmes, ne rapportait en 1822, avant le commencement de la guerre qui a ralenti sa prospérité, que 63,900,000 francs. Si l'on voulait pousser plus loin ces rapprochemens et comparer les revenus de l'île de Cuba avec les revenus des principaux états de l'Amérique indiqués à la page 285, on verrait que la *recette brute de Cuba* dépasse de beaucoup celle de tous les états du Nouveau-Monde, à l'exception des confédérations Anglo-Américaine et Mexicaine, de l'empire du Brésil et des Etats-Unis du sud. Si l'on voulait faire la comparaison avec les états de l'Europe, dont nous avons donné les revenus aux p. 625 et 626 du t. 1er, on trouverait que la recette brute de cette colonie dépasse la recette correspondante de tous les états de cette partie du monde, celles des grandes puissances et de quelques monarchies du second ordre seules exceptées; que son revenu est de peu inférieur à la recette de la monarchie Portugaise, et presque égal à celle des états réunis de Wurtemberg et de Hanovre, ou à la somme des recettes du royaume de Saxe et du grand-duché de Bade; que son revenu est supérieur à celui des deux grands-duchés de Bade et de Hesse réunis à la Hesse-Electorale; qu'il égale celui de l'Etat du Pape, qu'il dépasse le revenu des royaumes de Suède et de Pologne et celui de la monarchie Danoise!

telles sont les immenses ressources de cette colonie, qui est exempte de toute espèce de dette. Elles étonnent d'autant plus que des documens officiels prouvent qu'elles ne proviennent que de la septième partie de son territoire; que serait-ce si toute l'île était mise en culture! « Bien plus florissante, dit M. Galibert, que la plupart des nouveaux états indépendans de l'Amérique, obérés déjà par leurs emprunts, elle voit tous les jours accroître sa prospérité, sans compromettre son avenir. »

Nous avons déjà dit que l'ILE DE PORTO-RICO est la moins étendue des Grandes-Antilles. Quoique sur une moindre échelle, les progrès de sa population, de son agriculture et de son commerce, furent aussi considérables que ceux de Cuba. Sa population qui, en 1778 était estimée à 80,650, s'éleva en 1827, à 288,473 âmes; dans ce nombre, 28,408 seulement étaient esclaves; 101,749 étaient laboureurs. Voici les villes et les lieux les plus remarquables de cette importante colonie, à laquelle un terrible ouragan causa des pertes énormes le 26 juillet 1825 :

PORTO-RICO ou SAN-JUAN DE PORTO-RICO, ville assez grande et assez bien bâtie, sur une presqu'île de la côte septentrionale, au milieu d'une vaste baie, communiquant à la terre-ferme par un isthme d'une longueur considérable; cette position et les importans travaux qu'on y a faits, l'ont rendue *une des plus fortes places de l'Amérique*. Son port est sûr, spacieux et profond. Porto-Rico est la résidence du capitaine-général et d'un évêque. Son commerce est florissant et sa population est estimée à près de 30,000 âmes. ARECIFE et GUAYAMA, bourgades importantes par leur population considérable; COAMO, village remarquable par ses *eaux thermales sulfureuses*; SAN-GERMAN, petite ville, chef-lieu de la seconde division administrative de l'île: elle a été bâtie en 1511. MAYAGUEZ, bourgade à laquelle la tentative de Ducoudray a donné de nos jours une certaine célébrité. En 1822, un parti de pirates ou flibustiers commandé par cet aventurier s'empare de son port, y fit paraître une proclamation pour annoncer l'indépendance de toute l'île sous le titre de *république de Boïqua*; battus par les Espagnols ils furent obligés d'évacuer l'île; mais leur tentative, dit M. Buchon dans son *Atlas géographique, statistique et historique des deux Amériques*, et leur proclamation n'est pas un des épisodes les moins curieux de cette époque historique. CABO-ROXO, village près du cap de ce nom, important par ses *salines* qui fournissent du sel à une grande partie de l'île. PONCE, bourgade florissante par ses plantations. Les îlots qui dépendent de Porto-Rico n'offrent rien de remarquable. Nous ferons seulement observer que celui de BIEQUE est de beaucoup le plus grand de tous, et qu'il égale en étendue la florissante île danoise de Santa-Cruz qui en est voisine.

AMÉRIQUE-SUÉDOISE.

La Suède ne possède dans le Nouveau-Monde, que la petite île de *St-Barthélemi*, que la France lui a cédée en 1784. C'est la plus petite des divisions politiques de l'Amérique. Environnée par des îles occupées par les Hollandais, les Français, les Anglais et les Danois, elle est assez importante par l'état florissant de son agriculture; mais son commerce a beaucoup perdu depuis la cessation de la guerre maritime, pendant laquelle son port, ouvert à toutes les nations, faisait d'immenses affaires. GUSTAVIA (longitude occidentale 65° 10'; latitude boréale 17° 55') est la résidence du gouverneur; c'est une petite ville, assez bien bâtie, avec un *port franc*, fréquenté par un assez grand nombre de navires; c'est encore un des principaux entrepôts du commerce des Petites-Antilles; on porte à 10,000 le nombre de ses habitans.

TABLEAU STATISTIQUE DE L'AMÉRIQUE.

Nos lecteurs connaissent déjà les difficultés sans nombre qui s'opposent à une appréciation exacte des forces et des ressources des états, ainsi que les principes qui nous ont guidé dans ces recherches difficiles. Dans l'introduction au tableau statistique de l'Europe, nous leur avons même exposé nos doutes relativement à plusieurs points de la statistique des principaux états de l'Amérique. Mais quelques remarques nous paraissent encore nécessaires pour justifier des changemens importans que nous avons fait subir aux résultats statistiques admis dans la *Balance politique du Globe*. D'ailleurs, il est bon de signaler les limites au-delà desquelles toute application, que l'on voudrait faire à d'autres états des élémens contenus dans le tableau statistique que nous allons offrir, donnerait des résultats erronés.

SUPERFICIE. Aux p. 597, 599 du t. 1er, 253, 246, 271, etc., nous avons déjà signalé les doutes que le géographe a encore sur certains pays, et les causes qui ne peuvent manquer de produire une grande différence dans l'estimation de la superficie des possessions des Anglais, des Français et des Anglo-Américains dans cette partie du monde. Aussi nos évaluations ne sont basées que sur les limites que leur accordent les meilleures cartes, et surtout celles de M. Brué. La contradiction apparente qu'offre l'évaluation de la surface du Brésil donnée par la *Balance* avec celle que nous avons adoptée dans le tableau que nous allons donner, vient de ce que, à l'époque de la publication du premier ouvrage,

toute la superficie du Nouvel-État-Oriental de l'Uruguay, formant alors partie de la province Cisplatina de l'empire du Brésil, devait être nécessairement comptée dans la surface générale de cette vaste monarchie.

POPULATION. Dès l'année 1808, dans notre *Prospetto politico geografico della stato attuale del globo sopra un nuovo piano*, nous avons fait connaître les exagérations des géographes sur la population du Nouveau-Monde. Dans cet ouvrage, nous la portions à 27,400,000, d'après les renseignemens les plus positifs qu'on pouvait avoir à cette époque. Les recherches que nous avons faites, et les travaux géographiques publiés depuis lors sur les principales régions de ce continent, nous ont engagé à porter sa population, d'après les sommes spéciales de ses différentes parties, à 33.600,000 en 1816, et à 36,000,000 en 1819. Mais ces calculs avaient besoin d'une rectification.

Ne nous étant pas encore livrés à des études sur les langues de l'Amérique, nous n'avions aucun moyen de corriger les exagérations des géographes et des voyageurs sur le *nombre des Indiens sauvages* ou indépendans. Quelques écrivains, même parmi ceux que la renommée place au premier rang, avaient augmenté extraordinairement, et continuent à augmenter leur nombre. Le savant géographe Morse portait encore, en 1812, à 5,000.000 les sauvages indépendans de l'Amérique, lorsque l'ingénieux Volney, dès l'année 1804, avait tâché de prouver qu'ils ne sauraient être estimés au-delà de 1,639,000. L'éditeur de la *Grammar of general geography of Goldsmith* ne tenant aucun compte des estimations de Morse et de Volney, publiait encore à Londres, en 1822, que les sauvages indépendans du Nouveau-Monde s'élèvent à 12,000,000, dont 5,000.000 vivent dans l'Amérique-du-Nord et 7,000,000 dans celle du Sud! Un voyageur très instruit, M. Buchana, estimait en 1824, à 2.000,000 ceux qui errent entre l'itshme de Panama et l'Océan-Glacial-Boréal. Hassel, dans une dissertation sur le nombre d'habitans de l'Amérique, insérée dans les *Ephémérides géographiques de Weimar*, croyait pouvoir évaluer tous les sauvages du Nouveau-Monde à environ 2,500,000 en 1825. Dès l'année 1816, et après un premier examen sur ce sujet difficile, nous avions cru pouvoir les réduire à ce nombre dans notre *Compendio*. Mais les études de M. de Humboldt sur ce même sujet, les faits que M. Gallatin a consignés dans un mémoire manuscrit, dont nous devons la communication à l'obligeance du premier, ainsi que les détails multipliés que nous avons rassemblés sur le nombre des Indiens sauvages, en rédigeant l'*Atlas ethnographique du Globe*, nous ont engagé à diminuer de moitié notre première évaluation. Ayant publié, dans le XXXXVIII[e] volume de la *Revue Encyclopédique*, nos recherches sur la population de l'Amérique, nous croyons inutile de répéter ici les raisonnemens que nous avons faits pour justifier nos calculs. Nous ferons seulement quelques remarques sur la population de quelques états à laquelle nous avons fait subir de grandes modifications.

La *population de la Confédération Anglo-Américaine*, que, pour la fin de 1826, nous avions estimée à 11,600,000 âmes, doit être portée pour la même année à 11,800,000. Cette erreur vient de ce que, dans la multiplicité des calculs que nous devions faire pour la rédaction de la *Balance politique du Globe*, nous avons oublié d'ajouter à la somme provenant du recensement de 1820 et de l'augmentation qui avait eu lieu depuis cette époque jusqu'au 1[er] janvier 1827, la population des tribus indépendantes, toujours comprises dans nos évaluations du nombre d'habitans de tous les autres états de cette partie du monde. Le recensement de 1830, dont nous avons donné les résultats aux pages 177, et 178 du t. 1[er], nous a servi à contrôler les calculs approximatifs que nous avions faits pour 1826; et, à part l'erreur que nous venons de signaler, entièrement indépendante des calculs relatifs à la population des races blanche et noire, nous avons eu le plaisir de voir que dans cette évaluation, si différente des estimations exagérées faites à la même époque par les journaux indigènes et étrangers, nous nous étions tellement approché de la réalité, que nous n'avons eu besoin de leur faire subir aucune modifiation. A la page 176 nous avons expliqué la cause des contradictions apparentes qu'offrent nos calculs relatifs à la population des États-Unis.

A la page 601, nous avons indiqué les motifs qui nous ont engagé à diminuer la *population de l'Amérique-Espagnole*. D'autres prétendus recensemens officiels relatifs aux deux Canada et publiés par un journal allemand, qui jouit d'une célébrité justement

acquise, nous ont fait évaluer trop haut la *population de l'Amérique-Anglaise*. Selon le rédacteur de ce journal, un recensement de 1824 aurait donné au Bas-Canada 622,628 habitans et 280.567 au Haut-Canada, ce qui fait plus de 900,000 pour ces deux seules provinces. Des documens officiels que nous avons reçus depuis, et dont la vérité et l'exactitude sont confirmées par les faits importans que MM. Bouchette, Douglas et M'Gregor ont publiés à Londres, nous ont fait rejeter ces dénombremens imaginaires, et nous ont engagé à réduire toute la population de cette partie du Nouveau-Monde à 1,900,000 âmes pour la fin de l'année 1826.

Les incertitudes qui subsistent encore sur le nombre des habitans du Brésil sont tellement considérables, qu'il nous a paru plus convenable de conserver les nombres ronds admis dans la *Balance*, plutôt que d'offrir une précision illusoire, en faisant la soustraction des 70,000 habitans que nous avons assignés au *Nouvel-Etat-Oriental de l'Uruguay*. On sera peut-être étonné de nous voir estimer si bas la population de cette république, à laquelle on s'accorde à donner 175,000 âmes d'après les calculs erronés de Hassel, suivis de tous les statisticiens allemands ainsi que des statisticiens et des géographes français, qui exploitent ses ouvrages sans presque jamais daigner le citer. Mais notre évaluation est basée sur les faits positifs que nous devons à l'amitié dont nous honorait M. le vicomte de San-Lourenço, ancien ministre des finances de la monarchie Portugaise, sous la direction duquel a été fait le dernier recensement du Brésil. D'autres renseignemens plus récens que nous devons à l'obligeance de M. Varaigne, qui connaît si bien tout ce qui concerne l'ancienne vice-royauté du Rio de la Plata, dont cet état faisait partie, ne diffèrent que de quelques milliers en moins des estimations du ministre brésilien.

Nous devons aussi faire subir une grande diminution à la *population* que nous avons donnée à *la république d'Haïti* sur l'autorité d'un prétendu dénombrement officiel publié par les journaux des Etats Unis, d'après lequel cet état, en 1824, n'aurait pas compté moins de 935,335 habitans. Un observateur habile, M. Mackenzie, ancien ministre anglais auprès du président Boyer, a réduit à sa juste valeur ce prétendu recensement dans l'intéressant ouvrage qu'il a publié à Londres. Un autre voyageur, ci-devant consul-général de France à Haïti, M. Mollien, auquel nous devons beaucoup de renseignemens précieux sur cette république où il a séjourné assez long-temps, nous assure que la population actuelle de l'ile est au-dessous de 600,000 âmes. Comme on ne peut nullement compter sur l'exactitude d'aucun recensement fait jusqu'à présent dans cette contrée, et que l'on ne connaît que très imparfaitement le mouvement de sa population, nous croyons qu'on pourrait provisoirement adopter en nombre rond les 800,000 âmes que lui accordait M. de Humboldt en 1822; mais cette somme doit être regardée comme le maximum de la population qu'on puisse assigner à Haïti pour la fin de 1826.

Nous n'avons aucune raison pour modifier les populations que nous avons assignées aux autres états de l'Amérique, quelque différentes que soient les estimations données par d'autres géographes et statisticiens. Nous ne sommes pas surpris que le savant statisticien Hassel, dans la multiplicité des calculs auxquels il était livré, ait, par un double emploi, si étrangement exagéré la *population des Provinces-Unies du Rio de la Plata*, en accordant à cette seule partie la totalité de la population qu'on assigne à ces mêmes provinces, à la république de Bolivia, au Paraguay et au Nouvel-Etat-Oriental de l'Uruguay; nous concevons aussi que des savans, étrangers aux points difficiles de la géographie et aux difficultés de la statistique, persistent encore à donner 2,200,000 âmes à la seule confédération du Rio de la Plata après tout ce que nous avons dit sur ce sujet dans le mémoire sur la population de l'Amérique, publié par la *Revue encyclopédique*, journal que son mérite justement apprécié met entre les mains de tout le monde; mais nous ne pouvons comprendre qu'une erreur aussi grossière puisse être annuellement reproduite dans des recueils et dans des ouvrages estimables publiés en Allemagne, en Angleterre, dans l'empire d'Autriche et dans les Etats-Unis, tous rédigés par des hommes spéciaux et d'un savoir profond. A l'égard de la *population de la république de Bolivia*, que deux généraux, célèbres dans les guerres de la Colombie, nous ont reproché confidentiellement d'avoir porté trop haut, nous ferons observer que M. Pentland, qui a visité

cette intéressante partie de l'Amérique, sur laquelle il a bien voulu nous communiquer de précieux renseignemens, nous ayant fourni les résultats du dénombrement fait en 1827, nous avons trouvé qu'en y comprenant les indigènes indépendans, ce document officiel donne un total presque identique avec la somme publiée par la *Balance politique du Globe*. Cette concordance remarquable avec des faits positifs et avec les estimations d'un observateur habile, nous engage à persister dans notre opinion.

Aux pages 246 et 247 nous avons indiqué les élemens dont se compose la superficie et la population des vastes espaces du Nouveau-Monde que nous avons nommés Amérique-Indigène-Indépendante.

En considérant les états fédératifs sous leur véritable point de vue, nous voulions faire, à l'égard des confédérations de l'Amérique, ce que nous avons fait à l'égard de celles de l'Europe. Mais apres de longues et difficiles recherches, nous nous sommes convaincu de l'impossibilité où l'on est de pouvoir, non pas offrir les principaux élémens de leur statistique, mais, à l'exception des états de l'Union, évaluer avec une certaine exactitude même leur superficie et leur population. Tout ce que nous avons pu faire, c'est de déterminer aussi exactement que possible les élémens principaux de la statistique générale des confédérations Américaines, remettant à des circonstances plus favorables la rédaction de la statistique des différens états dont elles se composent. Nous n'avons fait qu'une seule exception à l'égard des Etats-Unis proprement dits, à cause de la stabilité qu'offrent leurs divisions, grâce à la paix dont ils jouissent.

En résumant toutes les modifications en plus et en moins que nous avons fait subir aux populations, publiées dans la *Balance politique du Globe*, il résulte que la population totale de l'Amérique ne serait, pour la fin de 1826, que de 38,500,000 âmes au lieu des 39,000,000 que lui assigne cet ouvrage. Comme dans toutes nos évaluations nous nous sommes toujours arrêté à des nombres qui pèchent *en moins*, surtout à l'égard du Brésil, du Mexique et des Etats de la Colombie, nous croyons que, vu les doutes que l'on a encore sur toutes les populations de ces contrées, on pourra retenir, sans grave inconvénient, le nombre rond de 39 millions pour la population totale de cette partie du monde.

Maintenant nous allons offrir au lecteur le tableau des principales opinions émises par certains géographes, par des naturalistes, des astronomes et des littérateurs, sur la population de l'Amérique. Ce sera une nouvelle preuve des calculs hasardés et du manque total de critique qu'on leur reproche justement à cet égard.

TABLEAU COMPARATIF

DES PRINCIPALES OPINIONS ÉMISES SUR LE NOMBRE DES HABITANS DE L'AMÉRIQUE.

	Habitans
BUSCHING, en 1778.	13,441,678
PINKERTON, en 1800 (en 1804, dans la traduction française, 25,500,000).	15,000,000
LAURIE et WITTLE, dans le *New-Juvenile-Atlas*, en 1808.	16,180,000
VOLNEY, en 1804, et STEIN, en 1811.	20,000,000
FABRI, en 1805, et GRABERG, en 1813.	24,000,000
CALLENDER, en 1798.	25,500,000
HUMBOLDT, au commencement du XIX[e] siècle.	25,650,000
BALBI, en 1808, dans le *Prospetto Politico Geografico del Globo*.	27,400,000
BERTUCH, dans les *Ephémérides Géographiques* de Weimar, et REICHARD, dans l'édition de la *Géographie* de *Galetti*, en 1822	30,843,500
HASSEL et STEIN, dans leurs *Dictionnaires Géographiques*, en 1817 et 1818.	31,000,000
CANNABICH, en 1821.	33,000,000
BALBI, en 1816, dans la 1[re] édition du *Compendio di Geografia Universale*.	33,800,000
HUMBOLDT, en 1823.	34,942,000
MORSE, en 1812.	35,000,000
WORCESTER, en 1822, et BALBI dans le 2[e] édition du *Compendio* en 1819.	36,000,000
DARBY, en 1826.	37,400,000
STEIN, en 1826.	38,086,000
BALBI, en 1828, dans la *Balance politique du Globe*, pour la fin de l'année 1826.	39,000,000

Denaix, en 1828.	39,309,000
Malte-Brun, en 1810, au-dessous de.	40,000,000
Melish, en 1818.	40,000,000
Hassel, dans son *Almanach* de 1828, et l'*Almanach de Gotha* de 1829.	40,048,844
Charles Julius Bergius, en 1828.	40,505,782
Schnabel, dans la septième édition de la *Géographie de Galetti,* en 1831.	42,000,000
Dede, continuateur de l'*Almanach de Hassel,* en 1832, pour 1831.	43,943,358
Le Sage, en 1823; et Letronne, en 1824.	50,0[illegible]0,000
Morse, vers la fin du xviiie siècle; Hervas, en 1800; et Lalande, dans l'*Annuaire de l'an IX* (1800).	60,000,000
Bielfeld, en 1760; Sussmilch, en 1765; Beausobre, en 1771; et l'auteur anonyme de la *Description des mœurs et coutumes*, en 1811.	150,000,000
L'Abbé de Saint-Pierre, vers 1750; Lalande, dans l'*Annuaire de l'an VIII* (1799).	180,000,000
Guilbert Charles Le Gendre, vers 1758, au moins.	250,000,000
Riccioli, vers 1660.	300,000,000
Montaigne et Montesquieu l'estimaient au plus bas pour l'époque de sa découverte à.	400,000,000

Revenus et dettes. Nous venons de voir les difficultés qui accompagnent la détermination de la surface et de la population des différens états dont l'ensemble forme les confédérations. Ces difficultés sont incomparablement plus grandes lorsqu'il s'agit de déterminer les revenus et la dette de ces mêmes états. Aussi, les considérant quant à présent comme insurmontables, avons-nous renoncé à les admettre dans notre tableau, sans faire d'exception, pas même pour les états qui forment la puissante confédération Anglo-Américaine. A cet égard, nous ne faisons qu'imiter un savant, à la fois administrateur habile et économiste distingué, qui a étudié dans son ensemble le système financier de ce pays, et qui a démontré, dans un article très remarquable de la *Revue Britannique*, combien sont incomplets les renseignemens donnés par les recueils statistiques publiés dans l'Union. « Il est d'autant plus difficile, dit M. Saulnier, de classer ces matériaux, qu'il y a une grande variété dans la nature des recettes comme dans celles des dépenses des divers états. Cette difficulté s'augmente encore par la confusion qui règne dans la rédaction des budgets, rédaction assurément fort inférieure a celle des budgets que faisait Sully, au commencement du xviie siècle. Dans plusieurs on ne voit pas figurer les sommes considérables employées annuellement à payer l'instruction élémentaire. Dans d'autres, au contraire, on met en ligne de compte non-seulement toutes les branches du revenu, mais même tous les dividendes des banques particulières, dont une partie, quelquefois seulement assez considérable, appartient à l'état; et, ce qui est plus extraordinaire encore, par la plus étrange des anomalies, on fait figurer dans la recette de ces budgets les capitaux des fonds de l'état, sans mentionner l'intérêt des dettes qu'ils ont contractées, et qui absorbent souvent plus des deux tiers de la recette. »

Nos relations nous ont fourni les moyens de connaître les budgets fédéraux des confédérations de l'Amérique; ce sont ces budgets dont nous offrons les résultats généraux dans le tableau. Mais il faut bien se garder de croire qu'ils représentent la totalité des recettes qui a lieu dans ces états. Dans l'Union, par exemple, chacun des vingt-quatre états dont elle se compose a son budget à part, indépendamment du budget général ou fédéral. Pour connaître la totalité des recettes de cette confédération, il faudrait additionner les recettes spéciales de chaque état avec la recette générale. Cette dernière ne comprend que le produit des douanes, celui de la vente des terres publiques et des dividendes de la banque fédérale, outre quelques autres branches d'un rapport beaucoup moindre. Les recettes spéciales des états se composent de l'impôt territorial, de plusieurs droits sur les commissions, sur les ventes, sur les consommations; des taxes sur les personnes, les animaux domestiques; du produit des routes à barrières; des dividendes des banques particulieres et autres articles. Après les longues recherches que nous avons faites sur ce sujet et les documens que nous avons réunis sur les différens états de l'Union, nous croyons qu'on approcherait beaucoup de la réalité en prenant pour la totalité de la recette le double du budget fédéral. Cette somme est bien loin d'être exagérée; nous la

regardons même comme le minimum de la recette totale de cette puissante confédération. M. Saulnier la porte beaucoup plus haut, appuyé sur des faits qui nous paraissent d'un grand poids. De ce que nous venons de dire sur le budget de l'Union, il faut bien se garder de conclure qu'il faille doubler celui des confédérations Mexicaine, de l'Amérique-Centrale et du Rio de la Plata pour avoir la totalité de leurs recettes. Les circonstances particulières où se trouvent les états dont elles se composent, et une foule de motifs que nous ne pouvons exposer ici, exigent une bien moindre augmentation. On pourrait presque les regarder comme identiques avec leurs recettes générales.

Mais avant de terminer cet article, nous devons modifier l'évaluation des *revenus de la république d'Haïti*, que, trompé par de prétendus documens officiels, publiés dans les journaux d'Europe et d'Amérique, nous avons estimés à 30,000,000 de francs, et que des statisticiens inexperts, voulant apparemment corriger nos erreurs, ont portés depuis jusqu'à 37,000,000! MM. Mackenzie et Mollien, que nous avons déjà cités en parlant de la population, sont nos deux autorités; nous y ajouterons un budget que nous tenons de l'obligeance de feu l'abbé Grégoire, ancien évêque de Blois; ce document est identique avec celui que M. Mackenzie a publié dans son intéressant ouvrage sur St-Domingue. Le résultat définitif de nos recherches sur ce point de la statistique nous a amené à réduire le revenu brut de cette république, pour l'année 1826, à la somme de 15,000,000 de francs, chiffre que nous regardons comme le maximum que l'on puisse accorder à cet état. M. Mollien ne le porte même qu'à 13,000,000 pour 1831.

Nous n'avons rien à dire sur les 500,000 piastres ou 2 millions et demi de francs que des géographes et des statisticiens distingués accordent au pays des Araucans, dont ils estiment la population à 450,000 âmes et la milice à 45,000 hommes! C'est encore une méprise échappée au célèbre statisticien Hassel.

Les documens importans que nous a fournis feu le vicomte de San-Lourenço, ont été notre base principale pour l'évaluation approximative du revenu de l'Etat-Oriental de l'Uruguay; mais nous devons déclarer que le produit des douanes forme la presque totalité de la recette, comme on peut le voir par le budget de l'empire du Brésil pour l'année 1829, que nous avons publié dans le *Bulletin des Sciences géographiques*.

FORCES DE TERRE ET DE MER. Après tout ce que nous avons dit aux p. 618-622 du t. 1er, il ne nous reste plus qu'à offrir pour l'Amérique le tableau de ses marines militaires, comme nous l'avons fait pour l'Europe à la page 622. Nous rappellerons seulement que nous n'avons pas donné de frégate aux Etats-Unis du Rio de la Plata, parce que celle que cette confédération possédait en 1826, a péri quelques mois après en se rendant du Chili à Buenos-Ayres.

TABLEAU DES MARINES MILITAIRES DE L'AMÉRIQUE.

ÉTATS.	VAISSEAUX de ligne.	FRÉGATES.	BATIMENS inférieurs.	Total.
Etats-Unis ou Confédération Anglo-Américaine. .	24	11	32	68
Empire du Brésil.	3	9	40	52
Etats-Unis du Mexique.	1	2	13	16
Etats-Unis de l'Amérique-Centrale.	»	»	2	2
Etats-Unis du Sud.	2	3	12	17
République du Bas-Pérou.	1	1	5	7
République du Chili.	»	1	5	6
Etats-Unis du Rio de la Plata.	»	»	15	15
République d'Haïti.	»	»	6	6
Dictatorat du Paraguay.	»	»	2	2
Nouvel-Etat-Oriental de l'Uruguay.	»	»	?	?

Avant de tracer le tableau statistique de cette partie du monde, nous devons rappeler au lecteur que l'on n'a tenu aucun compte ni de la guerre qui désole encore quelques uns des nouveaux états, ni des troubles qui plus ou moins les agitent tous. Tous les calculs se rap-

portent à la fin de l'année 1826. Nous devons encore dire un mot sur l'arrangement différent qu'offre ce tableau comparé aux autres. Nous étant proposé dans sa rédaction d'offrir les divisions actuelles coordonnées à celles qui existaient avant 1783, époque de la première émancipation de l'Amérique, nous avons dû classer les nouveaux états de manière à faire saisir tout de suite au lecteur les anciennes colonies dont ils se composent, et les nations différentes auxquelles ils appartenaient. Nous espérons avoir atteint ce but par les subdivisions de la première colonne, par le jeu des caractères différens qu'on y a employés et par l'arrangement particulier donné à ses différentes parties. Le titre des autres colonnes indique assez leur contenu pour n'avoir besoin d'aucun éclaircissement; d'ailleurs elles sont entièrement semblables à celles des tableaux statistiques des autres parties du monde.

TABLEAU STATISTIQUE DE L'AMÉRIQUE.

ÉTATS ET TITRES.	SUPERFICIE en milles carrés.	POPULATION		REVENUS en FRANCS.	DETTE en FRANCS.	ARMÉE.
		ABSOLUE.	RELATIVE.			
Amérique-Indépendante.						
Amérique ci-devant Anglaise, Française, Espagnole.						
États-Unis ou *l'Union*, dits aussi *Confédération Anglo-Américaine* (les XIII Provinces Anglaises de l'Amérique-du-Nord, la Floride, la Louisiane, etc., etc.).	1,570,000	17,800,000	7.5	138,490,000	395,900,000	577[illegible]
Amérique ci-devant Espagnole.						
Confédération du Mexique ou *États-Unis du Mexique* (la vice-royauté du Mexique, une petite partie du territoire de la capitainerie générale de Guatemala).	1,242,000	50,500,000	6	74,757,000	508,500,000	22,75[illegible]
États-Unis de l'Amérique-Centrale (la capitainerie générale de Guatemala moins quelques fractions de son territoire).	139,000	11,600,000	11.9	10,000,000	9,500,000	350[illegible]
États-Unis du Sud, correspondant à la ci-devant *république de Colombie* (la vice-royauté de la Nouvelle-Grenade, et la capitainerie générale de Caracas).	828,000	2,700,000	3.4	42,800,000	254,000,000	32,36[illegible]
République de la Nouvelle-Grenade.	245,000	1,320,000	5.3	»	»	»
République de Venezuela.	303,000	850,000	2.8	»	»	»
République de l'Equateur.	280,000	630 0 0	2.3	»	»	»
République du Pérou ou du *Bas-Pérou* (la vice-royauté du Pérou).	373,000	1,700,000	4.6	30,000,000	147,488,000	750
République de Bolivia (le Haut-Pérou, partie de la vice-royauté de la Plata).	310,000	1,300,000	4.2	11,000,000	16,000,000	70
République du Chili (la capitainerie générale du Chili et l'archipel de Chiloé).	129,000	1,400 000	10.1	15,000,000	36,000,000	800[illegible]
États-Unis du Rio de la Plata (la plus grande partie de la vice-royauté de la Plata).	683,000	700,000	1	15,000,000	134,000,000	10,000
Nouvel-État-Oriental de l'Uruguay (la Banda-Orientale, partie de la vice-royauté de la Plata, et plus tard de la province Cisplatine de l'empire du Brésil).	60,000	70,000	1.2	1,800,000	?	?
Dictatorat du Paraguay (partie de la vice-royauté de la Plata).	67,000	250,000	3.7	5 000 000	»	500[illegible]
Amérique ci-devant Portugaise.						
Empire du Brésil.	2,253,000	5,000,000	2.2	60,000,000	233,000,000	3, 00[illegible]
Amérique ci-devant Française et Espagnole.						
République d'Haïti (île de Saint-Domingue, partie française et partie espagnole).	22,10[illegible]	800,000	36	15,000,000	150,000,000	4 ,000
Amérique Indigène Indépendante.						
Les *Aroucans*, les *Tcherckis*, les *Crik*, les *Tchikkasah*, les *Tchaktahs*, les *Apaches*, les *Sioux*, les *Algonquins*, les *Chippewyans*, les *Esquimaux*, et une foule d'autres peuples que nous avons indiqués dans l'ethnographie.	6,000,000	1,300,000	0.2	»	»	»
Amérique-Coloniale.						
Amérique-Anglaise (Canada, Nouvelle-Écosse, Nouveau-Brunswick et autres pays jadis appartenant à la France; la Jamaïque, la Barbade, Saint-Christophe, Antigoa, partie de la Guyane ci-devant Hollandaise, etc.).	1,930,0[illegible]	11,900,000	0.98	»	»	»
Amérique-Espagnole (les îles de Cuba et Porto-Rico et autres beaucoup plus petites).	35,40	1,000,000	28	»	»	»
Amérique-Française (partie de la Guyane, les îles Martinique, Guadeloupe, les Saintes, Marie-Galande et partie de Saint-Martin).	30,00[illegible]	240,000	8	»	»	»
Amérique-Hollandaise (partie de la Guyane, les îles Saint-Eustache, Saba, Curaçao, etc.).	30,0[illegible]	14,000	3.8	»	»	»
Amérique-Danoise, le groupe du Groënland, l'Islande, les îles de Sainte-Croix, Saint-Thomas et Saint-Jean dans les Antilles.	324,000	10 600	0.3	»	»	»
Amérique-Russe (l'extrémité nord-ouest de l'Amérique Septentrionale, les îles Kodjak, Sitka, l'archipel des Aleoutes, etc.).	370,000	10,000	0.1	»	»	»
Amérique Suédoise (l'île Saint-Barthélemi).	45	16,000	356	»	»	»

OCÉANIE.

DESCRIPTION GÉNÉRALE.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

POSITION ASTRONOMIQUE. Entre 91° de *longitude orientale* et 105° de *longitude occidentale*. *Latitude*, entre 35° *boréale* et 56° *australe*.

CONFINS. Au *nord*, l'Océan-Indien, le détroit de Malacca, la mer de la Chine, l'île de Formose et le Grand-Océan pris sous le 35° parallèle boréal. A l'*est*, le Grand-Océan, qui sépare l'Océanie de l'Amérique, pris sous le 105° degré de longitude occidentale. Au *sud*, ce même Océan pris sous le 56° de latitude australe. A l'*ouest*, l'Océan-Indien jusqu'au 91° degré de longitude orientale. Il est inutile de rappeler au lecteur que les îles, que leur voisinage de l'Ancien et du Nouveau-Continent nous a fait ranger parmi leurs dépendances géographiques, ne doivent pas être comprises dans les limites de l'Océanie, bien que la longitude et la latitude de quelques-unes se trouvent être moindres que les degrés de longitude et de latitude que nous venons de prendre comme limites extrêmes de cette partie du monde.

DIMENSIONS. La configuration de l'Océanie, composée d'un petit continent et d'une infinité d'îles, ne permet pas de suivre exactement, à son égard, la méthode adoptée pour les autres parties du monde. Cependant nous ferons observer que la plus grande ligne droite que l'on puisse tirer dans les confins de l'Océanie, est celle qui mesure la distance entre l'extrémité nord-ouest de l'île de Sumatra et la petite île Sala, la plus orientale des Sporades-Méridionales. Cette ligne n'a pas moins de 9450 milles de longueur. Il serait pour ainsi dire oiseux d'évaluer la largeur de cette partie du monde, puisqu'elle offre dans cette direction des espaces de mer encore plus étendus que ceux sur lesquels passe la ligne de sa plus grande longueur.

La *plus grande longueur* de l'Australie proprement dite ou du Continent-Austral (Nouvelle-Hollande), se trouve entre le cap Cuvier dans la terre d'Endracht, sur la côte occidentale, et le cap Byron dans la Nouvelle-Galles-du-Sud, sur la côte orientale; elle est de 2150 milles. Sa *plus grande largeur* est de 1600 milles, depuis le cap York, sur le détroit de Torres, dans la Nouvelle-Galles-du-Sud, jusqu'au cap Jervis dans la Terre-de-Flinders; mais sa *plus grande largeur absolue* se trouve entre le cap York, sur le détroit de Torres et le cap Wilson, sur le détroit de Bass; elle est de 1860 milles.

MERS et GOLFES. La position de plusieurs îles très rapprochées les unes des autres forme, soit avec la côte du continent asiatique, soit avec celle du continent australien, soit entre elles seulement, des bassins assez étendus pour qu'on puisse les regarder comme des *mers intérieures* qui entrent dans la classe qu'à la page 18 nous avons proposé de nommer *mers méditerranées à plusieurs issues*. L'usage leur a donné différentes dénominations, d'après les noms des pays ou des îles dont les mers intérieures baignent les côtes. La plus grande de ces mers dans l'Océanie est celle qu'on appelle MER DE LA CHINE; mais sa partie occidentale appartient à l'Asie. C'est une véritable méditerranée formée par les côtes de l'Inde-Transgangétique et de la Chine, et par les îles Formose, Bashi, Luçon, Palawan, Bornéo, Billiton, Banka et Sumatra. Les autres mers principales sont :

La MER DE JAVA, qui comprend la partie de l'Océan entre cette île et celles de Sumatra,

Banka, Billiton et Bornéo. La MER DE LA SONDE, entre la partie orientale de Java, les îles Bali, Lombock, Sumbava, Mangaray, Flores, le groupe de Calaur, Célèbes et Bornéo. La MER DE CÉLÈBES, entre la côte septentrionale de Célèbes, la côte orientale de Bornéo, l'archipel de Soulou et l'île de Mindanao. La MER DE SOULOU, dite aussi MER DE MINDORO ou des PHILIPPINES, entre l'archipel de Soulou, l'extrémité nord-est de Bornéo, les Philippines, et particulièrement les îles Mindanao et Palawan.

A l'exemple de quelques géographes on pourrait nommer MER DES MOLUQUES le vaste espace compris entre Célèbes, Gilolo, Waigion, Salvatty, la Papouasie (Nouvelle-Guinée), le groupe d'Arron et les îles Laurat (Laarat), Timorlaut, Baber, Sermatta, Lakar, Moa, Letti, Timor, et Ombay. Mais nous proposons de rendre l'ancien nom de MER DE LANCHIDOL à l'espace de mer qui a pour limites Timor, Timorlant, la côte septentrionale de l'Australie et la Papouasie; la plus grande de ses subdivisions serait le *golfe de Carpentarie,* que les Bouguis appellent *Lamkaï.*

Le capitaine Flinders a proposé avec raison de nommer MER DE CORAIL la partie de l'Océan comprise entre la Nouvelle-Calédonie, les îles de Salomon, la Papouasie (Nouvelle-Guinée) et l'Australie proprement dite (Nouvelle-Hollande).

Il serait presque oiseux de nommer tous les golfes et toutes les grandes baies qu'offre cette partie du monde. Nous indiquerons les plus considérables dans la topographie. Ici nous nous bornerons à faire observer que, outre le *golfe de Carpentarie,* qui est le plus grand de l'Océanie et que nous avons vu appartenir à la mer de Lanchidol, le Continent-Austral en offre plusieurs autres d'une grande étendue, tels que ceux de *Spencer* et de *St-Vincent,* dans la Terre de Flinders; les *golfes de Van-Diemen* et de *King,* dans la Terre de Van-Diemen, et la *baie des Chiens-Marins,* dans la Terre d'Endracht. La bizarre configuration de l'île de Célèbes présente les trois golfes formés par ses quatre grandes péninsules; ils ont reçu les noms de *baie de Boni, baie de Tolo* et *baie de Tomini.* L'île de Gilolo, qui répète sur une plus petite échelle les bizarres découpures de Célèbes, offre aussi trois vastes golfes nommés *Chiaou,* d'*Ossa* et de *Wida.* On doit signaler dans la partie occidentale de la Papouasie les vastes *baies du Geelvink,* et de la *Providence,* et celle beaucoup plus petite, mais non moins remarquable, nommée *baie de Mac-Cluer.* Enfin la *baie Illana,* dans l'île Mindanao.

DÉTROITS. Aucune partie du monde n'en a et ne peut en avoir un si grand nombre. Nous citerons les plus fréquentés : le *détroit de Malacca,* entre la presqu'île de ce nom en Asie, et la côte de Sumatra, dans l'Océanie; le *détroit de Singapoure,* entre les îles Singapoure et Binton (Bintang); le *détroit de Banka,* entre Sumatra et Banka; le *détroit de Gaspar,* entre Banka et un petit îlot près de l'île Billiton; le *passage de Carimata,* entre Billiton et l'îlot de Carimata près de Bornéo; ces trois derniers détroits forment la communication entre la mer de la Chine et celle de Java. Viennent ensuite le *détroit de la Sonde,* entre Sumatra et Java; le *détroit de Bali,* entre Java et Bali; le *détroit de Lombock,* entre Bali et Lombock; le *détroit d'Allas,* entre Lombock et Sumbava; le *détroit de Sapi* ou *Kombo,* entre Sumbava et Kombo ou Mangaray; le *détroit de Mangaray,* entre Kombo et Flores; le *détroit de Timor,* entre Ombai et Timor; le *détroit de San-Bernardino,* entre Luçon et Samar dans les Philippines; le *détroit de Gilolo,* entre Gilolo et Waigiou; le *détroit de Macassar,* entre Célèbes et Bornéo; le *détroit des Moluques,* entre Célèbes et Ternate; le *détroit de Dampier,* entre la Nouvelle-Bretagne et la Papouasie (Nouvelle-Guinée); le *détroit de St-Georges,* entre la Nouvelle-Bretagne (Birara) et la Nouvelle-Irlande (Tombara); le *détroit de Torres,* entre la Papouasie et l'Australie (Nouvelle-Hollande); le *détroit de la Princesse Marianne,* qui remplace le prétendu fleuve Durga, dans la Papouasie, en séparant cette grande terre de l'île Frédéric-Henry, qui jusqu'en 1835 était censée en faire partie; le *détroit de Bass,* entre l'Australie et la Diemenie (Terre de Diemen); les *détroits de Cook* et de *Foveaux,* entre les plus grandes îles qui forment le groupe de la Tasmanie (Nouvelle-Zélande).

CAPS. Parmi le grand nombre de caps qu'offrent les innombrables îles du Monde-Maritime, nous nous bornerons à nommer les suivans : la *pointe du Diamant,* dans la partie septentrionale de Sumatra; les *caps Java* et *St-Nicholas,* dans Java; le *cap Dato,* sur la côte occidentale, et le *cap Kenneun-*

gan, sur la côte orientale de Bornéo; le *cap Engano*, dans l'extrémité nord-est de Luçon; le *cap Talabo*, dans Célèbes; les *caps de Bonne-Espérance*, de *King-Williams* et *Rodney*, dans la Papouasie (Nouvelle-Guinée); le *cap Walsh*, dans l'île nouvellement découverte de Frédéric-Henry; les *caps York*, *Wilson*, *Leeuwin*, *Arnheim*, etc., etc., dans l'Australie (Nouvelle-Hollande); le *cap Portland*, et le *cap Sud*, dans la Diemenie (Terre de Diemen); le *cap Nord*, et le *cap Sud*, dans le groupe de la Tasmanie (Nouvelle-Zélande).

PRESQU'ILES. Le Monde-Maritime étant composé presque entièrement d'îles, n'offre de péninsules proprement dites que celles du Continent-Austral. Les presqu'îles les plus remarquables de ce dernier sont : la *péninsule de York* dans la Terre de Flinders et celle de *Peron* dans la Terre d'Endracht. On en trouve plusieurs dans les grandes îles de l'Océanie-Occidentale et Centrale. Nous ne citerons que les quatre péninsules si remarquables de l'île Célèbes, et les quatre non moins remarquables de l'île de Gilolo; la *Presqu'île des Papouas* ou de *Dory*, dans la Papouasie (Nouvelle-Guinée); c'est une des plus remarquables du Monde-Maritime; elle embrasse l'extrémité nord-ouest de cette grande île; la *péninsule de Banks*, dans la Tasmanie-du-Sud (Nouvelle-Zélande). Nous dirons aussi que l'île de *Tahiti* est composée de deux presqu'îles remarquables.

FLEUVES. Le Monde-Maritime, comme nous venons de le dire, étant composé presque entièrement d'îles, et ne possédant que le plus petit des continens, n'a aucun fleuve qui puisse être comparé aux grands fleuves de l'Ancien et du Nouveau-Monde. Le Continent-Austral ou l'Australie proprement dite (Nouvelle-Hollande), qui par son étendue pourrait en avoir au moins d'aussi grands que ceux de l'Europe, n'a offert jusqu'à ces dernières années, que des fleuves d'un cours très borné eu égard à la grandeur de sa surface. Comme on ne connaît encore que le contour des plus grandes terres de l'Océanie, il serait téméraire d'en conclure avec quelques géographes célèbres, que l'Australie, Bornéo et la Papouasie n'offrent aucun grand fleuve. Nous nous garderons bien de répéter à leur exemple que tout l'intérieur du Continent-Austral manque absolument de fleuves; que son sol est nu, pelé et stérile, qu'il est couvert de vastes marécages ou occupé par des déserts sablonneux; nous attendrons de nouvelles explorations, qui démentiront, très probablement, ces jugemens précipités des géographes sédentaires. Déjà depuis quelques années des explorations partielles dans l'intérieur faites dans différentes directions nous ont fait découvrir des cours d'eau très considérables, de vastes plaines herbacées et des forêts là même, où l'on disait qu'il n'existait que des déserts semblables à ceux de l'Afrique. Le grand problème de l'écoulement des eaux offre un si vif intérêt, que souvent des nouvelles au moins prématurées ont été répandues. On parle d'une belle rivière située au nord des plaines de Liverpool dans l'Australie, d'où elle doit se diriger au nord-ouest vers le golfe de Van-Diemen. En attendant que l'on donne plus de détails précis sur son cours et sur celui des fleuves de l'intérieur de la grande île de Bornéo, voici les notions les plus positives que, d'après le plan de cet ouvrage, nous pouvons offrir aux lecteurs sur l'hydrographie du Monde-Maritime. Dans le tableau suivant les fleuves sont classés d'après les grandes rivières qu'ils arrosent.

Dans l'AUSTRALIE proprement dite (Nouvelle-Hollande) ou le CONTINENT-AUSTRAL, nous nommerons les suivans :

Le CLARENCE, voisin du tropique et le RICHMOND plus au sud, qu'on a découvert il y a quelques années, et qui paraissent importans.

Le BRISBANE, dont on ne connaît bien que la partie inférieure, découverte en 1823. En admettant que ses sources se trouvent sur le revers occidental des montagnes Bleues, ce serait le plus grand fleuve connu du Continent-Austral, qui a son embouchure sur la côte orientale de l'Australie; il traverse la partie moyenne de la Nouvelle-Galles-du-Sud.

Le HAWKESBURY, formé par la jonction du *Grose* et du *Népean*. C'est le fleuve principal du comté de Cumberland.

Le PATERSON et l'HASTINGS qui, comme les précédens, ont leurs embouchures sur la côte orientale de l'Australie.

Le MURRAY que, d'après les récentes explorations du capitaine Sturt et du major Mitchell, on regarde comme formé par la réunion du DARLING, qui vient du nord-est, avec le MURUMBIDGE qui vient de l'est. Après la jonction de ces deux branches, le Murray court vers l'ouest, en suivant la direction du Murumbidge jusqu'aux monts Lofty, où il change sa direction vers le sud, traverse un vaste lac ou marais nommé ALEXANDRINA, et se rend dans l'Océan-Austral, et proprement dans le golfe d'Encounter qui appartient à la Terre de Baudin. Le DARLING, qui paraît être la branche principale, et que nous regardons pour cela provisoirement comme la source du Murray, en considérant le MACQUARIE même comme la partie supérieure de son cours, est le plus grand fleuve connu de l'Océanie, car il offre un courant

d'eau non interrompu depuis les montagnes Bleues, où naît le Macquarie, jusqu'au golfe d'Encounter où le Murray entre dans l'Océan. Le Murumbidge, dont le cours est moins long, prend sa source dans les plus hautes montagnes de l'Australie, auxquelles il donne son nom.

La Rivière des Cygnes (Swan-River), qui prend sa source dans la Chaîne-Occidentale, et sur les bords de laquelle on a fondé la colonie de ce nom.

Dans la DIEMENIE (Terre de Diemen): le Derwent et le Tamar, qui sont les principaux fleuves de cette île.

Dans IKA-NA-MAWI ou la TASMANIE-DU-NORD (Nouvelle-Zélande), nous nommerons le Shooukianga et le Waï-pa (longue rivière).

Dans BORNÉO, on trouve: le Benjer-Massing, que l'on croit sortir du lac Keney-Ballou et traverser du nord au sud l'île de Bornéo pour se jeter dans la mer de Java. En admettant cette supposition, ce serait le plus grand fleuve connu du Monde-Maritime. La longueur de son cours pourrait être estimée à 1150 milles.

Le Pontianak, qui paraît naître sur le versant occidental des monts Panams, dans le centre de Bornéo, et qui se jette dans la mer de la Chine au-dessous de Pontianak.

Dans SUMATRA: le Siak, qui a sa source dans le ci-devant empire de Menangkabou, traverse le royaume de Siak et se jette dans la mer de la Chine.

L'Indragiri, qui est le plus grand fleuve de cette île. Il traverse le ci-devant empire de Menangkabou et se jette dans la mer de la Chine.

Le Palembang ou Mousi, qui parcourt le royaume de ce nom, et entre dans la mer de la Chine.

Le Singkel, qui arrose une partie des territoires du royaume d'Achem et du Pays des Battas. C'est le plus grand fleuve connu de la Malaisie qui ait son embouchure dans l'Océan-Indien.

Dans JAVA: le Solo ou Beng-Awan, qui est le plus grand fleuve de cette île, dont il parcourt la partie centrale; il se jette dans la mer de Java.

Le Kediri, qui arrose la partie orientale de cette île et se jette dans la mer de Java après avoir traversé la ville de Sourabaya. C'est à son bassin qu'appartiennent les imposantes ruines de l'ancienne métropole de Java et une foule d'antiquités, que nous aurons occasion de mentionner.

Dans MINDANAO: le Pelandji ou Penchali, qui est le plus grand fleuve de cette île; il sort du lac Mandango et se jette dans la baie Illana dans la mer de la Chine.

Dans LUÇON: le Tajo, qui est le plus grand fleuve de cette île. Après en avoir traversé une grande partie du sud au nord, il se jette dans la mer de la Chine vis-à-vis du groupe des Babuyanes.

Dans CÉLÈBES: le Chiurana, qui sort du lac Tapara-Karaja, et se jette dans la baie de Boni, partie de la mer des Moluques.

LACS. Ce que nous venons de dire des fleuves peut s'appliquer, jusqu'à un certain point, aux lacs de cette partie du monde, où l'on n'en connaît aucun qui puisse être comparé aux grands lacs de l'Ancien et du Nouveau-Continent. Les suivans peuvent passer pour être les plus grands lacs connus du Monde-Maritime: le *Kiney-ballou,* dans la partie nord-est de Bornéo; on n'en connaît pas encore de plus grands dans toute l'Océanie. Les naturels lui donnent le nom de *mer*. M. de Rienzi est le seul européen qui l'ait visité; ce savant voyageur nous assure que ses eaux sont blanchâtres, que sa circonférence est de 90 milles, et que sa profondeur est de quatre à sept brasses. Viennent ensuite le *Laut-Dunaou,* dans l'intérieur du pays de Priaman dans l'île Sumatra; le lac *Pangil,* dans le nord, et le *Mandango*, ou *Mindanao,* dans le sud de l'île de Mindanao; le *Bay*, dans Luçon; le *Tapara-Karaja*, dans Celèbes; le *lac Artur*, dans la Diemenie (Terre de Diemen); le *Roto-Doua*, dans Ika-na-mauwi ou la Tasmanie-du-nord (groupe de la Nouvelle-Zélande). L'Australie, malgré sa grande étendue, n'offre encore dans la partie intérieure explorée jusqu'à présent, que deux lacs assez considérables, savoir: le *lac George,* entre les comtés de Murray et d'Argyle, et le *lac Alexandrina;* ils appartiennent tous deux au bassin du Murumbidge.

ILES. L'Océanie en a plus que toutes les autres parties du monde. On peut dire qu'elle offre même, dans l'île de *Bornéo*, *la plus grande des îles* proprement dites, et dans la *Papouasie* (Nouvelle-Guinée), l'*île la plus longue* que l'on connaisse. Les autres îles les plus remarquables par leur étendue, sont: *Sumatra, Java, Luçon, Mindanao, Celèbes*, *Tavaï-Pounammou* et *Ika-na-mauwi,* ou la *Tasmanie-du-Sud* et la *Tasmanie-du-Nord* (groupe de la Nouvelle-Zélande).

L'Océanie, en outre, plus que toute autre partie du monde, offre dans ses innombrables îles basses, ces étonnantes constructions dues en grande partie à l'action continue des lithophytes, encore si peu étudiés par les naturalistes. Guidés par cet instinct, que Hunter appelle l'aiguillon de la nécessité, ces vermisseaux, auxquels on daigne à peine assigner une des dernières places dans le règne animal forment, pour ainsi dire, sous nos yeux, des milliers d'îles et des millions d'arpens de terre qui interrompent la vaste surface du Grand-Océan. « Lorsqu'on examine, dit un des savans rédacteurs du *Quarterly Review,* sous les eaux, ces tubes calcaires et l'immense variété de leurs embranchemens, on rencontre parfois, dans les couches supérieures, un état de moiteur, de malléabilité qui n'existe plus dans les autres,

ci qui cesse de se montrer dans les bancs de corail pétrifiés qu'on aperçoit au-dessus des eaux. La conséquence naturelle de cette observation, c'est que les lithophytes travaillent toute leur vie, et que ce n'est qu'après leur mort que leur étui se durcit et se consolide. » Nous ajouterons que deux naturalistes très distingués ont reconnu de nos jours, dans leurs savantes circumnavigations, combien était erronée l'opinion de Forster, de Peron et d'autres voyageurs, lorsqu'ils supposaient que le travail des zoophytes partait des profondeurs immenses de l'Océan pour se terminer à sa surface. Selon MM. Gaimard et Quoy, ces lithophytes n'établissent jamais leur demeure à une grande profondeur, où ils ne pourraient résister à la trop grande pression, et où ils seraient privés de l'action bienfaisante de la lumière; mais ils commencent leurs étonnans travaux à quelques brasses seulement au-dessous du niveau de l'Océan, en s'établissant, non pas sur un fond sableux, mais sur les hauts fonds qui s'élèvent jusqu'à une petite distance de sa superficie. C'est ainsi qu'en élevant peu-à-peu leurs demeures, ils changent en îles des bas-fonds, et qu'ils parviennent à construire, autour des terres, ces récifs qui à chaque pas menacent du naufrage le plus habile navigateur. « Sur la côte boréale de l'Australie (Nouvelle-Hollande), au milieu du détroit de Torrès, comme au milieu des petits espaces de mer qui la bordent de toutes parts, gisent, dit M. Lesson, ces innombrables écueils de madrépores qui s'élèvent des bancs sous-marins pour former ces murailles à fleur d'eau si funestes aux navigateurs et signalées déjà par tant de célèbres naufrages. Ces récifs forment aussi une ceinture à toute la partie orientale de ce continent, jusqu'au tropique; et ces immenses travaux, d'un polype presque imperceptible, groupés de mille manières, pressés, agglomérés, ou en zigzag, dessinent sur cette côte un mur, que les navigateurs ont nommé les *récifs de la Grande-Barrière*. D'étroits canaux serpentent dans ce labyrinthe inextricable d'une mer semée d'écueils, sur lesquels Flinders et bien d'autres marins virent briser leurs navires. » *L'archipel de Paumotou* (Dangereux, etc.) et l'*archipel* Central (Mulgrave, etc.), sont les deux groupes d'îles de ce genre les plus étendus et les plus remarquables qu'offre l'Océanie. A la page 14, nous avons déjà indiqué les îles de cette espèce qui, dans les autres parties du monde, méritent d'attirer l'attention du lecteur.

MONTAGNES. La position de plusieurs îles de l'Océanie, les unes relativement aux autres, et les petits intervalles de mer qui les séparent, autorisent les géographes à regarder ces longs chaînons de terres insulaires comme formant autant de chaînes de montagnes. En appliquant cette manière de considérer les hauteurs du globe à celles du Monde-Maritime, nous croyons qu'on pourrait provisoirement partager ses principales montagnes connues en plusieurs systèmes, subdivisés en groupes et en chaînes. Mais ici, nous devons rappeler au lecteur ce que nous avons dit en parlant des fleuves de cette partie du monde : dans l'état encore si imparfait de la géographie de l'intérieur du Continent-Austral, de Bornéo, de la Papouasie et en général de toutes les grandes terres de l'Océanie, il serait téméraire de vouloir indiquer la direction des chaînes de montagnes, dont l'existence même n'a pas encore été bien constatée. Que serait-ce si, à l'exemple de quelques géographes, nous voulions même en indiquer la nature et la hauteur? Dans le court aperçu que nous allons offrir sur l'orographie de l'Océanie, notre but est de présenter provisoirement la classification de ses montagnes qui, dans l'état actuel de la science, nous paraît être le plus en rapport avec les résultats des récentes explorations et s'éloigner moins du plan suivi dans cet ouvrage pour la description des autres parties du monde. Voici donc les systèmes entre lesquels il nous semble qu'on pourrait classer provisoisoirement les principales hauteurs connues du Monde-Maritime :

SYSTÈME MALAISIEN. Nous proposons cette dénomination sonore pour éviter de nouveaux noms et parce que ce système embrasse toutes les montagnes de la Malaisie. Nous proposons de le subdiviser dans les trois groupes suivans : GROUPE SUMATRIEN, qui est le plus long; il emprunte son nom à l'île de Sumatra, où se trouvent ses plus hautes cimes connues et la chaîne la plus remarquable; il embrasse toutes les hauteurs non-seulement des îles qui environnent cette grande île, mais aussi celles de *Java* et de ses dépendances, ainsi que toutes les montagnes qui s'élèvent sur les îles qui forment l'*archipel de Sumbava-Timor;* de manière que le groupe Sumatrien s'étend depuis la pointe occidentale de Sumatra jusqu'à l'île Sarmata à l'est de Timor. La chaîne Sumatrienne rattache les montagnes du Monde-Maritime à celles de l'Ancien-Monde, étant pour ainsi dire la continua-

tion de la chaîne Birmano-Siamoise, qu'à la page 637 nous avons vue s'étendre à travers toute l'Inde-Transgangétique, depuis les confins du Yu-nan jusqu'à l'extrémité de la péninsule de Malacca. GROUPE-LUÇON-BORNÉEN, ainsi nommé à cause des deux îles principales qu'il embrasse; ce groupe comprend les *monts de Cristal*, les *monts Panama* et d'autres chaînes qui s'élèvent sur le vaste sol de Bornéo, toutes les chaînes de la grande île *Luçon*, celles de *Mindanao* et toutes les montagnes et les hauteurs qui sillonnent le sol des autres îles de l'*archipel des Philippines* et de ses dépendances. Enfin le GROUPE MOLUCO-CELÉBIEN, que nous proposons de nommer de la sorte, parce que nous y comprenons toutes les montagnes qui s'élèvent sur les îles qui composent le *groupe* insulaire *de Celèbes* et l'*archipel des Moluques*; ses hauteurs les plus remarquables se trouvent dans l'île *Celèbes* et dans celles de *Ceram*, de *Bourou*, de *Giloto* et de *Ternate*. Nous ajouterons que, sur l'imposante autorité de M. Blume, qui a répandu tant de lumières sur l'orologie et l'histoire naturelle de Java, nous avons regardé comme deux *volcans différens* le *Djede* et le *Tagal*, que, dans la première édition de l'Abrégé, avec M. de Buch et d'autres savans très distingués, nous avions considérés comme une seule et même montagne ignivome.

TABLEAU DES POINTS CULMINANS DU SYSTÈME MALAISIEN.

		Toises.
GROUPE SUMATRIEN.		
Chaîne de Sumatra.	*Gounong-Kosumbra.*	2347
	Gounong-Pasaman ou *Mont Ophir.*	2166
	Berapi, volcan.	2033
	Gounong-Dembo, volcan.	1877
Chaîne de Java.	Le *Simirou,* volcan.	2000
	Le *Tagal,* volcan.	1833
	Le *Djede*, volcan.	1666
	Ardjouna.	1664
	Pic de Karang-Assem (île de Bali).	1300 ?
Chaîne de Sumbava-Timor.	Le *point culminant* de l'*île Lombock.*	1300 ?
	Le *point culminant* de l'*île de Timor.*	1000 ?
GROUPE LUÇON-BORNÉEN.		
Chaîne de Bornéo.	Les plus hauts sommets des *Monts de Cristal.*	1300 ?
Ch. de l'arch. des Philippines.	*Mont Mayon* ou *Albay,* volcan (Luçon).	1700
	Mont Taal, volcan (Luçon).	1300 ?
	Mont Mahaye (Luçon).	2000
	Mont Arayet, volcan (Luçon).	1200
	Mont Curac (Samar).	1200 ?
	Mont Cavayan (Negros).	2000 ?
	Le *point culminant* de l'*île Mindanao.*	1500 ?
GROUPE MOLUCO-CELÉBIEN.		
Chaîne Celébienne	*Mont Lampo-Batan* (Celèbes).	1200
Chaîne Moluquaise.	Le *Pic de Ceram.*	1333
	Le *Pic de Bourou.*	1088
	Le *Pic de Ternate.*	640 ?
	Le *Pic de Tidor.*	630 ?

SYSTÈME AUSTRALIEN. Nous proposons d'y comprendre provisoirement non-seulement toutes les montagnes de l'Australie proprement dite (Nouvelle-Hollande), et celle de la Diemenie (Terre de Diemen), mais aussi toutes celles qui forment le groupe de la Papouasie (Nouvelle-Guinée) et les archipels qui se développent à l'est du Continent-Austral, depuis la Papouasie jusques et y compris la Nouvelle-Calédonie et la Tasmanie. Nous distinguons dans ce vaste système trois groupes, savoir : le GROUPE AUSTRALIEN, qui comprend les montagnes du *Continent-Austral* (Nouvelle-Hollande) et celles de la *Diemenie.* Mais ici nous devons rappeler au lecteur que c'est plutôt un système qu'un groupe; et nous ne serions pas étonné que, à la suite de nouvelles explorations, l'on fût même obligé d'y distinguer plusieurs systèmes entièrement indépendans les uns des autres. Dans l'état actuel de son orographie, le géographe, qui rejette tout ce qui est conjectural pour s'en tenir au positif, n'y peut encore distinguer que la *Chaîne-Orientale* ou des *Montagnes-Bleues*, dans la Nouvelle-Galles-du-Sud; la *Chaîne-Occidentale*, dans la Terre de Leuwin, dans la Colonie des Cygnes, et quelques montagnes isolées assez hautes que les navigateurs ont aperçues le long de la côte méridionale. La Diemenie, qui appartient à ce groupe, présente plusieurs petites chaînes de montagnes, dont la principale pourrait être nommée *Chaîne-Diemenienne.* Le GROUPE PAPOUASIEN prend sa dénomination de la grande terre où se trouvent les plus hautes montagnes que l'on ait encore aperçues dans les îles qu'il embrasse. En attendant que des voyageurs intrépides nous fassent connaître leur direction et leur hauteur, nous proposons de regarder comme autant de chaînes les divisions géographiques que nous avons proposées pour cette partie de l'Australie, qui comprend

les groupes insulaires et les archipels de la *Papouasie* (Nouvelle-Guinée), de la *Nouvelle-Bretagne*, de *Salomon*, de *La Pérouse* (Santa-Cruz), de *Quiros* (Espiritu-Santo, Nouvelles-Hébrides) et de la *Nouvelle-Calédonie*. Le GROUPE TASMANIEN, qui embrasse toutes les montagnes de la Tasmanie (Nouvelle-Zélande.

TABLEAU DES POINTS CULMINANS DU SYSTÈME AUSTRALIEN.

		Toises?
GROUPE AUSTRALIEN.		
Chaîne Orientale.	*Sea-View-Hill*, dans la Nouvelle-Galles. . . .	1017
(Montagnes-Bleues).	*Warning*.	616
	Forest-Hill.	591
Chaîne Diemenienne. . . .	Le *point culminant des Monts Barren* (Diemenie).	782
	Le *Pic de Ténérif* (Diemenie).	702
	Mont Wellington (Diemenie).	660 ?
GROUPE PAPOUASIEN.		
Chaîne Papouasienne. . . .	Le *point culminant de la Papouasie* ou *Nouvelle-Guinée*.	2500??
	Mont Arfack (Papouasie).	1488
Chaîne Calédonienne. . . .	Le *point culminant de la Nouvelle-Calédonie*.	1200
Chaîne des îles Salomon. .	Les *Pics* des îles *Santa-Isabella* et *Guadalcanar*.	1700?
GROUPE TASMANIEN.		
Chaîne Tasmanienne. . . .	*Pic Egmont* dans la Tasmanie-du-Nord (Nouvelle-Zélande).	1275

SYSTÈMES DE LA POLYNÉSIE. Nous proposons de regarder comme autant de systèmes particuliers les montagnes qui dominent les hautes terres disséminées sur la vaste étendue de la Polynésie. L'arrangement du tableau ci-dessous nous dispense de rien ajouter à ce que nous venons de dire. Il offre les points culminans connus de ces petits systèmes.

TABLEAU DES POINTS CULMINANS DES SYSTÈMES DE LA POLYNÉSIE.

		Toises.
SYSTÈME DES CAROLINES.	Le *Piton Crozer* (île Oualan).	348
	Le *Monte-Santo* (île Pouïnipet).	458
SYSTÈME DES MARIANNES.	Le *Volcan* (île Assomption).	328
SYSTÈME DE HAWAII.	*Mauna-Roa* (île Hawaii).	2483
(Sandwich).	*Mauna-Koah* (île Hawaii).	2180
	Mauna-Vororay, volcan (île Hawaii). . . .	1687
	Pic Oriental (île Maouvi).	1689
	Pic du Nord-Ouest (île Woahou).	631
	Le *Pic* (île Atoui).	1216
SYSTÈME DE MENDANA.	Les *plus hauts sommets* des îles *Noukahiva*, *Ouapoa* et *Hivaoa*. . . . . . de 650 à	750?
SYSTÈME DE TAHITI.	L'*Oroéna* (île Tahiti).	1705
	Le *Tobronu* (île Tahiti).	1500
	Le *Pic* (île Eimeo).	625
	Le *Piton* de l'île Borabora.	365
SYSTÈME DE TONGA.	Le *Volcan* de l'île Tofoa.	500

PLATEAUX. Un vaste plateau s'étend à l'ouest de Sydney dans l'intérieur du Continent-Austral; on pourrait le nommer *plateau de Bathurst*, du nom de cette ville, qui est la première qu'on ait fondée dans l'intérieur. On peut estimer son élévation absolue au-dessus du niveau de la mer de 300 à 380 toises. Nous ne connaissons pas l'intérieur des grandes îles de *Bornéo* et de la *Papouasie* (Nouvelle-Guinée), où il est très probable qu'on trouve des plaines très élevées. Il est aussi probable que la hauteur du *plateau du* ci-devant *empire de Menang-kabou* et d'autres contrées de l'intérieur de l'île Sumatra va de 300 à 700 toises. La hauteur des *hautes plaines* de l'intérieur de l'île de *Java* nous paraît être de 250 à 600 toises.

VOLCANS. Aucune partie du monde n'en

offre un aussi grand nombre que l'Océanie, surtout lorsqu'on veut tenir compte de sa surface comparée à celle des autres grandes divisions du globe. L'île de *Java* compte au moins *quinze volcans;* celle de *Luçon* au moins *quatre; Sumatra*, *cinq; Mindanao*, *Mindoro*, *Sumbava*, et *Flores* en ont *plusieurs;* un grand nombre d'autres îles en ont *un* chacune, et l'*Archipel Mounin-Volcanique* doit en partie son nom aux volcans qu'il renferme. Voici les monts ignivomes les plus remarquables, soit par leur funeste activité, soit par leur hauteur : dans *Java* et *Sumatra*, presque tous les pics que nous avons nommés dans le tableau des montagnes; viennent ensuite le *Mayon* ou *Albay* et l'*Arayet*, dans *Luçon;* le *volcan de Ternate*, dans l'archipel des Moluques proprement dites; le *Gounong-api*, dans le groupe de Banda; le *Tomboro*, dans Sumbava; le *volcan de Tofoa*, dans l'archipel de Tonga; le *volcan de Tanna*, dans celui de Quiros (Espiritu-Santo); le *Rocher Mathews*, qui n'est qu'un cratère vomissant du feu; le *Mauna-Vororaï* et le *Keraouia*, dans l'île d'Hawaii, dans l'archipel de Sandwich. Nous ferons même observer que le *Keraouia* offre la singularité remarquable de n'être point au sommet d'une montagne, mais dans une plaine d'une élévation médiocre, au pied de l'énorme colosse nommé *Mauna-Roa*. La Tasmanie (Nouvelle-Zélande) possède aussi des volcans : celui de *Motou-Hara*, dans la baie de l'Abondance, Tasmanie-du-Nord, et celui de la Tasmanie-du-Sud, dont les naturels ont indiqué l'existence. Nous ajouterons aussi que le Continent-Austral offre un *volcan* qu'on a découvert il y a quelques années dans la Nouvelle-Galles-du-Sud; il offre la singularité de n'avoir point de cratère et de lancer continuellement des flammes.

VALLÉES et PLAINES. Les plus grandes et les plus profondes se trouvent dans l'intérieur du Continent-Austral (Nouvelle-Hollande) et des grandes îles Sumatra, Java, Bornéo, Celèbes, Luçon, etc. Les plaines qui s'étendent à l'ouest des Montagnes-Bleues, dans la Nouvelle-Galles-du-Sud, sont les plus étendues de cette partie du monde. Viennent ensuite celles de la côte orientale de Sumatra. On connaît trop peu la partie intérieure de Bornéo et de la Papouasie (Nouvelle Guinée) pour pouvoir citer celles qui probablement se trouvent dans ces deux grandes terres. Toutes les autres îles offrent des plaines inférieures à celles que nous venons de nommer.

DÉSERTS. On trouve dans le Monde-Maritime plusieurs solitudes, mais on n'y voit aucun désert proprement dit. Le Continent-Austral seul forme une exception ; il offre le long de ses côtes méridionale et occidentale, et probablement dans son intérieur, de vastes espaces qui pourraient mériter ce nom.

CLIMAT. A l'exception de la partie méridionale du Continent-Austral (Nouvelle-Hollande), de la Diemenie (Terre de Diemen) et de la Tasmanie (Nouvelle-Zélande), toutes les grandes terres de l'Océanie éprouvent tour-à-tour l'influence d'un soleil vertical et jouissent des avantages des climats de la zone torride, sans éprouver cependant, à quelques exceptions près, les chaleurs excessives qu'on observe dans les climats correspondans des autres parties du monde. Mais à cause de la petite étendue des terres, ces effets généraux sont ici plus modifiés qu'ailleurs par l'effet des volcans, des vents et de la différence d'élévation du sol.

Comme la presqu'île de l'Inde et les golfes du Bengale et d Oman, la Malaisie est soumise a deux moussons : au nord de l'équateur règne celle des mers de la Chine ou *Sud-Ouest* et *Nord-Est*, et au sud on ressent celle des mers de la Sonde et des Moluques ou *Sud-Est* et *Nord-Ouest*, dont les effets sont totalement opposés. Les vents qui dépendent de l'est sont ceux de la belle saison ; ils règnent au sud de la ligne de mai à octobre, et au nord d'octobre à mai. Les vents, au contraire, qui tiennent de l'ouest sont ceux du mauvais temps et de la saison pluvieuse ; ils succèdent aux premiers. C'est au milieu de leur durée que les uns et les autres font particulièrement sentir leur force et leur influence. Les changemens de mousson s'établissent par un mois de calme ou par des vents faibles et variables, pendant lesquels les naturels font dans leurs pirogues de longs voyages sur des mers tranquilles. Dans les îles Philippines les passages d'une mousson à l'autre sont souvent accompagnés de ces coups de vent terribles appelés *typhons*, qui sont inconnus dans l'autre hémisphère. La brise souffle quelquefois avec une grande force, mais on n'éprouve jamais d'ouragans au sud de la ligne. Près des côtes, à certaines époques, des brises réglées de terre et de mer se succèdent comme le jour

et la nuit avec des intervalles de calme. La direction des vents est aussi modifiée quelquefois par la rencontre des terres et le gisement des détroits. Dans certains parages la mousson tient plus de l'est ou de l'ouest; dans d'autres, elle dépend davantage du sud ou du nord. Il arrive aussi que la hauteur des montagnes, en arrêtant les nuages, cause des anomalies dans les saisons. Ainsi la *mousson du sud-est*, qui est si belle à Amboine, occasionne des pluies dans celle de Bourou qui en est très voisine.

Les mers intertropicales de la Polynésie sont rafraîchies, comme l'Océan-Atlantique, par les *vents alisés* qui, dans l'hémisphère boréal, soufflent entre le nord et l'est, et dans l'hemisphère austral entre le sud et l'est. Dans le voisinage des grandes îles, la rencontre des montagnes altère souvent leur direction; et ils sont même remplacés quelquefois par des brises alternatives de terre et de mer. Pendant les mois d'hiver, c'est-à-dire lorsque le second passage du soleil au zénith amène les pluies, les vents tournent tout-à-fait et soufflent très fréquemment du sud et du sud-ouest. Aux équinoxes, les coups de vent sont quelquefois très impétueux aux îles Sandwich ; ils ont beaucoup moins de force dans l'archipel de la Société. Les îles Mariannes et la partie occidentale des Carolines, situées à la rencontre des vents alisés avec ceux des moussons, subissent particulièrement l'influence de ces derniers, qui se font quelquefois sentir à une distance encore plus grande dans l'est. Dans le voisinage de l'équateur les brises ont moins de régularité et les calmes sont plus fréquens.

La côte orientale de l'Australie (Nouvelle-Hollande), entre les tropiques, est assujétie à la *mousson sud-est* et *nord-ouest*. A partir du tropique du Capricorne jusqu'au détroit de Bass, le vent souffle depuis octobre jusqu'en avril du sud-est avec beau temps, mais en hiver, de mai à septembre, les vents de sud-ouest et d'ouest sont dominans.

On peut dire, en général, que cette partie du Monde-Maritime jouit d'un climat sain, à l'exception des côtes marécageuses de quelques îles, qui, exposées à l'action d'une grande chaleur, offrent un air pestilentiel. Dans la Malaisie, Batavia et Coupang ont joui long-temps d'une terrible réputation d'insalubrité qu'ils méritent encore à certaines époques de l'année. Un relevé exact des décès depuis 1730 jusqu'en 1752, démontre qu'il a été enterré dans les différens cimetières de Batavia plus de 1,100,000 individus. Dans la seule année 1751 il y est mort 58,609 personnes, et cela lorsqu'on estimait sa population permanente à environ 70,000 âmes.

L'Océanie-Centrale et surtout le Continent-Austral présentent dans leur climat des excès inconnus dans la Polynésie et dans la Malaisie. Dans le comté de Cumberland et dans ceux qui l'avoisinent, la température de l'air, très chaude dans le mois de décembre, fait monter le thermomètre centigrade quelquefois jusqu'à 50°; Collins dit même qu'on a vu les forêts et les herbes prendre feu ; et Péron et beaucoup d'autres voyageurs représentent les effets produits par le vent du nord-ouest comme semblables à ceux du *chamsym* de l'Egypte. Les côtes méridionale et occidentale de ce continent sont en général arides et privées d'eau douce, ainsi qu'une partie de la côte septentrionale. Nulle part ses rivages ne sont attrayans ; mais dans toutes les parties explorées, plus on s'enfonce vers l'intérieur, plus le pays prend un aspect riant. Le climat de l'intérieur, dans la partie connue, paraît très propre à l'existence de l'homme ; celui de la Diemenie est un des plus sains que l'on connaisse. En général on peut dire que cette partie du Monde-Maritime est salubre et favorable à la colonisation et à la multiplication de l'espèce humaine, surtout dans les grandes îles. On a cependant observé que pendant l'hiver la température y est plus basse hors des tropiques que dans les latitudes correspondantes de l'hémisphère boréal.

Le peu d'étendue des nombreuses îles qui forment la Polynésie leur procure un climat tempéré, semblable à celui de l'Océan lui-même. Les îles hautes paraissent autant de Paradis terrestres. Susceptibles de donner presque toutes les productions aux différentes hauteurs de leur sol fertile, la température varie sur ces petites terres avec leur élévation. L'air y est sans cesse renouvelé. Pendant une grande partie de l'année les vents alisés soufflent avec force dans une même direction ; quand ils s'affaiblissent et que la terre s'échauffe beaucoup, les îles éprouvent des calmes ou des brises alternatives de mer et de terre; la première se fait sentir ordinairement depuis dix heures du matin jusqu'à six heures du soir; la brise de terre depuis sept heures

du soir jusqu'à huit heures du matin. Ce printemps perpétuel n'est que rarement troublé par des ouragans et par des tremblemens de terre, dans celles qui ont des volcans ou qui en sont voisines.

MINÉRAUX. Ne connaissant encore que très imparfaitement l'intérieur des plus grandes terres de l'Océanie, on ne saurait tracer le tableau des richesses minérales de cette partie du monde. Cependant, les notions acquises sur ce sujet par de savans voyageurs, non-seulement ont démontré que la Malaisie (Archipel-Indien) possède les *mines d'étain les plus riches du globe*, mais que les *mines d'or* et celles de *diamans* de l'île de Bornéo, quoique mal exploitées, non-seulement sont comparables pour la richesse de leur produit à celles des contrées du globe regardées comme les plus célèbres sous ce rapport, mais que peut-être elles leur sont supérieures soit par l'abondance du métal, soit par la grosseur des diamans. Voici quelques faits assez bien constatés qui viennent a l'appui de notre assertion. Les *mines d'étain* de l'île de Banca, dans l'Océanie-Hollandaise, ne donnent pas moins de 58 pour cent et sont d'une exploitation très facile, surtout lorsqu'on les compare à celles du Cornouailles en Angleterre, regardées cependant comme les plus productives de l'Ancien-Continent. Malgré l'imperfection de leur exploitation, les mines de Banca rapportaient 66,000 pikles d'étain en 1750; ce produit, selon M. Crawfurd, était tombé à environ 10,000 pikles depuis 1799 jusqu'à l'époque de l'occupation de Java par les Anglais. En 1817 il s'était déjà élevé jusqu'à 35,000 pikles ou à 2083 tonneaux anglais, égalant par conséquent la moitié du produit de toutes les mines du Cornouailles à la même époque. On nous assure que cette production a encore considérablement augmenté dans ces dernières années. M. Crawfurd estime à 88,362 onces anglaises la quantité d'or retirée annuellement des mines de Montradak, sur la côte occidentale de Bornéo, exploitées par environ 6000 Chinois; il porte à 35,530 onces le produit des mines de ce métal dans le Pays des Battas, dans le ci-devant empire de Menangkabou et dans le royaume d'Achem, et il évalue à 30,973 onces tout l'or recueilli annuellement dans les îles Celèbes, Timor et autres parties de la Malaisie; ce qui donne un total pour toute cette grande division de l'Océanie de 154,865 onces, équivalant à 4700 kilogrammes ou à une valeur d'environ 2,980,000 piastres d'Espagne. En comparant ces produits et cette valeur avec les renseignemens, du même genre que nous avons donnés aux pag. 549 du t. Ier, 11,6117 et 168, le lecteur verra la place distinguée que la Malaisie doit occuper parmi les contrées les plus aurifères du globe. M. de Rienzi nous assure qu'on a trouvé, dans quelques vallées des cantons aurifères de Celèbes, des morceaux d'or pur dans leur gangue du poids de 4 à 12 livres. Les territoires de Banjermassing et Pontianak dans l'île de Bornéo, et, selon M. de Rienzi, les *monts* Cristallins dans le royaume de Varouni, dans cette même île, et quelques vallées dans celles de Celèbes, offrent, avec l'Inde, le Brésil, et l'Oural, les seules contrées connues du globe où l'on ait encore trouvé des *diamans*. Les plus riches mines se trouvent dans les environs de Landak dans l'île de Bornéo; les Dayaks ou les indigènes sauvages sont les seuls qui les exploitent, et leurs précieux produits sont taillés et polis par les Bouguis établis dans cette île. Nous verrons plus bas que c'est dans les mines de Landak qu'on a trouvé un des plus gros diamans connus après celui que possédait le grand-mogol au temps de Tavernier. Le tableau suivant offre les contrées de l'Océanie reconnues actuellement pour être les plus abondantes en pierres précieuses, en métaux, houille et sel. Dans chaque article, on a essayé de placer chaque pays avant ou après un autre, selon la quantité plus ou moins grande du minéral qu'il produit.

TABLEAU MINÉRALOGIQUE DE L'OCÉANIE.

DIAMANS. *Bornéo*, les royaumes de Banjermassing, de Sambas, de Sukadana et de Varouni.

OR. *Bornéo*, royaume de Sambas, etc.; *Sumatra*, le ci-devant empire de Menangkabou, et autres contrées de l'intérieur; *Celèbes*, presqu'île du Nord-Est; *Luçon*; *Mindanao*; *Timor*.

ETAIN. *Banka*; *Sumatra*; *Billiton*; *Linga* ou *Lingen*; *Celèbes*.

CUIVRE. *Sumatra*, royaume d'Achem; *Luçon*; *Timor*; *Celèbes*; *Australie*, Nouvelle-Galles.

PLOMB. *Archipel des Philippines,* surtout l'île *Lucon ; Australie,* Nouvelle-Galles.
FER. *Billiton ; Sumatra,* le ci-devant empire de Menangkabou ; *Celèbes ,* Loubou ; *Bornéo ; Diemenie* (Terre de Diemen), etc.
CHARBON DE TERRE. *Australie*, Nouvelle-Galles ; *Diemenie* (Terre de Diemen).
SEL. *Java ; Celèbes ; Bali*, etc.

VÉGÉTAUX. De même que pour l'Asie et l'Amérique, nous partagerons l'Océanie en plusieurs climats, dont nous examinerons successivement les productions végétales les plus dignes d'intérêt. Les petites îles parsemées sur l'immense étendue de la mer du Sud sembleraient, pour la plupart des parcelles détachées du Continent-Américain. La nature de leurs plantes, qui ont une grande analogie avec celles du versant occidental des hautes chaînes dont le prolongement s'étend presque sans interruption du nord au sud, le long des côtes de l'Amérique, confirme notre supposition. Mais les archipels qui avoisinent la Nouvelle-Hollande, ceux qui, dans l'hémisphère boréal, se projettent vers l'Asie, participent aux végétations du littoral de ces vastes continens. C'est donc une végétation mixte et sans physionomie particulière que celle des îles Basses, Marquises, de la Société, des Amis, des Navigateurs, de la Nouvelle-Calédonie, Sandwich, Mulgrave, Mariannes, Philippines, etc., etc. On a remarqué seulement qu'elle est loin d'être aussi riche en espèces que celle des continens qui correspondent à ces îles. Leur éloignement et pour la plupart la nullité du commerce qui seul pourrait y attirer des Européens, sont, il est vrai, des obstacles à la connaissance des productions qu'elles recèlent. Mais si l'on fait attention à la petitesse de chacune d'elles, et si l'on observe en même temps que plusieurs expéditions ont été tentées à une époque où les richesses de la nature étaient explorées avec soin et discernement et par des hommes qui en ont fait un objet spécial d'études, on sera disposé à croire que nous possédons des données bien suffisantes pour former une flore générale de toutes les îles découvertes par Cook et par les navigateurs modernes. Les Forster et J. Banks, compagnons de Cook, Commerson celui de Bougainville, en ont, pour ainsi dire, esquissé les premiers traits. Labillardière, dans la relation du voyage à la recherche de Lapeyrouse, s'est surtout appliqué à faire connaître les plantes de toutes les îles où il est descendu. Enfin les investigations récentes de MM. Gaudichaud, d'Urville et Lesson ont jeté beaucoup de lumières sur la botanique de l'Océanie.

Parmi les îles de la Société, de l'Archipel-Dangereux et des Marquises, Otahiti a été plus souvent visitée et mieux connue que les autres, qui d'ailleurs offrent avec elle une grande ressemblance dans leurs productions. Mais dans cette île intéressante, une demi-civilisation a déjà forcé la nature à prendre plus d'homogenéité ; elle a fait disparaître une foule d'êtres inutiles à l'homme, et les a remplacés par ceux dont il fait sa nourriture ou qui servent à ses usages domestiques. Les côtes offrent en abondance ce fameux arbre à pain (*artocarpus incisa*), source de vie et gage de sécurité pour les indigènes, qui d'abord se contentaient de son fruit sauvage, mais qui ensuite l'ont amélioré par la culture. On sait que M. Labillardière l'a transporté aux îles de France et de Bourbon, et qu'il y a parfaitement réussi. Dans les bois qui ombragent l'île, on trouve peu de variété parmi les arbres et arbustes qui les composent. Ce sont des *eugenia*, des *mimosa*, des *palmiers* et quelques autres végétaux appartenant aux genres indigènes des climats tropiques. Les hautes montagnes de l'île offrent, selon leur élévation, des plantes moins universellement répandues. M. d'Urville, qui les a parcourues, y a découvert plusieurs plantes nouvelles et surtout des *fougères*.

Les groupes d'îles connus sous les noms d'îles des Amis, des Navigateurs et Fidji, offrent une végétation très analogue à celle des îles de la Société ; cependant on remarque déjà plus de diversité dans la végétation. Elles sont couvertes d'épaisses forêts, où domine le *corypha umbraculifera*, cet immense palmier qui se trouve aussi dans tout l'Archipel-Indien et dont les branches en éventail servent de toit aux cases des indigènes. A l'ombre de ces bois croissent en abondance le *tacca pinnatifida*, le *saccharum spontaneum*, le *mussænda frondosa* et l'*abrus precatorius*, dont les grains d'un beau rouge de corail servent d'ornement aux peuplades sauvages.

La nature s'est montrée trop prodigue envers les habitans de ces contrées, et c'est peut-être la principale cause de l'état stationnaire de sauvagerie dans lequel ils sont plongés. Elle leur a fourni tout ce qui était nécessaire à la vie et aux besoins les plus urgens, en plaçant sous leur main des végétaux alimentaires et convenables aux usages domestiques. Ils ont néanmoins senti les avantages que la culture facile de quelques plantes pouvait leur procurer, et ils ont donné la préférence aux patates (*convolvulus batatas*), aux ignames (*dioscorea alata*), aux choux-caraïbes (*arum esculentum* et *macrorhizum*). Quand ces végétaux ne leur suffisent pas, ils trouvent une nourriture exquise dans les fruits du *spondias cytherea* nommés par les voyageurs pommes de Cythère, dans ceux de l'*inocarpus edulis*, dans les écorces mucilagineuses de plusieurs espèces d'*hibiscus*. C'est encore avec les écorces de ces arbres et du mûrier à papier

(*broussonetia papyrifera*), qu'ils fabriquent leurs étoffes ; mais ils ignorent (les Otahitiens exceptés) l'emploi du coton, dont une espèce (*gossypium religiosum*) croît spontanément dans plusieurs îles. Les belles nattes que fabriquent les indigènes de la mer du Sud sont faites avec les feuilles du vaquois (*pandanus odoratissima*). Une boisson très usitée chez ces peuples se nomme *kawa* ; ils la fabriquent en faisant digérer de l'eau sur les grosses racines d'un poivrier après les avoir mâchées et déduites en boulettes. Les plantes dont nous venons de citer quelques usages se retrouvent presque toutes dans la Nouvelle-Calédonie. Mais cette île offre des montagnes élevées de plus de 2400 mètres, et conséquemment sa végétation n'est pas aussi uniforme que dans les petites îles. Malgré leur élévation, ces montagnes sont couvertes d'arbres jusqu'au sommet ; mais, comme partout ailleurs, on observe que les *melaleuca* et les autres arbres qui sont gigantesques dans les plaines, n'ont que de petites dimensions sur les hauteurs. Sur le rivage, les *pandanus*, les *heritiera*, le *barringtonia speciosa*, étendent horizontalement leurs branches au-dessus des eaux. Les troncs des cocotiers, des *areca*, des *caryota urens*, sont couverts d'orchidées et de fougères parasites. Parmi les autres végétaux remarquables des forêts, nous mentionnerons : le bois teck (*tectona grandis*), arbre précieux pour la construction des vaisseaux ; la *casuarina equisetifolia*, dont la dureté lui a valu de la part des navigateurs le non de *bois de fer*, et qui sert à la confection des instrumens des sauvages ; enfin, le *cycas circinalis*, ce végétal ambigu, qui semble tenir le milieu entre les grandes classes naturelles des monocotylédons et des dicotylédons. On le trouve fréquemment dans les bas-fonds ; ses amandes grillées servent de nourriture aux sauvages. Ceux-ci retirent de sa moelle du sagou qui est aussi un de leurs meilleurs alimens.

La grande île que les voyageurs ont désignée sous le nom de Terre-des-Papouas ou Nouvelle-Guinée, est trop peu connue pour qu'on puisse parler exactement des végétaux qu'elle produit. MM. d'Urville et Lesson ont visité quelques points de ce dangereux pays, et d'après le rapport de ces savans naturalistes, il est difficile de se faire une juste idée de la majesté de la nature dans les antiques forêts où ils ont pénétré. Des arbres dont le tronc est dénué de branches jusqu'à la moitié, élèvent à plus de 50 mètres leur cîme chargée de feuilles et de fruits. Sous leur ombrage on ne voit qu'un petit nombre d'humbles végétaux que l'on retrouve dans plusieurs autres pays situés sous les tropiques. Il est à regretter que le séjour de ces savans ait été trop court pour leur permettre de reconnaître la nature des beaux arbres dont ils contemplaient les fleurs d'un œil avide et impuissant. Néanmoins, tout porte à croire que le plus grand nombre appartient à la belle famille des *légumineuses*, et qu'ils ont beaucoup de ressemblance avec ceux des régions équatoriales de la Malaisie ou de l'Archipel-Indien.

Nous ne dirons qu'un mot des îles Carolines, Mulgrave et Sandwich, parce que les végétaux des autres îles de l'Océanie s'y représentent constamment, à l'exception de quelques plantes qui leur sont particulières. Ainsi, le *santalum album* est très commun à Hawaii, une des Sandwich. Les Chinois font un très grand cas du bois de cet arbre, et l'on a vu un vaisseau expédié par une maison de commerce de Bordeaux, prendre dans les îles Sandwich un chargement de bois de Sandal, pour le porter en Chine et le vendre à un prix très élevé.

Nous avons parlé jusqu'ici de pays dont chacun, considéré isolément, offre peu d'étendue ; mais qui dans leur ensemble, occupent l'espace le plus considérable du globe. Nous avons dû, par conséquent, nous arrêter sur quelques contrées principales, que nous avons considérées comme autant de contrées de végétations, lesquelles cependant n'offrent pas de grandes différences entre elles, parce que, appartenant à des climats analogues, les causes influentes auxquelles elles sont soumises ne sont pas extrêmement variées. Nous allons parler d'une région encore plus homogène, c'est-à-dire, dont tous les points offrent également, et au plus haut degré, le luxe et la variété dans les productions végétales. Cette région, concentrée sous l'équateur entre le Continent Asiatique et celui de la Nouvelle-Hollande, nourrit la plus grande partie des plantes de l'Inde ; on dirait même qu'elle en est plus positivement la patrie, et que ces plantes atteignent leurs dernières limites sur le Continent de l'Asie. Ainsi, la flore de Bornéo, de Java et Sumatra se fond pour ainsi dire dans celle de l'Inde et de la Cochinchine. Mais ces îles sont tellement grandes et la plupart si peu connues jusqu'à ce jour, que l'on manque de données sur la végétation de leur intérieur. D'après ce qui a été recueilli et publié par les voyageurs anglais et hollandais, et surtout par M. Blume, auteur de la *Flore de Java*, on doit penser que beaucoup de végétaux très curieux croissent exclusivement dans ces îles. Nous n'en citerons qu'un seul exemple, celui du *rafflesia*, plante parasite et surtout remarquable par la structure insolite et l'énormité de sa fleur.

Les Philippines et les Moluques sont depuis longtemps célèbres par la beauté de leurs végétaux et la richesse de leurs produits. Le commerce des épiceries était concentré autrefois dans ces dernières, et les Hollandais en exerçaient le monopole à l'exclusion de tous les autres peuples de l'Europe. Tout le monde connaît la première condition qu'ils imposaient aux petits rois des îles soumises à leur domination. Ils les obligeaient de détruire les *girofliers* dont la nature avait enrichi leurs domaines, et ils n'en laissaient cultiver que dans la petite île d'Amboine ; mais de courageux étrangers surent leur ravir ces biens usurpés, et depuis plus de 40 ans on cultive avec succès aux îles de France et de Bourbon, le giroflier, le cannellier et plusieurs autres végétaux des Moluques.

Parmi les plantes les plus intéressantes qui croissent sous le beau ciel de ces îles fortunées, nous mentionnerons les suivantes : le palmier sagou (*sagus rumphii*) ; des pédoncules de ses régimes fraîchement coupés découle une liqueur sucrée, que l'on reçoit dans des tiges de bambou ; cette liqueur épaissie donne le sucre couleur de chocolat, *gaula itan* des Malais. Leurs bois sont remplis d'arbres (*elæocarpus monogynus*), couverts jusqu'aux branches inférieures de fleurs élégantes ; de *cussonia thyrsiflora*, dont les feuilles larges et palmées sont l'ornement des forêts ; de *canarium commune*, le plus grand de tous les arbres de ces climats ; d'*heritiera*, qui se plaît surtout près de la mer ; d'*eugenia malaccensis* ; d'*averrhoa carambola* et de divers *anonacées*, parmi lesquelles on distingue surtout le cœur-de-bœuf (*anona muricata*). A l'ombre de ces forêts s'élève une foule d'arbres et d'arbustes qui, par leur élégance, ne le cèdent en rien aux grands arbres qui les protègent.

els sont, le buis de la Chine (*murraya exotica*), *abroma angusta*, l'*erythrina corallodendron*, l'*agati grandiflora*, etc., etc.

A Celebes, les rivages sont bordés de *mangliers*, de *fruits à pain*, de *giraumons*, de *muscadiers uniformes*. Le *corypha umbraculifera* y forme de grandes forêts ainsi que le teck (*tectona grandis*) et le fromager (*bombax ceiba*). Des allées de *mimusops elhengi*, de *guilandina moringa* et d'*hibiscus tiliaceus*, sont plantées près des habitations et donnent un ombrage salutaire dans ces climats brûlans.

Tous les peuples des Moluques font usage du bétel. C'est une espèce de poivrier (*piper siriboa*) dont ils mâchent les feuilles avec de la chaux vive et de la noix d'arec.

Personne n'a mieux étudié sous tous les rapports les plantes de l'Australie que M. R. Brown. Ce savant naturaliste, dans un ouvrage publié en 1814, a généralisé ses remarques à l'appui desquelles les voyages qui ont eu lieu récemment ont seulement fourni de nouvelles preuves. C'est donc à cette source que nous devons puiser la plupart des renseignemens susceptibles d'être offerts à nos lecteurs.

De tout l'immense espace qui constitue la Nouvelle-Hollande, on ne connait sous le rapport botanique qu'une partie des côtes; mais il y a lieu de croire que la découverte de l'intérieur du pays n'amenerait pas celle d'un nombre d'espèces nouvelles, proportionnel à l'étendue des contrées que l'on visiterait. Nous savons par MM. d'Urville, Lesson et Sieber qu'aux environs du port Jackson, par exemple, la végétation, d'abord très riche, s'évanouit insensiblement en s'éloignant des côtes, ou du moins qu'elle n'en diffère pas beaucoup. M. Brown a fait observer que la moitié des plantes australiennes connues ont été récoltées entre les 33 et 35° sud, et c'est entre ces parallèles que l'on trouve les végétaux qui particularisent la Nouvelle-Hollande.

L'île de Van-Diemen (Diemenie) retient encore l'aspect général de la végétation de l'extrémité des côtes orientales et occidentales; mais déjà on n'y trouve pas en aussi grand nombre toutes les familles de plantes qui en font le trait caractéristique. Cependant le genre *eucalyptus*, les *acacias hétérophylles* (aphylles par avortement des folioles) et les *épacridées* s'y représentent en aussi grande proportion que sur le Continent-Australien.

On compte plus de cent espèces distinctes dans chacun des genres *eucalyptus* et *acacia*; et si l'on fait attention à l'immense quantité des individus ainsi qu'à leur dimension, on peut en conclure facilement que ces genres composent plus de la moitié de la masse végétale de ces contrées. Le feuillage de ces plantes est très particulier et imprime un cachet original à la végétation des forêts australiennes. Chacune des feuilles, si l'on doit nommer ainsi les pétioles dilatés des acacias hétérophylles, est dirigée verticalement, perpendiculaire à sa tige, et présente ainsi ses deux côtés à la lumière. Cette disposition est moins générale dans les *eucalyptus*.

La flore de l'Australie renferme environ 4200 espèces que M. R. Brown distribue dans 120 familles naturelles; mais plus de la moitié de ces plantes appartiennent aux familles que nous allons mentionner. Les *composées*, les *légumineuses*, les *euphorbiacées*, parmi les dicotylédones et les *orchidées*, les *graminées*, les *cypéracées*, les *fougères*, parmi les monocotylédones, sont les familles les plus considérables; mais à cet égard, le nombre de leurs espèces n'est pas proportionnellement plus grand que celui de ces plantes dans plusieurs autres régions.

Le nombre des espèces de quatre familles remarquables (les *myrtacées*, les *protéacées*, les *épacridées* et les *restiacées*) prédomine dans la Nouvelle-Hollande. Celui des myrtacées y atteint son maximum, car on en a trouvé beaucoup plus dans cette contrée que dans tout le reste du monde. Le genre *eucalyptus*, dont nous avons déjà parlé, se compose d'espèces arborescentes dont quelques-unes, comme par exemple, l'*eucalyptus globulus* Labill, a quelquefois plus de 50 mètres de hauteur, et à la base une circonférence d'environ 10 mètres. Près de l'*eucalyptus* se place le genre *melaleuca*, composé, ainsi que le *metrosideros*, de belles espèces arborescentes qui, à l'exception des *melaleuca leucodendron* et *melaleuca cajeputi*, habitent exclusivement l'Australie.

Les *protéacées*, les *restiacées* et les *épacridées* n'existent que dans l'hémisphère austral. Les plantes qui constituent les deux premières familles sont également nombreuses, soit au cap de Bonne-Espérance, soit sur les côtes de la pointe australe de la Nouvelle-Hollande; mais elles appartiennent à des genres fort différens. M. R. Brown a même remarqué qu'aucune espèce de protéacées n'était commune aux deux côtes opposées du même pays.

D'autres familles moins considérables ont le plus grand nombre de leurs espèces dans la Nouvelle-Hollande. Telles sont les *goodenoviers*, les *stylidées*, les *myoporinées*, les *diosmées*, etc. Dans les familles qui habitent également les autres régions du globe, les genres de la Nouvelle-Hollande sont très distincts des autres. Ainsi, parmi les *légumineuses*, on distingue facilement les genres *acacia*, *platylobium*, *bossiœa*, *horea*, etc.; parmi les *diosmées*, les genres *boronia*, *correa*, *phebalium*, etc.

Les espèces se distinguent encore plus aisément de celles qui sont indigènes d'autres contrées. On ne compte, en effet, que 400 espèces phanérogames environ qui croissent ailleurs, parmi lesquelles il y en a quelques-unes d'européennes. Il est remarquable que ces dernières sont toutes des plantes aquatiques ou qui aiment le bord des eaux, comme, par exemple, les *lithrum*, quelques *graminées* et *cypéracées*, le *samolus valerandi*, etc. Quant aux cryptogames proprement dites (sauf les fougères), ce sont en grande partie les mêmes espèces que celles d'Europe.

Si l'on compare d'une manière générale la flore de la Nouvelle-Hollande avec celle des autres grandes contrées du monde, on lui trouve de plus grands rapports avec celle de la pointe australe d'Afrique qu'avec celle de toute autre région. Nous avons vu que certaines familles semblent confinées dans ces deux parties du globe, et qu'elles établissent une grande connexion entre elles. Cependant quelques grands genres, très communs au cap de Bonne-Espérance, comme les *mesembryanthèmes*, les *pelargonium*, n'ont qu'un petit nombre de représentans dans l'Australie; cette dernière région ne renferme aucune espèce des genres *aloes*, *brunia*, *stapelia*, qui caractérisent l'extrémité australe de l'Afrique.

Les végétaux de la Nouvelle-Hollande diffèrent encore plus de ceux de l'Amérique-Méridionale. On observe néanmoins des rapports multipliés entre les plantes de la côte ouest et celles du Chili et de la Terre-de-Feu. Ainsi, pour nous borner à un seul exemple frappant, dans la Nouvelle-Hollande croît une

espèce d'*araucaria*, dont le type forme des forêts au Chili et dans l'Amérique-Méridionale. Réciproquement, le Chili et la pointe du littoral occidental de l'Amérique du Sud, nourrissent quelques *mesembryanthemum*, ainsi que des *protéacées* qui, comme on sait, ont le plus grand nombre de leurs espèces rassemblées au cap de Bonne-Espérance et dans la partie australe de la Nouvelle-Hollande.

Nous terminerons cet article sur les végétaux de l'Océanie par quelques réflexions relatives à la flore de la Nouvelle-Zélande, et qui nous ont été fournies par MM. Forster et d'Urville. Dans cette contrée la végétation a quelque ressemblance avec celle de la Nouvelle-Hollande, mais elle offre aussi quelques points de contact avec les régions magellaniques de l'Amérique-Méridionale. On y retrouve également des végétaux appartenant à des genres européens, tels que plusieurs *sisymbrium* et *lepidium* de la famille des *crucifères*. Les sauvages habitans de la Nouvelle-Zélande, plus guerriers que cultivateurs, se contentent pour leur nourriture de plantes qui seraient rebutées de tout autre peuple moins grossier. Ainsi leur aliment habituel se compose des racines d'une fougère (*pteris esculenta*) qui est fort peu nutritive. C'est de cette région qu'est originaire le *tetragonia expansa* qui se mange en guise d'épinards. Nous citerons encore comme végétal éminemment utile, le *phormium tenax*, connu des Européens sous le nom de *lin de la Nouvelle-Zélande*, et qui fournit une matière textile de la plus grande solidité.

ANIMAUX. Les lois qui régissent la dispersion des êtres dans les diverses régions de cette partie du monde, subissent trois modifications du premier ordre, suivant les circonscriptions des trois grandes sous-divisions territoriales et maritimes qui constituent cette nouvelle partie du globe. Chacune d'elles a sa physionomie propre, son cachet spécial, et nous suivrons les êtres indigenes à ces terres d'après les limites géographiques qui leur furent imposées, et comprises sous les noms de *Malaisie*, *Australie*, et *Polynésie*.

MALAISIE. Cette région zoologique nous représente des types imposans et nouveaux de création, qui se sont avancés jusqu'au nord de l'Australie elle-même. En effet, sur ces grandes terres placées sous l'influence d'une vive chaleur, dont la surface est semée de germes de vie, où l'homme seul, par sa laide enveloppe ou par son moral plus hideux encore, fait disparate, pullulent les animaux les plus somptueux et les plus intéressans.

M. Desmoulins s'exprime ainsi dans un article destiné à cet ouvrage et que sa mort a laissé incomplet, mais dont nous conservons religieusement la substance.

« Nous avons déjà vu le *tapir bicolor* à Malacca, des *gibbons*, aux longs bras dans l'Inde-Transgangétique, le *chevrotain-memina* dans les montagnes de Ceylan et du Mysore, contraster par leurs formes étrangères avec les genres propres au continent. Les oiseaux, à qui le vide des airs ouvre, pour ainsi dire, toutes les routes du globe, vont aussi dans l'Océanie recevoir eux-mêmes des limites. L'air, la terre et les eaux vont s'y montrer animés de créatures sans pareilles, comme si, dans ces contrées, qui semblent nouvellement sorties du sein des ondes, l'auteur de toutes ces merveilles, en se plaisant à créer sur d'autres plans, avait voulu y attirer et y retenir les hommes d'une autre terre par l'attrait d'une nouveauté universelle et presque inépuisable. Ce *tapir*, ces *gibbons* de Malacca se retrouvent à Sumatra et à Bornéo et, avec eux, le *tigre* et cet *éléphant* indien, dont la taille grandit vers l'orient comme celle des arbres des forêts qu'il habite. Le *buffle* domestique ou sauvage conserve à l'Archipel Indien, depuis Formosa jusqu'à Timor, la physionomie asiatique. Mais, à ces cinq ou six espèces près de grands quadrupèdes, communes à l'Inde et à l'Océanie Occidentale, nous n'allons plus voir que des formes nouvelles.

« Avec une taille moitié plus petite, des cornes à proportion huit ou dix fois plus courtes, une peau hérissée de poils courts et raides comme les soies d'une brosse usée, toute pavée d'écussons et de laquelle a disparu ce large plissement monacal qui habille le rhinocéros de l'Afrique et celui de l'Inde, l'*unicorne* de Sumatra, le *bicorne* de Java ne rappellent plus leurs congénères que par leur goût pour la solitude dans les plus épaisses forêts de Java, de Sumatra et de Bornéo.

« Là, vit aussi cette *antilope* noire à crinière grise, appelée *cambing-untong* par les Malais. C'est aussi la patrie de ces élégans *chevrotains napu*, *kanchil* et *pelandok* qui, sous une taille de quelques pouces seulement, rappellent toutes les grâces, toutes les formes si sveltes et si légères des cerfs et des gazelles. Les cimes des mêmes forêts, dont le sol est foulé par ces quadrupèdes, sont habitées par toutes ces espèces de la famille des *orangs*, vivant en société et en familles; par ces *gibbons*, ces *voucous*, ces *siamangs*, ces *orangs* enfin, à qui, malgré leur lenteur naturelle, des bras démesurément longs, suspendant et balançant leur corps comme une pierre dans une fronde, donnent une telle immensité d'élan, qu'ils franchissent les espaces d'une cime à l'autre avec la vitesse de l'oiseau. Dans la seule Bornéo a été trouvé jusqu'ici le *pongo* à tête pyramidale de la nuque au museau, et dont les mâchoires sont armées de ces vigoureuses dents canines qui rappellent celles des lions et des tigres; ce pongo que la solidité de ses os, l'aspérité de leurs saillies annoncent être capable de résister à dix hommes. L'intelligence et la réflexion qui règlent les actions de tous ces animaux leur ont valu le nom d'*homme* (orang) chez tous les Malais. A Bornéo et aux îles Celèbes vit ce *babi-roussa*, cochon-cerf des Malais déja indiqué par Cosmas Indicopleustes, et qui marque avec les *phalangers* à poche ventrale, où se développent et s'allaitent les petits, la limite orientale, sinon des connaissances géographiques, au moins des voyages et du commerce des anciens. Deux autres espèces de cochon également sauvages, dont l'une est appelée *babi-outang* par les Malais, peuplent les forêts marécageuses de toutes les îles entre Bornéo et la Nouvelle-Guinée, et passent à la nage de l'une à l'autre. L'une au moins de ces espèces se retrouve à la Nouvelle-Guinée même, et fait probablement la souche de la race qui est domestique dans toute l'Océanie. Dans la Nouvelle-Guinée et dans tout l'archipel des Papous, vit aussi sauvage ou demi sauvage, comme les hommes indigènes dont il est plutôt l'associé que le domestique, ce *chien papou*, qu'un ensemble suffisant de caractères sépare de tous ses congénères, et qui semble être la souche de tous les chiens domestiques de l'Océanie. La Nouvelle-Hollande est aussi sa patrie à

l'état domestique et sauvage ; mais il n'accompagne plus l'homme sur la Terre de Diemen. Sur les bas-fonds de la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande et dans l'Archipel Indien, depuis les Philippines jusqu'aux îles de la Sonde vivent deux variétés de *dugong*, cet herbivore des pâturages sous-marins de l'Orient comme le lamantin l'est de ceux de l'Occident.

« Dans les Moluques commencent les formes propres à la création océanique. Là vivent ces *phalangers* connus de Plutarque qui les propose à l'homme comme modèles de tendresse et de protection paternelles ; ces petits *kangourous* d'Aroë, décrits sous le nom de philanders par Valentyn, et confondus par Buffon ainsi que les phalangers avec les sarigues, qui seuls justifieraient si bien le nom de *nouveau* donné au monde que trouva Colomb. Ces *casoars* à casques, des Moluques, sans casques, de la Nouvelle-Hollande, oiseaux condamnés à ne pouvoir marcher que comme des quadrupèdes, parce que leurs ailes seulement armées d'aiguillons de corne, ne portent même plus ces pennes de parade des autruches d'Amérique et d'Afrique ; ces *oiseaux de paradis*, dont le corps, flanqué au-dessous des ailes par de larges parachutes de plumes, forme une sorte d'aérostat ; ces *chauves-souris* frugivores, ces *roussettes*, ces *céphalotes*, et ces *galéopithèques*, les moins aériens de tous les mammifères ailés, tous rendus incapables de bien marcher à terre par un retournement sur l'axe de leurs membres postérieurs ; ces *phalangers volans*, dont la peau des flancs élargie en vastes replis, rappelle et les parachutes des oiseaux de paradis, et ceux de ces *écureuils volans*, dont une espèce est propre au nord de tout l'Ancien-Continent, l'autre à la Louisiane, et quatre autres à ce même Archipel Indien. Sur la Nouvelle-Guinée et les îles qui l'entourent vivent de nombreuses espèces de *choucaris*, de *cassicans*, gros oiseaux à forme de corbeau ou de geai, à plumage ou tout noir ou varié de blanc et de noir et à reflets métalliques ; sur la Nouvelle-Guinée et les îles à l'ouest, vivent avec des habitudes plus marcheuses encore que les faisans, des sortes de gallinacées à hautes jambes, à longs doigts, telles que le *talégalle-Cuvier*, le *mégapode-Freycinet*, l'*alecthélie-d'Urville*, et aux Mariannes une autre espèce, le *mégapode-Lapérouse*, toutes deux formant un genre naguère inconnu et propre à cette partie de l'Océanie.

« Les reptiles et les poissons, par la nouveauté de leurs formes, ne contrastent pas moins que les autres animaux avec ceux du reste de la terre. Dans les Moluques vivent sur les arbres, à la manière des chauves-souris, ces *dragons* ou reptiles volans, dont la peau des flancs s'étale en deux larges voiles, tendues sur leurs côtes horizontalement allongées comme des vergues. Là vit aussi ce *caméléon*, dont le front fourchu projette deux grandes saillies au-delà de son nez. Dans ces mêmes îles et à la Nouvelle-Hollande l'*agame* hérissé, plusieurs *serpens d'eau*, des *hydrophis*, dont quelques espèces ont déjà figuré dans le Delta du Gange, et ces *pélamides*, qui se retrouvent jusqu'à Otaïti. Dans la seule Java, deux espèces de *pythons*, deux de *trigonocéphales*, deux de *bogares*, autant d'*elaps*, deux de *dipsas*, une de *naja*, tous à dents venimeuses et à axe creux, excepté les pythons ; quatre espèces de *couleuvres*, une de *tortrix*, une d'*achrocorde*, deux *tropinotus* de Kuhl, les plus beaux serpens de l'Orient ; huit espèces d'un nouveau genre de couleuvre appelé *brachiura* à cause de la brièveté de la queue, jamais si longue d'ailleurs chez les serpens que chez la plupart des lézards ; ces *amplycéphales* à tête de carlin, formant au moins quarante-cinq espèces de serpens, sont particulières à Java, où vit aussi ce *crocodile biporcatus*, que l'on retrouve dans tout l'Archipel jusqu'à Timor. Une seule espèce, la *tortue molle* de Java, y représente l'ordre des chéloniens ; mais les batraciens y sont presque aussi nombreux que les serpens. Kuhl y a trouvé huit nouvelles espèces de *rainettes ;* un genre nouveau à la tête anguleuse, surmontée de deux cornes sur les orbites, et vivant dans les bosquets montueux loin des eaux ; un autre *batracien* également nouveau, intermédiaire aux grenouilles et aux crapauds.

« L'énumération des *poissons* n'y montrerait pas des formes moins nouvelles, mais la richesse des couleurs surpasserait encore la nouveauté des formes. Il en faudrait dire autant de ces *crustacés*, de ces *insectes*, de ces *mollusques*, de ces *méduses*, pour la représentation desquelles le dessin semble n'avoir pas assez d'ombres et de lignes, la peinture assez de couleurs et de nuances. Mais il suffit d'avoir montré la distance et l'opposition des contrastes dans les animaux des classes plus élevées, où pourtant les espèces et les genres ont été créés sur des modèles définitivement réductibles à un assez petit nombre de types. Dès-lors on peut dans les invertébrés, où le squelette n'est plus une cause nécessaire d'uniformité et de constance, se figurer la multitude innombrable de formes dont les dégradations, divergeant en tous sens, produisent l'infini dans la figure, la structure et les instincts des animaux, ainsi que le ciel nous le découvre aussi dans l'espace, et les astres dans la grandeur et dans les nombres. »

AUSTALIE. Si la botanique est remarquable par elle-même et si elle donne à la Nouvelle-Hollande une physionomie spéciale, le règne animal lui imprime encore un caractère plus étrange et plus étonnant peut-être. Tous les animaux du globe ne sont pas, on le sait, façonnés sur le même type ; mais les espèces vulgaires ou les espèces plus nouvelles, bien que distinctes, appartiennent souvent à des genres plus ou moins analogues. A la Nouvelle-Hollande au contraire rien de cela n'existe ; tous les animaux qui y vivent, qu'ils soient carnassiers, rongeurs, etc., qu'ils affectent les formes corporelles les plus opposées, tous se ressemblent par un seul caractère, qui est une double poche ou la marsupialité : ce caractère semble même former pour la Nouvelle-Hollande une véritable loi zoologique, dont on ne doit excepter que trois mammifères seulement, qui sont une *roussette* de la partie intertropicale, les *phoques* et le *chien* de la Nouvelle-Hollande, qui a suivi les misérables peuplades lors de leur émigration sur ce continent appauvri. On ne connaissait en effet, parmi les animaux à bourses, que quelques espèces d'Amérique et des îles d'Asie. De tous les animaux qui vivent dans les diverses parties de l'Australie, il nous suffira de citer les *kangourous*, dont quelques espèces sont les plus grands quadrupèdes du Continent-Austral ; les *potourous*, les *péramèles*, les *phalangers*, les *pétauristes*, etc. Les *dasyures* sont des carnassiers qui remplacent dans cet hémisphère les *fouines* de nos climats. Le *thylacine*, de la taille et de la forme du loup qu'il représente, est souvent mentionné dans les relations comme le loup austral. La viande des kangourous, quoique sèche, peut fournir une excellente venaison ; mais rien ne surpasse la bonté des *wombats*, dont la chair grasse, succulente et d'un excellent goût, a presque amené

la destruction de cet animal précieux, qu'il serait si important de naturaliser dans nos basses-cours. Les *kangourous* et les *phalangers* avaient leur type parmi les animaux de la Malaisie: mais rien ailleurs ne peut donner l'idée des êtres singuliers qu'on a nommés *paradoxaux*, et qui sont l'*ornithorhynque* et l'*échidné*. Le premier à corps couvert de poils, à bec de canard, à pieds garnis d'ergots vénéneux, pondant des œufs, semble être une créature fantastique jetée sur le globe pour renverser par sa présence tous les systèmes sur l'histoire naturelle; car on peut soutenir avec tout autant de raison qu'elle appartient aux quadrupèdes, aux oiseaux ou aux reptiles. Les côtes méridionales de la Nouvelle-Hollande sont remplies de baies et de havres qui servent de retraite à plusieurs espèces de *phoques*, dont les individus se comptent par milliers. La plus utile de ces espèces est l'*éléphant de mer*, dont il se fait des tueries considérables; son huile produit au commerce anglais d'immenses avantages. Les *phoques à fourrures* communs naguère commencent à devenir rares; les *phoques à crins*, bien que poursuivis avec activité, y sont encore nombreux; il en est de même des *cétacés*, et c'est principalememt dans le détroit de Bass que les baleiniers se livrent quelquefois à leur pêche. Peu de contrées ont une ornithologie aussi riche, aussi variée, aussi neuve, que la Nouvelle-Hollande. Les mêmes phénomènes de singularité que nous avons vus caractériser les quadrupèdes se reproduisent pour les *oiseaux*. La plupart d'entre eux ne pouvant tirer leur subsistance des fruits dont les forêts sont privées n'ont que des genres restreints de nourriture; ceux qui vivent d'insectes ont la langue organisée comme les oiseaux des autres climats; mais les *perroquets*, les *merles*, et beaucoup de *passereaux* obligés de pomper les sucs miellés qui exsudent des corolles des fleurs, ont aussi à l'extrémité de la langue des faisceaux de papilles qui ressemblent à un pinceau et qui leur permettent de ne rien perdre de cette matière toujours peu abondante. Les oiseaux de cette partie du monde varient sans doute dans les couleurs de leurs plumages; mais la plupart sont remarquables par quelques singularités ou par des parures éclatantes; et comme la Nouvelle-Hollande devait différer en tout des autres régions, il en est résulté que le *cygne* d'Europe, par exemple, qui est d'un blanc sans tache, est remplacé dans l'Australie par un *cygne* à plumage d'un noir profond. Si les Moluques nous ont présenté un *cacatoès blanc* qu'on retrouve aussi à la Nouvelles-Galles, la Nouvelle-Hollande par opposition a des *cacatoès noirs*.

» Ce serait outrepasser les bornes de cet article que de s'étendre longuement sur les espèces rares et curieuses qui peuplent cet étrange climat; mais nous ne pouvons nous dispenser de citer quelques oiseaux des plus remarquables; parmi ceux qu'on y trouve en première ligne sont: ce superbe *ménure* dont la queue est l'image fidèle, dans les solitudes australes, de la lyre harmonieuse des Grecs; ce *loriot prince-régent*, dont la livrée est mi-partie de jaune d'or et de noir de velours; ces oiseaux *satin*, ces *cassicans* variés, ces *phylédons* nombreux, ce *scytrops* dont le bec imite celui du toucan, ce *céréopsis* cendré, ce *casoar* austral, ce *faucon* d'un blanc de neige, ces *moineaux wcebongs*, ces *traquets* superbes, ces *perruches* de toutes tailles et de toutes couleurs, ces bruyans *martins-chasseurs*, ce *moucherolle crépitant* dont le cri imite à s'y méprendre le claquement d'un fouet, et tant d'autres espèces rares et précieuses pour l'ornithologiste et qu'il serait fastidieux de nommer.

D'affreux *reptiles* pullulent aussi dans ces climats; il y en a un grand nombre d'innocents, et d'autres dont le subtil venin cause la mort en quelques minutes. La partie intertropicale partage naturellement les productions de la terre des Papouas; aussi trouve-t-on abondamment le *crocodile bicaréné* des Moluques. De nombreux *lézards*, diverses espèces de *scinques* et d'*agames* pullulent dans la Nouvelle-Galles; les plus remarquables toutefois sont le gigantesque *scinque* noir et jaune et le plus bizarre des lacertains; nous parlons ici de ceux dont la queue est faite en forme de feuille, les *phyllures*. Quant aux *serpens* ils sont nombreux: on y trouve des *pythons* de grande taille. Le *serpent fil*, à peine long de huit ou dix pouces, occasionne, dit-on, la mort en moins de quelques minutes; mais l'espèce la plus redoutable, sans contredit, comme la plus commune, est le *serpent noir*, que son terrible venin nous a fait nommer *acanthophis bourreau*. Une tortue d'eau douce, l'*émyde*, au long cou vit, dans les rivières du comté de Cumberland; les *tortues franches* et de grande taille viennent annuellement pondre dans les sables des îlots de toute la portion du nord; et le *caret* enfin, dont l'écaille est si précieuse pour le commerce, se trouve en abondance dans ces mêmes parages. Les côtes de la Nouvelle-Hollande, ses havres spacieux et les rivières qui s'y perdent sont très poissonneux. Les espèces de la partie nord sont celles des mers chaudes, et celles de la partie méridionale sont pour la plupart les grands *poissons voyageurs* qui tournent autour du globe dans l'émisphère sud et qu'on rencontre indifféremment à l'extrémité des trois grands caps; la Nouvelle-Hollande toutefois possède des espèces qui lui sont propres, et il nous suffira de citer parmi les plus remarquables la *squale de Phillip*. C'est de la pêche que les naturels tirent leurs principales ressources alimentaires. Les coquillages varient sur chaque côte suivant le dégré de chaleur des eaux et les profondeurs; ceux du nord n'ont rien de remarquable: nous citerons ces *huîtres*, petites mais excellentes qui tapissent les côtes de la Nouvelle-Galles, ces *pirazes baudins*, ces *haliotides* australes, ces *parmaphores* du sud, etc. Dans le détroit de Bass naviguent les beaux *nautiles* à grains de riz, et les enfoncemens de toute la côte méridionale sont jonchés des espèces les plus rares et les plus estimées dans les collections; quelques-unes d'elles servent à faire des bijoux pour les habitans. Les colons de la Nouvelle-Galles du Sud n'emploient en outre que des coquilles pour faire la chaux dont ils ont indispensablement besoin dans leurs constructions civiles. Les *insectes* sont nombreux et curieux; les *papillons* sont peu variés, mais il n'en est pas de même des *coléoptères*; la *cétoine orphée*, si brillante et si belle, vit sur les jeunes eucalyptus le plus ordinairement par milliers d'individus; des *charançons* de toutes couleurs, de longs *phasmes* et des *cigales* de tailles énormes sont les espèces qui frappent le plus communément les regards. On ne doit pas oublier que nulle contrée de la terre ne renferme un plus grand nombre de *fourmis* et de plus grosses; l'étendue de leurs caractères distinctifs et de leurs habitudes occuperait la vie entière d'un naturaliste; nous ne pensons pas qu'on ait jamais mentionné avant nous une espèce de *sangsue*, qui vit dans les eaux de la rivière Macquarie et qu'on pourrait utiliser en médecine. Parmi les *zoophytes* nous indiquerons surtout l'*holothurie trépang*,

qu'on trouve sur tous les récifs qui se découvrent à la mer basse sur la côte boréale de la Nouvelle-Hollande; célèbre sous le nom de *priaps marin*, elle est l'objet d'un immense commerce de toutes les îles Malaisiennes avec la Chine, le Kambodje et la Cochinchine. Des centaines de jonques se rendent sur les récifs pour se livrer chaque année à la pêche de cette substance qu'on dit être d'un grand prix pour les Asiatiques, car le pécoul vaut 45 dollars environ, et elle entre dans tous les ragoûts des gens riches comme stimulant aphrodisiaque. Cette holothurie ou *sea slugs* des Malais est dégorgée avec la chaux de corail, desséchée au soleil, puis expédiée dans des paniers de roseaux. C'est au milieu des écueils qui hérissent la mer entre la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Hollande, que Péron a rencontré ces pros malais évoluant en escadrilles pacifiques, occupées à ce genre de pêche lucrative. Dans ces canaux étroits pullulent les *sertulaires* aux rameaux grêles, à port d'arbuste délicat et fragile, les *méandrines*, les *caryophillies* aux polypes en ventouses, les *alcyons* si richement peints, les *éponges* si diversiformes, s'élevant du sein des eaux, tantôt en soucoupes sveltes, tantôt en tubes rameux, bizarres, mais toujours gracieux.»

POLYNESIE. A mesure qu'on s'élance sur le grand-Océan pour aborder ces îles plates et basses jetées en bandelettes découpées et verdoyantes sur la nappe azurée de la mer dite Pacifique, où s'élèvent les forêts de cocotiers au faisceau de palmes en parasol, ondulées par les brises régulières de mer et de terre, ou bien lorsqu'à l'horizon s'élève le cône vert de quelque grande île volcanique dont les pieds reposent sur les chaînes sous-marines, on s'étonne de la notable diminution des êtres animés. Leurs espèces rares et peu nombreuses semblent confinées dans un isolement fatal à la multiplication de leurs tribus. Les *mammifères* y ont quelques représentans. Le *chien*, ce compagnon docile de l'homme et qui s'attache à ses pas comme l'ombre le fait au corps dont elle est l'image, existe comme commensal des deux races jaunes qui se sont partagé ce système d'îles. Mais le *cochon* n'existe que sur les îles où vit la race océanienne pure; ainsi on l'a trouvé aux Sandwich, aux îles des Amis, d'Otaïti et de la Nouvelle-Zélande, mais il était inconnu aux Carolines et au groupe des Mariannes avant l'arrivée des premiers navigateurs. Quelques grandes *chauves-souris* frugivores s'avancent dans l'archipel des Carolines, à Oualan, à Ticopia, et quelques *vespertilions* de petite taille sont disséminés aux Sandwich aux îles de la Société.

Les *oiseaux* forment quelques-uns de ces petits genres qui tiennent aux *philédons* à langue en pinceau de la Nouvelle-Hollande, et c'est ainsi qu'aux Sandwich vivent ces riches *mohos* au plumage vivement peint, et des *héorotaires*, dont un par le rouge de feu de son plumage et par son étonnante multiplication, a vu ses races presque éteintes pour faire avec ses plumes les *manteaux des rois*; à Otaïti roucoulent ces belles *tourterelles kurukuru*, offrant dans chaque île de la mer du Sud des variétés élégantes et bien distinctes. Des *merles*, des *coucous*, des *colombes* de grosse taille, des *poules domestiques*, des *oiseaux de rivage*, pèlerins toujours en quête sur les grèves d'une subsistance qu'ils recueillent sans efforts, forment à-peu-près le monde volatile de la Polynésie, qui n'a rien sous ce rapport du grandiose des terres placées plus à l'ouest.

Les *reptiles* et surtout les voraces et gigantesques *crocodiles* ne sont ni nombreux ni multipliés sur ces terres à peine sorties du sein des eaux; le *crocodile à deux arêtes*, transporté par les courans, s'est présenté très accidentellement sur les îles les plus occidentales, et l'on ne cite guère qu'un grand *tupinambis* et une longue *couleuvre*, comme propres aux archipels avoisinant le prolongement de la Malaisie. Les *tortues marines*, la *franche* et le *caret* pullulent sur tous les bas-fonds de la Polynésie. Leur chair et leurs écailles sont estimées des naturels qui font avec ces dernières parties leurs hameçons de pêche. Quelques *geckos*, quelques *scinques* aux vives couleurs se rencontrent sur toutes ces îles; on n'y cite aucun *crapaud*, *grenouille* ou *rainette*, en un mot nuls *batraciens*; mais de dangereux *hydrophis*, à venin mortel, nagent autour des motous coralligènes baignés par les flots.

Les *poissons* de la Polynésie sont peu variés: ce sont ceux de la Malaisie et des grands continens placés sous l'équateur entre les deux tropiques. Cependant on y trouve de belles espèces et des plus vivement peintes dans les *labres*, les *girelles*, les *alutères*, les *balistes*, les *chætodons*, les *holacanthes*. De grands *squales*, d'innombrables variétés de *murénophis* au nager vacillant et serpentiforme, fréquentent les rivages.

Les *insectes* terrestres n'y comptent pas de genres ni d'espèces remarquables. Quelques *papillons*, des *truxales*, de longs *phasmes* verts, des *coléoptères* bruns et de petite taille ne présentent rien de piquant pour l'amateur. Seulement sur toutes les latitudes entre les tropiques pullule le singulier insecte marin nommé *velia oceanica*, qui court sur les eaux dans le temps de calme à des distances inouïes de toute terre.

Sur ces plages à demi découvertes par la mer les *mollusques marins* doivent se multiplier dans les circonstances les plus favorables; aussi les porcelaines *tigres*, les *vis*, les *mitres*, les *cérithes*, et mille autres toutes bien connues s'y présentent à foison. Là se rencontrent ces belles *huîtres* objet de pêches lucratives, et dont les perles sont échangées par les habitans ou servent à orner leurs oreilles. Là vivent ces *holothuries* qu'estiment tous les Malais, ces belles *dolabelles*, ces *aplysies* baveuses, ces *ocholesmes* charnus, ces *béroës* gigantesques, ces *méduses* peintes comme à plaisir et qui forment une branche si riche et encore si neuve de l'étude des zoophytes. Dans ces archipels dus aux coralligènes, les *madrépores* semblent être pour la nature une mine inépuisable de fécondité. Ce sont des barrières de fer, des murs où se brisent comme une débile coquille les vaisseaux des navigateurs; et cependant sur ces pierres compactes, unies entre elles par une cohésion puissante, saillent des gerbes de fleurs animalisées, des *polypes* bleus, azur, rouge de feu, jaune d'or, qui semblent, en décomposant les rayons de la lumière, se les approprier pour offrir des pelouses animées à l'homme qui se croit le maître de la nature, et qu'elle y jette par d'inopinés naufrages, pour y trouver la mort.

GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

SUPERFICIE. Un peu plus grande que l'Europe et beaucoup plus petite que toutes les autres parties du monde, la surface de

l'Océanie peut être évaluée à 3,100,000 milles carrés.

POPULATION. Nous avons vu dans le chapitre VIII des principes généraux que la *population absolue* de cette partie du monde peut être estimée approximativement à 20 millions 300.000 âmes. Ce nombre, divisé par les 3.100 000 milles carrés qui représentent sa surface, donne une *population relative* de 6.5 habitans par mille carré. L'Océanie est donc une fois plus peuplée que l'Amérique; elle est presque aussi peuplée que l'Afrique, environ quatre fois moins que l'Asie et dix fois moins que l'Europe. Si l'on voulait étendre ces comparaisons, on trouverait que la population totale de l'Océanie non-seulement est inférieure à celle de l'empire d'Autriche, de la France et du Royaume-Uni, mais qu'elle n'égale pas même celle de l'Italie, dont la superficie n'est pas même un trente-deuxième de la surface totale du Monde-Maritime.

ETHNOGRAPHIE. Les innombrables petites tribus, qui habitent le continent et les terres du Monde Maritime, considérées sous le rapport des langues qu'elles parlent, peuvent être rangées en deux classes différentes: les *tribus de la race Malaisienne* et les *tribus de la race Nègro-Océanienne*. A part quelques exceptions produites par des mélanges entre ces deux classes de peuples très différens, on peut dire que la classification d'après les langues, correspond parfaitement à celle des variétés de l'espèce humaine. En effet, toutes les tribus qui parlent des idiomes compris dans la souche que l'Atlas Ethnographique appelle Malaisienne, appartiennent à la variété que plusieurs célèbres naturalistes appellent variété Malaise, et diffèrent entièrement des peuplades Nègres, soit par la couleur et par les formes de leur corps, soit par la différence énorme qu'on observe dans leur civilisation. Outre ces deux souches principales auxquelles appartiennent tous les peuples que l'on regarde comme indigènes de l'Océanie, il y a une troisième classe dans laquelle on doit ranger les nations étrangères, que la religion, le commerce et la politique ont engagées à s'y établir. Le tableau suivant offre les peuples principaux de l'Océanie, rangés d'après leurs langues et subdivisés dans les trois classes que nous venons d'indiquer.

TABLEAU

DE LA CLASSIFICATION DES PEUPLES DE L'OCÉANIE D'APRÈS LES LANGUES.

PEUPLES MALAISIENS. Dispersés sur plus d'un tiers de la circonférence du globe et séparés les uns des autres par de vastes mers et par tout le Continent-Austral, les peuples de race malaisienne parlent tous des langues évidemment sœurs, tandis que plusieurs d'entre elles possèdent depuis un temps immémorial des alphabets, dont les caractères diffèrent autant les uns des autres que les lettres grecques diffèrent de celles des alphabets samskrit et coréen. Des nuances presque infimes de civilisation et de barbarie, de douceur et de férocité; une foule d'usages communs à un grand nombre de tribus séparées par d'immenses intervalles, ainsi que des pratiques singulières propres à quelques autres seulement; les superstitions les plus absurdes, accompagnées de mutilations cruelles et de sacrifices humains; des mœurs douces unies à l'usage horrible de l'infanticide et de l'anthropophagie; des traits sublimes d'héroïsme à côté des excès épouvantables et inouïs ailleurs de la vengeance: voilà les traits les plus caractéristiques des peuples compris dans la grande famille Malaisienne. Parmi les 78 peuples, dont nous avons classé les idiomes dans l'Atlas Ethnographique du Globe, nous choisissons les suivans, qui sont trop importans pour n'être pas admis dans cet ouvrage, malgré son cadre borné.

Les *Javanais :* ils nous paraissent être la nation la plus nombreuse du Monde-Maritime connu, puisqu'ils forment plus que les deux tiers de la population de l'île de Java. On peut regarder les Javanais comme le peuple le plus policé de toute l'Océanie, et sa littérature comme la plus riche et la plus importante de tout le Monde-Maritime. Les Javanais ont été à trois époques différentes la nation prépondérante dans la Malaisie (Archipel-Indien); d'abord sous le règne d'Alit Widjiaya, vers la seconde moitié du XIVe siècle, lorsque l'empire de Madjiapahit embrassait presque toute l'île de Java, le royaume de Palembang dans celle de Sumatra, les petits royaumes de la partie méridionale de l'île de Bornéo et l'île de Bali; ensuite dans la première moitié du XVe siècle, sous le règne de l'empereur Angka Widjiaya, lorsqu'il étendait sa domination non-seulement sur la presque totalité de Java, mais aussi sur les états de Sabrang, Goa, Macassar, etc., dans l'île de Celèbes, sur les îles Banda, Sumbava, Ende, Timor, Soulou, Ceram, une partie de celle de Bornéo et sur le royaume de Palembang dans Sumatra; enfin, dans la première moitié du XVIIe siècle, sous le règne du grand-sultan, lorsque l'empire de Matarem égala presque celui de Madjiapahit.

Les *Montagnards* des régences de *Bantam, Batavia, Buitenzoorg, Preangan* et *Cheribon ;* ils occupent un vaste espace de la partie de Java, nommée *Sunda* par les indigènes.

Les *Insulaires de Bali :* c'est un des peuples les plus policés de l'Océanie, quoique sans littérature originale. Sa religion et ses institutions nous retracent fidèlement celles qui dominaient autrefois sur toute la Malaisie civilisée et surtout à la cour de Madjiapahit.

Les *Malais* proprement dits. C'est la nation la plus répandue de toutes celles qu'embrasse cette famille

ethnographique, et en même temps un des peuples de toute l'Océanie les plus adonnés au commerce. Ils occupent le ci-devant empire de Menangkabou, les royaumes de Siak, de Palembang et autres dans l'île de Sumatra, les îles de Lingen et de Bintang, la plus grande partie des côtes de Bornéo, entre autres les royaumes de Pontianak, de Sambas, de Bornéo et de Banjermassing, et une grande partie de celles des îles principales des archipels des Moluques et de Sumbava-Timor. Les Malais ont une littérature aussi riche que celle des Javanais, quoique moins originale. Outre l'empire de Menangkabou, qui embrassait anciennement la plus grande partie de l'île de Sumatra, cette nation a possédé un autre empire non moins puissant mais plus célèbre, celui de Malacca, qui vers la fin du XIIIe siècle, sous le règne brillant du sultan Mohammed-Chah, embrassait presque toutes les côtes de la péninsule de Malacca, les îles Lingen et Bintang, et les districts de Campar et d'Arou dans Sumatra.

Les *Battaks* ou *Battas*, qui occupent le pays de ce nom dans l'île de Sumatra. Ils offrent peut-être le mélange le plus extraordinaire que l'on ait encore observé des mœurs d'un peuple doux et assez civilisé, pratiquant des usages qu'on rencontre à peine parmi les nations les plus féroces et les plus barbares. Depuis un temps immémorial ils écrivent leur langue dans un alphabet particulier; le nombre de ceux qui savent lire et écrire parmi eux est de beaucoup plus considérable que celui des individus qui l'ignorent, et ils possèdent une littérature originale qu'on dit assez riche, mais qui est la moins connue de toute l'Océanie. La singularité de trouver l'*anthropophagie*, exercée légalement chez ce peuple civilisé avec des circonstances extraordinaires, nous engage à répéter ce que des recueils périodiques anglais et français ont publié sur ce sujet, d'autant plus que ce sont des faits, dont on ne peut plus révoquer en doute la vérité et l'exactitude. Les Battas ont un code de lois d'une haute antiquité; c'est par respect pour ces lois et pour les institutions de leurs ancêtres qu'ils sont anthropophages. Ce code condamne *à être mangés vivans* : 1° ceux qui se rendent coupables d'adultère; 2° ceux qui commettent un vol au milieu de la nuit; 3° les prisonniers faits dans les guerres importantes, c'est-à-dire dans les guerres d'un district contre un autre; 4° ceux qui étant de la même tribu, se marient ensemble, union sévèrement défendue, parce que les contractans sont censés descendre des mêmes père et mère; 5° enfin, ceux qui attaquent traîtreusement un village, une maison ou une personne. Quiconque a commis un de ces crimes est jugé et condamné par un tribunal compétent. Après les débats, la sentence est prononcée et les chefs boivent chacun un coup : cette formalité équivaut à celle de signer, chez nous, un jugement. On laisse ensuite passer deux ou trois jours pour donner au peuple le temps de s'assembler. En cas d'adultère, la sentence ne peut être exécutée qu'autant que les parens de la femme coupable se présentent pour assister au supplice. Le jour fixé, le prisonnier est amené, attaché à un poteau les bras étendus; le mari ou la partie offensée s'avance et choisit le premier morceau, ordinairement les oreilles; les autres viennent ensuite, suivant leur rang, et coupent eux-mêmes les morceaux le plus à leur goût. Quand chacun a pris sa part, le chef de l'assemblée s'approche de la victime, lui coupe la tête, l'emporte chez lui comme un trophée, et la suspend devant sa maison. La cervelle appartient à ce chef ou à la partie offensée; on lui attribue des vertus magiques; aussi est-elle ordinairement conservée avec soin dans une bouteille. On ne mange jamais les boyaux; mais le cœur, la paume des mains et la plante des pieds sont réputés les morceaux les plus friands. Sa chair est mangée, tantôt crue, tantôt grillée et jamais ailleurs que sur le lieu du supplice, où l'on a soin de tenir prêts pour l'assaisonner des citrons, du sel et du poivre; on y ajoute souvent du riz. Jamais on ne boit du vin de palmier ni d'autres liqueurs fortes dans ces affreux repas; quelques individus apportent des bambous creux et les remplissent de sang qu'ils boivent. Le supplice doit être public; les hommes seuls y assistent, la chair humaine étant défendue aux femmes. Cependant on prétend que celles-ci s'en procurent de temps à autre à la dérobée. On dit que les Battas préfèrent la chair humaine à toute autre; mais malgré ce goût prononcé, on n'a pas d'exemple qu'ils aient cherché à le satisfaire hors des cas où la loi le permet. Quelque révoltantes, quelque monstrueuses que puissent paraître ces exécutions, dit l'auteur auquel nous empruntons cette notice, et qui en a été témoin oculaire, il n'en est pas moins vrai qu'elles sont le résultat des délibérations les plus calmes, et rarement l'effet d'une vengeance immédiate et particulière, excepté pourtant quand il s'agit de prisonniers de guerre. Ceux-ci on ne se contente pas de les manger vivans; on les mange encore lorsqu'ils sont morts et même enterrés. Autrefois les Battas, ainsi que les Bhinderwas mentionnés à la p. 708 du t. 1er et autres peuples étaient dans l'usage de manger aussi leurs parens, quand ceux-ci devenaient trop vieux pour travailler. Ces vieillards choisissaient alors tranquillement une branche d'arbre horizontale, et s'y suspendaient par leurs mains, tandis que leurs enfans et leurs voisins dansaient en rond autour d'eux, en criant : *quand le fruit est mûr, il faut qu'il tombe.* Cette cérémonie avait lieu dans la saison des citrons, époque où le sel et le poivre sont aussi en abondance. Dès que les victimes fatiguées, ne pouvant plus se tenir ainsi suspendues, tombaient par terre, tous les assistans se précipitaient sur elles, les mettaient en pièces et dévoraient leur chair avec délices. Cette horrible pratique, que des géographes célèbres nous représentent comme subsistant encore parmi ce peuple extraordinaire, a déjà cessé depuis longtemps; il faut espérer qu'il renoncera aussi à celle de dévorer les criminels et les prisonniers de guerre. On a calculé que le nombre moyen des personnes mangées en temps de paix était de 60 à 100 par an.

Les *Achinais*, dans le royaume d'Achem, dans l'île de Sumatra. Vers la fin du XVIe siècle et jusqu'à la moitié du XVIIe, particulièrement sous le long règne du sultan Iscander-Manda ou Paduka-Sri, les Achinais étaient la nation prépondérante de la Malaisie, étant alliés ou amis de toutes les nations commerçantes depuis le Japon jusqu'à l'Arabie. A cette époque brillante, où sa marine comptait près de 500 voiles, l'empire d'Achem comprenait, outre son territoire actuel, les états d'Arou, de Dilly, de Siak sur la côte orientale de Sumatra, de Barus, Passaman, Tiku, Sileda et Priaman sur l'occidentale, et ceux de Johor, de Padang, de Keda et de Perak dans la péninsule de Malacca. Quoique les Achinais soient bien déchus de leur ancienne puis-

sance, depuis la fin de XVIIe siècle, ils sont encore un des peuples de la Malaisie les plus adonnés au commerce et à la navigation.

Les *Bima*, qui occupent la plus grande partie de l'île Sumbava, dont ils sont le peuple dominant. Ils sont aussi la nation la plus policée de l'archipel de Sumbava-Timor.

Les *Bellos* et les *Waïkenos*, qui, selon M. de Freycinet, se partagent la plus grande partie de l'île de Timor.

Les *Bouguis* (Wugi ou Bugis), qui sont maintenant la nation la plus puissante de l'île Celèbes et la plus adonnée au commerce et à la navigation de toute l'Océanie; ils forment presque tous les équipages des *prahus* employés dans le commerce maritime de la Malaisie. Les Bouguis possèdent aussi une littérature. M. de Rienzi les considère comme la souche des Malais et des Javanais.

Les *Macassars* ou *Mangkasara*, qui occupent la péninsule sud-ouest de Celèbes et dont le royaume de Macassar est l'état principal. Les Macassars ont été pendant quelque temps, dans le XVIIe siècle, la première puissance maritime de la Malaisie; les rois de Goa dominaient non-seulement sur l'état de Boni, mais ils exerçaient la suprématie politique sur presque toute l'île de Celèbes, et possédaient en outre les îles Boutong, Bongaï, Barns, Kute et le groupe de Xulla. Ce peuple possède une littérature nationale, mais moins riche que celle des Bouguis.

Les *Turajas*, qui occupent le centre de l'île Celèbes, dont ils nous paraissent être les plus anciens habitans. Ce sont les *Alfourous* de l'intérieur de cette île, mentionnés par quelques auteurs. Le teint, les formes et les traits de la physionomie de ce peuple rappelèrent au capitaine d'Urville les figures qu'il avait observées à Tahiti, à Tonga et à la Nouvelle-Zélande. Ces rapports lui parurent si frappans et si complets, qu'il engagea le gouverneur hollandais Merkus à faire des recherches sur leur langue. Ce savant marin n'hésite pas à regarder ces Alfourous comme la souche de la variété d'Océaniens qu'il nomme *Polynésiens* (les insulaires de la Nouvelle-Zélande, de Tonga, de Tahiti, de Sandwich, etc., etc.) dans le cas où leur idiome présenterait plus de rapports avec le polynésien que le malais lui-même.

Les *Biadjous*, nation nombreuse, guerrière et assez industrieuse, mais anthropophage et extrêmement féroce; elle occupe une partie de l'intérieur de l'île de Bornéo.

Les *Dayaks* de Bornéo, qui paraissent être identiques avec les *Haraforas* et les *Idans* de l'intérieur de cette grande île. Leur physionomie, leurs traits, leurs usages, leurs croyances religieuses offrent d'intimes et incontestables rapports avec les traits physiques et moraux non-seulement des peuples qui habitent l'intérieur des grandes terres des archipels des Philippines et des Moluques, de l'île Celèbes, mais aussi avec un grand nombre de peuplades de la Polynésie. Cette frappante ressemblance a été aussi remarquée par un observateur habile, par M. de Rienzi, qui dans son tableau de l'Océanie représente les Dayaks comme supérieurs aux Malais. « L'île de Bornéo, dit M. de Rienzi, renferme le type et l'origine des différentes races australiennes et polinésiennes. » Malheureusement on ne connaît encore presque rien sur leur langue, qui, comparée à celles de ces différentes tribus, pourrait soulever, sinon en tout du moins en partie, le voile épais qui couvre tout ce qui tient à l'origine des habitans de la Polynésie et de la race malaisienne de quelques parties de l'Australie ou Océanie-Centrale.

Les *Tagales*, qui occupent la plus grande partie de l'île Luçon, savoir : les provinces de Tondo, Cavite, Valangas, Bulacan, Laguna, Batangas, Tayabas et Nueva-Ecija, ainsi que l'île Marinduque. Ce peuple possède un alphabet particulier; mais sa littérature n'est formée pour la plus grande partie que de traductions d'ouvrages espagnols.

Les *Illocos* (Ylocos), qui habitent la province de ce nom dans l'île de Luçon.

Les *Bissayos*, qui habitent les îles de Samar, Leyte, Zebu, Calamianes, Mindoro, Masbate Panay, Ticao, Burias et autres terres moins considérables dans l'archipel des Philippines.

Les *Soulous*, qui occupent l'archipel de ce nom, une subdivision de celui des Philippines. Ce sont, avec les Mindanao et les Illanos, de terribles corsaires.

Les *Mindanao*, qui sont la nation la plus puissante de l'île de ce nom dans l'archipel des Philippines.

Les *insulaires d'Eap* (Yap), *Ugoli* et autres îles dans la partie occidentale de l'archipel des Carolines, dont ils paraissent être les habitans les plus policés.

Les *naturels des groupes de Guliai* (Ulie), *d'Hogoleu, de Mugmug* et autres îles de l'archipel des Carolines, dont ils sont réputés les plus habiles navigateurs.

Les *naturels de l'île d'Oualan*, qui vivent dans une assez grande civilisation sous un gouvernement monarchique, et ne sont pas navigateurs.

Les *naturels de la Tasmanie* (Nouv.-Zélande). Ces féroces insulaires, beaucoup moins avancés dans la civilisation que plusieurs nations de la Polynésie, avec lesquelles ils ont tant de ressemblance et tant de rapports, montrent une grande aptitude pour les arts et les métiers de l'Europe. Doués d'un tempérament plus robuste et d'un caractère plus énergique que les Polynésiens et que presque tous les Malaisiens, ils n'ont appris des Européens que l'art de la guerre, et malgré les efforts des missionnaires et le fréquent contact avec les Anglais, les Anglo-Américains et les Français, ils reculent plutôt qu'ils n'avancent dans la civilisation. « Mais, dit M. d'Urville, tout donne lieu de penser qu'aussitôt qu'ils s'en occuperont sérieusement, ils prendront un essor plus rapide que tous les autres peuples de la Polynésie. Ainsi l'on a vu les habitans de l'Europe-Septentrionale, comme les Français, les Anglais et les Allemands, à-peu-près sauvages il y a vingt siècles, sortir promptement de leur état de barbarie, égaler et dépasser enfin les nations du Midi, qui les avaient si long-temps traités avec dédain pour leur ignorance. « Les Nouveaux-Zélandais conservent le souvenir des hauts faits de leurs ancêtres par des chants, qu'ils accompagnent de leur flûte guerrière.

Les *insulaires de l'archipel de Viti* (Fidji), féroces et anthropophages, mais ayant des lois, des arts, et formant parfois un corps de nation. Quoique la langue de ce peuple appartienne, selon M. Marinier, à la grande souche Malaisienne, il a plusieurs des traits qui caractérisent les races négro-océaniennes avec lesquelles on doit le classer, lorsqu'on le considère sous le rapport de ses qualités physiques telles que la couleur de la peau, les traits, etc. M. le capitaine d'Urville le met au premier rang parmi ces peuples, et vante leur habileté dans la navigation

et leurs progrès dans la civilisation, avantages qu'il attribue à leur voisinage du peuple de Tonga et aux fréquentes communications qu'ils doivent avoir eues avec la race qu'il nomme polynésienne (les insulaires de Tahiti, de Sandwich, de la Nouvelle-Zélande, etc.).

Les *insulaires de l'archipel de Tonga* (archipel des Amis), ceux de l'*archipel de Mendana* (Marquises et Washington) et ceux de l'*archipel d'Hamoa* (des Navigateurs), sont remarquables par les progrès qu'ils ont faits dans la civilisation, et par leur habileté dans la navigation. Les derniers se distinguent par des formes athlétiques et par leur férocité.

Les *insulaires des archipels* de *Tahiti*, de *Cook* et de *Hawaii* (Sandwich), qui avaient déjà fait de grands progrès dans la civilisation, ont embrassé le christianisme, et offrent déjà en grande partie les mœurs et les usages qui l'accompagnent.

Les *insulaires* des *groupes des Marquesas* et de *Washington*, dans l'archipel de Mendana. Leurs femmes ont la réputation d'être les plus belles de la Polynésie. Selon M. de Roquefeuille, les habitans de l'île Oevahoa ont une espèce de bardes, qui vont dans les îles voisines chanter leurs poèmes sur des airs assez monotones, qui tiennent de notre plain-chant, ce qui leur vaut de nombreux présens.

PEUPLES NÈGRES. Des peuplades d'un noir plus ou moins foncé, presque toutes nues, ou tout au plus couvertes d'une misérable pagne; vivant quelquefois sur les arbres ou dans le creux des rochers; n'ayant pour toute subsistance que les produits incertains de leur chasse et de leur pêche, et les productions spontanées de la terre; ignorant les arts les plus indispensables à la vie, et quelques-unes même l'usage de l'arc; formant presque toutes plutôt de petites sociétés que de petits Etats; toutes plus ou moins féroces, superstitieuses et barbares, et plusieurs même anthropophages, tels sont à quelques exceptions près les peuples compris dans cette classe. Ces nations abruties, qui paraissent avoir jadis occupé tout l'intérieur des grandes îles de la Malaisie, y occupent encore une grande partie de Bornéo, de Luçon, de Mindanao, de Timor et d'autres îles, et paraissent se conserver encore dans quelques cantons de Sumatra et peut-être de Celèbes. Ce sont ces Nègres qui peuplent toute l'Australie ou l'Océanie-Centrale, à l'exception de la Nouvelle-Zélande et de quelques îles de beaucoup moindre étendue. On peut dire sans crainte de se tromper qu'on ne connaît pas la centième partie des jargons que parlent les peuplades da la race Noire-Océanienne. On n'a donc aucun moyen pour les classer d'après les langues. Nous nous bornerons à mentionner quelques-unes des 38 nations, dont nous avons essayé de classer les idiomes dans l'Atlas Ethnographique. Ce sont les seules que notre cadre nous permette de citer.

Les *naturels* des environs de *Sydney*, dans le Continent-Austral. Ces sauvages sont très abrutis et montrent moins d'aptitude à s'instruire que les autres Nègres connus de l'Océanie.

Les *naturels* des environs de *Port-Western*, dans le Continent-Austral. Ils sont assez nombreux, moins abrutis que ceux de Sydney, mais d'un caractère féroce et inhospitalier.

Les *Arfakis* ou *Endamènes* de la *partie orientale* et de tout l'*intérieur de la Papouasie* (Nouvelle-Guinée), nommés aussi *Alfourous*.

Les *Papouas* proprement dits, qui occupent une partie de la Papouasie et qu'il ne faut pas confondre avec les *Negro-Malais* ou *Papouas*.

Les *Papouas* ou *Negro-Malais*, établis sur le littoral de îles Waigiou, Salwati, Gammen et Batenta, et le long de la côte de la Papouasie (Nouvelle-Guinée) depuis la pointe Sabelo jusqu'au cap de Dory. Selon MM. Quoy et Gaimard qui les premiers les ont parfaitement décrits, ces nègres constituent une espèce hybride provenant, sans aucun doute, des Papouas et des Malais. Ces Négro-Malais, dit M. Lesson, ont emprunté à ces deux races les habitudes qui les distinguent; c'est ainsi que plusieurs ont embrassé le mahométisme, et que d'autres ont conservé des Papouas le fétichisme et la manière de vivre; ces insulaires, continue ce savant naturaliste, forment donc une sorte de peuple métis, placé naturellement sur les frontières de la Malaisie et de l'Australie.

Les *insulaires* de l'archipel de la *Nouvelle-Bretagne* (Birara), ceux de la *Nouvelle-Irlande* (Tombara), les naturels de l'archipel de *Quiros* (Santa-Cruz) et ceux de quelques-unes des îles de l'archipel de *Salomon*, doivent être rangés parmi les peuples de cette race, qui ont fait le plus de progrès dans la civilisation.

Les *habitans* de l'île élevée de *Poulo-pa* (Seniavin, Quirosa, Poulou-Pet ou Pouni-Pet), dans les Carolines; ils sont féroces et bons navigateurs.

Les *insulaires* de la *Diemenie* (Terre de Diemen). On doit les classer avec les tribus les plus sauvages de l'Australie parmi les peuples nègres les plus abrutis. « Ce sont probablement, dit un savant marin, les êtres les plus bornés, les plus stupides et les plus essentiellement rapprochés de la brute sans raisonnement. »

PEUPLES ÉTRANGERS. Toutes les nations comprises dans cette classe peu nombreuse appartiennent à l'Europe ou à l'Asie. Celle-ci a fourni les *Chinois*, qui sont de beaucoup les plus nombreux et qui sont répandus sur toute la Malaisie et même sur l'extrémité nord-ouest de l'Australie ou de l'Océanie-Centrale. Viennent ensuite les *Telinga* et quelques autres peuples de l'Inde-Méridionale; les *Arabes* et les *Japonais*. Ces derniers, jadis assez répandus dans la Malaisie, ne se trouvent plus aujourd'hui que dans le groupe de Mounin-Sima, une subdivision de l'archipel Volcanique. L'Europe a fourni à l'Océanie un petit nombre de ses habitans; ce sont des *Hollandais* et des *Portugais*, établis depuis long-temps dans la Malaisie; des *Espagnols*, qui se trouvent dans le nord de cette division comme dominateurs de l'archipel des Philippines; enfin des *Anglais*, que l'on rencontre dans les trois grandes divisions du Monde-Maritime et dont les établissemens renferment des familles de presque toutes les nations de l'Europe.

—

RELIGIONS. En considérant les Océaniens sous le rapport des différentes religions qu'ils professent, on peut en tracer le tableau suivant : l'ISLAMISME est professé par le plus grand nombre d'habitans du Monde-Maritime, puisque les dogmes de Mahomet, plus ou moins purs, sont suivis par presque tous les Javanais, les Malais proprement dits de Sumatra,

de Bornéo, des Moluques, etc., etc., les Achinais, les Siaks, les Bouguis, les Macassars, les Soulous; par le plus grand nombre des habitans de l'Archipel des Moluques proprement dites; par les Mindanao et les Illanos de l'île de Mindanao; par le plus grand nombre des habitans de Samar et par une grande partie de ceux de Leyte; enfin par quelques tribus des Lampongs et des Redjangs dans Sumatra, des Haraforas de Bornéo et de l'Archipel des Moluques; dans ce dernier se trouve l'île de Goram, remarquable en ce qu'on peut la regarder comme le *lieu du globe le plus oriental dans lequel le culte de Mahomet soit dominant.* On trouve cependant des mahométans encore plus à l'Orient, parmi les Papouas de la partie occidentale de la Papouasie, qui sont les habitans les moins sauvages de cette grande terre; mais un plus grand nombre d'individus parmi ce peuple réunissent le paganisme à quelques rites du culte de Mahomet. Nous ajouterons que les Javanais, les mahométans les plus éclairés et les plus zélés de l'Océanie, font le pèlerinage de la Mecque, transportés par des navires de l'Arabie.

Le Christianisme compte aussi un grand nombre de croyans dans l'Océanie, mais ils y sont partagés entre les églises suivantes: L'*église catholique*, à laquelle appartiennent les insulaires des Mariannes et presque tous les naturels des Philippines soumis aux Espagnols, ainsi que les Timoriens dépendant des Portugais, et quelques milliers d'individus dans les îles Sabrao, Flores et autres de l'archipel de Sumbava-Timor, et dans les établissemens anglais de l'Australie (Nouvelle-Hollande) et de la Diemenie (Terre de Diemen), où l'on a déporté beaucoup d'Irlandais. Un grand nombre d'habitans de l'Archipel des Moluques, particulièrement dans le groupe d'Amboyne, et quelques milliers d'individus dans les différens établissemens hollandais, suivent la croyance de l'*église calviniste.* La majorité des habitans des colonies anglaises dans l'Océanie-Centrale, et quelques autres individus dans les ci-devant établissemens anglais de la Malaisie appartiennent à l'*église anglicane,* ou suivent les dogmes d'autres nuances du christianisme. Des missionnaires protestans américains et anglais ont converti au christianisme le plus grand nombre des habitans des archipels de Tahiti, de Hawaii (Sandwich) et de Gook; mais leurs pieux efforts n'ont pas été couronnés du même succès dans la Tasmanie (Nouvelle-Zélande) et dans l'archipel de Tonga (des Amis). Bien différens des missionnaires catholiques et surtout des jésuites, les missionnaires protestans défendent à Sandwich, le jour de dimanche, d'allumer du feu, de se baigner, d'aller à la chasse, et de se divertir; selon lord Byron, ils ont arraché à la culture des terres des indigènes, habitant les cantons les plus éloignés, pour les faire bivouaquer dans la capitale, où on leur apprend à lire. Les missionnaires n'ont pas été plus tolérans à Tahiti, et il est à craindre que leurs néophytes, dégoûtés de tant de rigueurs, ne renoncent à une religion dont ils ne peuvent apprécier la morale sublime, et qui, jusqu'à présent, paraît ne leur avoir rien appris de bien utile dans les usages de la vie sociale, à l'exception de tout ce qui tient à la morale. Quelques voyageurs ont déjà remarqué la perte de plusieurs branches de leur industrie, sans avoir observé la substitution ou la pratique d'autres arts plus utiles. Le capitaine Beechey a déjà trouvé, dans sa seconde visite à Sandwich, que les chefs s'étaient émancipés de la discipline sévère que les missionnaires leur avaient imposée.

Le Bouddhisme, qui fleurit à Java depuis le milieu du XIIIe siècle jusqu'au milieu du XIVe, n'y est plus professé que par des étrangers. Ce sont les Chinois qui, partout fidèles à leurs mœurs comme à leur croyance, suivent la religion de Bouddah dans toutes les îles de la Malaisie où ils se sont établis. Parmi les indigènes, cette religion n'est plus professée que par une partie des habitans de l'île de Bali.

Le Brahmanisme, qui jadis a dominé à Java, depuis la moitié du XIVe siècle jusqu'à l'époque de sa destruction par les missionnaires mahométans, n'y est plus professé que par les Kelang, petite peuplade qui vit disséminée dans les districts de Kendal, Kalisoungu et Demak, par les Bednis, autre tribu peu nombreuse, et par plusieurs habitans des monts Tengger; la plus grande partie des insulaires de Bali et de Madura professe aussi le brahmanisme, mais sans la choquante distinction des castes.

Le Polythéisme le plus grossier, une espèce de Sabéisme et plusieurs espèces de Panthéisme mêlés de quelques dogmes qui paraissent

avoir pris leur origine dans les antiques religions de l'Asie, se partagent toutes les autres tribus océaniennes. Quelques-unes même, telles que quelques peuplades des Haraforas de l'intérieur de Bornéo, des Actas ou Negrillos di Monte de l'intérieur de Luçon et plusieurs tribus du Continent-Austral (Nouvelle-Hollande) et de la Diemenie (Terre de Diemen), paraissent vivre sans aucune religion. On peut dire qu'en général les races nègres les plus abruties n'offrent d'autres traces d'idées religieuses que des notions vagues touchant l'existence de malins génies toujours prêts à les tourmenter, et le sentiment confus d'une vie nouvelle qui les attend après leur mort. Parmi les différentes croyances appartenant à cette division, il faut remarquer la *religion des Battas* de Sumatra, qui admet une sorte de trinité, un paradis et un enfer, et dont plusieurs dogmes et quelques-uns des noms de ses dieux subalternes semblent d'origine indienne. La pratique des *guruhs* ou prêtres de cette religion singulière, d'égorger des animaux pour connaître l'avenir par l'inspection des entrailles, nous rappelle ce qui se pratiquait en Grèce, à Rome et chez d'autres peuples idolâtres de l'antiquité. Cet usage se retrouve aussi parmi les naturels de Timor, des îles Poggi ou Nassau et de Tonga (archipel des Amis). On ne connaît pas les dogmes de la *religion des Haraforas de Mindanao*, mais on sait qu'elle a des temples et des prêtres, et que ces derniers observent aussi le vol des oiseaux pour découvrir l'avenir. Les *Redjangs de Sumatra*, qui n'ont aucun culte, admettent la métempsycose. La *religion* de plusieurs tribus indépendantes de *Luçon* et des autres îles de l'*archipel des Philippines* proprement dites, consiste dans l'adoration des bons et des mauvais esprits; et, quoiqu'elle n'ait ni temples, ni autels, ni idoles, elle a cependant des sacrifices, des prêtresses et des sorciers. Les habitans de *Waigiou* et de la *Nouvelle-Irlande* (Tombara) ont des temples remplis d'idoles grossières auxquelles ils font des offrandes. Les *Papouas de Dory* portent au col des fétiches auxquels ils attribuent un grand pouvoir de protection. La croyance des *Biadjous de Celèbes* paraît être une sorte de *Sabéisme*.

Quelques tribus des *Carolines* adorent une espèce de trinité dont les personnages s'appellent *Aluelap, Lageleng* et *Olifat*, et ceux de la trinité adorée autrefois par les *Tahitiens* étaient *Tane* ou *Te medoua* (le père, l'homme), *Oro* ou *Mattiou* (dieu le fils, le dieu sanguinaire ou cruel), *Taroa* ou *manou te hooa* (l'oiseau, l'esprit, le dieu créateur). Notre ami M. Lesson, qui a groupé avec un talent remarquable tout ce qui concerne l'état physique et moral des peuples du Monde-Maritime, s'exprime de la sorte en parlant de la religion des peuplades qui forment la variété qu'il appelle *Océanienne*, et dans laquelle il comprend tous les peuples dont beaucoup plus tard M. le capitaine d'Urville a fait la variété qu'il nomme *Polynésienne*, et qui embrasse les habitans des archipels de Tonga, de Tahiti, de Sandwich, de Mendana, ceux de la Nouvelle-Zélande, etc., etc. « Les Nouveaux-Zélandais, dit ce savant, comme tous les Océaniens, quelles que soient les variations qu'ait éprouvées leur théogonie, reconnaissent une trinité. Ils nomment leurs dieux *Atoua*, *Akoua*, pensent que les âmes des justes sont les bons génies (*Eatouas*), que les méchans ne deviennent point meilleurs dans un autre monde, et que, sous l'attribut de *tii*, ils sont investis du pouvoir de pousser l'homme au mal. Malgré des nuances légères, ne retrouvons-nous pas cet ensemble de faits dans ce que l'on sait du culte des autres peuplades? Et, soit que *Taroa*, brisant la coquille qui le tenait emprisonné, s'en servit pour jeter les bases de la grande terre (*Fenoa nui*) ou l'île de Tahiti, et en composât, avec les parcelles qui se détachèrent, les autres îles qui l'entourent; soit que *Tangaloa* tirât le monde (les îles de Tonga) de la mer, en pêchant à la ligne, partout chez les Océaniens nous voyons établie une identité de croyance frappante, la divinisation des âmes, l'adoration de plusieurs sortes d'animaux et de certaines plantes, la puissance intellectuelle des prêtres et des augures, les sacrifices humains, les *moraïs* (maraes), les idoles et l'anthropophagie, qui naquit de leurs préjugés religieux, mais qui s'est effacé de plusieurs îles abondantes en subsistances alimentaires, et qui s'est conservée intacte chez celles où la rigueur du climat et la pauvreté du sol ont fait sentir le besoin d'une nourriture substantielle. Les îles de la Société avaient leur paradis où se rendaient les âmes heureuses des *tavanas*, que le dieu esprit ailé emportait et purifiait; celles de *mataboles* des îles des Amis habi-

taient le délicieux séjour de *Bolotou*, d'où étaient bannies les âmes du vulgaire, qui mouraient en entier. Les Nouveaux-Zélandais, après leur mort, ont la ferme croyance que les esprits de leurs pères planent sur l'*hippah*, qui leur donna le jour, et se rendent à l'Élysée, qu'ils nomment *Ata-Mira*, en plongeant dans la mer, au lieu nommé *Reinga*, vers le cap Nord. Ces âmes, au contraire, errent autour du *Pouke-Tapou*, ou montagne sacrée, et sont éternellement malheureuses, lorsque les corps qui les renfermaient ont été mangés sur le champ de carnage, que leurs têtes sont restées au pouvoir des ennemis, et que les cadavres sont ainsi privés de l'*oudoupa* ou sépulture de leurs pères. A ces principes d'une religion corrompue, mais dont l'ensemble ne nous est malheureusement que peu connu; à ces restes d'un fanatisme barbare, sont liées des idées de sabéisme; et dans leur croyance, ils placent au ciel quelques-uns de leurs organes, qu'ils transforment en météores célestes. Arracher les yeux d'un ennemi, boire son sang, dévorer ses chairs palpitantes, c'est hériter de son courage, de sa valeur, commander à son dieu, et enfin, accroître ainsi la puissance que chaque guerrier ambitionne. »

Avant l'introduction du christianisme dans les archipels de Sandwich et de Tahiti, et encore à présent dans plusieurs archipels de la Polynésie, le sacerdoce est exercé par des hommes influens, dont les fonctions mystérieuses ont une puissance extraordinaire sur l'esprit des insulaires. Le roi ou chef suprême chez ces peuples est considéré dans chaque état, comme le premier pontife, et, après lui, les dignités les plus élevées sont distribuées aux diverses classes de la société suivant l'importance des fonctions. Les prêtres, dans l'opinion de ces insulaires, jouissent de la science la plus surnaturelle: lire dans l'avenir, annoncer les volontés des dieux, interpréter les songes, guérir les maladies les plus invétérées, demander des offrandes, sont leurs attributions les plus ordinaires et leurs occupations journalières. Honorés, respectés, leur personne est généralement sacrée dans les combats; car ces Calchas, à l'exemple des anciens prêtres de Mars, unissent l'encensoir au glaive, et, après s'être battus sur un champ de carnage, ils adressent aux dieux les prières de la tribu victorieuse.

La *religion des habitans de l'archipel de Tonga* (des Amis) a un culte et une foule de divinités, et leurs *Tooitonga* et leurs *Veachi* sont une espèce de grands-pontifes qui rendent des oracles. La *religion des îles Mogemug*, *Eap* et *Ngali*, dans l'archipel des Carolines, a aussi un culte public avec des temples et des sacrifices, circonstance remarquable dans cette partie de la Polynésie-Occidentale, où la religion des naturels n'a aucun culte public. Les habitans des *Iles Mulgrave* (Radack) se contentent d'offrir à la divinité des fruits qu'ils suspendent aux arbres. Dans l'*île d'Oualan*, qui est cependant très civilisée, on n'a aperçu encore aucune trace de culte ou de superstition. Dans la plupart des religions de la Polynésie et dans plusieurs autres de l'Océanie-Occidentale, on trouve la pratique affreuse des *sacrifices humains*, et de barbares mutilations sont pratiquées d'un bout à l'autre du Monde-Maritime. C'est encore à M. Lesson que nous empruntons ce qui regarde les sacrifices humains qu'on faisait autrefois à Tahiti; ce que ce savant en dit s'applique, avec quelques petites modifications, à presque toutes les autres îles de la Polynésie et à la Tasmanie (Nouvelle-Zélande), où cette pratique affreuse a été observée, et est malheureusement encore en usage. « Ces offrandes humaines étaient presque toujours prises dans la classe du peuple; ce n'était que dans des circonstances rares qu'on sacrifiait des femmes enceintes; et l'on dit même que les chefs ou le roi avaient soin de choisir des individus qui, sans amis ou sans parens, n'excitaient les regrets de personne, et dont la mort ne pouvait occasioner de troubles. Souvent aussi on réservait cette sorte de vengeance publique pour ceux qui s'étaient fait remarquer par leur turbulence ou par des actes criminels. C'est au milieu des ombres de la nuit qu'on entourait la maison de la victime: on l'appelait, et à peine mettait-elle le pied sur le seuil de la cabane qu'elle était mise à mort. D'autres fois des hommes vigoureux s'élançaient sur elle, et alors le patient, résigné à son sort, et encore religieux adorateur du dieu qui ordonnait sa mort, faisait ce que les Tahitiens appelaient *hpapa*, c'est-à-dire, qu'il se couchait et attendait avec calme le coup de casse-tête qui devait lui briser le crâne. Mais les odieuses divinités qui inspirérent aux Tahitiens, doux par caractère, des super-

stitions aussi barbares, ne se bornaient point à voir arroser les marches des *moraïs* avec le sang humain; elles leur inspirèrent la pensée, tant leur aveuglement sacrilège les asservissait au culte affreux d'*Oro*, que le plus pur encens, que les offrandes les plus chères aux dieux, étaient les angoisses de la douleur, les tortures d'un être souffrant et la longue agonie d'un malheureux se débattant encore contre des tourmens sans cesse renaissans jusqu'à ce qu'un trépas vivement attendu vint l'y soustraire. Ainsi les victimes étaient souvent attachées aux arbres des *moraïs*, et là, elles étaient frappées avec des bâtons pointus, couvertes de blessures mortelles, et expiraient dans une lente agonie en adressant aux cieux des cris de douleur et de rage.»

GOUVERNEMENT. Le Monde-Maritime, comme l'Ancien et le Nouveau-Monde, offre toutes les nuances de gouvernement, depuis les peuplades nègres les plus abruties de l'Australie et des grandes terres de la Malaisie et les tribus sauvages des Haraforas de Bornéo et de l'archipel des Moluques, parmi lesquelles chaque famille isolée forme une petite société dont le chef ne reconnait aucun supérieur, jusqu'aux confédérations aristocratiques des Bouguis, aux monarchies limitées de Soulou, de Mindanao, de Bornéo, et aux empires despotiques de Souracarta et de Djocjocarta, dans l'ile de Java, où le pouvoir suprême et les institutions politiques se présentent sous mille formes différentes. Mais un trait caractéristique de cette grande division du globe, c'est d'être régie d'un bout à l'autre par un gouvernement qui est toujours plus ou moins féodal, gouvernement que l'on voit adopté par presque toutes les nombreuses tribus de race Malaisienne, dans l'Océanie, et qu'elles ont porté avec elles en Asie (presqu'île de Malacca) et en Afrique (ile de Madagascar). Dans la Malaisie (Archipel Indien), cette espèce de gouvernement prend les formes des monarchies électives dont le chef est choisi par une aristocratie héréditaire, qui en restreint beaucoup l'autorité; elle ressemble singulièrement au feudalisme qui régnait autrefois dans la plus grande partie de l'Europe. Dans la Polynésie, on retrouve ce même gouvernement, mais avec de plus grandes nuances, et la noblesse, qui y forme une caste à part, y est d'une fierté incroyable, et tient le peuple dans un abaissement dont on ne saurait se former une idée. La plupart des habitans policés des iles Celèbes, Sumatra, Bornéo et Mindanao, sont gouvernés par des rois électifs, qui ont très peu d'autorité, de même que les chefs des Passummahs et des Redjangs, à Sumatra, ceux des insulaires de Timor, et ceux des habitans de Rotuma, des iles Mendanas (Marquesas) et d'autres parties de la Polynésie, tandis que les souverains des archipels de Radack (Mulgrave), des Carolines, de Pelew, de Sandwich, de Tonga (des Amis), de La Pérouse (Santa-Cruz), de Salomon, de la Société, et autres iles, jouissent du plus grand pouvoir, et sont traités avec les plus grands égards. A Oualan, le peuple ne les approche qu'en s'agenouillant, et on dit que les barques qui passent à la vue de l'île Mogemug, siège du chef suprême du groupe de ce nom dans l'archipel des Carolines, doivent plier leurs voiles en signe de respect. Le gouvernement des Achinais, essentiellement féodal, flotte sans cesse entre le despotisme et l'anarchie. Celui du sousounan ou de l'empereur de Souracarta, ainsi que celui du sultan de Djocjocarta, était, il n'y a pas long-temps, despotique, et la puissance de ces deux monarques n'était limitée que par certains usages auxquels le peuple est si attaché que le prince n'osait pas y déroger. A Java, de même que dans l'Hindoustan, chaque village, avec son district, forme pour ainsi dire, un petit état à part, régi par un chef élu par le peuple. Le trône de Soulou est héréditaire, mais l'autorité du sultan est bornée par celle des *datus* ou nobles héréditaires, qui composent le conseil d'état, par le *Maha-Radja-Lela*, qui est une espèce de censeur chargé de surveiller la conduite du sultan et des datus, et par le *Orang-Kaï-Mallik*, qui est une espèce de représentant du peuple, dont le devoir est de défendre ses droits. On peut regarder tous les états de Celèbes comme autant de républiques aristocratiques, dont le pouvoir suprême réside dans une noblesse héréditaire qui choisit le roi, auquel elle n'accorde que très peu d'autorité, et qu'elle a même le droit de déposer. On pourrait comparer le souverain de Louhou à l'ancien doge de Venise, qu'environnait une grande pompe, mais dont l'autorité était presque nulle. Les huit petits rois de Bali, ainsi que les chefs qui dominent dans l'archipel de Salomon, règnent au contraire despotiquement sur leurs sujets. On doit encore ajouter que quelques

peuplades de la race nègre dans l'Australie et dans la Malaisie (Archipel-Indien), et quelques tribus des Haraforas, dans cette dernière division, sont régies par des chefs qui jouissent d'une assez grande autorité; et qu'une tribu des environs de Botany-Bay, plus nombreuse et plus robuste que les autres, paraît avoir été en possession du privilège singulier d'arracher une dent aux jeunes gens des tribus limitrophes.

Pendant le premier siècle du mahométisme dans l'île de Java, les prêtres musulmans y formaient une véritable hiérarchie qui avait la prérogative de choisir le souverain, et qui ne fut détruite que lorsque la puissante famille de Mataran parvint à rendre le trône héréditaire en elle. Les prêtres, parmi les Nouveaux-Zélandais, jouissent d'une autorité presque aussi grande que celle des chefs; et le *Schaou*, ou le chef suprême élu à chaque 21e lune par les chefs héréditaires des 24 districts de Rotouma, la plus importante des Sporades, joint le sacerdoce au faible pouvoir qu'on lui accorde. Le *Tooïtonga* semble avoir été jadis dans l'archipel des Amis ce qu'était autrefois au Japon le Daïri, et de même que le souverain pontife japonais, à la fin du XVIe siècle, a été privé de ses prérogatives politiques par un général adroit, de même le pontife océanien, après avoir vu diminuer peu-à-peu son autorité, la vit entièrement annulée par le sage successeur de l'adroit et habile Finow Ier.

A la page 310, nous avons signalé la grande puissance dont jouissent encore les prêtres dans la Polynésie, et le pouvoir immense dont ils étaient investis dans les archipels de Sandwich et de Tahiti, avant l'introduction du christianisme.

Dans les îles soumises aux nations de l'Europe, le gouvernement a pris les formes régulières et modérées qui régissent les peuples de cette partie du monde, et il a subi des modifications plus ou moins grandes, selon les rapports plus ou moins fréquens et les liaisons plus ou moins intimes qui se sont établies dans les autres îles où quelques Européens se sont fixés ou sont parvenus à introduire leur religion et leurs usages. Les deux archipels de Sandwich et Tahiti offrent parmi ces pays des changemens les plus grands. Les missionnaires, en mettant sur le trône le fils de Pommare II, âgé de quatre ans, ont organisé un gouvernement complet. D'après leur constitution, les 27 districts dont se composent Tahiti et l'île voisine d'Eiméo, ont chacun leur gouverneur et leur juge, l'un choisi par le parlement, l'autre élu par le peuple; les pouvoirs législatif et exécutif sont, en apparence, séparés entre le roi et les députés, et, en réalité, réunis dans les mains des missionnaires : ni roi, ni député, dit un voyageur, ne conserverait sa place s'il encourait leur déplaisir. On pourrait croire, dit M. de Morineau, que le gouvernement des Sandwich est despotique : tout appartient au roi, il hérite de tout, dispose de tout; cependant son pouvoir est limité, et des lois conservées par tradition représentent la constitution de ces îles, où l'influence européenne dans l'administration a jusqu'à présent produit beaucoup moins de changemens que dans l'archipel de Tahiti.

INDUSTRIE. Sous le rapport de l'industrie, le Monde-Maritime présente dans les deux variétés principales de ses habitans et leurs subdivisions, les différences les plus marquées. Tandis que la race nègre vit presque partout dans les bois à côté des orang-outangs, dont elle ne diffère pour ainsi dire que par l'usage de la parole et que ses tribus même les moins abruties, à un très petit nombre d'exceptions près, ignorent encore les arts et les métiers les plus indispensables à l'état social, les nombreux peuples de la souche malaisienne ont presque tous atteint une certaine civilisation, et les plus policés s'adonnent même avec succès à l'agriculture, à la navigation, à la pêche, et, en quelques endroits même, à l'exploitation des mines. Cependant l'art du potier, inconnu des Polynésiens les plus civilisés, est pratiqué par les Papouas de Dory. Les Celébiens, les Bouguis, les Redjangs, les Javanais, les Ylocos, les Camarinas et les Malais proprement dits, sont les tisserands les plus habiles de la Malaisie (Archipel Indien). Dans la Polynésie, les Sandwichiens font les étoffes les plus remarquables avec l'écorce du mûrier. Les Nouveaux-Zélandais confectionnent de beaux manteaux avec leur fameux *phormium tenax*. Les Carolins sont les seuls Polynésiens qui fabriquent de vrais tissus. Les habitans de Rotouma font de très jolies nattes. Dans cette dernière division du Monde-Maritime, la Polynésie, les habitans des archipels de Viti (Fidji), de Tonga (des Amis), de Tahiti (de la Société) et de l'île Rouroutou (Ohite-

roa), dans le groupe de Toubouai, se distinguent aussi par leur industrie.

Plusieurs nations civilisées de l'Océanie-Occidentale, comme les tribus policées de l'Asie et de l'intérieur de l'Afrique, montrent une grande habileté à travailler des bijoux, des ornemens en or et en argent et surtout les ouvrages en filigrane. Les naturels de Manado, les Achinais, les Menangkabous, les Redjangs et les habitans de Padang, dans l'île de Sumatra, surpassent tous les autres dans la confection de ces derniers ouvrages. Les naturels de la petite île de Dao, dans l'archipel de Sumbava-Timor, se distinguent aussi dans cette branche d'industrie, et sont les orfèvres et les bijoutiers de toutes les îles voisines. Les Malais de Bornéo et les Javanais savent tailler et polir le diamant et autres pierres précieuses, et les seconds, qui travaillent le bois avec une habileté remarquable, fournissent à tous les Européens de l'Archipel des Indes tous les meubles dont ils ont besoin.

Nous ne saurions quitter ce sujet sans signaler à nos lecteurs le goût et les dispositions pour la sculpture que montrent dans les ornemens de leurs pirogues, de leurs pagayes, de leurs tambours, et même chez quelques tribus, dans ceux de leurs cabanes, non-seulement les Nouveaux-Zélandais, les Tahitiens, les Sandwichiens, les naturels des îles Pelew, des Carolines et d'autres îles de la Polynésie, mais même quelques-unes des tribus nègres de l'Australie, particulièrement les habitans des archipels de la Nouvelle-Bretagne et de Salomon, dont les sculptures sont parfois des chefs-d'œuvre d'élégance ; nous avons eu occasion de remarquer cette singularité, en parlant des tribus sauvages qui habitent la côte occidentale de l'Amérique du Nord.

COMMERCE. Le véritable siège du commerce du Monde-Maritime est dans la Malaisie (Archipel-Indien); c'est ici qu'avant les temps historiques, les Javanais, les Malais, les Bouguis et les Macassars paraissent l'avoir exercé avec plus ou moins d'étendue, selon les circonstances particulières dans lesquelles ces grandes nations de l'Océan se sont trouvées. Maintenant, les peuples qui s'y adonnent le plus, sont, outre les nations sus-mentionnées, les Tagales, les insulaires de Bali et de Lombock. On doit ajouter que les Bouguis sont la première nation marchande de l'Océanie, et que parmi eux, les habitans de l'état de Wajou sont en possession de la plus grande partie du commerce étranger. Cette tribu a des colons établis dans tous les ports de la Malaisie, depuis Achem jusqu'à Manilla, et fournit presque tous les matelots aux prohas des Bouguis qui naviguent dans ces parages. Presque tous les princes et les chefs des nations maritimes de la Malaisie, et leurs principaux officiers font le commerce pour leur compte, et dans quelques états ils le font même exclusivement.

Dans l'Australie le commerce parmi les indigènes, est pour ainsi dire nul, et dans la Polynésie il n'y a que les Carolins occidentaux et les habitans de l'Archipel de Sandwich qu'on puisse regarder comme des peuples commerçans. Depuis 1805, une flottille composée de plusieurs voiles, part d'Ulilea, de Setoan et autres îles de l'archipel des Carolines, se réunit à Lamurek, et va régulièrement tous les ans, à Guam dans les Mariannes, où elle commerce avec les Espagnols. Le gouverneur d'Agana emploie souvent ces mêmes bâtimens pour entretenir sa correspondance avec les autres îles soumises à son administration, et quelquefois même avec Manilla dans les Philippines. Le port de Hanarourou, dans l'archipel de Sandwich, est déjà devenu le rendez-vous des bâtimens qui se rendent en Amérique, aux Philippines et à Canton.

Parmi les étrangers, les Chinois sont ceux qui font le plus d'affaires, et leur commerce surpasse d'un tiers celui même des Anglais. Ils sont dans l'Archipel, ce qu'étaient les Juifs en Europe au moyen-âge, et ce qu'ils sont encore dans une grande partie de l'Asie, de l'Afrique et dans quelques contrées d'Europe. Mais plus actifs et plus industrieux que les Juifs, outre le commerce en gros et en détail par mer et par terre, on les voit partout exercer le métier de jardinier, de tailleur, de cordonnier, de peintre, de distillateur et de potier; ils font aussi toutes les fournitures pour les établissemens civils et militaires; ils perçoivent les taxes, les impôts fonciers et les droits d'entrée et de sortie ; ils exploitent les mines et dirigent ou exécutent les travaux dans les hôtels des monnaies.

La position insulaire de presque toutes les tribus Océaniennes en fait des marins aussi habiles qu'intrépides, et a contribué sans doute à porter à un aussi haut point de per-

fection l'art de construire leurs pirogues et leurs *corocores* ou barques de guerre. Les Achinais et les Siaks de Sumatra, les Macassars et les Bouguis de Celèbes, les Tagales de Luçon et les naturels de Mindanao, de Soulou et de Bali excellent plus que les peuples de la Malaisie (Archipel Indien), dans la construction de leurs bâtimens. Ceux des Achinais, des Siaks, des Soulous et des Mindanao sont les plus grands et sont garnis de canons. Les pirogues à balanciers, légères, rapides et propres à la navigation des côtes et des mers tranquilles, se trouvent en usage parmi les Timoriens, les habitans de la côte nord-est de l'Australie (Nouvelle-Hollande), parmi ceux des archipels des Mariannes et des Carolines et chez presque toutes les peuplades de la Polynésie. Les Carolins, particulièrement ceux du groupe de Gouliai (Ulea, Ulie), sont les navigateurs les plus expérimentés et les plus intrépides de cette partie de la Polynésie; leurs pirogues qu'on a appelées *volantes,* sont les plus rapides et les plus parfaites que l'on connaisse. Nous avons déjà mentionné le voyage qu'elles font aux Mariannes; nous rappellerons ici l'intéressante observation faite par Malte-Brun, sur les renseignemens que M. Gaimard lui avait fournis; c'est que ces insulaires divisent la rose des vents, précisément comme le faisaient, d'après Timosthènes, les Grecs et les Romains depuis Alexandre jusqu'à Claude. A l'autre extrémité de la Polynésie, les naturels des îles Paumotou, qui habitent également des îles basses ou attoles, possèdent de grandes pirogues doubles dans la conduite desquelles ils se montrent aussi habiles navigateurs. Les Nouveaux-Zélandais possèdent de superbes pirogues de guerre sans balancier; mais ils ne s'éloignent jamais hors de vue de terre comme les Carolins et les Paumotous qui se dirigent d'après les astres. On retrouve chez tous les peuples nègres, épars depuis le nord de la Papouasie (Nouvelle-Guinée), sur ces chaînes de grandes îles, une forme assez générale de pirogues. Ceux du Port-Praslin (Nouvelle-Irlande), de la Nouvelle-Bretagne, de l'île d'York, de Bouka et autres ont des embarcations sveltes, légères, formées de bordages assemblés et cousus, dont les joints sont bouchés par un mastic tenace, et dont les deux extrémités se relèvent et sont le plus souvent surmontées de quelque attribut. Mais toutes ces pirogues, dit M. Lesson, n'ont point de balancier, tandis que celles qu'on retrouve sur le pourtour boréal des îles dites des Papouas, et qui sont destinées aux besoins ordinaires, sont, sans exception, à deux balanciers; celles de guerre, toutefois, ressemblent aux précédentes. Nous ajouterons aussi par opposition à ces insulaires si habiles dans la construction et la direction de leurs embarcations, que les pirogues des Australiens des environs du Port Jackson, ne sont faites qu'avec une longue écorce d'eucalyptus solidement liée aux extrémités; que dans la région intertropicale du Continent Austral, un tronc d'arbre creusé en tient lieu; que plus à l'ouest, dit M. King, à la baie de Hanovre, c'est un radeau formé de tiges vieilles et légères de manglier; qu'enfin, dans l'archipel de Dampier et autres parties de l'Australie (Nouvelle-Hollande), l'intelligence des Australiens n'a pu s'élever pour passer les rivières ou traverser les baies et les golfes, au-dessus d'un simple tronc d'arbre flottant!

Qu'il nous soit permis de dire encore un mot sur ces embarcations des Océaniens, qui ont excité l'admiration de tous les navigateurs européens qui ont eu occasion de les observer, et qui ont été jusqu'à ces derniers temps l'objet sur lequel ces insulaires déployaient toutes les ressources de leur industrie. « Les pirogues simples, dit M. Lesson, creusées dans un tronc d'arbre, peuvent se reproduire ailleurs; mais il n'en est pas de même des *pirogues doubles* ou accolées deux à deux, qu'on ne rencontre nulle part chez les peuples d'une descendance étrangère aux Océaniens. Nous vîmes à Tahiti des pirogues doubles qui arrivaient des îles Paumotou : c'étaient de vrais petits navires propres à faire de longues traversées et capables de contenir des vivres en proportion déterminée pour l'équipage, qui est logé dans une banne en bois solidement tissée et disposée sur le tillac. La coque de chacune des deux pirogues est calfatée avec soin, enduite de mastic; et de forts madriers solidement liés les unissent. Leur gouvernail est remarquable par un mécanisme ingénieux que nous ne pouvons point indiquer ici. Ces pirogues étaient anciennement, chez les Tahitiens, décorées de sculptures qu'on retrouve encore aujourd'hui sur les embarcations sveltes des Nouveaux-Zélandais. Ces reliefs, débris des arts traditionnels que ces peuples ont conservés.

et dont le fini étonne lorsqu'on examine l'imperfection des instrumens qu'ils employaient, sont toujours identiques par leurs représentations. Ils les négligent depuis que les Européens leur ont porté le fer. Les idées nouvelles qu'ils ont reçues feront bientôt disparaître les traces de ces ingénieux travaux, qui s'effaceront avec le sens mythologique qu'on y attachait et que remplace déjà chez plusieurs une imitation plus ou moins grossière de nos arts et de nos procédés. Les pirogues doubles sont usitées à Tahiti et dans les archipels voisins, aux Sandwich, aux îles Marquises et jusqu'à Rotuma. Nous ne les avons pas vues à la Nouvelle-Zélande, mais la nature des baies nécessite des embarcations plus légères ; il paraît cependant qu'ils s'en sont parfois servis. Toutes les pirogues zélandaises ont leur avant surmonté d'une tête hideuse tirant la langue, ce qui est chez eux le signe de guerre et de gloire ; et l'arrière est terminé par une pièce sculptée, haute de quatre pieds, représentant un dieu et des cercles sans fin, dont la signification est entièrement symbolique. »

A l'égard des Océaniens qui doivent en tout ou en partie leur civilisation aux Européens, nous ferons observer que les Tagales et autres peuples de la souche malaisienne de Luçon ou Manille, sont presque universellement dans la Malaisie comme canonniers ou timonniers, qualités qu'ils possèdent à un degré éminent. Nous remarquerons aussi que les habitans des îles Sandwich et de la Nouvelle-Zélande prennent quelquefois service comme matelots sur les bâtimens anglais et anglo-américains qui vont à Canton et à la côte nord-ouest d'Amérique, ou qui font la pêche de la baleine dans le Grand-Océan.

Au milieu de tous ces peuples navigateurs, l'Océanie offre peut-être un plus grand nombre de *corsaires* que toutes les autres parties du monde. Les peuplades les plus renommées par leurs pirateries sont les Achinais et les Siaks de l'île Sumatra, les insulaires de Lingen, les habitans de Kali et Tuli-Tuli sur la côte nord-ouest de Celèbes, les Tedongs, tribu des Dayaks, et les habitans du royaume de Sambas dans Bornéo, les Mindanao, les Illanos et les Soulous dans l'archipel des Philippines. On doit cependant avouer que depuis quelques années le nombre de ces forbans a beaucoup diminué, grâces aux croisières anglaises et hollandaises. Il n'y a que les côtes des Philippines qui soient encore ravagées presque tous les ans par les corsaires de Soulou, de Mindanao et de Bornéo, malgré les bateaux armés et les canonnières que les Espagnols entretiennent dans ses parages. Les colonies anglaises de déportation ont répandu dans l'Australie et même dans la Malaisie quelques déserteurs, tant des établissemens coloniaux que des navires du commerce ; jusqu'à présent il n'en est pas résulté d'associations de pirates européens dans ces deux sections de l'Océanie ; mais quelques points du Continent, plusieurs îles et surtout les petites îles du détroit de Bass ont reçu un grand nombre de matelots révoltés et de *convicts* évadés, qui menacent de renouveler les régences barbaresques. Des croisières habilement dirigées peuvent encore détourner le péril.

L'esclavage que les lois reconnaissent et sanctionnent dans toute la Malaisie, à l'exception de l'île de Java et peut-être de quelques autres, la férocité de certaines tribus et la faiblesse et l'abrutissement de plusieurs autres, donnent naissance, dans cette partie de l'Océanie, à tous les abus, à toutes les violences et à ces atrocités que le commerce d'esclaves produit encore en Afrique. Toutes les nations que nous avons signalées ailleurs comme adonnées plus que les autres à la piraterie, font cet abominable commerce, qui, ici, comme en Afrique, reçut une grande augmentation par les demandes des Européens, et surtout par celles des Hollandais. Les féroces Mindanao sortent régulièrement tous les ans de leurs ports pour aller à la *traite des esclaves* dans l'archipel des Philippines. Les îles de Celèbes, Poulo-Nias, Bali et quelques autres sont les contrées de l'Océanie qui fournissent le plus grand nombre de victimes à la cruelle avidité des marchands chinois, bouguis et achinais, avec lesquels rivalisent même quelques marchands européens.

Les *principaux articles d'exportation* du Monde-Maritime sont : noix muscades, clous de girofle, cannelle, poivre, café, riz, étain, or, diamans, perles, ivoire, nids d'oiseaux, bois de sandal, bois de marqueterie, indigo, sucre, coton, tabac, bois de construction, surtout de tek ; camphre, térébenthine, betel, ambre gris, charbon de terre, blé, chevaux, fourrures, lin et laine de la plus belle qualité, huile et fanons de baleine, écailles

de tortue, holothuries, oiseaux de paradis, cocos, gingembre, sagou, joncs, rottins, noix d'arec, bambous, arbre à pain. Les *principaux articles d'importation* sont : opium, sel, toiles ordinaires, soieries, objets de mode, porcelaine, cuivre, huile, savon, vins, liqueurs, armes blanches et à feu, poudre et un grand nombre d'articles provenant des fabriques et des manufactures de l'Europe.

Les principales places commerçantes de l'Océanie sont : *Batavia, Samarang, Sourabaya, Riow*(Rhio), *Amboine, Coupang* et *Macassar* dans l'Océanie-Hollandaise; *Manille* dans l'Océanie-Espagnole; *Sydney, Hobart-Town* et *Swan-River* dans l'Océanie-Anglaise; *Bornéo, Achem, Beran* dans la Malaisie-Indépendante. Dans la Polynésie nous nommerons : la *Baie des Iles* et *Houkianga* dans la Nouvelle-Zélande; *Matavae* et *Papéiti* dans Tahiti; *Hanarourou* dans les îles de Sandwich; les *îles Viti* et les *îles Mendana* pour le bois de sandal; les *îles Paumotou* pour les perles et les trepangs. En outre, nous ferons observer que toutes ces mers sont fréquentées pour la pêche des cachalots et toutes les îles australes pour la chasse des phoques.

ÉTAT SOCIAL DES OCÉANIENS. Depuis Forster, qui le premier traça d'une main habile le vaste cadre des productions et des habitans de la Polynésie et de l'Australie, de nombreux voyageurs parcoururent dans toutes les directions le Grand-Océan et la mer des Indes, et publièrent une foule de faits qui servirent à la classification des peuplades éparses sur le Continent-Austral et sur les îles innombrables qui en dépendent. Nos lecteurs connaissent déjà les voyageurs célèbres qui, depuis les mémorables circumnavigations de Cook, ont décrit les Océaniens sous le double rapport physique et moral. Ici, nous nous bornerons à citer quelques auteurs, dont les savantes recherches ont été notre guide principal, dans la détermination des différens foyers de civilisation indigène du Monde-Maritime. Citer les noms de Marsden, de Raffles, de Leyden, de Wenthworth, de King, de Nicholas, de Dillon, de Chamisso, de Collins, de Cuningham, de Kendal, de Kotzebue, de Krusenstern, de Langsdorf, de Peron, de Freycinet, de Duperrey, et les doctes auteurs des *Polynesian Researches*, c'est rappeler au lecteur des hommes, dont les travaux aussi savans que consciencieux ont mérité une juste célébrité. Mais notre franchise nous impose le devoir de lui signaler surtout deux ouvrages classiques, que quelques littérateurs exploitent, en y puisant, à peu de frais, une vaste érudition qui ne leur appartient pas, et nous nous faisons un plaisir et un devoir d'avouer les nombreux emprunts que nous avons faits; ces ouvrages sont : *the History of the Indian Archipelago*, par M. Crawfurd, et l'*Histoire naturelle de l'homme*, par M. Lesson. C'est dans le premier que nous avons puisé presque tout ce qui concerne la civilisation indigène de la Malaisie; c'est le second qui nous a fourni les faits curieux et intéressans à l'aide desquels nous avons pu compléter la classification de tous les autres peuples de l'Océanie. Nous devons aussi déclarer que plusieurs communications importantes nous ont été faites par nos savans amis MM. Carnot et Gaimard, MM. Ernest et Jules de Blosseville, ainsi que par un voyageur célèbre, M. de Rienzi.

Maintenant que le lecteur connaît les sources auxquelles nous avons puisé et quels sont nos guides principaux, nous allons essayer de classer les principales nations du Monde-Maritime, d'après les foyers de civilisation qui nous paraissent pouvoir être regardés comme indigènes, en signalant ensuite la part de civilisation qui paraît devoir être attribuée aux peuples de l'Asie et à ceux de l'Europe.

En comparant l'état social, où furent trouvées les innombrables tribus de l'Océanie, on voit d'abord qu'elles présentent pour ainsi dire deux branches principales de civilisation indigène très différentes entre elles. La première, qui comprend les grandes nations de la Malaisie (Archipel-Indien), paraît devoir son origine à un peuple inconnu, qui, selon M. Crawfurd, parlait le grand-polynésien; c'est le *foyer* que nous proposons de nommer *javano-malaisien*, à cause des deux nations qui peuvent être regardées comme ses branches principales; car les Javanais et les Malais sont incontestablement les deux nations indigènes, qui, indépendamment de toute influence étrangère, se sont élevées le plus haut dans l'échelle des peuples civilisés de cette partie du monde. La seconde branche, qui comprend tous les autres peuples de l'Océanie, offre une civilisation incomparablement inférieure à la première. On peut y distinguer trois nuances principales, qui nous paraissent pouvoir être regardées comme autant de foyers distincts, que nous proposons de nommer *foyer australien*, *foyer carolinien* et *foyer polynésien*, dénominations qui désignent les pays où vit le plus grand nombre de tribus civilisées que chacun d'eux embrasse.

Les ingénieuses et savantes recherches de M. Crawfurd, sur le *foyer javana-malaisien*, ont démontré que cette civilisation s'est développée dans la Malaisie,

indépendamment des nations de l'Ancien et du Nouveau-Monde. Cette civilisation semble avoir suivi, dans son développement pendant une longue série de siècles, une marche toute particulière, et avoir même étendu son influence depuis Madagascar, sur les côtes orientales de l'Afrique, jusqu'à l'île de Pâques, vers les rivages de l'Amérique. Ici, comme dans l'Ancien-Continent, on retrouve partout les traces d'une nation antique, qui a influé puissamment sur la formation de la langue, sur les institutions sociales, politiques et religieuses, sur les mœurs et les usages d'un grand nombre de peuples, mais dont on ne saurait déterminer l'époque précise de l'existence, ni indiquer exactement le lieu de la demeure primitive. La langue que les savans philologues Marsden et Crawfurd appellent le *grand polynésien*, est pour les nations de l'Océanie ce que le samscrit est pour les nations Indo-Germaniques de l'Ancien-Continent. C'est au peuple qui la parlait qu'il faut attribuer cette civilisation autochtone, qui est la souche de l'état social dans lequel on a trouvé les innombrables tribus de la Malaisie, et dont on reconnaît quelques vestiges chez les peuplades répandues sur les deux tiers environ de la circonférence du globe, phénomène unique dans l'histoire de l'homme, surtout lorsqu'on pense au peu de moyens que ce peuple devait avoir pour étendre ses colonies à d'aussi immenses distances. La comparaison et l'analyse des langues parlées dans ce vaste espace par les nombreuses tribus de race malaisienne; la comparaison et l'analyse de leurs mœurs, de leurs usages, de leurs institutions politiques et religieuses, de leurs histoires nationales et de leurs traditions populaires, tout nous montre de la manière la plus évidente un foyer de civilisation indigène, sur laquelle s'est pour ainsi dire entée la civilisation étrangère, apportée ensuite à des époques très différentes par les Hindous, les Arabes, les Chinois, et plus tard par les Européens. Ces mêmes considérations portent à conclure que ce peuple inconnu, mais dont l'existence ne peut être raisonnablement révoquée en doute, après les faits réunis avec tant de sagacité par M. Crawfurd, avait, de temps immémorial et indépendamment de toute influence étrangère, fait des progrès dans l'agriculture; qu'il connaissait l'usage du fer, de l'or et de l'étain; qu'il savait travailler ces métaux; qu'il possédait l'art de tisser des étoffes faites de la partie fibreuse d'une plante indigène; qu'il avait apprivoisé le buffle et la vache et les employait dans l'agriculture et dans les transports, ainsi que la poule, le canard et le cochon, qui servaient à augmenter ses moyens de subsistance; qu'il s'était donné un gouvernement régulier; qu'il avait établi des foires et des marchés, qui se tenaient à des époques déterminées; qu'il avait un calendrier civil et un calendrier agricole; qu'il possédait déjà un système d'arithmétique assez étendu; et qu'il s'était même élevé jusqu'à l'invention d'un véritable alphabet. Ces mêmes considérations rendent aussi extrêmement probable l'hypothèse proposée par M. Crawfurd, que c'est à Java, qu'il faut placer l'existence de ce peuple inconnu, et que c'est dans cette île par conséquent qu'il faut placer le noyau principal et primitif de toute la civilisation indigène de l'Océanie ou du Monde-Maritime.

Les principaux peuples qui appartiennent au *foyer javano-malaisien* sont: les Javanais et les Malais proprement dits, dont nous avons indiqué la demeure aux pages 304 et 305; les montagnards de Java qui habitent la partie de cette île nommée Sunda, les Battas, les Achinais, les insulaires de Bali, les Bima de Sumbava, les Bouguis et les Macassars de Celèbes, les Tagales, les Bissayos, les Soulous et les Mindanao de l'archipel des Philippines.

Un trait qui caractérise la civilisation de ce foyer et qui la distingue le plus de celle de tous les autres peuples policés du globe, c'est la *multiplicité des alphabets* différens qu'on y trouve en usage parmi des peuples placés dans les circonstances les moins favorables pour en rendre l'invention facile ou même nécessaire. Les Battas, les Redjangs et les Lampongs, nations qui parlent des langues moins différentes entre elles que ne le sont entre eux le français, l'espagnol et l'italien, et vivant toutes les trois dans la même île, emploient, pour exprimer leurs idées, des caractères aussi différens les uns des autres que leurs idiomes diffèrent de ceux des peuples les plus éloignés. Ce même phénomène, unique dans l'histoire de l'homme, se répète encore dans d'autres parties de l'Océanie-Occidentale, lorsqu'on compare entre elles les langues des Sunda, des Tagales, des Bouguis et des Javanais, qui appartiennent à une même souche, celle dont dérivent les trois nations précédentes, et dont les alphabets respectifs diffèrent aussi entièrement de ceux des Battas, des Redjangs et des Lampongs. C'est peut-être ici le lieu de faire observer que les Redjangs, comme autrefois les Chinois et autres peuples, se servent encore de cordelettes auxquelles ils font des nœuds, lorsqu'ils ont besoin de se ressouvenir de quelque chose.

Les *foyers australien, carolinien* et *polynésien* offrent, dans leur développement, une marche bien plus lente que le foyer javano-malaisien; on peut dire même que depuis long-temps elle est stationnaire. Mais, tout inférieure qu'est cette civilisation comparée à celle de la Malaisie, elle ne laisse pas de nous étonner, surtout lorsqu'on pense aux circonstances peu favorables où l'homme s'est trouvé dans cette partie du globe, pour sortir de l'état sauvage. Privé du secours des animaux domestiques, ignorant l'usage des métaux les plus utiles, disséminé sur une mer immense, on ne le voit pas moins exercer une sorte d'agriculture; se réunir sous un gouvernement régulier; se diviser en castes, jouissant chacune de certains privilèges; avoir une religion avec des rits, des prêtres et des sacrifices; observer, à l'égard des chefs héréditaires, une étiquette qui, pour la rigueur et les détails, peut être comparée à celle en vogue dans le sud-est de l'Asie; se bâtir des cabanes commodes adaptées aux circonstances locales; se couvrir de véritables étoffes ou bien de nattes artistement travaillées; élever quelques monumens grossiers; construire enfin, avec une intelligence étonnante, des pirogues qui ont mérité les éloges des plus grands marins, et sur lesquelles, guidé par les étoiles et la connaissance des vents, on le voit croiser dans toutes les directions le plus vaste des océans.

Si l'on voulait mettre ensemble les traits principaux qui nous ont servi à tracer la ligne de démarcation entre ces trois foyers de civilisation indigène, et assigner à chacun les peuples qui lui appartiennent, on pourrait les résumer de la sorte:

Le foyer australien embrasserait les peuples nègres les moins abrutis. On ne connaît jusqu'à présent qu'un petit nombre de peuplades qui puissent lui être assignées. A la tête de toutes, il semble qu'on doit placer ici les insulaires de la Nouvelle-Irlande, de la

Nouvelle-Bretagne, de Santa-Cruz, de quelques-unes des îles de l'archipel de Salomon, et quelques-unes des peuplades du groupe de la Papouasie (Nouvelle-Guinée) et des îles qui en dépendent. Ces peuples connaissent l'usage de l'arc et des flèches, ignoré des peuples des branches carolinienne et polynésienne; quelques-uns savent même fabriquer de la poterie, et tous ont un goût prononcé et une grande adresse pour les sculptures, dont ils ornent leurs pirogues et les portes de leurs maisons. Mais ici, nous devons signaler deux particularités remarquables propres à ces peuples, et dont la connaissance est due à M. Lesson. A Waigiou, à Dory, ce naturaliste trouva chez les naturels l'usage d'*oreillers en bois* travaillés et représentant le plus constamment et avec plus ou moins de perfection deux têtes de sphinx, attribut égyptien; plusieurs de ces objets, comparés en France avec ceux qu'on a trouvés sous la tête des momies d'Égypte découvertes dans les tombeaux, n'ont offert aucune différence sensible. Au port Praslin ce même savant trouva, chez les naturels, l'usage de l'*épinette* divisée en trois lamelles effilées, qui se placent dans la bouche comme la nôtre, et, ce qui est encore plus singulier, la *flûte à Pan* ou le *syrinx*, composé de huit notes dont cinq appartiennent à la gamme et trois sont répétées à l'octave en dessous, ce qui porta un musicien distingué à faire remonter aux temps les plus reculés l'invention de cet instrument.

Le *foyer carolinien* embrasserait non-seulement tous les peuples de race malaisienne de l'archipel des Carolines, mais aussi les anciens habitans de celui des Mariannes, les insulaires de l'archipel de Palaos et ceux qui forment le groupe que nous avons nommé Archipel-Central. Tous ces peuples forment la branche que M. Lesson a nommée rameau Mongol-Pélagien. Plusieurs traits particuliers à ces peuples les isolent des autres Océaniens. D'abord le manque de toute sorte de culte; quoiqu'ils possèdent le dogme consolant d'une autre vie, ils n'ont aucune cabane servant de temple, ni aucune idole. Ces peuples, à quelques exceptions près, ne suivent pas l'usage infâme des Polynésiens, de prostituer leurs filles ou les esclaves enlevées à leurs familles. Jaloux au contraire de leurs épouses, ils paraissent scrupuleux de conserver intacte la fidélité conjugale, et redoutent le commerce de leurs femmes avec les étrangers. « La construction de leurs pirogues, dit M. Lesson, est depuis long-temps célèbre; elle ne ressemble en rien à celle des Polynésiens. Ici, on ne peut se dispenser de reconnaître des insulaires essentiellement navigateurs, observateurs exacts du cours des astres, possédant une sorte de boussole, instrument que l'on sait exister depuis long-temps en Chine et au Japon, quoique les habitans de ces pays soient loin d'être aujourd'hui d'habiles marins. La marche de leurs pros peints en rouge et frottés avec quelques substances qui leur donnent l'aspect d'un ouvrage vernissé, est vraiment remarquable, quoiqu'elle soit loin de légitimer ce qu'en ont dit quelques navigateurs, et surtout Anson; elle est de cinq à six milles par heure au plus. Mais avec quelle adresse on fait changer indistinctement à ces pirogues l'avant en arrière, par un simple renversement de voile! et ces fragiles embarcations conservent toutes un genre de construction qui ne varie dans aucune île, et que nous eûmes occasion de voir sur la plupart de ces longues chaînes d'archipels. Adonnés à la guerre, poursuit ce savant, parce que l'homme y est naturellement porté, les Carolins ont aussi conservé ou su faire un grand nombre d'instrumens de destruction. Cependant nous ne les trouvons pas en possession de l'arc et des flèches, réservés à la race nègre, ni du casse-tête, ni des longues javelines, plus particulièrement usitées chez les Océaniens (Polynésiens). Des frondes, des pierres, des bâtons pointus et garnis d'os et d'épines de poissons, des haches de coquilles, voilà les armes les plus habituelles et celles dont ils se servent plus généralement. » Mais une industrie qui est essentiellement propre à ces peuples, c'est la confection des étoffes. Les Australiens et les Polynésiens les plus civilisés emploient, pour leur fabrication, des écorces battues et amincies sous forme de papier; les Carolins au contraire se servent d'un petit métier, seul débris, dit M. Lesson, des arts de leurs pères, pour assembler les fils et composer une toile par un procédé et par des instrumens parfaitement analogues à ceux dont se servent les Européens. « On ne peut, dit ce naturaliste, en voyant ces tissus formés de fils soyeux de bananier teints en jaune, en noir, ou en rouge, entrelacés sur un métier élégant, ornés de dessins qui annoncent du goût, que faire remonter la source d'un art ainsi perfectionné à une race plus anciennement civilisée et depuis long-temps établie en corps de nation. Pourquoi, d'ailleurs, les Carolins n'ont-ils jamais eu recours à l'écorce de l'arbre à pain si commun sur la plupart de leurs îles, et qu'ils n'avaient qu'à battre avec un maillet pour la convertir en étoffe? Cela tient à ce qu'ils ont retenu par la tradition les principes d'un art très perfectionné dans leur patrie primitive, et que leur industrie a su en conserver l'usage pour confectionner les seuls ajustemens réclamés par le climat qu'ils habitent. » Ce véritable phénomène dans la civilisation, encore si arriérée de ces peuplades de l'Océanie, est trop important pour que nous ne nous arrêtions pas encore un instant. Voici de quelle manière s'exprime sur ce sujet un observateur habile, qui le premier établit des relations amicales entre l'équipage de *la Coquille* et les insulaires d'Oualan. « Un certain intérêt, dit M. Jules de Blosseville, s'attachera peut-être à la description minutieuse et même technique de l'art du tisserand, chez un peuple de l'Océanie qui, abandonné à ses seuls moyens, nous a presque fait oublier les belles draperies d'écorce des Hawaiiens et des Tahitiens, les nattes fines et jolies de Rotouma, les manteaux soyeux de la Nouvelle-Zélande et les pagnes renommées de Madagascar. Cet intérêt s'accroît si l'on réfléchit que dans l'Ancien-Monde la fabrication des tissus remonte à la plus haute antiquité, mais que dans l'Amérique entière et dans toutes les îles de la Polynésie, l'invention d'un métier était au-dessus de la portée des esprits. Certes, il y a loin du *caribari* ou navette volante et des métiers à tisser mécaniques au *katap* ou navette simple, et au *paoust* des Carolins; mais les merveilles de notre industrie paraissent moins surprenantes pour celui qui voit à quel degré de perfection, à quelle élégance de travail étaient parvenus, sans modèle et avec une grande simplicité de moyens, des insulaires industrieux ignorés du reste du globe. »

Le *foyer polynésien* embrasserait non-seulement les habitans des archipels de Tonga (des Amis), de Hamoa (des Navigateurs), de Cook, de Tahiti (de la Société), de Mendana (Marquises), de Hawaii (Sandwich) et ceux des Sporades qui appartiennent à la race malaisienne, mais aussi les insulaires de la Tasmanie (Nouv.-Zélande), et les peuplades nègres qui

habitent l'archipel de Viti (Fidji). Parmi ces peuples, ceux de Tahiti, de Tonga et de Hawaii avaient fait le plus de progrès dans la civilisation avant l'arrivée des Européens. Toutes les tribus policées, comprises dans cette division fabriquent des étoffes fines avec l'écorce de l'aoûté (*broussonetia papyrifera*) et des toiles plus grossières avec le liber de l'arbre à pain (*artocarpus incisa*). C'est avec un maillet quadrilatère et strié sur ses quatre faces, qu'elles les façonnent en frappant sur les écorces ramollies et invisquées avec un gluten. Chez toutes on retrouve les mêmes procédés de fabrication, ainsi que l'art de les enduire d'une sorte de caoutchouc pour les rendre imperméables à la pluie. Certes de tels rapprochemens ne sont point le résultat du hasard; ils doivent dériver des arts pratiqués jadis par la souche de ces peuples. Tous les Polynésiens préparent et font cuire leurs alimens dans des fours souterrains, à l'aide de pierres chaudes; ils se servent de feuilles de végétaux pour leurs besoins divers; ils convertissent le fruit à pain, la chair du coco, le taro, en bouillies; tous boivent le kava ou l'ava, suc d'un poivrier qui les enivre et les délecte. Avant l'arrivée des Européens dans leurs îles, ces peuples étaient esclaves de la terrible superstition du *tabou*, qui leur imposait une foule de privations et qui a coûté la vie à tant de malheureux innocens. Cette loi barbare défendait aux femmes, sous peine de la vie, de manger du cochon, des bananes et des cocos, de faire usage du feu allumé par des hommes, et d'entrer dans l'endroit où ils mangent. Le prédécesseur du fameux Tamehameha I[er] était tellement *tabou*, qu'on ne devait jamais le voir pendant le jour, et que l'on mettait impitoyablement à mort quiconque l'aurait vu un instant, ne fût-ce que par hasard. Cette institution, qui est un des traits principaux qui distingue les Polynésiens des autres nations de l'Océanie, mérite quelques détails que nous emprunterons à un article publié par M. le capitaine d'Urville, sur le tabou en usage chez les Nouveaux-Zélandais; il ne diffère que par quelques petites modifications de celui qui est pratiqué chez les autres peuplades de cette partie du monde.

« Sans nul doute, dit ce savant marin, le but primitif du tabou fut d'apaiser la colère de la divinité et de se la rendre favorable, en s'imposant une privation volontaire proportionnée à la grandeur de l'offense ou à la colère présumée du dieu. Quiconque porterait une main sacrilège sur un objet soumis à un pareil interdit, provoquerait le courroux de l'*Atoua* (Dieu), qui ne manquerait pas de l'en punir en le faisant périr, non-seulement lui-même, mais encore celui ou ceux qui auraient établi le tabou, ou en faveur desquels il aurait été institué. Mais le plus souvent les naturels s'empressent de prévenir les effets du courroux céleste en punissant sévèrement le coupable. S'il appartient à une classe élevée, il est exposé à être dépouillé de toutes ses propriétés et même de son rang, pour être relégué dans les dernières classes de la société. Si c'est un homme du peuple ou un esclave, il peut arriver que la mort seule puisse expier son offense. Un mot du prêtre, un songe ou quelque pressentiment involontaire donne-t-il à penser à un naturel que son dieu est irrité, soudain il impose le tabou sur sa maison, sur ses champs, sur sa pirogue, etc., c'est-à-dire qu'il se prive de l'usage de tous ces objets, malgré le gêne et la détresse auxquelles cette privation le réduit. Tantôt le tabou est absolu et s'applique à tout le monde; alors personne ne peut approcher de l'objet taboué sans encourir les peines les plus sévères. tantôt le tabou n'est que relatif et n'affecte qu'une ou plusieurs personnes déterminées. L'individu soumis personnellement à l'action du tabou est exclu de toute communication avec ses compatriotes; il ne peut se servir de ses mains pour prendre ses alimens. Appartient-il à la classe noble, un ou plusieurs serviteurs sont assignés à son service et participent à son état d'interdiction; n'est-il qu'un homme du peuple, il est obligé de ramasser ses alimens avec la bouche à la manière des animaux.

« On sent bien, dit M. d'Urville, que le tabou sera d'autant plus solennel et plus respectable, qu'il émanera d'un personnage plus important. L'homme du peuple, sujet à tous les tabous des divers chefs de la tribu, n'a guère d'autre pouvoir que de se l'imposer à lui-même. Le *rangotira* (chef), selon son rang, peut assujétir à son tabou ceux qui dépendent de son autorité directe. Enfin la tribu tout entière respecte aveuglément les tabous imposés par le chef principal. D'après cela, il est facile de prévoir qu'elle ressource les chefs peuvent tirer de cette institution pour assurer leurs droits et faire respecter leurs volontés. C'est une sorte de *veto* d'une extension indéfinie, dont le pouvoir est consacré par un préjugé religieux de la nature la plus intime. Aux siècles d'ignorance, les foudres spirituelles du Vatican n'eurent pas des effets plus rapides, plus absolus sur les consciences des chrétiens timorés, et leurs décrets n'obtenaient pas une obéissance plus explicite que ceux du tabou à la Nouvelle-Zélande. A défaut de lois positives pour sceller leur puissance et de moyens directs pour appuyer leurs ordres, les chefs n'ont d'autres garanties que le tabou. Ainsi qu'un chef craigne de voir les cochons, le poisson, les coquillages, etc., manquer à sa tribu par une consommation imprévoyante et prematurée de la part de ses sujets, il imposera le tabou sur ces divers objets, et cela pour tel espace de temps qu'il jugera convenable. Veut-il écarter de sa maison, de ses champs, des voisins importuns, il taboue sa maison, ses champs. Désire-t-il s'assurer le monopole d'un navire européen mouillé sur son territoire, un tabou partiel écartera tous ceux avec qui il ne veut point partager un commerce aussi lucratif. Est-il mécontent du capitaine, et a-t-il résolu de le priver de toute espèce de rafraîchissemens, un tabou absolu interdira l'accès du navire à tous les hommes de sa tribu. Au moyen de cette arme mystique et redoutable, et en ménageant adroitement son emploi, un chef peut amener ses sujets à une obéissance passive. Il est bien entendu que les chefs et les arikis ou prêtres savent toujours se concerter ensemble pour assurer aux tabous toute leur inviolabilité. D'ailleurs les chefs sont le plus souvent arikis eux-mêmes, ou du moins les arikis tiennent de très près aux chefs par les liens du sang ou des alliances. Ils ont donc un intérêt tout naturel à se soutenir mutuellement. »

Rien ou presque rien dans l'Océanie ne nous rappelle l'Amérique, tandis que quelques animaux et quelques plantes utiles à l'homme, des idées religieuses et des traditions, des jeux et des amusemens, plusieurs usages et quelques arts, et jusqu'à une certaine analogie dans les formes grammaticales des langues que parlent ses nations les plus policées, décèlent de loin en loin une origine asiatique et les communications qu'à des époques différentes les peuples océaniens durent avoir eues avec ceux de l'Asie.

Les *Hindous*, et particulièrement les *Telinga*, les *Arabes* et les *Chinois* sont les trois *nations asiatiques*

qui contribuèrent à la civilisation de la Malaisie ou de l'Océanie-Occidentale (Archipel Indien); les deux premiers guidés par le fanatisme religieux; les Chinois, poussés par leur infatigable industrie. Les ruines imposantes dont la partie orientale de Java est pour ainsi dire parsemée; le kawi, ou l'ancienne langue littéraire des Javanais, encore en usage dans l'île de Bali; les religions de Brahma et de Bouddha encore dominantes dans cette dernière île et dans quelques cantons montueux de celles de Java, et de Madura; les noms que portent le cuivre, l'argent et autres objets utiles, et ceux de tous les nombres supérieurs, sont des traces évidentes des relations qui existèrent de bonne heure entre les nations malaisiennes et celles de l'Inde. Le mahométisme professé par presque tous les peuples policés de la Malaisie, plusieurs lois civiles et criminelles, l'alphabet en usage parmi les Malais proprement dits, une grande partie de la littérature nationale et un grand nombre de termes abstraits répandus dans leurs idiomes, attestent visiblement l'influence que les Arabes exercèrent sur la civilisation de cette partie de l'Océanie. Quelques usages et le grand nombre de Chinois répandus et établis dans presque toutes les îles principales de ce grand archipel, sont une preuve incontestable des antiques relations commerciales qui eurent lieu de bonne heure et continuent encore entre ses habitans et ceux de la Chine.

Si l'on considère l'influence qu'ont eue les *Européens* sur la civilisation des Océaniens, on est forcé de convenir que ces étrangers, au lieu d'améliorer le sort de ces peuples par l'introduction de nouveaux arts ou par le perfectionnement de ceux qui étaient déjà connus, n'ont contribué au contraire, du moins jusqu'au commencement du XIXe siècle, qu'à les faire reculer sous le triple rapport de la richesse, du pouvoir et de la civilisation. Les *Anglais*, dit M. Crawfurd, semblent avoir exercé moins d'influence que les autres Européens sur les mœurs des peuples malaisiens au milieu desquels ils se sont établis; car dans toutes les contrées de cette partie du globe où les *Portugais*, les *Espagnols* et les *Hollandais* ont fondé des établissemens, on remarque plusieurs coutumes et usages que les indigènes leur ont empruntés. Ici nous devons même remarquer que ces modifications n'ont été nulle part plus grandes que dans l'archipel des Philippines. Ce groupe d'îles est même la seule exception favorable qu'on puisse citer de l'influence de la civilisation européenne sur l'état social des indigènes. En effet, une grande partie de ses nombreux habitans presque tous sauvages lors du premier établissement des Espagnols parmi eux, non-seulement sont devenus policés et assez industrieux sous leur domination, mais, de l'aveu même de M. Crawfurd, la civilisation à laquelle ils se sont élevés est supérieure à celle de tous les autres Océaniens. Ce phénomène est dû en grande partie aux soins paternels et à la pieuse industrie des missionnaires catholiques, qui ont apporté à ces peuples les vérités du christianisme avec les arts qui suivent partout ceux qui le professent. D'autres missionnaires, depuis quelques années, travaillent avec le plus grand succès dans la Polynésie, et déjà les archipels de Hawaii, de Tahiti et de Cook offrent dans plusieurs de leurs îles une partie des mœurs et de la civilisation de l'Europe, tandis que les colonies pénales fondées par les Anglais dans le continent-Austral et dans la Diemenie présentent, au milieu des peuplades abruties de l'Australie, tous les prodiges de la civilisation européenne et la propagent dans le reste de l'Océanie.

« L'établissement des Anglais aux Terres-Australes, dit l'éloquent auteur de l'histoire de ces colonies, M. Ernest de Blosseville, a entraîné pour la cinquième partie du monde des résultats bien imprévus. Aucune terre aujourd'hui ne peut rester étrangère à la grande famille européenne. Des brics anglo-américains pour la plupart montés par des équipages de toutes les nations, sillonnent dans tous les sens les mers de l'Océanie. Les points les plus ignorés de la Malaisie, les îles de la Polynésie les plus éloignées de la route des vaisseaux ont reçu de bizarres missionnaires de la civilisation : ici un déserteur prussien ou suédois, là un malheureux Lascar, plus loin un Américain de demi-sang abandonné par ses compagnons de pêche, ou un *convict* échappé du port Jackson dans une fragile nacelle, tour-à-tour recueillis et abandonnés par les navires qui traversent ces rians archipels, tantôt interprètes inutiles, tantôt matelots turbulens, promènent d'île en île leur vagabonde insouciance. Souvent le même équipage, recruté par le hasard le plus capricieux, réunit le catholique et le presbytérien, le mahométan et l'idolâtre; les peuples même de l'Océanie concourent à ce mélange de nations et l'on voit des Tahitiens et des Nouveaux-Zélandais, des naturels des îles Sandwich et des Marquises, chercher des rivages nouveaux. La plupart de ces fugitifs ou de ces marins oubliés périssent dans leurs tentatives; mais quelques-uns, guidés peut-être par la Providence, échappent à tous les dangers, et s'arrêtent dans des îles charmantes. Du dernier rang du monde civilisé, ces hommes illettrés, ces ennemis du travail, montent par le seul ascendant de l'intelligence et de l'industrie, ou plus souvent par la supériorité de nos arts destructeurs, au premier rang dans le monde de la nature. De naïfs insulaires admirent en eux des puissances surnaturelles; et des coupables, bannis de leur foyer natal, sont accueillis comme des divinités bienfaisantes : les filles des rois et des chefs briguent leur alliance; des sérails sont formés pour eux; des nations se font la guerre pour se les enlever, et leur prééminence réelle est encore accrue dans l'opinion des peuples par les récits merveilleux d'ignorans admirateurs. Si l'activité européenne pouvait suspendre pendant un siècle son mouvement progressif; si nos navires cessaient de sillonner les mers de l'Océanie, bientôt la riante mythologie de ces peuples aurait créé des êtres fantastiques dans le rebut de notre monde; des fables ingénieuses feraient descendre du ciel des bannis de l'Angleterre, et les enfans d'une race mélangée deviendraient le pur sang des dieux. »

En faisant des rapprochemens sur l'état social dans lequel on a trouvé les nations policées des différentes parties du Monde-Maritime, on ne peut s'empêcher d'éprouver un sentiment de surprise en voyant les peuples de la Malaisie, qui avaient fait d'aussi grands progrès en civilisation, et qui s'étaient même élevés jusqu'à l'invention de plusieurs alphabets, manquer presque entièrement de goût pour l'architecture. D'un bout à l'autre de la vaste Océanie rien ne décèle le goût pour les monumens, dont toute l'Asie-Méridionale et la longue vallée du Nil en Afrique sont parsemées, goût qui paraît avoir été dominant chez les nations du Mexique, du Guatemala et du Pérou, inférieures sous certains rapports à celles de l'Océanie-Occidentale, car aucune ne possédait un véritable alphabet. Quel espace immense n'y a-t-il pas entre les grossiers monumens de Tiniam et de Saypan, les statues colossales et informes de l'île de Pâques, les hideuses idoles qu'on trouve dans les moraïs de la Poly-

nésie et les sculptures finies de Prudung, de Kali-Bening, de Brambanan, les belles statues colossales de Singhasari, de Kobudalan, de Chand-Sewu, de Panataran, et les temples magnifiques de Brambanan, de Boro-Bodo, de Singhasari, de Prudung et autres! Cependant on ne peut raisonnablement attribuer aux Océaniens que les premiers monumens, puisque les costumes, les physionomies, les emblèmes, les végétaux et les animaux représentés dans les seconds, si supérieurs aux autres pour l'exécution du travail, par leur nombre et par leurs dimensions, démontrent une origine évidemment étrangère. Sous ce point de vue, l'île de Java, et particulièrement sa partie orientale, est pour l'Océanie ce que les régions du Nil et de l'Atlas sont pour l'Afrique; mais avec la différence, qu'une partie des superbes monumens de la région du Nil sont incontestablement dus à des nations indigènes, tandis que ceux de Java portent les traces évidentes d'une origine asiatique.

Un genre d'ornement généralement pratiqué par tous les Polynésiens et par les Nouveaux-Zélandais, le *tatouage*, mérite de nous arrêter quelques instans. Ces dessins, dit M. Lesson, que l'art grave sur la peau d'une manière indélébile, qui la revêtent et voilent en quelque sorte sa nudité, paraissent étrangers à la race nègre, qui ne les pratique que rarement, toujours d'une manière imparfaite et grossière et qui les remplace par les tubercules douloureux et de forme conique que des incisions y font élever. Cette opération dont le nom varie chez les divers peuples, est employée non-seulement comme un ornement de fantaisie ou hiéroglyphique, mais paraît avoir pour objet la désignation des classes ou des rangs. Le soin et la fidélité que ces insulaires apportent à reproduire ces dessins, sont une forte présomption pour croire que des motifs qui nous sont inconnus, ou des idées dont la tradition s'est effacée, y attachaient un sens. Les insulaires des Paumotous (Iles Basses) se couvrent le corps de figures tatouées; leurs voisins, les Tahitiens, en ont beaucoup moins, et surtout n'en placent jamais sur le visage, et se bornent avec ceux de Tonga à y dessiner quelques traits légers, tels que des cercles ou des étoiles; tandis que plusieurs naturels de l'archipel de Sandwich, et la masse des peuplades de celui de Mendana et du groupe de la Nouvelle-Zélande ont le visage entièrement recouvert de traits toujours disposés d'après des principes reçus et significatifs. Les mères, dans l'archipel de Sandwich, dit M. Morineau, se chargent de tatouer leurs enfans. Le tatouage du bas âge a pour but d'indiquer l'extraction de l'individu. Ces marques, qui nous semblent si bizarres, font d'abord connaître à quelle tribu, à quelle famille il appartient; plus tard d'autres dessins servent à perpétuer un fait glorieux ou tout autre événement. Les marques les plus ordinaires sont des raies en zigzag sur les bras et les jambes. Beaucoup d'hommes de moyen âge portent à la poitrine ou sur un bras le nom de Tamehameha. Les femmes ont toutes un damier autour de la jambe droite, et très souvent l'intérieur d'une main garni d'étoiles, d'anneaux, de croissans et d'autres figures; plusieurs même ont la langue tatouée. Les chèvres jouent un grand rôle dans le tatouage moderne; beaucoup d'Indiens en ont de dessinées sur toutes les parties du corps et même sur le front, les joues et le nez. Du reste, continue ce marin, cet usage commence à s'affaiblir dans cet archipel; le roi n'est point tatoué, et les jeunes gens de sa suite ne le sont que fort légèrement. On conçoit, dit M. Lesson, que leur aspect doit acquérir un caractère de férocité remarquable, et que cet usage, né du désir d'inspirer une grande terreur à l'ennemi ou de blasonner les titres de gloire, s'est conservé par la suite comme le témoignage de la patience du guerrier à endurer la douleur qui accompagne toujours une pratique qui blesse les organes les plus sensibles de la périphérie du corps. Les femmes de la Nouvelle-Zélande, comme dans l'archipel de Mendana, se font piquer des dessins à l'angle interne des sourcils et aux commissures des lèvres et souvent sur le menton. A Tahiti, dit M. Jules de Blosseville, le tatouage (*tatau*) offrait des dessins particuliers pour les sept classes d'Arreoys. Il rappelait quelquefois le deuil ou des souvenirs historiques, lorsqu'il n'était pas un simple ornement. Souvent un cocotier était représenté sur les jambes, tandis qu'on voyait sur la poitrine des combats, des exercices, des récoltes de fruits, des armes, des animaux, un sacrifice humain porté au moraï. En général, dit M. Lesson, le tatouage des peuples appartenant au foyer de civilisation polynésienne se compose de cercles ou demi-cercles, opposés ou bordés de dentelures, qui se rapportent au *cercle sans fin* du monde de la mythologie indienne. Cependant celui des naturels de Rotouma diffère assez essentiellement, puisque le haut du corps est recouvert de dessins délicats, de traits légers de poissons ou autres objets, tandis que celui qui revêt l'abdomen, le dos et les cuisses, est disposé par masses confuses et éparses. Le tatouage des peuplades comprises dans le foyer de civilisation carolinienne diffère de celui en usage chez les autres Polynésiens, en ce qu'il est placé généralement par larges masses sur le corps, et que chez divers de ces insulaires il couvre le tronc en entier en formant ainsi une sorte de vêtement indélébile, mais arbitraire par les détails.

L'absence des grandes plaines couvertes de végétaux exclut, dans l'Océanie, l'existence de la vie pastorale, qui forme un trait caractéristique d'une grande partie de l'Ancien-Continent. Les tribus les moins policées du Monde-Maritime sont toutes de chasseurs ou de pêcheurs. Leur position insulaire en fait nécessairement des navigateurs intrépides et les nageurs les plus adroits du monde. Le manque de contiguïté et les vastes intervalles de mer qui séparent un peuple de l'autre rendent très difficiles ces grandes révolutions qui ont changé tant de fois la face de l'Asie. Comparés aux colossales monarchies de l'Ancien-Continent, les plus grands empires du Monde-Maritime, ses états les plus considérables ne sont que de petits royaumes ou des provinces d'une médiocre étendue. Les prohas et les pirogues sont ici ce que le cheval et le chameau sont pour les nomades de l'Ancien-Monde; et les féroces pirates de Sumatra, de Celèbes, de Bornéo, de Soulou et de Mindanao jouent, dans la Malaisie (Archipel-Indien), le rôle que les Arabes Bédoins, les Maures, les Kalmoucks, les Mongols et les Kurdes jouent dans les déserts et les vastes solitudes de l'Asie et de l'Afrique.

Les nations de la variété Malaisienne offrent dans le Monde-Maritime, à l'égard de la variété Noire-Océanienne, le même phénomène que les nations de la variété Blanche présentent dans l'Ancien et le Nouveau-Monde à l'égard des peuples des variétés Noire-Africaine et Cuivrée. Partout la civilisation accompagne les Blancs. Partout ils ont gagné un ascendant extraordinaire sur les races Noire et Cuivrée, de tous côtés subjuguées ou refoulées par eux dans les forêts

et les montagnes. De même partout où ils se sont établis, les peuples Malais, qui sont les Blancs du Monde-Maritime, ont fini par détruire ou soumettre les peuplades nègres, ou les chasser dans les bois et les positions les plus inaccessibles. Ces peuples noirs ont déjà disparu entièrement de Java, et sont réduits à un très petit nombre à Sumatra et à Celèbes. A Bornéo, à Mindanao, à Luçon et autres îles, ils se sont retirés dans l'intérieur cédant les côtes à ces nouveau-venus. L'Océanie-Centrale est encore la seule partie qu'on puisse regarder comme possédée par cette race, que nous avons vue avoir été retrouvée presque partout dans le dernier état de dégradation morale et d'affaiblissement physique, et dont l'état social contraste singulièrement, à quelques exceptions près, avec celui de toutes les nations malaisiennes.

L'*usage* affreux *de manger la chair humaine* ne se trouve nulle part plus répandu que dans le Monde-Maritime. Non-seulement on peut dire que presque tous les peuples de la Polynésie sont cannibales, ainsi que plusieurs tribus malaisiennes et nègres de l'Océanie-Occidentale (Archipel-Indien), et de l'Océanie-Centrale (Nouvelle-Hollande, Nouvelle-Zélande, etc.), mais on doit même faire observer que l'anthropophagie y est établie chez des peuples qui sont déjà assez avancés dans la civilisation, et qu'elle y est exercée par d'autres avec des circonstances qui la rendent encore plus horrible. Parmi les nations qu'on peut regarder comme *anthropophages,* nous nommerons, dans la Malaisie : les naturels de l'île d'Ombay, les tribus nègres de Timor, les Dayaks de Bornéo, les Haraforas de Mindanao et les Battas de Sumatra. Aux pages 305 et 306, nous avons donné les détails de cette horrible pratique chez ces derniers. Les habitans de Nossa-Laut, dans le groupe d'Amboine, étaient encore anthropophages au commencement du siècle dernier. Selon M. Crawfurd, il n'est pas rare de voir les Celébiens et même les Javanais manger le cœur de leurs ennemis; il ajoute mêmequ'on trouve à peine parmi les premiers, un guerrier fameux qui n'ait goûté de cet horrible mets dans quelque circonstance de sa vie. Dans l'Océanie-Centrale, on retrouve l'anthropophagie parmi les naturels les plus abrutis des environs du Port-Western, parmi ceux qui vivent dans le voisinage des montagnes Bleues et autres lieux du Continent-Austral, ensuite parmi les nombreuses peuplades de la Tasmanie (Nouvelle-Zélande) et parmi les tribus noires de la Nouvelle-Calédonie et des archipels de Salomon et de Quiros (Nouvelles-Hébrides) et à la Louisiade. Dans la Polynésie, les cannibales les plus féroces sont les naturels de l'archipel de Viti (Fidji), surtout ceux de l'île de Navihi-Levou, et les naturels des archipels de Hamoa (Navigateurs), et de Mendana (Marquesas). Dans ce dernier, non-seulement les habitans de Noukahiwa dévorent leurs prisonniers, mais ce qui les distingue de presque tous les anthropophages connus, c'est qu'en temps de disette, ils dévorent leurs parens agés, leurs enfans et jusqu'à leurs propres femmes ! Les naturels de Malilegotot, dans le groupe oriental de l'archipel des Carolines, et ceux des groupes de Repith-Urur et de Palliser, compris dans les archipels Central et de Paumotou, sont anthropophages, ainsi que paraissent l'être les habitans des archipels de Tonga (des Amis) et de Pelew (Palaos), malgré les beaux tableaux que les capitaines Cook et Wilson ont tracés de leur caractère. M. Jules de Blosseville nous fait observer que les îles mêmes de la Société ont offert il y a de longues années des exemples bien constatés d'anthropophagie.

La cruelle superstition qui porta *l'homme à sacrifier son semblable* pour plaire à la divinité, et que les monumens et l'histoire nous démontrent s'être conservée long-temps dans l'Ancien-Continent parmi les peuples les plus avancés en civilisation, tels que les Egyptiens, les Indiens, les Carthaginois, les Grecs et les Romains, même du temps de l'empereur Claude, et, dans le Continent-Nouveau, les Mexicains, les Péruviens et autres nations; cette superstition atroce règne aussi chez plusieurs tribus des trois grandes divisions du Monde-Maritime. C'est surtout dans la Polynésie où elle exige le plus de victimes, et particulièrement dans les archipels de Tonga (des Amis), de Hawaii (Sandwich) et de Tahiti (de la Société). Heureusement que le christianisme a fait cesser ces horreurs dans les deux derniers. Autrefois, dans le royaume de Sonnebaya à Timor, on avait la coutume d'enfermer dans le tombeau du roi deux esclaves vivans ; et les rois de Coupang, dans la même île, lors de leur avénement au trône, après avoir fait des offrandes aux crocodiles rassemblés sur le rivage et dont ils se disent les fils, leur offraient une jeune esclave parée de fleurs et d'autres ornemens, et l'exposaient sur le bord de la mer, où elle ne tardait pas à devenir la proie de ces monstres. Dans l'île de Bali, l'usage barbare de brûler les veuves sur le bûcher funéraire de leurs époux est porté à un excès inconnu même dans le pays où il a pris naissance. Le même usage paraît encore subsister dans l'île Lombock. Parmi quelques tribus de l'île Celèbes, on sacrifie une jeune vierge sur le tombeau du radjah, lorsqu'un mois après son enterrement sa veuve quitte la maison voisine de la tombe qu'elle a habitée pendant cette période. Souvent, dans l'archipel de Viti (Fidji), l'épouse, à l'occasion de l'enterrement de son mari, se donne spontanément la mort ; et un usage semblable se trouve dans la famille du *Tooitonga* dans l'île Tongatabua de l'archipel de Tonga (des Amis).

Nulle part peut-être les hommes n'offrent un mélange si extraordinaire de civilisation et d'usages bizarres, de mœurs douces et d'atrocité. A la page 319, nous avons déjà fait connaître les lois barbares du *tabou,* qui règnent encore chez un si grand nombre de peuples de l'Océanie. D'après un autre usage, non moins barbare, qui, par bonheur, a cessé dans l'archipel de Hawaii, et qui malheureusement subsiste encore dans d'autres parties du Monde-Maritime, il y a des familles du peuple, dont quelques individus ont l'obligation singulière de se tuer lorsque tel ou tel individu de la famille royale et quelquefois même de celles des principaux nobles vient à mourir. Un des chefs des îles Salomon punit inexorablement de mort le sujet qui marche sur son ombre. Dans l'infâme société des *Arreoys* de l'archipel de la Société, lorsque les femmes devenaient enceintes, elles étouffaient l'enfant au moment de sa naissance, pour ne pas être interrompues dans leurs débauches. Cette société abominable, et les sacrifices humains, ont été abolis par l'introduction du christianisme. L'infanticide se trouve établi chez un grand nombre de tribus. La mère, chez les doux habitans de la chaîne de Radack, tue sans pitié tous les enfans qu'elle met au monde quand elle en a déjà trois ; elle se défait de même de tous ceux qui naissent faibles ou mal conformés. Cet usage cruel, dû à la disette qu'éprouvent ces îles, est inconnu dans la chaine de Ralick, où la fertilité du

sol le rend inutile. Les habitans de Ticopia qui, selon le capitaine Dillon, se distinguent par la douceur de leurs mœurs et par leur sociabilité, étranglent dès leur naissance tous les enfans mâles, à l'exception des deux aînés. Ils donnent pour raison de cette atrocité que la population de leur petite île est si grande, que sans cette mesure ses produits seraient insuffisans pour nourrir ses habitans. Les tribus abruties des environs de Botany-Bay enterrent vivant, dans la tombe de la mère, l'enfant qu'elle allaitait encore. Le sage Tamehameha Ier étrangla de ses propres mains deux de ses fils devenus amoureux de Kahomanou sa favorite. Plusieurs tribus de la Malaisie, et entre autres les Bissayos des Philippines et les Papouas ou Igolotes de la province de Pangasinan dans l'île Luçon, vendent assez souvent leurs fils. Les Timoriens les vendent même quelquefois pour se mettre en état d'augmenter le nombre de leurs femmes. Les jeunes gens, parmi les Biadjous ou Dayaks, les Haraforas et les Idaans de Bornéo, ne peuvent se marier avant d'avoir coupé soit une tête, soit les parties viriles d'un ennemi. La faveur des jeunes filles coûte, parmi les Alforèses de Ceram, cinq ou six têtes d'ennemis, que l'amant doit apporter aux pieds de sa belle; cette horrible coutume règne aussi parmi les Haraforas ou Alforèses d'autres îles des Moluques, et les Haraforas de Mindanao, qui sont cependant les moins abrutis de toute cette race.

On peut dire que la *polygamie* règne ou est tolérée dans toute l'Océanie, quoiqu'il n'y ait réellement que les gens riches et les nobles qui la pratiquent. Le peuple, à Java, à Sumatra, à Celèbes et autres îles, ainsi que dans toute la Polynésie, est *monogame*. Il y a même des nations entières qui n'admettent pas du tout la polygamie, comme les naturels des îles Nassau ou Poggy et de Sawou, les Haraforas de l'intérieur de Mindanao, les cruels Alforèses de Ceram, et plusieurs peuples de la partie des Philippines indépendante du joug espagnol. Dans l'archipel de Mendana (îles Marquesas), une sorte de *polyandrie* se trouve en usage dans toutes les familles riches, puisque dans ces familles chaque femme a deux maris, dont l'un remplace l'autre en cas d'absence; mais ce substitut n'est en réalité qu'un premier serviteur. Selon d'anciennes relations, dans la société des *Arreoys* dans l'archipel de Tahiti (de la Société), et dans celle des *Uritoys* dans celui des Carolines, sociétés composées toutes les deux d'un grand nombre de nobles des deux sexes, les femmes étaient communes à tous les hommes et étaient forcées de tuer tous leurs enfans dès leur naissance.

L'Océanie, plus que toute autre partie du monde, présente une grande variété d'usages bizarres relativement au *mariage* et au *traitement des femmes*. Les Sumatriens et surtout les Redjangs, paraissent avoir épuisé toutes les manières dont ce lien peut être contracté. Ce dernier peuple a trois modes différens de mariage. Par le premier, nommé *jourjour*, le mari achète sa femme en donnant une somme convenable; alors elle devient sa propriété ou son esclave; il peut la vendre et en disposer. Par le second, nommé *ambelanack*, le mari est adopté par le père de sa femme; il travaille pour lui, reste, ainsi que sa moitié, sous la puissance de son beau-père, et devient, comme ses enfans, la propriété du chef de famille. Par le troisième, appelé le *simando*, le mari donne et reçoit; la femme est sur le pied d'égalité avec l'époux, et cette sorte d'union ressemble beaucoup à celle qui a lieu chez les peuples d'Europe, mais malheureusement elle est très rare. L'usage de servir pendant quelque temps, ou de faire de riches présens au père de la future, qu'on rencontre chez les naturels des Philippines et autres peuples de race malaisienne, subsiste encore chez les Tagales et les Bissayos qui ont embrassé le christianisme, et rappelle ce qui se pratiquait jadis chez les Juifs. Les mariages, chez plusieurs tribus Australiennes, se font par rapt; chez les peuplades abruties de la Nouvelle-Galles-Méridionale, lorsque les garçons veulent obtenir la main d'une femme, ils épient son passage, et, la jetant par terre à coups de bâton, ils la conduisent baignée de sang à leur tribu, où ils achèvent la cérémonie nuptiale. Ces peuples sauvages, de même que les hordes les plus abruties des autres parties du monde, dédaignent leurs femmes, auxquelles les travaux les plus rudes sont dévolus, tels que ceux de préparer la nourriture dont elles et leur famille ne reçoivent que les débris rejetés par leurs époux, ou de porter les ustensiles de leur ménage et leurs enfans sur le dos; tandis que l'homme chemine n'ayant qu'une légère javeline à la main. Bien que chez presque tous les peuples compris dans le foyer de civilisation polynésienne les femmes soient considérées comme des êtres impurs et que comme tels il leur soit défendu de manger en présence des hommes, elles jouissent toujours de beaucoup de considération; elles succèdent parfois à leurs maris, et les enfans héritent d'une considération d'autant plus grande que le rang ou la noblesse du côté de la mère, est plus pur ou plus ancien. Les beaux hommes du groupe nommé Lagoun, dans l'archipel de Paumotou, traitent très bien leurs femmes; ceux de Ouslan et d'autres îles de l'archipel des Carolines en font autant.

Chez aucune nation, les Européennes civilisées seules exceptées, les femmes ne jouissent d'aussi grandes prérogatives que celles que les lois et les usages leur accordent parmi plusieurs tribus malaisiennes, de l'Océanie, particulièrement chez les Bouguis et les Macassars. Dans l'état de Wadjo à Celèbes, elles prennent une part très active aux affaires publiques, et jouissent de droits entièrement égaux à ceux des hommes. Les états de Lawu et de Lipukosi, dans la même île, sont régis par deux femmes. Dans quelques royaumes de Timor, et particulièrement dans celui d'Amakong, les femmes, au défaut d'héritiers mâles, peuvent monter sur le trône. La célèbre Batara-Toja, nommée reine de Boni à Celèbes en 1714, céda la couronne à son frère; celui-ci ayant été dépossédé et Batara élue de nouveau, elle la céda pour la seconde fois à un autre de ses frères. En 1628, la célèbre Wandan-Sari, fille du sultan de Mattaram, habillée en guerrier, harangua les troupes, et marchant à leur tête, contribua beaucoup par sa valeur et par son exemple à la prise de Giri, devant laquelle son mari avait été défait. Les femmes à Bali, à Java et dans d'autres îles, sont presque égales en tout aux hommes et jouissent d'un degré de considération qui étonne dans des contrées où la polygamie est en vigueur; elles y jouissent d'une grande liberté, et les princes mahométans de l'archipel Indien, bien différens sur ce point de leurs coreligionnaires d'Asie, d'Afrique et d'Europe, permettent aux étrangers de distinction de présenter leurs respects à leurs femmes dans leurs harems. Les cruels Dayaks de Bornéo et les Alforèses de Ceram, les féroces pirates de Soulou et de Mindanao, et les belliqueux habitans de l'archipel de Tonga

(des Amis), traitent avec douceur leurs femmes, tandis que chez les Battas, les Tagales et Bissayos des Phillipines, les naturels des archipels de Hawaii (Sandwich), de Mendana (Marquesas), de Hamoa (des Navigateurs), de Viti (Fidji), et autres parties de l'Océanie, elles sont surchargées de travaux et traitées par leurs maris comme des esclaves. Les femmes des naturels de la chaîne de Radack, dans l'archipel Central (îles Mulgrave), suivent leurs maris et leurs amans à la guerre, et se tenant derrière eux, elles lancent des pierres aux ennemis.

DIVISION. Dans le chapitre VIIIe, nous avons exposé quelles sont les bases sur lesquelles le géographe, à la hauteur de la science, peut et doit baser les grandes divisions du globe et la classification des îles qui en dépendent, considérées sous le rapport géographique. Nous avons signalé, dans un autre endroit de cet ouvrage, les inconvéniens qui découlent des classifications proposées par des savans estimables, d'après les langues ou d'après les différences observées dans la couleur, les traits et la constitution physique des nations. Partant du principe inaltérable et qui, jusqu'à présent, n'a encore été contesté par aucun géographe célèbre, que la configuration et la position des grandes terres doivent être la base de toute classification géographique, nous trouvons qu'il n'y a aucun motif qui puisse justifier les innovations que l'on a proposées pour la classification des terres de l'Océanie. Les trois grandes divisions du Monde-Maritime, tracées d'une main habile par Malte-Brun, retouchées et légèrement modifiées depuis par M. Walckenaer et par nous, sont trop fortement tracées par la nature elle-même pour n'être pas suivies par le géographe. C'est ce qui nous engage à les conserver, en y intercalant toutes les petites terres dont les explorations faites dans ces dernières années ont enrichi la géographie. Ces trois divisions sont : la MALAISIE, l'AUSTRALIE et la POLYNÉSIE. La première est connue depuis long-temps sous le nom d'*Archipel-Indien*, et depuis quelques années sous les dénominations impropres d'*Archipel-d'Orient* et de *Grand-Archipel Asiatique*. C'est notre savant ami, M. Lesson, qui, voyant des nations de race malaisienne occuper presque sans exception toutes les côtes des grandes terres de cette partie de l'Océanie, a eu l'ingénieuse idée de proposer le nom de *Malaisie;* on pourrait aussi l'appeler OCÉANIE-OCCIDENTALE, eu égard à sa position, relativement aux deux autres subdivisions du Monde-Maritime. L'AUSTRALIE ou le CONTINENT-AUSTRAL, avec ses dépendances; c'est la partie appelée *Notasie* par plusieurs géographes; ce dernier nom nous paraît moins propre que le premier, que nous adoptons, en lui donnant pour synonyme celui d'OCÉANIE-CENTRALE. Enfin la POLYNÉSIE ou l'OCÉANIE-ORIENTALE, qui comprend tous les archipels et les Sporades disséminés sur l'immense surface du Grand-Océan, à l'est de l'australie ou de l'Océanie-Centrale.

Nous avons rangé sous ces trois grandes divisions toutes les terres connues de cette partie du monde, en combinant autant qu'il était possible les divisions géographiques avec les divisions politiques actuelles et en offrant dans le tableau statistique qui complète leur description les principaux états du Monde-Maritime. Nous avons cru devoir y ajouter, sous les noms d'*Océanie-Hollandaise,* d'*Océanie-Espagnole,* d'*Océanie-Anglaise* et d'*Océanie-Portugaise,* tous les pays occupés par des Européens, ou formant partie des monarchies Hollandaise, Espagnole, Anglaise et Portugaise. De cette manière les nombreuses fractions de pays, dont se composent les possessions de ces quatre puissances, forment un ensemble qui permet de pouvoir en mesurer l'étendue et l'importance.

OCÉANIE-OCCIDENTALE ou MALAISIE.

POSITION ASTRONOMIQUE. *Longitude orientale*, entre 93° et 132° (précisément 131° 30′). *Latitude*, entre 12° (précisément 12° 30′) *australe* et 21° *boréale*.

DIVISION. Nous avons vu ci-dessus que cette grande section de l'Océanie comprend les belles contrées connues sous le nom de *Grand-Archipel Asiatique* et d'*Archipel-Indien*. Il nous semble qu'on pourrait la partager de la manière suivante :

Groupe de Sumatra.

Nous proposons de réunir sous cette dénomination la grande île de Sumatra et plusieurs autres beaucoup moins étendues, qu'on peut regarder comme ses dépendances géographiques. Partant de ce principe, nous distinguons dans le groupe de Sumatra deux divisions principales, savoir :

L'ILE SUMATRA, où il faut distinguer la *Partie Indépendante* et la *Partie Hollandaise*.

La PARTIE INDÉPENDANTE est partagée en plusieurs états, dont les principaux sont actuellement :

Le *Royaume d'Achem* (Achin), qui n'embrasse aujourd'hui que l'extrémité septentrionale de l'île. Vers la fin du XVIe siècle et jusqu'à la moitié du XVIIe, les Achinais ont été la nation prépondérante de la Malaisie, étant les alliés de tous les peuples commerçans depuis le Japon jusqu'à l'Arabie. A cette époque brillante, leur marine comptait près de 500 voiles, et l'empire d'Achem s'étendait sur presque la moitié de l'île Sumatra et sur une grande partie de la péninsule de Malacca. Depuis quelques années ce royaume est en proie à l'anarchie, et l'autorité du sultan paraît ne s'étendre actuellement qu'à la ville capitale et à ses environs immédiats, tous les chefs de districts étant de fait indépendans. ACHEM (Achin), assez grande ville, est regardée comme la capitale du royaume. « Située, dit M. Walckenaer, en citant Marsden, à la pointe nord-ouest de l'île, à une lieue de la mer, cette ville se trouve en quelque sorte enveloppée d'une forêt de cocotiers, de bambous, d'ananas, de bananiers, au milieu de laquelle passe une rivière couverte de bateaux, qui en sortent lorsque le soleil se lève et y rentrent quand il se couche, et qui sont dans une activité continuelle. Huit mille maisons, la plupart bâties en bambous, élevées sur pilotis, pour se préserver de l'inondation, sont éparses dans cette forêt et y forment tantôt des rues, tantôt des quartiers séparés entre eux par des prairies ou des bois. Tout cela se trouve caché par de grands arbres qui bordent le rivage, de sorte que quand on est dans la rade on n'y aperçoit aucune apparence de ville; mais les hauteurs qui entourent la vaste plaine où Achin est située, forment un vaste amphithéâtre qui étale aux yeux des champs cultivés, des plantations régulières, des groupes de deux ou trois maisons propres et élégantes, de petits villages avec de blanches mosquées construites sans magnificence, mais avec goût. » Le palais où réside le sultan est une espèce de forteresse grossièrement bâtie et défendue par plusieurs canons d'une dimension extraordinaire; un fossé large et profond l'environne. L'anarchie qui désole ce pays a anéanti presque entièrement le commerce florissant qu'on y faisait, et a sans doute diminué sa population qu'on s'accorde assez généralement à porter à 40,000 âmes, nombre qui nous paraît exagéré de plus de la moitié.

Les autres villes les plus remarquables sont : TELOSANCAOUAT, petite ville sur la côte nord-est de l'île; on la regardait il y a quelques années comme la résidence ordinaire du sultan. PEDIA, petite ville; c'est le second port du royaume et le centre d'un commerce assez considérable. MOUKKI, bourgade remarquable par la riche *mine de cuivre* exploitée dans son voisinage.

Le *Royaume de Siak*. Cet état occupe la partie moyenne de la côte orientale et est traversé par le fleuve de ce nom. Depuis quelques années, il est en proie à l'anarchie. Presque tous les chefs de districts sont indépendans. Ceux dont le territoire longe la mer exercent la piraterie. Il n'y a pas longtemps que ce royaume possédait la marine indigène la plus nombreuse de la Malaisie. SIAK, petite ville située sur le fleuve de ce nom, est la résidence du sultan dont l'autorité est très bornée; son commerce est beaucoup déchu depuis les troubles qui agitent le pays. CAMPAR est le port principal pour le commerce. Les îles *Roupat*, *Pantiour* et autres sont censées faire partie de ce royaume, dont en 1823 les radjahs de *Langkat* et de *Batu-Bara* se disaient vassaux. Le prince du premier réside à LANGKAT, petite ville, importante par son commerce et par les 200 *prows* ou petits navires marchands qu'elle possédait à cette époque; BATU-BARA, autre petite ville, est le siège du radjah de la seconde principauté; elle possède aussi une nombreuse marine marchande.

Le *Pays des Battas* ou *Battak*, le long de la côte occidentale et dans l'intérieur. Cet état confine avec le royaume d'Achem, le ci-devant empire de Menangkabou et le gouvernement hollandais de Padang. C'est une espèce de confédération formée par un grand nombre de chefs de districts. Celui qui réside à l'extrémité nord-ouest du grand lac Toba paraît être le principal. BAROUS (Varus), sur la côte occidentale peu loin de la mer; c'est le marché principal du camphre, ce qui lui a valu dans tout l'Orient le nom de *Kafoûr-Barous*. TAPPANOULI, gros village remarquable par la magnifique baie à laquelle il donne le nom, et qu'on regarde comme ***une des plus belles qui existent sur le globe***; c'est la seconde place commerçante du Pays de Battas. Aux pages 305 et 306, nous avons signalé les singuliers usages de ce peuple extraordinaire.

La PARTIE HOLLANDAISE comprend les pays suivans :

Le *Gouvernement de Padang*, formé d'un vaste territoire autour de Padang et de plusieurs postes le long de la côte occidentale, dont les principaux sont NATAL ou PONTCHANG-CATCHIL, dit communément TAPPANOULI, parce qu'il est situé sur une petite île dans la baie de Tappanouli. Ces deux derniers, ainsi que Bencoulen, ont été cédés par les Anglais en 1824 en échange de Malacca et de quelques établissemens peu importans que les Hollandais possédaient dans l'Inde. PADANG est une ville de médiocre étendue, mais importante par son commerce; quelques maisons de négoce hollandaises s'y sont établies depuis 1816 et ont donné une grande activité aux affaires. D'ailleurs c'est la résidence du gouverneur, dont relèvent tous les établissemens cédés par les Anglais. On croit que sa population y compris ses environs immédiats peut s'élever à 10,000 âmes. Le FORT MARLBOROUGH, naguère chef-lieu de toutes les colonies anglaises dans Sumatra. La ville de BENCOULEN, qui est dans son voisinage, est un séjour malsain; on estime à environ 10,000 âmes sa population; elle est fortifiée, mais son commerce est beaucoup déchu.

On peut regarder comme des dépendances de ce gouvernement les pays suivans, occupés par les troupes hollandaises :

Le ci-devant *Empire de Menangkabou* (Menacabow, Menancabau), situé presque au centre de l'île; dans le temps de sa splendeur il étendait sa domination sur presque toute la surface de Sumatra. Depuis 1780, cet état, dont les frontières avaient été beaucoup rétrécies, était gouverné par un triumvirat de sultans. Les troubles excités dans le pays par la secte mahométane des *Padri*, dont le chef, qui était en même temps le radjah de Passaman, résidait à BANGSA, y ont attiré les Hollandais. Ceux-ci, après avoir battu ces fanatiques, ont conservé la suzeraineté sur cette contrée. PANDJARRASCHUNG et MENANGKABOU sont les villes principales. Cette dernière a été pendant

long-temps la capitale de l'empire et est encore regardée par tous les mahométans de Sumatra comme un des *principaux sanctuaires de l'islamisme*. On doit aussi nommer Priangan à cause du voisinage des *eaux thermales* nommées *Pantchouran-Toudjouh*, fréquentées par les naturels qui vont s'y baigner depuis un temps immémorial.

Le *Royaume de Palembang*, sur la côte orientale dans la partie méridionale de l'île, était naguère un des principaux états indépendans. Vaincu par les Hollandais à la suite des disputes occasionées lors de la rétrocession de ces pays faite par les Anglais, le sultan de Palembang a été déposé, et depuis 1821 ses états forment la résidence de Palembang. Palembang, sur le Mousi, non loin de son embouchure, ville bâtie sur pilotis, est la capitale du royaume. Le *Dalan* ou palais du sultan et la mosquée principale bâtis en pierre, sont les édifices les plus remarquables. Le commerce y est considérable, surtout avec Java, Bornéo, la Chine, Riouw, Singapour et Malacca; on estime à 25,000 le nombre de ses habitans. L'intéressant *district* montueux *de Passoummah*, habité par une race d'hommes à formes athlétiques, et le *Pays des Redjangs*, sont divisés entre plusieurs chefs, qui reconnaissaient la suprématie du sultan de Palembang et se disent maintenant vassaux des Hollandais.

Le *Pays des Lampongs*, jadis vassal du sultan javanais de Bantam, reconnaît aujourd'hui la suzeraineté du résident hollandais de Bantam. C'est une des parties les plus dépeuplées de la Malaisie, ne consistant presque entièrement qu'en marais couverts d'immenses forêts. Toulang-Bauwang, sur la rivière du même nom, en est le chef-lieu; un fort le défend. Telok-Bitong est l'autre lieu le plus remarquable.

Avant de quitter cette grande terre de l'Océanie, nous rappellerons au lecteur que la haute montagne nommée Gunong Pasaman par les Malais, et Mont Ophir par les Européens, étant placée justement sous l'équateur, est pour l'Océanie ce que, à la page 211, nous avons vu être le Cayambé pour l'Amérique, c'est-à-dire un de ces monumens éternels par lesquels la nature a marqué les grandes divisions du globe. C'est encore dans cette île que M. Arnold a découvert le *rafflesia*; sa fleur immense, qui en bouton a beaucoup de ressemblance avec un chou, présente lorsqu'elle est épanouie un développement dont le diamètre est de trois pieds; elle pèse 15 livres et son tube contiendrait 12 pintes; c'est sans doute la plus grande fleur que l'on connaisse, puisque l'*aristolochia cordiflora*, qui passait naguère pour la plus grande, n'a, selon M. de Humboldt, qu'un diamètre de 16 pouces. Nous ajouterons enfin que M. de Rienzi assure avoir vu lui-même, près de la baie des Lampongs, des hommes à très petite taille qui appartiennent à la variété qu'il nomme *pygmées*, dans son travail sur la classification des différentes races qui habitent l'Océanie. Voilà donc, sur les plages brûlantes que traverse l'équateur, une peuplade dont la taille peut être opposée à celle qu'on attribue aux Lapons, aux Samoyèdes, aux Esquimaux et autres peuples qui vivent au milieu des glaces et des frimats de la zone boréale. Cet infatigable voyageur « a vu à la partie orientale de cette île (côte d'Andragiré), quelques individus appelés *gougongs*; ils venaient, dit-il, de l'état de Menangkabou. Ces hommes appartiennent à la race qu'il propose de nommer *pythéomorphes*, ou à formes de singes, parce qu'ils offrent quelques ressemblances avec les mandrils par leur corps couvert de longs poils, l'os frontal très étroit et comprimé en arrière, la conformation de leur glotte et leur peu de conception. » A ce sujet, M. de Rienzi ajoute : « Ils ne surpassent guère les singes en intelligence, mais enfin ils sont hommes et, comme l'observe profondément Pascal, l'homme n'est nulle part ni ange ni brute. »

Les ILES qui dépendent géographiquement de SUMATRA. Elles sont presque toutes régies par un ou plusieurs chefs ou radjahs indépendans; quelques-uns se reconnaissent vassaux des Hollandais. Les îles principales le long de la côte occidentale sont : *Engano*; le *groupe de Poggi* (Pagi, Poggy ou Nassau); les îles *Porah* (Si-Pora); *Si-Birou* (Montawaï, Beeroo, Bira); *Batu* (Mintaon), dépendante du radjah de Buluaro qui réside dans celle de Nias; *Nias*, régie par 50 radjahs, dont le plus puissant paraît être celui de Buluaro; le *groupe de Baniak*, dont les îles principales sont *Baniak* et *Babi* (îles des Cochons, Hog, etc.)

Les îles les plus remarquables le long de la côte orientale sont : *Rupat*, *Pandjour* et autres qui dépendent du royaume de Siak; *Lingan* (Lingau ou Linga), *Bintany* et autres îles beaucoup plus petites forment le *royaume de Linga*, dont le sultan réside dans l'île de ce nom et reconnaît la suzeraineté des Hollandais. Ce souverain a cédé il y a quelques années à un prince de sa famille les territoires de Djohor et Pahang sur la péninsule de Malacca, et aux Hollandais l'îlot de Tanjong-Pinang, moyennant une rétribution annuelle de 60,000 florins hollandais. *Tanjong-Pinang*, îlot qu'un canal étroit sépare de l'île de Bintang, est remarquable parce qu'on y trouve : Riouw (Rhio), petite ville, dont la population est estimée à 6000 âmes. C'est le chef-lieu de la résidence de ce nom. Son *port* déclaré *libre*, dit M. le comte de Hogendorp, est très avantageusement situé pour devenir un grand entrepôt de tous les produits propres à alimenter le commerce hollandais dans la Malaisie, et celui qui s'y fait avec la Chine et le continent d'Asie. Riouw n'est devenu de quelque importance qu'après la cession de Malacca; et quoique peu éloigné de Singapour, dont à la p. 751 du t. 1er nous avons signalé l'étonnante prospérité, cet établissement a éprouvé un grand développement. *Banca*, la plus grande de toutes les îles qui dépendent géographiquement de Sumatra, est mal peuplée, mais très importante par ses riches *mines d'étain*, dont les produits sont très estimés dans toute l'Asie et surtout à la Chine; elle forme, avec celle de Billiton, la résidence hollandaise de Banca. Munton (Mintao), petite ville de 2500 habitans, avec un fort bâti dans le voisinage et sur un terrain élevé, en est le chef-lieu; seize ou dix-sept cents mineurs sont constamment employés à l'exploitation des mines. *Billiton*, importante par ses *mines de fer*; les Hollandais y tiennent quelques employés et une petite garnison pour empêcher les habitans, qui sont de hardis marins, de se livrer à la piraterie. M. le baron Van der Capellen a eu le bon esprit, lorsqu'il était gouverneur général de tous les établissemens hollandais dans cette partie du monde, de tirer partie de l'habileté de ces insulaires pour la construction des navires, en faisant construire chez eux les *kruisprauwen* ou petits bâtimens croiseurs, qui, sous son administration à jamais mémorable dans ces contrées, ont rendu de si grands services aux marins de toutes les nations qui naviguent dans ces mers peuplées de corsaires. Les îles de Banca et de Billiton

jusqu'en 1812 formaient partie du royaume de Palembang.

Très loin, et presque à égale distance de Sumatra et de Java, se trouve le petit *groupe de Keeling* (îles de Corail, de Cocos) vers le 12° latitude australe, où dans la plus grande, nommée *New-Selma*, le capitaine anglais J.-C. Ross a fondé un petit établissement nommé PORT-ALBION. Cette colonie ne peut manquer de prospérer à cause de sa position et de son mouillage.

Groupe de Java.

Nous proposons de réunir sous cette dénomination la grande et florissante île de Java et plusieurs autres d'une beaucoup moindre étendue, qu'on peut regarder comme des dépendances géographiques de cette grande terre. Nous distinguons, dans ce groupe, deux divisions principales, savoir :

L'ILE DE JAVA. Cette grande île forme le noyau des possessions hollandaises dans l'Océanie, en même temps qu'elle est la contrée la plus peuplée et la plus florissante de cette partie du monde. Depuis les derniers arrangemens pris par les Hollandais à l'égard des princes indigènes, on pourrait regarder Java comme entièrement soumise à leur domination. Aussi la trouvons-nous partagée en 20 régences dans le tableau statistique que nous avons sous les yeux, qui a été rédigé en 1825 à Batavia même, par un de nos correspondans les plus distingués et que nous offrons au lecteur. Nous devons cependant le prévenir que depuis lors quelques changemens ont eu lieu, par lesquels les résidences de *Buitenzoorg* et de *Krawang* ont été réunies à celle de Batavia, et celle de *Grissé* à la résidence de Sourabaya. Mais comme ces changemens ont subi plus tard d'autres importantes modifications, nous avons cru convenable de laisser subsister le tableau tel que nous l'avons reçu, en attendant que nous puissions connaître l'organisation définitive qu'on aura donnée à cette superbe colonie.

NOMS DES RÉSIDENCES OU PROVINCES	CHEFS-LIEUX, VILLES ET LIEUX LES PLUS REMARQUABLES.
Batavia	BATAVIA; l'île *Onrust* (Poul ou Kappal); *Noordwyk; Ryswyk; Weltevreden.*
Bantam	Ceram (Sirang); les ruines de *Bantam;* l'île du *Prince;* le *Pays des Lampongs*, dans l'île de Sumatra.
Buitenzoorg	Buitenzoorg; *Parong, Jassinga, Tji-binong, Tji-baroussa.*
Préangers. (Préangan).	Tjanjor, *Bandong,* le volcan *Gounong-Gountour, Soumadang, Limbangan.*
Krawang	Wanaijassa, *Krawang, Touban.*
Cheribon	Cheribon (Tji-riboun); *Indramayo, Madja, Galo, Bengawan-Wettan, Kouningan.*
Tagal	Tagal, *Brebes, Pamalang.*
Pekkalongang	Pekkalongang, *Batang, Karang-Kobar.*
Kadou	Maguelan, *Minoreh, Prapag;* les ruines de *Borobodo.*
Samarang	Samarang; *Damak, Kendal, Banyukuning.*
Iapara	Iapara; *Koudous, Pattie, Joanna.*
Rembang	Rembang; *Touban* (Tubang), *Bantjar, Radjakwessie, Blora.*
Grissé	Grissé (Grissie); *Sidayo.*
Sourabaya	Sourabaya. *Djapan, Lamongang, Fort-Orange,* les ruines de *Madjapahit.*
Passarouang	Passarouang; *Bangil, Malang;* les ruines de *Singasary.*
Besukie	Besukie; *Prabolingo; Panaroukan.*
Banyouwangui	Banyouwangui. Cette province est presque déserte et presque entièrement couverte de forêts, où l'on trouve un grand nombre de tigres.
Souracarta	Souracarta (Soura-Kirta; Solo); *Cartasura,* ville abandonnée depuis 1742; *Banyoumal; Brambanan?*
Djocjocarta	Djocjocarta (Yougyacarta, Dschiockjakarta, Dschukschukarta, Jococarta, Youdgia-Kirta), *Panaraga; Kadiri.*
Madura et Sumanap	Sumanap, Pamakassan et Bangkalan, chefs-lieux des trois princes indigènes vassaux et tributaires des Hollandais, et qui se partagent le territoire de l'île de Madura.

Voici les villes et les lieux les plus remarquables de cette florissante colonie :

Dans la *résidence de Batavia*, on trouve : BATAVIA, bâtie sur l'emplacement de l'ancienne ville de Jaccatra, sur les bords de la rivière Tjiliwong. Quoique très déchue de son ancienne splendeur, cette ville est encore très importante comme capitale de toutes les possessions hollandaises dans l'Océanie, et la *première ville commerçante de cette partie du monde*, car elle est incontestablement le centre du commerce que les Hollandais font avec la Chine, le Japon, l'Inde et les autres îles de la Malaisie. On peut dire que la ville actuelle a été bâtie de nos jours, puisque la plupart des édifices qui ornaient Batavia ont été démolis sous l'administration du gouverneur-général Daendels qui avait eu l'idée de l'abandonner entièrement à cause de son insalubrité, et de faire de Sourabaya la capitale des possessions orientales de la monarchie hollandaise. En effet, la ruine et l'abandon de la ville proprement dite datent du temps de ce gouverneur; le château, les remparts et tous les ouvrages extérieurs furent rasés par son ordre; les murs seuls du fort de Meester Cornelis furent épargnés pour servir d'enceinte à la prison, que l'on y trouve encore maintenant. Contrarié dans son plan favori de transporter à Sourabaya le siége du gouvernement, le général Daendels n'en continua pas moins la destruction de l'ancienne ville, et il fit bâtir de superbes casernes avec des habitations commodes et élégantes pour les officiers de la garnison, dans l'intérieur à la hauteur de Weltevreden. Il s'y fixa lui-même, et y fit élever un *palais* spacieux destiné aux gouverneurs-généraux. Les habitans européens un peu fortunés suivirent l'exemple du gouverneur; ils désertèrent la ville pour occuper des maisons bâties sur un plan plus convenable au climat de ces contrées, le long du *Moolanvliet*, du *canal de Rijswijk* et à *Weltevreden*, et quelques années plus tard le long du vaste *Konings-Plain* et le chemin de *Meester Cornelis*. Pendant l'occupation anglaise les nouvelles bâtisses s'élevèrent sans aucun plan fixe ou régulier, et les maisons des Européens se trouvèrent disséminées dans l'intérieur au milieu des villages ou des campagnes des indigènes. La ville proprement dite tomba de plus en plus en décadence : les plus beaux quartiers furent démolis les uns après les autres, et en 1816 elle n'était plus habitée que par les Chinois, les Portugais descendans des colons européens primitifs et par quelques vieux colons hollandais. On y voyait en outre quelques bureaux du gouvernement, les comptoirs et magasins des marchands, les uns et les autres occupés seulement pendant sept à huit heures de la journée. Pendant l'administration à jamais mémorable du gouverneur-général Van der Capellen, l'ancienne ville recouvra une partie de ses habitans et vit réparer quelques-uns de ses édifices; car cet habile administrateur sut apprécier toute l'importance de sa situation favorable au commerce, tout en visant à faire disparaître les causes principales qui en rendaient le séjour si éminemment malsain. En effet par le desséchement de quelques canaux, par le curage de quelques autres, par l'éloignement des cimetières et des voieries, par l'élargissement et la propreté des rues il parvint à diminuer tellement l'influence du mauvais air, que les tableaux de la mortalité de ces dernières années placent Batavia à côté des autres villes de l'île de Java. Cependant avant toutes ces améliorations le séjour de cette ville était justement réputé un des *plus malsains du monde entier*, comme le prouvent les faits incontestables que nous avons cités à la page 292.

Mais afin que le lecteur puisse se former une idée de cette ville dont la construction générale diffère tant de celles de notre Europe, nous allons lui tracer l'itinéraire dans les quartiers européens donné par M. le comte de Hogendorp. « En débarquant au port, dit cet habile et savant administrateur, ou comme on l'appelle sur les lieux, au *Boom*, on a devant soi l'ancienne ville, on la traverse en prenant par trois ou quatre rues asses fréquentées pendant la matinée, mais tout-à-fait désertes pendant le reste du temps. Au bout de l'ancien faubourg ou *Buiten Nieuw-poort-straat*, un peu plus habité que le reste, on arrive aux quartiers modernes, c'est-à-dire, à une file de jolies habitations entourées de jardins plus ou moins grands, sur les bords du canal de *Moolanvliet* et de *Ridjswijk*, sur une longueur d'environ trois quarts de lieue. A l'issue de ce canal on a devant soi une grande plaine carrée pareillement entourée de maisons européennes; c'est *Weltevreden*, ou le quartier militaire; en prenant à la droite, on voit une autre plaine à-peu-près carrée, nommée le *Konings-Plain* aussi entourée de charmantes habitations particulières. En traversant Weltevreden on se retrouve sur la grande route menant à Buitenzoorg, le long de laquelle les habitations d'une architecture moderne se succèdent de nouveau, pendant une bonne lieue et demie, jusqu'au-delà du fort de Meester Cornelis. Ajoutez à cela quelques allées latérales aboutissant au canal ou aux carrés dont nous venons de parler, comme le *Prinsen-Laan*, le chemin de *Gonnong Saharie*, le chemin de *Tanaabon*, etc., et l'on pourra se faire une idée de la capitale de nos possessions orientales telle qu'elle est aujourd'hui. Entre et derrière ces différens quartiers européens se trouvent les quartiers des habitans Asiatiques et des Chinois; le quartier principal de ces derniers, ou *camp chinois* est hors de l'enceinte et à l'ouest de l'ancienne ville, dont il formait comme un vaste faubourg; mais à la longue, ils se sont glissés partout, et on les voit maintenant établis de tous côtés, surtout dans les bazars situés entre les quartiers que je viens de citer.»

La rade de Batavia est aussi sûre que belle et parsemée d'une quantité de petites îles; la plupart sont inhabitées maintenant, mais presque toutes avaient été utilisées autrefois par l'ancienne Compagnie des Indes, pour y placer des chantiers, des magasins, des hôpitaux ou des ateliers. La principale de ces îles est *Onrust* (Poul ou Kappal des Malais) sur laquelle la Compagnie avait de magnifiques *chantiers*, où les plus grands vaisseaux pouvaient être réparés et même carénés; des magasins complets de munitions et autres choses nécessaires à l'équipement des vaisseaux; un grenier de réserve, pouvant contenir 2000 coyans ou près de 1750 tonneaux de riz; de fort belles habitations pour les employés; enfin deux moulins à vent et une église; plus de 600 ouvriers européens, outre les Koulis (hommes de peine indigènes) y étaient constamment employés. En 1823, M. Van den Capellen fit renaître en partie ce bel établissement ruiné pendant la guerre et l'occupation anglaise; mais après son départ, les ateliers nouvellement établis paraissent avoir été abandonnés; à la fin de 1826, on fit même une tentative inutile de le donner en ferme à des Chinois.

Les bâtimens anciens et nouveaux les plus remar-

quables qu'offre Batavia sont : les *magasins de la marine* avec les bureaux du commissaire du port ; ce sont de beaux bâtimens anciens, encore en très bon état ; les vastes *lombongs* ou magasins construits en bois et élevés de quelques pieds au-dessus du niveau de la mer, destinés à contenir les récoltes de café ; l'*hôtel-de-ville* ; l'*église luthérienne*, regardée comme le plus beau temple de la ville ; l'*église catholique* ; le *grand hôpital militaire de Weltevreden*, qu'on peut comparer à ce qu'il y a de mieux en ce genre en Europe ; la *maison* où l'on a établi les bureaux et les magasins de la factorerie de la *société de commerce des Pays-Bas* ; c'est un ancien bâtiment restauré en 1825 ; le grand et superbe bâtiment nommé *Harmonie*, érigé sous l'administration du général Daendels, sur le coin du canal de Rijswijk et de Moolenvliet ; il est composé de quatre grandes et belles salles contiguës, dont chacune peut contenir 350 personnes. On y donne les grandes fêtes publiques, ainsi que les bals et les concerts de souscription ; une salle y est ouverte tous les jours aux abonnés pour y faire la partie et pour la lecture des journaux, etc. ; l'*hôtel de la société des arts et des sciences* bâti à côté du précédent ; le *théâtre*, dont l'intérieur offre une salle élégante et du meilleur goût ; des amateurs y donnent de temps en temps des représentations ; l'*hôtel du gouverneur général*, qui n'est qu'une grande et belle maison, située à Rijswijk, dans la partie la plus salubre et la plus recherchée de Batavia ; enfin le nouveau *palais de Weltevreden*, bâtiment immense qui forme un grand corps-de-logis à trois étages, avec deux ailes sur le même alignement ; destiné primitivement pour loger le gouverneur général, cet édifice est resté long-temps inachevé, à cause des frais énormes qu'exigeait sa construction ; ce n'est qu'en 1827 qu'il fut terminé d'après un plan plus simple et moins dispendieux ; on y a établi tous les bureaux civils et militaires de Batavia.

La capitale de l'Océanie-Hollandaise n'offre pas beaucoup d'établissemens littéraires, mais elle possède en revanche la *société des arts et des sciences*, qui est le *premier corps savant établi par les Européens* dans l'Orient ; ses savans mémoires lui on mérité une juste célébrité ; une bibliothèque assez riche est placée dans le bel édifice où elle tient ses séances. Parmi les écoles nous ne citerons que l'*école primaire du gouvernement* fondée à Weltevreden en 1817 ; c'est le principal établissement de ce genre, auquel la plupart des familles européennes envoient leurs enfans. La population de Batavia ne s'élevait en 1824, d'après un recensement exécuté avec la plus grande précision, qu'à 53,861, non compris les officiers de tout grade, leurs familles, les militaires et tout ce qui appartient à la garnison de Weltevreden ; dans ce nombre 23,108 étaient Javanais ou Malais, 14,708 Chinois, 12,419 esclaves, 3025 Européens et 601 Arabes. Quarante-trois navires, dont 7 du port de 400 tonneaux, et un bâtiment à vapeur sont la propriété des armateurs et des maisons de commerce de cette ville, qui tient aussi un rang distingué par son industrie, dont les branches principales sont les distilleries d'arak, les briqueteries, les chaufourneries, les tanneries, les teintureries, les fabriques de chandelle, de poteries et de cartes à jouer.

Dans la *résidence de Bantam*, où la civilisation et l'agriculture ont fait depuis vingt-cinq ans des progrès étonnans, grâce à la déposition du sultan, qui, par sa tyrannique administration, entravait la prospérité de l'industrie manufacturière et agricole, nous ne citerons que CERAM, assez jolie petite ville, où réside le gouverneur de la province, mais qu'on cherche en vain sur des cartes modernes assez détaillées, et qu'on représente comme les meilleures, tandis que ces mêmes cartes offrent, écrit en gros caractères, le nom de celle de BANTAM, ville, à la vérité, jadis grande et fort peuplée, capitale du royaume de ce nom et célèbre dans l'histoire de Java, mais qui, depuis long-temps, est presque entièrement abandonnée à cause des miasmes putrides qui y règnent, et à cause du commerce qui s'est transporté à Batavia ; mais ce qui étonnera encore plus nos lecteurs, c'est d'apprendre que cet amas de maisons tombant en ruines et presque désertes, est décrit, dans des ouvrages récens, comme la résidence actuelle du sultan de Bantam, environné encore de toute la splendeur de sa cour, et de sa garde composée de femmes, lorsqu'il est notoire que depuis plusieurs années, ce potentat de l'Orient a cessé de régner et n'est plus qu'un simple particulier pensionné des Hollandais !

Dans la *résidence de Buitenzoorg* : BUITENZOORG, beau château ; reconstruit en grande partie en 1816 avec beaucoup de goût et une noble élégance, ce lieu est devenu un des plus beaux séjours de la zone torride. Les jardins antiques et raides ont été changés en plantations anglaises ; et le baron Van der Capellen, voulant joindre l'utile à l'agréable, en destina une partie aux sciences, en y établissant un *jardin botanique*, confié d'abord à la direction du savant professeur Reinwardt, et plus tard au docteur Blume. On y trouve rassemblés, non-seulement tous les végétaux que produit le sol fertile de Java, mais encore une multitude de plantes des Moluques, du Bengale, du Brésil, de la Chine, du Japon et de l'Australie.

Dans la *résidence des Préangers*, qui occupe à elle seule près des deux neuvièmes de la superficie de Java, et qui est partagée entre plusieurs princes indigènes très soumis aux Hollandais : TJANJOR, joli et gros bourg habité par des Javanais et que nous décrirons en détail d'après M. le comte de Hogendorp pour que le lecteur puisse se former une idée de cette classe de petites villes de l'Orient. « Les rues sont de larges allées tirées au cordeau, bordées de charmilles et de barrières de bambous arrangées avec simplicité, mais avec beaucoup de goût. Par-dessus ces barrières s'élèvent des arbres fruitiers et à fleurs odoriférantes, qui entourent, là comme ailleurs, les maisons des Javanais. Les ruelles sont des sentiers également propres et ombragés. Les moindres habitations sont aussi soignées et d'une élégance aussi simple que celles d'une plus grande dimension : tout y respire l'abondance et le bien-être général. Au centre du bourg, on trouve un joli bazar. Le résident baron Van der Capellen y avait établi des ateliers, où ne travaillaient que les indigènes ; on y faisait des ustensiles pour l'agriculture, sur des modèles encore ignorés dans le pays, afin d'en faire connaître l'usage aux habitans de l'intérieur, des charrettes pour faciliter les transports, etc. En même temps cet utile établissement servait à former des artisans adroits, et à répandre parmi les naturels du pays le goût des métiers et des arts utiles. »

Dans la *résidence de Pekkalongan*, l'une des plus peuplées de l'île : PEKKALONGAN, joli bourg indigène, où se trouvent établies quelques familles

arabes et chinoises fort riches, il fait un grand commerce avec Batavia, et possède une vingtaine de petits navires caboteurs.

Dans la *résidence de Cheribon :* CHERIBON, petite ville, jadis assez considérable, dont le commerce a enrichi plusieurs de ses habitans, surtout des Arabes et des Chinois; elle possède encore quelques familles européennes; on y trouve un ancien fort de peu d'importance, et dans les environs le *tombeau* du célèbre *Cheikh Moulana,* qui fut le premier propagateur de l'islamisme à Java. Sur les limites de cette province, qui est une des parties les plus peuplées de l'île, s'étend la vaste FORÊT DE DAYOU-LOUHOUR de cinquante milles anglais de long; elle sépare à l'ouest les possessions hollandaises de celles des princes vassaux. Les bois n'y sont pas continus, mais disposés par groupes; dans les intervalles sont des landes sans culture et sans aucun végétal; les parties boisées se composent d'arbres qui joignent leurs branches à une assez grande hauteur, et forment des voûtes de verdure tellement épaisses qu'elles sont impénétrables à la lumière du soleil; de sorte que dans le milieu du jour on est obligé de s'éclairer par des torches. Selon un voyageur moderne, on ne traverse jamais cette forêt sans se faire accompagner d'une suite nombreuse. « Il n'existe point de spectacle plus étrange et plus sublime que ces précipices affreux, ces ravins profonds, ces rivières limpides, ces monts, ces rochers, et ces masses de verdure ainsi éclairées par une multitude de torches qui se meuvent avec rapidité le long de la route. Lorsque les rayons du soleil percent à travers quelques branches et rencontrent la lumière rougeâtre de ces flambeaux, il en résulte des effets que la plume la plus habile s'efforcerait en vain de décrire, et qu'aucun pinceau ne saurait rendre. Quand on sort de ces voûtes obscures sous lesquelles on a marché pendant plusieurs heures, qu'on revoit tout-à-coup le bleu azuré du ciel, les monts agrestes, les champs cultivés et la nature entière partout resplendissante des brillantes émanations du soleil, l'étonnement et l'admiration font naître des sensations ineffables et tellement subites qu'on en est accablé. Le voyageur s'arrête malgré lui pour accoutumer ses yeux à cet éclat inattendu et pour contempler à loisir le spectacle magnifique et varié qui se présente à ses regards.

Dans la *résidence de Kadou,* si importante par sa population très condensée, par la fertilité de son sol et par sa florissante agriculture : MAGUELAN, grand et joli bourg habité par des Javanais.

Dans les limites de cette province, mais près de la frontière du côté des états de l'empereur de Djocjocarta, se trouvent les ruines célèbres de *Boro-bodo.* « On y voit, dit M. Walckenaer, les débris d'un temple qui couronnait une petite colline, et qu'on croit avoir été construit dans le commencement du VII[e] ou du XI[e] siècle. Ce temple forme un carré long, qui a sept murs ou sept enceintes décroissant à mesure que l'on gravit la colline, et qui est surmonté par un dôme qui recouvre le sommet de l'édifice : ce dôme a environ 50 pieds de diamètre; chaque côté du carré extérieur est d'environ 620 pieds, et un triple rang de tours, au nombre de 72, accompagne les murs de cette dernière enceinte. Ces tours et ces murs ont des niches pratiquées dans leurs parvis, où l'on voit des figures sculptées plus grandes que nature; elles représentent des personnes assises avec les jambes croisées; il y en a près de 400. On a trouvé dans ces ruines une statue mutilée, que M. Raffles a cru, à tort, être celle de Brahma; on a découvert encore une statue de harpie et diverses autres antiquités curieuses. Le temple ressemble beaucoup à celui de Boodh, qui est à Gay-ia, dans l'Hindoustan; et les noms de *Boro-bodo* sont peut-être dérivés de ceux de *Bara-Boudah,* le grand Boudah. »

Dans la *résidence de Samarang* : SAMARANG, assez grande ville, bâtie plus ou moins à l'européenne dans le genre de l'ancienne Batavia avec des rues régulières et un port formé par l'embouchure de la rivière de Samarang, mais obstrué en partie par un banc de vase. L'école militaire qu'on y avait établie en 1818 a été supprimée à cause des mesures d'économie devenues nécessaires dans les derniers temps. Samarang possède une bonne *école primaire,* est le siège d'un conseil de justice, dont relèvent les résidences de Tagal, Pekalongan, Samarang, Cadou, Djocjocarta, Souracarta, Iapara et Rembang, et est le chef-lieu de la division militaire qui embrasse les mêmes résidences. Son commerce est assez florissant; on porte sa population à 36 ou 38,000 âmes. BANTURUNING, village remarquable par les *tchandis* ou temples antiques situés dans son voisinage; ils ont été bâtis sur des terrasses coupées dans la montagne et qui s'élèvent successivement les unes au-dessus des autres.

Mais avant de quitter cette résidence, qu'il nous soit permis de dire un mot sur le *choléra-morbus,* qui a donné à Samarang une bien triste célébrité dans toute la Malaisie. C'est de cette ville où, à ce qu'on assure, il fut importé de l'Inde-Transgangétique en 1819, qu'il se propagea d'abord le long de toute la côte septentrionale de Java, ensuite dans l'intérieur de l'île, emportant sur son passage plus de cent mille habitans. Samarang le revit en 1821; c'est dans ce port et à Batavia qu'il a frappé le plus de victimes. Ici, nous remarquerons que depuis la terrible *peste noire* qui, au milieu du XIV[e] siècle enleva, d'après les chroniques contemporaines, plus de la moitié de l'Ancien-Continent, jamais épidémie aussi dévorante ne s'étendit sur une aussi vaste surface de terre en frappant un égal nombre de têtes. Du delta du Gange, où le choléra est endémique, ce fléau exterminateur étendit sa maligne influence sur toute l'Asie méridionale et orientale, sur une grande partie de l'Asie moyenne et de la Malaisie; dans cette dernière, il moissonna de nombreuses victimes jusqu'aux extrémités orientales de l'archipel des Moluques. Après avoir ravagé les îles de Ceylan, Maurice et Bourbon, le choléra envahit l'Arabie, pénétra en Perse, en Syrie et en Egypte. De la Perse, il passa en Russie pour désoler dans toutes les directions cet empire immense, en remontant le Volga comme en descendant le Don. De Moscou et de Pétersbourg, frappant dans sa marche rapide d'innombrables victimes, le choléra suit en Pologne les mouvements des armées belligérantes, fléau guidé par un autre fléau. De là, il s'étend d'un côté dans la Gallicie, pour se propager bientôt dans la Hongrie, l'Autriche, la Moravie et la Bohême; de l'autre, dans la Pologne prussienne, pour envahir la Prusse, le Brandebourg, la Silésie et la Saxe; pendant ces deux invasions, il enlève beaucoup de monde dans l'Esthonie, dans la Livonie, dans la Finlande et jusque dans les solitudes glaciales du gouvernement d'Arkhangel. De Hambourg, l'épidémie s'élance brusquement à Sunderland, dans l'Archipel Britannique : Londres, Liverpool, Edimbourg, Glasgow, Dublin et

Cork sont les principaux théâtres de ses ravages. Du royaume-Uni, l'inexplicable fléau vient subitement éclater dans la capitale de la France d'où il se propage à travers les départemens en suivant le cours des fleuves, et franchissant l'Atlantique il annonce ses ravages dans le Nouveau-Monde par les nombreuses victimes qu'il frappe dans la capitale du Bas-Canada. Au moyen-âge une épidémie aussi épouvantable eût suspendu toutes les relations de peuple à peuple, toutes les affections de famille; mais dans l'état actuel de la civilisation et de la médecine, les nations de l'Europe n'ont connu qu'une partie des horreurs de la peste noire, et si des populations ont été décimées, au moins l'humanité n'a point à rougir; les secours et les consolations n'ont pas manqué aux mourans. L'Europe doit ces avantages inappréciables à d'illustres médecins. Nous nous bornerons à nommer les *Markus*, les *Rauch*, les *Dyrsen*, les *Langh*, etc. En Russie; les *Stiffl*, les *Günther*, les *Czermak*, les *Vivenot*, etc., etc., en Autriche, les *Dieffenback*, les *Otto*, etc., etc., en Prusse; en France, nous ne nommerons personne, car il faudrait nommer toute la Faculté. Eclairés par ces savans, les gouvernemens et les peuples ont repoussé toute crainte de contagion; les nations n'ont pas élevé entre elles d'infranchissables barrières; les mères n'ont point abandonné leurs enfans, les épouses leurs maris; et les citoyens épargnés par ce terrible fleau, en vaquant comme à l'ordinaire à leurs occupations, et prenant part aux plaisirs innocens d'une civilisation avancée, trouvèrent dans les unes et dans les autres de puissantes ressources et ces diversions dont le manque absolu aggrava si cruellement la triste condition de nos ancêtres.

Dans la *résidence de Rembang*, si importante par ses belles et vastes forêts de jattie et par ses nombreux chantiers, nous nommerons: REMBANG, petite ville commerçante, avec une des meilleures rades de l'île et de beaux *chantiers*; elle possède 17 navires, dont 5 mesurent plus de 300 tonneaux.

Dans la *résidence de Grissé*: GRISSÉ, assez jolie petite ville commerçante; 26 navires caboteurs, la plupart d'une assez grande capacité, y sont la propriété de plusieurs maisons arabes fort riches. Elle possède une bonne *école primaire* et est la retraite que choisissent de préférence les familles européennes, dont les chefs se sont retirés du service ou du commerce.

Dans la *résidence de Sourabaya*, qui est une des plus peuplées et des plus florissantes par l'activité agricole et commerçante de ses habitans: SOURABAYA, située à l'embouchure de Kediri, dit aussi Sourabaya; c'est après Batavia la ville la plus peuplée, la plus commerçante et la plus florissante de Java. Sa rade est aussi belle que sûre. On y remarque un bel *arsenal* maritime, de beaux *chantiers*, la *monnaie* pour frapper le cuivre, une fonderie de boulets, une *école primaire* comparable à celle de Weltevreden et de Samarang. Elle est le siége d'un conseil de justice, dont le ressort embrasse toutes les résidences orientales de Java, et le chef-lieu de la division militaire qui comprend ces mêmes provinces. On estime à 50,000 le nombre de ses habitans.

C'est au milieu des immenses forêts de tek, qui couvrent la partie occidentale de cette province, qu'était située MADJAPAHIT, l'antique capitale des Javanais, dans les temps florissans de leur empire. Ses ruines sont éparses sur un espace de plusieurs milles le long du Kediri; plusieurs temples en briques et les débris des portes subsistent encore. Depuis l'emplacement de cette ville célèbre, dit M. Walcknaer, jusqu'à Pobolingo vers l'est, on aperçoit à chaque pas diverses constructions anciennes en briques. Il est difficile de bien déterminer l'étendue de Madjapahit, parce que le sol est actuellement recouvert d'arbres de tek d'une hauteur prodigieuse; mais les murs de son étang, bâtis en briques cuites subsistent encore; ils ont 1000 pieds de long sur 12 de hauteur. Dans un village adjacent, nommé *Trang-woulan*, on voit le magnifique *mausolée* d'un prince mahométan, avec les tombeaux de la princesse sa femme et de sa nourrice; il porte la date de 1320 sculptée en relief et en anciens caractères mahométans; tout à côté sont les tombes de neuf autres chefs. Tous ces monumens sont religieusement gardés par des prêtres. Dans le district de Djapan, et dans une des parties les moins accessibles d'une immense forêt de tek, on voit les ruines de MENDANG-KAMOULAN, ville ancienne, célèbre dans les annales de Java.

Dans la *résidence de Passarouang*: PASSAROUANG, gros bourg de Javanais, où s'étaient autrefois établies plusieurs familles européennes, dont les descendans y demeurent encore et contribuent à rendre ce lieu un séjour assez animé. « Dans le district de Gratté se trouve, dit M. le comte de Hogendorp, le LAC RANOU, remarquable par la douceur des crocodiles qui l'habitent et qui vivent, à ce que l'on assure, pacifiquement avec les Javanais demeurant dans le voisinage. Ces derniers ne craignent point de s'y baigner habituellement, tandis que des indigènes étrangers au canton, en s'y baignant, ont souvent payé de leur vie cette témérité. Les étrangers qui visitent cette partie de Java, ajoute cet estimable auteur, ne manquent pas d'aller voir ce lac, et les habitans de Gratté s'empressent de leur procurer un genre de spectacle assez extraordinaire et dont on ne peut jouir sans danger, en se rendant dans un petit pavillon placé au-dessus de l'eau à une cinquantaine de pieds du rivage. Les acteurs se jettent en foule dans le lac, en poussant devant eux un petit radeau sur lequel ils ont attaché quelques poules: ils appellent à grands cris les crocodiles, que l'on voit s'avancer vers le déjeuner qui leur est offert, sans paraître tentés d'attaquer les nageurs, qui retournent paisiblement à terre. »

Dans le district de Malang sont les célèbres ruines de SINGA-SARY. On y voit, dit M. Walckenaer, un *tchandi* ou temple, dont la principale entrée à l'ouest a 30 pieds de hauteur, et au-dessus de laquelle est sculptée une tête énorme de Gorgone; il y a d'autres sculptures à l'entour de l'édifice; elles ont été mutilées; on en a trouvé d'intactes en s'avançant dans la forêt, entre autres une d'un taureau *nandi*. Cette statue a 5 pieds de long. On a vu aussi contre un arbre une magnifique statue avec quatre têtes; une autre de *Mahadewa*, avec son trident, accompagnée d'une inscription en caractères devanageri; un *souria* ou char du soleil avec ses sept chevaux, qui ont leurs queues rejetées en arrière, et dans l'attitude d'une course rapide. A 50 toises de là est une superbe statue colossale de *Ganesa*, avec sa trompe d'éléphant, ses gros bras et ses jambes énormes. Cette figure paraît avoir été primitivement placée sur une plate-forme ou dans un temple, car tout à l'entour on voit une quantité considérable de pierres; enfin, en s'avançant encore un peu plus dans le bois, on trouve *deux* de ces *statues colossales*, qui représentent des gardiens ou portiers placés ordinairement à l'entrée des temples; ces figures, taillées dans un seul bloc de pierre,

avaient 12 pieds de haut quoiqu'elles fussent assises. En se dirigeant au sud par Malang, on arrive aux ruines de SOUPIT-OURANG, connues sous le nom de *Kotah-Bedah* ou le *Fort démoli;* c'est là que se retirérent les habitans de Madjapahit après la ruine de leur ville. A sept milles anglais au sud-est de Malang on trouve encore d'autres ruines. A KEDAL sont les restes d'un magnifique *temple* en pierres; il est sur la limite de la forêt; *quatre lions* sculptés soutiennent la corniche, et il y en a deux autres à l'entrée. A DJAGON, et dans l'intérieur de la forêt, sont d'autres ruines plus considérables; l'*édifice* principal est *un des plus grands* de tous ceux dont les ruines sont éparses dans cette partie de l'île; on y a trouvé une statue de divinité hindoue, dont la tête avait été enlevée par un résident hollandais; au dos de cette statue est une inscription antique en caractères devanagari. L'édifice a trois étages, et les intervalles de chacun sont ornés de bas-reliefs représentant des batailles, entremêlés de figures d'oiseaux et d'autres animaux. Toutes ces ruines, dit M. Walckenaer en citant Raffles, sont les restes de l'antique ville de DOENGELAND, dont il est souvent fait mention dans l'histoire des Javanais.

Les *résidences de Djocjocarta* et *de Souracarta* sont régies immédiatement par des princes javanais, qui sont les descendans des empereurs de Matan, si puissans vers la fin du XVe siècle, lorsqu'ils dominaient sur presque toute l'île de Java; mais leurs possessions sont tellement enclavées les unes dans les autres qu'on ne saurait indiquer avec précision les pays qui appartiennent à chacun d'eux. C'est vers le milieu du siècle passé, à la suite de la guerre terminée en 1755, que la Compagnie Hollandaise des Indes-Orientales partagea l'EMPIRE DE MATARAM (Mataren) entre l'*empereur de Mataram* ou *sousounan*, et le *sultan de Djocjocarta*. Dans cette circonstance la Compagnie, pour se ménager des partisans, établit à chacune de ces deux cours une branche de princes apanagés, avec le titre de *pangerang;* et en les dotant richement, elle les plaça dans une position indépendante du prince régnant. Les événemens prouvèrent l'habileté de cette manœuvre; car, dans les derniers troubles qui ont agité et agitent encore cette partie de l'île, ce sont les pangerangs Manko-Nogoro, connus auparavant sous le nom de Prang Wedono, à Souracarta, et Pakou-Alam, à Djocjocarta, qui se sont signalés par leur dévoûment au gouvernement hollandais. Selon Raffles, la surface réunie de ces deux états vassaux et actuellement dépendans du gouverneur-général, est de 11,300 milles carrés anglais et leur population de 1,657,934 âmes, dont 972,727 vivaient dans les états du sousounan ou empereur de Souracarta, et 685,207 dans ceux du sultan de Djocjocarta. Cette partie de Java où s'élèvent le *Merbabou*, le *Sindoro*, et le *Soumbing*, regardés comme les plus hautes montagnes de l'île, et où l'on trouve ses plaines les plus belles et les plus fertiles, est aussi celle qui doit inspirer le plus d'intérêt par les ruines d'anciennes villes, par les débris d'une foule de monumens de tous genres qui nous révèlent la gloire et la puissance d'un peuple, dont l'histoire nous a été jusqu'ici inconnue, et dont les mœurs et les usages, ici plus qu'ailleurs, ont conservé leur caractère national. Malheureusement pour le géographe, la topographie en est encore très peu connue; mais le savant ouvrage de Raffles, si bien analysé par M. le baron de Walkenaer, dans son Monde-Maritime, a jeté tant de lumières sur les importantes antiquités qui attestent son ancienne splendeur, que nous croyons devoir sortir un peu de notre cadre, pour faire connaître au lecteur ces merveilles, après lui avoir indiqué ses deux capitales modernes qui, malgré leur forte population, n'offrent rien de remarquable. Quant aux antiquités, notre tâche sera de résumer le beau et savant travail de M. de Walckenaer.

SOURACARTA, grande ville, assez bien bâtie à la manière des Javanais; le *crattan* ou palais impérial, où réside le sousounan, est très grand et se compose d'une foule de bâtimens différens. Le quartier habité par les Européens est bien construit et défendu par un fort, où il y a toujours une garnison hollandaise. En 1815 on estimait vaguement à 105,000 âmes la population de cette ville, qui est plutôt un assemblage de nombreux villages qu'une ville proprement dite dans le sens que l'on donne à ce mot en Europe. DJOCJOCARTA, autre ville, située au sud-ouest de la précédente, à environ 15 milles anglais de l'Océan. C'est la résidence du sultan de Djocjocarta, descendant du rebelle Mancobumi, reconnu comme prince indépendant de l'empereur par les Hollandais en 1758. M. Hamilton estime à 100,000 âmes sa population pour l'année 1815. Sa construction ressemble à celle de Souracarta.

Voici les monumens les plus remarquables qu'on a découverts depuis le commencement du XIXe siècle: A BRAMBANAN, village dans la province de Matarem, entre Souracarta et Djocjocarta, on voit plusieurs temples ruinés dont il reste encore debout une partie des murailles et plusieurs colonnes. Dans les ruines du *temple de Koboudalam*, on voit *deux statues* colossales, renversées et en partie rompues, représentant les deux gardiens du *tchandi* ou temple. Les *tchandis de Loro-Djongrang* se composaient de vingt édifices différents, tous avec des enceintes et des entrées particulières; le plus grand avait 90 pieds anglais de hauteur. Sur le frontispice de la porte d'entrée on a trouvé la *statue* de *Loro-Djongrang*, de 6 pieds de haut; selon Raffles c'est la même divinité que *Bahawani*, la même que *Devi* ou *Dourga* de l'Hindoustan; elle a sous ses pieds un buffle et est pourvue de huit ou dix bras; elle saisit le vice par les cheveux et le terrasse; les autres parties du temple renferment des *statues de Ganesa*, de *Chiva* et d'autres divinités hindoues. Toutes ces immenses constructions sont en pierres de taille, sans mortier ni ciment; et les plantes qui ont poussé au milieu de leurs débris les couronnent de verdure, les couvrent de leur ombrage et leur prêtent des beautés pittoresques, qui ajoutent à leur aspect vénérable. A 420 toises au nord-est du temple de Loro-Djongrang on trouve les *Tchandi-Siwou* (Mille-Temples). Il est impossible de contempler un plus grand nombre de colonnes, de statues, de bas-reliefs entassés sur un même terrain; tout est terminé et poli avec une perfection extraordinaire, et tous ces monumens prouvent beaucoup d'art, d'invention, un goût pur et très exercé. Ici les *statues des gardiens* ou portiers du temple ont 9 pieds de hauteur, quoique agenouillées; leurs grosses faces ont une expression de gaîté qu'on ne retrouve pas dans les autres monuments de l'île, ni dans ceux de l'Hindoustan. Chacun de ces *temples* forme un parallélogramme qui a environ 540 pieds anglais de long sur 510 de large; ils sont à-peu-près tous construits sur le même plan et le style de l'architecture, les costumes et les emblèmes des statues et

des bas-reliefs qui les ornent, sont en tout semblables à ceux des temples hindous ; tous sont exactement orientés, et leurs plus grands côtés font face à l'orient et à l'occident. La distribution intérieure, comme dans les temples de Loro-Djongrang, est en forme de croix, et la plus grande de toutes les salles se trouve de même placée au centre. A KALI-BENING, village situé sur le chemin de Brambanan à Djocjocarta, on rencontre les restes d'un *temple* semblable à ceux de Tchandi-Siwou et de Loro-Djongrang; mais les ornemens y sont exécutés encore avec plus d'art et d'habileté.

La MONTAGNE DE GOUNONG-DIENG (Gounong-Parahou), située au nord-ouest du mont Sindoro sur la limite des possessions javanaises et de la résidence de Pekkalongan, offre des *antiquités* très remarquables. Cette contrée, selon les antiques traditions des Javanais, a été le *séjour des dieux ;* c'est l'ancien *Pays d'Astina ;* c'est là que demeuraient *Ardjouna*, *Gatoutkatcha, Bima* et tant d'autres dont les aventures sont racontées dans le *Brata-Youdha*, ou le poème de la guerre des Pandous ; c'est là, en un mot, qu'est la *Terre-Sainte des Javanais.* Sur un plateau élevé de 600 pieds au-dessus du niveau des plaines environnantes et de 100 pieds au-dessus de la surface de la mer, on trouve les débris de plusieurs temples, des statues d'idoles et d'autres sculptures ; l'espace nous manque pour pouvoir les décrire. On gravit ce plateau à l'aide de marches en pierre, entièrement bouleversées et presque ensevelies sous des amas de laves et de produits volcaniques, témoignages certains des éruptions volcaniques, qui ont eu lieu depuis la construction de ces antiques édifices. Au milieu de cette plaine élevée, on voit encore *quatre temples* mieux conservés que les autres, et dont l'architecture est très élégante. On y a découvert plus tard des ruines de 400 *temples* différens, rangés de manière à former entre eux des rues ou des routes fort larges, qui se coupaient à angles droits.

A l'autre extrémité des possessions de ces princes vassaux, à l'est de la rivière Solo, on trouve une foule de ruines monumentales, particulièrement dans les districts de MADYON, KIRTASANA, KEDIRI et STRENG'AT. A Kediri on voit un *temple mahométan* nommé *Astana-Dgedong*, qui montre, d'après la régularité de sa structure, le poli et l'élégance des matériaux dont il se compose, qu'il a évidemment été construit avec les débris d'anciens schandis javanais. Les fondemens des maisons, les restes de murs et d'édifices qu'on trouve encore dans cette ville, prouvent que tous les anciens monumens ont été détruits et abattus exprès et même avec beaucoup de travail et de peine, lors de l'introduction de l'islamisme. Toutes ces ruines sont des restes de l'antique ville de DARA, dont il est souvent fait mention dans les annales javanaises. Au pied de la colline de *Klotock*, qui est une prolongation du mont Willis, à 2 milles anglais à l'ouest de Kediri, sont des chambres creusées dans le roc vif, ornées de statues, de bas-reliefs et de sculptures. A *Sentoul*, à l'est de Kediri, on voit au milieu d'une antique forêt un petit édifice construit avec une rare élégance ; les entablures des murs qui l'environnent sont ornées dans l'intérieur par des sculptures finies avec le plus grand soin ; au sommet de l'édifice est un réservoir d'eau d'une assez grande dimension, et sous ses fondations on a creusé une chapelle souterraine ; il paraît avoir été un tombeau. Aux environs de *Gidah*, village un peu éloigné de celui de Blitar, est un temple en briques dont les ornemens sont en pierre ; la construction et les sculptures sont exécutées avec une surprenante habileté. En s'avançant vers le nord-est on contemple les antiquités de *Penataran*, rangées parmi les plus considérables et les plus curieuses de Java. Le plan de ces édifices démontre qu'ils étaient destinés à des usages pieux et à l'habitation d'un assez grand nombre d'individus ; ils occupent un espace de forme oblongue, qui se trouvait partagé en trois parties distinctes et entouré d'un mur extérieur ; l'entrée principale est gardée par *deux statues* colossales. Une figure de *Retcha*, à quatre visages, supérieurement finie, est placée dans un petit temple qui, par la grâce, la multitude et le poli des ornemens paraît surpasser encore tous ceux dont nous avons parlé.

A environ 20 milles géographiques à l'est de Souracarta, et dans le voisinage du village de SOUKOU, on voit d'intéressantes ruines sur une des collines qui entourent la base du majestueux mont Lawou. Une des constructions principales consiste en une *pyramide* tronquée, qui s'élève sur le sommet de trois terrasses superposées les unes au-dessus des autres ; il y a des obélisques, des colonnes et des sculptures en partie renversées, près de cette pyramide. La longueur des terrasses est d'environ 157 pieds ; la première a 80 pieds de hauteur, la seconde 30 et la troisième 130 pieds ; la porte d'entrée de ce temple est aussi en pyramide ; enfin les figures sculptées et les bas-reliefs que l'on y voit, ressemblent à ceux qu'on a trouvés en Egypte. C'est un monstre qui dévore un enfant et qui nous rappelle le cruel Typhon ; c'est un chien qui nous fait ressouvenir du dieu Anubis ; c'est une grue qui ressemble beaucoup à l'ibis sculpté si fréquemment sur les monumens égyptiens ; c'est le palmier, le pigeon, l'épervier, le serpent, symboles communs de l'antique Egypte. Il est remarquable aussi que ce temple est parfaitement orienté. On voit parmi ces ruines une statue gigantesque d'homme, avec des bras ailés comme les chauves-souris, et souvent la même figure se trouve sculptée en bas-relief avec quelques variations. Dans d'autres endroits sont des statues avec un trident à chaque main ; d'autres avec des massues ; une autre avec un phallus de six pieds de longueur sur lequel se trouve une longue inscription. Toutes ces sculptures sont travaillées avec moins d'art, et moins bien exécutées que celles de Boro-Bodo, de Malang ou de Brambanen, décrites aux pages 331, 332 et 333 ; elles appartiennent évidemment à une autre époque. Il n'existe à cet égard aucune tradition dans le pays, mais deux inscriptions découvertes parmi ces ruines portent les dates de 1361 et de 1362.

ILES qui dépendent géographiquement de JAVA. En négligeant une foule d'îlots peu importans, ces îles se réduisent aux suivantes : *Madura*, qui forme une des vingt régences de Java ; son territoire est partagé entre trois princes indigènes, qui gouvernent, sous la suzeraineté des Hollandais, les trois districts de *Bangkalan*, de *pamakassan* et de *Sumanap*. Le *Panumbahan*, ou prince de Sumanap, a été élevé à la dignité de *sultan*, en 1825, par le gouverneur-général Van der Capellen, en récompense des services éminens qu'il avait rendus au gouvernement hollandais. BANGKALAN, PAMAKASSAN et SUMANAP, trois petites villes, sont les résidences de ces trois princes indigènes.

L'île de *Bali*, dite aussi *Petite-Java*, divisée

en huit petits royaumes indépendans, dont les principaux sont les suivans : *Carrangassem* (Karang-Assem), qui est le plus puissant, et dont dépend l'île de Lombock ; *Giangur*, qui vient après lui pour la puissance; *Tabanan, Blelling* (Bliling) et *Kloung-klounq;* ce dernier dominait jadis sur toute l'île; leurs chefs-lieux respectifs portent le même nom. Il y a sur la côte sud, à *Bali-Badong*, une baie ouverte, où mouillent les navires hollandais. Bali est une des parties les plus peuplées et les plus intéressantes de l'Océanie, par la belle race d'hommes qui l'habite, dont la religion et les institutions furent autrefois celles de la plus grande partie de la Malaisie civilisée.

L'île de *Lombock*, régie par un radjah tributaire de celui de Carrang-Assem ; ses habitans sont très civilisés et bons agriculteurs; le prince réside dans la petite ville de MATARAN, située sur le détroit de Lombock. Enfin l'ILE DU PRINCE et autres moins étendues dans le détroit de la Sonde.

Archipel de Sumbava-Timor.

Nous proposons de réunir sous cette dénomination plusieurs îles, dont les suivantes sont les principales :

SUMBAVA (Sumbawa, Sumbhawa) divisée en plusieurs petits royaumes dont les principaux sont: BIMA, DOMPO, SUMBAVA, TOMBORO, PEKAT et SANGAR. Celui de Bima, qui occupe son extrémité orientale, est de beaucoup le plus puissant, et exerce une espèce de suzeraineté, non-seulement sur presque toutes les autres, mais il domine aussi sur l'île de Manggaray et sur la partie occidentale de celle de Flores. BIMA, petite ville avec un beau port, est la résidence du sultan, qui est vassal lui-même des Hollandais. Le *volcan Tomboro*, dans le petit royaume de ce nom, jouit d'une funeste célébrité, surtout depuis la terrible éruption de 1815 qui fit périr un cinquième de la population de ce canton. MANGGARAY (Mangary, Comodo), petite île indépendante du sultan de Bima ; elle est placée entre Bima et Flores.

FLORES (Ende, OEnde, Floresfica, Floris, Grand-Solor ou Manggaray). La partie occidentale dépend du sultan de Bima : tout le reste de l'île paraît divisé entre plusieurs petits souverains indépendans. Quelques-uns de ces derniers étaient naguère vassaux du gouverneur portugais résidant à LARENTOUKA (Larantuca), dans l'extrémité orientale ; mais on peut regarder aujourd'hui cet établissement comme abandonné par cette nation. Un beau port sur la côte méridionale de cette île, appartient à une colonie de Bouguis, qui refusent de reconnaître la suzeraineté des Hollandais.

Viennent ensuite les îles SOLOR (Petit-Solor), divisées entre plusieurs radjahs qui paraissent indépendans, mais que les Portugais regardent comme leurs vassaux, ainsi que celui d'Adinara, SABRAO (Adenara, Adinara, régie par un radjah qui réside à ADINARA. LOMBLEM, divisée entre plusieurs radjahs qui semblent être tout-à-fait indépendans. PANTER et OMBAY, habitées par les peuplades guerrières, barbares et même anthropophages.

TIMOR. C'est la plus grande de tout ce groupe : elle est partagée en 63 petits royaumes presque tous vassaux des Portugais ou des Hollandais. Ceux que possèdent les tribus des Bellos sont vassaux des premiers; ceux qui sont peuplés par les tribus des Waïkenos reconnaissent la suprématie des Hollandais.

DILLÉ (Diely), petite ville d'environ 2000 habitans, avec un port sur la côte nord-est, est la résidence du gouverneur portugais. LUKA, sur la côte méridionale du pays des Bellos, et SAMORO, dans le centre, sont les deux chefs-lieux des royaumes de ce nom, regardés comme les plus puissans de cette division.

COUPANG, dans la partie méridionale de la superbe baie de ce nom, avec un port que les Hollandais ont déclaré *franc* pour faire tort à la colonie anglaise du Port-Raffles dans l'Australie. C'est dans le *fort Concordia* que demeure le résident hollandais, dont relèvent les postes de Solor, Savou, Rotti, Simao, et les petits royaumes des Waïkenos vassaux.

Nous citerons parmi les états des Waïkenos, le ROYAUME DE VEALÉ, qui, selon M. de Freycinet, est le plus puissant ; celui de COUPANG, sur le territoire duquel se trouve la ville de ce nom; le roi réside dans l'île Simao dont il est le souverain ; le ROYAUME D'AMANOUBANG, dont le roitelet prend le titre pompeux d'empereur ; en 1820, à la tête de 2000 cavaliers, il osa combattre les Hollandais pour soutenir son indépendance. Dans l'intérieur de l'île, il y a quelques chefs qui sont entièrement indépendans.

On doit aussi nommer les îles suivantes d'une petite étendue et situées dans le voisinage de Timor, savoir : SIMAO, dépendante du radjah ou roi de Coupang ; on y admire un arbre d'une grandeur extraordinaire. ROTTI (Rottie), divisée entre 15 radjahs vassaux des Hollandais ; celui de *Termano* est le plus puissant ; DAO, très petite île, renommée dans tout ce groupe pour les beaux bijoux en or et pierres précieuses travaillés par ses orfèvres ; SAVOU, partagée entre 4 radjahs vassaux des Hollandais.

Enfin l'île de SUMBA (Tchindana, Sandelbosch, Sandalwood, etc., etc.), une des plus grandes de ce groupe ; elle est partagée entre plusieurs chefs, qui depuis une trentaine d'années ont secoué le joug des Hollandais.

Archipel des Moluques.

Ce vaste Archipel se compose d'un grand nombre d'îles qui presque toutes dépendent soit médiatement soit immédiatement des Hollandais. Nous proposons de réunir toutes ces îles dans les trois groupes suivans :

GROUPE D'AMBOINE. C'est le principal sous le rapport politique et administratif, puisqu'il comprend l'île de ce nom, où réside le gouverneur-général dont relèvent non-seulement toutes les îles de ce groupe soumises aux Hollandais, mais même l'extrémité orientale de la péninsule septentrionale de Celèbes, où se trouvent les établissemens de Manado et de Gorontalo.

Le groupe d'Amboine se compose de onze îles, dont voici les principales : *Amboine* (Amboyna ou Amboun), petite, mais très importante sous le rapport politique. C'est le centre de la précieuse culture des girofliers. Ce précieux végétal est actuellement cultivé dans les districts d'*Amboine*, de *Harouko*, de *Larique*, de *Saparoua* et de *Hila*. Ils sont subdivisés en cantons placés sous la surveillance de chefs natifs, ayant le titre de *radjahs* ou *pattis*, mais plus généralement connus sous celui d'*Orang Kaija*. Dans

ces cantons, les parcs ou jardins, nommés en Malais *tanah dati*, contenant un certain nombre de girofliers, se trouvent sous la garde des chefs subalternes, nommés *orang touah* (anciens); ceux-ci dirigent toutes les plantations, l'entretien des parcs et la récolte des fruits. Cette dernière, qui se fait vers le milieu du mois d'octobre et dure souvent deux ou trois mois, peut être estimée, année moyenne, à 250 ou 300,000 livres de *clous de girofle*. La récolte de 1819 et 1820 a dépassé de beaucoup cette quantité; mais celle de 1821 n'a pas atteint 100,000 livres. On assure que le produit moyen d'un giroflier s'élève à 5 ou 6 livres de clous, quoique l'on en voie donner jusqu'à 25 livres. AMBOINE, au fond d'une baie profonde, qui divise l'île en deux presqu'îles, celle d'*Hitou* et celle de *Leytimor*. C'est une petite ville régulièrement bâtie, avec plusieurs rues larges et régulières, et des maisons en briques d'une propreté toute hollandaise. Elle est assez marchande et la résidence du gouverneur-général des Moluques. On y remarque les *bazars*, les *marchés*, le *campong chinois*, l'*hôtel-de-ville*, l'*hôpital*, les deux *églises* chrétiennes, le *jardin*, et dans les environs, la maison de campagne du gouverneur, à *Batou-Gadja*. Le *Fort Vittoria*, bâti par les Portugais, est encore en bon état. Sa population peut s'élever à 7000 âmes.

Harouko (Haroeko), *Manipa*, *Saparoua* (Saparoea) et *Nussa-Laut* sont quatre îlots soumis immédiatement aux Hollandais.

Ceram (Sirang), la plus grande de toutes les Moluques après Gilolo; elle est partagée entre plusieurs chefs, dont ceux de la partie occidentale relèvent du résident d'Amboine, et ceux de la partie orientale du résident de Banda. Une portion considérable de l'île dépend immédiatement du sultan de Ceram, vassal des Hollandais. Pour mettre un terme aux pirateries auxquelles les habitans de ces contrées se livrent si volontiers, le gouvernement, en 1823, a accordé une pension au nouveau sultan de Ceram, Radjah Djilolo, et l'a placé sur un point de la côte septentrionale, où l'on a construit une redoute et placé une garnison; cette mesure a déjà produit des résultats très favorables au commerce. Plusieurs chefs dans l'intérieur sont tout-à-fait indépendans, et les peuplades qu'ils régissent sont féroces, barbares et belliqueuses. SAWAY (Sawa) et WAROU paraissent être ses ports principaux. Les Hollandais ont établi un poste à ATILING; près de Saway.

Bourou (Booroo), une des plus grandes de ce groupe. CAJELI est son port principal, où réside dans un petit fort le gouverneur ou sous-résident hollandais. Bourou est partagée entre plusieurs chefs presque tous indépendans.

Goram, petite île, remarquable comme un des points les plus avancés vers l'Orient où ait été portée la religion de Mahomet. Voyez à la page 307.

GROUPE DE BANDA, formé par un grand nombre d'îles, qui toutes dépendent plus ou moins du résident hollandais qui habite Nassau. Nous conserverons les divisions données par les plus célèbres géographes de l'Allemagne, qui distinguent dans ce groupe les trois divisions suivantes :

GROUPE DE BANDA proprement dit, composé de dix îlots, tous plus ou moins malsains et sujets à de fréquens et terribles tremblemens de terre. Parmi ces îlots, ceux de *Banda*, de *Lonthoir* et de *Aij* (Poulou-Aij) sont très importans en ce qu'ils sont exclusivement réservés à la *culture du muscadier*, devenu pour ce groupe ce que le giroflier est pour celui d'Amboine. La manière dont se fait la culture du muscadier dans ces îles diffère entièrement de celle du giroflier à Amboine; elle a plutôt quelque ressemblance avec le procédé employé dans les colonies des Antilles, où ce travail est fait par les esclaves. Depuis la soumission de Banda-Neira et de Lonthoir, en 1621, et la destruction entière de leurs habitans, des colons européens ont été établis dans ces îlots et le sol a été partagé entre eux sous de certaines restrictions, dont la principale était la livraison exclusive des épiceries à la Compagnie Hollandaise, pour un prix fixe. A cette époque, il y avait à Poulou-Aij 31 parcs, à Lonthoir 34, et à Neira 3 parcs, chacun de 25 *âmes de terre* (zielen lands). Par la réunion de quelques-uns de ces parcs, il ne s'en trouve plus aujourd'hui que 25 à Lonthoir, 6 à Poulou-Aij et 3 à Neira. On prétend que cette singulière dénomination fut donnée à la quantité d'arbres qu'un esclave était censé pouvoir entretenir, en ayant égard à la différence des terres plus ou moins avantageusement situées. Depuis la cessation de la traite, le gouvernement a envoyé à Banda les indigènes condamnés par les tribunaux compétens à un bannissement pour un long terme, afin de donner aux *perkeniers* (colons propriétaires) le moyen de les engager et de les faire travailler dans leurs parcs, à la place des esclaves, qu'ils ne peuvent plus se procurer. On calcule le produit annuel moyen d'un arbre, à 5 ou 6 livres de noix; il en est cependant qui en donnent jusqu'à 15 et 20 livres. Quoique le muscadier porte des fruits pendant la majeure partie de l'année, la grande récolte se fait en août, et une seconde en novembre et décembre. La récolte moyenne actuelle de ce groupe est estimée à 500,000 livres de noix muscade et 150,000 livres de macis. Ce dernier n'est pas, dit M. le comte de Hogendorp, comme quelques personnes le croient encore, la fleur du muscadier, mais l'enveloppe interne de la noix; elle se trouve comme un tissu entre celle-ci et le brou ou l'écorce verte extérieure. Voici les îles principales du groupe de Banda.

Banda (Banda-Neira, Neira) est la plus grande du groupe; on y trouve NASSAU, petite ville d'environ 1000 habitans, où demeure le résident ou gouverneur hollandais. Les forts *Belgica* et *Nassau* protègent avec celui de *Hollandia*, situé sur l'île de Lonthoir, l'entrée de la baie superbe formée par ces deux îlots et celui de Gounong-Api,; mais leurs fortifications exigent des réparations considérables.

Lonthoir et *Poulou-Aij*, dont nous avons déjà signalé l'importance agricole malgré leur petite étendue. *Gounong-Api* (montagne de feu), remarquable par la terrible activité de son petit volcan.

CHAÎNE DU SUD-OUEST, composée de plusieurs îles régies par des chefs vassaux des Hollandais. Les principales sont : *Letti*; *Moa*, une des plus grandes; *Lackar*; *Sermatta*; *Kissir*, habitée par une population féroce, au milieu de laquelle se trouve un poste hollandais; *Wetter*, la plus grande de la chaîne, mais mal peuplée. Nous remarquerons que sous le rapport géographique cette chaîne devrait faire partie de l'archipel Sumbava-Timor, décrit à la page 334.

CHAÎNE DU SUD-EST, dont presque toutes les îles sont également régies par des chefs vassaux des Hollandais. Les îles principales sont : la *Gran-*

de-Key, où se trouve *Ely*, gros village. On y fait un grand commerce alimenté par les Bouguis. *Laarat*; *Timorlaut*, la plus grande de tout le groupe de Banda et habitée par des tribus pacifiques.

GROUPE DES MOLUQUES proprement dites, qu'il vaudrait mieux nommer GROUPE DE GILOLO, à cause de l'île de ce nom, qui en est la plus grande terre. Ce groupe comprend 13 îles principales et un grand nombre de moindre étendue. Nous ne citerons que les plus importantes.

Gilolo (Almaheira, Halamahera). C'est la plus grande de toutes les Moluques; ses découpures offrent la répétition sur une plus petite échelle des quatre péninsules de l'île Celèbes. La partie centrale de Gilolo est régie par plusieurs chefs indépendans. GILOLO, dans la partie moyenne, BITJOLIE dans la partie soumise au sultan de Ternate, et GALELA dans celle qui dépend du sultan de Tidor, paraissent être les lieux les plus remarquables. A Bitjolie et à Galela, depuis 1824, on a établi des gouverneurs hollandais ou sous-résidens.

Ternate, très petite, mais remarquable par son haut pic volcanique et plus encore parce qu'elle possède la capitale du royaume le plus ancien de toute la partie orientale de la Malaisie. Ses rois, dans les XIVe et XVe siècles, ont dominé sur presque toutes les îles du vaste archipel des Moluques. Réduit à la condition de vassal des Hollandais, le sultan de Ternate est encore un des principaux princes de ces contrées, puisqu'il étend sa domination sur une partie des îles Gilolo et Celèbes et sur celle de Mortay. TERNATE, petite ville d'environ 5000 habitans, en est la capitale; elle est jolie et assez bien bâtie, en forme d'amphithéâtre sur le bord de la mer. Comme le sol s'élève rapidement, on peut, en s'avançant à quelques milles dans l'intérieur, se trouver à une hauteur assez considérable et y jouir de l'air si pur des montagnes, ainsi que d'une température presque pareille à celle des contrées de l'Europe. Le *dalem* ou palais du sultan, dit M. de Hogendorp, est aussi vaste que magnifique; il est bâti entre la ville de Ternate et le fort Orange. Un résident ou gouverneur hollandais demeure dans cette ville, où l'on a établi aussi un conseil de justice ou cour de justice civile et criminelle. Sous l'administration de la Compagnie, l'établissement de Ternate était considéré comme fort important pour le maintien du commerce exclusif des épiceries des Moluques. M. le baron Van der Capellen a mis fin en 1824 au monopole par lequel la Compagnie faisait arracher et détruire à grands frais, souvent les armes à la main, tous les muscadiers et girofliers, au-delà du nombre nécessaire pour produire la quantité d'épices qu'elle pouvait vendre. Pour exécuter une pareille dévastation, la Compagnie a dû commettre bien des violences, entretenir des garnisons coûteuses, bâtir des forts, payer des pensions aux princes, enfin se priver de tous les autres revenus de ce pays. Encore, dit M. le comte de Hogendorp, si ces résultats avaient assuré des bénéfices considérables! mais jamais elle n'a pu vendre, année commune, en Europe, pour plus de deux millions de florins de clous de girofle, de noix de muscade et de macis, tandis que pour les obtenir elle dépensait souvent plus de trois millions, tout en ruinant ces belles contrées dont elle aurait pu retirer d'immenses avantages sous une bonne administration. Non content d'avoir fait cesser ce système qui a valu tant de justes reproches aux Hollandais, cet administrateur habile et philanthrope a encouragé la culture des épices en fixant des prix très raisonnables pour les clous de girofle, le macis et les noix muscades, que les habitans livreront au gouvernement, savoir : à 10 sous hollandais par livre de clous, 12 sous par livre de macis, et 8 sous pour la même quantité de muscades. On doit ajouter que l'établissement de Ternate est de la plus haute importance pour la Hollande, non-seulement pour son commerce en général dans la Malaisie, mais aussi comme point militaire propre à la défense de ses possessions lointaines.

Tidor, plus petite que la précédente, mais encore mieux peuplée et également remarquable par son pic élevé. Sa capitale est TIDOR, petite ville à laquelle on accorde près de 5000 habitans; c'est la résidence du sultan de ce nom, vassal des Hollandais. L'île Mysol, une partie de Gilolo et de la côte septentrionale de la Papouasie (Nouvelle-Guinée), ainsi que les îles des Papouas, dont Sallwatty et Waigiou sont les principales, dépendent de ce prince.

Motir et *Matchan* (Mankian ou Makian) petites et régies par deux sultans vassaux des Hollandais. MOTIR et MATCHAN, petites villes, en sont les capitales respectives. Les habitans de l'île Motir exercent le métier de potiers, et fournissent les îles environnantes de leurs poteries, en terre rouge, qui, sans être d'une forme élégante, sont cependant d'un bon usage.

Batchian, une des plus grandes de ce groupe. BATCHIAN, petite ville d'environ 4000 habitans, est la résidence du sultan vassal des Hollandais. Les îles voisines de *Mandoly*, *Tavally* et *Dammer*, les îles plus éloignées d'*Oby*, *Typa* et *Mya*, en dépendent; mais celles de *Ceramlaut* et de *Goram* ne reconnaissent plus sa domination.

Grande Oby, régie par plusieurs chefs, vassaux du sultan de Batchian.

Misol, une des plus grandes de ce groupe. Elle est régie par plusieurs chefs vassaux du sultan de Tidor.

Popo, la principale du petit groupe de ce nom, soumise à un sultan qui paraît être indépendant; ce prince domine aussi sur le groupe voisin de *Bo*.

Mortay (Morintay), une des plus grandes de ce groupe, mais peu peuplée; elle dépend du sultan de Ternate.

Salibabo. Cette île donne le nom à un petit groupe partagé entre plusieurs chefs; ses îles les plus remarquables sont *Tolury*, *Salibabo* et *Kabroang*. Elles sont très fertiles et assez peuplées.

Mengis (Meangis), groupe formé de trois îles principales, savoir : *Namusa*, *Karotta* et *Karkarlang*; il dépend du sultan de Mindanao dans l'archipel des Philippines.

Avant de quitter cette partie de l'Océanie, nous ferons observer que les Moluques pourraient devenir une des plus grandes *pêcheries de la baleine* de tout le globe, car la mer qui les baigne, surtout la partie comprise entre cet archipel et la côte du Continent-Austral, est extraordinairement abondante en cachalots. Que de trésors pourrait en retirer la nation qui les possède, sans courir les chances de mers orageuses et des climats froids et brumeux des contrées polaires où l'on fait encore cette pêche!

Groupe de Celèbes.

Nous proposons de réunir sous cette déno-

mination la grande île de Celèbes et quelques autres beaucoup plus petites qui en dépendent géographiquement. Nous distinguerons donc dans ce groupe :

L'ILE DE CELÈBES. Ses échancrures extraordinaires la partagent en quatre grandes péninsules. A l'exception des parties les moins cultivées, on peut regarder cette île comme soumise aux Hollandais. Considérée sous le rapport politique et administratif, nous la partagerons de la sorte :

POSSESSIONS IMMÉDIATES DES HOLLANDAIS. Cette partie de Celèbes forme ce que les Hollandais nomment le *Gouvernement de Macassar*, qui se compose des pays suivans : le petit *district de Macassar*, fraction du royaume de ce nom. C'est le district où, selon les géographes, est située la prétendue ville de Macassar, qui n'existe plus depuis long-temps, mais sur l'emplacement de laquelle, selon M. de Hogendorp, les Hollandais ont bâti le *Fort de Rotterdam* et la ville de VLAARDINGEN, où demeurent encore aujourd'hui les fonctionnaires et les habitans européens au nombre d'environ 800, non compris la garnison. Aux environs de la ville sont trois bourgs (hoof negoryen) nommés *Campong Barou*, *Malayo* et *Bourguis*. La rade de Macassar est aussi belle que sûre. Toute la population de ce district, que les géographes se plaisent à exagérer, ne s'élève qu'à 15,000 âmes ; ils en accordent de 10,000 à 100,000 à la seule prétendue ville de Macassar ! ! C'est du gouvernement de Macassar que relèvent les résidens des provinces nommées les *Districts Méridionaux* (Zuider Districten) à l'extrémité méridionale de la Péninsule Occidentale; la *résidence de Bônthain*, où se trouvent les petites villes de BOULECOMBA et BONTHAIN ; la *résidence de Maros* dont le chef-lieu est MAROS ; pendant les dernières guerres et surtout pendant celle que les Anglais, lors de l'occupation de ces établissemens, firent au roi de Boni, plusieurs districts de cette résidence, qui est la plus peuplée, se sont détachés de la juridiction européenne pour se joindre aux états de Tanette et de Boni ; les Hollandais les ont repris depuis. A la page 334 nous avons dit que la *résidence de Manado* relève immédiatement du gouverneur des Moluques. Mais ici l'ordre géographique exige que nous indiquions les pays dont elle se compose. Cette importante possession, où la civilisation et l'industrie ont fait de grands progrès depuis une quinzaine d'années, comprend l'extrémité nord-est de la Péninsule Septentrionale de Celèbes ; on y trouve MANADO, petite ville, siège du résident hollandais ; KEMA, où l'on fabrique d'excellens cordages pour la marine, dont on exporte pour des sommes considérables ; GORONTALO, résidence d'un sultan, qui administre sous la suzeraineté des Hollandais le fertile et riche district de ce nom.

POSSESSIONS MÉDIATES DES HOLLANDAIS. Elles comprennent la plus grande partie de l'île. Celle-ci est divisée en un grand nombre de petites souverainetés gouvernées par des rois ou princes indigènes qui, la plupart, ont fait des traités d'alliance avec l'ancienne Compagnie Hollandaise des Indes-Orientales, et qui se sont placés sous sa protection, en s'engageant à ne pas faire de guerre entre eux sans le consentement du gouvernement hollandais ; à lui être fidèles dans toutes les circonstances ; enfin à soumettre à son approbation, lors du décès des princes, le choix qui aura été fait de leurs successeurs. Par ces mêmes contrats, les princes indigènes s'étaient aussi engagés à ne pas permettre à leurs sujets de naviguer sans papiers hollandais. Le grand nombre de principautés de cette île provient de la coutume qu'ont les princes de concéder en forme d'apanages des portions de leurs états à leurs enfans lorsqu'ils se marient, et de leur en abandonner les revenus. Presque tous les nombreux royaumes de cette grande île forment depuis long-temps une espèce de confédération, dont le gouverneur-général hollandais est regardé comme le *premier allié*. Les principaux membres de ce corps politique sont : les états de *Boni*, *Ouajou* (Waju), *Louhou* (Loehoe), *Sidinring*, *Mandhar*, *Panete*, *Soping* (Sopeng), *Uncuila* et *Goa*. Voici les détails que notre cadre nous permet de donner sur cette importante partie de Celèbes :

Le *Royaume de Boni* (Bonij, Bony). Il est fort peuplé, mais pauvre ; selon un rapport officiel il peut armer 40,000 hommes. Les prétentions de son souverain à la suprématie sur les autres états ont été la cause de plusieurs graves disputes. On peut le regarder comme le plus puissant. Sa capitale actuelle est BAYOA, petite ville dont on porte à environ 8000 âmes la population. Les chefs des populations qui habitent les presqu'îles Balante ou Orientale et du Sud-Est paraissent être vassaux du roi de Boni. On doit ajouter que le *pays de Tello* est administré en ce moment par une reine, qui reconnaît aussi la suzeraineté de ce souverain.

Le *Royaume de Ouadjou* (Wadjo, Toadjo) occupe le centre de l'île. Les Bouguis, ses habitans, sont renommés par leur adresse dans le commerce et la navigation ; on les retrouve dans tous les ports de ces mers depuis Siam jusqu'à l'Australie (Nouvelle-Hollande), et ils forment presque tous les équipages des prohas employées dans le commerce maritime de ces régions.

Le *Royaume de Louhou* (Lulu, Loehoe), situé aussi dans la partie centrale de l'île et sur le golfe de Boni, passe pour être l'état le plus ancien et un des plus puissans. Ses habitans sont aussi des Bouguis.

Le *Royaume de Macassar*, qui ne possède qu'une très petite portion de vastes contrées sur lesquelles il étendait sa domination dans le XVIIe siècle, lorsqu'il était la première puissance maritime de la Malaisie (Archipel-Indien). GOA (Goak), petite ville, dont les fortifications ont été démolies en 1778, est la résidence du roi. Nous avons déjà vu à la page précédente que c'est sur une partie de son ancien territoire que se trouve le petit district sur lequel s'élève le chef-lieu des établissemens hollandais dans cette île.

Nous citerons encore : le *Pays de Mandhar*, partagé entre sept princes alliés entre eux : il est encore peu connu; le *Royaume de Tanette*, dont TANETTE, petite ville sur la côte occidentale, est la capitale; l'*Etat de Soping*, qu'on dit être aussi étendu et aussi peuplé que celui de Ouadjou; l'*Etat de Sidereeng*, presque au milieu de la partie centrale de l'île ; le *Pays de Touratte*, à l'extrémité méridionale de la péninsule occidentale et au sud du royaume de Macassar ; il est régi par trois princes autrefois vassaux de celui de Boni, devenus indépendans depuis la guerre que les Anglais lui ont faite en 1814. D'un autre côté et dans la partie septentrionale, nous citerons sur la côte occidentale, le *Pays d'Uncuila*, dont PALOS (Parlow), petite

ville située sur la belle baie de ce nom, est le chef-lieu; on y fait un commerce assez actif. Dans la Péninsule Septentrionale, nous avons déjà nommé, à la page précédente, les états du sultan de Gorontalo; on nous assure qu'une autre assez grande partie de cette péninsule, telle que les pays de *Campadan* et le *Boulan*, sont tributaires du sultan de Ternate.

LES ILES qui dépendent géographiquement de CELÈBES. Ces îles sont en grand nombre, mais presque toutes très petites et mal connues. Nous nous bornerons à indiquer les plus importantes, en commençant par le nord :

SANGIR, à 120 milles au nord de l'extrémité de la péninsule de Manado. Cette île, de médiocre étendue, dépasse de beaucoup toutes celles qui forment le petit groupe auquel elle donne son nom. Elle a un *volcan*, et est partagée entre différens chefs qui paraissent entièrement indépendans.

SIAO, au sud de la précédente. Elle est très petite et paraît avoir un *volcan*.

BANCA, très petite, mais très fertile. Elle a un bon port et est habitée par des Bouguis.

Le GROUPE DE XOULLA, dont *Xoulla-Mangala* paraît être la plus grande; celle de *Xoulla-Bessy* a un petit fort avec un poste hollandais.

Le GROUPE DE BOUTON, assez bien peuplé. Il est composé de l'île *Bouton*, où se trouve la petite ville de KALLA-SOUSONG, siège d'un sultan vassal des Hollandais, et dont dépendent les chefs qui dominent sur les autres îles de ce groupe, celle de *Pangansane* et celle de *Cambyna*.

Le GROUPE DE SALAYER (Calaur), dont l'île principale est *Salayer*, partagée entre quatorze chefs vassaux des Hollandais.

Groupe de Bornéo.

Nous proposons de comprendre sous cette dénomination l'immense île de Bornéo et plusieurs îles incomparablement plus petites que leur voisinage de la grande terre autorise à classer parmi ses dépendances géographiques. Dans ce groupe, comme dans les autres, nous distinguerons :

La grande ILE DE BORNEO, dont on ne connaît encore qu'imparfaitement les côtes et encore moins l'intérieur. Selon M. Hamilton, les naturels la nomment VAROUNI; selon M. de Rienzi, KLEMATAN. Voici quelques importantes observations sur les diverses races qui habitent cette grande terre; nous les devons à l'obligeante amitié de M. de Rienzi qui a visité une partie de Bornéo. Elles compléteront ce que nous avons dit sur ses habitans dans l'article *ethnographie*. « Les aborigènes de l'intérieur de Bornéo ont reçu plusieurs noms; celui de *Dayaks* au sud et à l'ouest, d'*Idaans* au nord, de *Tidouns* ou *Tirouns* dans la partie orientale, et de *Biadjous*, au nord-ouest; mais tous appartiennent à la race primitive des *Dayaks*. On trouve aussi dans les montagnes centrales, des noirs à peau luisante et aux cheveux ébouriffés, nommés *Dayers* ou *Igolotes*, souche de Papouas de la Nouvelle-Guinée, des Philippines et de toute la Malaisie; ils surpassent les Papouas des autres îles en force, en intelligence et en agilité. Les Dayaks sont divisés en un grand nombre de tribus. Ils sont cultivateurs, mineurs, constructeurs et commerçans. Leurs formes corporelles sont supérieures à celles des Malais. Ils adorent *dioauta* (l'ouvrier du monde) et les mânes de leurs ancêtres; ils vénèrent aussi certains oiseaux qui leur servent d'augures, ainsi que chez la plupart des habitans de la Polynésie. Après eux, il faut nommer les *Biadjous* et surtout ceux qui habitent la côte nord-ouest, et enfin les *Tidouns* qui vivent dans l'état sauvage. Dans la partie nord-est de l'île, ce sont d'intrépides marins; ils se livrent à la piraterie et quelques-uns sont anthropophages. Au sud de la sultanie de Bourni (Bornéo) on trouve aussi les tribus sauvages des *Kayans*, des *Dessouns*, des *Marouts*, etc. Enfin il existe dans cette grande région, foyer de tant de races diverses, une variété de *Biadjous* qui parcourt Celèbes, Bornéo et les Philippines, et qui est un mélange de différens peuples, tels que les Chinois aux cheveux longs et plats et aux yeux obliques, les Japonais sans barbe et les Mangkassars aux dents noires et luisantes. Semblables aux Arnautes ou Schypetars de la Turquie d'Europe, ils invoquent Jésus ou Mohammed suivant leurs intérêts. On trouve enfin dans l'île Klematan ou Bornéo, de véritables Papouas, type des Papouas de la Nouvelle-Guinée et de l'Australie.»

L'île de Bornéo est partagée en un grand nombre de petits états. Parmi ceux qui sont situés le long des côtes, les uns sont vassaux des Hollandais, les autres du sultan de Soulou; tous les autres conservent leur indépendance.

Dans la PARTIE INDÉPENDANTE de toute influence européenne, nous nommerons les états suivans, regardés actuellement comme les plus puissans:

Le *Royaume de Bornéo* (Bourni), qui dominait autrefois sur la plus grande partie de l'île, ne paraît posséder aujourd'hui qu'une lisière le long de la côte nord-ouest. Cependant depuis quelques années cet état a repris une partie de ses anciennes possessions au sultan de Soulou. BORNÉO, sur le Bornéo, bâtie sur pilotis, est la résidence du sultan. Selon M. de Rienzi, qui l'a visitée, elle a de petits canaux au lieu de rues, ce qui lui donne quelque ressemblance avec Venise. Cette ville, dont on a extraordinairement exagéré la population et l'étendue, paraît ne contenir qu'environ 10,000 habitans, dont une partie demeure constamment sur des bateaux. Elle est la plus commerçante de l'île; quarante vaisseaux bornéens entrèrent en 1825 dans le port de Singapour, avec lequel elle fait actuellement ses plus importantes affaires.

Le *Royaume de Passir*, sur la côte orientale, est possédé par un sultan malais qui réside à COTTI. M. Dalton, négociant de Singapour, qui l'a visité il y a quelques années, le représente comme un des plus terribles despotes. Ses sujets, ainsi que ceux de Bornéo, sont de redoutables corsaires.

Le *territoire* soumis au *sultan de Soulou* comprend une grande partie de l'extrémité nord-est de Bornéo; on y trouve les petites villes maritimes de MALLOUDOU, PATTAN, ABAY et TALAPAN. Selon d'autres renseignemens récens, dont l'exactitude nous a été confirmée par M. de Rienzi, la partie occidentale de ce territoire, ainsi que les îles qui l'avoisinent, dépendent du sultan de Bornéo. Cette contrée passe pour être la partie la plus peuplée et la mieux cultivée de Bornéo.

Le *territoire* occupé par les *Biadjous*, nation indigène, nombreuse, guerrière et assez industrieuse, mais anthropophage et extrêmement féroce.

La PARTIE SOUMISE AUX HOLLANDAIS forme les deux résidences ou provinces suivantes, nommées de la sorte dans les chancelleries et les ouvrages hollandais :

Résidence de la côte occidentale de Bornéo (West Kust van Borneo), dont les principaux districts, en allant du nord au sud, sont : 1° *Les états du sultan de Sambas*; la partie septentrionale de ce pays, située au-delà du cap Dati (Tanjong-Dati), est occupée par quelques petits princes exerçant le métier de pirates et se soumettant même difficilement aux ordres du sultan. Dans l'intérieur se trouvent les cantons à mines de Semini et de Lara. SAMBAS, sur la rivière de ce nom, petite ville, avec un fort hollandais, est la capitale de cet état vassal. 2° Le *pays de Mumpawa;* il s'étend fort loin dans l'intérieur et renferme les *mines d'or de Montrado* et de *Mandor*, estimées les plus riches de toute l'Océanie. Le district de Montrado (Montradok, Tradok) est habité presque exclusivement par des colons Chinois, qui s'y sont établis peu-à-peu comme mineurs; ils formèrent par la suite plusieurs associations (Kongsies), se nommèrent des chefs, et ne voulurent plus obéir qu'à ceux-ci ; aussi ne tardèrent-ils pas à devenir redoutables aux princes indigènes, qui eurent recours aux Européens pour maintenir l'ordre et pour les faire rentrer dans l'obéissance. MONTRADO, petite ville d'environ 6000 habitans presque tous Chinois, en est le chef-lieu. 3° Le *royaume de Pontianak*, fondé vers le milieu du XVIIIe siècle par un Arabe nommé Abdul Rachman, qui, reconnu et assisté par la Compagnie Hollandaise, devint par la suite très puissant, en agrandissant ses états aux dépens de ses voisins ; il envahit le territoire du sultan de Matan, ravagea de fond en comble la ville de Succadana, et, plus tard, il plaça son fils aîné Kassim à la tête du pays de Mumpawa. Abdul Rachman mourut en 1808 et Kassim lui succéda. PONTIANAK, petite ville, située près de l'embouchure du Pontianak, avec un fort et peut-être 3000 habitans, est la résidence du sultan et du gouverneur hollandais, dont dépendent tous les établissemens de cette résidence. 4° Le *pays de Landak* et celui de *Sangou*, situés ainsi que tous les suivans dans l'intérieur et par conséquent à l'est de ceux que nous venons de mentionner ; le pays de Landak est renommé dans tout l'Orient par ses riches *mines de diamans*. C'est de ces mines que l'on a tiré, il y a environ cent ans, un des plus gros diamans qui existent ; en 1815, il était en la possession du sultan de Matan; sans être taillé, il pèse 367 carats; s'il était poli et taillé, il n'en pèserait que 183 et demi. D'assez longues recherches que nous avons faites sur ce sujet curieux, dont nous nous réservons de publier les résultats dans le Tableau Physique, Moral et Politique des cinq parties du monde, nous autorisent à donner à ce précieux diamant le troisième rang parmi les plus gros dont on ait encore eu connaissance. 5° Le *pays de Simpang*, appartenant à un prince (panumbahan) vassal de Matan. 6° *Les états de Matan*, ou l'ancien *empire de Succadana*, dont le trône fut longtemps occupé par des princes d'origine javanaise, tous feudataires des rois de Bantam, dont nous avons parlé à la page 329. Sa capitale actuelle est dans l'intérieur sur les bords du Katappan ; autrefois c'était la ville de *Succadana*, assez connue par son commerce étendu et les relations fort avantageuses que la Compagnie Hollandaise y avait formées dans les premiers temps de son existence. 7° Le *territoire du prince de Kandawagan*, autre vassal du sultan de Matan. Tous les pays que nous venons de nommer touchent, dans l'intérieur de l'île, à une multitude de petits cantons habités par des tribus de Dayaks presque indépendans ou vassaux de nom des princes cités plus haut. Nous croyons inutile de faire observer qu'ici, comme dans les autres parties de l'Océanie, les pays soumis aux Hollandais doivent être rangés en deux classes distinctes : *partie entièrement soumise* ou administrée immédiatement par des employés hollandais, et *partie vassale*, ou administrée par des princes indigènes ; cette dernière est, à Bornéo ainsi qu'à Celèbes et aux Moluques, beaucoup plus considérable que la première.

Résidence des côtes Méridionale et orientale (Zuid en oost Kust) ou de *Banjermassing*. Cette résidence est formée par les états du sultan Banjermassing et par les districts appartenant au gouvernement hollandais. Cette possession date de l'époque où la Compagnie mit fin à la guerre civile qui depuis plusieurs années désolait cette partie de Bornéo, en soutenant les droits au trône de Banjermassing, du grand-père du souverain actuel. Ce prince, par reconnaissance d'un service si éminent, s'engagea, en 1787, à faire un nouveau traité en lui cédant en pleine souveraineté tous ses états ; il ne les reprenait d'elle que comme un fief héréditaire, à l'exception de quelques districts sur la côte et la moitié du Douson, que la Compagnie se réserva. Elle se chargea en même temps de l'administration des douanes et des mines, dont les revenus devaient être partagés entre elle et le sultan, à l'exception cependant des mines de Doukou Kanang et de Doukou Kirie, qui restèrent exclusivement au prince. Il est bon de rappeler que vers la fin du XIVe siècle, époque où florissait à Java l'empire de Madjapahit, Banjermassing en était une dépendance régie par des princes javanais tributaires de cette vaste monarchie, et dont descend le sultan actuel. Voici les différens pays dont se compose cette résidence : sur la côte on trouve le *pays de Komany*, le long de la rivière de ce nom, qui sépare Banjermassing du pays de Kottaringin, qui en faisait partie, mais qui par la suite s'est rendu indépendant ; les *pays de Pambouan*, de *Mandawa*, le *Grand* et le *Petit-Dayac*, *Banjer* et la presqu'île formée par l'extrémité sud-est de Bornéo, portant le nom de *Tanah-Laut*. Dans l'intérieur, on doit citer les districts de *Tatas*, *Marta-Poura*, *Karang-Intang*, *Doukou-Kanang*, *Doukou-Kirie*, ainsi que le *Douson*, nom qui est donné en général au pays situé dans l'intérieur, sur les deux bords de la grande rivière. BANJERMASSING (Banjermassin), petite ville, dont on nous assure que la population n'arrive pas à 7000 âmes, est le chef-lieu de la résidence ; elle est située sur les rives du Banjermassing et fait un commerce assez actif, surtout depuis quelques années.

Les ILES qui dépendent géographiquement de BORNEO. Elles sont toutes très petites ; nous ne citerons que les plus importantes, savoir :

La GRANDE NATUNA, qui est la principale du groupe de ce nom. Les ANAMBAS, qui sont très peu connues, qui ont de bons ports et dont la *Grande-Anambas* est la plus importante et peut-être la seule habitée. CARIMATA, très petite, avec un

pic; elle est déserte, mais remarquable parce qu'elle donne le nom au détroit qui sépare Bornéo de l'île Billiton. Toutes ces îles sont à l'ouest de Bornéo.

Au sud de Bornéo : GRAND-SOLOMBO, au milieu de la mer de Java, jadis dépendante du royaume de Banjermassing. Elle est très petite, mais tristement renommée comme un repaire de pirates. POULO-LAUT, que plusieurs cartes modernes représentent encore comme formant partie de Bornéo, dont elle est cependant séparée par un bras de mer très étroit. Il s'y est établi une colonie de Bouguis.

A l'est de Bornéo : MARATOUBA, la plus grande du petit groupe de ce nom, située dans la mer de Célèbes. Nous ferons observer que la plus grande partie de l'*archipel de Soulou* pourrait être rangée avec ces îles. Voyez à la page 342.

Au nord de Bornéo : CAGAYAN (Cagayan Jolo, Soulou); c'est l'île principale du groupe de ce nom, qui dépend du sultan de Soulou. Elle est habitée par des Bissagos, et sert de repaire aux pirates qui infestent ces parages.

BALAMBANGAN, petite, mais avec un port excellent, et renommée par la destruction des deux établissemens anglais fondés en 1774 et 1803.

Archipel des Philippines.

Nous proposons de subdiviser de la manière suivante les nombreuses îles, que depuis long-temps les plus célèbres géographes s'accordent à désigner sous cette dénomination :

ARCHIPEL DES PHILIPPINES proprement dites, nommé *archipel de St-Lazare* par Magellan et par plusieurs anciens géographes. Il se compose d'environ un millier d'îles, parmi lesquelles neuf sont remarquables par leu rétendue. Toutes ces îles sont plus ou moins dépendantes des Espagnols et forment la *capitainerie générale des Philippines,* dans laquelle sont aussi comprises les Mariannes, qui forment un des archipels de la Polynésie. Voici les îles principales de ce grand archipel.

YBALON, dite MANILLA ou LUÇON par les Européens ; sa surface égale presque celle de toutes les autres îles réunies de cet archipel. Dans cette grande île il faut distinguer : la *partie soumise aux Espagnols* et la *partie entièrement indépendante*

La PARTIE SOUMISE AUX ESPAGNOLS est divisée en 16 *alcadies* ou provinces, et non pas en 15 comme nous l'avons dit dans la première édition de l'*Abrégé*. Le tableau des divisions que nous avons donné dans cet ouvrage, bien que moins imparfait que ceux de tous nos prédécesseurs, est rempli d'erreurs, conséquence inévitable des matériaux incomplets employés dans sa rédaction. Malgré cela il a été reproduit *tel et quel* par quelques auteurs qui empruntent bien des pages à notre Abrégé sans jamais le citer. Le tableau que nous offrons aujourd'hui est l'extrait du beau travail que M. Berghaus a consigné dans le cahier in-4° qui accompagne la 1re livraison de sa magnifique *Carte de l'Asie*, travail aussi consciencieux qui savant, qui laisse bien loin en arrière tout ce que a été fait jusqu'à présent sur la géographie positive de cette partie du monde, encore si remplie d'erreurs graves et d'immenses lacunes.

ALCADIES.	CHEFS-LIEUX, VILLES ET LIEUX LES PLUS REMARQUABLES.
Tondo.	MANILLE (Manilla), *Tondo; Bitondo; Tombobo; Passig; Matheo; Maria-Kina.*
Bulacan.	*Bulacan; Malolos; Hagonoy.*
Pampanga.	*Bacolor; Macabebe; Gapan* avec Visita S. Isidro.
Pangasinan.	*Lingayen; Binmaley; S. Carlos.*
Ylocos del Norte.	*Sarrat* (S. Miguel del Cuning); *Lacag; Bataac; Pavay.*
Ylocos del Sur.	*Santa-Catalina; Vigan; Narbacan.*
Cagayan.	*Lal-lo; Cabagan; Tugu egarao.*
Zambales.	*Yba; Bolinao.*
Bataan.	*Balanga; Orani.*
Nueva-Ecija.	*Cabanatuan; Binangonan de Lampong.*
Tabayas.	*Tabayas; Lucban; Antimonan.*
Albay.	*Albay; Tabaco;* les volcans *Bulusan* et *Albay;* les îles *Ticao, Masbate* et *Catanduanes.*
Camarines.	*Nueva Caceres* (Tabaco avec Santa-Cruz); *Nabua; Oas; Capsava.*
Laguna de Bay.	*Pagsanjan; Majayjag; Nagcarlan.*
Batangas.	*Balayan; Taal; Baoan; Batangas.*
Cavite.	*Cavite; San Roque; Yndan.*

Voici quelques détails sur les deux seules villes que notre cadre nous permet de décrire dans cette partie de Luçon.

MANILLE (Manilla), située non loin de l'embouchure du Passig, au fond de la vaste et belle baie à laquelle elle donne son nom. « L'activité, dit M. Perrotet, et le mouvement continuel des embarcations partant d'une rive à l'autre ; la quantité innombrable de bâtimens de commerce qui sont mouillés dans la rade, tout respire grandeur et richesse. La superbe rivière, qui coule au milieu de la ville, la divise en deux parties, dont l'une est appelée la *Ville de Guerre* et l'autre la *Ville Marchande*. Cette dernière est beaucoup plus étendue que l'autre, où cependant le

gouverneur fait sa résidence. Dans la ville de guerre, les édifices sont plus grands, plus solides et généralement toutes les maisons sont mieux bâties que dans la ville marchande. Tout y est d'une propreté remarquable. Le fort est bien tenu et forme une espèce de fer à cheval. On communique des deux parties de la ville au moyen d'un superbe *pont en pierre*, dans le genre de ceux de Paris; il est même beaucoup mieux pavé, ainsi que les rues adjacentes, que les ponts et les rues de la capitale de la France. Les maisons sont bâties en pierre de taille et sont toutes entourées au premier étage d'une galerie fermée de châssis en écaille de nacre, qui sont construits de manière à ce qu'en les ouvrant on puisse les glisser sur les côtés. Cette galerie est encore fermée extérieurement par des jalousies. C'est un lieu de promenade très agréable lorsque le mauvais temps empêche de sortir. Les rues sont droites et fort larges. « Le *palais du capitaine-général*, la *cathédrale* et *deux* des principaux *couvens* sont les plus beaux édifices. Plusieurs églises sont très richement décorées. Selon M. Perrotet, devant ces édifices ou sur le côté est une espèce de grotte taillée dans le roc, dans laquelle se trouvent plusieurs rangées de têtes de morts. Manille est le siège d'un archevêché et d'une cour d'appel; elle a un *théâtre*, un *collège*, plusieurs *écoles* et une *société patriotique* fondée en 1781. Elle possède plusieurs fabriques et quelques manufactures, et son commerce d'échange est très important. Les Chinois et autres habitans des îles environnantes viennent y verser les divers produits de leur sol et de leurs manufactures. Les Européens en font autant de leur côté pour obtenir en échange les objets que leur refuse leur patrie. Mais ce sont surtout les Chinois qui exploitent cette branche de l'industrie; on pourrait presque dire qu'ils font exclusivement le commerce intérieur tant en gros qu'en détail. « Les voitures, dit le savant voyageur que nous venons de citer, sont encore plus communes à Manille qu'à Java. On ne sort presque jamais à pied. La promenade a lieu depuis six heures du soir jusqu'à la nuit et plus tard. Les promenades pour les carrosses sont en dehors de la ville de guerre. On les voit couvertes à certaines heures, comme les Champs-Elysées et le bois de Boulogne, de toutes sortes d'équipages. » On ne saurait indiquer d'une manière positive la population de cette grande ville, parce que l'on ne connait pas exactement la délimitation de ses vastes faubourgs; c'est ce qui rend admissibles les opinions les plus disparates entre des auteurs estimables, qui ne lui accordent que 10,000 âmes en ne comptant que la ville proprement dite, ou la ville de guerre, et M. Hamilton qui la porte jusqu'à 175,000, en y comprenant ses vastes faubourgs. D'après des calculs approximatifs que nous avons faits sur des documens que nous avons sous les yeux, il nous semble qu'on ne s'éloignerait pas beaucoup de la vérité en estimant à près de 140,000 le nombre de ses habitans. En admettant cette estimation, *Manille* serait *la ville la plus peuplée de toute l'Oceanie*. CAVITE, petite ville d'environ 6000 habitans, importante par ses beaux *chantiers*, où l'on construit beaucoup de vaisseaux, par son *arsenal*, par ses grands magasins, et par son beau port, qui est aussi celui de Manille pendant six mois de l'année.

La PARTIE DE LUÇON INDÉPENDANTE est occupée par différentes peuplades régies par divers chefs; quelques-unes sont très féroces et entièrement sauvages. Cette partie comprend la côte orientale de l'île et presque tout l'intérieur. Ses limites sont, au nord, la province de Cagayan, à l'ouest celles de Pangasinan et d'Ylocos, et au sud celles de Nueva-Ecija et de Pampanga.

SAMAR, une des plus grandes de l'archipel. On y trouve CABALUNGA, siège de l'alcade, dont parait dépendre aussi l'île *Capul* (Abac).

LEYTE, dont les Espagnols ne possèdent que la côte occidentale, où se trouve LEYTE, siège de l'alcade. Le reste de l'île est habité par des tribus mahométanes et indépendantes.

ZEBU et BOHOL, soumises aux Espagnols; elles forment la province de *Zebu*, où se trouve ZEBU, petite ville, résidence de l'alcade et de l'évêque, avec un fort et environ 2000 habitans.

NEGROS, dont les Espagnols ne possèdent qu'une partie des côtes, sur lesquelles se trouve YLOC, siège de l'alcade. Le reste de l'île, très peu connu, est habité par des peuplades indépendantes.

PANAY; c'est une des plus grandes de l'archipel. Son intérieur est occupé, selon les géographes, par des Papouas indépendans, et, selon M. de Rienzi, par des Dayaks; les côtes seules appartiennent aux Espagnols. Celles-ci, forment les trois provinces d'*Antique* (Antigua), d'*Yloilo* et de *Capis* (Caspis), dont les chefs-lieux respectifs sont: ANTIQUE, YLOILO avec un bon port assez fréquenté, et CAPIS. Dans l'arrondissement de Yloilo on trouve les deux villes de MOLO et de XARO, que M. de Rienzi range parmi les plus populeuses et les plus commerçantes de cet archipel.

Le GROUPE DES CALAMIANES, dont les îles principales sont: *Buswagan*, qui est la plus grande, et *Calamiana*, où se trouve le village de CULIONG, siège de l'alcade de cette province, dont dépend aussi le petit établissement voisin fondé par les Espagnols sur l'île Paragoa ou Palaouan. Voyez à la page suivante.

MINDORO, encore très peu connue; une très petite partie seulement est soumise aux Espagnols. On y trouve CALAPAN, siège de l'alcade de cette province. Le reste est occupé par des peuplades entièrement independantes. Nous ferons observer que c'est dans cette grande île que les premiers marins prétendirent avoir trouvé des hommes fournis d'une longue queue, fable répétée par plusieurs géographes et et même par des naturalistes.

MASBATE, MARINDUQUE, BURIAS et autres îles moins considérables, situées dans la mer intérieure formée par les côtes des îles Luçon, Samar, Leyte, Zebu, Panay et Mindoro, sont habitées par des indigènes qui conservent encore leur indépendance.

Toutes les îles que nous venons de nommer, à l'exception de Luçon ou Manille, sont appelées *Bissayes*, du nom de leurs principaux habitans.

Le petit GROUPE DES BABUYANES au nord de Luçon. Il dépend des Espagnols; *Babuyan* et *Calayan* en sont les îles principales.

Le GROUPE DE BACHI (Bashee), situé au nord du précédent et sur les confins de l'Océanie et de l'Asie. Il est formé par plusieurs petites îles, régies par des chefs indépendans, à l'exception de celle de *Grafton*, où les Espagnols ont un petit établissement. *Bayat* (Orange), *Batan* (Monmouth) et *Bachi* (Bashee, Chevre, Goat) sont les autres îles principales.

L'ILE MINDANAO (Magindanao, Melindeno), une des plus grandes de la Malaisie et la seconde, de cet archipel, pour l'étendue. Nous proposons de la partager de la manière suivante :

La PARTIE ESPAGNOLE, qui comprend trois petits territoires séparés l'un de l'autre et qui forment trois petites provinces, dont les alcades sont immédiatement sous les ordres du gouverneur de Samboangan. Les chefs-lieux de ces districts sont : SAMBOANGAN, sur la pointe sud-ouest de l'île, petite ville, la mieux fortifiée des Philippines après Manille, avec un fort et environ 1000 habitans. C'est le lieu de déportation pour les criminels de cet archipel ; MISAMIS, presque au milieu de la côte septentrionale et sur la baie de Panguil ; et CARAGA, sur la côte orientale.

La PARTIE INDÉPENDANTE comprend presque toute l'île ; il faut y distinguer :

Le *Royaume de Mindanao*, qui embrasse presque toute la côte orientale et la plus grande et la meilleure partie de l'île, et dont dépend aussi le petit groupe de Mengis, dans l'archipel des Moluques. SELANGAN, sur la Pelandgi, est actuellement la résidence du sultan. Sa population, y compris le peu d'habitans qui demeurent encore dans l'ancienne Mindanao, située de l'autre côté du Palandgi et presque entièrement abandonnée, peut s'élever à 10,000 âmes. POLLOK (Sugur), petite ville marchande et remarquable par son beau port, un des meilleurs de l'archipel. Les habitans de ce royaume, ainsi que ceux de la confédération des Illanos, sont des corsaires très entreprenans.

La *Confédération des Illanos*, formée par les possessions de seize petits sultans et de dix-sept chefs ; son territoire s'étend à l'ouest du royaume de Mindanao. MAHARGAN, TAPAAN et TAGOLO, sont de gros villages, dont chacun a un port.

La *Partie Indépendante de la côte occidentale;* cette partie de l'île est occupée par des tribus sauvages.

L'ARCHIPEL DE SOULOU, formé par un grand nombre d'îles ; il est subdivisé en trois groupes, qui prennent chacun le nom de leur île principale. Son ensemble forme le *Royaume de Soulou*, dont le sultan règne aussi sur le groupe de Cagayan, sur l'extrémité septentrionale de l'île de Bornéo et sur une grande partie l'île de Paragoa. Tous les habitans de cet état sont adonnés à la piraterie. Les trois groupes de cet archipel sont :

Le GROUPE DE SOULOU, où dans l'île de *Soulou* on trouve BEWAN, petite ville, avec une rade et environ 6000 habitans ; c'est la résidence du sultan.

Le GROUPE DE TAOUITAOUI (Tawitawi), où se trouve l'île de *Taouitaoui* avec TAOUITAOUI.

Le GROUPE DE BASSILAN, où dans l'île de *Bassilan*, qui est la plus grande de tout l'archipel de Soulou, est située BASSILAN, petite ville, chef-lieu de ce groupe.

L'ILE PARAGOA ou PALAOUAN (Palawan). C'est une des plus grandes de l'archipel, mais aussi une des moins connues. Tout l'intérieur est occupé par des peuplades indépendantes ; une grande partie des côtes est soumise au sultan de Soulou ; les Espagnols n'y possèdent qu'un petit district sur la côte nord-est où se trouve le poste de TAY-TAY avec une prison. Ce district dépend de l'alcade du groupe des Calamianes indiqué à la page précédente.

AUSTRALIE ou OCÉANIE-CENTRALE.

POSITION ASTRONOMIQUE. *Longitude orientale*, entre 76° et 181°. *Latitude*, entre 1° *boréale* et 55° *australe*. Dans ces calculs on a compris les îlots volcaniques de St-Pierre ou Amsterdam et de St-Paul.

DIVISIONS. Dans l'état actuel de la géographie et en attendant que de nouvelles explorations viennent lever les doutes et remplir bien des lacunes, nous proposons de partager en plusieurs groupes géographiques cette grande partie de l'Océanie.

Australie ou *Continent-Austral.*

L'AUSTRALIE proprement dite, nommée communément NOUVELLE-HOLLANDE, est, comme nous l'avons dit ailleurs, trop grande pour être rangée parmi les îles, nous en avons fait un continent que nous avons proposé de nommer CONTINENT-AUSTRAL. On ne connaît encore que les côtes et une petite partie de son intérieur. Les Anglais sont les seuls Européens qui y aient fait des établissemens. Ils n'ont d'abord proclamé que la moitié orientale de ce continent, comme formant partie de leur vaste monarchie ; mais aujourd'hui ils ne disconviennent pas de l'envahissement tout entier, et depuis ils ont encore occupé des territoires près des extrémités nord-ouest et sud-ouest. Nous croyons qu'on pourrait distinguer, dans l'Australie proprement dite, les parties suivantes, à chacune desquelles nous rattacherons, comme des dépendances géographiques, les îles qui en sont les plus voisines.

La COTE ORIENTALE ou la NOUVELLE-GALLES-DU-SUD, qui s'étend du cap York sur le détroit de Torres à celui de Wilson sur le détroit de Bass. Nous proposons de la partager de la sorte : le territoire occupé réellement par les Anglais, ou la PARTIE ANGLAISE, et le territoire sur lequel errent, encore sauvages, les tribus des indigènes, ou la PARTIE INDÉPENDANTE. Nous avons déjà vu que ces tribus doivent être rangées parmi les peuples les plus abrutis du monde. Ils offrent aussi, selon un savant médecin, notre estimable ami M. le docteur Garnot, la *variété humaine dont l'angle facial est le plus aigu*, ne différant presque pas de celui de l'orang-outang.

Dans la PARTIE ANGLAISE on doit distinguer : *les Colonies dont les arrondissemens respectifs se touchent*, et *les Colonies isolées qui se trouvent à de grandes distances l'une de l'autre*. Les colonies dont les arrondissemens recpectifs se touchent sont actuellement divisées en 19 comtés nommés *Cumberland*, *Cumpden*, *Argyle*, *Westmoreland*, *Northumberland*,

Roxburg, Durham, St-Vincent, Gloucester, Cook, Hunter, Phillip, Murray, King, Georgia, Bathurst, Wellington, Bligh et *Brisbane*. Nous ne citerons avec détail que les suivans, où se trouvent les villes les plus importantes; ces comtés sont :

Le *Comté de Cumberland*, où l'on remarque SYDNEY (Sidney), ville bâtie dans une position magnifique, sur une petite anse du port Jackson, *un des plus beaux du monde*. Fondée par Phillip en 1788, cette ville est déjà la plus peuplée de toute l'Océanie-Centrale, puisque le recensement de 1833 lui accorde 16,232 habitans. Depuis peu, elle est aussi devenue la résidence du premier *évêque anglican* de l'Océanie, car son archidiaconat, qui relevait du diocèse de Calcutta, vient d'être érigé en évêché. Presque deux mille maisons, à-peu-près toutes à un ou deux étages et généralement construites en pierres de taille, occupent une surface de terrain considérable. La principale rue, *George's street*, a plus d'un mille de longueur à partir de la rade; elle est coupée à angles droits par les rues qui se développent sur les coteaux; les autres lui sont parallèles. A l'est est le quartier le mieux habité; à l'ouest le quartier des *Rocks* renferme le plus grand nombre de vieilles maisons et de cabarets. Sydney est une ville bien éclairée pendant la nuit; elle n'est arrosée que par un mince filet d'eau, et renferme beaucoup de citernes. L'*hôtel du gouverneur* est l'édifice le plus remarquable; il ne manque pas d'élégance. On doit citer ensuite l'*église principale*, les *magasins* et les *casernes*, le *théâtre*, et les *prisons*. On observe que beaucoup d'édifices ont été construits dans le style gothique d'après des monumens d'Angleterre sous le gouvernement de Macquarie. Avant les dernières années il n'y avait presque pas de fortifications; elles sont encore peu considérables. Parmi les principaux établissemens scientifiques et littéraires, il faut nommer l'*Australian college*, qui est le plus important de l'Australie par le nombre des professeurs et par la variété de l'enseignement qu'on y donne; le *Sydney college*; l'*école des arts mécaniques*, celle *de commerce*, la *société philosophique*, celles d'*agriculture* et d'*horticulture* et le *jardin botanique*. Ce dernier, habilement dirigé par le savant botaniste Frazer, a rendu à la colonie les services les plus signalés. Presque tous les végétaux utiles de l'Europe se sont facilement acclimatés sous le ciel de l'Australie; plusieurs même y ont acquis des qualités nouvelles, et à peine en a-t-on vu quelques-uns dégénérer. Les tributs offerts par les tropiques ont obtenu moins de succès; cependant le goyavier, l'ananas, le bananier et le cafier sont naturalisés dans la colonie, et la canne à sucre réussit vers le nord. Sydney est la métropole de toute l'Océanie-Anglaise et le chef-lieu du gouvernement de la Nouvelle-Galles-du-Sud, qui comprend tous les établissemens anglais dans cette partie du monde, à l'exception de ceux de la Diemenie et de la Rivière des Cygnes. Malgré sa faible population, on y publie *cinq gazettes*, un *journal* et deux excellens *almanachs*. Sous le rapport religieux, ceux de ses habitans qui professent la religion anglicane relèvent du diocèse de Calcutta. Sydney renferme deux paroisses anglicanes, deux chapelles catholique et méthodiste. Cette capitale jouit de tout le luxe des plus grandes villes d'Europe; elle a, comme les plus riches cités anglaises, ses bals par souscription, ses *routs*, ses soirées d'enfans, ses courses de chevaux et ses sociétés de chasseurs! Il régne une grande activité dans le mouvement du port Jackson, où aborde continuellement un grand nombre de navires. On y trouve deux banques, plusieurs fabriques et manufactures, et de beaux *chantiers* sur lesquels on construit beaucoup de vaisseaux marchands. Déjà, dit M. Ernest de Blosseville, plusieurs maisons de commerce de Londres ont établi des correspondances avec l'Australie, et entretiennent des agens à Sydney. L'Angleterre y importe, sur de nombreux navires, pour une valeur annuelle de plus de 400.000 livres sterling, ses étoffes de coton, de laine et de fil; de l'argenterie et des porcelaines, des objets d'harnachement, des liqueurs spiritueuses, des épices, du savon, du beurre même, et du fromage, et une foule de ces produits manufacturés que l'Europe est en possession de fournir au monde entier. L'Inde et surtout Calcutta concourent à ce commerce; la confédération Anglo-Américaine et Valparaiso entretiennent aussi des relations fréquentes avec Sydney. Le Cap de Bonne-Espérance y envoie ses vins, le Brésil ses produits indigènes, la Chine ses nankins, ses soieries, son thé et sa vaisselle de terre; la Polynésie et la Nouvelle-Zélande, le bois de sandal, le nacre, des salaisons, l'arrowroot et le phormium tenax ou le lin. Des maisons de cette ville ont établi des comptoirs à Houkianga, sur la côte ouest de la Nouvelle-Zélande, pour y faire construire de petites goëlettes, et recueillir des salaisons, du phormium, des planches et du bois de mâture. Nous terminerons cette description de Sydney en signalant cette ville comme un des lieux du globe qui offrent le plus grand mélange des races humaines. « En effet, dit M. Ernest de Blosseville, non-seulement l'*Irlande*, l'*Angleterre* et même l'*Ecosse* y ont envoyé leurs fils; mais des *Français* et des *Espagnols*, des *Italiens* et des *Allemands*, entraînés dans ces belles contrées par des malheurs ou par un esprit aventureux, s'y sont fixés pour toujours; l'*Amérique-du-Nord* comme l'*Amérique-du-Sud* a ses représentans à ce rendez-vous général des nations, où les indigènes de la Nouvelle-Galles assistent, dans leur ignorance et dans leur nudité, au spectacle de la civilisation. Des Chinois ont formé des alliances avec des Européennes : Sydney voit dans son enceinte nouvelle des habitans des divers archipels de la mer du Sud, dans toute la naïveté de leurs mœurs, dans toute la variété de leurs costumes, des enfans de la voluptueuse Otahiti; de noirs Africains, jadis esclaves dans les Antilles; de Nouveaux-Zélandais souriant encore à leurs souvenirs d'anthropophages; des pirates Grecs condamnés par des tribunaux de Malte; complètent la singularité de ce tableau vivant. »

Dans les environs de Sydney on voit un grand nombre de jolies maisons de campagne habitées par les gens aisés de cette ville. On ne saurait quitter les alentours de la métropole de l'Océanie-Anglaise sans parler de PARAMATTA, fondée sous le nom de *Rose-Hill*, et située dans le comté de Cumberland, sur la crique du même nom; c'est une petite ville remarquable par sa grande manufacture de draps, par un hôtel du gouverneur, par sa foire de bestiaux, par l'*école* instituée pour l'*éducation* et la *civilisation des indigènes*, et par le bel *observatoire* fondé en 1821 par le général Brisbane et déjà célèbre par les grandes observations de M. Rumker et de M. Dunlop; ce dernier est à la tête de ce bel établissement après le retour en Europe du premier astronome. Les autres villes de ce comté sont WINDSOR, LIVERPOOL et RICHMOND.

Le *Comté de Bathurst*, où se trouve BA-

thurst sur le Macquarie, à l'ouest des Montagnes-Bleues ; c'est la première ville fondée dans l'intérieur. Elle possède déjà une *société littéraire* et un *collège*, où l'on enseigne, outre la littérature, plusieurs sciences, surtout celles qui sont nécessaires pour le commerce. Sa population s'élève à environ 2640 habitans.

Le *Comté de Northumberland*, où se trouve Maitland sur l'Hunter, chef-lieu du comté ; sa population dépasse déjà 1500 habitans. Newcastle, petite ville sur la rivière de Hunter, avec un port. Elle est très importante à cause de ses riches *mines de houille*. C'était d'abord une faible station pénale.

Le *Comté de Gloucester*, où se trouve le petit établissement du magnifique Fort-Stephens.

Le *Comté de St-Vincent*, où l'on a établi deux petites colonies sur les baies de Batman et de Jervis.

Les *établissemens isolés* situés le long de la côte sont, au nord de Sydney : la colonie du Port-Macquarie, où s'élève déjà une ville bien percée avec un port à l'embouchure du fleuve Hastings ; celle de la Baie-Morrton, à l'embouchure de la rivière Brisbane, occupée par une station pénale, et le petit poste du Port-Curtis. Les autres colonies dépendantes de Sydney seront indiquées dans les subdivisions géographiques auxquelles elles appartiennent.

La COTE MERIDIONALE, subdivisée en : Terre de Grant, une des parties les moins désertes de ce continent ; on y trouve le petit établissement du Port-Western, fondé il y a quelques années dans le détroit de Bass. Terre de Baudin ; Terre de Flinders, qui s'ouvre pour former les golfes de St-Vincent et de Spencer, à l'entrée desquels se trouve l'*île de Kangourous* et en dedans le *Port-Lincoln* ; Terre de Nuyts, où est située la petite colonie du Port du Roi George, *un des plus beaux du monde*. C'est un point très important pour servir de relâche aux navires destinés pour la Nouvelle-Galles ou pour la Diemenie, ainsi que pour ceux qui vont à la Rivière des Cygnes. Cette colonie fut fondée vers la fin de 1826 par 52 personnes envoyées de Sydney, et reçut le nom de Frederick-Town, dénomination qui, n'ayant pas été adoptée dans les actes officiels, a été peut-être remplacée à cette heure par quelque autre que nous ignorons encore.

La COTE OCCIDENTALE, subdivisée en : Terre de Leeuwin, où les Anglais ont fondé, sur la Rivière des Cygnes, une colonie pour laquelle on a proposé le nom peu convenable de *Nouvelle-Hespérie*. Déjà un grand nombre de colons y sont débarqués, des familles chinoises y sont appelées, et quatre villes naissantes, dont deux ont reçu les noms de Freemantle et de Perth et dont les deux autres doivent recevoir ceux de Guilford et d'Augusta, comptent quelques édifices achevés. La colonie possède un temple pourvu de cloches, une *institution littéraire*, une *bibliothèque* fondée par souscription et un comité d'association religieuse. Des projets de *musée* et de *jardin botanique* doivent aussi être mis à exécution. De cette côte dépendent les îles *Rottenest*, *Buache* et la baie du Géographe. Terre d'Edels et Terre d'Endracht, où est la vaste baie des Chiens-Marins. Ces deux divisions offrent une des parties les plus stériles de l'Australie. C'est dans la Terre d'Endracht que M. le capitaine Freycinet et ses savans compagnons de voyage virent une des peuplades les plus misérables du monde, au développement et au perfectionnement de laquelle un sol affreux semble s'opposer.

Nous regardons comme une dépendance géographique de cette partie du Continent-Austral les deux petites îles volcaniques et désertes, nommées *St-Paul* et *St-Pierre* ou *Amsterdam*, parce qu'elles sont plus près de l'Australie que de l'Afrique, bien que les géographes s'accordent à les placer dans cette dernière partie du monde. L'île St-Paul, si remarquable par son *volcan* et par sa configuration, a été l'objet d'une confusion singulière, signalée depuis long-temps par Malte-Brun, et neanmoins reproduite sur des cartes anglaises, françaises et allemandes et dans les géographies et dictionnaires géographiques publiés de nos jours, en appliquant à l'île Amsterdam, qui est la plus septentrionale, le nom et la description qui appartiennent à celle de St-Paul. Ce petit groupe est situé à près de 1000 milles à l'ouest de la Terre de Leeuwin, à la longitude orientale de 75° 28′ (île St-Paul) et à la latitude australe de 38° 42′.

La COTE SEPTENTRIONALE, subdivisée en Terre de Witt, qui occupe toute la partie occidentale et devant laquelle se développent les deux *archipels de Dampier* et de *Bonaparte*, composés d'îles sablonneuses et désertes. Terre de Van-Diemen-du-Nord, près de laquelle sont situées les îles *Bathurst* et de *Melleville*. C'est sur le détroit d'Apsley, formé par ces deux îles, que l'on a fondé en 1824 la colonie du Port-Cockburn transportée ensuite au Port-Raffles. Cet établissement qui paraissait destiné à prendre une grande importance pour le commerce du trepang, dont les Chinois font une grande consommation, semble avoir été abandonné, car M. Montgomery Martin n'en fait aucune mention dans le savant ouvrage qu'il a publié sur les Colonies Anglaises. Terre d'Arnheim, qui occupe la partie moyenne de cette côte ; et Terre de Carpentarie, qui forme la plus grande partie de la côte orientale du grand golfe de Carpentarie.

Groupe de la Papouasie.

Nous proposons de réunir sous cette dénomination la grande terre connue depuis long-temps sous le nom impropre de *Nouvelle-Guinée*, auquel, en suivant les conseils de notre ami M. Jules de Blosseville, nous substituons celui de Papouasie, dérivé du nom de la partie la plus importante de ses habitans, les *Papouas*. Nous y rattachons ensuite, comme dépendances géographiques, à cause de leur voisinage, plusieurs îles beaucoup plus petites. De cette manière le groupe de la Papouasie offre les deux divisions suivantes :

La PAPOUASIE ou la TERRE DES PAPOUAS (Nouvelle-Guinée). C'est *la plus longue* et *une des plus grandes îles du monde* ; elle est habitée par un grand nombre de peuplades nègres, outre plusieurs tribus Haraforas et de race malaisienne. Ces Papouas sont une assez belle variété des nègres Océaniens, quoiqu'ils aient des membres grêles : leur taille est

moyenne et leur peau d'un noir luisant ; leur chevelure, très épaisse et très frisée, leur donne un aspect repoussant ; M. de Rienzi nous a assuré qu'ils ressemblent beaucoup aux Noirs Changalas de l'Abyssinie. Ces sauvages sont moins abrutis que les autres ; ils montrent une grande adresse à gouverner leurs belles pirogues ornées de sculptures élégantes, et assez d'industrie dans la fabrication de leurs armes, de leurs cabanes et de quelques objets les plus indispensables à la vie. Ils sont aussi, avec les Papouas de Waigiou, de la Nouvelle-Irlande et de l'archipel de La Pérouse (Santa-Cruz), les seuls Nègres connus du Monde-Maritime qui aient des temples et de nombreuses idoles, auxquelles ils adressent des offrandes. Les corocores malais et les jonques chinoises visitent fréquemment la partie nord-ouest de la Papouasie, dans le but d'en retirer des peaux d'oiseaux de paradis, des trépangs, des loris vivans, de l'écaille de tortue, du tabac et surtout des esclaves. Cette vaste terre est partagée en un grand nombre de petits territoires gouvernés par des chefs indépendans, à l'exception de la petite partie qui est soumise au sultan de Tidor, dans l'archipel des Moluques. Les montagnes sont peuplées par une race plus barbare, les *Arfakis* ou *Endamènes* (*Andamens*) ; ces nègres se livrent cependant à l'agriculture et à la chasse. Les PORTS DORY et de l'AIGUADE, la BAIE DE GEELWINK, le GOLFE DE MAC-CLUER, la BAIE DE HUMBOLDT, et celle DU TRITON sont les localités les plus remarquables. C'est dans cette dernière, à la latitude australe de 3° 33', qu'un établissement hollandais a été formé en 1828 ; on y a bâti un fort qui a été nommé le FORT DU BUS ; le terrain au pied de la montagne Lancentsijsie où a été élevée la colonie, a reçu le nom de MERKUS. Plusieurs tribus des indigènes de cette partie de la Papouasie sont de race papouas, professent le mahométisme, commercent avec les îles Moluques et celles d'Arrou, et parlent, outre leur propre langue, celle de Ceram ; quelques-uns parlent en outre le malais.

Les ILES qui dépendent géographiquement de la PAPOUASIE. Nous nous bornerons à nommer les suivantes comme les principales, en commençant par celle que l'on vient de découvrir aux dépens de la grande Terre, dont jusqu'en 1835 elle était censée faire partie :

L'ILE FRÉDÉRIC HENRY, découverte par le lieutenant Kool, qui trouva que la prétendue rivière Durga n'était autre chose qu'un détroit qui séparait cette île de la Nouvelle-Guinée. Le cap Walsh est la localité la plus remarquable de cette grande île.

GUEBÉ (Goby), presque sous l'équateur. Elle est petite, mais fertile et assez bien peuplée ; elle possède un bon port. Ses insulaires sont depuis long-temps dans l'habitude de fréquenter les îles situées vers l'est, dans le voisinage de la Papouasie pour enlever des esclaves ou acheter les prisonniers que les tribus se font entre elles.

Le GROUPE DES ÎLES DES PAPOUAS, dont les îles principales sont : *Wagiou*, où se trouvent les rades de BONI-SAINI, de RAWAK et les ports d'OFFAK, de PIAPIS et de CHABROL ; *Sallwatty* ; *Gamen* et *Battanta*. Ce groupe est bien peuplé et dépend du sultan de Tidor dans l'archipel des Moluques. Nous rappellerons que c'est dans l'île Waigiou, ainsi qu'à Dory et autres localités plus à l'est habitées par des Papouas, qu'on a trouvé les oreillers en bois mentionnés à la page 318.

Le petit GROUPE DE FREEWILL, que M. le capitaine Duperrey a prouvé être identique avec celui de ST-DAVID, décrit dans toutes les géographies. Il est habité par des tribus de race malaisienne.

Le GROUPE DU GEELWINK, devant la vaste baie de Geelwink, dont les îles principales sont *Misory* (Schouten) et *Djobie*.

Le petit ARCHIPEL DE DAMPIER dans le détroit de Dampier, remarquable par ses *volcans* ; ses îles principales sont *Rook* et *Longue*.

Le petit ARCHIPEL DE SCHOUTEN, dont les îles *Vulcain*, *Roissy*, *d'Urville*, etc., sont les plus importantes.

Le GROUPE D'ARROU, formé par quatre îles principales, savoir : *Waham* (Wammer), *Kabosoat* (Kobesoat), *Maykor* (Mauker), *Traman* (Tramai, Terauge) et plusieurs autres plus petites ; elles sont régies par des chefs entièrement indépendans. Les Hollandais ont eu quelques établissemens à *Maham*, *Maykor* et *Oudjier*. En 1824, M. le baron Van der Capellen, gouverneur général de l'Océanie-Hollandaise, y envoya deux bâtimens armés pour renouer avec ces insulaires, ainsi qu'avec ceux du groupe de Keij ou Key, les anciennes relations de commerce.

Archipel de la Louisiade.

Ce groupe d'îles est situé à l'est du groupe de la Papouasie (Nouvelle-Guinée). Ses habitans sont des Papouas qui excellent, comme ceux de cette grande terre, dans la construction des pirogues. Ses montagnes sont habitées comme celles de la Papouasie par une autre race. Toutes ces peuplades sont *anthropophages*.

Les îles principales sont celles de *Rossel*, de *St-Aignan*, de *D'Entrecasteaux*, du *Sud-Est*, de *Trobriand* ; et la plus grande de toutes, mais encore imparfaitement connue, et que nous proposons de nommer *Louisiade* ; on y trouve l'emplacement qui a reçu le nom baroque de *Cul-de-sac de l'Orangerie*.

Archipel de la Nouvelle-Bretagne.

Cet archipel est situé à l'est de la Papouasie (Nouvelle-Guinée) et au nord du précédent. C'est une des parties les mieux peuplées de l'Australie, sans l'être cependant beaucoup. Ses habitans appartiennent à la race des Papouas. M. Jules de Blosseville nous a assuré que ceux de la Nouvelle-Irlande sont les plus policés de cet archipel. Ils ont un culte et des temples avec des idoles à figure humaine, et d'autres qui représentent des animaux, auxquels ils font des offrandes. Leur taille est plus haute et leurs traits sont plus beaux que ceux des Papouas de la Papouasie, quoique, selon M. le docteur Garnot, leur angle facial soit presque aussi aigu

que celui des Nègres de Sydney. Voici les îles les plus remarquables :

La NOUVELLE-BRETAGNE (*Birara* des naturels). C'est la plus grande de tout l'archipel. On y trouve le PORT-MONTAIGU.

La NOUVELLE-IRLANDE (*Tombara* des naturels), la seconde en étendue, et remarquable par la civilisation de ses nombreux habitans, leur religion, leur jalousie excessive et la propreté de leurs villages. On y trouve les ports PRASLIN, LIKILIKI, CARTERET et la baie DES FRONDEURS. «Dans les environs du Port-Praslin, vers l'est, on voit les chutes de la magnifique *cascade de Bougainville ;* elles sont formées, dit M. Lesson, par cinq gradins s'élevant rapidement les uns au-dessus des autres à une hauteur d'environ 30 à 40 pieds. Comme site romantique, cette cascade mérite de fixer l'attention, mais nous l'avons trouvée bien inférieure à celles de Kiddi-Kiddi à la Nouvelle-Zélande et de l'Ile de France. Son plus grand charme dépend des masses de végétaux qui se pressent de chaque côté, y forment d'épais fourrés où se marient les feuillages les plus opposés, les teintes les plus variables d'un dôme de verdure dû à d'immenses figuiers, à de gracieux arcs, enlacés de tiges volubiles recouvrant des eaux fraîches et limpides peuplées de coquilles fluviatiles, de crevettes, et embellies par des papillons ornés qui éclosent sur ses bords, ou par de riches oiseaux qui viennent s'y désaltérer. De grosses fourmis, dont la morsure est douloureuse, sont très communes en ce lieu ; et le calme de la forêt est de temps à autre interrompu par le cri d'un corbeau analogue à notre corneille, et qui imite, à faire illusion, l'aboiement d'un chien.» Pour compléter ce que nous avons dit à la page 318 sur l'*usage du syrinx ou flûte de Pan*, que M. Lesson a trouvé au milieu des habitans de cette île; nous ajouterons d'après ce naturaliste, que cet instrument ne diffère absolument du nôtre qu'en ce qu'il présente parfois six ou huit tuyaux au lieu de sept ; il est fabriqué avec des roseaux soigneusement accolés et passés au feu sur les bords. Un très bon musicien, M. le baron de Feisthamel, qui l'a examiné attentivement, le regarde comme un des instrumens dont l'invention doit remonter aux temps les plus reculés.

Viennent ensuite les îles du DUC D'YORK (*Acamata* des naturels) avec un port ; de la NOUVELLE-HANOVRE, remarquable par la civilisation de ses habitans ; de CAEN (*Oraison* de Bougainville, *Refugio* de Maurelle), avec une nombreuse population ; de GERRIT-DENIS (Gerard de Nys), très peuplée ; ST-MATHIEU, avec un *pic élevé* ; et les petits groupes des ILES FRANÇAISES, de PORTLAND, des HERMITES, de l'ECHIQUIER et celui de l'AMIRAUTÉ, dont l'île de ce nom est remarquable par son étendue.

Archipel de Salomon.

Il correspond en partie aux *Terres des Arsacides* de Surville et à la *Nouvelle-Géorgie* de Shortland. Ces îles sont en général assez bien peuplées, et la grande masse de leurs habitans appartient à la variété des Nègres Océaniens. Voici les îles principales en allant du nord ouest au sud-est :

BOUKA (Anson ou Winchelsea), remarquable par sa grande population ; BOUGAINVILLE, une des plus grandes de cet archipel ; CHOISEUL, dont une partie des habitans paraît être *anthropophage* ; SANTA-ISABELLA, où se trouvent le PORT-PRASLIN et des montagnes très élevées : c'est la plus grande de tout l'archipel. Nous ajouterons que « un capitaine bouguis, qui a visité il y a quelques années cette île, a assuré à M. de Rienzi que ses montagnes sont très élevées, surtout le *pic* nommé *Sawira* ; qu'on y trouve de nombreux débris de corps marins et de quelques fossiles de grands quadrupèdes, et que quelques-unes de ses peuplades sont *antropophages*. » GEORGIE, hérissée de montagnes et, à ce qu'il paraît, assez peuplée ; GUADALCANAR, une des plus grandes ; elle est remarquable par son *pic*, que Shortland compare pour la hauteur à celui de Teneriffe; ST-CHRISTOVAL, une des plus grandes; SESARGA (île des Contrariétés), très petite, mais remarquable par son *volcan* ; ILES DES ARSACIDES.

On pourrait regarder comme DÉPENDANCES de cet archipel plusieurs îles qui environnent celles que nous venons de nommer et parmi lesquelles nous citerons :

Le GROUPE DES NEUF ILES DE CARTERET, toutes très petites, mais bien peuplées. M. d'Urville le croit identique avec les îles du Massacre, visitées par le capitaine Maurelle, qui leur imposa ce nom à cause de l'assassinat de plusieurs hommes de son équipage ; le GROUPE DE MORTLOCK (Hunter); le GROUPE DE LORD HOWE, habité par une peuplade qui appartient à la variété malaisienne ; le GROUPE DE STEWART, les îles RENNEL et BELLONA et le petit GROUPE DE LAUGHLAN.

Archipel de La Pérouse.

En suivant le conseil d'un savant marin, M. Jules de Blosseville, nous proposons de comprendre, sous cette dénomination empruntée au nom d'un célèbre et malheureux navigateur qui y périt, ce groupe d'îles qui correspond aux *îles de la Reine Charlotte* de Carteret et de *Santa-Cruz*. Ces îles, toutes très petites, à l'exception de celle de Santa-Cruz, qui n'est cependant que d'une médiocre étendue, sont situées au sud-est de l'archipel de Salomon. La grande masse de leurs habitans appartient à la race des Nègres Océaniens. Ceux de l'île de Santa-Cruz peuvent même être regardés comme les plus avancés dans la civilisation de toutes les peuplades comprises dans cette variété. Voici les îles les plus importantes de cet archipel :

ANDANY ou NITENDY (Santa-Cruz des Espagnols, Egmonts-Island des Anglais). Elle dépasse de beaucoup toutes les autres en étendue. Les Espagnols, sous Mendana, avaient essayé d'y former une colonie en 1595 ; ce navigateur y mourut. Les naturels paraissent avoir un peu perdu de leur barbarie; il s'y trouve une baie très belle et très profonde. Elle est très rarement visitée par les navigateurs.

TINNACORAW ou VOLCAN, très petite, mais remarquable par son *volcan*.

GROUPE DE VANIKORO (Vanikolo ou La Recherche), composé de deux îles d'inégale étendue : la *Recherche* qui est la plus grande et *Tewai* qui est la plus petite ; c'est dans cette dernière que se trouvent les villages de *Vanikoro* et *Tevai*.

Un grand intérêt s'est attaché à cette petite île depuis que les capitaines Dillon et d'Urville se sont assurés que les deux navires de La Pérouse avaient fait naufrage sur ses côtes dangereuses, et que le second de ces officiers y a élevé un modeste monument au célèbre navigateur français. Les insulaires, moissonnés par un climat délétère et par les guerres continuelles qu'ils se font entre eux, mènent une vie misérable, rendue plus pénible encore par les privations auxquelles leurs superstitions les condamnent.

TOBOUA (Oury et Edgecumbe), petite, mais montueuse; les deux îles représentées sur les cartes n'en forment réellement qu'une seule.

On pourrait joindre à cet archipel comme DEPENDANCES géographiques les îles suivantes :

Le GROUPE DE FILOLI (Swallow ou Keppels-Island?) composé de huit îlots, dont les habitans appartiennent à la race malaisienne.

Le GROUPE DE DUFF, composé de onze îlots, dont ceux du *Désappointement* et du *Treasurer* sont les plus grands. Ses habitans appartiennent à la race malaisienne.

KENNEDY. Cette île, assez grande et assez bien peuplée, a des habitans cruels et féroces.

Archipel de Quiros.

Suivant encore les conseils de notre ami M. Jules de Blosseville, nous proposons de réunir sous cette dénomination l'archipel que le grand navigateur Quiros, qui le découvrit, nomma *Espiritu-Santo,* et qui reçut plus tard les noms des *Grandes-Cyclades* par Bougainville et de *Nouvelles-Hébrides* par Cook, qui en complétèrent l'exploration. Ces îles sont habitées par des Nègres Océaniens, dont quelques tribus sont incontestablement *anthropophages*. Ces peuples féroces vivent dans un état de guerre perpétuelle. Voici ses îles principales :

ESPIRITU-SANTO; c'est la plus grande de toutes; Quiros voulut y fonder la NOUVELLE-JÉRUSALEM.

MALLICOLO, la plus grande après la précédente. Ses habitans, ainsi que ceux de quelques localités de la Nouvelle-Galles-du-Sud, peuvent être regardés comme *les plus laids de tous les Nègres Océaniens* connus.

SANDWICH et ERROMANGO, remarquables par leur étendue. Cette dernière est habitée par de féroces *anthropophages* qui vivent en état de guerre non-seulement entre eux, mais aussi avec les habitans des autres îles. Elle abonde en forêts de bois de sandal, ce qui y attira dans ces dernières années des Anglais et des Anglo-Américains, qui y ont formé des établissemens temporaires pour la coupe de ce bois. Mais ce qui est encore plus remarquable, c'est qu'en 1829 une expédition composée du *Tamehameha* et du *Becket* fut envoyée par le roi de Hawaii (Sandwich) pour s'en emparer et pour se procurer en abondance ce bois précieux, dont les forêts de son royaume commencent à s'épuiser. Malheureusement le *Tamehameha* périt corps et biens, et le *Becket*, dont l'équipage se composait de 120 Hawaiiens, retourna à Oahou après avoir perdu Manuia, le chef de l'expédition, et presque tout son monde enlevé par les fièvres malignes qui règnent sur ces plages.

Nous nommerons ensuite : TANNA et AMBRYM, à cause de leur étendue et de leurs *volcans*; APEE, l'ILE DES LEPREUX, et BANKS, remarquables par leur étendue; PAOOM, *rocher* volcanique stérile, d'un aspect imposant et d'une *grande élévation*, puisque M. Bennet a vu en 1829 sa cîme couronnée de neige. Enfin les îles PENTECOTE, AURORE et BLIGH.

On pourrait regarder comme des DEPENDANCES géographiques de cet archipel la petite île TICOPIA (Tucopia, Barwel), remarquable par la douceur de ses habitans; l'île MITRE inhabitée et celle de CHERRY (Annoula), qui s'étendent au nord-est de celle de Bligh.

Groupe de la Nouvelle-Calédonie.

Ce groupe comprend la grande île nommée *Nouvelle-Calédonie* et plusieurs îlots qui l'environnent. Il est placé au sud-ouest de l'archipel de Quiros et est habité par des Nègres Océaniens, dont quelques tribus sont *anthropophages*.

La NOUVELLE-CALEDONIE surpasse de beaucoup en étendue toutes les terres de ce groupe. On y trouve le HAVRE DE BALADE, où Cook a séjourné et le PORT-ST-VINCENT voisin d'un *volcan*. Un récif immense borde la côte occidentale de cette île, et se prolonge dans sa direction vers le nord-nord-ouest au-delà de 250 milles; c'est un des parages les plus périlleux que le navigateur puisse trouver dans le Grand-Océan. Sur ces immenses brisans sont disséminées quelques petites îles basses et peuplées que Cook et d'Entrecasteaux nommèrent BALABEA, MOULIN, RECONNAISSANCE, SURPRISE et HUON.

Parmi les DEPENDANCES géographiques nous citerons l'ILE DE L'OBSERVATOIRE; BEAUPRÉ; LOYALTY; des PINS, remarquable par ses *cyprès colonnaires de plus de cent pieds de haut*; BOTANIQUE (Botany) et HOHOHUA.

Groupe de Norfolk.

Ce groupe, très petit, est situé entre la Nouvelle-Calédonie et la Tasmanie (Nouvelle-Zélande). Il se compose de trois îlots nommés NORFOLK, NEPEAN et PHILIP. Dans celui de Norfolk se trouve la petite colonie que les Anglais ont rétablie sur l'emplacement de celle qu'ils avaient fondée en 1788 et ensuite abandonnée pour l'établissement de la Diemenie (Van-Diemen). Elle dépend immédiatement de Sydney.

Groupe de la Tasmanie.

Nous proposons de comprendre sous cette dénomination, non-seulement les deux grandes îles qui forment ce que les géographes et les marins nomment la *Nouvelle-Zélande*, mais aussi plusieurs autres beaucoup plus petites qui en sont voisines et quelques autres qui sont situées à des distances assez considérables et que nous proposons de regarder comme des dépendances géographiques des deux grandes terres. Ces îles sont habitées par des tribus de race malaisienne qui, malgré leur état social supérieur à celui de plusieurs autres Océaniens, sont incontestablement *anthropophages*. Leurs fréquentes relations avec les Européens n'ont servi, jusqu'à présent, qu'à puiser dans nos arts les moyens de s'entre-détruire avec plus de succès. Il faut cependant avouer que depuis la mort des féroces et cruels Shonghi, Pomaré, Moudi-Panga et autres chefs, la civilisation et le christianisme y font quelques lents progrès. Le commerce surtout y a pris un grand essor dans ces dernières années, surtout celui que l'Australie fait avec ces insulaires. Voici les iles principales de ce groupe.

IKA-NA-MAUWI (Eaheinomauwe) ou la TASMANIE DU NORD. Elle est beaucoup plus peuplée que l'île méridionale et est partagée en une infinité de petites tribus indépendantes, toujours en guerre les unes contre les autres. Les chefs les plus connus dominent sur la partie nord-ouest de l'île et menaçaient de soumettre tout le reste d'Ika-na-mauwi. Shonghi, *rangatira* ou chef de l'hippah de KIDIKIDI, régnait il y a quelques années sur la partie occidentale de la baie des Iles. C'est auprès de sa peuplade que résidaient des missionnaires anglais, qui depuis vingt ans n'y avaient fait aucun prosélyte. Shonghi avait été en Angleterre et devait à son extrême bravoure l'espèce de suprématie qu'il exerçait. Un autre chef nommé Touï avait été aussi en Angleterre; il dominait sur la partie orientale de la baie des Iles, où se trouve l'hippah de KAWERA. Ces deux chefs alliés avaient porté souvent le ravage chez leurs voisins plus faibles, et particulièrement chez les malheureux naturels de la rivière Tamise et de la baie Mercure. Le second est mort de maladie il y a plusieurs années, et le premier a péri depuis par suite de ses blessures. Le chef le plus belliqueux et le plus féroce qui leur succéda fut Pomaré, qui depuis longtemps à la tête d'un millier d'hommes armés de fusils, promenait aussi le ravage dans l'île entière. Sa résidence était à ROROBA-REKA au fond de la baie des Iles; il a enfin succombé et a été dévoré par ses ennemis. La BAIE DES ILES et celle de KAÏPARA; les PORTS WANGAROA, MANOU-KAO, TARRANARKI et MERCURY; le HAVRE WAIKATO; la rivière SHOOUKIANGA et la rivière CHOURACKI (Tamise), sont les localités les plus remarquables. Près du PORT WANGAROA se trouvait l'établissement fondé par les missionnaires wesleyens que les naturels ont pillé et détruit en 1826, et que le révérend John Hobbs et ses compagnons ont rétabli à MANGUNGA, sur le territoire du chef Patnone, près de la Shooukianga. Cette île a de belles rivières; la suivante, moins favorisée, n'a que des torrens. A la hauteur de Chouracki, il serait facile d'établir une communication de la mer de l'est avec celle de l'ouest, en coupant un isthme étroit et en se servant du cours des rivières.

TAVAI-POUNAMMOU ou la TASMANIE DU SUD. C'est la plus grande, mais la moins peuplée. Le grand détroit de Cook la sépare de la précédente. Elle paraît même n'être habitée qu'à ses extrémités par des tribus sauvages, moins connues que celles du nord, plus pauvres et ayant à-peu-près les mêmes mœurs. Celles qui vivent près du cap Sud diffèrent beaucoup des autres et n'ont été visitées que par des navires anglo-américains, qui fréquentent ces parages pour y faire la *pêche des phoques*. L'ENTRÉE DE LA REINE CHARLOTTE, la BAIE TASMAN, le HAVRE MILFORD, les BAIES DUSKI, CHALKY et PRÉSERVATION, la presqu'île de BANKS, le PORT MACQUARIE sont les localités les plus remarquables. Elle produit en abondance, ainsi que l'île Stewart, le fameux *phormium tenax* dans ses terrains marécageux.

Dans le détroit de Foveaux, les ILES RUABUKI avec un mouillage et BENCH, et à l'entrée du détroit l'ILE SOLANDER.

STEWART, qu'on a pris jusqu'à nos jours pour une péninsule de Tavaï-Pounammou, dont elle est cependant séparée par le détroit de Foveaux. On y trouve les PORTS MASON, FACILE, WILLIAMS et PEGASUS; ce dernier est très beau.

On pourrait regarder comme des DÉPENDANCES géographiques de la TASMANIE (Nouvelle-Zélande) les îles suivantes qui toutes sont sans habitans permanens, à l'exception du groupe de Broughton.

Le GROUPE DE BROUGHTON, composé de l'île *Chatam*, beaucoup plus grande que toutes les autres, et celle de *Pitt*. Les autres ne sont que des îlots.

Les GROUPES BOUNTY, ANTIPODES et CAMPBELL, composés chacun d'une île très petite environnée de quelques îlots ou plutôt de quelques rochers; la dernière possède un très bon port.

Le GROUPE DE LORD AUCKLAND, dont l'île de *lord Auckland* est de beaucoup la plus grande; celle d'*Enderby* vient après pour l'étendue.

Le GROUPE DE MACQUARIE qui comprend l'île *Macquarie*, de médiocre étendue, et quelques autres îlots. Il est sans habitans et n'est fréquenté que par des marins qui viennent y donner la chasse aux phoques. Ce groupe est remarquable comme étant la terre connue la *plus australe de toute l'Océanie*.

Groupe de la Diemenie.

C'est encore d'après les conseils de M. Jules de Blosseville que nous réunissons sous cette dénomination, qui rappelle un des plus grands promoteurs de découvertes parmi les Hollandais, la grande île que l'usage nomme depuis long-temps *Terre-de-Van-Diemen* et quelques îles beaucoup plus petites qui en

sont voisines, et qu'on peut regarder comme des dépendances géographiques de la première. Nous distinguerons donc dans ce groupe les parties suivantes :

La DIEMENIE (*Terre de Van-Diemen*, nommée aussi *Tasmanie* par quelques géographes) ; elle forme un gouvernement qu'on a détaché de celui de Sydney. Selon la belle carte qui accompagne l'Essai Historique que M. Bischoff a publié à Londres, cette colonie est divisée en 9 districts nommés : *Hobart-Town*, qui est de beaucoup le plus peuplé et le plus florissant ; *Richmond*, et *Launceston*, qui viennent après sous les rapports de la population et de l'importance ; *Newnorfolk* ; *Clyde*, *Oatlands* ; *Oysterbay*, le moins peuplé ; *Campbelltown* ; *Norfolk-Plains*. Voici les villes et les lieux les plus remarquables de cette colonie, dont les progrès rapides sont vraiment étonnans.

Hobart-Town, siége du gouverneur et de toutes les autres autorités supérieures de la colonie. Située au bord de la rivière Derwent, cette ville, qui s'agrandit tous les jours, compte trois banques, quelques manufactures, fait un commerce important, et sa population paraît s'élever à 10,000 âmes. La *maison du gouverneur*, l'*église de St-David*, le *palais de justice*, la *prison*, les *casernes* et l'*hôpital* sont ses principaux édifices. La plupart des bâtimens nouveaux sont construits en pierres ou en briques. Hobart-Town a une *société d'agriculture*, des *maisons d'éducation*, des *écoles lancastériennes*, des établissemens de bienfaisance, des caisses de secours, un service régulier de postes ; on y imprime trois *gazettes*. Son port est *un des plus beaux de l'Océanie* ; il a été découvert par d'Entrecasteaux.

Launceston, avec un *collège* fondé par souscription et déjà assez florissant. Georgetown, sur le Tamar qui y forme le beau *port Dalrymple*, petite ville florissante, où l'on publie deux *gazettes* ; c'est à elle et non pas à Launceston que nous paraît devoir être appliqué tout ce que M. Montgomery Martin dit de la prospérité et de l'importance commerciale de cette dernière. Sous ce rapport Georgetown doit être considéré comme étant la seconde ville de la Diemenie ; sa population a déjà atteint 4000 âmes. Yorktown, fondée en 1804, a été abandonnée par ses habitans et n'offre plus que des ruines ; malgré cela, les géographes et les cartographes la représentent et la décrivent comme une des villes principales de cette colonie !

Emu-Bay, avec un port situé sur la côte nord-ouest de l'île. On peut le regarder comme l'établissement principal de la *Compagnie de Van-Diemen*, à laquelle le gouvernement a cédé 350,000 acres pour être livrés à la culture. Elle a déjà ouvert des chemins dans l'intérieur et construit des ponts en pierres pour faciliter le transport des denrées provenant des terres défrichées.

Dans les cantons boisés et montagneux qui n'ont pas encore été occupés par les colons, vivaient les faibles tribus des indigènes, sauvages extrêmement abrutis, qui différaient beaucoup de ceux de la Nouvelle-Galles-du-Sud, et avaient une grande ressemblance avec les nègres de la Nouvelle-Calédonie. Comme ces derniers, ils ignoraient l'usage de l'arc.

Les principales ILES qui dépendent géographiquement de la DIEMENIE, sont :

Bruny, non loin de l'embouchure de la Derwent. Elle est très petite.

Les petites îles Maria et Sarah ; elles ont été choisies il y a plusieurs années pour stations pénales ; celle de Maria ne l'est plus, ayant été affermée à un particulier qui s'y est établi.

Groupe de Furneaux, composé de la grande île *Furneaux* et de plusieurs îlots. Dans celle de Furneaux (Flinders) on a transporté tous les indigènes de la Diemenia qui ont survécu aux ravages de la guerre à mort qu'on vient de leur faire ; ils y vivent entretenus et vêtus aux frais du gouvernement colonial ; on fait des tentatives pour les civiliser.

King, peu différente de la précédente pour l'étendue, mais privée entièrement de ports et de baies sûrs. Ses parages sont fréquentés à cause de la pêche des phoques.

POLYNÉSIE ou OCÉANIE ORIENTALE.

POSITION ASTRONOMIQUE. *Longitude*, entre 125° *orientale* et 105° *occidentale*. *Latitude*, entre 56° *australe* et 35° *boréale*.

DIVISION. La *Polynésie*, comme l'indiquent les deux mots grecs qui forment cette dénomination, se compose d'un grand nombre d'îles, généralement disposées en chaînons ou groupes plus ou moins grands, mais toutes extrêmement petites en comparaison des vastes terres qui appartiennent aux deux autres parties de l'Océanie. L'île d'*Hawaii*, dans l'archipel de ce nom (Sandwich), qui est *la plus grande terre connue de la Polynésie*, n'a que 3442 milles carrés. De toutes les grandes divisions du globe, l'Océanie-Orientale offre la plus petite superficie en terre, malgré l'espace énorme sur lequel ses îles sont disséminées. Mais avant d'exposer les subdivisions géographiques de cette partie du Monde-Maritime, nous devons signaler un fait que nos lecteurs connaissent déjà en partie par tout ce qu'on a dit dans les chapitres précédens ; c'est que toutes les innombrables îles qui composent cette partie de l'Océanie, considérées sous le rapport physique et moral de leurs habitans, n'offrent, à un très petit nombre d'exceptions près, que deux grandes divisions, que notre ami M. Lesson a proposées depuis plusieurs années, et que des savans estimables, et entre autres M. de Rienzi, qui a bien voulu nous communiquer son travail alors inédit, ont ensuite développées avec de plus grands détails. Ces deux divisions sont : le rameau des peuples, que M. Lesson propose de nommer *Mongolo-Pélagiens* ou *Carolins*, et le rameau des peuples qu'il nomme *Océaniens* proprement dits. La première division embrasse les habitans de

toutes les îles de la Polynésie-Boréale, à l'exception des insulaires de Hawaii (Sandwich), et comprend ainsi les archipels que nous avons nommés des Mariannes, de Palaos, des Carolines et l'archipel Central; la seconde division enbrasse, non-seulement les habitans de toutes les autres îles de la Polynésie, mais ceux aussi de la Tasmanie (Nouvelle-Zélande), que nous avons vue former partie de l'Océanie-Centrale.

Voici les archipels et les groupes principaux dans lesquels nous proposons de partager cette vaste section de l'Océanie; cette classification entièrement géographique est le résultat de longues recherches dans lesquelles nous avons été aidé par un savant géographe et officier de marine très-distingué, par notre ami M. Jules de Blosseville.

Archipel Mounin-Volcanique.

Nous proposons de réunir sous cette dénomination, qui rappelle le nom des seules îles habitées et la nature du plus grand nombre des autres, plusieurs îles encore imparfaitement connues dont la plus grande partie correspond à l'*archipel de Magellan* de quelques cartes récentes. Nous les avons réunies en groupes, quoique de vastes espaces de mer en séparent plusieurs les unes des autres. Voici les noms de ces groupes et ceux des îles dont ils se composent :

GROUPE DE MOUNIN-SIMA (Bonin-Sima), formé de 89 îles, dont 19 ne sont que des écueils. Il est habité par une colonie de Japonais, qui jusqu'à la fin du dernier siècle conservait encore son indépendance de l'empire du Japon. L'*Ile du Nord* et l'*Ile du Sud* sont les deux terres les plus grandes non-seulement de ce groupe, mais de tout l'archipel; leur connaissance est due à deux savans orientalistes, MM. Abel Rémusat et Klaproth, qui nous ont fait connaître ce groupe d'après les écrits chinois. A la vérité le capitaine Beechey, dans sa dernière exploration, n'a pu retrouver ces îles à la place qu'on leur assignait; mais comme d'un côté on peut opposer des erreurs dans la détermination des longitudes, et que de l'autre on ne saurait imaginer que cet archipel soit une pure fiction des auteurs que MM. Klaproth et Abel Rémusat ont consultés, nous croyons à l'existence de ce groupe, et nous n'hésitons pas à lui assigner une place dans cet archipel, dont la position nous parait être la plus convenable pour l'y encadrer.

GROUPE VOLCANIQUE, ainsi nommé à cause des *volcans* qui brûlent dans plusieurs de ses îles; l'*Ile de Soufre*, *St-Alexandre* et *St-Augustin* en sont les principales. Le *Groupe de Peel*, que M. le capitaine Beechey a visité il y a quelques années et qu'il considère comme identique avec les *Isles del Arzobispo*, pourrait être regardé comme la prolongation vers le nord du groupe Volcanique; dans la plus grande des îles, dont il se compose et que ce marin a nommée PEEL, se trouve le port *Lloyd*. Tout récemment les Anglais ont colonisé ces îles, soit pour faire la contrebande avec la Chine et le Japon, soit pour avoir des stations pour la pêche du cachalot.

GROUPE ORIENTAL, composé d'îles d'une petite étendue et situées à de grandes distances les unes des autres. Ses îles principales sont : *Guadalupa*; *Malagrida*; *Grampus*, qui est peut-être identique avec celle de *Lobos*; *Volcano* et *Meares*.

GROUPE OCCIDENTAL, composé des petites îles *Kendrick*, *Dolores* et *Borodino*. Le nom de Kendrick rappelle celui du *premier grand navigateur* de la confédération Anglo-Américaine.

Archipel des Mariannes.

C'est l'*archipel des Ladrones* de Magellan et des *Larrons* de certains géographes; il s'étend du nord au sud, au midi de l'archipel Mounin-Volcanique et proprement du Groupe-Oriental de ce dernier. Il appartient à la monarchie Espagnole et n'a d'habitans que dans les cinq îles les plus méridionales. Ses îles principales sont, en allant du sud au nord :

GUAM (Guajam, Guahan ou San-Juan). C'est la plus grande de l'archipel. On y trouve AGANA (San-Ignazio d'Agana), capitale de l'île et siége du gouverneur de cet archipel, qui dépend du capitaine-général des Philippines; on porte à presque 3000 âmes sa population. Guam était autrefois très peuplée par une race qui s'était élevée à une certaine civilisation, sur laquelle les missionnaires espagnols, et depuis MM. de Chamisso et de Freycinet ont répandu tant de jour; maintenant privée de presque tous ses habitans primitifs, elle est très déchue et presque déserte. Nous nommerons aussi le PORT DE LA CALDERA DE APRA et la BAIE UMATAC.

ROTTA (Zaapen ou Santa-Anna); c'est la plus peuplée après Guam; on n'y connait pas de mouillage; ici comme à Tinian on voit des vastiges des grands monumens élevés par les habitans primitifs de ces îles. AGUIJAN, qui n'offre rien de remarquable. TINIAN (Buenavista), remarquable par les *ruines des monumens* élevés par ses anciens habitans; elle est très fertile, mais sans bon mouillage.

SAYPAN (St-Joseph), une des plus grandes, fertile et boisée, avec un bon port. Les Espagnols en 1815 en ont chassé les Anglo-Américains, qui s'y étaient établis depuis 1810. Selon M. Arago il s'y trouve une petite colonie de Carolins. AGRIGAN (Grigan), où il paraît que s'est établie une petite colonie d'Anglo-Américains en reconnaissant la domination espagnole; on dit que son *volcan* fume encore. ASSOMPTION (Song-Song) et PAGAN, remarquable par leurs *volcans*. Relativement à celui de l'île Assomption, nous ferons observer que le capitaine Beechey, qui a visité cette île, non-seulement ne l'a pas trouvé en activité, ni même fumant comme La Pérouse l'avait vu, mais que ce marin dit au contraire l'avoir trouvé tout couvert de végétation jusque près du sommet, et que sa base est ceinte de

bois. Il n'évalue qu'à 2026 pieds anglais la hauteur du cône qu'on avait tant exagérée. Nous nommerons en outre pour mémoire les îles FARALLON, ANATAJAN, SARIGUAN, les FARELLONES, GUGUAM, ALAMAGUAN, URACAS, FARALLON DE PAJOROS; elles sont toutes sans importance.

Archipel de Palaos.

Cet archipel, connu aussi sous les noms de *Pelew, Peli, Panlog* ou *Pannong*, est formé par plusieurs petites îles situées à l'ouest de l'archipel des Carolines. Il est partagé entre plusieurs chefs qui se font la guerre.

Voici les îles principales qui le composent :

BAUBELTHOUAP, qui est la plus grande; CORROR, qui vient après pour l'étendue; ERIKLITHOU, siége d'un des principaux chefs. En 1783 il fit présent aux Anglais de l'île *Oroulong*, dont ces derniers n'ont pas pris possession. OUROUKTHAPEL, ERAKONG, ANGOUR et PILLILOU sont les autres îles les plus importantes.

On peut rattacher à cet archipel, comme DEPENDANCES géographiques, les îles SORONSOL, ANNA, MARIERES et quelques autres, qui s'étendent au sud-ouest.

Archipel des Carolines.

C'est un des plus grands de la Polynésie; quelques géographes le nomment les *Nouvelles-Philippines*. Ses îles, disséminées sur une vaste étendue de mer, forment une longue chaîne entre l'archipel de Palaos et le grand archipel Central. Le capitaine Lutke, qui vient de répandre tant de lumière sur cet Archipel avant lui si imparfaitement connu, le partage en 46 groupes renfermant plusieurs centaines d'îles et d'îlots. Les peuples qui habitent ces îles diffèrent beaucoup des autres Polynésiens par leurs mœurs et leurs habitudes, quoique cependant pas autant qu'on l'a prétendu. Les Caroliniens qui habitent les groupes compris entre les groupes Lougounor et Oulouthy, dépassent tous les habitans de la Polynésie dans l'art de naviguer, dans la construction de leurs pirogues et dans la connaissance des astres. Dix chefs principaux ou *tamons* partagent entre eux la domination des îles Basses; plusieurs autres règnent sur les quatre terres Hautes. Voici les îles principales qui composent cette division de l'Océanie; nous commencerons d'abord par décrire les quatre îles Hautes, dont la superficie est 16 fois plus grande que celle de toutes les îles Basses.

EAP (Yap ou Yapa), assez élevée et une des plus grandes de tout l'archipel, mais encore très imparfaitement connue.

GROUPE DE ROUG (*Hogoleu* des Européens); *Torres*, composé selon le capitaine Morrell d'une soixantaine d'îles ou îlots, dont une dizaine sont hautes. Selon ce marin deux races entièrement différentes habitent les deux îles principales situées aux extrémités orientale et occidentale du groupe.

GROUPE DE SENIAVINE, formé de la grande île *Pouinipète*, et de 15 petites îles divisées en trois groupes. Ses habitans, quoique parlant une langue analogue à celle des Oualanais et encore plus à celle des Caroliniens occidentaux, se rapprochent beaucoup des Papouas pour la couleur; ils sont très féroces, bons navigateurs, et renommés parmi tous les habitans des Carolines par leur caractère guerrier, qui les rend très redoutables.

GROUPE DE OUALAN, formé par l'île *Oualan* et le petit îlot *Lella*. Oualan a été visitée pour la première fois par le capitaine Duperrey; c'est une des parties les plus intéressantes de cet archipel, par la civilisation assez avancée de ses habitans, qui vivent sous un gouvernement monarchique bien établi et semblent être divisés en castes; ils se distinguent des autres Polynésiens par leur extrême modestie et leur délicatesse en matière de chasteté conjugale. Cette île a de bons ports.

Parmi les ILES BASSES qui ne sont élevées que tout au plus de quelques mètres au-dessus de l'Océan, nous nommerons au moins les groupes suivans :

GROUPE D'OULOUTHY (*Egoï*; *Mackenzie*); ses îles principales sont : *Moginog* et *Falalep*.

GROUPE D'OULEAI (*Gouliay*; *Uleaulie*; *Ulea*), composé de 22 îles, dont celle d'*Ouleaï* est la plus grande. Ce groupe est régi par Rooua, qui est le plus puissant tamon de toutes les îles Basses, car il étend sa domination non-seulement sur tout ce groupe, qui est le plus peuplé de l'archipel, mais aussi sur les groupes d'Elato, Namourrek, Lamoliaour, Sataoual, Olimirao et Eourypyk. Les habitans d'Ouleaï sont les plus policés de tout l'archipel. Ils excellent surtout dans la construction de leurs bâtimens, sont d'habiles et intrépides navigateurs, et entretiennent de fréquentes relations avec les îles Mariannes. A la page 314 nous avons vu de quelle manière ils divisent la rose des vents.

GROUPE DE LOUGOUNOR (îles *Mortlok; Lougoullos*), subdivisé en trois petits groupes composés de 90 îlots. Dans le groupe de *Lougounor* qui est le plus oriental, il y a le *port Chamisso*. La population de ce groupe n'est inférieure qu'à celle du groupe d'Ouleaï; il est régi par le tamon Selen.

Les GROUPES de NOUGOUOR et de PYGHIRAM sont remarquables surtout par leur nombreuse population.

Nous nommerons encore le GROUPE DE PELELAP (îles Mac-Askill), composé de trois îlots boisés, habités par une population douce et paisible. *Pelelap* est l'île la plus étendue.

Le GROUPE DUPERREY, ainsi nommé par le savant marin français qui l'a découvert en 1824; il se compose des deux petites îles AOURA et PELELAP.

Le GROUPE DE MONTEVERDE; les îles dont il se compose sont les plus méridionales de tout l'archipel.

Archipel Central.

Nous proposons de réunir sous cette dénomination, si convenable par la position qu'occupent les îles dont elles se composent, une foule de terres petites et basses qui n'ont pas encore reçu de nom général malgré les espaces de mer peu considérables qui séparent les groupes et les archipels, que les géographes et les marins distinguent déjà par des noms particuliers. Ce vaste archipel, qui correspond à l'*archipel de Mulgrave* de plusieurs géographes, à ceux de *Marshall* et de *Gilbert* de quelques cartes modernes, occupe réellement presque le centre de la Polynésie. On doit remarquer qu'à peu d'exceptions près, l'archipel Central ne se compose que d'attoles comme celui de Paumotou. Voici ses principales subdivisions :

ARCHIPEL DE RALIK-RADAK, ainsi nommé à cause des deux chaînes principales dont il est formé.

CHAÎNE DE RALIK. Elle comprend les groupes ou attoles; de BIGINI, qui est peut-être identique avec les *îles Pescadores* connues depuis plusieurs années; de RADOGALA : d'UDIAI-MILAI, de KWALDELEU; de NAMOU; de LILÉB; de TEBOT; d'ODIA (Elmore), qui est le principal et où réside un des deux chefs qui dominent sur cette chaîne; de TELOUT (Muskittos); de KILI; d'EBON (Bonham); de NAMODEICK et de NANTUKET. Tous ces attoles sont soumis à deux chefs nommés Labonduguia et Lagadack-Nanait; ce dernier paraît le plus puissant.

CHAINE DE RADAK (archipel des îles Marschall de quelques géographes). Elle est parallèle à la précédente et comprend les groupes ou attoles suivans : de *Bigar*, sans habitans; d'*Oudirik* et de *Tagai*, dont les habitans sont noirs; d'*Ailou*; de *Ligiep*; d'*Odia* ou *Romansoff*; d'*Eregouf*; de *Kawen* ou *Araktschejef*, un des plus peuplés; et d'*Aour*, qui est le plus important de la chaîne, étant la résidence de Lamouri, qui est le *tamon* ou roi de tous les attoles précédens; d'*Arno*, de *Mediuro*, et de *Mille* soumis à un autre chef indépendant.

L'ILE DU NOUVEL-AN, celle de MIADI et le groupe de REPITH-URUA peuvent être classés avec cet archipel.

ARCHIPEL DE GILBERT, au sud de la chaîne de Radak. Il se divise en trois groupes, savoir :

GROUPE DE SCARBOROUGH, qui comprend les attoles MATHEWS, CHARLOTTE, KNOT (Cook), GILBERT et HALL.

GROUPE DE SIMPSON, qui se compose des attoles HOPPER (Simpson), WOODLE, HENDERVILLE et HARBOTTLE (Dundas).

GROUPE DE BISHOP, où se trouvent les attoles SYDENHAM (Blaney), DRUMMOND.

Les habitans de cet archipel sont pauvres et ne trouvent dans leurs productions qu'une existence précaire; ils vont nus et sont d'une couleur cuivrée extrêmement foncée. Ils se livrent à la navigation; leurs pirogues indiquent la misère et le peu de ressources de ceux qui les ont construites.

Les îles suivantes pourraient provisoirement être regardées comme des DEPENDANCES géographiques de l'Archipel Central, à moins qu'on ne veuille les classer parmi les Sporades-Méridionales, à cause des grands intervalles de mer qui les séparent. Nous serions même d'avis d'en former un autre *archipel* que nous nommerions *de Krusenstern*, en l'honneur du savant marin qui le premier a essayé d'élever nos connaissances sur le Grand-Océan au niveau de celles des autres grandes mers. Voici les îles principales que nous proposons de comprendre dans cette division de la Polynésie : Le GRAND COCAL; ST-AUGUSTIN; NEDERLANDISH; PEYSTER; ELLICE; INDÉPENDANCE (Michel ?).

Archipel de Viti.

Cet archipel, si important sous tant de rapports, est situé au sud du précédent et est le plus occidental des archipels de la Polynésie-Australe. Il correspond aux *îles du Prince Guillaume* d'Abel Tasman, et aux *îles Fidji* de presque tous les géographes. Ses nombreux habitans, sans être tout-à-fait des Nègres, en ont plusieurs traits. Quoique assez avancés dans la civilisation, ces féroces et belliqueux insulaires sont incontestablement *anthropophages*. La partie de cet archipel qui, pendant quelque temps, fut soumise à Finow Ier, roi des îles de Tonga, a recouvré son indépendance après la mort de ce souverain. Tout l'archipel est partagé entre plusieurs chefs indépendans les uns des autres et souvent en guerre. On remarque dans cet Archipel, deux grandes îles, deux autres moins étendues, une quinzaine d'autres beaucoup plus petites, et un nombre encore inappréciable d'îlots, d'écueils et de récifs. Voici les îles les plus remarquables :

VITI LÉVOU, la plus importante et la plus grande de tout l'archipel. Suivant le capitaine Dillon, elle est partagée en quatre districts, dont celui d'Imbao est soumis à un chef, auquel presque toutes les îles orientales paient tribut.

VANOUA-LEBOU (Pau, Paou), naguère regardée comme la plus grande de tout l'Archipel et la seconde de toute la Polynésie pour l'étendue. Elle est partagée entre plusieurs chefs. Un d'eux, Boullendam, a acquis une sorte de célébrité. Depuis quelques années, les Anglo-Américains la fréquentent pour y acheter le bois de sandal, qu'ils vont ensuite vendre à la Chine. La *baie du bois de sandal* (Saudalwood bay), et les ports *Vooiha* et *Caribata* sont les positions les plus remarquables de cette île.

TABE-OUNI, séparée de Vanoua-Lebou par un étroit canal; elle paraît peu peuplée, mais elle est remarquable par son étendue et par sa haute montagne.

KANDABON (Nawihi-Lewou, Amboa ou Bawo). Elle est remarquable par son étendue et encore plus par son haut pic. Elle paraît soumise à un seul chef.

Ses habitans sont regardés comme les plus belliqueux de tout l'Archipel.

Nous nommerons ensuite les îles : NHAO, importante par son étendue et par sa population; LAGUEMBA (Atkombo), soumise à un chef, qui reçoit des tributs de toutes les îles au sud, mais qui à son tour est tributaire du puissant chef d'Imbao. LAQUABA (Lageba) où les missionnaires de Tahiti essaient d'introduire la religion chrétienne. On pourrait regarder comme une dépendance géographique de cet archipel le petit GROUPE d'ONO, découvert par M. Bellingshausen et habité par une peuplade pacifique et presque entièrement *ichtyophage*.

Archipel de Tonga.

Cet archipel, nommé *îles des Amis* par presque tous les géographes, est composé de trois îles principales nommées *Tonga*, *Vavaoo*, *Eoua*, et d'un grand nombre d'îlots et attolons. C'est une des parties les mieux connues de l'Océanie, et elle formait naguère le royaume de Finow Ier, dont dépendait aussi une partie de l'archipel de Viti (Fidji). Maintenant il est partagé entre plusieurs chefs indépendans. Ses habitans sont doux en apparence; cependant ils complotent toujours pour s'emparer des navires qui les visitent, et y réussissent quelquefois. Ils sont très adroits dans la fabrication de leurs armes et assez avancés dans la civilisation. Les missionnaires wesleyens ont fait dernièrement de grands progrès dans cet archipel, surtout au groupe d'Hapaï et à Vavaoo. En voici les îles principales :

TONGA ou TONGA-TABOU (l'Ile-Sacrée; Amsterdam de Tasman). C'est la plus grande et la plus peuplée de tout l'archipel. Depuis quelques années, elle n'a plus de chef suprême ou de *Touï-Tonga*. Elle est gouvernée en apparence par trois grands chefs, nommés Taofa, Palou et Lavaka; mais en réalité on peut dire que Taofa ou Tahofa réunit dans ses mains l'autorité suprême. « Lorsque les habitans de l'île, dit M. d'Urville, eurent chassé la race antique de leurs rois, Palou, Lavaka et Tahofa furent conjointement investis de la souveraine puissance. Tahofa, doué de qualités guerrières, rendit au pays d'éminens services dans les combats, et dès-lors il s'éleva dans l'opinion des insulaires bien au-dessus de ses deux collègues qui, à des goûts tout pacifiques, joignaient l'indolence et l'incapacité. Bien plus, par une politique qui dénote un degré peu commun d'intrigue et d'habileté, Tahofa, devenu père d'un garçon, réussit à le faire adopter par la *Tamaha*, mère du roi chassé, et la seule personne de la branche souveraine qui fût restée dans l'île. En vertu de cette adoption, nous pûmes voir le peuple de Tonga, et Tahofa lui-même, rendre humblement à un enfant de trois ans les honneurs dus au rang suprême et à la race vénérée des Touï-Tongas. N'était-il pas merveilleux, continue ce savant marin, de retrouver aux extrémités du monde, dans une île presque imperceptible sur la carte du globe, une parodie si vraie, si frappante des grands événemens qui, lorsque nous étions encore enfans, avaient agité l'Europe entière. Ainsi la mer du Sud avait aussi son *Napoléon*; peut-être n'avait-il manqué au guerrier sauvage qu'un plus vaste théâtre pour remplir aussi un hémisphère de son nom et de sa renommée. N'est-il pas au moins étonnant de voir, aux deux points opposés de la terre, deux ambitieux procéder par les mêmes moyens et s'avancer vers le même but? Entre Napoléon et Tahofa la distance est énorme sans doute, mais aussi, entre la France et Tonga-Tabou !.... » Nous ajouterons que quelques Anglais se trouvent au service de Palou, et qu'une petite mission anglaise s'est établie il y a quelques années dans cette île, dont les lieux les plus remarquables sont BEA, résidence de Tahofa, et MAFANGA, le lieu sacré de l'île, le sanctuaire de la religion de ces insulaires, où sont réunis leurs tombeaux.

Nous nommerons ensuite EOUA (Middelbourg de Tasman); elle est soumise à Afoka; ANAMOUKA (Rotterdam de Tasman); d'anciennes relations disent qu'elle a deux petits *volcans;* KOTOU, petite mais bien peuplée; TOFOUA, peu peuplée; elle est remarquable par son *volcan*, petit, mais très actif; LATTE, remarquable par son *pic élevé*.

VAVAOO (Ouavao, Wavao). C'est la seconde de tout l'archipel pour l'étendue; elle a ses meilleurs ports; en 1830, époque où elle fut visitée par le capitaine Waldegrave, elle était régie par un chef absolu, nommé Finow, qui paraît être le fils ou le neveu du sage et intelligent Finow II; il règne aussi sur quelques autres îles. Les missionnaires de Tahiti ont essayé, sans succès, de faire connaître la religion chrétienne dans cette île.

GROUPE d'HAPAI (Hapi ou Massee), soumis à Toubo-Toa, le plus puissant rival de Finow II. LEFUGA, jadis résidence des rois de Tonga, en est l'île principale. C'est ici qu'en 1806 le capitaine Maurelle a été fait prisonnier par les naturels, après le massacre de la plus grande partie de son équipage. Des rapports récens représentent le christianisme comme florissant dans ce groupe.

AMARGURA, la plus septentrionale de l'archipel, et assez bien peuplée. PYLSTAERT, au sud-ouest de Tonga, peut être réunie à cet archipel. Elle n'a d'autres habitans qu'une foule d'oiseaux marins. Les naturels des autres îles la visitent quelquefois.

Archipel d'Ooua-Horn.

Nous proposons de réunir sous cette dénomination les îles suivantes, séparées les unes des autres par de grands intervalles de mer; mais qu'on ne saurait encore joindre aux archipels de Viti (Fidji), de Tonga (îles des Amis) et de Hamoa (îles des Navigateurs), entre lesquels elles sont situées. Ces îles sont : OOUA, la plus orientale, VARADERS (des Traitres, Koutahi) et COCOS (Néoulaboulabou) qui, avec quelques îlots, forment un petit groupe; BONNE-ESPÉRANCE (Goede-Hoop, Hope, Ononafou); HORN (Foudounatou), assez bien peuplée et soumise à un chef qui jouit d'une

grande autorité sur ses habitans; WALLIS, chez les habitans de laquelle on rencontre l'usage barbare de plusieurs peuplades de l'Australie, de se couper le petit doigt.

Archipel de Hamoa ou *de Bougainville.*

Nous proposons l'une ou l'autre de ces deux dénominations pour remplacer le nom impropre d'*archipel des Navigateurs* que depuis long temps les géographes et les cartographes s'accordent à lui donner; car l'épithète de *navigateurs* ne saurait être une désignation caractéristique de ses habitans, tous les Polynésiens étant plus ou moins habiles à construire et à diriger leurs pirogues, nous avons même vu que plusieurs tribus des Carolines surpassent toutes les autres dans l'art nautique. C'est donc à ces dernières, de préférence à tous les autres habitans de cette partie de l'Océanie, qu'il faudrait donner cette qualification. Cet archipel, dont une partie peut correspondre à l'*île Bauman* de Roggewein, retrouvé ou découvert par Bougainville, est appelé *Hamoa* par les indigènes. Il est composé de sept îles principales qui paraissent régies par différens chefs. Ces îles offrent une population nombreuse; leurs habitans ont une haute taille, et, malgré leur férocité, se distinguent par leur civilisation. Aucune de ces îles n'offre un bon mouillage. Voici celles qui sont les plus remarquables :

POLA (Otawhi). La plus grande de l'archipel, et une des plus grandes de toute la Polynésie. OYALAVA (Outonah), la seconde pour l'étendue; La Pérouse y vit un village si important qu'il le prit pour une ville. MAOUNA (Toutouilla), presque aussi grande que Oyalava; on y trouve la BAIE DU MASSACRE, ainsi nommée parce que c'est le lieu où Delangle et Lamanon avec neuf matelots de l'équipage de La Pérouse furent massacrés par ses féroces habitans. FANFOUE (Omanouan), très petite, mais très peuplée. ROSE, la plus orientale de l'Archipel, très basse et dangereuse.

Groupe de Kermadec.

Nous comprenons sous cette dénomination trois petites îles habitées et quelques îlots déserts situés au sud de l'archipel de Viti (Fidji), et à une trop grande distance pour pouvoir en être regardées comme des dépendances géographiques. Ces trois îles sont: RAOUL, MACAULAY et CURTIS. Macaulay paraît être la plus grande.

Archipel de Cook.

Cet archipel se compose de plusieurs îles dont trois sont des découvertes récentes. Presque tous ses habitans ressemblent à ceux de l'archipel de Tahiti, et un grand nombre a déjà embrassé le christianisme. Voici ses îles les plus remarquables :

MANAIA (Mangea, Mangia) qui est la principale de tout l'archipel; elle est soumise à un chef. C'est une des plus peuplées.

ATIOU (Watiou ou Wateo), une des plus importantes et des plus peuplées. Son chef domine sur les îles Mittiero et de Maouti. On prétend que ces insulaires, après avoir embrassé le christianisme, sont redevenus idolâtres.

ATTOLON DE MANOUAY (îles Hervey), dont les habitans offrent la singularité de ne pas se tatouer.

AITOUTATÉ (Whitoutacké), la plus septentrionale. Autrefois ses habitans étaient anthropophages. RAROTONGA (Rarotoa); c'est la plus méridionale de tout l'archipel; elle est haute et bien peuplée. Son chef, nommé Makó, est chrétien ainsi que beaucoup de ses sujets. Ils sont aussi civilisés que les Tahitiens.

MITTIERO et MAOUTI sont petites et basses; elles dépendent d'Atiou.

Groupe de Toubouai.

Nous proposons de comprendre sous cette dénomination les cinq îles suivantes situées au sud de l'archipel de la Société ou de Tahiti. Elles sont hautes et se trouvent à de grandes distances les unes des autres. Leurs habitans ressemblent beaucoup aux Tahitiens. Ces îles sont : TOUBOUAÏ qui seule a un port; ROUROUTOU (Ohiteroa); RIMATARA; RAIVAVAE et ROUTOUI; on ne connaît la dernière que par les rapports des naturels des autres îles.

Archipel de Tahiti.

Nous n'adoptons pas la subdivision faite par quelques géographes anglais qui partagent ce groupe d'îles en deux sections qu'ils appellent *Iles de la Société* et *Iles de George.* Cet archipel est le plus connu, le plus visité par les Européens, et, à l'exception des Mariannes, le premier qui ait renoncé à l'idolâtrie. Depuis 1815, presque tous ses habitans ont embrassé le christianisme, qui leur a été apporté par des missionnaires anglicans. Ils sont très avancés dans la civilisation, surtout les insulaires de Tahiti, de Raiatea, d'Huahiné et d'Eimeo, où l'on a établi, depuis plusieurs années, des écoles et même des *imprimeries.* Les missionnaires y ont fondé l'*académie de la mer du Sud,* où leurs enfans et quelques jeunes naturels reçoivent une

éducation supérieure. On y a publié une traduction de la Bible et plusieurs ouvrages ascétiques et d'instruction élémentaire. L'Angleterre y a établi un consul. Soumis il y a quelques années presque tout à Pomaré II, cet archipel est actuellement partagé entre plusieurs chefs. Voici les îles principales qui le composent :

TAHITI (O Tahiti, Sagittaria de Quiros, Nouvelle-Cythère de Bougainville). C'est de beaucoup la plus grande de tout l'archipel, et une des plus étendues de la Polynésie dont elle possède *la plus haute montagne* après les pics de l'île Hawaii. PARI (Paré), PAPAOA (Papava), MATAVAR (Matavai), PAPÉ-ITI, PAPARA, AITIPEHA, sont les lieux les plus remarquables. Ils tirent tous leur importance de leurs mouillages. Le capitaine Beechey regarde celui de Papava comme le meilleur. Les missionnaires y ont des stations et une grande influence. Cette île forme, avec celles de Tethuroa (Thethoroa) et d'Eimeo, le royaume de Tahiti, régi actuellement par la reine Pomaré.

TETHUROA est composée de cinq îlots bas nommés RIMATOU, ONEHOA, MOTOUAOUA, HOATERA et REIONA, enfermés dans un récif; elle est renommée dans tout l'archipel par sa salubrité devenue proverbiale. C'est le *Margate* des Tahitiens, qui, dit M. Beechey, vont y rétablir leur santé délabrée et prendre les bains. Il paraît, par la relation du voyage de ce savant marin, que plusieurs des îles de l'archipel Paumotou, et entre autres le Groupe de la Chaîne (Chein-Island, Annaa), sont tributaires du roi de Tahiti.

EIMEO (Moorea), que des géographies modernes publiées par des savans peu au courant des progrès de la civilisation dans ces régions éloignées et des changemens considérables auxquels est sujette la topographie, représentent comme *une île qui n'offre rien de remarquable*, est au contraire, selon nous, *un des points les plus importans de toute la Polynésie* par sa fertilité, ses paysages, ses deux beaux ports, par sa fabrique de cotonnades, par son atelier de charpentage, et par son collége, appelé *Académie de la mer du Sud*. Cette île a un des plus hauts pics de la Polynésie, et était soumise il y a quelques années à un chef nommé Mahiné.

MAITEA (Decena de Quiros, Osnabruck de Wallis, le Boudoir ou le Pic de la Boudeuse de Bougainville), petite, haute et d'un aspect agréable; les *huîtres perlifères* abondent sur ses côtes.

HUAHINE, avec un bon port et de hautes montagnes volcaniques, et TABOUAI-MANOU, peu importante, sont soumises au roi Hautia.

RAIATEA ou ULIETEA, une des principales, assez bien peuplée; elle dépend du roi Tamatoa. Ses habitans sont très civilisés; elle a de fort bons ports.

TAHAA (Otaha), soumise au roi Tenuapeha, est entourée par le même récif que Raiatea. Ce récif laisse des ouvertures qui conduisent dans ces ports et forment presque un attole.

BORABORA, petite, mais une des plus belles de l'archipel, dont elle possède le meilleur port, nommé VAITAPÉ. Elle a une *haute montagne* très escarpée et est partagée entre deux chefs nommés Maï et Te Faora. Cette île est entourée par un attole.

MAUPITI (Maurua) dépend du chef Taero, et est remarquable par son *pic*; elle a un port pour de petits navires; elle est peu peuplée et entourée par un attole.

TUBAI (Moutou-iti). C'est la plus septentrionale; elle est aussi poissonneuse et composée d'îlots très bas et boisés.

Archipel Paumotou ou *des Iles-Basses*.

Ce vaste groupe d'îles comprend non-seulement toutes les îles des trois archipels nommés par plusieurs marins ou géographes *archipel Dangereux*, de *la Mer-Mauvaise* et *archipel Méridional*, mais aussi un grand nombre d'autres îles découvertes depuis quelques années et qui ont rempli les intervalles qui séparaient les trois archipels susmentionnés. Toutes ces îles sont très basses et offrent plutôt des attolons d'îlots que des îles proprement dites; quelques-unes présentent des formes bizarres qui leur ont valu les noms de l'*Arc*, de la *Chaîne*, de la *Harpe*, etc. Plusieurs sont entièrement désertes, et les autres ont une population tres faible. Les habitans du plus grand nombre ressemblent beaucoup à ceux de l'archipel de Tahiti (de la Société), sans être cependant aussi avancés dans la civilisation et sans avoir la douceur de leur caractère. Plusieurs sont *anthropophages*. Voici les attolons ou attoles et les îles les plus remarquables dont se compose cet archipel :

L'ATTOLON DE LAZAREFF. C'est le plus occidental; il n'a pas d'habitans.

L'ATTOLON DES MOUCHES (Vliegen); c'est le plus grand.

L'ILE AURORA (Mattio, Matia). En 1803, ses habitans étaient vassaux du roi de Tahiti.

Le GROUPE DE PALISSER. C'est un des plus grands; il est subdivisé en quatre attolons, dont le troisième est le seul qui soit habité.

Le GROUPE DU ROI GEORGE (Zunder-Grond), où se trouvent deux attolons, TIOUKEA, le plus grand, et OUHA, le plus petit. Dans les parages de Tioukea, on fait la *pêche des perles*. Les habitans de cette île, quoique ayant embrassé le christianisme, paraissent être encore *anthropophages*; du moins c'est ce qui résulte du récit fait par le capitaine Beechey, de la prise du brick anglais le *Dragon*; ils paraissent être tributaires du royaume de Tahiti.

Les ATTOLONS DE WITGENSTEIN et de PHILIPS, l'ATTOLON DE LA CHAINE (Chain-islands, Annaa); dont le caractère entreprenant et maraudeur des habitans peut, dit le capitaine Beechey, les faire regarder comme les *boucaniers de cette partie de l'Océanie*. Il paraît qu'eux, aussi, sont vassaux du royaume de Tahiti.

L'ATTOLON DU DÉSAPPOINTEMENT; c'est le plus septentrional.

L'ATTOLON D'HONDEN, vers le nord-est; c'est le plus isolé dans cette direction.

L'ATTOLON DES DEUX GROUPES (Two groups).

Les ATTOLONS DE LA HARPE (Bow; Heyou), de GLOUCESTER (Toui-toui) et de la REINE CHARLOTTE. Celui de la Harpe est remarquable par la *pêche des perles* qu'on fait dans ses parages; ses habitans naguère encore étaient *anthropophages*.

Les ATTOLONS D'EGMONT, des QUATRE FACARDINS et du NARCISSO. Les habitans des deux derniers sont très inhospitaliers et sauvages.

L'ATTOLON DE MINERVA, qui correspond aux îles de CLERMONT-TONNERRE, visité pour la première fois par le capitaine Duperrey. Ses habitans, que M. Beechey n'estime qu'à 200, sont très mélangés, et semblent descendre de plusieurs races différentes.

L'ATTOLON D'OSNABRUCK; c'est le plus méridional. L'ATTOLON DE HOOD; c'est le plus oriental.

L'ATTOLON MELVILLE, découvert par le capitaine Beechey.

Archipel de Mendana.

Nous proposons de réunir sous cette dénomination, qui rappelle le nom de celui qui les découvrit, les deux groupes connus sous les noms de *Marquises* et *Washington*. Ces îles sont situées au nord de l'archipel de Paumotou. Leurs habitans se distinguent par la beauté de leurs formes et la blancheur de leur teint, quoiqu'on ait exagéré beaucoup trop l'une et l'autre. Ces insulaires ont la réputation d'être de mauvais navigateurs et sont de cruels *anthropophages*, qui font souvent la guerre pour avoir des ennemis à manger. Ils sont soumis à plusieurs chefs indépendans les uns des autres; l'île de Noukahiva est partagée entre six petits rois. Eu égard aux époques différentes de la découverte des îles de cet archipel, on le subdivise dans les deux groupes suivans:

GROUPE DES MARQUISES (Marquesas de Mendana). Il comprend les îles découvertes par Mendana, dont les principales sont:

Tatouiva (Magdalena); c'est la plus méridionale du groupe et de tout l'archipel. Tahouata (Santa-Christina); c'est la plus fréquentée par les navigateurs. Hivaoa (Santa-Dominica, Oevahoa); c'est la plus grande du groupe; elle a des montagnes assez élevées.

GROUPE DE WASHINGTON. Il comprend les îles découvertes dans la même année par Ingraham et Marchand; ses îles principales sont:

Ouapoa (Adams d'Ingraham, Travenion de Marchand). Ouahouga (Washington); assez grande. Noukahiva (Federal-island d'Ingraham, île Beaux de Marchand). C'est la plus grande et la plus peuplée de tout le groupe. Elle a de *hautes montagnes* et de bons ports. On prétend qu'une de ses *cascades* tombe de la hauteur de 2000 pieds. Ses habitans sont divisés en deux tribus ennemies.

Archipel de Hawaii.

Situé près du tropique du Cancer et à une grande distance au nord-ouest du précédent, cet archipel, connu depuis long-temps sous le nom de *Sandwich*, paraît être destiné à jouer un grand rôle par la bonté de ses ports, par le caractère entreprenant de ses habitans et par la position qu'il occupe sur le grand chemin maritime qui unit les trois mondes. Les Hawaiiens possèdent une flottille assez bien montée et une petite marine marchande; ils font des voyages à la côte Nord-Ouest de l'Amérique, au Kamtchatka, à Canton, et visitent quelques ports de l'Océanie. On doit même ajouter que depuis plus de trente années le gouvernement d'Hawaii a fait, par l'intermédiaire des Anglo-Américains et des Anglais, le commerce du bois de sandal avec la Chine. C'est même à cet arbre précieux qu'il faut rapporter la civilisation actuelle de ces îles; mais cette source de prospérité paraît s'épuiser rapidement et rien ne semble devoir la remplacer. Les 200 Européens établis parmi ces insulaires y ont introduit les arts les plus indispensables à l'état social; les maisons du roi et des principaux chefs sont meublées à l'européenne, et quelques-unes même avec luxe. Le port de Hanarourou dans l'île Woahou, station de leurs bâtimens de guerre, est défendu par un fort garni de trente canons. Les missionnaires Anglo-Américains, arrivés à Hawaii (Owhyhee) en 1820, ont converti un grand nombre de ses habitans; ils ont ouvert des écoles qui, en 1826, étaient fréquentées par plus de 1000 enfans, et y ont établi une *typographie* où l'on a imprimé des livres ascétiques et d'instruction élémentaire écrits dans l'idiome de Hawaii. Le nombre des écoliers monte actuellement à plusieurs milliers. Il y a eu aussi dans ces îles des missionnaires catholiques français qui ont été obligés de se retirer. Depuis 1784 jusqu'en 1819, tout cet archipel fut soumis au célèbre Tamehameha Ier (Tamahamah), que les navigateurs anglais nomment l'*Alfred* et le *Pierre Ier de l'Océanie*. A sa mort, son pouvoir passa entre les mains de son fils Riho-Riho ou Tamehahema II; c'est lui qui détruisit l'idolâtrie et le terrible *tabou*. Krimakou, son favori et son premier ministre, réussit à s'emparer du fort bâti par les Russes dans l'île d'Atoui, dont le roi tributaire comptant sur la protection de ces derniers, s'était révolté; il fit prisonnier Timouri et le fit noyer. Riho-Riho ayant entrepris le

voyage de Londres, pour implorer la protection du roi, dont il reconnaissait que son royaume était vassal depuis la déclaration faite par son prédécesseur à Vancouver, y mourut avec sa femme en 1824. Kauikéouli lui succéda sous le nom de Tamehameha III; il sait lire et écrire sa langue, parle un peu l'anglais et sait quelques mots d'espagnol.

Depuis la mort de Tamehameha Ier, le siège du gouvernement a toujours été à Hanarourou, dans l'île de Woahou. La marine du gouvernement se compose de 4 bricks de 120 à 160 tonneaux et de 7 petites goëlettes; aucun de ses bâtimens n'est armé. Les bricks, dit M. Morineau, sont commandés par des Anglo-Américains, et font ordinairement (le plus souvent pour leur compte) la navigation de la côte Nord-Ouest et des Californies. Les goëlettes, montées par des naturels du pays, font le cabotage d'une île à l'autre sans donner de bénéfices, souvent même sans aucun but d'utilité. Les marins n'ont point de solde; seulement on leur distribue de temps à autre quelques pièces de nankin. Au 1er volume, nous avons déjà parlé de l'expédition malheureuse, conduite par Manuia à Erromango, une des îles de l'archipel de Quiros. Le roi, continue ce marin, dans les cas ordinaires, n'a d'autres troupes actives que sa garde; elle se compose d'une vingtaine d'hommes, pris dans les dernières classes; leur service est gratuit et volontaire. Quelques-uns ont encore des portions d'uniforme, d'autres sont entièrement nus; mais tous portent des fusils, quoique en mauvais état. Il y a une espèce d'arsenal; c'est un magasin rempli de fusils et d'autres armes en assez grande quantité. Les Etats-Unis d'Amérique, depuis 1821, et l'Angleterre, depuis 1824, ont des consuls auprès du gouvernement de Hawaii. Voici les îles principales qui composent cet archipel :

HAWAII (Owhyhee, Ovaihi, Oaihé). C'est la plus grande non-seulement de l'archipel, mais aussi de toute la Polynésie. On y trouve : KARAKAKOUA, gros village sur la baie de ce nom, avec une maison royale et environ 3000 habitans. TIAH-TATOUA, autre gros village, avec une autre maison royale et un fort. C'est dans cette île que les Anglais ont établi un consul. Le bon port de WHYTEA a été découvert il y a quelques années sur la côte orientale; cette île est aussi remarquable par ses hautes montagnes *Mouna-Koah*, *Mouna-Roa* et *Mouna-Vororay*. Nous ne pouvons nous dispenser de dire un mot des *heiaus* ou *lieux de sacrifice* qu'on trouve dans cette île, parce qu'ils paraissent être les constructions les plus remarquables de toute la Polynésie; ils sont bâtis en lave. Voici la description de celui de *Bukoholo*, situé sur une éminence dans le district de Towaihae : il ressemble à une forteresse démantelée. Sa forme, dit M. Ellis, est celle d'un parallélogramme irrégulier, et il a 224 pieds de longueur sur 100 de large. Les murailles, toutes construites en pierrre, ont vingt pieds d'élévation sur six de largeur à leur sommet, et près du double à leur base; du côté de la mer elles n'ont que sept à huit pieds de haut, et sont épaisses en proportion, la terrasse supérieure est pavée de pierres plates et unies. Dans une petite cour de la partie méridionale de l'édifice, se trouvait l'idole principale au milieu de plusieurs divinités d'un ordre inférieur. Le prêtre, son organe, se plaçait dans un *arus* ou espèce de cage en forme d'obélisque. A l'extérieur et à l'entrée de cette cour, on voyait le *rore* ou autel sur lequel s'offraient les sacrifices. Vers le milieu de la terrasse s'élevait la maison sacrée du roi, dans laquelle il se tenait pendant la saison de la stricte observance du *tabou*; et à l'extrémité septentrionale il y avait des maisons pour les prêtres. On avait pratiqué, dans les murs de cette terrasse et dans ceux des terrasses inférieures, des niches pour les idoles en bois. Ce temple fut érigé par Tamehameha, il y a environ trente-cinq ans. Onze victimes humaines furent sacrifiées, le jour de son inauguration, à *Tairi* ou le dieu de la guerre. A BUAPUA on voyait aussi un autre *heiau* appelé *Kauaskahaora*; il avait 150 pieds de long sur 70 de large. Le missionnaire M. Ellis et ses confrères ont vu d'autres *heiaus* non moins remarquables et plus ou moins bien conservés.

Dans cette même île il y avait deux *pohounas* ou *lieux de refuge*, qui rappellent une institution semblable chez les Hébreux et chez plusieurs autres peuples de l'Asie. Le Pohouna, nommé *Honau-Nau*, aux environs de HARE-KEAVE, près du bord de la mer, a 715 pieds de long sur 404 de large, et est entouré de murs de 12 pieds de haut sur 15 de large, excepté du côté du rivage où il n'y a qu'une palissade fort basse. Ces endroits de refuge étaient des asiles inviolables pour le criminel fugitif, pour l'ennemi vaincu, et pour les vieillards, les femmes et les enfans, pendant l'absence des guerriers. Les prêtres qui y résidaient faisaient périr tous ceux qui avaient le malheur d'offenser l'esprit de Keave.

MAOUVI (Mowi), où se trouvent les baies de MACKERRAY et de RAHEINA. C'est la plus grande après Hawaii et une des plus peuplées. MOROTAI (Morotay), petite, peu peuplée et sans port.

WOAHOU (Oahu, Ovahou); c'est la quatrième pour l'étendue et la plus importante de tout l'archipel sous le rapport politique et administratif. L'aspect de cette île est vraiment magnifique; on l'appelle le *jardin des îles Sandwich*, parce que tous les fruits des tropiques y sont naturalisés. HANAROUROU (Honolulu), petite ville située dans une belle plaine près de la baie de ce nom, avec le meilleur port de l'archipel, est la capitale de ce petit royaume. Deux forts la protégent. L'un, dit M. Morineau, est placé sur un petit plateau de la montagne qui fait face au port, est très élevé et peut battre à-la-fois la ville et la rade; il n'est point muré; aucun blanc ne peut en approcher; c'est là qu'on garde le trésor qui consiste à ce qu'on dit en 200,000 piastres provenant des économies de Tamehameha II et de 400,000 francs appartenant à la reine son épouse; il contient 32 pièces de 12 et de 18. Le grand fort, construit par Tamehameha, est placé sur le bord de la mer, à l'extrémité sud-est de la ville;

il est muré en terre et a peu de solidité ; la batterie est de 50 canons de tout calibre, depuis 4 jusqu'à 32, tous montés sur des affûts de marine. Les rues, sans être alignées, sont régulières et propres; les cases sont construites avec une sorte d'élégance et couvertes en chaume. On y remarque une seule maison en pierre; c'est le palais du roi qui fut construit en 1824 par deux matelots français, déserteurs du vaisseau *le Colosse*. Cette résidence, dit M. Morineau, n'a qu'un étage; elle est couverte en bardeaux, et a deux croisées vitrées sur chaque façade, au premier seulement. Le rez-de-chaussée consiste en une grande pièce sans meubles et sert de caserne aux gardes du jeune prince. Un double escalier extérieur conduit au premier, qui contient trois pièces : la salle du conseil, la chambre à coucher du roi et celle de ses favoris. Le lit de Kauikéouli est formé de 40 ou 50 nattes, ses coussins sont de mousses de fougère. Sur une console, on remarque une jolie pendule française ; à la muraille, quelques gravures de fantaisie, françaises et anglaises, et deux bustes dorés, qui représentent Rihoriho (Liolio) et Georges IV. Quelques maisons de commerce Anglo-Américaines se sont établies à Hanarourou et y ont ouvert des magasins où l'on vend tous les produits de l'industrie de leur pays ainsi que ceux de l'Inde et de la Chine, les meilleurs vins d'Europe, etc., etc. Le capitaine Beechey y trouva deux hôtels, où des étrangers pouvaient se loger commodément et être nourris en payant un dollar par jour ; il y vit aussi dix à douze cabarets où l'on vendait des liqueurs en détail. On y avait aussi établi deux jeux de billard. Les maisons des chefs étaient garnies de tables et de chaises ; celles de la reine avaient des sophas recouverts en soie et en velours. Le jeune roi a un service en argent et plusieurs autres objets de luxe d'un prix très élevé provenant des fabriques de Londres. Comme le port d'Hanarourou est la relâche ordinaire des vaisseaux qui vont et viennent de l'Ancien au Nouveau-Continent à travers le Grand-Océan, depuis quelque temps il est fréquenté, et son commerce a pris une assez grande extension. Dans les mois de février, mars et avril, il est rempli de navires baleiniers, qui, expédiés d'Angleterre ou de l'Amérique-du-Nord pour les mers de la Chine, viennent faire leur première relâche à Hanarourou, où ils retournent en septembre et octobre passer l'hivernage ou se rafraîchir avant leur départ. Il en est de même des bâtimens de la côte Nord-Ouest et de tant d'autres, attirés par la position et les commodités de ce port. Il n'est pas rare d'y trouver réunis à-la-fois dans ces mois plus de cinquante bâtimens étrangers. Depuis quelques années on y a établi un marché, où se vendent les denrées destinées à l'approvisionnement des navires. Un petit chef est chargé de prélever, pour le roi, le dixième du prix de chacun des objets vendus. Il n'y a point de douane à Hanarourou; les bâtimens étrangers paient pour tous droits dans le port, 50 centimes par tonneau et une piastre par pied de leur tirant d'eau. Le produit de ces droits forme, avec la vente du bois sandal, la presque totalité des revenus du royaume. Cette petite ville compte environ 5000 habitans ; dans ce nombre sont compris, selon M. Morineau, 160 à 170 étrangers, dont 8 Français, 40 Anglais, 50 Anglo-Américains, 2 Allemands et 1 Espagnol ; le surplus se compose de Nègres et de Mulâtres. On compte à peine 100 enfans métis.

Le roi, la reine et les principaux chefs, dit M. Morineau, ont, dans l'intérieur de l'île, des maisons de plaisance, où ils vont se délasser des tracas de la ville. Le roi voyage à cheval, accompagné de ses courtisans; outre ses gardes, il est toujours suivi d'une foule de curieux, qui vont à pied aussi vite que les chevaux. La reine va en voiture également suivie de sa cour et d'une centaine de serviteurs. Lorsqu'il faut gravir une montagne, on démonte la voiture, et les naturels la portent par pièces. De cette façon, Tamanou voyage commodément par des chemins où souvent l'on aurait de la peine à passer à cheval.

ATOUI (Atowai, Atooi) ; c'est la troisième pour l'étendue. Elle a été régie pendant quelque temps par Timouri, qui dominait aussi sur l'île Onihau, lorsqu'elle formait un petit royaume séparé et indépendant. Elle n'a pas de bons ports et est très montueuse. ONIHAU (Oneehow) est petite, basse et bien peuplée et renommée par ses ignames, ses fruits et ses nattes. Le capitaine Beechey dit que c'est une propriété du roi.

Les îles MOROKINNE, TAHOUROWA, RANAI, ORIHOUA, TAHOURA sont sans importance et désertes. RANAI seule a des cultures.

On pourrait rattacher à cet archipel comme une DEPENDANCE géographique les bancs et les îlots dangereux que l'on découvre journellement dans l'ouest-nord-ouest de ses îles principales. Nous citerons : l'ILE AUX OISEAUX (Birds-Island) ; le BANC DES FRÉGATES-FRANÇAISES ; l'ILE GARDNER, les îles PEARL, HERMES et NECKER.

Sporades.

Nous comprenons sous cette dénomination empruntée aux mers de la Grèce, ces îles et ces petits groupes de la Polynésie, qui, dans l'état actuel de la géographie, ne se laissent pas rattacher aux divisions principales de cette partie du Monde-Maritime, à cause des grands intervalles de mer qui les en séparent. La géographie de presque toutes ces îles est fort arriérée ; la plupart sont mal déterminées et offrent, sans aucun doute, beaucoup de doubles emplois. Plusieurs manquent d'habitans ; celles qui en ont sont peuplées par des tribus qui appartiennent à la race malaisienne et en offrent les mœurs et les usages. Notre cadre ne nous permettant pas de les nommer toutes, nous nous bornerons à citer les principales que nous partagerons dans les deux séries suivantes :

SPORADES-BORÉALES, ainsi nommées parce qu'elles sont situées au nord de l'équateur. Les principales sont : ROCA DE PLATA, qu'on peut regarder comme la *terre la plus septentrionale du Monde-Maritime*; SEBASTIAN-LOPEZ ; SAN-BARTHOLOMEO, remarquable par son étendue ; SAN-PEDRO ; ROYEZ ; BASSOS; BARBADOS ; CAMISARES (Smith, Cornwallis) ; PALMYRA ; FANNING, autrefois habitée ; WASHINGTON ; NOEL (Christmas.)

SPORADES-AUSTRALES, ainsi nommées parce qu'elles sont situées au sud de l'équateur. Les principales sont : OCÉAN, PLEASANT et SCHANKS, presque

sous l'équateur; ARTHUR; DUC D'YORK, déserte, mais remarquable par son temple rustique; SAN-BERNARDO, qui est peut-être identique avec les ILES DU DANGER, dont les habitans sont presque blancs; SOUVAROFF; PEREGRINO; PENRHYN, très peuplée : ses habitans ressemblent à ceux de l'archipel de Mendana et offrent la singularité de n'être pas tatoués.

PAQUES ou VAÏHOU, petite, mais remarquable en ce qu'elle est la *terre habitée la plus orientale de l'Océanie*, et par la civilisation à laquelle devaient être parvenus ses anciens habitans, pour pouvoir tailler et mettre sur des piédestaux les *statues colossales* vues par Roggewein, Cook et La Pérouse; ces monumens grossiers, autrefois répandus sur plusieurs points de l'île, n'existent plus; le capitaine Kotzebue ne vit plus que le piédestal d'une des deux qui restaient du temps de Cook; et le capitaine Beechey ne trouva plus à sa place qu'un tas de ruines. SALA, à l'est de la précédente; elle est déserte, mais importante parce qu'on la regarde comme l'*extrémité du Monde-Maritime* du côté de l'Amérique.

Le GROUPE DE GAMBIER, que nous séparons de l'archipel de Paumotou ou des Iles-Basses, avec lequel des géographies modernes le rangent à tort, puisque, selon le capitaine Beechey, il se compose de cinq îles hautes et de plusieurs autres beaucoup plus petites; une chaîne d'écueils de corail ceint ces dernières. Dans l'île *Peard*, qui est la plus grande, s'élève le mont Duff. Ses habitans offrent une des tribus les plus mélangées de la Polynésie; ils sont d'une haute taille, mais très inhospitaliers. Ce groupe est d'une haute importance pour les marins à cause de son *pic* qui sert à les diriger dans la navigation de ces parages difficiles, par son *port* qui leur offre un abri, et surtout par l'*eau d'excellente qualité* qu'il peut leur offrir, et que selon M. Beechey on ne trouve nulle part pure depuis la côte du Chili jusqu'à l'île de Tahiti.

L'ILE PITCAIRN, élevée et sans port. En décembre 1825 elle était habitée par 64 individus descendans de neuf matelots révoltés du navire anglais *le Bounty*, et de 19 indigènes des deux sexes de Tahiti et de Toubouai qu'ils amenèrent avec eux. Ils reconnaissaient pour chef le vieux Smith ou John Adams, le seul des fondateurs de la colonie qui fût encore existant : ils souffraient beaucoup par suite des disettes imprévues. Transportés il y a quelques années, d'après leur demande, à Tahiti sur deux navires anglais, cette petite colonie, après avoir perdu plusieurs individus par une épidémie, retourna dans son île, où en 1833, lorsqu'elle fut visitée par le capitaine Freemantle, elle comptait 79 membres. L'île Pitcairn paraît avoir eu des habitans à une époque reculée.

Le GROUPE DE BASS, composé des *Iles Coronados* qui sont désertes, et de l'*île de Rapa* (Oparo), qui est habitée par des insulaires semblables à ceux de Tahiti, mais qui ne sont pas tatoués; ils ont des missionnaires chrétiens. Cette île a un bon port nommé *Aurai*, situé sur sa côte est.

PALMERSTON, entre l'archipel de Cook et celui des Navigateurs; elle n'a pas d'habitans; Pomaré II voulait y déporter les condamnés de son île. SAUVAGE (Savage), habitée par des insulaires féroces, dont le physique ressemble beaucoup à celui des insulaires de Tonga; ROTOUMA (Grenville), au nord de l'archipel de Viti (Fidji); c'est la plus importante et la plus peuplée de toutes les Sporades; elle est gouvernée par un chef électif qui réside dans le village d'*Epipigi*; elle offre des mouillages. ONACUSE (Hunter), à l'ouest de l'archipel de Viti. Il paraît qu'il existe dans le sud-est de l'île Rapa (Oparo) une île plus grande appelée MANGA-NEVA.

POSSESSIONS DES EUROPÉENS DANS L'OCÉANIE.

Quatre nations de l'Europe ont seules fait des établissemens dans cette partie du monde: les *Portugais*, les *Hollandais*, les *Espagnols* et les *Anglais*. Aujourd'hui, ce sont les Hollandais qui possèdent les contrées les plus riches et les plus peuplées; c'est la nation prépondérante de l'Océanie. Les Anglais dominent sur les parties les plus étendues, mais les moins peuplées. Les Espagnols régissent la plus grande partie du superbe archipel des Philippines et celui des Mariannes; la population de leurs possessions n'est inférieure qu'à celle des possessions Hollandaises. Les Portugais ne possèdent plus que les débris du vaste empire formé dans l'Inde et la Malaisie par Albuquerque et ses vaillans successeurs pendant le XVIe siècle.

OCÉANIE-HOLLANDAISE. Cette partie de la monarchie Hollandaise comprend les plus belles et les plus importantes contrées de la Malaisie, savoir : L'ILE DE JAVA, avec l'*île de Madura* décrite aux pages 327-333; la plus grande partie de l'île de SUMATRA (pages 324-327) et de CELÈBES (pages 336-337), une grande partie de celle de BORNÉO (pages 338-340) et de l'ARCHIPEL SUMBAVA-TIMOR (page 334); enfin presque tout l'ARCHIPEL DES MOLUQUES (pages 334-336) et une fraction de la PAPOUASIE (page 344). Comme suzerains du sultan de Tidor, les Hollandais possèdent dans l'Australie la *Terre des Papouas*, dans la partie nord-ouest de la *Papouasie* et les îles Papouas. *Batavia*, dans l'île de Java, est la capitale de toutes leurs possessions.

OCÉANIE-ESPAGNOLE. Cette portion de la monarchie espagnole comprend la plus grande partie de l'ARCHIPEL DES PHILIPPINES proprement dites (pages 340-342); une petite partie de MINDANAO (page 342) et une fraction de celle de PARAGOA (page 342). Tous ces pays appartiennent à l'archipel des Philippines. Dans la Polynésie les Espagnols ne possèdent que le petit ARCHIPEL DES MARIANNES (pages 350-351). *Manille*, dans l'île de Luçon, est la capitale de toutes leurs possessions.

OCEANIE-ANGLAISE. Cette vaste partie de la monarchie anglaise comprend la moitié orientale du CONTINENT-AUSTRAL et de petits territoires le long de ses côtes occidentale, australe et septentrionale (pages 342-343); la DIEMENIE (pages 348-349), le groupe de Norfolk (page 347). Les Anglais, ainsi que les Anglo-Américains, entretiennent des relations commerciales avec les insulaires de Hawaii (Sandwich), de Tahiti (îles de la Société), de Viti (Fidji), de la Tasmanie (Nouvelle-Zélande), de Mendana (Marquises) et d'autres parties de l'Océanie. *Sydney*, dans la nouvelle-Galles-du-Sud, est la capitale de toutes leurs prossessions.

OCÉANIE-PORTUGAISE. Cette partie de la monarchie portugaise ne comprend actuellement que la partie nord-est de l'île de Timor et les deux petites îles de Sabrao (Adinara) et Solor. Nous sommes assuré que l'établissement de Larantuca, dans la grande île de Flores, est abandonné depuis plusieurs années. *Dillé* (Diely), sur la côte septentrionale de Timor, est la capitale des possessions portugaises. Voyez à la page 334.

TABLEAU STATISTIQUE DE L'OCÉANIE.

Ce que nous avons dit dans l'introduction au tableau statistique de l'Afrique doit être appliqué à celui que nous allons offrir de l'Océanie. Ici, nous n'avons même rien à dire sur les *revenus* ni sur les *armées*, car, nous n'hésitons pas à l'avouer, nous ne savons rien. Nous avons déjà dit dans l'introduction au tableau statistique de l'Asie, ce qui concerne les *forces navales* des principales puissances Océaniennes, et à la page 356, nous avons cité d'autres estimations faites par M. Morineau, qui diffèrent peu de celles du capitaine Beechey. Mais les centaines de milliers et les millions d'habitans que quelques géographes et des personnes étrangères à la géographie et a la statistique, continuent encore d'assigner à plusieurs parties de l'Océanie, nous engagent à extraire quelques fragmens du mémoire sur la population du globe, destiné à paraître avec notre *tableau physique, moral et politique des cinq parties du monde*. Ils indiqueront au lecteur le degré de confiance que méritent des calculs aussi étrangement exagérés.

Deux causes principales produisent les contradictions si fréquentes que l'on rencontre dans les traités de géographie sur la population de l'Océanie. La première provient de la manière dont on détermine ses limites; la seconde, de la manière dont on estime sa population.

Les variations produites par la première cause sont prodigieuses. En admettant même les évaluations de Hassel, la population de l'Océanie surpasserait de 20,304,000 celle que ce statisticien lui assignait en 1828; car, d'après les limites qu'il lui donne, elle n'aurait dû avoir que 2,688,000 habitans, tandis que, d'après celles que nous lui assignons avec Malte-Brun, Walckenaer, Brué et tous les géographes français, elle en aurait 22,992,000. Voyez aux pages 31 et 32.

Nous manquons d'espace pour signaler à l'attention du lecteur toutes les différences qui existent entre nous et les autres géographes. Nous nous bornerons à quelques-unes qui sont les plus frappantes.

Hassel, et un grand nombre de géographes qui le copient sans jamais le citer, ont extraordinairement exagéré la population des îles de Bornéo, Sumatra et Celèbes. Des renseignemens positifs que nous devons à l'obligeance de M. le baron Van der Capellen, avant-dernier gouverneur-général de l'Océanie-Hollandaise, nous ont démontré combien on se trompe en portant au-delà de 7,000,000 la population de Sumatra, au-delà de 4,000,000 celle de Bornéo, et au-dessus de 3,000,000 celle de Celèbes. D'un autre côté, le recensement fait pendant l'administration de Raffles, et celui qui eut lieu pendant celle de M. Van der Capellen, prouvent sans réplique combien était dans l'erreur Bertuch, qui, en adoptant l'opinion généralement suivie par les géographes, n'accordait que de 2,100,000 habitans à l'île de Java, y compris celle de Madura. Cependant, dès l'année 1816, lorsque, nous trouvant à Venise, nous ne pouvions pas avoir connaissance des recensemens exécutés par Raffles en 1815, nous avons prouvé qu'il fallait augmenter de beaucoup la population de Java, à laquelle nous accordions 5,000,000 d'habitans. Les communications obligeantes de M. le capitaine de Freycinet, ainsi qu'un mémoire manuscrit, rédigé par un des derniers gouverneurs de l'Océanie-Portugaise, et que nous avons eu entre les mains durant notre séjour à Lisbonne, nous ont mis également en état de rectifier l'idée erronée que l'on avait généralement sur la population de l'île de Timor. Nous ne quitterons pas la Malaisie (Archipel-Indien), sans faire observer que nous avons dû accorder en 1826 à la portion des Philippines qui est soumise aux Espagnols, une population supérieure à celle qui lui a été assignée par M. Morquer des Campes.

La population de l'Australie est plus difficile à déterminer que celle des deux autres grandes divisions de l'Océanie. Nous ne connaissons encore qu'une lisière le long des côtes du Continent-Austral (Nouvelle-Hollande), et une très petite partie de son intérieur. Hassel conjecturait, il y a quelques années, que, malgré sa grande étendue, on ne pouvait lui accorder une population in-

digène que d'environ 100,000 âmes. Plus tard, en 1828, il attribuait au continent et aux îles qui en sont le plus près, 200,000 habitans. Comme il n'est question que d'une très petite somme répartie sur la totalité de l'Océanie, nous croyons qu'on peut admettre sans grand inconvénient cette faible population. Tout ce que l'on en connait jusqu'à présent paraît venir à l'appui de l'évaluation du savant statisticien allemand. Aussi, c'est en évaluant si bas le nombre des indigènes indépendans perdus dans les vastes solitudes de l'Australie et de la Diemenie (Van-Diemen), que nous avons estimé à 100,000 la population de l'Océanie-Anglaise. Les renseignemens que nous avons recueillis sur les peuplades indigènes, nous font regarder cette somme comme le maximum; car, à la fin de 1826, le nombre de la population civilisée ne s'élevant qu'à 46,000, le reste présenterait celui de la population sauvage, ce qui, quelque grande que soit l'étendue de l'espace sur lequel on la suppose errante, nous paraît encore trop grand. M. James Bischoff, dans son *Sketch of the History of Van Diemen's Land*, qu'il a publié il y a quelques années à Londres, n'estime qu'à 500 le nombre des indigènes errant dans les solitudes de la Diemenie. Actuellement cette partie de la population de l'Australie-Anglaise s'élève sûrement à 60,000 âmes. Le lecteur connait déjà les motifs qui nous obligent à ne jamais dépasser dans les tableaux l'époque normale de 1826. Nous ferons seulement la remarque que dans ce nombre les femmes ne figurent que dans la proportion d'un cinquième, singularité qui n'a rien d'extraordinaire lorsqu'on pense à la manière avec laquelle cette colonie a été peuplée.

Les renseignemens que nous devons à quelques-uns des officiers des expéditions de MM. les capitaines Duperrey et d'Urville nous ont engagé aussi à diminuer de beaucoup les populations excessives que les géographes, sur les traces de Hassel, accordaient à la Papouasie (Nouvelle-Guinée).

Dès l'année 1816, nous avons signalé les exagérations relatives aux populations des principaux archipels de la Polynésie. Les missionnaires anglais ayant compté en 1797 les habitans de Tahiti, n'en trouvèrent que 16,050, au lieu des 160,000 que Forster avait assignés à cette île. D'après les rapports de ces mêmes missionnaires, tout l'archipel de Tahiti (de la Société) proprement dit ne renfermait, en 1818, que 13,900 habitans, dont 8000 à Tahiti. Hassel, en s'appuyant sur les calculs exagérés faits par King en 1779, et depuis par Johnson, assignait, dans ces dernières années, à l'archipel de Sandwich ou de Hawaii, tantôt 400,000 habitans, tantôt 740,000, évaluations qui étaient aveuglément adoptées par presque tous les géographes allemands, français, anglais et des autres nations. Selon M. le capitaine de Freycinet, cet archipel renfermerait 264,000 habitans. M. Gilbert Farquhar Mathison, qui a visité ces îles en 1822, ne porte leur population totale tout au plus qu'à 150,000 âmes; et M. Ellis, le savant auteur des *Polynesian Researches*, qui, par sa position peut asseoir son jugement mieux que tout autre voyageur, réduisait il y a quelques années ce nombre à 130,000; c'est celui que nous avons adopté dans la *Balance politique du Globe*, et que nous reproduirons sans hésiter dans cet ouvrage, malgré les estimations exagérées de quelques auteurs aussi étrangers à la géographie qu'à la statistique. Nous ne quitterons pas ce sujet sans ajouter qu'un savant marin, M. le capitaine Beechey, réduit à quelques centaines les milliers d'habitans que les géographes et les statisticiens se plaisent à donner à quelques-unes des îles de l'archipel de Paumotou, dont ils portent la population totale jusqu'à 100,000 âmes! nombre qui selon nous est plus que décuple de la population réelle de ces ilots.

Toutes les recherches que nous avons faites sur le nombre des habitans de l'Océanie et l'examen des faits rassemblés jusqu'à présent, paraissent pouvoir nous autoriser à lui attribuer 20,300,000 âmes. Le tableau suivant offre les principales opinions émises par les géographes et les voyageurs. Afin de se rendre cette comparaison plus facile, nous en excluons toute la Malaisie (Archipel-Indien), et nous nous bornerons à ce que les Allemands appellent Australie, et les Anglais, ainsi que les géographes d'autres nations nomment Australie ou Terres-Australes. Ce tableau contient des disparates non moins remarquables que ceux que nous avons signalés pour les autres parties du monde.

TABLEAU COMPARATIF

DES PRINCIPALES OPINIONS ÉMISES SUR LE NOMBRE DES HABITANS DE L'AUSTRALIE

	Habitans.
BALBI, en 1828, dans la *Balance Politique du Globe*.	1,400,000
CANNABICH, en 1818 et 1821, et CARPANI, en 1827 (*Introduzione alla Geographia*). . .	1,500,000
REICHARD, dans l'édition de la *Géographie* de Galetti, en 1822, de 1,500,000 à . . .	2,000,000
STEIN, en 1811, et GALETTI, dans son *Dictionnaire*, en 1822.	2,000,000
CHARLES JULIUS BERGIUS, en 1828.	2,500,400
HASSEL, dans le *Vollstaendiges Handbuch*, en 1825.	2,628,000
DENAIX, en 1828.	2,675,400
HASSEL, dans l'*Almanach* de 1828. DEDE, son successeur, dans celui de 1832, et l'*Almanach de Gotha* de 1829.	2,688,000
SCHNABEL, en 1831, dans la 7e édition de Galetti.	2,700,000
BALBI, en 1819, dans la 2e édition du *Compendio di Geographia*.	2,800,000
Le *Conversation's Lexicon*, en 1827.	3,700,000
STEIN, en 1826.	3,712,800
VOLNEY, en 1804.	5,000,000
L'*Oriental Herald*, en 1829.	8,000,400

Nous ajouterons quelques observationssur les évaluations admises dans le tableau suivant et sur les différences qu'elles offrent avec les nombres adoptés dans la *Balance Politique du Globe*. D'après les relations les plus récentes, il parait que les possessions du sultan de Bornéo sont beaucoup plus considérables qu'on ne les évalue communément, et que la partie de cette grande île dépendante du sultan de Soulou a été beaucoup diminuée depuis plusieurs années. C'est ce qui nous a engagé à modifier en conséquence la superficie et la population de ces deux états.

Si l'on voulait appliquer avec rigueur aux possessions des Européens dans l'Océanie le principe employé pour déterminer les limites de leurs possessions en Amérique, on devrait donner presque toute la grande île de Bornéo et une grande partie de la Papouasie (Nouvelle-Guinée) à la monarchie Hollandaise, et tout le Continent-Austral (Nouvelle-Hollande) à la monarchie Anglaise. Mais nous avons cru pouvoir sans inconvénient reproduire encore les estimations que nous avons données dans la *Balance*. Nous avons cependant augmenté la population de l'Océanie-Anglaise, parce que nous avons tenu compte des faibles tribus indépendantes qui errent dans les vastes solitudes que les Anglais regardent comme comprises dans les limites de leur territoire. Dans les chapitres précédens, nous avons déjà exposé nos doutes et notre manière de voir sur ce sujet. Nous croyons inutile de rappeler au lecteur que tous les chiffres que nous lui offrons dans le tableau suivant ne sont et ne peuvent être que de simples approximations. Malgré leur imperfection, elles sont toujours préférables aux calculs hasardés et aux exagérations en plus ou en moins faites par des auteurs qui n'ont pas eu pour guide de leurs calculs les conseils et les documens que nous devons à nos illustres et savans collaborateurs.

TABLEAU

STATISTIQUE DES PRINCIPALES PUISSANCES DE L'OCÉANIE.

NOMS DES ÉTATS.	SUPERFICIE EN MILLES CARRÉS.	POPULATION ABSOLUE.	POPULATION RELATIVE.
PUISSANCES OCÉANIENNES.			
Royaume de Siak (île de Sumatra)	20,000	600,000	30
Royaume d'Achem (île de Sumatra)	17,000	500,000	29
Royaume de Bornéo (île de Bornéo)	30,000	400,000	13
Royaume de Soulou (archipel de Soulou, partie de Bornéo, etc.)	8,000	200,000	25
Royaume de Mindanao (île de Mindanao)	12,000	360,000	30
Royaume de Hawaii (archipel de Hawaii ou de Sandwich)	5,100	130,000	26
PUISSANCES ÉTRANGÈRES.			
Océanie-Hollandaise (les îles de Java, Sumatra, Bornéo, Celèbes, Timor, etc.)	203,000	9,360,000	46
Océanie-Espagnole (archipel des Philippines et des Mariannes)	39,000	2,640,000	68
Océanie-Anglaise (l'Australie, la Diemenie, etc.)	1,496,000	100,000	0.05
Océanie-Portugaise (la plus grande partie de l'île de Timor, etc.)	8,000	137,000	17

FIN DE L'ABRÉGÉ DE GÉOGRAPHIE

TABLEAU COMPARATIF

DES

MONNAIES, POIDS ET MESURES

DES PRINCIPAUX PAYS DU GLOBE,

ET DES PRINCIPAUX PEUPLES DE L'ANTIQUITÉ;

Par M. Guérin De Thionville.

M. Balbi, sachant que depuis long-temps nous nous occupons d'un ouvrage spécial sur les systèmes monétaire et métrique des principaux pays et des principales villes de commerce du globe, nous a prié de lui en donner un extrait pour sa géographie. Flatté de contribuer, même pour une faible part, à la composition d'un ouvrage aussi important et aussi généralement désiré, nous nous sommes empressé de livrer cet extrait à M. Balbi, et cela avec d'autant plus de plaisir, que nous savions par expérience combien il lui eût été difficile de réunir à temps les matériaux nécessaires pour l'exécution d'un semblable travail. Ce n'est pas qu'on manque de traités spéciaux ou particuliers sur cette matière; mais peu sont complets et exacts, et la plupart ne sont plus à la hauteur des recherches modernes, auxquelles on doit aujourd'hui se borner.

Parmi les ouvrages qui jouissent d'une estime générale et méritée, nous avons surtout consulté le *Cambiste universel de* Kelly, les *Tables de réduction des monnaies, poids et mesures* de M. Lohmann, et la troisième édition de l'ouvrage de Chelius, intitulé *Mass und Gewichtsbuch*.

Le *Cambiste* est, comme on sait, le résultat d'une immense opération qui a eu pour but de déterminer, au moyen des étalons respectifs, les rapports des monnaies, des poids et mesures des diverses nations du globe. A cet effet, le gouvernement britannique s'est procuré, par l'intermédiaire de ses consuls, des étalons authentiques et les a fait comparer avec ceux d'Angleterre à la Monnaie de Londres Ces comparaisons et beaucoup d'autres, moins exactes, ont été recueillies dans le *Cambiste* qui, malgré les erreurs qu'il renferme, est souvent un excellent guide.

Le second ouvrage, les *Tables de réduction* de Lohmann, est vraisemblablement ce que l'on possède de plus complet sur les monnaies. L'auteur a comparé les travaux de ses devanciers, et il les cite tous. Il s'est, en outre, procuré les renseignemens les plus positifs et les données les plus exactes auprès des autorités et des savans de beaucoup de pays, principalement des nombreux états de l'Allemagne.

L'excellent ouvrage de Chelius renferme des recherches qui se distinguent de toutes les autres, par la clarté et la précision la plus scrupuleuse. Aussi les travaux de cet auteur sont-ils généralement estimés en Allemagne, où son nom est une des premières autorités en matière de métrologie.

Pour toutes les espèces d'or et d'argent qui ne se trouvent pas dans les documens officiels fournis par l'administration des monnaies, nous avons suivi les tables des essais faits aux hôtels des monnaies de Paris et de Londres, dans les années 1819 et 1820; et lorsque nous avons été privé de renseignemens, nous avons au moins donné, d'après Lohmann, les taux respectifs auxquels chaque monnaie est reçue dans le pays pour lequel elle est frappée; c'est ce que nous avions l'intention de faire pour tous les pays, si la place ne nous eût pas manqué. Le même motif nous a encore empêché d'indiquer le poids légal et le titre des monnaies, d'où résulte leur valeur au pair.

Pour les poids et mesures, nous avons consulté les ouvrages les plus récens et les travaux des sociétés savantes. A la vérité ces unités sont souvent incertaines et mal définies; la discussion des opinions des auteurs, leur diversité, les bases douteuses sur lesquelles elles se fondent sont autant de preuves de la difficulté de donner à cet égard des évaluations exactes. Celles de Chelius nous ont paru mériter le plus de confiance, et nous les avons adoptées pour les *poids* et pour les *mesures de longueur* et de *capacité* de la plupart des états de l'Europe.

Nous avons adopté, pour les mesures de longueur des états de l'Italie, les résultats des opérations faites par divers savans italiens, pour déterminer les rapports entre ces mesures et le

mètre français. Une partie de ces résultats ont été extraits par M. le baron de Prony, d'ouvrages très étendus, publiés à Turin, à Milan et à Rome, depuis 1800 jusqu'en 1811.

Quant aux *poids et mesures* en usage dans les autres parties du monde, nous nous sommes vu contraint de reproduire les évaluations du *Cambiste,* toutes les fois que nous n'avons pu être éclairé par des documens officiels ou par des traités spéciaux, tels que les *Notices* de MM. Tocchi et Dusgate sur les systèmes monétaire et métrique des régences d'Alger et de Tunis.

Forcé de nous restreindre dans d'étroites limites, les tableaux ci-après n'ont dû comprendre que les principaux pays et quelques villes de commerce importantes. Cependant nous n'oublions aucun état, quelque petit qu'il soit, lorsqu'il possède un système monétaire ou métrique qui lui est propre; mais nous ne faisons pas mention des principautés de Valachie, de Moldavie, de Servie, qui, par suite d'une longue domination, ont adopté et conservé les monnaies, poids et mesures de l'empire Ottoman. On peut en dire autant du nouvel état de Grèce sous le rapport des poids et mesures; quant aux monnaies turques, elles ont été prohibées dans tout le royaume, sous peine de confiscation, la régence ayant décrété, au nom du Roi, en mai 1833, un nouveau système monétaire dont l'unité ou base est la *drachme,* pièce d'argent du poids brut de 4 grammes, 447, et contenant 4 grammes, 092 d'argent fin. Nous n'avons négligé, du reste, aucun moyen de nous éclairer, ni épargné aucun soin pour obtenir des documens exacts. Malgré cela, nous avons pu commettre quelques erreurs, et nous recevrons avec reconnaissance les avis qui pourront contribuer à perfectionner l'ouvrage dont ces tableaux ne sont que l'extrait succinct.

La partie la plus étendue et la plus complète de notre travail est naturellement l'Europe. Quant aux autres grandes divisions du globe, nous nous sommes borné aux contrées dont les monnaies et les mesures ont été, jusqu'à ce jour, définies avec quelque exactitude : ainsi, pour l'Inde, nous ne donnons que les principaux lieux où les Européens ont formé des établissemens. Malgré les changemens politiques que plusieurs des colonies de l'Amérique ont éprouvés, elles ont conservé, en grande partie, les monnaies, poids et mesures que, dans l'origine, elles tenaient de leurs métropoles. Nous ne parlons donc pas des nouveaux états de l'Amérique espagnole, parce que leurs monnaies portent les anciens noms et ont la même valeur que ceux d'Espagne. Il en est de même des poids et mesures. Dans les autres colonies, on se sert encore des monnaies, des poids et mesures des nations européennes qui s'y sont primitivement établies. Les monnaies espagnoles y ont généralement cours. Nous en dirons autant des colonies européennes de l'Océanie. Elles font usage des monnaies et mesures des états auxquels elles appartiennent. Les *roupies d'or* et *d'argent* ont aussi cours à Java, et outre les mesures hollandaises, on y emploie, dans les transactions ordinaires, les poids usités à la Chine.

Il ne nous reste plus qu'à parler de la disposition de nos tableaux et de leur but d'utilité.

La première colonne de gauche comprend les *noms de pays et de villes,* classés par ordre alphabétique, dans chacune des grandes divisions du globe dont ils font partie, et l'indication des *monnaies de compte* dont les *valeurs, en argent de France,* se trouvent dans la deuxième colonne.

Nous avons consacré une place aux *monnaies de compte,* parce qu'elles peuvent être considérées, par rapport aux *monnaies réelles,* comme les poids et mesures par rapport aux marchandises. Elles servent d'étalons pour celles-ci, et forment une unité monétaire dont la valeur est fixe et indépendante des altérations que les monnaies réelles peuvent subir. D'ailleurs il existe une variété presque incalculable entre les pièces d'argent. Elles ne sont pas seulement établies dans divers pays sur un étalon ou poids arbitraire; mais même, dans bien des états, elles sont frappées à différens poids et à divers titres. Il faut ajouter à cela qu'en beaucoup de pays les monnaies d'argent ne valent pas ce qu'elles annoncent. Dans d'autres lieux, on compte en monnaies qui n'existent plus, ou qui, même, n'ont jamais existé. Il est donc important de savoir comment on tient les comptes dans ces endroits, comment les monnaies de compte s'y divisent, et dans quels rapports elles sont avec les monnaies effectives.

Les troisième, quatrième et cinquième colonnes contiennent les *monnaies réelles d'or* et *d'argent* et leurs valeurs au pair en argent de France. On y trouve l'évaluation des anciennes monnaies de divers pays, que nous n'avons pas cru devoir omettre, parce que beaucoup de ces monnaies sont encore aujourd'hui en circulation.

Enfin la sixième colonne comprend la dénomination et les subdivisions des unités principales des *poids et mesures* étrangères, et les colonnes suivantes exposent leurs rapports aux nouvelles unités métriques françaises. La partie placée à gauche de la virgule représente les unités entières du rapport en mesures françaises; la partie droite ou la partie décimale est presque toujours calculée jusqu'aux millionièmes. C'est ainsi que l'on trouve que le *gallon impérial* d'Angleterre égale 4 *litres* 543,457 *millionièmes de litre,* ou 4 *litres* 5 *décilitres,* ou 54 *centilitres* 543 *millilitres*, etc., suivant l'exactitude plus ou moins rigoureuse à laquelle on veut porter le rapport.

A la vérité, ces unités sont souvent incertaines et mal définies ; la discussion des opinions des auteurs, leur diversité, les bases douteuses sur lesquelles elles se fondent, sont autant de preuves de la difficulté de donner à cet égard des évaluations exactes. Celles de Lohmann et de Chelius nous ont paru mériter le plus de confiance, et nous les avons adoptées pour les *poids* et pour les *mesures de longueur,* toutes les fois que nous avons manqué de renseignemens plus positifs. Quant aux *mesures creuses* ou de *capacité,* comme le premier n'a pas encore publié cette partie de son ouvrage, nous les avons quelquefois prises dans le *Cambiste,* et surtout dans Chelius pour ce qui concerne l'Allemagne.

Quoique nous n'ayons indiqué que les rapports des monnaies et mesures à celles de France, on peut toujours, au moyen d'une simple division, comparer entre elles deux de ces premières. Si l'on veut savoir combien la livre de Vienne fait en livres, poids nouveau, de Prusse, on trouve dans la septième colonne (celle des *poids*) que la livre commerciale de Vienne pèse 0,560011 kilogr., et celle de Prusse 0,467711. Divisant la première valeur par la seconde, c'est-à-dire *l'unité de poids à réduire par l'unité qu'on veut trouver,* on a au quotient 1,197344 livre de Prusse pour le poids équivalent à la livre de Vienne. On peut, en opérant de cette manière, comparer entre elles toutes les autres mesures. Il en est de même pour les monnaies.

Nous avons été obligé d'employer le signe = pour indiquer les subdivisions des unités principales de poids et mesures. Ainsi, au lieu de dire pour *l'ancien pied de France,* par exemple : *le pied se divise en* 12 *pouces, le pouce en* 12 *lignes, la ligne en* 12 *points,* ce qui eût été plus exact, nous écrivons pour abréger et pour économiser la place : *pied* = 12 *pouces* = 144 *lignes* = 1728 *points.*

Pour satisfaire au désir de M. Balbi, nous avons ajouté à ce travail un *Tableau* qui comprend les principales monnaies et mesures de l'antiquité, avec leur comparaison aux unités françaises. Nous avons consulté à cet égard l'ouvrage de M. Letronne, intitulé : *Considérations générales sur l'évaluation des monnaies grecques et romaines,* et l'ouvrage de Wurm : *De mensuris, ponderibus, nummis, etc., Græcorum et Romanorum.* Comme notre but n'a pas été d'exposer dans ce tableau, toutes les évaluations des différens auteurs qui ont écrit sur les monnaies et les mesures de l'antiquité, on n'y trouvera que celles qui sont le plus généralement admises par les savans.

De nombreux renseignemens survenus pendant l'impression sont réunis dans un *Supplément* placé après les *Monnaies et Mesures* de l'antiquité : on peut y recourir toutes les fois qu'on ne trouve pas ce que l'on cherche dans les premiers tableaux.

Europe.

MONNAIES.

MONNAIES DE COMPTE.			MONNAIES RÉELLES.	
DÉNOMINATIONS ET SUBDIVISIONS.	VALEUR en argent de France.	NATURE.	DÉNOMINATIONS.	VALEUR au pair en argent de France.
ANGLETERRE.				
Londres.				
	fr. cent.			fr. c.
Toute la Grande-Bretagne compte en *livres*, *shillings*, *pence* et *farthings*, qui forment ce qu'on appelle *monnaie sterling* ou *monnaie anglaise*.		OR	*Guinée* (avant 1816) à 21 shillings.	26 47
		OR	*Demi-guinée* à 10 shillings 6 pence.	13 23,5
		OR	*Quart-guinée* à 5 shillings 3 pence.	6 61,75
		OR	*Tiers-guinée* à 7 shillings.	8 82,33
		OR	*Souverain* (depuis 1816 ou livre sterling à 20 shillings.	25 20,8
		OR	*Double* et *demi-souverain* en proportion.	
Dans les monnaies réelles ainsi que dans les monnaies de compte, 4 farthings = 1 penny; 12 pence = 1 shilling, et 20 shillings = 1 livre sterling.				
Livre sterling à 20 shill. avant 1816.	24 74,687			
Idem depuis 1816.	23 24,7	ARGENT	*Couronne vieille* à 5 shillings anciens.	6 18
		ARGENT	*Demi-couronne*	3 09
La livre sterling a été une monnaie fictive jusqu'en 1816, où l'on a frappé les pièces d'or, dites *souverains*, de la valeur de 20 shillings.		ARGENT	*Shilling ancien* à 12 pence.	1 23,6
		ARGENT	*Demi-shilling* ou 6 pence.	0 61,8
		ARGENT	*Couronne nouvelle* à 5 shillings nouveaux.	5 80 72
		ARGENT	*Demi couronne.*	2 90 36
		ARGENT	*Shilling nouveau* à 12 pence.	1 16 14
		ARGENT	*Demi-shilling* ou 6 *pence.*	0 58 07
		ARGENT	Ecu de banque dit *dollar* d'Angleterre.	5 41
Malte (Ile de).				
On compte à Malte par *scudo* à 12 tari à 20 gram.	2 19 826	OR	*Double louis.*	48
La division de cette monnaie de compte est ainsi qu'il suit :		OR	*Louis* (et demi en proportion)	24
1 scudo=12 tari=24 carlini=240 grani=1440 piccioli		ARGENT	*Once* de 30 tari d'Emmanuel Pinto.	4 85,23
La piastre de change ou *once*=2 scudi et demi.	5 49,564	ARGENT	*Once* d'Emmanuel de Rohan (et demi en proportion).	5 45 49
		ARGENT	*Scudo* de même (et double en proport.)	1 98,27
		ARGENT	*Once* de Ferdinand Hompesch.	5 48,37
		ARGENT	*Pièce* de tarif	0 25,44
AUTRICHE (Empire d').				
On compte à Vienne, ainsi que dans toute l'Autriche, par *gulden* ou *florins de convention* à 60 *kreuz* à 4 *pfennings*.	2 59,069	OR	*Souverain* à 6 florins 40 kreuz et demi en proportion)	17 58
		OR	*Ducat de l'empereur* (et doub. en prop.)	11 86
		OR	*Ducat de Hongrie* (et double en proportion)	11 90
Le florin se divise aussi en 8 *schillings* ou 20 *gros.*		ARGENT	*Risdale* ou *species thaler*, constitution avant 1753.	5 60,83
La *risdale* d'*espèce*, qui est une monnaie réelle, vaut 2 florins.		ARGENT	*Risdale* ou *species thaler*, convention depuis 1753.	5 19,30
		ARGENT	*Risdale* de *François II*, de 1800.	5 11,29
La *risdale courante*, qui est une monnaie imaginaire, vaut 1 florin et demi.		ARGENT	*Risdale de Hongrie.*	5 19,02
		ARGENT	*Demi-risdale* ou *florin de convention.*	2 59,75
Les billets d'un florin, nommés *Einlœsungs-Scheine* ou *billets de rachat*, circulent au taux de.	1 03,919	ARGENT	*Kopfstuck* ou pièce de 20 kreuz.	0 86,50
		ARGENT	*Pièce* de 17 kreuz.	0 73,55
		ARGENT	*Demi kopfstuck* ou pièce de 10 kreuz.	0 43,25
			(*Voir aussi le royaume Lombardo-Vénitien.*)	
Bohême.—PRAGUE.				
On compte par *Florins* à 60 kreuz en argent.	2 59,069		*Voir* AUTRICHE.	
On compte aussi par *florins* à 60 kreuz en billets de banque.	1 03 919			

Europe.

POIDS ET MESURES.

UNITÉS.	POIDS en kilogramm.	MESURES DE CAPACITÉ. Matières sèches en *litres.*	Liquides en *litres*	MESURES DE LONGUEUR. Pieds en *mètres*	Aunes en *mètres.*	MESURES agraires en *ares.*	MESURES itinéraires en *kilomèt.*
En vertu d'une loi du parlement en date du 17 juin 1824, les poids et mesures pour les trois royaumes sont établis dans les rapports suivans :							
Livre troy = 12 onces = 240 pennyweight = 5760 grains.	0,373202						
Livre avoir du poids ou *Livre* = 16 onces = 256 drams.	0,453544						
Gallon impérial, unité des mesures de capacité pour les liquides et les matières sèches.	. . . .	4,543457					
Quart = 1/4 du gallon.							
Pint = 1/8 id.							
Peck = 2 gallons.							
Bushel ou *boisseau* = 8 gallons.	. . . .	36,34766					
Sack = 3 bushel.							
Quarter = 8 bushel.							
Chaldron = 12 sack.							
Gallon de vin = 4 quart = 8 pint.	. . . .	. . . .	4,543457				
Pied ou *foot* = 12 pouces (inches).	. . . .	. . . .	. . . .	0.304794			
Yard impérial = 3 pieds.	. . . .	. . . .	. . . .	0,914383	0.914383		
Toise ou *fathom* = 2 yard.							
Pole ou *perch* = 5 1/2 yard ou 16 1/2 pieds.	. . . .	. . . .	. . . .	5,02911			
Furlong = 220 yard.	. . . .	. . . .	. . . .	201,1644			
Rod = 1 pole carré.							
Rood de terre = 1210 yard carrés	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	10.11677	
Acre = 4840 yard, carres ou 4 rood ou 160 rod ou pole carres.	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	40.4671	
Mille = 8 furlong.	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	1 609314
Mille géographique ou marin.	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	1,864123
Lieue marine.	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	5 592369
Rottolo = 32 onces (poids commercial).	0.791499						
Livre = 12 onces = 384 trappesi 9612 grani.	0,316632						
Saima.	. . . .	289,072					
Caffiso d'huile = 1/2 baril.	. . . .	. . . .	20,818				
Pied.	. . . .	. . . .	. . . .	0,2836			
Canna = 8 palmi.	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	2,0804		
Les poids et les mesures de la Sicile sont employés à Malte. (*Voir Sicile*)							
Marc de Vienne = 8 onces = 16 loth = 64 drachmes.	0 2807						
Livre commerciale (Pfund) = 4 quarts = 16 onces = 32 loth = 128 drachmes.	0 560011						
Saum = 275 livres.							
Metzen = 4 viertel = 8 achtel.	. . . .	61,499					
Eimer = 4 viertel = 40 mass = 70 kopfen = 168 seidel.	. . . .	. . . .	58,015				
Pied (Fuss) = 12 po . . 144 lignes = 1728 points	. . . .	. . . .	. . . .	0,316103			
Toise (Klafter = 6 pieds.							
Aune (Elle) de Vienne.	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	0,7792		
Aune de la Haute Autriche.	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	0 7997		
Juchart = 1600 toises carrées = 57,600 pieds carrés	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	57 5543	
Mille = 4000 toises = 24,000 pieds.	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	7 586[illegible]
Mille marin.	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	1,85[illegible]
Marc de Prague, poids de l'or et de l'argent.	0,253725						

MONNAIES.

MONNAIES DE COMPTE. Dénominations et subdivisions.	Valeur en argent de France.	Nature.	MONNAIES RÉELLES. Dénominations.	Valeur au pair en argent de France.
	fr. cent.			fr. cent.
Lombardo-Vénitien (Royaume). MILAN (V. S.,)				
Depuis le 1er novembre 1823, on compte dans tout le royaume, par *livres autrichiennes* (lire) à 100 centimes.	0 86,556	Or	*Souverain*, depuis 1823.	35 16
		Or	*Demi-souverain* ou 20 livres d'Autriche.	17 58
		Or	*Sequin*.	12 04
Les comptes se tenaient en livres de 20 soldi ou 240 denari, qui étaient de deux valeurs :		Or	*Doppia* ou pistole de Marie-Thérèse.	19 71,27
		Or	*Doppia* ou pistole de Joseph II.	19 89
		Argent	*Scudo* de 6 lire.	5 20
		Argent	*Demi-scudo*.	2 60
Lire courante de Milan.	0 76,408	Argent	*Lire nouvelle*.	0 8
		Argent	*Lire vieille*.	0 76,01
Lire impériale de Milan.	1 08,125	Argent	*Pièce* de 30 soldi, de l'empereur François I et de la république Cisalpine.	1 11,03
		Argent	*Scudo* de la république Cisalpine.	4 64
Il est arrêté pour échelle des proportions entre les valeurs nouvelles et les anciennes que 100 livres autrichiennes=87 livres d'Italie=113 9/62 livres de Milan ou 169 59/64 livres de Venise.			En outre, conformément au décret du 31 décembre 1807, il existe des monnaies frappée par le ci-devant royaume d'Italie Savoir.	
		Or	*Pièce* de 40 livres italiennes	40
		Or	*Pièce* de 20 livres italiennes.	20
La livre italienne à 100 centimes a la même valeur que le franc.	1	Arg.	*Pièces* de 5, 2, 1, 1/2 et 1/4 livres qui équivalent à celles de France.	
			On se sert aussi des monnaies autrichiennes.	
VENISE				
On compte aujourd'hui comme dans tout le royaume, par *livres autrichiennes*. Autrefois on comptait à Venise par lire à 20 soldi ou marchetti 12 grosseti ou denari de ducat.	0 50,939	Or	*Sequin* (1/2 et 1/4 en proportion).	11 95,21
		Or	*Doppia* ou pistole.	21 36
		Or	*Ducat* d'or.	7 49
		Or	*Osella* d'or.	47 83,27
		Argent	*Scudo della Croce*.	6 70
		Argent	*Giustina* ou ducaton.	5 91
		Argent	*Ducat* effectif de 8 livres piccoli.	4 18
		Argent	*Lirazza* ou pièce de 30 soldi.	0 64,48
		Argent	*Tallaro* (1/2 etc. en proportion).	5 27,98
		Argent	*Osella*.	2 04,66
Ou par ducati à 12 grossetti ou 12 denari du ducat.	3 15,822	Argent	*Scudo* de 10 lire, 1797.	5 25,20
		Argent	*Pièce* de 1 lire ou 12 kreuz, 1800 (et 1/2 en proportion)	0 48
		Argent	*Pièce* de 1 lira appelée monnaie provinciale, 1808 (et 1/2 en proportion.	0 47,17
Jusqu'au 1er novembre 1823, on comptait, et on compte encore en partie par *lire italiennes* à 100 centimes.	1	Argent	*Pièce* de 1 liar, 1802 (1/2 et 1/4 en proportion	0 43,77
			Nouvelles monnaies et mesures comme à Milan.	
Dalmatie.—RAGUSE.				
On compte par *ducati* à 40 grossetti à 6 soldi.	4 85,426	Argent	*Talaro* vieux, dit *Raguzine*, de 1759 (et demi en proportion).	3 90
		Argent	*Talaro* ou *Raguzine*, de 1774.	3 92
		Argent	*Talaro* ou *Raguzine*, de 1794.	3 85,02
		Argent	*Ducat*	1 37
		Argent	*Pièce* de 12 grossetti.	0 41
		Argent	*Pièce* de 6 grossetti	0 20,05
Hongrie. — PRESBOURG.				
On compte par *florins* à 60 kreuz.	2 59,669	Argent	*Voir* AUTRICHE.	

Europe.

MONNAIES.

UNITÉS.	POIDS en kigramm.	MESURES DE CAPACITÉ. Matières sèches en litres.	Liquides en litres.	MESURES DE LONGUEUR. Pieds en mètres.	Aunes en mètres.	MESURES agraires en ares.	MESURES itinéraires en kilomètres
Livre de Bohême = 16 onces = 32 loth.	0,514517						
Stein = 20 livres.							
Quintal=6 stein.							
Strich = 4 viertel = 16 massel = 192 seidel.	. . . .	106,768					
Eimer=32 pintes= 128 seidel.	. . . .	. . . .	64,159				
Pied de Bohême.	. . . .	. . . .	. . . .	0.296416			
Aune de Bohême.	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	0,5940		
Aune de Moravie.	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	0,7907		
Mille=12,600 aunes de Bohême.	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	7.483893
(Pour les nouveaux poids et mesures, V. VIENNE.)							
Anciennes mesures.							
Libbra peso grosso=4 quarts=28 onces.	0 7[illegible]029						
Libbra peso sottile=12 onces.	0,326971						
Moggio=8 staja = 32 quartari=128 metà = 512 quartini.	. . .	146,24					
Brenta=3 staja=6 mine=12 quartari=48 pintes =96 boccali.	. . .	. . .	75,552				
Rubbio d'huile pèse 25 livres à 32 onces la livre.							
Pied ordinaire.	. . .	. . .	. . .	0,435185			
Pied d'architecte.	. . .	. . .	. . .	0,3965			
Braccio= 12 onces= 144 punti.	. . .	. . .	. . .	. . .	0 5865		
Miglio d'Italie	. . .	. . .	. . .	. . .	. . .	. . .	1 856446
En 1803, un nouveau système de poids et mesures fut décrété pour le royaume d'Italie, où il a été en partie adopté. Il est basé sur le système décimal français, dont les dénominations ont pris des terminaisons italiennes. Le nouveau système de métrologie est employé dans toutes les transactions qui intéressent le gouvernement; dans les autres on fait usage de l'ancien.							
Libra grossa=12 onces=2304 carati.	0.477494						
Libra sottile=12 onces=1728 carati.	0,302[illegible]25						
Moggio=4 staja=16 quarts=64 quartaroli.							
Stajo.	. . .	80,000					
Anfora de vin=4 bigonzi=8 mastelli=48 secchi.							
Secchio=4 bozze=16 quartuzzi.	. . .	. . .	10.800				
Botte=5 bigonzi.							
Mina d'huile.	. . .	. . .	15,238				
Pied (Palmo).	. . .	. . .	. . .	0 347398			
Aune (Braccio) pour les soieries.	. . .	. . .	. . .	. . .	0.6394		
Aune pour la laine, le linge, etc.	. . .	. . .	. . .	. . .	0.6851		
Passo=5 pieds.							
Passo carré (unité de mesures agraires).	. . .	. . .	. . .	. . .	. . .	0.030171	
Miglio=941 1/2 toises.	. . .	. . .	. . .	. . .	. . .	. . .	1 534118
Oke à 3 1/2 livres.	1,317879						
Staje à 6 roupell.	. . .	148,653					
Barril à 84 centelets.	. . .	. . .	77,075				
Aune	. . .	. . .	. . .	. . .	0.5132		
Oka de Hongrie.	1,276079						
Eimer de la Haute-Hongrie.	. . .	. . .	73 316				
Eimer de la Basse-Hongrie.	. . .	. . .	56 891				
Tonneau de Tokai ou *Anthal.*	. . .	. . .	50,5[illegible]3				
Aune de Presbourg.	. . .	. . .	. . .	0 5581			
Mille=15,000 aunes	. . .	. . .	. . .	. . .	. . .	. .	8,371381
(Voir VIENNE pour les autres mesures.)							

Europe.

MONNAIES.

MONNAIES DE COMPTE. Dénominations et subdivisions.	Valeur en argent de France.	Nature.	MONNAIES RÉELLES. Dénominations.	Valeur au pair en argent de France.
BADE (grand duché de). (V. S., p. 1350, 1354.)				
CARLSRUHE.	fr. cent.			fr. cent.
On compte par *florins* à 60 kreuz.	2 16,391	Or	*Ducat.*	10 45,80
		Or	*Pièce* de 10 florins.	21 04
		Or	*Pièce* de 5 florins.	10 52
		Argent	*Risdale* ou *species thaler* à 2 florins 42 kreuz	5 15
		Argent	*Pièce* de 2 florins.	4 18
		Argent	*Pièce* de 1 florin.	2 09
MANHEIM.				
On compte comme à Carlsruhe.		Or	*Carolin* (1/2 et 1/4 en proportion)	25 51
		Or	*Pistole.*	20 58,21
		Or	*Ducat.*	11 77,36
		Argent	*Risdale*, fin.	5 70,52
		Argent	*Gulden* ou *florin*, pièce de 2/3 fin.	2 85,26
		Argent	*Risdale de convention*	5 16,34
BAVIÈRE (Royaume de). (V. S., p. 1350, 1351.)				
MUNICH.				
On compte comme à Carlsruhe.		Or	*Carolin.*	25 66
		Or	*Maximilien.*	17 18
		Or	*Ducat.*	11 77,26
		Argent	*Risdale de convention*, de 1780.	5 66
		Argent	*Risdale* de 1800.	5 10
		Argent	*Demi-risdale.*	2 55
		Argent	*Kopfstuck*	0 86
			(*Voir aussi* Gr. D. de Bade.)	
AUGSBOURG.				
On compte à Augsbourg par *florins d'empire* à 60 kreuz à 4 pfennings :		Or	*Ducat.*	11 61,72
1° En *Monnaie Valuta.*	2 16,391	Argent	*Thaler d'espèce* ou de *convention.*	
2° En *Valeur courante.*	2 59,669	Argent	*Demi* et *quart* thaler ou *doubles florins.*	
3° En *Giro-Geld.*	2 29,780	Argent	*Pièces* de 1 florin.	
		Argent	*Pièces* de 30 kreuz, argent courant.	
		Argent	*Pièces* de 20, 10 et 5 kreuz.	
NUREMBERG. (V. S., p. 1355.)				
On compte à Nuremberg comme à Munich.		Or	*Ducat* (double et en proportion).	11 72,96
		Argent	*Risdale*, constitution.	5 78,45
		Argent	*Risdale*, convention.	5 16,34
		Argent	*Kopfstück*	0 86

Europe.

POIDS ET MESURES.

UNITÉS.	POIDS en *kilogramm.*	MESURES DE CAPACITÉ. Matières sèches en *litres.*	MESURES DE CAPACITÉ. Liquides en *litres.*	MESURES DE LONGUEUR. Pieds en *mètres.*	MESURES DE LONGUEUR. Aunes en *mètres.*	MESURES agraires en *ares.*	MESURES itinéraires en *kilomètres.*
Livre nouvelle = 10 zehnlinge = 100 centass = 1000 pfenninge.	0,500000						
Pied nouveau = 10 pouces = 100 lignes.				0,300000			
Aune = 2 pieds.					0,600000		
Morgen = 4 quarts = 400 perches carrées = 40,000 pieds carrés.						36,0000	
Mille = 29,629 6/10 pieds.							8,888888
Malter.		124,965					
Pied.				0,2888			
Aune.					0,5581		
(*Voir* Carlsruhe *pour les autres mesures.*)							
Livre nouvelle de Bavière.	0,560001						
Livre de Munich.	0,561173						
Scheffel = 6 metzen = 12 viertel = 48 massel.		222,354					
Eimer de vin = 64 maass = 256 quartel.			68,416				
Pied = 12 pouces = 144 lignes = 1728 points.				0,291859			
Aune.					0,8330		
Juchart = 400 perches carrées = 40,000 pieds carrés.						34,0726	
Mille = 23,660 pieds du Rhin.							7,414973
Livre de commerce.	0,472418						
Livre dite *Frohngewicht.*	0,490869						
Schaf de blé = 8 metzen = 32 vierling.		205,300					
Maass.			1,177				
Fuder = 16 muids = 768 maass.							
Pied.				0,296168			
Aune de toile.					0,5865		
Grande mesure des marchands.					0,6063		
Les poids et les mesures sont les mêmes qu'à Munich; *mais les anciens sont encore usités.*							
Livre = 16 onces = 32 loth.	0,509996						
Malter = 16 metzen = 128 maass.		318,1376					
Eimer-Visir-Maass = 1 1/16 *Schenken-maass* = 32 viertel = 64 maass = 128 seidel.			73,2928				
Pied = 12 pouces = 144 lignes.				0,303793			
Aune.					0,6564		
Morgen de terre arable = 200 perches carrées = 51,000 pieds carrés.						47,30858	
Morgen de pré = 160 perches carrées = 23,140 pieds carrés.						21,28886	

MONNAIES.

MONNAIES DE COMPTE.			MONNAIES RÉELLES.	
DÉNOMINATIONS ET SUBDIVISIONS.	VALEUR en argent de France.	NATURE.	DÉNOMINATIONS.	VALEUR au pair en argent de France.

BELGIQUE (Royaume de).

BRUXELLES.

Dénominations et subdivisions	fr. cent.	Nature	Dénominations	fr. cent.
Conformément à l'ordonnance royale du 28 septembre 1816, on comptait, dans tout le ci-devant royaume des Pays-Bas, par *florins* à 100 cents.	2 13,544		*Anciennes monnaies.*	
Aujourd'hui on compte par francs.	1	ARG. OR	*Pièce* de 10 flor. ou *Guillaume*, de 1818. .	20 78
et les monnaies réelles sont du même poids et au même titre que celles de France.		ARG. OR	*Florin* de 1816, de 100 cents.	2 15,94
		ARG. OR	*Demi-florin* (avec divisions en proport.). .	1 07,87
			Monnaies anciennes (provinces du nord).	
		OR	*Souverain* (voy. AUTRICHE).	
		OR	*Lion d'or* ou pièce de 14 florins. . . .	26 15,34
		ARGENT	*Ducaton vieux*.	6 82,58
		ARGENT	*Ducaton* de Marie Thérèse.	6 49
		ARGENT	*Couronne* (1/2 en proportion).	5 68,35
		ARGENT	*Escalin* (double en proportion). . . .	0 64
		ARGENT	*Plaquette*	0 29
		ARGENT	*Lion d'argent* de Belgique, de 1790. . .	6 39
		ARGENT	*Florin* de Belgique, de 1790.	1 83

ANVERS. (V. S., p. 1350.)

Dénominations et subdivisions	fr. cent.	Nature	Dénominations	fr. cent.
On compte par *florins* à 100 cents. . . . . ou en argent de France; mais le franc est compté pour 47,25 cents, et le florin pour 2 francs 11,64 centimes.	2 13,544		*Voir* HOLLANDE ET BRUXELLES.	

BRÈME (République de). (V. S., p. 1351.)

Dénominations et subdivisions	fr. cent.	Nature	Dénominations	fr. cent.
On compte par *thaler* ou *risdales* à 72 gros à 5 schwaren.	3 89,503		*Depuis cinquante ans il n'a été frappé aucune monnaie à Brême.*	
		ARGENT.	*Pièces* de 48 gros.	2 84,69

BRUNSWICK (Duché de). (V. S., p. 1352.)

Dénominations et subdivisions	fr. cent.	Nature	Dénominations	fr. cent.
Généralement on compte par *thaler* à 24 bons gros à 12 pfennings.	3 89,503	OR	*Pistole* (double en proportion)	23 57,04
Dans certains endroits on compte aussi par *thaler* à 36 mariengros.		OR	*Charles d'or* avant 1802 (double en proportion).	20 62,62
		OR	*Charles d'or* depuis 1802 (*idem*). . . .	20 51,49
		OR	*Ducat*.	11 55
Généralement on compte par *thaler* à 24 bons gros à 12 pfennings..	3 89,503	ARGENT	*Risdale de convention* (1/2 en proport.). .	5 16,54
Dans certains endroits on compte aussi par *thaler* à 36 mariengros.		ARGENT	*Gulden*, *florin* ou pièce de 2/3 fin de 1764.	2 88,7
		ARGENT	*Gulden*, *florin* ou pièce de 2/3 commun 1764.	2 58,84
		ARGENT	*Idem* *Idem* *Idem* de 1795. .	2 86,3
		ARGENT	*Demi-florin* de 1764..	1 29,3

Europe.

POIDS ET MESURES.

UNITÉS.	POIDS en *kilogramm.*	MESURES DE CAPACITÉ. Matières sèches en *litres.*	MESURES DE CAPACITÉ. Liquides en *litres.*	MESURES DE LONGUEUR. Pieds en *mètres*	MESURES DE LONGUEUR. Aunes en *mètres*	MESURES agraires en *ares.*	MESURES itinéraires en *kilomètres.*
Les nouveaux poids et mesures, depuis le 1er janvier 1816, sont absolument semblables à ceux du nouveau système métrique français, avec les dénominations suivantes :							
Livre.	1,00000						
Mudde.		100,000					
Vat.			100,000				
Elle ou *aune*				1,000000	1,000000		
Vierkantebunder.						1,000000	
Mille métrique.							1,000000
Lieue du Brabant.							5,5556
Lieue de Flandres de 20,000 pieds du Rhin.							6,27708
Livre commerciale = 2 marcs = 16 onces ou 32 loots.	0,470156						
Schippond = 300 livres.							
Stein = 8 livres.							
Quart ou *Rasière* de blé.		79,6172					
Aam = 100 pots.			142,19				
Velte.			18,66				
Pied.				0,286895			
Aune de soie.					0,6952		
Aune de laine.					0,6842		
Perche = 20 pieds.							
Arpent = 400 perches carrées.						131,6939	
Livre, poids de commerce.	0,4985						
Scheffel = 4 viertel.		74,069					
Stubgen = 4 quater.			3,22141				
Pied = 12 pouces = 144 lignes.				0,289351			
Aune.					0,5787		
Livre à 32 loth.	0,467337						
Himten.		31,167					
Wispel = 4 scheffel = 40 himten.							
Stubgen.			3,73992				
Fuder = 4 oxhoft = 6 aam = 240 stubgen.							
Pied = 12 pouces = 144 lignes.				0,285361			
Aune = 2 pieds.					0,570724		
Perche = 16 pieds.							
Morgen = 120 perches carrées = 30,720 pieds carrés.						24,96983	
Mille de 23,629 pieds du Rhin.							7,41604

Europe.

MONNAIES.

MONNAIES DE COMPTE. Dénominations et subdivisions.	Valeur en argent de France.	Nature.	MONNAIES RÉELLES. Dénominations.	Valeur au pair en argent de France.

CRACOVIE (République de).

Dénominations et subdivisions	fr. cent.	Nature	Dénominations	fr. cent.
Ainsi qu'en Pologne, on compte dans cette ville par *florins* à 30 gros.	0 59,909		On ne frappe point monnaie à Cracovie; cette ville se sert de celle de Pologne. (*Voyez* POLOGNE.)	

DANEMARK.

COPENHAGUE. (V. S., p. 1352.)

Dénominations et subdivisions	fr. cent.	Nature	Dénominations	fr. cent.
La monnaie de compte, réelle ou représentative, est le *rykdaler de banque* à 6 marcs, qui se divise en 16 schillings.	2 80,723	OR	*Ducat courant* depuis 1767	9 47
		OR	*Ducat d'espèce*, 1791 à 1802.	11 86
		OR	*Christian d'or*, 1773.	10 95
Les espèces monnayées depuis le nouveau système monétaire introduit dans tout le royaume par ordonnance du 5 janvier 1813, consistent en *écus* ou *thaler de banque*; en pièces de *deux marcs*, *un marc* et pièces de 8 *schillings*, plus en *species* de *deux écus de banque*.		ARGENT	*Rykdaler vieux* à 6 marcs danois de 1750.	4 96
		ARGENT	*Crone* ou vieille pièce de 4 marcs.	3 24,96
		ARGENT	*Crone* ou *couronne* de 1747.	3 34,96
		ARGENT	*Rykdaler d'espèce* ou double daler de 96 schillings danois, de 1776.	5 66
		ARGENT	*Demi-rykdaler*.	2 83
		ARGENT	*Rykdaler d'espèce* de 1798.	5 58,57
		ARGENT	*Marc danois* de 16 schillings de 1776.	0 94
		ARGENT	*Pièce* de 24 schillings.	1 26

ESPAGNE.

MADRID.

Dénominations et subdivisions	fr. cent.	Nature	Dénominations	fr. cent.
Dans le royaume d'Espagne on compte en huit valeurs différentes; cependant la valeur castillane est la plus généralement en usage dans toutes les parties de la Péninsule. En valeur castillane, on compte ordinairement par *reaux de vellon* à 34 maravedis.	0 26,700	OR	*Quadruple pistole* ou *doublon* avant 1772.	85 42
ou par *reaux de plata antigua* à 34 maravedis de plata antigua.	0 50,260	OR	*Double pistole* avant 1772.	42 71
Voici le rapport des monnaies castillanes de compte, les plus générales :		OR	*Simple* id.	21 36
1 *Real de plata antigua* = 1 15/17 real de vellon = 16 quartos = 32 ochavos = 34 maravedis de plata antigua = 64 maravedis de vellon.		OR	*Demi* id.	10 68
Au reste, chaque province d'Espagne a sa manière particulière de compter, laquelle diffère plus ou moins des autres.		OR	*Quart* id. ou *piastre d'or*	5 39,6
On entend par *plata*, la monnaie d'argent et par *vellon* celle de billon. La monnaie de *plata antigua*, comprend		OR	*Quadruple pistole*, ou *doublon* de 1772 à 1785	83 93
		OR	*Double pistole* de 1772 à 1785.	41 96,5
		OR	*Simple* id.	20 98,25
		OR	*Demi* id.	10 49,1
		OR	*Quart* id.	5 36
		OR	*Quadruple pistole* depuis 1786.	81 51
		OR	*Double* id.	40 75,5
		OR	*Simple* id.	20 37,75
		OR	*Demi-pistole* ou écu.	10 18,87
			Coronilla, piastre d'or de 1801.	5 08,41
		ARGENT	*Piastre vieille*, appelée *sevillan*, 1731.	5 40,85
		ARGENT	*Piecette* de 2 reaux de plata, 1721.	1 03,41
		ARGENT	*Real de plata* de 1721.	0 51,6
		ARGENT	*Piastre* depuis 1772.	5 43
		ARGENT	*Demi* id.	2 71,5
		ARGENT	*Real* de 2, ou *piecette* ou 1/5 de piastre.	1 08,6

Europe.

POIDS ET MESURES.

UNITÉS.	POIDS en *kilogramm.*	MESURES DE CAPACITÉ. Matières sèches en *litres.*	MESURES DE CAPACITÉ. Liquides en *litres.*	MESURES DE LONGUEUR. Pieds en *mètres.*	MESURES DE LONGUEUR. Aunes en *mètres.*	MESURES agraires en *ares.*	MESURES itinéraires en *kilomètres.*
Livre = 32 loth = 48 skoyciec.	0,4049						
Korzec = 16 garniec.		501,116					
Becska = 36 garniec.			57,24				
Pied.				0,356411			
Aune.					0,6170		
Livre = 32 loth = 128 drachmes.	0,499327						
Bismerpfund = 12 livres.							
Wog ou *wag* = 3 bismerpfunde.							
Lierpfund = 16 livres.							
Schiffpfund = 20 liespfund.							
Last = 16 1/4 schiffpfunde.							
Toonde = 8 skieps = 144 pots.		139,001					
Viertel = 4 kan = 8 pots.			7,7223				
Anker = 39 pots.			37,646				
Pied danois.				0,313763			
Aune = 2 pieds.					0,627526		
Perche = 10 pieds.				3,13821			
Perche carrée.						0,098483	
Pflug (8 tonnes hart-korn) = 1804,8 perches carrées.						177,7432	
Tonne hart-korn = 225,6 perches carrées						22,21790	
Tonne saatland = 56,4 perches carrées.						5,554476	
Mille = 2400 perches.							7,530317
Livre = 16 onces = 128 drachmes.	0,460096						
Fanega = 12 celemines = 48 cuartillos.		55,584					
Arroba de vin = 8 azumbres = 32 cuartillos = 25 livres.			16,136				
Arroba d'huile = 4 cuartillos = 100 cuartерones.			11,5023				
Pied = 12 pouces = 192 lignes.				0,278636			
Vara, aune de Castille à 3 pieds.					0,835908		
Estado ou toise = 6 pieds.							
Passo = 5 pieds.							
Estadale = 11 pieds.							
Grande palme = 1 1/3 pied.							
Corde = 33 grandes palmes.							
Fanegada de terre à blé = 576 estadales carrés.						64,39563	
Arançada de terre à vignes = 400 estadales carrés.						44,71917	

MONNAIES.

MONNAIES DE COMPTE. Dénominations et subdivisions.	Valeur en argent de France.	Nature.	MONNAIES RÉELLES. Dénominations.	Valeur au pair en argent de France.
ESPAGNE (*suite*).				
MADRID.	fr. cent.			fr. cent.
Les monnaies d'argent frappées avant 1686, et la monnaie de *plata nueva*, les espèces d'argent monnayées depuis 1686.		Argent	*Réal* de 1, ou 1/2 piécette, ou 1/10 de piastre.	0 54,30
		Argent	*Reallillo*, ou *real de vellon*, ou 1/20 de piastre	0 27,15
ÉTAT DE L'ÉGLISE.				
ROME. (V. S., p. 1356.)				
On compte à Rome et dans tous les États de l'Église, par *écus* romains ou *piastres* à 100 baiocchi de 5 quatrini, ou à 10 paoli de 10 baiocchi.	5 38,456	Or	*Pistoles* de Pie VI et de Pie VII.	17 27,5
		Or	*Demi* id. id.	8 63,75
		Or	*Sequin* de Clément XIV et de ses successeurs.	11 80
		Or	*Demi* id. id.	5 90
		Or	*Scudo* de la république romaine.	17 28,3
		Argent	*Scudo*, ou *couronne*, avant 1753.	6 41,38
		Argent	*Testone* vieux.	1 83,75
		Argent	*Paolo* vieux.	0 60,08
		Argent	*Scudo* de 10 paoli, ou *couronne* depuis 1753	5 38,46
		Argent	*Mezzo scudo* ou 1/2 couronne.	2 69,25
		Argent	*3/10 de scudo* ou *testone*.	1 61,55
		Argent	*1/5 de scudo* ou *papetto*.	1 07,7
Il n'existe point actuellement de monnaie fictive dans les états romains.		Argent	*1/10 de scudo* ou *paolo*.	0 53,85
		Argent	*Scudo* de la république romaine, 1799.	5 29,42
BOLOGNE.				
On compte ordinairement par *livres* à 20 soldi à 12 denari.	1 07,461	Or	*Doppia* ou pistole de Pie VI.	17 33
Il existe deux sortes de valeurs monétaires : 1° de banque ou d'échange, 2° courante, que l'on nomme aussi *fuori banco* (hors de banque). L'argent de banque est de 2 1/2 pour cent meilleur que l'argent courant.		Or	*Doppia nuova* ou pistole neuve.	17 42
		Or	*Sequin*, avant 1760.	11 80
		Argent	*Scudo* de Bologne, Pie VI.	5 36,73
		Argent	*Testone* id. id.	1 60,27
		Argent	*Scudo* de la ville de Bologne.	5 52,08
		Argent	*Scudo* de Pie VII, 1800.	5 33,33
FRANCE.			*Nouvelle monnaie.*	
On compte partout en *francs* à 10 décimes à 10 centimes, ou le franc à 100 centimes.	1 00	Or	*Pièces* de 40 francs contiennent 11,6129 grammes d'or pur et pèsent 12,9032 grammes bruts.	40
Autrefois, et jusqu'à la fin de 1796, on comptait par *livres* à 20 sous à 12 deniers tournois.	0 98,762	Or	*Pièces* de 20 francs contiennent 5,8064 grammes d'or pur et pèsent 6,4516 grammes bruts.	20
Les anciennes monnaies françaises, et toutes les conventions sociales, étaient réglées en *livres tournois*, monnaie fictive, et les mots *livre* et *franc* étaient parfai-		Argent	*Pièces* de 5 francs contiennent 22,5 grammes d'argent pur et pèsent 25 grammes bruts	5
		Argent	*Pièces* de 2 francs contiennent 9 grammes d'argent pur et pèsent 10 grammes.	2
		Argent	*Pièces* de 1 franc contiennent 4,5 grammes	

Europe.

POIDS ET MESURES.

UNITÉS.	POIDS en *kilogramm.*	MESURES DE CAPACITÉ. Liquides en *litres.*	Matières sèches en *litres.*	MESURES DE LONGUEUR. Pieds en *mètres.*	Aunes en *mètres.*	MESURES agraires en *ares.*	MESURES itinéraires en *kilomètres.*
Fugada = 50 fanegadas.							
Cahizada, étendue de terre où l'on peut semer un *cahiz* de blé, mesure imaginaire d'environ 12 fanegas.							
Lieue royale à 24,000 pieds.							6,69724
Lieue commune à 20,000 pieds.							5,572720
Mille marin de 20 au degré.							5,555555
Livre = 12 onces = 288 denari.	0,339073						
Decine = 10 livres.							
Rubbio = 4 quarte = 16 scorzi = 32 quartucci. Il se divise quelquefois en 12 ou en 16 stari et en 22 scorzi.		294,46					
Baril de vin = 32 boccali = 128 fogliette.			58,3416				
Botte = 16 barils.							
Baril d'huile = 28 boccali = 112 fogliette = 448 quartucce.			57,4806				
Soma d'huile = 80 boccali; cette mesure = 2 pelli ou mastelli = 20 cagnatelle.			164,23				
Pied romain.				0,297893			
Palmo des architectes = 3/4 du pied romain.				0,223419			
Pied antique.				0,296240			
Canna ou *aune* = 8 palmes des march.					1,9919		
Mille romain.							1,4890
Livre = 12 onces = 192 ferlini = 1920 carati	0,361850						
Corba de blé = 2 staja = 8 quartaroli = 32 quarticini ou cupi.		78,64					
Corba de vin = 60 boccali = 240 fogliette.			78,59				
Pied de Bologne.				0,380100			
Braccio ou *aune* pour les étoffes.					0,6400		
Tornatura des Rizières.						19,332	
Système métrique ou nouvelles mesures.							
Kilogramme, poids d'un décimètre cube d'eau à la température de 4° au-dessus de la glace = 10 hectogrammes = 100 décagrammes = 1000 grammes = 10,000 décigrammes.	1,						
Kilolitre = 1 mètre cube ou 1000 décimètres cubes.		1000,					
Hectolitre = 100 décimètres cubes.		100,	100,				
Décalitre = 10 décimètres cubes.		10,	10,				
Litre = 1 décimètre cube.		1,	1,				
Décilitre = 1/10 de décimètre cube.		0,1	0,1				
Stère, mesure de solidité = 1 mètre cube.							
Mètre, unité fondamentale des poids et mesures, 10 millionième partie du quart du méridien terrestre.				1,			
Décimètre = 1/10 de mètre.				0,1			

MONNAIES.

MONNAIES DE COMPTE. Dénominations et subdivisions.	Valeur en argent de France.	Nature.	MONNAIES RÉELLES. Dénominations.	Valeur au pair en argent de France.
FRANCE (*suite.*)				
	fr. cent.			fr. cent.
tement synonymes ; mais par les décrets impériaux des 18 août et 12 septembre 1810, les anciennes monnaies ont été réduites en francs et centimes, et la valeur de 80 francs a été fixée à 81 livres, d'après quoi le franc est d'un quart pour cent plus fort que la livre.		ARGENT	d'argent pur et pèsent 5 grammes. . .	1
			Pièces de 1/2 fr. } dans les mêmes propor-	0 50
			Pièces de 1/4 fr. } tions.	0 25
			Anciennes monnaies.	
			Par les décrets impériaux des 18 août et 12 septembre 1810, les anciennes monnaies françaises avaient été réduites en francs et centimes dans les rapports suivants. Elles n'ont plus cours aujourd'hui.	
Bien que tous les comptes, tous les paiemens se fassent maintenant en francs, il arrive souvent, soit pour acquitter d'anciennes dettes, soit pour ajuster d'anciens comptes, etc., que l'on est obligé d'exprimer les francs en livres et *vice versâ*. C'est pourquoi nous avons donné la valeur des deux monnaies de compte.		OR	*Double louis* de 48 livres tournois. . . .	47 20
			Louis de 24 livres tournois.	23 55
			N. B. *Ces monnaies d'or éprouvaient quelques variations dans leur valeur selon le millésime qu'elles portaient.*	
		ARGENT	*Ecu* de 6 livres tournois.	5 80
			Ecu de 3 livres tournois.	2 75
			Pièce de 30 sous.	1 50
			Pièce de 15 sous.	0 75
			Pièce de 24 sous.	1
			Pièce de 12 sous.	0 50
			Pièce de 6 sous.	0 25
FRANCFORT (Rép. de). (V. S., p. 1353.)				
Les comptes se tiennent en *risdales* à 90 kreuz. . .	3 24,5863	OR	*Ducat* (même valeur qu'à Hambourg).	11 86
		ARG.	*Risdale de convention* de 1772.	5 22.
ou *florins* à 60 kreuz, le kreuz à 4 heller.	2 16,3908		*Idem* de 1796.	5 18.
HAMBOURG (Rép. de). (V. S., p. 1353.)				
Les comptes se tiennent en marcs à 16 schillings à 12 pfennings lubequois ou hambourgeois. On reconnait à Hambourg trois valeurs : celle de banque,		OR	*Ducat ad legem imperii.*	11 86
			Ducat nouveau de la ville.	11 76
marc de banque	1 87,9957			
thaler de banque	5 63,9870	ARGENT	*Risdale de constitution* ou *écu d'espèce*. . .	5 78
			Double marc, ou pièce de 32 schillings. . .	3 02,41

Europe.

POIDS ET MESURES.

UNITÉS.	POIDS en *kilogramm.*	MESURES DE CAPACITÉ. Matières sèches en *litres.*	MESURES DE CAPACITÉ. Liquides en *litres.*	MESURES DE LONGUEUR. Pieds en *mètres*	MESURES DE LONGUEUR. Aunes en *mètres*	MESURES agraires en *ares.*	MESURES itinéraires en *kilomètres.*
Centimètre = 1/100 de mètre.				0,01			
Millimètre = 1/1000 de mètre.				0,001			
Decamètre = 10 mètres.				10,			
Kilomètre = 1000 mètres.							1,
Myriamètre = 10,000 mètres (lieue métrique).							10,
Centiare = 1 mètre carré.						0,01	
Are = 100 mètres carrés.						1,	
Hectare = 10,000 mètres carrés.						100,	
Anciennes mesures.							
Livre = 16 onces = 128 gros = 9216 grains.	0,4895						
Muid de blé de Paris = 12 setiers = 24 mines = 48 minots = 144 boisseaux = 2304 litrons 18,72 *hectolitres.*							
Setier.		156,0994					
Muid de vin = 35 setiers = 144 quarts = 288 pintes = 2,68 *hectolitres.*							
Pinte = 2 chopines = 4 demi-setiers = 8 poissons.			0,931318				
Pied de roi = 12 pouces = 144 lignes = 1728 points.				0,324840			
Toise = 6 pieds.							
Aune ancienne = 43 pouces 10 5/6 lignes.					1,188446		
Aune nouvelle.					1,200000		
Arpent des eaux et forêts à 100 perches de 22 pieds.						51,0720	
Arpent commun à 100 perches de 20 pieds.						42,2208	
Arpent de Paris à 100 perches de 18 pieds.						34,1887	
Lieue marine de 20 au degré du méridien.							5.555555
Lieue de 25 au degré.							4.444444
Lieue de 22 1/2 au degré.							4,938272
Lieue de poste (2000 toises).							3,898073
Mille géographique de 60 au degré.							1,851851
Livre forte = 2 marcs = 32 loth = 128 drachmes.	0,505296						
Livre légère (même division).	0,467867						
Achtel ou *malter* = 4 simmer = 8 metzen = 16 sechter.		114,745					
Ohm = 2 viertel = 80 maas = 320 schoppen.			143,43				
Pied.				0,284610			
Aune.					0,5473		
Livre = 2 marcs = 16 onces = 32 loth = 128 drachmes.	0,48416						
Scheffel de blé = 2 fass = 4 himten = 16 spint.		105,296					
Wispel = 10 scheffel.							
Last de froment = 3 wispel.							
Stock d'orge ou d'avoine = 3 wispel.							
Ohm = 4 anker = 5 eimer = 20 viertel = 40 stubgen = 160 quarters.			144,400				
Pied = 3 palm = 12 pouces = 96 parties.				0,286415			
Palm.				0,095472			

MONNAIES.

MONNAIES DE COMPTE.			MONNAIES RÉELLES.	
DÉNOMINATIONS ET SUBDIVISIONS.	VALEUR en argent de France.	NATURE.	DÉNOMINATIONS.	VALEUR au pair en argent de France.
HAMBOURG (Rép. de). (*Suite*).				
celle d'espèces de banque, et la valeur courante monnayée.	fr. cent.	ARGENT	*Marc* ou 16 schillings d'après la convention de Lubeck.	fr. cent. 1 53
marc courant	1 52,7465	ARGENT	*Pièce* de 8 schillings.	0 72
thaler courant	4 58,2394	ARGENT	*Pièce* de 4 schillings.	0 40,68
La première est une monnaie imaginaire; l'argent de la seconde est à la monnaie courante comme 16 est à 13.				
HANOVRE (Royaume de). (V. S., p. 1354.)				
Depuis 1817, on compte dans le royaume de Hanovre, par *thaler* à 24 bons gros à 12 pfennings. . . .	3 89,503	OR	*Georges* d'or.	20 64,93
		OR	*Ducat*.	11 88,49
		OR	*Florin* ou *gulden* d'or (et double en proportion).	8 69,71
La manière ordinaire de compter dans les affaires de banque est en *louis d'or* à 5 thaler, selon le cours de Brêne.		ARGENT	*Risdale*, constitution.	5 75,67
		ARGENT	*Florin* ou pièce de 2/3 fin.	2 87,99
		ARGENT	*Demi-florin* ou pièce de 1/3 fin.	1 42,65
		ARGENT	*Quarter* ou pièce de 6 bons gros.	0 69,83
		ARGENT	*Florin* ou pièce de 2/3 bas.	2 87,06
HESSE-DARMSTADT (Gr.-Duché de).				
DARMSTADT. (V. S., p. 1352.)				
On compte par *florins* ou *gulden d'empire* à 60 kreuz à 4 pfennings.	2 16,3908	OR	*Caroline*.	11 98,39
		OR	*Ducat*.	11 86,29
		ARGENT	*Kronthaler* à 1 florins 42 kreuz.	
		ARGENT	*Thaler d'espèces de convention* à 2 florins 24 kreuz.	
		ARGENT	*Demi-thaler d'espèces de convention* à 1 florin 12 kreuz.	
		ARGENT	*Kopfstück* ou pièces de 20 kr. à 24 kr. 1/2 et 1/4 en proportion.	
ou par *risdales* à 90 kreuz à 4 pfennings.	3 24,5863	ARGENT	Le marc fin d'argent de Cologne est à 16 thaler ou 24 florins.	
HESSE-ÉLECTORALE.				
CASSEL. (V. S., p. 1352.)				
On compte par *thaler courant* à 32 albus hessois de 12 heller, ou à 24 gros de 16 heller.	3 89,5035	OR	*Pistole*.	20 51,59
		OR	*Guillaume d'or* de 1815.	20 53,80
ou par *florins* de Francfort à 60 kreuz.	2 16,3908	ARGENT	*Risdale de convention*.	5 08,72
		ARGENT	*Florin* ou pièce de 2/3.	2 54,36
		ARGENT	*Demi* id.	1 27,18
		ARGENT	*Thaler* ou *risdale de compte* de 1778. . . .	3 88,72
		ARGENT	*Thaler* de 1789.	3 73,48
		ARGENT	*Thaler de convention*, 1815.	5 02,33
		ARGENT	*Pièce* de 6 bons gros.	1 00,94
5 *thaler hessois* valent 9 *florins de Francfort*.		ARGENT	*Pièce* de 1 bon gros.	0 14,73
HOLLANDE (Royaume de).				
AMSTERDAM. (V. S., p. 1350.)				
Conformément à l'ordonnance du roi des Pays-Bas, du 28 septembre 1816, on doit compter aujourd'hui		OR	*Ryder*.	31 65
		OR	*Demi-ryder*.	15 82,5

Europe.

POIDS ET MESURES.

UNITÉS.	POIDS en *kilogramm.*	MESURES DE CAPACITÉ. Matières sèches en *litres.*	Liquides en *litres.*	MESURES DE LONGUEUR. Pieds en *mètres*	Aunes en *mètres*	MESURES agraires en *ares.*	MESURES itinéraires en *kilomètres.*
Pied du Rhin = 12 pouces = 120 lignes.				0,313854			
Toise = 6 pieds.							
Aune de Hambourg = 2 pieds.					0,57283		
Aune de Brabant.					0,69141		
Marschruthe = 14 pieds.							
Geestruthe = 16 pieds.							
Corde de bois = 6 2/3 pieds de long et autant de hauteur.							
Morgen = 600 marschruthe carrées.						96,472	
Scheffel de terre arable = 200 geestruthe carrées.						42,001	
Mille de Hambourg = 1650 geestruthe.							7,561
Livre = 2 marcs = 16 onces = 32 loth = 128 drachmes.	0,489619						
Himten = 3 metzen.		31,16					
Wispel = 8 malter = 48 himten.							
Ahm = 4 anker = 40 stubgen = 80 kannen = 160 quarter.			156,862				
Pied = 12 pouces = 96 huitièmes = 144 lignes.				0,291995			
Ruthe ou *perche* = 16 pieds.							
Ell ou *aune* = 2 pieds.					0,58399		
Morgen = 120 perches carrées = 2 vierling = 1 1/3 drohn.						26,193	
Mille = 1590 perches.							7,42582
Nouvelles mesures depuis 1821.							
Livre = 32 loth = 128 quintchen.	0,5						
Malter = 4 simmer = 16 kumpf = 64 gescheid.		128,00					
Ohm = 20 viertel = 80 mass = 320 schoppen.			160,00				
Pied = 10 pouces = 100 lignes.				0,25			
Toise (klafter) = 10 pieds.							
Aune = 24 pouces.					0,6		
Stecken = 10 pieds cubes, la bûche à 40 à 50 pieds de long = 1 3/16 stère.							
Morgen = 4 viertel ou 400 toises carrées.						25,00	
Livre = 16 onces = 32 loth.	0,4842						
Viertel = 4 himten = 16 metzen.		160,738					
Ohm = 20 quarlin = 80 mass.			158,75				
Pied.				0,287699			
Aune.					0,5704		
Perche = 14 pieds.							
Acker = 150 perches carrées.						23,86527	
Ancien système.							
Livre = 2 marcs = 16 onces = 32 loth 128 drachmes.	0,494090						

MONNAIES.

MONNAIES DE COMPTE. Dénominations et subdivisions.	Valeur en argent de France.	Nature.	MONNAIES RÉELLES. Dénominations.	Valeur au pair en argent de France.
HOLLANDE (Royaume de). (*Suite*).				
AMSTERDAM.	fr. cent.			fr. cent.
par *florins* à 100 cents.	2 13,5436	Or	*Ducat*.	11 93
		Or	*Pièces* de 10 florins.	21 57
On comptait auparavant par *florins* à 20 stuvers à 10 pfennings de Hollande.	2 16,4293	Argent	*Ducaton* ou *ryder*.	6 85
		Argent	*Pièce* de 3 florins.	6 42
		Argent	*Pièce* de 3 florins de Batavia.	6 26,65
		Argent	*Ducat* ou *risdale* (variable).	5,48
La division et les rapports des anciennes monnaies sont comme il suit :		Argent	*Daalder* ou pièce de 30 stuver.	3 12,50
		Argent	*Demi-risdale*.	2 66,67
		Argent	*Florin* ou *guilder*.	2 11,05
		Argent	*Demi-guilder*.	1 05,52
1 livre de Flandre = 2 2/5 thaler de Hollande = 4 2/7 florins d'or = 6 florins hollandais = 20 schillings flamands = 120 stuvers hollandais = 240 gros flamands = 1920 pfennings hollandais.		Argent	*Pièce* de 12 stuver.	1 32,87
		Argent	*Sesthalf* ou pièce de 5 1/2 stuver.	0 54,80
		Argent	*Pièce* de 8 stuver.	0 88,37
		Argent	*Florin de Batavia*.	2 03,63
		Argent	*Risdale* ou pièce de 50 stuver du royaume de Hollande.	5 29,11
			Voir BALBQUA *pour les nouveaux systèmes monétaire et métrique; le dernier n'est pas encore sanctionné par le peuple hollandais.*	
ILES IONIENNES (République des).				
On compte, dans les 6 îles de Corfou, Sainte-Maure, Céphalonie, Theaki, Zante et Paxos, par *dollars* à 100 cents ou oboles.	5 34,0072		Les monnaies d'or qui ont cours dans ces îles sont principalement les *pistoles d'Espagne*. Les *quadruples* y valent 15 dollars 20 cents.	
A Cérigo on compte par *piastres* à 40 paras.	0 79,1123		Les monnaies d'argent sont les *piastres espagnoles* qui valent 1 dollar, les *thaler d'espèces d'Allemagne* qui ont cours à 98 cents, et l'*écu de Venise* qui vaut 96 cents, ainsi que les moitiés et les quarts dans les mêmes proportions.	
LUBECK (République de). (V. S., p. 1354.)				
On compte habituellement à Lubeck par *marcs* à 16 schillings à 12 pfennings.	1 52,7465	Or	Les *ducats* sont assujétis au cours ; leur valeur au pair est de	12
		Or	Id. *doubles*.	24
		Argent	*Thaler d'espèces*.	5 77,04
		Argent	*Thaler courant*.	4 59

Europe.

POIDS ET MESURES.

UNITÉS.	POIDS en *kilogramm.*	MESURES DE CAPACITÉ Liquides en *litres.*	MESURES DE CAPACITÉ Matières sèches en *litres.*	MESURES DE LONGUEUR Pieds en *mètres.*	MESURES DE LONGUEUR Aunes en *mètres.*	MESURES agraires en *ares.*	MESURES itinéraires en *kilomètres.*
Livre troy = 16 onces = 320 engel = 10,240 as de Hollande	0,492167						
Schiffpond = 20 lyspond = 300 livres.							
Livre de Brabant.	0,470539						
Scheppel.		27,814					
Last = 27 mudde = 36 sack = 108 scheppel.							
Stoop.			2,425				
Aam de vin = 4 anker = 8 stekan = 64 stoop = 128 mengel = 256 pintes = 512 mutjes.			155,224				
Stekan de bière = 16 mengel = 32 pintes.			19,656				
Pied = 3 palmes = 12 pouces = 264 quartes.				0,283133			
Pied du Rhin.				0,313854			
Perche = 13 pieds.							
Perche du Rhin = 12 pieds du Rhin.							
Brasse = 6 pieds.							
Aune d'Amsterdam.					0,6878		
Aune de Flandre.					0,7006		
Morgen d'Amsterdam = 600 perches carrées.						81,2865	
Morgen du Rhin = 600 perches carrées du Rhin.						85,1579	
Lieue hollandaise de 19 au degré.							6,216374
Mille marin de 20 au degré.							5,555555
Les poids sont généralement ceux de Venise et de Turquie							
Oke	1,224545						
Livre de Corfou.	0,408402						
Moggio de Corfou et de Paxos.		21,000					
Bacile de Zante.		44,0478					
Bacile de Céphalonie.		49,332					
Cado de Sainte-Maure.		60,991					
Bacile d'Ithaque et *Chilo* de Cérigo.		35,238					
Baril de vin de Corfou et de Paxos			68,13				
Idem de Zante.			69,551				
Idem de Céphalonie.			50,819				
Idem de Sainte-Maure, d'Ithaque et de Cérigo.			68,13				
Mesures de longueur de Venise.							
Moggio de terre.						97,119	
Livre = 32 loth = 128 drachmes.	0,484749						
Quintal = 112 livres.							
Schiffpfund (poids de frêt) = 20 liespfund de 14 livres = 280 livres.							
Schiffpfund (poids de charroi) = 20 liespfund de 16 livres = 320 livres.							
Scheffel de blé = 4 fasser.		35,580					
Last = 8 dromts = 24 tonnes = 96 scheffel.							
Scheffel d'avoine.		39,630					
Ahm = 20 viertel = 40 stubgen = 80 kanne = 160 quarter.			149,8				

MONNAIES.

MONNAIES DE COMPTE. Dénominations et subdivisions.	Valeur en argent de France.	Nature.	MONNAIES RÉELLES. Dénominations.	Valeur au pair en argent de France.
LUBECK (République de). (*Suite*).	fr. cent.			fr. cent.
Les monnaies de compte se divisent et sont dans les rapports suivans :		Argent	*Pièce* de 3 marcs.	3 05,49
		Argent	*Pièce* de 1 marc.	1 52,74
		Argent	*Pièce* de 8 schillings (de 4, de 2 en proportion).	0 76,37
1 thaler courant = 3 marcs = 48 schillings = 576 pfennings.	4 58,2394	Argent	*Pièce* de 1 schilling	0 09,01
LUCQUES (Duché de).				
On compte ordinairement par *livres* à 20 soldi à 12 deniers de livre.	0 72,2241	Or	*Doublon* ou *pistole*.	17 37,12
		Argent	*Scudo*	5 35,39
		Argent	*Mezzo* ou 1/2 scudo.	2 55,85
		Argent	*Terzo* ou 1/3 scudo.	1 82,31
		Argent	*Quinto* ou 1/5 scudo	1 01,04
		Argent	*Lira*.	0 71
ou par *scudi d'or* à 20 soldi à 12 deniers d'or. . . .	5 41,6824	Argent	*Barbone*.	0 42,13
MECKLENBOURG (Grand-Duché de). SCHWERIN. (V. S., p. 1356.)				
On compte par *risdales* à 24 gros ou 48 schillings. .	4 58,2394	Or	On ne frappe pas de monnaies d'or.	
ou par *florins* à 16 gros ou 32 schillings.	3 05,4929	Argent	*Florin* ou pièce de 2/3.	2 86,34
ou par *marcs* à 80 gros ou 16 schillings.	1 52,7465			
MECKLENBOURG (Grand-Duché de). STRELITZ.				
On compte par *risdales* à 24 gros ou 48 schillings.	3 89,5035	Or	*Pistole* à 5 thaler	19 47,52
		Arg.	*Pièces* de 1/6, 1/8, 1/12, 1/24 et 1/48 de thaler.	
MODÈNE (Duché de).				
On compte par *livres italiennes* à 100 centimes. . .	1	Argent	*Scudo* de 15 lire, 1739.	5 53,93
		Argent	*Double* id.	11 07,87
		Argent	*Scudo* de 5 lire, 1782.	1 82,31
		Argent	*Scudo* de 1796.	4 13,34
ou par *livres de Modène* à 20 soldi à 12 denari . . .	0 38,3754			
OTTOMAN (Empire). CONSTANTINOPLE.				
A Constantinople et dans les états turcs, on compte ordinairement par *piastres* à 40 paras à 3 aspres. . .	0 68,3339	Or	*Sequin zermahboud* du sultan Abdoul-Hamet, de 1773	8 72
		Or	*Nisctf*, ou *demi-zermahboud* de *id. id* . .	4 36
		Or	*Double-sequin zermahboud* de *id. id.* . .	16 30,23

Europe.

POIDS ET MESURES.

UNITÉS.	POIDS en *kilogramm.*	MESURES DE CAPACITÉ. Matières sèches en *litres.*	MESURES DE CAPACITÉ. Liquides en *litres.*	MESURES DE LONGUEUR. Pieds en *mètres.*	MESURES DE LONGUEUR. Aunes en *mètres.*	MESURES agraires en *ares.*	MESURES itinéraires en *kilomètres.*
Pied = 12 pouces = 144 lignes = 1728 points.				0,287901			
Perche = 16 pieds.							
Aune = 2 pieds.					0,575802		
Corde de bois à 6 pieds 9 1/2 pouces de large sur autant de haut.							
Last = 96 boisseaux à 60 ou à 80 perches carrées.							
Boisseau à 60 perches carrées.						12,73144	
Boisseau à 80 perches carrées.						16,97525	
Mille = le mille géographique.							1,853924
Livre = 12 onces = 288 denari = 6912 grani.	0,334500						
Peso grosso = 12 livres.							
Stajo		24,116					
Copo d'huile = 24 peso grosso.			88,30800				
Braccio pour la soie.				0,578900			
Braccio pour la laine.					0,6042		
Canna = 4 braccia.							
Livre de Rostock = 32 loth = 128 drachmes.	0 50,82						
Schiffpfund = 20 liespfund = 280 livres.							
Scheffel = 4 fasser = 16 spints.		38,889					
Les mesures liquides sont les mêmes qu'à Lubeck.							
Pied de Mecklenbourg.				0,287699			
Aune de Rostock.					0,5754		
L'aune de Hambourg et le pied de Lubeck ont été adoptés pour mesure générale; mais l'aune de Rostock et le pied de Mecklenbourg sont encore en usage.							
Livre = 12 onces = 92 ferlini.	0,3404						
Stajo.		[illegible]					
Pied de Modène.				0,523048			
Pied de Reggio.				0,530898			
Braccio de Modène.					0,6481		
Braccio de Reggio.					0,5298		
Cavezzo = 6 pieds.							
Tavola = 4 cavezzi carrés.						0,393934	
Biolca de terre = 72 tavole.						28,30469	
Les auteurs varient dans la division et l'évaluation des poids turcs; ainsi, selon *Kruse*, l'Oke = 2 3/11 rottel = 4 chekys, et le cheky = 0,31913 kilogrammes.							

MONNAIES.

MONNAIES DE COMPTE.		NATURE.	MONNAIES RÉELLES.	
DÉNOMINATIONS ET SUBDIVISIONS.	VALEUR en argent de France.		DÉNOMINATIONS.	VALEUR au pair en argent de France.

OTTOMAN (Empire). (*Suite*).

CONSTANTINOPLE.

	fr. cent.			fr. cent.
Cette évaluation est celle que *M. Lehmann* a donnée en 1826; mais, à cause de l'altération progressive que la piastre a éprouvée depuis un certain nombre d'années, sa valeur est réduite aujourd'hui à 30 ou 33 centimes.		OR	*Sequin fondoukli* de Sélim III de 1788 et 1789.	9 80
		OR	*Demi* id id.	4 90
		OR	*Quart* ou *roubbié*.	2 45
		OR	*Sequin zermahboud* de Sélim III.	7 30
		OR	*Sequin du Caire*, de 1773.	6 91,21
		OR	*Id.* de 1789.	6
		OR	*Demi-misseir*, de 1818.	2 71,11
		OR	*Yermeebeshlek*.	15 67,65
Il résulte des renseignemens procurés à M. *Lehmann* par diverses maisons de commerce à Constantinople, que la monnaie de cours usitée dans l'empire Ottoman est la *piastre* à 40 paras ou 100 aspres, et que la division donnée dans tous les ouvrages qui traitent des monnaies et qui portent la piastre à 120 aspres n'est pas exacte		ARGENT	*Demi-sequin zermahboud* de Sélim III.	3 65
		ARGENT	*Quart* Id. id.	1 82,50
		ARGENT	*Altmichlec* de 60 paras de Mustapha III, 1757.	3 72,45
		ARGENT	*Piastre* de Mustapha III, 1757.	2 31,54
		ARGENT	*Altmichlec* de 60 paras d'Abdoul-Hamet, depuis 1771.	3 52
		ARGENT	*Piastre* d'Abdoul-Hamet, de 1773.	2 12,08
La *piastre* est ordinairement nommée par les Turks *grusch*, et par les Anglais *dollar*.		ARGENT	*Autre* de la même époque.	1 60
		ARGENT	*Yaremlec* de 20 paras ou 60 aspres, 1757.	0 99
Le *jus* ou *juk*, et la *bourse* ou *chise*, sont deux monnaies de compte.		ARGENT	*Roubb* de 10 paras ou 30 aspres, 1757.	0 49.5
		ARGENT	*Para* de 3 aspres de 1773.	0 04
La *bourse d'argent* est une somme de 500 piastres.		ARGENT	*Aspre*, dont 120 pour la piastre de 1773.	0 01,33
		ARGENT	*Piastre* de 40 paras ou 120 aspres, de 1780.	2
La *bourse d'or* comprend 30,000 piastres.		ARGENT	*Pièce* de 100 paras de Sélim, de 1789.	3 30,32
		ARGENT	*Double piastre* id.	2 68,11
Le *juk* est une valeur de 100,000 aspres.		ARGENT	*Piastre* de Sélim de 1801.	1 37,61
		ARGENT	*Demi* Id.	0 68.80
		ARGENT	*Pièce* de 5 piastres de Mahmoud, 1811.	4 13,67
		ARGENT	*Piastre* de 1818.	0 97,33
		ARGENT	*Beshlie*.	3 96,96
		ARGENT	*Piastre* de la Tartarie Crimée, de 1778.	1 30,71
		ARGENT	*Piastre* de Tunis, de 1787.	1 38,74

PARME (Duché de).

On compte par *lire* à 20 soldi à 12 denari.	0 24.6913	OR	*Double pistole vieille* de Plaisance.	41 89
		OR	*Sequin*.	11 95
		OR	*Pistole* avant 1786.	23 01
		OR	*Pistole* depuis 1786.	21 91,50
81 lire de Parme font exactement 20 francs de France.				
Cette valeur a cours dans toutes les parties du duché, comme : Parme, Plaisance, Borgo-S^t.-Donnino.		ARGENT	*Ducat* de 1784 et 1796.	5 18
		ARGENT	*Pièce* de 3 lire depuis 1790.	0 68
		ARGENT	*Pièce* de 1 lire 10 soldi, depuis 1790.	0 34

POLOGNE (Royaume de).

VARSOVIE.

On compte à Varsovie, ainsi que dans tout le royaume de Pologne, par *florins* ou *gulden* de 30 gros	0 59,9089	OR	*Ducat*.	11 89,57
		OR	*Pièces* de 50 et de 24 gulden.	
		ARGENT	*Risdale vieille*.	5 18,91
		ARGENT	*Risdale nouvelle*.	3 65,75
		ARGENT	*Florin* ou *gulden*.	1 20,72
		ARGENT	*Pièces* de 10 et de 5 gros.	

Europe.

POIDS ET MESURES.

Selon *Paucton*, l'oke = 2 rottel = 4 chekys = 40 drams et le cheky = 0,318935 kilogram.

Suivant les renseignemens transmis à *Kelly* en 1821, pour la rédaction de son *Cambiste*, le cheky ou yusdrome de Constantinople = 0,32075 kilogrammes.

Ce dernier résultat, déterminé à la monnaie de Londres, paraît être celui qui mérite le plus de confiance.

Cependant M. *Lœhmann* dont nous avons adopté plusieurs évaluations, porte le rottel à 0,637828 kilogram.

UNITÉS.	POIDS en *kilogramm.*	MESURES DE CAPACITÉ. Matières sèches en *litres.*	MESURES DE CAPACITÉ. Liquides en *litres.*	MESURES DE LONGUEUR. Pieds en *mètres.*	MESURES DE LONGUEUR. Aunes en *mètres*	MESURES agraires en *ares.*	MESURES itinéraires en *kilomètres.*
Rottel ou *lodra*, qui est la livre turque	0,56452						
Cantaro ou *quintal* = 7 1/3 batmann = 44 okes							
Killot de blé.		33,158					
Fortin = 4 killots.							
Almud.			5,227				
Grand pic, *halebi* ou *archim.*				0,670548			
Petit pic ou *draa stambuly*, pour les aunages.					0,649593		
Mille de Turquie, ou *berri.*							1,669684
Mille marin.							1,479293

UNITÉS.	POIDS en *kilogramm.*	MESURES DE CAPACITÉ. Matières sèches en *litres.*	MESURES DE CAPACITÉ. Liquides en *litres.*	MESURES DE LONGUEUR. Pieds en *mètres.*	MESURES DE LONGUEUR. Aunes en *mètres*	MESURES agraires en *ares.*	MESURES itinéraires en *kilomètres.*
Livre = 12 onces = 288 denari = 6912 gramm.	0,32800						
Rubbio = 25 livres.							
Stajo = 16 quarterole.		51,375					
Braccio d'arpenteur, dit *braccio di legno* = 12 pouces = 144 points = 1723 atoui.				0,542150			
Perche (Pertica) = 6 bracci.							
Braccio de soie.					0,5944		
Idem de toile.					0,6438		
Biocia = 6 tari = 72 tavole = 288 perches carrées = 10368 bracci carrés.						30,47441	

UNITÉS.	POIDS en *kilogramm.*	MESURES DE CAPACITÉ. Matières sèches en *litres.*	MESURES DE CAPACITÉ. Liquides en *litres.*	MESURES DE LONGUEUR. Pieds en *mètres.*	MESURES DE LONGUEUR. Aunes en *mètres*	MESURES agraires en *ares.*	MESURES itinéraires en *kilomètres.*
Livre = 16 onces = 32 loth = 128 drachm.	0,405504						
Schiffpfund = 13 stein = 416 livres.							
Korzec = 4 cwierc = 32 garniec.		128,000					
Garniec = 4 kwarta = 16 kwaterka.			4,000				
Pied = 12 pouces = 144 lignes (stopy).				0,288			
Perche (prenty) = 15 pieds.							
Aune (lokci).					0,5760		
Wloka = 30 arpens.							
Arpent (morg) = 3 chaînes (sznury) car. = 300 perches carrées = 67,500 pieds carrés.						55,98720	
Mille de 20 au degré.							5,555555

MONNAIES.

PORTUGAL (Royaume de).

LISBONNE.

MONNAIES DE COMPTE. Dénominations et subdivisions.	Valeur en argent de France. fr. cent.
On compte par *reis*, la plus petite espèce de monnaie du pays.	0 00,6017
Les grandes sommes s'expriment par *mille reis*.	6 01,7124
et aussi par *crusades vieilles* à 400 reis.	2 40,6850
ou par *crusades neuves* à 480 reis.	2 88,8212
On comprend sous la dénomination de *conto de reis*, une somme de 1000 mille reis.	

Nature.	MONNAIES RÉELLES. Dénominations.	Valeur au pair en argent de France. fr. cent.
Or	*Monnaies d'or confectionnées avant 1722.*	
Or	*Dobrão* (doublon) ou *portugaise* à 24000 reis.	169 25,58
Or	*Demi-dobrão* à 12000 reis.	84 62,79
Or	*Moeda de ouro* ou *lisbonnine* à 4800 reis.	33 96
Or	*Demi-lisbonnine* à 2400 reis	26 98
Or	*Quartinho* ou *quart-lisbonnine* à 1200 reis.	8 49
Or	*Monnaies confectionnées depuis 1722.*	
Or	*Dobrão* à 12800 reis	89 53,35
Or	*Peça* ou *demi-dobrão* ou *johanèse* à 6400 reis.	45 27
Or	*Quart-dobrão* ou *demi-johanèse* à 3200 reis.	22 63,50
Or	*Huitième-dobrão* ou *pièce* de 1600 reis.	11 31,75
Or	*Seizième-dobrão* ou *pièce* de 800 reis.	5 66
Or	*Crusade vieille* à 400 reis.	3 30
Or	*Crusade neuve*, 1690.	3 44,02
Argent	Id. 1718.	2 87,88
Argent	Id. 1795.	2 89,94
Argent	*Doze vintems*, ou *pièce* de 240 reis, 1799.	1 44,30
Argent	*Teston*, 1799.	0 62,41
Argent	*Crusade neuve*, 1802.	2 87,16
Argent	*Crusade neuve*, 1809	2 95,30
Argent	*Seis vintems*, ou *pièce* de 120 reis, 1802.	0 66,95
Argent	*Tres vintems*, ou *pièce* de 60 reis, 1802.	0 33,47
Argent	*Teston* de 1802.	0 61,08
Argent	*Demi-teston* de 1802.	0 30,54
Argent	*Vintems* de 20 reis (très-rare, n'a pas cours).	11,16

PRUSSIENNE (Monarchie).

BERLIN. (V. S., p. 1351.)

MONNAIES DE COMPTE. Dénominations et subdivisions.	Valeur en argent de France.
Conformément aux décrets du 30 septembre 1821 et du 22 juin 1823, relatifs au système monétaire des États prussiens, on compte actuellement par *thaler* à 30 silbergros à 12 pfennings.	3 70,9557
Nota. Les nouvelles monnaies légales sont : *le frédéric d'or simple* et le *double*; le *thaler* à 30 silbergros; des *silbergros* et des *pièces* de 6 pfennings en argent de billon, et des *pièces* de 4, 3, 2 et 1 pfenning en cuivre.	

Nature.	MONNAIES RÉELLES. Dénominations.	Valeur au pair en argent de France.
Or	*Ducat* de 1748.	11 79,57
Or	*Id.* de 1787.	12 72,95
Or	*Double frédéric* de 1769 et de 1800.	41 61
Or	*Simple frédéric* de 1778 et de 1800.	20 80
Or	*Demi-frédéric.* id. id.	10 40
Argent	*Florin vieux* de l'électeur de Brandebourg.	2 94,68
Argent	*Risdale* ou *thaler* de 24 bons gros.	3 71,11
Argent	*Demi id.*	1 85,55
Argent	*Risdale d'espèces* ou de *convention.*	5 16,34
Argent	*Florin* ou *pièce* de 2/3.	2 85,31
Argent	*Florin* ou *gulden* de Silésie.	2 44,93
Argent	*Drittel* ou *pièce* de 8 bons gros.	1 22,67
Argent	*Pièce* de 4 bons gros	0 59,22
Argent	*Pièce* de 6 bons gros.	0 89,51
Argent	*Risdale vieille* de Bareuth.	3 21,15
Argent	*Pièce* de 2/3 id.	2 95,39
Argent	*Pièce* de 30 kreuz id.	1 06,09
Argent	*Risdale vieille* d'Anspach.	3 60,40
Argent	*Pièce* de 2/3.	2 27,22
Argent	*Risdale de convention* de Bareuth et d'Anspach.	5 17,27

AIX-LA-CHAPELLE. (V. S., p. 1350.)

MONNAIES DE COMPTE.	Valeur.	Nature.	MONNAIES RÉELLES.
Légalement il faut compter ici par *thaler* à 30 silbergros à 12 pfennings comme dans tous les États Prussiens.	3 70,9557	Or	Les *monnaies effectives en or* de l'ancien empire sont des *ducats* égalant en valeur les

Europe.

POIDS ET MESURES.

UNITÉS.	POIDS en *kilogramm.*	MESURES DE CAPACITÉ. Liquides en *litres.*	MESURES DE CAPACITÉ. Matières sèches en *litres.*	MESURES DE LONGUEUR. Pieds en *mètres.*	MESURES DE LONGUEUR. Aunes en *mètres.*	MESURES agraires en *ares.*	MESURES itinéraires en *kilomètres.*
Arratel ou *livre* = 2 marcs = 16 onces = 128 otavas.	0,458921						
Arroba = 32 livres.							
Quintal = 4 arrobas.							
Fanga = 4 alquieres = 16 quartos.		54,2633					
Moyo = 15 fangas.							
Alquiere = 4 quartas.		13,3333					
Almude = 12 canadas = 48 quartilhos.			16,541				
Tonelada = 2 pipes = 52 almudes.							
Palmo craveiro = 8 pouces = 96 lignes = 960 points.				0,21859			
Pied d'architecte.				0,3386			
Braça ou *brasse* = 10 palmos.				2,1859			
Vara ou *aune* = 5 palmos.					1,09295		
Covado, mesure pour la soie et le drap, = 3 palmos.					0,65577		
Geira = 4840 varas carrées.						57,816	
Lieue de 18 au degré.							6,17974
Lieue maritime de 20 au degré.							5,555555
Mille maritime de 60 au degré.							1,851851

UNITÉS.	POIDS en *kilogramm.*	Liquides en *litres.*	Matières sèches en *litres.*	Pieds en *mètres.*	Aunes en *mètres.*	agraires en *ares.*	itinéraires en *kilomètres.*
Mesures nouvelles depuis le décret du 16 mai 1816.							
Livre = 32 loth = 128 drachmes.	0,467711						
Scheffel = 16 metzen 48 viertel.		54,961					
Eimer de vin = 2 anker = 60 viertel.			68,69				
Pied du Rhin = 12 pouces = 144 lignes = 1728 scrupules.				0,313854			
Pied géométrique = 14 4/10 pouces.							
Perche = 2 brasses = 12 pieds.							
Perche d'arpenteur = 10 pieds = 100 pouces = 1000 lignes = 10,000 scrupules.							
Aune nouvelle.					0,6669		
Morgen = 180 perches carrées.						25,532	
Hufe = 30 morgen.							
Mille de Prusse = 2000 perches = 24,000 pieds du Rhin							7,532
Anciennes mesures de Berlin.							
Livre.	0,467624						
Wispel = 2 malter = 24 scheffel.							
Scheffel = 4 viertel = 16 metzen.		54,73					
Ohm = 2 eimer = 4 anker = 128 quart.			149,7073				
Pied de Berlin = 12 pouces.				0,309726			
Aune de Berlin.					0,6677		
Morgen = 400 perches carrées.						55,256	
Lieue de 25 au degré.							7,407407
Mille de 24,801 pieds du Rhin.							7,783893
Mille de Silésie, 20,877 pieds du Rhin.							6,552329

UNITÉS.	POIDS en *kilogramm.*	Liquides en *litres.*	Matières sèches en *litres.*	Pieds en *mètres.*	Aunes en *mètres.*	agraires en *ares.*	itinéraires en *kilomètres.*
Livre = 12 marcs = 16 onces = 32 loth = 128 drachmes.	0,467043						

MONNAIES.

MONNAIES DE COMPTE. DÉNOMINATIONS ET SUBDIVISIONS.	VALEUR en argent de France.	NATURE.	MONNAIES RÉELLES. DÉNOMINATIONS.	VALEUR au pair en argent de France.
AIX-LA-CHAPELLE. (*Suite*).	fr. cent.			fr. cent.
par *francs* à 100 centimes.	1	OR	ducats de Hollande.	
		ARGENT	*Rathspræsentger* de 32 marcs.	1 63,56
et par *reichsthaler* à 54 marcs, à 6 buschen le marc.	3 24,5862	ARGENT	Id. de 16 marcs.	0 81,78
		ARGENT	Id. de 8 marcs.	0 40,89
COLOGNE. (V. S., p. 1352.)				
Depuis le 1er janvier 1824, les comptes doivent se tenir en *thalers de Prusse* à 30 silbergros à 12 pfennings.	3 70,9557	OR	*Ducat*.	11 72,85
		ARGENT	*Risdale vieille*.	5 35,70
		ARGENT	*Risdale, constitution*	5 81,02
Malgré cela on compte encore par *reichsthaler* à 60 stuvers à 4 pfennings.	2 85,3505	ARGENT	*Risdale de convention*.	5 08,72
KŒNIGSBERG.				
En vertu de l'ordonnance du 22 juin 1823, on doit compter à Kœnigsberg, Elbing, Memel et dans toute l'ancienne Prusse orientale, comme on compte à Berlin par *thalers* à 30 silbergros à 12 pfennings	3 70,9557		*Voir* BERLIN.	
Cependant on y compte encore par *florins* à 10 silbergros à 12 pfennings.	1 23,6519			
RUSSIE (Empire de).				
SAINT-PÉTERSBOURG. (V. S., p. 1356.)				
On compte dans tout l'empire par *roubles* à 100 copeks.		OR	*Ducat* de 1751.	11 48,38
		OR	Id. de 1755 à 1763.	11 79
		OR	Id. de 1763	11 59
		OR	Id. de 1796	11 86,29
Les paiemens se font en *roubles d'argent*.	3 45	OR	*Imperiale* de 10 roubles avant 1763.	52 38
		OR	*Demi-impériale* de 5 roubles de 1763.	26 19
ou *roubles en papier*.	1 13	OR	*Imperiale* de 10 roubles de 1763.	41 29
		OR	*Demi-impériale* de 5 roubles de 1763.	20 64,5
		OR	*Impériale* de 1772.	41 36,58
		OR	*Rouble d'or* de 1756.	5 01,69
Conformément à l'ukase impérial du 24 juin (6 juillet) 1810, relatif au système monétaire de l'empire, les espèces qui sont en circulation consistent :		OR	*Rouble d'or* de 1799.	3 81,25
		OR	*Poltin d'or* de 1777.	1 79,32
		OR	*Demi-impériale* de 1780.	20 06,97
		OR	*Imperiale* de 1801.	40 56,25
		OR	*Demi-impériale* de 1801.	20 27,02
		OR	*Demi-impériale* de 1818.	20 36,79
		OR	Depuis 1817, il ne doit plus être frappé de monnaie d'or au-dessus de 5 roubles; ce sont des demi-impériales.	
En *monnaie de banque* ou *de commerce*; et sous cette		ARGENT	La *demi-pièce de platine*, frappée pour la première fois en 1827, vaut 3 roubles.	12
		ARGENT	La *pièce de platine*, frappée en 1830, vaut 6 roubles.	24

Europe.

POIDS ET MESURES.

UNITÉS.	POIDS en *kilogramm.*	MESURES DE CAPACITÉ. Matières sèches en *litres.*	MESURES DE CAPACITÉ. Liquides en *litres.*	MESURES DE LONGUEUR. Pieds en *mètres.*	MESURES DE LONGUEUR. Aunes en *mètres.*	MESURES agraires en *ares.*	MESURES itinéraires en *kilomètres.*
Schiffpfund = 30 livres.							
Malter de blé = 6 fass.							
Fass de froment = 4 kopf.		24,708					
Ahm de vin = 128 1/7 kanne.			136,604				
Pied = 12 pouces = 144 lignes.				0,281979			
Pied d'architecte.				0,288701			
Aune.					0,6672		
Nouveaux poids et mesures de PRUSSE.							
Ancienne livre = 2 marcs de Cologne = 16 onces = 32 loth = 128 drachmes.	0,467453						
Dans presque toute l'Allemagne, on a adopté pour base de la fabrication des monnaies, le marc de Cologne. La division de ce marc pour l'argent est de 16 loth à 18 grains, et pour l'or elle est de 24 carats à 12 grains. Le marc fin d'argent equivaut à 51 fr. 93, cent. 38 et le marc d'or à 804 fr. 22, c. 4.							
Malter = 8 fass.		143,540					
Ohm de vin — 26 viertel = 104 mass.			138,22				
Ancien pied.				0,287393			
Ancienne aune = 2 pieds.					0,574785		
Perche = 16 pieds.							
Morgen = 180 perches carrées.						31,71616	
Livre de Kœnigsberg = 2 marcs = 16 onces = 32 loth.	0 468,616						
Schiffpfund = 20 liespfund.							
Liespfund = 16 1/2 livres.							
Aune ancienne.					0,5748		
Voir BERLIN *pour les autres mesures.*							
Livre = 32 loth = 96 zolotnik à 68 grains.	0,409356						
Berkovets = 10 pud = 400 livres							
Tchetvert = 2 osmine = 4 payak = 8 tchetvérik = 32 tchetvertka = 64 garnietz.		209,74					
Vedro = 100 tcharkey.			12,289				
Pied = 12 verchock = 24 palez = 288 lignes.				0,304794			
Pour certains usages on se sert aussi du pied anglais et du pied du Rhin. (Voyez *Angleterre* et *Prusse*.)							
Archine (auna).					0,711420		
Sagène = 3 archines.							
Decsiatine = 2,400 sagènes carrées = 1,600 archines carrées.						109,3216	
Verste = 500 sagènes = 1500 archines.							1,067130
Mille de Lithuanie, de 28,530 pieds du Rhin.							8,954201
Ces rapports sont extraits de la collection des tableaux métriques de *Lœhmann* et de l'ouvrage							

MONNAIES.

MONNAIES DE COMPTE. Dénominations et subdivisions.	Valeur en argent de France.	Nature.	MONNAIES RÉELLES. Dénominations.	Valeur au pair en argent de France.
RUSSIE (Empire de). (*Suite.*)				
SAINT-PÉTERSBOURG.	fr cent.			fr. cent.
dénomination on ne comprend que les *roubles et demi-roubles.*		Argent	*Rouble* de 100 copeks de Pierre-le-Grand.	4 48,87
			Id. de Catherine I, 1725.	4 45,68
			Id. de Pierre II, 1727.	4 45,78
En monnaie *d'échange en argent* et en *cuivre :* les *pièces* de 20, 10 et 5 copeks sont en argent; celles de 1, 2, et 1/2 copeks sont en cuivre.			*Id.* d'Anne, 1734.	4 56,19
			Id. d'Elisabeth, 1750.	4 62,78
			Id. de Pierre III, 1762.	3 99,12
			Id. de Catherine II, 1780.	3 96,76
			Id. de Paul, 1799.	4 03,86
			Id. d'Alexandre, 1802.	3 92,64
			Id. d'Alexandre, 1805.	3 99,95
En *papiers-monnaie* ou *assignations de banque* à 200, 100, 50 et 25 roubles sur papier blanc, *en billets de* 10 *roubles* sur papier rouge, et *de* 5 sur papier bleu.			*Poltin* ou *demi-rouble* d'Anne.	2 17,43
			Id. d'Elisabeth.	2 25,46
			Id. de Catherine II.	1 98,27
			Id. de Paul.	2 00,85
			Id. d'Alexandre, 1804.	2 96,32
			Vieux polpottin, ou 1/4 de rouble.	1 02,18
			Id de Paul.	0 96,30
			Id. d'Alexandre, 1802.	1 01,76
Les *assignations de banque* n'ont aucune valeur fixe contre les monnaies d'argent, parce qu'elles sont assujéties au cours.			*Pièce* de 20 copeks, 1767.	0 90,02
			Pièce de 20 copeks, 1784.	0 80,75
			Pièce de 15 copeks, 1778.	0 58,19
			Pièce de 10 copeks.	0 52,63
			Pièce de 10 copeks, 1798.	0 40,89
			Pièce de 10 copeks, 1802.	0 40,68
			Pièce de 5 copeks, 1801.	0 22,94
SARDE (Royaume).				
PIÉMONT. — TURIN. (V. S., p 1357.)				
On compte en Piémont et en Savoie par *lire piémontaises* à 20 soldi.	1 17,5798	Or	*Pistole neuve* ou *doppia* de 24 livres de Charles-Emmanuel III, depuis 1755 et de Victor-Amédée, de 1773.	30 02
par *lire nouvelles* à 100 cent.	1		*Demi id.* de 12 livres.	15 01
et dans l'île de Sardaigne on compte par *lire* à 20 soldi.	1 88,1276		*Pistole* de Victor-Amédée III, de 1786, et du règne de Charles-Emmanuel IV.	28 46
			Pistole neuve de 20 livres de 1816.	20
			Carlino de Victor-Amédée III, depuis 1755.	150
			Demi *Id.* *Id.*	75
			Carlino de Charles-Emmanuel III.	142 30
			Demi *Id.*	71 15
			Sequin de l'annonciade.	11 94,50
		Argent	*Scudo* de 1690.	5 47,55
			Id. de 1733.	6 02,34
Ainsi la valeur des livres sardes est fixée de manière que 5 livres de Sardaigne valent autant que 8 livres de Piémont.			*Id.* de 6 livres depuis 1755.	7 07
			Demi-scudo *Id.*	3 53,50
			Quart scudo ou 30 soldi.	1 76,75
			Demi-quart scudo ou 25 soldi.	0 88,37
			Scudo neuf de 5 livres, 1816.	5
DUCHÉ DE GÊNES. — GÊNES.				
On compte par *lire* à 20 soldi à 12 denari *fuori banco* (hors de banque).	0 82,9362	Or	*Doppia* ou *pistole.*	20 82,78
			Sequin.	12 01
			Genovine de 100 lire, depuis 1758 inclusivement.	88 97
ou par *lire banco valuta* (valeur de banque).	1 03,6702		*Genovine neuve* de 96 lire, ou 4 pistole, depuis 1781 inclusivement.	79 76,64
			Id. de 48 lire.	39 89,47
		Argent	*Scudo della croce.*	8 13,29
			Scudo di S.-Giambattista, de 5 lire.	4 22,51
Cette valeur est de 25 pour cent supérieure à la précédente.			*Madonnine* (et demi en proportion).	0 83,53
			Double madonnine.	1 67,07
			Scudo de 8 lire de 1790 (1/2, 1/4 etc. en proportion).	6 57,80
			Scudo de la république ligurienne.	6 53,74

Europe.

POIDS ET MESURES.

UNITÉS.	POIDS en *kilogramm.*	MESURES DE CAPACITÉ. Matières sèches en *litres.*	MESURES DE CAPACITÉ. Liquides en *litres.*	MESURES DE LONGUEUR. Pieds en *mètres.*	MESURES DE LONGUEUR. Aunes en *mètres.*	MESURES agraires en *ares.*	MESURES itinéraires en *kilomètres.*
de *Kelly*. Ceux qui suivent sont tirés d'un recueil russe qui est publié à Saint-Pétersbourg depuis 1826, sous le titre de *Journal des voies de communication*.							
Livre	0,4093						
Loth	0,0128						
Zolotnik	0,0042						
Poude	16,372						
Berkovets	163,720						
Last		3355,52					
Tchetvert		209,72					
Osmine		104,86					
Tchetvérik		26,215					
Garnetz		3,276					
Vedro			12,30				
Pied				0,3048			
Verchok				0,0444			
Pouce				0,0254			
Ligne				0,0021			
Sagène				2,1336			
Archine					0,7112		
Déciatine = 2400 sagènes carrées.						109,25	
Verste							1,0668
Livre = 12 onces = 96 ottavi = 288 denari = 6912 grani.	0,368844						
Rubbio = 25 livres.							
Sacco de blé = 3 staje = 6 mine = 12 quartieri = 48 copelli.		215,0277					
Rubbio = 6 pintes = 12 boccali.			8,214113				
Brenta, mesure de vin = 6 rubbi.							
Carro d'huile = 10 brente.							
Pied dit de *liprando* = 12 pouces (*onces*) = 144 points = 1728 atomes.				0,513766			
Pied ordinaire = 8 pouces (*onces*) = 96 points = 152 atomes				0,342510			
Trabucco = 6 pieds di liprando = 9 pieds ordinaires.							
Raso (aune).					0,599393		
Giornata = 100 tavole = 400 trabucci carrés = 14.400 pieds di liprando carrés.						38,00945	
Mille de 800 trabucchi.							2,466072
Livre poids fort = 12 onces.	0,348456						
Livre poids faible = 12 onces.	0,316778						
Rotolo = 1 1/2 livre poids fort.							
Mina = 2 quarti = 96 gombette.		58,2798					
Mezzarola de vin = 2 barili = 100 pintes.			158,032				
Palmo				0,247690			
Braccio (aune) = 2 1/3 palmi.					0,577943		
Canna grossa = 12 palmi.					2,972280		
Canna piccola = 9 palmi.					2,229210		
Mille piémontais.							2,533747

MONNAIES.

MONNAIES DE COMPTE. Dénominations et subdivisions.	Valeur en argent de France.	Nature.	MONNAIES RÉELLES. Dénominations.	Valeur au pair en argent de France.
SARDE (Royaume). (*Suite.*)				
SARDAIGNE (île de). — Cagliari.	fr. cent.			fr. cent.
		Or	*Carlino*, depuis 1768.	49 33
		Or	*Demi Id.*	24 66,50
		Or	*Pistole.*	28 45
Voir TURIN.		Or	*Demi Id.*	14 22,50
		Or	*Doppietta* ou *doublette.*	9 88
		Argent	*Scudo* ou *couronne* depuis 1768.	4 70
		Argent	*Demi Id.*	2 35
		Argent	*Quart Id.* ou 1 livre.	1 17,50
		Argent	*Scudo nuovo* de 1816.	5
SAXE (Royaume de). (V. S., p. 1352, 1354.)				
On compte partout par *thaler* à 24 gros à 12 pfennings.	3 89,5035	Or	*Ducat* de 1784.	11 72,95
		Or	*Id.* de 1797.	11 86
		Or	*Auguste* ou 5 thaler.	20 74,50
Le *thaler* est une monnaie fictive.		Or	*Double id.* ou 10 thaler.	41 49
		Or	*Demi-auguste.*	10 37,25
Les *monnaies courantes* de Prusse, qui circulent presque exclusivement en Saxe, perdent environ 3 pour cent contre *l'argent de convention* de Saxe.		Argent	*Risdale d'espèces* ou *écu de convention* depuis 1763.	5 19,50
		Argent	*Demi id.* ou *florin de convention.*	2 59,75
		Argent	*Pièces* de 4 gros.	64,84
		Argent	*Id.* de 2 gros.	32,42
		Argent	*Id.* de 1 gros.	16,21
		Argent	*Vieille risdale* de Dresde.	5 74,22
		Argent	*Id.* de Leipsic.	4 91,82
		Argent	*Pièce* de 16 gros de Leipsic.	2 43,18
		Argent	*Id.* de 8 *id.*	1 23,08
SAXE-ALTENBOURG (Duché de).				
On compte par *thaler* à 24 gros à 12 pfennings.	5 89,5035		Ce duché n'a point de monnaies propres au pays; on s'y sert de presque toutes les autres monnaies, mais à diverses valeurs.	
SAXE-COBOURG-GOTHA (Duché de). (V. S., p. 1352, 1353.)				
On compte, dans l'ancien duché de Cobourg, par *thaler* à 90 kreuz ou 4 gros.	3 24,5863	Or	Des *ducats* égaux à ceux de Hollande.	
ou par *florins* du Rhin à 60 kreuz.	2 16,3908	Argent	Des *thaler* de 20 et de 10 kreuz, et des *pièces* de 6, 3, 1 kreuz, à *Cobourg*.	
Dans celui de Gotha, par *risdales* à 24 gros à 12 pfennings, *argent de convention*,	3 89,5035	Argent	Des *thaler de convention*; des 1/2, 1/4, 1/6 *thaler* et des *pièces* de 6 pfennings à *Gotha*.	
et *risdales du commerce*.	0 66,5915	Argent	16 thaler de Cobourg et 13 1/2 de Gotha contiennent un marc fin d'argent de Cologne, lequel équivaut à 51 fr. 93 c 38 argent de France.	
Il faut 14 1/2 thaler de cette dernière valeur pour valoir 13 1/2 thaler de convention.				

Europe.

POIDS ET MESURES.

UNITÉS.	POIDS en *kilogramm.*	MESURES DE CAPACITÉ. Matières sèches en *litres.*	MESURES DE CAPACITÉ. Liquides en *litres.*	MESURES DE LONGUEUR. Pieds en *mètres.*	MESURES DE LONGUEUR. Aunes en *mètres*	MESURES agraires en *ares.*	MESURES itinéraires en *kilomètres.*
Livre = 12 onces.	0,396851						
Starello = 16 imbuti.		48,944					
Restiere de blé = 3 starelli.							
Palmo di Sardegna.				0,248367			
Palmo di Cagliari.				0,202573			
Raso (aune).					0,5493		
Dresde.							
Livre de Dresde = 32 loth = 128 drachmes.	0,466937						
Scheffel = 4 viertel = 16 metzen.		103,905					
Wispel = 2 malter = 24 scheffel.							
Eimer = 72 kanne.			67,43				
Pied = 12 pouces = 144 lignes = 1728 points.				0,28326			
Aune = 2 pieds.					0,56652		
Perche = 15 1/6 pied.							
Perche d'arpenteur = 10 pieds = 100 pouces = 1000 points.							
Perche carrée = 230 1/36 pieds carrés.							
Morgen = 300 perches carrées.						55,36968	
Mille de police = 32,000 pieds.							9,06432
Leipsic.							
Livre = 2 marcs = 16 onces = 32 loth = 128 drachmes.	0,467214						
Scheffel = 4 viertel = 16 metzen.		103,905					
Eimer = 63 kanne.			75,852				
Pied = 12 pouces ordinaires ou 10 pouces décimaux.				0,282500			
Aune = 2 pieds.					0,56500		
Les poids et mesures sont les mêmes qu'à LEIPSIC.							
Livre de Cobourg.	0,509855						
Livre de Gotha.	0,467404						
Simra de blé de Cobourg = 4 quarter = 16 metzen.		110,4480					
Pied de Gotha = 12 pouces = 120 lignes = 1200 points.				0,287618			
Toise = 6 pieds.							
Aune.					0,54264		
Aune de Cobourg.					0,58628		
Acker de Gotha = 140 perches carrées.						27,6	

MONNAIES.

MONNAIES DE COMPTE. Dénominations et subdivisions.	Valeur en argent de France.	Nature.	MONNAIES RÉELLES. Dénominations.	Valeur au pair en argent de France.
SAXE-MEINUNGEN (Duché de). (V. S., p. 1355.)				
	fr. cent.			fr. cent.
On compte par *florins* (guld) à 60 kreuz;	2 16,3908	ARGENT	*Thaler d'espèces* ou de *convention*; il en faut 10 pour le marc fin d'argent de Cologne; *des pièces* de 1, 3, 6 et 24 kreuz.	
par *thaler* à 24 gros;	3 24,5863			
par *florins* (guld) *de Franconie*.	2 70,4885			
SAXE-WEIMAR (Gr. Duché de). (V. S., p. 1357.)				
On compte par *thaler de caisse* à 24 gros à 12 pfennings.	3 89,5035	ARGENT	*Thaler d'espèces* ou de *convention* dont 10 font le marc fin d'argent de Cologne; des *florins* à 16 gros, au titre de 20 florins le marc; des *gros* à 12 et des demi-gros à 6 pfennings.	
ou par *thaler du commerce*.	3 66,5915			
SICILES (Royaume des Deux-).				
NAPLES.				
Depuis 1818, on compte dans le royaume des Deux-Siciles, par *ducati* à 100 grani à 10 cavalli.	4 24,8233		*Le titre de ces ducats est trop variable pour en donner l'évaluation très exacte.*	
		OR	*Pièce de 6 ducats* de 1752.	26 58
			Pièce de 6 ducats de 1767 et de 1772.	26 04,63
			Pièce de 6 ducats de 1783.	27 18,34
			Pièce de 4 ducats, ou *pistole* de 1752.	17 72
			Pièce de 4 ducats de 1767 et 1770.	17 12
			Pièce de 2 ducats, ou *sequin* de 1762.	8 86
			Pièce de 3 ducats, ou *oncetta* de 1818.	12 99
Autrefois on comptait par *ducati di regno* à 10 carlini à 10 grani.		ARGENT	*Ducat vieux*.	4 38,88
			Pièce de 12 carlini avant 1784 (var.)	5 03,77
			Pièce de 12 carlini de 1791 (var.)	5 12,02
			Pièce de 12 carlini de 1796 (var.)	5 08,92
			Pièce de 12 carlini de [illegible] grani depuis 1804.	5 10
			Ducat de 10 carlini de 100 grani, 1784.	4 25
			2 carlini depuis 1804.	0 85
			Carlino depuis 1804.	0 42,5
			Ducat de 10 carlini de 1818.	4 25
PALERME.				
On compte par *ducati* à 100 barochi à 10 piccioli.	4 24,8233		*Il existe beaucoup de variations dans le titre des monnaies d'or.*	
		OR	*Once* de 1734.	13 64,68
			Once de 1741	13 53,55
			Once depuis 1748.	13 73
			Double once de 1758.	26 09,04
Autrefois on comptait par *onces* à 30 tari à 20 grani.				
		ARGENT	*Scudo* de 12 tarins.	5 10
			Demi id.	2 55
			Pièce de 40 grani.	1 68,92
			Pièce de 20 grani.	84,97

Europe.

POIDS ET MESURES.

UNITÉS.	POIDS en *kilogramm.*	MESURES DE CAPACITÉ. Matières sèches en *litres.*	MESURES DE CAPACITÉ. Liquides en *litres.*	MESURES DE LONGUEUR. Pieds en *mètres.*	MESURES DE LONGUEUR. Aunes en *mètres.*	MESURES agraires en *ares.*	MESURES itinéraires en *kilomètres.*
Poids de Nuremberg, et *mesures* de Saxe-Cobourg-Gotha.							
Livre = 32 loth = 128 drachmes.	0,467453						
Pied = 12 pouces = 144 lignes.				0,281979			
Toise = 6 pieds.							
Perche = 16 pieds.							
Pied d'arpenteur = 10 pouces = 100 lignes.				0,281979			
Perche carree = 100 pieds carrés.							
Aune = 2 pieds.					0,563958		
Acker de champs et de forêts = 140 perches carrées.						28,49710	
Mille.							7,35851
Rotolo = 2 7/9 livres = 33 1/3 onces.	0,891004						
Livre = 12 onces.	0,320761						
Cantaro = 100 rotoli.							
Livre pour la soie = 12 onces = 360 trapesi = 7200 accini.	0,320761						
Tomolo = 4 quarte.		55,234					
Carro de blé = 36 tomoli.							
Baril de vin = 60 caraffi.			43,621				
Carro de vin = 2 botte = 24 barils.							
Salma d'huile = 16 staja = 256 quarti.			258,601				
Palmo = 12 pouces (onces) = 60 minuti.				0,263670			
Canna ou *aune* = 8 palmi = 96 pouces (onces).					2,109360		
Passo = 7 1/2 palmi.							
Passo carré = 56 1/4 palmi carrés.							
Moggia = (muid ou boisseau) = 900 passi carrés.						33,64858	
Mille napolitain = 7,000 palmi.							1,845690
Grand rotolo = 33 onces.	0,873510						
Petit rotolo = 30 onces.	0,794100						
Livre sicilienne = 12 onces.	0,317640						
Cantaro grand poids = 100 grands rotoli = 110 petits rotoli = 275 livres.							
Cantaro petit poids = 100 petits rotoli = 250 livres.							
Salma grossa = 14 staja.		34,433					
Salma generale = 11 1/4 staja.		27,669					
Botte = 4 salme.							
Salma = 8 barili = 16 quartari = 320 quartucci.			87,36				
Caffino pèse 12 1/2 rotoli.			11,699				
Palmo ou *pied sicilien*.				0,258297			
Canna ou *aune* = 8 palmi.					2,0663		

MONNAIES.				
MONNAIES DE COMPTE.		NATURE.	MONNAIES RÉELLES.	
DÉNOMINATIONS ET SUBDIVISIONS.	VALEUR en argent de France.		DÉNOMINATIONS.	VALEUR au pair en argent de France.
SUÈDE (Royaume de).				
STOCKHOLM.	fr. cent.			fr. cent.
On compte partout, dans ce royaume, par *risdales* à 48 skillings à 12 rundstycken ou ore.	5 68,9442	OR	*Ducat*.	11 70
		OR	*Demi-ducat*.	5 85
		OR	*Quart de ducat*.	2 92,5
Dans les administrations ainsi que dans les transactions commerciales, on compte par *banco-sedlar* (billets de banque).				
Mais entre particuliers, et même dans beaucoup d'affaires de commerce, on compte aussi en *riksguld-sedlar* (billets florins).				
On ne peut pas donner l'évaluation exacte de ce papier-monnaie. Dans le principe il circulait au pair avec l'argent; mais aujourd'hui il n'a plus de rapport déterminé avec le numéraire, et change sans cesse de valeur effective.		ARGENT	*Risdale d'espèces* de 48 skillings de 1720 à 1802.	5 75,73
Trois risdales en riksguld-sedlar font deux risdales en banco-sedlar, et environ les 17/20 de la risdale en argent.		ARGENT	2/3 *de risdale*, ou *double plott* de 32 skillings	3 83,81
		ARGENT	1/3 *de risdale*, ou *simple plott* de 16 skillings.	1 91,91
		ARGENT	*Pièce* de 8 skillings.	0 95,95
		ARGENT	*Pièce* de 4 skillings.	0 47,98
SUISSE (Confédération). (V. S., p. 1350 à 1357.				
CANTONS RÉPUBLICAINS.				
On compte presque généralement dans la SUISSE ALLEMANDE, et en partie dans la SUISSE FRANÇAISE, par *francs de Suisse* à 10 batz à 10 rappen.	1 46,2430	OR	*Ducat* de Bâle à 76 batz.	10 72,47
		OR	*Demi* et *quart* en proportion.	
Dans le canton d'APPENZELL, on compte par *florins* de 60 kreutz à 40 angster.	2 12,7214	OR	*Pistole* de Bâle à 160 batz.	23 43,6
		OR	*Ducat* de Berne.	11 64
Dans le canton d'ARGOVIE, par *livres* à 20 sols à 12 deniers de Suisse, ou par livres à 10 batz à 10 rappen, ou enfin par *florins* à 15 batz à 4 kreutz.	2 19,3644	OR	*Pistole*.	23 76
		OR	*Pistole* vieille de Genève.	20 20,72
Dans le canton de BALE, par *florins* à 60 kreutz à 8 heller, ou par *florins* de 15 batz à 4 kreutz, ou par *livres* à 20 sols à 12 deniers.	1 46,2430	OR	*Pistole* neuve.	17 83,95
		OR	*Ducat* de Lucerne.	11 72,95
Dans le canton de BERNE, par *livres* à 20 sols à 12 deniers de Suisse.	1 46,2430	OR	*Pistole* de Lucerne.	23 16,57
		OR	*Ducat* de Saint-Gall.	11 37,25
Dans le canton de FRIBOURG, par *livres* à 10 batz à 10 rappen.	1 46,2430	OR	*Ducat* de Schwitz.	11 08,27
Dans le canton de GENÈVE, par *livres* à 20 sous à 12 deniers courans.	1 61,035	OR	*Pistole* de Soleure.	23 63,76
ou par *florins* à 12 sous à 12 deniers, petite monnaie. .	0 46,061	OR	*Ducat* de Uri.	11 46,18
Dans le canton de GLARIS, par *florins* à 40 schillings à 12 heller, ou par *florins* à 15 batz à 4 kreuz. . . .	2 22,844	OR	*Ducat* de Zurich.	11 77
		OR	*Pièce de* 32 *franken* de Suisse.	47 42
Dans le canton des GRISONS par *florins* à 60 kreuz ou 70 bluzger.	1 68,5331	OR	*Id. de* 16 *id.*	23 71
Dans le canton de LUCERNE, par *florins* à 40 schillings ou 40 kreuz.	2 16,3908			

Europe.

POIDS ET MESURES.

UNITÉS.	POIDS en *kilogramm.*	MESURES DE CAPACITÉ. Matières sèches en *litres.*	Liquides en *litres.*	MESURES DE LONGUEUR. Pieds en *mètres.*	Aunes en *mètres.*	MESURES agraires en *ares.*	MESURES itinéraires en *kilomètres.*
La base de tous les poids suédois est la *livre* dite *victualiepund* ou *skolpund* = 2 marcs = 32 lod = 128 gros.	0,425123						
Marc des mines.	0,375826						
Marc dit *jernwigt*, poids de fer.	0,340079						
Marc dit *landstædter wigt*, poids des villes non maritimes.	0,357952						
Skeppund = 20 lispund = 400 livres.							
Tunna = 2 spann = 8 fjerdingar = 32 koppar = 56 kann.		146,453					
Tunna de liquides = 48 kann.			125,531				
Pied de Suède = 12 pouces = 144 lignes.				0,296901			
Pied d'arpenteur = 10 pouces = 100 lignes.							
Aune = 2 pieds.					0,593802		
Famn ou *toise* = 6 pieds.							
Perche = 16 pieds.							
Perche carrée = 256 pieds carrés.							
Tunnaland = 218 3/4 perches carrées.						49,364	
Mille = 2250 perches.							10,68843
Mille de Norwège, de = 18,000 aunes de Danemark.							11,29546
Bâle.							
Livre forte = 16 onces = 128 gros.	0,486199						
Livre poids de marchand.	0,493240						
Sack = 8 scheffel ou mudde = 32 kupflein = 64 becher.		136,656					
Ohm = 128 pots.			45,507				
Saum = 3 ohm.							
Pied.				0,304537			
Grande aune.					1,1789		
Petite aune (braccio).					0,5441		
Perche = 10 pieds.							
Juchart = 136 perches carrées.						33,387	
Berne.							
Livre = 16 onces = 32 loth = 128 drachmes.	0,520112						
Mutt = 12 mass = 48 immi = 96 achterli.		168,132					
Mass.			1,671				
Pied ordinaire = 12 pouces = 144 lignes.				0,293258			
Pied de carrière = 13 pouces.							
Aune.					0,5425		
Toise = 8 pieds.							
Perche = 10 pieds ordinaires.							
Pas de forêt = 3 pieds.							
Pas de champ = 2 1/2 pieds.							
Juchart de bois = 45,000 pieds carrés.						38,709	
Juchart de champ = 4,0000 pieds carrés.						34,408	
Juchart de pré = 35,0005 pieds carrés.						30,107	
Genève.							
Livre poids fort = 18 onces = 432 deniers.	0,550718						
Livre poids faible = 15 onces = 360 deniers.	0,458948						
Coupe de blé.		77,653					
Setier de vin = 48 pots.			45,224				
Char = 12 setiers.							
Pied.				0,4879			
Aune.					1,1437		
Arpent.						51,661	

MONNAIES.

MONNAIES DE COMPTE. Dénominations et subdivisions.	Valeur en argent de France.	Nature.	MONNAIES RÉELLES. Dénominations.	Valeur au pair en argent de France.

SUISSE (Confédération). (*Suite.*)

CANTONS RÉPUBLICAINS.

Dénominations et subdivisions.	fr. cent.
Dans le canton de Saint-Gall, par *florins* à 60 kreuz à 4 pfennings ou 8 heller.	2 16,3908
Dans le canton de Schaffhouse, par *florins* à 60 kreuz.	2 16,3908
Dans le canton de Schwitz, par *florins* à 15 batz ou à 8 heller, ou par *florins* à 40 schillings à 4 rappen.	2 33,9887
Dans le canton du Tessin, par *lire* à 20 soldi à 4 quatrini.	0 66,3255
Dans le canton de Turgovie, par *florins* à 60 kreuz à 4 angster.	2 16,3908
ou par *francs de Suisse* à 10 batz à 10 reppen.	1 46,2430
Dans le canton d'Underwald, par *florins* à 40 schillings à 6 angster à 2 heller, ou par *florins* à 15 batz ou à 60 kreuz.	2 16,3908
Dans le canton d'Uri, par *florins* à 4 schillings à 6 angster à 2 heller, ou par *florins* à 15 batz ou à 60 kreuz.	2 79,9882
Dans le canton du Valais, comme dans le canton de Vaud.	
Dans le canton de Vaud, par *livres suisses* à 10 batz à 10 reppen.	1 46,2430
ou par *livres* à 20 sols à 12 deniers tournois.	0 97,4953
Dans le canton de Zug, par *florins* à 40 schillings à 6 angster à 2 heller, ou par *florins* à 15 batz à 4 kreuz.	1 87,1893
Dans le canton de Zurich, par *florins* à 40 schillings à 12 heller, ou *florins* à 60 kreuz à 8 heller, ou *florins* à 16 batz à 3 kreuz trois quarts.	2 33,9887

Nature	Dénominations.	fr. cent.
Argent	*Double thaler* de Bâle, d'ancienne fabrication.	12
	Thaler de 40 batz, d'ancienne fabricotion.	6
	Demi-thaler ou *florin*.	3
	Thaler neuf de Bâle, de 30 batz ou 2 florins.	4 56
	Demi-thaler neuf ou florin de 16 batz.	2 28
	Pièce de 4 francs de Berne depuis 1799.	5 88
	Franc de Berne depuis 1803.	1 50
	Patagon de Genève.	5 05
	Pièce de 21 sous.	0 78,79
	Pièce de 12 florins 9 sous, ou gros écu de 1794 appelé *genevoise*.	5 80,92
	Id. de 1796.	5 87,1
	Pièce de 15 sous de 1794.	0 51,92
	Thaler de Lucerne de 1715.	5 17,88
	Vieux gulden ou *florin* de Lucerne, de 1714.	2 26,50
	Thaler de 40 batz de Lucerne, de 1796.	5 92,97
	Florin ou pièce de 40 schill. de Lucerne 1793.	1 39,15
	Demi-florin de Lucerne.	0 67,98
	Pièce de 10 batz de Lucerne, de 1782.	2 30,60
	Quart de Fribourg.	1 60,89
	Huitième de Fribourg.	0 77,04
	Risdale de Saint-Gall.	5 14,79
	Demi-risdale de Saint-Gall.	2 57,40
	Pièce de 24 kreuz de Saint-Gall.	0 86,52
	Id. de 40 batz de Soleure, depuis 1798.	5 90
	Id. de 20 batz de Soleure.	2 82,84
	Id. de 10 batz de Soleure.	1 45,95
	Risdale de Zurich de 1753.	5 39,31
	Id. 1761.	5 09,13
	Id. 1773.	4 98,73
	Id. 1781.	4 70
	Id. 1794.	4 73,59
	Florin de Zurich depuis 1781.	2 35
	Pièce de 40 batz de la république helvétique depuis 1797.	6
	Pièce de 20 batz *id.*	3
	Pièce de 4 franken de la république helvétique de 1799, 1801 et 1803.	6
	Pièce de 2 franken *id.*	3
	Pièce de 1 franken *id.*	1 50

NEUFCHATEL (Princip. de). (V. S., p. 1279.)

Dénominations et subdivisions.	fr. cent.	Nature	Dénominations.	fr. cent.
On compte ordinairement par *livres* à 20 sols à 12 deniers tournois de Neufchâtel.	1 46,2923	Arg.	*Pièce* de 21 batz.	2 70,07
		Arg.	*Pièce* de 10 batz.	2 35,03
ou par *livres* à 20 sous ou gros à 12 deniers.			*Les monnaies de France et des cantons Suisses voisins circulent à Neufchâtel.*	

TOSCANE (Grand-Duché de).

FLORENCE. (V. S., p. 1277.)

Dénominations et subdivisions.	fr. cent.	Nature	Dénominations.	fr. cent.
On compte dans les administrations par *lire* à 20 soldi à 12 denari.	0 85,0528	Or	*Ruspone* ou 3 *sequins aux lis.*	36 04
		Or	*Tiers de ruspone* ou *sequin*.	12 01,33
		Or	*Demi-sequin*.	6 00,67
		Or	*Rosine*.	21 54
		Or	*Demi-rosine*.	10 77

Europe.

POIDS ET MESURES.

UNITÉS.	POIDS en *kilogramm.*	MESURES DE CAPACITÉ. Matières sèches en *litres.*	MESURES DE CAPACITÉ. Liquides en *litres.*	MESURES DE LONGUEUR. Pieds en *mètres.*	MESURES DE LONGUEUR. Aunes en *mètres.*	MESURES agraires en *ares.*	MESURES itinéraires en *kilomètres.*
Lausanne.							
Livre = 16 onces = 128 gros.	0,5						
Sac = 10 quarterons = 100 émines.		135,000					
Setier = 3 brocs = 30 pots ou émines.			40,500				
Pied = 10 pouces = 100 lignes.				0,3			
Toise = 10 pieds.							
Aune.					1,2		
Fossorier = 50 toises carrées.						4,5	
Pose = 10 fossoriers.							
Moule pour mesurer le bois et le fourrage = 125 pieds cubes = 3,375 stères.							
Lucerne.							
Livre.	0,499327						
Pied ordinaire.				0,313854			
Aune.					0,627708		
Saint-Gall.							
Livre poids fort = 40 loth ou 20 onces.	0,585745						
Livre poids faible = 32 loth ou 16 onces.	0,468509						
Charge, mesure de blé.		72,79					
Pied.				0,313854			
Aune pour la laine.					0,6113		
Aune pour la toile.					0,7354		
Schaffhouse.							
Livre à 40 loth.	0,574982						
Livre à 32 loth.	0,460005						
Aune.					0,5955		
Soleure.							
Livre.	0,518479						
Aune.					0,5448		
Zurich.							
Livre grand poids = 36 loth ou 18 onces.	0,528472						
Livre petit poids = 2 marcs = 16 onces = 32 loth.	0,469758						
Mutt de blé = 4 viertel = 16 vierling = 64 massling.		82,123					
Mass de campagne.			1,825				
Mass de ville.			1,642				
Kopf = 2 mass.							
Pied = 12 pouces = 144 lignes.				0,301379			
Pied d'arpenteur = 10 pouces = 100 lignes.							
Aune.					0,6001		
Perche = 10 pieds.							
Juchart de terre labourable = 36,000 pieds carrés.						32,69854	
Juchart de bois = 40,000 pieds carrés.						36,33172	
Juchart de vignes et le *mannswerk* mesure de pré = 32,000 pieds carrés.						29,06537	

Livre = 2 marcs = 16 onces = 128 gros.	0,520112						
Pied.				0,293258			
Aune.					1,111111		

Livre = 12 = onces 288 denari à 24 grains.	0,339542						
Stajo = 2 mine = 4 quarti = 32 mezette.		24,363					
Modio = 24 staja.							

Europe.

MONNAIES.

MONNAIES DE COMPTE. Dénominations et subdivisions.	Valeur en argent de France.	Nature.	MONNAIES RÉELLES. Dénominations.	Valeur au pair en argent de France.
TOSCANE (Gr.-Duché de). (*Suite.*)				
FLORENCE.				
	fr. cent.			fr. cent.
On par *scudi* à 7 lire à 12 soldi à 12 denari. . .	5 95,3696	Or	*Raspone* du royaume d'Etrurie.	35 90,26
Dans le commerce, et particulièrement à Livourne, par *pièces de huit réaux*, à 20 soldi, à 12 denari la pièce	4 89,0536	Argent	*Francescone* de 10 paoli, *livournine*, *piastre à la rose*, *talaro*, *léopoldine* et *scudo* de 10 paoli.	5 61
Le sou de la pièce de huit réaux fait 5 sous 9 deniers de la lire.		Argent	*Pièce* de 5 paoli.	2 80,5
		Argent	*Id.* de 2 paoli.	1 12,2
		Argent	*Id.* de 1 paoli.	0 56,1
		Argent	*Pièce* de 10 paoli du royaume d'Etrurie (1801).	5 50,64
		Argent	*Scudo* de Pise, 1803.	5 53,73
		Argent	*Pièce* de 10 lire du royaume d'Etrurie, 1803.	8 32,24
		Argent	*Pièce* de 5 lire, 1803.	4 16,12
		Argent	*Lira*, 1803.	0 83,22
WURTEMBERG (Royaume de).				
STUTTGART. (V. S., p. 1357.)				
On compte dans tout le royaume par *florin* à 60 kreuz à 6 heller.	2 16,3908	Or	*Carolin*.	25 35,43
		Or	*Ducat*.	11 57,31
Jusqu'en 1826 *le florin* n'était qu'une monnaie fictive; mais il a été arrêté depuis, qu'à l'avenir il y aurait des *pièces* de 2 et de 1 florin.		Argent	*Risdale d'espèces* à 2 florins 24 kreuz. . .	5 16,44
		Argent	*Pièce* de 24 kreuz.	0 86,00
		Argent	*Pièces* de 20, 12 et 10 kreuz.	
		Argent	*Florins*.	
			Les autres monnaies sont celles de Bavière, de Bade, de Hesse-Darmstadt, etc.	

Asie.

MONNAIES DE COMPTE. Dénominations et subdivisions.	Valeur en argent de France.	Nature.	MONNAIES RÉELLES. Dénominations.	Valeur au pair en argent de France.
CHINE (Empire de la).				
On compte par *tails* ou *lyang* à 10 mas ou tschun. . Le mas = 10 candorins ou fun = 100 caches ou li = 1000 chou = 10,000 su.	8 24,8698		Il n'y a en Chine de *monnaie effective* que les *caches* ou *li*, qui contiennent 6 parties de cuivre sur 4 parties d'étain ou de plomb. L'or n'est pas considéré comme *objet d'échange*, mais bien comme *marchandise*. L'argent est employé en barre, et on en donne au poids autant que le paiement comporte.	
INDE.				
POSSESSIONS BRITANNIQUES. — Bombay.				
On compte par *roupies* à 6 quarters à 100 rees, ou l'on divise la *roupie* en 16 annas ou 50 pices. . . . Le *mohur d'or* ou *roupie d'or* = 3 paunchea = 15 roupies.	2 37,0324	Or	*Mohur vieux*, encore en circulation. . .	37 90,92
		Or	*Id.* de 1818.	36 72,69
		Arg.	*Roupie vieille*.	2 51,53

Europe.

POIDS ET MESURES.

UNITÉS.	POIDS en *kilogramm.*	MESURES DE CAPACITÉ. Matières sèches en *litres.*	MESURES DE CAPACITÉ. Liquides en *litres.*	MESURES DE LONGUEUR. Pieds en *mètres.*	MESURES DE LONGUEUR. Aunes en *mètres.*	MESURES agraires en *ares.*	MESURES itinéraires en *kilomètres.*
Baril de vin = 20 fiaschi = 80 mezette.			45.584				
Baril d'huile = 16 fiaschi = 64 mezette.			33.429				
Somme = 2 barils.							
Pied géographique (braccio).				0,583660			
Pied de construction.				0,548167			
Canna (aune) = 5 bracci.					2,918300		
Passo = 3 pieds de construction.							
Caresso = 2 passi.							
Stioro = 12 panori à 48 cannes carrées.							
Pertica ou *perche* = 5 pieds de construction.							
Stagoli = 66 pertice ou perches carrées.						4.958036	
Sacato = 10 stagoli.						49,58036	
Mille toscan.							1,653703

Livre = 32 loth = 128 drachmes.	0,467728						
Scheffel = 8 simri = 32 vierling.		177,22					
Pied = 10 pouces = 100 lignes.				0,28649			
Aune.					0,614235		
Klafter, mesure de bois de chauffage = 144 pieds cubes.							
Perche = 10 pieds.							
Toise = 6 pieds.							
Viertel = 96 perches carrées.						7,879538	
Morgen = 4 viertel.						31,51815	
Juchart = 1 morgen et demi.						47,27727	
Mille de 15 au degré.							7,407407

Asie.

L'or et l'argent se pèsent au *catty* de 16 tails.	0,600399						
Poids de marchandises le *pecul* = 100 catty à 16 tails ou lyang.	60,0399						
Tout solide ou liquide s'achète au poids, il n'y a pas de mesure de capacité.							
Pied mathématique.				0,3331			
Pied de construction ou *kongpu.*				0,3228			
Pied du commerce.				0,3383			
Pied d'arpenteur.				0,3196			
Il résulte d'opérations exactes faites par M. de Prony pour établir la comparaison entre le *mètre* et un *pied chinois* communiqué par M. Remusat, que ce pied = 0,306288 mètre. Il est divisé en 10 parties.							
Covid ou *cobre* divisé en 10 parties.					0,3564		
Li.							0,577

Candy = 20 maons = 800 seer = 24,000 pices.	253,984						
Candy de blé = 8 parah = 128 adoulie.		880,957					

MONNAIES.

MONNAIES DE COMPTE. DÉNOMINATIONS ET SUBDIVISIONS.	VALEUR en argent de France.	NATURE.	MONNAIES RÉELLES. DÉNOMINATIONS.	VALEUR au pair en argent de France.
INDE. (*Suite.*)				
BOMBAY. (*Suite.*)				
	fr. cent.			fr. cent.
De toutes ces monnaies, il n'y a que les *annas* et les *rees* qui soient fictives; toutes les autres existent réellement.		ARGENT	*Roupie nouvelle* de 1818, la même qu'à Surate.	2 37,03
		ARGENT	*Fanam vieux*.	0 50,08
CALCUTTA.				
On compte dans le gouvernement du Bengale, par *sicca-roupies* à 16 annas.	2 53,0320	OR	*Mohur sicca* du Bengale, daté 19ᵉ sun.	42 32,44
ou par *roupies courantes* à 16 annas.	2 18,1359			
ou par *roupies d'argent*.	2 53,2380			
Cent mille roupies d'argent font ce qu'on appelle un *lak-roupie*, et dix millions de roupies ou 100 laks font un *crore*.		ARGENT	*Sicca roupie* de la Compagnie des Indes orientales.	2 52,76
		ARGENT	*Id.* de 1818.	2 52,97
MADRAS.				
On compte par *pagodes-star* à 42 fanams à 80 caches.	8 31,4806	OR	*Roupie* de 1818.	36 72,69
		OR	*Pagode-star*.	9 32,08
		OR	avec un croissant et 3 figures.	9 98,97
ou par *roupies* à 12 fanams.	2 37,5659	OR	*Id.* avec un croissant et 1 figure.	9 45,42
		OR	*Roupie arcot, vieille*.	9 03,10
		OR	*Id.* *nouvelle*.	7 20,19
		OR	*Roupie onore*.	9 85,63
La pagode-star = 3 1/2 roupies.		ARGENT	*Roupie d'argent* de 1818.	2 37,56
		ARGENT	1/2, 1/4 de roupie en proportion.	
		ARGENT	*Roupie rajapour*.	2 37
POSSESSIONS FRANÇAISES. — PONDICHERY.				
On compte par *pagodes* à 24 fanams à 60 caches.	8 31,4806	OR	*Pagode*.	8 31,48
ou par *roupies d'argent* à 8 fanams.	2 77,1602	ARG.	*Roupie*.	2 77,16
La pagode = 3 roupies d'argent.		ARG.	*Fanam*.	0 34,65
		ARG.	*Double fanam*.	0 69,27
POSSESSIONS PORTUGAISES. — GOA.				
On compte par *pardos-seraphins* à 4 bons tengas à 16 bons vintems à 240 bons rees à 300 bons budgerooks.	3 86,6625	OR	*Saint-Thomas* à 12 bons tengas.	8 66,1
ou par *pardos communs* à 5 mauvais tengas à 20 mauvais vintems à 300 mauvais rees à 360 mauvais budgerooks.	3 09,3323	ARGENT	*Pardo-seraphin* à 4 bons tengas.	3 86,2
		ARGENT	*Pardo commun* à 5 mauvais tengas.	3 09
		ARGENT	*Tenga* à 60 rees.	0 77,2
		ARGENT	*Larin* à 100 rees.	1 29
JAPON (Empire du).				
On compte dans cet empire par *tales* ou *tayels* à 10 mas à 10 candorins.	7 62	OR	Les *monnaies effectives d'or* du Japon consistent en morceaux d'or aplatis de forme carrée; et au lieu d'empreintes, elles sont ornées de fleurs, de feuilles et de chiffres. Ces monnaies sont:	

Asie.

POIDS ET MESURES.

UNITÉS.	POIDS en *kilogramm.*	MESURES DE CAPACITÉ. Matières sèches en *litres.*	MESURES DE CAPACITÉ. Liquides en *litres.*	MESURES DE LONGUEUR. Pieds en *mètres.*	MESURES DE LONGUEUR. Aunes en *mètres.*	MESURES agraires en *ares.*	MESURES itinéraires en *kilomètres.*
Ady ou *pied* de Malabar.				0,2656			
Haut ou *covid.*					0,4602		
Maon du Bengale = 40 seer = 640 chattack à 5 sicca.	33,864						
Maon du Bazar.	37,247						
Pallie de blé = 4 raik = 64 koonke = 320 chattack.		4,119					
Khahoon = 16 soallee = 320 pallie.							
Brasse ou *covid.*				0,4472			
Haut = 8 gheria = 72 jaob.					0,4472		
Ges.					0,914383		
Chattack, mesure de superficie, comprend 5 covid en longueur et 4 en largeur.						0,039997	
Cottah = 16 chattack.						0,639952	
Biggah = 20 cottah.						12,79940	
Coss ou *mille* du Bengale = 4000 covid.							1,7888
Visay ou *vis* = 40 pollam = 400 varahun.	1,417325						
Candy = 20 maon = 160 vis = 6400 pollam = 64,000 pagodes.							
Gursay ou *garce* = 20 barnay ou candy = 400 maon = 3200 visay ou vis.							
Marcal = 8 puddi = 64 ollock.		12,29242					
Garce de blé = 80 parah = 400 marcal.							
Candy = 20 maon.			281,873				
Apy ou *pied* de Malabar.				0,2656			
Covid.					0,4737		
Maoney.						2,2296	
Casseney = 24 maoney.						53,5104	
Candy de 20 maon ou 160 vis.	234,9630						
Garce = 100 mercal.		366,362					
Covid.					0,4573		
On fait usage des poids et mesures de PORTUGAL.							
Picul = 100 catty = 1600 tales.	59,348						
Tale = 10 mas ou 100 condorines.							

MONNAIES.

MONNAIES DE COMPTE. Dénominations et subdivisions.	Valeur en argent de France.	Nature.	MONNAIES RÉELLES. Dénominations.	Valeur au pair en argent de France.
JAPON (Empire de). (*Suite.*)				
	fr. cent.			fr. cent.
Les Hollandais, qui foot presque exclusivement le commerce du Japon, comptent le *tale* à 3 1/2 florins de Hollande.		Or.	*Ilschebo* ou *itjib* à 15 mas.	11 43
		Or.	*Copang vieux* de 64 mas.	52 00,33
		Or.	*Id. nouveau.*	29 99,32
		Or.	*Obang* de 3 copangs.	89 97,97
		Arg.	*Schuit.*	31 20,9
		Arg.	*Cotama* de 5 jusqu'à 15 candorins.	
OTTOMAN (Empire).				
SMYRNE.				
On compte par *piastres* ou *dollars* à 12 temins ou paras.	0 68,3339		Les *monnaies réelles* dont on fait principalement usage à Smyrne sont celles de Turquie (voir *Constantinople*). Outre ces monnaies, il circule aussi des *piastres espagnoles*, des *ducats de Hollande* et de *Hongrie*, des *sequins de Venise*, etc.	
Les Anglais et les Suédois divisent la piastre en 80 *aspres*; les Hollandais, les Vénitiens et les Français la divisent en 100; les Turcs, les Grecs, les Persans et les Arméniens la divisent en 120.				
ALEP.				
On compte par *piastres* à 80 aspres.	0 68,3339		(*Voir* CONSTANTINOPLE *pour les monnaies réelles.*)	
La *piastre* se divise aussi en 24 siani.				
PERSE.				
On compte en Perse par *tomans* ou *tomains* à 50 abbassys à 2 mamoudi.	44 44,444	Or.	*Cherassi* ou *cheresi* de Schah-Iman.	5 25
		Or.	*Id.* d'Aboul-Faiz.	15 43,5
La *roupie d'argent.*	2 50,351	Or.	*Id.* de Kouli-Kan.	38 43
		Or.	*Daries simples* et *doubles*; les simples soot à peu près égaux à 10 *ducats.*	
		Argent.	*Hasser-denarie* de 10 mamoudi.	4 85
		Argent.	*Dacsajie* de 5 mamoudi.	2 42,5
		Argent.	*Larin* ou *paensaiie* de 2 1/2 mamoudi.	1 21,25
Les grands paiemens se font au poids; c'est pourquoi les monnaies d'or sont disposées en paquets ou *bourses* de la valeur de 50 tomans.		Argent.	*Abassy* de 2 mamoudi.	0 97
		Argent.	*Mamoudi.*	0 48,5
		Argent.	*Chaye* ou *Zasjie.*	24,25
SIAM (Royaume de).				
On compte par *ticals* à 4 mas à 2 fouangs.	2 99,02	Or.	*Tical.*	28 15
Cette monnaie est effective; mais comme souvent elle est altérée, on compte communément 2 ticals pour 1 piastre espagnole.		Argent.	*Tical* (1/2 et 1/4 en proportion).	2 99,02
		Argent.	*Mayon.*	0 50
		Argent.	*Fouang.*	20
		Argent.	*Sombaje.*	05

Asie.

POIDS ET MESURES.

UNITÉS.	POIDS en *kilogramm.*	MESURES DE CAPACITÉ. Matières sèches en *litres.*	MESURES DE CAPACITÉ. Liquides en *litres.*	MESURES DE LONGUEUR. Pieds en *mètres.*	MESURES DE LONGUEUR. Aunes en *mètres*	MESURES agraires en *ares.*	MESURES itinéraires en *kilomètres.*
Isk ou tattamy				1,9005			
Ilje				2,1182			
Oke	1,275657						
Quintal = 7 1/2 batman = 45 oke = 100 rottoli = 18,000 drachmes.							
Oke pour le détail	1,288008						
Cequi = 250 drachmes	0,797586						
Killoe		51,3000					
Pie				0,6677			
Indise				0,6260			
Rottolo de 720 drachmes	2,296999						
Rottolo de Tripoli de Syrie, à 700 drachmes	2,219361						
Rottolo de Damas, à 600 drachmes	1,902309						
Cantaro ordinaire = 100 rottoli à 720 drachmes. Cantaro de Tripoli = 175 rottoli *id.* Cantaro zurlo = 27 1/2 rottoli *id.*							
Cola = 7 vesnos = 35 rottoli.							
Pie				0,6767			
Draa stambuly					0,6474		
Draa masre					0,5549		
Dirhem poids de l'or et de l'argent	0,00979						
Batman de Cherray	4,591788						
Batman de Tauris = 6 ratel = 300 dirhem = 600 mascais	2,295894						
Ardeb de blé = 25 capichas = 50 chenicas		65,7570					
Guerse royal ou *Monkelser*					0,7165		
Guerse commun					0,6303		
Schah archine					0,8008		
Arisch archine					0,9723		
Parasang ou *lieue persanne*							5,005125
Pecul = 100 catty = 2000 tales = 8000 ticals	61,3468						
Cohi de blé = 40 sestes = 1600 sats		471,6560					
Vonah = 2 ken = 4 sok				1,92197			
Lieue ou *Roëneng* = 2000 vonah							3,84394

MONNAIES.

MONNAIES DE COMPTE.		NATURE.	MONNAIES RÉELLES.	
DÉNOMINATIONS ET SUBDIVISIONS.	VALEUR en argent de France.		DÉNOMINATIONS.	VALEUR au pair en argent de France.

ABYSSINIE.

	fr. cent.			fr. cent.
L'Abyssinie n'a pas de monnaie particulière; mais elle prend celles des autres nations, les *sequins de Venise* surtout, les *ducats d'empire*, qu'on appelle *patacas* ou *pataks*; les *piastres espagnoles* passent aussi à Massuah, sur la mer Rouge.			Les grands paiemens se font ordinairement en lingots d'or évalués en *waken* ou *onces d'Abyssinie* à 10 patacas. On compte les sequins et ducats d'après l'estimation française à 2 1/4 patacas. On estime la *pataca* à peu près à 5 fr. 20 c.	

ÉTATS BARBARESQUES.

ALGER. (Maintenant possession française.)

On compte à Alger par *piécettes* de 6 mouzonnes.	0 47,11	OR	*Sequin soltani ancien*, sous Sélim III (1787).	9 59,8
par *patacas chicas neuves* de 8 mouzonnes, *monnaie réelle*.	0 57,81	OR	*Sequin soltani nouveau*, sous Mahmoud II (1787 à 1829).	8 89,80
ou par *mouzonnes*, *monnaie de compte*, qui est une pièce de division de Maroc et se compose de 29 *aspres*.		OR	*Nous soltani nouveau* ou 1/2 soltani.	4 44,90
Avant 1820 on comptait par *patacas chicas*, appelées aujourd'hui *patacas chicas anciennes*; cette monnaie réelle est très rare actuellement et ne se vend guère qu'au poids.		OR	*Robaa soltani nouveau* ou 1/4 soltani.	2 22,45
Lorsque la commission française des monnaies voulut fixer la valeur des espèces algériennes, elle s'aperçut du défaut d'unité qui existait dans leur fabrication. Forcée d'opter entre des extrêmes et de prendre une moyenne qui convînt à tous les intérêts, elle établit à 1 fr. 86 c. la valeur nominale ou de cours du *boudjou* dont elle fit l'*unité monétaire* d'Alger.		ARGENT	*Zoudi boudjou* ou *double boudjou* à 48 mouzonnes, de 1820 à 1829.	3 72,37
L'expérience a démontré que nulle autre fixation n'eût valu celle-là.		ARGENT	*Rial boudjou* ou *royal boudjou* à 24 mouzonnes.	1 88,36
		ARGENT	*Rial boudjou* ou *royal boujou* de 1829.	1 80,5
		ARGENT	*Rebia boudjou* ou 1/4 de *boudjou* à 6 mouzonnes, appelé *piècette*.	0 47,11
		ARGENT	*Temin boudjou* ou 1/8 de *boudjou* à 3 mouzonnes.	0 22,65
		ARGENT	*Pataca chica neuve* ou 1/3 de *boudjou* à 8 mouzonnes.	0 57,81
		ARGENT	*Demi-pataca chica* ou 1/6 de *boudjou* à 4 mouzonnes.	0 28,90
		ARGENT	*Pataca chica ancienne* ou *tiers de boudjou*, 1787 à 1820.	0 61,13
		CUIVRE	*Quaroub*, pièce de cuivre blanchi = 1/2 mouzonne.	0 03,87
		CUIVRE	*Cinq aspres* (chica) (*ghamsé drahem séghar*) = 5/29 mouzonne.	0 01,34
		CUIVRE	*Deux aspres* (chica) (*zoudi drahem seghar*) = 2/29 mouzonne.	0 00,53
		CUIVRE	*Aspre*, monnaie de billon carrée (*drahem séghar*) = 1/29 mouzonne, fort rare.	0 00,26
			On voit quelles variations, quels écarts présentent ces sortes de monnaies. Les titres viennent encore le plus souvent grossir les différences de valeur que l'on remarque dans les divisions du système; on en rencontre encore de très-grandes entre les pièces de même nature, qui proviennent du défaut d'ajustage.	

MAROC (Empire de).

A Maroc ainsi qu'à Fez, Mequinez, Rabat ou Nouveau-Salé, Magadore ou Suira, Tanger, et dans toute la partie occidentale de la Barbarie, on compte par *mitkuls* à 10 onces à 4 blankeels à 24 flues.	3 95,5655	OR	*Mitkul* ou *miskal* appelé aussi *ducat*.	
		OR	*Bendiky* de 27 onces, ou pièce de 2 piastres d'Espagne.	
Les monnaies de cours sont particulièrement les *piastres espagnoles*, les *doublons*, et le *madrid*, monnaie d'or, qui est frappée à Madrid, pour le compte de l'empereur de Maroc, et vaut 10 *piastres*.		ARGENT	*Once* ou *derhem* dont 13 1/2 font une piastre d'Espagne.	
		ARGENT	*Pièce* de 6 blankeels, dont 9 font une piastre espagnole.	
		ARGENT	*Blankeel*, 54 font une piastre espagnole (10 piastres espagnoles = 53 fr. 40 cent.).	

Afrique.

POIDS ET MESURES.

UNITÉS.	POIDS en *kilogramm.*	MESURES DE CAPACITÉ. Matières sèches en *litres.*	MESURES DE CAPACITÉ. Liquides en *litres.*	MESURES DE LONGUEUR. Pieds en *mètres.*	MESURES DE LONGUEUR. Aunes en *mètres.*	MESURES agraires en *ares.*	MESURES itinéraires en *kilomètres.*
Rottolo = 12 wakea à 10 drachmes.	0,312001						
L'ardeb de Gondar = 10 madega.		4,4040					
L'ardeb de Massuah = 24 madega.		11,7460					
Cuba.			1,0160				
Pic.				0,6857			
Mitkal de 24 grains de karoubs, poids de l'or.	0,004669						
Rotl ou *livre feuddi*, poids de l'argent à 16 onces	0,497435						
Rotl ou *livre attari*, poids d'épicier à 16 onces.	0,546080						
Rotl ou *livre ghreddari*, poids de fruits à 18 onces.	0,614340						
Rotl ou *livre keòir* ou *grand rotl* à 27 onces.	0,921510						
Il existe en outre autant de sortes de *qontár* (quintal) que l'on distingue de livres, c'est-à-dire que chacune de ces livres, multipliée par 100, donne son qontâr correspondant.							
Ainsi le *qontár attari* est de.	54,6080						
Saâ de grains (1/2, 1/4 en proportion).		48,0000					
Khoullé d'huile (1/2, 1/4, 1/8 en proportion).			16,6600				
Pic turc, étalon, de 8 robs.				0,6330			
Pic turc usuel des marchands.					0,6400		
Pic arabe usuel, pour la toile.					0,4800		
On ne connaît pas de mesure agraire ni itinéraire à Alger; on compte les distances à l'heure.							
Livre commerciale ou *rottolo.*	0,539717						
Livre du marché.	0,807869						
Les mesures de capacité sont celles d'Espagne.							
Pic moresque.				0,6610			
Covada.					0,5042		
Cadée.					0,5166		
Canna.					1,7151		

MONNAIES.

MONNAIES DE COMPTE.			MONNAIES RÉELLES.	
DÉNOMINATIONS ET SUBDIVISIONS.	VALEUR en argent de France.	NATURE.	DÉNOMINATIONS.	VALEUR au pair en argent de France.
ÉTATS BARBARESQUES. (*Suite.*)				
TRIPOLI.	fr. cent.			fr. cent.
On compte à Tripoli par *piastres* à 13 grimellini ou 25 aspres.	4 02,1200		Les *sultanins* ou *mahaboud* que l'on frappe à Tripoli sont d'or fin et pèsent 1/3 de plus que ceux d'Égypte. Les *sequins de Venise* et les *piastres espagnoles* y circulent en quantité.	
TUNIS.				
On compte à Tunis par *piastres* à 16 carobas ou 52 aspres. . . . . L'*aspre* est une monnaie imaginaire et se divise en 2 *bourbes*.	1 38,8901		La seule monnaie d'or que l'on frappe à Tunis est le *mahaboud* ou *sultanin* à 4 1/2 piastres; des 1/2 et des 1/4 en proportion. Les monnaies d'argent consistent en *piastres*, *demi* et *quart de piastre*, ainsi qu'en *doubles* à 24 aspres.	
GUINÉE.				
La *piastre espagnole* est, entre les monnaies européennes, la plus en usage sur les côtes d'Afrique. Les indigènes n'ont aucune monnaie de métal; ils y suppléent au moyen de petits coquillages qu'ils appellent *zembis*, et que les Européens nomment *covris*. 2000 de ces coquillages font une *macuta*. La compagnie de Sierra-Leone compte par *dollars* ou *piastres espagnoles* à 100 cents.	5 34,0072			
ou par *macutas* à 2000 covris.	0 47,6265			
POSSESSIONS ANGLAISES.				
CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.				
On compte par *florins* à 20 stuvers. . . . . . . ou par *rixdaler* à 8 schillings à 8 stuvers.	1 71,8533		Outre les monnaies anglaises, celles du Portugal, de l'Espagne et de l'Inde circulent au Cap.	
Le *schillinganglais* passe pour 2 schillings ou 12 stuvers, monnaie courante.	4 12,448			
POSSESSIONS ESPAGNOLES.				
CANARIES (îles).				
Dans ces sept îles on compte par *réaux de vellon* à 8 1/2 quartos ou 34 maravédis de vellon.	0 26,7004	or	*Doublons* ou *onces* à 16 piastres fortes ou *douros*, qui se divisent en 1/2, 1/4, 1/8 et 1/16 de piastre.	
ou par *pesos courans* à 8 réaux de plata, ou 10 réaux courans, ou 128 quartos.	4 02,0764	arg.	*Piastres fortes* ou *douros*; 1/2 1/4, 1/8 et 1/16 de piastre.	
POSSESSIONS OTTOMANES.				
ÉGYPTE. — Caire.				
On compte au Caire par *piastres* à 33 medini ou 80 aspres.	1 63,7517		Les seules monnaies effectives que le gouvernement turc fasse frapper au Caire sont les *sequins-mahaboud* et les *medini*. (Voir CONSTANTINOPLE pour les autres monnaies d'or et d'argent.)	
ou par *patacas* ou *tallari*.	4 46,5887			
Il se fait aussi des paiemens au comptant en *sequins-mahaboub* à 120 medini.	5 95,4345			
et en *fonducli* à 146 medini.	7 24,5229			

POIDS ET MESURES.

UNITÉS.	POIDS en *kilogramm.*	MESURES DE CAPACITÉ. Matières sèches en *litres.*	MESURES DE CAPACITÉ. Liquides en *litres.*	MESURES DE LONGUEUR. Pieds en *mètres.*	MESURES DE LONGUEUR. Aunes en *mètres*	MESURES agraires en *ares.*	MESURES itinéraires en *kilomètres.*
Metical, poids de l'or et de l'argent.	0,00477						
Cantaro = 100 rottoli à 16 onces.	50,7908						
Cafiso de blé = 20 tiberi.		40,60					
Mataro d'huile pèse 42 rottoli.	21,31						
Pic ou *aune*.					0,5525		
Livre ou *rottol* = 16 onces à 8 métical.	0,496233						
Cantaro = 100 rottol ou livres.	496233						
Caffiso de blé = 16 whibas à 12 zah ou saha.		528,54					
Millerolle de Marseille = 6 1/2 mitres.			64,33				
Mettal ou *mettar* d'huile.			19,397				
Pic de laine.					0,6729		
Pic de soie.					0,6307		
Pic de toile.					0,4730		
Rottolo.	0,432606						
Benda des nègres = 2 benda-offas = 3 eggebas = 8 pisos ou usanos.	0,064317						
Piso = 1 1/3 quinto = 2 agiragues = 4 media tabla.	0,008040						
Seron = 1 1/2 piso							
Jecktan, mesure de toile = 12 pieds anglais environ.					3,6590		
Les mesures et poids anglais sont généralement en usage dans ces colonies.							
Livre = 16 onces = 256 adarmes.	0,459524						
Arrobe = 25 livres.							
Fanega = 12 almudes = 48 quartillos.		62,611					
Arroba.			15,3599				
Pied castillan = 12 pouces.				0,2826			
Vara (aune).					0,8509		
Fanegada = 12 almudes ou celemines.						20,236	
Rottolo = 144 drachmes.	0,431032						
Oke = 400 drachmes.	1,197311						
Cantaro = 100 rottoli.							
Harsela, livre pour peser la soie.	1,195658						
Ardeb du Caire = 24 roubs.		182,0000					
Gasab.				3,8500			
Pic.					0,6770		
Derah.					0,6474		
Feddan-el-risag = 400 gasab carrés.						59,2900	

MONNAIES.

MONNAIES DE COMPTE. Dénominations et subdivisions.	Valeur en argent de France.	Nature.	MONNAIES RÉELLES. Dénominations.	Valeur au pair en argent de France.
AMÉRIQUE ANGLAISE. QUEBEC, ETC.				
	fr. cent.			fr. cent.
Au Canada, dans la Nouvelle-Ecosse et dans les autres provinces de l'Amérique septentrionale soumises à la domination anglaise, on compte par *livres* à 20 shillings à 12 pence courans.	22 27,198		Outre les monnaies anglaises et les anciennes monnaies françaises, il circule encore au Canada des *johanese portugais* et des *piastres d'Espagne* et *d'Amérique.*	
ou par *livres* à 20 sols 12 deniers ancienne monnaie courante.	0 92,799			
BRÉSIL (Empire du). RIO-JANEIRO.				
On compte par *reis* ou *rees* comme en Portugal. . .	0 00,6017	OR	Depuis 1795 des *pièces* de 1200, 2400 et 4800 reis.	
ou par *mille rees.*	6 01,7124			
La *crusade neuve* vaut 480 reis; *l'ancienne,* 400 et le real, 40.				
Le pary, piastre mexicaine, vaut dans tout le Brésil 800 reis.		ARGENT	*Pataca du Brésil, vieille* de 640 reis. . .	3 85,84
			Id. de 600 reis, de 1755.	3 54,63
			Id. de 640 reis, de 1768.	3 62,87
			Id. de 640 reis, de 1801.	3 77,08
			1/2, 1/4 et 1/8 en proportion.	
ÉTATS-UNIS. NEW-YORK, PHILADELPHIE, ETC.				
On compte par *dollars* à 100 cents.	5 56,793	OR	*Aigle* de 10 dollars ou units.	55 21
En vertu d'un arrêté du congrès de 1816, les monnaies d'or anglaises et portugaises valent *l'once* 17 dollars 78 cents; les françaises 17 dollars 45 cents; celles des possessions espagnoles 16 dollars 80 cents.			1/2 *aigle* de 5 dollars.	27 60,50
			1/4 *aigle* de 2 1/2 dollars.	13 80,25
Le cours ordinaire du commerce fixe le *dollar* à 5 francs, terme moyen.		ARGENT	*Dollars* ou *units* à 10 dimes ou 100 cents de 1795 *var.* (1/2 et 1/4 en proportion). . .	5 42
			Id. de 1798.	5 44,07
			Id. de 1802.	5 34,22
			Dollar (terme moyen de 8 années). . . .	5 37
			Dime ou 1/10 *de piastre,* 1796.	0 58,81
			Demi-dime, 1796.	29,41
MEXIQUE. MEXICO, ETC.				
On compte au Mexique et dans la majeure partie des anciennes colonies espagnoles, par *pesos* ou *piastres* à 8 réaux à 34 maravedis de plata mexicana ou par *piastres* à 100 cents.	5 34,007		*Le titre et le poids des monnaies du Mexique sont exactement les mêmes que ceux des monnaies d'Espagne, et s'il existe quelque différence entre les piastres, ce ne peut être que sous le rapport de l'année du monnayage.*	
		OR	*Doublon* à 16 pesos (1/2, 1/4 et 1/8 en proportion).	85 42
		ARGENT	*Piastre vieille* du Mexique avant 1772. . .	5 51
			1/2 *id.*	2 76
			Piécette vieille du Mexique de 2 réaux de 1736.	1 34 62
			Réal de plata mexicain de 1746.	0 67,10
			Piastre mexicaine avec globes et pilars de 1765.	5 43,74
			Piécette mexicaine de 1774.	1 32,66
			Real de plata mexicain de 1775.	0 66,23
			Des *pesos* ou *piastres* à 8 réaux, des 1/2, 1/4 en prop.; des *réaux* à 16 quartos et des *quartos* à 2 1/8 maravedis.	

Amérique.

POIDS ET MESURES.

UNITÉS.	POIDS en *kilogramm.*	MESURES DE CAPACITÉ. Matières sèches en *litres.*	MESURES DE CAPACITÉ. Liquides en *litres.*	MESURES DE LONGUEUR. Pieds en *mètres.*	MESURES DE LONGUEUR. Aunes en *mètres.*	MESURES agraires en *ares.*	MESURES itinéraires en *kilomètres.*
On faisait autrefois usage des poids et mesures de France ; mais ceux d'Angleterre ont été légalement établis dans le Bas-Canada en 1808.							
Les poids et mesures sont les mêmes qu'en Portugal ; mais les mesures de capacité présentent quelques différences dans certaines provinces et même dans la capitale. Ainsi l'*alquière* de la province de Maranham est de.	45,40						
tandis qu'à Bahia elle est de.	35,239						
A Fernambouc, à Rio-Janeiro elle présente des variations considérables.							
Frasco d'huile.	. . . . . .	2,1289					
Quartilho de rhum.	. . . . . .	1,4193					
Les étalons des poids et mesures des États-Unis, vérifiés et comparés en 1818 à Londres avec les anciens étalons d'Angleterre, ont été trouvés parfaitement semblables à ces derniers.							
Les poids et mesures sont les mêmes que ceux d'*Espagne* (*voyez* ce mot).							

PAYS, NATIONS.	MONNAIES.		
	NATURE.	DÉNOMINATIONS ET SUBDIVISIONS.	VALEUR au pair en argent de France.
GRÈCE.			fr. cent.
Les Grecs comptaient par *talens*, *mines*, *tetradrachmes* et *drachmes*. Chez les anciens, la proportion de l'*or* à l'*argent* était ordinairement de 10 à 1, quelquefois de 11, de 12 et même de 13 à 1. Les monnaies n'eurent pas d'abord une valeur et une dimension déterminées. L'or, l'argent, le cuivre, le fer même en furent la matière. C'était au poids qu'on comptait chaque somme, et non d'après une valeur qu'on y eût attachée conventionnellement; c'est pourquoi les dénominations des poids et des monnaies sont souvent les mêmes. Selon Hérodote, ce sont les Syriens qui les premiers ont fait battre de la monnaie d'or et d'argent. On n'en connaissait point l'usage parmi les Grecs du temps de la guerre de Troie. Au rapport du même auteur, Phidon, roi d'Argos, contemporain de Lycurgue, introduisit, le premier, la monnaie en Grèce. La forme des premières monnaies était assez semblable à de petites broches de fer ou d'airain, et de là elles furent nommées *oboles*, mot qui, en grec, signifie *broche*. On distingue deux époques dans la valeur de la *monnaie de compte* appelée *talent*: l'une depuis les temps historiques les plus reculés jusque vers le 2e siècle avant J.-C., qui comprend les siècles de Périclès et d'Alexandre; l'autre depuis le 2e siècle avant J.-C. jusqu'au temps où la Grèce, entièrement réunie à l'empire romain, en adopta les monnaies. A la seconde époque le poids de la *drachme* diminue de 5 grains, comme on le voit ci-contre; le *talent*, valant toujours 6,000 drachmes, diminua dans la même proportion et n'est plus évalué qu'à 5,222 fr. 41 c. Quelques auteurs prétendent que la valeur la plus exacte du *talent* est de 4,305 fr.; d'autres pensent que le *talent euboique* est le même que le *talent attique*; cependant Festus dit qu'il était moindre d'un tiers, et quelques-uns pensent même qu'il ne valait que 56 drachmes. Les deux *mesures* de longueur *olympique* et *pythienne* étaient en usage dans la Grèce; le Péloponèse, l'Attique, la Sicile et les villes grecques d'Italie employaient la *mesure olympique*; la Thessalie, l'Illyrie, la Phocide, la Thrace, et Marseille dans les Gaules, faisaient usage de la *mesure pythienne*.	OR	*Talent attique d'or* = 600 mines. . . .	55608 99,6
		Stater d'or, chrysos ou darique = 20 drachmes.	18 53,63
	ARGENT	*Talent attique d'argent* = 60 mines = 6,000 drachmes.	5560 89,96
		Talent, à partir du deuxième siècle avant J.-C.	5222 41
		Talent d'Egine ou *de Corinthe* = 100 mines.	9268 16,6
		Mine = 100 drachmes. . . . . Il y avait une *mine* plus petite qui ne contenait que 75 drachmes.	92 68,16
		Stater d'argent ou *tetradrachme* = 4 drachmes.	3 70,72
		Didrachme = 2 drachmes.	1 85,36
		Drachmes attique (unité monétaire) = 6 oboles.	0 92,68
		Cette *drachme* est celle qui eut cours dans les siècles les plus importans de la Grèce. Elle pesait 1 gros 10 grains 1/7; mais vers le second siècle avant J.-C., on diminua le poids, et par conséquent la valeur de la *drachme monnaie*. Elle ne pesa que 1 gros 5 grains 1/7 et ne valut plus que.	0 87
	CUIVRE	*Obole* = 16 chalcous (*chalcus*).	0 15,44
		Chalcous = 7 lepton.	0 01,93
		Lepton. . . . . On comptait aussi par 4, 2, 1/2 oboles et par 2 chalcous, appelés *tetroboles*, *diobole*, *hemiobole* et *dichalcon*.	0 00,27
ROME.			
Les Romains comptaient par *deniers*, *sesterces*, *mines d'Italie* ou *livres romaines*, et par *talens*. Le *sestertium* valait 1000 *sesterces*; le *talent* représentait une somme d'or ou d'argent qui variait suivant les pays; le *grand talent* contenait 32,000 sesterces, et le *petit* 24,000. Selon Festus, les Romains ne firent frapper aucune monnaie de métal sous le règne de Romulus; celles dont ils se servaient étaient de bois peint, de cuir, et même de terre cuite. Certains auteurs disent que Numa fit tailler grossièrement des morceaux de cuivre d'*une livre de 12 onces*, sans aucune marque. On nommait ces pièces, à cause de leur forme brute, *aes rudis*; d'autres pensent que du temps de Numa on ne se servait encore que de monnaie de cuir. Servius Tullius fit le premier fabriquer des pièces rondes en cuivre, nommées *as liberalis* ou *libella*, à cause	OR	*Aureus* ou *solidus* = 25 deniers. . . .	20 38
	ARGENT	*Denier*, denarius (unité monétaire) = 2 quinarius ou victoriatus = 10 as. . . .	0 81
		Quinarius = 2 sesterces (*nummus*) = 5 as.	0 40
		Sesterce (nummus) = 1 1/4 dupondius = 2 1/2 as.	0 20
		Dupondius = 2 as.	0 16

Europe.

POIDS ET MESURES.

UNITÉS.	POIDS en *kilogramm.*	MESURES DE CAPACITÉ. Matières sèches en *litres.*	Liquides en *litres.*	MESURES de longueur en *mètres*	MESURES agraires en *ares.*	MESURES itinéraires en *kilomètres.*
Drachme (unité de poids) = 6 oboles = 48 chalcous = 336 lepton.	0,004363					
Obole.	0,000727					
Il y avait encore des poids de 4, de 2 et d'une demi-obole, appelés *tetrobole, diobole, hemiobole.*						
Mine = 100 drachmes.						
Mine attique ancienne = 75 drachmes.						
Talent attique = 60 mines = 3,000 didrachmes = 6,000 drachmes.	29,17800					
Talent d'Egine ou *de Corinthe* = 16 2/5 talens attiques.						
On distinguait plusieurs sortes de talens, et les savans ne sont d'accord ni sur leur nombre ni sur leur évaluation.						
Medimne ou *achana* = 3 tritos = 6 hectos = 48 chœnix = 96 xestes = 192 cotyles = 768 oxybaphon = 1152 cyathes = 11,520 cochliarion.		51,79085				
Metrètes, *kéramion* ou *amphore attique* = 2 diota = 12 chous = 72 xestes = 144 cotyles = 288 tetarton = 576 oxibatou = 864 cyathes = 1728 conques = 3,456 mystron = 4,320 chême = 8,640 cochliarion.			38,84312			
Pied grec ancien ou *olympique* = 1 1/3 spithame = 1 5/12 orthodoron = 1 3/5 lichas = 2 dichas = 4 palmes, palestres ou doron = 8 condyles = 16 dactyles ou doigts.				0,308259		
Pied philéterien.				0,354004		
Pied macedonien.				0,353500		
Pied sicilien d'Archimède.				0,222500		
Pied pythien, dit aussi *pied naturel.* Selon Hutton.				0,248100		
Selon Paucton.				0,247200		
Plèthre = 4 arura = 6 hectos = 100 acènes = 277 7/9 hexapodon = 10,000 pieds carrés.					9,502367	
Stade olympique (1/8 du mille romain) = 6 plèthres = 10 hamma = décapodes, acènes ou calamos = 100 orgyies ou aunes grecques = 240 pas grecs = 600 pieds.						0,184955
Stade de 600 pieds philétériens.						0,213020
Stade phytien ou *delphien.*						0,148590
Dilochos = 3 hippicon = 6 diaulos = 12 stades olympiques.						2,219465
On ne peut guère concilier les contradictions des auteurs qu'en supposant qu'il y avait encore plusieurs autres espèces de stades.						
Les Romains donnaient le nom d'*as* à tout entier divisible en 12 parties ou *onces* (unciæ), tel que la *livre*, le *setier* (sextarius), le *pied*, le *jugerum*, etc. On donnait des noms particuliers aux multiples de l'*as*, quelle que fût la nature de l'unité qu'il représentait, tels que *dupondius* (duo pondo), 2 as; *sestertius* ou *sequi tertius*, 2 as 1/2; *tressis*, 3 as; *quatrussis*, 4 as et ainsi de suite jusqu'à *centussis*, 100 as. Les multiples et fractions de l'*once* avaient les noms suivans: *deunx*, 11 onces; *destrans*, 10 onces; *dodrans*, 9 onces; *bes* ou *des*, 8 onces; *septunx*, 7 onces; *semis* ou *semissis*, 6 onces; *quincunx*, 5 onces; *triens*, 4 onces; *quadrans* ou *teruncius*, 3 onces;						

PAYS, NATIONS.	MONNAIES.		
	NATURE.	DÉNOMINATIONS ET SUBDIVISIONS.	VALEUR au pair en argent de France.

ROME. (*Suite.*)

de leur poids d'une livre. Ce roi y fit apposer l'empreinte de la figure d'un bœuf ou d'une brebis, d'où est venu le mot *pecunia*, de *pecus*, bétail. Dans la suite on y imprima une tête de *Janus*, ou une femme armée avec l'inscription *Roma*. Sous les rois et dans les premiers siècles de la république, le *cuivre* fut presque la seule monnaie qui servit aux besoins de la société. Depuis ce temps le mot *aes* a signifié toute sorte de monnaie, et *aerarium* le trésor public. Outre l'*as* il y eut aussi d'autres pièces de cuivre, telles que le *semis* ou *semissis* qui pesait 6 onces ; le *triens* qui pesait 4 onces ; le *quadrans* ou *teruncius* qui pesait 3 onces, le *sextans* qui pesait 2 onces. Par la suite, ces différentes monnaies éprouvèrent les mêmes changements et les mêmes diminutions que l'*as*, chacune en proportion de leur valeur ; car l'*as* ne resta pas long-temps du poids d'*une livre* : dès la première guerre punique on le fixa à *deux onces* ; peu après, les Romains, pressés par Annibal, réduisirent l'*as* au poids *d'une once* ; et enfin, par la loi *papiria*, il fut fixé à une *demi-once*, où il resta jusqu'à la fin de la république. Cette monnaie ne peut être évaluée que par son rapport au *denier* ou au *sesterce*, les seules monnaies romaines dont on puisse apprécier la valeur. Jusqu'à l'an de Rome 536, époque à laquelle l'*as* fut réduit à *une once*, il en fallait 10 pour le *denier* ; ainsi, en donnant à celui-ci la valeur d'environ 80 *centimes*, et au *sesterce* celle de 20 *centimes*, l'*as* valut d'abord 8 *centimes* environ ; mais lorsqu'il y eut 16 *as* au *denier* ou 4 au *sesterce*, il ne valut plus qu'environ 5 *centimes*.

Selon Pline, on ne commença à fabriquer des *monnaies d'argent* que l'an de Rome 485 ; jusque-là le cuivre avait été, pour ainsi dire, la seule monnaie des Romains ; car toutes les pièces d'or et d'argent venues à Rome des pays étrangers ou prises sur l'ennemi, n'y étaient pas en circulation, et n'étaient encore considérées que comme marchandise ; mais peu à peu l'argent étant devenu plus commun, on en frappa des pièces nommées *deniers*, denarius, *quinaires*, quinarius et *sesterces*, sestertius. On donna au *denier d'argent* la valeur de 10 *livres de cuivre* ; il était de 84 à la livre. Le *sesterce* était à la fois une *monnaie réelle* et la principale *monnaie de compte* des Romains. Comme monnaie réelle, c'était une petite pièce d'argent qui valut dans l'origine 2 *as* 1/2 ; mais quand on donna au *denier* la valeur de 16 *as*, le *sesterce* valut constamment 4 *as* ou le quart du *denier*.

Pline nous apprend encore que l'*or* ne fut monnayé à Rome que 62 ans après qu'on eut commencé à y frapper l'*argent*. La première pièce fut nommée *aureus*. Dans les derniers temps elle prit aussi le nom de *solidus*. Plus tard, on fabriqua des 1/2 et des 1/3 d'*aureus* nommés *semissis* et *tremissis*. Dans l'origine l'*aureus* était la *quarantième* partie d'une livre d'or ; mais, sous les derniers empereurs, on y mit de l'alliage qui diminua sa valeur intrinsèque. Sous Néron, on en fabriquait 45 avec une livre d'or et sous Constantin, 72. Pendant toute cette période l'*aureus* suivit les variations de la valeur du *denier*. Toutes ces pièces étaient désignées par le nom général de *monnaie*, parce qu'elles étaient frappées dans le temple de *Junon moneta*.

Les Romains gardaient au capitole des *mesures* et des *poids* à la -

NATURE	DÉNOMINATIONS ET SUBDIVISIONS	fr.	cent.
CUIVRE	*As, libella, assipondium* = 2 sembella. Sa valeur depuis l'origine jusqu'à l'an 536 de Rome (217 avant J.-C.)	0	08
	Sa valeur depuis 536 jusqu'à 720 (217 à 34 avant J.-C.)	0	05
	Sembella = 2 teruncius	0	04
	Teruncius	0	02
	Jusqu'en 536, le *denier* valut 10 *as* comme l'indique son nom. Depuis il en valut 16, le *sesterce* en valut 4 et le *dupondius* 3 1/5. Les monnaies inférieures à l'*as* furent réduites en proportion :		
	Sembella	0	02,5
	Teruncius	0	01,25
	Depuis 720, le *denier* changea plusieurs fois de valeur :		
	Sous le règne d'Auguste, il valut	0	79
	Sous Tibère et Claude	0	78
	Sous Néron	0	73
	Sous Galba et Domitien	0	70
	L'*aureus* suivit les variations du *denier*.		

Europe.

POIDS ET MESURES.

UNITÉS.	POIDS en *kilogramm.*	MESURES DE CAPACITÉ. Matières sèches en *litres.*	MESURES DE CAPACITÉ. Liquides en *litres.*	MESURES de longueur en *mètres.*	MESURES agraires en *ares.*	MESURES itinéraires en *kilomètres.*
sextans, 2 onces et *sescuncia* ou *sescunx*, 1/2 once. Enfin l'once elle-même contenait 2 *semiuncia*, 3 *duella*, 4 *silicus*, 6 *sextula*, 24 *scrupulum*, 38 *oboles*, et 144 *siliques*. Nous indiquons d'abord ces divisions, pour ne pas les répéter aux mots *livre*, *pied*, etc.						
Livre romaine (libra, as) = 12 onces.	0,325000					
Once (uncia).	0,027083					
Centum pondium = 100 livres.						
Modius ou *boisseau romain* = 2 semi-modius = 16 *sextarius* ou setiers = 32 hémines = 64 quartarius = 128 acétabules = 192 cyathes = 768 ligules.		8,631808				
Amphore ou *quadrantal* = 2 urnes = 8 conges = 48 setiers = 96 hémines = 192 quartarius = 384 acétabules = 572 cyathes = 2,304 ligules.			25,89542			
Le *dolium*, qui selon certains auteurs contenait 20 *amphores*, n'était pas une mesure déterminée, mais on donnait ce nom à tout grand vase pour les liquides ; c'est le *culeus* qui contenait 20 amphores. On nommait l'amphore *quadrantal*, parce qu'elle avait un pied romain en tout sens. On conservait au capitole un type ou étalon qui prenait de là le nom d'*amphora capitolina*. C'est celle que nous donnons ci-dessus. D'autres évaluent cette mesure à.			29,0417			
Pied (pes, as) = 4 palmes *(palmus)* = 12 onces ou pouces = 16 doigts *(digitus)*.				0,29585		
Telle est l'évaluation la plus généralement admise ; mais nous avons préféré adopter ici celle que nous avons donnée dans les tableaux précédens, à l'article ÉTAT DE L'ÉGLISE. (Voy. *pied antique.*)						
Palme, mesure antique.				0,23009		
Actus = 120 pieds.				35,54880		
Perche (decempeda ou pertica) = 10 pieds.				2,96240		
Pas (passus) = 5 pieds.				1,48120		
Gradus ou *gressus* (pes sestertius) = 2 pieds 1/2.				0,74060		
Coudée (cubitus) = 1 1/5 palmipes = 1 pied 1/2.				0,44436		
Jugerum (as) = 2 actus carrés = 2 22/25 verses ou pléthron = 8 clima ou sescuncia = 12 onces de terre = 60 actus simples = 288 decempèdes carrés, pertica ou scrupules de terre = 28,800 pieds romains carrés.					25,27434	
Salte = 4 centuries = 200 hérédies = 800 jugerum.						
Mille romain (milliarium) 1000 pas.						1,48120

Europe.

PAYS, NATIONS.	NATURE.	MONNAIES. DÉNOMINATIONS ET SUBDIVISIONS.	VALEUR au pair en argent de France.
ROME. (*Suite.*)			
lons; et toutes les fois que les circonstances l'exigeaient, on en faisait usage pour vérifier la justesse des autres mesures. Les auteurs varient beaucoup dans l'évaluation de ces poids et mesures.			fr. cent.

Asie.

PAYS, NATIONS.	NATURE.	DÉNOMINATIONS ET SUBDIVISIONS.	fr. cent.
GRECS D'ASIE.			
Les *monnaies* et *mesures* ci-contre étaient en usage dans toute l'Asie mineure (*Natolie*) qui comprenait les onze provinces suivantes, savoir : la Mysie, la Lydie, la Carie, la Bithynie, la Phrygie, la Lycie, la Pamphylie et la Pisidie, la Paphlagonie, le Pont, la Cappadoce et la Cilicie. On peut encore ajouter à ces onze provinces, la Colchide et l'Arménie qui faisaient partie de l'Asie majeure ou Asie propre.	OR	*Grand argyre* = 1 1/24 once d'or, litre d'argent	51 44
		Once d'or, litre d'argent = 2 dariques, cyzicène, chrysos	49 38
		Darique = 3 tétraster	24 69
	ARGENT	*Tétraster* = 2 distater	8 23
		Distater, once d'argent = 1 1/3 hexadrachme	4 12
		Hexadrachme = 1 1/2 tétradrachme, stater	3 08
		Tétradrachme = 4 drachmes	2 06
		Tridrachme = 3 drachmes	1 55
		Diarachme = 2 drachmes	1 03
		Drachme (unité monétaire)	0 52
		Demi-drachme	0 26
	CUIVRE	*Obole* = 1 1/5 danakon	0 10,40
		Danakon = 2 pondion	0 08,60
		Pondion, dipondion ; hémidanakion = 2 phollis	0 04,33
		Phollis, tassugon, chalcous = 4 kodrantes	0 02,17
		Kodrantes, tetarton = 2 lepton	0 00,54
		Lepton	0 00,27
JUIFS, BABYLONIENS.			
Ainsi que les Juifs, les Babyloniens comptaient par *drachmes*, *mines* et *talens*. La mine de Babylone contenait 116 drachmes. Le		*Talent de babylone* = 1 1/5 talent de Moïse	7,407 33
		Talent de Moïse = 50 mines de Moïse	6,172 82
		Cintar = 40 mines de Moïse	4,938 40
		Mine de Moïse = 2 2/5 grand céseph	123 46
		Grand céseph = 2 1/12 dariques	51 44
		Darique ou *daracusmim* = 12 stater	24 69
		Stater, sicle, petit céseph = 4 drachmes	2 05

Europe.

POIDS ET MESURES.

UNITÉS.	POIDS en *kilogramm.*	MESURES DE CAPACITÉ. Matières sèches en *litres.*	MESURES DE CAPACITÉ. Liquides en *litres.*	MESURES de longueur en *mètres.*	MESURES agraires en *ares.*	MESURES itinéraires en *kilomètres.*
Mille de Strabon suivant Cassini.						1,493
Stade romain = 125 pas.						0,185150
Lieue gauloise (leuga) = 1 mille 1/2.						2,22180

Asie.

UNITÉS.	POIDS en *kilogramm.*	MESURES DE CAPACITÉ. Matières sèches en *litres.*	MESURES DE CAPACITÉ. Liquides en *litres.*	MESURES de longueur en *mètres.*	MESURES agraires en *ares.*	MESURES itinéraires en *kilomètres.*
Rotule, litra, petite mine = 6 tétraster = 12 onces, sacros = 16 hexadrachmes = 24 tétradrachmes, sicles, stater = 96 drachmes.	0,213877					
Drachme = 2 grammes, scrupules = 4 oboles, séminites = 6 thermos = 8 kikkabos = 12 kération, siliques, kokkion = 24 chalcous, tassugon = 48 sitarion.	0,002328					
Didrachme = 2 drachmes.						
Tridrachme = 3 drachmes.						
Modios = 1 1/3 cophinos = 2 dadix = 3 addix = 3 1/3 décimes = 4 conges sacrés, lagène = 8 maristos = 12 chœnix, *bilibris tritici* = 24 xestès = 48 mines, hemines, cotyles.		10,514	10,514			
Metrètes = 1 1/3 simpulum, amphoreus = 2 modios = 48 xestès.		21,029	21,029			
Metrètes syrien = 120 xestès.						
Coudée commune = 1 2/3 spithames = 3 1/5 lichas, cœnostomes = 8 palestes, palmes = 16 condyles = 32 dactyles.				0,34758		
Plèthre = 1 2/3 chaine, corde = 10 décapodes, acènes = 16 2/3 orgyies, hexapodes = 20 bème diploun (pas double), ampelos = 40 bème aploun (pas simple) = 80 coudées communes.				27,80625		
Plethre = 100 décapodes.					7,733353	
Grand stade asiatique = 1 1/3 stade nautique = 8 plèthres = 640 coudées communes.						0,222450
Stade nautique, asparèze des Arméniens = 6 plèthres = 480 coudées communes.						0,166837
Mille oriental, milion de Grecs = 7 1/2 grands stades = 60 plèthres = 4800 coudées communes.						1,668375

UNITÉS.	POIDS en *kilogramm.*	MESURES DE CAPACITÉ. Matières sèches en *litres.*	MESURES DE CAPACITÉ. Liquides en *litres.*	MESURES de longueur en *mètres.*	MESURES agraires en *ares.*	MESURES itinéraires en *kilomètres.*
Talent de Moïse = 1 1/4 cintar = 50 mines de Moïse = 120 mines talmudiques = 12,000 drachmes.	42,3600					
Talent babylonien = 1 1/5 talent de Moïse.	50,8300					
Drachme, denier, zuz, mithcalos = 6 danic.	0,00353					
Micné = 1 1/3 cor, chomer = 2 2/3 lethec, ardob = 3 1/3 caphitos = 13 1/3 epha, bath = 20 rebehim, bathim = 26 2/3 sephel = 960 log, rob.		420,582	420,582			
Cophinos des Juifs = 1 1/2 hin = 2 1/2 gomor, homer = 4 1/2 cab, chila, gerra, campsacès = 6 mares = 18 log, rob, aesab, evid = 36 sédafa.		7,885	7,885			
Séa = 1 1/3 cophinos.						
Coudée commune = 1 2/3 zéreth = 8 topach, palme = 16 condyles = 32 esbaa.				0,347578		

Asie.

PAYS, NATIONS.	NATURE.	MONNAIES. DÉNOMINATIONS ET SUBDIVISIONS.	VALEUR au pair en argent de France. fr.	cent.
JUIFS, BABYLONIENS. (*Suite.*)				
talent contenait, selon les uns, 70 mines ou 8,120 drachmes, et selon d'autres, 60 mines ou 7,000 drachmes. Cette évaluation paraît la plus vraisemblable.		*Drachme denier* = 2 rebiites ou 1/2 deniers.	0	52
		Rebiite = 2 1/2 gérah.	0	26
		Gérah, agorah, obole = 1 1/5 meha. . .	0	10,4
		Meha = 4 assar.	0	08,6666
		Assar = 8 pérutah.	0	02,1666
		Pérutah.	0	00,2708
PERSE.				
La principale *mésure itinéraire* des Perses était *la parasange*, composée de 30 stades, selon Hérodote et Xénophon. Cette mesure était aussi employée chez les Égyptiens et dans la plus grande partie de l'Asie ; mais elle variait chez différens peuples et même chez les Perses, auxquels elle semblait plus propre. Strabon la porte à 40 et même à 60 stades.		La principale pièce *d'or* s'appelait *darique* parce qu'elle portait d'un côté l'effigie de *Darius*, qui le premier en avait rendu l'usage commun en Perse. Elle est évaluée à.	24	69

Afrique.

PAYS, NATIONS.	NATURE.	MONNAIES. DÉNOMINATIONS ET SUBDIVISIONS.	VALEUR fr.	cent.
ÉGYPTE.				
La *coudée* était la longueur du coude jusqu'au poignet ; dans d'autres pays, à Rome, par exemple, elle était de la longueur du coude jusqu'au bout des doigts. Plusieurs nations anciennes se servaient de la *coudée égyptienne* pour l'étalon de leurs mesures ; Paucton, dans sa *métrologie*, pense que c'était la même que celle dont il est fait mention dans Hérodote, Pline et autres auteurs anciens.		On ne connaît point de *monnaies égyptiennes* du temps des Pharaons, qui, à ce qu'il paraît, n'en ont point frappé ; ce qui fait présumer que jadis, en Egypte, tout le commerce se faisait par échange. Presque toutes les monnaies de 851 à 1361 sont grecques ou arabes. Le *talent* d'Alexandrie contenait 12,000 drachmes, ce qui fait la valeur du *talent mosaïque*.		

Asie.

POIDS ET MESURES.

UNITÉS.	POIDS en *kilogramm.*	MESURES DE CAPACITÉ. Matières sèches en *litres.*	Liquides en *litres.*	MESURES de longueur en *mètres.*	MESURES agraires en *ares.*	MESURES itinéraires en *kilomètres.*
Coudée lithique = 1 2/5 coudée commune.				0,41709		
Coudée sacrée = 1 3/5 coudée commune.				0,55612		
Asla = 1 2/3 chébel.				27,80625		
Beth-séa = 2 socab = 6 beth-cab = 24 beth-rob = 2500 coudées sacrées.					7,7333	
Beth-cor = 2 beth-léthec = 30 beth-séa.					232,0006	
Parasange juive = 3 milles orientaux = 150 traites de jours du sabbat = 14,400 coudées communes.						5,005125
Grand stade hébraïque, phénicien, arabe ou *reson* des Juifs.						0,222450
Mille palestin ou *mil, mila, kibrat-barah* des Hébreux, des Chaldéens et des Syriens = mille oriental.						1,668375
Capitha = 1 mares juif.		1,314	1,314			
Artabé.		51,780	51,780			
Artabé, selon Hérodote.		54,000	54,000			
Coudée royale.				0,40605		
Parasange = 30 stades asiatiques, selon Hérodote et Xénophon.						6,673500
Il y a, dit Moreri, des parasanges depuis 21 jusqu'à 60 stades.						
Vaeba des Arabes.		63,087				

Afrique.

UNITÉS.	POIDS en *kilogramm.*	Matières sèches en *litres.*	Liquides en *litres.*	MESURES de longueur en *mètres.*	MESURES agraires en *ares.*	MESURES itinéraires en *kilomètres.*
Mine = 100 drachmes.	32,369					
Talent = 60 mines.						
Litra ou *ratel* = 12 onces.	0,44759					
Ce poids était en usage dans toute l'Arabie et l'Asie mineure.						
Coudée des auteurs = 5 palmes = 10 condyles = 20 doigts.				0,338384		
La seule *coudée égyptienne* connue, qui soit complète, est celle du Musée égyptien du Louvre. Elle est divisée en 28 parties, et sa longueur est de.				0,525924		
Pied geometrique = 4 palmes.				0,270707		
Pied ptolémaïque.				3,843930		
Coudée du Nil ou *derakh*.				0,541400		
Grand stade égyptien.						0,222450
Mille égyptien = 1 mille oriental.						1,668375
Schène du delta = 19,200 coudées communes.						6,674497
Au reste on ignore la véritable grandeur de cette mesure. Elle variait en Égypte même. Les uns lui donnent 32 stades, les autres 40 et même 60 stades, sous les dénominations de *schènes* du Delta, de la Thébaïde, de l'Heptanome.						

POIDS ET MESURES.

UNITÉS.	POIDS en *kilogramm.*	MESURES DE CAPACITÉ.		MESURES DE LONGUEUR.		MESURES agraires en *ares.*	MESURES itinéraires en *kilomètres.*
		Matières sèches en *litres.*	Liquides en *litres.*	Pieds en *mètres.*	Aunes en *mètres.*		
AIX-LA-CHAPELLE (page 392).							
Anciennes mesures.							
Müdt pour l'orge et l'avoine = 6 mass.							
Mass.	.....	39,1577					
Morgen.	.....	.....	.....	.....	.....	84,5594	
AMSTERDAM (page 384).							
Anciennes mesures.							
Livre d'apothicaire = 12 onces = 96 drachmes = 288 scrupules = 5760 grains.	0,369126						
Stekan de vin.	.....	.....	19,4030				
Stekan d'eau-de-vie.	.....	.....	18,7500				
Tonne de bière = 8 stekan = 16 mengel.	.....	.....	157,2500				
Aune de Brabant.	.....	.....	.....	.....	0,69438		
ANVERS (page 376).							
Anciennes mesures.							
Livre d'apothicaire = 20 onces = 160 drachmes = 9600 grains.	0,471074						
Quart d'avoine = 70 pots.	.....	99,5340					
Pot.	.....	1,4219					
APPENZELL (Canton d'), (page 402).							
Livre forte = 40 loth.	0,58464						
Livre légère.	0,465157						
Mutt = 4 viertel.	.....	111,3660					
Eimer = 32 mass.	.....	.....	41,8944				
Mass.	.....	.....	1,3092				
Pied.	.....	.....	.....	0,31469			
Aune pour la toile.	.....	.....	.....	.....	0,80170		
Aune pour la laine.	.....	.....	.....	.....	0,61607		
ARAU (Canton d'Argovia), (p. 402).							
Livre = 32 loth.	0,476586						
Malter = 4 mütt = 16 viertel.							
Viertel = 4 vierling = 16 mæssli.	.....	22,51836					
Saum = 4 eimer = 100 mass.							
Mass = 4 schoppen.	.....	.....	1,44056				
Aune.	.....	.....	.....	.....	0,59387		
AUGSBOURG (page 374).							
Anciennes mesures.							
Eimer = 64 visir-mass = 72 schenk-mass.							
Visir-mass.	.....	.....	1,1772				
Schenk-mass.	.....	.....	1,0464				
BADE (Grand-Duché de), (page 374).							
Nouveau système métrique décrété le 10 novembre 1810.							
Marc.	0,23364						
Stein = 10 livres.	5,00000						
Livre d'apothicaire.	0,35778						
Malter = 10 sester = 100 meslein.	.....	150,0000					
Ohm = 100 mass = 400 schoppen.	.....	.....	150,0000				
Perche (ruthe) = 10 pieds.	.....	.....	.....	3,0000			
Klafter = 6 pieds de haut sur autant de large, la longueur de la bûche étant de 4 pieds = 3,888 stères.							

POIDS ET MESURES.

UNITÉS.	POIDS en *kilogramm.*	MESURES DE CAPACITÉ. Matières sèches en *litres.*	MESURES DE CAPACITÉ. Liquides en *litres.*	MESURES DE LONGUEUR. Pieds en *mètres*	MESURES DE LONGUEUR. Aunes en *mètres.*	MESURES agraires en *ares.*	MESURES itinéraires en *kilomètres.*
BALE (page 403).							
Viertel = 2 sack = 8 grands sester = 16 petits sester = 64 kopflein = 128 becher.							
Petit sester.		17,082					
Viertel = 4 mass = 16 schoppen.			5,6884				
Klafter = 6,089 pieds de haut sur autant de large, la bûche ayant 3 à 4 pieds de long.							
BAVIÈRE (page 374).							
Nouveau système métrique décrété le 1er octobre 1811.							
Livre d'apothicaire = 24 loth ou 12 onces.	0,36						
Metzen, divisé en 1/2, 1/4, etc. = 32 2/3 masskanne.		37,059					
Masskanne.		1,069					
Perche (ruthe) = 10 pieds.							
Klafter = 6 pieds de haut sur autant de large, et 3 1/2 pieds de profondeur = 3,1325 stères.							
BERLIN (page 392).							
Anciennes mesures.							
Livre d'apothicaire = 12 onces = 96 drachmes	0,357567						
Quart de vin et de bière.			1,170346				
Nouvelles mesures.							
Schiffslast = 4000 livres.							
Livre d'apothicaire = 12 onces ou 24 loth.	0,350783						
Fass de bière = 2 tonnes = 100 quarts.							
Tonne de bière.			114,50				
Quart de vin et de bière.			1,145				
Perche carrée = 14,18459 mètres carrés.							
Klafter = 6 pieds de long sur autant de large, et 3 pieds de haut = 3,3389 stères.							
BERNE (Canton de), (page 403).							
Un nouveau système uniforme de poids et mesures, pour les cantons de *Berne*, *Zurich*, *Lucerne*, *Fribourg*, *Soleure*, *Bâle*, *Argovie* et *Vaud*, a été soumis en 1828 aux gouvernemens respectifs de ces cantons, pour être approuvé et décrété. La base du système est le *pied suisse* égal à 3 décimètres.							
Livre d'apothicaire = 12 onces = 96 drachmes.	0,35654						
Saum = 4 brenten = 10 mass = 400 vierteli.			167,12				
BRÊME (page 376).							
Livre commerciale = 32 loth = 128 quentchen = 512 orth.	0,4985						
Livre de detail (même division).	0,470283						
Last = 40 scheffel = 160 viertel = 640 spind.		2962,76					
Ohm = 4 anker = 45 stubchen = 180 quart = 720 mengel.			144,9648				

POIDS ET MESURES.

UNITÉS.	POIDS en *kilogramm.*	MESURES DE CAPACITÉ. Matières sèches en *litres.*	MESURES DE CAPACITÉ. Liquides en *litres.*	MESURES DE LONGUEUR. Pieds en *mètres.*	MESURES DE LONGUEUR. Aunes en *mètres.*	MESURES agraires en *ares.*	MESURES itinéraires en *kilomètres.*
BRÈME. (*Suite.*)							
Tonne de bière = 45 stubchen = 180 quart = 720 mengel.							
Stubchen de bière.	......	......	3,77154				
Quart de bière.	......	......	0,94288				
Perche = 16 pieds.							
Aune de Brabant = 1 1/5 aune de Brême.	......	......	......	......	0,6944		
Faden = 6 pieds de haut sur autant de large, la bûche étant de 2 pieds = 1,7442 stères.							
Reep = 2,45 stères.							
BRUNSWICK (page 376).							
Schiffpfund = 20 liespfund = 280 livres.							
Ohm = 4 anker = 40 stubchen = 80 mass = 160 quartier.							
Quartier.	......	......	0,93498				
Tonne de bière = 27 stubchen = 108 quartier.							
CASSEL (page 384).							
Livre légère = 32 loth.	0,46777						
Mass de bière = 4 schoppen.	......	......	2,18287				
Ohm de bière = 80 mass.	......	......	174,6296				
Aune du Brabant.	......	......	......	......	0,6943		
Klafter = 5 pieds de haut sur autant de large, la bûche à 6 pieds de long = 3,572 stères.							
COBOURG (page 398).							
Simmer d'avoine.	......	124,448					
COLOGNE (page 394).							
Marc de Cologne = 16 loth = 64 quint = 256 pfennige = 65,536 richtpfennige.	0,233727						
Mass = 4 pintes.	......	......	1,329				
COPENHAGUE (page 378).							
Ohm = 4 anker = 77 1/2 kan = 155 pott.	......	......	149,62				
Pott.	......	......	0,96524				
Toende de bière = 136 pott.	......	......	131,279				
DARMSTADT (page 384).							
Anciennes mesures.							
Livre forte.	0,50532						
Livre légère = 32 loth = 128 quentchen.	0,46789						
Malter = 4 simmer = 16 kumpf = 64 geschied.	......	112,33					
Ohm = 20 viertel = 80 mass de bière = 90 mass de vin.							
Mass de bière = 4 schoppen.	......	......	1,956				
Mass de vin = 4 schoppen.	......	......	1,7349				
Pied.	......	......	......	0,287619			
Aune.	......	......	......	......	0,547693		
Klafter = 6 pieds de haut sur autant de large, la bûche ayant 4 pieds de long = 3,426 stères.							
Morgen.	......	......	......	......	......	33,87949	
DRESDE (page 399).							
Fass de bière = 280 visir kannen ou 420 kannen de Dresde.	......	......	393,3451				
Visir kanne.	......	......	1,404804				
Kanne de Dresde.	......	......	0,936536				

POIDS ET MESURES.

UNITÉS.	POIDS en *kilogramm.*	MESURES DE CAPACITÉ. Matières sèches en *litres.*	MESURES DE CAPACITÉ. Liquides en *litres.*	MESURES DE LONGUEUR. Pieds en *mètres.*	MESURES DE LONGUEUR. Aunes en *mètres.*	MESURES agraires en *ares.*	MESURES itinéraires en *kilomètres.*
FLORENCE (page 374).							
Livre = 12 onces = 288 denari = 96 drachmes = 6,912 grani.	0,339542						
Drachme, poids d'apothicaire = 1/8 once = 3 denari = 9 scrupoli.	0,003537						
Stajo = 2 mines = 4 quarti = 32 mezzette = 64 quartucci.		24,36286					
Aune (braccio da panno) = 20 soldi = 240 denari					0,58366		
Aune double ou *passetto*.					1,16732		
Canna d'arpenteur = 5 aunes.				2,91830			
Mille toscan = 2,833 1/3 aunes.							1,6537
FRANCFORT S.-LE-M. (page 382).							
Livre d'apothicaire = 12 onces = 96 drachmes = 288 scrupules = 5,760 grains.	0,357818						
Perche = 12 1/2 pieds.							
Aune de Brabant.					0,6992		
Klafter = 2,905 stères.							
Morgen de terre arable = 160 perches carrées = 25,000 pieds carrés.						20,25061	
Hube ou *hufe* = 30 morgen.							
Morgen des forêts = 40,190 pieds carrés.						32,555	
FRIBOURG (canton de), (page 402).							
Livre poids marchand.	0,52881						
Sack de Fribourg = 8 mass = 16 quarterons = 96 immi.		127,7440					
Mass.		15,9680					
Fass = 16 brenten = 400 mass = 1,600 schoppen.							
Mass de Fribourg.			1,5620				
Brente de Fribourg.			39,0500				
Pied = 12 pouces.				0,29326			
Toise = 10 pieds.							
Stab ou *aune* de Fribourg.					1,0696		
GLARIS (canton de), (page 402).							
Le *pied*, l'*aune*, la *livre* et les *mesures de capacité* pour les matières sèches sont les mêmes qu'à Zurich.							
Eimer de vin = 4 viertel = 30 kopf = 60 mass = 240 schoppen.			106,7592				
Mass.			1,77932				
GOTHA (page 398).							
Malter = 2 scheffel = 4 viertel = 16 metzen 64 mæsschen = 384 nœssel.		174,6475					
Eimer = 40 kannen = 80 mass = 160 nœssel.			72,7698				
Perche des champs = 14 pieds.							
Perche des forêts = 16 pieds.							
Acker des forêts = 160 perches carrées.						33,8840	
HAMBOURG (page 382).							
Schiffpfund = 20 liespfund = 280 livres.							
Schiffpfund de charroi = 320 livres.							
Last d'avoine ou *d'orge* = 2 wispel = 20 scheffel.							
Scheffel d'orge ou *d'avoine* = 3 fass = 6 himten = 24 spint.		157,95					

POIDS ET MESURES.

UNITÉS.	POIDS en *kilogramm.*	MESURES DE CAPACITÉ. Matières sèches en *litres.*	MESURES DE CAPACITÉ. Liquides en *litres.*	MESURES DE LONGUEUR. Pieds en *mètres.*	MESURES DE LONGUEUR. Aunes en *mètres.*	MESURES agraires en *ares.*	MESURES itinéraires en *kilomètres.*
HANOVRE (page 384).							
Livre d'apothicaire = 12 onces = 96 drachmes.	0,356348						
Stubchen = 2 kannen = 4 quartier.							
Quartier.	. . . . .	. . . . .	0,98039				
Fass de bière = 52 stubchen = 104 kannen.							
LAUSANNE (page 405).							
Un nouveau système de poids et mesures a été introduit dans le *canton de Vaud* le 1[er] janvier 1823, par décret du 27 mai 1822.							
Quarteron (unité) = 500 pouces cubes ou 1/2 pied cube.	. . . . .	13,50					
Muid = 10 sacs = 100 quarterons = 1000 emines = 10,000 copets.							
Broc.	. . . . .	. . . . .	13,50				
Char = 16 setiers = 48 brocs = 480 pots = 4,800 verres.							
Pied (base fondamentale du système) = 10 pouces = 100 lignes = 1000 traits.	. . . . .	. . . . .	. . . . .	0,3			
LEIPSIC (page 399).							
Stein = 22 livres.							
Eimer = 54 visir-kannen ou 63 schenk-kannen.							
Visir-kanne.	. . . . .	. . . . .	1,4046				
Schenk-kanne.	. . . . .	. . . . .	1,2040				
Pied de construction = 12 pouces.	. . . . .	. . . . .	. . . . .	0,28315			
Aune de Brabant.	. . . . .	. . . . .	. . . . .	. . . . .	0,6853		
LIPPE (Principauté de).							
Livre.	0,46741						
Hartkorn-scheffel, scheffel de blé.	. . . . .	44,2920					
Hafer-scheffel, scheffel d'avoine.	. . . . .	51,6740					
Kanne (unité) = 4 ort.	. . . . .	. . . . .	1,3742				
Ohm = 4 anker = 108 kannen = 30 viertel visir-mass.							
Pied = 12 pouces = 144 lignes.	. . . . .	. . . . .	. . . . .	0,289513			
Perche (ruthe) = 16 pieds.							
Aune.	. . . . .	. . . . .	. . . . .	. . . . .	0,57903		
Perche carrée.	. . . . .	. . . . .	. . . . .	. . . . .	. . . . .	0,214574	
Scheffel = 80 perches carrées.	. . . . .	. . . . .	. . . . .	. . . . .	. . . . .	17,16592	
Morgen = 120 perches carrées.	. . . . .	. . . . .	. . . . .	. . . . .	. . . . .	25,74888	
LUBECK (page 386).							
Anker = 5 viertel = 10 stubchen = 20 kannen = 40 quartier.							
Quartier.	. . . . .	. . . . .	0,9363				
Kanne.	. . . . .	. . . . .	1,8726				
Fass de bière = 80 kannen = 160 quartier.							
LUCERNE (page 405).							
Malter = 4 mütt = 16 viertel = 160 immi.							
Viertel.	. . . . .	34,75334					
Saum = 3 1/3 ohm = 100 mass							
Ohm = 30 mass = 120 schoppen.	. . . . .	. . . . .	51,8445				
Mass.	. . . . .	. . . . .	1,72815				
MANHEIM (page 374).							
Livre de Francfort s.-le-M.							
Malter de blé = 4 viernsel = 8 simri = 16 vierling = 32 invel = 128 mæsschen.	. . . . .	111,08					

POIDS ET MESURES.

UNITÉS.	POIDS en *kilogramm.*	MESURES DE CAPACITÉ. Matières sèches en *litres.*	MESURES DE CAPACITÉ. Liquides en *litres.*	MESURES DE LONGUEUR. Pieds en *mètres.*	MESURES DE LONGUEUR. Aunes en *mètres*	MESURES agraires en *ares.*	MESURES itinéraires en *kilomètres.*
MANHEIM (page 374). (*Suite.*)							
Viernsel de blé, d'orge et d'avoine.		27,77					
Malter d'orge et d'avoine = 4 1/2 viernsel = 9 simri = 18 vierling = 36 invel = 144 mæss-chen.		124,965					
Grand ohm = 10 viertel = 80 mass = 320 schop-pen.			159,52				
Petit ohm = 12 viertel.							
Viertel = 4 mass = 16 schoppen.							
Mass.			1,994				
Wirthsmass.			1,71				
MEINUNGEN (page 400).							
Mass.			20,8880				
MILAN (page 372).							
Mina = 28 moggia.							
Pertica quadrata.						24,00	
NASSAU (Duché de).							
Marc de Cologne.	0,233957						
Pied = 10 pouces.				0,5			
Perche = 10 pieds.							
Klafter = 4 pieds de haut sur 9 de large, la bû-che ayant 4 pieds de long ; et sur 6 pieds de large quand la bûche a 6 pieds de long.							
Morgen = 100 perches carrées.						25,00	
NEUFCHATEL (Princip. de), (p. 404).							
Livre poids de fer, divisée en 1/2, 1/4, 1/8, etc.	0,5201						
Pot (unité des mesures de capacité).		1,904293	1,904293				
Muid = 3 sacs = 24 émines = 192 pots = 576 copets.		365,6242	365,6242				
Bosse = 480 pots.			914,0606				
Gerle = 52 pots.			99,0232				
Brande = 1 1/4 setier = 2 1/2 brochets = 20 pots.			38,0858				
Toise = 10 pieds du pays.				2,93258			
Pied de champ.				0,287148			
Perche de champ = 15 2/3 pieds du pays.							
Perche de vignes = 16 pieds du pays.							
Faux = 2 pauses = 256 perches carrées de champ = 65,536 pieds carrés de champ.						54,0371	
Ouvrier (mesure de vigne) = 16 perches carrées de vigne = 4,096 pieds carrés du pays.						3,52217	
NUREMBERG (page 375).							
Livre d'apothicaire (même division qu'à Franc-fort).	0,357854						
Cette livre est presque généralement adoptée en Allemagne pour la pharmacie.							
Korn-simmer = 16 korn-metzen.							
Hafer-simmer = 32 hafer-metzen.							
Korn-metze ou metze de blé.		19,8836					
Hafer-metze ou metze d'avoine.		18,3860					
Wisir-mass.			1,1452				
Schenk-mass.			1,0785				
Eimer = 64 wisir-mass = 68 schenk-mass.							

POIDS ET MESURES.

UNITÉS.	POIDS en *kilogramm.*	MESURES DE CAPACITÉ. Matières sèches en *litres.*	MESURES DE CAPACITÉ. Liquides en *litres.*	MESURES DE LONGUEUR. Pieds en *mètres.*	MESURES DE LONGUEUR. Aunes en *mètres.*	MESURES agraires en *ares.*	MESURES itinéraires en *kilomètres.*
OLDENBOURG (Duché de).							
Livre.	0,480367						
Last = 12 malter.							
Malter = 1 1/2 tonne = 12 scheffel.							
Scheffel.		22,8027					
Pied = 12 pouces = 144 lignes.				0,29588			
ROME (page 380).							
Pezze.						26,37065	
ROSTOCK (Mecklembourg), (p. 388).							
On se sert dans le Mecklembourg de l'*aune* de Hambourg, et pour l'arpentage, du *pied* de Lubeck. Le *pied du Rhin* est aussi en usage dans le grand Duché. La *livre* de Lubeck y est généralement en usage. Rostock a deux espèces de *livres* :							
Livre, poids de ville.	0,508229						
Livre, poids marchand = 32 loth.	0,484028						
Le *pot*, mesure générale pour les liquides, doit avoir légalement.			0,905				
mais il est ordinairement plus petit, et varie en outre dans chaque ville.							
Ohm = 4 anker = 5 eimer.			144,800				
Tonne de bière = 4 viertel = 64 kannen.			115,848				
Eimer = 4 viertel = 8 stubchen = 16 kannen = 32 pots ou quartier = 64 œssel ou plank.			28,960				
SAINT-GALL (Canton de), (p. 405).							
Mutt = 4 viertel = 16 mæsslein.							
Viertel du magasin.		20,6497					
Viertel du marché.		19,4397					
Eimer de vin = 32 mass = 36 schenk-mass.			41,9897				
Mass d'huile.			1,35[illegible]8				
SAINT-PÉTERSBOURG (page 394).							
Livre d'apothicaire de Nuremberg.	0,357854						
SCHAFFHOUSE (Canton de), (page 405).							
Malter = 2 mütt = 8 viertel = 32 vierling = 128 mæsslein.							
Viertel.		22,6030					
Eimer = 32 mass = 128 schoppen.							
Mass.			1,31456				
Pied.				0,29787			
SOLEURE (Canton de), (page 405).							
Livre = 32 loth.	0,51840						
Stein = 10 livres.							
Livre d'apothicaire = 12 onces = 96 drachmes.	0,357622						
Mutt = 1 1/2 viertel.							
Viertel = 8 mass = 32 immi = 128 batzendingli.		105,9520					
Ritter-mass.		18,1497					
Saum = 4 brenten = 20 stutzen = 100 mass.			159,4180				
Mass.			1,59418				
Pied.				0,293258			

POIDS ET MESURES.

UNITÉS.	POIDS en *kilogramm.*	MESURES DE CAPACITÉ. Matières sèches en *litres.*	MESURES DE CAPACITÉ. Liquides en *litres.*	MESURES DE LONGUEUR. Pieds en *mètres.*	MESURES DE LONGUEUR. Aunes en *mètres.*	MESURES agraires en *ares.*	MESURES itinéraires en *kilomètres.*
TURIN (page 396).							
Livre d'apothicaire = 12 onces = 96 dramme = 288 scrupoli = 5760 grains.	0,307307						
Tesa (toise) = 5 pieds ordinaires.				1,712550			
Pertica (perche) = 2 trabucci.							
Pertica carree ou *tavola* = 4 trabucci carrés.							
VALAIS (Canton du), (page 404).							
Poids et mesures du canton du Vaud.							
VIENNE (Autriche), (page 370).							
Livre d'apothicaire = 24 loth de la livre commerciale (même division qu'à Francfort).	0,420009						
Mutt (mesure de compte) = 30 metzen.							
Mass (unité) = 4 seidel = 8 pfiff.			1,415015				
Eimer (mesure de compte) 40 mass.			56,60060				
Eimer de vin (mesure réelle) = 41 mass.			58,01561				
Eimer de bière = 42 1/2 mass.			60,13814				
WEIMAR (page 400).							
Scheffel = 4 viertel = 16 metzen.		76,96517					
Eimer = 72 ohmmass ou kannen pour l'huile = 80 schenk-mass pour le vin.			73,30016				
WURTEMBERG (page 406).							
Système uniforme de poids et mesures introduit le 1er décembre 1806.							
Livre d'apothicaire = 12 onces = 96 drachmes.	0,357647						
Poids de marc.	0,233864						
Le *mass* est de 3 sortes, et 160 de chacune font 1 eimer.							
Trubeich-mass = 1,04375 helleich-mass.			1,91742				
Helleich-mass = 1,1 schenk-mass.			1,83705				
Schenk-mass.			1,67005				
Eimer = 16 immi = 160 mass = 640 quart ou schoppen.							
ZURICH (Ville de), (page 405).							
Malter d'avoine = 16 viertel = 64 vierling = 256 mæssli.							
Viertel de froment.		20,5307					
Viertel d'avoine.		20,8203					
Saum = 1 1/2 eimer = 6 viertel.							
Viertel lauteres mass = 7 1/2 kopf = 15 mass = 30 quærtli = 60 stotzen.							
Eimer lauteres mass.			109,4940				
Viertel trubes mass = 8 kopf = 16 mass = 32 quærtli = 64 stotzen.							
Eimer trubes mass.			116,7940				
Mass.			1,8249				
9 *mass* = 10 schenk-mass.							

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

NOMS GÉOGRAPHIQUES, NOMS D'HOMMES ET OBJETS REMARQUABLES MENTIONNÉS DANS L'ABBRÉGÉ DE GÉOGRAPHIE D'ADRIEN BALBI.

N. B. Les noms de lieux, de pays, de montagnes, de fleuves, etc., sont en romain (Aalborg). — Les noms de peuples de sectes et de choses sont en italique (*A'adjounah*).—Les noms d'hommes sont en petites capitales (ABEL).—Les chiffres romains en petites capitales renvoient aux pages de l'Introduction, et les chiffres arabes aux pages de l'ouvrage. Les chiffres I et II en grandes capitales, placés avant les chiffres arabes, indiquent le volume.

A.

AA

AB

AC

AD

AE

AF

AO

AP

AQ

AR

BR

CR

CS

CT

CU

CY

CE

Ch

CI

CL

CN

CO

CR

CS

CT

CU

CY

DG

DH

DI

DJ

GW

GY

H.

J.

MQ

MR

MS

MT

MU

MY

MZ

N.

h

SD

SE

TH

TI

j

VI

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

